



**HAL**  
open science

**La réduction et la chute des voyelles gallo-romanes :  
fonctionnements synchroniques et diachroniques des  
chartes mérovingiennes : 7e-8e s.**

Fabian Zuk

► **To cite this version:**

Fabian Zuk. La réduction et la chute des voyelles gallo-romanes : fonctionnements synchroniques et diachroniques des chartes mérovingiennes : 7e-8e s.. Linguistique. Université Jean Moulin - Lyon III; Université de Montréal (1978-..), 2022. Français. NNT : 2022LYO30034 . tel-04119089

**HAL Id: tel-04119089**

**<https://theses.hal.science/tel-04119089>**

Submitted on 6 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2022LYO30034

**THÈSE DE DOCTORAT DE  
L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN LYON 3**

membre de l'université de Lyon

École Doctorale n° 484 : Lettres, langues, linguistique et arts

en cotutelle internationale avec

**l'université de Montréal**

**Doctorat en Linguistique :**

**linguistique générale, langues slaves, langues romanes, didactiques des langues**

Soutenue publiquement le 18/11/2022

*par*

**Fabian ZUK**

---

**La réduction et la chute des voyelles gallo-romanes :**

fonctionnements synchroniques et diachroniques des chartes  
mérovingiennes (7<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> s.)

---

Sous la direction de :

**Michela RUSSO et Christian R. RASCHLE**

Devant le jury composé de :

VELOSO, João, Professeur, *University of Macao*, Président du jury

WEISS, Michael, Professeur, *Cornell University, New York*, Pré-rapporteur

RODRIGUES, Celeste, Professeuse, *Universidade de Lisboa*, Pré-rapporteuse

BRANDÃO DE CARVALHO, Joaquim, Professeur, *Université de Paris VIII*, Membre du jury

GIANNINI, Gabriele, Professeur, *Université de Montréal*, Membre du jury

JATTEAU, Adèle, Maîtresse de Conférence, *Université de Lille*, Membre du jury

RUSSO, Michela, Professeuse, *Université de Lyon III*, Directrice de thèse

RASCHLE, Christian, Professeur, *Université de Montréal*, Directeur de thèse



« The histories of languages ... are, like all histories, myths. We do have documents for portions of many ... but even these are subject, like scripture to exegesis: we don't *know* what they mean (the less the older they are). We do however tell stories about them, not just the documents, but the languages they supposedly reflect... »

Roger Lass 1997, *The past, the present and the historian*, p. 5

*For my dearest father Blaine Zuk,*

*and for my folks, for whom this was all Greek...*

*and, somehow, encouraged me*

*all the same*

La réduction et la chute des voyelles gallo-romanes :  
*fonctionnements synchroniques et diachroniques*  
*des chartes mérovingiennes (7<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> s.)*

*par*

Fabian Zuk

# RÉSUMÉ

**Titre :** *La réduction et la chute des voyelles gallo-romanes : fonctionnements synchroniques et diachroniques des chartes mérovingiennes (7e-8e s.)*

**Mots clefs :** théorie phonologique, apocope, latin tardif, diachronie du français, réduction vocalique, phonétique historique, typologie

Des études récentes ont démontré que le latin écrit de l'époque mérovingienne était lu et parlé de manière à être compris par la population analphabète. Parmi les médiévistes, il est désormais admis que les documents des VIIe et VIIIe siècles en Gaule reflètent un registre formel de la langue parlée. Ceci est particulièrement conséquent pour l'étude de l'apocope et de la syncope des voyelles par lesquelles la plupart des voyelles non accentuées du latin classique ont disparu de l'ancien français, soit décrites comme une perte directe de la voyelle ( $V \rightarrow \emptyset$ ), soit avec une réduction préalable en *cheva* ( $V \rightarrow \epsilon \rightarrow \emptyset$ ).

Malgré ce changement de paradigme et l'introspection renouvelée des linguistes historiques, le latin mérovingien est toujours omis de la plupart des grammaires qui décrivent l'évolution du système vocalique latin vers celui de l'ancien français. Cette thèse vise donc à fournir comblant cette lacune avec des preuves philologiques. Elle fournit aussi des éléments théoriques nécessaires pour émanciper la phonologie diachronique de la longue ombre de la tradition acquise de manière dogmatique, émancipation possible grâce en grande partie à l'amélioration des éditions, à l'accès aux manuscrits numérisés et aux grands progrès dans notre compréhension de la faculté du langage humain, inaccessibles aux fondateurs de notre discipline.

Pour aborder ces questions, nous avons sélectionné un corpus de 48 chartes originales conservées principalement à Saint Denis au nord de Paris et datées du VII<sup>e</sup> au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Adoptant une approche philologique positiviste des données, nous décrivons d'abord la distribution des voyelles selon une méthode simple d'analyse statistique du type et de la fréquence de variation des voyelles dans les lexèmes récurrents selon les syllabes accentuées et non accentuées ainsi que selon la position (initiale, finale, interne, etc.) dans le mot.

Les données mérovingiennes ont ensuite été analysées dans le cadre de la phonologie latérale du CV strict et dans le cadre de la phonologie des éléments, démontrant entre autres que la réduction des voyelles était une partie active de la phonologie synchronique. Nous concluons que la perte de voyelles en gallo-roman a d'abord suivi un chemin de réduction de voyelles neutralisant le contraste. Ce fait a ensuite alimenté la perte totale de voyelles dans une direction topologiquement régulière de changement de son, similaire à ce qui peut être observé en portugais moderne et qui est lexicalisé dans le franoprovençal moderne. De manière significative, et à l'encontre de tous les comptes rendus précédents sur la perte diachronique des voyelles en protofrançais, nous soutenons qu'il n'y a aucune preuve en faveur d'une réduction au *cheva* au septième ou huitième siècle. Au contraire, nous trouvons un contraste à trois voies entre une voyelle antérieure, une voyelle postérieure et une voyelle centrale, même dans les syllabes non syncopées les plus réduites.

Nos conclusions ont des conséquences importantes pour l'histoire interne et externe de la langue française. D'une part, tant que les voyelles finales—souvent marques casuelles—étaient distinguées, la langue gallo-romane, malgré toutes ses idiosyncrasies et innovations, est restée un membre actif du diasystème roman commun ; elle a également conservé une relation généralement transparente avec le code écrit. D'autre part, le gallo-roman, comme les autres langues romanes régionales, est simplement resté une variété rustique d'une seule langue latine, la « transition » du latin à l'ancien français se produisant à l'époque post-mérovingienne. Le latin mérovingien se présente comme la clef, la charnière linguistique nécessaire à la compréhension de cette transition.

# ABSTRACT

**Title:** *The Reduction and Fall of the Gallo-Romance vowels : synchronic and diachronic functioning of the Merovingian charters (7<sup>th</sup>-8<sup>th</sup> centuries)*

**Key Words:** phonological theory, apocope, Late Latin, diachrony of French, vowel reduction, historical linguistics, typology

Recent scholarship has demonstrated that written Latin of the Merovingian period was read and spoken in such a way as to be understood by the illiterate population and among medievalists it is now *communis opinio* that the documents of 7<sup>th</sup> and 8<sup>th</sup> century Gaul, reflect a formal register of the spoken language. This is particularly consequential for the study of vowel apocope and syncope whereby most unstressed vowels in Classical Latin have disappeared in Old French, either described as direct loss of the vowel ( $V \rightarrow \emptyset$ ) or with a prior reduction to *schwa* ( $V \rightarrow \text{ə} \rightarrow \emptyset$ ).

Despite this paradigm shift, as well as renewed introspection by historical linguists, Merovingian Latin is still omitted from most grammars which describe the evolution of the Latin vowel system to that of Old French. This thesis thus seeks to provide the philological evidence and theoretical pieces necessary to emancipate diachronic phonology from the long shadow of dogmatically acquired tradition, thanks in large part to improved editions, access to digitized manuscripts and great leaps in our understanding of the human language faculty which were unavailable to the founders of our discipline.

To address these issues, we have selected a corpus of 48 original charters preserved primarily at Saint Denis north of Paris, dating from the 7<sup>th</sup> to the early 8<sup>th</sup> century. Adopting a positivistic philological approach to the data, we first describe the distribution of vowels according to a straightforward method of statistically analysing the type and frequency of vowel variation in recurring lexemes according to stressed and unstressed syllables as well as according to position (initial, final, internal, etc.) within the word.

The Merovingian data was then analysed within the phonological frameworks of strict CV and element theory, demonstrating among other processes that vowel reduction was an active part of the synchronic phonology. We conclude that vowel loss in Gallo-Romance proceeded first along a path of contrast-neutralising vowel reduction, which then fed total vowel loss in a typologically regular direction of sound change similar to what can be observed in modern Portuguese or lexicalised in Francoprovençal. Significantly, and counter to all previous account of the diachronic loss of vowels in Proto-French, we argue that there is no evidence in favour of a reduction to *schwa* in the seventh or eight centuries. Instead, we find a three-way contrast between a front vowel, a back vowel, and a central vowel even in the most reduced unsyncoated syllables.

Our conclusions have important consequences for the internal and external history of the French language. On the one hand, so long as final case-bearing vowels were distinguished, Gallo-Romance, despite all its idiosyncrasies and innovations remained an active member of the common Romance diasystem; it likewise retained a generally transparent relation with the written code. On the other hand, Gallo-Romance, like other regional Romance languages, simply remained a rustic variety of a single Latin language, with the “transition” from Latin to Old French occurring in the post-Merovingian period. Merovingian Latin presents itself as the key linguistic hinge needed to understand this transition.



## AVANT-PROPOS

Sept ans d'une vie, mil récits—trois voyelles réduites—un livre. Je dédie ce volume à celles et ceux qui n'ont jamais perdu ma lumière de vue, qui ont gardé la foi, qui ont tenu la torche dans les moments les plus sombres et qui m'ont porté quand je n'en pouvais plus—*sans vous*, je n'y serais pas arrivé ! Ce livre est pour vous.

Je tiens à remercier mes directeurs *Christian* et *Michela* pour leur générosité intellectuelle et humaine, de même que les membres de mon jury, mes mentors *Tobias*, *Noam*, *Joaquim*, *Marc* pour nos discussions productives, mes collègues *Nicola*, *Timothée*, *Piotr*, *Heglyn*, *Xico*, *Brice* et d'autres de m'avoir donné une communauté, mes *étudiant.e.s* de s'être engagé.e.s dans la science diachronique—je vous souhaite de continuer la quête de ce qui est véritable et bon dans ce monde. J'aimerais remercier mes *amis* (vous vous reconnaissez ici) pour les moments légers qui m'ont permis d'exister autrement qu'en tant que thésard, les plus proches et ceux qui sont éloignés. *Marie*, d'avoir tenu tant de route à travers tant de tempêtes—*dafür bin Ich herzlich dankbar*—on rêvait longtemps de ce jour. Et *mes parents*, de m'avoir donné les quelques outils essentiels pour arriver ici, et pour leur appui sans limites. Enfin je tiens à remercier mes relecteurs qui eux aussi ont fait des nuits blanches : *Alex*, *Mona*, *Jean*, *Paul* et bien sûr *Marie*—courageuse et généreuse—sans qui—les idées, et l'homme, seraient restés informés.

*Gratias vobis ago !*

## NOTATIONS PHONÉTIQUES

Dans cette thèse nous employons les conventions de l'alphabet phonétique international, l'API, dans les quelques cas de divergence nous les avons signalés dans le texte, par exemple dans notre usage du /ɸ/ *thorn* à la place du /θ/ *thêta* de l'API. Dans la transcription des langues historiques et reconstruites, nous avons suivi les pratiques de ces traditions, les adaptant avec des conventions de l'API au besoin. Dans notre exposé nous contrastons trois voyelles dites « réduites » que nous avons représentées ainsi :

|   |               |   |  |
|---|---------------|---|--|
| ɨ | <i>schwi</i>  | pour l'équivalent réduite de la voyelle /ɪ/ | voyelle presque-fermée centrale non arrondie relâchée, coloré par le [I] |
| ɘ | <i>schwou</i> | pour l'équivalent réduite de la voyelle /ʊ/ | Voyelle presque-fermée centrale arrondie relâchée, coloré par le [U]     |
| ɚ | <i>schwa</i>  | pour l'équivalent réduite du /a/            | voyelle centrale ouverte relâchée colorée par le [A]                     |

En revanche nous avons réservé le terme français classique *cheva* pour la voyelle neutre

|   |              |  |  |
|---|--------------|--|--|
| ə | <i>cheva</i> |  | voyelle centrale, spécifiée ni pour l'aperture ni pour la coloration |
|---|--------------|--|--|

### Notes :

Dans les citations nous avons bien préservé les transcriptions des auteurs en question. Si cela entraîne la conséquence d'introduire des caractères redondants ou peu familiers au lecteur moderne, nous évitons en contrepartie de forcer l'interprétation de l'auteur original. Notre seule exception régulière à cette règle concerne la retranscription des formes de l'ALF qui emploie l'alphabet phonétique Rousselot-Gilliéron. Le projet SILMARA et l'équipe de l'Institut Pierre Gardette (UCLy Lyon) emploient des systèmes de conversion vers l'API et qui ne posent pas de problème majeur ici ; les cartes originales sont consultables en forme numérisée grâce au site CartoDialect : <http://lig-tdcge.imag.fr/cartodialect5/#/>.

Concernant les étymons latins, ceux-ci sont en petites majuscules tout au long de la thèse. Nous avons aussi choisi d'employer les petites majuscules dans les représentations phonologiques, par ex. /ī/, /ō/, etc. Cela nous a paru important pour distinguer la voyelle étymologique de ses valeurs dans le latin tardif et ensuite dans le roman commun. Bien que l'usage ne corresponde pas à l'API, cela ajoute une clarté à notre présentation. Un autre détail, concerne la quantité vocalique contrastive du latin classique : nous avons marqué chaque voyelle longue d'un macron, ex. AMĀRE 'aimer'. En revanche, pour alléger la transcription nous avons seulement indiqué la brève dans la syllabe tonique, ex. MARĪSCUM 'marais'. Il faut donc comprendre que toutes les voyelles atones qui ne comportent pas la brève sont phonologiquement des voyelles brèves, dans le sens où elles ne sont pas des voyelles longues.

## Notations techniques :

---

|   |   |
|---|---|
|  | Attention aux bases                             |
|  | Donnée fautive ou sujette à caution             |
|  | Point théorique                                 |
| *   | forme reconstruite                              |
| • <sup>sc</sup>   | forme impossible/illicite                       |
| $x \rightarrow y$   | $x$ devient $y$                                 |
| $x \leftarrow y$  | $x$ est issu de $y$                             |
| / _   | dans le contexte de                             |
| { $x, y$ }  | ou $x$ ou $y$                                   |
|  | Relation latérale, gouvernement ou licenciement |
| $x \gg y$   | $x$ est interprété dans $y$                     |
| $x \ll y$   | $x$ est emprunté de $y$                         |
| # _   | début de mot                                    |
| _ #   | fin de mot                                      |
| C   | consonne  |
| V   | voyelle   |
| ∅   | vide phonologique                               |
| //  | phonème   |
| ///   | archiphonème                                    |
| [ ]   | forme phonétique                                |
| < >   | forme graphique                                 |

---

## ABRÉVIATIONS DES RÉFÉRENCES

| Abréviation | Titre   |
|-------------|---|
| ALF         | <i>Atlas linguistique de la France</i> , Gilliéron et Edmont (1902-1910), consultable par le portail <i>Cartodialect</i> maintenu par le laboratoire <i>Persyval</i> .  |
| ALW         | <i>Atlas linguistique de la Wallonie</i> , (1953-2011), disponible en ligne à l' <i>ALW en ligne</i> depuis 2020.   |
| Artem-Telma | <i>Corpus des Chartes originales antérieures à 1121 conservées en France</i> , accessibles sur la plateforme <i>Telma (Traitement électronique des manuscrits et des archives)</i> hébergée par l'Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS-UPR 841) de l'Université de la Lorraine. |
| Belfort     | Belfort (1892) <i>Description générale des monnaies mérovingiennes</i>  |
| BL          | <i>Collection Belles Lettres</i>  |
| CIL         | <i>Corpus Inscriptionum Latinarum</i> (1893-1986)   |
| CGL         | <i>Corpus Grammaticorum Latinorum</i> , collection en ligne de textes de <i>grammairiens antiques</i> : <a href="https://cgl.hypotheses.org/">https://cgl.hypotheses.org/</a>   |
| ChLA        | <i>Chartae Latinae Antiquiores</i> , dirigée par Bruckner et Marichal (1954-). Les volumes qui nous concernent sont les 13, 14, 15 et 19.   |
| CLA         | <i>Codices Latini Antiquiores</i> , Lowe et al. (1934-1992).  |
| DeLF        | <i>Dictionnaire étymologique de la langue française</i> , éd. Dauzat (1948)   |
| DDGM        | <i>Dicionario de dicionarios do galego medieval</i> , González Seoane et al. (2006-2022)  |
| DGOC        | <i>Diccionari General Occitan Cantalauca</i> , de Cantalauca (2006) Est disponible dans sa deuxième édition en ligne, le <i>Diccionari de Cantalauca</i> .  |
| DEC         | <i>Diccionario Etimológico Castellano en Línea</i> , mise à jour en août 2022 : <a href="http://etimologias.dechile.net/">http://etimologias.dechile.net/</a>   |
| DéRom       | <i>Dictionnaire Étymologique Roman</i> , dir. par Buchi, E. et Wolfgang Schweickard (2008), en ligne : <a href="http://stella.atilf.fr/DERom/">http://stella.atilf.fr/DERom/</a>  |
| D           | Diehl (1924-1931) <i>Inscriptiones Latinae Christianae Veteres</i>  |
| EWLS        | <i>Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache</i> , Vaniček (1825-1883)   |
| FEW         | <i>Französisches Etymologisches Wörterbuch</i> , von Wartburg (1922-1967), disponible <i>en ligne</i> : <a href="https://lecteur-few.atilf.fr/index.php/">https://lecteur-few.atilf.fr/index.php/</a>   |
| Gaffiot     | Gaffiot 2016, <i>Dictionnaire Latin-Français</i> , édité par Komarov, Gréco, de Wilde, Maréchal et Okubo (2016), disponible en ligne : <a href="http://gerardgreco.free.fr/IMG/pdf/Gaffiot_2016_-_komarov.pdf">http://gerardgreco.free.fr/IMG/pdf/Gaffiot_2016_-_komarov.pdf</a> .              |
| HD          | Heidelberger Epigraphische Datenbank, disponible en ligne <a href="https://edh.ub.uni-heidelberg.de/home">https://edh.ub.uni-heidelberg.de/home</a>   |
| GGHF        | Éd. Marchello-Nizia, Combettes, Prévost et Scheer (2020) <i>La Grande Grammaire historique du français</i> .  |
| GL          | Keil (1855-1880) <i>Grammatici Latini</i> . L'ensemble du corpus est disponible sur le CGL ( <i>Corpus Grammaticorum Latinorum</i> ) voir ci-dessous.   |
| GMIL        | Du Cange et al. (1883-1887) <i>Glossarium mediae et infimae latinitatis</i> disponible en ligne : <a href="http://ducange.enc.sorbonne.fr/">http://ducange.enc.sorbonne.fr/</a>   |
| ICG         | <i>Inscriptions chrétiennes de la Gaule</i> édité par Le Blant (1892)   |
| ILCV        | <i>Inscriptiones Latinae Christianae Veteres</i> , éd. Diehl (1924-1931)  |
| LCL         | <i>Loeb Classical Library</i>   |

|               |   |
|---------------|---|
| MLW           | <i>Mittellateinisches Wörterbuch</i> , Beck (1959), disponible en ligne :<br><a href="https://mlw.badw.de/mlw-digital/zum-woerterbuchportal.html">https://mlw.badw.de/mlw-digital/zum-woerterbuchportal.html</a>  |
| MGH           | <i>Monumenta Germaniae Historica</i> , disponible en ligne : <a href="http://www.mgh.de">http://www.mgh.de</a>  |
| OLD           | <i>Oxford Latin Dictionary 2<sup>e</sup> édition</i> 2012, disponible en ligne :<br><a href="https://www.oxfordscholarlyeditions.com/page/the-oxford-latin-dictionary">https://www.oxfordscholarlyeditions.com/page/the-oxford-latin-dictionary</a>   |
| <i>Pompéi</i> | Väänänen (1937) <i>Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes</i>   |
| Prou          | Prou (1892) <i>Les monnaies mérovingiennes</i>  |
| REW           | <i>Romanisches Etymologisches Wörterbuch</i> , éd. Meyer-Lübke (1935), disponible en ligne : <a href="https://archive.org/details/romanischesetymo00meyeruoft">https://archive.org/details/romanischesetymo00meyeruoft</a>  |
| RIG           | <i>Recueil des inscriptions gauloises</i> , sous la direction de Paul-Marie Duval, Editions du CNRS (Paris) : vol. 1 Textes gallo-grecs, Michel Lejeune, 1985 ; vol. 2-1 Textes gallo-étrusques. Textes gallo-latins sur pierre, Michel Lejeune, 1988; vol. 2-2 Textes gallo-latins sur instrumentum, Pierre-Yves Lambert, 2002 ; vol. 3 Les calendriers, Paul-Marie Duval et Georges Pinault, 1986 ; vol. 4 Les légendes monétaires, Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu et Brigitte Fischer, 1998 |
| SComp.        | <i>Sound Comparisons, Exploring Diversity in Phonetics across Language Families</i> , Haggarty et al. (2019), disponible en ligne :<br><a href="https://soundcomparisons.com/#home">https://soundcomparisons.com/#home</a> .  |
| TLFi          | <i>Trésor de la langue française informatisé</i> , disponible en ligne :<br><a href="http://atilf.atilf.fr/">http://atilf.atilf.fr/</a> .   |
| TLL           | <i>Thesaurus Linguae Latinae Online</i> , disponible en ligne :<br><a href="https://tll.degruyter.com/">https://tll.degruyter.com/</a>  |

# ÉDITIONS DES SOURCES ANCIENNES ET MÉDIÉVALES

## *Note concernant les textes et leur traduction :*

Ici nous fournissons les noms des auteurs anciens et médiévaux cités dans le texte et nous donnons la référence aux éditions critiques qui sont à citer. Lorsque cela est possible nous donnons la référence à une traduction vers le français ou une autre langue moderne. Lorsqu'aucun traducteur n'est cité dans le corps du texte, c'est que la traduction est la nôtre.

| Source (nom français)<br>Titre                                  | Édition   |
|---|---|
| ABROGANS<br><i>Abrogans</i>                                     | Lexique bilingue vieux haut-allemand/latin dans Codex Abrogans, St. Gall, Stiftsbibliothek, Cod. 911.   |
| ALCUINUS (Alcuin)<br><i>Ars grammatica</i>                      | Pour un commentaire critique voir Copeland et Sluiter (2012)  |
| <i>De re orthographia</i>                                       | Texte latin et commentaire en italien, Bruni (1997) <i>De Orthographia</i> .<br>Le texte latin est aussi disponible dans Migne (1851) dans la Patrologia Latina 101, p.901- 902.  |
| <i>Epistolae</i>  | Dümmler (1902), MGH Ep. Vol. 4.   |
| AMBROSIUS (Ambroise)<br><i>Hymnes latins</i>                    | Les hymnes sont édités et traduits en français par Fontaine (1992) <i>Ambroise de Milan : Hymnes</i>  |
| AMMIANUS MARCELLINUS<br>(Ammien Marcellin)<br><i>Histoires</i>  | Tous les livres sont traduits dans la collection Les Belles Lettres. Les livres 17 à 19 sont traduits par Sabbah et Fontaine (1970).  |
| <i>App.Prob.</i> [PROBUS]<br><i>Appendix Probi</i>              | Asperti et Passalacqua (2014), <i>Appendix Probi</i> ; (GL IV 193-204) ; Väänänen (2011) <i>Introduction au latin vulgaire</i>  |
| AUGUSTINUS HIPPONENSIS<br>(Augustin)<br><i>Cité de Dieu</i>     | En traduction française chez Bertrand et de Presles (2013-2021), <i>La cité de Dieu de saint Augustin</i> .   |
| <i>De Musica</i>  | Le texte latiniste édité dans Jacobson (2017).  |
| [Carolus Magnus]<br><i>Admonitio generalis</i>                  | Une édition récente avec sa traduction allemande se trouve dans Mordek et al. (2013) <i>Die Admonitio generalis Karls des Großen</i> .<br>Le texte latin se trouve aussi dans Boretius (1883) MGH <i>Leges 2, Capitularia regum Francorum 1</i> , p. 53-62. |
| <i>Epistola de litteris colendis</i>                            | Texte latin dans la <i>Bibliotheca Augustana</i> .  |
| CASSIODORUS (Cassiodore)<br><i>Variae</i>                       | Traduction anglaise dans Bjornlie (2019) <i>The Variae. The complete translation</i> .<br>Pour un commentaire voir l'étude de Bjornlie (2012, 2015)   |
| CLAUDIUS TURINENSIS<br>(Claude de Turin)<br><i>Chronique</i>    | Édition et traduction anglaise dans Allen (2016), <i>The Chronicle of Claudius of Turin</i>   |
| CONSENTIUS (Consentius)<br><i>De barbarismis et metaplasmis</i> | Mari (2021), Consentius' <i>De barbarismis et metaplasmis: critical edition, translation, and commentary</i> . Ce dernier correspond à la version publiée de sa   |

|   |  |
|---|--|
|   | thèse de 2016 de l'Université d'Oxford. Le texte latin se trouve aussi dans Keil (1868) GL 5.  |
| CONSTANTINUS (Constantin)<br><i>Vita Symphoriani</i>  | Voir l'édition dans Meyer (1901), <i>Fragmenta Burana</i> .  |
| <i>De nomine et verbo</i>   | GL 5, p. 329-385   |
| EINHARDUS<br>(Éginhard)<br><i>Vita Karoli Magni</i>   | Édité et traduit par Sol et al. (2019) dans la collection Les Belles Lettres.  |
| ENDLICHER<br><i>Les gloses d'Endlicher (de nominibus Gallicis)</i>                              | Édité et traité dans Lambert (2003), <i>La langue gauloise</i>   |
| EP. AUS.<br><i>Les lettres Austrasiennes.</i>   | Édité par Gundlach (1892) dans la MGH <i>Epistolae Merovingici et Karolini Aevi</i> . Elles sont aussi éditées et traduites en italien par Malaspina (2001)  |
| <i>Épîtres rimées</i>   | Texte latin et traduction dans Walstra (1962), <i>Les cinq épîtres rimées dans l'appendice des formules de sens</i> .  |
| Eul.<br><i>La séquence de Sainte Eulalie.</i>   | Berger et Brasseur (2004), <i>Les séquences de Sainte Eulalie</i> .  |
| FREDEGARIUS<br>(Frédégair et ses continuateurs)<br><i>Chronique</i>                             | Devillers et Meyers (2001) <i>Frédégair. Chronique des temps mérovingiens</i> . Voir également Krusch (1888) dans la MGH <i>SS rer. Merov.</i> , vol. 2. Le texte du manuscrit BNF lat. 10910 est édité et traduit par Desrugillers (2011) |
| GESPRÄCHE<br><i>Pariser Altdutschen Gespräche</i>   | Edition et traduction allemande dans Haubrichs et Pfister (1989), <i>In Francia Fui</i> .  |
| GREGORIUS MAGNUS<br>(Grégoire le Grand)<br><i>Dialogues</i>                                     | Vogüe et Antin (1978-1980) <i>Dialogues</i> dans les <i>Sources Chrétiennes</i> . Cette édition remplace celle réimprimée dans la Patrologia Latina, vol. 76.  |
| GREGORIUS TURONENSIS<br>(GREGOIRE DE TOURS)<br><i>DLH</i><br><i>(Les dix livres d'histoire)</i> | Pour le latin nous suivons l'édition de la MGH <i>SS rer. Merov.</i> , édité par Krusch et Levison (1937-1951). Traduction française dans Latouche (1995)  |
| <i>DE GLORIA MARTYRUM</i><br><i>(De la Gloire des Martyres)</i>                                 | Pietri (2020), <i>La gloire des Martyres</i> , dans la collection des Belles Lettres   |
| <i>IN GLORIA CONFESSORUM</i><br><i>(À la gloire des confesseurs)</i>                            | Bordier et Sicard (2021) <i>Vie des Pères et Gloire de Confesseurs</i>   |
| <i>VITA PATRUM</i><br><i>(La vie des pères)</i>   | Pietri (2016), <i>La vie des pères</i> , dans la collection des Belles lettres   |
| <i>HISTORIA AUGUSTA</i><br><i>(L'histoire Auguste)</i>  | Sont édité dans huit volumes dans la collection Les Belles Lettres. Le premier volume est édité et traduit par Callu, Desbordes et Gaden (1992)  |
| HIERONYMUS (Jérôme)<br><i>Commentariorum in Epistolam ad Galatas</i>                            | Raspanti (2006), <i>Commentarii in epistolam Pauli apostoli ad Galatas</i>   |
| IODANES (Jordanes)  | Traduit en français par Devillers (1995), <i>Histoire des Goths</i> .  |

|   |   |
|---|---|
| <i>Getica</i>   |   |
| ISIDORUS HISPALENSIS<br>(Isidore de Séville)                      | Spevak (2020), <i>Étymologiae: Tome 1, La Grammaire</i>   |
| <i>Étymologies</i>  |   |
| LEX SALICA  | Traduction anglaise dans Drew (1991) <i>The Laws of the Salian Franks</i> ; pour l'édition de dix manuscrits latins voir Kern (1880) <i>Lex Salica</i> .                                      |
| LHF   | Le texte latin et sa traduction française se trouve chez Desgrugilliers (2007)  |
| <i>Liber Historia Francorum</i>                                   |   |
| MARCELLUS BURDIGALENSIS<br>(Marcel de Bordeaux)                   | L'édition latine se trouve chez Niedermann (1916)   |
| <i>De medicamentis</i>  |   |
| NOT. DIG.   | Édité et traduit vers l'anglais par Ireland (2002)  |
| <i>Notitia Dignitata</i>  |   |
| NOTITIA GALLIARUM   | Édité par Mommsen (1892) dans les MGH <i>Scriptores, Auctores antiquissimi</i> 9 : <i>Chronica minora saec. IV, V, VI, VII</i> , p. 552-612.  |
| PASCHASIUS CORBIENSIS ABBAS<br>(Paschase Radbert)                 | Texte latin dans Pertz (1829) MGH <i>Scriptores in Folio</i> 2, <i>Scriptores rerum Sangallensium. Annales, chronica et historiae aevi Carolini</i> .   |
| <i>Vita Adalbardi</i>   |   |
| PASSIO CHRISTI<br><i>La Passion du Christ de Clerment-Ferrand</i> | Bibliographie sur Arlima : <a href="https://arlima.net/no/5011">https://arlima.net/no/5011</a>  |
| PETRONIUS (Pétrone)<br><i>Satyricon</i>                           | Traduction française chez Sers (2001)<br>Voir Nelson (1947), Petersman (1977) et Karakasis (2005, 2019) pour le commentaire linguistique et sociale.  |
| PLAUTUS (Plaute)  | de Melo (2011), <i>Plautus</i> , dans la Loeb Classical Library   |
| POMPEIUS<br><i>Commentaires sur Donat</i>                         | GL 5, p. 81-281 ; Zago (2017) <i>Pompeii Commentum in Artis Donati partem tertiam</i> pour le troisième livre de Pompeius.  |
| PROCOPIUS (Procopé)<br><i>Histoire des Guerres</i>                | Les livres 1 et 2 concernant les guerres contre les perses sont traduit et commenté par Auberger et Greatrex (2022)   |
| RHETORICA AD HERRENIUM  | Texte établi et traduction française chez Achard (1989) dans la collection Les Belles Lettres   |
| SACERDOS<br><i>Artes Grammaticae</i>                              | Texte latin dans Keil (1874) GL 6.451, 14   |
| SAINT LÉGER<br><i>La vie de saint léger</i>                       | Édition dans Cantalauza (1990) <i>Aux racines de notre langue</i> . Traduction française dans Guizot, Germain et Bussac (2010) <i>Chroniques des derniers rois mérovingiens: VIIIe siècle</i> |
| SIDONIUS APOLLINARIIS<br>(Sidoine Appolinaire)<br><i>Carmina</i>  | Texte établi et traduit en français par Loyen (1961) dans la collection Les Belles Lettres  |
| <i>Epistulae (lettres)</i>  | Texte établi et traduit en français par Loyen (1961) dans la collection Les Belles Lettres  |

|   |   |
|---|---|
| [SERGIUS]<br><i>De littera</i>  | GL 4, p. 473-485  |
| <i>In Donati Artem maiorem</i>  | GL 4, p. 518-565  |
| SERVIUS<br><i>Commentarius in Artem Donati</i>  | Le texte latin est édité dans Keil (1864) GL 4, et Keil (1868) GL 5.  |
| <i>De finalibus</i>   | GL 4, p. 449-455  |
| Serments [Nithard]<br><i>Serments de Strasbourg</i>                                     | Sujet d'une vaste littérature, nous suivons essentiellement l'édition de Lavrentiev, Rainsford et Guillot-Barbançe (2014) pour la BNF reproduit dans l'appendice.   |
| SULPICIUS SEVERUS (Sulpice Sévère)<br><i>Dialogues (sur les vertus de saint Martin)</i> | Traduction française dans Fontaine (2006), <i>Sulpice Sévère, Gallus. Dialogues sur les « vertus » de saint Martin</i>  |
| THEOFRIDUS CORBIENSIS (Theofride de Corbie)   | Texte latin dans Strecker (1914-1923) dans la MGH <i>Poetae Latini aevi Carolini</i> , 4. Commentaire critique dans Norberg (1954) <i>La poésie latin rythmique du haut Moyen Âge</i> .   |
| VARRO<br><i>De lingua latina</i><br><i>De Sermone Latino ad Marcellum</i>               | Goetz et Schoell (1910), <i>M. Terenti Varronis de lingua Latina quae supersunt</i>   |
| VELIUS LONGUS<br><i>De orthographia</i>   | di Napoli (2011) <i>De orthographia : Introduzione, testo critico, traduzione e commento</i> .  |
| VENANTIUS FORTUNATUS (Venance Fortunat)<br><i>Carmina</i>                               | Les livres 4 à 8 sont traduits en français par Reydellet (1998). Une traduction anglaise existe aussi chez Roberts (2009). L'édition critique du latin se trouve dans les MGH <i>Auctores Antiquissimi</i> vol. 1 édité par Leo (1881) et vol. 2 par Krusch (1885). |
| VICTORINUS, MARIUS<br><i>[de orthographia et de Metrica]</i>                            | Riesenweber (2013), <i>Commenta in Ciceronis Rhetorica</i>  |
| VITA AREDII   | Texte latin dans Krusch (1896) <i>MGH SS rer. Merov.</i> 3, p. 581-609.   |
| VITA BALTHILDIS   | Texte latin dans Hahn (1888) <i>MGH SS rer. Mer.</i> , vol. 2 p; 475-508), pour le commentaire voire Coon (1997, chap. 6).  |
| VITA GERETRUDIS   | Texte latin dans Krusch (1888), <i>MGH SS rer. Mer.</i> , vol. 2, p. 447-464). Traduction moderne en anglais par Fouracre et Gerberding (1996, p. 319-326). Voir bibliographie sur <a href="#">ARLIMA</a> .   |
| VITA LAMBERTI LEODIENSIS  | Traduction française dans Demartean (1896), <i>Vie de saint Lambert</i>   |
| VITA LIOBAE   | Texte latin dans Waitz et Wattenbach (1887), <i>MGH Scriptores in Folio 15, Supplementa tomorum I-XII, pars III. Supplementum tomi XIII</i> .   |
| VITA SANCTI REMEDII   | Texte latin dans Krusch (1885) <i>MGH Auctores Antiquissimi</i> 4,2.  |
| VIE SIGIRAMNI   | MGH, <i>Scriptores rerum Merovingicarum</i> 4, p. 606   |
| VIRGILIUS (Vergil)<br><i>Appendix Vergiliana</i>  | Texte latin dans Clausen et al. (1966)  |
| ZOSIMUS (Zosime)<br><i>Histoire Nouvelle</i>  | Traduit dans la collection Les Belles Lettres   |



## Abréviations conventionnelles, des noms de langues et notions linguistiques

|         |                            |           |                            |
|---------|----------------------------|-----------|----------------------------|
| abl.    | <i>ablatif</i>             | I.E.      | <i>proto-indo-européen</i> |
| acc.    | <i>accusatif</i>           | irl.      | <i>irlandais</i>           |
| adj.    | <i>adjectif</i>            | it.       | <i>italien</i>             |
| afr.    | <i>ancien français</i>     | lat.      | <i>latin</i>               |
| an.     | <i>anglais</i>             | lat.arch. | <i>latin archaïque</i>     |
| ait.    | <i>ancien italien</i>      | lat.mér.  | <i>latin mérovingien</i>   |
| all.    | <i>allemand</i>            | m.        | <i>masculin</i>            |
| aoc.    | <i>ancien occitan</i>      | n.        | <i>neutre</i>              |
| aesp.   | <i>ancien espagnol</i>     | néer.     | <i>néerlandais</i>         |
| astur.  | <i>asturien</i>            | nom.      | <i>nominatif</i>           |
| bret.   | <i>breton</i>              | nor.      | <i>(vieux) norrois</i>     |
| bulg.   | <i>bulgare</i>             | oc.       | <i>occitan</i>             |
| cat.    | <i>catalan</i>             | p.        | <i>page(s)</i>             |
| dan.    | <i>danois</i>              | PC        | <i>proto-celtique</i>      |
| cf.     | <i>confer (voir)</i>       | PG        | <i>proto-germanique</i>    |
| dat.    | <i>datif</i>               | pic.      | <i>picard</i>              |
| éd.     | <i>éditeur(s), édition</i> | pl.       | <i>pluriel</i>             |
| esp.    | <i>espagnol</i>            | pol.      | <i>polonais</i>            |
| ex.     | <i>(par) exemple</i>       | port.     | <i>portugais</i>           |
| f.      | <i>féminin</i>             | rhét.     | <i>rhétoroman</i>          |
| fr.     | <i>français (moderne)</i>  | roum.     | <i>roumain</i>             |
| frpr.   | <i>francoprovençal</i>     | s.        | <i>singulier</i>           |
| frq.    | <i>francique</i>           | sansk.    | <i>Sanskrit</i>            |
| afrq.   | <i>francique (ancien)</i>  | SC        | <i>slave commun</i>        |
| frioul. | <i>frioulien</i>           | v.an.     | <i>vieil anglais</i>       |
| fut.    | <i>futur</i>               | vba       | <i>vieux-bas-allemand</i>  |
| g.pt.   | <i>galaïco-portugais</i>   | vha       | <i>vieux-haut-allemand</i> |
| gal.    | <i>galicien</i>            |           |                            |
| gall.   | <i>gallois</i>             |           |                            |
| gr.     | <i>grec.</i>               |           |                            |

Le vocalisme des étymons latin suit le *Thesaurus Linguae Latinae* (1904) et apparu en format électronique depuis 2004 (jusqu'à la lettre *R*). Les étymons latins et les cognats romans proviennent essentiellement du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* (REW) édité par Meyer-Lübke (1911). Nous avons aussi pu consulter le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DéRom) édité par Buchi et al. (2014-2021). Pour la diversité des formes gallo-romanes, nous avons consulté et nous citons les entrées du *Französiches Etymologisches Wörterbuch* (FEW) de von Wartburg (1922-1967) ainsi que l'Atlas linguistique de la France (ALF) de Gilliéron et Edmont (1902-1910). Les étymons et cognats germaniques proviennent de Kroonen (2013) *Etymological Dictionary of Proto-Germanic* ; nous avons enrichi les représentations phonologiques selon les critères de nos propres recherches. Les étymologies celtiques et gauloises proviennent de Matasović (2009) *The Etymological Dictionary of Proto-Celtic* et de Delamarre (2003) *Dictionnaire de la langue gauloise*. Nous indiquons les autres sources lorsqu'il y a débat sur l'étymologie.

## LISTE DES FIGURES

|   |     |
|---|-----|
| figure 1 : une chronologie du monde mérovingien.....  | 8   |
| figure 2 : sceau de Childéric Ier .....   | 15  |
| figure 3 : cuillère bilingue latine-germanique du Ichtratzheim, Alsace (image de Fischer et al. 2014) ..            | 46  |
| figure 4 : éléments pour identifier une charte .....  | 58  |
| figure 5 : lieu de production des chartes mérovingiennes.....   | 59  |
| figure 6 : code des régions.....  | 60  |
| figure 7 : <quae est> extrait du lectionnaire de Luxeuil (BnF. lat. 9427), fol. 122r, l.3).....                     | 64  |
| figure 8 : périodisation linguistique pour la Gaule des III <sup>e</sup> -XII <sup>e</sup> siècles .....            | 76  |
| figure 9 : la variation verticale entre le II <sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le X <sup>e</sup> siècle après ..... | 85  |
| figure 10 : extraits contenant du gaulois tardif.....   | 97  |
| figure 11 : fréquence de la confusion de <o> et <u> par décennie, tirée de Lemay (2017, p. 202).....                | 113 |
| figure 12 : chronologie relative de Straka .....  | 137 |
| figure 13 : les résultats synthétisés des erreurs repérées par Adamik (2013) dans les provinces gauloises .....     | 142 |
| figure 14 : inscription Renier <i>Inscriptions romaines d'Algérie</i> , n° 3436 de Sétif (Algérie) .....            | 144 |
| figure 15 : dessin original de Delamare (1850, planche 87) .....  | 144 |
| figure 16 : édition du CIL VIII, partie 2, n° 8641 de l'inscription de Renier 3436.....                             | 145 |
| figure 17 : changements linguistiques possibles en fonction de l'input .....  | 149 |
| figure 18 : modélisation du changement grammatical et lexical intergénérationnel (image de l'auteur) .....          | 151 |
| figure 19 : les étapes de la dérivation phonologique en synchronie .....  | 158 |
| figure 20 : l'échelle de sonorité.....  | 160 |
| figure 21 : une « crazy rule » du sarde .....   | 165 |
| figure 22 : représentation autosegmentale du mot latin /PĀTĒR/ 'père' .....   | 168 |
| figure 23 : <i>cheval</i> témoignant des trois types d'association .....  | 170 |
| figure 24 : <i>sept ch[ə]vaux</i> avec V <sub>3</sub> qui gouverne V <sub>2</sub> .....                             | 171 |
| figure 25 : <i>il tremble</i> témoignant de la solidarité intrasegmentale .....                                     | 173 |
| figure 26 : <i>sept ch'vaux</i> avec syncope du /ə/ .....   | 173 |
| figure 27 : l'incorporation suivant Ulfsbjorninn (2014, 2021b).....   | 174 |
| figure 28 : les éléments phonologiques .....  | 177 |
| figure 29 : losange vocalique chez Jones (1922) .....   | 178 |
| figure 30 : évolution de la latérale vers la labiovélaire dans la diachronie du français .....                      | 189 |
| figure 31 : spécification élémentaire de certains lieux d'articulation.....   | 189 |
| figure 32 : la palatalisation par dissimilation .....   | 190 |
| figure 33 : la composition élémentaire de certains phonèmes consonantiques.....                                     | 192 |
| figure 34 : changement par décomposition (l'élimination d'un élément) .....   | 193 |
| figure 35 : trajectoire de la lénition dans la théorie des éléments (figure de Cyran 2010, p. 13).....              | 194 |
| figure 36 : comparaison des voyelles françaises et espagnoles (de Torreira et Ernestus 2011) .....                  | 199 |

|  |     |
|--|-----|
| figure 37 : comparaison des F1 dans des langues romanes.....   | 200 |
| figure 38 : différence représentationnelle entre une voyelle longue et une voyelle brève.....  | 202 |
| figure 39 : formants de voyelles /i/, /o/, /a/ atones et toniques .....  | 204 |
| figure 40 : l'effet de la fortition et de la lénition sur les voyelles et les consonnes (d'après Straka 1979, p. 79) .....                                   | 206 |
| figure 41 : la comparaison des voyelles toniques et atones dans l'espagnol castillan et mexicain (Santiago et Mairano 2018). .....                           | 213 |
| figure 42 : comparaison de la périphéricité / centralité des voyelles selon leur production longue, moyenne ou brève (Meunier et Espesser 2001, p. 275)..... | 214 |
| figure 43 : voyelles en syllabes atones. L'anglais britannique selon Szigetvári (2017) .....   | 215 |
| figure 44 voyelles en syllabes atones finales. L'anglais américain selon Flemming et Johnson (2007, p. 92) .....   | 216 |
| figure 45 : schématisation de l'évolution d'une voyelle en position faible.....  | 220 |
| figure 46 : représentations vocaliques des voyelles des coins et du <i>cheva</i> .....   | 225 |
| figure 47 : voyelles pleines et réduite de l'anglais selon Bolinger (1986) .....   | 231 |
| figure 48 : deux schémas pour la neutralisation de voyelles réduites vers <i>cheva</i> .....   | 241 |
| figure 49 : réduction de la post-tonique en syllabes libres (données de Sen 2012).....   | 243 |
| figure 50 : réduction de la post-tonique en syllabes entravées (données de Sen 2012).....  | 244 |
| figure 51 : réduction de l'atone devant [h] (données de Sen 2012) .....  | 246 |
| figure 52 : inscription de Magdalensberg <PIL <sub>h</sub> MVSO> (Grassl 2005).....  | 251 |
| figure 53: Luxterios, trouvé au Puy d'Issolud (Uxellodunum-Limoges) repris de Viré (1919, p. 520). 283   |     |
| figure 54 : l'évolution de FĒCIT à l'afr. <i>fit</i> .....   | 289 |
| figure 55 : inscription 1872.1540 (56), CIL XV.1 n°1118, b11, rééditée dans AshL1 238, p.70-71.....  | 301 |
| figure 56 : <conciulum seniorum> (Ile-Fr/696 T4475, l.6) .....   | 314 |
| figure 57 : <litere> dans (Ile-Fr/700 T4493 l.53), AN K3 n°1 <sup>1</sup> .....  | 316 |
| figure 58 : Charte (Nord/716 T4483 l.15).....  | 317 |
| Figure 59 : récapitulative de l'évolution de la voyelle tonique .....  | 336 |
| figure 60 : distribution des préfixes <i>dis-</i> et <i>de-</i> .....  | 349 |
| figure 61 : transformation de la voyelle atone selon Lausberg (1969) .....   | 383 |
| figure 62 : récapitulative de l'évolution de la voyelle initiale atone .....   | 384 |
| figure 63: liste partielle des groupes consonantiques permis (site de syncope) et des groupes interdits (maintien de la voyelle) .....                       | 402 |
| figure 64 : le tripalium .....   | 418 |
| figure 65 : extrait de la charte (Nord/703 T4479 l.3).....   | 431 |
| figure 66 : représentation gabaritique schématique de VÖLŪNTĀTĒ 'la volonté' au cas régime .....   | 435 |
| figure 67 : récapitulative de l'évolution des voyelles atones internes .....   | 438 |
| figure 68 : remplacement de /i/ post-tonique par <e> dans les formes destinées à la syncope .....  | 444 |
| figure 69 : épitaphe dédiée à Maxumus, provenant de Bordeaux, datée entre 51 et 100 ap. J.-C. (Musée de Bordeaux, n° inv. 60.1.274). Photo de l'auteur. .... | 493 |
| figure 70 : chartes dans lesquelles /i/ post-tonique est syncopé dans les mots DOMINUS et DOMINA..   | 501 |

|   |     |
|---|-----|
| figure 71 : deux versions du Notre Père germanique. Texte de Braune (1897). Glosé par Noske (2008).<br>.....                              | 504 |
| figure 72 : taux de syncope dans les anthroponymes germaniques selon Vielliard (1927).....  | 507 |
| figure 73 : recapitulative de l'évolution des voyelles atones internes .....  | 509 |
| figure 74 : le traitement autosegmentale et CVCV de la séquence $\bar{V} + C$ .....   | 512 |
| figure 75 : l'évolution des / $\bar{U}$ / et / $\bar{U}$ / finaux atones. ....  | 535 |
| figure 76 : Ms. AN, K 3 n° 12/3, l.7 .....  | 544 |
| figure 77 : déclinaison du passage à la quatrième déclinaison de FOSSATUM.....  | 545 |
| figure 78 : <tessauria nostra> dans AN, K 3 n° 8, l.17.....   | 555 |
| figure 79 : comparaison de deux facsimiles et une numérisation.....   | 563 |
| figure 80 : numérisation de Archives Nationales K3 n°14, l.4.....   | 564 |
| figure 81 : extrait du manuscrit dans ChLA XIV n°584, l.9, p.42-45 (= a.) ; numérisation des archives<br>nationales K3 n° 13 (= b.) ..... | 564 |
| figure 82 : <arce>, numérisation des archives nationales K3 n° 8, l.17 .....  | 565 |
| figure 83 : numérisation de Paris, AN, K 4 n° 7.....  | 565 |
| figure 84 : placitum suum vs. vicem su[...] dans MS. Paris, AN, K 7 n° 18.....  | 567 |
| figure 85: MĒNSIS dans trois chartes.....   | 569 |
| figure 86 : extrait de Tardif (1866, p.22, tab. 44) = (Norm/VIII <sup>e</sup> T4496).....   | 570 |
| figure 87 : numérisation des archives nationales K 4 n° 5 = (Norm/VIII <sup>e</sup> T4496) .....  | 570 |
| figure 88 : Numérisation du manuscrit Paris, AN, K 4 n° 6/1 (Ile-Fr/751 T2922) BNF .....  | 573 |
| figure 89: redistribution positionnelle des voyelles antérieures au VIII <sup>e</sup> siècle .....  | 577 |
| figure 90 : redistribution positionnelle des voyelles postérieures au VIII <sup>e</sup> siècle .....                                      | 577 |
| figure 91 : redistribution positionnelle des voyelles centrales au VIII <sup>e</sup> siècle.....  | 578 |
| figure 92 : représentation moraïque dans Hajek (2000, p. 177) et adaptation dans un modèle CVCV<br>moraïque.....                          | 590 |
| figure 93 : l'évolution des voyelles friouliennes (cf. Loporcaro 2015, p. 98).....  | 593 |
| figure 94 : démonstration de la phonologization de la longueur vocalique causée par l'OSL .....   | 596 |
| figure 95: CV accentuel (reproduit de GGHF p.180).....  | 597 |
| figure 96 : évolution des voyelles toniques entre le gallo-roman et le français.....  | 601 |
| figure 97: différence représentationnelle entre une voyelle longue et une voyelle brève.....  | 603 |
| figure 98 : représentations élémentaires et autosegmentales des 10 voyelles du latin classique .....                                      | 604 |
| figure 99 : représentations élémentaires et autosegmentales des 10 voyelles du latin tardif (préroman)607                                 |     |
| figure 100 : l'évolution des voyelles toniques latin tardif vers le gallo-roman.....  | 609 |
| figure 101: évolution des voyelles initiales atones du latin classique au latin mérovingien .....   | 617 |
| figure 102 : réductions vocaliques dans la syllabe initiale au VIII <sup>e</sup> siècle .....   | 618 |
| figure 103 : évolution des voyelles atones internes du latin classique au latin tardif .....  | 619 |
| figure 104 : évolution des voyelles atones finales du latin classique au latin tardif.....  | 620 |
| figure 105 : évolution des voyelles atones en finale .....  | 621 |
| figure 106 : le gouvernement de la voyelle initiale.....  | 645 |

|  |     |
|--|-----|
| figure 107 : l'évolution des voyelles du latin classique au gallo-roman tardif selon la position dans le mot .....   | 655 |
| figure 108 : la réduction des voyelles en syllabes atones fermées du latin classique au latin tardif selon Ségéral et Scheer 2020 (§ 13.4.3.2) .....             | 658 |
| figure 109 : l'évolution du latin classique au latin tardif des voyelles atones en syllabe ouverte selon Ségéral et Scheer 2020 (§ 13.4.3.2).....                | 658 |
| figure 110 : chemins de la réduction du latin classique au gallo-roman .....   | 660 |
| figure 111 : l'évolution des voyelles atones selon Sampson 1980, p. 25 .....   | 671 |
| figure 112 : évolution de PALATIO et NUCEM selon Sampson .....   | 671 |
| figure 113 : spectrogramme de <i>souper</i> avec dévoisement du /u̥/ (haut) et <i>attitude</i> avec dévoisement du /y̥/ (bas) repris de Martin 2004, p. 21 ..... | 678 |
| figure 114 : la perte des <i>yers</i> entre le vieux slave ecclésiastiques et les langues modernes.....  | 684 |
| figure 115 : contraintes pour prendre en compte l'ouverture des <i>yers</i> en position finale .....   | 689 |
| figure 116 : renforcement des voyelles faibles : <i>yers</i> et atones romanes.....  | 689 |
| figure 117 : chronologie du développement des <i>yers</i> slaves .....   | 691 |
| figure 118 : deux représentations de <i>pes</i> .....  | 695 |
| figure 119 : la dissociation diachronique d'une voyelle interne = syncope .....  | 698 |
| figure 120 : le <i>cheva</i> interne et final en français.....   | 700 |
| figure 121 : deux exemples du <i>cheva</i> en français .....   | 701 |
| figure 122 : l'enchaînement de six <i>chevas</i> (exemple pris de Scheer 2015, p. 136-127) .....   | 703 |
| figure 123 : les types de nucleus selon Scheer (2004, p.92) .....  | 704 |
| figure : 124 préservation de la prétonique dans GÜBĚRNĀRE.....   | 705 |
| figure 125 : proposition : deux représentations de <i>ch(ə)val</i> .....   | 711 |
| figure 126 : <i>fort(e)resse</i> avec syncope pré-tonique socialement conditionnée .....   | 712 |
| figure 127 : préservation de la finale en tant que voyelle d'appui .....   | 715 |
| figure 128 : l'élision entre le latin et le français moderne.....  | 717 |
| figure 129 : CV initial source de la position forte.....   | 718 |
| figure 130 : le /ĩ/ en position forte, c'est-à-dire initiale ou tonique dans le latin tardif.....  | 724 |
| figure 131 : la syncope pré-tonique de /ĩ/ et /ũ/ latins.....  | 724 |
| figure 132 : syncope de la post-tonique .....  | 725 |
| figure 133 : les étapes de la réduction et la syncope de la voyelle .....  | 727 |
| figure 134 : la dissociation d'un noyau post-tonique dans FĪBŪLA → <i>feble</i> .....  | 727 |
| figure 135 : syncope de V <sub>3</sub> gouvernée par V <sub>4</sub> dans FĪBŪLA → <i>*feble</i> .....  | 729 |
| figure 136 : l'apocope dans les Serments de Strasbourg .....   | 731 |
| figure 137 : représentation unifiée des formes avec résonant + V et résonant #.....  | 733 |
| figure 138 : l'élimination de la voyelle étymologique de la représentation sous-jacente.....   | 734 |
| figure 139 : consonnification de la palatale.....  | 735 |
| figure 140 : consonnification de la vélaire.....   | 735 |
| figure 141: changement intergénérationnel de la représentation .....   | 736 |
| figure 142 : distribution des positions fortes et faibles (adapté de Scheer 2015, p. 156) .....  | 748 |

|   |     |
|---|-----|
| figure 143 : trajectoire de la lénition dans la théorie des éléments (figure de Cyran 2010, p. 13) .....  | 750 |
| figure 144 : L'évolution de GRÁTIA → <i>grâce</i> , démontrant la palatalisation par <i>yod</i> .....   | 752 |
| figure 145 : résultats des dentales palatalisées par <i>yod</i> .....   | 754 |
| figure 146 : résultats des consonnes palatalisées .....   | 756 |
| figure 147 : évolution des occlusives palato-vélares, de l'indo-européen au latin tardif.....   | 757 |
| figure 148 : la lénition de voisement des palato-vélares intervocaliques.....   | 759 |
| figure 149 : résultats de la palatalisation gallo-romane (repris de Jachnowitz 1973, p. 128) .....  | 763 |
| figure 150 : partage de l'élément palatalisateur et syncope .....   | 768 |
| figure 151 : hypothèse de la diphtongaison romane par transfert de la palatalité / vélarité .....   | 789 |
| figure 152 : représentations moraiques de REM et FREMITUM.....  | 796 |
| figure 153 : Paris, AN K2, n° 10, l.28 .....  | 813 |
| figure 154 : structure métrique du mot gallo-roman.....   | 815 |
| figure 155 : voyelle de la finale .....   | 821 |
| figure 156 : exemple d'une charte mérovingienne : (Ile-Fr/688 T4465) .....  | 829 |
| figure 157 : Les caractères de l'alphabet latin classique.....  | 830 |
| figure 158 : prononciations régionales d'une forme graphique partagée en arabe marocain et en arabe iraquien.....   | 834 |
| figure 159 : prononciations régionales du latin.....  | 835 |
| figure 160 : aperçu partiel du diasystème roman.....  | 836 |
| figure 161 : Mécanisme de l'apprentissage de la lecture selon Ziegler, Perry et Zorzi (2014) .....  | 839 |
| figure 162 Exemple d'une maison de sons pour des phonèmes /ʒ/ et /o/, exemple de Charivarial École, <a href="https://www.charivarialecole.fr/">https://www.charivarialecole.fr/</a> sous licence Creative Commons ..... | 842 |
| figure 163 : une seule forme morphographique, deux signifiés.....   | 846 |
| figure 164 : maisons de sons pour les graphies <o> et <e> toniques .....  | 848 |
| figure 165 : lecture et l'évolution du /a/ roman.....   | 849 |
| figure 166 : fusion phonémique de /k/, /g/ et /j/ .....   | 853 |
| figure 167 : prononciations gallo-romanes des consonnes selon les environnements.....   | 858 |
| figure 168 : Évolution de la première déclinaison .....   | 862 |
| figure 169 : Évolution de la deuxième déclinaison (masculin) .....  | 863 |
| figure 170 : Évolution de la troisième déclinaison (masculin ou féminin).....   | 865 |
| figure 171 : Évolution de la quatrième déclinaison (masculin ou féminin).....   | 866 |
| figure 172 : Évolution de la cinquième déclinaison.....   | 867 |
| figure 173 : phonèmes vocaliques après la perte de la durée phonémique et la réduction des contrastes .....   | 871 |
| figure 174 : récapitulation des marques casuelles dans le latin mérovingien.....  | 872 |
| figure 175 : démonstrations des cas fonctionnels par les pronoms du français .....  | 872 |
| figure 176 : <i>Deus aeterni luminis</i> (Ambroise HL LI 9) .....   | 893 |
| figure 177 : la réduction vocalique dans la syllabe finale du gallo-roman .....   | 894 |
| figure 178 : l'assonance chez Venance Fortunat .....  | 894 |
| figure 179 : Théofride de Corbie, Histoire Universelle, Strophe 5.....  | 896 |

|   |      |
|---|------|
| figure 180 : Théofrid de Corbie, Histoire Universelle, Strophe 9 .....  | 896  |
| figure 181 : extrait des <i>épîtres rimées</i> .....  | 897  |
| figure 182 : annon<?> dans BNF lat. 4627, fol. 27v, gauche = l.10, droite = l.11 .....  | 898  |
| figure 183 : ms. BNF lat. 4627, fol. 27, verso, l. 10-11.....   | 898  |
| figure 184 : inscription de l'église de Saint Matthias de Trèves (aujourd'hui au Rheinisches Landesmuseum), image reproduite de la couverture de Nonn (2010) .....                            | 901  |
| figure 185 : inscription provenant de Nantes .....  | 902  |
| figure 186 : <i>Missel de Bobbio</i> , fol. 253v, l.19-20 .....   | 907  |
| figure 187 : <Tu illū adiuva> des <i>laudes regiae</i> (ex. BNF lat. ms. 13159, fol. 163v) .....  | 913  |
| figure 188 : <tu los iuva> dans les litanies carolines (Montpellier, ms. 409, fol. 344) .....   | 914  |
| figure 189 : <i>tu lo iuva</i> 'toi aide-le !' .....  | 915  |
| figure 190 : extrait de Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, G 468, ledit « Diplôme de Charlemagne en faveur de l'abbaye de Saint-Denis au sujet de Salone (6 décembre 777) »..... | 917  |
| figure 191 : quelques critères typologiques du latin et du roman.....   | 921  |
| figure 192 : extrait du fol. 32v cod. Bernensis (Burgersbibliothek) 165, colonne droite .....   | 922  |
| figure 193 : comparaison des systèmes graphiques sur 10 siècles .....   | 929  |
| figure 194 : la <i>Devinette de Vérone</i> .....  | 932  |
| figure 195 : Distribution des voyelles finales atones héritées dans le diasystème roman moderne.....  | 934  |
| figure 196 : pièce originale : <TOINERO MONEIA> c. 1000.....  | 939  |
| figure 197 : l'évolution des voyelles du latin classique au francoprovençal .....   | 953  |
| figure 198 : triple réflexe des voyelles finales en francoprovençal .....   | 958  |
| figure 199 : conservation et modification des valeurs étymologiques de la finale atone dans les <i>Serments</i> .....   | 968  |
| figure 200 : conservation et modification des valeurs étymologiques de la finale atone dans <i>Eulalie</i> ...  | 969  |
| figure 201 : l'évolution des voyelles du latin classique au gallo-roman .....   | 981  |
| figure 202 : extrait du CIL 8 (1881, p. 786) .....  | 1010 |
| figure 203 : <i>Revue africaine</i> (1868, vol. 72, p. 483) .....   | 1010 |
| figure 204 : <i>Revue africaine</i> (1868, vol. 72, p. 486) .....   | 1010 |
| figure 205 : inscription <i>CIL</i> XV part 1. 1118b, p. 41 .....   | 1010 |
| figure 206 : les voyelles de l'Italien standard (Barnes 2006, 22).....  | 1024 |
| figure 207 : l'Italien corse septentrional (Ledgeway 2016).....   | 1025 |
| figure 208 : les voyelles de l'italien corse (Barnes 2006, 22) .....  | 1026 |
| figure 209 :le sarde (Ledgeway, 2016b; Mensching et Remberger, 2016).....   | 1027 |
| figure 210 : les voyelles du sicilien (Ledgeway, 2016b).....  | 1027 |
| figure 211 : l'italien <i>mediana</i> (Loporcaro et Paciaroni, 2016) .....  | 1028 |
| figure 212 : le frioulien (Benincà et Vanelli, 2016; Heinemann et Melchior, 2015, § 4.2).....   | 1029 |
| figure 213 : Romanche de Berguener (Barnes 2006, 22), .....   | 1031 |
| figure 214 : Le castillan (cf. Tuten et al., 2016, p. 387) .....  | 1033 |
| figure 215 : le catalan central.....  | 1034 |
| figure 216 : le catalan oriental baléarique .....   | 1035 |

|  |      |
|--|------|
| figure 217 : le galicien (Regueira Fernández, 2007).....   | 1037 |
| figure 218 : portugais brésilien (Barnes 2006, 22) .....   | 1038 |
| figure 219 : les voyelles du portugais européen (Barnes 2006, 22), Dubert et Galvert (2016).....   | 1040 |
| figure 220 : les voyelles du francoprovençal.....  | 1042 |
| figure 221 : Réflexes d'étymons latins dans différents villages francoprovençaux .....   | 1043 |
| figure 222 : exemples de l'évolution des voyelles finales atones en francoprovençal .....  | 1045 |
| figure 223 : les voyelles de l'occitan selon Olivieri et Sauzet (2016).....  | 1048 |
| figure 224 : Le contraste de deux voyelles réduites en syllabe finale.....   | 1054 |
| figure 225 : fréquences F1 et F2 des voyelles réduites en [i̥] et en [ə] comparées aux voyelles pleines (Source : Flemming et Johnson (2007 p.87). ..... | 1055 |
| figure 226 : voyelles réduites en anglais britannique et américaine .....  | 1056 |
| figure 227 : la réduction vocalique en bulgare (Bacley, 2011) .....  | 1058 |

## LISTE DES CARTES

|  |     |
|--|-----|
| carte 1 : la Gaule septentrionale au V <sup>e</sup> siècle.....  | 18  |
| carte 2 : les royaumes francs sous Thierry II, vers 679 ap. J.-C. ....   | 31  |
| carte 3 : régions de la Gaule selon Gaeng (1968, p. 31) .....  | 68  |
| carte 4 : provinces des Gaules et des Germanies à la fin du IV <sup>e</sup> siècle selon Kasprzyk and Monteil (2017) ..... | 68  |
| carte 5: les toponymes en -ĀCŪM à l'est de Lyon (extrait de la carte <i>département de l'Isère</i> , BNF).....             | 325 |
| carte 6 : étendue documentée du maintien du /-o/ final .....   | 942 |
| carte 7 : l'ALF n° 41 <i>Âne</i> démontrant l'évolution de l'atone finale de l'étymon ASINO 'âne' .....                    | 960 |
| carte 8 : l'évolution de la voyelle finale atone de CASSĀNO 'chêne' .....  | 961 |

## LISTE DES IMAGES

|  |     |
|--|-----|
| image 1 : la « Tour du Trésor » de la basilique romane de Saint Martin à Tours. Vue de l'Est. .... | 556 |
|--|-----|

## Introduction

Cette thèse raconte une histoire : celle des voyelles dans la diachronie du latin vers l'ancien français. Elle se veut **synchronique** dans son analyse d'un corpus de chartes originales datées des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, **diachronique** dans sa description de la réduction et de l'amuissement dans le temps et **panchronique** dans son ambition de contribuer à une description universelle de la réduction et la chute des voyelles. Abordant la question en 2022, nous observons que depuis sa conception au XIX<sup>e</sup> siècle, la linguistique diachronique romane souffre de quatre malaises :

☛ Le premier : une fausse croyance depuis les années fondatrices de la discipline que le latin et le latin vulgaire étaient comme Romulus et Rémus, deux jumeaux, semi identiques, mais indépendants depuis la naissance, quand en réalité latin vulgaire et latin soigné ne sont que deux facettes d'une seule entité qui s'adapte aux besoins et aux changements dans le temps et la société.

☛ Le deuxième : une croyance darwinienne que la langue était, telle une entité biologique, capable de se reproduire, de se brancher en familles et que les traits partagés des langues modernes remontaient forcément à une mutation ponctuelle chez un même ancêtre commun, quand en réalité les langues sont transmises par des locuteurs qui trient en permanence dans une vaste variation expressive pour arriver à leur fins communicatives et sociales menant dans le long terme à une distribution de traits que l'on peut classifier selon des typologies conservatrice ou innovante.

☛ Le troisième : une myopie par rapport à nos données due à l'accessibilité difficile aux manuscrits, aux éditions trop couteuses, et au fait que celles-ci ont souvent été éditées avec un intérêt pour le contenu plutôt que pour la forme. Souvent incapables de vérifier les données nous-même, certaines croyances sur la diachronie romane, perpétuées par la tradition, sont en réalité fondées sur de mauvaises données ou sur de données non-existantes.

☛ Enfin : une surdité aux dialogues ayant eu lieu dans d'autres disciplines et qui doivent nous aider dans notre étude et notre écriture de l'histoire de la langue.

Humblement, cette thèse propose un remède partiel, en analysant les données linguistiques primaires qui nous ont été laissées par les scribes mérovingiens du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles afin de fournir une description synchronique de la langue parlée en Gaule au haut Moyen Âge. Cette analyse se fait d'un côté par la voie de la phonologie théorique, ancrée dans le comparatisme avec les phénomènes observables dans les langues modernes et historiques et de l'autre côté par une sensibilité aux conditionnements sociologiques et historiques de la langue.

Ayant étudié en grands détails les transformations graphiques dans le système vocalique, il s'avère qu'une grande partie de nos croyances sur la transformation du système vocalique latin vers le système gallo-roman et français n'est pas soutenue par les données mérovingiennes. Notamment, les chartes originales datées de 625 à 715 et même après ne supportent ni l'amuissement direct des voyelles, ni l'hypothèse d'une réduction en *cheva* des voyelles atones, du moins pas avant le IX<sup>e</sup> siècle ; elles témoignent au contraire de la préservation claire de trois contrastes vocaliques. Par extension une partie de nos croyances sur la morphosyntaxe du latin altimédiéval, la chronologie relative, la communication horizontale et la fragmentation de la Romania ont dû être revisitées.



## PLAN DE THÈSE

### Première partie : état de l'art

Dans le chapitre 1 « **Les Mérovingiens et leur latin** » nous présentons le monde social des Mérovingiens ainsi que les principaux ouvrages ayant traité du latin mérovingien, leurs contributions et leurs lacunes. Nous contextualisons la place des chartes mérovingiennes dans l'étude de la diachronie gallo-romane et romane à la lumière des études sociohistoriques et sur l'histoire de la langue menée depuis les années 1980. Nous présentons le vocabulaire technique employé dans la littérature et exposons le changement de paradigmes socio-historiques pour démontrer que la vision d'une latinité corrompue et détachée de la langue orale est aujourd'hui dépassée. Nous présentons les 48 documents qui forment notre corpus, des originaux et des copies contemporaines produites entre 620 et 717. Cette étude concerne donc strictement le latin de la cour mérovingienne cherchant à exposer les mécanismes synchroniques et les principales tendances phonologiques opérant sur le latin des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

Dans le chapitre 2 « **L'approche diachronique formelle** » nous présentons les courants linguistiques depuis les origines de la philologie comparative jusqu'à la linguistique historique du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous abordons entre autres comment la notion de langue et de changement linguistique a évolué depuis les philologues du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous exposons notamment les méthodes de la linguistique historique y compris la méthode comparative et la chronologie relative. Nous introduisons les notions théoriques de la phonologie du gouvernement et de la phonologie gabaritique telle que la phonologie latérale CVCV, un cadre théorique dans lequel les phonèmes s'alignent sur un gabarit structural de positions Consonantiques et Vocaliques alternantes sans niveau de constituance. Nous présentons aussi la version de la théorie des éléments unaires qui sera employée.

Dans le chapitre 3 « **La réduction et le renforcement des voyelles** » nous établissons l'état de la question concernant l'affaiblissement et le renforcement des voyelles, faisant l'état de l'art. Nous exposons ainsi les théories phonétistes de Straka (1973) et Lindblom (1990). Nous présentons les phénomènes de l'hyper- et l'hypo- articulation phonétique et le rôle de la phonologie dans la rephonologisation des voyelles neutralisées vers une autre voyelle du système ou vers des voyelles « réduites » dont les corrélats phonétiques sont associés à une faiblesse phonologique. Nous exposons l'opération de la réduction vocalique entre le latin archaïque et le latin classique et terminons ce chapitre avec des questions sur l'évolution des voyelles entre le latin tardif et les langues romanes dans le but de montrer que le latin de nos chartes peut nous orienter vers de nouvelles solutions.

### Deuxième partie : les données cartulaires

Dans le chapitre 4 « **Les voyelles toniques** », nous traitons de l'évolution des voyelles toniques en gallo-roman démontrant que les voyelles en syllabe tonique étaient caractérisées par leur trait labovien de périphéricité dans le trapèze vocalique. Le témoignage des chartes démontre que les voyelles phonologiques accentuées étaient au nombre de sept. Les voyelles toniques étaient systématiquement

longues et la quantité bimoraïque était la précondition pour recevoir l'accent. On trouve des indices occasionnels précurseurs de la nasalisation et de la vélarisation dans l'écriture de la voyelle /i/ tonique représentée par <e>.

Dans le chapitre 5 « **Les voyelles initiales** », on aborde la question des voyelles initiales, qu'on traite parfois comme ayant un accent secondaire aussi appelé un accent contre-tonique. Nous démontrons que l'évolution des voyelles initiales n'est pas parallèle à celle des voyelles toniques, ni à celles des voyelles atones intérieures et finales. L'initiale témoigne d'un plus grand conservatisme que les autres voyelles atones grâce à la prééminence psychologique et rythmique de l'initiale. Le contraste entre les voyelles mi-fermées et mi-ouvertes est encore visible dans nos documents mérovingiens, bien que ces contrastes étaient destinés à la neutralisation avant le IX<sup>e</sup> siècle.

Dans le chapitre 6 « **Les atones pré-toniques et post-toniques** », nous traitons de l'évolution des voyelles atones avant et après l'accent à l'intérieur des mots. Ce sont ces atones internes aux mots qui subissent le plus grand degré de réduction dont le trait le plus marquant est la neutralisation des contrastes d'aperture. On trouve aussi d'occasionnelles synopes pré-toniques et post-toniques que nous discutons chacune à leur tour. En contraste avec un nombre de romanistes qui argumentent pour la neutralisation totale des voyelles atones, nos données ne supportent ni l'idée que les voyelles atones étaient devenues /ə/ ni la chute générale des voyelles pré et post-toniques. Nous trouvons plutôt un état de langue avec la neutralisation de plusieurs contrastes d'aperture et la préservation des trois qualités vocaliques distinctes *antérieure*, *ouverte* et *postérieure arrondie*. Les synopes dans cette période sont globalement rares, mais pour la synope nous pouvons distinguer trois classes lexicales : 1. les mots ayant été soumis à une synope précoce, déjà lexicalisés dans le latin mérovingien, 2. les mots dont la forme phonologique contenait encore une voyelle sous-jacente et dont la lexicalisation de la forme synopée aurait eu lieu après la période mérovingienne, mais avant la mise à l'écrit de l'ancien français, 3. une classe de mots où la synope n'a pas eu lieu, car empêchée par des conditions de bonne formation.

Dans le chapitre 7 « **Les voyelles finales atones** » nous démontrons que la voyelle finale était en position faible et subit une réduction de contrastes possibles dans cette position, faisant passer le système de 7 voyelles phonologiques en syllabes tonique à 3 voyelles atones finales, différenciées par l'antériorité, la postériorité-labialité et l'ouverture de la voyelle, situation semblable à celle des syllabes atones à l'intérieur du mot. Ce système vocalique a donc une réduction plus avancée par rapport à celle que nous trouvons dans une langue romane conservatrice comme le galicien où 5 contrastes sont préservés en finale (cf. Annexe *xiv*).

Ni la réduction en *cheva* ni la chute de la finale sont appuyées par les données mérovingiennes. Bien que nous trouvions de très nombreuses « fautes » de flexion, ces fautes existent principalement à l'intérieur des catégories phonologiques de la voyelle antérieure, la postérieure et la centrale. Nous démontrons qu'une partie significative des erreurs d'emploi de cas peuvent s'expliquer par la fusion phonologique des différentes structures morphologiques. Cela permet d'éliminer le nombre d'erreurs attribuées aux scribes et d'attribuer les formes morphologiquement éclectiques à une motivation phonologique : d'anciennes terminaisons distinctes étaient devenues homophones.

Nous ne trouvons quasiment jamais une inversion des graphies antérieures, postérieures et ouvertes et les rares contre-indications s'expliquent majoritairement par des erreurs de lecture du manuscrit ou des erreurs dans la préparation des éditions (mêmes parfois diplomatiques). Nous abordons ces rares cas au cours du chapitre 8. Enfin, la présence observée des voyelles atones contrastives en position finale présente des conséquences importantes pour la syntaxe. Si les voyelles romanes /i-e-ε/, /u-o-ɔ/ et /a/ ont encore une valeur contrastive en position finale, les fonctions comme le cas, le nombre et le genre continuent d'être exprimées de façon synthétique réduisant fortement la dégradation massive de la latinité.

### Troisième partie : analyses

Cette dernière partie de la thèse reprend les données exposées dans les chapitres précédentes dans le cadre d'analyses formelles. Dans le chapitre 8 « **réductions et renforcements vocaliques à l'époque mérovingienne** » nous abordons le renforcement et la réduction vocalique dans une perspective typologique (dont de nombreuses autres études de cas se trouvent dans l'annexe 1). Si une neutralisation totale est peut-être possible sur le plan phonétique, nos données démontrent que le contraste phonologique entre voyelles antérieures, postérieures et ouvertes est maintenu. Si dans un premier temps trois voyelles /e/, /o/, /a/ continuent d'être contrastées en syllabes atones, leur centralisation et leur manque de spécificité semble permettre leur alternance avec Ø. En employant la théorie des éléments (Harris et Lindsey, 1995; Backley, 2011, etc.), nous démontrons que les syllabes toniques sont caractérisées par la présence d'une tête phonologique obligatoire tandis que dans les syllabes atones internes et finales, les voyelles subissent un phénomène opposé, l'incapacité d'accueillir une tête phonologique.

Dans le chapitre 9 « **L'alternance vocalique : la syncope et l'apocope** » nous abordons l'amuïssement des voyelles en diachronie, reprenant les thèses principales sur la disparition des voyelles atones. Nous procédons ensuite à la présentation de l'alternance vocalique dans le cadre de la phonologie latérale CVCV (Scheer, 2004) démontrant qu'il s'agit d'un phénomène synchronique du gallo-roman.

Dans le chapitre 10 « **Le témoignage mérovingien de la diachronie gallo-romane** » nous revenons sur les changements phonologiques majeurs ayant affecté la transition du latin tardif à l'ancien français, démontrant comment la palatalisation romane et gallo-romane et la lénition des consonnes intervocaliques se présentent dans nos chartes. Nous abordons aussi les diphtongaisons romane et française qui sont peu visibles. Nous commentons la chronologie relative héritée de Straka, soulignant que les chartes suggèrent une datation bien plus tardive de nombreux faits typiques du gallo-roman.

Dans le chapitre 11 « **Lire le latin mérovingien, le registre écrit du gallo-roman** », nous abordons la lecture des textes mérovingiens pour élucider l'écart entre la norme écrite et la langue parlée. Nous proposons une grille de lecture qui accorde les graphies avec les changements « connus » de la langue. Il s'agit d'illustrer l'hypothèse selon laquelle le latin mérovingien pouvait être lu comme le code acrolectal de la langue orale, ces deux pôles existant dans un monolinguisme complexe. Nous

trouvons que le système casuel du latin, bien que réduit, était encore opérationnel à l'intérieur d'un système flexionnel de 3 à 4 cas fléchis pour le singulier et le pluriel sur trois déclinaisons.

Dans ce dernier chapitre, 12 « **La place du latin mérovingien dans la diachronie romane** » nous revenons sur nos conclusions des chapitres précédents en démontrant comment l'état linguistique du latin mérovingien annonce l'apparition des langues et des scriptes gallo-romanes. Dans l'optique de la continuité linguistique nous présentons dans un premier temps l'origine de la réduction des contrastes dans la poésie latine de l'Antiquité tardive. Nous présentons ensuite quelques données post-merovingiennes qui suggèrent une date tardive pour la perte du triple contraste des voyelles réduites. Ce scénario appuie aussi l'hypothèse que c'est avec la perte de la flexion latine, habituellement par l'apocope de la finale, que l'unité *gallo-roman / latin mérovingien* est devenue le bilinguisme *proto-français / latin médiéval*, rejoignant ainsi les thèses de Wright et Banniard qui énoncent que c'est avec les réformes carolingiennes du latin qu'une distinction cognitive s'est introduite entre langue écrite latine et vernaculaire romane. En fin de compte le latin mérovingien est le pont entre le latin tardif et les langues gallo-romanes du Moyen Âge.

## Première partie



### État de l'art, méthodes et contextes

Pour établir le cadre conceptuel  
et le dialogue interdisciplinaire



# CHAPITRE I

## LES MÉROVINGIENS ET LEUR LATIN

*Le latin mérovingien est le nom que l'on attribue à la langue écrite en Gaule du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, ainsi nommée d'après la lignée du roi franc mythique Mérovée, donnant une dynastie qui a régné sur la Gaule entre la chute de l'Empire romain et l'avènement des rois Pippinides. Bien que d'origines germaniques, les rois mérovingiens régnaient sur un grand territoire profondément romanophone et héritier des traditions romaines dont l'écriture latine est le plus grand testament. Si ce latin mérovingien a souvent été traité de décadent et s'il est souvent ignoré dans les manuels d'histoire de la langue latine et des grammaires diachroniques romanes, ce code écrit représente véritablement la langue sociétale d'usage en Gaule entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. Malgré d'excellentes descriptions au siècle dernier, cet état de langue n'a jamais reçu un traitement détaillé de ses systèmes morpho-phonologiques. Ce chapitre présente ainsi l'état des connaissances sur les mérovingiens, leur monde social et leur langue.*

### 1.1 Le latin mérovingien : une charnière linguistique

Il ne peut y avoir de doute sur le fait que la disparition de l'empire romain et la fondation du royaume mérovingien en Gaule sont des moments décisifs pour l'histoire de la future nation et de la future langue française. Si le baptême du roi Chlodovech, mieux connu comme Clovis I<sup>er</sup>, en l'année 496 ap. J.-C. est souvent retenu comme l'acte de fondation de la France chrétienne, pour les historiens de la langue comme Balibar (1985), c'est la composition des *Serments de Strasbourg*, texte oralisant précurseur de l'ancien français, en l'année 842, qui est souvent retenue comme date de naissance de la langue française.<sup>1</sup>

Si ces dates et événements sont utiles pour enseigner l'histoire au grand public, elles cachent une réalité bien plus intéressante : que la langue, comme la culture, est un système complexe qui est né par une transmission intergénérationnelle, jusqu'aujourd'hui. Depuis que Bonamy (1756) a affirmé l'origine latine du français, écartant les hypothèses d'un fond celte ou germanique, la question n'est donc plus *quelle langue est matrice du français*, mais plutôt :

---

<sup>1</sup> Cerquiglini (2013, chap. 5) expose comment les *Serments* ont été outillés depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle dans la construction du récit national français. « Pour Bonamy [...] proposer une reconstruction latine des serments, c'était prouver l'appartenance du français à la romanité » (p. 95). Venayre (2019) reprend les différentes théories sur l'origine de la nation française.

1. *comment était cette langue ancestrale ?*
2. *comment s'est passée sa transformation ?*
3. *quand est-elle devenue « française » ?*

Nous espérons apporter des réponses partielles à ces trois questions dans cette thèse.

La première partie de cette thèse orientera le lecteur, linguiste comme historien, dans la bibliographie moderne, situant le latin mérovingien dans son monde social et abordant les études antérieures sur cet état de langue au chapitre 1. Au chapitre 2, nous introduirons les outils théoriques employés pour l'étude linguistique de la langue et, au chapitre 3, nous aborderons le phénomène de la réduction vocalique plus précisément, soulignant son antécédent dans le latin archaïque.

Dans la deuxième partie, nous adoptons une approche philologique afin de démontrer *comment* le latin mérovingien se présente aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, étudiant progressivement les voyelles toniques dans le chapitre 4, les voyelles initiales atones dans le chapitre 5, les voyelles atones internes dans le chapitre 6 et enfin les atones finales, porteuses d'informations casuelles dans le chapitre 7. Dans la troisième partie, notamment au chapitre 9, nous cherchons à décrire et analyser les autres phénomènes synchroniques de la langue et au chapitre 10 nous proposons une grille de lecture pour l'interface syntaxe-phonologie-graphie, qui devrait contribuer à rétablir l'autonomie linguistique du haut Moyen Âge.

Pour répondre à la question *comment* de la transformation linguistique, nous adoptons une analyse à la fois synchronique et diachronique dans la troisième partie, démontrant la redistribution des phonèmes vocaliques entre le latin et le roman au chapitre 8, et nous abordons l'état des processus diachroniques habituellement présentés dans les manuels de phonétique historique au chapitre 9. Enfin, pour répondre plus précisément à la dernière question sur l'origine du français, nous abordons la réduction et la perte des voyelles dans une vision diachronique, tout au long de la thèse, introduisant notamment le mécanisme du changement représentationnel dans les chapitres 9 et 10. Nous confrontons aussi les sources traitant de l'histoire interne et externe du latin et de l'ancien français entre l'Antiquité tardive et le XII<sup>e</sup> siècle.

Ce travail est essentiel, car en 2022, malgré un intérêt pour le même objet, la plupart des romanistes-linguistes et les historiens de la langue ne s'accordent pas sur l'objet d'étude. Tandis que certains linguistes emploient le terme *proto-roman* pour la langue parlée dès le III<sup>e</sup> siècle (par ex. Pulgram, 1950, p. 462), et *gallo-roman* (Pope, 1934; Guinet, 1982) ou même *proto-français* (cf. Kahane, 1990) pour la langue du V<sup>e</sup> siècle, des historiens comme Bouchard (2014) se demandent (sans humour ou déférence pour l'avis des romanistes) « si la transition du latin tardif au proto-français n'avait eu lieu plutôt au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle ». <sup>2</sup> À travers les différentes études dans cette thèse et avec un retour

---

<sup>2</sup> Bouchard (2014) : « Although scholars are still debating whether the transition from late Latin to proto-French ("Romance") took place in the eighth century or the ninth, it is clear that in the sixth and seventh centuries Latin was still a spoken language... » (p. 155).

sur les éléments sociolinguistiques au chapitre 12, nous pensons pouvoir mieux situer la séparation du latin et du roman dans la période post-mérovingienne.

Pour comprendre l'origine du français, l'on doit remonter aux dernières traces de la langue latine vivante. D'après Joseph Vendryès, «le français actuel est le latin [...] parlé dans la région qui est aujourd'hui la France» (1933, p. 12) et, dans ce cas, nous remontons jusqu'à l'époque mérovingienne lorsque des rois d'origine franque régnaient sur l'ancien territoire de la Gaule. À cette période, l'ensemble des sources sont en langue latine. Fouracre et Gerberding (1996) écrivent explicitement que « connaître les Mérovingiens c'est lire leur latin ».<sup>3</sup>

Les langues germaniques sont à peine documentées en Gaule pour cette période et les voisins des Mérovingiens disent peu sur ceux-ci. L'on sait que les francs de la Neustrie avaient appris le latin, probablement depuis plusieurs siècles. C'est cette variante sociale du latin parlé par ces rois et leurs sujets à la manière franque qui a donné son nom à la langue française (du germanique \*frank<sup>h</sup>-isk<sup>h</sup>-az 'franc') et via le dérivé latin FRANCIA 'le royaume des francs, la France'.

Fouracre (2020) est de l'avis que c'est sous le règne mérovingien, de 481 à 751, que « la Gaule est devenue la France » (p. 35), et certains manuels de phonétique historique suggèrent implicitement que c'est sous les Mérovingiens que le latin serait devenu le proto-français.<sup>4</sup> Suivant l'exemple de Pope (1952) et Cantalaura (1990), nous préférons le terme **gallo-roman** pour « état de langue ». Le propos est complexe, car il demande de définir la différence entre ces deux états de langue, tâche à laquelle nous reviendrons dans la section 1.7, mais l'on reconnaît que le règne des Mérovingiens occupe une place critique dans l'histoire de la langue, une place que Lemay (2017, p. 5) décrit comme la « position charnière » (an. *hinge period*), entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Nous ne pourrions être plus en accord, et pourtant les histoires de la langue latine, tout comme les manuels de phonétique historique, ignorent ou ne mentionnent qu'à peine cette période.<sup>5</sup> Les questions *quand et comment le français est-il né ?* suscitent encore des interrogations chez l'historien, chez le romaniste et chez le

<sup>3</sup> Fouracre et Gerberding (1996) : « The surviving local and contemporary sources for the history of the Merovingian age were all written in Latin, everyone. The vernacular languages in the Frankish areas did not find their way to a parchment we know about until half a century after the Carolingian take-over, and the Greeks, Anglo-Saxons and others have left us precious little about matters Merovingian in their own tongues. To know the Merovingians is to read their Latin » (p. 58).

<sup>4</sup> C'est le cas de tous les manuels, qui suggèrent une désépécification de la voyelle finale avant ou pendant la période mérovingienne. La typologie linguistique n'est tout simplement plus latine si la finale ne permet pas le contraste des genres, du nombre et notamment du cas. Zink (1986) rentre donc dans cette catégorie. De la Chaussée (1974), bien qu'admettant que « les Gallo-Romains étaient certainement persuadés qu'ils parlaient latin » (p. 157), i admet la réduction du /-a/ final → [ə] et la différenciation des langues d'oïl et d'oc dès le VI<sup>e</sup> siècle (cf. p. 188-189).

<sup>5</sup> Nombreuses histoires récentes de la langue latine ne traitent pas du tout de la période *altimédiéval* et du latin mérovingien. Leonhardt (2015), dans son exposé du latin comme langue internationale, parle d'une coupure nette de la culture latine à partir de la moitié du VI<sup>e</sup> siècle, et son exposé ne reprend qu'avec les réformes carolingiennes. Weiss (2015) mentionne le latin mérovingien une fois comme période terminale du latin caractérisé par « the total breakdown of classical norms » (p.24). Adams (2007) reconnaît le latin mérovingien mais estime qu'il se place « beyond the cut-off point » (p. 456) dans son livre sur la diversification régionale du latin. Il écrit : « I will not go beyond about AD 600 into the medieval period. The regional diversification of medieval Latin is a subject in its own right, with its own special problems, which I leave to others » (p. 8). Clackson et Horrocks (2007) passent directement du latin de l'empire tardif à celui des Carolingiens, comme si les V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles n'eurent pas lieu.

latiniste. L'objet de cette thèse est donc de mettre en valeur les données mérovingiennes et d'éclairer la transition entre l'état de langue de la fin de l'Antiquité et celui du Moyen Âge proprement dit.<sup>6</sup>

Forcément comme langue naturelle, le français est l'évolution d'un état antérieur de la langue et par extension il a dû exister comme langue parlée bien avant sa première apparition à l'écrit. Comme forme tardive du latin vivant, la langue des écrits de l'époque mérovingienne est strictement du latin, mais c'est un latin qui nous présente l'évolution de la langue gallo-romane orale. Dans les graphies, les hésitations entre <i> et <e> ou <u> et <o> ont souvent été présentées comme le fruit du hasard, enclenchées par la neutralisation des phonèmes latin-tardif /i/ avec /Ē/ et /ū/ avec /Ō/.<sup>7</sup> Notre recherche démontrera bien au contraire, que le choix de graphie était influencé par deux facteurs : la qualité de la voyelle du latin tardif et l'environnement phonologique de la voyelle, surtout son rapport à l'accent. Au VII<sup>e</sup> siècle, les phénomènes de syncope et d'apocope sont encore discrets, mais peuvent être signalés comme phénomènes synchroniques de la période mérovingienne.

Comme Russo (2014b, 2015, 2016a), l'on observe la lénition des consonnes en position faible et nous notons aussi l'assimilation des consonnes aux éléments palatalisants et vélarisants. Sur le plan vocalique nous observons la fortition des voyelles toniques et la réduction des voyelles atones et celle-ci avec des conséquences importantes pour le système casuel, phénomène étudié en détail par Sas (1937) et auquel notre étude synchronique de la phonologie pourra apporter de réponses supplémentaires. Si l'on observe encore un système fonctionnel à quatre cas : sujet, objet direct, objet indirect, et possessif, un singulier et un pluriel, la continuation des genres masculins et féminins vs. l'absorption du neutre et la fusion des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> déclinaisons avec des déclinaisons plus stables. La reconfiguration des déclinaisons (cf. § 11.3) résulte en une langue à mi-chemin entre son ancêtre latin et sa descendance française. Nous ne pouvons pas espérer être exhaustif ici; voilà qu'un prélude. Il nous importe dans un premier temps à identifier qui étaient ces mérovingiens et comment était leur monde.

## 1.2 Le monde des Mérovingiens

Étudier les Mérovingiens, c'est chevaucher le monde de l'Antiquité tardive et celui du haut Moyen Âge dont Bühner-Thierry et Mériaux (2010) placent la transition vers 600 ap J.-C. Entre invasions, conflits religieux, changements climatiques et changements de régimes, un élément demeura constant : l'usage du latin. Et pourtant, comme le soulignent Roymans et Heeren (2017), l'approche linguistique, sauf quelques exceptions, n'a pas encore été exploitée de manière significative pour comprendre cette lointaine période de l'histoire.<sup>8</sup> Or, la question linguistique au Moyen Âge a plus

<sup>6</sup> Voir Uytfanghe (1976) pour une présentation des thèses opposées.

<sup>7</sup> Kent (1919) traite alors de la « not infrequent graphic confusion of *ē* and *ī*, and of *ō* and *ū* » (p. 92) ; Devillers et Meyers (2001) sont de l'avis que « *i* et *e*, ainsi que *o* et *u*, se sont rapprochés phonétiquement et que ces signes peuvent donc s'employer indistinctement dans l'écriture (*i* pour *e*, *o* pour *u*, et inversement) » (p. 44).

<sup>8</sup> Roymans et Heeren (2017) écrivent que « ... future studies on 5<sup>th</sup> century migration should also include linguistic research, since linguistic change is not only determined by acculturation but also by migration » (p. 4). Schrijver (2011, 2013) et Kerkhof (2018) sont des exceptions notables : ils présentent de beaux exemples montrant comment la linguistique et la philologie peuvent informer notre compréhension de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge.

souvent concerné les limites géographiques entre populations latinophones et germanophones que l'évolution interne de ses familles individuelles.

L'historiographie des royaumes mérovingiens est longue et variée parce que leurs royaumes sont interprétés comme les ancêtres de plusieurs nations modernes : la France, l'Allemagne, la Belgique, les Pays Bas, le Luxembourg et la Suisse. Ainsi, les sources mérovingiennes ont surtout attiré l'attention des chercheurs dans un discours d'histoire nationale.<sup>9</sup> Le monde mérovingien s'aborde sous différents angles, à travers les textes historiques, les fouilles archéologiques, la toponymie et la paléontologie linguistique.<sup>10</sup> Des historiens comme Varvaro (2013) et Smith (2005) ont très clairement démontré comment l'origine des langues romanes est intimement ancrée dans l'histoire sociale de l'empire romain et du haut Moyen Âge. De la même manière, comprendre les Mérovingiens, c'est également comprendre l'empire romain tardif dans lequel les Mérovingiens trouvent leurs origines.<sup>11</sup> Le Jan (2015, chap. 1), dans son introduction à l'histoire de la France, commence par exposer l'espace romanisé qu'était la Gaule avant d'aborder la « conquête franque » et les « aristocraties du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles ».

---

<sup>9</sup> Graceffa (2020) aborde les différents courants de pensée qui ont été projetés sur les Mérovingiens de la Renaissance à aujourd'hui.

<sup>10</sup> Ces différentes méthodes sont exposées par Kaiser (2010) qui reste la référence encyclopédique pour la période mérovingienne. La question de savoir si l'on doit considérer le royaume mérovingien comme un état chrétien successeur de l'Empire romain ou s'il faut y voir une culture mixte à fort apport germanique reste ouverte. Ici les sources écrites par des savants chrétiens contrastent souvent avec le monde encore païen des trouvailles archéologiques. Effros (2020) présente la contribution des études archéologiques récentes à l'étude période mérovingienne.

<sup>11</sup> Ce domaine des études de l'Antiquité tardive est récent, et bien que les anglo-saxons considèrent Peter Brown (1971), avec son livre *The World of Late Antiquity*, comme fondateur de la discipline, du côté français on estime que la continuité romaine est argumentée depuis Fustel de Coulanges (1866) et fortement mise en valeur par Pirenne (1922) qui a défendu la continuité de la Gaule méditerranéenne du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècles.

figure 1 : une chronologie du monde mérovingien

|     | Règne (Neustrie) | Événements  |     |   |
|-----|------------------|---|-----|---|
|     |                  |   | 687 | Bataille de Tertry  |
|     |                  |   | 691 | Mort de Thierry III<br>Règne de Clovis IV   |
|     |                  |   | 695 | Mort de Clovis IV<br>Règne de Childebert III  |
| 450 | 481              | Début du règne de Clovis Ier  |     |   |
|     | c.496            | Conversion de Clovis au Catholicisme à Reims                                      | 700 |   |
| 500 | 511              | Mort de Clovis Ier<br>Règne de Childebert Ier (roi de Paris)                      | 711 | Mort de Childebert III<br>Règne de Dagobert III   |
|     | 524              | La mort de Clodomir roi d'Orléans.  | 715 | Mort de Dagobert III<br>Règne de Chilpéric II<br>Mort de Chilpéric II<br>Règne de Thierry IV  |
| 550 | 558              | Mort de Childebert Ier<br>Règne de Clotaire Ier qui réunit les royaumes           | 732 | Charles Martel mène la bataille à mi-chemin entre Poitiers et Tours   |
|     | 561              | Mort de Clotaire Ier<br>Règne de Charibert Ier                                    | 737 | Mort de Thierry IV<br>Régence de Charles Martel   |
|     | 567              | Mort de Charibert Ier<br>Règne de Chilpéric Ier                                   | 741 | Fin de la Régence de Charles Martel<br>Règne de Childéric III   |
|     | 584              | Assassinat de Chilpéric Ier<br>Règne de Clotaire II au réunit les royaumes        | 750 |   |
|     | 573              | Grégoire devient évêque de Tours  | 751 | Déposition de Childeric III<br>Pépin « le bref » est élu roi des Francs   |
| 600 | 629              | Mort de Clotaire II<br>Règne de Dagobert I sur les deux royaumes                  | 768 | Mort de Pippin<br>Règnes Charles Ier « le Magne » et Carloman   |
|     | 639              | Mort de Dagobert I<br>Règne de Clovis II sur la Neustrie                          | 771 | Mort de Carloman.<br>Charlemagne devient l'unique roi de Francs.<br>Couronnement impérial de Charlemagne  |
| 650 | 657              | Mort de Clovis II<br>Règne de Clotaire III sur les deux royaumes                  | 800 |   |
|     | 673              | Mort de Clotaire III<br>Règne de Childéric II sur les deux royaumes               | 813 | Concile de Tours  |
|     | 675              | Mort de Childéric II<br>Règne de Thierry III                                      | 814 | Mort de Charlemagne<br>Règne de Louis Ier<br>Charles II « le Chauve » devient héritier de la Neustrie et de l'Aquitaine, Lothaire devient héritier de la Lorraine, l'Austrasie et l'Italie, Luis devient héritier de la Bavière |
|     | 679              | Thierry III devient roi de tous les Francs, un titre conservé par ses successeurs | 840 | Mort de Louis Ier<br>Début de la guerre civile entre les frères   |
|     |                  |   | 843 | Traité de Verdun (Paix conclue entre les frères)  |
|     |                  |   | 850 |   |

### 1.2.1 Continuités et ruptures dans l'Antiquité tardive

|                         |                          |                |                 |                  |                   |                 |                |                 |                  |
|-------------------------|--------------------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup><br>201 | IV <sup>e</sup><br>à 400 | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|-------------------------|--------------------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

#### 1.2.1.1 Les gaulois et les gallo-romains

Quand notre récit commence, au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'entièreté de la Gaule était depuis déjà plus de deux siècles sous l'emprise des romains. La Provence, cette région du Sud-Est à la frontière avec l'Italie, était romaine depuis déjà plus de quatre siècles. Si dans les campagnes on pouvait encore entendre du gaulois et les villages portaient principalement des noms issus de leur langue celtique, dans les villes, notamment les villes importantes (re)fondées par les romains sur le plan roman, les CĪVĪTĀTES-les cités, c'était la langue latine qui s'était imposée comme langue de gouvernement, de culture, de commerce et de l'armée. Du mélange des structures romaines et du substrat autochtone celtique est née une véritable culture hybride gallo-romane.

Mais la Gaule connaissait un problème majeur : elle partageait une frontière de plus de 675 miles romains (plus de mille kilomètres) avec le BARBĀRĪCUM, c'est-à-dire avec les barbares de la Germanie à l'est du Rhin. Lorsqu'au III<sup>e</sup> siècle, les instabilités à l'intérieur de l'Empire sont devenues trop importantes, le gouverneur de la province de la Germanie Inférieure, Postume, pris en charge la sécurité des provinces occidentales : les deux GERMĀNĪAE-Germanies, la BĒLGICA-Belgique, la province LUGDŪNĒNSIS-Lyonnaise, l'AQUITĀNIA-Aquitaine, la NARBONĒNSIS-Narbonnaise, et par extension les deux provinces de la BRITĀNNIA-Bretagne, de même que les provinces ibériques de la TARRACONENSIS-Tarraconaise, la LUSITANIA-Lusitanie et la BĀETICA-Bétique se sont alliées avec le nouveau gouvernement régional communément appelé l'Empire gallique. TRĒVERIS-Trèves et LUGDŪNUM-Lyon représentaient deux pôles importants de l'administration locale, qui étaient tout de même en contact avec la péninsule italienne et les provinces orientales et méditerranéennes. Malgré une autonomie de gouvernement, la Gaule et les gallo-romains étaient pleinement intégrés au monde latin des romains.

Lorsque cette entité politique indépendante a été réintégrée à l'Empire romain, quand l'empereur Aurélien vainquit le dernier « empereur gaulois » Tetricus à la première bataille de Châlons en 274, la Gaule resta centrale pour le monde romain. Mais les guerres civiles incessantes au cours du III<sup>e</sup> siècle ont réduit la force romaine, et la bataille de Châlons, avec un nombre important de morts, a davantage réduit les défenses sur le Rhin (cf. Southern, 2015). C'est dans ce contexte, et sous des pressions provenant de plus loin dans le BARBĀRĪCUM, que les peuples transrhénans ont augmenté la fréquence et l'intensité de leurs incursions en Gaule.

#### 1.2.1.2 Les Francs

Il ne peut y avoir de doute que lorsque les Francs rentrent sur la scène historique, c'est en tant que peuple rival des romains. L'on doit présumer que les Francs représentaient une puissance tribale

importante sur le Rhin dans le dernier quart du III<sup>e</sup> siècle, car ils semblent se trouver parmi les ennemis de l'empereur Aurélien qui, en 274, avait mis fin à l'Empire des Gaules et avait écrasé d'autres révoltes en Gaule en 275, avant d'amener ses armées vers l'est pour profiter de la faiblesse temporaire des sassanides perses. Si Aurélien ne s'est jamais rendu en Perse cette année-là, assassiné par sa garde prétorienne, ces guerres nous ont rendu notre première attestation des francs—FRĀNCĪ, qui apparaît pour la première fois pendant cette crise du III<sup>e</sup> siècle dans une chanson militaire.

*Mille Sarmatas mille Francos semel et semel occidimus, mille Persa quaerimus*

(*Historia Augusta*, I,1.7)

‘Mil Sarmates et mil Francs nous tuâmes à maintes reprises,  
maintenant c’est mil Perses que nous cherchons’

En 275, les légions se rappelant leur courage dans les batailles en Gaule et contre les peuples germaniques, partaient à la guerre, le nom des francs au bout de leur langue ; ils ignoraient que des Francs, ils allaient bientôt en manger.

L'origine de ce peuple a fait couler beaucoup d'encre. Les panégyriques des empereurs présentent les FRĀNCĪ comme des pirates de la Mer du Nord, un peuple maritime apparenté aux saxons et aux frisons, qui ravagea l'estuaire de la Somme, le Cotentin, le Morbihan et même au-delà.<sup>12</sup> Progressivement, le terme FRĀNCĪ semble faire référence à toute une confédération de différentes tribus germaniques telles que les *Amsivarii*, les *Chauci*, les *Chamavi*, les *Chatti*, les *Uarni* et même les *Sicambri*.<sup>13</sup> Cette identité franque semble se consolider pendant la crise de l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle (235-284 ap. J.-C.) en même temps que d'autres identités « barbares » pour les habitants de la rive droite du Rhin, par exemple celui des Alamans, du moins en tant que d'identification étique.<sup>14</sup> Or, la genèse de ces identités germaniques s'est faite dans un lien étroit avec l'Empire tel que le démontre une inscription funéraire désormais au musée national de la Hongrie :

<FRANCUS EGO CIVES, ROMANUS MILES IN ARMIS... / EGREGIA

VIRTUTE TULI BELLO MEA DEXTERA SEM(P)ER>

(CIL 3 n° 3576)

‘Un Franc suis-je en tant que citoyen, mais aux armes je suis un  
chevalier Romain, avec honorable courage, j’ai toujours mené la  
guerre par ma main droite’

<sup>12</sup> Un passage dans la *Carmina* (5, 210-211) de Sidoine Apollinaire suggère même que les Francs avaient assiégé Tours, mais comme le souligne Renard (2014) « l'évocation de la menace qui pesait sur les Tourangeaux est si vague – et l'époque si agitée – qu'on ne peut guère en tirer parti » (p. 1005).

<sup>13</sup> Concernant les origines, voir Zöllner (1970), James (1988, p. 35-38), Bredero (1997), Wood (1994, p. 35-54), ou encore Renard (2014, p. 1025).

<sup>14</sup> Hedeager (2011) argumente que l'identité « barbare » se communiquait par l'usage de l'écriture runique, par l'habit et la coiffure germaniques, par les enterrements avec des objets dans des fosses en rangées (al. *Reihengräber*) et le port du bractéate (cf. MacGeorge, 2002, p. 141). En réalité, il est difficile d'identifier de façon émiqque les focus de la culture alamane, car comme le souligne Drinkwater (2007) « ... all our literary information concerning the Alamanni comes from Greco-Roman writers. This includes their name: we dont not know what they called themselves » (p. 4). S'il est vrai que le nom *Alamanni* est preserve dans des sources gréco-romaines, le nom est visiblement germanique et non pas latin.

Le rapprochement de ces peuples avec le monde romain a eu lieu sous plusieurs formes, que ce soit par les incursions militaires transrhénanes, par la conscription dans les armées romaines, par le commerce avec les pays du Sud ou encore par l'installation des peuples germaniques sur les terres de l'Empire, soit comme *DĒDĪTĪCĪĪ*, captifs 'dédiés' à travailler la terre, soit comme *LAETĪ*, des captifs que les soldats romains ont 'laissé' en vie en échange du travail des terres encore sous domination romaine (cf. Poly, 2018).<sup>15</sup> Ces installations de peuples barbares faisaient partie de la politique démographique et défensive de l'Empire tardif. Sous Constance Chlore (règne de 293 à 306), des Francs sont installés dans la *BĀTAUIA*-Bétave comme *DĒDĪTĪCĪĪ* et sont ensuite transposés vers la *TOXĀNDRIA*-Toxandrie en 342 suite à des invasions saxonnes. Pour Grégoire de Tours, ce n'est qu'en 388, pendant que l'empereur occidental Magnus Maximus est distrait par sa guerre contre Théodose I<sup>er</sup>, l'empereur oriental, que « les Francs ont pénétré les provinces de la Germanie sous leurs ducs Genobaud, Marchomir et Sunnon » (*DLH* 2.9).

Considérant que les hommes étaient accompagnés de leurs familles lors de leur installation, Poly (2018) estime autour de 40 000 le nombre de barbares en Gaule au IV<sup>e</sup> siècle, pour une population totale de quelque 2 à 4 millions de barbares en Gaule sur une population de 5 ou 9 millions d'habitants selon Étienne (1988, p. 46), voire 10 à 20 % de la Gaule septentrionale selon Poly (2018), devenus des *MILITĀRES TRĀCTUS*, voire 'des régions militaires' où pouvoirs militaires et civils étaient sous le *DŪX* 'le duc' voir, 'celui qui mène'.<sup>16</sup>

C'est donc à partir du III<sup>e</sup> siècle que les Romains ont abandonné l'estuaire du Rhin et ses villes comme la *COLŌNIA TRĀIĀNA* en amont de Xanten moderne en 277 et le *\*CHATŌRUM VĪCUM*—*Katwijk* 'le village des *Chatti*', de manière définitive en 410 ap. J.-C., etc. afin d'établir un nouveau LIMES à la hauteur de la voie romaine qui reliait l'ancien *GESSORIĀCUM*, devenu *BONŌNIA*—Boulogne-sur-Mer à *TŪNGERIS*-Tongres via *CORTORIĀCUM*-Courtrai. Celui-ci semble avoir permis des interventions militaires plus flexibles de la part des *LIMITĀNEI*, c'est-à-dire 'des gardiens des frontières romaines' qui touchaient un salaire pour la protection du LIMES.

<sup>15</sup> *LĀETUS* est un adjectif latin signifiant 'heureux' et 'fertile'. Les *LAETI* pourrait donc être les 'heureux' laissé en vie. En revanche, une autre étymologie se présente, en tant qu'adjectif dérivé d'un verbe reconstruit comme *\*lactiāre*, l'étymon derrière le verbe afr. *laisser*, fr. *laisser*, fr. *laisser* emprunter au francique *\*lætanan* 'laisser' et qui se voit encore dans l'an. *to let (go)*, le néer. *Laten*, l'al. *Lassen*, le vha *lāzan*. On signale parfois que *laisser* est issue de *LAXĀRE* 'relâcher', mais la voyelle initiale reste problématique. Peut-être fût-il un terme clair par son usage dans le contexte des relations romano-germaniques. Par un réemprunte à l'afr., l'anglais a aussi le verbe *to lease* qui est le fait de laisser la terre ou une demeure en échange de paiement. Rio (2015) estime que l'étymologie germanique est spéculative. Le terme latin *DEDITICIUS* 'soumis ou capitulé sans condition' semble faire référence aux mêmes groupes, mais dans le lexique juridique (cf. Poly, 2018). Il s'emploie notamment dans le contexte de l'installation des Francs dans la *BATAVIA* en 288 ap. J.-C. Celui-ci s'est fait sous Maximien dans la foulée des préparations visant la reconquête de la Britannia des usurpateurs Carausius et Allectus (2001, p. 86-87 et les Panégyriques latines II, 10,3-5 et III 5,4). En 340, ils seraient établis en Toxandrie (le Brabant moderne) et, selon Ziche (2011), ces *DEDITICIĪ* étaient installés sur des grand domaines par petits groupes de cultivateurs, sans terre propre. Pour le mouvement des peuples barbares et leur statut dans l'Empire occidental, voir Halsall (2007). Ce dernier explique aussi l'homophonie avec l'adjectif natif du latin *LAETUS* 'heureux', l'homophonie créant un mauvais sens double pour cet adjectif (cf. Halsall 2007, p. 152).

<sup>16</sup> Poly (2018) prend les chiffres de la contribution de Robert Étienne (p. 46 précisément) dans le volume de Dupâquier et al. (1988). Nous n'avons pas pu vérifier la référence et ses arguments. Étienne se base sur une référence de 5 à 4.5 millions d'habitants en Gaule au moment de la conquête romaine. Biraben (1988), en revanche, parle de 6,8 millions dans ce même volume. Établir la démographie pour une période aussi lointaine semble être une tâche fort difficile.

Les barbares semblent aussi avoir été intégrés aux systèmes défensives de l'Empire ; La *Notitia Dignitatum*, une liste des fonctions civiles et militaires à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, signale 90 unités militaires portant des noms d'origine barbare.<sup>17</sup> Ammien Marcellin écrit que Constance II forma une unité auxiliaire de LÁETI, y compris des *Sali* (des francs saliens) qui avaient été établis dans le pays de TÚNGERIS-Tongres.<sup>18</sup> Zosime, historien de l'orient grec, dans son *Histoire Nouvelle* (2,54.1), identifiait même le terme LÁETUS comme une ethnie—*ethnos* de la Gaule. C'est ainsi, par le service militaire, que les francs établis sur les terres romaines sont passés d'un statut de non-libres à un corps « marte aliti » 'nourri pour la guerre', afin de fournir des recrues, selon Poly (2016a). C'est peut-être dans ce contexte que la fameuse phrase francique *maltho thi afrio lito* 'je te prononce affranchi ô lête' prend son sens.

L'historien Ammien Marcellin (*Histoires*, 17.8) raconte que l'empereur Julien « l'Apostat » (r. 361 – † 363) repoussa les Francs après avoir menacé des frontières *apud Toxandriam locum*, mais leur règne sur le territoire semble croître, notamment au début du V<sup>e</sup> lorsque d'autres groupes francs ont saisi les villes rhénanes de GELDÚBA, aujourd'hui Krefeld, DÍVÍTIA-Deutz, NOVIÓMAGUS-Nimègue, COLÓNIA-Cologne, et d'autres villes romaines.<sup>19</sup> Sur le plan archéologique, l'étendue de la colonisation franque est connue grâce au mobilier funéraire. Les archéologues identifient les Francs par leurs tombes creusées en rayons et par l'armement standardisé propre à l'enterrement de leurs chefs : une épée longue, une lance, un angon, une hache et un bouclier dans toute l'étendue entre la Manche et les Ardennes.<sup>20</sup>

L'on retrouve dans la littérature le terme de *Franc salien* qui caractérise ces Francs installés en Gaule et qui les distingue des Francs ripuaires qui sont restés à la frontière du Rhin, de la Meuse et la Moselle entre la Germanie et la Gaule. Selon Matthias Springer (1997), ce terme *salien* éventuellement repris comme indication ethnique par les Romains, aurait plutôt son origine dans l'adjectif germanique \*saljōnaz 'compagnon' ou littéralement 'celui avec qui on partage une chambre'. Provenant du PG. \*salja<sup>n</sup> 'petit demeure' le mot survie dans le v.an. *sel* 'chambre' ou encore dans le fr. *salle*. Les francs « saliens » auraient donc été les compagnons du roi en Neustrie. Cet adjectif survit aussi dans l'al. *Geselle* 'associé' du vha. *giselliô* 'compagnon'. C'est l'usage postérieur qui a donné un sens ethnique à l'adjectif *salien*.

<sup>17</sup> Poly (2018) offre une division très détaillée de la distribution des LAETI sur les terres y compris avec des étymologies des toponymes modernes de la Belgique. Attention, son étymon hypothétique \*Sal-Eoh 'cheval du lien' pour *salii* est improbable pour de nombreuses raisons ; pas le moindre que *eoh* est du v.an. ; nous reconstruisons plutôt \*εχνα- pour le francique du IV<sup>e</sup> siècle. Springer (1997, p. 66) propose une étymologie plus convaincante que *salio* latin proviendrait du PG. \*saljan- 'compagnon' et ferait référence aux membres d'une confédération militaire.

<sup>18</sup> Le nom des *Salii* apparaît chez Ammien Marcellin (*Histoires* 17.8.3) lorsque le César Julien rencontre ces Francs lors d'une expédition militaire contre les Alamans au printemps 359.

<sup>19</sup> L'origine de cette confédération pourrait être plus ancienne que le premier siècle ap. J.-C., notamment en conséquence de la défaite de Varus à la bataille de la forêt de Teutobourg. Heather (2017) aborde le rôle de la migration sur la rive droite du Rhin comme un élément qui concourt dans la formation de ces nouvelles identités.

<sup>20</sup> Selon Simmer (2013, p. 28-29) , ces tombes représentent les restes des élites (d'où le terme allemand *Adelsgräber*) et confirment qu'un faible nombre de nobles francs, dispersés avaient la tâche de contrôler et assurer la sécurité des territoires contrôlés par Clovis I<sup>er</sup>.

## 1.2.1.3 Les origines mérovingiennes

|                  |                 |                           |                 |                  |                   |                 |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|---------------------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup><br>401-500 | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|---------------------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

Au début du Ve siècle, les châteaux des provinces de la Gaule et de la Germanie étaient encore occupés, la flotte romaine naviguait sur le Rhin et les paysans soumis, francs et autres produisaient des céréales afin de nourrir les soldats romains. Cette situation ne durera pas : le V<sup>e</sup> siècle est connu pour les luttes importantes entre les derniers administrateurs romains et les nombreux ennemis externes, poussés vers l'Empire par des mouvements violents au fond du BARBÁRICUM. La migration d'un nombre important de peuples trans-rhénans vers la Gaule eut lieu au cours du siècle : Visigoths, en AQUITÁNIA-Aquitaine, Burgondes en SAPÁUDIA-Savoie, et Francs dans l'ensemble de la BÉLGICA-Belgique. etc. Du côté franc, des souvenirs mythologisés de cette préhistoire sont racontés par Frédégaire dans son *Chronique*. Les Francs, provenant du fond de la BARBÁRICUM (de la PANNÓNIA-Pannonie tout comme, par hasard, leur éventuel saint patron Saint Martin) ont fondé des royaumes sur les rives du Rhin. Assimilés éventuellement à la romanité d'Énée, ils fondent une *Troia ad Rhenum*.<sup>21</sup> Frédégaire (*Chron.* 4,1) raconte la migration des Francs vers la Gaule et souligne qu'ils avaient élu un roi, *Theudemar*, fils de *Richemer*, issu la race de *Francion* fils de *Frigi* fils de *Priam*.<sup>22</sup>

Frédégaire nous raconte que le fils de Theudemar, <Chlodeo>, est devenu roi, l'homme le plus utile de son peuple, qui régnait du château de <Despargum> à la fin de la Thuringe.<sup>23</sup> C'est pareil chez Grégoire de Tours : Chlodio régnait à <Dispargum> dans les limites de la Thuringe où la future dynastie avait des attaches familiales.<sup>24</sup> Les historiens se demandent encore s'il faut voir dans ce <Dispargum> la ville de Duisbourg en Allemagne (Rhénanie-du-nord-Westphalie) ou Duisburg en

<sup>21</sup> Selon Frédégaire, *Chronique* 1,5 : « Reni ripam occupant, nec procul a Reno civitatem ad instar Trogiae nominis aedificare conati sunt. Ceptum quidem, sed imperfectum opus remansi » 'Ils occupèrent la rive du Rhin, et pas loin du Rhin ils ont tenté de construire une ville dont le nom était tel celui de Troie. Ils ont commencé, mais l'œuvre est restée inachevée' (notre traduction). Dans Zuk (2017a), nous associons ce nom avec la COLŌNIA TRAIANA classique qui se situe non loin de Xanten moderne. Ewig (1997) et Wood (Wood, 1995, p. 21) reconnaissent l'origine méditerranéenne de cette légende tardive.

<sup>22</sup> Frédégaire (*Chronique* 4,1.9) : « Franci electum a se regi, sicut prus fuerat crinitum, inquirerentes diligenter, ex genere Priami, Frigi et Francionis super se créant nom Theudemarem, filium Richemeris, qui in hoc prilio co supra memini, a Romanis interfectus est ». On devrait peut-être plutôt comprendre que ce roi Theudemar était le premier des races dese *franken* et des *frisons* : EX GENERE PRIMI FRIGI ET FRANCIONIS.

<sup>23</sup> Frédégaire (*Chronique* 4,3) : « Substituertur filius eius Chlodeo in regno, utilissimus vir in gente sua, qui apud Esbargium castrum resedebat, quod est in termino Thronigorum ».

<sup>24</sup> Grégoire de Tours, DLH 2.9 « Ferunt etiam tunc Chlogionem utilem ac nobilissimum in gente sua regem fuisse Francorum qui apud Dispargum castrum habitabat, quod est in terminum Thoringorum » (MGH SS res. Merov, p. 58).

Belgique (Brabant Flamand)<sup>25</sup> ou encore ailleurs<sup>26</sup> ; Latouche (1995, p. 98) considère que ces identifications sont conjecturales. La phonétique peut aider à un certain égard ; ces deux noms remontent visiblement à une forme \*þēođōz-burg ‘le fort du peuple’ ou ‘le fort des Teutons’ attestée en latin comme CASTRUM DEUTONIS.<sup>27</sup> Dans tous les cas, <d> représente régulièrement le /þ/ initiale, tandis que la diphtongue /ēo/ est réduite vers une simple voyelle antérieure transcrite <i>. Le <s> de la forme latine représente l’affriquée [ts] issu de l’assimilation du [d] au /z/ du génitif. Le germanique \*þurg ‘forteresse’ est représenté <parg>, possiblement par croisement avec ‘berg’ ‘refuge en hauteur’, une voyelle antérieure s’ouvre régulièrement en [a] dans les dialectes gallo-romans du Nord-Est devant un /r/, mais dans l’ignorance des détails phonétiques précis du gallo-roman et du germanique au VI<sup>e</sup> siècle, nous devons laisser une partie de l’étymologie en suspens.

On trouve ce même ancêtre chez Grégoire de Tours (DLH 2.9)<sup>28</sup> attesté <Chlogio>, ce roi des Francs s’était emparé de CAMARĀCUM-Cambrai et ATREBĀTIS-Arras dès 448 et contrôla tout le territoire jusqu’à la rivière Somme. Sidoine Apollinaire (*Carmina*, 5, 211-216), dès le milieu du Ve siècle traite aussi d’un ancêtre <Cloio> défait par l’empereur Majorien au VICUS HELENA-Helesmes en 448 ap. J-C.<sup>29</sup> Il faut lire derrière ses graphies le nom francique Chlodion ‘le réputé ; un nom qui revient souvent dans la famille mérovingienne.<sup>30</sup> Selon Grégoire de Tours, Chlodion. Comme la chanson de Sidoine Apollinaire le signale, vaincu par l’empereur ou par son MAGISTER MILITUM. Selon Périn et Feffer (1997), ce roi des francs semble avoir été attribué la gouvernance de TURNĀCUM en échange de la sécurité de la province BELGICA SECUNDA. Ce dernier semble avoir négocié sa position dans la Belgique seconde grâce aux alliances militaires qui semblent avoir assuré la position de sa dynastie en Gaule. Chez Frédégaire (*Chronique* 3,9), on peut lire qu’un été Chlodio était sur le littoral avec sa

<sup>25</sup> Louis-Sébastien Le Nain de Tillemont (1720) semble être le premier à identifier Dispargum avec Duisbourg au Brabant, bien qu’il n’est pas explicite dans son argumentation, disant seulement que « [Cette défaite des François] n’empêcha pas Clodion d’habiter [depuis] dans le chasteau de Disparg à l’extrémité de la Turinge, selon le texte de S. Grégoire, c’est-à-dire à Duysbourg petite place du Brabant, [environ à trois lieues de Bruxelles en déclinant un peu de l’Orient au Midi,] qui estoit autrefois sur les confins du diocese de Tongres » (p. 638-639). Riché et Périn (1996, p. 103) penchent plutôt sur la ville au Brabant étant donné que la famille s’associe principalement avec la Belgique Seconde ; Renard (2014) est aussi de l’avis « [qu’] une localisation aussi éloignée des zones de peuplement franc paraît exclue » (p. 1002) et « [qu’] un des meilleurs candidats — mais non le seul possible — pour *Dispargum/Disbargum* serait Duisburg en Brabant, sur la voie romaine Elewijt-Namur » (p. 1003).

<sup>26</sup> Kurth (1893, p. 118) considère comme « introuvable » ce DISPARGUM CASTRUM.

<sup>27</sup> Everett-Heath (2019) pense plutôt voir la forme \*Tiusburg ‘le fort du dieu Tiu’ dans DISPARGUM.

<sup>28</sup> MGH SS rer. Merov. 1, p. 58

<sup>29</sup> Il semblerait plutôt que Chlodion fût défait par la cavalerie du MAGISTER MILITUM Aetius, mais la chanson de Sidoine Apollinaire était destinée à l’empereur qui indirectement était responsable de la victoire. Selon Poly (2018), Chlodion aurait été à la tête de la bannière de l’Est – l’\*Austerband sur la Meuse et déplacée vers Cambrai à Hellesmes avant sa défaite par Aetius et l’annulation de sa bannière dans la *Notita Dignitatum*.

<sup>30</sup> Ces deux formes remontent probablement à une forme \*Clodio et attestent de la palatalisation et la lénition de la séquence /dj/ à l’intervocalique. En diachronie /dj/ → [jj] à l’intervocalique, se confondant aussi avec /gj/ devenu [jj] avant de chuter comme dans audio [audjo] → \*[aujjjo] → afr. *oi*, aussi visible dans *hodie* → afr. *hui*; etc. En position forte en revanche, cette séquence donne éventuellement le phonème /dʒ/. Voir Zink (1986, p. 95) pour la mécanique générale, bien que nous n’acceptons pas sa chronologie absolue.

femme, qu'elle rentra dans l'eau pour se baigner et qu'elle fut prise par une bête de Neptune, similaire à un Quinotaur, et que de cet acte est né Merovée, de qui la dynastie mérovingienne tient son nom.<sup>31</sup>

Du côté romain, certains héros de l'Empire comme Flavius Aetius (né. 396 - † 454) sont connus pour leur vaillants efforts afin de maintenir la civilisation romaine. Celle-ci s'est souvent effectuée avec l'aide des groupes barbares partiellement romanisés, notamment les FOEDERATI, les peuples avec lesquels Rome avait forgé une alliance—un FOEDUS : usage et gestion des terres en échange de service militaire (cf. Böhme, 1974 ; N. Roymans et Heeren, 2017). Ainsi en 451 ap. J.C. lorsque Attila le Hun a envahi la Gaule, Aetius avec l'aide des FOEDERATI visigothiques et francs, repoussa l'envahisseur à la deuxième bataille de plaines Catalauniennes. Si Sarti (2020) décrit cette bataille comme « la dernière victoire militaire des Romains aux nord des Alpes » (p. 255), elle y voit aussi l'épisode qui mènera à la montée de la puissance franque dans la Gaule septentrionale.<sup>32</sup> Lors de cette bataille, une partie des Francs s'était rangée du côté des Romains et de leurs alliés contre Attila.<sup>33</sup> Bien que le nom du chef franc ne soit pas donné, l'on pense souvent que c'était Mérovée en tant que fils de Chlodion. Chlodion est mort peu avant l'invasion d'Attila, qui selon Priscus (préservé dans *l'histoire de Goths*), aurait profité d'un conflit dans la succession franque pour motiver son invasion de la Gaule.<sup>34</sup>

figure 2 : sceau de Childéric Ier



Grégoire de Tours mentionne un certain MEROVECHUS-Merovée (DLH 2.9), potentiellement descendu de la lignée de Chlodion, peut-être son petit-fils, et qui a laissé son nom à la dynastie mérovingienne.<sup>35</sup> Renard (2014) présente une autre hypothèse : Mérovée aurait été un lointain ancêtre de la lignée royale maternelle de CHILDERICUS-Childéric Ier, faisant de Chlodion le grand-père paternel de Childéric Ier.<sup>36</sup> Enterré vers 481, Childéric était un haut-dignitaire romain

<sup>31</sup> Frédégaire (*Chronique* 3,9) : « Fertur super litore maris aestatis tempore Chlodeo cum uxore resedens, leridieae uxor ad mare labandum vadens, bistea Neptuni Quinotauri similis eam adpetisset. Cumque in continuo aut a bistea aut a viro fuisset concepta, peperit filium nomen Meroveum per eo regis Francorum post vocantur Merohingii ».

<sup>32</sup> Sarti (2020) : « ... The Battle of Chalons was the last major military victory under Roman leadership fought north of the Alps. Concurrently, it might have marked the rise of the Franks in the north as a new power in Gaul » (p. 255).

<sup>33</sup> Voir Jordanes, *Histoire des Goths* 36.191 ; Gregoire de Tours, *DLH* 2.7.

<sup>34</sup> L'interprétation de la généalogie mérovingienne est une tâche très complexe, car en plus des références chez Grégoire de Tours, Frédégaire, Priscus et Sidoine Appolinaire, nous avons aussi des généalogies royales du VII<sup>e</sup> siècle qui apportent plus de confusion que de clarté. Dans cette généalogie austrasienne, on trouve une référence à un certain <Glodobode> probablement Chlodobald engendré par Chlodion, qui lui-même engendre Mérovée, qui lui-même engendre <Hilbricco> voire Chilpéric.

<sup>35</sup> Renard (2014, p. 1008-1009) fait intervenir un éventuel <Glodobode> comme fils de Chlodion et père de Mérovée attesté dans deux manuscrits, un du IX<sup>e</sup> l'autre du X<sup>e</sup>, sans doute une déformation de CLODOBAUDIS.

<sup>36</sup> Sur Childéric, voir Böhner (1981), Wood . Voir aussi Halsall (2001) qui émet certains doutes sur les datations données par Grégoire de Tours. Lebecq (2006) a repris les différentes sources historiques et archéologiques concernant Childéric et son interprétation historiographique, concluant qu'il incarne la dualité barbare et romane et donc à notre avis un bon représentant de la dynastie mérovingienne.

et le gouverneur du Nord-Est de la Gaule, le DUX BELGICAE SECUNDAE. ‘duc de la Belgique seconde’, une position attestée dans la *Notitia Dignitatum* (Not. Dign. occ. 38). C’est notamment dans ce contexte, en tant que chef des troupes territoriales, que fût produit le fameux sigil de Childéric, dont l’inscription se lit : <CHILDIRICI REGIS> ‘appartenant au roi Childéric’. Sa broche de cape était aussi dans le style des hauts dignitaires romains et les nombreuses pièces byzantines suggèrent qu’il entretenait une relation avec l’Empire oriental (cf. Wood, 1994, p. 40).<sup>37</sup> Le sacrifice et l’enterrement de vingt-et-uns chevaux dans les alentours de sa tombe, de même que ses accoutrements, l’épée longue, le scramasaxe, une francisque et une lance, peuvent être interprétés comme d’importants signes de ses pratiques païennes et de l’identité barbare de Childéric et de ses leudes<sup>38</sup> Il y a donc à la fin du V<sup>e</sup> siècle déjà en place une fusion d’éléments romains et d’éléments barbares qui caractérisent l’ensemble de la période mérovingienne.

La reconfiguration défensive de la Gaule septentrionale semble avoir eu un effet tout aussi impressionnant sur la formation de l’actuelle frontière linguistique entre flamands et wallons, donc entre locuteurs du germanique et du roman, qui passe actuellement à quelques kilomètres au nord de cette ancienne voie romaine fortifiée, ce qui suggère que pendant l’âge des migrations, le *limes* a quand même eu d’importantes conséquences linguistiques.<sup>39</sup> Au nord de cette ligne, la recherche archéologique suggère l’abandon des villas romaines (cf. Kooistra, 1996, p. 10; Heeren, 2017).<sup>40</sup> Heather (2017) démontre que ces terres ne fournissaient plus suffisamment de céréales pour nourrir les soldats stationnés sur le Rhin, et tandis que certaines zones témoignent d’une habitation continue, d’autres suggèrent l’abandon et l’expansion des forêts.<sup>41</sup> Ces gallo-romains qui sont restés pour travailler la terre semblent s’être assimilés à la langue germanique, mais le prestige du français dès le Moyen Âge semble avoir provoqué un recul du germanique flamand.<sup>42</sup> Kerkhof (2018, p. 28) est de

<sup>37</sup> Pour une discussion plus ample de la production monétaire au V<sup>e</sup> siècle, notamment sous Aetius, voir Demougeot (1983). Les commentaires un siècle plus tard par Procope (*Histoire des Guerres*, 1,12.9-17) et (Not. Dig. Or 5.11, Oc 5.20-21) suggèrent une communication efficace entre Est et Ouest encore aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles.

<sup>38</sup> Voir Kazanski et Perin (1988) pour une analyse de l’ensemble du mobilier de la tombe de Childéric I<sup>er</sup>. Pour l’importance du cheval dans la religion païenne dite germanique, voir Werner (2013). Pour le rituel de l’enterrement, voir Effros (2003) et Fischer et Lind (2015). Ces derniers argumentent que la disposition des objets et notamment des pièces, des *SOLIDI*, rentrait dans une démonstration d’autorité légitime devant une aristocratie encore lettrée au V<sup>e</sup> siècle. Kulikowski (2012) aborde le rôle du roi et la création des royaumes post-romains occidentaux.

<sup>39</sup> Gysseling (1976) reconstruit cette frontière en étudiant les changements phonologiques affectant les toponymes aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>40</sup> Mais cette évaluation risque de changer dans les prochaines années. Van Thienen (2017, 2020) souligne que les pratiques archéologiques présentement en place risquent de ne pas nous livrer les conclusions correctes, notamment car « only a very limited number of parameters exist to identify late Roman archaeology, mainly relying on imported pottery (e.g. Argonne terra sigillata and Eifel wares), the Chenet 342 foot-vessel and numismatic evidence. Their use as main identifiers is already somewhat problematic, given the changed economic situation of the late Empire » (2017, p. 6). Or dans son interprétation, l’archéologie, comme la linguistique semble encore souffrir de l’interprétation catastrophique de la fin de l’Empire romain à *la Gibbon* (1776).

<sup>41</sup> Les travaux de Van Thienen, y compris sa thèse, de (2016) démontrent que dans d’autres domaines, les doxas sont remises en question. Deforce et al. (2020) notent l’expansion des forêts dans l’Antiquité Tardive et pendant la période mérovingienne dans le Nord de la Belgique, mais aussi que ce phénomène concorde avec des reforestations plus générales du Nord-Ouest de l’Europe.

<sup>42</sup> En réalité nous ignorons le rythme de cette assimilation ; les recherches de Schrijver (2013, chap. 4) suggèrent que la germanisation d’une population gallo-romaine vestigiale aurait eu lieu entre le VIII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Schrijver (2013) propose: « A Romance-speaking population that was present in the Low Countries ... shifted to speaking Germanic when, sometime

l'avis que le renforcement de la frontière septentrionale avec des soldats latinophones aurait poussé une latinisation plus rapide et intense du paysage. Cela, à notre avis, pourrait expliquer certaines des particularités de la langue d'oïl du Nord (préservation du /k/ ou /g/ devant /a/) et de la Belgique (nature des palatalisations, préservation de /ū/ comme [u], etc.).<sup>43</sup>

En revanche, les francs qui ont migré au sud de cette ligne ont visiblement fini par apprendre le latin et par s'intégrer pleinement à la culture gallo-romane.<sup>44</sup> Le recul du pouvoir impérial a permis aux élites gallo-romaines de forger des sphères d'influence personnelles, notamment dans le Sud et le Centre du pays. Ainsi, un commandant « romain » le PATRICIUS Syagrius, fils d'Aegidius, administrait un territoire autour de Soissons<sup>45</sup>, mais d'autres chefs militaires, notamment germaniques, ont établi des domaines par exemple des Francs autour de TORNĀCUM-Tournai, CAMARĀCUM-Cambrai et COLONIA—Cologne, le royaume visigothique autour de TOLOSA—Toulouse, le royaume des Burgondes en SAPĀUDIA—Savoie mais atteignant même le Rhône et la capitale des Gaules : LUGDUNUM-Lyon.<sup>46</sup> Au V<sup>e</sup> siècle, rien n'assurait la domination des mérovingiens ; la Gaule était divisée politiquement. C'est dans le petit royaume autour de Tournai, autour du roi Childéric I<sup>er</sup>, que le pouvoir mérovingien s'est ancré dans la NEUSTRIA-Neustrie 'le nouveau royaume des Francs'.

---

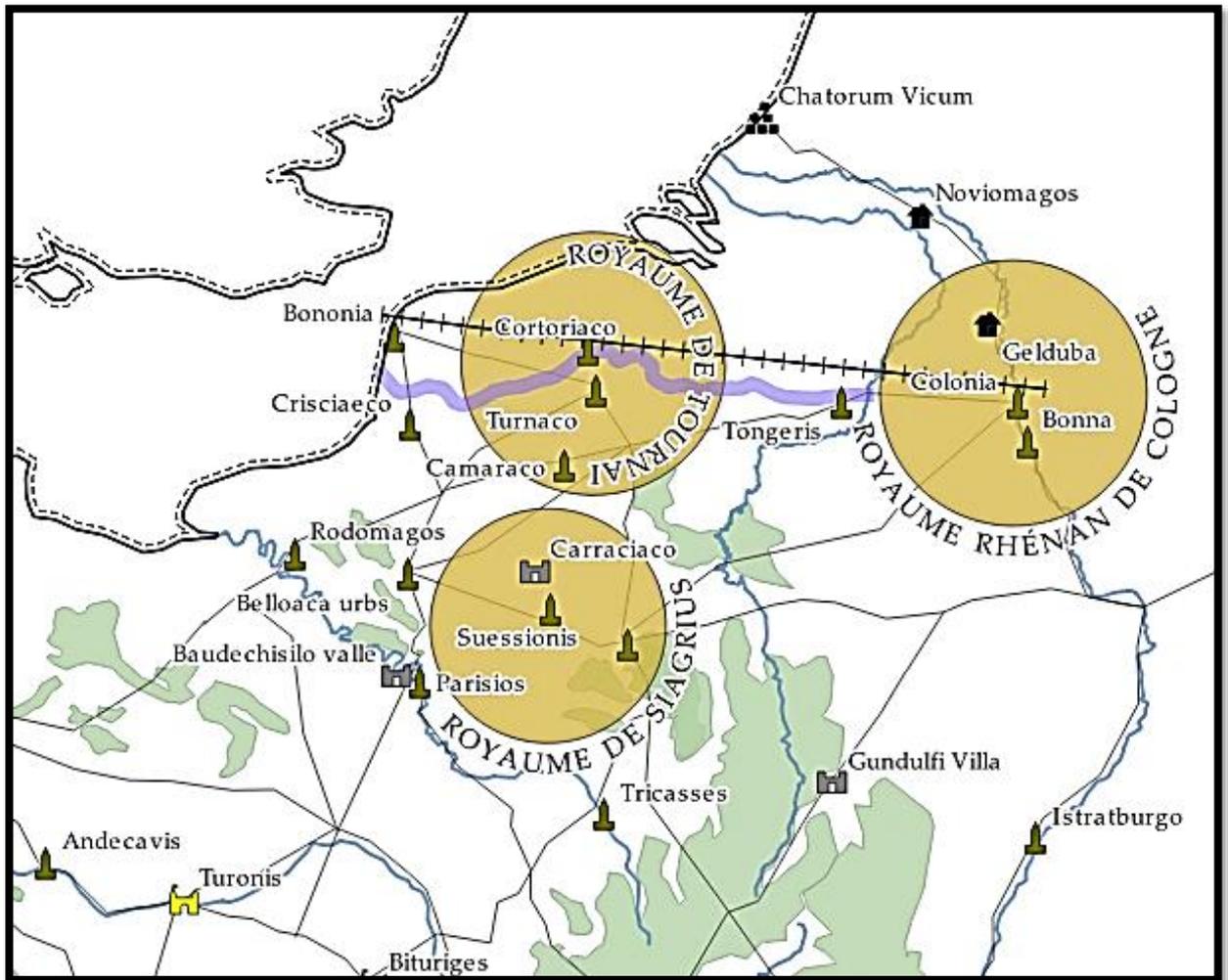
in the early medieval period, Germanic had become the language of the socio-political elite. This population replaced the Germanic rule of secondary *i-umlaut*, which was foreign to Romance, with the Old French rule of spontaneous fronting of \*ū, \*ǔ, and \*uɔ. Spontaneous fronting accordingly is an Old French substratum feature in Dutch » (p. 151). Schrijver (2016, p. 152-157) n'ignore pas le fait que ses conclusions linguistiques vont à l'encontre de toutes les traditions qui proposent une déromanisation des Pays-Bas dès le III<sup>e</sup> siècle. Selon Rykeboer (2002), la ville de Boulogne-sur-Mer aurait été bilingue jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, Calais jusqu'au XVI<sup>e</sup> et Saint-Omer jusqu'au XVIII<sup>e</sup>. L'expansion du français se serait plutôt réalisée par les villes, *loci* d'échanges, notamment sur les marchés.

<sup>43</sup> *Contra* Lamacq & Rogge (1996) sont de l'avis que ce système défensif aurait surtout été maintenu par des mercenaires germaniques.

<sup>44</sup> Roymans et Heeren (2017) ont récemment proposé que la migration vers le sud était un moyen pour les chefs francs d'assurer l'accès aux paiements des coffres impériaux qui pouvaient assurer le maintien de leur statut social. L'autre frontière naturelle qui est souvent invoquée est la forêt charbonnière, lat. SILVA CARBONARIA qui aurait servi comme barrière naturelle entre l'est et l'ouest. Kerkhof (2018, p. 29), suivant Kempeneer (1993) et Van Durme (1996), démontre comment les toponymes du sud de l'espace néerlandophone ont hérité d'étymons latins, ex. \*CĀMPŪM 'champ' >> néer. *kamp*, \*CŪLTŪRA 'un acre cultivé' >> néer. *kouter* et gaulois, ex. \**brogilos* 'enclos' >> néer. *bruul*. Petri (1973), reproduisant une hypothèse qui remonte à 1937, était plutôt de l'avis que la frontière linguistique actuelle représentait une reconquête romane de terres auparavant germanisées, donc que la conversion linguistique vers le germanique aurait eu lieu jusqu'à plus loin vers l'ouest. Si nous pouvons accepter des fondations et des enclaves isolées plus à l'ouest, une conversion massive des gallo-romains aux langues germaniques est à exclure, car sans appuis ; à l'inverse de lieux comme Aix-la-Chapelle, Prüm, Saint-Trond, Trèves et la Moselle plus généralement, qui semblent avoir été des lieux de romanité tardive (cf. James, 1988, p. 119). Notons cependant que les conclusions de Schrijver (2013) suggèrent plutôt que le néerlandais standard est le résultat de la conversion linguistique de locuteurs de l'ancien français vers le néerlandais. C'est à Witte (1891) que l'on doit les premiers travaux pour établir la frontière linguistique antique grâce à la toponymie et à la phonologie historique.

<sup>45</sup> L'idée d'un Royaume de Soissons autonome est défendu par MacGeorge (2002) dans plusieurs chapitres dans son livre. Elle couvre les sources et les interprétations depuis les années 1970s et aborde directement la contre position de James (1988). Déjà Arbois de Jubainville (1896) souligne qu'il ne s'agissait pas proprement d'un royaume, mais « comme Syagrius ne reconnaissait pas de supérieur, les historiens siècles suivants font de lui un roi » (p. 82). On trouve tout de même le terme de *Romanorum rex* chez Grégoire de Tours, DLH, chap. 27.

<sup>46</sup> Selon Anderson (1965), ce dernier gouverné par un franc Chilpéric, MAGISTER MILITUM prit même en blague le nom de LUGDUNENSIS GERMANIA 'la Germanie lyonnaise' sous la plume de Sidoine Apollinaire (*Epistula* 5,7.7).

carte 1 : la Gaule septentrionale au V<sup>e</sup> siècle

Les conséquences de l'abdication forcée du dernier empereur de l'Occident, Romulus Augustus, en 476, sont encore discutées entre historiens sur le plan culturel et social. Sur le plan linguistique, l'impact de la chute de l'Empire occidental et le rôle des barbares est encore débattu (et le sera encore pendant de longues années). Ernst Gamillscheg (1960) et Walter von Wartburg (1967) sont probablement responsables pour l'enracinement le plus convaincant des explications de contact linguistique comme source de phénomènes areaux visibles dans les langues romanes. Selon cette vision, l'effondrement de l'Empire et la colonisation par des peuples germaniques seraient à la source de la « fragmentation linguistique de la Romania ». Dans la GGHF, Siouffi (2020b, p. 92-93) signale, entre autres, que les francs ont certainement introduit du nouveau vocabulaire en Gaule et qu'ils auraient introduit des nouveaux phonèmes, par exemple le \*/w/ et le \*/h/ germanique.<sup>47</sup> Siouffi

<sup>47</sup> La discussion sur ces deux phonèmes est plus compliquée que ce que les manuels laissent habituellement entrevoir. Le réputé \*/w/ germanique n'existe phonétiquement pratiquement qu'en anglais, ailleurs on trouve plutôt un approximant labio-dental [ɰ] (voir soundcomparison : *warm*) ou la fricative [v]; pareil les linguistes germanistes reconstruisent parfois un \*[x] (Lehmann, 1961, p. 68) pour la fricative issue de \*/k/ indo-européen (nos chartes suggèrent le [x] d'où les graphies fréquente <ch> comme dans la translittération du grec), bien qu'un grand nombre de germanistes continuent d'employer la reconstruction \*/h/ classique. C'est le cas, peut-être à raison, de Ringe (2008), Kroonen (2011) et Kerkhof (2018).

suggère aussi que les francs seraient responsable pour « [u]ne suraccentuation de la voyelle tonique [qui] fit diphtonguer de nombreuses voyelles (comme dans les langues germaniques » (p. 93). Si ce dernier point est questionnable (cf. § 3.8.1.1). Siouffi (2020b) a raison quand-il écrit que « le rôle exact de l'influence franques est toujours l'objet de débats » (p. 93).

Si sur le plan linguistique, la question de rupture vs. continuité est débattue, sur le plan social, un signe d'une continuité entre l'Empire et l'Europe post-romain provient d'une lettre que le roi franc *Hludowec*, dorénavant *Clovis*, reçut de REMIGIUS-Rémi l'évêque de RĒMOS-Reims vers le début de son règne et dans laquelle il reconnaît l'administration légitime du jeune roi sur la région de la BELGICA SECUNDA-Belgique seconde. Si la date et le contexte de la production de cette lettre ont été débattus par les historiens, certains voient l'intégration des futurs rois mérovingiens aux structures impériales comme une preuve de la continuité entre l'Empire tardif et les royaumes germaniques.<sup>48</sup>

Rumor ad nos magnum parvenit administrationem vos Secundae Belgicae suscepisse : non est novum, ut coeperis esse sicut parentes tui semper fuerunt

Lettre de l'évêque Rémi à Clovis I<sup>er</sup>, dans MGH *Epistolae* 3, p. 113,  
Epistolae Austrasicae, 2, l. 16

'Une grande rumeur nous est parvenu que vous avez saisi l'administration de la Belgique seconde : là il n'y a rien de nouveau, car tu commences à devenir ce que tes ancêtres ont toujours été'

De manière pas si différente des généraux de l'Empire tardif, Clovis chercha à assurer sa dominance et son autonomie. En 484, Clovis s'attaqua au royaume de Syagrius et poursuivit ces conquêtes avec le reste des provinces lyonnaises, s'attaquant aux Burgondes en 502-503 avant de saisir toutes les terres entre la Loire et les Pyrénées en 507, lorsqu'il conquiert les terres du roi visigoth Alaric.<sup>49</sup> L'établissement de ce nouveau régime a été interprété de différentes manières, tantôt comme une invasion violente par un peuple étranger et la soumission des autochtones aux lois de ce dernier, tantôt, pour citer Werner (1996), comme « le triomphe personnel du roi Clovis sur ses ennemis, romains et autres » (p. 7).<sup>50</sup> Que l'on accepte la naissance de la FRANCIA—la France comme conséquence d'un remplacement ethnique ou comme la victoire du roi-héro, depuis les années 1960 et notamment avec le cadre historiographique de l'Antiquité tardive posé par Peter Brown (1971), l'emphase du récit historique du Moyen Âge est passée de la discontinuité avec la période romaine et

<sup>48</sup> Prisant l'aspect de la continuité nous pouvons citer Bloch (1927, p. 161-178), Werner (1984, p. 23-24), James (1988, p. 6), Lebecq (1990, p. 47-50), Rouche (1997, p. 203-204), Guillot (1997) et d'autres encore.

<sup>49</sup> Werner (1988) explique les antécédents du royaume franc et l'établissement d'une structure politique plus stable à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Halsall (2001) aborde aussi la préhistoire de ces francs saliens sous leur rois légendaires Chlodion et Merovech. Voir Halsall (2001) pour les références chez Grégoire de Tours.

<sup>50</sup> Pour Georg Waitz (1843), cette victoire d'un germain, Clovis, était aussi la source de la nation allemande chrétienne. La vision d'une guerre ethnique entre gaulois et germains a été popularisée par Augustin Thierry (1866). Werner (1996) aborde ces deux grandes interprétations et offre les renvois bibliographiques. Les opinions de différents chercheurs sont juxtaposées par Patlagean (1980). Voir aussi les discussions dans Bercé et Contamine (1994). Werner (2011) se penche précisément sur la question du terme « franc » comme peuple ou comme statut.

la ruine du système vers un narratif de la continuité.<sup>51</sup> Clovis est devenu dans les mots de celui qui l'a baptisé, l'évêque Rémi de Reims, le « CUSTOS PATRIAE » (MGH *Epistolae*, vol.1,3), c'est-à-dire le 'protecteur du pays' après sa conversion au christianisme.<sup>52</sup> Le succès des Francs, et de la dynastie mérovingienne plus particulièrement, se trouve dans la capture et le maintien des structures romaines dans les riches provinces de la Gaule et par la convergence des groupes gallo-romains et francs.<sup>53</sup> L'alliance forgée entre l'église chrétienne et le trône, dont témoignent les nombreux dons et privilèges abordés dans nos chartes, a assuré la prospérité des royaumes mérovingiens.<sup>54</sup>

En l'espace d'environ trente ans (482 à 511), Clovis a étendu son pouvoir des terres ancestrales autour de TORNACUM-Tournai vers la quasi-totalité de la Gaule ayant soumis les roitelets de la Gaule et de l'Austrasie, les peuples bretons, burgondes, de même que les Goths et les Aquitains du sud de la Loire. Clovis était avant tout un chef de guerre dans une période de désarroi social. Le V<sup>e</sup> siècle a été caractérisé par un déclin des systèmes impériaux, une récession des activités des marchandes et une diminution de la population ; un changement dans les courants de l'Atlantique aurait causé une humidification et une baisse de température en Gaule (cf. Cheyette, 2008) et au VI<sup>e</sup> siècle les villes ont souffert de la peste (cf. Horden, 2020; Yvinec et Barthe, 2020). La force d'un chef était davantage reflétée par le nombre de guerriers et de serviteurs qui étaient à sa disposition (cf. Sarti, 2020). Dans tous les cas, avant le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les Francs avaient chassé leurs rivaux en Bourgogne, en Thuringe, en Alémanie et en Bavière (cf. Wood, 1994, p. 33-70), s'imposant comme les véritables maîtres de la Gaule.

### 1.2.2 La Gaule au VI<sup>e</sup> siècle

|                  |                 |                |                            |                  |                   |                 |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|----------------------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup><br>501-600 | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|----------------------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

#### 1.2.2.1 L'organisation territoriale

Il serait faux de voir dans La Gaule du VII<sup>e</sup> siècle une ancienne province maintenant isolée du monde latin et méditerranéenne. Bien qu'elle était dorénavant orientée vers le Rhin, la Manche et la Mer du Nord (cf. Wood, 1983; Zuk, 2017b), la Gaule était en contact avec l'Italie et l'Espagne et des produits venus de l'Afrique et Byzance remontait le Rhône, La Saône et la Loire pour rejoindre Lyon, Paris,

<sup>51</sup> Mon mémoire de Maîtrise (voir Zuk (2018a) *De Episcopis Hispaniarum*) retraçait ce processus au sein des puissants de l'église visigothique. La bibliographie sur le cadre de l'Antiquité tardive est très large, voire par exemple Brown (1971), Brogiolo et al. (2000), Dumézil (2016), etc. ; l'on devrait éviter d'être trop positif, les troubles de l'Antiquité tardive ont mené à un véritable déclin du niveau de vie sur l'ensemble du territoire impérial.

<sup>52</sup> Sur cette conversion, voir Wood, Guillot (1997) et Werner (1996, p. 23).

<sup>53</sup> James (1988) : « Their importance in European history is due to their success in taking over, with its Roman structure largely intact, the wealthy and geographically central provinces of Roman Gaul » (p. 3). Werner (1996) expose bien la fusion romano-franque depuis au moins le IV<sup>e</sup> siècle avec la montée de généraux barbares dans l'administration romaine. Magnentius, de descendance barbare, est même devenu empereur de 350 à 353 ap. J.-C. et en 392 un franc Arbogast est devenu commandant suprême des armées—MAGISTER MILITUM (cf. Fischer et Lind, 2015, p. 11)

<sup>54</sup> Voir la discussion dans Werner (1996)

Cologne et même l'Angleterre. Comme nos chartes originales en témoignent le papyrus était encore importé de l'Égypte et était même employé par des personnes privées jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle.

La Gaule du VI<sup>e</sup> siècle est encore une Gaule fondée sur l'organisation laissée par les Romains (cf. Kulikowski 2020, p.32).<sup>55</sup> Les petites VĪLLAE, anciennes propriétés terrestres gallo-romaines et, plus petites encore, les VĪLLŪLAE, parsèment le paysage et forment des VĪCI. On trouve aussi des CĀSTRA-lieux forts avec leurs communautés avoisinantes.<sup>56</sup> Les domaines des aristocrates sont encore des vastes terres héritées entre les générations comme l'attestent nos chartes, p. ex. la charte (Ile-Fr/637 (T4507) dans laquelle un certain Beppoleno lègue ces villas Ferrarias, Leuboredovillare et Eudoneovilla dont le titre lui est venu par un pacte du côté maternel <de alode mater[a per]act[o]n[i]s tetu[lu]m> (l. 4). Parmi les traits, on cite les terres <terrīs>, les bâtiments <aedificiis> (p. 5), les serfs <mancipiis> (p. 5), les vignes <viniis> (p. 5), les forêts <silvis> (p. 5), les prés <pratis> (p. 5), les troupeaux de moutons <pascuis> (p. 5), les sources d'eau et les cours d'eau <aquis aqaurumue decursebus> (p. 5), le mobilier <mobilebus> (p. 5), et ces choses qui restent en adjacence <vel reliqui[s] rebus seu adja[c]entiis> (p. 5). Les anciennes VILLAE des aristocrates deviennent des lieux de colonisation et d'urbanisation.

L'un des traits marquants de la période mérovingienne est la division fréquente en différents royaumes lors du décès d'un roi et la succession de ses fils. Depuis que Clovis avait uni l'ensemble des francs en Neustrie comme en Austrasie, par la prise de la Bourgogne burgonde et de l'Aquitaine visigothique, les pouvoirs étaient centralisés sous un roi mérovingien. Lors des divisions du royaume en 511 (à la mort de Clovis I<sup>er</sup>), en 524 (lorsque mourut Clodomir, roi d'Orléans) et en 561 (mort de Clotaire I<sup>er</sup>), le royaume était habituellement divisé selon une logique géographique, qui s'accordait aussi avec les besoins administratifs, notamment du prélèvement d'impôts.

Entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle, et en contraste avec des périodes plus tardives, les chartes réfèrent encore aux divisions territoriales gallo-romanes du PĀGUS-pays et l'ĀGER-aire (cf. Bouchard, 2014, p. 153). Comme pendant la période romaine, l'exploitation du PĀGUS 'le pays' tournait autour des lieux urbains fortifiés. Au VI<sup>e</sup> siècle, la Gaule mérovingienne comptait environ cent vingt CIVITĀTES-cités murillées, dont les origines remontent à des fondations romaines. Cependant la taille et la densité de ces villes ont été fortement réduite, et les monuments démantelés pour être réutilisés pour de nouvelles constructions, par exemple à Lyon ou d'anciens monuments se retrouvent dans la muraille qui longeait la Saône, ou encore, étaient détournés de leur usage originel, par exemple l'amphithéâtre de Nîmes devenu du logement ou encore la Porte Noire de Trèves devenue une église.

Comme l'explique Wood (1994, p. 60-63), la division du royaume devait assurer des revenus équitables aux héritiers. Les cités mêmes tombaient sous la supervision d'un CŌMES 'un comte' ou dans le contexte mérovingien, mieux traduit comme un 'compagnon' ou 'un homme fiable du roi',

<sup>55</sup> Kulikowski (2020) : « That there was a level of continuity between kingdoms and empire is beyond doubt ... the basic building blocks of empire—towns and their urban territories—remained the basic building blocks of the western kingdoms... » (p. 32).

<sup>56</sup> Les CASTRA (s. CASTRUM) étaient à leur origine des campements fortifiés romains. Dans le cas de la Gaule antio-tardive, ils étaient des lieux importants où les diverses troupes nommées dans la NOTITIA DIGNITĀTUM avaient été stationnées.

qui pouvait assurer une autorité royale au niveau local, notamment dans l'exercice de la justice et l'organisation de la sécurité.<sup>57</sup> Ces divisions n'étaient visiblement pas toujours réussies et, au même titre que leurs ancêtres, les mérovingiens du VI<sup>e</sup> siècle sont connus pour leur sanglante prise sur le pouvoir, même quand cela implique l'assassinat de membres de leur propre famille.<sup>58</sup> La deuxième moitié du siècle est marquée par l'opportunisme des puissants, par exemple en 562 quand Chilpéric I<sup>e</sup> voit son frère Sigibert occupé contre les Avars dans l'est du royaume pour saisir certaines terres de son frère, mais Sigibert reviendra victorieux et prit la capitale de son frère à Soissons. Entre 566 et 575 cette guerre civile entre frères continua, relatée dans les livres 3 et 4 des DLH. Cette période est suivie par un conflit entre Brunhild, la veuve du roi austrasien Sigibert, et Frédégonde, reine par son mariage avec Chilpéric I, roi de Soissons.<sup>59</sup>

À l'issue de ces guerres civiles une certaine stabilité est revenue grâce au couronnement de Clotaire II fils de Chilpéric I et de Frédégonde. Son règne n'a pas été paisible pour autant : entre 595 et 599, il dût se battre contre deux de ses cousins, les frères Theudebert II devenu roi d'Austrasie et Thierry II devenu roi de Bourgogne. Les conflits entre ces royaumes ont caractérisé son règne jusqu'en 613 lorsque les guerres prirent fin avec la mort de Thierry II à Metz en 613. Une paix plus durable s'est installée lorsque Clotaire assigna son fils Dagobert I au trône de l'Austrasie en 623, lui succédant comme roi de l'Austrasie, de la Neustrie et de la Bourgogne en 629.<sup>60</sup>

C'est du règne de Clotaire que datent nos premières chartes ; un testament privé très fragmentaire de 620 (Ile-Fr/620 T4984), deux confirmations de la part de Clotaire envers l'abbaye de Saint-Denis (Norm/625 (T4505), (Norm/628, T4503) et une confirmation de la part de Dagobert I, maintenant roi des trois royaumes (Ile-Fr/633 T4504). L'ensemble des cités et des territoires sous l'autorité d'un roi constituait son RĒGNUM-son royaume. Le pouvoir qu'un roi gardait sur son royaume dépendait largement de sa capacité à garder l'autorité sur les autres nobles (ayant souvent leurs propres intérêts à cœur) et de ses relations avec l'Église.

Si le comte jouait un rôle au niveau de la gestion locale, les rois avaient aussi des hauts dignitaires responsables pour la gestion du territoire, les DŪCES-ducs, singulier DŪX.<sup>61</sup> Ces derniers avaient un rôle dans le commandement des armées mais aussi des fonctions judiciaires et en tant qu'ambassadeurs (cf. A. R. Lewis, 1976, p. 391; Sarti, 2020, p. 257-258 et la bibliographie qui s'y trouve). Parfois, comme dans le cas de Lupus et Wintrio mentionnés chez Grégoire de Tours (DLH 4.32), les responsabilités étaient associées à un territoire fixe, par exemple la CAMPĀNIA-Champagne à laquelle on peut appliquer le terme DUCĀTUS-le duché ayant remplacé l'ancienne organisation

<sup>57</sup> Dans les régions du Nord de la France et en Belgique, le terme d'origine germanique *Graphio* semble s'être implanté pour ces autorités locales, cf. Murray (1986). Dans le royaume des Burgondes, nous trouvons aussi des références aux CENTENĀRII subordonnés aux comtes, encore un héritage de l'administration romaine (cf. Alexander C. Murray, 1988).

<sup>58</sup> Wood (1994, p. 89) cite les exemples de Thierry I qui chercha à assassiner son demi-frère Clotaire I ; Clotaire à son tour, avec Childebart I, a tué les fils de Chlodomer ; Childebart I et Theudebert I, le fils de Theuderic sont presque venus aux armes contre Clotaire, et en 550 Clotaire devait faire face à une rébellion de la part de son fils Chramnus.

<sup>59</sup> Le conflit entre Brunhild et Fredegund est relaté par Grégoire de Tours, mais voir Wood (1994, p. 89-98, 120-139).

<sup>60</sup> Pour ces rois du début du VII<sup>e</sup> siècle, voir Wood (1994, p. 140-158).

<sup>61</sup> En Provence et en Bourgogne ces mêmes fonctions semblent tombées sous la responsabilité d'un patricien qui exerçait des responsabilités territoriales fixes.

provinciale des romains.<sup>62</sup> D'autres responsabilités administratives étaient beaucoup plus fluides dans leurs délimitations. L'autorité de ces ducs, la quantité de ressources à leur disposition, la distance de leurs duchés des terres et de l'autorité royale et la nature de plus en plus héréditaire de la position étaient tout de même un danger pour le pouvoir royal.

#### 1.2.2.2 Les survivances culturelles de l'Antiquité tardive

L'héritage culturel de Rome est aussi incarné par la personne de Georgius Florentius Gregorius, mieux connu comme Grégoire devenu évêque de Tours en 573. Né à Rioms d'une ancienne famille sénatoriale, Grégoire devenu l'historien des Gaules est un gallo-roman. Il fut un écrivain prolifique tout au long de sa vie, témoignant de la survie et en même temps du déclin de la tradition latine en Gaule. Dans la préface de ses *Dix Livres d'Histoire*, Grégoire souligne son impression que nombreux étaient ceux dans son entourage à dire qu'ils comprenaient le rhéteur philosophe, mais qu'ils étaient aussi nombreux à comprendre le parler rustique' « *quod a nostris fari plerumque miratus sum, quia: "Philosophantem rethorem intellegunt pauci, loquentem rusticum multi* » (DLH 1 préf.).<sup>63</sup>

Cette appellation LOQUENTEM RŪSTICUM 'le parler rustique' est importante, car elle annonce la fameuse RŪSTICAM ROMĀNAM LINGUAM 'langue romane rustique' du concile de Tours qui eut lieu deux siècles et demi plus tard. Dans les deux cas, nous voyons clairement que le latin des philosophes était devenu désuet parmi la population qui employait plutôt une forme rustre de la langue—c'était leur langue maternelle—et RŪSTICUM signale seulement que cette langue était d'un style populaire, sans les artifices de l'ancienne langue écrite qui nuisait à la communication. Wood (1994) est très clair : « les arguments concernant le langage doivent être séparés des arguments concernant le style » (p. 30)<sup>64</sup> Au VI<sup>e</sup> siècle il n'existe qu'une seule langue latine déclinée selon différents paramètres sociaux et régionaux. Même vers la frontières germaniques, TRÉVERIS-Trèves, une ancienne capitale impériale aujourd'hui en Allemagne, témoigne d'une *romanitas* tardive avec de nombreux noms latins apparaissant encore dans les sources du VII<sup>e</sup> siècle, avec des indices d'îlots linguistiques romans jusqu'au X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle.<sup>65</sup>

<sup>62</sup> Murray (2016, p. 213-216) fournit plus de détails sur l'organisation de l'espace. Ce *dux* Lupus 'loup' de *stirps Romana* (cf. Fortunatus, *Carmina*, 5,7.1-5) a su intégrer la nouvelle classe gouvernante en donnant à son fils cadet un nom proprement germanique *Romulf* ← ROMA + PG. *wulfaz* 'loup de Rome',<sup>62</sup> le second composant étant une traduction de son propre nom *lupus* 'loup', ce qui nous laisse nous demander si l'acculturation anthroponymique n'avait pas commencé au moins une génération plus tôt ; son frère était en effet nommé *Magnulf* << MĀGNUS + PG. *wulfaz* 'le grand loup'. L'on voit dans ces deux noms la combinaison d'une racine latine et d'une racine germanique.

<sup>63</sup> Le sens de ce passage est discuté par Wood (1994, p. 29-31) et s'intègre plus généralement dans la question du déclin du latin écrit au cours du VI<sup>e</sup> siècle. Goffart (1989) évoque même la possibilité qu'à cause des reproductions du texte, le « latin de Grégoire de Tours » ne serait peut-être même pas un reflet de la compétence linguistique de Grégoire.

<sup>64</sup> Wood (1994): « Arguments about language, in any case, need to be separated from arguments about style, particularly in a period of fast linguistic change, such as the Merovingian Age. Gregory knew he was writing in a rustic style, and he thought that this had certain advantages in terms of its accessibility to the intended audience » (p. 30).

<sup>65</sup> Haubrichs et Pitz (2000) identifient des couloirs de noms latins tardifs entre Trèves, Metz et Mayence et des signes de la romanité tardive dans l'application de certaines lois phonologiques tardives, par exemple la fermeture de /a/ → \*[æ] → /ɛ/ dans le toponyme *Fêber* issue du gaul. \**vābero* 'marécage'.

### 1.2.2.3 Le prestige des Mérovingiens

Du côté de la Romanie, bien qu'en Gaule les rois sont aussi devenus romanophones, on voit le prestige de leur noms francique et leur culture dans l'adoption de noms francs par une grande partie de la population gallo-romane, phénomène qui s'intensifie en VII<sup>e</sup> siècle. Malgré les conflits internes, les rois Mérovingiens sont appelés pour jouer un rôle dans la politique internationale. À la fin du VI<sup>e</sup> siècle, ils sont soudoyés par l'empereur Maurice de Byzance pour offrir une aide militaire contre les Ostrogoths en Italie.<sup>66</sup> En échange, pour leur retraite de l'Italie, le val d'Aoste et Susa ont été offerts à Gontran roi d'Austrasie, et nous noterons la continuation d'une langue gallo-romane dans cette région. Au VII<sup>e</sup> siècle en Italie, l'Austrasien Theodebert II a assisté au couronnement d'Adoloald roi des Lombards en 604 (cf. Wood 1994, p. 168-169), et en 631 Dagobert I participa à la prise de pouvoir de Sisenand, duc de Septimanie, parmi les Visigoths.

À l'ouest, dans le Nord, il y avait les Bretons, dont leur degré d'indépendance est difficile à cibler. Sur le plan spirituel, l'évêque de Tours déclarait un statut métropolitain sur la Bretagne depuis le Concile de Tours de 567 (acte 9, cf. Wood 1994, p. 160). Politiquement, ils semblent avoir maintenu une indépendance comme témoigne aussi l'exemple de Chramne, fils de Clotaire Ier qui s'est réfugié chez les Bretons après un conflit avec son père. Linguistiquement, l'expansion de la langue bretonne suggère aussi leur indépendance culturelle à cette période. La situation est semblable chez les Gascons, voire les Basques des Pyrénées qui échappent souvent au contrôle des mérovingiens ; et cela sera encore un souci à l'époque de Charles le Chauve.

À l'est du Rhin, certes en Austrasie, mais plus à l'est encore, en Thuringe, en Bavière et dans l'Alémanie, l'influence culturelle des francs mérovingiens s'est laissé sentir de manière puissante. Clovis Ier avait subjugué les Alamans depuis 506 ; leur DUCES postérieur était dirigé par leurs suzerains francs. C'est à Clotaire II que l'on doit la composition de la première version de la loi de Alémans (*Lex Alamannorum*) (cf. Wood 1994, p. 117-118) et l'on rapporte aussi une influence mérovingienne dans la rédaction de la Li de Bavaois (*Lex Baiuuaiorum* au début du VII<sup>e</sup> siècle (cf. Wood, p. 162). Dagobert I<sup>er</sup> a aussi établi une mission chrétienne chez les Frisons à Utrecht, mais celle-ci a été d'une efficacité mitigée (cf. Wood 1994, p. 160-161). En revanche, les relations avec les Saxons étaient bénéfiques, Clotaire Ier avait forcé le paiement de 500 vaches comme tribut annuel et, selon Frédégaire (*Chronique* 4.74), sous Dagobert cette soumission était recadrée sous la forme d'une protection militaire de la part des Saxons contre les peuples Wendes dans l'est du royaume (Wood 1983, p. 9-10). Ces relations tantôt belliqueuses tantôt amicales devraient nous rappeler le rôle unique des Francs, Mérovingiens comme Carolingiens, à l'interface des mondes romans et germaniques.

Du côté linguistique de la Germanie, Schrijver (2013) argumente de manière très convaincante que la deuxième mutation consonantique trouve son origine dans le contact entre germanophones et latinophones dans la zone du bas Rhin et dans le nord de L'Italie en Lombardie. Dans ces zones de

<sup>66</sup> Le débat historiographique sur l'administration du royaume ostrogothe est bien résumé par Wiemer (2021).

contact, où des latinophones auraient appris le germanique, les consonnes fortes germaniques « /p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/ auraient été remplacées par les affriquées [p<sup>f</sup>], [ts<sup>j</sup>], [kx<sup>j</sup>] du latin tardif, *mais que dans ses positions ou ces affriquées apparaissent dans le latin tardif* » (p. 119), c'est-à-dire seulement entre voyelles dans le cas de /pj/ → [p<sup>f</sup>] et /kj/ → [kx<sup>j</sup>], ex. FACIEM → \*[fakx<sup>j</sup>ie] → [facç<sup>j</sup>ie] → afr. *face*, SAPIAT → \*[sap<sup>f</sup>ɣet] → \*[sa<sup>f</sup>ɣet] → afr. *sache*, mais aussi en positions fortes, ex. après consonne comme LANCEA → [lants<sup>j</sup>ɛ] ou à l'initiale devant une voyelle antérieure, ex. CENTUM → [c<sup>j</sup>ento] → [tsento] → *cent*.<sup>67</sup>

Schrijver (2011, 2013, chap. 4) décrit le dialecte issu de ces transformations comme le Franconien du Rhin, essentiellement le dialecte des Francs entre Düsseldorf et Koblenz. Dans son interprétation anthropologique des données (je paraphrase), l'expansion des Francs vers le sud, la politique de mobilité sociale et de construction ethnique chez les Alamans et le Bavaois auraient encouragé ces peuples à parler « à la manière franque » ... mais plus les pays étaient loin de la patrie franque, moins réussi était ce phénomène d'imitation, engendrant dans le cas de l'allemand Suisse et du bavarois le remplacement de chaque instance de /p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/ par les affriquées [p<sup>f</sup>], [ts<sup>j</sup>], [kx<sup>j</sup>].<sup>68</sup>

#### 1.2.2.4 L'adoption d'une identité franque

Selon Ewig (1976 [2009]), tout au nord de la Loire les hommes libres serviteurs de ces rois francs, en dépit de leurs origines ethniques, ont commencé eux-mêmes à adopter cette identité franque. Chez le petit peuple, la séparation nette entre culture germanique et culture autochtone n'est pas nette et une créolisation culturelle a eu lieu depuis des siècles chez les FOEDERATI-fédérés germaniques.<sup>69</sup> C'est cette créolisation qui permet à Werner (1996) d'affirmer qu'« [i]l n'y a pas eu

<sup>67</sup> Nous ne pouvons que recommander au lecteur la méthode et les conclusions de Schrijver (2013) *Language Contact and the Origins of the Germanic Languages*. Comme De Saussure avec sa découverte de laryngales de l'Indo-Européen, Schrijver reconstruit cette phase d'affrication en latin tardif par un processus de triangulation. En réalité, les grammaires de phonétiques historiques abordent indépendamment la lénition des occlusives à l'intervocaliques comme le passage d'une occlusive directement vers la fricative ; l'étape de l'affriquée (monopositionnelle) serait une étape intermédiaire raisonnable. La palatalisation de ces mêmes sons est aussi traitée indépendamment, d'autant plus que /pj/, /tj/, /cj/ aboutissent tous au même /ts/ de l'ancien français, mais dans notre période ces sons continuent d'être marqués grâce à la graphie <pi> et <ci> respectivement. Voir les commentaires dans cette thèse, n. 1111, p. 670.

<sup>68</sup> Cette description peut choquer les germanistes, car l'opinion générale (cf. John T. Waterman, 1963; 1991) qui voit dans les territoires alémaniques et bavarois le cœur même de la deuxième mutation consonantique. Sur cette question, il n'y a pas de consensus, et la position de Schrijver n'est pas très répandue. La complexité des arguments nécessitant une compétence importante en dialectologie germanique (allemande comme néerlandaise), diachronique (romane comme germanique), phonologique et typologique limite pour l'instant le dialogue sur cette théorie. Nous invitons donc le lecteur à interagir directement avec la source. Schrijver (2013) en conclut : « ... so we are left with a more economical and more plausible alternative: that the HGCS (High Germanic Consonant Shift) started in the Rhineland and in Longobardian Italy as a Latin accent and that [full-flung and almost full-flung shift areas] acquired their version of the HGCS in the wake of the Franconian takeover of those areas. If the Franks continued to apply their policy of social mobility and ethnic engineering to extending their power over Alemanni and Bavarians down south, this might have given the latter a strong incentive to 'speak like a Frank'; That meant replacing one's native aspirated plosives with affricates. But the further away people lived from the Rhineland model, the less accurate was the copying process. Apparently, the mountain men of the Alpine south went the whole hog and replaced each and every [p<sup>h</sup>, t<sup>h</sup>, k<sup>h</sup>] with [p<sup>f</sup>, ts, kx] » (p. 120).

<sup>69</sup> En al. *Reihengräberzivilisation*, an. *Row Grave People*. Roymans (2017) démontre que les métaux donnés aux chefs fédérés contre le service militaire ont trouvé des formes de réemploi de leur identité mixte en tant que soldats romains d'origine germanique. Cette fusion culturelle est signalée sur la pierre tombale citée plus loin.

une Gaule soumise par des barbares, mais une Gaule franque gouvernée selon la routine administrative du « modèle romain », qui s'appliqua ensuite à la Germanie conquise » (p. 40). Dans cette culture partagée, « les églises dédiées à Martin, le saint des Gallo-Romains et des Francs ... jalonn[aient] les routes de cette conquête-là » (p. 41). Les Francs semblent avoir été régis par la loi salique composée dans les dernières années du règne de Clovis (cf. Wormald, 1977, p. 108), dans un premier temps, comme nous l'avons mentionné pour donner de l'ordre aux relations entre les compagnons du roi et la population gallo-romaine, et recevant des modifications par la suite. Les Gallo-romains, notamment au sud de la Loire, semblent avoir continué de vivre selon les coutumes héritées de la loi romaine.

### 1.2.3 La Gaule aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles

|                  |                 |                |                 |                         |                            |                 |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|-------------------------|----------------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup><br>601 | VIII <sup>e</sup><br>à 800 | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|-------------------------|----------------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

#### 1.2.3.1 Le christianisme, l'épiscopat et les monastères

Pour citer Jean-Marie Carbasse (2021), l'éminent spécialiste de l'histoire du droit : « ... l'Église est devenue elle-même *romaine*. Au début du Moyen Âge, du moins en Occident elle apparaît ainsi comme l'héritière de l'Empire disparu. Héritière de ses structures, de sa langue, parfois de ses ambitions, en face d'États nouveaux qui, eux aussi se voudront les héritiers de Rome » (p. 81). L'idée n'est pas nouvelle, il y avait au début du Moyen Âge la possibilité du conflit, comme de la coopération entre autorités religieuses et autorités royales.

Depuis la conversion de Clovis I<sup>er</sup>, les rois mérovingiens se disaient catholiques à la fois sur le plan spirituel comme l'attestent la culture et l'art chrétien fleurissants, mais aussi dans leurs allégeances politiques. Le rapprochement entre la couronne et l'Église était un des piliers de l'administration de la Gaule post-romaine. Pietri (1998) décrit même un concordat par laquelle « l'Église gauloise s'est muée en une Église nationale du royaume franc » (p. 758). Comme le démontre Wood (1994, p. 105), les rois mérovingiens sont responsables de l'organisation des conciles ecclésiastiques tenus à Orléans en 533, le concile de Clermont en 535, le concile d'Orléans en 549, de Paris en 551 ou 552, de Tours en 567, de Mâcon deux fois entre 581 et 585, de même qu'à Valence sur cette période, de Paris en 614 et d'autres encore par la suite. C'est partiellement par l'Église, notamment pas ses évêques, que le roi pouvait exercer une influence sur la population gallo-romaine. Mardirossian (2018) décrit les évêques comme les clefs de voute de l'Église mérovingienne. Mais comme le démontre Halfond (2020), l'unité de l'Église était fréquemment menacée par les collaborations « ecclésiо-politiques », les magnats du royaume provenant souvent de l'ancienne classe sénatoriale gallo-romane. Or, ces hommes puissants comme Leudegar évêque d'Autun, mieux connu comme saint Léger, revient dans nos sources hagiographiques (*Passio Leudegarii*), et l'on mentionne tardivement dans nos chartes, ex. <sancti Leudegarii martiris> (Lorr/727 T3870 1.5). Selon Wallace-

Hadrill (1983), l'entrelacement entre monde séculier et monde spirituel était si complet chez les mérovingiens que la réforme ne pouvait venir que de l'extérieur.

Cette influence externe est arrivée entre autres par le monachisme irlandais, notamment de Colomban (cf. Picard, 2020). Le monachisme en Gaule remonte au IV<sup>e</sup> siècle, notamment avec la fondation de l'abbaye de Ligugé par Martin en 361 ap. J.-C. sur le terrain d'une villa en ruine qu'il avait reçu de son maître Hilaire l'évêque de Poitiers. Ordonné évêque de Tours en 370, il fonda l'abbaye de Marmoutier sur la rive droite de la Loire en 372. Or le nom de ce lieu, construit sur le nom MONASTERIUM (cf. § 8.4.5.1) précédé de l'adjectif *mar-* signale très probablement l'emploi habituel du gaulois dans les campagnes de la Touraine au IV<sup>e</sup> siècle, *māros* étant tout simplement le mot gaulois pour 'grand' (cf. Delamarre, 2003, p. 218). Grégoire de Tours donne cependant le nom latinisé, ex. <Maiiorem Monasterium> (DLH 10.31). Au tout début du V<sup>e</sup> siècle, Honoratus fonda un monastère sur l'île de LĒRĪNA-Lérins et l'on trouve la fondation de nombreux autres monastères au cours du V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle ; la fondation en 590 de l'abbaye de Luxeuil en Bourgogne par l'irlandais Colomb ayant une importance particulière. Ce qui est particulier au VII<sup>e</sup> siècle est l'augmentation dramatique du nombre de monastères fondés dans les bassins de la Seine et de la Somme. Selon Wood (1994), ces monastères ruraux auraient contribué à la christianisation des campagnes, qui si chrétien en nom, retenait son caractère païen.<sup>70</sup> Cette christianisation a probablement contribué à la latinisation des francs ruraux en Gaule.

Il y a un autre aspect à souligner. Nous trouvons dans cette période une relation serrée entre les monastères et la royauté. Plusieurs sont fondés par les membres de la famille royale, et des nobles vaincus étaient régulièrement envoyés vers une vie monastique. Nous n'avons pas l'intention de raconter les liens variés entre la monarchie et le monachisme en Gaule, mais nous renvoyons les lecteurs à la bibliographie concernée.<sup>71</sup> Pour citer Wood (1994) : « en vue du nombre d'associations entre familles aristocratiques et Luxeuil, il n'est pas étonnant que les descendants de Clotaire II étaient si généreux dans leurs appuis des monastères fondés selon les règles colombanes » (p. 192).<sup>72</sup> Fouracre (2020) y voit même une sorte de mode religieuse. Dans nos chartes, ces lieux et notamment l'abbaye de Saint-Denis sont dotés de privilèges d'immunité à l'imposition et d'immenses terres riches en ressources et en main d'œuvre. Or, si la position de l'évêque était encore au VII<sup>e</sup> siècle une position héritée par l'aristocratie gallo-romane, les immunités offertes aux monastères créaient d'autres sphères d'influence à l'abri des évêques.<sup>73</sup>

Dans le cas de Saint-Denis (comme de plusieurs autres y compris Saint-Martin de Tours), l'établissement du monachisme royal de ces endroits offrait une immunité à l'intervention épiscopale et donc une croissance du pouvoir royale et de l'autonomie de abbayes. La responsable de ces

<sup>70</sup> Voir Wood (1994), Diem (2020).

<sup>71</sup> Voir par exemple Clarke et Brennan (1981), Wood (1994, chap. 11), Tatum (2007), Fouracre (2020), etc. .

<sup>72</sup> Wood (1994) : « In view of the association of so many leading families with Luxeuil, it is hardly surprising that the descendants of Chlothar II were extremely lavish in their support for monasteries founded on the lines of Columbanus's houses » (p. 192)

<sup>73</sup> Cette situation est évoquée par Wood (1994, p. 194-202) qui décrit le transfert, sur différents sites religieux, de l'autorité de l'évêque vers les abbayes redevables au roi.

réformes, Bathilde la reine du roi Clovis II, espérait sans doute aussi qu'en échange ces monastères assureraient la prière pour le royaume et la dynastie.<sup>74</sup> Lorsqu'elle quitta la sphère politique vers 665, elle se retira à l'abbaye de Chelles qu'elle avait elle-même fondée.<sup>75</sup> Bathilde est commémorée dans la *Vita Balthildis*.

Fouracre (2020) ne manque pas de signaler que l'on aurait pu croire que TURONIS-Tours était devenu une ville importante au haut Moyen Âge, mais il est plus probable que l'importance donnée à cette ville, dont l'archéologie démontre une contraction importante de la ville autour de la cathédrale, provenait plutôt du Monastère dédié à Saint Martin localisé à environ 1 km à l'ouest de la ville. Selon Van Dam (1993), l'institut était devenu puissant avant la moitié du VII<sup>e</sup> siècle ; les documents de comptabilité démontrent en détail les rentes reçues des serfs qui travaillaient leur terre (cf. § 1.3.4).

C'est sans doute grâce à ce monastère de Saint Martin que TURONIS-Tours est devenu et est resté un centre de la culture intellectuelle. Grégoire de Tours, en plus de ses dix livres d'histoire (§ 1.3.7.2), a composé seul six collections d'histoires sur les vies des saints. Au IX<sup>e</sup> siècle, le monastère de Saint Martin a accueilli en tant qu'abbé, Alcuin, l'homme décrit comme le plus érudit » *summus scholasticus* » (MGH Ep. 5, p.337) de sa génération. C'est aussi de Tours que l'on retient notre première référence explicite à la langue vulgaire (cf. § 12.1.4.1). Nous nous estimons chanceux d'avoir étudié, enseigné, rédigé cette thèse et vécu dans son ancienne enceinte à quelque 150 mètres de la tombe du Saint des Gaules.

Heinzelmann (2010) liste quelque soixante-dix textes, autres que ceux de Grégoire de Tours, qui ont aussi été composés en Gaule avant le VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>76</sup> Le VII<sup>e</sup> siècle est ainsi caractérisé par une vie spirituelle riche par la fondation de nombreux monastères et par la production de textes hagiographiques.<sup>77</sup> L'on retiendra ce que Banniard (1992) avait clairement démontré dans *Viva Voce* : que ces hagiographies étaient comprises par le peuple lorsqu'on les lisait à haute voix. Le christianisme et l'Église étaient, après la langue latine, les plus importants éléments de continuité avec le monde antique.

### 1.2.3.2 La division dans les royaumes francs aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles

Clovis I<sup>er</sup> avait gagné son trône par les armes, tout comme ses ancêtres, et malgré la sécurité relative de la Gaule aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (les quelques menaces extérieures provenant des Bretons dans le Nord-Est et d'occasionnels raids des Danois)<sup>78</sup>, la société mérovingienne était tout de même une

<sup>74</sup> Voir Woods (1994, p. 197-202), Nelson (1985)

<sup>75</sup> Une relique extraordinaire, ladite chemise de Bathilde, nous est parvenue à ce jour.

<sup>76</sup> Kreiner (2020) aborde quelques raisons pour la composition de vies des saints et les vénération qu'ils reçurent, et fournit une bibliographie de recherche récente.

<sup>77</sup> Le genre hagiographique est un champ de recherche très fourni et nous ne pourrions pas lui faire justice ici. Heinzelmann (2010) propose une bonne introduction en français.

<sup>78</sup> Grégoire de Tours nous donne un des premiers témoignages de l'âge des Viking, signalant dans ses DLH l'arrivée d'un roi danois Chlochilaich et de son armée sur les côtes de la Gaule : « Quod Dani Gallias appetierunt. His ita gestis, Dani cum rege suo nomen Chlochilaichum eVectu navale per mare Gallias appetunt. Egressique ad terras, pagum unum de regno Theudorici devastant atque captivant, oneratisque navibus tam de captivis quam de reliquis spoliis, reverti ad patriam

société militarisée. Au Moyen Âge, les systèmes autoritaires à large échelle basés sur la force des armes souffraient à peu près tous du même défaut : pour maintenir un contrôle et une administration efficaces sur un grand territoire multi-ethnique, il fallait déléguer le pouvoir aux puissants du royaume, les *virii illustres*. Cependant, ces derniers pouvaient abuser de leur position afin de consolider leurs propres desseins.<sup>79</sup> Ce problème s'est autant posé au cours de l'Empire romain qu'au sein de l'Empire carolingien et n'a donc rien de spécifiquement mérovingien, et bien qu'il y ait eu plusieurs guerres civiles, le fait que celles-ci se sont toujours achevées de manière favorable pour un Mérovingien pousse Wood (1992, p. 100-101) à conclure que ces guerres avaient un effet unificateur au cours des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles.

Mais il existait à l'intérieur du palais un conflit bien réel pour le monarque avec son autorité *ex cathedra* et l'autorité pragmatique du MAIOR DOMUS 'le majordom' ou plus fréquemment traduit comme 'le maire du palais'. Selon Fouracre (2005, p. 18), celui-ci agissait comme médiateur entre le roi et la noblesse et, en pratique, provenait de parmi la plus puissante faction des POTENTIÖRES. Le MAIOR DOMUS est attesté dans notre corpus :

---

cupiunt; sed rex eorum in litus resedebat, donec navis alto mare conpraehenderent, ipse deinceps secuturus. Quod cum Theudorico nuntiatum fuisset, quod scilicet regio eius fuerit ab extraneis devastata, Theudobertum, filium suum, in illis partibus cum valido exercitu ac magno armorum apparatu direxit. Qui, interfectu rege, hostibus navali proelio superatis oppraemit omnemque rapinam terrae restituit » (DLH 3.3).

<sup>79</sup> L'abréviation < v. inl.>, fréquente dans la première ligne des diplômes royaux, est sujet débat depuis plus d'un siècle, et les éditeurs du ChLA 13-14 la laissent sans résolution. Havet (1885) a proposé, sur les bases des chartes originales, d'y voir à l'origine une formule d'adresse aux puissants du royaume—VIRIS INLUSTRIBUS. Il a pris une position forte contestant qu'« aucun roi mérovingien n'a porté le titre de *vir inluster*; qu'aucun diplôme authentique d'un roi de la première race ne contient les mots : *rex Francorum vir inluster* » (p. 139), un titre qui n'est promu à titre royal que sous Pépin le Bref, où son titre de noblesse encore visible dans < inluster vir Pippinus, majorem domus > (Ile-Fr/751 T2922 I.2 ; Ile-Fr/751 T2923 I.2) est promu à un titre royal < Pippinus rex Francorum, vir inluster > (Ile-Fr/755 T2925 I.1). Cette interprétation des données est aussi reconnue par Molinier (1892) qui écrit q'« aucun des diplômes mérovingiens originaux ne porte en toutes lettres *vir inluster* ... quelques-un- par contre, portent en toutes lettres *viris inlustrebus* » (p. 277). Pirenne (1886), bien qu'il accepte la lecture de < v inl.> comme formule d'adresse, reste de l'avis que les rois mérovingiens portaient eux aussi ce titre. Sur l'usage du titre VIR INLUSTRIS au VII<sup>e</sup> siècle, voir aussi Arbois de Jubainville (1887). Bresslau (1887, 1928) avait souligné l'usage d'abréviations distinctes en fonction du nombre et du genre < v inlt > pour VIR INLUSTER au singulier vs. d'occasionnels < v inlbus > pour le datif pluriel. Comme le souligne Tessier (1939, p. 226-227), toute cette discussion est complexifiée par la paléographie et l'importance qu'on assigne ou non à telle ou telle boucle dans les ligatures. Malheureusement l'édition de Telma que nous avons employée dans cette étude ne nous permet pas de résoudre cette question pour le moment. Notre impression est que l'emploi de < vir inluster > par Pépin (*supra*) et ensuite par Carloman, ex. < Carlomannus rex Francorum vir inluster > (Ile-Fr/769 T2934, l. 1) et Charlemagne < Carolus gratia Dei rex Francorum vir inluster > (Rhin/769 T2933, l. 1) est un héritage de l'ancien statut noble, voire illustre de la famille, titre qui reçoit une habilitation par leur élévation au trône.

## (r) Attestations du MAIOR DOMUS dans les chartes originales

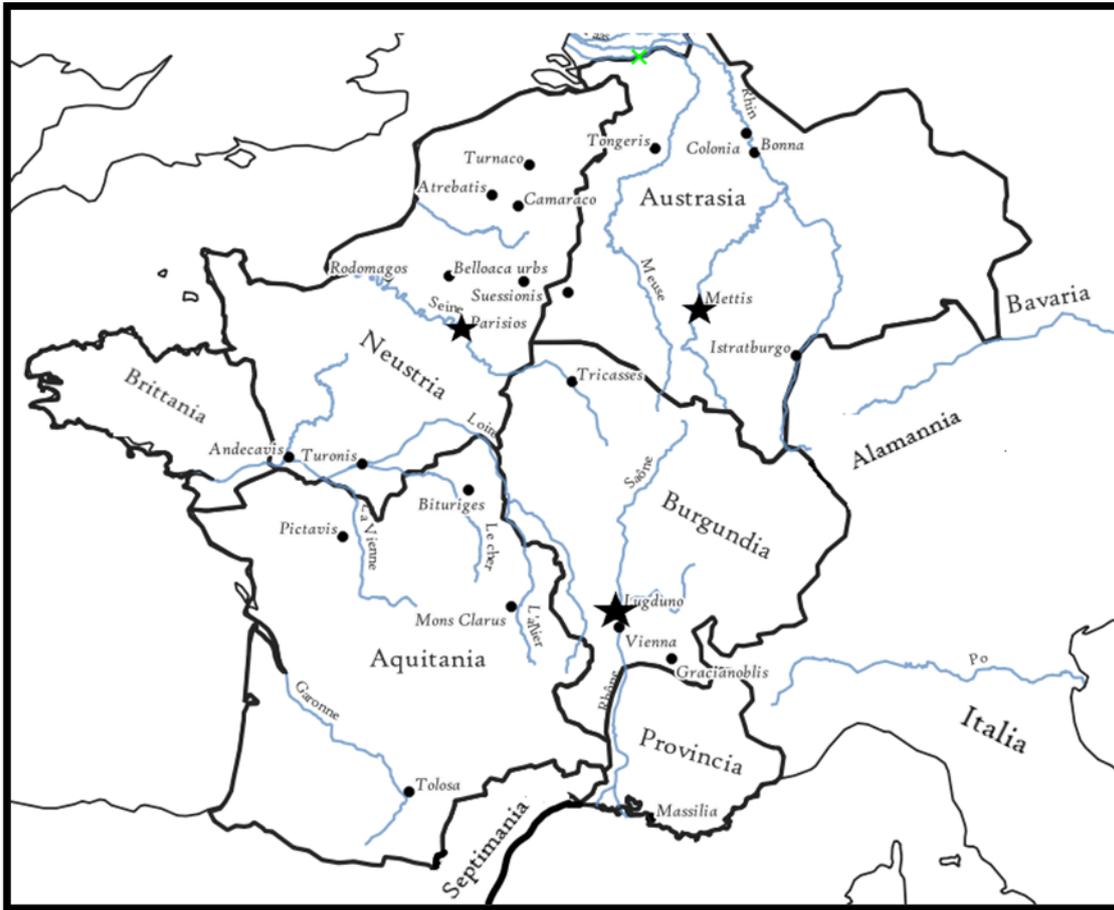
- a. viro inlustri Rodoberto maiore domus (Ile-Fr/654 T4511 1.12)
- b. inlustri viro Pippino maiore domus nostro (Nord/697 T4476 1.3 ; 1.7)
- c. Grimoaldo maiorem domus nostri (Nord/703 T4479 1.2)
- d. inlustri viro Grimoaldo maiorem domus nostri (Nord/710 T4481 1.3)
- e. viro Grimoaldo maiorem domus nostri (Nord/710 T4481 1.11 ; 1.15)
- f. inlustri viro Grimoaldo maiorem domus nostri (Nord/710 T4482 1.4 ; 1.12 ; 1.15, 1.17)
- g. Ebroinus maiorem domus (Nord/710 T4482 1.5-6)
- h. viro Grimoaldus majorem domus nostri (Nord/710 T4482 1.6-7)
- i. inlustri viro Raganfredo maiorim domus nostro (Nord/717 T4487 1.9)
- j. inluster vir Pippinus maiorem domus, tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 1.2)
- k. inlustri viro Pippino maior domus (Ile-Fr/751 T2922 1.26)
- l. inluster vir Pippinus maiorem domus (Ile-Fr/751 T2923 1.3)
- m. signum inlustri viro Pippino maior domus (Ile-Fr/751 T2923 1.24)
- n. avunculus noster Grimoaldus maiorum domus (Ile-Fr/753 T2924 1.4)

Dans notre petit corpus, le pouvoir des maires du palais n'est pas encore décelable ; un maire du palais n'est mentionné dans les chartes qu'à partir de (Ile-Fr/654 T4511 1.12) lorsque Radobert posa son monogramme. Fouracre (2005, p. 18) écrit que la saisie du trône par Pépin en 751 a mené à l'abolition du rôle du maire du palais ; mais l'on voit bien que cette abolition a pris quelques années, comme signalé par la présence du maire du palais Grimoald II de Herstal, l'oncle de Pépin.

Fouracre (2020, p. 45-47; 2016, p. 34-40) comptabilise au moins quatre épisodes de lutte de pouvoir entre les administrateurs du palais et le monarque au cours des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, commençant avec l'épisode du maire de palais Grimoald I<sup>er</sup> de Landen, saisissant le trône du jeune Dagobert II roi d'Austrasie (cf. *Liber Historia Francorum*) ; voir aussi Fouracre (2005) ), plus tard lors de la mort du roi Clotaire III en 674, lorsque la Neustrie s'est vue imposer un roi d'origine austrasienne, *Thiuderic*, dorénavant Thierry III, et son maire du palais Berchaire. En 676, Pippin II « de Herstal » est révolté contre Ebroin le maire de palais qui cherchait à maintenir l'unité des royaumes neustriennes, austrasiennes et burgondes y compris par l'assassinat de son prédécesseur Leudesius (devenu Saint Léger). En 687, Pippin II « de Herstal » a mené une révolte contre les Neustriens sous leur roi Thierry III. Après avoir tué le maire de palais neustrien Berchaire à la bataille de Tertry en Picardie, Pippin II « de Herstal » a lui-même saisi la fonction de maire du palais en Neustrie, le cumulant avec ce même titre en Austrasie et en Bourgogne. La Neustrie est essentiellement devenue un état vassal de l'Austrasie arnulphienne et Pippin II « de Herstal » est responsable de l'élection des trois rois neustriens subséquents : Clovis IV (691-695), Childebert III (695-711) et Dagobert III (711-715)

avant que la famille des Pippinides sorte vainqueur avec le couronnement de Charles Martel en 718 (cf. Fouracre, 2016).

carte 2 : les royaumes francs sous Thierry II, vers 679 ap. J.-C.



L'on peut voir dans ces conflits non seulement une lutte entre factions, mais aussi une lutte (peut-être fabriquée) entre deux territoires distincts du royaume franc : la NEUSTRIA-la Neustrie (de l'afrq. \*nrojaz 'neuf'), le « nouveau » royaume autour de Paris et l'AUSTRASIA-l'Austrasie (de l'afrq. \*austrō 'l'est') c'est-à-dire le 'royaume de l'est' couvrant les bassins du Rhin, de la Meuse et de la Moselle y compris Metz et la Champagne.<sup>80</sup> Si l'on associe souvent le royaume de Neustrie à la future France, et l'Austrasie avec le Saint Empire romain germanique, la réalité linguistique et politique est plus complexe. Il est certain qu'avec la conquête des villes rhénanes par les Germains de la rive droite du Rhin, les langues germaniques ont connu une expansion importante en Gaule, mais comme nous l'avons déjà signalé, des villes comme Trèves et Metz officiellement austrasiennes sont restées longtemps romanophones. D'autres villes comme Reims, anciennement capitale de l'Austrasie, n'ont jamais cessé d'être majoritairement romane.<sup>81</sup> Du côté neustrien, des villes comme Anvers, aussi

<sup>80</sup> Cette même racine germanique se trouve dans le mot anglais *Easter* 'Pâques' dont le nom provient du van. *Eōstre* la déesse de l'aurore, voire du printemps, voire du soleil qui se lève 'à l'est'. Le nom de l'Autriche, lat. *AUSTRIA*, al. *Österreich* étant le pays germanique de l'est est construit explicitement sur cette même racine.

<sup>81</sup> Il est débattu d'abord si les langues germaniques ont été introduites par les conquêtes du V<sup>e</sup> siècle, ou s'il existait déjà des substrats d'expression germanique dans les régions orientales de la Gaule ; Simmer (2013), archéologue de formation,

romanophone et bilingue au moins jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui dans la Flandre germanique. Les traces d'une romanité tardive suggèrent que la Moselle à l'est était aussi restée une zone bilingue. S'il est clair qu'une division linguistique s'est imposée avant le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, lorsque la noblesse neustrienne envoyait ses fils vers l'est afin d'apprendre la langue germanique, le degré de bilinguisme à l'époque mérovingienne est moins certain.<sup>82</sup>

Du côté neustrien, bourguignon, aquitain et provençal, nos sources sont essentiellement latines. Certes, on trouve quelques inscriptions runiques et des objets bilingues, mais hormis dans la région rhénane, le germanique n'a jamais pu s'imposer comme langue d'usage dans la plupart des pays de la Gaule. En revanche, l'emploi du latin tardif et mérovingien devait rester la norme, du moins pour la langue écrite, même en Austrasie. À la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, les témoignages germaniques ne sont que des gloses interlinéaires. Cependant, l'apparition de ces gloses témoigne que le latin n'était pas compris de tous. Or lorsqu'au VIII<sup>e</sup> siècle des travaux plus importants comme le lexique bilingue, connu comme l'*Abrogans* (Saint Gale, Stiftsbibliothek, *Cod. Sang.* 911) apparaissent, la langue germanique montre des traces de la deuxième mutation consonantique. Il est tout de même difficile d'établir à partir de quel moment le latin est devenu une langue étrangère pour les peuples de la rive gauche du Rhin.

Dans notre corpus, l'on voit un changement assez important dans le choix de graphies entre le dernier document compris dans notre étude serrée Paris, AN, K 4 n° 3, une concession de Chilpéric (Nord/717 T4487) et le premier document dit tardif, un précepte de Thierry (Lorr/727 T3870). Étant donné que seulement dix ans se sont écoulés entre la production de ces deux documents, il nous semble qu'ils n'attestent pas d'un véritablement changement diachronique. Ils attesteraient plutôt de différences régionales de *scriptas* voire dans les normes graphiques enseignées. Tandis que la charte (Nord/717 T4487) provient de *Compiègne* dans le Nord, la charte (Lorr/727 T3870) provient de Gondreville dans la Meurthe-et-Moselle, mais tout de même bien dans la partie romanophone de la Lorraine. Il est intéressant de noter que Mario Pei (1932), dans son étude contrastive des documents originaux, a laissé de côté les documents (Lorr/727 T3870), (Als/728 T3871), (Als/732 T3872) qui témoignent à la fois d'une partie des traits vulgaires de nos autres chartes et en parallèle d'une forme de retour aux formes classiques annonçant les réformes du latin carolingien.

### 1.2.3.3 La gestion du royaume

Comme nous l'avons signalé, l'Église avec son organisation urbaine en diocèses représente un des héritages du monde antico-tardif et aussi un outil de gouvernance. Mais les rois « barbares » du Moyen Âge ont hérité de Rome les outils de gouvernement romain tardif y compris le patronage des

---

défend plutôt cette dernière hypothèse. Nos propres recherches suggèrent un apport celtique tardif, même en Alsace, région historiquement d'expression alémanique, mais la question est encore ouverte.

<sup>82</sup> McKitterick (1989a, chap. 1) aborde la question linguistique au IX<sup>e</sup> siècle et en conclut que le monolinguisme n'était probablement pas la norme, sauf pour quelques lieux reculés. La fréquence des transactions entre la partie est et ouest de l'Empire carolingien témoigne de ce bilinguisme, et nos sources des périodes carolingiennes comme mérovingiennes ne signalent aucune difficulté de compréhension due à la division germanique/romane.

comtes et des ducs pour assurer une délégation sur le terrain tout comme l'emploi important de procédures légales et fiscales pour assurer la continuité de l'administration.<sup>83</sup> Comme l'écrit Lebecq (1996) « les Mérovingiens ont beaucoup légiféré » (p. 767) ; cela se voit dans nos chartes, mais aussi dans d'autres témoignages indirects.

La législation mérovingienne commence proprement avec Clovis I<sup>er</sup>. Wood (1994, p. 113) estime que la plus ancienne forme du PACTUS LEGIS SALICAE (§ 1.3.7.4) était compilée par des juristes francs avec l'aide de juristes romains en combinant les traditions coutumières aux édits royaux issus de Clovis avant 507 av. J.-C. Si des originaux ne nous sont pas parvenus, l'on présume que Clovis comme ses fils THIUDERICUS-Thierry I<sup>er</sup>, CHLODOMIRUS-Clodomir, CHILDEBERTUS-Childebert I<sup>er</sup>, CHLOTHACHARIUS-Clotaire I<sup>er</sup>, et ses petits-fils par ce dernier, CHARIBERTUS-Caribert roi de Paris (561-567), SIGIBERTUS-Sigebert roi de Reims (561-575) et dont la descendance a pris les règnes de l'Austrasie et la de la Bourgogne, GUNTHCHRAMNUS-Gontran roi d'Orléans (561-592), CHILPERICUS-Chilpéric I<sup>er</sup> roi de Soissons (561-584) ont légiféré tout au long de leurs règnes.

Au PACTUS LEGIS SALICAE se sont ajoutés d'autres édictes qui n'ont pas survécu dans leur composition originelle, mais en tant que copies jointes à la transmission de la loi salique. Un édit de Chilpéric (*Edictum Chilperici*) daté de son règne (561-584), un édit de Gontran daté de 858 a survécu de même que trois édits de CHILDEBERTUS-Childebert émis respectivement à Andernach en 594, Maastricht en 595 et à Cologne en 596 et portent ensemble le nom du DECRETIO CHILDEBERTI et sont préservés dans les *Capitularia Merowingica* (éd. Boretius (1883), MGH *Leges* vol. 1). Nous trouvons aussi un décret de Clotaire II daté de 614.

Dans la loi salique, il est clair que, dans les cas d'arbitration, une personne accusée, mise-en-cause, devait se présenter devant le MALLUM ← PG. \*maqþla<sup>n</sup> 'le conseil arbitrant'<sup>84</sup> avant de faire intervenir le roi selon la procédure établie (cf. Wood, 1986, p. 10-11).<sup>85</sup> Dans les documents de l'époque carolingienne, on trouve l'expression MALLUS PUBLICUS (cf. Werner 1980, p. 199) pour ce même conseil et qui correspond peut-être aux nombreuses références aux <judicebus publicis> (Nord/716 T4484 l.10) 'les juges publiques' des chartes mérovingiennes du début du VIII<sup>e</sup> siècle. Si l'on peut comprendre les VICI comme des lieux d'assemblées ; comme le suggère Zadora-Rio (2008, p. 78),

<sup>83</sup> Smith (2005, p. 29-30) résume l'héritage et la transformation de l'administration romaine.

<sup>84</sup> Cette racine se trouve plusieurs fois dans notre corpus, dans les anthroponymes, ex. <Madalfrido> (Ile-Fr/654 T4511 l.12), <Madelulfo> (Ile-Fr/691 T4470 l.4), <Madlulfo> (Nord/693 T4471 l.6), <Madlulfo> (Nord/697 T4476 l.4), etc.

<sup>85</sup> Wood (1986) : « In the case of one antrustion (military follower) [fr. *leud*] accusing another the procedures are set out at greater length; the accuser must make his claim with witnesses before the judge for seven nights, thus giving the accused a chance to refute the charge. If the accused fails to turn up the procedure must be repeated for fourteen nights; if he then appears he must clear himself with an oath; if he still does not appear, or if he refuses to clear himself or to undergo ordeal, the case is then deferred for a further forty days. Non-attendance at this court leads to the case being transferred to the king fourteen days later » (p. 11). Voir la *Loi Salique* n° 73. L'antrustion est un homme libre qui ayant juré la fidélité intègre le cercle intérieur la *truste* de seigneur (cf. Bühner-Thierry et al., 2010, p. 639). Cette *truste*, cf. an. *trust*, al. *Trost*, néer. *troost* ← PG. \*t<sup>h</sup>raust<sup>h</sup>a<sup>n</sup> 'assurance' représente les fidèles du roi. Sémantiquement la *truste* ressemble au bas germanique *druht*, v.an. *dryht*, ice. *drótt* ← PG. \*drohtz, ce dernier terme signifie plutôt ceux qui servent le roi. Golden (2001), dans un excellent travail sur les retenues militaires, suggère que l'on peut rapprocher l'al. *trucht* et le vieux slav *druzina* avec l'ANTRUSTION franc.

l'on peut peut-être comprendre les <vico publico> (Ile-Fr/691 T4494 l.36), etc. comme d'autres attestations de la justice publique.

Dans le cas d'une arbitration concernant le transfert d'un bien, une charte officielle était produite pour assurer le respect de la décision royale. Malheureusement, aucune charte originale ne nous est parvenue des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles ; bien que des copies de lettres royales aient survécu, par exemples les correspondances entre Clovis I<sup>er</sup> et l'évêque Eloi, nous devons attendre le début du VII<sup>e</sup> siècle pour trouver un premier document original de l'administration mérovingienne.<sup>86</sup> Notre première charte royale date de 625 ap. J.-C. ; c'est une confirmation de la part de Clotaire II au bénéfice de Saint-Denis.<sup>87</sup>

Si nos chartes laissent entrevoir un nombre très limité de situations légales (essentiellement des donations et des confirmations de droits), celui-ci est dû à la nature de notre corpus, des archives préservées de la basilique Saint Denis. En réalité les formulaires témoignent d'une grande diversité de situations communicatives abordées dans le langage écrit (cf. Wood, 2006, p. 301). Wood (2006, p. 299) décrit la Gaule mérovingienne comme une société bureaucratique où le mot écrit n'avait pas perdu son importance au sein de l'administration mérovingienne. L'on trouve même des formulaires dont les origines datent entre le VI<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle (cf. § 1.3.3) et qui servaient de modèle pour la rédaction de chartes conformes aux attentes légales du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle. Pirson (1909) a étudié le langage de ces formulaires dont la nature est essentiellement la même que dans nos chartes.

Ganz et Goffart (1990, p. 909) soulignent la continuité entre les chancelleries romaines et celles des rois mérovingiens qui adressaient les notables du royaume grâce à la formule *viris inlustribus* 'aux hommes illustres' selon les usages de l'empire romain tardif.<sup>88</sup> Ils terminent souvent la charte avec une note <ben. val> interprétée comme *bene valete* 'portez-vous bien' ou selon Levillain (1929) comme *bene valeat* <que cela soit bien>. Cependant, à la différence de l'administration romaine tardive, avec ces nombreuses couches administratives ; les préfetures et les diocèses, l'administration mérovingienne était plus directe et immédiate, « *faute de mieux* » dans un premier temps comme le décrit Kulikowski (2020, p. 34). La division du royaume laissait souvent au souverain la responsabilité d'un territoire parfois de la taille d'une ou plusieurs anciennes provinces de l'Empire tardif. Comme le décrit Kulikowski (2012), dans l'Antiquité tardive l'on parle plutôt du *règne* d'un roi (lat. REGNUM)

<sup>86</sup> Selon Ganz et Goffart (1990) « Merovingian charters are rare for the same reason that Merovingian churches have vanished: new displaced old. The original charters for the waning decades of the first royal dynasty reveal only the relations of St.-Denis to the court; because all else escapes us, it does not follow that there was nothing » (p. 913).

<sup>87</sup> Nielen (2018) : « Clotaire II confirme, à la demande de l'abbé de Saint-Denis Dodo, la donation faite à Saint-Denis par le vir inluster Daobertus d'un terrain sis à l'intérieur de l'enceinte de Paris » (p. 7).

<sup>88</sup> Ganz et Goffart (1990) : « Their language and design descend from the practices of Roman chanceries.... ; just as, for example, late Roman *leges* had the form of letters, so the Merovingians greeted their officials in the dative address *viris inlustribus*, expressed their wishes in a subjective form, and used a closing formula resembling the farewell *bene valete* » (p. 909). C'est à Havet (1885) qu'on doit la résolution de <v.inl> comme *viris inlustribus* et comme titre d'adresse au pluriel. Bresslau (1968) tenait cependant à ce que <v.inl> soit lu comme un singulier *vir inluster*. Voir Tessier (1962) pour le débat concernant l'abréviation <v.inl.>. Au siècle précédent, le VI<sup>e</sup>, les rois mérovingiens portaient souvent le titre *vir gloriosus* dans les correspondances avec les empereurs byzantins (cf. Ganz et Goffart, 1990, p.915 n.). Les maires de palais arnouffiens utilisaient le titre de *vir inluster* et celui-ci était utilisé par Pépin I<sup>er</sup> à côté du titre *rex*. Ce n'est qu'à partir de 775 que Charlemagne cessa d'utiliser le titre.

que de son *royaume*. Comme plaisantait Einhard, les mérovingiens se déplaçaient dans des charrues tirées par des bœufs (*Vita Karoli Magni*, 1). Et tandis que Jacob Grimm y voyait une tradition germanique, Wood (1994, p. 102) et Fouracre (2005, p. 6) soulignent que celui-ci était un véritable héritage des gouverneurs romains ; la charrue permettait aux gouverneurs de se déplacer facilement parmi le peuple afin de recevoir les plaids.

Un autre exemple de la centralisation du pouvoir autour du roi se trouve dans les documents légaux. Les empereurs ne signaient pas eux-mêmes leurs lettres légales, cela étant la responsabilité des fonctionnaires, mais chez les rois mérovingiens, suivant l'exemple des rois visigotiques, l'on trouve la signature même à la main du souverain.<sup>89</sup> Kulikoswki (2012, p. 51) est claire sur le fait que l'atténuation du gouvernement embryonnaire au V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles était fondamentalement devenue un système de gouvernance personnelle dans l'Europe franque. Comme en témoignent les nombreuses signatures en bas des chartes, les officiers du royaume mérovingien et nombreux nobles étaient assez alphabétisés pour signer leurs noms afin de souscrire une charte.

Les chartes du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> démontrent une continuité avec les formulaires contemporains qui étaient des patrons à suivre dans la composition de documents légaux. Ces documents sont de trois types : les EDICTA-des édits du roi, des PRAECEPTA établis pour gouverner le comportement des sujets-et des CAPITULA des groupes de lois organisées en 'chapitres'. Les édits sont des retranscriptions des commandements du roi qui concernent habituellement le don d'une terre à un individu ou à une institution (dans le cas de notre corpus, ce sont des dons en faveur de la basilique de St. Denis) ou encore des confirmations d'immunités, notamment des immunités contre certaines formes de taxations. Les immunités envers les institutions religieuses pouvaient aussi les exempter à l'intervention de la justice royale sur leurs terres (cf. Wood, 1994, p. 204). En esprit, un don ou une immunité était de nature perpétuelle acté par la parole du roi : la charte royale (aussi dit diplôme) était préservée par le bénéficiaire afin de servir de preuve du don ou de leur immunité.

Tant que les archives municipales, les GESTA MUNICIPALIA existaient, une copie y était aussi archivée, mais l'on voit très bien avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle qu'il était habituel que le roi préserve lui-même la copie comme l'on peut lire dans un précepte de Childebert III daté de 694 qui sera étudié sur le plan linguistique et philologique dans la section 7.2.12.1 :

« duas precepconis uno tenure conscriptas exinde fiere iussimus una in arce basilicae Sancti Dionisii residiat et alia in tessaure nostra »

'nous ordonnons que deux préceptes rédigés avec le même contenu soient entreposés, un dans la chambre forte de la basilique de Saint Denis et l'autre dans notre trésor'

(Nord/694 T4472, l.16-17)

<sup>89</sup> Selon Classen (1955, p. 88, 99, 105), ce phénomène n'avait rien de barbare, mais s'inscrivait plutôt dans les changements du temps, car l'on trouve les mêmes changements à Byzance et au Vatican, commençant peut-être avec l'empereur Justinien. Reccared, responsable de l'abolition de l'arianisme en Hispanie, offre un premier exemple d'une souscription royale lors du troisième concile de Tolède en 589. Les Carolingiens ont fait élaborer la signature royale en la remplaçant par le monogramme.

Malgré ces garanties, les bénéficiaires cherchaient visiblement à consolider leurs privilèges, d'où les nombreuses confirmations dans la documentation tardive.<sup>90</sup> Avec la disparition ou l'abandon des archives municipales, les *GESTA MUNICIPALIA*, la charte royale même est souvent devenue la seule preuve d'une décision et souvent la preuve de la possession d'un bien ou d'un lieu (cf. Classen, 1977a). On appelle ces jugements des *PLACITA* et ils sont souvent signés par le maire du palais (cf. Fouracre, 1986) et témoignent d'une décision prise par le roi, habituellement avec le consensus de la cour (cf. A. Rio, 2020, p. 496-497).

Dans le royaume mérovingien, un jugement pouvait être prononcé au sein d'un *PLACITUM* 'le plaid' qui n'arrivait devant le roi seulement une fois que le tribunal et le comte du palais avaient trié parmi les preuves à charge et à décharge.<sup>91</sup> Lors du plaid, les puissants du royaume, y compris les évêques et les comtes, étaient convoqués en présence du roi pour aborder des problèmes politiques et législatifs du royaume. Selon Péricard (2014), ces plaids permettaient de resserrer les liens de féauté entre le roi détenant le *BANNUM*-le ban 'le pouvoir exécutif ou l'imperium' et ces vassaux qui en échange de leur serment de fidélité, le *LEUDESAMIUM*, recevaient la protection du roi dite *MUNDIUM* << PG. \*mundō 'main, protection', cf. v.an. *mund*, an. *mound*, al. *Mund*, etc. Le serment de féauté, comme le signale Grégoire de Tours, restait d'une importance primordiale.<sup>92</sup> Ce lien était de nature personnelle et selon Péricard (2014) « le pouvoir royal s'appu[yait] largement sur les réseaux qu'ils tiss[aient] avec une élite aussi bien barbare que gallo-romaine » (§ 1.2.1). Or dans l'absence d'une administration de fonctionnaires, et des assemblées provinciales et diocésaines, c'est précisément la féauté des comtes et des ducs qui permettait à la volonté du roi d'être réalisée à travers le royaume.<sup>93</sup>

L'organisation du palais royal n'est pas bien comprise et les tentatives de Barnwell (1997) d'éclairer cette situation dans *Kings, Courtiers and Imperium* ont fait face à de très sévères critiques. Son livre reste toute de même une présentation appropriée des sources primaires qui abordent le gouvernement des royaumes post-romains. Les études comme celle de Werner (1980) de la période carolingiennes subséquentes sont plus riches et mieux documentées. Au palais on trouvait forcément des serviteurs de toutes sortes y compris les *DOMESTICI* 'serviteurs domestiques' et les *NUTRICI* 'nourrices'.<sup>94</sup> Cassiodore décrit plusieurs postes du palais y compris le *MAGISTER* (*Variae*, 6.6), responsable de l'opération interne du palais et l'on peut en conclure que comme les rois en Italie, les rois mérovingiens étaient assistés dans l'administration de leurs royaumes par un ensemble de fonctionnaires au sein du palais, y compris ses conseillers personnels, dont certains étaient dotés de

<sup>90</sup> Wood (1994, p. 204-205) dresse une liste des continuités entre dons et immunités et les confirmations subséquentes entre Dagobert I (début du VII<sup>e</sup> siècle) et Dagobert III (711-715). Une comparaison explicite des structures entre ces textes, qui reprennent le contenu des diplômes précédents, permettra de raffiner notre compréhension de l'évolution de la langue.

<sup>91</sup> Cette procédure est bien expliquée par Fouracre (1986, p. 24-25) qui estime que le développement du plaid est propre au nord de la Gaule au VII<sup>e</sup> siècle. Dumézil (2013, p. 90), en revanche, souligne le parallèle du sénat romain tardif, une assemblée d'aristocrates convoqués pour conseiller le souverain et les assemblées provinciales et diocésaines de cette région.

<sup>92</sup> Voir Grégoire de Tours, DLH 5.5, 5.49, 7.23, 9.32, etc. Voir la discussion dans Wood (2006, p. 15).

<sup>93</sup> Raschle (2017) suggère de penser à une continuation des assemblées provinciales et diocésaines de l'empire tardif et présente des indices d'une continuité des assemblées publiques encore au V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle. Pour le VII<sup>e</sup> siècle la question est plus compliquée, l'Église ayant adopté une organisation territoriale qui auparavant était celle des structures civiles.

<sup>94</sup> Murray (2016) offre une explication plus détaillée du rôle de chacun.

fonctions officielles : le COMES STABULI ou en germanique le *\*marbas sk<sup>b</sup>alk<sup>b</sup>az*, le maréchal responsable des étables et de la cavalerie, le CUBICULARIUS-chambellan responsable de la chambre du roi et de ses finances, le COMES PALATII (Ile-Fr/682 T4464 l.18)—le comte du palais qui selon Hen (2020) peut être assimilée au MAGISTER de Cassiodore (*Variae* 6.6). Celui-ci était responsable pour la sécurité à l'intérieur du palais. Avec la suppression du poste de MAIOR DOMUS sous les carolingiens, le COMES PALATII devint le fonctionnaire privilégié du palais s'occupant aussi de l'administration judiciaire, des dépenses et des domaines royaux.

Concernant la chancellerie, ce lieu où l'on rédigeait et préservait les documents légaux, Cassiodore, notre meilleure source pour l'administration d'un royaume germanique qui utilisait couramment les structures romaines, explique dans ses lettres modèles pour la nominations des fonctionnaires sous le règne de Théodoric plusieurs postes y compris le NOTARIUS un secrétaire légal (*Variae* 6.16), le QUAESTOR (*Variae* 6.6) le responsable des communications officielles envers le public et le REFERENDARIUS (*Variae* 6.17) qui formulait les communications avec la cour et qui était notamment responsable de formuler les plaintes et les éléments à charge et à décharge de manière claire pour le roi et pour le PLACITUM. Il devait aussi assurer une réponse aux pétitionnaires (cf. Classen, 1983, p. 70-71; Ganz et Goffart, 1990, p. 917). Le référendaire devait aussi assurer la validité des documents amenés devant la cour et il employait des signes spécialisés, les notes tironiennes, pour authentifier ces chartes amenées devant le roi (cf. Coulson et Babcock, 2020, p. 296-297). Le référendaire était clairement une position puissante car parmi les cinq mentionnés par Grégoire de Tours, tous sont devenus évêques sans éducation ecclésiastique au préalable. Les CANCELLARII-chanceliers, semblent avoir été employés par les référendaires. On attache le titre de *LECTOR* littérairement 'lecteur' aux scribes qui rédigeaient les testaments privés. Nous savons aussi que la rédaction de lettres et les relations épistolaires continuaient sous les rois mérovingiens, et de nombreuses lettres nous sont parvenues de cette époque, sous forme de copies et dans des collections (cf. Gillett, 2020). Malheureusement, le fait que les originaux sur papyrus n'ont pas survécu et que les textes ont été remaniés dans leurs formes recopiées nous empêche d'étudier de tels documents pour comprendre la langue du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle.<sup>95</sup>

Avec la disparition des archives municipales, les individus et les institutions sont devenus les seuls garants de leurs droits et privilèges. Ainsi de riches monastères comme Saint Denis ont commencé à accumuler des archives privées dans le but de faire valoir leur droit sur une possession ou une autre. Le document servait aussi comme outil pour assurer qu'un bien serait transmis de génération en génération au sein d'une famille ou d'une institution (cf. Ganz et Goffart, 1990, p. 909-910). Ainsi Saint Denis a préservé les PRAECEPTA 'les préceptes' royaux, car ces documents seuls servaient de preuve de possession. Les villes et les évêchés pouvaient aussi publier des lois sous la forme de chartes, mais celles-ci n'ont pas survécu à cause de l'instabilité politique, de la guerre et du changement des administrations. Selon Werner (1984), « le moindre changement de propriété passait par l'écrit,

<sup>95</sup> Les MGH contiennent de nombreuses lettres de la période mérovingienne, remontant jusqu'à Clovis I<sup>er</sup>. Hélas, leur forme et peut-être même leur contenu n'est pas un reflet fidèle de l'original. Gillett (2020, p. 547-549) offre une liste compréhensive des lettres et des collections de lettres qui nous sont parvenues entre la fin du V<sup>e</sup> et la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

beaucoup plus commun qu'ensuite sous les Carolingiens » (p. 361) et il estime une production de quelque 100 000 documents sur une période de 250 ans. Classen (1955, p. 26-27) souligne que la fraction des documents ayant survécu est réellement minime, moins de 0.001 %, en se basant sur la production d'un document par jour (cf. Ganz et Goffart, 1990, p. 913 n.).<sup>96</sup> En vue du faible taux de survie des documents d'époques, nous nous tournons maintenant vers nos sources linguistiques.

### 1.3 Les sources du latin mérovingien

Dans un sens large, le latin mérovingien se réfère à l'ensemble des écritures latines de la Gaule entre la chute du royaume de Syagrius vers 494 aux mains de Clovis I<sup>er</sup> et la déposition du dernier roi mérovingien Childéric III en 750 par Pépin le Bref. On traite donc d'un état de langue couvrant environ deux siècles et demi. Encore chez Grégoire de Tours (n. 539 – † 594), l'on trouve un latin qui correspond plutôt à celui de l'Antiquité tardive dans sa forme et comme nous venons de l'annoncer, nous trouvons une nette amélioration de l'orthographe dès les années 720 avec la montée du pouvoir austrasien notamment sous le maire du palais Charles Martel. À partir de la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, on témoigne aussi de réformes qui aboutissent grâce à Alcuin et Charlemagne dans la formulation d'un nouveau code écrit, celui du latin carolingien qui formera la base du latin employé dans la suite du Moyen Âge. Ce latin carolingien s'écarte de langues parlées par un retour aux formes graphiques et morpho-syntaxiques de l'Antiquité tardive. Entre ces deux extrêmes, et donc dans un sens restreint, nous trouvons un état de langue écrit et oral, assez régulier et cohérent, certes avec des particularités et de nombreux écarts par rapport à la norme classique ; c'est plutôt cette définition restreinte que nous donnerons au latin mérovingien.

Dans cette thèse nous nous occupons essentiellement de la langue du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne les acteurs mentionnés dans ces documents, nous renvoyons aux excellentes ressources telles que *Medieval Lands: a prosopography of medieval European noble and royal families* et *The Making of Charlemagne's Europe* qui offrent les renseignements sur les personnages, les lieux et les événements qui sont présentés dans nos chartes et dans les autres sources de l'époque. Effectivement, entre le VII<sup>e</sup> siècle et le début du VIII<sup>e</sup>, le latin mérovingien semble avoir acquis un caractère qui lui était propre en tant que langue vivante. Bien que nos chartes soient d'un registre formel et dans un langage soutenu, les variations graphiques témoignent de l'esprit grammatical des scribes ; les graphies trahissent les structures phonologiques de la langue vivante du VII<sup>e</sup> siècle. De nombreux indices convergents amènent à la conclusion que « la littératie n'était pas inhabituelle dans la Gaule mérovingienne » (Wood, 2006, p. 301).<sup>97</sup>

<sup>96</sup> Ganz et Goffart (1990, p. 913 n.) considèrent comme extraordinaire la préservation des archives qui sont parvenues jusqu'à nous comme celles de Saint Denis et de Ravenne, estimant que l'anomalie de leur préservation mérite l'attention de la recherche contemporaine. Lemay (2017) offre certaines réponses dans la préservation grâce aux réemplois dans les forgeries, mais en effet la question du pourquoi et du comment de leur sauvegarde mérite plus d'attention.

<sup>97</sup> Wood (2006) : « It appears, therefore, that literacy was not uncommon in Merovingian Gaul, and it is likely that many members of the royal court, from the king downwards, were able to read and write. This last point can be supported not just by charter subscriptions, but by the *Vitae* of those saints who spent the early parts of their careers in royal service, although here there is reference not to basic literacy but to learning in general, and in particular to legal knowledge » (p. 301).

Les sources linguistiques sont assez variées pour notre période. Les historiens sont aujourd'hui d'accord pour dire que le mot écrit était d'une importance primordiale dans l'administration mérovingienne,<sup>98</sup> que les documents qui nous sont parvenus ne représentent qu'une petite partie de ce qui a été écrit, mais aussi que ces documents étaient habituellement rédigés pour leur fonction pratique et légale.<sup>99</sup> C'est surtout à cause de la continuité des monastères que les documents préservés ont un fort penchant clérical et que peu de documents séculiers nous sont parvenus de cette époque et non pas à cause d'une concentration du savoir chez le clergé seul.<sup>100</sup> L'on devrait aussi noter que parmi nos sources du haut Moyen Âge, du point de vue de l'historien, les CARTULARII-cartulaires comptent parmi les plus riches. Le cartulaire est un codex dans lequel étaient copiés des chartes amassées sur une période de plusieurs années ou mêmes des siècles, ce que l'on appelait le plus souvent au Moyen Âge, simplement LIBER 'un livre' (cf. Bouchard, 2014, p. 10). Cette pratique de rassembler des documents légaux semble avoir commencé dans les monastères comme Fulda et Lorsch dans la dernière moitié du IX<sup>e</sup> siècle, s'inspirant peut-être du *Codex Carolinus* par laquelle la chancellerie royale sous Charlemagne a rassemblé et recopié les lettres sur papyrus que lui et ses ancêtres avaient reçues des papes au cours des derniers décennies.<sup>101</sup> On peut croire qu'au XII<sup>e</sup> les compilateurs comme UUARINUS-Guarin cantor de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, avaient sous leurs yeux des chartes originales de la période mérovingienne, des papyrus parfois vieux de plus de 500 ans, fragiles et dans une écriture de chancellerie étrange et exotique ou encore des parchemins de l'époque carolingienne qui reprenaient des lois, des dons et des anecdotes des siècles précédents.<sup>102</sup> Ici dans un cartulaire, les documents autrement dispersés étaient recopiés dans un volume pour la postériorité tandis que les originaux restaient dans leur lieu original et étaient trop souvent perdus au fil du temps.<sup>103</sup> Comme l'explique Bouchard (2014, p. 34), une fois que le monastère était en possession d'un cartulaire, ils devenaient moins préoccupés par le sort de la charte originelle.<sup>104</sup>

<sup>98</sup> Rio (2008, 2020) démontre que les différents contextes préservés dans les formulaires d'Angers « impliquent un système lettré et hautement bureaucratique », « this seems to imply a highly literate, indeed bureaucratic system » (p. 492). Différents exemples historiques démontrent que des individus pouvaient aussi garder des copies de chartes et de testaments chez eux pour la préservation (cf. Rio 2020, p. 493). Aussi voir Wood (2006) cité *supra*.

<sup>99</sup> Lemay (2017, chap. 5) explique aussi comment une partie a été préservée comme supports physiques pour des forgeries tardives. Le réemploi d'un support mérovingien donnait un aspect vieux et authentique aux forgeries qui devaient simuler des documents mérovingiens originaux.

<sup>100</sup> Malgré le titre *The Phonology of Gallic Clerical Latin* (cf. § 1.5.4) de la thèse de Rice (1902), qui peut laisser croire qu'on traite du latin du clergé, l'adjectif *clerical* sert ici à indiquer les *clercs* « Merovingian *clerk[s]* » (p. 8) plus largement.

<sup>101</sup> Ce *Codex Carolinus* daterait de 791, auquel on ajouta des titres pour chaque charte et un résumé du contenu. Il fut recopié à la fin du IX<sup>e</sup> siècle à Cologne, inspirant peut-être les cartulaires de la Rhénanie (cf. Bouchard 199, p. 11-12).

<sup>102</sup> Le support sur papyrus, typique de la période romaine et de l'Antiquité tardive est encore fréquent dans les premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle et donc semble encore être importable de l'Égypte. Vers le milieu du siècle le parchemin, plus durable, produit localement, mais aussi beaucoup plus cher à produire devient de plus en plus commun. La question se pose de savoir si cet UUARINUS mentionné par Bouchard (2004, p. 84, 113) est le même que l'éventuel Guérin de Gallardon archevêque de Bourges (1175-1180). Pour l'évêque de Bourges, voir Gandilhon (1927, p. xxxvii, clviii, 125, etc.)

<sup>103</sup> Bouchard (2014, chap. 1) relate la composition et le rôle des cartulaires dans la transmission de l'histoire et la documentation des règnes francs.

<sup>104</sup> Bouchard (2014, p. 34-37) décrit le déclasserment des originaux déjà dans la période médiévale et la perte de nombreux documents originaux au cours de la Révolution française.

### 1.3.1 Les chartes royales aussi appelées diplômes

Les chartes royales sont des documents officiels produits par la chancellerie royale dans le but de préserver une trace pour la postériorité de la juridiction royale. Dans le langage technique actuel, on emploie habituellement le terme **diplôme** pour les chartes émises par la chancellerie du souverain. Selon Silvestre (1850), ces documents sont caractérisés par une « écriture cursive—serrée, compliquée et obscure, sans divisions de mots et presque indéchiffrable » (p. 458).<sup>105</sup>

Grégoire de Tours traite de la production de chartes au cours du VI<sup>e</sup> siècle, et pourtant ces documents ne nous sont pas parvenus à l'époque actuelle. Notre première charte datable est de 620 et nous en trouvons quatre autres datées d'avant 640 (cf. Lemay, 2017, p. 231). Vielliard (1927, p. xv-xvi) en dénombrait 38 ; la MGH en reconnaît aussi 38 tandis que les éditeurs des *Codices latini Antiquiores*, vol. 6 en reconnaissent 44 originaux. Comme le souligne Lemay (2017), « la raison principale pour le vacillement se trouve dans la dispute de l'authenticité des documents » (p. 13).<sup>106</sup> La liste des documents étudiés se trouve dans l'Appendice A ; nous comptons trente-neuf diplômes pour la période de 620 à 717.

Pour le linguiste, les chartes sont d'un intérêt primordial, car elles sont habituellement datées et localisables. On a souvent même la signature du scribe responsable de la rédaction de la charte. Ces chartes sont de très riches sources d'anthroponymes et de toponymes et à cause des graphies parfois innovantes des noms propres, elles sont aussi de riches sources pour comprendre l'évolution des systèmes phonologiques et graphiques.

S'il y a une partie de la langue qui est empruntée directement aux formules (autre source riche pour la langue de l'époque, cf. § 1.3.3), la spécificité de chaque charte qui répond à un besoin ponctuel de représentation légale nous offre une richesse de toponymes, d'anthroponymes et de graphies issues non du recopiage, mais directement de l'esprit du scribe. Les chartes royales représentent la plus grande partie des documents dans notre corpus. Émis par la cour royale, elles font part d'un jugement ou d'une confirmation de la part du roi.<sup>107</sup> Dans le cas des chartes royales mérovingiennes originales, elles proviennent principalement de la Basilique Saint Denis. Une quantité importante de nos chartes a survécu, non pas pour leur valeur intrinsèque, mais parce qu'elles ont été réemployées dans des falsifications au cours du Moyen Âge. Sachant que les scribes mérovingiens composaient principalement sur papyrus, et vu que ce matériel ne s'importait plus depuis des siècles, l'on réutilisait des anciens papyrus afin de donner un air archaïque qui prétendait que le document était authentique (cf. Atsma et Vézin, 1999; Bouchard, 2014, p. 16-17).

<sup>105</sup> Silvestre (1850) : « ... Merovingian cursive writing [is] close, complicated, and obscure; with the words not divided, and almost undecipherable » (p. 458).

<sup>106</sup> Lemay (2017) : « It is evaluated that there are all in all some 90 Merovingian charters, some 50 of which are copies and some 40 are originals. The reason for the vacillation lies in the disputed authenticity of some of these documents, which some scholars accept, and others reject » (p. 13).

<sup>107</sup> Tessier (1962) dans sa *Diplomatique royale française* expose magistralement les aspects diplomatiques de ces documents : voir aussi Classen (1977b) pour la continuité des chartes entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge.

### 1.3.2 Les chartes privées

À côté des documents produits à la cour royale, nous trouvons aussi un certain nombre de chartes privées qui sont des documents officiels qui confirment certains privilèges ou le transfert de biens. L'existence de ces documents démontre que le monde mérovingien hérite de la culture écrite de l'époque romaine. Les chartes privées retenues dans notre corpus sont toutes préservées en France, ce qui représente un facteur pragmatique plutôt que linguistique. Selon Rio (2020), quatorze autres chartes privées sont préservées dans la Stiftsbibliothek à Saint Gall (Suisse) ainsi qu'onze autres entre différentes archives dont (Ile-Fr/652 [T4495](#)), (Ile-Fr/652 [T4495](#)), (Ile-Fr/673 [T4462](#)), (Ile-Fr/691 [T4491](#)), (Ile-Fr/691 [T4494](#)), (Ile-Fr/696 [T4475](#)), (Ile-Fr/697 [T4477](#)), (Ile-Fr/700 [T4493](#)), aux archives nationales de France.<sup>108</sup> La charte (Champ/714 [T1767](#)) est plutôt préservée à la BNF lat. 11834 n° 1. Nous avons inclus neuf de ces chartes privées dans notre corpus ; les autres pourront s'avérer être de riches sources pour des études comparatives à l'avenir.<sup>109</sup> Deux de ces chartes privées posent de véritables problèmes par leurs datations incertaines, mais offrent en parallèle une immense richesse par leurs vulgarismes qui sont moins présents dans les chartes royales.

#### 1.3.2.1 Le testament d'Erminethrude

L'un des documents privés contenus dans notre corpus est un testament d'une certaine noble Erminethrude préservé à Paris, Archives nationales K n° 1/1 dans lequel elle dispense ses biens et ses serfs. C'est une copie contemporaine préservée à l'abbaye de Saint-Denis, dont l'original est sans doute resté entre les mains de la famille. Différentes datations sont proposées entre 567 et 710.<sup>110</sup> Ce testament a survécu, car il était réemployé dans une forgerie tardive racontant l'abrogation des droits de l'évêque Landry sur la basilique de Saint-Denis, un événement qui a eu lieu en 652. Récemment Lemay (2017, p. 254-255, § 5.3.4) date la composition du testament vers 650 sous le prétexte que les forgerons de documents auraient sélectionné un document presque contemporain pour être réemployé dans la forgerie du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>108</sup> Rio donne la liste des chartes privées éditées dans la ChLA : n° 40–44, 50, 54, 101, 103, 159–162, 171, 185\*, 564, 569\*, 571, 580, 582, 592\*, 594, 596, 635, 656, 659\*, 670–671).

<sup>109</sup> Selon Nonn (1972), il y a 12 testaments qui sont considérés comme authentiques de la période mérovingienne, bien qu'ils ne soient pas tous des originaux. Wood (1994, p. 206) suggère que d'autres documents modifiés par des recopiations tardives pourraient aussi servir à l'étude des possessions terrestres dans la période mérovingienne. Évidemment nous excluons ces sources pour l'étude de la langue du VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>110</sup> Barbier (2003, p. 132-135, 567-548) propose que le document daterait de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, entre 567 et 584, identifiant le souscripteur Mummolus avec un agent de la ville de Paris au VI<sup>e</sup> siècle. Mais Lemay remarque que nous connaissons différents Mommolus du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, et donc l'identification ne peut pas se faire sur la base de ce nom seul. La langue du testament est très vulgaire et semble mieux correspondre à une date tardive, ce qui est peut-être la cause de la datation à 700 ou 710 ; Nonn (1982) argumente en faveur d'une datation vers 700 sur les bases paléographiques et diplomatiques : « Der verstümmelte Papyrus setzt erst im Kontext der Urkunde ein und enthält auch im folgenden Text einige Lücken. Da in den römischen Testamenten Anfangsdatierung vorgeschrieben war und in der *actum*-Zeile nur darauf verwiesen wurde, lässt sich die Ausstellungszeit nur auf paläographischem und diplomatischem Wege erschließen: das Stück dürfte gegen 700 entstanden sein » (p. 135), 'Le papyrus mutilé ne commence que dans le contexte de l'acte et contient également quelques lacunes dans le texte suivant. Comme la datation initiale était prescrite dans les testaments romains et qu'il n'y fait référence que dans la ligne d'*actum*, la date d'émission ne peut être déterminée que par voie paléographique et diplomatique : la pièce devrait avoir été rédigée vers 700'.

Le testament en lui-même, écrit sur papyrus, a été coupé par les forgers et a perdu sa date dans le processus. Le testament est une copie contemporaine de l'original. La preuve qu'il s'agit d'une copie est le fait que le document entier — y compris la signature des témoins — est écrit d'une seule main (cf. Lemay, 2017, p. 252; Atsma et Vézin, 1999). L'écriture est de type mérovingien. L'identification de l'ensemble des acteurs mentionnés dans le testament pourra éventuellement aider à raffiner la datation. Suivant Lemay, nous accepterons une date au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, et attribuons au manuscrit de Paris, AN, K 4 n° 1/2 la cote (Ile-Fr/652 T4495), bien que nous devrions reconnaître la datation encore débattue du testament d'Erminethrude. Étant donné que cette charte détient une quantité importante de vulgarismes phonologiques comme lexicaux, comme le relève Lemay (2017), la datation du document est importante pour la chronologie absolue.<sup>111</sup>

### 1.3.2.2 Le testament du fils d'Idda

Le document AN K 3 n° 1/2 est un testament sur papyrus, rédigé à la demande du fils d'un certain homme franc nommé Idda, et qui est préservé dans une copie à la Basilique de Saint Denis. Il servait comme preuve de la donation de certains biens envers cette institution (cf. Lemay, 2017, p. 252). Le testament est numérisé et édité dans les ChLA 13, n°569 et comporte une charte forgée sur son verso. C'est grâce au réemploi de ce document dans la fabrication du faux au verso que cette charte a survécu. Tardif datait ce document, (Tardif n° 10), de 652, année au cours de laquelle l'évêque Landry de Paris abandonna ses droits épiscopaux sur les territoires de Saint Denis. Atsma et Vezin, ChLA 13.80-89 datent cette copie du document de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, et le recueil d'*Artem* retient la date 700. Lemay (2017, p. 255) est de l'avis que ce document doit être daté, comme le testament de Erminethrude, autour de l'année 650. Nous préservons donc la date de 652 en lui attribuant la cote (Ile-Fr/652 T4493). Ce document est remarquable par sa longueur et pour le nombre important d'hypercorrections et de toponymes qui s'y trouvent.

### 1.3.3 Les formules

Les formules sont des collections de documents qui servaient de modèles juridiques pour la production d'une charte. Elles abordent une variété de situations, par exemple la donation, la confirmation, la réquisition, des réponses aux pétitions ou encore des punitions, toute fois sans explicitement faire référence à un tel ou un tel individu. Or, il est vrai que la composition originale de ces formulaires a eu lieu dans la période mérovingienne ; c'est le cas des formules de Marculf commissionnées par l'évêque Landry de Paris (cf. Zeumer 1886, MGH *Form.*, p. 36). Cependant tous nos manuscrits des formules sont des copies, notamment du IX<sup>e</sup> siècle, et sont donc de moins bons témoins du langage dans la période mérovingienne. Pirson (1909) a étudié la langue de ces

<sup>111</sup> Lemay (2017) : « [a]n early dating for our two will impacts Merovingian linguistics and institutional history. The earliest dated Merovingian charters are from the 620s ... [and a] 6<sup>th</sup> century document would therefore be remarkable » (p. 255). Il est donc préférable d'éviter de lui attribuer une date reposant sur des indices fragiles et dont les conséquences seraient trop importantes pour la chronologie absolue. Atsma et Vezin dans les ChLA, t. 14, p. 72 donnent une datation large du VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle. Laport (1986) donne une date de 590 à 645 en fonction des institutions qui sont mentionnées dans le testament.

documents, qui concorde en grande partie avec les données dans nos chartes (cf. § 1.5.5), mais nous devons absolument souligner qu'étant donné que ce sont des copies tardives, l'on ne peut pas affirmer avec certitude quels traits sont de la responsabilité du rédacteur original, quelle partie concerne les erreurs de copie et quelle partie concerne les traits associés à la langue du IX<sup>e</sup> siècle.

Certains des formulaires semblent même avoir des origines encore plus lointaines ; Wood (1986, p. 12-13, 2006, p. 299-300) suggère que les formules de Clermont (Zeumer 1886) trouveraient leurs origines au début du VI<sup>e</sup> siècle après l'invasion de Thierry dans les années 520. Les formules d'Angers tirent leurs structures de la même manière de différentes sources rendant difficile l'association d'un tel ou d'un tel trait à une période spécifique. Ces formules d'Angers doivent avoir été composées dans la période mérovingienne, car les procédures légales, par exemple la corédaction (lat. *coreductio*) de deux chartes, l'un pour la plaidant l'autre pour l'archive municipal ou royal est bien attestée.<sup>112</sup>

#### 1.3.4 Les registres de comptabilité

La basilique de Saint Martin de Tours est responsable de la préservation de vingt-six feuillets de l'époque mérovingienne qui, avec six feuillets d'une époque plus ancienne, ont été réutilisés dans la reliure d'un livre, le *Commentaire sur Job* transcrit vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle dans une écriture pré-caroline (cf. Gasnault, 1970). Ces registres donnent le nom d'un individu et de sa fonction organisée selon des localisations topographiques, p. ex. *coloneca Derciaco, domus Milciacus*. On trouve aussi le type et la quantité de produit dont l'individu est redevable à la basilique. D'un point de vue lexicographique, ces documents sont d'un certain intérêt notamment pour l'anthroponymie et la micro-toponymie. Ces documents ont notamment été étudiés par Gasnault (1975, 1995), mais à cause de leur nature de listes fragmentaires et formulaires, ils ne peuvent contribuer que peu à l'étude de la syntaxe de la période. De nos propres observations linguistiques, on ne trouve aucun écart grapho-phonologique avec les autres sources de l'époque.

#### 1.3.5 Les monnaies

Source longtemps négligée, les pièces de monnaies ont l'avantage de contenir les plus souvent deux noms propres, habituellement le nom de la ville où la pièce a été frappée et, sur le revers, le nom du fonctionnaire monétaire responsable de la frappe. Parfois, le nom du monétaire est remplacé par le nom du monarque. Ces pièces sont aussi d'une grande valeur pour leur nature localisée et datable sur un créneau limité selon leur typologie. Environ 4000 pièces détenues par la BNF ont été répertoriées par Maurice Prou (1892) *Les monnaies mérovingiennes*, par Auguste Belfort (1892) *Description générale des monnaies mérovingiennes* et d'autres éditions plus récentes existent notamment dans la collection de Depeyrot (1988) *Le numéraire mérovingien*. Les pièces de la collection du musée Fitzwilliam à

<sup>112</sup> Dans la jurisprudence moderne, le terme de *corédaction* ou *rédaction conjointe* réfère plus souvent à la rédaction simultanée d'une loi dans deux ou plusieurs langues, chacun ayant une valeur légale équivalente. Celui-ci se distingue de la traduction (cf. Covacs, 1979). Le terme est approprié dans le contexte de nos chartes à l'égard que les deux parties partent avec un document attestant de la légitimité de la transaction, bien que la forme exacte des deux « copies » peut varier.

Cambridge sont cataloguées par Grierson et Blackburn (1986, p. 122). Lafaurie (1969) présente les enjeux numismatiques associées à l'étude de quelques trouvailles.

Chambon et Greub (2000) ont mis en valeur l'intérêt des monnaies pour la localisation et la datation de certains traits dialectaux. Cependant, l'enthousiasme de ces derniers a été remis en question par Selig et Eufe (2012) qui démontrent que certains traits des pièces, notamment la syncope et l'apocope de certaines voyelles ou syllabes entières, doivent être liés aux contraintes du support monétaire où l'espace est très limité, et non pas directement à l'état de la langue. Il faut donc évaluer les données individuellement. Lafaurie (1969) a aussi démontré que les datations sont approximatives, donc à prendre avec des pincettes. Nous même portons certains critiques envers une partie des conclusions qui ont été tirées en fonction des monnaies (§ 12.2.1.1, n. 1587). Eufe et Selig (2014) sont aussi responsables de récentes études sur les anthroponymes des pièces mérovingiennes. Leurs conclusions soutiennent essentiellement les mêmes conclusions phonologiques que celles que nous avons pu tirer de nos chartes, ce qui démontre que la confrontation des sources reste un principe important dans la reconstruction de l'état historique de la langue. Tout de même, les pièces restent une source relativement faible dans leur diversité, et très souvent elles se présentent dans un état fort dégradé.

### 1.3.6 Les inscriptions

Les inscriptions sur pierre sont l'une des sources traditionnelles pour l'étude de la langue ancienne. Selon Hadley (2020, p. 564), quelque 3500 inscriptions chrétiennes seraient connues pour la Gaule entre 300 et 750 ap. J.-C. Elles sont d'une richesse inestimable du fait d'être des originaux écrits par la main d'un seul lapicide, et localisables en tant que stèles funéraires dans un lieu précis. Les inscriptions recouvrent toute la période romano-tardive et mérovingienne dans le sens le plus large du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle et Hadley (2020, p. 556) remarque justement que les Mérovingiens étaient la dynastie la plus commémorée dans l'épigraphie pendant la période post-romaine.

Comme les monnaies, les inscriptions sur pierres souffrent parfois d'une dégradation importante, mais témoignent essentiellement des mêmes fautes que nous trouvons dans nos chartes comme des inversions de graphie vocalique (Adams 2013, p. 62 en fait mention). Ces inscriptions contiennent aussi une diversité d'anthroponymes et sont relativement datables sur des critères typologiques. La nature formulaire des inscriptions a été saisie par Lemay (2017) qui traitait systématiquement les erreurs de graphie sur des tranches chronologiques établies, contribuant aux études de Gaeng (1968), Pirson (1901) et d'autres. Lemay (2017, p. 256-257) en conclut que la chute de l'Empire romain occidental ne représente pas un moment décisif dans l'évolution de la langue, mais plutôt une période de douce transition durant laquelle la fréquence des erreurs d'inscriptions progresse constamment du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Ces conclusions sont plus en lien avec le paradigme de la continuité que nous proposerons dans ce chapitre.

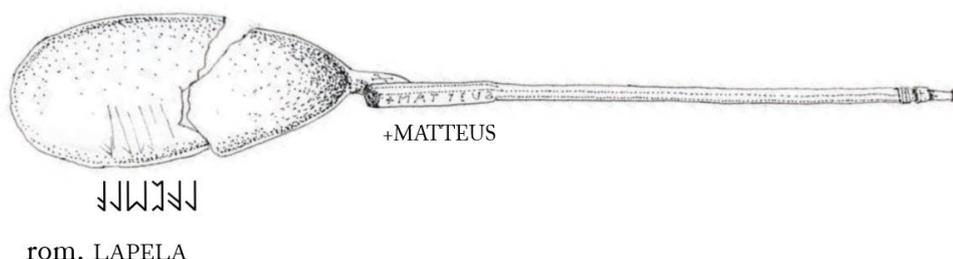
Ce que l'on reprochera aux inscriptions, au-delà de leur qualité dégradée, c'est leur homogénéité relative. On trouve une variété lexicale assez restreinte ce qui rend difficile l'étude lexicographique et réduit aussi la possibilité de mener des recherches sur des contextes phonologiques précis. On ajoutera aussi que les inscriptions funéraires, comme les monnaies, souffrent aussi « d'erreurs » dues à la

nature de leur production sur un support solide, fixe et immuable et restreint. On trouve ainsi des erreurs de gravures qui ne reflètent pas des réalités phonologiques, tout comme des abréviations par nécessité d'économie d'espace. D'autres sources ne sont pas exemptées de ces problèmes, mais nous devons les prendre en compte en évaluant nos sources linguistiques.

L'un des problèmes des inscriptions en tant que source philologique est la nature très fragmentaire de leurs éditions et publications. Les éditions de Le Blant (1856) *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Le Blant (1892) *Nouveaux recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* et de Hirschfeld (1888-1899), le CIL vol. 12 (1888 / 1962 / 1996) et CIL vol. 13 (en plusieurs fascicules entre 1899 et 1943 pour les index), sont indispensables mais datés. Il existe un corpus de trois volumes dit le « nouveau Le Blant », *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures à la renaissance carolingienne* abrégé comme le RICG, le volume VIII édité par Gautier (1975) pour la Belgique Première, et le volume I de Prévot (1997) pour l'Aquitaine première, et que Lemay (2017) a employé comme sources pour sa thèse. Il existe aussi le volume XV de la Viennoise du nord édité par Descombes (1985). Ainsi ce corpus est encore incomplet et ne recouvre donc pas l'ensemble de la Gaule. Cela n'empêche que *L'année épigraphique* a publié quelques quarante-huit inscriptions portant sur la Gaule de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Âge entre 2000 et 2007. Reynolds (2000), dans une thèse de doctorat en archéologie, recense et étudie aussi les inscriptions antio-tardive et alti-médiéval du Sud-Est de la Gaule et l'on peut conclure, avec Handley (2020, p. 566), que le champ est en renouvellement. L'épigraphie peut donc nous servir de deuxième source très importante pour comprendre le latin de l'époque mérovingienne. Cela sera visible au chapitre 12 quand nous présentons la réduction vocalique dans la continuité entre le latin tardif et l'ancien français.

Nous aimerions aussi porter brièvement l'attention sur l'existence d'autres objets gravés tels que les bagues, les bractéates et les objets du quotidien. En 2011, les archéologues ont trouvé un objet exceptionnel de la période mérovingienne lors d'une fouille à Ichtratzheim, à 15 kilomètres au sud de Strasbourg en Alsace. Une femme a été enterrée, entre autres avec une cuillère en argent inscrite avec des lettres latines et avec des runes germaniques (cf. Fischer et al., 2014). La plupart des inscriptions en Gaule sont latines, telles que le démontrent les études de Le Blant (1856), Pirson (1901), Gaeng (1968) ou plus récemment Lemay (2017)), mais Hadley (2020, p. 563) nous rappelle qu'il y a un corpus croissant d'inscriptions runiques provenant de la Gaule mérovingienne. Celles-ci sont repérées par Looijenga (2003a, 2003b) et par Fischer (2005), et depuis la publication de ces volumes d'autres inscriptions germaniques continuent d'être découvertes. Par exemple, une cuillère en argent, objet exceptionnel avec inscriptions bilingues a été retrouvé en 2011 à Ichtratzheim en Alsace. D'un côté l'on trouve une inscription latine <MATTEUS> 'Matthieu' et de l'autre, dans le creux de la cuillère, une inscription runique <lapela> du proto-germanique \**lap<sup>h</sup>rlaz* et qui n'est rien d'autre que l'étymon de l'al. *Löffel* 'cuillère'. Cette inscription est importante car elle démontre que le germanique tel que parlé au VI<sup>e</sup> siècle avait encore d'une consonance du type proto-germanique/bas-germanique, même semblerait-il en Alsace qui est devenu un territoire de type moyen/haut-germanique. Cet objet et son inscription renforcent l'avis commun que la langue francique des mérovingiens était en effet une langue bas-germanique et qu'elle était encore parlée par une partie de la population dans la période mérovingienne.

figure 3 : cuillère bilingue latine-germanique du Ichtratzheim, Alsace (image de Fischer et al. 2014)



### 1.3.7 Les écritures des auteurs de l'époque (Ve-VIII<sup>e</sup> siècle)

Les différentes sources écrites pour la période mérovingienne sont abordées par Kaiser (2010, chap. 2), , mais parmi les textes longs, nous trouvons essentiellement deux types de documents : les histoires, souvent du type chroniques, et les *vitae* des saints et des martyres, l'hagiographie;<sup>113</sup> ces derniers ont pris du temps pour être intégrés parmi les sources historiques (cf. Verdo 2010), mais sont maintenant le sujet d'une riche bibliographie et forment un pilier important dans l'argumentation faite par Banniard (1992, 2020) en faveur d'une communication verticale au haut Moyen Âge. Comme le souligne Bourgain (2016), les textes, du haut Moyen Âge présentent des défis importants pour leur étude. Le croisement de problèmes historiques, linguistiques (et philologique), les uns nourris par les autres, assure que les progrès ne sont atteints que progressivement par un enchaînement de révisions. Ceux qui voudraient employer les textes recopiés devraient s'assurer de consulter et de citer l'apparat critique des éditions.<sup>114</sup>

#### 1.3.7.1 Les Dix livres d'histoire de Grégoire de Tours et ses autres œuvres

Grégoire (lat. Georgius Florentius) a souvent été appelé le « père de l'histoire de la France » (cf. *Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France*, 1723, p. 380; Heinzelmann, 1994, etc.). Né en Auvergne vers 540, il a été éduqué par l'église dès son jeune âge pour éventuellement succéder au cousin de sa mère, Eufronius, pour devenir évêque de Tours. Parmi les histoires, ce sont les *Dix livres d'histoire* (lat. *Decem libri historiae*) qui représentent le mieux le monde mérovingien de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Grégoire finit d'écrire ces histoires peu avant sa mort en 594 (cf. James, 1988, p. 16).<sup>115</sup> Écrivain prolifique, il a aussi composé *De la gloire de Martyres* (lat. *de gloria martyrum*), *à la gloire de confesseurs* (lat. *in gloria confessorum*), *la vie de Pères* (lat. *Vita Patrum*) et d'autres ouvrages de l'époque. Grégoire de Tours et ses écrits sont le sujet d'une très grande bibliographie comme le témoigne le volume édité par Murray (2015) *A companion to Gregory of Tours*.

<sup>113</sup> Pour une vision globale de l'historiographie, nous orientons le lecteur vers la contribution de Reimitz (2020).

<sup>114</sup> Bourgain (2016) : « Linguists study language as it is proposed by the text editors, who when in doubt rely on the conclusions of the linguists – a vicious circle that creates the necessity of proceeding by a continuing process of fine tuning... As a result, a study of the language must not stint in paying precise attention to the critical apparatus » (p. 153-154).

<sup>115</sup> Bourgain (2016, p. 143) date sa mort en 594. Pour la chronologie de sa vie, voir Verdon (1989), Murray (2005; 2015) ; pour ses liens familiaux, voir Mathisen (1984).

Bonnet (1890) donne une description des différentes œuvres de Grégoire, dont les miracles qu'il décrit comme « d'une grande monotonie. C'est une longue suite de guérisons plus ou moins merveilleuses, de préservations, de châtements, de parjures, etc., qui ne diffèrent que par les saints qui sont censés opérer... » (p. 9). En revanche, sur le plan historique, les *Dix livres d'histoires* sont d'une importance monumentale comme seule source historique de très nombreuses dates et événements du VI<sup>e</sup> siècle. Selon Bourgain (2016, p. 145), ces livres d'histoire devaient déjà circuler dans la période mérovingienne, mais pas pendant la vie de Grégoire. Les textes hagiographiques, en revanche, étaient déjà diffusés lors de la vie de Grégoire.

Selon Bonnet (1890, p. 15-16), tous les manuscrits du DLH remontent à une même copie qui date de la fin du VI<sup>e</sup> ou du début du VII<sup>e</sup> siècle, ce qu'on peut dater grâce au réemploi des histoires de Grégoire dans la chronique de Frédégaire écrite vers 660, et qui déjà n'avait accès qu'aux six premiers livres (cf. Bonnet 1890, p. 16 n.). Bourgain (2016) estime que la cathédrale de Tours devait détenir les dix livres d'histoire, huit livres sur les miracles, un psautier et un livre sur les astres et les créations de dieu : *de cursibus ecclesiasticis*. Bourgain (2016, p. 142-143), en revanche, doute que ses œuvres étaient autographes et imagine plutôt que Grégoire rédigeait par la dictée. C'est ainsi qu'il explique la diversité des graphies dès nos premières attestations des œuvres de Grégoire, « l'archétype » qui daterait de l'année 600 environ.

La transmission du texte a dû se faire de manière complète dans un premier temps, car des fragments (famille A3 dans la MHJ) s'y trouvent recopiés et cités dans différents manuscrits composés au IX<sup>e</sup> siècle et après. Un manuscrit (A2) ornemental composé dans la vallée de la Loire au VII<sup>e</sup> siècle a aussi survécu de manière fragmentaire (cf. Gerritsen-Geywitz et Gerritsen, 2000). C'est le manuscrit A1 copié à Montecassion (Biblioteca della Badia 275) qui s'avère être le seul exemple d'une copie complète des dix livres d'histoire. En revanche, il existe une deuxième branche de transmission, dite la famille, recopiée amplement dans le Nord et le Nord Est de la Gaule au cours des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. C'est à cette version tronquée, auquel Frédégaire avait accès vers 658-660. Dans cette famille B du manuscrit, l'éditeur ne garde que les informations factuelles, évacuant les avis et tout ce qui concernait l'Église. Or l'éditeur n'a pas reproduit les quatre derniers livres qui traitaient le roi Gontron I<sup>er</sup> de Bourgogne favorablement dans ses conflits avec Childebert II. Cette famille B est bien représentée dans la copie luxueuse B1 (Cambrai 624) copiée vers 700 dans l'Est de la Gaule ; mais selon Bourgain (2016, p. 148), les raisons pour lesquelles les livres 7 à 10 n'étaient plus transmis n'étaient plus comprises des copieurs du B1 et du B2. Il existe une deuxième sous-famille comprenant les manuscrits B3, B4 et B5 qui sont les modèles pour d'autres copies plus tardives.<sup>116</sup> Bourgain (2016) décrit ces derniers exemples comme étant « écrit dans une langue « évoluée » qui se distancie des restrictions du latin classique » (p. 148).<sup>117</sup>

<sup>116</sup> La version B3 (Leiden, Voss lat. 4<sup>o</sup> 63) serait composée à Tours dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, donc vers la fin de notre étude ; B4 (BNF lat. 17654) proviendrait de Jouarre (Seine-et-Marne) du tout début du VIII<sup>e</sup> siècle, et B5 (BNF lat. 17655) copié à Corbie dans une main de type luxovien daterait de la fin du VII<sup>e</sup>

<sup>117</sup> Bourgain (2016) : « The linguistic condition of these witnesses, written in an 'evolved' language, that is to say one moving away from the strictures of classical Latin, does not suffice to explain their neglect, since the Montecassino manuscript was copied in the heart of the 11th century from a model incorporating the same Merovingian traits » (p. 148).

Enfin les *Dix livres d'histoire* nous parviennent aussi dans une famille dite C qui sont des copies carolingiennes qui épurent davantage le texte, éliminant les références aux affaires locales et combinant le texte avec des extraits de Frédégaire afin de former une histoire politique des Francs jusqu'à la mort de Charles Martel en 741.<sup>118</sup>

### 1.3.7.2 Les vitae

Ces deux types de documents présentent des particularités distinctes. Il a été assez bien démontré par Van Uytvanghe (1976, 1985, p. 54-62, 2011) et Van Acker (2007) que les *vies* des saints devaient être comprises du peuple qui entendait ces histoires lues à voix-haute, ce qui renforce notre avis, que le latin mérovingien était compris par le peuple.<sup>119</sup>

Il y a plusieurs *vitae* dont la composition originale peut être datée de la période mérovingienne, y compris la *Vie de saint Eloi* évêque de Noyon,<sup>120</sup> la *Vie de Saint Rémy*<sup>121</sup>, la *Vie de Saint Lambert*<sup>122</sup>, la *Vie de Sainte Gertrude*<sup>123</sup>, la *Vie de Saint Sulpice* ; mais aussi « mineures » que les réécritures puissent paraître pour certains latinistes (cf. W. Berschin, 2010), toutes les modifications de la forme posent problème à l'étude de la langue mérovingienne à cause de la mise à jour de l'orthographe et du lexique sous la plume des scribes carolingiens.

Ces documents riches en structures syntaxiques et en figures de style donc, sont plus difficilement utilisables pour le phonologue, car le niveau de langue est plus élevé, moins stéréotypé. Les récits hagiographiques montrent ainsi une tendance à la normalisation de la langue parlée. À ces difficultés s'ajoute la complexité de la tradition manuscrite, car les *vitae* et les *histoires* sont transmises par des copies et par des copies de copies, ce qui introduit la possibilité d'erreur de copie, de modification intentionnelle ou de réécriture. On a donc peu d'originaux de l'époque mérovingienne et les scribes tardifs tendaient à moderniser le langage pour se conformer aux normes de leur période. Cette pratique était explicite et guidée par des manuels comme le *De re orthographia* d'Alcuin qui, selon McKitterick (1991, p. 132) et selon Fouracre et Gerberding (1996), assistait les scribes carolingiens à la modernisation des œuvres qu'ils recopiaient.<sup>124</sup> Une bonne preuve de ce phénomène est la *Vita*

<sup>118</sup> Voir Bourgain (2016) pour la classification des manuscrits mérovingiens et carolingiens.

<sup>119</sup> *Contra* Brown (1982), Van Uytvanghe (2002) maintient sa position, que la lecture à haute voix des textes hagiographiques était encore compris par les *illitterati*.

<sup>120</sup> La thèse d'une rédaction à la fin du VII<sup>e</sup> siècle est défendue par Bayer, Berschin et Sarti (2019) sur des arguments lexico-sémantiques : l'emploi du terme *miles* pour un gardien de prison et de *Romanus* pour un chrétien ou un sujet de l'Empire byzantin. <Miles> est absent de notre corpus, mais <Romanus> apparaît deux fois comme <Romanus clericus> (Als/728 T3871 l.41) et comme <Romanus abba> (Als/732 T3872 l.8).

<sup>121</sup> *Vita sancti Remedii*

<sup>122</sup> *Vita Lamberti Leodiensis*

<sup>123</sup> *Vita Geretrudis*, c. 2, p. 457: cf. Fouracre et Gerberding (1996, p. 322).

<sup>124</sup> Fouracre et Gerberding (1996) : « Alcuin's *De Orthographia* was probably written to assist Carolingian scribes in correcting the spelling when copying the older texts. Does a conscientious Carolingian scribe making a copy of an older work faithfully copy what he has before him in his exemplar when he can see obvious 'misspellings' and 'mistakes' in the grammar? Or does he intentionally, or for that matter inadvertently, change the Latin to reflect what he has been taught is proper? It seems some did change it and some did not. Often the surviving manuscripts reflect two versions of a Merovingian saint's life... » (p. 65).

*Balthildis*, un texte qui semble exister dans sa forme originale mérovingienne et dans une copie carolingienne.<sup>125</sup>

Cette catégorie de textes est simplement trop large pour faire un sommaire raisonnable ici, mais nous soulignerons que les œuvres hagiographiques ont été éditées avec grand soin par Krusch et Levison dans les MGH *Scriptorum Rerum Merovingicarum*, mais la majorité de ces textes sont des copies de la période carolingienne.<sup>126</sup> Les vies contenues dans la MGH sont repérées par Verdo (2010, p. 12) qui nous souligne que seulement deux manuscrits sont préservés pour la période mérovingienne.<sup>127</sup>

### 1.3.7.3 La chronique de Frédégaire

La chronique de Frédégaire tient un lieu spécial à cause de la qualité vulgaire de sa langue, et comme unique monument historique du royaume mérovingien entre 584 et 642. L'origine de la chronique a inspiré de nombreuses recherches, et un doute plane sur l'identité dudit *Frédégaire* (FREDEGARIUS en latin), nom associé au texte par les humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. Devillers et Meyers, 2001).<sup>128</sup> Krusch (1882) était de l'avis que la chronique fut rédigée en Bourgogne mérovingienne, plus particulièrement dans la région d'Avenches, aujourd'hui en Suisse.

Un seul manuscrit de la chronique date de la période mérovingienne, de la fin du VII<sup>e</sup> ou début du VIII<sup>e</sup> siècle (cf. Fouracre et Gerberding, 1996, p. 64) actuellement préservé à la BNF lat. 10910. L'agencement du manuscrit ne semble pas correspondre à l'ordre de sa composition originale et les chercheurs débattent pour savoir quelles sources plus anciennes (Jérôme, Hydace, le *liber generationis* de Hippolyte de Rome, Isidore de Séville et Grégoire de Tours) ont pu servir pour produire les trois premiers livres de l'œuvre de Frédégaire.<sup>129</sup> Selon Goffart (1963), le manuscrit BNF lat. 10910 n'est pas la source des autres traditions où l'on voit plutôt l'agencement de cinq chroniques, le *liber generationis*, les chroniques isidoriennes, la chronique de Jérôme, la chronique de Hydace<sup>130</sup> et les six premiers livres du DLH de Grégoire de Tours. Les continuations de Frédégaire auraient donc été le sixième livre dans la série.

### 1.3.7.4 La loi salique

La loi salique est censée être un code légal de type militaire pour encadrer les fédérés francs après leur installation en Gaule au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Wood (2006) et Renard (2009) reconnaissent que les bases de la loi salique pourraient remonter aussi loin que les années 430 donc d'avant le règne

<sup>125</sup> Pour la vie de Balthilde et celles des saintes Monegonde et Radegonde voir Coon (1997, chap. 6).

<sup>126</sup> Fouracre et Gerberding (1996) signalent une omission importante de la MGH, les *Acta Sancti Aunemundi alias Dalfini episcopi* qui sont plutôt édités par Perrier (1760) dans les *Acta Sanctorum*, n°46, disponibles en reproduction chez Brepols et dont une traduction anglaise existe chez Fouracre et Gerberding (1996).

<sup>127</sup> Pour l'évolution du genre hagiographique plus largement dans cette période, nous orientons le lecteur vers la publication de Kreiner (2020).

<sup>128</sup> Devillers et Meyers (2001, p. 5-7) repassent par l'historiographie du nom *Frédégaire* et les différentes hypothèses de l'origine du nom et de son association avec la chronique. Si le nom est véritablement germanique, l'origine mystérieuse du scribe se voit parfois attribuer le nom de « Pseudo-Frédégaire et continuateurs » aux auteurs de ce texte.

<sup>129</sup> Voir la discussion dans Devillers et Meyers (2001) et notamment les contributions de Krusch (1882), Wallace-Hadrill (1958, 1960), Goffart (1963).

<sup>130</sup> Voir l'édition de Burgess (1993).

de Clovis I<sup>er</sup> bien que la forme écrite la plus ancienne semble remonter au VI<sup>e</sup> siècle, publiée par Clovis I<sup>er</sup> (r. 482-511) et remaniée par ses fils et petit-fils. Poly (2018), Kerneis (2018) et Guillot (1997) suivent Kurth (1901) et font remonter l'origine orale du code au règne de Maxence ; les quatre fondateurs mentionnés dans le prologue de la loi salique seraient des officiers francs du IV<sup>e</sup> siècle : GAISO (Wisogast) maître de la milice en 350<sup>131</sup>, NEVITTA (Widogast) prévôt de la cavalerie en 358<sup>132</sup>, SALIA (Salegast), parent ou le même FLAVIUS SALIA, maître de la cavalerie en 334-344<sup>133</sup> et ARBOGAST, maître de la milice en 380.<sup>134</sup> Comme le souligne Kerkhof (2018), d'autres arguments nous poussent à placer la composition de la loi salique dans une période plus ancienne. Par exemple, Grierson et Blackburn (1986, p. 105-106) voient dans les rations, un solidus d'or qui vaut quarante denier d'argent, un ratio du début du V<sup>e</sup> siècle et non pas du VI<sup>e</sup>.

Dans tous les cas la présence d'expressions germaniques et même gauloises (cf. Kerkhof 2018) nous oblige à reconnaître l'emploi de ces deux langues au moment de l'invention de ce code, bien que les nombreuses déformations et erreurs de copiage démontrent que ces termes n'étaient plus compris à l'époque de leur recopiage postérieur. Comme l'explique Kerkhof (2018) : « quelque part dans la tradition des manuscrits les plus anciens, le sens des gloses est devenu obscur ». Le recopiage de ces gloses par des scribes romanophones qui ne comprenaient pas le jargon légal des Francs a corrompu ces phrases davantage » (p. 43).<sup>135</sup> Kern (1880) a publié dix des 87 manuscrits connus en colonnes de façon à comparer les différentes versions, ce qui s'avère très intéressant pour les gloses dites *mallbergeoise* qui sont censées être des rappels en langue francique de certains aspects des lois.

La transmission du texte est très compliquée. Pertz (1839) a publié une classification des différents manuscrits et James (1988, p. 13-14) compte 87 manuscrits qui contiennent la loi salique. Selon Drew (1991), « les lois survivent dans tant de manuscrits hétérogène d'organisation et de contenu que aucun éditeur moderne ayant tenté le défi, savant soit-il, n'a réussi à établir un seul texte critique » (p. 52).<sup>136</sup> Les versions A et C sont considérées comme des témoins mérovingiens, tandis que les autres datent des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, des suppléments au cours de la période mérovingienne et

<sup>131</sup> Notez que GAISO représenterait le PG. \*uīsaz 'sage'. L'on peut s'étonner de la présence d'une diphtongue dans la forme latine. GAISO « Wisogast » apparaît dans Jones et Martindale (1964, p. 490) comme comte et maître de la milice.

<sup>132</sup> Flavius Nevitta (cf. Heinzelmann 1983, p. 657) semble contenir le PG. \*utja<sup>n</sup> 'le savoir', la graphie <v> du nom latin implique une lénition tandis que la géminée représente la séquence \*/tj/ du proto-germanique devenu la géminée /tt/ dans le v.an *witt*, le vfris. *witt*, frq. *witti*, vha *wizzi*. Nous ignorons le sens du *Na-* qui semble être préfixe à cette racine germanique.

<sup>133</sup> *Salia* « comes theobaeorum per Thracias » apparaît chez Ammien Marcellin 29,1.26 ; l'on ne peut pas exclure un lien avec l'éventuel appellatif *salien*.

<sup>134</sup> Les noms sont sous leurs formes latinisés, le \*u germanique étant réalisé par un <g> dans le latin médiéval. Ar(b)ogast apparaît deux fois dans la prosopographie de Heinzelmann (1983, p. 558), le premier un maître de la milice, le deuxième comme comte de Trèves. Ce nom est construit à partir du PG \*arbja<sup>n</sup> 'l'héritage' (cf. goth. ṚBI, v.an. *ierfe*, an. *erf*, frq. *ervi*) + \*gast<sup>n</sup> 'étranger'

<sup>135</sup> Kerkhof (2018) : « The inclusion of the glosses in the law code is a unique testament to the oral character of Early Medieval legal culture. This is why the Salic Law states that a request for the administration of justice should be phrased as 'tell us the Salic custom' (*dicite nobis legem salicam*, c. 57). Nevertheless, somewhere in the tradition of the earliest manuscripts, the meaning of the glosses became obscure. The continued copying of the manuscripts by Romance speaking scribes who did not understand the legal jargon of the Franks corrupted the glosses further » (p. 42).

<sup>136</sup> Drew (1991) : « Unfortunately, it is difficult to do this since the laws survive in so many manuscripts of differing order and content that it has been impossible for the various learned editors who have tackled the problem to establish a single critical text. There are many versions of the laws and numerous varying texts of each of these versions » (p. 52).

carolingienne. Malheureusement, aucune copie de la loi date d'avant la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, de sorte que tous les manuscrits témoignent des réformes carolingiennes (cf. Drew, 1991, p. 52-53).

Kerkhof (2018, p. 39-45) offre une présentation moderne des différentes théories concernant sa rédaction, concluant que cette loi coutumière était d'origine orale et rédigée dans la suite du peuplement franc du Nord de la Gaule. Il existe des clauses explicites concernant les migrants : n° 14 *de supervenientes* 'concernant les empêchements' ou encore n° 45 *de migrantibus* 'concernant les migrants'. Il suggère par un parallèle avec l'Island du Moyen Âge, suivant Leonard (2012, p. 96), que le code légal est un focus possible dans le processus de la création d'une identité coloniale. Si Kerkhof voit dans la mention du prologue des références à différents « éléments » du monde francs, *wisa* la clarière', *aren* 'les récoltes', *sal* la halle du roi', *wind* 'le vent', d'autres comme Poly (2018, cf. discussion *supra*) ont argumenté que l'on trouve dans les noms des « juges » responsables dans l'établissement de la loi, des références à d'anciens grand hommes du monde franc.

Kerkhof aborde les données franciques qui pourraient aider à localiser l'origine des différents manuscrits.<sup>137</sup> Mais bien que la loi salique soit un document fascinant sur le plan historique et social, signalant l'arbitrage des conflits, habituellement par un paiement en argent ou encore par le sang, Fouracre (2020) souligne par exemple la distinction nette faite entre les personnes libres et celles non-libres, les manuscrits tardifs et confus compliquant leur contribution à l'étude du latin des VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles. On renvoie le lecteur vers Kerkhof (2018, § 1.12) pour d'autres références et une discussion plus détaillée.

#### 1.3.7.5 Les lettres

Comme pour l'Antiquité tardive, la correspondance épistolaire était courante parmi les élites du monde mérovingien et nombre de ces lettres servent aux historiens dans la reconstruction du monde du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Plus de 500 lettres de cette période sont préservées, et parmi les plus célèbres nous trouvons les correspondances entre l'évêque Rémi et Clovis I<sup>er</sup>, les lettres de fondation de monastère par Radegonde ou encore des correspondances avec la Papauté (cf. Gillett, 2020).<sup>138</sup> Tyrrell (2019) dédie plusieurs chapitres à la fonction sociale des lettres dans le maintien des réseaux d'élites et la préservation de l'*AMICITIA*-l'amitié entre ceux-ci—selon Broome (2019), parmi d'autres études de cas et théories, la continuité des réseaux lettrés est dominante dans son livre— livre qui fournit avant tout un inventaire de la matière épistolaire en Gaule du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle.

Quarante-huit lettres du V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles sont éditées dans la MGH, mais sont des copies faite à Lorsch au IX<sup>e</sup> siècle (Kaiser, 2010, p. 53) Le souci pour l'étude de la langue est qu'aucune de ces lettres ne nous est parvenue sur support original : on trouve plutôt des copies dans des collections de lettres ou de citations ; et l'acte de recopier une lettre sculptait son format et sa raison d'être (cf. A. Rio, 2008, p. 8-17). L'emploi et le monde social des lettres sont présentés par Gillett (2020) dans

<sup>137</sup> À ce sujet, voir aussi Quak (2006) qui démontre la nature bas-germanique des gloses, ce qui témoigne aussi de leur antiquité.

<sup>138</sup> Tyrrell (2019, p. xiii-xiv) en prenant comme critères les lettres, qu'il définit comme une communication écrite destinée à un individu, composée dans le royaumes de Francs entre 500 et 750, compte plus de 600 « lettres ».

un ouvrage qui comprend aussi une liste de 563 lettres qui concerneraient le monde mérovingien. Toutefois, pour des raisons de transmission et de recopiage, ces documents ne nous seront que peu utiles pour l'étude de la phonologie des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

Une série de lettres fait partiellement exception, les dites *épîtres rimées* (BNF lat. 4627) entre Chrodoberth évêque de Tours et Importunus évêque de Paris.<sup>139</sup> Ces lettres, datées de 660 à 690, ont été éditées et traduites par Walstra (1962) et commentées plus récemment par Shanzer (2010). Dans ces lettres, on lit le nom <Frodebert>, qui selon Walstra (1962) est une latinisation du germanique *Chrodebert*. Importunus semble avoir été évêque de Paris sur une courte période de 665 à 668 après-J.C. et le nom <Importunus> apparaîtrait dans une charte datée de 666 ou 667. Au premier abord, sur le plan phonologique, la latinité de ces lettres est équivalente à celle de nos chartes. Bien que ces lettres n'apparaissent pas dans notre corpus, elles sont authentiques et servent à des fins comparatives. L'on pourrait imaginer une étude complémentaire de la langue de ces deux évêques.

### 1.3.7.6 Une note sur la communication verticale

Depuis que Banniard (1992) a introduit la notion de la **communication verticale**, l'idée qu'une compréhension soit possible entre différents niveaux de langues, plus ou moins formelle, plus ou moins valorisée socialement, a fait couler beaucoup d'encre. Grégoire de Tours traite souvent de ses propres lacunes linguistiques, et pourtant c'est l'écrivain le plus prolifique de son époque. La question reste donc ouverte, de savoir s'il existait des niveaux de langues bien distincts ou si Grégoire faisait usage d'un *typos* d'humilité.<sup>140</sup> *Topos* ou pas, du point de vue de la sociolinguistique, la question de savoir si le niveau de langage varie entre un texte écrit dédié à un public alphabète et la langue du quotidien de deux analphabètes ne se pose pas : il n'y a pas de doute que la langue dans un roman (ou une historiographie) se distingue de celle d'une esquisse historique destinée à la comptabilité, ni que la langue d'un document légal soit différente de celle employée à la cour par le juriste. Ces différences sont en très grande partie des différences de style et non de grammaire.<sup>141</sup> Comme l'écrit Bourgain (2016), « c'est une chose d'être parmi les hommes les plus cultivés de son époque, c'est tout à fait une autre d'écrire comme l'on faisait quelques siècles auparavant. La langue de Grégoire est une langue qui avait évolué ! » (p. 161).<sup>142</sup>

Sur les plans de la syntaxe, la morphologie et le lexique, Banniard, Verdo (2010) et d'autres ont bien cherché à attribuer différentes étiquettes de niveau de langues à différents textes mérovingiens et carolingiens. La tâche est sans doute ardue et nous ne n'y porterons que peu d'attention dans cette

<sup>139</sup> Voir Tyrrell (2019, p. 68) pour la bibliographie servant à la datation.

<sup>140</sup> Müller (2001) rassemble une riche bibliographie sur les attestations des niveaux de langues dans le latin tardif et altimédiéval. Beumann (1964) aborde la question chez Grégoire de Tours. Voir Bambeck (1983) pour le *topos* et Breukelaar (1994) pour la mise en contexte des œuvres de Grégoire au VI<sup>e</sup> siècle. Voir Bourgain (2016) plus généralement pour la discussion du niveau de langue chez Grégoire de Tours.

<sup>141</sup> À cet égard, les conclusions de De Prisco (2000) sur le passage entre le *stylus humilis*, le plus simple des styles rhétoriques, et le *stylus rusticus* des paysans, démontrent que le fonctionnement de la communication verticale n'est pas concluant ; il y a de toute évidence un changement de style selon le public ciblé.

<sup>142</sup> Bourgain (2016) : "It is one thing, however, to rank among the cultivated men of his age and another to write exactly as a few centuries before. Gregory's is a language that has evolved" (p. 161).

thèse, car bien qu'il puisse exister des façons de parler standardisées, académiques ou « neutres », ces prononciations émanent d'un choix lors de la performance linguistique. Un francophone ayant la maîtrise de plusieurs « accents » peut autant lire une charte légale avec un accent marseillais, parisien ou montréalais sans jamais affecter la grammaire ou modifier le niveau sous-jacent de la langue. Ce sont là des questions de performance et de choix sociaux dans le cadre du diasystème. Dans tous les cas, sur le plan phonologique, nous proposons une grammaire partagée avec une diversité paramétrée selon le locuteur et le registre, qui unit les niveaux de langue.

#### 1.4 Préparation du Corpus

Comme nous pouvons le constater, les sources historiques pour la période mérovingienne sont rarement contemporaines ; même les descriptions du baptême de Clovis, notamment celui de Grégoire de Tours (§ 1.3.7), datent de presque un siècle après les événements. Bouchard (2014) conceptualise cette transmission en termes de réécriture, de reconceptualisation et *re-remembering*, littéralement se 'resouvenir' du passé, et il faut reconnaître que la majorité de nos sources pour cette période est issue de ces processus, parvenant jusqu'à nous par des copies et des réécritures de scribes mérovingiens et du Moyen Âge central. Chaque phase de transmission, ou d'**interpolation** en termes techniques, laisse place à l'interprétation de celui qui a touché le document. La nature des sources pousse même les médiévistes de nos temps, comme le décrit Bouchard (2014), à « ne pas se poser la question de “ce qui s'est vraiment passé” mais plutôt de se demander “ce que les contemporains trouvait pertinent”... et ceci avant l'avènement du post-modernisme » (p. 3).<sup>143</sup>

À la différence de l'Histoire, science réflexive, la linguistique a toujours aspiré à être une science exacte qui découvre des lois, et l'on traite couramment des *Sciences du Langage* afin de concrétiser cette ambition dans le lexique technique. Et pourtant, chez les linguistes nous pratiquons l'interpolation autant que les historiens, notamment dans le domaine théorique, où dans l'absence d'accès direct à la cognition, nous postulons des théories et des modèles, comme ce que je présenterai aux chapitres 2 et 3, qui nous permettent d'offrir une cohérence à nos données, phénomène que Roger Lass (1997, p. xv) apparentait carrément au fait de « se raconter de belles histoires » (p. xv).<sup>144</sup> Cette interprétation des données est encore plus importante chez les linguistes historiques, car la traduction des graphies en notions phonologiques implique une interpolation supplémentaire et, pour cette raison, nous avons cherché dans un premier temps à offrir la meilleure description philologique de nos sources en traitant directement des graphies (indiquées grâce aux < >). Dans un

<sup>143</sup> Bouchard (2014) : « Given the relative sparsity of sources in the first place, their unreliability (in a positivist sense) can cast something of a pall over efforts to write history. But medievalists have been asking not “what really happened” but “what did contemporaries find significant” or “what were the authors’ attitudes toward the events they described” long before postmodern theory became established within the historical discipline » (p. 3).

<sup>144</sup> Lass (1997): « Current mainstream historical linguistics concerns itself largely either with adding to our store of historical knowledge about particular language ... or trying to explain and interpret language history, often so as to make it fit into or be susceptible to manipulation by the hottest Designer Models (or competing ones) ... The general questions about storytelling raised above suggest more refined versions » (p. xv).

deuxième temps, nous avons cherché à procéder à l'analyse dans le cadre de la phonologie du CV stricte et élémentaire et enfin, à offrir une conclusion indépendante des théories.

Lass (1997, p. xv) évoque aussi une certaine méfiance que nous devons montrer envers la qualité des données que nous employons. Nous reviendrons sur ces questions à plusieurs moments dans cette thèse, marquant explicitement grâce à l'icône ▲ ces données qui doivent être soumises à une vérification supplémentaire, notamment quand elles s'avèrent comme non-existantes. Nous avons aussi comparé les éditions et avons consulté le manuscrit, le reproduisant quand nécessaire afin d'assurer la qualité de nos données. Pour l'étude de la langue mérovingienne, les documents avec des passages interpolés sont peu utiles, mis à part une perspective contrastive, parce que la langue peut avoir été normalisée selon les standards du temps de la copie ou peuvent témoigner de l'idiolecte du copiste. Pour éviter de projeter sur la langue des Mérovingiens des traits qui ne sont pas des leurs, nous nous limitons dans nos sources aux documents rédigés dans leurs formes existantes à l'époque mérovingienne. Certes, les documents où le support même est mérovingien sont rares en comparaison des périodes plus tardives, ce qui laisse parfois l'impression que l'état de la langue mérovingienne est mal attesté, mais si l'on compare nos sources pour le royaume mérovingien avec celles des peuples saxons ou slaves où les cultures étaient encore visiblement orales, et sur la même période, les sources originales pour la langue des Mérovingiens sont plutôt riches.

Ganz (2019) donne une liste des manuscrits qui nous sont parvenus de l'époque mérovingienne. Il compte cinq manuscrits du VII<sup>e</sup> siècle provenant de Lyon et plusieurs des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles<sup>145</sup>, quelques manuscrits d'Autun<sup>146</sup> et une impressionnante trentaine de manuscrits de Luxeuil. Il y a aussi plusieurs manuscrits qui survivent de Corbie et d'autres de Fleury. Un manuscrit survit de Soissons et un autre contenant la loi canonique daté de 666 provient de Toulouse. C'est à partir du premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle que nous trouvons notre premier manuscrit provenant de Tours. Étant donné que ces livres sont des copies de textes classiques et chrétiens, le latin de ces manuscrits ressemble encore à du latin classique. Seulement, des études minutieuses de chaque support permettraient de relever des erreurs d'orthographe occasionnelles témoignant des transformations dans la langue orale.

Plusieurs aspects de ce projet ont été sculptés par la sélection du corpus au départ. Notre corpus est pour l'essentiel constitué de documents originaux saisis des institutions pendant la Révolution française, aujourd'hui entreposés aux archives nationales sous la cote de la série K dite « les cartons des rois ». Le titre I qui nous concerne est constitué comme le décrit Nielen (2018), « [d']actes produits sous les dynasties mérovingienne et carolingienne [...] tirées des institutions ecclésiastiques, essentiellement de l'abbaye de Saint-Denis... » (p. 3). Si l'accessibilité l'avait permis, nous aurions préféré travailler exclusivement avec les chartes éditées de la série des *Chartae Latinae Antiquiores* (ChLA) 'Les chartes latines antiques', mais dans l'optique d'employer un corpus numérique, c'est plutôt vers les éditions numériques ARTEM-TELMA des *Chartes originales antérieures à 1121 conservées en France*, que nous nous sommes tournés, suivant donc l'exemple des exploitations

<sup>145</sup> Ces manuscrits sont tous consultables en format numérique sur le site de la Bibliothèque Municipale de Lyon par leur portail FLORUS.

<sup>146</sup> Autun BM 27 S 29, CLA 6, 727

numériques dans les travaux de Russo (2014a, 2014b, 2015, 2016a). Ces chartes sont accessibles sur la plateforme TELMA (Traitement électronique des manuscrits et des archives) hébergée par l'Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS-UPR 841) de l'Université de Lorraine. Nous avons aussi choisi d'extraire les données de leur hébergement pour les traiter électroniquement sans dépendance au réseau. Nous avons uniquement retenu les chartes originales, c'est-à-dire les documents qui, sur le biais matériel, paléographique et historique, peuvent être datés et qui sont des artefacts linguistiques et historiques de l'année en question.<sup>147</sup>

Cette sélection des chartes originales est essentielle pour notre étude, car seuls les documents originaux préservent fidèlement les traits linguistiques du latin mérovingien avec une quelconque certitude. Une très grande partie des documents dans la base de données TELMA sont des copies, c'est-à-dire des retranscriptions postérieures de documents originaux, dont le contenu est essentiellement transmis, mais dont la langue a presque systématiquement subi une « modernisation » la rendant inutile pour l'étude du latin mérovingien. Ces copies étaient habituellement écrites à l'époque carolingienne, ou encore plus tard tels que le prouvent l'emploi de l'écriture carolingienne, mais aussi une orthographe pseudo-classique et médiévale. Nous avons donc exclu les chartes considérées comme des copies tardives ou celles avec un statut « douteux » ; en effet un regard superficiel sur le manuscrit de ces derniers rend évident le caractère postérieur de ces quelques espèces. Dans certains cas, la datation présente un souci, par exemple la charte T4496 qui est datée du VII<sup>e</sup> siècle dans le corpus d'ARTEM, mais du IX<sup>e</sup> selon les éditeurs des ChLA. Nous avons parfois dû trancher, et dans ce cas précis, à cause des caractéristiques rénovées de sa langue, nous attribuons à cette charte la cote (Norm/VIIIe T4496), ce qui fait d'elle une source tardive.

Nous avons aussi limité l'étendue chronologique de notre étude, prenant comme départ une charte de Clotaire II datée de 620 ap. J.=C. et comme dernier document linguistique une charte du roi Chilpéric datée de 717 ap. J.-C. Cela pourvoit notre corpus d'exactly 48 chartes originales témoignant d'une relative uniformité linguistique représentative de la langue du VII<sup>e</sup> siècle en Gaule. Les documents avant 620, dont nombreux d'entre eux sont présentés dans le *Monumenta Germanica Historica, Die Urkunden der Merowinger* édité par Theo Kölzer (2001), sont des copies ou des falsifications, aussi appelées *spuria*. Bien que pouvant présenter de l'intérêt pour une audience historienne, ces chartes ne peuvent pas nous informer sur l'état de la langue au VI<sup>e</sup> siècle, et le lecteur serait mieux servi en consultant le classique de Bonnet (1890) *Le latin de Grégoire de Tours* ou la thèse de Lemay (2017) pour le latin de l'Antiquité tardive.

Nous avons aussi arrêté notre corpus à l'année 717 ap. J.-C. avec une charte de Chilpéric II pour des raisons historiques et documentaires. Le couronnement de Chilpéric, né Daniel, est un moment de

---

<sup>147</sup> Malheureusement, une majorité des chartes survivantes ne sont pas des parchemins originaux, une très grande partie provient de cartulaires, livres dans lesquels les institutions recopiaient les chartes afin de les organiser et de les préserver. Kaiser (2010) est clair : « Doch die meisten Urkunden zur Merowingerzeit, darunter die von E. Ewig in vielen Aufsätzen behandelten Bischofsprivilegien ... oder die Testamente ... sind nur kopiaal überliefert... » (p. 56). Sur le plan linguistique, ces recopiations peuvent être problématiques, car la question de savoir si les copies contiennent la langue du scribe mérovingien ou celle du copiste postérieur se pose. Nous avons écarté ces documents pour éviter le problème de l'attribution.

grand renversement dans la royauté franque. Élevé dans un monastère et y ayant vécu sa vie jusqu'à l'âge de 43 ans, il a été enlevé de son monastère en 715 et fait roi par les soldats neustriens qui se révoltaient contre la dominance des Pippinides austrasiens depuis un quart de siècle. Sur le plan social, l'ascension de Chilpéric II au trône marque un renforcement de l'identité régionale « neustrienne », versus celle des « austrasiens » habitant sur les rives du Rhin. Cela semble aussi être un moment marquant dans l'histoire de la langue latine, car c'est à partir de cette date que nous trouvons les premiers indices des réformes carolingiennes du latin écrit.

Entre 715 et la mort de Chilpéric II en 721, nous n'avons aucun document original. Lorsque les témoignages écrits reprennent en 727, c'est avec des chartes provenant de l'Alsace austrasienne et avec un langage assez distinct, un latin partiellement restauré selon les normes classiques. Lorsque nous avons employé des documents provenant de la période après 717, nous les avons cités avec la mention « tardif » ou « tardivement ». Ces documents ne sont pas pris en compte dans notre calcul du taux de remplacement pour la période mérovingienne. Ils sont cependant utiles pour démontrer la prolongation de la période linguistiquement mérovingienne au-delà du premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle.

Verdo (2010) avait déjà remarqué la cohérence du latin mérovingien dont « les fluctuations de niveaux sont faibles ou limitées ; les éléments traditionnels de la langue latine tardive se raréfient sans pour autant laisser trop le champ aux structures nouvelles (proto-romanes) ». En réalité, le VIII<sup>e</sup> siècle présente une grande variabilité entre formes mérovingiennes et formes réformées. Nous abordons ces documents dans le chapitre XI. Nous citons aussi ces documents tardifs, parfois à des fins contrastives ou pour souligner la continuité d'un trait mérovingien. Mais de façon générale, la langue corrigée de ces documents tardifs ne nous aide pas avec l'étude de la langue parlée en Gaule, et nous avons préféré nous concentrer sur la langue relativement homogène de 620 à 717.

En fonction des critères d'authenticité, de production et de chronologie, cela nous laisse avec 48 documents qui témoignent du latin mérovingien. Dans l'appendice A le lecteur trouvera une description de chaque charte ainsi que des renvois aux éditions antérieures et à la littérature concernant chacune. Pardessus (1843) est responsable d'une première édition des chartes, jugée « assez mauvaise » par Vielliard (1927, p. xii n.). Encore au XIX<sup>e</sup> siècle, Tardif (1866) a préparé une édition de 47 de ces chartes dont deux chartes privées, qui est restée l'édition de référence chez Vielliard (1927) et Pei (1932), bien que Vielliard (1927) critique « un certain nombre de fautes de lecture » (p. xii n.) qu'elle met en valeur dans sa thèse.

C'est à Lauer et Samaran (1908) que nous devons une première édition dite « définitive » des diplômes royaux mérovingiens accompagnée de facsimilés. Cette édition est marquée par l'usage d'italiques pour la résolution des abréviations, de crochets pour indiquer les passages difficiles à lire ou reconstruits. Vielliard (1927, p. xii n.), qui employait l'édition de Lauer et Samaran dans son étude classique, louait le faible nombre de lapsus et de fautes d'impression. Pei reprend l'usage de

l'édition de Lauer et Samaran (1908) pour ces documents entre 700 et 717 avant de reprendre l'édition de Tardif pour les périodes suivantes.<sup>148</sup>

Deux autres éditions devront être signalées. Les *Chartae Latinae Antiquiores* qui sont une série de facsimilés accompagnée d'une édition critique commencée par Albert Brucknet et Robert Marichal en 1954 et qui recense les documents de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Âge avant le IX<sup>e</sup> siècle. Les *Chartae Latinae Antiquiores 2* lancées par Guglielmo Cavallo et Giovanna Nicolaj en 1958 recensent aussi les documents du IX<sup>e</sup> siècle et ont été terminées à l'automne 2019 avec le volume 118. Les volumes 13 à 19 concernent les documents préservés en France et sont édités principalement par Hartmut Atsma et Jean Vezin.<sup>149</sup>

Les chartes existent aussi dans une nouvelle édition critique pour les Monumenta Germaniae Historica par, Theo Kölzer (2001) qui continue un travail commencé par Carlrichard Brühl, Martina Hartmann et Andrea Stieldorf. Cette édition remplace la version ancienne de Karl Perz (1872).<sup>150</sup> L'édition de la MGH contient aussi des copies de chartes et des chartes falsifiées et n'est donc pas la plus pratique pour accéder uniquement aux documents originaux de la période mérovingienne, mais elle offre une évaluation précise de l'authenticité de chaque document.<sup>151</sup> Murray (2005) a même prédit l'utilité de ces éditions pour les linguistes à la recherche de sources datées.<sup>152</sup> Nous avons consulté l'édition de la MGH dans les cas où nous avons un doute sur la lecture des formes et leur édition dans le corpus ARTEM – TELMA.

#### 1.4.1 L'identification des chartes

Dans le désir de créer une cohérence à l'intérieur de la thèse et dans l'objectif d'étudier la variation diachronique et diatopique, nous avons doté chaque document d'un code individuel d'identification composé d'un indicateur régional, d'une date de production et d'un identifiant unique, permettant

<sup>148</sup> L'édition de Lauer et Samara est difficilement accessible aujourd'hui. Une version numérisée de la University of California est disponible grâce à la Hathi Trust, mais uniquement en accès pour les adresses états-uniennes : <https://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h24q44>.

<sup>149</sup> Les volumes 17-19 se voient rejoints par d'autres éditeurs, Jan-Olof Tjäder pour un papyri de Ravenne dans le volume 17, Pierre Gasnault pour le 18. Robert Marichal a aussi collaboré sur les volumes 17 à 19 comme éditeur de papyri et Marichal et Albert Bruckner ont contribué au volume 13. Malheureusement ces volumes sont très coûteux et doivent habituellement être consultés sur place, ce qui n'a pas été sans difficultés. Je remercie les services du PEB pour leur assistance et plus récemment la bibliothèque de l'école nationale des Chartes où ces documents sont relativement accessibles. La maison d'édition, *Urs Graf Verlag* offre un [outil](#) qui permet de classer les informations codicologiques. Les volumes 13 et 14 concernent les chartes mérovingiennes, et les volumes 15 à 16, les carolingiennes, toutes issues des archives de Saint Denis. Les volumes 17 à 19 contiennent des registres de paiement du VII<sup>e</sup> siècle provenant de Tours que nous n'avons pas employés dans la présente étude. David Ganz et Walter Goffart (1990) offrent un recensement détaillé de ces volumes.

<sup>150</sup> L'édition de Pertz était problématique depuis le début. Ainsi Murray (2005) détaille la tragédie scientifique et personnelle accompagnant l'édition de Pertz (1872).

<sup>151</sup> Certains des critères employés pour déterminer l'authenticité d'un document sont le style de l'écriture, mais aussi le langage. Selon Kölzer NOMINE est réservé pour des personnes dans les chartes authentiques, tandis qu'il peut aussi être employé pour un nom de lieu dans les copies et les fausses (cf. Alexander C. Murray, 2005, p. 265).

<sup>152</sup> Murray (2005) : « One can imagine Latinists, for example, finding happy hunting ground, since it provides an understudied corpus of texts, generally datable within narrow limits, with repeated motifs, fixed formulae and occasional intertextual surprises, covering over half a millennium of shifting taste and usage » (p.277).

au lecteur de repérer le document dans la base de données de ARTEM – TELMA. La figure 4 démontre la composition des identifiants.

**figure 4 : éléments pour identifier une charte**

| Région | Séparateur | Date | Identifiant dans la base de données de TELMA |
|--------|------------|------|--|
| Ile-Fr | /          | 642  | (T4509)                                      |
| Loire  | /          | 673  | (T4506)                                      |
| etc.   |            |      |  |

Nous avons divisé l'ensemble des chartes dans une logique régionale, attribuant à chaque document un identifiant régional déterminé selon le lieu où l'acte a été émis.<sup>153</sup> Cette information se trouve habituellement à la fin de la charte sous la forme 'fait à [Nom du Lieu] + [Qualification du lieu]', ex. *Actum Morlacas* 'fait à Lamorlaye', et 'daté [mois + jour], ex. *Datum... Maslaco* 'daté ... à Mâlay', etc. Lorsque cette information n'est pas disponible dans le texte de la charte, nous nous fions à la datation proposée par les éditeurs du corpus électronique ARTEM-TELMA. Dans les rares cas où cette information était absente, nous avons attribué le document à la région qui correspond aux lieux discutés dans la charte. À cet effet, nous avons dessiné l'aire géographique des différentes régions dans une logique linguistique selon l'apparition des dialectes du Moyen Âge et, si possible, dans le respect des limites diocésaines. Enfin le numéro de la charte selon la base de données ARTEM-TELMA est fourni entre parenthèses sous la forme d'un hyperlien renvoyant directement à la version électronique, ce qui permet au lecteur de vérifier la donnée. Dans certains cas, nous fournissons aussi l'identification du manuscrit selon l'édition de Tardif ou d'autres éditeurs. Afin de comparer avec des travaux plus anciens, nous fournissons une comparaison des identifiants selon différents éditeurs dans l'Appendice A.

Le système présenté ci-dessous est capable d'identifier l'ensemble des documents du corpus électronique de TELMA, permettant aussi de prendre en compte les documents des périodes carolingienne et postcarolingienne à des fins comparatives. Cependant, les chartes de l'époque mérovingienne proviennent d'un espace restreint dans le nord de la Gaule centré autour de Paris.

#### 1.4.2 L'origine des chartes

L'origine des chartes couvre un grand territoire au nord de la rivière Loire entre Rennes à l'est, Valenciennes dans le nord-ouest et Bâle dans l'ouest central.<sup>154</sup> Les éditeurs du *Urkunden der*

<sup>153</sup> Nous remercions M.C. pour une aide ponctuelle dans la vérification de certaines concordances, mais avant tout pour son imagination frénétique.

<sup>154</sup> Deux chartes (T4462) et (T4492) pourraient provenir de Mâlay (lat. Malasco) à quelques 16 kilomètres au nord de l'abbaye de Cluny en Bourgogne. Cependant, il reste à confirmer cette identification, car d'autres chartes proviennent clairement de Malay-le-Petit, ancienne villa royale à quelque 336 kilomètres vers le nord à la frontière entre la Neustrie et la Bourgogne et à 8km au sud-ouest de la ville de Sens. Dans l'ensemble des documents du UM (*Urkunden der*

*Merowinger* (Kölzer, 2001, p. xxv) avaient bien noté que la majorité des diplômes sont issus du territoire ancestral des Francs « saliens » entre les rivières Marne et Oise. Ganz et Goffart (1990, p. 907) notent ce qu'ils considèrent comme un recouvrement territorial limité étant donné que les documents proviennent d'un nombre limité d'archives.

Dans notre corpus on trouve une densité de chartes provenant du palais de Compiègne (lat. CONPENDIO), de Nogent-sur-Marne (lat. NOVIENTO) et de la région parisienne (lat. PAGO PARISIACO) en général. La localisation de chaque charte est organisée par lieux d'origine.

**figure 5 : lieu de production des chartes mérovingiennes**

| Lieu                     | Chartes  |
|--------------------------|--|
| Arthies                  | Ile-Fr/700 (T4493)   |
| Bâle                     | Als/VIII <sup>e</sup> (T3869)  |
| Beauvais                 | Nord/688 (T4459)   |
| Bermeries                | Nord/650 (T4458)   |
| Bougival                 | Ile-Fr/697 (T4477)   |
| Chambly                  | Ile-Fr/642 (T4509), Ile-Fr/691 (T4494)   |
| Chartres                 | Centre/696 (T4475)   |
| Clichy                   | Ile-Fr/633 (T4504), Ile-Fr/654 (T4511)   |
| Compiègne                | Nord/688 (T4466), Nord/694 (T4472), Nord/694 (T4472), Nord/697 (T4476), Nord/697 (T1766), Nord/716 (T4483), Nord/716 (T4484), Nord/716 (T4486), Nord/717 (T4487) |
| Crécy-en-Ponthieu        | Nord/709 (T4480)   |
| Étrépagny                | Norm/625 (T4505), Norm/628 (T4503)   |
| Incertain                | Ile-Fr/637 (T4507), Ile-Fr/660 (T4460), Ile-Fr/691 (T4467) nous les attribuons tout de même à la région Île-de-France.   |
| Lamorlaye                | Ile-Fr/673 (T4462)   |
| Le Mans                  | Loire/673 (T4461)  |
| Luzarches                | Ile-Fr/682 (T4464), Ile-Fr/691 (T4470)   |
| Mâlay(-le-Petit)         | Bourg/673 (T4462), Bourg/677 (4492) ?, Bourg/677 (4463)  |
| Montmacq                 | Nord/710 (T4481), Nord/710 (T4482)   |
| Nogent-sur-Marne         | Ile-Fr/691 (T4469), Ile-Fr/692 (T4468), Ile-Fr/696 (T4474)   |
| Paris (et ses alentours) | Ile-Fr/620 (T4984), Ile-Fr/637 (T4495), Ile-Fr/650 (T4508), Ile-Fr/688 (T4465), Ile-Fr/691 (T4491), Ile-Fr/711 (T4478)   |
| Pressagny                | Norm/VIII <sup>e</sup> (T4496)   |
| Quierzy                  | Nord/703 (T4479)   |
| Reims                    | Champ/714 (T1767)  |
| Rennes                   | Loire/673 (T4506)  |
| Rouen                    | Norm/679 (T4510)   |
| Valenciennes             | Nord/693 (T44710)  |

*Merowinger*, 17 proviennent de Compiègne, 7 de Montmacq, 3 de Valenciennes, 3 de Quierzy, 3 de Nogent-sur-Marne, 3 d'Étrépagny, 2 de Clichy, 2 de Chatou et 2 de Mâlay(-le-petit).

figure 6 : code des régions

---

|           |                |               |                |           |              |
|-----------|----------------|---------------|----------------|-----------|--------------|
| Armorique | <b>Arm/</b>    | Ile-de-France | <b>Ile-Fr/</b> | Nord      | <b>Nord/</b> |
| Auvergne  | <b>Auv/</b>    | Gothie        | <b>Goth/</b>   | Normandie | <b>Norm/</b> |
| Aquitaine | <b>Aqui/</b>   | Limousin      | <b>Lim/</b>    | Moselle   | <b>Mos/</b>  |
| Bourgogne | <b>Bourg/</b>  | Loire         | <b>Loire/</b>  | Poitou    | <b>Poit/</b> |
| Centre    | <b>Centre/</b> | Lorraine      | <b>Lorr/</b>   | Provence  | <b>Prov/</b> |
| Champagne | <b>Champ/</b>  | Lyonnais      | <b>Lyon/</b>   | Wallonie  | <b>Wall/</b> |

---

## 1.5 Les études antérieures portant sur le latin mérovingien

Notre thèse se trouve à l'interface d'une longue tradition de philologues latins et de romanistes traditionnels, et ne serait pas possible sans les travaux de paléographes et d'historiens des XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui se sont intéressés à la préservation et au catalogage des manuscrits du Moyen Âge. Les méthodes positivistes de ces premières générations nous ont assuré un accès aux sources du passé, ce qui nous paraît essentiel pour l'étude de la langue. Ces chartes sont, pour notre projet de recherche, ce que les informateurs vivants sont pour les syntacticiens et phonologues modernes travaillant en synchronie. Après tout, quel linguiste écrirait la grammaire d'une langue sans jamais consulter des locuteurs natifs ? Au lieu de locuteurs natifs, le linguiste historique doit se contenter du proxy des sources écrites, des inscriptions sur pierre et sur les pièces de monnaie, et des témoignages écrits sur papyrus.

Avec le développement des méthodes de catalogage et de préservation du passé, la génération des néogrammairiens a développé une méthode en parallèle, dite comparative, qui permet par la juxtaposition scrupuleuse des formes attestées et par l'intuition aiguisée des spécialistes de faire des liens entre différents états de langue, même en l'absence de données directes. Cette méthode comparative et la régularité du changement sont les piliers sur lesquels des générations de linguistes historiques ont pu construire des histoires efficaces pour expliquer le changement linguistique. Nous y reviendrons dans la (§ 2.1), mais dans un premier temps nous présentons les travaux fondamentaux sur le latin mérovingien.

### 1.5.1 D'Arbois de Jubainville (1872). La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne ; étude sur les origines de la langue française

Marie Henri d'Arbois de Jubainville, historien, paléographe, philologue et celtologue est l'un des fondateurs des disciplines philologiques et historiques en France. Formé à l'École Royale des Chartres, il est l'un des premiers à faire le lien entre l'édition des chartes et leurs interprétations à des fins linguistiques. Si ses travaux « entachés de positivisme et d'historicisme », comme l'écrit Guyoncarc'h (1994, p. 7), nous paraissent d'une autre époque, il nous serait impossible d'aborder l'étude actuelle sans les bases posées par ces braves chercheurs d'antan. Nous nous appuyons largement sur sa lecture des chartes et son interprétation des fonctions syntaxiques et des formes

morphologiques correspondantes dans le chapitre 7, lorsque nous exposons le maintien du système phonologique des voyelles finales atones et le maintien du système casuel latin tardif. D'Arbois de Jubainville introduit une distinction entre les vulgarismes de 1<sup>er</sup> degré, qui sont de nature phonologique, et les vulgarismes de 2<sup>nd</sup> degré qui sont de nature morphologique, distinctions qu'il nous a semblé pertinent de maintenir dans la discussion des changements de la finale.

### 1.5.2 Bonnet (1890). Le latin de Grégoire de Tours

Auto-proclamé « Philologue et non linguiste, latiniste et non romaniste » (p. 2), Max Bonnet (1890) et son œuvre *Le latin de Grégoire de Tours* font aussi partie de la tradition qui s'attache aux documents écrits, dans ce cas aux manuscrits. Vernier (1891) a loué son « érudition étendue » et sa « connaissance complète des sources » (p. 473). Parmi les grandes conclusions de Bonnet, on trouve le remplacement régulier de l'accusatif par l'ablatif et vice-versa. Au VI<sup>e</sup> siècle, le cas datif était encore employé et prenait même de l'ampleur tout comme la substitution des prépositions à la flexion nominale, phénomène qui ne fait que commencer à apparaître et qui doit être daté d'une époque postérieure (Bonnet, 1890 p. 625). Sur le plan verbal, Bonnet confirme une simplification du subjonctif, dont la forme plus-que-parfait remplaçait l'imparfait, le parfait et le plus-que parfait, de même que la véritable apparition d'une structure HABEO + participe passer (Bonnet, 1890 p. 689) qui est la source de notre passé composé. L'étude de Bonnet décrit essentiellement la syntaxe et le style de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il aborde la phonétique de l'époque en termes théoriques, le travail de Bonnet souffre du fait qu'aucun exemplaire de Grégoire de Tours ne soit un original, ce qui résulte dans des grandes irrégularités graphiques pour des phénomènes largement admis un peu plus tard au VII<sup>e</sup> siècle, notamment les variations entre <ti> et <ci> pour la future fricative /tʃ/ du gallo-roman.

Bien que l'œuvre de Bonnet serve de comparaison utile et qu'elle pose les bases pour le latin acrolectal de l'époque mérovingienne, elle est aussi limitée par la nature des sources et des méthodes de l'époque. Cela n'empêche que Bonnet se posait des questions qui présentent encore de l'intérêt aujourd'hui, notamment de type sociolinguistique : *à quel égard est-ce que le latin des livres était-il le même que celui du foyer, de la ville, de la campagne ?* Nous espérons dans ce travail actuel apporter au moins des réponses quant aux structures phonologiques de la langue du VII<sup>e</sup> siècle.

### 1.5.3 Pirson (1901). La langue des inscriptions de Gaule

Pirson (1901) *La langue des inscriptions de Gaule* était à son époque une brave tentative d'écrire une grammaire synchronique du latin tardif en Gaule. Sa contribution contient aussi un glossaire des mots dont le sens avait évolué au cours de la latinité tardive. Mario Roques (1903), un contemporain, lui rapprocha quand même la catégorisation stricte des phénomènes comme phonétiques, syntaxiques ou morphologiques, notant le danger « qu'un phénomène phonétique ou lexical passât inaperçu, comme cela peut se produire... parce que l'auteur y a vu plutôt une modification morphologique ou une liberté de style » (p.309). Un exemple, <tris> pour TRĒS est classifié comme un changement morphologique chez Pirson (1901, p. 119), bien qu'il soit clairement de nature phonologique (cf. § 4.3). Nous sommes de l'avis que les changements morphologiques, ex. la perte des cas, ou encore

l'analogie ont trop souvent été employés pour souligner que le latin mérovingien n'avait plus de règles.<sup>155</sup>

Roques (1903, p. 310) reprochait aussi à Pirson de ne pas toujours faire la distinction entre fait graphique et phénomène phonologique. C'est un reproche qu'on peut faire à la philologie classique en général, mais seulement avec le recul du XXI<sup>e</sup> siècle. Les néogrammairiens, avec leur approche positiviste, travaillaient avec les textes qui sont les « faits écrits ». Or, nous distinguons aujourd'hui le phonème, 'unité de son contrastive dans le système d'une grammaire', d'un graphème, 'unité de transcription visuelle du phonème'.<sup>156</sup> Nous cherchons toujours à distinguer ces deux niveaux de représentations : le graphique < > étant une forme d'indice matériel sur lequel nous pouvons construire nos hypothèses théoriques impliquant les unités abstraites, les phonèmes //, le contraste entre eux et éventuellement une approximation de sa réalisation acoustique, le son [ ].

En reprenant les thèses anciennes, nous devons être attentifs à la manière dont leur vision du monde a influencé les travaux postérieurs. Si l'on peut critiquer le travail de Pirson pour l'absence de la notion de phonème, c'est que le travail de Pirson précède la généralisation de cette unité distinctive et c'est pourquoi on trouve des formulations étranges telles que « certains vocables... prennent à l'accusatif pluriel la désinence *is* au lieu de *es* » (Pirson, 1901, p. 118) qu'on comprendrait aujourd'hui par une graphie populaire. Dans cette thèse, j'argumenterai que les terminaisons classiques -ĪS et -ĒS partageaient une même représentation /-is/ dans la période mérovingienne, d'où les inversions des graphies (§ 11.3). Dans tous les cas, Pirson nous offre une première étude sur la langue latine tardive de la Gaule.

#### 1.5.4 Rice (1902). The Phonology of Gallic clerical Latin after the Sixth Century

L'œuvre de Carl Rice, sa thèse de l'Université de Harvard, est d'une grande richesse notamment dans sa réflexion sur le lien sociolinguistique qui existait entre la langue vulgaire parlée en Gaule et la langue écrite des clercs laïques. Ses sources sont assez éparpillées et il tient pour acquis certaines transformations comme la diphtongaison de /ō/ (p. 8), la perte des distinctions quantitatives (p. 8) ou encore la neutralisation des voyelles finales en /ə/ (p. 17) ; il s'étonne donc quand des phénomènes vulgaires ne sont pas reflétés dans le code écrit, mais à cet égard il nous semble qu'il ait mis la charrue

<sup>155</sup> On trouve régulièrement ce type de remarque. Voir par exemple Norberg (1968) qui écrit que le latin mérovingien « était devenu tout à fait chaotique ... [n'étant] plus propre à servir de moyen de communication dans l'administration ou dans la vie religieuse et culturelle d'un grand royaume » (p. 31) ou encore chez Bischoff (1993) que « la langue des textes mérovingiens est connue pour sa grande négligence à l'égard des règles grammaticales » (p. 214).

<sup>156</sup> La « découverte » du phonème est en soi une fiction, car comme Edward Sapir (1921, p. 35, n. 6) avait écrit dans *Language*, les locuteurs ont une notion intuitive de phonème comme unité de contraste dans leur langue. Cependant l'usage du terme 'phonème' comme unité scientifique d'abstraction peut être attribué au linguiste polonais Jan Niecisław Baudouin de Courtenay et son disciple Mikołaj Kruszewski qui employaient le terme *fonema* entre 1875 et 1895 (cf. D. Jones, 1957). Repris par Daniel Jones (1919, p. 99), un phonéticien anglais, le terme a été adopté par l'école de Prague sous Trubetzkoy et par les structuralistes comme Saussure (1916), Sapir (1921) et Bloomfield (1933). Si la nature du phonème continue d'être réanalysée depuis Chomsky et Halle (1968), sa place prééminente dans la linguistique moderne est prise pour acquis.

avant les bœufs. C'est prévisible en ce sens qu'il cherchait précisément ces traits du code écrit qui le différencient de la langue parlée, mais pour y arriver il doit établir certains traits de cette langue parlée. La thèse de Rice suit une méthode semblable à la nôtre en étudiant l'évolution des différents phonèmes selon leur position dans le mot. Son corpus plus étendu que le nôtre lui permet d'avancer quelques hypothèses sur la dialectisation dans la période post-mérovingienne et post-carolingienne, voir par exemple p. 18 sur le Bourguignon.<sup>157</sup>

Cependant Rice, dès la page 17, s'écarte de ses données, rétroprojetant une lecture des Serments de Strasbourg sur l'ensemble de la période précédente et postulant une « tendance à réduire les voyelles finales en ə » (p. 17).<sup>158</sup> Sur le plan phonologique, cette réduction vers un seul /ə/ *cheva* est strictement à exclure en latin mérovingien. Comme nous le défendrons au cours de cette thèse, le latin mérovingien continue de contraster trois voyelles dans la finale atone. L'analyse de Rice (1902) est aussi caractérisée par une curieuse idée que l'accent aurait été déplacé vers la voyelle finale par les réformes carolingiennes. S'il voulait indiquer que la perte de la syllabe finale a déclenché le changement d'anciens paroxytons en de nouveaux oxytons, cela est tout à fait le cas. Cependant, ce n'est ni un déplacement de l'accent ni une conséquence des réformes. Le sort oxytonique du français moderne est le résultat de la reconfiguration des structures syllabiques, notamment après l'apocope des finales (cf. § 9.4). La formulation de Rice suggère aussi que le /a/ roman final qui survit comme /ə/ aurait adopté l'accent, créant des oxytons RŌSA → gal.rom. \*\*[rɔsá], ce qui n'est visiblement pas le cas en français.

Si le travail de Rice est d'une grande qualité, il est un produit de son temps et ne tient pas compte de la sociolinguistique historique. À notre sens, ce travail est entaché par la prémisse qu'il existait une forme de latin éduqué parlée au VII<sup>e</sup> siècle, très différente du latin populaire.

### 1.5.5 Pirson (1909). Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes

Pirson a aussi contribué à une importante étude des formules qui sont des documents servant comme modèles dans la préparation de documents officiels. Dans cette étude fondamentale sur le latin du haut Moyen Âge, Pirson (1909) a étudié *les formulaires d'Anjou, les formulaires d'Auvergne, les formulaires de Marculf, les formulaires de Tours, de Bourges, de Sens* et encore d'autres tels qu'édités dans la MGH (Zeumer, 1886) dont « les uns, composés en pleine période mérovingienne, fourmillent

<sup>157</sup> Rice (1902) rattache les formes <aprelo> et <aprelis> qu'il retrouve dans deux manuscrits de Cluny avec un passage de /i/ tonique vers /e/ en bourgogne. La carte de l'ALF n° 104 *avril* ne nous permet pas de confirmer ce changement ; nous trouvons plutôt [a.'vri] et d'occasionnels ['a.vri]. En revanche nous trouvons quelques [evre] (pnt. 150, pnt. 162) dans la Meurte-et-Moselle. Le FEW 25.59a *aprilis* ne permet pas non plus de confirmer ce postulat.

<sup>158</sup> Rice (1902) : « The tendency of the vulgar tongue to reduce the vowel of the ultima to a, or, under certain circumstances, to drop it, must of course have been felt by speakers of clerical Latin [...] the tendency to reduce the final vowel to ə [...] so the scribe of the Strasburg Oaths, who was educated at a school where the Merovingian system of pronouncing Latin was still in vogue, must have read all posttonic vowels as ə for otherwise the choice of letters which he makes to represent this sound would be very hard to understand (*poblo, karlo, karle, karlus, fradre, fradra, sendra, fazet, suo part, etc.*).

littéralement de fautes [...] semblent avoir été rédigés au mépris de toute règle » (Pirson, 1909, p. 838). Malheureusement, parmi ceux-ci, aucun manuscrit ne date d'avant le VIII<sup>e</sup> siècle, bien que la composition de l'original soit parfois estimée au cours du VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle. Pirson commence sa partie sur la phonétique avec quelques remarques importantes sur la permutation de lettres telles que <a> et <u> « d'ordre individuel et purement graphiques, sans conséquences aucune pour la prononciation de la masse » (Pirson, 1909, p. 844). Cette remarque est importante, car Pirson attire notre attention sur la distinction entre graphie et son, signalant que dans l'écriture mérovingienne, les caractères <ɑ> et <u> se ressemblaient beaucoup. Les voyelles /ǣ/ et /ā/ sont écrites <ɑ>, plus courbées et fermées tandis que /ǔ/ et /ū/ sont écrits avec <u> plus ouvert. Nous produisons un exemple dans la figure ci-dessous.

figure 7 : <qua est> extrait du lectionnaire de Luxeuil (BnF. lat. 9427), fol. 122r, l.3)



< q u a e e s t >  
'elle qui est'

Pirson (1909) nous rappelle que l' « on serait tenté d'admettre un changement de genre là où il n'y a en réalité qu'une négligence de copiste comme dans « extra tuum voluntatem [... a]dversus eam (= eum) » (p.844). Dans nos chartes, ce genre d'erreur de copie est très rare (les exemples sont traités au fur et à mesure, surtout dans le chapitre 7, mais ces exemples soulignent l'importance d'une phonologie diachronique ancrée dans les textes et dans une solide méthode paléographique. Car imaginons-nous les fausses conclusions auxquelles nous pourrions arriver si l'on croyait que le remplacement de TŪŪM par <tuam> signalait la neutralisation des deux voyelles en *cheva* ou encore une neutralisation morpho-sémantique entre le masculin et le féminin, ce qui n'a visiblement jamais eu lieu, car l'on continue de contraster le masculin *ton* ← TŪŪM du féminin *ta* ← TŪĀ(M).<sup>159</sup> Voici une des raisons pour laquelle les latinistes et les romanistes devront se méfier de la qualité de leurs données.

L'étude de Pirson ressort de nombreux exemples de fausses graphies qui donnent des indications du système phonologique sous-jacent, provenant de plusieurs manuscrits, mais il n'est pas immédiatement possible de comparer avec les formes de nos chartes. Cependant bon nombre de ses observations, par exemple le remplacement fréquent du /Ē/ par <i>, sont aussi confirmées dans les chartes par les études postérieures telles que celles de Jeanne Vielliard (1927) et de Mario Pei (1932), de même que par la nôtre.

<sup>159</sup> Ces deux conclusions seraient fausses comme l'indique la survie d'une distinction en français moderne, *ton* ← TŪŪM, *ta* ← TŪĀM.

### 1.5.6 Vielliard (1927). Le Latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne

Cette étude de Jeanne Vielliard est incontournable pour comprendre le latin de la Gaule et est en effet la forme imprimée de sa thèse, soutenue à l'École des Chartes en 1924, et pour laquelle elle a été élue première de sa promotion.<sup>160</sup> Son étude est exhaustive, traitant de toutes sortes de phénomènes linguistiques, et pose les bases pour quiconque pourrait s'intéresser à la langue du VII<sup>e</sup> siècle en Gaule. Nous comparons nos résultats régulièrement avec ceux de Vielliard qui était notamment louée dans un compte rendu critique par Léon Levillain (1929) pour son contrôle des éditions, « pour ne rien avancer qui pût reposer sur une faute de lecture » (p. 343).<sup>161</sup> En réalité, nous avons détecté quelques fautes de lecture probable—et peut-être que nous en aurons fait aussi—comme le dit Augustin « *Humanum fuit errare* » (Augustin, Sermons 164.14).

Bien qu'elle est contemporaine de Saussure, le travail de Vielliard est encore descriptif et préthéorique, et fait rarement la distinction entre graphie et phonème. Elle était aussi de l'avis que la nature juridique de la langue des chartes fait d'elle une « langue artificielle » (p. ix). Il est vrai qu'on y trouve de formules entières tirées d'un usage plus ancien et archaïque, mais nous argumenterons dans cette thèse que sur le plan phonologique, le latin des chartes correspond à celui de la langue parlée en Gaule.

Jeanne Vielliard est la première à avoir restreint ses études sur les chartes originales, précisément car elles étaient originales. Elle avait surtout étudié l'ancienne édition de Lauer et Samaran qui est tout de même d'une excellente qualité avec quelques-unes des chartes tirées de l'édition de Tardif. Avec raison, elle souligne l'uniformité de la langue dans l'espace, thèse reprise bien plus tard par Cantalusa (1990). Étant donné que la chancellerie se déplaçait avec le roi, on ne trouve pas de variables diatopiques et, de toute évidence, la langue des chartes est celle d'un scribe gallo-roman ; on ne trouve pas d'exemples d'inversion des consonnes voisées et sourdes comme l'on pourrait en trouver plus tardivement en Alsace.

### 1.5.7 Pei (1932). *The Language of the Eight-century Texts in Northern France: A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and Other Sources*

L'étude de Mario Pei est l'une des premières à aborder la langue mérovingienne avec une perspective théorique inspirée du structuralisme saussurien et des méthodes comparatives. C'est un travail impressionnant qui couvre avec beaucoup de détails l'état synchronique sur trois périodisations distinctes : i.) 695 à 717 qui représente une partie de la période couverte par notre étude, ii.) 750 à 770 qui représente le début des réformes et la fin de la période mérovingienne, et enfin iii.) un dernier groupe de 769 à 812 qui sont les années du règne de Charlemagne.

<sup>160</sup> cf. Glénisson (1982) pour la biographie de Vielliard.

<sup>161</sup> Malgré cela, Vielliard laisse passer certaines fautes de lecture, chose normale lorsque l'on travaille avec une écriture aussi ésotérique que celle des scribes mérovingiens (cf. Levillain, 1929).

Comme le titre le suggère, l'étude de Pei couvre le VIII<sup>e</sup> siècle et est donc postérieure à notre cadre chronologique avec un peu de chevauchement sur le premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle ; cela nous permet de contraster nos résultats tout en offrant une continuité. Le grand intérêt de l'étude de Pei est de démontrer sans aucun doute possible le degré de réforme qu'a subi le latin de la Gaule sous l'influence des Pippinides, notamment sous Charlemagne et Alcuin. Son étude est aussi d'une grande richesse par les annexes qui donnent le nombre exact de remplacements graphiques pour tel ou tel phénomène. À la différence de Vielliard, Pei introduit les éléments de la fréquence et de la statistique. Il a aussi l'intérêt d'établir une méthodologie claire, introduisant un phénomène et la manière dont il apparaît dans les chartes, avant de comparer ces dernières avec d'autres textes du latin vulgaire et enfin de donner une liste d'éléments bibliographiques pour le phénomène en question. Malgré ces grandes richesses, et l'intégration d'une notion de « phonologie », l'étude de Pei ne fait pas de distinction entre graphème et phonème et n'offre pas d'explications théoriques pour les changements observés. Cela dit, son étude reste d'une grande richesse aussi par la manière dont il aborde la syntaxe et la morphologie du latin mérovingien et post-mérovingien.

Mario Pei (1932) est finalement de l'avis que le latin vulgaire a continué d'être employé jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, et à cet égard il reprend la théorie de son prédécesseur et directeur de thèse Henri François Muller (1929) *A Chronology of Vulgar Latin* selon laquelle l'unité linguistique horizontale des régions latinophones a perduré jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle.<sup>162</sup> Si cette conclusion est réfutée par bon nombre de ses contemporains, y compris Orr (1930), Brüch (1931), Delbouille (1933), etc., quiconque étudie le latin de l'époque mérovingienne ne peut réfuter qu'il s'agit d'un état de langue entre la latinité et le roman. En ce sens, nous défendons aussi l'existence d'un diastème latino-roman au moins jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle si pas au-delà, tel que démontré par la préservation des contrastes vocaliques qui rapprochent le latin mérovingien des autres variétés romanes (§ 12.1.4.5).

### 1.5.8 Politzer et Politzer (1953). *Romance Trends in 7<sup>th</sup> and 8<sup>th</sup> Century Latin Documents*

Cette publication par le couple Frieda et Robert Politzer se distingue par sa méthodologie qui propose une analyse statistique des chartes mérovingiennes de la Gaule et des chartes lombardes de l'Italie. Leur méthode d'analyse est de calculer le nombre d'occurrences d'un phénomène par 100 lignes de texte. On présume qu'une « ligne de texte » correspond au nombre de mots qui rentraient sur une

<sup>162</sup> Dans son compte rendu de l'oeuvre, Orr (1930) décrit bien la théorie de Muller : « In attempting to refute the accepted dogma that dialectalisation began with the break-up of the Roman centralised system under the stress of invasion Mr. Muller dwells upon the community of interests and activities which prevailed in Western Europe under the Merovingians, the mingling of populations from various regions through trading, pilgrimages, migration of craftsmen and the like, the internationalism of church and monastery. This common civilisation had a common medium of expression, as witnessed by the fact that the Merovingian documents, from whatever region, display the same linguistic innovations—the new Romance future and the analytic passive, for example, in the same proportions. The various regions, therefore, shared a common linguistic life. The disruption came later, after the reign of Charlemagne's son Louis, with the rise of feudalism, which by crystalizing the population into a number of isolated communities 'turned Romance into a multitude of village speeches, the material out of which the medieval dialects were to be formed' (p. 152).

machine à écrire typique en 1953. Concernant le corpus italien, celui-ci déborde sur 8927 lignes, et le français sur 2273.

Comme nous ici, les auteurs partent du principe que les erreurs des chartes sont un reflet de la langue orale. Les auteurs ont mené leur analyse sur les chartes originales de l'Italie et de la Gaule. Frieda N. Politzer a étudié 205 chartes lombardes extraites du *Codice diplomatico longobardo* de Luigi Schiaparelli (1929) et que les auteurs louent pour sa « précision méticuleuse, reproduisant le texte si exactement au point d'indiquer les lettres dont la lecture est douteuse ». <sup>163</sup> Du côté de la Gaule, Robert L. Politzer a étudié 43 documents tirés du corpus de l'édition de Tardif et daté de 625 à 717, des documents qui font aussi parti de notre étude.

Leur étude se concentre sur les traits qui étaient destinés à marquer les divisions dialectales entre les dialectes du Nord et le Sud de l'Italie, notamment l'évolution des voyelles, des occlusives intervocaliques, de la gémination et de la dégémination, le sort des consonnes finales et l'évolution de la morphologie nominale, notamment du pluriel. Pour la Gaule les objectifs sont semblables. Cependant ils travaillent uniquement sur le corpus de Tardif, de sorte que leurs chartes se limitent à l'Île-de-France, divisée chronologiquement dans quatre périodes entre 625 et 717 ap. J.-C.

La grande contribution de Politzer et Politzer est de mettre en avant une analyse quantitative de la langue des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Par celle-ci, les auteurs arrivent à démontrer une divergence statistique sur la base des futurs dialectes. Leur étude est une contribution majeure pour démontrer des tendances et pour la comparaison entre les régions. Notre critique, cependant, n'est pas du tout dans leurs données, dont les statistiques concordent habituellement avec les nôtres, mais dans le décentrage total sur la langue de l'époque. Nous sommes de l'avis que la langue doit aussi être étudiée de plus près, d'où le fait que nous avons préféré étudier les phénomènes phonologiques lemme par lemme pour détecter le conditionnement par l'environnement phonologique ou le côté atypique de certains lemmes. Ce niveau de détail est absent dans l'étude de Politzer et Politzer.

### 1.5.9 Gaeng (1968). *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin*

Gaeng (1968) *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin*, est une étude des inscriptions latines des régions Européennes romanophones, concentrée notamment sur les phénomènes vocaliques. Paul Gaeng était disciple de Mario Pei à l'Université de Columbia, New York. Se basant sur les trois volumes d'inscriptions édités dans Diehl (1961) *Inscriptiones Latinae christianae veteres*, Gaeng a mené une étude contrastive sur les évolutions vocaliques dans les différentes régions de l'Empire. <sup>164</sup> Pour la Gaule, son corpus couvre les IV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles et donc précède et chevauche partiellement notre cadre chronologique, bien que la majorité de ses données datent des V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Étant donné que Gaeng a employé le CIL comme source, il a repris la division de la Gaule telle qu'elle apparaissait au II<sup>e</sup> siècle. À cet égard, les intitulés des provinces selon Gaeng sont inadéquats pour le V<sup>e</sup> siècle et

<sup>163</sup> Politzer et Politzer (1953) : « The editing of Schiaparelli is notable for its meticulous accuracy, reproducing the texts so exactly as even to indicate every letter of doubtful reading... » (p.2).

<sup>164</sup> Les volumes de Diehl (1924-1931) *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres* sont disponibles en format numérisé par la *Universitätsbibliothek* de Heidelberg.

encore plus pour les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> quand le territoire était plutôt découpé en royaumes. Il aurait été plus pertinent de donner le découpage provincial et diocésain de l'Empire tardif dont un exemple tiré de Kasprzyk et Monteil (2017) est reproduit dans la carte 4 :

carte 3 : régions de la Gaule selon Gaeng (1968, p. 31)



carte 4 : provinces des Gaules et des Germanies à la fin du IV<sup>e</sup> siècle selon Kasprzyk and Monteil (2017)



Si Gaeng s'est intéressé aux fusions des voyelles, aux monophthongaisons et à la syncope, offrant ainsi une étude presque contemporaine avec lesquelles comparer les résultats de nos chartes, Lemay (2017,

p. 28-29) reste critique vis-à-vis de Gaeng pour son imprécision quant au lieu de découverte des inscriptions, car il « amasse toutes les inscriptions d'un très grand espace géographique et qu'il ne considère qu'un petit nombre de points de données, dont il ne précise pas la distribution géographique » (p.28).<sup>165</sup> Cependant, les inscriptions étudiées par Gaeng restent une source de comparaison extrêmement intéressante pour l'évolution du diasystème roman commun. Or, sur le territoire de la Gaule, son étude sert de comparaison pertinente pour l'évolution des voyelles toniques, des voyelles atones et du progrès de la syncope, trois phénomènes qui sont au cœur de notre thèse. De plus, il divise ces voyelles atones selon leur position dans le mot : initiale, pré-tonique (ce qu'il appelle l'inter-tonique) et post-tonique ; et il prend également en compte les terminaisons nominales et verbales.

Notre étude, comme celle de Lemay (2017), se distingue de celle de Gaeng par un corpus plus restreint sur un territoire plus restreint. Or, la grande innovation dans notre cas est l'étude de cas des lemmes individuels, ce qui nous permet également un traitement plus pointilleux des changements phonologiques, mot-par-mot, environnement phonologique précis par environnement précis. L'on notera que Gaeng (1968, p. 107) lui aussi avait remarqué, concernant la neutralisation des contrastes vocaliques, la divergence entre ce qu'il trouvait comme résultat dans les inscriptions qu'il avait étudiées et la chronologie proposée par la tradition romaniste, par exemple chez Bourciez (1923, p. 42), qui plaçait la confusion du /Ē/ et /Ē̄/ et du /Ō/ et /Ō̄/ atone au cours des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.<sup>166</sup>

#### 1.5.10 Väänänen (1981). *Introduction au latin vulgaire*

Bien que ce travail ne concerne pas que le français, et que son œuvre soit très loin d'être la première à aborder le latin dit « vulgaire », Väänänen (1981) cherche d'une manière à décrire la langue qui est ancestrale aux langues romanes. Nous mentionnons l'œuvre de Väänänen pour son synthétisme clair (et en français) et pour la qualité de ses données philologiques qui sont le plus souvent relevées des inscriptions. Väänänen (1981), après sa thèse (1937) sur les inscriptions pompéiennes, apporte une précision positiviste de la vieille école (tout comme Pirson et Vielliard) et constitue donc une solide référence pour les formes attestées. Son manuel contient aussi plusieurs annexes qui nous sont utiles, y compris un commentaire sur les *DLH* (8.31) de Grégoire de Tours, un extrait de la *Loi Salique*, de la *Parodie de la Loi Salique* et de l'*Appendix Probi*, qui sont toutes des sources comparatives pertinentes. Enfin, Väänänen fait plusieurs références au latin mérovingien au cours de son manuel.

#### 1.5.11 Lemay (2017.) *Studies in Merovingian Latin Epigraphy and Documents*

La thèse de 2017 soutenue par Éloïse Lemay à UCLA est une contribution bienvenue par sa méthodologie et son intérêt pour les inscriptions et pour les chartes. Lemay se focalise sur les

<sup>165</sup> Lemay (2017) : « ... he lumps together the inscriptions of a very large geographic area, and that he considers only a very small number of data points, the distribution of which he does not provide ». (p.28).

<sup>166</sup> S'il est vrai que nous trouvons des /ĩ/ remplacés par <e>, ex. <karessemo> (CIL II, n° 2997) pour CARISSIMO, etc. la fréquence de ce type d'erreur n'a pas suffisamment été étudiée pour justifier une neutralisation totale à une date aussi ancienne.

distinctions dialectales entre la région de Trèves (la Belgique première) et la grande province de l'Aquitaine première composée essentiellement du Centre et l'Auvergne avec ces villes diocésaines de Bourges et Clermont-Ferrand respectivement. Elle a étudié quelque 237 inscriptions à Trèves et 62 pour l'Aquitaine démontrant ainsi des différences inter-dialectales, ce qu'une grande étude comme celle de Gaeng (1968) ne pouvait pas faire. Elle vient aussi corriger certaines lacunes de l'étude de Gauthier (1975) dont les conclusions étaient mitigées selon Väänänen (1976).<sup>167</sup>

La nature de son corpus a cependant la limite que la variété de vocabulaire étudiée est assez restreinte, aussi le corpus total pour l'Aquitaine centré autour de Clermont est très petit, ce qui affecte les conclusions possibles. Toutefois, elle suit une méthodologie statistique d'une *fréquence d'occurrence pondérée* (an. *weighted frequency of occurrence*)<sup>168</sup>. Sur le plan de la phonologie diachronique, Lemay démontre pour la région de Trèves que la fusion de /ō/ et /ū/ ne date pas avant le IV<sup>e</sup> siècle<sup>169</sup> ; sa première inscription avec une telle inversion de graphie date de 390 ap. J.-C. et elle en trouve cinq autres avant 440 ap. J.-C, mais la majeure partie ne date que des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, ce qui suggère que /ō/ et /ū/ étaient restés phonologiquement distincts, probablement jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle.

Plus généralement l'étude de Lemay, qui couvre le centre de l'Antiquité tardive, démontre qu'il n'y a pas de moment de coupure abrupte dans l'évolution de la langue, par exemple avec le recul de l'Empire ou l'installation des rois mérovingiens, et que l'implémentation et la stabilisation de certains changements phonologiques semblent avoir lieu sur plus de 300 ans (Lemay 2017, p. 201), voire sur 9 à 12 générations.<sup>170</sup> La neutralisation phonologique semble avoir lieu peu après 600, quand la moitié des inscriptions étudiées par Lemay sont affectées par cette inversion graphique. En revanche, la neutralisation de /ē/ et /ī/ semble avoir déjà lieu autour de l'année 500, démontrant que bien que la tendance soit partagée pour les voyelles antérieures et postérieures, les antérieures semblent avoir commencé leur neutralisation plus tôt, ce qui correspond à la « faiblesse » des voyelles antérieures que nous présenterons dans le chapitre 8.

Au-delà de sa méthode statistique, Lemay amène des contributions pertinentes sur le plan philologique, remarquant avec raison « que les graphies en surface ne sont pas toujours des indicateurs d'un changement linguistique sous-jacent » (p. 194), parfois les erreurs sont seulement liées à un

<sup>167</sup> Väänänen (1976) : « Je crains que la synthèse linguistique fondée sur les données de la première Belgique soit prématurée ».

<sup>168</sup> Lemay (2017) : « I determined which inscriptions have a date range that covers a particular decade. I then computed the frequency of occurrence of o/u confusions among these inscriptions. In other words, I determined for each decade the ratio of 'affected inscriptions' (inscriptions bearing one or more instances of the merger) to the 'total of inscriptions', allowing me to trace the evolution of the merger decade by decade. I take into consideration how broad each date range is, as an inscription with a narrow date range is a much more accurate predictor of what happens at a certain decade, than one with a very broad date range. This is what I mean by 'weighted frequency of occurrence' » (p.201).

<sup>169</sup> L'extrapolation de la tendance lui permet de suggérer que le début de cette neutralisation aurait eu lieu vers 300-350 ap. J.-C. (Lemay, 2017, p. 201) Nous devons comprendre qu'il devait s'agir d'une neutralisation gradiente. Comme nous le démontrerons (§ 4.6), cette neutralisation semble être due à une fermeture (périphérisation) du /ō/ en syllabe tonique.

<sup>170</sup> La question de la durée d'une génération est assez compliquée et l'on assigne traditionnellement 25 ans d'intervalle entre chaque génération, une génération étant définie comme la durée entre la naissance du parent et la naissance des enfants. En réalité, la durée d'une génération entre les hommes d'une famille semble être 17.5 % plus longue que dans la lignée féminine. Au sujet de l'intervalle intergénérationnel, voir Devine (2005).

manque de maîtrise du système orthographique.<sup>171</sup> Son étude contribue aussi à la datation et à la contextualisation de certaines de nos chartes privées, notamment celle d'Erminethrude (§ 1.3.2.1) et celle des Fils d'Idda (§ 1.3.2.2) qui sont de riches sources de données linguistiques.

### 1.5.12 Kerkhof (2018). *Language, Law and Loanwords in Early Medieval Gaul*

L'étude de Peter Alexander Kerkhof est une contribution très positive pour l'étude du latin mérovingien, combinant avec une parfaite accessibilité sa forte formation dans la linguistique indo-européenne comparative, une grande connaissance de la phonologie romane et germanique avec les notions contemporaines de la sociolinguistique historique.<sup>172</sup> Kerkhof, comme nous, dispose d'une double formation en tant que linguiste et historien et cela se ressent dans son traitement du lexique et des étymologies dans le contexte de la société mérovingienne. Les deuxièmes et troisièmes chapitres de sa thèse offrent une très sensible explication du lien entre le latin écrit et le gallo-roman parlé, liant les changements du « pré-français » avec les erreurs écrites de l'époque mérovingienne. Kerkhof revient aussi en grande partie sur la phonétique historique du gallo-roman, ce qui est une contribution extraordinaire parmi tant de manuels qui ignorent carrément la période mérovingienne. Cependant, Kerkhof suit une chronologie absolue assez classique, notamment par rapport aux modifications affectant les voyelles. C'est ici que notre recherche se démarque, en présentant les réductions des contrastes vocaliques à la fois sur le plan synchronique et sur le plan diachronique dans un modèle qui nous permet de mieux apprécier la communication verticale et horizontale dans les royaumes mérovingiens. Si la thèse de Kerkhof concerne plutôt les aspects lexicaux et sociaux de la langue mérovingienne, notamment son rapport avec le germanique, elle est à mon avis la sœur aînée de la présente thèse qui aborde les questions surtout phonologiques et morphologiques par une approche finalement aussi générative que philologique.

## 1.6 La périodisation du latin

Ayant abordé les grandes études portant sur le latin des mérovingiens, il est important de mettre en contexte ce latin mérovingien et de situer sa relation à la fois au latin classique et aux langues romanes, notamment sa relation à l'ancien français. Le latin se parle depuis maintenant plus de 2700 ans, remontant à la période antique, et est encore parlé dans certains cercles latinophones ; évidemment il a beaucoup évolué au cours de cette période et il peut nous être utile d'établir un vocabulaire capable de dénoter une forme précise de cette langue dans une période précise. Cependant, cet exercice est plus compliqué que l'on ne le penserait, car en désignant une période durant laquelle un certain état de langue existait avant de passer à une nouvelle période différente, nous regroupons selon l'intuition de l'analyste un nombre de traits contemporains et lui posons une

<sup>171</sup> Concernant les géminées, Lemay (2017) écrit : « Degeminated spellings can be surface spellings only, resulting from the diminishing command of the inherited spellings in subliterate Latin. These surface spellings are not an indicator of underlying linguistic change; they are not instances of degemination as a linguistic process » (p. 194).

<sup>172</sup> Peter Alexander Kerkhof, un disciple de Michiel de Vaan et Alexander Lubotsky, a été notre enseignant de vieux haut allemand à l'école d'été en études indo-européennes de l'Université de Leyde en 2016.

étiquette. Quelles variables sont adaptées afin de fournir notre classification ? En réalité, la variation sous ses formes diatopiques, diastratiques et même diaphasique empêche une classification absolue et l'on trouve souvent un même trait apparaissant avec une différente fréquence ou intensité dans différentes périodes. La difficulté de diviser le continuum diachronique en tranches synchroniques ordonnées est déjà évoquée par de la Chaussée (1974, p. 155) qui soulignait l'aspect non scientifique voire impressionniste de cette tâche. Wright (1999b), dans *Periodization and how to avoid it*, aborde explicitement la difficulté de la classification. Et, comme le souligne Adamik (2015), il est trop fréquent dans les publications que la question de la périodisation linguistique précise soit complètement absente.

L'histoire du latin commence avec les premières inscriptions provenant du LATIUM-Lazio moderne, bien que la langue remonte évidemment plus loin à ses origines italiques et indo-européennes. La première inscription latine admise par une majorité de linguistes latinistes est celle de la fibule de Préneste datée du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : <MANIOS MED FEFAKED NUMASIOI> 'Manius m'a fait pour Numarius'. Si l'authenticité de la fibule de Préneste fait parfois débat, l'avis scientifique s'aligne de manière croissante sur l'authenticité du texte et de l'objet.<sup>173</sup> Les analyses récentes de la micro-cristallisations de l'or à l'intérieur des sillons de l'inscription effectuées et publiées par Ferro et Formigli (2015) indiquent une production conforme aux techniques orfèvres étrusques et donc l'authenticité de l'inscription.<sup>174</sup> La langue de cette inscription est dénommée *latin archaïque*. Entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la langue archaïque a subi différentes transformations importantes telles que la syncope au V<sup>e</sup> av. J.-C., le rhotacisme du /s/ intervocalique et la réduction vocalique au cours du IV<sup>e</sup> av. J.-C., transformant entre autres les formes archaïques comme <NUMASIOI> vers une forme plus reconnaissable <NUMERIŌ>.<sup>175</sup> Dans cette période, certaines consonnes finales /-m/, /-s/, /-d/ et /t/ se sont affaiblies et ont cessé d'être prononcées dans la langue populaire (cf. Meiser, 2015, p. 100). On trouve aussi la monophthongaison de /ou/ → /ū/, /ei/ → /ē/ → /ī/ (cf. Penney, 2011, p. 225)<sup>176</sup> et le passage de la séquence /dw/ → /b/, par exemple dans <duenos> → BONUS 'bon' (cf. Meiser, 2015, p. 111). C'est au cours de la période républicaine que ce latin archaïque a laissé place à une langue plus familière, ce que Rosén (1999) traite de « early stage of Latin » p. 16). Les commentaires métalinguistiques témoignent de la difficulté des contemporains à comprendre les textes de quelques siècles auparavant (cf. Adamik, 2015, p. 645). Pour cette période que l'on peut appeler *préclassique*, Rosén (1999) souligne qu'il n'y a pas non plus de raisons de croire que la langue

<sup>173</sup> Voir Touratier (2013) pour une évaluation contemporaine des arguments concernant son authenticité.

<sup>174</sup> La recherche et la « découverte » de l'authenticité de la fibule était présentée au Musée national de la Préhistoire de l'épigraphie le 6 juin 2011, la recherche ayant visiblement eu lieu en 2009, comme le démontre l'application de leur technique d'analyse sur d'autres objets. On trouve de nombreuses publications, notamment en relation à la vulgarisation scientifique, ex. von Hase Salto (2011), rapportant la découverte, mais la publication du rapport scientifique même ne date que de 2015. Ferro et Formigli (2015) pensent soumettre des arguments de sciences dures qui démontrent que non seulement l'objet, mais aussi l'inscription seraient de date ancienne.

<sup>175</sup> Voir § 3.8 pour les effets de la réduction vocalique dans le vieux latin.

<sup>176</sup> Pour les réformes sociales de la langue, voir Meiser (2015, p. 94-96), Questa (2007, p. 23).

écrite était si différente de la langue parlée.<sup>177</sup> Selon Allen (1978), la prononciation était essentiellement la même que celle du latin classique, bien que l'on trouvait une plus grande souplesse dans les graphies, par exemple <pequnia> pour PECŪNIA ou <aara> pour ĀRA.

On rentre dans la période classique à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui se caractérise non pas par le changement linguistique mais par la planification, voire la standardisation linguistique (cf. Clackson et Horrocks, 2007; Szemerényi, 1978).<sup>178</sup> Rosén (1999) emploie le terme *crystallisation* pour l'établissement et le figement d'une norme écrite prestigieuse dit *LATINE* « écrit en bon latin » (p. 14) soulignant que Cicéron distinguait déjà cette forme socialement prestigieuse des formes quotidiennes du parler des Romains. Il est généralement admis que la standardisation d'une langue passe par quatre étapes décrites par Haugen (1966) comme : 1. la sélection du sociolecte d'un certain groupe social, 2. la codification de cette variété en forme écrite, 3. l'élaboration d'un vocabulaire technique et l'adaptation de différentes fonctions internes de la langue, et 4. l'acceptation de cette variété comme la forme « correcte » de la langue par l'ensemble de la société. On trouve dans les réformes l'instauration de la graphie <AE> pour l'ancienne diphtongue /aɪ/ en voie de monophthongaison vers [ɛ:], et la restauration des consonnes finales. C'est la langue de cette période qui nous est la mieux connue et nous citons nos étymons dans leur forme classique grâce à des petites majuscules. C'est aussi cette langue de la période classique qui a été exportée en Gaule par les conquêtes de César. Les latinistes subdivisent parfois la période classique davantage, avec l'âge d'or de Cicéron, César et Auguste devenant l'âge d'argent au cours du I<sup>e</sup> siècle après J.-C., associant ces termes à différents courants littéraires et l'évaluation de l'esthétique et la langue.

La période classique s'ouvre sur une période de latinité tardo-antique vers la fin du III<sup>e</sup> début du IV<sup>e</sup> siècle qu'on peut communément appeler le *latin tardif* et qui était la langue de l'Empire tardif et celle des auteurs chrétiens des IV<sup>e</sup> y compris de la vulgate, V<sup>e</sup> et à la limite VI<sup>e</sup> siècles.<sup>179</sup> Banniard (1992) caractérise cette période comme le latin parlé tardif de phase 1. Ce latin tardif est encore visiblement latin mais suit une autre logique syntaxique et se distingue par son style.<sup>180</sup> Selon Adamik, cette période s'écoule de la moitié du III<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup>. En Gaule, les écritures de cette période

<sup>177</sup> Rosén (1999) : « ... whether in the early period the gap between the literary language and the familiar or popular one was as overwhelmingly, linguistically speaking, as it is generally depicted and as it is indeed documented for the Classical period. It is always inadvisable to judge *ex silentio*. ... and on this matter of the distance between the literary and popular varieties of Latin in the early period one has almost exclusively recourse to criteria which are syntactic. Lexicon and morphology point to a remarkable uniformity of the early langue in its two materializations [spoken and written modalities] » (p. 17).

<sup>178</sup> Adamik (2015) : « The classical language and period is not so much characterised by linguistic changes but rather by holding up or reversing the changes that were going on but were not yet general or completed in Old Latin times » (p. 467).

<sup>179</sup> Weiss (2009, p. 23-24), considère que le latin des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles est encore « classique ». Une périodisation qui est aussi suivie par de Vaan (2008, p. 14) et qui s'ouvre sur le latin tardif qu'ils datent des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant de clore sur le latin mérovingien du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Si les dates absolues qu'on attribue à ces états de langues varient dans une marge de ± un siècle en aval ou en amont, on s'accorde tous sur le fait qu'une période classique se distingue d'une période tardive, et qu'on devrait aussi distinguer une période de latinité très tardive.

<sup>180</sup> Adamik (2015) emploie le terme de *latin vulgaire* pour ce latin tardif afin de dénoter sa nature non-classique, mais ce terme nous paraît problématique pour des raisons abordées dans la section 1.6.1.

proviennent essentiellement du sud et du centre du pays et d'un petit nombre d'auteurs provenant d'un même réseau (cf. Wood, 1992, p. 10-11, 1994, p. 20). Au centre des études se trouve la collection épistolaire de Sidoine Apollinaire (né 430 à Lyon, † 489) devenu évêque de Clermont.<sup>181</sup> Cette pratique littéraire de l'aristocratie gallo-romaine est perpétuée au VI<sup>e</sup> siècle par Ruricus de Limoges, Avitus de Vienne<sup>182</sup> et Ferreole d'Uzès est mort en 581 ap. J.-C. (cf. Wood, 1994, p. 25).<sup>183</sup> D'autres copies de lettres survivent dans la collection dite *Epistulae Austrasiacae* et concernent la cour franque. De cette période latine tardive, on trouve aussi les poèmes de Venance Fortunat (né. 530 - †610) et certains œuvres importants telles que les *Dix livres d'histoires* (§ 1.3.7.1) et les hagiographies de Grégoire de Tours ; ces derniers sont tous écrits dans un latin tardif, plus ou moins rustique, mais qui n'est pas encore proprement mérovingien. On notera aussi que Ségéral et Scheer (2020) emploient aussi le terme de *latin tardif* dans la *Grande Grammaire Historique du Français* (GGHF) pour le latin qui précède la dialectisation des langues romanes — cela est visible dans leur traitement des contrastes vocaliques en syllabes atones tel que repris de Schuchardt (1866a), mais les auteurs ne donnent aucune dates absolues pour quand ce latin tardif aurait été parlé, ce qui leur permet de se concentrer sur les mécanismes du changement plutôt que de se perdre dans les débats de datation. Notre lecture du GGHF estime qu'ils donnent un sens large au terme « latin tardif », sens qui pourrait englober le latin mérovingien.

Enfin, à la période du latin tardif de phase I s'ensuit une période que Banniard qualifie de latin tardif de phase II (mérovingien, visigothique, lombard, etc. selon l'origine diatopique des textes), qu'Adamik (2015) qualifie de *latin transitionnel* ou encore que Płocharz (2020; 2021) qualifie de latin *altimédiéval* (à ne pas confondre avec le *latin médiéval* qui est une convention réformée du IX<sup>e</sup> siècle).<sup>184</sup> À partir du VI<sup>e</sup> siècle et encore au VII<sup>e</sup> le monolinguisme latin persiste avec une croissance du polymorphisme, c'est-à-dire la compétition entre formes classiques, tardives, et formes innovantes. C'est de cette période que proviennent nos données. Selon Banniard (2013), des failles de communication verticales commencent à paraître en Gaule au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, et il cite l'exemple d'un moine à la frontière du Berry et de la Touraine (Saint-Cyran-du-Jambot) qui voulait réécrire la *Vie de Saint Sigiramus* (Saint Cyran, mort en 655 ap. J.-C.) et qui remarquait que la version originale de la *vita* était difficile à comprendre car ni les mots ni les syllabes ne tenaient à la tradition grammaticale'.<sup>185</sup> Ayant vérifié l'édition de ce texte dans la collection des MGH, bien

<sup>181</sup> Sur la position de Sidoine Apollinaire dans la Gaule chrétienne, voir la thèse de (2018) ou encore l'état historiographique dans Waarden (2013).

<sup>182</sup> Avitus était membre de la dernière génération à recevoir une éducation classique d'où son rôle comme conseiller du roi THEUDERICUS-Thierry Ier. Brunhölz (1975, p. 116-118) considère le bouleversent de la tradition épistolaire comme un symptôme de la décadence et la chute (al. *Niedergang*) du système éducatif général du haut Moyen Âge.

<sup>183</sup> Voir Mathisen (1999) pour les sources et la discussion de ses individus.

<sup>184</sup> *Altimédiéval* est le terme que Płocharz (2021) emploie pour regrouper les latins de la Gaule, de l'Italie et par extension des autres régions romanophones au Haut Moyen Âge.

<sup>185</sup> *Vie de Saint Sigiramus*, MGH, *Scriptores rerum Merovingicarum* 4, p. 606 : « Nam cum prefati vita beati huius Sigiranni iam dudum eius in monasterio discripta habere videretur et haec tam vicio scriptoris quam primi etiam inhercia tractatoris nimis esset absurda valdeque depravata, ex prefati sancti monasterio iubentibus benivolis fratribus eam, ut in melius ac lucidius provalerem, vim charitatis impulsus, emendandam suscepi : non quod me aliquid quod foret inopinatum referre, vel quod rationabiliter insitum erat minuere decrevissem, set potius quod erat ineptum ac sui perfectionis nil

préservée dans un manuscrit du XI<sup>e</sup> siècle (Bruxelles n° 8550), le langage est visuellement de type mérovingien dans ses contours, mais deux interprétations sont possibles de la relation entre ce texte et la *vita* originale sur laquelle elle était recopiée.

D'un côté, Banniard (2013) semble être penser que la *vita* originale composée au VII<sup>e</sup> siècle était « communicativement inefficent », ce qu'il interprète comme un changement linguistique important entre le VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle, créant une « insécurité linguistique » et une difficulté de communication verticale entre l'écrit et l'oral. Sur le plan grapho-phonologique, la langue a des traits mérovingiens : les affriquées [tʃ] sont transcrites <ci> (§ 10.2.2), on trouve des phénomènes de liaisons, ex. <set pocius> pour SED POTIUS (cf. Russo, 2011, 2013, 2014a), etc. mais les voyelles retrouvent leurs valeurs étymologiques et l'on distingue le cas accusatif du cas ablatif. On trouve d'autres signes d'un remaniement, par exemple que l'on écrit systématiquement le <h> muet et qu'on restaure la voyelle post tonique <i> de domino 'seigneur' qui apparaît plutôt comme <domno> (§ 6.15.6.1) dans les chartes. Plus qu'une véritable rupture naturelle entre langue orale et langue écrite, cette réécriture semble témoigner d'une volonté de réforme de la langue écrite, les moines se plaignant que la *vita* originale ne respectait pas la tradition grammaticale.<sup>186</sup> Si la *vita* du VII<sup>e</sup> siècle était écrite selon la même logique que nos chartes, avec inversions libres des terminaisons <-i> et <-e> ou de <-u> et <-o> ou encore l'emploi variable de l'accusatif ou de l'ablatif et le datif, alors effectivement, la tradition du latin tardif ne serait pas respectée. Comme nous le démontrerons au chapitre 11, les scribes mérovingiens écrivaient selon une logique phonologique. Dans tous les cas, nous n'avons que la copie du XI<sup>e</sup> siècle de la réécriture, supposément produite au VIII<sup>e</sup> siècle. Ni le modèle du VII<sup>e</sup> siècle, ni la réécriture du VIII<sup>e</sup> siècle ne nous sont parvenus, et la datation de la réécriture n'est pas certaine non plus, un fait que Banniard (2013) signale, écrivant que « la *vita* original ne nous est pas parvenu, nous ne pouvons former aucune impression de l'état mauvais dans lequel il se trouvait ou l'étendue des corrections qu'il a subi » (p. 70).<sup>187</sup>

D'un autre côté, nous pouvons conclure qu'entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, le latin a connu des transformations importantes. Dans la période du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle que nous étudions ici, nous trouvons tout de même un état de langue cohérent en soi même ; un état de langue qui semble de nouveau passer vers une autre logique vers la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. L'évolution morpho-syntaxique et stylistique du latin tardif au latin mérovingien au latin carolingien est bien documentée dans les publications de Banniard, de Verdo (2010) et plus récemment pour les démonstratifs dans Płocharz (2021). Les règles de la tradition latine étaient relâchées en Gaule et le réarrangement des

---

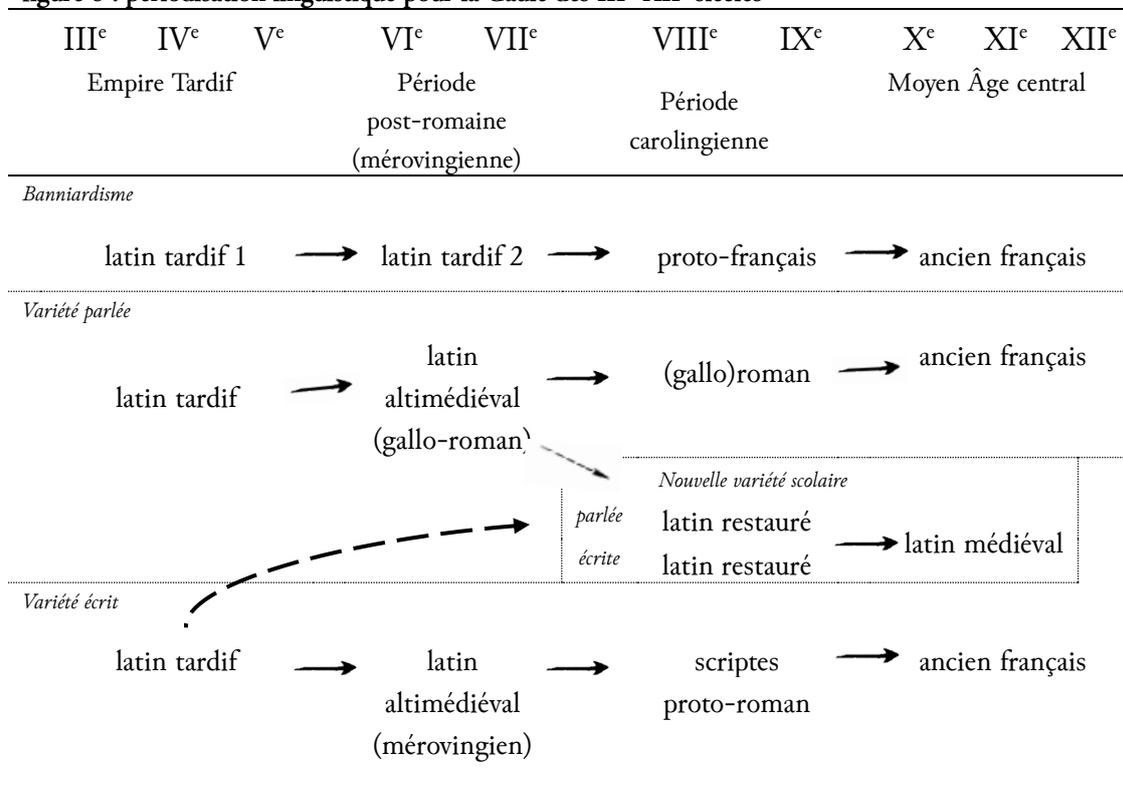
intellectum haberet, Domino opitulante, lucidius vel in melius propalarem. Erat enim per omnia, prout se habet auctoritas litterarum, tam verbis quam sillabis omnis eius constructio ad intelligendum confusa » (l.23-31).

<sup>186</sup> Banniard (2013) : « Next comes a very personal statement about a specific communicative situation: the author seeks to justify his rewriting of the *Life* by explaining that the monks of Saint Sigiramnus have requested him to do so. There was already an older version of the *Life*; but, explains the author, 'its whole syntax is difficult to understand [*omnis constructio eius ad intelligendum confusa*]', because 'neither words nor syllables are in keeping with grammatical tradition [*prout se habet auctoritas litterarum, tam uerbis quam sillabis*]' . The author has the original manuscript to hand as he writes; it is in a deplorable condition, he says, for which he blames both the copyist and the reviser, who have produced a defective edition, in which the text is 'so deformed as to be absurd [*haec . . . nimis esset absurda ualdeque deprauata*] » (p. 68-70).

<sup>187</sup> Banniard (2013) : « As the original *Life* has not come down to us, we cannot form an impression of how bad a state it was really in or the extent of the corrections which have been made to it » (p. 70).

formes marquées et non marquées progresse. Si Banniard (1994, 1998) évoque le début d'une période typologiquement romane dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, cette position ne fait pas l'unanimité et le degré de dialectisation de cette langue romane non plus.<sup>188</sup>

**figure 8 : périodisation linguistique pour la Gaule des III<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles**



Aux périodes du *latin tardif* et *latin tardif 2*, Banniard (2001b) fait suivre une période *proto-française* qu'il situe au VIII<sup>e</sup> siècle et qui réfère à l'état de langue ancestral des parlers romans d'oïl, y compris le dialecte de Paris, souvent dit *francien* (cf. Y. Morin, 2008, p. 2909-2911).<sup>189</sup> Certains romanistes comme de La Chaussée (1974, p.155-156) utilisent les termes « époque proto-française » pour souligner la nature reconstruite (§ 2.1.2.3) de la langue de cette époque, d'autres parlent de « l'époque pré-littéraire » pour souligner que les textes du VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles sont encore principalement en latin et non pas en ancien français.<sup>190</sup> Notre avis est que nous ne devons point, et ne pouvons guère parler

<sup>188</sup> Ce schéma est reproduit dans la majorité des thèses sur le latin tardif de ces dernières années, cf. Van Acker (2007, p. 71-75), Verdo (2010, première partie), Płocharz (2021) et revient aussi dans les publications de Banniard (1992, 2003). Peut-être ce schéma est-il plus clairement résumé en ce qui concerne le contexte mérovingien dans Banniard (2001b). Lemay (2017), par exemple, remarque l'apparition d'un registre acrolectal des inscriptions et d'un registre basilectal populaire avant le VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>189</sup> Pour Morin (2008), cet état de langue est plus ou moins fictif et se situerait pendant la période pré-littéraire. Nous espérons démontrer par cette thèse que la proto-langue, loin d'être une fiction, s'est développée comme gallo-roman commun à l'époque mérovingienne, donnant le proto-français qui serait situé entre la fin de l'hégémonie mérovingienne et l'apparition de l'ancien français.

<sup>190</sup> Banniard (2013, p. 106) insiste sur le fait qu'à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, on devrait abandonner le terme de « français pré-littéraire » en faveur d'un terme tel que le roman écrit sous une guise latine « Romance written as if it were Latin » (p.106). Pour cette même période, Wright (2013c, p. 117-118) préfère le terme 'early Romance' qui a l'avantage de ne pas imposer une logique de séparation linguistique précoce, bien qu'il reconnaisse que le terme est anachronique.

de proto-français qu'à partir du moment où les dialectes d'oïl perdent le contraste entre différentes voyelles en position finale atone; c'est le trait morpho-phonologique qui distingue de manière critique le français de ses sœurs occitanes, franco-provençale et romane plus largement. Étant donné que les traits proprement français sont très rares dans notre corpus du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle, l'on emploie plutôt le terme gallo-roman pour la langue orale que l'on peut reconstruire à partir des variations de graphèmes dans le latin mérovingien.

C'est dans la troisième partie de cette thèse (chapitres 8, 9, 10, 11) que nous argumenterons que la typologie latine s'est maintenue jusqu'à la neutralisation et la chute de ces voyelles finales, anciennement contrastives. Une fois ces contrastes perdus, la langue ne pouvait que se réorienter autour des structures analytiques employant beaucoup de prépositions.

Cette périodisation est présentée dans la figure 8 et est valide pour la Gaule<sup>191</sup> où une réforme du code écrit s'est imposée sous les rois Pippinides et Carolingiens (stade 3). Les raisons pour ces réformes en Gaule au moment mêmes où elles ont eu lieu est encore débattu. L'on peut évoquer en Gaule un changement typologique, notamment la perte des voyelles finales, plus brusque de la langue parlée que dans les autres régions latinophones, mais comme nos conclusions démontrerons, ce changement n'était ni précipité ni assez brusque pour causer une isolation linguistique de la Gaule. L'on peut aussi évoquer l'intégration à l'Empire d'un grand nombre de locuteurs germaniques pour lesquels les liens phonologiques entre latin écrit et prononciation vulgaire n'allaient pas de soi, mais ce phénomène n'est pas non plus propre à la Gaule. Banniard (2013) évoque nombreuses autres conditions propres au VIII<sup>e</sup> siècle qui ont pu contribuer au développement de différentes formes locales du latin parlé : la réorientation des intérêts politiques, les missions évangéliques chez les germains et les slaves, l'emploi des langues germaniques sur le Rhin et de l'arabe en Espagne, des facteurs dont les conséquences sociolinguistiques ont pu créer les conditions pour le renforcement d'un code écrit partagé et un retour à certaines normes plus classiques dans les textes écrits sous les Carolingiens.

### 1.6.1 Latin vulgaire ou (proto-)roman ?

Il y a encore un débat dans la littérature concernant le moment à partir duquel il est approprié de parler de langues romanes. Presque tous les chercheurs s'accordent pour dire que les langues romanes sont issues du latin vulgaire, mais la définition qu'on donne à ce « latin vulgaire » varie énormément entre auteurs. Adams (2013) avait dédié tout le premier chapitre de son *Social Variation and the Latin Language* à la définition de ce latin vulgaire et de la variation sociale. Sas (1937, p. 491) avait compté dix-neuf définitions de « latin vulgaire », Lloyd (1979) en comptait treize tandis que Wright (1982, p. 52-54) cite la polysémie comme raison d'éviter le terme. Adamik (2015, p. 648) recommande l'emploi du terme « latin vulgaire » pour désigner toutes variétés du latin parlé qui ne sont pas en

<sup>191</sup> Comme l'a démontré Meillet (1933, p. 281), on trouvait encore au XI<sup>e</sup> siècle en Espagne des textes écrits en latin, qui certes sont caractérisés par certains *hispanismes*, voire des traits de la langue espagnole émergente, mais le code latin ne posait pas de problèmes majeurs de compréhension. Clackson et Horrocks (2007, chap. 8, spécifiquement 267-268) démontrent à leur tour que la première distinction historique faite entre le latin et la langue vulgaire à Rome est datée d'une épitaphe au Pape Grégoire V en 999 apr. J.-C.

accord avec la norme classique y compris pour remplacer le terme « latin tardif ». Il emploie volontiers le terme pour le latin du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, lui attribuant donc une double définition chronologique et sociale, bien que cet usage ne soit pas fréquent. Comme nous l'argumenterons ici, il est préférable de réserver le terme « vulgaire » pour le latin informel de toutes périodes. Pour éviter toute confusion, l'on peut donc parler du « latin informel, d'une telle ou d'une telle période » ; les différences entre la langue formelle, l'*acrolecte*, la langue informelle, le *basilecte*, et toutes les variétés entre ces extrêmes, les *mésolectes*, font partie d'un seul ensemble linguistique avec une variabilité horizontale. Comme le souligne Adams (2013), en citant les recherches de la sociolinguistique moderne telles que Labov (2006, chap. 4) et Chambers (2013), la coupure entre différents registres est fréquentielle plutôt que catégorique. Le « latin vulgaire » n'a jamais été autre chose que l'usage régulier du VULGUS, du peuple, mélangeant une variété de traits associés à différents registres.

Dans la période classique, l'on trouve déjà le terme de SERMO COTTIDIANUS pour la langue familière du quotidien ; celle-ci pouvait être décrite comme URBANUS 'urbain' donc relevant des traits propres aux natifs éduqués de Rome, soit RUSTICUS 'rustique' représentant les patois de la campagne latine et italienne (cf. Petersmann, 1977). Selon Palmer (1988), la centralisation du gouvernement et la domination de la société par une certaine classe de fonctionnaires urbaines conférant du prestige à leur manière de parler.<sup>192</sup> Si ces termes sont employés pour dénoter des registres, l'étymologie même des termes trahit ce qui s'apparente à une division entre le bien parler 'bourgeois' voire 'citadin' qui contrastait avec le parler de la campagne et des provinces. On trouve déjà le terme SERMO VULGARIS 'langue vulgaire' chez les écrivains latins du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Dans le *Rhetorica ad Herennium*, la langue vulgaire est considérée comme un style simple, non orné et sans artifices rhétoriques.<sup>193</sup> Cicéron décrit le latin vulgaire comme un latin dépourvu d'art. Le terme latin *vulgaire* est repris par la philologie latine et romane, par exemple chez Schlegel (1818), Schuchardt (1866a), Bonnet (1890), Grandgent (1907) et d'autres pour décrire le latin régulier dépourvu des ornements littéraires. Ce latin vulgaire désignait donc la langue parlée des romains qui s'opposait au code standardisé du latin « classique », habituellement écrit ; nous pouvons traiter de « vulgaire » tout latin ne respectant pas les normes littéraires de la période classique. En ce sens, les langues romanes étant l'évolution de la langue parlée elles sont issues du latin vulgaire, voire même, sont les latins vulgaires du XXI<sup>e</sup> siècle.<sup>194</sup>

L'étude du latin vulgaire tourne autour de deux sources principales ; l'on trouve d'un côté toute une littérature scientifique sur les différents registres de langage dans les pièces de théâtre de Plaute et Térence d'un côté, et d'un autre côté chez Pétron (Gaius Petronius Arbiter), satiriste romain du début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., et son roman *Satyricon*. Nelson (1947) est l'une des premières contributions

<sup>192</sup> Palmer (1988) : « ...the centralization of government in organized states, the domination of a certain class, the prestige enjoyed by its social habits, of which not the least important is its mode of speech, result in the growth and imposition of a standard language. In Latin this expression of class fastidiousness is summed up in the word *urbanitas* » (p. 119).

<sup>193</sup> *Rhetorica ad Herennium* 4.48 : « Omnes rationes honestandae studiose collegimus elocutionis: in quibus, Herenni, si te diligentius exercueris, et gravitatem et dignitatem et suavitatem habere in dicundo poteris, ut oratorie plane loquaris, ne nuda atque inornata inventio vulgari sermone efferatur ».

<sup>194</sup> Cet avis est partagé par Pulgram (2001) qui considère les langues romanes comme des formes modernes du latin parlé : « Romance as Modern Latin » (p. 353). Cf. Smith (2005) : « In and after late Antiquity, *lingua romana* 'the Roman tongue' meant Latin, both spoken and written. When it was spoken in Antiquity, pronunciation varied considerably from one region to another and also between elite and non-elite speakers » (p. 24).

systematiques sur la langue vulgaire de Pétron, ce que Auerbach décrit comme l'imitation d'un milieu chaotique du quotidien contemporain où les personnages utilisent leur jargon sans recours à la stylisation [littéraire] » (p. 30).<sup>195</sup> Petersman (1977) décrit le vocabulaire et la syntaxe chez Pétrone et Plaute, mais voir aussi Karakasis (2005, 2019).<sup>196</sup> Palmer (1988) présente une partie des vulgarismes lexicaux, phonétiques et syntaxiques que l'on trouve dans son roman le *Satyricon*. Boyce (1991) a étudié les mécanismes grammaticaux et stylistiques employés par Pétron pour caractériser les affranchis du banquet de Trimalchio. L'autre source du latin vulgaire antique est l'ensemble des graffitis anciens, notamment de Pompéi, qui trahissent les écritures oralisantes de l'époque et magistralement étudiées par Väänänen (1937). Ces deux sources, et d'autres, sont employées par Väänänen (1981) dans son introduction au latin vulgaire (§ 1.5.10).

Chez certains auteurs, la dichotomie entre langue écrite et langue parlée a parfois pris une importance exagérée.<sup>197</sup> Ferdinand Lot (1931) traitait de « la constitution de deux idiomes dont l'un, se poursuivant seulement dans l'aristocratie et le clergé, le latin dit ... classique, le bon latin, [qui] aurait péri au cours du VII<sup>e</sup>, ou, au plus tard du VIII<sup>e</sup> siècle » (p. 101) ». L'observation de Lot (1931), comme quoi « la divergence entre deux langues latines [était] insignifiante encore au I<sup>e</sup> siècle [... mais] aurait abouti (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle) à la constitution de deux idiomes » (p. 101) est en accord avec notre périodisation : que de la diversité de la langue archaïque est issu un code standardisé dit « latin classique » et que dans l'Empire tardif, les évolutions de la langue orale ont causé des différenciations par rapport à cette norme.

Les notions auxquelles Lot (1931) fait appel : « langue correcte », « patois », « bon latin », etc. trouveraient leur place dans un cours d'introduction à la sociolinguistique moderne. Ses « idiomes » doivent être compris comme des registres de langue. Dans l'antiquité tardive, il y avait donc une norme parlée qui avait évolué par rapport à la norme codifiée de César, par exemple par la prononciation allongée de toutes voyelles toniques (§3.8, § 8.1.2) ou par la fusion de certains cas. La norme écrite avait aussi évolué, mais à un rythme plus lent. Cette situation n'est pas si différente du français moderne, avec son emploi familier à l'oral et ses normes écrites—des normes qui ont changé aussi avec l'usage. Déjà chez Bonnet (1890) on trouve une réflexion sociolinguistique sur le rapport entre langue écrite et langue parlée, notant qu'il ne fallait pas voir dans le terme *latin vulgaire* « une langue dans la langue, ou à côté de la langue » (p. 32) reconnaissant clairement qu'il s'agit d'une question de registre.<sup>198</sup> Cette définition est clairement intégrée par Jozséf Herman (1970b, p. 125) qui emploie le terme *latin vulgaire* de manière neutre pour décrire « la variante parlée du latin, parmi

<sup>195</sup> Auerbach et Said (2013) : « to imitate a random, everyday, contemporary milieu with its sociological background, and to have his characters speak their jargon without recourse to any form of stylization » (p. 30).

<sup>196</sup> Petersmann est honoré par un volume entier sur Pétron qui lui est dédié et édité par Herman et Rosén (2003).

<sup>197</sup> Bonnet (1890), tout comme Vernier (1891) qui évalua son ouvrage, était de l'avis que « certains romanistes, désireux de faire mieux sentir une distinction qu'ils jugeaient utile, sont allés un peu trop loin ... [i] n'est pas prudent d'appeler le latin vulgaire un idiome : cela pourrait donner à croire que les Romains parlaient deux langues, et que les uns n'étaient pas compris des autres » (p. 470).

<sup>198</sup> Chez Wölfflin (1876), on peut trouver une distinction encore plus nette entre différents registres : « Wir fassen im Folgenden den Begriff vulgärlatein oder volkssprache im weitesten Sinn, und berücksichtigen sämtliche stufen, welche der *sermo cotidianus, usualis, vulgaris, plebeius, proletarius, rusticus, inconditus* ... einnehmen, um so mehr als eine scheidung im einzelnen doch nicht durchzuführen wäre » (p. 138).

les couches non influencées ou peu influencées par l'usage littéraire et l'enseignement scolaire »; c'est une façon de dire que le latin vulgaire était langue du quotidien, d'où d'autres termes comme le *sermo cottidianus* 'la langue du quotidien' ou le *sermo castrensis* 'la langue des camps'.

La séparation conceptuelle du latin formel écrit et du latin informel parlé a introduit dans les études romanes une notion nocive, car inappropriée pour la société de l'Empire romain : celle de la diglossie. On parle de diglossie dans ces cas où différentes langues, ou des registres très différents, sont employés dans différentes situations sociales. Ferguson (1959) a introduit le terme pour décrire l'usage de deux langues dans un pays comme la Suisse où le *Hochdeutsch* est employé dans les écrits officiels, un standard local calqué sur l'usage standard allemand est employé dans les médias, tandis que le suisse allemand, le dialecte local, est employé dans le foyer et dans les interactions du quotidien. C'est une telle situation qu'anticipait Hall (1950, p. 19), qui traite du latin classique et du proto-roman comme langues sœurs<sup>199</sup>, ou Pulgram (1950) qui présentait une dichotomie entre le latin écrit des aristocrates et le latin parlé du peuple dès la période archaïque et croissant jusqu'à l'époque carolingienne.<sup>200</sup> Berschin et al. (1978) décrivent plutôt une situation diglossique où tous pouvaient comprendre la langue vulgaire, comme toute personne éduquée pouvait comprendre l'acrolecte, mais seulement une élite éduquée pouvait activement manipuler l'acrolectal formel ; pour les autres le langage d'usage variant entre ces deux pôles.<sup>201</sup>

L'on devrait se demander si le terme « diglossie » est approprié ; tout dépend du degré de différence entre la langue haute et la langue base. En Suisse, l'emploi d'une norme parlée basée sur une norme internationale de l'allemand écrit dans les situations formelles versus l'emploi du *Mundart*, du dialecte à la maison, voire de la langue locale phonologiquement distincte depuis l'apparition du vieux haut allemand au haut Moyen Âge, justifie l'emploi du terme diglossie. Mais même cette diglossie suisse n'est pas nette. Un meilleur exemple aurait été l'usage du français et de l'arabe en Algérie française où la langue haute et la langue base proviennent de différentes familles linguistiques. La *diglossie* dans ce sens réfère plutôt à la fonction sociale de chaque langue vs. le *bilinguisme* qui réfère simplement au fait de parler deux langues.

Dans la Gaule mérovingienne, il n'est pas clair que ce type de diglossie existait. Le latin qu'on écrivait n'était plus celui de Cicéron, comme les changements syntaxiques, les changements de cas, l'emploi massif de prépositions (cf. Vielliard, 1927, part. 3; Pei, 1932, part. 3) et d'autres changements démontrent en masse. Il y a certes un degré de formalisme dans l'écriture légale qui n'est pas maîtrisée par le peuple, mais nous n'avons aucun indice que deux variantes étaient en juxtaposition formelle.

<sup>199</sup> Nous reconnaissons en effet que la standardisation du latin classique l'éloignait de la langue parlée de laquelle le roman avait évolué. Mais cette bifurcation des « deux langues » oblige Hall (1950) à placer le proto-roman au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. de manière à inclure des transformations comme la simplification du \*/ei/ proto-italique vers le /i/ latin, et il maintient aussi cette position sur la base d'arguments historiques du même type trouvés chez Gröber (1906) et Bonfante .

<sup>200</sup> Söll (1980), dans le cadre du français, recadre ces termes en tant que « code écrit » opposé au « code parlé », introduisant ainsi la notion de variation diaphasique.

<sup>201</sup> Berschin, Felixberger et Göbl (1978) : «Es handelt sich seit nachklassischer Zeit um zwei grammatisch verwandte Subsysteme des Lateinischen mit getrennten Funktionsbereichen, wobei alle Sprecher über den *sermo vulgaris* verfügen, aber die hochsprachliche Varietät, der *sermo urbanus*, nur von einer Minorität erlernt und aktiv beherrscht wird, doch passiv allgemein verständlich bleibt » (p. 63). Pour la notion de *diglossie* voir Ferguson (1959, p. 336).

Tout comme les politiques françaises et les philosophes issus des grandes écoles s'articulent de façon distincte des jeunes ou encore des personnes âgées issues d'un milieu populaire et sans éducation formelle, ces deux individus, malgré les différences linguistiques, parfois importantes, opèrent dans un même système linguistique vertical. C'est grâce à cette variété interne de la langue que Selig (1992) argumente favorablement pour le latin écrit comme source pour l'étude du roman. Comme dans la France moderne, et dans tous pays ayant un système scolaire formel, le code acrolectal, se basant sur le précédent écrit, ce sont souvent les traits archaïsants provenant de la langue écrite qui distinguent l'acrolecte des codes linguistiques socialement « inférieures ». Cela n'empêche pas que l'écrit est lui aussi affecté par la langue orale.

Depuis que Banniard (1992) a publié *Viva Voce*, la diglossie fergusonnienne a été bannie de l'histoire de la langue latine, remplacée plutôt par la notion de variation diasystémique. Cette variation est de nature diatopique, diastratique et diaphasique.<sup>202</sup> En réalité, Rice (1902) traitait déjà la langue écrite et le vernaculaire en tant que registres, soulignant que « ces deux formes de la même langue témoignent d'importantes différences phonétiques, tout en étant toutes les deux très distinctes du latin classique ».<sup>203</sup> La Chaussée (1974) adopte une position plus neutre employant les termes de « différenciation d'usage » (p. 159) et de « différenciation sociale » (p. 160). Étant donné que Banniard (1992), Van Acker (2007) et d'autres ont clairement démontré que la communication verticale était intacte dans l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge, même des chercheurs vénérables comme Helmut Lüdtke, qui auparavant parlaient de diglossie, ont maintenant abandonné le terme pour le latin avant la période carolingienne.<sup>204</sup>

« *Unter diesen Umständen bot das Latein als alleinige Schriftsprache in den Ländern der westlichen Welt den Vorteil der doppelten Verwendbarkeit: während es nach außen als gemeinsame Sprache der Schriftgebildeten aller Nationen wirkte, fungierte es im Innern der Romania als Vorlesesprache, die auch von vielen Analphabeten mehr oder weniger gut verstanden wurde. Diese letztere Tatsache sei besonders betont: Latein wurde nicht nur von den Gebildeten, sondern auch von Analphabeten verstanden, und solange es verstanden wurde, war es eine lebendige Sprache. Es starb in dem Augenblick, da die Verständlichkeit vorgelesener Texte aufhörte* » (Lüdtke, 1964, p. 4)

'Le latin, en tant que langue écrite unique, offrait dans les pays du monde occidental, l'avantage d'une double utilisation : pendant qu'il était à l'extérieur, il servait de langue commune aux personnes formées à l'écriture de toutes les nations, à l'intérieur de la Romania, il servait de langue de lecture, que même de nombreux était plus ou moins bien comprise par les analphabètes. Il convient de souligner ce dernier fait : le latin était compris non seulement par les lettrés, mais aussi par les analphabètes, et tant qu'il était compris, il était une langue vivante. Il mourait au moment où l'intelligibilité des textes lus à haute voix cessait'

<sup>202</sup> Voir aussi Clackson (2010) pour l'évolution du terme an. « colloquial » 'familier' dans les études linguistiques et l'introduction de la variation sociolinguistique dans l'étude du latin.

<sup>203</sup> Rice (1902) : « As to the general character of the artificially acquired clerical language and of the vernacular of the seventh and eighth centuries, ... It is in general clear that these two forms of the same language, at least as early as the seventh century, exhibited considerable phonetic differences and at the same time both differed greatly from classic Latin, which cannot be said to have existed at all in the period ». (p. 7).

<sup>204</sup> D'autres modélisations de la variation ont été proposées ces dernières années. Koch (2008), appliquant les paramètres de Lüdi par exemple, argumente pour un grand écart entre la langue formelle et la langue populaire dans la période après 650, menant à une vraie situation diglossique avant même la réforme carolingienne.

Il est aujourd'hui admis que la différence conceptuelle entre le latin et le roman est issue des réformes carolingiennes par lesquelles une prononciation archaïsante et scolaire a été imposée sur la prononciation du latin écrit. Wright (1982) a démontré comment cette langue scolaire de la période carolingienne, institutionnalisée avec l'aide du savant anglo-saxon Alcuin, a mené à une division entre le code écrit qu'on appelle aujourd'hui le « latin médiéval » et les registres oraux du latin informel « vulgaire » qu'on appelle « roman rustique » dès le IX<sup>e</sup> siècle.<sup>205</sup> Cette compréhension du lien entre le latin et le français commence à se faire jour dans les grammaires historiques du français, par exemple dans le chapitre de Siouffi (2020a, § 8.1.1) dans la *Grande Grammaire Historique du Français* (GGHF).

C'est en traitant de cette langue orale que nous trouvons un conflit entre romanistes et latinistes, car traitant réellement d'un même objet, les latinistes comme Norberg (1966) préfèrent employer les termes *latin vulgaire* ou *latin parlé*. Pour ce dernier, l'emploi du terme *roman* serait une tentative de la part des romanistes « de conquérir ... dans leur terminologie [...] le plus possible du terrain au latin ». <sup>206</sup> D'autres chercheurs, comme Banniard (1992, 1998, 2003, etc.), Van Acker (2007) et Płocharz (2021), préfèrent parler d'une *latinophonie tardive* pour souligner la continuité avec l'ancêtre classique plutôt qu'une coupure avec ses origines, bien qu'ils admettent l'ouverture sur une période romane.

De l'autre côté, les romanistes comme Burger (1951) préfèrent les termes *roman commun* ou *proto-roman*.<sup>207</sup> Certains romanistes comme Pulgram (1950, p. 462) appliquent le terme *proto-roman* au latin parlé à partir du III<sup>e</sup> siècle. D'autres, comme August Fuchs (1849), pensaient trouver les traces des langues romanes dans les comédies de Plaute (II<sup>e</sup> av.-J.-C.) ; il écrit que les origines 'des langues romanes, ne sont pas à chercher au début du Moyen Âge, mais [...] prennent racine dans la plus ancienne Antiquité romaine et [...] leur histoire est soudée à celle de la langue latine'.<sup>208</sup> En un sens, l'on voit déjà des traits présents dans les langues romanes, mais absents du latin classique formel dans les œuvres de Plaute, ce qui justifie pour ce dernier l'emploi du « roman » pour toute langue parlée à Rome depuis le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>209</sup> Voici un débat d'appellation, remplaçons le terme

<sup>205</sup> Bourgain et Hubert (2005) est aujourd'hui le manuel de référence pour les francophones, présentant les origines du latin vulgaire jusqu'à la naissance du latin dit « médiéval » par la restauration carolingienne ; ces auteurs considèrent encore le latin médiéval de langue vivante, ce qui est vrai du fait qu'elle a continué d'être une langue d'usage sans être la langue maternelle de personnes, du moins pas dans la période carolingienne. Pour un traitement plus poussé du latin médiéval la référence reste le *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters* de Stotz (2004).

<sup>206</sup> Or pour Norberg (1966), le *roman commun* « [c]'est introduire un terme qui souligne trop la différence entre la langue écrite et la langue parlée et qui nous fait croire qu'il s'agit de deux langues autonomes dont l'une était incompréhensible pour ceux qui ne possédaient que l'autre » (p. 349). S'il a raison qu'il serait méthodologiquement plus correct de n'utiliser qu'un seul terme pour ce même état de langue, Norberg (1966) semble ignorer la subtilité entre langue et registre qui était déjà présente chez Bonnet (1890).

<sup>207</sup> Burger (1951) considère que la période romane commence avec l'apparition de « l'accent d'intensité ». Selig (2008) signale bien l'écart existant entre romaniste d'un côté et historiens de l'autre.

<sup>208</sup> Fuchs (1849) : « ... jezigen Romanischen Sprachen weder durch kunstmäßige Berechnung noch durch den gewaltigen Völkerzusammenstoß, der den Anfang des Mittelalters bezeichnet, entstanden sind, sondern das sie in dem frühesten Römischen Alterthume wurzeln und ihre Geschichte aufs Innigste mit der lateinischen Sprache verwachsen ist » (p. 369).

<sup>209</sup> Le terme *proto roman* semble être d'une utilité particulière lorsque la méthode comparative appliquée aux formes romanes donne un résultat qui n'est jamais représenté dans la langue latine écrite. Wright (1996) remarque que « Proto-

roman par *latin vulgaire* et les arguments de Fuchs se tiennent. Comme l'explique Bonnet (1890, p. 30 n.), l'avis que les langues romanes sont issues du latin populaire est universel depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>210</sup>

### 1.6.2 Vers une distribution fonctionnelle des termes « latin » et « roman » au haut Moyen Âge

Tout le monde s'entend sur le fait qu'on écrivait encore le latin entre le VI<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle, bien que celui-ci était d'une « barbarie » plus ou moins avancée selon le siècle et la provenance. Banniard (2001) reconnaît que son latin *altimédiéval* mérite parfois d'être précisé par le nom du peuple qui l'écrivait, *mérovingien* chez les francs, *visigothique* chez les goths en Espagne, *lombard* dans les royaumes du nord de l'Italie, etc., car ces formes du latin tardif démontrent des différences inter-régionales qui annoncent la naissance des langues romanes : le latin mérovingien engendrait le *proto-français*, le latin des Burgondes le *proto-francoprovençal*, le latin visigothique le *proto-castillan*, etc. Il ne faudrait pas exagérer ses différences non plus ; le scripte est essentiellement similaire entre les régions.

Différentes études ont été menées sur la diversité des « latins provinciaux [... ces] variantes du latin vulgaire dans les diverses provinces de l'Empire » (cf. Joseph Herman, 1970b, p. 125). Politzer et Politzer (1953) par exemple ont mené une étude comparative des chartes produites dans la Gaule mérovingienne et l'Italie lombarde. Gaeng (1968), dans son étude suprarégionale, cherchait ainsi à étudier la diversification du latin par le corpus des inscriptions du haut Moyen Âge. L'avantage de traiter de ces latins régionaux, lombard, mérovingien et visigothique, de manière distincte est dans la projection des futures langues romanes, mais aussi dans l'optique socio-historique où l'unité de l'Empire romain s'est visiblement fractionnée en différentes entités politiques post-romanes. Notons bien que le latin mérovingien (tout comme le latin lombard, etc.) n'est pas du latin médiéval, mais plutôt le code linguistique écrit qui précède les réformes carolingiennes et qui finalement ressemble beaucoup plus à la langue de l'Antiquité tardive qu'à celle du Moyen Âge central. Rice (1902) traitait de cet état de langue écrite comme « le latin gaulois des clercs » (an. *Gallic clerical Latin*), voire le code écrit formel de la période mérovingienne. Autrement dit, le latin mérovingien réfère à la langue écrite de la Gaule mérovingienne héritière des structures politiques, coloniales et linguistiques des Romains.

---

Romance speech, as reconstructed by modern historical linguists is not very like the texts that survive from the centuries when it is supposed to have been in general use » (p. 7).

<sup>210</sup> Diez (1836) traitait ce latin vulgaire de *Mundart*, ce qui peut être traduit par certains comme Fuchs (1849) comme 'dialecte' voire même comme 'langue', mais Bonnet (1890, p. 31 n.) remarque avec justesse que l'on aurait pu le traduire comme 'manière de parler' qui aurait plutôt le sens de 'registre'. Certains chercheurs comme Fuchs (1849) et Schuchardt (1866a) ont exagéré la différence des registres, ce dernier écrivant même « wir haben gesehen dass in Rom zwei Idiome neben einander existirten! » (p. 80) 'qu'à Rome il existait deux langues l'une à côté de l'autre'. Brunot (1937) donne un avis semblable « Tandis que la langue parlée continuait sa marche vers l'analyse, la langue écrite arrêta la sienne. De là une séparation qui fût bientôt complète... La prononciation, les flexions, la syntaxe changeaient du latin classique » (p. 9). Gaston Paris (1888, p. 10) distingue le « latin classique » ou « grammatical » du latin « vivant ».

Si Roger Wright (1982, 1998, 2003b) accepte encore le terme de latin tardif pour la langue du VI<sup>e</sup> siècle, il emploie plutôt le terme de *Early Romance* ‘roman primitif’ pour l’état linguistique monolingue des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, qui s’ouvre sur une forme de diglossie au IX<sup>e</sup> avec la standardisation du latin médiéval et qui devient un véritable bilinguisme en Gaule au XII<sup>e</sup> siècle avec la séparation de l’ancien français et du latin médiéval. Tous ces auteurs disent presque la même chose : après une période de monolinguisme complexe s’installa une vraie diglossie entre langue romane et latin médiéval. Visiblement, le problème n’est pas celui de l’objet d’étude, mais bien de l’appellation qu’on devrait attribuer à la langue du haut Moyen Âge. Ici nous acceptons la distribution fonctionnelle de Marieke Van Acker (2007) qui écrit que « [...] le latin vulgaire correspond à un relevé de phénomènes linguistiques annonciateurs de la romanité—parce que la langue parlée du peuple perce à certains moments à travers l’écrit—le protoroman est la reconstruction de cet oral que l’écrit ne montre pas entièrement » (p. 54).<sup>211</sup> À cela, l’on pourrait ajouter que le terme « latin » tend de plus en plus à signaler les codes de style et de grammaire de la langue formelle écrite. Dans ce travail nous adoptons la même terminologie qu’emploie Kerkhof (2018), qui utilise le terme « *gallo-roman (sic)* pour la langue romane parlée dans la Gaule mérovingienne [...] et *latin mérovingien* que pour la langue écrite » (p. 11).<sup>212</sup> Pour la clarté, nous réservons donc le terme *roman* pour la langue orale, synonyme du latin parlé.<sup>213</sup> En ce sens l’on se rapproche de l’hypothèse de Janson (1979), à savoir que « le proto roman est le latin et le latin est le proto roman » (p. 13).<sup>214</sup> Par *latin classique* ou *latin mérovingien*, nous nous référons au code écrit d’une période donnée, tout en rappelant que latin et roman étaient deux expressions d’une seule réalité linguistique évoluant en permanence, comme toute langue vivante le fait naturellement.

Tandis que la langue écrite maintient un certain caractère archaïque, la langue parlée emploie de plus en plus d’innovations. L’on peut donc représenter le latin archaïque, classique, tardif, altimédiéval et médiéval comme un enchaînement temporel de périodisations, les plus anciens ayant plus de traits archaïques (voire indo-européens), les plus récents ayant plus de traits innovants (voire romanisants). Au IX<sup>e</sup> siècle, cette communication verticale est coupée par une recodification de la

<sup>211</sup> Les éditeurs du *Dictionnaire étymologique roman* sont aussi clairs, désignant comme *protoroman* « [...] le moyen d’accès à la réalité linguistique qui se distingue du latin connu par le corpus littéraire, et non comme un état de langue essentiellement différent » (Buchi et Schweickard 2011, *DéRom*, p. 306-307).

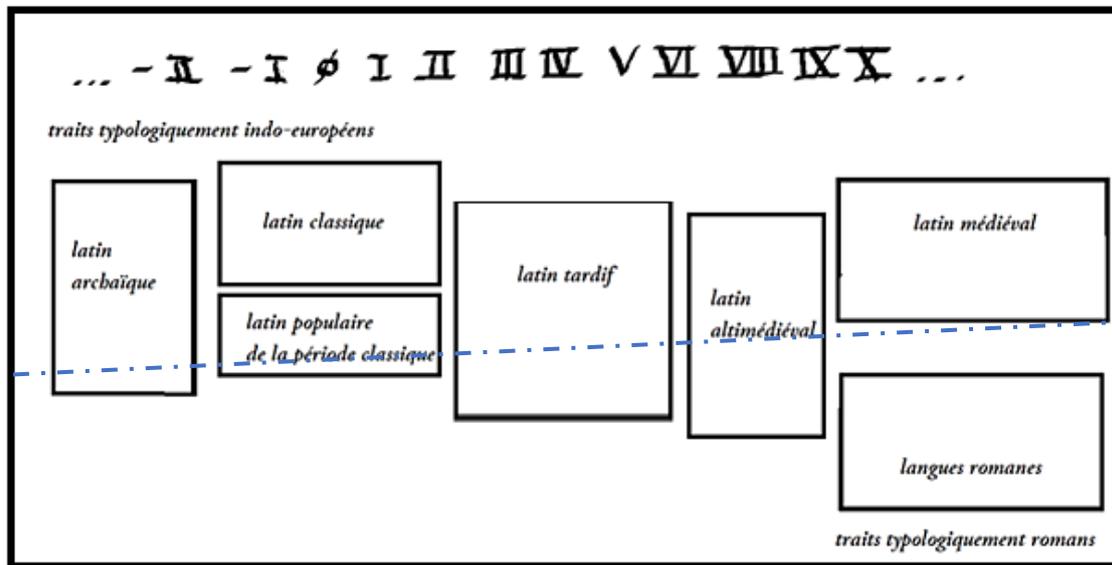
<sup>212</sup> Kerkhof (2018) : « the spoken Romance language of Merovingian Gaul will be called Gallo-Romance, thereby avoiding the use of the terms Vulgar Latin and Medieval Latin for any spoken variety of Romance in Merovingian Gaul ... For the written language of Merovingian Gaul, the term Merovingian Latin will be used. This variety of written Latin might reflect elements of the spoken variety through interference with an evolved reading tradition, but essentially aspires to be the same language as that of Republican Rome » (p.11). L’emploi du terme *langue romane* pour le latin parlé semble être problématique pour de très nombreux chercheurs, notamment Michel Banniard pour qui la distinction entre « langue latine » et « langue romane » est à la fois typologique et chronologique. Ils préfèrent réserver le terme « roman » pour les langues du Moyen Âge issues du latin, ce que je ne conteste pas. En revanche, ce sont bien des citoyens de Rome qui ont exporté leur langue en LATIUM-Lazio, en Italie et dans l’ensemble de l’Empire, d’où le constat que le latin est le parler *roman*. L’on pourrait remplacer le terme « roman » par « latin vulgaire » ou latin parlé populaire pour le distinguer de l’acrolecte formalisé.

<sup>213</sup> Banniard et Płocharz argumenteraient que nous créons « inutilement les dualismes là où il n’y en a pas. Le latin parlé c’est le latin parlé, point » auquel nous répondrions qu’ils ont raison, mais que cette dichotomie est utile dans la description de la situation linguistique du VII<sup>e</sup> siècle afin de nous donner les outils pour anticiper la séparation linguistique.

<sup>214</sup> Janson (1979) : « Proto-Romance is Latin and Latin is Proto-Romance » (p. 13).

langue écrite, le latin médiéval, qui arrête d'intégrer les innovations de la langue parlée et réemploie même des structures grammaticales et des prononciations archaïsantes à l'oral.

figure 9 : la variation verticale entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le X<sup>e</sup> siècle après



### 1.6.2.1 L'éducation, la norme écrite et sa relation avec la langue parlée

La question du niveau de langue est intimement liée à celle de la scolarisation. Certes, il y a une abondance de témoignages de l'époque romaine attestant d'un alphabétisme important, que ce soit les graffitis de Pompéi (cf. Väänänen, 1937) ou les lettres entre les soldats stationnées en BRITANNIA- (Grande) Bretagne, les tablettes de Vindolanda (cf. J. N. Adams, 1995, 2003), nous savons que la littérature était répandue dans la période romaine, notamment par rapport à « l'Âge Sombre » du Moyen Âge, portant notamment ce sobriquet à cause de la faible survivance des documents originaux de cette période, en partie à cause de la fragilité du support et du climat, mais aussi à cause de l'antiquité des compositions et pour des questions de transmission, et non pas à cause d'une absence de culture littéraire.

Cependant, de nombreux chercheurs y compris Roger (1905), Riché (1962; 1999) ou McKitterick (1989), ont amplement argumenté et démontré qu'il n'y a pas eu de coupure de la littérature latine entre l'Antiquité tardive et l'époque carolingienne. Pour la période mérovingienne, Bouchard (2014) dédie une section importante à la littérature, démontrant que le mot écrit était toujours d'une grande importance au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles ; les lettres et les chartes servaient de preuves légales de transaction et de la possession et selon Banniard (1994), les personnes éduquées (qui n'étaient pas que membres du clergé) pouvaient lire ou se faire lire l'hagiographie de l'époque. Halsall (1995, p. 262-270) argumente même que dans les régions orientales de la FRANCIA, les taux d'alphabétisme ont peut-être même augmenté sous les derniers rois mérovingiens, là où l'influence romaine n'a jamais été très puissante. Bouchard (2014, p. 155-156) suggère même que la faible transmission des archives mérovingiennes serait peut-être due au fait que l'alphabétisme était encore assez répandu, même au début du VIII<sup>e</sup> siècle, et que l'on a faussement cru que l'accès aux notaires et aux archives municipales serait permanent.

Tyrrell (2019) écrit : « comme les compétences littéraires dépendent de l'éducation, cela confirme que même si les écoles publiques traditionnelles de grammaire et de rhétorique de l'Antiquité tardive appartenaient au passé, l'éducation des jeunes, que ce soit dans un cadre ecclésiastique, familial ou autre, était en place et fonctionnait tout au long de la période mérovingienne ». <sup>215</sup> Selon McKitterick (1989a, p. 213-217), des écoles ecclésiastiques auraient remplacé les anciennes écoles publiques, assurant ainsi l'éducation des lettrés parmi la noblesse. Selon Bouchard (2014), « il est clair qu'aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, que le latin était encore une langue parlée, et que quiconque avec les rudiments d'une éducation devait pouvoir lire la littérature, les vies des saints et les chartes » (p. 155). <sup>216</sup>

En admettant la séparation conceptuelle du latin et du roman au IX<sup>e</sup> siècle, l'on doit quand même s'interroger sur le lien spécifique entre la langue écrite et la langue orale à l'époque mérovingienne. Cette question est intimement liée à la persistance ou l'absence d'éducation formelle. Wilde (1903) était de l'avis que les écoles devaient encore d'opérer au VI<sup>e</sup> siècle, ce qui n'empêcha pas malgré tout le faible taux de graphies correctes. <sup>217</sup> Rice (1902), au début du siècle dernier, écrivait que « la condition de l'apprentissage du latin aux septième et huitième siècles reste à déterminer » (p. 4) et ces conditions ne sont pas forcément mieux comprises aujourd'hui. <sup>218</sup> Les savants du siècle dernier procédaient encore dans un paradigme dans lequel la langue du clergé devait différer de celle du peuple. Ainsi, dans sa monographie dédiée à cette langue du clergé, Rice (1902) écrit que « les confusions des sons vernaculaires avec ceux de la langue cléricale n'étaient pas rares ; surtout au VII<sup>e</sup> siècle, lorsque ces deux formes de la même langue n'étaient pas encore aussi différentes » (p. 4). <sup>219</sup> Tout en croyant qu'ils s'agissaient de deux états de langue, Rice reconnaît que la langue parlée populaire était assez semblable à la langue formelle des clercs pour permettre une influence du premier sur ce dernier. Bonnet (1890) admet une « existence plus ou moins artificielle » de la langue écrite, notant tout de même « [c]omment, en effet, la langue écrite ne subirait-elle pas des destinées semblables à celles de la langue parlée, puisque ce sont les mêmes hommes qui écrivent et qui parlent ... » (p. 37).

L'écriture propose une autre question difficile : est-ce que les graphies non classiques ne sont que des erreurs de la part des scribes ou est-ce que certaines sont intentionnelles pour mieux transmettre leur langue maternelle ? Meillet (1933) répond explicitement que « ni durant les derniers siècles de l'Empire ni durant les grandes invasions, personne n'a écrit volontairement comme on parlait. Si bas que soit tombé l'enseignement, les maîtres ont toujours admis que l'on devait rester fidèle à la tradition du latin écrit » (p. 279). Lemay (2017, p. 5, n. 5) adopte une position plus nuancée. Selon

<sup>215</sup> Tyrrell (2019) : « ... because literary skills are dependent on education, this in turn confirms that even if traditional Late Antique public schools of grammar and rhetoric were a thing of the past, the education of the young, whether in an ecclesiastical, family, or some other setting, was in place and functioning throughout the Merovingian period » (p. xvi).

<sup>216</sup> Bouchard (2014) : « ... it is clear that in the sixth and seventh centuries Latin was still a spoken language, and anyone with the rudiments of an education should have been able to read literature, saints' lives, and charters » (p. 155).

<sup>217</sup> La Chaussée (1974, p. 157) en revanche parle de la disparition des écoles dès le V<sup>e</sup> siècle et d'une population totalement illettrée.

<sup>218</sup> Rice (1902) : « The precise condition of Latin learning in the seventh and eighth centuries remains yet to be determined » (p. 4).

<sup>219</sup> Rice (1902) : « Confusions of the vernacular sounds with those of the clerical language were not infrequent, especially in the seventh century, when these two forms of the same language were not yet extremely dissimilar » (p. 4).

elle, il existait une norme mérovingienne qui acceptait (voire qui avait standardisé) certains vulgarismes comme la graphie <ci> pour la séquence /tj/ anciennement écrite <ti>, tandis qu'il cherchait à écarter d'autres fautes, par exemple la lénition des consonnes intervocaliques.<sup>220</sup> Nous acceptons la conclusion de Lemay ; certaines graphies, ex. <ci> pour /ti/ classique, sont si régulières, que nous pouvons difficilement imaginer autre chose qu'une norme graphique mérovingienne.

Dans l'avant-propos de Vielliard (1927), il est écrit que les textes de l'époque mérovingienne, «— littéraires, épigraphiques ou autres—qui sont parvenus jusqu'à nous, sont tous rédigés en un latin qui, s'il diffère notamment du latin classique, n'est pourtant pas tout à fait celui du *sermo cottidianus*; ceux qui écrivaient alors avaient la prétention d'employer le latin de Cicéron et d'éviter les vulgarismes de la langue parlée » (p. vii). Vielliard est prudente mais explicite quand elle affirme que la langue écrite n'était pas tout à fait celle de la langue parlée, et le consensus actuel admet que le rapprochement entre la langue écrite et la langue parlée était, comme l'explique Verdo (2010) « probablement un peu plus qu'elle ne le pensait : l'on croit aujourd'hui de moins en moins à une quelconque ambition des auteurs mérovingiens à écrire à la manière de Cicéron » (p. 8).<sup>221</sup> Cependant, il est de plus en plus admis que ces mêmes scribes cherchaient à employer une norme acrolectale qui à la fois admettait certains vulgarismes, tout en proscrivant d'autres jugés trop vulgaires (2017, p. 5-6). Cela nous paraît évident dès que l'on compare le français au français parlé : il existe tout de même un écart entre ce qu'on écrit et ce qu'on dit.<sup>222</sup>

En l'absence d'informateurs contemporains, le texte écrit reste notre seule source pour la langue orale de l'époque et son étude philologique la méthode principale, avec la méthode comparative pour reconstruire le système linguistique du VII<sup>e</sup> siècle. Marieke Van Acker (2008), dans l'introduction de son volume édité *Latin écrit – roman parlé*, remarque que « [l]e caractère problématique du rapport oral/écrit est la grande difficulté que doivent affronter les romanistes qui s'occupent de l'émergence des langues romanes » (p. 5). Cette tâche difficile est rendue tout de même possible grâce aux textes écrits entre le VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, qui dans toute leur « barbarité » exposent le système phonologique des scribes. Pei (1932) a écrit explicitement que les documents de son premier groupe (de 700 à 717 apr. J.-C.) 'sont antérieurs à toutes tentatives de corriger la langue écrite et sont écrites dans le style

<sup>220</sup> Il semble aussi y avoir un véritable bouleversement à l'intérieur de la langue de la Gaule à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, car autant que les écrits de Grégoire de Tours ressemblent encore à du latin relativement classique, dans notre corpus des traits non-classiques comme la fusion de /tj/ et /kj/ sous une seule graphie <ci> sont déjà courants. Pour cette raison, nous reculerons les limites du « latin mérovingien » du V<sup>e</sup> siècle (comme le date Verdo 2010, p. 80) vers la fin du VI<sup>e</sup>. Cela a en effet la conséquence problématique d'impliquer que les premiers rois mérovingiens parlaient un latin qui n'était pas encore "mérovingien", une conséquence du changement graduel de la langue. Les neutralisations phonologiques et les reconfigurations syntaxiques typiques de nos chartes ne sont pas apparues le jour où Clovis I<sup>er</sup> a pris le trône.

<sup>221</sup> *Contra* Meillet (1933, p. 279) : « Si bas que soit tombé l'enseignement, les maîtres ont toujours admis que l'on devait rester fidèle à la tradition du latin écrit. Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, les difficultés étaient telles que même un évêque cultivé comme Grégoire de Tours, écrivait déjà un latin fortement altéré par la langue courante. Cependant c'est le latin traditionnel qu'il s'efforçait d'employer, sans avoir d'illusion d'y réussir, et en regrettant de ne pas savoir mieux faire » (p. 279).

<sup>222</sup> Ailleurs on pourrait argumenter que l'écart entre le code français écrit et la langue du quotidien est un écart encore plus grand que celui entre le latin mérovingien écrit et la langue parlée, car là où en français l'on réprimande les fautes d'orthographe et d'accord, dans le latin mérovingien on voit l'emploi d'allographes, même dans les documents les plus officiels.

individuel et sans entraves du scribe'.<sup>223</sup> Si l'on a parfois pensé que le latin des chartes était une forme artificielle de la langue et qu'il existait donc un écart important entre la langue écrite et l'orale, Michel Banniard, lors de la soutenance de thèse de Piotr Płocharz, (29 septembre, 2021, l'ENS de Lyon), a même suggéré qu'en regardant les chartes mérovingiennes, « il n'y aurait pas de *gap*, voire 'de hiatus' » entre la langue écrite et la langue parlée.

Depuis une quinzaine d'années, un nouveau paradigme du lien entre le latin et les langues romanes est apparu au sein de l'école de la sociolinguistique européenne. L'ensemble des traits de ce paradigme et les arguments qui le maintiennent sont présentés à plusieurs endroits chez Banniard (2001b, 2008), Van Acker (2007), Verdo (2010, p. 77-78) et nous n'en adopterons que les éléments essentiels suivants :

- ☛ La diglossie proposée autrefois est abandonnée au profit d'un monolinguisme complexe caractérisé par des variations de registres et des variations diaphasiques et diatopiques.
- ☛ Les latins écrit et parlé entretiennent des relations fluctuantes, s'imposant plus ou moins l'un contre l'autre jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle.
- ☛ Il n'y a pas à proprement parler de début de la mise par écrit des langues romanes : les langues romanes sont le latin local évolué dans une communauté précise, et la mise à l'écrit de ces langues romanes s'est toujours faite grâce aux outils orthographiques du latin.

Ce qui émerge de ce paradigme sociolinguistique est une unité monolingue complexe qui nous permet très volontiers de flouter la distinction entre le **latin tardif** de phase terminale et le **roman primitif**. Selon la conception de Banniard (2001a), les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles se caractérisent par une *latinité tardive* définie par un monolinguisme complexe dans lequel *latine* et *romane* étaient deux appellations d'une même langue ; *latine* dénotant les règles de la *grammatica* ou encore *l'orthographia*, c.-à-d. 'l'art de bien écrire' tandis que la *rusticam Romanam linguam* représente l'aspect oral et quotidien de la langue. Si *Romana lingua* et *Latina lingua* étaient conceptuellement des objets distincts, l'adjectif *rustica* perdrait tout son sens. En réalité, ce *rustica romana lingua* dont il est fait référence au concile de Tours en 813 réfère aux parlers campagnards romans de la Gaule. Banniard (1989) n'aurait pas pu être plus clair en écrivant que « le latin était la langue maternelle de la communauté romaine » (p. 42).

---

*Le latin était la langue maternelle de la communauté romaine*

Michel Banniard (1989, p. 42)

---

<sup>223</sup> Pei (1932) : « They are previous to any official attempt to correct the written language and are written in the scribes' own individual and untrammelled style » (p. 7).

## 1.7 La langue orale de la Gaule : le gallo-roman

Dans la préface de ses *Dix livres d'histoire* Grégoire de Tours écrit que 'dans les villes de la Gaule, la culture des lettres libérales était en déclin' et que si 'peu ne comprennent le rhéteur philosopant, nombreux comprennent le langage rustique'.<sup>224</sup> Ce passage souligne à la fois que la qualité des lettres étaient en déclin par rapport au latin des périodes antérieures, mais souligne aussi que les difficultés de compréhension n'étaient pas de type structurel, mais plutôt des questions de style (rhétorique) et de contenu (la philosophie) ; il est explicite que la majorité des peuples comprenaient parfaitement quand on leur parlait dans un langage simple, voire un registre « rustique ». <sup>225</sup> Pour les autres, il nous paraît plausible qu'au VI<sup>e</sup> siècle, quelques rares personnes ne parlaient encore que le gaulois (§1.7.1.1), le francique (§ 1.7.1.2), le basque, le breton, etc., mais que la communauté était essentiellement romanophone.

Meillet (1933, chap. 9) au siècle dernier était de l'avis que « la dissolution de l'empire a permis aux tendances propres des parlés de chaque province de se manifester » mais que « toutefois le sens de l'unité latine s'est maintenu jusqu'à l'époque carolingienne » (p. 279). Par cette description, Meillet observe qu'une même langue écrite continuait de s'employer dans l'ensemble de la Romania post-romaine et que dans toutes ces régions, l'on pensait encore parler latin, voire dans la langue romaine. Depuis que Karl Lachmann (1850), avec son édition philologique de Lucrèce, et Ritschl (1862) par son étude épigraphique, ont inauguré l'étude historique de la langue latine, une question secondaire s'impose : *à partir de quand parlait-on des langues romanes ?* Si l'on accepte cette distinction fonctionnelle, alors le roman est né très tôt, au même moment que le code écrit du latin pour être précis. Toutefois, il nous paraît plus utile de réserver le terme *roman* pour les traits typologiquement présents dans les langues romanes modernes. Toutefois, si l'on accepte l'intégrité monolingue du système latin-roman, l'on peut aussi se demander à quel moment sont apparues les différentes langues romanes comme les filles du latin.

Il nous semble que ce monolinguisme latin soutenu par Banniard et Wright, corrobore, qu'on le veuille ou non, l'hypothèse de la diversité diatopique proposée par Giuliano Bonfante (1968) selon qui le protofrançais est né dans sa forme embryonnaire dès le moment où les Gaulois latinophones ont enseigné la langue latine à leurs enfants.<sup>226</sup> Cette hypothèse, qui peut paraître extrême, est adoucie lorsqu'on considère que la variation linguistique entre les locuteurs a toujours existé, même entre les membres d'une même communauté ; cette diversité fait même partie intégrante de la langue,

<sup>224</sup> Grégoire de Tours, DLH Préface : « Decedente atque immo potius pereunte ab urbibus Gallicanis liberalium cultura litterarum... quia : 'Philosophantem rethorem intellegunt pauci, loquentem rusticum multi' (MGH SS rer. Merov. 1, p. 1).

<sup>225</sup> Wood (1994) est clair sur ce point : « Arguments about language, in any case, need to be separated from arguments about style, particularly in a period of fast linguistic change, such as the Merovingian Age. Gregory knew he was writing in a rustic style, and he thought that this had certain advantages in terms of its accessibility to the intended audience » (p. 30).

<sup>226</sup> Cette hypothèse est aussi acceptée par Löfstedt (1996), qui écrit « If we accept that the palatalization of Latin /u/ in Gaul is due to Celtic influence, then we have to date this phenomenon from a time when Celtic was still generally spoken in Gaul... in the case of French, we have to start with Caesar's differentiation of Gaul into three parts, those of Belgae, Celtae and Aquitani, and continue by examining the means of romanization, such as roads (older-Latin areas alongside the bifurcated *Via Agrippina* (see Monjour, 1989, p. 361) or administrative organization » (p. 453).

agissant comme source d'innovation, d'expressivité et de vigueur linguistique (cf. Guy, 2007). Par conséquent, parler de latin régional n'enlève rien à sa latinité. Tout comme les Français, Espagnols, Anglais et autres colonisateurs ont amené leurs langues en maints pays, donnant naissance à une variété de nouveaux dialectes, la langue des Romains importée dans les provinces a trouvé une expression locale dans le grand diasystème de la langue latine.

La séparation géographique a parfois servi à dater des phénomènes linguistiques. Par exemple l'abandon administratif et militaire de la Dacie en 271 et l'évolution partagée de /i/ → [e] et de /ŭ/ → [o] en Dacie, comme dans les autres provinces du continent, implique que ce changement avait abouti avant la fin du III<sup>e</sup> siècle.<sup>227</sup> Si cette logique est élégante du fait qu'il est préférable de postuler un seul changement plutôt que le même changement plusieurs fois dans différents endroits (§ 2.1.2.3), l'on admet aussi aujourd'hui que le changement peut se répandre par diffusion (cf. § 2.3.5) ou par une précondition partagée, ce qui nous libère des anciens modèles trop calqués sur la différenciation des espèces à la Darwin.<sup>228</sup> C'est ici que la sociolinguistique nous apporte des solutions, d'autant plus avec l'intégration de la notion de diasystème à *la Ascoli* et à *la Trubetskoy* (1931).<sup>229</sup> **Par diasystème nous entendons un système de correspondances interne à la grammaire individuelle, mais par extension réel dans les communautés linguistiques, qui permet aux locuteurs de catégoriser et comprendre des locuteurs d'une autre variété linguistique apparentée.**

C'est ce diasystème que nous appellerons le **roman commun**, c.-à-d. la langue des Romains exportée à l'ensemble des provinces par voie orale, pragmatique et discursive ; l'on devrait notamment l'employer dans le sens du diasystème roman partagé avant la fin de la compréhension entre ces dialectes, chose difficile à identifier ou à dater, qui repose essentiellement sur les éléments partagés des langues romanes médiévales et modernes. Langue d'usage quotidien, c'est cette langue orale qui était transmise de génération en génération et qui est donc à la base du français et des autres langues romanes.<sup>230</sup> Dans un sens plus restreint l'on peut utiliser le terme roman commun pour le dernier moment de compréhension mutuelle entre les langues du diasystème commun. Straka (1956, p. 256),

<sup>227</sup> Norberg (1966) : « [...]ne différenciation dialectale de ce genre n'implique pas immédiatement un changement structurel de la langue et ne donne pas encore le droit de parler de langues différentes. Ceux qui disaient *gola* et ceux qui conservaient *gula* pouvaient encore se comprendre sans aucune difficulté » (p. 350).

<sup>228</sup> Selon Selig (1993) « [...] l'évolution d'une langue n'a rien de semblable avec la vie d'un organisme, parce que la langue est une pratique sociale, non pas une entité substantielle, voire organique » (p. 10).

<sup>229</sup> Weinreich (1954) est le père du terme *diasystème* et de sa formalisation depuis qu'il s'est demandé *Is a Structural Dialectology Possible?* Il s'avère que le structuralisme et le générativisme sont insuffisants pour prendre en compte la variation interne à la langue, une difficulté qui à vrai dire n'a toujours pas été résolue.

<sup>230</sup> Attention, selon Posner (1996, p. 3) le terme *roman* semble avoir son origine chez le linguiste français François Juste Marie Raynouard (né. 1761-†1836) selon qui les langues romanes ne seraient pas issues du latin, mais d'une langue post-latine qu'il appela *roman* et qui était parlée sur l'ensemble de l'Empire tardif avant de prendre ses différents caractères dans les provinces de l'Empire. Schlegel (1818, p. 39) critique cela, mais si nous acceptons la chronologie tardive de la diversification, le *roman* de Raynouard se rapproche énormément de notre concept du latin tardif 2, voire altimédiéval. On peut lire chez Raynouard (1821) « qu'il a existé, il y a plus de dix siècles [c. 700-800], une langue qui née du latin corrompu, a servi de type commun à ces langages [français, espagnol, portugais, italien] » (p. ii). L'erreur de Raynouard semble être d'insister sur le fait que cette langue *romane* était celle des troubadours, donc l'occitan.

employant plutôt le terme de *proto-roman*, désigne cette langue comme celle parlée avant l'individuation du sarde, dont la date, cependant, fait encore débat.<sup>231</sup>

Si l'on veut employer le terme *proto-roman* dans le sens habituel du dernier état de langue, dont l'ensemble des traits a été hérité des langues filles et qui ne présente à son tour aucune des innovations propres à certaines sous-branches de la famille linguistique, alors oui, l'on devrait dater le dernier ancêtre commun avant la palatalisation romane (§ 10.2.1) qui n'affecta effectivement pas les occlusives vélaires du sarde. Il serait abusif, cependant, de croire que cette palatalisation dans un groupe de dialecte, et l'archaïsme du sarde aurait empêché la communication horizontale.<sup>232</sup> Certes, nous pouvons utiliser d'autres termes pour les sous-groupes, mêmes anciens, *protoroman continental* (cf. Rosetti, 1986, p. 184) pour exclure le sarde, *proto-roman italo-occidental* (cf. R. A. Hall, 1950) pour les langues du continent excepté le roumain, *romain oriental* pour l'italoroman et le dacoromain, *roman occidental* pour regrouper les dialectes du nord de l'Italie avec ceux de la Gaule et de la péninsule Ibérique, etc.<sup>233</sup> Ces noms regroupent essentiellement des isoglosses qui nous permettent de décrire comment certains dialectes ressemblent ou se différencient de leurs voisins, mais ils nous en disent peu sur la communication horizontale entre ces communautés et ne disent rien sur l'impression d'une langue partagée. Si l'on prend le terme *roman commun* comme le diasystème qui regroupe les langues romanes, l'on comprendra que la et la compréhension ont pu poursuivre sans entraves, bien après la dissolution de l'Empire romain.

<sup>231</sup> Certains auteurs datent l'individuation du sarde au II<sup>e</sup> siècle, supposément avec l'argument cyclique que le sarde ne participe pas à la diphtongaison romane. Cependant, d'autres arguments existent pour une romanisation lente, ils admettent que le punique pouvait y être parlé encore au III<sup>e</sup> siècle tel qu'attesté dans les inscriptions (cf. Putzu, 2012, p. 183) et argumentent pour une romanisation totale vers le VI<sup>e</sup> siècle avec la conversion du chef Hospito le « DUX BARBARICINORUM » vers 594 ap. J.-C. (voir Grégoire le Grand, *l'Epistula ad Hospitium*). Les arguments en faveur d'une séparation de la Sardaigne à partir d'une date ancienne sont strictement linguistiques et consistent essentiellement dans le constat que le système vocalique évolue sans différenciation qualitative notable entre les voyelles longues et brèves d'un côté et l'absence de l'affrication des séquences /ke/ et /ki/ (mais voir § 9.2.2). Harris et Vincent (2003) écrivent : « Although it is an established historical fact that Roman dominion over Sardinia lasted until the fifth century, it has been argued, on purely linguistic grounds, that linguistic contact with Rome ceased much earlier than this, possibly as early as the first century BC » (p. 315). Ici l'argument historique devra primer sur la linguistique ; il est presque impossible de prendre au sérieux l'idée que le latin de la Sardaigne aurait arrêté de subir l'influence de la capitale et du continent en étant toutefois pleinement intégré dans l'Empire et dans son réseau de commerce et d'échange. L'on peut définitivement traiter d'une distinction entre le système vocalique roman continental vs. le system roman méridional (Sardaigne, Corse et Afrique, etc.), mais celle-ci nous semble plus tardive et n'empêchera pas la participation effective du sarde dans le diasystème latin-tardif et roman.

<sup>232</sup> Le dialecte « des cités » en France avec sa palatalisation du /t/ devant voyelles antérieure fermées, ex. *petit* → [pɛci], *tu* → [cy], bien qu'il puisse subjectivement gêner à l'oreille, d'autant plus pour les francophones ne provenant pas de l'hexagone et pour qui ce phénomène est étrange, n'empêche en rien, ou en tout cas très peu, la compréhension du sociolecte.

<sup>233</sup> On emploie le terme daco-roman pour le roumain, l'aromanien, l'istro-roumain et le maglano-roumain qui partagent un ancêtre commun ; le nom daco-roman provient de la province romaine de la DACIA-Dacie, une province romaine englobant aujourd'hui les régions roumaines de l'Olténie, la Transylvanie et le Banat. Le nom n'est pas tout à fait suffisant car ces langues romanes se parlent aussi au-delà de l'ancienne province romaine, par exemple en Moldavie (cf. Andreose et Renzi, 2013, p. 287). Il y a encore discussion dans la communauté scientifique pour déterminer si ces langues représentent la continuité romane de la province romaine de Dacie de 107 à 275 ap. J.-C. ou si ces langues se seraient plutôt formées au sud du Danube avant d'arriver à leur territoire actuel par migration (cf. Niculescu, 1992). Cette deuxième hypothèse est généralement favorisée.

Différentes études, comme celles de Gaeng (1968), Politzer et Politzer (1953) ou Adamik (2013) ont tenté, souvent avec succès, de démontrer les différences inter-régionales dans la fréquence de certains types de fautes. Walter von Wartburg (1967) s'est aussi consacré précisément à la question de la différenciation des latins provinciaux et de la séparation des futures langues romanes, attribuant une grande partie des transformations à l'effet des différents substrats. À cet effet nous ne doutons pas que les langues romanes distinctes étaient en formation pendant et même avant le haut Moyen Âge. Le fond partagé du roman commun nous suggère quand même que ces différences étaient principalement des différences d'accent et de lexique habituel.

Même à l'intérieur d'une famille linguistique telle que le gallo-roman, la variation qui mène à la création de dialectes est inévitable. Pope (1952) admet la possibilité d'une dialectisation entre les langues du Nord et Sud de la France déjà avant le V<sup>e</sup> siècle, ce qu'elle explique par la différence des substrats sur place au moment de la romanisation, mais elle évite d'y appliquer les termes de *Langue d'Oc* et *Langue d'Oïl* avant le XII<sup>e</sup> siècle quand socialement, ces langues étaient considérées comme distinctes. Ernest Lavisse (1901), un des fondateurs du positivisme français, voyait dans le massif central (ce qu'il appela le *plateau central*) une barrière naturelle entre le Midi et le Nord et une division entre les dialectes mêmes du Midi « forcé[s] à s'orienter de préférence vers la Méditerranée, l'Italie et même l'Espagne [...] les rois mérovingiens et carolingiens n'y séjournèrent que rarement : ils la tenaient pour un pays étranger » (p. 40).

Dans sa thèse de 2017, Lemay, en comparant les inscriptions de Trèves (dans le Nord-Est de la Gaule) et l'Aquitaine (dans le Sud-Ouest et le Centre) a trouvé que le « Sud » était bien plus innovant à certains égards que le « Nord », et elle en conclut que la vision traditionnelle « d'une division nord-sud [...] serait une tentative de projeter en amont la division médiévale entre langue d'oïl et langue d'oc ». Elle souligne l'importance de se débarrasser de cette division pour la période mérovingienne « à moins que des données supportant ce narratif soient apportées » (p. 260-261).<sup>234</sup>

Nos chartes des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles révèlent en effet peu d'indices d'une dialectisation interne à la Gaule. Les quelques indices de dialectisation sont traités lorsqu'on les aborde, mais sur l'ensemble l'on observe une langue orale derrière les chartes que nous traiterons comme l'ancêtre gallo-roman, état ancestral à tous les parlers gallo-romans. Nos conclusions sur la réduction des voyelles (§ 8.3-8.7) concordent avec Cantalusa (1990) et Lemay (2017) pour dire qu'il est pertinent de traiter d'une période gallo-romane commune en Gaule avant la séparation des dialectes d'oïl, d'oc et du franco-provençal dans une période post-mérovingienne et même post-carolingienne. Certaines différences syntaxiques telles que les formes verbales de l'imparfait ou l'usage d'*aller* (possiblement du lat. *AMBŪLĀRE*) dans le nord vs. *anar* (du fréquentatif reconstruit \**AMBĪTĀRE* 'faire régulièrement le

<sup>234</sup> Lemay (2017) : « This conservativeness on the part of Trier is not restricted to language; it is reflected also in the continuous use of the late antique formulary, or collection of set phrases used in epigraphic language. ... This goes against the traditional north-south divide, according to which the less Romanized north did away with the Roman culture and CL linguistic norm soonest. According to my view, this thesis is an attempt to project on to the early Middle Ages the divide between the *langues d'oïl* and the *langues d'oc* dialect, found in Old French and later. It is necessary to do away with this divide at the Merovingian period, unless data can be adduced that would support it. As it is, the data supports instead the dialect geography model of a conservative periphery and an innovative center » (p. 260-261).

tour') dans le sud ne sont pas abordées en vue de notre corpus, mais comme nous verrons dans les sections 4.9 et 4.10, l'antériorisation vs. la rétion de /ā/ et /ǣ/ toniques et libres, le trait habituellement sélectionné pour séparer les langues d'oïl de la langue d'oc (cf. Pope 1952, § 32), ne se présente qu'à peine dans les données des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.<sup>235</sup>

### 1.7.1 Les notions du substrat gaulois et du superstrat francique

Parler de substrats et de superstrats provoque souvent des réactions fortes chez les linguistes et les historiens, poussant Rohlfs (1957) à inventer les termes de « substratomanie » et de « substratophobie » pour les chercheurs concernant l'influence de ces langues. Le latin des Romains qui s'étaient installés en Gaule était essentiellement en contact avec deux autres langues qui partageaient le territoire : le gaulois, qui est une variété du celtique continental, et le germanique, surtout bas francique, parlé par au moins une partie de populations franques.<sup>236</sup> Différentes évolutions phonologiques et morphologiques propres au gallo-roman ont été attribuées à ces deux langues et bien que les hypothèses du contact linguistique sont parfois critiquées comme étant peu fondées (cf. Lass, 1997; Honti, 2007), les progrès dans les études archéologiques, géochimiques et génétiques permettent aux chercheurs de falsifier de plus en plus des théories de contact improbables.<sup>237</sup> On admet largement que la conversion linguistique est aujourd'hui responsable de traits phonétiques et phonologiques des langues, pour l'emploi de certaines structures syntaxiques ou encore pour le lexique employé par une communauté donnée.<sup>238</sup>

#### 1.7.1.1 Le substrat gaulois

C'est le terme substrat qu'on utilise pour la couche linguistique dépossédée de sa langue par l'arrivée d'une langue socialement plus imposante. Lors de la fondation de Rome, la civilisation celtique de Halstatt, et plus tardivement celle de La Tène, couvraient une grande partie de l'Europe centrale et occidentale.<sup>239</sup> Ces cultures sont associées aux langues celtiques de l'Antiquité et ailleurs nous avons suggéré que c'est précisément la Guerre des Gaules qui a contribué à l'effondrement de la civilisation celtique et à son remplacement par les civilisations romane et germanique selon les espaces et le

<sup>235</sup> Russo (2014b) souligne plusieurs exemples de -ARIUS, -ARIA avec palatalisation du /ā/ tonique conditionnée par /j/ suivant dans les documents mérovingiens et carolingiens, y compris dans des copies postérieures aux originaux datant du Haut Moyen Âge par exemple PŌMĀRII 'du pomier' → <pomerii> dans la *Vita Desiderii Cadurcae Urbis Episcopi* cité dans la MGH SS rer. Merov., vol. 4, *Passiones vitaeque sanctorum aevi Maerovingici*, p. 578), le plus ancien manuscrit contenant le texte, BNF lat. n° 17002 du X<sup>e</sup> siècle. En effet on ne peut pas exclure que ce phénomène soit précédent à l'époque carolingienne.

<sup>236</sup> À cette liste l'on peut ajouter l'ancêtre du basque dans les territoires de l'Aquitaine adjacente au Pays Basque actuel, l'on peut probablement aussi considérer d'autres formes de la langue germanique comme le visigothique en Gothie (voire en Septimanie). Certains chercheurs, notamment Von Wartburg (1967), attribuent la palatalisation du /a/ en francoprovençal au superstrat burgonde. Dans le nord-est, en Armorique, on peut aussi supposer une coexistence avec le bretonique, l'ancêtre du breton ; selon Falc'hun (1951), il y aurait aussi eu des locuteurs du gaulois dans la région vannetaise, thèse tout de même contestée par Jackson (1967).

<sup>237</sup> Meyer-Lübke (1901, p. 207-216) et Pope (1952, p. 5-6) présentent des esquisses assez détaillées des principales évolutions que l'on attribue au substrat gaulois.

<sup>238</sup> Kiparsky (2015, § 1.3, 2.1) présente une riche bibliographie avec des études de cas.

<sup>239</sup> Dottin (1905) dresse une liste du vocabulaire celtique attesté chez les auteurs de l'antiquité et ayant survécu dans les langues celtiques modernes.

temps.<sup>240</sup> Si le celtique devait connaître des variations, c'est le nom de gaulois que l'on attribue à cette ancienne langue indo-européenne, partageant certains archaïsmes morphologiques avec de lointains cousins comme le sanskrit.<sup>241</sup> Dans un sens large, le terme gaulois est parfois employé pour l'ensemble des langues celtiques continentales mais dans un sens plus restreint, celui que nous adoptons ici ne réfère qu'à ces dialectes celtiques parlés en Gaule avant et pendant la romanisation du pays.<sup>242</sup>

Delamarre (2003, p. 8) décrit le gaulois comme une langue « fragmentaire » (al. *Trümmersprache*) de par ses attestations éparpillées entre inscriptions d'occasionnelles gloses, et dans la toponymie et dans l'anthroponymie. Les sources du gaulois sont notamment disponibles dans les *Recueil des Inscriptions Gauloises* (RIG) et il existe maintenant plusieurs volumes de qualité sur les anthroponymes gaulois en plus de l'excellent *Dictionnaire de la langue gauloise* de Delamarre (2003). Dottin (1920) *La langue gauloise* l'ancien manuel de référence est maintenant remplacé par Lambert (1994) *La langue gauloise*.

Vendryes (1925) écrit que « [d]epuis le moment où le latin a commencé à être employé en Gaule il y a eu de bilingues parmi les Gaulois » (p. 269) et que ce bilinguisme latino-gaulois « a duré plusieurs siècles » (p. 270), pendant lesquels la part du gaulois s'est réduit de plus en plus jusqu'à l'extinction. Selon Beck et Chew (1989), « le latin était probablement assez largement compris d'une bonne partie de la population dès le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. » (p. 28), bien qu'hormis la Provence où la romanisation a commencé plus tôt, cela nous paraît trop tôt et trop rapide pour un apprentissage du latin ; la latinisation a dû passer en premier par les familles élites en tant qu'ascenseur social dans l'administration romaine.<sup>243</sup>

Par son héritage indo-européen et potentiellement italo-celtique à une date peu reculée<sup>244</sup>, la transposition d'expressions gauloises en langues latines devait se faire avec suffisamment de facilité, assurant l'apprentissage du latin en Gaule (cf. Vendryes, 1925, p. 270). Un apprentissage peut-être plus facile qu'en Afrique du nord où les langues berbères et puniques différaient fortement du latin dans leur structure, ce qui a laissé place à l'hypothèse de Renanselon selon laquelle « le français n'était

<sup>240</sup> Zuk (à paraître) : « C'est la conquête romaine de la Gaule sous César en 58 av. J.-C. qui épuisa la force celtique. Lorsqu'il arriva, la région au sud du Rhin tomba sous contrôle romain tandis que ces régions au nord du Rhin, marécageuses et inondées par la mer restèrent dans le *barbaricum* [où on trouve] un grand ensemble culturel germanique au début du premier millénaire ».

<sup>241</sup> Delamarre (2003, p. 8) donne l'exemple de la distinction entre un morphème *-bi-* de l'instrumental qui contraste avec *-bo-* du datif, les deux fusionnés sous la forme *dat-abl* du latin ou comme le *dat.* du grec ancien. Voir aussi Schmidt (1996) pour une étude plus détaillée des archaïsmes indo-européens. Pour la place du gaulois dans la famille celtique, voir Eska (2017).

<sup>242</sup> Pour un survol de la langue gauloise et sa place dans les études philologiques, voir Mullen et Ruiz Durasse (2020). L'origine du celtique est encore débattue, le volume édité de Koch et Cunliff (2016) aborde habilement les questions archéologiques, génétiques et linguistiques posant des bases stables pour une période potentielle de celtisation ancienne dans l'Europe occidentale.

<sup>243</sup> Augustin (*Cité de Dieu* 19,7) : « at enim opera data est ut imperiosa civitas non solum iugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus per pacem societas inponeret », 'que la ville impériale (Rome) s'est chargée non seulement d'imposer son joug sur les peuples domptés pour la paix, mais la société (impose) aussi sa langue'.

<sup>244</sup> L'hypothèse d'une période partagée italo-celtique repose sur un nombre d'innovations communes. Voir Meillet ou plus récemment Schrijver (2016) qui propose onze changements phonologiques qui ne sont partagés que par les familles celtiques et italiques.

que du latin prononcé à la gauloise » (cité dans Vendryes 1924, p. 273) dont on peut citer l'affaiblissement de la séquence /kt/ → /çt/ → /jt/ comme un exemple d'excellence (§ 1.7.2).

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la survivance du gaulois à la suite de la conquête romaine était niée par un grand nombre de chercheurs y compris Gaston Paris (1881). Cependant, Dottin (1924) voyait un « latin imprégné d'influences gauloises » (p. 73) ; les graffiti de la Graufesenque et d'autres sources supportent la survivance du gaulois, au moins jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Pope (1952) accepte la survie du gaulois jusqu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C, lorsque Ulpien écrit explicitement qu'avec le latin et le grec, le *fideicommiss*, le lègue d'un bien<sup>245</sup>, pouvait être rédigé dans les langues provinciales puniques ou gauloise :

*Fideicommissa quocumque sermone relinqui possunt non solum Latina vel Graeca  
sed etiam Punica vel Gallicana vel alterius cuiuscumque gentis*

(Ulpien, *Digesta* 31.11)

‘Les lègues de biens peuvent être livrés non seulement en latin ou en grec, mais aussi en punique ou en gaulois ou dans quelque autre langue du peuple’

Vendryes (1925) et Pope (1934) acceptent la remarque de Jérôme au IV<sup>e</sup> siècle que les Galates de l'Anatolie parlaient une langue semblable à celles de Trévires, voire le celtique. Lambert (2003, p. 10) considère comme « contestable » cette remarque sous prétexte qu'il est possible que Jérôme ne faisait que citer Varron ou d'autres auteurs anciens. Pope (1934) comme Loth (1883, p. 84) sont quand même de l'avis que la langue gauloise n'avait pas pu survivre bien au-delà du V<sup>e</sup> siècle.<sup>246</sup>

*Unum est, quod inferimus et promissum in exordio reddimus, Galatas excepto  
sermone Graeco, quo omnis oriens loquitur, propriam linguam eandem paene  
habere quam Treveros*

(Jérôme *Commentariorum in Epistolam ad Galatas*, livre 3; l. 429-430)

‘Le point principal que nous apportons, et que nous avons remarqué depuis le début est que les Galates, hormis la langue grecque que parlent tous dans l'orient, ont aussi leur propre langue qui est presque la même que chez les Trévires’

Nous savons qu'à la CIVITAS TREVERORUM— Trêves se trouvait la préfecture impériale de toutes les provinces occidentales à partir de 318, et qu'elle restait d'une importance administrative jusqu'en 407 lorsque la préfecture fut relocalisée à ARLATE-Arles. Dans cette période, la latinisation de la ville et du territoire s'est sans doute renforcée, mais si on parle bien encore de la langue gauloise dans un grand centre gallo-romain du IV<sup>e</sup> siècle, l'on doit présager la survie de la langue bien plus tardivement dans les campagnes et les montagnes reculées de l'administration romaine.

<sup>245</sup> Voir Daremberg et Saglio (1873, p. 1113) pour le *fidei commissum* qui concerne la transmission des biens.

<sup>246</sup> Pope (1952) : « ... in the rural districts the use of celtic lingered on, but by the fifth century it appears to have died out completely, even in the remote country districts » (p. 1, n.).

Sulpice Sévère (363- † c.410-429), contemporain de Jérôme et né en Aquitaine, mentionne aussi que le gaulois et le celtique étaient parlés au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>247</sup> :

*Tu vero, inquit Postumianus, vel Celtice, aut, si mavis, Gallice, loquere,  
dummodo iam Martinum loquaris.*

Sulpicius Severus (*Gallus* ou *Dialogues* 1.27,4)

‘Dis donc Postumien ! Parle en celtique, ou si tu préfères en gaulois,  
pourvu que tu parles de Martin !’

(trad. Fontaine (2006), *Sources Chrétiennes*)

Si l'on peut admettre différents accents, les conclusions de cette thèse, et de la linguistique comparative romane, sont celles d'une évolution commune ou au moins parallèle aux futures langues romanes assez tardivement. Sulpice Sévère emploie des mots gaulois latinisés tels que *tripeccias* ‘tabourets, trépieds’ (Dial. 2.1.1; cf. Fontaine 1993, p. 30), attestant que c'était le mot habituel chez les Gallo-romains.<sup>248</sup> Meissner (2010) accepte la fiabilité de cette attestation, notamment en la combinant avec des preuves épigraphiques de la continuité de l'anthroponymie gauloise.<sup>249</sup> Ces descriptions sont aussi appuyées par des attestations primaires : un vase daté du début du IV<sup>e</sup> siècle retrouvé à Séraucourt près de Bourges porte une inscription gauloise <buscilla sosio legasit in Alixie magalu> (cf. Dottin, 1920, p. 166) qui se traduit ‘Buscilla plaça ceci pour Magalos à Alisia’.

Kerkhof (2018, p. 47-48) a relevé différents indices qui suggèrent la survie tardive du gaulois au moins jusqu'au V<sup>e</sup> siècle, y compris des incantations gauloises du *de medicamentis* de Marcellus de Bordeaux rédigé au V<sup>e</sup> siècle, des phrases gauloises dans les gloses d'Endlicher, *de nominibus Gallicis*<sup>250</sup>. Van Doorn (2016) présente une belle sélection d'extraits en celtique :

<sup>247</sup> Ce dialogue a été composé vers 404. De Coulanges (1891) avait argumenté que le *gallice loquere* voulait dire ‘parler latin à la manière gauloise’, mais Babut (1910) a apporté un argument en faveur de la langue gauloise dans son étude du mot *Gorthonicum* qui apparaît quelques lignes plus haut : « audietis me tamen ut Gurdonicum hominem, nihil cum fuco aut cothurno loquentem ‘Vous entendrez par ma bouche un homme [...] qui ne dit rien de fardé ni de monté sur la cothurne...’ (traduction de Fontaine (1993, p. 26) qui traduit *Gurdonicum* comme ‘de Sancerre’ sans s’y justifier. *Gortona* est attesté comme toponyme au I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Barbut attache au mot Gord- le sens de ‘jardin’ qui serait donc apparenté au latin HORTUS et au germanique \**gardō* les deux du I.E. \**ǵhortō-s/n* et qui signifie un enclos rural ou un jardin. Barbut attache donc le sens de ‘gens ruraux’ à l’adjectif *Gorthonicum* qui serait alors une latinisation d’un adjectif gaulois. Bradley rattachait le mot à l’irlandais *Cruithne*, une désignation pour les pictes, mais celui-ci remonte à une forme PC \**kʷritanī* ‘Bretagne’, apparenté du gal. *Prydein* ‘Bretagne’. Evans (1966, p. 30) rattache cet adjectif au gal. *werdonnig* ‘bête, rustique’, mais remarque que la forme attendue serait \**gyrddonig* qui n’est pas attestée. Il penche enfin en faveur d’une étymologie non indo-européenne.

<sup>248</sup> Sulpice Sévère *Dialogues* 2.1.4 : « sedentem uero Martinum in sella rusticana, ut sunt istae in usibus seruulorum, quas nos rustici Galli tripeccias, uos scholastici, aut certe tu qui de Graecia uenis, tripodas nuncupatis ».

<sup>249</sup> D’autres chercheurs comme Schmidt (1983), ne croyant pas à la survivance du Gaulois, ont présumé que ce commentaire devait être la reprise d’une opinion exprimée dans une œuvre plus ancienne du II<sup>e</sup> siècle lorsque le gaulois était encore courant. Pour Meissner (2009), mais voir aussi Krämer (1974), l’attestation de <Artula> (CIL XIII, 3909) issue du gaul. \**artola* ‘petite ourse’ (cf. Delamarre (2003) *artos* ‘ourse’) comme mère d’une certaine Ursula ‘petite ourse’ témoigne encore de la vivacité de la langue Gauloise. Nous avons trouvé plein d’autres anthroponymes gaulois, même dans les documents carolingiens.

<sup>250</sup> Voir Blom (2011) pour une édition critique moderne avec commentaire linguistique, de même que la présentation de la codicologie et des études précédentes. La survie du Gaulois jusqu’au IX<sup>e</sup> siècle nous semble très improbable. Ces gloses traduisent tout de même certains lemmes gaulois, ex. *Trinante* comme *tres valles* ‘trois vals’, *prenne* comme *arborem*

figure 10 : extraits contenant du gaulois tardif

| Gaulois   | Traduction   | Source   |
|---|--|--|
| in mon derco marcos axat ison   | ‘ce qui est dans mon œil, que Marcos le sorte’   | Marcellus de Bordeaux, <i>De Medicamentis</i> , cf. Lambert (1994, p. 178) |
| in voce Gallica : nate, nate, mentobe to diuo, hoc est, memorare di tui | ‘en langue gauloise : <i>filis, fils souviens toi de ton Dieu</i> , c’est-à-dire souviens toi de ton Dieu’ | Constantinus, <i>Vita symphoriani</i> , cf. Meyer (1901)                   |
| trinante [i.e.] tres valles   | ‘trois vallées’  | <i>Gloses d’Endlicher</i> , cf. Lambert (2003)                             |
| prenne [i.e.] arborem grandem   | ‘grand arbre’  | <i>Gloses d’Endlicher</i> , cf. Lambert (2003)                             |

La datation du *De nominibus Gallicis* est compliquée car le manuscrit date du IX<sup>e</sup> siècle, et pourtant son contenu suggère une rédaction au V<sup>e</sup> siècle puisque nous trouvons notamment l’intégration de la *Notitia Galliarum*, qui est une liste des provinces romaines de la Gaule et de ses villes au début du V<sup>e</sup> siècle.

Pour Bonnet (1890), « il est probable que la langue celtique n’était pas éteinte en Gaule ; les Arvernes en particulier furent longtemps ménagés par les Romains » (p. 23-24). Dans sa correspondance, Sidoine Apollinaire dit explicitement que de son temps, la noblesse auvergnate aurait enfin adopté l’usage du latin ; on doit plutôt comprendre que ce passage implique que c’est seulement à ce moment-là, une génération avant Grégoire, que la noblesse gauloise aurait arrêté de parler gaulois en plus du latin langue d’état.

« mitto istic ob gratiam pueritiae tuae undique gentium confluisse studia litterarum tuaeque personae quandam debitum quod sermonis celtici squamam depositura nobilitas nunc oratio stilo nunc etiam camenalibus modis imbuebatur »

Sidoine Apollinaire, *Correspondances*, 3.3.

‘j’émets le suivant, que grâce à votre enfance on vit confluer ici le peuple pour l’étude des lettres, que les personnes te doivent, que la noblesse n’a abandonné que la rudesse de la langue celtique pour le style oratoire et le mode poétique’

Meissner (2010) présente des arguments linguistiques pour la survie du gaulois datés d’aussi tard que le VI<sup>e</sup> siècle, notamment une pierre tombale (CIL XIII 3909) qui contient les deux noms *Artula* gaulois pour ‘petite ourse’ qui pose une pierre pour sa fille décédée *Ursula*, mot latin pour ‘petite ourse’ et qui démontre la conversion linguistique en action.<sup>251</sup> Venance Fortunat et Grégoire de Tours

*grandem* ‘grand arbre’, etc. Les gloses se trouvent dans le manuscrit 89 de la bibliothèque nationale autrichienne (Österreichische Nationalbibliothek MS 89) à Vienne.

<sup>251</sup> La survie du gaulois jusqu’au VI<sup>e</sup> siècle est aussi défendue par Varvaro (1968, p. 97). Weisgerber (1935) avait noté qu’*Artola* et *Ursula* sont des traductions.

donnent aussi quelques exemples de vocabulaire gaulois, par exemple le temple nommé *Uasso galate* (DLH 1.31)<sup>252</sup>, et Venance Fortunat reconnaît le sens du gaulois *Uernemetis* (← \*uqer nemete) ‘le sanctuaire supérieur’ comme *fanum ingens* ‘grand sanctuaire’ en latin (cf. Kerkhof 2018, p. 49).

Comme Kerkhof (2018), nous pensons que le gaulois aurait survécu assez tardivement dans les campagnes, surtout dans les régions montagneuses.<sup>253</sup> Au contraire de l’Afrique ou des îles britanniques où les langues autochtones ont survécu malgré la romanisation, nous devons probablement attribuer un rôle à la christianisation importante entre les IV<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles en Gaule, une transformation culturelle qui était aussi dépendante de l’évangélisation en langue latine.<sup>254</sup> Hubschmied (1938) proposait la survivance du gaulois au moins jusqu’au V<sup>e</sup> siècle, car en Suisse l’arrivée des Alamans a causé un renouveau de la toponymie, et des noms ayant porté un toponyme gaulois ont vu le sens de ces noms traduit en allemand, ex. *Pennelocos* (← PC \*penne + \*lok<sup>w</sup>os) ‘tête du lac’ attesté dans l’*Itinerarium Antonii* du III<sup>e</sup> siècle, refait surface dans le latin médiéval, comme le *Caput lacu* ‘la tête du lac’, et dans l’allemand du Moyen Âge comme le *Hauptsee* ‘de lac de la tête’. De la même manière, nous trouvons un mot suisse allemand *Tobwelde* << gaul. \*duba ‘noir’ + waldi ‘forêts’ attesté dans un diplôme du XIII<sup>e</sup> siècle comme <silvas nigras> ‘forêts noires’, étant donné que le mot suisse témoigne de la deuxième mutation consonantique, il devait faire partie de la langue au moment où ce changement linguistique a eu lieu, vers le VI<sup>e</sup> siècle selon certains.<sup>255</sup>

Étant donné l’apparition de mots d’origine gauloise dans des manuscrits du Moyen Âge et leur traduction vers les latin et le germanique, Hubschmied (1938) estimait voir la survie du gaulois jusqu’au XII<sup>e</sup> siècle, une position qui lui semblait raisonnable aux vues de la survie du gotique de Crimée qui était encore parlé du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>256</sup> Cette chronologie est tout de même critiquée par Weisgerber (1969, p. 167), Zinsli (1975), et Grzega (2011). Une version plus modeste de l’hypothèse de la survie du gaulois admet que la langue aurait survécu au cours des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, au moment de la colonisation alémanique, hypothèse appuyée par différents chercheurs y compris Sofer (1941), Fleuriot (1978, p. 77) et Schmitt (1997, p. 816). Or, la quantité de survivances gauloises attestées dans le FEW (*Französisches etymologisches Wörterbuch*) pour les parlers des Alpes suggère une survie tardive du gaulois. Schmitt (1997) souligne la fréquence de mots gaulois portant sur l’agriculture, la flore et la faune. En effet, le substrat gaulois s’entend encore dans le français moderne

<sup>252</sup> C’est un nom qui apparaît aussi dans une inscription de Bitburg <deo mercu Vasso Caleti>, qui est une épithète pour le dieu Mars.

<sup>253</sup> Vendryes (1925, p. 276) cite le Morvan et les vallées des Alpes comme des endroits propices à la rétention tardive du gaulois. C’est aussi le cas dans le Sud-Est, la Savoie et la suisse romande. Voir aussi Thurneysen (1884) pour la part du lexique d’origine celtique repéré dans le REW.

<sup>254</sup> Vendryes (1925, p. 270) voit en effet une association entre la survivance du paganisme et la langue gauloise, comme un lien entre la latinisation et la christianisation.

<sup>255</sup> D’autres exemples incluent les noms *Inderlappen* du gaul. \*inder lokw, traduits en latin comme <inter lacos>. La municipalité d’Unterseen le lac inférieur, près de Interlaken est ainsi nommée dans une charte de 1239, et en 1528, l’on parle du Interlappischer Krieg, quand Unterseen /Inderlappen se dresse avec la ville de Berne qui avait introduit la Réforme contre le monastère de Interlaken (cf. Dubler (2002, s. v. *Interlaken* dans Jorio (2002), *Dictionnaire historique de la Suisse*).

<sup>256</sup> Le lien entre le gotique de Crimée et la langue gotique de Wulfila ou encore la langue des Visigoths et des Ostrogoths est problématique, le gotique de Crimée préservant des traits archaïques du PG qui sont déjà distincts dans le gotique de Wulfila. Ce qui est certain, c’est que la langue est une forme de germanique n’ayant pas subi la deuxième mutation consonantique. Voir Stearns (1973) pour une analyse de la situation linguistique et ethnographique.

dans des mots tels qu'*arpent*, *baume*, *combe*, *ouche*, *marchais*, *trou* mais avant tout dans la toponymie de la France moderne. Une étude de Müller (1982) a constaté une survie très dense d'étymons gaulois dans le Jura et dans les Alpes suisses, de même que dans le Massif central, en Auvergne, en Rouergue et dans le nord du Languedoc.

On pourrait attribuer au gaulois :

- ☛ La lénition des consonnes intervocaliques (cf. Martinet, 1952)
- ☛ La lénition des consonnes en coda interne (Bourciez, 1930, § 133 notes que « *cl*, *gl* (probablement pas une étape *χl*, *yl*) qui s'est produite en Gaule pendant la période romane primitive » (p. 179). Nous trouvons un phénomène comparable dans les inscriptions gauloises, cf. Lambert (1994, p. 44)
- ☛ Les voyelles arrondies antérieures (cf. Bourciez, 1930, § 79)
- ☛ La régularisation d'un nominatif pluriel féminin en *-as* (Arbois de Jubainville 1872, p. 33 ; Vendryes 1925, p. 274)<sup>257</sup>
- ☛ L'emploi d'un système vigésimal de décompte (cf. Vendryes 1925, p. 274)<sup>258</sup>

Un certain nombre de changements dans les inscriptions tardives et phénomènes attestés sporadiquement en ancien français suggèrent aussi que le gaulois était parlé assez tardivement et que certains mots auraient été transmis par cette population tardivement celtophone. Ces changements, discutés par différents linguistes celtologues, sont des phénomènes repérés par Kerkhof (2018, § 1.15) et reproduits ici :

- ☛ gaul. *\*/sr/* → gaul. tard. */fr/*, ex. PC. *srogna* 'nez' → gaul. tard. *\*frogna* >> afr. *frogne* 'nez'. Cf. Meid (1960), Fleuriot (1974), Schrijver (1995, p. 441)
- ☛ gaul. *\*/m/* → gaul. tard. */v/*, ex. gaul. *\*mezgo* 'le petit lait, le mège, an. *whey*' → gaul. tard. *uezgo* >> *begot* dans les dialecte centrales (FEW 6.2.43), mais afr. *mesgue*, fr. *mège* Cf. Fleuriot (1974), Schrijver (1995, p. 463), Billy (1998) et Evans (1967)
- ☛ gaul. *\*ur* → gaul. tard. */br/*, Cf. Fleuriot (1978, p. 81)
- ☛ gaul. *\*nn* → gaul. tard. */nd/*, ex. gaul. *arepennis* → gaul. tard. *\*arepennis* >> lat. méd. *\*arripendum* → afr. *arpent* (FEW 25.180).

D'autres chercheurs comme Fleuriot (1978) et Falc'hun (1951) et plus récemment Cassard (1998) Gvozdanovic (2009) ont argumenté la survie du gaulois en Armorique au moment de l'arrivée des celtes brittoniques.<sup>259</sup> Ici il n'est pas question de trancher sur la survie tardive du gaulois en Gaule, mais les traces suggèrent en effet que des populations parlant gaulois se trouvaient encore en Gaule au début de la période mérovingienne. Nous guidons le lecteur vers l'excellente discussion sur le gaulois tardif dans Kerkhof (2018). Dans tous les cas, un changement impressionnant

<sup>257</sup> Arbois de Jubainville (1872) : « C'est par le gaulois que je crois devoir expliquer le nominatif pluriel en *-as* de la première déclinaison dans les monuments latins de la Gaule à l'époque mérovingienne » (p. 33). Diez (1836, v. 2, p.36), Bartsch (1866, p. 479) avaient auparavant remarqué la présence de ces formes dans le latin mérovingien.

<sup>258</sup> En réalité l'on doit attacher ce système au basque-ibère qui aurait affecté la langue celtique.

<sup>259</sup> Il nous semble toutefois que la majorité de la communauté celticiste s'accorde plutôt avec Jackson (1967), estimant que le breton est strictement une langue issue du brittonique insulaire, apporté par les migrants du V<sup>e</sup> siècle.

d'anthroponymie a eu lieu au cours du VII<sup>e</sup> siècle (cf. Pitz et Stein, 2008) et l'ensemble des populations gauloises ou gallo-romanes ont commencé à vouloir s'afficher comme des Francs à cause du prestige social que ce titre leur attribuait.

### 1.7.1.2 L'adstrat francique

Le francique ou *vieux francique* est le terme qu'on attribue à la langue ancestrale des Francs « saliens » et des rois mérovingiens. S'il est vrai que le terme *francique* est aussi employé aujourd'hui pour différents dialectes du moyen allemand n'ayant pas subi l'entière de la deuxième mutation consonantique, l'emploi du terme francique dans cette thèse fait spécifiquement référence au bas-germanique employé dans le nord de la Gaule entre l'IV<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. En traitant du francique en Gaule, l'on trouve habituellement des références au « superstrat germanique », mais le terme superstrat implique une dominance sociolinguistique d'une langue sur une autre, alors que dans la période mérovingienne, il est évident que le germanique était une langue des colons plutôt qu'une langue de prestige social.<sup>260</sup> Au mieux, l'on peut parler d'un superstrat éphémère au début de la période carolingienne (cf. Kerkhof 2018), mais pour la période mérovingienne il est plus approprié d'imaginer le francique comme une langue voisine en contact, un **adstrat** ; le latin préservant tout son prestige et son emploi dans le monde social notamment dans les royaumes de la Neustrie, de la Bourgogne, de la Provence ou de l'Aquitaine où le latin était bien implanté.<sup>261</sup>

Comme seule langue de culture, avec peut-être l'usage du grec dans certaines sphères, le latin restait la langue non seulement des échanges du quotidien, mais aussi la langue religieuse et celle de l'administration. Certes, dans les villes du Rhin, le francique avait un statut privilégié, et dans ces zones où le latin était destiné à disparaître (*Romania Submersa*) on peut parler de superstrat, mais ailleurs l'importance du germanique est relativement minime, malgré la thèse d'une germanisation importante à la Von Wartburg (1950).<sup>262</sup>

Au début de la période mérovingienne, l'on ne sait pas vraiment si les langues germaniques avaient chacune développé leur propre identité locale. Certes, le gotique existait en tant que langue de la famille orientale (estique) et l'on peut imaginer que les langues nordiques (scandinaves) se développaient aussi de leur côté, mais sur le continent, les preuves manquent pour distinguer bas et haut germaniques avant la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>263</sup> Selon une théorie récente de Schrijver (2011, 2013), le vieux haut allemand (vha) serait né de l'acquisition du bas germanique par les locuteurs romanophones des villes gallo-romaines le long du Rhin, comme Cologne, Xanten, Mayence, Bonne,

<sup>260</sup> L'identification du francique comme langue de superstrat est surtout basée sur le statut légal des Francs qui dans la loi salique ont une valeur supérieure aux romains ; le *wergeld* pour une personne franque est bien plus cher que pour un romain.

<sup>261</sup> Pour Huber et van Reenen-Stein (1988, p. 99), le caractère du wallon s'expliquerait par un plus fort contact avec le superstrat germanique. Kerkhof (2018) maintient une position semblable.

<sup>262</sup> La langue germanique était aussi présente en Espagne sous sa forme visigothique et en Italie sous la forme ostrogothique et ensuite lombarde. Voir Castellani (2000, p. 29-45, 67-92) pour les emprunts germaniques en italien. Gamillscheg (1936) comptait une soixantaine de mots empruntés sous les Ostrogoths.

<sup>263</sup> Scherer date le début de la période haut-allemande à la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle avec l'apparition de gloses bilingues germano-latines, bien que certains linguistes comme Hutterer (1975, p. 307) datent la deuxième mutation consonantique, son élément fondateur, au VI<sup>e</sup> siècle.

etc., ce qui implique que ce germanique qu'ils cherchaient à apprendre était autre chose que de l'allemand : il s'agissait clairement du francique, voire de 'la langue des Francs'.<sup>264</sup>

L'étude des différentes sources comme la loi salique, les inscriptions runiques, les anthroponymes germaniques, etc. suggère que la langue francique était une forme de bas-germanique peu différenciée de ce que l'on reconstruit comme le proto-germanique.<sup>265</sup> Sur le plan consonantique, la langue ressemble au vieil anglais beaucoup mieux attesté et sur le plan vocalique, le francique semble avoir un vocalisme beaucoup plus conservateur, bien que l'on puisse probablement admettre, au moins pour les Francs saliens, que leur langue était de type ingvaeonique, participant à l'antériorisation du \*/a/ germanique vers \*/æ/ et à l'ouverture du \*/ē/ proto-germanique vers \*/ǣ/.<sup>266</sup> Les trouvailles runiques et les gloses malbergiques suggèrent la présence de phonèmes typiquement germaniques comme les fricatives \*/f/, \*/þ/<sup>267</sup> et \*/χ/.

Vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, Venance Fortunat chantait les louanges de l'élégance du roi Charibert : « comme votre élégance fleurit en langue latine, combien dois-tu être plus habile encore en ta propre langue », lui dit-il (cf. Bonnet 1890, p. 27), ce qui démontre l'emploi régulier de la langue franque au cours du VI<sup>e</sup> siècle.

« Cum sis progenitus clara de gente Sigamber,  
florete in eloquio lingua latina tuo :  
qualis es in propria docto sermone loquella,  
qui nos Romanos vincis in eloquio ? »

(Venance Fortunat, *Carmina* 6.2.97-100)

Le français a hérité une partie de son vocabulaire de la langue francique et selon Mitterand (1965, p. 18), trente-cinq des mots les plus fréquents du français moderne seraient d'origine germanique.<sup>268</sup>

<sup>264</sup> On voit l'activation de la deuxième mutation également dans l'Italie lombarde où dans un premier temps la langue germanique, parfois catégorisée comme une langue ostique, finit par être affectée par la deuxième mutation consonantique à partir du VII<sup>e</sup> siècle sur les bases des graphies dans l'édit de Rothaire, notamment le *Codex Sangallensis* 730.

<sup>265</sup> Pour la morphologie, cf. Arbois de Jubainville (1870), Kroonen (2011), pour la phonologie Kyes (1964, 1967), pour le lexique et les emprunts vers le français, Kyes (1983) et Wells (1972) pour l'anthroponymie. Plusieurs inscriptions concernent aussi l'espace francique, notamment l'inscription de *Bergakker* (cf. Looijenga, 1999; Mees, 2002, etc.).

<sup>266</sup> Kerkhof (2018, p. 31) adopte la position traditionnelle que le francique est une langue germanique continentale (voir non-ingvaeonique) car le néerlandais moderne n'est pas une langue ingvaeonique. Schrijver (2013, chap. 4) a démontré que les régions côtières des Pays-Bas témoignent de traces d'une langue que Schrijver (2013, p. 135) appelle *Coastal Dutch* et qui serait essentiellement une forme de proto-frison. Sachant que les Francs saliens sont supposés être venus de la région du lac Flevo (*flevo lacus* chez Pomponius Mela), *Vlie* en néerlandais moderne, qui correspond au *Zuiderzee* moderne, nous avons raison de penser que les ancêtres des Mérovingiens parlaient une langue ingvaeonique. Cela est d'autant plus probable compte tenu du mythe fondateur concernant le monstre mythique de la mer raconté par Frédégaire (*Chronique*, 3.9) « Fertur, super litore maris aestatis tempore Chlodeo cum uxore resedens, meridia uxore ad mare labandum vadens, bistera Neptuni Quinotauri similis eam adpetisset ». En revanche, l'origine des Francs ripuaires en face de Cologne leur attribuerait bien un dialecte de type continental, et il semble que c'est ce dialecte qui a fini par remplacer le francique côtier dans les Pays-Bas, mis à part la Frise (cf. Schrijver, 2013).

<sup>267</sup> Nous employons le signe germanisant /þ/ dit *thorn* pour la fricative interdente sourde où l'API emploie plutôt le /θ/ *theta*. La contrepartie voisée /ð/ *eth* est partagée par les deux systèmes.

<sup>268</sup> Morris Swadesh, dans les années 40 et 50, a composé des listes de vocabulaire primaire qui ne change que peu entre les générations, et nous savons que toute modification de cette liste est d'une grande importance pour la langue. En

Nous trouvons aussi une quantité importante de concepts importés du monde germanique. Ainsi, on trouve déjà chez Grégoire de Tours des termes comme *scramasaxos* (DLH 4.51, p. 188, l.12) ‘des haches de guerres’, *bacchinon* (DLH 9.28, p. 446, l.16) ‘des bassins’.<sup>269</sup> Diez (1836, p. 57) était de l’avis que l’usage du francique aurait persisté jusqu’à la fin du IX<sup>e</sup> siècle en Gaule. Cet avis est appuyé par l’étude du « Pariser Gespräche » (cf. Haubrichs et Pfister, 1989; Haubrichs, 2009) qui suggère fortement que l’emploi du germanique était encore d’usage dans l’est de la Gaule, au moins parmi certaines classes. La langue germanique des gloses germaniques ne correspond à aucun autre dialecte connu du germanique, ce qui suggère que la langue est celle des Francs occidentaux, voire des Francs de la Gaule. Kerkhof (2018, p. 34-36) offre une bonne variété d’exemples en faveur d’un usage du francique assez tardif, bien qu’il semblerait que les rois mérovingiens ont probablement été romanisés peut-être même avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Dans tous les cas, il est clair pour Bonnet (1890, p. 28) que les chefs francs parlaient aussi le latin (voire le gallo-roman) et que c’est dans cette langue que les populations franque et gallo-romane communiquaient.

### 1.7.2 Le gallo-roman comme objet d’étude

Si nous avons déjà employé le terme *latin mérovingien* pour le code écrit en Gaule entre le début du VI<sup>e</sup> et la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, on trouve aussi dans la littérature le terme *gallo-roman* que Pope décrit comme la langue de « la période entre la fin du V<sup>e</sup> siècle et le milieu du IX<sup>e</sup> siècle »<sup>270</sup> et qui débouche sur la période du très ancien français (an. *Early Old French*). Employé dans ce sens, le terme gallo-roman est préférable au terme latin vulgaire, car ce dernier est ambigu chronologiquement et peut autant faire référence au latin des graffiti à Pompéi qu’à la langue de Dagobert I<sup>er</sup>. Le terme *gallo-roman* évite cette ambiguïté et nous permet d’identifier les aspects de la langue interne (*I-language* (cf. Isac et Reiss, 2008)) en opposition avec la langue externe dont l’expression partielle est la forme visuelle latin mérovingien.

Le terme *gallo-roman* est employé de manière typologique par les auteurs de la GGHF (cf. Siouffi (2020b) pour distinguer les différents dialectes romans dès cette période (gallo-roman, hispano-roman, italo-roman, etc.) et dans un sens phylogénique pour regrouper, encore aujourd’hui, une variété de langues et dialectes parlés sur l’ancienne Gaule et dont les principales divisions sont entre la langue d’oïl, d’oc et le francoprovençal, chacune partageant un certain nombre de structures et

---

revanche, l’anglais, bien que plus de la moitié de son lexique soit empruntée aux langues romanes, conserve des sources germaniques pour les 100 mots les plus souvent empruntés. L’emprunt important du lexique germanique fait l’unanimité chez les linguistes y compris Nyrop (1904), Frings et von Wartburg (1937), Stimm (1968) Wolf et Hupka (1981), Walter (1994), Picoche et Marchello-Nizia (1998), Hélix (2011), etc.

<sup>269</sup> L’étude lexicale des emprunts se trouve chez Green (2000) et pour la Gaule plus spécifiquement, chez Guinet (1982). Delamarre (2019) offre une bonne introduction aux origines germaniques (mais aussi latines et grecques) du lexique français.

<sup>270</sup> Pope (1952) : « *Gallo-Roman*, the period extending from the end of the fifth century to the middle of the ninth, i.e. to the appearance of the written vernacular in the *Strasbourg Oaths* of 842 » (p. 9). On trouve aussi le terme « *galloroman* » chez Einhorn (1974, p. 1) pour la langue du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle qui débouche sur le *Early Old French* ‘le très ancien français’ vers la moitié du IX<sup>e</sup> siècle.

d'évolutions parallèles.<sup>271</sup> On ne prétend pas qu'il y ait eu des différenciations majeures entre ces variétés au V<sup>e</sup> siècle, ce qui permet l'emploi du terme « gallo-roman » pour regrouper tous les latins parlés en Gaule, qui est à cet effet une appellation utile pour parler de l'ancêtre commun de l'ensemble des langues issues du latin de la Gaule.<sup>272</sup>

La chute de l'Empire romain a restauré un contexte géopolitique qui avait été évacué par Rome, celui de l'isolation partielle des différents royaumes et régions.<sup>273</sup> Tandis que l'Empire a globalement eu un effet centralisateur sur plus de cinq siècles<sup>274</sup>, avec la dissolution de l'hégémonie romaine et une recentralisation sur la politique et l'économie locale, la langue locale s'est trouvée dans une position favorable pour acquérir et assumer son caractère local. La disparition des écoles antiques au début du VI<sup>e</sup> siècle aurait aussi poussé l'apprentissage de la langue écrite vers la sphère privée des grandes familles (cf. Riché, 1999). Nous acceptons ainsi l'emploi du terme « gallo-roman », comme le fait Pope (1952), pour la langue parlée en Gaule entre la fin du V<sup>e</sup> siècle et celle des *Serments de Strasbourg* en 842. C'est cet état de langue, visible dans le latin écrit et hérité de la langue française ancienne, que nous étudierons dans les chapitres subséquents

---

<sup>271</sup> Si on se réfère en plus aux conclusions de Clifford Leonard (1964), un nombre de traits partagés entre le gallo-roman et le rhéto-roman : la longueur vocalique phonémique, les consonnes syllabiques post-toniques, le /æ/ antérieure, une série de voyelles antérieures arrondies, suggèrent que ces deux familles romanes remontent à un héritage (sensiblement celtique) avant l'époque chrétienne.

<sup>272</sup> Pope (1952) n'explique pas le sens qu'elle attribue au terme gallo-roman. Elle écrit : « [...] Celtic predispositions may count for something in the long series of later Gallo-Roman changes » (p. 6), suggérant qu'au départ il s'agissait d'une langue romane celticisée. Plus tard, comme nous, elle emploie le terme « gallo-roman » comme périodisation pour la langue de la Gaule du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle (p. 9).

<sup>273</sup> Rothe (2014) démontre dans le cas des bataves, des trévères et des *ubii* de Cologne que l'intégration du monde romain a été un élément clef pour leur propre auto-identification, sans perdre toutefois l'ensemble de leur particularités culturelles pré-romanes.

<sup>274</sup> On fait abstraction des différentes périodes de séparation et de réintégration de l'Empire. Nous pensons notamment à l'Empire des Gaules de 260 à 274, lorsque Postume, gouverneur de la Germanie, se rebella pour s'occuper seul de la défense de la région. Cette autonomie de la noblesse gallo-romane a pris fin en 274 lorsque l'empereur Aurélien a battu l'empereur gallique Tetricius à CATALAUNIS-Châlons-en-Champagne. Voir Drinkwater (1987), qui démontre que l'objectif principal d'une Gaule autonome sous Postume et ses trois successeurs était principalement le renforcement de la frontière contre les invasions franques et alamanes, nuisibles sur les plans sociaux et économiques. Ces invasions, y compris la destruction d'AVENTICUM-Avenches, sont décrites par Luther (2008).



# CHAPITRE 2

## L'APPROCHE DIACHRONIQUE FORMELLE

**I**l existe aujourd'hui une multitude de cadres de référence et de modèles théoriques. Étant donné que cette thèse lie des données philologiques aux analyses formelles, il nous a paru important de définir le cadre théorique que nous adoptons, notamment la phonologie latérale du CV strict et la théorie des éléments. Évidemment le lecteur est encouragé à consulter les manuels et publications cités pour approfondir sa compréhension, mais nous pensons que les explications et les exemples présentés ici suffiront pour permettre aux données de révéler tout leur sens, peu importe la formation du lecteur.

### 2.1 Faire de la diachronie au XXI<sup>e</sup> siècle : de l'étude de la langue à l'étude du langage

Faire de la linguistique diachronique au XXI<sup>e</sup> siècle, signifie s'inscrire dans une longue tradition d'intérêt pour le langage humain. Au XVIII<sup>e</sup> siècle être *linguiste* consistait à maîtriser plusieurs langues classiques et modernes et c'était précisément le cas de nombreux linguistes de l'époque, dont Sir William Jones qui est souvent reconnu pour avoir « découvert » le lien de parenté commun entre plusieurs langues anciennes et modernes de la famille indo-européenne. De cette époque est née la philologie comparative, rendue possible dans un premier temps par la connaissance de la grammaire de plusieurs langues, ce qui permettait de les comparer.

En observant les différences entre les langues, deux questions se posent d'emblée : *pourquoi les langues diffèrent et quelles sont leurs différences ?* Le pourquoi adresse la question de l'évolution des langues dans le temps et prend le nom de *diachronie* tandis que la question de *quoi* au présent prend le nom de *synchronie*. Si cette division est déjà bien établie chez de Saussure (1916) et marque les origines de l'école structuraliste, dès les années 1970, la frontière entre les deux commence à se brouiller. Ces deux approches d'analyse répondent ensemble aux questions qui occupent les typologistes : *Quels phénomènes peuvent ou ne peuvent pas se trouver dans le langage humain ?*, les questions qui occupent tous les phonologues : *Quels sont les changements phonologiques possibles et Qu'est-ce qui peut être*

*considéré comme un changement phonologique ?* et encore des questions occupent les syntacticiens : *Quel ordre de mots est le plus basique et quelle est la relation entre les composants ?*<sup>275</sup>

De la tradition structuraliste synchronique est aussi née, du côté diachronique, une volonté d'établir une théorie du changement linguistique capable d'encadrer les contraintes sur le passage d'un état de langue à un autre, notamment en reconnaissant quels types de changement sont fréquents et lesquels sont d'une rareté extrême, mais tout de même possibles.<sup>276</sup> S'il est tout à fait possible d'étudier la langue comme système clos, nous devons nous accorder avec Meillet (1916) pour dire que « considéré dans la « diachronie », le fait linguistique est un des fait historique qui ne se comprend qu'au milieu de faits historiques » (p. 35-36).

Depuis le tournant génératif initié par Chomsky, la linguistique moderne s'est tournée vers des réponses cognitives, et la langue est parfois devenue une simple source pour étudier le langage, grâce à un nombre croissant de théories et de modélisations. La question pertinente se pose : *Comment faire de la diachronie au XXI<sup>ème</sup> siècle ?* Différents volumes cherchent récemment à adresser le parcours de la phonologie, voir Dresher et Hulst (2022), et de la phonologie historique, voir Honeybone et Salmons (2015). Dans ce chapitre nous tentons de répondre à cette question, en retraçant les acquis de l'origine de notre discipline pour arriver aux avantages de notre théorie contemporaine prisee, la phonologie latérale CVCV, une théorie de la phonologie autosegmentale plus générale qui permet des représentations plus riches des structures phonologiques.

## 2.1.1 Courants disciplinaires

### 2.1.1.1 La philologie classique et comparative

La linguistique moderne trouve ses origines dans la philologie positiviste du XIX<sup>e</sup> siècle et qui était elle-même issue de la philosophie et des études classiques, car au XVI<sup>e</sup> siècle les intérêts humanistes pour l'Antiquité pouvaient tous s'inclure sous la dénomination de la philologie. La philologie 'l'amour des mots', des racines grecques φίλος 'l'ami' et φίλοι 'les mots', est l'étude d'une langue et de sa littérature par les documents écrits et consiste, entre autres, en un rétablissement original à leur datation et à leur localisation de textes connus dans une diversité de sources.<sup>277</sup> Ferdinand de Saussure (1916) décrivait la philologie comme cette science « qui veut avant tout fixer, interpréter, commenter les textes ; cette première étude l'amène à s'occuper aussi de l'histoire littéraire, des mœurs, des institutions, etc. Partout elle use de sa méthode propre, qui est la critique. Si elle s'occupe de questions linguistiques, c'est surtout pour comparer des textes de différentes époques, déterminer la langue particulière à chaque auteur, déchiffrer et expliquer des inscriptions rédigées dans une langue archaïque ou obscure » (p. 13-14). Cette philologie était positiviste dans le sens où elle

<sup>275</sup> Greenberg (1979) présente l'origine de cette division de même que le renversement entre capacités descriptives et explicatives réclamées par chacun. Déjà à la fin des années 1970, l'on observe un rapprochement des deux approches.

<sup>276</sup> Dans la forme *forte*, une théorie serait capable de prédire l'évolution future d'une langue (cf. GGHF 2020, première partie, p. 15-16)

<sup>277</sup> Selon Martinet (1987) la philologie aurait une existence plus ancienne encore « née à Alexandrie, d'un effort de compréhension et de reconstitution des textes homériques, mais elle s'est poursuivie à travers les siècles et jusqu'à nos jours pour assurer une compréhension toujours plus raffinée de ce qui nous reste des écrits de l'Antiquité » (p. 5).

cherchait à décrire les relations entre différentes entités, mais non pas à expliquer le *pourquoi* du comment elles en sont arrivées là. Elle s'inscrivait dans le courant intellectuel positiviste promu par Auguste Comte (1830-1842) dans son *Cours de philosophie positive*. De cette époque, Karl Lachmann ressort par sa méthode d'édition de textes et pour la classification des manuscrits.<sup>278</sup> En France, Gaston Paris (1839-1851) était un des principaux pratiquants de ces principes de la critique textuelle (cf. Duval, 2018).

La linguistique comparative est aussi née dans la philologie, notamment avec la publication du *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache* de Franz Bopp (1816)<sup>279</sup> et, quelques années plus tard, de la description de la mutation consonantique germanique de Jacob Grimm (1822). La naissance de cette grammaire comparée annonçait l'avènement d'une nouvelle période dans les sciences du langage avec la prise de conscience du sanskrit au XVIII<sup>e</sup> siècle et la découverte de lois historiques gouvernant la différenciation des langues. C'est dans ce sens que Lightfoot (2000) déclare que « la linguistique a commencé en tant que science *historique* »<sup>280</sup> (p. 82). Pour le néogrammairien Hermann Paul, la linguistique historique était une linguistique descriptive car à la différence des langues vivantes en mutation constante, une langue historique était figée et pouvait donc s'étudier en tant qu'objet. À partir de la deuxième édition de son *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Paul (1886, p. 20), argumenta que l'approche historique des langues était la seule fondée sur une méthode scientifique saine.<sup>281</sup>

Ainsi c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que sont nées les différentes spécialités : la philologie germanique sous l'impulsion de Jacob Grimm (1822), la philologie grecque par Ernest Curtius (1880), la celtique par Johann Kaspar Zeuss (1853), né 1806-†1856, et d'autres, représentées plus tardivement en France par Georges Dottin (1905), né 1863-†1928, Joseph Loth (1883) et Arbois de Jubainville, né 1827-†1910, la philologie latine déjà sous Lachmann (1800) et ensuite Ritschl (1861), la philologie romane par Friedrich Diez (1836) et Eduard Schwan (1913), né 1858-†1893, et continuée en France par Gaston Paris, né 1839-†1903, Paul Meyer (1877), né. 1849-†1917, Arsène Darmesteter (1891), né 1846-†1888, et Edouard Bourciez (1889), né 1854-†1946,—c'est grâce à ces derniers et leur « socle néogrammairien ... nourris par une intense discussion dans des revues spécialisées ... dont ... la quantité fait rêver et ... de loin supérieures à ce que la discipline a connu surtout après la seconde guerre mondiale » (Ségéral et Scheer 2020, GGHF p. 159) que la phonétique historique du français a vu le jour.<sup>282</sup> Les romanistes avaient un avantage sur les autres philologues comparatistes du fait que l'état ancestral de la langue, le latin, était bien connu.

Dans les années 1870, un groupe de jeunes philologues allemands associés à l'Université de Leipzig ont commencé davantage à former leurs idées sur l'évolution des langues et ont pris le nom de

<sup>278</sup> Voir Ziegler (2000) pour la vie et les contributions philologiques et codicologiques de Lachmann.

<sup>279</sup> Traduit en d'autres langues, notamment en français par Michel Bréal (1885) sous le titre *Système de la conjugaison du sanscrit*.

<sup>280</sup> Lightfoot (2000) : « ... linguistics began as a *historical* science ... » (p. 82).

<sup>281</sup> Cette affirmation était absente de la première édition de Paul (1880) et si elle caractérise sa pensée néogrammairienne, en pratique Paul se permettait plus d'abstraction que ce qu'on lui concède habituellement, reconnaissant par exemple qu'une langue historique doit aussi être comprise comme une moyenne des variables afin d'être étudiable. Koerner (2008) aborde les contributions de Paul aux sciences du langage ainsi que sa réception depuis.

<sup>282</sup> Pour l'historiographie de la linguistique romane voir Swiggers (2014).

*Junggrammatiker* littéralement les ‘jeunes grammairiens’ sur lesquels on reviendra dans la section 2.1.2.2. Ce groupe inclue des membres proéminents tels que Otto Behaghel, Wilhelm Braune, Karl Brugmann, August Leskien, Hermann Osthoff, Herman Paul et Eduard Sievers. Ils ont argumenté que l’objet approprié de l’analyse linguistique était l’idiolecte—la langue de l’individu, et que les niveaux d’analyse phonologie, morphologie et syntaxe étaient autonomes. De l’école des néogrammairiens est issu le principe fondamental sur lequel est construit l’ensemble de l’entreprise diachronique jusqu’à nos jours : **la régularité du changement**.<sup>283</sup> Lorsque la régularité ne semblait pas tenir, ces linguistes faisaient appel à l’analogie proportionnelle pour expliquer les irrégularités. Comme l’explique Kiparsky (2015, p. 71), on donne aujourd’hui un rôle plus restreint à l’analogie qui est comprise comme le manquement des apprenants de la langue à acquérir certaines « complications » ou formes irrégulières. Alternativement l’analogie peut-être une extension d’une procédure productive, vers une certaine classe de mots vers d’autres.<sup>284</sup>

À cette même époque on voit en France que les philologues médiévistes tâchaient de publier les plus anciens textes en ancien français. La revue *Romania*, tournée vers la littérature romane médiévale, orientait donc la direction de la philologie en France ; et depuis le XX<sup>e</sup> siècle la philologie comprend aussi les notions essentielles pour l’étude critique d’une langue y compris la paléographie, l’analyse de textes et la grammaire.<sup>285</sup> On trouve aussi à cette époque des études fondamentales d’Arbois de Jubainville sur le latin et les langues celtiques. On assiste aussi à l’expansion des études lexicographiques notamment sur la toponymie et le début des études dialectologiques. Concernant la diachronie du français, différents auteurs publièrent leur manuel en commençant par Horning (1887b), Eduard Schwan (1888), Edouard Bourciez (1889) qui reste à la base de la phonétique historique, Kristoffer Nyrop (1899), Wilhelm Meyer-Lübke (1908) qui reste la référence pour de nombreux chercheurs, Mildred Pope (1934), Elise Richter (1934), Hans Riefelder (1953), Pierre Fouché (1952-1961) et culminant avec Georges Straka (1953, 1964, etc.) dans de nombreuses publications et dont le fond de sa pensée se retrouve encore chez François de La Chaussée (1974).

« De cette dynamique », écrivent Ségéral et Scheer, « aujourd’hui, il ne reste rien ou presque : la phonétique historique semble une discipline en sommeil ... [c]e qui était un savoir vivant est devenu une doxa que les manuels répètent » (p. 7-8). En effet la phonétique historique française a très peu

<sup>283</sup> Pour les contributions des néogrammairiens voir Jankowsky (1972) et Malmberg (1991).

<sup>284</sup> Si l’analogie proportionnelle néogrammairienne comme explication pour les formes qui ne semblaient pas suivre la régularité du changement a largement été abandonnée par les diachroniciens génératifs; elle s’emploie toutefois pour expliquer des phénomènes qui peuvent ressembler à la diffusion lexicale. Par exemple, les noms anglais comme *torment* [ˈtɔɹ.mənt] et *rebel* [ˈɹɛbəl] qui sont dérivés des verbes *torment* [ˈtɔɹ.mɛnt] et *rebel* [ɹɛbəl] respectivement grâce à une rétraction de l’accent servent comme source analogique pour l’extension du même phénomène du verbe *addict* [ə.ˈdɪkt] pour en dériver le nom *addict* [ˈæ.dɪkt]. L’analogie prend plutôt la forme aujourd’hui de la capacité d’un locuteur de restaurer à la forme phonologique un segment perdu de la réalisation phonétique grâce à d’autres lemmes ou ce segment est encore présent dans la forme phonétique. Kiparsky (2015, p.71) donne les exemples de l’an. *temporal* [ˈtɛm.pə.ɹəl] ou *cobbler* [ˈkɑ.blɛ.ɹi] ou la qualité de la post-tonique réduite et potentiellement syncopée peut être reconstruite sur les bases de la racine partagé de *tempo* [tɛmpoʊ] et *cobble* [ˈkɑ.bəl] respectivement.

en faveur de l’analogie lors de l’acquisition. Kiparsky (2015, § 2.3) fait un résumé de ce changement théorique.

<sup>285</sup> Hale (2007, p. 21) traite nos sources comme des « artéfacts linguistiques » et il est très clair que les artéfacts ne sont pas le langage, mais reflètent d’une manière imparfaite le fonctionnement d’un système linguistique.

évolué depuis Straka, et si quelques chercheurs en France travaillent encore sur la diachronie romane, l'école de la linguistique historique trouve une plus forte survivance aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, ou aux États-Unis que dans le berceau de la langue française. Il y a 35 ans, Martinet (1987) décrivait aussi la philologie médiévale comme ayant vécu « un repli sur soi » et la décrit comme « n'exist[ant] plus en France qu'à l'état résiduel, soutenue par quelques institutions prestigieuses ... et par quelques enseignants dispersés » (§ 43).<sup>286</sup> Pourtant, il existe encore un tas de questions sans réponses, de nouvelles perspectives théoriques et maintenant des outils informatiques pour renouveler ces domaines, et c'est dans cette perspective que cette thèse se base sur des données philologiques confrontées aux dernières théories de la cognition et de la computation phonologique.

De Saussure voyait clairement un progrès entre l'intérêt pour la « grammaire » chez les grecs, l'apparition de différents types de philologie pour aboutir à la linguistique moderne, dont les tâches décrites par Saussure sont « de faire la description [et...] dégager les lois générales » (p. 20), mais nous aimerions souligner que les questions « d'ordre supérieures » posées par les linguistes ne peuvent trouver de bonnes réponses que si elles sont appuyées par de bonnes données. Dans le cadre des langues anciennes, ce sont les textes originaux qui sont les plus tangibles et fiables représentations de la langue de l'époque, d'où l'intérêt « philologique » de cette thèse sur un corpus restreint de documents originaux des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.<sup>287</sup> C'est dans le cadre de ces théories des Sciences du Langage que ces données du haut Moyen Âge prendront tout leur sens.

### 2.1.1.2 Le structuralisme

Les écrits de l'américain William Dwight Whitney (1867, 1875) semblent avoir influencé le structuralisme qui serait éventuellement enseigné par de Saussure, c'est-à-dire une « science du langage » marquée par l'étude des langues vivantes plutôt que des textes, et une orientation synchronique plutôt que diachronique (cf. Martinet, 1987, p. 6). À partir de ce moment l'on voit une séparation disciplinaire avec la discipline philologique, attachée aux textes et à l'histoire d'un côté, et la « linguistique » de l'autre attachée à la théorie. Pour Martinet (1987) « l'évolution positiviste de la pratique philologique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a presque naturellement conduit à la séparation, au sein de l'institution universitaire, entre les disciplines qui s'attachent à la matérialité du texte et celles qui traitent de son interprétation » (§ 42).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs courants autonomes semblent émerger, courants par lesquels une nouvelle linguistique est née. S'il est vrai que pour le linguiste en formation en 2022, « le structuralisme semble relever de la préhistoire de la discipline dont il n'y a pas lieu de s'occuper sinon à titre archéologique »<sup>288</sup> c'est que les contributions fondamentales de ce courant sont restées ancrées dans la linguistique moderne. Nous pensons notamment au système linguistique comme un système

<sup>286</sup> Martinet (1987) explique ce repli par la nature de l'éducation en France, monodisciplinaire et orientée vers le concours, tandis que la philologie classique et comparée demande réellement la maîtrise d'un grand éventail de compétences. Or la séparation nette entre *lettres modernes*, *lettres classiques*, *histoire et sciences du langage* contribue encore à la marginalisation de la philologie.

<sup>287</sup> De Saussure (1916) était quand-même critique de la philologie classique qui « s'attach[ait] trop servilement à la langue écrite et oublie la langue vivante ». (p. 14).

<sup>288</sup> Pierre Encrevé, dans la Préface de Scheer (2015, p. v).

de contrastes synchroniques associant forme et sens à la séparation des paliers d'analyse ou encore au *principe phonémique* qui postule que des sons qui sont différents sont considérés comme pareils à un certain niveau de l'analyse (cf. Swadesh, 1934; B. E. Drescher et van der Hulst, 2022).

Dans les années 1920 et 1930, le Cercle linguistique de Prague a élaboré une définition du phonème comme unité discrète de contraste d'un nombre limité selon la langue.<sup>289</sup> En 1928 Troubetzkoy présente le manifeste de son école de pensée phonologique, et dans les années 1930 le linguiste danois Louis Hjelmslev résume le phonème à sa nature contrastive. Du côté américain, c'est avec Leonard Bloomfield et son *Introduction to the study of language* en (1914) suivie de *Language* en (1933) que naquit le structuralisme américain et l'analyse des comportements linguistiques. Le travail de Bloomfield, formé comme indo-européaniste, a contribué à la rencontre du structuralisme avec la philologie, la sociolinguistique et la dialectologie (cf. Lehmann et Hall, 1987). Politzer (1951b) nous a laissé quelques principes, qui aujourd'hui peuvent nous paraître intuitifs, mais qui méritaient d'être expliqués dans les années 50 et qui guidaient la lecture des documents en latin tardif : la **substitution**, si un son avait changé de façon à ressembler à un autre du système, l'on pouvait substituer ces deux caractères l'un par l'autre, ex. MERCATUS écrit <marcadus> avec substitution du /t/ par <d> en raison du voisement intervocalique ; la **neutralisation** ou fusion (an. *merger*) lorsque deux anciens phonèmes cessent de contraster et peuvent invariablement être écrits comme l'un ou l'autre<sup>290</sup>; et les graphies inversées (ce qu'il appelait *reverse phenomena*) et les **hypercorrections**, lorsqu'en cherchant à bien écrire le scribe introduit des caractères qui n'ont jamais fait partie de l'étymon.

De cette période, nous retenons aussi les distinctions entre *langue* comme entité culturelle et sociale, qui se distingue de la faculté du langage qui est la grammaire interne de l'individu, et qui se distingue encore du *discours*, de la *parole* ou de la production linguistique qui est l'objet « matériel » que le linguiste observe dans le monde. Ainsi, si dans les années à venir les écoles génératives allaient s'intéresser aux mécanismes productifs du langage, la sociolinguistique naissante, elle, allait s'intéresser à l'usage de la langue dans le contexte productif et social.

### 2.1.1.3 La sociolinguistique américaine

Dans les années 1960, les recherches sociolinguistes de William Labov, ont provoqué une remise en question des principes néogrammairiens. Par son étude de l'emploi du /r/ à New-York, Labov (1966) avait clairement démontré que la phonologie et la diffusion des changements phonologiques n'étaient

<sup>289</sup> L'histoire du phonème est tracée par Jones (1957). Sapir (1921, p. 35 n.) était de l'avis que les locuteurs détiennent des intuitions phonémiques, même en l'absence du terme. En réalité, la notion de phonème prédate de loin le terme moderne, bien que ce soit Bernard Bloch, l'éditeur de *Language* qui a introduit les barres obliques phonémiques / /, auxquelles nous sommes maintenant accoutumés. C'est dans les années 1940 que « allophone » a commencé à être employé chez Trager et Bloch pour 'un membre phonétique d'un phonème' (cf. Jones 1957, p. 15). Jones (1957) interprète la définition pragoise comme 'des unités de structure réalisables en tant que sons' (p. 17).

<sup>290</sup> Certains linguistes comme De Lacy (2006, p. 110) emploient le terme de neutralisation pour exprimer qu'un phonème /x/ → allophone [y] dans un certain environnement (De Lacy 2006 p. 110). Nous adoptons une définition plus traditionnelle, celle de Troubetzkoy (1939) de la « perte de contraste », voire la perte d'opposition entre deux phonèmes. Selon Troubetzkoy, la neutralisation résulte dans un son moins marqué. Il y a débat pour déterminer si la neutralisation est avant tout un phénomène de production ou de perception. Labov (1991), Kiparsky (2016) et d'autres ont démontré que les individus étudiés disent ne pas percevoir de contraste mais en produisent quand même.

pas que mécaniques, mais étaient conditionnés par des choix parmi les locuteurs qui employaient la langue à des fins sociales. En questionnant la nature automatique et régulière du changement linguistique, il observa le rôle du locuteur et de la communauté dans la sélection entre différentes variantes. Labov (1981) établit que le cible de la régularité néogrammatrice se trouvait dans l'implémentation phonétique, au départ à un niveau sub-phonologique et ce n'était que graduellement que les locuteurs associaient ses réalisations à de nouvelles représentations phonologiques de manière asymétrique à travers le lexique.<sup>291</sup> Ainsi, s'il s'avérait que le changement phonétique était souvent abrupt, il postula que la diffusion d'un changement phonologique était lexicalement graduel et que le temps entre le début d'un changement et sa généralisation sur l'ensemble du lexique pouvait s'étaler sur plusieurs générations, créant entre-temps de la variabilité sur le plan individuel. Cette hypothèse allait à l'encontre du changement graduel mais généralisé que proposaient les néogrammatriciens. Cette diffusion à travers le lexique semble être visible dans notre corpus, ou certains lemmes témoignent clairement d'une plus grande transformation que d'autre qui restent plus stables.

La sociolinguistique s'intéresse aussi à la question de l'origine du changement. Ségéral et Scheer (2020, § 11.1.2) dans la Grande Grammaire historique du français adoptent entièrement les acquis de la sociolinguistique labovienne, sans pour autant abandonner la régularité néogrammatrice. Il est aujourd'hui admis que les locuteurs imitent le style de parole des groupes sociaux auxquels ils veulent appartenir, ce qui contribue à l'expansion de certaines variantes au détriment d'autres.<sup>292</sup> L'une des découvertes importantes de Labov est que dans l'acte d'imitation, les locuteurs finissent souvent par mal-acquérir la distribution recherchée, pratiquant de l'hyper-correction ce qui mène aussi à l'apparition de nouvelles variantes sociales. Dans les cas de la syncope—l'absence totale de la voyelle pourrait être comprise comme une tentative ratée d'imiter une durée très courte ou l'absence de voisement dans une position susceptible à la réduction. Nous abordons ces questions dans le chapitre 9.

Préparant le terrain pour la sociolinguistique historique, Labov (1969, 1991) a aussi argumenté qu'un locuteur peut passer entre plusieurs registres ou styles (an. *style shifting*). Si des registres discrets peuvent exister (ou encore des cas de vraie diglossie chez les bilingues), Labov démontre qu'un mélange de registres est possible au sein d'un même énoncé, bien que cela puisse provoquer des impressions de discordance. Certaines variables linguistiques telles que l'emploi d'un phone (un son) à la place d'un autre peut même signaler l'appartenance culturelle et ethnique ou des solidarités basées sur l'âge, le genre ou le lieu. Dans la diffusion des changements il semble que la densité des

<sup>291</sup> Labov (1981) : « We have located Neogrammatric regularity in low-level output rules, and lexical diffusion in the redistribution of an abstract word class into other abstract classes » (p. 304).

<sup>292</sup> Baker et al. (2011) démontrent comment la prédisposition co-articulaire (prédisposition de la rétraction de /s/ → [ʃ] dans les groupes /stʰ/) et la variation qui en résulte peuvent être à tort interprétées comme la cible phonétique et que ces variantes peuvent être adoptées comme marques de mobilité sociale, notamment par les jeunes femmes de la classe sociale supérieure.

communautés et l'interaction entre les communautés jouent aussi un rôle primordial, ce qu'on appelle la densité communicative (an. *communicative density*).<sup>293</sup>

Enfin, l'une des grandes contributions de la sociolinguistique américaine était de démontrer l'existence de variables linguistiques sur de longues périodes, parfois pendant un millénaire.<sup>294</sup> Houston (1985), en étudiant la variabilité dans la prononciation [-ɪŋ] vs. [-ɪn] du suffixe progressif *-ing* de l'anglais moderne, avait trouvé que le suffixe avait deux origines, l'une provenant de l'ancien anglais *-inge* la marque du nom verbal, et l'autre *-inde* la marque du participe présent qui après la réduction du <e> final en *cheva*, la perte du *cheva* et l'assimilation du /d/ au /n/ précédent était responsable de la prononciation [-ɪn]. En effet, si les deux catégories cognitives de participe présent et de nom verbal ont fusionné, les dialectes du nord ont surtout préservé la terminaison en /-ɪn/ ← v.an. *-inde* et dans le sud /-ɪŋ/ ← v.an. *-inge* et grâce au mélange social et au mélange des dialectes, cette variation géographique est devenue une variable sociale. L'on devrait s'attendre à ce même genre de neutralisation variable dans les langues romanes y compris dans la réduction vocalique et l'emploi d'un cas ou d'un autre sur le plan de la syntaxe.

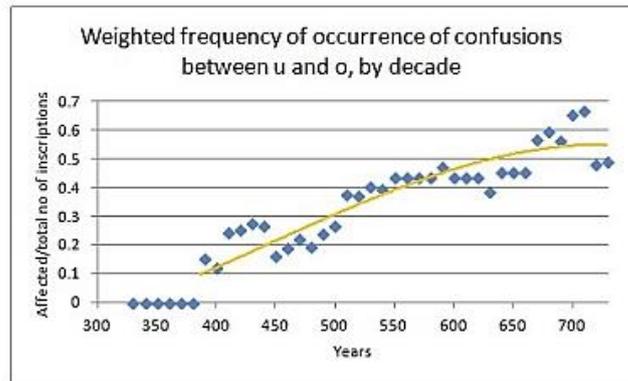
L'article, de Uriel Weinreich, William Labov et Marvin Herzog (1968), *Empirical foundations for a theory of language change*, est important dans l'historiographie de la linguistique diachronique pour l'introduction d'un postulat empirique. Les auteurs argumentent que le changement linguistique progresse avec régularité à l'intérieur d'une communauté, commençant comme une variante minoritaire et devenant une variante majoritaire et éventuellement la forme exclusive dans une évolution qui prend la forme d'une courbe en *s* (an. *s-curve*).<sup>295</sup> Au début un phénomène est très rare, ensuite s'enchaîne une période de grande popularité et la forme archaïque disparaît tranquillement laissant la forme d'un <s>. Lemay (2017) a récemment employé cet outil dans son étude des inscriptions tardo-antiques et du haut Moyen Âge, traçant effectivement des courbes prévisibles pour la progression de la réduction vocalique. La figure 11 démontre comment l'inversion de <u> et <o>, phénomène à peu près inexistant dans les inscriptions du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. commence à s'installer au V<sup>e</sup>, atteint un plateau, environ 42 % des inscriptions entre 501 et 640 ap. J.-C. avant d'affecter une majorité des inscriptions dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>293</sup> Voir Bloomfield (1933), Labov (2006, p. 24). Trudgill (2008) démontre comment la densité communicative et notamment la provenance des membres de la communauté est responsable de la formation du dialecte de la Nouvelle Zélande. Harrington et al. (2000), en prenant l'exemple des voyelles de la Reine Élisabeth II, démontrent que ces changements peuvent même être inconscients et activés par le simple fait de fréquenter certains types de locuteurs.

<sup>294</sup> Labov (1989, p. 86) donne l'exemple du v.qn. *āscian* 'demander' qui coexiste avec une forme *ācsian* ayant subi une métathèse et qui en anglais moderne laisse une variabilité entre /æsk/ standard et [æks] substandard.

<sup>295</sup> Le modèle du *s-curve*, est employé pour suivre l'évolution d'une variante dans le temps. Voir Nevelainen (2015) pour une description récente.

figure 11 : fréquence de la confusion de &lt;o&gt; et &lt;u&gt; par décennie, tirée de Lemay (2017, p. 202)



Ici, nous n'employons pas le graphique en <s>, mais nous gardons l'essentiel de sa contribution : un changement commence tranquillement, probablement de façon phonétique et gradiente, ensuite s'enchaîne une période de variabilité entre les deux variantes indiquant un changement important, phonologique ou lexical, et enfin suit une longue période où l'archaïsme est encore visible en petite quantité. Étant donné que notre étude est essentiellement synchronique, le progrès du changement se trouvera essentiellement dans un de ces trois états : initial, bien en cours, ou en phase terminale. Dans cette thèse le progrès est visible dans les **taux de remplacement et de conservation**.

Comme l'avaient auparavant remarqué les psycholinguistes Osgood et Sebeok (1954), « le taux de changement est initialement lent, apparaissant en premier chez les innovateurs [...] probablement chez les jeunes enfants [et] s'intensifie lorsque ces jeunes gens sont devenus des agents de renforcement » (p. 155).<sup>296</sup> Ainsi grâce aux fréquences on peut établir des trajectoires du changement et émettre des lois générales, mais comme l'avait identifié Meillet (1921), ces lois générales « énoncent des possibilités, non des nécessités » (p. 15-16).<sup>297</sup> Dans cette thèse, nous avons cherché à observer les données mérovingiennes dans le but d'identifier des patrons récurrents, sans prédisposition par rapport aux résultats. Enfin, ayant posé des hypothèses d'analyse, nous avons cherché à comparer le comportement du latin mérovingien avec celui d'autres langues modernes et historiques de manière à ancrer nos observations dans une littérature plus large de typologie linguistique.

#### 2.1.1.4 Le générativisme Chomskien et post-Chomskien

Si certains linguistes s'intéressaient à la variabilité sociale du langage, d'autres se sont intéressés au système cognitif responsable de la production des énoncés linguistiques bien formés dans le but de modéliser la compétence linguistique d'un locuteur natif d'une langue. Cette linguistique était presque strictement orientée vers l'étude des grammaires en synchronie.

<sup>296</sup> Osgood et Sebeok (1954) : « The rate of change would probably be slow at first, appearing in the speech of innovators, or more likely young children; became relatively rapid as these young people became the agents of differential reinforcement; and taper off as fewer and fewer older and more marginal individuals remain to continue the old forms » (p. 155).

<sup>297</sup> Sur ce point voir aussi Prévost et Dufresne (2020) dans la GGHF, chapitre qui aborde plusieurs des notions essentielles que nous reprenons aussi au cours de ce chapitre et qui sont indispensables pour comprendre la diachronie contemporaine.

La phonologie générative trouve son origine dans *The Sound Patterns of English* de Chomsky et Halle (1968) et repose sur l'idée qu'une représentation phonologique sous-jacente passe par différentes étapes de dérivation afin de *générer* la forme phonétique de surface. Différentes règles dites « génératives » permettent la transformation de la représentation sous-jacente, soit par le remplacement des « traits » qui composent un phonème, soit par l'insertion ou par la suppression des traits distinctifs du segment en question.<sup>298</sup> Ces « règles » et les « traits » sont deux des marqueurs de la phonologie des années 1970 et 1980 et continuent d'être employés dans certains cercles, surtout lors de l'enseignement académique de la phonologie aux étudiants du premier cycle.

En effet, il est assez simple pour un novice de la phonologie d'apprendre une équation du genre présenté en (2) que 'le phonème *x* devient l'allophone *y* dans le contexte devant *z*'. Ces règles capturent et illustrent les principes généraux des phénomènes linguistiques.

(2) /x/ → [y] / \_\_\_z

Nombreux ont été les débats sur la spécification des phonèmes (cf. Sanford A. Schane, 1971), si ceux-ci devaient avoir des spécifications articulatoires (cf. Chomsky et Halle 1968) ou acoustiques (cf. Jakobson et al., 1972), binaires (ex. ± voix) ou monovalentes et si une grammaire pouvait permettre la sous spécification. La nature « innée » du langage, qui est un fondement du programme chomskyen, a aussi été remise en question.<sup>299</sup>

De cette époque on retiendra les manuels de Schane (1973), Anderson (1974), Hyman (1975), Kenstowicz et Kisseberth (1979) et Dell (1973, 1980) et ceux-ci sont encore d'une riche inspiration théorique même pour les linguistes travaillant dans d'autres modèles théoriques. Au-delà des représentations précises, la phonologie générative nous a légué quelques notions clés pour la compréhension du langage, encore aujourd'hui. Depuis les années 1950, les linguistes font une distinction entre la langue externalisée et observable et le langage interne qui consiste en l'ensemble des structures mentales chez l'individu. Cette distinction entre *I-language* et *E-language* est notable dans Chomsky (1986) *Knowledge of Language*.<sup>300</sup> Matthews (2003) adoptant une position peu controversée décrit la connaissance d'une langue comme « une représentation interne et explicite des règles et des principes qu'emploient les locuteurs au cours de la production et la compréhension d'une langue » (p. 188-189).<sup>301</sup>

<sup>298</sup> Le remplacement du phonème structuraliste par une matrice de traits est un des grands changements dans la phonologie générative. En pratique, de nombreux linguistes travaillant dans un paradigme génératif continuent d'utiliser le phonème // comme objet d'étude tout en reconnaissant qu'il s'agit d'un raccourci pour l'ensemble de ses traits.

<sup>299</sup> Wolfram (1974) offre une esquisse de l'état du générativisme dans la décennie suivant son introduction. Reiss et Volenec (2021) offrent une évaluation récente des contributions positives du *Sound Patterns of English*. Le volume *A Companion to Chomsky* (cf. Allott et al., 2021) présente plus globalement la pensée de Chomsky et sa position dans la linguistique du XXI<sup>e</sup> siècle.

<sup>300</sup> Chomsky (1986) : « The I-language... is some element of the mind of the person who knows the language, acquired by the learner, and used by the hearer-speaker » (p. 9).

<sup>301</sup> Matthews (2003) : « Knowing a language is a matter of knowing the system of rules and principles that is the grammar for that language. To have such knowledge is to have an explicit internal representation of these rules and principles, which speakers use in the course of language production and understanding » (p. 188-189).

Si ces deux notions sont utiles dans la description d'un état de langue, le changement linguistique a proprement lieu dans le langage interne. C'est à ce niveau que nous tenterons de caractériser les changements entre le latin et l'ancien français, ce qui distingue ce travail linguistique des descriptions philologiques classiques.

#### 2.1.1.5 La linguistique post-généraliste

Aujourd'hui, même les linguistes historiques se rendent compte de l'importance de l'étude d'une grammaire synchronique pour comprendre le changement des langues. Hale (2007) remarque « qu'il n'est pas possible ... de savoir ce qui a changé entre un premier état et un deuxième état d'une quelconque langue sans avoir auparavant déterminé comment étaient ces premier et deuxième états respectivement, en tant que systèmes synchroniques. Ainsi, il n'est pas possible de construire une théorie restrictive de la relation entre des états séquentiels de langue en diachronie, sans avoir une théorie tout aussi cohérente de la synchronie » (p. 5).<sup>302</sup>

La grammaire chomskienne a quand même été soumise à de très nombreuses critiques, entre autres pour la composante ordonnée et dérivationnelle des « règles phonologiques » qui donnaient parfois l'impression de dériver une prononciation moderne à partir d'une forme sous-jacente étymologisante.<sup>303</sup> C'est dans les années 1990 que Prince et Smolensky ont introduit un nouveau modèle de computation phonologique pour remplacer les règles ordonnées de la phonologie générative : la théorie de l'optimalité. La théorie de l'optimalité, communément abrégée *O.T.* en anglais, postule que la grammaire procède à la dérivation des formes sous-jacentes, non par l'application ordonnée d'une série des « règles » dérivationnelles, mais plutôt par une hiérarchisation de contraintes violables.<sup>304</sup> C'est-à-dire que, dans une même grammaire, on trouvera des conditions de fidélité *input-output* qui pénalisent toute modification de la forme sous-jacente qui s'oppose à des contraintes de marques, qui postulent par exemple que /l/ n'est pas un bon noyau syllabique en français, ex. \* /l/. La langue peut ensuite répondre de plusieurs manières, par exemple en supprimant le /l/ ou par épenthèse d'une voyelle. La solution préférée dépend de l'ensemble des contraintes hiérarchisées de façon que le résultat optimal, voire le moins mauvais, soit sélectionné comme output. Aujourd'hui *O.T.* est devenue une des théories phonologiques les plus courantes dans le débat scientifique, mais elle n'est pas non plus dépourvue de critiques.<sup>305</sup>

<sup>302</sup> Hale (2007) : « It is not possible in any meaningful sense to know what "changed" between Stage I and Stage II of some "language" without knowing what Stage I and Stage II were, as synchronic systems. It is therefore not possible to construct a restrictive diachronic theory of possible relationships between any two arbitrary sequential stages without a coherent, equally general synchronic theory » (p. 5).

<sup>303</sup> Nous pensons à la phonologie SPE à la Chomsky et Halle (1968) ou encore Schane et Cohen Boulakia (1973) pour le français moderne.

<sup>304</sup> Voir McCarthy (2002, 2011), Kager (1999) ou Prince et Smolensky (1993) pour une présentation globale et détaillée de la théorie. Ici nous nous intéressons surtout aux changements de représentations, mais Antilla et Cho (1998) présentent un modèle pour le moteur de variation et le changement dans la théorie de l'optimalité. Plus récemment Holt (2012). Łubowicz (2002) propose des solutions à ce qui serait habituellement considéré comme l'interaction de règles phonologiques (voir aussi § 2.1.2.4 pour les possibles interactions).

<sup>305</sup> Durand et Lyche (2001) retracent bien l'évolution de la phonologie générative de SPE à l'O.T. et l'évolution de la pensée phonologique plus généralement dans les dernières décennies.

Il existe d'autres cadres théoriques phonologiques, notamment la phonologie autosegmentale initiée à la fin des années 1970 et élaborée notamment dans les années 1980 qui est un modèle des représentations phonologiques. C'est principalement ce dernier modèle que nous adopterons pour nos représentations phonologiques, mais nous y reviendrons dans la section 2.4. C'est dans le cadre théorique latéral dit *CVCV* ou *CV stricte* (Lowenstamm, 1996; Tobias Scheer, 2004), que Ségéral et Scheer (2020) ont composé leurs chapitres sur la phonologie diachronique de la *Grande Grammaire Historique du Français*, inscrivant ainsi leur travail dans les courants récents de la phonologie théorique. Nous avons aussi adopté ce modèle théorique pour son intérêt aux alternances vocaliques, ce qui n'est pas sans critiques, mais dans tous les cas les sciences du langage sont en permanence un équilibre entre modèles qui permettent d'éclairer les données, et données qui permettent de signaler les lacunes des modèles, et dans ce regard, nos choix théoriques sont dans l'air du temps de la linguistique européenne.

Il existe aussi une branche de la phonologie communément appelée *usage-based* qui dans sa conception est moins formelle que les autres théories que nous avons mentionnées. Ce modèle de la phonologie tend plutôt vers les théories de l'acquisition du langage et vers les modèles lexicalistes où par exemple les mots *cheval* /ʃəval/ et *chevaux* /ʃəvo/ existent tous les deux dans le lexique dans une relation paradigmatique, mais sans qu'il y ait de dérivation phonologique entre les deux. Les travaux de Joan Bybee (2000, 2007), et dans une moindre mesure de Marie-Hélène Côté (2000, 2005), représentent la tradition plutôt lexicaliste de la phonologie contemporaine qui sera d'une importance dans la troisième partie de cette thèse.

## 2.1.2 Outils pour faire de la diachronie contemporaine

Nous sommes aujourd'hui nombreux, mais éparpillés, à appliquer les acquis des recherches en synchronie sur les langues modernes pour mieux éclairer les phénomènes diachroniques. Les contributions dans le volume de *Diachroniques* édité par Ségéral et Scheer (2016) cherchaient à mettre en valeur certains des outils maintenant disponibles au service de la linguistique historique. Nous exposons une partie de ces outils ici.

### 2.1.2.1 Le principe de l'uniformité

Le principe de l'uniformité, emprunté aux sciences de la nature, est la notion que nos observations des choses présentes peuvent nous aider à comprendre des états passés.<sup>306</sup> Labov (1972), dans le contexte du changement linguistique, écrit que « les forces qui opèrent pour produire le changement linguistique aujourd'hui sont du même type et de la même magnitude que celles qui opéraient il y a cinq ou dix mille ans » (p. 275).<sup>307</sup>

<sup>306</sup> Bergs (2012) « The Uniformitarian Principle (UP) ... very simply claims that the processes which we observe in the present can help us to gain knowledge about processes in the past » (p. 80).

<sup>307</sup> Labov (1972) : « ... the forces operating to produce linguistic change today are of the same kind and order of magnitude as those which operated five or ten thousand years ago » (p. 275).

Ce principe nous oblige à supposer que les phénomènes qui agissaient dans les langues de l'Antiquité et du Moyen Âge, et encore dans d'autres périodes historiques, étaient équivalents dans leurs spécifications et dans leur diversité aux phénomènes que nous trouvons dans les langues modernes. Toutefois il faut faire attention aux anachronismes, la projection de structures sociales ou de conditionnements modernes sur ces périodes anciennes.

C'est spécifiquement grâce au principe de l'uniformité que nous nous efforçons, dans cette thèse, de lier les phénomènes observés dans les chartes mérovingiennes avec des phénomènes observés aujourd'hui en synchronie. L'annexe 1 en entier est dédié à ces phénomènes synchroniques dans les langues modernes qui reflètent le processus de réduction vocalique que nous observons dans nos données du latin tardif. Nous sommes de l'avis que rattacher une « loi diachronique » avec des phénomènes synchroniques observables, lorsque possible, renforce notre hypothèse sur le cheminement du changement historique.

Par ce même principe, tout comme ce document contient un nombre limité de mots et de structures et une forme contrainte par les conditions de sa production, nous supposons aussi que le nombre limité de documents provenant de l'époque mérovingienne, le type de communication, les mots et expressions employés sont dus aux circonstances de leur production et ne représentent pas l'entière, ni même une grande diversité, du monde social des mérovingiens. Pareillement, ce qui a survécu est dû au hasard ou à la préservation des documents sous des conditions plus ou moins connues, mais qui ne représentent en aucune forme la totalité de la langue.

### 2.1.2.2 L'hypothèse néogrammairienne

Nous avons déjà signalé que vers 1876, en Allemagne, un groupe de jeunes grammairiens est devenu influent ; leur crédo pouvait se résumer à une phrase de Osthoff et Brugmann (1878) : « les lois phoniques ne souffrent d'aucune exception » ; c'est-à-dire que lorsqu'un changement phonologique affecte une langue, il affecte l'ensemble des mots qui peuvent être touchés.

Aujourd'hui nous parlons plutôt de la *régularité du changement*, mais nous retenons encore le concept de « loi phonétique » pour décrire les changements qui ont lieu dans l'évolution d'une langue. Il y a, certes, encore des développements inattendus (ce qu'on explique habituellement par l'emprunt à un autre dialecte), mais très souvent ce qui apparaît comme irrégulier peut s'expliquer grâce à une autre « loi » régulière s'appliquant dans un contexte limité et précis. Les lois de Grassmann (1863) et de Verner (1877) sont deux règles de la sorte qui sont venues éclairer certaines « irrégularités » qui semblaient se présenter dans la description originale de Grimm (1822) concernant l'évolution des consonnes entre le proto-indo-européen et le germanique.

Si la régularité du changement a pu être questionnée, notamment sous l'hypothèse de la diffusion lexicale et aussi en face des données dialectologiques, Kiparsky (2015, p. 70) argumente que si l'hypothèse néogrammairienne était fautive, les langues alors se retrouveraient avec des larges inventaires phonologiques incohérents, par exemple des consonnes qui ont résisté à la lénition ou des voyelles partiellement réduites. Ce n'est pas le cas, et même les différences synchroniques observées, par exemple dans la syncope ou non-syncope de la voyelle post-tonique des mots anglais comme *every*

[ˈɛ.vrɪj], *memory* [ˈmɛ.mɐ.rɪj] ou [ˈmɛ.mrɪj] et *mammary* [mæ.mə.rɪj] (cf. J. Bybee, 2007), peuvent s'expliquer comme dans cet exemple par la fréquence des mots, ce que Kiparsky (2015, p. 71) appelle « la variation structurée » (an. *structured variation*).

Cette variation structurée est aussi conditionnée par deux autres considérations : 1. la lexicalisation de certaines formes à un moment dans leur évolution; c'est-à-dire que dans l'absence de formes analogiques, une voyelle syncopée ou une consonne affaiblie, par exemple, peuvent être modifiées dans la représentation lexicale et 2. des formes sous-jacentes peuvent rester conservatrices par analogie avec d'autres formes semblables, même si l'on n'entend que les formes innovantes (cf. Kiparsky 2015, § 2.2). Ces considérations seront importantes pour traiter de la syncope (§ 9.9) et de l'apocope (§ 9.10). En somme la régularité du changement est une des bases solides sur lesquelles repose la linguistique diachronique moderne. Il s'avère utile de noter qu'il s'est longtemps opposé à l'hypothèse néogrammairienne la notion de la diffusion lexicale, que « chaque mot connaît sa propre histoire » (cf. Chen et Wang, 1975), et qu'aujourd'hui on admet tout autant la régularité du changement que la variation de nature sociale. Selon Kiparsky (2015, p. 71) ces différences s'expliquent par la préservation de structures où un phonème devenu marginal est préservé en étant réinterprété comme un autre phonème du système.

### 2.1.2.3 La méthode comparative

La méthode comparative serait, selon certains, l'une des plus grandes découvertes du XIX<sup>e</sup> siècle (cf. Campbell, 2004, p. 2) ; elle postule que par la comparaison des langues et dialectes attestés, il est possible de *reconstruire* l'état de langue ancestral à l'ensemble des formes attestées. Cette méthode était notamment appliquée aux données romanes par Meyer-Lübke (1890b) et malgré différents questionnements sur le fonctionnement de la méthode comparative, elle reste le modèle qui explique tout aussi bien des langues anciennes écrites que des langues étudiées dans leur diversité orale de nos jours (cf. Kiparsky, 2015, § 1.2).<sup>308</sup>

L'outil principal de la méthode comparative est la régularité du changement linguistique annoncée dans le paragraphe précédent. Si les sons changeaient de façon irrégulière ou dépourvue de logique interne, il serait impossible d'affirmer avec un certain degré de confiance la qualité de nos reconstructions. Le bon fonctionnement de la méthode est quand même dépendant de quelques incohérences; elle permet de reconstruire une proto-langue uniforme qui laisse difficilement de la place à la variation sociale ou régionale<sup>309</sup>, elle présume que les divisions entre langues sont soudaines et donc incorporent mal la notion du continuum dialectal ou du diasystème, elle postule aussi que les locuteurs de différentes sous-familles linguistiques cessent d'avoir contact avec des locuteurs de

<sup>308</sup> Selon Hall (1950, p. 7) même Meyer-Lübke finissait par construire vers l'avant à partir du latin classique, donc en écartant la méthode comparative. Voir Hall (1950) pour l'application spécifique de la méthode aux données romanes. Ce principe trouve une expression moderne dans la méthodologie du *Dictionnaire Étymologique Roman* (DéRom) qui reconstruit les étymons romans grâce à la méthode comparative plutôt que sur les bases du latin écrit.

<sup>309</sup> Dans la famille indo-européenne, la profondeur de la reconstruction a quand même permis la reconstruction de zones dialectales *satem* et *centum* dans une période suite à l'existence de la proto-langue uniforme. Il existe différentes interprétations de ces faits : une division ancienne ou encore une innovation plus récente dans la zone centrale.

langues sœurs et poursuivent leur évolution linguistique de manière autonome. Pour le lecteur, nous résumons les principes de la méthode ici :<sup>310</sup>

### La méthode comparative

1. Dans un premier temps, il faut avoir une suspicion raisonnable que différentes formes partagent un ancêtre commun. À cause de l'histoire de la romanisation bien documentée, il y a de très fortes raisons de croire, voire de savoir, que les langues romanes partagent un ancêtre commun : le latin.
2. Dans un deuxième temps, il faut rassembler les cognats, c'est-à-dire les différentes formes d'un mot dans les différents états de langue étudiés.<sup>311</sup> Par exemple l'it. *padre*, l'esp. *padre*, fr. *père* ... Dans une extension de la méthode, nous pouvons comparer les différentes graphies des mots latins mérovingiens pour reconstruire la forme phonologique cachée derrière la variation graphique.
3. Dans le but de reconstruire l'état ancestral de la langue, le linguiste établit des correspondances entre les phonèmes des langues étudiées, par exemple dans l'it. *padre*, l'esp. *padre*, fr. *père* nous établissons une correspondance it. /a/ = esp. /a/ = fr. /e/ pour la première voyelle de 'père'. Pour établir la validité de la correspondance il faut aussi regarder dans d'autres mots similaires, par exemple 'mère' qui se dit respectivement *madre* en italien, *madre* en espagnol et *mère* en français avec la même correspondance it. /a/, esp. /a/, fr. /a/.
4. De là le linguiste peut établir le son ancestral, voire le proto-phonème. Plusieurs facteurs sont à prendre en compte y compris :
  - i. *la direction* du changement : les types de changements possibles sont assez bien documentés pour certains types de sons dans certains environnements. Par exemple, la palatalisation d'une vélaire devant une voyelle antérieure est un changement très fréquent, tandis que l'occlusivisation d'une fricative, ex. /f/ → /p/ est très rare. Le linguiste dépend donc de sa connaissance typologique pour établir la direction du changement.
  - ii. *la loi de la majorité* : si on trouve deux fois le même phonème, /a/ par exemple dans l'exemple de *padre-padre-père* et une seule fois /e/ et que nous n'arrivons pas à formuler une bonne hypothèse sur la direction, alors il sera plus simple de postuler le changement de /a/ → /e/ dans la langue d'oïl que de postuler séparément le changement de \*/e/ → /a/ en italien et encore en espagnol.<sup>312</sup>

<sup>310</sup> Cependant, nous invitons le lecteur intéressé à consulter les manuels dédiés à l'apprentissage de cette méthode fondamentale que Minis (1952) avait décrite comme « le plus obscur des arts obscurs; l'unique technique pour conjurer les fantômes disparus depuis des siècles » (p. 107). Swadesh (2006, chap. 3) propose une introduction accessible.

<sup>311</sup> Pour le lecteur francophone, la publication récente de Delamarre (2019) *une généalogie des mots* peut servir d'introduction simple aux racines indo-européennes et à l'évolution des étymons latins au français moderne.

<sup>312</sup> Voici un exemple dans lequel les présomptions de la méthode sont problématiques, car on pourrait bien admettre un phénomène suprarégional touchant à différents dialectes/langues tous en même temps ou encore l'expansion d'un phénomène par l'emprunt d'un trait d'un dialecte à un autre, probablement à cause de l'influence du prestige perçu d'une certaine manière de parler. La méthode comparative n'est pas très bien équipée pour prendre en compte ce genre de changement, mais heureusement la sociolinguistique et la sociolinguistique historique semblent nous amener des solutions. Voir par exemple la monographie de Schrijver (2013) pour un emploi impressionnant des interprétations sociolinguistiques en mesure d'expliquer l'apparition des parlers germaniques.

5. Avec les correspondances établies, le linguiste recherche quels facteurs sont partagés par l'ensemble ou une majorité des formes pour reconnaître quels traits remontent à l'ancêtre. Le linguiste peut chercher à reconstruire avec autant ou aussi peu de réalisme phonétique cet ancêtre commun.

6. L'étape finale est de vérifier la plausibilité de la reconstruction, notamment par rapport aux langues attestées et ce que nous pouvons apprendre de la typologie des langues.

Peut-être plus que dans d'autres domaines avec une méthode bien circonscrite, la reconstruction linguistique s'appuie énormément sur la qualité et l'intuition du linguiste, et dans l'ensemble l'on doit reconnaître que nous faisons de notre mieux pour établir les chemins d'évolution probables et concordants avec les données qui nous sont disponibles. À cet égard, notre travail ressemble à celui de l'historien qui confronte ses sources écrites et autres, mais ce sont aussi l'élément humain et la diversité des théories sur le changement linguistique et l'infrastructure du langage humain qui mènent à pléthore d'hypothèses sur l'état ancestral de la langue, dont la majorité s'avérera fautive ou infalsifiable. En se basant sur l'ensemble de nos lectures, sur le corpus mérovingien et l'état de l'art de la phonologie historique, notamment tel que présenté par Ségéral et Scheer (2020), nous tâcherons de présenter le système phonologique du latin mérovingien dans les chapitres 8 et 9.

#### 2.1.2.4 La chronologie absolue et la chronologie relative

En linguistique diachronique, on parle de chronologie en tant que datation des phénomènes linguistiques soit en termes absolus, soit en termes relatifs. Depuis Meyer-Lübke (1890b) *Grammaire des langues romanes* et (1908) *Historische Grammatik der französischen Sprache*, l'on cherche à dater les phénomènes advenus dans les langues anciennes grâce aux témoignages dans les textes anciens. Lorsqu'on peut y attribuer une date de calendrier, on parle alors de chronologie absolue, voire de datation. L'on date habituellement un phénomène par son apparition sur un support écrit (ce qui rend tout de même difficile la datation des changements dans les langues orales ou dont les supports écrits n'avaient pas survécu jusqu'à présent). De plus, nous savons que le mode écrit est plus conservateur que la langue orale et qu'il est, si l'on peut dire, lent à représenter l'état réel de la langue, ce qui mène les linguistes à dater, par convention, le changement à quelques générations avant son apparition à l'écrit. Cette pratique est tout de même problématique en vue du double processus de l'actuation et de la diffusion d'un changement qui progresse de manière graduelle (cf. Weinreich et al., 1968) ; à partir de quel moment est-il approprié de dire que le changement linguistique a eu lieu ?

En l'absence de témoignages graphiques, le linguiste historique peut aussi étudier les citations de grammairiens anciens ; c'est que nous ferons dans la section 3.8. Mais là aussi il y a un danger, car les passages des grammairiens emploient souvent un langage peu clair, prescriptiviste et qui emprunte énormément à la grammaire du grec ancien. Banniard (1993, p. 147) a exposé comment dans la quête de trouver les traces du roman, des passages comme celui de Servius concernant le /ō/ ont été lus de manière à reconstruire la diphtongue [wɔ] au IV<sup>e</sup> siècle, malgré l'absence d'une quelconque preuve contemporaine. Selon Banniard (2002) cette interprétation « reposait ... sur un contre-sens dû à la projection sur ce passage du sens attendu par le romaniste » (p. 781, n.).

L'autre type de datation est celui de la chronologie relative qui, en contraste avec la chronologie absolue, cherche plutôt à comprendre l'interaction des phénomènes relatifs et à ordonner leur apparition. Élise Richter (1934) tout comme Max Krepinsky (1913, 1931) sont parmi les premiers à s'interroger sur le rapport entre les différents phénomènes diachroniques, mais c'est l'élève de Krepinsky, Georges Straka, dans une série d'articles au cours des années 1950 et 1960, qui a fixé la méthodologie et la chronologie relative qui est devenue doxa, du moins dans la recherche française.

La méthode de Straka repose sur la relation entre les changements, dont il identifie quatre types<sup>313</sup> :

- i. si  $x$  alors  $y$  : la condition  $x$  permet l'application de  $y$  ; c'est-à-dire que  $x$  alimente  $y$ , ce qu'on appelle *l'alimentation* (an. *feeding*)
- ii. si  $x$  alors pas  $y$  : la condition  $x$  empêche l'application de  $y$  ; c'est-à-dire que  $x$  déleste  $y$ , ce qu'on appelle *l'écoulement* ou le *délestage* (an. *bleeding*)
- iii. si non  $x$ , alors non  $y$ , c'est-à-dire que la non-application de  $x$  empêche l'application de  $y$ , c'est ce qu'on appelle la *contre alimentation* (an. *counter feeding*)
- iv. si non  $x$ , alors  $y$ , c'est-à-dire que la non-application de  $x$  permet l'application de  $y$ , c'est ce qu'on appelle le *contre délestage* (an. *counter bleeding*) ; c'est le cas lorsque les règles n'ont pas d'interaction particulière.

Il faut tout de même se rappeler que la chronologie est une méthode—non pas une source—qui nous aide à comprendre l'interaction entre différents phénomènes diachroniques. De nombreux romanistes acceptent actuellement une chronologie absolue des changements phonologiques infligés au latin, qui repose notamment sur une chronologie relative des différents phénomènes. Ces datations reposent essentiellement sur une série de trois publications qui sont devenues les gospels de la chronologie relative : Georges Straka (1953) *Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire*, Straka (1956) *La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques* et Straka (1964) *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires*. Nous reproduisons cette chronologie relative dans l'App. D.

Bien que personne ne doute de la pertinence des chronologies relatives, elles sont « une méthode importante qu'il ne faut négliger si l'on veut établir les étapes successives de la formation des langues » (Straka 1956, p. 267), il y a quand-même une reconnaissance du fait que ces datations « reposent sur une base scientifique très fragile » (Michel Banniard, 2002, p. 780) et qu'« [à] côté d'une mise en cause indispensable d'un point de vue interne à la méthode, il existe de fortes raisons de douter de cette chronologie du point de vue externe qu'apportent les enseignements de la dialectologie » (p. 780-781).<sup>314</sup>

<sup>313</sup> Paul Kiparsky (1968b, 1982) a repris ces notions dans la théorie générative (notamment la phonologie linéaire de SPE) où l'on trouve les termes *feeding*, *bleeding*; *counter feeding* et *counter bleeding* respectivement.

<sup>314</sup> On trouve le même écho chez Morin (2003) et Loporcaro (2015), mais ces inquiétudes pour la chronologie relative peuvent être retracées au moins jusqu'à Wüest (1979) qui reconnaissait l'incapacité de la chronologie relative à trancher

Ce cri d'alerte se trouve déjà chez Norberg (1966), qui écrit que « [p]our arriver à une chronologie plus sûre il faut évidemment partir de phénomènes ... qui sont d'une telle nature qu'ils ont pu se glisser dans les textes latins en un plus grand nombre. L'idéal serait de trouver des phénomènes qui soient si nombreux qu'on puisse en dresser un tableau statistique » (p. 353). C'est ce que les travaux de Pei (1932), Politzer et Politzer (1953), Gaeng (1968), Lemay (2017) et le présent travail cherchent à adresser. Morin (2003) est explicite que « seules des analyses rigoureuses de documents anciens ... pourraient apporter des réponses » (p. 134).<sup>315</sup> Il y a donc un malaise assez général autour des datations trop restreintes et strictes des règles phonétiques proposées par Straka. Ce dernier n'avait pas pu bénéficier des acquis de la sociolinguistique présentés dans la section 2.1.1.3.

### 2.1.2.5 La dialectologie

La dialectologie est une riche source de données sur la langue, mais sa richesse est aussi ce qui l'oppose à la vision traditionnelle de la chronologie relative. Entre 1897 et 1901 le linguiste suisse Jules Gilliéron avec l'aide de son transcripteur Edmond Edmont met en œuvre une enquête dialectologique des patoisants de la France. Publié entre 1902 et 1910, l'Atlas linguistique de la France (l'ALF) est une riche source pour connaître la prononciation et les aspects lexicaux des dialectes gallo-romans du début du XX<sup>e</sup> siècle. Hall (1950) présente avec beaucoup de clarté comment la dialectologie peut et devrait informer la méthode comparative sur la reconstruction des dialectes anciens.

Le dialectologue moderne a appris de la sociolinguistique que la variation de groupe, et même idiolectale, existe aux confins d'un seul espace géographique. Comme l'explique Banniard (2002), « La coexistence en synchronie de ces modes articulatoires exclut que l'on fonde une chronologie relative sur un ordre figé des événements ... les phénomènes de tuilage et de chevauchement ont autant de probabilité de s'être produits en diachronie qu'en synchronie » (p. 782).

Dans la méthode de production des atlas linguistiques, un informant par localité ne suffit habituellement pas pour signaler la variation sociale en synchronie. Ainsi, sur la carte de l'ALF n° 941, le lemme *oncle* ← AVŪNCŪLUM est variablement réalisé dans l'espace francoprovençal comme [ɔ̃klo] (pnt. 968), [ɔ̃kle] (pnt. 945), [ɔ̃klə] (pnt. 958), [ɔ̃kl] (pnt. 937) donnant l'impression d'une distribution dialectale (ce qui est partiellement vrai) où la voyelle finale issue du /o/ roman est soit réalisée [o], donc conservatrice, soit réalisée [e], ou est réduite en [ə] ou à ∅. Mais la carte

---

dans l'interaction de la diphtongaison française, de l'apocope et de la dégémination, car il suffit de modifier la nature de la règle exacte pour pouvoir changer l'ordre des interactions.

<sup>315</sup> Morin (2003) mentionne notamment les exemples de Pfister (1992a) *Sonorisierungserscheinungen in der galloromanischen und italo-romanischen Toponomastik vor dem Jahre 900* et de Chambon et Greub (2000) *Données nouvelles pour la linguistique romane*, mais il faut aussi reconnaître la possibilité de l'erreur philologique, que ce soit dans la datation, la localisation ou la lecture d'où l'importance de travailler avec de bonnes éditions et la préférence de l'expertise d'un linguiste avec certaines notions de philologie. Morin (2003, p. 134 n.) fait les louanges de la forme <bleiso> donnée pour dater la diphtongaison française, tout en reconnaissant que l'étymologie est débattue entre *\*blitius* (cf. Nègre, 1990 § 10667) ou encore *\*blesium* sur un hydronyme *Blaise* (cf. Rostaing et Dauzat, 1984). On peut aussi souligner que la datation n'est pas si précise dans le sens où la monnaie même ne comporte pas de date. On peut admettre que l'ensemble de la discipline bénéficierait d'une plus grande attention aux données, ce qui risque d'être un problème croissant avec l'expansion du *big data*, et la linguistique de corpus qui s'intéresse davantage aux macro-données.

dialectologique ne peut pas prendre en compte la variabilité de l'individuel entre ces énoncés, ni la variation sociale à l'intérieur de la communauté et pour cette raison l'étude dialectologique devrait être accompagnée par l'étude sociolinguistique.

De la même manière, le système de transcription phonétique assez détaillé a parfois servi à donner l'impression que le parler de deux communautés est plus différent qu'il ne l'est en réalité, notamment dans les cas où des ouvertures de voyelles légèrement différentes renvoient en théorie vers un seul phonème partagé avec de l'allophonie sur le plan individuel. Cela n'empêche que la dialectologie nous offre une impression bien plus riche de la langue que ne peut le faire le texte écrit.

C'est aussi par la dialectologie qu'on apprend qu'un phonème partagé tel que le /*ē*/ du français laurentien, dans un mot comme *fête* /fēt/, peut se réaliser de très nombreuses manières y compris [aɛ̄], [aɛ̄], [ɛɛ̄], [ɛ̄] ou [ɛ̄i] (cf. Santerre, 1974, p. 132). Morin (2003) en traitant d'une hypothétique voyelle longue \*/*ē*/, affirme que sa réalisation « pourra être le plus souvent [ei], puis régressée à [e:], puis redevenir [ei] » et que « la différenciation des timbres d'une diphtongue phonétique peut atteindre un point de non-retour, de telle sorte que sa monophthongaison ultérieure ne reproduira pas nécessairement le timbre de la monophthongue qui lui a donné naissance » (p. 135).

Une contribution de la dialectologie, mais issue du structuralisme, est celle du **diasystème** qui est le métasystème régissant la relation et les correspondances entre les dialectes, voire entre les idiolectes, bien que personne à ma connaissance n'ait déjà entrepris un travail pour mettre en relation l'idiolecte des individus. Celui-ci a été partiellement appliqué aux zones occitanophones par Ronjat (1930) (et nous en traitons partiellement dans l'Annexe 1) et d'autant plus par Bec (1968, 1986) qui argumente explicitement pour un diasystème des langues d'oc avec plus ou moins d'interférences entre les parlers. Appliqué au latin tardif, l'on peut mieux comprendre comment les innovations dans un latin provincial n'empêchaient pas la communication avec les régions avoisinantes. Pour cette raison, peu importe le moment auquel on veut dater un phénomène tel que la palatalisation des vélaires devant voyelle antérieure dans le roman continental et son absence en sarde, l'on n'est pas obligé d'admettre une véritable éradication du roman (contre l'avis de Gröber, 1884, p. 210) ni à partir de l'époque antique ou classique, ni à partir de la période latin-tardif (III<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècle) lorsque les chercheurs comme Mensching (2004) datent la palatalisation des vélaires. Une variation dialectale à l'intérieur du système latin n'a pas causé la naissance immédiate d'une nouvelle langue ; croire qu'une innovation non partagée devait résulter dans l'établissement d'une nouvelle langue était une des maladresses des néogrammairiens dont la pensée et le schéma arborescent se basaient de trop près sur les sciences de la vie où l'on peut en effet mesurer des mutations dans le code génétique et séparer génétiquement les êtres vivants. De façon générale, nous devons être un peu plus conservateurs dans nos reconstructions, car l'innovation peut clairement apparaître sans que cela transforme dramatiquement le système phonologique sous-jacent des représentations.

### 2.1.2.6 La sociolinguistique historique

La sociolinguistique historique n'est pas tant un outil qu'un cadre théorique utile pour comprendre la relation entre différents registres de langues y compris entre la langue maternelle des

romanophones et le code écrit. Elle trouve son origine dans la confrontation de la sociolinguistique avec les données philologiques du haut Moyen Âge.<sup>316</sup> En 1982, l'anglais Roger Wright a publié sa monographie *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France* avec la thèse centrale que la distinction entre le latin et le roman est née dans la France carolingienne sous les réformes du latin écrit et de sa lecture à voix haute communément attribuées à Alcuin. Il argumentait aussi qu'avant cette date, le latin était la forme écrite de la langue vernaculaire et était prononcé selon les habitudes régionales.<sup>317</sup> Cette thèse n'a pas fait l'unanimité au début, car on lui rapprochait de ne pas amener suffisamment de preuves pour démontrer la véracité de son hypothèse révolutionnaire.<sup>318</sup>

Les preuves manquantes sont apparues avec la publication de *Viva Voce* par le français, latiniste de formation, Michel Banniard en 1992 dans lequel il a introduit le concept de la *communication verticale* par laquelle une personne lettrée pouvait écrire de manière à être comprise par les illettrés.<sup>319</sup> Par l'analyse de différents auteurs (Augustin, Grégoire le Grand, et les hagiographes mérovingiens) il a démontré une continuité linguistique latine entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. Il introduit aussi la notion de variables sociales et de polymorphisme pour expliquer l'écart entre le texte écrit latinisant et les formes attendues du proto-roman, s'inspirant visiblement des travaux de sociolinguistique contemporaine (§ 2.1.1.3). Il souligne ce qui lui semble une difficulté croissante de la communication verticale au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, qui s'est empirée avec les réformes d'Alcuin, et ici il rejoint la thèse de Wright (1982). Pour notre période, Banniard rejoint Marc Van Uytvanghe (1976) pour conclure que si l'on écrivait avec un style simple, ces textes hagiographiques étaient compris par l'ensemble de la population lorsque lus à voix haute. Certes ce style simple, la *rusticitas*, contrastait avec le style soutenu, la *grammatica*, mais il n'y a aucun indice au VIII<sup>e</sup> siècle d'une séparation entre langue latine et langue romane. Wright et Banniard s'accordent à dire que c'est avec les réformes carolingiennes que s'installe une situation diglossique.<sup>320</sup>

Depuis les années 1990, cette sociolinguistique historique amène un côté pragmatique et contextualisant à l'étude de la langue, bien que de nombreux débats terminologiques et chronologiques ont continué d'exister; voir par exemple la compilation éditée par Wright (1991). Chacun à sa manière, avec sa propre emphase régionale, démontre que sur le plan historique et sociologique on ne peut pas admettre de « décadence » soudaine de la latinité à la fin de l'Antiquité tardive. Les auteurs de l'époque ne laissent simplement pas ce genre de témoignage, et au contraire toutes les attestations des fonctions sociales et communicatives de la langue démontrent que le

<sup>316</sup> D'où le terme *d'études sociophilologiques* employé par l'anglais Roger Wright (2002a).

<sup>317</sup> Nous trouvons déjà une partie de ces idées dans son article Wright (1976) *Speaking, Reading and Writing Late Latin and Early Romance*.

<sup>318</sup> Dans une recension, Michael (1988) écrit que « [the idea] that Latin and Romance were two different languages began in France some time after Alcuin's reform of liturgical pronunciation and in Spain well after 1080—is not gaining general acceptance among Romance philologists » (p. 925). En effet notre discipline a démontré une résistance importante au paradigme que propose Wright.

<sup>319</sup> Ces distinctions de communication horizontale pour les registres sociaux et pour l'intercompréhension dialectale ont été repris par Castellani (2000) *Grammatica storica della lingua italiana*.

<sup>320</sup> Celle-ci *contra* Lüdtké (1968) qui explique les réformes carolingiennes comme la fin de la période diglossique. Le problème ici semble plutôt être un problème de définition de la diglossie et de l'écart nécessaire entre deux registres pour que l'on puisse dire qu'ils existent dans une situation diglossique.

« latin » était compris tardivement. Wright écrivant en 1993, et reconnaissant que le paradigme n'avait pas encore été accepté par la philologie romane, était tout de même convaincu qu'avec le temps, une version plus sophistiquée de ce paradigme serait comprise comme du « bon sens évident ». <sup>321</sup>

Nous avons déjà abordé comment la vision « traditionnelle » de deux normes latines, la norme parlée des personnes rustiques et celle écrite des personnes élites, est remplacée depuis les années 1990 par une vision d'un monolinguisme complexe. <sup>322</sup> Cela veut dire que le latin tardif et le roman primitif étaient encore dans une relation naturelle diasystémique. Le lien entre ces différents niveaux de langues est visible chez Aelius Donatus (fr. Donate), grammairien du IV<sup>e</sup> siècle qui dans son *Ars Grammatica* (cf. Holtz, 1981) semble s'occuper de l'orthographe et de la morphologie d'où les longues listes de paradigmes nominaux et verbaux présentés dans son œuvre. Chez Donate nous ne trouvons ni listes de vocabulaire ni guides de correction de la prononciation, car Donate écrivait pour un public nativement latinophone, un public qui avait simplement besoin d'un coup de pouce pour rehausser la qualité de son écriture, pour qu'elle se rapproche des normes classiques; c'était un genre de *projet voltaire* antico-tardif, un *Grevisse* pour intervenir ponctuellement sur des questions pointilleuses de la grammaire.

L'un des plans où le latin mérovingien s'écarte de la norme classique est dans son lexique et dans l'emploi des terminaisons casuelles. Banniard (1995) propose que le latin de haut Moyen Âge était une langue qui admettait beaucoup de variation, et il emploie le terme de **polymorphisme** pour décrire les différents niveaux de lexique que nous trouvons dans les écritures de l'époque, mais aussi pour les différentes formulations morpho-syntaxiques comprises et employées par les latinophones/romanophones de l'époque. Ce modèle banniardien nous permet de surmonter les difficultés posées par l'innovation partagée par une majorité des langues romanes et le relatif conservatisme du latin dont l'écriture est restée sensiblement inchangée depuis le premier siècle av. J.-C.

Certaines innovations des scribes semblent être effectuées en pleine conscience, l'écriture de ⟨uu⟩ comme transcription d'un certain phonème \*w non-roman (cf. chapitre 11), tandis que d'autres semblent être de véritables fautes d'orthographe sous l'influence de la langue orale, ex. l'écriture ⟨ci⟩ pour /t<sup>si</sup>/. Dans tous les cas, le latin des Mérovingiens se trouve au croisement du standard écrit et de la langue parlée et il serait absurde d'y voir une langue réservée à une classe de latinophones élites. Forcément, ces chartes qui entraînaient des conséquences réelles sur le plan légal étaient comprises lorsque lues à voix haute à la cour du roi. L'hypothèse que la langue du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> était prononcée

<sup>321</sup> Wright (1993) ; « Scholars from a variety of backgrounds have come to support the view, acquired in Banniard's case from close textual analysis, that the pre-Carolingian "Latin" West was a monolingual ensemble: Romance philology has still to be entirely persuaded, but I am doing my best there. Only inertia can prevent a sophisticated version of this view from seeming like obvious common sense in due course, and Banniard's work will be regarded as seminal » (p. 85).

<sup>322</sup> Cette vision traditionnelle est perpétuée par Rice (1902), Menendez Pidal (1926), Ewert (1933), Löfstedt (1959) et même chez Norberg (1968, p. 29) selon qui le latin mérovingien est profondément influencé par la langue orale. Hall (1974, p. 106) adopte une position plus forte du latin comme langue seconde et du roman comme langue qui doit être reconstruite.

à l'ancienne, à la manière du I<sup>e</sup> siècle n'est plus soutenable sur le plan social. Il faut donc se demander comment on prononçait le latin pour qu'il soit compris par les locuteurs romanophones de la Gaule.

Bengt Löfstedt (1996) dans une recension de *Viva voce* a souligné que la compréhension passive est beaucoup plus large que la maîtrise active des formes linguistiques, un fait bien connu de tous les linguistes, mais elle est trop catégorique dans son avertissement disant que les « romanistes devraient être attentifs dans leur emploi de textes latin tardifs pour tirer des conclusions dans leur propre domaine » (p. 452). Il cautionne notamment le fait que la présence d'un trait linguistique dans le latin écrit ne signale pas forcément l'emploi continu de ce trait dans la langue du quotidien. Nous acceptons tout à fait cet avertissement; après tout, l'on peut trouver l'usage du passé simple dans le français littéraire écrit, même en 2022, mais plus personne n'emploie le passé simple, sauf à effet humoristique ou poétique dans le langage parlé. En revanche, que le *e muet* du français soit réellement muet, pareil pour le *s* du pluriel et le fait que le français ne connaisse pas de gémées crée plein de fautes dans la langue écrite substandard où des graphies comme <matinez> pour *la matinée*, <alét> pour *aller* ou <des garson> pour *des garçons* sont possibles. En revanche, l'absence de fautes de ce genre ne peut indiquer que deux choses : soit l'excellente éducation du scribe, soit la présence phonologique et la pertinence de ces traits dans la grammaire native du scribe. L'éducation certes, peut permettre à un écrivain de produire des formes archaïques ou étymologisantes, par exemple de ne pas écrire des diphtongues graphiques là où les voyelles sont diphtonguées dans la langue orale, mais les phénomènes de neutralisation et perte de phonèmes devraient se manifester de manière occasionnelle dans la langue écrite.

En admettant qu'une partie de la population pouvait lire et écrire, l'on est quand même contraint d'accepter qu'une majorité était illettrée, mais pouvait comprendre lorsqu'on leur lisait un texte à voix haute; toute l'hagiographie dédiée à la christianisation du peuple serait sans intérêt si les histoires lues à voix haute étaient incompréhensibles. Donc en plus de comprendre la syntaxe et la morphologie des textes, l'on doit admettre que la lecture à voix haute se faisait avec une prononciation comprise du peuple et donc qu'il y a un lien fort entre le texte et la langue orale, contrairement à ce que croyait de La Chaussée (1978) qui voyait un écart phonétique important entre lettrés et illettrés depuis le IV<sup>e</sup> siècle.

Il nous semble que les romanistes adhérant à l'ancien paradigme des deux normes linguistiques n'ont pas pris en compte ce lien vertical entre le texte écrit et la langue parlée dans l'établissement d'une chronologie des changements, à notre avis regroupant trop de changements, trop vite, dans une courte période au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles et qui laisserait le latin écrit comme un artéfact trop tôt détaché de la culture orale. **Soit l'on doit accepter que la phonétique historique serait incompatible avec le nouveau paradigme maintenant répandu parmi les historiens de la langue, soit l'on doit considérer l'évolution structurelle de la langue dans le contexte sociolinguistique du haut Moyen Âge.** C'est ce dernier paradigme que nous proposons.

### 2.1.2.7 Cadre théorique de la pertinacité

C'est un fait largement admis que les langues sont en évolution constante, que la diversité se crée et disparaît et qu'il est impossible pour le linguiste d'aujourd'hui de prédire quelles variations s'implanteront de manière permanente dans la langue et lesquelles ne sont que des tendances passagères. Dans ce contexte qui admet une grande variabilité, il peut parfois paraître que dans le changement linguistique, c'est le grand chaos. Kiparsky (2015, p.77) note avec raison, l'insuffisance des manuels qui abordent le changement linguistique sans jamais aborder le miracle de la stabilité diachronique. Tout en admettant l'imprévisibilité de l'avenir de la langue, il y a une notion que nous développons depuis quelques années et que nous trouvons pertinent d'introduire dans cette thèse : celle de la **pertinacité** qui est une extension du principe d'uniformité présenté sous § 2.1.2.1.<sup>323</sup>

Le concept de la pertinacité est celle de la stabilité linguistique relative sur la durée. Si, comme l'argumente Ohala (2012, p. 23) les micro-changements sont fréquents au sein de la grammaire d'un individu, seulement un petit part finissent par se répandre au sein de la communauté. Ainsi pour offrir des conclusions pertinentes sur la typologie des langues sur la longue durée, voire sur plusieurs siècles, il faut avant tout établir ce cadre de référence : la pertinacité linguistique qui est l'idée qu'un objet, ici la langue, adhère fidèlement à son caractère en l'absence de pressions d'origine interne ou externe. À la base, la pertinacité encourage la stabilité linguistique. Un exemple simple est la stabilité du timbre de la voyelle latine /ī/ qui depuis le latin classique se prononce comme une voyelle antérieure fermée, avec un certain degré de longueur, [i·] ou [i:] en syllabes toniques dans l'ensemble des langues romanes. Même dans le cas où un /i/ serait prononcé plus brièvement [ɪ] ou avec relâchement [i], Ohala (2012) maintient que le véritable changement de la représentation phonologique est rare car les auditeurs ajustent très facilement pour la variation contextualisée. Cette notion sera aussi importante en traitant de l'amuïssement des voyelles, notamment au chapitre 9, car l'absence de la voyelle dans la forme de surface ne reflète pas non plus la perte totale de cette voyelle de la forme phonologique.

Un autre exemple de pertinacité est la préservation du lexique de base du type que nous trouvons dans les études de Moris Swadesh (1952; 1967) pour les langues amérindiennes et inuites. Ainsi 'mère' faisant partie du lexique fondamental, MĀTREM préserve sa forme relativement intacte dans l'it. *madre*, l'esp. *madre*, le fr. *mère* etc. depuis maintenant plus que 2000 ans.

Si l'on doit admettre que les langues changent, c'est simplement le cas, la pertinacité attendue des structures nous permet d'observer et d'apprécier les changements, non pas comme des ravages du chaos sur la langue, mais comme des instances observables, parfois avec des préconditions et peut-être même motivées par des contraintes sociales ou structurelles. Cette façon d'observer les langues en diachronie nous semble bien plus intéressante et plus constructive dans le but de développer une théorie du changement linguistique qui lie cause et conséquence. Walther von Wartburg (1936,

<sup>323</sup> Keenan (2009) exprime partiellement cette idée en décrivant l'inertie de la langue : « Things continue as they are, unless acted upon by an outside force or DECAY » (p. 18). Pour le cas du *decay* 'la décomposition', Keenan cite explicitement l'exemple de la réduction vocalique, bien qu'il s'intéresse plus largement à la morphosyntaxe du vieil anglais.

1967), sans utiliser le terme *pertinacité*, emploie le concept lorsqu'il associe des changements linguistiques à l'influence de différents substrats pré-romans. Sa thèse affirme explicitement que sans l'influence de ces substrats, la langue aurait évolué autrement.

Ce concept des stabilités relatives face aux changements motivés a jusqu'à présent été peu utilisé—il est en réalité complètement absent du travail des néogrammairiens qui se contentaient de démontrer les écarts graphiques entre différents états de langues indo-européennes. Mais même dans les études synchroniques, on admet de plus en plus une causalité entre la rencontre de systèmes et le changement linguistique. Dans l'absence de force instigatrice extérieure, la *pertinacité* propose une certaine stabilité, ce qui se décline par les postulats suivants :

1. Les peuples sont sédentaires, c'est-à-dire que la majorité des individus passeront leur vie entière dans la communauté/région où ils sont nés (cf. Lelong, 1963, p. 46-47).
2. L'appartenance à un groupe est largement le résultat d'habitudes, normalement inconscientes, partagées. Par exemple, si les Goths portaient habituellement leurs cheveux plus longs que les romains, c'est que les anciennes générations les portaient aussi de cette manière (cf. Liebeschuetz, 2015, p. 162). En termes linguistiques Klein et Perdue (1997) ont aussi démontré que l'acquisition des exceptions et des curiosités d'une langue sont aussi les indicateurs de l'appartenance à une communauté linguistique.
3. L'habitude s'étend aussi à la vocalisation. Les habitudes d'articulation perdurent toute une vie à moins de l'intervention d'une force majeure. Dans le multilinguisme, cette stabilité articulatoire de l'individu se traduit aussi par « l'accent étranger » qu'ont une majorité de locuteurs parlant une langue seconde. Autrement dit, les habitudes phonatoires contribuent à l'état de langue.
4. Étant donné que la langue doit permettre la communication entre les générations vivant sous un même toit, le conservatisme est favorisé pour permettre la communication sur au moins trois générations. Certes, dans les sociétés modernes, il y a un phénomène d'identification interne à chaque génération, avec des références, des expressions et même des prononciations propres à la jeunesse de cette génération, mais ces changements sont focalisés sur quelques éléments « marqués » employés notamment à l'intérieur d'un groupe identitaire. Sur l'ensemble, les structures de la langue restent inchangées entre les générations rapprochées à moins de l'intervention d'une force majeure.<sup>324</sup>

---

<sup>324</sup> Comme force majeure, on peut penser à l'éducation nationale en langue française qui a permis la scolarisation *en français* de l'ensemble de la population française dans la période après la deuxième guerre mondiale, ce qui a contribué lourdement au déclin de l'occitan comme langue de société et comme langue familiale. Aussi concernant l'idée labovienne des adolescents comme vecteurs du changement linguistique, les attestations historiques ne sont pas connues pour nous permettre d'affirmer qu'il soit légitime de transposer ce phénomène moderne sur la société de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Si nous rejetons les scénarios archéo-linguistiques proposés par la thèse de la continuité paléolithique, cf. [www.continuitas.org](http://www.continuitas.org), nous acceptons tout à fait que le changement linguistique aigu soit surtout la conséquence de facteurs externes (cf. Alinei, 1996). Il suffit de constater qu'on ne parle plus les langues « anatoliennes » en Anatolie, voire en Turquie, ni même le grec, pour comprendre que la situation linguistique d'un territoire peut être renversée par des événements politiques, notamment la conquête, le génocide, la colonisation ou la scolarisation en masse.

5. La génétique humaine évolue assez lentement pour qu'on puisse parler d'une stabilité à cet égard ; ainsi les réalités psychologiques et biologiques connues pour l'être humain moderne s'appliquent à tous les peuples *homo sapiens*, aussi anciens soient-ils. Les grandes différences doivent s'expliquer par les différences environnementales et de socialisation. C'est aussi sous ce postulat qu'on peut traiter de la tendance de deux personnes ou deux choses voisines à emprunter à l'autre, c'est-à-dire, à s'assimiler l'une à l'autre. Ce sont aussi les conditions environnementales qui encouragent l'évolution du *social Zeitgeist*. Pour cette raison, nous parlons de ténacité culturelle et non pas d'une immutabilité de la langue.

À notre avis, la stabilité offerte par la pertinacité nous permet de justifier notre intérêt à la mouvance et à la différenciation. Elle nous permet aussi de chercher des régimes de cooccurrence et éventuellement de causation lorsque certains phénomènes se retrouvent regroupés dans un même espace et temps.<sup>325</sup> Il y a certes des limites à ce que la pertinacité nous permet de rétroprojeter sur la langue du Moyen Âge, mais nous considérons tout de même qu'il s'agit d'une meilleure méthode pour documenter les changements observés par rapport à un repère fixe que celle d'accepter la mutabilité permanente autour de laquelle il serait impossible d'identifier les éléments pertinents.

### 2.1.3 La démarche du linguiste historique

Il existe aujourd'hui différentes manières de faire de la linguistique historique y compris des méthodes d'analyse textuelle, par l'interrogation de grands corpus, des approches philologiques classiques, des techniques statistiques ou encore la méthode de nourrir une théorie ou une autre avec des données diachroniques pour en voir le résultat. Ici nous adoptons une méthode assez classique, d'observation et d'analyse des graphies jugées fautives ou non standards afin de tirer des conclusions sur la grammaire du scribe et que nous confrontons aux acquis de la typologie linguistique.

Herman (1970b) décrit très bien la démarche « de la plupart des travaux consacrés ... à la préhistoire des idiomes romans » (p. 125) qu'il décrit ainsi :

« premièrement on réunit les exemples les plus anciens – en général épigraphiques – qui attestent ou semblent attester des altérations préromanes (sonorisation des sourdes intervocaliques, diphtongaisons du type  $e \rightarrow ie$ , etc.) ; deuxièmement, à partir des dates et des localisations fondées sur ces exemples, en général isolées ou fort peu nombreuses, on construit une théorie concernant le mécanisme et la marche chronologique et géographique des altérations, en faisant appel à des méthodes et à des techniques de pensée qui varient selon les auteurs. Cette démarche, qui est d'ailleurs loin d'être injustifiée dans son ensemble, implique

<sup>325</sup> De manière explicite cette théorie nous permet d'affirmer par exemple que c'est à cause des missions d'évangélisation anglo-saxonnes et franques sous l'autorité carolingienne (cf. Flierman, 2015) que les Saxons ont été convertis au christianisme ; sans cette force extérieure (ou une force théoriquement équivalente), les Saxons auraient gardé leurs pratiques traditionnelles. Sur le plan de la langue, il nous paraît aussi évident que l'implémentation du latin dérive de la colonisation de la Gaule par les romains et, suivant Wartburg (1936), que certains changements propres au gallo-roman ont leurs préconditions dans le substrat celtique et dans le superstrat germanique.

cependant deux prises de position qui sont sujettes à caution : [1]... on admet tacitement que quelques exemples isolés ... attestent d'une manière valable que tel ou tel changement préroman s'est effectivement déroulé dans les territoires où les exemples en question ont été relevés [ , 2 ...] on oublie qu'il y a certains « vulgarismes » ... qui apparaissent *en masse* dès l'Empire et qui attestent, par leur masse même des innovations dans le système linguistique » (p. 125-126)

Cette thèse est assez semblable aux travaux de nos prédécesseurs intellectuels avec peut-être deux différences. 1. Nous portons une attention importante à ces « erreurs » qui sautent aux yeux et qui pourraient fausser nos résultats, et 2. nous tenterons d'éviter de tirer des conclusions trop fortes par un faible nombre d'exemples.

La méthode scientifique adoptée par le linguiste historique n'est pas si différente de ses confrères historiens, sociologues et autres ; les conclusions qu'il en tire sont ancrées dans la méthode scientifique qui attribue une valeur différente à différents types de données. Dans tous les cas, c'est l'évidence matérielle directe qui agit comme la meilleure forme de donnée. Si nous pouvions écouter un locuteur de l'époque mérovingienne, l'enregistrer et étudier ses sonogrammes, ce serait le meilleur type de preuve. Si l'objet de notre étude était spécifiquement la langue écrite des mérovingiens, alors les manuscrits seraient des sources primaires, voire des témoignages matériels de l'écriture latine des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Étant donné que nous cherchons aussi à comprendre la langue orale, la langue interne de ces écrivains, les manuscrits sont un type de source secondaire, contemporain de l'objet de notre étude, des reflets de la langue sans toutefois être le langage de l'époque mérovingienne. De cette période, nous avons des descriptions de la langue des grammairiens de l'époque et celles-ci sont aussi une forme de source secondaire, car elles sont contemporaines, mais décrivent la langue plutôt que de la démontrer ; c'est donc une source moins riche que les textes observables. Probert (2019) dans sa monographie *Latin Grammarians on the Latin Accent* démontre clairement que les Romains ont adopté la théorie de l'accent directement des Grecs, mais que leurs commentaires théoriques ne peuvent pas toujours être pris comme de vraies descriptions de la prosodie et de l'accent latin.

Les études de corpus n'ont pas été ignorées par mes prédécesseurs non plus. Mario Pei (1932) en contraste avec Jeanne Viellard (1927), même pas une décennie auparavant, s'est intéressé à la fréquence du changement sur l'ensemble d'un corpus étalé sur trois périodes chronologiques de 695 à 812 et il a manuellement compilé les attestations absolues et leur fréquence relative dans de riches appendices à la fin de son étude. Idem Politzer et Politzer (1953) ont exploité la capacité computationnelle de l'époque pour établir l'occurrence d'un phénomène ou d'un autre sur leur corpus de documents des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, ceci exprimé comme une fréquence par 100 lignes de textes. Gaeng (1968) adopte plutôt un modèle sur la fréquence absolue dans de très diverses régions romanes, ce que Lemay (2017) critique à son tour, offrant une étude plus précise de deux régions spécifiques qu'elle réduit à 237 inscriptions pour la région de Trèves et 62 inscriptions pour l'Aquitaine première.

Bien que les statistiques présentées sur ces recherches sur corpus soient informatives et soulignent avec de vrais chiffres la présence ou l'absence de tel ou tel traits, ces approches peuvent manquer à notre sens de l'élément humain qui permet de mettre les données dans un rapport assimilable et appréciable par le lecteur. Ces grandes études de corpus sont rarement sensibles aux contextes

sociolinguistiques, Lemay (2017) faisant exception avec une attention aux statistiques brutes et aux contextes de production des documents. Ces études de grands corpus sont aussi rarement sensibles aux contextes phonologiques précis dans lesquels se produit tel ou tel phénomène. On traite parfois du contexte tonique ou atone, etc., mais les environnements palatalisants ou susceptibles à la métaphonie sont rarement abordés ; c'est le contraire des études lexico-phonétiques de Straka (1953) qui observait l'évolution de telle ou telle voyelle dans tel ou tel contexte spécifique, par exemple la datation de la diphthongaison de /ɔ/ roman entre /n/ et /t/.<sup>326</sup> Aussi, les études sur l'ensemble du lexique offrant généralement peu d'exemples concrets, sont difficilement interprétables par les étudiants de la phonologie historique ni mémorables dans l'enseignement. Nous avons donc cherché à adopter une solution qui assure la profondeur de l'appui des données tout en préservant le côté accessible de l'étude de cas. Comme compromis entre les travaux de corpus et les travaux philologiques des derniers siècles, nous avons choisi une approche intermédiaire, prenant comme objet d'étude le **lemme**, voire 'le mot ou l'unité lexicale', occasionnellement le **lexème** regroupant différentes formes d'un seul lemme et dans certains cas le **morphème** qui est une unité de sens indépendante ou non, par exemple un préfixe.

Dans ce sens, pour chaque étude de cas, nous avons sélectionné différents morphèmes contenant le phonème concerné témoignant potentiellement du phénomène en question. Nous avons ensuite procédé à l'établissement d'un taux du phénomène, le plus souvent le taux de remplacement d'une voyelle par une autre, avec une méthode qui nous rappelle celle des valeurs binaires des atlas dialectologiques de Dees (1980; 1987). Ainsi nous présentons le lexème ou le morphème dans toutes ses attestations dans le corpus, donnant un chiffre d'occurrence absolue pour les formes préservant la graphie classique vs. les formes témoignant d'un écart par rapport à la norme. Avec ces valeurs absolues nous établissons ensuite une fréquence de remplacement des formes classiques par les formes innovantes. Le plus souvent ces traits opposés consistent en <graphies> qui sont soit classiques, soit innovatrices sous l'influence d'un phénomène phonologique. Parfois ces graphies ne sont rien d'autre que des erreurs de copie et d'inattention et ne reflètent rien de concret sur la grammaire de la langue et c'est là que l'étude des manuscrits et le jugement du linguiste sont nécessaires.

#### 2.1.4 L'orthographe, la graphie et l'étude des erreurs graphiques

La notion de l'orthographe, du grec *ὀρθός*, *orthós*, 'droit, correct', et *γράφειν*, *gráphein*, « écrire » dénote la 'bonne écriture' voire la forme correcte des mots ; c'est un concept qui reviendra souvent au cours de cette étude. Selon François Desbordes (1990), la notion de l'orthographe, de la correction et de la systématisation graphique est apparue, du moins en occident, chez les grecs et était empruntée par les latins. C'est à un certain Verrius Flaccus (55 av. J.-C.-†20 ap. J.-C.) qu'on attribue l'écriture de la première *de Orthographia* latine et qui aurait probablement influencé l'*Ars grammatica* de Marius Victorinus qui vécut au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Pendant l'Empire d'autres grammairiens tels que Nisus

<sup>326</sup> Ce genre de recherche peut parfois avoir l'air anecdotique et les revues spécialisées de philologie comparative sont pleines d'articles sur l'évolution d'un tel ou tel mot dans une certaine langue ou sur des problèmes étymologiques, mais ce genre de recherche au niveau *micro* est nécessaire pour assurer la qualité des théories qui peuvent être élaborées sur la base des données.

ont offert des recommandations *de dire... ou de ne pas dire* telle ou telle chose, un phénomène encore reflété dans l'*Appendix Probi*. Ce sont Alius Donate (*Ars Minor, Ars Maior*) au IV<sup>e</sup> siècle, Servius, Sergius, Diomedes et autres au V<sup>e</sup> siècle ainsi que Cassiodore au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qui auraient le plus contribué à la standardisation de l'orthographe du latin telle qu'on la connaît (cf. Finbow, 2008, p. 162). Ces œuvres étaient importantes, survenant précisément dans une période où le système phonologique contemporain ne correspondait plus aux normes écrites de la langue classique.

Dans le chapitre 3, (§ 3.8), l'on reviendra sur certains passages chez les grammairiens de l'Antiquité tardive. D'un part les grammairiens rappelaient des règles de l'orthographe telles que la nécessité d'ajouter un <-m> graphique à la fin des substantifs au cas accusatif singulier, d'autre part pour signaler les écarts entre la prononciation populaire et la « bonne prononciation ». Nous verrons que la longueur des voyelles était devenue confuse. Par le fait qu'il existe des milliers d'inscriptions latines, qui ont survécu de l'Antiquité, de même que des papyrus, nous avons une excellente idée de la forme qu'avait la langue écrite tout au long de la République et de l'Empire romain. C'est grâce à cette forme attendue des mots que nous arrivons à signaler les écarts par rapport à la norme. Si certaines « fautes » sont simplement des erreurs d'inattention, d'autres soulignent réellement des phénomènes linguistiques. D'un côté l'on peut interpréter certains types d'erreurs comme des fautes d'éducation, le scribe ne sachant pas si l'on devait écrire SED ou SET, d'autres erreurs sont si fréquentes qu'elles suggèrent un choix conscient d'adopter une nouvelle norme, ou dans une hypothèse moins forte, qu'elles représentent des changements profonds de la langue orale qui n'ont pas encore trouvé de normalisation officielle dans la langue écrite.

Étant donné que la plupart des textes classiques survivent dans des copies faites pendant l'Antiquité tardive (et recopiées ensuite par des scribes carolingiens), c'est la graphie de l'Antiquité tardive qui nous est la plus familière. Selon Tarrant (2016) « the extant manuscripts of [late antique] authors employ a 'modernized' orthography » (p. 5); ce qui veut dire une orthographe typique de l'antiquité tardive ; celle de Cicéron nous aurait semblé archaïque.

Pourtant il faut signaler un *caveat* ; c'est un fait largement reconnu que les changements graduels de prononciation passent souvent inaperçus. Rice (1902) décrit très correctement que la prononciation \*[wɔβos] d'un mot écrit <opus> 'œuvre' ou \*[bjene] pour <bene> n'aurait pas choqué un scribe de l'époque mérovingienne « tant que les scribes apprenaient à noter le sons *uo* par la lettre *o* même le scribe le plus ignorant n'aurait pas pensé à employer deux lettres pour transcrire la diphtongue (p. 8).<sup>327</sup> Nous aborderons le lien graphique-phonologique dans le chapitre 11, mais l'on

<sup>327</sup> Rice (1902) : « ... the vowel *a* in *stare* must have advanced from the back to the front of the oral cavity in clerical or conservative speech just as in the vulgar tongue; the accented *e* in *bene* must have diphthongized into *ie*; and the vowel *o* in *bonus* must have passed into *uo*. The process was simple and natural: the popular developments were followed in learned speech because no one knew that any change was taking place. And even after the change had occurred, many generations must have passed before these grave sins against ancient correctness were considered as faults. No Merovingian clerk could have been expected to know that the ancients did not pronounce *opus* with a diphthong in the first syllable, or that the two *a*'s in *amare* had the same quality many generations before his time. The fact that these important changes in sound rarely or never found graphic expression in Merovingian times is not of the slightest consequence: for as long as scribes were taught in school to indicate the sound *uo* by the letter *o*, even the most ignorant would never have thought of using two letters to spell the diphthong » (p. 8).

doit souligner les limites de la méthode philologique : en effet certains phénomènes phonologiques n'apparaissent que très tardivement ou même jamais dans le système graphique.<sup>328</sup> Nous pensons tout de même que l'attestation graphique reste le meilleur témoignage pour établir la chronologie des évolutions affectant la langue.

## 2.2 Dater les phénomènes linguistiques : deux approches

Un des grands problèmes de la linguistique diachronique romane, si l'on peut le dire, concerne le croisement et l'interaction de processus tels que la lénition à l'intervocalique, la diphtongaison des voyelles toniques et la syncope des syllabes atones. Les voyelles /Ĕ/ et /Ō/ se sont souvent diphtonguées en syllabes toniques, dans un grand nombre de langues romanes, bien que les conditions précises varient entre les langues et les dialectes. Il est aussi vrai que la majorité des langues romanes ont connu la syncope des voyelles post-toniques internes. Un plus petit nombre de langues a aussi connu l'apocope de la voyelle finale atone. Le gallo-roman est particulièrement exemplaire, témoignant de la syncope de toutes ces voyelles post-toniques, de la syncope d'une majorité des prétoniques non initiales, et témoignant aussi de l'apocope des finales en plus de la diphtongaison de toutes les voyelles médianes mi-ouvertes comme mi-fermées libres. Cependant, comme la syncope crée souvent des conditions structurelles qui délestent l'environnement où la diphtongaison aurait normalement lieu, l'ordre relatif de l'occurrence de ces phénomènes est un aspect essentiel pour comprendre la phonologie historique.

En français /Ĕ/ et /Ō/ aboutissent en /jɛ/ et /wɔ/ en syllabe tonique non entravée. On observe aussi que /Ĕ/ et /Ō/ aboutissent en /jɛ/ et /wɔ/ dans les monosyllabes suivis d'une consonne résonante /r/ ou /l/, /n/ ou /m/, ex. MĒL → afr. *miel*, CŌR → afr. *cuer*. En syllabe tonique mais entravée, la diphtongaison n'a pas eu lieu en français (mais en espagnol oui). Il existe une classe de mots avec accent paroxyton que nous pouvons reconstruire en syllabe non entravée. Donc si nous trouvons des mots proparoxytons en latin mais sans diphtongaison, nous avons un argument pour admettre que la syncope de la post-tonique avait eu lieu avant la diphtongaison et avait ainsi privé le mot des conditions nécessaires pour que cette diphtongaison se produise, ex. ĜĒNĪTŪM → *gent*, TRĒM(Ū)LĀT → *tremble*, ĜĒN(Ē)RŪM → *gendre*, PRAEPŌSĪTŪM → ex. *provost*, etc.

### 2.2.1 L'approche théorique de la chronologie relative

Une première approche à la linguistique historique est une approche théorique dans laquelle différents changements « phonologiques » sont ordonnés pour dériver via différentes phases d'évolution le passage de la proto-langue aux attestations plus tardives ou encore à la langue moderne.

<sup>328</sup> Un exemple de phénomène non intégré dans le système graphique est l'aspiration des consonnes *fortes* des langues germaniques où /p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/ s'écrivent <p>, <t>, <k> respectivement. Il y a certes débat sur la nature phonologique de ces aspirations; pour certains (Chomsky et Halle, 1968), ce ne sont que des épiphénomènes d'implémentation phonétique tandis que pour d'autres linguistes, notamment ceux travaillant dans le cadre du réalisme laryngal (an. *laryngeal realism* (cf. P. Honeybone, 2005)) cette aspiration fait partie intégrante de la représentation phonologique.

D'un côté ces chronologies sont construites par la comparaison des attestations écrites (cf. § 2.2.2), mais d'un autre côté elles sont dépendantes du bon sens et de l'intuition des chercheurs.

Vue la nature procédurale de ces transformations, il est possible grâce à un nombre limité de règles phonologiques ordonnées de dériver des formes médiévales et modernes à partir des formes anciennes, les étymons. C'est ce type de démonstration que nous trouvons dans les manuels de phonétique historique du français tel que celui de Zink (1986) ou Englebert (2009) mais aussi pour d'autres langues, notamment indo-européennes.<sup>329</sup>

Ces chronologies relatives des changements ont été élaborées avec grande difficulté par plusieurs générations de romanistes. Meyer-Lübke (1890b) qui a établi l'importance des chronologies relatives déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle publia aussi dans son *Historische Grammatik der französische Sprache*, une liste ordonnée de changements diachroniques qui explique les grands changements phonétiques entre le latin et le français. Dans la même ère, Max Krepinsky (1913, 1931) dans deux publications rédigées en tchèque et citées par Straka (1953, p. 250)<sup>330</sup> traita de l'interdépendance des changements phonologiques. Elise Richter (1934) détailla une chronologie allant du latin préclassique jusqu'à la langue du VIII<sup>e</sup> siècle. Cette façon de faire de la phonologie diachronique a fortement influencé la phonologie générative de Chomsky et Halle (1968) (cf. § 2.1.1.4) et est aussi la source de nombreuses critiques de la théorie.

Paul Kiparsky (1968b) est responsable pour la formalisation en termes génératifs d'un nombre de relations logiques possibles entre les règles phonologiques, des relations qui sont déjà manifestes dans des publications bien antérieures. Par exemple, Kiparsky (1968) établit l'ordre d'alimentation, par lequel l'activation d'une règle dans un temps antérieur crée les conditions pour l'activation d'une règle postérieure. Il appelle cette relation l'*alimentation* (an. *feeding*). Par exemple la voyelle tonique /ī/ du latin devait rejoindre le /ē/ comme /e/ roman pour que dans un deuxième temps, les deux sous la forme du /e/ roman puissent subir la diphtongaison « française » vers [ei] (cf. § 10.5) en syllabes toniques non-entravées.<sup>331</sup> Dans l'hypothèse non-factuelle où ces voyelles se seraient diphtonguées auparavant, peut-être bien vers [ei], enlevant le contexte pour l'application de la neutralisation de /ī/ et /ē/ on aurait traité cette relation irréaliste de *contre alimentation* (an. *counter feeding*).

Si en revanche l'application d'une règle enlève réellement l'environnement propice à l'application d'une deuxième règle on parle de *délestage* (an. *bleeding*). Par exemple, l'on peut lire chez Meyer-Lübke (1890a) que dans un mot comme CŌMĪTEM devenu *comte* en ancien français, la

<sup>329</sup> Voyles et Barrack (2009) offrent un exemple notable de chronologies ordonnées dans des langues aussi diverses que le gothique, le latin, le grec ancien, le vieux irlandais, le vieux slave d'église, le sanskrit et le hittite. Ringe (2008, 2017) adoptant une phonologie formelle exprime les étapes dans l'évolution du germanique à partir de l'I-E et la diversification des langues germaniques.

<sup>330</sup> *De la grammaire historique romane, basée sur la chronologie* dans *Casopis pro modernii filologii*, 3, p. 414-426.

<sup>331</sup> En réalité aucune contrainte n'empêche que la diphtongaison précède la neutralisation de /ī/ et /ē/, mise à part l'élégance formelle du système. Il est préférable de postuler l'activation de la règle de la diphtongaison une seule fois, sur un seul objet, que de reconstruire plusieurs événements pareils mais décalés. Notez que ces diphtongaisons ne sont notées que très tardivement dans les attestations écrites.

diphthongaison du /ō/ tonique non-entravé n'eut pas lieu à cause de la chute antérieure du /ĩ/ post-tonique. Si la resyllabification du /m/ à l'intérieur du mot, en tant que coda, a empêché la diphthongaison du /ō/, alors il s'agit d'un *délestage*. L'inversion logique de cette relation est un *contre saignement* (an. *counter bleeding*). De nombreux cas de diphthongaison et d'antériorisation des voyelles toniques en syllabes non-entravées en gallo-roman sont réputés pour être conditionnés par l'application, ou non, d'une syncope dans une période antérieure. La syncope et l'apocope sont donc souvent dans un rapport de délestage avec d'autres phénomènes dont l'application ou la non-application dépendait des règles qui les précédaient.

Dans des travaux classiques sur l'évolution de la langue (nous pensons à la *Grammaire historique de la langue française* de Kristoffer Nyrop (1899) ou le manuel d'Edouard Bourciez, *La Phonétique française*, publié pour la première fois en 1889 ; mis à jour et édité tout au long de sa vie, et retravaillé par son fils Jean Bourciez avant d'être publié sous le nom *Phonétique française : étude historique* en 1967) nous ne trouvons pas de référence précise à l'interaction diachronique des processus.<sup>332</sup> On présume que dans des publications spécialisées les chercheurs français se sont aussi préoccupés de questions de chronologie relative, mais c'est vraiment avec la publication de Straka *Observations sur la Chronologie et les Dates de quelques Modifications phonétiques en Roman et en Français pré-littéraire* en 1953 que naît la chronologie relative dogmatique, celle qui est remise en question par Morin (2003).

Dans les premières pages de son article Straka (1953, p. 250) reconnaît la contribution des auteurs de l'Europe centrale, mais reproche à Elise Richter d'avoir « trop souvent fondé son exposé sur les données de la chronologie absolue, c'est-à-dire sur les dates des documents écrits qui révèlent pour la première fois ces changements ».<sup>333</sup> En effet, il raisonne que les changements phonétiques doivent être datés *d'avant* leur première apparition à l'écrit. Ainsi dans son article monumental, Straka a cherché à dater plusieurs phénomènes y compris les diphthongaisons romanes et les synopes sur les bases de la chronologie relative, chronologie qui est encore aujourd'hui promulguée dans la majorité des manuels de phonétique historique, malgré un débat actif parmi les romanistes d'avant les années 1960.

Nous remarquons dans tous des cas cités par Straka (1953; 1956) que la voyelle qui chute se trouve :

1. après une consonne résonante /r/, /l/, /m/, /n/ et est suivie par une seule occlusive orale ou nasale;
2. se trouve entre deux consonnes avec le même lieu d'articulation, ex. ASSĒDĪTĀT → afr. *assete* 'il place' ou
3. permettait la création d'une groupe /s+C/ ou *muta cum liquida*, ex. QUÁS(Ī)TA → afr. *queste*;
4. entre une consonne labiale devenue [β] et une occlusive dentale, ex. RÉPŪTŪM → afr. *ret* 'accusation'. On a donc des arguments prouvant que dans ces contextes la syncope a précédé la diphthongaison.

<sup>332</sup> Le dernier écrit par Edouard Bourciez lui-même est la huitième édition de 1958 ; les éditions postérieures ont été éditées par son fils.

<sup>333</sup> La critique de Straka nous étonne, car très souvent Richter fait des affirmations sans toutefois citer la donnée pour l'appuyer ; cela nous paraît particulièrement vrai pour la réduction des voyelles en *cheva*.

Concrètement on trouve dans cette catégorie de mots des syllabes atones de type r\_.d *vert*, d\_\_.t *pet*, m\_\_.n *femme*, m\_\_.t *sente*, b\_\_.t *dette*, n\_\_.p *sanve*, m\_\_.ʁ *ronce*, t\_\_n, *plane*, s\_\_n *âne*, m\_\_t, *ante*, t\_\_c *nache*, n\_\_c *manche*, p\_\_d *sade*, v\_\_g *nage*. Selon Straka (1953, p. 277-278) ces formes devaient être syncopées dans une période assez antique pour empêcher la lénition des consonnes intervocaliques. C'est un avis partagé par une grande partie de la communauté y compris Schwan et Behrens (1913, § 35), Bourciez (1967, § 36, § 55, § 73), Meyer-Lübke (1934, § 59-60).

Mais nous trouvons d'autres mots, aujourd'hui avec une diphtongue dans les syllabes qui sont devenues entravées, ce qui nous pousse à croire que dans d'autres cas la diphtongaison a précédé la syncope. Autrement dit la syncope avait d'autres fois eu lieu après la diphtongaison, ex. 1. GĚM(Ě)RĚ → afr. *giembre*; 2. ASS(Ě)DĪTĀ → afr. *assiette*; 3. NĚB(Ū)LĀ → afr. *nieble*, MÖB(Ī)LĚ → afr. *meuble*, 4. TĚP(Ī)DŪM → afr. *tiède*. En termes génératifs on fait parfois face au *saignement* de l'environnement ciblé par la diphtongaison parfois face au *contre saignement*, cas où la voyelle post-tonique est préservée assez tardivement pour permettre l'application de la diphtongaison dans la syllabe tonique (encore libre).

Pour expliquer ces résultats Straka (1953) a établi une chronologie relative des changements dans une série de publications qui, il est vrai, arrive à décrire les faits du français standard, mais qui ignore entièrement la diversité des dialectes gallo-romans. Cette hypothèse de la chronologie ne permet pas non plus de prendre en compte l'ensemble des interactions entre la syncope et les autres changements.<sup>334</sup> Nous reproduisons cette chronologie relative, habituellement prise comme doxa :

---

<sup>334</sup> Le croisement de la syncope avec d'autres processus phonologiques tels que la lénition est responsable de la variété de formes comme GRANĪCA → *grange* ou *granche*, etc. Scheer (2021) traite de ces cas qui sont aussi présentés dans la GGHF notamment ceux qui mènent à la création de doublons.

figure 12 : chronologie relative de Straka

| Ordre | Règle  | Exemple  |
|-------|--|--|
| 1.    | Syncope du type $n\_t$ , $s\_t$ , $p\_t$ ,   | $\acute{G}\acute{E}N\acute{I}T\acute{U}M \rightarrow gent$ ,<br>$\acute{R}\acute{E}P\acute{U}T\acute{U}M \rightarrow *reptum \rightarrow \text{afr. } ret$   |
| 2.    | Allongement des voyelles toniques (OSL)  | $\acute{N}\acute{E}B\acute{U}L\acute{A} \rightarrow *ne:bule$<br>$\acute{B}\acute{O}NO \rightarrow *bo:no$<br>$\acute{C}\acute{O}M\acute{I}TE \rightarrow *ko:mite$<br>$\acute{M}\acute{A}N\acute{I}CA \rightarrow *ma:nice$ |
| 3.    | Diphthongaison : /ε:/ → /jε/   | $*ne:bule \rightarrow *njebule$  |
| 4.    | Syncope du type $m\_t$ , $m\_n$ ,<br>$d\_t$  | $\acute{C}\acute{O}M\acute{I}TE \rightarrow *k\acute{o}:m.te$  |
| 5.    | Abrègement de /ɔ:/ (issu de /ō/<br>en syllabe tonique non entravée)<br>devant les groupes secondaires $mt$ ,<br>$mn$ et $dt$ | $*k\acute{o}:m.te \rightarrow *k\acute{o}mte$  |
| 6.    | Diphthongaison : /ɔ:/ → /wɔ/   | $*bo:no \rightarrow *bwɔno$ , afr. <i>buon</i><br>$*k\acute{o}mte \rightarrow **kwɔmte$  |
| 7.    | Syncope du type $v\_t$ ,<br>ou entre {d,t, n, s, ll}__ka   | $*ma:nice \rightarrow *mance$  |
| 8.a.  | Abrègement des voyelles longues<br>devant $\_vt$ , $\_tk$ , $\_dk$ , $\_nk$ ,<br>$\_sk$                                      | $*ma:nice \rightarrow manc\epsilon$ , fr. <i>manche</i>  |
| 8.b.  | Sonorisation des consonnes<br>intervocaliques (8.a. et 8.b.) sont<br>inversibles   | $PRAEP\acute{O}S\acute{I}T\acute{U}M \rightarrow *pre\betaosto$ , fr. <i>prevôt</i>  |
| 9.    | Syncope entre $v\_n$ et $br\_ca$<br>Évolution de $-adigu$ , $-iedigu \rightarrow$<br>[Vdʒo]                                  |  |
| 10.   | Abrègement devant groupe<br>secondaire $\_vn$ des voyelles<br>allongées  |  |

On peut accepter ou non cette chronologie relative, car il est vrai qu'elle offre certaines solutions à des évolutions diachroniques autrement mal comprises, mais elle propose un décalage entre certains

phénomènes qui auraient aussi pu fonctionner en parallèle; nous pensons notamment aux diphtongaisons.

L'un des problèmes est la diphtongaison de /ĕ/ dans FRĒMĪTŪM → afr. *friente* et FĒMĪTA → afr. *fiente* mais l'absence d'une diphtongue dans CŌMĪTŪM → *comte*; après tous ces deux types de mots ont le même contexte cible de la syncope : /σ.m\_\_t/, c'est-à-dire dans une syllabe post-tonique avec /m/ en attaque, suivie d'une syllabe commençant par /t/. Straka (1953) explique cette différence par une diphtongaison asynchrone de /ĕ/ avant la syncope, mais de /ō/ seulement après la syncope entre /m\_\_t/ et cette solution ad hoc a été largement acceptée par les romanistes. Morin (2003, p. 116) nous souligne que d'autres solutions existent; Meyer-Lübke (1934, § 211), par exemple avait suggéré que les deux diphtongaisons se seraient produites avant la syncope, mais qu'il y aurait une « régression » de [wɔ] → [ɔ] après la fermeture de la syllabe par la syncope.<sup>335</sup> Selon Morin (2003), cette explication permettrait de prendre en compte *friemeto* → *friemto* mais sans régression tout en admettant que tant que les régressions étaient théoriquement possibles sous certaines conditions, il n'y a pas de motivation pour séparer la syncope en /n\_\_t/ GĒNĪTŪM → *gent*, de celle en /m\_\_t/ FRĒMĪTŪM → *friente* ou CŌMĪTŪM → *conte*.<sup>336</sup>

Morin (2003, p. 117) s'oppose aussi à cette asynchronicité des diphtongaisons sur les bases que les seuls exemples de la non diphtongaison de /ō/ entre /m\_\_t/ proviennent des exemples CŌMĪTĒM → *comte* et DŌMĪTĀM → *donte* et donc l'absence de diphtongue peut s'expliquer par l'analogie avec la voyelle atone de l'infinitif DŌMĪTĀRE → *donter*. Quant à *comte*, la FEW 4.486b) et les chartes de Dees (1980) attestent d'assez nombreuses formes avec diphtongaison, mais l'on peut difficilement déterminer si celles-ci sont par la diphtongaison ou par analogie avec le nominatif CŌMES → \*[kwɔ.mes] → afr. *cuens*.<sup>337</sup> Morin (2003) évoque aussi la possibilité que <comte> soit une forme

<sup>335</sup> Ce modèle de la diphtongaison est aussi appuyé par toutes les théories qui admettent un allongement en syllabe ouverte (cf. Loporcaro, 2015). L'idée d'une pseudo-diphtongaison peut être retracée à un article d'Albert Dory (1935) qui était l'une des inspirations de la thèse de Spore (1972) qui argumente pour une période de « semi-diphtongues » [eɛ] et [oɔ] dans le latin tardif; l'ouverture étant destinée à distinguer les voyelles /ĕ/ et /ō/ toniques de /ē/ et /ō/. Selon le contexte phonologique et la région, ces « semi-diphtongues » sont devenues de vraies diphtongues /jɛ/ et /wɔ/ sont revenus à des monophtongues. L'attestation <DEEO> (CIL VIII 20820) pourrait être un exemple de cette semi-diphtongaison. Il faut noter que Jensen (1975) critique fortement sa thèse comme « unsubstantiated by linguistic evidence » (p. 203). Nous avons une raison de plus de lier nos analyses aux attestations philologiques et dialectologiques.

<sup>336</sup> Morin (2003) souligne que le choix asynchrone des diphtongaisons est une préférence de Straka sans « aucune objection empirique » (p. 117). Von Wartburg dans la FEW propose par exemple que la syncope entre /m\_\_t/ précède les deux diphtongaisons et que *friente* (issue de FRĒMĪTĀM féminin selon lui).

<sup>337</sup> En regardant dans les données dialectales on trouve des exemples de /ō/ tonique devenu /wɔ/ devant une nasale ou avec antériorisation, par exemple dans BŌNŪS 'bon' (FEW 1.433b) attesté *buens* et *bon*, *boin* en ancien-français ou comme *bwè*, *bouon*, *bouèn* etc. Aussi voir l'ALF n° 148 *Bien Bons* : [bwɛ] pt. 47 dans la Haute-Saone ; [bwɛ] pt. 69, pt. 59, pt. 48, pt. 58, pt. 67, pt. 68, aussi [bwɛ̃] pt. 87, pt. 86 dans les Vosges ; [bwɛ̃] pt. 171 en Meurthe-et-Moselle ; [bwɛ̃] pt. 264, pt. 279, pt. 267, pt. 277, pt. 265 dans la Somme ; [bwɔ̃] pt. 376, pt. 367 dans le Calvados, [bwɔ̃] pt. 386, pt. 378 dans la Manche ; [bwɔ̃] pt. 703, pt. 805] dans le Puy-de-Dôme, etc.

« institutionalisée » et il conclue qu' « [o]n ne peut assurer la justesse de la chronologie relative de la diphthongaison de [ɛ] et de [ɔ] sur des bases empiriques aussi ténues » (p.117).<sup>338</sup>

Straka (1953) avait noté il y a maintenant plus d'un demi-siècle que « les meilleurs ouvrages de phonétique historique du français et des langues romanes sont [...] loin d'être d'accord sur l'âge des changements phonétiques, même les plus importants » (p. 248) et il mentionne le cas des voisements intervocaliques, datés variablement entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle ou encore les diphthongaisons romanes datées tantôt du IV<sup>e</sup> tantôt du IX<sup>e</sup>. Évidemment ces créneaux sont trop larges pour une science qui se veut sérieuse.

Si la question de la syncope n'est pas nouvelle, son progrès présente deux grandes voies de témoignage. D'un côté les chercheurs romanistes, s'appuyant surtout sur la forme des langues modernes et les exemples de syncope dans la documentation du haut Moyen Âge, notamment l'Appendice Probi étudié par Vänäänen (1981) et repris par la majorité des linguistes romanistes, qui y voient un état de syncope répandu faisant partie de ce que Loporcaro (2011b, p. 58 f) décrit comme « a common (pan Romance) core, rooted in (late) Latin ». De l'autre côté, les philologues latinistes soulignent la rareté de la syncope dans l'épigraphie latine tardive, qu'Omeltchenko (1977, p. 457) caractérise de « not a common phenomenon in Vulgar Latin inscriptions » ou que Gaeng (1968, p. 288) décrit comme « not particularly widespread ».<sup>339</sup>



Enfin, si l'approche de la chronologie relative a l'avantage de présenter une logique interne, des étapes progressives menant du point A au point Z, elle reste conjecturale. Pour comparer, si des campeurs étaient disparus dans une forêt, signalés comme disparus quelques jours plus tard, que la garde forestière trouvait leur tente déchirée, leur glacière ouverte, le couvercle arraché et des signes d'une perturbation et que cette même garde trouvait des selles ou des empreintes d'un ours dans les 20 mètres, alors la garde pourrait former l'hypothèse très raisonnable qu'il y a eu une attaque d'ours. Il n'y a pas de témoins, pas de preuves formelles, mais la logique veut que certains événements reconstituables se sont produits pour mener à la disparition de ces campeurs. Les motivations de l'attaque restent tout de même conjecturales ou obscures. Ici la chronologie relative des changements peut éclairer le développement des événements, mais ce sont les indices (la tente déchirée, la glacière cassée) et les traces, dans le cas philologique les traces écrites, qui fournissent les meilleurs éléments pour reconstruire l'événement.

### 2.2.2 L'approche philologique

En vue des incertitudes de l'approche théorique, l'autre approche est du type philologique : cherchant à identifier des graphies dans les textes qui indiquent des changements phonologiques. Dans cette approche c'est le texte qui sert d'appui aux arguments en faveur du changement dans la langue.

<sup>338</sup> Dans les exemples du cas 3. NĚB(ǔ)LĀ → afr. *nieble*, PÖP(ǔ)LŪM → afr. *pueble* l'on s'accorde avec Straka pour dire que « l'allongement et la diphthongaison de la voyelle accentuée ont pu se produire devant le groupe muta+liquida (b/) même après la syncope » (p. 253), tandis que pour le 2. « *ie* dans *assiette* s'explique par l'analogie de *assèdet* > *assiet*, etc. » (p. 253).

<sup>339</sup> Cross (1930, p. 99) remarquait l'absence étonnante de la syncope dans les inscriptions latines.

L'avantage de cette approche est que le postulat phonologique a un corrélat dans le monde physique. Si une personne ayant vécu dans le passé a écrit <domnus>, c'est que cette forme était une adéquation appropriée d'une certaine représentation lexicale de cette communauté linguistique. C'est ce qui peut ressembler le plus aux évaluations de grammaticalité dans la syntaxe ou la phonologie moderne.

Certes, cette approche n'est pas sans soucis : il y a notamment le voile de l'écriture qui n'est pas une représentation directe des objets phonologiques, mais d'une manière c'était le meilleur outil qu'avaient les *néogrammariens* du siècle dernier. Quand les indo-européanistes inscrivaient une régularité phonétique (al. *Lautgesetz*) du genre l'I.E.  $\bar{a}, \bar{o} \rightarrow$  PG.  $\bar{o}$  et l'I.E.  $\check{a}, \check{o} \rightarrow$  PG.  $\check{a}$ , ce qu'ils disaient réellement c'est qu'une valeur reconstruite comme  $\bar{a}$  dans la proto-langue et attestée < $\bar{a}$ > dans d'autres langues indo-européennes apparaissait comme < $\bar{o}$ > dans les langues germaniques. Par exemple en latin on trouve <māter> et en gaulois <mātīr>, mais en v.an. <mōdor> et en nor. <móðir>. Ces graphies sont ancrées dans l'étude soignée des textes et attestent donc de vraies différences graphiques, mais les philologues de l'époque étaient mal équipés pour traiter du fond de ces changements, car le concept du phonème n'était pas réellement établi.

### 2.2.2.1 L'exemple des syncopes

Face à cette dichotomie, József Herman (1990 [1984]) avait repris la question des syncopes avec un intérêt diatopique et après la mort de ce dernier, c'est son disciple Béla Adamik dans une publication de (2013) *The Frequency of Syncope in the Latin of the Late Empire* qui démontra, à partir d'un grand corpus numérique des inscriptions latines, que la fréquence relative des syncopes était à la baisse dans l'empire tardif et au haut Moyen Âge. Ce résultat nous paraît contraire aux prédictions des linguistes romanistes qui cherchent à expliquer les formes syncopées héritées par les langues romanes. Comment alors, présenter une vision cohésive de ces deux interprétations ? En réalité, comme l'explique Adams (2013) « de simples statistiques montrant l'incidence d'une faute d'orthographe ne peuvent être acceptées à elles seules comme preuve d'un changement de voyelle. Les occurrences individuelles doivent être examinées, et celles qui pourraient être expliquées autrement doivent être éliminées » (p. 37).<sup>340</sup>

En réalité Adams (2013) fait appel à une bonne vieille méthode philologique critique et dans la deuxième partie de cette thèse nous avons cherché à rester sensible aux contextes phonologiques qui pouvaient influencer les graphies dans nos chartes. Dans le chapitre 7 en particulier, nous avons aussi soumis les prétendues erreurs de la finale à un scrutin important, remontant souvent à la numérisation même de la charte afin de soumettre la donnée à une recherche paléographique supplémentaire.

Revenant à la conclusion d'Adamik, que la fréquence absolue des syncopes était à la baisse au haut Moyen Âge malgré les projections des futures langues romanes, nous-mêmes avons aussi constaté la rareté de la syncope, mais comme nous le décrivons au chapitre 8, cette dernière n'était pas « à la baisse ». La méthodologie employée par Adamik mesure notamment la fréquence *relative* de la

<sup>340</sup> Adams (2013) « Mere statistics showing the incidence of a misspelling cannot be accepted on their own as evidence for a vowel change. The individual tokens must be examined, and those that might be explained in other ways eliminated » (p. 37).

syncope vis-à-vis d'autres types d'erreurs » phonologiques, par exemple la confusion de <i> avec <e> et <o> avec <u> ou le remplacement de <x> par <ss> et vice versa. Mais celle-ci n'est pas une mesure adéquate de l'étendue de la réduction vocalique et de la syncope. Adamik (2013, p. 19) conclut notamment que la syncope était « assez fréquente » entre le I<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, mais est devenue « radicalement moins fréquente dans le latin ... de l'empire tardif » prenant comme indice l'absence totale de syncope dans les inscriptions de la province Belgique du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. En effet dans la période tardive, il ne recense aucun exemple de syncope dans la province Belgique, d'où la réduction d'une fréquence de « 50 % » des erreurs totales à un impressionnant « 0 % ». Cependant sa méthode de comparaison a biaisé les résultats.

Dans le corpus des inscriptions de la Gaule Belgique antique, il trouva 6 syncopes prétoniques et 3 syncopes post-toniques, contre 5 inversions de <i> / <e> et 4 exemples de <u> / <o>, donnant 9 exemples de syncope et 9 exemples d'inversion vocalique ; ainsi il conclut une fréquence relative de 50% pour la syncope entre le I<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle par rapport aux autres types d'erreurs. Or, il aurait été plus pertinent de démontrer que dans la période antique, les syncopes et les inversions vocaliques n'étaient qu'une poignée d'erreurs parmi quelques 98 autres erreurs de type vocalique et quelques 76 erreurs touchant les consonnes. Lu ainsi, on voit que les syncopes étaient plutôt d'une fréquence relative de 4.7 % dans les inscriptions de la Belgique du I-III<sup>e</sup> siècle, passant en effet à 0 % dans les inscriptions tardives subsistantes.<sup>341</sup> La réduction de la fréquence des syncopes n'est pas négligeable, mais lorsqu'on la compare avec un changement de 2.6 % des erreurs à 1.44 % dans la province narbonnaise de même que le maintien constant de 4% de fréquence pour tous types de syncopes confondus en Aquitaine, sa conclusion d'un « changement radical » entre le I<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle ne peut pas être retenue. Plutôt qu'une baisse des occurrences de la syncope, l'on fait face à une augmentation relative des autres types d'erreurs, surtout les erreurs liées à la graphie des voyelles <i/e> et <u/o>, phénomène qui sera mis en valeur dans cette thèse.

Les données brutes de sa recherche dans la base de données *The Computerized Historical Linguistic Database of Latin Inscriptions of the Imperial Age* (<http://lldb.elte.hu/>) sont résumées dans la figure 13 ; le premier chiffre représente le nombre d'attestations, voire d'occurrences (an. *tokens*) et le deuxième, le pourcentage, arrondi à la décimale près, est calculé sur le nombre d'attestations totales. Ces derniers chiffres, les miens et *contra* Adamik, démontrent que la fréquence des syncopes dans les inscriptions reste relativement stable entre le I<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. En revanche, nous voyons une augmentation exponentielle des erreurs de type vocalique. Les confusions de <e/i> passent d'un pourcentage entre 2.5 et 5 %<sup>342</sup> à l'âge impérial à un pourcentage entre 26 et 31 % de toutes les erreurs dans la période tardive pour les trois provinces gauloises étudiées.

<sup>341</sup> Autrement dit, un peu moins de 5 erreurs sur chaque 100 erreurs étaient une syncope entre le I<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle.

<sup>342</sup> Moyenne des pourcentages relatifs de chaque région.

figure 13 : les résultats synthétisés des erreurs repérées par Adamik (2013) dans les provinces gauloises

|   | Syncope    |              | Vocalisme       |                 |               | Consonantisme | Occurrences<br>totales |
|---|------------|--------------|-----------------|-----------------|---------------|---------------|------------------------|
|   | prétonique | post-tonique | <e-i>           | <o-u>           | autre         |               |                        |
| <b>(I-III<sup>e</sup>) siècle</b>       |            |              |                 |                 |               |               |                        |
| Aquitaine                               | 4 = 1.8 %  | 5 = 2.2 %    | 7 = 3.1 %       | 4 = 1.8 %       | 88 =<br>39 %  | 118 = 52%     | 226                    |
| Belgique                                | 6 = 3.1 %  | 3 = 1.6 %    | 5 = 2.6 %       | 4 = 2.1 %       | 98 =<br>51 %  | 76 = 40 %     | 192                    |
| Narbonnaise                             | 2 = 0.6%   | 7 = 2 %      | 17 = 5 %        | 2 = 0.6%        | 148 =<br>43 % | 169 = 49 %    | 345                    |
| <b>(IV-VIII<sup>e</sup>)<br/>siècle</b> |            |              |                 |                 |               |               |                        |
| Aquitaine                               | 0 = 0 %    | 8 = 4 %      | 55 = 26 %       | 49 = 23 %       | 53 =<br>25 %  | 45 = 21 %     | 210                    |
| Belgique                                | 0 = 0 %    | 0 = 0 %      | 94 = 32 %       | 43 = 14.8 %     | 57 =<br>20 %  | 97 = 33 %     | 291                    |
| Narbonnaise                             | 1 = 0.14%  | 9 = 1.3      | 203 =<br>28.9 % | 120 =<br>17.1 % | 181 =<br>25.8 | 189 = 26.9    | 703                    |

La rareté des syncopes dans les inscriptions tardives pousse Adamik (2013) à conclure que « ni la syncope généralisée de l'ancien français et de l'ancien occitan, ni la syncope radicale du dalmate n'ont de précurseurs ou d'antécédents dans les inscriptions latines de la Gaule romaine tardive ... » (p. 20).<sup>343</sup> Comme nous venons de le démontrer, cette conclusion n'est pas soutenable sur le plan méthodologique.

La rareté des syncopes est indépendamment signalée par Éloïse Lemay (2017, p. 83) dans les inscriptions de la Moselle (Trèves) et de l'Aquitaine mérovingienne. Elle en recense que les formes <DOMNI> (*RICG 15* n°43, n°44, n°51) pour DOMINI et plus étrangement un génitif <DOMNINI> (*RICG 15* 53) présumément refait sur le nominatif vulgaire *domnus* dans la région de l'Aquitaine primaire.<sup>344</sup> Pour la Gaule Belgique, elle recense aussi les formes <DEPOSTIONEM> (*RICG 1* n° 153 440-500, l.3) pour DEPOSITIONEM et <SECLIS> (*RICG 1* n°21) pour SAECULIS, une forme aussi remarquée par Väänänen.<sup>345</sup> Elle nota aussi les formes <FEBRARIUS> (*RICG 1* n°3) et <FEBARRIAS> (*RICG 1* n°138) pour FEBRUARIUS.

Lemay, formée en linguistique comparative, se positionne quand même avec les romanistes, reconnaissant un écart entre la langue orale et la langue écrite mais elle offre une explication sociolinguistique pour ce résultat. Étant donné que d'autres types d'erreurs sont aussi invisibles dans son corpus (p. ex. l'absence des voyelles prothétiques, la préservation du *-m* de l'accusatif, la préservation des gémées, etc.), elle suggère que les tailleurs de pierre évitaient certaines erreurs,

<sup>343</sup> Adamik (2013) : « neither the pervasive syncope in Old French and Old Occitan, nor the radical syncope in Dalmatian have their forerunners or antecedents in the Latin inscriptional material of later Roman Gaul ... » (p. 20).

<sup>344</sup> Les inscriptions sont recensées dans le *Recueil des Inscriptions Chrétiennes de la Gaule* originalement dans les éditions de Le Blant (1856-1892). Les inscriptions de Trèves étaient rééditées par Gauthier (1975) et celles de l'Aquitaine dans Descombes (1985).

<sup>345</sup> Les formes <prtāt> (37) pour PORTAT, <ids> (57) pour IDUS, <klendas> (52) pour KALENDAS et <uixt> (57) pour VIXIT sont écartés par Lemay et suivant Prévôt comme étant des abréviations.

« évitaient consciemment ces vulgarismes, auquel cas ils comprenaient que la langue écrite obéissait à des règles que la langue parlée ne suivait plus » (p. 84).<sup>346</sup>

Lemay (2017, p. 209) qui s'attendait également à une plus grande fréquence des syncope, conclue que certains traits du latin parlé, la syncope en étant un, devaient être stigmatisés et donc étaient évités dans la langue éduquée et écrite. L'écriture suivait une certaine tradition de la pratique écrite qui pouvait en effet masquer certaines évolutions de la langue. Bien que nous apporterons une plus grande nuance dans les chapitres 7 et 8, la conclusion de Lemay nous semble plus nuancée et concorde mieux avec les données romanes que celle d'Adamik (2013) qui écrit « le contraste marqué entre les fusions de *o/u* et de *e/i*, qui s'intensifient et augmentent, et les phénomènes de syncope, qui diminuent et s'évanouissent, montre que la prétendue attestation massive de syncope en latin tardif, mais aussi l'existence d'un "noyau commun (panroman) " largement supposé pour la syncope romane, sont devenus très douteux » (p. 20).<sup>347</sup>

### 2.2.2.2 L'exemple des diphtongues

Une autre question que les romanistes ont voulu résoudre grâce aux attestations philologiques est celle de la diphtongaison romane. Pour Grandgent (1907), le remplacement du /*ō*/ tonique par <u> est très occasionnel et ni Lausberg (1969, p. 109 ff) ni Gaeng (1968, p. 74) ne trouvent des signes de cette diphtongaison « romane » à une époque ancienne. Selon Bourciez (1923) « L'*o* libre a éprouvé de bonne heure une diphtongaison dont on retrouve la trace dans la plupart des langues romanes. Au Nord de la Gaule, notamment, il est passé à *uo* vers le VI<sup>e</sup> siècle, par un processus très analogue à celui qui a transformé *e* en *ie* » (p.91). Richter (1934) donne une date plus ancienne pour cette diphtongaison, la plaçant au cours du IV<sup>e</sup> se basant sur le commentaire du grammairien Servius (né. c. 370-)<sup>348</sup>.

« *o* quando longa est, intra palatum sonat ; quando brevis est, primis labris exprimitur »

(Servius dans Keil *grammatici* 4. p. 520).

‘[le lettre] *o* quand elle est longue, sone entre le palais ; quand elle est brève, elle est prononcée par les lèvres en premier’

(Notre Traduction)

Straka (1953, p. 267) suggère que le passage de Servius est « sujet à caution » (p. 267) : « articuler en premier par les lèvres n'est pas si évidemment signe d'une attaque semi-vocalique en [w]. Les deux sons [o] et [ɔ] sont labiaux d'après tout, mais peut-être faut-il bien voir de début d'une diphtongaison phonétique (nous y reviendrons dans la section 10.4). Von Wartburg (1936, p. 27) en

<sup>346</sup> Lemay (2017) : « [they] avoided these vulgarisms consciously, in which case they understood that the written language obeyed rules that the spoken language [did] not follow anymore » (p. 84).

<sup>347</sup> Adamik (2013) : « [the] sharp contrast between the more and more intensifying and increasing *o/u* and *e/i* mergers and the more and more decreasing and evanescent syncope phenomena [demonstrate] that not only the alleged massive attestation of syncope in late Latin, but even the existence of a widely assumed "common (pan-Romance) core" of Romance syncope has become highly questionable » (p. 20)

<sup>348</sup> Voir Kaster (1988, chap. 5) pour la biographie et les contributions de Maurus Servius Honoratus, dit Servius.

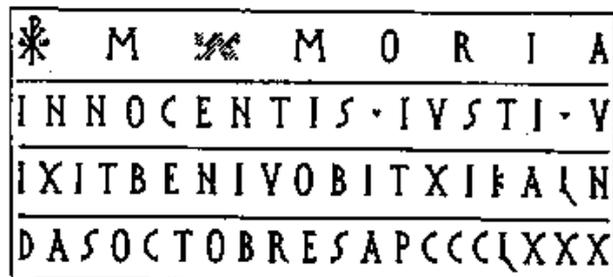
revanche réfute le passage de Servius et place l'allongement des voyelles toniques au cours du V<sup>e</sup> siècle.<sup>349</sup> Brüch (1921, p. 576) est aussi de l'avis que l'allongement du /ō/ tonique était généralisé au V<sup>e</sup> siècle. Malgré son doute sur l'interprétation correcte de Servius, Straka (1953, p. 268) donne le V<sup>e</sup> siècle comme *terminus ante quam* pour la diphtongaison de /ō/ → [wō] et ceci sur les bases d'une inscription africaine, et sur la chronologie relative pour la Gaule.<sup>350</sup> Il conclut que la prononciation de /ō/ tonique devait être *uò* (p. 267), potentiellement [uó].

Nous reproduisons les gravures originales de Renier (1855-8, n° 4336, p. 409) et de sa source Delamare (1850) dans les figures 2 et 3. La séquence <VO> s'y figure bien y compris dans sa source, la planche de Delamare (1850), planche 87, n° 5 que nous la reproduisons dans la figure 15.

figure 14 : inscription Renier *Inscriptions romaines d'Algérie*, n° 3436 de Sétif (Algérie)

3436.

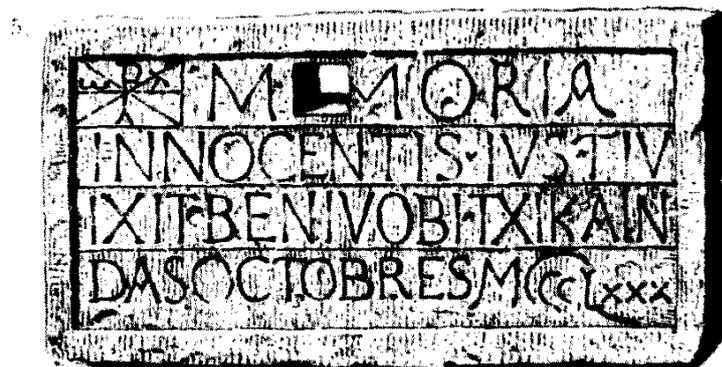
Sur une table entièrement encadrée d'une moulure.



De la Mare, *Exploration de l'Algérie*, Archéol. pl. LXXXVII, n° 5.

M[*e*]moria innocentis Iustli. Vixit hen[*e*], vobit undecimum kal(e)ndas octobres, a(nno) p(rovin-  
ciae) trecentesimo octogesimo.

figure 15 : dessin original de Delamare (1850, planche 87)



<sup>349</sup> Von Wartburg (1936) : « die Verlängerung der freien Vokale im Vulgärlatein ist ins V. Jahrh. zu setzen .... in der 2. Hälfte des V. und in der 1. Hälfte des 6. Jahrs, ist also die vulgärlateinische Längung der Tonvokale in freier Silbe in Nordgalloromanoschen ganz besonders ausgeprägt und verstärkt worden » (p. 142).

<sup>350</sup> Straka (1953) : « Grâce à la chronologie relative, les diphtongaisons des voyelles ouvertes se révèlent donc beaucoup plus anciennes que l'on ne le croit généralement. À vrai dire, elles peuvent remonter encore plus haut dans le passé, mais en aucun cas, elles en peuvent être moins anciennes ; les dates indiquées semblent être les plus avancées qu'on puisse leur assigner ».

Ici la difficulté philologique n'est pas la présence d'un <V> devant le <O>; celui-ci est bien attesté dans les deux planches. La difficulté repose plutôt dans la difficulté de l'interprétation. Straka comme beaucoup de romanistes avant et après lui ont cru lire la forme <VOBIT> pour  $\acute{O}B\ddot{I}T$  'il mourut' sur cette inscription du début V<sup>e</sup> siècle et donc pensaient dater la diphtongaison du / $\acute{O}$ / → [wɔ], au moins en Afrique romaine, de cette même période.

Le souci est que Renier, archéologue, a transcrit ce qu'il observait sans forcer une lecture philologique particulière. En réalité la lecture de cette inscription est amendée dès 1881 avec la publication du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, partie II, édité sous Gustav Wilmanns et traitant des inscriptions de la Mauritanie romaine. La même pierre se trouve dans le (CIL VIII, partie 2, n° 8641, p. 738) où les éditeurs lisent bien <VIXIT BENIU OBIT> pour  $VIX\ddot{I}T$  BIENNIUM 'il vécut deux ans' et  $OB\ddot{I}T$  XI KAL(E)NDAS OCTUBRES 'et mourut le 11 des calendes d'Octobre', donc avec une séparation entre le <U>, fin d'un mot, et le <O> début de la suivante. BIENNĪŪM (Gaffiot 2016, p.233, Lewis et Short 1890), transcrite ici <BENNIU>, est un adverbe signifiant 'l'espace de deux ans' qui est employé depuis l'époque de Cicéron et qui revient dans plusieurs inscriptions de l'époque impériale. L'inscription amendée du CIL est reprise dans la figure 16.

figure 16 : édition du CIL VIII, partie 2, n° 8641 de l'inscription de Renier 3436

## 8641 Setif.

 M e M O R I A  


---

 I N N O C E N T I S · I V S T I V  


---

 I X I T · B E N I U O B I T X I K A L N  


---

 D A S O C T O B R E S M  a. 419

Delamare *expl.* tab. 89 n. 5 (inde Renier n. 3436).  
 3 id est *vixit biennium, obit cet.* non, ut legit  
 Renierus, *vixit bene, vobit.*

Herman (1970b, p. 126), déjà il y a plus de cinquante ans a signalé que la lecture <VOBIT> serait issue d'une erreur de segmentation des mots et comme nous avons signalé, l'édition actuelle de la CIL, propose plutôt de lire <VIXIT BENIU OBIT> 'il vécut deux ans et mourra' qu'il décrit comme « évidemment fort « vulgaire », mais d'une toute autre façon » (p. 126). Cette lecture est aussi acceptée par Loporcaro (2015, p. 31).

L'erreur méthodologique de Straka (1953), mais une qui est perpétuée dans Straka (1979), était de citer l'édition désuète de Renier produite au milieu XIX<sup>e</sup> siècle. Le fait qu'une édition autoritaire comme le *Corpus Inscriptionum Latinarum* n'est jamais citée, bien qu'elle était disponible, aurait dû sonner l'alarme quant à la qualité de la donnée, dans ce cas-ci quant à son interprétation. En vue de l'édition (déjà vénérable) du CIL et la lecture raisonnable de l'inscription que Wilmanns y propose,

il n'y a plus aucune donnée philologique qui nous permettrait de placer la diphtongaison de /ō/ → [wɔ] au début du V<sup>e</sup> siècle.<sup>351</sup>

Ces questions de la diphtongaison et de la syncope restent donc des questions essentielles pour l'évolution du latin aux dialectes romans et tout comme l'avaient souligné Roger Lass (1997) et Yves Charles Morin (2003), la remise en question de la doxa sera une des grandes tâches pour les diachroniciens du futur. Les corpus épigraphiques d'Adamik, celui de Lemay et notre corpus de chartes et de diplômes confirment en effet deux tendances de l'époque mérovingienne : que la syncope n'est pas particulièrement fréquente dans le registre écrit, mais que les inversions de <i>/<e> et <u>/<o> sont devenues très fréquentes. Dans les prochains chapitres nous présenterons les données cartulaires, ce qui nous permettra de porter une analyse linguistique et philologique dans les chapitres qui suivront.

### 2.2.3 Débat de chronologie : la méthode philologique et la comparative

Il y a, parmi une partie de la communauté de romanistes et de latinistes, une impression que certains éléments de la doxa de la phonétique historique méritent d'être remis en cause. En 2001, Yves Charles Morin a exposé au 23<sup>e</sup> congrès international de linguistique et philologie romane, les bases fragiles sur lesquelles repose la chronologie relative des phénomènes phonétiques illustrés souvent par la philologie romane. D'un côté, les formes syncopées sont présentes dès le latin archaïque et la syncope est bien attestée et même active à différents degrés dans toutes les langues romanes, de l'autre côté les indices qui nous permettraient de dater la syncope sont rares dans le latin tardif où l'on continue d'écrire les voyelles sujettes à la syncope, et ceci sur l'ensemble du territoire impérial comme l'a démontré Cross (1930). Les chapitres 4 à 7 ont comme objectif d'exposer les témoignages du latin mérovingien sur les phénomènes de la réduction des voyelles atones, de la syncope et de l'apocope.

Michel Banniard (2002) souligne que « les datations absolues proposées au quart de siècle près parfois reposent sur une base scientifique très fragile » (p. 780) et « qu'il existe de fortes raisons de douter de cette chronologie du point de vue externe qu'apportent les enseignements de la dialectologie » (p. 781) traitant notamment des fluctuations chez un même locuteur ou à l'intérieure d'une communauté linguistique. Loporcaro (2015) a aussi souligné la faiblesse de certaines données philologiques qui avait été prises pour acquises par certains des grands maîtres du passé. Ségéral et Scheer (2016, p. 8) eux même reconnaissent que le savoir vivant était devenu une *doxa* et qu'on ne pourra sortir de cette *sclérose* qu'en « reconsidérant les données de la diachronie du français ... dans la perspective des avancées et des propositions nouvelles de la phonologie » (p. 9).

Si Straka (1953, p. 247, 1956) semble avoir posé les bases de la chronologie relative en France ; il est entre autre responsable de l'établissement de la diphtongaison de /ĕ/ et /ō/ au III<sup>e</sup> siècle, la datation et la chronologie relative des changement phonologiques ne nous parait vraiment pas aussi « coulée

<sup>351</sup> L'absence de bonnes données philologiques n'invalide pas la méthode de la chronologie relative bien sûre, mais cette pierre était un des éléments clefs pour la datation absolue— elle n'y est plus.

dans le béton » que l'on pourrait prétendre. Leppänen et Alho (2018) ont très lucidement explicité la raison pour les datations si variées, même chez les linguistes qui s'attachent aux données philologiques :

« la raison de ces différences de datation réside dans la méthodologie employée par chaque spécialiste, en particulier dans l'interprétation des variations orthographiques dans le matériel épigraphique. Les premières datations sont basées sur l'argument selon lequel la première occurrence d'une confusion orthographique (par exemple, entre <e> et <i>) indique l'achèvement des changements associés, tandis que les partisans des datations plus tardives soutiennent que la confusion orthographique doit être interprétée avec plus de prudence, car il n'est pas clair a priori si la confusion reflète la fusion phonologique des phonèmes représentés ou plutôt la mauvaise éducation (ou autre contexte sociolinguistique) de l'auteur du texte ».<sup>352</sup>

Il y a eu par le passé un curieux antagonisme entre latinistes et romanistes comme si la méthode comparative et la méthode philologique étaient en opposition l'une à par rapport à l'autre plutôt que d'être complémentaires. Pei (1947) était assez critique de la méthode comparative pour les langues romanes écrivant que « [p]our ce qui concerne le latin vulgaire, l'application de la méthode comparative s'est révélée non seulement largement inutile, mais en partie nuisible. Il existe un flux ininterrompu d'écrits latins romans qui nous permettent d'observer les changements intervenus sans avoir à les reconstruire par la méthode comparative, la seule applicable dans le cas des autres groupes mentionnés [indo-européens, germaniques, celtes, slaves]. Les témoins contemporains sont beaucoup plus convaincants que les preuves circonstancielles, en linguistique comme en droit » (p. 118).<sup>353</sup>

Nous ne voyons pas le « mal » que l'application de la méthode comparative aurait causé, mais nous ne pouvons qu'être en accord avec lui pour dire que le témoignage direct est plus fort et que la méthode comparative devrait surtout être réservée pour ces moments où les témoignages sont absents. On revient ici au débat sur le lien entre le latin écrit et la langue parlée. Si l'on estime que ce sont deux langues et que l'écart est trop grand, alors dans ce cas l'on pourrait accepter le propos de Hall (1950) « que nous avons insuffisamment de données sur l'actuelle langue mère (le proto-roman) ni pour les étapes intermédiaires entre le proto-roman et les premiers documents en langue romane »

<sup>352</sup> Leppänen et Alho (2018) : "The reason for these varying datings is to be found in the methodology employed by the respective scholar, in particular in the interpretation of orthographic variation in the epigraphic material. Earlier datings are based on the argument that the first appearance of orthographic confusion (such as between <e> and <i>) is indicative of the completion of the associated changes, while proponents of later datings argue that orthographic confusion ought to be interpreted more carefully, as it is not a priori clear whether the confusion reflects the phonological merger of the depicted phonemes or whether they rather are testimonies of the poor education (or other sociolinguistic background) of the writer of the text. To be more precise, sporadic occurrences of a certain misspelling in a given inscription cannot be interpreted as an indication of change in the linguistic community of the writer » (p. 462). Labov (1994) aussi est clair : « An individual may utter a deviant expression, and do it many times, without influencing the language. The change in the language comes about when other speakers adopt this new feature and use it conventionally to communicate particular forms and meanings » (p. 310-311).

<sup>353</sup> Pei (1947) : « For what concerns Vulgar Latin, the application of the comparative method has proved not merely largely unnecessary, but partly harmful. There is an unbroken stream of Latin-Romance written material that permits us to observe the changes that took place without having to reconstruct them by the comparative method, which was the only one applicable in the case of the other groups mentioned [Indo-European, Germanic, Celtic, Slavic]. Eyewitnesses are far more cogent than circumstantial evidence, in linguistics as at law » (p. 118)

(p. 20-21).<sup>354</sup> Selon Hall, les données de la période latine tardive sont si confuses et peu fiables qu'il serait irréaliste d'interpréter cela comme un reflet de la langue populaire, et pourtant tous les travaux sur la communication verticale suggèrent que le lien systématique entre code écrit et code parlé était préservé dans la période mérovingienne.<sup>355</sup>

Hall (1950, p. 21-22) donne l'exemple de SEPULCHRUM ISTUM 'cette tombe' attesté <sepulchrum, istu> et plus tard <sepulchro istum> signalant qu'il serait peu réaliste de croire dans l'emploi de ces deux formes et d'autres pour un seul concept et qu'il serait préférable d'employer la méthode comparative pour interpréter les deux orthographes comme une seule forme; probablement /sepul:kro isto/, cf. afr. *cist sepulcre*, esp. *este sepulchro*, etc. Voici exactement comment la méthode philologique et la méthode comparative sont complémentaires plutôt qu'en opposition. Hall (1950) accepte ce compromis plaçant l'emphase sur l'importance d'intégrer l'analyse structurelle synchronique dans notre étude de la langue reconstruite grâce aux témoignages écrits et aux formes des langues romanes modernes.<sup>356</sup> Cette à cette tâche que nous nous livrons en commençant par les données philologiques.

### 2.3 Le changement linguistique

Le changement linguistique est au cœur de ce travail, comme il a été au cœur des recherches linguistiques et philologiques depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Le philosophe allemand Friedrich Schlegel (1806) était l'un des premiers à remarquer les différences consonantiques qui séparent la famille des langues germaniques des autres langues indo-européennes sans forcément avoir cherché à expliquer le mécanisme cognitif ou le parcours phonétique ayant mené à cette différence.

Une décennie plus tard, le philologue danois Rasmus Rask (1818) était l'un des premiers à traiter des « changements » vocaliques, notamment dans la grammaire de l'islandais. On peut lire chez Rask (1818) que « le changement des voyelles doit impérativement être appliqué dans l'inflexion et la dérivation des mots [p. ex.] le *a* change en *ö* dans la première syllabe, lorsque la voyelle de la syllabe finale devient *u* par flexion comme dans le nom. *aska* ['de la cendre'], acc. *ösku* ['de la cendre'] » (p. 2), etc.<sup>357</sup> Ces premières notions de changement concernaient plutôt l'alternance en synchronie que la causalité ou le mécanisme d'une transformation.<sup>358</sup> Ces alternances étaient de nature lexicale. Dans l'esprit de la linguistique comparative, certains linguistes comme Andersen (1972) emploient explicitement le terme de *correspondance diachronique* pour décrire la différence entre deux états de

<sup>354</sup> Hall (1950) : « ... we do not have adequate data on the actual parent language itself (Proto-Romance), nor for the intermediate stages between Proto-Romance and the earliest documents in specifically Romance speech » (p. 21).

<sup>355</sup> Hall (1950) : « Such written material as is available from the Late Latin period is so confused and untrustworthy that it would be unrealistic to interpret it literalistically and consider it a faithful reflection of popular speech » (p. 21).

<sup>356</sup> Hall (1950) : « We must emphasize especially that synchronic analysis, comparative reconstruction and the direct study of historical data such as documents and texts are by no means mutually exclusive. They are but different angles from which the same material—human speech and its history—can be approached and all are equally essential » (p. 26).

<sup>357</sup> Le texte de Rask est en danois. Nous traduisons à partir de la traduction anglaise de George Marsh (1838) *A Compendious Grammar of the Old Northern or Icelandic Language*, p. 9.

<sup>358</sup> Voir Antonsen (1962) pour les débats entre Rask et Grimm qui ont mené à une réflexion sur la nature causale de ces correspondances.

langues chronologiquement séparés.<sup>359</sup> Cette observation de la correspondance fait partie de la tradition positiviste des premiers philologues qui observaient le texte plutôt que de le théoriser ou de répondre au pourquoi.

Hermann Paul (1880) était l'un des premiers à faire un lien entre le changement diachronique des langues et l'acquisition par les enfants et aujourd'hui ce constat est au cœur de tout effort de pratiquer une linguistique diachronique informée par les progrès des sciences du langage.<sup>360</sup> On ne croit plus au changement comme une corruption d'un état de langue anciennement pure et idéale. Toutes les linguistiques diachroniques s'accordent à dire que le changement linguistique est issu de l'*innovation*, c'est-à-dire l'apparition de nouvelles structures et représentations linguistiques qui peuvent ou ne peuvent pas être généralisées dans la langue par la suite.<sup>361</sup>

Bien que l'approche théorique varie entre chercheurs, c'est une variante du modèle génératif de contraintes et paramètres qui est reconnue par une majorité de linguistes.<sup>362</sup> Dans ce modèle, le changement linguistique a lieu lorsque l'interprétation reçoit une nouvelle représentation chez une nouvelle génération d'apprenants de la langue. C'est donc par l'innovation des individus, c.-à-d. la réinterprétation des faits de surface et la créativité individuelle, qu'apparaissent de nouvelles représentations linguistiques, et c'est par la généralisation de ces nouvelles représentations que ces langues évoluent. On peut représenter ce processus selon le schéma de Lightfoot (2002, p. 121) modifié dans la figure 17 : les données linguistiques primaires sont confrontées aux principes de la cognition humaine donnant à la fois un système appelé **grammaire** pour expliquer ces données et une série de **représentations** des constituants de cette grammaire, c'est-à-dire des signes linguistiques.<sup>363</sup>

---

**figure 17 : changements linguistiques possibles en fonction de l'input**

---

|  |   |                           |
|--|---|---------------------------|
| Données linguistiques primaires + (Cognition/G.U.) | → | grammaire                 |
|  | → | représentations lexicales |

---

<sup>359</sup> Martinet employait plutôt le terme de *règle métachronique*, terme emprunté à Saussure (1916, p. 263). Hjelmslev (1935) attribue un sens plus spécifique à la *métachronie* : « par opposition à la diachronie, qui fait abstraction des systèmes, la métachronie procède par la juxtaposition explicative de plusieurs systèmes successifs » (p. 109-110).

<sup>360</sup> Je pense notamment à Hale (2007) *Historical linguistics : Theory and Method*, Westergaard et Lightfoot (2007) *Language Acquisition and Language Change : Inter-relations*, Lightfoot (2013) *Doing Diachrony*, etc. En revanche elle est explicitement rejetée par Scheer, cf. GGHF (2020), etc. qui voit l'adolescent et l'adulte comme créateurs de variation.

<sup>361</sup> Selon Trudgill (2011) le changement interne à la langue et sans conditionnement externe contribue au développement de systèmes phonologiques plus complexes.

<sup>362</sup> La variante originale de Chomsky (1957) proposait que les enfants assignaient leur paramétrage en évaluant l'ensemble des énoncés dans leur environnement. Dans le modèle du *cue-based learning*, les enfants cherchent à interpréter les énoncés contre l'ensemble des structures à leur disposition (cf. D. Lightfoot, 2006, chap. 2). Au contraire de ces deux dernières approches qui présument une forme de grammaire universelle, les *construction-based models* (p. ex. Tomasello, 2003) remettent une plus grande responsabilité sur les capacités inductives et la mémoire de l'enfant.

<sup>363</sup> Dans les sens Saussurien certes mais aussi avec tout le réseautage de l'*architecture parallèle* proposé par Jay Jackendorf (2015, 2018).

La figure 17 démontre que le langage d'un individu peut changer sur deux plans : soit les représentations des mots et des morphèmes changent d'une génération à une autre, soit c'est le système computationnel phonologique, un sous-ensemble de la grammaire, qui innove par rapport à la génération précédente.<sup>364</sup> Mais si ces formes d'innovations se passent bien dans l'esprit d'un locuteur, leur propagation dans une communauté est assujettie à des contraintes sociales, et selon Bermúdez-Otero (2007), les changements phonologiques sont finalement implémentés de façon graduelle, sur le plan sociolinguistique, le plan phonétique ou le plan lexical, témoignant tous d'une certaine variation en synchronie.<sup>365</sup>

Selon Labov (1994, p. 84, 2006, partie D), l'emploi d'une variante ou d'une autre est essentiellement un choix social conditionné par l'âge, le genre, et le statut social de l'individu. Cet élément de variation est essentiel pour comprendre la diachronie des différents dialectes romans et gallo-romans. Il semble que certains éléments comme un code écrit bien répandu, l'éducation formelle ou l'isolation d'une communauté peuvent freiner l'innovation tandis que d'autres conditions comme le multilinguisme peuvent l'accélérer.

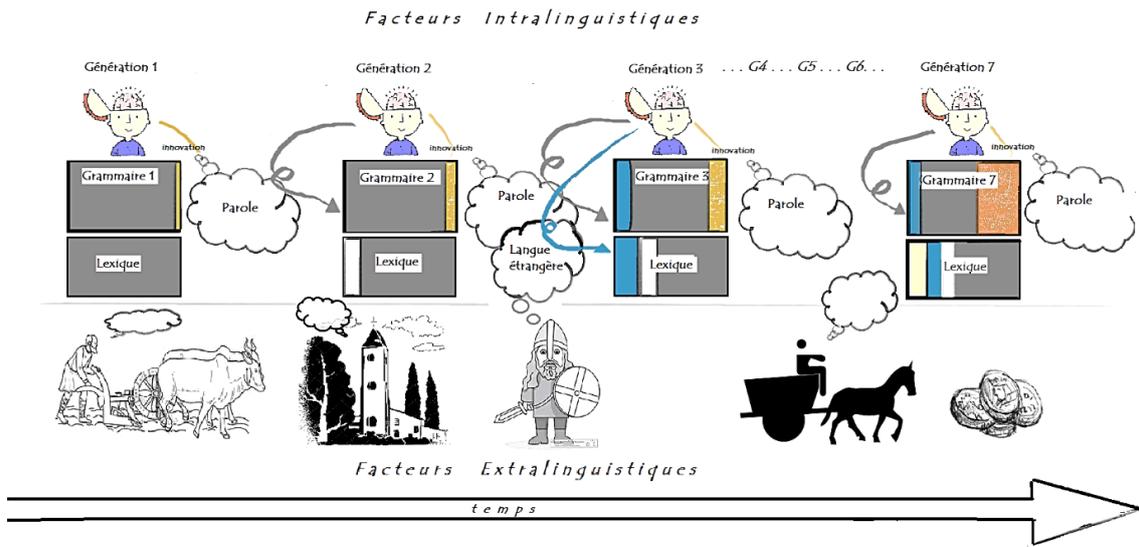
Malgré ces changements linguistiques, Niyogi et Berwick (1997 surtout 178) ont démontré qu'une langue en isolation pouvait rester assez stable, même sur une longue durée (30 générations par exemple). Ces résultats semblent être confirmés par le conservatisme de l'islandais dont les locuteurs reconnaissent encore la proximité de leur langue au vieux norrois (cf. Thráinsson, 1994). Nous considérons donc cette continuité linguistique, ce que nous avons appelé la **pertinacité** (§ 2.1.2.7) comme l'état normal des langues.<sup>366</sup> Étant donné que la fonction primaire de la langue est de communiquer avec les autres, une certaine stabilité articulatoire, syntaxique et lexicale est nécessaire pour permettre la communication intergénérationnelle. Dans la figure 18 cette stabilité grammaticale se voit dans la proportion grise, héritée de la langue qui reste majoritaire malgré les innovations en orange et bleu, lors de l'apprentissage et pendant la vie adulte (cf. Klima, 1964; King, 1969).

<sup>364</sup> Dans le *SPE* Chomskien, nous pouvons comprendre le changement grammatical par l'ajout, la suppression ou le réarrangement de règles phonologiques. Dans la théorie de l'optimalité, l'innovation passe plutôt par une rehiérarchisation des contraintes de fidélité et de marque.

<sup>365</sup> Bermúdez-Otero (2007) donne l'exemple du déplacement de l'accent latin de sa position initiale dans la langue archaïque, ex. \*mâle.fi.ci.um à sa position dans la pénultième *maleficium* et selon qui un même locuteur aurait hésité entre deux prononciations au cours d'une ou de quelques générations, les deux étant admissibles.

<sup>366</sup> Dans leur modèle pour la perte du trait V2 en ancien français, ils avaient trouvé qu'en isolation, la population originale entière de locuteurs du vieux français aurait disparu complètement. Après 20 générations, sans influences étrangères, seulement 15% des locuteurs auraient perdu le trait V2. Cependant, l'étude de Niyogi et Berwick (1997, p. 715) avait aussi démontré que l'introduction d'un adstrat n'ayant pas le trait V2, même si ceux-ci ne représentaient que 5% de la population, pouvait influencer la perte du trait V2 chez plus de 10% de la population à l'intérieur d'une génération. Cette influence augmentait vite avec le volume de l'adstrat : 20% de population adstratale causait par exemple la perte du trait V2 dans 40% de la population.

figure 18 : modélisation du changement grammatical et lexical intergénérationnel (image de l'auteur)



Comme illustré dans la figure 18, ce ne sont pas que les facteurs cognitifs qui affectent une langue et là se trouve l'intérêt de heurter les phénomènes internes aux forces extérieures et historiques qu'on appelle **extralinguistiques**.<sup>367</sup> Ceci comprend les modes de vie, le niveau d'éducation, la politique, le commerce, le contact et la conquête étrangère et les situations qui peuvent établir de nouveaux concepts qui s'ajoutent au **lexique** ou encore, dans le cas d'un bilinguisme avancé, qui peuvent même affecter les composants grammaticaux d'une langue, c.-à-d. sa phonologie, sa morphosyntaxe et même ses structures sémantiques.<sup>368</sup>

Une conséquence de ce modèle de transmission est qu'une langue peut rarement « naître »<sup>369</sup> ; une langue est toujours l'accumulation de ses circonstances sociohistoriques et de sa configuration interne pour répondre aux besoins communicatifs dans le quotidien. Compris ainsi, les *Serments de Strasbourg* ne peuvent être interprétés comme autre chose que la première mise à l'écrit d'un état de langue ayant un système graphique et syntaxique distincts de celui du « latin », un système proprement roman.<sup>370</sup> Sous toutes les normes homogénéisatrices sociétales, notamment la rigidité de l'orthographe latine, le caractère distinct de la langue parlée se cachait derrière les normes universelles du latin écrit. Si le gallo-roman n'avait pas d'expression graphique distincte du latin avant 842, nous savons tout de même que la langue orale était en évolution à cause de l'écart entre le code écrit de l'antiquité tardive et les *SCRIPTAE* 'les scriptes' romanes qui apparaissent avec l'**ancien français**

<sup>367</sup> Bickel (2017) utilise plutôt les termes de *functional* et *event-based triggers* pour ces deux formes de facteurs, le premier étant ancré dans les conditions biologiques, cognitives ou communicatives qui biaisent l'évolution d'une langue (cf. Hawkins, 2004; Christiansen et Chater, 2008) et qu'on appelle des *principes*, tandis que le second est intimement lié à un événement historique « menant à un ponctuel changement idiosyncratique » (Bickel, 2017, p. 43).

<sup>368</sup> Bickel et Nichols (2006) proposent que les typologies linguistiques peuvent être prédites par l'histoire sociale et culturelle, l'archéologie et les migrations connues dans le record archéologique.

<sup>369</sup> Le cas des pidgins ou des rares langues apparues spontanément dans les communautés de sourds sont à part.

<sup>370</sup> Ces questions de distinctions entre « latin », « lingua romana », « latin vulgaire », etc. semblent beaucoup plus troubler les historiens que les linguistes et on trouvera de nombreuses tentatives d'identifier le moment clef dans nos sources écrites lorsque les langues romanes sont apparues comme phénomènes distincts du latin (cf. Lloyd, 1991; Janson, 1991; M. van van Uytvanghe, 1991; McKitterick, 1991 dans le volume *Latin and Romance Languages in the Early Middle Ages*).

proprement dit au XI<sup>e</sup> siècle. Cependant, entre la fin de l'Empire et l'écriture de la *Chanson de Roland*, il y a une fenêtre de cinq siècles où la langue évoluait. Notre défi est donc de voir le latin tardif de la Gaule et de savoir lire le gallo-roman derrière la façade du latin écrit.

Revenant à la phonologie, Ohala (1993) souligne que les véritables changements phonologiques sont relativement peu fréquents parmi l'immense variation synchronique qui peut exister à un moment donné, car les auditeurs sont très doués pour normaliser l'input à une forme sous-jacente connue (cf. Fujisaki et Kunisaki, 1978). Tant que l'auditeur arrive à déconstruire les phénomènes de coarticulation, il arrivera à reconnaître la forme sous-jacente. C'est lorsque l'environnement conditionnant s'est perdu qu'une nouvelle conscience phonologique peut advenir. Ces changements sont généralement issus d'un problème de coordination où l'interlocuteur n'arrive pas à analyser avec précision l'énoncé de son locuteur (cf. Ohala 1989).<sup>371</sup> Le changement phonologique a donc très souvent une origine dans la variation phonétique.

### 2.3.1 La variation phonétique

Depuis Straka, la diachronie gallo-romane et française s'incarne principalement sous la forme de la phonétique historique et s'occupe du *quoi* et du *comment* du « changement », ne s'intéressant que peu au *pourquoi*. Dans l'école diachronique française, le changement phonologique a traditionnellement été subordonné au changement phonétique qui s'intéressait aux mécanismes par lesquels un son est devenu un autre. Le *pourquoi* du changement est une question difficile, car si la phonétique universelle prépare la possibilité pour certains types de changement (ce qu'on appelle les préconditions phonétiques), l'implémentation ou non d'un phénomène n'est déterminée qu'au niveau du locuteur et son implémentation dans la communauté. Le linguiste historique ne peut présager si tel ou tel changement s'intègre éventuellement à la diachronie de la langue.

La notion de la phonétique universelle est débattue dans la littérature phonétique et phonologique. S'il est difficile de localiser l'origine du concept, on trouve en effet des descriptions universalistes dans des grammaires très anciennes, l'idée de la phonétique universelle sur les conditions physiques dans lesquelles la parole est produite et perçue. Kingston et Diehl (1994) traitent la reconnaissance même partielle de ces conditions comme « la connaissance phonétique » (an. *phonetic knowledge*). Selon Hayes et Steriade (2004), c'est cette connaissance phonétique qui est responsable des contraintes de marque présentes dans les langues du monde. Keating (1984) a avancé l'argument que même les plus petits détails phonétiques sont en réalité ancrés dans la phonologie et donc font partie de l'implémentation phonétique spécifique de la langue. Kingston et Diehl (1994) adoptent une position semblable. Il est clairement vrai que la phonologie est sensible à la phonétique.

Dans cette thèse nous faisons une distinction entre la phonétique d'implémentation spécifique, regroupant tous les effets phonétiques en dessous du contraste phonémique, qui est consciemment manipulé par la grammaire de l'individu, de la phonétique universelle qui sont des traits phonétiques

---

<sup>371</sup> Ohala prône donc le rôle de l'auditeur dans le changement phonologique, ce qui le pose en opposition complémentaire avec les théories de changements articulatoires de Browman et Goldstein (1992) et de son ancêtre *la théorie de l'action* (an. *action theory*) (cf. Allwood, 1978).

gradients et mesurables, qui échappent à la phonologie. Ces aspects phonétiques sont de nature mécanique, acoustique ou (co)articulatoire et créent des préconditions phonétiques qui peuvent éventuellement intégrer la phonétique d'implémentation spécifique de la langue. Par exemple Gordon (2016) écrit que « l'assimilation est presque certainement un phénomène universel sur le plan phonétique, tous sons ont différents allophones qui apparaissent selon les contextes » (p. 127).<sup>372</sup> Le potentiel de l'assimilation semble universel; cependant c'est la grammaire de chaque individu qui détermine si et comment ce potentiel est intégré dans la phonétique spécifique de la langue. Beddor (2009) décrit explicitement le rôle de la coarticulation dans l'apparence éventuelle de voyelles phonologiquement nasales.<sup>373</sup> S'il est difficile d'identifier les aspects « universels » de la phonation humaine, c'est sans doute que la grammaire et l'interaction de différentes pressions donnent une variété de résultats. Tout de même, une grande partie des intuitions linguistiques reposent sur des préconditions qui sont censé être universelles.<sup>374</sup>

Comme le décrivent, Penny (2000), Wright (2013c, p. 111), etc. la période de variation, par exemple entre des variations de prononciation [t], [d] et [ð] d'un /t/ intervocalique peuvent coexister pendant des siècles avant que l'usage sélectionne une ou plusieurs des variantes et l'on peut se poser la question légitime « de quel moment doit-on dater le changement » (Wright, 2013c, p. 111) en sachant très bien que différentes variantes conservatrices comme innovatives coexistent à tout moment dans la langue.<sup>375</sup>

### 2.3.2 Le changement phonologique

Ohala (1981) estime que le changement survient lorsque l'auditeur n'analyse pas effectivement la source de la variation (an. *parsing error*). L'hypocorrection surviendrait lorsque l'auditeur ne réussit pas à analyser un environnement conditionnant; l'hypocorrection est aussi une erreur d'implémentation lorsque l'effet de l'environnement n'est pas pris en compte. Milroy et Milroy (1985) distinguent avec raison l'implémentation voulue ou inconsciente d'un changement dit **l'innovation**, de l'entrée de cette variation dans la phonologie et enfin sa **diffusion** entre locuteurs. Le changement

<sup>372</sup> Gordon (2016) : « Indeed, assimilation is almost certainly a universal phenomenon on a phonetic level: all sounds have slightly different allophones occurring in different contexts » (p. 127).

<sup>373</sup> Beddor (2009) : « ... a precursor to the historical process of vowel nasalization—a process whereby the lowered velum position associated with the consonant constriction is reinterpreted as being associated with the vowel—is a stage of temporal covariation between the nasal consonant and its coarticulatory effect » (p. 796).

<sup>374</sup> Gordon (2016) explore les récurrences translinguistiques sur le plan de la phonétique, tandis que Christian Dicanio « Buffalo Linguist » (2020) dans un billet intitulé *What's Universal in Phonetics ?* dresse une liste de quelques généralisations phonétiques qui semblent universelles jusqu'à ce jour y compris : 1. le VOY plus important des consonnes dorsales par rapport aux coronales et aux labiales, 2. le renforcement de la durée de la syllabe finale d'un énoncé, 3. l'optimisation de la distribution des voyelles dans le trapèze vocalique, 4. le F0 intrinsèquement plus élevé des voyelles fermées /i/ et /u/ que des voyelles plus ouvertes, 5. la durée absolue plus brève des consonnes voisées que des consonnes sourdes.

<sup>375</sup> Wright (2013c) : « If we are going to propose linguistic periodizations on the basis of internal developments such as this, we need to decide a date for when they actually happened. So when should we date a change? To the date of the first use of the new form? ... Should we date the change to the time of the loss of all the old forms? ... There is, in short, no obvious precise time we can pinpoint and say 'that is when this change occurred'. We have to adopt a vague dating based on statistical evidence » (p. 111-112).

phonologique est donc une modification des représentations morphophonologiques des mots où par le biais de la computation une représentation sous-jacente est transformée dans l'implémentation.

Cette thèse s'intéresse surtout au changement des représentations phonologiques entre le latin et l'ancien français, mais nous aborderons souvent la phonétique, car nous sommes de l'avis qu'une grande partie des changements phonologiques commencent par des effets de la phonétique universelle ou dans l'implémentation phonétique spécifique de la langue. Si le changement phonologique dans le latin mérovingien est l'objet principal de cette thèse, il faut tout de même que l'on soit explicite sur ce que nous entendons par « changement », car cette notion a beaucoup évolué au cours du temps. Comme nous l'avons mentionné, le changement peut provenir de la computation tout comme de la représentation ; cette thèse s'intéresse principalement à ce deuxième cas.

Nous trouvons la notion de la règle allophonique dans les écritures du néogrammairien Franz Bopp (1841) qui écrit « que le radical latin *a* ... est assujetti à une alternance double lorsque la racine est encombrée par des syllabes ou d'autres mots précédents : il devient *i* dans les syllabes ouvertes et *e* lorsque suivi par une consonne qui n'est pas accompagnée d'une consonne à son tour » (p. 5).<sup>376</sup> Il donne les exemples de \**tetagi* → TETĪGI 'je touchai' et \**abjacio* → ABĪCIO 'j'écarte'.<sup>377</sup> Bopp n'est pas du tout explicite si ce changement avait lieu dans la vie d'un locuteur latinophone ou s'il s'agissait d'un processus sur le long terme, mais les notions essentielles de l'allophonie sont présentes. Le « radical *a* » de Bopp, correspond bien à notre notion du phonème /a/ dans la forme sous-jacente qui est transformé en /i/ en syllabe atone libre et en /e/ en syllabe atone interne. Bopp manquait d'outils d'analyse pour préciser si le changement de /a/ n'avait lieu que dans sa prononciation [i] et [e] ou s'il s'agissait d'un changement catégorique; on en déduira que la bonne réponse est la dernière. Or, Bopp ne fait pas de distinction concrète entre les voyelles longues /ī/ - /ē/ ou brèves /i/ - /e/ ce qui nous amène à la conclusion logique que son analyse concerne essentiellement la forme graphique. D'autres néogrammairiens comme Osthoff et Brugman (1878), Paul (1880) étaient de l'avis que le changement était croissant et imperceptible; cette imperceptibilité du changement a souvent été rattachée au changement néogrammairien qui les oppose au changement de type catégorique proposé plus tard par Labov (1981).

Il est aujourd'hui admis par la majorité des linguistes diachroniques que ces « lois diachroniques », que nous avons apprises pour décrire le passage d'un état de langue à un autre, correspondent en réalité à la lexicalisation d'un phénomène précédemment de nature synchronique. Pour cette raison il est nécessaire qu'on se recentre sur le traitement des phonèmes en synchronie.

<sup>376</sup> Ici nous citons l'édition de Bopp (1885) : « The Latin radical *a*, for instance, is subject to a double alteration, when the root is burthened with antecedent syllables or words: it becomes *i* in open syllables, but *e* if the vowel is pressed upon by a following consonant unattended by a vowel » (p. 5).

<sup>377</sup> À l'époque où écrivait Bopp, on semble encore ignorer l'accent initial du latin archaïque et la réduction, donc post-tonique dans ces cas, d'où l'explication curieuse qu'il donne concernant les syllabes précédentes.

### 2.3.3 La représentation sous-jacente et l'interprétation de surface

Toutes les branches de la linguistique générative postulent que la grammaire comporte un module de computation phonologique responsable de la transformation d'un *input* linguistique vers l'approximation des *outputs* attendus de la langue. À l'époque de Chomsky et Halle (1968) ces transformations s'effectuaient par des listes de règles ordonnées qui dérivait une forme de surface à partir d'une forme sous-jacente. Ces représentations du changement reflètent bien le type de changement que nous voyons habituellement en diachronie, par exemple lorsqu'on écrit que le latin /Ē/ → afr. /e/ en syllabes toniques libres.

Aujourd'hui, c'est la théorie de l'optimalité dans différentes déclinaisons qui est la plus employée pour modeler la computation phonologique (cf. Bércecs et Honeybone, 2020). Dans la théorie de l'optimalité, la langue est soumise à des contraintes de marque qui indiquent quelles séquences de phonèmes sont indésirables dans un certain milieu et celles-ci sont juxtaposées au besoin de respecter plus ou moins certains aspects de la représentation phonologique sous-jacente. Nous nous occuperons plutôt des conséquences de la computation et de son implémentation ainsi que sur le changement des représentations en diachronie.

Dans un premier temps, la représentation phonologique ou la représentation sous-jacente correspond à l'image mentale des mots et des morphèmes que possède le locuteur.<sup>378</sup> Dans la phonologie générative chomskyenne ou la théorie de l'optimalité, ces représentations étaient habituellement des séquences linéaires de phonèmes (segments) qui pouvaient à leur tour être décomposés en traits distinctifs, par exemple [±ANT(ÉRIEUR)], [±ARR(ONDIE)], [±CON(SONANTIQUE)], etc. La nature exacte des traits distinctifs, s'ils étaient de nature articulatoire ou acoustique ou encore de valence binaire, ternaire ou même monovalente, était activement débattue depuis les années et reste encore un sujet de débat.<sup>379</sup> Dans la phonologie autosegmentale que nous introduirons dans la section 2.4, les représentations sont multi-linéaires, composées d'un palier mélodique qui contient les segments, d'un palier structurel positionnel et d'un palier d'association entre les phonèmes et la structure. Nous pouvons dire que l'accouplement de la représentation phonologique avec le signifié forme ce que nous appelons un signe linguistique (dans le sens saussurien du début du XX<sup>e</sup> siècle).

La représentation phonologique est sujette à deux types de manipulation : l'implémentation phonétique spécifique à la langue, et différentes computations habituellement dites « règles allophoniques » qui sont programmées par la grammaire et qui modifient la mélodie ou la structure de la représentation. Une règle allophonique remplace un symbole linguistique, le phonème, par une instanciation spécifique de celui-ci, l'allophone. L'autre manipulation est l'implémentation

<sup>378</sup> Certains chercheurs postulent aussi un niveau de représentation supplémentaire distinguant une représentation lexicale catégorique et une représentation phonologique catégorique, see Kingston (2007, 17.4.3).

<sup>379</sup> Pour Jakobson et Halle (1956) les traits étaient de nature acoustique, chez Chomsky et Halle (1968) les traits étaient de nature articulatoire. Un des avantages de ces traits binaires était d'expliquer le comportement semblable de phonèmes partageant les mêmes valences de trait, ex. [+NAS(AL)]. Anderson et Jones (1974) pour contrer la surabondance de traits distinctifs de leur prédécesseurs et le problème de surgénération et de redondance ont proposé des traits unaires, ex. [NASAL], [ORALE], etc. La théorie des éléments que nous abordons (§ 2.5) est dans un sens une extension des traits monovalents.

phonétique des primitives phonologiques, ce que Harris et Lindsay (1995, p. 46) appellent l'interprétation phonétique (an. *phonetic implementation*); par exemple si une fricative dentale comme /s/ devrait être produite au niveau des alvéoles [s] comme en anglais ou en espagnol, ou au niveau des dents [ʃ] comme en français et en italien. Une connaissance des règles allophoniques et d'implémentation phonétique fait partie de la compétence linguistique native d'un locuteur et des erreurs à ce niveau de la dérivation signalent souvent l'acquisition imparfaite d'une langue.

Ce qui en résulte, est une représentation de la production attendue à partir de la représentation sous-jacente, ce que Keating (1990) appelait la représentation phonétique catégorique ou encore ce que Hale (2007) traite de « output representation » (p. 11) qui est distincte du véritable « output » réalisé sous différentes conditions de stress physique et psychologique. Pour Hale (2007, p. 17) la représentation phonétique dérivée devrait être stable chez un seul locuteur, car la représentation est le produit d'une seule grammaire. Cela dit, il reconnaît que rapidement, et sous différentes pressions sociales et environnementales, ces derniers conditionnements étaient extralinguistiques. Il ne nous est pas clair si les changements causés par le débit sont réellement « extralinguistiques » comme le suggère Hale, mais ils sont bien extérieurs à la phonologie et sont dans ce sens hors de la grammaire. On parle de changement **phonétiquement gradient** pour ces changements de prononciation qui sont issus de l'implémentation phonétique non spécifique.<sup>380</sup>

Ce que nous devons retenir c'est que certains changements, même gradients et phonétiques, semblent être cognitifs et acquis et feraient donc partie de ce que nous appelons la « phonétique propre d'une langue » (an. *language specific phonetics*), tandis que d'autres sont mécaniques et universaux et font partie de la phonétique universelle (an. *universal phonetics*). Si Chomsky et Halle (1968, p. 295) voyaient la coarticulation comme essentiellement mécanique et universelle, nous pouvons aujourd'hui porter une clarification sur le fait que les effets de coarticulations commencent souvent de façon mécanique et inconsciente, mais finissent par être phonologisés comme faisant partie des alternances allophoniques ou de la phonétique spécifique d'une langue.<sup>381</sup> Pour prendre un exemple simple, le phonème français /k/ est habituellement prononcé [k], ex. *quel* [kɛl] ou *crier* [kri.je], mais devant une voyelle antérieure fermée /k/ est prononcé [c], ex. *qui* [ci] ou *curé* [cy.re]. Un locuteur qui prononce [ki] sans antériorisation de la vélaire par coarticulation serait reconnu comme un non-natif, car ce processus d'assimilation fait partie de la phonétique spécifique de la langue française. Ce type de changement est habituellement catégorique signifiant que la grammaire manipule [c] comme objet allophonique distinct du [k].

Lorsqu'un phénomène physiologique devient un phénomène cognitivement manipulé par la grammaire on parle alors de la phonologisation (cf. Hyman, 1976; Bermúdez-Otero, 2007, p. 504)

<sup>380</sup> Bermúdez-Otero (2007) : « A change is said to be phonetically gradual – or *gradient* – if it involves a continuous shift along one or more dimensions in phonetic space, such as the frequency of the first formant of a vowel as measured in hertz » (p. 499). Chez Andersen (1972) on peut lire « [a]n essential fact about evolutive phonetic change ... is its gradual character » (p. 12).

<sup>381</sup> Solé (1992, 1995, 2007) propose que l'on observe moins de variation dans la production si le changement est phonologisé. En revanche un phénomène qui est encore au stade articuloire s'observe plus intensément dans les contextes de production rapide.

ce qui n'est rien d'autre que l'ajout d'une nouvelle règle d'implémentation phonétique.<sup>382</sup> Au départ le changement phonologique est un changement de comportement de nature gradiente, ex, *la nasalisation de voyelles avant une consonne nasale* (l'anglais moderne est dans cette phase I où les voyelles pré-nasales sont licenciées et peuvent recevoir une légère nasalisation), mais lorsque les changements deviennent catégoriques par la régularisation d'une nouvelle cible représentationnelle (figure 7c *la représentation phonétique dérivée*) alors le changement passe à la phase II qui est proprement la règle allophonique et qui implique une modification obligatoire de la forme phonétique dérivée.<sup>383</sup> Hayes et Steriade (2004, § 5.6) traitent cette phase comme la « stabilisation » d'une alternance.<sup>384</sup> Dans le cas où les conditions ayant mené à l'apparition d'un nouvel allophone sont perdues, cet allophone finira habituellement par devenir un nouveau phonème de la langue (an. *phonological split* (cf. Campbell, 2004, § 2.4.2)).<sup>385</sup>

Bermúdez-Otero (2007, p. 508) observe, et nous le pensons, avec raison, que c'est lors de l'effacement de l'environnement conditionnant que la qualité allophonique est préservée et éventuellement phonologisée si et seulement si le changement est arrivé à la deuxième phase dans laquelle c'est la représentation phonétique dérivée même qui a été altérée, ce que Kiparsky (1995, p. 657) et Janda (1999) traitent de *quasi-phonèmes*.<sup>386</sup> Tant que la règle phonétique ne reste que dans la phase de l'implémentation phonétique gradiente, la perte de l'environnement conditionnant causera aussi la perte de la valeur phonétique coarticulée.<sup>387</sup>

Selon Kingston (2007, § 17.4.3) et Bermúdez-Otero (2007, p. 506), la maturation d'une règle phonologique de l'implémentation phonétique originelle au changement de la représentation phonétique dérivée ne met pas forcément un terme à la règle phonétique, et c'est l'une des raisons pour lesquelles on voit souvent le même type de phénomène revenir dans les langues, par exemple la réduction vocalique dans le latin archaïque et le latin classique, ou des phénomènes de palatalisation ou d'affrication dont nous traiterons pour le passage du latin au gallo-roman dans le chapitre 10.<sup>388</sup>

<sup>382</sup> Hyman (1976) traite la phonologisation comme la *première phase* (Phase I) d'un changement phonologique, mais nous aurions quand même cru pertinent d'inclure le préconditionnement phonétique que nous pouvons traiter comme *phase zéro* (Phase 0).

<sup>383</sup> Karmiloff-Smith (1994) décrit le changement représentationnel de la phase 2 comme une « redescription représentationnelle » (p.700). Beddor (2007) argumente que cette nasalisation est aujourd'hui phonémique dans l'anglais américain.

<sup>384</sup> Labov (1981) et Bermúdez-Otero (2007 § 21.2) s'accordent à dire qu'il peut être difficile de reconnaître la différence entre les changements de la première phase gradiente et de la deuxième phase catégorique avec des approches impressionnistes.

<sup>385</sup> Bermúdez-Otero (2007) : « secondary split. This structuralist term designates a historical development whereby the destruction of the conditioning environment of an allo-phonetic rule gives rise to a new phonemic opposition » (p. 506). C'est un cas de *counter-bleeding* (cf. Kiparsky, 1971), c'est-à-dire un changement allophonique suivi par la perte de l'environnement conditionnant, créant ainsi une opacité dérivationnelle; d'où l'apparition d'un nouveau phonème.

<sup>386</sup> Bermúdez-Otero (2007) : « discrete allophones generated by categorical phonological rules are quasi-phonemes in the intended sense; non-discrete allophones created by gradient phonetic rules are not » (p. 508).

<sup>387</sup> D'autres modèles de l'interface phonologique-phonétique qui font abstraction d'une représentation phonétique dérivée comme celle de Bybee (2001, § 3.6) doivent expliquer le maintien d'une valeur allophonique malgré la perte de l'environnement conditionnant par un changement qui viendrait directement de la représentation lexicale.

<sup>388</sup> Bermúdez-Otero (2007) : « Interestingly, the innovative phonological rules created by stabilization do not replace the phonetic rules from which they emerge, but typically coexist with them » (p. 506).

figure 19 : les étapes de la dérivation phonologique en synchronie.<sup>389</sup>

| a. | REPRÉSENTATION LEXICALE SOUS-JACENTE  | SIGNIFIÉ                  |
|----|---|---------------------------|
|    | C V C V<br>       <br>/ P Ä G ö /   | 'pays-M.S.ABL.'           |
|    |    |                           |
| b. | PROCESSUS ALLOPHONIQUES = POST-LEXICAUX<br>+ LANGUAGE SPECIFIC PHONETICS<br><br>i. allongement des syllabes toniques ouvertes<br>ii. antériorisation du /Ä/ tonique<br>iii. réduction de la finale atone<br>iv. lénition de la consonne intervocalique<br><br> |                           |
| c. | REPRÉSENTATION PHONÉTIQUE DÉRIVÉE <sup>390</sup><br><br>C V C V C V<br>           <br>/ [ p æ ɣ ö ] /   |                           |
|    |    |                           |
| d. | implémentation phonétique   | contraintes acoustiques   |
| e. | REPRÉSENTATION ARTICULATOIRE <sup>391</sup>   | REPRÉSENTATION ACOUSTIQUE |
|    |    |                           |
| f. | OUTPUT<br>réalisation phonétique<br><br>[pæ:.ɣʊ]  |                           |

Le « changement » dans un tel modèle peut s'activer à différents moments, par exemple dans la grammaire d'une seule génération par l'ajout d'une nouvelle « règle allophonique » ou par la

<sup>389</sup> La figure est basée sur celle de Loporcaro (2015, p. 68) qui s'inspire lui-même de Kiparsky (1985). Nous avons ajouté des exemples de représentations et de règles à différents moments de la dérivation pour rendre la théorie plus accessible et pertinente au lecteur.

<sup>390</sup> C'est ce que Keating (1990, p. 324) décrit comme un an. *categorical phonetic representation*. Chez Chomsky et Halle (1968) on trouve le terme « systematic phonetic transcription » pour un concept semblable.

<sup>391</sup> Keating (1990, p. 324) ici traite de *articulatory parametric representations* et de *acoustic parametric representations*, les deux étant gouvernées par des facteurs physiques, extra-linguistiques. La configuration articulatoire concerne le locuteur tandis que la représentation acoustique concerne l'auditeur.

spécification phonétique dans l'étape b. de la dérivation. Ou bien, le changement peut être intragénérationnel au moment où l'*output* d'une première génération est mal interprété par une deuxième génération. Cette erreur d'analyse peut advenir par l'intégration de l'une des règles d'implémentation de l'étape b. directement dans la représentation dans a. ou encore par la phonologisation de certains effets de la phonétique universelle dans la représentation ou en tant que processus post-lexical. Hale est explicite que « la clef pour comprendre le "changement" ... est de développer un modèle des contraintes sur la nature des réanalyses possibles... » (p. 35).<sup>392</sup>

Pour Hyman (1976), la phase III dans la vie d'un changement phonologique est l'introduction d'exceptions lexicales ou la sensibilisation à des conditions morpho-syntaxiques. Enfin dans la phase IV, une alternance qui était allophonique peut commencer à servir une fonction morphologique et rentre donc dans les signes contrastifs de la langue par la lexicalisation. À ce moment-là, le changement phonologique est complet.

#### 2.3.4 La lénition, la fortition et la hiérarchie de sonorité

Il est généralement admis que le changement phonologique de /α/ → /β/ avance dans une des deux directions. Soit le changement est une sorte d'affaiblissement sur le plan mélodique ou structurel du segment affecté, soit le changement est une sorte de renforcement du segment pour le rendre plus saillant. On appelle ce renforcement la **fortition** et l'affaiblissement la **lénition**.

Pour comprendre la lénition, il faut premièrement comprendre la force phonologique, c'est-à-dire la prééminence des phonèmes. Plus un phonème vocalique particulier ressemble à une voyelle, plus elle est sonnante, plus elle est forte. Idem, plus un phonème est consonantique, c'est-à-dire anti-sonnant, plus il est fort aussi mais de la façon contraire.<sup>393</sup> Pour comprendre ces deux extrêmes, il est nécessaire d'introduire la notion de la sonorité et de la syllabe.

Bien que la phonologie CVCV se dispense de la syllabe, elle reste une notion intuitive. En termes formels la syllabe est un *pic de sonorité* voire de moments chantables (l'énergie acoustique cf. Ladefoged et Johnstone (2015, p. 245)) précédés et suivis de moments moins chantables. Le corrélat de cette sonorité (voir la chantabilité) est en partie une question de volume, mais dans le langage humain c'est surtout une question de perceptibilité de contrastes. Selon Ladefoged et Johnstone (2011, p. 246) [ɑ], [a] et [æ] sont les plus perceptibles des voyelles, elles sont les plus sonnantes et donc les plus robustes et audibles. Ensuite suivent les voyelles moyennes et ensuite les voyelles fermées en termes de sonorité, ces dernières sont au seuil de pouvoir occuper le noyau d'une syllabe [i], [y], [u] en tant que voyelles, ou peuvent agir comme frontières syllabiques sous formes de consonnes [j],

<sup>392</sup> Hale (2007), utilisant une pierre sur une colline comme métaphore pour les états successifs d'une langue écrit : « The key to understanding "change" in such a scenario is to develop a model of constraints on possible misanalyses of the structural features of the rock being replaced, bearing in mind that after each replacement, we are dealing with a (somewhat) different rock, with different possibilities for misanalysis, rather than studying the original "structural" forces operating upon the first rock » (p. 35).

<sup>393</sup> La hiérarchie de sonorité est la relation non binaire, sur un continuum, entre les phonèmes. Ladefoged (2015) le décrit comme 'son volume relatif à celui des autres sons avec la même longueur, accent et intonation', an. « The sonority of a sound is its loudness relative to that of other sounds with the same length, stress and pitch » (p.245).

[ɥ], [w] aussi appelées semi-voyelles, d'où les transcriptions du genre [i̯], [y̯], [u̯] ou [i̠], [y̠], [u̠] avec la brève inversée indiquant le statut non-syllabique, voire semi-vocalique. Parmi les consonnes sonnantes on trouve le /l/ et le /r/ qui dans de nombreuses langues peuvent en réalité agir en tant que noyaux syllabiques, de même que les nasales /m/ et /n/. De l'autre côté du spectre on a les occlusives sourdes qui sont définies par une occlusion totale et une coupure nette du signal de sa résonance de base. Il s'avère que [p] est plus résonnant que [t] qui est en tout plus sonnante que [c] ou [k] ; cela est visible dans la figure 20.

figure 20 : l'échelle de sonorité

| voyelles         |          |         |               |            |                   |            | obstruantes |            |    |            |   |
|------------------|----------|---------|---------------|------------|-------------------|------------|-------------|------------|----|------------|---|
| ouvertes         | moyennes | fermées | semi-voyelles | résonantes | nasales           | fricatives |             | affriquées |    | occlusives |   |
|                  | o        | u, ʊ    | w             | r l        | m                 | v          | f           | pf         | b  | p          |   |
| a                | ø        | y, ʏ    | ɥ             |            | n                 | z          | s           | dʒ         | ts | d          | t |
|                  | e        | i, ɪ    | j             |            | ɲ                 | ʒ          | ʃ           | dʒ         | tʃ | tʃ         | c |
|                  |          |         |               |            | ŋ                 | ɣ          | x           | kx         | g  | k          |   |
| ← plus sonnantes |          |         |               |            | moins sonnantes → |            |             |            |    |            |   |

Dans la figure 20 on voit l'échelle de sonorité avec /a/ qui est la voyelle la plus sonnante, tandis que les occlusives sourdes /p/, /t/, /k/ sont ce qu'il y a de moins sonnante.<sup>394</sup> Chacune de ces extrémités est forte et saillante à sa façon. Plus une voyelle se ferme, plus elle perd en proéminence ; plus une consonne « s'adoucit », voire devient sonnante, plus elle perd en proéminence.

Hyman (1975, p. 165), reprenant Theo Vennemann, présente une autre manière d'imaginer la lénition ; il dit qu'« un segment X est dit *plus faible* qu'un segment Y, si Y passe par une phase X sur son acheminement vers zéro ».<sup>395</sup> On ne saurait placer le zéro, Ø, sur l'échelle de sonorité, mais en effet il semble que certains sons peuvent s'assimiler complètement soit à un vrai Ø, habituellement le silence à la fin d'un mot qu'on peut représenter comme une séquence CV sans mélodie, soit ressembler aux segments qui l'entourent, par exemple une occlusive /t/ qui devient [d] et l'approximante [ɰ] avant de devenir tellement sonnante qu'elle ne se distingue plus des voyelles qui l'entourent et elle tombe de la représentation lexicale.

Une autre façon d'unir l'échelle de sonorité avec l'idée de saillance versus zéro proposée par Vennemann est la question de la durée des segments. De façon générale une occlusive est brève, une fricative ou une approximante un peu moins, tandis que les voyelles durent plus longtemps, et une

<sup>394</sup> Cette échelle en particulier est inspirée de celle de Noske (2020). Nous avons plutôt placé les voyelles postérieures arrondies en haut de la comparaison de sonorité, du moins par rapport aux voyelles antérieures suite aux conclusions de Pimenta (2020) qui démontre que l'élément [U] serait plus sonnante que le [I].

<sup>395</sup> Hyman (1976, p. 165) reformulant une idée de Theo Vennemann : « a segment X is said to be weaker than a segment Y if Y goes through an X stage on its way to zero ».

voyelle longue dure plus longtemps encore.<sup>396</sup> Cette tendance a une corrélation importante avec la structure des syllabes.

Concernant les noyaux syllabiques et les voyelles qui les forment, la durée est la clef de leur prééminence et l'antithèse de leur faiblesse. Vennemann (1986, 1988) explique le noyau idéal comme étant préférable si (a) son noyau syllabique est un son stable, (b) son noyau est le moins consonantique possible. On ne devrait donc pas s'étonner qu'il existe des langues avec peu de véritables différenciations phonologiques entre les voyelles des syllabes toniques et les voyelles des syllabes atones. Le hongrois est un exemple d'une telle langue, subissant potentiellement une réduction phonétique légère des voyelles atones, mais sans que celles-ci soient perçues comme un changement de timbre (cf. Szeredi, 2009). Certains chercheurs comme de Boer (2003) estiment que la stabilité vocalique est même la norme sur de longues périodes de 800-1000 ans, ce qui permet au système vocalique de ne pas s'effondrer avec toutes les voyelles se neutralisant dans un *cheva* indistinct. Voilà une autre formulation de la *pertinacité* phonologique que nous avons élaborée dans la section 2.1.2.7.

### 2.3.5 L'initiation et la diffusion des changements

Il est assez largement accepté qu'un grand nombre de changements phonologiques avaient des « précurseurs phonétiques », c'est-à-dire des conditions articulatoires qui ont permis la phonologisation d'une nouvelle série de contrastes dans une langue. Il faut faire la distinction entre l'**initiation** d'un changement phonologique et la **diffusion** de ce changement dans la communauté.

L'initiation d'un changement peut avoir des causes assez variées, par exemple l'économie<sup>397</sup> ou le désir de clarté, voire l'avantage communicatif, le désir de se distinguer socialement, la recherche de nouvelles capacités expressives, des transferts d'une langue seconde ou encore un manque de savoir-faire. Selon Hale (2007) « le changement a lieu lorsque la transmission d'un certain trait est erronée. Lorsque la transmission n'est pas imparfaite (avec respect à un certain trait), mais qu'il s'agit plutôt de la diffusion d'une variante alors il n'y a pas de changement dans le sens strict » (p. 36).<sup>398</sup>

Dans certains cas, le changement se fait de façon incrémentale, c'est ce que Labov (1994) a démontré pour l'évolution du /æ/ dans les états américains du nord-est comme Albany, Rochester, Détroit et Chicago où la voyelle antérieure ouverte /æ/ comme dans l'an. *cast* [kæst] 'un plâtre' s'allonge tout en prenant une position encore plus périphérique, voir plus antérieure. Labov démontre des étapes [kæst] → [kæ:st]<sup>399</sup> → [kɛ:st] → [kɪ:əst] dont la prononciation exacte de la voyelle semble être

<sup>396</sup> Cette modélisation est quand même imparfaite dans le sens où les géminées sourdes sont considérées comme *fortes* par rapport aux occlusives simples, mais elles durent plus longtemps. Peut-être doit-on considérer la longueur plutôt comme un élément structurel que comme un élément prosodique ? Sans doute que oui. Et à cet effet, une consonne aspirée *p<sup>h</sup>*, *t<sup>h</sup>*, *k<sup>h</sup>* se placerait-elle à gauche ou à droite sur l'échelle par rapport à l'occlusive sourde ?

<sup>397</sup> Kirchner (2001) l'englobe dans une contrainte Lazy 'paresse' qui couvre plein de phénomènes de réduction des efforts articulatoires.

<sup>398</sup> Hale (2007): « Change results when transmission is flawed with respect to some feature. When transmission is not flawed (with respect to some features), there has been no change in the strict sense » (p. 36).

<sup>399</sup> Ici nous avons employé le diacritique [ \_ ] qui indique une fermeture supplémentaire de la voyelle. Labov, préférerait peut-être le diacritique [ . ] qui indique le statut avancé dans la cavité orale et qui pourrait indiquer la nature très périphérique

déterminée par l'environnement phonologique. Ce changement est donc gradient et motivé par une sorte d'hyper-articulation de la voyelle (sujet sur lequel on reviendra dans § 3.3). On dit que le changement est régulier s'il affecte l'ensemble des mots qui peuvent être affectés, tous en même temps. Dans ce cas nous sommes face à un changement régulier de type néogrammatien (cf. Osthoff et Brugmann, 1878) où ce sont les phonèmes qui changent sans conditionnement lexical (cf. Bloomfield, 1933, p. 351).

Cependant, si le changement n'affecte pas l'ensemble des mots ayant le bon contexte phonologique, on dit qu'il s'agit plutôt d'une diffusion lexicale, ce qui ne semble être rien d'autre qu'un emprunt à un dialecte ou une variété sociale où ce changement est régulier, du moins dans certains contextes. En effet dans les états américains du nord-est précédemment cités, la distribution est catégorique avec comme cible [e:<sup>3</sup>] dans les contextes affectés, ex. *glad* dit [gle:<sup>3</sup>d] à Philadelphie, mais *sad* dit [sæd]. Pour Labov (1994), le changement est externe au langage ; il est strictement social, activé lorsqu'il y a un désir de marquer une différence sociale. Cette position est notamment adoptée par Ségéral et Scheer (2020) dans la GGHF. Selon Saussure (1916), « c'est la Parole qui fait évoluer la langue » (p. 37), ce qui fait écho aux mots de Paul (1880) que « l'unique cause du changement d'usage n'est rien d'autre que l'activité linguistique ordinaire » (p. 32).<sup>400</sup> Hale (2007, p. 53ff) souligne ce même phénomène que l'interlocuteur n'est exposé qu'à l'usage de la grammaire et jamais à la grammaire même. Ces cas de changement se font plutôt par le remplacement d'une représentation lexicale par une autre, ou par la coexistence des deux chez le locuteur. Par exemple, dans l'anglais canadien le mot *route* 'la route' est variablement prononcé [ru:t<sup>h</sup>] ou [rɛʊt<sup>h</sup>]<sup>401</sup> les deux formes ne s'expliquant pas par une règle phonologique, mais en tant que formes lexicales en compétition. Pareil pour le mot *laboratory* 'laboratoire' dont la forme plus populaire /'læ.bɔ:<sup>ɹ</sup>ɹi/ ou même /læb/ est en compétition avec une forme savante avec l'accent sur la deuxième syllabe /lə'bo:<sup>ɹ</sup>ɹi/. En français on trouve ce genre de compétition dans les formes comme *ananas* /ana'nas/ ou /ana'na/ ou dans le français laurentien *août* représenté /a.'u/, /u/ ou /a.'ut/. En réalité on trouve aussi souvent le syntagme *au mois d'août* /omwa'du/ pour contourner le problème et pour éviter l'homophonie avec *où* /u/, *ou* /u/ et *houx* /u/.

Nous avons vu dans la figure 19, que certains phénomènes peuvent s'intégrer à la représentation phonétique dérivée et que cette notion phonétique est suffisante pour distinguer des locuteurs partageant une même grammaire ou style de langue. Cependant, il y a une autre définition du changement qui est aussi pertinente, et c'est le moment où un changement jusque-là allophonique ou d'implémentation phonétique s'intègre à la représentation sous-jacente d'un mot. Cette représentation est d'autant pertinente car, même si les règles d'implémentation phonétique varient entre des individus ou des communautés de locuteurs, si les représentations sous-jacentes sont

du /æ/. En revanche, dans l'API le signe se réserve aux modifications à l'intérieure du trapèze vocalique. C'est probablement cette même périphéralisation qui est responsable pour l'évolution du /a/ tonique libre en français.

<sup>400</sup> Paul (1880) : « Die eigentliche Ursache für die Veränderung des Usus ist nichts anderes als die gewöhnliche Sprechfähigkeit » (p. 32).

<sup>401</sup> Cette deuxième forme témoignant d'un phénomène dit « Canadian raising » (cf. J. K. Chambers, 1973, 2006; Paradis, 1980) a une forme sous-jacente /aot<sup>h</sup>/ tandis que le premier est représenté /aut<sup>h</sup>/.

intactes, on a affaire à un diasystème. Il est important de noter que tant que la représentation sous-jacente n'est pas affectée, le « changement » n'est pas réellement implémenté; il est au mieux « en cours » ce qui signifie que certains locuteurs pratiquent une certaine implémentation phonétique et d'autres non, sans que cela pose de difficultés de communication.<sup>402</sup>

La diffusion d'un changement est le moment auquel une variante jadis existante commence à se répandre dans une communauté linguistique ou entre communautés. Cette diffusion peut avoir lieu lors de l'acquisition d'une langue, lorsqu'un enfant entend deux ou plusieurs variantes, la conservatrice et l'innovatrice, et qu'il choisit finalement l'innovation : il s'agit d'une diffusion. Mais la diffusion peut aussi avoir lieu à l'âge adulte lorsqu'un locuteur décide d'intégrer certaines nouvelles formes linguistiques à son répertoire. Ce genre de changement a normalement lieu sur le plan lexical, car l'on peut toujours emprunter de nouveaux mots, et pourquoi pas avec une prononciation qui imite la source de l'emprunt; c'est de cette manière que les mots anglais comme *skirt* ont été empruntés au norrois bien que *skirt* était apparenté avec le mot anglo-saxon *shirt*, les deux issus du PG. \*skurtjōn 'tablier'.

Mais la diffusion ne concerne pas que le lexique, la phonologie est aussi affectée lorsque certaines prononciations sont considérées comme vieillottes ou rustiques par l'introduction de nouvelles normes. Une étude longitudinale de Mackenzie et Sankoff (2010) sur les diphtongues de Montréal a démontré que malgré la stabilité du système phonologique, certains locuteurs finissent pas modifier leur langage; même de manière inconsciente de façon à suivre les tendances linguistiques de la communauté. Dans d'autres cas, ces changements, comme la modification du /r/ → [ʀ] dans le français de Montréal peuvent être conscients sous des poids sociaux, même tard dans la vie (cf. Sankoff et Blondeau, 2007).

Il faut mentionner que le moment de l'initiation d'un changement chez une partie de la population, le moment de sa diffusion et celui de son établissement comme nouvelles normes peuvent être séparés par plusieurs générations. Il nous semble même possible que les variantes initiées du changement puissent coexister avec les formes conservatrices sur une période de quelques siècles. Dans un tel cas, à partir de quel moment pouvons-nous traiter d'un changement linguistique ? Est-ce au moment de l'implémentation chez un premier locuteur ou au moment de sa généralisation ? Il nous semble qu'il n'y ait pas de réponse simple ou claire et que cette distinction est une des raisons pour les grands écarts de datation que nous trouvons dans les manuels de phonétique historique. Pour Banniard (2002) « il serait prudent de n'admettre comme datation absolue que le moment où un phénomène considéré a des probabilités raisonnables d'être généralisé sur une aire importante » (p. 782).<sup>403</sup> Nous

<sup>402</sup> Hale (2007) : « "Sound change in progress" similarly refers to the spread of a change from some speakers to others, which naturally, does take time. In both instances we are dealing not with change, as defined above, but with *diffusion* of linguistic variants » (p. 36)

<sup>403</sup> Ce principe semble contraire à la « phonétique historique » à la Straka qui s'intéresse à l'implémentation d'un changement, bien que ce dernier reconnaît les conséquences de la sociolinguistique, admettant à la fin de sa vie dans Straka (1993) « que les changements ne se produisent pas toujours à un même moment chez tous les locuteurs, ni sur le plan diatopique (il y a des différences géographiques), ni sur le plan diastratique (les changements commencent généralement dans la langue populaire avant d'être adoptés par tout le monde), ni même chez tous les locuteurs d'un même niveau et à un même endroit. Enfin, les changements n'atteignent pas nécessairement tous les mots concernés à

sommes plutôt de cet avis, bien que la définition de « généralisé » est compliquée quand nous admettons la notion diasystémique horizontale et verticale du langage.

Cela dit, la généralisation du changement ne semble pas avoir été la cible des études de la diachronique classique. Bourciez (1955) décrit la phonétique historique comme ayant comme objet « d'établir d'après quelles lois les mots latins se sont transformés dans une région donnée ... à noter les changements successifs qu'ont subi les sons et les articulations pour arriver jusqu'à nous » (p. xvii). Chez Zink (2013) on peut lire que « la *phonétique historique* ... propose de suivre les variations articulatoires d'une langue au cours de son développement » (p. 15). On voit clairement que les auteurs français parlent de **phonétique historique** et non pas de phonologie. La raison est assez simple, l'étude diachronique des langues romanes prédate la naissance de la phonologie comme champ d'étude.<sup>404</sup> En réalité ni Bourciez ni Zink n'emploient le terme *phonème*; c'est le changement du son (lire du *phone*) qui les concerne. Englebert (2015) à son tour emploie les barres obliques / / phonologiques de manière systématique, mais continue à traiter de phonétique historique.<sup>405</sup> Évidemment, si c'est la phonétique qui nous intéresse, alors on s'intéressera au moment où telle ou telle prononciation commence à apparaître. Cela dit, Wüest (1979), en donnant l'exemple de la diphtongaison, remarque que les premières étapes d'une diphtongaison ne sont jamais « phonologiquement pertinentes ». Il nous semble que la phonologie historique risque d'être une discipline plus enrichissante

### 2.3.6 Les causes du changement linguistique

Dans la section 2.2, nous avons expliqué que certains changements ont pour cause des forces externes à la langue et des pressions sociales, tandis que d'autres semblent s'activer à cause de pressions structurelles à l'intérieur de la langue. Ces derniers sont les plus difficiles à identifier, car comme le souligne Scheer (2014b, p. 13), il n'est pas écrit dans le ciel si une langue finira ou non par succomber aux pressions phonétiques qui sont toujours présentes. Ce n'est qu'à un certain moment que la représentation cesse ou ne cesse pas de résister à ces pressions inhérentes.<sup>406</sup>

---

un même moment ; ainsi, il a pu y avoir des différences chronologiques entre la diphtongaison dans FREMITU et dans PEDEM, dans MOVITA et dans MOLA, sans que ces différences puissent évidemment être démontrées » (p. 59-60).

<sup>404</sup> L'origine de la « phonologie » comme domaine d'étude distinct est retraçable à l'école de Prague, notamment au Premier Congrès International des Linguistes de la Haye qui eut lieu en 1928. Parmi les fondateurs on trouve Jakobson; Havránek, Trnka, Mathesius, Vachek et d'autres (cf. Leroy, 1965).

<sup>405</sup> Dans certaines démonstrations, elle semble « abuser » des représentations phonologiques pour ainsi dire, par exemple dans l'évolution de SĀPIĀM → *sache* où elle présente l'évolution /p/ → /t/ → /tʃ/ → /tʃ/ → /ʃ/ (p. 78). Il ne nous est vraiment pas évident qu'un état de langue avec un phonème /tʃ/ ait existé en contraste avec un /t/ un /ʃ/ ou un /tʃ/ non palatalisé. Il nous semble plus raisonnable que [tʃ] ait existé comme articulation allophonique et éphémère du /p/ palatalisé avant de rejoindre le nouveau phonème /tʃ/ aussi issu de /k/ palatalisé. Dans le travail du linguiste diachronique, il peut en effet être compliqué de déterminer ce qui revient à la phonologie et ce qui revient à la phonétique à une période donnée, d'où peut-être la préférence pour la « phonétique historique » qui implique moins de présomption sur les représentations sous-jacentes de la langue à un moment précis.

<sup>406</sup> Scheer (2014b) : « laterals in weak position are always under pressure. Positional pressure is universal and permanently present: positions do not become strong or weak when some effect is observed., [ex.] l-vocalization occurs when a language decides not to resist anymore and to give in to positional pressure » (p. 13).

L'usage d'une langue est soumis à différents types de contraintes articulatoires et perceptuelles ; d'un côté la configuration de l'appareil phonatoire impose certaines limites sur la parole et permet certains types de coarticulations. De l'autre côté, le besoin d'être compris mène à des limitations sur les changements possibles. Garrett et Johnson (2013) décrivent les tendances universelles comme les processus phonétiques « qui opèrent passivement trans-linguistiquement et qui résultent dans des processus phonologiques typologiquement communs ». Kaye et al. (1990, p. 194) font référence au « non-arbitraire » des règles naturelles. Les raisons pour lesquelles une langue succombe ou non aux pressions universelles sont mal comprises et sont peut-être considérées comme « aléatoires » par certains. Ce qui est sûr, c'est qu'il est aujourd'hui impossible de prédire l'évolution précise d'une langue.

Les avis diffèrent sur la question des changements qui ne semblent pas typologiquement communs. Kiparsky (2015) adopte une position forte que « si elles sont pour être convaincantes, les changements phonologiques postulés dans les analyses historiques, devraient être naturels ... et devrait être ancrés dans la typologie, la phonétique et la phonologie » (p. 70).<sup>407</sup> La relation spécifique entre les représentations phonologiques et les productions phonétiques est encore très débattue ; la théorie des éléments que nous introduirons dans la section 2.5 permet beaucoup de liberté de l'interprétation phonétique des représentations. Les questions de la marque, de la dispersion et de la contrastivité des phonèmes de même que la géométrie des traits (et plus largement la composition des contrastes linguistiques) reste au cœur des analyses dites « naturelles » dont une certaine logique interne peut en être déduite.

Bach et Harms (1972) donnent le nom *crazy rules* littéralement 'des règles insensées' aux processus qui semblent opérer sans motivations phonétiques ou structurelles.<sup>408</sup> Selon Bach et Harms (1972) ces règles insensées n'ont pas commencé leur vie ainsi, mais sont devenues insensées par l'opacité et par la substitution des conditions de leur application. Scheer (2009) aborde une règle qui semble être *crazy* par laquelle en sarde un /l/ alterne avec [ʁ] lorsqu'intervocalique. L'aspect mélodique est difficile à expliquer sauf pour dire qu'il y a une vélarisation générale de cette consonne qui finit soit par être soumise à la lénition par la spirantisation ou la débuccalisation ou soumise à une fortition par une occlusion vers [g<sup>w</sup>].

---

figure 21 : une « crazy rule » du sarde

---

|   |                            |
|---|----------------------------|
|   | → débuccalisation ʔ / Ø    |
| /l/ → vélarisation 'l → 'l <sup>w</sup> | → occlusion g <sup>w</sup> |
|   | → spirantisation β / ʁ     |

---

<sup>407</sup> Kiparsky (2015) : « To be convincing, the sound changes posited in historical analyses should be natural, which is not always easy to achieve... Intuitions about naturalness go only so far, so they must be grounded in typology, phonetics, and phonology » (p. 70).

<sup>408</sup> Différentes règles « insensées » sont repérées par Buckley (2000, 2003), Hyman (2001).

Par cette dérivation diachronique, Scheer (2009) démontre que l'alternance contemporaine entre /l/ → [ɮ] s'explique par l'accumulation de règles diachroniques, mais plus important encore que la phonologie synchronique d'un locuteur du sarde moderne peut appliquer l'allophonie /l/ → [ɮ] / V\_\_V sans motivation phonétique à l'heure actuelle ; c'est-à-dire que la phonologie peut manipuler des objets phonologiques sans conditions sur son contenu phonétique.<sup>409</sup> Ce type d'explication est parfois utilisée pour expliquer la palatalisation gallo-romane (§ 10.2.3). Beguš (2019; 2021) adopte une position plus forte pour la naturalité même des changements « insensés » argumentant qu'au moins trois changements phonétiques sont nécessaires pour qu'apparaisse une alternance non naturelle ». Beguš (2018) démontre par l'exemple du dévoisement intervocalique en yagnobi, une langue iranienne du Tadjikistan, que ce dévoisement doit s'expliquer par un mécanisme dit de *floutage* (an. *blurring*).

Revenant aux causes du changement, Blevins (2004) adopte un model dit « *de changements, de chances et de choix* » (an. *Change, Chance and Choice*) selon lequel un interlocuteur filtre les détails (lire *préconditions*) phonétiques pour arriver au contenu phonologique qui permet l'identification de phonèmes. Mais dans tous les cas l'ambiguïté de l'analyse est inhérente au système. Dans l'usage de la langue, il y a visiblement une tension entre la préservation de l'iconicité des formes linguistiques, ce qui préserve leur clarté et permet au locuteur de contraster un signe contre un autre, mais la longueur des mots est un désavantage et les locuteurs donnent aussi de l'importance à l'économie, voire à la réduction des efforts.<sup>410</sup> Vennemann (1993) a proposé que le changement linguistique serait une forme d'amélioration de la langue écrivant que « lorsque des personnes engagent dans une activité elles cherchent, de manière consciente ou inconsciente, à améliorer leur condition » (p. 324).

Un exemple d'économie phonologique qui sera pertinent dans les chapitres qui suivront est celle de la bonne formation des syllabes et, dans la poésie, de la bonne formation des pieds métrifiables.<sup>411</sup> Or, dans les théories de phonologie métrique de Hayes (1995) et Prince (1990) les pieds bien formés prennent la forme de iambes (◡ . ◡) c'est-à-dire une syllabe légère suivi d'une lourde, ou la forme d'un trochée (◡ . ◡), c'est-à-dire une syllabe lourde suivi d'une légère selon les règles rythmiques de la langue en question. Dans un grand nombre de langues, le pied peut aussi prendre la forme d'une syllabe lourde (◡) tout court. Si ces deux formes sont également bien formées, elles ne sont pas égales sur le plan de l'économie, le pied (◡) contient une syllabe de moins et est donc plus économe que la

<sup>409</sup> Aussi pour le Sarde, Chabot (2021) argumente que le passage de /d/ → [ð] dans certains contextes, ex. *il raddoppiamento sintattico*, etc. doit être considéré comme une fortition phonologique, bien que la phonétique de surface donne l'impression d'une lénition.

<sup>410</sup> Vennemann (1993) : « The extreme development of such syllabic reduction may lead to the total annihilation of a syllable, namely the denuclearization, manifested as aphaeresis, syncope, or apocope. Curiously, improvements of this sort, namely syncope and apocope of syllables which contain more than just a single vowel, by necessity cause new deviations from optimality to arise, namely in the domain of a single syllable complexity... » (p. 324).

<sup>411</sup> La métrification est un terme courant dans la linguistique moderne et signifie l'analyse d'un mot en pieds métriques, soit des trochées, soit des iambes. Des syllabes qui ne comptent pas dans la métrique sont dites extra métriques et donc ne sont pas métrifiables. Hayes (1995) reste un manuel de référence dans l'assignation de l'accent du mot selon des paramétrages de la métrification. De Cornulier (2019) note que s'il s'agit d'une extension du terme grec *metron* 'mesure' et souligne que le terme *rythmique* serait tout aussi approprié « si on ne spécifie pas qu'elle a pour objet spécifique des rythmes réguliers » (p.45).

forme ( ̣ . ̣ ) (cf. Gouskova, 2003, p. 73). Nous verrons en traitant de la syncope au chapitre 9 que l'économie peut être une des raisons pour expliquer la syncope et éventuellement l'apocope, bien que cela mène à l'éventuelle perte de marques morphologiques.

## 2.4 La phonologie de gouvernement, autosegmentale et CVCV

La phonologie de gouvernement est un cadre théorique développé par Jonathan Kaye et Jean Lowenstamm pendant leurs années à l'Université de Québec à Montréal et débuté dans Kaye et Lowenstamm (1981). Joint par Jean-Roger Vergnaud au CNRS, la phonologie de gouvernement trouve sa forme classique dans les travaux de Kaye, Lowenstamm et Vergnaud, habituellement abrégés KLV (1985) et KLV (1990). Dans sa forme classique on trouve aussi des contributions comme Charrette (1990, 1991), Harris (1994) et Gussman (2002). On dit phonologie de *gouvernement*, terme emprunté à la syntaxe *government and binding* de Chomsky (1981) dont l'idée est que certains objets règlementent les comportements d'autres éléments dit gouvernés (nous reviendrons sur ces termes).

Une bonne partie de la phonologie du gouvernement s'appuie sur la phonologie autosegmentale (proposée par John Goldsmith (1976) et développée par Clements (1980) ; McCarthy (1981), et d'autres au cours des années) qui est une théorie de représentations phonologiques placées sur plusieurs paliers autonomes (an. *tiers*) proposant la possibilité ou non de lier ces paliers entre eux avec différentes conséquences phonologiques. L'un des objectifs de ces cadres phonologiques dits « représentationnels » (cf. Bércecs et Honeybone, 2020) était de réduire l'aspect arbitraire des phénomènes phonologiques en remplaçant les « règles » de la phonologie *chomskienne* par des contraintes sur la bonne formation (an. *well-formedness condition*) qui servent à établir quels genres de structures et associations sont bien formés et lesquels ne le sont pas, nécessitant ainsi une modification entre l'*input* et l'*output* d'une forme.<sup>412</sup>

Certains pratiquants de la phonologie de gouvernement, comme Ploch (1997, 1999), mais plus généralement toute l'école de la Phonologie sans Substance (an. *Substance Free Phonology*) incarnée par Mark Hale et Charles Reiss, ex. Hale et Reiss (2000), etc., postulent une coupure nette entre la phonologie qui fait partie de la compétence linguistique du locuteur et la phonétique qui serait non pertinente pour la phonologie (cf. Ploch 1997) sauf au niveau de l'implémentation lors du *spell-out* post-phonologique (cf. Scheer, 2014a). D'autres pratiquants de la phonologie de gouvernement, par exemple Myers (2001) admettent le rôle de la phonétique dans les phénomènes d'assimilation gradiente.<sup>413</sup> Un compromis entre ces deux extrêmes nous semble être atteint par Brandão de Carvalho (2002b) qui admet une division entre une couche non-représentationnelle des véritables

<sup>412</sup> On trouve des analyses du français dans le cadre de la phonologie autosegmentale classique chez Anderson (1982) et Clements et Keyser (1983); ce dernier était repris par Stemberger (1985) qui explique le comportement distinct des adjectifs masculins et féminins par une règle qui associe les consonnes flottantes menant donc à leur réalisation systématique.

<sup>413</sup> Voir Honeybone (1999) pour une introduction accessible aux origines et aux objectifs de la phonologie de gouvernement.

prismes phonologiques n'ayant aucun contenu phonétique, et une couche symbolique de *mise en forme* représentationnelle.

Le cadre théorique a beaucoup évolué depuis son introduction par Kaye et Lowenstamm (1981) et là n'est pas la place pour introduire l'historiographie de cette approche théorique. Scheer et Kula (2018) présentent un tour d'horizon du paysage théorique dans leur contribution dans *Routledge Handbook of Phonological Theory* qui offre une introduction accessible. Pour un public francophone, le manuel de Scheer (2015) *Précis de structure syllabique* est d'une clarté exceptionnelle et introduit aussi la version de la phonologie autosegmentale que nous employons dans cette thèse. La phonologie CVCV (an. *strict CV*) conçue au départ par Lowenstamm (1996) et qui prend sa forme moderne chez Scheer (2004) est une théorie autosegmentale épurée par rapport aux conceptions originales des années 80 et 90; elle se veut une théorie « plate » donc non hiérarchique et linéaire des interactions entre constituants.

### 2.4.1 Une représentation phonologique dans la phonologie CVCV

Dans la phonologie CVCV, une représentation phonologique est composée de trois paliers : 1) le palier mélodique, 2) la structure syllabique, 3) l'association entre les deux. Or, comme l'écrit Scheer (2015) « un objet mélodique a une existence phonétique si et seulement s'il est associé à un constituant syllabique. Si l'un des trois ingrédients manque ... rien n'est prononcé » (p. 28).

**figure 22 : représentation autosegmentale du mot latin /PĀTĒR/ 'père'**

---

|                        |   |   |   |   |   |   |                     |
|------------------------|---|---|---|---|---|---|---------------------|
|                        | C | V | C | V | C | V | ← palier structurel |
| palier d'association → |   |   |   |   |   |   |                     |
|                        | P | Ā | T | Ē | R |   | ← palier mélodique  |

---

Dans la théorie de gouvernement, les relations entre les phonèmes sont de nature linéaire plutôt que hiérarchique ; en termes strictement formels ; ni l'attaque ni la coda n'existent dans la phonologie autosegmentale, mais nous continuons par facilité d'utiliser ces termes pour indiquer une consonne qui précède un noyau syllabique et pour une consonne qui précède un noyau vide respectivement. Dans l'exemple de PĀTĒR de la figure 22, /p/ et /t/ sont des attaques, car elles précèdent une voyelle, tandis que /r/ est une coda car elle précède un noyau syllabique vide.

Il existe deux types de relations entre les positions structurelles. La première appelé le **gouvernement** est un pouvoir exercé par une position vocalique sur une position consonantique ou vocalique à sa gauche et qui affaiblie la cible gouvernée. Elle peut provoquer la lénition ou encore empêché l'expression des voyelles alternantes, les mélodies flottantes. Le **licencement** en revanche est une force exercé par un position vocalique sur une position vocalique ou consonantique à sa gauche qui renforce la cible licenciée ou qui encourage son expression.<sup>414</sup> Dans les premières années de la théorie,

<sup>414</sup> Scheer (2005) : « le gouvernement *restreint* les possibilités d'expression segmentale de la cible » (p. 125) tandis que « le licenciement *ouvre* les possibilités d'expression segmentale de la cible » (p. 125). Scheer (2004, chap. 7) dédie tout

les chercheurs débattaient pour savoir si la direction de ces relations agissait à partir du début du mot vers la fin, donc progressive, ou si elle agissait à partir de la fin du mot vers le début (gauche-droite), donc régressive.<sup>415</sup> Finalement la théorie s'est figée sur la gouvernance de la fin vers le début, sur les bases qu'il faut habituellement regarder à droite d'un segment pour savoir ce qui peut lui arriver. Voici quelques exemples pour l'illustrer :

1. Si l'on veut savoir si une syllabe est entravée ou libre (non entravée), il faut regarder à droite. L'absence d'une séquence CV à droite indique que la syllabe précédente est libre, ex. RĒ 'chose.abl.s'. Même chose si la syllabe est suivie d'une séquence CV associée à sa mélodie, ex. CĀUSA. En revanche si une voyelle est suivie par une seule consonne en fin de mot, la syllabe sera entravée, ex. DĪC 'dit !'.
2. Dans les phénomènes d'assimilation phonétique, l'agent se trouve habituellement à droite du patient, ex. dans la palatalisation de FORTIA → \*fortsja → fr. *force* l'agent palatalisateur le /j/ se trouve à la droite du segment ciblé par la palatalisation.<sup>416</sup>
3. D'autres phénomènes comme l'abrégement des voyelles en syllabes fermées, l'allongement en syllabes ouvertes, le calcul du poids syllabique, etc. sont dépendant des segments à droite (cf. Scheer 2015, p. 123)

L'existence des relations latérales entre un segment tête de la relation et un segment dépendant à sa gauche est indiquée grâce à une flèche. Le segment en position de tête peut essentiellement contribuer à l'épanouissement de sa cible (**licencierement**) ou à sa diminution (**gouvernement**).<sup>417</sup> Nous disons « peut » contribuer, car l'exercice du pouvoir de gouvernement ou licenciement semble essentiellement être une conséquence de la grammaire propre à chaque langue. Le potentiel des

---

un chapitre à dénoncer le manque de clarté dans les termes *gouvernement* et *licencierement* dans les formulations originelles de Kaye et al. (1990). On voit bien le problème de vocabulaire quand Scheer (2004) écrit « the word "Licensing" is used for two kinds of support-providing relations that possess very different properties and produce contrasting effects: [Prosodic Licensing or] p-Licensing supports empty Nuclei in the sense that it allows them to remain phonetically unexpressed. On the other hand, Government Licensing does not allow anybody to remain phonetically absent. On the contrary, it takes care of its target, effecting that this target may enjoy a phonetic existence, which otherwise it could not » (p. 152).

<sup>415</sup> Dans la formulation de Kaye et al. (1990) les deux directions *progressives* et *régressives* étaient possibles. Scheer (2004, § 218) donne les arguments principaux pour l'établissement d'une direction régressive dans la théorie moderne.

<sup>416</sup> Weiss (communication personnelle) nous signale d'apparents cas contraire par exemple, la palatalisation dans MŪLTŪM → [mujto] → esp. *mucho*, traditionnellement compris comme l'extension de la palatalité du [j] vers la droite, ou encore la palatalisation dite de Baudoïn de Courtenay en slave, ex. \*owika → ovica, par laquelle un /i/ ou un /ĩ/ atone causaient la palatalisation d'un /k/, /g/, /x/, /ɣk/ ou /ɣg/ suivant. En réalité les données sont complexes. Pour l'espagnol, le /t/ de [muito] a déjà la présence d'un || dans sa spécification élémental ; la palatalisation peut être comprise par l'extension de l'élément ||, vers l'ancien /l/ de MULTUM. Pour la palatalisation dite de Baudoïn de Courtenay, Troubetzkoy (1922) relève certains contre-exemple de la « règle » ou un /ū/ à la droite de la consonne ciblée est resté vélaire, car « [c]ette labialisation énergique avait bien pu se transmettre à la gutturale précédente en empêchant sa palatalisation... la palatalisation des gutturales précédées d'un ī ou d'un ȳ inaccentuées n'avait pas lieu quand ces gutturales étaient suivies de voyelles vélaire tendues » (p. 228). Troubetzkoy signale aussi le rôle inhibiteur des autres voyelles labiales, ce qui nous rappelle la situation de la vélaire latin évoqué dans la section 10.2.3.

<sup>417</sup> Scheer (2004, p. 160) suggère que les deux forces du gouvernement et du licenciement soient identifiées par leur effet *destructeur* ou *supporteur* sur le dépendant de la relation. Nous trouvons peu clair le choix de ces deux termes, mais ils sont ancrés dans la littérature.

forces de licenciement et de gouvernement est possédée par tous les noyaux pleins de la langue. C'est-à-dire que chaque voyelle qui voit sa mélodie associée à une position V dans la structure à la possibilité d'enclencher le renforcement ou l'affaiblissement d'un segment à sa gauche. En théorie Selon Scheer (2005) « aucun constituant ne peut être la cible des deux forces contradictoires, gouvernement et licenciement, en même temps » (p. 186) et dans les cas théoriques ou ces deux forces s'appliqueraient ; c'est le gouvernement qui s'applique en priorité, donc l'affaiblissement du segment gouverné.

Kaye, Lowenstamm et Vergnaud (1990) décrivaient le gouvernement comme une relation asymétrique binaire, entre deux positions structurelles dans la représentation d'un mot qui permet aux segments attachés à la position structurelle gouvernante d'agir sur les segments de la position gouvernée. Le **licenciement** qui est une relation asymétrique binaire, entre deux positions structurelles dans la représentation d'un mot est soumis aux mêmes conditions de la **localité** qui font en sorte que la position gouvernante soit dans le groupe CV adjacent à la position gouvernée et la condition de la **directionnalité** qui veut que le gouvernement agisse à partir de la droite, c'est à dire de la fin du mot vers le début.<sup>418</sup>

### 2.4.2 La mélodie, la structure et l'association

Une représentation autosegmentale est composée de trois parties, appelés des *paliers* de représentation. Le palier le plus familier est celui de la mélodie, c'est-à-dire le palier qui détermine le son ou l'image acoustique du lemme en question. Le deuxième palier est celui de la structure qui correspond effectivement à l'alignement chronologique des segments, c'est-à-dire que dans un mot comme *mer*, le /m/ précède chronologiquement le /ɛ/ qui précède le /r/. On peut ainsi dire que le /m/ est associé à la position C<sub>1</sub>, le /ɛ/ à la position V<sub>1</sub> et le /r/ à la position C<sub>2</sub>. C'est l'association, le dernier élément d'une représentation phonologique autosegmentale qui permet l'association de la mélodie avec un ordre chronologique dans le mot.

Scheer (2015, p. 130) identifie trois types d'association qui sont possibles entre la mélodie et la structure : les noyaux pleins, les noyaux alternants et les noyaux vides. Ces trois types peuvent être illustrés grâce à un mot français comme *cheval*.

**figure 23 : cheval témoignant des trois types d'association**

|                      |   |                |   |                |   |                |
|----------------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|
| palier structurel    | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> |
| palier d'association |   |                |   |                |   |                |
| palier mélodique     | ʃ | ə              | v | a              | l |                |

Dans un mot comme *cheval* les trois consonnes /ʃ/, voire <ch>, /v/ et /l/ sont associées à des positions structurelles et sont ainsi toujours prononcées. Leur réalisation fait partie intégrante de la

<sup>418</sup> On trouve le terme *licenciement* chez Charrette (1990) où le *government licensing* d'une voyelle autorisait l'existence d'un groupe consonantique à sa droite.

reconnaissance du mot ; si l'on ne prononçait pas le /l/ par exemple, l'interlocuteur pourrait confondre *cheval* avec le *chva*. L'association entre mélodie et structure est le type d'association le plus fréquent et le plus habituel parmi les relations entre mélodie et structure, et spécifie clairement que si un segment est présent dans la représentation, il devrait être réalisé dans la prononciation. Dans le cas du mot *cheval*, le /a/ qui est tonique est aussi associé à la structure ; une forme comme *chev'l* avec la chute de la voyelle tonique est impossible en français.

Ensuite nous avons des noyaux structurels qui sont vides ; c'est le cas de la position structurelle étiquetée  $V_3$  dans la figure 24. Ici le /l/ est en coda, ce qui veut dire qu'il précède une position vocalique sans association mélodique. Ce  $V_3$  est aussi en fin de mot. Le /l/ est suivi par un noyau vide, c'est-à-dire par une position structurelle sans association mélodique, dont le silence signale la fin du mot.

Enfin nous avons des noyaux dits alternants, c'est notamment le cas pour le /ə/ du français qui peut se réaliser dans des mots comme *cheval*, *venir*, *fenêtre* avec une prononciation *ch[ə]val*, *v[ə]nir*, *ff[ə]nêtre*, mais tout autant selon le débit de la parole, le registre social ou les mots aux alentours comme *ch'val*, *v'nir*, *f'nêtre* où l'apostrophe indique la chute de la voyelle. Nous disons que ces voyelles ont une mélodie flottante car elles peuvent ou non se prononcer.

Dans le modèle « auto-segmental », l'association ou la non-association de cette voyelle est habituellement traitée d'automatisme en fonction des enchaînements de mots qui l'entourent. Prenons par exemple le syntagme nominal *sept chevaux*. Chez les locuteurs du français hexagonal, la non-association du /ə/ est jugée inacceptable par une majorité de locuteurs éduqués selon la norme scolaire, c'est-à-dire qu'un français de Tours ou de Paris devra prononcer *sept ch[ə]vaux* avec la présence du *cheva*.<sup>419</sup> En termes autosegmentaux on explique la prononciation de ce *cheva* par son **devoir de gouverner le noyau vide**  $V_2$  qui se trouve entre *sept* et *chevaux* (voir figure 24).

figure 24 : *sept ch[ə]vaux* avec  $V_3$  qui gouverne  $V_2$

|                      |   |       |   |       |   |       |   |       |   |   |  |
|----------------------|---|-------|---|-------|---|-------|---|-------|---|---|--|
|                      |   |       |   |       |   |       |   |       |   |   |  |
|                      |   |       |   |       |   |       |   |       |   |   |  |
|                      |   |       |   |       |   |       |   |       |   |   |  |
| palier structurel    | C | $V_1$ | C | $V_2$ | C | $V_3$ | C | $V_4$ | C | V |  |
| palier d'association |   |       |   |       |   |       |   |       |   |   |  |
| palier mélodique     | s | ɛ     | t |       | ʃ | ə     | v | o     |   |   |  |

Un noyau tête qui est activement en train de gouverner un autre noyau dépendant est fort à sa manière. Dans le cas d'une mélodie flottante, la voyelle alternante,  $V_2$  doit se réaliser car la position  $V_2$  vide dépend de l'appui par le gouvernement du  $V_3$ . Scheer (2015) arrive à la conclusion « qu'une

<sup>419</sup> C'est tout au plus ce que Grammont (1914) écrit concernant la fameuse règle de trois consonnes. Grammont distingue en réalité au moins deux registres, dits « niveaux » de langue. Laks et Durand (2000) dans leur relecture de Grammont proposent de voir « deux lois différentes dont les dynamiques sont rigoureusement opposées [ : ] dans un contexte où plusieurs groupes consonantiques se suivent, la L3C de la bourgeoisie cultivée privilégie le maintien du premier ə et syncope le second, alors qu'à l'inverse, la L3C populaire fait chuter le premier et maintient le second : *veux-tu t lever* serait ainsi cultivé alors que *veux-tu t lever* serait populaire... » (p. 36).

structure avec deux noyaux vides successifs est mal formée puisque le premier demeura orphelin, c'est-à-dire non gouverné » (p. 130).

Ainsi Scheer (2015) formalise ce qu'écrivait déjà Maurice Grammont (1914) que le *cheva (e caduc)* » se prononce seulement lorsqu'il est nécessaire pour éviter la rencontre de trois consonnes ». De ce dernier nous donnons à ce phénomène le nom de **loi des trois consonnes** ou encore la **loi de Grammont**. Fouché (1956, p. 99) avait remarqué que cette règle n'était pas tout à fait juste, car la chute du /ə/ était aussi possible dans un syntagme comme *pas d'scrupules* pour *pas de scrupules* avec la chute du /ə/. Nous y reviendrons, mais de façon générale, en effet, il n'est pas possible d'accumuler deux noyaux vides de suite.

C'est ici que nous devons introduire un troisième type de relation latérale, celle de la **solidarité intrasegmentale**<sup>420</sup> qui est l'idée qu'un phonème plus sonnante que celui à sa gauche peut établir un lien latéral pour créer un pont mélodique entre les deux segments, ce qui permet de « circonscrire le noyau vide qu'elle enjambe : celui-ci n'a alors plus besoin d'être gouverné pour [rester vide] » (Scheer 2015, p. 149).

Dans un syntagme comme *voir trop*, la rencontre des trois consonnes /ʋʀʁ/ serait interdite selon la loi des trois consonnes si ce n'était pas pour le statut spécial du groupe /ʀʁ/ possédant cette dite solidarité intrasegmentale. La solidarité intrasegmentale est appelée ainsi car elle permet à deux segments, dont la sonorité est croissante de gauche à droite, d'agir en union sans forcément devoir faire appel à une voyelle suivante pour gouverner le noyau vocalique vide qui se trouve entre ces deux consonnes. On dit *intrasegmental* car ce lien latéral n'agit pas au niveau de la structure, mais bien au niveau de la mélodie. Nous avons traité de la sonorité dans la section (2.3.4) et l'essentiel de ces groupes est que la consonne à droite doit être plus sonnante que celle à gauche pour que la syllabe soit bien formée. Étant donné que ces attaques contiennent plus d'une seule consonne, elles sont traditionnellement appelées des **attaques branchantes** avec chaque « branche » associée à une des consonnes. En français standard les attaques branchantes permises sont /pʁ-/ , /pl-/ , /bʁ-/ , /bl-/ , /ʀʁ-/ , /dʁ-/ , /kʁ-/ , /kl-/ , /gʁ-/ , /gl-/ et les attaques un peu curieuses du grec comme /pt-/ , /pn-/ , /ps-/ . C'est grâce à la solidarité intrasegmentale que nous trouvons des formes en français comme *table* /tabl/ sans voyelle d'appui (gouvernante à la droite). Dans la phonologie autosegmentale on indique souvent cette solidarité intrasegmentale avec un symbole < <= > , mais nous emploierons < » > pour la lisibilité. Cette solidarité intrasegmentale est visible dans la figure 25 qui représente la phrase verbale française *il tremble* :

<sup>420</sup> Dans les manuels de phonologie on trouve plus habituellement le terme de **gouvernement intrasegmental**, mais comme l'écrit Scheer (2005, § 143), cette solidarité entre consonnes n'a rien à voir avec le gouvernement habituel qui sert à amoindrir la cible (ex. rendre muette une voyelle). Si l'on veut maintenir le terme de « gouvernement » tout en maintenant la logique de la gouvernance qui cause la répression d'un segment, il faudrait donc dire que dans une séquence TV<sub>1</sub>RV<sub>2</sub> que c'est le R qui gouverne V<sub>1</sub> ainsi autorisant le noyau vide entre T et R. Sinon, l'option adoptée ici et proposée par Scheer (2015) (tout en adoptant le terme de *gouvernement intrasegmental*) est de comprendre que le lien solidaire entre le T et le R autorise le noyau vide, voire interdit l'insertion d'une mélodie sous V<sub>1</sub>. Chez Brandão de Carvalho le gouvernement entre les segments est une relation paramétrique.

figure 25 : *il tremble* témoignant de la solidarité intrasegmentale

|                      |      |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
|----------------------|------|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|
|                      | gouv |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
|                      | ↓    |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
| palier structurel    | C    | V <sub>1</sub> | C | V <sub>3</sub> | C | V <sub>4</sub> | C | V <sub>5</sub> | C | V <sub>6</sub> | C | V <sub>7</sub> |
| palier d'association |      |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
| palier mélodique     |      | i              | l |                | t | «              | ʁ | ã              | b | «              | l |                |

Les conditions nécessaires pour la solidarité intrasegmentale varient de langue en langue, voir même entre les dialectes. Revenant à l'exemple des *sept chevaux*, il y a ici une divergence intéressante entre le français hexagonal et le français laurentien où la prononciation *sept ch'veaux* avec la syncope du /ə/ est tout à fait possible.<sup>421</sup> Si nous sommes de l'avis que la loi régissant l'insertion du *cheva* est essentiellement la même, nous pouvons expliquer les données du français laurentien en postulant qu'une solidarité intrasegmentale est possible entre le /ʃ/ et le /v/ de *cheval*, mais on le voit aussi dans *cheville* → fr.laur. *ch'veille*.

figure 26 : *sept ch'veaux* avec syncope du /ə/

|                      |      |   |   |                |   |                |   |                |   |   |
|----------------------|------|---|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|---|
|                      | gouv |   |   |                |   |                |   |                |   |   |
|                      | ↓    |   |   |                |   |                |   |                |   |   |
| palier structurel    | C    | V | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> | C | V |
| palier d'association |      |   |   |                |   |                |   |                |   |   |
| palier mélodique     | s    | ɛ | t |                | ʃ | «              | v | o              |   |   |

### 2.4.3 Le poids syllabique dans la phonologie autosegmentale

Comme nous venons de le voir, dans le cadre de la phonologie CVCV, une représentation phonologique est composée d'un palier mélodique (rempli de segments ou d'éléments selon le choix théorique) et d'un palier structurel, voir un squelette de positions consonantiques et vocaliques en alternance qui sont mises en lien par des lignes d'associations.

Dans le CV strict, suivant Lowenstamm (1996), le squelette CVCV, etc. est universel : à chaque consonne est attribuée une ou plusieurs positions C et à chaque voyelle une ou plusieurs positions V. Les positions vocaliques peuvent aussi être vides et dans ces cas, il y a un phénomène appelé le « licenciement-p » qui empêche la réalisation de cette position vide. Lorsque deux consonnes sont adjacentes, dans une situation que nous identifierons habituellement comme *coda* + *attaque* dans leur réalisation, ex. *a[nt]e*, c'est que les deux consonnes sont séparées par une position V à noyau vide. Suivant Kaye (1990) et Charrette (1991), ces noyaux vides internes sont uniquement permis quand

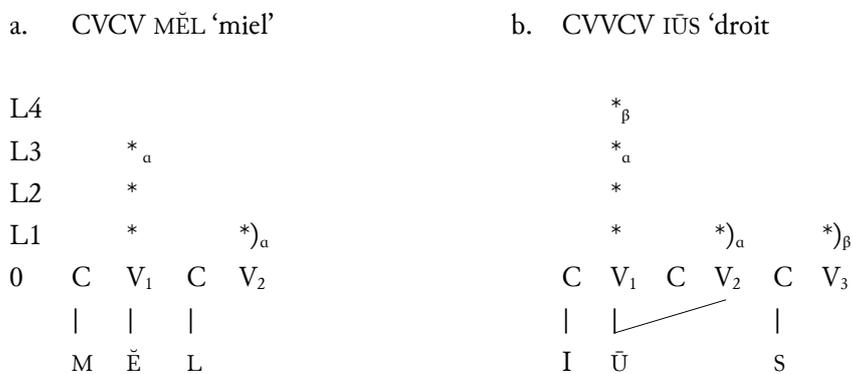
<sup>421</sup> Pour les contraintes phonotactiques du français laurentien, voir l'implémentation de la loi des trois consonnes dans le français canadien voir Picard (1991). Il conclue que toutes les groupes CC sont permises, que toutes les groupes CCC dont la consonne du milieu est une fricative sont permises, et qu'à la frontière des mots les groupes contenant un C#C#C, #CC+/r/ ou /l/, ex. *il veut qu'j'reste*

suivis par un noyau plein. C'est le gouvernement du noyau vide par la voyelle pleine qui permet l'existence de ce noyau vide.

Tandis que la métrification des syllabes considère généralement certaines langues comme étant sensibles aux *mores* (cf. Hayes, 1995), c'est notamment le cas des langues où une consonne en coda compte pour le poids d'une syllabe, Scheer (2004) a proposé un palier métrique projeté directement de la structure CVCV dans lequel les noyaux remplis sont projetés, tandis que les noyaux vides ont une projection paramétrée (voir aussi Scheer et Szigetvari (2005)). Ainsi dans ces langues où une « syllabe entravée » est typiquement considérée comme lourde, par exemple le latin, Scheer (2004) considère que c'est plutôt le noyau vide (postconsonantique) qui est projeté et qui contribue donc à la métrification du mot.<sup>422</sup>

Ulfsgjorninn (2014) présente d'assez nombreux exemples confirmant qu'une notion de « poids » est encore nécessaire pour calculer l'accent dans certaines langues, ce qu'il implémente par un phénomène dit « incorporation » par lequel le poids d'une position dépendante est soit la deuxième position d'une voyelle longue, soit une position V vide après une consonne qui s'incorpore dans le poids de la tête (voir figure 27). Si une voyelle pleine projette son poids jusqu'à la ligne 2, les noyaux vides projettes leur poids jusqu'à la ligne 1 et celui-ci peut se joindre à une projection adjacente par l'incorporation à la projection de cette voyelle adjacente (indiqué par \*). L'incorporation du poids des noyaux vides est démontrée dans la figure 27 et permet de réinterpréter le poids des consonnes en coda, plutôt comme le poids d'un noyau vide à la droite de la consonne finale.

figure 27 : l'incorporation suivant Ulfsgjorninn (2014, 2021)



Si le système de Ulfsgjorninn (2014) nous semble en effet essentiel pour prendre en compte les systèmes sensibles au poids, nous ne voyons pas comment la projection du noyau vide vers la ligne 2, n'est pas l'équivalent de dire que la voyelle tête est composée de deux *mores*, tandis que le noyau vide projeté à la ligne 1, est composé de 1 *more*, ce qui après incorporation donne une syllabe à trois

<sup>422</sup> Faust et Ulfsgjorninn (2018) cherchent, semble-il, à distinguer la notion de position vocalique de celle de la *more*. Nous argumenterons que la *more* est encore une unité de mesure utile, projetée sur deux niveaux par les noyaux pleins par rapport aux noyaux vides. Il nous paraît aussi possible que la projection moraique puisse varier en fonction de la composition élémentaire et de la présence d'une tête dans l'expression.

mores comme dans la figure 27 a. Autrement dit, comme la more ( $\mu$ ), le signe (\*) de la projection du poids permet une certaine comptabilisation du poids (ou de la durée) phonologique d'une syllabe.<sup>423</sup>

## 2.5 La théorie des éléments

Dans la phonologie générative depuis Jakobson et al. (1951), Jakobson et Halle (1956) ; Chomsky et Halle (1968), les phonologues reconnaissent que l'unité classique du phonème est décomposable en unités plus petites. Dans les années 1980, Kaye, Lowenstamm et Vergnaud (1985), dorénavant abrégé (KLV), dans la pensée de la phonologie autosegmentale ont avancé l'idée que les traits combinatoires étaient autonomes et ils ont ainsi introduit des éléments comme les plus petites unités de représentation segmentale auxquels la phonologie a accès. En réalité ils construisaient sur les idées présentes dans la *Phonologie de dépendance* (an. *dependency phonology*) et la *Phonologie des Particules* de Schane (1984) notamment l'interprétabilité des « particules/éléments » en isolation ou en combinaison, l'aspect privatif des « particules/éléments », la capacité de multiplier la présence d'un « particule/élément » (comme par exemple lorsqu'il est tête) de même que la capacité pour un même « particule/élément » d'avoir différents effets phonétiques selon l'interprétation propre à la langue. Dès les années 1970, Anderson et Jones (1974) avaient proposé des valeurs monovalentes, en contraste avec la binarité des traits chez Jakobson (1951) et Chomsky et Halle (1968). Anderson et Jones sont aussi responsables d'avoir souligné la particularité des voyelles |a|, |u|, |i| qui pouvaient apparaître en isolation ou en combinaison. Dans la *Phonologie de dépendance* développée plus pleinement dans Anderson et Jones (1977), Anderson et Durand (1987), Anderson et Ewen (1987) etc. la relation asymétrique entre tête et dépendant, et les autres caractéristiques de cette théorie sont développées plus pleinement. Van der Hulst et van de Weijer (2017) présentent une image assez complète de cette théorie.

Dans la théorie des éléments présente chez KLV (1985), les auteurs ont voulu restreindre l'étendue des combinaisons élémentaires possibles et ont donc introduit un système dit de *charme*. Dans leur description des éléments, certains comme l'aperture, la nasalité et la pharyngalité avaient un charme positif [+] ; les éléments de la coloration palatale, labiale et la voyelle neutre avaient un charme négatif [-] ; et que les éléments avec le même *charme* se repoussaient tandis que ceux avec une valeur *charme* opposée s'attiraient. Cet aspect du système est maintenant abandonné par la majorité des phonologues et ne fait plus partie de la théorie des éléments standard. Depuis les années 1980, les phonologues ont continué d'élaborer le système des représentations élémentaires. Depuis Kaye (1989) et élaboré par Harris et Lindsey (1995), les éléments ont été dissociés de leur association articuloire pour plutôt représenter des représentations cognitives capables de recevoir une interprétation dans l'implémentation phonétique spécifique d'une langue associée non pas à l'articulation, mais aux indices perceptifs (cf. Scheer et Kula, 2018, p. 240). Cette idée rejoint celle de la *Substance Free*

<sup>423</sup> Comme la tenue d'un atelier "fringe" intitulé « Moraic vs. X-Slot Syllabification : the Debate » au Manchester Phonology Meeting 2023 en témoigne, les différents systèmes représentationnels font partie du débat actuel sur le composant phonologique de la grammaire.

*Phonology* (cf. Hale et Reiss, 2000; Iosad, 2017) qui voudrait que la computation phonologique soit dissociée de l'implémentation phonétique.

Dans le système de KLV (1990) on trouvait dix éléments tandis que les théories plus récentes, comme celle de Backley (2011), ont généralement réduit le nombre à six ou sept éléments.<sup>424</sup> Nous aborderons ces variations au fur et à mesure. Même dans les formes révisées de la théorie des éléments, par exemple Kaye et Harris (1990) ou Harris et Lindsay (1995), les principes de l'autonomie des éléments et de leur combinatoire n'ont jamais été abandonnés. Contrairement aux traits articulatoires de la phonologie générative classique, chaque élément est autonome et peut être prononcé en isolation, ex. |I| = /i/, |U| = /u/, |A| = /a/. ou dans une relation combinatoire, ex. |I| + |A| → |I.A| = /e/, |I| + |U| → |I.U| = /y/. Ici nous adopterons les éléments suivants :

---

<sup>424</sup> Dans la formulation originale de KLV (1985), l'*élément* est considéré comme une matrice de traits à la SPE. Ainsi un élément comme |A| était spécifié comme [-arrondi, +postérieure, -haut, -ATR, +bas, etc.] et donc pouvait se prononcer comme un segment, mais à la différence des segments, chaque élément contient un trait dit « chaud » : |A| = [-haut] voire *ouverte*, |I| = [-postérieure] voire *antérieure*, |U| = [+arrondi] voire *ronde*. Harris et Lindsay (1995) traitent de la *autonomous interpretation hypothesis*.

figure 28 : les éléments phonologiques

|           | Élément | vocalique   | consonantique   |
|-----------|---------|---|---|
| résonance | [I]     | Est le trait des voyelles antérieures, aussi dites palatales et correspond à une élévation du F2 qui rejoint le F3 vers les 2.5 kHz produits par l'antériorité articulatoire. Seul, il représente la voyelle antérieure fermée relâchée /ɪ/.  | Seul, il représente la semi-voyelle /j/ ou /ɹ/. [I] tête indique les articulations dentales tandis que [I] en tant que dépendant indique une des articulations palatales.   |
|           | [U]     | Est le trait de la labialité des voyelles postérieures correspondant à un F1 bas vers les 500 Hz, le rapprochement du F2 vers les 1000 Hz qui reflète la résonance horizontale. Le F3 est autour du 2400 Hz et signale l'arrondissement des lèvres. Seul il représente la voyelle postérieure relâchée /ʊ/. | Seul, il représente la semi-voyelle /w/ ou /ɥ/. [U] tête est le trait de la labialisation.  |
|           | [A]     | Est le trait de l'ouverture, voire, l'aperture et de la résonance, et correspond à une masse régulière d'énergie issue d'un F1 élevé qui rejoint le F2 vers les 1000 Hz.  | Trait de la pharyngalisation et des résonances post-vélaïres.   |
|           | [@]     | Est un élément neutre—à notre sens il a la position palato-vélaire  | Est un élément neutre —à notre sens il indique la centralité et la fréquence fondamentale. Il peut se réaliser comme la semi-voyelle /ʉ/ ou sous l'influence de son environnement comme plutôt palatal ou vélaire.  |
| manière   | [L]-[N] | Est le trait d'un ton bas. [L] tête représente la nasalité d'une voyelle. Chez certains auteurs le signe [N] est utilisé à la place du [L].   | [L] signifie « low energy » 'énergie basse' ce qui est le trait des consonnes sonnantes ; on le trouve aussi comme élément de voisement dans les consonnes voisées des langues romanes. Lorsqu'en tête [L] représente la nasalité; nous préférons le symbole [N], mais pour l'élégance du système il est préférable d'employer [L]. |
|           | [H]     | Est le trait d'un ton haut.   | Un élément [H] tête représente la friction, c'est le bruit aperiodique des consonnes. Lorsque opérateur [H] représente la surdité.  |
|           | [ʔ]     | Peut être utilisé pour indiquer une modulation de la voix, ex. <i>creaky voice</i> ((cf. Silverman et al. 1995)   | Indique la constriction totale, voire « l'occlusion ». À cet effet il représente aussi la surdité des consonnes   |

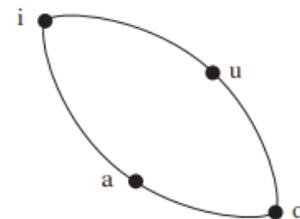
Comme présenté dans la figure 28 les éléments peuvent apparaître comme tête ou comme opérateur d'une expression. Selon l'instanciation de la théorie, la présence d'une tête phonologique peut être obligatoire ; nous préférons une version de la théorie des éléments où la tête est optionnelle, permettant ainsi des expressions sans tête ou en théorie des expressions ayant deux têtes. La tête peut être comprise comme le dédoublement d'un élément, ce qui représente l'augmentation des caractéristiques de l'élément en question. Cependant, dans la théorie des éléments de Backley (2011) le statut de tête ou non tête est moins une différence de degrés qu'une différence de signatures acoustiques, donc en effet deux éléments pourraient être tête à l'égard que la tête n'est plus proprement une relation de dépendance entre éléments, mais l'expression d'un prisme phonologique.

Dans les théories standards, les éléments sont privatifs et n'existent que dans leur présence ou leur absence dans une expression phonologique, c'est un héritage de la *phonologie de dépendance*. Cependant, il nous paraît utile de pouvoir indiquer l'expression contraire d'un élément par le signe de soustraction <->, ex. |-A| pour indiquer la perte ou la négation d'un élément (cf. Russo, 2014b). Il y a aussi le sens où il peut être utile de faire référence à toutes les voyelles ne contenant pas |A| dans leur spécification élémentaire grâce à une expression comme |-A| ou |∇|. Bien que Scheer et Kula (2018, p. 241) reconnaissent cette critique des systèmes unaires, ils signalent la solution de faire référence à une valeur négative comme peu idéale, mais elle trouve quand même son emploi parmi les linguistes opérant dans cette théorie.

### 2.5.1 Les éléments vocaliques

Les trois éléments résonants, voire vocaliques, sont |A|, |I|, |U| qui sont interprétés dans la plupart des manuels comme les voyelles périphériques [a], [i], [u] respectivement. Ces trois voyelles sont typologiquement les plus fréquentes dans les langues du monde, et lorsqu'une langue ne contraste que trois voyelles, ce sont très souvent ces trois voyelles que l'on trouve. C'est spécifiquement le caractère *non-marqué* (cf. Chomsky et Halle, 1968; Kean, 1975) de ces trois voyelles qui ont fait d'elles des primitives de la théorie autant dans la phonologie de dépendance de Anderson et Ewan (1987) que dans la phonologie de particules de Shane. Cependant, les travaux du phonéticien Daniel Jones, par ex. Jones (1922) sur les voyelles cardinales suggèrent que la division /i/-/u/-/a/ est trop simpliste et que l'on devrait intégrer une quatrième voyelle cardinale /ɑ/ qui est l'opposé polaire du /i/. Le diagramme de Jones est la base du losange vocalique introduit par l'API en 1996.

figure 29 : losange vocalique chez Jones (1922)



Dans les itérations plus récentes de la théorie, les éléments primitifs sont aussi associés à des configurations de formants audibles et « il y a un trait direct entre le patron acoustique et les catégories phonologiques de la langue » (Backley, 2011 p. 5).<sup>425</sup>

Lorsque les éléments se combinent par une opération dite de « fusion » (KLV 1985, p. 309), il y a souvent une relation asymétrique entre un élément dominant dit « la tête » et un élément subordonné dit « l'opérateur ». La relation entre tête et opérateur concerne essentiellement la contribution de chaque élément au résultat final. Ainsi la combinaison de |A| et |I| peut être interprétée comme /e/, tandis que si les rôles de tête et opérateur sont inversés, |A| et |I| peuvent s'interpréter comme /æ/. La version de la théorie des éléments employée ici permet aussi des expressions sans tête; ex. |I.A| = /e/ relâché, de même que des expressions mono-élémentaires avec tête, par ex; |I|, qui indique tout simplement qu'il y a plus de netteté du |I|

Dans la théorie originale de KLV (1985) il y avait aussi un élément de tension (ATR) |H| et un élément neutre |v| (qui rappelle l'élément |@| de Harris et Lindsay (1995)) pour la distinction entre voyelles tendues et voyelles relâchées. L'élément ATR |H| qui était aussi l'élément du « charme » exprimait la résonance d'une voyelle en contraste avec la voyelle neutre ou froide |v| qui caractérise les voyelles réduites. Dans le système classique de KLV (1985), un système vocalique de 5 voyelles contrastives /a e i o u/ pouvait se décrire par les combinaisons possibles de |I| avec |A|, ou |U| avec |A|, les deux rejoints par l'élément ATR |H| qui correspond en réalité à la notion labovienne de périphéricité.<sup>426</sup> Labov (1994 ; 2007) divise l'espace vocalique entre « une région périphérique vers l'extérieur de l'espace vocalique et un espace non-périphérique plus près du centre » (p. 32).<sup>427</sup>

L'élément ATR |H| a été progressivement abandonné par une partie des évolutions de la théorie. Pour Lass (1984, p. 277 n.), les voyelles relâchées, voire non-périphériques, contenaient plutôt un élément neutre, |@|, ce qui rendait l'élément ATR |H| superflus.<sup>428</sup> Van der Hulst (1990) dans son *Extended Dependency Phonology* argumente aussi en faveur de l'élimination de l'élément ATR.<sup>429</sup> Rennison et Neubarth (2011) proposent l'élimination de l'élément ATR de même que l'élément de l'aperture, les deux étant repris sous son élément fonctionnel |F| qui comme tête remplace le |A|, et comme non-tête remplace l'ATR. Kaye (1993) a proposé l'élimination de l'élément |H| et son remplacement par les interactions entre le trait tête ou non tête des éléments. Cobbs (1997, chap. 4, chap. 5, 2003)

<sup>425</sup> Backley (2011) « ET makes two basic assumptions. First, it assumes that when hearers perceive speech, they instinctively pay attention to the linguistic information it contains and filter out everything else. That is, language users have the ability to extract from running speech the acoustic patterns that are relevant to language. Second, it assumes there is a direct mapping between these acoustic patterns and phonological categories in the grammar » (p. 5).

<sup>426</sup> Notez, que dans la formulation de KLV, |A|, voire /a/ par défaut est résonant de base et n'a pas besoin d'être combiné avec l'ATR |H| pour exprimer sa résonance.

<sup>427</sup> Labov (2007) : « Both front and back vowel spaces are divided into two regions of phonological space: a peripheral region, near the outside of the vowel space, and a non-peripheral one, closer to the center » (p. 32).

<sup>428</sup> Harris et Lindsay (1995, p. 63-64) vont encore plus loin et font de l'élément neutre |@| la tête même des voyelles non périphériques, expression que nous préférons réserver pour les voyelles réduites.

<sup>429</sup> Van der Hulst (1990, § 2.1) propose que l'ATR est paramétré par la présence ou pas d'un « atome » qu'il désigne comme |i| dans ses exemples, et il argumente qu'il n'y a pas de différence entre les systèmes avec harmonie du trait ATR et harmonie palatale, un |i| dépendant contribuerait au caractère ATR. Cette question dépasse le cadre de thèse et ne sera pas abordée davantage, mais Cobb (1997) explore les déficiences de cette analyse de l'ATR.

reprend cette analyse de l'ATR comme une conséquence d'avoir ou pas un élément en tête. Elle souligne aussi que la distribution des voyelles non-périphériques, ex. /ɪ/ [I] dans *sit* 's'asseoir' réalisées brèves vs. le périphérique /i/ [I] dans *seat* 'un siège' réalisé long, respecte la *Contrainte de cryocéphalie* (traduite en an. comme *Cold Headed Constraint*) de Lowenstamm (1986) qui postule « qu'une expression dont la tête est la voyelle froide ne peut être associée à deux positions contiguës du squelette » (p. 173).

Cobbs (1997) a démontré grâce à de nombreuses études de cas comment la différenciation des voyelles périphériques (+ATR) et non-périphériques (-ATR) est bien prise en compte par la présence d'une tête phonologique. L'ancien élément [ɪ] est donc remplacé par un contraste entre ces représentations avec une tête phonologique (voyelles périphériques) et ces représentations sans tête phonologique (voyelles centralisées).<sup>430</sup> Ainsi /i/, tendue et périphérique, contient [II], voire [I] en tête, tandis que /ɪ/ relâchée et non-périphérique n'a aucun élément en tête et est donc plus centrale; c'est la version des éléments que nous trouvons chez Cyran (2010, § 2.1) et que nous adoptons ici pour représenter la différence entre voyelles périphériques et centrales.<sup>431</sup> L'API considère en effet que [i], [ɪ] et [e] sont des voyelles plus centrales que [i], [u], [a] (cf. 2003, p. 68). Harris et Lindsay (1995) expliquent cette non-périphéricité par la présence d'un élément neutre [ə] dès qu'une voyelle manque une spécification : « ... la réduction à un réflexe vocalique centralisé n'implique pas la substitution aléatoire d'un ensemble d'éléments par [ə]. Il s'agit plutôt d'un dépouillement d'éléments pour révéler un [ə] présent de manière latente » (p. 61).<sup>432</sup> Dans notre système, [U], [U\_] et [U@] sont donc des représentations fonctionnellement équivalentes du /ʊ/.

Dans notre cas, nous employons la représentation simple [I], [U], [A], sauf lorsque la voyelle en cause est explicitement ciblée par un phénomène de réduction supplémentaire. Dans ces cas-là, la représentation [I] passe à [əI] avec l'élément neutre en tête, ce qui suggère sa susceptibilité à l'apocope ou à la syncope, sa centralisation phonétique vers une voyelle neutre non-spécifiée ou encore l'étape

<sup>430</sup> Avec la mise de côté de l'élément [ɪ], tout le système de « charme » proposé par KLV (1985, 1990) a été abandonné semblablement avec l'accord de la majorité des phonologues travaillant dans la phonologie de gouvernement, mais comme le signalent Scheer et Kula (2018, p. 240), la perte de la théorie du charme a aussi causé la perte de la notion de classe naturelle dans la théorie des éléments.

<sup>431</sup> Dans la modélisation originale de KLV (1985) les voyelles sans tête étaient appairées avec un élément neutre (indiqué [v] chez KLV) aussi appelé la « voyelle » froide. Ainsi /i/ serait représenté [I]+[v], /ɪ/ comme [U]+[v], /e/ comme [A]+[I]+[v] et /ɔ/ comme [A]+[U]+[v]. Cependant, dans ces contextes l'on pourrait toujours autant représenter /ɔ/ comme [A]+[U], sans l'élément neutre et sans tête. Ces deux représentations donnent un même segment. Dans la formulation de KLV (1985) « the absence of a real element at intersections has a specific interpretation: these 'empty' positions are in fact filled by the cold vowel, i.e. a vowel with no hot features » (p. 308). Souvent l'élément neutre nous semble superflus et nous ne le réserverons donc que pour ces expressions où [ə] tête résulte dans des voyelles réduites et centralisées que nous pouvons représenter comme ɪ *schwi*, ʊ *schwü*, ə *schwa* respectivement.

<sup>432</sup> Harris et Lindsay (1995) : « The idea that [ə] defines the base line on which other resonances are superimposed can be implemented by assuming that it does not reside on an independent auto segmental tier. Rather it is omnipresent in segmental expressions but fails to manifest itself wherever it is overridden by any other element(s) that may be present. Viewed in these terms, reduction to a centralized vocalic reflex does not involve the random substitution of one set of elements by [ə]. Rather it consists in the stripping away of elementary content to reveal a latently present [ə] » (p. 61).

ultime avec sa désépécification totale en |@|. <sup>433</sup> Celui-ci nous permet d'attribuer une représentation distincte aux deux voyelles dans un mot anglais comme *chicken* ['tʃɪk<sup>h</sup>ɪn], la première étant une voyelle pleine, la deuxième une voyelle réduite. Ainsi nous pouvons postuler trois voyelles réduites /ə/ *schwɪ* |@.I|, /ɜ/ *schwou* |@.U|, /ɔ/ *schwa* |@.A|. Ces représentations sont superflues, si la langue offre des moyens computationnels à réduire |I|, |U|, |A| en synchronie. <sup>434</sup> Pour Harris (1994) la distribution des voyelles faibles dans des paires comme *photograph* ['fo.rə.gɹæf] et *photography* [fə.'tʰɑ.grə.fɪ] n'est pas de nature phonologique. <sup>435</sup>

Quant aux phonèmes /ɛ/ et /ɔ/, la théorie des éléments nous offre plusieurs outils pour prendre en compte leurs comportements distincts dans les langues romanes et germaniques. Dans une langue comme l'anglais ces deux voyelles sont considérées comme phonologiquement relâchées, [-ATR] ou non-périphériques dans le vocabulaire labovien. Cette nature relâchée ou non-périphérique peut se représenter, comme pour /ɪ/ et /ʊ/ par une spécification élémentaire |IA| et |UA| sans tête. <sup>436</sup>

D'autres chercheurs estiment que le trait |±ATR| ne joue pas de rôle phonologique dans les langues romanes et que le contraste entre /e/-/ɛ/ et /o/-/ɔ/ ne serait pas une distinction de nature périphérique vs non-périphérique, mais plutôt une question de fermeture vocalique. <sup>437</sup> Admettons que la distinction pertinente dans les toniques romanes était celle de l'aperture, l'on peut postuler

<sup>433</sup> Pour Harris (1994), les voyelles [-ATR] avaient l'élément neutre tête ; il propose donc /ɛ/ comme composé de |A@|, /ɪ/ comme |I@| et /ʊ/ comme |U@|. Cette proposition est nécessaire pour Harris, car sa combinatoire des éléments ne permet pas de représentation sans tête.

<sup>434</sup> Bien que Harris (2006) exprime la lénition comme une perte d'information, le fait d'avoir |@| tête exprime seulement une plus grande proportion de neutralité plutôt que de couleur et n'est donc pas contraire au principe de la lénition comme perte de spécification. Cyran (2010) écrit « it is not clear how the jers / schwas should be represented. They could still have retained their elements in operator position or lost them completely » (p. 243). Suivant cette logique nous proposons les représentations |\_I|, |\_U| pour les voyelles faibles antérieures et postérieures avec un renforcement de l'élément neutre, |@I| et |@U| au moment où les *yers* slaves <ъ>, <ь> ont commencé à alterner avec Ø. Nous reviendrons en détail sur la représentation des *yers* dans la section 9.2.4.

<sup>435</sup> Harris (1994) : « The full vowels occur in nuclei bearing primary or secondary word stress, while reduced reflexes show up in alternants in which the nucleus is unstressed. These alternations are of a root-level type ... [and] take the form of a static distributional regularity. That is, words such as <photographic> and <photography> are not phonologically derived from <photograph> » (p. 110).

<sup>436</sup> Cette distinction tête vs. non-tête est explicite dans la phonologie de dépendance, ex. van der Hulst (2011). Schane (1984, p. 144) dans la *phonologie de particule*, permet plutôt le cumul d'éléments, alors [e] = aii avec redoublement de la particule palatale, mais [ɛ] = [aai] avec redoublement de la particule d'aperture.

<sup>437</sup> Ici, comme c'est souvent le cas, l'analyse revient au chercheur en question. L'argumentation contre une analyse avec le trait |±ATR| s'explique par l'absence de ce contraste dans les voyelles fermées /i/, /u/ (et /y/ en français) et la voyelle ouverte /a/. Étant donné que le |±ATR| ne joue pas de rôle dans la distinction de phonèmes ni dans les voyelles fermées ni dans les voyelles ouvertes, l'ajout d'un trait |±ATR| alourdi le système en introduisant un trait avec un faible poids opérationnel. Cela dit, dans une langue comme le français laurentien où il existe des allophones relâchées [ɪ], [ʊ], [ɑ], il y a peut-être une bonne motivation pour aussi expliquer le contraste entre /e/ et /ɛ/, /o/ et /ɔ/ en termes de l'ATR. Wang (1968) en réalité introduit le contraste de fermeture pour une langue comme l'anglais, utilisant un trait |±MID| pour les voyelles médianes. Pour lui /e/ se caractérise comme [+HIGH, +MID, +PALATAL] tandis que /ɛ/ se caractérise comme [-HIGH, +MID, +PALATAL] et les différences entre la nature périphérique ou centralisée des voyelles ne sont qu'un corrélat acoustique des voyelles phonologiquement brèves. Anderson et Ewen (1987) supposent aussi un contraste entre /e/ et /ɛ/ les deux « tendues » dans leur modélisation de l'anglais moderne avant le grand changement vocalique du XV<sup>e</sup> siècle.

que /e/ mi-fermée et contenant |I| tête, contraste avec /ɛ/ mi-ouvert contenant |A| tête.<sup>438</sup> Selon cette même logique, /o/ et /ɔ/ contiendraient les éléments |UA| et |UA| respectivement.

Étant donné que le contraste entre les mi-fermées /e/, /o/ et les mi-ouvertes /ɛ/, /ɔ/ est perdu dans les atones romanes, deux analyses sont possibles. D'un côté, il est possible qu'il y ait la sélection d'un phonème ou de l'autre dans la position atone selon des critères géographiques et sociaux. Dans ce cas, nous trouvons soit la mi-fermée soit la mi-ouverte dans les syllabes atones. L'autre possibilité est qu'il existe un archiphonème issu de la neutralisation des deux phonèmes. Un archiphonème existe lorsqu'il y a une sous-spécification, donc soit une sous-spécification de l'aperture de la voyelle, soit une sous-spécification de son trait périphérique/non-périphérique, en fonction de l'analyse adoptée.<sup>439</sup> Dans tous les cas, l'on peut estimer que les voyelles moyennes dans les atones sont sous-spécifiées, n'ayant pas de tête phonologique, donc |IA| et |UA| respectivement.

À ces éléments colorants s'ajoute aussi l'élément |N| pour la nasalité des voyelles, ex. |A| + |N| = /ã/ qui, dans l'optique de l'élégance formelle se comprend plutôt comme l'ajout d'un élément |L| en tête de l'expression. Enfin, la majorité des inventaires révisés des éléments se débarrassent de l'élément neutre |@|, « qui a toujours été considéré comme la représentation du vide phonologique » (Scheer et Kula, 2018, p. 245) et bien que l'idée du vide soit maintenue, il est plus souvent remplacé par le vide | | par exemple dans Backley (2011). C'est une solution que nous pouvons accepter en admettant que parfois ce vide peut être la tête d'une expression phonologique, |\_| = {/ɨ, ə/.} sans contenu élémentaire colorant.

### 2.5.1.1 La représentation des voyelles

Nous avons abordé les données de cette thèse par une méthodologie aussi ascendante que possible, c'est-à-dire que nous avons cherché à faire parler les données mérovingiennes, plutôt que d'y imposer une analyse issue de la tradition romane, ce qui nous a longtemps laissé dans une incertitude quant à la meilleure manière de représenter les voyelles en synchronie. Au XXI<sup>e</sup> siècle, les bases de notre discipline phonologique sont encore débattues et une sorte d'impasse sur l'existence du phonème (ou non) et sa description laisse place à une tolérance théorique. Le débat sur la description d'un phonème vocalique est bien exposé par Saltarelli (1970, § 2.1) qui expose quatre visions différentes des phonèmes vocaliques bien connu de l'italien, notamment la relation entre les voyelles [e] et [ɛ], [o] et [ɔ] contrastive en syllabes toniques, mais neutralisées en syllabes atones.

<sup>438</sup> Si nous admettons que /ɛ/ tonique roman est périphérique, une représentation telle que |I.A| nous paraît appropriée, bien que nous réservons aussi ce symbole pour le /æ/ de l'an. *cat* /k<sup>h</sup>æ<sup>h</sup>/.<sup>438</sup> La relation entre les éléments varie selon les chercheurs, certains comme KLV (1985) et Van der Hulst (1989) étant de l'avis qu'il y a toujours un élément en tête, tandis que d'autres comme Anderson et Jones (1974) et notamment Anderson et Ewan (1987) dans la phonologie de dépendance permettent différentes relations entre les composants (par exemple la simple coexistence de deux éléments : [x y], la dominance d'un élément par l'autre : [x ⇒ y], ou encore la dépendance mutuelle entre éléments : [x ⇔ y]. Nous préférons la possibilité d'exprimer des phonèmes sans tête pour des raisons qui seront rendues claires dans nos analyses du chapitre 8.

<sup>439</sup> L'une des caractéristiques de la théorie des éléments est d'adapter les représentations élémentaires en fonction du comportement des voyelles plutôt que de leur valeur acoustique absolue. C'est-à-dire qu'il y a une étape importante d'implémentation phonétique spécifique à chaque langue.

Tandis que la tradition italienne, voulait que les voyelles médianes n'apparussent que dans leur forme mi-fermée [e], [o] en syllabes atone, Davis (1937) démontra par les données dialectales, mais aussi dans le standard toscan, que les réalisations étaient plus compliquées et que les voyelles médianes se prononçaient notamment plus ouvertes, surtout dans les syllabes fermées par une consonne liquide. En sachant que [e]-[ɛ], [o]-[ɔ] ne sont pas contrastives dans la syllabe atone (aucune paire minimale), comment faut-il décrire ces neutralisations ? Selon Saltarelli (1970, p.21-22), la tradition « Américaine » incarnée par Trager (1939) est d'admettre qu'il faut transcrire variablement /e/, /o/ ou /ɛ/, /ɔ/ dans l'atone, malgré l'absence de contrastes, la description des voyelles atones devraient lier la qualité de la voyelle de l'atone au phonème ayant la même qualité dans la tonique. Cette tradition peut difficilement prendre en compte la variabilité gradiente étant donné qu'elle cherche à lier chaque réalisation à un phonème précis et impose un contraste phonologique là où il n'y en a pas. L'école de Prague, le structuralisme à la Troubetskoï résout ce même problème autrement en adoptant une unité d'analyse supplémentaire, l'archiphonème qui est habituellement représenté par la solution peu esthétique d'une lettre majuscule du phonème en question, ex. /E/ et /O/ pour comprendre la neutralisation des contrastes entre mi-fermées /e/, /o/ et mi-ouvertes /ɛ/, /ɔ/ : dans les atones.

Hall (1961) adopte une solution autre dite « semi-componentielle » dont l'idée principale est de prendre comme unités de bases ces contrastes phonologiques qui sont valables dans tous les environnements de la langue. Ensuite, il considère comme des formes dérivées ces distinctions supplémentaires qui existent dans des environnements restreints. Il appelle l'ajout de contrastes phonologiques supplémentaires la « rephonémisation » et ces contrastes supplémentaires sont représentés par des diacritiques. L'on pourrait ainsi indiquer que /e/ et /o/ fermées apparaissent en syllabes toniques comme atones, mais que dans les toniques nous trouvons aussi une diacritique /ˆ/ (qui représente l'ouverture du /e/ → /ɛ/, /o/ → /ɔ/ chez Hall) dans la syllabe tonique (et celles fermées par une consonne liquide). L'analyse « semi-componentielle » de Hall n'a jamais pris de l'ampleur à notre connaissance, la phonologie générative de Halle (1962) avec ses traits distinctifs et ses règles de réécriture ayant remporté. Ainsi Saltarelli (1970) propose une analyse en traits distinctifs : /e/ et /o/ atone sont [±tendu] selon le statut [±vocalique] de la coda, [+vocalique] indiquant un liquide. Dans sa règle [×] indique que pour une valeur [+] ou [-] spécifié dans l'environnement conditionnant, la valeur dans l'*output* sera le contraire : si la première consonne de la coda est [+vocalique], une liquide la voyelle du *output* sera [-tendu], donnant donc /ɛ/ et /ɔ/ respectivement devant une liquide en coda.

## (3) Règle pour générer la valeur [ɛ], [ɔ] devant une consonne liquide en syllabe atone

$$\left( \begin{array}{l} - \text{consonantique} \\ - \text{diffus} \\ - \text{compressé} \\ - \text{tonique} \end{array} \right) \rightarrow [\times \text{tendu}] / \left( \begin{array}{l} \times \text{vocalique} \\ + \text{consonantique} \end{array} \right) [+ \text{consonantique}]$$

Sans être explicite, la décomposition en traits articulatoires tel que présentés par Saltarelli emploie une sous-spécification de la forme sous-jacente de la voyelle atone, qui par une règle d'implémentation est spécifié dans l'output, [-tendu] devant une consonne liquide en coda, [+tendu] ailleurs. Ce que ces trois analyses : l'archiphonème structuraliste, « l'hypophonème semi-componentiel » de Hall et la représentation générative d'une représentation par une matrice de traits ont en commun est la possibilité de toucher à un niveau d'analyse plus générale comportant une sous-spécification.

Dans cette thèse qui traite de la réduction vocalique, nous allons devoir faire référence à des voyelles qui manquent de spécification sur une partie de leur spécification phonologique ; ce sont, si l'on veut, des archiphonèmes structuralistes, ou encore des hypo-phonèmes Halleyens, mais il est plus simple de comprendre ces voyelles comme des catégories larges, ayant une spécification phonologique incomplète.

Le gallo-roman s'avéra dans une situation semblable à l'italien moderne, où dans les syllabes atones la distinction héritée entre [ɛ] plutôt fermée et [ɛ] plutôt ouvert n'est plus pertinente dans les contrastes phonologiques, en réalité, c'est une situation bien ancienne qui remonte jusqu'au latin tardif. Plusieurs solutions existent pour représenter l'absence de contraste dans cette position ; la littérature structuraliste emploie habituellement des lettre majuscules //E// pour la voyelle antérieure médiane, //O// pour la postérieure médiane. Ici l'emploi des double barres obliques // // signale le plus grand degré d'abstraction (sous-spécification) de la représentation qui y est contenue. La majuscule est pratique certes, mais peu esthétique dans une transcription phonologique, notamment du latin. La forme majuscule aurait aussi pu être confondu avec l'usage des majuscules pour les éléments, ex. |I|, |U|, |A|. En conséquence des données de nos chartes, notamment le renforcement de l'élément palatale |I| du /Ē/ latin souvent transcrit <i> et le renforcement de l'élément labiale |U| du /Ō/ latin dans les syllabes toniques, nous avons choisi d'utiliser les symboles composites /ɛ̣/ et /ɔ̣/ avec le diacritique de la fermeture afin de distinguer ces voyelles mi-fermées tirant vers le haut de l'espace vocalique.

En parallèle nous utilisons les symboles /ɛ/ et /ɔ/ standard pour les voyelles dites mi-ouvertes, bien que le diacritique de l'ouverture /ɛ̣/ /ɔ̣/ aurait peut-être été une option ; nous préférons limiter les diacritiques dans le possible. En conséquence les symboles /e/ et /o/, sans diacritique sont disponible pour indiquer l'indifférence par rapport à l'aperture exacte de ces voyelles médianes. C'est donc /e/ et /o/ qui apparaissent dans les syllabes atones. L'on peut les comprendre comme des archiphonèmes, ou plutôt comme des voyelles sous-spécifiées. //e//, bien qu'il contient un |I| et un

|A| est sous spécifié sur une troisième valeur {|I|, |A|} réalisé selon des règles contextuelles, ou en variation libre comme [ɛ̃], [ɛ] ou encore quelque chose dans cette zone de l'espace vocalique. C'est pareil pour le //o// qui contient un |U|, un |A| et qui est sous-spécifié sur le plan du dernier élément {|U|, |A|}.

Il y a une autre catégorie de sous spécification, plus importante encore, celle des voyelles qu'on appellera « réduite » qui contiennent un élément colorant |I|, |U|, |A| ainsi que l'élément neutre |@|. Sous cette forme de sous-spécification, |I{I,A,@}| peut représenter l'ensemble des voyelles antérieures /i/, /ɪ/, /e/, /ɛ/, nous avons adopté le symbole du *schwi* //ɪ// pour indiquer qu'il s'agit d'un symbole pour la classe naturelles des voyelles contenant l'élément |I|. En parallèle pour les voyelles postérieures une voyelle sous-spécifiée |U{I,A,@}| peut représenter l'ensemble des voyelles postérieures /u/, /ʊ/, /ɔ/, /ɔ̃/ et nous l'avons indiqué grâce au symbole du *schwou* //ʊ//.

## 2.5.2 Les éléments consonantiques

Les éléments consonantiques font encore moins l'unanimité que les éléments vocaliques, l'une des complications, comme pour les traits articulatoires à la *SPE* ou plus généralement pour toutes modélisations, est à la fois la double contrainte de devoir prendre en compte toute la variété possible tout en cherchant à empêcher que le modèle puisse générer des formes qui ne sont jamais attestées. Dans la théorie des éléments, le nombre d'éléments nécessaires pour représenter tous les contrastes de la langue est aussi dépendant de notre conception de la structure des représentations. Par exemple la Phonologie de Gouvernement de Pöchträger (2006, 2020) réinterprète l'élément |A| comme une structure verticale à l'intérieur de la représentation segmentale. Dans l'objectif de la simplicité formelle, Backley (2011 ; 2012) emploie un nombre assez réduit d'éléments. Dans la figure 28 nous avons donné les éléments que nous utiliserons dans la description des consonnes. En plus des éléments colorants |I| qui comme tête représente les coronaux et comme dépendant les palataux<sup>440</sup>, |U| qui représente les labiaux, |A| tête qui représente les pharyngales et les uvulaires<sup>441</sup> et |@| qui représente une position vélaire neutre, nous employons aussi les éléments de manière |ʔ|, |H| et |L|.

<sup>440</sup> Dans la formulation de Backley (2011), les consonnes coronales sont représentées par ||| comme opérateur et par ||| en tête dans les palatales. Comme nous le verrons, nous tournons cette logique concernant la tête pour mieux expliquer la distribution des effets assimilatoires.

<sup>441</sup> Il faudrait aussi souligner que certains phonologues emploient l'élément |A| pour les consonnes coronales; c'est notamment le cas de Cyran (2010) et Backley (2011). Selon Backley (2011) |A| dépendant est aussi le trait des consonnes coronales comme /t/, /n/, /s/, /l/, /r/. Backley (2012) est explicite que c'est à cause des liquides et des résonantes que l'on postule un élément |A| dans les coronales : « it is liquids, and especially r-sounds, which provide the initial motivation for positioning |A| in coronals. First, most liquids are produced as coronals, and second, they display phonological behavior (e.g. as linking consonants) to indicate that they function as the consonantal (i.e. glide) equivalents of non-high vowels, and should therefore be represented with |A| » (p. 70) l'identification des dentales avec le |A| nous semble plutôt une solution *ad hoc* étant donné que |U| et ||| étaient déjà prises. Or, les consonnes dentales ont clairement un effet palatalisant sur les voyelles tel qu'attesté dans nos données. Nous réservons donc le |A| pour tout ce qui est d'une résonance uvulaire et post-uvulaire. À notre avis la question n'a pas été suffisamment étudiée pour affirmer la présence d'un |A| dans les occlusives orales et les fricatives apicales. Les comportements partagés par la série des dentales peuvent tout autant s'expliquer par la présence d'un élément |||. En réalité Backley (2012, § 2.4.2) propose une spécification |I.ʔ.H| pour le /t/ dans certaines langues, mais suivant Kaye (2000) |A ʔ H| pour le mandarin ou encore |A ʔ H| suivant Kula (2005) pour le Bemba.

L'élément [ʔ] est assez universellement reconnu comme l'élément de l'occlusion qui correspond à une baisse soudaine et maintenue de l'énergie acoustique.<sup>442</sup> Dans ces langues où les consonnes nasales agissent comme des occlusives, l'on peut aussi postuler un [ʔ] dans leur représentation. (cf. Backley 2012, § 2.4.3).<sup>443</sup> En tant que dépendant [ʔ] caractérise l'ensembles des occlusives.

Nous avons déjà vu que |L| « low frequency energy » est présente dans les voyelles nasalisées et dans les consonnes nasales et correspond aux cordes vocales relâchées. Elle correspond aussi au pré-voisement et à la pré-nasalisation.<sup>444</sup> L'élément |L| indique le voisement des consonnes, par exemple le voisement des occlusives /b/, /d/, /g/ de la série *lenis* dans les langues romanes et les langues slaves.<sup>445</sup> Étant donné que des auteurs comme Cyran (2010, § 2.2.3) présument que la spécification de l'état laryngal est asymétrique, c'est-à-dire qu'un seul membre de la paire *fortis-lenis* est marqué phonologiquement pour la voix ou la surdité et que l'autre paire est une consonne dite « neutre » /t-d/ non-marquée sur le plan laryngal.<sup>446</sup>

Il n'est pas nécessaire de postuler un élément de surdité pour les occlusives dites phonologiquement « neutres » des langues romanes et slaves, qui correspondent aux occlusives sourdes /p/, /t/, /k/ de la série *fortis*. Cependant dans les langues germaniques, cette même spécification, sans voisement et sans aspiration correspond plutôt à la série *lenis*, ce que l'on peut indiquer grâce aux représentations [b̥], [d̥], [g̥].

Enfin, l'élément |H| correspond à l'aspiration. Elle est donc présente dans les fricatives comme dans les affriquées, mais aussi comme dépendant dans les consonnes aspirées comme la série *fortis* /p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/ des langues germaniques. Backley (2012, p.74) distingue ces langues où les fricatives sont dites « neutres », ce sont notamment celles où les fricatives sourdes subissent le voisement à l'intervocalique, et postule un |H| dépendant. Cependant dans des langues où les fricatives restent sourdes ou sont même aspirées, il propose plutôt un |H̄| tête.

<sup>442</sup> Selon Backley et Nasukawa (2009a) [ʔ] tête est présent dans les occlusives éjectives. Nous n'en aurons pas besoin dans notre démonstration. Employant l'argument que les lénitions suivent deux chemins, 1. la spirantisation : occlusive → fricative → h → ∅ ou 2. la perte directe de l'aspiration : occlusive → occlusive sans *burst* → glottalisation → ∅, Harris et Lindsay (1995, p. 69) arrivent à la conclusion que ces dernières étapes avant la disparition totale, donc /h/ et /ʔ/ sont des primitifs du système représentationnel.

<sup>443</sup> KLV (1985) et Harris (1990) incluent l'élément [ʔ] dans les occlusives nasales et même dans la latérale /l/.

<sup>444</sup> Ulfsgjorninn (2022) emploie le rapprochement du voisement et de la nasalité inhérente à la théorie des éléments pour démontrer un phénomène dans le tariku oriental, un groupe de langues de l'île de Papua, de nasalisation spontanée d'anciennes occlusives voisées qui procède dans un premier temps par une augmentation de la perceptibilité du voisement par l'introduction d'une pré-nasalisation ; et dans un deuxième temps par une perte de l'occlusion de l'initiale. La lénition de l'occlusive initiale, typologiquement rare, reste surprenante mais attestée dans les langues de cette région.

<sup>445</sup> Cependant, la représentation de la distinction /p~/ /b/ comme |U.ʔ| et |U.L.ʔ| donne l'impression que l'occlusive voisée est plus complexe que la sourde, ce qui va à l'encontre des principes de la lénition dans Harris (2006) et le fait diachronique bien connu que les consonnes sourdes des langues romanes passent par une phase de voisement avant de subir d'autres lénitions comme la spirantisation (§ 10.7).

<sup>446</sup> L'emploi de ces deux éléments nous permet de représenter même les distinctions glottiques d'une langue comme le Hindi qui distingue /b/, /p/, /p<sup>h</sup>/ et /b<sup>h</sup>/ comme |U.L.ʔ|, |U.ʔ|, |U.H̄.ʔ|, |U.L.H̄.ʔ| respectivement (cf. Cyran, 2010, p. 16)

### 2.5.2.1 Les éléments consonantiques chez d'autres auteurs

Nous suivons d'assez près les représentations élémentaires proposées par Backley (2011), une gamme réduite par rapport à ce que nous trouvons dans les formulations conservatives héritées de KLV (1985 ; 1990), de Harris et Lindsey (1995), ou dans les théories de Schane (1984), Anderson et Ewen (1987), etc. Dans KLV (1990) le [H] identifié comme « stiff vocal folds » (p. 216) voire le non-voisement et l'aspiration des consonnes /p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/ est distingué du [h] associé à l'énergie apériodique de haute-fréquence qui s'interprète comme la frication des fricatives et comme le relâchement audible des occlusives.<sup>447</sup> Cyran (2010, § 3.3) notamment, suivant KLV (1985) et Harris et Lindsey (1995) garde ces deux éléments distincts, mais il suggère que la distinction entre [h] et [H] est paramétrée, étant présente dans des langues comme l'anglais et le polonais, mais absente de l'irlandais et du gallois. Un chevauchement des traits acoustiques et phonologiques de ces phénomènes est la raison de leur fusion dans un seul élément [H] chez Backley (2009 ; 2011), Huber et Bércecs (2010), etc.<sup>448</sup> Celui-ci ne pose pas de soucis majeurs pour les représentations, car dans une langue avec des fricatives voisées, suivant Backley (2011 ; 2012) ces fricatives /v/, /ð/, /z/, /ʒ/, etc. peuvent être représentées par la frication [H] en dépendant jumelé avec l'énergie grave, le voisement du [L] tête.

Scheer (1998) avait proposé un élément [B] pour distinguer les labiales des vélaires représentées par [U], une distinction que nous gérons grâce au statut tête ou dépendant du [U]. KLV (1990) et Harris et Lindsey (1995) emploient aussi [R] tête pour l'articulation des latéraux et [R] dépendant pour les coronales, ce qui se distingue de l'usage chez Backley (2011) et de celui que nous faisons ici. Pour l'historiographie des éléments, la variation et les divergences représentationnelles actuelles voir Backley (2012).

Quant au rôle des éléments de résonance [I], [U], [A] dans l'identification des lieux d'articulation, Cyran (2010) est explicite « qu'il n'y a pas de consensus »<sup>449</sup> et Scheer et Kula (2017) soulignent que la représentation des consonnes bénéficierait de plus d'études sur un plus grand nombre de langues. Les problèmes liés à la représentation des consonnes représentent à notre avis un des grands défauts de la théorie des éléments et qui pourrait presque nous pousser à l'abandonner ; cela dit, la grande agilité de la théorie pour représenter les réductions vocaliques et les phénomènes de palatalisation nous pousse à préserver son emploi. En considérant le rôle des éléments dans la représentation des consonnes et leurs lieux d'articulation, il est important de se rappeler qu'étant donné que

<sup>447</sup> Pour Harris et Lindsay (1995) le fait que les sons stridents [f], [s], [ʃ], [x] démontrent une énergie apériodique d'une plus grande intensité justifie leur emploi de [h] tête dans la désignation de ces éléments.

<sup>448</sup> Nous suivons Backley dans l'emploi d'un seul élément [H], tout en reconnaissant qu'avec d'autres données, nous serions peut-être contraints d'accepter la distinction entre un élément [h] et un élément [H], afin par exemple de distinguer les fricatives stridentes /ʃ/ par exemple de /ç/ (cf. J. Harris et Lindsey, 1995). Toutefois l'élimination du [h] est fréquente depuis Jensen (1994) et fait partie de l'épuration du système des éléments en faveur d'une structure plus complexe. Voir aussi Kaye (2001), Ploch (1999) et une forme plus extrême de la délégation à la structure de le GP 2.0 de Pöchträger (2006; 2020), etc.

<sup>449</sup> Cyran (2010) : « There is no agreement as to the use of resonance elements in defining place of articulation. For example, the old dilemma whether coronal or velar consonants should be unmarked for place remains unsolved » (p. 9 n.).

l'implémentation phonétique de la phonologie n'est qu'un système de correspondances entre la représentation et sa réalisation dans le signal acoustique, le lieu d'articulation n'est qu'un phénomène parasitique dans le but de reproduire l'effet acoustique désiré.<sup>450</sup> Peut-être qu'on ne devrait pas s'étonner que la correspondance entre lieux d'articulation et éléments semble moins parfaite.

Comme pour les voyelles, le fait qu'un élément soit présent comme tête ou comme opérateur affectera son interprétation et son statut de lieu d'articulation principale ou secondaire. De façon générale, il est admis que l'élément [I] est associé à la palatalité et [U] à la labialité et cela se voit directement dans leur interprétation comme /j/ et /w/ voire comme la consonnification de /i/ et /u/ respectivement. Backley (2011) en remarquant certains effets acoustiques partagés par les labiales et les vélares suggère une distinction dans la spécification de la tête. Chez Backley (2011) [U] tête est représentatif des sons labiaux tandis que [U] en tant qu'opérateur serait associé à la vélarité ; comme nous le verrons dans la section suivante, [U] s'attache plus correctement à la labio-vélarité.<sup>451</sup>

### 2.5.2.2 La représentation des « vélares » et des dentales

Traditionnellement la représentation des consonnes vélares a posé un problème pour la théorie des éléments (cf. Backley (2012, § 3.3) ; Scheer (2004, § 4.3.4) ; Harris (1990a), etc.). Ici nous adoptons la notion assez largement répandue que la position vélaire est neutre. Pour Cyran (2010, p. 9) les vélares n'ont pas de spécification de lieu ; nous préférons souligner que les vélares sont caractérisées par une spécification neutre tête, voire par [ @ ] ; c'est aussi la position de Harris et Lindsay (1995, p. 67).<sup>452</sup> Cette solution est d'autant plus probable lorsque l'on observe que les consonnes vélares sont souvent soumises à un conditionnement allophonique. Comme le décrit Backley (2012) « les vélares sont un profil acoustique qui est largement dépendant du son suivant » (p. 77).<sup>453</sup> Un autre indice que les vélares ont en tête un élément neutre provient de leur lénition : dans différentes langues elles aboutissent à  $\emptyset$  là où d'autres consonnes laissent une trace sous la forme d'une approximante ou d'une fricative de la même coloration. En effet, dans la diachronie des langues romanes, le /k/ et le /g/ ont disparu à l'intervocalique sans trace, ex. AMICA → fr. *amie* là où les consonnes labiales et dentales ont plutôt laissé des traces, ex. PĪPĒREM → fr. *poivre* (cf. § 10.7).

Le lien acoustique entre les labiales et les vélares peut être mieux compris comme une relation entre les vélares et les vélares labialisées. Ce n'est pas un hasard que la « vélarisation » du /l/ en coda aboutit régulièrement à une expression labio-vélaire.

<sup>450</sup> Selon Harris et Lindsey (1995) « phonetic implementation as involving in the first instance a mapping onto sound patterns in the acoustic signal. Viewed in these terms, articulation and perception are parasitic on this mapping relation. That is, elements are internally represented templates by reference to which listeners decode auditory input and speakers orchestrate and monitor their articulations » (p. 50).

<sup>451</sup> Pour l'argumentation indépendante de cette même position voire Ulfbsjorninn (2021a). Notre conclusion est plutôt dérivée par la géométrie des traits présentés dans la figure 31 et le comportement des palato-vélares et des labio-vélares dans langues romanes.

<sup>452</sup> Cyran (2010, p. 32) mentionne cette option, mais ne l'adopte pas, sans argument ni le pour ni le contre.

<sup>453</sup> Backley (2012) : « Whereas other resonance categories are associated with specific and stable formant patterns, velars have an acoustic profile that is largely dependent on that of the following sound, suggesting that they do not have a defining resonance property of their own » (p. 77).

**figure 30 : évolution de la latérale vers la labiovélaire dans la diachronie du français**

MALOS → maïs → maws → *maux*

La labiovélaire peut donc être comprise comme la fusion d'un opérateur de labialité |U| avec un élément neutre |@| tête. Notre proposition, rendue explicite dans la figure 31, est que dans les langues qui ne distinguent pas phonologiquement une classe de consonnes palatales vs. une classe de consonnes vélares ou labio-vélares, ou encore qui ne distingue pas entre les vélares et les labio-vélares, possède en réalité une série dorsale neutre qu'on peut appeler palato-vélaire, susceptible de se réaliser comme une palatale ou comme une véritable vélaire ou labiovélaire selon l'environnement. L'assimilation des vélares à la position palatale peut s'interpréter comme l'ajout d'un opérateur palatalisant |I| ou vélarisant |U| sur la base d'un élément neutre |@|.

**figure 31 : spécification élémentaire de certains lieux d'articulation**

|           | labiales | (post)<br>dentales | vélares<br>palatalisées | palatales | palato-<br>vélares | vélares | vélares<br>labialisés | uvulaires |
|-----------|----------|--------------------|-------------------------|-----------|--------------------|---------|-----------------------|-----------|
|           | /p/      | /t/                | /ç/                     | /c/       | /c-k/              | /k/     | /k <sup>w</sup> /     | /q/       |
| Palier  @ |          |                    | @                       | @         | @                  | @       | @                     | @         |
| Palier  I |          | I                  | I                       | I         |                    |         |                       |           |
| Palier  U | U        |                    |                         |           |                    | U       | U                     |           |
| Palier  A |          |                    |                         |           |                    |         |                       | A         |

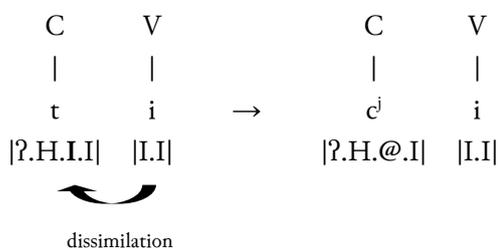
La catégorie des dentales pose aussi soucis pour la théorie de éléments. Comme nous l'avons souligné, Backley (2011) les caractérise avec l'élément |A|, ce qui nous semble inadéquat pour les langues romanes. Dans la théorie des éléments classique, par exemple les éléments de Harris (1990b, p. 264), l'élément |R°| est employé pour les coronals, mais nous ne n'employons pas ici ; nous ne pensons pas en avoir besoin. Scheer (2004, p. 51) en revanche est de l'avis que les occlusives dentales /t/ et /d/, mais non pas les fricatives /s/ et /z/, n'ont pas de prime de coloration. Il argumente cette position sur la base que /t/ et /d/ sont les consonnes épenthétiques les plus fréquentes dans les langues du monde et qu'ainsi elles doivent être non-marquées. En réalité cette « facilité d'épenthèse d'une dentale » peut aussi avoir un rapport avec la netteté visuelle et acoustique de son articulation ou, comme pour les voyelles antérieures, par le fait d'avoir en tête le plus faible des éléments colorants |I| ; c'est un phénomène auquel nous reviendrons au chapitre huit.

Scheer (2004, p. 51) remarque que les dentales sont facilement affectées par les processus phonologiques, citant la palatalisation. Pour maintenir le propos que les dentales sont plus sensibles et que pour cette raison elles seraient caractérisées par l'élément neutre, il faudrait étudier les

différents phénomènes de lénition et d'assimilation individuellement.<sup>454</sup> Dans le cas de la palatalisation, et sous l'hypothèse que les dentales sont bien caractérisées par un |I| tête et les palatales par un |I| dépendant, l'assimilation pourrait bien être causée par une dissimilation : le |I| tête devient un peu moins antérieur dans le contexte d'une voyelle antérieure ; celle-ci serait une implémentation phonologique, ou encore le |I| tête pourrait être réanalysé comme |I| dépendant causé par le floutage, la sur-présence de |I| dans l'environnement causant une ambiguïté interprétationnelle.

S'il est vrai que les dentales sont aussi facilement assujetties à l'effet assimilatoire d'une voyelle antérieure, l'on peut plutôt comprendre le passage de /ti/ → [cʲi] comme le résultat d'une simplification de la spécification de l'occlusive dans l'environnement palatal, voire un relâchement de la tension causée par l'accumulation du |I| en tête avec une voyelle aussi dominée par la présence de l'élément |I|. Cette interprétation est forcée par la spécification élémentaire que nous adoptons ici (synthétisé dans la figure 33). Tandis que l'antériorisation d'une vélaire /k/ → /c/ devant une voyelle palatale serait une forme d'assimilation, la présence de |I| dans les dentales ici empêche un rapprochement supplémentaire à la voyelle. En revanche, le fait qu'il se postériorise peut être compris comme un mouvement vers le palais, qui dans notre représentation est caractérisé par l'élément neutre [ @ ] en tête avec un |I| dépendant. Bien que cette interprétation puisse sembler « exotique », il a des parallèles dans la délabialisation hypercorrective d'une consonne labialisée devant une voyelle labiale, ex. IE. \*lukʷos → grec. *lukos* ou l'an. *sword* (anciennement /swoɪd/) aujourd'hui prononcé [soɪd].<sup>455</sup>

**figure 32 : la palatalisation par dissimilation**



Ce qui résulte de nos propositions est une spécification plus complète des consonnes pour chaque lieu d'articulation et leurs effets acoustiques. Toute la série palato-vélaire est caractérisée par l'élément neutre [ @ ] tête, ce qui explique sa grande susceptibilité à l'assimilation. La distinction entre les consonnes palatales et palatalisées d'un côté, et vélaire et vélarisées de l'autre peut se distinguer par

<sup>454</sup> Nous pensons aussi aux phénomènes comme le *flapping* de /t/ post-tonique en anglais qui peut aussi s'expliquer par sa position coronale. Backley (2011, p. 130-131) aborde cette transformation en tant que la suppression de l'occlusion [ʔ] et du bruit apériodique (l'aspiration) [H], ne laissant que l'élément |I| dépendant. Ce même phénomène affecte des occlusives dentales du bas allemand, le /d/ du tagalog et le /t/ du taiwanais.

<sup>455</sup> Voir aussi la Hansson (2008, note 1, p. 888) où il adresse le modèle de la préservation structurelle d'Ohala (1993) ; il écrit « Ohala's model of sound change does not necessarily presuppose the kind of underlying vs. surface representational distinction assumed in generative models. It should also be kept in mind that 'A' and 'B' need not represent individual segments. In the English example cited above (/swoɪd/ > /soɪd/, etc.), a bisegmental C+[w] cluster (= 'A') is being misperceived, hypercorrectively, as monosegmental C (= 'B') plus coarticulatory rounding from a neighboring vowel » (p. 888).

le statut tête ou non tête de l'occlusive palatale ou encore par une différenciation d'associations. C'est une distinction dont nous ne nous occupons pas d'avantage dans cette thèse, mais la proposition n'est pas si différente de celle proposée par Cyran (2010, p. 11) où la vélaire palatalisée [kʲ] est spécifiée [I.]. Nous sommes plus explicites, faisant en sorte que cette expression contient l'élément neutre. La nature de l'articulation secondaire de /j/ et /w/ peut s'exprimer explicitement dans son rôle à parts égales avec la neutralité du |@| ce qui distingue la consonne palatalisée de la palatale pure avec |@| tête.

### 2.5.2.3 Récapitulatif des représentations élémentaires employées dans cette thèse

Dans la figure 33, nous présentons la spécification élémentaire des autres consonnes, telles que nous les analysons dans cette thèse.

figure 33 : la composition élémentaire de certains phonèmes consonantiques

|                    | U               |                 | I                      |                   |               | L.@               | @               | @.U                             | @             | A             |
|--------------------|-----------------|-----------------|------------------------|-------------------|---------------|-------------------|-----------------|---------------------------------|---------------|---------------|
|                    | labial          |                 | apicale <sup>456</sup> |                   |               | palato-vélaire    |                 |                                 |               |               |
|                    | bilabiale       | labio-dentale   | inter-dentale          | dentale           | post-dentale  | palatale          | vélaire         | labio-vélaire                   | glottale      | uvulaire      |
| occlusives orales  | /p/<br> U.?.H   |                 |                        | /t/<br> I.?.H     |               | /c/<br> @.I.?.H   | /k/<br> @.?.H   | /k <sup>w</sup> /<br> @.?.H.U   | /ʔ/<br> @.?.H |               |
|                    | /b/<br> U.?.L.H |                 |                        | /d/<br> I.?.L.H   |               | /j/<br> @.I.?.L.H | /g/<br> @.?.L.H | /g <sup>w</sup> /<br> @.?.L.H.U |               |               |
| occlusives nasales | /m/<br> U.?.N   |                 |                        | /n/<br> I.?.N     |               | /ɲ/<br> @.I.?.N   | /ŋ/<br> @.?.N   |                                 |               |               |
| affriquées         |                 |                 |                        | /tʃ/<br> I.?.H    |               |                   |                 |                                 |               |               |
|                    |                 |                 |                        | /dʒ/<br> I.?.H .L |               |                   |                 |                                 |               |               |
| fricatives         |                 | /f/<br> U.@.H   | /p/<br> L.H            | /s/<br> L.H       | /ʃ/<br> I.H   | /ç/<br> @.I.H     | /x/<br> @.H     | /x <sup>w</sup> /<br> @.H.U     | /h/<br> H     | /χ/<br> H.A   |
|                    |                 | /v/<br> U.@.H.L | /ð/<br> L.H.L          | /z/<br> L.H.L     | /ʒ/<br> I.H.L | /j/<br> @.I.H.L   | /ʝ/<br> @.H.L   | /j <sup>w</sup> /<br> @.H.L.U   |               | /ʁ/<br> H.A.L |
| approximantes      | /β/<br> U.L     | /v/<br> U.L     | /ð/<br> L.L            |                   |               | /j/<br> L.@       | /w/<br> @       | /w/<br> U.@                     |               |               |
| vibrantes          |                 |                 |                        | /r/<br> Δ.I       |               |                   |                 |                                 |               |               |
| latérales          |                 |                 |                        | /l/<br> I.A       |               |                   |                 |                                 |               |               |

<sup>456</sup> On notera que dans les espaces apicales et palato-vélaire il y a un entassement important des différentes consonnes possibles. Dans la figure 33 les interdentaires et les dentaux partagent la même représentation et on postulera que dans ces langues comme l'anglais et le castillan avec des interdentaires, la « dentale » sera en réalité post-dentale, donc avec un |I| non-tête.

## 2.6 Les phénomènes phonologiques dans la phonologie autosegmentale

Dans la phonologie de gouvernement les phénomènes phonologiques sont compris comme des processus de *composition* (l'ajout) ou de *décomposition* (soustraction) d'éléments. Par composition on peut imaginer le transfert du voisement |L| des voyelles vers une consonne intervocalique, provoquant sa lénition. Au contraire, la soustraction se voit par exemple dans la fermeture de /e/ → [i] et de /o/ → [u] par la soustraction du |A| dans certains contextes phonologiques. En irlandais (cf. Cyran, 1994), en latin mérovingien (cf. Russo et van der Hulst, 2014) ou encore dans les dialectes italiens, |A| est éliminé de la voyelle tonique lorsque soumis à la métaphonie fermante (cf. Russo, 2007).

**figure 34 : changement par décomposition (l'élimination d'un élément)**

|     |   |     |     |   |     |
|-----|---|-----|-----|---|-----|
| [e] | → | [i] | [o] | → | [u] |
| I   |   | I   | U   |   | U   |
|     |   |     |     |   |     |
| A   |   |     | A   |   |     |

Si les changements commencent de façon gradiente, par exemple l'avancement de la langue lors de la production de /u/, la voyelle peut en soit atteindre un stade de production [ɯ] sans affecter la représentation sous-jacente, c'est-à-dire que ce /u/ antérieur reste phonologiquement /u/. Stevens (1972, 1989) explique qu'en traversant une frontière quantale, il y a un changement acoustique et perceptuel soudain qui correspond à la phonologisation d'un nouveau phonème, dans ce cas /y/. Comme le suggèrent Harrington et al. (2019), au moment où un phonème est réanalysé en tant qu'un autre sa composition élémentaire et structurelle est aussi réanalysée.<sup>457</sup> À partir de là il peut phonologiquement affecter les segments adjacents. Les changements phonologiques concernent les trois paliers d'une représentation.

Sur le plan mélodique, les segments peuvent subir l'**assimilation**, ce que Scheer (2005) décrit comme le « transfert d'une propriété mélodique d'un segment à un autre » (p. 3). C'est notamment ce que nous observons dans les cas de la coarticulation. La **dissimilation**, au contraire, est la perte d'un élément dans la proximité de ce même élément dans l'environnement adjacent. Enfin la **neutralisation** est la perte de l'opposition entre deux contrastes.<sup>458</sup> Il y a débat pour décider si la neutralisation est avant tout un phénomène de production ou de perception, d'autant plus qu'il existe de l'allophonie

<sup>457</sup> Harrington et al. (2019): "Perhaps during a sound change in progress, incremental articulatory change leads to an abrupt and marked change in acoustics and perception as a quantal boundary is crossed. This would be another instance in which perception and production are out of step with each other, at least during a sound change in progress, since perceptual changes at the boundary between quantal regions would be more marked than those in production" (p. 409)

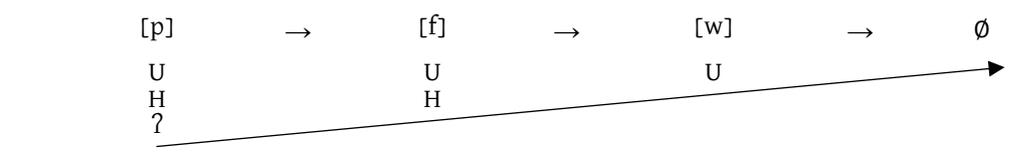
<sup>458</sup> Si certains linguistes emploient le terme de neutralisation pour exprimer qu'un phonème /x/ → allophone [ɣ] dans un certain environnement (par exemple De Lacy 2006 p. 110) nous adoptons une définition plus traditionnelle, celle de Trubetzkoy (1939) de la « perte de contraste », voire la perte d'opposition entre deux phonèmes.

presque invisible aux locuteurs de même que des exemples de quasi-neutralisation (an. *near mergers*) dans la diachronie de la langue.<sup>459</sup>

Le changement peut aussi être de nature positionnelle. La **fortition** d'un côté et la **lénition** de l'autre correspondent respectivement au renforcement et à l'affaiblissement d'un segment habituellement dans les positions fortes et les positions faibles respectivement. La force d'un segment est défini par Harris (2009) comme « l'étendue de la modification d'un signal porteur. Tout phénomène qui réduit l'étendue de la modification compte comme une lénition » (p. 10).<sup>460</sup> Dans cette optique Harris démontre que le dévoisement final et le voisement intervocalique, ne sont pas deux processus contraires, mais bien au contraire, « deux faces d'une même médaille, qui amène la consonne vers un état moins marqué ». <sup>461</sup>

Dans cette même optique Harris démontre que la lénition est la perte de la distinctivité d'un segment en position faible. Cette perte d'informations distinctives s'accompli par la perte de la spécification élémentaire. Ainsi le chemin de la lénition de /p/ jusqu'à rien peut s'expliquer par la perte progressive de l'occlusion, de la friction et enfin par la perte de sa couleur labiale.<sup>462</sup>

**figure 35 : trajectoire de la lénition dans la théorie des éléments (figure de Cyran 2010, p. 13)**



La théorie des éléments peut donc capturer de manière élégante les différentes étapes d'une trajectoire de lénition de même que la force représentationnelle des segments ; les occlusives ayant une complexité interne plus importante que les fricatives ou les semi-voyelles. Selon Cyran (2010) les régularités typologiques et phonotactiques sont directement prédites par les patrons de complexité des éléments. Dans le chapitre suivant nous tournons notre attention vers les processus de fortition et de lénition tels qu'ils ont été abordés dans la littérature théorique et expérimentale.

<sup>459</sup> Labov et al. (1991), Yu (2013) et Kiparsky (2016) évoquent tous le fait que dans des études expérimentales et dans le travail de terrain, les individus étudiés disent ne pas percevoir certains contrastes qu'ils produisent bien pourtant, ce qui souligne une certaine autonomie du module phonologique par rapport à la cognition générale.

<sup>460</sup> Harris (2009) : « The strength of a segment can be defined as the extent to which it modulates the carrier signal. Any process that reduces the extent of a modulation counts as weakening ».

<sup>461</sup> Harris (2009) : « two sides of the same coin : each moves an obstruent towards a phonetically inert or unmarked state » (p. 15).

<sup>462</sup> Cette représentation de Harris (2009) prend mal en compte le voisement qui semble accompagner la lénition intervocalique dans les langues romanes. Il faudrait peut-être admettre que ce voisement est plutôt un effet d'assimilation mélodique de la consonne sourde au voisement des voyelles adjacentes. Selon Scheer (2015), l'effet positionnel « peut être ... augmenté d'un effet environnemental qui est spécifique à la mélodie des objets avoisinants » (p. 5). Ces changements secondaires de la mélodie sont « parasitiques ».





# CHAPITRE 3

## LA RÉDUCTION ET LE RENFORCEMENT DES VOYELLES

**D**ans ce chapitre nous cherchons à exposer l'état de l'art concernant la réduction des voyelles et leur renforcement, notamment en s'appuyant sur les études de la phonétique expérimentale et sur les publications classiques comme les recherches récentes sur la phonologisation de ces changements acoustiques. Les notions introduites dans ce chapitre serviront à interpréter les données de la deuxième partie de cette thèse et nous y reviendrons dans le chapitre (8) quand nous traiterons de la réduction et du renforcement des voyelles dans le latin mérovingien et le gallo-roman.

### 3.1 La proéminence phonologique

En termes préthéoriques, la mise en proéminence d'une voyelle est l'augmentation de sa perceptibilité, autrement dit, l'augmentation de sa saillance par rapport aux autres voyelles à l'intérieur d'un mot ou d'une phrase phonologique. Dans cette thèse nous employons proéminence et saillance presque de la même manière où *saillance* fait directement référence à l'impression acoustique d'une syllabe donnée et *proéminence* aux conséquences phonologiques de cette saillance.

La proéminence d'une voyelle peut se décliner sous trois formes de saillance :

1. l'augmentation de la fréquence (appelé accent *mélodique* dans la vieille littérature)
2. l'augmentation de la durée de la syllabe
3. l'augmentation de l'amplitude, voire le volume de la syllabe mesuré en décibels<sup>463</sup>

En réalité ces trois réalisations acoustiques sont coprésentes. Si certaines langues comme le sanskrit et l'ancien grec semblent avoir phonologisé l'accent mélodique qui en réalité est un système tonal simple, d'autres ont phonologisé les contrastes de durée.<sup>464</sup>

L'on peut représenter la proéminence de différentes manières, Everett et Everett (1984) et Davis (1989) ont introduit une grille pour computer et représenter le degré de proéminence comparative

---

<sup>463</sup> Selon Everett et Everett (1984, p. 706) la constante acoustique de l'accent serait le volume (l'intensité) de la syllabe; ils démontrent dans le cas du Pirahã que la fréquence n'a pas de rôle dans l'assignation de l'accent.

<sup>464</sup> Pour les systèmes tonals, voir WALS 13A : Tone. Quant au volume, la GGHF p.179-180 souligne qu'aucune langue ne phonologise le volume comme variable de contraste phonologique; celui-ci, bien qu'associé à la syllabe tonique est ce que les éditeurs appellent une « manifestation non encodée linguistiquement de l'affect » (an. *low level non phonological phonetic characteristic*) ou dans le vocabulaire de Vaissière (1997, p. 481) une « règle paralinguistique ».

des syllabes; Hayes (1995, chap. 7) a à son tour établi une grille qu'il traite de « mécanisme temporaire de computation » et qui établit une certaine prééminence à chaque syllabe selon des critères tels que la qualité vocalique, la longueur vocalique et l'environnement phonologique.<sup>465</sup> Crosswhite et Jun (2001) dans leur étude des réductions vocaliques dans la théorie de l'optimalité catégorisent la prééminence des voyelles selon le comportement de ces voyelles dans les langues étudiées plutôt que selon un barème universel. Certes, il existe un système cognitif phonologique qui permet au locuteur de déterminer et de catégoriser certaines syllabes comme plus prééminentes que d'autres, mais sans endosser une théorie particulière, l'on doit accepter que certains constituants, ici des noyaux syllabiques, sont plus ou moins saillants et sont traités par la phonologie comme étant plus ou moins prééminents selon la fréquence, la durée, l'amplitude et la périphéricité de la voyelle.

### 3.1.1 La hauteur spectrale (la fréquence)

Une voyelle peut être prééminente par sa hauteur spectrale, qui est la perception d'un son comme étant grave lorsque la vibration périodique est lente ou aigue lorsque la vibration périodique est rapide. Bien qu'un locuteur puisse varier la hauteur spectrale absolue d'une voyelle produite, son  $F_0$ . Plus le  $F_0$  d'un son est grand, plus il sera perceptible. Les voyelles ne sont pas toutes pareilles, car leur premier formant, le  $F_1$  varie selon la voyelle. Étant donné qu'une voyelle est prééminente par sa fréquence, les voyelles ouvertes sont considérées comme prééminentes. C'est-à-dire qu'une voyelle très ouverte comme le /a/ aura un  $F_1$  important, autour de 750 hz en français et qui contrastera avec une voyelle comme /i/ dont le  $F_1$  de 250 hz est très petit en comparaison. Mais les sons de la voix ne sont pas purs, ils se composent de plusieurs fréquences qui forment des harmonies.

Bien que la fréquence fondamentale du /i/ soit basse, son / $F_2$ / de 2500 hz le rend très distinct du /a/ avec un  $F_2$  de 1350 hz. Sur le plan des formants, le /a/ et le /i/, mais aussi le /u/ sont maximalement différents grâce à leur formants distincts (cf. Phillip Backley, 2011). Ces voyelles fermées /i/ et /u/ sont habituellement produites avec un *pitch* plus élevé que les voyelles moyennes les rendant, à leur manière, prééminentes dans la perception.

La qualité phonétique des voyelles, certes, varie entre locuteurs, mais on trouve aussi des écarts entre les langues. Une étude de Torreira et Ernestus (2011) avait montré qu'en français, les voyelles sont

---

<sup>465</sup> Hayes (1995) : « I will posit a rather modest prominence theory, which regards the prominence grid as a mere temporary computational device » (p. 274). Concernant les conditions de la prééminence il écrit « As to what factors can render a syllable more prominent, the following apparently must be included: heavy syllable quantity, lowness in vowels, high tone; the presence of syllable-final /ʔ/, and the presence or voicing of syllable-initial consonants. Theories of speech production and perception are relevant to this question, since many prominence factors seem to have a natural phonetic basis: low vowels are typically acoustically louder, high pitch is correlated with greater loudness, longer stimuli tend to sound louder and so on » (p. 276).

figure 36 : comparaison des voyelles françaises et espagnoles (de Torreira et Ernestus 2011)

*Voiceless stops and vowels in conversational French and Spanish* 347

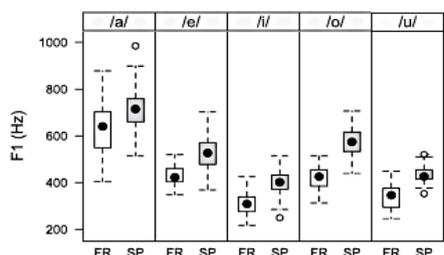


Figure 5. Boxplots of F1 values for French (white) and Spanish (grey) vowels produced by female speakers.

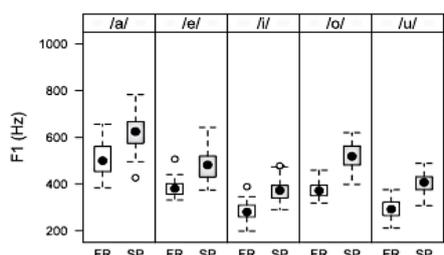


Figure 6. Boxplots of F1 values for French (white) and Spanish (grey) vowels produced by male speakers.

prononcées avec un F1 notablement plus bas que les voyelles comparables de l'espagnol. Autrement dit, les voyelles /e/ et /o/ du français sont plus fermées que les voyelles équivalentes en espagnol.<sup>466</sup>

Ce qui peut nous étonner dans ces données, c'est que le F1 du /e/ français, tournant autour du 400 Hz, résonne à la même fréquence que le /i/ espagnol, aussi tournant autour du 400 Hz. En comparaison, le /e/ espagnol est plus ouvert avec un F1 autour de 490 Hz tandis que le /i/ du français s'avère très fermé avec un F1 autour de 330 Hz (cf. Torreira et Ernestus, 2011, p. 347) reproduit dans la figure ci-dessus. Dans l'ensemble, toutes les voyelles espagnoles démontrent une plus grande ouverture et une F1 plus élevée que celle des phonèmes français équivalents.

L'étude de Torreira et Ernestus (2011, p. 348) a aussi démontré que le F1 des voyelles françaises était plus élevé dans les syllabes toniques, surtout pour les voyelles /e/ et /o/. Il y a plusieurs raisons qui peuvent expliquer l'écart entre ces deux langues : le fait que l'espagnol ne contraste pas une série de mi-fermées /e, o/ avec des mi-ouvertes /ɛ, ɔ/ contribue certainement à la plus grande F1 et à une plus grande ouverture des voyelles espagnoles par rapport à celles du français. En revanche, la distinction entre /ɛ/ - /e/, /ɔ/ - /o/ met une pression de différenciation entre ces paires de voyelles dans le français standard.

<sup>466</sup> De nombreuses études démontrent que les « mêmes » voyelles par rapport aux systèmes ont en réalité des réalisations assez différentes entre les systèmes (cf. Disner, 1983; Bradlow, 1995; Nishi et al., 2008, etc.), par exemple l'espagnol (cf. Cervera et al., 2001; Chládková et al., 2011), le grec (cf. Jongman et al., 1989), l'hébreu (cf. Most et al., 2000) et même entre dialectes d'une même langue, par exemple l'espagnol (cf. Chládková et al., 2011), le néerlandais (cf. Adank et al., 2004) et le portugais (2009).

figure 37 : comparaison des F1 dans des langues romanes<sup>467</sup>

|          |    | /i/  | /ɪ/  | /e(j)/ | /ɛ/  | /a/  | /ɔ/ | /o(w)/ | /ʊ/  | /u/ |
|----------|----|------|------|--------|------|------|-----|--------|------|-----|
| Anglais  | F2 | 2250 | 1950 | 2100   | 1800 | 1700 | 900 | 800    | 1000 | 900 |
|          | F1 | 300  | 350  | 400    | 550  | 750  | 550 | 400    | 375  | 300 |
| Allemand | F2 | 2250 | 2100 | 2050   | 1900 | 1250 | 900 | 850    | 950  | 850 |
|          | F1 | 275  | 325  | 375    | 500  | 750  | 500 | 375    | 325  | 275 |
| Français | F2 | 2500 | -    | 2200   | 1800 | 1350 | 950 | 750    | -    | 750 |
|          | F1 | 250  | -    | 400    | 550  | 750  | 550 | 375    | -    | 250 |
| Espagnol | F2 | 2300 | -    | 1900   |      | 1300 | 900 |        |      | 800 |
|          | F1 | 275  | -    | 450    |      | 725  | 450 |        |      | 275 |

### 3.1.2 La durée et la longueur vocalique

L'on distingue la *durée* qui est une mesure acoustique du temps pendant laquelle une voyelle est prononcée et la *longueur* qui est une catégorie phonologique contrastive. La durée varie selon le locuteur, son débit de parole et selon des conditions co-articulatoires et environnementales, et cette durée semble être le facteur qui contribue le plus à la saillance (cf. Lindblom (1963), Flemming (1995; 2004) 2002, 2004, Padgett et Tabain (2005)). Beckman et al. (1992), Harrington et al. (1995) ont démontré que lorsqu'une voyelle est produite avec une plus courte durée, notamment dans le style de production rapide, l'abrègement phonétique des voyelles est aussi accompagné par une perte de l'ouverture mandibulaire ; c'est-à-dire que la mâchoire s'ouvre moins dans la production rapide. Hyman (2013) a démontré que pour l'allemand l'hypo-articulation du /a/ résulte par exemple dans une production s'approchant de [ɛ].

Lindblom (1963) avait argumenté plus généralement que plus la durée vocalique d'une voyelle diminue, plus le déplacement des articulateurs diminue, résultant dans une hypo-articulation articulaire et acoustique. Cependant, le lien causal de l'hypo-articulation liée à la courte durée d'une voyelle est réfuté par Gay (1978) qui a démontré que les cibles phonétiques *peuvent* bien être atteintes même dans des conditions de breveté extrême, ce qui mène Lindblom (1990, p. 415) à la conclusion que les locuteurs ont un choix : celui de dépenser ou d'économiser leur énergie.

<sup>467</sup> Ces données comparatives sont prises de Delattre (1964, p. 76)

Différents facteurs peuvent affecter la durée d'une voyelle. Parmi ceux-ci nous trouvons :

1. l'allongement devant consonnes voisées, cf. Jespersen (1932, p. 182); Kenyon (1943) Fowler (1992) ; Maddieson (1996), Piroth and Janker (2004) ce qui s'explique par le maintien du voisement, ex. an. *wed* [wɛ·d] vs. *wet* [wɛt<sup>h</sup>]
2. l'abrégement de la voyelle devant une consonne sourde, cf. Kenyon (1943), Odden (2011, p. 465) : ex. an. *wed* [wɛ·d] vs. *wet* [wɛt<sup>h</sup>]
3. la structure syllabique, cf. Maddieson (1985), la voyelle est plus longue en syllabe non-entravée, ex. fr. *messe* [mɛs] vs. *mais* [mɛ·]. En termes CVC, cela veut dire que la position C à sa gauche est soit vide, soit suivie à son tour par un noyau plein, faisant de cette consonne une attaque
4. la différence intrinsèque due à l'aperture de la voyelle, cf. Jespersen (1932, p. 181) ; Lehiste (1970, p. 18-19) ; Maddieson (1996).

Ces phénomènes sont de nature phonétique, découlant de l'implémentation mécanique des représentations phonologiques et font partie de la phonétique universelle. Bermúdez-Otero (2007, p. 502) utilise le terme de « règles phonétiques » pour décrire ces phénomènes qui agissent entre la représentation phonétique dérivée et le véritable output (cf. figure 19).

Dans ces règles d'implémentation phonétique il y a ici un véritable *locus* de changement linguistique, car rien n'empêche que certains effets parasitiques de l'*output* ne finissent pas par s'intégrer à la représentation d'une nouvelle génération. Néanmoins, rien n'assure que ces réalités phonétiques finissent par s'intégrer à la représentation phonologique d'une nouvelle génération. Dans le cas des voyelles Odden (2011) écrit que « la durée phonétique n'est pas forcément traduite en longueur phonologique » (p. 465).<sup>468</sup> La variabilité phonologique des préconditions phonétiques s'observe bien dans le cas de l'allongement en syllabes ouvertes.

La longueur vocalique est en revanche la catégorisation d'une voyelle longue comme contrastant avec une voyelle similaire prononcée brève. Si une certaine durée semble accompagner les positions de proéminence comme la syllabe tonique, la syllabe initiale ou la syllabe finale, toutes les langues ne font pas un véritable contraste phonologique entre voyelles longues et brèves. Lorsque la longueur d'une voyelle n'est que phonétique, nous parlons plutôt de la durée, réservant ainsi le terme de longueur pour les contrastes phonologiques. Dans la phonologie autosegmentale, la longueur vocalique est représentée par l'association de la mélodie à deux positions structurelles tel que démontré dans la figure 38. La voyelle longue est essentiellement une mélodie qui est associée à deux places vocaliques structurelles, c'est-à-dire que phonologiquement elle occupe deux places vocaliques, voire le temps de deux voyelles.<sup>469</sup>

<sup>468</sup> Odden (2011) : « Phonetic duration does not necessarily translate into phonological length » (p. 465)

<sup>469</sup> On trouve parfois le terme *chronème* pour les contrastes de longueur vocalique et *allochrones* pour les différences de durée dans l'implémentation, voir par exemple Jones (1957, p. 16), mais ces termes sont rarement employés de nos jours.

---

**figure 38 : différence représentationnelle entre une voyelle longue et une voyelle brève**


---



Étant donné qu'une voyelle longue est phonologiquement saillante, nombreuses langues ne contrastent la longueur vocalique qu'en syllabe tonique.<sup>470</sup> Selon Cho (2001) et Barnes (2006, p. 31), c'est précisément la durée des syllabes accentuées qui mène à leur augmentation par l'ouverture ou par la diphtongaison et précisément la non-durée des voyelles atones qui mène à leur réduction, ce qui explique pourquoi la réduction est d'autant plus courante dans la parole rapide. Ce même phénomène explique pourquoi les voyelles longues tendent à résister beaucoup mieux à la réduction et à la syncope.

Cependant, la longueur seule ne semble pas être suffisante pour protéger une voyelle contre la centralisation ou même l'effacement total. Johnson et Martin (2001) ont démontré pour le creek, langue muskogee du Omaha, qu'une voyelle atone, même lorsqu'en fin de phrase, position ou un rallongement final a systématiquement eu lieu, n'a pas empêché la centralisation de cette voyelle. Nord (1987) est arrivé à la même conclusion pour le suédois où un rallongement final a aussi lieu. Or, dans la proto-langue proto-indo-européenne, on a reconstruit certains affixes, accentués, mais avec un degré zéro, c'est-à-dire sans voyelle explicite, habituellement réalisés par une consonne syllabique [r̥], [l̥], [m̥], [n̥], cf. (cf. F. (1791-1867) A. du texte Bopp, 1885; Benveniste, 1969; Beekes, 2011), ce qui va à l'encontre du principe qui veut que les toniques soient préservées. Ces curiosités, qui s'expriment aussi dans certains dialectes du francoprovençal (cf. Annexe 1), se comprennent mieux en acceptant la position de Garde (2011) qui dit que l'accent est strictement contrastif, voire comparatif avec celui des autres syllabes, mais n'est pas un objet segmental.

La situation phonologique de la longueur vocalique de l'indo-européen tardif était héritée par le latin où chacune des voyelles phonologiques était contrastée par la quantité longue ou brève.<sup>471</sup> Ainsi un mot comme *LĪBĒR* 'libre' contrastait avec *LĪBER* 'un livre' et *PUĒLLĀ* 'une fille<sub>NOM</sub>' contrastait avec *PUĒLLĀ* 'une fille<sub>ABL</sub>'. Cela dit, la longueur vocalique a cessé d'être contrastive dans le latin tardif. Habituellement, on peut lire qu'il avait une perte de la longueur vocalique contrastive. Richter (1934, § 74) place cette perte de longueur entre le II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle. Certains chercheurs comme

---

<sup>470</sup> Le kolami, une langue dravidienne du Mahārāshtra dans l'est de l'Inde et d'autres langues dravidiennes ont des restrictions de longueur limitées à la syllabe tonique. Voir Barnes (2006) pour une présentation des différents cas.

<sup>471</sup> Voir Avasle (1968) pour les traits distinctifs des voyelles latines et Fernández Martínez (1989) pour qui « the stric[t] distinction of vowel-length inherited from Indo-European, with its phonological value, is undoubtedly an important and unchallengeable characteristic of the simple Latin system, constituting one of the distinguishing features – in this case prosodic and non-intrinsic, like the degree of aperture or the point of articulation-through which the various vocalic phonemes are opposed ». (p. 102).

Lausberg (1969) parlent même d'un effondrement de la quantité vocalique, mais étant donné que la longueur phonologique est devenue le principal corrélat de l'accent, il serait plus approprié de dire qu'il y a eu une redistribution des contrastes de longueur comme nous le verrons au chapitre 8.

### 3.1.3 L'amplitude

Selon Hayes (1995), l'amplitude voire une augmentation du volume (mesurable en décibels) est « intuitivement le plus naturel corrélat de l'accent » (p. 6). Mais, *contra* Everett et Everett (1984, p. 706), Fry (1955, 1958) avaient trouvé que le rôle de l'amplitude était secondaire à la fréquence acoustique et à la durée dans la perception et la catégorisation de l'accent. Nombreuses autres expériences sont arrivées à la même conclusion; le volume est un corrélat important de l'accent, mais comme le signalent Ségéral et Scheer (2015) aucune langue n'emploie l'amplitude seule comme marque phonologique de l'accent.<sup>472</sup>

### 3.1.4 La périphéricité vocalique

Une autre forme de prééminence est la position périphérique (périphéricité) des voyelles, ce qui signale leur écartement maximal d'une position neutre. Selon Rietveld et van Beinum (1987), la distance d'un point neutre serait même le principal corrélat de l'accent lexical. Les voyelles mises en prééminence, habituellement sous l'effet de l'accent, se prononcent de manière plus extrême ; pour la voyelle ouverte /a/, cela implique davantage d'ouverture de la mandibule ; pour les voyelles antérieures et postérieures fermées, Harrington, Fletcher et Beckman (2000) ont démontré que cela implique plus de constriction palatale.<sup>473</sup>

La phonologisation du trait [±PÉRIPHÉRIQUE] est peut-être la mieux connue par les travaux en sociolinguistique de William Labov (1991, 1994), selon qui la direction des changements phonologiques est régulière et prévisible selon la nature périphérique ou centralisée de la voyelle en question. Dans une étude sur la langue creek, (langue de la famille muskogee de l'amérindien), Johnson et Martin (2001) ont démontré que les voyelles longues sont produites de façon plus périphérique dans l'espace vocalique. Dans cette langue il n'y a que trois voyelles brèves /i/, /o/, /a/ et trois voyelles longues /ī/, /ō/ et /ā/.<sup>474</sup> Sur le plan phonétique, on trouve que lorsque la voyelle est longue, elle est aussi plus périphérique, c'est-à-dire que le /ī/ est encore plus fermé et antérieur avec une baisse de son F<sub>1</sub> et de son F<sub>2</sub>, le /ō/ est plus postériorisé avec une baisse F<sub>1</sub> et une augmentation du F<sub>2</sub> et le /ā/ reste très ouvert, maximisant son F<sub>1</sub> (voir figure 39 reprise de Johnson et Martin 2001).<sup>475</sup>

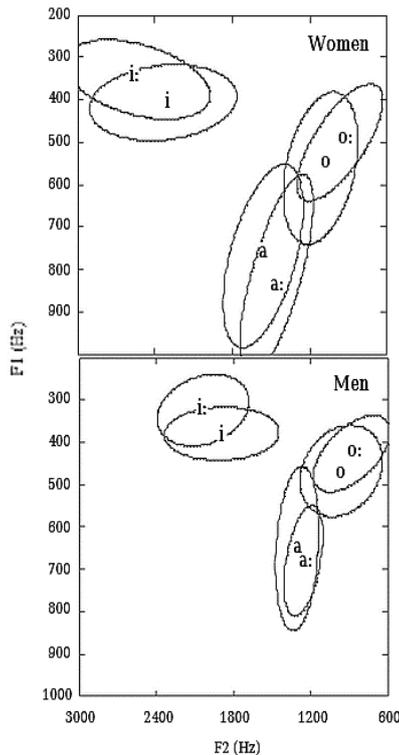
<sup>472</sup> Voir Bolinger (1958), Morton et Jassem (1965), Nakatani et Aston (1978), etc.

<sup>473</sup> L'autre mécanisme étant l'ouverture de la voyelle pour la rendre plus sonante

<sup>474</sup> On trouve aussi 3 diphtongues /ej/, /oj/, /aw/, mais celles-ci ne concernent pas notre discussion présente (cf. M. R. Haas, 1940; Johnson et Martin, 2001).

<sup>475</sup> La périphérisation est plus extrême chez les femmes, ce qui est en lien avec ce que Byrd (1994) et Whiteside (1996) ont trouvé pour l'anglais, que les femmes tendent à produire des contrastes acoustiques plus marqués que les hommes. Le creek présente une caractéristique typologiquement rare où la voyelle ouverte /a/ ou /ā/ a une durée inférieure aux voyelles fermées (Johnson et Martin, 2001), ce qui est l'inverse du patron typique documenté par Lehiste (1970), mais

figure 39 : formants de voyelles /i/, /o/, /a/ atones et toniques



**Figure 4.** Overview of the Creek acoustic vowel space for women (top panel) and men (bottom panel). The placement of the vowel symbols indicates the average formant values for each vowel and the ellipses indicate the principal components of variation, encircling approximately 90% of the measured values of each vowel.

[-ATR]. s

L'un des principaux avantages de la théorie des éléments est sa capacité de capturer certaines généralisations, comme l'existence d'au moins trois voyelles contrastives, habituellement /a/, /i/, /u/ dans la plupart des langues du monde. La théorie des éléments nous offre une solution, à force partagée le /a/, le /i/ et le /u/ peuvent tous être catégorisés comme ayant une tête phonologique dans leur représentation élémentaire : [A], [I], [U] respectivement.

Dans la théorie des éléments, le contraste entre la voyelle *tendue* /i/ et la voyelle *relâchée* /ɪ/ peut être modélisé comme une différence de représentation mélodique. Tandis que /i/ est représenté par [I], c'est-à-dire *très palatal* avec [I] en tête, la voyelle /ɪ/ est représentée par la structure plus simple [I], donc antérieure, mais sans l'expansion de la cavité buccale associée aux voyelles tendues. Nous pourrions aussi représenter la voyelle /ɪ/ en tant que [I.@], car en l'absence d'une tête phonologique,

étant donné que le /a/ creek apparaissait, dans l'étude, à l'initiale de mots de 3 syllabes, et que les autres voyelles étaient à l'initiale de mots bisyllabiques, une partie de cette brevété peut probablement s'expliquer par le principe plus général établi par Lehiste (1970) et Nakatani et al. (1981) : que la durée des voyelles est inversement proportionnelle au nombre de syllabes dans un mot. Ce phénomène est documenté pour l'allemand (Malmberg, 1944), l'anglais (D. Jones, 1944), le hongrois (Tarnóczy, 1964), le français (Roudet, 1910), le finnois (Iivonen, 1974), l'estonien (Eek et Rimmel, 1974), le suédois (Lindblom et al., 1981) et l'espagnol (Hutchinson, 1973).

Dans une phonologie générative, ayant des traits articulatoires, le trait [±ATR] ou [±tendu] est habituellement employé pour distinguer ces voyelles périphériques dotées d'une clarté particulière, c'est-à-dire un resserrement des fréquences. L'opposé du trait [+ATR] est évidemment le trait [-ATR] qui est associé soit à une pharyngalisation de la voyelle, soit à une position neutre. Stevens et Keyser (2010), le trait [-ATR] s'explique comme un rétrécissement de la partie pharyngale du conduit vocal et l'élargissement de la cavité orale. Acoustiquement, cela correspond à une augmentation du F<sub>1</sub> des voyelles antérieures et une réduction du F<sub>1</sub> des voyelles postérieures. Les voyelles /i/ et /u/ sont [+ATR], tout comme /e/ et /o/, mais le trait [±ATR] peut difficilement expliquer pourquoi /a/ est la voyelle la plus préminente, bien qu'elle soit classifiée comme étant

la voyelle neutre vient automatiquement se mêler à la mélodie. Dans la théorie des éléments la prééminence des voyelles, le fait d'avoir un élément en tête, correspond aussi à l'emploi des extrêmes de la périphérie de l'espace vocalique de façon à contraster maximale les voyelles. C'est-à-dire que les voyelles périphériques s'écartent au maximum de la voyelle neutre |@| qui est la moins saillante des qualités vocaliques.

On ne devrait pas s'étonner du fait que les trois voyelles /i/, /u/, /a/ sont les plus fréquentes dans les langues du monde. Avec les représentations |I|, |U|, |A| elles sont maximale distinctes tout en étant maximale simples. La perte de l'aspect « tête » causerait un rapprochement voire une centralisation de ces voyelles, les rendant moins distinctes, tandis que la combinaison des éléments, ex. |I.A|, |U.A|, |I.U|, etc. augmenterait leur complexité.

Lors de la réduction vocalique, la perte de la longueur peut être perdue, mais la réduction peut aussi atteindre la structure mélodique des segments et y imposer une simplification, voir une impossibilité de combiner des éléments colorants |I|, |A|, |U| ou encore la perte de la tête, menant à une qualité plus centralisée [i], [ɐ], [u]. Si la centralisation devient plus extrême, la voyelle peut commencer à alterner avec une voyelle neutre et devient même susceptible à la syncope et à l'apocope. Nous pouvons représenter cette réduction comme la mise-en-tête de la voyelle froide |@.I|, |@.U|, |@.A| et que nous pouvons représenter grâce aux caractères /ɨ/ *schwi* /ɥ/ *schwou* et /ɘ/ *schwa*<sup>476</sup> Ces voyelles « réduites » sont phonologiquement faibles, mais continuent de contraster entre elles. Nous employons donc le mot anglais *schwa* dans cette thèse pour distinguer une voyelle réduite caractérisée par la présence d'un élément |A|, ainsi nous pouvons réserver le terme français *cheva* pour la voyelle phonologiquement neutre.

Si le *cheva* phonologique est habituellement représenté par /ə/, un caractère bien connu, les phonologues débattent pour savoir s'il devrait être caractérisé par l'absence de toute spécification élémentaire ou s'il est la forme réduite du /a/.<sup>477</sup> Pour Backley (2011), le /ə/ est alors coloré par le |A| et il attribue le symbole /ɨ/ à la voyelle neutre sans spécification élémentaire, |\_|. On emploie aussi le /ɨ/ dans les langues turques pour une voyelle neutre qui ne provoque pas l'harmonie vocalique, mais qui en surface ressemble à une voyelle antérieure. Nous ne pouvons pas trancher dans cette thèse pour les conséquences plus larges de la caractérisation de trois voyelles réduites, mais dans la mesure où le caractère /ɐ/ existe dans l'API pour un /a/ centralisé, nous l'emploierons dans la présente thèse pour le [ɐ] comme forme centralisée de /a/ de la même manière que [i] et [u] sont des formes

<sup>476</sup> Les caractères /ɨ/ *schwi* et /ɥ/ *schwou* sont aussi controversés dans le sens où ils ne font pas partie de l'API mais ont été inventés par le Oxford University Press pour certaines voyelles réduites de l'anglais dont la prononciation varie entre [ɪ]~[ə] et [ʊ]~[ə] respectivement. La barre horizontale est basée sur celle des voyelles centrales [ɪ] et [ɥ] qui sont aussi employés parfois pour indiquer ces mêmes voyelles réduites. Nous avons ajouté le symbole [ɘ] pour la possibilité d'un [ɐ] central qui alterne avec ∅.

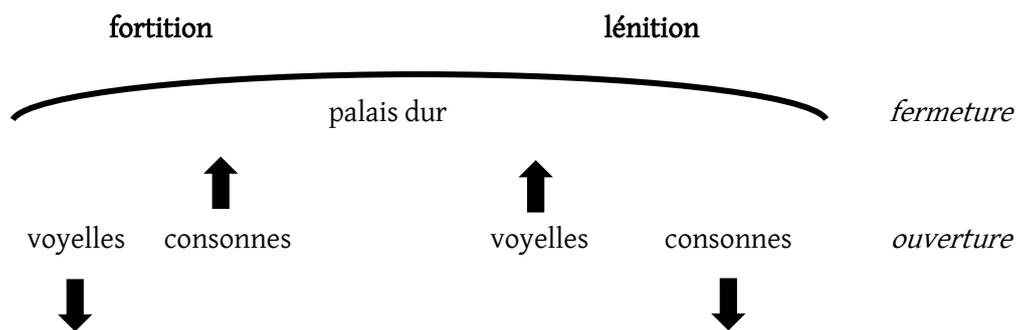
<sup>477</sup> Backley (2011) argumente par exemple que /ə/ serait la forme réduite de l'élément |A| du moins pour l'anglais démontrant que l'épenthèse donne plutôt une voyelle fermée [ɪ] qu'il interprète comme l'expression phonétique d'une mélodie vide | | voire |@|.

centralisées de /i/ et /u/. Ainsi nous pouvons réserver le caractère /ə/ avec l'appellatif *cheva* pour la voyelle neutre centrale dépourvue de tout trait comme en français.<sup>478</sup>

### 3.2 La force et la tension articulatoire (Straka 1979)

Georges Straka, linguiste tchèque-français issu de l'école de Prague et formé comme phonéticien, a largement contribué à offrir des explications phonétiques aux phénomènes observables dans la diachronie du français. Regroupés dans *Les sons et les mots*, ses études ont formalisé les notions de force et de tension articulatoire.<sup>479</sup> Straka (1979), et de façon générale l'ensemble de ses travaux sur la phonétique et la phonétique historique, défend le fait que le comportement des consonnes et des voyelles soit distinct en positions fortes et en positions faibles. Dans les positions fortes nous trouvons plus d'énergie articulatoire que dans les faibles où nous en trouvons moins. Lors de l'affaiblissement, les voyelles deviennent plus fermées tandis que les consonnes s'ouvrent. En revanche lors du renforcement, les voyelles s'ouvrent et les consonnes deviennent davantage fermées.

figure 40 : l'effet de la fortition et de la lénition sur les voyelles et les consonnes (d'après Straka 1979, p. 79)



La figure 40 démontre clairement qu'en positions fortes, les voyelles tendent à s'ouvrir davantage tandis que les consonnes sont prononcées avec plus d'appui sur les articulateurs. À l'inverse en position faible, les consonnes sont prononcées avec plus de relâchement et les voyelles sont prononcées plus près du palais. Straka distingue l'énergie articulatoire qui est l'énergie musculaire consacrée aux déplacements des articulateurs de l'effort expiratoire, voire de la pression sous-

<sup>478</sup> Nous reconnaissons que ce choix est assez arbitraire et repose essentiellement sur la ressemblance graphique et étymologique avec les voyelles pleines desquelles les voyelles réduites sont issues.

<sup>479</sup> Swiggers (2001) décrit la carrière de Straka : « Dans une longue série de travaux, s'échelonnant entre 1942 et 1965, Straka a appliqué à l'histoire des langues romanes et tout particulièrement à l'histoire du français des hypothèses ancrées dans des observations de phonétique expérimentale. Plus particulièrement, Straka s'est efforcé d'expliquer par l'augmentation ou la diminution de la fermeté articulatoire un certain nombre de processus, comme les palatalisations (Straka 1965b), l'apparition de yod transitoire (Straka 1954), les diphtongaisons (Straka 1961), la vocalisation de / (Straka 1942b, 1968), l'amuissement des implosives (Straka 1964b), les traitements de *r* (Straka 1965a) et les nasalisations et dénasalisations (Straka 1955) » (p. 31).

glottique. Dans le modèle de Straka, la résistance plus grande des voyelles ouvertes à la lénition est une conséquence directe de la durée plus importante des voyelles ouvertes, fait concordant avec Brichle-Labaeye (1970). Pour Straka le lien entre durée et aperture est clair (1963) « que, par rapport à la même voyelle accentuée, une voyelle inaccentuée est avant tout une voyelle abrégée et que la modification d'aperture qu'elle subit, modification intimement liée à la durée, n'est qu'une conséquence de son abrègement » (p. 58). Pour Straka, il y a donc une cause phonétique directe entre la réduction de la durée et la fermeture de la voyelle, présumément de /a/ vers [ə] et de /i/ et /u/ vers [j] et [w] respectivement.

Straka (1964) est aussi responsable de l'introduction d'une théorie controversée du changement diachronique qui voudrait que les évolutions de lénition vocalique et consonantique sur notre période, du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle et plus tardivement du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup>, proviendraient de l'affaiblissement des mouvements articulatoires, d'une « faille physiologique collective, à savoir d'un amoindrissement des mouvements articulatoires et d'une certaine inaptitude neuro-musculaire à exécuter complètement et à coordonner ces mouvements dans toute la masse de la population de l'aire linguistique et de l'époque en question » (p. 87-88). Il attribue cet affaiblissement musculaire à la fatigue issue des « conditions matérielles difficiles de la vie quotidienne, et surtout des déficiences multiples et prolongées de la nutrition » (p. 88) agissant sur le bon fonctionnement du corps.

### 3.3 La théorie de l'hypo- et de l'hyper- articulation (Lindblom 1990)

La théorie H&H (an. *Hyper and Hypo- articulation theory*) développée par Lindblom (1990) postule que la production de la parole est adaptative, voire que les locuteurs varient dans leur clarté articulatoire en fonction des besoins informationnels. Plutôt qu'une cible statique (l'invariance phonétique), le locuteur cherche à produire suffisamment de contrastes pour être compris; Lindblom (1963) suggère que si les contrastes sont suffisamment clairs, le locuteur risque de permettre une certaine assimilation à l'environnement consonantique qui l'entoure. Cela nous paraît évident quand nous comparons les différences des formants vocaliques entre locuteurs d'une même langue ou selon des divisions comme *hommes-femmes*. La phonétique articulatoire, tout comme la phonologie, fonctionne selon un système de contrastes.

Par « besoins informationnels », Lindblom signale le besoin des interlocuteurs de pouvoir discriminer entre différents signes linguistiques représentés dans le lexique. Dans le but de faciliter l'accès lexical, l'hyper-articulation permet de mettre en valeur certains indices acoustiques. Les traits de l'hyper-articulation sont le rallongement de la voyelle, l'exagération de l'ouverture ou de la fermeture d'une voyelle, une modification de son timbre ou encore une augmentation de son volume. Dans une langue comme l'anglais, les voyelles, historiquement /ē/ et /ō/ sont réalisées avec une fin semi-vocalique [e]

et [ou] respectivement, ce que Keyser et Stevens (2006) expliquent comme des améliorations de la perceptibilité par le mouvement des formants vers des valeurs plus extrêmes.<sup>480</sup>

Lorsque les besoins informationnels sont plus faibles, ou subordonnés à la rapidité du message, le locuteur adopterait par défaut un comportement d'économie dont le résultat est l'hypo-articulation. Celui-ci est démontré par le fait que les mots fréquents et contextuellement prévisibles sont plus réduits que les autres (cf. Gahl et al., 2012). L'économie est observée dans toutes sortes de comportement moteurs aussi divers que la course à pied, la marche et la parole. Pour une synthèse de ces études kinésiologiques qui concluent que les mouvements de la parole, comme les mouvements en général, sont contraints par un principe d'économie physique, voir Lindblom (1990, p. 413-415).<sup>481</sup> Or, Moon et Lindblom (1994) ont démontré que les voyelles réalisées plus brièvement sont typiquement moins canoniques, car les articulateurs, s'ils ne se déplacent pas suffisamment rapidement résultent en des voyelles colorées par le milieu coarticulatoire.

Ultimement le choix de l'hyper et l'hypo articulation est un choix du locuteur, conditionné par des facteurs sociaux, géographiques, modaux et contextuels. Dans une langue comme l'anglais, l'économie d'énergie est favorisée dans les syllabes atones, tandis que dans une langue comme l'italien, la préservation des contrastes en syllabes atones est prioritarisée à l'économie pure (cf. Burzio, 2007).

### 3.4 Qu'est-ce que la réduction vocalique ?

La réduction vocalique a plusieurs sens. En synchronie on constate que la réduction vocalique est l'équivalent de la réduction de saillance des voyelles lexicales qui finit par créer des neutralisations, laissant des voyelles moins saillantes en positions atones. L'anglais moderne, que Chomsky et Halle (1968) avaient décrit comme « ayant un contour prosodique complexe impliquant nombreuses couches d'accentuation, de ton et un processus complexe de réduction vocalique » (p. 15) est un exemple de langue bien étudiée qui réduit systématiquement les voyelles en positions atones.<sup>482</sup> Autrement dit, dans la grammaire de chaque locuteur natif de l'anglais, il y a un traitement allophonique qui mène à la réduction systématique de leur proéminence selon des règles morphologiques et accentuelles.

Dans leur analyse de la prosodie anglaise, Chomsky et Halle (1968) démontrent que deux mots comme *photographe* ['fou.rə:.gɹæf] 'une photo' et *photographer* [fɹ.tʰɑ.,gɹɹɹfə] 'un photographe' partagent les mêmes bases lexicales, deux racines grecs anglicisées comme /'fotʰɔ/ 'image' et /'gɹæf/

<sup>480</sup> Stevens (1968), et plus tard Keyser et Stevens (2006), sont largement responsables de la théorie quantale qui postule que les sons qui sont régulièrement reproduits avec succès sont les plus fréquents dans les langues du monde /a/, /i/, /u/, /p/, /t/, /k/, etc. Les sons plus complexes sont souvent accompagnés de ces traits qui augmentent leur contrastivité pour rendre plus robuste les contrastes phonologiques.

<sup>481</sup> Lindblom (1990) : « ... speech as well as non-speech movements are constrained by a principle of physical "economy" » (p. 414).

<sup>482</sup> Chomsky et Halle (1968) : « ... English has complex prosodic contours involving many levels of stress and pitch and intricate processes of vowel reduction » (p. 15).

‘dessin’.<sup>483</sup> Cependant la réalisation des voyelles, notamment de /ou/ et /ɔ/ varie de façon significative selon si la voyelle est tonique ou atone et dans les deux cas, une voyelle phonologique est catégoriquement réduite à une voyelle moins saillante dans les positions atones. Ces voyelles catégoriquement réduites peuvent aussi subir une réduction phonétique supplémentaire en /ə/. L’on peut parfois lire que toute voyelle atone anglaise est réduite en *cheva*, mais cela est inexacte comme le démontre le contraste des voyelles post-toniques dans *auto* [ˈɑː.ɹoʊ], *soda* [ˈsoʊ.ɹəː] et *body* [ˈbɑː.ɹi] avec trois qualités [oʊ], [əː], [i] en finale. Nous savons que ces voyelles sont atones et ne portent pas d’accent secondaire par le fait que ces mots comportent tous la *battu* [ɹ] issue des occlusives dentales /tʰ/ et /d/ devant une voyelle atone. Pour des raisons que nous expliquons dans l’Annexe A, § i, ces mots contiennent des voyelles faibles /ʊ/, /ɐ/, /ɪ/ ; pour *auto* la prononciation avec [oʷ] en finale peut s’expliquer par la présence d’un [w] dans la forme phonologique /ˈɑ.tʰʊw/ qui résulte dans une prononciation [oʷ], ou par une règle d’allophonie qui rallonge l’atone finale d’un morphème libre donc /ˈɑ.tʰʊ/ → [ˈɑː.ɹʊː] → [ˈɑː.ɹʊʷ] → [ˈɑː.ɹoʷ]. Pareille pour *body* que l’on peut représenter avec un /-ɪj/ sous-jacent ou encore avec un rallongement de la finale /ˈbɑ.dɪ/ → [ˈbɑ.ɹɪː] → [ˈbɑ.ɹɪj] → [ˈbɑ.ɹi]. Enfin, *soda* démontre aussi un rallongement de la voyelle. On emploiera la notion de la voyelle réduite, pour ces voyelles peu saillantes qui continuent de contraster malgré tout dans la langue ; nous y reviendrons dans la section 3.4.2.

La tendance vers la réduction phonétique des voyelles peu proéminentes est universelle, mais cette réduction est plus ou moins actionnée selon la langue. Sur le plan phonétique, Lindblom (1963) a bien démontré la nature gradiente de la réduction vocalique, avec une centralisation croissante lors de l’augmentation du débit de la parole. Cette centralisation était aussi affectée par d’autres facteurs qui touchent à la vitesse de la parole ce qui semble démontrer que la réduction vocalique est d’origine phonétique-articulatoire. Il semble que la réduction vers [ə] est dans un premier temps une réaction à la brevité de la voyelle. Ce premier type de réduction, la phonétique, peut se décrire comme le sous-dépassement de la cible articulatoire, voire comme l’**hypoarticulation** de Lindblom (1990) notamment dans la parole rapide et spontanée.

L’hypoarticulation se décline sous deux formes : soit les voyelles ouvertes et moyennes ne sont pas prononcées aussi ouvertes que la cible et il y a donc une compression de l’espace vocalique dans sa hauteur, soit les voyelles antérieures et postérieures sont prononcées avec moins de mouvement horizontal et sont réalisées de manière plus centralisée. Dans ces deux cas la réalisation phonétique n’atteint pas la cible phonologique.

Il s’agit d’un phénomène de la phonétique universelle qui ne varie que dans le degré de la réduction et dans son apparition ou non dans la phonologie. Dans les deux cas, nous pouvons traiter de la **réduction des proéminences** (an. *prominence reduction*) dans la syllabe atone. Il n’est cependant pas

<sup>483</sup> Voir Chomsky et Halle (1968, p. 34) et toute la discussion qui suit. Il serait certes possible de reconnaître que *photograph* et *photographer* ont chacun leur représentation sous-jacente distincte, mais cela serait manquer les liens étymologiques, sémantiques, phonologiques, dérivationnels, lexicaux et graphiques qui relient évidemment ces deux mots.

clair que la réduction de la durée des voyelles seule soit responsable de la réduction vocalique ou s'il s'agit d'une combinaison d'une durée courte avec d'autres effets de coarticulation et d'économie (cf. Mooshammer et Geng, 2008). De nombreuses langues produisent des voyelles brèves sans que la centralisation devienne un élément signature de la prosodie de la langue.

C'est ainsi que la réduction vocalique comporte aussi un élément d'allophonie conditionnée et éventuellement de désépécification phonologique. Un concept utile, et qui est assez répandu dans la linguistique française, est celui de l'**archiphonème** qui est le porte-manteau pour un ensemble de phonèmes dont la distribution d'un ou un autre est exclu dans certaines positions à cause de la neutralisation de celle-ci avec un autre phonème.<sup>484</sup> Par exemple, l'on admet habituellement que /o/ et /ɔ/ sont contrastifs en français, ex. *haute* /hot/ contraste avec *hotte* /hɔt/, mais en position finale le /ɔ/ est interdit dans le français standard et un /ɔ/ sous-jacent, voire étymologique sera réalisé [o], ex. *sotte* [sɔt] mais *sot* [so]. Dans la linguistique française, une lettre majuscule /I/, /E/, /O/, /U/, /A/ est habituellement employée pour les archiphonèmes. Dans une grammaire synchronique, l'archiphonème a peu de sens dans la mesure où les neutralisations sont la conséquence de procédures allophoniques implémentées dans la grammaire et ciblant différents phonèmes. Dans ce sens, l'archiphonème est surtout intéressant d'un point de vue diachronique, soit pour indiquer l'ancêtre commun de deux phonèmes éventuels qui sont advenus par une distribution allophonique, soit pour indiquer un phonème dont l'origine étymologique pourrait avoir plusieurs sources à cause de la neutralisation. Un bon exemple est celui du /ō/ latin et du /ŭ/ qui ont fini par fusionner dans le gallo-roman. Dans un mot proto-roman comme *\*buono* 'bon', phonologiquement on ne peut pas savoir si le /-o/ roman final est issu du /-ō/ des cas datifs et ablatifs singuliers BŌNŌ 'bon' ou du /-ŭ/ du cas accusatif singulier BŌNŪM, car ces deux phonèmes se sont neutralisés. Dans la période avant la fusion phonologique totale, l'on pouvait traiter d'un archiphonème /O/ combinant les phonèmes /ō/ ou /ŭ/ tous les deux réalisés [o] à l'atone. Si le contraste entre /ō/ ou /ŭ/ était maintenu dans certaines positions, il était perdu dans l'atone, soit car par une règle phonologique, chaque instance de /ɔ/ atone s'est fermée en [o], soit parce qu'il y a eu une désépécification de l'aperture précise, résultant en une voyelle /O/ prononcée [o], [ʊ] ou [ɤ] entre ces deux ci.

En diachronie, la réduction des contrastes vocaliques peut résulter dans la lexicalisation d'un inventaire réduit de voyelles possibles en syllabes atones. C'est le cas dans le gallo-roman, italo-roman et hispano-roman où le /ō/ ou /ŭ/ neutralisé dans la voyelle atone n'a laissé place qu'au [o], ex. POPULUM → esp. *pueblo* [pweblo]. Dans le très ancien français, cette réduction semble même avoir effacé les contrastes entre voyelles antérieures, postérieures et centrales. Le latin POP(U)LO →

<sup>484</sup> Notion développée par Troubetzkoy et énoncée dans *Principes de Phonologie* (1964) « Dans les positions où une opposition neutralisable est effectivement neutralisée, les marques spécifiques d'un des termes de l'opposition perdent leur valeur phonologique et les traits que les deux termes ont en commun (c'est-à-dire la base de comparaison de cette opposition) restent seuls pertinents. Dans la position de neutralisation, un des termes de l'opposition devient donc le représentant de l'« archiphonème » de cette opposition : par « archiphonème » nous entendons l'ensemble des particularités distinctives qui sont communes aux deux phonèmes » (p. 81).

afr. *peuple*, FRATRE → afr. *frère* et TAB(U)LA → afr. *table*, prononcés [pø.plə], [frɛ.rə] et [ta.blə] respectivement avec un [ə] dans la finale de chaque mot.<sup>485</sup> Dans ce cas, les valeurs étymologiques ne peuvent pas être reconstruites pour les locuteurs natifs et on doit en déduire qu'il y a donc eu une neutralisation phonologique, les anciennes valeurs /o/, /e/, /a/ étant remplacées par un seul phonème /ə/ qui contraste essentiellement avec l'absence de ce phonème en ancien français.<sup>486</sup>

Le français moderne a essentiellement perdu le /ə/, bien qu'il y ait débat sur la nature du *cheva*, s'il est phonologiquement présent ou s'il est épenthétique là où il est présent. L'absence de ces *schwas* finaux dans le français moderne est un exemple encore plus avancé de la réduction vocalique. Étant donné que la notion de **réduction** est assez large, elle mérite d'être clarifiée. Ainsi nous regarderons chacun dans l'ordre : la perte de précision articulatoire (donc phonétique), le remplacement d'un phonème fort par un allophone faible (dont la phonétique spécifique est implémentée par la phonologie) et enfin le remplacement dans la représentation lexicale d'un phonème fort par un phonème moins fort.

### 3.4.1 La phonétique universelle de la réduction vocalique

La première réduction vocalique de laquelle nous traiterons est la réduction de proéminence. C'est un phénomène phonétique qui découle directement du principe d'économie. Dans le but de passer les informations rapidement, les mouvements se font soit de manière plus rapide, soit de manière plus efficace, c'est-à-dire avec moins de mouvement, ce que Kirchner (2004) appelle la minimisation de l'effort (an. *effort minimisation*) et qu'il encapsule dans une contrainte LAZY 'paresseuse' dans une grammaire de la théorie de l'optimalité, autrement dit une pression structurelle pour conserver son énergie. Bien que Kirchner (2004) s'intéresse essentiellement à la lénition des consonnes, la réduction des voyelles peut être abordée sous ce même angle et les voyelles périphériques tendraient vers des voyelles moins nettement articulées et plus centrales. Comme l'argumente Koopmans-van Beinum (1980), l'hypo-articulation Lindblomienne est possible peu importe la nature de la syllabe, si les conditions propices à la réduction phonétique se présentent.

Mais l'économie de l'énergie n'est pas forcément une préoccupation de la grammaire ; il y a une tendance de la phonétique universelle qui veut que les voyelles atones se réalisent de manière moins saillante que les voyelles toniques et que ce degré de saillance soit directement lié à la durée phonétique de la voyelle. Ce phénomène est initialement purement phonétique. De nombreuses études démontrent que même dans les langues sans distinctions lexicales déterminant quelles voyelles

<sup>485</sup> On attribue habituellement le son [ə] à cette voyelle d'appui, l'on présume en fonction de la graphie et des vestiges dans la prononciation dialectale de la langue d'oïl comme dans l'épenthèse d'un [ə] ou [œ] dans la langue moderne.

<sup>486</sup> C'est ce contraste qui distingue formellement le féminin des adjectifs féminins de leur équivalent masculin en ancien français, ex. *vert* [vert] 'vert.m.s.' ~ *verte* [vertə] 'vert.f.s.'. Si le masculin singulier se caractérise aujourd'hui par l'absence de la consonne finale (hors contextes de liaisons), les données dialectologiques (cf. ALF n° 1376 *vert*, *verte*) démontrent que la perte de la finale est une innovation plus récente et que de nombreux dialectes archaïques de l'ouest de la France (pnts, 478, 479 [vert], [vert]) du Sud-Ouest (pnt. 650 [bert], ['bɛrdə], pt. 643 [bert], ['bert<sup>e</sup>] et de Hautes-Alpes (ex. pt. 879 [vert], ['verta]), etc. préservent la consonne finale du masculin.

se trouvent dans la tonique et lesquelles se trouvent dans les syllabes atones, l'espagnol par exemple, les voyelles toniques ont systématiquement une plus longue durée que les voyelles atones.<sup>487</sup>

Le français moderne est aussi une langue sans réduction vocalique synchronique ; c'est-à-dire qu'il existe des voyelles lexicales, y compris le /ə/ qui peut alterner avec zéro, mais il n'existe pas de réduction du type automatique que l'on voit en anglais. Certes on trouve certains réflexes d'alternances archaïques : c'est le cas dans un verbe comme *mener* /mə'ne/ ← MĪNĀRE avec l'accent l'initial réduit en /ə/ à l'infinitif, mais avec la voyelle pleine et tonique dans *je mène* /mɛn/ ← \*MĪNO à la première personne singulier du présent de l'indicatif, mais ces formes sont aujourd'hui lexicalisées (cf. J. B. de Carvalho, 2020).<sup>488</sup> La réduction n'est plus phonologiquement active dans le français moderne et l'accent est fixé sur la dernière voyelle du mot, voire de la phrase phonologique.<sup>489</sup>

Le français, comme la plupart des langues romanes modernes, est une langue décrite typologiquement comme étant à **isochronie syllabique** (an. *syllable timed*) ce qui contraste avec les langues comme l'allemand ou l'anglais décrites comme étant à isochronie accentuelle (an. *stress timed*) (cf. Scheer 2015, p. 7). Tandis que la réduction des atones est un trait couramment admis pour les langues à isochronie accentuelle (cf. Dauer 1983, Lass 1984 p. 248, Ewen et Hulst 2001, p. 206) Noske 2009, Nespor et al 2011), ce n'est pas le cas des langues à isochronie syllabique où chaque syllabe reçoit (à peu près) la même durée phonétique. Mais même dans les langues à isochronie syllabique, la recherche en phonétique expérimentale, ex. Roach (1982), Wenk et Wiolant (1982), Fant et al (1991), démontrent que les syllabes atones subissent une réduction de durée, ce qui revient à un phénomène universel d'implémentation phonétique.

Pour l'espagnol, une langue typiquement classifiée comme étant à isochronie syllabique, Santiago et Mairano (2018) repris dans la figure 41 démontrent que les voyelles /a/ et /o/ atones sont prononcées plus fermées que ces mêmes voyelles lorsque toniques.<sup>490</sup> Pour l'espagnol mexicain, cette réduction affecta aussi la voyelle /e/ qui était prononcée plus fermée et plus centrale, le /u/ prononcé était plus central et fermé qu'en syllabe tonique et le /i/ prononcé très légèrement plus fermé (figure 41).

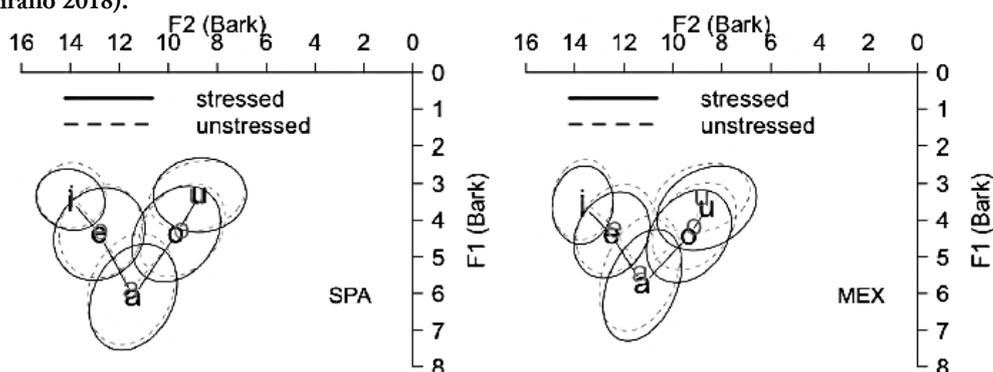
<sup>487</sup> Parmi les études sur l'espagnol on peut citer Ortega-Llebaria et Prieto (2007), Delforge (2008), Correa Duarte (2017) et pour le catalan Ortega-Llebaria et Prieto (2007), Nadeu (2014)

<sup>488</sup> Joan Bybee (1991) démontre par de nombreux exemples en espagnol, en allemand et en anglais, comment les liens paradigmatiques émergent pas l'exposition au lexique lors de l'apprentissage de la langue. Son travail (aussi dans ses autres publications, ex. Bybee (1985, 2007, etc.) prend mieux en compte l'acquisition de la langue et l'exposition aux données brutes que les modèles génératifs qui voudraient expliquer des alternances contemporaines par un retour à de l'allomorphie d'une ancienne représentation sous-jacente partagée, nous pensons notamment à Chomsky et Halle (1968) avec leurs règles dérivationnelles qui propose de lier morphophonologiquement les mots populaires comme *père* avec les formes savantes *paternel*, proposant ainsi une préservation du /t/ dans la forme phonologique. Il est clair qu'il est plus simple de proposer un réseautage complexe entre formes comme *père* et *pater-nel* ou entre *mener*, *menons* et *mène* que de postuler des règles de dérivation synchronique s'appliquant encore sur une forme phonologique qui remonte au latin.

<sup>489</sup> D'autres chercheurs, ex. Dell (1973) ou Anderson (1982), suggèrent que [ɛ] dans *ils mènent* [ilmɛn] serait une variation du /ə/ que l'on trouve dans *nous menons* [mənɔ̃].

<sup>490</sup> Cette classification binaire a été remise en question par Pointon (1980) qui suggère que l'espagnol est plus d'une typologie à isochronie syllabique que l'anglais, mais de manière relative et non pas absolue.

figure 41 : la comparaison des voyelles toniques et atones dans l'espagnol castillan et mexicain (Santiago et Mairano 2018).



Dans les deux variétés, les chercheurs ont trouvé une légère centralisation du /a/ qui se ferme légèrement, se rapprochant du [ɐ] entendu dans d'autres langues ibéro-romanes comme le galicien (Regueira Fernández, 2010) et le catalan (Harrison, 1997). Les phonèmes moyens /e/ et /o/ ainsi que les fermées /i/ et /u/ se ferment davantage, tout en se rapprochant des cibles centrales [ɨ] et [ʉ] respectivement.<sup>491</sup> Malgré une altération phonétique, l'on continue de trouver les mêmes 5 phonèmes /a, e, i, o, u/ ; la réduction en espagnol est donc purement de nature phonétique (cf. Ortega-Llebaria et Prieto, 2007).

Comme dans de nombreuses autres études, Santiago et Mairano (2018) ont démontré une différence de durée entre les voyelles toniques et les voyelles atones de l'espagnol. Dans le castillan européen, l'écart de durée n'était que de 7% en moyenne, tandis que dans l'espagnol mexicain cette différence s'élevait à 13 %. Visiblement, dans ces deux dialectes, l'écart de durée est purement phonétique tout comme la réduction légère de la durée des voyelles atones.

Pour le français hexagonal, Meunier et Espesser (2011) ont démontré un phénomène semblable : les voyelles sont prononcées de manière moins périphérique lorsque la durée de la voyelle est réduite. Cette réduction est la plus visible pour le /a/, qui voit son F1 réduit jusqu'à moitié dans les prononciations de moins de 50 ms par rapport à celles dépassant les 121 ms. Le /i/ et le /u/ restent relativement stables sur le plan de la fermeture, mais subissent une centralisation assez importante. Les voyelles antérieures sont caractérisées par une F2 assez importante, mais elles perdent de leur antériorité et subissent une baisse de leur F2 lorsque prononcées brèves. Au contraire, les voyelles postérieures caractérisées par un faible F2 en gagnent lorsque la durée est réduite.

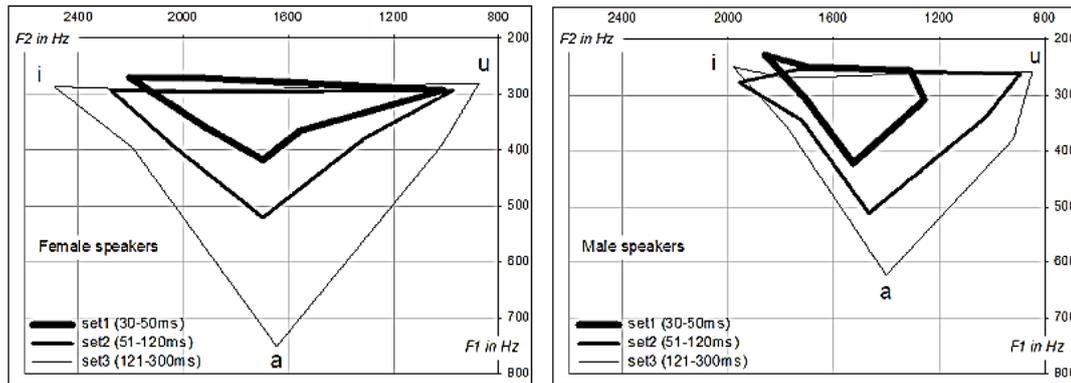
Ces effets contraires démontrent que c'est la centralisation qui caractérise la voyelle ultra brève, c'est-à-dire le non-déplacement à partir d'une position neutre.<sup>492</sup> Ces conclusions sont en accord avec

<sup>491</sup> Les auteurs en concluent « que le phénomène de centralisation dans ces langues sans réduction phonologique ... doit potentiellement, être interprété autrement, car différentes qualités vocaliques [dans les syllabes atones], n'impliquent pas forcément un rétrécissement de l'espace vocalique » (p. 456) : « ... centralization phenomena in languages without phonological reduction like Spanish may need to be interpreted differently .... different vowel qualities do not necessarily imply vowel space compression » (Santiago et Mairano, 2018, p. 456).

<sup>492</sup> Toujours chez Selon Meunier et Espesser (2011, p. 273) nous trouvons que lorsque le débit de la parole augmente, le F3 de /i/ et /e/ baisse, elles semblent plus arrondies ou moins antérieures, tandis que pour les autres voyelles le F3 augmente, leur donnant une labialité plus neutre.

les recherches de Lindblom (1963) et Gendrot et Adda-Decker (2005), qui montrent que plus qu'une voyelle est brève, moins elle peut s'écarter d'une position centrale neutre. Cette réduction est visible dans la figure 42 reprise de Meunier et Espesser (2011, p. 275) qui démontre la nette centralisation des voyelles, chez les femmes et chez les hommes, comparant les syllabes prononcées longues, moyennes et brèves.

figure 42 : comparaison de la périphéricité / centralité des voyelles selon leur production longue, moyenne ou brève (Meunier et Espesser 2001, p. 275)



Le diagramme ne pourrait pas être plus décisif : une voyelle longue, c'est-à-dire avec une durée de 121 à 300 ms, et qui en français correspond à la voyelle de la fin d'un groupe rythmique est deux fois plus périphérique qu'une voyelle ayant une durée normale de 51 à 120 ms. Or une voyelle prononcée très rapidement (de 30 à 50 ms) est deux fois plus centralisée que la voyelle normale. La juxtaposition des données françaises avec les données espagnoles démontre bien que la réduction de la durée et la réduction phonétique qui l'accompagne sont bien plus importantes en français qu'en espagnol, bien que ces deux langues soient classifiées comme des langues à isochronie syllabique. L'hypoarticulation (an. *undershoot*) semble donc être directement liée à la réduction de la durée de la voyelle. Et pourtant, dans les langues comme le français et l'espagnol, la variation de durée entre voyelle tonique et atone est bien moindre que dans une langue comme l'anglais.<sup>493</sup>

À moins de trouver une meilleure solution, les neutralisations en diachronie devraient être comprises comme l'entassement de l'espace vocalique par le non atteint de la cible articulatoire. Sur le plan cognitif, le non atteint de l'articulation mène aussi à la non-différenciation du signal acoustique, ce qui résulte dans une neutralisation de la part de l'allocuteur. Ces réductions originalement phonétiques peuvent être saisies par une génération de locuteurs et rentrer dans la grammaire de la langue en tant que processus allophonique ou en tant que modification de la représentation phonologique. Nous regardons ces deux cas.

<sup>493</sup> Olsen (1972) avait démontré que la durée des voyelles atones en espagnol ne varie pas tant pour les toniques que pour celles de l'anglais. Donc, étant donné la corrélation entre durée et réduction, on ne s'étonne pas que le degré de réduction en espagnol soit aussi moindre.

### 3.4.2 La phonétique spécifique : la réduction des proéminences comme allophonie conditionnée

Comme nous venons de le mentionner, la réduction vocalique en synchronie peut devenir un phénomène allophonique lorsque la phonologie devient responsable de la l'implémentation de la non-saillance dans les positions faibles. Dans un premier temps la réduction des proéminences peut être prescrite par la grammaire. C'est-à-dire que la grammaire phonologique peut interdire certaines voyelles jugées trop saillantes dans les positions non proéminentes, c'est-à-dire dans les contextes faibles, habituellement la syllabe atone. Si une voyelle jugée trop proéminente est remplacée en synchronie par une voyelle moins proéminente dans les contextes faibles, il s'agit donc d'une distribution allophonique conditionnée, c'est-à-dire que la grammaire remplace un segment estimé comme trop saillant par un autre segment moins saillant. Une forme de saillance est la durée phonétique d'une voyelle, une autre est son degré d'aperture qui augmente la F1, fréquence fondamentale d'une voyelle, une autre encore est son statut de tension articuloire périphérique ou centralisée.<sup>494</sup>

En contraste avec les langues à isochronie syllabique, les langues à isochronie accentuelle (an. *stress timed*), sont caractérisées par des syllabes toniques saillantes et des syllabes atones réduites et notamment par un nombre réduit de contrastes phonologiques possibles dans la syllabe atone comparés à ceux de la syllabe tonique.

L'anglais est une langue à isochronie accentuelle qui démontre bien la réduction des phonèmes possibles en syllabe atone. Dans son analyse, Szigetvári (2017) propose pour l'anglais britannique; une réduction des quelques 19 voyelles contrastives du *Received Pronunciation* (RP) y compris 8 monophthongues en syllabe tonique à seulement trois qualités vocaliques en position atone. En réalité, il arrive à proposer un système simplifié qui sous l'influence de l'hypo-articulation peut mener à une réduction phonétique et gradiente vers une seule voyelle [ə] (voir figure 24).

figure 43 : voyelles en syllabes atones. L'anglais britannique selon Szigetvári (2017)

| phonème |   | triple contraste réduit |                    | réduction totale         |
|---------|---|-------------------------|--------------------|--------------------------|
| /ɪ/     | → | ɪ                       | comic [kómɪk]      | → [ə] comic [kómək]      |
| /u/     | → | ʊ                       | accurate [ákjʊrət] | → [ə] accurate [ákjərət] |
| /æ/     | → | ə                       | comma [kómə]       | → [ə] comma [kómə]       |

Même si la réduction totale vers [ə] est assez fréquente, le maintien de trois contrastes phonologiques sous-jacents semble mieux se maintenir en position atone finale. Flemming et Johnson (2007, p. 92) nous donnent les exemples suivants du maintien en position finale. La nature atone (versus accentuée

<sup>494</sup> Lehiste (1970) proposait même une hiérarchie universelle de durée dans laquelle la voyelle ouverte /a/ avait toujours une plus grande durée que les voyelles moyennes /e o/ qui à leur tour avaient une plus longue durée que les voyelles fermées /i u/.

secondairement) de cette voyelle est confirmée par le *tap* [ɾ] en attaque qui peut seulement apparaître dans l'attaque d'une syllabe atone en anglais américain.

**figure 44 voyelles en syllabes atones finales. L'anglais américain selon Flemming et Johnson (2007, p. 92)**

| phonème |   | triple contraste                        |
|---------|---|---|
| /i/     | → | [ɪ(j)] pretty ['pɹɪɪ(j)] <sup>495</sup> |
| /oʊ/    | → | [ʊ(w)] motto ['mɑtʊ(w)] <sup>496</sup>  |
| /æ/     | → | [ə] fireman [fɑɪr.mən]                  |

Dans l'optique de rendre plus saillante la syllabe tonique, la réduction de la proéminence des autres syllabes est une solution efficace qui peut se manifester sous plusieurs formes :

1. Par la réduction de l'amplitude de la voyelle, c'est-à-dire qu'elle est prononcée avec moins d'énergie, ce qui la rend donc plus difficile à entendre.
2. Par la réduction de la durée de la voyelle, c'est-à-dire qu'elle est prononcée plus brièvement, ce qui laisse moins de temps aux articulateurs pour bien se configurer, mais laisse aussi moins de temps à l'interlocuteur pour bien identifier les repères acoustiques. Une réduction de la durée de la voyelle a donc un effet sur la production et la perception.
3. Par la réduction de la fréquence, c'est-à-dire de l'énergie de la F1 affaiblie par une moindre énergie sous-glottique, en théorie jusqu'au point où la voyelle est prononcée sans voisement et devient donc une fricative sourde ou disparaît complètement. L'apocope aurait lieu au moment où la voyelle cesse d'intégrer la représentation sous-jacente d'une nouvelle génération d'apprenants de la langue.

Il existe donc des langues où la prononciation d'une voyelle pleine en syllabe atone est perçue comme une transgression des règles d'implémentation phonétique. Crosswhite (2004) explique l'interdiction de certaines voyelles proéminentes dans les syllabes atones par des contraintes d'alignement de

<sup>495</sup> C'est la présence ou l'absence en variation libre qui explique la différence de prononciation entre ['pɹɪɪ] et ['pɹɪɪɪ]. Cette voyelle semble poser des difficultés pour les dictionnaires de prononciation qui ont dû inventer différents symboles pour la représenter.

<sup>496</sup> Ici Flemming et Johnson (2007, p. 92) donnent [oʊ] comme la valeur de la syllabe atone. Dans notre dialecte, (Canada, Alberta), la voyelle est nettement plus brève que le phonème /oʊ/ ailleurs et la semi-voyelle semble contribuer à l'aspect plus ouvert de la voyelle. En parcourant YouGlish, on entend distinctement ['mɑrəʊ] et ['mɑrɔʊ]. On entend même ['mɑrəʊ] avec la réduction de la voyelle en [ə]. Dans tous les cas, ce que nous transcrivons comme [ʊ] atone est bien le même que le [ʌ] de l'anglais britannique ; Flemming et Johnson (2007, p. 92) donnent les exemples *argument* ['ɑɹɡjʊ(w)mənt] et *occupation* [ˌɑkjʊ(w)p'eɪʃn] ou le [jʊ(w)] en en variation libre avec [jə]. Notez bien que le [(w)] ici sert à démontrer la présence de la semi-voyelle qui donne l'impression de fermer [jʊ] en [juː]. Son absence ou sa présence est aussi en variation libre.

proéminence, c'est-à-dire des contraintes dans la grammaire qui poussent vers la présence de voyelles saillantes en positions fortes et qui au contraire éliminent certaines voyelles trop saillantes des positions faibles.<sup>497</sup> Une conséquence du fait d'interdire des voyelles saillantes en positions faibles est de rendre comparativement plus saillantes les voyelles en positions fortes, voire dans la syllabe tonique. À cet égard, la réduction des atones peut être une fonction allophonique intentionnelle de la grammaire par laquelle des phonèmes saillants sont réduits allophoniquement en positions atones. Dans cette interprétation, la réduction phonétique des voyelles est une conséquence des paramétrages de la grammaire phonologique, mais la situation inverse est aussi envisageable : la réduction des voyelles atones peut mener à leur distribution seulement dans les syllabes atones.

Plusieurs études démontrent que lors de la réduction totale vers [ə], les enfants ont de la difficulté à reconstruire la voyelle pré-réduction, ce qui se conjugue par des erreurs d'orthographe et sur le long terme la perte de certains contrastes phonologiques. Dans ces cas l'on pourrait dire que la voyelle réduite a été lexicalisée en tant que telle dans la grammaire de l'apprenant. Nous pourrions argumenter que c'est l'archiphonème /I/, /U/ ou /A/ issus chacun d'une variété de voyelles qui est lexicalisé. Alternativement, l'on pourrait penser qu'un représentant de chaque catégorie de neutralisation intègre finalement la forme phonologique, ex. /ɪ/ pour les antérieures réduites, /ʊ/ pour les postérieures et /ə/ pour les ouvertes. Dans le cas où le comportement de ces dernières serait distinct, l'on pourrait aussi penser à les annoter grâce à un symbole qui indique leur statut faible, par exemple /ɪ/schwi, /ə/ schwa, /ʊ/ schwu tel que le fait le Oxford. En réalité on peut se débarrasser de ces symboles si l'on emploie une représentation autosegmentale. Alternativement, /ɪ/ schwi, /ə/ schwa, /ʊ/ schwu servent de représentations dérivées, c'est-à-dire le croisement de valeurs phonologiques sous-jacentes avec les effets allophoniques et d'implémentation phonétique (§ 2.3.3). D'autres exemple de la réduction des proéminences sont explorés dans l'Annexe 1.<sup>498</sup>

Dans tous les cas on finit avec un nombre de contrastes fonctionnels réduit dans les syllabes atones par rapport aux les syllabes toniques. Ce même genre de réduction des contrastes a eu des effets profonds sur l'évolution du latin et des langues romanes.

<sup>497</sup> Le mécanisme de l'alignement de la proéminence (an. *prominence alignment*) remonte à Prince et Smolensky (1993), originalement dans l'analyse du berbère tachelhit dans le but d'expliquer comment les segments plus sonnants apparaissaient en surface comme noyaux syllabiques. L'idée fondamentale est que la proéminence segmentale et structurelle devrait être en co-occurrence. Crosswhite (2001, p. 209) propose des contraintes du genre \*UNSTRESSED/a >> \*UNSTRESSED/ε, ɔ >> \*UNSTRESSED/e, o >> \*UNSTRESSED/i, u >> \*UNSTRESSED/ə pour démontrer comment une grammaire peut favoriser la présence des voyelles moins sonnantes en syllabes atones. L'exemple ci-dessus démontre qu'un /a/ atone est moins désirable qu'un /ε/ ou un /ɔ/ atone qui est moins désirable qu'un /e/ ou un /o/ atone qu'un /i/ ou un /u/. Plutôt que de représenter une contrainte mise en place par une grammaire universelle, elle estime que la valeur des voyelles désirable ou non en syllabes toniques est spécifique à chaque langue.

<sup>498</sup> Le portugais est une autre langue que nous étudierons qui démontre une forte réduction des syllabes atones. Dans une étude de Rosa et Nunes (2010) les auteurs ont démontré que lorsqu'on leur demandait de spécifier la voyelle sous-jacente des voyelles réduites en [ə], même lorsque le choix était réduit qu'à /o/ et /e/, les enfants âgés de 7 à 9 ans choisissaient la bonne voyelle sous-jacente un peu moins de 50 % du temps. Les auteurs arrivent à la conclusion que leur performance était aléatoire : « Their level of success on these vowels was slightly less than 50 % correct... this level of accuracy suggests that their performance is at chance level » (Rosa et Nunes, 2010, p. 124)

### 3.4.3 L'hypoarticulation et la rephonologisation

Nous avons vu que l'hypoarticulation est un phénomène universel, mais plus ou moins présent dans les langues individuelles du monde. Certains linguistes comme Kirchner (2001) tentent de modéliser cette hypoarticulation par l'importance relative donnée par une grammaire à la conservation de l'énergie.<sup>499</sup> Moins l'on s'efforce de réaliser certains contrastes, plus grande sera la conservation énergétique. D'autres chercheurs comme Flemming (1995; 2001) proposent plutôt que cette hyperarticulation/hypoarticulation est de nature phonétique et mécanique. Dans la diversité des prononciations plus ou moins soignées des locuteurs, certains contrastes s'entendraient avec plus de difficulté.

Dans ces cas d'hypoarticulation, la réduction des distinctions articulatoires mène à l'entassement de l'espace vocalique, ce qui rend plus difficile la distinction de phonèmes ayant une articulation similaire. C'est le cas des voyelles mi-fermées /e o/ et mi-ouvertes /ɛ ɔ/ qui, en italien par exemple, ne contrastent qu'en syllabes toniques. Ailleurs, ces sons semblent ne pas avoir la netteté (peut-être la durée phonétique) nécessaire pour maintenir un contraste pertinent.

Que ces contrastes soient floutés en synchronie par une règle systématique de la grammaire (l'allophonie) comme en anglais ou par une dégradation gradiente du signal par l'économie d'énergie et la coarticulation (phonétique universelle), un tel système où la réalisation peut s'écarter très loin de sa valeur canonique est instable, surtout lorsque différents processus poussent les phones de différentes sources à partager l'espace acoustique, d'où l'intervention du module phonologique. Pour que le système soit cohérent, la phonologie peut rentrer en jeu pour réassocier les différentes réalisations à différentes unités de sens. Ce phénomène est diachronique dans le sens où la réinterprétation des phones, voire la réassignation à tel ou tel phonème se fait au moment de l'acquisition, donc entre les générations.

Les arguments en faveur d'une phonologisation catégorique des voyelles réduites prennent plusieurs formes. Crosswhite (2004) ayant travaillé sur la réduction des voyelles donne plusieurs exemples :

1. Dans les langues avec une réduction en *cheva*, phonétiquement les voyelles se retrouvent regroupées soit autour des voyelles pleines, soit autour du [ə]; l'absence de réalisations intermédiaires suggèrent que /ə/ peut exister comme catégorie phonologique (voir aussi Pierrehumbert, 1994).
2. Dans ces langues avec un *cheva*, /ə/, celui-ci est rarement restauré en voyelle pleine, même dans la parole soignée ou de très lent débit.<sup>500</sup> Ici, je crois que nous devons distinguer le *cheva* /ə/ phonologique du [ə] phonétique.

<sup>499</sup> Dans ce genre de grammaire, on peut comprendre l'hypoarticulation comme la hiérarchisation de la contrainte de préservation d'énergie au-dessus des contraintes de fidélité à la base, ex. \*LAZY >> DEP.

<sup>500</sup> Il y a débat pour savoir si l'allomorphie observée dans les verbes comme *mener* [mənɛ], mais *je mene* [j'mɛn] n'est pas une instance d'un *cheva* restauré sous l'influence de l'accent tonique. On propose un événement semblable dans l'histoire du catalan central où /ē/ latin se serait réduit en /ə/ en proto-catalan avant d'être restauré en la voyelle pleine /ɛ/.

Nous avons vu que Crosswhite (2004) distingue un premier type de réductions vocaliques, celle où les voyelles nécessitant plus d'ouverture mandibulaire ou d'éloignement d'une position neutre sont défavorisées dans les syllabes atones. Il s'agissait d'une minimisation de l'effort articuloire fréquent dans les langues où les syllabes toniques sont significativement plus longues que les syllabes atones. Si le phénomène est à la base phonétique, il contient une interprétation phonologique, notamment l'alignement des voyelles proéminentes avec les syllabes accentuées. En revanche, les syllabes atones sont reléguées à des prononciations moins soutenues et sont alors portées à la réduction. Aussi dans ces systèmes, les voyelles accentuées sont plus longues que les voyelles atones et la durée courte de la syllabe atone rend plus difficile la perception des contrastes fins. Nous sommes de l'avis que la réduction des contrastes vocaliques en syllabes atones est plutôt une conséquence de l'absence de clarté acoustique de ces syllabes, plutôt qu'une prérogative de la phonologie pour effacer les distinctions dans les syllabes atones.

Un deuxième type de réduction vocalique concerne le nombre et le type de contrastes qui sont possibles en syllabes atones, avec habituellement la préservation uniquement des distinctions claires, voire moins marquées en syllabes atones. Si dans une forme légère de neutralisation, les voyelles périphériques, habituellement /a/, /i/ et /u/ (cf. Crosswhite et Jun, 2001) mais parfois /e/ et /o/, continuent d'être licenciées (c'est-à-dire, sont permises) en syllabe atones, les contrastes « difficiles » tels qu'entre les mi-fermées et les mi-ouvertes, [e] vs. [ɛ], [o] vs. [ɔ] sont souvent circonscrits, licenciés seulement en syllabes accentuées.<sup>501</sup> Dans Zuk (2022a) nous avons argumenté que ces deux types de réduction peuvent être unis comme simplifications des représentations phonologiques permises en syllabes à moindre proéminence.

Barnes (2006) a démontré de manière inter-linguistique (an. *cross linguistic*), que la réduction des voyelles atones est directement liée à la phonologisation des effets phonétiques. Plus spécifiquement, la courte durée des voyelles atones provoque une hypo-articulation de la voyelle atone et donc une réduction des contrastes exprimés dans ces syllabes; il s'agirait donc d'une forme de neutralisation phonologique. Ces deux types de réduction partagent le même résultat—*la réduction ou l'élimination des contrastes d'aperture !*

Si synchroniquement on peut distinguer deux types de réduction vocalique ci-haut, la gradiente de nature phonétique et la catégorique de nature phonologique, en diachronie cette dernière est la suite naturelle de la première.<sup>502</sup> Nous considérons la phonologisation des catégories, voyelle-pleine → voyelle réduite → *schwa* → l'absence d'une voyelle comme une conséquence linéaire potentielle de la réduction phonétique-articulaire, bien que le passage direct d'une voyelle réduite → ∅ ne nous parait pas non plus une impossibilité typologique. Cette rephonologisation est schématisée dans la figure 45.

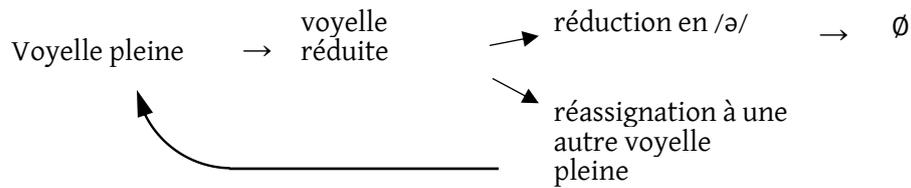
<sup>501</sup> Voir aussi Flemming (1996, 2004) pour la théorie de la dispersion (an. *Dispersion Theory*).

<sup>502</sup> Cette situation s'applique tout autant ailleurs dans la phonologie, par exemple avec le rapprochement de /b/ intervocalique et de /w/ latin, les deux approximantes [β] dans le roman commun. Ces *neutralisations-presque-parfaites* (an. *near mergers*) sont probablement issues de la non-application de cette dernière étape de phonologisation catégorique (cf. Robert Kirchner et Moore, 2012, p. 334).

---

**figure 45 : schématisation de l'évolution d'une voyelle en position faible**


---



Nevins (2007) décrit la phonologisation comme « le processus par lequel des régularités phonétiques dans la production ou la perception deviennent une règle phonologique stable dans une grammaire donnée » (p. 461).<sup>503</sup>

Il existe de nombreuses façons par lesquelles les patrons spectraux des voyelles peuvent être réinterprétés lorsque soumis à la réduction phonétique. Différents patrons émergent, nous présumons, sous des pressions internes du système. Ce qui regroupe tous ces patrons c'est une réduction du nombre de contrastes verticaux, voire de contrastes d'aperture. Selon Barnes (2006, p. 30), une grande partie des réductions vocaliques ont donc leur **origine** dans un mécanisme articulaire et non pas dans un principe de grammaire universelle. Nous acceptons avec plaisir cette notion du changement issue du détail phonétique et de laquelle on tire l'ancien nom de notre discipline, la *phonétique historique* qui s'intéressait aux changements de l'articulation plus qu'aux changements de représentations et donc moins à la grammaire qu'au parcours articulaire.

La réduction phonétique des voyelles se réalise essentiellement sur la durée de la voyelle et la capacité de la mâchoire à s'ouvrir et à se fermer efficacement, ayant dans tous les cas des conséquences sur l'aperture de la voyelle. Des phénomènes de coarticulation peuvent aussi atteindre et intégrer la représentation phonologique ou peuvent être éphémères et disparaître entre deux générations. La nasalisation est un exemple de changement phonétique qui a intégré la représentation des voyelles : en français où la nasalité continue de contraster dans les syllabes atones en tant que phonème à part, ex. *eau* /o/ vs. *on* /ɔ̃/, ou *âne* /an/ vs. *an* /ã/.

Sauf en cas d'une neutralisation totale en /ə/, les autres traits tels que la palatalité |I|, la labialité |U|, l'ATR ou la pharyngalisation |A| sont habituellement préservés (cf. Barnes, 2006, p. 19). Il semble que même lorsqu'il y a une réduction importante telle que dans le catalan oriental, les éléments |I| et |U| restent distincts, même si l'un de ces deux éléments colorants fini par se confondre avec le |A|. Ce contraste d'antériorité vs. postériorité semble être robuste.

Ces questions de changement phonétique seraient presque négligeables pour les autres phonologues, si ce n'est pour ce qui relève quand-même de la grammaire universelle : la tendance à regrouper

---

<sup>503</sup> Nevins (2007) « Phonologization ... is the process of turning a phonetic tendency in a given language, either in production or perception, into a stable rule that is part of its phonological grammar » (p.461). Pour la phonologisation, voir aussi Hyman (1976) et Ohala (1981)

phonologiquement les phones qui partagent un espace acoustique trop serré. Nous sommes de l'avis que ce phénomène est responsable, entre autres, de la recatégorisation du /ĩ/ tonique latin dans BASILICA, prononcé tardivement [bazi<sup>w</sup>lʃe] comme le /ɔ/ de *basoche*.<sup>504</sup> C'est à cause de la proximité acoustique de /ĩ/ labialisé et /ō/ que le /ĩ/ a parfois pu rejoindre /ũ/, /ō/ et /ō/ dans l'évolution de la langue. Sans cette labialisation phonétique, /ĩ/ aurait rejoint /ē/ latin comme c'est habituellement le cas.<sup>505</sup>

Barnes (2006) a bien démontré le phénomène de rephonologisation dans la langue russe où un /o/ dans la syllabe pré-tonique est systématiquement réalisé [a], et donc est catégoriquement fusionné avec la voyelle /a/ dans cette syllabe.<sup>506</sup> Cela veut dire que dans une phase antérieure de la langue, le contraste entre /o/ et /a/ prétonique était neutralisé et c'est la voyelle /a/ qui a fini par être lexicalisée. Ni le débit de la parole, ni le registre ne peuvent défaire ce genre de fusion phonologique (Barnes, 2006, p. 212). En revanche, en russe, la voyelle anti-pré-tonique est ciblée par une autre sorte de réduction, cette fois synchronique, où /a/ et /o/ sont tous les deux réduits vers [ə] sauf en initiale absolue. Cette réduction est strictement de nature phonétique, gradiente et synchronique dans la langue. Dans les dérivés où le /a/ ou le /o/ se retrouvent dans une syllabe tonique, la valeur phonologique pleine /a/ ou /o/ refait son apparition.

Dans les chapitres qui suivent nous verrons de nombreux exemples « d'erreurs » orthographiques sur le plan des voyelles, et dans certains cas nous avons été en mesure d'affirmer la fusion phonologique de ces voyelles, d'où la fréquence des graphies « erronées »; elles sont si fréquentes car elles transcrivent les représentations phonologiques du VII<sup>e</sup> siècle. L'important est que ces erreurs concernent essentiellement l'aperture de la voyelle comme dans la réduction dans les langues modernes que nous avons mentionnée de même que celles analysées dans l'Annexe 1.

### 3.5 La réduction des contrastes, la neutralisation et la distribution conditionnée

Nous avons vu (§ 3.4) que la réduction de voyelles peut se faire par deux voies : soit comme conditionnement allophonique par lequel la grammaire prescrit des voyelles moins saillantes en syllabes atones, habituellement dans le but de mettre en valeur les voyelles toniques, soit par conséquence purement phonétique par laquelle les syllabes atones, prononcées rapidement avec peu d'appui subissent une hypoarticulation non-volontaire qui peut mener à son tour à la recatégorisation

<sup>504</sup> L'anglais *sewing* 'la couture' présente un cas semblable. En proto-germanique on reconstruit un étymon \*sɾojand<sup>n</sup> 'coudre' sur une racine indo-européenne \*sɾiǵh<sub>2</sub> 'coudre'. Celle-ci dérive vers le vieil anglais *sɾiwan* et le moyen anglais *seowen* et ultimement l'an. *sew* 'coudre' qui se prononce [səʊ] dans le standard britannique ou [soʊ] en anglais américain. Ici la prononciation labiale de la voyelle est directement causée par la consonne labiovélaire en coda.

<sup>505</sup> Barnes (2006) donne un exemple de ce genre de changement provenant du Seediq, une langue atayalique de Taïwan (cf. *Glottolog*), où la voyelle pleine /e/ apparaît comme [u] atone. Ceci n'est pas un contre-argument à la nature surtout verticale de la réduction vocalique ; plutôt /e/ → *cheva* avec sa réalisation variable y compris avec arrondissement donnant la prononciation [u] en Seediq. Or, le système du seediq est quand même régulier dans le sens où les 5 voyelles toniques /a/, /i/, /e/, /o/, /u/ sont réduites à [a, i, u] avec le /e/ passant via *cheva* pour rejoindre /o/ et /u/ dans une réalisation [u].

<sup>506</sup> Il arrive donc à la même conclusion que Padgett et Tabain (2005b) que la fusion de /a/ et /o/ prétoniques en [a] est complète en russe.

de certains contrastes vocaliques. Dans le cas d'une allophonie conditionnée on parle alors de réduction catégorique, c'est-à-dire que /ɛ/ → /e/ changeant littéralement de représentations, [I.A] → [I.A] par exemple. Dans le cas d'une hypoarticulation, au contraire, /ɛ/ n'atteint pas sa cible acoustique, se rapprochant de [e] dans la prononciation et finit peut-être ou peut-être pas par être recatégorisé en tant que /e/ par les auditeurs de la langue. On appelle cette réduction un changement gradient, car le phonème /ɛ/ continue d'exister dans la représentation sous-jacente, mais en surface nous apercevons [e], ce qui mène éventuellement à sa rephonologisation en tant que /e/ dans cet environnement. Peu importe la voie, phonétique et gradiente ou phonologique et catégorique, la perte d'amplitude, de durée et de clarté acoustique peut mener à une **réduction des contrastes** (an. *contrast reduction*) notamment dans les environnements atones. Selon Schmid (2016, p. 475), la perte des contrastes existe sous deux formes : la neutralisation de traits distinctifs, voire une modification des représentations sous-jacentes, ou par une distribution conditionnée.

La distribution conditionnée est essentiellement le résultat d'une règle allophonique qui remplace un ou plusieurs phonèmes originalement contrastifs par un autre sous certaines conditions. Le phonème sélectionné correspond habituellement à la réalisation canonique de l'un des phonèmes et serait donc l'équivalent de la lexicalisation de ce phonème dans la syllabe atone. C'est-à-dire que les voyelles atones de la représentation phonologique sont remplacées par un nombre limité de voyelles. En soit, cette voyelle pourrait aussi être /ə/ qui deviendrait ainsi un phonème, voire une voyelle lexicale de la langue comme c'est le cas en français moderne. En théorie, la voyelle réduite pourrait aussi prendre une valeur qui ne se trouve nulle part ailleurs dans la langue. C'est le cas par exemple en anglais où l'on perçoit un [i] périphérique, mais bref, à la finale d'un mot comme an. *priory* [pɹáɪəri]. Cela est contraire au /ī/ périphérique et long dans la tonique d'un mot comme *beat* /bīt/.

Lors de la neutralisation, d'anciennes voyelles précédemment distinctes cessent de contraster par la neutralisation de leurs traits phonologiques dans certains environnements. Trubetzkoy (1939) appelait « archiphonème » l'unité cognitive issue de la neutralisation de ces contrastes phonologiques.<sup>507</sup> C'est cette neutralisation partielle, expliquait-il, qui causait le rapprochement cognitif entre [e] et [ɛ] chez un locuteur francophone dans certains environnements, et non pas le rapprochement de [e] et [i]. On peut imaginer cette neutralisation sous plusieurs approches théoriques : la perte de traits unitaires, ex. [FERMÉE], l'acquisition d'une valence non-binaire, grâce à un trait [±FERMÉE], ou encore par l'élimination d'un élément de l'harmonie, ex. [A], ou une dissociation avec la structure.<sup>508</sup> Dans une langue qui contraste les apertures vocaliques /i/, /e/ et /ɛ/, la perte du trait [FERMÉE], mènerait au non-contraste de /i/, /e/, ε/, mais le résultat peut varier.

<sup>507</sup> Voir Vion (1974) pour l'évolution des notions de la *neutralisation*, l'*archiphonème* et leurs critiques.

<sup>508</sup> Trubetzkoy (1939) envisageait la neutralisation clairement comme une perte de spécifications phonologiques où le résultat partageait toujours un certain trait des phonèmes qui ont été neutralisés. En termes de la théorie des éléments, /i/, /ɪ/, /e/, /ɛ/ ne peuvent se neutraliser qu'en direction du /i/, car [i] est le seul élément partagé par l'ensemble des membres. En soit l'on peut admettre que /i/ ou /ɪ/ pourraient se neutraliser vers le /e/ ou /ɛ/, mais seulement là où un élément [A] serait apporté par l'environnement extérieur. On peut lire chez Trubetzkoy (1964) que « l'archiphonème ne doit contenir que ce qui est commun aux deux termes d'opposition, il ne peut donc être représenté que par le terme extrême de l'opposition » (p. 85).

1. En soi l'on pourrait prononcer cette voyelle **sous-spécifiée** [i], [e], [ɛ] de façon arbitraire, car celles-ci seraient en **variation libre** dans la syllabe atone.
2. S'il n'y a qu'une seule voyelle qui revient sous certaines conditions de non-accentuation, on la traite phonologiquement du *cheva* /ə/ voyelle dépourvue d'autres traits de coloration.
3. On pourrait aussi trouver une valeur « apparentée phonétiquement aux réalisations des ... termes d'opposition, mais qui cependant ne coïncide avec aucun des deux » (1964, p. 82). Cette voyelle peut être une voyelle *réduite* qui ne se trouve nulle part ailleurs que dans la syllabe atone. C'était le cas pour le /i/ final de mots anglais comme *happy* qui ne se prononçait ni comme le /i/ tonique de *heat* /hīt/ 'la chaleur' ni comme le /i/ tonique de *hit* /hīt/ 'frapper' ; on y trouve plutôt une valeur intermédiaire [i], mais phonologiquement /ɪ(j)/.<sup>509</sup>
4. En réalité, il y a probablement une valeur canonique (cf. Troubetskoï 1967, p. 84) qui revient plus souvent ou selon une distribution conditionnée « d'une façon purement *extérieure*, par la nature de la position de neutralisation » (Troubetskoï et Cantineau, 1964, p. 84).
5. Enfin, on peut aussi imaginer un degré de réduction où la voyelle reste phonologiquement distincte, mais où sa prononciation est moins claire, largement à cause de la breveté de la syllabe atone. Dans ce cas, toutes les voyelles atones pourraient être prononcées de façon moins nette, moins distinctes, tendant vers une voyelle centralisée toutefois sans perdre le caractère de ce qui la distingue des autres voyelles. Suivant Crosswhite (2004) et Barnes (2006), nous sommes de l'avis que l'éventuelle réduction phonologique a ses origines dans une lâcheté articulatoire qui nourrit donc une difficulté de perception et en fin de compte la lexicalisation d'un nombre réduit de phonèmes en syllabes atones. Selon Auer (1993, p. 6) ce type de réduction centralisante est surtout associée aux langues à isochronie accentuelle (an. *stress-timed* ou *word based*) plutôt que celle ayant une typologie rythmique de la syllabe.

En soi la neutralisation peut progresser plus loin encore, notamment par une réduction de la fréquence, c'est-à-dire que l'énergie de la F1 peut s'affaiblir par une moindre énergie sous-glottique,

---

<sup>509</sup> En réalité cette voyelle est soumise à beaucoup de variations dialectales. Dans l'anglais nord-américain on trouve une voyelle [+atr] [i], mais brève, en contraste avec [i:] des syllabes toniques. Du côté des Britanniques, on trouvait traditionnellement un /ɪ/ en finale (cf. Wells, 2008) et c'est encore le cas dans les plus anciennes générations du Yorkshire, Lancashire et du Scots. Selon Collins et Mees (2003, p. 90-91), cette voyelle se prononçait presque comme [e] jusque dans les années 50, mais aujourd'hui aurait un allophone plus tendu en finale absolue [i]. Szigetvari (2021) explique cette voyelle (celle du *happy tensing*) par le post-positionnement d'un /j/ après la voyelle antérieure réduite, ce que nous préférons comme explication car elle préserve intacte la distribution des voyelles périphérique, centrales et réduites. Étant donné que /ɪ/ est interdit en syllabe non-entravée, le [j] s'insère pour satisfaire les conditions de bonne formation de la langue et donne l'impression que /ɪ/ est produit plus périphériquement. C'est aussi le cas dans les voyelles prétoniques du néerlandais, langue qui contraste deux phonèmes ouverts /a:/ et /a/. La neutralisation de cette distinction dans la prétonique, ex. *kabinet*; *atheneum*, *stabil* résulte habituellement dans une voyelle intermédiaire, ici antérieure mais brève /a/, bien que certains locuteurs emploient systématiquement /a:/ et /a/ comme valeur *de facto* (cf. B. Collins et Mees, 2003, p. 78-79). Dans tous les cas, ces deux phonèmes cessent d'être contrastifs hors de la syllabe tonique.

en théorie jusqu'au point où la voyelle est prononcée sans voisement et devient donc une fricative sourde ou disparaît complètement. L'apocope aurait lieu au moment où la voyelle cesse d'intégrer la représentation sous-jacente d'une nouvelle génération d'apprenants de la langue. Dans la section 9.4 nous argumenterons que cette baisse d'énergie est l'une des causes principales de l'apocope.

Dans tous ces cas, Harris (2006) décrit la neutralisation comme « la suppression d'informations phonétiques du signal acoustique ... dont l'impact est analogue sur les représentations phonologiques » (p. 119).<sup>510</sup> En termes formels, la réduction vocalique consiste donc dans la perte de la structure (l'association entre position structurelle et mélodie), ou encore dans la simplification ou la perte de la spécification mélodique (absence ou présence d'éléments et d'éléments en tête).

---

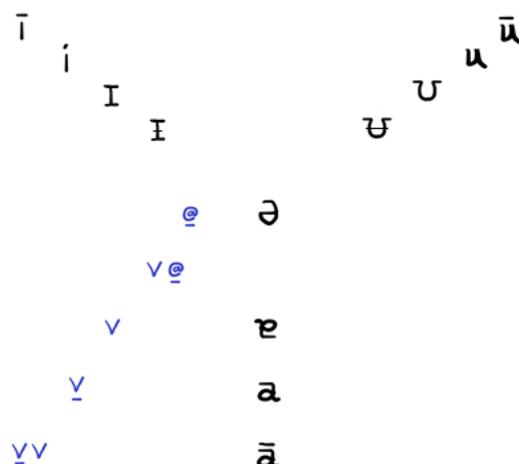
*Formellement, la réduction vocalique consiste dans la perte, soit de l'association entre une position structurelle et mélodie, soit dans la simplification ou la perte de la spécification mélodique*

---

La réduction vocalique cible spécifiquement les voyelles en position non-proéminente, c'est-à-dire les positions prosodiquement et morphologiquement faibles et donne soit des voyelles centralisées soit des voyelles dispersées dans les trois coins de l'espace vocalique : /i/ /a/ /u/. Crosswhite (2001) explique ces deux patrons de réduction par le croisement de deux types de contraintes, les uns qui poussent pour la réduction des proéminences par la centralisation, les autres qui représentent le désir de préserver des contrastes entre voyelles phonologiques distinctes, d'où la périphérisation. Harris (2006) suggère que ces deux types de réduction s'unissent dans la nature simple des trois voyelles des coins du trapèze vocalique (mono-élémentaires avec tête) et des voyelles centrales (mono-élémentaires sans tête) un argument qui devient assez explicite quand nous regardons leur composition élémentaire dans la figure 46.

---

<sup>510</sup> Harris (2006) : « Vowel reduction suppresses phonetic information in the speech signal and should be understood as having an analogous impact on phonological representations » (p. 119).

figure 46 : représentations vocaliques des voyelles des coins et du *cheva*

La cause de la réduction de proéminences est encore débattue. Dans certaines modélisations, c'est le désir de conserver son énergie articulatoire en dépit de la conservation de contraste qui mène à la réduction des voyelles atones, c'est notamment ce qu'avancent Kirchner (2001) et Flemming (2004). Au contraire Crosswhite (2004, p. 217) argumente que c'est la grammaire même qui cherche à interdire des voyelles trop sonnantes dans des syllabes trop peu proéminentes.<sup>511</sup> Ces deux types d'explications peuvent se réunir dans une description fonctionnaliste, par exemple celle de Harris (2006) que « la réduction vocalique est le réflexe phonologisé de l'hypo-articulation lors de la production de la parole » (p. 129). C'est un fait bien étudié depuis Lindblom (1963) que la réduction de la durée d'une syllabe, notamment des atones, mène à de l'hypo-articulation (cf. E. S. Flemming, 1995) et donc aussi à une compression de l'espace acoustique et donc des contrastes possibles. En revanche dans les positions fortes, la longueur de la position permet aux locuteurs d'éviter cette hypoarticulation ce qui provoque même l'hyperarticulation dans ces positions.

<sup>511</sup> Crosswhite (2004) écrit : « Prominence-reducing vowel reduction is based on the desire to avoid particularly long or otherwise salient vowel qualities in unstressed positions » (p. 204). Nous nous demandons clairement de quel « désir » elle traite. Celui du locuteur ? Celui de la grammaire ? Est-ce que la grammaire a un quelconque désir ? Nous présumons donc que c'est le désir du locuteur de mettre les voyelles accentuées en valeur qui mène à la diminution proportionnelle des voyelles atones. Selon Crosswhite (2004) « ... in prominence-reducing vowel reduction, a change in vowel quality leads to a decrease in articulation time... not motivated by effort avoidance, but by the desire to unite phonological entities with similar phonetic characteristics » (p. 217). Crosswhite (2004) prédit que c'est la proéminence qui est évitée dans les syllabes non-proéminentes, un avis que nous partageons dans Zuk (2022b) : les phonèmes forts se trouvent en syllabes proéminentes, les phonèmes faibles sont relégués aux syllabes peu proéminentes atones. Tandis que Crosswhite (2004) estime que c'est la phonologie qui guide ce processus, nous pensons que la limitation des voyelles faibles ou réduites aux syllabes atones, et au contraire l'éventuel renforcement des syllabes toniques, peuvent s'expliquer par la rephonologisation des voyelles en tant que pleines ou réduites en fonction de leur réalisation phonétique (cf. § 3.4.3). Or, nous lançons l'hypothèse que le *contrast-enhancing reduction*, l'autre type de réduction chez Crosswhite (2004), n'est rien d'autre qu'une rephonologisation d'une voyelle ayant une qualité ambiguë. Vues ainsi, les fortitions de /ĩ/, /ü/, /ã/ >> /ē/, /ō/, /ā/ présentées dans Zuk (2022b) peuvent être comprises comme la rephonologisation des voyelles faibles, allongées dans la tonique en tant que voyelles phonologiquement plus robustes.

### 3.5.1 Les voyelles réduites

La notion de la voyelle réduite est peu explorée dans la littérature scientifique.<sup>512</sup> En termes préthéoriques on peut dire que les voyelles réduites sont des voyelles ayant subi une réduction vocalique ou qui sont faibles sur le plan phonologique, les laissant vulnérables à la syncope et à l'apocope. En prenant une position forte Enguehard et Luo (2020) estiment que la longueur phonologique est l'unique corrélat de la force phonologique y compris pour les voyelles. Dans ce regard, nous pouvons postuler au moins trois degrés de force vocalique : la longue, la brève (voire la normale) et l'hyper brève que l'on peut schématiser ainsi :  $\bar{V}$  /  $V$  /  $\check{V}$ . Les traditions diffèrent dans la manière d'indiquer la longueur vocalique. Si presque toutes les traditions emploient le macron <̄> pour indiquer la longueur, les traditions varient pour la définition de la brève, notamment si la breveté est simplement l'absence de longueur, donc inutile de la noter dans la transcription (c'est le principe des traits monovalents), ou si une voyelle est soi-disant toujours soit longue soit brève et dans ce cas il peut être utile de le signaler par la brève /˘/. Or, il existe d'autres signes dans d'autres traditions. Par exemple la linguistique germanique emploie souvent le circonflexe <^> pour des voyelles trimoraïques, voire la sur-longueur (an. *overlength*, al. *Überlänge*) issue habituellement de l'allongement compensatoire ou par la contraction d'une voyelle longue suivie d'une voyelle brève (cf. Ringe, 2008, p. 73 qui emploie plutôt le double macron <̄̄> pour indiquer la trimoraïcité).

Tandis que Enguehard et Luo (2020) disent explicitement que « strength is length » ils ne discutent que de la différence entre voyelles longues (donc bipositionnelles en CVCV) et des voyelles brèves (monopositionnelles). Le CVCV standard n'est pas équipé pour gérer les voyelles trimoraïques, bien que l'association à trois positions vocaliques serait la solution la plus probable, et elle n'offre aucun outil pour indiquer la longueur phonétique additionnelle que l'on trouve habituellement sur les voyelles périphériques ou [+ATR], ni de formalisme pour la longueur phonétique additionnelle qui accompagne habituellement les voyelles toniques, surtout en syllabe non-entravée. Bucci (2013) aborde cette question autrement en traitant de la « longueur virtuelle » pour ces cas où une longue sans contraste de longueur en surface peut en posséder dans la représentation phonologique, ces contrastes sous-jacents étant plutôt réalisés comme différence de qualité ou une plus grande résistance à la réduction, comme en italien corentin parlé 40 km au nord de Bari. La longueur virtuelle sera importante dans notre traitement de la distinction entre / $\bar{A}$ / et / $\check{A}$ / atones.

Afin de ne pas alourdir l'exposé, nous admettrons simplement que les voyelles périphériques et accentuées portent en effet une durée additionnelle. Or, cette durée semble jouer un rôle dans la détermination de la syncope et de l'apocope. Dans les sections 9.3 et 9.4 nous offrons une représentation possible pour modéliser l'hyper brièveté qui accompagne des voyelles faibles.

Comme nous l'avons signalé dans la section 3.4, l'hypo-articulation a notamment lieu dans la parole à débit rapide et la breveté est souvent associée à la faiblesse phonologique. Vues les autres

<sup>512</sup> Huang (2018) applique les termes « weak » ou « reduced » pour les voyelles phonologiques qui sont réduites en *cheva* en sqliq atayal, une langue formosane du nord du Taiwan. Les mots en sqliq atayal sont accentués sur la finale et toutes les voyelles exceptées la finale et la pénultième sont réduites.

phénomènes qui accompagnent l'hypo-articulation, les voyelles réduites sont souvent caractérisées par une centralisation totale ou partielle vers [ə]. L'API emploie un petit <sup> <sup> sur la voyelle pour indiquer cette centralisation partielle. Dans les descriptions de l'anglais par exemple, l'on peut parfois lire que les voyelles réduites sont aussi appelées des voyelles *partiellement obscurcies*. Ces voyelles ont un caractère légèrement plus centralisé de base et permettent une plus grande variété de réalisations. Ainsi en anglais le /ɪ/ atone peut se réaliser variablement entre [i] ou [ɛ] en finale. De même pour le [ʊ] atone de l'anglais qui peut se rapprocher du [u] ou du [o]. Les deux /ɪ/ et /ʊ/ frôlant aussi l'espace du /ə/ (cf. Kenyon, 1943, § 253; Hultzén, 1943, p. 453). Deux phénomènes semblent donc en action : une plus grande dispersion de la voyelle réduite dans l'espace vocalique que la voyelle non-réduite et une tendance à s'étendre vers le [ə] central.

Tandis qu'une voyelle non réduite, c'est-à-dire une voyelle pleine peut être spécifiée en termes d'aperture, de son caractère antérieur ou postérieur, pour sa labialité et pour sa nature périphérique ou non-périphérique et que les voyelles proéminentes sont caractérisées par une durée plus importante et par une articulation périphérique, on peut en déduire l'opposé pour les voyelles réduites qui sont caractérisées par leur breveté et par une indifférence au degré d'aperture et de labialité. Nous pensons aussi voir un élément important de centralisation dans les véritables réduites, bien que des langues comme le portugais avec [i] et [u] en syllabes réduites, ou le squaliq où le *cheva* historique est devenu [u] dans la prononciation contemporaine dans la finale (cf. Huang, 2018, p. 271) signalent qu'une voyelle réduite peut aussi être rephonologisée en tant que voyelle pleine et périphérique. L'assimilation du *cheva* sous-spécifié à la valeur canonique de l'une des voyelles réduites peut probablement expliquer une partie de la confusion qui perdure dans la description des voyelles réduites, même dans une langue aussi bien étudiée que l'anglais.<sup>513</sup>

Une voyelle réduite est donc une voyelle d'une durée brève et de faible proéminence phonologique, possédant l'un des éléments [I], [U], [A] et ayant généralement un grand espace de diffusion articulaire. Cette voyelle réduite tend à s'affaiblir vers le *cheva* [ə] et à subir les pressions assimilatoires de son environnement phonologique. Enguehard et Luo (2020, p. 114), reprenant Bucci (2013), remarquent par exemple que dans le dialecte coratin de l'italien les voyelles labiales, même réduites, tendent à garder leur qualité labiale dans l'environnement d'une consonne labiale ou (labio)vélaire contenant donc l'élément [U], et que les voyelles antérieures restent généralement antérieures dans l'environnement d'une consonne palatale, donc contenant l'élément [I].<sup>514</sup>

Cette interprétation de la faiblesse vocalique n'est pas incompatible avec les trois grandes catégories de voyelles « neutres » décrites par Brandão de Carvalho (2020) dans les langues du monde,

<sup>513</sup> Par « confusion » dans l'analyse, nous pensons entre autres à l'analyse des voyelles anglaises de Backley (2011, p. 43-60). Celui-ci, bien qu'il reconnaisse l'existence de trois voyelles « réduites » [ɪ], [ʊ], [ə] (Backley 2011, § 2.8.4), est de l'avis qu'il existe une autre voyelle épenthétique [ɨ], dans les marques du pluriel ou du passé, ex. *dish*[ɨ]z ou *wait*[ɨ]d. Admettons qu'il s'agit d'une voyelle épenthétique, ce qui n'est pas sans opposition, la valeur de cette voyelle est toujours [ɪ], [ə] ou potentiellement quelque-chose d'intermédiaire d'où son emploi du symbole <ɨ>. Nous trouvons plus pertinent de proposer un [ɨ] réduit sous-jacent avec une potentielle centralisation vers [ə].

<sup>514</sup> Enguehard et Luo (2020, p. 114) « First, if a back vowel is adjacent to a velar or a labial consonant, it is not reduced (7a). Second, if a front vowel is adjacent to a palatal consonant, it is not reduced » (p.114)

notamment pour ce qui est de l'épenthèse.<sup>515</sup> Il note l'existence des voyelles de type « schwas » phonétiquement /ə/ ou /i/, l'emploi d'une voyelle de copie, c'est-à-dire la reduplication d'une voyelle lexicale adjacente et enfin, l'emploi d'une voyelle antérieure /i/ ou /e/; ce dernier cas semble cibler la diachronie romane en particulier, mais aussi la phonologie contemporaine d'une langue comme l'espagnol où un mot emprunté à l'anglais contenant un groupe consonantique /sk-/ voit la prothèse d'une voyelle /e/, ex. an. *screen* 'écran' >> esp. *ecrín*. Notez bien que le mot fr. *écran* emprunté au néerlandais médiéval *scherm* et attesté depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (cf. *TLFi écran*) témoigne de ce même phénomène.<sup>516</sup>

Nous laissons de côté la copie d'une voyelle adjacente, celle-ci ne semble pas s'appliquer dans les langues romanes, mais est en effet bien attestée dans les langues du monde. Concernant l'épenthèse d'une voyelle antérieure ; bien que celle-ci soit fréquente, notamment dans les langues romanes, nous pensons qu'elle s'explique par une règle plus générale de l'épenthèse de la voyelle la plus faible de la langue (cf. Faust, 2020). Dans ces langues témoignant de l'épenthèse d'un /i/, /i/ ou /e/, c'est qu'il s'agit de la voyelle la plus propice à chuter comme à être insérée. Dans le cas des langues romanes, c'est le |I| issu de /i/ latin qui est phonologiquement faible depuis la période archaïque, à travers les périodes classiques et tardives jusque dans les langues romanes (§ 3.7, et chapitre 8).<sup>517</sup> L'estimation des voyelles antérieures comme des voyelles « neutres » qu'avance Carvalho (2020) pour le portugais brésilien et l'espagnol, s'explique ainsi comme un phénomène résiduel de la diachronie spécifique des langues romanes où |I|, |U|, |A| coexistaient en syllabes atones.

### 3.5.1.1 Le statut phonologique des voyelles réduites : allophones, archiphonèmes ou phonèmes

Une question relativement difficile à déterminer est le statut phonologique de la voyelle réduite. Notamment, est-elle un phonème à part ou plutôt une forme allophonique d'un autre phonème vocalique ? Cela dépend énormément de notre analyse. Dans une phonologie générative à la Chomsky et Halle (1968) la seule voyelle réduite est le *cheva* [ə] et celle-ci peut toujours être dérivée à partir d'une voyelle pleine dans la forme phonologique. Dans une telle analyse [ə] est simplement une réalisation allophonique de toutes les voyelles atones.

<sup>515</sup> Brandão de Carvalho (2020) : « voyelles centrales vides de traits – notées /ə/ ou /i/, celles qui sont souvent appelées "schwas"... soit des voyelles antérieures—typiquement /i/ ou /e/... soit des copies de voyelles lexicales voisines » (p. 6 n.).

<sup>516</sup> Malgré ce que suggère le TLFi, qu'il serait un emprunt au moyen néerlandais, le fait que le mot français conserve un /k/ dans *écran* suggère que l'emprunt s'est fait à une époque plus antérieure à la palatalisation du \*/kʰ/ proto-germanique ou qu'il s'est emprunté à un dialecte sans cette palatalisation comme le frison occidental qui n'a pas connu le passage de /sk/ → /ʃ/ typique du haut allemand ou de /sk/ → /sx/ typique du néerlandais. La métathèse de /er/ → /re/ est aussi potentiellement responsable de la préservation de l'occlusive /k/, mais la métathèse semble plutôt être un trait de l'ancien français.

<sup>517</sup> Kouneli (2016) a démontré que le portugais brésilien continue d'appliquer une épenthèse d'une voyelle dans les mots inventés dont le F1 est l'équivalent de /i/ mais dont le F2 est plus bas, donc autour du [i] et qui avait une durée plus courte que le /i/ lexical. Dans les véritables mots du portugais, la durée et la qualité de la voyelle épenthétisée suggère plutôt sa lexicalisation en tant que /i/.

Cependant, dans les analyses plus raffinées telles que celle de Szigetvari (2017) que nous avons observée dans la section 3.4.2, la réduction vers [ə] est la forme poussée d'une tendance hypo-articulaire, mais il existe bien une forme intermédiaire où trois qualités distinctives sont encore distinguées dans les syllabes atones. Bien qu'il existe différents systèmes de transcription des phonèmes vocaliques de l'anglais, Szigetvari (2021) reconnaît que la voyelle atone de *chicken* [tʃɪkɪn] a la même qualité que la tonique de *kit* /kʰɪtʰ/ et que la première atone de *amulet* [æmjʊɪt] est la même que dans *foot* /fʊtʰ/.<sup>518</sup>

Quant à la voyelle transcrite <a> en syllabe atone, elle est habituellement signalée comme ayant la prononciation [ə] telle que dans *cola* [kʰó.lə] 'le coca', *mora* [mó.rə] 'le more', *tuna* [tʰú.nə] 'le thon', mais il suffit qu'un locuteur natif articule avec soin, par exemple pour clarifier lors d'une incompréhension pour que la voyelle atone se réalise plutôt comme [ɐ]. Prenons le scénario suivant :

|        | Anglais   | Traduction   |
|--------|---|--|
| Ami :  | - Buddy your sandwiches are a bit bland...<br>- You could really <i>tun'em</i> [tʰu.nəm] up!    | 'Mon ami, tes sandwiches sont fades'<br>'Vas-y, mets-y du <i>thon</i> '              |
| Vous : | - I could really <i>tune them</i> [tʰun ðəm] up?  | 'Je devrais quoi, mettre du <i>son</i> ?'  |
| Ami :  | - No! – <i>TUNA</i> [tʰu.nɐ:] them up!<br>- Throw some <i>tuna</i> [tʰú.nə] on those sandwiches | 'Non ! Du <i>THON</i> ! Mets-en.'<br>'Mets donc du <i>thon</i> dans ces sandwiches.' |

Cela se voit aussi, peut-être plus clairement lorsqu'un anglophone tente d'épeler un mot long et contenant un [ə] phonétique, d'autant plus dans l'environnement d'une résonante, par exemple *hospitalisation*. Dans de tels cas un anglophone cherche activement à reconstruire la voyelle sous-jacente : *Is it hospitI[i]lisation ? No. hospitO[o]lisation ? No. It's hospitA[ɐ]lisation.*

L'on pourrait argumenter que ces prononciations [ɐ] ou [a] ne sont que des hypercorrections sous l'influence de l'orthographe, et il y a certes un degré d'influence de l'écrit, notamment dans les prononciations soignées, mais Flemming et Johnson (2007, p. 94) écrivent explicitement que les systèmes de type [i, ɪ, u] où /ɪ/ représenterait une voyelle dépourvue de traits colorants, sont typologiquement inconnus, ce qui suggère qu'il y a un élément |A| dans la représentation du /ə/ anglais.<sup>519</sup> Dans tous les cas, il est assez clair que phonétiquement les <a> atones se prononcent plus naturellement et plus fréquemment comme [ə]. Que l'on reconstruise la troisième voyelle faible comme /ə/, ou /ɐ/, ou même comme /æ/ pour marquer le parallélisme avec /ɪ/ et /ʊ/, il est clair que

<sup>518</sup> Szigetvari (2021) : « The set of reduced (or unstressed) vowels includes schwa and two further vowels, KIT and FOOT, transcribed as [ɪ] and [ʊ], respectively, by Jones (1917), and as [ɪ] and [ʊ] by Gimson (1962). The second vowel in each of the following words is unstressed and together they illustrate all the possibilities: comet [kómɛt], comic [kómɪk], communal [kómjunəl]. All three vowels occur preconsonantly, as in these examples » (p. 9).

<sup>519</sup> Selon Backley (2011, p. 50), la voyelle [ɪ] apparaîtrait par exemple comme la voyelle de la marque du pluriel *houses* [hʌʊsɪz] et représenterait une mélodie vide ou une mélodie ne contenant que la voyelle froide [ə].

cette voyelle est plus ouverte que le /ɪ/ ou le /ʊ/ atone, ce que l'on peut représenter par la présence d'un élément [A] dans sa représentation. On pourrait considérer les voyelles post-toniques de *comic* [kʰɔ̃mɪkʰ], *accurate* [ákjʊrətʰ] et *comma* [kʰɔ̃mɔ̃] comme des exemples atones et réduits des trois voyelles brèves /ɪ/ comme dans *kit*, /ʊ/ comme dans *cut* et /æ/ comme dans *cat*.

Tandis que le /ɪ/ tonique est issu uniquement du \*/i/ tonique du vieil anglais, que le /ʊ/ tonique est issu du \*/u/ tonique du vieil anglais et que le \*/æ/ est essentiellement issu du \*/ǣ/ et du /a/ du vieil anglais et dans les emprunts, ce qui distingue ces instances de [ɪ] [ʊ], [ə] est le fait qu'ils ont différentes origines étymologiques. C'est à cause de l'apparente neutralisation synchronique de différents phonèmes vocaliques sous les trois grandes catégories [ɪ], [ʊ], [ɐ] que Szigetvari (2021, p. 10) traite les voyelles réduites en tant qu'archiphonèmes.<sup>520</sup> Trubetzkoy (1939) a développé le terme d'archiphonèmes pour ces objet phonologiques issus de la neutralisation des contrastes dans certains environnements et qu'il définit comme « l'ensemble des particularités distinctives qui sont communes aux deux phonèmes » (cité dans la traduction de Cantineau (1964, p. 81). Une notation habituelle pour indiquer l'archiphonème est l'emploi de la majuscule, par exemple /I/, /U/, /A/.

Mais l'analyse des voyelles réduites en tant qu'archiphonèmes n'est pas universelle. Le concept même de l'archiphonème fait débat. Le phonéticien Ladefoged dans son *Course in Phonetics* adopte la position qu'en anglais, une syllabe est prosodiquement accentuée, non-accentuée mais non réduite<sup>521</sup>, ou non-accentuée et réduite ; cette dernière catégorie syllabique résulte dans des valeurs qui alternent avec [ə] ou qui montrent une forte centralisation dans la production. Hultzén (1943) décrivait déjà dans les années 40 comment [ɪ] et [ʊ] pouvaient être réduits vers [ə] en position non-finale.<sup>522</sup> Certains phonéticiens emploient même les symboles <ɪ> *schwɪ*, <ʊ> *schwɯ* pour signaler ces voyelles antérieures et postérieures qui alternent avec [ə]. Dans l'approche de Ladefoged, les représentations phonologiques ne contiennent que des voyelles pleines, notamment /i/, /ɪ/, /ɔ/, /ʊ/, /ʌ/, /ɜ/, /aɪ/, /ɔɪ/, /ju/ qui émergent en tant que voyelles réduites dans des conditions allophoniques gouvernées par la phonologie. L'explication de Ladefoged se confronte quand même à plusieurs difficultés :

1. Par exemple, pourquoi trouvons-nous une voyelle réduite dans *explanation* [ɛkspləneɪʃən], *demonstration* [dɛmənstɹeɪʃən] mais ni dans *computation* [kʰəmpjuːtɹeɪʃən] ou *exploitation* [ɛksplɔɪtɹeɪʃən] ? Prosodiquement, la prétonique devrait être ciblée de la même manière dans les deux mots, mais il n'y a pas de réduction dans *computation* et *exploitation*, potentiellement car les syllabes ciblées contiennent des diphtongues. Mais cela ne peut pas être la réponse entière car la même diphtongue /ju/ présente dans *computation* est aussi présente dans *circular* où cette dernière peut être réduite vers [ə] : [ˈsɜk.jə.lə]. Devons-nous donc postuler une règle distincte pour la

<sup>520</sup> Szigetvari (2021) « It is important to emphasize that [the reduced vowels] [ɪ] and [ʊ] are not members of the vowel inventory, they are transcriptional abbreviations or, from a different point of view, archiphonemes » (p.10).

<sup>521</sup> D'autres chercheurs considèrent que ces voyelles non-accentuées mais non réduites contiennent en réalité un accent secondaire (ce qui empêche leur réduction).

<sup>522</sup> Hultzén (1943) : « [ɪ] and [ʊ] may be further obscured to schwa in nonfinal positions » (p. 456).

réduction dans la prétonique que dans la post-tonique ? Ou devons-nous plutôt chercher une explication dans les phonèmes adjacents ?

2. Ladefoged (2015, p. 98) note que certaines voyelles, notamment /ɔ/, /ʊ/, /u/, /aʊ/ et /ɔɪ/ ne se réduisent pas, ou du moins pas de la même manière que les autres voyelles.

Ladefoged (2015) conclut que les règles allophoniques concernant la réduction sont trop compliquées pour les présenter dans son manuel ce qui est définitivement une conclusion peu satisfaisante.<sup>523</sup> Bolinger (1986) adopte encore une autre position, estimant qu'en anglais, il existe deux paliers de voyelles : les pleines capables d'accueillir l'accent et les réduites incapables de porter l'accent. Dans le chapitre 9, nous aborderons le passage de la voyelle pleine à une voyelle réduite. Autre chose à remarquer, pour Bolinger, les diphtongues sont des séquences d'une voyelle pleine suivie d'une des voyelles réduites.<sup>524</sup> Nous reproduisons ces voyelles avec des exemples.<sup>525</sup>

**figure 47 : voyelles pleines et réduite de l'anglais selon Bolinger (1986)**

| Voyelles pleines  |               |      |     |     |     |     |       |      |       |                |
|-------------------|---------------|------|-----|-----|-----|-----|-------|------|-------|----------------|
| /i/               | /ɪ/           | /e/  | /ɛ/ | /æ/ | /ʌ/ | /ɑ/ | /ɔ/   | /o/  | /ʊ/   | /u/            |
| keyed             | kid           | cade | ked | cad | cud | cod | cawed | code | could | coed           |
| Voyelles réduites |               |      |     |     |     |     |       |      |       |                |
|                   | [ɪ]           |      |     |     |     |     |       |      |       | [ə]            |
|                   | <i>Willie</i> |      |     |     |     |     |       |      |       | <i>willow</i>  |
|                   | <i>galley</i> |      |     |     |     |     |       |      |       | <i>gallows</i> |
|                   | <i>lassie</i> |      |     |     |     |     |       |      |       | <i>lasso</i>   |

Bien que Bolinger hésite à le dire explicitement, restant toujours dans la transcription phonétique, sa présentation implique que les voyelles [ɪ], [ə] et [ə] sont des phonèmes écrivant que les voyelles réduites marquent des oppositions avec des voyelles pleines. À défaut de dire que ce sont des phonèmes, il indique tout de même que dans des mots comme *polio* ou *Maoist*, la voyelle réduite de la syllabe post-tonique est une partie stable du mot. Ainsi pour Bolinger (1986, p. 38) les deux verbes *retire* [ɹɪtˈaɪə] 'prendre sa retraite' et *re-tire* [ri:tˈaɪə] 'poser de nouveaux pneus', ne se distinguent pas principalement par une différence d'accentuation, mais par une différence segmentale entre /i/ et /ə/, le premier accueillant l'accent, le deuxième dans l'incapacité totale d'accueillir l'accent.<sup>526</sup>

<sup>523</sup> Ladefoged (2015) : « The rules accounting for the allophones are very general in the sense that they account for thousands of similar alternances among English words. But they are also very complicated. They have to account for the blanks in the fourth column, which show that some vowels can be completely reduced but others cannot. ... Because the rules are so complicated, we will not use transcriptions showing the underlying forms of English in this elementary textbook. Instead, we will continue to use [E] or [I] in reduced syllables » (p. 98).

<sup>524</sup> Curieusement, il n'applique pas cette logique aux voyelles de *cade* [kʰeɪd] et *code* [kʰoʊd] qui pourraient être représentées par le /ɛ+ɪ/ et le /ɔ+ɪ/ respectivement. Voir Szigetvári (2022) qui traite [eɪ] et [oʊ] comme une séquence d'une voyelle + semi-voyelle.

<sup>525</sup> Bolinger (1986) retranscrit la voyelle de *cod*, la même que *dog* avec un <a>. Nous l'avons remplacé par le /ɑ/ postérieur de l'API.

<sup>526</sup> Bolinger (1986) : « Elsewhere, while reduced vowels still mark distinctions, they tend to do so as opposed to full vowels rather than as opposed to themselves, and the reduced vowel that is mostly involved is *shwa* ... So *retire* 'to provide with new tires' with [ɪ] in its first syllable (as in *read*, *ream*) is distinguished from *retire* 'withdraw' with *shwa* (symbol, [ə]) » (p. 38).

La nature phonologique des voyelles réduites de Bolinger est aussi visible dans son choix de symboles <i>, <ə>, <ɘ> qui n'apparaissent jamais dans les syllabes non-réduites et qui sont des variantes notationnelles pour <ɪ> *schwi*, <ʊ> *schwu* et <ɐ> *schwa* que nous venons d'introduire ; [i̥] et [ə̥] signalant des voyelles antérieures et postérieures fortement centralisées. Selon Bolinger, les voyelles réduites sont mieux classifiées comme des sons séparés (lire des phonèmes à part), car :

1. à la différence des voyelles pleines, les voyelles réduites ne sont pas spécifiées pour l'aperture, ni pour l'arrondissement des lèvres, donc le \*/i/ de *Willie* peut se prononcer [i], [ɪ], [e] ou [ɛ], \*/ə. démontre une variabilité semblable [u], [ʊ] et \*/ɘ/ peut se prononcer [ɘ], [ɐ], [æ], [a] ou [ʌ].
2. selon lui, il existe des paires minimales entre la voyelle réduite et la voyelle pleine, citant les exemple *farrow* vs *Pharaoh*, *booty* vs *bootee*, *Andy's* vs *Andes*, bien que signalant qu'il n'y a pas de consensus ici entre locuteurs ; dans notre dialecte des plaines canadiennes, ces paires ne forment pas des paires minimales. *Andy's* et *Andes* se prononcent pareil : [ˈændɪz]. Cependant, il y a en effet de nombreux exemples où la voyelle réduite est l'un des traits contrastifs, et en effet dans ces emprunts comme *wombat* [ˈwɒm.bætʰ], *Shogun* [ˈʃoʊɡʌn], *corsair* [ˈkɔːsɛɪ] la syllabe post-tonique contient une voyelle pleine, ce qui suggère une différence fondamentale avec les voyelles réduites. Une solution est de postuler un accent secondaire sur la voyelle post-tonique (ce qui est la solution dans de nombreuses modélisations de l'accentuation anglaise), mais comme nous en avons discuté, le concept de l'accent secondaire ne fait pas l'unanimité (cf. Ladefoged et Johnstone, 2015). L'autre possibilité est d'accepter un contraste entre voyelles réduites et non-réduites dans la post-tonique.

La division tripartite des voyelles /i/, /ɪ/, /ɨ/ est relativement bien intégrée dans l'enseignement de l'anglais, par exemple par Gussenhoven et Broeders (1997) qui contrastent trois voyelles /i:/, /ɪ/ et /ɨ/ *schwee*, mais non pas sans critiques.<sup>527</sup> Représenter les voyelles réduites différemment dans une transcription phonologique peut être utile car elle souligne certains comportements phonologiques qu'aura la voyelle en fonction de son statut atone. Bolinger (1986) adopte visiblement une approche *lexicaliste* en lien avec des linguistes tels que Bybee (1991; 2001) où c'est visiblement l'image acoustique de chaque lemme qui contribue à former des liens paradigmatiques. Dans ce regard, des mots qui partagent une même base, mais qui coexistent depuis longtemps dans le vocabulaire anglais peuvent être considérés comme ayant des voyelles distinctes dans leurs représentations lexicales. Par ex. 'un miracle' *miracle* peut être lexicalement spécifié avec un /ɘ/ dans la post-tonique : /mɪ.ɪ.ɘ.kʰəl/,

<sup>527</sup> Geoff Lindsey (2012) a publié un bon article à destination populaire intitulé *The fallac[ij] of schwee* qui décrit bien l'origine de l'introduction d'un symbole <i> par Gordon Walsh pour servir de convention disjonctive pour la voyelle finale de *coffee* qui pouvait se dire [kʰafi] ou [kʰɪfi] selon le dialecte. Dans le diasystème de l'anglais, il s'agit d'un véritable archiphonème reliant le langage des locuteurs qui prononcent [i] avec ceux qui prononcent [ɪ] pour cette voyelle. Il argumente que l'archiphonème n'est plus nécessaire avec les valeurs [i] et [ɪ] étant clairement distribuées dans l'anglais britannique moderne et ces valeurs étant phonologisées. Ses explications ne semblent pas suffisamment aborder la possibilité de variation chez un même locuteur, mais elles présentent bien les différentes interprétations de cette voyelle faible et inclue des extraits audios qui peuvent aider le lecteur à saisir l'enjeu des voyelles réduites.

tandis que ‘miraculeux’ *miraculous* peut être lexicalement spécifié avec une voyelle pleine /æ/ : /mɪ.ɹæ.k<sup>h</sup>jəl.əs/. Autrement dit, c’est une position raisonnable d’estimer que dans l’anglais moderne *miraculous* est lexicalisé avec une voyelle pleine /æ/ tandis que *miracle* est lexicalisé avec une voyelle réduite /ə/; il n’est pas nécessaire de dériver le [ə] à partir du /æ/ en synchronie à la Chomsky et Halle (1968). Bolinger (1986, p. 349) donne l’exemple comparable de ‘confronter’, an. *confront* /kʌn'fɹʌnt/ avec le /ʌ/ lexical de la deuxième syllabe vs ‘une confrontation’ an. *confrontation* /,kɒnfɹən'teɪʃən/ avec /ʊ/ ou /ə/ dans la syllabe prétonique.

Bolinger (1986) souligne un fait important des voyelles réduites de l’anglais, mais qui s’applique sans doute largement dans les langues pratiquant une réduction synchronique des voyelles. Il écrit que « historiquement, les voyelles réduites proviennent des voyelles pleines » (p. 349) ce qui est intuitivement le cas. Cependant, lorsque des nouveaux mots rentrent dans la langue, les locuteurs tentent de les prononcer précisément (avec des voyelles pleines, même dans l’atone) et nous trouvons donc des mots comme *wombat* ['wɒm.bæt<sup>h</sup>], *Shogun* ['ʃoʊɡʌn], *corsair* ['k<sup>h</sup>ɔɹ.seɪ], etc. avec des voyelles pleines. Tellement la voyelle finale d’un mot comme *corsaire* peut ne pas être réduite, que chez certains locuteurs, l’on peut même dire que l’accent tonique tombe sur cette voyelle, donc *corsair* [k<sup>h</sup>ɔɹ. 'seɪ]. À force d’être employés ces emprunts intègrent le lexique natif et commencent à ressembler phonologiquement aux mots natifs y compris en réduisant les voyelles atones. Ainsi dans notre dialecte *Shogun* ['ʃoʊɡʌn] se prononce tout aussi bien avec la voyelle réduite ['ʃoʊɡʊn], ['ʃoʊɡən] ou encore avec la nasale syllabique ['ʃoʊɡŋ]. Bolinger (1986, p. 349) présente une réduction visible relativement récemment dans le vocabulaire de l’anglais : lorsqu’en 1818 le chimiste écossais Thomas Thomson employa le terme *silicon* ‘du silicone’ celui-ci contenait une voyelle pleine ['sɪlɪk<sup>h</sup>ən] (OED *silicon*); nous-mêmes dans notre dialecte des plaines occidentales canadiennes employons la forme ['sɪlɪk<sup>h</sup>ən] avec un /o/, mais ce mot est aussi réalisé aujourd’hui avec un [ə] tant dans l’anglais américain que britannique ['sɪlɪk<sup>h</sup>ən]. Bien que la forme avec voyelle réduite soit dérivée de celle avec la voyelle pleine, Bolinger (1986, p. 349) estime que synchroniquement l’un n’est pas dérivé de l’autre, mais que ce sont plutôt des formes rivales, toutes les deux présentes dans le lexique et employées variablement par les locuteurs.<sup>528</sup>

Bolinger (p. 357-358) écrit explicitement que ce n’est pas parce que la parole rapide contribue à la réduction phonétique des voyelles pleines que chaque instanciation d’une voyelle réduite est la réalisation en synchronie d’une voyelle pleine sous-jacente. Lorsqu’une quantité suffisante de voyelles deviennent habituellement réduites dans la langue, celles-ci peuvent être regroupées et associées à un nouveau phonème. Ici Bolinger emploie le terme « stable phonological reduction », terme qu’il aurait dû réserver pour les instances d’implémentation allophonique; en réalité ce qu’il décrit est la lexicalisation d’une voyelle réduite. Bolinger contraste ces formes lexicalisées avec ce qu’il appelle la

<sup>528</sup> Il existe d’autres mots de ce genre, par exemple dans notre dialecte : *adult* prononcé /ə'dʌlt/ ou /æd.əlt/, *Handkerchief* /'hæŋkətʃɪf/ ou /'hæŋkətʃɪf/, *cauliflower* /'kɑ.li.fləʊ.ə/ ou /'kɑ.lɪ.fləʊ.ə/, *Oregon* /'ɔɹɪɡən/ ou /'ɔɹɪɡən/. Les natifs hésitent régulièrement entre les deux formes.

réduction phonétique instable, des termes repris de Pettersson et Wood (1983) dans leur traitement du bulgare et que nous avons contrastés davantage dans les sections 3.4.1 et 3.4.2.<sup>529</sup>



Il serait impossible d'arriver ici à une conclusion absolue sur la place des voyelles réduites dans le système vocalique de l'anglais, mais nous retiendrons deux conclusions :

1. Dans les langues comme l'anglais pratiquant la réduction en synchronie, il y a bien des pressions, que ce soit par pression phonologique ou par analogie avec le reste des formes réduites, à ce que les voyelles pleines soient recatégorisées comme des voyelles réduites. C'est ce qu'on appelle la réduction en synchronie.
2. Il en résulte de ces réductions, de nouveaux objets phonologiques, bien qu'il soit encore incertain si ceux-ci sont de nature archiphonémique comme l'argumente Szigetvári (2021), allophonique comme l'argumente Ladefoged (2015) ou s'ils sont de nature phonologique comme le suggère Bolinger (1986).

Travaillant sur une langue écrite et dans l'impossibilité de faire témoigner les locuteurs du latin mérovingien, nous ne pouvons pas prendre de position forte sur le statut précis des voyelles réduites. Ce sont des archiphonèmes à l'égard qu'ils reflètent la neutralisation de contrastes qui sont présents dans les syllabes toniques, mais vu en synchronie, nous avons l'impression que ces neutralisations sont déjà phonologiquement accomplies et que le /ĩ/ tonique a déjà plus en commun avec /Ē/ tonique (le deux habituellement transcrits <i>) qu'avec son équivalent / ĩ/ atone régulièrement transcrit <e>.

Les langues semblent pouvoir distinguer au maximum quatre voyelles réduites, le *cheva* phonologique étant habituellement décrit comme une voyelle sans spécification mélodique, voire caractérisée par l'élément neutre |@|. Dans le cas où différentes voyelles réduites sont contrastives, l'une sera antérieure, une autre postérieure et la dernière centrale que l'on peut représenter comme |I.@ |, |U.@ |, |A.@ | respectivement ; la présence de la voyelle neutre en tête de l'expression explique l'extrême réduction et la centralisation que peuvent subir ces voyelles. Différents symboles sont adéquats pour représenter ces phonèmes vocaliques réduits /i/, /e/, /ə/ comme chez Bolinger (1986), /ɪ/ *schwi*, /ʊ/ *schwü*, /ə/ *schwa* comme dans l'OED ou encore /ë/, /ö/, /ä/ pour indiquer la qualité médiane et centralisée de ces voyelles.

Pour le gallo-roman une autre solution s'offre à nous, une qui est fonctionnellement équivalente à celle de Szigetvári (2021) que les voyelles faibles antérieures et postérieures de l'anglais sont les

<sup>529</sup> Pettersson et Wood (1983) distinguent « phonological reduction (regular vowel. to vowel alternation depending on whether the syllable is lexically stressed or not) and phonetic reduction (a tendency for a vowel quality to become indistinct as it weakens and shifts towards schwa) » (p. 151). La définition de Pettersson et Wood (1983) laisse clairement entendre que le statut réduit ou non-réduit de la voyelle dépend du placement de l'accent. Dans l'exposé de Bolinger (1986) l'accent au contraire dépend de la qualité de la voyelle et pour cette raison il est inapproprié de la part de Bolinger (1986) d'employer le terme *réduction phonologique* pour des alternances qui sont pour lui proprement lexicales. Certes, ces alternances impliquent différents phonèmes dans les représentations phonologiques, mais il n'y a pas de processus phonologique ou allophonique en cours comme pourrait laisser entendre le terme « stable phonological reduction ».

versions prosodiquement faibles des /i/ et /u/ toniques.<sup>530</sup> Comme nous le verrons au chapitre 8, (voir aussi Zuk, 2022b) la disparition des voyelles /ī/, /ū/, /ā/ dans la tonique, par leur renforcement et leur neutralisation avec /ē/, /ō/ et /ā/ respectivement a laissé les valeurs /i/, /u/, /e/ reconstruites pour le latin tardif suite à la perte de la longueur contrastive, disponibles pour représenter les phonèmes faibles du système roman. Nous pouvons attribuer les représentations simples |I|, |U|, |A| à ces trois archiphonèmes {i, i, e, ε, (e)}, {u, u, o, o} et {a (e)} indiquant que chacun est issu de la neutralisation de plusieurs voyelles phonémiques, et nous pouvons éventuellement postuler que comme dans l'analyse que Bolinger (1986) fait de l'anglais, trois phonèmes vocaliques réduits ressortent en proto-roman : /i/, /u/, /e/ par exemple. Harris (1995) décrivait précisément le [e] du catalan comme étant composé de l'élément |A| combiné avec la voyelle neutre |@|. Chaque spécification élémentaire simple est considérée comme ayant la voyelle neutre dans sa représentation, donc |I| = |I.@|, |U| = |U.@|, et |A| = |A.@|.

### 3.5.2 Le *cheva* et la neutralisation totale

#### 3.5.2.1 L'histoire du *cheva*

Il existe un type de neutralisation qui est encore plus fort et c'est lorsqu'une voyelle perd tous ses traits acoustiques colorants, de spécification d'aperture ou d'antériorité ou de labialité et qu'il ne reste que la simple spécification en tant que voyelle que l'on appelle *cheva*, mot emprunté à l'hébreu <שׁוּׁ> *shwa* qui signifie 'la futilité' ou plus précisément 'le vide'.

À partir du V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., différents groupes d'érudits juifs, soucieux de la préservation et de la bonne transmission de la Bible juive, le Tanakh, ont élaboré différents systèmes des diacritiques (dit *niqqud*) afin de noter le vocalisme des textes hébreux.<sup>531</sup> L'un de ces systèmes, dont nos plus anciennes attestations datent du X<sup>e</sup> siècle, était développé dans la ville de l'ancienne Palestine, Tiberias (nommée après l'empereur Romain TIBERIUS), et employait un double point < , > sous la lettre pour indiquer que la consonne n'était suivie d'aucun vocalisme ; c'est le cas dans le mot <שׁוּׁ> *shwa* même ou le phonème /ʃ/ <שׁ> marqué des deux points est suivi immédiatement du /w/ <וּׁ>, sans l'intervention d'une voyelle d'où le terme de *cheva quiescent*. Dans le cas d'une prononciation lente ou dans la diversité de l'usage individuel, une voyelle excrescence [ə] pouvait apparaître, prononcée selon la tradition masorétique comme un *š* très bref, voir [e] ou [ə] (cf. Blau, 2010, § 3.5.1.2).<sup>532</sup>

Le diacritique du < , > *shwa* pouvait aussi être employé pour indiquer l'épenthèse d'une voyelle entre une consonne et une consonne (pharo-)laryngale suivante; le-dit *schwa mobile* était en réalité une

<sup>530</sup> Szigetvári (2021) emploie les symboles [i e a ə o u] pour les voyelles brèves, bien qu'il reconnaisse que « "lax" symbols like [ɪ « ə ɔ], or distinct front and back [a a:], or a centralized symbol [ɨ] for the last vowel of each category, would perhaps be more appropriate if our aim were to be phonetically precise » (p. 6).

<sup>531</sup> Selon Swenson (2021) « The Masoretic Text was itself an effort to keep the Bible accessible in new and changing times » (p. 29).

<sup>532</sup> Nous employons ici le terme excrescent pour indiquer que ce [ə] était une insertion phonétique, comme si on cherchait à épeler le mot fr. *bleu* son par son [bə], [ə], [ə]. Ces voyelles excrescentes ne font en rien partie de la représentation phonologique, ni même partie de la phonétique dérivée ; ce sont des voyelles qui apparaissent pour permettre la séparation acoustique des consonnes.

voyelle épenthétique qui reduplique la qualité de la voyelle pleine de la syllabe suivante (cf. Blau, 2010, § 3.5.1.3).<sup>533</sup> Dans la prononciation, cette voyelle pouvait tendre vers la valeur centrale [ə], se confondant ainsi avec le *cheva* exressant ou même avec la voyelle *ă* réduite d'où les occasionnelles variations graphiques, avec le *cheva mobile* remplacé par le signe du *ă*.<sup>534</sup> En réalité l'hébreu marque aussi trois voyelles réduites (dites *hataf* <חֲטַף> en hébreu), qui correspondent semblablement à des formes phonologisées de voyelles épenthétiques avant ou après une laryngale finale et qui contrastent avec les voyelles pleines, אָמְ /l' am/ /lōfóm/ 'à **une** nation' avec voyelle réduite qui contraste avec אַמְ /la'am/ /lɔfóm/ 'à **la** nation' (cf. Laufer, 2019, p. 1909).<sup>535</sup>

Il y a une fausse croyance, chez certains anglo-saxons, que le terme *cheva* (an. *schwa*) a été introduit à la linguistique européenne par Eduard Sievers au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>536</sup> En réalité, comme le signalent Rey (2007) et Durand (2014), c'est au XVII<sup>e</sup> siècle avec la *Grammaire de Port-Royal* que nous trouvons l'importation du concept du *cheva* vers les langues européennes. Arnauld et Lancelot (1660) écrivent :

« l'e muet ou féminin ... n'est dans son origine qu'un son sourd ... c'est ce que les Hébreux (sic) appellent *scheva* (sic)... [et] qui fait une syllabe avec sa consonne, comme est la seconde dans *nettéé*, j'aymeray, donneray, etc. .... [et qui] fait souvent tout seul en François une syllabe, ou plustost une demi-syllabe, comme *vie*, *vuë*, *aymée* » (p. 8-9).

Comme démontre Rey (2007), un siècle plus tard le grammairien Nicolas Beauzée (1785), dans son *Encyclopédie Méthodique*, insista sur l'emploi du terme *cheva* pour décrire le silence à la fin d'un mot.<sup>537</sup> Cinquante ans plus tard, c'est Johann Andreas Schmeller (1821) qui introduit le symbole familier <ə> pour la voyelle finale du bavarois, qu'il décrit comme 'un son terne, se rapprochant de *a*, et qui se trouve dans les pronoms français *je*, *me*, *te*'.<sup>538</sup> Alexander John Ellis (1869, p. 4) employa aussi le symbole <ə> pour la voyelle faible mais tonique de l'anglais *but* /bát<sup>h</sup>/ et le symbole <ɐ> pour l'atone de *real* /ríál/. Lorsque la première version de l'Alphabet Phonétique International est sortie en 1887, cette distinction avait disparu ; malgré des différences de prononciation <ə> était devenu le symbole pour la voyelle du fr. *je* /jə/, de l'anglais *rival* /ráivəl/ et de l'al. *gabe* /gábə/. Dans l'édition de 1900, l'on peut lire que « (ə) peut s'employer d'une manière générale pour toute voyelle de timbre

<sup>533</sup> Blau (2010, § 3.5.6) explique le système vocalique de l'hébreu biblique, distinguant la phonologie des différents systèmes de transcription. Nous trouvons que les érudits juifs étaient confrontés aux mêmes difficultés que nous pour distinguer la voyelle neutre, la voyelle neutre épenthétique et colorée, et la voyelle étymologiquement pleine mais réduite en diachronie.

<sup>534</sup> Blau (2010) est explicite : « Such variants have to be understood as graphic rather than phonetic » (p. 106).

<sup>535</sup> Ces voyelles réduites sont la voyelle antérieure *hataf segol* /ɛ̃/, la postérieure *hataf qamatz* /ɔ̃/ et la voyelle centrale *hataf patah* /ă/ ; comme dans l'anglais moderne, c'est précisément la confusion phonétique entre voyelles réduites et la voyelle neutre qui a mené à des difficultés de distinction entre ces deux catégories phonologiques. Blau (2010) écrit que « *hataf patah* is phonetically identical to mobile *šwa* » (p. 85).

<sup>536</sup> Laufer (2019, p. 1910) citant Liberman (2017) réclame le rôle de Sievers.

<sup>537</sup> Beauzée (1785) : « La Grammaire générale doit adopter ce terme, puisqu'il existe, pour caractériser cet e muet presque insensible qui se fait nécessairement entendre après toute consonne prononcée sans être suivie d'une autre voix distincte comme la fin des mots *Job*, *Nil*, *fer*, ou même à la fin de *robe*, *bîle*, *mère* ». Nous voyons ici le début de la confusion terminologique : d'un part Beauzée traite de mots qui terminent par une consonne, de l'autre côté il aborde les mots avec une voyelle réduite.

<sup>538</sup> Schmeller (1821) : « der dumpfe, am meisten dem a ähnelnde Laut (wie z. B. in den französischen Wörtchen *je*, *me*, *te* » (p. viii).

obscur et indéterminé, ne se rencontrant qu'en syllabe faible, comme le *e* du français *Tournefort*; (v) pour une voyelle semblable plus ouverte » p. 8).<sup>539</sup>

C'est visiblement dans le passage d'un élément proprement phonologique en hébreu vers un objet phonétique tel que désigné par l'API qu'une partie de nos soucis terminologiques sont apparus. Il s'avère donc utile d'examiner le « *schwa* » et sa définition plus en détails.

### 3.5.2.2 La description théorique du *cheva*

Le terme *cheva* englobe, peut-être par imprécision, différents objets phonologiques, et il est important de pouvoir les distinguer. Les deux catégories majeures sont d'un côté celle de la voyelle sous-spécifiée sur le plan phonologique et qui agit souvent dans les épenthèses, et de l'autre côté ce que Silverman (2011) décrit comme un vocoïde issu du relâchement de la consonne, un objet phonétique « excrescent » (Levin, 1987) ou « intrusif » (N. Hall, 2006). Il est impossible de travailler sur la voyelle excroissante d'une langue historique, il est évident que si l'on commence à l'écrire c'est qu'elle avait été promue au statut d'objet phonologique, voire au moins un objet phonétique dérivé.

---

<sup>539</sup> Cette version proposa aussi des caractères <ä>, <ë>, <i>, <ö>, <ü> pour des « sons 'mixtes' ou intermédiaires, signalant que <ä> correspond à la voyelle de l'an. *fur* aujourd'hui transcrit /fʌʌ/, <i> correspondait à la voyelle du russe сын 'fils' aujourd'hui transcrit /sʲɪn/ et le <ü> correspond au norv. *hus* 'maison' aujourd'hui transcrit /hʉ:s/

## Définir le *cheva*



« *Schwa* », francisé *cheva* peut-être décrit de plusieurs manières :

- ☛ En termes préthéoriques, *cheva* représente une voyelle de qualité obscure et la plus faible voyelle du système.
- ☛ En termes phonétiques « *cheva* » fait référence à une voyelle médiane et centrale de l'API /ə/ et qui correspond bien à la finale atone de l'al. *gabe* 'j'ai donné'. Si cette définition est très répandue, c'est la moins utile. Scheer (2015, p. 241) admet aussi l'usage des termes *cheva haut* [ɨ], *cheva moyen* [ə] et *cheva bas* [ɐ] ce qui souligne leur caractère phonétique central.
- ☛ Comme nous l'avons vu, les origines hébraïques du *cheva* l'associent plutôt au silence et à l'épenthèse. En termes préthéoriques, il est considéré comme une voyelle neutre, sujette à la coloration par son milieu phonologique. On le transcrit habituellement <ə>, bien que <ɨ> pour une voyelle centrale plus fermée (par exemple en turc, ou en polonais) ou <ɐ> pour une voyelle plus ouverte soient aussi possibles.
- ☛ Par extension de la situation hébraïque où *cheva* 'le vide' est parfois mobilisé, donc présent dans la forme phonétique. Ainsi *cheva* est parfois retenu comme la voyelle alternante entre sa présence et son absence, soit obligatoirement comme en arabe soit optionnellement comme en français (cf. Scheer, 2015, p. 241). C'est semblablement le sens d'optionnellement absente que Beauzée (1785) lui donne en traitant de la finale de *mère* dont la voyelle finale, préservée dans l'occitan *maire* est habituellement absente dans la prononciation française (cf. ALF n° 841 *mère*).
- ☛ Dans un deuxième sens on emploie le terme *cheva* pour une voyelle atone dépourvue de tout autre trait contrastif. C'est habituellement la voyelle épenthétique d'une langue. Ce *cheva* se présente généralement comme [ə] ou [ɨ] plus fermé, comme [ɥ] ou [ʉ] postérieur, ou encore comme [ɐ] plutôt ouvert. C'est peut-être l'équivalent du postulat de Browman et Goldstein (1992) et van Bergen (1994), que *cheva* est une voyelle sans cible dont la réalisation phonétique est assez stable à l'intérieur d'une même grammaire, mais tout de même susceptible aux environnements phonologiques.
- ☛ Enfin, dans la théorie des éléments, le *cheva* est représenté par l'association d'un palier mélodique vide, ou ne comprenant que la voyelle froide |@|, à une position vocalique.

Dans la linguistique française, le terme *e muet* ou *e sourd* est une référence à la voyelle de support écrite <e> en orthographe traditionnelle que Bourciez (1967) transcrit phonétiquement comme <ɛ̥> adoptant ainsi la notation de l'API pour un son désonorisé. Les termes *e caduc* ou *e faible* ou *e instable*

sont aussi employés pour signaler l'alternance de la voyelle avec Ø dans les formes comme *cheval* vs. *ch'val*. Fouché (1952) traite plutôt d'un *e central* en référence à la prononciation [ə] ou [œ], [ø] typique du français moderne (cf. Bürki et al., 2008) tandis que Nyrop (1914), voyant sa source morphologique principale dans le /-ā/ atone latin traite cette voyelle de *e féminin*. Les termes *e caduc* ou *e faible* sont aussi courants. Si le *cheva* chute fréquemment, notamment en finale, il est quand même prononcé dans un grand nombre d'environnements et détient le statut d'objet phonologique comme le souligne Dell (1973).

Depuis les années 1960, les linguistes travaillant dans la phonologie structuraliste et générative débattent la nature du *cheva* ; Premat (*en préparation*) offre une synthèse détaillée des différents modèles théoriques du *cheva* français depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Martinet (1969); le [ə] était une voyelle épenthétique insérée selon les besoins de la loi des trois consonnes pour éviter la formation de groupes consonantiques trop complexes. Dans cette même optique, des analyses par épenthèses ont aussi été proposées par Blanche-Benveniste et Chervel (1969). Dell (1973), bien qu'admettant des *chevas* lexicaux, admet aussi l'épenthèse du *cheva* dans les cas où un mot finirait par deux consonnes ou plus, mais comme le souligne Scheer (2015) l'hypothèse purement épenthétique du *cheva* ne peut pas prédire la distribution de chutes et de rétention des voyelles dans des mots comme *plage* et *pelage*, dont le premier comporte un noyau vide et un groupe consonantique /p\_l/ et le deuxième un *cheva* /pəl/ variablement associé à la structure syllabique.

C'est ainsi que la plupart des analyses génératives des alternances vocaliques (par exemple Dell, 1973; S. R. Anderson, 1982; Verluysen, 1988, etc.) postulent l'existence du *cheva* dans la forme phonologique accompagnée d'une suppression ciblée du *cheva* selon les environnements phonologiques.<sup>540</sup> Mais la phonologie générative des années 80 avait clairement du mal à représenter en même temps la qualité vocalique du *cheva*, qui était souvent la même qu'une voyelle lexicale, ex. /œ/ en français, et son caractère alternant. Morin (1978) et Selkirk (1978) se trouvaient contraints d'accepter l'existence de deux phonèmes /œ/ en français, l'un alternant, l'autre pas. La phonologie autosegmentale (cf. § 2.4), avec son gabarit structurel, offre une solution à ces problèmes en séparant le palier mélodique où la voyelle alternante et /œ/ stable peuvent bien partager une même prononciation ; elles diffèrent dans leur association avec la structure : /œ/ étant associé à la structure, /ə/ ayant une mélodie flottante (cf. Scheer, 2015). Même Dell (1985, p. 218) reconnaît les contributions des approches gabaritiques. Ainsi Van Oostendorp (1998) traite le *cheva* comme le noyau vide d'une syllabe CV associée.<sup>541</sup>

Comme nous l'avons vu ci-dessus, la qualité vocalique du *cheva* varie énormément. Dans la phonologie générative de Chomsky et Halle (1968), le [ə] était marqué par des valences négatives sur l'ensemble des traits articulatoire hormis le trait [+VOC(ALIQUE)]. Anderson (1982, p. 551-552) employait sensiblement la même spécification pour son *cheva* issu de l'épenthèse en ajoutant le trait

<sup>540</sup> Parmi les règles postulées par Dell (1973), nous trouvons la chute du *cheva* devant une pause, sauf en monosyllabes, la chute lorsque précédé d'une seule consonne non syllabique, etc.

<sup>541</sup> Van Oostendorp (2000) : « I analyse this vowel as an empty root node with just the major class features specified on it. I think that it is possible to show that many properties of schwa can be derived from it being an empty root node » (p. 8).

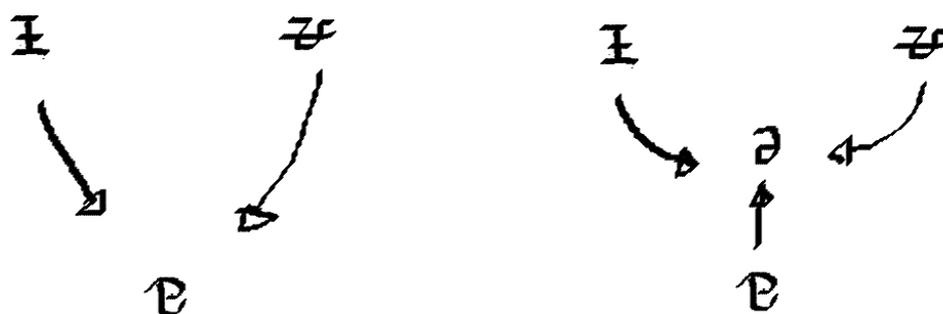
[+ARR(ONDIE)] pour prendre en compte la labialité du *cheva* français. D'autres modèles (cf. E. Flemming, 2009, p. 79) décrivent le *cheva* comme étant sous-spécifié, ce qui explique la grande variabilité dans sa prononciation. Pour Backley (2011) le statut du *cheva* découle de l'absence d'une spécification mélodique : | |, ce qu'il représente grâce au symbole /ɨ/ qui est probablement une meilleure transcription, quoiqu'imparfaite pour la voyelle neutre.

Dans de nombreuses langues, les valeurs [ə] ou [ɨ] ou même [ʉ] sont le résultat d'une neutralisation extrême des contrastes phonologiques en syllabes atones comme nous l'avons expliqué dans la section 3.5.1. Ces syllabes faibles semblent aussi être ciblées par des processus de syncope et d'apocope. Cependant, en anglais il y a des arguments pour postuler le maintien de contrastes phonologiques entre les voyelles faibles. Ainsi Flemming (2009) conclue qu'il y a deux types de « *schwas* » en anglais : la véritable voyelle phonétiquement centrale [ə] qui apparaît en syllabe finale atone (et qui à notre avis est phonologiquement spécifiée comme |A.@|) et un autre « *cheva* » phonologiquement neutre |@|, contextuellement variable, qui peut apparaître en positions atones internes. Nous sommes plutôt de l'avis que cette dualité des *schwas* identifiés par Flemming (2009) est en réalité la distinction entre le véritable *cheva* sous-spécifié et la présence de voyelles réduites sensibles aux effets assimilatoires de l'environnement phonologique. Or, c'est en grande partie le rapprochement, voire l'homophonie totale de la voyelle faible lexicale et de la voyelle épenthétique, qui embrouille une compréhension totale du *cheva* dans plusieurs langues étudiées y compris l'hébreu, l'anglais et le gallo-roman.

Comme nous l'argumenterons aux chapitres 7 et 8, les voyelles atones du gallo-roman étaient restées distinctes au moins jusqu'à la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, et nos premiers indices d'une *cheva-ification* ne datent que du IX<sup>e</sup> siècle pour la langue d'oïl et plus tardivement encore pour la langue d'oc et le francoprovençal. Pour le *cheva* français, issu du /a/ roman final et des voyelles d'appui, nous pourrions argumenter que le choix de la graphie <e> depuis le Moyen Âge n'est pas le fruit du hasard, mais découle directement des processus de réduction dans le latin mérovingien. Dans cette même optique, l'alternance entre le *cheva* prononcé [œ] ou [ø] et [∅] semble découler directement de la réduction vocalique du protofrançais.<sup>542</sup>

Une question concernant la neutralisation vers *cheva* à laquelle nous arriverons difficilement à répondre est de savoir par quel chemin l'on arrive à une seule voyelle neutre ; si celle-ci s'opère par convergence phonologique de toutes les autres voyelles réduites vers les caractéristiques phonétiques d'une de ces voyelles réduites, ou si plutôt l'avenant du véritable *cheva* neutre est le résultat de la despécification de l'ensemble des voyelles réduites qui convergent vers une seule représentation | |. Dans la figure 48 a on contraste la neutralisation de /ɨ/ et /ʉ/ qui convergent sur l'objet /v/ pour donner un seul phonème /ə/ plutôt central et non fermé |A.@| avec le cas dans la figure 48 b, où c'est la perte des spécifications de |I|, |U| et |A| qui mène à la neutralisation en tant que |@|.

<sup>542</sup> Premat (*en préparation*) inclut aussi le [ɛ] dans les réalisations de *cheva* sans doute à cause des alternances [ɛ] ~ [∅]. Nous soulignons que la graphie <e> indique aussi la voyelle réduite du Moyen Anglais, préservée dans la graphie moderne, et qu'en allemand le <-e> final continue de se prononcer [ə].

figure 48 : deux schémas pour la neutralisation de voyelles réduites vers *cheva*

### 3.6 La réduction vocalique dans le latin archaïque

De nombreuses réductions vocaliques ont eu lieu entre le latin archaïque et le latin classique et il est instructif de repérer la forme prise par la réduction de façon à instruire notre analyse des réductions tardives. Dans le latin archaïque, seules les voyelles brèves étaient affectées par la réduction ; les voyelles longues atones sont restées intactes et ont même fini par accueillir l'accent.

Dans les paradigmes morphologiques du latin classique, on peut observer des variations dans les voyelles du radical, ce que l'école française a traditionnellement appelé « l'apophonie latine » (cf. Collart et Nadjo, 1994, p. 9-12). Il existe un débat entre l'école française et l'école allemande depuis au moins la publication de Weil et Benloew (1855) *La théorie générale de l'accentuation latine*, concernant la nature de l'accent latin et latin archaïque<sup>543</sup> : il serait tantôt de type mélodique pour la première, tantôt de type d'intensité pour l'autre.<sup>544</sup> L'idée de l'accent initial aurait ses origines chez Dietrich (1852, p. 546) qui écrit que « chez les Romains... ou leurs ancêtres... c'est la première syllabe de la racine qui était tonique »<sup>545</sup>. C'est, cependant, Thurneysen (1883, p. 313) qui semble avoir donné la première description « phonologique » de l'accent en initiale absolue.<sup>546</sup> Par rapport à la

<sup>543</sup> Pour citer Havet (1885) pour qui « cette prétendue loi d'accentuation [était] chimérique » (p. 11), nous aimerions répondre que l'ensemble du débat nous paraît aujourd'hui chimérique. C'est un fait bien admis que « l'intensité » se transmet par le volume, la durée et par le ton, mais que seulement ces deux derniers sont phonologisables (cf. Ségéral et Scheer, 2015). Havet dit lui-même que les syllabes initiales étaient « intenses » (p. 13) et que « les intenses *initiales* semblent d'ailleurs avoir été plus intenses encore en germanique qu'en latin; avec le temps elles ont attiré sur elles la note aiguë, et aujourd'hui on les appelle accentuées ... en latin, c'est au contraire la note aiguë qui a fini par attirer sur elle l'intensité... » (p.13). Jakobson (1931) reconnaissait le rôle secondaire du ton dans les langues à accent et vice et versa. La cooccurrence de la « note aiguë » et de « l'intensité » nous pousse presque à dire que la nature de l'accent nous est égale, mais il est vrai que parmi les préoccupations du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans le but de comprendre la langue mère indo-européenne, cette question était pertinente pour l'ensemble de la reconstruction. Probert (2019, chap. 2) retrace l'histoire de ces deux camps et argumente aussi que le débat entre accent tonal et accent d'intensité n'est pas la question importante. Sturtevant (1940, p. 178) était de l'avis que l'intensité initiale et l'accent initial sont difficilement différenciables et nous sommes du même avis, réservant comme le suggère Niedermann (1906) la possibilité d'un accent tonal chez une certaine classe de romanophones, pour imiter les grecs.

<sup>544</sup> On trouve l'accent latin enseigné comme un accent de ton chez Monteil (1986, p. 146). Serbat (1975, p. 42-43) en revanche présente les deux côtés, admettant seulement que l'accent était devenu un d'intensité au plus tard au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

<sup>545</sup> Dietrich (1852) : « dass ursprünglich bei den Römern, Lateinern oder den vorvätern dieser völker die stammsilbe und in zusammensetzungen die erste stammsilbe betont worden sei... » (p. 546).

<sup>546</sup> Voir Nishimura (2014, n. 22) pour la transmission ultérieure de cette idée.

proto-langue indo-européenne, où l'accent était mobile et morphologiquement déterminé, l'accentuation initiale du latin archaïque à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. était selon Brugmann (1897, p. 971), Kent (1932, p. 65), Sturtevant (1940, p. 178) et Benediktsson (1960, p. 281) une innovation propre aux langues italiques.<sup>547</sup> Cette accent initial aurait disparu au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. selon Leumann (1977, p. 246) ou vers le milieu du III<sup>e</sup> selon Baldi (2002, p. 269) avec l'arrivée de la règle bien connue de l'accentuation du latin classique.<sup>548</sup>

Bien que l'accent initial ne soit nulle part attesté de manière directe, les phénomènes de réduction vocalique hors syllabe initiale démontrent que l'initiale devait être porteuse d'un accent « de longueur » appelé « d'intensité » dans la majorité de la littérature à une date ancienne.<sup>549</sup> Cette conclusion est atteinte par l'étude typologique des langues modernes qui démontre entre autres que la réduction a typiquement lieu hors syllabes toniques (Barnes 2006, p. 28-29, 174-177).

Meillet (1934) avait écrit que « [s]i on n'avait le latin ancien et s'il fallait comparer les langues romanes directement à l'indo-européen, la théorie des voyelles romanes serait inextricable, et bien peu de règles de correspondances exactes se laisseraient établir » (p. 140). En effet, les réductions vocaliques entre l'indo-européen, le proto-italique et le latin classique sont assez importantes. Cependant, comme nous le verrons en comparant les réductions entre le latin archaïque et le latin classique avec l'écart entre le latin classique et les langues romanes, les phénomènes de réduction suivent des voies semblables, ce qui suggère que les phénomènes phonologiques moteurs de la structuration des langues romanes avaient déjà leurs racines dans leur lointain héritage génétique italique.

<sup>547</sup> Si nous comparons avec les langues celtiques médiévales comme le vieil irlandais, l'accent initial pourrait même être italo-celtique. En revanche, ni le gallois médiéval, ni le gaulois semblent témoigner de cet accent initial. D'autres chercheurs, ex. Leumann (1977, p. 247), Cristofani (1991) invoquent une origine Étrusque de l'accent initial, langue dans laquelle les voyelles atones sont écrites de façon chaotique, ex. grec. Ἀχιλλεύς >> étrusque <Aχale> ~ <Aχile> ~ <Aχele> ~ <Aχule> et la syncope des voyelles non-initiales est aussi attestée à partir de 490 ap. J.-C., ex. <Aχle> (cf. Nishimura 2014, p. 168; Weiss 2015, p. 109 n. 16). Weiss (2015, p. 469) note aussi que le changement de l'accent peut être « trivial » car il peut se passer indépendamment dans des langues individuelles, par exemple en tchèque où l'accent slave est passé à un accent initial, nous le supposons sous l'influence du germanique. La présente République Tchèque existait comme le duché de Bohême à partir du IX<sup>e</sup> siècle et était intégrée au Saint Empire Germanique jusqu'en 1806. Dans l'antiquité la Bohême, *Boiohaemum* chez Tacite (Germ. 28) semble avoir eu une population mixte de peuples celtiques et germaniques, et c'est vers le VI<sup>e</sup> siècle que l'on admet l'arrivée de tribus slaves venant de l'est. L'imposition de la dominance franque en Bohême est racontée par Frédégaire (*Chron.* 4.48) qui traite d'un certain marchand franc Samo le « rex Sclavorum » qui s'est imposé comme roi et défenseur des Slaves contre les attaques des Avars. Samo fini même par rentrer en conflit avec le roi Dagobert I<sup>er</sup>, imposant une importante perte militaire à l'union austrasienne, alémanique et lombarde du roi franc en 631.

<sup>548</sup> Il faut noter qu'il y a un petit groupe d'auteurs, dont Nyman (1983), qui n'acceptent pas la reconstruction d'une période italique à accent initial arguant que la majorité des réductions observées peuvent quand-même s'expliquer via la règle de l'accentuation classique, ex. \*pér-fākīt > PÉRFICIT 'il finit' ou \*ánamos > ÁNIMUS 'esprit' (cf. Nyman, 1983, p. 33) mais la réduction dans d'autres formes avec une pénultième lourde sont difficiles à expliquer sans un accent initial, ex. \*eks-aistimō → EXĪSTĪMŌ.

<sup>549</sup> Ces réductions en-dehors de la syllabe tonique sont notées par Thurneysen (1883, p. 313), Meillet (1933, p. 56, 133), Sturtevant (1920, p. 28, 177), Palmer (1988, p. 211), Benediktsson (1960, p. 281) et Jiménez Zamudio (1980, p. 149).

### 3.6.1 La réduction des voyelles brèves

Dans le latin archaïque, la réduction vocalique se manifeste comme la fermeture des voyelles brèves atones qui se neutralisent sous la forme <i> en syllabes CV non entravées et comme <e> en syllabes entravées CVC.<sup>550</sup> Sen (2012) donne les exemples de lat.arch. \*kékā dai → CĒCĪDĪ ‘je tombé’ avec <i> en syllabe ouverte ou lat.arch. \*pĕrfāktos → PĒRFĒCTUS ‘complété’ avec <e> en syllabe entravée dont les valeurs étymologiques des voyelles réduites peuvent être reconstruites par la méthode comparative (cf. § 2.1.2.3) ou par leur attestation à l’initiale ailleurs dans la langue, ex. CĀDŌ ‘je tombe’ ou FĀCTŪS ‘fait’ <factus> (Nord/710 T4481 l.21). Notons que les plus anciennes inscriptions, comme celle de la fibule Praeneste (CIL1<sup>2</sup>) avec <NUMASIOI> pour NUMERIO ‘Numerius.dat.s’ classique et l’inscription de Duenos (CIL I<sup>2</sup> 4) avec <FECED> pour FĒCIT ‘il fit’ démontrent la préservation de la qualité vocalique de l’initiale entre ces deux périodes.

Comme nous venons de le signaler, toutes les voyelles brèves /ă, ě, ĩ, ǫ, ŭ/ du latin archaïque étaient réduites en <i> en syllabe atone non entravée. Cette voyelle réduite fini par être lexicalisée comme le /ī/ du latin classique composé de l’élément simple |I| (cf. chapitre 8).

**figure 49 : réduction de la post-tonique en syllabes libres (données de Sen 2012)**

|     |             |   |           |                  |
|-----|-------------|---|-----------|------------------|
| /ī/ | *ăditōs     | → | ĀDĪTŪS    | ‘le chemin’      |
| /ě/ | *ĕlēgō      | → | ĒLĪGŌ     | ‘je choisie’     |
| /ă/ | *kékădăi    | → | CĒCĪDĪ    | ‘je tomba’       |
| /ǫ/ | *kŭpĭdŏtāts | → | CŪPĪDĪTĀS | ‘la cupidité’    |
| /ŭ/ | *kăpŭtēs    | → | CĀPĪTĪS   | ‘la tête-GÉN.S.’ |

En syllabes entravées, la réduction a connu plus de contraintes. Le phonème /ī/ est resté inchangé, un /ĭ/ est devenu bref. Le /ě/ et /ă/ sont aussi réduits en /ĭ/ ; visiblement l’élément |A| ne pouvait plus être en tête d’une expression de voyelle atone. Dans les voyelles postérieures, /ŭ/ est resté intacte et était rejoint par /ǫ/ au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On dit que /ǫ/ atone n’est devenu /ŭ/ qu’au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour expliquer le passage de l’ancienne terminaison -ōs du nominatif singulier à -ŪS, ex. lat. arch. *sĕrvōs* → SĒRVŪS (cf. Penney, 2011, p. 226), mais notons bien le retour occasionnel à <servos> (Bourg/677 T4463 l.4) dans le latin mérovingien.

<sup>550</sup> Ce patron de réduction est présenté par Collart et Nadjo (1994, p. 9-12).

---

**figure 50 : réduction de la post-tonique en syllabes entravées (données de Sen 2012)**


---

|     |              |   |            |                              |   |
|-----|--------------|---|------------|------------------------------|---|
| /ĩ/ | *práidíktōs  | → | PRAEDÍCTUS | ‘prédir’                     | cf. <praedictus> (N.I/660 T4460 1.4)    |
| /ě/ | *kóm̄spěktŭs | → | CŌNSPĚCTŪS | ‘une vue’                    | cf. <aspectus> (Nord/710 T4482 1.4)     |
| /ǎ/ | *pěrfáktōs   | → | PĚRFĚCTUS  | ‘parfait’                    | cf. <profectum> (Ile-Fr/688 T4465) 1.2) |
| /õ/ | *éiōntēs     | → | EŪNTĪS     | ‘IRE ‘aller’,<br>part.prés.’ |   |
| /ũ/ | *áddŭktōs    | → | ADDŪCTŪS   | ‘amené’                      |   |

---

### 3.6.2 Les réductions conditionnées

Dans certaines conditions, le résultat de la neutralisation des atones non-entravées n’était autre que /ĩ/. Certaines consonnes en coda ont servi à colorer la voyelle réduite menant à sa rephonologisation comme une autre voyelle lexicale. Ce genre de coloration de la voyelle réduite est étudiée par van Bergem (1994) qui, s’intéressant au *cheva* du néerlandais, nota quand-même que la coarticulation est une forme fréquente d’intégration d’un phone dans son environnement phonologique.<sup>551</sup> Les environnements qui impactèrent la coloration de la voyelle issue de la réduction vocalique du latin archaïque sont les suivants.

#### 3.6.2.1 Devant /r/

Devant un /r/ la voyelle issue de la neutralisation est /ě/ écrit <e>. Cela a aussi eu lieu devant les rhotiques issues de la rhotacisation du /s/ intervocalique, ce qui suggère que la réduction vocalique postdate la rhotacisation de /s/ → /r/ / V\_\_V.

---

**Réduction de la post-tonique en syllabes libres (données de Sen 2012)**


---

|     |           |   |           |                             |
|-----|-----------|---|-----------|-----------------------------|
| /ĩ/ | *kínīsēs  | → | CÍNĚRĪS   | ‘cendre.gén.s.’             |
| /ě/ | *kóm̄serō | → | CŌNSĚRŌ   | ‘je mets ensemble en série’ |
| /ǎ/ | *pěpārāi  | → | PĚPĚRĪ    | ‘je fais naître’            |
| /õ/ | *-fōrōs   | → | FRŪGI-FĚR | ‘qui porte fruits’          |
| /ũ/ | *swěkūrōs | → | SŌCĚR     | ‘beau-père.’                |

---

<sup>551</sup> Pour le néerlandais van Bergem (1994, p. 160) donne l’exemple de mots comme *ouwel* ou *gruwel* dont la voyelle finale, un *cheva*, se rapproche du [ɔ] dans le contexte devant un [ʰ] vélaire.

Ce qui peut attirer notre attention c'est la coloration des voyelles postérieures /*ō*/ et /*ū*/ en /*ě*/ devant /*r*/. À notre sens, cette antériorisation justifie notre reconstruction d'un /*r*/ |A.I| avec l'élément |I|, son |A| en tête explique l'ouverture des voyelles qui le précèdent.

### 3.6.2.2 Devant une consonne labiale

Devant une consonne labiale, /*b*/, /*p*/, /*f*/, /*m*/ la graphie de la voyelle réduite pouvait varier entre <i> et <u>, par exemple <recupero> qui alterne avec <recipero> 'restaurer, récupérer'. Certains mots comme \**adkapiro* 'j'accepte' sont systématiquement écrits comme <ACCIPIO> (cf. Ranjan 2012, p. 471). À notre sens cette graphie <i> découle directement de la palato-vélaire /*k*/ allophoniquement prononcée <c> devant voyelle antérieure. On voit ici une relation complexe où la fermeture du /*Ǟ*/ → [i] suffit pour conditionner une prononciation palatale de <cc> comme [c:] et qui « bloque » l'influence de la labiale suivante, d'où l'absence de graphies comme \*<accupio>. <sup>552</sup> Cependant, si la voyelle réduite était issue d'une voyelle labiale, ex. ARCŪS - ARCŪBŪS alors la labialité héritée de la voyelle était suffisante pour résister à la réduction totale vers /*i*/, mais l'on trouve également les formes <arcibus>. <sup>553</sup> Dans les mots où l'atone est entourée de consonnes labiales, ex. \**dépawio* → DĒPŪVIŌ 'je frappe' la voyelle réduite est systématiquement écrite <u> évidemment à cause du contexte hyper-labialisant.

Enfin, de nombreux mots montrent une variation entre <i> et <u>, ex. \**pōntifǃks* devient variablement <pontifex> ou <pontufex>, \**ōpitemos* devient <optimus> ou <optumus>, \**sūbrapio* → \*<surrupio>, \*<surrupio>, \**āwrofaks* → <aurifex>, <aurufex>, \**ōbstupesco* → <obstipesco>, <obstupesco> (cf. Ranjan 2012, p. 471). Pour expliquer ces exemples Allen (1978, p. 59) propose que la voyelle réduite avait une valeur variable entre [i] et [u] voire même [y] dans les contextes labiaux. Il nous semble que la voyelle réduite est bien représentée |I.@|, mais que les effets colorants de l'environnement pouvaient contribuer à un rapprochement phonétique avec le [u], voire le [v] et sa lexicalisation en tant que /*ū*/. Cet effet colorant pouvait aussi agir en syllabe fermée où nous trouvons \**kómdamno* → <condemno> ou <condumno>, \**sūbraptos* → <surreptus> ou <surrupus>, ou encore le grec. *θρίαμβος* (<*thriambos*>) emprunté comme TRIÚMPHUS avec le /*a*/ atone grec devenu /*ū*/ latin.

Nous ne pouvons pas exclure la possibilité que la voyelle réduite était plutôt [i], potentiellement même caractérisée par l'absence d'une spécification mélodique, | | comme suggère Backley (2011) pour la voyelle épenthétique de l'anglais. Cette deuxième hypothèse souffre cependant d'être l'objet théorique superflus dans le sens que <i> et <u> semblent être deux représentations d'une seule et même voyelle, du moins pour le latin. Comme nous le verrons dans le chapitre 8, les graphies <i> et

<sup>552</sup> Sen (2012, p. 472) attribue la graphie <i> dans ACCIPIO plutôt à l'effet métaphonique du /*i*/ de la dernière syllabe, mais si tel était le cas on devrait aussi s'attendre à <surrupio> et jamais <surrupio> ← \**subrapio*.

<sup>553</sup> Weiss (*communication personnelle*) nous signale que les plus anciens manuscrits de Plaute ne contiennent que la forme <arcibus>, mais signalons que selon Thomson (1986, p. 82) les plus anciens témoignage de Plaute sont un codex en palimpsest (A) daté du V<sup>e</sup> siècle et une série de manuscrits (B, C, D, E, F, G) datés du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. La standardisation de la terminaison *-ibus* ne nous étonnera pas vu la nature tardive de ces témoignages. Plus probante est l'attestation <TREBIBOS> (ILLRP n°302) pour TRIBUBUS 'tribu.<sub>ABL./DAT.PL.</sub>' daté d'environ 150 av. J.-C.

<e> pour les voyelles atones semblent plutôt représenter une voyelle antérieure réduite qu'un véritable *cheva* dépourvu de spécifications phonologiques.

### 3.6.2.3 Devant le [ɨ] vélaire, variante contextuelle de /l/

Le /ɨ/ vélaire est une variante contextuelle du phonème /l/ qui apparaît systématiquement en coda mais aussi de manière gradiente devant les voyelles autre que /i/ et /i/ (cf. Sen, 2012, p. 472). Devant ce [ɨ] vélaire la voyelle réduite aboutissait en /ō/ et qui passa à /ū/ après le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. on trouve les exemples suivants chez Meiser (2015, p. 68-69). Ce phénomène a autant lieu en syllabes entravées que non entravées (cf. Sen, 2012, p. 473).

figure 51 : réduction de l'atone devant [ɨ] (données de Sen 2012)

|     |                       |    |                      |  |
|-----|-----------------------|----|----------------------|--|
| /i/ | <i>pas d'exemples</i> |    |                      |  |
| /ě/ | *kōnsěl               | →  | CONSOLVÉRUNT CŌMSĚRŌ | 'ils prirent conseil'                    |
| /ǎ/ | gr. kráipale          | >> | CRÁPŪLA              | 'une intoxication'                       |
| /ō/ | gr. épistōle          | >> | EPĪSTŪLA             | 'une lettre'                             |
| /ū/ | *árkŭlōs              | →  | ÁRCŪLŪS              | 'divinité qui protège les coffres-forts' |

En réalité cette coloration que nous voyons dans l'atone a aussi eu lieu dans la tonique du latin archaïque comme le démontre l'évolution de \*wélo → VŌLŌ 'je veux, ou encore dans \*néwō → NŌVŌ.<sup>554</sup> Ce contexte est à vérifier car nous trouvons cette même évolution tardivement dans BASĪLĪCA → \*basólca → afr. *bazoche* (cf. § 4.3.1).

### 3.6.2.4 La réduction et la syncope des voyelles internes

De nombreux cas de syncope dans le latin archaïque semblent s'expliquer par des impossibilités de coarticulation, par exemple la difficulté de maintenir un /i/ palatal atone à la suite d'un /w/ tel que démontré par les évolutions \*prō-vīdens → PRŪDĒNS 'prudent', \*clāwī-dō → CLAUDŌ 'je ferme', cf. afr. *je clo*, ávi-cěps → ÁUCĚPS 'un oiseleur', etc. Pour Monteil (1986, p. 99-100) la diminution de la durée vocalique est à la base de la syncope, mais elle semble aussi conditionnée par la présence d'une voyelle longue ou d'une diphtongue suivie d'une sonante, ex. \*cōrōnāĭă → CŌRŌLLĀ 'corolle, petite couronne', óinōlōs → ŪLLŪS 'quelqu'un'<sup>555</sup> ou après deux sonantes, ex. sŭr-rĕgō → SŪRGŌ 'je surge', \*fōrmō-cāps → FŌRCĚPS 'ce qui saisit les objets chauds'. L'on peut comprendre ces syncopes comme la recherche de trochées bien formées. Monteil (1986) explique ces syncopes par «la longue émission

<sup>554</sup> Sen (2012, p. 473) explique les comportements du /l/ et du [ɨ] comme des différences de spécification. /l/ en coda aurait été phonologiquement spécifié comme /ɨ/ contenant une spécification dorsale (peut-être [U] dans la théorie des éléments) tandis que /l/ ailleurs serait sous-spécifié d'où sa capacité à se vélariser de manière gradiente selon l'environnement phonologique.

<sup>555</sup> Comme nous signale Weiss (*communication personnelle*), l'éventuelle syncope se fait via une phase intermédiaire \*ǎĭă → \*ěĭă et \*ōĭō → ěĭō.

précédente de phonèmes sonores ... rendant par un contraste brutal, plus sensible la brièveté de la voyelle suivante » (p. 100).<sup>556</sup> La syncope a aussi lieu lorsque plusieurs syllabes brèves et non-entravées s'enchaînent, ex. \*fēmīn(ā)-lā → FĒMĒLLĀ 'femelle', \*ōp(i)ficīnā → OFFĪCĪNĀ 'fabrication'. En revanche la syncope n'a pas lieu dans les syllabes entravées, sauf peut-être devant les groupes /st/ où là où la syncope créait un groupe /st/, ex. \*fāwüstūs → FĀUSTUS et \*sēmīs-tērtiūs 'dont le troisième as est une moitié' → SĒSTĒRTIŪS (cf. Monteil 1986, p. 101).

### 3.6.3 La réduction et l'apocope des voyelles finales

Dans les syllabes atones finales l'on trouve des réductions vocaliques qui sont parallèles à celles qu'on observe bien plus tardivement dans le latin mérovingien : /Ā/ atone devient /Ē/, ex. \*áuro-fāks → ÁURIFĒX, /Ō/ devient /Ū/, ex. \*tēplōm → TĒMPLŪM, et /Ĕ/ devient /Ī/, ex. fēcĕd → FĒCĪT. Ce dernier exemple est extrêmement probant, car nous verrons dans la section que dans la période impériale /Ī/ atone était parfois écrit <e>. Dans la diachronie longue, ces graphies peuvent être *ou* considérées des archaïsmes *ou* considérées comme des conséquences de la neutralisation de /Ī/ et /Ē/ dans la finale atone. En revanche, le /ū/ et le /ī/ étymologiques se préservent généralement, ex. \*mānūs → MĀNŪS, \*dūlcīs → DŪLCĪS, sauf entre /t\_\_s/ où la surdité de l'environnement a probablement causé son dévoisement et sa perte, ex. \*pārtīs → PĀRS (Norm/679 T4510 l.10). Nous abordons la cause de ce type d'apocope dans le chapitre 8.

Le latin archaïque témoigne aussi de l'apocope. Le \*/i/ indo-européen semble s'être perdu en finale absolue après une consonne dentale ou palato-vélaire d'où les formes ĒT 'et' ← I.E. \*ēti (cf. grec. *éti* 'encore', TRĒMĪT 'il tremble' ← I.E. \*trēmētī, hunc ← I.E. \*g<sup>h</sup>ōm+\*ke (Meiser, 2015, p. 73-74). On trouve aussi la perte de /-Ē/ final dans les formes impératives DĪC 'dit !' de DĪCĒRE, DŪC 'dui !' de DŪCĒRE. Il en est de même pour le /-Ī/ de fac 'fait !' de FĀCĒRE, voire de FĀCĪO 'je fais' qui préserve la voyelle /Ī/ étymologique.<sup>557</sup>

Meillet (1934) souligne que « [q]uand elles subsistent, les voyelles finales gardent leur timbre mieux que les voyelles intérieures : -a se maintient, comme on le voit par *ita*, par les pluriels neutres tels que *generā*, etc. Toutefois, en finale absolue, il y a confusion de -i et de -e, si bien que le latin ne permet jamais de décider si un -e final repose sur -i ou sur -e » (p. 136).<sup>558</sup> Donc en plus d'une réduction de /ī/ et /ē/ latins archaïques vers le /-Ē/ du latin classique, nous trouvons aussi des cas d'apocope, notamment dans les mots fonctionnels donc sans énergie prosodique, mais aussi après les voyelles appuyées avec une force importante comme dans les verbes impératifs qui sont en réalité des interjections réalisées avec plus de saillance phonologique.

<sup>556</sup> Monteil (1986, p. 100) est de l'avis que l'analogie a joué un rôle important dans l'extension à la syncope mais aussi dans son interdiction dans des formes comme SŌRĪCĪS 'souris-gén.s' qui par analogie avec le nom. SŌRĒX préserve sa voyelle atone.

<sup>557</sup> Ces formes sont présentées par Meillet (1934, p. 135-136)

<sup>558</sup> En allant plus loin dans le commentaire de Meillet (1934), nous comprenons que /ī/ et /ē/ du latin archaïque sont dans une distribution presque complémentaire avec /ī/ en syllabe atone entravée et /ē/ en syllabe atone non entravée, ou dans les syllabes qui terminent par /-m/, ex. \*qui-s 'qui.nom.s' → QUIS mais \*qui-m 'qui.acc.s' → QUĒM.

### 3.7 Fluctuations vocaliques dans la période républicaine et impériale

James Noel Adams (2013) dans sa monographie *Social Variation and the Latin Language* avait souligné avec justesse la difficulté à interpréter les erreurs : « une faute d'orthographe reflétant, par exemple, une fusion de voyelles qui apparaît en langue romane pourrait, dans un texte latin tardif, avoir une explication plus banale ; elle pourrait, par exemple, être ancienne et archaïque, et sans rapport avec les développements récents. Pire encore, elle pourrait être ouverte à plusieurs explications. Bien qu'ancienne, elle pourrait avoir été adoptée par certains écrivains de la période impériale non pas simplement comme un archaïsme mais parce qu'elle représentait une prononciation courante » (p. 37).<sup>559</sup>

Déjà dans la période républicaine, nous trouvons certaines erreurs qui deviendront typiques du latin mérovingien, et voilà un des arguments qui a été employé pour défendre l'existence d'un latin vulgaire parallèle au latin classique. Comme nous en avons discuté dans la section 2.1.2.6 il n'y a nul besoin de postuler l'existence de deux langues en diglossie, la sociolinguistique nous équipe pour aborder les registres et la variation à l'intérieur d'un seul diasystème.

Dans les inscriptions de la période républicaine, c'est-à-dire dans la période avant 27 av. J.-C., nous trouvons déjà des graphies <e> pour le /ī/ dans les syllabes toniques comme dans les syllabes atones :

#### (6) Quelques exemples du remplacement de /ī/ par <e> dans les inscriptions républicaines

##### Tonique

- a. <trebibus> (CIL I<sup>2</sup> n°398) pour TRIBIBUS
- b. <semol> (CIL I<sup>2</sup> n°1531) pour SĪMŪL, mais cette donnée est compliquée du fait que l'initial est un /ē/ dans latin archaïque.

##### Atone

- c. <tempestatebus> (CIL I<sup>2</sup> n°9) pour TEMPESTATIBUS
- d. <soledas> (CIL I<sup>2</sup> n°1531) pour SOLIDAS
- e. <oppedis> (CIL I<sup>2</sup> n°583) pour OPPIDES
- f. <mereto> (CIL I<sup>2</sup> n°1848 et n° 2440) pour MĒRĪTO mais cette donnée est compliquée du fait que la voyelle médiale est un /ē/ dans latin archaïque.

Adams (2013) porte notre attention sur le fait que ces inversions ne sont pas du type vu plus tard dans les langues romanes, /ī/ → /e/, mais qu'il s'agit plutôt de confusions entre le /ī/ et le /ē/. Wachter (1987, p. 258, 266-267, 487-488) argumente à plusieurs endroits dans son étude sur les inscriptions anciennes que le /ī/ et le /ē/ devaient se ressembler, créant une incertitude dans la

<sup>559</sup> Adams (2013) : « A misspelling possibly reflecting, say, a vowel merger that shows up in Romance could in a late Latin text have a more mundane explanation; it might, for example, be old and archaising, and unrelated to recent developments. Worse, it might be open to more than one explanation. Though old, it might have been adopted by some writers in the imperial period not simply as an archaism but because it happened to represent a current pronunciation » (p. 37).

graphie appropriée. Comme nous le verrons dans le chapitre 7, il y a eu une standardisation de ces graphies entre le vieux latin et le latin classique, mais visiblement il y avait une confusion des deux, avec comme règle générale la standardisation de <i> dans les syllabes toniques et atones internes libres, de <e> dans les finales entravées, mais de <e> en finale absolue et dans les syllabes atones intérieures entravées.

Allen (1978, p. 48) interprète la graphie <trebebus> (CIL 1<sup>2</sup> n°398) pour TRĪBĪBUS ‘pour les tribus’ comme signe d’une ressemblance qualitative entre /ī/ et /Ē/ dans la période républicaine. Si ces erreurs sont difficiles à interpréter, Adams (2013) raisonne qu’Allen « devait avoir raison, d’une façon ou d’une autre. Si ĭ était particulièrement ouvert, il aurait pu être articulé n’importe où sur l’axe ĭ-ĕ ... » (p.42). En termes laboviens, il semble y avoir un certain mouvement vertical possible sur l’axe des voyelles non-périphériques, et pourquoi pas, lorsque ces voyelles brèves et non-périphériques étaient toniques, il y avait peut-être bien un mouvement centrifuge vers l’axe des voyelles périphériques, et ainsi un rapprochement de /ī/ → [e:] dans la tonique.

Ce même type d’erreur se poursuit dans la période impériale, donc après 27 ; av. J.-C. où l’inversion de <i> et <e> est plutôt interprétée comme un phénomène d’innovation vers le roman, plutôt qu’en tant qu’archaïsme. Adams (2013) cite la forme <tetolo> (CIL 13 n° 7645) pour TĪTŪLUM. Que le <e> de <tetolo> soit une forme d’archaïsme (chose difficile à démontrer, car l’étymologie du mot est incertaine) ou que le <e> soit un trait proprement roman, Adams (2013) souligne que dans la période impériale « il y a des signes que l’accent d’intensité sapait un trait du système vocalique » (p. 43)<sup>560</sup> : la netteté des contrastes phonologiques de la quantité vocalique.

Adams (2013, p. 51-61) donne toutes les formes pertinentes de la confusion de /ī/ et /Ē/ (écrit <e> du I<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle). Parmi l’entièreté de ses 45 exemples, 23 s’expliquent autrement (habituellement par un archaïsme) et les derniers 21 exemples sont tous dans les syllabes fermées atones des verbes. Une grande partie des autres erreurs se trouvent dans les graffitis de Pompéi qu’il étudie séparément dans la §7.16. Dans l’ensemble de ces exemples, 65.8 % des erreurs de /ī/ écrit <e> se trouvent dans la syllabe atone entravée des verbes. 22 exemples, encore sur 111, sont dans la finale atone d’autres mots et représentent 19.8 % des erreurs. En tout, sur les 85.6 % des erreurs qu’il repère 95/111 ont lieu dans une syllabe finale atone (cf. Adams 2013, § 7.17). Il serait donc erroné de penser voir une fusion de /ī/ et /Ē/ à une date aussi reculée, les inscriptions latines en alphabet grec telles que <φηκετ> [fēket] (Adams 2013, § 7.16 p. 58) témoignent de l’ouverture de la voyelle, mais d’aucune confusion de quantité. En revanche, il y a des signes clairs que dans la finale atone, /ī/ et /Ē/ étaient en route vers une neutralisation, notamment par l’ouverture du /ī/, les deux se caractérisant peut-être par une simple spécification |I| ou |IA| dans la finale atone. Notez bien que /ī/ et /Ē/ étaient

<sup>560</sup> Adams (2013) : « In the imperial period there are signs that the stress accent was undermining a feature of the vowel system; In Classical Latin there are phonemic oppositions of vowel length both in stressed and unstressed syllables... What seems to have been lost in later Latin is not distinctions of vowel length, but phonemic, or meaningful distinctions » (p. 43-44).

restés distincts. Adams (2013) est explicite que « quand  $\check{i}$  s'ouvrait, il se rapprocha du  $\bar{e}$  sans toutefois se neutraliser » (p. 60).<sup>561</sup>

Concernant les voyelles postérieures, / $\check{u}$ / et / $\check{o}$ /, Adams (2013, p. 63-66) recense les exemples de / $\check{u}$ / classique graphié <o> dans les survivances de la période républicaine et impériale, et la majorité représente des archaïsmes ou des effets du substrat. Il en conclut que « pas un seul cas ... de la graphie <o> peut être interprété comme l'ouverture du  $\check{u}$  en anticipation de leur neutralisation » (p. 65).<sup>562</sup> La neutralisation de / $\check{u}$ / et / $\check{o}$ / et / $\bar{o}$ / date donc d'une période plus tardive, celle qui est représentée dans nos chartes.

### 3.7.1 Y avait-il un *cheva* dans le latin classique ?

Une autre question pertinente, mais qui est rarement abordée dans la phonologie latine, est la question des voyelles « faibles », notamment de savoir si le latin avait un *cheva* ou non. Si le latin est généralement considéré comme une langue phonographique, avec une forte correspondance entre phonème et graphème<sup>563</sup>, l'on trouve que dans les langues du monde il manque souvent une graphie dédiée spécifiquement au *cheva* phonologique.<sup>564</sup>

Au I<sup>e</sup> siècle, un éducateur et orateur hispano-romain, Quintilien écrit que la deuxième voyelle de <OPTIMUM> 'le mieux' se prononçait entre le <i> et le <u>, ce qui pousse certains linguistes à postuler une voyelle intermédiaire qui n'est pas habituellement reconnue dans le système vocalique du latin. Quintilien écrit la chose suivante :

et medius est quidam U et I litterae sonus (non enim sic *optimum* dicimus, aut *optimum*) et in *heri* neque E plane neque I auditur

(Quintilien, *Institutio Oratoria* 1.4.8)<sup>565</sup>

'Il est certain aussi qu'il y a comme un son intermédiaire entre les deux lettres U et I, car nous ne prononçons ainsi *optimum* ou *optimum*, et dans le mot *heri* [*heri*], on n'entend pleinement ni un E ni un I.'

<sup>561</sup> Adams (2013) : « as  $\check{i}$  opened it will have moved close to  $\bar{e}$  without merging with it » (p. 60)

<sup>562</sup> Adams (2013) : « There is not a single case in this material of an o-spelling that might be interpreted as showing opening of short u in anticipation of a vowel merger » (p. 65).

<sup>563</sup> Pour le latin, on reconnaît que chaque signe vocalique <a>, <e>, <i>, <o>, <u> représentait à la fois la voyelle brève et la voyelle longue et que les signes <u> et <i> avaient aussi des valeurs comme semi-voyelles labio-vélaires et palatales respectivement.

<sup>564</sup> Dans l'ancien français le <e> représentait autant le / $\text{ə}$ / que le /e/ et le /o/. En anglais, les voyelles réduites phonétiquement en [ə] s'écrivent tout de même avec une variété des graphies étymologiques (cf. Rosa et Nunes, 2010), tandis qu'en allemand le / $\text{ə}$ / partage aussi sa graphie <e> avec / $\bar{e}$ / et / $\text{ɛ}$ /. Plusieurs langues modernes, comme le français, se servent d'accents ou de diacritiques pour différencier les phonèmes. En roumain par exemple, les trois phonèmes /a/ ← lat. /A/ tonique ou initial, / $\text{ə}$ / ← lat. /A/ atone interne ou final, /i/ ← lat. /a/, /e/, /i/ devant /n/ ou devant n'importe quelle nasale en coda, ou encore devant une séquence /r/+C/ sont graphiquement distingués comme <a>, < $\check{a}$ >, < $\hat{a}$ >, ex. PĀLŪM → roum. *par* [par] 'poutre', CĀPRĀ → roum. *capră* [kaprə] 'chèvre', CĀMPŪS → roum. *câmp* [ki<sup>w</sup>m] 'champ'. En roumain les consonnes nasales avaient un effet fermant sur les voyelles précédentes.

<sup>565</sup> L'édition est celle de Colson (1924) basée sur la tradition manuscrite A; elle diffère de la tradition B où on lit *optimum dicimus ut opimum* (manuscrit Paris, BNF lat. 7725) cité par Niedermann. Voir Coleman

Michael Weiss (2009, p. 65, n° 10) argumente que cette voyelle entre <i> et <u> ne pouvait pas être l'arrondie et antérieure /y/, car le <y> emprunté au <υ> grec existait bien dans le parler raffiné.<sup>566</sup> Weiss propose donc la reconstruction d'une voyelle faible et centrale [ɥ] ou [ɨ] pour le latin classique. Selon le grammairien Velius Longus, l'empereur Claude qui régna de 41 à 54 ap. J.-C. aurait même proposé une nouvelle lettre pour représenter ce son intermédiaire : <ɥ>, une combinaison de <i> et <o>. Selon Grassl (2005) cette lettre est attestée dans une inscription de Magdalensberg en C'est-à-dire datée de 50 ap. J.-C. et qui se lit <PILɥMVSO> et qui représenterait probablement le nom grec *Philomusos* 'celui qui aime les Muses'.<sup>567</sup>

figure 52 : inscription de Magdalensberg <PILɥMVSO> (Grassl 2005).



D'autres grammairiens comme Marius Victorinus traitent aussi de cette voyelle intermédiaire écrivant :

*sunt qui inter u quoque et i litteras supputant deesse nobis vocem, sed pinguius quam i,  
exilius quam u*

(Marius Victorinus, Gramm. Lat. V p. 19f.)

'il y a des gens qui supposent qu'il nous manque une voyelle entre les lettres u et i, plus large que la voyelle i, mais moins large que la voyelle u'.

Cette description correspond à une voyelle plutôt fermée, mais avec un F3 moins important que le /u/ et avec un F2 moins élevé que le /i/. Les sons [ɥ] et [ɨ] proposés par Weiss (2009, p. 65) correspondent bien à cette description. Les sons [ʊ] et [ɪ] du latin tardif y correspondent bien aussi et pourraient représenter le début de la centralisation des phonèmes fermés et brefs /ʊ/ et /ɪ/ respectivement ; il est de notre avis que la neutralisation forte dans la position post-tonique résultait dans des voyelles [ɨ] et [ɥ] qui étaient sensibles à l'assimilation aux sons alentours.

Dans les inscriptions latines on trouve en effet une compétition entre des formes comme <optimus> et <optumus>, <maximus> et <maxumus>, <proximus> et <proxumus>, <libet> et <lubet>, <clipeus> et <clupeus> <existimat> et <existumat> (cf. Grassl, 2005, p. 241, voir Russo 2012). Lucius Annaeus Cornutus, auteur de rhétorique du début du premier siècle cite une liste de mots donné par Varron

<sup>566</sup> Cependant Solin (1996) dans son étude sur les noms des esclaves entre le 1<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le III<sup>e</sup> après, trouve que le <υ> est variablement représenté comme <i>, <u> ou <y> témoignant de l'incertitude de la phonologisation de cette voyelle. On trouve entre autres <Protogenes> ~ <Protigenes> (Solin 226), <Eurydice> ~ <Eurodice> (Solin 353), <Trypho> ~ <Trupho> ~ <Triphon> (Solin 429), <Tyche> ~ <Tuhe> ~ <Tiche> (Solin 3180). On trouve le même phénomène dans les noms latins ayant le suffixe -IMUS : <Phronimus> ~ <Pronumus> (Solin 403), <Postuma> ~ <Postima> (Solin 120), <Nostimus> ~ <Nostumus> (Solin 388), <Maritimus> ~ <Maritumus> (Solin 125), <Decimus> ~ <Decumus> (Solin 3) cf. Grassl (2005).

<sup>567</sup> Selon le grammairien Velius Longus, (GL vol. 8, p.75) : Unde Ti. Claudius novam quandam litteram excogitavit similem ei notae quam pro adspiratione Graeci ponunt, per quam scriberentur eas voces, quae neque secundum excillitatem i litterae neque secundum pinguitudinem u litterae sonarent.

(116 av. J.C. à 27 ap. J.-C) qui atteste des mots qui étaient anciennement écrits avec un <u> post-tonique, mais pour laquelle la prononciation /ĩ/ était déjà préférée à son époque :

« lacrumae... optumus, intumus, monumentum, lubido, dicundum et faciendum, maxume, pulcherrumus, contumelia et minume... melius tamen est et ad enuntiandum et ad scribendum i litteram pro u ponere, in quod iam consuetudo inclinavit »

Varron (*De Sermone Latino ad Marcellum*, 1.43)<sup>568</sup>

Coleman (1962, p. 85) conclut qu'au I<sup>e</sup> siècle, la graphie <u> ne correspondait plus à la prononciation et que l'emploi du /ũ/ était perçu comme rustique, voire démodé. La standardisation du <i> pour cette voyelle post-tonique semble être attribuée à Jules César qui visiblement avait le poids social pour influencer sur le choix de deux variantes linguistiques.

Cherchant plus loin, on trouve que ces cas de <u> et <i> interchangeables sont issus de trois sources différentes :

### 1. D'une nasale syllabique indo-européenne.

- a. De loin les plus fréquents sont les cas du suffixe adjectival -ĪMUS qui remonte à une forme \*-m̥mos indo-européenne avec un \*/m̥/ syllabique.<sup>569</sup> On trouve cette variation dans les formes comme LEGĪTŪMUS - LEGĪTIMUS, MARITUMUS - MARITIMUS.<sup>570</sup> Dans le latin classique c'est la forme -ĪMUS qui a finalement été standardisée. Les consonnes syllabiques sont souvent résolues par l'insertion d'une voyelle épenthétique (un *cheva* phonologique) qui peut ensuite être réinterprété comme un des autres phonèmes de la langue. En latin, celui-ci semble avoir été une voyelle antérieure devant un son dental, ex. \*k̥ntóm → CENTUM 'cent' ou lorsque la nasale était dentale, ex. I.E \*ŋ → ĪN- 'négation' de l'I.E. \*ŋ, cf. grec. *a-*, germ. *un-*, etc. Coleman (1962) en conclut que « le changement de /ũ/ vers /i/ attesté dans MAXŪMUS → MAXĪMUS, etc. reflète un changement phonétique via [ɥ] ou [i] d'un /ũ/ à un /ĩ/ » (p. 103).<sup>571</sup>

<sup>568</sup> Les fragments de Varron cités par Cornutus, sont préservés par Cassiodore (F5 Cornutus GRF 9 M. ap. Cassiodore Orth. GL vii. 51 1-7).

<sup>569</sup> Michael Weiss (*communication personnelle*) nous fait part que « le fait que le morphème superlatif -i/umus puisse provenir, d'une syllabe nasale indoeuropéenne, n'est en fait pas pertinent puisque toute voyelle courte, à l'exception de *i*, est censée avoir le même traitement dans l'environnement avant *m* dans une syllabe non accentuée ». Nous retenons nos exemples car, dans la diachronie l'on peut comprendre qu'avant la lexicalisation d'une voyelle /ĩ/ dans ses formes, le passage d'une nasale syllabique à une séquence V + Nasale, se fait par l'épenthèse d'une voyelle faible.

<sup>570</sup> Notons que dans la tradition indo-européenne, les consonnes syllabiques sont notées grâce à un cercle sous la consonne, ex. \*l̥, \*r̥, \*m̥, \*ŋ̥. Cependant le cercle <̥> est employé pour une consonne sourde ou ayant perdu son voisement dans le système des transcriptions de l'A.P.I., dans ces cas nous avons préféré amener la tradition Indo-Européenne en ligne avec la linguistique moderne pour éviter toute confusion. Dans les mots comme MAXĪMUS, l'étymologie voudrait que le <i> soit issu d'un m̥ syllabique. MAXĪMUS ← Plt. \*magīs-m̥mos ← I.E. \*méǵh₂s- 'grand' (cf. M. L. Weiss, 2009, p. 175). En latin le \*/m/ syllabique donna /-ēm/ en latin et le \*/n/ syllabique /-ēn/ en syllabe initiale, à l'intérieur.

<sup>571</sup> Coleman (1962) : ... the change from /u/ to /i/ attested in *maxumus* > *maximus*, etc. reflects a phonetic shift which proceeded by way of [ɥ] or [i] from [u] to [i]. The rapid assimilation of the intermediate vowel to [i] probably accounts for the silence of Cornutus and Terentius Scaurus concernin any unusual features in the pronunciation of such words, but the

- b. Cependant, sous l'influence d'un segment labial ou d'un segment vélarisant on trouve que cette voyelle épenthétique s'écrit au moins parfois <u> par exemple dans SŪM 'je suis' de l'I-E. \*h<sub>1</sub>esmi via une forme intermédiaire \*sm̥. Dans le cas des voyelles épenthétiques latines, on trouve qu'elles sont parmi les premières à re-yncoper : ex. MAXĪMUS → afr. *maisme*, ou PROXĪMUS → afr. *proisme*, cat. *proïsme* à moins d'être tonique.<sup>572</sup>
- c. Cette évaluation des données appuie l'étymologie du latin AESTIMĀRE, AESTUMĀRE comme provenant du vieux latin \*aes 'le cuivre' et un réflexe de l'I.E. \*t̥m̥os 'une coupure' de la racine \*temh<sub>2</sub> 'couper' (cf. EWLS, sub verbo *aestimō* ; Lewis et Short, Idem). AESTIMĀRE aurait donc le sens de 'évaluer combien de cuivre il faut couper pour faire des pièces' (cf. L. Havet, 1889, p. 18; Hamp, 1990; contra de Vaan, 2008). La forme <aestumare> du vieux latin reflète donc la labialisation de la voyelle partielle, phénomène éliminé dans la forme classique <aestimare>.

## 2. Par la dissimilation d'une voyelle labiale, même dans les syllabes toniques.

- a. Le passage de <u> à <i> a régulièrement lieu après un /l/ et une consonne labiale, ex. LĪBER ← I.E. \*h<sub>1</sub>léud<sup>h</sup>eros et LĪBER ← I.E. \*lub<sup>h</sup>rós 'feuille' dans la préhistoire du latin. Nous voyons un exemple comprabale dans l'histoire même du latin dans LĪBET 'plaire', aussi écrit LŪBET dans le vieux latin et qui remonte à une forme indo-européenne \*leub<sup>h</sup>- 'plaire' (cf. de Vaan 2008, p. 337-339).<sup>573</sup> On peut aussi se poser la question de savoir si la dissimilation phonologique n'était pas une hypercorrection sous l'influence des cas de la voyelle épenthétique allophoniquement labialisée.

Nous avons procédé à cette parenthèse étymologique pour éclairer ce qui aurait pu paraître comme une confusion de /i/ et /ū/ latins depuis une date archaïque ; en effet c'est ce qui est arrivé dans les cas de *lūbut* devenu LĪBET classique, mais dans des circonstances phonologiques précises. Nous voulions aussi démontrer que sous l'influence assimilante des consonnes adjacentes, une voyelle même phonologiquement spécifiée pouvait passer d'un phonème à un autre sous l'influence de l'allophonie conditionnée par ces consonnes adjacentes.

---

testimony of Quintilian and Velius Longus shows that the hesitancy in spelling between *u* and *i* partially preserved the earlier unstable [ɨ] allophone.

<sup>572</sup> Notons aussi que la phonologisation comme /i/ ou /ū/ est peut-être une question dialectale, car le sarde semble préserver *pròssumu* ← \*PRÓXUMUM non classique.

<sup>573</sup> Quant au mot CLĪPĒUS 'un bouclier rond' aussi attesté <clupeus> et <clypeus>, l'origine est incertaine ; étrusque selon certains, mais ultimement sans étymologie. La graphie <clupeus> semble être sous l'influence du /l/ précédent (cf. de Vaan, 2008, p. 121).

Enfin, nous pouvons conclure qu'il n'est pas nécessaire de postuler un *cheva* phonologique dans le latin archaïque ou classique et comme nous le défendrons dans cette thèse, dans le latin tardif et altimédiéval non plus. Il existait dans le système latin des voyelles faibles /i/ et /ū/ qui alternaient peut-être bien avec une prononciation [ɛ], mais qui restaient phonologiquement associés à leur spécification vocalique. Ces voyelles réduites restent associées à un phonème soit /ĩ/, soit /ũ/.

### 3.8 Le système vocalique pendant l'Antiquité tardive

Les reconfigurations du système vocalique concernent essentiellement trois points : 1. La perte de la quantité contrastive, 2. La phonologisation des différences qualitatives et 3. La neutralisation de certains contrastes vocaliques, et dans les syllabes toniques et dans les atones. Nous reviendrons en détail sur la transformation du système dans le chapitre 8, mais afin de contextualiser les données du VII<sup>e</sup> siècle, il peut être utile de traiter brièvement des transformations dans le latin tardif.

En regardant chez les grammairiens classiques, on trouve chez un grammairien romain, Marius Plotius Sacerdos dans son *Artes Grammaticae* probablement écrit à la fin du III<sup>e</sup> siècle des indices que la règle de la *correptio iambica* (raccourcissement d'une syllabe longue de nature lorsque précédée par une voyelle brève) s'était étendue aussi aux voyelles longues après une voyelle longue, é rivant<sup>574</sup> :

Ut est 'causa laboro', sa producentes, et 'capsas admisero', sas producentes.  
In istis enim tantum modo syllabis, si correptae fuerint, erit barbarismus.

Sacerdos, *Artes Grammaticae*, dans GL 6.494-497

C'est-à-dire, *causā laboro* 'pour le travail', tu prolonges le *sa* et *capsās admisero* 'j'aurais admis les chasses', tu prolonges le *sas*. Dans ces syllabes comme de la même façon dans tant d'autres, s'ils devenaient brefs, ce serait un barbarisme (notre traduction)

Nous pouvons lire dans ce passage que le /ā/ du cas ablatif singulier de CAUSĀ, comme le /ā/ de l'accusatif pluriel CAPSĀS pouvaient être prononcés de manière abrégée, c'est-à-dire sans la durée qui correspond à sa longueur héritée. Le fait qu'il soit considéré comme un barbarisme indique qu'il s'agit bien d'un trait du latin d'une certaine sphère culturelle, mais pas celle des grammairiens. L'on voit bien dans tous les cas que la durée associée à la longueur phonologique était en train de disparaître dès le III<sup>e</sup> siècle. Ce barbarisme est aussi visible lorsqu'il écrit :

ac si dicas 'ceres' ce longa cum breuis sit, et res breui cum sit longa.

Sacerdos, *Artes Grammaticae* dans GL 6.451, 14

Et si tu dis CĒRĒS 'la cire', avec la syllabe *ce* longue quand elle soit brève et la *res* brève quand elle soit longue.

<sup>574</sup> L'on peut présumer que Sacerdos était d'assez bonne famille, sa relation presque fraternelle avec le VIR CLARISSIMUS Gainaus dont le père Uranius était sénateur. Pour un exposé Kaster (1997). En plus des phénomènes cités ici, Sacerdos a signalé qu'on prononçait brèves les désinences des anciennes terminaisons casuelles -Ā, -ĀS et -AE de la première déclinaison.

C'est à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, que nous trouvons aussi des indices de l'accentuation du latin tardif. Le grammairien Maurus Servius Honoratus, exceptionnel dans son érudition, souligne que 'l'accent tombait dans cette syllabe qui résonnait le plus' « *accentus in ea syllaba est quae plus sonat* » (GL 4 p. 426 ; 5, p. 127). Devons-nous interpréter cette *plus sonat* comme une augmentation de la durée et de la fréquence ? Nous savons que ces deux sont avec le volume les deux corrélats de la sonorité.<sup>575</sup> Au IV<sup>e</sup> siècle, Augustin l'évêque de Hippone (né. 354 - †430) donne une indication très claire que les syllabes toniques avaient été rallongées dans langue populaire écrivant :

Itaque verbi gratia cum dixeris 'cano' vel in versu forte posueris, ita ut vel tu pronuntians producas huius verbu syllabam primam, vel in versu eo loco ponas ubi esse productam oportebat, reprehendet grammaticus, custos ille videlicet historiae nihil aliud asserens cur hanc corripī oportebat, nisi quod hi qui ante nos fuerunt, et quorum libri exstant tractanturque a grammaticis, ea correpta non producta usi fuerint.

(Augustin, *De Musica* 2.1,1)

'et alors, si par exemple tu disais *cano* [‘je chante] ou que par hasard tu l'utilises dans un vers et que prononçant le mot tu prolonges (producas) la voyelle de la première syllabe, ou que tu la poses dans un lieu dans un vers où elle est censée être longue, le grammairien, c'est-à-dire ce gardien de l'histoire, [te] reprendra' (Notre traduction)

Adams (2013, p. 44-45) traite plus longuement de ce passage, mais il est clair dans le fait que les grammairiens reprenaient la prononciation [ka: no] pour CĀNO, et que certaines personnes pratiquent l'allongement de la voyelle *a*, même de nature brève, dans la syllabe tonique. En réalité, le passage suggère même que les seuls à s'en plaindre étaient les grammairiens puristes qui » *nihil aliud asserens cur hanc corripī oporteat, nisi quod hi qui ante nos fuerunt, et quorum libri existant tractanturque a grammaticis, ea correpta non producta nisi fuerint* » 'ne donn[aient] aucune autre raison pour laquelle elle devrait être abrégée, mise à part que ces ancêtres dont les livres ont survécu et qui ont été traités par ces grammairiens, l'ont traitée comme brève et non pas longue'.

Nous voyons donc au début du V<sup>e</sup> siècle une tension entre la tradition du latin classique acrolectal et une nouvelle norme du latin tardif, sans quantité contrastive, avec l'allongement en syllabes toniques et avec l'abrègement des atones. Au V<sup>e</sup> siècle Publius Consentius, un homme de la classe sénatoriale à Constantinople, écrit qu'on prononçait bref le /ō/ initial de ŌRĀTŌR, désapprouvant même la prononciation longue comme un barbarisme, bien que cette voyelle fût étymologiquement longue.

<sup>575</sup> Selon Ladefoged et Johnstone (2015, p. 245), la sonorité est surtout l'amplitude comparative lorsque les autres variables comme le ton, la durée et l'accent sont prises en compte. Sur le plan phonologique Ohala (1992, p. 325) considère que la sonorité est liée à plusieurs paramètres acoustiques : l'amplitude, la périodicité, la forme spectrale et la fréquence fondamentale.

Consentius écrit : « [*barbarimus est...*] *si quis oratorem dicens priorem syllabam circumflexo accentu pronuntiet* » (GL V, p.392, 12) ‘qu’il est un barbarisme si quelqu’un devait prononcer la première syllabe de *orator* avec un accent long’. Il n’est pas immédiatement clair que le passage indique une neutralisation qualitative entre /ō/ [ɔ] et /ō̄/ [o], mais très visiblement la prononciation longue d’une voyelle étymologiquement longue avec trop de durée était entendue comme une erreur dans les syllabes atones. Celle-ci est un bon indice que la longueur contrastive était en train d’être perdue ou était déjà perdue. En effet on verra dans le chapitre 5 que bien que les syllabes initiales atones aient préservé des contrastes de qualité, la longueur vocalique était tout de même perdue.

Consentius est aussi connu pour un passage souvent cité dans lequel il déclara que le /ī/ de PĪPER se prononçait long, mais cela ne peut pas vouloir dire que /ī/ se prononçait comme le /i:/, car la forme française *poivre* de l’afr. *peivre* remonte directement à la fusion de /ī/ et /ē/ latins en tant que /e/ gallo-roman. Consentius était plutôt en train de décrire à la forme [ˈpiːper] avec l’allongement de la voyelle « brève », voire relâchée [i] de l’ancien /ī/ classique.

Enfin au VI<sup>e</sup> siècle, dans l’Occident en plein dans la période mérovingienne, Sergius ou Servius Pompeius (c’est plutôt le nom Sergius propagé au Moyen Âge) commentant sur Donat écrit très explicitement qu’il ‘était difficile de connaître les syllabes longues par leur nature; seulement des exemples de l’autorité éclairent cette ambiguïté, lorsque tu te mets à scander les vers des poètes’ « *syllabas natura longas difficile est scire, sed hanc ambiguitatem sola probant auctoritatis exempla, cum versus poetae scandere coeperis* » (Sergius, *Explications sur Donat*, dans GL vol. 4, p. 522, 1.24-26).

Ces témoignages confirment la perte de la longueur dans les syllabes atones et la préservation, ou l’augmentation de la durée dans les syllabes toniques. La durée vocalique est donc passée d’être un trait phonologique contrastif à une corrélée morphophonologique de la syllabe tonique. Si l’on peut se demander comment la longueur phonologique était perdue, à notre sens, la perte des contrastes de longueur trouve son explication dans la répartition des voyelles longues dans le latin classique même.

La règle de l’accentuation latine est claire et bien connue : si la syllabe pénultième est lourde elle est accentuée, sinon c’est l’antépénultième qui est accentuée. Une syllabe lourde est une syllabe qui contient soit une voyelle longue, CVV, soit une voyelle suivie d’une consonne en coda, CVCØ. Ce qui regroupe ces deux catégories est la projection métrique des places vocaliques soit de la voyelle longue, soit du noyau vide post-coda (cf. Scheer, 2004; Ulfsbjorninn, 2014). Cependant, il y a une question d’ambiguïté de la longueur vocalique, car rythmiquement on ne distingue pas une consonne simple fermée par une coda, CVCØ, d’une voyelle étymologiquement longue aussi fermée par une coda, CVVCØ, car ces deux structures étaient métriquement longues.<sup>576</sup> Sur le plan étymologique, on admet l’existence de voyelles longues fermées par une coda, ex. RĒX ← I.E. \*h<sub>3</sub>rég̃s ‘roi<sub>NOM.S.</sub>’.

<sup>576</sup> Ségéral et Scheer (2020) postulent une règle gouvernant tout le développement de l’ancien français : NO SUPER-HEAVY SYLLABLES, ce qui peut aussi s’exprimer comme une marque contre les syllabes de forme \*CVVC et \*CVCC. C’est ainsi que ces auteurs expliquent la diphtongaison spontanée française de /e/ → /ei/ et /o/ → /ou/, uniquement dans les syllabes toniques et non entravées. Nous ne considérons pas que la non-diphtongaison dans ces circonstances soit un indice suffisant seul pour postuler une contrainte contre les syllabes « super lourdes ».

L'aboutissement de ces formes en français démontre qu'elles étaient encore longues ou périphériques dans le latin tardif, ex. STĒLLA → fr. *étoile*. Si le /Ē/ tonique avait été abrégé dans la syllabe entravée, rejoignant le /Ē/ latin, on s'attendrait à une évolution du genre \*\*stĕlla → \*stĕle → \*ĭstĕlĕ → \*\*ĕtĕle ce qui n'est évidemment pas le cas. Dans le chapitre 8 nous reviendrons sur la réduction du nombre de phonèmes vocaliques dans le roman. Les données mérovingiennes suggèrent que la reconfiguration des contrastes était plus compliquée que ce qui est habituellement présenté dans les manuels destinés aux romanistes.

Dans les manuels de linguistique romane, nous pouvons voir comment les 10 voyelles phonologiques du latin classique, 5 timbres contrastés pour longues et brèves ont été réduits de différentes manières selon la langue, réduits généralement à 7 timbres contrastés qualitativement par la fusion de /Ā/ → /Ā/, de /ĩ/ → /Ē/ et de /ŭ/ → /Ō/. Dans d'autres régions la fusion s'est faite autrement, par exemple en Sardaigne ou /ĩ/ → /ī/ et /ŭ/ → /ū/ (cf. É. Bourciez, 1955, § 2). Plus tardivement ces contrastes basiques ont pu être réduits davantage, par exemple en espagnol avec la fusion de /Ē/ et /Ē/ et de /Ō/ et /Ō/ ou encore pouvaient être multipliés comme en ancien français avec l'apparition de voyelles nasales et de voyelles antérieures labialisées. Dans l'ensemble des langues romanes les distinctions de longueur propres à l'indo-européen et encore au latin classique ont été éliminées, ce qui prend habituellement le nom de **bouleversement quantitatif** ou de **bouleversement vocalique latin**.

Il est habituel dans les manuels de latin vulgaire et de phonétique historique de regrouper la perte de la durée contrastive avec la réduction des 10 monophthongues vers les 7 voyelles toniques du roman continental, et sans doute y a-t-il un lien entre ces phénomènes. En revanche, les citations que nous venons de donner, ne témoignent pas clairement que le contraste phonologique entre /ī/ et /ĩ/ et /Ē/ ou entre /ū/ et /ŭ/ et /Ō/ était perdu, ni entre /Ē/ et /Ē/, entre /Ō/ et /Ō/ ou entre /Ā/ et /Ā/. Comme le dit si élégamment Adams (2013) « entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, on peut voir que l'accent d'intensité a affecté le système qualitatif et la qualité ouverte du *ĩ* du latin classique l'aurait rendu vulnérable à une fusion avec *ē* originel. De même à la fin de la période, des signes apparaissent d'un ajustement comparable des voyelles postérieures » (p. 67).<sup>577</sup>

« Vulnérable » est le bon terme : la perte des distinctions de quantité a enfin rendu les voyelles toniques susceptibles à la réduction qualitative. Adams (2013, p. 43) reconnaît pleinement cette mise en garde contre le traitement unitaire des neutralisations quantitatives et qualitatives donc la logique inverse est pleinement articulée par Loporcaro (2011a) « Il n'est pas justifié de considérer les changements de qualité subis par les voyelles brèves ... comme une preuve suffisante de l'effondrement de la quantité contrastive du latin, comme le suggèrent la plupart des travaux sur la transition latin-roman. » (p. 111).<sup>578</sup>

<sup>577</sup> Adams (2013) : « ... (between the third and fifth centuries) the stress accent can be seen to have affected the quantitative system, and the open quality of CL *ĩ* would now have made it vulnerable to a merger with the original *ē*. Also, in the late period signs appear of a comparable adjustment in the back vowels » (p. 67).

<sup>578</sup> Loporcaro (2011a) « It is unwarranted to take the changes in quality undergone by short vowels ... as sufficient evidence for the collapse of Latin VQ, as suggested by most works on the Latin-Romance transition » (p. 111).

Si la tendance générale à ce que les atones s'abrègent et les toniques se rallongent est facile à saisir, il est beaucoup plus compliqué de dater et d'évaluer l'interaction de ces deux phénomènes opposés. La tâche est complexifiée davantage quand on considère que les phénomènes de réduction, de syncope, d'apocope et de diphtongaison agissent aussi avec les phénomènes consonantiques comme la lénition et l'assimilation des consonnes. La neutralisation des voyelles sera abordée aux chapitres 4 à 7 respectivement. Au chapitre 8 nous reviendrons sur la mécanique interne de la réduction, au chapitre 9 nous regarderons la chute des voyelles et au chapitre 10 nous étudierons l'interaction des processus phonologiques. Pour conclure ce chapitre, il ne nous reste qu'à aborder l'origine de ces phénomènes.

### 3.8.1.1 Un accent expiratoire francique ou un accent roman endogène ?

Dans un grand nombre de manuels du siècle passé, on peut lire que c'est « l'accent expiratoire » à *la germanique* qui aurait causé la diphtongaison des toniques non entravées et la chute des voyelles atones. On parle par exemples d' « un fort accent expiratoire, propre aux Germains » (Wartburg, 1967, p. 98) ou du « système francique d'accentuation [qui] était du type fortement expiratoire » (cf. Pope, 1952, p. 15)<sup>579</sup>, ou encore que « c'est au cours du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle que la prosodie devient accentuelle.<sup>580</sup> Cette explication de l'accent expiratoire est aussi évoquée dans des travaux plus récents comme Kukenheim (1971) et de La Chaussée (1974). L'idée de l'accent expiratoire germanique est aussi largement répandue dans la communauté francophone à cause de sa présence dans des manuels de phonétique historique comme celui de Zink (1986) qui écrit :

« Les Francs, au V<sup>e</sup> siècle, lui communiquent un surcroît de vigueur ... son intensité .... constitue un puissant agent d'altération surtout préjudiciable au vocalisme, car elle tend, en syllabe ouverte, à segmenter les voyelles toniques et à affaiblir les voyelles atones jusqu'à les faire disparaître »

(Zink 1986, p. 37)

L'influence franque est aussi de premier plan chez von Wartburg (1967), qui conclut que « la germanique faisait une différence très nette entre les voyelles longues et les voyelles brèves; chaque voyelle y offrait deux variétés ... dès lors il paraît normal de conclure que l'allongement particulièrement intense des voyelles en position libre est à mettre sur le compte de l'influence francique » (p. 75). Le terme traditionnel « expiratoire » employé par Bruch (1913) semble combiner les éléments de la tonique emphatique avec les « expirations » accompagnantes qui caractérisent en réalité les occlusives sourdes des langues germaniques en position forte, par exemple à l'initiale, *ten* = /t<sup>h</sup>en/ 'dix', et la présence de la fricative glottale sourde /h/.<sup>581</sup>

<sup>579</sup> Pope (1952) : « the Frankish system of accentuation was a strong expiratory one » (p. 15)

<sup>580</sup> « Expiratoire » semble bien être le terme du XIX<sup>e</sup> siècle pour l'accent qui n'est pas musical. Meyer-Lübke (1890a) qui n'admet tout de même pas une origine germanique pour cet accent en latin écrit « L'accent latin est donc un accent essentiellement expiratoire; il est possible qu'un élément musical s'y soit ajouté, mais on ne peut le démontrer avec certitude » (p. 533).

<sup>581</sup> Bruch (1913) : « Da der germ. Akzent, wie der Fall der auslautenden Vokale lehrt, expiratorisch war und der lat. ebenfalls ... so konnte es sich bei der Entlehnung germ. Wörter ins Lat. nur um Unterschiede der Stellung des Akzents handeln, d. h. darum, daß die Stellung des Akzents im Germ. den lat. Akzentgesetzen widersprach. Dies war jedoch nur

Il est clair dans l'ensemble de ces descriptions que les auteurs traitent d'une typologie à isochronie accentuelle où chaque mot prosodique contient une syllabe plus proéminente que les autres, les atones étant souvent réduites. Dans les langues dites « avec accent d'intensité », la durée relative de la syllabe accentuée peut être augmentée par l'abrègement des syllabes non toniques, surtout lorsque le débit de la parole augmente. Curieusement, l'idée que le latin tardif aurait acquis un « accent germanique expiratoire » n'est pas défendue par Brüch (1913, § 23) qui au contraire souligne que les emprunts au germanique ont même adopté l'accent du latin, subissant un changement accentuel par rapport à la source germanique, par exemple \*k<sup>h</sup>ámaringaz >> \*camaríngus → afr. *chamberlenc* → fr. *chambellan*.<sup>582</sup>

Roland Noske (2008, 2022) a notamment argumenté contre la position traditionnelle d'un fort accent expiratoire, démontrant que le vieux haut allemand de la moitié du VIII<sup>e</sup> jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle ne connaissait pas une réduction vocalique aussi forte que celle qui est projetée sur le protofrançais. Nous acceptons ses conclusions pour le vieux haut allemand, mais l'on devra signaler que pour la période antérieure entre le proto-germanique et l'apparition des dialectes du germanique continental y compris le bas francique, le moyen francique, le haut allemand et l'alémanique, des syncope et des apocopes importantes sont bien documentées ; donc le lien causal ou d'influence mutuelle sera à reprendre avec un nouveau soin.

Si l'on admet la thèse de Schrijver (2011, 2013), selon laquelle l'allemand tel qu'on le connaît, serait un germanique fortement latinisé, il faudrait plutôt se fier à une étude comparative avec les dialectes ingvaeoniques et sur les langues nordiques qui en effet témoignent d'un affaiblissement important des contrastes vocaliques en syllabes atones, notamment la réduction des contrastes en syllabes finales atones. Pour l'instant, la question de l'origine et de la direction de l'influence n'est pas prête à être résolue. Nous noterons cependant que les réductions vocaliques que nous venons d'observer pour le latin archaïque, classique et tardif devraient suffire pour légitimer une origine interne à la langue latine.

Noske (2020) a démontré que dans le cas du français, la langue est passée par différentes phases d'évolution, étant tantôt d'une prosodie plutôt à isochronie syllabique comme l'italien moderne, tantôt de type à isochronie accentuelle, voire une accentuation au niveau du mot. Il le décrit comme un *zig-zag*, reprenant ainsi les termes de Jacobs (1992) d'une « évolution pendulaire » de la structure syllabique. Dans les années récentes, il y a un abandon du terme « accent expiratoire » ou « accent d'intensité », la phonologisation de l'accent semble plutôt se porter sur la longueur vocalique, c'est-à-dire que l'accent lexical est phonologiquement marqué dans ces langues par la durée de la tonique. C'est ce que défendent Ségéral et Scheer (2015) quand ils écrivent, *contra* une longue tradition que « l'accent qui s'établit en latin vulgaire est un accent de longueur » (p. 138).<sup>583</sup> En réalité

---

bei *álsna*, *kámarling*, *úrgōli* der Fall, die daher zu lat. *alsna*, *kamarlingus*, *urgōliu* wurden. Es wurde also einfach das lat. Akzentgesetz auf die germ. Wörter angewendet » (p. 128).

<sup>582</sup> Voir la note précédente.

<sup>583</sup> Ce système d'accent lexical de longueur trouve des parallèles en islandais (Gussmann, 2002b, p. 157), en Arabe Palestinien (M. J. Kenstowicz, 1994, p. 274), en salayarèse, langue austronésienne, (Piggott, 2004, p. 414) et en italien (Marotta, 1985). Paul (2013) défend un phénomène semblable entre le moyen haut allemand et l'allemand moderne par

Meyer-Lübke (1890a), s'il traite tout de la diphtongaison comme « la conséquence d'une grande intensité », rejoint notre théorie moderne en reconnaissant que cette intensité « s'explique à son tour par l'allongement » (p. 564).

Dans tous les cas, comme nous venons de le démontrer grâce aux exemples des dernières sections, nous pouvons être assez certains que le latin depuis la période archaïque avait un accent dit « d'intensité » ou plus correctement, un accent de longueur. Influence germanique ou non, l'on peut tout de même, comme Meyer-Lübke (1890a), « supposer, sans pouvoir le prouver, que dans le cours des siècles la différence entre les syllabes accentuées et les atones devint un peu plus considérable » (p. 533). Visiblement la langue apprise par les premiers rois mérovingiens était déjà une forme de latin tardif soumis à des processus phonologiques qui se sont intensifiés au cours de la période mérovingienne et qui aboutissent aux résultats connus de l'ancien français. Dans les prochains chapitres, nous tâchons donc de démontrer grâce aux données tirées des chartes originales, comment ces réductions et ces renforcements se sont précisément exprimés dans la langue écrite des mérovingiens.

---

laquelle la durée phonétique des voyelles brèves toniques non entravées a été réanalysée comme un phénomène d'allongement allophonique par lequel une voyelle brève gagnait une more supplémentaire, ex. mha <sigē> \*/sīgə/ → al. *Sieg* /sīg/. Celui-ci semble aussi avoir lieu lorsque la brève était suivie d'une consonne résonante. Nous trouvons un phénomène semblable en gallo-roman (cf. figure 137, p. 730). Ohala (1989) traite le début du type de changement accentuel comme un genre d'hypocorrection par laquelle un auditeur n'arrive pas à prendre en compte les effets de coarticulation et finit par recatégoriser un phonème (cf. Loporcaro, 2015, p. 72).





Deuxième partie :



## Données cartulaires du latin mérovingien

Ici vous trouverez les résultats  
du dépouillement des chartes  
originelles



# CHAPITRE 4

## SYLLABE TONIQUE

*La syllabe tonique est particulière dans les langues du monde pour sa capacité de préserver un plus grand nombre de contrastes vocaliques. Par rapport aux autres syllabes, c'est la tonique du latin mérovingien qui préserve le mieux ces contrastes. Au VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles nous trouvons quelques faibles indices des diphtongaisons romanes en syllabe tonique non-entravée, mais le phénomène n'est pas encore généralisé. Quant aux diphtongaisons « françaises » elles semblent apparaître dans une forme embryonnaire par l'accentuation des éléments en tête de chaque expression phonologique.*

### 4.1 La tonique

La syllabe tonique est la syllabe porteuse de l'accent principal du mot, un accent qui se conjugue par une augmentation de la durée de la voyelle, par une augmentation de la fréquence (an. *pitch*) et par un plus grand volume, tous dans le but d'augmenter la saillance de la voyelle. Comme règle générale les voyelles toniques sont protégées contre les phénomènes de syncope ou de réduction en *cheva* (cf. GGHF 1.17 § 194), mais on y trouve parfois des exceptions.

Dans le latin classique la place de l'accent tonique était déterminée par une règle phonologique sensible à la quantité des syllabes. Si la finale n'était jamais accentuée hormis mes mots monosyllabiques, l'accent tombait sur la pénultième lorsqu'elle contenait une voyelle longue ou lorsqu'elle était lourde par la présence d'une coda. Le cas échéant le mot était accentué sur la syllabe antépénultième.

Le comportement de la syllabe tonique semble être assujéti à sa structure syllabique avec les syllabes entravées, c'est-à-dire fermées par une coda, étant plus stable que les syllabes non-entravées qui montre une plus grande volatilité dans leur évolution. Ces dernières sont le lieu de plusieurs phénomènes diachroniques, y compris l'allongement en syllabe ouverte (an. *open syllable lengthening*) dans le latin tardif (cf. Pope, 1952, § 229; Loporcaro, 2015), de la diphtongaison dite « romane » et de la diphtongaison française ou plus proprement des langues d'oïl.

Les datations pour ces différents phénomènes sont assez vastes. Pope (1952, p. 103-107) cite la période gallo-romane sans donner plus de détails. Ségéral et Scheer (2020, § 197) suivent la datation

traditionnelle de Straka (1953) et datent la diphtongaison romane au III<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, et la « française » au VI<sup>e</sup>, mais comme nous l'avons signalé dans la section 2.2.2, ces datations étaient faites sur la base de mauvaises données et aujourd'hui, à la lumière des meilleurs éditions, ne sont appuyées par aucune donnée philologique. Bourciez (1930, § 46, § 66) donne une chronologie plus tardive et date la diphtongaison romane plutôt à la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, du moins pour la Gaule, sur les bases d'une attestation <dieci> pour DĒCĒM dans la charte (Ile-Fr/673 T4462 l.39) et il postule un processus analogue pour la diphtongaison du /ō/.

Quant à la diphtongaison française, Chambon et Greub (2000, p. 170) suggèrent un début du processus à la fin du VI<sup>e</sup> siècle basé sur l'attestation numismatique <Bleiso> (Belfort n° 6049) comme difformité de \*BLĒSŪM, forme reconstruite comme l'étymon de l'actuelle ville de Blois tout en admettant que la pièce peut être datée entre 585 et 675 ap. J.-C. On retrouve en effet la forme adjectivale <Blesensis> chez Grégoire de Tours (DLH 7.21). Straka (1979, p. 234) et Zink (1986) datent aussi la diphtongaison française au cours du VI<sup>e</sup> siècle, tandis que De la Chaussée (1974, p. 189) la date à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Selon Pope cette diphtongaison française daterait du VII<sup>e</sup> siècle tandis que Bourciez (1930, § 54) propose plutôt une date à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Pour des raisons que nous éluciderons dans ce chapitre et sur lesquelles nous reviendrons dans la section 10.5, c'est plutôt une datation tardive que nous favorisons.

Les chartes mérovingiennes ne donnent que de très faibles indices d'une quelconque diphtongaison romane ou française, mais un autre phénomène qui semble être le précurseur de la diphtongaison se manifeste de façon claire. Dans les syllabes toniques, le latin mérovingien démontre une tendance à périphériser les voyelles toniques. Par **périphérisation** nous entendons l'emploi maximal de l'espace vocalique et une tendance à employer des graphies des voyelles nettes des coins du trapèze vocalique <i>, <u> et <a>. Dans les syllabes toniques, l'élément en tête d'un phonème précis semble être mis en valeur. Ainsi le phonème /ē/ latin, mélodiquement composé de [I.A] avec le [I] en tête, acquiert une valeur plus antérieure, palatale et fermée. Graphiquement, cette observation se traduit par une tendance à écrire la voyelle tonique mi-fermée /ē/ comme <i>. Parallèlement le phonème /ō/, qui se compose des éléments [U.A] avec [U] en tête, a tendance à mettre en valeur son aspect labial et fermé et est souvent retranscrit comme <u>.

Les voyelles mi-ouvertes /ē/, voire [ɛ], et /ō/, voire [ɔ] ne sont affectées par ce remplacement que de façon extrêmement limitée car leur composition élémentaire [IA] et [UA] respectivement n'est pas dominée par les éléments [I] et [U] en tête. De même pour les anciennes voyelles fermées longues /ī/ [I] et /ū/ [U] qui dans la majorité des cas résistent à la confusion graphique.<sup>584</sup>

On traitera de la signification phonologique de ces graphies qui suggère que les voyelles toniques tendaient à se rallonger phonétiquement et à acquérir une articulation plus périphérique dans le trapèze vocalique, les rendant plus claires sur le plan acoustique. Cette tendance phonétique à ce que les voyelles toniques soient plus longues que les voyelles atones est aujourd'hui sans controverse et

<sup>584</sup> Sur le plan synchronique [ī] et [ū] deviennent les allophones en syllabe tonique des phonèmes /i/ et /u/ qui se trouvent aussi en syllabe atone ou avec un accent secondaire.

est soutenue par de nombreuses études même pour des langues comme l'espagnol où le contraste entre syllabe tonique et atone n'est pas connu pour provoquer un phénomène phonologique (§ 3.1).

#### 4.2 /ī/ tonique = <i>

Il y a déjà un siècle que Vielliard (1927), dans son étude de latin mérovingien, é rit que :

« L'ī tonique est conservé en roman ; nous devons donc nous attendre à le retrouver intact à l'époque mérovingienne ; c'est ce qui a lieu en effet, et les rares cas où il est remplacé par e peuvent s'expliquer le plus souvent par des raisons d'analogie ou de reconstruction étymologique » (Vielliard, 1927, p. 11)

C'est précisément cette situation que nous trouvons dans les chartes. De tous les mots que nous avons étudiés, la graphie <i> pour le /ī/ latin est préservée avec peu d'exceptions. Nous présentons l'exemple de quelques lemmes dont la syllabe tonique est en /ī/ pour démontrer que celui-ci reste invariable.

##### (7) FĪLIUS → afr. *fi*ls

- a. <filius> (Norm/628, T4503 1.3), (Ile-Fr/637 T4495, 1.34), (Loire/673 T4461 1.2, 1.4), (Bourg/677 T4492 1.4), (Nord/693 T4471 1.17), (Nord/695 T4473 1.10) (Nord/716 T4485 1.5)
- b. <fili> (Ile-Fr/637 T4495, 1.3, 1.10, 1.16, 1.44), (Ile-Fr/654 T4511 1.3), (Ile-Fr/700 T4493 1.62)
- c. <filias> (Ile-Fr/637 T4495, 1.11)
- d. <filio> (Ile-Fr/637 T4495, 1.23, 1.25, 1.64, 1.65, 1.65, 1.65, 1.75), (Nord/693 T4471 1.10), (Ile-Fr/696 T4475 1.2), (Nord/697 T4476 1.7)
- e. <filii> (Ile-Fr/637 T4495, 1.46, 1.77)
- f. <filiis> (Ile-Fr/637 T4495, 1.66)
- g. <filia> (Ile-Fr/637 T4495, 1.79), (Ile-Fr/691 T4470 1.7)

On a donc 27 attestations en <fil-> versus 0 en <fel-> ou une autre voyelle de remplacement. Le taux de remplacement est donc de 0 %; le taux de conservation est de 100 %.

##### (8) MĀRTĪNUS → fr. *Martin*

- a. <Martini> (Ile-Fr/637 T4495 1.61), (Ile-Fr/700 T4493 1.46), (Nord/710 T4481 1.21)
- b. <Martine> (Ile-Fr/682 T4464 1.11)
- c. <Martino> (Ile-Fr/691 T4494 1.22), (Ile-Fr/697 T4477 1.26), (Nord/716 T4485 1.2)
- d. <Martinus> (Nord/716 T4485 1.5, 1.8, 1.10, 1.15, 1.17)

Le nom MĀRTĪNUS est une dérivation de MĀRS - MĀRTĪS 'le dieu de l'agriculture et de la guerre' plus le suffixe adjectival -ĪNUS. On ne trouve aucun remplacement de /ī/ tonique par une autre voyelle ; le taux de conservation est de 100 %. Certes, la voyelle est aujourd'hui nasalisée dans

la forme française *Martin* [martē], mais la phonologisation de la nasalité doit être considérée comme un phénomène post-mérovingien.<sup>585</sup> Ici nous avons la préservation du /i/.

(9) SÍGNUM → afr. *signe* ou *seing*, fr. ‘*signe*’

- a. <signum> (Ile-Fr/637 T4495, l.91), (Ile-Fr/642 T4509, l.12, l.12), (Ile-Fr/654 T4511, l.12, l.12), (Ile-Fr/673 T4462, l.33, l.35, l.36, l.36, l.36, l.38, l.38, l.38, l.38), (Ile-Fr/691 T4491, l.24, l.24), (Ile-Fr/691 T4494, l.28, l.39, l.39, l.39, l.39, l.39), (Ile-Fr/697T4477, l.24, l.25, l.26, l.26), (Champ/714 T1767, l.20, l.20, l.21, l.21, l.22, l.22), aussi tardivement dans (Norm/VIIIe T4496, l.21, l.22).

La forme <signum> apparaît 42 fois dans le corpus et continue d’être utilisée systématiquement après 716. En revanche, on trouve 0 attestation de <segno, ou avec le remplacement du /ī/ par une autre voyelle. Le taux de remplacement est donc de 0 %; le taux de conservation est de 100 %.

Les données de nos chartes confirment que le /ī/ tonique est resté <i>, ce qui est appuyé par l’étude des inscriptions de Gaeng (1968) qui arrive à la même conclusion « que le /i/ latin était presque universellement épélé <i> pendant la période du latin tardif et continuait d’être prononcé [i] » (p. 74).<sup>586</sup>

<sup>585</sup> Il n’y a pas de controverse sur cette question. Selon Pope (1952) « The complete nasalization of the vowels and diphthongs appears to have been a slow process occupying close to four centuries from the tenth to the end of the thirteenth or later. The audible nasalization of the low vowels began in Early Old French, first with *ā* and *āi* (in the tenth century), then with *ē* and *ēi*: the other vowels and diphthongs were gradually nasalized completely in the order of height, *i* and *ū* last, the diphthongs *ie*, *oi*, *ui* only after shift of stress, i.e., after the middle or end of the twelfth century » (p. 169). De la Chaussée (1974, p.135-137) date la nasalisation de trois périodes pendant la période de l’ancien français du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Bourciez (1930, § 33) ne donne pas de date particulière, signalant seulement que la nasalisation était un phénomène du français.

<sup>586</sup> Gaeng (1968) : « Latin /i/, spelled almost universally *i* was pronounced throughout the Vulgar Latin period as /i/ » (p. 74).

#### 4.2.1 SĪ : l'exception qui confirme la règle de la tonique et l'atone

Un mot dans notre corpus semble se comporter de manière inattendue : si SĪ tonique aurait dû maintenir son <i> sous la forme du /i/ roman, notre corpus atteste, au contraire, d'assez nombreux remplacement du /ī/ par <e> dans ce lemme. Schuchardt (1866a, II p.87), Grandgent (1907, p. 97) et Rydberg (1907, p. 224) relèvent aussi des formes de SĪ devenu *se* en ancien français. Dans la langue des formules mérovingiennes, Pirson (1913) observe « l'affaiblissement de la conjonction *si* en *se* ... déjà dans les plus anciennes formules... » (p. 855) et il suggère « que la réduction de *sī* à *se* provient uniquement de l'emploi de la conjonction comme proclitique » (p. 856).<sup>587</sup> Vielliard (1927, p. 11) est aussi de l'avis que la conjonction SĪ avait perdu son accent. Pope (1950, § 598) aussi décrit la conjonction *se* comme provenant du SĪ latin, ce qui impose la question de *pourquoi un /i/ latin fait surface en tant que <e> ?* Dans nos chartes nous trouvons les exemples suivants :

---

<sup>587</sup> *Contra* (Rydberg, 1907, p. 224) qui y voyait plutôt un conditionnement de *sī* en /se/ lorsque le mot suivant commençait par une consonne, distinction que Pirson (1901) décrit comme « spacieuse » du moins pour les formulaires mérovingiens. Dans les données présentées sous (10) on trouve 10 exemples de <se> devant un mot commençant par une voyelle ou un <h> orthographique d'origine latine, versus 8 exemples de <se> devant une consonne. Certes nous devons vérifier les exemples de <set> ou <sed> devant consonnes, mais clairement l'ouverture de /i/ en <e> n'est pas conditionnée par la structure syllabique.

- (10)  $\text{S}\bar{\text{i}} \rightarrow \text{afr. se, si 'si'}$
- a. <se pre manibus havere adfirmat> (Ile-Fr /637 T4507 l.7)
  - b. <se nos superstetis est, post nostrum opetum delegavemus> (Ile-Fr/673 T4462 l.18)
  - c. <et se evenerit> (Ile-Fr/673 T4462 l.25)
  - d. <et se alequa strumenta...> (Ile-Fr/673 T4462 l.26)
  - e. <et se inventura fuerint> (Ile-Fr/673 T4462 l.28)
  - f. <et se aliqui...> (Ile-Fr/673 T4462 l.31)
  - g. <tam se de quiquennio in quiquennio renovata fuerit> tardivement dans (Norm/VIIIe T4496 l.16)
  - h. <Se hoc facere potuerit> (Ile-Fr/691 T4467 l.12)
  - i. <se gracia nostra optatis habire propicia> (Ile-Fr/691 T4469 l.24)
  - j. <aut se autur exinde adesse volibat> (Ile-Fr/691 T4470 l.14)
  - k. <et se ipsius Chainone abbati> (Ile-Fr/691 T4470 l.23)
  - l. <se menime faciebat> (Ile-Fr/692 T4468 l.11)
  - m. <quod se hoc non faciebat> (Ile-Fr/692 T4468 l.11)
  - n. <decrivisse ut se evidenter per eorum> (Ile-Fr/692 T4468 l.18)
  - o. <se retenuit> (Nord/693 T4471 l.13)
  - p. <se ipsi genetur suo...> (Nord/695 T4473 l.11)
  - q. <et se necessetas> (Nord/695 T4473 l.21)
  - r. etc.

Bien que nous recensons plus d'exemples de <se> que Vielliard (1927, p. 12), nous trouvons aussi des exemples de <si> classique dans (Norm/625 (T4505 l.2), (Ile-Fr/637 T4495, l.2), (Ile-Fr/637 T4495, l.85, l.87), (Ile-Fr/654 T4511 l.6), (Ile-Fr/673 T4462 l.28, l.29), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.2), (Norm/682 (T4496 l.13, l.13, l.14), (Ile-Fr/691 (T4491 l.12), (Ile-Fr/691 T4494 l.24, l.32), (Ile-Fr/696 T4475 l.12, l.14), (Ile-Fr/697 T4477 l.14, l.23); dans les documents étudiés par Vielliard uniquement <se> est employé dans les diplômes royaux tandis qu'un mélange de <se> et <si> se trouve dans les chartes privées.

En ancien français la conjonction est attestée comme <se> et comme <si> et l'on trouve cette prononciation avec la mi-fermée [se] ailleurs dans la Romania y compris en francoprovençal [se] (ALF n°406. pnt. 40), en occitan [se] (ALF n°406 pnt. 873) et dans l'italien standard *se* [se]. L'on

pourrait peut-être alors projeter le changement de  $\bar{S}\bar{I} \rightarrow /se/$  à une période ancienne, mais il est tout de même difficile de tracer un cheminement direct entre les formes du latin altimédiéval et les formes romanes, car il semble bien avoir une certaine confusion des différentes particules latines  $\bar{S}\bar{I}$ ,  $\bar{S}\bar{I}C$ ,  $\bar{S}\bar{E}D$  en Gaule et ailleurs, et possiblement du  $\bar{S}\bar{I}C + \bar{Q}\bar{U}\bar{I}D$  dans le latin altimédiéval d'Italie.<sup>588</sup> On observe à la fois des empiètements sémantiques, morphologiques et une variabilité de la voyelle.

Il existe aussi en français une interjection *si* issue de l'adverbe  $\bar{S}\bar{I}C$  'ainsi' après une lénition de la consonne finale (cf. Pope 1952, § 357) et qui partage avec  $\bar{S}\bar{I}$  la même base proto-italique *\*sei* 'ainsi' ; c'est le même que nous trouvons en *sí* catalan, *si* italien et en *sí* espagnol et le rapport entre le *si* conjonction et le *si* interjection se pose.<sup>589</sup> Dans le français moderne, la conjonction *si* se prononce [si], ce qui pourrait être compris comme une extension de la forme *si* [si] interjection, vers l'usage en conjonction, mais Pope (1952, § 216) y voit plutôt l'extension d'une forme *s'il* → *si* dans le moyen français tardif toutefois sans identifier la source du <l> (peut-être de ILLE ?). Russo (2014a) identifie l'emploi continu de <si> dans le très ancien français de la Vie de saint Léger (fin X<sup>e</sup> siècle), des formes comme <si llor dist> (Saint Léger, l. 206, éd. D'Arco Silvio Avalle) 's'il leur dit' de même que dans la vie de Saint Alexis (XI<sup>e</sup> siècle), ex. <se tei> (l. 202) pour 'si lui'.<sup>590</sup> En italien on admet l'amalgame de l'adverbe  $\bar{S}\bar{I}$  et de la conjonction  $\bar{S}\bar{E}D$  'mais' où l'it. *se* 'si' se réalise *set* dans les contextes du *Raddoppiamento Sintattico*. Russo (2014a, p. 21) identifie aussi des alternances possibles de <si>, <se> et <sed> dans la *Vie de saint Alexis*. Si l'étymologie gallo-romane est encore débattue (la consonne latente /l/ provenant possiblement du <d>/ de  $\bar{S}\bar{E}D$ , du <c> de  $\bar{S}\bar{I}C$  ou encore d'une autre

<sup>588</sup> Russo (2011, 2013) identifie dans les chartes italiennes du IX<sup>e</sup> siècle (ChLA 50-52) des cas de  $\bar{S}\bar{I}$  attesté <set> (cf. Russo 2013, p. 148), ce qui semble de toute évidence pour elle une indication du *raddoppiamento* sintattico et liaison à cette date reculée. Russo (2014a) signale plusieurs exemples de  $\bar{S}\bar{I}$  attesté <sed> y compris chez Grégoire de Tours. Le travail de Russo se fonde sur une intuition de Väänänen (1937, p. 70), qui avait observé la tendance des mots grammaticaux comme  $\bar{S}\bar{E}D$ ,  $AP\bar{U}D$ ,  $AD$ , etc. à voir leurs consonnes l finales exposées à différents phénomènes de sandhi lors de leur emploi en contexte proclitique. Les graphies <set> et <sit> apparaissent aussi dans le corpus mérovingien (voir Russo 2013), mais il est hors de portée de la présente étude de trouver ici leur origine. Pirson (1913, p. 55) aussi avait rencontré des exemples de  $\bar{S}\bar{I}$  graphié <sed> ou <set> notamment devant les mots commençant par une dentale, ce qui confirme l'effet de liaison déjà au VII<sup>e</sup> siècle supposé par Russo, ex. <sed tu iubis mihi exinde aliquid remandare> (cf. Nyrop, 1899, p. 307), qui présente de nombreux exemples (2011, 2013, 2014a, 2016a). Voir Russo (ib.) pour une synthèse bibliographique sur cette question.

<sup>589</sup> Selon Batllori et Hernanz (2013), *sí* était encore un adverbe dans la période médiévale, grammaticalisé en particule de polarité positive dans la langue moderne. Selon Rodríguez Molina (2014) la grammaticalisation de *sí* comme particule de polarité positive daterait du XIV<sup>e</sup> siècle et était réservée comme *écho du verbe* avant cette date.

Pujol i Campeny (2019) ont regardé la distribution de *sí* dans le catalan du XIII<sup>e</sup> siècle et ont conclu que l'usage de *sí* comme particule de polarité positive remonterait au XIII<sup>e</sup> siècle pour le catalan. Encore selon Pujol i Campeny (2019, p. 5),  $\bar{S}\bar{I}C$  à la différence des particules polaires comme *enim* ou *quidem* n'obéissait pas à la loi de Wackernagel, qui obligeait qu'une clitique soit adjacente au verbe. Selon le *Dicionário Houaiss da Língua Portuguesa* *sim* 'oui' portugais serait aussi issu de  $\bar{S}\bar{I}C$  'ainsi' latin. La nasalisation de la voyelle ne connaît pas d'explication précise, mais il semble que le portugais a tendance à nasaliser /i/ et /o/ tonique en finale absolue.

<sup>590</sup> On trouve le *si* adverbial issu de  $\bar{S}\bar{I}C$  latin dans la Vie de Saint Alexis : (*Quar me herberges pur Deu an ta maison [...]* ; *Tut soi amferm sim pais pur sue amor*) de même que dans Roland (TLFi). La graphie <sim> dans La Vie d'Alexis démontre l'assimilation du /k/ de  $\bar{S}\bar{I}C$  au /p/ de *pais* dans le mot suivant.

source), Russo (2014a) argumente pour la réalisation de la consonne latente sur un principe accentuel à l'intérieure du groupe clitique.

Dans le français moderne l'interjection *si* et la conjonction *si* partagent finalement une même forme phonologique /si/ et si les détails de ce changement sont encore discutés, il est clair dans les documents anciens, français et latin mérovingien, que la voyelle /ī/ de *SĪ* pouvait s'ouvrir vers [e]. Encore dans l'ALF, on trouve que la prononciation mi-fermée [e] est commune à toute la Gaule au sud de la Garonne. Si /i/ est le résultat habituel du /ī/ tonique, comme nous verrons dans les chapitres 6, 7 et 8, le /ī/ s'écrit régulièrement <e> dans les atones internes et finales dans le corpus mérovingien, ce qui appuie l'hypothèse que la conjonction *SĪ* était devenu atone. **Nous verrons au cours de cette thèse que les voyelles atones étaient réduites, les antérieures vers une seule voyelle caractérisée [i] et qui se manifeste comme <e> dans nos chartes.** Nous pouvons aussi supposer que dans le latin mérovingien, l'écriture majoritaire de *SĪ* comme <se> témoigne de l'ouverture du /ī/ de l'étymon vers une voyelle réduite //ɨ//, réalisé [e] en fin de mot. Le statut atone du *SĪ* a pu favoriser l'abaissement de la voyelle jusqu'à son effacement dans les formes telles que *si tu viens* attesté [s tə vĕ] (ALF n° 1362 *si tu viens*, pnt. 418) dans les Deux Sèvres, [s tə vĕ] (pnt. 909) dans la Saône-et-Loire, ou encore avec une qualité vocalique inattendue [s̥ t̥ vĕ] (pnt. 505) dans l'Indre.

Le passage de /ī/ tonique à [e] serait inattendu, surtout face à la régularité du changement phonologique qui ailleurs voit /ī/ tonique préservé comme <i>, mais nous ne sommes pas obligés d'admettre une évolution spontanée de /ī/ → /e/ propre au *SĪ*. Cette irrégularité trouve un parallèle dans le mot *HĪC* 'ici' qui nous donne le mot français *y*. Gaeng (1968, p. 74) trouve les formes <ec bene pausant[ti]> 'bien y reposant' (D3242AN) dans le Lyonnais et <hec requiescit> (V114) en Lusitanie. Ces formes suggèrent aussi la réduction de la voyelle devenue atone. En gallo-roman, la transformation de l'occlusive finale en fricative palatale (§ 10.8) a peut-être permis le maintien en /i/ de cette voyelle, ex. *HĪC* → \*[ɨç] → \*[ij] → /i/ donnant le *y* français, le *i* occitan et le *y* francoprovençal comme attestent les formes des cartes de l'ALF (n°519a et n°519b *Qu'il y fut resté*). Or, le comportement du /ī/ atone ici est selon nous prévisible sur la base de la réduction des contrastes que nous postulerons dans le chapitre 8.

### 4.3 /ĩ/ tonique = <i>

L'inversion de /ĩ/ et /ē/ est un phénomène bien connu pour le latin mérovingien (voir Russo 2012b). Traitant de langue dans la chronique de Frédégaire et ses continuateurs (VII<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> siècles), Devillers et Meyers (2001, p. 44) écrivent que /ĩ/ et /ē/ « se sont rapprochés phonétiquement et ces signes peuvent donc s'employer indistinctement dans l'écriture (*i* pour *e* ... et inversement) ». <sup>591</sup> Chez Pei (1932, p. 26) et Pirson (1910, p. 8) on trouve la même conclusion comme résultat de l'inversion des graphies. Vielliard (1927), en revanche amène une description plus nuancée, écrivant qu'il y a :

« ... moins d'exemples d'*e* pour *ĩ* tonique qu'il n'y a d'*i* pour *ē* tonique ; d'ailleurs, ce n'est pas pour nous étonner, puisqu'il y a beaucoup moins de mots présentant *ĩ* accentué qu'il n'y en a où *ē* porte l'accent » (p. 10).

Il y a deux choses à souligner. La première, que les inversions de <i> et <e> ne sont pas « indistinctes » ; Vielliard remarquait déjà elle-même que sur l'ensemble des mots avec un /ē/ ou /ĩ/ tonique, une graphie <i> était plus fréquente. <sup>592</sup> Deuxième chose, il est vrai que le /ĩ/ est moins souvent tonique—sa brièveté inhérente l'empêchait d'attirer l'accent lexical. Les seules structures syllabiques qui menèrent à un /ĩ/ accentué sont celles en (11) qu'on peut résumer comme la première syllabe des mots bisyllabiques (a et b), la pénultième entravée (c) <sup>593</sup> ou l'antépénultième lorsque la pénultième est brève et non-entravée (d).

#### (II) Structures donnant lieu à un /ĩ/ tonique

- a. #(C)ĩ.CV, ex. *lĭber* 'livre'
- b. '(C)ĩC.CV, ex. *vĭrtŭs* 'la vertu' ou *dĭctŭs* 'dit' la quantité de la voyelle dans ces mots est en effet très difficile à déterminer, car la voyelle longue de *DĪCO*, longue de nature, se confond avec ce qui serait long par position \**DĪCTŪS* OU \**DĪCTŪS*. Des verbes avec une voyelle brève dans la base, ex. *fĭngĕre* → fr. *feindre*, oc. *fĕnber*, etc. sont de meilleurs candidats.
- c. (C)ĩ. 'CVC.CV, ex. *addĭctŭs* 'esclave'...
- d. (C)ĩ.CV.CV, ex. *iŭrisŏnŭs* 'qui cite souvent les lois'

<sup>591</sup> Aujourd'hui on dirait « graphème » plutôt que « signe » qui dans un sens Saussurien dénote plutôt le 'lien intentionnel mais arbitraire entre la forme et le sens', voire du *signifiant* et du *signifié*. C'est par l'ajout d'un référent externe que le signe linguistique peut servir de symbole (cf. D. L. Everett, 2017, p. 17).

<sup>592</sup> Cela semble aller à l'encontre du propos de Vassière (1996) qu'une voyelle brève tend à s'ouvrir sous l'accent : « when a stressed syllable is emphasised, jaw lowers and the short vowels tend to be perceived as more open » (p. 64). Peut-être devons-nous comprendre que c'est le renforcement de ces voyelles brèves, peut-être même du /ō/ et /ē/, dans la tonique qui mène à une réalisation plus ouverte, phonologiquement par l'introduction d'un |A| dans la représentation (cf. § 8.2.2 ; cf. Zuk (2022b)).

<sup>593</sup> Notez bien que les structures dans (b) et (c) sont essentiellement les mêmes, la pénultième entravée est accentuée.

Au-delà de l'occurrence moins fréquente du /ĩ/ tonique, on notera aussi que son remplacement par <e> est aussi relativement faible.<sup>594</sup> Certains mots comme ĨPSE 'soi-même' restent invariables et préservent systématiquement la graphie <i>.

(12) ĨPSE → afr. *eps, es, esse, is* 'même' (FEW 4.807a)

- a. <ipse> est attesté 42 fois dans le corpus.
- b. <ipsa> est attesté 109 fois dans le corpus

Cela ne compte ni les formes du pluriel, ni les autres déclinaisons, mais l'on trouve tout de même que dans notre corpus, ĨPSE est toujours écrit <ipse>. On ne trouve aucune attestation de <epse> par exemple, même si les formes de l'ancien français permettent de prédire ce résultat (cf. La Chaussée, 1974, § 69; FEW 4.807a)..

On trouve des taux de conservation presque aussi impressionnants dans des mots comme SĪTUS 'situé, un site'.

(13) SĪTUS 'situé, un site' → afr. *site* (FEW 11.668a)

- a. <sito> (Ile-Fr/642 T4509 1.5)
- b. <situm> (Ile-Fr/673 T4462 1.10)
- c. <sitas> (Ile-Fr/637 T4495, 1.12), (Loire/673 T4461 1.7), (Nord/688 T4459 1.3)
- d. <sita> (Ile-Fr/637 T4495, 1.13, 1.14, 1.15, 1.17, 1.44, 1.55, 1.56, 1.60)
- e. <sitam> (Ile-Fr/691 T4470 1.8), (Ile-Fr/700 T4493 1.40)
- f. <sitis> (Nord/709 T4480 1.4)

En revanche on trouve un seul contreexemple <setum ad ip[sa] baseleca...> (Ile-Fr/650 T4508 1.2) pour un taux de préservation de 94 %, voire un taux de remplacement de 6 %. Ce qui est étonnant avec ce mot, c'est la préservation du /i/ dans le mot français *site* ou l'it. *sito*; les deux remontent au participe passé du verbe SĪNĒRE 'placer'. Aucun dictionnaire étymologique consulté (cf. de Vaan, 2008) ne reconstruit une voyelle longue à l'initiale, donc la préservation du <i> sous la forme /i/ est

<sup>594</sup> En face de nos conclusions, Gaeng (1968, p. 59-60) avait trouvé un taux de remplacement de 40.6 % dans les inscriptions de la narbonnaise et de 37.5 % dans la lyonnaise de /ĩ/ par <e> en syllabe ouverte. Ces exemples incluent <BASELICAM> (D1807 a. 455) pour BASĪLICAM, <MENUS> (D1421 a. 571) pour MĪNUS, <ETERUM> (D1213 a. 536) pour ĨTĒRUM, <VERI> (D2256 a. 509) pour VĪRI, <FEDE> (D4728 a. 563) pour FĪDE 'la foi', attention, qui se contraste avec FĪDE 'fidèlement', <ADSEDUA> (D1687 a. 527) pour ASSĪDUA, <TEMENS> (D1340 a. 486) pour TĪMENS, <VIGELIA> (D1551 a. 447) pour VĪĠĪLIA, <EGETUR> (D1075 c. 630) pour ĨĠĪTUR, <SENE> (D1075) pour SĪNE, <TETOL[UM]> (D3580) pour TĪTULUM, <DOMENECUS> (D2024) pour DOMĪNĪCUS, <LECIT> (D3489) pour LĪCĪT, <TETULUM> (D3584) pour TĪTULUM, <NEMIS> (D4824) pour NĪMIS, <PRINCEPIUS> (D3094A) pour PRĪNCĪPIUS. Nous avons recherché ces mots dans notre corpus et nos conclusions démontrent plutôt que la graphie <e> pour /ĩ/ tonique est exceptionnelle et surtout limitée aux cas où la voyelle a subi une vélarisation ou une nasalisation.

intéressante, car /i/ devient habituellement /e/ gallo-roman. Le passage occasionnel de /i/ → [i] est probablement savante sous l'influence du latin écrit et la prononciation alcuinienne.<sup>595</sup>

Selon le REW (7963) l'on trouve *seto* en ancien italien. Le FEW (11.668b) n'est pas plus indicatif. Elle serait probablement une forme savante en vue de la préservation du /t/ intervocalique.

(14) VĪR ~ VĪRŪM 'homme, mâle'

- a. <viro> dans 66 attestations : (Norm/625 (T4505 1.5, 1.7), Ile-Fr/637 T4507 1.1), (Ile-Fr/654 T4511 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12), (Nord/650 T4458 1.1, 1.5), (Loire/673 T4461 1.2), (Bourg/677 T4463 1.5), (Nord/688 T4466 1.4, 1.6, 1.6, 1.10), (Ile-Fr/691 T4494 1.32), (Ile-Fr/692 T4468 1.4), (Nord/693 T4471 1.8, 1.10, 1.24), (Nord/694 T4472 1.4) (Nord/695 T4473 1.3), (Ile-Fr/696 T4475 1.3), (Ile-Fr/696 T4474 1.4), (Nord/697 T4476 1.1, 1.3, 1.7, 1.7, 1.14), (Ile-Fr/697 T4477 1.2, 1.3, 1.8, 1.14), (Nord/710 T4481 1.2, 1.3, 1.9, 1.11, 1.15, 1.16), (Nord/710 T4482 1.4, 1.6, 1.7, 1.10, 1.10, 1.11, 1.14, 1.15, 1.17), (Nord/710 T4482 1.4, 1.6, 1.7, 1.10, 1.10, 1.11, 1.14, 1.15, 1.17), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Champ/714 T1767 1.12), (Nord/716 T4485 1.2, 1.5), (Nord/717 T4487 1.9)
- b. <viris> dans 19 attestations : (Norm/628, T4503 1.1), (Ile-Fr/633 T4504, 1.1), (Loire/673 T4506 1.2), (Loire/673 T4461 1.5), (Bourg/677 T4492 1.1), (Ile-Fr/688 T4465, 1.1), (Nord/688 T4466 1.3), (Ile-Fr/691 (T4491 1.2), (Ile-Fr/691 T4470 1.2, 1.3), (Nord/693 T4471 1.2, 1.4, 1.18, 1.26), (Nord/697 T4476 1.2, 1.17), (Nord/697 T1766 1.1), (Nord/716 T4483 1.1), (Nord/716 T4484 1.1)
- c. On trouve au si <vir> 58 fois : ex. (Ile-Fr /637 T4507 1.2, 1.8), (Ile-Fr/654 T4511 1.5), (N.I/660 T4460 1.8), (Ile-Fr/673 T4462 1.35), (Loire/673 T4461 1.6), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.1), (Ile-Fr/682 T4464 1.18), (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), etc.

En revanche on trouve <inlustri vero Charichardo> (Ile-Fr/673 T4462 1.18), <vero Charichardo> (Ile-Fr/673 T4462 1.28). Cependant, dans <virorum> (Ile-Fr/654 T4511 1.9) le /i/ est en position pré-tonique initiale et est donc exclu. On a donc 142 exemples de /i/ tonique écrit <i> contre 2 exemples de <e> pour un taux de remplacement de seulement 1.2 % contre un taux de conservation de 98.4 %. Il semble que la préservation de la graphie <i> soit particulièrement forte sous l'accent. Comparer avec l'évolution de /i/ → /e/ en atone, ex. VĪRTŪTĒM → fr. *vertu*.

On trouve aussi des pourcentages de conservation très élevés dans des mots comme TĪTŪLŪM 'titre'.

<sup>595</sup> Si dans la plupart des manuels de phonétique historique, on continue de lire que /i/ → /e/, le latin mérovingien suggère qu'en position tonique, la neutralisation de /i/ et /ē/ s'est plutôt fait dans la direction de la voyelle presque-fermée. Nous n'avons pas pu suffisamment étudier la question du sort de /i/ tonique libre, notamment la distinction dans l'évolution de LIBER 'livre' → fr. *livre* d'un côté avec \*LIBRA → fr. *lèvre* de l'autre. La valeur intermédiaire [ɪ] est la plus probable pour donner la prononciation [livɛ] du français, [liβre] de l'occitan, mais *lévro* franco-provençal. Voir aussi le breton *levr* [lewr] emprunté au gallo-roman.

(15) TĪTŪLŪM ‘titre’ → afr. *title*, *titre*

- a. <titol[um]> (Ile-Fr/620 T4984 1.17)
- b. <titolis> (Norm/625 (T4505 1.2), (Norm/628, T4503 1.8)
- c. <titolum> (Ile-Fr/654 T4511 1.8), (Loire/673 T4461 1.6), (Ile-Fr/691 T4467 1.4), (Nord/709 T4480 1.6)
- d. <titulum> (Nord/694 T4472 1.4, 1.9)

En revanche, on trouve une seule attestation de <tetu[lu]m> (Ile-Fr/637 (T4507 1.4) pour un taux de conservation de 90%. Notons que le mot *titre* est habituellement traité de forme « semi-savante » (cf. TLFi), supposément à cause de la valeur de sa voyelle initiale. Il faut admettre que le terme semi-savante est employé car la voyelle initiale est autrement difficile à expliquer. Cela dit, le (FEW 13.1b) reconnaît *titre* comme un mot hérité du latin et non pas comme un emprunt. En it. on trouve *ticchio*, port. *til*, en cat. *titlle*, prov. *tiltre* la syncope de la médiale est visible dans le français *titre*, *title* et dans les mots syriaque ܬܝܬܠܘܨ (ṭīlōs) et l’arabe تيدلو (tidlu) qui remontent à une forme mozarabe \*tidlo dont une métathèse est responsable pour le mot moderne *tilde* (REW 8760, p. 663) ; la valeur de la voyelle finale semble liée à cette métathèse. On retient de cette forme que le /i/ des mots français est représenté dans les graphies <tit-> de nos chartes mérovingiennes.

On trouve un taux de conservation tout aussi élevé dans un mot comme BĒNĒFĪCĪŪM ‘une bonne action’

(16) BĒNĒFĪCĪŪM ‘une bonne action’ :

- a. <beneficiu[um]> (Norm/628, T4503 1.5) ; <beneficio> (Norm/628, T4503 1.7) ;
- b. <beneficium> (Norm/628, T4503 1.7), (Ile-Fr/654 T4511 1.9), (Nord/650 T4458 1.6), (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), (Ile-Fr/691 T4470 1.12), (Nord/693 T4471 1.30), (Nord/693 T4471 1.34), (Ile-Fr/696 T4474 1.3);
- c. <beneficia> (Ile-Fr/673 T4462 1.8), (Nord/697 T1766 1.2), (Nord/716 T4483 1.3), (Nord/716 T4486 1.2);
- d. <beneficiis> (Bourg/677 T4463 1.11), (Nord/688 T4466 1.9), <beneficius> (Nord/716 T4486 1.6).

On a aussi un seul exemple de <beneficius> (Nord/694 T4472 1.11) avec un <i> dans la syllabe pré-tonique.<sup>596</sup> Pris dans son ensemble, la voyelle tonique /ī/ de BĒNĒFĪCĪŪM est attestée comme <i> dans 18 exemples contre 0 attestation de <e> ou d’une autre voyelle pour un taux de conservation de 100 %, ce qui appuie une prononciation plus fermée de /ī/ syllabe tonique.

<sup>596</sup> Celui-ci est considéré comme une forme alternative déjà dans le latin classique, ce qui démontre qu’en position pré-tonique, /i/ et /ē/ n’étaient plus contrastés.

On trouve un résultat semblable sur le mot PONTĪFĪCĪŪM ‘le statut d’un prêtre’ où le suffixe -ĪŪM fait en sorte que l’accent tombe sur le /ī/ du radical.

(17) PONTĪFĪCĪŪM ‘le statut d’un prêtre’ :

- a. <ponteficum> (Bourg/677 T4492 1.3), (Nord/688 T4466 1.3), (Ile-Fr/696 T4475 1.2)
- b. <pontificium> (Ile-Fr/673 T4462 1.25)

En revanche on trouve un exemple de <pontefecium> (Ile-Fr/673 T4462 1.25) pour un taux de conservation de 80 %.

#### 4.3.1 /ī/ → <e> par vélarisation

Si la tendance à écrire le /ī/ tonique par le <i> semble bien établie, certains mots échappent à ce phénomène et demandent des explications. L’un des ses mots qui revient très souvent dans notre texte est un emprunt au grec βασιλική (basilike) ‘basilique’ attesté dans le latin comme BASĪLĪCA et qui dans la langue populaire donne le mot *basoche* ou *baseuche* en ancien français.<sup>597</sup> Dans notre corpus, nous trouvons 41 attestations du /ī/ tonique de BASĪLĪCA représenté par un <e> : cette tendance est contraire à ce que nous trouvons dans d’autres lemmes et suggère une modification de la voyelle.

(18) BASĪLĪCA → afr. *basoiche* ou *basoche* (FEW 1.270b)

- a. <baselec[a]> (Ile-Fr/633 T4504, 1.3)
- b. <baselicis> (Ile-Fr/637 T4495, 1.29), (Nord/710 T4481 1.21)
- c. <baselicae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.30, 1.31, 1.32, 1.33, 1.34, 1.40, 1.41, 1.47, 1.50, 1.60), (Nord/710 T4481 1.10, 1.19, 1.23), (Nord/710 T4482 1.4, 1.5), (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4484 1.11), (Nord/716 T4484 1.13), (Nord/716 T4485 1.15)
- d. <baselica> (Ile-Fr/637 T4495, 1.54, 1.74, 1.83), (Nord/710 T4481 1.2, 1.5), (Nord/716 T4483 1.4), (Nord/716 T4485 1.3), (Nord/716 T4486 1.3, 1.6, 1.8)
- e. <basel[ica]e> (Ile-Fr/637 T4495, 1.59)
- f. <baseleca> (Ile-Fr/650 T4508 1.2, 1.6), (Nord/716 T4483 1.6, 1.6)
- g. <baselices> (Ile-Fr/700 T4493 1.56)
- h. <baselice> (Nord/710 T4481 1.7)
- i. <baselece> (Nord/710 T4482 1.2), (Nord/716 T4483 1.9), (Nord/716 T4484 1.3)

Cette graphie est aussi attestée plus tardivement dans <baselica> (Ile-Fr/755 T2925 1.9) mais que nous excluons des statistiques à cause de sa nature tardive.

<sup>597</sup> Aussi *basoiche* ou *basoche*, mais on s’attendrait à *baseuche*, attesté dans tous les cas dès 1144 <basocham> (TLFi).

En revanche, on trouve aussi 65 attestations sur 106 qui préservent le <i> de la syllabe tonique, on a donc un taux de conservation de 60 % vs un taux de remplacement de 40 %. Cela est quand-même très distinct, de la quasi-absence totale de remplacement dans les mots comme *ĪPSE* et *TĪTULUM*. Or, les formes médiévales comme *basoches* présupposent une ouverture et une vélarisation de la voyelle tonique. Ces phénomènes semblent être liés. La syncope de la voyelle post-tonique causa la vélarisation de la voyelle tonique entravée par le [ɣ] gallo-roman. Backley et Nasukawa (2009) argumentent que les consonnes vélares comme le [ɣ] vélaire contiennent un élément [U]. La vélarisation de l'ancien /ī/ semble donc avoir lieu sous l'influence de la consonne suivante et est indiquée par l'emploi d'une graphie plus ouverte.<sup>598</sup> On peut démontrer cette évolution de la manière suivante :

(19) *BASĪLĪCA* → [ba.'sɪɫ.ka] → [ba.'sew.ka] → [ba.'sew.ʃə] → [ba.'so:ʃə] → afr. *basoche*

La grande fréquence de ce /ī/ tonique écrit <e> et donc dans l'hypothèse, influencé par le [ɣ], suggère fortement que la syncope était un fait synchronique des règles d'implémentation phonétique et que le /ī/ pouvait se réaliser plus centralisé en synchronie, donc *BASĪLĪCA* /ba'sɪ.ɫ.ce/ → [ba'zel.ce] en synchronie. Dans un argument que nous élaborons dans la section 10.3.1, nous verrons que la labialité du [ɣ] vélaire gallo-roman est responsable de l'imposition de l'élément [U] sur la voyelle tonique, d'où la voyelle arrondie en *basoche*.

#### 4.3.2 L'ouverture sous l'effet d'une consonne nasale

Les indices de notre corpus suggèrent que /ī/ tonique latin, tendait aussi à s'écrire <e> sous l'influence d'une consonne nasale. Bien que les conséquences des consonnes nasales sur les voyelles adjacentes sont encore étudiées, dans sa thèse Beddor (1983) avait démontré que les consonnes nasales avaient un effet ouvrant sur les voyelles fermées et un effet fermant sur les voyelles ouvertes. Beddor, Krakow et Goldstein (1986) ont démontré que l'effet perçu était effectivement présent quand il n'y avait pas de nasalisation phonémique. On trouve cet état dans le mot *DŌMĪNĪCA* 'du seigneur, dimanche', recensé comme <domeneca> par Vielliard (1927, p. 10). Cette forme n'est pas contenue dans notre corpus, car l'attestation sur le revers du document (Bourg/677 [T4463](#)) n'est pas incluse dans l'édition des chartes d'ARTEM. On le retient ici, car on peut voir une interaction de processus, notamment une syncope de la post-tonique: *DŌMĪNĪCA* → [dɔ.mi:n.ka] → [dɔ.mɛn.ka]. Ce processus est aussi visible dans l'ancien français *diemenche* 'dimanche' ← \*DIĒS DŌMĪNĪCA. Ce dont <domeneca> témoigne n'est pas une opposition à la tendance de /ī/ tonique de s'écrire <i>, mais plutôt d'une modification de la voyelle sous l'effet de la nasale.

<sup>598</sup> Les consonnes /r/ et /l/ en coda semblent avoir eu un effet ouvrant sur l'ensemble de la langue. C'est ce dont témoigne la variation entre <er> et <ar>, <el> et <al> dans le latin vulgaire et même dans l'ancien français. Ainsi on trouve *DELPHINUS* qui est devenu <Dalfino> dans (Nord/710 [T4481](#) l.2, l.18), (Nord/710 [T4482](#) l.2, l.12, l.16) et qui donne le mot *Dauphin* en français. On trouve aussi *MERCĀTUS* qui est représenté par <marcado> (Nord/710 [T4481](#) l.5, l.6), <marcadus> (Nord/710 [T4481](#) l.21, l.21), <marcatus> (Nord/710 [T4481](#) l.23-24) et encore dans les documents de la période carolingienne, ex. <marcado> dans (Ile-Fr/753 [T2924](#) l.5) (cf. Pei, 1932, p. 42). Ce dernier donne *marché* en français. Étonnement on ne trouve aucune attestation de <mercat-> classique dans notre corpus.

Un autre exemple de remplacement de <i> par <e> se trouve dans MĪNĪME ‘très petit’ attesté <menime> (Ile-Fr/692 T4468 1.6, 1.11) qui semble aller à l’encontre de la préservation du /ĩ/ tonique. Or, MĪNĪMUM donne la forme *merme* ‘mineur’ (Godefroy, 1880, p. 261) en ancien français. Cela témoigne d’une syncope de la voyelle post-tonique et de l’ouverture de la voyelle tonique. Sur l’exemple de <domeneca> on en déduit que MĪNĪME a subi une syncope et une ouverture, potentiellement accompagnée d’une nasali ation phonétique : MĪNĪME → [ˈmi:n.me] → [ˈmē:n.me] → [ˈmɛ:r.mə] → *merme*.<sup>599</sup> On notera que MĪNĪMŪS est aussi attesté avec les graphies <minime> (Ile-Fr/696 T4475 1.24) et <minimi> (Ile-Fr/697 T4477 1.14) témoignant de l’instabilité catégorielle de la voyelle.

(20) MĪNĪMUS → afr. *merme*

- a. <minime> (Ile-Fr/696 T4475 1.14)
- b. <minimi> (Ile-Fr/697 T4477 1.14)

Mais on trouve aussi <menime> (Ile-Fr/692 T4468 1.6, 1.11) pour un taux de préservation de 66 %. Comme ailleurs, les futures transformations phonologiques sont caractérisées par une tendance à provoquer des erreurs de graphie par rapport à la norme classique.

### 4.3.3 Autres exemples de /ĩ/ écrit <e>

Si le /ĩ/ tonique s’écrit habituellement <i>, on trouve quand même des contre-exemples,

(21) Exemples où /ĩ/ tonique est remplacé par <e>

- a. LĪGĒRĪS ‘la Loire’ : <Legeris> (Ile-Fr/696 T4475 1.3) donne fr. *Loire* donc fusion avec /Ē/. On ne trouve pas la graphie classique dans notre corpus.
- b. LĪCĒT ‘il est permit’ : <licit> (Ile-Fr/673 T4462 1.4). Son infinitif était LĪCĒRE ‘être permit’ ce qui donne le nom afr. *leisir* ‘le repos, du temps libre’ voire fr. *loisir* avec une fusion du /ĩ/ latin devenu /e/ roman. On trouve une fois la graphie <licit> (Ile-Fr/697 T4477 1.1) et une fois <licet> (Nord/694 T4472 1.2.) pour un taux de remplacement de 33 %
- c. FĪDĒS ‘la foi’ : <fedei> (Ile-Fr/673 T4462 1.5) donne fr. *foi* avec le /ĩ/ latin devenu /e/ roman (cf. FEW 3.503a). La forme française est issue du cas accusatif FĪDĒM. L’ouverture du /ĩ/ est potentiellement provoquée par l’apocope du -ĒM final ce qui donne le cas régime *feid* en ancien français. On trouve la forme classique <fidei> dans (Ile-Fr/700 T4493 1.2), on trouve aussi <fidem> (Nord/693 T4471 1.22, 1.36), (Nord/695 T4473 1.6) et <fida> (Nord/716 T4485 1.16, 1.17) pour un taux de remplacement de 14 %.
- d. LĪMĪNĪBŪS ‘limites.abl.pl.’ : <lemenebus> (Ile-Fr/673 T4462 1.30)

<sup>599</sup> Selon le TLFi « L’afr. connaissait les expressions *doit merme* « auriculaire » et *merme d’aage* « mineur » (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s) ... dans lesquelles *merme* est directement issu du lat. *minimus* ».

Toutes ces formes avec un descendant dans le français moderne démontrent en effet la fusion de /ī/ et /Ē/ devenu /e/ roman. Un autre cas d'incertitude concerne ces paradigmes où il y a un déplacement de l'accent. Ainsi dans un nom comme PONTĪFĪCIŪM 'l'autorité pontificale', le suffixe -ĪŪM fait en sorte que l'accent tombe sur le /ī/ du radical, mais dans d'autres mots qui partagent le même radical mais pas le suffixe final, l'accent remonte d'une syllabe. Ainsi PONTĪFĪCEM 'un pontif' est accentué sur l'antépénultième.

On s'attendrait à ce que le /ī/ dans l'antépénultième de PONTĪFĪCEM soit écrit <i>. Au contraire, on trouve qu'il est souvent écrit <e>.

(22) PONTĪFĪCEM 'un pontif' :

- a. <pontefecem> (Ile-Fr/654 T4511 1.9), (Loire/673 T4506 1.7)
- b. <pontefici> (Nord/688 T4466 1.10)
- c. <pontefeci> (Ile-Fr/692 T4468 1.7, 1.9)
- d. <pontefices> (Ile-Fr/700 T4493 1.64);

Face à ces données, nous trouvons un seul exemple de <pontificem> classique dans (Bourg/677 T4492 1.9, 1.15) pour un taux de remplacement de 75 %. Comme nous verrons (§ 6.3; 6.15) cette fréquence de remplacement ressemble beaucoup plus à celle d'un /ī/ en position atone et l'on se demande donc s'il n'y a pas eu un déplacement de l'accent sur la syllabe /fī/ par analogie avec les autres formes déclinées du paradigme. Dans le nominatif, PONTĪFĪX, attesté dans la forme <pontefex> (Ile-Fr/654 T4511 1.6), (N.I/660 T4460 1.4), (Ile-Fr/691 T4494 1.2), (Ile-Fr/696 T4475 1.8, 1.15), l'accent tombe sur la syllabe initiale, ce qui aurait pu influencer sur le résultat au cas accusatif PONTĪFĪCEM par analogie.<sup>600</sup>

Le mot afr. *pontifex* et mfr. *pontife* 'pontif' est un emprunt au latin médiéval (cf. FEW 9.173a) et demande la rétention de l'accent sur l'antépénultième dans la forme PONTĪFĪCEM de l'accusatif. Considérant uniquement les formes de l'accusatif : <pontefecem> (Ile-Fr/654 T4511 1.9), (Loire/673 T4506 1.7) et <pontificem> classique dans (Bourg/677 T4492 1.9, 1.15) on trouve plutôt un taux de remplacement de 50 %.

#### 4.4 /Ē / tonique → <i>

Depuis le latin tardif, l'ancien /Ē/ avait pris une qualité plutôt fermée. Servius au IV<sup>e</sup> siècle décrit le *ē* long comme voisin du *ī* : « Item *e* quando producitur, vicinum est ad sonum *i* litterae » (*Commentarius in Artem Donati*, GL 4, p. 421, 1.19-20). Pompeius au V<sup>e</sup> siècle répète ce même avis « quotienscumque *e* longam volumus proferi, vicina sit ad *i* litteram. Ipse sonus sic debat sonare, quomodo sonat *i* littera. Quando dicit *ēvitat*, vecina debet esse, sic pressa, sic angusta, ut vicina sit

<sup>600</sup> On trouve aussi <pontefecibus> (Ile-Fr/654 T4511 1.6) pour PONTĪFĪCĪBUS et une forme adjectivale, <ponteficalis> (Ile-Fr/696 T4475 1.16) pour PONTĪFĪCĀLĪS avec l'accent sur le /ā/. <ponte-> est aussi une graphie qui apparaît chez Grégoire de Tours et chez Frédégaire.

ad *i* litteram » (*Commentaires sur Donat* c'est-à-dire<sup>2</sup>). C'est à dire que nous voulons que le *ē* long soit voisin du *ī*. Ce son devrait sonner comme sonne le *i*. Quand on dit *ĒVĪTAT* 'il évite' ainsi compressé, ainsi étroit, car il est voisin de la lettre *i* ; Notons bien que dans l'exemple *ĒVĪTAT*, le /*Ē*/ n'est pas tonique, mais à l'initial atone. Comme nous verrons dans la section 5.2, le /*Ē*/ tonique et l'initial se comportent essentiellement de la même manière.

Dans son étude sur un corpus du VIII<sup>e</sup> siècle Mario Pei (1932) avait démontré que le /*Ē*/ latin tonique était préservé <e> dans 54 % des cas, mais qu'il était écrit <i> dans l'autre 46% des cas (cf. Pei, 1932, p. 25). Politzer et Politzer ont aussi noté que le remplacement de <e> par <i> surtout en syllabes non-entravées est fréquent à partir de 653 et ils l'ont connecté avec l'éventuelle diphtongaison « française » de cette voyelle. Rembert Eufe (2018) trouve une distribution semblable dans les données numismatiques ce qui nous permet de porter une précision sur la « confusion » du /*Ē*/ et /*ī*/ latins : <i> est la graphie mérovingienne habituelle pour cette voyelle en syllabe tonique non entravée.

Du côté des inscriptions, les études de Pirson (1901, p. 2) et Gaeng (1968, p. 275-276) suggèrent au contraire que c'est dans les syllabes entravées que l'on retrouve le plus de remplacement de /*Ē*/ par <i>. <sup>601</sup> Ce dernier calcule un taux de remplacement de 15.3 % de /*Ē*/ tonique non entravé écrit <i> dans la Gaule lyonnaise du IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles ; chiffre qui s'élève à 27.2 % dans la Gaule lyonnaise des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (p. 50). En syllabe entravée, ce taux de remplacement est de 46.1 % dans le narbonnais du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> et de 15.3 et de 31.6 % dans la province lyonnaise sur cette même période (p. 54). Comme nous le démontrerons dans cette section, cette fermeture de /*Ē*/ est largement attachée à l'influence d'une consonne palatale en coda.

Grandgent (1907, p. 83) reconnaît le rapprochement du /*Ē*/ avec le /*ī*/ dans le latin tardif et Gaeng (1968, p. 53) observe le même phénomène dans les inscriptions du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Pei (1932, p. 25) décrit ce phénomène comme une fusion phonologique de /*ī*/ et /*Ē*/ qui « résulta dans un *e* très fermé dont le timbre s'approchait plus du *i* que du *e*, et ressemblait probablement à celui du *e* fermé de l'italien moderne » (p. 27). <sup>602</sup> La nature fermée de /*Ē*/ tonique avec l'élément [I] en tête, n'a pas toujours été suffisamment prise en compte dans la phonologie historique du français. <sup>603</sup> Les formes du latin mérovingien en <i> sont les précurseurs des diphtongaisons françaises de la période post-mérovingienne. <sup>604</sup> Pour cette raison nous calculons la régularité à laquelle le /*Ē*/ latin est

<sup>601</sup> Gaeng (1968) : « ... Latin /*ē*/ in closed syllable was more likely to be spelled with *i* than in open syllable » (p.276).

<sup>602</sup> Pei (1927) : « the pronunciation of the two vowels, coalescing ... resulted in a very closed *e*, whose timbre approached that of *i* rather than that of *e*, and probably closely resembled that of modern Italian closed *e* » (p. 27).

<sup>603</sup> Or, cette question est aussi d'intérêt pour les langues romanes plus largement, car selon Grandgent (1907, p. 83) « In Sicily, Calabria, and southern Apulia *e* had become *i* » (p.83). Ce phénomène n'est donc pas strictement gallo-roman et s'attache probablement même à la fusion de /*ī*/ et /*ī*/ en Sicile et en Sardaigne.

<sup>604</sup> Cependant, notons que les formes <savir> (*Stras.* l.7) et <podir> (*Stras.* l.7) présentent un cas particulier. Si l'on propose souvent des étymons \**sapēre* 'savoir' et \**potēre* 'pouvoir' avec le rallongement de la voyelle /*ē*/ → /*Ē*/, une explication plus cohérente est offerte dans la section 8.4.4.

représenté par la graphie <i> dans différents lemmes.<sup>605</sup> Pour enrichir la présentation, nous donnons les lemmes avec leur taux de remplacement en ordre croissant.

Dans notre processus de collecte des attestations, nous avons noté qu'une partie des remplacements de /Ē/ par <i> pouvaient avoir été influencés par la présence d'une consonne palatale. Nous regroupons donc les formes ayant potentiellement subi un conditionnement sous l'influence du /j/ ou des consonnes palatalisées : /nʲ/, /tʲ/, etc. Nous traitons donc de ces formes potentiellement fermées sous l'effet de la palatale avant de regarder les formes non-conditionnées.

#### 4.4.1 Le /Ē/ sous l'effet assimilant d'une consonne palatale

Les palatalisations sont parmi les changements phonologiques les plus répandus dans l'évolution du latin au français. On distingue plusieurs types de palatalisation qui sont abordés dans le chapitre 9 (§ 9.2). Certains lemmes offrent une explication phonologique pour le remplacement du <e> par <i>. Nous regardons les différents types de palatalisation du /Ē/.

##### 4.4.1.1 La palatalisation du /k/ et /g/ en coda

Il existe une loi phonologique gallo-romane selon laquelle le /k/ latin est devenu une fricative palato-vélaire, [ç-x] et éventuellement une approximante palatale [j] en coda interne.<sup>606</sup> Le fait que la consonne nominale devienne palatale n'est rien de trivial et entraînera des conséquences importantes pour notre reconstruction du gallo-roman (§ 9.2). Ce segment, visiblement palatal |I|, a eu un effet fermant sur la voyelle précédente.<sup>607</sup> Bourciez écrit que « lorsque l'ε accentué est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane... il résulte en français de cette combinaison une diphthongue *ei...* » (p. 78). De la Chaussée date ce changement au III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle et c'est l'un des rares changements pour lequel nous acceptons une date plutôt ancienne. En effet le gaulois connaissait déjà une règle par laquelle une occlusive vélaire en coda était transformée en fricative.<sup>608</sup> Celle-ci est visible dans la transcription de la racine gauloise \*lug- 'lumière' comme <LVX> sur une inscription

<sup>605</sup> D'ailleurs une autre explication est offerte pour ce phénomène par Bourciez (1923, p. 150) qui explique la fermeture du /Ē/ en /i/ dans des mots comme ECCLESIA → esp. *iglesia* comme propre à la péninsule ibérique lorsqu'un *yod* se trouvait dans la syllabe suivante. Russo (2014b) identifia un processus similaire dans le latin de la Gaule.

<sup>606</sup> Pope (1952, p. 6) attribue ce changement au substrat celtique. Au V<sup>e</sup> siècle on trouve l'ancien /g/ gaulois écrit <i> ce qui témoigne de son passage à la semi-voyelle /j/, ex. gaul. \*brogialo → <broialo> (Gloses d'Endlicher), le diminutif de l'afr. *brueil* (cf. Pope, 1952, p. 6). L'étape de la fricative est hypothétique, mais se base sur le principe que dans l'évolution d'une occlusive vers une semi-voyelle sans très distancés sur l'échelle de sonorité (figure 20, p. 170), la fricative s'interpose comme étape logique dès la perte de l'occlusion, [ʔ] de la consonne.

<sup>607</sup> Gaeng (1968, p. 57) a traité le /Ē/ suivi par la séquence <ct> pour la période, mentionnant les cas de /Ē/ entravé par un /c/ en coda.

<sup>608</sup> McCone (1996) propose une règle plus restreinte par laquelle /k/ et /g/ était adouci et neutralisé comme [x] devant un /t/ ou un /s/ : « the difference between the voiceless and voiced guttural stop phonemes /k/ and /g/ was neutralised as a voiceless velar fricative allophone [x] of both before /t/ or /s/ » (p. 5).

monétaire <LVXTIPIOS> pour Luçterios (cf. Dottin, 1920, p. 48; Viré, 1919) le nom d'un chef des Cadurques-CADURCI (source du nom de Quercy) une tribu gauloise de la région de Cahors.<sup>609</sup>

figure 53: Luxterios, trouvé au Puy d'Issolud (Uxellodunum-Limoges) repris de Viré (1919, p. 520)



Lorsque le /Ē/ tonique est non seulement suivi d'un *yod* mais est aussi précédé d'une consonne palatale, alors la voyelle ferme d'un degré et /Ē/ est fermé en [i]. Ce phénomène est visible dans la toponymie, ex. ULTRA TRĀIĒCTUM → [tra'jiç.to] → *Tricht* → *Trit* (cf. Zuk, 2016) et dans les mots issus du substrat gaulois, ex. gaul. \*trogja → *Truie* (TLFi).

On trouve un phénomène de fermeture parallèle dans les évolutions de LAXĀRE → \*[laçsære] → \*lajsære → afr. *laissier* 'laisser' ou encore CŌXA [kɔksa] → \*[kɔjsa] → fr. *cuisse* (cf. Pope, 1952, p. 134). Cette fermeture de la voyelle est attestée dans nos chartes par le remplacement du /Ē/ par un <i>.

(23) Fermeture de la voyelle sous l'influence de la fricative palatale en coda

- a. LĒCTOR - LĒCTŌREM 'celui qui lit': <lictur> (Ile-Fr/691 T4491, 1.23), contre une fois tardivement <lector> (Als/732 T38 2.1.28)
- b. RÉCTOR - RĒCTŌREM : <riçt orem> (Ile-Fr/696 T4474, 1.4); contre une fois <reçtoris> (Nord/703 T4479 1.12)

Un autre mot qui revient souvent est RĒCTUM 'droit' :

(24) RĒCTUM 'droit'

- a. <riçto> (Ile-Fr/637 T4507 1.6, 1.9), (Ile-Fr/691 T4470 1.5), (Nord/697 T4476 1.5)
- b. <riçtam> (Ile-Fr/654 T4511 1.9)
- c. <riçtum> (Ile-Fr/696 T4474 1.2)
- d. <riçta> (Nord/709 T4480 1.3)

L'on trouve la forme attendue avec <e> dans <recto> (Loire/673 T4461 1.2) et <recta> (Nord/693 T4471 1.9) pour un taux de remplacement de 78 %. Bien que nous trouvions aussi les formes <riçtore> (Ile-Fr/673 T4462 1.26) pour RÉCTORE, <riçtozem> (Ile-Fr/696 T4474 1.4) pour

<sup>609</sup> Weiss (*communication personnelle*) nous signale que <ɪ> est une graphie pour <e>, chose que nous reconnaissons dans la littérature, tout en mettant de l'avant la similarité graphique du <ɪ> à une séquence de <ɪ> + <ɪ>.

RĒCTOREM et <rectoris> (Nord/703 T4479 l.12) pour RĒCTORIS, dans ces dernières formes la tonique tombe sur la syllabe pénultième et ne peut être comptabilisée comme un /Ē/ tonique.

On trouve aussi le /Ē/ latin écrit <i>, notamment dans les mots RĒGNUM, RĒGNI, pl. REGNA 'règne'. Il n'est pas clair que celui-ci soit dû à la nasale qui suit comme dans les exemples ci-dessous, ou bien plus probablement à l'effet fermant du /j/ issu des vélaires en coda interne. RĒGNUM = /'rējn̄o/.

(25) RĒGNUM → afr. ren, rein, règne, raine → fr. règne

- a. <ri[g]n[i]> (Ile-Fr/633 T4504, l.9) ; <rign[i]> (Ile-Fr/654 T4511, l.19);
- b. <rigni> (Ile-Fr/650 T4508, l.1), <rigni> (Nord/650 T4458, l.10), <rigni> (Ile-Fr/673 T4462, l.39), <rigni> (Ile-Fr/677 T4492, l.23), <rigni> (Ile-Fr/677 T4463, l.17), <rigni> (Ile-Fr/682 T4464, l.24), <rigni> (Ile-Fr/688 T4466 l.18), <rigni> (Ile-Fr/691 T4494, l.37), (Ile-Fr/691 T4467, l.17), (Ile-Fr/691 T4470, l.27), (Ile-Fr/692 T4468, l.27), (Nord/693 T4471, l.39), (Ile-Fr/697 T4476, l.7, l.27), (Ile-Fr/697 T4477, l.20), (Ile-Fr/697 T1766, l.19), (Ile-Fr/703 T4479, l.15), (Ile-Fr/709 T4480, l.28), (Ile-Fr/710 T4481, l.28), <rigni> (Ile-Fr/716 T4483, l.4, l.14), (Ile-Fr/716 T4484, l.22), (Ile-Fr/716 T4485, l.21), (Ile-Fr/716 T4486, l.3, l.10, l.14), (Ile-Fr/717 T4487, l.3, 16, l.23),
- c. <rigna> (Ile-Fr/691 T4469, l.10, l.20), (Ile-Fr/694 T4472, l.15, l.20), (Ile-Fr/695 T4473, l.25), (Ile-Fr/696 T4474, l.11, l.14), (Ile-Fr/711 T4478, l.7), (Ile-Fr/716 T4484, l.9, l.17),
- d. <rignum> (Ile-Fr/697 T4477, l.20), (Ile-Fr/714 T1767, l.17)
- e. <rigny> (Ile-Fr/716 T4483, l.18)

Ces formes contrastent avec <regni> (Ile-Fr/620 T4984 l.18), (Ile-Fr/637 T4507 l.3), (Ile-Fr/654 T4511 l.5, l.9), (Ile-Fr/673 T4462 l.39), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.2, l.14); <regn[i]> (Norm/625 T4505 l.9), <regno> (Ile-Fr/654 T4511 l.4), (Nord/688 T4466 l.2), (Nord/710 T4482 l.21) ; <regna> (Ile-Fr/688 T4465, l.10), <regnum> (Ile-Fr/696 T4475 l.30). On trouve donc 44 attestations de <rign-> versus 13 en <regn-> pour un taux de remplacement de 77.2 %. Ces formes en <rig-> sont aussi attestées dans les inscriptions (D1076 a. 662/3) et (D1218 a. 548) repérées par Gaeng (1968, p. 55) pour la région lyonnaise.

Si nous observons ces données sous un autre angle, la voyelle /Ē/ du lexème RĒGNUM apparaît comme <i> 28 fois quand suivi par <i> et une fois <y> dans la syllabe suivante vs. 8 fois <e> pour un taux de remplacement de 78.3%. En revanche, /Ē/ lorsque suivi par une autre voyelle est écrit 12 fois <i> et 4 fois <e> pour un taux de remplacement de 75 %. Avec un si faible écart entre les formes ayant une potentielle voyelle /ī/ métaphonique et les formes contenant une autre voyelle, nous pouvons difficilement admettre un effet métaphonique par /i/ final.

Ce qui peut nous paraître étrange dans ces formes, c'est que l'ensemble des langues romanes, et notamment gallo-romanes, contiennent la voyelle /Ē/, ouvrant même à /ε/ dans le français moderne.<sup>610</sup> Ceci-dit, les formes ibéro-romanes, port. *reino*, esp. *reino* préservent la prononciation

<sup>610</sup> Selon Pope (1952, § 589), la diphtongue /ei/ de l'ancien français, nasalisée vers [ēi] devant une consonne nasale et réduite vers /Ē/ en moyen français s'est dénasalisée au XVI<sup>e</sup> siècle, d'où la prononciation [pen] dans le français moderne.

[j] du /g/ latin en coda interne. Il nous semble que la graphie <i> doit être comprise par une périphérisation phonétique du /ē/ par le renforcement de l'élément [I].

#### 4.4.1.2 La voyelle suivie par une consonne palatalisée : V + CjA

Une autre source de consonnes palatalisées est la présence d'une consonne, généralement une occlusive suivie de la voyelle <i> ou <e> qui lorsque suivi par une voyelle dans le latin tardif était resyllabifiée comme séquence de consonne + *yod* devant une autre voyelle, créant ainsi des consonnes palatalisées (§ 10.2.1<sup>611</sup>)

Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) ont mis en lumière une série de fermetures de /ē/ → /i/ et de /ō/ → /u/ dans le latin mérovingien. Ils recensent des exemples tels que BĒSTĪA 'une bête' → afr. *bisse, biche* 'biche' (cf. Pope 1952, § 420). Cette évolution est décrite par Russo et Van der Hulst (2014) et Russo (2014b) comme une métaphonie fermante par laquelle la voyelle tonique subit une fermeture sous l'influence d'un *yod* à la droite de la syllabe tonique (dans la syllabe suivante).<sup>612</sup>

Dans notre propre corpus, cette fermeture est fréquente dans un mot comme ECCLĒSIA 'église' (lemme identifié auparavant par Russo, 2014b; Russo et van der Hulst, 2014 dans les mêmes chartes à partir de TELMA) :

(26) ECCLĒSIA → afr. *église*

- a. <ecclisiae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.37,38,57,71), (Nord/694 T4472, 1.9)
- b. <ecclisia[rum]> (Ile-Fr/637 T4495, 1.88)
- c. <aeclisiae> (Ile-Fr/673 T4462, 1.12), (Nord/679 T4510, 1.3)
- d. <eclisias> (Nord/695 T4473, 1.19)
- e. <elisiarum> (Ile-Fr/696 T4474, 1.2)
- f. <ecclisiarum> (Ile-Fr/700 T4493, 1.57)

Au contraire on trouve 7 fois la tonique écrite <e> dans <ecclesiae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.39); <aeclesiae> (Ile-Fr/654 T4511 1.5), (Norm/679 T4510 1.2, 1.9); <ecclesia> (Ile-Fr/691 T4494 1.31), <ecclesiis> (Ile-Fr/691 T4494 1.34); <ecclesias> (Ile-Fr/696 T4475 1.8) pour un taux de remplacement de 61%.<sup>613</sup> Nous avons donc une majorité de formes qui correspondent au /i/ dans le réflexe français *église* [e'gliz].

<sup>611</sup> Bourciez (1930, p. 67-69) avait identifié ce même processus pour le /ē/ bref latin qui, lorsque suivi d'un *yod* « peut se combiner avec lui [et] il résulte en français de cette combinaison un *i* », ex. MĒDĪŪM → fr. *mi*, PRĒTĪUM → fr. *prix*, etc.

<sup>612</sup> Dans la théorie des éléments, ils expriment cette métaphonie par la suppression de l'élément [A] coprésent avec [I] ou [U] dans les segments /e/ et /o/ respectivement. Dans cette interprétation des données, la présence de l'élément [A] « l'aperture » dans la syllabe tonique doit être licenciée par un segment ouvert dans la syllabe post-tonique.

<sup>613</sup> La forme <ecclisiae> (D1554N a. 557) est aussi notée par Gaeng (1968, p. 50) dans les inscriptions de la narbonnaise et du lyonnais.

On voit ce même phénomène dans l'évolution du /Ē/ tonique de MONASTĒRIUM 'monastère' (cf. Russo, 2014b; Russo et van der Hulst, 2014) qui devient <ie> en français. Bourciez (1930) signale que « [I]’orsque l’*ē* accentué est suivi d’un *yod*, qui se combine avec une autre consonne pour produire une entrave ..., cet *ē* passe en français à *ē* » (p. 80).<sup>614</sup> MONASTĒRIUM est un emprunt au grec μοναστήριον (monastērion) 'un lieu d'habitation solitaire' et dont l'évolution phonologique donne l'afr. *mostier* et le fr. *moutier*. Le mot *monastère* est un emprunt au latin médiéval attesté en français comme *monestere* à partir du XIV<sup>e</sup> siècle (FEW 6.73a).

(27) MŌNĀSTĒRIUM → afr. *mostier*, fr. *moutier* :

- a. <monastĥirium> (Ile-Fr/654 T4511 1.10)
- b. <monastĥirii> (N.I/660 T4460 1.2), (Loire/673 T4461 1.2, 1.5, 1.9)
- c. <monastĥirio> (Loire/673 T4506 1.3), (Nord/688 T4466 1.4), (Nord/688 T4466 1.7), (Nord/688 T4466 1.12), (Nord/697 T4476 1.6, 1.9, 1.19, 1.22), (Nord/697 T1766 1.5)
- d. <monastirie> (Ile-Fr/673 T4462 1.7), (Ile-Fr/688 T4465, 1.10)
- e. <monastirio> (Ile-Fr/673 T4462 1.10, 1.15, 1.19, 1.26), (Ile-Fr/688 T4465, 1.11), (Ile-Fr/691 T4494 1.3, 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.2, 1.4, 1.6)
- f. <monastirium> (Ile-Fr/673 T4462 1.11, 1.13, 1.21)
- g. <monasthiriae> (Nord/688 T4466 1.7), (Nord/697 T1766 1.12), (Ile-Fr/696 T4474 1.7)
- h. <monistirio> (Ile-Fr/691 T4494 1.11, 1.15, 1.26)<sup>615</sup>, (Ile-Fr/711 T4478 1.4)
- i. <monastirio> (Ile-Fr/696 T4475 1.6, 1.13, 1.24), (Ile-Fr/696 T4474 1.3, 1.4), (Nord/716 T4483 1.12)
- j. <monastirii> (Ile-Fr/696 T4475 1.10, 1.16), (Nord/710 T4482 1.16)
- k. <monastiriae> (Ile-Fr/696 T4474 1.7), (Nord/710 T4481 1.18), (Nord/710 T4482 1.12), (Nord/716 T4483 1.9, 1.13)
- l. <monasthirie> (Nord/697 T4476 1.9), (Nord/710 T4482 1.9)
- m. <monesthiriae> (Nord/697 T1766 1.10)

On trouve donc 53 fois la graphie <i> pour le /Ē/ tonique contre 6 fois <e> dans <monasterium> (Ile-Fr/673 T4462 1.32), <monasterio> (Norm/682 (T4496 1.5), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Ile-Fr/691

<sup>614</sup> Le traitement subséquent de ce /*ē*/ roman est compliqué. Bourciez (1930, p. 68) est de l'avis que l'évolution de MONASTĒRIUM → fr *moutier* et de MINĪSTĒRIUM → *métier* suit le patron de mots en -ARIUS (cf. Bourciez, 1930, § 39; Russo, 2014b, Russo et van der Hulst 2014 ). On peut aussi voir le développement naturel de la tonique libre /*ē*/ → /*je*/ (la consonne palatalisée simple n'entrave pas la tonique). Si ce [*je*] aboutit souvent à [*i*], ex. MĒDIUM → \*mieđjo → \*miejo → afr. *mi*, le /*r*/ à sa droite semble avoir empêché la fermeture totale de la tonique.

<sup>615</sup> La voyelle de la forme <monist[i]rio> (Ile-Fr/691 T4494 1.14) est endommagée et donc incertaine ; on l'exclura donc de nos résultats.

(T4491 1.3), ainsi que <monisterio> (Ile-Fr/691 T4494 1.15) et (Ile-Fr/711 T4478 1.4). Le taux de remplacement est donc de 89.8 %.

Le phénomène est aussi visible dans le lemme comme PLĒNUS ‘plein’ et sa forme PLĒNIUS ‘plein’ qui donne le fr. *plein*. La FEW 9.59a démontre bien que la voyelle tonique fini par varier beaucoup entre les régions. Dans nos textes on peut observer effectivement la fermeture de la voyelle tonique.

(28) PLĒNUS, PLĒNIOR, PLĒNIUS : ‘plein, plus plein, le plus plain’

- a. PLĒNUS
- b. PLĒNIUS : <plinius> (ILE FR/637 T4507, 1.8), (Nord/650 T4458, 1.6), (Bourg/677 4492, 1.18), (Ile-Fr/696 T4474 1.10), (Nord/716 T4486 1.7);
- c. PLĒNA : <plina> (Bourg/677 4463, 1.6), (Nord/694 T4472, 1.5), (Ile-Fr/696 T4474, 1.10), Nord/716 (T4486, 1.7), (Nord/717 T4487, 1.9)

En revanche on trouve 7 fois <plen-> dans <plena> (Ile-Fr/633 T4504, 1.3), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.6), (Nord/688 T4466 1.5), (Nord/697 T1766 1.5); <plenissemam> (Ile-Fr/654 T4511 1.6); <pleniorem> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.11); <plenissima> (Ile-Fr/696 T4475 1.5) pour un taux de remplacement de 59%. Ici nous voyons bien que la voyelle de l’adjectif PLĒNUS ‘plain’ est préservé <e>, mais celle du comparatif et du superlatif avec une séquence /Cj/ à la droite, provoque une fermeture de la tonique vers <i>. Selon Pope (1952, § 420) le *yod* à la droite de la tonique pouvait causer la fermeture de la tonique. Pour illustrer ces fermetures, Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) nous présentent plusieurs cas de métaphonie, par exemples de BĚSTĪĀ ‘bête’ écrit <bistiae> chez Frédégaire (*Chron.* 2.40, p. 71, 1.8), ou encore <bistea> (*Chron.* 3.9, p. 95, 1.6; 3.9, p. 95, 1.8) au VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>616</sup> Ce phénomène affecta aussi le /ō/ tonique (cf. § 4.6.2). Russo (2014b) présente cette métaphonie comme l’élimination de l’élément |A| dans la voyelle tonique sous l’influence du *yod* caractérisé par les éléments |I| et l’*anti-a* |V|, c’est-à-dire l’absence de l’aperture ou acoustiquement par une plus faible F1. Selon Russo (2014b) le transfert du |V| de la post-tonique vers la voyelle tonique causa la fermeture du /ē/ |Ī.A| en /i/ |Ī|.

#### 4.4.1.3 Encore une métaphonie fermante ?

L’on peut lire chez Pope (1952, § 419), le /ē/ suivi par un /ī/ dans la syllabe suivante était fermé en /i/ gallo-roman ; elle propose le même phénomène pour la fermeture du /ō/ → /u/ → /y/, ex. MŌVI → af. *müi*, → fr. *mû* [my] participe passé du verbe *mouvoir* ← MŌVĒRE. Comme soulignent Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014), la fermeture de la tonique lorsque suivi par un /ī/ final n’est pas particulièrement visible dans le latin altimédiéval.

<sup>616</sup> La forme <bistea> apparaît notamment en plein dans la description des origines fantastiques de Mérovée : « Fertur, super litore maris aestatis tempore Chlodeo cum uxore resedens, meridia uxore ad mare labandum vadens, bistea Neptuni Quinotauri similis eam adpetisset » (Fred. *Chron.* 3.9) ‘Il arrive en temps d’été, sur la côte de la mer, que Chlodeon se reposait avec sa femme; mi jour sa femme est allée se baigner dans la mer quand une bête de Neptune, le Quinotaur la séduisit » (notre traduction). Russo (2014b) relève d’autres exemples tel que VĪNDĒMIA ‘vendage’ attesté <vidimiam> chez Grégoire de Tours, (DLH 5.30, l.17 et 9.18, l.14). Nous sommes d’accord avec la conclusion de Russo qui veut que ce soit l’élément |j| du *yod* dans la syllabe post-tonique qui est responsable de la fermeture phonologique de /ē/ → /i/.

L'un des rares cas mentionnés par Russo (2014b) et Russo et von der Hulst (2014), dans les chartes, d'une potentielle fermeture de la tonique par un /ī/ post-tonique et qui est omniprésent dans le corpus des chartes mérovingiennes, est la fermeture de /ē/ en <i> dans la conjugaison verbe FĀCĒRE 'faire' dont la base au passé est FĒC-. Par cette métaphonie FĒCIT → <ficit> → fr. *il fit*.

(29) FĒCIT 'il fit'

- a. <ficit> (Bourg/677 T4463 1.17), (Ile-Fr/691 T4494 1.36), (Ile-Fr/691 T4467 1.17), (Ile-Fr/691 T4469 1.27), (Ile-Fr/692 T4468 1.27), (Nord/693 T4471 1.36), (Nord/694 T4472 1.20), (Ile-Fr/696 T4474 1.14), (Nord/697 T4476 1.21), (Nord/697 T4476 1.27), (Ile-Fr/697 T4477 1.19), (Nord/697 T1766 1.19), (Nord/703 T4479 1.15), (Nord/709 T4480 1.28), (Nord/710 T4481 1.28), (Nord/710 T4482 1.7), (Nord/710 T4482 1.21), (Nord/716 T4484 1.22), (Nord/716 T4485 1.21), (Nord/716 T4486 1.14).

La forme <ficit> apparaît donc 20 fois. À cela on peut ajouter 14 autres formes conjuguées en <fici>, là où <feci> serait la graphie attendue.<sup>617</sup> En revanche on ne trouve que 4 exemples de <fecit> classique dans (Ile-Fr/673 T4462 1.39), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.14), (Nord/688 T4466 1.2), (Ile-Fr/696 T4475 1.31) donc pour un taux de remplacement de 83.3 % pour FĒCIT 'il fit'

(30) Autres formes avec FĒCI-

- a. <ficerat> (Loire/673 T4461 1.4),  
 b. <ficcisse> (Nord/688 T4459 1.5), (Nord/693 T4471 1.22)  
 c. <ficerunt> (Ile-Fr/691 (T4491 1.4), (Nord/710 T4481 1.16-17)<sup>618</sup>  
 d. <ficerit> (Ile-Fr/691 T4467 1.11)  
 e. <ficere> (Ile-Fr/691 T4467 1.14)  
 f. <ficimus> (Ile-Fr/691 T4494 1.29)  
 g. <ficissit> (Ile-Fr/691 T4467 1.7), (Ile-Fr/692 T4468 1.7), (Nord/695 T4473 1.6), (Nord/697 T4476 1.13, 1.15, 1.15)

Contre ces 15 graphies <fic-> on trouve 9 fois la graphie classique <feci-> dans les verbes : <ego feci> (Ile-Fr/637 T4495, 1.86), <feci> (Ile-Fr/673 T4462 1.27), (Ile-Fr/700 T4493 1.54), <fecisse> (N.I/660 T4460 1.5), <fecit> (Ile-Fr/673 T4462 1.39), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.14), (Nord/688 T4466 1.2),

<sup>617</sup> On exclut donc les exemples comme <proficiat> (Nord/694 T4472 1.15) pour PROFICIĀT où le <i> est issu de la réduction du /a/ primitif de FĀCĒRE déjà dans le latin archaïque (voir Russo 2012b). Selon Weiss (2009) « vowel weakening is one of the most characteristic features of Latin historical phonology » (p. 116) ». Les règles basiques sont les suivantes : 1. dans une syllabe non-initiale et non-entravée toutes les voyelles brèves fusionnent comme /ī/, 2. dans une syllabe non-initiale et entravée /ā/ → /ǣ/, /ō/ → /ū/ et /ī/ reste /ī/. Les règles sont plus complexes en réalité à cause des interactions assimilatoires des consonnes adjacentes. Weiss (2009, chap. 13) couvre ces processus en détail. Voir aussi Lindsay (1894, p. 170-202), Kieckers (1930, p. 54-63), Sommer et Pfister (1977, p. 81-92), Sihler (1995, p. 59-71), Meiser (2015, p. 66-75) et notamment en français la grammaire de Meillet et Vendryes (1979, p. 112-119).

<sup>618</sup> Bien que l'accent soit généralement resté sur la même syllabe entre le latin classique et les langues romanes, quelques exceptions sont notées y compris la rétraction de l'accent dans les verbes de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel du parfait. Ex., FĒCĒRŪNT → \*fē.cē.runt (cf. Battisti, 1949, p. 92 ff) d'où l'esp. *fúerunt*, l'it. *fecero* et l'ancien français *fistrent*, mais notons l'esp. *hicieron* qui conserve l'accent classique.

(Ile-Fr/696 T4475 1.31), <fecissit> (Nord/710 T4482 1.6). Le taux de remplacement est donc de 62.5 %. Les formes <ficit> sont aussi attestées dans les inscriptions (D2352, D2456, D4423N) du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle repérées par Gaeng (1968, p. 50).

Bourciez (1967, p. 58) et Meyer-Lübke (1890a, vol. 1, p. 103) voient plutôt une forme \**fici* comme l'étymon derrière les formes *fis* du français et de l'occitan, *fiz* portugais, esp. *bice* (cf. Menéndez Pidal, 1934, p. 55). Nous sommes de l'avis que ce pseudo-étymon \**fici* peut s'expliquer par la fermeture conditionnée du /Ē/ sur la période de notre étude ou dans les quelques siècles précédents. Selon Russo (2014b), c'est « à partir de *fic-* harmonique [qu'une] base *fic-|A|* → ∅ devient généralisée » (p. 2) suggérant qu'au VII<sup>e</sup> siècle la base FĪC- était déjà lexicalisée. L'on observe bien que les formes témoignant de la palatalisation de la voyelle jouent un rôle analogique sur les autres formes verbales du paradigme.

Pour le passé simple du français, hérité directement du prétérite latin, on peut observer la régularité de la fermeture du /Ē/ → /i/ dans le verbe FACĒRE 'faire' dont la base du prétérite est FĒCI-. Or, l'on devrait signaler que la présence de la palato-vélaire <c> ait pu contribuer à la fermeture de la voyelle.

figure : 54 : l'évolution de FĒCIT à l'afr. *fit*

|            | FACĒRE 'faire' |   | français, passé simple <sup>619</sup> |
|------------|----------------|---|---------------------------------------|
| prét.1s.   | FĒCĪ           | → | <i>fis</i>                            |
| prét.2s.   | FĒCISTĪ        | → | <i>fis</i>                            |
| prét.3s.   | FĒCIT          | → | <i>fit</i>                            |
| prét.1.pl. | FĒCIMUS        | → | <i>fim</i>                            |
| prét.2.pl. | FĒCISTIS       | → | <i>fites</i>                          |
| prét.3.pl. | FĒCĒRUNT       | → | <i>firent</i>                         |

Il peut nous paraître étonnant que la présumée métaphonie fermante, causé par un /ī/ post-tonique ne soit pas plus visible dans les chartes mérovingiennes, car Bourciez (1930, § 55 Rem. II) la considère comme « très ancienne », antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle dans le Nord de la Gaule. Visiblement la question mérite une attention supplémentaire.

<sup>619</sup> Les formes de l'ancien français présentent énormément de variabilité qu'il est difficile de prendre en compte sans y voir des réfections sur la base du présent \**fajr-*. Selon le TCAF, voir Okada et Ogurisu (2012), on trouve les formes suivantes :

#### Indicatif Passé simple

(je) *fis*, *fiz*; *fi*

(tu) *fesis*, *fessis*, *feis*; *fis*

(il) *fist*; *feist*; *fit*; *feit*

(nous) *fesimes*, *feïmes*; *fesismes*, *feïsmes*; *fesime*; *fesins*; *fesiemes*

(vous) *fesistes*, *feïstes*; *feïtes*, *feÿtes*; *faïstes*

(ils) *firent*; *fierent*; *fistrent*, *fisdren*, *fisdren*; *fisent*, *fizent*; *fissent*, *fixent*; *fissen*

Ces différentes formes, notamment celles avec <e> et <ei> suggèrent que /fĒcī-/ a donné une forme sous-jacente gallo-romane /fec'ci/ dont la première voyelle le /e/ réduit pouvait fermer en /i/ sous la pression de la palatale en coda. Or, la voyelle est parfois maintenue avec la chute de l'occlusive et l'apparition du hiatus comme dans FĒCIMUS → afr. <feïmes> 'nous fîmes'.

#### 4.4.1.4 La consonne palatale qui précède la voyelle

Dans le latin mérovingien, on trouve aussi que la présence d'une consonne palatale précédant le /Ē/ tonique pouvait provoquer sa fermeture en /i/.<sup>620</sup> Cette situation est intéressante diachroniquement, car dans un premier temps, c'est le caractère palatal [I], voire [+antérieur] de /Ē/ qui enclencha la palatalisation du /k/, ex. CĒRA 'cire' → occ. *cera* [sirɔ]. Dans un deuxième temps, c'est le caractère [+palatal], voir l'élément [I] de la consonne précédente qui ferma le /Ē/ latin, voire le /e/ roman en /i/, ex. fr. *cire* encore attestée <cera> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.74).<sup>621</sup>

Si l'on pouvait penser que cette transformation était propre aux langues d'oïl, ce qui suggérerait que la langue des chartes concernées est déjà une forme de protofrançais dès le début du VI<sup>e</sup> siècle, un regard sur la carte de l'ALF n° 293 *cire* démontre qu'une prononciation avec une voyelle fermée est courante sur l'ensemble de la France. On trouve par exemple ['siro] dans les Bouches-du-Rhône (pnt. 871, 873, 872), ['sire] en Savoie (pnt. 933, 965), [sir] en Charente (pnt. 518, 517, 529). Ce n'est que dans le Puy-de-Dôme que l'on trouve encore une prononciation moyenne de la voyelle ['sɛrɔ] (pnt. 806) ou ['fɛra] (pnt. 703).

Un autre mot qui revient souvent dans notre corpus est MĒRCĒS - MĒRCĒDEM et qui donne *merci* en ancien français, *merce* en aoc et *mercy* en francoprovençal. L'on peut donc signaler que quant à la palatalisation de la voyelle tonique sous l'influence de la palatale, nous sommes vraiment face à une forme typique du gallo-roman. Au-delà des formes dans nos chartes ci-dessous, Russo (2012b) identifie plusieurs exemples, provenant des textes mérovingiens édités dans la MGH.

(31) MĒRCĒDEM → afr. *merci*, mais occ. *mercé*, frpr. *marcy* (FEW 6/2.15b)

- a. <mercides> (Norm/628, T4503 1.5), (Ile-Fr/688 T4465, 1.16); <mercide> (Ile-Fr/654 T4511 1.2); <mercidis> (Bourg/677 T4492 1.11), (Nord/688 T4466 1.13), (Nord/688 T4466, 1.13), (Nord/694 T4472, 1.6, 1.16), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/716 T4483 1.11) ; <mercis> (Ile-Fr/673 T4462 1.23), (Ile-Fr/696 T4474 1.2, 1.10) ; <mercidem> (Nord/688 T4466, 1.13), (Ile-Fr/691 T4494 1.30), (Ile-Fr/696 T4475 1.21), (Ile-Fr/696 T4475 1.29), (Nord/697 T1766 1.7), (Nord/717 T4487 1.2).

En revanche, on trouve 2 exemples de <merce-> dans <mercedis> (Ile-Fr/696 T4475 1.27), (Nord/716 T4486 1.3), donc pour un taux de remplacement de 91 %. Les chartes mérovingiennes attestent véritablement de la forme gallo-romane avec la fermeture du /Ē/ → /i/ après une consonne palatale. Ce phénomène s'observe aussi dans le mot CĒTĒRA 'autres'.

<sup>620</sup> Selon Pope (1952) : « In Early Gallo-Roman e tonic free was raised to i by a preceding palatal or palatalized consonant » (p. 164). Bourciez (1955) écrit que "[l]e changement de e libre en i derrière un c est spécial au Nord de la Gaule ... [mais] que cette loi n'est valable pour les proparoxytons » (p. 81), citant des exemples comme CĪNĒRE → *cedre* et CĪCĒRE → afr. *ceire*, *çoire*, *cice* 'pois chiche' où la voyelle ne se ferme pas. Cette généralisation est visiblement compliquée par la double évolution du mot CĪCĒRE qui donne aussi l'afr. *cicie*, fr. *chiche* et par le rôle potentiellement ouvrant du /n/ dans CĪNĒRE (cf. § 4.4.1.4).

<sup>621</sup> Les mots comme *cession* << latin juridique CĒSSĪO (TLfi), *céder* << CĒDĒRE (TLfi) sont des emprunts savants.

## (32) CĒTĒRA ‘le reste’ :

- a. <citeri> (Ile-Fr/637 T4495, 1.84)
- b. <citerae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.84)
- c. <citeras> (Ile-Fr/654 T4511, 1.2), (Nord/716 T4483 1.2)
- d. <citerus> (Ile-Fr/654 T4511, 1.3)
- e. <citeris> (Ile-Fr/654 T4511, 1.4)
- f. <citerorum> (Ile-Fr/696 T4475, 1.3), (Nord/697 T1766, 1.6), (Ile-Fr/711 T4478, 1.3, 1.7)
- g. <citer[ae]> (Ile-Fr/700 T4493, 1.52)

Pour CĒTĒRA ‘le reste’ on compte 11 fois la graphie <citer-> vs. 0 fois <ceter-> ! C’est donc un taux de remplacement de 100 % sous l’effet de la palatale précédente (cf. Pope, 1952, § 418).

(33) DĒCĪMUM ‘dixième’ → afr. *disime, disme* ‘la dime’. Le mot *dixième* est une réfaction datant XIII<sup>e</sup> siècle par l’ajout du suffixe -ème sur la base de *dix* (FEW 3.24b) :

- a. <decemo> (Ile-Fr/633 T4504, 1.8)
- b. <decimo>, tardivement dans (Als/728 T3871 1.37), (Ile-Fr/759 T2928 1.1) et (Norm/VIIIe T4496, 1.19)

On ne trouve cependant pas le remplacement de DĒCĪMUM par <dic-> dans nos chartes, bien que la forme *dîme* et la phonologie historique confirment cette transformation en diachronie.

## 4.4.1.5 Le /Ē/ entravé par une nasale + occlusive

On peut lire chez Bourciez (1955) que « l’*ɛ* devant nasale + consonne ... a été nasalisé de bonne heure. Jusqu’au milieu du XI<sup>e</sup> siècle il avait le son *ē* (conservé plus longtemps en Normandie et dans l’Ouest, jusqu’à nos jours dans les patois picards et wallons) : vers cette époque *ē* s’est confondu avec *ā* dans l’Ile-de-France, et l’on a prononcé *vādre, sāmble*, etc. » (p. 85). Nous n’avons aucune raison de penser qu’il y avait une phonologisation de la nasalité au VII<sup>e</sup> siècle, et en même temps nous ne pouvons pas exclure la possibilité d’une nasalisation légère de type phonétique comme en connaît l’anglais moderne ou la plupart des dialectes occitans où les voyelles sont décrites par Bec (1986) comme ayant une nasalité « partielle et toujours suivie d’une résonance consonantique » (p. 24).<sup>622</sup>

Il y a une hésitation sur l’évolution de /Ē/ suivi par une nasale. Lorsque le /Ē/ est entravé par une consonne nasale, on ne trouve pas le même phénomène de fermeture de la voyelle. Les formes romanes ne démontrent pas non plus de fermeture du /Ē/ lorsqu’il est suivi par la consonne nasale.

<sup>622</sup> Comme Ozawa (2007) le relève, cette situation est plus complexe sur le terrain avec de nombreuses variétés d’occitan témoignant d’au moins une voyelle nasale phonémique.

(34) ADĪĀCĒNS ~ ADĪĀCĒNTEM → fr. *aise* (FEW 24.155a) : Par une forme populaire \**adjacem* donne an.occ. *aize*, fr. *aise*. Le /Ē/ est tonique dans tous les cas, sauf au nominatif singulier

a. <adja[c]entiis> (ILE FR/637 T4507 l.5)

b. <adjaecenciis> (Nord/716 T4485 l.11-12)

(35) ADĪĀCĒNTĪA ‘adjacence’ → fr. *aisance* (FEW 24.144a) :

a. <adjacentia> (Ile-Fr/637 T4495, l.38)

b. <adjacentias> (Ile-Fr/700 T4493 l.18)

Pour les 4 exemples de <adjacen-> on ne trouve aucune autre variante. Ce qui donne un taux de rétention de 100 %, voire un taux de remplacement de 0 %.

Nous trouvons aussi le mot DECANTĒNTUR ‘chanter.<sup>3.PPRÉS.PASS.SUBJ.</sup>’ attesté <decantintur> (Champ/714 T1767 l.12). Cette forme semble démontrer la fermeture du /Ē/ (issue de l’abrègement d’un /Ē/ entravé) malgré la présence d’une nasale en coda. Étant donné que nous n’observons qu’une seule donnée, on évitera de tirer des conclusions, mais la fermeture pourrait être habilitée sous l’influence du /t/ en attaque. Pour Pirson (1901), la graphie <i> du /Ē/ n’est que graphique et ne peut pas refléter la prononciation [i] « à l’époque mérovingienne, puisque la majeure partie des langues romanes, notamment le français et l’occitan, ont conservé le son *e* ou un son dérivé de *e* » (p. 4), mais comme nous avons vu (§ 3.1.1), la prononciation du /e/ français est relativement plus fermée que dans d’autres langues romanes.

Ce n’est que devant une nasale que Pirson (1913) admet la possibilité que /Ē/ se prononçait [i]. Traitant du latin mérovingien, Väänänen (1981, p. 36) note la fermeture du /Ē/ lorsque suivi de la nasale + une autre consonne ou lorsque suivi par la séquence /sk/, ex. <requiscet> pour REQUIĒSCET. Cependant les formes qu’il cite <prindere> pour PREHĒNDĒRE, <prinsus> pour PREHĒNSUS, <vindere> pour VĒNDĒRE sont toutes absentes de notre corpus. On ne peut donc pas les vérifier. L’ensemble de nos autres données suggère au contraire qu’une nasale en coda avait un effet ouvrant sur l’ensemble des voyelles.

On note qu’en picard et en wallon PREHĒNDĒRE → *prinde* (ex. [prē̃d̃r] ALF n° 1089 *prendre* pnt. 195) que PREHĒNSUS → fr. *pris*, le bourguignon *prins*, et que VĒNDĒRE → wallon *vinde*, etc. La coalescence des deux /Ē/ résulte en un /Ē/ long. La voyelle est effectivement fermée d’un degré dans ces dialectes, ce qui suggère que les fermetures que nous trouvons dans le texte sont potentiellement archaïques ou dialectales. Il faut noter que ce même phénomène ne s’applique pas devant les anciennes séquences /ns/, car dans ce contexte le /n/ s’est perdu dans l’ensemble des langues romanes « n’existant déjà » selon Bourciez (1955) « en latin que graphiquement... les Romains tout en écrivant *mensa*, *consul* disaient *mesa*, *cosul* » (p. 256). Si certains mots ne démontrent aucune fermeture du /Ē/ → <i>, dans d’autres la fermeture est quasiment systématique.

## 4.4.1.6 Le /Ē/ entravé par une nasale + s

Lorsque le /n/ est suivi d'une fricative sourde, /-s/ comme dans MĒNSA 'table' → afr. *moise* 'bois servant à maintenir la charpente', le /n/ était perdu dès le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>623</sup> Les nombreux attestations pompéiennes témoignent aussi du fait que le /n/ n'était plus prononcé au I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et donc sa présence dans les chartes relève de la tradition orthographique ou, moins souvent, d'un phénomène d'hyper-correction, ex. <domni Diuinse> (Ile-Fr/650 T4508 l.3) pour DŌMNI DĪŌNŪSĪ (voir Russo 2012b).

Dans ces cas, la graphie <-nin-> sert à indiquer la longueur de la voyelle /i/ romane, prononcée [i:] en syllabe tonique. S'il y avait possiblement une nasalisation compensatoire dans le latin classique, son emploi dans les périodes tardives ne sert qu'à indiquer la longueur de la voyelle tonique. Nous voyons très bien que le /Ē/ MĒNSIS 'mois' se comporte comme les autres /Ē/ toniques avec une forte tendance d'être transcrit <i>.

(36) MĒNSIS 'mois' → afr. *meis*, fr. *mois*

- a. <minsis> (Bourg/677 4463, l.17), (Ile-Fr/691 T4494, l.36), (Ile-Fr/691 T4467, l.17), (Ile-Fr/692 T4468, l.8), (Ile-Fr/692 T4468, l.27), (Nord/694 T4472, l.20), (Ile-Fr/696 T4474, l.14), (Ile-Fr/697 T4477, 19), (Nord/697 T1766, l.19), (Nord/709 T4480, l.28), (Nord/710 T4481, l.28), (Nord/710 T4482, l.21), Champ/714 (T1767, l.17), (Nord/716 T4484, l.22), (Nord/716 T4485, l.21), (Nord/716 T4486, l.14)

Ces 16 formes en <minsis> contrastent avec 3 fois la préservation du <e> dans <mensis> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.14), <mensis> (Ile-Fr/696 T4475 l.31), (Nord/703 T4479 l.15) pour un taux de remplacement de 84.2 %. Ce qui nous étonne, c'est qu'on ne trouve aucune attestation de <mes-> ou <mis-> avec la chute du /n/.<sup>624</sup>

L'on trouve aussi dans le latin mérovingien un suffixe adjectival dénominal -ĒNSIS / -ĒNSE qui servait à dénoter des noms de pays et des habitants de ces pays (cf. Kircher-Durand, 2002, p. 191, Russo 2014b, Russo et van der Hulst 2014 sur les cas Ē du suffixe notés avec la graphie <i> dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes). Le suffixe -ĒNSE donne *-eis* en ancien français, *-ais* dans l'ouest de l'espace d'oïl, *-ois* dans l'est, bien que celui-ci fût refait définitivement en *-ais* avec la publication de la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie* en 1835. Par sa prononciation [ɛ], le

<sup>623</sup> Cette chute avait lieu aussi devant /f/, bien que cette séquence fût beaucoup moins fréquente. Väänänen (1981, p. 64) fait voir l'épithaphe de Cornelius L. F. Scipio portant le titre de <COSOL CESOR>, c'est-à-dire 'Consul et Censeur'. Cette dernière forme est présente dans <cinso> (Norm/IX<sup>e</sup> T4496 l.12, l.13) pour CENSUM. Cela contraste avec 0 exemple de <cens-> avant <censum> dans (Lorr/727 T3870 l.11) et (Als/728 T3871 l.16). Le taux de conversion est donc de 100% pour notre période, mais l'on ne peut pas y attacher d'importance du fait que nos deux attestations proviennent d'un seul document.

<sup>624</sup> Certaines langues romanes suggèrent que la voyelle était véritablement fermée, ex. sic. *misi*, l'istriote *miz*. Cependant, le norm. *mais*, le friulien *mês*, le romanche *mais*, le ladin *meis* le ligurien *méize*, suggèrent que cette voyelle est restée /e/ roman qui a par la suite subi la diptongaison vers /ei/ (cf. § 10.5).

suffixe *-ais* de *-ĒNSE* est indistinguable de *-ais* [ɛ] du latin tardif *-ĪSKO* emprunté au germanique *\*-isk<sup>h</sup>az*.<sup>625</sup>

(37) *-ĒNSIS* → a.fr. *-eis*, fr. *-ois*, *-ais*

- a. <Bonisiacinsis> (Ile-Fr/637 T4495, 1.37), <Bonisiacinsse> (Ile-Fr/637 T4495, 1.38, 1.57)
- b. <Rodonucinsse> (Loire/673 T4506 1.6)
- c. <rotominsse> Norm/679 T4510, 1.9) pour ROTOMAGENSE
- d. <Belloacinsse> (Nord/688 T4459 1.3), <Beloacinsis> (Ile-Fr/691 (T4491 1.8)
- e. <Pinsiacinsse> (Ile-Fr/691 (T4491 1.4), <in pago Penesciacinsis> (Ile-Fr/697 T4477 1.6)
- f. <[Ca]miliacinsis> (Ile-Fr/691 (T4491 1.3), <Camiliacinsis> (Ile-Fr/691 T4494 1.4, 1.12, 1.12, 1.22), <Camiliacinsse> (Ile-Fr/691 T4470 1.8), (Nord/697 T4476 1.8)
- g. <Materacinsis> (Ile-Fr/691 T4494 1.15)

Cette graphie est perpétuée dans des formes plus tardives comme <Alsacinsse> (Lorr/727 T3870 1.3), (Als/728 T3871 1.8), (Als/732 T3872 1.7), (Als/762 T3872 1.2), etc. En revanche on trouve 2 exemples en <-ens-> dans <Quamliacinsse> (Ile-Fr/642 T4509 1.5) et <Belloacinsse> (Nord/695 T4473 1.8) pour un taux de remplacement de 89 %.

En effet les données des langues modernes démontrent que le /n/ avait chuté, par exemple MASSĪLIACĒNSE ‘une femme de Marseille’ → fr. *marseillaise*, fr. [maʁ.se.jɛz] sans nasale finale. La longueur vocalique du suffixe féminin en français laurentien, fr.laur. [maʁ.se.jɛɪz] pourrait remonter à la longueur indiquée par <-insse> dans le latin mérovingien.<sup>626</sup>

#### 4.4.1.7 Le /Ē/ non-conditionné

Enfin, on arrive à une dernière catégorie du remplacement du /Ē/ tonique par <i>, ces cas qui ne semblent être conditionnés ni par un segment palatal ni pas une consonne nasale. Ici le taux de remplacement par <i> est aussi élevé.

(38) *HĒ RES, HĒRĒ DEM* → afr. *heir*, *hoir*

- a. <heridis> (Ile-Fr/637 T4495, 1.85), (Ile-Fr/691 T4491, 1.6, 1.8), (Ile-Fr/691 T4470, 1.24), (Nord/697 T4476, 1.23), (Nord/697 T1766, 1.24), (Nord/709 T4480, 1.24), <heridebus> (Nord/703 T4479, 1.12).

En revanche, on a 11 attestations avec le <e> : <heredis> (Ile-Fr/673 T4462 1.25), (Ile-Fr/691 T4494 1.28), (Nord/695 T4473 1.21, 1.22); <heredebus> (Ile-Fr/673 T4462 1.29, 1.31),

<sup>625</sup> Selon Rohlfs (1966, vol. 3, p. 437-439), *-iscus* serait aussi la latinisation d'un suffixe grec *-ισκο* qui apparaît dans des noms d'ethnies tel que *Syriscus* et *Thresicus*, ce que pousse Bonfante (1939, p. 16) à en conclure que le suffixe serait d'origine thracio-illyrique. Rohlfs accepte alors que le suffixe italien *-esco* peut avoir différentes sources mais qu'en italien ... « la diffusione di *-esco* sarà stata determinata soprattutto da influenze germaniche » (p. 438).

<sup>626</sup> Dans tous les cas le suffixe *-ĒNSIS* s'est assimilé au le suffixe francique *\*-isk<sup>h</sup>az* emprunté en latin comme *-iscūs* qui donna aussi l'afr. *-eis*, fr. *-ois*, *-ais*, ex. *FRANCISCŪS* → *françois*.

(Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.7); <proheredeabus> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.29); <heredetatis> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.31); <heredetas> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.3), <heredibus> (Ile-Fr/691 [T4494](#) 1.32), (Ile-Fr/697 [T4477](#) 1.15). 8 graphies sur 19 sont en <i> pour un taux de remplacement de 42 % ou un taux de conservation de 58 %.

(39) RĒX, RĒGEM ‘roi’

- a. <rige> (Nord/688 [T4459](#) 1.4), (Nord/694 [T4472](#) 1.4), (Nord/697 [T4476](#) 1.8)
- b. <rigis> (Ile-Fr/691 [T4469](#) 1.8), (Nord/694 [T4472](#) 1.12)
- c. <rigibus> (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.9)

La forme <RIGES> (D2910 a. 557) pour REGIS est aussi notée par Gaeng (1968, p. 50) dans les inscriptions de la narbonnaise. Ces 6 formes avec le remplacement de /Ē/ par <i> se comparent avec la préservation du <e> tonique dans <regis> (Ile-Fr/620 [T4984](#) 1.18), (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.39), (Loire/673 [T4461](#) 1.3), (Ile-Fr/691 [T4494](#) 1.37), (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.30), (Ile-Fr/697 [T4477](#) 1.20), (Champ/714 [T1767](#) 1.17), (Nord/716 [T4483](#) 1.6) <reg[is]> (Ile-Fr/620 [T4984](#) 1.6), <regum> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.12), (Nord/716 [T4483](#) 1.11) <rege> (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.5, 1.10), <regibus> (Nord/716 [T4483](#) 1.4) et <regebus> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.4), (Nord/716 [T4486](#) 1.5). Nous avons donc un taux de remplacement de 27.3 % ce qui démontre la relative stabilité de la graphie <e>.

Nous avons calculé la forme nominative RĒX à part; il apparait comme <rex> 56 fois, ex. <rex> (Nord/717 [T4487](#) 1.21). En revanche nous ne trouvons aucun exemple de <rix> dans notre corpus pour un taux de conservation de 100 % au cas nominatif. Cet écart peut peut-être s’expliquer du fait que ‘roi’ se disait *rix* en gaulois et est la source de l’adjectif *riche* ← \*rikjaz. Le fait d’éviter la graphie <rix> pourrait-il être pour éviter une forme marquée rustiquement comme non-latine ?

Issue de cette même racine on trouve RĒGŪLA ‘règle’ écrit <rigola> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.23) et (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.4) comparée avec 1 fois <regulam> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.11) pour un taux de remplacement de 67%.

(40) FĒMINA → fr. ‘femme’

- a. <fimenas> (N.I/660 [T4460](#) 1.3, 1.4, 1.4), (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.3)

Cela contraste avec 1 fois <femina> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.20) pour un taux de conversion de 75 %.

(41) FĪDĒLIS → fr. *fiel*, réemprunté comme *fidel*

- a. <fedilium> (Ile-Fr/637 T4507 1.2) pour FIDELIUM, le génitif pluriel, aussi <fedilium> (Nord/694 T4472 1.2)
- b. <fedilis> (Bourg/677 T4463 1.2)
- c. <fedilebus> (Nord/693 T4471 1.8), <fedilebus> (Nord/697 T4476 1.5), (Nord/703 T4479 1.2), <fedilebus> (Nord/709 T4480 1.2), (Nord/710 T4482 1.7)

On trouve aussi <infidilitate> (Bourg/677 T4492 1.3). Cela contraste avec 1 exemple de <fidelis> (Nord/710 T4481 1.15). On a donc un taux de remplacement de 90%.

## (42) Autres exemples d'une fermeture potentiellement conditionnée par une consonne palatale :

- a. SĒQUÁNA 'la Seine' : <sigona> (Nord/717 T4487, 1.5) et tardivement dans (Norm/VIIIe T4496, 1.4)
- b. CLĒRĪCŪS 'un clerc' : <clirico> (Nord/695 T4473, 1.19), (Nord/709 T4480, 1.10,24), <clirecus> (Nord/695 T4473, 1.21), (Nord/709 T4480, 1.3,22)
- c. FĒLĪCITER 'heureusement' : <filiciter> (Nord/688 T4466, 1.18), (Ile-Fr/696 T4474, 1.14), (Nord/703 T4479, 1.15)

## (43) Autres formes non conditionnées de Ē → &lt;i&gt;

- a. CONTĪNEBAT 'contenir.3.s.IMP.ACT.' : <contenibat> (Loire/673 T4461, 1.4)
- b. HABĒRENT : <habirent> (Loire/673 T4461, 1.4)
- c. VELLĒBAT 'démolir-3.s.imp.act.ind.' : <velibat> (Loire/673 T4461, 1.6)
- d. CONMANĒRE : <conmanire> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869, 1.9)
- e. DĒBĒRET 'devoir.3.s.imp.act.subj.' : <dibirit> (Bourg/677 4492, 1.11), (Ile-Fr/691 T4470, 1.6), (Nord/703 T4479, 1.7), Nord/716 (T4486, 1.7), aussi <debirint> (Ile-Fr/692 T4468, 1.12,13), aussi DĒBĒRENT 'devoir.3.p.imp.act.subj.' attesté <diberent> (Centre/696 T4475, 1.4), <diberit> (Centre/696 T4475, 1.4), <dibirimmus> (Nord/716 T4483, 1.7)
- f. LEX - LĒGEM 'la loi' → afr. *lei*, aoc. *ley* : <ligebus> (Ile-Fr/682 T4464, 1.5), (Nord/716 T4485), aussi <ligis> (Nord/693 T4471, 1.30,34). Le sicilien *liggi* semble préserver une voyelle fermée, mais en sicilien /Ē/, /i/ et /i/ se neutralisent en /i/.
- g. VIDĒTUR 'voir.3.s.PASS.' : <veditur> (Ile-Fr/691 T4494, 1.9,10,20,31), (Nord/694 T4472, 1.5), (Ile-Fr/711 T4478, 1.5) <vedittur> (Nord/710 T4482, 1.3), (Ile-Fr/711 T4478, 1.8), (Nord/716 T4483, 1.9), Nord/716 (T4484, 1.5,8) pour, aussi <vidintur> (Nord/694 T44 2, 1.2), Nord/716 (T4486, 1.9)
- h. CONVĒNIT : <convinit> (Ile-Fr/691 T4494, 1.30)
- i. HABĒRE : <habire> (Nord/697 T4476, 1.16), (Nord/716 T4485, 1.8) <habyre> (Nord/716 T4483, 1.12), (Nord/716 T4484, 1.20), <habibat> (Nord/716 T4485, 1.5)

- j. RĒMUS ‘un Rème, habitant de Reims’: <Rimis> Champ/714 (T1767, l.17) pour RĒMIS, ablatif pluriel
- k. PRAESTITĪSSE ‘être devant<sub>L.PARFECTINF.</sub>’: <pristetisse> Nord/716 (T4486, l.7), <pristamus> (Nord/717 T4487, l.2)

#### 4.4.2 Note sur la diphtongue /OE/

Dans le latin tardif, la diphtongue /OE/ du latin classique a fusionné avec le phonème /Ē/ et a suivi la même évolution subséquente dans les langues romanes. Celle-ci est déjà attestée dans les inscriptions de Pompéi où l’on trouve par exemples <amenu> pour AMOENUS ‘charmant’ (Pompéi 8975) ou <Phebus> (Pompei 1890) pour PHOEBUS un nom emprunté du grec φοῖβος (phoĩbos) ‘radiant’ (cf. Väänänen, 1981, p. 38) et semble être achevée avant le IV<sup>e</sup> siècle.<sup>627</sup> Dans nos chartes, on trouve la forme classique de POENA à l’accusatif singulier <poenam> tardivement dans (Als/732 T3872 l.15) ; celui-ci donne le fr. *peine*. On trouve aussi le mot OBOEDIENTIA ‘obéissance’ comme <oboedienciae> dans (Ile-Fr/696 T4475 l.11). Ces formes suivent la graphie classique.

#### 4.5 /Ĕ/ devenu /ɛ/ roman = <e>

Dans l’ensemble des langues romanes continentales, le /Ĕ/ latin s’est ouvert vers un nouveau phonème /ɛ/.<sup>628</sup> Bien que celui-ci s’est préservé dans la majorité de ces langues, dans certaines comme le castillan, le /ɛ/ a plus tardivement fusionné avec les /e/ romans issus du /Ē/ latin.

Servius à la fin du IV<sup>e</sup> siècle écrit que « *e* quando autem correptum, vicinum est ad sonum diphtongi, ut *equus* » (GL 4, p. 421, l. 20-21), c’est-à-dire que la voyelle *e* lorsque brève comme dans le mot EQUUS ‘cheval’ est un son voisin de la digraphe /AE/ comme dans AEQUUS ‘égal’, les deux convergent vers une monophthongue [ɛ] plutôt ouvert.<sup>629</sup> Pompéius au V<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus explicite « Quando vis dicere brevem *e*, simpliciter sonat » ‘quand tu veux prononcer le *ĕ* bref il sonne tout simplement’, c’est-à-dire sans diphtongaison.

Plus tard, ce /ɛ/ roman a fréquemment subit une diphtongaison dite « romane », bien que les conditions précises varient entre les langues et les dialectes. Dans le proto-français, le /ɛ/ roman s’est diphtongué en syllabes toniques non entravées. Bourciez (1923) décrit cette diphtongaison comme « un des changements les plus importants de la période romane » (p. 142) et le progrès de cette diphtongaison varie entre les régions et selon les contextes phonologiques.

<sup>627</sup> Kent (1919, p. 93) est de l’avis que la neutralisation de /OE/ et /Ē/ était accomplie avant le IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>628</sup> Ce phénomène est sans controverse. La tradition romaniste utilise habituellement le <ɛ> pour cette voyelle plus ouverte et qui contraste avec le <ɛ̄> plus fermé. On trouve aussi la graphie <è> dans l’alphabet de Gillieron, ce qui correspond au /ɛ/ de l’API.

<sup>629</sup> L’interprétation de ce passage est compliquée, car dans le mot EQUUS ‘cheval’, il n’y a pas de diphtongue héritée ; pourtant dans AEQUUS ‘égal’ si. Or, l’ancienne diphtongue /ae/ avait déjà commencé sa monophthongaison au premier siècle ap. J.-C. comme attestent les inscriptions de Pompéi (voir *app.* B) ; il n’y avait plus proprement de diphtongue /AE/, mais plutôt une voyelle [ɛ] écrite comme digraphe <ae> dans la langue classique.

On admet que la diphtongaison est habituellement précédée par une période d'allongement en syllabe non entravée (an. *open syllable lengthening*), Certaines chronologies placent la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ō/ tonique au cours du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle, notamment celles de Richter (1934, p. 155f), Straka (1953, p. 264, 268)<sup>630</sup>, De la Chaussée (1974, p. 183), Zink, Joly (2003) ou plus récemment de Ségéral et Scheer (2020, §197) dans la GGHF. Ces chronologies « hâtives » sont remises en question, notamment par Loporcaro (2015, § 2.2.2) qui attache cette datation à « une lecture erronée des indices métalinguistique et épigraphique » (p. 31) de la part de Richter,<sup>631</sup> une lecture aussi suivie à la lettre par Weinreich (1958, p. 40, n° 53) et Schürr (1970, p. 6).

Straka (1953) qui est largement responsable pour la doxa actuelle conclut que « la diphtongaison de ò a pu se produire ... vers le début du IV<sup>e</sup> siècle, tandis que celle de è doit remonter encore plus haut dans le passé, sans doute jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle » (p. 269), mais Straka (1953) se base aussi sur des spectres écrivant que « [les diphtongues] étant assez souvent attestées dès la fin du IV<sup>e</sup> et le début du V<sup>e</sup> siècle » (p. 268-269). Richter (1934, § 110, § 155) distingue d'abord entre une première vague de diphtongaisons romanes, /ɛ/ → /jɛ/ et de /ɔ/ → /wɔ/, et une deuxième vague dite « tardive » provoquée par le *yod* postconsonantique (cf. § 10.2.1).<sup>632</sup> Elle cite une donnée du haut Moyen-Âge : <pecias> pour \*PĚTTĪAS 'des pièces' (FEW 8.332b), mais le problème est que cette <pecias> attestée dans une charte dont la rédaction initiale datait de 894 est en réalité conservée dans une copie du XI<sup>e</sup> siècle (MGH DD Arn, 3 p.184-185, l.32) et les autres attestations de diphtongaisons provenant de la Loi Salique (MGH LL nat. Germ. 4,1, p.225) sont aussi des copies de la période carolingienne. Plus tôt dans sa dissertation, Straka (1953, p. 264) avait reconnu que les indices sont très rares et il ajoute que ni les inscriptions chrétiennes de Diehl (1924) ni les *gloses de Reichenau* étudiées par Hetzet (1906) ne témoignent des diphtongues /jɛ/ et /wɔ/ qui ne sont attestées de manière sûre qu'à partir de la *Séquence de Sainte Eulalie*.

---

« in vere in lapide est DEEO »  
 ... la doxa de la datation de la  
 diphtongaison aurait pu et aurait dû  
 évoluer autrement...

---

Pour Richter (1934, § 110), la datation des diphtongaisons romanes au III<sup>e</sup> voire au IV<sup>e</sup> siècle repose sur deux inscriptions d'origine africaine.<sup>633</sup> La première, ▲<DIEO SANCTO SA> (CIL VIII, 9181) 'au saint dieu Saturne', était retrouvée à Ain-Bessem en Algérie et c'est cette première édition de l'inscription que Bourciez (1923, p. 142) cite dans

<sup>630</sup> Straka (1953, p. 268) fait remonter l'allongement des voyelles toniques non entravées jusqu'au III<sup>e</sup> siècle sous le prétexte que la diphtongaison romane était déjà en cours pour le /Ĕ/ à partir de la moitié du III<sup>e</sup> siècle et pour /Ō/ au début du IV<sup>e</sup> siècle, mais on se rappellera que cette diphtongaison est sans fondement philologique.

<sup>631</sup> Loporcaro (2015) : « Straka follows Richter (1934, p. 155f), but the arguments invoked were not solid, as they rest on erroneous readings of the evidence, metalinguistic and epigraphic » (p. 31).

<sup>632</sup> Dans Richter (1934), ce sont les sections § 155 et § 156 qui concernent la diphtongaison et non pas les pages 155 et la suite citée par Straka qui aborde plutôt le voisement du /t/. Bourciez (1955, § 47, 50) constate que dans \*PĚTTĪAS → *pièces*, tout comme LĒVIUM → *liège*, TĒRTIUS → *tiers* la diphtongaison du /Ĕ/ s'explique par l'effet du *yod* post-tonique dont l'entrave spécial permettait la diphtongaison du /Ĕ/.

<sup>633</sup> En réalité, Richter base sa datation sur la confrontation à ces données épigraphique avec un témoignage du grammairien Servius qui (selon elle) décrivait l'existence des diphtongues *ie* et *uo* au début du V<sup>e</sup> siècle. Selon Straka (1953, p. 267) le passage concernant le /Ĕ/ est à prendre avec précaution. Cependant, il accepte le passage suivant: « o quando longa est,

son manuel et qui est reproduite par d'autres chercheurs et manuels de phonétique diachronique, par exemple par Dauzat (1939, p. 35) et Boyd-Bowman (1980, p. 51), d'où l'établissement d'une doxa de la diphtongaison au IV<sup>e</sup> siècle.<sup>634</sup> Or cette donnée est problématique, car la lecture de l'inscription, en réalité, était débattue dès sa découverte.

C'est un élève-géomètre Léon Domergue qui avait découvert l'inscription en Algérie française et qui la publia dans le quotidien colonial l'*Akhbar* daté du 27 décembre 1867 ; n'ayant plus la pierre devant lui, il écrivit de mémoire ▲<DIEO SANCTO SATURNO>.<sup>635</sup> Il semblerait que les éditeurs de ce même journal auraient restitué une inscription en latin correcte publiant plutôt la forme <DEO SANCTO SATURNO>. Dans un article daté du 31 décembre de ce même quotidien, quelques corrections ont été apportées sur d'autres parties de l'inscription ex voto et celles-ci furent republiées dans *La Revue Africaine* de novembre (1868, vol. 72, p. 482). Dans ce même volume, les éditeurs reproduisent une lettre qui leur était adressée par Domergue même, dans laquelle il confirme une partie de leurs corrections et apporte d'autres corrections « après un nouveau grattage léger et avec beaucoup de soin » (p. 483).<sup>636</sup> Sans aborder explicitement le cas de <DIEI>/<DEEO>, il publie <DEEO (sic) SANCTO SA/TURNO> le (sic) indiquant que si <DEEO> est une faute, c'est quand même bien ce qui est écrit sur la pierre. L'éditeur de la *Revue africaine* A. Berbrugger conclut que « M. Domergue ayant écrit en deux endroits de sa lettre le mot initial DEEO avec deux E, nous devons supposer que la responsabilité de cette forme insolite remonte jusqu'au graveur antique » (p. 486).

Là où l'édition de 1881 du CIL a fautivement imprimé la forme <DIEO>, le supplément de 1904 CIL VIII partie 3 corrige l'erreur et l'on peut lire c'est-à-dire lapide est DEEO » (p. 197), c'est à dire 'que <DEEO> est véritablement indiqué sur la pierre'. On doit donc lire <DEEO SANCTO SATURNO> (CIL VIII 20820).<sup>637</sup> Ce supplément date de 1904, donc la doxa aurait pu et aurait dû évoluer autrement, surtout s'il y avait plus de collaboration entre les disciplines. Peut-être que Richter ignorait cette correction de l'inscription—en tout cas, c'est le cas de Straka (1953, p. 265) qui ne mentionne pas non plus la mise à jour de l'édition. **Il n'y a donc pas de diphtongaison du /Ĕ/ bref tonique, mais un allongement sous l'accent**, chose confirmé par Donat au IV<sup>e</sup> siècle qui décrit comme un barbarisme « ut siquis *deos* producta priore syllaba et correpta posteriore pronuntiet » (*Ars Grammatica*, GL 4, p. 392, l.20-21) 'que c'était un barbarisme de prononcer allongée la première syllabe de DÉŌS et brève sa deuxième'.

---

intra palatum sonat quando brevis est, primis labris exprimitur » qu'il interprète comme la présence d'un élément [U] voir un [w] devant le /ɔ/. On trouve le même commentaire chez Pompéi au V<sup>e</sup> siècle : « O longa si an brevis. Si longa est, debet sonus ipse intra palatum sonare, ut si dices *orator*, quasi intra sonat, intra palatum. Si brevis est, debet primis labris sonare, quasi extremis labris ut puta sic dices *obit* » (*Comm. ad. Donat*, dans Keil GL 5, p.101).

<sup>634</sup> Pour l'argument entier voir Herman (1970a, p. 30) pour l'aspect philologique.

<sup>635</sup> Domergue affirme lui-même avoir retranscrit l'inscription « de mémoire en écriture ordinaire, sans tenir compte de son caractère épigraphique, et n'étant plus sur les lieux depuis quelques jours » et il écrit « j'ai été mal servi par ma mémoire et j'en ai altéré le texte, et c'est comme ci-dessus que j'aurais dû l'écrire si je m'étais douté de l'importance du monument » (p. 484)

<sup>636</sup> Attesté dans une *chronique* de la Revue Africaine de 1877; la lettre explique aussi le transfert de la pierre vers le centre de Aïn-Bessem moderne. On se demande si la transcription <DEO> ne serait pas une normalisation de la graphie pour les besoins de la revue ?

<sup>637</sup> Voir aussi Herman (1970b, p. 126) qui donne la lecture <DEEO>.

Herman (1970a) en expliquant la méthodologie des linguistes historiques écrit que « sur trois cas qu'on cite d'habitude pour attester des diphtongaisons du type  $\epsilon > ie$ ,  $\rho > uo$  sous l'Empire, deux proviennent de fautes de lecture » (p. 126), mais cette remarque essentielle sur la qualité de nos données semble être tombée sur des oreilles sourdes jusqu'à ce que Loporcaro (2015) reprenne cette remarque écrivant que « sur les trois prétendus exemples précoces de la diphtongaison romane, celles des inscriptions latines sur lesquels Richter (1934), Straka (1953, p. 264), Schürr (1970, p. 6) etc. fondent leur affirmation d'une diphtongaison précoce, deux se sont avérés inexistantes » (p. 31).<sup>638</sup> Ces deux derniers concluent que pour la diphtongaison du /ĕ/ tonique, ne seule inscription résiste au scrutin philologique : ▲<NIEPOS> (CIL XV 1118b) pour ΝĒΠŌΣ 'neveux' trouvé à Ostie, le port de Rome et daté de « peu après 120 ap. J. C. » selon Dressler (1891, p. 321).<sup>639</sup> Grandgent (1907, p. 84) estime que ▲<NIEPOS> serait un lapsus, présumément car cette date très ancienne est carrément difficile à expliquer.<sup>640</sup> Straka (1953, p. 264) ne propose pas de solution non plus et prend la donnée (comme les jadis-mentionnées <\*DIEO> et \*VOBIT>) pour acquise. Certains chercheurs ont pris une position plus ferme. Par exemple, Elcock (1960, p. 48) argumente que l'inscription ▲<NIEPOS> sert de preuve « indéniable » de la diphtongaison, ce qui provoqua la critique de Politzer (1963, p. 213).<sup>641</sup>

---

*...il n'y a pas une seule donnée philologique sûre pour permettre une datation de la diphtongaison romane à la période impériale ; celle-ci n'est attestée qu'à partir du VII<sup>e</sup> siècle...*

---

Nous nous sommes donc mis à la recherche de cette inscription, un fragment en argile, détenu aujourd'hui par le *Ashmolean Museum* à Oxford, catalogué sous la cote AshLL 238.<sup>642</sup> La pierre, comme toute la collection du musée, fût l'objet d'une nouvelle édition critique et est accompagnée d'une photo en couleur. Est-ce que le lecteur sera étonné d'apprendre que l'objet et l'inscription sont

<sup>638</sup> Loporcaro (2015) « ... of the three alleged early examples of Romance diphtongization in Latin inscriptions on which Richter (1934), Straka (1953, p. 264), Schürr (1970, p. 6) etc. base their claim of an early diphtongization, two have been shown to be nonexistent » (p. 31).

<sup>639</sup> Zimmermann (1901) écrit : « CIL XV 1118b (paulo ante a. 120) *Niēpos Cn. Domiti Trophimi (servus)*, aber 1118° *Nepotis Cn. Dom. Trophimi*. Da der Name einem Soldaten angehört, so kann er doch vielleicht einem Manne gallischer Abstammung gehört haben, der durch Verkauf nach Rom kam, aber seine Sprachweise, d. h. die seinem Lande eigentümliche, beibehalten hatte. » (p. 735). Zimmermann (1901) et Straka (1953) que le /ĕ/ atone de <NEPOTIS> dans la partie supérieure de l'inscription (CIL XV, part. 1, 1118a) ne témoigne pas de la diphtongaison.

<sup>640</sup> Posner (1996, p. 158-159) fait appel à la forme <NIEPOS> pour ΝĒΠŌΣ tout en expliquant que la chronologie « hâtive » de Schuchardt est curieuse car elle admet des diphtongues dont la première partie est moins sonnante que la deuxième tout en portant l'accent. Dans l'ancien français <ie> et <uo> pouvaient assoner avec /i/ et /u/, ce qui contribue à l'idée que l'accent était sur la première partie de la diphtongue. Or dans certains dialectes, /ĕ/ latin tonique et non entravé a donné la diphtongue [i̯ə].

<sup>641</sup> Selon Steinby (1974) « *Cn. Domitius Trophimus* è stato manomesso da *Agathobulus* negli ultimi anni di Traiano » (p. 57) et elle indique que « I bolli 1118a-b di *Nepos* sono simili alle varianti 1115a-b ... » (p. 57). Elcock (1960) : « Finally, inscriptions dating from the imperial period have provided a few rare but undeniable traces of diphtongization. One of these a Roman inscription of c. A.D. 120 is so early that its diphthong has been viewed with suspicion, as a probable 'mistake', yet it is unquestionably there, in the description of a soldier as NIEPOS CN. DOMITI TROPHIMI ... » (p. 48).

<sup>642</sup> Le catalogue entier des inscriptions non monumentales préservé au Ashmolean Museum se trouve [ici](#). Le projet est présenté dans Cooley (2018).

endommagés ? Qu'il n'y ait pas la moindre trace de cette réputée diphtongaison romane ? A-t-elle jadis existé ? La localisation des fragments détachés nous est inconnu. Nous reproduisons la pierre ci-dessous.

figure 55 : inscription 1872.1540 (56), CIL XV.1 n°1118, b11, rééditée dans AshL1 238, p.70-71



[ ... ] p o s c n d o m i t i t [ ... ]

La lecture <niepos> se trouve chez Dressel (1891) dans le CIL XV 1118b et a probablement comme source sa transmission en tant qu'impression de Charles Waldstein. L'erreur est répétée par Thylander (1951), mais l'édition moderne du Ashmolean donne <[NE]POS CN DOMITI T[ROPHIMI]> voire [Ne]pos Cn(aei) Domiti T[rophimi (servus)] qui se traduit comme 'Nepos, un esclave de Gnaeus Domitius Trophimus' ; ce dernier est connu de la période Trajanique (cf. Steinby, 1974, p. 57).

**Avec la vérification de notre donnée, nous constatons qu'il n'y a pas une seule donnée philologique sûre pour permettre une datation de la diphtongaison romane pendant la période impériale.** Väänänen (1981) ne discute point de la diphtongaison romane dans le latin vulgaire et selon Battisti (1949) « la diphtongue néolatine *ie* ... n'est pas documentée pour la période latine » (p. 100).<sup>643</sup> Nyrop (1899, § 163- § 166) décrit le remplacement de /Ē/ par <ie> comme sporadique donnant comme première attestation <dieci> que nous observons dans notre charte (Ile-Fr/673 T4462 1.39).<sup>644</sup> Marchot (1901, p. 27-28) ne nie pas cette diphtongue, mais est de l'avis qu'elle provient du conditionnement par la palato-vélaire en coda; Richter (1934, p. 138) y voit aussi une forme romane.<sup>645</sup> En face des faibles indices Meyer-Lübke (1934, p. 57) admet la possibilité que la diphtongaison ne daterait pas avant la *Séquence de Sainte Eulalie*, voire la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Si cette

<sup>643</sup> Battisti (1949) « il dittongo neolatino *ie*... non è documentato nel periodo latino » (p.100). Le vocabulaire employé par Battisti est daté selon la terminologie présentée dans section 1.6.1 et le latin mérovingien n'est ni du « néolatin » ni même du latin médiéval dans le sens Banniard-Wrightien, mais l'on doit comprendre de ce passage que la diphtongue romane <ie> n'est pas attestée dans la période impériale.

<sup>644</sup> Vielliard (1927, p. 4) en face de la rareté des diphtongues suggère plutôt que la forme <dieci> 'dix' était influencée par le mot <dies> 'jour' qui le précède.

<sup>645</sup> Richter (1934) : « Ob der Beleg *marcius dies dieci* wirklich den Diphthong ausdrückt, ist deshalb fraglich weil das -c- ja damals -dz- war und *decem* schon \**didze* lautete ; *dieci* wäre also eine Form, die romanische Lautgestalt doch mit lateinischer Schriftüberlieferung in Einklang bringen wollte » (p. 138).

dernière date nous paraît trop tardive, les graphies comme <ciel> pour le latin tardif \*cĕlŭm, CĀELŪM 'ciel' classique témoignent en effet d'une nouvelle conscience phonologique de la diphtongue.

Bourciez, dans son édition de (1923, p. 144), date la diphtongaison romane conditionnée au V<sup>e</sup> siècle, mais il la repousse « vers le VI<sup>e</sup> siècle » (p. 147) dans la quatrième édition de (1946) et plus tard, (1967) conclue qu'en Gaule le début de cette diphtongaison romane dans les contextes d'une palatale en coda date d'« avant les premiers monuments littéraires » (p. 68). Les diphtongaisons du type PĒCTŪM → [pjejto] → occ. *pièche*, fr. *pis* et de NŌCTĒ → nuojte → aoc. *noit*, fr. *nuit* sont en effet partagées par les dialectes romans de la Gaule et comme nous avons mentionné, tout à l'heure, nous trouvons notre première attestation d'une diphtongaison du /ĕ/ tonique dans <dies dieci> pour DIĒS DĒCĒM dans la charte (Ile-Fr/673 T4462 l.39). Les attestations sont toutefois généralement rares.

Selon Vielliard (1927, p. 4), au VII<sup>e</sup> siècle le /ĕ/ continue de s'écrire <e> avec quelques rares contre-exemples en <i>, ce qu'elle explique par l'analogie avec les exemples abondants du /Ē/ qui s'écrit <i> (§ 4.3).<sup>646</sup> Chez Gaeng (1968) on trouve la même conclusion dans les inscriptions du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles : « le /ĕ/ latin en syllabe non entravée reste inchangé et il n'y a pas d'indication de la diphtongaison »<sup>647</sup> (p. 275). Pei (1932) de son côté signale que « le *e* bref qui donna naissance au [ɛ] ouvert du roman et à la diphtongue *ie*, ne démontre pas de changement appréciable » (p. 84) dans les chartes du VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>648</sup>

La régularité avec laquelle /ĕ/ continue d'être écrit <e> se voit dans les mots comme NĒC 'ni' ou FĒRRE 'porter' :

(44) NĒC → afr. *ne*, mais *ni* en position tonique en français moderne

- a. <nec> apparaît 111 fois, nous épargnons au lecteur la liste.
- b. <neque>, la forme longue apparaît 22 fois.

Cependant ni <nic> ni <nique> ne sont représentés dans le corpus. Le taux de conservation est donc de 100 %.

<sup>646</sup> L'exemple que donne Vielliard (1927, p. 4) : <eximtis> (Ile-Fr/691 T4469 l.3), (Nord/694 T4472 l.7), (Nord/694 T4472 l.13), (Nord/716 T4484 l.12, l.14), pour « EXĒMPTIS » ne tient pas, car la voyelle en question est /Ē/ et non /ĕ/ comme le suggère Vielliard. La version 2016 du Gaffiot (Kamarov, 2016) donne aussi la voyelle longue /Ē/ ce qui nous permet de confirmer que EXĒMPTIS écrit avec un <i> est encore un autre exemple du /Ē/ tonique écrit <i>. Nous pouvons donc abandonner l'influence du verbe EXĪMERE que proposait Vielliard.

<sup>647</sup> Gaeng (1968) : « Latin /ĕ/ in open syllable remains unchanged and there is no evidence of diphthongization » (p. 275).

<sup>648</sup> Pei (1932) : « short *e*, which gave rise to the Romance open *e* and to the diphthong *ie*, does not undergo any appreciable change » (p. 84).

## (45) FĚRO 'je porte'

- a. <feretur> (Ile-Fr/637 T4495, 1.55)
- b. <aufferre> (Ile-Fr/654 T4511 1.8, 1.8)
- c. <deferre> (Ile-Fr/654 T4511 1.9)
- d. <transferat> (Ile-Fr/673 T4462 1.2)
- e. <conferre> (Ile-Fr/673 T4462 1.7), (Ile-Fr/691 T4494 1.1)
- f. <inferat> (Ile-Fr/673 T4462 1.30), (Ile-Fr/697 T4477 1.16), (Champ/714 T1767 1.15)<sup>649</sup>
- g. <aufferatur> (Nord/688 T4466 1.13)
- h. <feriant> (Ile-Fr/696 T4475 1.23, 1.27)
- i. <inferri> (Ile-Fr/700 T4493 1.57)
- j. <inferre> (Nord/716 T4484 1.10, 1.16)

Nous avons 16 exemples de <fer-> en position tonique issu de FĚRO contre 0 attestation d'un remplacement. Le taux de conservation est donc de 100 %. Le remplacement de /ɛ/ par <i> serait étonnant, car au contraire de /ɪ/ et /e/ qui ont fusionné sur le plan phonologique, /ɛ/ est censé être resté distinct.

La différence de comportement entre /Ě/ et /Ē/ est mise en évidence à l'intérieur de paradigme d'un même mot comme RĚS - RĚĪ 'une chose, un objet' dont la forme de l'accusatif est RĚM.

<sup>649</sup> Dans le latin tardif, l'accent tombait sur la racine et non plus sur le préfixe. Donc <inferat> devait se prononcer [ɪn.'fɛ:.rat] et non pas ['ɪ:n.fɛ.rat].

(46) RĚM → afr. *rien*, mais attention le nominatif étant RĚS au singulier et au pluriel et aussi à l'accusatif pluriel.

- a. RĚM : (Ile-Fr/650 T4508 1.6), (Nord/688 T4466 1.6, 1.9, 1.10), (Ile-Fr/691 (T4491 1.10), (Nord/694 T4472 1.11), (Ile-Fr/696 T4475 1.2), (Ile-Fr/696 T4474 1.4), (Nord/697 T4476 1.21), (Nord/703 T4479 1.4), (Champ/714 T1767 1.4), (Nord/716 T4485 1.12). L'accusatif apparaît comme <rem> 13 fois contre 0 attestation avec une altération vocalique.
- b. RĚ : <re> (Ile-Fr/633 T4504, 1.2), (N.I/660 T4460 1.9), (Ile-Fr/691 T4494 1.27), (Nord/693 T4471 1.35), (Nord/697 T4476 1.24), (Nord/710 T4482 1.18)

La forme de l'ablatif singulier apparaît 6 fois, <re> mais n'est jamais écrite <ri>. Le taux de conservation est donc de 100 %. Cela indique la confusion de l'accusatif et de l'ablatif-datif au singulier, et que la voyelle brève a été généralisée sur ces deux formes

- c. RĚĪ : trouve <rei> dans (Ile-Fr/637 (T4507 1.8) dans la phrase <pro rei t[u]cius firm[itatem]>, (Ile-Fr/691 (T4491 1.11 <pro rei...> et (Nord/716 T4483 1.5) *pro rei firmitatis* 'pour la solidité de la chose' voir plus figurativement 'signe d'une appuie ferme' donnant le poids juridique au document.. La forme RĚĪ peut être à la fois datif ou génitif, mais la lecture comme génitif est confirmée par le passage <pro rei t[u]cius firm[itatem]> (Ile-Fr/637 (T4507 1.8) pour PRŌ RĚĪ TŌTĪŪS FĪRMĪTĀTĒM 'pour la fermeté de toute la chose' où <t[u]cius> tout comme <rei> sont à la forme du génitif singulier. Ici PRŌ est accompagné soit de l'ablatif comme dans le latin classique où on y voit substituer un complément au cas accusatif.<sup>650</sup>
- d. RĚS : <res> (Ile-Fr/637 (T4507 1.9), (Ile-Fr/673 T4462 1.24), (Ile-Fr/673 T4462 1.31), (Bourg/677 T4492 1.10, 1.16, 1.18), (Nord/716 T4483 1.12).

Mais on trouve aussi 7 fois <ris> dans (Ile-Fr/691 T4494 1.29), (Nord/697 T4476 1.10), (Ile-Fr/696 T4474 1.4), (Nord/697 T4476 1.21), (Nord/703 T4479 1.4), (Champ/714 T1767 1.4), (Nord/716 T4485 1.12). Comparé avec les 10 attestations de <res>, le taux de remplacement est de 50 % ce qui correspond aux résultats de /Ě/ écrit <i> dans d'autres lemmes du corpus.

- e. RĚBUS : <rebus> (Ile-Fr/637 T4495, 1.69), (Ile-Fr/637 (T4507 1.5), (Ile-Fr/654 T4511 1.5, 1.7), (Ile-Fr/673 T4462 1.8), (Ile-Fr/691 (T4491 1.1), (Ile-Fr/696 T4475 1.3, 1.18), (Ile-Fr/700 T4493 1.27), (Nord/716 T4483 1.2). On trouve aussi une attestation de <ribus> dans (Ile-Fr/696 T4474 1.5, 1.8) (Ile-Fr/697 T4477 1.1).

Ce mot offre un témoignage de la reconfiguration phonologique. Tandis que le /Ě/ du nominatif est écrit 10 fois <e> et 7 fois <i> pour un taux de remplacement de 41%, à l'accusatif, le /Ě/ est écrit 14 fois <e> et n'est jamais remplacé par <i> pour un taux de remplacement de 0%. Pour le datif-ablatif on trouve 10 fois <rebus> et 3 fois <ribus> dans (Ile-Fr/696 T4474 1.5, 1.8) et (Ile-Fr/697 T4477 1.1),

<sup>650</sup> Voir Pei (1932, p. 255-230) pour la neutralisation des cas accusatif et ablatif.

donc pour 23% de conversion. On trouve une différence significative dans la représentation du /Ĕ/ et du /Ě/ à l'intérieur des formes fléchies d'un même lexème.

Dans nos chartes, une seule forme témoigne réellement du /Ĕ/ devenu /i/ roman et écrit <i> : <tinuit> (Nord/697 T1766 l.5) pour TĔNUIT 'il tint', ce qui reflète l'évolution du mot gallo-roman. La forme catalane *tingué* aussi de TĔNUIT, suggère la fermeture de la voyelle initiale devant la nasale. Mais, en latin classique cette voyelle était brève donc on se demande comment elle est devenue longue et fermée. Trois hypothèses se présentent :

- ❶ le conditionnement par la nasale en coda;
- ❷ l'effet fermant métaphonique du /i/ de la syllabe post-tonique;
- ❸ ces graphies peuvent témoigner de la réduction gradient du contraste entre /Ĕ/ et /Ě/.

Nous ne pouvons pas trancher avec certitude pour le moment. Gaeng (1968) avait aussi trouvé deux exemples de /Ĕ/ écrit <i> dans les inscriptions de la Gaule du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle : une fois, en narbonnaise, <FISTO> (ILCV 2454 a. 472) pour l'ablatif singulier d'un nom propre FĔSTUS et une fois dans le lyonnais, <VIOLINTIA> (ILCV 1676 a. 552) pour VIOLĔNTIA. Il ne trouva pas d'exemple du VII<sup>e</sup> siècle, ce qui souligne la nature très sporadique de ces remplacements graphiques.

Pirson (1901) explique que « la permutation se produit... où [la voyelle] est suivi d'un *yod* qui, selon les lois de l'*umlaut* ou *inflexion*, peut élever d'un degré la qualité de cet *e* ouvert et en faire une voyelle fermée. ... Un phénomène analogue se produit lorsque l'*e* ouvert est suivi de *n* ou de *m*, surtout quand ces consonnes sont elles-mêmes suivies d'une autre » (p.6); Les seuls véritables exemples de /Ĕ/ écrit <i> sont dans ces formes où /Ĕ/ est suivi par une consonne palatale, ex. SŪBNĔXA : tardivement <subnixa> dans (Als/732 T3872 l.22).

#### 4.5.1 La fermeture conditionnée du /Ĕ/

Si le /Ĕ/ continue d'être écrit <e> dans la majorité des cas et représente le phonème gallo-roman /ɛ/, Bourciez (1930, p. 67-69) reconnaît une exception à cette régularité : la fermeture de /Ĕ/ → /i/ roman en environnement palatal. Comme pour la fermeture de /Ě/ → /i/ roman (4.4), le /Ĕ/ était affecté par *yod* palatalisant à sa droite, ex. PRĔTIUM → *prix*, MÉDIUM → *mi*, CĔRĔSIA → *cerise*, par une palato-vélaire après la voyelle (cf. Bourciez 1930, § 49), ex. 306(47)a. L'on trouve aussi une fermeture occasionnelle de /Ĕ/ → <i> lorsque suivi d'une palato-vélaire, ex. 306(47)b-d, mais aussi devant une nasale (47)e. Les conditions gouvernant la fermeture de /Ĕ/ dans le latin mérovingien méritent une attention supplémentaire.

## (47) Les cas de /Ĕ/ → &lt;i&gt;

- a. MĔDĪUM → fr. *mi* : <dimidium> (Ile-Fr/768 T2932 1.6) tardif par rapport à notre corpus, mais témoigne bien de l'évolution connue du français. On trouve aussi <medio> (Bourg/677 T4492 1.23), (Ile-Fr/692 T4468 1.8), <medi[o]> (Ile-Fr/691 T4494 1.19) de même que de nombreux exemples de <remedium> (Ile-Fr/673 T4462 1.24, 1.27, 1.33), (Nord/688 T4459 1.3), (Nord/688 T4466 1.5). Ce même phénomène se voit dans l'évolution du nom REMEGIUS devenu *Rémy* en français et attesté comme <Remedius> dans (Ile-Fr/691 T4491 1.21). Cette dernière forme suggère fortement l'affrication de la séquence /dj/ et /gj/ avant 691 (§ 9.2.1).
- b. LĔCTOR : <lictur> (Ile-Fr/691 T4491 1.23), (Ile-Fr/697 T4477 1.27) ; en revanche on trouve <lector> (Als/732 T3872 1.28) un peu plus tardivement, mais aussi <lectaria> (Ile-Fr/637 T4495, 1.27, 1.35, 1.41) et <lecto> (Ile-Fr/637 T4495, 1.27) contemporains.
- c. LĔGĔRE 'choisir, assembler, lire' → fr. *lire* : <eligerint> (Ile-Fr/673 T4462 1.23) ou plus tardivement dans (Als/732 T3872 1.14) qui se trouve aussi sans changement de voyelle dans <elegerint> (Als/728 T3871 1.17), <relegere> (Ile-Fr/751 T2922 1.8), (Ile-Fr/751 T2923 1.8), (Ile-Fr/766 T2929 1.18)
- d. DĔCEM 'dix' → afr. *dis*, fr. *dix* : <dieci> (Ile-Fr/673 T4462 1.39) qui semble trahir la diphtongaison « romane », à côté de <dece> (Ile-Fr/637 T4495, 1.40), (Ile-Fr/692 T4468 1.11), (Nord/693 T4471 1.35).<sup>651</sup>
- e. EXĔMPTĪS : <eximtis> (Ile-Fr/691 T4469 1.3, 1.7, 1.13), (Nord/716 T4484 1.2, 1.14) contre 1 fois <exemtis> (Ile-Fr/691 T4469 1.17) et aucune fois la forme classique, ce qui semble témoigner de la chute du /p/. Selon Pei (1932, p. 19) ces formes doivent s'expliquer par analogie avec l'infinifitif ĔXĪMĔRE 'enlever'.

Parmi les mots cités par Bourciez et présentant l'évolution du /Ĕ/ → /i/ roman, plusieurs ne témoignent pas de variabilité graphique. SĔX 'six' est systématiquement représenté comme <sex> (Ile-Fr/682 T4464 1.10), (Ile-Fr/696 T4475 1.31), (Nord/710 T4482 1.8, 1.8). PRĔTIUM 'prix' avec une palatale à la droite est attesté <precium> (Nord/709 T4480 1.10, 1.13) sans modification de la voyelle. Il en est de même pour les formes fléchies et dérivées de NĔGĀRE 'nier' (les exemples de notre corpus sont uniquement en syllabes atones). En revanche LĔGĔRE (ci-haut) témoigne de la fermeture du /Ĕ/ → <i>.

En conclusion, si /Ĕ/ semble être resté <e> avec une prononciation [ɛ] en syllabe tonique, l'on ne peut dater la diphtongaison vers <ie> avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle. De même pour la fermeture de /Ĕ/ → /i/, qui ne semble commencer qu'à partir de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, ex. <lictur> (Ile-Fr/691 T4491 1.23) pour LĔCTOR et qui était probablement un processus synchronique établi à partir du VIII<sup>e</sup> siècle.

## 4.5.2 De potentielles diphtongaisons du /Ĕ/ tonique

Si la diphtongaison est généralement rare aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, quelques données suggèrent que la diphtongaison synchronique était en cours, notamment dans les contextes palatalisants.

(48) Exemples de la diphtongaisons de /Ĕ/ transcrits <ie>

- a. Dans la charte (Bourg/677 T4492 l.4) nous trouvons la forme <filiius Miecio> présumément pour FĪLIUS MĒTTĪO ‘le fils de Metius’, bien que le témoignage dans le latin mérovingien d’un ancien nom italique est questionnable, mais aucune meilleur étymon n’a été suggéré. Visiblement un anthroponyme, on le trouve attesté chez Tite-Live, *ab urbe condita* 12, comme nom d’un chef sabin, chez Quintilien *Inst.* 1 5.12 et chez César *De Bello* 1.47 où MĒTTIUS est un ami de ARIOVĪSTUS chef des Suèves. La forme dans notre charte, si elle contient bien un /Ĕ/ étymologique attesterait assez clairement d’une diphtongaison romane dans ce prénom.
- b. Dans la charte (Nord/709 T4480 l.21) on trouve la forme <possieccio> pour POSSĒSSĪO ‘la possession’ témoignant d’une diphthongue dans la syllabe tonique. Pei (1932, p. 18) est de l’avis que la forme <ie> est sous l’influence du *yod* dans la syllabe post-tonique.
- c. Dans la charte (Nord/710 T4481 l.22) on trouve la forme <exercienda> pour EXERCĒNDA ‘qui doit être exercée’ le participe passif futur de EXĒRCĒRE ‘exercer’. Selon Pei (1932, p. 18), la diphtongaison peut s’expliquer par la présence d’une consonne palatale [j] devant la syllabe tonique.

Tandis que Pei (1932, p.18-20) admet que la voyelle /Ĕ/ était devenue une voyelle longue et ouverte [ɛ], il n’admet pas encore une phase de diphtongaison romane.<sup>652</sup> Il est vrai que les indices d’une telle diphtongaison sont rares, mais face aux quelques formes diphtonguées dans les environnements palatalisant, nous serions prêts à reconnaître que certaines diphtongaisons allophoniques pouvaient se produire dans les contextes palatalisants, tels que décrit par Ségéral et Scheer (2020), où « *ɛ* se diphtongue en *ie* ... due à l’action d’une consonne distante » (p. 290), ex. MĒLĪŪS → afr. *mielz* ‘mieux’, VĒTŪLUM → \*[vɛclo] → \*[vɛçlo] → afr. *vieil* ‘viel’, etc.<sup>653</sup> Or, c’est un scénario qui expliquerait bien l’interaction avec d’autres phénomènes tels que la syncope et la lénition des consonnes intervocaliques.

En conclusion, le /Ĕ/, stable de manière générale, semble passer à une diphtongue dans certains environnements palatalisant dès le deuxième quart du VII<sup>e</sup> siècle, posant les bases pour la diphtongaison spontanée qui affecta l’ensemble des /ɛ/ romans en syllabe tonique non entravée.

<sup>651</sup> Cette forme de la fin du VII<sup>e</sup> siècle offre une date plus vraisemblable pour la diphtongaison que la fin du III<sup>e</sup> siècle, date retenue par Zink (1986, p. 53-54) et Englebert (2009, p. 49).

<sup>652</sup> Pei (1932) : « We can only conclude from the evidence at our disposal that while short accented *e* was probably already pronounced as a long open *e*, it had not yet reached the stage of a diphthong » (p. 19).

<sup>653</sup> Voir Ségéral et Scheer (2020, § 177-180) dans la GGHF pour les diphtongaisons conditionnées.

## 4.6 /ō/ tonique → <u>

Chez Vielliard on peut lire que « *ō* ... sera très fréquemment transcrit *u* ; cela correspond à l'usage de transcrire *e* par *i* ». <sup>654</sup> En effet, on trouve dans la tendance d'écrire /ō/ tonique comme <u> la même tendance fermante que pour la mi-fermée antérieure (voir aussi Russo 2012, 2014b, Russo et var der Hunst 2014 pour la documentation mérovingienne et carolingienne). (cf. § 4.4). Chez Pei (1932) on trouve que « le changement fréquent de *o* en *u* indique qu'à cette époque, la prononciation du *o* était assez fermée qu'elle ressemblait plutôt au *u* qu'au *o* » (p. 30). <sup>655</sup>

Politzer et Politzer (1953, p. 38) avaient remarqué le même phénomène dans leur étude sur les chartes, écrivant « la substitution de *u* pour le *ō* du latin classique est ... très fréquent et démontre une tendance croissante, légère mais définitive de période en période » (p. 38). <sup>656</sup> Si le phénomène est courant, nos analyses démontrent que la représentation du /ō/ tonique par <u> est moins enracinée que l'écriture du /ē/ comme <i>, ce qui trahit le fait que ces phénomènes ne sont pas complètement synchronisés. Dans notre traitement des données, on peut séparer deux types de formes : les /ō/ qui sont suivis d'une consonne palatalisée, voire d'un yod dans la syllabe suivante, des cas de voyelle sans effet de la métaphonie fermante.

### 4.6.1 /ō/ non-conditionné

Les voyelles /ō/ « non-conditionnées » sont celles sans environnement palatalisant, par exemple AUCTŌR, AUCTŌREM 'auteur'. <sup>657</sup>

(49) AUCTŌRE 'auteur'

- a. <autur> (Loire/673 T4461 l.9)
- b. <acturis> (N.I/660 T4460 l.2)
- c. <hacturis> (N.I/660 T4460 l.9)
- d. <autur> (Nord/688 T4459 l.13, l.18)

On trouve 5 formes avec <u> dans la syllabe tonique contre 2 formes en <o> classique, <autor> (Nord/709 T4480 l.10, l.14) pour un taux de remplacement de 71.4 %.

<sup>654</sup> Cette tendance est aussi reconnue par Schuchardt (1866a, vol. 1, p.149) qui écrit que « *o* = *ü* in offener Silbe ». Grandgent (cf. Bonnet, 1890, p. 126; Grandgent, 1907, p. 83, 85)

<sup>655</sup> Pei (1932) : « The frequency of the change of *o* to *u* indicates that the pronunciation of the *o* at this period was so closed as to resemble that of *u* rather than that of *o* » (p. 30). Selon Pei (1932, p. 365), seulement 8.4 % des /ō/ étaient écrits <u> dans la période de 700 à 716. Ce chiffre s'élève à 100 % dans un suffixe comme -ōrīŭm écrit <urio> 7 fois, ex. <territuri[o]> (Ile-Fr/637 T4495 l.44) vs. <orio> 0 fois.

<sup>656</sup> Politzer et Politzer (1953) : « the substitution of *u* for classical latin *o* is ... very frequent, and shows a slight but definite trend towards increase from one period to the other » (p. 38).

<sup>657</sup> On sait par les formes « auctor non autor » (*App. Prob.* 154), « auctoritas non autoritas » (*App. Prob.* 155) de l'Appendix Probi, que le /k/ en coda interne avait chuté, probablement en passant par une phase de [x] allophonique (cf. § 10.8). Voir aussi Väinänen (1981, p. 202). Cette chute en coda interne affecta aussi le /p/.

## (50) NŌS 'nous.PRON-IS.NOM ou ACC':

- a. <nus> (Ile-Fr/688 T4465 1.3), (Ile-Fr/691 T4470 1.18), (Ile-Fr/692 T4468 1.12, 1.18), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/697 T1766 1.4), (Nord/709 T4480 1.14), (Nord/710 T4482 1.13) et cette forme est continuée dans (Als/728 T3871 1.2), forme que l'on exclut tout de même de nos statistiques.

En revanche on trouve <nos> dans (Norm/625 (T4505 1.6), (Norm/628, T4503 1.5), (Ile-Fr/633 T4504 1.5), (Ile-Fr/654 T4511 1.6), (Nord/650 T4458 1.6), (Ile-Fr/673 T4462 1.16, 1.18, 1.31), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.4), (Nord/688 T4466 1.4), (Ile-Fr/691 T4494 1.24, 1.30, 1.31), (Nord/693 T4471 1.26), (Nord/694 T4472 1.3), (Ile-Fr/696 T4475 1.5, 1.21, 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.14), (Nord/703 T4479 1.9), (Nord/716 T4483 1.3), (Nord/716 T4484 1.6), (Nord/716 T4485 1.8), (Nord/717 T4487 1.4). Le taux de remplacement n'est que 8/32, soit de 25 %.

## (51) Autres exemples de /ō/ → &lt;u&gt; non conditionnés :

- a. VŌS 'VOUS.PRON.2.PL.NOM/ACC' : <vus> (Ile-Fr/711 T4478 1.6) contre de <vos> (Ile-Fr/637 T4495 1.83), (Ile-Fr/673 T4462 1.6), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.7), (Bourg/677 T4492 1.16), (Ile-Fr/688 T4465, 1.9), (Ile-Fr/691 T4469 1.16, 1.22), (Nord/694 T4472 1.8), (Ile-Fr/696 T4474 1.7), (Nord/697 T1766 1.9), (Ile-Fr/700 T4493 1.51), (Nord/716 T4483 1.8), (Nord/716 T4484 1.14), (Nord/716 T4484 1.18). On a donc 1 remplacement par <u> contre 14 attestations de la graphie classique. Le taux de conservation est de 93.3 %.
- b. HŌS 'DÉMONSTRATIF-ACC.PL.MASC/NEUTRE' : <hus> (Ile-Fr/691 T4469 1.2), (Ile-Fr/692 T4468 1.4), (Nord/716 T4484 1.2) contre <hos> classique dans (Ile-Fr/637 T4495 1.68, 1.80). C'est-à-dire 2 formes classiques contre 3 formes avec le remplacement pour un taux de remplacement de 60 %.
- c. DĪGNŌSCĪTŪR 'être discerné' : <dinuscitur> (Ile-Fr/637 T4495 1.47), (Ile-Fr/691 T4470 1.20), <dinuscitu[r]> (Ile-Fr/654 T4511 1.5) mais aussi tardivement dans (Ile-Fr/755 T2925 1.3).
- d. CŌGNŌSCĪTŪR : <cognuscitur> (Nord/688 T4459 1.7)
- e. NŌSCĪTŪR 'être connu' : <nuscitur> (Nord/697 T4476 1.18)
- f. PATRŌNŪS, PATRŌNĪ 'protecteur, patron' : <patrunis> (Bourg/677 T4492 1.13) pour PATRŌNĪS
- g. RESPŌNSĪS 'réponse' → afr. *respeus, respos* (FEW 10.312) : <respunsis> (N.I/660 T4460 1.3), (Ile-Fr/682 T4464 1.6), (Nord/716 T4485 1.5) ; <rispunsis> (Ile-Fr/691 T4467 1.5) contre 0 attestation avec le /ō/ représenté <o>. Le taux de remplacement est de 100 %.

## (52) GENĪTŌREM ‘parent’ :

- a. <geneturi> (Ile-Fr/637 T4507 1.3)
- b. <geneture> (Ile-Fr/682 T4464 1.4, 1.5), (Nord/697 T4476 1.19, 1.22)
- c. <geniture> (Loire/673 T4461 1.3)
- d. <genituris> (Loire/673 T4461 1.3)
- e. <genetur> (Ile-Fr/691 T4469 1.7), (Nord/695 T4473 1.5, 1.11, 1.13, 1.19), (Nord/710 T4481 1.4), (Nord/716 T4484 1.5)
- f. <genitur> (Nord/693 T4471 1.18)

On trouve 15 fois le remplacement de /ō/ par <u>. Cela contraste avec 13 fois <genetor-> : <genetores> (Ile-Fr/654 T4511 1.4); <genetorebus> (Ile-Fr/654 T4511 1.7), <genetoris> (Ile-Fr/654 T4511 1.10); <genetrici> (Ile-Fr/682 T4464 1.4-5), <genetore> (Ile-Fr/682 T4464 1.8, 1.13), (Nord/693 T4471 1.12), (Ile-Fr/696 T4474 1.5, 1.10), (Nord/709 T4480 1.5, 1.9, 1.12, 1.17), (Nord/716 T4486 1.5) ce qui donne un taux de remplacement de 54 %.

## 4.6.2 /ō/ conditionné par un yod

Comme le /ē/ tonique (§ 4.4.1), /ō/ tonique est conditionné par un yod dans la syllabe post-tonique. Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) relève nombreux exemples dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes y compris ŌSTIĀ ‘la porte’ écrit <ustia> chez Grégoire de Tours (DLH 1.5, p. 8, 1.8). Dans les chartes, on peut citer les exemples (53)a-d, aussi relevés par Russo (2012b, 2014b) ; Russo et van der Hulst (2014) :

## (53) Exemples de /ō/ suivi de yod dans la syllabe suivante

- a. VICTŌRIAE : 1 fois <victoriae> (Ile-Fr/654 T4511 1.3)1. En revanche <victor-> n’est pas attesté.
- b. ORATŌRIUM : <oraturio> (Ile-Fr/637 T4495, 1.52), (Ile-Fr/682 T4464 1.10), (Nord/710 T4482 1.8) et tardivement dans (Als/728 T3871 1.17), en revanche on ne trouve aucune attestation de <oratorio pour un taux de remplacement de 100 %.
- c. TERRĪTŌRĪŪM : <territuri[o]> (Ile-Fr/637 T4495 1.44), <terreturiis> (Nord/703 T4479 1.3), (Ile-Fr/711 T4478 1.4, 1.12), mais aussi plus tardivement dans <territuriis> (Lorr/727 T3870 1.14, 1.14) contre 0 attestation en <-tori> pour un taux de conservation de 100 %.
- d. PRĒCATŌRIA<sup>658</sup> : tardivement l’on trouve la forme <praecaturia> dans (Norm/VIIIe T4496 1.15-16, 1.20).

<sup>658</sup> Ce mot est construit sur la racine PRĒCES ‘des prières’ suffixé de -ĀTŌR + -IUS formant un adjectif qui décrit les prières, mais prenant un sens finalement ‘concernant les lettres, voire ‘concernant les pétitions’, lal. *Bittbriefe* (cf. TLL col. 10, 2, p. 1151, s. v. *precātorius*. Ici la graphie <prae-> est une hypercorrection à cause de la neutralisation de la distinction entre /ē/ et /AE/ classique.

On trouve d'autres formes en <-torio>, ex. <adiutorio> tardivement dans (Als/728 T3871 l.9) mais de façon générale, le suffixe -TŌRĪŪM est indiqué par <-tūrio> (cf. Russo, 2014b; Russo et van der Hulst, 2014) ce qui suggère la fermeture de la voyelle. Russo (2014b), comme pour la fermeture conditionnée du /Ē/, signale des fermetures du /Ō/ tonique dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes à partir de TELMA, par exemple dans ŌSTĪŪM 'une porte' → afr. *uis*, fr. *huis*, wal. *ouxh*, norm. *us*, cf. it. *uscio* et dans tous les cas de <-torio>. Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) interprètent cette fermeture par l'élimination de l'élément |A| de la tonique lorsqu'il y a un *yod* |I| à la droite de la tonique (cf. § 4.4.1).

#### 4.7 /Ō/ devenu /ɔ/ roman = <o>

Vieliard (1927) écrit que « l'ō tonique, devenu ρ en latin vulgaire, reste écrit o dans nos textes, bien que l'habitude de transcrire ρ par u eût pu inciter les scribes à écrire aussi u pour ρ » (p. 12). Pei (1932, p. 30) est aussi de l'avis que le /Ō/ tonique avait retenu sa qualité classique jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>659</sup> Phonologiquement le /Ō/ était resté distinct des autres voyelles postérieures.

Comme pour le /Ē/ tonique non entravé, le /Ō/ est supposé avoir subi une diphtongaison de /Ō/ → [wɔ] bien que la datation de celle-ci soit débattue. Dans la section 2.2, nous avons présenté les arguments philologiques qui sont habituellement évoqués par les romanistes comme Straka (1953) pour dater la diphtongaison du /Ō/ → [wɔ] au V<sup>e</sup> siècle. Cependant, comme pour la diphtongaison de /Ē/ → [jɛ] (§ 4.5) nous avons démontré que ces données philologiques traditionnelles étaient issues de mauvaises interprétations et qu'en conséquence elles ne peuvent pas nous servir pour la datation de la diphtongaison romane. En réalité, nous avons peu d'indices pour cette diphtongaison avant la forme <Buona> (l.1) dans la Séquence de Sainte Eulalie.

Meyer-Lübke (1934, § 53) signale la difficulté de dater la diphtongaison du /Ō/, mais il considère que l'allongement du /Ō/ tonique aurait eu lieu au VI<sup>e</sup> siècle comme précondition à la diphtongaison.<sup>660</sup> Le /Ō/ latin continu d'être écrit <o> avec très peu d'exceptions tandis que les graphies en <u> sont très sporadiques.

<sup>659</sup> Pei (1932) : « It is fairly certain that accented short o in the Eighth Century still retained its classical quality, with no trace of labial diphthongization » (p. 30).

<sup>660</sup> Meyer-Lübke (1934 § 53) se base sur l'entrée de vocabulaire latin dans le vocabulaire du vieux haut allemand, ex. SCHÖLA >> vha. *scuola* et au contraire l'emprunt de mots germaniques par les gallo-romans, ex. afr. *huese* 'botte' << frw. *hosā* ← PG. \**hōzō*<sup>1</sup> (Duden : mittelhochdeutsch hose, althochdeutsch hosa = Bekleidung der (Unter)schenkel samt den Füßen, in germanischer Zeit wahrscheinlich Bezeichnung für die mit Riemen um die Unterschenkel geschnürten Tuch oder Lederlappen). Brüch (1921) rejette l'utilité des emprunts pour dater la diphtongaison en roman.

#### 4.7.1 Les rares remplacements de /ö/ par <u>

##### (54) Remplacement de /ö/ par <u>

- a. COENÓBĪUM ‘couvent, monastère’ : <cenubio> (Ile-Fr/696 T4475 1.10) et tardivement dans (Lorr/727 T3870 1.4), (Als/728 T3871 1.10), (Ile-Fr/753 T2924 1.3). Ce mot emprunté au grec κοινόβιον (koinóbion), ne semble pas survivre dans les langues romanes mais ici semble témoigner de la métaphonie fermante (cf. Russo, 2014b).

#### 4.7.2 La préservation du /ö/ écrit <o>

Dans l'ensemble, nous avons l'impression que /ö/ tonique était trop ouvert pour être confondu avec /ü/.

##### (55) PÖST ‘après’ :

- a. <post> (Ile-Fr/673 T4462 1.18, 1.22), (Loire/673 T4506 1.10), (Ile-Fr/682 T4464 1.5), (Nord/688 T4466 1.4), (Ile-Fr/691 T4467 1.5), (Nord/693 T4471 1.13), (Nord/694 T4472 1.5), (Ile-Fr/696 T4475 1.5), (Ile-Fr/700 T4493 1.7, 1.8, 1.23, 1.26), (Champ/714 T1767 1.7, 1.11), (Nord/716 T4485 1.4). Le taux de conservation est de 100 %.

##### (56) PÖSTĚA ‘ensuite, puis’ :

- a. <postia> (Bourg/677 T4492 1.12), (Nord/688 T4459 1.5), (Nord/688 T4466 1.9), (Ile-Fr/691 T4467 1.6), (Ile-Fr/692 T4468 1.12), (Nord/693 T4471 1.22), (Nord/694 T4472 1.4), (Nord/710 T4481 1.6, 1.9, 1.19), (Nord/710 T4482 1.6), (Champ/714 T1767 1.4) pour PÖSTĚA, aussi <posthia> (Nord/710 T4481 1.4, 1.6), (Nord/710 T4482 1.5), (Nord/716 T4484 1.6).

Donc, PÖST apparaît comme <post-> 16 fois et n'est jamais attesté autrement dans notre corpus.<sup>661</sup> De même pour les variantes POSTĚA, de <postia/posthia>; celles-ci sont toujours attestées avec le <o>. Il y a donc un taux de 0 % de remplacement pour ces mots et un taux de conservation de 100 %.

<sup>661</sup> Gaeng (1968, p. 79) trouve quand même deux attestations de <pus> pour POST dans les inscriptions du V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle : <PUS CON> (D324 a. 488) provenant de l'Italie et PUS CON(SULATUM) (D270 a. 562) de la Narbonnaise, ce qu'il tente d'expliquer par la position proclitique et atone de ces mots (voir Russo 2011). L'absence totale de ce phénomène dans notre corpus et sa grande rareté dans les inscriptions nous permettent de l'écarter. Pour l'Italie c'est possible, le s final vocalise et peut dans certaines variétés italo-romanes fermer par métaphonie la voyelle précédente (voir Russo 2007), cf. NOS → it. *noi*, mais italo-roman méridional *nuj*, ou CRAS ‘demain’ dans les dialectes du sud d'Italie *crāj* mais aussi *crej*, etc.

## (57) APŎSTŎLĪCUS ‘concernant les apôtres’ :

- a. <apostolicus> (Ile-Fr/654 T4511 1.5); <apostolico> (Loire/673 T4461 1.2); <apostholico> (Nord/688 T4466 1.6), <apostholicus> (Ile-Fr/691 T4494 1.31), <apostolecis> (Ile-Fr/691 T4470 1.2), <apostholicus> (Nord/694 T4472 1.3)

La forme avec <o> est attesté 6 fois contre 0 graphie contraire. Le taux de remplacement est de 0 %, voir le taux de conservation du <o> est de 100 %

## (58) MŎNĀCHUS ‘moine’ :

- a. <nulla monacha> (Ile-Fr/673 T4462 1.13)  
 b. <monachorum> (Nord/688 T4466 1.5)  
 c. <monachus> (Ile-Fr/696 T4475 1.4)  
 d. <monachis> (Ile-Fr/696 T4474 1.10)  
 e. <monaco> (Nord/716 T4485 1.6)

Celui-ci se compare avec 0 attestation de <munach> ; le taux de remplacement de la voyelle est de 0 %.

## 4.7.3 Les suffixes -Ī-ŎL-ŪS /-A/-UM

Dans le latin classique l’accent se trouve sur l’*ī* dans des mots comme FILĪŎLUM ‘filleul’. Or, la syllabification du /*ī*/ en attaque de syllabe dans le latin tardif fit passer l’accent sur le /*ŏ*/ (É. Bourciez, 1930, p. 8).<sup>662</sup> On trouve donc ce suffixe, portant très probablement l’accent, agissant dans notre corpus en tant que diminutif.

## (59) -Ī-ŎLUM ‘suffixe nominal diminutif’

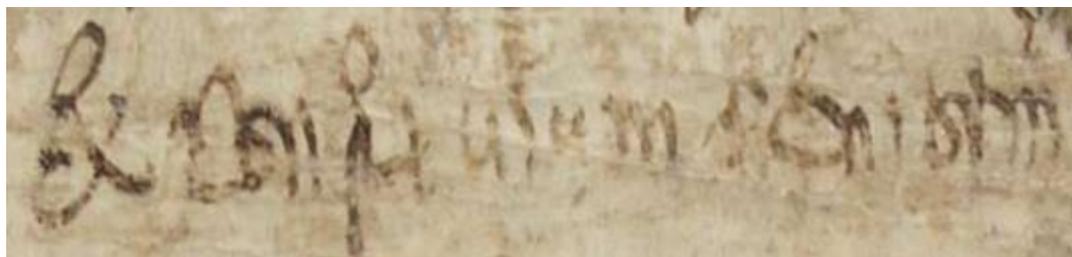
- a. HŎSPĪTĪŎLA ‘petit logement’ : <hospitiola> (Ile-Fr/637 T4495, 1.69, 1.81)  
 b. MŎNĀSTĒRĪŎLŪM ‘monastère’ : <monasteriolo> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.6), (Ile-Fr/696 T4474 1.4, 1.9); <monastheriolo> (Nord/703 T4479 1.3); <monasthyriolo> (Nord/703 T4479 1.8, 1.10)  
 c. FLUVĪŎLA ‘petite rivière’ : <fluviolo> (Ile-Fr/673 T4462 1.10), (Champ/714 T1 67 1.2, 1.3)  
 d. FAVARĪŎLA ‘petit lieu planté de fêves’ : <villa Favariolas> (Ile-Fr/700 T4493 1.12)

Un seul exemple nous donne l’impression que le /*ŏ*/ est remplacé par <u>; <conciulum seniorum> dans (Ile-Fr/696 T4475 1.6). Le plus transparent est d’y voir une faute d’inattention, le scribe cherchant à transcrire CONCĪLIŪM SENIŎRUM ‘un concile des séniors’, voir ‘une assemblée des nobles’. CONCĪLIŪM est l’étymon savant à la source du fr. *concile*. Atsma et Vezin (1981) dans leur édition des ChLA XIII, n°580, 1.26-31 sont de l’avis que <conciulum> représente CONSĪLIUM

<sup>662</sup> Notons bien que ce suffixe existe aussi sous la forme /-ŪLŪS/.

‘conseil’ du latin classique et qui donne l’afr. *conseil*, fr. *conseil* (FEW 2.1007a). Nous reproduisons une section du manuscrit ci-dessous.

figure 56 : <conciulum seniorum> (Ile-Fr/696 T4475, l.6)



& c o n < ??? > u l u m s e n i o r ( u ) m

Hypothèse moins fondée que la simple faute d’orthographe, l’on pourrait voire une confusion CŌNTIŌNUM ‘des rencontres’ et CONCILIUM ‘concile’. La forme *concion* ‘discours publique, assemblée’ est attestée en moyen français, considéré en tant qu’emprunt au latin médiéval (FEW 2.1111a). Or, le remplacement du /ō/ de CŌNTIŌNEM par <u> serait attendu en syllabe tonique (§ 4.5). Pour ces différentes raisons, notamment incertitude de la forme représentée, la graphie <conciulum> ne peut pas être comprise dans nos statistiques qui voient le /ō/ tonique de -IŌLUM écrit <o> dans 100 % des cas, 12/12 attestations.

#### 4.8 /ū/ tonique = <u>

Vielliard (1927, p. 14) souligne que « l’ū latin tonique est conservé dans l’écriture », et les rares exceptions trouvent des explications extra-phonologiques. Par exemple, le /ū/ de PŪBLICŪS ‘public’ apparaît comme <o> dans <poplicus> (Ile-Fr/696 T4474 l.5), mais selon Vielliard celui-ci s’explique par l’influence étymologisante de PŌPŪLŪS ‘peuple’ ; les deux lemmes partagent une même racine italique \*pōplōs ‘une armée’ (cf. de Vaan, 2008, p. 480).

L’antériorisation du /ū/ latin en /y/ français est un des traits qui distingue le gallo-roman des autres langues romanes, mais l’évolution du /ū/ tonique latin qui passa à /y/ français est invisible à l’œil philologique du fait que la graphie demeure <u> entre le latin archaïque et le français moderne. Grandgent (1907, p. 86-87) proposait que l’antériorisation du /ū/ eût lieu sous l’influence du substrat celtique sur ces territoires anciennement celtophones : l’Italie du nord, la Rhétie orientale, et la Gaule, qu’on trouve ce phénomène.<sup>663</sup> L’hypothèse d’un substrat celtique est aussi reconnue par Dottin (1920, p. 76-79). Bourciez (1923, p. 36) est plutôt de l’avis que le /ū/ demeure /u/ au haut Moyen Âge sur les bases que la voyelle écrite <u> ne provoque pas de palatalisation dans des lemmes comme CŪPĀ → fr. *cuve* tandis que le /i/ CĪVIS → afr. *ciu* ‘citoyen’ oui. Comme le catalan préserve

<sup>663</sup> Grandgent (1907, p. 86) : « in Gaul, a large part of Northern Italy and Western Rhaetia it was probably formed a little forward of its normal position » (p. 86).<sup>663</sup> Cependant, un indice de cette antériorisation est à peu près invisible dans les textes. Peu importe sa valeur phonétique, le /ū/ latin continue d’être transcrit <u>.

le son /u/ et que Bourciez date la séparation du catalan et de l'occitan au VIII<sup>e</sup> siècle, il propose une date d'antériorisation après le VIII<sup>e</sup> siècle.

Si l'absence en faveur de l'antériorisation du /Ū/ est à peu près absente de notre corpus, le /Ū/ latin est systématiquement écrit <u> et reste distinct des autres voyelles arrondies.

Voici les autres formes de FŪTŪRŪS avec la préservation du /Ū/ comme <u> :

(6o) FŪTŪRŪS 'futur'

- a. <futuris> (Norm/628, T4503 1.8), (Ile-Fr/633 T4504, 1.1), (Ile-Fr/642 T4509 1.1), (Ile-Fr/691 T4494 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.20), (Nord/710 T4481 1.24), (Nord/716 T4486 1.10)
- b. <futura> (Ile-Fr/654 T4511 1.5)
- c. <futuri> (Ile-Fr/654 T4511 1.7)
- d. <futur[u]m> (Ile-Fr/691 T4494 1.1)
- e. <futurum> (Ile-Fr/691 T4494 1.32, 1.34), (Ile-Fr/696 T4475 1.23)
- f. <foturis> (Nord/716 T4483 1.15), (Nord/717 T4487 1.19).

On a donc 13 attestations de <futur-> plus les deux attestations de <fotur-> contre 0 exemple qui montre le remplacement du /Ū/ par <o>. Le taux de conservation est de 100% ; le taux de remplacement de 0 %.

(6i) PERDŪCERE 'conduire' :

- a. <perducere> (Ile-Fr/654 T4511 1.2), (Nord/716 T4483 1.2)
- b. <perducemus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.3)
- c. <perduret> (Ile-Fr/700 T4493 1.65, 1.73)

Pour les 5 attestations qui préservent le <u> on trouve 0 cas avec le remplacement. On a donc un taux de conservation de 100 %.

(6z) ŪNUM 'un' :

- a. <una> 55 attestations, ex. <una> (Ile-Fr/637 T4495 1.55)
- b. <uno> 15 attestations, ex. <uno> (Ile-Fr/637 T4495 1.27)

En revanche on ne trouve aucun remplacement pas <ono> ou <ona> ce qui démontre que le /Ū/ était resté distinct avec son taux de conservation de 100 %.

(63) PECŪLIIS, l'ablatif pluriel de PECŪLIUM 'propriété privée'

- a. <peculiis> (Nord/688 [T4459](#) 1.8), (Nord/688 [T4466](#) 1.8), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.20, 1.38, 1.42), (Nord/709 [T4480](#) 1.19)

En revanche nous ne trouvons aucune attestation <pecoli-> et une seule attestation de <paecoliis> (Nord/694 [T4472](#) 1.11). Cela contraste avec 6 exemples de <peculi-> pour un taux de conservation de 86 %.

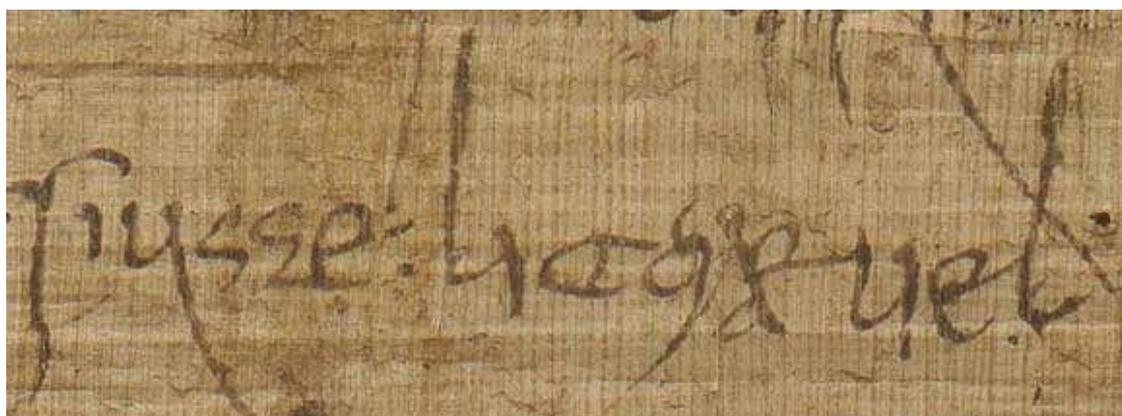
(64) D'autres exemples du /ū/ tonique :

- a. ŪSU 'l'usage' : <husufructo> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.700) ; <husufructuaria> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.7). La voyelle n'est jamais remplacée, donc pour un taux de conservation de 100 %. <usu> apparaît aussi tardivement dans <usu> (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.5).

#### 4.8.1 De faux exemples de /ū/ tonique écrit <o>

Comme exemple du /ū/ écrit <o>, Vielliard (1927, p. 15) donne la forme \*<litore> (Ile-Fr/700 [T4493](#), 1.53) pour LITŪRAE 'enduite.GEN.S'. Bien que l'édition de Tardif (charte n° 26), donne en effet la lecture <litore>, l'édition plus récente de Bruckner, Marichal, Atsma et Vezin (1954) dans les *Chartae latinae antiquiores* donnent plutôt la forme <literę> (Ile-Fr/700 [T4493](#), 1.53) qui serait plutôt une graphie pour LĪTTĒRAE 'lettre-GEN.S', une forme complètement attendue selon les graphies mérovingiennes.<sup>664</sup> Mario Pei (1932, p.59-60) ne mentionne pas la prétendue attestation <litore>. Nous avons donc consulté la numérisation du document AN K3 n°1/1 aussi connu comme le Testament du fils d'Idda (cf. § 1.3.2.1) reproduit dans la figure 57.

figure 57 : <litere> dans (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.53), AN K3 n°1<sup>1</sup>



< s i q u a e l i t e r a e u e l >

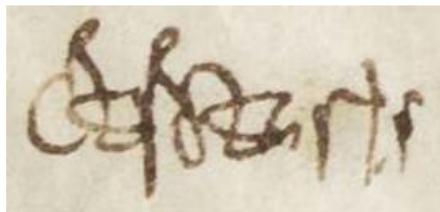
En regardant la numérisation, nous voyons très lisiblement un <e> dans sa forme ouverte, ressemblant à l'épsilon <ε> suivi d'un <r> en ligature. Si une étude paléographique poussée est méritée, dans l'état actuel de l'argument, nous devons en conclure que l'édition de Tardif est erronée sur ce point et que

<sup>664</sup> Mario Pei (1932, p. 59-60) n'a pas repéré la prétendue attestation <litore> car le document (Ile-Fr/700 [T4493](#)), le testament du fils d'Idda, n'est pas inclus dans son étude.

la forme dans (Ile-Fr/700 T4493 l.53) se lit bien <literae> ou <literę> (ces deux étant équivalents, la queue du <ę> représentant le <a>) et représente LITTĒRAE ‘des lettres.nom.pl.’ et n’a donc rien à contribuer à notre discussion sur le /ū/.

Il y a une autre lecture problématique chez Viellard (1927, p. 15). Elle cite la forme <fotoris> pour FUTŪRIS ‘futur.dat.pl.’, supposément dans la charte n° 46 de Tardif, document qui correspond à la planche n° 34 de Lauer et Samaran (1908) et qui correspond à notre document

**figure 58 : Charte (Nord/716 T4483 l.15)**



< e t f o t u r i s >

(Nord/716 T4483).<sup>665</sup> Après l’inspection du facsimile de Lauer et Samaran et de l’édition du ChLA XIV n° 588 c’est la graphie <et fotoris> et non \*<et fotoris> que nous devons privilégier (voir figure 58). L’édition de Lauer et Samaran indique bien <fotoris>, tout comme l’édition de la ChLA. C’est aussi <fotoris> avec un <u> pour /ū/ tonique qui se trouve dans l’édition numérique de Telma (Nord/716 T4483 l.15)

où l’on peut lire <fotoris> (Nord/716 T4483 l.15) avec un <u>.<sup>666</sup>

Voici une des rares erreurs de copie de Viellard. Finalement le /ū/ est bien écrit <u> et la voyelle initiale /ū/ écrite <o> est prévisible selon l’inversion de /ū/ et /ō/ (cf. § 4.8).

En conclusion, l’écriture du /ū/ comme <u> reste systématique en syllabes toniques dans le latin mérovingien et témoigne de sa contrastivité phonémique toutefois sans laisser entrevoir son éventuelle palatalisation vers /y/.

<sup>665</sup> Viellard (1927) : « *fotoris*, XXXIV, 15, pour *fūtūris*, ne peut s’expliquer que par l’habitude qu’avaient les scribes de rendre ū par o et qui les a incités à faire ici la même substitution à propos de ū » (p.15).

<sup>666</sup> Cette forme revient aussi dans (Nord/717 T4487 l.19).

## 4.9 /ŭ/ tonique = &lt;u&gt;

Chez Vielliard (1927), on peut lire que

« La fusion de ŭ et de ō ... dans la prononciation populaire, entraîna naturellement l'emploi de la lettre o pour ŭ ; ŭ est, en effet, remplacé par o dans l'écriture, en syllabe et fermée ; c'est un phénomène souvent constaté dans les textes bas-latins » (p. 14)

Pour Grandgent (1907, p. 87), la fusion de /ŭ/ et /ō/ aurait eu lieu, au plus tard, au IV<sup>e</sup> siècle, mais sa chronologie dépend de la datation de l'*Appendix Probi*. Si Förster (1884) et Baehrens (1922, p. 3) pensait y voir un document de l'Antiquité tardive<sup>667</sup>, les études de Robson (1963) et Väänänen (1981) le font plutôt remonter à la fin du VI<sup>e</sup> voire au début du VII<sup>e</sup> siècle. Récemment réédité par de Asperti et Passalacqua (2014), ces auteurs font remonter le plus ancien manuscrit de l'*Appendix Probi*, celui de Naples (Ms. Neapolitanus Latinus 1) à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ou au début du VIII<sup>e</sup>. Asperti et Passalacqua (2014) proposent de voir dans l'*Appendix Probi*, une accumulation de conseils grammaticaux, transmise depuis l'Antiquité Tardive et qui se sont progressivement joints dans la transmission. Selon ces auteurs, les formes dans le manuscrit Neapolitanus Latinus 1 sont celles de l'état de langue du dernier copiste et non pas des formes remontant directement à l'Antiquité tardive. Suivant Asperti et Passalacqua (2014) nous pouvons en conclure que la langue de la plus ancienne copie de l'*Appendix Probi* est contemporaine des chartes mérovingiennes. Si elle présente des écarts avec nos chartes, c'est d'une part par son objectif pc'est-à-dire et non pas légal, et d'autre part provenant de l'Italie méridionale et non pas de la Gaule.

Cette chronologie plus tardive de l'Appendice Probi correspond à l'avis de Väänänen que « le changement ŭ > o ... très peu attesté même à l'époque tardive... est sans doute postérieur au changement ĭ > e, ce qui est en accord avec les faits romans, ŭ conservant son timbre en sarde et en roumain » (p. 36-37). On trouve en effet des formes comme *columna non colomna* et *turma non torma* dans l'*Appendix Probi* (1.5, 1.59 respectivement).

<sup>667</sup> Si nous comprenons l'argumentation de Baehrens (1922, p. 3), il justifie une datation au cours du III<sup>e</sup> siècle par le fait que le nom neutre BĀCŪLŪM 'bâton' est attesté plus rarement comme le nom masculin BĀCŪLŪS à partir du III<sup>e</sup> siècle et apparaît dans l'*Appendix Probi* <baculus non vaclus> (n° 9). Le changement de genre, BĀCŪLŪM → BĀCŪLŪS sert donc de *terminus post-quam* pour la datation de ces formes dans l'*Appendix Probi*. Pour le *terminus ante-quam* Baehrens (1922) donne la forme <botruus non butro> où BŌTRUUS est la forme classique pour le grec βότρος, bótrous 'une grappe de raisin' tandis que l'on trouve plutôt BŌTRUUS dans l'antiquité tardive. En effet l'on trouve <botrus> chez Isidore de Séville (*étymologies* 17.13), mais au VI<sup>e</sup> siècle chez Cassiodore l'on trouve encore la forme en /-uus/ par exemple dans ses *Historiae Ecclesiasticae* où l'on peut lire <Hoc factio didebatur et ipsi et aliis, quia botruis extra tempus inlatis bonum rei panderetur indicium...> (livre 5.50). Si la forme <botrus> était plus courante depuis Jérôme, il n'est pas certain que la forme archaïsante fût éliminée de manière suffisante pour exclure une rédaction après le IV<sup>e</sup> siècle. Robson (1963, p. 53) a décrit le document comme une production tardive d'un *scotti* avec une bonne tradition biblique et patristique. Enfin, la forme <botruus non butro> avec la délabialisation de <-truus> correspondait aussi au phénomène de simplification des groupes /TRuV/ comme dans FEBRUĀRIAS → <febrarias> attesté sur une pierre tombale trouvée dans les fouilles de la nécropole de Saint-Martin de Tours et datée entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle : <HIC REQUIESCIT BONE MEMORIA ULUS SUB/ DIAE XIII IDUS/ FEBRARIAS D[E]/ VENERIS D[IE]/ LORUM [..]/ SE[ø?]E> (Laboratoire Archéologique et Territoires, dépôt de l'État, « épitaphe d'Aulus »).

Les résultats des chartes appuient cette fusion de /ŭ/ et /ō/ mais pas de la manière habituellement décrite par les romanistes, par exemple chez Schuchardt (1866a). Comme nous l'avons vu dans la section 4.6, le /ō/ tonique est assez souvent remplacé par <u>, mais le contraire n'est pas forcément vrai : on trouve que /ŭ/ tonique reste le plus souvent transcrit <u>, ce qui suggère la fusion phonologique de /ō/ et /ŭ/ vers une voyelle plutôt fermée [u] ou [ɔ] tel qu'attesté dans des mots comme MŪLTA 'nombreux' ou CŪLTŪS 'cultivé', etc.

(65) MŪLTA 'une amende' ou 'nombreux'

- a. <multa> (Ile-Fr/654 T4511 1.3)
- b. <multis> (Ile-Fr/700 T4493 1.65)

Les attestations sont trop peu nombreuses pour en tirer des conclusions, mais l'on ne trouve aucune attestation en <molt->.

(66) CŪLTUS 'cultivé, élégant'

- a. <cultis> (Ile-Fr/700 T4493 1.17), (Nord/709 T4480 1.19), (Champ/714 T1767 1.6)
- b. <incultis> (Ile-Fr/700 T4493 1.18), (Nord/709 T4480 1.19-20), (Champ/714 T1767 1.6)

On trouve 0 attestation de <colt->. Les 6 attestations de <cult-> ont donc un taux de conservation de 100 %.

(67) INDŪLTUS 'accordé'

- a. <indultum> (Bourg/677 T4463 1.11), (Ile-Fr/688 T4465, 1.17), (Nord/710 T4481 1.8), (Nord/716 T4483 1.14), (Nord/716 T4486 1.10), (Nord/717 T4487 1.15)
- b. <indulta> (Nord/688 T4466 1.12)
- c. <indulthum> (Nord/694 T4472 1.12)
- d. <indult[um]> (Nord/697 T1766 1.14)
- e. <indultus> (Nord/710 T4481 1.25), (Nord/716 T4486 1.6),

Pour les 10 exemples de <-dult-> on trouve 0 attestation de <-dolt->. Le taux de conservation est donc de 100 %.<sup>668</sup>

Certaines recherches supplémentaires seraient nécessaires pour exclure le conditionnement de /ŭ/ graphié <u> dans les exemples 63 à 65 qui apparaissent comme nous pouvons le voir très souvent devant un /l/.

<sup>668</sup> Dans la même famille de mots, on trouve <indulgire> (Nord/697 T4476 1.21) pour INDŪLGĒRE 'choyer', ici le <i> étant potentiellement une influence de la palato-vélaire précédente (cf. § 10.2.2).

#### 4.9.1 Les attestations de /ǔ/ sous l'influence du yod, voire d'une consonne palatalisée

La présence d'un /ǔ/ dans la syllabe post-tonique ne semble pas toujours affecter la fusion des voyelles /ō/ et /ū/ latines lorsque plusieurs consonnes s'y interposaient. Nous devons reconnaître, suivant Russo (2014b), Russo et van der Hulst (2014), que la présence d'un /ǔ/ dans la syllabe post-tonique a pu contribuer au maintien d'une graphie fermée <u>. Compte tenu de l'absence de norme, les deux graphies sont attestées.

On trouve ce contexte dans un mot comme CALŪMNĪA 'fausse accusation' qui donne l'afr. *chalonge*, *challenge* 'réclamation en justice'.

(68) CALŪMNĪA 'fausse accusation, calomnie'

a. <calumnia> (Loire/673 T4461 l.9)

Mais, on trouve aussi 2 fois le /ǔ/ écrit <o> dans <calomnia> (Nord/694 T4472 l.10) et (Nord/697 T1766 l.11). Le taux de remplacement est de 67 %, mais les exemples sont assez peu nombreux pour en tirer des conclusions.

L'effet fermant du yod mérovingien ne persiste pas en français, lorsque un /ǔ/ ou un /ō/ étaient suivis par un /j/ dans la syllabe suivante, le /j/ pourrait cependant être soumis à une métathèse, ex. DŌRMĪTŌRĪUM → fr. *dortoir*, ou encore s'introduire si /ǔ/ et /ō/ sont suivi d'une consonne palatale, ex. VŌCEM → *voix*, NŪCEM → *noix*, CRŪCEM → *croix*, etc.<sup>669</sup>

(69) CRŪX, CRŪCE 'la croix'

a. <cruce> (Ile-Fr/637 T4495, l.32)

b. <cruces> (Ile-Fr/637 T4495, l.40)

Mais on trouve aussi <croces> (Ile-Fr/654 T4511 l.8).

Il y a un détail curieux : avant le XIII<sup>e</sup> siècle un mot ancien français comme *voiz* 'la voix' ← VŌCEM, assommaient avec *flor* 'fleur' ← FLŌREM et *sol* ← SŌL, ce qui suggère que le <i> était réellement une coda semi-vocalique dans cette période. La prononciation anglaise de *voice* emprunté au français normand préserve la prononciation de l'ancien français. Les formes du latin mérovingien suggèrent que CRŪCEM 'la croix' se prononçaient comme [krʊɪs] ou [krʊ:ɪs], ce qui est encore une prononciation de croix dans le Sud-Ouest (ALF n°363 *croix*, pnt. 674).

Le passage de /j/ de la syllabe post-tonique vers la coda de la syllabe tonique est en effet une forme de métaphonie (voir Russo et van der Hulst 2014 pour la période considérée) qui est aussi connue du vieil anglais et dans le vieil irlandais. En proto-celtique 'frais.gen.s.' se disait \*ǔrī et par un processus de métaphonie cela donne *úir* [u:ɪr] en vieil irlandais, donc avec la palatalité qui remonte

<sup>669</sup> La modification de cette consonne palatale donna l'impression qu'un yod s'est dégagé à la gauche de la consonne, possibilité tout à fait. Le <i> peut aussi indiquer la palatalité de la consonne suivante.

au début de la consonne en coda. Il est moins clair si nous devons donc attribuer ce phénomène au substrat celtique, ou si c'est plutôt le latin tardif qui a influé sur l'irlandais et le vieil anglais.<sup>670</sup>

Par exemple dans le mot STŪDĒRE 'étudier', on observe un taux de remplacement de 50 %, ce qui est bien plus fréquent que dans les mots étudiés ci-dessus.

(70) STŪDĒRE 'étudier', mais l'accent passe sur le /ū/ dans les formes conjuguées.

- a. <studiant> (Ile-Fr/691 T4470 1.24)
- b. <studiat> (Nord/693 T4471 1.34)
- c. <estudiant> (Nord/709 T4480 1.24)

Mais <stodeat> (Ile-Fr/637 T4495, 1.72); <estodiant> (Nord/695 T4473 1.22) et <estodium> (Nord/716 T4486 1.6) pour un taux de conservation de 50 %, voire un taux de remplacement de 50 % ce qui est relativement élevé et confirme en effet la confusion de /ū/ et /ō/. On trouve aussi le /ū/ préservé tardivement dans <studeamus> 'que nous étudions' (Norm/VIIIe T4496, 1.12-13), mais le /ŭ/ dans la syllabe initiale est atone et la donnée tardive et n'est donc pas compris dans notre statistique. La présence d'un /y/ dans la forme *étudier* français et la présence d'un /u/ dans l'esp. *estudiar*, it. *studiare*, occ. *estudiar*, etc. démontre que le mot est savant, donc qu'elle est revenue dans le lexique suite aux réformes alcuiniens. La forme héritée avec /ŭ/ → [o] ne subsiste que dans le vieux it. *stoggio* et dans le vieux asturien *estuyu* sans ouverture de la voyelle (cf. FEW 12.313a).

#### 4.9.2 Les attestations du germanique

Nous avons pensé intéressant d'inclure des exemples du /ŭ/ tiré de noms germaniques, où nous pouvons reconstruire une valeur [u] dans le germanique commun et dans le francique pour la voyelle \*ŭ bref germanique, que nous transcrivons /u/ ailleurs. Cette voyelle se trouve dans le lemme \**vulfaz* qui signifie 'loup'. On trouve aussi la voyelle [u] dans l'an. *wolf* [wulf]. Ces mots présument une prononciation romane des noms avec l'accent sur la syllabe paroxytonne lourde.

<sup>670</sup> Voir le chapitre 2 sur l'origine de l'anglais dans Schrijver (2013).

## (71) \*uulfaz ‘le loup’

- a. <Gaugiulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.7)
- b. <Sunniulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.25)
- c. <Leudulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.52)
- d. <Baudulfus> (Ile-Fr/637 T4495, 1.53)
- e. <Suintulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.62)
- f. <Gardulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.64)
- g. <Gubulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.64)
- h. <Chrodulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.67)
- i. <Chadulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.79)
- j. <Baudulfo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.82)
- k. <Aigulfo> (Ile-Fr/654 T4511 1.12)
- l. <Gangulfo> (Ile-Fr/654 T4511 1.12)
- m. <Rigulfos> (Ile-Fr/688 T4465, 1.18)
- n. <Arulfo> (Nord/688 T4466 1.6, 1.10)
- o. <Saulfo> (Ile-Fr/691 (T4491 1.24)
- p. <Gundulfocurti> (Ile-Fr/691 T4494 1.12)
- q. <Farulfus> (Ile-Fr/691 T4494 1.22)
- r. <Childulfovilla> (Ile-Fr/691 T4467 1.3)
- s. <Madelulfo> (Ile-Fr/691 T4470 1.4) ; <Madlulfo> (Nord/693 T4471 1.6), (Nord/697 T4476 1.4)
- t. <Ebrulfœo> (Ile-Fr/691 T4470 1.7)
- u. <Arisulfo> (Ile-Fr/697 T4477 1.25)
- v. <Adolulfus> (Champ/714 T1767 1.21)
- w. <Friulfus> (Nord/716 T4485 1.2); <Friulfo> (Nord/716 T4485 1.13, 1.14, 1.15-16, 1.17)

On trouve 29 attestations de \*uulfaz ‘le loup’ dans notre corpus. Toutes sont transcrites par un <u>. Le taux de conservation est donc de 100 %.

Il existe tout de même un certain nombre de contre-exemples, le germanique \*gunþiz ‘bataille’ comme dans <Ausegunde> (Ile-Fr/652 T4495 1.11), <Guntachario> (Ile-Fr/652 T4495 1.13), <Imnegunthem> (Ile-Fr/652 T4495 1.27), <Gundofredo> (Ile-Fr/652 T4495 1.28), etc. Attention, BURGUNDIA contient bien aussi le /u/ germanique, mais provient d’une formation indo-européenne \**b<sup>h</sup>erǵb-* ‘hauteur’ + \**-ntib<sub>2</sub>* ‘suffixe adjectival’ et qui donne le PG. \**burgundi* dont la forme latinisée BURGUNDIA est attestée <Burgundia> (Bourg/677 T4492 1.2 ; Ile-Fr/688 T4465, 1.11) avec <u>, mais

BURGŪNDO ‘burgonde’ attesté <Burgonno> (Loire/673 T4461 l.8). Ici comme pour les exemples de /ĩ/ transcrit <e> (§ 4.2), l’ouverture de la voyelle peut s’expliquer par l’effet ouvrant de la nasale en coda.

Dans les mots germaniques comme dans les mots romans, l’ouverture du /ũ/ en <o> semble être induite par une coda, notamment par une consonne nasale qui contribue à l’ouverture de la voyelle. Ailleurs, la neutralisation se fait dans la direction du <u>.

#### 4.10 /Ā/ tonique = <a>

L’évolution du /Ā/ tonique vers [e] en ancien français est l’un des changements les plus remarquables de la langue française, causant des changements tels que PRĀTUM → fr. *pré*. Dans la section 10.2.4 nous abordons les transformations affectant le /Ā/, son interaction avec la palatalisation et l’affrication des occlusives et nous comparons les différentes hypothèses de comment ce /Ā/ tonique aboutit à /e/, hypothèses qui se divisent essentiellement en deux types : celles qui proposent une antériorisation de /Ā/ → [æ] ; Meyer-Lübke (1908) écrit par exemple que « le *a* accentué roman est un son palatal antérieur » (p. 62), tandis que les chercheurs comme Bourciez (1955, § 35) y voient plutôt un allongement et une diphtongaison vers [aɪ].<sup>671</sup> Il est intéressant de noter que certains chercheurs comme La Chaussée qui a préféré une explication par diphtongaison dans sa première édition de *L’initiation à la phonétique* (1974, § 9.1.1.3) a fini par accepter une forme antériorisée de la voyelle, qu’il note même avec le symbole de l’API [æ] dans sa deuxième édition de (1982, § 9.1.1.3) comme précondition à une éventuelle diphtongaison de /æ/ → [æɛ] → [aɪ].

Chez Grandgent (1907) on peut lire que « le *a* est régulièrement resté sans changement dans la majorité de l’Empire, mais [qu]’en Gaule, surtout dans le Nord, il avait une prononciation plus antérieure, vers le *ε* » (p. 82)<sup>672</sup>, c’est-à-dire que le /a/ s’approchait phonétiquement du /ε/ tout fois restant distinct jusqu’au XII<sup>e</sup> siècle, d’où la reconstruction d’une valeur phonétique [æ:]. Cependant, les témoignages graphiques qui signaleraient l’antériorisation de la voyelle sont largement absents avant *la Séquence de Sainte Eulalie* datée de la fin du IX<sup>e</sup> siècle : <conseilliers> (l.3) ← CONSILIĀRIOS, <regiel> (l.4) ← REGĀLE, <presentede> (l.6) ← PRAESENTĀTA, etc. Gaeng (1968, p. 41) ne trouve pas d’indices non plus dans le matériel épigraphique du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>671</sup> Il existe aussi une troisième catégorie d’explications, qu’on peut dire « structurelles ». Haudricourt et Juilland (1949, p. 37-46) proposent par exemple que la survie de la diphtongue /au/ en tonique avait créé un déséquilibre entre les voyelles antérieures et postérieures du système et que le /ā/ s’est donc diphtongué en /ae/ pour restaurer l’équilibre entre une diphtongue /aɪ/ et une diphtongue /aɥ/. Celles-ci auraient tardivement été simplifiées vers les monophthongues /ɛ:/ et /ɔ:/ respectivement. Les auteurs (*idem*, p. 46) argumentent que la monophthongaison de /au/ → /ɔ/ à une date plus reculée en francoprovençal, empêcha la création d’un diphtongue /aɪ/ miroir de /aɥ/, cette évolution est exposée dans Jochnowitz (1973, § 4.1.22). Cette argumentation tient mal face aux formes occitanes comme [kauzəs] (pnt. 842, ALF n° 282 *Sont deux choses*) dans la Garde ou [ka:uzəs] (pnt. 661) dans les landes, à côté du /ā/ de AMĀRUS, resté [a] dans [amar] (pnt. 842, ALF n° 37 *un gout amer*) et [amars] (pnt. 662) dans ces mêmes lieux.

<sup>672</sup> Grandgent (1907) : « *A* regularly remained unchanged in the greater part of the Empire ... but in Gaul, especially in the North it probably had a forward pronunciation tending somewhere toward *ε* » (p. 82). Il ne cite aucun exemple.

Concernant les documents mérovingiens, Vieilliard (1927) écrit « il semble bien que ces graphies *ai* ou *ae* pour *a* soient le signe d'une altération de l'*a* sous l'influence, sans doute, de la palatale suivante, mais *a* ne serait pas encore nettement devenu *e* » (p. 3-4). Pei (1932) signale aussi la rareté des modifications au /Ā/ encore au VIII<sup>e</sup> siècle. Dans nos chartes, le /Ā/ tonique reste régulièrement <a> avec seulement peu d'exemples qui pourraient témoigner de la palatalisation de ce phonème.

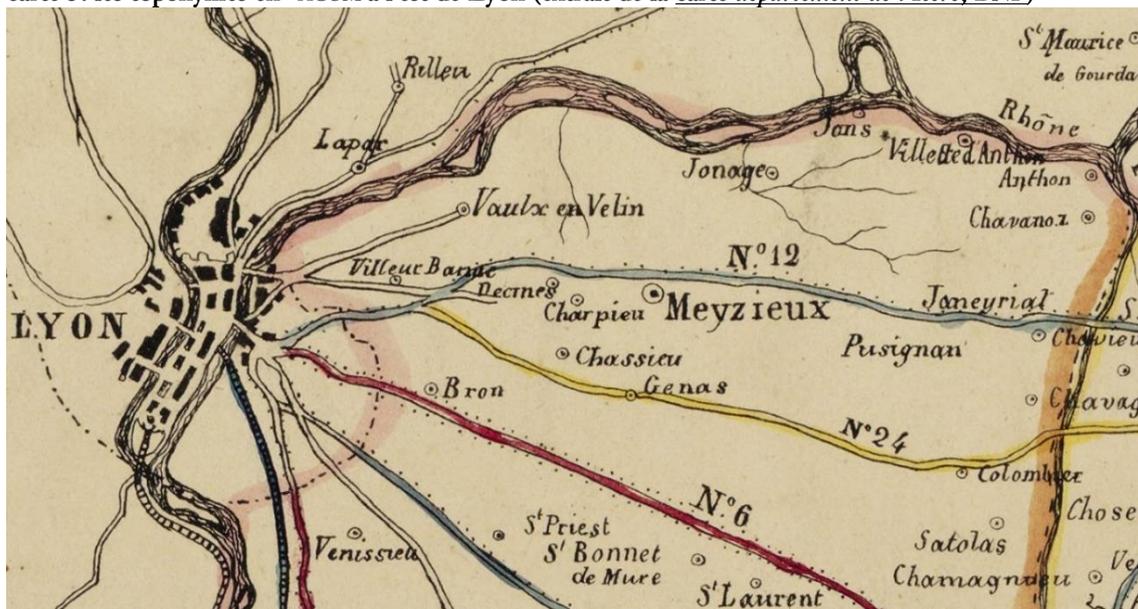
(72) La préservation du /Ā/ comme <a>

- a. ĀCTUM : <actum> (Ile-Fr/637 T4495, 1.90), (Ile-Fr/691 T4494 1.36), (Ile-Fr/700 T4493 1.75) ; <acta> (N.I/660 T4460 1.8), (Ile-Fr/691 T4470 1.20), (Nord/693 T4471 1.27), (Nord/695 T4473 1.17), (Nord/709 T4480 1.15), (Nord/710 T4481 1.17), (Nord/710 T4482 1.15) ; <actu[m]> (Ile-Fr/691 T4491 1.16) ; <acto> (Champ/714 T1767 1.17). On ne trouve aucune forme avec la voyelle initiale m diférée, donc un taux de conservation de 100 %.
- b. CĀRĪTAS 'charité' : <caretate> (Norm/679 T4510 1.6) ; <caretatem> (Ile-Fr/691 T4491 1.2). En revanche on ne trouve aucune attestation de <ceri->, <cer -> ou avec une autre altération au /a/ initial.
- c. ĀBBĀS - ĀBBĀTEM : Ce sont seulement les formes ĀBBĀS le nominatif classique et ĀBBĀ le nominatif néologique de la période mérovingienne (cf. Vieilliard 1927, p. 128) qui nous concernent ici : <abba> (Norm/625 T4505 1.3, 1.5) ; (Norm/628, T4503 1.3) ; (Ile-Fr/673 T4462 1.37), (Bourg/677 T4463 1.13) ; (Nord/688 T4459 1.2, 1.6) ; (Ile-Fr/691 T4491 1.5) ; (Ile-Fr/691 T4470 1.6, 1.20) ; (Ile-Fr/692 T4468 1.5, 1.8) ; (Nord/694 T4472 1.5) ; (Nord/695 T4473 1.7) ; (Ile-Fr/696 T4474 1.3, 1.4) ; (Nord/697 T4476 1.6) ; (Ile-Fr/697 T4477 1.5, 1.21, 1.22) ; (Ile-Fr/711 T4478 1.2, 1.3, 1.11) ; (Nord/716 T4483 1.4) ; (Nord/716 T4486 1.3) : <abbas> (Norm/679 T4510 1.3) ; (Ile-Fr/696 T4475 1.9) ; (Nord/703 T4479 1.7)

On trouve donc 29 exemples du /Ā/ tonique transcrit <a> et aucun exemple de son remplacement pour un taux de conservation de 100 %

#### 4.10.1 /Ā/ dans les toponymes en -ĀCUM et -ĪĀCŪM

C'est dans les données toponymiques que Vieilliard pense voir une « certaine hésitation au sujet de la phonétique du *a* tonique ». En effet le suffixe adjectival gallo-roman -ĀCŪM aboutit régulièrement en /e/ en français, écrit <-ay> dans les toponymes tels que dans *Bernay*, *Alizay*, *Chambray* etc, <-ey> (Dans l'Est) ou <é> (notamment dans le Nord-Ouest), ou encore aboutit en /i/, graphié <-y>, ex. *Lucy*, *Bréquigny*, dans les dialectes du Nord. Dans le Sud-Ouest les formes en <-ac> sont habituelles, ex. *Fleurac*, *Savignac*, *Gignac*. Dans l'espace francoprovençal, -(Ī)ĀCUM aboutit habituellement à -eu(x), ex. *Chassieu* ← \*CASSIACO, *Charpieu* ← \*CARPIACO, *Meyzieu* ← \*MASIACO, trois communes à l'est de Lyon.

carte 5: les toponymes en -ĀCŪM à l'est de Lyon (extrait de la carte *département de l'Isère*, BNF)

Selon Baylon et Fabre (1982, p. 121) la distribution des toponymes en  $-(i)\acute{A}C\ddot{U}M$  correspondent aux défrichements et la romanisation de l'époque gallo-Romaine. Selon Lambert (1994, p. 39) ce suffixe est en réalité d'origine celtique  $*-akos$  et formait un adjectif sur une base nominale, et selon Rostaing (1945, p. 48), 20 % des lieux habités en France porteraient un étymon en  $-(i)\acute{A}C\ddot{U}M$ . Pour un dépouillement de ce suffixe dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes à partir du corpus TELMA-ARTEM, voir Russo (2016a), aussi pour la lénition de l'occlusive l'intervocalique.

(73)  $-\acute{A}C\ddot{U}M$  'lieu chez x' :

- a. <Totiraco> (Ile-Fr/642 [T4509](#) l.5)
- b. <Maslaco> (Bourg/677 [T4492](#) l.3, l.23), (Bourg/677 [T4463](#) l.17)
- c. <Brennaco> (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.18)
- d. <Captunnaco> (Ile-Fr/691 [T4467](#) l.17), <Captonaco> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.20)
- e. <Mairilaco> (Ile-Fr/697 [T4477](#) l.6, l.10)
- f. <Uuarnaco> (Ile-Fr/700 [T4493](#) l.10)

Il est important de noter que dans nos chartes, nous ne trouvons pas de graphie <-aeco> ou <-eco> pour  $-\acute{A}C\ddot{U}M$  en qui pourrait suggérer l'antériorisation de la tonique.

Un toponyme ressort de nos données : <Cadolaico> (Nord/710 T4482 l.3) dont l'étymologie est assez obscure. Poupardin (1908, § 6) rapproche <Cadolaico> avec un certain <Cadolaco> qu'on trouve dans une charte de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (Ile-Fr/777 T2949, l.2). Le premier, <Cadolaico> (Nord/710 T4482 l.3) fait référence à l'Abbaye de Chaalis situé à Fontaine-Chaalis au centre de la Forêt d'Ermenonville dans l'Oise.<sup>673</sup> Poupardin (1908, § 6) suggère que ce *vicus* aurait été la résidence d'un certain CÁTÜLLUS. Dans notre charte (Nord/710 T4482) le roi Childebert confirme le jugement de Grimoald, Maire du Palais, qui incombe que le moulin situé à *Cadolaico* appartient bien à l'abbaye de Saint-Denis.

Étant donné que nous trouvons aussi les attestations <catolaco> (Prou 835) et <katulaco> (Prou 836) on a raison d'accepter cette étymologie.<sup>674</sup> Dans ce cas, on semble bien avoir un cas de la palatalisation du /a/ devenu soit /æ/ comme nous le pensons, soit /æ/ comme le suggère la graphie. Le toponyme *Chaalis* est curieux, notamment par la préservation du /a/ initial et le double <aa>. En sachant qu'il existe une forme intermédiaire <Caelith> (Ile-Fr/1161 chartae-gallicae 140382) datée du XII<sup>e</sup> siècle, l'on peut imaginer une progression ainsi : \*CATULLÁCOS → \*[katolacos] <catolacos> → \*[kædolævgos] → \*[jæðolæjos] → <cadolaijo> → \*[jæolijs] <Caelith><sup>675</sup> → \*[ja:lis] *Chaalis*. Cette forme avec /ā/ représenté <ai> suggère l'antériorisation, au moins phonétique, de la voyelle. Cependant, le fait que la grande majorité des attestations ne reflètent que le <a> étymologique suggère aussi que ce phonème, même antériorisé, était toujours associé au /ā/ du diasystème latin tardif. Il y a aussi une forte possibilité que le <i> de <Cadolaico> soit apparu sous l'influence de la palato-vélaire intervocalique (cf. § 10.7.5).

<sup>673</sup> Pour le nom moderne de *Chaalis*, Lebeuf (1738, p. 116) suggère un changement de nom, un rapprochement avec *Caroli locus* 'le lieu de Charles' à l'ablatif. Selon Jean Abbé de Corbie, il y avait un *caroli locus* avec un Abbaye du nom de <Caelith> (Ile-Fr/1161 T140382) vers l'an 1161. On trouve en effet ce nom <Caelith> dans une charte de l'évêque Thierry d'Amiens (Nord/1150 T106628).

<sup>674</sup> Pour les monnaies voir aussi Havet (1896, p. 214), et Scheid (1750, p. 10) qui repère d'autres attestations anciennes : <Cadolahus>, <Cadolaicus> et <Cadalous>.

<sup>675</sup> L'orthographe <Caelith> avec le <th> final semblerait être d'influence germanique. Selon cette étymologie, le <th> représente soit la fricative dentale /s/ du français, ayant peut-être acquis une prononciation interdentale ; c'est un phénomène éparpillé qu'on trouve dans l'ALF, par exemple sur la carte n° 38 *ton ami* dont le /k/ de l'étymon *teum amicum* semble avoir laissé différentes traces [amɪk] (pnt. 898), [amīt] (pnt. 518), [amī] (pnt. 987), [amīs] (pnt. 294), donc on doit assumer une phase archaïque contenant un phonème consonantique, peut-être la fricative sourde [ç], ce qui semble être représenté dans la forme <Cadolahus>, mais qui ailleurs en Gaule était phonologisé autrement, peut-être comme /p/ dans la forme <Caelith> avant d'être francisé en /s/ comme dans le nom moderne. On se rappelle que le /p/ germanique est presque systématiquement remplacé par /s/ par les locuteurs du français hexagonal.

Le suffixe en -ĀCŪM pouvait aussi être ajouté sur des gentilices en -ĪŪS ce qui résultait dans un suffixe -Ī-ĀCŪM.

(74) Formes attestées contenant un gentilice en -Ī + -ĀCŪM au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle

- a. <Stirpiniaco> (Norm/628, T4503 l.11)
- b. <Cl[i]piaco> (Ile-Fr/633 T4504, l.8); <[C]l[i]piaco> (Ile-Fr/654 T4511 l.44); <Clippiaco> (Nord/717 T4487 l.6, l.6, l.13); cette forme géminée indique probablement l'affrication de /pp/ → [pʃ:], ex. SAPIAT → fr. *sache* (§).
- c. <Latiniaco> (Ile-Fr/637 T4495 l.7, l.44, l.49, l.53), (Nord/688 T4466 l.3, l.6, l.7, l.8, l.10), (Nord/710 T4482 l.4, l.5, l.8, l.9)
- d. <Tauriniaco> (Ile-Fr/637 T4495 l.14, l.55)
- e. <Ateliaco> (Ile-Fr/654 T4511 l.3)
- f. <Tauricciaco> (N.I/660 T4460 l.6)
- g. <Simplicciaco> (Loire/673 T4461 l.7)
- h. <Tauriaco> (Loire/673 T4461 l.7)
- i. <Flaviniaco> (Loire/673 T4461 l.7)
- j. <Ponciusciniaco> (Loire/673 T4461 l.7)
- k. <Coriaco> (Loire/673 T4461 l.8)
- l. <Munciaco> (Loire/673 T4461 l.8)
- m. <Prisciniacus> (Norm/VIIIe T4496, l.4, l.9), aussi tardivement dans <Prisciniaco> (Norm/VIIIe T4496, l.18)
- n. <Aguciaco> (Nord/688 T4459 l.3)
- o. <Siliacos> (Nord/688 T4466 l.6) ; <Siliaco> (Nord/688 T4466 l.10)
- p. <[N]oviliaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.12)
- q. <Premiaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.12)
- r. <Quaciaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.18)
- s. <Cormiliaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.18)
- t. <[P]risciaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.22); <Prisciaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.22)
- u. <Edoniaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.28)
- v. <Buciaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.28)
- w. <Camiliaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.36)
- x. <Napsiniaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.3, l.8, l.10) ; <Napsiniacus> (Nord/694 T4472 l.15)
- y. <Parisiaco> (Nord/697 T1766 l.4), (Nord/710 T4481 l.6, l.10), (Nord/717 T4487 l.5), (Ile-Fr/753 T2924 l.4, l.4)

- z. <Sociaco> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.4), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.13); <Saciaco> (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.14)
- aa. <Turiliaco> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.32)
- bb. <Calciacus> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.47)
- cc. <Carraciaco> (Nord/703 [T4479](#) 1.2, 1.15)
- dd. <Crisciaco> (Champ/714 [T1767](#) 1.3)
- ee. <Montaniaco> tardivement (Als/732 [T3872](#) 1.22-23)
- ff. <Nartiliaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.14), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.13)
- gg. <Coconiaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.14), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.13)
- hh. <Pittitovillare> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.14), <Pattitovillare> (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.13) ; notez bien que la double graphie <Pitt-> et <Patt-> de l'initiale suggère soit le remplacement d'un /ā/ → <i>, chose peut étonnant en vue du comportement du /ā/ prétonique (cf. § 6.11), soit on est face à une réduction du /i/ initial roman en *cheva* (cf. § 5.2.1), chose impossible à déterminer sans un étymon assuré.
- ii. <Masciaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.14), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.13)
- jj. <Artiliaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.16), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.15)
- kk. <Uuariaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.16), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.15)
- ll. <Vidriaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.17), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.16) ; <Vitriaco> (Ile-Fr/768 [T2932](#) 1.9)
- mm. <Pisciaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.17), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.16)
- nn. <Attiniaco> tardivement (Ile-Fr/751 [T2921](#) 1.1)  
<Burdoniaco> tardivement (Ile-Fr/768 [T2932](#) 1.9)

Contre ces très nombreuses attestations de -ĪĀCUM avec une forme classique, nous trouvons un toponyme innovant : construit sur l'anthroponyme *Crixsus*, mot gaulois pour 'crêpu', CRĪXSĪĀCŪM est attesté <Crisciaeco> dans (Nord/709 [T4480](#) 1.2) et (Nord/709 [T4480](#) 1.28)<sup>676</sup> ; ce même nom est attesté sous une forme plus traditionnelle dans <Crisciaco super fluviolo Bebro> (Champ/714 [T1767](#) 1.3).<sup>677</sup> Comme pour <Cadolaico> (Nord/710 [T4482](#) 1.3), nous ne pouvons pas exclure l'influence de la consonne palato-vélaire.

#### 4.10.2 Autres exemples de l'antériorisation du /ā/

Nous trouvons quelques autres indices de l'antériorisation du /ā/ → /æ/ dans les chartes mérovingiennes :

<sup>676</sup> Cf. Dauzat et Rostaing (1989, p. 226). Dans ce cas il réfère à Crécy-en-Ponthieu dans la Somme, ce qui nous laisse penser que l'antériorisation du /ā/ a une origine dans le nord-est de la Gaule. Malheureusement nous manquons d'indices contraires pour exclure d'autres lieux d'origine.

<sup>677</sup> L'exemple <Uulfoalaico> (Nord/693 [T4471](#) 1.7) est plutôt un anthroponyme germanique au cas régime issu de la composition des lemmes germaniques \*uulfaz 'loup' + \*laikʰaz 'un jeu, une danse'.

## (75) Autres indices de l'antériorisation du /Ā/ → /æ/ :

- a. AQUĀRUMQUE : 'eau.gén.pl.' <aquērumue> (Nord/688 T4466 1.8)
- b. ROGĀTUS : 'questionné'<sup>678</sup> : <rogetus> (Ile-Fr/673 T4462 1.35, 1.36, 1.37), (Ile-Fr/691 (T4491 1.19), (Ile-Fr/691 T4494 1.39), (Ile-Fr/696 T4475 1.36) ; <rogitus> (Ile-Fr/673 T4462 1.36, 1.37), (Ile-Fr/691 (T4491 1.19), (Ile-Fr/691 T4494 1.39), (Ile-Fr/696 T4475 1.33), (Ile-Fr/697 T4477 1.24, 1.27).

On trouve la graphie traditionnelle <rogatus> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.95) et la forme apparentée <interrogatum> dans (Ile-Fr/691 T4470 1.13, 1.18), (Nord/695 T4473 1.10), (Nord/697 T4476 1.14). Ces formes donnent l'afr. *ruver* et *rover* (FEW 10.445b) et le verbe est attesté comme <ruovet> à la 3<sup>e</sup> personne du singulier singulier de l'indicatif présent dans la Séquence de Sainte Eulalie (1.24)<sup>679</sup> et comme <roveret> (Eulalie 1.22) à la 3<sup>e</sup> personne du singulier au passé. Ces deux formes pourraient témoigner du passage de /Ā/ tonique à une voyelle antérieure écrite <e>. En ancien français le participe passé était *rové*.

Cependant, Pei (1932) est de l'avis que la forme <rogitus> aussi attestée tardivement dans les documents Tardif n° 67 (Ile-Fr/769 T4488, 1.12) et Tardif n° 78 (Rhin/777 T2949, 1.27) est aussi une forme « traditionnelle trouvée par-ci et par là depuis très longue date ».<sup>680</sup> Si tel est le cas, alors nous avons ici un simple cas du <e> à la place de <i>.

- c. Enfin, l'on trouve peut-être un indice de l'antériorisation du /Ā/ dans un fragment de texte qui se lit <[...].onnitet[...]> (Ile-Fr/620 T4984 1.4) peut être pour un nom abstrait en -ĀTEM. Malheureusement le texte est trop endommagé pour en tirer une vraie conclusion.

L'on pourrait aussi penser voire dans les formes <condemnetur> (Ile-Fr/696 T4475 1.24) et tardivement <dignetur> (Ile-Fr/766 T2929 1.5) des palatalisations du /Ā/ tonique de CONDEMNĀTŪR 'il est condamné' et DĪGNĀTŪR 'il est digne' respectivement, mais CONDEMNĒTUR et DIGNĒTUR sont simplement les formes attendues de la troisième personne du singulier du présent passif du subjonctif.

Dans la GGHF Ségéral et Scheer (2020, § 13.3.2) argumentent pour une évolution non conditionnée de /Ā/ → /æ/ sur les bases que « la palatalisation de k, g devant cette voyelle aussi bien tonique qu'atone, en attaque de syllabe ouverte comme de syllabe fermée, ne peut s'expliquer que par cette antériorisation » (p. 212). Ségéral et Scheer (2020, § 13.3.2) argumentent pour la phonologisation d'une voyelle /æ/ dans le proto-français qui explique la palatalisation des vélaires par l'activation et le transfert d'un élément [I] de la voyelle /æ/ vers une consonne vélaire précédente, y compris dans les syllabes entravées et atones. Or si /Ā/ et /Ā̃/ latins aboutissent à /e/ roman seulement en syllabe tonique non entravée, cela n'a pas empêché la palatalisation de ces /a/ romans en syllabe entravée provoquant aussi l'affrication des vélaires, ex. CĀRRŪM → fr. *char* ou \*GĀRBĀM → fr. *gerbe*. Nous proposons une solution alternative dans la section 9.2.3 qui correspond mieux aux données

<sup>678</sup> La position devant /r/ (habituellement en coda) est une cause fréquente de variation; ainsi les formes SĀRPA → sarpe ou serpe, SARCOPHAGŪM → sarcueu ou sarcueu, fr. cercueil sont fréquentes, de même que l'inverse /ε/ roman qui devient <a>. Voir Ségéral et Scheer (2020, p. 286) et Nyrop (1899, p. 244-247) pour les causes de cette fluctuation.

<sup>679</sup> Voir l'édition de Berger et Brasseur (2004, p. 63, 153) pour les deux formes citées ici.

<sup>680</sup> Pei (1932): « The past participle *rogitus* appears for *rogatus* in nos. 67 and 78. It is a traditional form, found here and there since early times, and has not survived, since Old French *rove* goes back to *rogatus* » (p.183).

philologiques et dialectologiques. Ségéral et Scheer (2020) acceptent la datation de de la Chaussée (1982) que cette palatalisation a eu lieu « à la fin du IV<sup>e</sup> siècle *au plus tard* » (p. 108) mais de la Chaussée n'offre aucune donnée ou argument pour soutenir cette datation.<sup>681</sup>

La faible fréquence du remplacement de /Ā/ tonique par <e> ou <ai> suggère que si une antériorisation avait lieu, elle était probablement de nature phonétique, ce qui correspond à la description de La Chaussée (1982) de « l'antériorisation [comme] phénomène relativement passager » (p. 109). Visiblement au VII<sup>e</sup> siècle, [æ] ne contrastait pas avec [a] sur le plan phonologique ; ils étaient peut-être allophones, voire peut-être même en variation libre. Notre impression est qu'il y a eu une subtile antériorisation de la voyelle dans la prononciation des bilingues *francique-latin*. Celle-ci aurait eu lieu quand les locuteurs bilingues auraient établi une équivalence fonctionnelle entre le phonème /Ā/ latin et le phonème /ǣ/ du francique. Le germanique de cette période ne semble pas avoir de /a/ central, mais plutôt un /ǣ/ antérieur issu de l'ouverture du /ē/ proto-germanique et qui contrastait avec le /ā/ hérité du proto-germanique.<sup>682</sup> Cette influence germanique n'est pas citée par les classiques comme Pope (1932, § 27) lorsqu'il traite des influences franciques sur la prononciation.

### 4.10.3 La vélarisation du /Ā/ et /ǣ/ → [ɔ]

Il existe une exception à l'antériorisation de /Ā/ et /ǣ/. Devant un élément postérieur [U], soit /w/, /u/, /o/ ou encore [yʊ] ou [yo], /Ā/ et /ǣ/ étaient labialisés en [ɔ] dans le latin de la Gaule, ex. FĀGŪM 'une buche' → afr. *fau* ou *fou* [fɔw], fpr. *fo*, gallo *faeu*, occ. *fau*, etc.<sup>683</sup> La coexistence des formes <au> et <ou> démontre que ce changement était une assimilation gradiente, avec /ǣ/ et /Ā/ recatégorisés comme /ɔ/ dans certains dialectes. On trouve ce même phénomène dans l'évolution du gaul. \**bauan* → [bɔwɛ] → fr. *la boue*, mais le picard *baue* (FEW 1.302a). Celui-ci affecta aussi la diphtongue /au/, ex. gaul. \**traucon* → [trauɔy] → fr. *trou*, mais l'apr. *trauc* et le wal. *trau*. Le FEW 13/2.228b donne un étymon latin \**traucum* qui n'est rien d'autre qu'une latinisation de l'étymon gaulois.<sup>684</sup> L'on trouve l'évolution vélarisante de \**traucon* dans le toponyme *Trogues*, une commune située dans la vallée de la Vienne à quelques 35 km au Sud-Ouest de Tours et dont le nom signifie littéralement 'dans le creux' voire 'dans le trou'.

<sup>681</sup> Notez bien que l'édition de 1982 modifie la section 9.1.1.3 sur le A latin en Gaule du Nord; nous n'avons pas pu vérifier l'ensemble des changements.

<sup>682</sup> Les germanistes débattent la qualité précise du phonème ouvert, [A] du proto-germanique. Sur les bases que son origine étymologique est la fusion de /ǫ/ et /ǣ/ pré-germanique, on postule une valeur intermédiaire /a/ ou /ɔ/. Antonsen (1972, p. 110, 1975, p. 122-123) postule un seul phonème ouvert avec une réalisation antérieure [æ] dans les contextes palataux, [a] dans les contextes postérieurs et [ə] dans un contexte combinant ces deux éléments. Schrijver (2013, p. 176-182) ne prend pas de position sur la valeur phonétique du \*a and \*ǣ. Bien que le \*ǣ est clairement antérieur [æ], ce qui semble être la postériorité de sa contrepartie, \*ǣ semble être plus lié à la distribution des voyelles entre articulation antérieure vs. postérieure, qu'à un vrai positionnement pour une voyelle postérieure [ɑ:] ou centrale [a:].

<sup>683</sup> L'ajout d'un suffixe diminutif *-et* donne la forme française plus familière *fouet* [fwɛ] (FEW 3.371a).

<sup>684</sup> Voir Pope (1952, § 481).

Cependant, le phénomène de vélarisation n'est pas clairement attesté dans nos chartes et les /a/ devant un élément [U] continuent de s'écrire <a>.

(76) Formes attestées contenant un /Ǻ/ ou /Ā/ qui continue de s'écrire <a>

- a. PĀGUS 'région', le français *pays* proviendrait plutôt de *pāgēnsīs* 'habitants du pays'. On trouve <pagus> dans (Loire/673 T4461 l.7), (Nord/716 T4483 l.9)
- b. PRĀVUS 'cruel' → *brave* : <pravae> (Ile-Fr/696 T4475 l.9); <pravo[rum]> (Ile-Fr/696 T4475 l.21)

En conclusion, si le /Ā/ du latin était resté phonologiquement distinct, sa qualité phonétique a changé selon son environnement, devenant antérieure [æ:] notamment dans la syllabe tonique dans la présence d'une palatale, restant /a:/ dans les toniques entravées, et prenant une prononciation plus vélaire devant une voyelle ou une semi-voyelle postérieure et labiale.

#### 4.II /Ǻ/ tonique = <a>

Dans la majorité des manuels qui traitent de l'évolution des voyelles toniques, le /Ǻ/ et le /Ā/ ne sont pas distincts, car leur résultat est le même en syllabe tonique. La combinaison de l'évolution de /Ǻ/ et de /Ā/ a lieu chez Nyrop (1904), Grandgent (1907) Vielliard (1927), Pei (1932), Pope (1952), Straka (1953), et chez Zink (1986) et Väänänen (1981). La non-différenciation dans les grammaires est liée à leur convergence en syllabe tonique. Chez Bourciez (1923) on peut lire que « l'a libre accentué est resté intact dans presque toute l'étendue du domaine roman ... dans le nord de l'ancienne Gaule, au contraire, l'a s'est obscurci en *e* (originellement *ē*), soit par l'intermédiaire d'un *ā* très ouvert, soit par une série *a, aē, ē ...* » (p. 149).

Le traitement du /a/ roman tonique est un des traits qui permettent de distinguer la langue d'oïl des autres langues romanes. Représenté par <e> dans l'ancien français tardif, la voyelle était probablement passée, comme le /Ā/, par une étape [æ:] (cf. GGHF, 1.212).<sup>685</sup> En réalité, la formulation de La Chaussée (1982, p. 108), reprise par Ségéral et Scheer (2020, § 13.3.2), suggère la fusion phonologique de /Ā/ et /Ǻ/ comme un seul /a/ roman déjà dans l'Antiquité Tardive et malgré l'absence de graphies palatalisantes régulières ; ils situent le changement de /Ā/ et /Ǻ/ → /æ/ au cours du IV<sup>e</sup> siècle.

Mais le phénomène de l'antériorisation se fait très discret dans le latin mérovingien, ce qui incite Vielliard (1927, p. 1) à conclure que « si une altération quelconque existait dans la prononciation, la graphie ne l'atteste pas ». <sup>686</sup> De façon générale le /Ǻ tonique continue de s'écrire <a>.

<sup>685</sup> Que ce phonème soit resté phonologiquement /a/, tout en acquérant une articulation plus antérieure, probablement [æ], suggère que [a] et [æ] étaient en distribution complémentaire, mais aussi en distribution diatopique et à notre sens diastratique. Il faut se rappeler que [æ] était la prononciation normale du /ā/ francique issu de \*/ē/ proto-germanique. Ce trait nous semble être une prononciation franque du /a/ tonique latin (§ 11.5), bien qu'une évolution interne soit aussi possible. Voir § 9.2.3 et GGHF § 70, § 105.

<sup>686</sup> Celui-ci n'est pas non plus attesté dans les serments des Strasbourgs. Ce n'est que dans la Séquence de Sainte Eulalie (c. 880) <espede> ← SPATHA 'épée' que nous trouvons la première attestation claire de /a/ → [æ] écrit <e>.

## (77) Exemples du /Ǻ/ tonique

- a. SABĀRICUS<sup>687</sup> : <Savarico> (Nord/693 T4471 1.3), (Nord/697 T4476 1.2)

## (78) Exemples de /Ǻ/ écrit &lt;e&gt; dans le corpus mérovingien

- a. FĀCĒRE ‘faire’ : <ficere> (Ile-Fr/691 T4467 1.14) serait dû à l’analogie avec *ficit* ‘il fit’ qui revient très souvent dans le texte. La charte (Ile-Fr/691 T4467) était émise dans un lieu appelé <Captunnaco>. Si Chatignonville (Essonne) (cf. Chocheris, 1874) et Chatou (Yvelines), (cf. Nègre, 1990, p. 616) réclament tous les deux un étymon CAPTŪNNĀCUM, la localisation de cette charte n’est pas certaine. Une possible base \*FĪCĒRE issue de l’analogie avec la base du passé FĒCI (cf. Russo, 2014b) est envisageable dans un espace géographique entre l’Authie dans le nord et la ville d’Amiens dans de sud, effectivement le département de la Somme.<sup>688</sup> Ici l’on trouve que le verbe ‘faire’ se prononce [fwer] (ALF n°529, 278) ou [fwar] (ALF n°529, 278) suggérant un ancien /e/ en ancien français d’un /ī/ ou /ē/ tonique latin.

## 4.11.1 Confusion morphologique de QUĒM et QUĀM

Si un témoignage *possible* de l’antériorisation du /Ā/ en syllabe tonique se trouverait dans la substitution de QUĒM à QUĀM, la solution d’un remaniement morpho-syntaxique, l’explication favorisée par Gaeng (1968, p. 41 ff), nous paraît la meilleure, car non seulement nous trouvons QUEM ‘que’, une conjonction masculine singulier à la place du féminin QUAM ‘que.CONJ.ACC.FS.’, mais nous trouvons aussi son emploi au pluriel à la place de quos, par exemple dans <mansellus alicus> (Bourg/677 T4463 1.3) à la place de MANSELLOS ALIQUOS (cf. Vielliard, 1927, p. 151). On emploie de façon indifférente QUEM pour la fonction de l’objet direct accusatif ou indirect au datif-ablatif. Pei (1932, p. 175-180) traite d’une seule forme *que* écrite <quem> ou <que>, qui s’emploient pour les relatives au futur cas régime et qui contrastent avec *qui* issu de QUI ‘rel.m.s.’ et QUAE ‘rel.f.s.’ au futur cas sujet. Selon Bourciez (1923, p. 236) la neutralisation de QUEM, QUID et QUAE en tant que *que* était possible grâce à la nature atone de la relative du cas régime.

<sup>687</sup> Selon Lebeuf (1848, p. 161), ce Savaricus signataire de la charte, serait évêque d’Orléans. Le nom est aussi attesté comme Suavaricus selon Duchesne (1910, p. 462) laissant l’espace à un anthroponyme construit sur l’étymon PG. \*sʷēbaz ‘les Suèves’ (Peterson, 2002, p. 16). Un autre Savaricus était évêque d’Auxerre de 710 à 715, qui avait la particularité d’être issu de la noblesse franche guerrière. Dans son ambition il s’empara d’Orléans, du Nivernais, du Tonnerrois, de l’Avallois et de la région de Troyes. Il mourut lors d’une attaque qu’il avait lancé sur Lyon (cf. J. (1687-1760) A. du texte Lebeuf, 1848, p. 172-173). En revanche Piel et Kremer (1976) y voit un anthroponyme germanique construit sur le PG. \*sʷēbairīk’s ‘roi des Suèves’.

<sup>688</sup> Comme développé par Russo (2014) la base FĒCI devenu <fici> dans le latin mérovingien a pu servir d’influence analogique sur les autres.

## (79) QUEM à la place de QUAM :

- a. <civ[itatis quem ...]> (Norm/625 T4505 1.4)
- b. <pedatura quinta ... quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.14)
- c. <sita in monte ... quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.15)
- d. <sita in monte ... quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.17-18)
- e. <vineam quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.20)
- f. <vinea quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.22)
- g. <Goderico et Gunderico in suprascribtam villam, quem [ba]selicae Domni Sinfuriani deligavi, ita jubeo ut laborent> (Ile-Fr/637 T4495, 1.50-51)
- h. <Leudulfo cum vinea, quem Sabucito colit> (Ile-Fr/637 T4495, 1.52)
- i. <pedatura una, sita ... et quem Pispo colit> (Ile-Fr/637 T4495, 1.55)
- j. <sita in monte Buxata, quem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.56)
- k. <vinea, quem Uuassio colit> (Ile-Fr/637 T4495, 1.57)
- l. <vineam quem...> (Ile-Fr/637 T4495, 1.58)
- m. <unacum adjecencias earum promeru[i]ssit ?...]cessissit vel confirmassit, quem viro epist[o]las pre manib[us] habere adfirmat> (Nord/650 T4458 1.5)
- n. <abbatissa ... quem> (Ile-Fr/673 T4462 1.22)
- o. <ipsa villa quod a[n]t[e] fuerat quem> (Norm/679 T4510 1.4)
- p. <in villa noncobanti Bactilionevalle, quem> (Ile-Fr/682 T4464 1.4)
- q. etc.

## (8o) QUEM à la place d'un relatif du pluriel

- a. <in suprascripta loca in hanc pagenam deliberaciones quem...> (Ile-Fr/673 T4462 l.24)
- b. <Idioque cognuscat magnetudo seu utilitas vestra, quod nus, mansellus alicus, in loca noncopantis Saocitho, Muntecellis seu et Alniti, ubi Saxo, servos, commanire viditur, quem Detta, relicta Chrodoberccho, quondam, in concambio de homene, nomene Eligio, nuscetur...> (Bourg/677 T4463 l.2-5)<sup>689</sup>
- c. <Unde in causacionem pro Ch[a]g[li]bercth[o, qu]ondam, et Erm[ele]no adste[...?...]er v[ill]a[s] S]impli[cciacio, Tauriaco], St[u]pella[s, Flavi]niaco, Pon[cius]c[in]iaco, Vassurecurti, Burgonno, Alint[um]mas, Rastivale, Cambariaco, Bursito, Coriaco et Munciaco, quem...> (Loire/673 T4461 l.8)
- d. <quod loca noncobantis... quem>...
- e. etc.

À ce sujet, Vielliard (1927) écrit que « ce système de déclinaison avec *qui* nominatif et *quem* accusatif servant pour les trois genres est bien celui qui a survécu en français, où l'extension de *quem* est très notable, et il semble, si l'on s'en tient que c'est plutôt que *quem* que de *quid*, malgré l'avis de certains romanistes, que dérive le *que* français » (p. 152).<sup>690</sup>

En conclusion, les cas de /Ǟ/ tonique sont assez rares dans notre corpus, mais nous savons que par le résultat dans l'ancien français, le /Ǟ/ tonique a suivi et rejoint /Ā/ tonique dans son évolution vers \*/ǣ/ protofrançais. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, c'est surtout dans les syllabes atones que le /Ǟ/ a pris un chemin distinct.

## 4.12 Interprétation

Au cours de ce chapitre nous avons présenté les données révélant le traitement des voyelles toniques dans le corpus des chartes mérovingiennes. Nos fouilles maintiennent les conclusions de Vielliard (1927), Pei (1932) et de nombreux autres spécialistes du latin tardif, confirmant que nous voyons en effet la confusion de <e> et <i> et de <o> et <u> graphiques en syllabes toniques, comme on peut déjà le lire dans la majorité des manuels sur le latin tardif.

Cependant, en effectuant une analyse de fréquence, soit du taux de remplacement d'une graphie, soit de son taux de conservation, nous avons trouvé que bien qu'il existe quelques rares exemples de /Ū/ tonique écrit <o> et /Ī/ tonique écrit <e>, leur fréquence est infiniment minime face à la conservation de la graphie traditionnelle. D'ailleurs, nous avons pu écarter certains cas de remplacement grâce à l'amélioration des éditions depuis l'étude fondatrice de Vielliard (1927).

<sup>689</sup> Selon les ChLA, ce sont Sancy, Monceaux et Aulnoy. Le remplacement du <n> de Sancy, possiblement d'une forme \*Sancitum, par un <o> dans la charte est surprenant.

<sup>690</sup> Il y a un phénomène parallèle à l'expansion du *quem* comme relatif qui est celui du *quod* qui se retrouve partout dans le latin mérovingien, ex. <Ursiniarius s[ubscripsi] [ruche]. [Actum] Morlacas, vico puplico, quod fecit minsis marcius, dies dieci, anno XVI regni domni nostri Chlothachariae gloriosissimi regis> (Ile-Fr/673 T4462 l.38-39) 'Oursinière, a souscrit. Réalisé à Morley, dans le lieu public et qu'il fit au mois de mars, le jour dix, de l'an 26 du règne de notre seigneur, le glorieux roi Chlothaire'.

Quant aux voyelles presque fermées, c'est-à-dire les voyelles fermées brèves, /ĩ/ et /ũ/, nous avons trouvé un taux de conservation entre 75 % et 100 % pour les premières et un taux de conservation de 57 % à 100 % pour les secondes en syllabe tonique. La différence du taux de conversion maximale pour /ũ/, écrit <o> jusqu'à dans 43 % des cas suggère une évolution décalée par rapport au /ĩ/, qui reste plus souvent fermé en syllabes toniques. La représentation de la voyelle semble aussi être conditionnée par la présence ou non d'une consonne en coda ; les codas nasales et vélaires tendent à ouvrir la voyelle. Tout de même, la préservation des graphies traditionnelles fermées dans la syllabe tonique, nuance la nature de la fusion phonologique romane de /ĩ/ - /ē/ et /ũ/ - /ō/ et prépare la conclusion suivante : **en Gaule la fusion de /ĩ/ avec /ē/ et de /ũ/ avec /ō/ n'était pas unilatéralement une ouverture vers la voyelle mi-fermée, mais s'établit plutôt comme une voyelle périphérique à la hauteur des anciennes voyelles /ĩ/ et /ũ/.**

La fermeture des voyelles /ē/ et /ō/ vers [ɛ] et [ɔ] *voyelles plus fermées*, se voit dans les taux de remplacements. Pour la plupart des mots le taux de remplacement de /ē/ tonique par <i> dépasse les 70 %, ce qui est loin d'un usage arbitraire d'un signe ou de l'autre. On a vraisemblablement une convention graphique mérovingienne qui révèle semblablement le trait plutôt fermé et périphérique du /ē/ tonique. On trouve que les consonnes en coda affectent aussi la préservation ou le remplacement de la voyelle étymologique. Une consonne palatale renforce lourdement ce taux de remplacement. Or, les voyelles fermées et mi-fermées françaises sont particulièrement fermées par rapport aux autres langues romanes, ce qui suggère que cela est le cas depuis la période mérovingienne.

Quant au /ō/ écrit <u>, les taux de remplacement tournent autour des 50 %, ce qui est bien moins avancé que la fermeture des voyelles antérieures. La question qui reste à explorer est de savoir si la série de voyelles antérieures et postérieures agissent de manière distincte par rapport à leur périphérisation en syllabe tonique, ou si nous sommes plutôt face à un effort graphique de la part des scribes de contraster /ō/ et /ū/, car ce dernier aurait commencé son antériorisation vers [y] dans la cavité buccale. Nous pouvons constater que le remplacement de /ō/ par <u> est bien plus fréquent dans les mots contenant un *yod* post-tonique et dans les monosyllabes comme *vōs*, deux cas où le taux de remplacement atteint parfois le 100 %.

Si nos données ici démontrent très clairement que /ē/ et /ĩ/ étaient devenus plus similaires en syllabe tonique, probablement /ō/ et /ũ/ aussi, les voyelles mi-ouvertes /ĕ/ et /ō/ étaient à part et ne rentrent que peu dans l'inversion graphique. Pour les voyelles latines brèves /ĕ/ et /ō/, devenues les mi-ouvertes [ɛ] et [ɔ] romans, nous trouvons un taux de **conservation** qui atteint souvent le 100 %. En effet nous avons très peu de remplacements de cette voyelle et les quelques exemples sont peut-être des « erreurs » de scribe. Ce conservatisme de la graphie confirme ce que les romanistes reconstruisent depuis longtemps : que la perte de la longueur contrastive a aussi mené à une distinction qualitative des voyelles (cf. Väänänen, 1981, p. 30) ; /ĕ/ et /ō/ étaient clairement ouverts, prononcés [ɛ:] et [ɔ:] en syllabes toniques (cf. Ségéral et Scheer, 2015), et contrastent avec la qualité plus fermée des voyelles mi-fermées.

Enfin si les voyelles /Ǟ/ et /Ǡ/ ont fusionné en syllabes toniques, nous ne trouvons pas de témoignage incontesté qui nous permettrait de dater le passage du /a/ → [æ:] → /ɛ/. Quelques remplacements de /Ǟ/ et /Ǡ/ toniques par <e>, <ae> ou <ai> nous laissent entendre que l'antériorisation du /a/ était en cours, mais que la rephonologisation en tant que /æ/ ou /ɛ/ était encore inachevée, bien que nous détectons ses origines.

Dans l'ensemble, notre corpus suggère que dans le latin mérovingien, les voyelles toniques tendaient à se rallonger phonétiquement et à acquérir une articulation plus périphérique dans le trapèze vocalique, les rendant davantage claires sur le plan acoustique.<sup>691</sup> Nous traitons davantage de cette mise en proéminence dans le chapitre 8.

**Figure 59 : récapitulative de l'évolution de la voyelle tonique**

| Latin | Statut dans le latin mérovingien   |              | Gallo-Roman |
|-------|--|--------------|-------------|
| Ī     | <i>systématiquement écrit &lt;i&gt;</i>  | <i>donne</i> | /i/         |
| ĩ     | <i>conservation comme &lt;i&gt; 75% et plus</i>  | <i>donne</i> | /ɛ/         |
| Ē     | <i>écrit &lt;i&gt; 70 % et plus</i>  |              |             |
| Ĕ     | <i>préservation quasi-systémantique comme &lt;e&gt;</i>  | <i>donne</i> | /ɛ/         |
| Ǟ     | <i>systématisuement écrit &lt;a&gt;</i>  |              |             |
| Ǡ     | <i>systématiquement écrit &lt;a&gt; avec quelques très rares exemples suggérant une antériorisation contextualisée</i> | <i>donne</i> | /a/         |
| Ō     | <i>préservation quasi-systémantique comme &lt;o&gt;</i>  | <i>donne</i> | /ɔ/         |
| ō     | <i>écrit &lt;u&gt; 50 % et plus</i>  | <i>donne</i> | /ɔ/         |
| Ū     | <i>conservation comme &lt;u&gt; 57 % et plus</i>   | <i>donne</i> | /ɔ/         |
| ū     | <i>systématiquement écrit &lt;u&gt;</i>  | <i>donne</i> | /u/         |

<sup>691</sup> Cette notion d'une clarté perceptuelle remonte au travail de Horn et Lehnert (1954), traitant de l'apocope dans le moyen anglais et l'anglais moderne, ils écrivent : « The forces active in the modern languages also operated in the past. When we notice in today's language that on a high note vowels acquire a more closed articulation, while on a low note they become more open, we can assume that in the past, too, closer articulations were caused by a high tone and more open articulations by a low tone » (p. 382), traduction dans Libermann (2002, p. 148). L'hypothèse de Horn et Lehnert (1954) sera particulièrement importante en traitant de l'apocope qu'ils argumentent peut-être liée à une faiblesse dans les mots fonctionnels (al. *Funktionsarmut*). Voir aussi Minkova (2012).





# CHAPITRE 5

## SYLLABE INITIALE ATONE

**D**ans ce chapitre nous analysons les remplacements graphiques dans la syllabe initiale atone et démontrons que par rapport aux syllabes toniques et aux syllabes atones intérieures et finales, la voyelle de l'initiale est caractérisée par un grand conservatisme. Le dépouillement des formes dans les chartes mérovingiennes suggère que les 7 voyelles toniques romanes /i/, /e/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /o/, /u/ étaient phonologiquement contrastées à l'initiale, mais que la nature atone de la syllabe conduisait à une neutralisation gradiente dans la réalisation de ces voyelles. Dans la période post-mérovingienne, ces pressions contribuèrent à réduire certaines voyelles initiales en schwa.

### 5.1 La spécificité de l'initiale

La majorité de manuels sur l'histoire de la langue latine et française reconnaît le statut privilégié de la syllabe initiale. Selon Vendryes (1902) cette « intensité de l'initiale doit être considérée comme une des causes principales qui modifièrent l'aspect primitif du latin et lui firent perdre un si grand nombre de ses caractères indo-européens » (p. 317). Niedermann (1906, § 8 à § 9) accepte entièrement la thèse de l'intensité de l'initiale du latin préclassique et consacre plusieurs pages à expliquer les conséquences phonétiques de cette intensité sur les syllabes adjacentes. Il écrit qu'« il doit y avoir eu, dans l'histoire du latin pré-littéraire, une période, pendant laquelle la syllabe initiale de tout mot possédant un accent propre portait un accent d'intensité » (p. 13).

Grandgent (1907, p. 91) à son tour reconnaît la résilience de la syllabe initiale dans le latin vulgaire, selon lui très probablement un vestige de l'accent initial du latin archaïque.<sup>692</sup> Meyer-Lübke (1934, § 120) emploie à son tour, la notion de *Nebenton* 'une intonation adjacente' pour ces voyelles qui

---

<sup>692</sup> Grandgent (1907) : « Among the unstressed vowels, those of the first syllable had most resistance, possibly through a lingering influence of the Old Latin accent. » (p.91).

résistent à l'apocope. Le concept est repris par Rheinfelder (1953, § 96-135), qui parle aussi d'un « Nebenton » sur la première syllabe du mot.<sup>693</sup>

Mais ni Vielliard (1927) ni Pei (1932), bien qu'ils aient observé et contrasté l'évolution conservatrice de la position initiale avec l'évolution des voyelles atones internes et finales, ne reconnaissent un statut particulier de cette position. Ces deux auteurs traitent de l'accent tonique classique et la discussion sur l'accent s'arrête là. La notion de *Nebenton* est une catégorie conceptuelle importée de la grammaire germanique. Le *Nebenton* est réinterprété comme « accent secondaire » par Pope (1952) qui écrit qu'« un accent *secondaire* mis de l'emphase sur la syllabe initiale des mots contenant une ou plusieurs syllabes prétoniques » (p. 99).<sup>694</sup> Pope (1952) traite ces syllabes d'accentuation secondaires de syllabes « contre-toniques ».<sup>695</sup> En vérité, le concept de l'accent secondaire ne fait pas l'unanimité, même dans les langues germaniques. Comme nous l'avons abordé dans le chapitre 3 (§ 3.5.1.1), certains chercheurs comme Ladefoged (2015) n'admettent pas l'existence d'un accent secondaire et préfèrent plutôt parler de syllabes atones non réduites et syllabes atones réduites.

La transposition d'un « accent secondaire » sur le français, bien que fortement condamné par Fouché (1952, p. 92-93), revient à différents moments dans la littérature. Norberg (1991, chap. 4) reconnaît cet accent secondaire dont l'existence « n'est pas douteuse » (p. 29) toute en admettant que les grammairiens classiques n'eussent jamais discuté explicitement d'un tel accent secondaire. Englebert (2015) emploie aussi le terme *contretonique* « pour la voyelle de la partie prétonique qui est frappée d'un accent secondaire » (p.31).

Bourciez (1967, §19), tout en admettant un stade à accentuation primaire (an. *main accent*) sur la syllabe initiale du latin archaïque, délaisse l'hypothèse d'un accent secondaire résiduel dans cette position et parle plutôt d'une « netteté particulière dont le début du mot était articulé dans la prononciation » (p. 28).<sup>696</sup> Pour Zink (1986, p. 69) la syllabe initiale-non accentuée est tout de même

<sup>693</sup> Rheinfelder (1953, § 96-135) : « Die Nebentonsilbem *d. h.* jene Silbe, die nächst der Haupttonsilbe den stärksten Nachdruck hat, liegt immer vor der Haupttonsilbe und ist die erste Silbe des Wortes, wenn diese nicht Haupttonsilbe ist » (p. 37).

<sup>694</sup> Pope (1952) : « A *secondary* accent emphasized the *initial* syllable of words that contained one or more pre-tonic syllables, ex. [mō.'nē.re]... [t]he syllable that receives this secondary accent is called the *countertonic* syllable (p. 99).

<sup>695</sup> Attention : le terme « contre-tonique » s'emploie plus correctement en référence à la tête d'un pied entier précédent la syllabe tonique, même si celui-ci ne se trouve pas en position initiale. Autrement dit, la syllabe contre-tonique précède la tonique soit à l'intérieure d'une séquence CVCV, ex. *ĀMĀRĪTŪDĪNĒM* → \**āmārtūnēm* → *amertume* ou CVC.C, ex. *CŌMMĒNDĀRE* → afr. *commander* (FEW 2.948). Voir aussi Englebert (2015, p. 31).

<sup>696</sup> Selon Bourciez (1967, § 19) il y aurait un témoignage formel de cette netteté chez le grammairien Quintilien. Ayant relu son *insitutio oratorio* nous ne trouvons rien d'une telle attestation. Quintilien, *De Institutio Oratorio*, 1.5, l.30-31. Ayant relu son *De insitutio oratorio* ce passage fait plutôt référence à la netteté des syllabes accentués du latin par rapport aux atones : « namque in omni voce acuta intra numerum trium syllabarum continetur, sive eae sunt in verbo solae sive ultimae, et in iis aut proxima extremae aut ab ea tertia. Trium porro de quibus loquor media longa aut acuta aut flexa erit, eodem loco brevis utique gravem habebit sonum ideoque positam ante se, id est ab ultima tertiam, acuet. XXXI. Est autem in omni voce utique acuta, sed numquam plus una nec umquam ultima, ideoque in disyllabis prior. Praeterea numquam in eadem flexa et acuta, +qui in eadem flexa et acuta ; itaque neutra cludet vocem Latinam. Ea vero quae sunt syllabae unius erunt acuta aut flexa, ne sit aliqua vox sine acuta » (l.30-31). Il remarque que tandis que le grec à plusieurs tons, le latin n'a qu'un seul et sa référence à la syllabe initiale ne concerne que les mots dissyllabiques, donc avec l'accent en effet sur l'initial. 'For in every word the acute accent is restricted to three syllables, whether these be the only syllables in the word or the three last and will fall either on the penultimate or the antepenultimate. The middle of the three syllables of which I

considérée comme atone, mais d'un conservatisme particulier (rejoignant donc l'idée de Ladefoged (2011) de la « non-réduction »). Ségéral et Scheer (2020, p. 325), traitent du « maintien » de la syllabe initiale, reprenant la netteté de l'initiale sous la forme de sa spécificité : le maintien du timbre, voire la non-réduction de ces voyelles, ce qui revient à une observation sur les faits : le maintien des voyelles.<sup>697</sup> Ces visions ne sont pas forcément en conflit les unes avec les autres.

Ce qui ressort de ce chapitre, c'est que la syllabe initiale ne se comporte ni comme les syllabes accentuées ni comme les atones. Le latin mérovingien témoigne d'une situation où les 7 voyelles proto-romanes sont encore bien préservées phonologiquement. Cette situation contraste avec les voyelles des autres syllabes atones qui subissent des réductions importantes de contrastes et auxquelles nous reviendront au cours des prochains chapitres.

## 5.2 Le /ī/ à l'initiale

Le /ī/ initial, devenu /i/ roman est bien préservé. Selon Pei (1932) « le *i* long a survécu en français, particulièrement dans la syllabe initiale » (p. 49)<sup>698</sup> Les grammaires historiques s'accordent sur ce fait, mais avec certaines exceptions dues notamment à la dissimilation du /i/ lorsqu'il y avait un /i/ dans la syllabe tonique. Ces cas sont signalés par Vielliard (1927, p. 29).<sup>699</sup>

Le /ī/ initial est conservé dans un mot comme CĪVĪTĀTEM 'cité'

(81) CĪVĪTĀTEM → afr. *citē*, aoc. *ciptat*

- a. <civetatis> (Norm/628, T4503 1.4)
- b. <civitatis> (Ile-Fr/637 T4495, 1.39)
- c. <civetate> (Ile-Fr/654 T4511 1.9), (Norm/682 (T4496 1.2)
- d. <civitate> (Bourg/677 T4492 1.5)
- e. <civitates> (Ile-Fr/688 T4465, 1.12)
- f. <civetati> (Ile-Fr/691 T4469 1.3)

---

speak will be acute or circumflexed, if long, while if it be short, it will have a grave accent and the acute will be thrown back to the preceding syllable, that is to say the antepenultimate. Every word has an acute accent, but never more than one. Further the acute never falls on the last syllable and therefore in dissyllabic words marks the first syllable. Moreover, the acute accent and the circumflex are never found in one and the same word, since the circumflex itself contains an acute accent. Neither the circumflex nor the acute, therefore, will ever be found in the last syllable of a Latin word, with this exception, that monosyllables must either be acute or circumflexed; otherwise, we should find words without an acute accent at all.' (trad. Edgeworth Butler (1920).

<sup>697</sup> Ségéral et Scheer (2020, p. 322-324) distinguent deux schwas diachroniques dans l'évolution du latin tardif (de phase 1) au proto-français. La période latin-tardif 2, voire mérovingienne en Gaule passe en un clin d'œil entre ces deux états de langue. Dans cette perspective /ə<sup>1</sup>/ est issu des voyelles réduites « promises à la disparition » (Ségéral et Scheer 2020, p. 324) tandis que /ə<sup>2</sup>/ est issu des voyelles réduites qui survivent, y compris /e/ initial et /a/ en initiale et en finale et ailleurs. Pour ces auteurs, le /ə<sup>2</sup>/ n'est apparu qu'à partir du moment où la syncope et l'apocope avaient cessé d'agir sur la langue d'où la préservation de ces voyelles comme le /ə/ de l'ancien français: (Ségéral et Scheer 2020, p. 325).

<sup>698</sup> Pei (1932) « [u]nstressed long *i* survived in French, particularly in the initial syllable » (p. 49).

<sup>699</sup> Voir aussi Englebert (2009, p. 64) pour la dissimilation.

- g. <civetati> (Nord/694 [T4472](#) 1.7, 1.9)
- h. <civetatis> (Nord/703 [T4479](#) 1.5)
- i. <civetate> (Nord/710 [T4481](#) 1.6, 1.21)
- j. <civetate> (Nord/716 [T4484](#) 1.3)

Contre nos 13 attestations de <civ-> classique il n'y a aucune avec une substitution de la voyelle initiale. Le taux de conservation est de 100 %.

On trouve aussi que le <i> est préservé dans des mots comme DĪVĪNUS qui subiraient une réduction de la voyelle initiale à une date plus tardive.

(82) DĪVĪNUS → afr. *devin*

- a. <divino> (Norm/625 ([T4505](#) 1.26), (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.21))
- b. <divini> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.2)
- c. <divina> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.31), (Nord/688 [T4466](#) 1.2)
- d. <divinae> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.24)
- e. <divine> (Nord/716 [T4483](#) 1.2)

On trouve le <i> initial dans 100 % des cas. Cependant, en ancien français, cet étymon est attesté sous la forme *devin* 'un homme qui prétend prédire les événements futurs' (cf. [Godefroy](#)) et qui témoigne de la réduction par dissimilation du /ī/ initial (cf. § 5.2.1) attestée tardivement comme <devina> dans la charte 75 de Tardif, (Rip/775 [T2946](#)).<sup>700</sup>

On trouve aussi un taux élevé de préservation du /ī/ dans PRĪVĪLEGIUM → afr. *privilege* :

(83) PRĪVĪLEGIUM → afr. *privilege* 'faveur particulière' (FEW [9.398](#))

- a. <privilegio> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.5), (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.15, 1.21, 1.37)
- b. <privelegium> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.6), (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.36, 1.36,
- c. <privilegium> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.5, 1.12, 1.19, 1.29, 1.33, 1.33, 1.35)
- d. <privylegium> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.34)
- e. <privylegio> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.37)
- f. <privilegyum> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.39)

En revanche, nous trouvons deux exemples de <prev> : <previlegium> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.32) <prevelegio> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.38) pour un taux de conservation de 89 % contre 11% de remplacement. Notons bien que pour Vielliard (1927, p. 29), ces exemples de <pre-> ne sont pas de

<sup>700</sup> La forme <divin> avec la préservation du /i/ comme [i] est réempruntée au latin. Ce sont donc des doublets dont la forme populaire apparaît aussi dans le verbe *deviner* << DIVINARE.

nature phonologique, mais seraient causés par la substitution du préfixe PRAE- ‘avant’, ce qui est en adéquation avec nos attentes phonologiques. On peut difficilement choisir entre une explication phonologique et morphologique, car les changements phonologiques, de /ī/ en /e/ tel que dans l’afr. *previllege* (FEW 9.398b) ne peuvent pas être exclus non plus.

Comme nous allons le voir dans la prochaine section, la dissimilation de /ī/ initial lorsque suivi par /ī/ dans la tonique fait partie des hypothèses bi-établies sur l’évolution du français. Dans ce cas, l’évolution de PRĪ → /pre/ devant une autre syllabe contenant /i/ est attendue et serait indistinguable de /pre/ issu de PRAE-.

### 5.2.1 La dissimilation de l’initiale

Déjà en ancien français, certains cas du /ī/ latin à l’initiale sont plutôt représentés par <e> et se prononcent [ə] dans le français moderne. Grandgent (1907, p. 97) explique que le /ī/ est devenu <e> par dissimilation lorsqu’un /ī/ se trouvait aussi dans la syllabe suivante (habituellement la tonique). L’ouverture du /ī/ initial vers /e/ roman est appuyée par des évolutions du genre VĪCĪNŪM → [ve.ɛ:i.no] → afr. *veizin* ‘voisin’, cf. l’it. *vicino*, port. *vizinbo*, rom. *vischin*, sarde. *bichinu* etc. (REW 9312), ou encore et DĪVĪSA → afr. *devise* ‘devise’ et est interprété comme une dissimilation anticipatoire.

Bourciez (1955, § 98), reprenant une idée de Mohl (1899) était de l’avis que l’ancienne diphtongue \*/ei̯/, une des sources du /ī/ était déjà passée à /ē/ dans le vieux latin sous l’influence d’un /ī/ tonique, ex. I.E. \*deṽ + \*iHnos → lat.arch. \*deivīnos → lat. DĪVĪNUS ou DĒVĪNUS. Il nous paraît aussi probable de reconstruire un /ī/ sous-jacent comme dans la forme classique qui sous les pressions dissimilatoires et, par l’absence de l’accent tonique, s’est abrégé en /ī/ dans le latin de la Gaule, avant de se neutraliser avec /e/ roman de façon régulière.

Grandgent (1907, p. 97) pensait trouver des indices de cette dissimilation dans les inscriptions du IV<sup>e</sup> siècle. Nous n’avons pas pu confirmer ses données, mais nos recherches préliminaires confirment des formes <vecin[e]a> (CIL 11 3159, 2a), <vecinea> (CIL 11, 03159, 2b), <vecineo> (CIL 11, 03159, 7b) depuis le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Toscane (l’Étrurie ancienne).<sup>701</sup> Weiss (*communication personnelle*) nous souligne que ce ne sont pas des exemples de l’adjectif VĪTĪNĒUS ‘concernant la vigne’, mais simplement des *cognomina* étrusques de signification inconnue. Gaeng (1968) en revanche, pour la période du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, pour le territoire comprenant la Gaule, l’Italie et l’Espagne, ne trouve pas un seul exemple de /ī/ atone transcrit <e> et nous devons donc nous émettre un doute sur un potentiel lien entre les formes archaïques mentionnées ci-haut (les *cognomina* étrusques) et l’éventuel phénomène dans le gallo-roman.<sup>702</sup>

<sup>701</sup> On trouve aussi la VĪCĪA ‘vesce’ ou ‘plante grimpante’ dans la langue classique. Les invasions graphiques <vitineus> et <vicineus> (attesté <vicineis> (CIL 02, 186) en Espagne démontrent l’ancienneté de la confusion de /t/ et /c/ devant /i/ et /ī/.

<sup>702</sup> Gaeng (1968) : « [For] Latin /ī/ ..., except for morphological endings, there are no deviations to report in either dated or non-dated inscriptions » (p. 175).

Le consensus est assez général que la fermeture de /ī/ → [ə] a eu lieu sous l'influence dissimilante du /ī/ tonique, ex. DĪVĪNUM → afr. *devin*, DĪVĪSA → *devise*, FĪNĪRE → afr. *fenir*, fr. *finir*.<sup>703</sup> Si cette hypothèse est correcte, elle est rendue plus compliquée face aux évolutions PRĪMĀRIUM → afr. *primer*, *premer* ou *promier* 'premier' et MĪRABĪLĪA → *merveille* qui témoignent aussi de l'ouverture de la voyelle. Ces dernières formes nous permettent de conclure que la dissimilation a eu lieu seulement après que /Ā/ tonique soit passé par une phase [æ:] et [je] d'où le *yod* conditionneur aussi de la dissimilation du /ī/. Or nous savons aussi que le /ī/ long initial atone pouvait aussi subir une syncope comme dans DĪRĒCTUS → serm. *dreit* (1.9), celui-ci semble indépendant de la dissimilation.

Il existe en revanche une deuxième hypothèse mise en avant par Fouché (1952, p. 184-189), Lausberg (1969, § 254), et reprise par Ségéral et Scheer (2020, § 18.1) qui proposent une ouverture systématique de /ī/ initial atone en [ə] et de /ū/ initial atone en [o] (cf. § 5.2; 5.9) pour ces derniers phénomènes) dans la diachronie du français. Selon cette deuxième hypothèse, les cas de [i] atone initial serait issu d'analogie avec des cas où /ī/ était tonique, par exemple FĪLĀRE, fr. *filer* par analogie avec FĪLAT, fr. *il file*, ou RĪPĀRIA, fr. *rivière* par analogie avec RĪPA, fr. *rive*. Ségéral et Scheer (2020) reconnaissent que certains exemples comme HĪBĒRNO → afr. *hyvier*, *iver*, fr. *hiver* échappent à cette explication par analogie mais argumentent que cette explication concorde mieux avec la « tendance générale d'évolution des voyelles atones en syllabe ouverte, à savoir la neutralisation des timbres » (p. 322).

Nos chartes démontrent que le /ī/ initial atone est le plus souvent préservé comme <i> et nous n'avons pas noté de différence en fonction de la voyelle tonique qui suit. Vielliard (1927) ne traite que de la préservation du /ī/ à l'initiale (bien qu'elle donne un exemple de la réduction de /ī/ prétonique interne en <e>)<sup>704</sup>; pareil pour Pei (1932) et comme nous l'avons mentionné, Gaeng (1969) ne trouve pas d'exemple du remplacement de /ī/ initial atone par <e> non plus. Dans notre corpus, les exemples du remplacement du /ī/ par <e> sont très rares.

(84) Remplacements de /ī/ initial atone par <e>

- a. LĪMĪNĪBUS est attesté <lemenebus> (Île-Fr/673 [T4462](#) 1.30)
- b. L'on pourrait voir dans la forme <deligentius> (Nord/710 [T4482](#) 1.7) à la place de DĪLĪGĒNTIUS 'très attentif' un exemple de l'ouverture du /ī/, mais il existe aussi un adjectif DĒLĒGĒNTIUS 'sélectif' en latin, construit sur la base verbale DĒLĒGĀRE 'confier'.

Si le /ī/ se préserve plutôt bien, l'affaiblissement dans la diachronie du français est plus ou moins attesté dans notre corpus : <lemenebus> (Île-Fr/673 [T4462](#) 1.30) pour LĪMĪNĪBUS étant notre seul exemple concret. Pour cette raison, nous retenons l'hypothèse de la préservation du /ī/ à l'initiale

<sup>703</sup> Cet avis est partagé par Richter (1934, § 104), Rheinfelder (1953, § 98), Bourciez (1955, § 98), La Chaussée (1982, p. 126), Bogacki et Giermal-Zielńska (1999, p. 32), etc.

<sup>704</sup> Vielliard (1927; p. 29) voit dans le changement de DĒFĪNĪTA attesté <defenita> (N.I/660 [T4460](#) 1.8) le changement dissimilatoire dont nous avons discuté ci-haut, l'interprétant donc comme un phénomène propre à la prétonique plutôt qu'à l'initiale strictement.

avec une dissimilation tardive.<sup>705</sup> On peut lire chez Vaissière (1996) que « les voyelles anciennement longues et atones ont changé leur timbre et sont aussi ouvertes » (p. 65)<sup>706</sup>, mais ceci nous paraît improbable. Une possibilité plus convaincante est de voir dans la perte de la longueur contrastive, l'association du /ī/ atone avec le /i/ par la perte de sa longueur. Vu ainsi, le passage de /ī/ atone initial → <e> est complètement régulier selon l'évolution subséquente du /ī/.

Sous l'effet de la dissimilation, un /ī/ initial atone suivi par un /i/ dans la syllabe suivante semble avoir perdu sa longueur vocalique, prononcé donc \*[i] en contraste avec le \*[i:] tonique. Il est possible que cet abrégement phonétique fût suffisant pour que [i] soit réassocié avec le /ī/, voir [i] roman, aboutissant ainsi en /e/ issu de /Ē/ et /ī/ latin. C'est le début de ce processus que nous voyons dans les graphies occasionnelles de /ī/ comme <e> à l'initiale atone. Cependant, lorsqu'on compare le sort du /ī/ initial atone avec le /ī/ initial atone, les comportements absolument distincts de ces voyelles suggèrent que leur rapprochement était phonétique et gradient et n'avait absolument pas atteint la phase de la fusion phonologique.<sup>707</sup>

### 5.3 Le /ī/ à l'initiale

En syllabe initiale le /ī/ est fréquemment écrit <e> signalant son caractère atone et neutralisé. Vielliard (1927, p. 24) interprète ce remplacement de <i> par un <e> comme une forme d'affaiblissement et nous l'interprétons dans ce même sens.

<sup>705</sup> Nous ne rejetons pas la conclusion de Ségéral et Scheer (2020, p. 321-322), que la tendance générale pour l'évolution des voyelles ouvertes en syllabes non-entravées est vers le *cheva* via la neutralisation, mais pour le VII<sup>e</sup> siècle et le début du VIII<sup>e</sup> ce processus n'a pas encore mené son cours. En réalité Ségéral et Scheer admettent cette différence de l'initiale, écrivant qu'« à l'initiale, l'évolution paraît avoir été plus lente que dans les autres positions atones – résistance qui serait un autre aspect de la spécificité de l'initiale » (GGHF partie 3, p. 322). Nous trouvons encore le /ī/ initial intact dans la forme <Ansberto vicinio> dans un document un peu plus tardif (Ile-Fr/768 [T2932](#) l.6).

<sup>706</sup> Vaissière (1996) : « former long unstressed vowels changed their timber and opened too (i: > e, u: > o) ... *littere* > *lettre* » (p. 65). Elle ne donne cependant aucune donnée, citant le passage de \*lītĕra → fr. *lettre*. L'exemple est impertinent pour deux raisons. 1. la voyelle initiale est visiblement tonique en latin comme en français et 2. l'on trouve la forme LĪTTĒRA dans le latin classique, qui est de tout évidence l'étymon de *lettre* par une évolution complètement régulière : LĪTTĒRA → \*[lī:t( )trĕ] → \*[lĕttrĕ] → *lettre*. Or la transformation d'un /īT/ ī-long + occlusive sourde simple vers /īTT/ ī-bref + occlusive sourde géminée est régulière en latin (cf. M. Weiss, 2011, p. 248)

<sup>707</sup> En observant la carte n°575 *finiras-tu ?* de l'ALF, on voit que la première voyelle de *finir* est plus ouverte dans la moitié nord de la Gaule qu'elle l'est dans le sud. Lorsqu'on compare avec la carte ALF n° 576A *et que ça finisse*, on voit aussi que la voyelle est brève dans la syllabe atone par rapport au /i/ tonique de *que ça finisse*. Ce sont des arguments en faveur d'une réduction phonétique du /ī/ en syllabe initiale atone vers [i], mais phonologiquement celle-ci était encore rattachée au phonème galloroman /i/, une interprétation confirmée par la préservation des graphies <i> à l'initiale.

(85) FĪDĒLĪS → afr. *fēel*, *fedel*, fr. 'féal' :

- a. <fedilium> (N.I./637 [T4507](#) 1.2), (Nord/694 [T4472](#) 1.2)
- b. <fedelis> (N.I./637 [T4507](#) 1.2)
- c. <fedilis> (Bourg/677 [T4463](#) 1.2)
- d. <fedilebus> (Nord/693 [T4471](#) 1.8), (Nord/697 [T4476](#) 1.5), (Nord/703 [T4479](#) 1.2), (Nord/709 [T4480](#) 1.2), (Nord/710 [T4482](#) 1.7)
- e. <fedelebus> (Nord/695 [T4473](#) 1.2)

On a donc 9 exemples du remplacement du /i/ initial par la graphie <e>, ce qui contraste avec 1 fois <i> dans <fidelis> (Nord/710 [T4481](#) 1.15). Le taux de remplacement est de 90 % ce qui démontre que /i/ et /ē/ étaient devenus indistinguables à l'initiale atone.

(86) MĪNUĒRE 'diminuer' :

- a. <menoare> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.9)

On trouve aussi <menuitur> (Als/728 [T3871](#) 1.26) et <menuare> (Als/728 [T3871](#) 1.31). En contraste, on trouve 7 exemples du <i> préservé dans <minoa[re]> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.8) ; <minuare> (Bourg/677 [T4492](#) 1.17), (Nord/694 [T4472](#) 1.10), (Nord/697 [T1766](#) 1.10), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.56) ; <minuavit> (Nord/693 [T4471](#) 1.34), <minuandum> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.18). Le taux de remplacement n'est que de 13 %.

(87) ĩnmũnĭtas, ĩnmũnĭtãtem >> fr. *immunité* :

- a. <inmonitate> (Ile-Fr/711 [T4478](#) 1.2)
- b. <inmunitatis> (Ile-Fr/711 [T4478](#) 1.12)

Mais l'on trouve aussi <emunitati> (Nord/716 [T4483](#) 1.13) forme qui apparaît aussi dans (Lorr/727 [T3870](#) 1.9, 1.16,) et <aemunitatis> dans Ile-Fr/768 ([T2932](#) 1.9) ; le taux de remplacement pour notre période est de 33 %.

## (88) Autres remplacements de /i/ par &lt;e&gt; à l'initiale

- a. LĪCĪT 'il est permis' : <lecit> (Ile-Fr/673 T4462 1.4), mais <licit> (Ile-Fr/697 T4477 1.1) pour un taux de remplacement de 50 %.
- b. SĪMĪLĪTER 'semblablement' : <semileter> (Loire/673 T4461 1.9), (Nord/693 T4471 1.34) <semeleter> (Ile-Fr/673 T4462 1.17, 1.19), <semele[ter]> (Ile-Fr/691 T4491 1.6), mais <similiter> (Norm/628, T4503 1.8), (Ile-Fr/637 T4495, 1.4), (Ile-Fr/637 T4495, 1.37, 1.48, 1.53, 1.70), (Ile-Fr/700 T4493 1.5) pour un taux de remplacement de 45 %.
- c. MĪNĪME 'petit' : <menime> (Ile-Fr/692 T4468 1.6, 1.11), en revanche on trouve <minema> (Ile-Fr/654 T4511 1.4), <minime> (Ile-Fr/696 T4475 1.14) et <minimi> (Ile-Fr/697 T4477 1.14) pour un taux de remplacement de 25 %.
- d. VĪCĀRIUS 'proxy de l'autorité royale' → afr. *voyer*: <vegariis> (Ile-Fr/751 T2922 1.2), Ile-Fr/751 T2923 1.3), aussi <vecariis> (Ile-Fr/753 T2924 1.1) plus tardive pour VICARIIS, cela contre aucune attestation de <vicar->. Le taux de remplacement est donc de 100 %. VĪCĀRIUS donne l'afr. *veier* [vejær] 'un officier de justice', donc avec une ouverture du /i/ initial en [e] (TLFi). Dans le contexte du royaume mérovingien, les vicai res étaient des fonctionnaires royaux.
- e. VĪNDĪCĀRE → afr. *venzier*, *venchier* 'se venger': <vendecare> (Ile-Fr/673 T4462 1.30), mais <vindecare> (N.I./660 T4460 1.7), <vindegare> (Ile-Fr/691 T4491 1.15) pour un taux de remplacement de 66 %.
- f. VĪDĒTŪR 'est vu' : <vedetur> (Ile-Fr/673 T4462 1.26), <veditur> (Ile-Fr/691 T4494 1.2, 1.4, 1.5, 1.6, 1.7, 1.9, 1.10, 1.13, 1.14, 1.15, 1.19, 1.20, 1.21, 1.22, 1.31), (Nord/694 T4472 1.5), (Ile-Fr/711 T4478 1.4, 1.8), <vedittur> (Nord/710 T4482 1.3), (Nord/716 T4484 1.5, 1.8), (Nord/716 T4485 1.11), mais <viditur> (Bourg/677 T4492 1.14), (Bourg/677 T4463 1.4), (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), (Nord/688 T4459 1.6), (Nord/688 T4466 1.5), (Ile-Fr/691 T4469 1.6), (Ile-Fr/692 T4468 1.3), (Ile-Fr/700 T4493 1.22), (Ile-Fr/711 T4478 1.5), (Ile-Fr/711 T4478 1.11), (Champ/714 T1767 1.12), (Nord/717 T4487 1.6, 1.8). On a 23 remplacements de /i/ par <e> contre 13 conservations de <i> pour un taux de remplacement de 64 %.
- g. FĪDĒLIS → afr. *fēal* 'fidèle' : <fedilium> (N.I./637 T4507 1.2), (Nord/694 T4472 1.2), <fedelis> (N.I./637 T4507 1.2), <fedilis> (Bourg/677 T4463 1.2). <fedilebus> (Nord/693 T4471 1.8), (Nord/697 T4476 1.5), (Nord/703 T4479 1.2), (Nord/709 T4480 1.2), (Nord/710 T4482 1.7), <fedelebus> (Nord/695 T4473 1.2), mais une fois <fidelis> (Nord/710 T4481 1.15). Le taux de remplacement est de 91 %.
- h. FĪRMĪTATE → afr. *fertē* 'force': <firmatatem> (Ile-Fr/633 T4504, 1.6), (Nord/688 T4459 1.6), <firm[itatem]> (N.I./637 T4507 1.8), <firmatatem> (Norm/682 T4496 1.18), <firmitate> (Ile-Fr/691 T4494 1.36), <firmitatis> (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4486 1.6). Contre ces 7 exemples de la graphie traditionnelle en <firm->, on n'en trouve aucune en <ferm->, donc le taux de conservation est de 100 %, un chiffre étonnant en vue de nos autres données et du fait que la racine FĪRMUM donne bien l'afr. *ferm*, 'ferme' en français. On trouve quand même le passage de /firm-/ → <ferm-> dans <fermaverat> (Ile-Fr/691 T4467 1.4) pour FĪRMĀVĒRAT (Ile-Fr/691 T4467 1.7) et <fermassit> pour FĪRMĀSSĪT qui cependant revient t d'autant plus souvent avec la graphie traditionnelle.

- i. ĪDŌNĒUS ‘convenable, idoine’ : <edonio> (Ile-Fr/682 T4464 1.15) et probablement dans <Edoniaco> (Ile-Fr/691 T4494 1.2\* ‘dans le lieu convenable’. On ne trouve aucune attestation de <idon-> classique.
- j. MĪSĒRĪCŌRDĪA ‘compassion’ : <meserecordia> (Ile-Fr/673 T4462 1.13), (Bourg/677 T4492 1.15), (Nord/688 T4466 1.14), (Ile-Fr/696 T4475 1.35), (Nord/716 T4483 1.14), (Nord/716 T4486 1.10), (Nord/717 T4487 1.16) tandis que la forme classique <miser-> n’apparaît que 3 fois dans <misericodiae> (Ile-Fr/691 T4494 1.1), (Nord/694 T4472 1.15) et <misericordiam> (Champ 714 T1767 1.11) pour un taux de remplacement de 70 %.
- k. LĪBĒNS - LĪBĒNTĒM ‘volontiers’ : on trouve l’adverbe qui en est dérivé orthographié <lebenter> (Ile-Fr/673 T4462 1.7), mais deux fois écrit <libenter> dans (Ile-Fr/688 T4465, 1.2) et (Nord/716 T4486 1.2). Quant à l’adjectif, nous trouvons seulement la forme classique <libente> (Norm/625 T4505 1.6) et <libenti> (Nord/697 T1766 1.2). Si nous regroupons l’ensemble de ces formes, le taux de remplacement est seulement de 20 %, probablement sous l’influence analogique de LĪBER ‘libre’ dans lequel la voyelle est longue.

Il y a une exception à l’ouverture générale de /ĩ/ en /e/, semblablement lorsque /ĩ/ était suivi par une consonne palatale, ex. /p/ comme dans CLĪPPIĀCO (Nord/717 T4487 1.6) aujourd’hui *Clichy* ou /n/ comme dans PONTIUS CĪNĪĀCO attesté <Ponciusciniaco> (Loire/673 T4461 1.7) et qui donne *Chigné* en Maine-et-Loire, aujourd’hui appelé Noyant-Villages.<sup>708</sup> En revanche, Ce nom est aussi l’étymon de *Cigné*, nom porté par deux villages dans le Maine et en Anjou (Société des archives historiques du Maine, 1904, p. 393). La nature de ce nom, avec CĪNĪĀCO comme lexème propre nous permet de traiter le /ĩ/ à l’initiale exactement comme le /i/, glide prétonique du suffixe -ĪĀCO des toponymes, c’est-à-dire que /ĩ/ ne subit pas d’ouverture, voire de neutralisation lorsqu’il est suivi par une consonne + *yod*, ex. une consonne palatalisée. Ici le /ĩ/ atone préserve sa fermeture et rejoint phonologiquement le /i/. Cela démontre que la neutralisation des voyelles est plus complexe que la simple fusion de /ĩ/ et /Ē/ qui est habituellement préservée pour le gallo-roman.

Mise à part l’exemple de la préservation avant une consonne palatalisée, l’évolution du français démontre que le /ĩ/ atone initial tel que dans MĪNĀRE → *mener*, etc, a fusionné avec le /e/ gallo-roman, issu de /Ē/ latin. Le taux de remplacement dans notre corpus, dépassant souvent le 50 % et atteignant même le 91 % dans FĪDĒLĪS ‘fiel’ démontre bien que /ĩ/ et /Ē/ ne se distinguaient plus à l’initiale.

<sup>708</sup> Weiss (*communication personnelle*) souligne en effet que la quantité longue ou brève de la voyelle initiale est incertaines pour ces deux noms. Dans l’hypothèse où <Clippiaco> est construit sur un anthroponyme \*Clīpēus issu du CLĪPĒUS ‘bouclier’ latin, alors la voyelle serait brève. Quant à Cigné, Augereau (2004, p. 63) est de l’avis que le nom serait issu du gentile latin CĀNIUS. En revanche le passage de /ā/ → <i> est inattendu pour la période mérovingienne Et si l’initiale était issue d’un /ǣ/ ?

Un morphème qui est particulièrement affecté par sa position prétonique, est le préfixe latin DĪS- qui a le sens de ‘séparation’ et qui remonte à son tour à l’I.E. \**dwís* adverbe signifiant littéralement ‘en deux’ ou ‘deux fois’ (de Vaan, 2008, p. 171). Selon Vielliard (1927, p. 29) DĪS- et DĒ- « permutent souvent » dans le latin vulgaire. Par « permutation » nous croyons comprendre qu’il y avait une variation libre entre allomorphes DĪS- et DĒ-. Or, cette allomorphie doit son origine au conditionnement phonologique de la syllabe initiale atone où /ī/ ayant perdu de sa longueur semble avoir rejoint /i/, d’où il a pu évoluer vers /e/ en syllabe atone. Cette évolution est inattendue dans le sens où /ī/ est habituellement préservé comme [i] à l’initiale, mais nous trouvons bien *dé* en français ; il y avait visiblement une ouverture de la voyelle dans le latin tardif et nous pensons pouvoir l’associer à l’abrégement de la voyelle /ī/ → /i/, peut-être sous l’influence de la consonne /s/ en coda et de la position atone. Le /s/ a pu se préserver lorsqu’il s’attachait à une occlusive sourde simple dans l’attaque de la racine lexicale suivante donnant *des-* en normand, en occitan, en catalan, en portugais, en espagnol, et *dez* en roumain, ex. DĪS + (H)ĀBĒŌ → fr. ‘dénombrer’, mais s’est transformé en /f/ devant un /f/ ou en /r/ devant une voyelle. Devant un /r/ la chute du /s/ a causé l’allongement de la voyelle, ex. DĪS + RĀDO → DĪRĀDŌ ‘exorier’. Ailleurs, le /s/ a chuté et le /ī/ s’est ouvert vers /e/, le rapprochant donc du DĒ-, prononcé [de].<sup>709</sup>

figure 60 : distribution des préfixes *dis-* et *de-*

| préfixe | radical     | prononciation    | afr.         |
|---------|-------------|------------------|--------------|
| DĪS-    | + MEDIUS    | [de-medjūs]      | <i>demi</i>  |
|         | + GNOSCITUR | [de.no:s.ce.tūr] |              |
|         | + CESSUM    | [des-ces:ŭ]      | <i>decés</i> |
| DĒ-     | + VOTUM     | [de.vu:tūr]      | <i>devot</i> |
|         | + AURĀRE    | [de.au.ræ:.re]   | <i>dorer</i> |

Une fois le /s/ de DĪS- effacé en coda et suite à la neutralisation de la longueur, [de] ← DĪS- et [de] de DĒ- étaient devenus indistinguables, d’où la normalisation d’une graphie <denoscitur> que Vielliard (1927, p. 29) traite de « habituelle » pour le latin mérovingien. C’est en effet ce que nous trouvons dans (89) <denusc-> qui est attesté 8 fois tandis que la forme classique <dinusc-> n’est pas attestée, donc pour un taux de remplacement de 100 %.

(89) DĪSNOSCITUR ‘il n’est pas discerné’ :

- a. <denuscet[ur]> (N.I/660 T4460 1.8)
- b. <denuscitur> (Nord/688 T4459 1.5), (Ile-Fr/691 T4470 1.20), (Nord/693 T4471 1.27-28)
- c. <denoscitur> (Nord/695 T4473 1.17)
- d. <denuscetur> (Nord/710 T4481 1.18), (Nord/710 T4482 1.15), (Nord/716 T4485 1.9)

<sup>709</sup> Les règles exactes sont plus complexes, en français on trouve *discourir*, mais *dépense*.

## 5.4 Le /Ē/ à l'initiale

À l'initiale, le /Ē/ est habituellement préservé comme <e>, mais nous trouvons un certain nombre de cas où il est remplacé par <i> à l'initiale. Dans son étude, sur les inscriptions de la Gaule, Gaeng (1968) démontre que le remplacement de /Ē/ atone par <i> est très rare, 1 fois sur 9 dans la narbonnaise pour un taux de remplacement de 11.2% et un remplacement de 1 fois sur 3 dans la lyonnaise, dont un taux de remplacement de 33.3 % pour les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Mais s'il ne compte que deux exemples du remplacement de /Ē/ par <i> dans son calcul, il donne au moins 5 exemples concrets : les formes avec remplacement sont pour la narbonnaise : <diposio> (ILCV 3038) daté de 536 apr. J.-C. pour DEPOSITIO, <filicissimae> (ILCV 1467) pour FĒLICISSIMAE et <hiraclius> (D1503) pour HĒRACLIUS. Pour le lyonnais on trouve <Disderio> (ILCV 1255, c. 5 6) pour DĒSIDERIO et <divote> (D1699) pour DĒVOTE.<sup>710</sup>

Deux interprétations s'y prêtent : soit la graphie <i> indique que la voyelle /Ē/ sous « l'accent secondaire » subissait la même transformation qu'en syllabe tonique, devenant ainsi plus périphérique, soit la graphie <i> indique un rapprochement avec la voyelle /ĩ/, comme discuté dans la section 3.5. Étant donné que « l'accent secondaire » semble infondé et que nous avons observé un taux de remplacement de /ĩ/ par <e> autour du 33 % à 90 %, nous préférons lire les exemples de /Ē/ graphié <i> à l'initiale comme la preuve d'une fusion phonologique entre l'ancien /Ē/ et /ĩ/ latin sous la forme d'une voyelle gallo-romane /e/.<sup>711</sup> Cette dernière option ressemble à ce que suggère Vieliard (1927) « *ĩ* ayant la valeur d'*e* fermé est très fréquemment transcrit par *e*, dans toute espèce de situations... » (p. 24).<sup>712</sup>

La neutralisation du contraste /Ē/ et /ĩ/ à l'initiale semble véritablement être un phénomène des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, car dans le matériel épigraphique assemblé par Gaeng (1968) pour le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle on trouvait un taux d'inversion de /Ē/ écrit <i> de 25.9 % dans le narbonnais et de 37.5 % dans le lyonnais ; une augmentation par rapport à 20 % et 21.7 % respectivement au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle. Si un taux de remplacement de 20 % ou 40 % suggère encore un changement phonétique gradient, les taux de remplacement atteignant parfois le 100 % dans nos chartes indiquent clairement qu'au VII<sup>e</sup> siècle, les anciens /ĩ/ et /Ē/ ne se contrastaient plus à l'initiale. La graphie <e> pour le /Ē/ initial atone reste donc la norme :

<sup>710</sup> Donc, à moins d'avoir mal compris sa méthode, dans ce cas de figure ses statistiques sont fausses.

<sup>711</sup> Étonnement, Gaeng (1968, p. 131) ne trouve pas de confusion entre /Ē/ et /ĩ/ à l'initiale avant le VI<sup>e</sup> siècle, tandis que dans la syllabe accentuée le remplacement de /Ē/ par <i> a lieu depuis le V<sup>e</sup> siècle. Je cite Gaeng (1968) : « It may be of interest to note that, at least as far as our dated inscriptions go (the only ones that permit us to establish some kind of chronology), we find no orthographic indication of a possible merger of Latin /Ē/ and /ĩ/ before our sixth/seventh century material, whereas in stressed position our figures would indicate that this phenomenon had occurred at least by the fifth century » (p. 131). En réalité, ce commentaire cache le fait que le remplacement de /Ē/ par <i> était de 49 % dans le lyonnais du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, (cf. Gaeng, p. 54) tandis que le remplacement de /ĩ/ par <e> était de 37.5 % sur cette même période dans le lyonnais (Gaeng, p. 59).

<sup>712</sup> Toutefois on remarquera que l'initiale est beaucoup moins affectée par ce changement.

## (90) Préservation du /Ē/ initial atone

- a. HĒRĒDĒM : 'héritier' cas régime de HĒRĒS 'héritier' → afr. *eir*, anglo-norm *beir*, fr. *beir*, *boir* (FEW 4.412b) : <heredis> (Ile-Fr/673 T4462 1.25), (Ile-Fr/691 T4494 1.28), (Nord/695 T4473 1.21), (No d/695 T4473 1.21, 1.22) ; <heredibus> (Ile-Fr/691 T4494 1.32), (Ile-Fr/697 T4477 1.15) contre 0 attestation avec le remplacement par <i>. Le taux de conservation est de 100 %.
- b. DĒCĒRNĒRE 'discerner', selon le (FEW 3.91b) il serait emprunté par l'ancien français au latin médiéval sous la forme *discernir*, fr *décerner* : <decernit> (Ile-Fr/673 T4462 1.9), <decernemus> (Bourg/677 T4492 1.16), (Bourg/677 T4463 1.6-7), (Nord/688 T4466 1.7), (Nord/697 T1766 1.8), (Ile-Fr/711 T4478 1.5, 1.8), (Nord/716 T4484 1.12) ; <decernimus> (Ile-Fr/688 T4465, 1.8), (Nord/694 T4472 1.8), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/717 T4487 1.10) ; <decern[...]> (Ile-Fr/700 T4493 1.1) ; <decerno> (Ile-Fr/700 T4493 1.39, 1.43). En revanche nous n'avons aucun exemple du remplacement par <i>, pour un taux de conservation de 100 %.

Un certain nombre de mots démontre un mélange de graphies <e> et <i> pour le /Ē/ initiale atone.

(91) FĒLĪCĪTER, cf. l'afr. *felisier* ← FELIĪCĪTĀRE 'être heureux' (FEW 3.446),

- a. <fliciter> (Nord/688 T4466, enition Ile-Fr/696 T4474, 1.14), (Nord/703 T4479, 1.15)

En revanche nous trouvons <feliciter> (Norm/625 T4505 1.9), (Norm/628, T4503 1.11), (Ile-Fr/654 T4511 1.14), (Bourg/677 T4492 1.23), (Bourg/677 T4463 1.17), (Ile-Fr/682 T4464 1.24), (Ile-Fr/691 T4467 1.17), (Ile-Fr/691 T4469 1.27), (Ile-Fr/691 T4470 1.27), (Ile-Fr/692 T4468 1.27), (Nord/693 T4471 1.39), (Nord/694 T4472 1.20), (Nord/695 T4473 1.25), (Nord/697 T4476 1.27), (Nord/709 T4480 1.28), (Nord/710 T4481 1.28), (Nord/710 T4482 1.21), (Nord/716 T4483 1.18), (Nord/716 T4484 1.22), (Nord/716 T4485 1.21), (Nord/716 T4486 1.14), (Nord/717 T4487 1.23). Pour ces 3 formes présentant un <i> à l'initial, nous trouvons 22 exemples avec <e> de la graphie traditionnelle. Le taux de conservation est donc de 88 %. Or la préservation du /e/ est commun avec l'it. *felice*, *felicità* et *felicitare*, l'apr. *felicitat*, etc.

En ancien français il existait un verbe *felisier* ← FĒLĪCĪTĀRE 'aspirer à quelque chose où l'on voit s'on bien' (FEW 3.446b), et l'on voit que la voyelle initiale n'est pas devenue un véritable /i/. Cela nous permet de conclure que /Ē/ initial n'est pas devenu un /i/ gallo-roman; les occasionnelles graphies en <i> indique simplement la neutralisation de /Ē/ et /ĩ/ latins.

La neutralisation de /Ē/ et /ĩ/ est aussi visible dans les graphies <i> des mots suivants :

(92) LĒGĪTĪMUS → a.dauph. *leismo* 'légimite, non bâtard' (FEW 5.245) :

- a. <ligedema> (Nord/716 T4483 1.9, 1.12).

En revanche on trouve 5 attestations de la préservation de <legitema> dans (Nord/688 T4466 1.2), (Nord/709 T4480 1.5), (Nord/709 T4480 1.9, 1.13, 1.18) pour un taux de conservation de 71 %.

Ensuite on trouve un certain nombre de lemmes qui reviennent avec les remplacements assez fréquents :

(93) CLĚMĚNCĪA >> fr. *clémence*, mais visiblement de nature hérité dans le saintongeais *quiément* (FEW 2.773a) :

- a. <climenciae> (N.I./637 T4507 1.3), (Ile-Fr/654 T4511 1.2);
- b. <climenciae> (Ile-Fr/688 T4465, 1.2), (Nord/688 T4459 1.2), (Nord/697 T4476 1.6), (Nord/716 T4483 1.2, 1.4), (Nord/716 T4486 1.3) ;
- c. <climenc[ia] (Nord/694 T4472 1.2).

En revanche, on trouve 2 fois la forme avec ,<e> dans <clemenciae> (Nord/657 T4458 1.2) et <clemencia> (Ile-Fr/696 T4475 1.26) pour un taux de remplacement de 80 %.

(94) DĚNĀRIUS ‘une pièce en argent vallant 10 asses’ en bronze’ → fr. *denier* :

Attesté tardivement comme <dinarius> (Ile-Fr/751 T2921 1.9, 1.10, 1.10), <dinarios> (Ile-Fr/751 T2921 1.16) contre aucune attestation de la forme traditionnelle. L’on peut peut-être considérer ces formes comme témoignant de l’affaiblissement de l’initial sous l’influence d’une palatale dans la deuxième syllabe, ici <a> = [æ̃].

(95) CĚTERA ‘le reste’ :

- a. <citeri> (Ile-Fr/637 T4495, 1.84);
- b. <citerae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.84);
- c. <citeras> (Ile-Fr/654 T4511 1.2);
- d. <citerus> (Ile-Fr/654 T4511 1.3);
- e. <citeriis> (Ile-Fr/654 T4511 1.4);
- f. <citerorum> (Ile-Fr/696 T4475 1.3) (Nord/697 T1766 1.6), (Ile-Fr/711 T4478 1.3, 1.7);
- g. <citer[ae]> (Ile-Fr/700 T4493 1.52)

En revanche on trouve la forme classique 3 fois, mais tardivement, dans <ceteris> (Lorr/727 T3870 1.9), <cetera> (Als/728 T3871 1.4) et <ceterorum> (Als/728 T3871 1.9). Pour notre période, le taux de remplacement est de 100 %.

### 5.4.1 La réduction des voyelles initiales

Dans la diachronie du français, /Ē/ initial (comme /Ĕ/ et /Ī/ et /Ī/) étaient réduits en *cheva*. Selon Englebort (2009) le /e/ roman aurait été soumis à une réduction vers [ə] au cours du IX<sup>e</sup> siècle, ce qui expliquerait les formes comme l’afr. *desir* [də'zir]<sup>713</sup> ‘désir’ ← DĚSĪDĚRĪUM attesté <desiderio> (Ile-Fr/654 T4511 1.3), (Ile-Fr/696 T4475 1.25)<sup>714</sup>, le fr. *devoir* ← DĚBĚRE attesté dans les conjugaisons comme <deberemus> (Nord/657 T4458 1.6) et <deberent> (Nord/710 T4482 1.6), mais aussi sous les formes potentiellement affaiblies comme <diberent> (Ile-Fr/696 T4475 1.4), l’afr. *seür*

<sup>713</sup> Selon Bourciez (1955) « Les mots d’origine populaire où l’on prononce aujourd’hui *ə* [c’est-à-dire l’api [e]], ont subi une réaction savante : c’est ce qui s’est produit dans *désir, péril, péril...* et dans les mots qui ont le préfixe *pré-* représentant le latin ... » (p. 125).

<sup>714</sup> On exclut le nom propre DESIDERATUS attesté <Desiderio> (Ile-Fr/691 T4494, 1.19).

‘sûr’ ← SĒCŪRUM attesté <securus> (Ile-Fr/696 T4475 l.9), (Nord/716 T4483 l.13)<sup>715</sup> et l’afr. *dei* ‘dû’ ← \*DĒBŪTUM.<sup>716</sup>

Selon La Chaussée (1974, p. 89, 201) c’est au XI<sup>e</sup> siècle que le /e/ roman passe à /ə/ à l’initial atone. C’est aussi cette date qui est retenue par Ségéral et Scheer (2020, p. 331) dans la GGHF. Bourciez (1955, p. 125) signale simplement que l’affaiblissement en *shwa* est « très ancien » (p. 125). Straka (1979) datait aussi cette réduction du /e/ initial au XI<sup>e</sup> siècle, notant tout de même des hésitations de prononciation dans des mots comme RĒGĒSTA ‘registre’ qui donne le fr. *registre* avec la réduction de /e/ initial en /ə/, mais d’autre dialecte de la Gaule préserve un /e/, ex. frcomt. *régitre*, rouchi *régisse*, etc. (cf. FEW 10.206b).

**Le remplacement du /Ē/ initial par <i>, ne peut pas immédiatement être comprise comme une fermeture de la voyelle, car en français moderne nombreux de ces mots préservent le /e/ initial.** On trouve nombreux exemples du /Ē/ latin en position initiale atone préservé comme <e>. Cependant, les graphies <i> pour le /Ē/ initial démontre la fusion des phonèmes /Ē/ et /ĩ/ et plus tardivement (après la période mérovingienne) la fusion aussi de /Ē/ et /ĩ/ dans une seule voyelle antérieure réduite en position initiale. Nous étudierons les voyelles réduites dans les chapitres suivants, mais leur faiblesse phonologique qui mena à leur apocope en position finale et à leur syncope en position interne.

C’est l’éventuelle faiblesse de la voyelle initiale qui semble avoir permis l’évolution de DĪRĒCTUM → <drictum> (Ile-Fr/751 T2921 l.5) résultant dans l’afr. *dreit* et le fr. *droit*.<sup>717</sup> On trouve ce même phénomène dans les verbes QUIRĪTĀRE → \*critare → fr. *crier*, aoc. *cridar* (FEW 2.1484b), \*CÖRRÖTŪLĀRE → \*crotulare → afr. *croler* → fr. *crouler*. À cette liste nous pouvons ajouter les formes \*DIRĒCTĪĀRE → afr. *drecier* ‘se redresser, se mettre debout’ (FEW 3.83b), \*COACTICĀRE → *cachier* ‘cacher’ (FEW 2.807a), COAGULĀRE → *cailler* recensé par Pope (1952, p. 101) (cf. FEW

<sup>715</sup> Dans la charte (Nord/716 T4485 l.17-18), nous trouvons la forme <secure> pour SECURI qui est le nominatif masculin pluriel de SECURUM. La phrase se lit <de ipsa fide facta vel ipsa fructa ducti et secure valiant residere> (Nord/716 T4485 l.17-18).

<sup>716</sup> Dans cette catégorie de réduction on trouve \*PĒPPIŪS ‘petit’ → afr. p[ə]pin → fr. *pépin*, THĒSĀURUM → afr. tr[ə]sor → fr. *trésor* où l’initiale réduite était réhabilitée en /e/ ou /ɛ/ au cours du 16<sup>e</sup> siècle (cf. Y.-C. Morin, 1991, p. 54; Thurot, 1881, p. 120-139). Pépin aurait son étymologie dans un étymon latin vulgaire \*pĕp signifiant ‘la petitesse’ ; en effet on trouve cette même base en pépinière (TLFi). Bien que l’étymologie de Pippinus (Ile-Fr/751 T2922 l.2), etc., nom du premier roi post-mérovingien reste mal comprise, l’on peut avancer que son sobriquet *le bref* est issu du rapprochement phonique et sémantique entre son nom et cette racine signifiant ‘petit’ ou ‘bref’.

<sup>717</sup> L’étymologie de *droit* est complexe. La (FEW 3.87b) donne DIRĒCTUM comme étymon ce qui résulte dans le fr. *droit*, l’adauph. *dreyt*, apr. *drech*, pic. *dreut*, etc. Il y a une hésitation sur la voyelle initiale tout de même. En tant que participe passif passé du verbe DIRĒGĒRE ‘diriger, placer droitement’ la voyelle étymologique serait un /i/ latin. C’est aussi ce que suggère la forme italienne *diritto* et la forme roumaine *dirept*. Cependant, en espagnol on trouve *derecho*, en apoc. *dereito*, et sarde *deretu*. C’est dans le galloroman d’oïl, le franco-provençal et le groupe occitan-catalan que l’on retrouve surtout la syncope de la voyelle, ex. acat. *dret*, cat. *dret* occ. *drech* ou *dreit*, mais aussi plus largement dans le rhaeto-roman, ex. ladin *dërt*, romanche *dretg* et même dans le sarde *dritu* (cf. REW 2649, p.207). Or, la REW 2649 donne DERĒCTUM comme étymon sans spécification pour la longueur de l’initial. Selon le Gaffiot DIRĒCTUS et DERĒCTŪS sont tous les deux attestés.

2816a). On le trouve aussi dans les toponymes comme DURŌCĀSSĪS<sup>718</sup> → <DUROCAS><sup>719</sup> → <Drocas><sup>720</sup> → *Dreux* (Eure-et-Loire).

Ces mots partagent tous le trait d'avoir l'initial qui commence par une occlusive + la voyelle antérieure + le rhotique. La syncope de cette syllabe a donc mené à la formation d'un groupe consonantique /TR/, voire *muta cum liquida* qui selon Scheer (2015) « sont les seuls autorisés en début de mot » en français. La syncope de la voyelle initiale fait partie d'une convergence générale des mots latins vers une forme française.<sup>721</sup> Ce même processus semble avoir été ralenti lorsque la consonne initiale était labiale, par exemple dans \*BIS-RŌTATA 'ayant deux roues' → afr. *berouete* → fr. *brouette* (cf. Bourciez 1930, p. 28), BIS-RŌTIUM 'machine à deux roues' → aoc. *bros*, mais dans le Jura *berrot* (FEW 1.374a). Pareil pour la séquence \*\*/βr/, ex. VĒRĀCEM → afr. *verai* → fr. *vrai* (FEW 14.273a).

Dans tous les cas, nos quelques attestations de DĪRĒCTUM → <dricum> (Ile-Fr/751 T2921 1.5) qui revient aussi dans (Ile-Fr/775 T2946), (Ile-Fr/828 T1774), (Ile-Fr/861 T3012) et même jusqu'au XI<sup>e</sup> (Goth/1060 T3867), et XII<sup>e</sup> siècle <dricto> (Goth/1120 T4932) suggèrent que l'affaiblissement du /Ē/ vers un *cheva* assujetti à la syncope date du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Notons bien que la forme syncopé reste en compétition avec la forme non syncopé de DĪRĒCTĪ 'droits.GEN.S.', ex. <directi> (Ile-Fr/814 T2003, 1.5, 1.6), (Wal/816 T2005, 1.5, 1.8), (Ile-Fr/844 T2016), (Lorr/892 T298), (Loire/1056 T3589), etc.

## 5.5 Le /Ĕ/ à l'initiale

Chez Vielliard (1927), on peut lire que « l'Ĕ atone, en syllabe ouverte ou fermée, est remplacé par *i*, quelle que soit sa place dans le mot » (p. 18) elle avance une position plus forte encore que « [l]e fait que Ĕ atone est si fréquemment remplacé par *i*, tandis que Ĕ tonique ne l'est pas pour ainsi dire jamais, prouve que, dans la prononciation vulgaire, en syllabe non accentuée, Ĕ et Ē ... étaient pratiquement confondus et pouvaient l'un comme l'autre être assimilé à *i* ; d'ailleurs, ces deux phonèmes ne se distinguent pas l'un de l'autre, au point de vue de leur aboutissement phonétique, dans les langues romanes, quand ils sont atones » (p. 20-21).

Gaeng (1968) ne trouve que quelques exemples de /Ĕ/ initial écrit <i> : <FIBRUARIAS> (ILCV 1673N vers. 511) et <FIBRUARIAS (ILCV 4824) pour FĒBRUĀRIĀS<sup>722</sup>, <BONAE MIMO[RIAE]> (ILCV 3580, du VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle) pour BŌNAE MEMŌRIAE de même qu'un <RISSURECTURUS> (ILCV 3469A) pour RESSURECTURUS, <RIQUIISCUNT> (ILCV D483) pour RĒQUIĒSCUNT ET <RIQISCIT> (ILCV 3132a)

<sup>718</sup> Dreux est visible sous la forme <Durocassis> sur la Table de Peutinger.

<sup>719</sup> Cette forme est visible sur un prétendu *triens* de l'époque mérovingienne ; nous n'avons pas pu la localiser, mais voir Ollagnier et Jalmain (1994, § 204) pour les fouilles et la géographie archéologique de Dreux, et Dauzat et Rostaing (1984, p. 254).

<sup>720</sup> La forme <Drocas> est attestée au X<sup>e</sup> siècle (Guillelmus Britto, Philipides (Excerpta) SS 26, Lib. X, pag.: 360, lin.: 28).

<sup>721</sup> À cet effet voir Rainsford (2020) pour l'inventaire des structure syllabiques permises dans le proto-français.

<sup>722</sup> Ici le féminin FĒBRUĀRIĀS 'de février.ADJ.F.ACC.PL' du mois s'explique par le fait qu'il modifie le nom féminin IDŪS 'le quinzième jour des mois de 31 jours, ou le treizième jour des autres mois'. IDŪS se rapporte au VERBE IDUĀRE 'diviser' et signale une division dans le mois. Selon Varron, Idus est un emprunt à l'étrusque *itus* ou au sabin *idus* : Varron, *De lingua latina*, 6.28 « Idus ab eo quod Tusci Itus, vel potius quod Sabini Idus dicunt ».

pour RĚQUIĚSCIT. Cependant, parmi les inscriptions datables la représentation de /Ě/ initial par <i> ne dépasse pas les 2 % en Gaule et ne dépasse pas les 4 % dans l'ensemble des régions étudiées. Comparé avec le taux de remplacement du /Ē/ par <i>, atteignant parfois les 40 %, il est clair que ces phonèmes n'ont pas le même comportement, que le /Ě/ est stable en syllabe initiale et qu'il était encore distinct du /Ē/.

Gaeng (1968) précise que « plusieurs attestations du /Ē/ latin comme *i* contre la stabilité visible du /Ě/ indique la possibilité d'une différence qualitative entre les voyelles originalement longues et brèves aussi tardivement que le VI<sup>e</sup> siècle... il nous paraît justifié de traiter le /Ě/ et /Ē/ latin séparément dans la syllabe tonique » (p. 46).<sup>723</sup>

### 5.5.1 Le /Ě/ qui est écrit <i>

Le /Ē/ se trouve écrit <i> dans les exemples suivants :

#### (96) Exemples du remplacement de /Ě/ par <i> à l'initiale

- a. TRĚPIDĀRE 'trembler' : <tripedare> (Nord/688 T4459 1.4), contre 0 attestation de <trepid-> classique.
- b. FĚSTŪCA 'fĕtu' → afr. *festu*, aoc. *festuga* : attesté <fistuc[am]> (Loire/673 T4461 1.9), <fistuca> (Ile-Fr/691 T4467 1.12), <fistuga> (Nord/693 T4471 1.22), mais aussi tardivement <fistugo> (Ile-Fr/751 T2921 1.8, 1.12). On trouve aussi la forme classique <festuca> (Nord/703 T4479 1.8, 1.10). Pour la période avant 717 inclusivement, le taux de remplacement est de 67 %. On trouve cependant, des réflexes modernes où le /Ě/ initial est rephonologisé en /i/ : Malm. *fistu*, lütt. *fistou*, h. *fichtou*, nam. *fistü*, ardw. *fistü*. Il paraît que la forme avec <i> initial est visible depuis de II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. On trouve aussi *festuca non fistuca* dans l'*Appendix Probi* (Väänänen, 1981, p. 201, 1.87). De Vaan (2008, p. 216) remarque aussi les formes FĪSTŪCA dans le latin classique qui se rattache possiblement au nom FĒRŪLA (cf. OLD p. 762) 'fenouille géante' issu possiblement de \*fĕsula avec la rhoticité et ayant la même base que FĪSTŪLA 'tube, cane' d'une même base que FĪNDĒRE 'séparer' (de Vaan, 2008, p. 223). Aucune bonne étymologie ne nous est connue. L'OLD p. 762 traite le mot de *dubieux*. Il est attesté comme <fistuca> chez César (*De Bello* 4.17.1). L'absence d'une étymologie indo-européenne suggère que le mot provient d'un substrat dont la première voyelle est variablement intégrée comme /i/ ou /Ě/ d'où les deux formes. FĪSTŪCA est parfois considéré comme un autre lemme. Étant donné la diversité des formes déjà dans le latin classique, nous sommes de l'avis que deux anciens allomorphes ont coexisté et c'est ce que nous voyons dans nos chartes.<sup>724</sup>
- c. VĚNĪRE 'venir' (FEW 14.239b): <vinire> (Ile-Fr/691 T4494 1.33) contre <venire> (Ile-Fr/637 T4495, 1.87), (Ile-Fr/673 T4462 1.27, 1.29) pour un taux de remplacement de 25 %. On trouve

<sup>723</sup> Gaeng (1968) : « Several *i* spelling for Latin /Ē/ as against a seeming stability of /Ě/, pointing to the possibility of a qualitative difference between the originally long and short vowels as late as the sixth century are found only in the *Narbonensis*. As to the *Lugdunensis* area, it must be kept in mind that final /Ě/ sometimes also appears spelled with *i* (in non-dated material) ... To the extent that our material authorizes us to draw any conclusions, it would seem that there is some justification for treating Latin /Ě/ and /Ē/ separately, at least in the *initial* syllable... » (p. 146).

<sup>724</sup> Weiss (*communication personnelle*) nous signale d'autres exemples : VĪSPĪLLIŌNEM ou VĚSPĪLLIŌNEM 'le croque-mort'.

des dialectes avec un /i/ dans l'initiale, ex. nam. *vinu*, au si dans l'ALF n° 1360 *venir* [vīnir] (pnt. 293), [vini] (pnt. 939), etc.

- d. TĒMPTAVERINT : <timtaverent> (Ile-Fr/673 T4462 l.27) contre aucun exemple de <temptaverent>.
- e. RĒSPŌNSIS 'réponse.abl.pl.' : écrit <rispunsis> (Ile-Fr/691 T4467, l.5). Cela contraste avec <respunsis> (N.I/660 T4460 l.3), (Ile-Fr/682 T4464 l.6), (Nord/716 T4485 l.5) pour un taux de remplacement de 25 %.
- f. ĒCCLĒSIA 'église' → *église* FEW 3.203a) : <eccl[esiae] (Ile-Fr/637 T4495, l.17) ; <ecclesiae> (Ile-Fr/637 T4495, l.37, l.38, l.39, l.57) ; <ecclesia> (Ile-Fr/637 T4495, l.71, l.88), (Ile-Fr/691 T4494 l.31), (Nord/694 T4472 l.9) ; <ecclesia[rum] (Ile-Fr/637 T4495, l.88) ; <ecclesii > (Ile-Fr/691 T4494 l.34) ; <aeccli iae> (Nord/694 T4472 l.4) ; <ecclesi s> (Ile-Fr/696 T4475 l.8) ; <ecclesiarum> (Ile-Fr/700 T4493 l.57)

Étant donné que ĒCCLĒSIA résulte dans l'esp. *iglesia*, et l'it. *chiesa* le frioulien *glesie* et l'afr. *glise* (FEW 3.203a), on aurait pu s'attendre à un affaiblissement de l'initiale. Or, on n'en trouve aucun exemple. Une recherche dans les corpus numérisés de la MGH (eMGH) n'a pas pu relever d'exemples du remplacement de /Ē/ initial par <i> au cours des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles dans ce lemme non plus.<sup>725</sup> On trouve chez Grégoire de Tours une fois <aecclesia> (DLH 1, intro, l.29). Pareil chez Frédégaire, la graphie <ecclesia> est maintenue.

Le mot français *église* semble être en compétition avec d'autres formes comme l'afr. *glise* avec aphérèse de la voyelle atone initiale. On pourrait aussi maintenir que le mot *église*, un emprunt au grec était encore un mot du lexique savant au VII<sup>e</sup> siècle ; bien que la prononciation populaire fût en évolution.

De façon générale /Ē/ est rarement écrit <i>. Comme pour le /Ē/ initial (§ 5.4.1) une réduction vers [ə] telle que vue dans les mots BĒNĪGNUM → afr. b[ə]nin 'bénin' (Y.-C. Morin, 1991, p. 54), \*FĒRĪTŪM → afr. f[ə]ru → fr. fêru est reconstruit vers le XI<sup>e</sup> siècle chez Zink (1986, p. 71).

Il nous semble que les formes neutralisées du latin mérovingien contiennent déjà le début de cette faiblesse phonologique, notamment dans des emprunts comme ĒBĪSCUM et HĪBĪSCUM empruntés au grec ἱβίσκος (*hibiskos*) aussi attesté ἐβίσκος (*ebiskos*) (cf. Liddell et Scott 1996) déjà en grec, ce qui suggère que le mot est un emprunt d'un substrat pré-grec. On trouve ce même phénomène dans FĒSTŪCA aussi attesté FĪSTŪCA. Le cas de TĒLLŌNĒUM écrit <tilloneo> (Ile-Fr/688 T4465, l.7, l.9), etc. est curieux.

<sup>725</sup> Les attestations <aeclesiae> (Ile-Fr/654 T4511 l.5) ; <aeclesiarum> (Ile-Fr/673 T4462 l.30), (Ile-Fr/688 T4465, l.2) ; <aeclesiae> (Bourg/677 T4492 l.2), (Norm/679 T4510 l.2) ; <aeclesiae> (Norm/679 T4510 l.2, l.9) démontrent surtout que <ae> était une graphie possible pour /Ē/ issu de la monophthongaison de /ae/ dans le parler populaire dès le I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. tel qu'attesté par les formes comme <eris> (pomp.5203) pour AERIS classique. Väänänen (1981, § 59) est de l'avis que l'ancienne diphtongue est resté phonologiquement sous la forme d'une monophthongue longue /Ē/. Or, comme nous verrons dans (cf. chapitre 8) /Ē/ et /Ē/ et par extension /Ē/ ne contrastaient plus hors la syllabe tonique, faisant en sorte que <aecclesia> était une graphie possible pour ĒCCLĒSIA.

(97) TĚLŌNĚŪM ‘bureau du percepteur fiscal’ → afr. *tolneu*, *tonlieu* (FEW 13.165) :

Ce mot curieux, car il y a un désaccord sur l’accentuation. Le Gaffiot (2016, p.1315) donne l’accent antipénultième TĚLŌNĚŪM ou pénultième TĚLŌNĚŪM. Le OLD (2012, p. 2197) donne TELŌNĚŪM avec la pénultième longue du grec τελωνεῖον (*telōneion*) ‘douanes’ sans spécifier la longueur de l’initial. La FEW donne TELONEUM sans aucun indice quant à la qualité des voyelles. Dans le grec tardif, la qualité du <ε> grec était [e], mais en latin la distinction entre [ɛ] et [ɛ̄] était en voie de disparition dans l’initiale atone donnant [e]. L’on reconstruira un étymon TĚLŌNĚŪM.<sup>726</sup>

La forme française pourrait être issue de plusieurs transformations : 1. l’assimilation de la voyelle initiale /Ě/ sous l’influence du /Ō/ de la syllabe antipénultième (cf. FEW 13/1.165bv). 2. on voit la syncope du /Ō/ prétonique (il se peut que la position en coda du /l/ ainsi devenu vélaire, aurait contribué à la labialisation du /e/ initial en /o/) ; les règles 1 et 2 peuvent être contemporains, et 3. la métathèse du /l/ et du /n/. Cette forme est visible comme <toloneum> dans une charte de Charlemagne de 881, mais préservé dans une copie du début du XII<sup>e</sup> siècle (MGH DD Ka III, n°39, l.35) et ailleurs et doit clairement provenir de cette deuxième accentuation, car le /Ō/ (devenu prétonique) a chuté.<sup>727</sup> Ce mot est attesté comme <tilloneo> (Ile-Fr/688 T4465, l.7, l.9), <tilloneos> (Ile-Fr/688 T4465, l.13). On trouve aussi <telloneos> dans les documents carolingiens, mais dans notre corpus mérovingien, on ne trouve aucune attestation de la forme classique pour un taux de remplacement de 100 %. La représentation du /Ě/ comme <i> suggère la fusion totale avec le /Ī/.

On trouve un autre dérivé TĚLŌNĚĀRĪUS ‘le percepteur d’impôts’ attesté au datif pluriel dans <viris inlustrebus omnis **tilenariis** Masiliensis> sous la forme <tilenariis> dans (Nord/716 T4484 l.1) qui nous rappelle le *tollenaire* du mfr. (FEW 13.165). Le remplacement du /Ō/ prétonique par <e> suggère la réduction en *cheva* de la voyelle prétonique dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Notons bien que TĚLŌNĚĀRĪUS est apparenté au mot TĚLŌNĚŪM ultimement du verbe grec *τελέω* (*teléō*) ‘payer, s’acquitter de’. L’étymon TELŌNĚŪM donne l’afr. *tonlieu* ‘un droit féodal payé par les marchands pour leur étal au marché’.<sup>728</sup> On y trouve aussi le verbe dérivé *tonloier*. Une autre solution nous a été suggéré en discussion avec Russo, la métathèse du /e/ et du /o/ avec syncope du /e/ devenu immédiatement prétonique. Bien que cette solution ne trouve pas de soutien graphique, on ne peut l’exclure car dans la forme <toloneum> dans (MGH DD Ka III, n°39, l.35), le /o/ pourrait tout de même être une voyelle étymologique.

<sup>726</sup> Viellard (1927, p. 18) présume un étymon TĚLŌNĚŪM comme l’étymon derrière <tilloneo>(Ile-Fr/688 T4465, l.7, l.9) et cela combiné avec la représentation TĚLŌNĚŪM dans le Gaffiot (2016, p. 1315) nous a longtemps mené dans l’erreur. En vue de son étymologie grecque et de sa représentation dans nos chartes toutes les indices pointent vers un /Ě/ dans la syllabe initiale.

<sup>727</sup> Alternativement le *tonlieu* ‘droit féodal payé pour un étal sur le marché’ pourrait ne pas provenir directement de TĚLŌNĚŪM, mais pourrait être une composition de TĚLŌNĚŪM + LOCO.

<sup>728</sup> Notez que l’évolution phonétique de ce mot ce fait via un phase [telone:o] → *tonlieu*. Bourciez (1923, p. 63) est de l’avis que le /ŭ/ final est préservé, mais il veut sans doute dire que la voyelle finale n’est pas perdue dans le cas du hiatus.

### 5.5.2 Le /Ĕ/ qui reste inchangé comme <e>

Malgré les signes de la neutralisation, on trouve de nombreux exemples où le /Ĕ/ est systématiquement préservé comme <e>. C'est le cas dans les mots suivants :

(98) RĔSĔDĔRE 'résider, rester' :

- a. <resederem[u]s> (N.I/660 T4460 1.2)
- b. <resederemus> (Loire/673 T4461 1.2), (Norm/679 T4510 1.2)
- c. <resederimus> (Ile-Fr/691 T4470 1.5), (Nord/695 T4473 1.2), (Nord/697 T4476 1.5), (Nord/703 T4479 1.2), (Nord/709 T4480 1.3).

On trouve 8 attestations avec <re-> attendu et aucun remplacement de la voyelle, donc pour un taux de conservation de 100 %.

(99) PĔCŪLIĀRIS : afr. 'dotation, une somme pécuniaire que détient une institution'

- a. <peculiares> (Norm/628, T4503 1.3), (Nord/717 T4487 1.7)
- b. <peculiare> (Ile-Fr/637 T4495, 1.68, 1.71, 1.72, 1.75, 1.80), (Ile-Fr/673 T4462 1.13)
- c. <peculiaris> (N.I/660 T4460 1.2), (Bourg/677 T4492 1.13), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Nord/688 T4459 1.2), (Ile-Fr/691 T4469 1.4), (Ile-Fr/691 T4470 1.6), (Nord/710 T4481 1.2), (Nord/710 T4482 1.2), (Nord/716 T4483 1.4), (Nord/716 T4484 1.3), (Nord/716 T4485 1.3), (Nord/716 T4486 1.3)
- d. <pecoliaris> (Nord/694 T4472 1.5)

Contre les 21 exemples avec la graphie <e>, nous n'en trouvons aucun avec un remplacement par <i> ou une autre voyelle. Le taux de conservation est donc de 100 %.

Dans la jurisprudence classique l'adjectif PĔCŪLIĀRIS désigne le PECŪLIUM 'le capitale qu'un maître donne à son esclave pour que celui-ci y travaille pour son propre compte et celui du maître'. Le terme PECŪLIUM est emprunté en afr. comme *pecule* 'argent gagné et économisé par un esclave', mais la forme héritée est présente dans le vgasc. *pegulbade* 'unité de compte chez les bergers' (FEW 8.114-115). Le FEW définit PĔCŪLIĀRIS comme 'al. *Eigentüm*', c'est-à-dire comme 'étant de la possession de quelqu'un'. Pei (1932, p. 328) est explicite que le sens 'concernant les biens privés' est même devenu 'la possession privée', et il donne d'autres exemples d'adjectifs ayant pris un sens nominal.

(100) SĔCŪNDŪM 'après, suivant, selon' :

- a. <secundum> (Bourg/677 T4492 1.10), (Ile-Fr/691 T4469 1.17), (Ile-Fr/696 T4474 1.14), (Ile-Fr/700 T4493 1.45), (Nord/716 T4484 1.14), (Nord/717 T4487 1.23)
- b. <segundo> (Ile-Fr/682 T4464 1.24)
- c. <secundo> (Ile-Fr/691 T4469 1.27), (Ile-Fr/691 T4470 1.27), (Ile-Fr/692 T4468 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.30)

On ne trouve aucun exemple d'un remplacement dans cette position ; le taux de conservation est de 100 %.

De façon générale, malgré les quelques remplacements, /ĕ/ continue de s'écrire <e>. Gaeng (1968, p. 108-110) ne trouve que quelques remplacements dans son corpus : <FIBRUARIAS> (D1673N c. 511) et (D4824) pour FĔBRUĀRĪŪS, <BONAE MIMO[RIAE]> (D3580 VI<sup>e</sup> siècle) pour BŌNAE MĔMORIAE, <RIQUIISCUNT> (D483) pour RĔQUIĔSCŪNT et <RIQISCIT> pour REQISCIT pour RĔQUIĔSCĪT, ces dernières formes sans datation. Dans tous les cas, les remplacements de /ĕ/ par <i> ne dépassent pas les 2.3 %, ce qui est le plus facilement attribué à une erreur de copiste et à la perte de la longueur qu'à une fusion phonologique entre /ĕ/ et les autres voyelles antérieures en position initiale atone.

## 5.6 Le /ō/ à l'initiale

Le /ō/ initial atone est extrêmement rare dans notre corpus ; et possiblement assez rare dans cette position en latin, car elle implique souvent une racine remontant à un nombre limité de séquences étymologiques indo-européennes, des racines de la forme \*CoH(C) ou \*Ceh<sub>3</sub>(C). Dans notre corpus, la plus grande partie de nos /ō/ initiaux remontent à la séquence indo-européenne \*h<sub>1</sub>óh<sub>3</sub>s qui donne ŌS - ŌRĪS 'la bouche' en latin ou aux dér vés tels que ŌRĀTŌR → afr. *orateur* 'orateur'. Dans notre corpus, nous trouvons par exemple :

(101) Exemples de /ō/ initial issu de ŌS ~ ŌRĪS comme base

- a. ŌRĀRE → afr. *orer*, aoc. *orar* : <orare> tardivement dans (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.23), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.21), (Ile-Fr/755 [T2925](#) 1.10)
- b. ŌRĀTŌRĪUM 'oratoire' : <oratorio> Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.52), (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.10), <oratorio> (Nord/710 [T4482](#) 1.8) et tardivement <oratorio> (Als/728 [T3871](#) 1.17)
- c. ŌRĀCŪLŪM 'une annonce divine' → fr. *oracle* : <oracolis> (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.2), (Nord/716 [T4483](#) 1.14)
- d. ŌRĀTIŌ, ŌRĀTIŌNĒM : <oracionibus> tardivement dans (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.23), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.21), (Ile-Fr/755 [T2925](#) 1.10)

Pour l'ensemble de ces mots et plus généralement l'ensemble du lexique, le /ō/ initial atone est préservé comme <o>. On trouve tout de même un certain nombre d'exemples de /ō/ initial atone graphié <u>; l'on doit en conclure que ces transcriptions comme <u> sont causées par la fusion phonologique des anciennes voyelles /ō/ et /ŭ/ latines dans les syllabes toniques.

On trouve d'occasionnelles graphies <u> pour le /ō/ initial atone dans les exemples suivants : témoignant de l'occasionnelle graphie en <u>.

(102) Exemples du /ō/ initial atone :

- a. RŌBĪĠNĀRĒ 'rouiller' : attesté <rubigenat> : (Ile-Fr/673 T4462 1.3) pour RŌBĪĠNĀT 'il se rouille'. La forme classique semble être construite sur RŌBIGO 'la rouille', dérivé de RŌBUS 'rouge' une forme dialectale de RŪFUS 'rouge'. La variante <rubigenat> peut soit se baser sur la voyelle de RŪFUS, soit s'expliquer comme une fermeture métaphonique de /ō/ en /ū/ devant /i/ ou /j/ dans la syllabe suivante (cf. Russo et van der Hulst, 2014). Cette dernière explication nous paraît préférable en face de la forme *rouiller* [ʁu.je] du français moderne ou *rovilbar* de l'occitan. ŌRDĪNATIO, ŌRDĪNATIONE 'la cérémonie par laquelle un prêtre est consacré' → afr. *ordinacio* : attesté <urdenacione> (Ile-Fr/691 T4469 1.14), (Nord/716 T4484 1.12) vs <ordenacione> (Bourg/677 T4492 1.6) pour un taux de remplacement de 67 %. Encore ici, le /i/ de la syllabe pré-tonique semble conditionner peut-être le passage de /ō/ → <u>.
- b. ŌRDINANDUM 'qui est à ordonner' : <urdenandum> (Nord/694 T4472 1.8), (Nord/717 T4487 1.11) vs 3 fois <ordenandum> (Bourg/677 T4492 1.6), (Bourg/677 T44 63 1.7), (Nord/688 T4466 1.7); 1 fois <ordenandus> (Ile-Fr/696 T4475 1.9), et 2 fois <ordenandum> (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/697 T1766 1.8). Le taux de remplacement est de 25 %. Comme pour ŌRDINATIONE les formes du Moyen Âge ne nous permettent pas de postuler un changement de la voyelle initiale.
- c. NŌSCŪNTŪR 'ils sont reconnus' : <nuscuntur> (Ile-Fr/637 T4507 1.5), (Ile-Fr/691 T4494 1.34) vs 1 fois <noscuntur> (Ile-Fr/753 T2924 1.3). Cependant on trouve aussi <noscitur> à la troisième personne du singulier indicatif passif qui exprime un 'on' impersonnel, ce qui met le taux de remplacement à 50 %. C'est peut-être l'effet harmonique du /ū/ tonique qui encourage ces formes en <u>.
- d. ŌRNĀMENTA 'équipement' : <ornamenta> tardivement dans (Als/728 T3871 1.12) donc sans remplacement du /ō/ par <u>.
- e. PRŌMPTĪSSĪMA 'rapide' : <prumtissema> (Nord/716 T4483 1.7) et tardivement <prumptissima> (Als/728 T3871 1.10) contre aucune attestation de la forme classique. Ici le taux de remplacement est de 100 %, mais en français dans *prompt* [pʁɔ̃] on trouve plutôt une voyelle nasale.
- f. ▲ SŌPĪTUM 'apaisé, calmé, endormi' : Selon Pei (1932, p. 55), SŌPĪTA 'apaisée' se trouverait sous la forme <subita> dans Ile-Fr/759 T2928 1.10 où l'on peut lire <subita causation>. Verdo (2010) accepte aussi cette lecture. Mais l'on trouve aussi <subita> dans (N.I/660 T4460 1.9), (Nord/693 T4471 1.35), (Nord/697 T4476 1.24), (Nord/703 T4479 1.13), (Nord/710 T4481 1.25), (Nord/710 T4482 1.18), (Nord/716 T4485 1.15) et SŪBĪTA est un mot latin signifiant 'soudainement', cf. it. *subito*, esp. *súbito*. On peut difficilement considérer ces cas comme des erreurs pour SŌPĪTUM. Or, le français *soudain* provient de la dérive SŪBĪTĀNĒŪS 'soudain' une dérivation sur SŪBĪTŪS à partir du V<sup>e</sup> siècle (cf. FEW 12. 334-335) et est attesté comme <subetania> 'soudaine' tardivement dans (Als/732 T3872 1.1). De plus, CAUSSATIO SŪBĪTĀ est une expression figée signifiant 'que la querelle ou le litige a été lancé' et est particulièrement utilisée en Gaule ; SŪBĪTŪS est simplement le participe passé passif du verbe SUBIRE 'subir' et ne nous dit rien sur le /ō/ initial.

La préservation du /ō/ initial atone en tant que <o> combinée aux graphies occasionnelles en <u> suggère fortement que cette voyelle était équivalente au /o/ issu de la fusion du /ō/ et du /ŭ/ latins, comme dans les syllabes toniques.

On peut en conclure que l'emploi de la graphie <o> ou parfois <u> pour le /ō/ tonique initial démontre que celui-ci avait bien fusionné avec le /ŭ/. L'on peut reconstruire une prononciation [o] ou [u] comme pour la tonique. Le français moderne semble témoigner de l'évolution du /ō/ initial atone au /o/ roman, qui résulte en /u/ dans le lexique moderne, ex. NŌDĀRE → *nouer* /nu.e/, CŌLĀRE → *couler*, TŌRNĀRE → *tourner*. On invoque habituellement le passage de /o/ → /u/ au cours du XIII<sup>e</sup> siècle (cf. Bourciez 1930, § 99 ; Ségéral et Scheer 2020, p. 333), mais il serait tout aussi possible d'admettre qu'une ancienne prononciation [u] s'est simplement périphérisée vers [u] en même temps que le /o/ (← /ō/) des toniques entravées, ex. CŌRTE → afr. *cort* → *court*, \*TŌTTO → *tout*. Cette fermeture vers [u] est notée grâce au graphème <ou> dans les documents du XIII<sup>e</sup> siècle. Si le /ō/ initial atone se réalise le plus souvent [u] sur une grande partie de l'ancienne Gaule, l'on trouve aussi des prononciations [ɔ], [o] et [ɔ], ex. ALF n° 1318 *toujours* [tɔdzɔr], pnt. 816 dans la Loire, ['tozɔ] avec déplacement de l'accent en Haute-Savoie, ou [tɔ:zɔ] (pnt. 171) en Meurthe-et-Moselle.

Il existe certaines exceptions à cette fermeture en /u/, notamment l'environnement devant un /r/ ou un /l/. L'on trouve par exemple l'évolution du latin ŌRDĪNEM → afr. *orne*, fr. *orne* /ɔʁn/, à côté des formes *ordre* /ɔʁdʁ/ et même l'afr. *ordene* ou encore de SŌLĪCŪLŪM → fr. *soleil*. Si le /r/ de la coda a empêché l'évolution de cette voyelle, certains dialectes de l'est comme la Moselle où des formes comme *ourdre* avec la fermeture de /ō/ → /u/ sont attestées. Dans le latin mérovingien les graphies en <u> signalent la fusion avec /ŭ/ dans un /o/ très fermé [o].

## 5.7 Le /ō/ à l'initiale

/ō/ était resté un phonème distinct de la langue gallo-romane donnant le /ɔ/ roman et on ne s'étonne pas que cette voyelle continue de s'écrire <o> dans la grande majorité des cas.

(103) Le /ō/ initial atone préservé

- a. PÖSSESSUM : <possessa> (Nord/688 T4466 l.9) ou plus tardivement Ile-Fr/768 T2932 l.30), <possessum> (Ile-Fr/691 T4494 l.3, l.6, l.8, l.9, l.11, l.16, l.17, l.20, l.21), (Nord/693 T4471 l.30), <possessum> (Ile-Fr/700 T4493 l.42). On ne trouve aucun exemple de <pu>, donc le taux de conservation est de 100 %.
- b. MÖNÄSTĒRIUM : mot qui revient très souvent ; on trouve 62 exemples de <monas->, ex. <monasthirium> (Ile-Fr/654 T4511 l.10), <monasthirii> (N.I/660 T4460 l.2), <monastirie> (Ile-Fr/673 T4462 l.7), 5 de <monis-> et 4 de <mones->. En revanche on ne trouve aucun exemple de <mun-> dans MONASTERIUM, du moins pas pour notre période, pour un taux de conservation de 100 %.
- c. RÖBÖRARE 'fortifier' : <roborare> (Ile-Fr/642 T4509 l.6), <roborare> (Ile-Fr/654 T4511 l.11), (Ile-Fr/650 T4508 l.7), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.12), (Bourg/677 T4492 l.20), (Bourg/677 T4463 l.14), (Nord/688 T4466 l.15), (Nord/694 T4472 l.17), (Ile-Fr/696 T4474 l.11), (Nord/716 T4483 l.15); <roboramus> (Ile-Fr/696 T4474 l.2), (Nord/716 T4486 l.11), (Nord/717 T4487 l.20). En revanche, nous avons 0 attestation de <rubo-> donc un taux de conservation de 100 %.
- d. PÖNTATĪCUM : <pontatico> (Ile-Fr/688 T4465, l.13), <pontatecus> (Ile-Fr/691 T4469 l.11), (Nord/716 T4484 l.9), <pontatico> (Ile-Fr/691 T4469 l.21), (Nord/716 T4484 l.17), mais aussi tardivement dans (Ile-Fr/753 T2924 l.16). On ne trouve aucune attestation de <punta->.
- e. ÖPTÄTIS 'vous optez' : <optatis> (Ile-Fr/691 T4469 l.24), <obtatis> (Nord/716 T4484 l.20) sans remplacement de la voyelle initiale.

En sachant que le /ō/ s'écrivait parfois <u> à l'initiale atone, c'est beaucoup moins souvent le cas pour le /ō/, ce qui rend douteuse la fusion de /ō/ et /ō/ « au cours du IV<sup>e</sup> siècle ». Cependant, nous pouvons accepter qu'à partir du VII<sup>e</sup> siècle la distinction entre ces deux voyelles a commencé à se perdre à l'initiale comme en témoignent les confusions très occasionnelles.<sup>729</sup>

Si pour notre période, la question se pose de savoir si le /ō/ latin est resté distinct du /ō/ en syllabe initiale, dans la diachronie longue, /ō/, /ō/ et /ū/ se sont neutralisés à l'initiale devenant /u/ français en syllabe libre, graphié <ou>, ex. DÖLÖRE → *douleur*, CÖRONA → *couronne*. Or, comme on le verra (§ 5.8), ces deux voyelles de même que le /ū/ on subit une convergence, visible dans le remplacement occasionnel du /ō/ initial atone par <u>.

<sup>729</sup> La datation au IV<sup>e</sup> siècle de /ō/ atone → /o/ doit être rejetée, du moins à l'initiale.

## (104) Exemples de /ō/ initial atone représenté par &lt;u&gt;

- a. ÖPERĀRE ‘œuvrer’ : <uperare> (Ile-Fr/688 T4465, l.14) prépare la voie pour *ouvrer* et est notre premier véritable indice de la fermeture du /ō/ initial. Cette forme démontre aussi le remplacement des formes déponentes par des infinitifs actifs régularisés. En face de <uperare> on trouve aussi <operare> classique dans (Ile-Fr/6 4 T4511 l.4).
- b. MÖLĪNO ‘moulin’ : tardivement <mulino> (Ile-Fr/766 T2929 l.8). On ne trouve pas la forme classique <molino> dans notre texte.
- c. CÖRBÖRĪO ‘du corbeau’ construit sur le gaul. *corbos* ‘corbeau’ : <Curborio> (Ile-Fr/751 T2921 l.7, l.11), mais c’est tardif.
- d. FÖNTĀNETO : <funtaneto> (Ile-Fr/673 T4462 l.17), mais aussi <Funtanella> (Ile-Fr/691 T4494 l.16) pour FÖNTENELLA. Pei (1932, p. 3) souligne aussi une forme <Funtanas> dans Tardif n°68 (AI/832 T1775) et qui revient souvent après, mais qui est postérieure à notre étude. En revanche, nous ne trouvons aucune attestation de la forme classique <fonta-> ; ici le remplacement est bien avancé, peut-être sous l’influence de la nasale.<sup>730</sup> La carte n° 592 *fontaine* de l’ALF démontre bien que le /ō/ s’est bien fermé vers un [u] ensuite nasalisé en [ū] dans une grande zone du sud-ouest de la Gaule et remontant aussi au nord que jusqu’en Corrèze (ex. pnt. 710 [fū<sup>n</sup> tē:nə]).

Le remplacement de /ō/ initial atone par <u> est si faible que nous ne pouvons même pas en établir un taux de fréquence tandis que le remplacement de /ō/ par <u> est un peu plus fréquent. Bien que dans l’état de notre recherche, limitée d’autant plus par le corpus, nous n’ayons pas une quantité de données suffisante pour établir une conclusion absolue, nous pensons détecter une différence de comportement entre le /ō/ et le /ō̄/ dans l’initiale atone.

Selon Bourciez (1923, p. 43), Schuchardt (1866a, vol. 2, p. 133), et Muller et Taylor, etc., dans la diachronie longue, /ō/ était devenu indistinct du /ō̄/ en syllabe atone, convergeant sur le /u/ moderne dans des mots comme TÖRNĀRE → *tourner*, \*TRÖPĀRE → fr. *trouver*, TÖRMENTO → *tourment*, etc. Il existe cependant une série de mots qui ne respectent pas cette règle et où le /ō/ préserve sa valeur romane [ɔ] ou [o] après allongement compensatoire.

<sup>730</sup> Nous trouvons la préservation d’une nasale plus fermée [ū] dans les départements au sud de la Garonne de même qu’en Dordogne, dans la Corrèze et dans le sud de la Haute-Vienne et de la Creuse, cf. ALF n° 592 *Fontaine*.

## (105) Mots préservant un /ɔ/ ou /o/ initial atone issu du /ō/ latin

- a. *mortel* /mɔv'tɛl/ ← MÖRTĀLE
- b. *ornement* /ɔʁnəmā/ ← ÖRNĀMENTUM
- c. *porter* /pɔʁte/ ← PÖRTĀRE
- d. *dormir* /dɔʁmiʁ/ ← DÖRMIRE
- e. *corbeille* /kɔʁbej/ ← CÖRBĪCŪLA

Mots ayant un [o] par allongement compensatoire

- f. *hôtel* /o'tɛl/ ← HÖSPITĀLEM, cf. afr. *ostel*
- g. *côté* /kote/ ← CÖSTĀTO

Ces formes en /ɔ/ sont parfois expliquées comme des formes conservatrices lorsqu'il y avait un /r/ ou un /l/ en coda, mais les mots comme TÖRMĒTO → *tourment* et PÖRCĒLLO → *pourceau*, afr. *purcel* ou *pourcel* démontrent que même le /ō/ pouvait se fermer. Dans le midi nous trouvons bien des formes en /u/, ex. ALF n° 1063a et b *pour el porter* : [purta] (pnt. 717) dans le Cantal ou encore en /ʊ/, ex. [pʊrta] (pnt. 614) en Dordogne, mais généralisé dans une grande partie du sud. Il semble donc plus adéquat d'argumenter en faveur d'un passage général de /ɔ/ initial atone vers le [u] issu de /ō/ et /ū/ à une date tardive (et inachevé dans les dialectes).

Selon Bourciez (1955, § 99) l'on trouvait une prononciation variable entre [ɔ] et [u] dans des mots comme DÖLÖREM → *doleur* ou *douleur*, \*CÖLÖBER et \*CÖLÖBRA → *coleuvre* ou *couleuvre* et MÖLĪNUM → *m lin* ou *moulin*. C'est pareil pour les mots avec un /ō/ ou un /ū/ initial atone dans l'étymon : SÖLĪCULO → *soleil* ou *soueil* (cf. ALF n° 1241 *soleil*), FÖRMĀTICO → *fromage* ou *froumage*, PRÖTRĀCTO → *portrait* ou *pourtrait*, CÖNSÖBRĪNO → *cosin* ou *cousin*, NŪTRĪRE → *norir* ou *nourrir*, etc. L'on trouve en effet dans les histoires du français une réputée « querelle des ouïstes et des non-ouïstes », autrement dit, un désaccord sur la prononciation de l'initiale d'un mot tel que TÖLÖSA dont certains disaient *Toulouse* \*[tɔluzə] et d'autres *Toulouse* \*[tuluzə]. Si dans le français standard, les prononciations ont été standardisées [ɔ] dans *soleil* /sɔ'lej/, mais [u] dans *Toulouse* /tu'luz/, nous pensons pouvoir expliquer la coexistence des deux formes par une neutralisation gradiente entre /ɔ/ (ou /ʊ/) et /ɔ/ dans la syllabe initiale.

Dans Zuk (2022c), nous avons signalé l'opération d'un phénomène semblable dans le diasystème galicien-portugais, semblablement depuis le Moyen Âge. Tandis que la fermeture de /O/ pré-tonique vers [u] reste optionnelle dans le galicien moderne et dans le portugais du Brésil, cette fermeture est devenue obligatoire dans le portugais européen où le verbe *portar* 'porter' ← PÖRTĀRE est encore représenté /pɔʁ'taʁ/ dans le portugais du Brésil, mais se dit systématiquement [pur'taʁ] dans le portugais standard européen (voir l'Annexe 1). L'on s'accordera avec Bourciez (1955, § 99), Englebort (2015) et d'autres qui argumentent que la prononciation [ɔ] des voyelles /ō/, /ō/, /ū/ à l'initiale est essentiellement un phénomène de rephonologisation savante, ex. NOVEMBRE → *novembre* /nɔvāʁbɛ/, ORATIÖNE → *oraison* /ɔʁe'zɔ/; fōrēste <foreste> (Ile-Fr/768 T2932 1.5) → *foret*

/fɔ̃œ/, etc. Ces réflexions savantes se voient aussi dans des formes comme PLÖRÄRE ‘pleurer’ → afr. *plourer*, mais avec l’initiale refaite en /ø/ *pleurer* en français moderne sur la base des formes comme PLÖRA → (il) pleure où l’évolution de /ō/ → /ø/ est héritée.

Pour revenir sur les données mérovingiennes, Vielliard (1927, p. 31) n’a trouvé que très peu d’exemples du /ō/ remplacé par <u> et dans tout son corpus sur le VIII<sup>e</sup> siècle. Pei (1932, p. 52) pour le VIII<sup>e</sup> ne trouve que 4 exemples du /ō/ remplacé à l’initiale par <u> et l’étude épigraphique de Gaeng (1968, p. 185) ne relève aucun exemple dans les inscriptions du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle.<sup>731</sup> On peut lire chez Englebert (2009, p. 66) que « [d]ans son évolution, la voyelle [ɔ] issue du [ō] latin en syllabe initiale de mot rejoint l’évolution de la voyelle [o] dans la même position » ; elle place la fermeture de /ō/ → [o] au cours du IV<sup>e</sup> siècle, et son éventuelle fermeture vers [u] au XII<sup>ème</sup> siècle. Nos données suggèrent que la neutralisation phonologique de ces voyelles est plus tardive, dans nos chartes l’on trouve souvent des taux de conservation qui atteignent le 100 % en contraste avec /ū/ et /ō/ (§ 5.6, 5.8) qui démontrent plus de variabilité.

Un autre facteur pouvant contribuer à la préservation d’une graphie <o> est la provenance de nos documents essentiellement du nord-est de la Gaule. Dans les dialectes du Nord (La Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne, Arden) et en Belgique on trouve une prononciation [o] ou [ɔ] de cette voyelle (cf. ALF n° 1414 *vouloir*, ex. pnt. 265 [vōlwēr] au contraire du /u/ qui est maintenant entendu dans le français moderne (cf. GGHF, § 243). Cette voyelle était moins fermée que le [u] du français moderne. En reconstruisant la valeur phonétique de la voyelle mérovingienne neutralisée, [u] ou [ɔ] nous paraît le plus probable.<sup>732</sup>

Les seules instances où le /ō/ initial semble systématiquement donner un /ɔ/ en français sont dans ces cas où l’on trouvait une consonne nasale /n/ à sa droite, ex. \*TÖNĪTRŪM → \*[tone:trø] → \*[tone:r:ø] → afr. *tonoire*, *tuneieniti* fr. *tonnerre*, \*VÖMĪRE → *vomir* et affecta aussi les instances de /ō/ comme dans DÖNÄRE → afr. *doner*, *duner* → fr. *donner*, RÖMÄNO → romain et encore de /ū/ (cf. Ségéral et Scheer, 2020 p. 333) ce qui confirme la neutralisation diachronique de ces voyelles dans la position initiale.<sup>733</sup> Il y a aussi un cas où dans la diachronie du français le /ō/ initial est devenu /ə/ en ancien français sous l’influence d’un /ō/ ou /ō/ tonique suivant, ex. CÖRÖNA → afr. *corone* mais aussi attesté *querone* ou HÖNÖR → afr. *honor* mais aussi attesté *enor* (cf. GGHF, § 245), ces changements postdatent la période mérovingienne et ne sont pas reflétés dans nos données.<sup>734</sup> Enfin,

<sup>731</sup> En réalité, Gaeng (1968) donne d’ÖSTĪARĪŪS ‘portier’ transcrit <ustarius> (Diehl 1288). Gaeng semble reconstruire un étymon avec la voyelle brève /ō/ en initiale : ÖSTĪARĪŪS, mais il suffit de regarder le Gaffiot (2016, p. 950) pour voir que l’étymon contient un /ō/. Or, une forme ŪSTĪŪM semble avoir coexisté dans le latin tardif et également en Gaule (cf. Pirson, 1901, p. 34). Le mot fr. *huissier* serait directement issu de cette forme <ustarius>.

<sup>732</sup> Nous estimons aussi que l’association de la graphie <u> avec le phonème /ū/, potentiellement en voie d’antériorisation vers [ū] ou [y] aurait aussi pu contribuer à favoriser une graphie <o> pour la voyelle arrondie, plutôt fermée et postérieure.

<sup>733</sup> Selon Pope (1952, p. §459) et Bourciez (1967, p. §101) le /ɔ/ français est issu de la dénasalisation dans ce contexte initial. Mais la nasalisation est habituellement causée par une coda, donc à moins de postuler une gémination de la nasale, il est difficile de comprendre comment ces voyelles se seraient nasalisées.

<sup>734</sup> À première vue, la réduction en /ə/ de certains /O/ à l’initiale atone, mais aussi de /E/ et de /a/, dans des contextes dissimilaires semble s’attacher à la réduction de la représentation de la voyelle et semble donc être une réduction des

accepter une date plus ancienne pour la neutralisation de /ō/ et /ō̄/ en initiale atone ne nous pose pas de soucis particuliers, d'autant que l'on reconstruit la neutralisation des sept contrastes vocaliques romans vers cinq contrastes /i/, /E/, /a/, /O/, /u/ déjà pour le roman commun ; cette neutralisation n'est juste pas reflétée dans les chartes du VII<sup>e</sup> siècle.

### 5.7.1 Le cas de DĪŌNYSŌS → *Denis* : un /ō̄/ qui n'est pas réellement à l'initiale

Si on trouve très peu d'exemples du /ō̄/ initial, et encore moins écrits <u> il y a un mot qui revient souvent et qui semble indiquer la qualité neutralisée de la voyelle /ō̄/ : DIONŪSUS emprunté du grec Διόνυσος (Dionysos) et qui donne le nom *Denis* en français. Dans ce nom, on aurait l'impression que /ō̄/ était dans la syllabe initiale avec une attaque en /dj/ (§ 9.2.1.2), mais il y a une complication phonologique, ici /ī/ est la voyelle initiale et /ō̄/ est une atone en hiatus.

Le fait que DIONYSUS aboutit en *Denis* [dɔ.ni] suggère que l'initiale /dīō/ n'a pas été resyllabée en /djō/ mais que le hiatus était maintenu. Celui-ci est un indice de sa nature savante, et aussi une indication que le mot est rentré dans la langue après la resyllabification de /dī.ě/ en /djě/ (§ 9.2.1.2).<sup>735</sup> Suivi d'une voyelle /ī/, /d/ ne s'est pas palatalisé; ce phénomène était réservé dans le contexte d'un *yod* (cf. Russo 2014b; Russo et van der Hulst 2014 aussi pour ce l'action de yod dans ce mot spécifique dans les chartes; Ségéral et Scheer 2020, GGHF p. 366). Le /ī/ initial s'est ouvert en /e/ comme on s'y attendrait par la fusion de /ē/ et /ī/ classiques et était affecté par la dissimilation sous la pression du /ī/ tonique (§ 5.2) déjà devenu /i/ roman et résultant dans une initiale /de/. Quant-au /ō̄/ de DĪŌ-, celui-ci se trouvait en position atone interne et donc était réduit à [ø] (nous traiterons de ces voyelles faibles dans le chapitre 8) et était sensible à l'élimination en cas de hiatus résultat dans une forme \*[de.ø.ní:səs] → \*[de.ní:s] *Denis* /dɔ.ni/.<sup>736</sup> L'étymon DIONYSUS, aussi repéré dans Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) se présente de la manière suivante dans nos chartes :

---

contrastes du type actuellement visible de manière gradiente dans le portugais du Brésil et de manière catégorique dans le portugais européen.

<sup>735</sup> On trouve ce même phénomène dans les mots bibliques comme DĪĀBŌLŪS → afr. *diable* et non pas \*\*[dʒjabl], bien que la forme [ɟja:b] est bien attestée de manière sporadique dans l'ALF n° 403 *Le Diable*, ex. pnt. 303 dans l'Indre, pnt. 316 dans le Loir-et-Cher, pnt. 202 dans le Cher.

<sup>736</sup> Pour la réduction du /ī/ initial en *cheva* voir Ségéral et Scheer (2020) dans la GGHF § 244.2. Voir aussi ce chapitre, section 5.2.

## (106) DIONYSUS 'Denis':

- a. <Diunensi> (Ile-Fr/633 T4504, l.3)
- b. <Diuninse> (Ile-Fr/650 T4508 l.3), (Nord/695 T4473 l.4)
- c. <Diunisiae> (Ile-Fr/696 T4474 l.3)
- d. <Diunisii> (Ile-Fr/751 T2922 l.3, l.4, l.7, l.11, l.13, l.18, l.24)

Mais on trouve aussi <Dionin[i]s> (Norm/625 (T4505 l.12), <Dioninsio> (Norm/628, T4503 l.4, l.6), <Dionisi> (Ile-Fr/637 T4495, l.41), (Ile-Fr/688 T4465, l.10), <Dionisius> (Ile-Fr/654 T4511 l.3), <Dioninse> (N.I/660 T4460 l.2), (Loire/673 T4461 l.2, l.3, l.6, l.7, l.8), (Norm/679 T4510 l.9), <Dionins[is]> (Loire/673 T4506 l.5), <Dionisiae> (Bourg/677 T4492 l.13), (Ile-Fr/688 T4465, l.3, l.16), (Nord/688 T4466 l.5, l.7, l.11), <Dioninsis> (Nord/688 T4459 l.2, l.3), <Dionisii> (Ile-Fr/691 T4469 l.4, l.16), (Ile-Fr/691 T4470 l.6, l.14, l.17, l.20), (Ile-Fr/692 T4468 l.2, l.23), (Nord/694 T4472 l.5, l.7, l.10, l.12, l.15, l.16, l.17), (Nord/710 T4481 l.2, l.5, l.6, l.11, l.12, l.18, l.19, l.21, l.23, l.24, l.25), (Nord/710 T4482 l.2, l.5, l.6, l.9, l.12, l.16), (Nord/716 T4483 l.4, l.9), (Nord/716 T4484 l.4, l.13), (Nord/716 T4485 l.3, l.6, l.8, l.14, l.15, l.15, l.17), (Nord/716 T4486 l.3), (Nord/717 T4487 l.7, l.14, l.17), <Dionisi> (Ile-Fr/700 T4493 l.31). Pour 11 attestations de <diun-> on trouve 71 attestations de <dion-> pour un taux de remplacement de 13,4%.

## 5.7.2 Une note sur la diphtongue /AU/

Dans la diachronie du français la diphtongue latine /AU/ a fini par rejoindre le /ɔ/ autant en syllabe tonique qu'en syllabe initiale ou atone interne, comme visible dans l'évolution de CAUSA 'cause' → l'afr. *chose*, pic. *cose* (FEW 1.541a) mais encore prononcée [kauza] dans de nombreux dialectes du sud, par exemple dans le Gard pnt. 851.<sup>737</sup> On trouve la forme <kose> dans la séquence de Sainte Eulalie : <La domnizelle celle kose non contredist > (Eul., l.12) 'la demoiselle ne contredit pas cette chose (qu'elle se fasse décapiter plutôt que de renoncer à sa foi chrétienne)' (cf. Berger et Brasseur, 2004; Zuk, 2018c). Cette monophthongaison de /AU/ → /ɔ/ de même que la préservation d'une occlusive /k/ en initiale sont deux grands arguments en faveur d'une origine picarde pour la Séquence.<sup>738</sup>

Mais tandis que la diphtongue <ae> classique s'écrit souvent <e> dans nos chartes et dans le latin tardif de manière générale, la diphtongue /AU/ est préservée <au> (voir Russo 2012b). Ce qui est en accord avec la conclusion de Pei (1932) pour le VIII<sup>e</sup> siècle « qu'il n'apparaît aucun exemple d'*au* devenu *o* » (p. 69).<sup>739</sup> En revanche, pour le VII<sup>e</sup> siècle, pour l'initiale atone, Vielliard (1927, p. 41) note la forme <minsis agustus> (Ile-Fr/691 T4467 l.17) pour MENSIS AUGUSTUS 'le mois auguste', voir 'août' ; tardivement on trouve aussi la forme <Agusta> (Ile-Fr/751 T2922 l.16) pour le

<sup>737</sup> La fermeture de /ɔ/ → /o/ dans le français *chose* [ʒoz] est un phénomène plus récent sous l'influence de la perte du *cheva* final.

<sup>738</sup> Mais remarque que nous trouvons /kɔ:zæ(s)/ dans la zone catalane (cf. ALF n° 282 *Sont deux choses*, pnt. 796, pnt. 798, pnt. 794, etc.) et le contexte de sa rédaction suggère plutôt un langage suprarégional.

<sup>739</sup> Pei (1932) : « No example appears, however, of the change of *au* to *o* » (p. 69).

toponyme Aoste. L'évolution du /au/ atone est effectivement dans la direction de /a/ comme le démontrent les formes it. *Agosto*, cast. *Agosto*, port. *Agosto*, l'afr. *Aost*, oc. *Agost*, etc. et nous pouvons donc en conclure que si dans la tonique la réduction de la diphtongue n'était pas encore accomplie, dans les syllabes atones, la réduction de /au/ → /a/ était accomplie. Selon Meyer-Lübke (1888, p. 470), et Grandgent (1907, p. 96), la réduction de /au/ → /a/ dans l'atone est visible dès le II<sup>e</sup> siècle, mais ayant vérifié leurs sources, nous trouvons que Grandgent cite des formes dans les inscriptions étudiées par Pirson (1901, p. 26) donnant la forme <Agustas> (CIL XII 4312) daté de 582 ap. J.-C.), donc rien à voir avec le II<sup>e</sup> siècle. Meyer-Lübke (1888) de son côté, ne cite pas ses sources, indiquant seulement que les exemples de dissimilation de AU-Ū → ā- ū sont nombreux, donnant comme exemples Augustus → *Agustus*, Aurunci → *Arunci* et Auscultare → *Ascultare*, Augurium → *Agurium*.<sup>740</sup> Il est visible dans la première partie de son article (cf. p. 457) qu'il cite l'Appendice Probi avouant lui-même que l'âge du document est incertain : « auch das Alter is nicht bestimmbar » (p. 457).<sup>741</sup>

Il existe un phénomène parallèle que la diphtongue /au/ était systématiquement monophtonguée en <o> dans l'osque, d'où les appellations anciennes comme *Clodius* à côté du lat. CLAUDIUS, ou *copo* à côté du lat. CAUPO (cf. Meyer-Lübke, 1888, p. 465-466). L'on ne peut pas projeter la réduction systématique de /au/ → /ɔ/ à une période proto-romane, car tandis que le /au/ de CAUDA, s'est certes monophtongué dans l'it. *coda*, le cast. *coa* et à même subit la même diphtongaison que le /ɔ/ gallo-roman dans le fr. *queue*, le /au/ tonique est maintenu comme /au/ en roumain, dans une part de la rhéto-romanie, et est préservé en portugais et en occitan comme une diphtongue /ou/. Dans les documents mérovingiens, on trouve la forme <cauta longa> 'queue longue' avec le <t> comme hypercorrection du /d/ phonologique dans une des lettres rimées échangées entre Importun évêque de Paris et Frodebert évêque de Tours (*lettres rimées* 3.22).<sup>742</sup>

<sup>740</sup> Meyer-Lübke (1888) : « Zahlreich sind die assimilatorischen und dissimilatorischen Umgestaltungen: au-ú zu a-ú ist namentlich in AGUSTUS früh und oft belegt, aber auch ARUNCI neben *Aurunci*, ASCULTARE für *auscultare*, AGURIUM für *augurium* sind teils belegt teils durch die romanischen Reflexe gesichert » (p. 870).

<sup>741</sup> Meyer-Lübke (1888) : « Eine besondere Stellung nimmt die Appendix Probi ein, ein 227 Nummern umfassendes Verzeichnis von nicht zu verwendenden Wortformen, denen die anzuwendenden zur Seite gestellt werden ... Sachliche Gründe sprechen bis auf einen gewissen Grad für Karthago als Heimat, sprachlich ist eine Lokalisierung nicht möglich und auch das Alter ist nicht bestimmbar » (p. 457).

<sup>742</sup> Ce texte est étudié par Walstra (1962). Pour le passage concernant la CAUDA voir Schanzer (2010).

## (107) Exemples de la préservation du /AU/ comme &lt;au&gt;

- a. AUSPĚX - AUSPĚM 'devin' : <auspece> (Norm/625 T4505 l.2), <auspeci> (Nord/688 T 459 l.9). En revanche on ne trouve aucune forme avec une monophthongaison de la voyelle.
- b. AUGMENTUM : <augmentis> (Ile-Fr/673 T4462 l.26, l.32), (Nord/688, l.13), (Ile-Fr/696 T4474 l.10) <augmentes> (Ile-Fr/688 T4465, l.17) ; <augmentum> (Ile-Fr/696 T4474 l.6). Il n'y a pas de remplacements. Le taux de conservation est de 100 %.
- c. AURUM 'or', AUREUS, -a, -um 'doré' : <auro> (Champ/714 T1767 l.15); <aurea> (Ile-Fr/637 T4495 l.31, l.32) ; <aureo> (Ile-Fr/637 T4495 l.32, l.33) ; <aureum> (Ile-Fr/654 T4511 l.8). <aurei> (Ile-Fr/673 T4462 l.30), (Ile-Fr/691 T4491 l.14), (Ile-Fr/691 T4494 l.35). Il n'y a pas de remplacement de /au/ par <o> ; le taux de conservation est de 100 %.
- d. CAUSA 'chose' : <causa> <(N.I/660 T4460 l.8), (Bourg/677 T4492 l.11), (Ile-Fr/691 T4467 l.13), (Ile-Fr/692 T4468 l.13, l.19), l.22), (Nord/693 T4471 l.9, l.9, l.13, l.15, l.19, l.20, l.21, l.22, l.27), (Nord/695 T4473 l.3), (Nord/695 T4473 l.17), (Ile-Fr/696 T4475 l.8), (Nord/709 T4480 l.15), (Nord/710 T4481 l.17), (Nord/710 T 482 l.7), (Nord/716 T4485 l.9, l.15) ; <causas> (Loire/673 T4461 l.2), (Ile-Fr/691 T4470 l.5), (Ile-Fr/691 T4470 l.19), (Ile-Fr/696 T4475, l.17), (Ile-Fr/696 T4474 l.5, l.8), (Nord/697 T4476 l.5), (Ile-Fr/711 T4478 l.9), (Nord/716 T4483 l.10). Il n'y a aucun remplacement de /au/ par <o> le taux de conservation est de 100 %.
- e. GAUDIUM 'la joie' : <gaudia> (Ile-Fr/673 T4462 l.4). On ne trouve pas de remplacement par <o> ou par une autre voyelle.

## 5.7.2.1 Une réduction de /AU/ → /a/ devant /u/

On doit donc maintenir que la diphtongue /AU/ était encore bien présente dans le latin mérovingien écrit tout comme dans la langue orale. Cela est d'autant plus certain, car la graphie n'est pas purement archaïque, on voit plutôt l'application d'une autre loi phonétique qui est la réduction de /AU/ en /a/ lorsqu'un /ŭ/ se trouvait dans la syllabe suivante.

## (108) La réduction de /AU/ à &lt;a&gt; :

- a. AUGŪSTŪS → fr. *aust*, *augst*, *bo st* 'août' (FEW 25.910a) : <agustus> (Ile-Fr/691 T4467 l.17) et tardivement dans (Norm/VIIIe T4496, l.18).
- b. AUGŪSTĀ : tardivement dans <Agusta> (Ile-Fr/751 T2922, l.16), Ile-Fr/751 T2923 l.15), cela contraste avec <augustas> dans (Ile-Fr/755 T2925 l.14), (Als/762 T3872, l.17) aussi tardif.

Ces formes avec la diphtongue initiale /au/ réduite en <a> correspondent aux formes romanes, ex. AUGŪSTO → it. *agosto*, esp. *agosto*, port. *agosto*, rom. *avust* et démontrent que dans une prononciation avec deux voyelles en hiatus telle que l'on en trouve en français laurentien, *août* [a.u], l'initiale [a] préserve l'initiale latin tardif tandis que la deuxième [u] préserve la tonique /ŭ/. Cette réduction de /AU/ → [a] est attestée dès le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dans les inscriptions pompéiennes, ex. <AGUSTO> (Pompéi 2124) (cf. Väänänen, 1981, p. 39). Nous trouvons un développement semblable de /au/ → /a/ dans SAUCONNA → \*[sayonnɐ] → *Saône* (cf. GGHE, p. 326-327)

### 5.7.2.2 La vélarisation du /l/ en coda

La diphtongue <au> est liée à un dernier problème de grand intérêt : à qu l moment est-ce que la séquence /al/ a commencé à se prononcer [aʎ] voire comme la diphtongue [aʊ] ? Nous avons une indication dans la forme <sauma> qui apparaît tardivement dans (Ile-Fr/753 T2924 1.16), empruntée au grec *σάγμα* (*ságma*) et qui représente le latin tardif *SALMĀ* ‘une selle’ (voir aussi Russo, 2014a, 2016a). Ce *SALMĀ* donne l’it. *salma*, l’esp. *salma* et aboutit en français à *somme*. Au contraire des mots latins avec un /l/ en coda qui continue d’être écrit <l>, l’absence d’une graphie latine standard de par sa nature d’emprunt a permis au scribe de refléter la prononciation d’époque [ˈsaʊmɐ] par une graphie approximative <sauma>. Bien que cette forme soit tardive par rapport à notre corpus, elle offre un fort témoignage du /l/ en coda au plus tard à la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, dans les gloses de Reichenau compilées au VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle à Corbie Picardie, on trouve la forme <soma> traduite SELLA ‘une selle’.<sup>743</sup> On remarque que la forme française *somme* de l’ancien français *soume* (FEW 11.61a) démontre le passage de /al/ latin tardif à /aʊ/ proto-français et même le passage à /o/ si les gloses de Reichenau sont bien datées on peut dater le passage de /aʊ/ → /o/ au cours du VIII<sup>e</sup> siècle au moins pour la Picardie. Pei (1932, p. 70) considère que se <sauma> pourrait être la plus ancienne attestation de /al/ → /aʊ/. En réalité, on trouve un exemple plus ancien encore, remarqué par Bourciez (1955, § 188) dans <Saocitho> (Bourg/677 T4463 1.3) pour *SĀLĪCĒTŪM*. Malgré ces deux attestations, Bourciez est de l’avis que le passage de /al/ → /o/ était accompli au XII<sup>e</sup> siècle, ce qui laisse une longue période où /l/ en coda pouvait être réalisé [ʊ]. Il semblerait que c’est ce que nous voyons dans les formes comme <Rainaudus> (Norm/VIIIe T4496, 1.23), *Raynaud* du germanique \**ragina*<sup>n</sup> ‘pouvoir’ + \**aldaz* ‘l’âge’ et <Gauterio> (Poit/976 T2380, 1.16) pour \**valda*<sup>n</sup> ‘autorité’ + \**harjaz* ‘armée’, *Gauthier* du X<sup>e</sup> siècle.<sup>744</sup> Cependant ces exemples sont bien plus tardifs et signalent plutôt que la vélarisation avait eu lieu au cours du IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>743</sup> C’est la datation donnée par Palmer (1988, p. 155).

<sup>744</sup> Ce nom qui donne *Renald* en français et *Raynaud* occitan est souvent reconstruit à partir des racines germaniques \**ragina*<sup>n</sup> ‘pouvoir’ + \**valda*<sup>n</sup> ‘autorité’, mais nous ignorons comment la confrontation de /*raɣnawaldo*/ se présenterait dans la graphie mérovingienne: ce qui est certain c’est que le /l/ est préservé en esp. *Renaldo*.

## 5.8 Le /ŭ/ à l'initiale

Comme nous l'avons vu dans les sections 5.6 et 5.8, la voyelle /ŭ/ avait fusionné avec /ō/ en position initiale aboutissant avec une valeur intermédiaire de [ɔ] ou [ɔ̃] et cela se voit dans la fréquence avec laquelle /ŭ/ est écrit <o>. Comme le remarque Pei (1932, p. 56), il est souvent représenté <o> et est à l'origine du [u] français ayant la graphie <ou>. Gaeng (1968, p. 210) remarque surtout que le /ŭ/ est rare à l'initiale, mais il ressort les exemples <FONDABET> (ILCV D1808, c. 530) pour FŪNDABĪT, <ORBISQUE> pour ŪRBĪSQUE et des remplacements dans les anthroponymes GUNDOBADUS et LUPECINUS attesté <GONDOBADUS> (ILCV 3303 c. 636) et <LOPECE OS> (ILCV 3563 c. 523).

Le remplacement de /ŭ/ initial par <o> est assez régulier dans nos chartes :

(109) IŪGALIS 'joint, jugué' :

- a. <iocalis> (N.I/660 T4460 l.3),
- b. <iogalis> (Ile-Fr/691 T4470 l.16)

On ne trouve aucun exemple de la forme classique.

(110) IŪBEMUS 'ordonner, autoriser, commander' 1.PL.PRÉS.ACT.IND.>

- a. <iobimus> (Ile-Fr/682 T4464 l.19), (Ile-Fr/688 T4465, l.8)
- b. <iobemus> (Ile-Fr/654 T4511 l.6), (Nord/703 T4479 l.10)
- c. <iobemmus> (Ile-Fr/691 T4469 l.15, l.20), (Ile-Fr/692 T4468 l.21)
- d. <iobymmus> (Nord/716 T4483 l.8)

Cependant, nous trouvons aussi 3 fois la préservation du <u> dans <iubemus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.7), (Nord/710 T4482 l.15) et <jubimus> (Nord/693 T4471 l.28) pour un taux de remplacement de 73 %, soit un taux de conservation de 27 %.

## (III) FŮTŮRŮS ‘futur, à venir’:

- a. <foturis> (Nord/716 T4483 1.15), (Nord/717 T4487 1.19). En revanche on retrouve 14 exemples de la préservation du <u> dans <futuris> (Norm/628, T4503 1.8), (Ile-Fr/633 T4504, 1.1), (Ile-Fr/642 T4509 1.1), (Ile-Fr/691 T4494 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.20), (Nord/710 T4481 1.24), (Nord/716 T4486, 1.10); <futuri> (Ile-Fr/654 T4511 1.7); <futurum> (Ile-Fr/673 T4462 1.28—29), (Ile-Fr/691 T4494 1.32, 1.34), (Ile-Fr/696 T4475 1.23) ; <futures> (Ile-Fr/688 T4465, 1.1-2) ; <futur[u]m> (Ile-Fr/691 T4494 1.1) pour un taux de conservation de 88 %; le taux de remplacement est de 18 %.

## (III2) SŮCCESOR ‘successeur’ :

- a. <soccessoris> (Ile-Fr/673 T4462 1.12), (Bourg/677 T4492 1.16-17)  
 b. <socessoris> (Ile-Fr/673 T4462 1.23), (Nord/697 T1766 1.9, 1.10)  
 c. <soccesores> (Nord/697 T1766 1.9)  
 d. <socëssor> (Ile-Fr/673 T4462 1.23)

Cependant, on trouve aussi <successores> (Ile-Fr/654 T4511 1.7), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.7-8), (Nord/716 T4483 1.8) ; <succes[so]rebus> (Norm/679 T4510 1.9) ; <successorebus> (Ile-Fr/691 (T4491 1.12), (Ile-Fr/691 T4470 1.23) ; <successoris> (Nord/694 T4472 1.8, 1.12, 1.15), (Ile-Fr/696 T4474 1.7), (Nord/710 T4481 1.18), (Nord/710 T4482 1.16), (Ile-Fr/711 T4478 1.11); <successoribus> (Ile-Fr/696 T4475 1.12, 1.16, 1.19, 1.20), (Ile-Fr/696 T4474 1.9), (Ile-Fr/697 T4477 1.15) ; <successorum> (Ile-Fr/696 T4475 1.21). Contre les 6 exemples avec un remplacement par <o>, nous trouvons 20 exemples avec la graphie classique. Le taux de remplacement est de 23.1 %.

L’écriture fréquente de /Ů/ en tant que <o> démontre bien que celui-ci ne se distinguait plus des voyelles /Ō/ et /ō/ en position initiale atone.

## 5.9 Le /ū/ à l'initiale

On a très peu d'exemples du /ū/ initial atone. Vielliard (1927) n'en cite aucun. Pei (1932) n'en trouve aucune attestation non plus et Gaeng (1968, p. 234-235) trouve un seul exemple <ORANIA> pour ŪRANIA dans une inscription portugaise datée de 562. Visiblement le /ū/ latin est resté stable dans l'ensemble des langues romanes. Nous ne trouvons que très peu d'exemples dans notre corpus.

(113) Le /ū/ en syllabe initiale atone

a. DŪRĀRE 'durer' : <durare> (Norm/625 (T4505 1.3))

L'antériorisation de cette voyelle de /ū/ → /y/ reste un des grands problèmes de la diachronie française. C'est la prononciation moderne des mots comme *durer* [dy.re] ← DŪRĀRE 'endurer' qui nous oblige à intégrer la palatalisation du /ū/ dans la chronologie relative. La stabilité graphique du /ū/ est attestée par <durare> (Norm/625 (T4505 1.3)) pour DŪRĀRE. Le /ū/ initial ne s'écrit jamais <o> (ou autrement) et continue d'être écrit <u>, donc il est resté distinct des autres voyelles postérieures. En même temps, Bourciez (1955, § 79, § 103) remarque que /ū/ n'a pas d'effet palatalisant sur une vélaire, ex. CŪPA → afr. *cuve* → [kyv] mais pas [tʃuv] ou [ʃuv], ce qui paraît une évolution plausible face à la palatalisation devant le [æ] mérovingien.

Selon Bourciez, en français, /ū/ initial s'est ouvert devant une consonne nasale labiale rejoignant le /ō/, ex. afr. *fourment*, aoc. *fromen* 'froment', mais on a aussi des dialectes où /ū/ aboutit à /y/ même dans ce contexte. FRŪMENTŪM 'le blé' est attesté comme <formentum> dans la première lettre rimée de Frodebert évêque de Tours à Importun évêque de Paris (*Ep.Rbi.* 1, 1.6). On trouve en plus la métathèse de <ro> <a <or> qui caractérise de nombreuses formes dialectales (cf. FEW 3.828a). Si la nasale était en coda au moment des nasalisations au XI<sup>e</sup> siècle alors la voyelle est devenue /œ/, mais ce changement postdate notre période (cf. É. Bourciez, 1955, § 103).

Le verbe NŪTRIOR, voir NŪTRĪRE en latin tardif est problématique car NŪTRĪRE donne *nourrir* en français avec semblablement l'évolution du /ū/ → /y/ bref. Le Gaffiot présente ce verbe avec un /ū/ long ; Lewis et Clark aussi. On trouve aussi une inscription <noutrix> (CIL 1(2).45) pour NŪTRIX 'nourrisse'. Cependant le FEW (7.250a) présente plutôt le verbe avec une voyelle brève /ŭ/, de même que le REW (6622a) qui reconstruisent plutôt \*NŪTRĪRE donnant les formes it. *nodire*, aesp. *nodrir*, fr. *nourrir*, cat. *notrir*, suggérant qu'avec la perte de la longueur initiale, la qualité était parfois comprise comme un /ŭ/ plutôt qu'un ancien /ū/. La source de la voyelle brève dans le latin vulgaire est incertaine, mais l'on peut postuler une hypothèse d'assimilation si le /ī/ de la syllabe suivante avait contribué à créer de la confusion entre le développement régulier de [ū] ← /ū/ et un [u] issu d'une palatalisation partielle de /ū/ suivi d'une consonne palatale ou d'une voyelle antérieure fermée. Or, on a vu dans la section 4.2, qu'un /ī/ dans la syllabe tonique avait un effet dissimilant sur la voyelle initiale, ce qui peut aussi expliquer la postériorisation du /ū/ initial de NŪTRĪRE.

On peut unifier ces différentes ficelles de pensée de la manière suivante. Les voyelles fermées /ū/ et /ī/ à l'initiale atone ont subi un phénomène de dissimilation lorsqu'un /ī/ se trouvait dans la syllabe suivante. Dans ces cas, les voyelles ont perdu leur longueur devenant [u] et [i] respectivement et ont

depuis évolué comme les /ŭ/ et /ī/ latin-tardifs qui ont fusionné avec /ō/ et /ē/ latins comme [o] et [e] gallo-romans. Étant donné que ce même phénomène se trouve dans l'ensemble de langues romanes, il semble que ce phénomène a eu lieu dans le roman commun.

Quant au /ū/ initial atone, Englebert (2015) propose une antériorisation de cette voyelle au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, mais ce phénomène n'est pas reflété directement dans les données, car c'est la graphie <u> qui est employée dans toutes les périodes. Vielliard (1927, p. 36) et Pei (1932, p. 36) sont les deux de l'avis que /ū/ avait conservé sa valeur postérieure [u] jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, mais que celui-ci était tout de même distinct des autres voyelles postérieures. Nous ne voyons aucune raison de réfuter cette conclusion.

## 5.10 Le /Ā/ à l'initiale

Le /Ā/ initial atone est rare, car plus fréquent est le /Ǻ/ bref à l'initiale, ou encore s'il y a un /Ā/ il est tonique et donc est traité dans la section 4.9 concernant les voyelles toniques. Selon Englebert (2009) « la voyelle [a] atone en position initiale de mot se conserve dans la majorité des cas » (p. 71).<sup>745</sup>

Le /Ā/ initial est atone dans les mots portant le suffixe -TŌR, -TŌRE mais dans les cas autres que le nominatif, ex. (114) :

(114) Lorsque /Ā/ e st initial et atone il continue de s'écrire <a>

- a. ĀCTŌREM 'acteur' à l'accusatif et aux cas obliques: <actor[es]> (Ile-Fr/633 T4504, 1.4), <acturis> (N.I/660 T4460 1.2), <hacturis> (N.I/660 T4460 1.9), <actorebus> (Bourg/677 T4492 1.1), <actores> (Norm/679 T4510 1.2, 1.3)
- b. PĀSTŌREM 'pasteur' à l'accusatif et aux cas obliques: <pastore> (Ile-Fr/633 T4504, 1.7), <pastorebus> (Ile-Fr/673 T4462 1.20), (Nord/703 T4479 1.4), <pasthorebus> (Nord/716 T4485 1.12). Il n'y a pas d'exemples avec une modification de l'initiale.

On trouve aussi le /Ā/ initial atone dans un mot comme IĀNUĀRIUS 'janvier' nommé après le dieu IĀNŪS. Dans nos chartes le /Ā/ est bien préservé dans <ianuarius> (Nord/695 T4473 1.25). Cette forme qui reflète l'orthographe traditionnelle est problématique face à l'avis de Lindsay (1894) qui dit que « le nom vulgaire du mois était *Jenuarius* » (p.17) enitioomène attesté dans les langues modernes, par exemple l'it. *Gennaio*, l'oc. *Genièr* ou le pic. *Jenvier* ou dans l'ir. *enair*.<sup>746</sup> Lindsay explique la fermeture de cette voyelle par l'influence de la palatale précédente, une explication que nous acceptons et à laquelle nous retournerons en parlant de la phonologisation.<sup>747</sup> Essentiellement,

<sup>745</sup> Sauf lorsqu'il se trouve en hiatus après la chute d'une consonne intervocalique. On trouve ici un ordre de chronologie relative importante. Englebert place au VI<sup>e</sup> siècle la chute de cette consonne, bien que l'on sache maintenant que : la chute dépendant du lieu d'articulation, le /g/ se perdant en premier, dès le VI<sup>e</sup>, le /d/ résistant jusqu'au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> et le /b/ étant devenu [β] et [v] perdue dans le français moderne, sauf dans ces cas où la consonne labiale était suivie d'une voyelle arrondie, ex. \*HABŪTUM → afr. *êu* → fr. *eu*

<sup>746</sup> Gaeng (1968, p. 103) rapporte un certain nombre de formes en <ien-> dans les inscriptions de la Narbonnaise et de la Lyonnaise, ex. <ienoarii> (Diehl 2222A du début du VI<sup>e</sup> siècle).

<sup>747</sup> Lindsay (1894) : « ... the evidence, taken as a whole, is ... in favour of attributing to Latin a *a* sound which varied to some extent in character, according to the consonant which accompanied it... » (p. 17). Pirson (1901, p. 29) est du même

étant donné que /ǣ/ et /ā/ latins étaient antériorisés dans la langue d'oïl, la palatalisation partielle de cette voyelle n'a pas été suffisante pour forcer un changement catégorique de /ǣ/ → /ē/. Cependant dans la plupart des autres langues romanes, l'absence d'un phonème /ǣ/ a permis au /ā/ antériorisé en [æ] de rejoindre la voyelle mi-ouverte, d'où les formes comme l'esp. *Enero*.<sup>748</sup>

Si le /ā/ initial atone est rare, sur l'ensemble du lexique, on peut quand-même constater plein de formes et leur résultat dans les langues gallo-romanes qui démontrent la préservation du /ā/ initial atone. Notez que l'entrave de la syllabe la préserve systématiquement (cf. Ségéral et Scheer 2020, chap. 16). Ces formes ci-dessous, bien que représentatives du /ā/ atone initial, ne sont pas attestées dans notre corpus.

(115) La préservation du /ā/ initial atone

- a. ĀCRIFÓLIUM 'le houx' → occ. *grefuèlh*, *agrevol*, f.pr. *agriblon*,
- b. ĀCRITĀTEM → *acreté*
- c. ĀCTĪVUS → *actif*
- d. ĀCTUĀLIS → *actuel*
- e. etc.

Si le /ā/ initial est bien préservé à l'initiale, tous les indices suggèrent qu'il ne se distinguait plus du /ǣ/ dans cette position. Ayant perdu de sa longueur, cette voyelle devait se prononcer [æ] et plus tardivement [ɛ] avant de fusionner avec le *cheva* de l'ancien français. La question de son antériorisation est traitée dans la section 9.2.3.1.

---

avis que le /ā/ initial en contact avec la palatale devient parfois /i/, ex. IĀCTARE 'jeter' attesté comme l'oc. *getar* ou *gitar* (cf. Gaeng 1968, p. 104), mais à notre sens la fermeture de la voyelle s'explique mieux sous l'influence du /k/ qui se palatalise en coda : IĀCTARE → [dʒɛ].tæ:re] → *jeter*, *gitar*.

<sup>748</sup> Malheureusement l'ALF n°711 *janvier* ne peut pas nous aider à comprendre l'évolution de cette voyelle; la majorité des formes semblent être des emprunts assez récents au français. Le FEW 5.29b propose des formes plus pertinentes.

## 5.II Le /Ǟ/ à l'initiale

Comme ailleurs dans la langue, le /Ǟ/ latin semble avoir été systématiquement remplacé par une voyelle [ǣ] dans le nord de la Gaule (cf. Ségéral et Scheer, 2020, § 70, § 224). Dans le diasystème du latin tardif, ce [ǣ] gallo-roman septentrional correspond aux réflexes du /Ǟ/ dans les autres langues romanes où la voyelle préserva habituellement la qualité centrale [a].

De façon générale, le /Ǟ/ latin initial continue aussi de s'écrire <a>. Le /Ǟ/ est lexicalement plus fréquent que le /Ǟ/ dans la position initiale atone. Dans nos données, on trouve que le /Ǟ/ est préservé autant dans les noms propres que dans les noms communs. L'un des toponymes qui revient fréquemment est celle de la ville de Paris dont les formes en -\*ACO, (116)d-i, sont repérés dans Russo (2014a, 2016a) :

(116) PǞRĪSĪOS 'Paris' → fr. *Paris*

- a. <Parisiurum> (Norm/628, T4503 1.4), (Ile-Fr/633 T4504, 1.39)
- b. <Parisius> (Ile-Fr/633 T4504, 1.30), (Ile-Fr/691 T4494 1.2), (Ile-Fr/691 T4494 1.11), (Ile-Fr/700 T4493 1.31), (Nord/710 T4481 1.6)
- c. <Parisiu[s]> (Ile-Fr/633 T4504, 1.90)
- d. <Parisiaci> (Ile-Fr/654 T4511 1.5), (Ile-Fr/691 T4494 1.31)
- e. <Parisiaco> (Nord/697 T1766 1.4), (Nord/710 T4481 1.6), (Nord/710 T4481 1.10), (Nord/717 T4487 1.5)
- f. <Parisiacae> (Nord/703 T4479 1.5)
- g. <Parisiace> (Nord/710 T4481 1.12)
- h. <Parisius> (Nord/710 T4481 1.19), (Nord/710 T4481 1.21)
- i. <Parisiago> (Ile-Fr/711 T4478 1.3)

Dans les noms communs, nous trouvons la même stabilité du /Ǟ/ initial. Dans les mots comme MǞNCĪPIŪM 'propriété, ou STǞBĪLĪTAS 'stabilité'. Dans ce dernier cas, le /Ǟ/ n'est plus proprement à l'initiale à cause de l'apparition d'une voyelle prothétique devant les initiales contenant un groupe consonantique /s + C/ (§ 9.11.2). Dans le latin mérovingien, cette voyelle prothétique s'écrit variablement <i> ou <e> (cf. Pei 1932, p. 127-129).

(117) STǞBĪLĪTAS → afr. *estableté* 'stabilité' (FEW 12.221)

- a. <stabiletate> (Ile-Fr/654 T4511 1.5, 1.9), (Als/VIIIe T3869 1.2)
- b. <stab[ili]tatem> (Ile-Fr/691 T4491 1.1)
- c. <stabelitati> (Nord/694 T4472 1.15)
- d. <stabiletati> (Nord/694 T4472 1.16)
- e. <stabi[lit]ate> (Ile-Fr/696 T4474 1.11)

- f. <stabil[i]ta[te]> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.74)
- g. <estabiletate> (Nord/716 [T4483](#) 1.14)
- h. <estabelitati> (Nord/716 [T4486](#) 1.10)

On trouve la graphie traditionnelle dans 10 exemples et aucune attestation avec une modification de la voyelle initiale. Le taux de conservation est donc de 100 %.

(118) MĂNCIPIUM ‘propriété, esclave, la vente d’une propriété’, survie en occitan comme *mancip* (DGOC), cat. *masip*, esp. *mancebo*.

- a. <mancipii[s]> (Norm/628, [T4503](#) 1.6)
- b. <mancipia> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.10, 1.24, 1.26), (Nord/697 [T4476](#) 1.10)
- c. <mancipiis> (Ile-Fr/637 ([T4507](#) 1.5), (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.20)
- d. <mancipi[iis]> (Norm/679 [T4510](#) 1.8)
- e. <mancipiis> (Nord/688 [T4459](#) 1.8), (Nord/688 [T4466](#) 1.8), (Nord/694 [T4472](#) 1.11), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.17), (Nord/703 [T4479](#) 1.3), (Nord/709 [T4480](#) 1.18-19), (Nord/716 [T4485](#) 1.11)
- f. <mancipeis> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.33, 1.36)

Pour les 17 formes en <mancip-> on n’en trouve aucune avec un remplacement du /Ā/ initial. Le taux de conservation est donc de 100 %. Cette forme est d’autant plus conservatrice car le /Ā/ se trouve en syllabe entravée (cf. Ségéral et Scheer, 2015)(cf. Ségéral et Scheer, 2015)(cf. Ségéral et Scheer, 2015).

(119) Autre exemples du /a/ initial préservé comme <a>

- a. CĀBĀLLŪS ‘cheval’ : <caballo> (Ile-Fr/633 [T4504](#), 1.35)
- b. SĀCROSĀNCTE ‘consacré’ : <sacrosancte> (Ile-Fr/633 [T4504](#), 1.39), <sacrosanctum> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.5)
- c. \*CĀRRUCA ‘charrue’ : <carruca> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.35, 1.36) sans remplacement, pour un taux de préservation de 100 %.
- d. CĀRRA ‘char’ : <carra> (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.5, 1.7, 1.9), (Ile-Fr/691 [T4469](#) 1.12, 1.19), (Nord/716 [T4484](#) 1.10, 1.16) avec aucun remplacement, pour un taux de préservation de 100 %.
- e. CHĀRĀXĀTŪRA ‘une frappe de monnaie, une charte, une écriture’ (*linguaeterna*)<sup>749</sup>: <caraxaturae> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.85), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.53) pour un taux de préservation de 100 %.<sup>750</sup>
- f. CĀRRĀLE ‘par voix de char’ : <carrale> (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.6, 1.10), sans remplacement, pour un taux de préservation de 100 %.

<sup>749</sup> Voir aussi la définition de *caraxatura* dans [DuCange](#) (1857) et son verbe *charaxare*.

<sup>750</sup> Notons aussi que la graphie <c> indique que le /k<sup>h</sup>/ grec était intégré comme la consonne /k/ romane.

- g. SĀRĀMĒNTUM ‘sacrement’ : <sacramenta> (Ile-Fr/682 T4464 l.11), <sacramento> (Ile-Fr/682 T4464 l.15), (Ile-Fr/682 T4464 l.16-17) sans remplacement, pour un taux de préservation de 100 %.
- h. CĀRNŪTES ‘les carnutes: <carnoteno> (Ile-Fr/696 T4475 l.7) pour carnūtēnum ; Carnotensis (Ile-Fr 696 T4475 l.8, l.15) pour carnutensis ; <Carnotena> (Ile-Fr/696 T4475 l.14) pour <Carnutena>. Le taux de préservation est de 100 %.
- i. ĀPPĒLLĀTUR : <apellatur> (Ile-Fr/691 (T4491 l.7), mais aussi plus tardivement dans (Lorr/727 T3870 l.3), (Ile-Fr/755 T2925 l.3).
- j. ALĪMŌNĪA ‘alimentation’ : <alemunia> (Nord/694 T4472 l.6), <alimonia> (Nord/694 T4472 l.13).
- k. etc.

Vielliard (1927, p. 16) croyait voir une exception à la stabilité du /Ā/ initial, dans le cas de <elimoniis> dans (Nord/716 T4483 l.13) elle pensait y voir ALIMŌNĪS l’ablatif pluriel de ALIMŌNĪA ‘nourriture’, dans le passage suivant :

*Et, ut dictum est, quicquid exinde forsetam fiscus noster sperare potuerat, in lumenarebus vel estipendiis seu et in elimoniis pauperum ipsius monastiriae perenniter, pro nostris oracolis, ad integrum in omnia et ex omnebus sit concessum adque indultum ut eis melius dilectit pro estabiletate rigni nostri vel pro quietem quibuslibit chunctis leodis nostrus, Domini meserecordia adtencius deprecare* ?

Selon Vielliard « *elimoniis* [...] pour *alimoniis*, est sans doute dû à l’influence de *eleemosyna*, qui est employé à peu près dans le même sens » (p.16), mais j’aimerais souligner que l’ablatif pluriel de ĒLĒĒMŌSŸNA ‘une aumône, un don charita le’ est ĒLĒĒMŌSŸNĪS ; on devrait interpréter <elimoniis> comme une représentation de ĒLĒĒMŌSŸNĪS ; le scribe ayant remplacé /-īs/ par <-iis> dans cette syllabe finale atone. Pein (1932) mentionne en effet « l’influence » (p. 38) de ce dernier mot.

ĒLĒĒMŌSŸNA résulte dans la forme française *aûmone*, l’afr. *almosne*, l’oc. *almòina*, v.esp. *almosna*. C’est cette forme gallo-romane qui était empruntée vers le germanique comme \**alimosnaz*. donnant le v.an. *almesse*, l’an. *alms*, vha *alamuosa*, l’al *Almosen*, le néer. *aalmoes*, le dan. *almisse*, etc. On trouve aussi la forme gallo-romane dans les langues celtiques insulaires, ex. v.ir. *almsan*. Le passage du /Ē/ initial au /Ā/ n’est pas propre au gallo-roman ; on le trouve aussi dans le catalan *almoyna*, mais Wartburg est obligé d’admettre qu’il ne saurait pas éclairer le passage de /Ē/ à /Ā/.<sup>751</sup>

Cette forme vulgaire est attestée dans les inscriptions comme <aelemosina>, <helemosina>, <aelemosyna>, <helemosyna> et est représentée dans notre corpus comme <elemosena> (Ile-Fr/673 T4462 l.5) et serait issue soit d’une confusion avec ALĪMŌNĪA ‘alimentation’ comme le suggère Vielliard, soit potentiellement d’une ouverture de /Ē/ vers [a] sous l’influence du /l/ en coda et du /m/ de la syllabe suivante. La première attestation de <almosnes> ‘aumône’ date du Xe siècle, *faites vost almosnes* (*Sermon de Jonas*, l.205, éd. de Poerck 1956), voir aussi la (cf. TLEfi), donc

<sup>751</sup> Von Wartburg, FEW 3 « Den wandel des anlauts e- > a weiss ich nicht zu erklären » (p. 212).

la prononciation [æ] du <a> gallo-roman, pourrait expliquer la phonologisation du /ε/ en tant que /a/ ; leur prononciation était destinée à fusionner.

Dans tous les cas, <elimoniis> (Nord/716 T4483 l.13) ne peut pas servir d'indice pour la fermeture du /ǣ/. Cependant on trouve un exemple d'une graphie inversée dans <matropoli> (Bourg/677 T4492 l.7) à la place de MĒTRÖPÖLI, l'ablatif singulier de MĒTRÖPÖLIS 'une ville mère' ou plus précisément à cette époque 'la ville abritant un archevêque, appelé un *metropolitanus*'. Ici la confusion semble être le croisement du mot grec ionien *mētēr* 'mère' et le cognat latin MĀTER. Dans le meilleur des cas, ces graphies suggèrent que le /ǣ/ et le /Ā/ avaient commencé leur antériorisation vers [æ], qualité intermédiaire entre [a] et [ε].

Enfin, Mario Pei (1932, p. 37) cite aussi l'exemple de <Daigoberctho> comme forme du cas régime singulier du roi *Dagobercthus* et <Erchesidane> forme régime du nom qui paraît ailleurs comme <Arcesidan[e]> (Tardif 67). La forme <Daigoberctho> qui, selon Pei, se trouve dans la charte (Tardif 45) n'a pas pu être relevée, ni dans l'édition sur ARTEM, notre charte (Nord/710 T4482), ni directement dans le MGH de Kölzer (2001, p. 391-392, n° 157) et nous sommes donc obligé de l'exclure. La forme <Erchesidane> se trouve bien dans la charte (Ile-Fr/769 T4488, l.8) qui est tardive pour notre étude. Or, le mot apparaît aussi dans cette même charte sous la forme <Archesidane> à la ligne 1.

Le nom Archesidane est féminin tel que signalé par l'étiquette <coiovis **mea** Archesidane> mais l'étymologie est incertaine. La racine proto-germanique \*arχuō 'une flèche' est une bonne candidate, apparentée au ARCUS 'arche' latin, les deux racines sont issues d'une racine \*h<sub>2</sub>érk- indo-européenne, mais nous n'en sommes pas certains. Or, une forme témoignant de la métaphonie en *i* aurait mieux expliqué la double graphie. Sinon, la graphie <Erchesidane> suggère une antériorisation de la voyelle initiale /a/ → [æ] comme dans l'anglo-saxon *earb* 'flèche' ← PG. \*arχuō (cf. Kroonen, 2013, p. 34). Serait-elle d'origine anglo-saxonne, d'où la graphie en <e> ? La datation tardive de cette charte de même que l'étymologie incertaine du nom ne nous permettent de conclure que très peu sur l'évolution du /Ā/ latin en syllabe initiale, qui semble surtout rester /a/.

La voyelle initiale n'est jamais modifiée et est restée /ǣ/ sauf dans deux contextes précis : après une consonne palatale, ex. CĀBĀLLUM → *cheval*, ou en hiatus après la chute d'une consonne intervocalique, ex. FRĀGÖREM → [fræγu:re] → afr. *freor* → fr. *frayeur* [frɛ.jœv] (cf. Ségéral et Scheer 2020, p.331). Ces deux contextes sont de nature post-mérovingienne; l'affaiblissement du /ǣ/ serait une conséquence de l'effet du hiatus

### 5.11.1 Le /ǣ/ entravé par une consonne palatale

Lorsqu'une occlusive était palatalisée, elle a émis une consonne palatale à sa gauche, créant ainsi des entraves en /j/, voire /j/, ex. ĀDĪUTĀRE → \*adjǫ'dæ:re → \*aj'dæ:rɪ → afr. *aidier*. Si le /Ā/ initial atone était entravé par une telle consonne palatale, une diphtongue de coalescence était formée, /ǣj/ → [æj] ce qui aboutit éventuellement au /ε/ en français (cf. É. Bourciez, 1955, § 90). Mais dans le latin mérovingien, /ǣ/+ C [palatale] garda la valeur diphtonguée qui est encore attestée dans les formes de l'ALF n° 1425 *aidier* : [ǣide] (pnt. 529) en Charente, [ǣidā] (pnt. 650) en Gironde, [ǣjdā]

(pnt. 678) dans le Gers, [ẽdã] (pnt. 825) en Ardèche, [æjdj] (pnt. 969) en Suisse, [ãedje] (pnt. 926) dans l'Aine, etc.

#### (120) Exemple du /Ǻ/ initial fermé par une consonne palatale

- a. ĀDIŪVANTEM <adiuvante> (Ile-Fr/696 T4475 l.13)
- b. ĀDIŪRO <ad uro> (Ile-Fr/700 T4493 l.66)
- c. ADIŪTŌRĪUM : tardivement <adiutorio> (Lorr/727 T3870 l.4), (Als/728 T3871 l.9, l.10),
- d. ĀDIĀCĒNTĪĀ ‘adjacence, proximité’ → afr. *aise*, fr. *aise*, aoc. *aize* (FEW 24.155a) : <ad e[c]en[tiis]> (Ile-Fr/633 T4504, l.4) ; <adiacentia> (Ile-Fr/633 T4504, l.38) ; <dia[c]entiis> (Ile-Fr/637 (T4507 l.5) ; <adiencias> (Nord/650 T4458 l.4), (Ile-Fr/691 T4470 l.8-9), (Ile-Fr/691 T4470 l.15), (Nord/694 T4472 l.3, l.8), (Nord/703 T4479 l.3, l.8) ; <adie[ce]ncias> (Nord/650 T4458 l.7), <adiencias> (Ile-Fr/673 T4462 l.20) ; <adiacentias> (Ile-Fr/700 T4493 l.18) ; <adjaecenciis> (Nord/716 T4485 l.11-12).

Nos chartes témoignent de la préservation de la voyelle initiale et de la préservation d’une consonne palatale transcrite <di>.

### 5.11.2 Le /Ǻ/ précédé d’une consonne palatale

Sous l’effet d’une palatale en position initiale, le /Ǻ/ avait aussi tendance à s’affaiblir, arrivant habituellement a /ə/ dans l’ancien français, ex. CĀPĪLLŌS → fr. *cheveux*, mais d’un côté cette évolution était bloquée par l’entrave ou par certaines consonnes à sa droite, notamment par les sons apicaux [r], [z] et [ð].<sup>752</sup> Dans notre période, nous ne trouvons aucun indice d’une fermeture en /e/ ou en /ə/ du /Ǻ/ précédé d’une consonne palatale et nous repousserons cette évolution à une date plus tardive.

### 5.11.3 L’affaiblissement du /Ǻ/ dans le contexte du hiatus après la perte d’une consonne intervocalique

Dans le latin mérovingien, la majorité des consonnes intervocaliques perdurent encore, créant un délestage (an. *bleeding*) du contexte de hiatus. Les seules consonnes à chuter avec une certaine régularité sont les occlusives vélaires, /k/ et /g/ devenues [ɣ] entre voyelles avant de chuter complètement. On peut dater la chute du [ɣ] intervocalique du VI<sup>e</sup> siècle lorsqu’on trouve les attestations <Daoberctho> (Norm/625 MGH-T4505, l.7) pour DĀGŌBĒRCTHO (cf. App. C), voir aussi Russo (2014a, 2016b).

Si l’on trouve bien quelques exemples de voyelles mises en hiatus pas la chute d’une vélaire, le /Ǻ/ reste inchangé.

<sup>752</sup> Ségéral et Scheer (2020, p.330) donnent /s/ plutôt que /z/ comme phonème conditionnant, mais dans leur exemple CĀSĀLĪS → l’afr. *chasal* /chesal/ le <s> intervocalique est bien devenu le /z/ voisé du français *chasal* /ʒasal/.

- (121) Chute de /g/ ou /k/ ou /w/ après le /Ǻ/
- a. <Daoberctho> (Norm/625 MGH-T4505, l.7) pour DĀGÖBĒRCTHO
  - b. <Chaoaldus> (Ile-Fr/654 T4511 l.12)
  - c. <Saocitho> (Bourg/677 T4463 l.3)
  - d. <Aolinovilla> (Ile-Fr/691 T4494 l.14)
  - e. <Badenao> (Ile-Fr/691 T4494 l.16)
  - f. <Tellao> (Nord/709 T4480 l.5, l.8, l.12, l.17) ← PC. \*talū ‘versant’ - aŷo suffixe en normand comme <ou>, mais en Picard <eu>. Aussi tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 l.15), Ile-Fr/751 T2923 l.15)
  - g. <Uigrao>, tardivement dans (Als/728 T3871 l.40)
  - h. <Uimnao> tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 l.16), (Ile-Fr/751 T2923 l.15)

Ces formes démontrent que même dans les rares cas de la chute totale de la consonne intervocalique, le mot latin tardif préservait ces deux syllabes séparément, le /Ǻ/ initial ne s’est pas affaibli en *cheva*, du moins pas avant la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

## 5.12 Interprétation

La syllabe initiale s’avère conservatrice dans le nombre de contrastes vocaliques qu’elle maintient, mais innovatrice dans le type de réductions que l’on observe. Après avoir étudié les données des chartes mérovingiennes, nous pouvons en tirer les conclusions suivantes :

- ☛ Rien ne suggère que le /Ǻ/ ou le /Ā/ initiaux étaient réduits ou antériorisés dans notre période, tout comme dans un grand nombre de mots français, ceux-ci sont préservés. Nous ne trouvons aucun indice de la fermeture et de l’affaiblissement du /a/ en position de hiatus. Cela va à l’encontre d’Englebert (1994, 71) qui place ces deux changements au cours des VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles respectivement. Cependant, nous acceptons la proposition de Ségéral et Scheer (2020, p. 212) que /Ǻ/ comme /Ā/ étaient antériorisés partout vers /ǣ/ et /æ/<sup>753</sup>, qui étaient quand-même restés distincts de /ĕ/ ou /ē/ d’où l’absence de confusion graphique.
- ☛ Quant au /ī/, il est habituellement préservé, mais certaines conditions phonologiques semblent éventuellement mener à sa réduction en /ɛ/, notamment lorsqu’un /ī/ ou un /ē/ toniques se trouvaient dans la syllabe suivante. Cette réduction semble commencer à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, bien que peu courante, c’est l’affaiblissement de cette voyelle initiale qui explique la syncope dans DIRECTUM → serm. *dreit* (l.9) et l’aphérèse de ĒCCLĒSIA → afr. *glise*, aoc. *cleisa* (FEW 3.203a). Si nous pouvons accepter que la direction du changement pour /ī/ initial était quand même dans la direction du *cheva*, nos données suggèrent fortement que le /ī/ résistait encore au début du

<sup>753</sup> Nous n’acceptons pas le propos de de La Chaussée (1974, p. 108) que cette antériorisation a eu lieu forcément avant le V<sup>e</sup> siècle, selon lui « à la fin du IV<sup>e</sup> siècle *au plus tard* » (p.108). Il ne semble pas y avoir de témoignages de cette présumée antériorisation avant le VIII<sup>e</sup>, voire le IX<sup>e</sup> siècle.

VIII<sup>e</sup> siècle et donc que la réduction des voyelles était de nature phonétique et gradiente et non pas phonologique et catégorique dans la syllabe initiale.

- ☛ Le remplacement de /ī/ par <e> est très variable, variant de 13 % à 90 % du temps, mais la majorité des mots étudiés ont un taux de remplacement autour du 45 % du temps, ce qui est suffisant pour nous indiquer que /ī/ atone avait fusionné avec /ē/ atone en syllabe initiale atone.
- ☛ Le /ē/ initial est très souvent écrit <i> en syllabe initiale, ce qui suggère aussi la fusion phonologique avec /ī/. L'évolution des faits subséquents ne nous permet pas de postuler que /ē/ atone initial ait subi les mêmes évolutions que /ē/ tonique, même si on l'écrit souvent <i> dans ces deux circonstances. Il faut plutôt comprendre que /ē/ avait fusionné avec /ī/ d'où les graphies en <i>. Il y avait aussi une convergence gradiente avec le /ĕ/ en syllabe initiale atone.
- ☛ Le /ĕ/ initial atone continue de s'écrire habituellement <e>, mais l'on sait de par son évolution qu'il se confond tardivement, mais complètement, avec le /ē/ avant la période de l'ancien français. Ce phénomène est visible dans notre corpus par d'occasionnelles graphies en <i> qui indiquent la neutralisation gradiente de /ĕ/, /ē/ et /ī/ en position initiale atone. Le taux de remplacement de /ĕ/ par <i> est autour de 25 %. Tout de même, /ĕ/ s'écrit habituellement <e>, témoignant de son caractère semi-ouvert. Les occasionnelles graphies en <i> indiquent que le /ĕ/ initial et le /ē/ initial étaient destinés à ne plus contraster à l'initiale en ancien français, mais que la phonologisation n'était pas encore achevée au VII<sup>e</sup> siècle.
- ☛ Le /ō/ initial atone est assez souvent écrit <u> ce qui suggère qu'il était refermé, se rapprochant du /ū/. Or, la prononciation [u] de cette syllabe en français moderne, nous permet de nous interroger sur une prononciation plus fermée dans le gallo-roman, ex. NŌDĀRE → afr. *noer*, fr. *nouer*, TŌRNĀRE → afr. *torner*, fr. *tourner*, SŌLĪCŪLUM → afr. *soleil*, mfr. *souleil*, fr. *soleil*. Ce remplacement de /ō/ par <u> atteint le 67 % dans certains cas. Nous sommes de l'avis qu'il se prononçait [u] ou [o].
- ☛ Le /ō/ initial reste <o> dans la grande majorité des cas. Cependant, la forme <uperare> (Ile-Fr/688 [T4465](#), l.14) pour ŌPĒRĀRE et quelques cas semblables démontrent le début de la fermeture du /ō/ qui suit dorénavant l'évolution de /ō/ dans cette même position. C'est-à-dire que comme pour /ĕ/ et /ē/, le contraste d'aperture était destiné à disparaître en ancien français. Pour le latin mérovingien /ō/ semble rester phonologiquement distinct en initiale, mais subit une neutralisation phonétique gradiente vers le /ō/.
- ☛ Le /ū/ initial démontre une variabilité importante dans la fréquence de son remplacement par <o> à l'initiale, atteignant parfois un taux de remplacement de 100 %. Nous postulons la neutralisation de /ū/ et /ō/ en position initiale, fusionnant en un seul phonème ayant probablement la valeur [u] ou [o] ce qui explique la combinaison de graphies <o> ou <u> pour cette voyelle, notamment dans l'ancien français. Comme nous l'avons suggéré, le rapprochement phonétique de /ō/ à /ō/ à l'initiale explique aussi que /ō/ ait éventuellement rejoint ce groupe dans la période post-mérovingienne.

Enfin, le /ū/ ne démontre aucune évolution distincte et fini par se prononcer exactement comme le /ū/ tonique. Dans le français moderne, la distribution parallèle de /y/ en syllabe tonique et initiale atone, suggère que l'antériorisation n'était pas immédiatement liée à l'accent.<sup>754</sup>

En syllabe initiale on contraste donc /i/, /e-ɪ/, /ɛ/, /ɔ/, /o-u/, /u/ et /a/ ; ces voyelles ne sont pas particulièrement longues mais bénéficient d'une proéminence au point où l'on peut définir une **spécificité de la voyelle initiale** (cf. Ségéral et Scheer 2020, GGHF, § 18.3). Nous revenons sur les sources de cette force phonologique dans le chapitre 9.

Au contraire du pseudo « consensus » des romanistes, que les dix voyelles latines étaient réduites à cinq contrastes en syllabes atone (cf. Battisti, 1949; Maurer, 1959; Gaeng, 1968, p. 103), le dépouillement des chartes mérovingiennes suggère que les voyelles

**figure 61 : transformation de la voyelle atone selon Lausberg (1969)**

| latin classique |   | latin tardif/proto-roman |
|-----------------|---|--------------------------|
| ī               | → | i                        |
| ĩ, ē, ě, (ā)    | → | e                        |
| (ǎ), ā          | → | a                        |
| ō, ō            | → | o                        |
| ũ, ū            | → | u                        |

mi-fermées et mi-ouvertes, antérieures et postérieures étaient encore distinguées dans la position initiale.<sup>755</sup> Cela est visible par les grands écarts graphiques entre les inversions graphiques concernant /ĩ/ et /ē/ par rapport à /ě/ qui tournent autour du 25 %. Certes une neutralisation gradiente de nature phonétique était en cours, mais la fusion catégorique des mi-ouvertes avec les autres voyelles mi-fermées n'était pas encore accomplie, si tel était le cas on s'attendrait à avoir plus de /ē/ écrits <i> et de /ō/ écrits <u>. Cela veut dire que l'initiale atone du latin mérovingien préserve un système vocalique encore plus conservateur que ce que reconstruisait Lausberg (1969, §272) pour l'ensemble des voyelles atones au cours de l'Empire romain tardif (cf. figure 61).<sup>756</sup> Nous pouvons tout de même préserver la contribution de Lausberg en reconnaissant qu'il a existé un système latin altimédiéval qui correspond au latin mérovingien, peut-être bien le latin des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles plus conservateur que ce que nous reconstruisons pour le proto-roman. Nos documents des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles s'enracinent bien entre ces deux systèmes, car d'un côté une partie des neutralisations sont bien

<sup>754</sup> La façon dont /ū/ est remplacé par /y/ dans la tonique libre comme entravée, mais aussi dans l'initiale suggère que cette évolution n'est pas liée à l'accent, mais serait plutôt un changement du type de la substitution des phonèmes. Notons que le germanique tardif possédait un /y/ et un /ɣ/ issus de la métaphonie en *i* de /u/ et /ɔ/ proto-germaniques.

<sup>755</sup> Maurer (1959) : « Distinguem-se, em geral, apenas cinco vogais, pois que, em consequência do desenvolvimento do acento intensivo, estas se enfraqueceram, de modo que não se conservou a distinção entre *ē* e *ē* e *ō* e *o* ». Battisti (1949) : « ... delle vocali lat. volg. si mantannerò generalmente i tipi (*a, e, i, o, u*) ma non le differenze di qualità o di timbro » (p.108).

<sup>756</sup> Dans l'analyse de Lausberg le /ǎ/ et le /ā/ se confondent complètement en /a/ roman. Nous trouvons une situation plus compliquée dans les chartes mérovingiennes qui sera exposée tout au long des chapitres 5, 6, et 7 où effectivement le /ā/ a rejoint les voyelles antérieures en position atone intérieure, mais le /ā/ en position finale. L'analyse de Lausberg va aussi à l'encontre de Richter (1934, § 74) qui assume la perte de /i/ et /ū/ avec la perte de la quantité contrastive entre le deuxième et le quatrième siècle, une position rejetée par Sampson (1980, p. 24) pour des raisons auxquelles nous reviendront (§ 8.2).

accomplies et d'un autre côté, une part semble être synchroniquement en train de mener à l'éventuel système proposé par Lausberg. Nous abordons cette restructuration du système vocalique latin altimédiéval grâce à la théorie des éléments dans le chapitre 8 (voir aussi Zuk, 2022b).

En parallèle les neutralisations gradientes de /Ē/ et /Ĕ/ et de /Ō/ et /Ŏ/ préparent le terrain pour le système proposé par Lausberg (1969). Cet exemple démontre bien l'intérêt d'étudier la langue des mérovingiens dans le but de mieux périodiser les grandes tendances qui caractérisent l'évolution du latin aux langues romanes. Ces résultats ne sont pas en contradiction avec la doxa, mais décalent les dates pour ces phénomènes.

**figure 62 : récapitulative de l'évolution de la voyelle initiale atone**

| Latin | Statut dans le latin mérovingien   |       | Gallo-Roman                                |
|-------|--|-------|--|
| Ī     | quasi-systématiquement écrit <i> avec peu de signe de réduction  | donne | /i/  |
| Ĭ     | écrit <e> en moyen à 45 %  |       |  |
| Ē     | réalisation très variable entre 0 et 88 % écrit <i>  | donne | /ɛ/  |
| Ĕ     | habituellement écrit <e> : 25 % de remplacement par <i> suggère une réduction gradiente vers [E]                                 | donne | /ɛ/, avec neutralisation possible vers [e] |
| Ā     | systématiquement écrit <a>   |       |  |
| Ā     | systématiquement écrit <a>   | donne | /a/  |
| Ō     | préservation quasi-systémantique comme <o>, de très occasionels remplacements par <u> suggèrent une réduction gradiente vers [O] | donne | /ɔ/, avec de rares neutralisations [e]     |
| Ŏ     | réalisation très variable entre <o> ou <u>   |       |  |
| Ū     | réalisation très variable entre 23 et 73 % écrit <o>   | donne | /ɔ/  |
| Ū     | systématiquement écrit <u>   | donne | /u/  |

### 5.12.1 La spécificité de la voyelle initiale

Si la syllabe initiale non-tonique est proprement atone, elle ne se comporte pas comme les autres syllabes atones. Pour Ségéral et Scheer (2020), la spécificité de la syllabe initiale est qu'elle ne se réduit pas en /ə<sup>h</sup>/, c'est-à-dire vers une voyelle « destinée à disparaître ». Dans nos données, nous avons constaté que la syllabe initiale se préserve mieux que toutes les autres syllabes atones. C'est uniquement dans la syllabe initiale qu'on trouve la préservation intacte des 7 contrastes vocaliques du roman commun.

Plusieurs explications ont été offertes pour le comportement de l'initiale. Suivant Garde (1968, p. 104), Vaissière (1996) voyait dans la persistance de la voyelle initiale, de même que dans sa résistance à la diphtongaison, un héritage du substrat celtique. En effet, certains chercheurs reconstruisent le protoceltique avec une accentuation à l'initiale, tel qu'on peut le voir dans l'évolution des noms celtiques des villes ci-dessous. Sous cette hypothèse les noms des villes auraient gardé leur

accentuation gauloise.<sup>757</sup> Comme nous en avons traité dans la section 3.7 il y a peut-être une continuité liant l'accent initial du latin archaïque à l'accent celtique, mais nous ne pouvons pas trancher. Or, l'hypothèse d'un accent initial en celtique n'est pas acceptée par tous.<sup>758</sup>

(122) Évolution des toponymes avec accentuation prétendument initiale à la gauloise

- a. TRÍCASSOS → *Troyes*, Russo (2012b) identifie la forme <Tricasses> chez Frédégaire (*Chron.* 2.53)
- b. TÚRONES → *Tours*
- c. NÉMAUSUS → *Nîmes*, mais latinisé Nemáusus → *Nemours* (Seine-et-Marne)
- d. VÁPINCUM → *Gap*

La présomption d'un accent initial en celtique est remise en question lorsqu'on confronte d'autres données toponymiques relevées par Arbois de Jubainville (1908) :

(123) Évolution des toponymes avec accentuation antépénultième

- a. BADIÓCASSES → *Bayeux* (Calvados)
- b. DURÓCASSES → *Dreux* (Eure-et-Loir), notons la syncope de l'initiale.
- c. VIDÚCASSES → *Vieux* (Calvados)
- d. AUTESSIÓDŪRŪM → *Auxerre* (Yonne)
- e. BRIUÓDŪRUM → *Briare* (Loiret)
- f. DIVÓDŪRUM → *Jouarre* (Seine-et-Marne)
- g. ISARNÓDŪRŪM → *Izernore* (Ain)
- h. NEMETÓDŪRUM → *Nanterre* (Seine)
- i. TŪRNÓDŪRUM → *Tonnerre* (Yonne)
- j. BITŪRIGĒS → *Bourges*, mais latinisé Bīturīgŭm (pāgum) → *Berry*<sup>759</sup>

<sup>757</sup> Russo (2012b) au sujet de l'accent initial du latin archaïque note que dans ces toponymes l'accent initial de la langue source est conservé, ce qui instaure tout de même une continuité avec l'accent initial du latin archaïque, La loi de Wharton (cf. Wharton, 1888) selon laquelle un \*e ou un \*o indo-européen dans la syllabe pré-tonique indo-européen résulta en un \*a latin, eg. IE. \*megnós → lat. MAGNUS. Collitz (1897) précise que cette règle ne s'appliqua que lorsque la prétonique était non-entravée. Au moment où ces villes sont devenues romaines, l'accent avait déjà acquis son statut classique dans le latin. Ces accentuations inattendues sont donc à chercher en dehors du système du latin classique.

<sup>758</sup> Falc'hun (1962) argumente au contraire que le gaulois et le brittonique avaient l'accent sur la pénultième (comme sur les syllabes lourdes latines), ex. nemáusus → *Nemours*, \*lugudūnum → *Loudon*, Bituriges → *Berry*. Il argumente qu'ensuite, dans les villes et les régions les plus soumises à l'influence latine, l'accent serait remonté d'une syllabe, ex. \*nemáusus → NÉMAUSUS → *Nîmes*, lugudūnum → LUGŪDUNUM → *Lyon*, \*Bituriges → BITŪRIGES → *Bourges*. Bien que cette accentuation ne soit surtout pas latine, il propose qu'elle soit conforme à l'accentuation grecque et que l'accent se serait fixé dans la prononciation des grecs et des gaulois de MASSILIA-Marseille.

<sup>759</sup> La latinisation de l'accentuation est tout autant visible dans LUGUDŌNŪM → *Lyon*, EBRODŌNUM → *Ebrun*, Eburodūnum → *Yverdun*, Metlodūnŭm → *Melun* et Noviodūnum → *Noyon* (cf. Arbois de Jubainville, 1908).

Face à ces données, avec l'accentuation stable de l'antépénultième dans ces exemples, on préfère rester agnostique sur l'explication reprise par Bourciez (1955, p. 8) et Garde (1968, p. 104) que l'accent celtique était initial et que celui-ci avait influencé la prononciation de certains mots. Certes, l'on trouve un accent initial dans le vieil irlandais (cf. Ó Sé, 1989), mais la préhistoire de l'Irlande (cf. O'Brien, 2016) et de l'irlandais (cf. Schrijver, 2015) est encore fortement mal comprise.<sup>760</sup> Or, nous ne connaissons pas l'accent du gaulois tardif. Face à l'accent tonique qui préserve la pénultième ou l'antépénultième accentué du latin, on peut difficilement faire appel à une explication par le substrat. Dans ce cas-ci, il nous semble qu'une explication intralinguistique est préférable.

Or si certaines langues, comme l'anglais admettent un accent secondaire, notamment sur les mots empruntés du français avec la finale accentuée, ex. *instructee, deputeed, refugee, nominee*, mais aussi *disagree* et les mots latins comme *termination* ou *circulation*, Plag et al. (2011), ont trouvé qu'il n'y a que peu de différence entre l'intensité de l'accent primaire et celle de l'accent secondaire.<sup>761</sup> En français, le fait que la voyelle initiale ne se diphtongue pas démontre qu'elle n'était pas soumise à l'accent principal, cependant la non-diphtongaison n'est pas une preuve de l'absence d'accent secondaire. Dans nos données, le début de la réduction vocalique de l'initiale suggère que s'il y avait un accent secondaire à l'initiale, il était en train de s'affaiblir à l'époque de ces réductions. Nous revenons sur le comportement spécifique de l'initiale dans nos analyses du chapitre 8 (§ 8.5.3).

---

<sup>760</sup> L'on trouve de très nombreuses hypothèses sur les origines de l'irlandais. Selon Vennemann (2016) l'irlandais serait une forme d'indo-européen soumis à une forte influence de substrat Vasconique (et l'on trouve en effet des mots basques tels que *andere* 'fille' employé en français *andre* 'femme'). Vennemann argumente d'ailleurs que les trois familles, celtiques, italiques et germaniques auraient acquis leur accent initial d'une langue vasconique ; Salmons (1992) l'attribue plutôt au substrat finno-ougrien. Hewitt (2016) penche plutôt pour un substrat afro-asiatique, signalant l'ordre VSO partagé par le breton et l'arabe, les structures possessives [tête [dépendant]], et d'autres ressemblances.

<sup>761</sup> « Left-prominent words have a single accent on the first strong syllable (counting from the left), and right-prominent words have two accents, i.e. one on each of the two strong syllables. This implies that the notion of secondary stress is to some extent problematic. While the primary stress syllable and the secondary stress syllable are both strong syllables irrespective of their respective positions within the word, the acoustics as well as the phonology (in terms of accentuation) of the two secondary stress syllables in right-prominent vs. left-prominent words are quite different from each other » (Plag et al., 2011, §7.2)





# CHAPITRE 6

## SYLLABES ATONES INTERNES

Les syllabes atones internes comportent essentiellement deux variantes, la pré-tonique qui précède la syllabe tonique et la post-tonique qui suit la syllabe tonique.<sup>762</sup> Ces deux positions sont des lieux propices pour la syncope ; c'est exactement ce qui est arrivé dans la diachronie du français, mais comme nous le verrons dans ce chapitre, la syncope n'est pas encore très avancée dans le latin mérovingien et suggère plutôt la présence d'une voyelle contrastive dans la forme phonologique. Si la pré-tonique et la post-tonique semblent avoir des comportements parfois divergents, cela est ill soire, la différence principale entre ces syllabes étant l'inventaire de voyelles possibles dans l'étymon : /ī/, /ī̄/, /ē/, /ē̄/, /ā/, /ā̄/, /ō/, /ō̄/, /ū/, /ū̄/ dans la pré-tonique, et seulement /ī̄/, /ē̄/, /ā̄/, /ō̄/, /ū̄/ dans la post-tonique.

## SYLLABES PRÉ-TONIQUES INTERNES

*Les syllabes pré-toniques sont parmi les plus faibles de la langue, juste après les post-toniques selon la classification de Wheeler (2007). Si nos chartes ne confirment pas la chute de ces voyelles, nous remarquons une nette neutralisation des contrastes phonémiques.*

### 6.1 La prétonique

La syllabe pré-tonique (aussi appelé *praetonique*) prend plusieurs appellations. Dans le cas des mots de trois syllabes avec la pénultième longue, la pré-tonique s'appelle parfois l'antépénultième atone, ou encore dans le cas des mots de trois syllabes dont la pénultième est tonique, la pré-tonique peut correspondre à l'initiale. Dans les mots de quatre syllabes, Pope (1952) emploie le terme d'*intertonique*, car elle considérait que l'initiale pouvait aussi porter un accent secondaire—phénomène que nous avons abordé dans le chapitre 5. Nous employons le terme pré-tonique pour toutes les syllabes non-initiales précèdent la syllabe tonique. Si Englebort (2009) décrit la pré-tonique comme un « cas de figure peu fréquemment illustré » et dont il est « délicat d'établir les principes de

---

<sup>762</sup> Sont exclues de ces définitions la pré-tonique, aussi en début de mot, ex. *PRESENTĪBŪS* 'présent-ABL.PL.', attesté <presentebus> (Ile-Fr/688 T4465, l.1) (ces formes sont prises en compte dans le chapitre sur les voyelles initiales), et les voyelles post-toniques qui sont à la fin du mot (ces voyelles sont prises en compte dans le chapitre sur la voyelle finale). Il y a donc un aspect qui regroupe ces deux syllabes : elles sont toujours la partie faible (an. *offbeat*) d'un trochée.

l'évolution de ces voyelles » (p. 77). Nous cherchons à préciser davantage son évolution par l'étude des voyelles pré-toniques dans nos chartes.

Chez Pope (1952), l'on peut lire qu'« à l'intertonique, ě, ĭ, ǫ, ŭ et au [...] étaient réduit à *e* et effacé avant le IX<sup>e</sup> siècle à moins d'être retenu pour faciliter l'articulation d'un groupe consonantique précédent ou suivant » (p. 113).<sup>763</sup> En effet, la plupart des voyelles pré-toniques avaient chuté avant la mise à l'écrit de l'ancien français. Pendant l'évolution du latin au français, les voyelles immédiatement pré-toniques internes ont chuté, sauf le /Ā/ qui a résisté sous la forme de <e> et qui a résulté dans une voyelle écrite <e> en ancien français et pour laquelle nous reconstruisons une valeur dans le /ə/.<sup>764</sup> Ségéral et Scheer (2020, p. 327) qualifient cette voyelle de /ə<sup>2</sup>/ du fait qu'elle résiste à la syncope contrairement à /ə<sup>1</sup>/ qui avait subi la syncope pendant la période pré-française. Le /Ā/ pré-tonique était aussi affecté par quelques règles d'assimilation et de dissimilation que nous discuterons dans ce chapitre (cf. GGHF, § 235). Comme l'a noté Pope (1952, p. 113), la voyelle pré-tonique, bien qu'elle chute habituellement, s'est préservée dans un nombre limité d'environnements :

(124) La préservation de la voyelle pré-tonique

- a. Après la séquence C + /r/<sup>765</sup>, ex. QUADRIFURCUM 'quatre-fourches' → *carrefour* 'carrefour', NUTRITURA → afr. *noriture* → fr. *nourriture*
- b. Après la séquence C + /l/, ex.
- c. Devant une consonne palatale : /lj/, /nj/, /tsj/ : PĀPĪLIŌNEM → afr. *paveillon* 'pavillo', CAMPINIŌNEM → afr. *champeignon* 'champignon', SUSPECTIŌNEM → afr. *sospeçon* / /sus.pə'tsɔn/ 'suspicion' ; il y a un effet palatalisant sur la voyelle non entravée de \*Aveniŏnem → fr. *Avignon*, oc. *Avinhon*.
- d. Devant un groupe consonantique méga-lourd.
- e. Devant une consonne nasale en coda, qui avait aussi la conséquence de nasaliser la voyelle, ex. \*DOMINICĒLLA 'pe ite noblesse' → afr. *dameisele* 'demoiselle'

On peut résumer les cas de non-syncope de la manière suivante :

---

*La pré-tonique est préservée lorsque la syncope de celle-ci aurait créé une syllabe avec un groupe consonantique de sonorité croissante, voire une coda complexe malformée.*

---

<sup>763</sup> Pope (1952) : « *intertonic* ě, ĭ, ǫ, ŭ et au [...] were reduced to *e* and effaced before the ninth century, unless required to facilitate the articulation of preceding or following groups of consonants » (p. 113).

<sup>764</sup> La thèse de doctorat de Premat (*en préparation*) abordera le comportement de cette voyelle.

<sup>765</sup> Mais pas après une gémignée /r:/ ou /l:/ cf. Pope (1952, p. 113).

Si la majorité des grammaires placent cette syncope au cours du IV<sup>e</sup> siècle<sup>766</sup>, Bourciez (1967) a cherché à donner une chronologie plus précise, reconnaissant que l'effacement de ces voyelles [...] ne s'est pas produit à une date uniforme » (p. 24). Il reconnaît l'effacement de certaines voyelles dès une période ancienne, notamment en re consonnes identiques : MAT(Ū)TĪNUM → fr. *matin*, lorsque la création d'u e attaque /st-/ était possible : \*CŌNS(Ū)TŪRAM → afr. *costure* → fr. *couture*, ou entre un groupe /-mp\_t-/<sup>767</sup> : CŌMPŪTĀRE → afr. *conter* → fr. *compter*. Ces syncopes sont probablement très anciennes, aidées par l'environnement des consonnes sourdes (§ 9.10), et sont communes à l'ensemble des langues romanes.

Bourciez postule une série de syncopes propres au gallo-roman aux alentours du V<sup>e</sup> siècle. Celles-ci semblent avoir lieu lorsque la syllabe commençait par /n/, /m/, /r/ (mais étrangement pas /l/), ou /β/ (qui semble agir comme une semi-voyelle /w/) et que la syllabe suivante commençait par l'occlusive dentale sourde /t/. Ces cas de syncope étaient possibles en raison d'un contact toléré entre syllabes et dans lequel l'ancienne attaque devenue une coda suite à la syncope avait une sonorité bien moins grande que l'attaque de la syllabe suivante.<sup>768</sup> Si la syncope entre une consonne sonante et /t/ s'observe dans le gallo-roman, c'est que la différence positive de sonorité entre la coda et l'attaque suivante est excellente (cf. Vennemann, 1988, p. 40). On trouve dans cette catégorie des syncopes comme BŌN(Ī)TĀTĒM → fr. *bonté*, SĒM(Ī)TĀRĪŪM → fr. *sentier*, CLAR(Ī)TĀTEM → fr. *clarté*, CĪV(Ī)TĀTĒM → fr. *cité*. À cette même époque, Bourciez (1967, p. 24) établit la syncope du /ī/ voyelle faible entre une consonne simple et une consonne palatalisée /ç/, ex. NAV(Ī)CELLA → afr. *nacelle* → fr. *nacelle* 'un petit navire' et RĀD(Ī)CĪNA → afr. *racine*, fr. *racine*. Notons que l'absence de voisement de la consonne palatale indique qu'elle était longue, /çː/ probablement réalisée [ʃː] (§ 9.2.1).

Enfin, il y a la syncope qui, selon Bourciez (1967), « ne paraît pas antérieure du VII<sup>e</sup> siècle » (p. 24) y compris VĒR(Ē)CŪNDĪA → afr. *vergoigne*, fr. *vergogne*, \*BERB(Ī)CĀRĪŪM → afr. *bergier*, fr. *berger*, VĒR(Ī)DĪĀRĪŪM → afr. *vergier*, fr. *verger*, \*FĪL(Ī)CĀRĪĀ → fr. *fougère*, ADĪ(U)TĀRE → fr. *aider*, \*SUB(Ī)TĀNŪM → afr. *sodein*, fr. *soudain*. Mais ces derniers exemples de syncope sont datés tardivement pour la simple raison que leurs formes canoniques en français font surface avec une consonne voisée, ce qui implique que les voyelles étaient encore en place pour voisier ces consonnes probablement tout au long du VI<sup>e</sup> siècle. Or, Ségéral et Scheer (2020), dans la GGHF, admettent une

<sup>766</sup> La syncope pré-tonique est devenue l'*opinio communis* dans des œuvres de vulgarisation comme Vaissière (1996) ou Zink (2013, p. 42). Straka (1953), dans son article fondateur de la chronologie relative, n'aborde étonnamment pas la syncope des pré-toniques.

<sup>767</sup> Nous voyons mal la motivation pour ce dernier cas de syncope.

<sup>768</sup> Wheeler (2007) traite de syncopes similaires dans la préhistoire du catalan, établissant une liste de contacts permis qu'il regroupe sous un paramètre SYLLABLE CONTACT LAW (SYNCON) (Clements, 1990, p. 287; Vennemann, 1988, p. 40) dans la théorie de l'optimalité. Cette loi du contact des syllabes est guidée par deux autres contraintes, une qui gère le principe de la séquence de sonorité (an. *sonority sequence*) représenté par une première contrainte (SONSEQ) (Hammond, 1997, p. 40; Clements, 1990, p. 285), qui spécifie « que la sonorité doit augmenter à partir du début de l'attaque et décroître entre le noyau et la fin de la coda », et une autre contrainte, celle de la distance sonante minimale (an. *minimal sonority distance*) (MSD), qui détermine l'écart de sonorité minimale entre une coda et une attaque pour former un bon contact de syllabes. Si cette dernière contrainte explique les données, elle nous semble un peu arbitraire puisqu'un même segment peut être classifié différemment d'une langue à l'autre et que l'écart de sonorité varie aussi d'une langue à l'autre en fonction du barème de sonorité établi pour cette langue. Cela permet d'indiquer quels contacts sont possibles et lesquels ne le sont pas.

certaine variabilité dans l'interaction du voisement et de la syncope, remarquant que nombre de ces mots coexistent avec une forme qui suggère syncope avant le voisement, ex. afr. *fouchère* (FEW 3.414a), *berchier* (FEW 14.334b), *sautain* (FEW 12.334b), *aider* (FEW 24.161a). Ségéral et Scheer (2020, p. 324) datent aussi ces syncopes entre les III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle.

Nous suivons la logique mise en place dans les chapitres précédents, traitant systématiquement de chaque voyelle latine dans la position pré-tonique.

## 6.2 Le cas du /ī/ pré-tonique,

L'on sait que le /ī/ pré-tonique doit éventuellement chuter tel que démontré par l'évolution des mots comme DORMĪTŌRIUM qui donnent fr. *dortoir*.<sup>769</sup> Dans nos documents mérovingiens, nous n'avons trouvé que très peu d'indices de la chute de la voyelle pré-tonique ; pour le /ī/ l'on trouve une variation entre les graphies <i> et <e>, ce qui témoigne de son affaiblissement dans la syllabe pré-tonique.

Le /ī/ pré-tonique est conservé dans un mot comme DEFĪNĪTUM 'défini, limité' qui aurait été réemprunté au latin médiéval vers l'ancien français sous la forme afr. *difinitif* (FEW 3.30a).

(125) defīnĭtus, -a, -um 'défini':

- a. <definita> (Nord/693 T4471 1.27), (Nord/710 T4481 1.17)
- b. <defnisse> (Nord/697 T4476 1.18)

Si la forme classique est préservée dans 3 seuls cas, on trouve <defeni-> avec le /ī/ remplacé par <e> dans <defenita> (N.I/660 T4460 1.8) et <defeni> (Norm/679 T4510 1.10) pour un taux de remplacement de 40 %.

Si l'on dit bien [de.fi.ni.] en français modc'est-à-dire prononciation [defeni] est courante dans le Pas-de-Calais, ex. (ALF n° 578 *ont fini* pnt 296), en Belgique (ALF n° 578 *ont fini* pnt199), mais aussi en langue d'oc en Dordogne, en Gironde, dans l'Aveyron, le Gers, les Landes, etc.<sup>770</sup> Il est difficile d'évaluer l'importance de cette distribution, car *définir* est un emprunt au latin (cf. TLFi). Cependant, le verbe *finir* tout court était bien hérité du latin FĪNĪRE et nous trouvons ce même phénomène, le remplacement du /ī/ pré-tonique par /e/ dans le Pas-de-Calais, la Somme, l'Ain, et dans une grande partie du Midi (cf. ALF n° 575 *finiras-tu* ?). Nous ne traiterons pas plus de FĪNĪRE car dans ces formes sans préfixe, FĪ est à l'initiale. Cela dit, de nombreux auteurs traitent d'un accent secondaire sur la syllabe initiale, sujet auquel nous reviendrons.<sup>771</sup>

<sup>769</sup> Il existe aussi en français un mot plus rare *dormoir* (cf. *littre s.v.*), qui correspond à 'un lieu de repos pour les troupeaux'. Provenant donc du lexique de l'élevage, ce mot semble être une dérivation populaire, propre au français, construit sur la racine *dormir* + *-oir* 'un lieu', suffixe issu du même suffixe -TŌRIUM du latin.

<sup>770</sup> On trouve cette prononciation dans l'ALF, voir la carte ALF n° 578 *ont fini* sur un grand territoire du Sud-Ouest.

<sup>771</sup> Selon Bourciez (1967), « la syllabe initiale des mots était prononcée en latin avec une netteté toute particulière, et c'est ce qui fait que sa voyelle a régulièrement persisté en français » (p. 27). Selon Pope (1952), « [i]n Late Latin, as in Classical

Un autre exemple de /ī/ pré-tonique se trouve dans FARĪNARIUS ‘le farinier, le meunier’

(126) FARĪNĀRIUS ‘personne qui s’occupe d’un moulin’ → *farinier, farnier, ferinier, oc. farneiro* (FEW 3.419a)

- a. <farinaries> (Ile-Fr/673 T4462 1.20)
- b. <farinariis> (Nord/694 T4472 1.11), (Nord/703 T4479 1.4)
- c. <farinario> (Nord/710 T4482 1.3, 1.12, 1.15)
- d. <farinarius> (Nord/710 T4482 1.5, 1.10)
- e. <farinariis> (Nord/716 T4485 1.12)

Pour les 10 attestations de <farinar->, l’on ne trouve aucune attestation avec un remplacement de la voyelle. Le taux de conservation est donc de 100 %. Contrairement au TLFi qui estime que le fr. *farinier* est issu d’un emprunt au FARĪNARIUS du latin médiéval, nous estimons que sa présence dans le corpus mérovingien pourrait impliquer un lien d’héritage direct entre le latin tardif et l’ancien français. En effet, la préservation d’un /i/ pré-tonique se remarque dans d’autres mots (ex. NUTRĪTĪURA → nourriture) et la préservation du /a/ initial en syllabe est le traitement habituel en français standard du /a/ en l’absence d’une consonne palatale immédiatement à sa gauche<sup>772</sup>, bien que l’on trouve des formes de FARĪNA avec syncope de l’initiale dans le pic. *fraine*, norm. *frine* ou des formes intermédiaires, ex. Metz [fæœn], etc. (FEW 3.419a).

Comment rattacher les formes de FARĪNARIUS bien épelées dans 100 % des cas avec la variation de DEFĪNĪTUS et la chute totale de la voyelle dans DORMĪTŌRIUM ne va pas de soi. Or, cette voyelle pré-tonique était préservée dans l’évolution de NŪTRĪTŪRAM → afr. *norreture, nourriture* → fr. *nourriture*, comme /ə/ dans et \*QUADRIFŪRCA → *carrefour*, LATROCĪNIUM → afr. *larrecin* → fr. *lrcin* ‘vol de petite importance’.

Nous repérons quelques autres cas du /ī/ qui aboutit en /i/ de l’ancien français :

Latin, the *secondary (countertonic) accent* continued to emphasize normally the *initial* syllable of a word that had one or more pretonic syllables » (p. 101).

<sup>772</sup> Bourciez (1955, § 89-90) est explicite : le /a/ roman ne s’est affaibli en *cheva* que dans deux circonstances : en étant précédé par une consonne palatale (y compris le /tʃ/ ← /c/ devant /a/), et seulement dans les syllabes non-entravées ou entravées par une consonne palatale. Dans ce dernier cas, la palatalité remonte dans la syllabe, donnant une graphie <ai>, et résulte dans le /ɛ/ du français moderne, ex. *ratione* → \*[ratsjone] → \*[rajtsɔnɪ] → [redzɔn] → *raison*.

## (127) D'autres formes avec /ī/ pré-tonique surtout représentées par &lt;i&gt;

- a. VESTĪMENTUM → afr. *vestment* → fr. *vêtement* : <vestmenti> (Ile-Fr/637 T4495, l.41, l.42, l.43) et plus tardivement dans <vestmenta> (Ile-Fr/751 T2922 l.5) et (Ile-Fr/751 T2923 l.20). Le taux de conservation est de 100 %
- b. INQUĪSĪTA 'examinée': <inquesita> (Nord/716 T4485 l.9) vs <inquisita> (N.I/660 T4460 l.8), (Nord/710 T4481 l.17), <inquisitum> (Nord/710 T4481 l.14) cf. aussi <exquisita> (Nord/688 T4466 l.9), (Nord/694 T4472 l.11) pour un taux de remplacement de 17 %, voire un taux de conservation de 83 %.<sup>773</sup>

(128) Autres cas de /ī/ pré-tonique remplacé par <e><sup>774</sup>

- a. REQUĪRĀTUR 'nécessiter.3.s.prés.pass.subj.' : <requeratur> (Nord/716 T4484 l.11) vs 1 fois <requiratur> (Ile-Fr/688 T4465 l.15) pour un taux de remplacement de 50 %.
- b. REQUĪRENDUM : 'qui sera nécessaire, nécessiter.part.fut.acc.neut.s.' : <requerendum> (Ile-Fr/711 T4478 l.10), (Nord/716 T4483 l.10) vs aucune fois <requirendum> pour un taux de remplacement de 100 %.
- c. REQUĪSĪTĪONE : 'une demande officielle' : <requesicione> (Nord/717 T4487 l.17) vs aucune fois <requisi ione> donc aussi pour un taux de remplacement de 100 %.
- d. INQUĪSĪVĪMUS 'demander.1.pl.parf.act.ind.' → fr. *enquêtes* : attesté plus tardivement comme <inquesivimus> dans (Ile-Fr/751 T2921 l.5) vs aucune fois <inquisivimus>
- e. CONQUĪSĪVERANT 'conquérir.3.pl.plus-parfait.act.ind.' : attesté tardivement comme <conquesiverint> (Lorr/727 T 870 l.9).

Il nous semble qu'à l'époque mérovingienne, une voyelle antérieure subsiste à la place du /ī/ tonique ; il nous reste à expliquer les facteurs qui ont mené soit à sa chute, soit à sa préservation en tant que <i> ou <e> en ancien français.

## 6.2.1 Le /ī/ dans les contextes de conservation

Comme nous l'avons présenté dans l'exemple (124), certains contextes sont connus pour la préservation d'une voyelle pré-tonique. On peut résumer ces contextes comme les groupes *muta cum liquida* + la voyelle suivie d'une obstruante (*occlusive*, *affriquée* ou *fricative*) /TR\_\_.T/ ou encore lorsqu'une consonne en attaque est suivie d'une voyelle et d'une consonne palatalisée par un *yod* ou par un /ĭ/ ou /ĕ/.

<sup>773</sup> L'accent tombe sur la syllabe -sī-, confirmé par le Gaffiot (2016) et Lewis & Short (1879), donc -quī- est dans la syllabe pré-tonique. Notons que le verbe *inquīrĕrĕ* se trouve sous les formes *anquerir*, *enquerre* en ancien français (FEW 4.706b).

<sup>774</sup> Voir aussi Pei (1932, p. 50) pour un recensement partiel de ces formes, celles datées entre 700 et 716.

## (129) La préservation de la voyelle pré-tonique

- a. PĒRĒGRĪNĀTĪŌ → afr. *pelrimage*, mais aussi *pelremage* (FEW 8.235a) : <peregrinatio>, chez Avitus de Vienne (ex *homiliarum*, 1.1., 1.1), Grégoire de Tours (DLH 6.36., 1.26) (Grégoire le Grand, *ep.* 9.217, 1.24) : ce mot n'est pas a testé dans notre corpus, mais nous l'incluons car c'est un mot qui revient souvent au haut Moyen-Âge.
- b. PETĪTĪŌNEM : <petitionibus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.2) et plus tardivement (Lorr/727 T3870 1.2).

## 6.3 Le cas du /ĩ/ prétonique

Pei (1932) considère que « le changement du *i* bref à *e* dans toutes les positions atones comme de toute évidence, le premier pas vers la disparition du *i* bref atone » (p. 49).<sup>775</sup> Cela est *contra* Gaeng (1968) qui voit plutôt la disparition du /ĩ/ par sa fusion avec /Ē/ surtout dans les syllabes toniques et seulement plus tard dans les atones. Dans notre corpus /ĩ/ et /Ē/ sont visiblement neutralisés dans les syllabes toniques (§ 4.2-4.3) comme dans les syllabes atones.

Nous savons dans la diachronie du français que le /ĩ/ a chuté dans des mots comme CĪVĪTĀTE 'ville' qui donne le fr. *cité* et FĪRMĪTĀTE → afr. *fert  *, aoc. *f  rmetat* (FEW 3.5.75b). Pope (1952, p. 113) place cette chute vocalique avant le IX<sup>e</sup> siècle, et nous acceptons cette datation tardive, car dans notre corpus le /ĩ/ pré-tonique est encore présent, le plus souvent représenté par la graphie <e>. On trouve donc la présence d'une voyelle antérieure et non pas la chute totale de cette voyelle au VII<sup>e</sup> siècle.

## 6.3.1 Le remplacement de /ĩ/ par &lt;e&gt;

(130) CĪVĪTĀTEM → \*[cĭj  t  :te] → [cĭjw  t  :t] → afr. *ciutat*, fr. *cité*, afr.pr. *ceta*, *cita*, agasc. *ciptat* (FEW 2.724b)

- a. <civetatis> (Norm/628, T4503 1.4), <civetatis> (Nord/703 T4479 1.5)
- b. <civetate> (Ile-Fr/654 T4511 1.9), <civetate> (Nord/710 T4481 1.6, 1.21), <civetate> (Nord/716 T4484 1.3)
- c. <civetati> (Ile-Fr/691 T4469 1.3), <civetati> (Nord/694 T4472 1.7, 1.9)

Mais l'on trouve aussi la forme classique <civitat-> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.39), (Bourg/677 T4492 1.5), (Ile-Fr/688 T4465, 1.12) donc 9 remplacements et 3 formes classiques pour un taux de remplacement de 75 % du /ĩ/ post-tonique transcrit <e>. Nous interprétons cette graphie comme l'indice d'une réduction vocalique (voir Russo 2012b), le /ĩ/ étant réalisée de manière plus centralisée. La préservation du /t/ semble être liée à la syncope de la pré-tonique qui a donc mis /à/ et /t/ en contact, cf. it. *citta*, cat. *ciutat* mais esp. *ciudad*, port. *cidade* qui suggèrent une syncope plus tardive sur la péninsule ibérique. Cela suggère que la voyelle transcrite <e> pouvait être syncopée dans la production spontanée (cf. § 9.10).

<sup>775</sup> Pei (1932): « [t]he change of short *i* to *e* in all unaccented positions [as] evidently the first step toward the final disappearance of the unaccented short *i* » (p.49).

(131) FĪRMĪTĀTEM → afr. *ferté*, aoc. *fermeté* (FEW 3.575b)

- a. <firmitate> (Ile-Fr/691 T4494 1.36)
- b. <firmitatis> (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4486 1.6)

Mais l'on trouve aussi 2 exemples de <firmetatem> (Ile-Fr/633 T4504, 1.6), (Nord/688 T4459 1.6) pour un taux de remplacement de 40 %. L'on r marque quand même que la graphie <e> pour /i/ pré-tonique était déjà courante au début du VIIe siècle.

(132) MAGNĪTŪDO 'la taille' :

- a. <magnetudo> (Norm/628, T4503 1.5), (Ile-Fr/642 T4509 1.7), (Bourg/677 T4463 1.3), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Nord/697 T1766 1.3), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Nord/716 T4483 1.7), (Nord/716 T4486 1.7), (Nord/717 T4487 1.3)

Nous ne trouvons aucune attestation de <magnitudo>, pourtant attendu. Le taux de remplacement est donc de 100 %

(133) Autres exemples du morphème -ĪTĀTEM

- a. AUCTORĪTĀTEM : <auctoretatem> (Ile-Fr/637 T4507 1.10), (Ile-Fr/654 T4511 1.6), <auctoretate> (Ile-Fr/654 T4511 1.10), <auturete> (Nord/688 T4459 1.4, 1.5), nous ne trouvons aucun cas où le /i/ pré-tonique est préservé. Le taux de remplacement est donc de 100 %.
- b. STABILĪTĀTEM: <stabiletate> (Ile-Fr/654 T4511 1.5, 1.9), <stabilitati> (Nord/694 T4472 1.6), <estabiletate> (Nord/716 T4483 1.14). Mais l'on trouve aussi la graphie classique dans <stabilitate> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.2). Nous devons écarter deux formes <stab[ili]tatem> (Ile-Fr/691 T4491 1.1) et <stabil[i]ta[te] (Ile-Fr/700 T4493 1.74) où la voyelle est reconstruite. Le taux de remplacement des voyelles lisibles est donc de 80 %.
- c. CARĪTĀTEM : <caretate> (Norm/679 T4510 1.6) et <caretatem> (Ile-Fr/691 T4491 1. 2) CARĪTĀTEM, donne *cherté* en français, mais est en compétition avec *caritet* et *charité* en ancien français. Bien qu'il ne s'agisse que de deux attestations, nous n'avons aucune attestation de la graphie traditionnelle dans notre période. Le taux de remplacement est donc de 100 %.
- d. OPORTUNĪTĀTEM : <oportunetate> (Ile-Fr/673 T4462 1.23), (Ile-Fr/688 T4465, 1.5). On trouve encore cette forme tardivement dans Ile-Fr/755 T2925 1.1. Curieusement, on ne trouve aucun exemple de la graphie classique avant (Als/732 T3872 1.14). Le taux de remplacement est de 100 %.
- e. NECESSĪTĀTEM : <necessetate> (Ile-Fr/688 T4465, 1.5), <necessetatebus> (Ile-Fr/673 T4462, 1.7). On ne trouve aucune attestation de la graphie classique. Le taux de remplacement est de 100 %.
- f. INTEGRĪTĀTEM : <integretate> (Nord/688 T4466 1.9) et (Nord/710 T4481 1.6, 1.7, 1.9, 1.14, 1.16, 1.23, 1.24) ; la forme populaire donne l'afr. *entièreeté*, mais il n'est pas certain qu'il s'agit d'une vraie syncope ici, on semble plutôt avoir une déduction vers /ə/ qui est préservée pour éviter la formation d'un groupe consonantique inadmissible <sup>•</sup>/grt/. On trouve aussi les formes

- <integritate> (Ile-Fr/691 T4494 1.4, 1.7, 1.10, 1.13, 1.14, 1.21), (Nord/693 T4471 1.29), (Nord/694 T4472 1.10), (Nord/703 T4479 1.10), *integritate* (Nord/709 T4480 1.20) et <integritatem> (Ile-Fr/691 T4470 1.11). Le taux de remplacement n'est que de 42%.
- g. VĪNĪTŌREM : 1 fois <vinitore> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.13) et 1 fois <vinetore> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.14) pour un taux de remplacement de 50 %.
- h. IMUNĪTĀTEM : <emunetates> (Nord/688 T4466 1.11), (Nord/694 T4472 1.12) ; <aemunetatis> (Nord/697 T1766 1.13), mais <inmunitatis> (Ile-Fr/711 T4478 1.12), <emunitate> (Nord/716 T4483 1.13), pour un taux de remplacement de 60 %.
- i. TESTĪMONIUM → afr. *te oisne*, fr. *témoigne* (FEW 13/1.284b) : <testemonium> (Nord/710 T4482 1.14). Mais <testimonium> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.84), (Nord/693 T4471 1.27) pour un taux de remplacement de 67 %. Notons bien que dans le sens de 'témoin' nous ne trouvons pas de survivance nette de la pré-tonique et le /t/ disparaît sans laisser de trace. En revanche, la forme TESTĪMONIA donne l'adr. *testimonie* avec préservation de la pré-tonique et préservation du /t/. La chute du /t/ semble donc liée au fait qu'il soit adjacent au /m/, le groupe illicite <sup>◦</sup>/stm/ se réduisant vers [sm]. La préservation du /i/ pré-tonique et du /t/ dans l'afr. *tesimonie* et *testemoignier* (cf. FEW13.286a) suggère que ces mots sont des emprunts au latin médiéval plutôt que des formes héritées directement du latin.
- j. UTĪLĪTĀTEM : <utelet[as]> (Ile-Fr/642 T4509 1.7), <hutiletas> (Nord/697 T1766 1.3), (Nord/717 T4487 1.3), <hutiletatebus> (Ile-Fr/700 T4493 1.29), mais 7 fois la graphie traditionnelle dans <utilitas> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.4), (Bourg/677 T4463 1.3), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Nord/716 T4483 1.7); <hutilitas> (Nord/716 T4483 1.3); *hutilitate* (Ile-Fr/691 T4494 1.23), <utilitate> (Ile-Fr/696 T4475 1.8). Le taux de remplacement est de 33 %.
- k. SOLIDĪTĀTEM → aoc. *soliditat* : <soledetate> (Nord/688 T4466 1.9-10), <soledet[a]tes> (Ile-Fr/691 T4494 1.3), <soleditatis> (Ile-Fr/691 T4494 1.13), <solidetate> (Ile-Fr/700 T4493 1.11). En revanche, on trouve <soleditatis> 1 fois dans (Ile-Fr/691 T4494 1.13) pour un taux de remplacement de 80 %.
- l. INTEGRĪTĀTEM : <integretate> (Nord/688 T4466 1.9), (Ile-Fr/691 T4494 1.7, 1.10, 1.13, 1.14, 1.18, 1.21), (Nord/710 T4481 1. , 1.7, 1.9, 1.14, 1.16, 1.23), (Champ/714 T1767 1.7) ; <integretati> (Nord/710 T4481 1.15, 1.19) Par ailleurs on trouve <integritate> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.47), (Ile-Fr/691 T4494 1.4), (Nord/693 T4471 1.29), (Nord/694 T4472 1.10), (Nord/703 T4479 1.10), (Nord/709 T4480 1.20), <integritatem> dans (Ile-Fr/691 T4470 1.11) et <integritati> (Ile-Fr/691 1.21). Le ta x de remplacement est de 67%, ce qui annonce la syncope qui a eu lieu pour donner l'afr. *entiereté*.
- m. ĪNGĒNUĪTĀTEM : <ingenuetate> (Ile-Fr/700 T4493 1.44)

On trouve les mêmes résultats dans les syllabes atones non-initiales qui ne précèdent pas directement la syllabe tonique.

(134) La réduction dans des syllabes pré-toniques non-adjacentes à la tonique :

- a. TESTĪMONIĀVIT → afr. *il témoigna* : <testemuniavit> (N.I/660 T4460 1.8), (Nord/710 T4481 1.17), (Nord/710 T4482 1.10), (Nord/716 T4485 1.9) ; <testemoniabit> (Nord/710 T4482 1.14) ;

<testemuniavit> (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.18), (Ile-Fr/691 [T4470](#) 1.19), (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.20), (Nord/697 [T4476](#) 1.18)

Mais <testimoniavit> dans (Nord/695 [T4473](#) 1.17), (Nord/703 [T4479](#) 1.9), (Nord/709 [T4480](#) 1.15). Pour les 9 représentations en <e> du /i/ pré-tonique, on ne trouve que 3 attestations avec la graphie traditionnelle. Le taux de remplacement est donc de 75 %. En ancien français, le nom TESTĪMŌNIA donne le mot *tesmoin* ‘témoin’ (cf. Godefroy, 1880, p. 699) donc avec la chute du /i/ pré-tonique.

- b. RETRIBUTŌREM ([FEW 10.345a](#)) : attesté 1 fois <rebutorem> (Nord/ 16 [T4483](#) 1.3) et jamais <retributorem>
- c. REQUISITIŌNE : attesté 1 fois <requesicione> (Nord/717 [T4487](#) 1.17) mais jamais avec la graphie traditionnelle.

L'ensemble des formes étudiées nous permet de postuler la grande régularité de la représentation du /i/ pré-tonique par <e>. Cette centralisation nous semble être le premier pas vers la chute totale de cette voyelle.

### 6.3.2 La préservation du /i/ pré-tonique

Quelques contextes suffisent pour assurer la protection de la voyelle /i/ pré-tonique. L'un de ces contextes est la présence d'une occlusive suivie du /r/ ou du /l/. Un autre est la présence d'une consonne palatalisée à la suite de la voyelle pré-tonique. Ces contextes partagent le fait que la syncope de ces voyelles créerait un contact de trois consonnes CCC. Nous notons aussi que ces /i/ pré-toniques ne deviennent pas [ə], mais continuent de s'écrire <i>, [i] en français moderne.

(135) Autres formes avec le <i> préservé :

- a. ASPĪCIĒNTES, cf. afr. *aspection* ([FEW 25.468a](#)): <aspicientes> n'est pas attesté avant (Ile-Fr/770 [T2937](#)), mais dans notre corpus il revient uniquement comme <aspiciente> (Nord/650 [T4458](#) 1.4), (Nord/703 [T4479](#) 1.10) et <aspicientes> (Nord/717 [T4487](#) 1.7). La forme italienne *aspettare* ‘attendre’ démontre quand même le passage attendu de /i/ → /e/ en syllabe atone. Dans notre corpus, ces formes avec <i> pour /i/ pré-tonique semblent être influencées par l'attaque palatalisée de la syllabe tonique.
- b. LEGĪTĪMUM, → afr. *legitime* (savant), aoc. *legisme*, *adauph. leismo*, frpr. *leimo*. Attesté comme <legitema etate> (Nord/688 [T4466](#) 1.2), <legitema> (Nord/709 [T4480](#) 1.5, 1.9, 1.13, 1.18), nous voyons que le /i/ est préservé comme <i> sous l'influence de la consonne palatale en attaque.

Ces derniers cas, conditionnés par une consonne palatale, sont d'un intérêt particulier et reviennent souvent dans les toponymes formés par une dérivation en -ĪNĪĀCUM. Nous nous tournons donc vers ces formations.

(136) VĪNDĪCĪŪM ‘protection, défense’ :

- a. <vindicionis> (Ile-Fr/637 T4507 1.7, 1.10), (Loire/673 T4461 1.6), (Ile-Fr/691 T4467 1.4), (Nord/709 T4480 1.6)
- b. <vindicione> (N.I/660 T4460 1.5), (Nord/709 T4480 1.6, 1.7, 1.10, 1.13, 1.22), (Nord/716 T4485 1.6, 1.6)

En revanche, on ne trouve aucun remplacement par <e>. Le taux de conservation est donc de 100 %.

### 6.3.2.1 Le /ĩ/ dans la terminaison -ĪNĪĀCUM des toponymes gallo-romans

Il existe une classe de toponymes qui nous intéresse pour le traitement du /ĩ/ pré-tonique. C’est un fait bien connu de la toponymie gallo-romane qu’un ancien suffixe gaulois \*-ākōn (cf. Lambert, 1994, p. 39) a été latinisé sous la forme -ĀCUM, et que ce suffixe est resté courant dans la toponymie de la Gaule. Selon Morlet, suivant la thèse d’Arbois de Jubainville (1886), le suffixe \*-ACUM dans les zone latinisées, dérivait des noms de fondations à partir d’anthroponymes.<sup>776</sup>

Étant donné que de nombreux anthroponymes se terminent par la terminaison -ĪUS d’adjectif substantivé (ex. CAMPĀNĪUS ‘champêtre’ + ĀCUM → *Champagny* (Savoie), on trouve très souvent des terminaisons toponymiques terminant en -Ī-ĀCUM (Russo 2014a ; 2016a recense une partie de ces formes dans le corpus TELMA-ARTEM pour le latin mérovingien et carolingien). On trouve aussi de nombreux anthroponymes qui terminent par un suffixe -INUS ou -INĪUS auquel l’ajout de la terminaison toponymique -ĀCUM donne une terminaison -INĪĀCUM. Ce sont ces derniers noms qui nous intéressent, pour observer l’évolution du /ĩ/ en syllabe pré-tonique. Même si ailleurs dans la langue, /ĩ/ atone tend à chuter, nous trouvons un taux important de rétention du /ĩ/ dans les toponymes de la langue moderne. La préservation d’une voyelle [i] semble être la conséquence de la consonne palatalisée à sa droite qui maintient la fermeture palatale de la voyelle. En cela l’évolution du /ĩ/ rejoint celle de /i/ tel que dans MARTĪNĪĀCO attesté <Martiniaco> (Ile-Fr/637 T4495, 1.75) → *Martigny* (Indre-et-Loire) et dont le maintien de la voyelle s’explique par l’interdiction de la séquence \*<sup>h</sup>rtnj. Les toponymes suivants, ainsi que leur reconstruction étymologique, sont répertoriés déjà dans Russo (2014a), Russo (2016a) par rapport à la lénition de l’obstruante à l’intervocalique et à cette série suffixale.

<sup>776</sup> L’argument en faveur d’une dérivation uniquement à partir d’anthroponymes est remise en question par Gendron (2003 §3.2) qui argumente en faveur de certains descriptifs géographiques tels que les multiples *Montiniaco* de MONTANUS + IACO, souvent dans les zones de relief élevé. Ici ce suffixe nous intéresse pour le sort du /ĩ/ dans la syllabe précédent le suffixe. On voit une syncope ou préservation de cette voyelle selon les conditions phonologiques. Si Loth (1883) croyait voir dans les toponymes bretons en -ac l’expansion maximale du breton, ces données ont depuis été réinterprétées par Tanguy (1973) comme le signe du recul du gaulois, les formes en -euc préservant une phonologie non romane. Vallerie (2015) en particulier démontre comment la complexité de l’interaction entre phénomènes internes à la langue (lénitions, etc.) et phénomènes proto-historiques (migrations et emprunts) rend très difficile l’affirmation de conclusions définitives concernant la distribution des suffixes -ac, -ec, euc, -oc, -uc, -é, tous issus soit directement soit par le latin du \*-ākon celtique commun.

## (137) Toponymes en -ĪNĪĀCUM avec la syncope diachronique de la pré-tonique

- a. LATĪNĪĀCUM : attesté <Latiniaco> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.7, 1.44, 1.49, 1.53-54), (Nord/688 T4466 1.3, 1.7, 1.8, 1.10), (Nord/710 T4482 1.4, 1.8, 1.9), donne *Lagny(-le-Sec)* via une évolution LATINIACO → laðŋjæjo (<Ladiniaco> (Nord/710 T4482 1.5) → lað.njej → lapi = *lagny*, la séquence -ðŋ ne semble pas poser problème de phonotactique. Il continue d'être attesté comme <Latiniaco> (ex. Ile-Fr/832 T2881 1.26, 1.27) même aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles.
- b. TERTĪNĪĀCUM : attesté <Tertiniago> (Ile-Fr/766 T2929 1.66), bien que postérieur à notre période, donne *Terny(-Sorny)* en français moderne. Le groupe homorganique -rtŋ ne semble pas poser problème pour la syncope. Il est aussi attesté très tardivement comme <Tertenniaco> au XI<sup>e</sup> siècle (Bourg/1033 T939 1.13).

Plus intéressant encore que les cas de syncope, sont ceux où la voyelle pré-tonique est préservée.

## (138) Toponymes en -ĪNĪĀCUM avec la préservation de la pré-tonique

- a. BALBĪNĪĀCUM : attesté <Balbiniac[o]> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.7). Le nom moderne *Bobigny*, commune de la banlieue nord de la métropole parisienne, préserve la voyelle pré-tonique. BALBINIACUM → [bəl.bī.'njæjo] → [bəl.bī.'njej] → [bo.bi.'ɲi]. Il semblerait que l'interdiction d'un groupe consonantique <sup>•</sup>/bn/ soit responsable de la préservation de la voyelle. Or, le fait que nous ayons [bo.bi.'ɲi] avec la voyelle fermée et non [bo.bə.'ɲi] ou [bo.be.'ɲi] démontre que la voyelle latine /i/ n'a pas acquis directement la valeur de /e/ dans toutes les positions, même en syllabe atone, d'où notre reconstruction d'une voyelle réduite palatale //i/. Nous postulons que c'est un phénomène de fermeture conditionnée par la consonne palatalisée à sa droite.<sup>777</sup>
- b. STERPĪNĪĀCUM : attesté comme <Stirpiniaco> (Norm/628, T4503 1.11) qui donne *Étrépnigny* (département de l'Eure) en français. L'évolution précise est un peu complexe, car on trouve aussi un *Éterpigny* dans le Pas-de-Calais, un autre *Éterpigny* dans le département de la Somme, de même qu'un *Étr pigny* dans les Ardennes et un *Étrepigney* dans le Jura. On présume une interdiction de la suite <sup>•</sup>rpnj.
- c. TAURĪNĪĀCUM : attesté <Tauriniaco> (Ile-Fr/637 T4495, 1.55) correspond peut-être à *Torigny(-les-Villes)*, anciennement *Torigny-sur-Vire* dans la Manche, ou à *Thorigny(-sur-Marne)* en Seine-et-Marne. Le nom est probablement à rapprocher du dieu *Taranis*, dieu du tonnerre. On présume que la séquence <sup>•</sup>-rnj n'était pas désirable, d'où la préservation du /i/.
- d. FLAVĪNĪĀCUM : attesté <Flaviniaco> (Loire/673 T4461 1.7) → *Flavigny*, on présume l'interdiction de la séquence <sup>•</sup>βnj
- e. NAPSĪNĪĀCUM : attesté <Napsiniaco> (Nord/694 T4472 1.3, 1.8, 1.10) et <Napsiniacus> (Nord/694 T4472 1.15) donne *Nassigny* (Allier) en français via une évolution NAPSĪNĪĀCUM →

<sup>777</sup> Le terme **métaphonie** a généralement le sens de l'influence d'une voyelle sur la qualité d'une autre voyelle, mais elle est aussi souvent élargie par l'influence d'un /j/ ou d'un /w/ sur une voyelle dans une syllabe précédente, car /j/ et /w/ sont effectivement des variantes positionnelles des éléments |j| et |w| ; les premiers s'attachant à une position V tandis que les deuxièmes sont attachés à une position C. Voir l'effet fermant du yod de la syllabe suivante décrit pour le latin mérovingien identifié par Russo et van de Hulst 2014 et Russo 2014b dans les chartes. Ici en revanche, il s'agirait d'une métaphonie sur une voyelle atone, à différence de ce qui est décrit dans les cas précédents (§ 4.4.1 et § 4.6.2).

napsinjæjo → *Nassinje* → *Nassigny*. On présume l'interdiction de la séquence \**psnj*. Dans ce cas la syncope (non-réalisée ici) précède la simplification de /ps/ → [ss].

- f. ATTĪNĪĀCUM : attesté comme <Attiniaco> dans (Ile-Fr/751 T2921 1.24) postérieure à notre étude. Son évolution donne *Attigny* (dans les Ardennes et dans les Vosges) en français (cf. Billy, 2011, p. 83). On présume l'interdiction de la séquence \**ttnj*. Lorsqu'on compare ATTĪNĪĀCUM → *Attigny* avec LATINĪĀCUM → *Lagny*, la différence phonologique qui conditionne la syncope ou la non-syncope du /ī/ est le statut simple ou géminé du /t/ précédent. Entre l'occlusive dentale simple /t/ et la nasale /n/ la syncope est possible. En revanche, la voyelle qui est placée après une géminée /tt/ et avant la nasale /n/ ne peut pas chuter. Cette forme nous permet de placer la dégémination dans une période plus tardive, une fois que la syncope des voyelles pré-toniques a déjà eu lieu. La simplification de /attɪnjāj/ → /atɪnji/ n'a donc pu avoir lieu qu'une fois la syncope pré-tonique terminée.
- g. \*POPĪNĪĀCUM : attesté comme <Popiniagas> dans (Ile-Fr/768 T2932 1.6) postérieure au cadre de notre étude. Pour Arbois de Jubainville (1886, p. 635), c'est un toponyme construit sur un anthroponyme germanique hypocoristique, *Popo*. Ce nom nous paraît étrange, mais on peut le comparer avec l'exemple du *finis Dodiniaca* (DLH 8.22) dérivé de *Dodo* chez Grégoire de Tours. Malheureusement l'identification de ce toponyme n'est pas certaine. On peut émettre l'hypothèse d'un rattachement à *Bouvigny(-Boyeffles)* dans le Pas-de-Calais, aussi attesté comme *Boviniacus* en 853, *Bovenias* en 1033 (cf. Nègre, 1996, n° 12878, p. 761), bien que d'autres chercheurs voudraient attacher ce dernier nom au latin BOVARIA. Si <Popiniagas> correspond bien à *Bouvigny*, le résultat du /p/ intervocalique latin serait bien /v/ en français et le voisement de l'occlusive au niveau de l'initiale peut s'expliquer par le contact des phonologies germanique et romane dans cette région qui diffère dans la nature de leur contraste laryngal entre consonnes fortes et faibles (cf. P. Honeybone, 2005; Tobais Scheer, 2016). Cela nous permet de postuler une interdiction contre la séquence \**pnj* (138).°
- h. PRISCĪNĪĀCUM : attesté tardivement <Prisciniacus> (Norm/VIIIe T4496, 1.4, 1.9) et <Prisciniaco> (Norm/VIIIe T4496, 1.18) → *Pressigny* qui correspond soit à *Pressigny-le-Grand* en Indre-et-Loire, lieu aussi cité comme <Prisciniaco> par Desiderius de Vienne (Vita Sanci Desiderii, 11, 1.4, MGH SS rer. Merov, 3, p. 642) soit à *Pressigny* en Haute-Marne, ce qui est moins probable. On présume qu'il y avait l'interdiction de la séquence \**scnj* voire de \**t:snj* après l'affrication de l'occlusive étymologique.

### 6.3.3 Les conditions pour l'affaiblissement de la pré-tonique

L'étude du /ī/ pré-tonique souligne deux phénomènes. En règle générale, le /ī/ pré-tonique était destiné à disparaître. En latin mérovingien, cette faiblesse positionnelle s'exprime par le remplacement du /ī/ par une graphie <e>, ce que nous interprétons comme l'apparition d'une voyelle neutralisée peut-être légèrement centralisée. Avant l'apparition de l'ancien français, cette voyelle centralisée avait chuté, comme le démontre l'évolution de mots tels que CĪVĪTĀTEM → afr. *ciutat*, *cité* (FEW 2.724b).<sup>778</sup>

<sup>778</sup> On ne daterait pas la chute de la pré-tonique avant la fin du IX<sup>e</sup> siècle, car dans la Séquence d'Eulalie, on trouve la préservation du /ī/ pré-tonique comme <e> sous la forme de IMPEDĪMENTES → <empedementz> (Eulalie, 1.9) 'empiètement'.

Cette lénition générale de la pré-tonique était contrainte pas deux autres conditions. Comme l'étude des toponymes le démontre, le gallo-roman possédait des contraintes qui interdisaient la syncope là où un groupe consonantique trop compliqué aurait été formé. Si le /i/ pouvait chuter entre deux occlusives, ou entre une occlusive et une autre consonne simple, ex. FORTĪMENTUM → *forment*, HOSPĪTALEM → *ostel*, devant une consonne complexe la syncope est moins régulière, car celle-ci créerait des séquences illégales. Les consonnes complexes sont les géminées /pp, tt, kk/ et les consonnes palatales /tʃ, dʒ, ɲ, kʲ/ et /dʒʲ/ issues de la fusion d'une consonne + /j/ ou de la fortition d'un /j/ en position forte.<sup>779</sup>

De ce que l'on peut observer, les seuls groupes consonantiques acceptables étaient composés d'une consonne dentale simple + /n/, ex. LATINĪACO → *Lagny*, ou d'un groupe constitué d'un /r/ ou /l/ en coda, suivi d'une attaque à sonorité croissante, ex. CARPĪNŪM → *charme*.

figure 63: liste partielle des groupes consonantiques permis (site de syncope) et des groupes interdits (maintien de la voyelle)

| sont interdits |                        |                                | sauf                | sont permis :                       |
|----------------|------------------------|--------------------------------|---------------------|-------------------------------------|
| -C( )CC-       | -β( )n <sup>i</sup> -  | FLAVĪNĪACO → <i>Flavigny</i>   | -t( )n <sup>i</sup> | LATINĪACO →<br><i>Lagny</i>         |
|                | -p( )n <sup>i</sup> -  | *POPINĪACO → <i>Bouvigny</i>   |                     |                                     |
|                | -r( )n <sup>i</sup> -  | TAURINĪACO → <i>Torigny</i>    |                     |                                     |
| -CC( )C-       |                        |                                | -rt( )m-            | FORTĪMENTUM<br>→ <i>forment</i>     |
|                |                        |                                | -sp( )t-            | HOSPĪTALEM →<br><i>ostel</i>        |
|                |                        |                                | -rp( )n-            | CARPĪNŪM →<br><i>charme</i> (arbre) |
| -CC( )CC-      | -rt( )n <sup>i</sup> - | MĀRTINĪACO → <i>martigny</i>   |                     |                                     |
|                | -tt( )n <sup>i</sup> - | ATTĪNĪACO → <i>Attigny</i>     |                     |                                     |
|                | -ps( )n <sup>i</sup> - | NAPSINĪACO → <i>Nassigny</i>   |                     |                                     |
|                | -rp( )n <sup>i</sup> - | STERPĪNĪACO → <i>Étrépagny</i> |                     |                                     |
|                | -sk( )n <sup>i</sup> - | PRISCINĪACO → <i>Pressigny</i> |                     |                                     |
|                | -tr( )t-               | LĀTRŌCĪNĪUM → <i>larrecin</i>  |                     |                                     |

Nous trouvons aussi dans nos documents une absence de /i/ pré-tonique avec pour graphie <e> dans le suffixe -ĪNĪACO, ce qui suggère que son traitement est distinct des autres /i/ pré-toniques. Dans les données mérovingiennes, le /i/ pré-tonique dans le suffixe -N-Ī-ĀCŌ est systématiquement maintenu comme <i> malgré sa position pré-tonique.

La diphtongue dans la pré-tonique du mot français est difficile à expliquer. Comme dans le verbe *empiéter*, la diphtongue se fait probablement par analogie avec le nom PĒDĒM → ['p]ɛ.de → *pied* (FEW 8.303b).

<sup>779</sup> Selon Scheer (2004, p. 120), les positions fortes sont les consonnes à l'initiale du mot, donc après une pause et les consonnes qui suivent immédiatement une coda : #\_\_ et C.C\_\_. On trouve aussi la fortition de /j/ et /w/ à l'intervocalique qui sont devenus /dʒ/ et /β/ respectivement. Selon Väänänen (1981), « le renforcement [...] de la semi-voyelle palatale [...] a dû commencer à la position intervocalique, où y était dès le début une géminée, ce qui est prouvé par les graphies sporadiques *maior, eiius, Pompeianus*, etc. » (p. 52).

Nous pouvons avancer l'hypothèse que le maintien de ce suffixe est directement lié à une fermeture conditionnée par le *yod* de la consonne suivante, voire de l'attaque de la syllabe tonique. Tandis que /ī/ fusionne avec /ē/ et dans les syllabes toniques (cf...) et dans les syllabes atones (cf...), ici nous avons un traitement à part ; le /ī/ pré-tonique dont la fermeture est maintenue, sous l'effet du *yod* suivant, finit par rejoindre le phonème /ī/ et est réalisé comme [i] dans les noms comme *Attigny* ← ATTINIĀCO.

Ce ne sont que dans ces noms où un /t/ simple était suivi de la voyelle et de /nj/ que la syncope a été possible tel que dans LATINIĀCO → [laðinjæyo] → [laðnjæjo] → *Lagny*. Cette réduction semble plus tardive et limitée au Nord de la France. Autrement, le /ī/ pré-tonique aboutit en /i/ gallo-roman très possiblement après une étape intermédiaire [ɪ]. Le fait que ces deux types de mots ne sont pas distingués dans notre corpus suggère que la voyelle /ī/ est passée à une voyelle indistincte [ɪ]. Celui-ci était tantôt syncopé tardivement entre /t\_\_nj/ tantôt refermé en /i/ ailleurs.

Plus concrètement, notre corpus témoigne d'un effet métaphonique où la voyelle suivie du *yod* fermait, ou était déjà fermée (comme dans le cas du /ī/, la voyelle restait fermée). Les rares exemples de <-eniac-> datent de la fin du IX<sup>e</sup> siècle ou plus tard, ex. *Frontenay* attesté <Fronteniacum> (Ile-Fr/889 T1069, Ile-Fr/942 T1106) et *Châtenet* ← <Casteniacum> (Poit/928 T954), mais pendant notre période, ce /ī/ continue d'être écrit <i>.

En conclusion, le /ī/ pré-tonique est régulièrement représenté <e> dans le latin mérovingien et chute de manière régulière par la suite. Cette chute est cependant bloquée lorsqu'elle aurait causé la rencontre de trois consonnes ou plus, avec quelques exceptions (présentées dans la figure 63). Si le /ī/ qui subsistait se trouvait dans l'environnement d'une consonne palatalisée et palatalisant, la voyelle se fermait en /i/ en français comme dans PAPĪLĪŌNEM → *pavillon*. Dans d'autres dialectes, il peut y avoir une réduction vers une autre voyelle réduite, ex. [pǎrpǎjē] (ALF n° 968 *Papillon*, pnt. 512) dans les Deux-Sèvres, ou une véritable réduction en *cheva*, ex. [pa:rpəʎ] (pnt. 20) dans le Jura (pour la diversité des formes, voir la FEW 7.575b-582a et la carte n° 968 *Papillon* de l'ALF).

## 6.4 Les cas du /Ē/ pré-tonique

Ségéral et Scheer (2020, p. 332) placent la disparition du /Ē/ pré-tonique au cours du III<sup>e</sup> siècle. Nous traiterons de la syncope au chapitre 9 (§ 9.9), mais nos chartes ne témoignent pas de la régularité de cette chute, même pas au VIII<sup>e</sup> siècle, ce qui nous laisse à penser que si des syncope étaient possibles oralement, ces voyelles étaient encore présentes dans les représentations lexicales des locuteurs du VII<sup>e</sup> siècle.

Le traitement habituel du /Ē/ pré-tonique se voit dans le nom CONSUĒTUDO, CONSUĒTUDĪNEM 'coutume, habitude, usage'.

(139) CONSUĒTŪDO ~ CONSUĒTŪDĪNEM ‘la consuetude’ → afr. *costume* → fr. *coutume* (FEW 2.1091a)

- a. <consuetudinem> (Ile-Fr/691 T4469 1.17), (Nord/694 T4472 1.7), (Nord/710 T4481 1.13), (Nord/716 T4484 1.14)
- b. <consuetudo> (Nord/694 T4472 1.6), (Nord/710 T4481 1.11)
- c. <consuetudine> (Nord/716 T4486 1.20)

Pour 7 formes en <consuetu-> on n’en trouve aucune où le /Ē/ est remplacé par un <i>, le taux de conservation est donc de 100 %. On se demande si la préservation du /Ē/ est due au fait que l’affaiblissement mettrait en contact 4 consonnes /-sw( )t-/. La forme française *costume*, l’adauph. *coudunna*, etc. suggère tout de même que cette voyelle était affaiblie avant de chuter. La préservation du <e> suggère que <e> était la graphie pour cette voyelle faible, que nous reconstruisons comme [ɪ] (§ 3.5.1). Cette hypothèse est appuyée par d’occasionnelles graphies <consuītudo> qu’on retrouve entre le VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>780</sup>

On trouve cependant d’assez nombreuses formes où /Ē/ pré-tonique est représenté <i>, ce qui illustre la neutralisation des contrastes d’aperture dans la syllabe pré-tonique.

(140) Exemples de /Ē/ → <i>

- a. (IN)FĪDĒL TĀTE : <infidilitate> (Bourg/677 T4492 1.3) le /Ē/ est graphié <i>. On ne trouve aucune autre attestation de ce lemme.
- b. ĒCCLĒSIĀRUM : <aeclesiarum> (Ile-Fr/673 T4462 1.30), (Ile-Fr/688 T4465, 1.2)
- c. DĒCR VISSE : <decrivisse> (Ile-Fr/691 T4470 1.19), (Ile-Fr/692 T4468 1.18), (Nord/695 T4473 1.16), (Nord/709 T4480 1.15). Cela se compare avec <decrevisse> classique dans (Nord/693 T4471 1.26), (Nord/710 T4482 1.13) aussi <decrevissi> (Nord/693 T4471 1.26), (Nord/710 T4481 1.16) pour un taux de remplacement de 50 %.
- d. ANDĒCĀVOS ‘tribut gaulois des A jous’ : attesté <Andicavo> (Loire/673 T4461 1.7) ‘Angers’, mais se compare avec <Andecavino> (Ile-Fr/691 T4494 1.7, 1.18). Ce lemme est aussi attesté comme <[...]gaveninso>, mais comme la voyelle est illisible, on l’exclut de nos statistiques où le taux de remplacement est de 33 %. Dans tous les cas, la transformation de ANDĒCĀVIS → \*and<sup>h</sup>jæ:vis → \*and<sup>h</sup>æ:vs → *Angers* témoigne de la perte du /Ē/ pré-tonique.

### 6.4.1 Le cas du mot *outil*

Le lemme ŪTĒNSĪLĪA ‘choses utiles’ est attesté comme <utinsilia> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.8). Le TLFi suggère un étymon latin populaire \**ūsitilium* issu du croisement de ŪTĒNSĪLĪA avec ŪSĀRE ‘utiliser, employer’. Ce lemme donne *houtile* en ancien français (FEW 14.86), qui est l’ancêtre du fr.

<sup>780</sup> On trouve par exemples <consuītudo> dans le Concile d’Orléans de 538 (MGH Conc. 1, Cap.: 3, p. 73, l.20) ou encore dans Les édits des rois lombards du VIII<sup>e</sup> siècle (MGH Leges Ahistulfi regis LL 4, chap. 17, p. 202, l.10).

*outil*. On voit clairement le remplacement du /Ē/ par <i> dans l'antépénultième. Ce qui est plus difficile est de savoir si l'accent tonique tombe encore sur la syllabe -SĪ- comme dans le latin classique, ou s'il y a eu un déplacement de l'accent vers -TĒN-. La première hypothèse suggère l'écriture de /Ē/ comme <i> dans la pré-tonique, tandis que le deuxième prédit l'évolution de USĪTĪLĪA → afr. *ustilz* 'outils'. On peut comparer les formes picarde *othieu*, le galicien *ostilla* et l'ancien italien *stiglio* (cf. Pensado et Messner, 2003, p. 319-320 ; REW n° 9101).

#### 6.4.2 Une note sur l'ancienne diphthongue <oe> et <ae>

C'est aussi un phénomène reconnu que l'ancienne diphthongue <oe> « a pris en latin populaire la valeur d'un *ɛ* » (Vielliard, 1927, p. 42). En diachronie, le /OE/ du latin classique a rejoint le /Ē/ en tant que simple /e/ roman. De même l'ancienne diphthongue /AE/ a rejoint le /Ē/ aboutissant au /ɛ/ roman. Comme nous le verrons, la distinction entre /Ē/ et /Ĕ/, mais entre /Ī/ et /Ī/ s'est perdue dans les syllabes atones intérieures, fusionnant toutes en un seul archiphonème antérieur que nous indiquerons grâce au symbole //ɪ//. Cette fusion phonologique explique la représentation de OBĒDIENTIA <oboediencia> (Ile-Fr/696 T4475 l.11) en tant que <opidiencia> (Bourg/677 T4492 l.14), forme qui montre aussi plusieurs hypercorrections y compris <p> à la place de <b> et l'orthographe <i> de la pré-tonique pour un /Ē/ sous-jacent.

Dans un effort de « bien écrire » et de reproduire une graphie classique<sup>781</sup>, les scribes ont épilé le mot COENŌBĪTĀLE 'cénobitique-ADJ.ABL.S.' comme <caenubitale> (Ile-Fr/696 T4475 l.4) et plus tardivement COENŌBĪŪM 'couvent' comme <caenubio> (Ile-Fr/751 T2922 l.4, l.19), (Ile-Fr/751 T2923 l.4, l.18), ce qui signale non seulement la simplification des anciennes diphthongues <ae> et <oe>, mais aussi le fait que les voyelles antérieures ne se distinguaient plus en syllabe atone intérieure, et si elle se distinguaient encore en début de mot (§ 5.12), elles subissaient quand même une neutralisation phonétique croissante. C'est dans un effort de reproduire une graphie classique et archaisante de la diphthongue /OE/ classique, devenue /e/ dans le latin mérovingien, qu'il restitue plutôt <ae> étant donné que /ɛ/ ← /AE/ ne se distinguait plus de ce dernier dans les syllabes atones internes et finales.

### 6.5 Les cas du /Ĕ/ pré-tonique

Le /Ĕ/ semble rester <e> en position pré-tonique, tel que démontré par le lemme VĒNĒRĀBĪLĪS attesté 41 fois <venerab-> et aucune fois avec le remplacement du /Ĕ/ par une autre.

(141) VĒNĒRĀBĪLĪS 'vieux, vénérable' :

- a. <venerab[ilis]> (Norm/625 T4505 l.3), etc.
- b. <venerabilebus> (Ile-Fr/654 T4511 l.2), etc.
- c. etc.

<sup>781</sup> Il y avait un effort conscient de la part du scribe d'écrire dans une langue plus archaïque, voire soignée. Dans ce cas, l'hypercorrection a mené le scribe à transcrire une voyelle non-étymologique.

On ne trouve aucune attestation de <venirab-> ou d'autres variables. Le taux de conservation est donc de 100 %. On trouve des statistiques semblables sur un ensemble de mots avec le /ĕ/ pré-tonique.

(142) ŌPĒRĀRE 'opérer, œ vrer' :

- a. <operare> (Ile-Fr/654 T4511 1.4)
- b. <uperare> (Ile-Fr/688 T4465, 1.14)

On ne trouve aucun remplacement du /ĕ/.

(143) mĕdĭētātem 'm oitié' :

- a. <medietatem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.6, 1.8, 1.18), (Nord/710 T4481 1.11), (Nord/716 T4485 1.10)
- b. <medieta[t]em> (Ile-Fr/637 T4495, 1.19)
- c. <mediaetatem> (Ile-Fr/673 T4462 1.16, 1.<mediet[ate]> (Norm/679 T4510 1.5)
- d. <mediaeta[te]> (Norm/679 T4510 1.10)
- e. <mediaetati> (Norm/679 T4510 1.3)
- f. <medietate> (Nord/710 T4481 1.10, 1.12, 1.13), (Nord/716 T4485 1.7, 1.10, 1.13, 1.16)

Pour les 13 attestations avec <e>, la graphie classique, on trouve aussi 6 attestations en <ae>. On ne trouve pas de graphie où <e> est remplacé par <i>, ex. <mediiatem>.

MĒDĪĒTĀTEM donne l'afr. *meitet* ou *meitiet* (FEW vol.6 p.606) où il n'y a eu pas de syncope, mais plutôt la chute du /d/ intervocalique. L'évolution ressemble au suivant MĒDĪĒTĀTEM → \*me.ðje.'tætje → mej.tætj → *meitié*. Une forme intermédiaire est capturée par l'ancien portugais *meiadade*. Dans la période mérovingienne, on a la préservation du /ĕ/, mais les graphies en <ae> indiquent que la diphtongue /AE/ avait bien fusionné avec /ĕ/ en tant que /ε/ d'avantage réduit vers //e// et vers //i// dans les atones internes.

Selon Viellard (1927), « [l]a graphie *ae* avait à l'époque mérovingienne, perdu depuis longtemps sa qualité de diphtongue et était assimilé à *ε* ; c'est ce qui explique la fréquence des graphies *e* pour *ae* et inversement *ae* pour *e* » (p. 38). C'est exactement la conclusion que nous devrions en tirer : <ae> est une des graphies pour le son /e/ en syllabe atone au VII<sup>e</sup> siècle.

(144) PROPRIĒTĀTEM ‘une propriété’ → afr. *pr preté* :

a. <proprietate> (Ile-Fr/637 T4495, 1.10)

b. <proprietatis> (Ile-Fr/696 T4475 1.2)

PROPRIĒTĀTEM ‘une propriété’ ce mot a été réemprunté au latin médiéval, probablement dans le contexte légal donnant l’afr. *propreté* ‘propriété privée’ (TLFi). Le lemme ne revient pas assez souvent pour en tirer des conclusions. Nous ne trouvons, cependant, aucune variation graphique.

(145) CONTRĀRĪĒTĀTĒM ‘la contrariété’ :

Ce lemme est attesté <contrarietate> dans (Ile-Fr/700 T4493 1.23) et comme <contrariaetate> dans (Bourg/677 T4463 1.8) donc avec le remplacement du /ĕ/ par <ae>.

(146) POTĒSTĀ TEM → afr. *poesté* ‘la puis ance’ :

a. <potestatem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.70), (Bourg/677 T4492 1.19), (Bourg/677 T4463 1.13), (Ile-Fr/691 (T4491 1.11), (Nord/694 T4472 1.2), (Ile-Fr/700 T4493 1.31)

b. <potestate> (Ile-Fr/654 T4511 1.8), (Ile-Fr/688 T4465, 1.9), (Ile-Fr/696 T4474 1.7), (Champ/714 T1767 1.8), (Nord/716 T4483 1.8), (Nord/716 T4486 1.8, 1.9)

Pour les 13 formes avec la graphie classique, on ne trouve aucune attestation de <potist-> ni de g agraphie <potaes -> ou d’autres variations ; le taux de conservation est donc de 100 %.

(147) Autres exemples du /Ē/ pré-t nique :

a. SOCIĒ ĀTEM : <societate (Ile-Fr/696 T4475 1.29), on ne trouve pas de graphie inversée.

b. IMPĒDIM NTUM : <inpidimento> (Nord/717 T4487 1.17) contre aucune attestation de <impediment-> classique.

c. DĒNĒGĀRE ‘nier’ → afr. *denoier* → fr. *énier* : <diniare> avec chute du /g/ intervocalique tardivement dans (Ile-Fr/755 T2925 1.2).<sup>782</sup> En revanche, on trouve une fois <deneg[a]ri> dans (Ile-Fr/637 (T4507 1.8) et 2 fois <denegare> tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 1.1) et (Ile-Fr/751 T2923 1.2). C’est donc la graphie <e> que l’on retrouve au VII<sup>e</sup> siècle, qui commence à être concurrencée par <i> au VIII<sup>e</sup>.

d. PULVĒRĀTICUM ‘honoraire pour travail pénible’ ( GMIL): <pulviratico> (Ile-Fr/688 T4465, 1.13). On ne trouve aucune attestation de <pulver-> classique. Cette forme est problématique du fait que <pulvir-> peut être considérée comme une pseudo-forme étymologique, la base de PULVĒRĀTICUM étant PŪLVĪS, PŪLVĒRĪS ‘poussière, sable, terre’ ou par extension ‘arène’ avec un /ī/ au cas nominatif.

<sup>782</sup> La forme est repérée par Du Cange GMIL.

- e. BENĚFĪCĪS ‘bienfait, f veur’ : <beneficiis> (Nord/694 T4472 1.11) vs <benefici[um]> (Norm/628, T4503 1.5), <beneficio> (Norm/628, T4503 1.7), <beneficium> (Norm/628, T4503 1.7), (Ile-Fr/654 T4511 1.9), (Nord/650 T4458 1.6), (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), (Ile-Fr/691 T4470 1.12), (Nord/693 T4471 1.30, 1.34, (Ile-Fr/696 T4474 1.3); <beneficia> (Ile-Fr/673 T4462 1.8), (Nord/697 T1766 1.2), (Nord/716 T4483 1.3), (Nord/716 T4486 1.2), ; <beneficiis> (Bourg/677 T4463 1.11), (Nord/688 T4466 1.9), <beneficius> (Nord/716 T4486 1.6). Nous avons donc un remplacement contre 17 formes conservées pour un taux de conservation de 94.4 %.

## 6.6 Les cas du /ō/ pré-tonique

L'évolution du /ō/ pré-tonique est mal comprise de façon générale la voyelle disparaît, mais dans certains contextes elle survit devant l'une des sources du *cheva* de l'ancien français où elle est représentée <e> dans des mots comme LĀTRŌCĪNĪUM → afr. *larrecin* → fr. *larcin* ‘un petit vol’ (cf. Englebert, 2009, p. 79; GGHF § 226). La disparition totale du /ō/ dans un mot comme \*IMPEĪŌRĀRE → afr. *empeirier* ‘empirer’ (FEW 8.155-156) suggère que la rétention de la voyelle était strictement pour éviter l'accumulation d'une attaque branchante plus une consonne complexe, par ex. LĀTRŌCĪNĪUM → \*ladrtsinjo dans des conditions similaires à la préservation du /Ē/ pré-tonique (§ 6.3).

Ségéral et Scheer (2020, p.333) sont de l'avis que /ō/ pré-tonique est devenu *cheva* à partir du III<sup>e</sup> siècle. Ils placent la disparition du /ō/ pré-tonique au cours du III<sup>e</sup> siècle, disparaissant dans le proto-français sauf s'il était le noyau d'une syllabe qui commençait par une attaque TR (LĀTRŌCĪNĪUM → *larrecin*). Nous traiterons de la syncope au chapitre 9 (§ 9.2), mais nos chartes ne témoignent pas de la régularité de cette chute, même pas au VIII<sup>e</sup> siècle. Nos données de nous permettent pas d'accepter la réduction en *cheva* à une date aussi reculée, car au contraire nos données démontrent clairement qu'une voyelle phonologique est encore présente et que celle-ci ne se confond ni avec les voyelles antérieures, ni avec la voyelle ouverte centrale. L'ensemble de nos données démontre que le /ō/ est encore retenue dans le latin mérovingien, notamment par la graphie <o>. Comme nous le verrons, celui-ci était sous la forme d'une voyelle réduite postérieure issue de la neutralisation des différentes voyelles postérieures du latin tardif.

On remarque l'indifférence de la graphie <o> ou <u> pour le /ō/ pré-tonique dans un mot comme AUCTŌRĪTĀTE.

(148) AUCTŌRĪTĀTE → aoc. *autoritat*, afr. *autorité*, *auctorta* (FEW 25.814a)

- a. <auctore[tati]bus> (Norm/628, T4503 1.2)
- b. <auctoretatis> (Norm/628, T4503 1.7)
- c. <auctoretatem> (Norm/628, T4503 1.10)
- d. <auctoretati> (Norm/628, T4503 1.18)
- e. <autoretatis> (Ile-Fr/654 T4511 1.6)

- f. <autoretatem> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.6)  
 g. <autoretate> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.10)

Mais on trouve aussi 7 attestations du /ō/ pré-tonique écrit <u> dans <autoretate> (Nord/688 [T4459](#) 1.4, 1.5), <autoretatis> (Nord/688 [T4459](#) 1.9), <aucturetatem> (Nord/716 [T4483](#) 1.5), <aucturetatis> (Nord/716 [T4483](#) 1.6), (Nord/716 [T4486](#) 1.9), <aucturetate> (Nord/716 [T4486](#) 1.8) et (Nord/716 [T4486](#) 1.4, 1.8). Le taux de remplacement est de 50 %, ce qui suggère fortement une neutralisation de ces voyelles, voire une fusion phonologique en position pré-tonique.

#### (149) Autres exemples de /ō/ pré-tonique

- a. CUSTŌDĪRE : <custodieris> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.3) ; <custodiatur> (Nord/716 [T4483](#) 1.15)  
 Nous trouvons 2 exemples de remplacement dans <custudierunt> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.20-21) et <custudire> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.21). Tardif inclut aussi <custudissent> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.16). On trouve un taux de remplacement de 50 %, ce qui indique la confusion de /ō/ et /ū/ en syllabe pré-tonique. Dans ce cas-ci, la graphie <u> peut aussi être influencée par le nom CŪSTŌDĪA où le /ō/ tonique subit l'influence fermante du *yod* dans la syllabe suivante (§ 4.5.2). Selon Russo (2014b), il se peut que cette fermeture se soit généralisée dans les racines verbales par analogie.
- b. LABŌRĀRE 'travailler' → aoc. *laorar*, cf. esp. *labrar*, cat. *llaurar*, aurait dû donner l'afr. \**lavrer*. Aussi réemprunté au latin médiéval >> afr. *laborer*, *labourer* ([FEW](#) 5.103b)). La langue d'oïl a plutôt adopté le verbe TRPĀLĪĀRE → afr. *traveillier* ([FEW](#) 13/2. 87b) : <laborare> (Ile-Fr/633 [T4504](#), 1.74, 1.82), <laboraverint> (Lorr/727 [T3870](#) 1.9) un peu tardivement. On ne trouve aucun exemple de /ō/ écrit <u>.
- c. MĒLIŌRĀRE → ad meliorare → afr. *ameillorer*, *ameilleurer* 'améliorer' : <meliorare> (Ile-Fr/711 [T4478](#) 1.8) et tardivement <emeliolata> dans (Als/732 [T3872](#) 1.21) et <inmeliorata> (Norm/VIIIe [T4496](#) 1.10).
- d. RATĪŌNĀBĪLĪS 'raisonnable' → afr. *resnable* 'sage', on le trouve ici sous la forme adverbiale : <racionabyliter> (Nord/716 [T4483](#) 1.12). On trouve aussi <racionabiliter> avec la graphie corrigée dans (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.11) et (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.11).
- e. PĒRDŌNĀVĪMŪS 'perdonames'+ 'pardonner.1pl.prét ind.' : <perdonavemus> tardivement dans (Ile-Fr/755 [T2925](#) 1.5).
- f. EXŌRĀRE 'suplier' : <exorare> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.5), (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.9), (Nord/694 [T4472](#) 1.16), (Nord/717 [T4487](#) 1.16). Le taux de conservation est de 100 %

#### 6.6.1 Le cas de /ō/ sous l'influence du *yod*

Il semble que sous l'effet d'un *yod* dans la syllabe suivante, le /ō/ latin était soumis à une fermeture plus fréquent tel qu'on peut observer dans le taux de remplacement de /ō/ par <u> dans NEGŌCĪANTES (voir Russo 2012b, 2014b, Russo et van der Hulst 2014, Russo 2016a pour ce processus dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes).

(150) NEGŌTIĀNTES ‘des négociateurs’ :

a. <negociantes> (Nord/710 T4481 l.7)

Mais on trouve aussi <neguciante> (Norm/628, T4503 l.3) et <neguciantes> (Nord/710 T4481 l.5). Le taux de remplacement est de 66 %, mais celle-ci, comme pour *custodire* (ex. (149)), peut s’expliquer par l’effet fermanante du *yod* de la syllabe suivante.

Nous n’avons pas tant d’exemples, mais le taux de remplacement par <u> est peut-être aussi conditionné par le contexte palatal de la syllabe tonique (cf. Russo, 2014b). Dans tous les cas il semblerait que le /ō/ a subi une convergence avec le /ũ/ en syllabes pré-toniques, d’où la graphie <u>.

### 6.6.2 Le cas de /ō/ après TR\_\_

L’exemple de ĪNTRŌMĪSSŪS est compliqué du fait que ĪNTRŌ est un préfixe et que MĪSSUS, le participe passé, contient une initiale brève, mais en syllabe entravée et donc qui recevait l’accent. On prononçait donc ĪNTRŌMĪSSUS ‘entremis’ avec l’accent sur la pénultième (cf. Garde, 1968, p. 104).<sup>783</sup> Étant donné que le /ō/ est en position prétonique, l’on peut l’inclure dans nos exemples.

(151) ĪNTRŌMĪSSŪS ‘introduit’ : <intrōmi[ssum]> (Ile-Fr/696 T4475 l.9)

## 6.7 Les cas du /ō/ pré-tonique

Comme les autres voyelles, le /ō/ pré-tonique s’efface dans la diachronie du français, mais dans notre corpus /ō/ pré-tonique, une voyelle postérieure continue de s’écrire <o>.

(152) (IN)VĪŌLĀBĪLĪS ‘intouchable’

a. <inviolata> (Ile-Fr/691 T4494 l.36), (Nord/716 T4483 l.15)

b. <inviolabilis> (Champ/714 T1767 l.16)

c. <inviolabiliter> (Nord/716 T4483 l.5)

En revanche, nous ne trouvons aucune forme avec une modification de la voyelle. On trouve aussi <inviolabilis> (Lorr/727 T3870 l.16) et <inviolatus> (Als/728 T3871 l.25) un peu plus tardivement.

<sup>783</sup> Selon Garde (1968), « En latin post-classique [...] les préfixes qui perdent l’aptitude à recevoir l’accent, rejoignant ainsi les proclitiques : lat. class. *r’é-cipit*, post. cl. *re-c ĩpit* → fr. *reçoit*... [d]ésormais, l’accent ne peut plus remonter au-delà d’une frontière morphologique placée au commencement de la racine » (p. 104).

## (153) /ō/ pré-tonique écrit &lt;o&gt;

- a. RÖBÖRĀRE ‘renforcer, fortifier’ : <robor[are]> (Ile-Fr/642 T4509 1.6); <roborare> (Ile-Fr/654 T4511 1.11), (Ile-Fr/650 T4508 1.7), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.12), (Bourg/677 T4492 1.12), (Bourg/677 T4463 1.14), (Nord/688 T4466 1.15), (Nord/694 T4472 1.17), (Ile-Fr/696 T4474 1.11), (Nord/697 T1766 1.15), (Nord/716 T4486 1.11), (Nord/717 T4487 1.20); nous trouvons aussi les formes <roboramus> (Ile-Fr/696 T4474 1.2); <conroborat> (Ile-Fr/711 T4478 1.1); <roborarae> (Nord/716 T4483 1.15); <roborata> (Nord/716 T4484 1.5), (Nord/716 T4486 1.4) et <roboratas> (Nord/716 T4486 1.5-6). Le taux de conservation est de 100 %, mais la présence du /r/ ne peut pas être exclut comme contribuant au caractère ouvert de la voyelle.
- b. MĚMÖRĀTUS ‘rappelé’, attention le verbe MĚMÖRĀRE donne le verbe afr. *menbrer* ou *membre* (FEW 6.695) avec syncope de la pré-tonique : <memmoratus> (Ile-Fr/650 T4508 1.4), (Nord/693 T4471 1.22) <memoratus> (Ile-Fr/682 T4464 1.20), (Nord/688 T4466 1.11), (Ile-Fr/691 T4467 1.7), (Ile-Fr/691 T4467 1.10), (Ile-Fr/691 T4470 1.20), (Ile-Fr/692 T4468 1.22), (Nord/694 T4472 1.12), (Nord/695 T4473 1.18), (Nord/710 T4482 1.14), (Ile-Fr/711 T4478 1.11), (Nord/716 T4485 1.10). En revanche, on trouve aucun exemple de <memoratu-> pour un taux de conservation de 100 %.

## 6.7.1 /ō/ pré-tonique écrit &lt;u&gt;

Vielliard (1927, p. 31) remarque quelques rares cas où /ō/ est écrit <u> en syllabe pré-tonique et les pré-toniques non-adjacents; on trouve notamment le cas de <caenubitale> (Ile-Fr/696 T4475 1.4) pour COENÖBĪTALE ‘concernant le monastère.abl.s.’.<sup>784</sup> L’extrême absence de graphies en <u> pour le /ō/ pré-tonique pourrait nous amener à croire que /ō/ était resté distinct dans cette position. L’évolution de mots tels que COLLÖCĀRE > afr. *colchier* ou ANCÖRĀRE → fr. *ancrer* démontre tout de même la chute du /ō/ pré-tonique en diachronie. La majorité des langues romanes, à l’exclusion de l’italien *collocare*, montre la chute systématique de cette voyelle, ex. norm. *couochi*, oc. *colcar*, roum. *culca*, sic. *curcari*, etc. (cf. REW 2052).

La chute de cette voyelle semble être simultanée au voisement des occlusives intervocaliques. Ainsi, nous trouvons une consonne sourde à l’attaque de la syllabe tonique en gallo-roman, ce qui démontre que la syncope était précoce, tandis qu’en ibéro-roman on trouve un voisement dans le cat. *colgar*, gal. *colgar*, port. *colgar*, es. *colgar*, mais aussi dans le vénitien *colgar*. Malheureusement le lemme n’est pas attesté dans notre corpus. Au vu des quelques inversions graphiques, et de l’ouverture générale de /ū/ et /ū/ atone qui s’écrivent <o>, nous avons l’impression que /ō/ et /ō/ et /ū/ ne contrastent plus en position pré-tonique. On doit aussi reconnaître que déjà dans le latin classique, /ū/ et /ō/ ne se distinguait pas réellement en syllabe atone, ce qui explique en partie la coexistence de formes comme RÖBŪR ‘la force’ mais RÖBÖRÖ ‘je renforce’. Voici une autre indication que la réduction des

<sup>784</sup> Vielliard (1927, p. 31) donne aussi la forme <efudiet> (Ile-Fr/673 T4462), mais comme remarque Raschle dans une communication personnelle, si la voyelle est brève /ō/ dans la forme présente EFFÖDIO ‘je creuse’ (de EX + FÖDIO), elle est longue dans le temps du passé EFFÖDIT. La forme <efudiet> (Ile-Fr/673 T4462) semble bien représenter le futur EFFÖDIËT ‘il creusera’ et dans ce cas nous observons bien le remplacement de /ō/ pré-tonique par <u>, mais l’on ne s’étonnera pas que la perte de la quantité contrastive et la distribution de /o/ roman dans le passé vs. /o/ dans les temps du présent ait pu contribuer à l’inversion de la voyelle dans ce verbe.

contrastes est un phénomène ancien en latin et une source de continuité entre langue archaïque, classique et altimédiéval.

## 6.8 Les cas du /Ū/ pré-tonique

Le /Ū/ pré-tonique était destiné à chuter dans la diachronie du gallo-roman tel que démontrent les mots comme COMPŪTĀRE qui donne fr. *compter*. Pour Bourciez (1930, p. 24), la chute du /Ū/ pré-tonique a dû avoir lieu avant le V<sup>e</sup> siècle.<sup>785</sup> Cependant, dans le latin mérovingien, nous ne trouvons pas cette chute, mais plutôt l'ouverture de la voyelle, écrite <o> dans une majorité des cas. Cela s'observe dans un mot comme AMBŪLĀRE 'marcher, aller'.

(154) AMBŪLĀRE → l'afr. *auler*, *aller* 'aller' (FEW 24.414) :

- a. <ambolare> (Ile-Fr/688 T4465, 1.6) ;
- b. <ambolandum> (Ile-Fr/688 T4465, 1.12) ;
- c. <ambolasse> (Nord/695 T4473 1.6) ;
- d. <ambolasset> (Nord/695 T4473 1.6)

Celui-ci donne *ambler* en afr., *aller* en français moderne, donc avec syncope de la pré-tonique. Pour les 4 exemples de <ambol-> innovatif, nous ne trouvons aucun exemple de <ambul-> classique. Le taux de remplacement est donc de 100 %.

(155) D'autres exemples du /Ū/ pré-tonique

- a. POSTŪLĀTUR : <postolatur> (Ile-Fr/654 T4511 1.2), (Nord/716 T4483 1.2), ce qui contraste avec 0 attestations de <postula>, pour un taux de remplacement de 100 %.
- b. VŌLŪNTĀTEM : <volontatem> (Ile-Fr/654 T4511 1.6, 1.8, 1.10)

Mais celui-ci contraste avec 6 formes conservatrices : <voluntate> (Ile-Fr/637 T4495, 1.16), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.6-7), (Ile-Fr/696 T4475 1.5), (Ile-Fr/700 T4493 1.50); <voluntatem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.87), <voluntati> (Ile-Fr/691 T4467 1.6), le taux de remplacement est faible, de 33.3 % seulement, et limité à un seul document. Ce faible pourcentage de remplacement n'est probablement pas dû au hasard. Englebert (2009, p. 78) remarque que « [l]'entrave peut avoir une action conservatrice », et donne précisément l'exemple de VŌLŪNTĀTEM → afr. *volonté*, *volenté* → fr. *volonté*.

<sup>785</sup> Il explique cette datation par le « traitement divergent des consonnes qui suivaient [...] en Gaule, les consonnes sourdes sont passées aux sonores correspondantes dans le cours du VI<sup>e</sup> siècle [...] mais il fallait pour cela que les consonnes fussent encore entre deux voyelles » (É. Bourciez, 1930, p. 24). Or, c'est la chute de cette voyelle qui expliquerait le plus simplement le non-voisement des occlusives dans afr. *mastin* 'chien de garde' ← MĀNSŪĒTĪNŪS.

Il nous semble que la séquence *\*\*lnt* aurait été illicite d'où la préservation de la voyelle plus fermée dans les graphies, ce qui renforce l'impression qu'on transcrit grâce à un caractère plus ouvert, le son d'une voyelle en voie d'affaiblissement, mais qu'on préserve la graphie fermée d'une voyelle qui est maintenue à cause des conditions phonologiques. Si le /*ū*/ est propice à l'ouverture et éventuellement à sa chute totale, les contraintes phonotactiques sont en mesure d'empêcher la syncope de la voyelle.

## 6.9 Le cas du /*ū*/ pré-tonique

En diachronie, le /*ū*/ pré-tonique a chuté tel qu'atteste l'évolution de MANDŪCĀRE → afr. *mangier* → fr. *manger* ou encore de ADIŪTĀRE → afr. *aidier* → fr. *aider* (Englebert, 2009, p. 78), MĀTŪTĪNŪM 'du matin' → *matin* et CŌNSŪTŪRA → *couture*. Selon Bourciez (1967, p. 24), ces syncoptes se seraient produites avant le V<sup>e</sup> siècle. Cependant, la voyelle est partiellement préservée lorsque sa chute aurait causé le contact de trois consonnes, ex. INSTRŪMĒNTUM → l'afr. *estroment*, aoc *estrumet* (FEW 4.726).

### 6.9.1 INSTRŪMĒNTUM et la préservation de la pré-tonique

Dans un mot comme INSTRŪMĒNTUM, la syllabe pré-tonique apparaît 20 fois comme *stru-* 20, ce qui représente la non-syncope de la voyelle dans *estrumet*, *estroment* de l'ancien français. Attention, le mot instrument du français moderne est un emprunt savant d'où la présence du /*y*/ pré-tonique. Dans le contexte mérovingien, Verdo (2010, p. 1 2) traduit plutôt INSTRŪMĒNTA comme des 'pièces de droit'. Plus étonnant dans notre corpus sont les formes en <-stro-> : <instromenta> (Nord/716 T4483 1.9, 1.13), <estromentum>, (Nord/716 T4485 1.5), <estromenta> (Nord/716 T4485 1.13) ou en <-xstro->, <extromento> (Ile-Fr/691 T4467 1.7, 1.11) qui nous rapproche de la forme gallego-portugaise *estromento* (DDGM). Ces formes préservent en réalité la forme romane.

Avec la perte de la longueur vocalique /*ū*/ pré-tonique a rejoint le /*ū*/ qui à son tour a fusionné avec les autres voyelles postérieures atones. En effet, les formes comme *stromento* en italien démontrent que le /*ū*/ s'est ouvert en position pré-tonique (Pirson, 1913, p. 879) pour rejoindre les autres voyelles postérieures.

### 6.9.2 PĒCŪLĪĀRIS et la préservation de la pré-tonique

Le mot PĒCŪLĪĀRIS 'privé, personnel, singulier' démontre sans ambiguïté la préservation du /*ū*/ en tant que <u>, ici car sa perte aurait causé la mise en contact de 3 consonnes.

(156) PĒCŪLĪĀRIS 'privé, personnel':

- a. <peculiares> (Norm/628, T4503 1.3), (Nord/717 T4487 1.7)
- b. <peculiare> (Ile-Fr/637 T4495, 1.68, 1.71, 1.72, 1.75, 1.80)

- c. <peculiaris> (N.I/660 T4460 1.2, 1.13), (Bourg/677 T4492 1.13), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Nord/688 T4459 1.3), (Ile-Fr/691 T4469 1.4), (Ile-Fr/691 T4470 1.6), (Nord/710 T4481 1.2), (Nord/710 T4482 1.2), (Nord/716 T4483 1.4), (Nord/716 T4484 1.3), (Nord/716 T4485 1.3), (Nord/716 T4486 1.3)

Nous avons donc 20 exemples de <peculiari-> qui demeure la norme versus un seul exemple de <pecolaris> avec <o> dans (Nord/694 T4472 1.5). Le taux de conservation est donc de 95 %.

Donc, d'une part cela démontre que l'entrave empêche l'affaiblissement et la chute de la voyelle pré-tonique, d'un autre part cela semble appuyer l'hypothèse de Russo (2014b) d'une métaphonie fermante dans le latin mérovingien sous l'influence d'un *yod* dans la syllabe post-tonique.

### 6.9.3 La perte de la pré-tonique

Notre corpus ne nous offre que peu d'indices pour l'affaiblissement du /ū/ pré-tonique à l'époque mérovingienne, trop peu d'indices pour en tirer des conclusions solides. Nous remarquerons que /ū/ continue de s'écrire <u> dans un mot comme PĒCŪLĪĀRIS, mais nous ne pouvons pas calculer à quel degré la préservation d'une graphie <u> est liée à la présence d'un *yod* aux qualités fermantes dans la syllabe suivante. La préservation de ce /ū/ se s'observe dans un mot comme ADĪŪTŌRĪŪM 'une aide', mais nos attestions sont peu nombreuses et assez tardives.

(157) ADĪŪTŌRĪŪM 'une aide'

- a. : tardivement <adiutorio> (Lorr/727 T3870 1.4), (Als/728 T3871 1.9, 1.10).

En revanche nous ne trouvons aucun remplacement par <adio->.

Si les témoignages graphiques sont rares, l'on peut quand même reconstruire l'affaiblissement et la chute du /ū/ pré-tonique sur les bases de la phonologie historique. Dans le *Aldeutschen Pariser Gespräche* (cf. Haubrichs et Pfister, 1989, p. 85), l'on trouve un mot germanique <metina> 'prières du matin' (*Pariser Gespräche* 1.24, 1.28) comme traduction du latin <matutinas> (1.28) provenant de MĀTŪTĪNĀS 'matinal'. Or, le mot français *matin* est issu via l'afr. *mattin* ← lat. MĀTŪTĪNŪM, donc avec une syncope de la voyelle pré-tonique (FEW 6.536) ; une syncope qui précède d'ailleurs la lénition du /t/ (voir Russo 2015).

La forme germanique <metina> est nécessairement empruntée à une forme gallo-romane \**mattina*, car le germanique préserve le /tt/ roman comme /t/ dans le mot al. *Mette* 'prières du matin'. Le *Pariser Altdeutsch Gespräche* est daté de la fin du IX<sup>e</sup> siècle et l'on peut probablement aussi dater la chute du /ū/ pré-tonique à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. On ne doit pas s'étonner qu'il continue de se trouver dans notre corpus daté de deux siècles auparavant. Ce qui est surprenant, c'est que la voyelle ne semble pas se confondre avec les autres voyelles postérieures, ce qui suggère qu'elle avait peut-être déjà commencé son avancement vers [ʊ] ou [y]. Cependant, on ne trouve pas d'exemples de cette voyelle écrite <i> ou <e> non plus, donc elle ne s'est certainement pas confondue avec les voyelles antérieures.

## (158) Préservation du /ū/ pré-tonique comme &lt;u&gt;

- a. (PER)DŪRĀRE : <perdurare> (Ile-Fr/637 T4507 l.11) contre 0 attestation en <perdor->
- b. (PER)DŪCĒRE : le /ū/ est tonique dans <perducere> (Ile-Fr/654 T4511 l.2) et (Nord/716 T4483 l.2), mais pré-tonique dans <perducemus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.3). Nous n'avons aucune attestation de <perdoc->. Le taux de conservation est donc de 100 %.

Le nombre d'exemples contenant un /ū/ pré-tonique est assez faible, rendant difficile la tâche de déterminer si la voyelle contrastait avec d'autres voyelles postérieures comme /ŭ-ō/ et /ō/. Les quelques exemples de /ū/ écrit <o> illustrent le début d'une tendance, tandis que les différentes attestations de *instromenta* confirment le processus qui fit fusionner le /ū/ en position pré-tonique avec les autres voyelles postérieures avant sa chute totale avant le XI<sup>e</sup> siècle, et probablement plus tôt, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle.

## 6.10 Le cas du /ā/ pré-tonique

Il est couramment admis que la distinction phonologique entre /ǎ/ et /ā/ a disparu dans le latin tardif par la perte des distinctions de longueur et l'absence d'une différence qualitative.<sup>786</sup> C'est tout à fait le cas en syllabe tonique où les deux voyelles fusionnent en tant que /a/ roman avec une antériorisation secondaire vers [æ] dans le gallo-roman. Pareil dans les syllabes atones initiales et finales, on ne trouve aucune distinction entre ces deux anciennes voyelles. Cependant, nous avons l'impression d'observer un traitement distinct du /ǎ/ et du /ā/ dans la position pré-tonique. Si dans une majorité des cas /ǎ/ et /ā/ finissent pas s'effacer, il nous semble observer deux chemins distincts pour la réduction de la voyelle pré-tonique.

Lorsque le /ā/ long est pré-tonique, il continue de se représenter par <a> dans le latin mérovingien et parfois dans le très ancien français avant de passer à *cheva* représenté <e> dans l'ancien français. Ségéral et Scheer (2020), dans la GGHF, traitent cette voyelle de ə<sub>2</sub> en raison de son comportement distinct du *cheva* gallo-roman.<sup>787</sup> Selon Englebert (2015, p. 163), /a/ pré-tonique roman serait devenu [ɔ] au cours du VII<sup>e</sup> siècle, date que nous ne pouvons pas accepter, car cela n'est pas attesté dans nos chartes. L'un des mots que Englebert prend comme étude de cas (aussi Ségéral et Scheer, 2020, p. 327) est SĀCRĀMĒNTŪM 'une somme, un serment' qui donne <sagrament> dans les Serments de Strasbourg, l'afr. *serement* et le fr. *serment* et qui continue de s'écrire <a> au cours du VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle tel qu'attesté dans nos données.<sup>788</sup>

<sup>786</sup> C'est notamment le cas en syllabe tonique, ex. ou encore à la première déclinaison où l'on cesse de distinguer AMĪCĀ 'amie.NOM.S' de AMĪCĀ 'amie.ABL.S'.

<sup>787</sup> Selon Pope (1952), « a, the most sonorous vowel was reduced to e, which retained ordinarily syllabic value into Modern French, except when it was juxtaposed to another stronger vowel or stood between n, r or l and other consonants » (p.112).

<sup>788</sup> On aurait pensé trouver un indice de l'affaiblissement pré-tonique dans la forme <consecrandas> (Ile-Fr/696 T4475 l.8) à la place de CONSACRANDAS 'consacrant.NOM.PL.FÉM.' car dans les langues romanes on trouve bien fr. *consacrer*, it. *consacrare*, occ. *consagrar* etc. En réalité, la forme du latin classique était déjà CONSECRANDAS avec un affaiblissement de la voyelle pré-tonique (cf. Gaffiot 2016, p.384) et un affaiblissement du /a/ pré-tonique de SĀCĒR 'sacré'.

(159) SĀCRĀMĒNTŪM → stras. *sagrament* → afr. *serement, sairement* → fr. *serment* (TLFi)

- a. <sacramenta> (Ile-Fr/682 T4464 1.11)
- b. <sacramento> (Ile-Fr/682 T4464 1.15, 1.16)
- c. <sagramentum> (Nord/710 T4482 1.9, 1.10)

On trouve que le /Ā/ pré-tonique est parfaitement préservé même dans les serments des Strasbourg, ce qui nous pousse à réfuter le passage de /Ā/ → /ə/ avant le milieu du IX<sup>e</sup> siècle. On trouve aussi la préservation du /Ā/ pré-tonique dans TĒSTĀMĒNTŪM ‘testament’ (160).

(160) TĒSTĀMĒNTŪM → afr. *testament, testement* → fr. *testament* (FEW13 p.283)<sup>789</sup>

- a. <testamenti> (Norm/628, T4503 1.2, 1.3), (Ile-Fr/700 T4493 1.43)
- b. <testamentum> (Norm/628, T4503 1.2), (Ile-Fr/637 T4495, 1.2, 1.4, 1.87, 1.92, 1.93, 1.94)
- c. <testamento> (Ile-Fr/637 T4495, 1.61), (Ile-Fr/700 T4493 1.49, 1.54)
- d. <t[e]stamentum> (Ile-Fr/637 T4495, 1.87)

En revanche, nous ne trouvons aucun exemple d’une modification au /Ā/ pré-tonique.

Selon Ségéral et Scheer (2020, p.328) ces terminaisons en -Ā de l’ablatif singulier féminin + -MĒNTE résultent régulièrement dans le -ement de l’ancien français, ex. SŌLA-MĒNTE → afr. *solement* ‘seulement’ ou FĪRMĀ-MĒNTE → *fermement*. Si en ancien français on trouve les formes *forment* ← FŌRTĪ-MĒNTE et *granment* ← GRANDĪ-MĒNTE, elles ont été refaçonnées par analogie, donnant les formes mieux connues de l’afr. *fortement* et *grandement*.<sup>790</sup>

<sup>789</sup> Les indices du moyen français, de même que les données dialectales, suggèrent que le /Ā/ est aussi devenu /ə/; la nature légale de ce terme permet la possibilité que le /a /pré-tonique soit issu de l’influence de la forme latine TĒSTĀMĒNTŪM.

<sup>790</sup> Dans le latin tardif on trouverait plutôt les étymons FŌRTE-MENTE et GRANDE-MENTE, car la déclinaison adjectivale ne se distinguait plus du nominal. Or, la neutralisation de contraste /ī/, /ĩ/, /ē/, /ě/ en syllabe atone assura que ces deux possibilités aboutissent à la chute de la voyelle finale de l’adjectif. On trouve aussi VĒSTĪMETŪM ‘vêtement’ attesté <vestimenti> (Ile-Fr/633 T4504, 1.41, 1.42, 1.43) ou tardivement <vestimenta> (Ile-Fr/751 T2922 1.22) ou encore ĪMPĒDĪMENTŪM comme <impedimentis> (Nord/717 T4487 1.17). Ces formes sont construites sur le verbe VĒSTĪRE ‘vêtir’ donnant l’oc. *vestiment* ou l’it. *vestment*, fr. *vêtement*, pareil pour ĪMPĒDĪMENTŪM ‘empêchement’ → l’it. *impedimento* visiblement construit sur le verbe IMPĒDĪRE, cf. aprt. *enpeeçer*, port. *empecer*, esp. *empecer*, l’it. *impedire* et non pas sur PĒS ‘pied’ dont l’ablatif était PĒDĒ. Les formes <augimentum> (Nord/694 T4472 1.6, 1.16), (Nord/697 T1766 1.7) et <augimentis> (Nord/694 T4472 1.15), (Nord/717 T4487 1.19) se trouvent face à <augemento> (Ile-Fr/691 T4494 1.27), <augementum> (Nord/716 T4486 1.3) et <augementis> (Nord/716 T4486 1.10), toutes provenant du verbe AUGĒRE ‘enlargir’ et témoignant de la fusion de /Ē/ avec les voyelles /ī/ et /ĩ/ en position pré-tonique.

Dans cette même catégorie, on trouve le déverbale ORNĀMĒNTUM → afr. *ornement* formé sur ORNĀRE ‘orner’. Celui-ci est attesté comme <ornamenta> dans (Als/728 T3871 1.12) et comme <ornementa> dans Goth/813 (T982) donc dans une période postérieure à notre étude, mais démontrant que la réduction était active dans la période plutôt carolingienne. On trouve d’autres exemples du /Ā/ prétonique, par exemple le -Ā de l’ablatif singulier féminin suivi du suffixe agentif -TÖR, ou -ŪRA ex. CAPILLĀTŪRA.

(161) Autres exemples du /Ā/ pré-tonique :

- a. GUBERNĀTÖREM → afr. *gouverneor*, *gouvreneur* → fr. *gouverneur*. Une forme intermédiaire, présumément issue directement du latin mérovingien est préservée dans le dialecte francique limbourgeois *goevernäör*. Nous trouvons la forme <gubernatorem> dans (Ile-Fr/696 T4475 1.11) avec la voyelle encore intacte.
- b. PECCĀTÖREM → afr. *pecheor* > fr. *pêcheur*. Ce lemme apparaît de nombreuses fois au nominatif, donc avec /ā/ tonique, mais aussi au génitif pluriel <peccatorum> dans (Ile-Fr/673 T4462 1.4) et dans (Als/728 T3871 1.27) un peu postérieur à notre étude. Le /a/ est préservé dans les deux cas.
- c. FIRMĀMENTE → afr. *fermement*. Ce lemme n’est pas attesté dans nos corpus.
- d. ARMĀTŪRAM → afr. *armeüre* → fr. *armure*. Ce lemme n’est pas attesté dans nos corpus.
- e. FŪNDĀMENTA → <fundamenta> (Ile-Fr/711 T4478 1.1) → fr. *fondement*.

Ces dates plus tardives pour la réduction du /Ā/ pré-tonique s’alignent avec une prononciation plus antérieure du /ǎ/ atone à la fin du VIII<sup>e</sup> et le début du IX<sup>e</sup> siècle. Si la /Ā/ pré-tonique est maintenue comme <a> dans le latin mérovingien et qu’il est devenu *cheva* en ancien français avant de chuter, lenition semble être maintenue même tardivement dans certains mots tels que \*TRĪPĀLĪĀRE ‘torturer’ → afr. *traveillier*, *traviller* ‘torturer, faire souffrir’ → fr. *travailler*, aoc. *treballar*, *treballbar* (FEW 13.287b).

### Note étymologique : le travail

Le TRĪPĀLIŪM, littéralement concernant les TRĒS ‘trois’ PĀLĒS ‘poutres’ est attesté chez Varron (cf. C. Lewis, 1879, s. v. tripalium) « Quid ? Tu non vides in vineis, quod tria pala habeant, tripales dici ? » (Manippeae. 179). À cette époque, le I<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le mot se trouve dans le contexte de la production vinicole ; les raisins y pendaient. Nous comprenons que les producteurs de vin utilisaient le terme pour désigner les tuteurs, voire les supports sur lesquels on accrochait les vig'es pour les aider à pousser. Le sens 'torture' de *traveiller* qui est attesté au Moyen-Âge pourrait donc avoir le sens d'être envoyé dans les rangs poser les *tripalis*, ou encore de travailler dans les vignes contre son gré.

figure 64 : le tripalium

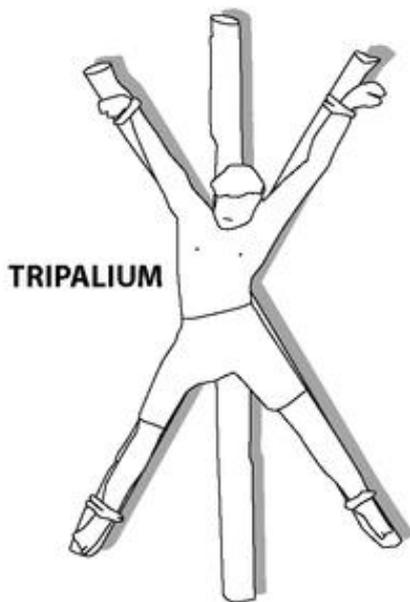


Image de ManuRoquette 2009, reproduit sous la licence CC BY-SA 4.0

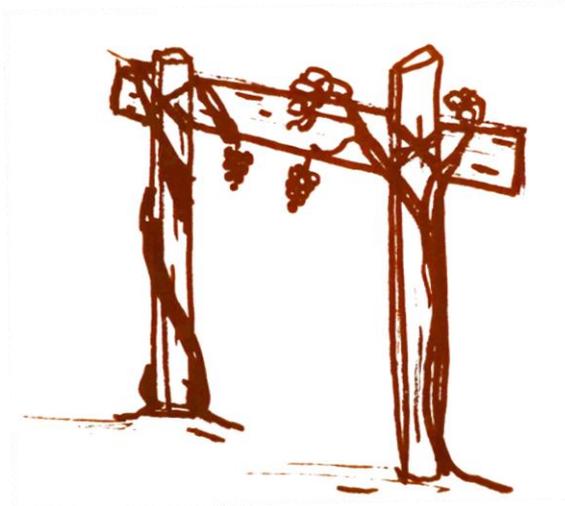


Image de l'auteur, Zuk 2022.

L'on dérive \*TRĪPĀLIĀRE → \*[trɪβaljære] → \*[trɛvajlæri] → *travailler*. Il est clair que le /ā/ prétonique est affecté par le *yod* de la syllabe suivante, qui remonte d'une syllabe formant une diphtongue, au moins graphique, dans la syllabe pré-tonique. Dans la plupart des dialectes observés sur la carte de l'ALF n°1324 *travailler*, nous trouvons un /a/ pré-tonique encore intact. Dans le modo, par exemple en Dordogne (pnt. 624) ou dans le Cantal (pnt. 717), celle-ci se prononce aujourd'hui [ɔ] selon des développements tardifs et absolument réguliers dans ces dialectes (cf. Annexe 1). Dans la Nièvre l'on trouve une antériorisation totale [trɛvɛ'je] (pnt. 4) ou partielle ['trɛvɛje] (pnt. 105) de la voyelle avec d'occasionnels déplacement de l'accent. Dans une grande partie de l'est, l'antériorisation de cette voyelle est régulière, par exemple en Meurthe-et-Moselle [tʁɛvɛ'jø] (pnt. 171), dans les Vosges [tʁɛvɛ'ji] (pnt. 87), la Haute-Marne ['trɛveje] (pnt. 132), la Côte-d'Or ['traveje] (pnt. 24), la Yonne [tra'veje] (pnt. 106), la Nièvre [trɛvejz] (pnt. 4), la Saône-et-Loire [travɛji] (pnt. 10), le Jura [travɛje] (pnt. 22), la Haute-Saône ['trɛvɛji] (pnt. 53), le

Doubs [treveje] (pnt. 33), mais aussi dans le nord de la Suisse [treveji:e] (pnt. 72), vraisemblablement conditionnée secondairement par la consonne palatale à sa droite.

La préservation du /Ā/ pré-tonique comme <a>, <ai>, <ei> ou <i> en ancien français (FEW 13.287), visiblement un [a] [ɑ] ou un [ɛ̃] dans les dialectes modernes (cf. ALF n°1324 *travailler*), suggèrent une qualité intermédiaire : très probablement [ɐ], sans doute la prononciation de /Ā/ réduite en toutes positions. Le fait qu'il ne soit pas tombé dans TRĪPĀLĪĀRE → → afr. *traveillier* 'torturer, faire souffrir' → fr. *travailler* est directement associé au fait que la consonne palatalisée en coda, comme nous l'avons d'ailleurs vu, est responsable de la préservation des voyelles dites d'appui. Le groupe consonantique \*plj étant interdit, la voyelle était préservée. On voit aussi la préservation du /Ā/ pré-tonique dans VĒNĀTĪŌNĒM 'la chasse' → afr. *venesun, veneisun, venison* → fr. *venison* 'chair de grand gibier' avec les mêmes variations en ancien français attesté comme <venantionibus> Ile-Fr/768 T2932 l.10) dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. La fermeture du /Ā/ vers /i/ dans le français moderne devait être conditionnée par le *yod* en syllabe post-tonique. Le sort du /i/ initial est aussi problématique pour al phonologique et devrait donner la voyelle /e/ roman (cf. § 5.3), d'où l'hypothèse de Littré (s.v. travail) qu'il faut plutôt y voir une dérivation de *trabs* 'un poutre'. On peut donc postuler une dérivation TRAB- 'poutre' + -ĀLI- 'suffix adjectival' + ĀRE 'infinifitif 1<sup>e</sup> conjugaison' ce qui signifierait faire ou poser des choses à base de poutres'.

Dans le très ancien français, <a> continue de représenter le /Ā/ latin et ce n'est qu'en ancien français que cette voyelle passe définitivement à /ə/ graphié <e>.

#### (162) Exemples du /Ā/ pré-tonique dans le très ancien français

- a. \*SALVĀMENTUM → *salvamenti* (Serm) → fr. *sauvement*
- b. \*SALVĀR-HABEO → *salvarai* (Serm) → fr. *sauverai*
- c. SACRĀMENTUM → *sagrament* (Serm) → fr. *serment*
- d. PARĀMENTĪS → *paramenz* (Eul. 1.7) → afr. *parement* (Godefroy p.758)
- e. \*BELLĀTĪŌR, le comparat f de l'adjectif reconstruit \*BELLATUS, serait la source selon Berger et Brasseur (2004, p. 140) de *bellezour* (eul. 1.2) ; remarquons la graphie <e> sous l'influence du *yod* de la syllabe suivante.<sup>791</sup>

Ailleurs le /Ā/ pré-tonique est aussi préservé comme <e> tel que dans ĪMPĒRĀTŌRĒM 'empereur.acc.s' → afr. *emperedor, empereor, emperaor* 'empereur' (FEW 5.585). Un groupe consonantique \*prǝ était

<sup>791</sup> Berger et Brasseur (2004) : « Les adjectifs *bonus*, *bellus* et *malus* sont de plusieurs manières liées dans la langue latine : *bonus* et *bellus* à la fois par l'étymologie et la sémantique, *bonus* et *malus* parce qu'ils entrent dans un système courant d'opposition. Or, *bonus* et *malus* ont chacun un dérivé en *-atus*, *bonatus* « bonasse », chez Pétrone (*Thesaurus II*, 2071, s.v. *bonatus*) *malatus* « chagrin », dans un glossaire (*id.* VIII, 163, s.v. *malatus*). On peut donc supposer l'existence d'un adjectif \**bellatus* dont le comparatif serait \**bellatior* au masculin et au féminin, et \**bellatius* au neutre. La forme d'oc *bel(l)azor* (par exemple dans Bertrand de Born, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, pièce X, 10 éditée APPEL, p. 25) [...] continue directement le latin avec palatalisation et sonorisation du [ty] intervocalique en [dz]. *Bellezour*, jamais attesté au cas sujet, présente en outre un affaiblissement de la voyelle pré-tonique, mais nous n'avons aucun moyen de savoir si le z note ou non un son dépalatalisé » (p. 140).

visiblement interdit, d'où la préservation de la voyelle pré-tonique. C'est aussi le cas pour *ĀTRĀMĒNTŪM* 'encre noir' → afr. *arrement*. L'important est que cette voyelle ne chute jamais.

## 6.11 Le cas du /Ǟ/ pré-tonique

Les données du latin mérovingien suggèrent que le /Ǟ/ n'avait pas subi la même forme de réduction que le /Ā/. Déjà, le /Ǟ/ pré-toniques est extrêmement rare dans le latin classique. La voyelle /Ǟ/ est rare en position pré-tonique à cause d'un ancien processus d'**apophonie** (§ 3.6) dans le latin archaïque qui était parlé jusqu'au début du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (cf. Monteil, 1986). Avant la moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le latin était une langue à accent initial et par un processus synchronique d'affaiblissement vocalique en syllabes post-toniques, le /Ǟ/ atone s'est généralement réduit à /ĩ/.<sup>792</sup> Lorsque l'accent a été fixé sur la syllabe pénultième ou anti-pénultième selon les règles de l'accent classique, ces voyelles /Ǟ/ réduites /ĩ/ se trouvaient en position pré-tonique, d'où la rareté de /Ǟ/ dans cette position. Autrement dit, les /Ǟ/ pré-tonique du latin classique et tardif sont issues des dérivations tardives ou de l'emprunt.

À cause de cette « apophonie » dans le latin archaïque, nous trouvons différents exemples où un /Ǟ/ hérité du proto-italique se réalise plutôt comme un /ĕ/ ou un /ĩ/ dans le latin classique (voir Russo 2012a) ; /ĕ/ dans une syllabe fermée, /ĩ/ dans une syllabe ouverte (§ 3.7).

(163) Exemples de la fermeture du /Ǟ/ pré-tonique :

- a. \*CON+\*SACRANDUM → CONSECRANDUM 'à consacrer' : <consecranda> (Ile-Fr/696 T4475 l.8)
- b. \*PRO+\*FACERE → PROFICERE : <profecere> (Ile-Fr/633 T4504, l.5); <proficere> (Ile-Fr/688 , l.17), (Ile-Fr/691 T4494 l.27)
- c. \*EX+FACTUM → EFFECTUM : <effectum> (Ile-Fr/654 T4511 l.2), (Loire/673 T4461 l.4), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.3), (Ile-Fr/696 T4474 l.2) ; <effectuae> (Ile-Fr/696 T4474 l.2), <aefectum> (Nord/716 T4483 l.2)

Comme les exemples dans (6.11) le démontrent, le /Ǟ/ non-tonique et non-initial du latin a habituellement été affaibli à une voyelle antérieure plus fermée, ce qui explique la rareté relative du /Ǟ/ pré-tonique dans le latin classique.<sup>793</sup> En réalité la présence d'un /Ǟ/ pré-tonique est habituellement un indice que le mot était emprunté au grec dans une période tardive.

<sup>792</sup> Certaines conditions phonologiques ont influencé l'évolution de la voyelle post-tonique. Par exemple un // simple en coda poussait plutôt l'évolution de la voyelle post-tonique à devenir un /ɔ/ en latin archaïque ou un /ũ/ en latin classique, ex. *ĪN + SĀLTO* → lat.arch. *ĪNSŪLTO* → lat.class. *ĪNSŪLTO*. Devant un /r/ en coda, la voyelle devenait plutôt /ɛ/. Ce phénomène affecta aussi le /ɛ/ et /ɔ/ du latin archaïque.

<sup>793</sup> En réalité, cette voyelle affaiblie pouvait aussi être colorée vers /ɔ/ ou /ũ/ si celle-ci était suivie par un // en coda. Ainsi le mot latin \**ĪN+\*SĀLTO* → \**ĪNSOLTO* 'Je saute là-dessus'. Dans le latin classique, l'accent était déplacé sur la pénultième et le /ɔ/ s'est fermé en /ũ/, ex. \**ĪNSOLTO* → *ĪNSŪLTO* 'j'insulte'.

En français, il y a deux sorts possibles pour cette voyelle /ǣ/ pré-tonique :<sup>794</sup>

1. soit elle est préservée en tant que *cheva*, ex. \*ORPHĀNĪNUS → afr. *Orphelin*, *orphenin*, *orfelin* → fr. *orphelin* /ɔʁ.fə.lɛ̃/, lorsqu'un groupe consonantique interdit serait créé.
2. soit elle chute, ex. SEPĀRĀRE → fr. *sevrer*

### 6.11.1 Le processus de réduction

Il est habituellement admis que /ǣ/ pré-tonique s'affaiblit, passant directement à /ə/. C'est ce que l'on retrouve par exemple dans la GGHF Partie 3 (2020 p. 326-327), mais aussi chez Englebert (2015, p. 163), de la Chaussée (1974, p. 107), chez Zink (1986, p. 41), Straka (1953), Bourciez (1930, § 20), etc. D'autres chercheurs admettent une phase où le /a/ pré-tonique aurait subi les mêmes antérieures que le /a/ tonique. Ainsi Matte (1982, p. 99-100) reconstruit une antérieure de /ǣ/ à [æ] au III<sup>e</sup> siècle, suivi d'une antérieure davantage vers /ɛ/ entre le IV<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> et enfin une réduction vers /ə/ au cours du VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>795</sup> Nous donnons un exemple de sa chronologie ci-dessous :

(164) \*BĀCCĀLĀREM → (III<sup>e</sup>) [bakkælarem] → (V<sup>e</sup>) [batʃɛlare] → (VII<sup>e</sup>) [batʃəljære] → (XIV<sup>e</sup>) [baʃəlje] *bachelier*

Mais Matte (1982) ne justifie pas sa chronologie et ne fait que répéter de La Chaussée *verbatim*, citant l'argument principal de de La Chaussée (1974) : « [que] les pré-toniques internes autres que A ont disparu avant la sonorisation des consonnes sourdes intervocaliques autrement dit au cours du IV<sup>e</sup> siècle au plus tard » (p. 106). Cette chronologie est problématique sur plusieurs plans et comme un grand nombre de grammaires, les positions concernant le proto-roman s'appuient plus sur la doxa que sur les données.<sup>796</sup> Un problème de sa chronologie est le passage des /ǣ/ pré-toniques et finales à [ɛ] avant le V<sup>e</sup> siècle. Si tel était le cas, elle devrait chuter en même temps que le [ɛ] gallo-roman issu de /ĕ/ latin, laissant une forme comme \*<armur> dans le plus ancien français, ce qui n'est pas le cas.

Dans la chronologie que nous proposons ici, le /ǣ/ latin est resté distinct du /ā/ dans les syllabes atones même après la perte de la quantité contrastive au cours du latin tardif. Tandis que ce dernier est resté /a/ (ou plus probablement est devenu un allophone réduit [ɐ]), l'ancienne voyelle brève /ǣ/

<sup>794</sup> Notons bien que d'autres *chevas* de l'afr. sont issus de /ā/, ce que Ségéral et Scheer 2020, § 260-262) qualifient de /ə<sup>2</sup>/ avant de s'effacer dans l'ancien français via la coalescence avec une voyelle suivante, ex. ARMĀTŪRA → <armeure> → fr. *armure*. Étant donné que la plupart des grammaires proposent une neutralisation totale de /ā/ et /ǣ/ atone, elles sont incapables de prendre en compte la diversité des chutes et des préservations de la voyelle.

<sup>795</sup> Dans les mots comme ĀRMĀTŪRA → afr. *armeur* [armə'lyr], la réduction du /ə/ en hiatus n'a eu lieu qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle donnant *armure*.

<sup>796</sup> Les données d'appui seraient souhaitables chez de La Chaussée (1974) qui écrit qu'« [en] Gaule et dans la Romania occidentale, entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le début du IV<sup>e</sup>, l'occlusive implosive dorso-vélaire (préconsonantique) subit un affaiblissement sans doute favorisé par le substrat celtique [...] » (p. 46). Nous ne renonçons pas à toute possibilité de lénition allophonique dans les registres populaires, mais les données du III au VII<sup>e</sup> siècle sont très loin d'annoncer une telle lénition sur le plan phonologique (cf. § 10.7 et § 10.8).

a plutôt rejoint les voyelles antérieures, peut-être bien comme /e/, /ɛ/ ou /ɪ/ ; nos données du VII<sup>e</sup> siècle pointent vers une voyelle antérieure réduite : [ɨ]. Comme nous l'avons vu, ce [ɨ] chutait habituellement, sauf sous certaines conditions de bonne formation, par exemple pour empêcher la création d'un groupe consonantique <sup>•</sup>*ttlj* ; dans ce cas, la voyelle est réduite vers *cheva* [ə].

(165) \*BĀCCĀLĀREM → (IV<sup>e</sup>) [bakɸla:re] → (VII<sup>e</sup>) [baccɸæ:rɪ] → (IX<sup>e</sup>) [bat:ʃəlʒæ:r] → (XIV<sup>e</sup>) [baʃəlʒe] *bachelier*.

Nous sommes ici sur un cas très débattu du /Ǟ/ pré-tonique, les mots comme *bachelier* ayant des étymologies controversées. D'autres, comme *Allemagne*, ont des étymologies mieux établies ĀL(L)ĀMANIA → *Allemagne*, mais le statut de la géminée (ou non) et la quantité de la voyelle pré-tonique est incertaine (elle semble bien être un /Ǟ/ vu son alternance avec <e> déjà dans les textes en latin tardif et bien plus fréquents sont les cas du /Ā/ pré-tonique qui aboutit régulièrement au *cheva* de l'ancien français. Même si les étymologies sont fragiles et la datation d'une anté-iorisation précoce sans fondement dans les données philologiques, l'exposition de Matte de Matte (1982) contient une intuition importante : si l'on veut justifier l'affrication des consonnes vélaires devant /a/ devant les syllabes non-toniques, ex. \*BĀCCĀLĀREM → \*bacc<sup>l</sup>alé:rje → *bachelier*, on est habituellement contraint d'admettre la présence d'un élément palatal [l] dans la voyelle suivante afin de conditionner cette transformation.<sup>797</sup> Sur ce point, Matte (1982) critique directement « [l]a chronologie de Straka [qui] ne tient pas compte par ailleurs du fait que les vélaires se palatalisent devant a final seulement au V<sup>e</sup> siècle. Cela ne se serait pas produit s'il était déjà devenu ə » » (p. 103, n.). En réalité, nous datons cette affrication des vélaires plus tardivement encore, mais il signale un problème rarement pris en compte par la phonologie romane, Ségéral et Scheer (2020) faisant exception. Bien que nous n'acceptons pas d'emblée la proposition de Matte (1982), elle a l'avantage de postuler un cheminement phonétiquement réaliste par lequel une certaine centralisation (voire une fermeture du /Ǟ/) est présente avant son changement catégorique vers le /ə/ de l'ancien français. Dans les sections 10.2.2 et 10.2.4, nous regardons en détail les différentes solutions à ce problème.

<sup>797</sup> Ou nous devons accepter une des explications alternatives comme la palatalité intrinsèque des vélaires (cf. § 9.2.3).

## 6.II.2 Le <monisterium>, voire MÖNĀSTĒRIUM ‘le moutier’

Comme nous l’avons expliqué, la lénition du /Ā/ atone dans la transition du latin archaïque au latin classique a réduit la fréquence du /Ā/ pré-tonique dont les restes étaient donc soit issus de nouvelles dérivations pendant ou après la période du latin classique, soit issus d’emprunts à d’autres langues. L’un de nos meilleurs témoignages du traitement du /Ā/ pré-tonique provient en effet du mot MÖNĀSTĒRIUM latinisation du μοναστήριον (monastērion) grec. Le <a> de la graphie classique représente le <α> grec et cependant les langues romanes attestent d’une fermeture de la voyelle dont l’évolution phonologique donne la forme *mostier* en ancien français, *moutier* en français, *monestir* en catalan, *mostero* en ancien italien, *mosteiro* en galicien et en portugais, *muristere* ou *moristene* en sarde, *monistier* en vénitien. La forme *monastère* du français moderne est un emprunt savant (FEW 6.72-73).

Chez Morlet (1971, p. 488), l’on peut lire qu’une forme \*MÖNĀSTĒRIUM, aussi attestée dans les inscriptions, serait le précurseur des toponymes en *moutier* (TLFi) que l’on retrouve au Moyen Âge. Cependant, cette façon de présenter l’étymologie fait croire qu’il existait une alternance lexicale, qui reste sans explication.<sup>798</sup> Nous constatons que l’alternance <monasterium> vs <monisterium> est plutôt de nature phonologique. Comme pour nos autres voyelles pré-toniques, un certain nombre de formes graphiques témoignent de l’affaiblissement du /Ā/ pré-toniques, écrit soit avec <i> ou <e> (voir Russo 2012b pour les cas tels que *monasterium* dans les chartes mérovingiennes).

(166) MÖNĀSTĒRIUM écrit avec une voyelle antérieure

- a. <monistirio> (Ile-Fr/691 T4494 l.11, l.26), <ad monist[i]rio> (l.14), <ad monisterio> (l.15)
- b. <monesthiriae> (Nord/697 T1766 l.10)
- c. <monisterio> (Ile-Fr/711 T4478 l.4)
- d. <monest[erio]> (Ile-Fr/711 T4478 l.2),
- e. <monestirio> ((Ile-Fr/711 T4478 l.l.6, l.11)
- f. <monisterium> Ile-Fr/755 T2925 l.6). Cette dernière forme, bien que d’époque carolingienne, présente aussi la forme gallo-romane.

À l’encontre de ces indications de la réduction du /Ā/ en syllabe pré-tonique, on trouve malgré tout 60 attestations de <monast->. C’est-à-dire que la forme graphique classique est bien plus fréquente et que le taux de remplacement n’est que de 13 %. Soit la réduction du /Ā/ était moins avancée que celle de *ĩ* et *ũ*, soit le mot MÖNĀSTĒRIUM, relevant du vocabulaire ecclésiastique, conservait mieux sa graphie traditionnelle. Le fait que les langues romanes attestent de la forme réduite suggère fortement que c’est la nature soutenue du vocabulaire qui préserve le <a> pré-tonique graphique.

Dans tous les cas, la juxtaposition du grand taux de conservation du <a>, 87 %, avec l’évolution assurée vers l’afr. *mostier* souligne que même le début d’une alternance phonologique suffit pour

<sup>798</sup> On trouve aussi une explication chez Green (2000), selon qui il s’agit aussi d’une alternance lexicale propre à la Gaule.

démontrer un processus en cours. Cette évolution est au moins partiellement partagée avec le gal-port. *mosteiro*, le catalan *monestiri* et le vénitien *monistier*. (cf. REW p.415)

Ces graphies en <monis-> et <mones-> à partir de la fin du VII<sup>e</sup> siècle nous signalent la prononciation romane qui est à la base des formes vulgaires des langues romanes. Cette prononciation gallo-romane devait être courante au VII<sup>e</sup> siècle<sup>799</sup>, car en Alsace il existe une *Abbaye de Munster* dont le dernier élément est issu de la forme \*MONISTĒRIUM. Fondée vers les années 660 *Munster* est attesté comme le *monasteriolo Confluentis* ‘le petit monastère du confluent’ dans notre charte Als/VIII<sup>e</sup> (T3869). Malgré la graphie moderne <Munster>, on prononce [mœnstɛʁ] en français, et *Menschter* [mɪnʃtɛ] en alsacien (cf. Schimpf et Muller 1998).<sup>800</sup> Or, en alsacien, l’antériorité de la voyelle initiale peut seulement être issue de la métaphonie germanique. Cette métaphonie en -i a seulement pu être provoquée si la voyelle /Ǟ/ pré-tonique se disait avec une voyelle antérieure comme [i] voire la voyelle réduite [ɪ].

### 6.11.2.1 La métaphonie germanique et la prononciation du gallo-roman

En effet, en alsacien une voyelle postérieure dans la syllabe tonique suivie d’une voyelle antérieure dans la syllabe post-tonique était antériorisée, ex.  $\bar{u} \rightarrow \bar{y}$ ,  $\bar{u} \rightarrow \gamma$ ,  $o \rightarrow \emptyset$ ,  $\bar{o} \rightarrow \text{œ}$ ,  $a \rightarrow \text{æ}$ . Éventuellement, en alsacien, les voyelles [-ATR], [+rond] (voir les non périphériques arrondies) ont perdu de leur labialité ce qui résulte dans la voyelle /ɪ/ dans le toponyme moderne. Ici, c’est la voyelle brève fermée et relâchée (-ATR) qui a perdu sa labialité, d’où l’alsacien /gɪk/ ‘chance’ à côté de l’al. *Glück* /gl kʰ/ ← PG. \**ge-’lukkiz* ou encore l’alsacien /hɪfə/ ‘peau’ à côté de l’al. *Hülsche* issu du PG. \*’*hulisa*.<sup>801</sup>

Cela témoigne de deux phénomènes : comme les résultats *Münster* allemand, *Menschter* alsacien, *Minster* anglais et *Munster* français peuvent seulement être issus des formes avec la réduction de la voyelle pré-tonique en [ɪ], l’on prononçait forcément ‘moutier’ avec la réduction de la voyelle pré-tonique déjà au VII<sup>e</sup> siècle, bien que l’on continuait habituellement à écrire le mot avec sa graphie traditionnelle.<sup>802</sup> La conservation de la graphie est démontrée par *Munster* avec le <a> classique de <monasteriolo> dans Als/769 (T3874), et <monasterio quod nuncupantur confluentis> dans Als/826 (T3879) et Als/856 (T3881) de la période carolingienne. Dans Als/896 (T3384), on le trouve aussi à la forme du génitif singulier <monasterii>.

Cet emprunt germanique au gallo-roman nous sert de guide important sur la manière dont on prononçait les voyelles réduites gallo-romanes au VII<sup>e</sup> siècle. La métaphonie qui est visible dans la

<sup>799</sup> Voilà un pléonasme ; la prononciation « galloromane » est synonyme de « populaire » en Gaule.

<sup>800</sup> La prononciation des mots dialectaux varie évidemment entre les dialectes et le niveau de bilinguisme alsacien-français ou alsacien-allemand. On trouve une transcription des noms des lieux en phonétique pseudo-A.P.I. sur le site web de Hug *Elsässichi Ortsnämme*. Notons qu’il utilise la cédille comme diacritique sur les voyelles brèves et [-atr]. Nous avons remplacé ces symboles avec ceux de l’A.P.I. On a aussi consulté Schimpf et Muller (1998) *Parlons alsacien* pour une introduction au vocabulaire alsacien du quotidien.

<sup>801</sup> Ces formes alsaciennes sont repérées dans Schimpf et Muller (1998).

<sup>802</sup> Si l’on veut maintenir la supposition d’une prononciation classique [mɔ̃.na.ʼstē.ri.o], il faudrait expliquer les mêmes processus diachroniques séparément dans le galloroman et le germanique. Notons aussi que la forme galloromane revient aussi dans le nom de Marmoutier (Bas-Rhin) connu comme *Mäschmenschter* en alsacien ou *Maursmünster* en allemand.

forme alsacienne *Menschter* [mɪnʃtɛ] ne pouvait être provoquée par autre chose que par les voyelles /i/, /ɪ/ du germanique et par l'approximante /j/ ; la voyelle réduite gallo-romane ne pouvait donc pas être phonologisée comme une voyelle moyenne /e/ ou /ɛ/ germanique, ni même comme un *cheva* central ou ouvert, car ces voyelles auraient été empruntées comme le /e/ germanique et n'auraient pas provoqué la métaphonie en alsacien. On a donc raison de penser que le /ǣ/ pré-tonique é rit <i>, <e> ou traditionnellement <a> représentait une voyelle réduite mais phonologiquement antérieure et fermée déjà dans le gallo-roman ; probablement [ɪ], car cette voyelle antérieure explique à la fois les graphies gallo-romanes et le phénomène métaphonique en germanique.

L'alsacien nous informe aussi sur la qualité de la voyelle initiale de MÖNĀSTĒRIUM, qui était elle aussi réduite en gallo-roman. Bien que la voyelle étymologique dans la première syllabe du latin MÖNĀSTĒRIUM était *ō*, la forme alsacienne en /ɪ/ démontre que la voyelle était représentée par /ʊ/ dans le germanique, avant même la métaphonie.<sup>803</sup> On a donc raison de croire que la voyelle /ō/ se prononçait [u] en syllabe atone, déjà en gallo-roman.<sup>804</sup>

Le nom de la ville allemande de Münster est aussi issu de MÖNĀSTĒRIUM sous sa forme gallo-romane *mōnistĕrium* comme le démontre la chute de la prétonique. Avant le VIII<sup>e</sup> siècle, Münster allemand portait le nom saxon de *Mimigernaford* 'le gué du Mimigern'.<sup>805</sup> Le nom latin de « Monasterium » y était donné lorsque le missionnaire Ludger y fonda un monastère en 793.<sup>806</sup> En réalité, « *Munisteriu* » devait être un sobriquet pour la ville par un processus de métonymie, car le monastère devait dominer la ville et le paysage. La survie du nom *Munisteriu* sous la forme *Münster* implique que la prononciation gallo-romane était courante au moins jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle lorsque Münster a reçu son nom.

Enfin, nous trouvons exactement le même parallèle de l'autre côté de la Manche, où la forme du latin tardif *\*munisterio* était empruntée par le v.an. comme *mynster* [mynster] donnant l'an. *Minster* 'une église monastique'. C'est la forme gallo-romane qui a été empruntée dans les territoires germaniques même de l'autre côté de la Manche. À ce sujet, Green (2000, p. 338) écrit que « le monachisme est arrivé en Allemagne à partir du VII<sup>e</sup> siècle, faisant en sorte que le vocabulaire religieux date de cette époque [...] *monasterium* étant un des mots clefs [...] [car] dans la Gaule mérovingienne, le -a- latin

<sup>803</sup> Cette voyelle devait être /ʊ/ en galloroman, car lorsqu'un /ɔ/ roman comme dans OLEUM 'huile' était emprunté dans le germanique, cette voyelle donna [œ] par la métaphonie, ex. al. Ōl < OLEUM).

<sup>804</sup> On pourrait en effet se demander si les prononciations germaniques ne nous informent que sur le système phonologique germanique du VII<sup>e</sup> siècle car, en effet, le remplacement des voyelles /ō/ et /ǣ/ du latin par /ʊ/ et /ɪ/ pourrait être uniquement intérieur au système phonologique germanique. Cet argument tiendrait si le germanique n'avait pas de voyelles de substitut appropriées. Or, le germanique avait deux *a* le /æ/ issu de *\*ǣ/* indo-européen et le /a/ issu de *\*o/* et *\*eh₂/* indo-européen. Sans explication interne au galloroman, il est difficile de comprendre pourquoi /ǣ/ latin se serait substitué à une voyelle antérieure.

<sup>805</sup> Voir Isenberg (2002) et Prinz (1960).

<sup>806</sup> *Mimigernaford* 'le gué de Mimigern' sur la rivière Aa (Pas-de-Calais) servait de lieu de réapprovisionnement commercial et militaire pour l'expansion des Carolingiens vers l'est. Autour de 792, un monastère avec sa grande église en pierre a été fondé à *Mimigernaford*. L'habitation devait avoir une population et une infrastructure importantes, car en 805 un nouvel évêché y était fondé (cf. Bachrach, 2013, p. 615-617).

pouvait être remplacé par *-i-* ou *-e-* (par exemples dans *monestirio* ou *monistirio*) ». <sup>807</sup> On trouve la graphie <mynstres> comme traduction de *eiusdem monasterii* chez Bède (*Ecc. Hist.* 1.33.90) (cf. *OED*) composé vers 731.

La préservation du /n/ dans la forme germanique suggère une prononciation contemporaine du type [mu.nis.'ter.jø] en gallo-roman, ce qui donna ['my.nis.ter] en germanique avec la métaphonie antérieure et le déplacement de l'accent vers la syllabe initiale. Green, sur la b'se des indices phonologiques, sémantiques et institutionnels <sup>808</sup>, date l'emprunt au VII<sup>e</sup> siècle, donc en plein cœur de la pé iode mérovingie'ne. Si l'on accepte cette datation, l'on peut reformuler le changement de *-a* en *-i*, présenté par Green, en termes plus sp cifiques ; le /Ǟ/ latin était réduit en [ɪ] en syllabes pré-toniques dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> siècle.

### 6.11.3 La qualité du /Ǟ/ pré-tonique et sa perte

Si l'affaiblissement du /Ǟ/ pré-tonique vers [ɪ] da s un mot comme MÖNĀSTĒRIUM nous semble certain, l'on sait moins si le passage de /Ǟ/ → [ɪ] est un changement spontané ou un changement co ditionné ; la complication principale est que cette voyelle finit habituellement par chuter et, si elle est préservée, c'est habituellement en tant que *cheva*. Une trace du /Ǟ/ pré-tonique réduite en [ɪ] est visible dans la *Séquence de Sainte Eulalie* où l'on peut lire <domnizelle> (l.12) ← DOM(Ī)NĀCELLA. <sup>809</sup> Or, dans cette forme le [ɪ] ← /Ǟ/ pré-tonique, plutôt que de chuter, semble parfois être rephonologisé comme un /e/, ayant subi des mutations en *demoiselle*. C'est *Donzelle* avec la chute de la voyelle pré-tonique qui est la forme attendue et également attestée (TLFi).

L'étymon SMĀRĀGDUM, lati isation du grec σμάρραδος (smaragdon) donne le français *émeraude* ; on trouve aussi la forme <esmeralde> [ez.meralde] avec un /e/ ← /Ǟ/ pr -tonique ; <amiraude> est aussi attesté au XII<sup>e</sup> siècle. (FEW 12.8-9). <sup>810</sup> Si la voyelle pré-tonique est devenue *schwa* en français, les résultats en espagnol *esmeralda* [ez.me.'ral.da], en portugais *esmeralda* [(i)ʒ.mi.'raɫ.dɐ] et l'it. *smeraldo* suggèrent la fermeture du /Ǟ/ latin post-tonique en /ī/, plus tardivement /e/ dans les langues romanes.

Nous avons quelques cas où ce /Ǟ/ pré-tonique ne semble ni chuter, ni réduire vers une voyelle antérieure, ni deve ir *cheva* : une qualité plutôt ouverte et centrale est préservée dans des mots comme

<sup>807</sup> Green (2000, p. 338) <sup>807</sup> : « Monasticism reached Germany only from the beginning of the seventh century, so that the terms which concern us date from then... a key-term is of course the word *monasterium* [...] [where] in Merovingian Latin, *-a-* could be replaced by *-e-* or *-i-* (*monestirio*, *monistirio*) ». Cette idée comme quoi « *a-* could be replaced by *-e-* or *-i-* » est d'une ambiguïté totale chez Green. Est-ce qu'il implique un changement morphologique, lexical ou autre ? Nous sommes clairement de l'avis que cela témoigne de l'affaiblissement du /a/ pré-tonique et qu'il s'agit donc d'une réalité phonologique.

<sup>808</sup> Voir Schäferdiek (1982, p. 243).

<sup>809</sup> On trouve parfois la reconstruction d'un étymon \*DOMINICELLA pour expliquer le <i> médial de la forme eulaliene, mais sans expliquer pourquoi le <i> vient s'imposer dans un nom clairement construit sur le féminin DOMINA. Nous abordons davantage l'étymologie de ce nom commun à la page 428 sous l'exemple (175)d.

<sup>810</sup> Pour le changement de /gd/ en /ld/ voir Brüch (1954, p. 448-452) et Schwan et Behrens (1913, § 158) qui concluent tout simplement que « [d]ans quelques emprunts faits à des langues étrangères, *g* est devenu *l*, *u* d'où *esmeralde*, *esmeraude* (*semaragdum*..) [et] *salma* (σάγμα) » (p. 109) qui donne l'occ. *sauma* 'une ânesse'.

ĂRCŪBĂLLĪSTĀM → fr. *arbalète* et \*ĔXCĀPPĀRE → FR. *échapper* (cf. Englebert 2015, p. 164). Notre impression est que l'entrave par une consonne vélaire ou labiale a eu pour effet de neutraliser l'antériorisation de cette voyelle, la faisant plutôt rejoindre le [ɐ] issue de /Ā/ atone. Nous n'avons pas suffisamment pu étudier les comportements distincts de la réduction vocalique sur les voyelles soumis à l'entrave ou en position libre, mais en se basant sur l'ensemble de la littérature sur le rôle de l'entrave, il est typologiquement attendu que la voyelle entravée soit plus protégée de la lénition que la voyelle atone intérieure libre.<sup>811</sup>

Nous avons argumenté que le /Ā/, rare en syllabe pré-tonique, était quand même réduite à une voyelle antérieure dans le latin mérovingien telle que l'atteste l'évolution du mot MŌNĀSTĒRIUM. Il y a peu d'autres formes comparables. Ayant cherché le vocabulaire latin emprunté au grec, je ne trouve aucun autre lemme avec une structure phonologique comme celle de MŌNĀSTĒRIUM. Nous soupçonnons que la voyelle réduite [i] ← /Ā/ pré-tonique a convergé avec les autres voyelles réduites en /ə/ dans le très ancien français et a disparu complètement de la langue. Ce processus semble avoir eu lieu dans l'ancien français et sous l'influence des segments adjacents.

Matte (1982, p. 101) et Pope (1952, p. 113) identifient quelques environnements où les voyelles pré-toniques ont résisté à la syncope :

(167) Préservation de la voyelle post-tonique

- a. Cr\_\_C, la voyelle ne chute que lorsque le groupe consonantique se simplifie, ex. LATROCINIUM → [laðrɔtsi] → afr. *larcin*.
- b. Cl\_\_C
- c. \_\_C<sub>i</sub> ici les voyelles deviennent /ē/ selon Matte (1982, p. 101), potentiellement [i] avant de se palataliser en /i/ sous l'influence de la palatale suivante, ex. PAPILĪONEM → paβiljōnē → *pavillon*.
- d. Lorsqu'une affriquée palatale se simplifie, ex. tʃj → sj, la voyelle pré-tonique finit aussi par chuter, ex. SUSPECTIONEM → suspʃtʃjōn → *supsō* 'soupçon'.

En l'absence de bons témoignages graphiques, il est difficile de traiter du sort du /Ā/ pré-tonique. Les *schwas* pré-toniques que nous trouvons dans l'ancien français peuvent autant provenir de /ā/ que de n'importe quelle autre voyelle qui par sa position a résisté à la syncope. Autrement dit, on peut difficilement démontrer que le /Ā/ antérieur n'est pas passé par l'étape /ĩ/ avant d'aboutir à /ə/. En réalité, on peut se demander si ce n'est pas par une antériorisation que /Ā/ a abouti à /ə/, même dans ces dialectes où la voyelle finit par chuter. En regardant dans l'ALF, /Ā/ pré-tonique se trouve dans l'étymon AD-CĀPTĀRE qui résulte dans la forme *acheter* du français moderne.

Si la syncope est la norme en langue d'oïl, plus on avance vers le sud, plus on trouve la préservation de la voyelle. Éparpillés dans le nord de l'Ardèche, en Haute-Loire, dans le Cantal, le Puy-de-Dôme, la Creuse, la Corrèze, on trouve nombreux exemples d'*achater* [atsata] (ALF n°6 *acheter*, pnts. 826, 814, 813, 836, 708, 603, etc.) avec la préservation d'un /a/ antérieure ou centrale. Ensuite, l'on trouve aussi de très nombreux exemples de *achèter* [aʃeta] soit avec un [e] ou un [ɛ] pré-tonique ; c'est le

<sup>811</sup> Englebert (2015) : « La /a/ pré-tonique interne entravé se conserve tel quel » (p. 164).

cas en Gironde, dans les Hautes-Alpes, dans la Drôme, en Isère, en Charente, ou dans la Loire (pnts. 650, 816, 807, 912, 987 etc), où l'on trouve des formes intermédiaires avec un [a] prépalatalisé [aʃjata] (pnt. 821). Enfin, l'on trouve des formes où la lénition est encore plus avancée par exemple [ãsitõ] (pnt. 911) dans le Rhône, [ãsitã] (pnt. 921) et [ãʃitã] (pnt. 829) en Isère, formes qui annoncent la réduction en *schwa* [ãsɛta] (pnt. 51), [ãsɛtõ] (pnt. 912), [ɕɛtã] (pnt. 807) ou la syncope totale de la voyelle.

Mis à part les formes qui préservent un /Ǟ/ intact, nous avons l'impression que le /Ǟ/ pré-toniques a subi une lénition, se fermant peut-être vers [æ] ou [ɐ] tout en subissant une antériorisation vers [ɛ] ou [ɪ], surtout dans les contextes palataux, ou une centralisation vers [ə] d'où notre reconstruction d'un archiphonème /ɨ/.

Les autres cas du /Ǟ/ pré-tonique ne peuvent pas vraiment nous éclairer, car soit la voyelle a chuté, soit elle est préservée comme *cheva*, et nous ne pouvons pas déterminer si elle est passée par une phase [ɪ] avant de se centraliser vers [ə], bien que les graphies <monisterium> et les formes visibles dans les emprunts suggèrent bien que cela était le cas. La chute du /Ǟ/ pré-tonique suggère en effet qu'il avait pris une qualité plus fermée avant de chuter.

(168) Les autres cas du /Ǟ/ pr -tonique :

- a. SEPĀRĀRE → afr. *severer*, *sevrer*, *seveir* → fr. *sevrer* (FEW 11.473) : attesté dans <inseparabilem> (Ile-Fr/700 T4493 1.67-68) 'insevrable'. La chute du /Ǟ/ systématique dans SEPĀRĀRE semble directement liée au statut permmissible de [βr] à l'intervocalique dans le latin tardif, ex. CAPRA → [kjæ.βrɛ] → fr. *chèvre*.
- b. \*ORPHĀNINUS → afr. *orphelin*, *orphenin*, *orfelin*. Si les variants de orph[ə]lin sont les plus répandus en Gaule (Cf. ALF n°946 *orphelin*), on trouve quelques exemples avec la syncope (pnts. 630, 819, 933, 31, 972, etc.) et des exemples avec une voyelle /e/ (pnts. 882, 777, 757, 773) surtout dans le sud-ouest.
- c. PĒRGĀMĒNA → afr. *parchemin*, aoc. *pergamen* Selon le (REW p. 476) *parchemin* et les autres formes romanes sont des emprunts au grec médiéval. Selon les chercheurs, le grec médiéval commence dans l'Antiquité tardive, ou aussi tard que le VI<sup>e</sup> siècle et dure jusqu'à la chute de Constantinople. Ce large créneau rend difficile de dater l'emprunt avec précision, parce qu'il semble avoir été emprunté à travers le latin médiéval, la qualité longue ou brève du /a/ est ignorée, on prononce <a> a] basta ! Pour cette raison, le /Ǟ/ pré-tonique de PĒRGĀMĒNA ne semble pas évoluer comme celui des mots hérités et démontre plutôt la forme phonologique d'un emprunt au latin médiéval \*pɛr.tʃɛ.mɛ. Or, Prou (1890, p. 9), Erben (1905, p. 123) et Pirenne (1928, p. 179-18-) ont soutenu que ce n'est qu'entre 659 et 679 « qu'eut lieu la substitution du parchemin au papyrus » (Pirenne, 1928, p. 180) et selon Pirenne (1928, p. 184-185), du papyrus été importé dans le port de Marseille au moins jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle. En regardant dans la FEW (8.239a), on trouve quand même des *forc'est-à-dire*, par exemple à Chavanat dans la Creuse.
- d. \*Ā(L)ĀMĀNNIA *Allemagne* : Ségéral et Scheer (2020) dans la GGHF donnent l'étymon \*alamannia pour l'Allemagne, et cette forme, sans que le disent les auteurs, reflète l'étymologie la plus répandue de ce nom nommé d'après les ALĀMANI << PG. \*allai manni 'tous les hommes.NOM.PL'. Le /a/ reflète donc l'étymon germanique. C'est aussi la forme trouvée dans le

Gaffiot (2016, p.131). Cependant on trouve aussi la forme ALĒMĀNNĪA (Lewis et Short 1879 et Gaffiot 2016, p.134). Or la gémérée présente dans la forme germanique semble être responsable du maintien de la voyelle /ǣ/ dans l'étymon gallo-roman

- e. \*FÖRTĀLĪTĪA<sup>812</sup> → afr. *forterece*, *fortre e*, *förteresce* 'forteresse' : en espagnol, le /ǣ/ pré-tonique latin est préservé dans esp. *Fortaleza*. On le trouve aussi dans l'aoc *fortaleza*, en port. *fortaleza*. La présence du /l/ suggère que ce nom est plutôt construit sur un verbe \*FÖRTĀLĪSCĒRE d'où la graphie <sc> en ancien français, verbe qui donne *fortalecer* 'renforcer' en espagnol et en portugais. En français la voyelle subsiste comme le <e> médial de *forteresse* /fɔʁ.tɛ.rɛs/. On trouve cette même évolution dans le latin PĪGRĪTĪA → afr. *paresce* 'paresse'
- f. \*SĪCCĀRĪTĪA → fr. *sécheresse* (REW 1.594), (FEW 11.588) : si les langues d'oïl témoignent surtout de la syncope de la voyelle tonique, le francoprovençal témoigne plutôt de la préservation d'une voyelle [ɛ], ex. en Haute Savoie [sɛʁɛʁɛ] ou [i] en Isère [ʃɛʁɛʁɛ]. Celui-ci est directement lié à l'évolution du /ǣ/ atone dans cette langue, qui devient régulièrement /i/ après une consonne palatale, ex. GRATIANOPOLIS → grats:īnoblis → *Grainóvol* 'Grenoble'.
- g. AD-CAPTĀRE → afr. *achapter*, *ached er*, fr. *acheter* (FEW 24.66): dans les dialectes d'oïl, la syncope ou la préservation d'un *cheva* est typique, mais nous trouvons la préservation d'un /e/ ou d'un /i/ dans certains dialectes du sud.

## 6.12 La syncope des voyelles pré-toniques

Comme nous l'avons présenté dans l'introduction de ce chapitre, la voyelle pré-tonique du latin est censée d'avoir chuté en position pré-tonique à différents moments entre le V<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle. Cette datation ne trouve que de faibles appuis dans notre corpus, mais nous repérons ces syncopes dans le but de mieux exposer le phénomène qui, inachevé, semble être en cours dans la langue du VII<sup>e</sup> siècle (voir Russo 2012b, 2014a, 2016a).

### 6.12.1 Syncope du /ī/

(169) Formes attestant de la syncope de /ī/ pré-tonique

- a. CAMILIACENSE 'Chambly' : la forme non-synopée est présente comme <Camiliacinsi> (Ile-Fr/691 T4494 l.4, l.12, l.12, l.22)<sup>813</sup>. On trouve la forme classique aussi dans (Ile-Fr/691 T4470 l.8) et (Nord/697 T4476 l.8). Sur le verso de ce dernier (document XXVII de Vielliard), on trouve la forme <Camliacinsē>. La forme synopée revient dans <Camliaciainse> (Ile-Fr/696 T4474 l.3) et tardivement comme <Camliacense> dans (Ile-Fr/751 T2922 l.14) et (Ile-Fr/751 T2923 l.14). On trouve aussi une forme <Quamliacense> (Ile-Fr/642 T4509 l.5) qui semble indiquer avec emphase qu'on devait prononcer un /k/ vélaire à l'initial en non pas un palatale. Comme nos données l'attestent, les formes synopées apparaissent à partir de la fin du VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>812</sup> Ségéral et Scheer reconstruisent plutôt \*FÖRTĀRICIA qui phonologiquement témoigne du /tsj/ du latin tardif. Cependant ce \*-ičīa ne représente pas un morphème du latin classique, tandis que -īīa- forme bien un nom à partir d'un adjectif.

<sup>813</sup> On trouve aussi la forme <Camiliaco> (Ile-Fr/691 T4494 l.36) pour la ville de Chambly.

- b. PENISCIACENSE ‘Pincerais, c’est-à-dire la région autour de Poissy’<sup>814</sup> : se présente sous la forme non syncopée <in pago Penesciacinsi> (Ile-Fr/697 T4477 l.6), mais on trouve aussi la forme syncopée dans <Pinsiacinse> (Ile-Fr/691 T4491 l.4) à la fin du VII<sup>e</sup> siècle.
- c. \*CAESPĪTATICŪM ‘une taxe sur l’usage du gazon, payée par les voyageurs’<sup>815</sup>: tardivement CISPĪTATICUM avec la neutraslisation du /ae/ avec les autres voyelles antérieures atones. Les éditeurs du MLW (al. *Mittle Lateinisches Wörterbuch*) reconnaissent l’étymon dans l’attestation <cepstaticum> (Rhin/T5017) avec métathèse de /s/ et /p/ (MLW 1.5). Le CAESPĪTATICŪM semble être une taxe. Dérivé du nom latin CAESPĒS - CAESPĪTĒM ‘pelouse, gazon’, mot qui est l’étymon du v.esp. *céspedede*, l’esp *cesped*, le cat. *gespa*, l’it. *cespo* (cf. REW 1476, p. 112). Le substantif ne survit pas en français, le verbe apparenté CAESPĪTĀRĒ ‘culbuter, tomber dans l’herbe’ est préservé dans l’afr. *cester* (REW 1477, p.112).
- d. \*CHILD(E)RICIACA : <Childriciaegas> (Nord/709 T4480 l.11, l.16)
- e. SOLĪDARĪS : <soldaris> (Nord/716 T4486 l4)
- f. \*VIMĪNAVUM : toponyme d’origine gauloise, composé de *Vimina* le nom de la rivière *Vimesi* et du suffixe gallo-roman *-avo* qui forme un nom de lieu, voire grâce au suffixe gallo-roman tardif *\*-auro-*.<sup>816</sup> Comme le souligne Marchot (Marchot, 1922, p. 41), ce suffixe n’est pas attesté avant l’époque mérovingienne, chez Grégoire de Tours par exemple, attesté sous la forme <-auro> ou <-auro>.<sup>817</sup> Le pays de Vimeu est attesté comme <pago Uimnao> dans (Ile-Fr/751 T2922 l.16) et (Ile-Fr/751 T2923 l.15) donc avec syncope dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>814</sup> Leon Maître a pensé y voir un erreur du scribe et corrigea la forme en <Senesciaceni> pou ‘Sennecy-le-Grand’ dans le Chalonnais, mais Tardif (1899, p. 492) argumenta que la première attestation de *Sennecy* dans la forme <Siniaco> est dans un diplôme de Charles le Chauve (Cartulaire de Saint-Marcel de Chalon). Selon Tardif (1899, p. 492), *Penesciacensis* serait l’adjectif dérivé de *Penesciacus* ‘Poissy’ et désigne le pays connu tardivement comme le Pincerais. Le <p> est très visible dans les numérisations de ces chartes et les éditeurs du ChLA (XII, p. 60-62), (XIV 36-37) interprètent ces deux attestations comme le Pincerais, sans équivoque.

<sup>815</sup> On trouve la forme \*CAESPĪTATICUM chez Brunner (1887) : tributum ad usum vel laesionem caespitis spectans (a viatoribus solvendum).

<sup>816</sup> Marchand (1922, p. 41) reconstruit la forme gauloise primitive du suffixe comme *\*-avos*, *\*-ava*, *\*-avon*. Il se pourrait que ce suffixe proviendrait tout simplement du gaulois *ābū*, *abōna* qui signifie ‘rivière’ (cf. Xavier Delamarre, 2003, p. 29) et qu’il soit issu d’un étymon I.E. *\*h<sub>2</sub>ep* ‘un corps d’eau’. Selon Roland (1899, p. 466-471), le suffix *-aus* [...] sert à former autant des noms de personnes, ex. *Canaus*, *Divitaus*, *Liccaus* que des noms de localités, ex. *Stabulaus* basé sur STABULUM donne *Stavelot* et Taberna de TAVERNA donne *Taverneux* (Luxembourg) et dans ce cas le nom est habituellement celui d’un cours d’eau qui traverse une région ou qui arrose un lieu, ex. *Haginaus* ‘le Hainaut’. On peut imaginer que ce sont deux morphèmes distincts. Selon Marchot (1922), *-avos* « [...] est un suffixe servant essentiellement à former des adjectifs en s’ajoutant à des thèmes nominaux [et...] qui viennent à s’employer [...] substantivement » (p. 643).

<sup>817</sup> Chez Grégoire de Tours (DLH 9.20, l.21), on peut lire < [...] domni Guntchramnus et Childeburtus regis vel gloriosissima domna Brunehildis regina Andelao cartitates studio convenissent> ‘que les seigneurs Guntchramnus et Childeburt et la plus glorieuse reine la dame Brunehilde allèrent ensemble avec zèle dans l’Andelot’. Notons bien que nous trouvons cette même forme chez Frédégaire (Chron. 4.5., l.15).

## 6.12.2 Syncope du /Ĕ/

(170) Formes attestant de la syncope de /Ĕ/ pré-tonique

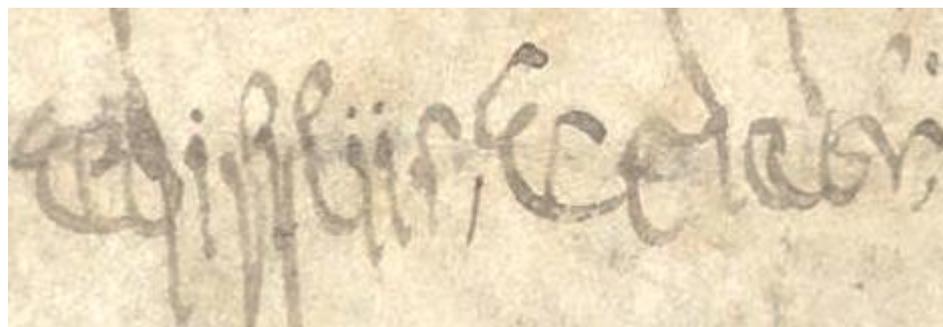
- a. RĒFĒRĒNDARIŪS ‘référendaire’ : attesté sous la forme syncopée <refrendariis> (Nord/693 T4471 l.7). On trouve aussi une forme syncopée <refrendarius> (DLH 10.19, MGH *ss* mér. 1, p. 511, l. 7) chez Grégoire de Tours, mais aussi une norme non-syncopée <referendariis> dans (Loire/673 T4461 l.2).
- b. \*BADDANĒCŪRTE ‘Bayencourt-sur-Matz, Somme’<sup>818</sup> : attesté sous la forme non syncopée <Baddanecurte> dans (Nord/693 T4471 l.12), mais sous sa forme syncopée dans <Baddancurte> (Nord/693 T4471 l.28).<sup>819</sup>
- c. ĀLTĒRO : <fluviolo Altro> (Champ/714 T1767 l.2)

## 6.12.3 Syncope du /Ŏ/

(171) Formes attestant de la syncope de /Ŏ/ pré-tonique :

- a. ACCŌLĪS : on trouve l’attestation <acclabus> (Nord/703 T4479 l.3) selon Vielliard (1927, p. 100) dans une hypercorrection \*acolabus du cas dat-abl.pl de ĀCCŌLĀ ‘un voisin’. L’édition Telma donne plutôt la forme <acolabus>. En analysant le facsimilé de Lauer et Samaran (1908, pl. 29), on observe bien ce qui semble être un <o> joint en ligature avec le <c> précédent. Cependant, dans leur édition Lauer et Samaran (1908, pl. 29), retranscrivent comme <acc[o]labus> le mot concerné, suggérant que le <o> est difficilement visible ; pourtant nous le voyons bien quand nous zoomons dans le mot comme dans figure 65.

figure 65 : extrait de la charte (Nord/703 T4479 l.3)



a e d i f i c i i s      a c c o l a b (u) s

<sup>818</sup> Bruckner et Marichal t.14, n. 576 reconnaissent ce toponyme. Selon Pitz (2004), « les noms simples féminins en -a construisent des formes en -ane » (p. 212). Pour Pitz (2004, p. 212) les formes <Baddancurte> ou la forme hyper-correcte <Filioncurte> (Ile-Fr/777 T2952, l.8) à côté de <Filioncurte> (Wal/777 T2949, l.10), <Filioncurte> (Wal/777 T2950, l.11), <Filioncurte> et <Lioncurte> sont des signes que le /-e/ final était en voie de disparition au VII<sup>e</sup> siècle p. 212). Nous ne trouvons pas la forme <Filioncurte> citée par Pitz (2004, p. 212 n.).

<sup>819</sup> Cette forme est aussi discutée par Pitz (2004, p. 212) qui y voit plutôt une apocope du /-e/ final. Or elle considère Baddanecurte comme un nom féminin en -a qui construit son cas régime en -ane. Nègre (1996, p. 883), au contraire, est de l’avis que *Bayencourt* serait issu d’un étymon germanique \*baginōs.

- b. \*VILLIOCASSINO ‘le Vexin’ : latinisation du nom du tribu gaulois des *Veliocasses*, toutes les attestations dans nos chartes témoignent de la syncope, ex. <in pago Villicassino> (Ile-Fr/691 T4494 l.18), mais aussi <Vilc[as]sino> (Ile-Fr/700 T4493 l.4-5), <Vilcassino> (Ile-Fr/700 T4493 l.10, l.32), <Velcassino> (Ile-Fr/700 T4493 l.35, l.40, l.75) et tardivement <in pago Velcasino> (Ile-Fr/751 T2922 l.15) et <in pago Vilcasino> (Ile-Fr/751 T2923 l.14).
- c. \*CÖRBÖRIUS ‘Corbery, Saine-Maritime’ : attesté tardivement comme <Curbrius> (Ile-Fr/751 T2921 l.751) ; cette forme est curieuse, car selon les règles de l’accentuation latine le /ö/ devrait être tonique et cependant on voit bien une forme syncopée. L’on pourrait être face çà une simple coquille du scribe. Atsma et Vezin, (ChLA XV, p. 13), suivant Lognon (1873, p. 19), associent ce nom à « Corbery, près de Sept-Meules (Seine-Maritime, arr. Dieppe [...]) » (p. 13). Or, la seule attestation que nous avons pu trouver avec ce nom est la <Ferme de la Corberie> située sur la route de la Corberie entre Sept-Meules et Règnetuit. Cette recherche semble être confirmée par Cochet (1864) qui écrit « [si q]uelques-un attribuent à Criel le *vicus qui dicitur Curborius* de la charte délivrée par Pépin-le-Bref à l’abbaye de Saint-Denis, en 751[...] nous sommes portés à attribuer *Curborius* à la ferme de la *Corberie*, qui est à Sept-Meules même (p. 161).
- Si cela est le cas, on devrait probablement reconstruire une forme \*CÖRBORĪACŪM, car le suffixe -ĀCŪM donne régulièrement la terminaison <-ie> ou <-y> en français et celui-ci expliquerait le transfert de l’accent vers la droite. L’attestation <Curbrius> (Ile-Fr/751 T2921 l.75) est tout de même bizarre, car elle suggère une accentuation initiale, d’où la syncope de la post-tonique. Sur les bases de l’accentuation du mot, nous devons postuler un doublet roman / germanique : CÖRBÖRIĀCŪM / CÖRBÖRIŪS.
- d. \*FANÖMARTRENSE ‘Famars’ : attesté <in pago Fanmartense> (Ile-Fr/751 T2922 l.12), (Ile-Fr/751 T2923 l.11) ; en revanche nous ne trouvons aucune attestation de la forme non-syncopée. Ce toponyme est construit sur les étymons FĀNUM ‘lieu consacré’ et MARTIS le génitif singulier du dieu Mars et signifie donc ‘le temple de Mars’ (cf. Nègre, 1990).
- e. \*TELONEUM PREHENDENDUM : avec syncope tardivement dans <tulneo prindendum> (Rhin/771 T4489 l.12). Dans ce cas <tulneo> atteste d’une syncope prétonique tandis que <prindendum> atteste d’une syncope et /ou de l’élision de la voyelle dans le cas du hiatus causé par la perte du /h/ intervocalique.

### 6.12.4 Syncope du /ŭ/

(172) Formes attestant de la syncope de /ŭ/ pré-tonique :

- a. CRŪCĪCŪLĀTĀ ‘cruciforme’ : attesté avec syncope dans <cruciclata> (Ile-Fr/637 T4495 1.26). Ces formes sont représentées par l’esp. *encrucijada* (DEC) « lugar donde se cruzan dos o más caminos » ‘un endroit où se croisent deux ou plusieurs chemins’. Dans nos chartes, l’adjectif réfère plutôt à un bouclier argenté vraisemblablement avec des motifs de croix : <scutella argentea cruciclata> (Ile-Fr/637 T4495 1.26).
- b. \*HUMŪLONĀRIA ‘une houblonnière, champs de houblon’ (cf. *Du Cange*): forme latine construite selon le TLFi sur le afrq. \**hūmlō* ou \**hūmlō* ‘houblon’. Kroonen (2013, p. 255) reconstruit \**hūmlān* ; on est clairement devant un étymon PG \**hum* + *ilaz*. La forme germanique est attestée dans le nor. *humli*, le far. *humli*, l’elfd. *umbel* (cf. Kroonen, 2013, p. 455). Dans le nord, on trouve les formes *humli* et en Flandres *hommel*. On trouvait encore *homlon* de le judéo-français (cf. FEW 16.225b). L’absence d’une bonne étymologie indo-européenne et les ressemblances avec le hongrois *komló*, etc. poussent Kroonen à le considérer comme un emprunt à une langue finno-ougrienne ou turque. Comparer aussi avec le PS. \**хъмѣль* (*hūmelē*). Dans tous les cas, une forme syncopée est attestée dans <humlonarias> (Ile-Fr/768 T2932 1.5) qui réfère aux champs de production du houblon.
- c. STIPŪLATĪŌNE : attesté tardivement avec syncope dans <extiblacione> (Ile-Fr/769 T4488) ; on remarque que la syncope ici précède le voisement du /p/ intervocalique.

### 6.12.5 Syncope du /ǣ/

La syncope du /ǣ/ pré-tonique n’est pas très visible du fait que les /ǣ/ atones hérités du latin archaïque étaient réduits en /ī/ ou /ē/ dans la transition vers le latin classique (§ 3.6). Les exemples de /ǣ/ pré-tonique sont donc issus de néologismes ou sont des emprunts, notamment au grec. Nous connaissons un seul exemple de la syncope du /ǣ/ pré-tonique dans notre corpus ; ailleurs, nous trouvons plutôt son affaiblissement vers <e> ou <i> (§ 6.11.1).

(173) Formes attestant de la syncope de /ǣ/ pré-tonique :

- a. ĀDĀMĀNTŌ ‘diamant-GÉN.PL.’ : attesté <[a]dmanto> (Ile-Fr/637 T4495 1.31), voir (340) pour une mise en contexte.

## 6.13 Interprétation des données pour la voyelle pré-tonique

Nos conclusions sont un peu différentes de celles de Bourciez (1930), qui estime que « toutes les voyelles latines (autres que *a*) placées devant l’accent dans une syllabe non initiale : *a*) [s]e sont effacées en français » (p. 23-24), mais dans le latin mérovingien cette chute ne semble ni totale ni achevée. De plus, une voyelle est préservée dans un certain nombre de contextes phonologiques, notamment pour empêcher l’accumulation de 3 consonnes. On peut résumer le sort de voyelles pré-toniques ainsi :

Comme l'a noté Pope (1952, p. 113), la voyelle pré-tonique est préservée dans un nombre limité de contextes :

(174) La préservation de la voyelle pré-tonique

- a. Après la séquence C + /r/ suivi d'une autre consonne<sup>820</sup>, ex. QUADRĪFUCUM → *carrefour* 'carrefour', NUTRITURA → *nourriture*
- b. Après la séquence C + /l/, ex. AMPLĪTŪDO 'étendue' → a.oc *amplitut*, DUPLICĀRE → cat. *dobligar* 'dupliquer'
- c. Devant une consonne palatale : /lj/, /nj/, /tsj/ : PAPILIŌNEM → afr. *Paveillon* 'pavillon', CAMPINIŌNEM → afr. *Champignon* 'champignon', SUSPECTIŌNEM → afr. *Sospecon* 'suspicion' et LATROCINIUM → afr. *Ladrecin*

On trouve en réalité que ces conditions de bonne formation cherchent à éviter l'accumulation de trois consonnes de suite. Il existe en français moderne une loi formulée par Grammont (1914, p. 115) dite « *des trois consonnes* » qui cherche à éviter l'adjacence de trois consonnes de suite. Dans ces cas où trois consonnes seraient adjacentes, le *cheva* autrement muet, se réalise. Si Fouché (1956, p. 99) a démontré l'inexactitude de la loi de Grammont, citant des exemples comme « pas de scrupules » [padzkrɥpyl], il existe bel et bien des règles de bonne formation et les exemples ci-dessus pour le gallo-roman démontrent qu'on évitait déjà les suites de 3 consonnes dans le latin mérovingien.<sup>821</sup> Pope spécifie qu'en plus des environnements dans (174) la voyelle était préservée « avant n'importe quel groupe de consonnes particulièrement lourd » (p. 113)<sup>822</sup>, c'est-à-dire devant un groupe consonantique lourd comme celui entravé par une coda, ex. FACŪLTĀTEM → afr. *Faculte* 'faculté' (FEW 3.364a). Par groupe consonantique « lourd », on doit comprendre tout groupe occupant plus de trois positions consonantiques et donc contenant au moins deux noyaux vocalique vides. Ségéral et Scheer, GGHF, Partie 3 (2020) expliquent une grande partie des non-synopes par une interdiction de la syncope en syllabe fermée.<sup>823</sup> Plus précisément, la syncope serait un phénomène qui affecte uniquement les syllabes non-entravées, une conclusion qui découle directement du modèle auto-segmental de ces auteurs. Ils expliquent très subtilement pourquoi les voyelles entravées sont mieux préservées.

Cette prédiction sur la non-syncope est visible dans notre corpus :

(175) Exemples de la préservation de la voyelle pré-tonique pour éviter CCC

- a. POTESTĀTEM : <potestatem> (Ile-Fr/637 T4495, 1.70), <potestatem> (Ile-Fr/654 T4511 1.8) donne l'afr. *Poesté* ou *podestet*.

<sup>820</sup> Mais pas après une géminée /r:/ ou /l:/ cf. Pope (1952, p. 113)

<sup>821</sup> Dans tous les dialectes gallo-romains, on trouve une certaine forme de cette loi. Pour le français laurentien voir Picard (1991).

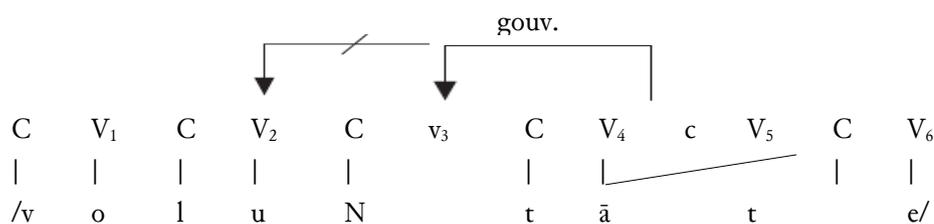
<sup>822</sup> Pope (1952) : « before any particularly heavy group of consonants » (p.113).

<sup>823</sup> Comme le souligne Englebert (2009, p. 78), « l'entrave peut avoir une action conservatrice » dans la pré-tonique ou dans une syllabe pré-tonique mais pas adjacente à la syllabe tonique. En vue des autres données, nous comprenons que l'entrave a un effet protecteur sur la voyelle précédente, car la chute de cette voyelle provoquerait l'adjacence de plusieurs consonnes et la création d'un groupe consonantique illicite.

- b. VOLŪNTĀTEM → afr. *Voulonte, volante* → fr. *volonté* : <voluntate> (Ile-Fr/633 T4504, 1.16), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.6-7), (Ie-Fr/696 T4475 1.5), (Ile-Fr/700 T4493 1.50) ; <voluntatem> (Ile-Fr/633 T4504, 1.87) ; <voluntati> (Ile-Fr/691 T4467 1.6). On trouve également 3 exemples de <voluntate> (Ile-Fr/654 T4511 1.8, 1.10) et <voluntatem> (Ile-Fr/654 T4511 1.6), mais on ne peut les lire comme une disparition du /ū/, plutôt comme une ouverture de la voyelle sous l'effet nasalisant du /n/ en coda.
- c. \*DOMINĀCĪLLA → eul. <domnizelle> → afr. *Dameisele*. La reconstruction d'une proto-forme \*DOMINĀCĪLLA est strictement dans une logique romane ; le latin tardif du IV<sup>e</sup> siècle ne connaît pas cette dérivation où nous trouvons plutôt DOMINACULA ou DOMINICA par exemple chez Jérôme de Stridon (TLL). Vu les principes de syncope de la réduction du /ā/ → [e] que nous avons identifiés dans ce chapitre, la reconstruction DŌMINĀ + CĪLLA nous semble la plus vraisemblable. Von Wartburg dans le FEW (3.133a) propose directement \*DŌMNĪCĒLLA. Horning (1887a) y voit un rapprochement avec ANCĪLLA 'petite servente'. Le <c> pose quand même souci. Dans ANCĪLLA il fait partie de la racine. Une solution serait plutôt d'y voir la base DŌMĪN-ĪC-ĪLLA ; donc sur une même base que DOMINICA → *dimanche* '(jour) du seigneur', le diminutif DOMINICILLA signifie littéralement 'la petite (fille) du seigneur'. Notons bien que -ĪLLUS, -ĪLLA, -ĪLLUM est à l'origine la réanalyse d'une voyelle réduite + consonne assimilée au suffixe diminutif ; -LUS, -LA, -LUM. Sa productivité dans les langues romanes suggère que c'était déjà le cas dans le latin aléomédiéval.

Dans le cas d'un mot comme POTESTĀTEM, l'absence de la syncope s'explique par le besoin de préserver une bonne forme phonotactique. Si l'on peut se demander comment les locuteurs peuvent prévoir si une forme serait mauvaise, l'on peut signaler que la syncope aurait produit une forme comme \*\*[podstæ:de] contenant un groupe consonantique illicite \* [dst]. On peut aussi comprendre la non-chute de la voyelle entravée, par le non-licencement d'une syllabe vide à la droite de la coda (cf. Scheer, 2004, 2008). Dans la figure ci-dessous on voit que V<sub>3</sub> est un noyau vide et ne peut donc pas licencier V<sub>2</sub>, car « un noyau vide, dépourvu de substance mélodique, ne peut entretenir de relation latérale avec son voisin de gauche » (Scheer, 2015)

**figure 66 : représentation gabaritique schématique de VŌLŪNTĀTĒ 'la volonté' au cas régime**



### 6.13.1 Synthèse des évolutions vocaliques dans la pré-tonique

Le /ī/ avait tendance à s'affaiblir comme attesté dans l'évolution de DORMĪTŌRIUM → fr. *dortoir* ce qui témoigne de la perte de longueur de cette voyelle. Cette perte de longueur et l'ouverture de la voyelle se voit dans des graphies <e> telles que <defenita> pour le /ī/ atone de DEFĪNĪTA. Il nous semble que [i] est la valeur la plus probable pour le /ī/ pré-tonique, car représentée soit par <i> soit

par <e>, ce qui signale sa réduction supplémentaire vers [ɨ] pouvant passer par *cheva* avant de chuter, ou soit se préservant comme [ɛ] dans l'afr. *Norreture*. En revanche ce [ɨ] pouvait être rephonologisé en tant que /i/, par exemple en fr. *nourriture* que l'on peut comparer avec l'apr. *noiridura* ← NŪTRĪTŪRAM. Ici la voyelle est préservée à cause du groupe consonantique /tr/ (cf. GGHF 2020, p.204), et l'effort d'éviter la collision de trois consonnes /trt/.<sup>824</sup>

Quant au /ī/ hérité, celui-ci est presque systématiquement écrit <e> en position pré-tonique. Comme le /ī/, il devait se prononcer [ɨ], car lorsque les contraintes de bonne formation ont empêché sa chute, il a rejoint le /i/. En règle générale, le /ī/ était préservé et rejoignait le /i/ si sa chute provoquait l'enchaînement de trois consonnes ou plus, sinon il était syncopé. Il semble que dans la période post-mérovingienne, l'enchaînement de l'occlusive dentale + l'occlusive dentale nasale + *yod* était permis selon la région, ainsi MARTĪNĪĀCO donne *Martigny* en Indre-et-Loire, mais *Margny* dans l'Oise, en Ardennes et dans la Marne, ce qui démontre que les contraintes de bonne formation varient de manière diatopique, du moins dans la diachronie longue. Ailleurs le /ī/ prétonique est écrit <e> indiquant une neutralisation avec les autres voyelles antérieures et dans la diachronie longue est passé à *cheva*, et est tombé par la suite. Nous postulons qu'il est passé par une étape en tant que *schwi* [ɨ].

Le /Ē/ est habituellement écrit <e> en position pré-tonique, mais il a définitivement perdu sa longueur phonologique. Il s'écrit parfois avec <i>, ce qui suggère que l'allophone pré-tonique pouvait se confondre avec les allophones pré-toniques de /ī/ et /i/. Cependant le taux de remplacement de /Ē/pré-tonique par <i> est très faible ; la majorité des lemmes ne donne aucune attestation et donc on présume que la qualité phonétique est plutôt ouverte [e], [ɨ] et éventuellement *cheva* en passant par sa forme antérieure d'où notre reconstruction d'un archiphonème réduite /ɨ/. La préférence pour le <e> comme graphie des voyelles antérieures atones suggère que celles-ci étaient moins périphériques. On trouve la même situation pour le /Ĕ/ pré-tonique qui continue d'être écrit <e> avec peu d'exceptions, ce qui suggère que la réduction était gradiente et que les anciennes /Ē/ et surtout /Ĕ/ pouvait encore se prononcer comme voyelle moyenne [E].

Le /Ō/ pré-tonique est écrit <u>, plus que 50 % du temps dans les lemmes que nous avons étudiés. Il n'est pas possible de trancher si la prononciation était plus fermée en position atone ou si la graphie <u> est simplement issue de la neutralisation de la distinction entre /Ō/ et /Ū/. Nous pensons que ces graphies témoignent de la lénition de cette voyelle qui était destinée à la syncope d'où l'assignation d'une valeur [o] ou [ø].

Quant au /Ŏ/, les très occasionnelles graphies en <u> semble attester de son affaiblissement et de son rapprochement avec /Ō/ et /Ū/. Bien que le /Ŏ/ continue de s'écrire <o> dans une majorité des cas, cette voyelle-ci était aussi ciblée pour la syncope comme le démontre l'évolution de MĒMŌRĀRE → afr. *Membrer* → fr. *se membrer* avec la syncope pré-tonique. Le /Ū/ est écrit <o> en position pré-

<sup>824</sup> Von Wartburg (FEW 7.253b) explique la forme moderne *nourriture* comme issue de la coexistence de l'afr. *norreture* avec la forme NŪTRĪTŪRA du latin médiéval. À partir du XII<sup>e</sup> siècle, on commence à prononcer [nɔri'tyr] sous l'influence de la forme latine. On trouve aussi une forme syncopée *norture* en ancien français qui semble être une forme anglo-normande, laquelle donne le mot an. *nurture* 'l'éducation d'un enfant'.

tonique de façon presque systématique. Il est maintenu lorsque sa chute causerait la création d'un groupe consonantique de trois consonnes ou plus. À notre sens, cette graphie témoigne d'une prononciation [u] ou [o] non périphérique d'où la reconstruction d'un archiphonème /ʊ/ dans la diachronie longue.

Les exemples du /Ū/ pré-tonique sont peu nombreux, mais attestent généralement de la préservation de la graphie <u>, ce qui suggère une réalisation [u]. Cependant les réductions occasionnelles dans des mots comme INSTRŪMENTUM écrit <instromenta> (Nord/716 T4483 l.9, l.13) suggèrent que lors de l'affaiblissement dans la diachronie longue, le /Ū/ pré-tonique s'est ouvert vers [ʊ] à la fin du VII<sup>e</sup> voire au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Mais de façon générale, ce changement est moins bien attesté dans notre corpus.

Enfin, le /Ǻ/ pré-tonique dans les mots comme MONĀSTERIUM 'moutier' attesté comme <monisterio> (Ile-Fr/711 T4478 l.4) démontre la fermeture et l'antériorisation de la voyelle atone qui rejoint les voyelles antérieures. Cela pourrait indiquer la fermeture vers [ɤ], mais comme nous avons démontré par l'exemple de MONĀSTERIUM (§ 6.11.2), cette voyelle s'est antériorisée, rejoignant [ɪ]. Certes, nous n'avons que peu d'exemples, mais les contre-exemples sont aussi peu fréquents. Le /Ǻ/ pré-tonique n'est pas maintenu dans l'afr. *Moutier* tandis que le /Ā/ l'est dans ĪMPĒRĀTŌRĒM afr. *Emperedor*.<sup>825</sup> Bien que l'on trouve la chute de ces deux voyelles, on est de l'avis que /Ā/ → [ɤ] → [ɔ] tardivement et directement tandis que /Ǻ/ était passé par une voyelle antérieure avant de passer à [ɔ] et de chuter.

Chez Pope (1952), on peut lire que « les voyelles intertoniques ě, ĭ, ǫ, ŭ et au étaient réduites en e [c'est-à-dire /ə/] et étaient effacées avant le IX<sup>e</sup> siècle, à moins d'être nécessaires pour faciliter la prononciation d'un groupe consonantique lui précédant ou lui succédant » (p. 113).<sup>826</sup> Nos données ne confirment que partiellement cette interprétation. D'une part nous n'avons aucune indication d'une véritable réduction en *cheva* : l'on voit plutôt une réduction des contrastes dans la syllabe pré-tonique et possiblement une tendance vers la centralisation de la voyelle, indiquée par des voyelles <e> et <o> médiantes. Si les quelques exemples de syncope (§ 6.12) nous poussent à reconnaître que la syncope de type phonétique semble être possible en synchronie, le maintien des voyelles étymologiques dans cette syllabe nous pousse à conclure que la voyelle pré-tonique était encore présente dans la représentation phonologique dont l'élimination ne daterait que de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ou même du début du IX<sup>e</sup>.

<sup>825</sup> Notons que la majorité des exemples d'un /Ā/ que nous avons pu repérer se trouvent soit dans une syllabe commençant par une attaque branchante ou une géminée, soit sont suivis de deux consonnes ; et dans ces deux cas, la chute de la voyelle aurait causé le contact de trois consonnes ; cela peut expliquer en partie sa préservation. Cela n'empêche tout de même pas que /Ā/ pré-tonique n'est jamais écrit <e> ou <i> dans le latin mérovingien, tandis que le /Ā/ pré-tonique l'est assez souvent.

<sup>826</sup> Pope (1952) : « *intertonic* ě, ĭ, ǫ, ŭ et au [...] were reduced to e and effaced before the ninth century, unless required to facilitate the articulation of preceding or following groups of consonants » (p. 113).

figure 67 : récapitulative de l'évolution des voyelles atones internes

| latin | pré-tonique Mérovingienne  |       | Gallo-Roman |
|-------|--|-------|-------------|
| ī     | remplacement fréquent par <e>, entre 17 % et 100 % ; les conditions du maintien régulier d'un <i> voire /i/ sont encore à définir.   | Donne | [i] ~ [ɪ]   |
| ĩ     | remplacement habituel du ĩ par <e>, rarement aussi bas que le 40-50, mais atteignant le plus souvent le 75 à 100 %   | donne | [ɪ]         |
| ē     | habituellement écrit <e>, parfois jusqu'à 100 % du temps, le remplacement par <i> ne dépasse pas le 33 % à 50 %  | donne | [ɪ]         |
| ĕ     | occasionnellement écrit <i>, généralement préservé comme <e> signalant une réduction gradiente   | donne | [e] ~ [ɪ]   |
| ā     | occasionnellement écrit <i> ou <e> (autour de 13 %), habituellement preserve comme <a>   | donne | [ɛ] ~ [ɪ]   |
| ā     | systematiquement écrit <a>   | donne | [a]         |
| ō     | les remplacements très occasionnels par <u> suggèrent une réduction gradiente vers [O] ; l'on trouve surtout la graphie <o>  | donne | [o]         |
| ō     | réalisation très variable entre <o> ou <u>, atteignant entre 50 % et 66 %  | donne | [o] ~ [ʊ]   |
| ū     | remplacement par <u> lorsque la syllabe tonique à sa droite contient un /j/ ou un /i/ écrit <o> jusqu'à 100 % du temps ; la graphie <u> reste majoritaire dans les syllabes entravées  | donne | [o] ~ [ʊ]   |
| ū     | quasi systematiquement écrit <u> ; le remplacement par <o> est très rare ; ceci-dit nous avons peu de donner et devons présumer que dans la diachronie plus longue /u/ prétonique a rejoint les autres voyelles postérieures | donne | /u/ ~ [ʊ]   |

### 6.13.2 La distinction qualitative des voyelles pré-toniques

Les données du latin mérovingien ne suggèrent pas la fusion de toutes les voyelles pré-toniques dans un unique *cheva* sous-spécifié, du moins pas au VII<sup>e</sup> siècle, or la préservation des voyelles distinctes dans VOLŪNTĀTEM → vol[ɔ̃]té, NŪTRĪTŪRAM → nourr[i]ture, QUANDRĪFŪRCAM → carr[ɔ̃]four ou DŌMĪNĀCĒLLĀ → dem[wa]selle exclut cette possibilité d'émblée. Le processus de neutralisation des voyelles atones dans un seul *cheva* ne semble dater que de la fin du IX<sup>e</sup> et même à cette période était conditionné par des effets de dissimilation et l'absence d'un environnement colorant. Cependant **nous admettons une phase de syncope dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle et qui s'intensifie dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup>**. Il n'est pas non plus à exclure que les voyelles réduites de la prétoniques pouvait aussi se neutraliser vers la voyelle réduite antérieure ou vers une véritable *cheva*, mais les traces sont encore très faibles dans notre période.

Cette réduction supplémentaire est visible dans la forme <Francorecurte> (Ile-Fr/691 T4491 1.5) est issu de l'étymon FRANCORUM CURTE 'le court des Francs'. Dans le nom composé, l'accent trouve sa place sur la syllabe pénultième : \*francorɔkúrte → \*frānkorɪkúrte → \*frankɔrkúr. Ce même document attesté d'un toponyme <Rucconecurte> (Ile-Fr/691 T4491 1.7) qui donne Rocquencourt moderne dans les Yvelines de même qu'un <monasterio Tucionevall[e]> (Ile-Fr/691 T4491 1.3) *Tussonval* dans l'Oise ; ces trois formes attestent d'un <e> comme « voyelle connectrice ».

Dans le cas de <Rucconecurte>, il n'est pas impossible d'imaginer une racine *rocca* mot attesté dans le latin médiéval, d'origine incertaine, mais signifiant 'roche' ou 'forteresse'. En revanche le suffixe -ONIS, -ONEM est particulièrement présent dans les anthroponymes, ce qui suggère un étymon du genre \**rocc-onis curtem* 'la cour de Rocco'. Quant à <Tucionevall[e]>, *Tucione* ou *Tusson* moderne remonterait selon Dauzat et Rostaing (1989, p. 688) à un anthroponyme gallo-roman *Tuscus* apposé du suffixe -ONIS, -ONEM. En revanche la forme <Fracorecurte> n'a pas de /-n-/ qui pourrait signaler une dérivation en -ONIS, -ONEM sur la base d'un anthroponyme \*FRANCO. La seule solution vraisemblable est d'admettre que le suffixe du génitif pluriel -ŌRUM a donné <-ore> dans la position prétonique. Nous avons donc un exemple assez net de la réduction du /ɔ̃/ soit vers /ɪ/ soit vers *cheva*.

D'un côté la grande fréquence de /Ū/ écrit <o> et l'occasionnel /Ō/ écrit <u> suggère la fusion phonologique de ces deux voyelles dans un phonème intermédiaire, probablement [ɔ̃], voire un [ɔ̃] très fermée aussi transcrit <ɔ̃> dans la notation romaniste traditionnelle.<sup>827</sup> L'emploi fréquent d'un symbole à la place de l'autre renforce l'avis d'une neutralisation phonologique dans la syllabe pré-tonique, de même que le résultat de ces voyelles dans les langues romanes modernes. On trouve aussi des occurrences occasionnelles où /Ō/ est écrit avec un <u>, mais la fréquence est très faible. Cela nous signale que, phonologiquement, la voyelle /Ō/ était restée distincte /ɔ̃/, mais qu'en syllabe atone, ici dans la pré-tonique, celle-ci pouvait se fermer et se rapprocher du [ɔ̃] d'où les occasionnelles

<sup>827</sup> Employé par Bourciez (1930) et Zink (1986) par exemple. Dans l'API moderne, c'est plutôt le clou pointé vers le haut ɔ̃ qui sert à indiquer la fermeture de la voyelle.

graphies en <u>. C'est pareil pour le /ū/ très fermé et qui est resté phonologiquement distinct, et qui ne s'écrit qu'extrêmement rarement avec un <o>.

Le fait qu'aucune des voyelles arrondies /ū/, /Û/, /ō/ ou /ŏ/ ne s'écrit grâce à un caractère <e>, <i> ou <a> signale que ces voyelles continuaient d'être marquées par l'élément [U], voire par le trait [+rond]. Du côté des voyelles antérieures /ī/, /ĩ/, /ē/, /ě/, celles-ci ne s'écrivent jamais avec une voyelle postérieure comme <u> ou <o> ce qui indique leur spécification [I], voire [+antérieure].

Le fait que le /ĩ/ est écrit <e> en position atone, et les fréquentes graphies de <i> pour /ē/, démontrent qu'il y a eu une neutralisation phonologique entre ces deux voyelles devenues [i] gallo-roman, voire un [ɛ] très fermée et transcrit ɛ dans les manuels classiques. Le /ě/ étant resté phonologiquement distinct comme /ɛ/ gallo-roman, il se confond quand même occasionnellement avec /ĩ/ et /ē/ qui convergent probablement sur un phonème [i]. Si le /ī/ était aussi resté phonologiquement distinct, on trouve des remplacements occasionnels du /ī/ pré-tonique écrit <e>, ce qui démontre que la voyelle était plus ouverte en syllabes atones. Enfin, on trouve aussi que le /ǎ/ pré-tonique, phonotactiquement rare, converge sur les voyelles antérieures en syllabe pré-tonique dans un mot comme MŌNĀSTĒRĪŪM → [mʊnis'tɛrju] dans le gallo-roman.<sup>828</sup>

En contraste, le /ā/ ne montre pas d'affaiblissement dans notre période, mais l'abrègement des voyelles pré-toniques suggère que la prononciation du [a] était brève ou avec le début d'une centralisation [ɐ], toutefois sans l'antériorisation du /a/ tonique non-entravé. Il s'écrit encore <a> même à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. **Le traitement différentiel du /ā/ et /ǎ/ n'a pas été pris en compte par la majorité des romanistes qui les regroupent systématiquement sous une voyelle /a/ romane. Or, les données mérovingiennes démontrent que celles-ci sont traitées différemment dans la syllabe atone pré-tonique.**

<sup>828</sup> Cela est distinct des langues comme le Chamorro (cf. Barnes, 2006), langue indigène de Guam, où les phonèmes /æ/ et /ɑ/ sont neutralisés en syllabes atones devenant [a] dans un système ou seulement [i], [u], [a] sont permises en syllabes atones.

## SYLLABES POST-TONIQUES

*Les syllabes post-toniques sont considérées comme les plus faibles de la langue romane et finissent presque systématiquement pas disparaître de la langue. Dans nos données, elles se présentent encore comme contrastives, signalant que la réduction et la syncope étaient des phénomènes synchroniques du gallo-roman de la période mérovingienne.*

### 6.14 La post-tonique

La syllabe post-tonique est naturellement celle qui suit la syllabe tonique, et ces voyelles étaient les plus propices à chuter. On peut difficilement traiter des voyelles post-toniques sans aussi discuter de la syncope. Dans le gallo-roman, aucune de ces voyelles ne survit à l'intérieur du mot. Ici, on ne traitera que des syllabes post-toniques internes aux mots ; les syllabes finales atones seront traitées au chapitre suivant.

Chez Pope (1952), on peut lire que « toutes voyelles étaient effacées au cours du gallo-roman dans les syllabes atones, sauf si celles-ci étaient consonnantisées » (p. 220). Cet effacement se voit dans l'évolution de PĒRDĒRE → fr. *perdre*, TĒPĪDŪM → fr. *tiède*, ĀRBÖRĒM → fr. *arbre*, SĪMŪLŪM → fr. *semble*, ALAPA 'un soufflet' → fr. *aube* 'une pale'.<sup>829</sup> La datation des syncopes est au cœur de la « chronologie relative » responsable du *status quo* de la phonétique historique du français. Nous chercherons donc, dans ce chapitre, à expliquer l'évolution des voyelles post-toniques et à caractériser leur état au cours du VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle.

Zink (1986, p. 38), tout en reconnaissant que la syncope remonte bien au latin préclassique, est de l'avis que la perte des post-toniques avait causé l'élimination de l'accentuation proparoxytonique avant le V<sup>e</sup> siècle. Vaissière (1996, p. 68) et de La Chaussée (1976, § 9.2.1), suivant Straka (1964) à la lettre, sont de l'avis que les voyelles post-toniques, de même que les pré-toniques atones, avaient disparu au cours du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle. La chute hâtive d'une voyelle empêcherait le voisement d'une consonne sourde (*délestage*), tandis que sa préservation permettrait son voisement (*contre délestage*). Vaissière (1996) est honnête, admettant l'absence d'indices de la syncope : « qu'il n'y a aucune trace historique de la tendance naturelle d'alterner les voyelles accentuées et non-accentuées » (p. 68).<sup>830</sup> Dans sa modélisation, elle admet que la pré-tonique est tout de même plus résistante que la post-tonique. Quant à Straka (1953), ses arguments sont strictement relatifs aux autres phénomènes phonologiques (§ 3.9).

<sup>829</sup> Pope (1952) : « [in] unstressed syllables, all vowels were effaced in the course of Gallo-Roman, unless previously consonantalised » (p.220). Lorsque deux voyelles se trouvaient en hiatus en latin tardif, le premier de ceux-ci est devenu une attaque consonantique : /ĕ/, /ī/ → /j/, /ō/, /ū/ → /w/, voire [β] en galloroman, ex. DĪŪRNŪM → \*djŭrnŭm, ANNŪĀLĒM → \*annwālēm.

<sup>830</sup> Vaissière (1996) : « There is no historical trace of the natural tendency to alternate stressed and unstressed vowels » (p. 68)

Bourciez (1967) est plus précis dans son propos, admettant que « [l]a voyelle pénultième atone des tous les mots latins proparoxytons s'est effacée en français [...] mais à des époques diverses » (p. 18). Il admet que certaines syncopes ont eu lieu de très bonne heure et cite les formes DŌMĪNŪS → *domnus* 'seigneur', VĪRĪDĪS → *vīrdīs*, VALĪDŪS 'valide-<sub>ADJ.M.N.S</sub>' → *valdē* 'vraiment-<sub>ADV</sub>'. Les conditions favorisant ces syncopes sont assez mal comprises, mais semblent s'attacher à la présence d'une consonne dans l'attaque originale de la syllabe soumise aux pressions de syncope. Comme nous le verrons au chapitre 9, la syncope est influencée par la structure syllabique, par le voisement des consonnes environnantes et par le débit de la parole, notamment la durée de la voyelle ciblée par la syncope. Dans notre analyse CVCV, nous verrons que la voyelle sujette à la syncope est toujours gouvernée par une voyelle dans la syllabe à sa droite.

À l'époque impériale, du I<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, Bourciez (1967) est de l'avis « que le peuple, en parlant, ne faisait plus que rarement entendre la pénultième » dans un nombre d'environnements précis : 1° entre consonne + *l*, ex., MĀSC(U)LUS → *masclus* ; 2° entre *r*, *l* d'une part, et de l'autre *p*, *m*, *d*, *t*, ex. LĀR(Ī)DUM → *lardo*, SŌL(Ī)DŪM → *soldo*, CĀL(A)MŪM → *calmo* 'le chaume ; 3° entre /s\_\_t/, ex. QUĀES(Ī)TA 'chose recherché' → \**quaesta* 'l'acte de chercher, quête'. Les première et troisième de ces conditions sont responsables de la création de groupes consonantiques complexes mais permises /-cl\_\_-/ et /-st\_\_-/ respectivement (voir pour ces cas de syncope dans le latin tardif et mérovingien Russo 2012b).

La deuxième condition, la syncope entre consonnes n'eut lieu dans un premier temps que lorsque celle-ci résultait dans un bon contact syllabique avec la nouvelle coda étant moins sonnante que l'attaque de la syllabe suivante. Les phonèmes /r/ et /l/ sont des consonnes très sonnantes, voire même capables d'être syllabiques dans certaines langues ; le fait que la syncope se produise entre ces deux et /p/, /m/, /d/, /t/ s'explique par l'écart semblant suffisant entre la coda et l'attaque, bien que la présence du /m/ dans CĀL(A)MŪM → *calmo* nous étonne. À cette catégorie s'ajoute la syncope du /i/ entre l'occlusive vélaire voisée et une occlusive dentale, ex. FRĪG(Ī)DŪM → *frīgdo*. Maintenant en coda, le /g/ s'affaiblit en [j], la fricative palatale voisée.

Plus tardivement, toutefois sans spécifier de date, « les autres proparoxytons ont subi la syncope à des époques diverses » (É. Bourciez et Bourciez, 1967, p. 19). Ainsi la consonne sourde dans *manche* ← MĀN(Ī)CA s'expliquerait par une syncope plus précoce lorsque la syllabe suivante contenait un /a/. Bourciez date ces syncopes au V<sup>e</sup> siècle pour expliquer le non-voisement du /k/ devenu /tʃ/. Il en est de même pour DÉB(Ī)TA devenu *debta* avant la lénition du /t/ intervocalique. D'autres syncopes suivraient la lénition des occlusives intervocaliques, ex. CŪBĪTŪM qui serait passé à /koβdo/ avant que la syncope produise la forme /koβdo/.

Avant d'exposer nos données, on notera que la gamme de voyelles se trouvant en position post-tonique est limitée aux phonèmes /Ā/, /Ē/, /Ī/, /Ū/ et /Ō/, voire les voyelles brèves. Cette distribution découle des règles phonotactiques du latin classique : étant donné que les phonèmes /Ā/, /Ē/, /Ī/, /Ū/ et /Ō/ étaient longues et qu'une voyelle longue en syllabe pénultième était accentuée, on ne trouvera jamais une voyelle longue et atone en position post-tonique. D'autres phénomènes historiques ont fait en sorte que la distribution des voyelles post-toniques est extrêmement

hétérogène. Le /Ǟ/ est très rare dans cette position à cause de la réduction de la période archaïque (§ 3.7) tandis que le /ĩ/ et le /ŭ/ sont très fréquents, car non seulement ils faisaient partie de l'étymon italique ou indo-européen, mais ils sont aussi apparus comme voyelles épenthétiques dans la préhistoire de la langue latine.

## 6.15 La voyelle /ĩ/ post-tonique

Dans le latin classique, la voyelle /ĩ/ est celle qui revient avec la plus grande fréquence dans la position post-tonique. Cette voyelle peut donc servir d'étude de cas pour les différents contextes phonologiques dans lesquels l'affaiblissement et la chute de la post-tonique ont pu avoir lieu. Le /ĩ/ post-tonique agit de façon distincte selon qu'il est suivi par une autre voyelle ou qu'il est suivi par une consonne.

### 6.15.1 Le /ĩ/ suivi par une voyelle

Lorsque le /ĩ/ est suivi par une autre voyelle, il se consonnifie en /j/, causant ainsi la palatalisation d'une consonne précédente.

(176) Le /ĩ/ post-tonique consonnifié

- a. REMEDIUM → alyon. *remeio*, aost. *remedzo*, apr. *remezi* (FEW 10.236b) attesté <remedium> (Ile-Fr/652 T4495 1.38, 1.43, 1.76.), (Ile-Fr/673 T4462 1.13, 1.24, 1.33), (Nord/688 T4466 1.5)
- b. PRIVILEGIUM → afr. *privilege*, adauph. *privelejo*, etc. (FEW 9.398b) attesté <privelegium> (Ile-Fr/654 T4511 1.6), (Ile-Fr/696 T4475 1.26); <p[r]ivilegium> (Ile-Fr/654 T4511 1.12); <prevelegium> (Ile-Fr/696 T4475 1.32). Nous trouvons aussi une forme exceptionnelle avec syncope de la pré-tonique <prelegium> (Ile-Fr/696 T4475 1.32), etc.

En ancien français, ce /j/ ← /ĩ/ cause la palatalisation de la consonne précédente. Précédé par un groupe consonantique /C+j/, la voyelle finale est maintenue et neutralisée vers *cheva* dans la période post-mérovingienne. En réalité, ce phénomène affecta aussi le /Ē/ post-ton que qui se neutralisa aussi en /j/. Nous trouvons donc quelques graphies de /-ĩ/ représenté <e>, mais étant donné que <i> représente mieux le /j/, cela est assez rare :

(177) Le /ĩ/ post-tonique consonnifié représenté <e>

- a. AUSTRIA : <Austrea> (Ile-Fr/688 T4465, 1.6, 1.11)

### 6.15.2 Le /ĩ/ suivi par une consonne

On voit une très forte fréquence du /ĩ/ latin transcrit par la graphie <e> en position post-tonique. Si l'on reconnaît depuis longtemps la fusion phonologique du /ĩ/ latin avec le /Ē/, l'on a surtout affirmé que le phonème issu de cette fusion s'écrivait parfois <i> parfois <e>. En réalité, l'on discerne une forte tendance graphique : /ĩ/ et /Ē/ latin, voire /e/ gallo-roman, est presque systématiquement écrit <e> en syllabes atones dans l'ensemble du corpus mérovingien.

Cette situation est particulièrement visible en position post-tonique où le /Ē/ n'apparaît jamais, mais où /ĩ/ est représenté <e> avec une grande fréquence. Cela démontre que le remplacement de /ĩ/ par <e> n'est pas une simple erreur scribale, mais qu'il indique un phénomène phonologique important. Celui-ci est tellement fréquent qu'on pourrait même dire qu'il s'agit d'une règle de l'orthographe mérovingienne, ce que nous démontrerons grâce aux exemples divisés selon les contextes phonologiques.

Nous en profiterons, dans cette section, pour mettre en lien nos données recueillies avec la chronologie relative des syncopes telle que défendue par Straka (1953) et suivie par la majorité de romanistes depuis. Si nous trouvons davantage de remplacements de /ĩ/ par <e> dans ces contextes décrits par Straka (1953) comme contribuant « [...] à l'abrègement et à l'élimination de la voyelle posttonique (*sic*) » (p. 255) alors nous aurons un très bon indice que la graphie <e> pour les voyelles antérieures et <o> pour les voyelles postérieures est un signal graphique de l'affaiblissement phonologique de ces voyelles atones.

**figure 68 : remplacement de /ĩ/ post-tonique par <e> dans les formes destinées à la syncope**

| environnement | exemple    | taux de remplacement   |
|---------------|------------|--|
| -Vgĩtũr       | ÍGITUR     | 100 %  |
| -nĩT-         | GÉNITOR    | 88.6 %   |
| -(C)Cĩβũs-    | PÁRTĪBUS   | 87 %   |
| -rĩT-         | AUCTŌRĪTAS | 46 et 86 %   |
| -mĩn-         | FĒMĪNA     | autour de 70 %, mais 100 % pour DOMINUS ; étonnamment NŌMINE n'a un taux de remplacement que de 25 % |
| -Cĩna         | PÁGĪNA     | 50 et 75 %   |
| -VCĩmus       | DEBĒRIMUS  | autour de 60 %   |
| -Cĩtur        | TĒNĪTUR    | 40 à 60 % sauf ÍGITUR = 100 %  |
| d__N          | ÓRDINEM    | 57 %   |
| -ĩssĩm-       | PLENÍSSIMA | autour de 50 %   |
| -bĩl-         | STÁBILIS   | 29 à 67 %  |
| -C(C)ĩtu      | PRĒSTITUM  | 25 et 70 %   |
| -VTĩT-        | ÓPPIDUM    | 33 à 40 %  |
| -Vnĩm-        | ÁNIMA      | 5 à 33 %   |
| -lĩT-         | SŌLĪDŪS    | autour de 15 %   |
| -Vmĩt         | FĪRMĪTĀS   | peu, et 0 % dans CŌMĪTEM   |

### 6.15.3 Les mots en -n\_\_T-

Selon Straka (1953, p. 245, 255) et Krepinsky (1931), le contexte phonologique d'une nasale suivie d'un /t/ ou d'un /d/ était particulièrement propice à la syncope. C'est ainsi que « la syncope dans le contexte *n — t* était plus ancienne et avait fermé la syllabe avant que la diphtongaison ne soit active » (Y. C. Morin, 2003, p. 116). Comme nous l'avons vu, la syncope entre /n\_\_t/ était fréquente dans la Gaule, et également active dans les séquences /t\_\_n/. L'un des facteurs est peut-être la nature

apicale de cet environnement qui encourage la présence d'une voyelle faible antérieure qui, comme nous l'argumenterons aux chapitres 8 et 9, est la plus faible du système gallo-roman.

Si nous ne pouvons pas confirmer la syncope au V<sup>e</sup> siècle comme le suggère Bourciez (1967, p. 24), le taux de remplacement de /ĩ/ par <e> qui atteint presque 90 % de fréquence démontre clairement que la voyelle n'était plus un /ĩ/ fermé. Pour démontrer cette ouverture, tous les mots de la famille *gens-gentis*, notamment GĚNĚTOR nous viennent à l'esprit. Cet exemple est compliqué par son accentuation, car au nominatif singulier masc. GĚNĚTOR, fém. GĚNĚTRIX, l'accent tombe sur la syllabe initiale et le /ĩ/ est donc post-tonique. Dans les autres cas, l'accent tombe sur la syllabe /-tōr-/ , par exemple à l'accusatif, masc. GĚNĚT RĚM. fém. GĚNĚTRĪCĚM et dans ces cas le /ĩ/ est en réalité pré-tonique.

(178) Ouverture de la voyelle /ĩ/ en position post-tonique dans GĚNĚTOR, GĚNĚTRIX 'parent'<sup>831</sup>

Nominatif : /ĩ/ post-tonique

- a. <genetrex> (Ile-Fr/642 T4509 l.11)
- b. <genetur> (Ile-Fr/691 T4469 l.7), (Nord/695 T4473 l.5, l.11, l.13, l.19), (Nor /710 T4481 l.4), (Nord/716 T4484 l.5)

Autres cas : /ĩ/ pré-tonique

- c. <geneturi> (Ile-Fr/637 T4507 l.3)
- d. <gene[turi]> (Ile-Fr/642 T4509 l.8)
- e. <genetores> (Ile-Fr/654 T4511 l.4. l.7) <genetorebus> (l.7), <genetoris nostri> (l.10) pour GENITORIS NOSTRI.
- f. <genetrici> (Ile-Fr/682 T4464 l.4-5)
- g. <genetore> (Ile-Fr/682 T4464 l.8, l.13), (Ile-Fr/696 T4474 l.5, l.10), (Nord/709 T4480 l.5, l.9, l.12, l.17), (Nord/716 T4486 l.5)
- h. <geneture> (Nord/688 T4459 l.4), <genetur> (l.5), (Nord/697 T4476 l.10, l.19, l.22)
- i. <genetriciae nostrae> (Ile-Fr/700 T4493 l.7) pour GENETRĪCI NOSTRAE 'mère.DAT..S'
- j. <genetrice sua> (Nord/709 T4480 l.1.5, l.9, l.12)

On a donc 27 exemples du lexème GĚNĚTOR- d montrant l'ouverture du /ĩ/ atone interne et 3 exemples de GĚNĚTRIX démontrant le même phénomène. Ces exemples sont à comparer avec 4 formes en <genit-> avec le <i> atone : <geniture> (Loire/673 T4461 l.3), <genituris> (Loire/673 T4461 l.3), <genitore> (Nord/693 T4471 l.12), <genitur> (Nord/693 T4471 l.18). Si on combine les deux lexèmes, le masculin et le féminin, on trouve une fréquence de remplacement du <i> atone interne (post et pré-tonique) par <e> de 88.2 % ! Cela n'est pas

<sup>831</sup> On notera que dès le latin classique, GENĚTRIX est une forme alternative admissible, ce qui suggère qu'il y avait déjà une ouverture des voyelles brèves et antérieures dans cette position.

dû au hasard ou à une simple erreur du scribe. Dans la syllabe atone interne, /i/ est régulièrement représenté par <e> dans les chartes mérovingiennes.

Notons que nous trouvons aussi la forme <genere> (Norm/VIIIe T4496, l.8), (Nord/688 T4466 l.8), (Ile-Fr/691 T4469 l.11), étymon du mot français *gendre*, qui a clairement subi la syncope.

(179) Autres exemples de /ĩ/ écrit <e> entre /n\_\_t/

- a. TĒNĪTŪR : <tenetur> (Norm/625 T4505 l.4), (Ile-Fr/654 T411 l.10), contre <contenitur> (Nord/697 T1766 l.11). Le taux de remplacement est de 66.6 %.
- b. POĒNĪTUS ‘puni’ : <penetus> (Ile-Fr/691 T4469 l.23), (Nord/716 T4483 l.10) contre <penitus> (Nord/694 T4472 l.10), (Ile-Fr/696 T4474 l.9), (Nord 716 T4484 l.19). Le taux de remplacement est que de 40 %, mais le mot semble avoir un aspect savant.
- c. PÓNĪTŪR : <ponetur> (Nord/697 T4476 l.8) contre <ponitur> (Nord/688 T4466 l.3)
- d. VINĪTOR : <vinetore> (Ile-Fr/637 T4495, l.14), mais <vinitore> (Ile-Fr/637 T4495, l.13).

Les données de nos chartes semblent confirmer l’intuition de Straka (1953), à savoir que le contexte entre /n\_\_t/ était propice à la syncope.

#### 6.15.4 Les mots en -ĪBŪS,

Les chartes révèlent quelque 372 attestations de la terminaison de l’ablatif-datif pluriel en -ĪBŪS écrit <ebus>. Cela contraste avec seulement 59 exemples avec la graphie classique <-ibus>. Étant donné que /b/, prononcé [β], s’était amuï avant et après une voyelle arrondie dès le III<sup>e</sup> siècle et étant donné que le /Ū/ de -ĪBUS était une voyelle arrondie, le /b/ amuï, et les voyelles atones en hiatus se contractèrent. Nous pouvons comparer avec l’adjectif possessif MĒŌS → afr. *mes*, cf. esp. *mis*, dans les deux cas avec contraction des deux voyelles. Phonétiquement, la terminaison -ĪBUS de l’ablatif pluriel de la troisième déclinaison était indiscernable de la terminaison -ĪS, l’ablatif pluriel de la première et deuxième déclinaison ; les deux se prononçaient [-is] au VII<sup>e</sup> siècle. Cela entraîne des conséquences importantes pour l’emploi du système casuel au VII<sup>e</sup> siècle (cf. § 10.4-10.6).

Phonologiquement, ces deux terminaisons casuelles avaient très probablement une seule représentation /-is/. Les formes comme <villabus> (Loire/673 T4461 l.6) et (Nord/703 T4479 l.3) pour VILLĪS, <aquolabus> (Nord/688 T4459 l.8), <acolabus> (Nord/688 T4466 l.8) et (Nord/716 T4485 l.11), <acolabus> (Nord/694 T4472 l.11) et (Nord/703 T4479 l.3) pour AQUŌLIS ‘ruisseau.ABL.PL’ suggèrent que le /a/ des formes au cas nominatif, AQUŌLA, et accusatif AQUŌLAM, pouvaient être régularisées dans les formes de l’ablatif pluriel. Il nous semble que ces quelques exemples sont des hypercorrections à l’écrit. Le -ĪBUS ne se distinguant plus de -ĪS à l’oral, certains scribes ont pu penser que les formes classiques comme <villis> étaient des erreurs et ont donc procédé à la création de formes hypercorrigées.

Cette réorganisation des cas peut s'expliquer de deux manières :

- ① soit car cette voyelle post-tonique était devenue *schwi* : [a'kwɔɪs]<sup>832</sup>
- ② soit car le cas ablatif avait été réorganisé sur le vocalisme du nominatif et accusatif.

Les exemples de -ĪBUS graphié <ebus> sont trop copieux pour être tous cités, mais l'on trouve comme exemples :

(180) Exemples de -ĪBUS écrits <ebus>

- a. <comitebus> (Nord/693 T4471 1.6)
- b. <fedilebus> (Nord/693 T4471 1.8)
- c. <ligebus> (Nord/693 T4471 1.16)
- d. <lumenarebus> (Nord/694 T4472 1.6, 1.13)
- e. <temporebus> (Nord/694 T4472 1.14)
- f. <subscipionebus> (Nord/694 T4472 1.17)
- g. etc.

Chez Pei (1932, p. 47), on peut lire que la substitution de « *-ebus* pour *-ibus* est abondant dans nos documents [...] et *-ibus* perd du terrain, fréquemment remplacé par *-es* ou *-is* tandis que le phénomène contraire est très rare ».<sup>833</sup> Nous calculons que 87 % des instances de -ĪBUS sont graphiées <-ebus>, ce qui peut être considéré comme la nouvelle norme mérovingienne. Selon Pei (1932, p. 47, 147-150), la terminaison de l'ablatif et du datif pluriel était simultanément remplacée par -ĪS de la première et deuxième conjugaison. Cela réaffirme l'hypothèse qu'il n'y avait qu'un seul suffixe pour l'ablatif/datif du pluriel pour l'ensemble des déclinaisons du latin mérovingien et que celui-ci pouvait s'écrire avec les allographes <-is>, <-es>, <-ibus> ou <-ebus>. Toute variation graphique était directement liée au caractère allographique de ce morphème selon des critères étymologiques.

### 6.15.5 Les mots en *r\_D* ou *r\_T*, entre une rhotique et une occlusive

L'environnement entre une rhotique et une occlusive se décline de plusieurs manières. Comme le souligne Bourciez (1967, p. 18), l'environnement /*r\_d*/ était particulièrement propice à la syncope,

<sup>832</sup> On se rappellera que le /*ā*/ atone pré-tonique avait fusionné avec les voyelles antérieures ; cette hypothèse pourrait tenir pour le /*ā*/ post-tonique et, dans ce cas, la représentation <-abus> serait simplement une graphie fautive étymologisante du suffixe [-is]. Cette hypothèse est difficile à confirmer en raison du faible nombre de /*ā*/ post-toniques (cf. § 6.17).

<sup>833</sup> Pei (1932) : « *-ebus* for *-ibus* abounds in the documents [...] and [...] that *-ibus* was steadily losing ground is indicated by the fact that whereas it is frequently replaced by *-es* or *-is* the contrary phenomenon is very rare » (p. 47).

visible par exemple dans VĪRĪDĪS → verde ‘vert’ ou encore LĀRĪDŪM → lārdūm → afr. *lart*. Ces syncope ont en grande partie eu lieu dans le passage du vieux latin au latin classique.

Visiblement, la syncope entre /r\_\_t/ n’eut pas lieu à une date aussi reculée, car nous trouvons encore de nombreux mots qui contiennent des syllabes /r̄.tV/ dans le latin classique, mais le taux de remplacement dans ce contexte est impressionnant, atteignant 86 % dans un mot comme AUCTŌRĪTAS, ce qui suggère en effet que la voyelle sous-jacente était faible et propice à la syncope dans la langue parlée.

(181) AUCTŌRĪTAS >> afr. afr. autorité

- a. <auctoretas> (Norm/625 (T4505 1.8), (Norm/628, T4503 1.8), (Ile-Fr/637 (T4507 1.11), (Nord/650 T4458 1.9), (Bourg/677 T4463 1.13), (Nord/716 T4486 1.11)

En revanche, on trouve une fois <auctoritas> (Ile-Fr/711 T4478 1.13) pour un taux de remplacement de 86 % soit un taux de conservation de 14 %.

(182) MĒRĪTUM ‘récompense’ → friul. *mert*

- a. <bene mereti> (Ile-Fr/637 T4495, 1.76)<sup>834</sup>  
 b. <meretum> (Ile-Fr/673 T4462 1.21)  
 c. <mereto> (Ile-Fr/691 T4494 1.4), <meret[o]> (Ile-Fr/691 T4494 1.6), (Ile-Fr/691 T4494 1.4), (Ile-Fr/691 T4494 1.14, 1.20, 1.21), (Ile-Fr/691 T4470 1.21),

En revanche, on trouve <merito> dans (Bourg/677 T4463 1.2), (Ile-Fr/691 T4494 1.3), (Ile-Fr/691 T4494 1.3), (Ile-Fr/691 T4470 1.8, 1.15) et (Nord/694 T4472 1.3, 1.10) pour un taux de remplacement de 56 %.

Avec des moyennes autour de 56 % de remplacement, on peut en conclure que le /ī/ post-tonique entre /r\_\_t/ subissait un affaiblissement important, ce qui ne devrait pas nous étonner, car la séquence /VrtV/ était déjà permise dans le latin classique dans des mots tels que PORTA → fr. *porte* et ŪRTĪCĀ → fr. *ortie*.

<sup>834</sup> Christian Raschle a largement suggéré de considérer un lapsus pour la forme BENE MERENTI ‘le bien méritant’. Ayant vérifié notre corpus et les chartes plus tardives de la période mérovingienne, l’absence de cette formulation nous pousse à conclure qu’il s’agit bien d’une instanciation de MĒRITUM.

## (183) Les formes en /-RĪCŎ-/

- a. BĪTŪRĪCŪM 'Bourges' : attesté <Bitorico> (Nord/694 T4472 1.3)
- b. CLĒRĪCŪM 'clerc' (FEW 2.774a) : attesté <clirico> (Nord/695 T4473 1.19), <clerici> (Ile-Fr/696 T4475 1.16), tardivement <cliricos> (Ile-Fr/755 T2925 1.7) mais avec l'ouverture de la voyelle dans <clirecus> (Nord/695 T4473 1.10, 1.12, 1.21) (Nord/709 T4480 1.3, 1.22). Le taux de remplacement est de 62.5 %.
- c. NĒUSTRĪCŪM : <Niustreco> (Ile-Fr/688 T4465, 1.11)
- d. LECTĒRĪCŪM : <Lecterico> (Ile-Fr/700 T4493 1.16)

Cependant nous trouvons aussi les formes <preterito> (Ile-Fr/692 T4468 1.12) et <preteritas> (Ile-Fr/692 T4468 1.12) comme formes déclinées de PRAETĒRĪTUS 'passé', ici dans le remplacement de /i/ par <e>.

6.15.6 Les mots en *m\_\_n*

Selon Straka (1953), « [e]ntre les nasales *m* et *n*, consonnes physiologiquement apparentées, la voyelle post-tonique semble avoir été syncopée de très bonne heure » (p. 259) tel qu'attesté dans les évolutions comme LĀMĪNĀ → *lamna* 'lame' déjà chez Horace (premier siècle av. J.-C. (cf. Grandgent, 1907, §235).

(184) Ouverture de la voyelle /i/ en position post-tonique dans TĒRMĪNUM → afr. *terme* (FEW 13/1.239b)

- a. <termeno> (Ile-Fr/700 T4493 1.13, 1.34, 1.37, 1.42), (Nord/710 T4482 1.3)
- b. <termenus> (Ile-Fr/700 T4493 1.21)

En contraste, nous trouvons un seul exemple <termino> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.46). Le taux de remplacement du /i/ post-tonique par <e> est de 86 %.

On trouve aussi une forme particulière dans la charte (Nord/710 T4487) : <termene> qui est la forme ablative de TĒRMĒN -TĒRMĪNIS 'terme, frontière' forme alternative du mot TĒRMĪNŪS plus fréquent.<sup>835</sup> Dans le latin classique, TĒRMĒN semble être 'une pierre qui marque la frontière' tandis que TĒRMĪNŪS était 'un poutre servant à marquer la frontière' (de Vaan, 2008, p. 615). La forme ablative singulière <termene> dans (Nord/710 T4487 1.4, 1.12) démontre donc la préservation du /Ē/ atone et ne témoigne pas d'une erreur de la voyelle finale ; il s'agit simplement d'un autre lemme avec l'ablatif marqué par /-Ē/.<sup>836</sup>

On trouve un autre lemme de la même famille : TĒRMĪNANDŪM 'qui doit être terminer', mais dans ces formes le /i/ atone est pré-tonique. Visible au féminin dans <terminanda> (N.I/660 T4460 1.2),

<sup>835</sup> Varro (*De Lingua Latina* 5, 21.9) écrit : " hinc fines agrorum termini, quod eae partis propter limitare iter maxime teruntur; itaque hoc cum is (in Latio aliquot locis dicitur, ut apud Accium, non terminus, sed termen. Hoc Graeci quod τέρμονα, pote vel illinc).

<sup>836</sup> Voir aussi Diefenbach et Du Cange (1857) : TERMEN.

(Nord/693 T4471 1.9) et <termenandas> (Nord/709 T4480 1.3) et au masculin dans <termenando> (Loire/673 T4461 1.2), <termenandum> (Ile-Fr/691 T4470 1.5), (Nord/697 T4476 1.5). On ne trouve aucun exemple de <terminand-> classique avant <determinandum> de (Ile-Fr/759 T2928, 1.2). Pour notre période, le taux de remplacement est de 100 %.

(185) LĪMĪNA (pluriel de LĪMĒN 'le seuil')

a. <limena> (Ile-Fr/654 T4511 1.5), (Champ/714 T1767 1.14)

Mais <liminibus> dans (Ile-Fr/637 T4495, 1.88). Le taux de remplacement est de 67 %.

Un autre nom qui revient souvent et qui présente l'ouverture du /ĩ/ post-tonique est NOMĪNE 'nom.ABL.S'

(186) La voyelle /ĩ/ écrit <e> en position post-tonique dans NŌMĒN ~ NŌMĪNE :

- a. <cognomenante> (Ile-Fr/633 T4504, 1.2), <cognomenante> (Ile-Fr/673 T4462 1.17), <cognomenante> (Ile-Fr/691 T4494 1.4, 1.10, 1.14, 1.15, 1.21), (Ile-Fr/700 T4493 1.32, 1.35, 1.40) pour COGNOMINANTE
- b. <nomena> (Ile-Fr/637 T4495, 1.61) pour NŌMINA
- c. <nomenis> (Ile-Fr/654 T4511 1,2) pour NOMINIS
- d. <nomene> (Bourg/677 T4492 1.18, 21, 23), (Bourg/677 T4463 1.5, 15), (Bourg/677 T4463 1.5, 15), (Nord/688 T4466 1.16), (Ile-Fr/691 T4494 1.19, 1.21, 1.27), (Ile-Fr/696 T4475 1.33, 1.33, 1.36), (Ile-Fr/697 T4477 1.23), (Nord/697 T1766 1.13, 1.19), (Nord/709 T4480 1.2, 1.4, 1.28), (Nord/717 T4487 1.3, 1.5, 1.23) pour NOMINE
- e. <nomen(e)> (Bourg/677 T4463 1.24) pour NOMINE
- f. <denomenatus> (Ile-Fr/682 T4464 1. pour DENOMINATUS
- g. <nomenata> (Nord/688 T4466 1.8), (Ile-Fr/700 T4493 1.22) pour NOMINATA
- h. <denomen[at]a> (Ile-Fr/691 (T4491 1.10) pour DENOMINATA
- i. <cognomenanti> (Ile-Fr/691 T4494 1.5) pour COGNOMIMANTE
- j. cognominantis : <cognomenantis> (Ile-Fr/691 T4494, 1.7, 1.24, 1.28), [c]ognomenantis (1.18) pour COGNOMIMANTĪS
- k. <nomenare> (Nord/693 T4471 1.33), (Nord/694 T4472 1.11) pour NOMINARE
- l. <nomenato> (Ile-Fr/696 T4475 1.24), (Nord/703 T4479 1.10) pour NOMINATO
- m. <nomeni> (Ile-Fr/711 T4478 1.2, 1.12) pour NOMINE

Nous avons donc 35 exemples du remplacement de /ĩ/ par <e> contre 74 exemples de <nomin-> classique pour un taux de conservation de 74.7 % soit un taux de remplacement de 26.3 %.

Lorsqu'on arrive dans la latinité carolingienne, la forme *in Dei nomene* (Ile-Fr/751 T2922 1.2; Ile-Fr/751 T2923 1.3) continue de se présenter, tout comme *denomenata* (Ile-Fr/751

T2922 l.12), (Ile-Fr/751 T2923 l.11) et *nomenare* (Ile-Fr/751 T2922 l.17), Ile-Fr/751 T2923 l.16). Les attestations de <nomen> sont à traiter avec soin, car ces formes peuvent représenter le nominatif NOMEN, ou l'accusatif NOMEN et ne reflètent pas nécessairement une apoco e du /-Ē/ de l'ablatif singulier NŌMĪNĒ.

Prenons l'exemple de la charte tardive Norm/VIIIe (T4496, l.5) ci-dessous :

(187) <[genetor n]oster, nomen Hebrulf[u]s, condam et Hansberta .... deligaverunt>  
(Norm/VIIIe T4496, l.5)

Dans cette phrase, l'on ne sait pas si on a affaire à un cas nominatif et à la suppression du verbe, *nomen Hebrulfus est*. 'dont le nom est Hebrulf', ou à une forme plus typique à l'ablatif *nomine Hebrulfē* 'par nom, Hebrulf'. Dans la latinité carolingienne, l'on trouve des formes à l'accusatif comme *in Dei nomen* (Lorr/727 T3870 l.6) avec l'emploi de l'accusatif là où l'ablatif serait usuel. C'est pareil pour *in Dei nomen, ego... concensi* (Als/728 T3871 l.39), *in Dei nomen* (Als/732 T3872 l.3, l.27), *In Dei nomen*. Dans tous les cas, dans la latinité mérovingienne du VII<sup>e</sup> siècle, la forme à l'ablatif avec l'ouverture du /ī/ post-tonique est très courante, attestée 24 fois <nomen-> versus 68 fois <nomine> qui, devrait-on remarquer, sont densément regroupées dans quelques documents 8 fois dans (Ile-Fr/637 T4495, l.7, l.22, l.23, l.28. l.28. l.29, l.48, l.58), 6 fois dans (Ile-Fr/654 T4511 l.12, l.12, l.12, l.12, l.12, l.14), 3 fois dans (Ile-Fr/673 T4462 l.3, l.9, l.34), 3 fois dans (Nord/688 T4466 l.11, l.13, l.18), 6 fois dans (Ile-Fr/691 (T4491 l.18, l.20, l.21, l.21, l.22, l.23), 4 fois dans (Nord/693 T4471 l.2, l.1, l.17, l.39) et 7 fois dans (Ile-Fr/696 T4475 l.19, l.20, l.32, l.34, l.35, l.36, l.37). D'ailleurs, les formes en <nomene> ne sont attestées qu'à partir de 677 (cf. Bourg/677 T4492 l.18), ce qui peut laisser entendre que la réduction est un phénomène de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

Le mot HŌMO-HŌMĪNIS 'homme' présente une forme phonologique semblable. Le remplacement du /ī/ par <e> dans HŌMO-HŌMĪNIS est signalé par Russo (2012b, p. 6).

(188) La voyelle /ī/ représentée <e> en position post-tonique dans HOMĪNE 'homme'

- a. <homenebus> (Ile-Fr/637 (T4507 l.7)
- b. <homenis> (Loire/673 T4506 l.4)
- c. <homene> (Bourg/677 T4463 l.5)
- d. <homenis> (Ile-Fr/692 T4468 l.8)
- e. <homene> (Nord/693 T4471 l.11)
- f. <homenibus> (Ile-Fr/696 T4474 l.5, l.6)
- g. <ad homene> (Nord/709 T4480 l.4)
- h. <ad ipsus homenis negociantes> (Nord/710 T4481 l.7) pour AD IPSOS HOMINES NEGOCIANTES
- i. <sex hominis de Uerno> (Nord/710 T4482 l.8) pour SEX HOMINI DE UERNO
- j. <ipse homenis> (Nord/710 T4482 l.10) pour IPSI HOMINES

- k. <homenis> (Nord/710 [T4482](#) 1.8)
- l. <homenis> (Nord/716 [T4483](#) 1.5) pour HOMINIBUS

Cela contraste avec les 6 formes en <homin-> : <hominebus> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.4); <homines> (Als/VIII<sup>e</sup> [T3869](#) 1.4, 1.9); <hominis> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.18); <hominebus> (Nord/716 [T4483](#) 1.9, 1.12). Le taux de remplacement est donc de 68.4 %.<sup>837</sup>

Le mot FĚMĚNA-FĚMĚNAE ‘femme’ présente une forme phonologique semblable dont le remplacement du /ĩ/ par <e> est signalé par Russo (2012b, p. 6, ainsi que d'autres cas discutés dans cette section).

(189) La voyelle /ĩ/ représentée <i> en position post-tonique dans FĚMĚNA

- a. <fimenā> (N.I/660 [T4460](#) 1.3, 1.4, 1.4), (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.3)

Avec <fēmina> attesté une seule fois dans (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.20) ; on pense pouvoir détecter une différence diachronique là où l'affaiblissement de la post-tonique peut être daté de la moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

(190) Autres exemples de la réduction de /ĩ/ entre /m\_\_n/

- a. CARMĚNA : <carmena> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.8) ; on ne trouve aucun exemple de <carmina>

On peut en conclure que la réduction du /ĩ/ est très fréquente entre /m\_\_n/, car cela reproduisait des groupes consonantiques déjà permis dans le latin classique et n'allait à l'encontre d'aucune condition de bonne formation. Aussi, comme l'a démontré Grandgent (1907, p. 259), ces syncopes étaient déjà possibles dans le latin classique. Si l'exemple de NOMĚNE semble résister à nos conclusions, nous sommes de l'avis qu'un travail philologique plus détaillé est nécessaire pour confirmer la présence ou non de la voyelle, étant donné que NŌMĚNĚ est un des mots le plus souvent écrit sous forme d'abréviation. Tout de même, le contexte /m\_\_n/ était propice à la syncope et pouvait même, dans certains cas, devenir la source d'une nouvelle lexicalisation comme dans le cas de DŌMĚNŪS ‘seigneur’.

<sup>837</sup> Notons bien que la forme <nihilhomenus> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.6) représente NIĚĪLŌ + MĚNŪS ‘peu importe’, ici <-homenus> n'a rien à voir avec HOMO.

6.15.6.1 Le cas particulier de DŌM(Ī)NUS, DŌM(Ī)NĀ → *dōmnus*, *dōmnā*

Deux autres lemmes ayant une structure phonologique semblable, DŌMĪNUS-DŌMĪNI ‘maître’ et DŌMĪNA-DŌMĪNAE ‘maîtresse’ respectivement, ont un statut particulier dans notre corpus, car ils attestent d’une véritable syncope de l’ancienne voyelle post-tonique signalé par Vielliard (1927, p. 98-100), Pei (1932, p. 120-121) et par Russo (2012b, p. 8-9).<sup>838</sup>

(191) DŌMINUS, DŌMĪNA témoignant de la syncope

**Formes syncopées :**

- a. <domni> (Ile-Fr/620 T4984 1.18), (Norm/625 T4505 1.2, 1.5), (Norm/628, T4503 1.3, 1.6), (Ile-Fr/637 T4495, 1.32, 1.33, 1.40, 1.51, 1.56, 1.59, 1.74, 1.83), (Ile-Fr/642 T4509 1.12), (Ile-Fr/654 T4511 1.3, 1.10), (Ile-Fr/650 T4508 1.3), (N.I/660 T4460 1.2, 1.9), (Ile-Fr/673 T4462 1.13, 39), (Loire/673 T4461 1.2, 1.3, 1.3, 1.6, 1.7, 1.8), (Norm/679 T4510 1.9), (Ile-Fr/682 T4464 1.11), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3, 1.10, 1.16), (Nord/688 T4466 1.5, 1.7, 1.14), (Ile-Fr/691 T4469 1.3, 1.16), (Ile-Fr/691 T4470 1.6), (Ile-Fr/692 T4468 1.2, 1.23), (Nord/694 T4472 1.5, 1.7, 1.10, 1.12, 1.15, 1.16), (Nord/695 T4473 1.4), (Loire/673 T4506 1.5), (Ile-Fr/696 T4475 1.30), (Ile-Fr/697 T4477 1.20), (Ile-Fr/700 T4493 1.31, 1.59), (Nord/703 T4479 1.5, 1.11, 1.12), (Nord/710 T4481 1.5, 1.23), (Nord/710 T4482 1.2), (Nord/716 T4483 1.4), (Nord/716 T4484 1.4, 1.13), (Nord/716 T4485 1.15, 1.15, 1.17), (Nord/716 T4486 1.3), <domni> (Nord/717 T4487 1.14, 1.18),
- b. <domno> (Ile-Fr/633 T4504, 1.3), (Nord/688 T4459 1.4), (Nord/688 T4466 1.6, 1.25), (Ile-Fr/692 T4468 1.7), (Ile-Fr/696 T4475 1.2), (Ile-Fr/696 T4474 1.5, 1.10), (Ile-Fr/696 T4474 1.8, 1.19),
- c. <domnus> (Ile-Fr/654 T4511 1.4), (Loire/673 T4461 1.2, 1.9), (Nord/688 T4459 1.5), (Ile-Fr/692 T4468 1.2), (Nord/694 T4472 1.3, 1.5), (Nord/697 T4476 1.6), (Nord/703 T4479 1.5), (Nord/710 T4481 1.3, 1.4, 1.18), (Nord/716 T4483 1.4, 1.9), (Nord/716 T4484 1.5), (Nord/716 T4486 1.3), (Nord/717 T4487 1.8, 1.8),
- d. <domn[o]> (Nord/650 T4458 1.10)
- e. <domnis> (Loire/673 T4506 1.2), (Ile-Fr/696 T4475 1.28), (Ile-Fr/696 T4474 1.17), (Ile-Fr/700 T4493 1.66)
- f. <dom[n]o> (Loire/673 T4461 1.2)
- g. <domn[i]> (Bourg/677 T4492 1.12), (Nord/688 T4459 1.2, 1.3),

<sup>838</sup> Attention, on trouve un autre étymon apparenté, DŌMĪNĪŪM ‘possession’ attesté. On trouve <dominio> dans (N.I/660 T4460 1.7), <dominium> (Loire/673 T4461 1.5) et qui donne probablement l’afr. *domaine*, *demaine* ‘une terre dont on a la propriété’ (FEW 3.130b). La FEW 3.130 hésite à trancher entre l’étymon DŌMĪNĪŪM ‘possession’ et DŌMĪNĪCŪS ‘appartenant au seigneur’. L’évolution du /ī/ tonique en <ai> est inexpliquée. Selon la FEW « Est ist schwer zu entscheiden, ob diese wortfamilie auf dominium zurückgeht oder eine substantivierung des afr. adjektivs *demaine* < dominicus darstellt. Abnormal ist die lautliche entwicklung » (3.130). Dans <dominium>, le /ī/ est tonique et continue d’être écrit <i>. Bien que ces mots partagent une base, on ne voit pas, par la comparaison de DŌMĪNŪS et DŌMĪNĪŪM, si le statut tonique vs atone joue sur l’évolution de la voyelle.

- h. <ad basilica domnae stefanae in Parisius> (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.2) pour AD BASILICAM DOMINI STEPHANI IN PARISIO. Cette phrase comporte plusieurs éléments non classiques, mais ce qui nous intéresse est la terminaison -ae au génitif singulier de DOMINUS et STEPHANUS. Cette erreur importante était possible à cause de la fusion de /i, ɪ, e/ et /ɛ/ ← -ĕ et -ae en finale atone. Dans cette même charte, on trouve <domnus> (l.2, l.16) pour DOMINUS, <domne> (l.5, l.6), <domnae> (l.8, l.12, l.17) pour DOMINI, et <domno> (l.11, l.16, l.19, l.22, l.36) pour DOMINUM, domnorum (l.23) pour DOMINORUM. <domnos> (l.31) pour DOMINUS, <domni> (l.37) pour DOMINI et <dominis> (l.34) sans la syncope.
- i. <domnorum> (Nord/710 [T4482](#), l.7)
- j. Tardivement <domnos> (Norm/VIIIe [T4496](#), l.2) pour DOMINUS<sup>839</sup>

**Formes non syncopées :**

- k. <féliciter in Domino> (Norm/628, [T4503](#) l.11) 'heureux dans le Seigneur'
- l. <Domino canuntur> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.9) 'ils chantent pour Dieu'
- m. <ante Domino intercessio spiretur> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.9) 'que l'intercession soit soufflée devant le Seigneur'<sup>840</sup>
- n. <Domini nostri Jhesum Christi> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.10) 'de notre Seigneur Jésus-Christ'
- o. <Domini misericordiae> 'avec la miséricorde du Seigneur' (Nord/694 [T4472](#) l.15)
- p. <opus Domino> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.5) 'l'œuvre du Seigneur'
- q. <apud Domino> (Ile-Fr/696 [T4474](#) l.11) 'avec le Seigneur'
- r. <vicem Domini> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.16)
- s. <apud omnipotentem Dominum> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.27) 'avec le Seigneur tout puissant'
- t. <apud Domino> (Champ/714 [T1767](#) l.14) 'avec le Seigneur'
- u. <Dominum misericordiam> (Champ/714 [T1767](#) l.11) 'demander au Seigneur sa miséricorde', ici <Dominum> est une forme erronée pour DOMINO.<sup>841</sup>
- v. <preceptum Domini> (Nord/716 [T4483](#) l.3, l.14) 'l'enseignement du Seigneur'
- w. <retributorem Domino> (Nord/716 [T4483](#) l.3) 'ce qui doit être remis au Seigneur'
- x. <Domini meserecordia> (Nord/716 [T4486](#) l.10) 'avec la miséricorde de Dieu'
- y. <Domini meserecordiae> (Nord/717 [T4487](#) l.16) 'de la miséricorde de Dieu'

<sup>839</sup> Notons que nous trouvons aussi la forme <Faroino dominus> (Norm/IX<sup>e</sup> [T4496](#) l.21) dans cette charte. Si la forme entière non-syncopée est assez étonnante pour la période, nous avons consulté le manuscrit Paris, Archives Nationales, K 4 n° 5, et la forme <dominus> n'est lisible dans aucune abréviation et sans syncope. Cependant, Atsma et Vezin, les éditeurs des ChLA XIV, notent bien que ce manuscrit est une copie du VIII<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle et n'est donc pas concrètement une attestation de la langue du VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>840</sup> Dans l'édition Telma de la charte (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.2), on trouve aussi <[dominus]>, mais cela est une reconstruction du texte et ne peut donc pas peser dans notre étude.

<sup>841</sup> Cette forme est curieuse avec <dominum> génitif pluriel. Doit-on comprendre que la miséricorde n'est pas seulement celle de Dieu le Père, mais aussi celle de Dieu le Fils ? Du Fils et de Saint Rémi ?

À l'exception, unique, de <vicem Domini> (Ile-Fr/696 T4475 l.16), les formes contenant un <i> réfèrent toutes au Seigneur Dieu. Ayant vérifié la numérisation du manuscrit, le <i> post-tonique de <Domini> (Ile-Fr/696 T4475 l.16) est bien présent.

Le document (Ile-Fr/673 T4462) est d'une immense richesse. Il s'agit d'une charte privée originale sur parchemin, dans laquelle une certaine dame Clotilde installe sa nièce Mummola comme abbesse du monastère de Bruyères-le-Châtel, et lègue des biens à ce même monastère. Elle est intéressante dans ce contexte car l'on voit la distinction faite entre <Domini nostri Jhesum Christi> (l.10) pour 'notre Seigneur Jésus Christ', qui contraste avec <domni> l'honorifique dans <regni domni nostri Chlothachariae> (l.39) dans le règne de notre seigneur Clotaire'. Ce même texte contient le passage <domni miserecordia> (Ile-Fr/673 T4462 l.13) ; notons que le ChLA XII, n° 564, p. 63-68 témoigne bien de l'abréviation <dñi> fidèle au manuscrit, là où le corpus ARTEM donne <domni>.<sup>842</sup>

Il semblerait que la distinction entre *dominus* savant et *doms* vulgaire trouve déjà ses racines dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, où la forme savante est réservée pour Dieu et la forme populaire pour le roi et comme titre de politesse. Si l'on met de côté cette potentielle distinction sémantique, on trouve 123 exemples de <domn-> vs. 10 fois <domin-> pour un taux de conservation de 7.5 %, soit un taux de remplacement de 92.5 % qui démontre que la voyelle avait clairement chuté. Si l'on accepte la distinction sémantique entre le 'Seigneur spirituel' et le 'Seigneur terrestre', l'on remarque que le prédicat honorifique est systématiquement syncopé.

On trouve le même phénomène pour l' » fém'nin DŌMĪNA (192) qui est uniquement attesté dans sa forme syncopée, noté aussi par Russo (2012b, p. 9).

(192) DOMINA témoignant du remplacement de /Ī/ post-tonique par <e>

- a. <domnae> (Ile-Fr/637 T4495, l.31)
- b. <domna> (Ile-Fr/642 T4509 l.11)
- c. <domna> (Ile-Fr/654 T4511 l.4)

Pour ces mots avec un groupe consonantique /mn/, on devrait préciser qu'ils étaient déjà admissibles dans le latin classique dans des mots tels que SOLEMNITER 'sérieusement' attesté <solemneter> dans (Bourg/677 T4492 l.7) ou <solemnio> attesté dans la période carolingienne (Ile-Fr/751 T2922 l.1), Ile-Fr/751 T2923 l.12).

Labov (2014) et Kiparsky (2016) expliquent l'application diffuse des processus phonologiques par la lexicalisation précoce (an. *Early lexicalization*), procédure par laquelle certains processus phonologiques sont lexicalisés si la *output* est conforme aux conditions d'une représentation phonologique de la langue.

<sup>842</sup> Ici Levillain (1944, p. 542) lit plutôt <Domini miserecordia> ; la différence entre ces deux formes pourrait être dans l'interprétation des abréviations.

« If a sound change results in sounds that already exist in the language and fit into its phonotactics, these sounds can be lexicalized as individual words while the change is still in progress »

(Kiparsky, 2016, p. 466).<sup>843</sup>

Donc, dans le cas de DŌMĪNUS devenu *domnus*, c'est précisément l'acceptabilité de la séquence [m.n] en position interne qui a permis sa lexicalisation comme *domnus* /dōmnūs/ sur le patron de tels mots que ŌMNIS 'tout' ou SŌMNUS 'le somme, le sommeil'. La date auquel un phénomène phonologique est lexicalisé est importante, car l'une fois que la conséquence d'un changement phonologique ait intégré la forme phonétique dérivée d'un mot, l'on devrait s'attendre à ce que ces traits de surface soient intégrés dans la nouvelle forme lexicalisée. Plus concrètement, il est davantage clair que l'élimination des voyelles atones, notamment de la post-tonique ait eu lieu à différents moments dans le roman avec des conséquences variées sur la lénition des consonnes intervocaliques ou la diphtongaison des voyelles toniques non-entravées.

Hooper et Bybee (1976) et Bybee (1985, p. 89-91) a démontré que les mots à haute fréquence ont tendance à subir plus tôt les transformations phonologiques, et que ce sont peut-être même ces mots qui deviennent les moteurs du changement.<sup>844</sup> Elle démontre que dans des mots anglais de haute fréquence comme *every*, *camera*, *memory* et *family*, le taux de syncope est plus élevé que dans les mots de basse fréquence comme *mammary*, *artillery* et *homily*.<sup>845</sup> Ce même phénomène était démontré par Pagliuca (1976) qui conclua aussi que la fréquence d'un mot est un des facteurs principaux dans la multiplication de ses différents sens. Le principe serait que chaque fois qu'un mot est prononcé avec une lénition, sa forme lénie est renforcé dans la représentation phonologique. Plus concrètement, le fait de prononcer DŌM(I)NUS au quotidien aurait renforcé la prédisposition à la syncope, donnant ainsi l'exemple du changement, lui-même ensuite projeté sur le reste du lexique.<sup>846</sup> En tant que titres et prédicats honorifique d'adresse, DOMĪNUS et DOMĪNA étaient de haute fréquence et se prononçaient déjà avec la syncope d puis l'époque augustéenne. Cela est un autre indice que le latin mérovingien reflète bien les représentations phonologiques des gallo-romans de l'époque.

<sup>843</sup> L'auteur donne l'exemple d'une apocope finale en anglais où une occlusive dentale finale peut être supprimée lorsqu'elle est suivie d'une autre occlusive en début de mot, donnant l'exemple *mashed potatoes* 'pommes de terre pillées' prononcé familièrement [mæʃpəteɪroz] à côté du plus soutenu [mæʃtəpeɪroz] ; il argumente que les deux formes pourraient être lexicalisées, citant le cas historique d'*iced cream* 'une crème glacée, une glace' deven *ice cream* par la chute de la consonne dentale finale devant une autre occlusive.

<sup>844</sup> Bybee (1985) : « A high-frequency derived word may develop contexts of use that are independent of the contexts in which the related base word is used [...] it is certain that the semantic changes that occur in lexical splits are accompanied by phonological differentiation of derived and basic form » (p. 90).

<sup>845</sup> Phillips (2016) nuance cette position, concluant que c'est quand même l'environnement phonologique qui influe sur la réduction dans les mots fréquents.

<sup>846</sup> Contre l'argument de la fréquence lexicale, Hotta (2015) et Yang (2015), traitant des déplacements accentuels, constatent que la forme phonologique joue un rôle plus significatif dans l'application d'une règle qu'aucune autre fréquence lexicale.

### 6.15.7 Les mots en /s\_\_t/ : S-ĪTŪS, S-ĪTA, S-ĪTŪM

Straka (1953, p. 252-253) reconnaît que le contexte phonologique de l'atone entre un /s\_\_t/ a réduit la résistance de la voyelle et que la syncope eut lieu dans ce contexte relativement tôt, avant le voisement de /t/ → /d/ à l'intervocalique. Nous manquons de données à la fois dans la diversité et la quantité des attestations pour tirer une conclusion fiable, mais de façon générale, les lemmes sont souvent attestés avec un <e> à la place du /ī/ post-tonique.

(193) Exemples de /SĪT/ écrit <set>

- a. TRĀNSĪTŪM : <transetum> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.22) contre aucun exemple de <transitum> avant (Als/728 [T3871](#) 1.20),
- b. ÖPPÖSĪTĀ : <oposeta> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.29). On trouve tardivement <opposita> (Als/732 [T3872](#) 1.17), (Als/762 [T3872](#) 1.11).
- c. NĒCCĒSĪTAS : <necessetas> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.25), (Nord/695 [T4473](#) 1.21), (Nord/709 [T4480](#) 1.23) et tardivement dans (Lorr/727 [T3870](#) 1.12 contre <necessitas> (Ile-Fr/691 [T4470](#) 1.23). Le taux de remplacement pour notre période est de 75 %.
- d. PROPÖSĪTUM : <proposeto> (Als/728, [T3871](#) 1.10) et tardivement <proposetum> (Als/728 [T3871](#) 1.15) contre 0 exemple de <proposit-> classique.
- e. FÖRSĪTAN : <forsetam> (Nord/716 [T4483](#) 1.13) contre 1 fois tardivement <fositan> dans (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.18)

Le non-voisement du /t/ dans QUAESĪTĀ → afr. *Queste* 'quête', PRÖPÖSĪTŪM → afr. *Provost* est habituellement expliqué par une syncope précoce dans cette position ('cf. Straka 1953 ; p. 27). Dans le français moderne, la syncope du /ə/ initial dans des mots comme *cheval* /ʃə.'val/ provoque aussi la perte de voisement du /v/ qui est allophoniquement prononcé [f] : [ʃfal], cependant l'on trouve aussi le phénomène contraire /ʃə.'val/ → [ʒval] avec un voisement régressif.<sup>847</sup> L'on trouve aussi un phénomène contraire dans *seconde* /sə'gɔ̃d/ dont la syncope du /ə/ cause parfois le voisement régressif du /s/ → [z] : [zgɔ̃d].

Concernant le voisement et sa phonologisation : tant que le voisement restait un phénomène allophonique, ce voisement étant passif aurait été perdu dès que la syncope s'appliquait ; donc on n'est pas obligé de dater la syncope avant le début du voisement, mais seulement de postuler que ce voisement n'était pas lexicalisé avant que la syncope ait lieu.

### 6.15.8 Les mots en -ĪCŪS, -ĪCĀ, -ĪCUM

Le comportement du suffixe -ĪCŪS, -ĪCĀ, -ĪCUM a fait couler beaucoup d'encre et le fera encore longtemps à cause de ses résultats variés. Dans les mots comme MĒDĪCŪM → afr. *Miege, mège* ([FEW](#)

<sup>847</sup> La carte n° 269 *Cheval... aux* de l'ALF témoigne des deux types d'assimilation. En général, [ʃfo] pour *chevaux* est plus fréquent, mais nous notons des grandes exceptions dans l'Ille-et-Vilaine (ex. pnt. 359), dans la Manche (ex. pnt. 377), dans la Mayenne (ex. pnt. 349), dans l'Orne (ex. pnt. 347), dans la Sarthe (ex. pnt. 411), dans le nord de l'Indre-et-Loire (pnt. 408), dans le Calvados (ex. pnt. 363), en Seine-Inférieure, aujourd'hui Seine-Maritime (ex. pnt. 370), dans l'Oise (ex. pnt. 267) [gvo], dans le Pas-de-Calais (pnt. 288 [gvo]), dans le Nord (pnt. 281 [gvo]), et en Belgique (pnt. 292 [gvo]).

6/1.604a), SĒDĪCŪM → afr. *Siège, seige* aoc. *Setge* (FEW 11.409a), Straka est de l'avis que « l'i posttonique existait encore au moment de la sonorisation et à plus forte raison à l'époque de la diphtongaison, de sorte qu'il est permis de supposer, comme formes de transition ... \**miedegu*, \**siedecu* ; devant les consonnes vélaires, les voyelles posttoniques se sont maintenues plus longtemps que devant les alvéodentales » (p. 261). On trouve la même évolution avec voisement après la voyelle maintenue dans \**lāeticŭm* → *liège* et CANŌNĪCUM → *chanonge*.

Dans ces mots, l'on trouve systématiquement un /z/ en français issu de /dʒ/ de l'ancien français, lui-même issu du /k/ palatalisé [c'] du latin tardif. Cependant, un débat existe sur le processus exact que prit cette palatalisation. Bourciez (1955, p. §149) est de l'avis que le /k/ voisé en [g] s'est effacé devant /ũ/, donc MĒDĪCŪM → \**mje.dī.ō* et qu'ensuite la séquence \*/dī.ō/ était resyllabée en /d'io/, tandis que Schwan-Berens (1913, § 148) est de l'avis que le /g/ intervocalique est passé à [j] avant la syncope de la pénultième ex. MĒDĪCŪM → \**mje.dī.jō* → \**mje.djō*. Le résultat est le même, mais on ne saurait trancher entre ces deux processus possibles.<sup>848</sup>

En revanche, on trouve des mots masculins et neutres qui se terminent par une consonne sourde : PŌRTĪCŪM → \**porteco* → afr. *Porche*, \*DŌMĒSTĪCŪM → \**domestego* → afr. *Domesche*, FŌRĀSTĪCŪM → \**forastego* → afr. *Forasche* 'farouche, sauvage'. Dans ce cas, Straka (1953, p. 261 n.) est de l'avis que leur évolution était identique aux mots précédents, sauf qu'une fois la syncope effectuée, le /c/ voisé en [g] s'est de nouveau dévoisé sous l'influence du /t/ sourd appuyé qui précédait la consonne. Le problème avec ce suffixe est son résultat dans les formes féminines en -ĪCA, car si c'est habituellement la consonne sourde qui est réalisée en finale, on trouve aussi des contre-exemples, ex. GRĀNĪCA → *grange*.

Straka (1953, p. 261) explique la surdité de la terminaison /-j/ dans ces formes, /-tʃ/ en ancien français par une syncope précoce de la pénultième lorsque la voyelle finale était /-a/. Il donne comme exemples \*PĒRTĪCĀ → *perche*, \*EXRĀDĪCAT → *esrache*, NĪDĪCAT → *niche*, MĀNĪCA → *manche*, CABĀLLĪCAT → *chevauche*, PĒRSĪCĀ → *pesche*, CŌLLOCAT → *colche*. Straka conclut qu'entre /t\_\_k/, /d\_\_k/, /n\_\_k/, la voyelle s'est syncopée devant un /ǃ/ avant l'application de la lénition des consonnes intervocaliques ; d'où la préservation d'une consonne sourde.

On trouve aussi des mots problématiques comme \*GRĀNĪCA → afr. *granche* (voir pour le latin mérovingien et carolingien de cette forme Russo (2014a, 2016b), pour les formes occitanes et oïliques dans l'ALF Russo et Premat 2020). Voir ALF n° 664 *Grange* : On trouve même [grāntʃjo] (pnt. 778), [grāntʃja] (pnt. 758, pnt. 759, pnt. 768) dans l'Hérault, [grāntʃo] pnt. 755, pnt. 743, pnt. 744 dans le Tarn, pnt. 731, pnt. 741 dans le Tarn-et-Garonne, [grōntʃo] (pnt. 712, pnt. 619, pnt. 713, pnt. 720, pnt. 722 dans le Lot, pnt. 717, pnt. 717 dans le Cantal. Dans l'est de la Gaule, on trouve [gʁɛ̃] (pnt. 87, pnt. 78, pnt. 88, pnt. 69, pnt. 68, pnt. 150, pnt. 160, pnt. 170, pnt. 173, etc. dans les Vosges et dans la Meurthe-et-Moselle, [gʁɛ̃tʃ] (pnt. 85) en Alsace, [grɛ̃tʃ] (pnt. 182) en Belgique,

<sup>848</sup> Les évolutions du suffixe -ĀCUM suggèrent que c'est plutôt la réduction de /k/ → /j/ intervocalique qui doit être favorisée, car tandis que /ǃ/ tonique aboutit habituellement en /ɛ/ français, dans les toponymes le /ǃ/ est plus souvent réalisé comme /-e-j/ ou a subi une (mot manquant) en /i/ écrit <y>, ex. <Crisciaeco> → *Crécy, Cressy*.

[grĕã] pnté 276, pmt. 275, pnt. 273, pnt. 274, pnt. 288 etc. dans le Pas-de-Calais, [grã] (pnt. 313) en Eure-et-Loire, pnt. 217, en Seine-et-Oise, aujourd'hui Yvelines, pnt. 210, pnt. 208 en Seine-et-Marne, pnt. 363, pnt. 376 dans le Calvados et pnt. 371, pnt. 258 en Seine-Inférieure, aujourd'hui Seine-Maritime. Concrètement les formes *grange* et *granche* sont entremêlées partout sur le territoire.<sup>849</sup>

Or, certains mots comme MĚNTĪŃŃCA donne surtout l'afr. *mençoigne*, 'mensonge', mais en parallèle Straka (1953, p. 26) affirme que nous ne trouvons pas de formes *mençonches* en français, tandis que nous avons pu relever quelques formes avec une finale sourde en occitan, cf. ALF n° 836 *des mensonges* : [mĕn.sũn.tɔs] pnt. 741, pnt. 731 dans le Tarn-et-Garonne. Visiblement, cette forme est surtout voisée sur l'ensemble de la Gaule. Un travail plus approfondi demeure nécessaire pour comprendre la distribution des formes voisées et sourdes.

### 6.15.9 Les verbes conjugués à la première personne du pluriel en -ĪMUS

On trouve le /ĩ/ post-tonique dans la terminaison verbale -ĪMŪS de la première personne du pluriel au présent de l'indicatif de la 3<sup>e</sup> conjugaison. Dans ces conjugaisons, l'accent tombe sur la dernière voyelle de la base verbale. Le suffixe flexionnel est donc atone.

(194) Les verbes à la deuxième personne du pluriel :

- a. DECERNIMUS : attesté comme <decernemus> (Bourg/677 T4492 1.16), (Nord/688 T4466 1.7), (Nord/697 T1766 1.8), (Ile-Fr/711 T4478 1.5), (Nord/716 T4483 1.8), (Nord/716 T4484 1.12) vs 4 fois <decernimus> (Ile-Fr/688 T4465, 1.8), (Nord/694 T4472 1.8), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/717 T4487 1.10) pour un taux de conservation de 60 %.
- b. CREDĪMUS : <credemus> (Norm/625 (T4505 1.2) vs. 4 fois <credimus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.2), (Ile-Fr/696 T4475 1.13, 1.14), (Ile-Fr/697 T4477 1.14). Le taux de remplacement est de 20 %.
- c. DECERNĪMUS : <decernemus> (Bourg/677 T4492 1.16), (Nord/688 T4466 1.7), (Nord/697 T1766 1.8), (Ile-Fr/711 T4478 1.5), (Nord/716 T4483 1.8), (Nord/716 T4484 1.12) vs. 4 fois <decernimus> dans (Ile-Fr/688 T4465, 1.8), (Nord/694 T4472 1.8), (Ile-Fr/696 T4474 1.6), (Nord/717 T4487 1.10) pour un taux de remplacement de 60 %.

On trouve plein d'autres exemples dans notre corpus. Au total, <-emus> comme marque de la première personne du pluriel revient 46 fois. En revanche, on trouve 47 exemples de la terminaison personnelle -ĪMUS écrit avec la graphie traditionnelle <-imus>, par exemple dans <deberimus> (Norm/625 (T4505 1.6), (Norm/628, T4503 1.5), <[de]berimus> (Nord/688 T4459 1.7), <resederimus> (Ile-Fr/691 T4470 1.5), (Nord/697 T4476 1.5), (Nord/703 T4479 1.2), (Nord/709 T4480 1.3), etc. Le taux de remplacement est donc de 49.5 %.

De façon générale, même si le remplacement de /ĩ/ post-tonique par <e> est très fréquent, celui-ci l'est moins dans ces verbes où la chute de la voyelle créerait un groupe consonantique interdit dans

<sup>849</sup> On trouve le même type de variation dans NĀTĪCĀ → *nache* et *nage*, \*HŪTĪCĀ → *huche* et *huge*, SĒRĪCĀ → *serge*, *sarge*, *sarche*.

le latin classique. Ainsi, on trouve un taux de remplacement de 33 % dans un étymon comme IUBEMUS qui deviendrait *iubmus* avec une séquence /Vbm/ qu'on retrouve dans SUBMERSUM 'submergé', et de 20% pour CRĒDĪMUS qui deviendrait *credmus*. /Vdm/ existe dans des mots comme ADMIRATIO 'admiration'.

Cependant, dans un mot comme DECĒRNĪMUS, qui deviendrait \**decernmus*, le taux de remplacement est de 60 %.<sup>850</sup> Bien que le groupe /Vnm/ était rare en latin, essentiellement conscrit aux groupes du préfixe CON ou IN + un verbe commençant par /m/, ex. *inmuto*, l'existence de la séquence facilita la chute de la voyelle post-tonique. Ce phénomène semble être représenté par la graphie <e> à la place du <i> classique.

### 6.15.10 Les superlatifs en -ĪSSĪM-US/-UM/-A

Dans la diachronie du gallo-roman, le /ī/ de -ĪSSĪM- 'superlatif' a chuté donnant l'afr. *-isme*. Le latin classique connaissait déjà les séquences /sm/ dans des lemmes divers tels que BARBARISMUS 'barbarisme', ASMA 'une chanson' emprunté au grec ᾄσμα 'chanson lyrique', BAPTĪSMA 'ablution' emprunté au grec βάπτισμα (Gaffiot 2019), etc.

(195) Les superlatifs en -ĪSSĪM- 'superlatif' → afr. *isme* remplacé par *-issime* en français moderne :

- a. PLENĪSSĪMA : <plenisseman> (Ile-Fr/654 T4511 1.6), mais <plenissima> (Ile-Fr/696 T4475 1.5) pour un taux de remplacement de 50 %.
- b. FIRMĪSSĪMA : <firmissemam> (Bourg/677 T4492 1.19), (Ile-Fr/691 T4491 1.11), (Ile-Fr/700 T4493 1.30), (Champ/714 T1767 1.9), mais <firmissimo> (Nord/694 T4472 1.7) pour un taux de remplacement de 80 %.
- c. DULCĪSSĪMA : <dulcissemam> (Ile-Fr/691 T4494 1.24), mais <dulcissime> (Ile-Fr/637 T4495, 1.4, 1.10, 1.16), (Ile-Fr/700 T4493 1.38), <d[u]lcissimae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.20), <dulcissimo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.21, 1.24, 1.29), <dulcissimae> (Ile-Fr/637 T4495, 1.23), <[dul]cissime> (Ile-Fr/700 T4493 1.6-7) pour un taux de remplacement de 10 %.
- d. IUSTĪSSĪME : <iustisseme> (Nord/697 T4476 1.11) ; <iustissemi> (Nord/710 T4482 1.6, 1.9) pour un taux de remplacement de 50 %.
- e. SACRATĪSSĪMO : <sacratissemo> (Ile-Fr/700 T4493 1.39), mais <sacatissimus> (Ile-Fr/637 T4495, 1.2) pour un taux de remplacement de 50 %.
- f. PRO PTĪSSĪMA : <prumtissemam> (Nord/716 T4483 1.7) contre aucune attestation avec le remplacement de /ī/ par <e>.
- g. AMANTĪS ĪME : <amantissimae> (Ile-Fr/700 T4493 1.38) contre aucune attestation avec le remplacement de /ī/ par <e>.
- h. GLORIOĪSSĪME : <gloriosissimi> (Ile-Fr/673 T4462 1.39), <gloriosissimi> (Ile-Fr/691 T4494 1.37) contre aucune attestation avec le remplacement de /ī/ par <e>.

<sup>850</sup> Ce taux de remplacement est bien plus élevé que le 33 % que nous trouvons pour MĪNĪMA ou le piètre 6 % dans ĀNĪMĀ (cf. § 6.15.17).

i. DEVOTĪSSĪME : <devotissimum> (Ile-Fr/696 T4475 1.5)

Le superlatif latin -ĪSSĪ- donna -isme en ancien français, ex. afr. *fortisme* 'très fort' (Godefroy), qui devient aussi -ime et qui est déjà concurrencé en ancien français par une forme savante -issime, ex. *fortissime*.<sup>851</sup> Dans nos données, quelques lemmes comme <promptissima> et <iusstissime> n'apparaissent que dans leur forme vulgaire, mais pour la majorité des mots, on trouve une hésitation entre <e> oralisant et <i> conservateur. La variation dans les taux de remplacement 0 % et 80 % démontre surtout la variabilité des mots, mais suggère aussi que le /ĩ/ post-tonique avait pris une valeur intermédiaire.

### 6.15.11 Les verbes passifs, impersonnels et les déponents en -ĪTUR

La perte de la morphologie passive est une des différences les plus remarquables dans la transition du système verbal latin au système verbal roman. Selon Grandgent (1907, p. 51), c'est sous l'influence de formes comme *carus est* 'il est cher' que les formes participiales *amatus est* 'il a été aimé' ont pris le sens d' 'il est aimé'. Avec le temps, les passifs synthétiques ont été abandonnés et les verbes déponents<sup>852</sup> ont pris une morphologie active typique.<sup>853</sup> Mais Grandgent (1907, p. 52), suivant Bonnet, est de l'avis que pendant une période du latin tardif, l'on pouvait écrire un verbe passif, ex. *MŌRĪ* 'être en train de mourir' et lui assigner un sens actif comme *MŌRĪRE* 'mourir'. Nous n'arrivons pas à distinguer la nuance.

Il y a presque un siècle que Muller (1924) a avancé que les faibles indices d'un passif synthétique de type roman *AMATUS EST* ne date pas d'avant la période carolingienne, c'est-à-dire la deuxième partie du VIII<sup>e</sup> siècle. Selon lui, l'on ne trouverait d'exemples de ces formes *romanes* ni dans les inscriptions, ni chez Grégoire de Tours ni chez Frédégaire ou d'autres contemporains.<sup>854</sup>

Muller reconnaît que les chartes mérovingiennes contiennent de nombreuses formes passives et que « malgré le caractère stéréotypé des formes, les documents débordent de formes romanes dans la phonétique, la morphologie et la syntaxe ». <sup>855</sup> Il en conclut que les formes passives étaient encore

<sup>851</sup> La forme vulgaire *fortisme* se trouve dans le *Livre des Psaumes de Cambridge*: « E, o tu, fille del fortisme » (psaume 44, l.12, éd. (Francisque, 1876, p. 79) p. 79) tandis que la forme savante est attestée dans l'histoire des normands (*Yst de li Norm*) d'Aimé ; « De ceste fortissime gent en armes fu li conte Guillaume » (livre 1, l.3, éd. Bartholomaeis (1935)).

<sup>852</sup> Déponent est le terme qu'on associe à un verbe dont la morphologie suggère un verbe passif, mais dont le sens est actif. À l'origine, ces verbes avaient un sens réflexif, médio-passif, c'est-à-dire que le sujet de la phrase est affecté par l'action. Weiss (2015) le décrit ainsi : « The middle voice expressed affectedness of the subject. For some event types of affectedness was an inherent feature of the verbal idea. These verbs are media tantum or what the Romans called deponent » (p. 380). Serbat (1975) conclut « que la voix en -tur est el support d'une diathèse qui souligne l'intériorité du sujet par rapport au procès » (p. 133).

<sup>853</sup> Ici l'on ne sait s'il veut dire que l'ancienne morphologie passive couplée à un sens actif a enfin été régularisée avec une forme active, ou si l'on continuait d'écrire des formes passives tout en leur donnant un sens actif. Pour les infinitifs, ex. *AMĀRE* 'aimer' et *AMĀRĪ* 'être aimer', nous verrons que morphologiquement la distinction n'était plus possible à l'oral car /-ĕ/ et /-ĩ/ finaux avaient fusionné en un seul phonème en position atone finale (cf. chapitres 7 et 8.). Muller (1924) interprète le passage de Grandgent comme si un Romain écrivait *AMATUR* mais prononçait *AMATUS est* » (p. 68)

<sup>854</sup> Pour l'apparition des formes romanes, voir Väänänen et Herman (2002).

<sup>855</sup> Muller (1924): « Whatever may be said about the stereotyped character of these formulas, the fact remains that they teem with Romance forms in phonetics, morphology and syntax; their interest is all the greater since their date is not a matter of conjecture but one of absolute certainty » (p. 90).

actives au VII<sup>e</sup> siècle et au début du VIII<sup>e</sup> et que les formes romanes ne datent que de la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> et de la *lingua romana rustica*. Nous sommes en accord avec Wright (2013b), à savoir que ce changement typologique nous paraît trop abrupt. Peut-être pouvons-nous nous aligner avec Herman (2002, p. 42), selon qui le passif synthétique cessa de s'employer entre le milieu du VII<sup>e</sup> siècle et le début du VIII<sup>e</sup> au plus tard. C'est ce dont témoigne l'anonyme *Liber Historiae Francorum* (LHF) dont la rédaction s'achève en 727, donc juste après la fin de la période concernée par nos chartes.<sup>856</sup>

On ne tranchera pas sur l'usage d'une morphologie passive dans la langue orale, admettant que cela pourrait être un trait de la langue écrite soignée, tout comme l'est le *passé simple* du français moderne : un outil littéraire de caractère formel et archaïque, mais comme nous le verrons dans les chapitres suivants, le latin mérovingien semble de tout évidence être compris des latinophones/romanophones de la Gaule du Haut Moyen-Âge.

La terminaison  $-(\tilde{i})TUR$  caractérise les verbes de la 3<sup>e</sup> personne du singulier à la voix passive présente. Elle existe aussi dans les verbes déponents<sup>857</sup> ; ici l'on ne s'attardera que sur la phonologie.

(196)  $N\tilde{O}SC\tilde{I}TUR$  'est connu' :

- a. <nuscetur> (Norm/628, T4503 1.6)
- b. <nuscetur> (Ile-Fr/673 T4462 1.18)
- c. <nuscetur> (Bourg/677 T4463 1.5, 1.10)
- d. <nuscetur> (Nord/710 T4482 1.15)
- e. <denuscetur> (Nord/716 T4485 1.9) pour  $DENOSC\tilde{I}TUR$

Cela compare 5 exemples de <nuscitur> et un seul exemple de la forme prescrite <(de)noscitur> (Nord/695 T4473 1.17). Le taux de remplacement est donc de 50 %.

(197)  $D\tilde{I}C\tilde{I}TUR$  'est dit' :

Ce mot ne revient jamais avec le passage de  $/\tilde{i}/ \rightarrow <e>$ . On trouve <dicitur> (Nord/650 T4458 1.2), (Nord/688 T4466 1.6) ; on trouve aussi 1 fois <contradiceretur> (Loire/673 T4461 1.3) pour  $CONTRAD\tilde{I}C\tilde{E}R\tilde{E}TUR$ , mais qui est le verbe  $DIC\tilde{E}RE$  'dire' à la 3<sup>e</sup> personne du singulier, imparfait passif subjonctif. Il ne reflète donc pas le passage de  $/\tilde{i}/ \rightarrow <e>$ , car le <e> de la pénultième représente  $/\tilde{E}/$ .

<sup>856</sup> À ce sujet, voir Verdo (2010) pour les réécritures du latin dans la période carolingienne.

<sup>857</sup> Qui expriment un sens actif tout en employant une morphologie passive. Celle-ci est issue de la voix « médiale » de l'Indo-Européen.

## (198) Autres formes en &lt;-etur&gt;

- a. POSSIDĪTUR : possedetur (Ile-Fr/642 T4509 1.9), mais <posseditur> (Ile-Fr/700 T4493 1.14)
- b. ADSCRĪBĪTUR : adscribetur (Ile-Fr/654 T4511 1.2), (Nord/716 T4483 1.2), mais aucun exemple de <scribitur>
- c. CONDEMNĪTUR : <condemnetur> (Ile-Fr/696 T4475 1.24). On ne trouve pas <condemnitur>
- d. PONĪTUR : <ponetur>(Nord/697 T4476 1.8), mais 1 fois <ponitur> (Nord/688 T4466 1.3)
- e. LOQUĪTUR : <loquetur>(Ile-Fr/700 T4493 1.45). On ne trouve pas <loquitur>.

La morphologie passive est moins fréquente que celle des verbes aux voix actives et la disparition d'une voix passive synthétique dans les langues romanes suggère que celle-ci était moins fréquente dans le latin du VII<sup>e</sup> siècle. Pour ces raisons, nous n'avons pas les grandes fréquences d'occurrences pour apporter des statistiques précises sur le taux de remplacement de /ī/ par <e>, de façon précise, pour chaque verbe. Cela dit, un taux de remplacement entre 40 % et 60 % est assez fréquent dans les lemmes que nous avons étudiés.

## 6.15.12 IGITUR 'ainsi, alors'

L'étymologie de ĪGĪTŪR 'ainsi' est disputée, mais selon de Vaan (2008, p. 297), serait une forme clitique de \*agĕtor 'qui est fait'. Il revient souvent dans notre corpus, mais pas une seule fois avec la graphie classique. Le taux de remplacement de 100 % suggère que les mots fonctionnels sont davantage soumis à la réduction des atones. L'on peut probablement reconstruire une prononciation \*[ˈɛj(ɨ)ðɔr] pour notre période.

## (199) ĪGĪTŪR 'ainsi' :

- a. <igetur> (Ile-Fr/633 T4504, 1.2)
- b. <igetur> (Ile-Fr/654 T4511 1.2)
- c. <exigetur> (Ile-Fr/688 T4465, 1.13)
- d. <igetur> (Ile-Fr/691 (T4491 1.4)
- e. <igetur> (Nord/716 T4483 1.4)
- f. <exigetur> (Nord/716 T4484 1.10)

Au contraire, nous n'avons aucun exemple de la forme classique <igitur>, donc un taux de remplacement de 100 %. Notons bien que la graphie classique <igitur> est parmi les éléments restaurés à partir de la période des Pépinides (cf. <igitur> dans (Lorr/727 T3870 1.3).

## 6.15.13 Les adjectifs en -B-ĪLĪS, -B-ĪLĪS, -B-ĪLE et en -BULUS

Le suffixe -ĪLIS/-ĪLIS/-ĪLE servait dans le latin à former des adjectifs. Le /ī/ post-tonique dans ces séquences /-BĪL-/ étaient propices à chuter, car il existait des séquences occlusives bilabiales +

sonantes /bl/ dans le latin tardif, quoique rares. Les séquences /bl/ dans le latin tardif étaient surtout des emprunts au grec, ex. BLĀSPHĒMŪS ‘insultant’ du grec βλάσφημος (blásphēmos) ou au germanique, ex. PG. \*blundaz ‘blond’ >> fr. *blond*, PG. \*bliste >> afr. *blestre* (FEW 83).

Dans le processus de réduction, une certaine vélarisation nous paraît probable face à des mots comme STABULUM → a.port. *estabulo*,

(200) VENERĀBĪLIS ‘vénérable’ :

- a. <venerabele> (Bourg/677 T4463 1.5)
- b. <venerabelis> (Ile-Fr/691 T4467 1.2), (Nord/694 T4472 1.5), (Nord/703 T4479 1.2, 1.7), (Nord/710 T4482 1.2), (Nord/716 T4483 1.4), (Nord/716 T4484 1.4), (Nord/716 T4486 1.3)
- c. <venerabeli> (Nord/710 T4481 1.2)

Mais <venerabile> (Nord/695 T4473 1.3), <venerabilis> (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), (Nord/688 T4466 1.5), (Ile-Fr/691 T4494 1.13, 1.14, 1.15, 1.17, 1.19, 1.20, 1.22), (Ile-Fr/691 T4469 1.5), (Ile-Fr/691 T4470 1.6), (Ile-Fr/692 T4468 1.3), (Nord/693 T4471 1.9), (Ile-Fr/696 T4474 1.3), (Nord/697 T4476 1.5), (Nord/709 T4480 1.3), <venerabili> (Ile-Fr/692 T4468 1.4), (Ile-Fr/696 T4475 1.3), (Ile-Fr/696 T4474 1.4), (Ile-Fr/697 T4477 1.3), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Nord/716 T4485 1.2, 1.5). Nous avons donc 10 remplacements contre 24 remplacements pour un taux de remplacement de 29.4 %.

(201) STĀBĪLIS → afr. *estable* ‘stable’, cf. afr. *establi* ‘établir’

- a. <stabeli> (Norm/625 T4505 1.3)
- b. <estabelis> (Nord/716 T4486 1.2)

Mais <istabilis> (Nord/688 T4459 1.2) pour un taux de remplacement de 67 %.

(202) ARĀBĪLIS → afr. *arable* (TLFi)

- a. <arabeli[s]> (Ile-Fr/691 T4491 1.3)
- b. <arabeli> (Ile-Fr/691 T4491 1.8)
- c. On ne trouve aucun exemple de la forme <arabil->.

En observant l'ensemble des données, la préservation du <i> pour le /ĩ/ de VENERĀBĪLIS, semble être une conservation du registre écrit. Que l'on trouve quand même 10 exemples avec le /i/ post-tonique écrit <e> suggère que, dans la langue orale, cette voyelle s'affaiblissait.

Cette tendance est plus visible dans les mots STĀBĪLIS et ARĀBĪLIS qui entrent dans le vocabulaire hérité de l'ancien français, et où la /ĩ/ a complètement chuté. Nous interprétons la graphie <e> pour /ĩ/ comme représentant cet affaiblissement partiel.

## 6.15.14 Les mots en TĪT, voire /ĩ/ entre occlusives

Selon Straka (1953, p. 255), le potentiel contact entre deux consonnes homorganes dentales, ou une labiale (probablement devenue [β]) et une dentale, était un contexte relativement accueillant pour les synopes. En revanche l'environnement entre deux consonnes occlusives autre n'est pas le plus propice à la syncope. Selon Straka (1953), « [...] après les alvéodentales *d* et *n* et après l'alvéolaire *s*, dont les lieux d'articulation sont exactement ou à peu près les mêmes que celui du *t*, la syncope s'était produite de bonne heure. Elle a eu lieu plus tard, sans doute, mais encore avant la diphtongaison, lorsque la voyelle inaccentuée était précédée d'un *p* [...] qui en tant qu'occlusive sourde—contribue à l'abrègement et à l'élimination de la voyelle posttonique » (p. 255), ex. RĚPŮTŮM → afr. *ret*.<sup>858</sup>

(203) /ĩ/ post-tonique graphié <e> entre une occlusive et /t/ : C\_\_t

- a. DĚBĪTA : <indebeti> (Loire/673 T4461 l.3), <indebete> (Norm/679 T4510 l.3). Le mot n'est jamais écrit <debita> dans notre corpus. Cela est en lien avec l'évolution de DĚBĪTA → [debta] → debte discutée par Bourciez (1967, p. 18).
- b. OPPĪDUM : <oppedum> (Norm/628, T4503 l.4). Cela contraste une fois avec <opidum> dans (Nord/703 T4479 l.5). C'est-à-dire que la géminée /pp/ est partiellement responsable de la non réduction de cette voyelle dans un mot comme la forme vulgaire \*OPPĪDUS → port. *Óbidos* un village du centre du Portugal.

## 6.15.14.1 Le cas d'une voyelle entre une occlusive dentale et une occlusive vélaire sourde

Selon Straka (1953), l'on observe que « devant les consonnes vélaires, les voyelles posttoniques se sont maintenues plus longtemps que devant les alvéodentales » (p. 261) ce qui est nécessaire pour expliquer le voisement de /k/ à /g/ (cf. Bourciez et Bourciez, 1967, § 149) dans MĚDĪCŮS → *miège*, SĚDĪCŮM → *siège* ou encore *liège* issu d'un étymon latino-tardif \*LAETĪCUS emprunté au francique.<sup>859</sup> Les mots contenant la voyelle /ĩ/ devant l'occlusive vélaire sont repérés dans (204). De manière

<sup>858</sup> On trouve peut-être un exemple de la syncope entre /p\_\_t/ dans les attestations <Captunnaco> (Ile-Fr/691 T4467 l.17) et <Captionaco> (Ile-Fr/696 T4475 l.30) qui correspondent à la commune de *Chatou* (Yvelines) où l'on retrouve une villa romaine à l'époque gallo-romaine et un logis royal à l'époque mérovingienne. La question de la syncope concerne la nature de l'étymon. Les données mérovingiennes démontrent clairement un /p/, d'où, peut-être, un étymon \*CAPUT-CAPĪTIS 'tête, chef. lieu'. Nègre (1990, p. 616) penche plutôt pour une étymologie \*cattūs, mais dans ce cas la présence du <p> serait due à l'hypercorrection dans une tentative de transcrire la surdité du /t/ intervocalique, sous cette hypothèse issue de la géminée /tt/.

<sup>859</sup> L'étymologie germanique est débattue ; il semble tout à fait raisonnable de reconnaître un adjectif construit sur le terme LAETUS donné aux colons francs semi-libres établis sur le nord de l'Empire à l'époque romaine. Laetus serait une romanisation du PG. \*lēt<sup>h</sup>az 'homme libre' du verbe \*lēt<sup>h</sup>ana<sup>h</sup> 'laisser', cf. an. *to let*, al. *lassen*. Selon une autre étymologie, *liège* serait issu du PG \*līþogaz un adjectif signifiant 'avec des membres' et qui est l'étymon derrière l'al. *ledig* 'célibataire, non marié' et le v.an. *lipig* 'flexible'. Le FEW 16.463a hésite entre LĪTĪCŮS ou LETĪCŮS mais accepte l'étymologie remontant au LAETĪ. La ville de Liège en Belgique est connue sous le nom de <Leodius> au VIII<sup>e</sup> siècle (*Vie de Saint Lambert* 6.11. l.7), ce qui laisse aussi la possibilité que *liège* comme nom propre soit dérivé, comme *Leodicum*, du germanique \*līwōdiz 'le peuple' et par fusion \*līwōdiz + le suffixe latin -īCUS et signifiait 'lieu public'. Le terme *Legia* serait une latinisation tardive de Liège (cf. G. Kurth, 1907). Delamarre (2003, p. 211-212) n'inclut pas *Liège* parmi les toponymes issus du gaulois \*lūtō 'marais' tel que *Lutetia* 'Paris' ou *Lotusa* 'Leuze, en Belgique'.

générale, les taux de remplacement sont assez bas, ce qui suggère en effet que la voyelle post-tonique a survécu plus longtemps devant une consonne vélaire.

(204) /ĩ/ post-tonique graph é <e> entre deux occlusives /t\_\_c/ ou /d\_\_c/

- a. DŌMĚŠTĪCŪS ‘un serviteur de la maison’ → afr. *domesche* (FEW 3.122b) : attesté avec la graphie classiq e dans <domesticus> (Ile-Fr/633 T4504, 1.1), (Ile-Fr/654 T4511 1.12) ; <domesticis> (Ile-Fr/673 T4462 1.5), (Nord/693 T4471 1.7), (Nord/697 T4476 1.4) et tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 1.2), Ile-Fr/751 T2923 1.3), (Ile-Fr/753 T2924 1.1). Nous ne trouvons pas un seul exemple du /ĩ/ post-tonique remplacé par <e>.
- b. PONTATICUS ‘la douane payée pour utiliser un pont’<sup>860</sup>, cf. it. *pontatico* : <pontatecus> (Ile-Fr/691 T4469 1.11) et pontatecus (Nord/716 T4484 1.9). En revanche, on trouve 3 fois la graphie classique dans <pontatico> (Ile-Fr/688 T4465, 1.13), (Ile-Fr/691 T4469 1.21) et (Nord/716 T4484 1.17). Le taux de remplacement est de 40 %. Une chose qui nous surprend est la différence des graphies <e> devant le suffixe -us du nominatif, <i> devant le suffixe -o du cas régime. On se demande si la chute du /ũ/ au nominatif n’a pas créé une coda responsable de l’ouverture de cette voyelle.
- c. ROTATĪCŪS ‘le droit de rouage’<sup>861</sup> : <rotatecus> (Ile-Fr/691 T4469 1.11), mais ailleurs <rotatico> (Ile-Fr/691 T4469 1.21) et <rotaticus> (Nord/716 T4484 1.9) pour un taux de remplacement de 33 %.
- d. PORTATĪCŪS ‘le droit pour rentrer des biens par les portes de la ville’<sup>862</sup> : <portatecus> (Nord/716 T4484 1.17) et <portateco> (Nord/716 T4484 1.17) donne le français *portail*, mais contraste avec <portaticus> (Ile-Fr/691 T4469 1.11), (Nord/716 T4484 1.9), et <portatico> (Ile-Fr/691 T4469 1.21). Le taux de remplacement est de 40 %.

Straka (1953, p. 261) admet qu’il existe deux explications possibles à l’apparition du /dʒ/ de l’ancien français à partir du suffixe -T-ĪCŪS. Dans un premier scénario, celui soutenu par Schwan et Behrens [traduit par Bloch] (1913, § 148), la sonorisation des consonnes a eu lieu, l’ancienne /c/ donnant /j/ à l’intervocalique. Ensuite la chute du /ĩ/ post-tonique a mis le *yod* en contact avec l’obstruent dental créant une séquence /Cj/. On passerait donc d’un suffixe -T-ĪCŪM → \*digo → \*digo → \*dijo → djo → dʒa. L’autre explication, celle de Bourciez (1930, § 149) est que le /j/ issue de /c/ intervocalique est disparu devant un /ũ/ avant la syncope, et donc qu’avec la perte du <c>, la voyelle /ĩ/ s’est *yodifier* entre l’occlusive et la voyelle suivante : T-ĪCŪM → \*digo → \*dijo → \*djo → dʒa. Les deux scénarios donnent les évolutions de type MĚDĪCŪM → \*miedtje → *miège*, JŪDĪCŪM → *juge*, VĚNDĪCŌ → *venge*, CANŌNĪCŪM → *chanonge* ou encore SALVATICUM → *selvage*, DOMESTICUM → *domesche*, ĚRETĪCUM → *erege*. Straka (1953, p. 261) ne tranche pas entre ces deux solutions, écrivant que « nous ne pouvons pas décider laquelle des deux explications est la plus plausible » (p. 261) et de toute manière, l’essentiel pour lui est que la diphtongaison a dû agir avant la syncope pour expliquer les

<sup>860</sup> Selon Leber (1826), « [le] *Teloneus pontaticus* était le droit pour les bateaux des rivières de passer sous les ponts, ou celui que les personnes qui passaient sur les ponts étaient obligées de payer. Ce droit fut depuis appelé en français le *droit de pontage* » (p. 388).

<sup>861</sup> Selon Leber (1826), « [le] *Teloneus rataticus* était le droit que payaient les charrettes en passant sur les grands chemins, destiné à les raccomoder et les tenir toujours en bon état. Ce droit fut appelé depuis *droit de rouage* » (p. 389).

<sup>862</sup> Selon Leber (1826), « [le] *Teloneus portaticus* était le droit d’entrée sur les marchandises et les denrées qu’on payait aux portes des villes, également appelé *teloneum valvarium* » (p. 388-389).

formes telles que MĚDĪCŪM → \*mieðeje → *miège*. Comme démontré dans l'évolution de SĚDĪCŪM → *siege* (205), l'on peut se passer de cette dernière conclusion : la création d'une attaque palatalisée /dj/ et ensuite /dʒ/ assure que le /Ě/ se trouve dans une syllabe non entravée. Autrement dit, nous pouvons tout autant dater la syncope avant et après la diphtongaison du /Ě/ tonique pour ces mots.

(205) Deux processus possibles

- ❶ SYSCOPE AVANT : SĚDĪCŪM → \*sedĭgo → \*sjeðjjo → + \*sjed( )jθ → \*sedjθ → \*sje.dʒə → afr. *siege*
- ❷ SYSCOPE APRÈS : SĚDĪCŪM → \*sedĭgo → \*sedjjo → + \*sedjθ → \*sedjθ → \*sje.dʒə → afr. *siege*

Or nous avons vu dans nos données (204) que les formes en /ŷ.t\_\_c/ ne témoignent que de peu d'indices pour la syncope entre deux occlusives. Les taux de remplacement sont généralement sous les 50 %, ce qui suggère une simple neutralisation des contrastes /ī/ et /ē/ et /Ě/ sans affaiblissement à proprement parler. Cela est en lien avec la conclusion de Straka comme quoi « l'i posttonique existait encore au moment de la sonorisation » (p. 261). Cependant, nous pouvons abandonner la nécessité d'une diphtongaison hâtive.

Nous ajouterons un dernier détail discuté par Straka : les mots terminant par un /-D-ĪTĀ/ ou /-T-ĪCĀ/, donc habituellement des mots au féminin, contiennent plus souvent la consonne sourde, ce qui indique une syncope hâtive, ex. PĚRTĪCA → *perche*, \*NĪDĪCĀT → *niche*, MĀNĪCA → *manche*, \*GRĀNĪCA → *grange*, CABĀLLĪCAT → *chevalche*. Nous n'avons pas pu tester l'effet du /-a/ final sur l'affaiblissement de la post-tonique ; nous n'avons pas trouvé suffisamment de formes pour alimenter une discussion. Straka (1953, p. 262) accepte un décalage chronologique de la syncope devant /-Ā/ final vs. les autres voyelles finales et reprend ainsi Fritz Neumann (1880) qui reconnut que « le a ou le e, par rapport à la datation de la voyelle pénultième exerce une influence et peut provoquer une différence chronologique [...] » (p. 560).<sup>863</sup>

### 6.15.15 Les mots en -ĭtus -ĭta -ĭtum

La terminaison -ĪTUM du latin classique a plusieurs sources étymologiques, par exemples les terminaisons itératives causatives -ĕtos → *ĭtus* (cf. M. L. Weiss, 2009, p. xxx et 294), mais aussi par l'affaiblissement d'une ancienne voyelle après l'ajout d'un préfixe, ex. lat.arch. \*gná-tōs 'né' → lat. GĒNĪTŪS (cf. Weiss, 2009, p. 442).

Straka (1953) est de l'avis que pour les mots en -ĪTUS -ĪTA , ĪTUM, la voyelle post-tonique « s'est ef acée le plus souvent antérieurement à la diphtongaison, même là où elle n'était pas précédée d'une autre consonne alvéodentale » (p. 254). Il offre une explication de phonétique universelle : « le t étant

<sup>863</sup> Neumann (1880) : « Dass a oder u der Ultima in Bezug auf den Zeitpunkt des Ausfalls des Pänultima-Vokals einen Einfluss ausüben und einen chronologischen Unterschied bewirken kann » (p. 560). Le passage continue ainsi « In *debita* hatten die beiden letzten Silben ' \_ita Vokale von sehr ungleicher Schallfülle, i mit sehr geringer, a mit relativ größer; dies Übergewicht von Schallfülle der Ultima über die Pänultima, in Folge dessen das Mass von Nebenton, das der Pänultima und Ultima eigen, aus der letzteren stark konzentriert ist, bewirkt den frühen Ausfall des Pänultima-Vokals. In *cubitum* dagegen hatten die beiden letzten Silben ' \_itum Vokale mit ziemlich gleicher Schallfülle, die sich so zusagen die Waage hielten, dergestalt dass der eine nicht gerade im Stande war den Ausfall des andern zu beschleunigen » (p. 560-561).

une consonne particulièrement forte et par conséquent plus longue que les autres, la voyelle précédente est toujours plus brève qu'en toute autre position » (p. 254 n.). Malheureusement, nos données ne nous offrent pas la matière pour appuyer ou réfuter cette conclusion.

Dans les langues romanes, l'on trouve que cette voyelle a chuté, comme dans PLACĪTUM 'une demande' → afr. *plait*, l'it. *piato*, port. *preito*, dalm. *aplič*.

(206) Mots terminant en -ĪTUM

- a. PRAESTĪTŪM 'qui est présent': <prestetum> (Ile-Fr/654 T4511 1.6) attesté 0 fois <prestitem>
- b. ADDĪTUM 'qui est ajouté': <addetum> Ile-Fr/654 T4511 1.7), <adetum> (Ile-Fr/711 T4478 1.5, 1.8), <adetum> (Nord/716 T4483 1.10, 1.12) pour additum attesté 2 fois <additum> dans (Ile-Fr/696 T4474 1.2, 1.5), pour un taux de remplacement de 71%.
- c. <ma[...]setum> (Ile-Fr/650 T4508 1.2)
- d. OBĪTUM 'qui est arrivé': <opetum> (Ile-Fr/673 T4462 1.18), <obetum> (Ile-Fr/700 T449 3 1.8, 1.14) attesté 0 fois <opitum>, pour un taux de remplacement de 71%.
- e. MERĪTUM >> FR. *le mérite* (FEW 6/2.33): <meretum> (Ile-Fr/673 T4462 1.21), <mereto> (Ile-Fr/691 T4494 1.4, 1.6, 1.14, 1.20, 1.21) aussi attesté <merito> 7 fois (Bourg/677 T4463 1.2), (Ile-Fr/691 T4494 1.3, 1.10), (Ile-Fr/691 T4470 1.8, 1.15), (Nord/694 T4472 1.3, 1.10), donc pour un taux de remplacement de 46%. Bien que ce mot n'ait pas été hérité par le français (mérite est un emprunt), un étymon semblable est perpétué dans le nom *Mérida*, ancienne capitale de l'Hispanie romaine issue de EMERITA AUGUSTA.
- f. TRANSĪTUM 'qui a traversé, cf. TRANSĪRE → afr. *tresir* : <transetum> (Ile-Fr/673 T4462 1.22) contre 0 exemple avant que <transitum> soit restauré dans (Als/728 T3871 1.20).
- g. PLACĪTUM → afr. *plait*: <placetum> (Nord/693 T4471 1.16), Ile-Fr/692 T4468 1.16) <placeto> (Ile-Fr/692 T4468 1.15) contre de <placito> (Ile-Fr/682 T4464 1.16), <placitum> (Ile-Fr/692 T4468 1.14, 1.14, 1.15, 1.17, 1.19, 1.20, 1.20, 1.24), donc pour un taux de remplacement de 25%.<sup>864</sup>
- h. On trouve aussi le pluriel PLACITA écrit <placeta> dans (Nord/693 T4471 1.13), mais <placita> dans (Ile-Fr/692 T4468 1.7). On remarque que 89% des formes <placit-> proviennent d'un seul document. Ce même document contient la forme innovante <placet->.
- i. SOLLĪCĪTŪS 'agité avec passion' : <sollicetum> (Ile-Fr/700 T4493 1.6) contre 0 exemple de <soliciter> ou <solliciter>.
- j. SUBĪTŪM : généralement maintenu comme <subita> (N.I/660 T4460 1.9), (Nord/693 T4471 1.35), (Nord/697 T4476 1.24), (Nord/703 T4479 1.13), (Nord/710 T4481 1.25), (Nord/710 T4482 1.18), (Nord/716 T4485 1.15) ; en revanche, on trouve un mot dérivé SUBĪTĀNIA représenté <subetania> 'soudaine' dans (Als/732 T3872 1.1) ; de façon générale le /i/ est maintenu comme <i>

Certaines terminaisons contiennent une ambiguïté. C'est le cas de <Cornioletum> (Nord/697 T1766 1.9) = forêt de Cormeilles qui pourrait avoir un suffixe -ĪTUM ou -ĒTUM ; la forme moderne suggère

<sup>864</sup> Notons bien que la syncope éventuelle dans ces formes n'empêchait pas l'apocope de la finale ; <-ct> semble avoir été une finale acceptable, car en réalité /c/ en coda était devenu [j], [jt] (§ 10.8), donc évitant une coda complexe.

que c'est la première de ces deux options : -ĪTŪM tel que démontre le suffixe. La fréquence des formes en <-etum> à même été interprété en tant que suffixe gallo-roman *-etum* désignant « collectif servant à désigner un ensemble d'arbres appartenant à la même espèce » ; il serait une forme réanalysée de OLĒTUM, synonyme de OLĪVĒTUM. Dans ce cas, c'est le placement de l'accent qui nous permet de distinguer entre -ĪTUM et -ĒTUM. Quoi qu'il en soit, nous observons une forte tendance de ĪTŪM qui s'écrit <-etum> en syllabe post-tonique, qui constitue l'étape avant la chute totale de la voyelle.

On trouve exactement le même phénomène pour les terminaisons du féminin avec un taux de remplacement autour de 50-75 %.

(207) Mots terminant en -ĪTA

- a. OPPŌSĪTA : <oposeta> (Ile-Fr/673 T4462 1.29), mais un exemple de <interposita> (Ile-Fr/697 T4477 1.18) pour un taux de remplacement de 50 %.
- b. HERĒDĪTA : <heredetas> (Loire/673 T4461 1.3) contre aucun exemple de <hereditas>
- c. FRAGĪLĪTA : <fregiletas> (Ile-Fr/691 T4494 1.23), mais <fragiletas> (Ile-Fr/696 T4475 1.9) pour un taux de remplacement de 50 %.
- d. ALMĪTA : <almetas> (Ile-Fr/696 T4475 1.30). ALMITAS est une forme substantivée rare de l'adj. ALMŪS, -Ā, -ŪM signifiant 'vénéré'.
- e. ŪTĪLĪTA : <hutiletas> (Nord/697 T1766 1.3), (Nord/717 T4487 1.3), mais <utilitas> dans (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.4), (Bourg/677 T4463 1.3), (Ile-Fr/688 T4465, 1.3), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Nord/716 T4483 1.7), <hutilitas> (Nord/694 T4472 1.3) pour un taux de remplacement de 25 %.
- f. AUCTŌRĪTA : <aucturetas> (Norm/625 (T4505 1.8), (Norm/628, T4503 1.8), (Ile-Fr/637 (T4507 1.11), (Nord/650 T4458 1.9), (Bourg/677 T4463 1.13), (Nord/716 T4483 1.11, 1.14), (Nord/716 T4486 1.7), mais <auctorita> (Bourg/677 T4492 1.20) et <auctoriras> (Ile-Fr/711 T4478 1.13), pour un taux de remplacement de 80 %.

## 6.15.16 Les mots en (R)C\_\_n

Un mot qui revient souvent dans cette catégorie est ŌRDO - ŌRDĪNEM dont la forme de l'accusatif est l'étymon derrière le fr. *ordre* (voir Russo 2012b, 2014b, Russo et van der Hulst 2014).

(208) ŌRDO - ŌRDĪNEM 'série, ordre'

a. <ordene> (Ile-Fr/654 [T4511](#) l.8, l.19), (Bourg/677 [T4492](#) l.14), (Norm/679 [T4510](#) l.6), (Ile-Fr/682 [T4464](#) l.5), (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.6), (Ile-Fr/691 [T4467](#) l.5)

b. <ordeni> (N.I/660 [T4460](#) l.8)

c. <urdene> (Nord/697 [T4476](#) l.9, l.13, l.17), (Nord/709 [T4480](#) l.16), (Nord/710 [T4482](#) l.12)<sup>865</sup>

Ces 12 formes en <e> contraste avec 7 fois <ordine> dans (Nord/688 [T4466](#) l.5), (Nord/693 [T4471](#) l.13), (Nord/693 [T4471](#) l.19), (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.4, l.6, l.13), (Nord/716 [T4485](#) l.4), 1 fois <ordinem> dans (Nord/693 [T4471](#) l.21) et 1 fois <urdine> dans (Nord/694 [T4472](#) l.13)<sup>866</sup> pour un taux de remplacement de 57.1 %.

## 6.15.17 Les mots en n\_\_m

Dans le latin classique, l'on ne trouve pas la séquence /Vn.mV/. L'on ne sera donc pas étonné que la voyelle médiale est préservée dans une majorité des cas où /n/ et /m/ viendraient en contact si la syncope avait lieu. En effet, on trouve des taux de remplacement très bas.

(209) ANĪMA ~ ANĪMA 'l'âme' → afr. *alme*, *aume*, l'afrpr. *arma*, aoc. *anna* (cf. [FEW 24.581a](#))

a. <anemae> (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.43)

Mais cela est minime comparé aux 16 formes qui préservent le /ĩ/ : <animae> dans (Ile-Fr/633 [T4504](#), l.5), (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.38), (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.76), (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.24), (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.27), (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.33), (Ile-Fr/700 [T4493](#) l.45), <anime> dans (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.12), (Nord/688 [T4459](#) l.3), (Nord/688 [T4466](#) l.2), (Nord/688 [T4466](#) l.3), (Nord/688 [T4466](#) l.5, l.14), <animis> dans (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.1), (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.27), <animas> dans (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.10).<sup>867</sup> Le taux de remplacement n'est que de 6 % tandis que le taux de conservation est de 94 %. Notons que dans *La séquence de sainte Eulalie* et dans *La vie de saint Léger*, on trouve aussi <anima> ; la forme <anema> est seulement attestée à partir de *La vie de saint Alexis* (cf. [FEW 24.581a](#)).

<sup>865</sup> Le changement du /ō/ en <u> est attendu en syllabe tonique (cf § 4.6) et est aussi visible dans les formes <urdo> (Ile-Fr/691 [T4469](#) l.18), <urdenacione> (Ile-Fr/691 [T4469](#) l.14), (Nord/716 [T4484](#) l.12), <urdenandum> (Nord/694 [T4472](#) l.8), (Nord/717 [T4487](#) l.11) et <urdenande> (Ile-Fr/711 [T4478](#) l.5). Ces cas sont répertoriés dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes aussi par Russo 2012b, 2014b, Russo et van der Hulst 2014).

<sup>866</sup> C'est une forme qui revient aussi dans (Ile-Fr/751 [T2921](#) l.3), mais que nous excluons des statistiques à cause de sa date.

<sup>867</sup> Nous avons exclu la forme masculine ANĪMUS 'énergie vive', mais la forme <hanimo> est attestée dans (Nord/697 [T1766](#) l.10), <animo> dans (Nord/716 [T4486](#) l.7), mais <anemo> dans (Ile-Fr/654 [T4511](#) l.10).

(210) MINĪMA ‘petite’ → afr. *merme*, *mame* (FEW 6/2.114a)

a. <minema> (Ile-Fr/654 T4511 1.4)

Mais, <minime> (Ile-Fr/696 T4475 1.14) et <minimi> (Ile-Fr/697 T4477 1.14). Le taux de remplacement n’est que de 33 % (voir Russo 2012b).

### 6.15.18 Les mots en l\_T, entre une sonante et une occlusive

Dans un nombre de mots ayant la forme *l\_\_T* où T représente une consonne, il est généralement admis que la syncope a eu lieu à une date assez ancienne pour empêcher la diphtongaison dans des mots comme SÖLĪDŪM → afr. *solt*, CÖLĀPHUM → afr. *colp* etc (cf. Straka, 1953, p. 252).

Chez Straka (1953), l’on peut lire que « la voyelle posttonique, affaiblie par la force de l’accent frappant la syllabe immédiatement précédente, a le moins bien résisté, lorsqu’elle était précédée de *l* ou *r* » (p. 252). Cependant, il note aussi que lorsque la post-tonique était « [...] derrière *r* et entre *d* ou *t* [...] » (p. 253) la diphtongaison de la tonique n’a pas eu lieu, ce qui suggère que la syncope avait bien eu lieu. On trouve ce même phénomène, la non-diphtongaison de la tonique dans CĀLĪDUM → afr. *chalt*, CĀLĪDA → afr. *chalde* sans fermeture du /ā/ tonique, ce qui suggère qu’il était en syllabe fermée (cf. Straka 1953, p. 289). Cependant, dans nos chartes, l’ouverture du /ī/ post-tonique est relativement rare dans ces cas.

(211) ĀLĪQUID ‘quelque chose’

a. <alequa> (Ile-Fr/637 T4507 1.7)

b. <alequ[i]d> (Ile-Fr/654 T4511 1.8); <alequid> (Ile-Fr/654 T4511 1.8), (Nord/703 T4479 1.6)

c. <alequa> (Ile-Fr/654 T4511 1.8), (Ile-Fr/673 T4462 1.26)

d. <alequi> (Ile-Fr/673 T4462 1.29)

e. <alequis> (Ile-Fr/691 T4491 1.12)

Mais <ali-> 5 fois dans <aliquo> (Ile-Fr/637 T4495, 1.88), <aliqui> (Ile-Fr/673 T4462 1.31), (Bourg/677 T4492 1.3), <aliqua> (Ile-Fr/696 T4475 1.20), <aliquid> (Nord/717 T4487 1.2). Le taux de remplacement est de 61.5 %.

(212) SÖLĪDŪS ‘monnaie romain’ → l’afr. *soult* :

- a. <soledus> (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.30), (Ile-Fr/691 [T4469](#) 1.17), (Nord/694 [T4472](#) 1.6)

En revanche, on trouve 12 fois <solidos>, 7 fois <solidus> et 1 fois < pro ipsus solidis sexcentus>. Le taux de conservation est de 87 % tandis que le taux de remplacement est de 13 %. Cependant, nous avons noté que certains exemples de *solidos* sont en réalité des cas d’abréviation, ex. <~~rode~~> (Nord/695 [T4473](#) 1.6), donc le taux de remplacement pourrait être plus important que ce que l’édition d’ARTEM nous laisse entrevoir. Autres exemples du /i/ post tonique

- b. CALIX, CALICIS : CALĪCEM ‘une coupe à boire’ → afr. *chaux* ‘une vase’ ([FEW 2.94](#)) : <calices> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.8) avec la voyelle étymologique

On trouve aussi le /ĩ/ post-tonique entre /l\_\_C/ dans la forme adverbiale des adjectifs avec un radical en /-l/. On s’étonne de la rareté avec laquelle /ĩ/ est remplacé par <e> dans cette position. Le taux de conservation se situe autour des 100 % pour la plupart de ces exemples.

### 6.15.18.1 Les radicales en /-l/ suivies de la terminaison adverbiale -ĪTER

Un suffi e qui revient souvent et qui témoigne du faible remplacement du /i/ post-tonique par <e> est le suffixe -ĪTER.

(213) Les radicales en /-L/ suivies du suffixe adverbiale -ĪTER

- a. STABILITER ‘stablement’ : <stabileter> (Ile-Fr/642 [T4509](#) 1.9). On ne trouve aucune attestation de <stabiliter>.
- b. SIMILITER : <semeleter> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.17, 1.19), <semileter> (Loire/673 [T4461](#) 1.9) avec remplacement du /i/ post-tonique par <e>, mais on trouve aussi 7 exemples de <similiter> dans (Norm/628, [T4503](#) 1.8), (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.4), (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.37), (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.48), (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.53), (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.70), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.5) de même qu’une fois <semiliter> (Nord/693 [T4471](#) 1.34). Le taux de remplacement est de 27.3 %.
- c. PRAESENTALITER : <presentaeter> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.22), mais <praesentaliter> (Nord/693 [T4471](#) 1.31)
- d. PERPĒTUALĪTER ‘perpétuellement’ : <perpetuaeter> (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.17), mais <perpetualiter> (Ile-Fr/637 ([T4507](#) 1.11), (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.8), (Nord/688 [T4459](#) 1.9), (Nord/688 [T4466](#) 1.7), (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.49), (Nord/716 [T4486](#) 1.7), pour un taux de remplacement de 14 %, soit un taux de conservation de 86 %.
- e. HOSTILITER ‘hostilement’ : <hostileter> (Nord/695 [T4473](#) 1.6) ; il n’y a pas d’exemple de <hostiliter>.
- f. GENERALĪTER ‘généralement’ : <generaliter> (Norm/625 ([T4505](#) 1.3), (Ile-Fr/637 ([T4507](#) 1.10), (Nord/688 [T4459](#) 1.9) sans exemple de <generaeter>.
- g. LEGALĪTER ‘légalement’ : <leg iter> (Norm/625 ([T4505](#) 1.7), (Norm/628, [T4503](#) 1.2).
- h. QUALĪTER ‘tel que’ : <qualiter> (N.I/660 [T4460](#) 1.3), (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.4, 1.21, 1.23), (Nord/693 [T4471](#) 1.20), (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.26), (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.2).

- i. TALĪTER ‘de telle manière’ : <taliter> (N.I/660 T4460 1.8), (Bourg/677 T4492 1.12), (Norm/679 T4510 1.7), (Ile-Fr/682 T4464 1.6), (Ile-Fr/691 T4469 1.9), (Ile-Fr/691 T4470 1.14, 1.18, 1.20), (Ile-Fr/692 T4468 1.6, 1.14, 1.18, 1.19), (Nord/693 T4471 1.26, 1.27), (Nord/694 T 472 1.16), (Nord/695 T4473 1.13, 1.16, 1.17), (Ile-Fr/696 T4475 1.19) ; <[t]aliter> (Ile-Fr/696 T4475 1.6), (Nord/703 T4479 1.7, 1.9), (Nord/709 T4480 1.11, 1.14), (Nord/710 T4481 1.9, 1.17), (Nord/710 T4482 1.13), (Nord/716 T4484 1.7), (Nord/716 T4485 1.8) et sans exemple de <taleter>.
- j. SPECIALĪTER ‘spécialement’ : <specialiter> (Bourg/677 T4492 1.16)

Ayant cherché dans notre corpus, nous trouvons que <-iter> revient bien plus souvent que <-eter> dans l'ensemble de ce dernier, quelle que soit la consonne qui précède. Ainsi, nous trouvons pour IUGĪTER 2 fois <iugeter> dans (Ile-Fr/654 T4511 1.5, 1.9) contre 4 fois <iugiter> classique dans (Ile-Fr/637 T4495 1.83), (Ile-Fr/673 T4462 1.8), (Nord/694 T4472 1.16), (Ile-Fr/696 T4474 1.16). Au vu de la disparition du suffixe adverbial -ĪTER dans les langues romanes, nous pouvons émettre l'hypothèse que le faible taux de remplacement est lié à la nature savante et archaïque de ce suffixe qui ne devait plus trop s'employer à l'oral.

## 6.15.19 Les mots en -mĭT-

Straka (1953, p. 255) est de l'avis qu'après /m/ la voyelle post-tonique s'est maintenue plus longtemps, ne disparaissant qu'après la diphtongaison, d'où les exemples comme FRĚMĪTŪM → *friente* et MŌVĪTĀ → *muete*. De manière générale, nous avons trop peu de données issues de ce contexte phonologique pour tirer une conclusion nette.

(214) Autres exemples du /ĩ/ entre /m\_t /

- a. TRAMĪTEM 'chemin' : <tramete> (Ile-Fr/637 ( 1.10), (Ile-Fr/673 T4462 1.12) versus aucune attestation de <tramit->.
- b. IMPRĪMĪTĪS 'presser.2.PL.PRĚS.ACT.IND., vous pressez' : <inprimetis> (Ile-Fr/691 T4494 1.33)
- c. PRĪMĪTŪM 'originaire' : aussi <primiti > (Champ/714 T1767 1.13) ; <primitus> (Ile-Fr 766 T2929 1.21)
- d. ANĪMĪTĚR : <animiter> (Ile-Fr/673 T4462 1.23)
- e. ADMĪTTAT : <amittat> (I e-Fr/673 T4462 1.32), (Ile-Fr/691 (T4491 1.14)
- f. FIRMĪTĀTE (pré-tonique) : <firmetatem> (Ile-Fr/633 T4504, 1.6) contre<firmitate> (Ile-Fr/691 T4494 1.36) ; <firmitatis> (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4486 1.6), tardivement <firmitatem> (Als/728 T3871 1.25), (No d/688 T4459 1.6) <firmitate> (Als/732 T3872 1.15)
- g. FIRMĪTER 'fermement' : <firmiter> tardivement (Als/728 T3871 1.7)
- h. EXTREMĪTAS : <extremitas> (Ile-Fr/696 T4475 1.24)

Un exemple typique, employé par Morin (2003, p. 116), est l'exemple de CŌMĪTEM qui donne *conte* en ancien français. On présume habituellement une syncope assez tôt pour expliquer l'absence de diphtongaison et l'absence de lénition de l'occlusive /t/. Étonnamment, notre corpus ne démontre pas d'affaiblissement de cette syllabe post-tonique.

(215) CŌMĪTEM → afr. *conte*, *comte* → fr. *conte*

- a. <comite> (Ile-Fr/654 T4511 1.12), (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.1), (Norm/679 T4510 1.2), (Ile-Fr/691 T4470 1.5), (Nord/693 T4471 1.8), (Nord/697 T4476 1.4), (Nord/710 T4482 1.14)
- b. <comiti> (Loire/673 T4461 1.2)
- c. <comitebus> dans (Bourg/677 T4492 1.1), (Nord/693 T4471 1.6), (Nord/697 T4476 1.4) mais ici en position tonique, donc exclue de nos statistiques.

On trouve 8 fois la graphie <comit-> avec un taux de conservation de 100%. Nous n'avons qu'un seul exemple de <comete> tardivement dans <comete palate nostro> (Ile-Fr/751 T2921 1.9). L'absence de l'ouverture du /ĩ/ en <e> nous étonne, car la chronologie relative nécessite la syncope

de la post-tonique afin d'empêcher la diphtongaison du /ō/ tonique.<sup>868</sup> Étonnamment, CŌMĪTEM ne témoigne d'aucune modification avant 751.

COMĒS - CŌMITEM est un mot qui a beaucoup occupé l'esprit de Straka. Il en conclut que la voyelle atone s'est syncopée avant la diphtongaison du /ō/ dans CŌMITEM → afr. *comte* ou dans DŌMĪTĀT → afr. *dompte* ou DŌMĪTŪM → *donte*, mais que la diphtongaison de /ě/ → [jɛ], en revanche, a précédé ces mêmes syncopes comme le démontre FRĒMĪTŪM → afr. *friente*. Il en conclut que « la diphtongaison de è est plus ancienne que celle de ò et que la syncope de i posttonique suivi de t et précédé de m se place chronologiquement entre les deux » (p. 257). Peut-être cela est-il vrai pour un ou plusieurs dialectes, mais on ne doit pas ignorer qu'à côté de *comte* de l'ancien français, on trouve aussi *quente*, *quante*, *coumte* (FEW 2.90b).

Le fait que CŌMITEM → *comte*, DŌMĪTĀT → *dompte* etc. suggère en effet que la syncope dans ces mots a précédé la phonologisation du voisement à l'intervocalique (cf. Straka, 1953, p. 258; Richter, 1934, § 66, § 109, § 111). Cette conclusion n'est toutefois pas soutenue par les données de nos chartes.

## 6.15.20 Les mots avec une groupe *muta cum liquida* \_\_ + occlusive

Les mots avec un groupe TR + R posaient un problème, car la syncope de la post-tonique aurait causé la rencontre de trois consonnes. Dans le vieux luxembourgeois, l'on trouve un adjectif *puble* 'qui appartient au peuple', dans l'ancien picard *puble* 'qui a lieu en présence de tout le monde'<sup>869</sup> et qui semble être l'évolution naturelle de cet adjectif (FEW 9.506b). On trouve aussi une forme *en publege* dans l'ancien langodocien (FEW 9.507b) sans apocope. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, c'est une forme savante empruntée au latin médiéval qui s'y emploie.

(216) PŪBLĪCŪS → apic. *puble*

- a. <publicis> (Ile-Fr/691 T4469 1.12)
- b. <publici> (Nord/694 T4472 1.7)

Cependant, on a 9 fois la graphie traditionnelle : <publicis> (Bourg/677 T4492 1.1), (Nord/716 T4484 1.10), (Nord/717 T4487 1.17), <publice> (Bourg/677 T4492 1.18), <publico> (Ile-Fr/691 T4494 1.36), (Nord/694 T4472 1.6, 1.13), <publicae> (Ile-Fr/696 T4475 1.30), <publicus> (Ile-Fr/711

<sup>868</sup> C'est la solution préférée par Krepinsky (1931) et par Straka (1953, p. 255) qui ont fait de cette solution la référence des grammaires historiques du français (cf. Y. C. Morin, 2003, p. 115-116). Morin fait valoir que cette chronologie repose essentiellement sur l'opposition entre la diphtongaison dans des mots comme FRĒMĪTŪM 'un murmure' → afr. *friente* et la non-diphtongaison dans un mot comme CŌMĪTEM → *conte* (FEW 4.486) et DŌMĪTĀM 'subjugué' → afr. *donte* (FEW 3.132b). Or ces deux exemples de non-diphtongaison sont les seuls dans le contexte /m\_\_t/, ce qui pousse Morin à mettre en avant la diphtongaison de /ě/ et /ō/ au même moment. La possibilité d'une régression de /jɛ/ et /wɔ/ → [ɛ] et [ɔ] en syllabe fermée a été proposée par Meyer-Lükbe (1935, p. 185) et il s'agit d'un changement parfois proposé pour les dialectes italiens. Selon Morin (2003, p. 117), « [la régression] pourrait avoir été favorisée en français lorsque suit une consonne nasale dans la même syllabe ».

<sup>869</sup> C'est ce sens qui revient régulièrement dans nos chartes, à savoir 'fait en ville devant tout le monde', <actum [...] vico publico> (Ile-Fr/691 T4494 1.36).

T4478 1.9). Le taux de conservation est de 82 % soit un taux de remplacement de 18 %. À notre avis, le taux de remplacement faible indique la force relative de cette voyelle qui finalement a survécu, causant plutôt l'apocope de la syllabe finale.

### 6.15.21 Sommaire concernant le phonème /ĩ/ post-tonique

Comme nous l'avons signalé dans la section 6.3, la fréquence lexicale du /ĩ/ pré-tonique nous a permis d'étudier le remplacement graphique dans des contextes phonologiques variés. Il y a d'assez nombreux contextes où le remplacement de /ĩ/ par <e> dépasse les 60 % {C\_\_tūr, C\_\_mūs}, le 75 %, ex. PĀĠĪNAM : <pagenam> (Norm/628, T4503 1.2, 1.3), (Ile-Fr/673 T4462 1.24), mais <paginam> (Ile-Fr/637 (T4507 1.3) pour un taux de remplacement de 75 %, encore les 80 % {r\_\_t, rt\_\_b, g\_\_t, n\_\_t, etc.}, et atteignant même 100 % des cas dans des mots grammaticaux comme ĪĠĪTŪR.

Notre corpus révèle quantité d'indices que le /ĩ/ en position post-tonique était régulièrement transcrit par <e>. L'on peut même dire que cette voyelle <e> était devenue la graphie prescrite pour l'ancien /ĩ/ en syllabe atone. Comme l'on peut le voir, on trouve le /ĩ/ latin, traditionnellement écrit <i> remplacé par la graphie <e> en position post-tonique dans les noms, dans les verbes et dans les terminaisons casuelles ; ce n'est donc pas un phénomène morphologique, mais bien un reflet de la phonologie synchronique du latin mérovingien.

Nous reconnaissons quelques rares cas où cette voyelle est omise en entier. C'est notamment le cas dans les titres *dominus* et *domina* dans lesquels la voyelle post-tonique est régulièrement omise. Cela ne nous étonne pas, car déjà au premier siècle, l'empereur Quintiline écrivait que Auguste est réputé pour avoir considéré comme *pédante* la prononciation ['dɔ.mi.nʊs], voire l'articulation de la voyelle post-tonique de DŌMĪNŪS.<sup>870</sup> Enfin, d'autres mots comme *anima* présentent des taux de remplacement beaucoup plus faibles, ce qui suggère des graphies savantes ou encore des contextes phonologiques peu propices à la réduction. Ces contextes devront être considérés par rapport à la question plus large de la chute et de la préservation des voyelles atones que nous aborderons dans le chapitre 9.

## 6.16 La voyelle /ĕ/ post-tonique

Dans son étude sur les chartes du VIII<sup>e</sup> siècle, Pei (1932, p. 39) avait constaté qu'un grand nombre de /ĕ/ étaient écrits <i> en syllabes atones. Cependant, si l'on regarde dans ces documents (Pei 1932,

<sup>870</sup> « Sed Augustus quoque in epistulis ad C. Caesarem scriptis emendat quod is 'calidum' dicere quam 'caldum' malit, non quia id non sit Latinum, sed quia sit odiosum et, ut ipse Graeco uerbo significauit, περίεργον. Atqui hanc quidam ὀρθόπειαν solam putant, quam ego minime excludo. Quid enim tam necessarium quam recta locutio? Immo inhaerendum ei iudico, quoad licet, diu etiam mutantibus repugnandum: sed abolita atque abrogata retinere insolentiae cuiusdam est et friuolae in paruis iactantiae. Multum enim litteratus qui sine adspiratione et producta secunda syllaba salutarit ('auêre' est enim), et 'calefacere' dixerit potius quam quod dicimus et 'conseruauisse', his adiciat 'face' et 'dice' et similia. Recta est haec uia: quis negat? Sed adiacet et mollior et magis trita »

Annexe A3), l'on trouve que /Ĕ/ post-tonique, à l'exception de certains verbes de la troisième conjugaison, *n'est jamais représenté par <i> dans les chartes de 700 à 768.*<sup>871</sup>

De manière générale, le /Ĕ/ reste écrit <e> en position post-tonique. Prenons l'exemple de DĪCĒRĪT 'dire.3.SG.PARF.SUBJ.ACT., il disait'.

(217) DĪCĒRĪT 'dire.subj.imp.3.s':

- a. <dicerit> (Ile-Fr/682 T4464 1.3), (Ile-Fr/691 T4467 1.3), (Nord/693 T4471 1.11), (Nord/703 T4479 1.3), (Nord/716 T4485 1.3)
- b. <contradicerit> (Ile-Fr/691 T4467 1.5), (Nord/716 T4485 1.4)
- c. <contradicerent> (Nord/710 T4482 1.4)

Nous avons donc 8 attestations du /Ĕ/ post tonique écrit <e> et 0 attestation de <dicir->, pour un taux de préservation de 100 %.

Pei (1932, p. 40) donne aussi l'exemple du mot latin ĪNTĒGRŪM comme exemple qui préserve le /Ĕ/ post-tonique. En effet, l'ancien français possédait un mot, *entre* (FEW 324), qui démontre la syncope de la post-tonique. Nous l'écartons de nos observations, car les langues romanes montrent aussi le déplacement de l'accent vers la pénultième, ex. afr. *entier*, a.port. *enteiro*, vén. *intiero*, friul. *intîr*, l'occ. *entîer*, esp. *entero*.<sup>872</sup> Ce changement d'accent est bien attesté dans les langues romanes et particulièrement devant les séquence *muta cum liquida* (cf. Loporcaro, 2011b, p. 102-104; Russo 2012a).

Russo (2012a) explique qu'« en latin vulgaire il y a eu également déplacement de l'accent par rapport au latin classique sur la pénultième lorsqu'elle est alourdie par un groupe occlusive + vibrante : *intĕgrum* > *intĕgrum* > *entier*, *tonĭtrum* > *tonĭtrum* > *toneire* » (p. 304-305). En effet, l'accentuation ancienne et populaire semble être sur la pénultième. Selon Grandgent (1907, p. 104), Naevius, dramaturge du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., accentuait ĪNTĒGRŪM, mais au premier siècle ap. J.-C. le rhéteur Quintilien (*de institutione oratoria* 1,5. 28) recommandait plutôt d'accentuer TĒNEBRA et VŌLUCRES. Ce patron prosodique existait à côté d'une prononciation savante avec accent sur l'antépénultième ; la prononciation populaire sur la pénultième avait lieu quand la voyelle tonique était suivie du groupe *muta cum liquida* (sur cet argument spécifique avec un corpus du latin archaïque à l'ancien français Russo 2012a). Cette accentuation sur la pénultième était la norme au VII<sup>e</sup> siècle, quand Isidore évêque de Hispalis (Séville)

<sup>871</sup> Pei (1932, p. 40) note les formes <vulluies> Al/769 (T4488) pour VŌLUĒRIS 'vouloir.2.S.SUBJ.ACT.' 'que tu eus voulu' et <quatinus> pour QUĀTĒNŪS 'jusqu'ou', 'à quel point'. À mon sens, ces erreurs ne sont pas de nature phonologique mais orthographique, et suggèrent soit la neutralisation de toutes les voyelles post-toniques, soit la chute de ces voyelles et leur absence de la forme phonologique dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>872</sup> Plusieurs langues romanes montrent aussi une métathèse ĪNTĒGRŪM → ĩntrĕgŭm donnant roum. *intrik*, vén. *intrego*, lomb. *intego*, etc.

écrit Barbarismus est verbum corrupta littera vel sono enuntiatum [...] sono si pro media syllaba prima producat, ut *látēbra, tēnēbrae*

‘il est un barbarisme si l’accent des mots avec voyelles brèves est produit non pas sur la syllabe du milieu mais sur la première comme dans *látēbra* et *tēnēbrae*’

(Isidore de Séville, *Étymologies* 1.32.1)

De cette continuité entre le vieux latin et Isidore de Séville, il faut s’accorder avec Russo (2012a), et suivant Väänänen (1981, p. 34), sur le fait que le latin présentait deux syllabations possibles, soit tautosyllabique où la *muta cum liquida* formait une attaque branchante, laissant ainsi la pénultième non entravée et légère, et causant le renvoi de l’accent vers l’antépénultième, soit syllabée de manière hétérosyllabique avec la *muta* dans la coda d’une syllabe et la *liquida* dans l’attaque de la prochaine.<sup>873</sup>

(218) ĪNTĒGRŪM ‘entier’ :

- a. INTĒGRA : <integra> (Ile-Fr/654 T4511 1.5), (Als/VIII<sup>c</sup> T3869 1.6), (Bourg/677 T4463 1.6), (Nord/688 T4459 1.6), (Nord/688 T4466 1.6), (Nord/694 T4472 1.5), (Nord/697 T1766 1.7), (Ile-Fr/700 T4493 1.44, 1.50), (Ile-Fr/711 T4478 1.2), (Nord/716 T4483 1.13), (Nord/717 T4487 1.9, 1.14)
- b. INTĒGRUM : <integrum> (N.I/660 T4460 1.7), (Als/VIII<sup>c</sup> T3869 1.10), (Bourg/677 T4463 1.10), (Nord/688 T4466 1.7), (Ile-Fr/691 T4494 1.8, 1.9, 1.13, 1.17), (Nord/697 T1766 1.11), (Nord/703 T4479 1.4), (Nord/709 T4480 1.20), (Nord/716 T4483 1.11, 1.14), (Nord/716 T4485 1.13), (Nord/717 T4487 1.4, 1.7, 1.12, 1.13)

Les 31 attestations de <integr-> et l’absence totale de variations comme <intigr-> ou <entigr-> avec l’affaiblissement de la deuxième voyelle, ou son remplacement par /Ē/, démontrent la préservation phonologique du /Ē/. On peut difficilement dire si l’accent était initial ou s’il était passé à la syllabe pénultième. L’évolution du mot ĪNTĒGRŪM → fr. *entier* suggère tout de même une accentuation sur la pénultième,<sup>874</sup> mais si le français témoigne d’une diphtongaison du /Ē/, cela est d’autant plus bizarre car la syllabe rendue lourde et tonique par l’entrave se comporte comme non-entravée par rapport à la diphtongaison.<sup>875</sup>

De façon globale, le /Ē/ post-tonique est préservé comme <e>, bien que l’on trouve quelques exceptions, visiblement lié à la présence d’une consonne palatale en attaque. On trouve par exemple

<sup>873</sup> Les étymologies proposées par De Vaan (2008) pour TĒNĒBRA (p. 612) et CŌLŪBRA (p. 126) semblent tous deux avoir une pénultième entravée ; ĪNTĒGRO (p. 606) témoigne plus clairement de la pénultième entravée, Pl. \**n-tagro* ‘intouché’.

<sup>874</sup> Russo (2012a) repère quelques mots où l’accent initial est parvenu jusque dans l’ancien français. Ainsi on trouve PĀLPĒBRAS → afr. *palpres* en compétition avec *paupière* et PŪLĪTRA → afr. *politre* plutôt que \*\**polître* attendu. On trouve aussi FĒRĒTRŪM → l’afr. *fiertré* ‘brancard pour le transport des reliques’ ; ce dernier étant un emprunt au grec φέρετρον (phérettron) ayant aussi l’accent initial.

<sup>875</sup> Ainsi Neumann (1896, p. 519) avait proposé l’introduction d’une voyelle anaptyctique : TĒNĒBRAE → \*tĕnĕb(e)rae permettant d’avancer l’accent d’une syllabe. Niedermann (1906) affirme aussi que, comme *souverain* en français, avec ou sans un /ə/ médial, ĪNTĒGRŪM et TĒNĒBRAE devait se prononcer avec une voyelle épenthétique, bien que l’on préservait la graphie classique (voir discussion et bibliographie dans Russo 2012a). On peut aussi imaginer que le /r/ serait devenu syllabique : /tĕ.nĕ.br.ae/, une solution élégante mais qui nous obligerait à postuler des consonnes syllabiques dans le latin tardif.

le nom SĚGĚTE ‘champ.ABL.S.’ écrit <segite> (Ile-Fr/696 T4475 l.27). Mais si le /Ě/ post-tonique est bien préservé dans la plupart des cas, il y a une catégorie de mots qui échappe à cette régularité : /Ě/ est transcrit <i> dans certains verbes de la troisième conjugaison à l’infinitif.

### 6.16.1 Verbes de la 3<sup>e</sup> conjugaisons en /Ě/

Les verbes de la 3<sup>e</sup> conjugaison en /Ě/ subissent une variété de changements et la conjugaison est entièrement éliminé du roman, que ce soit par voies morphologiques, phonologiques ou par une combinaison des deux. Dans le latin, la brièveté de /Ě/ fit en sorte que dans les infinitifs, l’accent remonta d’une syllabe vers la racine, laissant la voyelle thématique /Ě/ atone, à la différence des autres conjugaisons en /-ĀRE/, /-ĒRE/ et /-ĪRE/ où la voyelle thématique accueillait systématiquement l’accent à la forme de l’infinitif (actif comme passif). Dans ce sens, il y avait une pression analogique par rapport aux autres conjugaisons pour que le /Ě/ acquiert aussi l’accent afin de régulariser l’accentuation des verbes. Nous pensons que l’évolution ultérieure du /Ě/ de la 3<sup>e</sup> conjugaison peut s’expliquer en grande partie par un conditionnement phonologique.

Dans un premier temps, la 3<sup>e</sup> conjugaison en /Ě/ comporte deux variantes, l’une ou le /Ě/ est historiquement épenthétique, en tant que voyelle de liaison entre une racine à terminaison consonantique et le suffixe de l’infinitif actif /-RE/ d’un ancien *-se* pré-latin. L’on peut trouver la 3<sup>e</sup> conjugaison à racine consonantique dans un verbe comme STATUĚRE ‘statuer’, où la racine termine par un /w/. Ici le /Ě/ de l’infinitif permet de lier la racine au suffixe de l’infinitif ou encore à la première personne du singulier actif présent est STATUO.

L’autre groupe de verbes de la 3<sup>e</sup> conjugaison en /Ě/, est celle dite « mixte », car le /Ě/ de l’infinitif fait surface dans ses formes en tant que <i> lorsque suivi d’une voyelle, c’est le cas dans un verbe comme CĀPIŎ [kapjo], la première personne du singulier du présent <du verbe CAPĚRE ‘prendre’>. Dans ces verbes le /Ě/ de de l’infinitif est en réalité la vocalisation d’un /-j-/ faisant partie de la racine, par exemple dans pré-latin \*cĕpj-sĕ → CĀPĚRE ‘prendre’. Dans ces cas la semi-voyelle est encore présente dans les formes conjuguées comme CĀPIO /ka'pjo/ ‘je saisie’. Dans le gallo-roman, ces verbes de la 3<sup>e</sup> déclinaison dits « mixtes » à cause du /-j/ final sur la racine étaient absorbés par la 4<sup>e</sup> déclinaison en /i/ (cf. de la Chaussée 1989, p. 219-220).<sup>876</sup>

<sup>876</sup> Ce même phénomène n’a pas eu lieu en Espagne où l’accent s’est systématiquement déplacé vers la pénultième des verbes, d’où CAPĚRE → cast. [ka.'βer] *caber* d’où TĒNĚRĚ → cast. *tener* [te'ner]. Pour l’Espagne, Dag Norberg (1991) reconnaît que « [l]es infinitifs en *-ĕre* ont remplacé tous les infinitifs en *-ĕre* : *cĕpere* est devenu *capĕre*, esp. *caber*, etc. » (p.9). Nous pensons pouvoir expliquer ce remplacement par la réduction des sept voyelles toniques romanes à 5 voyelles dans les atones.

(219) Verbes de la 3<sup>e</sup> déclinaison mixte qui aboutissent à /i/ gallo-roman

- a. INGREDĒRE ‘rentrer, marcher’ du déponent INGREDIOR : <[i]gredire> (Ile-Fr/711 T4478 l.11), <ingredire> (Nord/716 T4483 l.10). On ne trouve aucun exemple de <ingredere, infinitif actif hypothétique basé qui aurait remplacé la forme déponent ĪNGRĒDĪŌR ‘marcher’. Notons que le verbe espagnol *ingresar* est construit sur le participe passé ĪNGRĒSSŪS. La forme participiale est aussi la source de formes comme *agresser* ← AGGRESSUS, attesté en afr. comme *acresser* (TLFi).
- b. FACĒRE ‘faire’ → afr. *faire, feire* → fr. *faire* : <facire> (Ile-Fr/673 T4462 l.31), (Ile-Fr/697 T4477 l.13). Dans la forme française le <i> de faire représente la fermeture du /ĕ/ → /i/. Nous trouvons le même type de fermeture dans l’aromanien *fatsiri* ou dans l’occitan *faire*, qui comme la forme française témoigne de la perte de l’occlusive intervocalique. Nous trouvons aussi les formes dérivées <satisfacire> (Loire/673 T4461 l.8), (Ile-Fr/692 T4468 l.24), <proficire> (Ile-Fr/688 T4465, l.17), (Ile-Fr/691 T4494 l.27)

Nous pouvons aussi signaler que ce passage vers /i/ a aussi affecté certains verbes de la deuxième conjugaison, ceux en /-ĒRE/. Les raisons pour le passage de ces verbes enm/-ĒRE/ → /-ĪRE/ n’est pas bien comprise. Selon de La Chaussée, c’est à cause des formess en -ĒŌ de la première personne du singulier présent que certains verbes comme FLŌRĒRĒ; FLOREŌ ‘je fleuris’ et MŪCĒRE; MŪCĒŌ ‘je moisis’ deviennent FLŌRĪRE et ‘fleurir’ et MUCĪRE ‘moisir’ respectivement. Ici il faut comprendre que dans le contact des deux voyelles /-Ē+Ō/, la première s’est réalisé comme une semi-voyelle /j/, donc /ĕ.o/ → [jo].

## (220) Verbes en /Ē/ → /i/

- a. TĒNĒRE ‘tenir’ (Gaffiot 2016) → tĕnĕre : <teniremus> (Loire/673 T4506 l.10); <tenire> (Ile-Fr/696 T4475 l.17), (Champ/714 T1767 l.5), (Nord/717 T4487 l.6), mais aussi <pertenaire> (Nord/697 T1766 l.3), (Nord/716 T4486 l.3), (Nord/717 T4487 l.3); <contenaire> (Nord/716 T4483 l.11) et <retenir> (Nord/716 T4485 l.4). Cela contraste avec 3 exemples de <tener> : <pertener[e]> (Norm/625 T4505 l.2), <tenerent> (Norm/679 T4510 l.5) et <retenit> (Ile-Fr/691 T4467 l.5). On a donc 9 remplacements vs. 3 rétentions de la graphie classique, pour un taux de remplacement de 75 %.

Cependant, lorsque nous observons les chartes mérovingiennes, nous observons que le /Ē/ post-tonique, bien qu’il soit habituellement écrit <e> est attesté d’assez nombreuses fois comme <i>. Il y a donc une convergence *graphique* entre /ī/, /Ē/ et /Ē/ dans cette position, ce qui nous pousse à penser que la réduction du /Ē/ post-tonique a mené à la neutralisation vers la voyelle faible /ɨ/. Ainsi, nous trouvons aussi les cas suivant de /Ē/ post-tonique transcrits <i> :

## (221) Verbes témoignant de /Ē/ attesté &lt;i&gt;

- a. FŪNGĒRE ‘performer’ infinitif tardif du déponent classique FŪNGOR → cf. it. *fungere*, esp. *fungir* : <fungire> (Ile-Fr/696 T4474 l.10). On ne trouve aucun exemple de <fungere>.
- b. INGREDĒRE ‘entrer’ : <ingredire> (Nord/716 T4483 l.10). On ne trouve aucun exemple de <ingredere, infinitif actif hypothétique basé qui aurait remplacé la forme déponent ĪNGRĒDĪŌR ‘marcher’. Notons que le verbe espagnol *ingresar* est construit sur le participe passé ĪNGRĒSSŪS. La forme participiale est aussi la source de formes comme *agresser* ← *agressus*, attesté en afr. comme *acresser* (TLFi).

- c. SCRĪBĒRE → fr. *écrire* : <subscribere> Nord/688 (T4459 1.5). On trouve 0 fois <scribere>. Nous sommes de l'avis que la graphie <i> de la pénultième représente bien une prononciation plus fermée du /Ē/, réalisé /ī/. Ainsi, ce /ī/ devenu tonique dans l'ibéro-roman a pu rejoindre /i/ donnant l'esp. *escribir*, aport. *Escrivir*. Dans le gallo-roman ce [ī] a bien chuté, mais seulement après la lénition de /b/ → [β] donnant S RĪBĒRE → afr. *escrivre* et l'aoc *escriure* (REW 582).
- d. (Ē)LĪĜĒRE → afr. *eslire* → fr. (*é*)lire : <eligirit> (Ile-Fr/691 T4494 1.26) pour ĒLĪĜĒRĪT. L'écriture du /Ē/ tonique comme <i> est attendue, mais la graphie <i> pour le /Ē/ post-tonique est inattendu. On ne trouve aucun exemple de <legere>. La forme dans notre charte reflète donc la forme gallo-romane, cf. afr. *lire*, aoc. *legir*, cat. *llegir* vs. esp. *leger*, it. *legere*. Cette forme témoigne donc du renforcement du /Ē/ post-tonique à [i]. Ce renforcement s'explique dans un premier temps par la représentation ambiguë du /Ē/ atone, qui dans les conditions palatalisantes a pu être réinterprétée comme /i/. Nous présentons cette loi phonétique mérovingienne dans la section 6.16.1.2.
- e. RĒDDĒRE 'retourner, rendre' → aoc. *redre*, donne aussi *retre* en catalan (FEW p.171). En gallo-roman et d'autres dialectes, la gémée semble être remplacée par -nd- sous l'influence de son antonyme *prendo*. Cette forme analogique donne *rendre* en ancien français, *rinde* en wallon, *rindi* en friul et *rendir* en catalan, qui est la forme qui s'approche le plus du <reddire> de nos chartes. Dans nos chartes, on trouve <reddire> (Nord/693 T4471 1.30) et <reddire> (Nord/716 T4486 1.6) ainsi que deux fois la graphie classique <reddere> dans (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 1.10) et (Nord/693 T4471 1.34).
- f. (AD)SPĒCĒRE 'regarder' ne semble pas survivre dans les langues romanes, car remplacé par le fréquentatif SPĒCTĀRE. On trouve quand même la forme <aspicire> (Nord/694 T4472 1.8) contre une fois <aspicere> (Nord/716 T4485 1.11) pour un taux de remplacement de 50 %.

### 6.16.1.1 Une réduction généralisée du /Ē/ post-tonique de la troisième conjugaison

Cependant, ce ne sont pas tous les verbes qui sont attestés avec un <i> à la place du /Ē/ post-tonique qui finissent par avoir un /i/ dans la forme française. Nous démontrerons dans cette section que la fermeture vers [i] a eu lieu bien plus largement, mais que le résultat terminal pouvait varier selon la langue et selon l'environnement phonologique. Pour les verbes de la 3<sup>e</sup> déclinaison régulière (c'est-à-dire non mixte), on trouve quand même trois résultats différents :

- ① la fusion du /Ē/ avec /ī/, qui s'explique par un passage par /ɪ/
- ② la fusion du /Ē/ avec /Ē/, qui s'explique par un passage par /ɪ/
- ③ la chute de la voyelle, qui s'explique par un passage par /ɪ/

Il est peut-être possible d'expliquer le passage de /Ē/ → /Ē/ ou /ī/, de /Ē/ → /Ē/ ou /ī/ par un seul phénomène. L'affaiblissement du /Ē/ post-tonique résultait dans une voyelle sous-spécifiée [ɪ] tout comme la réduction des voyelles /Ē/, /ī/ et /ī/ plus généralement. Or, dans la tonique, la voyelle /Ē/ semble avoir renforcé sa tête [ɪ], causant un rapprochement de la fermeture de [i], ce que nous avons indiqué dans les toniques grâce au diacritique de fermeture [ɛ̃]. L'on peut donc postuler qu'il avait

la possibilité d'une confusion quant à sa valeur sous-jacente. Pour Vielliard (1927, p. 18), la transcription du /Ĕ/ comme <i> est d'une part phonétique, de l'autre due à l'influence de l'analogie.<sup>877</sup> Dans ce premier catégorie, les verbes où le /Ĕ/ post-tonique passe à un /i/ tonique nous trouvons les exemples suivant :

(222) Exemples du /Ĕ/ post-tonique devenu /i/

1. TRADĚRE → a.fr. *trair*, fr. *trahir* (FEW p. 151) : <tradire> (Nord/693 T4471 l.20), mais <tradere> (Nord/697 T4476 l.16). Cette forme est très curieuse, car on s'attendrait à une forme gallo-romane [træðre] avec une syncope de la voyelle post-tonique. Or, on voit plutôt que le verbe était recatégorisé avec les infinitifs en -i dans l'afr. *trair* d'une forme témoignant du déplacement de l'accent \*traðjĕrĕ → tra.ír → fr. *trair*.
2. TRAHĚRE → [tra.ĭre] → [traj.re] → a.fr. *trair* ou *treire*, fr. *traire* : <abstrahire> (Nord/694 T4472 l.10). On ne trouve aucun exemple de <trahere> classique avant <abstrahere> dans (Lorr/727 T3870 l.7). La forme française, tout comme les formes dialectales (FEW 13.151), démontre la fermeture de la pénultième en [i] qui était phonologisée en /i/ roman.
3. RELĪNQUĚRE 'abandonner, délaisser' → afr. *relinquir* (Godefroy p. 760), aoc. *relinquir* (FEW 10.232), cf. esp. *relinquir* : attesté comme <relinquire> (Loire/673 T4461 l.4). On trouve 0 fois <relinquere> et l'évolution de l'ancien français : *relinquir*, *relainquier*, *relanquir*, *relequir* suggère que nous observons déjà de la forme gallo-romane septentrionale dans le latin mérovingien. RELĪNQUĚRE avait comme forme de la première personne du singulier présent actif, RĚLĪNQUĚŌ, donc nous ne pouvons pas expliquer le passage de /Ĕ/ → /i/ par la troisième conjugaison dite mixte.
4. CRĚDĚRE → fr. *croire*, norm. *creire*, oc. *creire*, esp. *creyer*, friul *crodi*, etc. Cette forme n'est malheureusement pas attestée dans notre corpus, mais nous pouvons reconstruire l'évolution suivante : CRĚDĚRE → krĕjĕre → gal.rom. *krejĭre* → afr. *creire* 'croire'. Ici l'apparition de la diphtongue /wa/ est une conséquence de la réinterprétation de la séquence /e.i/ en tant que la diphtongue française /eɪ/.
5. INVĀDĚRE → afr. *envaïr*, fr. *envahir*. Seulement attesté comme <vade> un peu tardivement (Als/728 T3871 l.13). L'infinitif a dû passer par une phase INVĀDĚRE → invæjĭre → invæir → afr. *envahir*.

<sup>877</sup> Pour Vielliard, c'est surtout le cas des verbes avec la première personne du singulier en -ĭo, qui sont tantôt intégrés aux verbes en -ĔRE tantôt intégrés à ceux en -ĪRE. Cependant, comme nos données le démontrent, ce phénomène dépasse largement les verbes en -ĭo affectant tout /Ĕ/ précédé d'une consonne palatale.

6. CLÁUDĚRE → apr. *claure*, fr. *clore*, (cf. scève *clouer*), mais aussi *claudre* dans le Centre. Une forme *clausir* est attestée en Picardie au XII<sup>e</sup> siècle témoignant de la fermeture de [ɪ] en /i/ (cf. FEW 2.747). Ailleurs, cela semble moins avoir été le cas sous l'influence du [U] de la diphthongue. Dans notre corpus, l'on ne trouve que la forme CLAUDETIS <claudetis> 'vous cloez, mais l'on peut reconstruire l'évolution de l'infinitif ainsi : CLAUDĚRE → claujře → claujre → *clore*
7. CĀDĚRĚ 'tomber' → CĀDĚRĚ → afr. *chāir*, *cheoir*, fr. *choir*, frpro. *chêre*, esp. *caer* mais aussi aoc. *cazer*, oc. *cader* ou *caser*, sic. *cārriri*. Ces formes semblent être issues d'une palatalisation du /d/ → [j]. Dans ce cas, le <i> de l'afr. *chāir* serait issu de la vocalisation de [j] devant /r/ et non pas directement du [ɪ] post-tonique qui aurait plutôt chuté. Ces formes CĀDĚRĚ → cājře peuvent expliquer l'ensemble des formes attestées y compris les variantes rares : *cherre* en Auvergne, [tʃɑdre] (vsoan), *stiédre* en Savoie, ou *tsejra* dans le dauphinois (cf. FEW 2.24). La prononciation /ʃwar/ du français moderne semble être un résultat plus tardif lié à la réinterprétation de <oi> comme /wa/ ← /eɪ/ ← /Ē/ tonique.

Le passage de /Ē/ → /i/ gallo-roman est le plus fréquent après une consonne /d/, mais les exemples b. et c. suggèrent que c'est plutôt l'effet palatalisant du [ɪ] sur la consonne précédente qui conditionne l'évolution de /Ē/ → /i/ après une consonne palatalisée.

Au-delà de l'évolution de /Ē/ → /i/ en gallo-roman, nous trouvons aussi nombreux exemples du /Ē/ qui passe à /Ē/ et ensuite au /e/ gallo-roman, par exemple dans SĀPĚRE → SĀPĚRE. Dans l'hypothèse que le /Ē/ post-tonique était réduite vers une voyelle [ɪ], l'on peut postuler que ce [ɪ] était parfois réinterprété comme une instanciation de [ɛ] gallo-roman, voire de /Ē/ latin et pouvait donc acquérir l'accent.

Bourciez (1967, p. 77) signale que dès l'époque latine un certain nombre de verbes de la deuxième conjugaison en /Ē/ ont rejoint ceux de la troisième conjugaison. Ainsi RĪDĚRE → RĪDĚRE 'rire', RESPONDĚRE → RESPONDĚRE 'répondre' attesté <respondere> (Ile-Fr/673 T4462 1.8), mais aussi TORQUĚRE → TORQUĚRE (cf. La Chaussée, 1989, p. 220). Pour les verbes comme MORDĚRE → MORDĚRE 'mordre', TONDĚRE → TONDĚRE 'tondre' ou RESPONDĚRE → RESPONDĚRE 'répondre' le déplacement de l'accent peut peut-être s'expliquer en partie par la syllabe prétonique lourde qui attire l'accent.

Comme nous avons signalé à la section 4.4, le /Ē/ tonique est souvent transcrit <i> ; on trouve ce même phénomène dans l'infinitif.

(223) Verbes de la 2<sup>e</sup> déclinaison avec /Ē/ transcrite <i>

- a. HĀBĚRE : <habire> (Ile-Fr/652 T4493 1.39, 1.43), <habire> (Loire/673 T4461 1.8), <[a]bire ?> (Nord/688 T4459 1.6), <habire> (Ile-Fr/691 T4469 1.9, 1.24), <habire> (Nord/693 T4471 1.11), (Ile-Fr/696 T4474 1.5, 1.5), <habire> (Nord/697 T4476 1.17), <habire> (Nord/697 T1766 1.13), <habire> (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4485 1.8), (Nord/716 T4486 1.6), (Nord/717 T4487 1.17).

Le passage de /Ē/ → /ī/ comme dans TENĚRE → afr. *tener*, *tenoir*, ou *tenir*, fr. *tenir*, mais aussi aoc. *tenir*, est probablement lié à ce même phénomène. Selon de La Chaussée, c'est à cause des formes en -ĒŌ de la première personne du singulier présent que certains verbes comme FLŌRĚRĚ ; FLORĒŌ

‘je fleuris’ et MŪCĒRE; MŪCĒO ‘je moisiss’ deviennent FLŌRĪRE et ‘fleurir’ et MUCĪRE ‘moisir’ respectivement. Ici il faut comprendre que dans le contact des deux voyelles /-Ē+O/, la première s’est réalisé comme une semi-voyelle /j/, donc /ē.o/ → [jo].

Tout comme certains verbes en -ĒRE étaient réinterprétés en -ĒRE, l’inverse est aussi vrai. L’on ne sait pas si /Ē/ est passé directement à /Ē/ ou s’il faut plutôt reconnaître une étape intermédiaire où /Ē/ post-tonique est devenu /ɪ/ avant d’être réinterprété comme /Ē/, ce qui expliquerait le transfert de l’accent.

### 6.16.1.2 Identification d’une loi phonologique mérovingienne

En fonction des formes attestées ci-dessus, on peut en conclure qu’une consonne dentale ou palato-vélaire (donc caractérisée par la présence de l’élément |I|) dans le gallo-roman, pouvait provoquer la fermeture du [ɪ] (issu de /Ē/ atone) en /i/ roman. Cette tendance était exprimée par de La Chaussée (1989, p. 220), qui n’a malgré tout pas fait le lien entre la palatalisation des dentales et des vélaire. Nos données pour TĒNĒRE et RELINQUĒRE nous permettent d’affirmer que le passage de certains /Ē/ → /i/ dans l’infinitif des verbes était accompli dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Cela n’affecta pas la prononciation de la consonne suivante.

Il semble que la neutralisation des contrastes dans la syllabe atone est responsable de cette confusion. Si, par exemple, le /Ē/ atone se fermait vers [e] ou même [ɪ] sous l’effet de l’hypo-articulation (cf § 3.3), alors ce /Ē/ post-tonique pouvait être interprété soit comme un /Ē/. Dans un contexte palatalisant, la réinterprétation était plutôt comme un /i/. Chacun avait une réalisation brève dans l’atone [e] et [i] respectivement. Mais si ces formes hypo-articulées étaient comprises comme des exemples des phonèmes /Ē/ ou /i/, alors par sa complexité intrinsèque, la syllabe a pu accueillir l’accent comme dans SĀPĒRE → SĀPĒRĒ → afr. *savoir*, fr. *savoir*. Dans le cas de SĀPĒRE → SĀPĒRĒ, nous proposons une étape intermédiaire où /Ē/ post-tonique était affaibli en [ɪ], comme pour les autres verbes de la troisième déclinaison. Sous l’effet du [ɪ], le /p/ pouvait se palataliser vers /p<sup>j</sup>/ ou /p<sup>ɛ</sup>/<sup>878</sup> éventuellement menant aux formes *saffjə* qu’on trouve dans les Basses-Alpes, aujourd’hui Alpes-de-Haute-Provence, et qui témoignent de la palatalisation du /p/ devant [ɪ]. On trouve ce même phénomène dans SĒPĪA → *sèche*.

Plutôt que de postuler directement le passage non-motivé de /Ē/ → /Ē/, nous proposons de voir dans SĀPĒRE → fr. *savoir* le même renforcement de [ɪ], qui mena habituellement à /i/ gallo-roman, à la différence que plutôt d’aboutir à /i/ gallo-roman, il aboutit plutôt à /e/ roman d’où le fait qu’il subit la diphtongaison française, etc. Comme dans CLAUDĒRE → [klaudɛre] → apr. *cloure*, fr. *cloue* où la voyelle labiale semble avoir annulé la fermeture par |I| de la voyelle suivante, dans SĀPĒRE → *saffjre*, la labialité [U] du [β] semble avoir empêché la fermeture totale vers [i], résultant plutôt en /e/ roman tonique.

<sup>878</sup> Voir Schrijver (2013), pour qui cette phase allophonique intermédiaire joue un rôle critique dans l’apparition des dialectes germaniques à caractère roman.

Enfin, cette voyelle [ɪ] post-tonique pouvait aussi continuer (correctement) d'être analysée comme une brève atone. Dans ce cas, elle a chuté, donnant les formes syncopées qu'on retrouve éparpillées dans le territoire occitan, SÁPĚRE → *sáupre* à Péz dans la Tarn, *sáoupre*, en Ardèche *sáupre*, et *sáupr* dans Aveyron (cf. FEW 11.193). La compétition entre ces deux formes est aussi attestée dans l'ALF n° 1200 *savoir*.

La chute du [ɪ] post-tonique (← /Ě/) et sa disparition totale sont typiques des voyelles post-toniques. Cette double évolution, avec syncope ou avec préservation, se remarque dans un verbe comme RECĪPIŎ 'je reçois' dont l'infinitif était RĚCĪPĚRE en latin classique. En ancien français, on trouve les deux résultats : avec la syncope du [ɪ] post-tonique et le passage du /ĩ/ tonique en /Ě/, RĚCĪPĚRE → afr. *receivre*, cf. <reciure> (St. Léger, 1.58) ou avec le passage du [ɪ] post-tonique (← /Ě/ en pénultième) vers /Ě/ qui reçoit donc l'accent tonique pour donner *recevoir*. En outre, cette dernière forme qui semble plus tardive (FEW 10.145), aurait été influencée par la labialité [U] de la consonne précédente.

(224) RĚCĪPĚRE → afr. *receivre*, aoc. *recebre* ou afr. *receveir*

a. <recepire> (Loire/673 T4461 l.6),

b. <recipire> (Nord/694 T4472 l.14)

En face de ces formes témoignant du /Ě/ écrit <i>, on trouve aussi <recipere> (Bourg/677 T4463 l.11) et, plus tardivement, (Norm/VIIIe T4496 l.11), témoignant de la préservation de l'accent original.

On trouve le même phénomène avec le verbe REQUĪRĚRE 'demander, réclamer' témoignant d'une double évolution *requérir* avec le changement de l'accent, et peut-être une forme savante, versus *requerre* dont le /ɛ/ tonique s'explique surtout par la forme QUARĚRĚ devenue QU[ɛ]RĚRĚ dans le latin tardif. En effet, la forme de l'ancien français suggère que le préfixe RĚ- était encore activement préfixé sur une base \*/kwérɪrɪ/.

(225) REQUĪRĚRE 'demander, réclamer' → afr. *requerre*, fr. *requérir*

a. <requirere> (Nord/716 T4484 l.19)

Cela contraste avec deux occurrences <requireri> dans (Nord/716 T4484 l.19) pour un taux de conservation de 67 %. Là encore, la forme [rekwírɪr] semble être la source de la forme ibéro-romane, tandis que l'ancien français a surtout généralisé la forme syncopée RE-QUAERĚRE → re.kwɛr.re → *requerre*.<sup>879</sup>

<sup>879</sup> On trouve d'autres explications sur le /ɛ/ galloroman issu de /i/ latin, par exemple que *requérir* serait une réfaction d'après *quérir* (TLFi), mais cette réponse ne peut être que partielle car *quérir* 'chercher' était aussi *querre* en ancien français, hérité du QUARĚRE latin, cf. esp. *querer*, port. *querer*, l'it. *chiedere*, wal. *cweri*. Finalement, ce sont deux façons de dire que le galloroman a hérité de la forme non réduite de QUARĚRE 'chercher'.

## (226) TÖLLĚRE ‘lever’

- a. <tollere> (Ile-Fr/700 T44 3 1.56) ; <tollere> tardivement dans (Lorr/727 T3870 1.14)

En français, le verbe latin TÖLLĚRE ‘lever’ donna une grande variété de résultats : *tolir*, *tollir*, *todre*, *toldre*, *tore*, *toudre*, *touldre* ‘prendre’ ou ‘enlever’ (FEW 13.18) avant de disparaître en français moderne. Il est encore perpétué par l’occitan *toldre*, le cat. *toldre* et l’espagnol *toller*. On trouve encore ce verbe au début du IX<sup>e</sup> siècle dans *la Séquence de sainte Eulalie* : *ad une spede li roueret **tolir** lo chief* ‘il commanda de lui enlever avec une épée’. *Tollir* se trouve aussi en normand, et dans une grande partie du nord-ouest, mais aussi en Suisse, ce qui suggère que les deux formes coexistaient sur le territoire gallo-roman. On voit donc deux évolutions possibles, les deux prenant comme base une forme intermédiaire [tɔl.ʎ̥.re]. Ce déplacement de l’accent est aussi visible dans *Les Serments de Strasbourg* où TĚNĚT ‘il tient’ est représenté <tanit> (l.30).

## 6.16.2 /Ě/ destiné à la chute

## 6.16.2.1 Dans la plupart des cas /Ě/ post-tonique était destiné à la chute. Ces chutes ont provoqué différentes interactions avec les phonèmes adjacents.

1. Parfois rien, la voyelle chute sans provoquer d’autres phénomènes
2. Une palatalisation de la consonne à gauche de la voyelle syncopée
3. L’épenthèse d’une consonne dans le cas d’un contact consonantique illicite

Que le /Ě/ post-tonique ait simplement chuté, ou qu’il ait provoqué des mutations des consonnes précédentes, dans tous les cas, ces verbes du latin ont nourri le troisième groupe de verbes français.

## 6.16.2.2 La simple perte de la voyelle post-tonique

Il s’agit de la situation la plus simple. Il s’avère que le /Ě/ post-tonique chute sans provoquer d’autre phénomène phonologique.

## (227) Formes témoignant de la perte du /Ě/ post-tonique

- a. PENDĚRE ‘pendre’ → afr. *pendre*, fr. *pendre* : <inpendire> (Nord/694 T4472 1.3), <dispendire> (Nord/694 T4472 1.14). On ne trouve aucun exemple de <pendere>.
- b. (INTRO)MITĚRE → fr. (*entre*) *mettre* : <intromittir > (Ile-Fr/696 T4475 1.4). On trouve 0 exemple de <mittere> classique.
- c. (CON)RUMPĚRE → fr. *rompre*, aoc. *rompre*, mais l’esp. *romper*, it. *rompere* : <conrumpire> (Ile-Fr/696 T4475 1.22). On trouve 2 exemples de <rumpere> pour un taux de conservation de 67 %.

- d. PĒRDĒRE → afr. *perdre* ou *pardre*, fr. *perdre* : ce mot est attesté dans notre corpus comme <perdere> (Bourg/677 T4492 l.11), anticipant ainsi la perte de la voyelle post-tonique.<sup>880</sup>

### 6.16.2.3 La palatalisation de la consonne précédente

Comme nous l'avons démontré (§ 6.16.1.2), la voyelle réduite [ɨ] post-tonique avait un effet palatalisant sur une consonne dentale ou parfois vélaire qui précédait, et souvent le [ɨ] était refermé en /i/ roman. En revanche, cette voyelle [ɨ] pouvait aussi syncoper après avoir palatalisé la consonne précédente. C'est ce qu'on observe dans l'évolution de FĀCĒRE 'faire' qui donne l'afr. *faire*, l'ancien wallon *fēr*, l'ancien dauphinois *fare*, l'ancien occitan *faire*, *far*, *fēr* le frpr. *fer* ou *f re* (FEW 3.346-347). On peut donc estimer que la syncope a eu lieu d'assez bonne heure dans ce mot fréquent.

(228) FACĒRE → fr. *faire* :

- a. <facire> (Ile-Fr/673 T4462 l.31)
- b. <satisfacire> (Loire/673 T4461 l.8, l.24)
- c. <proficire> (Ile-Fr/688 T4465 l.17)
- d. <proficire> (Ile-Fr/691 T4494 l.27)
- e. <facire> (Ile-Fr/697 T4477 l.13)

Pour les 6 attestations en <facire>, on trouve en revanche 11 fois <facere> pour un taux de conservation de 65 %.

Nos données attestent d'une forme intermédiaire du mot [fæj̥re] avant la syncope de la voyelle post-tonique. On doit reconstruire une phase intermédiaire où /k/ est palatalisé sous l'influence de la voyelle antérieure [fæ.ci.re] et subit même une lénition vers [j] ou [j̥] : [fæ.j̥.re]. Une fois la syncope engagée, la consonne immédiatement à gauche de la voyelle syncopée était déjà assez lénée pour donner le /j/ de la forme /fæj.re/ du proto-français. Cette forme est encore préservée dans plusieurs dialectes de l'occitan, cf. ALF n°529 *faire*. En revanche, la forme espagnole *hacer* démontre la préservation de la pénultième ; cette double variante suggère que pour le roman tardif, on devrait reconstruire une forme non-syncopée.<sup>881</sup>

On trouve la même évolution dans le verbe DŪCĒRE 'guider' → [du:.j̥.re] → [du:.j̥.re] → afr. *duire*

<sup>880</sup> Comme démontré dans la section 6.16.1.2, un /d/ se palatalisait devant [ɨ] ← /ē/ atone, ce qui aurait pu donner PĒRDĒRE → \*pɛɹj̥re → \*perdir (d'où l'esp. *perder*) ou \*perire. La palatalisation semble avoir été bloquée par le /r/ précédent, qui mettait donc le /d/ en position forte, d'où sa préservation.

<sup>881</sup> La forme intermédiaire [fæj̥r] a donné naissance à différents résultats dialectaux. On trouve par exemple la forme *faithe* au Jersey, qui témoigne du remplacement du [j̥] par /ð/. Or, cette forme correspond au <c>, /p/ de l'esp. *hacer*. Morin (2003, p. 158, tableau 7d), s'appuyant sur Meyer-Lübke (1934, p. 182), reconstruit aussi une étape intermédiaire ['fað're].

(229) (...)DŪCĚRE → afr. *duire*, *duyre* ( )

a. <deducire> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.13)

Cela contraste avec deux occurrences de <-ducere> dans <perducere> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.2) et (Nord/716 [T4483](#) 1.2) pour un taux de conservation de 67 %. Si le français a fini par perdre la voyelle post-tonique, le latin mérovingien témoigne de sa fermeture, une fermeture qui est encore visible dans les formes du port. *-duzir*, de l'esp. *-ducir*. Cette forme est même préservée dans le dialecte aromanien comme *dutsiri*, visible sous la forme responsable de l'al. *-duzieren*, ex. *deducieren* << REDŪCĚRE.

La forme intermédiaire, syncopée, [du.ʝ.re] est visiblement l'étymon responsable de l'it. *-durre*, ex. *sedurre* ← SĒDŪCĚRE 'séduire', pour le cat, *dur* et pour les formes *duire* de l'ancien français et l'ancien occitan, dont ce dernier connaît aussi *dúser*.

(230) (IN)FRANGĚRE → afr. *fraindre*, fr. *fraindre* mais adauph. *frainner*,

a. <infrangire> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.33)

On trouve 2 exemples de <frangere> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.31) et <efrangere> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.69) pour un taux de conservation de 66.7 %.

Si la graphie <e> suggère la chute imminente de la voyelle, ce taux de graphie <e> est en lien avec la syncope attestée dans l'afr. Dans tous les cas, l'on doit reconstruire une période de palatalisation devant [j], ex. FRĀNGĚRE → frǣnʝre → frǣjn.ʝre → afr. *fraindre*. Les formes du port. *franzir*, es. *frangir* ou *frañer*, lad. *franjer* ou l'aromanien *frāndziri* témoignent de cette palatalisation.

#### 6.16.2.4 Perte de la voyelle avec l'insertion d'une consonne épenthétique

Enfin, la syncope de la voyelle post-tonique pouvait mettre en contact des consonnes phonotactiquement incompatibles. Comme ailleurs dans la langue, le contact d'un /n/ et d'un /r/ par la syncope d'une voyelle intermédiaire a provoqué l'épenthèse d'une consonne, sauf dans les dialectes de l'est de la Gaule (cf. ALF n° 1059, *de pondre*). Entre les Vosges, la Meuse et les Ardennes, on ne trouve pas cette épenthèse.

(231) (...)PŌNĚRE → afr. *pondre* mais l'aoc. *ponher*

a. <conponire> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.24)

b. <conponire> (Nord/693 [T4471](#) 1.36)

c. <obponire> (Nord/703 [T4479](#) 1.7), mais contraste avec <obponere> classique dans (Nord/703 [T4479](#) 1.10)

Cela contraste aussi avec une occurrence <ponere> dans (Nord/703 [T4479](#) 1.7). Pour l'ensemble de ces verbes, on a donc un taux de remplacement de 60 %.

### 6.16.3 /Ĕ/ en hiatus

Un phénomène bien connu est la consonnification de /Ĕ/ en hiatus. C'est-à-dire que lorsque /Ĕ/ précédait immédiatement une autre voyelle, il était resyllabé en attaque de syllabe avec la prononciation [j]. Celui-ci est visible par les graphies <i> (voir dessous). Il provoqua aussi la palatalisation d'une consonne précédente :

#### (232) Consonnification du /Ĕ/ en hiatus

- a. URĈĒUS 'une cruche' : <urcio> (Ile-Fr/ 637 [T4495](#), l.30)
- b. COCHLĔARIA 'des cuillères' : <cocliaria> (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.40)
- c. ANTĔA 'auparavant' : <antia> (Ile-Fr/691 [T4470](#) l.18, l.23), (Ile-Fr/696 [T4474](#) l.7), (Nord/709 [T4480](#) l.24), (Ile-Fr/711 [T4478](#) l.5), (Nord/716 [T4483](#) l.9), (Nord/717 [T4487](#) l.15), mais aussi <antea> (Ile-Fr/691 [T4467](#) l. 3), (Ile-Fr/711 [T4478](#) l.8), <inantea> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.17)
- d. HABĔATUR 'avoir.3.S.PRĔS.PASS.SUBJ.' : <habiatur> (Bourg/677 [T4492](#) l.20), (Nord/688 [T4466](#) l.14), (Nord/694 [T4472](#) l.17), (Ile-Fr/711 [T4478](#) l.13), (Nord/716 [T4486](#) l.11), (Nord/717 [T4487](#) l.19), mais la plus ancienne attestation est <habeatu> dans (Ile-Fr/654 [T4511](#) l.11)
- e. VINĔIS 'vignoble.ABL.MASC.PL.' : <viniis> (Ile-Fr/637 ([T4507](#) l.5), (Nord/688 [T4459](#) l.8), (Nord/688 [T4466](#) l.8), (Nord/694 [T4472](#) l.11), (Nord/703 [T4479](#) l.4), mais <vineis> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.20), (Ile-Fr/700 [T4493](#) l.20). On trouve une forme erronée de l'ablatif <vinies> dans (Champ/714 [T1767](#) l.6). On trouve aussi le cas génitif <vineae> dans (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.12, l.13, l.55, l.56), le nominatif <vineae> (Ile-Fr/637 [T4495](#), l. 17, 19, 20, 21, 22, l.52, l.57) et l'accusatif <vineam> (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.20, l.21, l.58).
- f. POSTĔA 'après' : <postia> (Bourg/677 [T4492](#) l.12), (Nord/688 [T4459](#) l.5), (Nord/688 [T4466](#) l.9), (Ile-Fr/691 [T4467](#) l.6), (Ile-Fr/692 [T4468](#) l.12), (Nord/693 [T4471](#) l.22), (Nord/694 [T4472](#) l.4), (Nord/710 [T4481](#) l.6, l.9, l.19), (Nord/710 [T4482](#) l.6), (Champ/714 [T1767](#) l.4), (Nord/716 [T4484](#) l.6) et <posthia> (Nord/710 [T4481](#) l.4, l.6), (Nord/710 [T4482](#) l.5). On n'a aucun exemple de la forme classique <postea> avant (Ile-Fr/751 [T2922](#) l.11).
- g. MEREAMUR 'mériter.1.PL.PRĔS.PASS.SUBJ.' : <meriamu > (Nord/716 [T4483](#) l.3), mais <mereamur> (Ile-Fr/633 [T4504](#), l.2),
- h. DEBEAT 'devoir.3.S.PRĔS.ACT.SUBJ.' : <debiat> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.17, l.19, l.24), (Loire/673 [T4506](#) l.8, l.10), (Ile-Fr/696 [T4474](#) l.10, l.11), (Ile-Fr/697 [T4477](#) l.17), <dibiat> (Bourg/677 [T4463](#) l.11), (Ile-Fr/691 [T4467](#) l.12) et <dibiad> (Nord/716 [T4485](#) l.8), mais 4 fois <debeat> dans (Ile-Fr/633 [T4504](#), l.5), (Ile-Fr/637 [T4495](#), l.59), (Ile-Fr/637 ([T4507](#) l.11), (Ile-Fr/654 [T4511](#) l.9). Le taux de remplacement est de 73 %.
- i. etc.

## 6.17 La voyelle /Ō/ post-tonique

La voyelle /Ō/ semble syncoper, au moins après une voyelle longue, mais cela n'est pas représenté dans notre corpus. Par exemple, en diachronie, le mot ĔPĪSCŌPŪM → a.fr. *evesque* 'évêque' et DIĀCŌNUM → *diacre*, mais le corpus des chartes mérovingiennes n'atteste ni des formes \*\*<episcpo>

ni de \*\*<diacno>. La chute de cette voyelle post-tonique est donc connue grâce à la méthode comparative et par les règles ordonnées de la phonologie historique.

Étonnamment, Vielliard ne traite pas du tout du /ō/ en position post-tonique non finale. Il suffit de démontrer par quelques exemples que le /ō/ continua d'être transcrit <o> dans cette position avec très peu d'exceptions. Le lexème ĚPĪSCŌPŪS revient très souvent dans nos chartes, 43 fois sans erreur de vocalisation.

(233) ĚPĪSCŌPŪS → afr. *evesque* :

- a. <episcopus> (Ile-Fr/654 T4511 1.5, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12, 1.12), (Ile-Fr/673 T4462 1.34), (Nord/694 T4472 1.4), (Ile-Fr/696 T4475 1.32, 1.32, 1.33, 1.34, 1.35, 1.35, 1.36, 1.37, 1.37, 1.38), (Nord/697 T4476 1.6), (Nord/717 T4487 1.8, 1.14)
- b. <episcopis> (Ile-Fr/654 T4511 1.6), (Loire/673 T4506 1.2), (Ile-Fr/691 T4470 1.3), (Nord/693 T4471 1.3) (Nord/697 T4476 1.3, 1.17)
- c. <episcoporum> (Ile-Fr/654 T4511 1.7), (Ile-Fr/700 T4493 1.67)
- d. <episcopo> (Loire/673 T4461 1.2), (Norm/679 T4510 1.9), (Nord/688 T4466 1.6), (Ile-Fr/692 T4468 1.5), (Ile-Fr/696 T4475 1.2, 1.7)
- e. <episcopos> (Bourg/677 T4492 1.2)
- f. <episcopi> (Bourg/677 T4492 1.7, 1.8)
- g. <aepiscopis> (Ile-Fr/696 T4475 1.33)

La seule forme qui pourrait témoigner de la syncope serait <Pispo> dans le testament d'Ermentrude, (Ile-Fr/637 T4495, 1.55), mais celui-ci est un nom propre et provient probablement d'une autre source étymologique. Au premier abord, <Pispo> ressemble à un hypocoristique franc.<sup>882</sup> Nous avons donc un taux de conservation de 100 % pour le /ō/ post-tonique de ĚPĪSCŌPŪS qui continue d'être écrit <o>.

<sup>882</sup> Voir Arbois de Jubainville (1900, chap. 2) sur la formation des noms hypocoristiques dans la langue franque. Latinisés, ces noms s'intègrent à la troisième déclinaison sur le patron : nominatif singulier -o, génitif singulier -onis. Dans les noms proprement francs, l'hypocoristique est formé par la suppression du deuxième thème du nom (les noms germaniques étant habituellement formés à partir de deux noms juxtaposés) et la suffixation des marques casuelles que nous venons d'indiquer. Les noms féminins se construisent sur le patron -a-, -anis. D'autres formes sont aussi possibles.

DIĀCŌNUS ‘diacre’ est un autre lemme qui revient souvent. Nous trouvons 9 exemples dans notre corpus.

(234) DIĀCŌNUS → afr. *diacre* :

- a. <diaconus> (Ile-Fr/654 T4511 1.12, 1.12)
- b. <diacono> (Bourg/677 T4463 1.5)
- c. <diaconus> (Ile-Fr/691 (T4491 1.22)
- d. <diaconus> (Ile-Fr/691 T4467 1.2)
- e. <diaconus> (Nord/693 T4471 1.9)
- f. <diacono> (Ile-Fr/696 T4475 1.3)
- g. <archidiaconus> (Ile-Fr/696 T4475 1.16)
- f. <diachonus> (Ile-Fr/697 T4477 1.23)

Nous ne trouvons aucun exemple avec la voyelle erronée ou syncopée, ce qui suggère la préservation d’une voyelle arrondie au VII<sup>e</sup> siècle. Le taux de conservation est de 100 %.

(235) CŌMMŌDUS ‘comfortable’ → fr. *commode* :

- a. <commoda> (Ile-Fr/633 T4504, 1.6)
- b. <commodum> (Ile-Fr/696 T4475 1.27)

Il revient aussi deux fois sous la forme <commodi> (Lorr/727 T3870 1.10), mais sa date tardive nous pousse à l’exclure de nos statistiques. En outre, le /ō/ post-tonique n’est pas représenté par le <u>.

Le mot ĔPĪSTŌLA ‘une lettre’ pourrait provoquer une certaine controverse du fait qu’il était déjà en compétition avec une forme alternative EPĪSTŪLA dans le latin classique (Kamarov, 2016, Gaffiot, p. 543). Cet étymon a donné *epistle* ou *epistre* en ancien français, le fr. ‘épître’ :

(236) ĔPĪSTŌLA → afr. *epistre* :

- a. <epistola> (Ile-Fr/620 T4984 1.14), (Ile-Fr/642 T4509 1.4), (Ile-Fr/650 T4508 1.2, 1.5), (Loire/673 T4461 1.3, 1.8), (Ile-Fr/691 T4494 1.37, 1.39), (Ile-Fr/697 T4477 1.15),
- b. <epistolam> (Norm/625 (T4505 1.3), (Ile-Fr/691 T4494 1.41)
- c. <aepistola> (Nord/650 T4458 1.8),
- d. <epistolas> (Norm/679 T4510 1.3), (Ile-Fr/691 (T4491 1.13, 1.15)
- e. <aepistolas> (Ile-Fr/700 T4493 1.6)
- f. <aepistolam> (Ile-Fr/700 T4493 1.44)
- g. <aepistolas> (Ile-Fr/700 T4493 1.45)

Nous trouvons aussi <epist[ol]a> dans (Nord/650 T4458 l.5)<sup>883</sup>, mais nous l'écartons car la voyelle n'est pas lisible. En revanche, nous trouvons la forme <epistul-> 2 fois dans <epistulas> (Ile-Fr/691 T4494 l.30), (Nord/697 T4476 l.15). C'est la graphie <espistol-> qui apparaît 18 fois, voire dans 85.7 % des cas. Le taux de « remplacement » n'est que de 10 %. Nous écrivons « remplacement » entre guillemets, car comme nous l'avons mentionné, la forme <EPISTULA> était déjà une graphie acceptée dans le latin classique et pourrait en soi expliquer le 14.3 % de remplacement qui est attesté. On ne devrait pas s'étonner si le /l/ après /ō/ est aussi partiellement responsable de la variation entre <o> et <u>. La consonne /l/ en coda a pour effet d'augmenter l'ouverture et la rondeur de la voyelle précédente. Gick, Kang et Whalen (2002) ont démontré que le mouvement dorsal de /l/ en coda est le même que pour le /ɔ/; l'effet de coarticulation est donc attendu.

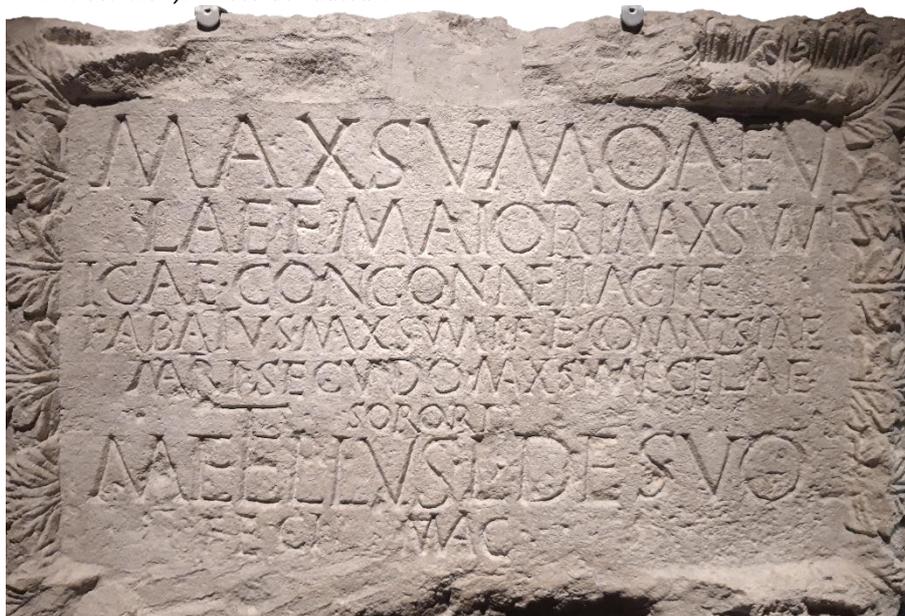
Sachant que le mot est un emprunt au grec *ἐπιστολή* /e.pis.to.le:/, on a raison de penser que /ō/ est le phonème original dans la représentation latine du mot. On se demandera donc *d'où, alors*, proviendrait la forme EPĪSTŪLA ? On peut émettre l'hypothèse que [ɛ'pi:stʊ.la] est une variante allophonique de /ɛ'pi.sto.la/ sous-jacente. Dans le chapitre 8, nous défendrons que cela fût possible en raison d'une réduction du nombre de contrastes vocaliques en syllabes atones. Nous argumenterons en faveur d'une neutralisation phonologique dans la syllabe post-tonique ; les graphies <u> et <o> ne représentaient qu'une seule entité phonologique en position post-tonique, et comme le démontre la variation d'<epistola>, <epistula> déjà présente dans le latin tardif, cette réduction s'est à vrai dire opérée avant la période mérovingienne.

## 6.18 La voyelle /ŭ/ post-tonique

Dans la langue latine, le /ŭ/ est une voyelle globalement moins fréquente que le /ī/ ; nous avons vu qu'une part des /ŭ/ atones du latin pré-classique ont commencé à se prononcer /ī/ dans la période républicaine et que la standardisation du /ī/ dans des mots tels que MAXĪMA, anciennement MAXŪMA, s'est imposée définitivement à partir de l'époque de César, même si la forme <MAXSUMO> est encore visible au cours du I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. tel qu'attesté par cette pierre funéraire provenant de BURDIGALIA-Bordeaux, aujourd'hui au Musée d'Aquitaine (n° inv. 60.1.274).

<sup>883</sup> La version de la MGH (2001), D.: 75, p. 190-192, confirme qu'il s'agit d'un texte endommagé et non pas d'une abréviation.

figure 69 : épitaphe dédiée à Maxumus, provenant de Bordeaux, datée entre 51 et 100 ap. J.-C. (Musée de Bordeaux, n° inv. 60.1.274). Photo de l'auteur.



Le / ũ/ post-tonique est fréquemment issu de l'épenthèse, voire la vocalisation d'une ancienne sonante syllabique indo-européenne. Dans le cas de Maxumus, l'on peut reconstruire une forme proto-italique \*māgisēmos remontant à une proto-forme indo-européenne \*megh<sub>2</sub>is-ṛmos (Weiss, 2009, p. 175).

Le /ũ/ post-tonique revient surtout devant /l/, visiblement comme ancienne voyelle épenthétique conditionnée devant un /l/ syllabique atone.<sup>884</sup> Cela se voit dans l'évolution de l'ancien suffixe instrumental I.E. \*-tlōm qui donna -CŪLŪM en latin avec le remplacement de la dentale /t/ par une palato-vélaire /k/ et l'épenthèse d'une voyelle, ex. I.E. \*peh<sub>3</sub>-tlom 'objet dans lequel boire' → \*pōtlūm → \*pōclūm → PŌCŪLŪM (cf. M. L. Weiss, 2009, p. 164, 283).<sup>885</sup> De façon générale, les cas d'occlusive + l hérité de l'indo-européen n'étaient pas tolérés dans le latin. Ainsi, on trouve l'épenthèse d'un /ũ/ dans les anciens groupes consonantiques /-bl-/, /-tl-/, /-dl-/, /-kl-/, ex. pré-ital. \*sta-<sup>d</sup>lōm → stablōm → STABŪLŪM 'étable', pré-it. \*poplus → PŌPŪLŪS 'peuple', pré-it. \*uīnk-lōm → vinclum → VINCŪLŪM 'une attache, un lien' (cf. Weiss, 2009, p. 164-165).<sup>886</sup> Nombreux /ũ/ sont aussi le

<sup>884</sup> Plus précisément le /l/ et le /r/ syllabiques ont subi une vocalisation dans la période italique par l'insertion d'un /ō/ devant la sonante : /l/, /r/ → /ōl/, /ōr/, ex. \*m<sub>1</sub>-jēs-ēm 'faible-comp-acc.s.' → \*mōl<sub>1</sub>ērēm 'une femme.ACC.S.' (cf. Voyles et Barrack, 2009, p. 133) mais notons que l'étymologie est incertaine. Plus tardivement le /ō/ s'est fermé en /ū/ dans les syllabes atones entravées, ex. \*le'gōntōr 'ils sont lus' → lēgūntūr. Le passage de /ō/ tonique à /ū/ est encore conditionné par une autre règle qui transforma certains /ō/ en /ū/ dans certaines syllabes fermées (cf. Voyles et Barrack, 2009, p. 146).

<sup>885</sup> Parmi les contextes ayant provoqué une épenthèse, mais aussi dans les emprunts au grec /k<sup>h</sup>m/, grec. *drachma* → dracūma. Voir de Vaan (2008) : « the cluster Gr. -k<sup>h</sup>m- was adopted as Latin -cum- in *dracuma* and *Alcuma* » (p. 50). Voir aussi Leumann (1977, p. 103).

<sup>886</sup> On s'attendrait aussi à \*tēmp(ū)lūm 'temple', amp(ū)lūm 'ample', dūp(ū)lūm où l'épenthèse n'est pas attestée. Serait-ce des formes où l'épenthèse n'a jamais été lexicalisée ? Pour Weiss (2015), « The behaviour of medial -p/- is unclear » (p. 164, n.).

résultat de la fermeture de /ō/ en syllabes atones entravées (cf. Voyles et Barrack, 2009, p. 138), ex. I.E. \*włk<sup>v</sup>os → \*lŭpōs → LŪPŪS ‘le loup.NOM.S.’

Dans le latin mérovingien, on trouve que cette voyelle /ŭ/ en syllabe post-tonique est presque systématiquement remplacée par un <o>, ce que nous interprétons comme une perte de périphéricité de la voyelle. On trouve ce phénomène par exemple dans SAECŪLŪM ‘l’âge’, mot qui donne *siècle* en français.

(237) SAECŪLŪM → <seule> (Eul. l.12) :

- a. <saecolum> (Ile-Fr/673 T4462 l.22) pour SAECŪLŪM
- b. <saecoli> (Nord/694 T4472 l.2) pour SAECŪLI
- c. <secoli> (Nord/716 T4483 l.2) pour SAECŪLI

On trouve donc 3 attestations en <saecol-> vs une seule attestation en <u> : <saecularium> (Ile-Fr/696 T4475 l.7). Le taux de remplacement est donc de 75%.

On trouve le même phénomène dans AVŪNCŪLŪS ‘oncle maternel’

(238) AVŪNCŪLŪS ‘oncle maternel’ → fr. *oncle* cf. Sampson (2018, p. 187)

- a. <habuncoli> (Ile-Fr/691 T4469 l.7),
- b. <avuncolus> (Ile-Fr/696 T4474 l.3)
- c. <habuncolus suos> (Nord/697 T4476 l.6) pour AVUNCULUS SUUS
- d. <avuncolus> (Nord/710 T4481 l.4)
- e. <avuncolus> (Nord/716 T4483 l.6)
- f. <abuncoli> (Nord/716 T4484 l.6)
- g. <avuncolo> (Nord/716 T4486 l.5)

La graphie classique <avuncul-> ne revient qu’à partir d’(Ile-Fr/753 T2924 l.3) et n’est donc pas considérée dans nos statistiques où le taux de remplacement est de 100%. Il est important de souligner que nous avons trois fois le même phonème /ŭ/ dans AVŪNCŪLŪS classique. Ignorons la syllabe finale pour l’instant ; l’on remarque que le /ŭ/ tonique est systématiquement représenté <u>, mais /ŭ/ post-tonique <o>. Il y a donc une différenciation graphique reflétant de toute évidence une différence phonique.

Ce même phénomène se voit sur le suffixe décliné au féminin -CŪLA. Le mot latin *miracula* qui résulte dans l’afr. *mirail* ‘miroir’, mais aussi dans *miracle* par emprunt savant est attesté comme <miracola> (Ile-Fr/654 T4511 l.4). Nous n’avons aucune attestation pour <miracula> classique.

(239) RĒGŪLA → fr. *règle* (FEW 10.217a)

- a. <regola> (Ile-Fr/673 T4462 1.12), <rigola> (1.23)
- b. <rigola> (Ile-Fr/696 T4474 1.4)
- c. <regola> (Ile-Fr/711 T4478 1.14)

On trouve aussi <regola> dans (Als/728 T3871 1.15) et <regolare> dans (Bourg/677 T4492 1.14). En revanche, <regulam> n'apparaît qu'une seule fois dans (Ile-Fr/696 T4475 1.11). Écartant la forme <regola> dans (Als/728 T3871 1.15) à cause de sa date, on trouve quand même un taux de remplacement de 80 %.

On trouve le même phénomène pour le mot TĪTŪLŪM 'titre, inscription', mot qu'Ostler (2007, p. 43) considère comme un emprunt à l'étrusque.

(240) TĪTŪLŪM 'titre, inscription' (Gaffiot 2016, p. 1339)

- a. <titol[is]> (Ile-Fr/620 T4984 1.17)
- b. <titolis> (Norm/625 T4505 1.2)
- c. <titolis> (Norm/628, T4503 1.8)
- d. <titolum> (Ile-Fr/654 T4511 1.8)
- e. <titolum> (Loire/673 T4461 1.6)
- f. <titolum> (Ile-Fr/691 T4467 1.4)
- g. <titolum> (Nord/709 T4480 1.6)

En contraste, on trouve 2 exemples de <titulum>, dans Nord/694 T4472 1.4, Nord/694 T4472 1.9. Le taux de remplacement est donc de 78 %.

On trouve le même phénomène pour d'autres /ŭ/ post-toniques dans les adjectifs, dans les noms et dans les verbes, ce qui démontre qu'il ne s'agit pas d'un simple phonème morphologique ou lexical, mais bel et bien d'un phénomène phonologique qui s'applique sur l'ensemble du vocabulaire latin. Comme démontré, les adjectifs sous (241) et les verbes sous (242) sont affectés de la même manière.

(241) SĪNGULUS → afr. *sengle, single, sangle, seingle* 'seule' ou 'chacun à son tour' (Godefroy, 1880, p. 305)

- a. <per singola> (Ile-Fr/637 T4507 1.2)
- b. <annis singolis> (Nord/694 T4472 1.6), <annis singolis> (1.13)
- c. <annis singolis> (Nord/716 T4484 1.11)
- d. <annis singolis> (Nord/716 T4486 1.4, 1.6, 1.8, 1.9)

Cette graphie continue encore dans la période après notre étude : <per singola> (Ile-Fr/751 T2922 1.17), <per singolos> Ile-Fr/751 T2923 1.21>. À l'inverse, pour la période allant de 616

à 717, on trouve 1 fois <singulis> classique, donc avec un taux de remplacement de 89 %.  
On trouve <singulos> 3 fois en 751.

(242) ÖPTÜLĪT ‘il offrit’

- a. <optol[it]> (Norm/625 T4505 1.9)
- b. <optol[it]> (Ile-Fr/637 T4507 1.12)
- c. <optol[it]> (Nord/688 T4466 1.15)
- d. <optol[it]> (Nord/694 T4472 1.18)
- e. <optolit> (Nord/697 T1766 1.17)
- f. <optol[it]> (Ile-Fr/711 T4478 1.14)
- g. <optol[it]> (Nord/716 T4483 1.16)
- h. <optol[it]> (Nord/716 T4486 1.12)
- i. <optolit> (Nord/717 T4487 1.22)

En contraste, on trouve 5 cas de <optul-> dans <optul[it]> (Norm/628, T4503 1.9), (Ile-Fr/654 T4511 1.11), (Bourg/677 T4463 1.15), (Nord/688 T4459 1.10), (Ile-Fr/696 T4474 1.12). Le taux de remplacement est de 64 %.

## (243) Autres attestations diverses du /ŭ/ post-tonique

- a. TABERNÁCŪLUM ‘petite tente’ est représenté au pluriel comme <tabernacola> (Ile-Fr/673 T4462 l.6, l.8), <in tabernacolis> pour IN TABERNACULIS, <in tabernacolis> (Ile-Fr/700 T4493 l.61-62), <in tabernacola> (Nord/716 T4483 l.3). Cela contraste avec 0 attestation des formes <tabernacul-> pour un taux de remplacement de 100 %.
- b. MIRÁCŪLUM >> afr. *miracle* apparaît au pluriel comme <miracola> (Ile-Fr/654 T4511 l.4), mais n’est jamais attesté comme <miracula> classique.
- c. ŌRÁCŪLŪM >> afr. *oracle* apparaît à l’ablatif pluriel comme <oracolis> (Ile-Fr/696 T4474 l.2), <oracolis> (Nord/716 T4483 l.14) ; on ne trouve aucun exemple de <oracul->.
- d. PERÍCŪLUM ‘danger’ attesté comme <ad quos pericolas> (Ile-Fr/691 T4494 l.23) pour AD QUAS PERICULAS et <paricolas> (Ile-Fr/692 T4468 l.7, l.14, l.19). On trouve 0 attestation de <pericul->. Cela ne devrait pas nous étonner quand on lit chez Bourciez (1930) que « les poètes, même à l’époque classique, ont continué à employer d’anciennes formes syncopées comme *perīclum* pour *perīcŭlŭm*, etc. »
- e. TÁBŪLA apparaît comme <tabolas> (Ile-Fr/696 T4475 l.8).

Parmi les mots que nous avons étudiés, nous trouvons que le /ŭ/ est systématiquement écrit <o> dans la position post-tonique. Le taux de remplacement commence autour de 64% pour un mot comme OPTŪLĪT ‘il offrit’ mais atteint 100 % dans un mot du quotidien comme AVŪNCŪLŪS ‘oncle maternel’. Ces indices graphiques témoignent d’une forte convergence de /ŭ/ et /ō/ en position post-tonique. À notre sens, <o> est la transcription de [u] voire [ø] une voyelle réduite de la période altimédiévale (cf. chapitre 8).

On peut aussi émettre l’hypothèse que le taux de remplacement dépassant 70 % représente une voyelle très fragile tout à fait capable de chuter de la forme sonique. On trouve ces taux élevés dans ces mots où la syncope résulterait dans un groupe consonantique TL *muta cum liquida* permis. En revanche, le taux de remplacement dans un mot comme ÓPTŪLĪT ‘il offrit’ représenté <optolit> est plus faible, car la rencontre de /t/ ne formerait pas un bon contact. En effet, dans le cas du contact /t\_l/ un <c>, réapparaît probablement la palatale [ç], ex. *vetulus non veclus* dans l’*Appendice Probi* (cf. Väänänen 1981, p. 200, l.5).

## 6.19 La voyelle /Ǟ/ post-tonique

Le phonème /Ǟ/ est très rare en position post-tonique ; lorsque <a> se trouvait en position paroxytonne, il était habituellement long /Ǟ/ et recevait ainsi l’accent. Étant donné que le /Ǟ/ post-tonique est rare, on a relativement peu d’exemples de son affaiblissement dans notre corpus.

Le premier exemple d’un /Ǟ/ post-tonique recensé par Vielliard (1927, p. 17) se trouve dans (Ile-Fr/642 T4509 l.5), où l’on trouve la <[fluv]ium Isera> du latin ‘ISĀRA, ‘l’Oise’ accentué à l’initiale.<sup>887</sup> À la fin du VI<sup>e</sup> siècle (c. 584), cette rivière est attestée comme la <Esera > chez Venance

<sup>887</sup> Delamarre (2003, p. 192) et Dauzat (1982) y voient une racine indo-européenne, \*eis ‘se mouvoir rapidement’ + \*-ara un suffixe hydronymique. Si le déplacement de l’accent vers l’antépénultième pourrait être d’origine gauloise ou germanique,

Fortunat (I, 156) témoignant déjà du passage du <a> → <e>. On trouve aussi la graphie <Esara> chez Frédégaire<sup>888</sup> où elle est en compétition avec la forme <Isra fluuium> qui apparaît plusieurs fois chez Frédégaire (Fred. Cont. 2.2.1.12; 2.21.1.23; 2.24.1.16) avec la chute totale du /a/ post-tonique. La forme <fluvium Esara> apparaît tardivement dans une charte de Louis le Bègue (Nord/879 T3039, 1.5).

L'autre exemple noté par Vielliard (1927, p. 16) est le nom de la *rivière Seine*, nommé SEQUĀNA dans le latin classique<sup>889</sup>, mais attesté comme <fluuium Sequena> dans (Nord/697 T1766 1.4). L'on trouve aussi la graphie <Sigona> dans (Nord/717 T4487 1.5) et tardivement dans (Norm/VIIIe T4496 1.4). La présence des trois graphies <a>, <e> et <o> dans la syllabe post-tonique pourrait suggérer la présence d'un son indéterminé, ou même l'absence totale de la voyelle restituée uniquement au niveau graphique.<sup>890</sup>

Chez Frédégaire, ce sont les formes <Segona> (Fréd. 4.20, 1.22; 4.24, 1.11; 4.25, 1.14), <Sigona> (Fréd.4.20, 1.19)<sup>891</sup> et <Secona> (Fréd.4.79) qui s'y trouvent. Mais on y trouve aussi des formes classiques <Sequanum> (Fréd. 4.1) et <Sequana> (Fréd. Cont.10) chez cet auteur.

Haag (1898, p. 17) explique le passage de <a> → <o> dans <Sigona> comme une labialisation du /a/ sous l'influence de la l biovélaire /kw/ en attaque. Vielliard, à son tour, voit plutôt une réduction de la voyelle « intertonique », son timbre n'étant plus nettement perçu. Selon Russo (2012b), ce serait probablement une combinaison des deux phénomènes : le timbre devenu indéterminé a pris la labialité de la consonne précédente.<sup>892</sup> Nous acceptons cette conclusion, mais comme les autres cas de la réduction du /ā/ le démontreront, celui-ci est devenu une voyelle antérieure, sauf en cas de labialisation sous l'influence des consonnes adjacentes.

Si nous regardons en arrière pour s'éloigner des attestations philologiques, l'évolution des mots français nous indique que le /ā/ post-tonique devait chuter. De La Chaussée (1974, § 9.2.1) recense quelques exemples du /ā/ post-tonique latin et son résultat en français, ex. STĒPHĀNUM → \*[istjɛvino] → *Étienne*. Ségéral et Scheer (2015) donnent aussi quelques exemples.

---

il semble plus vraisemblable que le /-ā/ de -ĀRA était bref, d'où l'accent sur l'antépénultième, et qu'il trouve son origine dans un \*isHrós indo-européen, cf. sanskrit *īśirāḥ* 'impétueux' et la rivière *Ēisra* en Lituanie (cf. Xavier Delamarre, 2003, p. 191).

<sup>888</sup> On trouve aussi chez ces derniers des formes avec le /a/ maintenu, ex. Frédégaire (4.20) <Esara>.

<sup>889</sup> On le trouve comme <Sequana>, par exemples chez Venante Fortunat (*Carmina* 3.26, v.3), et comme <Sequanam> chez Grégoire de Tours (DLH 4.49 1.18).

<sup>890</sup> Sans citer cet exemple précisément, Väänänen (1981) reconnaît la possibilité d'une syncope entière de la voyelle post-tonique. Il écrit : « Certaines conditions phoniques sont particulièrement favorables à la syncope : 1) La contiguïté de la voyelle intérieure avec une sonante, *r*, *l*, *m*, ou *n*, par ex. *pōno* de \**pos(i)no*... etc » (p.40).

<sup>891</sup> On trouve la forme <Sigona> encore à l'époque carolingienne, par exemple dans un *rythme cosmographique* (MGH *Poetae Latini aevi Carolin* 4.2.3, v. 25, p.555) daté de la fin du VII<sup>e</sup> siècle : « Gallia Belgica est dicta, infra Rino et Sigona / Ubi sunt villas regales, et venusti principes / ad bellandum fortes viri, pugnango terribiles ».

<sup>892</sup> Discussion personnelle, août 2020.

## (244) Exemples du /Ǟ/ post-tonique ; l'accent est initial dans l'ensemble de ces mots

- a. ǞNǞTĒM (FEW 24.523a) → afr. *ane*, occ. *anet* 'un type de canne', mais aussi le cat. *à nec*, l'aragonais *aneda* et le lombard *à neda*. Ce mot latin partage la même racine I.E. \**h<sub>2</sub>énh<sub>2</sub>tes* avec l'allemand *Ente* 'canard' (cf. Kroonen, 2013, p. 26). La forme allemande *Ente* ressemble plus à un emprunt au latin avec métaphonie et syncope de la post-tonique qu'à l'évolution d'une forme proto-germanique \**anǝ-*. Notons que de sard. *anadi*, l'esp. *ánada* préserve un /a/ post-tonique.
- b. LǞMPĀDĒ (FEW 4.143b) → *lampe* : ce lemme est attesté à l'ablatif pluriel comme <lampatebus> dans (Ile-Fr/696 T4475 1.26), mais la nature du suffixe a fait remonter l'accent sur le /Ǟ/, donc cette forme ne nous informe en rien quant au /Ǟ/ atone.
- c. BALSĀMŪM → afr. *balme*, *baume* (FEW 1.226)
- d. FĪCĀTŪM (FEW 3.490b ; REW 8494) : → *foie*<sup>893</sup> en latin classique le mot FĪCĀTŪM 'farcî de figues' contenait un /Ǟ/ qui par sa longueur et sa position était tonique. Le changement de sens est advenu du fait qu'on servait souvent les foies, IĒCŪR en latin hérité de l'I.E. \*H<sub>2</sub>ék<sup>w</sup>r, et par extension le foie comme plat à pris le nom de FĪCĀTŪM c-à-d. FĪCĀTŪS 'farcî de figues' ← FĪCUS 'une figue' puis, par extension, ce mot a remplacé le mot hérité. De manière générale, les langues romanes ont vu l'accent se déplacer sur la syllabe initiale : FĪCĀTŪM d'où le cat. *fetge*, l'it. *fegato*, lomb. *fideg*, l'oc. *fetge*, l'esp. *hígado*, le sard. *ficatu*. Cependant, le roum. *ficat*, l'aromanien *bicat* et le friul. *fiât* préservent l'accent sur l'ancien /Ǟ/ pénultième.
- e. PLĀTĀNŪM (FEW 9.36a) et sa forme féminine PLĀTĀNA, dont l'évolution phonologique donne *plane* en français et dont le doublet *platane* existe aussi par emprunt au lat. PLĀTĀNA. Il serait important d'ajouter ici que le /Ǟ/ post-tonique a résisté à la syncope assez tardivement pour assurer la lénition totale, voire la chute, du /t/ intervocalique qui est devenu [d] et [ð] avant de s'effacer. Cette lénition affecta aussi les autres occlusives devant /Ǟ/ atone, ex. CĀNNĀBĪM → *chanvre*.
- f. CŌLĀPHUM (FEW 2.865a) → afr. *colp* → fr. *coup* montre ce même phénomène. Notons que dans les régions de la Touraine et du Poitou, on trouve une ancienne forme *cobe*, et dans le Puy-de-Dôme et la Creuse *colbe* (FEW 2.865), qui suggèrent que le /Ǟ/ post-tonique était présent assez tardivement pour causer le voisement du /p/.
- g. gaul. *cassanos* (Delamarre, 2003, p. 109) >> lat. \*CĀSSĀNŪS → afr. *chaisne*, *chasne*, → fr. *chêne*. (cf. FEW 2.460a).

Nous insistons sur le fait que le /Ǟ/ est rare en position post-tonique et non-finale, car le /Ǟ/ post-tonique hérité du proto-italique s'est affaibli en /ĩ/ ou /Ē/ dans la période du latin archaïque. Dans les emprunts ou les néologismes où un /Ǟ/ se trouve dans la position post-tonique, il continue d'être écrit <a> jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, p. ex. <Mamaccas> (Nord/710 1.3, 1.21).<sup>894</sup> On trouve aussi /Ǟ/ post-tonique dans <Vosagus> (Lorr/727 T3870 1.3) qui correspond aux Vosges, une chaîne de montagnes dans l'est de la France, dont le nom provient du nom d'un dieu gaulois de la faune et de la forêt

<sup>893</sup> Il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un exemple de ce phénomène ; le suffixe -ĀTUS contient le /Ǟ/ qui serait aussi tonique.

<sup>894</sup> D'ailleurs, on peut seulement émettre une hypothèse sur la qualité longue ou brève de la voyelle pénultième et donc sur l'accentuation du mot, car l'étymologie de *Mamaccas* nous est inconnue.

*Vōsēgūs*, dérivé du PC. \**ufo-* ‘sous’, gaul. \**uo-* et \**segos* ‘victoire’.<sup>895</sup> L’étymon suggère que la voyelle pénultième est étymologiquement un /*ě*/ et nos plus anciennes attestations chez César, « ex monte Vosego » (De Bello 4.10) confirment cela. Si l’on pensait difficilement pouvoir tirer une conclusion sur le cheminement phonologique du /*Ǟ*/ post-tonique, le <a> de <Vosagus> (Lorr/727 T3870 1.3) correspond en réalité à une hypercorrection du /*ě*/ post-tonique ; les deux se prononçaient /*ě*/ dans le latin mérovingien.

## 6.20 La syncope des voyelles post-toniques

La syncope est la disparition d’une voyelle à l’intérieur du mot. Selon Vielliard (1927, p. 98), « les faits de syncope de la voyelle sont très rarement attestés par la graphie dans nos documents ; il y a à ce point de vue une grande différence entre ces textes latins des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles et les plus anciens monuments de la langue française où la majorité des voyelles post-toniques étymologiques sont perdues. Il y a lieu de croire que les voyelles de la pénultième des proparoxytons étaient encore assez nettement prononcées pour qu’on ne fût pas tenté de les supprimer dans l’écriture ; mais d’autre part, on pourrait considérer le fait de transcrire si souvent, si régulièrement même, *ī* atone à la pénultième par *e* comme étant la marque de l’affaiblissement de la voyelle, un acheminement vers l’amuïssement total. » (p. 98).<sup>896</sup>

Trois choses sont à retenir de ce passage : 1. globalement, les syncopes se font rares dans nos documents<sup>897</sup> ; nous tenterons de toutes les présenter ; 2. les voyelles soumises à la syncope sont écrites presque systématiquement avec une voyelle plus ouverte, ce que nous devons interpréter comme un phénomène phonologique de lénition, voire de réduction vocalique ; 3. certains contextes phonologiques protégeaient la voyelle contre la syncope. Nous avons vu dans la § 6.15.14, d’après l’avis de Straka (1953), qu’un /-*Ǟ*/ final pouvait accélérer la syncope d’une pénultième atone et que cela avait comme conséquence secondaire la préservation d’une consonne sourde par l’élimination de l’environnement intervocalique (an. *bleeding*). Mais l’on voit dans l’évolution de la langue que les aspects segmentaux, comme la présence d’un /-*Ǟ*/ versus un /-*Ǒ*/ final sont quand même subordonnés aux critères de bonne formation. Ainsi l’on trouve un mot comme *FĀBRĪCA* → *forge* avec maintien du /*i*/ pré-tonique, le temps que le voisement de /*k*/ → /*g*/ puisse agir (cf. Straka, 1953, p. 263 ; Russo 2014a pour ce cas dans les chartes mérovingiennes). C’est pareil pour *TĚNĚBRĪCŌ* - *TĚNĚBRĪCA* qui donne les deux afr. *Tenerge* ‘sombre’ avec maintien de la voyelle pénultième atone, le temps que le voisement s’applique. Dans ce cas, on explique le maintien tardif de la voyelle post-tonique par le fait que sa syncope aurait créé un groupe consonantique \* /*brc*/ interdit. Dans une grammaire de type O.T., l’on peut comprendre que les contraintes de bonne formation, notamment celles du contact des syllabes, sont prioritaires.

<sup>895</sup> L’étymon \**segos* ‘victoire’ est le même qu’on trouve dans le toponyme de la ville espagnole de *Ségovie*. Voir Delamarre (2003, p. 269-270).

<sup>896</sup> Au sujet de la syncope dans le latin tardif, voir Schuchardt (1866, vol. 2, p. 394-441), Grandgent (1907, p. 96-102), Gröber (1906, p. 469).

<sup>897</sup> Les exemples de syncope sont aussi rares chez Grégoire de Tours (cf. Bonnet, 1890, p. 146).

6.20.1 La syncope lexicalisée dans DOMĪNUS → *domnũs*

La majorité des mots que nous avons étudiés, notamment avec leur voyelle graphique fidèle sur le plan phonologique à la voyelle étymologique, suggèrent que la voyelle post-tonique était encore présente dans la forme sous-jacente du latin mérovingien. Cependant, on trouve certains mots où la voyelle médiale post-tonique est absente. C'est surtout le cas des réflexes de DOMĪNUS et DOMĪNA qui s'écrivent très souvent sans le /i/, <i> médial (voir Russo 2012b).

figure 70 : chartes dans lesquelles /i/ post-tonique est syncope dans les mots DOMINUS et DOMINA

|                    |                    |
|--------------------|--------------------|
| Ile-Fr/620 (T4984) | Ile-Fr/691 (T4467) |
| Norm/625 (T4505)   | Ile-Fr/691 (T4469) |
| Norm/628 (T4503)   | Ile-Fr/691 (T4470) |
| Ile-Fr/633 (T4504) | Ile-Fr/692 (T4468) |
| Ile-Fr/637 (T4495) | Nord/693 (T4471)   |
| Ile-Fr/637 (T4507) | Ile-Fr/694 (T4472) |
| Ile-Fr/642 (T4509) | Ile-Fr/695 (T4473) |
| Ile-Fr/654 (T4511) | Centre/696 (T4475) |
| Ile-Fr/650 (T4508) | Ile-Fr/696 (T4474) |
| Nord/650 (T4458)   | Ile-Fr/697 (T4476) |
| Ile-Fr/660 (T4460) | Ile-Fr/697 (T4477) |
| Ile-Fr/673 (T4462) | Ile-Fr/697 (T4766) |
| Ile-Fr/673 (T4506) | Ile-Fr/700 (T4493) |
| Ile-Fr/673 (T4461) | Nord/703 (T4479)   |
| Ale/Ville (T3869)  | Nord/709 (T4480)   |
| Ile-Fr/677 (4492)  | Ile-Fr/710 (T4481) |
| Ile-Fr/677 (4463)  | Ile-Fr/710 (T4482) |
| Ile-Fr/679 (T4510) | Ile-Fr/711 (T4478) |
| Ile-Fr/682 (T4464) | Champ/714 (T4767)  |
| Ile-Fr/688 (T4465) | Ile-Fr/716 (T4483) |
| Ile-Fr/688 (T4459) | Ile-Fr/716 (T4484) |
| Ile-Fr/688 (T4466) | Ile-Fr/716 (T4485) |
| Ile-Fr/691 (T4491) | Ile-Fr/716 (T4486) |
| Ile-Fr/691 (T4494) | Ile-Fr/717 (T4487) |

Les exceptions Ile-Fr/637 (T4507), Ile-Fe/677 (T4463), Ile-Fr/691 (T4467), Nord/693 (T4471), Nord/709 (T4480) ne contiennent ni le terme 'dominus' ni le terme 'domina'. Quelques chartes posent les deux formes. C'est le cas de l'Ile-Fr/673 (T4462) où nous trouvons <dominus> (l.2), <domini> (l.9x2), <domini> (l.10) à côté de <domni> (l.13,39) ; cela est peut-être dû à l'éditeur. Dans la charte tardive Norm/VIIIe (T4496), on trouve potentiellement <dominus> (l.21), mais cela semble plutôt être un choix de l'éditeur, car ailleurs dans la même charte, on trouve <domno> (l.1) et <domnos> (l.2). Si l'on exclut ces deux chartes (ambiguës pour le moment, car témoignant potentiellement des deux formes), on arrive à une conclusion étonnante : 100%, voire 43/43, des chartes rédigées entre 620 et 717 et contenant le lexème *dominus* ou *domina* l'écrivent sans le <i> médial.<sup>898</sup> Cela est une preuve solide de la syncope dans ce mot qui était devenu un titre de respect, notamment pour un saint ou pour un personnage de grande réputation (cf. Vielliard, 1927, p. 99).

La forme <domnus> était déjà repérée par Schuchardt (1866a, vol. 2, p.411) qui présente un mini-inventaire des attestations anciennes. On trouve la forme syncopée aussi tôt que le Ie siècle apr. J.-C., ex. <DOMN[IO]> (AE 1984, 0336; HD002617) pour DOMINIO, un cognomen dérivé de

<sup>898</sup> Selon Vielliard, la forme pleine <dominus> est réservée au seigneur Dieu et au Christ, ce qui est un exemple ancien de l'usage d'une forme savante, visible par deux traits : 1. l'emploi de la graphie classique <i> pour la voyelle post-tonique là où l'ensemble des mots populaires sont plutôt écrits avec <e> dans cette position ; 2. les abréviations pour les différentes déclinaisons de DOMNUS ne contiennent jamais un <i> et ne suppriment jamais le <o> initial. En revanche, la forme savante DOMĪNUS est abrégée soit avec la suppression de la terminaison casuelle, ex. <domiñ>, soit en ne gardant que la structure consonantique plus la terminaison, ex. <dñio> (cf. Vielliard 1927, p. 99-100).

DOMĪNUS. Selon Bourciez (1923), l'on « prononçait *domnus* pour *domĭnus* dès l'époque de Plaute » (p. 36) (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). On trouve aussi la forme <Iuliae Domnae Aug(ustae)> (AE 1985, 0867; HD002982) pour la mère de l'empereur Caracalla datée de 199 apr. J.-C. ou encore dans une inscription provenant de Mainz datée de 204 apr. J.-C. <Iuliae Domnae Aug(ustae)> (CIL 13.06801; HD022349). Selon Pei (1932, p. 121), on trouverait même la forme *domnus* chez Plaute et Caton au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et cet usage continue même dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle avec peu d'exceptions. L'on doit reconnaître que la représentation lexicale était /dɔm.ne/ au VII<sup>e</sup> siècle dans les formes d'adresse.

### 6.20.2 D'autres exemples de syncope post-tonique

On trouve aussi la syncope post-tonique dans les exemples suivants :

(245) Exemples de syncope post-tonique dans nos chartes

- a. PARĪCULUM 'un pareil, une copie à l'identique nom.s.n.' → <pareclo> 'pareil' (Ile-Fr/637 T4495, l.41, l.42), <pariclo> (Ile-Fr/637 T4495 l.42) ; ce mot revient aussi dans sa forme non-syncopee dans <paricolas> (Ile-Fr/692 T4468 l.7, l.14, l.19)
- b. FĪBŪLA 'épingle pour une toge ou une cape, fibule', (FEW 3.489), fr. *fibule* est un emprunt savant. Le mot ne survit pas dans le lexique populaire, remplacé par le diminutif \*fibella dans le sud de la Gaule et par le germanique *nusk<sup>h</sup>ja* dans le nord ? FĪBŪLA est préservé dans le roum. *fiula*, it. *fibbia*, aobit *fiuba*, lombard, piedmontais, ligurien /fy:bjɑ/, en catalan comme *fibla*, on le trouve aussi en breton comme *fi le* 'boucle' et en vieil anglais comme *fifele*. Fibula est représenté avec la syncope, <fibla> (Ile-Fr/637 T4495 l.30).<sup>899</sup>
- c. \*LUSARĪCA 'Luzarches, commune de la Val-d'Oise' : la forme non syncopee apparaît 2 fois comme <Lusareca> (Ile-Fr/682 T4464 l.16, l.24), mais nous trouvons aussi la forme syncopee <Lusarca> dans (Ile-Fr/691 T4470 l.2, l.27). L'étymologie du nom reste obscure. Luzarches était un oppidum gaulois, mais habité depuis l'époque du néolithique tel qu'attesté par les nombreux mégalithes qui s'y trouvaient. Les romains y installèrent un Castrum sur la butte de Saint-Côme et dans la période mérovingienne le bourg était une propriété royale située sur la voie gallo-romaine entre Paris et Soissons, sur une chaussée désormais appelée la chaussée Brunehaut. Elle est aujourd'hui située sur le bord de la forêt de Chantilly.

<sup>899</sup> Dans Viellard, on trouve cette forme citée dans le même document, Tardif n° 40, mais elle cite à tort la ligne 29.

- d. \*STRATAEBURGUM ‘Strasbourg’ : La forme <actum Istratburgo civitate> (Als/728 T3871 1.37) tardivement suggère la syncope de la voyelle post-tonic. La forme *strat* qui dérive ultimement du latin VIA STRĀTA ‘voir pavée’ pourrait signaler l’affaiblissement de *t* du /a/ → *cheva* → Ø, bien que hors d’un mot composé on s’attendrait bien à la préservation du /a/ en tant que *schwa* et comme le *e-muet* de l’ancien français. STRĀTA latin donne les formes van. *stræt*, v.sax. *strāta*, l’al. *Straße* ; selon Ringe et Taylor (2014, p. 136) la forme serait \*strāt<sup>h</sup>u en PG. La syncope de la voyelle prétonique suggère que l’étymon dérive soit directement d’une forme en /-u/ ou /-o/ latin (donc via une réduction vers /ø/), ex. STRĀTŌ BURGŌ ‘le bourg pavé’ soit d’une forme contenant /ʃ/ par exemple le masculin génitif singulier STRĀTĪ ou encore un féminin génitif ou datif STRĀTAE. Cette dernière forme est vraisemblablement la plus probable, STRATAE BURGŌ ‘a ville (ou le château sur la voie reliant les deux rives du Rhin’. L’un de nos plus anciennes attestations est chez Grégoire de Tours (DLH 10.19) quand il écrit que Egidius, condamné pour complot était jugé à Mayence avant d’être exilé à Strasbourg : « ad Argentoratensem urbem, quam nunc Strateburgum vocant ».
- e. **▲** MAIOREM ‘majeur.acc.s.’: Tardivement dans (Ile-Fr/753 T2924 1.4) nous trouvons la forme <maiorum domus> ‘le maire du palais’. Ici il est visiblement à la forme du nominatif singulier apposé à <avunculus noster Grimoaldus, maiorum domus> (1.3-4). Comme nous avons signalé dans la section 7.2.13.3, ce phénomène peut s’expliquer par une reconfiguration morphologique <maiorum> ayant simplement le sens du génitif singulier de MAIOR ‘maire’ ou ‘ancêtre’.

## 6.21 La voyelle post-tonique des anthroponymes germaniques

Les nom germaniques méritent une attestation spéciale, car l’on a longtemps cru, depuis Richter (1934) et Pope (1952, p. 15, 76, 102, 107), Von Wartburg (1967), et encore dans Zink (1986, p. 37), que la syncope dans le français était causée par l’imposition d’un accent germanique sur le latin. Récemment, Ségéral et Scheer (2015, 2020, § 13.4) ont démantelé l’idée d’un « accent phonologique d’intensité », démontrant que, malgré l’augmentation du volume qui accompagne une syllabe accentuée, la phonologisation de l’accent se fixe toujours sur la fréquence (an. *le pitch*) ou sur la durée des voyelles accentuées. La question de la syncope se pose, car dans notre corpus, les noms germaniques sont le plus souvent écrits avec une voyelle (parfois appelée de ‘connexion’) entre le premier et le deuxième lemme de l’anthroponyme. La question morpho-phonologique est donc de savoir si cette voyelle représente la voyelle du radical héritée du proto-germanique et du francique, ou s’il s’agit d’une voyelle issue de la romanisation.

Pour observer la syncope dans le germanique latinisé, nous pouvons observer les anthroponymes germaniques qui sont habituellement composés de deux lemmes germaniques unis dans un processus de composition morphologique. Un exemple tiré de l’un de nos plus anciennes chartes originales (Norm/625 (T4505 1.9), présente le nom du roi *Chlothacharius* aussi connu comme Clotaire II (répertorié par Russo 2015 dans les chartes mérovingienne). Le nom *Chlothacharius* est une latinisation de nom germanique \*χl̥ō̯azχarjaz dérivé des lemmes \*χl̥ū̯az ‘entendu’ + \*χarjaz ‘guerrier’.<sup>900</sup> À une époque ancienne, peut-être même avant le V<sup>e</sup> siècle, le germanique a subi un

<sup>900</sup> L’alternance entre la voyelle de la racine \*χl̥ū̯az ‘entendu’ et son expression comme \*/a/ dans *Chlothacharius* s’explique par une règle interne du germanique par laquelle un /a/ dans la syllabe post-tonique conditionne l’ouverture de la voyelle

processus d'apocope qui fit disparaître la voyelle finale des noms et des adjectifs. C'est l'une des raisons pour lesquelles les lemmes germaniques sont souvent monosyllabiques dans les langues modernes. Par exemple \**χlūdaz* → an. *loud*, al. *laut*, néer. *luid* 'brillant' et \**χarjaz* → an. *here*, al. *Heer*, néer. *heir* 'une armée'.

Plus récemment, Roland Noske (2008) a critiqué l'hypothèse de l'origine germanique du « fort l'accent expiratoire du francique », responsable des processus de syncope et d'apocope dans le gallo-roman, en signalant que dans le germanique du haut Moyen-Âge, on trouvait autant de voyelles atones que dans les langues romanes. Noske démontre notamment que l'affaiblissement de voyelles internes date du XI<sup>e</sup> siècle dans les dialectes germaniques. Ainsi, le mot PG. \**χimilamaz* 'ciel.M.DAT.PL.' est attesté comme *himilom* dans le Notre Père haut francique du IX<sup>e</sup> siècle (cf. Braune, 1897), mais comme *himeln* avec passage de <i> → <e> dans la post-tonique et syncope de la finale, dans le Notre Père du moyen haut allemand (XIII<sup>e</sup> siècle). On voit cette même transformation dans le nom PG. \**namōn* 'nom.N.ACC.S.' attesté comme *namo* au IX<sup>e</sup> siècle, mais comme *name* avec réduction de /ɔ/ → /ə/ au XIII<sup>e</sup>. On reproduit les deux passages dans la figure 71.

---

**figure 71 : deux versions du Notre Père germanique.** Texte de Braune (1897). Glosé par Noske (2008).

---

|                   |   |
|-------------------|---|
| IX <sup>e</sup>   | Fater unsēr thu in <b>himilom</b> bist giuūihit sī <b>namo</b> thīn.<br>père notre toi dans cieus es sanctifié soit nom ton<br>'Notre Père qui est aux cieus, que ton nom soit sanctifié'                   |
| XIII <sup>e</sup> | Vater unser der da bist in den <b>himeln</b> , geheiliget wert din <b>name</b> .<br>père notre qui là es dans les cieus sanctifié est ton nom<br>'Notre Père qui est aux cieus, que ton nom soit sanctifié' |

---

L'argumentation de Noske (2008) démontre que nous pouvons difficilement attribuer au germanique l'ensemble des affaiblissements vocaliques témoignés dans le gallo-roman du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle. Revenant à l'anthroponymie, il sera essentiel d'éclairer cette situation, car le francique était affecté par un processus d'apocope bien plus ancien qui faisait perdre la dernière syllabe des mots proto-germaniques, notons-le PG. \**χimilamaz* 'ciel.M.DAT.PL.' qui est devenu *himilom* avec la perte de /-az/ final avant le IX<sup>e</sup> siècle. Ce processus est typiquement visible dans l'évolution d'un lemme comme PG. \**χrab(a)naz* 'corbeau.MASC.NOM.S.' → \**χrabn* (attesté comme <Chramnino> (Ile-Fr/673 T4462 1.36)), et qui donne les formes modernes an. *raven* ['rei.vn̩], al. *Rabe* ['ʁa:b], is. *brafn̩* [ɾapn̩] qui témoignent toutes de cette apocope primitive.

---

tonique qui lui précède. Le /ū/ de la reconstruction proto-germanique pose problème car les autres langues indo-européennes, ex. grec. κλυτός (*klutós*) et le latin *INCLUTUS* pointent vers une voyelle brève, d'où la reconstruction I.E. \**klutós* 'entendu'. La longueur présente dans l'van *hlūd*, an. *loud*, vha *lū* est secondaire selon Kroonen (2011, p. 231). Dans tous les cas, cette voyelle est intégrée en tant que /ū/ latin ; si la voyelle germanique avait été intégrée comme /ū/, on s'attendrait à des formes françaises comme Louis /lyʎi/ de \**χlūdaz* + \**wekʰaz*.

Malgré l'apocope primitive que la majorité des germanistes fait remonter au proto-germanique tardif même, les noms germaniques dans la documentation mérovingienne témoignent de la préservation d'une voyelle atone entre les deux lemmes qui forment le nom composé. Or c'est la présence d'une voyelle de connexion, de même que l'identité graphique de cette voyelle, qui pousse Arbois de Jubainville (1870) à considérer que l'apocope germanique primitive n'était pas encore accomplie dans la langue francique, car « dans l'état le plus ancien du franc mérovingien, le nominatif singulier de la première déclinaison forte se termine [encore] en *-as* » (p. 315).

Plutôt que de lister tous les noms germaniques de notre corpus, nous avons sélectionné un seul document (Ile-Fr/654 T4511) contenant un nombre important d'anthroponymes germaniques.

(246) Noms germaniques dont le premier lemme est de la déclinaison masculine en *-az* ou *-a<sup>n</sup>*

- a. <Dagobercthus> = \**ḍagaz* 'le jour'
- b. <Nanthechildis> = \**nanþaz* 'brave'
- c. <Sicoaldus> = \**segaz* 'victoire'
- d. <[...]gobercthus> = .... *-az*
- e. <Radoberto> = \**rēḍaz* 'conseil'
- f. <Chradobercthus> = \**χradaz* 'rapide'
- g. <Berterario> = \**berχ<sup>h</sup>az* 'brillant', 'lanc'
- h. <[Ga]uciobertus> = \**gaut<sup>h</sup>(j)az*
- i. <Gaerechramnus> = \**gaizaz* 'une lance', 'javelot'
- j. <Vulfoleudus> = \**uulfaz* 'loup'
- k. <Auderadus> = \**auḍaz* 'richesse'
- l. <Vuideradus> = \**viḍaz* 'loin, large'
- m. <Bodoleuos> = \**bv.ḍa<sup>n</sup>* 'offre, message' ??
- n. <Ebroinus> = \**eburaz* 'sanglier'
- o. <Ragenobertus> = \**ragin-an* 'conseil. loi, ordonnance'

(247) Noms germaniques de la première déclinaison en *-az* ou *-a<sup>n</sup>*

- a. <Austroberto> = \**av.strō-n-* 'l'aurore', 'l'est'
- b. <Vuarnachari[u]s> = \**varnō<sup>n</sup>*
- c. <A nebercthus> = \**arō<sup>n</sup>* 'aigle'

(248) Noms germaniques de la première déclinaison en *-iz*

- a. <Gundoberto> = \**gūnþiz* 'bataille'

b. <Aunemundus> = ??

(249) Noms germaniques de la première déclinaison en *-uz*

a. <Chaoaldu>s = \*χaþuz nom.masc. 'le combat' ??

(250) Noms germaniques avec un suffixe à base vocalique

a. <Gaerinus> = \*gaizaz 'une lance' + inus

(251) Noms germaniques sans voyelles de « connexion »

a. <Mer[u]lfo> = \*mǣrijaz 'brillant'

b. <Amalbercthus> = \*amala 'le travail'

c. <Ebrulfus> = \*ēburaz 'sanglier'

d. <Ermenrico> = \*irminaz 'grand'

e. <Aigulfo> = \*agjō 'aiguisé, lame'

f. <Vuandalmarus> = \*vandal- + \*mǣrijaz 'brillant'

g. <Gangulfus>

h. <Madalfrido>

Nos données démontrent que la voyelle de connexion est le plus souvent présente dans la forme romanisée des noms germaniques. Cette voyelle correspond dans la majorité des cas à sa qualité étymologique <o>, ou plus rarement <a> pour le /-a/ masculin du germanique, <o> pour le /5/ féminin germanique ou <e> pour le /i/.

Vielliard (1927, p. 101) a dressé une liste des formes qui apparaissent avec ou sans apocope de la voyelle médiale atone, tandis que Pei (1932) remarque que « les exemples de syncope dans les noms propres germaniques sont trop nombreux pour être listés en intégralité » (p. 122).<sup>901</sup> Ce qui nous intéresse cependant est la fréquence de syncope pour les différentes périodes étudiées :

<sup>901</sup> Pei (1932) : « Examples of syncope in Germanic proper names are far too numerous to be given in their entirety » (p. 122). Il offre une liste partielle dans son annexe A11 (p.374).

figure 72 : taux de syncope dans les anthroponymes germaniques selon Vielliard (1927)

| Documents                                  | Date      | Non-syncope | Syncope | Taux de syncope |
|--|-----------|-------------|---------|-----------------|
| Testament d'Erminetrude (Ile-Fr/637 T4495) |           | 96          | 10      | 10.4 %          |
| (Ile-Fr/654 T4511)                         | 654       | 22          | 8       | 36 %            |
| Groupe I                                   | 700 à 717 | 179         | 38      | 17.5 %          |
| Groupe II                                  | 750 à 770 | 71          | 94      | 56.9 %          |
| Groupe III                                 | 771 à 812 | ?           | ?       | 75 %            |

Les données brutes pour la troisième période étudiée par Pei (1932) nous échappent ; il indique que dans le troisième groupe, « la syncope augmente graduellement jusqu'au document n° 78 (777) quand elle est quasiment totale » ; il attribue un taux de syncope d'environ 75 % aux noms germaniques de ce dernier groupe (p. 122).<sup>902</sup> Pei (1932) conclue que ce testament d'Erminetrude, avec 10 syncopes versus 96 cas de préservation de la voyelle, démontre clairement que le document de Tardif n° 40 n'a pas sa place au VIII<sup>e</sup> siècle et qu'il doit être daté d'une période plus ancienne.<sup>903</sup> Dans le document (Ile-Fr/654 T4511) dont nous avons listé les noms germaniques ci-dessus, nous trouvons 22 exemples de noms germaniques sans la syncope contre 8 exemples qui ne témoignent pas d'une voyelle intermédiaire. Parmi ces lemmes, 2 terminent par un \*/r/, 4 par un /l/, et un par un /n/, ce qui suggère que la sonante même avait une fonction connectrice. 4 des exemples ont le lemme \*/vulfaz / 'loup' comme deuxième élément, signalant aussi le rôle de la semi-voyelle \*/w-v/ dans l'élimination de la voyelle. Dans tous les cas, on voit une augmentation nette de la fréquence de la syncope à partir de la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, mais cela ne semble pas caractériser la langue du VII<sup>e</sup>.

## 6.22 Interprétation des données

La question des voyelles post-toniques est l'une des plus compliquées de la phonologie romane.

Comme Bourciez (1930) avait signalé :

« L'effacement de la pénultième atone avait eu lieu de très bonne heure en latin vulgaire : c'est ainsi qu'à Rome on disait *domnus* pour *domñus* dès l'époque de Plaute, et *viridis* pour *virīdis* semble attesté déjà chez Caton ; d'autre part un adverbe *valdē* s'était implanté dans l'usage en face de l'adjectif *valīdus*, et les poètes [...] ont continué à employer d'anciennes formes syncopées comme *perīclum* pour *perīcūlum* » (p. 19).

La formulation de Bourciez comme quoi « les poètes [...] ont continué à employer d'anciennes formes syncopées » est d'une grande importance. En effet, si l'on regarde sur la durée, de nombreuses voyelles post-toniques présentes dans le latin classique écrit étaient en réalité de nature épenthétique. C'est-

<sup>902</sup> Pei (1932) : « In the documents of the third group (770-812), syncopation gradually increases, until by the time we get no. 78 (777) it is almost exclusive ... [and the proportion is] approximately 3 to 1 for the third group » (p. 122).

<sup>903</sup> Pei (1932) : « n° 40 is out of place in the Eighth Century, representing the state of affairs at an earlier period, when syncopation in proper names was not yet so widespread. On the other hand, it supplies good evidence of the progress of the phenomenon so far as Germanic proper names are concerned, and of the possible progressive influence exerted by this phenomenon upon Latin common nouns » (p. 122).

à-dire que dans une forme comme PERĪCŪLUM ‘péril’ ou MÁSCŪLŪS ‘mâle’, la voyelle post-tonique est une réalisation épenthétique où auparavant il y avait une consonne syllabique. Ainsi, admettant que le latin classique écrit est une forme soignée de la langue, l’on peut aussi comprendre que dans l’ensemble de la variation sociale du latin, les « anciennes formes syncopées » sont, en réalité, très souvent des « **anciennes formes non-épenthétisées** ». Prenant l’exemple de PERĪCŪLUM ‘épreuve’, Weiss (2009, p. 283) nous démontre que la forme classique remonte à un étymon \**pērī* ‘essayer’<sup>904</sup> + \**clom* ‘suffixe qui dérive d’un nom associatif à partir d’un verbe’. Concrètement, cette voyelle pénultième dans le latin classique est une forme épenthétique lexicalisée dont la bonne convention orthographique nécessitait l’écriture du [u] épenthétique.<sup>905</sup>

Nous n’appuierons pas trop sur la nature épenthétique de certaines voyelles post-toniques, le /ĩ/ de DŌMĪNUS étant lexical, provenant d’une forme \**dōm-h<sub>3</sub>n-ō* indo-européenne avec voyelle pénultième et signifiant ‘celui qui bénéficie de la maison’ (de Vaan, 2008, p. 177). À notre connaissance, il n’y a pas d’indice signalant que les voyelles étymologiques et épenthétiques avaient un statut distinct dans le latin classique. Nous cherchons plutôt à signaler la coexistence synchronique de réalisations avec une pleine voyelle et celles réalisations sans. Cette double réalisation concerne notamment la position vocalique précédant une consonne avec une grande potentielle syllabique : /r/, /l/, /m/, /n/.

Dans le cas de PERĪCŪLUM ‘épreuve’, notre corpus ne présente jamais d’attestation sans la voyelle pénultième, bien que la forme de l’afr. *peril* ‘péril’ requiert la forme syncopée pour s’expliquer. Ce que nous trouvons plutôt est une graphie <pericolas> (Ile-Fr/691 T4494 l.23) avec une voyelle qui ne correspond plus au <u> de la graphie classique, mais qui reste fidèle au caractère essentiellement postérieur et arrondi de cette voyelle. Cela aurait peu de conséquences s’il ne s’appliquait pas de la même façon sur l’ensemble du vocabulaire de notre corpus. Certes, on trouve des erreurs de type <o> à la place de <u> et <e> à la place de <i>, mais on ne trouve *jamais* <i> pour un /Ō/ post-tonique ni <o> pour un /ĩ/ ou un /ĕ/ ou un /Ā/. C’est-à-dire que le type d’erreur graphique est circonscrit par une fidélité aux grands lieux d’articulation [antérieure], [postérieure] et [ouverte], représenté aussi bien par les éléments [I], [U] et [A] respectivement. Ce phénomène est l’un des plus marquants du corpus mérovingien. Dans le chapitre 8 nous présenterons une modélisation pour le type de neutralisations que nous avons observées dans les syllabes atones.

La présentation habituelle des voyelles post-toniques souligne que ces voyelles finissent toutes par chuter.<sup>906</sup> Certains manuels tel le GGHF (Ségéral et Scheer, 2020, § 18.9.2) suggèrent que les voyelles post-toniques sont passées par une phase où elles se prononçaient comme *cheva* [ə]. Mais, si toutes les voyelles post-toniques étaient devenues [ə], on s’attendrait à d’occasionnelles erreurs graphiques

<sup>904</sup> Celui-ci remonte à une étymologie plus profonde PĒR ‘à travers’ et ĪRE ‘aller’, donc littéralement ‘aller au-delà de la vie, voire mourir’ (de Vaan 2008, p. 191).

<sup>905</sup> Chez Plaute (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), les formes en *-clum*, *-cla* sont monosyllabiques et cela contraste avec les diminutifs en *-culum*, *-cula* où la voyelle antépénultième fait partie de la forme phonologique et où ces formes sont prononcées de façon bisyllabique.

<sup>906</sup> Pope (1952) : « In the weakest of the syllables, the unstressed penultimate syllable, all vowels were effaced in the course of Gallo-Roman, unless previously consonantalised » (p.112). Bourciez (1930) : « La voyelle pénultième atone de tous les mots latins proparoxytons s’est effacée en français, quelle qu’elle fût (y compris a) » (p.18).

du genre \*<tabila> pour TABŪLA ‘table’, ou \*<faluta> pour FALĪTA ‘faute’. Cela n’est jamais le cas dans les chartes mérovingiennes. Nous trouvons plutôt la préservation habituelle d’une voyelle lexicale préservant la distinction antérieure, postérieure ou ouverte héritée du latin, ou bien des formes syncopées comme DŌMĪNUS où la syncope est lexicalisée dans le latin mérovingien. Malheureusement, les attestations qui pourraient confirmer le sort de la post-tonique dans des mots comme VIRĪDIS et VALĪDE sont presque inexistantes.

figure 73 : récapitulative de l’évolution des voyelles atones internes

| Latin | Pré-tonique Mérovingienne  |       | Gallo-Roman |
|-------|--|-------|-------------|
| Ī     | <i>remplacement fréquent par &lt;e&gt;, entre 17 % et 100 % ; les conditions du maintien régulier d'un &lt;i&gt; voire /i/ sont encore à définir.</i>                                    | donne | [i]~[ɪ]     |
| Ï     | <i>écrit &lt;e&gt; entre 33 % et 100 % ; la présence d'une consonne palatale à la droite semble favoriser la préservation d'un &lt;i&gt; voire /i/</i>                                   | donne | [ɪ]         |
| Ē     | <i>occasionnellement écrit &lt;i&gt;, généralement préservé comme &lt;e&gt; signalant une réduction gradiente</i>  |       | [e]~[ɪ]     |
| Ĕ     | <i>est quasi-systématiquement écrit &lt;e&gt; indiquant une neutralisation avec les autres voyelles antérieures</i>  | donne | [e]~[ɪ]     |
| Ā     | <i>habituellement préservé comme &lt;a&gt;, mais occasionnellement écrit &lt;i&gt; ou &lt;e&gt; (autour de 13 %) suggérant une réduction [ɛ] → [ɪ].</i>                                  | donne | [ɛ]~[ɪ]     |
| Ā     | <i>systématiquement écrit &lt;a&gt;</i>  | donne | [a]         |
| Ō     | <i>les remplacements très occasionnels par &lt;u&gt; suggèrent une réduction gradiente vers [O] ; l'on trouve surtout la graphie &lt;o&gt;</i>   | donne | ø           |
| Ō     | <i>réalisation très variable entre &lt;o&gt; ou &lt;u&gt;, atteignant entre 50 % et 66 % remplacement par &lt;u&gt; lorsque la syllabe tonique à sa droite contient un /j/ ou un /i/</i> | donne | [o]~[ø]     |
| Ū     | <i>écrit &lt;o&gt; jusqu'à 100 % du temps ; la graphie &lt;u&gt; reste majoritaire dans les syllabes entravées</i>   | donne | [ø]         |
| Ū     | <i>quasi systématiquement écrit &lt;u&gt; ; le remplacement par &lt;o&gt; est très rare</i>  | donne | [u]~[ɪ]     |



# CHAPITRE 7

## LES SYLLABES FINALES ATONES

**C**e chapitre traite de la réduction des contrastes vocaliques en syllabes atones finales. Comme dans les syllabes atones intérieures, la finale atone est caractérisée par une perte des contrastes d'aperture provoquée par une réduction des proéminences. Dans ce chapitre, nous réfutons toutes les chronologies qui admettraient la réduction de la voyelle finale en cheva phonologique à l'époque mérovingienne ou auparavant. Nous exposons les erreurs vocaliques possibles dans la finale et démontrons que la plupart des données ayant servi à appuyer une neutralisation de la finale cheva sont basées sur des mauvaises pratiques philologiques. Les témoignages signalent que les erreurs observées à la finale sont du même type phonologique que ce que nous observons en syllabe atone intérieure. Nous concluons que les scribes mérovingiens composaient à l'intérieur d'un nouveau paradigme restreint des cas latins et que la conscience phonologique a joué un rôle important dans la sélection des graphies permises.

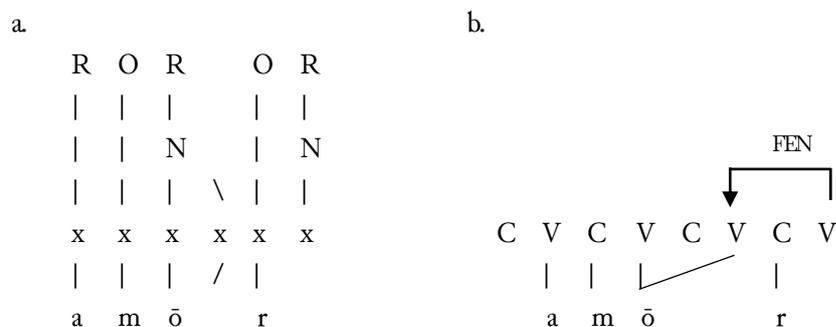
### 7.1 La finale atone entre le latin archaïque et les langues romanes

La syllabe finale du latin connaît des réductions depuis la période républicaine. Selon Allen (1973, p. 182) le latin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. était déjà affecté par un phénomène décrit par les grammairiens comme une *correptio iambica* c'est-à-dire 'la diminution de l'iambe'; un iambe étant une séquence d'une syllabe faible suivie d'une forte (∪ ∫). Le latin est habituellement décrit comme ayant des pieds trochaïques moraiques avec une finale extramétrique dans les mots de plus de deux syllabes (Hayes, 1995, § 5.1.4). C'est-à-dire que la grammaire métrique du latin cherchait à former des pieds trochaïques composés d'une syllabe forte suivie d'une faible (∫ ∪), ex. HŌRĀ 'l'heure<sub>NOM.S</sub>'. La *correptio iambica* contribuait à régulariser la métrique en éliminant un pied final fort sur son deuxième élément. Ainsi la séquence *brève + longue* devient *brève + brève*, ex. CĀNŌ 'je chante' (∪ ∫) → \*cānŏ (∪ ∪), créant une séquence de deux brèves, mieux tolérée. Si la réduction de voyelles finales longues après une brève a affecté les terminaisons verbales, on trouve aussi ses conséquences dans les terminaisons de l'ablatif singulier de la première déclinaison en /-Ā/, mais aussi de la diphtongue

/-AE/ du génitif et datif singulier, pour la terminaison /-ō/ du datif et de l'ablatif singulier de la deuxième déclinaison ou la terminaison /-ī/ du génitif singulier et du nominatif pluriel, ou encore la terminaison du datif singulier de la troisième déclinaison ou le /-ū/ long du singulier (nom., dat., acc., abl., voc.) de la quatrième déclinaison. Ces voyelles longues de nature avaient donc des allophones brèves lorsqu'elles étaient précédées par une voyelle brève dans la syllabe précédente.<sup>907</sup> On avait donc dans un premier temps l'ablatif GÜTTĀ 'une goutte.ABL.S.' → [güt:a:] avec la préservation de la longueur après une syllabe « lourde », mais RÖSĀ 'une rose.ABL.S.' = [rɔza], avec la perte de la durée inhérente de la finale après une voyelle brève. Il y avait donc le début de la neutralisation des contrastes par le fait que deux allomorphes existaient pour ces terminaisons : une longue et une brève.

Dans cette même période, vers 200 av. J.-C., l'on trouve aussi le raccourcissement des voyelles étymologiquement longues lorsqu'elles étaient suivies par une consonne simple en fin de mot, mis à part le /-s/. Ainsi dans un mot comme AMŌRĒM 'l'amour' au cas accusatif singulier avec le /ō/ étymologiquement long, on trouve plutôt AMŌR ← lat.arch. \*amōr au nominatif singulier ; la longueur phonologique étant dérobée par sa position en fin de mot avant une consonne simple sauf /s/. L'abrègement de la voyelle longue avant une consonne finale peut s'expliquer par la théorie de binarité de Kaye (1990) selon laquelle aucun constituant ne peut brancher plus d'une fois. Étant donné que le latin avait des séquences de voyelle longue + coda, la contrainte contre des syllabes trimoraïques doit être paramétrée. Dans Scheer (2012), l'interdiction sur la trimoraïcité est réinterprétée dans le cadre de la phonologie CVCV comme la capacité paramétrée d'un noyau final vide à gouverner une position vocalique à sa gauche (le paramètre du *final empty nucleus* (FEN)).<sup>908</sup>

figure 74 : le traitement autosegmentale et CVCV de la séquence  $\bar{V} + C$



D'autres neutralisations ayant eu lieu entre l'italique commun et le latin classique ont aussi contribué à neutraliser des contrastes dans la finale bien avant celles de la syllabe tonique. Comme le décrit Loporcaro (2011) « grâce à un nombre de conspirations ... la longueur vocalique avait

<sup>907</sup> Sous l'hypothèse que les voyelles longues et brèves étaient déjà différenciées pour la qualité (§ 8.1.1), l'on ne peut pas déterminer si un /ō/ allophoniquement abrégé gardait sa valeur fermée [o] ou s'il se déplaçait dans la direction de la brève de nature, c'est-à-dire vers [ɔ].

<sup>908</sup> Voir entre autres la discussion dans Scheer (2015, §132), à laquelle nous reviendrons dans notre discussion sur l'apocope dans la section 9.4.1.

progressivement commencé à se retirer de la position non accentuée » (p. 52).<sup>909</sup> Le latin a donc un mécanisme de réduction de la finale déjà dans la période classique. Il n'y a nul besoin d'invoquer une source germanique pour la réduction de la finale (cf. § 3.8.1.1).

Ce chapitre se structure différemment des précédents, car la syllabe finale n'est pas qu'un élément phonologique du radical, mais comporte des informations morpho-syntaxiques obligatoires pour l'interprétation du mot et de la phrase.<sup>910</sup> Il est impossible de considérer le sort de cette syllabe porteuse de marques de genre, nombre, cas, aspect, mode et voix sans une sensibilité à la fonction de la finale dans la phrase. Étant donné que c'est la syllabe finale, prenant habituellement la forme phonologique  $-C\check{V}$  ou  $-C\check{V}C$ , qui détermine le rôle syntaxique du radical et qui était donc responsable de la structuration syntaxique et sémantique de la phrase, le sort de la voyelle finale est d'un enjeu primordial pour comprendre le passage d'une grammaire latine de typologie hautement flexionnelle à une grammaire romane de typologie plus analytique ou isolante.

Si la voyelle finale était encore présente et porteuse d'informations morphosyntaxiques, nous pouvons admettre un monolinguisme, aussi complexe soit-il (cf. Banniard, 2001b), entre la langue du quotidien et le code écrit. Si au contraire, nous acceptons la fusion des voyelles non-ouvertes en *cheva* ou la chute totale de la finale, nous serions obligés d'admettre une diglossie accablante, qui aurait rendu la phrase écrite, même lue à l'oral, incompréhensible ou du moins extrêmement archaïque aux masses de romanophones de la Gaule. Autrement dit, tant que l'on pouvait encore contraster différentes voyelles en position finale atone, le latin mérovingien continuait à opérer sur une logique de typologie flexionnelle tout comme le latin classique. Au contraire, dès qu'on admet la chute de la voyelle finale, on est contraint d'admettre que la syntaxe n'opérait plus sur une typologie flexionnelle.<sup>911</sup>

La date pour l'apocope de la finale ne fait pas consensus. Richter (1934, p. 230-234) la place au cours du VI<sup>e</sup> siècle, Bourciez (1967, p. 34), Zink (2013) et d'autres comme Ségéral et Scheer (2020, p. 324) au plus tard au VII<sup>e</sup> siècle. **Mais, ce n'est pas ce que nous observons dans la syntaxe de la période mérovingienne** ce qui a longtemps laissé croire aux romanistes que la langue écrite était très différente du latin vulgaire parlé au VII<sup>e</sup> siècle. À notre sens, c'est au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> qu'on voit un « affaiblissement » de la voyelle finale, non pas en *cheva* mais vers une voyelle réduite et sous-spécifiée mais toujours contrastive. Quant à l'apocope, nous nous accordons avec Mildred Pope (1952, p. 79)

<sup>909</sup> Loporcaro (2011) : « Through the above-mentioned conspiracy of changes in pre-literary and archaic Latin, length had gradually begun to retreat from unstressed position » (p. 52).

<sup>910</sup> Récemment Schøsler (2018) a plaidé en faveur de l'importance de facteurs autres que la déclinaison dans l'interprétation de la phrase : « the idea that declension exists to identify the syntactic function and the referents of arguments does not hold. Instead, we should retain approaches which claim that morphological declension is only one of a number of clues used to interpret the argument structure of a sentence ... including pronominal morphology, agreement, word order, lexical constraints, valency-related factors, etc. » (p. 156). S'il est évident que d'autres facteurs contribuent à l'interprétation sémantique de la phrase, sa position nous paraît trop extrême ou nécessiterait des investigations supplémentaires, notamment sur des langues fortement casuelles comme le latin ou les langues slaves.

<sup>911</sup> Pope, présente une version plus nuancée, où les voyelles « latines tardives » /e/, /i/, /o/, /u/ se sont réduites à [ə] (<e> dans sa notation) en position finale et inter-tonique avant de s'effacer au cours du VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle. Comme nous le démontrerons, cette chronologie est plus en lien avec les données et s'accorde mieux avec une transition d'une typologie synthétique à une typologie analytique.

qui place l'effacement de la finale atone entre le VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle. L'apocope serait donc un phénomène de la période post-mérovingienne.

Dans ce chapitre nous argumentons que malgré les transformations phonologiques en cours, le latin mérovingien et le gallo-roman parlé permettaient encore suffisamment de contrastes en position finale pour admettre que la langue était d'une tendance typologique flexionnelle. Selon notre interprétation des données, le latin mérovingien ne permettait qu'un nombre limité de contrastes vocaliques en position finale atone, ce qui trouve un parallèle dans un certain nombre de dialectes romans modernes, tel qu'exposé au chapitre précédent. Nous suggérons que le contraste des 10 voyelles latines, voire des 7 voyelles « romanes », était réduit à un contraste de trois voyelles en position finale<sup>912</sup>, ce qui permettait encore la déclinaison des noms et des adjectifs sur deux ou trois cas, tout en préparant le terrain pour la chute totale des voyelles non-ouvertes dans le très ancien français.

En face des demandes morphologiques, la syllabe finale ne s'échappe pas à la *Ausnahmslosigkeit* c'est-à-dire 'l'absence d'exceptions' lors de l'application des lois phonologiques.<sup>913</sup> La voyelle finale se comporte essentiellement comme les voyelles à l'interne avec l'exception du /ã/ qui semble rejoindre le /ā/ dans sa réduction vers une simple voyelle ouverte. La fin semble aussi être affectée par la reconfiguration morphosyntaxique de la langue. Le latin mérovingien ne semble plus contraster la fonction des cas accusatif, datif et ablatif et emploie davantage de prépositions pour indiquer la fonction. On trouve davantage de pronoms dans le rôle de pseudo-déterminants et les graphies sont parfois étonnantes mais peuvent s'expliquer par la phonologie.

En vue de la complexité supplémentaire de la position finale, nous avons pensé prudent de nous pencher dans un premier temps sur les « erreurs » dans la finale atone telles que cataloguées et analysées par de plus vénérables latinistes. Déjà dans sa *Déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne*, Arbois de Jubainville (1872a, p. 5) avait fait la différence entre deux types d'erreurs : les « erreurs phonologiques » qu'il explique par « une modification de la prononciation » et qu'il traite d'un vulgarisme du *premier degré* et qui s'oppose à « l'erreur morphosyntaxique » dite un vulgarisme du *deuxième degré* et qui est « le résultat de l'introduction d'une nouvelle syntaxe » et des « cas qui sont employés autrement qu'autrefois » (p. 5-6). Nous tâcherons dans ce chapitre de distinguer ces deux types d'erreurs ainsi que de relever les distributions phonologiques pertinentes.

<sup>912</sup> L'idée que les contrastes vocaliques étaient réduits à entre trois et cinq monophthongues atones n'est pas récente et remonte au dernier Siècle. Lausberg (1969, § 249) décrit un maximum de cinq monophthongues atones dans le latin « vulgaire » continental : /i/, /e/, /a/, /o/, /u/ + la diphtongue /au/, un système réduit davantage en sicilien vers /i/, /a/, /u/ + /au/.

<sup>913</sup> Le terme *ausnahmslos* est apparu pour la première fois dans son contexte philologique dans Leskien (1876, p. 3) et était repris par Osthoff et Brugmann (1878) : « Aller Lautwandel, so weit er mechanisch vor sich geht, vollzeit sich nach *ausnahmslosen Gesetzen* » (1.13). Bloomfield (1933) avait mis en valeur l'aspect strictement phonétique de cette *ausnahmslosigkeit* quand il écrit « The neo-grammarians define sound change as a purely phonetic process; it affects a phoneme or type of phoneme either universally or under certain strictly phonetic conditions and is neither favored nor impeded by the semantic character of the forms which contain the phone ». (p. 364). Nous voyons aussi une certaine computation phonologique dans l'assignation du phonème ciblé à sa nouvelle spécification phonologique, mais en effet, les néogrammairiens avaient bien saisi la nature mécanique et phonétique du changement des sons.

### 7.1.1 Le problème de la finale et sa résolution

Dans la section suivante, nous synthétisons les différentes parties de notre argument qui nous permettent de conclure que le latin mérovingien continuait de contraster un nombre réduit de voyelles en syllabe finale atone.

1. Dans les chapitres précédents, nous avons vu que le latin mérovingien démontre des confusions entre les voyelles <i> et <e> d'un côté et <u> et <o> de l'autre. La voyelle <a> reste essentiellement intouchée. En partie, cela s'explique par :
  - a. La fusion de /ĩ/ et /ē/, écrits <i> et <e> en latin classique
  - b. La fusion de /ũ/ et /ō/, écrits <u> et <o> en latin classique
  - c. La neutralisation du contraste entre /ǎ/ et /ā/ dans la syllabe tonique, écrits <a> en latin classique
2. Dans le latin mérovingien, ces deux paires de phonèmes ne se distinguaient plus, ni sur le plan phonique, ni sur le plan phonologique, comme le démontrent les graphies inversées étudiées dans les chapitres 4 à 6, dans ce chapitre et dans les descendants dans les langues romanes. L'on trouve une tendance à écrire les voyelles atones avec une voyelle médiane <e> ou <o> respectivement. Nous pensons aussi qu'une part des graphies correctes peuvent s'expliquer grâce à la tradition orthographique qui reflète l'étymologie du mot et l'usage prescrit, ex. <illas> (Ile-Fr/637 (T4507 l.4) pour ĪLLĀS latin, ce qui donne *elles* en français avec la fusion du /ĩ/ et du /ē/ latin. Dans ces cas la graphie classique est quand même respectée.
3. Nous avons aussi vu que dans les syllabes atones internes (pré-toniques, comme post-toniques), il y a non seulement confusion entre /ĩ/ - /ē/ et /ũ/ - /ō/, mais que /ĩ/ atone était parfois écrit <e> et /ē/ parfois écrit <i>. Semblablement, /ũ/ est souvent écrit <o> et /ō/ écrit <u>, signalant qu'il y avait une neutralisation des degrés d'ouverture des voyelles atones. En syllabe atone non-initiale les locuteurs étaient en voie pour ne plus contraster on qu'une seule voyelle antérieure [I], une seule postérieure [U] et une seule ouverte [A].
4. Plutôt que de parler de « confusion graphique » chaotique et non grammaticale de la part des scribes, des propos qui impliquent une mauvaise éducation ou de l'incompétence, nous proposons de lire dans les confusions graphiques de <i> et <e> ainsi que <u> et <o> un reflet de la forme phonologique des mots au VII<sup>e</sup> siècle. Nous proposons que les erreurs de graphie en syllabe finale soient plutôt liées à la sous-spécification des voyelles finales, voire à la réduction des contrastes possibles en syllabes atones, y compris les syllabes finales (cf. chapitre 8).
5. Quelques arguments sont en faveur de cette hypothèse :
  - a. Bien que les voyelles latines /ĩ/ et /ē/ aient fusionné, phonologiquement le /ĩ/ était resté distinct en syllabe tonique, mais on trouve quand même des exemples de /ĩ/ latin écrit <e> en finale, ce qui suggère que sa prononciation pouvait se confondre avec celle de /ĩ/, /ē/ et /ē/.

- b. Bien que les voyelles latines /*ŭ*/ et /*ō*/ avaient fusionné, phonologiquement le /*ū*/ était resté distinct, pourtant, on trouve des exemples de /*ū*/ latin écrit <o> en finale, ce qui suggère que sa prononciation pouvait se confondre avec /*ŭ*/, /*ō*/ et /*ō̄*/.
- c. Or, cette explication des faits graphiques a été notée par Vielliard (1927, p. 21-22) qui remarqua que toutes les voyelles antérieures et atones aboutissent au même résultat dans les langues romanes individuelles, ainsi que toutes les voyelles postérieures. Ségéral et Scheer (2020), reprenant Lausberg (1969, § 249-296) et une tradition romaniste, admettent tout autant une réduction des voyelles possibles en syllabe atone. Il semble donc bien établi que le nombre de contrastes vocaliques en position finale atone était réduit par rapport aux syllabes toniques et même par rapport à la syllabe initiale atone.
6. Cela a pour conséquence de réduire l'aspect de « l'erreur humaine » des scribes, offrant plutôt une explication phonologique aux graphies inhabituelles retrouvées dans les chartes mérovingiennes. Ces graphies phonologisantes sont particulièrement probable si le scribe mettait à l'écrit un jugement fait oralement par le roi.
  7. En plus des changements phonologiques, il y avait aussi un changement structurel où les distinctions de fonction entre les cas accusatif, ablatif et datif ne servaient plus comme auparavant. Bien que la grammaire traditionnelle continuait d'assurer l'emploi de la déclinaison classique dans une majorité des cas, l'on voit bien un phénomène parallèle, la généralisation du cas ablatif dans le singulier des noms et la généralisation de l'accusatif dans le pluriel, un phénomène mis en valeur par Arbois de Jubainville (1870), mais aussi abordé par Pei (1932, p.225-232) et visible dans nos chartes.
  8. Ces deux forces, la neutralisation phonologique et le réalignement des cas, permettent d'expliquer la grande majorité des « erreurs » dans la syllabe finale.
  9. En vue de la prévisibilité des erreurs, nous ne pouvons pas accepter que les scribes mérovingiens écrivissent n'importe quoi et surtout pas qu'ils aient pu produire avec une quelconque fréquence des mots et des phrases insensées ou incohérentes.<sup>914</sup> Ce latin mérovingien et les chartes dans lesquelles on le trouve étaient tout de même au service de la communication verticale.
  10. Au plus tôt, les rares erreurs de la voyelle à partir du VIII<sup>e</sup> siècle démontrent la fusion des voyelles finales dans un [ə] indistinct, comme le reconstruisent la plupart des grammaires historiques du français, mais cette reconstruction devra respecter des attestations écrites.
  11. Autrement dit, le record écrit des chartes mérovingiennes ne nous permet pas de reconstruire une voyelle *cheva* pour le VII<sup>e</sup> siècle. Nous trouvons plutôt le contraste maintenu entre une voyelle antérieure, une postérieure et une voyelle ouverte.
  12. Avec ces trois contrastes vocaliques et les possibilités combinatoires avec des consonnes finales (notamment la présence d'un /s/, d'un /t/ ou d'occasionnels /m/ dans les monosyllabes, le système casuel latin, bien qu'appauvri par rapport à la norme classique, était

<sup>914</sup> En réalité peu de chercheurs sont prêts à admettre ce genre d'ignorance et attribuent habituellement les erreurs à l'inattention des copistes ou encore au désir de ces mêmes copistes « de trop bien faire » (Bonnet, 1890, p. 126), tombant ainsi dans le piège de l'hypercorrection.

encore bien actif et la syntaxe, la morphologie et la phonologie de nos chartes en sont témoins.

## 7.2 Les « erreurs » de la finale repérées dans nos chartes

Dans la section suivante, nous procédons à l'étude des remplacements des différentes voyelles systématiquement comme dans les chapitres précédents. Pour accommoder la dimension morphosyntaxique, nous raffinons davantage notre analyse en traitant chaque terminaison casuelle et d'occasionnelles conjugaisons verbales contenant la voyelle en question de manière distincte. Si nous parlons d'« erreurs », c'est par une habitude de langage qui signale une déviation par rapport à une norme rigide. Une telle norme existe certes dans le français moderne, et nous en imposons une aussi sur le latin considéré classique et standardisé. Sas (1937, p. 480) préfère traiter de « nouvelles formations », d'« extensions » et de « déviations » à la norme classique, estimant que ce ne sont des erreurs que si les auteurs cherchaient activement à écrire de la manière cicéronienne, une position jugée « sans appui » (p. 480).

Cette interprétation des variations graphiques est aussi acceptée plus récemment par Lemay (2017) qui argumente pour l'existence d'« une norme mérovingienne qui acceptait certains vulgarismes (du point de vue du latin classique) comme acceptables, tandis qu'elle en marquait d'autres comme devant être évités ».<sup>915</sup> Notre objectif dans cette thèse n'est pas de trouver les nuances qui distinguent la norme écrite de la norme parlée (bien que la question soit importante), mais d'accéder au système phonologique par ces traces dans l'écrit. Non seulement ces variations nous permettent d'interpréter les représentations phonologiques de la langue interne, mais comme nous le verrons, de nombreuses variations graphiques ne peuvent s'expliquer que par l'impact du système phonologique. La partie majeure des « erreurs » casuelles que nous présentons ici est originalement repérée et rapportée par de Jubainville (1870).<sup>916</sup> Ici nous donnons des compléments étymologiques et nous proposons une analyse des données de façon à souligner les neutralisations vocaliques dans la syllabe finale.

### 7.2.1 Le /ī/ final

C'est en commençant par le /ī/ latin que nous constatons que celui-ci n'apparaît pas en finale absolue dans le latin classique. En fait, il y a eu un changement dans le passage du latin archaïque au latin classique par lequel les voyelles /ī/ atones finales héritées de l'indo-européen sont devenues en latin des /Ē/ comme dans la marque du locatif singulier des noms athématiques, ex. indo-européen \**pōds* 'le pied.<sub>NOM.S</sub>' et \**pēdi* 'au pied.<sub>LOC.S</sub>' et comparable au sanskrit *padī* 'au pied' avec la préservation du /ī/ final, là où le latin classique écrit *PĒDĒ* 'pied.abl.s', avec le changement du /ī/ → /Ē/. Certes, il existe de rares locatifs singuliers en <-i> dans le latin classique, mais ceux-ci contiennent le phonème /ī/ d'un ancien \**-ei* indo-européen, ex. *DŌMĪ* ← PI. \**dōm-ei* 'dans la maison' ou *RŪRĪ* 'à la campagne'

<sup>915</sup> Lemay (2017) : « ... there was a Merovingian norm that accepted certain vulgarisms (from the point of view of CL) as acceptable, while it marked others as needing to be avoided. This norm had replaced the CL norm among all but the most educated circles » (p. 5, n.).

<sup>916</sup> Cette section pourra éventuellement être complétée par les analyses présentes dans Sas (1937); n'ayant pas eu accès à son étude sur une longue période, ces analyses ne seront prises en compte que de manière sporadique.

(Weiss, 2009, p. 201-202). L'on peut donc dire que déjà dans le latin classique il y a une neutralisation totale du /ĩ/ et du /ě/ en syllabe atone finale. Ces deux phonèmes partagent les traits d'être non-périphériques (-ATR), brefs et antérieurs.

Dans les mots indo-européens non thématiques, c'est-à-dire les mots dont le radical termine par une consonne, on contrastait originalement au singulier, un \*/-ĩ/ dans le cas locatif, \*/-éh<sub>1</sub>/ au cas instrumental et /-és/ au cas ablatif, ex. sanskrit locatif singulier *padi*, l'instrumental singulier *padá* et l'ablatif singulier *padás*. Cependant, dans la préhistoire des langues italiques, les fonctions de l'instrumental, de l'ablatif et du locatif ont fusionné et dans le cas du latin, c'est la terminaison /-ĩ/ du latin archaïque, /-ě/ du latin classique qui a été généralisée pour le nouveau cas ablatif qui absorbe les anciens cas distincts de l'ablatif, du locatif et de l'instrumental indo-européen (cf. Weiss, 2009, p. 202).

Le phénomène inverse de /ě/ → /ĩ/ est aussi fréquent dans notre corpus. Dans ces mêmes noms indo-européens à base consonantique (lesdites bases athématiques) la terminaison du génitif singulier était en -ě.<sup>917</sup> Cette forme archaïque est encore présente dans l'inscription <APOLONES> 'd'Apollon' (ILLRP 51) devenu ĀPŌLLŌNĪS 'd'Apollon' dans le latin classique. Un argument en faveur de la neutralisation du /ĩ/ atone avec certaines autres voyelles antérieures, est précisément le fait que ce changement avait déjà eu lieu dans l'histoire de la langue créant une distribution restreinte du /ĩ/ et du /ě/. On peut décrire la neutralisation ainsi : /ĩ/ s'est ouvert à /ě/ en syllabe atone non-entravée, et /ě/ s'est fermé en /ĩ/ en syllabe atone entravée, sauf par une coronale, ex. SĒMEL, SĒMPER ou devant la labiale /m/, ex. AMŌREM. En regardant dans l'ensemble des paradigmes nominaux, adjectivaux et les paradigmes des verbes on ne trouve aucune voyelle /ĩ/ en finale absolue. Si /ĩ/ est dans la dernière syllabe, il est toujours suivi d'une coda, par exemple dans les conjugaisons verbales de la troisième personne du singulier au présent, VĒNĪT 'il vient'.

Les seuls exemples d'un /ĩ/ en finale absolue sont dans les pronoms comme CŪĪ [kuj] 'lequel.DATS.' où l'accent tombe sur la première voyelle, ici /ũ/ et le /ĩ/ final adopte en réalité une position consonantique. Notons qu'en gallo-roman les séquences de deux voyelles ont vu l'accent se déplacer vers la deuxième des deux : [kúj] → [kwí] et sous l'accent le /ĩ/ a rejoint l'évolution du /ĩ/ donnant l'afr. *cui* ou à *qui* en français moderne. C'est précisément le déplacement de l'accent qui a empêché le /ĩ/ de fusionner avec /ě/ comme c'est habituellement le cas.<sup>918</sup>

<sup>917</sup> En réalité le génitif singulier se trouvait aussi sous la forme \*os comme dans le grec *podos* 'du pied' ou dans le latin sub-standard <VENERUS> 'de Vénus' (ILLRP 63), cf. Weiss (2009, p. 202).

<sup>918</sup> Remarquons que sans déplacement de l'accent, CŪĪ aurait pu donner [kwe] et [kø].

### 7.2.2 Le /ī/ final

En revanche /-ī/ revient souvent dans les terminaisons casuelles des noms, des pronoms et des adjectifs et dans les conjugaisons de verbes. Ce /ī/ final représente le plus souvent la marque /-ī/ du génitif singulier de la deuxième déclinaison, ex. AMĪCĪ ‘de l’ami’, et qui lui-même remonte à une forme \*-iH indo-européenne.<sup>919</sup> Selon Corssen (1868, p. 707) et Arbois de Jubainville (1872a, p. 39) l’équivalent fonctionnel du /ī/ latin au génitif singulier de la deuxième déclinaison en osque était <-e>. En revanche Weiss (2020, p. 232) donne la forme -eīs pour le génitif singulier ; la terminaison <-ie> de Corssen représenterait peut-être la terminaison <-ie> du vocatif.

On trouve aussi la terminaison /-ī/ dans le nominatif pluriel des noms de la deuxième déclinaison, ex. *vīrī* ‘les hommes.NOM.PL.’. Ici la terminaison remonte à la combinaison \*-oi du pronom nominatif pluriel indo-européen, ex. lat. *ĪSTĪ* ← I.E. \*īst-ōī (cf. Weiss, 2009, p. 205).<sup>920</sup> On trouve également /-ī/ comme terminaison des adjectifs à l’ablatif singulier et bien que le /ī/ latin soit resté phonologiquement distinct en syllabe tonique, on trouve de nombreux cas dans notre corpus où /ī/ final est remplacé par <e>. Déjà Sas (1937) avait eu l’intuition que « l’emploi du -e pour -i pourrait être causé par l’affaiblissement général des voyelles post-toniques ». (p. 471).<sup>921</sup> Ici nous pouvons démontrer que le remplacement de /-ī/ atone final par <e> était effectivement causé par la réduction de cette voyelle.

#### 7.2.2.1 Le génitif singulier /-ī/ de la deuxième déclinaison

Arbois de Jubainville (1872a, p. 39) avait repéré d’assez nombreux exemples du remplacement de /-ī/ par <e>. Les mots qui reviennent souvent et qui sont concernés sont :

(252) DOMINĪ ‘du seigneur’ :

- a. <domne Germa ae> (Ile-Fr/691 T4494 1.5)
- b. <domne Vincente> (Ile-Fr/691 T4494 1.6)

(253) DOMINĪ DIONYSĪ(I) ‘du seigneur Denis’ :

- a. <domni Diuinse> (Ile-Fr/650 T4508 1.3)
- b. <domni Dioninse> (N.I/660 T4460 1.2)
- c. <domni Dioninse> (Loire/673 T4461 1.2, 1.3, 1.6, 1.7, 1.8)

<sup>919</sup> Cette terminaison en /-ī/ remplace la voyelle thématique de la deuxième déclinaison, plutôt que de combiner avec elle. Nussbaum (1995) y voit le même suffixe -īh dit « vr̥kīh » qui forme une dérivative génitive à partir d’un nom thématique, ex. sanskrit *rātha* ‘chariot’ → *rathīh* ‘conducteur de chariot’ (cf. Weiss, 2009, p. 203).

<sup>920</sup> Le latin n’est pas seul dans cette substitution ; on la trouve aussi dans le grec *λύκοι*, en v.ir. *fir* < \*ūiro-i, en vieux slave d’église *gradi* ‘villes.NOM.PL.’, en albanais, avec la métaphonie et la palatalisation sous l’influence du /i/, *pleq* [plɛc] ‘viellards.nom.pl’ ← \*plako-i, etc. (cf. Weiss, 2009, p. 205).

<sup>921</sup> Sas (1937) : « The use of -e for -i may be due to the general weakening of post-tonic vowels » (p. 471). Cependant Sas adopte une position curieuse vis-à-vis la régularité de la réduction vocalique, argumentant contre son effet sur le /-ī/ du pluriel : « [h]owever, usage in the plural where phonetics could not have played an important role, as well as usage in other case-endings, seems to favour the belief that <-e> was becoming generalized as a kind of “oblique” ending » (p. 471).

- d. <domni Dioninse> (Norm/679 T4510 1.9)
- e. <domni Diunense> (Nord/695 T4473 1.4)

On rencontre aussi des formes plus étonnantes comme <domn[i] Dionisiae> (Bourg/677 T4492 1.12-13), <domni Dioninsiae> (Ile-Fr/688 T4465, 1.3, 1.16), (Nord/688 T4466 1.5, 1.7), <sancti Dionisiae> (Nord/688 T4466 1.11), <sancti Diunisiae> (Ile-Fr/696 T4474 1.3). On trouve aussi une forme peu lisible <domnae [Dionysii]> (Ile-Fr/691 T4494 1.12).

Si ces formes en <-iae> suggèrent des mots féminins de la première déclinaison, ce n'est qu'une illusion orthographique. Toute explication de type morphologique pour ces mots devra être exclue, car *Denis* reste un nom masculin. On ne peut pas non plus invoquer une explication d'analogie. La seule explication pour la terminaison <-ae> qui résiste au scrutin est l'explication phonologique, car la séquence classiquement graphiée <ae> et tardivement comme <e> se prononçait comme une voyelle antérieure dans le latin tardif, quelque part entre [ɛ] et [i]. Cela veut dire que dans le système graphique du latin mérovingien <ae> était l'une des graphies permises pour la voyelle antérieure réduite.

Face aux formes « fautives » on trouve quand-même de nombreuses formes avec la graphie traditionnelle, ex. <[Do]mni Diunensi> (Ile-Fr/633 T4504, 1.3), ce qui démontre que la tradition orthographique n'était pas abandonnée et qu'il existait encore une conscience phonologique associée à une fonction morphosyntaxique. On trouve notamment le rétablissement d'un style soutenu marqué par la graphie classique <-ii> avec la forme <domni Dionisii> dans (Ile-Fr/691 T4469 1.4, 1.16), (Ile-Fr/691 T4470 1.6, 1.14, 1.17, 1.20), (Ile-Fr/692 T4468 1.2, 1.23), (Nord/694 T4472 1.5, 1.7, 1.10, 1.12), (Ile-Fr/700 T4493 1.31), (Nord/710 T4481 1.2, 1.5, 1.6, 1.11, 1.12, 1.18, 1.19, 1.21, 1.23, 1.24, 1.25), (Nord/710 T4482 1.2, 1.5, 1.6, 1.9, 1.12, 1.16), (Nord/716 T4483 1.4, 1.9), (Nord/716 T4484 1.4, 1.13), (Nord/716 T4485 1.3, 1.6, 1.8, 1.14, 1.15, 1.15, 1.17), (Nord/716 T4486 1.3), (Nord/717 T4487 1.7, 1.14, 1.17) et plus tardivement <sancti Diunisii> dans (Ile-Fr/751 T2922 1.3, 1.4, 1.7, 1.11, 1.13, 1.18, 1.24) et dans Ile-Fr/751 T2923 1.4, 1.5, 1.7, 1.10, 1.12, 1.17, 1.22).

Enfin, on trouve aussi des cas de substitutions morphologiques là où l'ancienne fonction du génitif est exprimée grâce au cas régime, notamment par l'ablatif, ex. <ad basileca sancti Domni Di[on]insio Martheris> (Norm/628, T4503 1.4), <sancti domni Dioninsio> (Norm/628, T4503 1.6) qui peut se traduire comme 'à la basilique du saint Seigneur, (celui) de Denis le martyr'.

Ailleurs on trouve le mot MÖNÄSTĒRIUM 'monastère' au génitif singulier avec des erreurs de *premier degré*, c'est-à-dire des graphies de type phonologique.

(254) MÖNÄSTĒRĪ 'du seigneur' :

- a. <ipsius monastirię domni Dioninsi> (Ile-Fr/688 T4465, 1.10)
- b. <in curtis vel villas ipsius monastiriae> (Ile-Fr/696 T4474 1.7)
- c. <pars predictę monastiriae Sancti Dionisii> (Nord/710 T4481 1.18)
- d. <curte ipsius monastirię Sancti Dionisii> (Nord/710 T4482 1.9)
- e. <ut ipso farinario ad parte ipsius Dalfino, abbati, vel monastiriae sui Sancti Dionisii> (Nord/710 T4482 1.12), mais on y trouve aussi la formule correcte <vel monastirię Sancti Dionisii> (Nord/710 T4482 1.16)

- f. <pars ipsius monastiriae> (Nord/716 T4483 1.9)
- g. <pauper um ipsius monastiriae> (Nord/716 T4483 1.13)

C'est pareil pour le mot FĪSCŪS qui revient au génitif avec des graphies <e>.

(255) FISCĪ 'de la cassette des revenus fonciers': FĪSCŪS 'un corbier de roseau' donne *le foix, feix ou fesc* dans nombreux toponymes (FEW 3.580). Le terme *fisc* 'administration chargée des impôts' est un emprunt au latin

- a. <de parte fisce> (Ile-Fr/691 T4469 1.23)
- b. <pars fisce> (Nord/710 T4481 1.6)
- c. <ad partem fisce> (Nord/710 T4481 1.12), <pro partem fisce nostri> (Nord/710 T4481 1.16)
- d. <inter parte fisce nostri> (Nord/710 T4481 1.25)
- e. <ad cellatio fisce> (Nord/716 T4484 1.3), <de parte fisce nostri> (Nord/716 T4484 1.18)

On trouve également la forme classique <fisci> (Nord/688 T4466 1.12), (Ile-Fr/691 T4469 1.3), (Nord/694 T4472 1.5, 1.7, 1.9, 1.14), (Champ/714 T1767 1.15) et (Als/732 T3872 1.21).

On trouve aussi la forme <de pago Cinomaneco in fisce dictionibus sperabatur> (Nord/716 T4486 1.4) 'est attendu du pays du Mans, dans les juridictions de notre fisc' <dictionibus> correspond à l'ablatif pluriel de DICIO 'autorité' tandis que <fisce> représente le génitif singulier de FĪSCŪS. On trouve la même erreur à la ligne 8, <quod annis singolis in fisce dictionibus sperabatur, per sua auctoretate ad ipsa baselica concessit>. La préposition IN forme un syntagme prépositionnel avec DICIONĪBUS et DICIONĪBUS un syntagme nominal avec FISCĪ : IN FISCĪ DICIONĪBUS peut se traduire comme 'dans les compétences du trésor royal'.<sup>922</sup> Ici <fisce> représente le génitif singulier FISCĪ.

On trouve le remplacement du /-ī/ du génitif par <-e> dans le mot LOCŪS 'lieu'.

(256) LOCĪ 'du lieu' : LOCŪS donne le fr. *lieu*

- a. <locē ipsius Parisiacē comis> (Nord/710 T4481 1.12) pour LOCĪ IPSIŪS PARISIACĪ COMĒS (cf. Arbois de Jubainville, 1872a, p. 39)
- b. <pro reverencia ipsius sancti loce> (Nord/710 T4481 1.25)
- c. <pro reverencia ipsius sancti loce> (Nord/716 T4483 1.7)
- d. <a iudiciaria potestate loce illius reddire> (Nord/716 T4486 1.6)
- e. <pro reverencia ipsius sancte loce, gradante animo> (Nord/716 T4486 1.7); on trouve presque la même forme dans (Nord/688 T4459 1.7) <pro referencia ip[siu]s sancti loci, grandanti ani[m]o>.

<sup>922</sup> Le TLL (vol. 5, 1 p. 959, lin. 78 - p. 963, lin. 14) définit DICIO comme « terminus technicus iuris publici Romani (inde translatum ad similem statum apud exteros), i. q. potestas iure concessa, accepta, definita, cui homines singuli vel nationes sim ».

Et on trouve d'autres exemples variés.

(257) Autres exemples du /-ī/ final du génitif écrit <e>

- a. <super cappella Domni Martine> (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.11) pour SUPER CAPPELLA DOMINĪ MARTINĪ
- b. <aeterne iudicis> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.23) pour AETERNĪ IUDĪCĪS
- c. <aeterne fratris> (Champ/714 [T1767](#) 1.10) pour AETERNĪ FRATRĪS
- d. <palate nostre><sup>923</sup> (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.17) pour PALATĪ NOSTRĪ
- e. <sancte Laurente> (Nord/710 [T4481](#) 1.21) pour SANCTI LAURENTĪ
- f. <domnae stefanae> (Ile-Fr/691 [T4494](#) 1.2) pour DOMINI STEPHANĪ
- g. <domne Germanae><sup>924</sup> (Ile-Fr/691 [T4494](#) 1.5) pour DOMINĪ GERMANĪ

On trouve aussi dans nos données quelques exemples du /-ī/ du génitif singulier écrit <-is>, ce qui s'explique le plus facilement par un passage de noms de la deuxième déclinaison vers la troisième (cf. Arbois de Jubainville, 1872a, p. 42). Celui-ci se note surtout pour le nom.s. PATRŌNŪS, gén.s. PATRŌNĪ qui revient de nombreuses fois comme <patronis> dans une fonction génitive, mais celui-ci semble être fait par analogie avec les formes LEŌ - LEŌNĪS 'lion'.

(258) Réputé changement de la 2<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup> déclinaison

- a. PATRŌNĪ : <patronis> (Nord/716 [T4486](#) 1.3), (Nord/717 [T4487](#) 1.7), (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.3), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.4), (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.2), (Ile-Fr/766 [T2929](#) 1.2). Notons que ces formes « fautives » sont relativement tardives par rapport aux 8 attestations de <patroni> classique dans (Norm/628, [T4503](#) 1.3), (Ile-Fr/650 [T4508](#) 1.1), (N.I/660 [T4460](#) 1.2), (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.3), (Nord/688 [T4459](#) 1.2), (Ile-Fr/ 91 [T4469](#) 1.4), (Ile-Fr/691 [T4470](#) 1.6), (Nord/694 [T4472](#) 1.5) pour un taux de remplacement de 43 %.
- b. DIONYSĪ : <Dionins[i]s> (Norm/625 ([T4505](#) 1.2), <Dioninsis> (Nord/688 [T4459](#) 1.2, 1.3).

### 7.2.2.2 Le datif singulier /-ī/ de la troisième déclinaison

Le phénomène purement phonologique de la neutralisation de /ī/, /ĩ/, /ē/, /ě/ ET /AE/ en finale est compliqué par la morphosyntaxe, car dans les noms et adjectifs de la troisième déclinaison, le datif singulier se forme en /-ī/ et l'ablatif en /-ě/. Or, l'accusatif se formait en /-ēm/, mais celui-ci avait perdu son /-m/ final depuis jadis quelques siècles.<sup>925</sup> On trouve que la fonction de l'objet indirect typiquement signalée par le datif synthétique est le plus souvent signalée par la préposition ĀD 'à' suivi classiquement du cas accusatif, mais tardivement aussi par l'ablatif ou le datif. Il est difficile de

<sup>923</sup> De Jubainville (1870) signale aussi les formes <palacie nostre> pour PALATII NOSTRI Tardif n°44, l.17. L'édition de Telma, reprise des *Chartae Latinae Antiquiores* (Olten 1954, 14.49-54) de même que l'édition de la MGH (Kölzer 2001, 1 n° 156) donne plutôt <comis palate nostre>.

<sup>924</sup> Pour cette forme, Arbois de Jubainville (1872b, p. 39) donne <domnae Germanae>.

<sup>925</sup> Quintilian (Inst. 9.4.40) au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. dit que le -m de *multum ille* et *quantum erat*, bien qu'écrit, n'était guère prononcé. Voir App. B.

distinguer un changement syntaxique proprement et une confusion phonologique de /-Ĕ/, /-ĔM/ et /-Ī/ dans ces cas.

Pei (1932) écrit « il y a une alternance constante entre les formes *-em*, *-i* et *e* avec une forte tendance du *-e* à revenir plus que les autres » (p.145).<sup>926</sup> Dans sa propre étude sur le latin du VIII<sup>e</sup> siècle, Pei (1932) avait trouvé 43 exemples de <-e> pour l'ablatif singulier des adjectifs versus 18 exemples de <-i> classique, pour un taux de remplacement de 70 %. Il avait aussi trouvé le -Ī du datif singulier des adjectifs représenté 4 fois <-e> versus 3 fois <-i> classique pour un taux de remplacement de 57 % dans son premier groupe de documents de 700 à 717 ap.-J.-C. Les taux restent semblables dans les documents 750-770. Voici des exemples du remplacement de /-Ī/ par <-e> pour démontrer la neutralisation de ces contrastes en position finale.

(259) Remplacement de /-Ī/ du datif singulier des adjectifs de la 3<sup>e</sup> déclinaison par <-e>

- a. ECCLESIAE BONISIACENSĪ : <ecclesiae Bonisiacense... dare> (Ile-Fr/633 T4504, 1.38)
- b. CUM OMNĪ INTEGRĪTĀTĒ : <cum omne integritati> (Nord/688 T4466 1.9), (Ile-Fr/691 T4494 1.4, 1.7, 1.10, 1.12, 1.21), (Nord/709 T4480 1.20), (Champ/714 T1767 1.7), <cum omne int[egritate]> (Ile-Fr/691 T4494 1.15), <c[u]m omne integret[ate]> (Ile-Fr/691 T4494 1.18). En revanche on trouve la forme classique <cum omni integritate> 2 fois dans (Ile-Fr/633 T4504, 1.47, 1.29), (Nord/703 T4479 1.10) pour un taux de remplacement de 83 %.
- c. OMNĪ TEMPORE : <omne tempore> 12 fois dans (Ile-Fr/673 T4462 1.32), (Ile-Fr/682 T4464 1.21), (Ile-Fr/691 T4467 1.8), (Nord/695 T4473 1.20), (Nord/697 T4476 1.23, 1.23), (Nord/709 T4480 1.23), (Nord/710 T4481 1.7), (Nord/710 T4481 1.18, 1.20), (Nord/710 T4482 1.17), (Champ/714 T1767 1.16) ; <omne tempore> (Ile-Fr/691 T4470 1.22), (Nord/716 T4485 1.14), (Nord/716 T4485 1.17). En revanche on trouve 4 fois <omni tempore> dans (Loire/673 T4506 1.8, 1.10), (Nord/693 T4471 1.32), (Nord/703 T4479 1.12) et 2 fois <omni tempore> dans (Nord/694 T4472 1.12), (Nord/716 T4485 1.15) pour un taux de remplacement de 63.6 %.
- d. DE PRESENTĪ 'présent.abl.s.': tardivement <de presente> dans (Ile-Fr/751 T2921 1.6), (Ile-Fr/751 T2921 1.11).

(260) Remplacement de /-Ī/ du datif singulier des adjectifs de la 3<sup>e</sup> déclinaison par <-e>

- a. <hamediae suae> (Ile-Fr/682 T4464 1.19) pour HAMEDĪ SUĪ
- b. <vise fuemus> (Ile-Fr/654 T4511 1.10), <vise fuimus> (Bourg/677 T4492 1.15), <vise fuimus> (Ile-Fr/688 T4465, 1.4), <vise sunt> (Ile-Fr/692 T4468 1.16), <visi fuerunt> (Nord/710 T4482 1.11), <vise summus> (Champ/714 T1767 1.5), <vise fuemus> (Nord/716 T4484 1.7), <vise fuemus> (Nord/717 T4487 1.10) pour VISĪ '(avoir été) au nominatif pluriel.
- c. <misse> (Nord/716 T4484 1.13) pour MISSĪ

<sup>926</sup> Pei (1932) : « there is a constant interchange of the forms *-em*, *-i* and *-e*, with a strong tendency on the part of *-e* to win out over the other two forms » (p. 145)

### 7.2.2.3 Le /-ī/ nominatif pluriel de la deuxième déclinaison

Le nominatif pluriel des noms masculins de la deuxième déclinaison était marqué grâce au <-i> final dans le latin classique. Issu de la fusion d'un morphème /-ei/ dans le latin archaïque, il représente le /-ī/ du latin classique. Cependant dans le latin mérovingien du VII<sup>e</sup> siècle on constate que ce /-ī/ final était bien neutralisé avec le /-Ē/ comme en témoignent les erreurs graphiques ci-dessous dont la majorité sont traitées de vulgarités phonétiques par Arbois de Jubainville (1870, p. 51).

(261) Remplacement de /-ī/ du nominatif pluriel des adjectifs de la 3<sup>e</sup> déclinaison par <-e>

- a. <ipsi matrigolaria> (Nord/688 T4459 1.6) pour IPSI MATRICULARIĪ (NOM.PL), ce qui donne l'afr. *marregliers*.
- b. <succures vestre> (Ile-Fr/688 T4465, 1.9) pour SUCCESORES VESTRĪ. Arbois de Jubainville (1870, p. 51) écrit avoir lu <successores vestre>, mais sans doute il donne plutôt sa propre rectification du texte. En vérifiant le manuscrit nous trouvons bien <succures vestre> qui n'est pas sans complication à son tour :

Vieliard (1927, p. 106) signale cette forme comme relevant non pas de la phonétique, mais d'une simple erreur de copiste.

Cela nous paraît le plus vraisemblable, car <succure> ne correspond à aucune forme classique connue (même avec SOCER 'beau-père', la syntaxe ne tient pas) et l'haplogie 'l'omission d'une syllabe entière' est une erreur assez fréquente. L'on doit reconnaître que la confusion à l'interne pourrait signaler une réduction de la prétonique vers *cheva*.



succures vestre

- c. <germani meae> (Ile-Fr/700 T4493 1.48) pour GERMANĪ MEĪ 'mes frères.nom.pl.'
- d. <antedicte princepis> (Nord/710 T4481 1.14) pour ANTEDICTĪ PRINCIPĒS
- e. <memorate homines> (Nord/710 T4482 1.8) pour MEMORATĪ HOMINĒS, et <memorate agentes> (Nord/710 T4482 1.15) pour MEMORATĪ AGENTĒS.
- f. <ipse homenis> (Nord/710 T4482 1.10) pour IPSĪ HOMINĒS

Dans son étude sur le corpus mérovingien de Tardif, Frieda Politzer signale 148 exemples du /-ī/ final transcrit <e> et signale un début du phénomène au milieu du VII<sup>e</sup> siècle qui s'accélère à partir du VIII<sup>e</sup>. Si le /ī/ semble donc être phonologiquement distinct dans l'atone finale au début du VII<sup>e</sup> siècle, elle semble subir une forte neutralisation phonétique avant le début du VIII<sup>e</sup>.

### 7.2.2.4 La neutralisation de /ī/ et /Ē/ en finale et ses conséquences pour les infinitifs

⊗ Dans le latin classique il existait une différence sémantique et fonctionnelle entre les infinitifs de la voix active marqués par une terminaison /-RĒ/ suffixée sur la base verbale et qui contrastaient avec les infinitifs de la voix passive marqués par un suffixe /-RĪ/. La neutralisation phonologique de ces deux formes peut partiellement expliquer la disparition de la fonction passive de l'infinitif, ce qui se joint à la réorganisation morphologique des formes finies de la voix passive (cf. 1975, p. 130-134).

(262) /ī/ final graphié <e> dans les infinitifs passifs.

- a. Dans les formes de l'infinitif passif comme ADFĪRMARĪ devenu <adfirmare> (Nord/709 T4480, l.10), (Nord/709 T4480, l.10) cf. Pei (1932, p. 50).

**La neutralisation du contraste /ī/ ~ /ĕ/ en finale atone explique explicitement la perte de la distinction morphologique entre l'infinitif actif et l'infinitif passé.**

### 7.2.3 Le /ĕ/ final

Comme nous l'avons vu, le /ĕ/ final trouvait son origine dans un ancien \*ī final de l'indo-européen. Cette voyelle semble s'être ouverte vers /ĕ/ dans les syllabes ouvertes atones, car nous trouvons précisément le même phénomène dans les infinitifs en -ĕ. Dans un verbe comme FĀCĒRE, le /ĕ/ remonte à une ancienne voyelle \*/i/ italique sur la fin de la racine verbale. Or, ce \*/i/ se réalise comme /j/ dans les conjugaisons présentes comme FĀCĪŌ ['facjo:] 'je fais'. Dans une forme primitive de l'italique, l'infinitif avait donc une forme sous-jacente /fakī-sī/ dont les deux \*/i/ atones se sont ouverts vers /ĕ/ latin devant /r/, y compris les /r/ issu du rhotacisme du /s/ intervocalique.

Dans son étude sur le corpus de Tardif (1927, p. 171), Politzer et Politzer (1953, p. 39) relèvent des remplacements occasionnels de /-ĕ/ par <i> dans les chartes du VII<sup>e</sup> siècle, atteignant presque le quart des exemples au début du VIII<sup>e</sup> siècle.

#### 7.2.3.1 Le /-ĕs/ comme marque de certains noms de la 3<sup>e</sup> déclinaison

La terminaison /-ĕs/ est assez rare, /-īs/ étant la terminaison habituelle du nominatif singulier, du vocatif singulier et du génitif singulier des noms de la 3<sup>e</sup> déclinaison. Cependant, il existe une catégorie de mots comme CŌMĒS 'comte', PĒDES 'une infanterie', ĒQUĒS 'cavalier' et MĪLĒS 'dans lesquels le nominatif termine en -ĕs'.<sup>927</sup> Cette terminaison est parfois représentée avec <-is> :

(263) Remplacement de /-ĕs/ par <-is> dans les terminaisons des noms au nominatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison

- a. CŌMĒS 'le conte.NOM.S' : <vir Chadoloaldus, comis> (Loire/673 T4461 l.6), <Ansoaldus comis> (Ile-Fr/691 T4467 l.9-10), <inluster vir Marso, comis> (Ile-Fr/691 T4470 l.19), <inluster vir Uuarno, comis> (Ile-Fr/692 T4468 l.19), <ipsi inluster vir Hociobercthus, comis> (Nord/697 T4476 l.1), <maiorem domus ... et comis> (Nord/710 T4481 l.9-10), <illi comis> (Nord/710 T4481 l.12) pour ILLE COMĒS, aussi <Rigfredus, comis> (Nord/710 T4481 l.17), <inluster vir Bero, comis> (Nord/710 T4482 l.13), <inluster vir Uuarno, comis> (Nord/716 T4485 l.19), ou plus tardivement <Ego Ebrochardus comis> (Als/728 T3871 l.40), <Ego... Ebrochardus comis> (Als/732 T3872 l.3), <Ebrochardus comis hanc donacione a me facta> (Als/732 T3872 l.24), <Gairehardus comis Pari ii> (Ile-Fr/753 T2924 l.9), etc.

<sup>927</sup> Tous ces mots forment le génitif en -ītīs et étymologiquement le /-t-/ fait partie de la racine. Historiquement le nominatif singulier de CŌMĒS était \*cōmīts. Selon Weiss (*communication personnelle*) le remplacement du /i/ atone devenu /ĕ/ est analogique.

### 7.2.3.2 Le /-ĔM/ comme marque de l'accusatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison

Nous trouvons quelques rares exemples de /-ĔM/ remplacé par <-im> :

(264) Remplacement de /-ĔM/ par <-im> dans les terminaisons des noms au nominatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison

- a. GREGĔM 'un troupeau' : <gregim> (Ile-Fr/633 T4504, l.12, l.48, l.49), en revanche on ne trouve aucun exemple de <gregem> classique. Attention on trouve aussi de nombreux exemples de <gregis> (Ile-Fr/673 T4462 l.20), (Nord/703 T4479 l.4), (Nord/716 T4485 l.12), Ile-Fr/768 T2932 l4), la forme du datif pluriel qui remplace GREGĪBŪS classique.
- b. MAIŌRĔM 'majeur.acc.s.' : <maiorim> (Nord/717 T4487 l.9)
- c. QUIĔTĔM 'le repos' : tardivement <quietim> (Ile-Fr/768 T2931, l.6), (Ile-Fr/769 T2935, l.7, l.12), (Ile-Fr/778 T2953 l.7, l.13), en revanche on trouve 3 fois <quietem> dans (Ile-Fr/654 T4511 l.2), (Nord/716 T4483 l.7) et (Nord/716 T4483 l.14).<sup>928</sup>

### 7.2.3.3 Le /-Ĕ/ comme marque de l'ablatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison

Ce /-Ĕ/ final est avant tout la marque de l'ablatif singulier des noms de la troisième conjugaison. Nous recensons nombreux exemples de /-Ĕ/ écrit <i> dans cette fonction. Certes, l'on pourrait développer l'argument que les exemples de la *fonction* de l'ablatif singulier marqué par un <-i> sont plutôt des emplois de la forme dative des noms de la 3<sup>e</sup> déclinaison, qui finissait en effet en /-Ī/ ou encore des adjectifs dont l'ablatif singulier était en /-Ī/, mais ce qui uni toutes ces « confusions » possibles est la non-distinction entre les voyelles antérieures. Pei (1932, p. 379) calcule 8 remplacements de /-Ĕ/ de l'ablatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison par <-i> sur la période de 700 à 717 contre 139 cas de la préservation de <-e>, pour un taux de conservation de 95 % sur cette période.

Arbois de Jubainville (Arbois de Jubainville, 1870) traite de la confusion des ablatifs en /-Ĕ/ et en /-Ī/, dont la distribution est complexe, il résume ainsi :

« Les noms de cette déclinaison [la 3<sup>ème</sup>] forment leur ablatif en -e sauf : 1<sup>o</sup> les noms neutres parisyllabiques (*sic* !) et les noms neutres en -al ou -ar, 2<sup>o</sup> les noms parisyllabiques qui sans être neutres terminent leur nominatif en -is et leur accusatif en -im, 3<sup>o</sup> quelques-uns des noms par[i]s[y]llabiques qui terminent leur nominatif en -is et leur accusatif en -em. Les adjectifs imparisyllabiques, y compris les participes présents, font leur ablatif à la fois en -e et en -i ; les adjectifs parisyllabiques en -i seulement » (Arbois de Jubainville, 1870, p.101)

Nous ne pouvons pas nous attarder ici sur la manière dont cette distribution a été lexicalisée pour le latin classique, mais nous soulignerons que Corssen (1868, p. 735) avait observé une variation entre <-i>, <-ei> et <-e> dans les inscriptions depuis le « temps des Gracques », voire le 2<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec une trajectoire nette vers la voyelle /Ĕ/. Salomies (2014, p. 171-172) souligne que le /Ī/ est parfois indiqué par <e> dans les inscriptions républicaines, ce qui est la contrepartie de /Ĕ/ écrit

<sup>928</sup> <quietem> se trouve aussi 1 fois dans Rhén/765 T1768, tardif pour notre étude et dont la charte est jugée comme douteuse par les éditeurs de Telma.

<i>.<sup>929</sup> L'antiquité, et la perdurance de la fluctuation entre ces graphies de la voyelle finale est confirmée par le polymathe Varron (lat. Marcus Terentius Varro) qui à la fin du premier siècle av. J.-C. remarque dans son *De lingua latina* que :

« ... Nam sine reprehensione vulgo alii dicunt in singulari hac *ovi* et *avi*, alii hac *ove* et *ave* ; in multitudinis hae *puppis*, *restis* et hae *puppēs*, *restēs* ; item quod in patrico casu hoc genus dispariliter dicuntur *civitatū*, *parentū* et *civitatium*, *parentium*, in accusandi hos *montes*, *fontes* et hos *montis*, *fontis* »

Varro, *De Lingua Latina* 8.66

'l'usage permet de dire également *ovi*, *avi*, et *ave*, *ove*, à l'ablatif singulier; *puppis*, *restis*, et *puppēs*, *restēs*, au nominatif pluriel; *civitatū*, *parentū*, et *civitatium*, *parentium*, au génitif pluriel; *montes*, *fontes*, et *montis*, *fontis*, à l'accusatif pluriel'

Traduction de Nisard (1850, p. 551)

On ne pourrait pas avoir un témoignage plus clair dans le roman commun, l'usage permettait autant l'emploi d'un /-Ĕ/ ou d'un /-Ī/ en finale des ablatifs singuliers de la troisième déclinaison, bien que la forte tendance soit vers la graphie plus ouverte <e>. Si formellement, celles-ci étaient contrastives en syllabes toniques, l'emploi de l'une ou de l'autre dans cette fonction n'empêchait en rien la bonne communication, et l'on peut lire entre les lignes pour comprendre que la prononciation dans la syllabe atone finale se contrastait à peine. Nous voyons ici un parallèle exact de la voyelle réduite [ɪ], un archiphonème des voyelles antérieures de l'anglais, et qui se prononce [ɚ] dans les énoncés rapides (cf. § 3.5.1, Annexe 1). Nous en donnons des exemples tirés de nos chartes, mais voir aussi Schuchardt (1866, 1, p. 451-454) pour d'autres exemples :

(265) Remplacement de /-Ĕ/ par <i> dans les terminaisons des noms et pronoms à l'ablatif singulier de la 3<sup>e</sup> déclinaison et dans les formes adverbiales

- a. INTEGRITATĔ : <in integretati> (Nord/710 T4 81 l.15), (Nord/710 T4481 l.19)
- b. IMMUNITATĔ : <sub integra emunitati> (Nord/716 T4483 l.13)
- c. ĪPSĔ 'DĒM.NOM.S.' : <ubi **ipsi** preciosus (domnus in corpore requescit)> (Nord/688 T4466 l.5), (Ile-Fr/691 T4469 l.4-5), (Ile-Fr/692 T4468 l.2), (Nord/703 T4479 l.5) et plus tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 l.4), (Ile-Fr/751 T2921 l.2).
- d. ĪLLĔ 'dém.nom.s.masc' : Vielliard (1927, p. 19) signale une forme <illi comis> (Nord/710 T4481 l.12) pour le singulier ĪLLĔ CŌMĪS 'le comte'.
- e. Nous pensions voir tardivement <melius erat illi> (Als/728 T3871 l.34) au lieu de ▲ MĒLĪŪS ERAT ĪLLĔ 'celui-ci était mieux', mais il est préférable de le prendre au datif <in melius erat illi, ut alegaretur mola asenaria ad colum illius et proieceretur in profundum maris> 'il aurait mieux valu **pour lui**, qu'une meule d'âne lui soit attaché autour de son cou et qu'il soit projeté au fond de la mer'.<sup>930</sup> Raschle (communication personnelle) remarque qu'on voit ici l'emploi de la forme neutre MĒLĪŪS à la place de MĒLĪOR 'meilleur'. Visiblement la terminaison comparative -ĪŪS

<sup>929</sup> Nous orientons le lecteur vers le chapitre de Salomies (2014) dans *The Oxford Handbook of Roman Epigraphy* pour un tour de la question des inscriptions.

<sup>930</sup> Vielliard (1927, p. 43). Le remplacement de ĪLLĔ par <īllī> n'est pas attesté dans les chartes avant le VIII<sup>e</sup> siècle, bien que Pirson (1913, p. 867) en trouve dans les formulaires.

était interprétée comme une terminaison masculine du nominatif singulier sur l'exemple des adjectifs de la deuxième déclinaison. Il est intéressant de noter que les deux formes subsistent en français : MĚLĪŪS → afr. *mielz*, fr. *mieux* ; MĚLĪŌREM → afr. *meillor*, fr. *meilleur*.

- f. On trouve aussi <ipse> au lieu de ĪPSĚ dans les formulations suivantes : <ipsi nec vinissit ad placitum> (Ile-Fr/692 T4468 l.16); <ipsi inluster vir Hociobercthus> (Nord/697 T4476, l.18), <ipsi Aigatheus> (Nord/703 T4479 l.8), <ipsi Gammo moriens dereliquit> (Nord/703 T4479 l.11); <ubi ipsi abba> (Ile-Fr/711 T4478 l.3), <tam ipis quam et succe[sores] de tempore valiant possidere> (Ile-Fr/711 T4478 l.12-13). Plus tardivement on trouve aussi <ipsi Legitemus nulla habuit> (Ile-Fr/751 T2921 l.6)
- g. MĪLLĚ 'mil' : attesté <mi li> (Ile-Fr/692 T4468 l.4), exemple aussi noté par Vielliard (1927, p. 19). Notre corpus ne contient pas la forme classique <mille>.
- h. SĪVĚ 'ou si', 'soit que' : tardivement dans (Ile-fr/766 T2929). On trouve le /ĕ/ de SĪVĚ 'ou si' remplacé par <i> dans <sibi> (Ile-fr/766 T2929 l.6). Cependant, da<sup>s</sup> cette période tardive on trouve aussi <sive> classique dans (Als/732 T3872 l.6).

### 7.2.3.4 Le /-Ĕ-/ comme voyelle dans les conjugaisons verbales de la deuxième conjugaison, 3<sup>e</sup> personne singulier (-ĔT) et pluriel (-ĔNT)

Dans la deuxième conjugaison, celle avec l'infinitif en /-ĒRĔ/ la voyelle /Ē/ était réduite en /Ĕ/ à la 3<sup>e</sup> personne du singulier et du pluriel sous l'influence de la coda, ex. VĪDĔT 'il voit' et VĪDĔNT 'ils voient'.<sup>931</sup> Ici il est facile d'admettre que l'influence analogique de la troisième personne du singulier de la 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> conjugaison avec la terminaison en /-ĭt/ a pu rentrer en compte. Cependant, on se rappelle que /-ĭt/ est issu de la fermeture en syllabe fermée d'une plus ancienne terminaison verbale /-ĕt/ du latin archaïque remontant jusqu'à l'indo-européen. Et /Ĕ/ et / / sont le résultat de la neutralisation des contrastes vocaliques dans la finale atone.

#### (266) Remplacement de /-Ĕ-/ par <i> dans les terminaisons verbales

- a. 3<sup>e</sup> personne du singulier présent -ĔT, par exemple dans LĪBĔT 'il est agréable' : <qualibit> (Nord/688 T4459 l.8), <quislibit> (Ile-Fr/691 (T4491 l.12), (Nord/697 T1766 l.9), (Ile-Fr/711 T4478 l.6), (Nord/716 T4483 l.8), (Nord/716 T4484 l.18); <quascumquelibit> (Nord/710 T4481 l.5), <quacumquelibit> (Nord/710 T4481 l.23), <quaemlibit> (Nord/710 T4482 l.16), <quibuslibit> (Ile-Fr/711 T4478 l.4), (Ile-Fr/711 T4478 l.12), (Nord/716 T4483 l.14); <qualibit> (Ile-Fr/711 T4478 l.8). Cependant, avant la fin de l'an 717 on trouve quand-même 27 fois la graphie traditionnelle <libet>, ce qui signale que la graphie classique n'était pas oubliée. Dans plusieurs chartes, notamment (Nord/703 T4479) et (Nord/716 T4484) toutes les terminaisons verbales en -ĔT '3.p.s.prés.act.' sont écrites <-it> (cf. Pei, 1932, p. 41), mais nous trouvons ce phénomène sur un large éventail de verbes dans différents textes du corpus.

<sup>931</sup> Cependant, cette situation ne s'applique pas à la deuxième personne VĪDĒS 'tu vois'. Plusieurs explications s'offrent à nous, l'on sait déjà que le /s/ a systématiquement un comportement particulier dans les langues du monde. Scheer et Ségéral (2020) ont récemment argumenté que /s/ est structurellement l'attaque d'une syllabe à noyau vide, ce qui pourrait expliquer la préservation de la longueur dans une syllabe non-entravée dans la forme phonologique.

- b. 3<sup>e</sup> personne pluriel présent -ENT ‘3.p.imp.act.subj’ : <eligerint> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.23) <[de]berint> (Norm/679 [T4510](#) 1.7), <debirint> (Nord/688 [T4459](#) 1.5), (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.12, 1.13), (Ile-Fr/697 [T4477](#) 1.4) pour debe rent ; <vinerint> (Nord/716 [T4484](#) 1.14) pour vinerent, <intenderint> pour intenderent (Nord/716 [T4485](#) 1.7); ou plus tardivement <invinerint> (Als/728 [T3871](#) 1. 0, 1.21, 1.23) pour INVINERENT.
- c. 3<sup>e</sup> personne singulier pluriel prétérit -UERENT ‘3.p.parf.act.subj’ : <aparuerint> pour APPARUERENT ‘qu’il eut apparu’.
- d. 3<sup>e</sup> personne singulier pluriel plus-que-parfait -SSĚT ‘3.s.plu-parf.act.subj.’ : <fuissit> pour fuisset (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.9, 1.14, 1.6, (Nord/693 [T4471](#) 1.27), (Nord/709 [T4480](#) 1.16), (Nord/710 [T4481](#) 1.11), (Nord/710 [T4481](#) 1.11, 1.17), (Nord/710 [T4482](#) 1.4, 1.15), (Nord/716 [T4485](#) 1.9).

### 7.2.4 Le /Ē/ final

Selon Bourciez (1923, p. 43) /Ĕ/ et /Ē/ avaient fusionné en position atone dès le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Vieliard (1927, p. 21) est aussi de l’avis que ces phonèmes ne se contrastaient plus à la finale au VIII<sup>e</sup> siècle et l’évidence de nos chartes semble témoigner du même phénomène pour le VII<sup>e</sup> siècle.

Le /Ē/ se trouve en syllabe finale absolue atone dans les adverbes en -Ē et dans les impératifs. On le trouve aussi en syllabes entravées, essentiellement dans deux contextes, dans les verbes de la 2<sup>e</sup> conjugaison à la deuxième personne, ex. VĪDĒS ‘tu vois’ et dans le pluriel, nominatif et accusatif des noms de la 3<sup>e</sup> conjugaison, ex. HŌMĪNĒS ‘homme.NOM/ACC.PL.’.

#### 7.2.4.1 Le /-ēs/ comme marque du nominatif pluriel des noms de la troisième déclinaison

Ce qui est compliqué dans la troisième déclinaison, c’est que la marque du génitif singulier est en /-īs/, ce qui peut se confondre avec les inversions de graphie pour le /-ĒS/ du nominatif et accusatif pluriel. Les exemples suivants ont une fonction d’accusatif pluriel dans leurs phrases respectives et l’on doit donc comprendre la présence d’une terminaison <-is> comme une inversion graphique de nature phonologique, plutôt qu’un changement de cas.

(267) Remplacement de /-ĒS/ du nominatif pluriel de la 3<sup>e</sup> déclinaison par <-is> :

- a. SUCESSORĒS : <s cessoris vestri> (Bourg/677 T4492 1.16-17) ; <ad succ sroris nostrus non parveniat> (Nord/694 T472 1.15) ; <aut sucessoris suas> (Nord/697 T1766 1.10)
- b. FĪDĒLĒS : <fedilis> (Bourg/677 T4463 1.2)
- c. ACTŌRĒS : <acturis> (N.I/660 T4460 1.14)
- d. AGENTĒS : <agentis> (N.I/660 T4460 1.3, 1.5), (Loire/673 T4461 1.2, 1.3, 1.7), (Ile-Fr/692 T4468 1.2), (Nord/697 T4476 1.7, 1.9) aussi tradivement dans (Ile-Fr/751 T2921 1.3)
- e. PARTĒS : <partis> (Ile-Fr/673 T4462 1.15), (Loire/673 T4506 1.3), (Loire/673 T4461 1.5, 1.6),
- f. PAUPERĒS : <pauperis> (Ile-Fr/673 T4462 1.6)
- g. HEREDĒS <heredis> (Ile-Fr/691 T4494 1.28), (Nord/695 T4473 1.21), <heridis> (Ile-Fr/652 T4493 1.28), (Nord/710 T4482 1.16), (Nord/716 T4485 1.13), (Nord/716 T4485 1.17)
- h. CANONĒS : <cannonis> (Bourg/677 T4463 1.10)
- i. REGĒS : <rigis> (Ile-Fr/691 T4469 1.8), (Nord/694 T4472 1.13)
- j. COMITĒS : tardivement <comitis> (Ile-Fr/751 T2922 1.8)
- k. etc. Voir de Jubainville (1872a, p. 105-107) pour d'autres exemples.

## 7.2.4.2 Le /-ēs/ comme marque de l'accusatif pluriel des noms de la troisième déclinaison

Comme pour le nominatif, le /-ĒS/ de l'accusatif pluriel est parfois graphié <-i >, ce qui témoigne d'une inversion graphique et non pas d'une substitution de cas.

## (268) Le cas accusatif pluriel de la troisième déclinaison/-ĒS/ représenté &lt;-is&gt; :

- a. VENDITIONĒS 'l'acte de vendre', 'la mise aux enchères', 'affermage' : <vindicionis> (Ile-Fr/637 (T4507 1.10), (Ile-Fr/691 T4467 1.4), (Nord/709 T4480 1.6)
- b. PĀRTĒS : <duas partis> (N.I/660 T4460 1.7), (Ile-Fr/673 T4462 1.15), (Loire/673 T4461 1.6), <ultrasque partis> (Ile-Fr/691 ( 1.10), <de totas partis> (Ile-Fr/697 T4477 1.11)
- c. CĀNONĒS : <cannonis> (Bourg/677 T4492 1.6)
- d. LAUDĒS : <ad laudis Christi canendas> (Nord/688 T4466, 1.5)
- e. NOCTĒS : <in noctis> (Ile-Fr/691 T4467 1.12)
- f. TĀLĒS : <talis epistulas> (Nord/697 T4476 1.15)
- g. ARABILĒS : <terrolas arabeli[s]> (Ile-Fr/691 (T4491 1.8)
- h. ADFINĒS : <inter adfinis> (Ile-Fr/691 (T4491 1.15)
- i. HOMINĒS : <apud tris homenis> (Ile-Fr/692 T4468 1.8), <ad ipsus homenis negociantes> (Nord/710 T4481 1.7)

- j. PRAECEPTIONĒS : <nostras equalis precepcionis lucuntur> (Ile-Fr/682 T4464 l.17), <per eorum precepcionis> (Ile-Fr/691 T4469 l.8), (Nord/710 T4481 l.4) ; <in ipsas precepcionis> (Ile-Fr/691 T4469 l.9) ; <per alias nostras equalis praepcionis> (Nord/693 T4471 l.13, l.14, l.18-19), <duas precepcionis> (Nord/694 T4472 l.16), <talis precepcionis> (Nord/710 T4481 l.8), <ipsas precepcionis> (Nord/710 T4481 l.8), <ipsas precepcionis> (Nord/716 T4483 l.5), (Nord/716 T4483 l.11), (Nord/716 T4484 l.7-8).
- k. AD SUCCESSORES NOSTROS : attesté <ad successoris nostrus> (Nord/694 T4472 l.15)
- l. etc.

Le remplacement de la terminaison *-ĒS/* de l'accusatif pluriel de la troisième déclinaison par une graphie *<-is>* est relativement fréquent. Les cas sont très nombreux et d'autres sont repérés par Arbois de Jubainville (1870, p. 113-121). Au-delà d'une stricte explication phonographique, on soulignera qu'en celtique, les radicaux en */-i/*, (p. ex. PC. *\*wātīs* 'prophet<sub>ACC.PL.</sub>' ← I.E. *\*wēb<sub>2</sub>tējēs* construit sur la racine *\*wēb<sub>2</sub>t* 'possédé') avaient leur accusatif pluriel en *<-īs>* (cf. Voyles et Barrack, 2009, p. 341, 378; Arbois de Jubainville, 1870, p. 119), ce qui pourrait contribuer à l'occurrence fréquente de la graphie *<-is>* pour */-ĒS/* en Gaule.<sup>932</sup>

#### 7.2.4.3 Le */-ĒS/* comme marque de l'accusatif pluriel remplacé par l'ablatif pluriel en *<-ibus>*

Arbois de Jubainville (1870) fait remarquer une autre alternance de l'accusatif pluriel de la troisième déclinaison : l'emploi de la forme du datif pluriel *<-ibus>* dans le rôle d'une fonction accusative. Arbois de Jubainville, classifie ce changement comme étant de type morphologique. C'est l'explication la plus simple, mais comme nous le démontrons dans la section, l'évolution phonologique de */-ĪBŪS/* résulte aussi en */-is/* (§ 10.4.1.3). On trouve en effet que les auteurs mérovingiens, interchangent parfois les formes morphologiques de l'accusatif, de l'ablatif et du datif là où une autre forme spécifique serait demandée.

(269) Changement de cas :

- a. ERGA NOSTRĀS PARTĒS : attesté <erga nostris partibus> (Bourg/677 T4463 l.2)
- b. SUOS HAEREDĒS : attesté <contra ... suis heridibus> (Ile-Fr/682 T4464 l.21)
- c. AD PARTĒS : tardivement <ad partibus> dans (Norm/VIIIe T4496, l.11, l.13, l.15)
- d. VENERABILĒS VIRŌS : attesté <[i]nter venerabi[li]bus viris> (Ile-Fr/691 (T4491 l.2)
- e. SI PETITIONES EFFECTUI MANCIPIAMUS : attesté <se petitionibus... effectuae mancipamus> (Ile-Fr/696 T4474 l.2)

<sup>932</sup> La syllabe finale des mots celtique a été réduite dans la préhistoire d'une langue celtique comme le v.ir., selon Voyles et Barrack (2009, p. 327-328) au cours du VI<sup>e</sup> siècle.

- f. ANTE DUCES NOSTRIS : attesté <ante ... ducibus nostris> tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 1.6-7)
- g. PER PLURĒS VICĒS : attesté <per plures vicibus> tardivement dans (Ile-Fr/751 T2922 1.7), (Ile-Fr/751 T2923 1.7)

### 7.2.5 La conséquence pour la voyelle finale antérieure

Si la fusion de /ĩ/, /ī/, /ĕ/ et /ē/ atone pourrait sembler controversée, Pei (1932, p. 146) avait déjà remarqué dans une note de bas de page que *-em*, *-e*, *-i* étaient devenus indistincts en position finale.<sup>933</sup> Nous amenons l'analyse un pas plus loin; non seulement ces anciens phonèmes se prononçaient pareil en finale atone, mais au moins pour les voyelles /ĩ/, /ĕ/ et /ē/ ils avaient aussi fusionné en un seul archiphonème dans cette position : /ɪ/. /ī/, les joigna aussi au cours du VIII<sup>e</sup> siècle.

### 7.2.6 Le /Ū/ final

/Ū/ latin est resté un phonème distinct dans les syllabes toniques et à l'initiale tel que témoigné par son évolution vers /y/ dans des mots comme *monture* ← MONTŪRA ou *lune* ← LŪNA. Cependant, en position atone, il semble s'être confondu avec les autres voyelles postérieures et labiales d'où les remplacements de /Ū/ atone final par <o> tel que dans <mano> pour MANŪ l'ablatif et le datif singulier de MANŪS 'la main'.<sup>934</sup>

#### 7.2.6.1 Le /-Ū/ comme marque de l'ablatif et du datif singulier

À la quatrième déclinaison /-Ū/ est la marque de l'ablatif et du datif singulier ; on le voit régulièrement remplacé ici par une graphie <-o>. Selon Pei (1932, p. 151), le retour à la graphie classique <-u> est surtout attesté à partir de la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, notamment avec les chartes (Ile-Fr/751 T2922 1.2) et (Ile-Fr/751 T2923 1.2) et serait le résultat des réformes à l'enseignement du latin écrit. Nous trouvons quand même un exemple de la graphie classique <manu> pour MANŪ 'par main.ABL.SG.' dans la charte (Ile-Fr/673 T4462 1.33).

<sup>933</sup> Pei (1932) « *-em* > *-e* by loss of final *m*; then final *-e* and *-i* merge in pronunciation » (p. 146).

<sup>934</sup> Politzer et Politzer (1953) proposent que la substitution de <o> pour /Ū/ est purement de nature morphologique : « The substitution of *o* for *ū* in final syllables, however, is a purely morphological phenomenon (absorption of the 4th declension by the 2<sup>nd</sup> » (p. 40). Cette position n'est pas particulièrement justifiée, bien que nous reconnaissons que l'entremêlement de ces facteurs est complexe. Nous pouvons tout de même postuler que c'est la neutralisation du contraste entre /Ū/ et les autres voyelles postérieures qui a provoqué le rapprochement de la 4<sup>ème</sup> déclinaison avec la 2<sup>ème</sup>.

## (270) Le remplacement de /-ū/ par &lt;o&gt; dans MANŪS ‘la main’

- a. <mano> (Ile-Fr/637 [T4507](#) 1.6)
- b. <mano> (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.10)
- c. <mano> (Nord/688 [T4459](#) 1.4)
- d. <mano> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.9)
- e. <mano> (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.9, 1.9)
- f. <mano> (Nord/697 [T4476](#) 1.13)
- g. <mano> (Nord/697 [T4476](#) 1.20)
- h. <mano> (Nord/710 [T4482](#) 1.11)
- i. <mano> (Nord/716 [T4484](#) 1.5)
- j. <mano> (Nord/716 [T4486](#) 1.4)

On trouve aussi la forme <manum> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.7) de l'accusatif singulier qui peut autant être l'accusatif singulier de la quatrième ou de la deuxième déclinaison ; le nom reste féminin.

Ce même remplacement de /-ū/ par <-o> se voit tardivement dans NEGLECTŪ l'ablatif singulier de NEGLECTŪS ‘la négligence’ attesté <neglecto> dans (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.5) et (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.6). La preuve que le /-ū/ final atone avait fusionné avec /-ō/ est visible dans les nombreux exemples de /-ū/ final graphié <-o>.

## (271) Autres remplacements de /-ū/ par &lt;-o&gt; à l'ablatif singulier

- a. INTUITŪ : <intuet[o]> ? (Norm 625 ([T4505](#) 1.5)<sup>935</sup> ; on trouve le retour de la forme classique dans <intuetu> (Ile-Fr/755 [T2925](#) 1.2)
- b. AUDITŪ : <audito> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.2)
- c. PERMISSŪ : <permisso> (Bourg/677 [T4492](#) 1.18), avec deux fois la forme <permissum> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.8) et tardivement Ile-Fr/768 [T2932](#) 1.10) à l'accusatif
- d. COMPARATU : <comparato> (Ile-Fr/766 [T2929](#) 1.10) contre aucune forme classique
- e. USUFRUCTŪ : <hu ufructo> (Ile-Fr/700 [T4493](#) 1.7), <usufructo> (Champ/714 [T1767](#) 1.5) contre aucune forme classique
- f. RESPECTŪ : <respecto> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.21) contre aucune forme classique
- g. NOCTŪ : <die noctoque> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.10), mais retour à la forme classique <noctu> dans (Lorr/727 [T3870](#) 1.8), (Ile-Fr/751 [T2922](#) 1.23), (Ile-Fr/751 [T2923](#) 1.21), (Ile-Fr/755 [T2925](#) 1.21).
- h. CENSŪ : <cinso> tardivement dans (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.12, 1.13).

<sup>935</sup> Arbois de Jubainville est de l'avis que nous lisons un <o> dans cette position, mais d'après l'édition Telma, (Norm/625 [T4505](#), 1.6) la voyelle est illisible.

### 7.2.7 Le /-ŪS/ comme marque du génitif singulier de la quatrième déclinaison

Si le génitif en /-ŪS/ est correctement employé dans l'expression MANUS NOSTRAE 'de notre main' attesté <manus> (Ile-Fr/637 [T4507](#) l.11), (Nord/688 [T4459](#) l.4), on trouve aussi une confusion avec l'ablatif dans <manus nostra subscri[...]> (Ile-Fr/711 [T4478](#) l.13) pour MANŪ NOSTRĀ SUBSCRIPSIT. Le chevauchement du sens possessif du génitif (*GENITIVUS POSSESSIVUS*) et du sens d'origine de l'ablatif (*ABLATIVUS ORIGINIS*) se voit ici et annonce la disparition totale du génitif remplacé par l'ablatif et la préposition DĒ.

(272) Emploi classique du génitif singulier /-ŪS/ de la quatrième déclinaison

- a. MANUS : <manus> (Ile-Fr/637 [T4507](#) l.11), (Ile-Fr/654 [T4511](#)), (Als/VIII<sup>e</sup> [T3869](#) l.11), (Bourg/677 [T4463](#) l.20), (Bourg/677 [T4463](#) l.14), (Nord/688 [T4466](#) l.15), (Ile-Fr/694 [T4472](#) l.17), (Ile-Fr/697 [T1766](#), l.15), (Ile-Fr/716 [T4483](#), l.15), (Ile-Fr/716 [T4486](#), l.11), (Ile-Fr/717 [T4487](#), l.20)
- b. ADVENTUS : <adventus> (Ile-Fr/652 [T4493](#) l.59))
- c. SPIRITUS : <spiritus> (Ile-Fr/654 [T4511](#), l.3)
- d. UTRISQUE GENERE SEXUS : <utriusque sexus> (Ile-Fr/673 [T4462](#), l.21) ou tardivement (Ile-Fr/755 [T2925](#), l.6), (Ile-Fr/768 [T2932](#), l.4); <utriusque sexesus> (Nord/688 [T4466](#), l.8), (Nord/694 [T4472](#), l.11)
- e. DOMUS : *il y a de nombreux exemples que nous donnons sous le point (296)(296) section 7.2.13.3, p. 572 ; tous les exemples se retrouvent dans l'expression MAIOR DOMUS 'le maire du palais'.*

Si le génitif s'emploie plus fréquemment, on trouve cependant de très nombreux exemples de ce qui semble être MANŪS NOSTRĪ 'de notre main' dans (Bourg/677 [T4492](#) l.20), (Bourg/677 [T4463](#) l.14), (Nord/688 [T4466](#) l.15), (Nord/694 [T4472](#) l.17), (Ile-Fr/696 [T4474](#) l.11), (Nord/716 [T4483](#) l.15), (Nord/716 [T4486](#) l.11), (Nord/7 7 [T4487](#) l.21). Toutes ces formes sont problématiques dans le sens où elles semblent utiliser un adjectif possessif masculin NOSTRĪ, là où le féminin serait nécessaire : MANŪS est autant féminin en latin qu'il l'est encore dans le français moderne *la main*.<sup>936</sup>

Or, l'explication phonologique nous aide à nouveau lorsqu'on se rappelle que la diphtongue /AE/ latin se prononçait tardivement /ɛ/ (cf. É. Bourciez et Bourciez, 1967, p. 25)<sup>937</sup> et qu'au VII<sup>e</sup> siècle, celui-ci aurait phonologiquement rejoint /Ĕ/. Étant donné que /Ĕ/ atone était neutralisé avec les

<sup>936</sup> La forme en <-u> qui est plus typique des noms masculins aurait pu contribuer à la réinterprétation de MANUS comme nom masculin. On trouve en effet qu'il est devenu masculin en frioulien *man* en romanche *maun*, mais ailleurs en galloroman et en ibéro et italo-roman on trouve que 'main' est encore un nom féminin, même lorsque la voyelle thématique /-o/ s'y trouve en finale.

<sup>937</sup> Väänänen (1981, p. 38) présente clairement l'évolution du /AE/ latin devenu /Ĕ/ dans les variétés « rustiques » avant le I<sup>e</sup> siècle, il est attesté <e> à Pompeï, ex. AERIS 'l'air.gén.s' attesté <eres> (Pompeï 5203). Cette voyelle aurait été une monophthongue longue à l'origine /Ĕ/, donc distincte de /E/ [e:] et /Ē/ [ɛ], mais la perte de la quantité contrastive ferait en sorte qu'au VII<sup>e</sup> siècle, cette voyelle ne se distinguait plus de [ɛ], voire /Ĕ/ latin.

autres voyelles antérieures en position atone, la graphie <nostrī> représente avec adéquation la forme phonologique mérovingienne /nɔ:tre/ du pronom possessif féminin, l'ancienne NOSTRAE.

Revenant au sujet du /ū/ en finale atone, le remplacement par <o> dans MANŪ se trouve aussi dans les autres noms de la quatrième déclinaison et explique probablement le double paradigme tardif de DOMŪS, qui se réalise parfois à la quatrième et parfois à la deuxième déclinaison. Dans le latin tardif, ces deux déclinaisons seraient devenues phonologiquement identiques sur la majorité de leurs formes fléchies.

figure 75 : l'évolution des /ū/ et /ÿ/ finaux atones.

|      | cas  | classique           |   | mérovingien                           |
|------|------|---------------------|---|---------------------------------------|
| Sing | Nom. | DŌMŪS               | → | *[dɔ:məs]                             |
|      | Voc. | DŌMŪS ou DŌMĚ       | → | *[dɔ:məs] ou *[dɔ:mɪ]                 |
|      | Acc. | DŌMŪM               | → | *[dɔ:mə]                              |
|      | Gén. | DŌMŪS               | → | *[dɔ:məs]                             |
|      | Dat. | DŌMŪI, DOMŪ ou DOMŌ | → | *[dɔ:mwɪ] ou *[dɔ:mə]                 |
|      | Abl. | DŌMŪ ou DŌMŌ        | → | *[dɔ:mə]                              |
| Pl.  | Nom. | DŌMŪS ou DŌMĪ       | → | *[dɔ:məs]                             |
|      | Acc. | DŌMŪS ou DOMŌS      | → | *[dɔ:məs]                             |
|      | Gén. | DŌMŪM ou DŌMŌRŪM    | → | *[dɔ:mwə] ou *[dɔ:mwo:rə]             |
|      | Dat. | DŌMĪBŪS ou DŌMŪS    | → | *[dɔ:mɪs] <sup>938</sup> ou *[dɔ:məs] |
|      | Abl. | DŌMĪBŪS ou DŌMŪS    | → | *[dɔ:mɪs] ou *[dɔ:məs]                |

Vielliard (1927, p. 119-120) est de l'avis que la quatrième déclinaison est bien préservée dans nos chartes et cet avis est partagé par Pei (1932, p. 150-152). Les deux auteurs basent leurs arguments en faveur de la préservation de la quatrième déclinaison dans le latin mérovingien, sur le fait que le génitif en /-ŪS/ est bien attesté pour les mots DŌMŪS 'LA maison' et MĀNŪS 'la main'. Pei (1932) souligne tout de même que ces mots « sont employés dans des expressions légales stéréotypées remontant quelques siècles en arrière » (p. 152) et que « le faible nombre de mots de la quatrième déclinaison qui apparaissent au cas génitif ou datif ne fournissent pas une preuve certaine de l'existence (continue) de la quatrième déclinaison » (p. 152).

Bourciez (1923, § 94, § 213) était de l'avis que la quatrième (et la cinquième) déclinaison(s) « ont eu de bonne heure tendance à se fondre dans les autres » (p. 85) et qu'elles seraient réparties en trois classes « à l'époque romane » (p. 221), période qu'il date dans Bourciez (1955, p. xiii) de manière floue entre les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Nous avons l'impression que si le génitif de la quatrième déclinaison est encore employé de manière formelle dans les expressions figées des chartes mérovingiennes, que cette déclinaison s'était probablement confondue avec la deuxième dans le

<sup>938</sup> Voir l'explication phonologique à la section 7.2.8.3.

langage oral. Nous noterons que l'existence de ce génitif singulier <-us> joue aussi sur l'interprétation des formes comme <ad Parisius civetate> (Nord/710 [T4481](#) l.21) que nous aborderons dans la section 7.2.10.1.

### 7.2.7.1 Le /-ŪS/ comme marque de l'accusatif pluriel de la quatrième déclinaison

L'accusatif pluriel /-ŪS/ de la quatrième déclinaison est à l'origine issu de l'allongement compensatoire de \*/-ŭns/ → /-ŪS/ (cf. Ernout, 1953, § 85). On trouve la forme classique de l'accusatif pluriel en /-ŪS/ <gradus> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.9) et dans <pastus> (Ile-Fr/696 [T4475](#) l.18). Notez que ces formes proviennent de la même charte. À cause de la rareté de la quatrième déclinaison, nous ne trouvons pas d'exemples de l'accusatif pluriel en /-ŪS/ écrit <-os> dans notre corpus, bien qu'Arbois de Jubainville (1872, p. 132) en donne quelques exemples d'un corpus plu élargi, que nous n'avons pas pu vérifier.

### 7.2.8 Le /Ū/ final

#### 7.2.8.1 La terminaison du masculin accusatif singulier /-ŪM/ et du neutre nominatif et accusatif singulier /-ŪM/

En position finale, le /Ū/ est très souvent représenté par <o>, notamment car le cas accusatif de la deuxième déclinaison en /-ŪM/ est très souvent remplacé par l'ablatif ou le datif en /Ō/, transcrit <-o>. Ce changement est à la fois phonologique et morphologique. En effet, la non-distinction entre /-ŪM/ et /-Ō/ en finale a fait en sorte que l'on puisse écrire l'une ou l'autre dans la fonction de l'accusatif, l'ablatif ou le datif singulier de la deuxième déclinaison.

(273) Le /Ū/ de la terminaison /-ŪM/ de l'accusatif singulier écrit <o> en syllabe finale atone :

- a. CLĒRŪM : <ad clero> (Ile-Fr/633 [T4504](#), l.5)
- b. CĀUCUM : <cauco> (Ile-Fr/633 [T4504](#), l.6)
- c. ĀNNŪLUM : <anolo aureo ... dari> (Ile-Fr/637 [T4495](#) l.32)
- d. ĀGRUM : <trado ... ipso agro Brogaria> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.15)
- e. PĒRMĪSSUM : <per nostro permissio> (Bourg/677 [T4492](#) l.18)
- f. LŌCUM : <ad ipso sancto loco> (Ile-Fr/673 [T4462](#) l.17, l.22), (Nord/697 [T1766](#) l.14), (Nord/716 [T4486](#) l.10); <circa ipso sancto loco> (Nord/716 [T4483](#) l.15). (Nord/716 [T4486](#) l.9), (Nord/717 [T4487](#) l.11)

#### Accusatif des mots neutres

- g. MONĀSTĒRIUM : tardivement <ad ipso monasterio> (Norm/VIIIe [T4496](#), l.5), (Lorr/727 [T3870](#) l.9), (Als/728 [T3871](#) l.11), (Als/728 [T3871](#) l.19); <monasterio ... constituisset> (Ile-Fr/696 [T4474](#) l.4)
- h. PĀLĀTIUM 'palais' : <ad nostro palacio Maslaco villa> (Bourg/677 [T4492](#) l.3)

- i. UUÁDIUM : <uaddio> (Ile-Fr/692 T4468 l.4, l.9), <uadio> (Nord/710 T4481 l.16). (Nord/716 T4485 l.16)
- j. PRAECÉPTUM : <per nostro precepto> (Nord/688 T4459 l.9)

D'autres exemples de la fonction accusative représentée par <-o> sont repérés par Arbois de Jubainville (1870, p. 43-46). Quelques auteurs sont de l'avis que le changement était de nature morphologique; c'est notamment le cas d'Arbois de Jubainville (1870) qui écrit qu'« en Gaule il y a, suivant nous, changement de cas » (p. 46), tout en admettant que « l'emploi de l'ablatif pour l'accusatif, dans les documents italiens, doit son origine à l'usage de ne pas prononcer l'*m* final de l'accusatif » (p. 46). S'il n'est pas clair dans ses raisons de refuser l'explication phonologique, nous pensons l'associer à la préservation de la nasale dans les pronoms MEŪM → *mon*, TEŪM → fr. *ton*, SUŪM → fr. *son*. Penserait-il que la nasale était préservée à l'accusatif ? Nous sommes plutôt de l'avis que la nasale était préservée dans les monosyllabes comme dans RĒM → fr. *rien*. Or, Arbois de Jubainville (1870), suivant Zeuss (1853) était de l'avis que les formes en *-on* des pronoms possessifs français, ex. *ton*, *mon*, etc. sont dues à l'influence de la terminaison \**-on*, l'accusatif singulier que l'on reconstruit pour le gaulois (cf. Lambert, 2003, p. 49). Il s'agit ici d'une hypothèse.

### 7.2.8.2 La terminaison /-ŪS/ du nominatif singulier masculin de la deuxième déclinaison

Ensuite, on trouve également le /Ū/ dans la terminaison du nominatif singulier /-ŭs/. On a raison de penser que cette voyelle s'affaiblissait aussi, car dans l'ancien français le /Ū/ a chuté laissant juste le /s/ comme marque du nominatif singulier de nombreux noms masculins. On trouve certains cas de la terminaison /-ŪS/ écrit <-os>, ce qui peut porter à confusion, car la terminaison <-os> représente habituellement l'accusatif pluriel /-ŌS/ des noms de la deuxième déclinaison.

Plusieurs explications s'offrent à nous pour cette confusion. Dans un premier temps, la terminaison masculine du nominatif singulier de la deuxième déclinaison /-ŪS/ remonte à une terminaison /-ŏs/ dans le latin archaïque, à son tour héritée de l'indo-européen \**-ōs*.<sup>939</sup> Dans ces cas du latin archaïque, la perte du /s/ semble être surtout un effet de *sandhi* externe, une suppression qui selon Arbois de Jubainville (1870) « est devenue une règle en italien où l'unique forme du substantif est celle du nominatif, et où, au singulier, les noms de la seconde déclinaison se terminent en *o*, désinence du nominatif singulier de cette déclinaison en latin vulgaire quand on remplace par *o* l'*u* classique et qu'on ne prononce pas l'*s* final » (p. 32-33).

Enfin, Arbois de Jubainville nous rappelle que la désinence du nominatif singulier masculin de la deuxième déclinaison était aussi /-ŏs/ en gaulois, et nous sommes d'accord avec lui pour dire que contrairement à la perte du /s/ en Italie, l'influence analogique de la déclinaison gauloise aurait

<sup>939</sup> Parmi d'assez nombreuses transformations phonologiques, Weiss signale que « an *o* in a final syllable before final *-d*, *-s*, *-m* or *-nt* became *u* already by the middle of the third century BCE » (p.140). Dans le latin archaïque on trouve aussi la perte de ce /s/ final, ce qui précède la perte du /s/ final en italo-roman. Corssen (1868, p. 286-287) en repère des exemples comme <Me somnu' reliquit> dans Ennius pour MĒ SOMNŪS RELIQUIT ou encore <frausu' sit> pour FRAUSUS SIT 'qu'il soit frauduleux' dans l'*Asinaria* de Plaute.

contribué à la préservation du /-s/ final dans le gallo-roman.<sup>940</sup> Bien que le remplacement de /-ŪS/ par d'occasionnels <-os> peut s'expliquer simplement par la neutralisation phonologique de la voyelle finale, on se rappellera que plusieurs pressions semblaient s'appliquer sur la la gue pour advenir à l'éventuel système bicasuel de l'ancien français.

(274) Le /Ū/ en syllabe finale at ne transcrit <u> dans la terminaison du nominatif singulier de la deuxième déclinaison et dans les pronoms

- a. TELLONEUS : <telloneos>
- b. SUUS : <iocalis suos> (N.I/660 T4460 l.3) ; <filius suos Goddo> (Loire/673 T4461 l.2, l.4) ; <unacum hamedius suos> (Ile-Fr/682 T4464 l.16) ; <iogalis suos Ingobercthus> (Ile-Fr/691 T4470 l.16) ; <mithius suos> (Nord/693 T4471 l.33) ; <filius suos Bottharius> (Nord/695 T4473 l.10) ; <habuncplus suos> (Nord/697 T4476 l.6) ; <socer suos> (Nord/697 T4476 l.11, l.15) ; <ipsus mansellus suos> (Nord/709 T4480 l.8)
- c. DOMĪNŪS : <ubi apostholicus domnos... veitur> (Ile-Fr/691 T4494 l.31) et tardivement dans <ipse domnos in corpore requiescit> (Norm/VIIIe T4496, l.2)

On trouve aussi la forme <coniox> (Nord/703 T4479 l.11) pour CONIUX 'conjoint'. En réalité ces formes en <-os> se trouvent aussi dans les inscriptions du latin archaïque, Egger (1843, p. 102-104) signale les formes nominatives singuliers <Bilios> et <primos> sur la colonne rostrale et encore <filios> sur le tombeau des Scipions à Rome. On se rappellera que cette terminaison <-os> du latin archaïque remonte à une séquence \*-ō-s de l'indo-européen avec ses réflexes -az en proto-germanique. Or on se rappelle que la terminaison du nominatif singulier était aussi -ōs en gaulois. Bien que les sources pour la transcription du /-ŪS/ comme <-os> sont plurielles, nous sommes tout de même de l'avis que c'est la non-distinction entre les voyelles postérieures en position atone qui a permis l'écriture de la terminaison casuelle /-ŪS/ comme <-os>.

### 7.2.8.3 Le /-ĪBŪS/ atone final, marque de l'ablatif singulier des troisième et quatrième déclinaisons

La terminaison /-ĪBŪS/ est particulière du fait d'avoir deux voyelles post-toniques atones. Selon Pei (1932, p. 148), le remplacement de -ĪBŪS par <-is> ou <-es> est fréquent et concorde avec la création d'un seul cas oblique au pluriel. Il trouvait 22 cas de <-is> à la place de /-ĪBŪS/ classique dans la période de 700 à 717 et un autre 12 exemples de <-es> à la place de la terminaison classique <-ibus> qui apparaît 61 fois sur cette période, pour un taux de remplacement de 36 %. Selon Vielliard (1927, p. 118), la disparition de /-ĪBŪS/ serait due à « l'effet de la contamination de la deuxième déclinaison dans l'emploi fréquent de la désinence -is (ou -es) ». Beszard (1910, p. 27-28), ayant étudié les formules de Sens du manuscrit BNF lat. 4627, composés après 768, signale la disparition presque entière de la terminaison /-ĪBŪS/. De même pour

<sup>940</sup> L'affaiblissement archaïque du /-s/ final se voit quand même dans certains mots, notamment ceux qui terminaient par un /-r/ où le /s/ est perdu complètement, ex. PUER 'un garçon' ← lat. arc. \*puer-s, AGER 'un champ' ← \*ager-s. La question de la chronologie et la perte du /s/ italien dépasse le cadre de cette thèse.

le latin de Frédégaire étudié par Haag (1898, p. 44). Dans nos chartes nous trouvons les remplacements suivants /-ĪBŪS/ par <-es> ou <-is>, présument des marques pour l'accusatif pluriel /-ēs/.

(275) Remplacement de la terminaison /-ĪBUS/ dans les cas datif et ablatif pluriel par <-es>

- a. LOCA NONCUPANTIBUS : <in loca noncupantis> (Bourg/677 T4463 l.3); <quod loca noncupantis> (Ile-Fr/691 T4467 l.3), <in loca nuncupantis> (Nord/709 T4480 l.4).
- b. HABENTIBUS : <cum omnebus in se habentes> (Ile-Fr/652 T4493 l.27)
- c. BOVIBUS : <cum boves> (Ile-Fr/652 T4495 l.35, l.37, l.72, l.74, l.82)
- d. JUDICIBUS : <ab omnibus iudices> (Nord/716 T4483 l.15)
- e. PERTINĒNTIBUS : <cum campis, colonecis ad eadem pertinentes> (Ile-Fr/652 T4495 l.45)
- f. PLURIBUS : tardivement <cum plures hominibus> (Ile-Fr/751 T2922 l.7) ; Ile-Fr/751 T2923 l.7) ; <cum plures nostris fidelibus> (Ile-Fr/753 T294 l.14)

(276) Remplacement de la terminaison /-ĪBUS/ dans les cas datif et ablatif pluriel par <-is>

- a. PERRENIBUS : <perennis temporebus> Ile-Fr/673 T4462 l.21)
- b. DE OMNIBUS REBUS : <de omnis res> (Ile-Fr/673 T4462 l.24)
- c. PERTINENTIBUS ET ASPICIENTIBUS : <pertenentis vel aspicientis> (Nord/688 T4466 l.10), (Ile-Fr/691 T4470 l.9, l.15)
- d. RATIONIBUS : <in racionis> (Ile-Fr/691 T4467 l.6), (Nord/693 T4471 l.18) et tardivement (Ile-Fr/751 T2922 l.7)
- e. PRAESENTIBUS : <de presentis tem[pore]bus> (Ile-Fr/652 T4493 l.65)
- f. OPTIMATIBUS ... VEL ... PLURIBUS ...: <cum ... optematis ... vel reliquis quam pluris nostris fidelibus> (Nord/693 T4471 l.2-1.8)
- g. etc.

Arbois de Jubainville (1872a, p. 111,112, 121-125) donne d'autres exemples assez nombreux de /-ĪBŪS/ représenté <-es> ou <-is> dans les formules traitées par Rozière (1859) et dans l'édition de Pardessus (1843) de la loi salique.<sup>941</sup> Il n'est pas impensable, bien qu'il soit difficile à vérifier, que la forme /-ĪBŪS/ se soit confondue phonologiquement avec /-ĪS/. Comme le décrit Bourciez (1955) « placé entre deux voyelles, dont l'un était o, u, le v latin au lieu de persister, s'est ordinairement effacé en se fondant avec la voyelle vélaire : le b (devenu v très anciennement) ... s'est comporté de la même façon » (p. 220). Nous pensons voir une évolution ainsi : /-ĪBUS/ → \*[-ivʊs] → \*[-iʊs] → \*[-is] donnant le même résultat que les formes du nominatif et de l'accusatif en /-ĒS/. La dernière étape de notre proposition : \*[-iʊs] → \*[-is] est

<sup>941</sup> De Jubainville (1870, p. 126) note aussi un nombre de cas où l'ablatif pluriel de la troisième déclinaison en /-ĪBUS/ est plutôt représenté comme <-as> et il fait appel à « l'accusatif pluriel du gaulois », présument aux noms féminins. Dans la *Notitia Dignitatum* il relève les formes <silvanecta> au lieu de SILVANECTIBUS, <Redonas> à la place de REDONIBUS 'des Rouens' et Lingonas à la place de LINGONIBUS 'des Lingons'. Chez Grégoire de Tours il repère <Abrincatas> pour ABRINCATIBUS et <Suessionas> pour SUESSIONIBUS 'des Soissons'. Nous n'avons pas pu vérifier l'édition consultée par de Jubainville, ni une édition plus récente; que ce phénomène affecte les noms propres suggère en effet un changement de déclinaison, mais pas une confusion de la voyelle finale.

incertaine, car habituellement une voyelle antérieure en hiatus cause la création d'une séquence semi-voyelle + voyelle /-jo/. Cependant, l'on doit aussi reconnaître que les voyelles réduites se comportent de manière particulière et que nous n'avons nulle part dans la langue une séquence de deux voyelles réduites. L'on peut donc postuler une contrainte contre l'adjacence de deux voyelles réduites qui rentrerait dans la catégorie plus globale des contraintes de la sonorité et de la bonne formation. L'on reconnaîtra aussi que, dans la transition vers l'ancien français, le /ø/ s'est confondu avec le /ɛ/ ce qui nous permet de proposer que /-ĪBUS/ → \*[-ivəs] → \*[-iøs] → \*[-ɥs] → \*[-ɪs] ; il n'est pas impossible que suivi de /-s/ spécifié [I.H], la voyelle /ø/ se serait confondue plus tôt avec /ɛ/ sous l'influence du [I] tête suivi de /s/.<sup>942</sup>

Dans ce même cas de figure nous avons les ablatifs pluriels de la quatrième déclinaison, anciennement en /-ŪBŪS/ mais souvent régularisés vers /-ĪBŪS/. Étant donné la fusion fonctionnelle de l'ablatif et de l'accusatif, l'on trouve une forme de l'ablatif pluriel MĀNŪBUS NOSTRIS 'par nos mains' attesté <manus nostris subscripcionebus> (Nord/697 T1766 l.15); phonologiquement ces formes peuvent s'expliquer comme la réduction de /-ŪBŪS/ → \*[-øvəs] → \*[- øəs] → \*[-əs].

Dans les deux cas de /-ĪBŪS/ et /-ŪBŪS/, Niedermann (1906, § 10), en parlant de la voyelle intérieure atone souligne que nous trouvons « tantôt ĭ et tantôt ŭ (sans qu'on ait réussi, jusqu'à présent, à établir la formule exacte des lois qui ont présidé au choix de l'un ou de l'autre des deux timbres) devant b, p, f, m » (p. 15). Ces environnements conditionnants partagent le trait [U] de la labio-vélarité et on pourrait donc comprendre la forme /-ŪBŪS/ comme une forme soumise à la pression assimilante ; il serait mieux encore de comprendre les formes en /-ĪBŪS/ comme préservant la labialité intrinsèque de la voyelle étymologique. Ainsi la forme accusative pluriel <manus nostras> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.11) 'par nos mains' dans une fonction de l'ablatif pluriel peut s'expliquer par la réduction de /-ŪBŪS/ → /-əs/.

Ernout signale que « l'*u* intérieure se transformant en un son intermédiaire entre *u* et *i* ... qui était noté tantôt *u*, tantôt *i* » ; en réalité il signale la faiblesse représentationnelle de [I.@] et [U.@] respectivement. Cela était déjà le cas dans le latin archaïque (§ 3.6) et se représente dans le latin mérovingien par le passage des formes en /-ŪBŪS/ → /-ĪBŪS/ habituellement écrit <-ebus>.

<sup>942</sup>  Cette explication, quand même lucide, est tout de même contingentée par nos a priori théoriques. Comme nous l'avons vu à la section 2.5.2.1, la composition élémentaire des segments habituellement décrits comme *dentaux* est débattue. Backley (2011) donne parfois [A] comme l'élément des coronaux. Nous lui attribuons plutôt [I] à cause des effets d'assimilation visibles dans nos données. Il faut juste être lucide et ne pas confondre l'adéquation de la théorie avec une vérité explicative. Ce même point sera étudié dans la section 10.2.3.1 en traitant de la palatalisation du /a/.

## (277) Le passage de /-ŪBŪS/ → /-ĪBŪS/

- a. DŌMŪBUS : <domebus> (Norm/628, T4503 1.6), (Nord/650 T4458 1.7), (Ile-Fr/673 T4462 1.19), (Nord/688 T4459 1.8), (Nord/688 T4466 1.8), (Ile-Fr/652 T4493 1.19, 1.22, 1.40), (Nord/703 T4479 1.3), (Nord/709 T4480 1.18), (Nord/716 T4485 1.11) et tardivement (Ile-Fr/755 T2925 1.6), dans les chartes tardives l'on trouve plutôt la graphie restituée <domibus> (Als/728 T3871 1.13), (Als/732 T3872 1.12), (Ile-Fr/766 T2929 1.12), (Ile-Fr/768 T2932 1.4)
- b. DECŪRSŪBŪS : <decursebus> <decursebus> (Ile-Fr/637 (T4507 1.5), (Ile-Fr/673 T4462 1.19), (Nord/688 T4459 1.8), (Nord/688 T4466 1.8), (Ile-Fr/652 T4493 1.20, 1.34, 1.36, 1.41), (Nord/703 T4479 1.4), (Nord/709 T4480 1.19), (Nord/716 T4485 1.11) et avec la graphie rectifiée dans <decursibus> (Nord/694 T4472 1.11), (Champ/714 T1767 1.6) et tardivement (Als/732 T3872 1.13), (Ile-Fr/755 T2925 1.7), (Als/762 T3872 1.10), (Ile-Fr/766 T2929 1.13), (Ile-Fr/768 T2932 1.4), (Norm/VIIIe (T4496, 1.8)
- c. MANŪBŪS : <manebus> (Ile-Fr/637 (T4507 1.8), (Ile-Fr/642 T4509 1.6), (Nord/716 T4483 1.5), (Nord/716 T4486 1.5, 1.6) et avec la graphie restituée <manibus> (Ile-Fr/637 (T4507 1.7), (Ile-Fr/696 T4474 1.5) et tardivement (Lorr/727 T3870 1.8), (Ile-Fr/769 T4488 1.7)

## 7.2.9 Le /ŏ/ final

## 7.2.9.1 Le /ŏ/ atone en syllabe finale entravée

Étant donné que \*ŏ indo-européen s'est fermé en /ŭ/ latin en syllabes atones, on ne trouve pas habituellement de /ŏ/ étymologique en finale absolue. Les exemples de /ŏ/ en finale sont issus d'un ancien /ō/ latin qui se trouvait en syllabe post-tonique entravée et était ainsi réduit à /ŏ/.<sup>943</sup> L'on trouve aussi des /ŏ/ finaux issues de la *correptio iambica*, ou encore abrégé par analogie. Nous avons plusieurs exemples dans lesquels un /ŏ/ en syllabe finale atone est écrit <u>.<sup>944</sup>

## (278) Le /ŏ/ en syllabe finale atone transcrit &lt;u&gt;

- a. GENĪTOR : <genetur> (Nord/688 T4459 1.5), (Ile-Fr/691 T4469 1.7), (Nord/695 T4473 1.5), (Nord/695 T4473 1.11, 1.13, 1.19), (Nord/710 T4 81 1.4, (Nord/716 T4484 1.5) et <genitur> (Nord/693 T4471 1.18). Le taux de remplacement est de 100 %.
- b. CREĀTŌR : <creatur> (Nord/694 T4472 1.2)
- c. ▲ AUDĪTOR : si les formes <auditur> (Nord/710 T4482 1.10), (Ile-Fr/711 T4478 1.1), peuvent ressembler aux cas de GENĪTŌR ou CREĀTŌR avec / ŏ / → <u>, ici ce n'est pas le cas. AUDĪTUR est simplement la troisième personne du singulier, passif indicatif présent de AUDĪRE 'écouter, entendre'.

<sup>943</sup> Weiss (2011, p. 116-117) traite explicitement ce changement, tout comme l'évolution de /ā/ atone vers /ē/ dans les syllabes fermées comme une forme de réduction vocalique. Il écrit « [v]owel weakening is one of the most characteristic features of Latin historical phonology [...] The basic rules are: 1. In a non-initial open syllable, all short vowels merge with *i*; 2. In a non-initial closed syllable, \**a* merges with *e*, \**o* merges with *u*, and *i* remains » (p. 116).

<sup>944</sup> Bourciez (1923, § 50) dans la 2<sup>e</sup> édition des *Éléments de linguistique romane* affirme qu'avant le III<sup>e</sup> siècle, /ŏ/ atone avait fusionné avec /o/; dans la 4<sup>e</sup> version de (1937, § 50) il repousse cette datation vers la fin du III<sup>e</sup> début du IV<sup>e</sup> siècle, ce qui est plus en accord avec le système du latin tardif tel que nous l'avons présenté dans la section 3.8.

Dans leur étude sur le corpus de Tardif, Politzer et Politzer (1953, p. 40) comptent 24 exemples de /ō/ final atone transcrit <u>. Si la fréquence globale reste toujours très bas, c'est que la graphie préférée pour la voyelle postérieure atone reste <o>.

### 7.2.10 Le /ō/ final

Le /ō/ se trouve plus semblable en syllabe finale car il se trouve dans la représentation phonologique de l'accusatif pluriel /-ōs/ des noms de la deuxième déclinaison, mais aussi dans le datif et l'ablatif singulier /-ō/ de la deuxième déclinaison et dans les conjugaisons verbales.<sup>945</sup>

#### 7.2.10.1 La terminaison /-ōs/ de l'accusatif pluriel de la deuxième déclinaison

La terminaison /-ōs/ de l'accusatif pluriel remonte à une combinaison en indo-européen de la voyelle thématique /-ō/ + la marque /-ns/ de l'accusatif pluriel. Lorsque le /n/ a chuté en italique, le /ō/ a subi un allongement compensatoire (cf. Ernout, 1953, p. 16; M. L. Weiss, 2009, p. 206), ex. \*nōstrō-n-s → NŌSTRŌS.<sup>946</sup>

#### (279) La terminaison /-ōs/ de l'accusatif pluriel

- a. MURŌS : <[infra] murus Paro[si]us> (Norm/625 [T4505](#) 1.4)
- b. CALAMŌS `<calamus> (Nord/688 [T4459](#) 1.4)
- c. MATRICULARIŌS `<ad matrigolarios> (Nord/6 8 [T4459](#) 1.3)
- d. AMICŌS : <facite vobis a[mi]cus de Mamm nae> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.5)
- e. THESAURŌS 'les trésors à vous' : <vobis thesaurus> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.3)<sup>947</sup>
- f. MANSELLŌS : <mansellus> (Bourg/677 [T4463](#) 1.3, 1.8), (Nord/709 [T4480](#) 1.4, 1.16)
- g. HŌS ANNŌS : <ante hus annus> (Ile-Fr/691 [T4469](#) 1.2), (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.4) ; <ante os annus> (Nord/695 [T4473](#) 1.5) pour ANTE HŌS ANNŌS 'avant ces ans'.

<sup>945</sup> On trouve aussi ce /ō/ dans le pronom personnel NŌS 'nous' au cas nominatif et accusatif, bien que monosyllabe, ce /ō/ devait être tonique sous certaines conditions, donc on l'exclura de la section sur les voyelles atones. On voit tout de même que NŌS se comporte comme les /ō/ toniques, se refermant, d'où les attestations <nus> dans (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.3), (Ile-Fr/691 [T4470](#) 1.18), (Ile-Fr/692 [T4468](#) 1.12, 1.18), (Ile-Fr/696 [T4474](#) 1.6), (Nord/697 [T1766](#) 1.4), (Nord/709 [T4480](#) 1.14), (Nord/710 [T4482](#) 1.13).

<sup>946</sup> Il y a une hésitation sur la longueur de la voyelle thématique en indo-européen, situation abordée par Weiss (2015, p. 206). Notons que les traces de ce /-ns/ indo-européen sont encore visibles dans le gotique *broþrums* 'frère.ACC.PL', ou dans certains vocalismes du grec. ex. \*podŋs → grec. *pódas*.

<sup>947</sup> L'expression <Tessaurizate vobis thesaurus in caelo ubi nec fur efudiet, nec eruco rubigenat, nec tinia sulcat> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.3) que nous trouvons dans notre charte est tirée directement de l'évangile, Matthieu 6 : 20-21 « thesaurizate autem vobis thesauros in caelo ubi neque erugo neque tinea demolitur » 'mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent'. Notez bien que ce passage, bien qu'existant dans la vulgate et dont le message est essentiellement préservé, témoigne de plusieurs différences de vocabulaire, de langage de même que des « fautes » orthographiques, ce qui suggère que le scribe ne copiait pas directement de la bible (peut-être d'un modèle), mais plutôt qu'il écrivait selon la logique phonologique de sa langue gallo-romane. Ici <vobis> est un DATIF COMMUDI, c'est-à-dire désignant l'appartenance.

- h. SOLIDŌS : <solidus cento eximtis> (Ile-Fr/691 [T4469](#) 1.3), (Nord/694 [T4472](#) 1.7, 1.13), (Nord/716 [T4484](#) 1.2, 1.14 ; <solidus trecentus> (Nord/694 [T4472](#) 1.14), versus 12 fois <solidos> (Ile-Fr/620 [T4984](#) 1.17), (Ile-Fr/633 [T4504](#), 1.6), (Ile-Fr/633 [T4504](#), 1.6, 1.32, 1.32, 1.33, 1.35, 1.39), (Nord/693 [T4471](#) 1.21), (Nord/693 [T4471](#) 1.35), (Nord/695 [T4473](#) 1.6, 1.7) pour un taux de remplacement de 33.3 %. Tardivement on trouve aussi <solidus in arg nto xxx dare> (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.12).
- i. MONĀCHŌS : <monachus ... qui ... dīberent> (Ile-Fr/696 [T4475](#) 1.4)
- j. INGENUŌS : <ingenuus esse> (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.81)
- k. CŪSTŌS ‘gardien.nom.s.’ : <custus> (Ile-Fr/688 [T4465](#), 1.4) versus 1 fois la forme classique <custos> (Ile-Fr/673 [T4462](#) 1.26).
- l. ROTATĪCŌS ‘une taxe pour amener un véhi ule à roues sur la voie publique.acc.pl.’ (Ducange) : <rotaticus> (Nord/716 [T4484](#) 1.9)
- m. NOSTRŌS ‘les notres.acc.pl.’ : 3 fois <nostrus> dans (Nord/694 [T4472](#) 1.15), (Nord/716 [T4483](#) 1.14), (Nord/716 [T4486](#) 1.5), versus 2 fois la forme classique <nostros> (Nord/688 [T4466](#) 1.3) et (Ile-Fr/691 [T4494](#) 1.28) pour un taux de remplacement de 60 %.
- n. RELIQUŌS : <relicus> tardivement dans (Ile-Fr/751 [T2921](#) 1.10)
- o. DINARIŌS : <dinarius> (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.9, 1.10, 1.10)

Grandgent (1907, p. 104, 148) était de l’avis que la fréquence de /ō/ écrit <u> était particulièrement importante en Gaule, ce qu’il attribue à une confusion de la deuxième et de la quatrième déclinaison. S’il avait raison que ce phénomène se révèle en Gaule, il est passé à côté de la raison pour la confusion entre la deuxième et la quatrième déclinaison qui était précisément la ressemblance entre la voyelle finale de ces deux déclinaisons. Selon Arbois de Jubainville (1870, p. 64-65), la fréquence de l’accusatif pluriel en <-us> pour les noms de la deuxième déclinaison serait due au substrat celtique. En effet, le réflexe celtique des terminaisons \*-ons indo-européennes, sources du -ŌS latin, est -ūs dans le vieil-irlandais, d’où la reconstruction d’une terminaison -ūs en gaulois, ex. PC. \**senjūs* ‘plus vieux’ ou <tuθus> à La Graufesenque (cf. Lambert, 2003, p. 49, 53; Voyles et Barrack, 2009, p. 4), mais qui fait aussi surface comme -os dans les pronoms comme *sos* ‘eux’. On ne peut pas exclure l’influence celtique, mais l’observation de la neutralisation de la finale atone semble expliquer une plus grande partie des données.

Nous réservons une mention spéciale pour le passage <quod in ipso loco Fossatus constructum> (Ile-Fr/711 [T4478](#) 1.7) ‘ce qui a été construit dans ce lieu des Fossés’ dans un diplôme de Childerbert. La syntaxe pose problème. Bordier (1850) a décrit cette phrase « extrêmement embarrassée et incomplète, ces expressions de Childerbert *Monasterium in loco Fossatus constructum ubi insign(i)a, Deo propitio, nostra* » (sic) » (p. 60). Nous avons donc vérifié le manuscrit AN, K3 n° 12/3 partiellement reproduit ci-dessous pour assurer la donnée philologique et nous trouvons essentiellement ce qu’avait noté Bordier, qui cependant, avait omis le <e> épenthétique dans CON(E)STRUCTUM (cf. figure 76).

figure 76 : Ms. AN, K 3 n° 12/3, l.7



l o c o f o s s a t u s c o n s t r u c t u m

Arbois de Jubainville (1872a, p. 71) offre une explication très simple, suggérant que le <fossatus> dans <in ipso loco Fossatus> (l.7) serait un remplacement de la fonction de l'ablatif pluriel en -īs par la forme de l'accusatif pluriel en -ōS, vulgairement écrit <-us>. Cet argument est raisonné, impliquant à la fois le chevauchement morpho-syntaxique de l'accusatif et de l'ablatif et le remplacement graphique de /-ōS/ par <-us> dû à la neutralisation de la finale. Or nous trouvons effectivement la forme <Fossatis> dans le passage <ad cellam quae vocatur Fossatis> 'au monastère appelé *des fossés*' dans (Ile-Fr/768 T2932 l.7), ce qui suggère que la forme <fossatus> n'était pas acceptée par les réformateurs Pépinides. FÖSSĀTUM est un nom neutre de la deuxième déclinaison, signifiant une tranchée, et il donne littéralement le mot fr. *fossé*. Ici à l'ablatif pluriel on doit donc comprendre LOCO FÖSSĀTĪS comme le 'lieu ayant des fossés'.

Bordier (1950, p. 60-61) avait aussi cherché à donner un sens au passage appliquant une émendation « in curtes vel villas ipsius ... monasterii quod in ... loco Fossatus constructum est et ubi insignia dona, deo propicio, nostra, quoque tempore, ex munere *nostro aut* populi seu de comparato aut de quolibet adtracto possidere videtur aut adhuc in andtea eidem fuerat additum aut quod meliore poterit, iudex publicus... ingredi non presumat » (p.61) 'dans les cours et les villas de ce monastère qui est construit dans ... le lieu *Fossés* et où l'enseigne de notre dame, par la propice de Dieu (l'au-delà), et que dans le temps, par notre travail ou par la préparation du peuple ou par quelque attraction il semble être possédé ou jusqu'à maintenant et dorénavant ou auquel serait ajouté ou qui pourrait améliorer, que le juge public ne présume pas l'aborder' (notre traduction). Cependant, les émendations de Bordier n'aident en rien à comprendre le fonctionnement syntaxique de *Fossatus* qui ne présente aucun lien syntaxique évident avec le reste de la phrase.

L'on pourrait penser que <Fossatus>, comme nom propre était devenu une forme indéclinable; c'est ce que Vielliard (1927, p. 196) proposait pour les usages de <Parisius>, ex. <sub opidum Parisius civitate constructus> (Nord/703 T4479 l.5) et <Basileae Sancti domni Dionisi Parisius> (Ile-Fr/652 T4493 l.31), qui apparaît dans une fonction similaire; nous traitons de ces formes dans la section 9.6.3 et concluons qu'il s'agit tout de même d'un usage de l'accusatif pluriel. Arbois de Jubainville (1872, p. 71) qui comme nous venons de le voir l'explique comme l'usage simple de l'accusatif à la place de l'ablatif, cite aussi la forme <in villa Pociollus> dans une charte tardive (Ile-Fr/769 T4488,

l.3) qu'il estime être une erreur pour IN VILLA POCIOLLIS. Dans tous les cas cette <villa Pociollus> correspond à PUTIOLOS 'petit puit' dérivé de PŪTĒUS 'puit' et -EOLUM qui forme un diminutif. Comme pour <opidum Parisius> (Nord/703 T4479 l.5) 'l'oppidum chez les Parisiens' l'on peut lire dans <loco fossatus> (Ile-Fr/711 T4478 l.7) 'le lieu chez les fossés' voir 'le lieu (ou il y a des fossés' tout comme <villa Pociollus> Ile-Fr/769 T4488, l.3) peut se traduire comme 'la villa chez les puits' ou 'la villa, où il y a des puits'.

Enfin, il y a un dernier scénario envisageable; dans le latin classique des adjectifs de la deuxième déclinaison étaient régulièrement substantivés en les passant à la quatrième déclinaison lorsque substantivés. Dans l'hypothèse où cette pratique avait été appliquée à certains noms de lieux issus d'ethnonyme ou de substantivé à partir d'un adjectif. Sachant que FOSSĀTUM est le participe passé de FOSSĀRE 'creuser', le passage à la quatrième déclinaison distinguerait le lieu 'de la Fossé' de l'adjectif commun et donnerait une forme morphologiquement savante, mais phonologiquement vulgaire dont le nominatif et génitif singulier de même que le nominatif, accusatif et potentiellement le datif et l'ablatif du pluriel, termineraient tous en <-us> ou <-os>, contribuant à l'impression que le mot n'était plus décliné.<sup>948</sup>

figure 77 : déclinaison du passage à la quatrième déclinaison de FOSSATUM

|             | Singulier          | Pluriel  |
|-------------|--------------------|--|
| Nom.        | *Fossat- <b>us</b> | *Fossat- <b>us</b>                             |
| Acc.        | *Fossat- <b>um</b> | *Fossat- <b>us</b>                             |
| Gén.        | *Fossat- <b>us</b> | *Fossat- <b>um</b>                             |
| Dat. / Abl. | *Fossat- <b>u</b>  | *Fossat- <b>ebus</b> / <b>-is</b> / <b>-us</b> |

À cet égard, il est possible que l'emploi d'une forme <-us> ou <-os> dans les toponymes soit un usage du génitif singulier de la quatrième déclinaison ; celle-ci serait dans la graphie vulgaire, indistinguable du nominatif singulier et pluriel et de l'accusatif pluriel.

#### 7.2.10.2 Le cas de /-ŌS/ de l'accusatif pluriel écrit <-is>

Il y a un cas en particulier dans lequel le remplacement de la voyelle ne suit pas la tripartition [I], [U], [A] défendue jusque-là dans cette thèse. C'est le remplacement des structures à l'accusatif pluriel en /-ŌS/ par <-īs> qui s'avère être la terminaison de l'ablatif pluriel de la deuxième déclinaison. Ainsi on trouve :

<sup>948</sup> Dans les documents de l'Antiquité tardive, FOSSATUM apparaît plutôt à la deuxième déclinaison et désigne dans le vocabulaire militaire romain une fortification linéaire; le terme apparaît dans le Code Théodosien (15.1) et semble difficilement se distinguer du terme vallum 'val' employé au cours de l'Empire. Voir Troussset (1998) pour une discussion du terme dans le contexte de l'archéologie africaine. Du Cange (1857) ne cite que les formes de la deuxième déclinaison dans le latin médiéval.

(280) La terminaison /-ŌS/ de l'accusatif pluriel remplacé par l'ablatif pluriel en /-ĪS/, <-is

- a. AD DOMESTICOS : <ad domesticis> (Ile-Fr/673 T4462 1.5)
- b. AM CŌS : <facetis vobis amicis> (Nord/716 T4483 1.3)
- c. ANNŌS : <ante hus annis> (Nord/716 T4484 1.2)
- d. PER DIVERSOS PAGOS : tardivement <per diversis pagis> (Ile-Fr/751 T2922 1.12), Ile-Fr/751 T2923 1.11)

Ces cas ne sont pas très nombreux et semblent avant tout être des emplois de la forme ablative pluriel dans une structure demandant habituellement l'accusatif tel que démontré par les prépositions AD, ANTE et PER qui y apparaissent.<sup>949</sup> Or, on sait qu'il n'y avait plus de distinction conceptuelle entre l'accusatif et l'ablatif ; seulement une éducation orthographique et grammaticale imposant que certaines prépositions devaient s'accompagner par un cas ou par l'autre permettait aux scribes de trancher entre une terminaison ou l'autre. Dans ces quelques rares cas, l'auteur s'est trompé de cas prescrit. Sur le plan de la grammaire interne, il y a substitué une autre forme permise. Cette situation est comparable à celle du locuteur francophone qui a accès à plusieurs formes du verbe ADSĪDĒRE → *s'asseoir* : *s'assoir*, *s'assire*, *s'asseyer*, etc. les divergences étant des variables sociales et géographiques plutôt que des distinctions grammaticales.<sup>950</sup> Nous estimons que ces quatre exemples ci-haut sont trop peu nombreux pour justifier d'une neutralisation phonologique des marques de l'accusatif et de l'ablatif pluriel de la 2<sup>e</sup> déclinaison, surtout qu'on trouve le même type d'erreur, l'usage d'une forme accusative pluriel avec des prépositions qui demandent normalement un ablatif à leur tour, ex AB, DE, CUM. :

(281) La terminaison /-ŌS/ de l'accusatif pluriel à la place de l'ablatif pluriel en /-ĪS/ attendue

- a. AB NULLIS : <a nullos> (Ile-Fr/696 T4475 1.7)
- b. DE IPSIS : <de ipsos> Ile-Fr/759 T2928 1.10)

Si le remplacement de l'ablatif par un accusatif est occasionnel, on trouve aussi le remplacement de formes accusatives par une forme ablative correspondante.

<sup>949</sup> Serbat (1975, p. 59-61, 63-65) explique les sens inhérents des cas accusative et ablatif avec et sans préposition et décrit comment l'emploi d'un cas ou de l'autre es devenu superflus avec la croissance systématique des prépositions dans le latin altimédiéval. The British National Archives (National Archives of the United Kingdom, 2021) écrit explicitement « one of the main differences between medieval Latin and Classical Latin is the increased use of prepositions. In Classical Latin, a phrase would be given using the noun with the appropriate case ending. In medieval Latin, the same phrase may be given using a noun and a preposition, particularly *ad*, *de*, *per* and *pro*. Aussi voir Stotz (2004, vol. 2, part. 5)

<sup>950</sup> Si la grammaire prescriptive ne donne que *s'asseoir* et *s'assoir* comme formes officielles de l'infinitif, observant l'ALF n° 62 *s'asseoir* il suffit de regarder autour de Paris où nous trouvons la forme typique [saswær] (pnt. 227) en Seine-et-Oise, la forme [sasjer] (pnt. 330) dans l'Eure, [sasijs] (pnt. 313), [sasɪ:r] (pnt. 118) dans l'Aube; ou une combinaison de plusieurs formes comme en Seine-et-Marne (pnt. 210). En réalité, ces différentes variantes régionales ont aussi reçu une spécification de sens où le bon usage recommence de dire *je m'assieds* pour le sens primaire de 'je repose son fessier' mais *je m'assois* dans le sens figuratif, par ex. *Le maire du palais assoit son pouvoir dans le palais*.

(282) La forme de l'ablatif pluriel /-ĪS/ représenté par un accusatif pluriel /-ŌS/ vulgairement écrit <-us>

- a. DE ANNIS : <de annus triginta et uno> (Ile-Fr/682 T4464 1.7) ; <de annus tri int[ta] et uno> (Ile-Fr/682 T4464 1.13-14)
- b. CUM HAMEDIIIS : <cum hamedius suos> (Ile-Fr/6 2 T4464 1.16)
- c. CUM TERMINIS : <cum omni iure et termenibus eorum> (Ile-Fr/700 T4493 1.21)
- d. PRO IPSIS SOLIDIS SEXCENTIS : <pro upsus solidos sexcents> (Nord/695 T4473 1.8)
- e. IN PAGIS : <in ... pagus> : (Nord/716 T4483 1.8). L'indice qu'il s'agit vraiment d'un accusatif pluriel plutôt que d'une faute de scribe ou la non-reconnaissance de la voyelle finale se trouve dans une autre charte (Ile-Fr/766 T2929) où l'on trouve <in ipsus pagus> (1.9) et <in istus tres pagus, super illus mansus>.

Or, dans les noms de la deuxième déclinaison, la forme de l'ablatif et celle du datif sont pareilles, terminant toutes les deux par /-ĪS/. On ne s'étonne pas non plus de trouver des structures avec un sens traditionnellement communiqué par le cas datif ici rendu par un accusatif.

(283) La forme du datif pluriel /ĪS/ représenté par un accusatif pluriel vulgaire en <-us>

- a. OMNIBUS MISSIS NOSTRIS (...) DISCURRENTIBUS : <omnes missos nostros discurrentes> (Ile-Fr/751 T2923 1.3) ou encore plus vulgairement <omnes missus nostros de palacio ubique discurrentes> (Ile-Fr/753 T2924 1.1-2). Notez bien que ces deux formes témoignent aussi du remplacement de /-ĪBŪS/ pas <-es> (cf. § 7.2.8.3).
- b. *Arbois de Jubainville (1872, p. 61) donne quelques autres exemples tirés de Rozière (1859)*

Sur l'ensemble on remarquera que ces inversions sont relativement rares et sont notamment de nature morphologique. Pei (1932, chap. 3) et suivant Taylor (1924) est de l'avis que la réduction vers deux cas était possible au VIII<sup>e</sup> siècle. Vielliard (1927) a une position plus modérée « qu'il existait une confusion entre l'ablatif et l'accusatif » (p. 187). Nous revenons en plus de détails sur les terminaisons casuelles dans la section 10.5.

### 7.2.10.3 La terminaison /-Ō/ de l'ablatif singulier de la deuxième déclinaison

Le /-Ō/ de l'ablatif singulier se présente parfois avec des modifications, occasionnellement avec <-u> seul comme terminaison ou plus fréquemment avec la graphie de l'accusatif singulier <-um>.

(284) La forme de l'ablatif singulier /-Ō/ représenté <-u>

- a. TELONEŌ : <de ipso teleneu> (Nord/710 T4481 1.10, 1.13, 1.16, 1.22)

Quelques autres exemples sont repérés par Arbois de Jubainville (1872, p.46-50) notamment dans d'autres sources. Encore ici, Arbois de Jubainville (1870) pense voir des vestiges du latin archaïque et du gaulois (p. 48).

Plus fréquent dans nos chartes sont le remplacement des formes de l'ablatif en /-Ō/ par une terminaison <-um> de l'accusatif singulier, car depuis la perte du /-m/ de l'accusatif, la forme de

l'ablatif et du datif a commencé à être généralisée pour toutes les fonctions non-nominatives dans le singulier des déclinaisons. Ces formes avec l'accusatif sont donc des exemples d'hypercorrection. Pei (1932, p. 140-141) démontre que le remplacement de /-ŪM/ par <-o> ayant lieu 171 fois dans la période de 700 à 717 est bien plus fréquent que le remplacement de /-Ō/ par <-um> n'ayant lieu que 10 fois sur cette même période. La tendance est donc dans la direction de la forme du cas régime roman en /-o/ final. Pour la période avant 700, nous relevons quand-même plusieurs exemples de /-Ō/ remplacé par la forme hypercorrecte <-um>.

(285) La forme de l'ablatif singulier /-Ō/ prenant la forme de l'accusatif singulier <-um>

- a. COMPENDIO : <pro nostre mercides compendium> (Norm/628, T4503 1.5), forme qui se trouve correctement à l'ablatif dans <in... nost ri mercides compendio> (Ile-Fr/688 T4465, 1.16)
- b. REMEDIŌ : <pro remedium animae> (Ile-Fr/637 T4495 1.38, 1.43, 1.76); <pro an me m[cae] remedium> (Ile-Fr/673 T4462 1.12-13); <pro animae nostrae remedium> (Ile-Fr/673 T4462 1.24, 1.27, 1.33); <pro sui anime remedium> (Nord/688 T4459 1.3); <pro remedium anime nostri> (Nord/688 T4466 1.5) et encore tardivement dans <pro remedium animae nostre> (Als/732 T3872 1.4), <pro animae nostrae remedium> (Ile-Fr/753 T2924 1.20), <pro animae nostrae remedium> Ile-Fr/768 T2932 1.2)
- c. CHRISTŌ : <christum in omnibus nobis subfragantem> (Ile-Fr/654 T4511 1.10)
- d. MONASTERIŌ : <in eodem monastirium> (Ile-Fr/673 T4462 1.13)
- e. LOCŌ : <[in] dicto locum> (Ile-Fr/673 T4462 1.15)
- f. MERITŌ : <cum meretum> (Ile-Fr/673 T4462 1.21)
- g. SAEC LŌ : <de hoc saecolum> (Ile-Fr/673 T4462 1.22)
- h. CONCILIŌ : <in ipso cenodale concilium> (Bourg/677 T4492 1.10)
- i. ANNŌ : <annum> (Bourg/677 T4492 1.23), (Ile-Fr/682 T4464 1.24), (Nord/688 T4466 1.18), (Nord/693 T4471 1.39), (Ile-Fr/696 T4475 1.30), (Ile-Fr/696 T4474 1.14), (Ile-Fr/697 T4477 1.19), (Nord/709 T4480 1.28), (Nord/717 T4487 1.23) et tardivement (Ile-Fr/751 T2921 1.18)
- j. BENEFICIŌ : <pro pristitum beneficium> (Ile-Fr/696 T4474 1.3)

#### 7.2.10.4 La terminaison /-Ō/ du datif singulier de la deuxième déclinaison

Arbois de Jubainville (1870, p. 42) ne repère aucun exemple clair du datif singulier en /-Ō/ représenté <-um>, en revanche il voit un exemple de /-Ō/ représenté par le génitif singulier dans <illud huic testamenti mihi inserendi conplacuit> (Ile-Fr/700 T4493 1.43) pour ILLUD HUIC TESTAMENTŌ MIHI ĪNSĒRĒNDI CONPLACUIT 'il me plaisait de l'insérer dans ce testament'. La phrase <illud huic testamenti mihi inserendi conplacuit> peut se traduire comme "Il me convient que ceci soit inséré au testament". Dans tous les cas il y a un gros souci de syntaxe. Le premier temps verbal serait mieux compris comme un infinitif, soit actif ĪNSĒRĒRE 'd'insérer' ou passif ĪNSĒRĒ 'être inséré', entre autres car TESTAMENTUM est un nom neutre, mais il a plutôt employé un gérondif ĪNSĒRĒNDI 'de l'insertion'. Le scribe, soit dans la confusion, ou visiblement dans la tentative d'appliquer les règles

du bon style a combiné sa structure avec gérondif avec l'usage de l'adjectif verbal dans une fonction d'adjectif verbal qui est habituelle lorsque l'objet du verbe est au cas accusatif ou datif, cas dans lequel l'objet direct prend le cas du gérondif et l'adjectif verbal s'accord avec le complément. On aurait donc pu imaginer une forme vulgaire \**huic testamento inserendo* 'à l'insertion de ce testament', mais l'accord s'est fait dans la mauvaise direction, le gérondif génitif donnant son cas à l'objet direct, d'où la forme <testamenti... inserendi>.

## 7.2.II Le /-Ǟ/ final

### 7.2.II.1 La terminaison /-Ǟ/ du nominatif singulier

Le /Ǟ/ se trouve en position finale dans le nominatif singulier des noms de la première déclinaison et est l'indexation prototypique de genre féminin en latin et dans les langues romanes.<sup>951</sup> Nous ne trouvons aucun remplacement du /-Ǟ/ du nominatif singulier par une autre voyelle, mais quelques exemples trouvés par d'autres chercheurs sont à noter.

#### (286) Formes repérées avec un changement graphique du /-Ǟ/ final

- a. Arbois de Jubainville (1870, p. 9) semble trouver un exemple <me eciam sterilitas et inopie praecinxit> (chez Rozière (1859, p. 45), prenant la forme <inopie> comme une faute pour l'accusatif INNOPIAM. Nous pensons préférable de le lire comme MĒ ETIAM STERILITAS ET INOPIAE PRAECINXIT 'La stérilité et le manque m'entourèrent'.

Un phénomène rare, mais affectant parfois la finale en /-Ǟ/ du nominatif singulier de la première déclinaison est sa représentation par la graphie <-am> typique de l'accusatif. Cela est possible, car le /-m/ final ne se prononçait plus. Ainsi on trouve l'exemple suivant :

#### (287) La forme du nominatif singulier /-Ǟ/ représenté par une forme de l'accusatif singulier <-am>

- a. NOSTRA : <Ut nostram ex hoc circa ipsum plinius deberit confirmari praeceptio> (Ile-Fr/637 (T4507 1.8).

### 7.2.II.2 Le /-Ǟ/ comme marque du nominatif et accusatif pluriel neutre

Le /-Ǟ/ final apparaît aussi dans les noms du genre neutre au pluriel des cas nominatifs et accusatifs. Comme nous l'explorons dans la section 10.4, le neutre était voué à disparaître, en premier dans les adjectifs et de suite dans les noms où les substantifs neutres ont finalement été recatégorisés en tant que noms masculins ou féminins.

<sup>951</sup> Certes il existe quelques noms masculins de la deuxième déclinaison, POETĀ et NAUTĀ par exemple, mais le vocabulaire de la deuxième déclinaison est dans une grande majorité du genre féminin. Dans le grec ancien dorique, d'où sont empruntés ces noms, il y avait un /s/ final, ex. ποιητάς, ναυτάς, etc. comme dans les emprunts tardifs comme ἀββᾶς >> ABBAS. Pour l'origine de la première déclinaison en latin et en indo-européen plus généralement voir Weiss (2011, chap. 24).

## (288) Changement casuel affectant la terminaison /-Ā/ du neutre pluriel, nominatif et accusatif

- a. IPSA INSTRUMENTA ... VERACIA : <ipsa strumenta ... veraces> tardivement dans (Ile-Fr/751 T2921 1.6-7). Arbois de Jubainville est de l'avis que <veraces> 'vrai' se rapporte à instrumenta. 'instruments'. S'il faut bien interpréter <veraces> comme un adjectif pluriel qui modifie INSTRUMENTA, il faut donc reconnaître la reconfiguration morphologique avec la terminaison /-IA/ du neutre accusatif pluriel remplacée par la terminaison /-ĒS/ du masculin et féminin.

## 7.2.11.3 Le /-ǎ/ dans les terminaisons verbales /-ĀS/, /-ĀT/, /-ĀNT/

La voyelle /-ǎ/ se trouve dans les terminaisons au présent des verbes de la première conjugaison, ceux avec un infinitif en -ĀRE. C'est la première conjugaison qui était destinée à devenir la conjugaison principale des langues romanes. Pisani (1948) a observé une expansion de la première conjugaison en latin.<sup>952</sup>

## (289) Formes repérées avec un changement graphique du /-Ā/ final

- a. ▲ Gaeng (1968, p. 105) signale une inscription du Narbonnais datée du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle dans laquelle on peut lire <DIEM FUTURI IUDICII... LETUS SPECTIT> (D3485 ; CIL 12, n° 1694) pour DIEM FUTURI IUDICII ... LAETUS (EX)SPECTĀT. Gaeng, suivant Leblant (1856, vol. 2, n° 478) est de l'avis que <spectit> représente EXPECTĀT.<sup>953</sup> À première vue, le remplacement du /Ā/ par <i> suggère l'affaiblissement de la voyelle, mais la datation est très tôt par rapport au VIII<sup>e</sup> siècle donné par Grandgent (1907, p. 103) et Pei (1932, p. 38). Dans son corpus, Gaeng ne trouve pas assez d'exemples de la terminaison de la troisième personne du présent de l'indicatif de la première conjugaison pour en tirer une conclusion. S'il est difficile d'expliquer la forme <spectit> pour un présumé SPECTĀT, nous sommes équipés pour émettre une hypothèse à laquelle nous reviendrons dans la section 8.7. Il semble qu'entravés par certaines consonnes, les /Ā/ et /Ā/ finaux ont évolué comme les voyelles antérieures, dans certains dialectes gallo-romans, notamment en francoprovençal où, par exemple, le verbe (ĪLLĒ) IŪRĀT 'il jure' donne [i'jɔ:r<sup>e</sup>] (ALF n° 738 *Il jure*, pnt. 940) en Isère, [i 'zɔrɛ] (pnt. 935) dans l'Ain, [i 'dʒy:r<sup>e</sup>] (pnt. 938) dans le Jura, ['dzɔrɛ] (pnt. 969) en Suisse, [e 'dʒœ:rɛ] (pnt. 966) dans le Nord de l'Italie, [e jɔr<sup>e</sup>] (pnt. 947) en Haute-Savoie et [i jɔr<sup>e</sup>] (pnt. 943) en Savoie, ce qui est tout à fait distinct du [a] qui résulte de la finale atone non-entravée d'un mot comme BĀRBĀ 'la barbe', plutôt attesté [ba:rba] (ALF n° 111 *barbe*, pnt. 958) ou [barb<sup>3</sup>] (pnt. 957) avec réduction de la finale en *schwa* mais jamais avec une voyelle antérieure.

Si on pourrait penser trouver dans cette inscription le premier indice d'un affaiblissement /Ā/ → /ɪ/ devant consonne en syllabe atone qui sera caractéristique du franco-provençal et peut-être du gallo-roman septentrional plus généralement (cf. § 8.7, Chapitre 11), cette inscription provient du Vaucluse où la terminaison /-ĀT/ a plutôt évolué vers [o] ou [ɔ].<sup>954</sup> L'on pourrait penser que le lapidaire provenait d'une région où /Ā/ → [ɪ] / \_\_/ɪ/, mais ce type d'erreur n'est courant ni dans notre corpus ni dans celui de Gaeng (1968, p. 105), d'où sa conclusion que

<sup>952</sup> Pisani (1948) : « ...osserviamo del verbo latino a) La tendenza ad ampliare le coniugazioni in e, in minor misura, a scapito delle altre due che vengono in parte confuse fra loro... » (p. 229).

<sup>953</sup> Diehl (1927, vol. 2, n° 3484) donne l'édition suivante de l'inscription : <HIC DALMATA CR|ISTI MORTE REDEM|TUS QUIISCET IN PA|CE ET DIEM FUTURI | | IUDICII INTERCEDE|NTEBUS SANCTIS [[L]]| LETUS SPECTIT>. L'inscription était trouvée à Vaison-la-Romaine, dans le Vaucluse, l'ancienne AGRO VOCONTIORUM et daterait du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>954</sup> Voir par exemple l'ALF n° 462 *Elle Enfle* (← ĪNFLAT), ALF n° 1315 *il tonne* (← TONAT) ou ALF n° 738 *il jure* (← IURAT).

l'hypothèse d'une réduction dans la direction de *cheva* serait fort douteuse et hypothétique dans cette période.

En réalité une solution bien plus simple s'impose. <spectit> est une forme vulgaire de SPECTET 'observer.3.S.pres.act.subj.' ou encore 'aspirer' ou 'considérer'. Si nous prenons Dalmata comme le sujet, alors on peut l'interpréter comme 'qu'il aspire (au paradis)', sinon l'on peut suppléer CHRISTUS qui apparaît plus tôt dans l'inscription pour lire 'que le Christ veille sur lui' ou encore 'que le Christ le considère' notons la présence d'une lettre [L], peut-être un ILLE nominatif ou un ILLI datif. Dans tous les cas, des lectures latines s'imposent sans que nous devions voir dans <spectit> une forme EXPECTAT.

- b. ▲ Gaeng (1968, p. 105) signale aussi les formes <sistint> et <cesint> datées du début du VII<sup>e</sup> siècle dans <CUI SISTINT LACREME ET CESINT SUSPIRIA FLETUS> (D1076). Il propose d'y lire CUI SISTANT LACRIMAE ET CESSANT SUSPIRIA FLETUS 'pour qui s'arrêtent les larmes et cessent les sanglots des pleurs.'

La forme <CESSINT> peut se lire comme CESSANT 'qu'ils cessent', la troisième personne du pluriel actif du subjonctif du verbe CESSARE 'cesser'. Selon Gaeng, <sistint> représenterait SISTANT 'qu'ils arrêtent' et aurait la fonction d'une troisième personne pluriel présent actif subjonctif du verbe SISTERE 'arrêter'. Selon Gaeng (1968), ce changement serait morphologique avec SISTERE passant à la première conjugaison SISTARE ; cela est difficile à vérifier car ce verbe ne laisse pas de traces dans le français moderne, mais est préservé dans le roum. *sista* 'mettre en pause', ce qui suggère en effet une réfection à la première conjugaison. Von Wartburg (FEW 11.660a) note aussi une forme dérivée dans l'afr. *forsister* 'sevrer' et le mfr. *sister* 'arrêter' qui suggère en effet le passage morphologique à la première conjugaison. Dans ce cas, le subjonctif serait \**sistēt* et le remplacement du /Ē/ par <i> serait anodin face aux remarques de Grandgent (1907, p. 103), Pei (1932, p. 38), Muller et Taylor (1932, p. 35-36) et les conclusions de nos derniers chapitres.

## 7.2.12 Le /-Ā/ final

### 7.2.12.1 La terminaison /-Ā/ de l'ablatif singulier

Quant au /-Ā/ de l'ablatif singulier, on trouve son usage classique mélangé avec d'occasionnelles erreurs de remplacement, notamment par la graphie <-am> de l'accusatif singulier. Selon Corssen (1868), l'usage d'une graphie <-m> sur les formes ablatives peut être observé à partir du III<sup>e</sup> siècle où le <-m> a probablement servi un certain temps à indiquer la longueur de la voyelle finale. On trouve un phénomène semblable dans les syllabes internes du latin mérovingien où un <n> est ajouté en coda pour indiquer la longueur d'une voyelle, ex. <Dioninsio> pour DIONŪSIŌ 'Denis.DAT/ABL/S.'

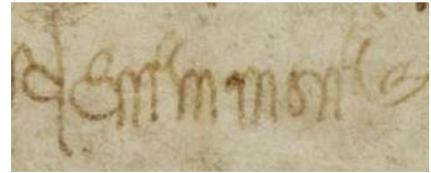
(290) Exemples d'ablatifs singuliers /-Ā/ graphiés <-am>

- a. NOSTRĀ : <nostram ... auctoretatem firmatur> (Ile-Fr/637 (T4507 1.10) pour NOSTRA ... AUCTORITATE FIRMETUR (cf. Arbois de Jubainville, 1870, p. 18)

Un phénomène un peu plus compliqué est le remplacement du /-Ā/ final de l'ablatif singulier par d'occasionnelles graphies <-ae> qui est la forme du génitif et du datif. En réalité nous trouvons très peu de tels remplacements.

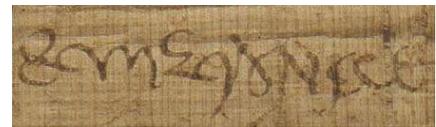
## (291) Exemples d'ablatifs singulier /-Ā/ graphié &lt;-ae&gt;

- a. MAMMONĀ : <de mammonae iniquitatis> (Ile-Fr/673 T4462 l.6) ; nous avons vérifié le facsimile et nous lisons effectivement <de mammonae> :

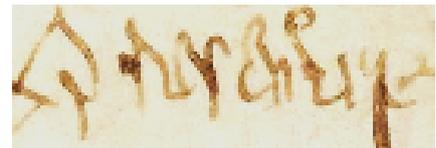


Cette forme <Mammonae> (Ile-Fr/673 T4462 l.6) dans l'expression <amicus de Mammonae> 'l'ami de Mammon', présente plusieurs difficultés. La première, c'est que Mammon est un nom masculin avec un radical en /-a/, phénomène assez rare, car emprunté du grec μαμμωνᾶς il remonte au *māmōnā* aramäique et signifie 'la richesse'. En effet la graphie <Mammonae> suggère une antériorisation de la voyelle, mais la syntaxe souligne au-delà de tout doute qu'il est employé avec un sens possessif 'l'ami de Mammon' ce qui peut expliquer l'usage ici d'un génitif le cas d'excellence de la possession ou encore le datif un cas qui s'emploie déjà dans le latin classique pour mettre l'emphasis sur le *possesseur*, ex. QUIBUS OPĒS NULLLAE SUNT 'ceux à qui, les richesses sont nulles' (cf. J. H. Allen et Greenough, 1903, § 373). Dans le français moderne nous trouvons encore des possessifs de type datif, employés avec la préposition *à*, p. ex. dans *un livre à toi* ou *la barbe à papa*.<sup>955</sup>

- b. MATRONĀ : <cum Herone et matronae suae> (Ile-Fr/700 T4493 l.16-17) ; nous avons vérifié le facsimile et lisons bien <matronae suae> :



- c. PRAESENTIĀ : <in nostra ... preseciae> (Nord/716 T4485 l.2) ; nous avons vérifié le facsimile du Ch1A et pensons lire <presenciae> : L'on pourrait se demander si la palatale en attaque n'avait pas un effet palatalisant sur le /-Ā/ final.



Pei (1932, p. 35) repère aussi la forme <in **nostra** vel procerum nostrorum **presenciae**><sup>956</sup> (Nord/716 T4485 l.2) 'dans notre présence et celle de nos vassaux'. Si <presenciae> est bien une transcription de l'ablatif singulier PRAESENTIĀ, alors nous avons une graphie qui suggère la fermeture de la voyelle ou l'emploi d'un autre cas, visiblement le datif. Pei (1932, p. 135) repère 13 potentiels exemples de /-Ā/ de l'ablatif remplacé par <-ae> ou <-e>. Si /-Ā/ final était véritablement devenu [-e] en finale, on s'attendrait à ce qu'il chute en même temps que les voyelles

<sup>955</sup> Nous trouvons aussi des possessifs datifs dans certains cas de possession inaliénable, là où « le possesseur et le possédé ne font pas partie du même syntagme » (Tellier et Valois, 2018, p. 107), ex. *Thierry lui a pris l'épée* ou *La tête lui tourne*.

<sup>956</sup> Pei (1932, p. 35) ne cite que « in nostra presenciae » donc on se demande s'il n'a pas consulté la même édition ou s'il laisse seulement la clause « vel procerum nostrorum » de côté ; c'est bien ce qu'il nous semble.

antérieures, hypothèse qui n'est aucunement appuyée par nos chartes.

- d. ANIMĀ : <pro animae nostrae> (Ile-Fr/673 T4462 1.24, 1.27, 1.33) et plus tardivement dans (Ile-Fr/753 T2924 1.20), (Ile-Fr/768 T2932 1.2) ; <pro animae meae> (Ile-Fr/700 T4493 1.45).
- e. GHYSĪLA : tardivement dans (Rhin/799 T2963) on trouve la forme <iusus a praedicta domine Ghysèle> concernant Gisèle la sœur de Charlemagne. La phrase latine devrait lire IUSSUS AB PRAEDICTA DOMINA GHYSĪLA 'commandé de la part de la prédite dame Ghysèle'. Dans ce cas plusieurs /-Ā/ sont remplacés par un <e>. C'est le cas de <praedicta>, <domine> et <Ghysile>. En 799 on peut difficilement admettre que le /a/ n'était pas encore réduit, mais en parallèle nous pouvons encore appeler à la rescousse la non-distinction fonctionnelle entre les cas accusatif, ablatif et datif du latin mérovingien. Étant donné que les mots cités ci-avant n'ont pas d'usage possessif dans la phrase IUSSUS AB PRAEDICTĀ DOMINĀ GHYSĪLĀ il est peut-être mieux d'admettre enfin une confusion entre /Ē/, /Ē/ final et /Ā/ devenu antérieur [ǣ], mais phonologiquement distinct du /i/ que nous reconstruisons comme issu de la neutralisation des voyelles antérieures. Dans les Serments de Strasbourg de 842 les formes <fradra> pour FRATREM et <sendra> pour SENIOR démontrent que /a/, /e/ et /o/ avaient la même valeur en position post-tonique, mais voilà nos premières preuves incontestables.<sup>957</sup>

S'il est difficile d'accepter une réduction de /-Ā/ → [e], un emploi du datif ou du génitif dans cette position n'est pas à exclure. Le remplacement contraire du datif /-AE/ par <-a>, marque de l'ablatif, est très fréquent de même qu'avec d'occasionnels usages de l'accusatif (cf. Arbois de Jubainville, p. 14-15). De la même manière que l'ablatif et le datif partageaient une seule forme /-Ō/ au singulier de la deuxième déclinaison, il y a une tendance à unir sémantiquement l'ablatif et le datif, bien que ce phénomène ne soit pas du tout accompli au VII<sup>e</sup> siècle. Dans les documents de 700 à 717, Pei (1932 ; p. 135) compte l'ablatif en /-Ā/ graphié 86 fois avec la graphie classique <-a> contre 13 fois <-ae> ou <-e> pour un taux de remplacement de 13 %. Dans la période de 750 à 770 /-Ā/ est encore graphié <-a> 3 fois contre 2 graphies en <-ae> pour un taux de remplacement de 40 %. En revanche la finale du génitif /-AE/ est écrite 45 fois <-ae> de 700 à 717 et seulement 7 fois <-a> pour un taux de remplacement de 13.4 %. Ce dernier chiffre suggère qu'il n'y a pas neutralisation phonologique de /-a/ ← /-Ā/ et de /-e/ ← /-AE/ en finale, mais plutôt qu'il y a le début de l'emploi indifférent de l'ablatif, du datif et du génitif. Notez bien que dans nos exemples dans (291), le nom est toujours

<sup>957</sup> Même pour les Serments de Strasbourg la datation n'est pas aussi claire que l'on pourrait la penser. Voir la discussion à la section § 12.1.4.3.

précédé par une préposition qui précise la fonction du nom. Ce changement semble donc surtout être de nature morphologique.

Or, parmi les exemples repérés par Pei (1932), 11 de ses 13 exemples proviennent d'un seul document exceptionnel (Ile-Fr/652 T4495), *Le testament d'Erminethbrude*. Ayant observé le document, nous n'arrivons pas à identifier les instances claires d'un ablatif en /-Ā/ ou d'un accusatif en /-ĀM/ représenté avec la terminaison <-ae> du génitif. Cette charte devra attendre une analyse linguistique complète avant que l'on puisse en dire plus sur le potentiel emploi du génitif / datif en <-ae> là où l'ablatif en /-Ā/ serait attendu.

(292) Une donnée clef : <in arce basilicae> (Nord/694 T4472 l.17)

Vielliard (1927, p. 17) cite la forme <arce> dans <in arce basileci> (Nord/694 T4472 l.17), qui représenterait « peut-être » ▲ IN ARCĀ BASILICAE 'dans le cachet (l'arche) de la basilique' avec ARCĀ au cas ablatif. Si ARCHĀ était bien la forme recherchée on aurait un vrai cas de /Ā/ représenté <e> en finale, ce qui signalerait la fermeture du /a/, mais cette forme peut aussi s'expliquer par l'usage d'un datif singulier ĀRCAE /arke/ dans une fonction locative, ce qui n'est pas un emploi classique, mais tout à fait possible dans le latin mérovingien, comme nous avons vu dans les exemples sous (291).

Or il existe un mot latin ĀRX - ĀRCEM 'forteresse, place forte, abri, refuge, point culminant' (Gaffiot 2016, p. 193 ; TLL *arx*) de la même racine indo-européenne \**h<sub>2</sub>erk* que ARCUS latin et ἄρκος (*arkos*) grec. Étant donné que ĀRCE est la forme attendue de ce lexème, l'ablatif singulier de ĀRX, et que le sens de 'lieu' fort est presque synonyme de TESSAURUS 'trésor' à la ligne suivante, nous préférons voir dans <arce> une représentation standard de ĀRCE 'dans la place forte'.



En principe, si l'on voit du latin « correct » en forme et ayant un sens cohérent, l'on devrait préférer cette lecture à une autre qui demande des modifications de la graphie, à moins d'avoir des raisons importantes de douter de la lecture classique.

Or, en élargissant notre recherche on trouve que ĀRX - ĀRCEM 'est employé au moins 11 fois par Sidoine Apollinaire (né. 430 à Lyon - † 486 à Clermont-Ferrand) ; ce n'est donc pas une forme inconnue en Gaule :

hos inter fluvios, uni mage proximus undae, est  
aethera mons rumpens alta spectabilis **arce**,  
plus celsos habiturus eros vernamque senatum

'entre ces fleuves, une grande est proche des ondes  
le mont romps le ciel et une haute tour est visible  
plus hauts les maîtres et les esclaves de naissance

Sido ne Apollinaire, *carmina* 22, 114-116

Ayant vérifié dans le facsimile de Samaran et Lauer (1908, planche 24, l.17) nous pouvons confirmer qu'il faut lire <in arce basilicae> 'dans la place forte de la basilique'. D'ailleurs regardant plus loin ; il faut aussi lire <in tessoria nostra> comme réduction de l'expression CAMERA TESSAURIA NOSTRA.<sup>958</sup>

figure 78 : <tessoria nostra> dans AN, K 3 n° 8, l.17



i n t e s s a u r (i) a n o s t r a

Pour contextualiser ce passage nous citons la phrase entière :

<Et taliter precipemus, ut pro mercedis nostri augmentum, vel stabilitati circa ipsa basilica Domni Dionisii vel nostro palacio pertinenti, duas precepcionis uno tenure conscriptas exinde fieri jussimus, **una in arce basilicae** Sancti Dionisii resediat **et alia, in tessoria nostra**> (Nord/694 T4472 l.17)

'Et ainsi nous ordonnons, pour l'augmentation de nos revenus et concernant la stabilité de la basoche du seigneur Saint Denis et de notre palais, que deux préceptes soient corédigés, d'un seul tenant et qu'un soit entreposé **dans la place forte de la basilique de Saint Denis** et **l'autre dans notre trésorerie** (palatiale)'

<sup>958</sup> Quant à <tessaure>, sur inspection je lis plutôt <tessaura> ou <tessoria nostra>, ce dernier serait une réduction de l'expression <camera tessoria>. Il est apparent que les mots TESSAURIA et NOSTRA finissent de la même manière, l'ascendeur du <a> de TESSAURIA étant légèrement plus long pour permettre la ligature avec le <n> suivant. Si l'on compare avec la séquence <tempore> vers la fin de la ligne 14, l'on voit que le <e> final ressemble à un epsilon dans cette position et n'a rien à voir avec notre <tessaur(i)a>.



Image 1 : la « Tour du Trésor », Basilique romane de Saint Martin à Tours. Vue de l'Est.

Si les détails des trésoreries au Haut Moyen Âge nous somme peu connus, et selon nos recherches, sont peu étudiés, il y a suffisamment d'indices qu'au Moyen Âge central les trésors étaient protégés dans des lieux sûrs et que ces lieux étaient parfois dans de véritables tours, comme dans le cas du *Jewel Tower* de l'Abbaye de Westminster, ou la *White Tower* dans le complexe de la Tour de Londres (cf. The Institute of Historical Research et Royal Holloway, 2007).<sup>959</sup> Ailleurs, à Salisbury, les étages supérieurs servaient aussi à entreposer les trésors. Les indices sont aussi présents en France : à Tours les vestiges de la basilique romane de Saint Martin ainsi que la microtoponymie préservent le souvenir de la fonction de la *Tour du Trésor* (Aujourd'hui dite la *Tour de l'Horloge*). Selon Lelong (1986, p. 37), à partir de sa construction au XI<sup>e</sup> siècle elle abrita les trésors de la basilique dans son rez-de-chaussée, accessible par une seule porte du côté oriental. D'autres exemples de Bayeux, Beauvais, Chartres, Noyon, St. Omer, et ailleurs sont présentés par Milner (2019). La tour fortifiée est un motif récurrent.

Ayant une explication vraisemblable dans un latin adéquat, il n'y a plus raison de penser que <arce> représenterait un solitaire passage de /Ā/ → [ə]. Cette relecture philologique entraîne donc des conséquences importantes pour la philologie romane, car plutôt qu'appuyer la réduction du /Ā/ → [ə] dès le VII<sup>e</sup> siècle, elle la réfute : /a/ final est préservé. Notre traduction offre aussi une plus grande cohérence : si <arce> devait être lu comme ARCĀ 'un coffre', faudrait-il comprendre que tous les documents importants de la basilique et tous les documents importants du roi étaient préservés dans un seul coffre sécurisé ? Sans doute pas ; les documents importants étaient préservés dans des archives sécurisées—c'est-à-dire dans une chambre forte dans un lieu fort.<sup>960</sup>

<sup>959</sup> De notre connaissance l'un des premières conférences mettant en valeur les trésoreries, plutôt que les trésors qu'elles contenaient; *Secret Spaces : Medieval sacristies, vestries, treasure rooms & their contents* a eu lieu à Londres, le 25 février 2019.

<sup>960</sup> Wood (2006, p. 299) relate qu'au VI<sup>e</sup> siècle lors du procès de l'évêque Egidius, une copie des correspondances était préservé dans l'archive diocésaine de Rheims et une autre copie dans l'archive royal de Chelles. On lit chez Grégoire de Tour (DLH 10.19, MGH mér. 1, p.512) : Scripta enim ista in geestum Chilperici regis unum scrinorium pariter sunt reperta ac tunc ad eum pervenerunt quando interempto Chilperico thesauri eius de Calensi Parisiacae urbis villa ablati ad eundem dilati sunt (l.4-7). Certes on ne trouve ni la forme <arca> ni <arce>, le terme TESSAURUS fait visiblement référence à la collection des choses importantes y compris les documents légaux.

Nous avons vu que dans les atones intérieures, le /ǃ/ et /ā/ latins avaient subi une bifurcation dans leur réduction. Tandis que le /ā/ est resté graphiquement <a>, le /ǃ/ s'était antérieurisé rejoignant l'évolution des voyelles antérieures et souvent s'écrivait <e> ou <i>. Dans notre corpus /ǃ/ et /ā/ latins continuent généralement de s'écrire <a> en position finale et dans les langues romanes, cette voyelle est généralement encore prononcée [a], ce qui suggère que plutôt que d'être réduit à [ɪ] comme dans les positions atones internes, le /ǃ/ final atone, par exemple dans le nominatif singulier de la première déclinaison, s'est rapproché du /ā/ dans un effort pour préserver l'intégrité morphologique de la marque canonique du genre féminin. On peut aussi offrir une explication phonologique, car Barnes (2006) a démontré que dans de nombreuses langues la finale absolue bénéficie d'un allongement et d'une augmentation de la proéminence, d'où l'hypothèse que /ǃ/ se serait renforcé en /ā/ dans la finale. Dans tous les cas, ces deux voyelles du latin classique cessent de contraster dans les langues romanes.

Si les noms de la première déclinaison, transcrits avec un <-e> final, par exemple <iusus a praedictae domine Ghyssele> (Rhin/799 T2963) suggèrent qu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle le /-ā/ en position finale s'était antérieurisé dans certains dialectes, ici aussi nous pouvons avoir recours à une forme sous-jacente PRAEDICTAE dont la finale serait réduite, habituellement vers [ɪ]. Il est donc très difficile de dater la fermeture du /ǃ/ et /ā/ en <e> avant le IX<sup>e</sup> siècle lorsqu'on trouve des formes telles que <morte> (Eul. 1.9) ← MŌRTĀ, <spede> (Eul. 1.11) ← SPĀTHĀ, <kose> (Eul. 1.12) ← CAUSĀ. Toutefois, encore au début du VIII<sup>e</sup> siècle, les indices pour une perte de contraste entre [-e], [-o] et [-a] en finale sont trop faibles pour postuler une réduction en *cheva*.

### 7.2.12.2 La terminaison /-ās/ de l'accusatif pluriel

La terminaison /-ās/ de l'accusatif pluriel continue d'être employée sans hésitation, ce qui est attendu car il représente l'ancêtre direct du cas régime pluriel de l'ancien français et du français moderne, ex. RŌSĀS → *roses*.<sup>961</sup> Arbois de Jubainville repère /-ās/ de l'accusatif pluriel remplacé par <-abus> dans

<sup>961</sup> Nous voyons la préservation de l'accusatif dans le <nostras equalis precepconis> pour NOSTRAE AEQUALES PRAECEPTIONES LOQUUNTUR dans <Sed veniens antedictus Amalgarius ad ipso placito Lusareca, in palacio nostro, unacum hamedius suos, ipso sacramento iusta quod eidem fuit iudicatum et nostras equalis precepconis locuntur> (Ile-Fr/682 T4464 l.15-l.22). Le verbe au pluriel s'explique par le sujet singulier <Amalgarius> (l.15) rejoint par son entourage, ses dépendants <suos hamedios> (l.16). Nous en faisons mention ici, car Arbois de Jubainville (1872, p. 20) l'avait classifié comme un nominatif à la forme accusative (cf. § 7.2.12.3). Suivant le retour de Raschle (*communication personnelle*) nous voyons NOSTRAS EQUALES PRAECEPTIONES comme l'objet direct du verbe déponent LOQUUNTUR, dont le sujet Amalgarius ... cum hamedios suos apparaît plus haut (l.15-15). Le terme *hamedios* mérite notre attention aussi, car si Wiener (1915, p. 69-70) voit dans <hamedios> une forme corrompue de *hamallatus*, forme qu'il rattache sémantiquement à *homologus*, ayant le sens de 'témoin', une explication plus raisonnable nous semble être proposée par Arbois de Jubainville (1900, p. 174-176) qui y voyait la combinaison des racines germaniques \*hǃmaz 'maison ou village', cf. an. *home*, al. *Heim*, frison septentrional *hamm*, etc. + \*ǃpaz 'serment', cf. an. *oath*, al. *Eid*; etc. + le suffixe agentif latin -IOS. Les *hamedios* sont donc les gens du village ou des amis depuis la petite jeunesse qui peuvent porter témoignage favorable envers la parole d'une personne. Voir aussi Martzloff (2012). Dans le francique parlé en Gaule, l'ancienne diphtongue proto-germanique \*/ǃ/ : semble s'être monophthonguée, par exemple dans l'afr. *hamel* 'hameau' issu d'un diminutif construit sur cette même racine PG. \*hǃmaz 'maison, village' + -ELLUS. Wiener (1915, p. 70-71) associe ce mot *hamallus* avec *hamedii* et avec un verbe \**homallare*; Il ne faudrait pas cependant pousser le lien morphologique plus loin qu'une racine \*hǃmaz partagée; <hamedios> n'est pas une distorsion graphique de *hamallatus* comme le suggère Wiener (1915, p. 69). La seule

<per basilicabus> (Norm/628, T4503 1.2), ce qui n'est qu'une hypercorrection, voire un allographe. L'on trouve aussi la forme <nostris> pour NOSTRĀS dans <erga nostris partibus> (Bourg/677 T4463 1.2), mais ici il ne s'agit pas d'un changement phonologique, mais d'un substitut du cas ablatif pluriel ERGA NOSTRĪS PARTĪBŪS à l'accusatif pluriel pour ERGA NOSTRĀS PARTĒS attendu. L'adverbe ERGA 'à l'égard de' demande le cas accusatif, mais est visiblement archaïque (d'où son usage erroné) et comme le signale Vielliard (1927, p. 205) il est supplanté par CĪRCA ailleurs dans notre corpus, ex. <circa> (Ile-Fr/637 T4507, 1.8); (Nord/694 T4472, 1.16); (Nord/716 T4483, 1.5, 1.7, 1.15), (Nord/716 T4486, 1.7, 1.9), (Ile-Fr/717 T4487, 1.11).

Nous trouvons aussi cette forme <-abus> dans le lemme ACCŌLA 'celui qui habite près, ou un voisin' (Gaffiot, s.v. *accola*). Ducange (1.47c) définit ACCŌLA comme « colonus qui terram colit » 'un colon qui travaille la terre'. Dubled (1961) décrit le ACCŌLA comme « intermédiaire entre les esclaves et les libres » (p. 47), des personnes littéralement venues « cultiver » (AD CŌLĀRE) la terre d'un propriétaire.<sup>962</sup> Nous trouvons dans nos chartes les attestations <aquolabus> (Nord/688 T4459 1.8) et <acolabus> (Nord/688 T4466 1.8), (Nord/716 T4485 1.11), tardivement (Als/728 T3871 1.13), <acolabus> (Nord/694 T4472 1.11). (Nord/703 T4479 1.3) et plus tardivement dans (Als/732 T3872 1.12), (Ile-Fr/766 T2929 1.12), (Ile-Fr/768 T2932 1.4).

### 7.2.12.3 La terminaison /-ĀS/ comme remplacement du nominatif pluriel classique en /-AE/

Les auteurs ayant traité du latin mérovingien ont noté le remplacement de la terminaison /-AE/<sup>963</sup> typique du nominatif pluriel de la deuxième déclinaison par une nouvelle terminaison <-as> source des nominatifs pluriels de l'ancien français. Selon Schleicher (1866, p. 535) l'osque et l'ombrien avaient déjà *-ās* comme terminaison du nominatif pluriel,<sup>964</sup> mais selon Arbois de Jubainville, cette terminaison devenue fréquente en Gaule était due à la terminaison du gaulois *-as*. Väänänen (1981, p. 108) est de l'avis que dans les diplômes mérovingiens, /-ĀS/ aie presque complètement supplanté /-AE/. Ce phénomène est confirmé par un nombre très limité d'occurrences de la graphie classique en <-ae> pour le nominatif pluriel de la première déclinaison.

---

proposition supplémentaire qui mérite notre attention est l'intégration de la diphtongue germanique \*/ai/ qui comme le dit Arbois de Jubainville (1900) « outre la notation *ai* [a] deux formes secondaires è [et] *a* » (p. 176).

<sup>962</sup> Certains chercheurs comme Guérard (1844, p. xiii) considèrent que les ACCOLAE correspondent plutôt à des espaces de tenure, tandis que Dopsch (1921, p. 274\_289, 359) estime qu'il s'agit à la fois de la terre et des hommes qui la travaille.

<sup>963</sup> Selon Arbois de Jubainville (1870) la terminaison /-AE/ provenait d'une ancienne séquence /-ai/ de l'italique et du latin archaïque. L'ouverture de la partie /i/ de la diphtongue représente le premier pas vers la monophthongaison qui est la norme à l'époque mérovingienne.

<sup>964</sup> Selon Schleicher (1866) « Die *a*-stämme haben die alte Form *-ās* bewart ... Femin. oskisch und altumbr. *-ās* ... z. b. .. *pas, scriptas* (quae, scriptae) » (p.535). Weiss (2011, chap. 24) aborde les différentes théories de l'origine de la première déclinaison.

## (293) Exemples du nominatif pluriel en /-AE/ classique avec &lt;-ae&gt; ou &lt;-e&gt; tardif :

- a. CHARAXATURA ‘une lettre, un caractère’ (cf. Diefenbach et Du Cange, 1857) dont le n minatif pluriel CHARAXATURAE est représenté <caraxaturae> (Ile-Fr/637 T4495 l.85), (Ile-Fr/700 T4493 l.53)
- b. LITŪRA ‘une rature’ : au nominatif pluriel <liturae> (Ile-Fr/637 T4495 l.85), <liture> pour LITURAE
- c. LĪTTĒRA ‘une lettre’ : au nominatif pluriel <littere> (Ile-Fr/700 T4493 l.53) pour LĪTTĒRAE

À l'époque à laquelle écrivait Arbois de Jubainville, la terminaison du nominatif pluriel féminin du gaulois était inconnue, mais en comparaison, la philologie de l'époque démontrait qu'elle était <-a> en vieil irlandais, provenant anciennement d'une voyelle longue et suivie d'une consonne : /-ās/ (cf. Zeuss, 1853, p. 221, 241). Pour Arbois de Jubainville, ce nominatif pluriel en <-as> est un vrai trait du latin de la Gaule et serait un transfert du Gaulois. Transfert ou non, la formation d'un nominatif pluriel féminin en <-as> eu pour effet de former une seule marque /-ĀS/ pour le nominatif et accusatif pluriel, comme c'était déjà le cas du /-A/ pour le nominatif et accusatif singulier du latin tardif.

## (294) Exemples du nominatif pluriel en /-AE/ remplacé par &lt;-as&gt; :

- a. FERRARIAE : <loca quorum vocabola sunt Ferrarias, Leubaredovillare et Eudoneoviila> (Ile-Fr/637 (T4507 l.4) pour loca quorum vocabula sunt Ferrariae, etc.
- b. VACUAE : attesté <Vacuas et inanis permanirent> (Ile-Fr/673 T4462 l.28), (Loire/673 T4461 l.4) pour vacuae et inanes permanerent
- c. UTRAE : attesté <[u]trasquae partis, pro c[a]lcanda lite [vise fuaerunt accepisse> (Loire/673 T4461 l. ) pour UTRAEQUE PARTES PRO CALCANDA LITAE VISAE FUERUNT ACCEPISSE>
- d. IPSAE : attesté <ipsas donacionis ... veracis aderant> (Nord/703 T4479 l.7) pour ipsae donationes veraces aderant
- e. RELIQUAE : <rotaticus vel reliquas ... quod> (Nord/716 T4484 l.9-10) pour ROTATICUS VEL RELIQUAE ... QUOD
- f. CONLATAE ... etc. : tardivement <quae ... conlatas vel donatas fuerunt ... abstractas vel dismanatas fuerunt> (Ile-Fr/751 T2922 l.5-6) pour QUAE COLLATAE VEL DONATAE FUERUNT... ABSTRACTAE VEL DISMANATAE FUERUNT
- g. Arbois de Jubainville (1872, p. 20) donne la forme ▲ <eas ... debent confirmare> (dans Tardif 39 l.1) pour EAE ... DEBENT CONFIRMARI ; nous trouvons plutôt <ęaş ... ǫ[e]b[ ]rmař[e]> (ChLA XII n° 582, p. 36, l.1-2). Si le texte est en réalité peu lisible, la perception du remplacement de EAE par <eas> est toutefois légitime.<sup>965</sup>

<sup>965</sup> Les éditeurs de la ChLA XIV indiquent qu'« [u]n réactif a été appliqué sur les trois premières lignes, ce qui donne une tache noire à la photographie. Il est toutefois heureusement possible de déchiffrer sur le document lui-même une partie importante du texte ainsi traité » (p. 36). Nous ne savons pas à quelle date ce réactif a été appliqué; peut-être bien que le document était plus lisible à l'époque de l'édition de Tardif (1866). Aujourd'hui cette section est fort illisible.

### 7.2.13 Cas légitimes d'erreurs dans la syllabe finale

Une chose est certaine, les voyelles atones finales qui n'ont pas chuté dans le gallo-roman se sont neutralisées vers une seule voyelle écrite <e> en ancien français et qu'on traite habituellement de *cheva*, dans le sens phonologique, c'est-à-dire comme voyelle dépourvue de traits articulatoires. En français, le *cheva* phonologique est aussi un quasi-*cheva* phonétique, c'est-à-dire prononcé avec une articulation centrale et médiale, bien que l'on trouve aussi un arrondissement des lèvres.

Il est presque certain que l'apparition de ce phonème qu'on appellera *cheva* /ə/ est antérieure à l'écriture des *Serments de Strasbourg* en 880 où l'on trouve variablement <fradre> (l.8) et <fradra> (l.10) pour FRATREM ou encore <sendra> (l.29) pour SENIOR. Mais même dans ce texte, les voyelles finales atones de POPULUM écrit <poblo> (l.5) et CAUSA écrit <cosa> (l.9) préservent respectivement leur valeurs étymologiques (cf. Ségéral et Scheer, GGHF Partie 3, p. 324). On a ici un *terminus ante quem* assez tardif pour la réduction des voyelles atones en *cheva*.

Cependant, les témoignages d'une réduction en *cheva* sont extrêmement rares avant le VIII<sup>e</sup> siècle. Or, si l'on qualifie d'époque mérovingienne la période de souveraineté franque sur la Gaule entre la fin du V<sup>e</sup> siècle jusqu'à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'on remarquera que les confusions des graphies vocaliques en fin de mot ne datent que de la fin du règne des mérovingiens et que les erreurs de la voyelle finale sont essentiellement un phénomène de type post-mérovingien.<sup>966</sup>

Étonnement, pour les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, on ne trouve que peu d'indices pour la réduction en *cheva* de la voyelle en syllabe finale atone. La rareté des erreurs concernant la qualité de la voyelle finale est particulièrement frappante quand on la compare avec les erreurs presque systématiques concernant la voyelle post-tonique, la fusion des anciennes séquences /ti/ et /ki/ latines ou même l'occasionnelle lénition des occlusives intervocaliques. Si l'on adoptait la méthode de Adam (2013) des erreurs comme un pourcentage parmi l'ensemble des « erreurs », les confusions entre une voyelle antérieure, postérieure et centrale, le taux serait minime. Si le modèle d'une distinction de trois qualités vocaliques contrastives en syllabes finales et atones semble robuste et fortement appuyé par nos données, il y a quand même d'occasionnelles erreurs de déclinaison ou de la voyelle finale que nous devons adresser.

#### 7.2.13.1 Confusion de la voyelle dans la période mérovingienne (509-751)

Ici nous cataloguons les quelques réputées erreurs de la voyelle finale atone au-delà de l'aperture et qui prédatent le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle :

<sup>966</sup> N'oublions pas que depuis la moitié du VII<sup>e</sup> siècle les maires du palais, surtout d'origine austrasienne, avaient un rôle croissant dans la Neustrie et qu'en 751 le transfert de pouvoir était complet avec l'ascendance de Pepin le Bref qui déposa Childéric III, le dernier roi mérovingien. Même si 751 ne marque pas une coupure dans la continuité de la langue orale, strictement il ne s'agit plus d'un latin « mérovingien » et nous employons donc le terme « post-mérovingien » pour la période qui suit, bien que latin « Carolingien » ou « Pippidine » seraient aussi des appellations appropriées; nous préférons réserver ces termes pour le latin réformé sous Charlemagne et Alcuin (cf. Wright, 1982).

## (295) Exemples de réputées erreurs de la voyelle finale :

- a. NŪRŪS ‘belle-fille’ : Dans nos chartes NŪRŪS un nom féminin de la quatrième déclinaison signifiant ‘belle-fille’ est attesté sous la forme <norae> dans <dulcissimae norae meae Bertouarae> (Ile-Fr/637 T4495 l.23). Ici nous ne pouvons pas accepter une explication phonologique ; les langues romanes attestent d’une forme proto-romane \*nora d’où l’oc. *nóra*, le cat. *nora*, l’it. *nuora*, le sard. *nura*, l’esp. *nuera*, etc. Nous devons conclure qu’avant la moitié du VII<sup>e</sup> siècle, ce nom avait déjà été remplacé par analogie par une forme proto-typiquement féminine de la 1<sup>e</sup> déclinaison.
- b. BONISIACUM : Dans sa section sur le genre, Pei (1932, p. 161) considère que la forme <vico Bonisiaca> serait une forme erronée de VĪCŌ BONISIACŌ. Or Dauzat et Rostaing (1989, p. 94) attachent ce nom à l’actuel Bondy, reconstruisant une proto \*BONDIĀCUM, la villa d’un certain BONDĪUS ou BONĪTIUS. Le problème phonologique est que /dj/ et /tj/ sont habituellement représentés comme <gi> et <ci> dans cette période; le <s> de <Bonisicinsis> ne peut pas provenir d’une séquence dentale + /s/. Or une bien meilleure option étymologique est offerte par la racine gauloise \*bouno ‘prospère’ (cf. Delamarre, 2003, p. 84) qui se trouve notamment dans le nom BONONIA à l’origine de *Boulogne*. BONĪSIA et BONISIĀCUM sont des noms dérivables de cette racine. *Boncé* dans l’Eure-et-Loire (28) ou *Buncey* en Côte-d’Or (21) sont des meilleurs candidats sur le plan phonologique pour le <vico Bonisiaco> (Ile-Fr/ T4495, l.42) du testament d’Erminethrude.

On trouve les formes <vici Bonisiacinsis> (Ile-Fr/637 T4495 l.37), <ecclesiae Bonisiacinsae> (Ile-Fr/637 T4495 l.38, l.57), <ad vico Bonisiaca> (Ile-Fr/637 T4495 l.42) et <ecclesia Bonisiaca> (Ile-Fr/637 T4495 l.72) et en réalité \*-<bonisiacum> n’est jamais attesté et la présence systématique d’un <a> final, qui ne revient que dans ce seul document suggère un trait local, du scribe, ou encore que le toponyme n’a pas été bien reconstruit.<sup>967</sup>

- c. FORESTARĪ : Le génitif singulier du latin FORESTARIUS ‘régisseur d’une forêt royale’ est FORESTARĪ et pourtant on retrouve deux exemples de <forestariae nostri> dans (Nord/697 T1766 l.5, l.12). Vielliard (1927) écrivait avec raison que « ce n’est pas parce qu’un nom masculin aurait un génitif en -ae qu’on pourrait déduire qu’il est devenu féminin, nous ne ferons donc pas état de graphies telles que : *forestariae* .... ou *vota sui* (= *votae suae*)... » (p.132). Nous pouvons enfin porter une lumière sur ces exemples, car nous avons déjà expliqué l’occasionnelle graphie <ae> pour /i/ sous la section 7.2.2. Si les inversions de <-ae>, <-i> et <-e> semblent problématiques d’un point de vue scolaire, elles sont le reflet d’un système phonologique intègre qui continue de contraster trois valeurs dans la syllabe finale. Ces trois graphies représentent le [i].

<sup>967</sup> Pei (1932, p. 161) mentionne aussi une erreur de genre dans la forme <Emilia ad vico> qui se trouve dans le même texte (Ile-Fr/637 T4495 l.43). Emilia est un cas objet, accusatif/ablatif dans <Tertio pariclo vestimenti Emilia ad vico dari jubeo > ‘j’ordonne qu’un tiers des paires de vêtements soit donné à la communauté d’Emilia’. Quant au dépareillement entre les terminaisons <-o> et <-um>, nous en avons déjà parlé en profondeur (§ 7.2.7, 10.5) C’est pareil pour la forme <ipso sacramentum> (Nord/710 T4482 l.9, l.10).

- d. COMES - COMĪTĪS : Pei (1932, p. 159-160) signale une graphie ▲<comus> (Nord/709 T4480 l.15) dans une fonction de sujet à la place de la forme attendue du nominatif CŌMĒS ce qu'il interprète comme la réduction de la finale en *cheva*.<sup>968</sup>

En revanche la forme au nominatif apparaît comme <comis> 8 fois dans (Ile-Fr/691 T4467 l.10), (Ile-Fr/691 T4470 l.19), (Ile-Fr/692 T4468 l.19), (Nord/697 T4476 l.18), (Nord/709 T4480 l.6), (Nord/710 T4481 l.10, l.17), (Nord/710 T4482 l.13) et (Nord/716 T4485 l.9).<sup>969</sup> On trouve aussi la graphie correcte classique <comes> 3 fois dans (Ile-Fr/637 T4495, l.91), (N.I/660 T4460 l.8) et (Ile-Fr/682 T4464 l.18). Nous constatons que la grande fréquence avec laquelle COMĒS est écrit <comis> 8 contre 3, démontre que l'antériorité de la voyelle est bien préservée.

Si cette donnée était recevable, le taux de remplacement du /Ē/ par une voyelle non-antérieure serait d'1 fois sur 12, donc de 8.4 %. Ayant vérifié le facsimile du manuscrit dans les *Chartae Latinae Antiquiores* (reproduit ci-bas) ainsi que la numérisation des archives nationales, de même que le facsimile de Tardif (1866), toutes les indications sont en effet que l'on trouve la forme <comus>.

<sup>968</sup> Pei (1932) « *Comes, comitis* appears once in the nominative as *comus* in no. 43 ; this, however, may be simply an indication of the dulling of final vowels into the *shva*-sound (*sic*) » (p.159-160).

<sup>969</sup> On a aussi deux autres attestations de <comis> dans (Nord/710 T4481, l.12, l.12) mais Pei (1932, p. 160) considère que les deux sont dans une fonction du génitif : « *Aserebant econtra agentes ipsius viro Grimoaldo, majorem domus nostri, quase de longo tempore talis consuetudo fuisset, ut medietatem exinde casa Sancti Dionisii receperit, illa alia medietate illi **comis** ad partem fisce nostri. Intendebant econtra agentes sancti Dionisii quasi hoc Gairinus, quodam, loce ipsius Parisiace **comis**, per forcia hunc consuetudinem ibydem misissit* ».

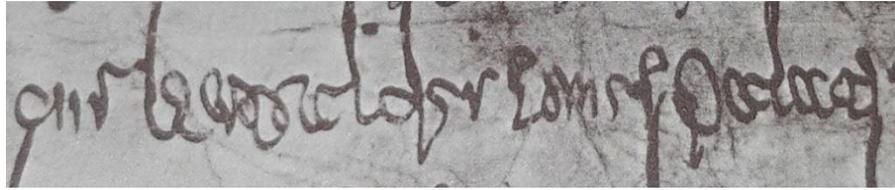
---

**figure 79 : comparaison de deux facsimiles et une numérisation**


---

**Numérisation dans la ChLA XIV, n° 548 Nord/709 T4480 l.15)**


---

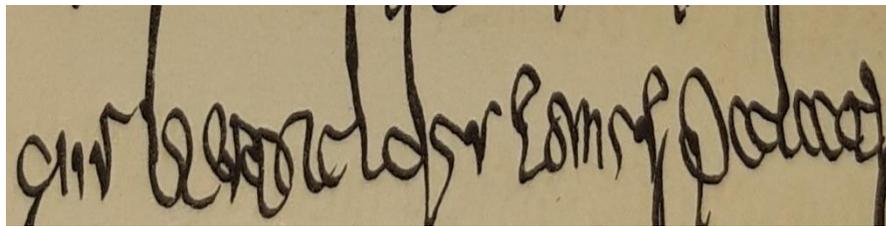


v i r   b e r t o a l d u s   c o m u s   p a l a t i

---

**Facsimile de Tardif (1866)**


---

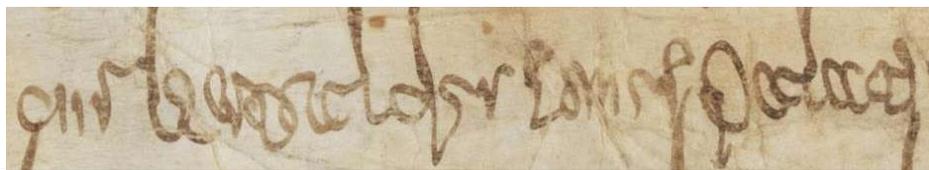


v i r   b e r t o a l d u s   c o m u s   p a l a t i

---

**Numérisation des AN K3, n°14**


---



v i r   b e r t o a l d u s   c o m u s   p a l a t i

---

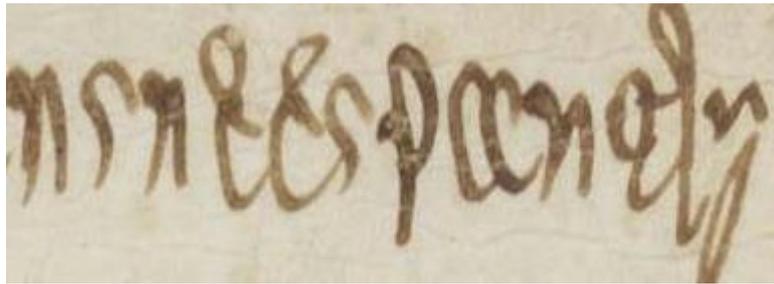
Au contraire des autres données, cette charte rédigée au palais de Crécy-en-Ponthieu, dans la Somme en 709 présente ce qui semble être notre première confusion des voyelles antérieures et des voyelles postérieures, suggérant, que s'il agit d'un phénomène phonologique, il trouverait son origine dans le Nord-Est de la Gaule. Il est tout autant possible que le <u> qui apparait soit issu de la labialisation du /i/ sous l'influence du /m/ précédent.

En regardant la charte ChLA XIV n°585 (Nord/709 T4480 l.15) l'on trouve peut-être bien <comus>. Dans cette charte la voyelle finale de <Bertoaldus> et de <comus> semblent bien partager la même forme <ʁ>, forme qui se retrouve aussi dans un mot comme <nunc upantis> (Nord/709 T4480, l.4) le génitif singulier de NŪNCŪPĀNS 'nommer' ou 'jurant publiquement' (voir figure 80).

---

 figure 80 : numérisation de Archives Nationales K3 n°14, l.4
 

---



n u n c c u p a n t i s

---

Ce <u> voire <ʝ> visible dans les exemples ci-dessus n'a rien à voir avec les voyelles <ʹ> et <ℓ> que l'on peut trouver par exemple dans ▲ <Gyslemarus comus> (Nord/703 T4479, l.9), forme donnée par l'édition Telma du manuscrit AN K3 n°13 et que nous reproduisons dans la figure 81. Nous lisons plutôt <Gyslemar's comℓs>.

---

 figure 81 : extrait du manuscrit dans ChLA XIV n°584, l.9, p.42-45 (= a.) ; numérisation des archives nationales K3 n° 13 (= b.)
 

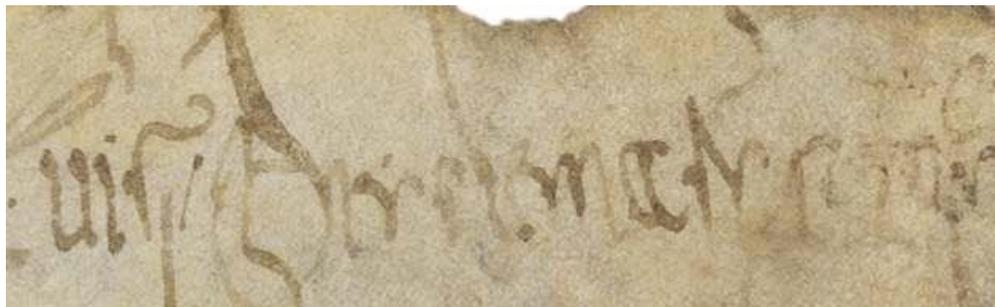
---

a.



v i r      G h y s   l e m a r ( u ) s ,   c o m i s

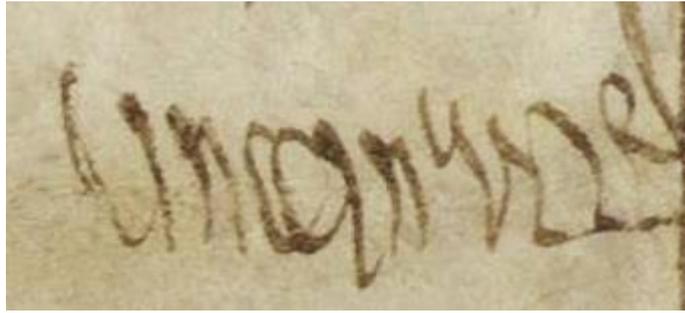
b.




---

De façon générale, cette partie du texte est lourdement endommagée, notamment là où l'on voudrait lire *palati* 'palais-<sup>GÉN.S</sup>'. Le début de CÔMĚS est à peine lisible et la deuxième syllabe comporte clairement un signe en super-scripte qui semble être un <ℓ>. Nous trouvons les mêmes signes dans <arce> que nous avons discuté à la section 7.2.11.1 et que nous reproduisons ci-dessous. C'est visiblement une graphie pour la voyelle <e>.

figure 82 : &lt;arce&gt;, numérisation des archives nationales K3 n° 8, l.17



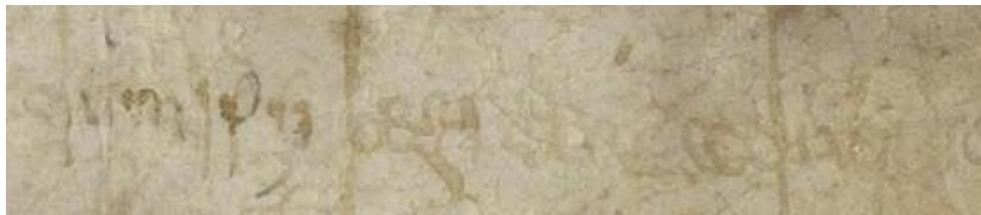
u n a i n a r c e

Cependant les éditeurs de la ChLA n°584 et même de la (MGH DD n° 153, p. 382-384) interprètent ce <comĕs> comme <comus>. Dans le mot précédent, <Ghyyslemarus> nous avons un exemple clair de *Ghyyslemarus* portant une abréviation <ʹ> pour le /-ŪS/ (ou peut-être pour un éventuel /-ĪS/ dans la dernière syllabe. Dans tous les cas, il ne s'agit pas d'un <u> dans la forme citée <comĕs>.

Pourquoi, alors, est-ce que ces deux signes distincts se voient attribuer la même valeur ?<sup>970</sup> En vue de cette observation et ma gré l'avis des autres observateurs, nous ne pouvons pas accepter d'emblée la présumé graphie <comus> pour CŌMĒS dans la charte ChLA XIV n°584, l.9, p.42-45, (Nord/703 [T4479](#) l.9).

- e. ▲ LĒGĪTĪMO : Tardivement dans la charte (Ile-Fr/751 [T2921](#) l.10), Pei pensait lire la forme <legetimo advocata> avec un désaccord de genre. Or l'édition de Atsma et Vézin dans les CLA p.13 démontre que cette section de texte est endommagée et l'on pourrait avoir manqué la queue sur un <o> pour y lire < > (cf. § 1.5.5). Même si un certain travail paléographique est nécessaire, l'état du support ne nous permet pas d'accepter une erreur flagrante de voyelle (voir figure 83).

figure 83 : numérisation de Paris, AN, K 4 n° 7



dum ip si legi [t i m ?] a d v o c] a t [a]

<sup>970</sup> Si l'abréviation précise n'est pas claire, l'on acceptera l'argument de Pei (1932, p. 159-160), que cette erreur de voyelle témoigne réellement de la neutralisation en *cheva*. Cette date est assez tardive et l'attestation isolée que nous pouvons admettre la réduction en *cheva* au début du VIIIe siècle. Le premier de ces documents provient de Quierzy dans l'Aisne (départ. 02), un palais des rois mérovingiens s'y trouvait ; l'autre document provient de Crécy-en-Ponthieu dans la Somme (départ. 80).

En conclusion, les indices en faveur d'une réduction de la finale en *cheva* sont extrêmement fragiles pour la période du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, tenant à une seule forme <comus> pour COMES 'le comte' (Nord/709 T4480 l.15). **Cette erreur, si elle n'est pas une simple erreur de scribe, ou l'erreur d'un scribe non-natif, serait en effet notre première attestation de la neutralisation totale des voyelles antérieures et postérieures en finale atone.**

### 7.2.13.2 Confusion de la voyelle dans la période post-mérovingienne

Dans les documents post-mérovingiens on trouve aussi un peu plus de changements de déclinaison. Par exemple dans la deuxième partie du VIII<sup>e</sup> siècle SEPTEMBRĪ dans l'expression IN MENSE SEPTEMBRĪ (avec un datif) est remplacée par la forme <Septembrio>. Pei (1932, p. 160-161) repère quelques autres exemples tardifs datés de 777 à 794, 5 en tout, ce qui n'est pas beaucoup, mais pourrait contribuer à admettre la réduction en *cheva* ou la chute de la finale. Pei (1932) doit finale ent conclure que le faible nombre d'erreurs de déclinaison dans les chartes nous empêche d'en tirer des conclusions.<sup>971</sup> Quant aux erreurs, non de déclinaison, mais liées simplement à la voyelle finale et au genre, Pei (1932) en note aussi quelques-unes : <ad omnia loca sancto> pour AD OMNIA LOCA SANCTA dans Tardif 68 de 777, <foras ipsos finis denominatas> pour FORAS IPSŌS FINĒS DENOMINATŌS 'en dehors de ces limites délimitées' dans Tardif 71, de 774, <salubre deliberat sententia> au lieu d'un SALUBRA DELIBERAT SENTENTIA 'qu'il livre un avis sain' dans Tardif 75 (Ile-Fr/775 T2946), mais ayant vérifié la déclinaison de SALUBER 'sain', celui-ci est invariable et la forme latine attendue serait donc SALUBRE DELIBERAT SENTENTIA 'qu'il livre une sentence heureuse', ce qui correspond exactement à la forme dans notre charte. <salubre> représenterait l'accusatif singulier féminin de SALUBER;enitio a pas de changement de voyelle.

Dans Tardif 103, (Rhin/812 T2965), AD VICEM SUAM est représenté deux fois <ad vicem suum>. Étant donné que VĪCĒ donne *une fois* en français, *una vez* en espagnol, *una vece* en italien, etc., l'erreur de genre est étonnante. Nous avons pu consulter une numérisation du manuscrit n° 18 du Carton des Rois des Archives Nationales de France. Le document a été édité par Tardif (1866, p. 76) sous le n° 103 où l'éditeur lit <vicem suum> deux fois, une à la ligne 5 et encore à la ligne 9. Attention, le <m> est en réalité un tilde, presque <?> superposé sur la voyelle : <ũ>. Si à la ligne 4 on voit clairement le <u> de <placitum suum>, celui-ci est plus ambigu pour la voyelle de la ligne 5, dont un de mes interlocuteurs anonymes voyait définitivement un <a> sans savoir de quel mot il s'agissait et sans connaître le contexte syntaxique. Quant à la ligne 9, la voyelle nous paraît illisible.

<sup>971</sup> Pei (1932) « The limited number of cases of declensional change, and the doubt attaching to many of them, do not permit us to draw any general conclusion. We may point out, however, that several of the cases occurring in our texts correspond to later Romance development » (p. 161).

figure 84 : placitum suum vs. vicem su[...] dans MS. Paris, AN, K 7 n° 18



1.4 &lt;suu&gt;

1.5. <su<sup>[i]</sup>>1.9 <su<sup>[i]</sup>>

La possibilité d'un changement de genre est à exclure, car VĪCĒS reste féminin dans l'ensemble des langues romanes. Étant donné que le document était produit à Aix-la-Chapelle, on pourrait postuler une influence du germanique \*mēla<sup>n</sup> 'fois, occurrence', cf. al. *Mal*, an. *meal* du genre neutre, mais il faudrait trouver d'autres germanismes de ce type pour réclamer une telle influence. L'erreur scribale est possible bien que peu fréquente. La qualité de la donnée n'est simplement pas assez bonne pour nous permettre d'affirmer que le /Ā/ de SUĀM est ici représenté par un <u>.

⚠ Au début de notre recherche, nous avons pensé voir un signe de la neutralisation totale des voyelles, dans la forme <mensus> visible dans le corpus ARTEM (T4496, l.18) à la place de MENSĪS 'le mois' classique. Le remplacement d'un <i> par un <u> aurait pu signaler la réduction de la finale atone vers *cheva*. Le problème avec cette forme est que nous l'avons repérée dans la charte T4496, manuscrit AN K 4 n°5 que Poupardin (1909, p. 13) avait daté de 682 ap. J-C., une date qui a été reprise par les éditeurs du corpus ARTEM. Cette date aurait donc repoussé la neutralisation des voyelles finales en *cheva* vers la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle et aurait représenté un deuxième exemple d'une telle inversion. En se basant sur les critères paléographiques, Atsma et Vezin (1982, p. 83) datent cette copie, plutôt de la fin du VIII<sup>e</sup> ou même du début du IX<sup>e</sup> siècle, une datation qui concorde mieux aussi avec les résultats de nos analyses linguistiques. en vue de cette recherche paléographique et linguistique, nous identifions la forme <mensus> (Norm/VIIIe T4496, l.18) comme une composition du début du IX<sup>e</sup> siècle. Nous reproduisons ici le passage :

<Hactum Prisciniaco, villa publice, quod fecit **mensus agustus**, dies XX, viginti, in anno decimo X, regnante Theudericō gloriosissimo regis>

'fait à Priscianico (Pressagny-l'Orgueilleux), publiquement en ville, qui est fait au mois d'août ce vingtième jour où règne Theuderic le roi glorieux'.<sup>972</sup>

Admettons que la lecture correcte était bien <mensus> présumément pour le mot classique MĒNSIS 'mois', cette forme serait étrange car nous trouvons ailleurs la formulation correcte <quod fecit mensis marcius> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.14), <fecit mensis marcius> (Ile-Fr/696 T4475 l.31), <quod ficit mensis februaryus> (Nord/703 T4479 l.15) et même plus tardivement dans les documents carolingiens, ex. <quod fecit mensis iunius> (Ile-Fr/751 T2921 l.18), <quod fecit mensis iulius> (Ile-Fr/753 T2924

<sup>972</sup> Arbois je Jubainville (1900, p. 308) le décrit le mot VILLA comme le 'groupe de bâtiments où le propriétaire du *fundus* se loge et qui servent à l'exploitation'—le *fundus* étant la portion du sol qui forme une exploitation agricole.

l.25), <quod fecit mensis november> (Ile-Fr 766 T2929 l.25).<sup>973</sup> Or, les formes des langues romanes it. *meze*, et l'esp. *Mes* (par son apocope) démontre la continuation claire d'une voyelle antérieure.

Si la syntaxe est étonnante à première vue : MENSIS AUGUSTUS 'le mois auguste' est le sujet de la phrase. Levillain (1912) a étudié cette formulation en détails, de son origine au VI<sup>e</sup> et de son emploi jusqu'au IX<sup>e</sup> tandis que Verdo (2010, p. 158 n.) le mentionne en passant. On doit lire le passage <quod fecit **mensus agustus**, dies XX> (Norm/VIIIe T4496, l.18) comme 'Quand le mois auguste fit 20 jours', c'est-à-dire 'quand c'était le vingtième jour du mois d'août' (Levillain, 1912, p. 414). Levillain voit dans cette expression une infiltration « barbare » à la langue latine.

Mais, la bonne lecture de cette datation ne nous permet tout de même pas d'expliquer la graphie ▲<mensus> là où <mensis> serait attendu. Or, Pei (1932, p. 160) reportait trouver les formes ▲<minsus> pour MĒNSIS dans l'édition des chartes (Nord/716 T4484 l.22) et (Nord/716 T4486 l.14), Tardif n°48 et n° 49 respectivement, mais nous avons observé le facsimile directement et nous trouvons visiblement <minsis> tel qu'attesté dans l'édition d'ARTEM et tel que transcrit dans les ChLA n° 580, l.22. La charte ChLA n° 580, l.22, l.14 porte plus à confusion car l'on pourrait avoir affaire au <ſ>, mais un <i> avec une ligature par le haut n'est pas non plus à exclure.

Tandis que les attestations dans ChLA n° 580, l.22 et ChLA n° 580, l.14 se lisent très clairement, la forme dans (Norm/IX<sup>e</sup>, T4496, l.18) est presque illisible. Atsma et Vezin (1982, p. 86) donnent <męnsus aguſtųſ>, mais comme la reproduction du manuscrit ci-dessous le démontre, cette partie de la charte est réellement illisible.

<sup>973</sup> On trouve des expressions plus habituelles comme avec l'ablatif MĒNSĒ AUGUSTIS 'au moi d'Auguste' ou encore un accusatif MĒNSEM AUGUSTIS par la fusion de l'ablatif et de l'accusatif. Cet usage du mot MĒNSIS est le seul dans notre corpus.

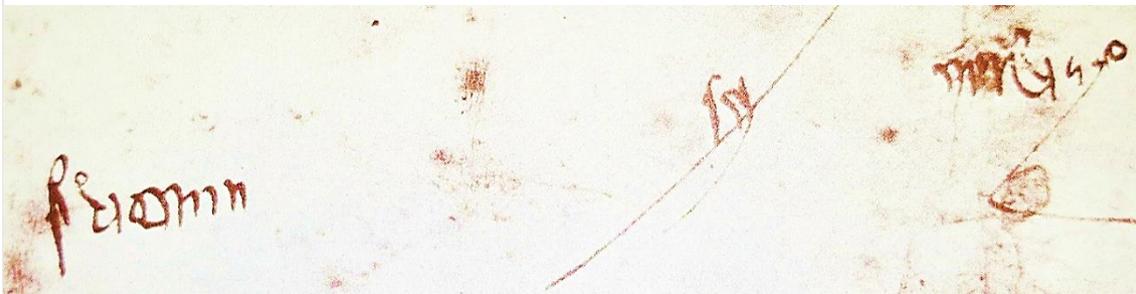
figure 85: MĒNSIS dans trois chartes

ChLA n° 580, (Nord/716 T4484 l.22)

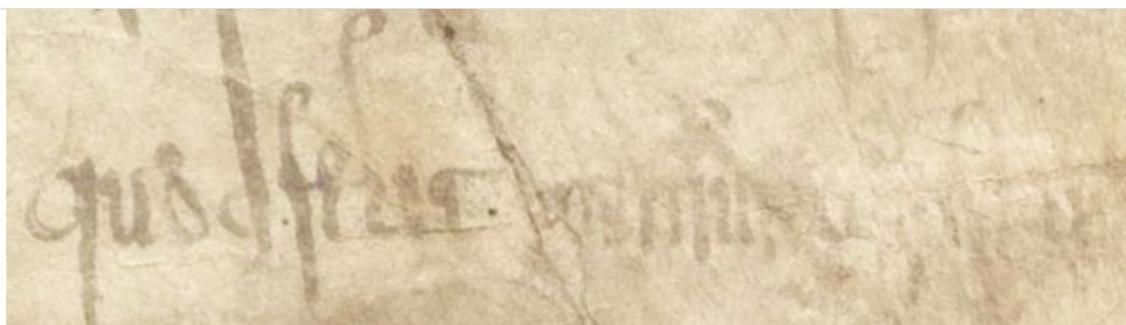


f i c i t m i n s i s m a r c i u s

ChLA 591, Nord/716 T4486 l.14)



f i c i t m i n s i s m a r c i u s

Deux captures de Norm/VIII<sup>e</sup> (T4496, l.18) : a. = numérisation ChLA n°594, l.18, b = numérisation des archives nationales

q u o d f e c i t m [ ] n s [ ? ] [ a u g u ] s t [ u ] s

Étant donné qu'ailleurs <minsis> a été incorrectement retranscrit <minsus> par Vielliard et que ces formes ont été reproduites par Pei (1932, p. 160), la forme <mensus> dans (Norm/VIII<sup>e</sup> (T4496, l.18) semble aussi être une mauvaise lecture d'une forme <mensis> sévèrement abimée par le temps. Ni Pei (1932, p. 158-161), ni Vielliard (1927, p. 127-131) ne citent la présumée forme <mensus agustus> que lisent les éditeurs du ChLA n° 593 (Norm/VIII<sup>e</sup> (T4496, l.18). Ici nous devons conclure que Atsma et Vezin (1982) se sont trompé dans leur lecture, ou ont été trop ambitieux dans la reconstruction du passage endommagé. Par bonne mesure, nous avons vérifié dans le facsimile de Tardif (1866, p. 22, tab. 44) et celui-ci devait déjà juger ce bout du manuscrit comme étant illisible, car il ne reproduit rien à la place.

figure 86 : extrait de Tardif (1866, p.22, tab. 44) = (Norm/VIII<sup>e</sup> T4496)



La vérification des éditions et des facsimiles jette encore plus de doute sur son existence. Au mieux, <mensus> nous semble une erreur de scribe solitaire; au pire il ne serait qu'une erreur de transcription dans l'édition de la ChLA, ce que nous semble être l'explication la plus probable. Nous avons consulté la numérisation du manuscrit, et un <u> semble être visible, ce qui en ferait notre plus ancienne attestation de la convergence des voyelles [ɪ] et [ʊ] en finale. Étant donné que cette charte serait une copie produite au IX<sup>e</sup> siècle, la confusion de la voyelle atone pour la période mérovingienne reste (Norm/VIII<sup>e</sup> T4496) une possibilité, bien qu'improbable du fait que nous ne trouvons aucune autre erreur de ce genre.

figure 87 : numérisation des archives nationales K 4 n° 5 = (Norm/VIII<sup>e</sup> T4496)



q u o d f e c i t                    m [ ] n s [ u ? ] a [ g u ] s t [ u s ]

### 7.2.13.3 Le cas du MAIOR DOMUS ‘le maire du palais’

Enfin, nous devons signaler un cas particulier d'une potentielle réduction vocalique dans l'expression MAIOREM DOMUS le ‘maire de la maison/du palais’ ou littéralement ‘le majordom’. C'est à Taylor (1924) que nous devons la plus importante étude de l'expression MAIOREM DOMUS, mot qu'elle emploie pour retracer la formation d'un seul cas régime. Elle démontre qu'encore au VI<sup>e</sup> siècle le mot MAIOR ‘maire’ était pleinement fléchi, bien qu'apparaissant qu'au singulier. On trouve au nominatif <maior domus> (DLH 7.27, MGH SS rer. Merov. 1.1, p. 346, l.8, etc.), à l'accusatif <maioirem domus> (DLH 9.3 dans MGH SS rer. Merov. 1.1, p. 448, l.6, etc.) et à l'ablatif <maiore domus> (DLH 7.28 dans MGH SS rer. Merov. 1.1, p. 346, l.15) (cf. Taylor, 1924, p. 94).<sup>974</sup> Dans cette même période DOMŪS classiquement de la 4<sup>e</sup> déclinaison, et ici en tant que complément du nom, continue d'être fléchi au génitif DOMŪS ‘du palais’.

Chez Frédégaire (*Chron.* 4.88 dans MGH SS rer. Meov. 2, p.165, l.28) l'on trouve aussi la forme DOMĪ ‘du palais’, car ce nom pouvait aussi être décliné selon la deuxième déclinaison et dans les continuations de Frédégaire l'on trouve aussi la forme <domo> (Fred. *Chron.* 4, Incip. dans MGH SS rer. Merov, p. 121, l.20) car l'ablatif pouvait servir la fonction de complément du nom, comme dans nos chartes (cf. § 11.4.2.1).

Enfin dans la *Liber Historiae Francorum* (LHF), datée de 727, mais dont le manuscrit étudié par Taylor (1924) ne date que de 790 ap. J.-C., l'on trouve plutôt les formes <maiorum domus> (LHF dans MGH SSRESM 2, p.240, l.17, etc.) au nominatif singulier, <maiorum domo> (LHF dans MGH SSRESM 2, p.302, l.13, etc.) dans la fonction accusative ou encore <maiorum domo> (LHF, dans MGH SSRESM 2, p. 240, l.26, etc.) dans la fonction ablative. Ces dernières formes sont curieuses car la tête de l'expression MAIOR ‘maire’ devient invariable et de plus, le passage de MAIOREM DOMO attesté <maioirem domo> chez Frédégaire (*Chron.*, 121, 23) et chez ses continuateurs (168, 6) vers la forme <maiorum domo> dans la *Liber Historiae Francorum* implique un changement de la terminaison <-em> remplacée par <-um>. Vous aurez compris que le remplacement de la voyelle peut suggérer la confusion de la voyelle finale de MAIÖREM. Cela dit, l'italien préserve bien la forme attendue *maggiore* avec le /e/ final tandis que l'apocope de la finale dans le fr. *majeur* nous empêche d'en tirer une conclusion ; le fr. *maire* provient du nominatif MAĀIOR et on voit un phénomène semblable dans SĒNIOR attesté <sendre> dans les *Serments de Strasbourg* (l.29).

Taylor (1924, p. 96-97) propose une explication innovante pour la forme non-classique <maiorum> et la dualité d'une forme <domus> au nominatif et <domo> dans les autres fonctions. Selon elle, les deux composants avaient changé de fonction ; DŌMUS est devenu le mot principal décliné et selon

<sup>974</sup> Taylor (1924, p. 94) dit aussi trouver une forme au génitif <maioris> chez Grégoire de Tours. Ayant suivi sa référence, d'ailleurs peu claire, car les éditions sont anciennes et elle ne cite pas le nom de l'œuvre, nous trouvons qu'elle fait référence à un passage du livre quatre du *De virtutibus sancti Martini* (MGH SS rer. Merov. 1.2, p. 201, l.3). Le passage se lit « Et quia Florentiani maioris memoriam fecimus, quid ab eo didicerim, nefas puto tacere »; mais nous notons bien l'absence de l'expression MAIOR DOMUS. Cela dit l'on trouve un <Florentianum maioirem domus> cité ci-haut qui était maire de palais sous Childebert II (né 570-†596) et qu'il envoya à Poitiers afin de rétablir l'ordre; le <maioris> cité par Taylor, fait donc référence au maire du palais, mais en ne soulignant que son rôle « majeur » dans la politique mérovingienne.

elle, il ne décrit plus un lieu ‘la maison’ ou ‘le palais’, mais indique plutôt une personne, à son avis par une connexion sémantique avec DŌM(Ī)NŪS que l’on reconstruit comme \*/dɔ(m)nʊs/, afr. *don* vs. DOMUM → afr. *dom* ; la forme française sans diphtongaison du /ō/ tonique libre suggère même que cette forme était influencée par la syllabe fermée de DŌMNŪS. L’explication de Taylor (1924, p. 96-97) décrit en effet la distribution des formes dans le LHF, mais elle explique aussi les formes dans nos chartes, comme nous le verrons sous peu. La question de ce qu’est devenu du MAIOR-MAIOREM, et la modification d’une forme en <-um> reste irrésolue. Vielliard (1927, p. 116), explorant la question quelques années plus tard estime que MAIOREM est devenu <maioirem> indéclinable, ce qui n’est pas tout à fait juste. Voici les formes que nous repérons dans nos chartes :

(296) Attestations de MAIOR DOMUS dans nos chartes :

#### Avec la forme MAIŌREM

- a. <Berchario majorem domos nostri> (Nord/688 [T4466](#) l.4)
- b. <Grimoaldo maioirem domus nostri> (Nord/710 [T4481](#) l.3, l.9-10, l.11, l.15) ; (Nord/710 [T4482](#) l.4, l.15, l.17). Vielliard semble prendre la forme à notre ligne 17 (15 selon son édition) < Syc asenciente ipso viro Grimoaldo, majorem domus nostri, eciam et alii pluris nostri fidelis visi fuerunt l.16 decrevissi vel judecasse...> comme un sens génitif marqué par un ablatif, ce qui ne pose pas un problème pour la syntaxe de notre période.
- c. <Ebroinus majorem domus> (Nord/710 [T4482](#) l.5-6). Ici en effet, le non-accord de <Ebroinus> et <maioirem> est étonnant, mais peut s’expliquer en tant que forme absolutive, ‘Ebroin, en tant que maire du palais’. On trouve cette même structure dans la forme <Grimoaldus maioirem domus nostri> (Nord/710 [T4482](#) l.6-7).
- d. Tardivement <Pippinus maioirem domus> (Ile-Fr/751 [T2922](#) l.2) et aussi dans son exemplaire (Ile-Fr/751 [T2923](#) l.3). Ici aussi nous argumentons pour une forme absolutive ‘Pippin en tant que maire du palais’. Selon l’édition, ce même document, de même que son exemplaire contient aussi la forme <Signum inlustri viro Pippino maior domus> (Ile-Fr/751 [T2922](#) l.26), Ile-Fr/751 [T2923](#) l.24), mais il suffit de regarder la numérisation dans la figure 88 pour voir que les deux formes contiennent <maioirem> ; le <m> étant représenté par une abréviation formant un type de <x> graphique dans les deux emplacements et dans les deux documents.
- e. <Pippinus maioirem do[mus]> (Ile-Fr/751 [T2921](#) l.1)

#### Avec la forme MAIŌRE

- f. <Radoberto maiore domus> (Ile-Fr/654 [T4511](#) l.12)
- g. <Pippino maiore domus nostro> (Nord/697 [T4476](#) l.3, l.7)

**Avec la forme MAIŌRIS/MAIŌRES**

- h. <maiores domos nostros> (Nord/688 [T4466](#) 1.3) ; ici c'est un pluriel qui traite de <Aebroino, Uuarattune et Ghiselmaro> (1.3), car à la ligne 4 on trouve bien la forme <Berchario majorem domos nostri>

**Avec la forme MAIŌRIM**

- i. <Ragandfredo majorim domus nostro> (Nord/717 [T4487](#) 1.9) ; la terminaison s'explique par la neutralisation de /ě(m)/, /im/ et /i/ en finale (cf. § 7.2.3)

**Avec la forme MAIŌRUM**

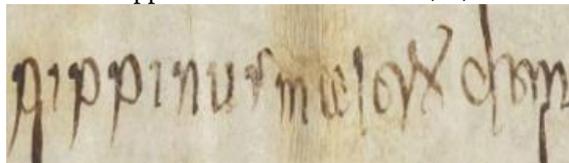
- j. <Grimoaldo, majorum domus nostri> (Nord/703 [T4479](#) 1.2)
- k. Tardivement <avunculus noster Grimoaldus maiorum domus> (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.3-4) ; la charte est peu lisible, mais la forme en <-um> est effectivement lisible dans la numérisation des [AN K5 n°2](#). Notons bien que la forme <domus> bien que d'apparence un génitif singulier DŌMŪS, est probablement devenue une épithète comme le souligne Taylor (1924, p. 96-97) et s'accorde donc avec AVUNCULUS au cas nominatif. Cela se voit en comparant avec les formes au cas régime suivant qui se trouvent dans le même document.
- l. Tardivement <avunculo nostro Grimoaldo maiorum domo> (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.7). Ici nous voyons bien que DOMUS attesté comme <domo> s'accorde avec AVUNCULO tandis que <maiorum> reste invariable.
- m. Tardivement <inlustri viro Grimoaldo maiorum domo> (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.7, 1.22) Ici nous voyons bien que DOMUS attesté comme <domo> s'accorde avec VIRO tandis que <maiorum> reste invariable.

---

**figure 88 : Numérisation du manuscrit Paris, AN, K 4 n° 6/1 (Ile-Fr/751 T2922) BNF**

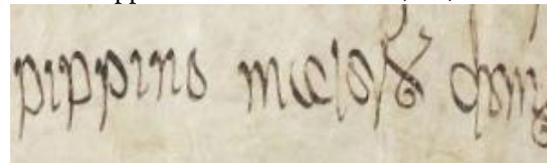
---

<Pippinus maiorem domus> (1.2)



p i p p i n u s m a i o r e <sup>m</sup> d o m (u) s

Pippino maiorem domus> (1.26)



p i p p i n o m a i o r e <sup>m</sup> d o m u s

---

Il en résulte de toutes ces formes observables dans nos chartes qu'au cours de la période mérovingienne, la forme <maiolem domus> reste essentiellement décomposable et déclinée selon la logique du latin mérovingien, mais qu'elle reste en compétition avec les variations graphiques permises par la phonologie romane comme le démontrent les formes <maiole> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.12), (Nord/697 [T4476](#) 1.3, 1.7) et <maiorim> (Nord/717 [T4487](#) 1.9). Dans la charte (Nord/688 [T4466](#)) l'on trouve même le contraste entre le pluriel du cas régime gallo-roman <Aebroino,

Vuarattune et Ghislemaro, quondam majores domos nostros> (1.3) qui contraste avec la forme régime du singulier <inlustri viro Berchario, majorem domos nostri> (1.4) ce qui démontre que MAIOR ‘mairé’ était encore fléchi en 688. Dans ces exemples <domos> devrait être compris comme un génitif singulier, DŌMŪS classique.

Il est vrai qu’à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, nos chartes cessent de témoigner de la flexion de MAIOR. Dans la charte Nord/710 T4482) nous trouvons la forme <maio**rem** domus> précédée tantôt d’un cas sujet, tantôt d’un cas régime. Mais <maio**rem** domus> ne s’accorde pas forcément avec ce qui lui précède et peut toujours être considéré comme une forme absolutive, un usage déjà dans le latin classique, ex. <Ebroinus majorem domus ... posedibat> (Nord/710 T4482 1.5-6) que l’on peut traduire comme ‘Ebroin, en tant que mairé du palais ... possédait...’. Vielliard (1927, p. 116) rapporte ces formes comme étant des nominatifs pour la seule raison que le nom propre est au nominatif, mais une lecture absolutive correspond et à la graphie et à la syntaxe du latin. Encore au début du règne de Pippin, nous trouvons ces formes absolutives, ex. <Pippinus maio**rem** domus> (Ile-Fr/751 T2922 1.2).

Ce n’est que soudainement à partir du début du VIII<sup>e</sup> siècle qu’apparaît la forme <maio**rum**> dans <Grimoaldo maio**rum** domus nostri> (Nord/703 T4479 1.2) dans un cas régime et dans une charte qui est déjà remarquable pour sa très grande quantité de traits non-classiques. Même ici DŌMŪS dans <Grimoaldo maio**rum** domus nostri> (Nord/703 T4479 1.2) semble être fléchi pour une dernière fois dans notre corpus comme un génitif singulier <domus>. Ensuite nous devons attendre la charte (Ile-Fr/753 T2924 1.3-4) pour que <maio**rum**> s’installe comme véritable usage invariable. Selon Pei (1932, p.145) le terme MAIOREM DŌMUS était devenu indéclinable au VIII<sup>e</sup> siècle, mais il faut plutôt comprendre que si <maio**rem**> cesse de se décliner à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, DŌMŪS se met à se décliner.

Comme nous l’avons mentionné, Taylor (1924) estime que DŌMUS ne décrivait plus un lieu ‘la maison’ ou ‘le palais’, mais s’est mis plutôt à désigner une personne, à son avis par une connexion sémantique avec DŌM(Ī)NŪS. L’on aimerait avancer que ce changement de comportement est aussi possible par un changement de type métonymique par lequel le terme DŌMUS ‘la maison’, ‘le palais’ commença à s’appliquer non seulement au lieu, mais de manière métonymique à celui qui occupe ou qui s’occupe de ce lieu. Ce phénomène est courant y compris dans le français moderne où l’*Élysée* réfère au président français et son entourage, *la Maison Blanche* au président américain et son entourage, ou encore *le Kremlin*, en 2022, qui réfère encore au *damnandus memoriae dictator*. Parmi les noms communs dont DŌMUS fait partie, ce phénomène est aussi courant comme en attestent les formes telles que *chaire* ‘un siège officiel’, mais aussi ‘celui qui l’occupe » et au Canada *la Couronne* qui réfère au monarque ou sa représentation et non pas directement à son accessoire d’autorité royale. DŌMŪS a visiblement pris le sens de ‘c lui qui est responsable de la maison’.

Ensuite pour la présence de la forme invariable <maio**rum**>, nous ne voyons que deux hypothèses qui peuvent expliquer le comportement curieux de ce mot. La première est de nature syntaxique, la deuxième est de nature phonologique :

1 Quand, à partir de la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, le règne de Pepin, lorsque DŌMŪS devient visiblement la tête, l'on peut argumenter que MAIORUM au cas génitif pluriel est devenu le complément du nom. Syntactiquement et morphologiquement cette hypothèse ne se confronte à aucune difficulté. Sémantiquement le cas est moins clair MAIORUM signifiant littéralement 'des majeurs', 'des aînées' ou par extension 'des supérieures' (cf. Gaffiot s.v. *MĀJŌR*, p. 823). Dans ce sens le MAIORUM DŌMŪS semble être 'des personnes supérieures du royaume, le chef' ou 'le responsable des responsables du palais'. Si cette hypothèse peut être maintenue elle semblerait souligner encore une technique, bien que légère et langagière, employée par les Pippinides pour légitimer leur prise du pouvoir du trône.

2 La deuxième hypothèse pour expliquer la forme <maiorum> est de nature morpho-phonologique et veut que MAIOREM DŌMŪS, qui est classiquement composé de deux noms dont le deuxième était un complément au cas génitif du premier, ait été réanalysé comme un nom composé; cela expliquerait la flexion de la finale <maiorum domo> pour les fonctions de l'objet direct, indirect et la possession et <maiorum domus> pour le cas sujet. Selon cette hypothèse nous devons imaginer une évolution dans laquelle les deux noms séparés deviennent agglutinés, MAIOR prenant le rôle de clitique, et subissant ensuite une réduction phonologique, ex. MAIOREM DOMUS >> \*maioredomus → \*maiordomus. Cette évolution peut aussi décrire la forme de l'italien *maggiordomo* 'majordom', bien que la non-diphthongaison du /ō/ tonique nous oblige à invoquer une forme savante ou à mettre en question la datation de la diphthongaison de /ō/ → [wɔ] (cf. § 4.7, § 10.4). La présence d'un <-um> tardivement là où nos chartes mérovingiennes antérieures ont <-em> pourrait suggérer que la qualité de la voyelle n'était plus claire, /e/ et /o/ s'étant confondus, peut-être en *cheva*. Mais ici, il nous paraît tout aussi probable d'admettre que la syllabe finale de MAIOREM avait chuté quand immédiatement suivie d'un DŌMŪS; MAIOREM est devenu une clitique ou un membre subordonné du nom-composé, contribuant son sens de 'majeur', mais sans véritable terminaison casuelle, dont le rôle grammatical pour la forme entière était indiqué par la tête DOMŪS. Dans ce sens, \*maiordomus semble être un précurseur des formes comme BŌNUM HŌMINUM → \*bono-omno → \*bonhomme. Le fait de maintenir une syllabe <-um> et une séparation entre les mots semble, dans le latin réformé, semble être avant tout une façon de préserver la façade formelle du latin, notamment selon les règles de la réforme pipinienne et carolingienne en cours.

Nous ne saurions trancher entre ces deux hypothèses pour le moment; chacune ayant ses obstacles, la question du <maiorum domus> reste ouverte, bien que l'absence de phénomènes phonologiques parallèles dans notre corpus nous pousse plutôt vers l'explication syntaxique. Cependant, il en résulte de toutes ces formes observables dans nos chartes qu'au cours de la période mérovingienne, la forme <maioirem domus>, avec les variations graphiques permises par la phonologie romane, reste essentiellement décomposable et déclinée selon la logique du latin mérovingien. Ce n'est que soudainement à partir de notre document (Ile-Fr/753 T2924 l.3-4) qu'un néologisme invariable <maiorum domus> semble apparaître, ce qui est inévitablement attaché à la montée du pouvoir Pippinien et qui signifierait 'le chef des grands (du royaume)'.

#### 7.2.13.4 Les contrastes entre voyelles finales sont clairs

Les erreurs de la finale qui pourraient impliquer une confusion entre voyelles antérieures, postérieures et ouvertes sont dans l'ensemble extrêmement rares. Sur quelques 25 000 mots dans notre corpus élargi de 620 à 768 nous ne repérons qu'un seul exemple clair d'une erreur vocalique sur les axes antérieurs, postérieurs, ouverts du trapèze vocalique : <comus> (Nord/709 T4480 l.15) pour COMĪS ce qui représente un taux d'erreur de 0.00004 %.

Le fait est que nos chartes indiquent peut-être une langue en début de transition, mais le faible nombre absolu de fautes commises par le scribe suggère que les graphies traditionnelles étaient encore porteuses d'un sens grammatical et stylistique. Comme nous le démontrerons, le latin mérovingien était encore d'une typologie plutôt flexionnelle distinguant genre, nombre et cas sur la voyelle finale. Sur l'ensemble, le latin mérovingien témoigne clairement du contraste de la finale, une situation héritée du latin tardif de l'antiquité.

### 7.3 Synthèse des conséquences phonologiques pour la syllabe finale

Étant donné que ce chapitre se structurait de manière distincte par rapport aux autres, traitant séparément les différentes terminaisons casuelles, plutôt que la voyelle finale dans toutes ses fonctions confondues, nous revenons ici sur les conclusions que nous pouvons généraliser à partir des sections précédentes.

#### 7.3.1 La neutralisation des contrastes d'aperture en syllabes atones

Par une longue méthode d'étude des différentes terminaisons casuelles, nous sommes parvenus à conclure indépendamment par une méthode inductive que le contraste entre /ī/, /ĩ/, /ē/ et /ĕ/ d'un côté était définitivement neutralisé en position atone, tout comme de l'autre celui entre /ū/, /ũ/, /ō/ et /ō̄/. Cependant, il aurait convenu de consulter plus tôt les conclusions de la grande savante qu'était Jeanne Vielliard qui écrit :<sup>975</sup>

*Le fait que ĕ atone est si fréquemment remplacé par i, tandis que ĕ tonique ne l'est pour ainsi dire jamais, prouve que, dans la prononciation vulgaire, en syllabe non accentuée, ĕ et ē ... étaient assimilés à i ; d'ailleurs ces deux phonèmes ne se distinguent pas l'un de l'autre, au point de vue de leur aboutissement phonétique, dans les langues romanes, quand ils sont atones.*

<sup>975</sup> En réalité *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne* de Vielliard se montre difficile d'accès, n'ayant pas été réimprimé depuis 1927 et n'existant pas en format électronique. Il nous a fallu un certain temps pour acquérir un exemplaire auquel nous tenons maintenant de manière précieuse. L'on a rencontré des difficultés semblables avec le livre de Furman Sas (1937) *The Noun Declension System in Merovingian Latin*. La difficulté de l'accès aux études postérieures reste un des obstacles majeurs pour l'émancipation de notre discipline, comme pour celle des sciences plus généralement.

Ce que Vielliard (1927) décrit n'est rien d'autre qu'une neutralisation des contrastes en position atone. En syllabes atones, les voyelles antérieures semblent se neutraliser vers un seul phonème antérieur et sous-spécifié pour l'aperture, caractérisé par la seule spécification [I] palatale.

**figure 89: redistribution positionnelle des voyelles antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle**

| Voyelles latines | Voyelles romanes |          |       |
|------------------|------------------|----------|-------|
|                  | tonique          | initiale | atone |
| ī                | i                | i        |       |
| ĩ                | ɛ                |          | [I]   |
| ē                |                  | e        |       |
| ě                | ɛ                |          |       |

Il s'avère identique pour les voyelles postérieures où « o long du latin vulgaire, devenu ainsi ū, o fermé est fréquemment écrit u à l'atone » tout comme « le passage de ū atone à o ... marque ... un réel changement de timbre » (Vielliard 1927, p. 34-35). On peut aussi représenter la fusion des voyelles postérieures de la manière suivante avec la neutralisation des voyelles postérieures vers une seule voyelle postérieure arrondie, spécifiée [U].

**figure 90 : redistribution positionnelle des voyelles postérieures au VIII<sup>e</sup> siècle**

| Voyelles latines | Voyelles romanes |          |       |
|------------------|------------------|----------|-------|
|                  | tonique          | initiale | atone |
| ū                | u                | u        |       |
| ũ                | ɔ                |          | [U]   |
| ō                |                  | o        |       |
| õ                | ɔ                |          |       |

Enfin, les grammaires diachroniques des langues romanes, traitent le /ā/ et /ǣ/ latins comme une seule voyelle romane : /a/. Pour les raisons élucidées dans les sections 6.10 et 6.11 nous continuons de les distinguer dans la période mérovingienne. Pour ces voyelles ouvertes /ā/ et /ǣ/, nous ne pouvons pas réellement parler d'un contraste d'aperture, ces deux voyelles sont phonologiquement ouvertes, le /ā/ périphérique peut-être plus que le /ǣ/. Étant donné que /ǣ/ en position intérieure rejoint les voyelles antérieures, nous pouvons postuler une prononciation plus centralisée [ɛ] à l'intérieur du mot qui rejoint les voyelles antérieures, donc se fermant et s'antériorisant vers [I] (cf. § 6.11). Cependant en syllabe finale, nous ne trouvons aucun différentiel entre le /ā/ et le /ǣ/, les deux ressortent de manière écrasante comme <a> et tel est le cas jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle avec la *Séquence de Sainte Eulalie*.

figure 91 : redistribution positionnelle des voyelles centrales au VIII<sup>e</sup> siècle

| Voyelles latines | Voyelles romanes |          |                  |              |
|------------------|------------------|----------|------------------|--------------|
|                  | tonique          | initiale | atone intérieure | atone finale |
| Ā                | æ                | a        | a  A             | A            |
| Ǻ                |                  |          | e ou ɛ  I        |              |

Comme nous le voyons dans la figure 91 les deux voyelles /Ā/ et /Ǻ/ aboutissent à un seul phonème ouvert, /a/, en syllabe atone finale. On peut s'interroger sur la valeur exacte de cette voyelle. Selon Ségéral et Scheer, GGHF, (2020, p. 321), même le /a/ atone était affecté par l'antériorisation non conditionnée de /a/ → /æ/. Cela nous semble tout à fait possible, car prononcé [æ] ou [a], il ne s'agissait tout de même que d'un seul contraste phonologique, l'ouverte en position finale atone. Ce remplacement de /a/ → /æ/ expliquerait aussi les occasionnelles graphies de <a> comme <e> que nous trouvons à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (cf. § 7.2.11), mais l'interaction de la voyelle /a/ avec les phénomènes de palatalisation est compliquée et nous y dédions une section (cf. § 10.2.3.1 et § 10.2.4).

Dans l'hypothèse émise au chapitre 3, que les voyelles atones étaient prononcées avec une plus grande rapidité et hyperarticulées, la réalisation avec une valeur légèrement fermée, [ɐ] comme dans le portugais brésilien (cf. Annexe 1), nous paraît très probable pour le /Ā/ atone. Or cette hypothèse le situe au bon endroit dans le trapèze vocalique pour arriver à l'éventuel *cheva* de l'ancien français.

### 7.3.1.1 La résilience de la voyelle finale atone

Les syllabes finales témoignent d'un double statut : elles sont à la fois plus résistantes à la réduction que les syllabes internes, mais quand même faibles, subissant différents phénomènes comme le dévoisement, la réduction et l'apocope. Selon Kehoe et Stoel-Gammon (1997) la finale est psychologiquement proéminente dans l'acquisition et tend à survivre aux processus de réduction (truncation) chez les enfants apprenant de l'anglais où les deux syllabes les mieux préservées étaient la tonique et la finale.<sup>976</sup> C'est un phénomène non trivial que dans de très nombreuses langues, la fin d'une phrase accentuelle est rallongée. Or, Beckman et Edwards (1990) établissent une règle universelle de type *Greenbergienne*, que s'il y a un rallongement à un niveau prosodique très bas, (par exemple un rallongement de la syllabe, du pied ou du mot), il y aura aussi un rallongement aux niveaux supérieurs, ex. au niveau de la phrase accentuelle ou la phrase intonationale (cf. Barnes, 2006, p. 76).

Selon Nevins (2007, p. 464) « les voyelles finales bénéficient d'une 'force' supplémentaire due au phénomène de l'allongement en fin de phrase ». Selon Barnes (2006), la finale syllabe ne serait pas phonologiquement plus résiliente ; car elle ne permet pas plus de contrastes que la tonique mais par

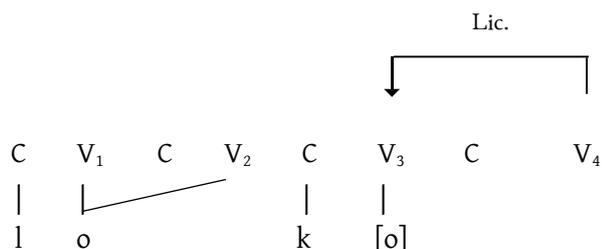
<sup>976</sup> Kehoe et Stoel-Gammon (1997 « Children preserved a medial rather than a final unstressed syllable in their truncations only infrequently » (p.121). Nous posons quand même des doutes sur la nature « proéminente » de la finale ; la préservation de la finale pourrait quand même s'expliquer par une faiblesse particulière de la syllabe post-tonique.

sa position finale, elle bénéficie d'une plus grande résistance à la réduction. Selon la langue, ce sont soit les tendances renforçantes soit les tendances affaiblissantes qui finissent par être phonologisées. C'est exactement cette force de la finale à la Barnes (2006) que nous observons dans les données mérovingiennes, les contrastes sont éliminés, mais la position atone finale est plus robuste que les atones internes.

Dans une phonologie de type CVCV on peut comprendre cette résistance par l'absence d'un V plein gouverneur à la droite de la voyelle finale. Si habituellement une position V pleine gouverne une voyelle à sa gauche, le fait d'être en finale implique de ne pas avoir de gouvernance ni de licenciement par une V pleine. Cette force et faiblesse de la finale est partiellement expliquée par le paramétrage, notamment par le PARAMÈTRE DE LA FIN DU MOT (an. *Word-final parameter*) introduit par Charrette (1990) qu'un noyau final vide peut-être licencié prosodiquement (an. *p-licensed*) : <oui>, <non>.<sup>977</sup> L'on se demande donc, si le PARAMÈTRE DE LA FIN DU MOT peut autoriser ou non un noyau vide final, peut-il aussi licencier l'épanouissement, voire la fortition de cette voyelle finale ?

(297) Le paramètre de la fin du mot (sur l'exemple du mot LŌCŌ 'lieu')

#### Licenciement positionnel en fin de mot {oui/non}



Nous reviendrons sur l'apocope au cours du chapitre 9, mais la relative rareté des fautes portant sur la voyelle finale dans les chartes mérovingiennes du VII<sup>e</sup> et même du VIII<sup>e</sup> siècle peut nous étonner. Pope (1952, p. 113-114) croit trouver un indice de l'apocope avant le IX<sup>e</sup> siècle, citant la forme <avortetiz> (*Reichenau* F829) ← ABORTATICIUS, qui remplace ABORTIVUS 'abortif'.<sup>978</sup> Avec aussi peu de témoignages directs de la chute vocalique, il convient que l'on cherche à documenter ce phénomène dans nos chartes.

#### 7.3.1.2 La préservation de la finale et le rôle des chartes mérovingiennes

Grandgent (1907, p. 102-104) était de l'avis que les voyelles /ĩ/, /ī/, /Ē/ et /Ē/ étaient devenues « obscures » au cours des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, chutant au cours du VIII<sup>e</sup> siècle—mais « obscure » n'égale

<sup>977</sup> Charrette (1991) a introduit le mécanisme du bon gouvernement qui a lieu tant qu'un groupe consonantique n'intervient pas entre α et β. Formellement α gouverne proprement β si 1. α et β sont adjacents sur la même projection, 2. α n'est pas licencié à son tour, 3. aucun domaine de gouvernement ne sépare α et β (cf. Ulfsbjorninn, 2014, p. 28). On trouve le même concept sous le nom de EMPTY CATEGORY PRINCIPLE chez Kaye (1990). Voir aussi Scheer (2015, § 132).

<sup>978</sup> La Chronologie de Pope (1952) correspond mieux aux données mérovingiennes de la chute des voyelles finales que Bourciez (1967) et Zink (2013) datent du VII<sup>e</sup> siècle. Ces deux auteurs ont la fâcheuse tendance de ne pas citer la source primaire, voire les graphies innovantes qui leur permettent d'affirmer leurs datations. Nous n'avons pas encore pu consulter nous-même le manuscrit des gloses de Reichenau. Une édition existe chez Hetzer (1906).

pas forcément une neutralisation totale.<sup>979</sup> Comme Pei (1932, p. 43) nous acceptons la première de ces conclusions et quant à la chute totale, il est plus difficile d'en tirer des conclusions, mais pourquoi pas, l'apocope aurait pu commencer dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle dans la période carolingienne.

Nous reviendrons sur l'apocope au cours du chapitre 8, mais la relative rareté des fautes portant sur la voyelle finale dans les chartes mérovingiennes du VII<sup>e</sup> et même du VIII<sup>e</sup> siècle peut nous étonner. Pope (1952, p. 113-114) propose une réduction en [ə] de toutes voyelles sauf /a/ en position finale atone au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, suivie par leur chute totale avant le début du IX<sup>e</sup>.<sup>980</sup> À son mérite, elle cite des données comme indices de « l'affaiblissement » de la voyelle finale : la forme <avortetiz> (*Reichenau* F829) ← ABORTATICIUS, qui remplace ABORTIVUS 'abortif'.<sup>981</sup> Avec aussi peu de témoignages directs de la chute vocalique, il convient que l'on cherche à documenter ce phénomène dans nos chartes où de véritables erreurs de la finale sont tout de même très difficile à trouver ce qui suggère fortement la présence d'une voyelle phonologique, qui si elle ne serait pas présente dans la prononciation, le serait au moins dans la représentation phonologique lexicale.

### 7.3.2 Résumé

Comme nous l'avons vu, le nombre de contrastes vocaliques « possibles » en syllabe finale atone était en réalité réduit à trois simples contrastes vocaliques accompagnés de la présence ou non de consonnes en coda. Récapitulons les arguments en faveur de la préservation des contrastes dans la syllabe finale.

1. Le latin tardif démontre les neutralisations des contrastes /ī/, /i/, /Ē/, /ē/ et de /Ū/, /ū/, /ō/, /o/ dans les rimes qui sont permises dans la poésie de l'Antiquité tardive. Les poètes faisaient assoner tous types de voyelles antérieures, ou tous types de voyelles postérieures telles qu'étudiées par Dag Norberg (1968; 2004, p. 31-47). On trouve aussi que /Ā/ et /ā/ s'étaient neutralisés dans cette position.
2. Ce système avec trois contrastes vocaliques dans la finale est aussi attesté dans les inscriptions du latin tardif et serait la base du roman commun. En effet, on trouve que dans les mots hérités du latin, aucune langue romane ne continue de contraster plus que trois de ces voyelles atones héritées. Certes, l'italien en plus d'un /e/, /o/, /a/ final permet aujourd'hui le /i/ dans les marques du masculin pluriel, mais ce développement semble être tardif, et selon Lampitelli (2014) serait issu du /s/ du pluriel qui a palatalisé la voyelle précédente. Le /u/ final, ex. *ninjutsu* n'existe que dans des emprunts récents.
3. Dans le latin mérovingien, on ne trouve aucun bon indice en faveur de la confusion des deuxièmes et troisièmes déclinaisons ni de confusion avec la première déclinaison, ce qui

<sup>979</sup> Grandgent (1907) : « The changes in pronunciation led to great confusion in spelling. It is likely that final vowels were especially obscure in Gaul in the sixth and seventh centuries » (p. 103).

<sup>980</sup> La Chronologie de Pope (1952) correspond mieux aux données mérovingiennes de la chute des voyelles finales que Bourciez (1967) et Zink (2013) datent du VII<sup>e</sup> siècle. Ces deux auteurs ont la fâcheuse tendance de ne pas citer la source primaire, voire les graphies innovantes qui leur permettent d'affirmer leurs datations.

<sup>981</sup> Je n'ai pas encore pu consulter le manuscrit moi-même. Une édition existe chez Hetzer (1906).

indique que les voyelles thématiques de ces déclinaisons étaient restées distinctes. Ces contrastes casuels sont récapitulés à la page 872. Non seulement le genre était signalé par la présence d'une voyelle, mais le nombre et le cas étaient co-indexés de la même façon.

4. Ce système casuel réduit nous permet d'expliquer le passage d'une langue hautement flexionnelle à une langue beaucoup moins flexionnelle. En admettant que les contrastes casuels, notamment entre arguments sujets, objets et possessifs, étaient encore possibles dans la langue orale, nous établissons un pont entre la langue écrite et la langue orale sans devoir nous appuyer sur l'hypothèse d'une forte diglossie survenue *ab nihilo*, concept qui n'est pas non plus discuté dans les textes historiques (cf. Wright, 1982, 2002a).
5. Étant donné que le latin contrastait 10 voyelles en finale atone et que l'ancien français ne contrastait que la variation entre *cheva* ou l'absence du *cheva* post-tonique, il est nécessaire de faire un pont entre la présence des voyelles « pleines » du latin classique et tardif et la chute quasi totale des voyelles finales atones dans le très ancien français. Suivant Pope (1952), Pei (1932) et Vielliard (1927), mais contre Bourciez (1930), Zink (1986), Richter (1934) ou encore Politzer et Politzer (1953, p. 40), nous concluons que la neutralisation en *cheva* de la finale ne prédate pas le deuxième quart du VIII<sup>e</sup> siècle et que sa chute est plus tardive encore, de la période post-mérovingienne.

L'ensemble de ces arguments nous amène à la conclusion que le latin mérovingien avait encore des voyelles finales atones contrastives, porteuses de contenu sémantique essentiel à la compréhension de la phrase. C'est spécifiquement vers l'évolution des voyelles que nous nous tournons dans le prochain chapitre.





Troisième partie :



## Analyses linguistiques du gallo-roman et son rapport à la langue écrite à l'époque mérovingienne

Ici nous analysons la langue mérovingienne  
et démontrons ce que les données  
philologiques contribuent à notre  
compréhension de la genèse des langues  
romanes et de la faculté langagière



# CHAPITRE 8

## RÉDUCTIONS ET RENFORCEMENTS VOCALIQUES À L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

**D**ans ce chapitre nous abordons deux thématiques liées : la mise en proéminence des voyelles toniques par l'augmentation de leur durée phonétique et de leur longueur phonologique, et sa contrepartie la réduction de la proéminence des voyelles atones. Analysées dans la théorie des éléments, les dix voyelles phonémiques du latin étaient réduites à cinq contrastes préservés à l'initiale, voire trois contrastes dans les atones internes et finales, ce que nous pouvons modéliser par la perte d'éléments de la mélodie menant à la neutralisation. La réduction vocalique du latin mérovingien se révèle comme un phénomène typologiquement régulier partagé par des langues comme l'anglais, le portugais brésilien ou même le franco-provençal.

### 8.1 La mise en proéminence des voyelles toniques

Dans les chapitres précédents nous avons présenté une partie importante des données mérovingiennes dans le but de démontrer les changements graphiques qui affectent les voyelles. Nous avons procédé à une démonstration philologique des formes qui nous concernent et avons inclus des renvois directement au document et à la ligne en question de façon que tous puissent vérifier la validité de nos lectures. Pour rappel, deux grandes tendances graphiques peuvent être décodées dans nos données : 1. la tendance d'écrire les voyelles atones avec un caractère <e> ou <o>, moyenne et plus centrale que dans les syllabes toniques, 2. ces syllabes toniques ayant plus souvent des graphies centrifuges <i>, <u>, <a>.

Dans les syllabes toniques nous trouvons le remplacement fréquent des voyelles mi-fermées /Ē/ et /Ō/ latins par des voyelles fermées représentées <i> et <u>. Nous interprétons ces remplacements comme le rapprochement de /Ē/ et /ĩ/ d'un côté, ainsi que /Ō/ et /ũ/ de l'autre. Ces nouvelles voyelles toniques sont assez fermées, comme le /ĩ/ et le /ũ/, mais maintiennent la périphéricité de /Ē/ et /Ō/ augmentant ainsi la tension articuloire mais aussi la saillance de ces voyelles en syllabe tonique. La philologie romane indique habituellement ces phonèmes par les symboles  $\epsilon$  et  $\varrho$  respectivement (voir par exemple Bourciez (1930), Richter (1934), etc.).

Comme nous l'avons démontré dans la section 3.8 grâce aux attestations des grammairiens anciens, et comme Loporcaro (2015) et d'autres l'ont argumenté par la reconstruction interne, les syllabes toniques du latin tardif ont connu un allongement phonétique; toutes les voyelles toniques sont devenues phonétiquement plus longues, rendant impossible la distinction des anciennes voyelles longues et brèves par la quantité distinctive. C'est ainsi que la longueur est devenue l'indice de l'accent dans le latin tardif et dans les langues romanes. Dans cette section nous argumenterons que c'est par une périphérisation des voyelles /ī/, /ū/, /ā/ et par l'allongement en syllabes ouvertes, que le système latin et latin tardif avec son contraste de 10 voyelles toniques a donné un système plus robuste : le système roman continental avec 7 contrastes vocaliques.

### 8.1.1 Notes préliminaires concernant la qualité vocalique

Depuis Diez (1836) tous les romanistes reconnaissent que sur le plan vocalique, le remplacement de distinctions quantitatives par des contrastes qualitatifs représente une de différences principales entre le latin classique et les langues romanes.<sup>982</sup> Le moment à partir duquel le système vocalique latin admettait des différences phonétiques de qualité en plus de la différence de quantité sur les paires de voyelles /ī/ et /ĩ/, /ē/ et /ĕ/, etc. est débattu. De nombreux linguistes sont de l'avis que la différenciation qualitative existait déjà dans le latin classique.<sup>983</sup> Bourciez (1930) était de l'avis que les voyelles brèves et longues « ont eu dès l'origine des timbres distincts, les longues étant très fermées et tendues, les brèves l'étant moins et prononcées d'une façon plus lâche : mais [qu']elles différaient surtout par la durée de leur prononciation » (p. 1).<sup>984</sup> Haudricourt et Juilland (1949) étaient aussi de l'avis que la longueur était associée à la fermeture et vice-versa que la breveté de la voyelle était associée à son ouverture.<sup>985</sup> Allen (1978) recadre cette distinction comme une distribution entre voyelles longues périphériques et brèves centralisées. D'autres auteurs, comme Väänänen (1981) admettent que « l'opposition quantitative, accompagnée sans doute pendant une période plus ou moins longue [par une] différence de timbre, s'est effacée et a fini par céder la place à l'opposition qualitative » (p. 29) sans explicitement trancher sur la distinction qualitative.



D'autres chercheurs évitent de prendre position en passant directement au système roman continental. C'est ainsi que Straka (1953, § 1 ; 1956, § 1), de La Chaussée (1974, § 9) et

<sup>982</sup> L'on trouve ce changement dans tous les manuels. Voir Schuchard (1866a), Bourciez (1955), Lausberg (1969), Väänänen (1981), etc.

<sup>983</sup> Parmi les défenseurs d'une origine ancienne de la différenciation qualitative des voyelles longues et brèves, en plus de ceux cités dans le corps du texte, nous trouvons Klausenburger (1975, p. 116), Leumann (1977, p. 18-19), Allen (1978, p. 47), Sihler (1995, p. 72-73), Baldi (2002, p. 250), Penny (2002, p. 44-45), Loporcaro (2011a, p. 110), McCullagh (2012, p. 88), et d'autres.

<sup>984</sup> La différenciation par la fermeture est aussi acceptée par Serbat (1975) selon lequel « les voyelles longues sont plus fermées que les voyelles brèves correspondantes » (p. 27).

<sup>985</sup> Or, selon Haudricourt et Juilland (1949, p. 23-24), cette différence qualitative n'était pas phonémique tant que la diphtongue /ae/ était maintenue. Selon ces auteurs c'est la monophthongaison vers une voyelle mi-ouverte longue [ɛ:], aurait bouleversé le système mettant fin à la distinction de longueur vocalique. Le rôle des diphtongues devenues monophthongues ne fait pas consensus cependant. Pour Weinrich (1958) la reconfiguration du système vocalique à cause de la monophthongaison de /ae/ est une thèse trop extrême, mais il accepte que la différenciation qualitative des voyelles a été phonologisée précisément à cause de la perte des contrastes de longueur, notamment avec l'élimination des syllabes méga lourdes CVVCC.

Zink (1986) commencent leurs chronologies directement à partir du système vocalique roman, dès le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Meyer-Lübke (1890a, § 26) et Englebort (2015, § 3.2.2.1) abordent le problème de manière semblable, présentant le système classique et « vulgaire » en parallèle, sans expliquer le passage d'un système à l'autre.

Encore un autre groupe de chercheurs, notamment latinistes, réfutent la distinction qualitative pour la période ancienne. Weiss (2011, p. 64) par exemple est de l'avis que les longues et brèves avaient une qualité symétrique [i] contre [i:], [e] contre [e:], etc., prenant le dialecte sarde comme une forme archaïque du vocalisme latin. Le vocalisme du sarde peut s'expliquer autrement, par exemple par l'absence de distinction entre voyelles périphériques et centralisées du substrat prélatin. La surdité aux contrastes entre voyelles périphériques et non périphériques est flagrante parmi les locuteurs de langues romanes ne pratiquant pas ce contraste quand ils parlent une langue comme l'anglais ou l'allemand.<sup>986</sup> D'un point de vue phonologique et formel, il n'est pas nécessaire de distinguer les voyelles longues et brèves du latin classique sur le plan qualitatif. Cependant, certains latinistes admettent une différence en vue des futures évolutions dans les langues romanes. Allen (1978) admet « qu'il ne semble pas y avoir eu de grande différence qualitatives entre les *a* long et bref, mais dans le cas des voyelles fermées et moyennes (*i* et *u*, *e* et *o*), les longues semblent avoir été sensiblement plus fermées que les brèves ». (p. 47)<sup>987</sup>

Les arguments en faveur d'une distinction qualitative sont essentiellement issus de leur sort dans les langues romanes, tandis que les arguments contre sont essentiellement des arguments de graphie et de simplicité formelle ; il se peut bien que l'ouverture des voyelles brèves fût considérée comme un trait vulgaire de toutes les périodes. Väänänen (1981) souligne à son tour que Varron et Cicéron avaient tous les deux commenté sur la rusticité des prononciations « ouvertes » de /ī/ et /ū/.<sup>988</sup> Or Väänänen donne des formes comme <veces> (Pomp. 1216) pour VICES 'des fois' et <domene> (Pomp. 1871) pour DŌMĪNE 'seigneur'. En ce qui nous concerne le gallo-roman, nous reconnaissons le V<sup>e</sup> siècle comme *terminus ante quem* pour la distinction qualitative des voyelles lorsque Consentius, un grammairien en Gaule expliqua la différence qualitative entre le /ī/ et le /i/.<sup>989</sup>

<sup>986</sup> La précision de l'acquisition des contrastes propres à un L2 est variable, en grande partie en fonction de l'exposition à la L2. Une présentation de la littérature expérimentale sur la distinction des contrastes [±ATR], par ex. la perception de /ī/ vs /i/ en anglais est offerte par Cebrian et al. (2021).

<sup>987</sup> Allen (1978) : « There appears to have been no great difference in quality between long and short a, but in the case of the close\* and mid\* vowels (*i* and *u*, *e* and *o*) the long appear to have been appreciably closer than the short » (p. 47).

<sup>988</sup> Chez Varron *De re rustica* 1.2,14 dans LCL 283, p. 176-177 on peut lire « A quo rustici etiam nunc quoque viam veham appellant propter vecturas et vellam, non villam, quo vehunt et unde vehunt » 'les rustres pour les lieux de transport disent *veham* pour VĪAM 'une voie' et *vellam* pour VĪLLAM ces lieux vers où et à parti duquel ils se déplacent'. Notez bien que selon Väänänen (1981) « [à] la position accentuée, il y a généralement fermeture de *i*, *e* et de *u* ... *via* > esp. *Via*, port. *Via*, log. *Bia* (à l'encontre de fr. *voie* qui suppose le développement habituel du *ī* » (p. 47), c'est-à-dire /ī/ → /e/ → /eɪ/ → /wa/.

<sup>989</sup> Consentius, dont nous avons fait la connaissance dans la première partie de cette thèse (§ 3.8), était de la classe aristocratique de Narbonne du V<sup>e</sup> siècle. Il était ami de Sidoine Apollinaire qui lui dédia son *carmen* 23 et ensemble ces deux hommes représentent les derniers maîtres du latin tardo-antique en Gaule. Abbott (1909) remet en question l'origine gauloise de Consentius : « ... when he refers to the one specified Gallic mistake he does not use the first person plural, but says *Galli*... *Utuntur* » (p; 247).

« mihi ... videtur, quando producta est (ī), vel acutior vel plenior esse, quando brevis est (ĭ), medium sonum (sic inter E et I) exhibere...

Consentius, *De Barbarismis* (GL 5, p.392)

‘Il me paraît que la /ī/ quand elle est longue est produite plus aigüe (haute, vive) et est plus pleine (entière, accomplie), alors que la brève /ĭ/ présente un son plus central entre *e* et *i*.’

On ne pourrait espérer un témoignage plus clair de la différence qualitative au début de la période mérovingienne : le /ī/ long était produit plus aigu, voire plus périphérique [i̠] tandis que la brève /ĭ/ était centralisée [i].<sup>990</sup> En effet, certains chercheurs comme Spence (1974) et Fernández Martínez (1989) sont de l’avis « que depuis le début [de la latinité], la qualité opérait comme trait distinguant à côté de la quantité » (p.105).<sup>991</sup> Peu importe la date du début de cette différenciation qualitative, visible déjà dans les inscriptions pompéiennes (cf. Väänänen, 1937; Russo 2012b, 2013), le latin de l’époque impériale contrastait 10 monophthongues et distinguait trois diphtongues <au>, <ae> et <oe>. Admettant la différenciation qualitative initialement comme forme de redondance avec la longueur, la langue répandait ces voyelles sur 3 et 5 degrés d’aperture des voyelles : les fermées [i̠] et [ū̠], les presque fermées [i] et [u] qui se sont confondues tardivement avec les mi-fermées [ē] et [ō], les mi-ouvertes [ɛ] et [ɔ] et enfin les voyelles ouvertes [a] et [ā] dans l’ancêtre des langues gallo-romanes.

Si les raisons pour l’apparition des distinctions qualitatives et la disparition de la longueur sont débattues, Spence (1965) par exemple y voyant un lien causal (que l’apparition de contrastes qualitatifs avait rendu la quantité redondante), ici, suivant Russo et Sánchez Miret (2009), Russo (2012b, 2013), Loporcaro (2015), nous proposerons plutôt d’y voir une convergence de faits.<sup>992</sup> C’est-à-dire que c’est à la fois la perte de la longueur dans les syllabes atones et l’acquisition d’une longueur dans les syllabes toniques qui sont responsables de la perte de la quantité contrastive.

<sup>990</sup> Ce passage de Consentius est cité par Schuchardt (1866a, p. 191), Linday (1894, p. 28), Russo (2012b) comme preuve que le /ī/ était relâché.

<sup>991</sup> Fernández Martínez (1989) « from the beginning quality was probably a distinguishing feature constantly working against and alongside quantity » (p.105).

<sup>992</sup> Spence (1965), en se basant sur les erreurs dans les inscriptions pompéiennes admet que « *ĭ* and *ū* did open to *ē* and *ō* at an early date in some areas, without necessarily merging with *ē* and *ō* because the latter were still distinguished from them by their length » (p. 8). Ce que décrit Spence, n’est rien d’autre qu’une neutralisation phonétique de type gradient en cours depuis le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Une neutralisation gradiente est aussi décrite par Weinrich (1958) : « Trotzdem sind die entscheidenden Kurzvokale *ĭ* und *ū* nicht mit den bestehenden Kurzvokalen *ĕ* und *ō* zusammengefallen. In diesem ‘nicht’ äußert sich das phonologische Bewusstsein, das dafür Sorge trägt, dass dieser Laut nicht jener, jener nicht dieser ist, mit einem Wort: dass die phonologische Opposition (Distinktion) aufrechterhalten bleibt » (p. 37 n.). L’hypothèse de l’allongement en syllabes toniques qui résulta dans des formes /ĕ/ → [e:] et /ō/ → [o:] présuppose l’existence d’une différence qualitative entre les paires longues et brèves latines, sinon /ĕ/ aurait aussi abouti en [e:], ce qui n’est pas le cas.

### 8.1.2 L'allongement des syllabes toniques non entravées (*Open syllable lengthening*)

Comme annoncé dans la section précédente, il y a une forte corrélation entre la proéminence d'une voyelle et sa durée phonétique. En réalité la durée est le corrélat principal de la proéminence, voire de l'accent lexical dans les langues romanes, phénomène mis en lumière par Lehiste (1970) et récemment remis en valeur pour la diachronie romane par Russo (2012b, 2013), Ségéral et Scheer (2015). Une voyelle plus proéminente, voire tonique, qu'elle soit phonologiquement brève (donc associée à une seule position vocalique dans la phonologie CV) ou longue (associée à deux positions vocaliques) aura universellement une durée plus longue que cette même voyelle lorsqu'atone, *ergo* moins proéminente (§ 3.1.2).<sup>993</sup>

Concernant les langues romanes, de nombreuses recherches démontrent que même en l'absence de longueur phonologique ou d'allongement allophonique, les voyelles toniques ont systématiquement une durée plus importante que les atones (cf. § 3.1). Dans une langue romane comme l'italien, langue qui n'a pas de contrastes phonologiques de longueur vocalique, de nombreuses études expérimentales démontrent que la voyelle tonique a une durée plus importante que la voyelle atone dont la durée tourne autour des 61 ms ; la tonique atteignant parfois les 200 ms alors que la tonique entravée ne dépasse que rarement les 100 ms, bien que ces deux chiffres varient en fonction du débit de la parole.<sup>994</sup>

Dans le cas de l'italien, Hajek (2000) défend trois contrastes moraiques : l'atone brève, la tonique entravée plus longue et la tonique libre allongée. Parker (2012, p. 312) propose également de voir ces trois catégories moraiques. Hayek (2000) donne la représentation dans la figure 92 pour le mot italien *pane* /pane/ → ['pa:.ne] 'le pain'. Nous donnons l'équivalent dans un modèle CVCV moraique (cf. Zuk, 2017d)<sup>995</sup> :

<sup>993</sup> Stevens (2012, p. 309-311) dans ses propres expériences et en parcourant la littérature a trouvé que les voyelles toniques, même en syllabes entravées ont une durée significativement plus longue que les voyelles atones. Dans son corpus de l'italien, Stevens a trouvé qu'une voyelle tonique entravée durait 88 ms en moyenne tandis qu'une voyelle atone durait 61 ms en syllabe entravée, voire 62 ms en syllabe libre, une distinction significative et perceptible entre tonique libre, tonique entravée et syllabe atone.

<sup>994</sup> Voir les études phonétiques de Fava et Magno Caldognetto (1974); Bertinetto (1981), Marotta (1985), Farnetani et Kori (1986), D'Imperio et Rosenthal (1999), etc. Le fait que les voyelles en syllabes non entravées sont plus longues que les entravées est bien documenté, cf. Maddieson (1985, § 6) et Pike (1989). Voir par exemple Jones (1950) pour l'anglais, Robbins (1961) pour le Quiotepec Chinantec du Mexique ou Han (1964, p. 57-61) qui pour le coréen, signale une valeur moyenne de 266 ms des voyelles libres contre 127 ms. pour les voyelles entravées.

<sup>995</sup> Le modèle CV moraique s'inscrit dans les modèles permettant des contrastes ternaires de pieds et expose qu'une voyelle pleine (même entravée) a un poids plus important qu'une voyelle réduite. Ce modèle représente explicitement que chaque position V n'est pas un poids moraique égal, ce qui augmente la puissance de la représentation. Ainsi il intègre la distinction entre syllabe forte (□) et faible (·).

figure 92 : représentation moraique dans Hajek (2000, p. 177) et adaptation dans un modèle CVCV moraique



L'allongement des voyelles en syllabes toniques non entravées est le sujet de la monographie de Loporcaro (2015, notamment § 2.1). L'auteur cite de nombreux passages des grammairiens de l'Antiquité tardive qui démontrent qu'il existait un phénomène général d'allongement phonétique des voyelles toniques non entravées. Nous avons déjà présenté une partie de ces citations anciennes dans la section 3.8, reprenant aussi des conclusions émises par Adams (2013). L'allongement des voyelles toniques et la diphthongaison spontanée des syllabes non entravées est aussi reconnue par Russo et Sánchez-Miret (2009, § 4.1), Russo (2013) pour le toscan et le français. Loporcaro synthétise ce développement par une règle allophonique, *Open syllable lengthening* (OSL) 'l'allongement en syllabes toniques libres' que nous reproduisons dans (298) et dont nous donnons des exemples phonétiques du latin tardif dans le (298) :

(298) **Allongement de la voyelle tonique non entravée (OSL)**

|    |     |    |   |
|----|-----|----|---|
| a. | V → | V: | / ____].σ [+tonique]                      |
| b. | ĩ → | i: | ĪPSE → í:pse → afr. <i>es</i>             |
|    | ī = | i: | MARTĪNUS → martí:nus → afr. <i>Martin</i> |
|    | ě → | e: | TĚNET → té:net → afr. <i>tient</i>        |
|    | ē = | e: | LĚGEM → lé:γem → afr. <i>lei</i>          |
|    | ō → | o: | HŌMO → ó:mo → afr. <i>on</i>              |
|    | ō = | o: | ACTŌRES → actó:res → <i>acteurs</i>       |
|    | ŭ → | u: | ŪBI → u:βe → afr. <i>u</i> 'où'           |
|    | ū = | u: | ŪNA → u:na → afr. <i>Une</i>              |
|    | ǎ → | a: | GRĀVEM → grá:ve → afr. <i>gref</i>        |
|    | ā = | a: | CĀRĪTĀTEM → cartá:te → afr. <i>Cherte</i> |

L'origine sociale ou dialectale de l'allongement de la tonique non entravée est encore débattue, tout comme son rapport à la reconfiguration des qualités vocaliques.<sup>996</sup> Consentius au V<sup>e</sup> siècle écrit (voir déjà Russo 2012b qui cite ce passage de Consentius à propos du timbre des voyelles latines qui perdent leur opposition phonologique, avec l'exemple de PĪPER):

« ... quidam dicunt 'piper' producta priore syllaba, cum sit brevis, quod uitium Afrorum familiare est » (Consentius, *De barbarismis et metaplasmis*, chap. 11, l.9-10 dans Mari (2016, p. 49) et GL 5, p. 392, l.2-4).

'... certains disent PĪPER avec la première syllabe longue, bien qu'elle soit brève, ce qui est un vice familier des africains'

Dans cette fameuse citation concernant la prononciation nord-africaine de PĪPER, von Wartburg est de l'avis que « l'allongement » du /ī/ implique son ouverture en [e:], donc une prononciation [ˈpe:per] avec l'évolution du /ī/ → /e/ roman. En revanche, Weinrich (1958, p. 24-25) et Lüdtkke (2005, p. 491-492) argumentent qu'ayant un système vocalique du type Sarde, ce PĪPER africain devait se prononcer [pi:per] avec /ī/ latin donnant /i/ roman typique des dialectes de la Sardaigne. Probert (2019, p. 178) semble lire ce passage comme la perte de la différence qualitative entre /i/ et /i/ encore reconnue comme un contraste entre longues et brèves en employant une terminologie semblable à celle utilisée pour distinguer entre voyelles périphériques et centrales en anglais. Dans le passage de Consentius, le « cum brevis sit » « bien qu'elle soit brève », *soit* ici signifie que la voyelle étymologiquement brève se prononçait avec plus de durée. Si une majorité de manuels confondent dans une seule étape la perte de la durée et la réduction des contrastes vocaliques, il est plus prudent de considérer l'allongement des toniques comme une étape distincte de la réduction des contrastes vocaliques. Loporcaro (2015) argumente que l'allongement des toniques libres est un développement commun aux langues romanes, une position qui est aussi admise par Probert (2019).<sup>997</sup> Schuchardt (1866b), Grandgent (1907, p. 76), von Wartburg (1950), Loporcaro (2015) et d'autres reconnaissent ce fond commun de l'allongement de la tonique libre vers le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, donc dans le latin tardif; Adams (2011), Russo (2012b, 2013) proposent de reculer cette date sur la base des inscriptions pompéiennes et d'autres documents de la latinité tardive<sup>998</sup>

<sup>996</sup> Schuchardt (1866b) est de l'avis que le trait est d'origine africain, car c'est là que nous trouvons les premières attestations du phénomène : « Darnach haben sie [sc. Africans] am frühesten romanisch gemessen, d.h. betonte Vokale bei folgendem einfachen Konsonanten lang, unbetonte kurz gesprochen' » (p. 43-44). Von Wartburg (1950) interprète le phénomène plus généralement : « im Allgemeinen der Tonvokal in freier Stellung gelangt wird » (p. 81). Mais cet avis est peu appuyé par d'autres types de sources. Nous préférons l'origine articulaire dans la tendance phonétique de l'allongement des toniques libres. Présenté ainsi, c'est la phonologisation ou la non-phonologisation de ces voyelles phonétiquement allongées qui devrait nous intéresser.

<sup>997</sup> Un certain nombre de chercheurs (cf. Mancini, 2001, p. 314; J. Lüdtkke, 2007, p. 202, etc.) sont de l'avis que la longueur vocalique est passée par une période de variation libre où l'on pouvait prononcer [V] ou [V:] librement.

<sup>998</sup> Si certains chercheurs comme Lausberg (1985) ont voulu repousser l'allongement des toniques dans la période historique de chaque langue romane, le poids des arguments présentés par Loporcaro (2015) nous force à accepter le scénario de l'allongement dans la période latin tardive. Or d'un point de vue du changement, la durée phonétique supérieure de ces voyelles allongées prédispose à la diphtongaison. Or cette logique est préservée dans les manuels de phonétique historique, comme celui de Zink (1986) ou l'on peut lire que « le bouleversement quantitatif oppose de façon tranchée la voyelle tonique libre, systématiquement longue, à toutes les autres, systématiquement brèves. C'est cette position libre sous l'accent qui vaut d'être d'abord considérée, car la voyelle y acquiert une longueur suffisante pour devenir

Ensuite la reconfiguration qualitative des voyelles semble se faire de façon distincte. Dans un système comme le sarde [ɪ:] ← /i/ tonique libre et [u:] ← /ū/ tonique libre ont été rephonologisés avec des têtes [I] et [U] respectivement rejoignant ainsi [i:], [u:] en tant que les phonèmes romans /i/ ← /ī/ et /u/ ← /ū/.<sup>999</sup> En Gaule, comme dans le nord de l'Italie et en Espagne, l'aperture mi-fermée de [ɪ:] et [u:] a été réinterprétée comme la présence d'un élément opérateur [A] et les voyelles étaient rephonologisées respectivement avec /e/ ← /Ē/ et /o/ ← /Ō/, mais cela *après* l'opération de l'allongement.

Selon Loporcaro (2015, p. 3), nous pouvons classifier le résultat de l'allongement en syllabes ouvertes dans les langues romanes modernes selon trois conséquences distinctes :

1. Dans les langues romanes comme l'espagnol, le catalan, le portugais et le roumain nous n'observons aucune distinction entre syllabes toniques libres et toniques entravées. Il est difficile de savoir si l'allongement des toniques libres a eu lieu en même temps que dans les autres dialectes romans et qu'il y a eu une réversion, voire un changement du type *Duc de York*<sup>1000</sup>, ou si l'OSL n'a simplement jamais eu lieu dans ces zones « périphériques » de l'Empire.<sup>1001</sup> La péninsule Ibérique et la Dacie se situent dans l'ouest et l'est extrême de l'Empire, donc dans l'hypothèse d'une innovation provenant du centre, il se peut que ces régions n'aient jamais été affectées, ce qui élimine la possibilité d'un phénomène pan-roman.<sup>1002</sup> Cependant, dans ces langues on trouve bien la « diphtongaison romane » souvent autant en syllabe entravée qu'en syllabe libre, ce qui suggère que c'est la nature tonique plutôt que la nature entravée vs. libre qui était le premier facteur conditionnant de la diphtongaison. Dans ce scénario, les /Ĕ/ et /Ŏ/ toniques entravées ou libres se sont diphtonguées en /jɛ/ et /wɛ/ respectivement avant que l'allongement soit perdu dans la langue. La phonologisation n'a laissé de nouveaux phonèmes que lorsque

---

segmentable et de là découlent les diphtongaisons qui ont si profondément marqué le vocalisme des langues néo-latines et du français plus que de toute autre. Toutes les voyelles toniques de timbre o, e, a en position libre (ou entravée dans un monosyllabe, l'entrave étant neutralisée...) se sont diphtonguées en Gaule du Nord » (p. 53).

<sup>999</sup> On pourrait dire qu'ils ont acquis le trait [+ATR] ou encore qu'ils sont passés dans l'espace vocalique périphérique (cf. Labov, 1994, chap. 6, surtout 170-176). Stockwell (1973) a même introduit un trait [±peripheral] dans la tradition générative afin de prendre en compte certaines modifications vocaliques dans l'histoire de l'anglais. C'est aussi un trait préféré par Lindau (1978) pour ces corrélats acoustiques plus claire que le trait [±tendu] traditionnel.

<sup>1000</sup> « The Grand Old Duke of Yorke » est une berceuse anglaise dans laquelle le Duc de York fait marcher ses soldats en haut et en bas d'une colline, futillement. Dans le contexte linguistique, le *manœuvre du duc de York* fait donc référence aux changements qui par une longue dérivation donnent un résultat marginal ou invisible. Pullum (1976) explique qu'il y a un biais tacite contre ce genre de dérivations chez un assez grand nombre de linguistes : White (1973) les traite de « suspicieuses », Mey (1968) les traite de « complexes » et Hogg (1973, p. 10) suggère qu'elles sont à éviter. Hurford (1971) les traite de « peu attractives ». Si nous acceptons la possibilité théorique de ce type de dérivations, nous trouvons plus élégant de les éviter dans la mesure du possible. Sur le plan diachronique un tel changement pourrait avoir lieu, il nous semble, par des effets de mode.

<sup>1001</sup> Il n'est absolument pas clair que l'Ibérie puisse être considérée comme « périphérique » car latinisée depuis les guerres cantabriques de la fin du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et partageant la partie baléarique méditerranéenne avec la Sardaigne et la Corse, l'Hispanie était profondément romaine au V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles.

<sup>1002</sup> Cependant le roumain connaît une autre diphtongaison qui lui est propre, l'ouverture de /e/ roman ouverture de /e/ roman → /e̞á/, ex. *s/*, ex. *SĒRA* → *searǎ* /se̞ǎra/ 'soir' et de /o/ roman → /o̞a/, ex. *CŌDA* → roum. *coadă* /'ko̞aɖa/ 'queue' (cf. Maiden, 2016c). Cette diphtongaison n'a pas lieu si la tonique était suivi par une voyelle fermée.

les diphtongues sont apparues et que la longueur phonétique a fini par s'effacer étant donné qu'elle n'avait pas de rôle pertinent dans la grammaire.

2. Nous trouvons des langues romanes, notamment l'italien où l'allongement en syllabes toniques non-entravées semble être un phénomène allophonique jusqu'à ce jour. C'est-à-dire que l'allongement à la base de la phonétique universelle est passé à l'implémentation phonétique spécifique de la langue en tant que règle allophonique.
3. Enfin, il y a les langues que Loporcaro (2015, p. 80) traite de « romanes septentrionales » et qui comprennent les langues rhéto-romanes, les dialectes du nord de l'Italie et les langues gallo-romanes (dont le français). Dans ces langues, l'allongement des voyelles toniques atones s'est implémenté comme dans le scénario précédent et serait la source des futures diphtongaisons « françaises » dans la langue d'oïl, le romanche et les dialectes gallo-italiens.

Cette distinction phonémique de longueur se voit bien dans une langue comme le frioulien moderne où nous pouvons observer la différence phonologique entre voyelles longues et brèves issues de l'allongement en syllabes toniques libres (figure 93).<sup>1003</sup> Finco (2009, p. 57) postule même des voyelles hyper-brèves (an. *extra short*) qui contrastent phonologiquement avec les voyelles brèves et demi-longues.

**figure 93 : l'évolution des voyelles friouliennes (cf. Loporcaro 2015, p. 98)**

| Étym : CV | Ū frioulien | Étym : CVC    | Ū frioulien      |
|-----------|-------------|---------------|------------------|
| Ē.LĪ.SŪM  | [li:s]      | ˈLĪ[K.S]ŪM    | [ˈlis] 'lise'    |
| PĒ.SŪM    | [pe:s]      | ˈHA.BĒS.SEM ? | [ves] 'j'eüsse'  |
| MĒ.ĀS     | [mɛ:s]      | PĪS.CŪM       | [pes] 'poisson'  |
| LĀ.TŪM    | [la:t]      | LĀC.TĒM       | [lat] 'lait'     |
| DŪŌS      | [dɔ:s]      | TŪS.SĒM       | [tɔs] 'toux'     |
| VŌ.CĒM    | [vo:s]      | FŪS.SĒM       | [fos] 'je fusse' |
| LŪ.CĒM    | [lu:s]      | ˈLŪ[K.S]ŪM    | [lus] 'luxure'   |

Les exemples de longueur dans le frioulien. [mɛ:s] 'mes.f.pl' ← MĒ.ĀS et frioulien. [dɔ:s] 'deux' ← DŪŌS ne nous paraissent pas pertinents dans l'exposition, car leur longueur phonologique moderne vient non pas de l'OSL, mais de la fusion de deux voyelles adjacentes. Notons bien que dans FŪS.SĒM → [fos] l'entrave suffit pour empêcher la longueur par coalescence.

La question du contraste de longueur vocalique en gallo-roman est débattue. Certes, certains dialectes (le français lauréatien, suisse et belge) sont décrits comme ayant des différences contrastives

<sup>1003</sup> Dans la figure 93 nous avons ajouté les étymons absents de l'exposé de Loporcaro (2015) et avons pu ainsi exposer quelques formes où la longueur ne provient pas de l'OSL. Il est quand même remarquable que des étymons qui nous restent, l'ensemble des voyelles longues friouliennes proviennent de voyelles longues non-entravées toniques latines. Il serait bénéfique de voir l'effet de l'accent sur les brèves toniques pour voir si cela se traduit aussi par de la longueur phonologique dans la langue moderne.

de longueur. Le français laurentien par exemple préserve des diphtongues de l'ancien français, ex. MAGISTREM → afr. *maistre* → laur. [mair(χ)] vs. afr. *mettre* → laur. [mɛt(χ)].<sup>1004</sup> Cette longueur était encore visible sur la presque-entièreté de la France au début du XX<sup>e</sup> tel qu'a teste l'ALF n° 802, *maître*. Cependant, le français ne préserve aucun cas évident de l'OSL antico-tardive hormis les diphtongues qui en sont issues.<sup>1005</sup>

Cependant, un petit groupe de chercheurs, contre la doxa, établissent un contraste phonologique de longueur vocalique dès le protofrançais (cf. Morin 2008 ; Loporcaro 2015) ou même dans le gallo-roman commun (cf. H. Berschin et al., 1978, p. 92). Cette position est aussi adoptée par Hilty (1968, p. 96) et Wüest (1979, p. 157), mais elle peut seulement être admise que si l'on accepte que cette distinction de longueur est apparue par la dégémination tardive après la création de voyelles allongées dans les toniques non-entravées., sinon on aurait des formes comme \*[be:l ← BĒLLA, avec allongement de la tonique. Morin (2003, p. 120-135 ; 2008, § 4.3) suggère que dans le français du XIII<sup>e</sup> siècle, cette distinction de longueur était encore audible dans la différence de voyelles entre une voyelle longue dans *espouse* [e'pʊ:zə] < SPŌ(N)SĀM (avec la syllabe tonique libre après la simplification de /ns/ → /s/ dans le latin tardif) et la voyelle brève de *douze* ['dʊzə] ← ['dodʒe] ← DŪŌDĒCĪM (cf. Morin 2003, p. 120-135). Évidemment cette distinction n'existe plus dans le français moderne. Morin (2003, p.132) argumente aussi que dans le franco-provençal on trouve encore une différence phonologique entre le /a/ entravé, ex. [pɪ\*vǎ] 'cheval' ← CĀBĀLLŪM qui donne un [a] bref vs. /a/ libre dans [sɑ:] ← SĀLĒM qui donne un /a:/ long. Cette distinction est effectivement visible dans l'ALF n° 269 *cheval ... aux*, où CABĀLLUM → [stə'vǔ] (pnt. 954) en Savoie tandis que SĀLĒM → [sa:] (pnt. 954) avec la longueur.<sup>1006</sup>

Ces différences de longueur correspondent à la phonologisation du OSL au moment de la dégémination, de la même manière que /ɛ:/ ← /æ:/ est devenu un phonème distinct dans l'afr. *sel* ← SĀLĒM.<sup>1007</sup> Cet exemple ne contribue pas et ne réfute pas non plus la chronologie de Morin (2003) et Loporcaro (2015). Morin (2003, p. 132) argumente aussi que les parlers wallons du pays de Bastogne (étudié par Francard, 1980) qui préservent une différence de /a:/ devant un /l/ simplex, ex. PĀLĀM → [pa:l] 'une pèle' vs. un /a/ bref devant /ll/, ex. SPĀTHULAM → \*spāllam → [spāl] 'épaule'. Le pays de Bastogne se trouve dans le territoire juste au nord des points nord-orientaux de l'ALF, mais toutes les zones voisines présentes dans l'ALF ne démontrent pas cette division lexicale; on

<sup>1004</sup> Ce sont les transcriptions du basilecte parlé dans notre famille québécoise (origine Sherbrooke) et quand-même très répandu au Québec et dans les prairies francophones. Michaelis et Passy (1914, p. 320) traitent de la neutralisation des contrastes de longueur vocalique sauf dans les variétés archaïques de la Belgique et de la Suisse. Ainsi les quelques distinctions de longueur rapportées par Martinet (1933) pour son dialecte savoyard disparaissent au cours des années 40 tel que décrit dans ses publications suivantes.

<sup>1005</sup> Martinet (1945) démontre que la distinction entre /ɛ/ et /ɛ:/ était encore maintenu dans le standard parisien des années 40. Dans Martinet (1959) il a pu évaluer la disparition de la distinction entre /a/ et /a:/ chez par différentes groupes d'âge à Paris.

<sup>1006</sup> Remarquons cependant que les formes avec le [-ɔ̃] ont souvent subi un déplacement de l'accent; ainsi l'on trouve ['pɪvɔ̃] (pnt. 912) avec accent initial dans l'Isère. À quelques kilomètres au sud du point 954, donc au point 953 nous ne trouvons pas le maintien de la durée dans SĀLĒM devenu [sǎ] (pnt. 954) et CABĀLLUM → [pə'vǔ] (pnt. 954), nous devrions donc être prudents avant de tirer des conclusions sur la survie de la longueur contrastive.

<sup>1007</sup> Selon Morin (2003, p. 132) et Devaux 1891, p. 442) ce n'est que devant /l/ et /ll/ que le contraste est préservé.

trouve partout le /a:/ long. Dans l'Atlas linguistique de la Wallonie, on trouve bien la longueur de SCĀLĀM → [ʃa:l]<sup>1008</sup> 'échelle' (ALW t.1 n° 31 *échelle*, pt. 51) à Tenneville qui correspond au même lieu d'enquête que Francard (1980). En revanche, le /ǎ/ latin tonique libre est visiblement passé à /ɛ/ comme témoigné par le passage de SĀLĒM → [sɛ] (ALW t.4 n° 180 *sel*, pt. 51).<sup>1009</sup> Cela explique pourquoi Morin (2003, p. 132) doit employer des exemples de /ǎ/ bref dans des emprunts au /a/ germanique, ex. PG. \*ballanaz >> [bāl] 'balle', PG. \*hallō >> [hāl] 'halle'. Dans l'ensemble, les données pour cette chronologie sont *très faibles*.

Nous trouvons effectivement dans les langues romanes, qu'une durée supérieure accompagne la voyelle tonique. Haden (1962) précise que pour le français c'est la prolongation de la voyelle, plutôt que l'augmentation du volume, qui caractérise la syllabe accentuée.<sup>1010</sup> Bien que nous sommes d'accord que l'OSL est le précurseur phonétique de la diphtongaison romane et même de la diphtongaison française, Morin (2006) est explicite que c'est l'allongement en syllabes ouvertes qui est responsable des distinctions de longueur du genre VĀLLĒM > [val] vs. SĀLĒM > [sa:l] en frioulien. Morin pense aussi y voir des traces en wallon, en franco-provençal et dans le provençal vivaro-alpin.<sup>1011</sup>

Morin (2003) écrit que « les différences de durée allophonique se sont maintenues après la dégémination (ou la simplification des groupes consonantiques) et après l'apocope » (p. 121), ce que nous acceptons précisément dans le sens où c'est avec la syncope/apocope que certaines voyelles auparavant non-entravées et allophoniques allongées sont devenues des phonèmes distincts, notamment des voyelles longues /Ē/, /Ō/ ou les diphtongues [eɪ] et [oɥ] romans sous l'effet de l'OSL. Loporcaro (2015, p. 71) est explicite, tant que nous pouvons dériver cette longueur d'une règle allophonique affectant la représentation sous-jacente, il n'est pas nécessaire d'admettre le statut phonologique des voyelles allongées. C'est avec la création d'une entrave, notamment par la syncope de la post-tonique, que la longueur allophonique dérivée des toniques libres est devenue un statut phonologique des voyelles toniques libres. Cette phonologisation de la durée est visible dans la figure 94. Notez bien que le [a:] allongé a acquis une valeur antérieure dans la diachronie gallo-romane (§ 10.2.4).

<sup>1008</sup> On trouve la voyelle <â> dans la graphie standard.

<sup>1009</sup> Les règles gouvernant le Wallon sont partiellement présentées par Pope (1952, § 1321) : tandis que /a/ roman, devenu /æ/ gallo-roman dans les toniques s'est d'avantage diphtongué vers /eɪ/ en wallon vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ex. *spatha* → a.wal. *espeie*, d'autres contextes permit la préservation de sa valeur a, notamment s'il y avait un /l/ [ʎ] en coda, s'il y avait un /n/ en coda, s'il était suivi d'un [β] ou si le /a/ était précédé par une consonne palatale.

<sup>1010</sup> Haden (1962) : « ... prolongation rather than loudness is the main feature of so-called stress in French » (p. 38).

<sup>1011</sup> Morin (2006) décrit « [a] first layer of long vowels has its sources in a general Romance allophonic process of vowel lengthening in open stressed syllables, ultimately responsible for length distinctions such as VĀLLĒM > [val] vs. SĀLĒM > [sa:l] in modern Frioulan, traces of which are still observed in Walloon, Francoprovençal and, more frequently, Alpine Provençal (cf. Morin 2003:120-138). This early lengthening is the source of the diphtongization that developed in many Oïl, Romanche and Gallo-Italian dialects, e.g. DĒBĒT > Proto French [de:vet] > OFr. *deit*[deɪt] / *doit* [duɛt] '(he) owes' » (p. 148).

figure 94 : démonstration de la phonologization de la longueur vocalique causée par l'OSL

|        | OSL<br>(allophonique) | degémiation | syncope/apocope | = phonologization de la<br>longueur vocalique |         |          |
|--------|-----------------------|-------------|-----------------|---|---------|----------|
| VĀLLĒ  | /vālle/               | [valle]     | [vale]          | [val]   | /val/   | 'val'    |
| SĀLĒ   | /sāle/                | [sa:le]     | [sa:le]         | [sa:l]  | /sāl/   | 'sel'    |
| CĀRRUM | /cārrū/               | [carro]     | [caro]          | [car]   | /car/   | 'char'   |
| CĀRUM  | /cārū/                | [ca:ro]     | [ca:ro]         | [ca:r]  | /cār/   | 'cher'   |
| PŌPŪLŌ | /pōpūlo/              | [pɔ:bolo]   | -               | [pɔ:plo]                                      | /pōplo/ | 'peuple' |
| PĒTRA  | /pētra/               | [pɛ:tra]    | -               | [pɛ:tra]                                      | /pētra/ | 'pierre' |

Dans la chronologie relative maintenue par Straka (1953, p. 291), Zink (1986, p. 124, 154) et d'autres, la diphtongaison « française » doit précéder la dégémiation et l'apocope, phonologisant finalement des allophones qui étaient auparavant allongés en syllabes toniques non entravées, ex. GŪLAM → [gɔ:.la] → afr. /gou.la/ 'gueule'. La présomption est que la différence phonologique de longueur serait advenue au moment de la dégémiation et de la simplification des groupes consonantiques (cf. Morin 2003, p. 121). S'il est vrai que la longueur phonétique de ces voyelles précède la dégémiation et que la phonologisation de cette longueur est concomitante avec la dégémiation, il n'en suit pas obligatoirement que la diphtongaison précède la dégémiation. Au contraire, la diphtongaison peut avoir lieu à n'importe quel moment, avant ou après la dégémiation tant que les voyelles allongées restaient distinctes des brèves.

Dans le latin tardif cette longueur phonétique a été phonologisée, ou, dans les termes de Loporcaro (2015, p. 232-233), « s'est stabilisée ». Bermúdez-Otero (2007) décrit la **stabilisation** comme « un processus de changement catégorique régulier qui crée une nouvelle contrepartie phonologique d'une règle phonétique jadis existante » (p. 506).<sup>1012</sup> Cet allongement phonétique de la syllabe tonique a créé les préconditions pour l'implémentation phonologique de l'allongement en syllabes ouvertes (an. *open syllable lengthening* OSL). Loporcaro (2015, § 3.5) évoque aussi la possibilité que l'allongement vocalique en position pré-pausale (et avant une frontière morphologique) aurait aussi causé l'allongement des voyelles en finale absolue, ce qui sera pertinent pour notre discussion de l'apocope et de la voyelle finale au chapitre 9.<sup>1013</sup>

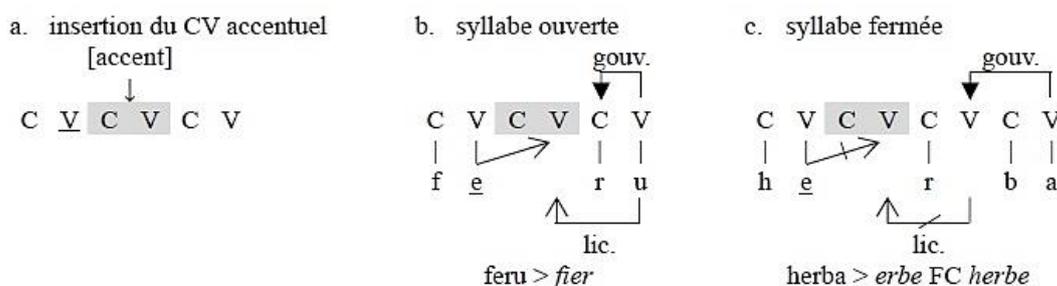
<sup>1012</sup> Bermúdez-Otero (2007) : « In sum, stabilization is a process of regular categorical change that creates a new phonological counterpart for an existing phonetic rule. Understood in this sense, stabilization is a prerequisite for secondary split. This structuralist term designates a historical development whereby the destruction of the conditioning environment of an allophonic rule gives rise to a new phonemic opposition » (p. 506).

<sup>1013</sup> En réalité, ce qui est interprété comme un allongement de la finale transparait plutôt comme une ouverture ; le renforcement des voyelles faibles semble s'exprimer par leur ouverture. Faust (2019) cite des exemples de l'ouverture de /i/ → [e] et de /ü/ → [o] dans les dialectes de la Palestine septentrionale.

Le moment auquel l'allongement en syllabes toniques libres a eu lieu semble varier de région en région. Il est probablement noté au IV<sup>e</sup> siècle dans l'inscription <DEEO> (§ 4.5) que nous avons étudié au chapitre 4. Loporcaro (2015, p. 232) date l'OSL du IV<sup>e</sup> siècle en Italie et un peu plus tardivement en Gaule, car au V<sup>e</sup> siècle l'allongement des voyelles toniques libres par les locuteurs nord-africains du latin accrochait encore l'oreille du grammairien Consentius de Narbonne dans son *Ars de barbarismis et metaplasmis*.<sup>1014</sup>

Il est fréquent dans les langues du monde qu'une voyelle accentuée soit soumise à une condition d'un poids minimal.<sup>1015</sup> Dans ces cas, une voyelle brève mais tonique était allongée ce qui avait comme conséquence la perte des distinctions phonologiques de longueur dans la tonique (cf. Barnes, 2006, p. 28). Smith (2002) appelle cet allongement « l'augmentation de la voyelle », car elle augmente la perception de la syllabe tonique en dépit des contrastes phonologiques entre voyelles brèves et longues. Ségéral et Scheer (2008b) expliquent l'allongement de la tonique par l'insertion d'un morceau structurel CV directement à droite de la voyelle qui se voit ainsi branchée sur deux positions V.<sup>1016</sup>

figure 95: CV accentuel (reproduit de GGHF p.180)



### 8.1.3 Lier la longueur vocalique et la périphéricité

Comme dans d'autres langues, la mise en proéminence de la voyelle tonique par l'allongement est accompagnée dans le latin mérovingien par l'augmentation de la fréquence (appelé accent *mélodique* dans la vieille littérature) et l'augmentation de l'intensité, c'est-à-dire le volume de la syllabe mesuré en décibels, ce dernier étant évidemment invisible à l'écrit. En réalité, ces trois réalisations acoustiques

<sup>1014</sup> Consentius *Ars de barbarismis et metaplasmis* (GL 5.392.3-4) : « ut quidam dicunt *piper* producta priore syllaba, cum sit brevis, quod vitium Afrorum familiare est 'comme certaines personnes disent *piper* en allongeant la voyelle initiale bien qu'elle soit brève, ce qui est un trait typique des Africains'. Pour la vie de Consentius voir Fögen (1997) et pour son *De barbarismis* comme témoignage du latin vulgaire voir Maltby (2012).

<sup>1015</sup> On parle parfois d'une condition de bimoraïcité. Voir par exemple Zec (1995). Dans nombreuses langues, il y a aussi une contrainte sur le poids moraique minimale des mots. C'est le cas dans une langue comme l'anglais ou l'allemand où la suite C + *Voyelle brève* n'est pas permise à moins que la voyelle soit suivie par une coda (cf. Vennemann, 1988).

<sup>1016</sup> Pour Ségéral et Scheer (2008b) le cas de la voyelle en syllabe entravée ne voit pas la voyelle se propager à droite à cause du noyau vide gouverné suivant. Et bien que ce soit le cas qu'en ancien français la voyelle tonique entravée ne se diphtonguise pas, ce n'est pas le cas pour l'ensemble de langues romanes, ni même pour l'ensemble des dialectes gallo-romans. Nous préférons donc voir une propagation de la voyelle même en syllabe entravée; tout en acceptant que nous devons reconnaître dans le français un paramétrage distinct pour le français que pour les langues ayant une diphtongaison aussi dans la syllabe tonique.

sont coprésentes. Si certaines langues comme le sanskrit et le grec ancien semblent avoir phonologisé l'accent mélodique—qui en réalité est un système tonal simple—d'autres ont phonologisé la durée.<sup>1017</sup> On ne connaît aucune langue qui phonologise l'intensité voire le gain en volume et celui-ci serait invisible de toute manière dans nos sources écrites.

Selon Ségéral et Scheer (2015, p. 138-139), c'est la durée vocalique qui était phonologisée dans le latin tardif, remplaçant l'ancienne théorie d'un « accent d'intensité » qui reste un concept flou. Cependant, nos données révèlent bien que ce n'est pas que la durée qui signalait la syllabe tonique, mais bien aussi une modification de l'implémentation d'un ton (an. *pitch*) plus élevé, ce qui est signalé par la fermeture de /Ē/ et de /ō/ représentés fréquemment <i> et <u> en syllabe tonique (§ 4.3, § 4.5). Cela est possible par le constat que toutes choses autrement égales, les voyelles fermées ont un ton intrinsèquement plus aigu que les voyelles plus ouvertes ce qui impose la périphérisations des voyelles toniques et l'élargissement de l'espace vocalique total.<sup>1018</sup>

Le fait que les langues tendent à contraster plus de qualités vocaliques dans les syllabes toniques que dans les atones est un phénomène bien connu. Mais il y a aussi une tendance pour que les voyelles toniques soient réalisées avec plus de clarté ou netteté, notamment par une plus longue durée et une articulation plus précise (Ségéral et Scheer, 2020, GGHF, p. 180) ou du moins qui s'éloignent maximale-ment d'une position neutre. C'est la quête de clarté qui est responsable de ce que nous appellerons l'**hyperarticulation** et qui se manifeste par le grand nombre de /Ē/ toniques transcrites <i> et de /ō/ toniques transcrites <u> dans nos sources.

Dans le gallo-roman, les voyelles /Ē/ et /ō/ se rapprochent phonétiquement de voyelles /ī/ et /ū/, ce qui nous pousse à constater que les voyelles latines /ī/ et /ū/ à leur tour tendaient à prendre des valeurs plus extrêmes, le /ī/ se fermant d'avantage vers [i:] et le /ū/, ayant atteint une labialisation maximale, commença à se déplacer dans la seule direction possible, vers le palais, pour devenir [ɥ:] et tardivement /y:/. On peut seulement spéculer quant à l'évolution des voyelles fermées, car les graphies restent inchangées ; le taux de conservation reste autour du 100 % (cf. § 4.1, 4.7). Pour les voyelles mi-fermées cependant, le taux de remplacement de /Ē/ par <i> atteint parfois le 70 % et de /ō/ par <u> parfois le 50 %, ce qui signale la fermeture phonétique de ces voyelles.<sup>1019</sup>

Torreira et Ernestus (2011, p. 348) ont trouvé que la voyelle /i/ française est en réalité plus fermée que le /i/ de l'espagnol. On pourrait donc transcrire la voyelle de *vie* avec l'aide de la diacritique de

<sup>1017</sup> Pour les systèmes tonaux, voir WALS 13A : Tone. Quant au volume, Ségéral et Scheer (2020, p. 179-180) dans la GGHF soulignent qu'aucune langue ne phonologise le volume comme variable du contraste phonologique; celui-ci, bien qu'associé à la syllabe tonique est ce que les éditeurs appellent une « manifestations non encodées linguistiquement de l'affect, qui se superposent aux structures proprement linguistiques » ou dans le vocabulaire de Vaissière (1997, p. 481) une « règle paralinguistique ». Loporcaro (2011b) en revanche écrit « Latin stress remained dynamic all along: its chief acoustic correlate must have been amplitude, as opposed to classical Greek's 'melodic' accent, phonetically realized as a rise in pitch » (p. 62).

<sup>1018</sup> Voir Lehiste et Peterson (1961), Ewan (1975), Ohala et Eukel (1987). Ce phénomène est documenté pour quelques 31 langues par Whalen et Levitt (1995).

<sup>1019</sup> Il faut aussi se rappeler que dans un grand nombre de mots, la présence d'une consonne palatale après ou avant la voyelle tonique avait un fort effet phonologique et que celui-là est souvent indiqué dans la graphie. C'est aussi le cas pour les consonnes nasales et vélaires qui elles aussi ont contribué à la forme phonologique tardive.

fermeture [i]. Ce détail phonétique aurait comme conséquence le dégagement de l'espace vocalique, permettant ainsi au /e/ de progresser vers [ɛ] dans la direction du [i] via un *pull chain*.<sup>1020</sup> Sur le plan phonétique, l'étude de Torreira et Ernestus (2011) appuie une intuition déjà partagée par Vielliard et Pei dans les années 1930, que le /e/ gallo-roman était particulièrement fermé d'où les graphies fréquentes en <i>.

Dans le corpus étudié par Pei (1932) du début VIII<sup>e</sup> siècle, le /Ē/ latin tonique était préservé <e> dans 54 % des cas, mais était écrit <i> dans les autres cas (46%). Politzer et Politzer (1953, p. 38-39) avaient noté que le remplacement de /Ē/ par <i> surtout en syllabes non-entravées est fréquent à partir de 653 et ils le connectent avec l'éventuelle diphtongaison « française » de cette voyelle. Rembert Eufe (2018) trouve aussi une distribution semblable dans les données numismatiques, ce qui nous permet d'apporter une précision sur la « confusion » entre Ē et Ī latin : <i> est la graphie oralisante mérovingienne pour cette voyelle en syllabe tonique non-entravée.<sup>1021</sup>

Il est difficile d'identifier les raisons précises pour la fermeture extrême du /i/ gallo-roman et la fermeture du /e/, ainsi reflété <i> dans notre corpus mérovingien; après tous les dialectes italo-romans, archaïques et modernes, partagent avec le gallo-roman le contraste de sept monophthongues /i, e, ε, a, ɔ, o, u/ en syllabes toniques (cf. Ledgeway, 2016a; J. C. Smith, 2016), donc une pression systémique n'est pas une réponse immédiatement satisfaisante. Aucune pression sociale, par exemple l'influence d'un substrat, n'est immédiatement discernable non plus. Meillet (1933) nous rappelle deux sources potentielles de la fermeture de ces voyelles. Nous savons par le traitement romain des mots sabelliques (osque et ombrien) que le \*/ē/ et \*/ō/ indo-européens étaient particulièrement fermés dans les langues osco-ombriennes et sont régulièrement reflétés comme <i> et <u> respectivement.<sup>1022</sup> On trouve ce même phénomène dans le protoceltique où le \*/ē/ indo-européen est systématiquement devenu \*/ī/ proto-celtique, ex. I.E. \**b<sub>3</sub>rēǵs* → gaul. *rīx*, v.ir. *rī* 'roi' et encore le \*/ō/ indo-européen est passé à \*/ū/ dans les syllabes finales, ex. I.E. \**k<sub>w</sub>ō* → PC. \**kū* (2003, p. 41-42).<sup>1023</sup> Ailleurs le \*/ō/ indo-européen est passé à /ā/, probablement [ɔ:] (cf. Zuk, 2017c) éliminant effectivement le \*/ō/ primitif du celtique. L'absence des phones [ɛ:] et [ɔ:]

<sup>1020</sup> Notion mise en valeur par Labov (2007 [1994]), mais abordée par Ultan (1970), Kenstowics et Kisseberth (1979) et traitée récemment par Łubowicz (2011).

<sup>1021</sup> Cette position va à l'encontre de l'affirmation de Vaissière (1996) : « when a stressed syllable is emphasised, jaw lowers and the short vowels tend to be perceived as more open » (p. 64). Sa remarque peut être mieux comprise dans le paradigme de la périphéricité où Labov (1994, p. 176) décrit clairement la fermeture des voyelles périphériques et l'ouverture des voyelles non périphériques comme la trajectoire attendue lors du renforcement des voyelles.

<sup>1022</sup> Pour la phonologie de l'osque voir Lejeune (1970).

<sup>1023</sup> Selon Lewis et Pedersen (1937, p. 7) et repris par Voyles et Barrack (2009, p. 313) le passage de \*/ē/ → \*/ī/ aurait eu lieu de bonne heure (entre 3000 et 800 av. J.C. dans le protoceltique, partout dans les toniques comme les atones, sauf en tant que première partie d'une diphtongue /ēɪ/ ou /ōɔ/. Ailleurs le \*/ō/ indo-européen est passé à /ā/ éliminant effectivement le \*/ō/ primitif du celtique. Voyles et Barrack (2009, p. 321) datent le passage de /ō/ et /ōɪ/ finale à /ū/ d'une période entre 800 av. J.-C. et 500 ap., un créneau bien trop large pour nous être utile, mais remarquons que la fusion de /ō/ et /ōɪ/ représente le moment idéal pour expliquer l'introduction d'un élément palatal dans la prononciation du /ū/, peut-être devenu [u:] par la contribution de la diphtongue.

moyennes dans le gaulois pourrait expliquer la fermeture relative de ces voyelles vers [ɛ̄] et [ɔ̄] dans le gallo-roman devenu l'équivalent acoustique du \*ī et du \*ū gaulois.

Pour Arbois de Jubainville (1872b, p. 322) la substitution de l'<u> à l'<o> du latin classique « à l'époque mérovingienne, ne pouvait avoir eu d'autre but que d'indiquer le passage du son primitif », [o], au son *ou*, c'est à dire [u]. Pour l'époque mérovingienne, nous proposons une étape intermédiaire [u:] qui est à mi-chemin entre l'*o* tonique du latin et l'*u* bref.<sup>1024</sup> L'instabilité de la voyelle presque-fermée allongée va motiver sa diphtongaison en [ou] dans l'histoire du français, comme le suggèrent les graphies <ou> de l'ancien français.<sup>1025</sup> Cette valeur intermédiaire nous permet aussi d'expliquer les formes [o], [u], [ø] des dialectes médiévaux et modernes, ex. CŌLŌREM → fr. *couleur* [ku'lõ:ʁ] (cf. ALF n° 333° *couleur*, pt. 226), Gironde [kulu:r] (pnt. 635), Marseille ['kulɔr] (pnt. 882), Savoie [kɔ'lɔr] (pnt. 953), etc.

Il en est de même pour les autres voyelles qui aboutissent souvent à une diphtongue dans l'histoire du français. Ici en réponse aux graphies attestées dans nos chartes et par la reconstruction interne, comparant les voyelles du latin classique avec les voyelles des descendants gallo-romans, nous reconstruisons les valeurs intermédiaires [ɛ̄:], [ɔ̄:] et [æ:] pour l'époque mérovingienne. Il a y a plus d'un demi-siècle que Leonard (1966) avait postulé un système conservateur pour les voyelles de la future langue d'oïl. Il basa sa reconstruction dans des données dialectologiques.<sup>1026</sup> Plutôt que d'admettre une diphtongaison « française » sur l'ensemble du territoire de la future langue d'oïl, il admet plutôt l'existence d'allophones longs des voyelles dans les environnements allongeants, notamment dans la syllabe tonique. On reproduit donc l'évolution des voyelles toniques dans la figure ci-dessous.

<sup>1024</sup> Morin (2008, p. 2912) propose de voir la voyelle /ɔ/ ← /ō/ latin dans le dialecte francien du XI<sup>e</sup> siècle, expliquant que les « réalisations phonétiques sont largement dispersées dans l'espace vocalique autour d'une position moyenne intermédiaire entre [o] et [u] (p. 2912), tel que décrit par Suchier (1893; 1906, p. 28), phénomène aussi présent dans certain dialectes occitans (cf. J. Rousselot, 1892, p. 98), ce qui nous pousse à le reconstruire ainsi pour le gallo-roman.

<sup>1025</sup> Sans indices supplémentaires, il est difficile d'accepter la position de Straka (1953) et Vaissière (1996, p. 64) que la diphtongaison « fermante » date du gallo-roman du IV<sup>e</sup> siècle. Or, on doit s'interroger sur l'existence réelle d'une période de diphtongaison du /ō / tonique non-entravée. Nous ne trouvons pas de traces de cette diphtongue dans les dialectes de l'ALF, ex. carte n° 582 *les fleurs*. Nous trouvons plutôt des valeurs plus ou moins fermées d'une voyelle postérieure et ronde.

<sup>1026</sup> Leonard (1966) trouva que certaines diphtongues « françaises » étaient absentes dans les dialectes conservatifs de l'ouest poitevin. Par exemple, /e/ gallo-roman tonique est devenu /e: /, phonétiquement [e:] ou [ɪ:] sans diphtongaison, tandis que /o/ tonique → [ɔ:] ou [ɔ:], encore sans diphtongaison. Attention, Leonard (1966), utilise une notation un peu gênante, employant le symbole <e> pour une voyelle entre /i/ et /ɛ/, clairement antérieure, mais « légèrement centralisée », tandis qu'il reconstruit /u/ comme réflexe de /ō/ latin, qu'il décrit comme « free to rise into the area of [u], occupied by no phone, not even by /w/ » (p. 478). Cela implique que /ū/ latin était déjà antériorisé en gallo-roman. C'est vrai que /ū/ et /ō/ tonique ne fusionnent pas dans la syllabe tonique, mais nous ne trouvons aucun indice solide pour l'antériorisation totale de /ū/ → /y/ pour la période mérovingienne. Accepter que /ō/ tonique non entravé pouvait se réaliser par un allophone mi-fermé [ɔ:] ou [ɔ:] évite le chevauchement spectral avec /ū/. Or, en regardant dans l'ALF nous trouvons de nombreuses attestations de /ō/ latin tonique réalisé [ɔ], ex. pōr → *pour* [pɔr] (ALF n°248 *pour chasser*, pnts. 299, 268, 285, 251, 2227, etc.), \*būccūs → *bouc* [bɔk] ou [bɔ:k] (ALF n°150 *Bouc*, pnts. 471, 423, 248, 227, 235, 266, etc.).

figure 96 : évolution des voyelles toniques entre le gallo-roman et le français

| Voyelle latine | pré-français (700 à c. 880) <sup>1027</sup> |                          |                       | ancien français     |                         | exemples |
|----------------|---|--------------------------|-----------------------|---------------------|-------------------------|----------|
|                | Voyelle gallo-romane                        | syllabe tonique entravée | syllabe tonique libre | évolutions tardives |                         |          |
| Ī              | /i/   | → [iː]                   | [iː], [ij]            | → [iː]              | VĪTA → <i>vie</i>       |          |
| Ī, Ē           | /ɛ/   | → [ɛː]                   | [eː], [ej]            | → [wej] (→ [wa])    | CRĒDĒRE → <i>croire</i> |          |
| Ĕ              | /ɛ/   | → [ɛː]                   | [ɛː], [jɛ]            | =                   | PĒDEM → <i>pied</i>     |          |
| Ā, Ă           | /a/   | → [aː]                   | [æː], [æj]            | → [ɛː]              | MĀRE → <i>mer</i>       |          |
| Ō              | /ɔ/   | → [ɔː]                   | [ɔː], [wɔ]            | → [wɛ] → [øː]       | NŌVEM → <i>neuf</i>     |          |
| Ō, Ū           | /ɔ/   | → [ɔː]                   | [ɔː], [ɔw]            | → [ɔj] → [øː]       | NŌDUS → <i>nœud</i>     |          |
| Ū              | /u/   | → [uː]                   | [uː], [uw]            | → [uj] → [yː]       | DŪRUM → <i>dure</i>     |          |

Cette reconstruction avec des voyelles allongées mais pas forcément diphtonguées nous permet de prendre en compte les éventuelles données dialectales du gallo-roman moderne et médiéval. Or, cette reconstruction monophthongale correspond aux données de nos chartes. Les graphies <i>, <u>, <a> ne peuvent pas nous garantir que la diphtongaison n'était pas en cours, mais les témoignages graphiques ne nous permettent pas non plus de reconnaître la diphtongaison dans cette période. Certes, il existe tout une série de diphtongaisons et d'antériorisations des voyelles toniques non-entravées, mais celles-ci ne peuvent pas être datées de l'époque mérovingienne, du moins pas dans leur phonologisation.

Le /Ā/ rejoint son pair long, /Ā/ dans la tonique et ces deux phonèmes cessent de contraster. Rien n'empêche, sur le plan phonétique, qu'on reconstruise le début des changements phonologiques plus tardifs, par exemple l'occasionnelle graphie <ae> ou <e> pour un /Ā/ ou /Ā/ tonique suggère son antériorisation partielle (§ 4.9-4.10). Mais les exemples sont très rares : <aquerumue> (Nord/688 T4466 1.8) pour AQUĀRUMQUE 'eau.gén.pl.' et <rogetus> (Ile-Fr/673 T4462 1.35, 1.36, 1.37, etc.) pour ROGĀTUS : 'questionné'. Si /Ā/ semble acquérir une prononciation antérieure [æ], ce qui explique sa neutralisation avec les voyelles antérieures en syllabes atones, phonologiquement [æ] était encore associé au phonème /Ā/ en syllabe tonique.

Quant au /Ē/, il a une forte tendance à être écrit <i>, ce qui indique sa fusion totale avec /ī/ en syllabes toniques ; celui-ci était sans doute très fermé : [iː], [ɛ] ou [eī]. Le /ī/ continue de s'écrire <i>, ayant un taux de conservation de plus de 98 % dans un mot comme VĪR 'homme', bien que celui-ci

<sup>1027</sup> Cette période du pré-français pourrait durer jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle avec la préservation du Chanson de Roland daté de 1090. En revanche l'attestation de la diphtongue /wɔ/ dans la séquence d'Eulalie <buona> (l.1) et d'autres phénomènes vocaliques suggèrent que dans certains dialectes, ces phénomènes étaient déjà accomplis à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Comme nous suggérons au chapitre 12, un travail plus important sera important à l'avenir afin de mieux déterminer comment le gallo-roman plutôt commun du VIII<sup>e</sup> siècle a donné naissance aux langues romanes d'oïl, d'oc et francoprovençales du Moyen Âge central.

puisse s'ouvrir dans les contextes vélarisants (cf. § 4.2.1). Le /ĕ/, devenu long en syllabes toniques, continue de s'écrire <e> et ne se confond pas avec le <i> (cf. § 4.4).

Il en est de même pour le /ū/ qui ne se confond jamais avec /ō/ dans la syllabe tonique, suggérant leur bifurcation, le premier vers [u:] et [y:], toujours écrit <u> et le second vers [ɔ:] et tardivement [wɔ], encore écrit <o>. La diphtongaison n'était pas encore phonologisée. Quant au /ō/, il s'écrit souvent comme <u> à 71 % dans un mot comme AUCTŌR 'auteur' (cf. § 4.5.1), bien que dans le reste du lexique son taux de remplacement tourne plus autour du 50 %, se rapprochant tout de même du /ū/ qui maintient la graphie <u>.

## 8.2 La disparition des contrastes dans la tonique

Si la tonique a surtout connu le renforcement grâce à l'allongement des syllabes toniques libres, le passage du latin aux langues romanes est aussi marqué par une réduction du nombre absolu de contrastes vocaliques, même dans la syllabe tonique. Notre analyse de la reconfiguration vocalique, s'approche dans ces grandes lignes à celle de Leppänen et Alho (2018) qui considère l'apparition du système vocalique roman, non pas comme un changement unitaire, mais comme la confluence de la perte de la longueur vocalique contrastive et la phonologisation des distinctions de périphéricité.

### 8.2.1 La perte de la longueur vocalique

L'une des conséquences de l'allongement des voyelles toniques en syllabe ouverte était une déstabilisation du système de contrastes de longueur vocalique partagé par les langues indo-européennes et que le latin avait hérité de son ancêtre italtique. Dans le latin classique, chaque monophthongue était contrastive pour la quantité longue ou brève.<sup>1028</sup> Ainsi un mot comme LĪBĒR 'libre' avec voyelle longue contrastait avec LĪBER 'un livre' avec voyelle brève tout comme PUĒLLĀ 'une fille.NOM' contrastait avec PUĒLLĀ 'une fille.ABL', etc.

Si une certaine longueur semble accompagner les positions proéminentes comme la syllabe tonique, la syllabe initiale, ou dans un moindre degré la syllabe finale, toutes les langues ne font pas un véritable contraste phonologique entre voyelles longues et brèves. Dans la phonologie autosegmentale, la longueur vocalique est représentée par l'association de la mélodie à deux positions structurelles telles qu'illustrées dans la figure 97. La voyelle longue est essentiellement une mélodie qui est associée à deux places vocaliques structurelles, c'est-à-dire que phonologiquement elle occupe deux places vocaliques, voire le temps de deux positions vocaliques (cf. Lowenstamm, 1996).

<sup>1028</sup> Voir Avalle (1968) pour les traits distinctifs des voyelles latines et Fernández Martínez (1989) pour qui « the stric[t] distinction of vowel-length inherited from Indo-European, with its phonological value, is undoubtedly an important and unchallengeable characteristic of the simple Latin system, constituting one of the distinguishing features – in this case prosodic and non-intrinsic, like the degree of aperture or the point of articulation-through which the various vocalic phonemes are opposed ». (p. 102).

---

**figure 97: différence représentationnelle entre une voyelle longue et une voyelle brève**


---



Le latin classique contrastait bien 10 monophthongues phonémiques : 5 brèves et 5 longues. Si dans le plus ancien état de la langue, il se peut que la distinction entre les voyelles longues et brèves ne fût qu'une distinction de longueur : une association positionnelle simple V vs une association double VV, la distinction supplémentaire du contraste qualitatif semble bien précéder la perte du contraste de la longueur, car ces voyelles sont restées phonologiquement distinctes.<sup>1029</sup>

Deux questions qui divisent les phonologues sont la redondance dans les représentations linguistiques ainsi que la place de la phonétique dans les représentations phonologiques. D'un côté, la simplicité formelle préfère des représentations minimales et prend la position que chaque information dérivable devrait être dérivée par la grammaire plutôt que cantonnée au lexique. Une position contraire prône pour des représentations complexes afin de limiter la computation. Dans ce dernier cas, la présence d'informations phonétiques et de redondances phonologiques servirait à renforcer la représentation phonologique.<sup>1030</sup> Ici, suivant Haudricourt et Juilland (1971), nous préférons l'option de la redondance qui rend les phonèmes maximalelement contrastifs en intégrant des distinctions de quantité et de qualité, pour des raisons qui seront bientôt claires, même au coût de l'élégance formelle. Sur le plan phonétique, la durée et la qualité permettaient de contraster les phonèmes traditionnellement longs et brefs ; sur le plan phonologique, la longueur seule suffisait pour distinguer les paires longues et brèves, mais comme le signale Klausenburger (1975) « lorsqu'il est démontrable que deux traits phonétiques coexistent en permanence, il est impossible de déterminer lequel est redondant et lequel ne l'est pas » (p. 111).<sup>1031</sup> Nous modélisons les 10 contrastes du latin classique dans la figure suivante.

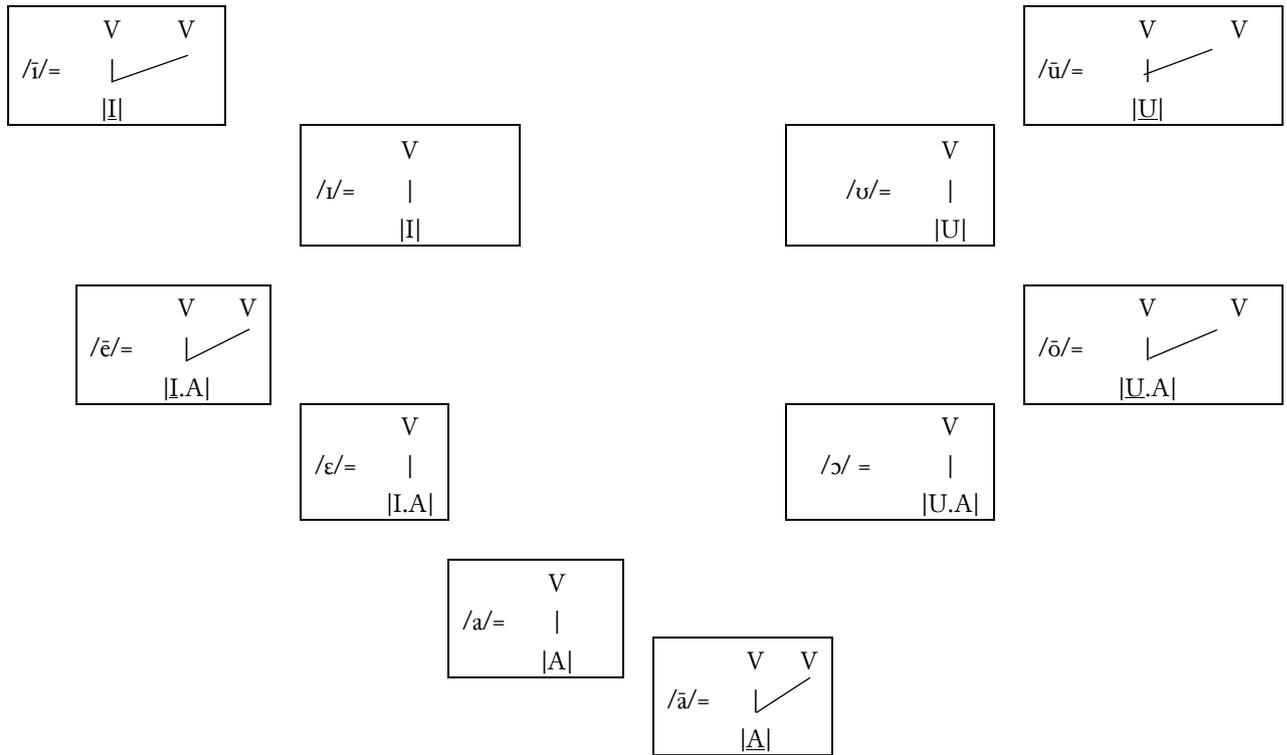
---

<sup>1029</sup> Il y a encore une autre possibilité si l'on admet que la perte de la quantité et l'apparition de distinctions qualitatives étaient simultanées grâce à une transphonologisation, anciennement portée par la durée sur un autre trait phonologique, ici la périphéricité contre la centralité, ce qui n'implique pas le passage de dix monophthongues phonémiques à sept. En revanche les signes de confusions qualitatives (ouverture du /i/ visible dans les graphies <e>) visibles dans les graffitis de Pompéi sont plus anciens que les signes d'une perte générale de la quantité contrastive.

<sup>1030</sup> Scheer (2015, § 65) propose un survol de cette question, mais renvoie vers Kingston (2007) pour une vue d'ensemble sur de la question de l'union entre la phonologie et la phonétique ou leur séparation autonome avec une interface éventuelle.

<sup>1031</sup> Klausenburger (1975) : « From a general stand point, if two phonetic features can be shown to be always co-extensive, there is really no solution as to which is redundant, which is not! » (p. 111). Straka (1959) exprime cette même idée pour le latin que « [l]a durée et le timbre devaient être si intimement liés qu'on peut se demander lequel des deux caractères était au fond distinct » (p. 287-288) tandis que Lehiste (1970, p. 30) exprime cette problématique pour la linguistique en générale. Plus récemment, certains modèles, par exemple le CVCV (§ 2.4) prennent la structure et donc la quantité comme prévalant sur la mélodie. Enguehard et Luo (2020) en font démonstration évoquant même la « longueur virtuelle » lorsqu'une voyelle phonétiquement brève résiste à la réduction comme si elle était longue.

figure 98 : représentations élémentaires et autosegmentales des 10 voyelles du latin classique



Dans ces représentations il faut noter les deux positions vocaliques auxquelles sont associées toutes les voyelles longues,  $\bar{i}/$  ;  $\bar{e}/$ ,  $\bar{o}/$ ,  $\bar{u}/$  et  $\bar{a}/$ , qui sont aussi périphériques. Comme nous l'avons expliqué au chapitre 2, (§ 2.5.1), c'est l'appui sur l'élément appelé « tête » qui donne le caractère périphérique et saillant à ces voyelles. En contraste, les voyelles brèves ne sont associées qu'à une seule position vocalique et n'ont pas d'élément en tête, d'où leur nature en retrait et plus centrale par rapport aux voyelles périphériques. Parmi les voyelles brèves  $\epsilon/$  et  $\omega/$  sont encore relativement robustes par la combinaison représentationnelle des éléments colorants |I| ou |U| avec l'élément de la sonorité |A|.

Dans des présentations classiques du « bouleversement vocalique », tel que dans Lausberg ([1866] 1969, § 154-157) ou Meyer-Lübke (1890a, § 26), la quantité disparaît sans motivation particulière. Déjà chez Pope ([1934] 1952, §153-158) on trouve une explication plus raisonnée que dans la tonique les voyelles brèves s'étaient allongées sous « l'accent expiratoire », tandis que dans les atones les voyelles longues se sont abrégées lorsque entravées. L'idée d'un accent expiratoire, introduit par Sievers (1876) et qui se basait sur la phonétique expérimentale du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, est repris par van Wärtburg (1936) et se retrouve aussi chez Bourciez (1930) qui traite d'un « *accent d'intensité*, purement expiratoire » (p. 6). Mais les avancées de la recherche phonétique et phonologique ont démantelé l'hypothèse d'un accent expiratoire. En grande partie grâce à Noske (2008, 2020), la notion de l'accent expiratoire est en cours d'abandon ouvrant la voie à des possibilités mieux ancrées dans la phonologie synchronique (cf. § 3.8.1.1).

Les notions de la phonétique universelle, de l'hyper-articulation et de la rephonologisation élaborées au chapitre 3, fournissent les outils pour comprendre la restructuration de la longueur dans le latin tardif. Väinänen ([1963] 1981, § 45) par exemple, évoque l'abrègement des séquences V + C.C, ex. STĒLLA → \*stellē 'étoile' et l'allongement des brèves non-entravées comme raisons pour « la phonologisation de l'aperture et la déphonologisation de la quantité » (p. 31). En effet, la phonétique moderne démontre l'habitude universelle de signaler l'accent par un allongement de la syllabe et une augmentation de son F<sub>0</sub> (cf. Ladefoged, 2005, § 2.4; Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999, p. 41). Il est aujourd'hui couramment admis que l'allongement des voyelles toniques et l'abrègement des voyelles longues entravées a mis fin à la situation contrastive des longues et des brèves en latin. À la place de l'effondrement de la quantité vocalique le '*Kolaps*' des *Quantitätensystemen*' de Lausberg (1969, p. 144), un vocabulaire digne du paradigme du déclin rapide d'Edward Gibbon ; il nous paraît plus approprié de dire qu'il y a eu une redistribution des contrastes de longueur et qu'avec la perte de la longueur contrastive, c'est la qualité seule qui a pris le relais. De plus, comme nous le suggérons dans la section 8.2.2 à 8.3.2, il est vraisemblable que les voyelles brèves et faibles aient été réassignées à des positions phonologiquement faibles.

### 8.2.2 L'élimination des voyelles intrinsèquement faibles

Dans la plupart des manuels sur la phonétique historique (voir les références dans § 8.2.1), les dix voyelles latines contrastées pour la longueur longues et brèves disparaissent en faveur d'un système de sept voyelles sans contrastes de quantité phonologique. On n'aborde rarement ni la nature des voyelles qui sont éliminées, ni la nature de leur élimination, rattachant ces deux attributs de façon accessoire à la perte de la longueur. Pour être explicite, dans toutes les langues romanes, ce sont les voyelles /ĩ/, /ũ/, /ã/ latines qui disparaissent des syllabes toniques. Tous les chercheurs admettent largement le fusionnement phonologique de la voyelle /ĩ/ soit avec /i/ soit avec /ē/, selon le dialecte, le fusionnement de /ũ/ soit avec /ū/ soit avec /ō/, encore selon le dialecte<sup>1032</sup>, et la neutralisation de /ã/ et /ā/ qui émergent comme une seule voyelle centrale et ouverte sans conditionnement, donnant donc un statut particulier aux voyelles ouvertes qui, à la différence des autres voyelles, ne « semblent » pas modifier leur timbre.<sup>1033</sup> Toutefois, le scénario traditionnel est confronté à quelques phénomènes tout aussi inexplicables :

<sup>1032</sup> Bourciez (1930) : « Le changement de *ĩ* en *e* et de *ũ* en *o* s'est produit dans tous les pays où l'on parlait latin. C'est seulement dans les idiomes du centre et du sud de la Sardaigne (logoudorien et campidanien) que *ĩ* a conservé son timbre primitif ; en Sardaigne et sur les rives du Danube (roumain) que *ũ* est resté distinct du *ō* » (p. 3). Mais l'étude de la dialectologie révèle que la situation est plus complexe. Comme l'explique Tamponi (2020) « in the dialect of Castelmezzano (Lucania), /ĩ/, /ē/ and /ě/ merged to /e/, whereas /ǫ, ǭ/ and /ũ, ū/ merged to /o/ and /u/, respectively. Moreover, the Sicilian vowel system can be considered to be a development of the Common Romance vowel system due to the influence of Byzantine Greek, where the Proto-Romance /u, o/ and /e, i/ merged » (p. 72).

<sup>1033</sup> En réalité les romanistes depuis au moins Schuchardt (1866a), Meyer-Lübke (1890b) et Grandgent (1907) emploient un petit point <̣> sous la voyelle pour indiquer qu'elle est fermée (al. *geschlossen*), par exemple, <ẹ>, <ọ> fermées qui contrastent avec <e> et <o> ouvertes, bien qu'il ne soit rarement spécifié si <ẹ>, <ọ> sont uniquement fermées par rapport aux voyelles mi-ouvertes ou s'il s'agit d'une véritable fermeture partielle par rapport aux valeurs du latin classique. Dans l'API on emploie plutôt le <̣> sous la voyelle pour indiquer une fermeture supplémentaire. Dans les anciens manuels nous

- ① Pourquoi est-ce que les voyelles /Ē/ et /Ō/ deviennent des phonèmes romans indépendants tandis que les brèves /ī/, /ū/ sont éliminées ?
- ② Pourquoi est-ce que la neutralisation de /ī/ et /ū/ ne se fait pas de la même manière dans tous les dialectes ?
- ③ Enfin, comment pouvons-nous expliquer la singularité du traitement de /Ā/ et /ā/ par rapport aux autres voyelles ? Comment expliquons-nous la différence du comportement de /Ā/ et /ā/ dans la syllabe pré-tonique que nous avons documentée au chapitre (§ 6.9-6.10) par laquelle la voyelle brève /ā/ se neutralise avec les voyelles antérieures, tandis que la longue, /Ā/, reste distincte ?

Ces questions trouvent une réponse lorsque l'on postule dans un premier temps la perte des contrastes de longueur, préservant les distinctions qualitatives qui étaient, jusque-là, des redondances. Dans un deuxième temps, les voyelles les plus faibles du système sont soumises à la réanalyse comme des phonèmes plus robustes (§ 3.4.3) par un phénomène de réassociation, terme que nous utilisons pour signaler l'association d'un contraste phonologique, potentiellement modulé par l'hyper ou l'hypo-articulation, à une autre valeur phonologique, soit nouvelle, soit qui correspond à une nouvelle voyelle dans le système.<sup>1034</sup> Dans la théorie des éléments l'on peut expliquer la réassociation/rephonologisation des voyelles /ī/, /ū/, /ā/ par le fait que leur représentations élémentaires sont les plus faibles, comportant un seul élément sans tête : |I|, |U|, |A| respectivement. Dans Zuk (2022b) nous avons même argumenté que /ī/, /ū/, /ā/, n'ayant aucun des corrélats de la force représentationnelle ont été soumis à une fortition phonologique dans les syllabes toniques afin de préserver la voyelle et respecter de nouvelles contraintes sur la bonne formation des mots.

La première étape de la reconfiguration des voyelles latines dans les langues romanes est représentée dans la figure 99 où les contrastes de longueur sont éliminés. Aucune langue romane ne préserve les contrastes quantitatifs hérités du latin classique et comme nous l'avons signalé (§ 3.8), la perte de la longueur contrastive date déjà du latin tardif. Notons bien que les différences phonétiques qualitatives qui existaient entre le /ī/ et le /i/ ou entre le /ō/ et le /o/ par exemple, étaient préservées et ont fini par être phonologisées comme les nouveaux contrastes pertinents distinguant les voyelles. Il est nécessaire d'admettre la différence qualitative entre paires longues et brèves *avant* la perte de la longueur contrastive, car sans ces différences phonétiques, la perte de la longueur aurait engendré la réduction des 10 voyelles à 5, éliminant tous contrastes de longueur : /Ē/ et /Ē/ seraient devenus le /e/ roman, /ō/ et /ō/ seraient devenus /o/, etc.<sup>1035</sup> Comme le souligne Janson, cela ne s'est pas

---

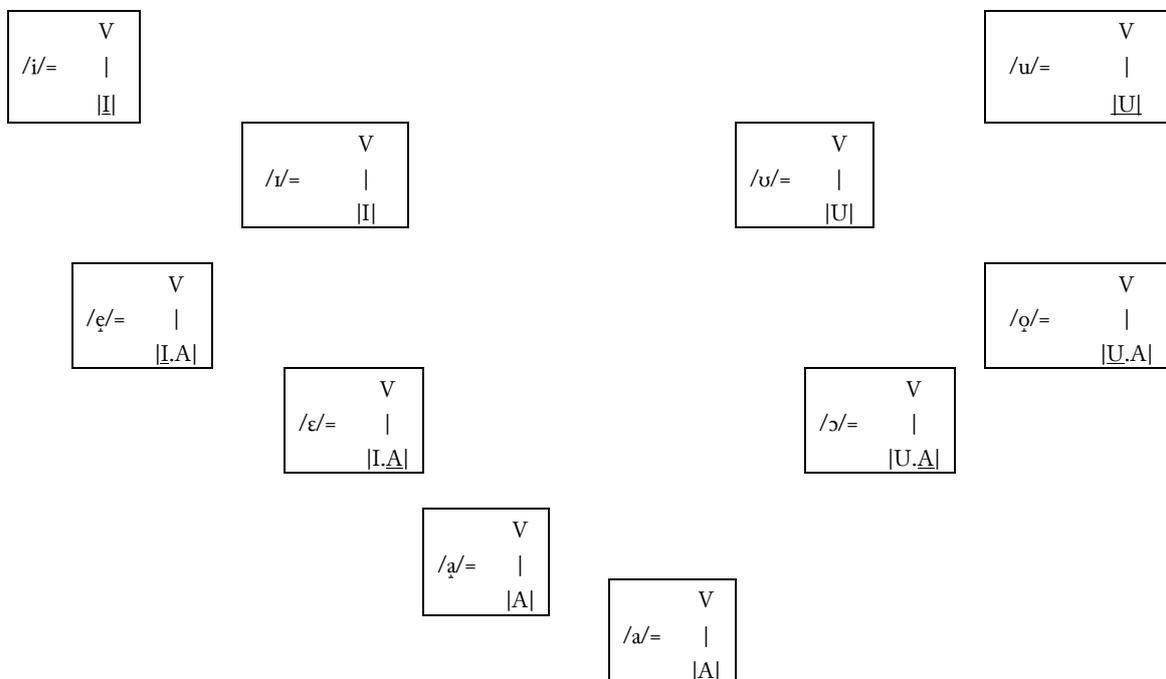
trouvons aussi <ǰ> et <ǰ>, mais ils ne sont plus utilisés dans les manuels plus récents tels que Väänänen (1981) ou Zink (1986), ni même dans Bourciez (1930).

<sup>1034</sup> Ailleurs nous avons employé le terme de *rephonologisation* pour ce phénomène, car une nouvelle valeur phonologique est attribuée à une valeur phonétique ou représentationnelle. Dans l'école de Prague, notamment chez Jakobson, la *rephonologisation* correspond à la réorganisation du système de corrélations phonologiques, sans toutefois augmenter ni diminuer le nombre de distinctions. À notre avis, la réassignation fait partie des phénomènes de la même manière que le passage de /g/ → /ɣ/ dans certaines langues slaves.

<sup>1035</sup> En réalité on peut contourner ce principe de *feeding* par une petite manipulation, en admettant la continuation d'une longueur virtuelle, ce qui est une distinction de quantité dans la phonologie qui n'est pas forcément marqué par la durée

produit, précisément car d'autres différences phonétiques permettaient déjà de distinguer la voyelle brève centralisée de la voyelle longue et périphérique.

figure 99 : représentations élémentaires et autosegmentales des 10 voyelles du latin tardif (préroman)



Le système vocalique représenté pour le latin tardif dans la figure 99 est capable de représenter l'ensemble des évolutions vocaliques dans les langues romanes, et nous postulons donc ce système de 10 voyelles pour le latin tardif avant la séparation des différentes familles de langues romanes. Haudricourt et Juilland ([1949] 1971) reconstruisent un système semblable pour le latin tardif et Hall (1950, p. 16-17) pour le protoroman, laissant seulement de côté la distinction que nous avons préservée entre les deux voyelles centrales ouvertes et les représentations élémentaires.<sup>1036</sup> Malgré le renforcement des voyelles toniques par l'allongement, toutes les langues romanes ont aussi connu la réduction du nombre de contrastes dans les syllabes toniques ; aucune ne préserve les dix contrastes du latin et les voyelles ciblées pour l'élimination sont les mêmes dans toutes les langues romanes, les voyelles comparativement faibles /i/, /u/ et /ɛ/ représentées |I|, |U| et |A| respectivement.

La voyelle /i/, spécifiée |I| a disparu du système latin tardif dans son évolution vers le roman. Dans le roman continental, l'ancien /i/ a rejoint le /e/ roman. L'ouverture issue du relâchement du /i/

dans le *spell-out* phonétique, mais par une autre corrélation de qualité (cf. Tobias Scheer, 2014a, § 5.2). Cela revient à postuler une distinction sur le plan phonologique. Voir n. 1029.

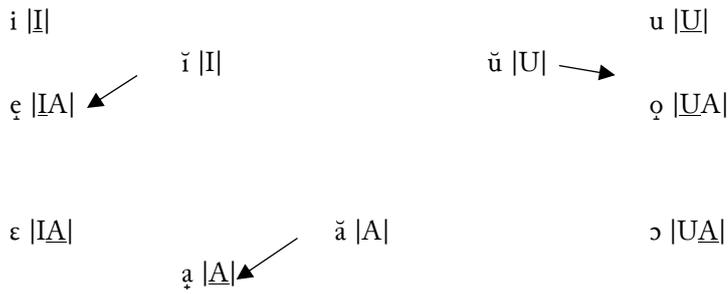
<sup>1036</sup> Concernant la voyelle dans *goute* et dans *poisson*, Hall (1950) écrit « In as much as they give /u i/ in some languages and /o e/ in others, we may consider that their phonetic character must have been intermediate between [i u] and [e o], i.e. lax [ɪ ʊ]. Theoretical considerations of phonetic patterning strengthen this assumption, in that lax [ɪ ʊ] stand to the tense [i u] in exactly the same relation as do the lax [ɛ ɔ] to the tense [e o]. » (p. 17). Mais attention, nous devons rejeter son propos « Latin and Proto-Romance were not 'mother' and 'daughter', but rather 'sister' languages (very closely related and easily mutually intelligible) by comparison of which we are enabled to reconstruct a slightly earlier stage which we may label simply Latin » (p. 19). Voir la discussion dans la section 1.6.1.

semble avoir été réinterprétée comme de l'aperture et nous pouvons analyser ce changement comme le remplacement du [ə] latent du /ɪ/ par un [A]. Schane (2005) explique ce remplacement en employant l'élément [A] directement comme l'élément du relâchement, une analyse reprise par Russo et Sanchez Miret (2009) pour le roman. Ce phénomène semble être la conséquence d'une nouvelle contrainte dans la langue qui veut que toutes les voyelles toniques fussent être maximale-ment proéminentes, d'où l'insertion d'un élément [A] et la mise en tête du [I] hérité du latin tardif. Ainsi l'ancien /ɪ/ spécifié [I] était redéfini par la présence d'une tête [I] et son aperture comme la présence de [A] en dépendait, résultant dans une voyelle /e/ identique au /e/ issu du /Ē/ tonique. Le même phénomène est visible pour le /ʊ/ latin tardif qui disparaît aussi, ce dernier rejoignant le /o/ par un procédé semblable avec la réinterprétation de sa centralité comme de l'aperture [A] et par la prise du [U] en tête résultant dans une représentation [U.A] identique au /o/ ← /Ō/. Dans les langues romanes méridionales du type sarde, la nuance entre /ɪ/ et /i/ (si elle était présente dans le signal acoustique) n'a pas été rephonologisée de manière à maintenir le contraste, et /ɪ/ et /ʊ/ ont été simplement renforcés par la mise en tête de leurs éléments [I] et [U] respectivement.

Enfin, dans toutes les langues romanes, l'ancien contraste entre /Ā/ et /Ǻ/ disparaît dans la syllabe tonique. Par le fait que la longueur contrastive est perdue, cette transformation est parfois incorrectement catégorisée comme la convergence du /Ā/ → /Ǻ/. Bourciez (1930) décrit très précisément que « *a* vulgaire = *ā*, *ǻ* classiques » (p. 2). Ce que l'on trouve en réalité est une fortition du /Ā/ par l'ajout d'une tête phonologique, ainsi dans la tonique à la fois l'ancien /Ā/ et l'ancien /Ǻ/ acquièrent une même spécification [A], d'où leur neutralisation totale dans cette position.

En résumé, après la perte de la longueur contrastive et avec l'augmentation de la sonorité des voyelles faibles par le renforcement de la représentation (l'ajout d'une tête phonologique et/ou l'ajout d'un élément [A] aux trois voyelles faibles), l'on observe notamment que /ī/ - [i] s'est neutralisé avec le /Ē/ latin en tant que /e/ roman, [e] gallo-roman, que /Û/ - [u] s'est neutralisé avec le /Ō/ latin en tant que /o/ roman, [o] gallo-roman et que /Ǻ/ - [a] s'est neutralisé avec le /Ā/ latin en tant que /a/ roman, probablement [æ] gallo-roman. L'on se rappelle l'usage de la diacritique [̣] pour distinguer la mi-fermée des voyelles neutralisées en syllabes atones ; à voir si cette notation est adéquate pour le roman commun.

figure 100 : l'évolution des voyelles toniques latin tardif vers le gallo-roman



Ce même patron de neutralisation, que Spence (1965, p. 8) décrit comme « la réduction des cinq degrés d'aperture à quatre degrés contrastifs dans le nouveau système qualitatif » (p. 5) peut être reconstruit pour la plupart des langues romanes et représente la base de ce que nous appelons habituellement le système tonique du protoroman, et qui précède les évolutions propres à chaque langue.<sup>1037</sup> Certes la réalisation phonétique de chaque voyelle peut varier de langue en langue ; nous avons vu que dans le français moderne par exemple, la prononciation de /i/ et /u/ est plus périphérique que ces mêmes voyelles en espagnol (cf. figure 37, p. 200), mais ces détails d'implémentation phonétique ont peu de conséquences sur le système sous-jacent. Quant au /a/ roman, le phonème est partagé par toutes les langues romanes, en syllabe tonique /Ǻ/ rejoint le /Ā/ par la mise en tête du |A|. Le gallo-roman semble témoigner d'une prédisposition à l'antériorisation, phénomène que nous discutons dans la section 9.2.3, d'où la spécification alternative de /a/ roman comme |A.I|, /æ/ dans le gallo-roman. En syllabes toniques, /Ǻ/ rejoint le /Ā/ latin en tant que /a/ roman par l'ajout d'un |A| en tête, mais en syllabe atone intérieure /Ǻ/ rejoint plutôt /e/ roman éliminant l'existence du /Ǻ/ comme phonème autonome

Comme nous l'avons mentionné, dans les dialectes méridionaux (an. *Southern Romance*) voire les dialectes Calabro-Siciliens comme le sarde, /ĩ/ a plutôt rejoint /ī/ en tant que /i/ roman, tandis que /ŭ/ a rejoint /ū/ en tant que /u/ roman ; ces neutralisations s'expliquent par l'exagération de la coloration des voyelles, les rendant plus périphériques, ce qui s'explique dans la théorie des éléments par l'ajout d'une tête phonologique.<sup>1038</sup> Tamponi (2020), dans une publication récente et suivant la méthodologie élaborée par Herman (1965, 1985; 1998) et Adamik (2017) a démontré que les inversions graphiques de <e> et <i>, <o> et <u> typiques des autres régions romanes sont quasiment absentes dans les inscriptions de la Sardaigne datées entre le I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le VII<sup>e</sup> siècle après,

<sup>1037</sup> Spence (1965) : « ... vowel quantity ceased to be phonological, and qualitative differentiations were introduced in order to prevent the coalescence of phonemes previously differentiated by quantity; (c) the reduction to four of the five degrees of vowel-aperture which were distinctive in the new, qualitative system » (p. 8).

<sup>1038</sup> Différentes explications ont été données pour expliquer ces systèmes, notamment qu'ils seraient issus d'un système plus ancien qui prédate la différenciation qualitative des voyelles. Lausberg (1969) l'appelle le système archaïque (al. *archaische System*) partagé par le sarde, le lucanien et le latin d'Afrique. On emploie aussi cette distinction pour argumenter en faveur d'une séparation de ces régions de la Romania. Ces traits « méridionales », voir « africains » sont présentés par Fanciullo (1992).

confirmant en diachronie la stabilité de la situation moderne.<sup>1039</sup> La résolution du système latin tardif connaît donc au moins deux chemins vers l'élimination des voyelles faibles de la syllabe tonique.

Dans le cas de /i/, mélodiquement composé de |I|, le cas de /u/ mélodiquement composé de |U|, et le /e/ composé de |A|, il semble que leur disparition puisse être liée à l'avènement d'une contrainte contre les voyelles jugées trop faibles en position tonique, par exemple \*|I|, |U|, |A|, faibles par l'absence d'une tête et l'absence de longueur.

(299) \*VOYELLE-SANS-TÊTE EN TONIQUE  
\*|I|~|U|~|A| en tonique

C'est-à-dire : assigner une marque de violation pour toute voyelle tonique dont la mélodie est composée d'un seul élément sans tête phonologique.

Ces voyelles |I|, |U|, |A| semblent être jugées phonologiquement trop faibles pour être maintenues, d'où leur renforcement par l'ajout d'un élément |A| causant la neutralisation avec /Ē/ et /Ō/ en tant que /e/ et /o/ romans respectivement.<sup>1040</sup>

En réalité la contrainte dans (299) est juste une forme spécifique de la contrainte contre des éléments faibles en positions fortes : \*WEAK-IN-STRONG ou encore d'une contrainte d'alignement tel que MATCH (S,S) « match strong phonemes to strong positions » voire 'n'associer que des phonèmes forts aux positions fortes'. Ce même phénomène peut être pris en compte par une contrainte sur l'alignement de la proéminence (cf. Prince et Smolensky, 1993, p. 41) ou les phonèmes forts sont alignés avec les positions fortes, c'est-à-dire la tonique. On peut donc établir deux hiérarchies croisées par exemple dans (300) qui établissent une hiérarchie de force positionnelle et segmentale relative et qui donne une série de contraintes concrètes dans (300).

<sup>1039</sup> Tamponi (2020, § 3) trouve un tût de remplacement de /i/ par <e> de 0.4 % et un de tût de remplacement de /ü/ par <o> de 0.1 %, concluant que « vowel alternations under analysis are very rare in the island » et en contraste avec les taux de remplacement de 57.5 % de /ü/ par <o> et de 30 % de /i/ par <e> dans la Gaule lyonnaise calculée par Gaeng (1968). Il y a donc à cet égard une différenciation importante dès une date assez reculée entre le roman continental le roman de type méridional donc ce dernier, semble ce caractériser par une manque de différences qualitatives entre voyelles longues et brèves (cf. Zuk, 2022b).

<sup>1040</sup> La perte des contrastes est habituellement expliquée par une difficulté physiologique de maintenir certains contrastes. Mais, selon Tooby (1960) « dans les langues, toutes les oppositions sont possibles » (p. 406) ce qui nous rappelle que les pressions de la phonétique universelle n'ont pas forcément une conséquence dans la phonologie; elles ne sont que des préconditions.

(300) a. Tonique > Initiale Atone > Finale Atone > Interieure Atone

$|\underline{A}| > |\underline{A}.I| > |\underline{A}.U| > \dots |\underline{I}.A| > |\underline{I}| > \dots |A|, |U|, |I|$

Une telle contrainte est mieux implémentée de manière explicite par une interdiction d'une voyelle faible dans une syllabe toniques, par exemple :

b. \*tonique/|I| > \*tonique/|U| > \*tonique/|A|

*Assigner une marque de violation pour toutes syllabes toniques dont la mélodie est composée d'un seul élément simple sans tête phonologique, /ɪ/ étant pire que /ʊ/ que /e/.*

Pour des raisons explicites à l'intérieur de la théorie des éléments, /ɪ/, /ʊ/, /e/ sont faibles par leur absence de longueur phonologique, l'absence d'une tête phonologique dans la représentation élémentaire et par l'absence d'une complexité combinatoire. Les contraintes comme en (299) et (300) qui découragent l'existence d'une voyelle simple sans tête dans une position proéminente peuvent autant expliquer la fusion de [ɪ] et [i:], [ʊ] et [u:] dans les dialectes sardes.<sup>1041</sup> Comme nous l'avons argumenté dans Zuk (2022b) l'élimination de /ɪ/, /ʊ/ et /e/ des syllabes toniques est en réalité une forme de fortition, car contraire au propos de Harris (2006) qui définit la lénition comme la perte de contenu. Les neutralisations que nous trouvons dans les syllabes toniques servent finalement à rendre plus robuste les contrastes phonologiques en remplaçant l'élément froid |@| des voyelles brèves par une voyelle structurelle |A| et en leur attribuant une tête phonologique.

### 8.3 La réduction des atones dans le latin tardif et mérovingien

C'est un fait connu—mais moins souvent abordé que le sort des voyelles toniques—que les contrastes vocaliques étaient davantage réduits dans les syllabes atones, notamment que /ī/, /ē/ /ě/ ont donné un archiphonème /E/ roman et /ǔ/, /ō/, /ǒ/ ont donné un archiphonème /O/.<sup>1042</sup> Dans l'initiale /ī/ est resté distinct en tant que /i/ roman et /ū/ en tant que /u/, tardivement /y/. Herman (1970a) et Adams (2013, p. 40) sont tous les deux de l'avis que la perte du contraste quantitatif avait lieu plus tôt dans les syllabes atones et que la neutralisation des qualités vocaliques était plus importante que dans les syllabes toniques.

Le postulat majeur de notre thèse est que ces contrastes étaient davantage réduits et que le latin mérovingien atteste de trois voyelles contrastives dans les syllabes atones intérieures : une colorée pour l'ouverture |A|, une colorée pour la palatalité |I| et la dernière pour la postériorité |U|. En empruntant à la linguistique anglaise, nous pouvons dénommer ces trois voyelles comme *schwa*, *schwi*,

<sup>1041</sup> D'autres hypothèses sont possibles, par exemple une contrainte sur un poids ou une durée nécessaire pour les voyelles toniques, [ɪ] et [ʊ] étant brefs de bases et rendus plus brefs encore dans la syllabe atone sont allongés en syllabe tonique et seraient éliminés en syllabes atones afin d'éviter toute difficulté de perception. Comme l'admet Crosswhite (2004), les contraintes dites « Licensing-by-cue » proposées par Steriade (1994) peuvent être employées pour interdire certaines voyelles dans certaines positions selon les critères de notre choix.

<sup>1042</sup> Voir Lausberg (1969, § 249-296)

*schwou* respectivement, bien que d'autres dénominations comme *schwa ouvert*, *schwa palatal*, *schwa labial* seraient tout aussi appropriées pour ces voyelles réduites. Si l'élimination dans la tonique des voyelles faibles /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/ spécifiées |I|, |U|, |A|, s'explique par leur manque de force représentationnelle, il y a un effet miroir dans les syllabes atones intérieures et finales où |I|, |U|, |A| deviennent les seules voyelles permises, précisément à cause de leur faiblesse.

Pour récapituler, la théorie des éléments nous fournit un barème de la force des représentations phonologiques. Un phonème vocalique est fort s'il :

- ① Contient une tête phonologique, ce qui correspond habituellement à la qualité [+ATR] ou périphérique et qui signale sa distance du cheva |@| neutre.
- ② Combine différents éléments, notamment |I| ou |U| avec l'élément de la sonorité |A|.
- ③ S'associe avec multiples positions structurelles, tel est le cas des voyelles longues

Comme nous l'avons argumenté dans Zuk (2022b), les voyelles brèves /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/ ne correspondent à aucun de ces critères de la force représentationnelle. Dans les chapitres 4 à 7 nous avons pu constater de nombreuses « erreurs » orthographiques qui suggèrent que les contrastes vocaliques ne se faisaient plus aussi nettement dans le latin mérovingien qu'auparavant et nous avons été en mesure d'affirmer la fusion phonologique de certaines voyelles et le rapprochement phonétique d'autres. Lorsque la fréquence des graphies « erronées » se rapproche de ou dépasse le 50 %, elles transcrivent probablement les nouvelles représentations phonologiques du VII<sup>e</sup> siècle.

Dans la syllabe initiale atone on trouve :

- ☛ Que le /Ā/ et le /Ǻ/ latins étaient maintenus comme une seule voyelle /a/ gallo-romane orthographiée <a> dans la majorité des cas et peut-être prononcée [æ], (cf. § 5.10, § 5.11).
- ☛ Que le /ī/ latin s'est maintenu sous la forme de la voyelle /i/ gallo-romane orthographiée <i> (cf. § 5.2) et que le phonème est aussi rejoint par l'ancien /ĩ/ latin dans les contextes palatalisants.
- ☛ Qu'ailleurs, /ĩ/ latin a rejoint le /ē/ latin tel que représenté par le taux de /ĩ/ écrits <e> tournant autour du 45 % et le taux de /ē/ écrits <i> autour de 25 %, ce qui démontre la fusion phonologique de /ĩ/ et /ē/ comme le /ɛ/ gallo-roman (cf. § 5.3, § 5.4).
- ☛ Que le /ĕ/ latin est resté distinct en position initiale atone où il continue de s'écrire <e> dans environ 75 % des cas et représente le phonème /ɛ/ gallo-roman. Le fait que nous trouvions quand même un remplacement de 25 % de /ĕ/ par <i> suggère une neutralisation gradiente, c'est-à-dire une convergence phonétique vers le /ɛ/ gallo-roman, tout en restant phonologiquement distinct dans notre période. Leur neutralisation totale donna éventuellement le //e// gallo-roman.

- ☛ Que le /Ū/ latin était resté distinct et continue de s'écrire <u> ; il représente le phonème gallo-roman \*/u/ primitif qui dans la diachronie finit par s'antérioriser vers [ɥ] et [y], bien que les graphies nous permettent difficilement de dater cette évolution (cf. § 5.9).
- ☛ Que le /Ū/ latin, en contraste, est assez variable dans ses représentations comme <u> ou <o>, mais qu'il peut atteindre un taux de remplacement de 73 % ce qui suggère sa fusion avec /Ō/ latin dont le taux de remplacement par <u> atteint jusqu'à 67 %. Ces deux phonèmes latins sont la source du phonème /o/ gallo-roman (cf. § 5.8, § 5.7).
- ☛ Que le /Ō/, malgré une rareté relative d'exemples témoigne plutôt de la préservation d'un phonème /ɔ/ distinct dans la syllabe tonique (cf. § 5.7). En revanche dans les atones elle commence sa neutralisation vers le //o// gallo-roman.

Nous trouvons donc la distinction entre les phonèmes vocaliques gallo-romans : /æ/, /e/, /ɛ/, /i/, /o/, /ɔ/, /u/ en position initiale et atone dans la langue orale du VII<sup>e</sup> siècle en Gaule. Les voyelles mi-fermées /e/, /o/ et mi-ouvertes /ɛ/, /ɔ/ témoignent encore d'un comportement distinct, mais qui annoncent bien leur neutralisation vers les archiphonèmes /E/ et /O/ que nous trouvons typiquement dans les manuels de phonétique historique d'ancien français, tel que celui de Zink (2013) mais aussi dans des présentations des voyelles atones des langues romanes comme dans Lausberg (1969, § 250).

Dans les syllabes atones internes on trouve une situation comparable, mais plus poussée, ce qui suggère une neutralisation plus forte :

- ☛ /ī/ atone interne est remplacé par <e>, parfois dans jusqu'à 100 % des cas dans un mot comme ĪĠTUR 'ainsi' (§ 6.15.12). Le taux de remplacement de /Ē/ par <i> atteint aussi parfois le 50 % dans un mot comme DĒCRĒVISSE (§ 6.4), ce qui suggère la neutralisation avec le /ɛ/ gallo-roman. Sa nature plutôt fermée se divulgue non seulement lorsqu'il est graphié <i> en contextes palatalisants, mais aussi dans les contextes dentaux. Nous reconstruisons donc un archiphonème palatal //ɨ//.
- ☛ De façon générale l'évolution du /Ē/ a rejoint celle de /Ē/ et /ī/ se neutralisant en premier dans le /e/ gallo-roman (§ 6.5, § 6.16) et même vers //ɨ//. Dans certains cas, la fermeture de cette voyelle a causé sa confusion avec /ī/ latin et celui-ci est devenu tonique (§6.16.1.2). On assiste donc à d'occasionnels passages de /Ē/ atone à /i/ gallo-roman tonique, mais celui-ci semble être postérieur ou contemporain du passage de /ī/ atone à //ɨ// gallo-roman tel que le démontre le remplacement de /ī/ atone interne par <e> qui atteint parfois les 100 % (cf. § 6.16).
- ☛ Le remplacement de /Ū/ atone interne par <o> atteint le 100 % dans un lexème comme AMBŪLĀRE (§ 6.8), ce qui représente la fusion avec le /Ō/ qui lui démontre aussi un taux de remplacement par <u> autour du 50 %. On ne trouve que quelques rares exemples de /Ō/ écrit <u>, mais une forme de distribution complémentaire entre /Ō/ et /Ū/ (cf. § 6.17, § 6.18), l'allographie comme dans ĒPĪSTŪLA - ĒPĪSTŌLA qui selon Bennett (1908, p. 8) existait même dans l'acrolecte depuis la période classique. L'évolution subséquente de cette voyelle

suggère qu'elle avait fusionné avec /ŭ/ et /ō/ dans le //ǣ// gallo-roman.<sup>1043</sup> D'occasionnels remplacement des /ū/ pré-toniques par <o>, ex. INSTRŪMENTUM → *estroment* suggèrent aussi la neutralisation de /ū/ atone avec ces derniers (§ 6.9).

- ☛ Enfin le /ā/ en position atone interne continue de s'écrire <a> ce qui démontre qu'il est resté distinct des autres voyelles en tant que le /a/ gallo-roman, prononcé [æ] ou plus probablement [ɐ] dans ces syllabes réduites (cf. § 6.10, § 9.2.2 à § 10.2.4). /ā/ en revanche a rejoint l'évolution des voyelles antérieures (§ 6.11) sauf en finale où il reste associé au /a/ gallo-roman (§ 8.4.5).

La fréquence et la systématisme de ces graphies « erronées » démontrent que ce ne sont pas que des manques de jugement de la part du scribe (bien qu'elles témoignent semblablement d'un niveau d'éducation réduit), mais elles transcrivent des représentations phonologiques du VII<sup>e</sup> siècle. Ces erreurs démontrent aussi que les scribes étaient de langue maternelle gallo-romane, car un étranger ayant appris son latin dans les livres n'aurait pas commis le type d'erreurs phonologiques-homophoniques que nous observons ici.

La tendance illustrée par les graphies dans nos chartes est celle d'une réduction importante du nombre de contrastes dans les syllabes atones et notamment une convergence pour l'ensemble des voyelles antérieures vers une graphie <e> et des postérieures vers une graphie <o>, ce qui correspond à une réduction des contrastes de l'aperture. La voyelle /ā/ avec son aperture plus importante est restée distincte et continue de s'écrire <a>. Nous avons donc trois catégories de graphies nettement délimitées qui correspondent aussi à trois catégories phonologiques dans les syllabes atones intérieures et finales. L'existence de tels systèmes est amplement documentée dans les langues du monde, autant dans les langues germaniques comme l'anglais que dans les langues romanes comme le portugais brésilien, le catalan, le francoprovençal et plusieurs dialectes italiens. La réduction des contrastes dans ces différentes langues est présentée dans l'annexe 1 à des fins comparatives et démontrent que la réduction vocalique du latin mérovingien s'inscrit dans un changement typologiquement régulier.

De façon préliminaire nous avons suggéré que certains des changements étaient déjà accomplis tandis que d'autres étaient en cours. Pour les changements accomplis, une façon de traiter ces données mérovingiennes est de considérer qu'une voyelle atone était lexicalisée ; c'est-à-dire qu'en même temps que la perte de la qualité vocalique et la fixation de l'accent, les syllabes atones étaient réinterprétées comme contenant l'une des voyelles lexicales possibles en syllabe atone : peut-être /i/, /e/, /a/, o/, /u/ et /au/ roman, comme nous trouvons encore dans les syllabes initiales dans nos chartes. C'est la solution qui semble être exposée par Ségéral et Scheer (2020, § 13.4.3.2), bien qu'ils

<sup>1043</sup> Bennett (1908) « In some words the orthography varies at one and the same period of the language. examples are **exspectō, expectō** ... **epistula, epistola**; **adolēscens, adolēscens** ... **cottidiē, cotidiē**; and particularly, prepositional compounds which often made a concession to the etymology in the spelling » (p. 8). L'emphasis en gras est dans l'original. D'autres parleraient peut-être d'allomorphie pour ce type de contraste, mais les formes comme <exspectō> vs. <expectō> suggèrent qu'il s'agit simplement de choisir la graphie pour représenter la forme sous-jacente.

ne le décrivent pas explicitement de cette façon écrivant plutôt que « [d]ans le cas des voyelles atones en syllabe fermée, e évolue comme i et ē et o comme [ō] et [u] » p. 216.<sup>1044</sup>

Pourtant, pour arriver à cette phase où les contrastes phonologiques cessent de se faire sentir dans certains environnements, notamment dans la syllabe atone, il est probable que le mot latin soit passé par une phase de réduction phonétique.<sup>1045</sup> Dans l'Annexe 1, nous avons inclus un nombre important d'études de cas de la réduction des atones auxquelles nous pouvons ajouter les données mérovingiennes. Ces études de cas se divisent essentiellement en trois catégories : il y a des langues où la réduction des voyelles est uniquement un phénomène gradient de la phonétique universelle ; celles-ci démontrent le moins de réduction. Il y a d'autres langues où la réduction des atones est un processus allophonique actif en synchronie ; c'est-à-dire que des voyelles pleines et donc relativement proéminentes dans l'input sortent comme une variante réduite et donc moins proéminente dans l'output. Enfin, il y a des langues où les voyelles sont lexicalement plus distinctes dans la syllabe atone que dans la syllabe tonique, normalement à cause de la rephonologisation dans une phase antérieure de la langue. Dans ces cas, les voyelles des syllabes atones font habituellement partie d'un sous-ensemble des voyelles permises en syllabe tonique ou forment une catégorie à part de voyelles dites réduites (§ 3.5.1).

### 8.3.1 La réduction de la voyelle comme perte d'éléments et de structure

Harris (2006) adopte la position claire selon laquelle la réduction vocalique équivaut à la suppression de certaines informations phonétiques du signal acoustique. Si l'on considère les données du latin mérovingien, on trouve en effet que les segments les plus complexes, notamment les voyelles phonétiquement longues ainsi que la gamme entière de monophthongues phonologiques /i e ε a ɔ o u/ ne se trouvent qu'en syllabes toniques, qu'ensuite on ne trouve que les 5 voyelles périphériques /i e a o u/ en syllabe initiale et enfin qu'on ne trouve que les trois voyelles contrastives écrites <a>, <e>, <o> en voyelles atones interne et finales et qui correspondent à des représentations avec un élément neutre en tête jumelé à un élément colorant |V.@| et donc sans proéminence.

Comme dans la syllabe tonique, le passage du latin classique au latin tardif et aux langues romanes comporte trois grands changements vocaliques :

- ① la perte de la longueur contrastive,

<sup>1044</sup> Il y a une coquille dans la GGHF. L'on trouve plutôt « Dans le cas des voyelles atones en syllabe fermée, e évolue comme i et ē, et o comme o et ū comme figuré en (27) » (p. 216), mais cela n'aurait pas de sens et ne correspond pas à la figure 27. Il faut plutôt voir le macron sur le <ō> et aucun macron sur le <u>. Nous l'avons corrigé dans le passage cité.

<sup>1045</sup> Il nous semble qu'en théorie certains contrastes pourraient être éliminés dans le cas de bilinguisme imparfait et de conversion linguistique, si par exemple des locuteurs ne distinguant pas un certain contraste dans leur langue maternelle commençaient à ne pas l'appliquer à leur langue seconde. On se demande si la fusion de /w/ ex. *well* et /ɹ/ ex. *where* en anglais ne serait pas un exemple de ce genre. Cela étant, il est plus probable que ce contraste se soit perdu à cause de son faible apport de différenciation phonologique. Je connais peu de paires minimales, *wear* 'porter' vs. *where* 'où', *wight* 'fantôme' vs. *white* 'blanc'.

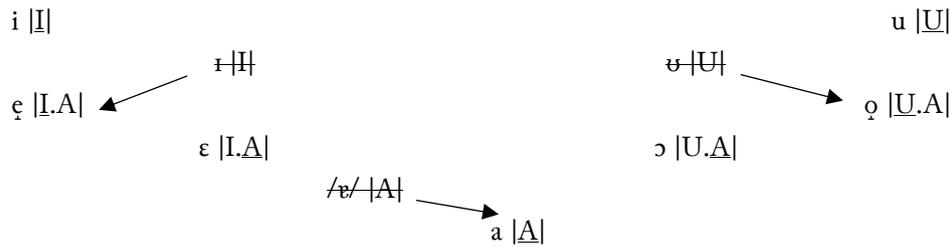
- ② l'élimination de certains phonèmes faibles et, dans le cas des atones internes et finales,
- ③ l'élimination de tout contraste au-delà de la simple distinction entre voyelle faible *antérieure*, *postérieure* et *centrale ouverte*.

Partant des 10 contrastes du latin tardif, la plupart des manuels reconnaissent qu'un plus petit nombre de contrastes ont survécu dans les syllabes atones que dans les syllabes toniques. Lausberg (1969, § 249) par exemple reconstruit 5 contrastes vocaliques dans les syllabes atones : /i/, /e/, /a/, /o/, /u/ de son « latin vulgaire » ce qui correspond, nous le pensons, à une phase partagée par l'ensemble des langues romanes. Dans nos propres données, c'est la syllabe initiale parmi les atones qui maintient le plus grand nombre de contrastes, qui semble être au nombre de 7 au VII<sup>e</sup> siècle, bien que nous reconnaissons que nos données pointent aussi vers une éventuelle réduction vers 5 contrastes, comme propose Lausberg (1969, § 249). Grandgent (1907, § 219) reconnaît aussi la résilience de l'initiale, bien qu'il l'attribue aux vestiges de l'accent archaïque (cf. § 3.6). Étant donné que l'initiale est une position cognitivement et structurellement renforcée, il nous paraît probable que la réduction de 10 voyelles vers 7 contrastes phonémiques, s'est faite exactement comme dans la syllabe tonique, par l'élimination des voyelles les plus faibles, du moins c'est ce que suggèrent nos chartes (§ 5.12, § 8.3). À la différence de la syllabe tonique, la réduction des contrastes dans l'initiale atone n'est pas accompagnée de l'allongement des voyelles libres.<sup>1046</sup>

Dans notre corpus, le /ĩ/ initial est remplacé par <e> de façon très variable, 13 % pour un mot comme MĪNUĒRE 'diminuer' où nous notons que le mfr. *minuer* comme le vieux béarnais *mingar* préservent bien un [i] initial, vs. 90 % du temps pour un mot comme FĪDĒLĪS 'féal' où l'ancien français témoigne en effet de la forme *fedel*, apr. *fezel* (§ 5.3). Le /ē/ aussi est très variable : jamais remplacé par <i> dans un mot comme HĒRĒDĒM 'afr. *beir*, fr. hoir, héritier', mais remplacé 100 % du temps dans un mot comme CĒTERA 'le reste' présumément sous l'influence de la palatale, mais la plupart des exemples (cf. § 5.4) démontrent la fusion totale et catégorique de /ĩ/ et /ē/ en initiale atone, probablement vers un son ayant une qualité intermédiaire. Le remplacement de /ē/ initial atone par <i> en revanche, ne dépasse pas le 25 % (§ 5.5) ce qui démontre que /e/ et /ε/ roman étaient encore phonologiquement distincts dans l'atone initiale du VII<sup>e</sup> siècle, bien que la phonétique historique nous informe de la neutralisation de cette distinction avant la mise à l'écrit de l'ancien français. Les remplacements très fréquents de /ŭ/ initial atone par <o> (§ 5.8) et de /ō/ initial par <u> (§ 5.6) démontre qu'ils avaient aussi fusionné. Les taux de conservation de /ō/, atteignant souvent les 100 % dans un mot comme ŌRATŌRĪUM 'oratoire' (§ 5.6), mais démontrent en revanche que les mi-ouvertes sont restées phonologiquement distinctes des mi-fermées.

<sup>1046</sup> Alternativement, en vue de l'affaiblissement éventuel de /e/ et /a/ gallo-roman à l'initiale de même que /i/ et /o/ par dissimilation (cf. É. Bourciez, 1930, § 97-98), il n'est pas impossible que la réduction se soit faite dans la direction des voyelles faibles, c'est-à-dire /e/ |ŭ.A| → |i|, /a. |A| → |A|, et /o/ |ŭ.A| → |u|, par exemple LĒVĀRE → *lever*, CABALLUM → *cheval*, DĪVISA → *devise*, CŌNŪCŪLA → *quenouille* mais cette réduction n'est pas particulièrement appuyée par les graphies du latin mérovingien et semble plutôt être un affaiblissement tardif, au-delà du cadre de cette thèse.

figure 101: évolution des voyelles initiales atones du latin classique au latin mérovingien



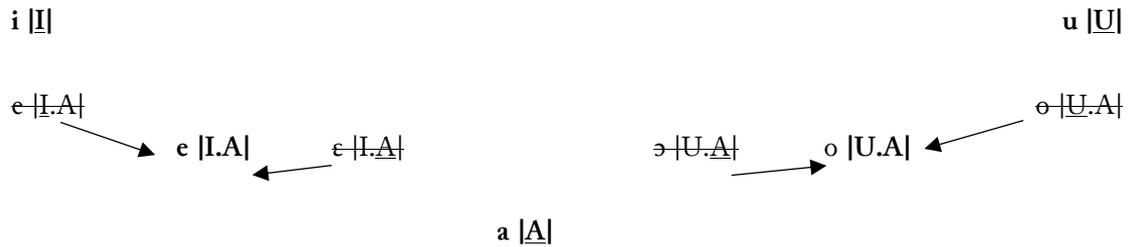
La réduction des 7 contrastes romans à 5 en initiale atone a donc commencé comme processus gradient avant d'atteindre le stade catégorique par la neutralisation des voyelles moyennes, mi-fermées et mi-ouvertes dans la période post-mérovingienne. Il semble que dans les expressions complexes issues de la fusion de deux éléments, |I| et |U| cessent d'agir comme têtes phonologiques, ce qui résulte en la neutralisation des voyelles médianes ; une valeur intermédiaire ou une distribution allophonique de /e/ et /ɛ/, /o/ et /ɔ/ en résulte. La phonétique historique française traite souvent les résultats de cette neutralisation d'archiphonèmes /e/ et /o/ dont la réalisation comme [ɛ], [ɔ] ou [ɛ], [ɔ] est conditionnée de manière allophonique. Les trois voyelles triangulaires /i/, /u/, /a/ sont tout de même maintenues.<sup>1047</sup> Il y a raisons de penser que dans une période ancienne, cette situation de contrastes valait aussi pour la syllabe finale atone. Nous revenons sur les particularités de l'initial dans la section (§ 8.4.3). Cet état vocalique avec 5 contrastes vocaliques représenté dans la figure 102 correspond au système vocalique du castillan moderne (cf. Annexe 1) et reflète aussi l'état des voyelles atones dans l'italien standard (cf. Ledgeway, 2016a).

<sup>1047</sup> Crosswhite (2001), de Lacy (2002) expliquent la relation entre position et sonorité par des contraintes sur le type de phonèmes qui peuvent apparaître dans différents types de syllabes plus ou moins proéminentes. On trouve par exemple des contraintes comme \*P/x 'PEAK MAX' et \*M/x 'MARGIN MAX' chez Kenstowicz (1997) et Urbanczyk (1996) pour déterminer quel genre de voyelles peuvent apparaître en positions proéminentes ; Crosswhite 1991a utilise des contraintes sur les syllabes toniques et atones, \*ó/x et \*ō/x bien que ses travaux plus récentes, cf. Crosswhite (2001; 2004) emploient plutôt des contraintes de licenciement, ex. « LIC-NON-CORNER/STRESS : Non corner vowels are licensed only in stressed positions » (p. 194). Dans la théorie des éléments on posera plutôt des contraintes sur les types de combinaisons élémentaires permises en différentes positions.

---

 figure 102 : réductions vocaliques dans la syllabe initiale au VIII<sup>e</sup> siècle
 

---



Mais la réduction vocalique est encore plus importante dans les syllabes internes, notamment dans la position post-tonique et éventuellement dans la finale post-tonique, et nos données démontrent que parmi les 10 contrastes du latin tardif, seulement trois contrastes sont maintenus dans les atones intérieures et finales. On cesse d'avoir un élément colorant en tête dans ces syllabes réduites. Dans ce degré avancé de réduction, la combinaison d'éléments n'est plus possible et les voyelles n'ont plus de tête phonologique claire, ce qui est représenté par la voyelle neutre en tête.<sup>1048</sup> Lexicalement, ces voyelles peuvent correspondre aux voyelles faibles /ɪ/ [I], /ʊ/ [U] et /ɐ/ [A], mais par leur position après l'accent principal ou après l'accent secondaire, ces voyelles sont réduites davantage dans l'implémentation phonétique (§ 2.3.3) et peuvent alterner avec ∅ d'où notre représentation avec <ɪ>, <ɐ> et <ə> pour représenter cette centralisation et cette faiblesse particulière. Nous reviendrons sur les alternances avec ∅ dans les sections § 9.9 et 9.10.

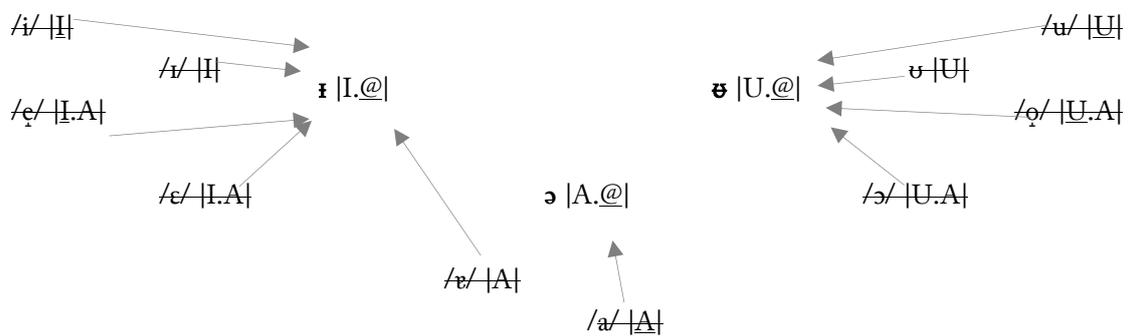
La figure 103 démontre les réductions vocaliques dans les atones internes ; cette réduction doit être assez ancienne, car elle ne peut se faire qu'à partir du système du latin tardif (cf. figure 99). L'un des découvertes surprenantes dans nos chartes est que les voyelles latines /ǣ/ et /ā/, contre une longue tradition romaniste comprenant Lausberg (1969), de la Chaussée (1974) et encore Ségéral et Scheer dans la GGHF (2020, § 18.1), ne reçoivent pas un traitement uniforme, fusionnant ensemble dans les syllabes atones sans conditionnement, notamment dans la pré-tonique.<sup>1049</sup> Le traitement du /ā/ de SĀCRĀMĒNTŪM → <sagramentum> (Nord/710 T4482 1.9, 1.10) et encore préservé <a> dans le <sagrament> des Serments de Strasbourg (1.28) est distinct du traitement de /ǣ/ dans MŌNĀSTĒRIUM → <monisterio> (Ile-Fr/711 T4478 1.4) qui donne l'afr. *mostier*. Le comportement distinct de ces deux voyelles a pu être manqué, car l'on ne trouve cette distinction tardive entre /ǣ/ et /ā/ que dans

<sup>1048</sup> L'effet palatalisant d'un /a/ atone sur un /k/ ou /g/ précédent suggère que le /a/ était prononcé [æ] et avait une spécification élémentaire [A.I], ce qui pose un problème à l'élégance de notre analyse. Voir la discussion dans la section 10.2.3.1.

<sup>1049</sup> En admettant que les contrastes quantitatifs étaient perdus au cours de l'Antiquité tardive, probablement au IV<sup>e</sup> siècle, l'on doit trouver une manière autre que la longueur pour distinguer ces phonèmes, notamment sur le plan mélodique. Nous avons pensé distinguer le /ā/ du /ǣ/ par une distinction mélodique [A] vs [A.I], mais l'insertion d'un [I] dans la mélodie est sans motivation externe et sert seulement à expliquer sa neutralisation éventuelle avec les voyelles antérieures. Aussi [I.A] est la spécification que nous attribuons au /ɛ/, ce qui laisserait /ɛ/ et /ā/ latins avec la même spécification évidemment impossible étant donné qu'il s'agit bien de deux phonèmes. C'est aussi le cas avec le /ǣ/ et le /ā/, qui finissent tous les deux par s'antérioriser dans la tonique libre, ainsi il n'est pas clair que l'ajout d'un élément [I] soit la bonne solution pour expliquer la fusion de /ā/ pré-tonique avec les voyelles antérieures.

la pré-tonique (/Ǟ/ étant impossible dans la post-tonique interne et /Ǟ/ rejoignant /Ǟ/ dans l'initiale et la finale atone. Certes, le nombre d'exemples témoignant de ce contraste est assez minime par le fait que tous les /Ǟ/ atones du latin archaïque ont été réduits à /ĩ/ ou /ẽ/ avant le passage au latin classique, laissant une distribution déficiente du /Ǟ/ dans le latin classique (§ 3.6). Tous nos exemples de /Ǟ/ pré-tonique sont donc issus d'emprunts ou de dérivations récentes (cf. § 6.9-6.10). Il n'y a pas de solution évidente pour expliquer la divergence de /Ǟ/ et /Ǟ/ dans la pré-tonique dans les modèles de réduction qui combinent /Ǟ/ et /Ǟ/ dans un seul phonème roman /a/ sans conditionnement phonologique. Nous ne pouvons comprendre ces différences qu'en postulant la réduction de /Ǟ/ pré- et post-tonique dans la direction des voyelles antérieures.

figure 103 : évolution des voyelles atones internes du latin classique au latin tardif



Les raisons pour lesquelles la réduction de /Ǟ/ pré-tonique résulte en /i/ ne sont pas immédiatement claires, mais sont sans doute les mêmes raisons pour lesquelles la réduction des voyelles brèves du latin archaïque donne aussi le [i], voire le /ĩ/ du latin classique, ex. lat.arch. \*cōn+rāpiō → [korr̥piō] → CORRĪPIŌ 'j'arrache', ou encore lat.arch. \*dēus 'pātēr → [\*djuspātēr] → *Iūppitēr* [djuppiter] 'Jupiter' (cf. § 3.6). L'élément |I|, semble de toute évidence être le plus faible du système vocalique, mise à part le neutre |@|. Lorsque sous la pression de la réduction le |A| s'est évacué de la représentation, la spécification élémentaire vide |\_| semble être comblée par l'élément le plus « faible » de la langue, dans ce cas |I| résultant donc dans une voyelle fermée centrale brève [i].<sup>1050</sup>

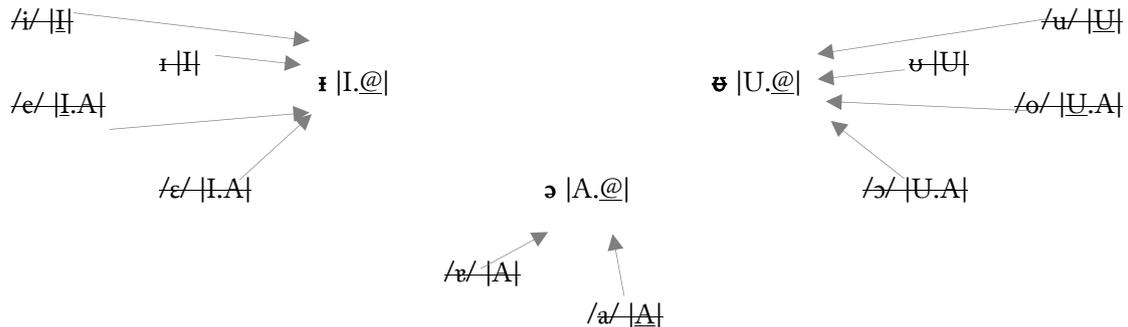
Dans la syllabe finale atone, la réduction des voyelles présente une évolution intermédiaire entre celle des atones initiales et celle des atones internes. Les voyelles antérieures finissent par se neutraliser en /i/, les postérieures en /u/ et les centrales ouvertes en /e/. À la différence de la position interne, /Ǟ/ ne rejoint pas les voyelles antérieures, mais se neutralise avec /Ǟ/ sous la forme du /a/ roman, ayant probablement un allophone [ɐ] en position atone.

<sup>1050</sup> Les raisons pour la « faiblesse » d'une voyelle semblent varier, Faust (2020) suggère que c'est une conséquence des distributions de la voyelle dans le lexique : Backley (2011, p. 37) traite plutôt d'une résonance de base (an. *baseline resonance*) qui peut varier de langue en langue. Nous y reviendrons dans la section 9.2.3.

---

**figure 104 : évolution des voyelles atones finales du latin classique au latin tardif**


---



La force relative de la position finale semble provenir de la force d'une voyelle en fin de domaine.<sup>1051</sup> Barnes (2006) suggère que les effets articulatoires de la syllabe finale reviendraient à la phonétique universelle et donc « que la plupart des systèmes de réduction vocalique devraient au moins montrer une résistance phonétique sous-jacente de la finale ».<sup>1052</sup> Cette résistance de la finale semble bien expliquer le comportement distinct de /ɪ/ et /ʊ/ en interne, qui finissent par chuter vs. leur comportement en finale où elles se préservent plus longtemps, devenant même des voyelles pleines /e/ et /o/ dans les langues conservatrices comme l'italien et l'espagnol. L'ouverture des voyelles réduites finales est abordée par Barnes (2006, § 3.6.5.1). Le comportement distinct des voyelles réduites à l'intérieure du mot et à la fin du mot ont un parallèle parfait dans les *yers* des langues slaves que nous abordons dans la section 9.2.3. L'on peut expliquer la réduction des contrastes en finales comme une forme plus avancée de la réduction qui avait causé la réduction des 10 contrastes latins au 7 contrastes protoromans à l'initiale et à 5 dans les atones internes; et qui se réduisent davantage par une interdiction sur toutes expressions mélodiques complexes dans la finale atone où seulement |I|, |A| et |U| sans tête hormis |@| sont permis.<sup>1053</sup> En finale absolue /ɪ/, /ʊ/ et /ɐ/ sont renforcés en [e], [o], [a] respectivement.

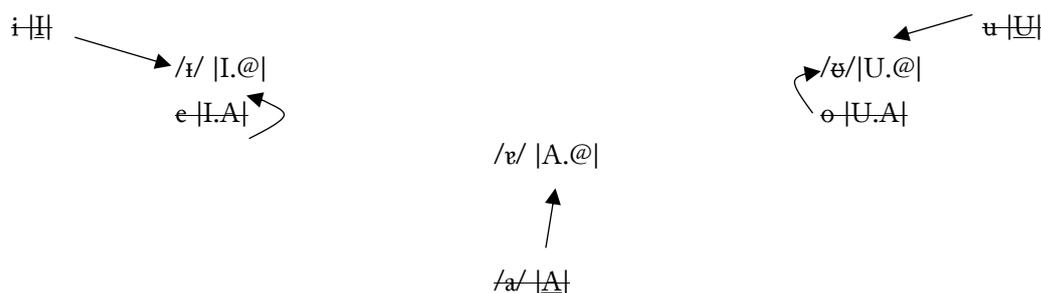
---

<sup>1051</sup> Barnes (2006) : « In addition to the temporal augmentation of vowels in domain-final syllables, several researchers have identified a process of (spatial) articulatory strengthening as well » (p. 94).

<sup>1052</sup> Barnes (2006) : « Though studies of the articulatory properties of final syllable vowels have so far dealt with only a very few languages, the frequency of occurrence of final resistance effects (in conjunction with the understandable reticence of most grammar writers on this matter whether the effect is present in the language or not) might suggest that the articulatory characteristics documented for English and Tuscan Italian final lengthening might in fact be properties of the phenomenon in general, and hence that most vowel reduction systems should show at the very least a low-level phonetic version of final resistance » (p. 95).

<sup>1053</sup> Penny (1986) documente même des exemples de dialectes castillans où le contraste habituel de 5 voyelles en finale est réduit à 3 voyelles /e/, /o/, /a/, suivant donc la même trajectoire que le latin mérovingien.

figure 105 : évolution des voyelles atones en finale



Nous pouvons conclure que dans les syllabes atones intérieures et finales la faiblesse phonologique s'exprime par l'incapacité à retenir une représentation phonologique plus complexe qu'un simple élément colorant non-tête.<sup>1054</sup> Cette faiblesse est la plus prononcée dans la position post-tonique, mais dans notre période elle affecte aussi la pré-tonique et la finale. Toutes ces positions partagent le trait d'être immédiatement après ou à une syllabe de l'accent principal ou secondaire. Si dans un premier temps leur nature atone causa une réduction de leur durée, selon de Jong et Zawaydeh (2002) la différenciation des syllabes toniques et atones peut être un phénomène allophonique qui sert à moduler le signal en amenant plus d'emphase sur les syllabes toniques et en enlevant de la saillance aux syllabes atones.<sup>1055</sup> Selon de Jong (2004), l'hypoarticulation des syllabes atones est même une stratégie communicative pour mettre en valeur l'information linguistique des positions fortes. Martin (2018, surtout p. 127) prend une position encore plus forte en disant qu'un encodage de segments « forts » et « faibles » est nécessaire pour que le message soit encodé dans l'audition ; les alternances de prééminence seraient nécessaires pour stocker le message linguistique dans la mémoire à court terme. Comme l'explique Harris (2006) « La réduction vocalique sensible à la position, tout comme la lénition consonantique, peut être comprise comme accentuant le contraste syntagmatique entre les syllabes prééminentes chargées en contenu sémantique et les faibles appauvries en contenu sémantique. De ce point de vue, la réduction fait partie du comportement planifié de la parole plutôt

<sup>1054</sup> Dans ce regard, nous accomplissons par d'autres outils ce que Prince et Smolensky (1993) ont exprimé dans la théorie de l'optimalité par l'alignement de la prééminence : que les segments plus sonorants sont préférés pour occuper des noyaux syllabiques et les moins sonorants sont attribués aux attaques. Dans cette modélisation ils estiment que /a/ est plus prééminent que /e/ et /o/ et que ceux-ci sont tous plus prééminents que /i/ ou /u/. Crosswhite (2004, § 3.1) emploie des contraintes \*MARGIN/A, pour indiquer qu'une voyelle sonorante comme /a/ est une mauvaise voyelle à la marge d'une syllabe (voir en attaque) et par extension que c'est aussi un moins bon candidat pour les noyaux de syllabes peu prééminentes.

<sup>1055</sup> de Jong et Zawaydeh (2002) : « segmental focus sometimes yields results similar to that of stress, a lengthening, and a trend toward increasing durational differences due to quantity.... However, one clear way in which segmental focus on quantity differs from stress is in how it affects short vowels. While stress increases the duration of short vowels, explicit focus on the quantity contrast tends to shorten the duration of the short vowels » (p. 65). Ceci est contraire au phénomène connu de la poésie latine, *brevi brevis* 'la brève qui abrège' selon laquelle dans une séquence d'une voyelle brève accentuée suivie d'une voyelle longue atone, c'est l'atone longue qui s'abrège (cf. Wallace Martin Lindsay, 1894; W. S. Allen, 1973; Prince et Smolensky, 2004). Voir aussi Jacobs (2020)(2020) *Latin Iambic and Cretic Shortening Revisited* qui conclut que « the only shortening there was in Latin, was shortening of final vowels... metrically licensed to be ... scanned as short » (p. 6).

qu'un sous-produit accidentel de l'inertie de l'organe vocal » (p. 130-131).<sup>1056</sup> Dans la période mérovingienne, la réduction des positions post-toniques et pré-toniques internes de même que la finale est suffisamment systématique pour nous sembler être un phénomène actif de la grammaire gallo-romane.

Il y a un dernier joyau ici. Tandis que les voyelles /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/ ont été neutralisé avec d'autres voyelles plus robustes ailleurs dans la langue, c'est dans les syllabes atones ou elles semblent survivre et où on peut même le dire, elles ont été rejointes par des phonèmes vocaliques plus costauds : /i/, /e/, /ɛ/, /o/, /ɔ/, /u/. Contre le narratif acquis que /ĩ/, /ũ/ et /ã/ ont été éliminé de la langue, nous pouvons au contraire avancer l'argument que ces voyelles faibles sont encore préservées dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle, devenant les représentants phonologiques des voyelles réduites par leur position atone peu proéminent.

### 8.3.2 La représentation des voyelles réduites dans le gallo-roman.

Comme nous l'avons vu dans les chapitres 6 et 7, si les voyelles antérieures se confondent entre elles et les voyelles postérieures se confondent entre elles, il n'y a pas de croisement entre les catégories des voyelles antérieures, postérieures et centrales. L'absence de ce type d'erreur, accompagné d'erreurs de tout autre type peut nous soigner qu'une chose : qu'un triple contraste vocalique était préservé dans les syllabes atones du gallo-roman. Autrement dit, autant que l'on trouve des inversions de graphies <i> et <e> ou <u> et <o>, l'on ne trouve jamais le /Ā/ transcrit <i> ou <u>, ni le /Ō/ transcrit <e> ou <a>, ni le /Ī/ transcrit <u> ou <a>, etc. ; nous n'avons aucune raison philologique ou orthographique pour postuler l'existence d'une vraie neutralisation en *cheva* dans le gallo-roman.<sup>1057</sup>

Comme nous l'avons souligné dans la section précédente, la voyelle antérieure est mélodiquement composée de l'élément [I], la voyelle postérieure est mélodiquement composée de l'élément [U] et la voyelle centrale est mélodiquement composée de l'élément [A]. Au-delà de cette observation, l'analyse phonologique s'affronte aux mêmes difficultés que nous avons exposé pour l'anglais moderne dans la section 3.5 surtout concernant la modélisation des voyelles réduites (§ 3.5.1.1). Étant donné que toutes prises de position concernant l'assignation de l'accent (ou des accents), la distribution des phonèmes forts ou faibles et les mécanismes même de la « réduction » sont fortement dépendant des à priori théorique du chercheur et que les données sont *très* complexes, il n'y a toujours à ce jour pas de consensus quant à comment représenter les voyelles dites « réduites ».

Dans Zuk (2022b), nous avons proposé de voir dans les voyelles réduites du latin mérovingien, explicitement les trois voyelles du latin tardif /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/, celles qui étaient trop faibles pour être maintenu en syllabes toniques. Cette explication est très élégante à l'égard, qu'elle n'introduit aucuns objets phonologiques nouveaux au système, redistribuant les phonèmes préexistant de façon

<sup>1056</sup> Harris (2006): « Positionally sensitive vowel reduction, like consonantal lenition, can be understood as accentuating the syntagmatic contrast between information-heavy prominent syllables and information-light weak syllables. On this view, reduction is part of planned speech behaviour rather than an accidental by-product of vocal-organ inertia » (p. 130-131).

<sup>1057</sup> En revanche, il existe tout plein de langues où les graphies témoignent d'une réduction en *cheva* par la variabilité de la voyelle graphique. C'était le cas en étrusque, mais aussi dans les Serments de Strasbourg (cf. Appendice B2)

préparatoire pour le système roman. Or, cette modélisation est rendue plus élégante du fait que les voyelles latines tardives /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/ résultent régulièrement dans les voyelles /e/, /o/, /a/ roman tel que dans *MĀTREM* → it. *madre*, *VĒTŪLUM* → it. *vecchio*, *ĀNĪMA* → it. *alma* ; toute semblance d'un phénomène *Duc de York* s'explique par l'évolution naturelle des phonèmes /ī/, /ū/ et /ā/. Nous pourrions donc en conclure, comme Hultzén (1943), Ladefoged (2015) que /ɪ/, /ʊ/, /ɐ/ sont des voyelles pleines, leur syncope en position intérieure atone étant gouverné par des règles phonologiques (compliquées certes) mais qui à elles seules expliquent la chute ou la préservation de ces voyelles. Cette explication suggère aussi que quelque part entre le latin tardif et le latin de nos chartes, il y a eu une réassignation phonologique et lexicale où des voyelles fortes et pleines du latin /ī/, /ē/, /ĕ/ ; /ā/ ; /ō/, /ō/, /ū/ ont été rephonologiser comme des voyelles faibles /ĩ/ ; /ã/ ; /ũ/ respectivement.

Szigetvári (2021) adopte une position similaire pour l'anglais, estimant que les voyelles « réduites » sont simplement des voyelles lexicales pleines, mais contenant aucun ictus, voir ni l'accent principale, ni l'accent secondaire.<sup>1058</sup> En admettant que les contrastes vocaliques sont au nombre de trois, dans les syllabes atones internes et finales, l'on peut s'interroger sur la qualité précise de ces voyelles. Les graphies même ne peuvent pas nous informer de la prononciation précise de ces voyelles réduites, mais plusieurs indices suggèrent que les voyelles antérieures réduites se prononçait [ɪ], les postérieures [ʊ] et les ouvertes comme [ə] comme dans l'anglais moderne (cf. Gimson, 1962) ou, plus probablement [ɪ], [ʊ], [ɐ] comme dans le portugais brésilien moderne ou ces valeurs vocaliques n'ont pas d'équivalent claire dans le système tonique (cf. Barbosa et Albano, 2004, p. 229-230).

Il s'avère que dans le portugais brésilien, [ɪ], [ʊ], [ɐ] sont des valeurs réduites issues de différents groupes de voyelles toniques {/i/, e, ε/}, {/u, o, ɔ/} et /a/ respectivement et donc que dans l'hypothèse que ces réductions sont purement allophoniques (§ 3.4.2) et non pas encore lexicalisés (cf. § 3.4.3, § 3.5.1.1), il faudrait en conclure que ce sont des archiphonèmes que l'on peut représenter /U/, /I/, /A/ respectivement et qui se distinguent que par leur palatalité |I|, leur vélarisé |U| ou par leur centralité |A|. La neutralisation totale des contrastes intra-catégorielle, mais le maintien des distinctions inter-catégorielles explique parfaitement le type d'erreurs vocaliques que nous trouvons dans nos chartes. Autrement dit, il y a certains types d'erreurs qui reviennent dans l'écrit, car ils font partie de la langue orale et il y en a d'autres qui ne surviennent pas, car dans la langue orale ces catégories phonologiques étaient restées distinctes.

Dans la section 3.5.1, nous avons expliqué que les archiphonèmes, sont défini comme des unités phonologiques en synchronie qui regroupent la neutralisation de plusieurs contrastes phonémiques.

<sup>1058</sup> On traite rarement d'une distinction entre accent et ictus dans la phonologie générative. La TLFi donne la définition confuse « Accentuation marquée d'une syllabe, d'une note soulignant le rythme », contribuant à la confusion de l'accent et de l'ictus, mieux définit comme « le pic rythmique du pied métrique », ce qui revient à dire que c'est la contrepartie fort, la tête, d'un pied. Scheer dans une communication privée nous a recommandé de maintenir cette distinction et Szigetvári (2021, p. 6) semble l'appliquer en anglais sous le terme *stress* qui contraste avec *accent*. Pour ce dernier, une voyelle sans *stress* 'ictus' est réduite en anglais. Voir Schane (1979) qui présente une historiographie de « l'accent » en anglais depuis les années 50 et qui en conclut qu'un système binaire avec ou sans *ictus* suffit pour décrire les patrons compliqués de l'accentuation anglaise.

Dans un vocabulaire plus moderne, l'on pourrait dire que ce sont des voyelles sous-spécifiées sous certaines conditions phonologiques. Par sous spécification, nous insistons sur le fait que ces voyelles ne sont pas définies pour le degré d'aperture de la voyelle, ni selon Bolinger (1986, p. 347-348) sur la présence ou l'absence de l'arrondissement labiale, ce qui permet un éventail de prononciations assez large. Tout de même, nous pouvons reconstruire des valeurs canoniques pour les voyelles réduites sur la base de quelques arguments distincts :

1. Les graphies dans nos chartes semblent témoigner du fait que, dans l'association grapho-phonémique seulement trois voyelles, une antérieure, une postérieure arrondie et une centrale ouverte sont contrastées dans les syllabes atones intérieures et finales (§ 8.3.1- §8.3.2)
2. Les sources étymologiques des voyelles réduites limitent le type de réalisations possibles (§ 2.1.2.7).
3. La qualité des voyelles réduites dans les langues modernes vivantes, tel qu'en portugais, informe notre reconstruction selon les principes de la méthode comparative (Annexe 1 ; § 2.1.2.3).
4. La qualité des voyelles réduites dans les langues gallo-romanes en position d'appui informe aussi notre reconstruction par la reconstruction interne (Annexe 1, § 12.2.1 ). Voir par exemple le francoprovençal (§ 12.2.1).
5. Le comportement de ces voyelles « faibles » demande des représentations phonologiques faibles. Suivant la notion de la lénition comme la perte de spécification, les voyelles réduites devraient être représentationnellement plus simples que les voyelles entières (§ 8.3.2)
6. Des comportements vocaliques semblables dans d'autres langues modernes peuvent aussi informer notre reconstruction. Nous pensons ici aux *yers* des langues slaves que nous abordons au chapitre 9 (§ 9.2.3).
7. Enfin, l'emprunt des mots gallo-romans vers des langues voisines, notamment vers le germanique entre le V<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle nous laisse une impression de la qualité de ces voyelles au moment de l'emprunt (§ 6.11.2.1)

En abordant la reconstruction phonétique de ces voyelles selon les critères nous arrivons essentiellement à deux types de conclusions : l'une qui supporte l'existence d'une série de voyelles faibles mais dispersés dans les coins du trapèze vocalique [ɪ], [ʊ], [ɐ], l'autre qui suggère plutôt des voyelles pleines [e], [o], [a].

En faveur des valeurs pleines [e], [o], [a], nous avons quand même deux sources de témoignages empiriques. D'un côté, ses voyelles atones sont le plus souvent transcrit <e>, <o>, <a> dans nos chartes. Par exemple dans le mot latin GĒNĪTOR 'parent', le /ī/ pré-tonique est transcrit avec un <e> dans 88.6 % des cas, c'est-à-dire 28 fois sur 31 (§ 6.15.3). Pour le /ī/ pré-tonique la graphie en <e> apparait dans 40 % des cas, voire 2 fois sur 5, dans un mot comme DEFĪNĪTUM 'défini, limité'. En

revanche la transcription <i> du /Ē/ pré-tonique se rapproche rarement du 50 % et le remplacement de /Ĕ/ pré-tonique est quasi-nul. Pareil pour les voyelles postérieures, le /Ū/ post-tonique est transcrit <o> dans 100 % des cas, voire 7 fois, dans un mot comme AVŪNCŪLŪS ‘oncle’ (§ 6.18); en revanche le /Ō/ pré-tonique remplacé par <u> ne dépasse jamais le 50 %, dans un mot comme AUCTŌRĪTĀTE ‘autorité’ (§ 6.7.1) et le remplace du /Ō/ écrit <u> est très occasionnel (§ 6.7, § 6.17). Le /Ā/ et le /Ā/ sont généralement rare en position atone interne à cause de la réduction vocalique dans le latin archaïque, mais on voit notamment leur survie en tant que <a> dans la position pré-tonique, par exemple dans SĀCRĀMĒNTŪM ‘serment’, 100 % des cas (§ 6.10), ou encore à la finale (§ 7.2.11, § 7.2.12).

L’autre source pour la reconstruction de voyelles [e], [o], [a] et leurs valeurs canoniques dans les langues romanes où ces voyelles n’ont pas subi l’apocope, ex. PĀTREM ‘père’ → it. *padre*, esp. *padre*, frpr. *père*; ĀSĪNUM ‘âne’ → it. *asino*, esp. *asno*, frpr. *ano*, ĀLA ‘aile’ → it. *ala*, esp. *ala*, frpr. *ala*. En réalité, la dialectologie démontre une immense variation dans la qualité de la voyelle finale, ce qui souligne en réalité le statut archiphonémique des voyelles faibles qui pouvait varier dans leur prononciation toutefois sans modifier le sens; nous avons déjà vu qu’en portugais brésilien ce sont les valeurs [i], [u], [ɐ] qui apparaissent en finale, et en portugais européen ce sont plutôt les valeurs [i̠], [u̠], [ɐ̠], donc avec un affaiblissement supplémentaire de l’antérieure mais la rephonologisation de la postérieure en tant que / /. C’est précisément la sous-spécification de la forme héritée combinée avec les pressions phonologiques internes à la langue qui sont la source d’une recatégorisation phonologique possible pour les voyelles atones.

### 8.3.2.1 Les trois voyelles réduites, /ɪ/ *schwi*, /ʊ/ *schwou*, /ə/ *schwa* ... mais il y a-t-il une réduction en *cheva* ?

Une question supplémentaire ce pose lorsqu’on regarde le roman et le gallo-roman plus précisément en diachronie, notamment que s’est-il passé des voyelles faibles sur le long terme ? Pour la plupart, elles ont chuté en position atone intérieure, ce qu’on appelle la syncope et dans certains cas elles ont aussi chuté à la finale, ce qu’on appelle l’apocope. C’est notablement le cas dans le gallo-roman.

Dans les grammaires du latin vulgaire tel que Grandgent (1907), dans les études de la chronologie relative tel que Richter (1934, § 109, etc.) et Straka (1953) ou encore dans la plupart des manuels de phonétique historique y compris ceux de Bourciez (1955, § 13), De la Chaussée (1974, p. 174-175, 177, 191) et Zink (1986, p. 44), les descriptions de l’apocope et de la syncope suggèrent le passage direct des voyelles latines /Ī, Ī, Ē, Ĕ, Ā, Ā, Ō, Ŏ, Ū/ → ∅, sans passage par l’étape transitionnaire d’une voyelle réduite ou par le *cheva*, condition réservée aux réflexes du /-Ā/ et /-Ā/ en final atone et aux voyelles d’appuis.<sup>1059</sup> Cette modélisation est

---

...la chute directe des voyelles atones finales, comme l’idée d’une réduction en *cheva*, poserait aussi des obstacles insurmontables pour l’interface morpho-syntaxique et sémantique de la phrase latine.

---

<sup>1059</sup> Dans le cas de Richter (1934; § 158), la chronologie relative qu’elle reconstruit avec six phases de syncope fait en sorte que cette sixième période de syncope postdate la réduction des post-toniques en *cheva* ; ainsi PĀTER → pæð(ə)r → pædre tout comme MĒLIOR → mjelj(ə)r → mjeljre, SENIOR → sēnj(ə)r → sēnjre → *sendre*. Bien que Richter la

insatisfaisante car elle ne considère ni les données intermédiaires de l'époque mérovingiennes ni les formes dans les monuments du très ancien français tel que les Serments de Strasbourg et la Séquence de Sainte Eulalie (reproduite dans l'appendice B2 et B3). La réduction directe d'une voyelle pleine vers  $\emptyset$  ne peut pas non plus expliquer certaines des évolutions plus fines de la langue, notamment le sort distinct de / $\check{A}$ / et / $\bar{A}$ / pré-tonique, la préservation de certaines voyelles pré-toniques en tant que /i/ ou / $\varepsilon$ / (§ 6.2.1, etc.), et la rephonologisation du / $\check{E}$ / post-tonique sous certaines conditions (§ 6.16.1.2).

D'autres manuels donnent une image plus raffinée de la perte des voyelles, notamment en suggérant que les voyelles sont passées par une étape en tant que *cheva* avant de chuter. C'est la position prise par Pope (1934) qui écrit que les voyelles finales et pré-toniques autre que / $\bar{A}$ / et / $\check{A}$ / « étaient réduites à  $\epsilon$  et effacées avant le IX<sup>e</sup> siècle » (p. 113).<sup>1060</sup> C'est aussi ce que proposent Ségéral et Scheer (2020 GGHF, § 18.2) dans la *Grande Grammaire Historique du français* où ils postulent une première série de réductions des voyelles autres que / $\bar{A}$ / et / $\check{A}$ / vers un *cheva* éphémère qu'ils dénotent en tant que  $\varepsilon_1$ . Ce premier *cheva* aurait été susceptible à la syncope et à l'apocope pendant que ces processus étaient actifs dans la langue.<sup>1061</sup> Une fois que les phénomènes de syncope et d'apocope étaient accomplis et que le  $\varepsilon_1$  était éliminé du lexique, ils proposent que le nouveau /a/ roman aurait à son tour été réduit en *cheva*, ce qu'ils dénotent comme  $\varepsilon_2$  pour témoigner de la distinction chronologique entre ces deux voyelles. Cette proposition, bien que meilleure que l'explication traditionnelle, ne peut pas elle non plus répondre aux questions phonologiques énoncées ci-haut et ne trouve pas d'appui dans les documents originaux du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle. L'hypothèse d'une réduction des atones vers un (ou deux) *cheva(s)* phonologique(s) n'est pas appuyé par les attestations de notre période. De plus, la chute directe des voyelles atones finales, comme l'idée d'une réduction en *cheva*, poserait aussi des obstacles insurmontables pour l'interface morpho-syntaxique et sémantique de la phrase latine et ne correspond à aucun phénomène synchronique connu des langues modernes.

Si l'existence de trois voyelles réduites, semble chose certaine pour la période mérovingienne, ces contrastes sont éliminés en diachronie et la majorité de ces voyelles disparaissent avant la mise à l'écrit de l'ancien français, d'où le fait que les chercheurs ne se sont rarement arrêtés sur les étapes intermédiaires. D'un point de vue typologique, Flemming et Johnson (2007, p. 94) affirment que les systèmes vocalique du type |I|, |@|, |U| n'existent pas.<sup>1062</sup> Autrement dit, dans un système contenant

---

reconstruite, la réduction en *cheva* n'est pas nécessaire comme étape en admettant le triple contraste de voyelles réduites. Pour les autres syncopes qu'elle date avant le VI<sup>e</sup> siècle (§ 109, 111, 130, 144), elle semble démontrer l'alternance de la voyelle pleine avec  $\emptyset$ .

<sup>1060</sup> Pope (1934) : « Final  $\check{e}$ ,  $\check{i}$ ,  $\check{o}$ ,  $\check{u}$  ... and *intertonic*  $\check{e}$ ,  $\check{i}$ ,  $\check{o}$ ,  $\check{u}$ , and **au** in all positions were reduced to  $\epsilon$  and effaced before the ninth century, unless required to facilitate the articulation of preceding or following groups of consonant » (p. 113).

<sup>1061</sup> Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 18.2.4.2) datent ces syncopes du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons accepter ces dates pour une syncope de type allophonique synchronique, mais nous devons repousser la syncope diachronique en tant que perte de la voyelle de la forme sous-jacente jusqu'au VIII<sup>e</sup> voire IX<sup>e</sup> siècle pour une partie importante du vocabulaire roman.

<sup>1062</sup> Flemming et Johnson (2007, p. 94) emploient les symboles [i, i, u] pour représenter ce système. Selon Backley (2011, p. 50), [i] serait la voyelle « neutre » qui apparaît de manière épenthétique entre deux consonnes stridentes, par

une voyelle antérieure réduite et une voyelle postérieure réduite, s'il y a une troisième voyelle réduite elle sera caractérisée par une coloration en [A.@] plutôt que par une spécification mélodique vide, [\_\_]. Nous pouvons en déduire que dans un système avec trois voyelles réduites ; l'une sera toujours antérieure ; l'une postérieure et l'une centrale ouverte. Cette typologie implique que le vrai « *cheva* » neutre ne peut coexister sur le plan phonologique à côté de deux autres voyelles réduites. Dans les systèmes possibles, on trouvera :

1. soit *une, deux* ou *trois* voyelles réduites : {[I.@], [A.@], et [U.@]}
2. soit la voyelle neutre [A] *cheva* seule, comme en français
3. soit *les trois voyelles réduites* + le *cheva* : [I.@], [A.@], [U.@] + [A]
4. soit le contraste entre *une seule voyelle réduite* [I], [U] ou [A] qui contraste avec la voyelle neutre [A]

C'est ce dernier cas de figure que Flemming et Johnson (2007) proposent pour ces variétés de l'anglais où les contrastes d'antériorité et de postérité ont été neutralisés.<sup>1063</sup> La phonologie synchronique de l'occitan suggère que la langue d'oc est passé par une telle phase par la neutralisation de [I.@] et [U.@] devenu soit [I] (cas de figure 1) soit [A] (cas de figure 4) et qui représente le <-e> atone finale de l'occitan en contraste avec le <-a> atone finale [A]. Étant donné que ces deux options sont acoustiquement semblables en surface, c'est le comportement phonologique des voyelles qui nous permet de déterminer sa composition élémentaire, le [I.@] ayant un caractère palatalisant et le [A] n'ayant aucun.<sup>1064</sup>

Étant donné que la syncope existait déjà dans le latin archaïque et classique et que le phénomène s'est accéléré de façon importante dans la période post-mérovingienne, la question que nous devons maintenant nous poser est la suivante : *pour qu'une voyelle chute, est-ce qu'elle doit obligatoirement passer par l'étape du *cheva* sans spécifications phonologiques, ou est-ce que les voyelles réduites peuvent alterner directement avec [Ø] ?*



Les réponses à la question que nous venons de poser ci-dessous peuvent varier selon ses a priori théoriques. L'alternance de la présence et l'absence de la voyelle semble en tout cas rentrer dans deux cas de figure distincts :

1. D'un côté, l'alternance entre la présence et l'absence d'une voyelle (ou encore une voyelle réduite) peut se voir synchroniquement dans différents membres d'un paradigme nominal ou verbale ou entre des lexèmes qui

---

exemple dans le pluriel de *house* 'la maison' : *houses* [hɑʒsɪz], et représenterait une mélodie vide ou une mélodie ne contenant que la voyelle froide [A].

<sup>1063</sup> Van Bergem (1994) décrit une distribution semblable pour le néerlandais, mais là la différence entre [i] et [ə] semble plus être un effet de coarticulation avec la voyelle plus ouverte favorisée dans l'environnement d'une voyelle ouverte ou devant [χ] [r] ou [ʔ]. La consonne /j/ en contraste à un effet fermant sur le [i].

<sup>1064</sup> Le turc et le groenlandais sont deux langues qui de surface semble avoir un [i], l'un qui provoque les phénomènes de l'harmonie vocalique, l'autre non. En langue inuite on distingue entre le « i fort » qui provoque la palatalisation et le « i faible » qui n'en provoque pas (cf. Jakobson, 1994; Compton et Drescher, 2011). La turque pareille contient un [i] qui provoque l'harmonie vocalique et un [i], qui non, l'un est un vrai voyelle /i/ [i], l'autre est la voyelle neutre /i/ [ə].

partageant une même base étymologique. En français par exemple, nous trouvons la première personne du singulier avec une voyelle pleine : je *mène* [mɛn] qui contraste avec la première personne du pluriel nous *menons* [mɛ'nɔ̃] ou encore l'infinitif *mener* [mɛ.'ne] avec un *cheva*. Ces formes contrastent avec la forme dérivée *emmener* [ãm.'ne] ← IN MĪNÁRE ou la voyelle étymologique devenu *cheva* est habituellement syncopée. Nous trouvons un cas de figure similaire en ukrainien où il existe une alternance entre une voyelle pleine /ɛ/ dans <пес> *pes* [pɛs] 'chien' au cas nominatif singulier, mais Ø dans <пса> *psa* [psa] du génitif singulier et qui remonte historiquement à une forme PS \**přsa*, dont la base remonte au proto-slave \**přšŭ*. Nous revenons aux exemples d'alternance vocalique dans les langues slaves dans la section 9.2.3.<sup>1065</sup>

Il n'est pas clair que le cas français et le cas ukrainien doivent être traités comme deux exemples d'un même phénomène, ou s'il s'agit de deux phénomènes distincts. Ici, la position du chercheur sera affectée par ses a priori théoriques. La syncope dans *emmener* semble assez visiblement être de type phonologique et optionnelle ; l'on peut toujours restituer le *cheva* prononçant [ãm.mɛ.né] dans le discours soigné. Le cas est tout à fait autre dans *menons* ou la « restitution » d'une voyelle pleine dans la syllabe initiale atone est tout à fait interdit : \* [mɛnɔ̃]... *mais non !* Aucune prononciation soignée ne rendra cette prononciation une forme correcte de *menons* et il faut donc en conclure que le /ə/ représente la phonologisation et la lexicalisation d'une forme /mɛ.nɔ̃/. Cette alternance peut être interprétée selon les critères de Dressler (1985) et Veselinova (2006) en tant qu'une supplétion faible.<sup>1066</sup> Dans le cas ukrainien, l'alternance est causée par un phénomène synchronique du vieux slave ; les avis varient s'il s'agit encore d'un phénomène *phonologiquement* actif dans la langue moderne ou s'il s'agit aussi d'une alternance supplétive.

2. De l'autre côté la suppression synchronique d'une voyelle semble aussi pouvoir être une conséquence directe de la phonologie ou même de la phonétique universelle par laquelle les voyelles pleines des syllabes accentuées (ou ayant un *ictus*) sont représentées par un plus faible nombre

<sup>1065</sup> On se rappellera la section 3.5.2, que l'alternance entre l'absence d'une voyelle et sa présence est un des traits que l'on emploie pour identifier le *cheva*. Vu ainsi, chaque voyelle alternante serait un type de *cheva*. Comme nous avons souligné, ce n'est pas la définition « alternante » que nous attribuons au terme *cheva* mais plutôt sa non-spécification phonologique en tant que voyelle neutre.

<sup>1066</sup> Cependant, les avis varient s'il faut voir dans le [ɛ] de *je mène* la voyelle lexicale /ɛ/ dans la forme phonologique /mɛn/, voir par exemple Bonami et Boyé (2003), ou s'il s'agit plutôt d'un allophone du /ə/ en syllabe tonique, donc /mɛn/ → [mɛn]. Voir Faust (2016) pour une représentation formelle de la distinction entre la supplétion forte et la supplétion faible.

de voyelles dans les syllabes atones. Comme nous avons vu au chapitre 3, l'anglais moderne est une langue avec une distinction distributionnelle de phonèmes faibles en syllabes faibles. Les anglophones linguistiquement conservateurs préservent trois contrastes vocaliques dans les syllabes atones, variablement représentées comme [ɪ], [ʊ], [ə] pour les voyelles antérieures, postérieures et centrales ouvertes respectivement.<sup>1067</sup> Cependant, ce triple contraste est davantage réduit chez de nombreux locuteurs, habituellement par la perte du /ʊ/ qui converge vers le [ə], le [ɪ] ou vers la voyelle neutre (§ 3.5.1.1).

Si l'on appelle habituellement cette voyelle neutre *cheva*, nous partageons l'avis de Backley (2011) que le /ə/ de l'anglais contient un élément |A| ; une des preuves est la stabilité de l'articulation des voyelles réduites écrites <-a> en fin de mot, ex. *cola, Mona, Lisa, soda*, etc. où une prononciation [ɪ] ou [ʊ] de l'atone est absolument interdit. De plus comme nous avons vu dans la section 3.5.1, elle peut se prononcer [ɐ] ou [æ] dans les cas d'hyper-articulation. De plus, comme nous avons vu, d'anciens systèmes de transcription, tel celui de Alexander John Ellis (§ 3.5.2.1), indiquaient clairement l'existence d'une voyelle centrale ouverte réduite. Le « *schwa* » de l'anglais contient visiblement un élément qui le spécifie comme étant central et relativement ouvert. Il y a donc un problème inhérent à notre vocabulaire technique ; selon les traditions et les langues, on appelle différentes entités *cheva* ou *schwa* (cf. §. 3.5.2).

Backley (2011, § 2.5.2, § 2.8.4) adopte une position raisonnée reconnaissant l'existence de trois voyelles réduites + le *cheva* ce que l'on peut spécifier comme |I.@|, |A.@|, |U.@| + |@|, ce dernier existant en tant que neutralisation totale des autres voyelles. Backley (2011) représente cette voyelle neutre en anglais |@| avec le symbole [ɨ] sous le prétexte que ce serait le son de la voyelle « épenthétique » de *washes* ['wʌʃɪz] ou *mended* ['mɛndɪd]. Sur ce point il y a de la variation entre les dialectes et même au niveau individuel. Dans notre propre dialecte des plaines occidentales canadiennes, les atones [ɪ] et [ɨ] sont indistinguables sur le plan phonologique, mais nous pouvons en effet accepter [ɨ] comme la représentation graphique pour la voyelle neutre qui varie en effet entre [ɪ,

<sup>1067</sup> Ce système est aussi présent dans L'on pourra éventuellement admettre qu'une voyelle réduite ouverte {[ə] ou [ɐ]} ← /Ā/ coexistait avec les voyelles réduites [ɪ] et [ɐ], car nous trouvons ce genre de distribution en russe ; langue qui permet [i, ə, u] en syllabe atone (cf. Padgett et Tabain, 2005a), en bulgare ou encore en portugais brésilien avec [ɪ], [ʊ], [ɐ] ou la qualité absolue de ces voyelles finales peut varier. À Natal, ville de la Province de Rio Grande do Norte nous trouvons VIRIDEM → ['ve:ɦɪdɪ]; OCTO → ['oʃtʰʊ]; QUATUOR → ['kʷa:trʊ], LACRIMA → ['lagrɪme]([sound.comparison.com](http://sound.comparison.com)).

i, ə, ʊ]. La variabilité dans la prononciation du *cheva* anglais a parfois été souligné comme argument contre l'existence de voyelles réduites contrastives : l'unique *cheva* serait variablement coloré par son environnement. Kondo (1994), qui reconnaît tout de même l'existence des voyelles réduites, estime quand-même que quant-à la voyelle neutre « sa valeur acoustique est déterminée par l'environnement seul » (p. 64).<sup>1068</sup>

Or, c'est parce que les voyelles atones et réduites de l'anglais peuvent se prononcer de manière assez nette comme [ɪ], [ʊ], [ə], ce dernier atteignant même le [ɐ] ou [æ] dans une prononciation emphatique (cf. § 3.5.1.1), mais peuvent aussi converger vers le [ə], voire vers le [ɪ], la voyelle neutre de Backley (2011), que l'on attribue parfois les dénominations de *Schwi*, *Schwu*, *Schwa* à ces trois voyelles réduites voyelles que le OED représente grâce aux caractères <ɪ>, <ʊ>, <ə>. Nord (1974) dans son étude fondateur *Vowel Reduction : centralization or contextual assimilation ?* et van Bergem (1991, 1993, 1994) par des expériences démontrent que dans la réduction vocalique, s'il peut y avoir une centralisation de la voyelle, le trait saillant de ces voyelles réduites est plutôt l'augmentation du degré d'assimilation au contexte phonologique.<sup>1069</sup> La centralité du *cheva* et des voyelles réduites serait une assimilation à la position vocalique neutre. Ces conclusions sont parfaitement en lien avec notre proposition d'une sous-spécification des voyelles réduites.

Dans tous les cas, la réduction vocalique, qu'elle soit agie par la centralisation ou par l'assimilation contextuel implique une forme d'hypo-articulation 'le sous-dépassement d'une cible' (cf. § 3.3). Chez certains anglophones, il existe un niveau supplémentaire de réduction, lorsque les éléments colorants sont entièrement perdus ne laissant que la voyelle neutre [ə] qui correspond à la fréquence fondamentale du locuteur. Cette voyelle neutre correspond à une voyelle dépourvue de traits distinctifs autre que le fait d'être une voyelle. Dans cette thèse nous avons choisi d'employer la graphie et la prononciation française traditionnelle *cheva* [ʃəva] la voyelle neutre, afin de la distinguer des voyelles réduites, mais colorées *schwi*, *schwou* et *schwa*.<sup>1070</sup>

<sup>1068</sup> Kondo (1994) : « The acoustic values of schwa seem to be determined by context alone without any inherent target of its own in F2... » (p. 64). Kondo est aussi responsable pour l'idée que le *cheva* aurait une valeur canonique équivalent à la moyenne des valeurs de toutes les autres voyelles du système vocalique d'une langue en question.

<sup>1069</sup> Van Bergem (1993) : « A listening experiment showed the perceptual significance of the acoustic measurements. It appeared that spectral vowel reduction could be better interpreted as the result of an increased contextual assimilation than as the tendency to centralize » (p. 1).

<sup>1070</sup> C'est dans l'espoir que la différenciation cognitive de ces objets distinct nous permettra de trouver une solution pour distinguer effectivement entre les voyelles réduites colorées et la voyelle neutre. Les termes comme « le i-barré » pour la voyelle neutre implique trop que celle-ci se prononce comme une voyelle antérieure et ne fait que relayer une possibilité

Clairement la forme finale de la réduction est la perte totale, ce qui peut aussi se comprendre comme une assimilation du *cheva* à son contexte phonologique. La syncope est même possible dans certains contextes. Szigetvári (2002) argumente que d'éventuelles synopes avancent selon un parcours bien défini : de la voyelle pleine vers la voyelle réduite, de la voyelle réduite vers la voyelle neutre, vers la perte de cette voyelle neutre jumelé à la formation d'un noyau consonantique si celle-ci est possible et sinon à la perte de la syllabe, ex. *nature* /neɪtʃuɹ/ + *-al* /æɪ/ → *natural* [næ.tʃu.rəl] → [næ.tʃɹ.rəl] → [næ.tʃr.əl] → [næ.tʃrəl]. Il évite toutefois d'indiquer si chaque étape correspond à une représentation lexicalisée, ou s'il s'agit plutôt des étapes phonétiques dans le passage de la voyelle pleine vers la chute de voyelle. Dans tous les cas nous reviendrons aux alternances vocaliques dans le chapitre 9, notamment dans les sections 9.9 et 9.10.

Si Ségéral et Scheer (2020) écrivent que « l'élimination des voyelles est toujours précédée d'un stade centralisé, en français comme ailleurs » (p. 339), étant donné que d'autres langues semblent permettre la coexistence de voyelles réduites et de la syncope, il ne nous semble pas nécessaire d'admettre la réduction phonologique en *cheva* comme précondition à la syncope et l'apocope. Les voyelles faibles sont à elles seules en mesure de chuter sans forcément passer par une phase en tant que voyelle phonologiquement neutre |@|. Toutefois, comme en anglais ou les différences de coloration vocaliques peuvent être perdues dans la parole rapide, il nous semble raisonnable d'admettre que les contrastes phonémiques entre la voyelle réduite antérieure, postérieure et ouverte pouvaient être éliminé dans la production linguistique, les trois se confondant dans un seul son [ə] ou [ɨ] et que sur une période de quelques générations, un seul phonème *cheva* en serait issu par la neutralisation totale des anciens contrastes |I.@|, |A.@|, et |U.@|.

De cette typologie, nous devons comprendre que le vrai *cheva* en tant que segment contenant la voyelle neutre |@| semble seulement pouvoir émerger par opposition aux trois voyelles réduites |I.@|, |A.@|, et |U.@| ou par la « décoloration » et la neutralisation de |I.@| et |U.@|, devenu |@| et qui peuvent continuer de contraster avec le |A.@|. C'est cette neutralisation de |I.@| et |U.@| → |@|, mais le maintien tardif de |A.@| en tant que [ɐ] qui semble expliquer le comportement des voyelles antérieures et postérieures qui chutent en position faible vs. la centrale ouverte qui se maintient. Cette évolution est appuyée par les expériences de Kondo (1994) qui démontrent que tandis que le *cheva* peut-être spécifié pour l'aperture, il n'est pas spécifié pour sur le plan antérieure-postérieure.<sup>1071</sup> En

---

graphique ». Visiblement, traiter de « la voyelle neutre » reste ce qu'il y a de plus claire mais des noms comme « *schwa* » sont bien ancrés et pratiques dans l'usage. Peut-être pourrions-nous parler du *schweu* [jwə] pour la véritable voyelle neutre ? Un lecteur a employé le terme « *les trois schwas* » pour ces trois voyelles réduites, mais cela laisse difficilement place à notre quatrième mousquetaire, le véritable *cheva* neutre.

<sup>1071</sup> Kondo (1994) : « ... the results of the present study suggest that schwa is targeted in F<sub>1</sub> but targetless in F<sub>2</sub>. In general, F<sub>1</sub> is considered to be correlated with tongue height while F<sub>2</sub> is correlated with backness. In traditional phonological terms, then, it seems that schwa may be specified for [Height] but unspecified for [Backness] » (p. 71)

vue des données gallo-romanes, nous serions plus porté à argumenté que dans un système vocalique avec trois voyelles réduite, la distinction du F<sub>2</sub> est plus propice à se perdre d'où la neutralisation des voyelles /ɨ/ et /ʊ/ vers une seule voyelle fermée, peut-être /i/ et qui continue de contraster avec une voyelle plus ouverte /ɛ/ ou /ə/.

L'on peut donc postuler une étape tardive de l'évolution gallo-romane où la voyelle neutre *cheva* /ɨ/ issue de la désépécification de |I.@| et |U.@| qui coexistait avec une voyelle réduite *schwa* /ə/ ← /Ā/ (et /ǻ/ en final). Lorsqu'éventuellement le |A.@| était aussi réduit à une simple voyelle neutre |@| les trois anciennes voyelles réduites n'avaient plus de distinction identitaire, toutes étaient spécifiées comme |@|. C'est ainsi que le *cheva* de l'ancien français serait né par la neutralisation totale des contrastes entre les voyelles atones qui restaient.<sup>1072</sup>

Dans la période mérovingienne, nous pensons pouvoir admettre qu'une prononciation *cheva-esque* des voyelles atones était possible, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle comme le voudraient certaines chronologies traditionnelles, par exemple celle de Richter (1934), mais celle-ci ne serait qu'une réduction gradiente qui n'est rien d'autre qu'une déviation de la cible.<sup>1073</sup> Dans l'extrême, cette déviation pourrait résulter dans une prononciation [ə] ou [i] comme en anglais, mais tant que le locuteur connaissait sa voyelle sous-jacente, cette *cheva-ification* n'était pas encore lexicalisée et aurait pu à tout moment être inversée par un désir d'articuler pleinement la voyelle.<sup>1074</sup> Or c'est potentiellement ce désir précis qui explique la préservation plus régulière des voyelles atones en italien et très souvent l'existence d'une forme populaire avec syncope et d'une forme sans syncope, ex. les doublets *morrà* et *morirà* pour a troisième personne du singulier du futur issue de MŌRĪR(E) HĀBET 'il a à mourir', voire 'il mourira' (cf. Thornton, 2011, p. 377).

Il s'avère que dans le système que nous avons proposé, le décalage chronologique entre la réduction, des voyelles non-ouvertes et la réduction du /a/ roman tel que proposé par Ségéral et Scheer (2020 GGHF, § 18.2) n'est pas nécessaire. Nous trouvons plutôt une différence qualitative où les voyelles antérieures réduites à /ɨ/ et les voyelles postérieures réduites à /ʊ/ alternent directement avec [∅] en passant par une prononciation [ə] possible. En revanche, la voyelle ouverte /a/ réduit en [ɛ] ou [ə] ne subit pas cette alternance avec [∅], supposément à cause de sa plus importante sonorité et force en tant que voyelle ouverte, voire à cause de sa structure interne supplémentaire en terme de la GP 2.0 (cf. Pöchtrager, 2020, 2021).<sup>1075</sup>

<sup>1072</sup> Voir les remarques dans la section § 3.5.3 sur le chemin exact que prenne cette neutralisation.

<sup>1073</sup> Ségéral et Scheer, GGHF (2020, § 18.2.3, p. 324) datent le passage de /e/ et /o/ en atone interne à *cheva* du III<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons pas quel est leur argument en faveur de cette date, présumément les occasionnels syncopes que nous trouvons dans le latin classique et tardif, et peut-être les confusions du type MAXIMUS vs MAXUMUS. Cette datation hâtive est incompatible avec les données du latin mérovingien.

<sup>1074</sup> Selon van Bergem (1994) : « If a speaker *intends* to produce a full vowel in a particular word, no lexical reduction occurs, not even when the actual acoustic realization of this vowel is similar to schwa » (p. 158).

<sup>1075</sup> Backley (2011, p. 34-35) donne une autre explication pour cette distribution, argumentant que l'élément |A| est interdit dans la syllabe atone, mais cette interprétation ignore que le /a/ atone bulgare est aussi souvent prononcé [ɛ] avec une ouverture notable (cf. Ternes et Vladimirova-Buhtz, 1999, p. 56). La proposition de Backley que 'l'élément |A| est éliminé dans les syllabes faibles'. « the |A| element is suppressed in weak syllables » (p. 34) peut être retenue si l'on considère

Les instances de /ɪ/ et /ɛ/ qui ont survécu ont rejoint la qualité du /a/ devenu [ə] et forment ainsi le nouveau phonème *cheva* du français. Une chose est certaine, les voyelles atones finales qui n'ont pas chuté dans le gallo-roman ont fini par devenir un *cheva*, dans le sens phonologique, en ancien français, c'est-à-dire comme voyelle dépourvue de traits articulatoires.<sup>1076</sup> En revanche, cette situation est tout autre dans le francoprovençal, langue gallo-roman qui préserve le /ɪ/ et /ɛ/ gallo-romains en position d'appui en tant qu'un /ō/ et un /ě/ très bref et faiblement appuyé. Nous y reviendrons à la fin de ce chapitre (§ 12.2.1). Enfin, la reconstruction de trois voyelles réduites dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles a des conséquences importantes pour la phonologie diachronique, chose à laquelle nous tournons maintenant.




---

qu'il élimine un degré de |A| voir un opérateur |A|, voir la condition d'être en tête si |A| l'était. Crosswhite (2002) et Mooshammer et Geng (2008) reconnaissent aussi [ɐ] comme réalisation du /a/ russe en syllabes atones.

<sup>1076</sup> En français, le *cheva* phonologique est aussi un *cheva* phonétique, c'est-à-dire prononcé avec une articulation centrale et médiale, bien que l'on trouve aussi un arrondissement des lèvres dont le statut phonologique est plus ou moins pris en compte selon le chercheur.

## 8.4 Conséquences des trois voyelles réduites pour la diachronie gallo-romane

La reconstruction de trois voyelles réduites dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> siècle entraîne plusieurs conséquences sur la diachronie gallo-romane et pour la linguistique romane plus généralement. En résumé :

1. La syncope qui contraste avec la préservation des voyelles atones intérieures s'explique directement par l'union de la faiblesse ou de la force représentationnelle de la voyelle sous-jacente avec les positions prosodiques faibles et fortes à l'intérieure du mot (cf. § 8.4, chapitre 9)
1. La prothèse d'une voyelle antérieure dans les séquence /s+C/ découle directement de la faiblesse phonologique de la voyelle antérieure réduite (cf. § 10.10.2)
2. La stabilité relative de la voyelle initiale s'explique par la présence d'une voyelle lexicalement pleine, voyelle stable dans la phonologie CVCV (§ 8.4.3).
3. Certains changements de déclinaisons et des changements sporadiques de voyelle s'expliquent par la recatégorisation d'une voyelle réduite en tant que voyelle pleine (§ 8.4.4).
4. Contre la tradition, le développement de /Ā/ et /Ǟ/ ne se suivent pas la même trajectoire dans la syllabe atone pré-tonique, post-tonique et finale. Celle-ci entraîne des conséquences importantes sur la perte des distinctions de longueur et de qualité vocalique et suggère que l'apparition des systèmes vocaliques « romans » est un phénomène moins ancien que ce que l'on reconstruit habituellement.

Dans cette section nous abordons chacun de ces conséquences qui s'attachent à l'hypothèse des trois voyelles réduites.

### 8.4.1 L'alternance des voyelles avec Ø et la force intrinsèque des éléments et leur alternance avec Ø

Dans de nombreuses langues, une voyelle pleine peut alterner avec Ø en synchronie dans les paradigmes nominaux, adjectivaux et verbaux. Selon l'analyse de l'auteur, ces alternances peuvent être de nature lexicale, morphologique ou phonologique. Nous ne pouvons pas rentrer dans la nature de ces alternances, même pour le français moderne, mais nous pouvons exprimer notre intuition qu'au-delà du statut actuel de ces alternances dans la langue moderne, en diachronie elles sont dues à l'affaiblissement et la syncope d'anciennes voyelles lexicales dans une période donnée de la langue.

Dans la phonologie autosegmentale et plus dans la phonologie CVCV que nous employons ici, l'alternance d'une voyelle avec Ø se formalise comme la **dissociation** des éléments mélodiques de leur position structurelle. Ainsi dissociés, les segments du palier mélodique cessent d'être interprétés, ce qui se réalise comme une syncope dans le cas des voyelles internes, comme l'apocope pour les voyelles finales ou comme l'aphérèse dans le cas des voyelles initiales. Nous revenons sur la dissociation des

objets phonologiques dans la section § 9.3. Si les chercheurs comme Pope (1952, § 256) et Ségéral et Scheer, GGHF (2020, § 18.2) postulent un *cheva* dans la diachronie gallo-romane, c'est afin d'expliquer la chute des voyelles faibles en diachronie. Il est phonologiquement plus plausible de comprendre l'alternance entre une voyelle faible et  $\emptyset$  que d'admettre la syncope spontanée d'une voyelle pleine. La reconstruction d'un *cheva* pour la période gallo-romaine est aussi motivé par les alternances entre *cheva* et  $\emptyset$  dans le français moderne ou ces alternances sont gouvernées par des conditions de bonne formation. Pour certains auteurs comme Scheer (2015, p. 241), l'alternance avec  $\emptyset$  serait la condition même qui définit le *cheva* (cf. § 3.5.2.2).

Dans le gallo-roman, c'est un fait bien connu que les voyelles antérieures /i, e, ε/ et postérieures /u, o, ɔ/ ont chuté avec plus de facilité et à une date bien antérieure à la chute du /a/, voyelle qui a perduré jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle comme /ə/ en français.<sup>1077</sup> Cependant en français, certaines voyelles antérieures et postérieures ont résisté à l'apocope et à la syncope, notamment quand elles étaient nécessaires pour l'appui de la syllabe. Dans ces cas, la voyelle d'appui fait surface comme le <-e> de l'ancien français. Comme les voyelles antérieures, postérieures et la voyelle centrale sont toutes écrites <-e> dans l'atone finale, on estime qu'ils se sont tous neutralisés vers le *cheva* neutre.

Dans la plupart des dialectes d'oc, ce \*/-a/ final gallo-roman est continué par différentes qualités vocaliques, souvent [o], [ɔ] ou [ə].<sup>1078</sup> En revanche, les /-o/ et le /-e/ gallo-romans qui se sont préservés en position d'appui ont habituellement une valeur /e/ dans l'espace occitan, voir les cartes de l'ALF n° 41 *âne* ← ASINO ALF n° 70 *auge* ← ALVEO et ALF n° 841 *mère* ← MATRE.<sup>1079</sup> Nous voyons donc un contraste entre une voyelle plutôt centrale et postérieure et une autre voyelle plutôt antérieure et centrale. Dans le francoprovençal en revanche, les voyelles atones sont même restées distinctes selon leurs origines étymologiques.

Dans tous les cas, la résilience du \*/-a/ final est vraie dans toutes les langues romanes, et il y a un critère de style Greenbergien qui implique que « si une langue connaît la syncope ou l'apocope du [A], elle connaîtra aussi la syncope ou l'apocope des voyelles postérieures [U] et antérieures [I] ». <sup>1080</sup> Selon Gouskova « il y a une asymétrie différentielle dans les patrons de syncope : il y a des langues dans lesquelles les voyelles à basse sonorité (ex. ə ou i) chutent chaque fois que c'est possible et il y a des langues dans lesquelles les voyelles à grande sonorité (ex. a) chutent en positions atones, mais

<sup>1077</sup> Selon la *Grammaire de Port Royal* que nous avons cité dans la section 3.5.2, au XVII<sup>e</sup> siècle, même ce /ə/ n'était plus prononcé dans un mot comme *mère*.

<sup>1078</sup> La carte de l'ALF n° 1165 *Rose* offre une bonne démonstration de l'évolution du /-a/ atone finale du latin ROSA. Une prononciation /-a/ est préservé dans les Alpes-Maritimes à la frontière italienne, aussi dans l'est du Hérault et variablement dans l'espace franco-provençal; l'on trouve de très rare formes [ˈrɔːzɛ] (pnt. 715) et [ˈrɔːzɛ] (pnt. 717) dans le Cantal et sinon une voyelle postérieure variant entre /-ɔ/ et /-o/.

<sup>1079</sup> La neutralisation de la voyelle antérieure atone et la postérieure atone a une parallèle exacte dans les langues slaves occidentales comme le tchèque et le polonais où les ancienne voyelles /i/ et /ɔ/ atones se sont neutralisé en /e/ en position forte et ont chuté en position faible.

<sup>1080</sup> Le typologue Greenberg (1963) en étudiant une trentaine de langue avait proposé des « universaux linguistiques », c'est-à-dire des descriptions de langues qui s'avéraient toujours vraies dans les données observées, par exemple n° 26 « si une langue a des affixes non-contiguës, elle aura aussi des préfixes, des suffixes ou les deux ».

il n'y a aucune langue dans laquelle les voyelles à haute sonorité chutent tant que possible et les autres voyelles non » (p. 82).<sup>1081</sup>

Dans les langues romanes, cette force relative des éléments se révèle dans l'apocope décalé de langue en langue. Le français contemporain a perdu toutes ses voyelles post-toniques peu importe leur origine étymologique, ex. PANEM → fr. *pain* /pɛ̃/, PLANUM → fr. *plain* /plɛ̃/, LĀNAM → fr. /lɛn/ *laine* tandis que l'ancien français était comme l'occitan moderne et perdait les voyelles antérieures et postérieures or le contexte de l'appuie syllabique mais préservait la centrale ouverte en tout temps, ex. PANEM → oc. *pan*, PLANUM → oc. *plan* mais LĀNAM → occ. *lana*. En castillan le /a/ est préservé dans LANAM → cast. *lana* /'la.na/ et le /o/ est préservé dans PLANUM → cast. *llano* /'la.no/. Cependant, comme dans le castillan le \*/e/ final est soumis à l'apocope selon certaines conditions phonologiques, notamment après une consonne coronale tel que dans PANEM → cast. *pan* /pan/ suggérant que dans l'ensemble la voyelle antérieure est plus faible que la postérieure (cf. Loporcaro, 2011b, p. 66). L'italien, en revanche, connaît la préservation des trois voyelles PANEM → *paine*, PLANUM → *piano*, PLANUM → *piano*. Il n'y a pas une langue romane dans laquelle le /o/ mais pas le /e/, comme il n'y a pas de langue où /a/ se perd avant les deux autres.

On trouve un phénomène semblable dans les langues slaves où deux voyelles héritées du proto-slave tendent à disparaître dans les langues modernes, voire qui démontrent des alternances entre formes avec et formes sans la voyelle étymologique ; c'est le cas du \*/i/ <ь> et du \*/ū/ <ѹ> proto-slaves, hérités du \*/i/ et /ū/ indo-européens et qui finissent soit par chuter, donnant ∅, soit par s'ouvrir vers /e/ et /o/ (c'est le cas dans le russe notamment). Dans la linguistique slave on appelle ces voyelles faibles des *yers* et nous remarquerons que parmi les voyelles des coins du trapèze vocalique, il n'y a que ces deux voyelles qui sont affectées.<sup>1082</sup> En traitant de l'élimination des voyelles faibles dans le gallo-roman (§ 8.3.2), nous avons introduit une contrainte contre les voyelles trop faibles dans les positions proéminentes. L'effacement de ces mêmes voyelles de la position faible peut être compris comme un élargissement du domaine d'application de la contrainte, et finalement comme une interdiction contre certaines voyelles jugées trop faibles, forçant la grammaire à modifier les voyelles faibles de l'*input* vers l'*output* de différentes manières.<sup>1083</sup>

<sup>1081</sup> Gouskova (2003) : « there is an asymmetry in differential syncope patterns: there are languages where low sonority vowels (e.g., *ɔ* or *i*) delete wherever possible, and there are languages where high sonority vowels (e.g., *a*) delete in unstressed positions, but there are no languages where high sonority vowels delete wherever possible but other vowels do not. » (p. 82). L'évolution du PG vers le vha semble offrir un témoignage contraire où le \*/-i / atone final de PG. \*uřniz 'ami' → vha *wini* et le \*/-o/ atone final de PG \*sōnoz 'fils' → vha *sunu* ont survécus là où le \*/-a/ final atone de \*stařnaz → vha *stein* a chuté. Ici nous acceptons la conclusion de Gao (1995) « [i]t is shown that apocope fails to apply in [*ini, risi, sunu, situ, etc.*] not because the word-final vowels *i* and *u* are stronger than other short vowels in OHG, which is the traditional point of view, but because the penultimate vowels in these words are weak, so that they fail to absorb energy from the word-final vowels and thus fail to induce energy fluxion which in turn induces apocope » (p. iii)

<sup>1082</sup> On peut difficilement arriver à une conclusion sur la nature distincte du \*/ā/ balto-slave, car celui-ci a rejoint le \*/ō/ dans la préhistoire de la langue slave créant un trou dans le système des voyelles brèves. On peut seulement en conclure que \*/i/ et \*/ū/ étaient aussi propices à chuter dans les langues slaves.

<sup>1083</sup> C'est une situation pareille qui semble avoir affecté les voyelles \*/i/ <ь> et \*/ū/ <ѹ> du proto-slave. Les réalisations [ɪ] et [ʊ] semblent avoir été interdites dans le *output*, forçant soit la chute de ces voyelles en position faible, soit leur

Dans les langues romanes, la proclivité des voyelles à subir la syncope et l'apocope semble directement liée à la qualité de ces voyelles, voire à leur spécification élémentaire, /a/ étant plus résistant que /o/ qui est à son tour plus résistant que /e/. L'association entre résonance et longueur comme éléments de force vocalique, et au contraire le manque de résonance et la brevité comme forme de faiblesse, sont reconnues par la majorité de linguistes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Typologiquement les voyelles ouvertes ont une durée plus longue que les voyelles fermées de même longueur phonologique (cf. House et Fairbanks, 1953, p. 111; Lehiste, 1970, p. 18), ce qui les rend plus résistantes à la réduction gradiente.

Bopp (1885), en parlant de l'allomorphie dans le latin, avait déjà remarqué il y plus d'un siècle et demi que « le *i* peut être considéré comme plus léger que le *a* et remplace généralement ce dernier lorsqu'une racine avec un *a* original est encombré par une reduplication » (p. 5).<sup>1084</sup> Antoine Meillet (1933, p. 135 et la suite) (1933) implique aussi que le /ī/ était plus bref que le /Ē/ et le /Ē/ plus bref que le /Ā/. Bourciez (1955) dit explicitement que « [l]a conservation de *a* final est due à ce que cette voyelle était particulièrement claire et sonore » (p. 14). En revanche, par son comportement, /e/ est la voyelle faible car plus propice à chuter et agit aussi en tant que la voyelle épenthétique dans le roman (§ 8.4.2), ce qui est conforme aux prédictions de Faust (2020) que la voyelle épenthétique correspond à la voyelle la plus « faible » de cette langue.<sup>1085</sup> Traitant du moyen hébreu, Faust souligne que « parmi les voyelles **lexicales** ..., /e/ démontre le moins de résistance à la syncope. Il est le plus faible et donc le moins coûteux à insérer » (p. 24).<sup>1086</sup> Faust et Smolensky (2017) écrivent explicitement que dans une langue donnée, une voyelle est plus faible si elle chute facilement et si elle est facilement insérée. Gouskava (2003) traitant de lilloet, langue autochtone de la Colombie britannique, écrit que « le *cheva* est le pire des noyaux vocaliques et la meilleure des voyelles épenthétiques » (p. 198) signalant ainsi la faiblesse du *cheva*.<sup>1087</sup> Le propos de Gouskova (2003) a un corrélat phonologique intéressant : étant donné que *cheva* est un assez mauvais noyau syllabique, il y a des pressions internes à la grammaire pour le supprimer.

---

ouverture /e/ et /o/ en syllabes toniques, reflétant de très près l'évolution des voyelles /i/ et /ū/ latins. La syncope est donc un outil qui permet aux locuteurs d'articuler un *output* conforme aux contraintes de la langue. Nous revenons en plus de détail sur les *yers* slaves dans la § 9.9.2.

<sup>1084</sup> Bopp (1885) : « In Latin, also, the *i* may be considered as lighter than *a*, and generally takes the place of the latter when a root with an original *a* would otherwise be burthened with a reduplication of sound » (p. 5).

<sup>1085</sup> Selon De Lacy (2006, § 1.2.1; § 7.2) les voyelles épenthétiques peuvent être fermées [i, ɪ], moyennes [e ɛ ə] ou ouvertes [a] et il en conclue que l'une n'est pas plus marquée que l'autre, tandis que Hume (2003) argumente que la marque est interne à la langue. Faust reconnaît aussi que la voyelle épenthétique peut être une copie d'une voyelle précédente ou suivante ou encore, moins fréquemment, que la voyelle épenthétique n'est pas une voyelle lexicale, concluant tout de même que si la voyelle épenthétique est sélectionnée parmi les voyelles lexicales, c'est la plus faible des voyelles (celle subissant le plus simplement la syncope) qui sera aussi la voyelle épenthétique. Cette explication est plus convaincante que celles de De Lacy (2006, §1.2.1, § 7.2.5) ou Lombardi (2003) qui concluent qu'une voyelle épenthétique n'est jamais une voyelle arrondie, ce à quoi Faust (2020) réplique avec le contre-exemple du français moderne dont le *cheva* est assez arrondi pour se confondre avec le /ə/.

<sup>1086</sup> Faust (2020) : « Among the **lexical** vowels of MH, /e/ shows the least resistance to syncope. It's the weakest, and so the least costly to insert » (p. 24).

<sup>1087</sup> Gouskava (2003) : « schwa is the worst nucleus and the best epenthetic vowel. The ranking \*NUC/ə >> MAXV results in economy of schwa. Meanwhile the equally high-ranking RECOVER constraints rule out epenthetic vowels other than schwa » (p. 198).

Si /a/ nous semble la plus résiliente des voyelles dans les langues romanes, Faust (2020) argumente que la force des voyelles peut varier entre les langues, il cite l'exemple de l'hébreu où /i/ et /u/ seraient plus forts que /a/, et /o/ et /e/ plus faible que /a/. Ici il dérive son échelle de « force » par le fait qu'en hébreu /i/ et /u/ n'alternent jamais avec Ø tirant la conclusion qu'en hébreu |I| et |U| seraient plus résistantes que |A|. Mais, d'autres explications sont possibles pour le comportement de ces voyelles, par exemple le fait que /e/ et /o/ sont des voyelles complexes issues de la combinaison de |I| ou |U| avec |A| ; la faiblesse perçue de ces voyelles en hébreu pourrait plutôt se rattacher à une contrainte contre certaines voyelles jugées trop complexes ou trop sonnantes dans certains environnements faibles. C'est ce que Gao (1995) argumente pour l'apocope en vha où les voyelles fortes \*/ǎ/ et \*/ǒ/, \*/ǝ/, /ē/ de même que les diphtongues subissent l'apocope, tandis que \*/ĩ/ et \*/ũ/ résistent lorsque la syllabe tonique qui les précède contient elle aussi un \*/ĩ/ ou un \*/ũ/. Contre la tradition que le \*/ĩ/ et \*/ũ/ seraient forts, Gao (1995, chap. 5) argumente clairement que c'est précisément leur statut faible et le rapport de force entre l'atone et la tonique qui permet à ces voyelles d'exister là où d'autres voyelles subissent l'apocope. Cette même logique appliquée au gallo-roman explique explicitement pourquoi dans un mot avec deux voyelles post-tonique, ex. HÓMINE /ǝmɪnɪ/ la finale résiste dans la transition vers le roman /ǝm.ne/ et que, avec le temps, la finale nouvellement située après une voyelle pleine chute donnant le fr. *homme* /ǝm/.

Concernant les voyelles épenthétiques, Lombardi (2003) traite de l'épenthèse des voyelles moins marquées, ce qui peut varier de langue en langue notamment si les voyelles ouvertes ou non-ouvertes sont plus marquées. Si les voyelles ouvertes sont moins marquées, alors la voyelle épenthétique sera /a/ mais dans le cas où la voyelle ouverte est plus marquée, alors la langue choisira une voyelle centrale s'il y'en a dans l'inventaire vocalique et sinon [i].<sup>1088</sup> Selon Lombardi (2003, p. 5) les voyelles moyennes et les voyelles arrondies sont plus marquées, d'où leur force représentationnelle. Il y a donc un débat ouvert pour savoir si la force relative des voyelles est universelle ou si elle est propre à chaque langue (an. *language specific*), et si elle est propre à chaque langue.<sup>1089</sup> Selon Smolensky et Goldrick (2016), les différents segments vocaliques peuvent être lexicalisés avec des forces distinctes selon la langue. Dans les langues romanes, et de même dans le latin mérovingien, nous pouvons déduire par leur comportement que la voyelle /a/ est fort tandis que les voyelles antérieures sont les plus faibles et que les voyelles postérieures occupent une place intermédiaire. Cette hiérarchie de force est non seulement reflétée dans les patrons d'apocope, mais aussi dans les patrons d'épenthèse, voire de prothèse. L'on peut en conclure que les phénomènes de syncope, d'apocope et de prothèse que nous observons dans le latin tardif et dans les langues romanes, n'est pas un phénomène aléatoire, mais

<sup>1088</sup> Lombardi (2003) : « Languages may vary in how they rank the markedness of low and nonlow vowels. If low vowels are unmarked, the epenthetic vowel is [a]. If non low vowels are unmarked, the epenthetic vowel is the least marked possible given the vowel system of the language. [i] is epenthetic if present; [ə] is epenthetic if it is present and [i] is not; these vowels are unmarked on the backness and rounding dimensions. If neither 'central' vowel is part of the system, the epenthetic vowel will generally be [i]: constraint conflict forces the choice of a more marked front vowel in order to avoid violations of markedness on the mid and round dimensions » (p. 1).

<sup>1089</sup> Nous ne sommes pas entièrement convaincus par cette explication, car il y a des cas où c'est effectivement le segment fort qui finit par chuter, non pas par sa faiblesse intrinsèque mais du fait d'être trop imposant dans un environnement faible.

plutôt l'expression d'une faiblesse phonologique au quelle la grammaire à entièrement accès. Notre propre impression est que la hiérarchisation variable de langue en langue de la force des voyelles telle que proposée par Lombardi (2003) est une illusion. Si deux voyelles qui se ressemblent à la surface se comportent de manière différente, cette variation dépend soit de a. *des différences dans la représentation de ces voyelles sur le plan phonologique*, b. *des différences dans les pressions systémiques, voire la hiérarchisation des contraintes de bonne formation interne à la langue*.

### 8.4.2 La voyelle prosthétique

Si les phénomènes de syncope et d'apocope, sont des expressions de la faiblesse des voyelles réduites, l'épenthèse et la prothèse sont leurs sœurs. Selon Carvalho (2020), les voyelles neutres, voire les voyelles faibles, sont de trois types : soit la copie de la voyelle d'une syllabe adjacente, soit une voyelle centrale comme [ə] ou [ɨ], soit une voyelle antérieure comme [i] ou [e], cette dernière catégorie étant appuyée directement par les langues romanes. L'exemple de la voyelle neutre qui se colore en fonction d'une syllabe adjacente reflète le comportement de l'ancien *cheva* hébreu dépourvu à l'origine de traits colorants. Dans une enquête récente, Faust (2020) conclue que 14 % (9) des langues cataloguées qui pratiquent une épenthèse reproduisait la voyelle lexicale d'une syllabe adjacente

Faust (2020) démontre aussi parmi les langues qu'il ait cataloguées, 66, voire 74 % avaient une voyelle épenthétique qui correspondait à l'une des voyelles lexicales de la langue. Dans 33 cas (67 % du temps) la voyelle épenthétique était notablement faible sur d'autres critères, tel que la syncope, la chute dans les séquences VV ou par une distribution déficiente. Enfin 8 langues (12 %) avaient une voyelle épenthétique dont la valeur n'était pas celle d'une des voyelles lexicales. Ces dernières s'expliquent le mieux par une voyelle épenthétique sous-spécifiée, voire qui ne consiste qu'en une voyelle neutre [ə] et dont la réalisation précise peut être influencée par les segments adjacents.<sup>1090</sup> L'on devrait tout de même se demander si cette dernière catégorie n'est pas en réalité plus grande, si la voyelle épenthétique ne correspond pas toujours à une voyelle faible qui est par la suite rephonologisée en tant que voyelle pleine de la langue. L'hypothèse est difficile à vérifier étant donné qu'à la surface, sauf dans ces 12 % de langues, la voyelle épenthétique finit par ressembler à l'une des voyelles pleines.

S'il est bien admis que le *cheva* dénudée de tous traits ou éléments, la voyelle neutre, est la meilleure voyelle épenthétique, voire la plus faible voyelle et la moins « coûteuse » (cf. Gouskova, 2003; Faust, 2020), elle n'est pas non plus la voyelle systématiquement sélectionnée pour l'épenthèse dans les langues du monde. Dans la section § 8.5.2.3 nous avons argumenté qu'il n'existait pas de véritable *cheva* phonologique dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> et début du VIII<sup>e</sup> siècle. Cette position est aussi appuyée par la prothèse dans le protoroman et dans les langues romanes modernes où l'on trouve

<sup>1090</sup> C'est le cas dans le berbère tachelhit (cf. A. Coleman, 1999) et dans les langues berbères en général. Dans les dialectes arabes de l'Afrique du Nord, les voyelles brèves de l'arabe classique semblent avoir chuté, et dans les groupes de plus de deux consonnes un [ə] est apparu à leur place (cf. Lahrouchi, 2018). Coleman (1999) l'attache à un phénomène parallèle dans le berbère. Dans l'arabe tunisien et libyen, la voyelle épenthétique est [i] (cf. Elramli, 2012), mais il n'est pas clair si c'est par l'insertion directe de la voyelle épenthétique /i/ ou par une rephonologisation en /i/ d'une voyelle [ə] originalement réalisée [ɨ] ~[ə]. On trouve aussi l'épenthèse d'un *cheva* non-lexical en komnzo, en mongole khalakh, etc.

l'apparition d'un <i> ou d'un <e> à l'initial devant les groupes /sl-/ , /sp-/ , /sk-/ à partir du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>1091</sup> Russo (2015) signale aussi nombreux exemples dans les chartes mérovingiennes éditées dans les MGH et chez Frédégaire.

(301) Exemples de la prothèse dans les langues romanes

|        |    |                                       |
|--------|----|---------------------------------------|
| SCHÓLA | →  | it. <i>scuola</i>                     |
|        | →  | sard. <i>Isciola</i>                  |
|        | →  | esp. <i>escuela</i>                   |
|        | →  | port. <i>escola</i>                   |
|        | →  | oc. <i>escòla</i>                     |
|        | →  | cat. <i>escola</i>                    |
|        | →  | afr. <i>escole</i> , fr. <i>école</i> |
|        | →  | wal. <i>sicole</i>                    |
|        | >> | gal. <i>ysgol</i>                     |

On remarque que dans les langues romanes, la voyelle prothétique est toujours une voyelle antérieure et dans la section (§ 9.10.2) nous démontrons que cette voyelle prothétique est le plus souvent écrite <i> dans le latin mérovingien. Cette graphie n'est pas une coïncidence et correspond au *schwi* /ɪ/ qui est la voyelle la plus faible du système. Le fait que cette voyelle ne soit jamais réalisée comme /ə/ dans les langues romanes modernes suggère aussi qu'elle n'a jamais été un *cheva* dans le sens d'une voyelle sans traits distinctifs.<sup>1092</sup> Nous trouvons plutôt que la voyelle la plus faible du latin tardif et du roman était une voyelle antérieure réduite que nous pouvons caractériser comme [I.@].

Ce /ɪ/ étant une voyelle instable, il a habituellement été lexicalisé comme /e/ en français, en occitan, en espagnol et en catalan, mais la forme galloise *ysgol* 'école' emprunté au latin tardif ou au gallo-roman directement trahit que cette voyelle a jadis eu une valeur plus fermée, comme elle l'est encore dans l'équivalent épenthétique du wallon *sicole*.<sup>1093</sup> Si un véritable *cheva* avait existé dans la langue,

<sup>1091</sup> Il est vrai que dans les Pyrénées orientales nous trouvons des formes comme [aspɑ:iʎə] (pnt. 797) ALF n° 474 *épaule*) issues du latin SPATULA, mais l'on rattacherait ce développement à de l'innovation locale. Notons bien que le basque emploie un /a/ épenthétique en initiale devant un /r/.

<sup>1092</sup> En réalité, on trouve une forme avec *cheva* dans le catalan des îles Baléares où SCHOLA a donné /əs'kɔ.lə/, mais la reconstruction interne avec le catalan de valence /es'kɔ.la/ suggère que le /ə-/ des Baléares est un développement secondaire à partir du /e/ proto-catalan.

<sup>1093</sup> Dans le gallois moderne ce <y> se prononce comme un [ə] : /'əsgɔl/ → ['əskɔl] ces prononciations [Λ] dans la tonique des mots monosyllabiques ou dans la finale et [ə] ailleurs (cf. G. King, 2003, p. 10) est le résultat de la neutralisation de [ɪ] et [ɥ]. Au début du siècle dernier, Morris-Jones (1913) expliquait que « *y* has two sounds, the clear and the obscure. The clear sound of *y* is a peculiar *i*-sound very difficult to acquire. It is a dull *i* produced further back than ordinary *i*. The sound is very similar to French *u* [y] in its effect upon the ear, and has the same absolute pitch; but it is produced quite differently. The French *u* is an *i* pronounced with rounded lips, but the Welsh *y* is an *i* pronounced further back, but with open lips... M[iddle Welsh] had both sounds, written *u* and *y* respectively; but gradually the rounded sound, which was written *u*, was replaced by the unrounded sound, though still continuing to be written *u*, the result being that Welsh has now the unrounded sound only, written *u* and *y*. The obscure sound of *y* is the sound of the Eng. *o* in *ivory*. It is medium or short in the penult, or short in an unaccented syllable » (p. 14). Cette situation est directement comparable à la neutralisation des *yers* (§ 9.2.4) ou la neutralisation de /ɪ/ et /ɥ/ en gallo-roman avec la différence qu'en

alors on s'attendrait à l'épenthèse d'un [ə] dans les langues romanes. Cependant ce n'est pas le cas, ce qui démontre que notre voyelle épenthétique était une voyelle antérieure, plutôt fermée mais réduite.<sup>1094</sup> On trouve dans la différence entre sa lexicalisation comme /i/ en sarde mais /e/ dans la plupart des langues romanes modernes que cette voyelle épenthétique a été rephonologisée en tant que voyelle lexicale de la langue en question. De plus, que la voyelle phonologisée ne soit pas systématiquement le même suggère que la forme épenthétique qui est rentrée dans la langue ne correspondait ni à /i/ ni à /e/. L'analyse de cette voyelle épenthétique comme [I.@] nous paraît le plus raisonnable, bien que nous admettions que les épenthèses dans le latin tardif pouvaient en effet se faire avec la voyelle brève /i/. Visiblement les identités du /i/ et du *schwi* sont prochainement liées ; il pourrait même s'avérer que ces deux phonèmes sont identiques.

### 8.4.3 La « force » de la syllabe initiale

Dans le chapitre 4 nous avons démontré que l'évolution de la voyelle initiale se trouve dans une position intermédiaire entre celle des voyelles toniques, où les 10 contrastes des voyelles latines sont réduits à un contraste de 7 voyelles romanes, toujours prononcées longues en position tonique, et l'évolution de ces mêmes 10 voyelles latines à 3 contrastes dans les autres positions atones où on ne distingue que 3 qualités : antérieure [I], ouverte [A] et postérieure [U].

Dans les syllabes initiales atones, nous trouvons plutôt 5 contrastes dans le gallo-roman tardif /i/, /e/, /a/. /o/, /u/ ; ces voyelles ne sont ni longues, ni excessivement brèves. Les exemples de /i/ écrit <e> ou de /ū/ écrit <o> sont très rares, 11 % dans un mot comme PRĪVĪLEGIUM 'privilege', plus rare encore pour le /ū/ (cf. § 5.2, 5.9) ce qui démontre leur comportement distinct des atones internes et finales.

S'il est vrai que dans la diachronie longue, /i/ atone initiale a éventuellement fini par être ciblé par la réduction en /ə/, ex. DĪVĪNŪS → *devin* [dəvɛ̃], ce phénomène postdate la période mérovingienne et démontre deux phénomènes : 1. que le processus qui affecta les atones internes, ex. DORMĪTŌRIUM → fr. *dortoir* était essentiellement le même qu'à l'initiale, et 2. que la force de la position initiale semble avoir retardé la lénition de cette voyelle qui a résisté aux pressions internes de la langue.<sup>1095</sup> Ce décalage chronologique nous démontre aussi que l'affaiblissement des voyelles était à la base un phénomène phonétique gradient d'hypoarticulation. Ainsi il n'affecta la position initiale préminente que tardivement.

---

gallo-roman cette neutralisation n'a eu lieu qu'en syllabes atones, tandis qu'en gallois les toniques sont aussi affectées. Enfin Morris-Jones (1913, § 16) souligne que dans le vieux gallois le y [i] était écrit <i> et occasionnellement <e>.

<sup>1094</sup> Cette interprétation trouve aussi de l'appui dans les langues slaves, où il peut être difficile de distinguer une voyelle faible étymologique de l'épenthèse d'une voyelle pour séparer les groupes consonantiques compliqués, car la qualité de la voyelle est habituellement la même dans ces cas-là. Shevelov (1965) écrit « ... it is hardly possible to verify whether [a vowel] was actually preserved (as e, ə) or first lost and then a vowel inserted in order to keep all consonants intact » (p. 448-449).

<sup>1095</sup> Dans un modèle OT, on trouverait une contrainte contre les voyelles proéminentes en syllabes atones de manière générale. Nous supposons qu'une contrainte de fidélité à la base, ex. FAITH/#\_\_ est responsable de la préservation de l'initiale dans nos données. Dans un tel modèle, la fidélité à la base dominerait les contraintes de la marque, ex. Faith/#\_\_ >> \*V+périphérique/σ[atone].

Les romanistes ont depuis longtemps remarqué le statut particulier de la syllabe initiale et ils ont cherché à expliquer cette force de différentes manières. Juret (1913) traitait d'un « accent d'intensité qui frappe la syllabe initiale d'un mot latin » (p. 256) et Vendryes (1902), reconnaissant une gémination des consonnes après l'initiale en italien, ex. *rettorica*, *seppelire*, *pellegrino*, l'attribua au statut particulier de l'initiale. Cross (1934) écrivant que dans un mot comme *rettorica* 'rhétorique' « de nombreux linguistes pensent qu'il y aurait un accent secondaire immédiatement précédent la syllabe accentuée primaire du mot » (p. 955) argumente que les indices philologiques pour une telle accentuation secondaire sont nulles, qu' « aucun accent de stress particulier » et « qu'aucun preuve n'indique la présence d'un tel accent » (p. 1004).<sup>1096</sup> Tout de même, de nombreux manuels (Meyer-Lübke 1890, § 341 ; Pope 1934, §211, etc.) attribuent la préservation de l'initiale à un accent secondaire qui serait un vestige de l'accent initial de la période pré-classique que nous avons dépeint (§ 3.6). Déjà Bourciez (1930, § 19) avait signalé quelques problèmes liés à l'idée de l'accent secondaire.<sup>1097</sup>

Les chercheurs qui rejettent la notion d'un accent secondaire dans le latin adhèrent plutôt à une force psycholinguistique. C'est peut-être ce que voulait faire entendre Bourciez (1930) en traitant d'une « netteté toute particulière » (p. 27). C'est la position de Cross (1934) qui conclue que « dans l'absence de toute preuve d'une force physique particulière, nous sommes amenés à conclure que la préservation est due à un facteur prédominant, ou uniquement psychologique. ».<sup>1098</sup> Plus récemment des recherches de Beckman (1997), Casali (1997), Fougeron (1999), Alber (2001), Smith (2004) et d'autres ont aussi maintenu la conclusion que les syllabes initiales sont dotées d'une proéminence psycholinguistique distincte de la proéminence de nature strictement phonétique. Dans l'identification des mots, de nombreuses études, par exemple celle de Browman (1978) démontrent que la syllabe initiale est vitale dans la reconnaissance des mots, ce qui contribuerait à renforcer son image lexicale, lui permettant ainsi de résister à la recatégorisation phonologique. Selon Smith (2004), la syllabe initiale a notamment un rôle vital dans la reconnaissance des mots lors de l'apprentissage, et elle en conclut que la position initiale tend à résister à la neutralisation ; elle traite l'initiale de « psycho-linguistiquement forte », ce qui ne correspond pas toujours avec la « force phonétique » d'une syllabe accentuée.

D'autres chercheurs comme Ségéral et Scheer, GGHF (2020) ou Scheer (2015) attribuent des explications structurelles à la résistance de l'initiale, mais rappelons-nous pour l'instant que dans la syllabe initiale atone, on ne trouve ni longueur vocalique contrastive ni la diphtongaison qui, dans le

<sup>1096</sup> Cross (1934) : « ... in each of these examples, with the possible exception of *rettorica*, the secondary accent happens to fall on the initial syllable. That this secondary-accented syllable is also the first syllable is fortuitous and incidental. In regard to *rettorica*, many linguists allow of a secondary accent immediately preceding the chief-accented syllable of a word » (p. 995). Il conclut que « Clearly, it is not a special stress accent. No competent evidence indicates such accent. Again, the operation of purely physical causes would no doubt call for the loss of the unaccented initial syllable, along with the other unaccented syllables of the word. In absence of any proof of a special physical force, we are driven to the conclusion that the preservation is due to a predominant, or solely psychological factor » (p. 1004).

<sup>1097</sup> On trouve cette explication de la préservation de l'initiale chez Brugmann et Delbrück (1897, p. 548-551), chez Sommer (1902, p. 83-115). Nishimura (2014, p. 180-184) dédie plusieurs pages à la potentielle inversion du placement de l'accent primaire et secondaire entre le latin archaïque et le latin classique, et évalue les différentes explications qui ont été offertes.

<sup>1098</sup> Cross (1934) : « In absence of any proof of a special physical force we are driven to the conclusion that the preservation is due to a predominant, or solely, psychological factor » (p. 1004).

gallo-roman, est propre aux voyelles toniques.<sup>1099</sup> Nous ne doutons pas non plus d'une force psychologique (*à la Smith*) ou représentationnelle (*à la Scheer*), mais il serait d'une grande élégance si l'on pouvait expliquer l'ensemble des réductions par un seul paramètre. Nous croyons que c'est le cas de la position prise par Barnes (2006), qui propose que ce sont les caractéristiques phonétiques de l'initiale qui lui confèrent sa force phonologique. Il y voit des phénomènes d'augmentation de la proéminence phonétique de l'initiale.<sup>1100</sup> La préservation de 5 contrastes vocaliques sur 7 parmi les voyelles à l'initiale est d'autant plus intéressante que le latin classique n'avait que cinq qualités vocaliques phonologiques et, tandis que la tonique a subi des augmentations et les autres syllabes atones des grandes réductions, l'initiale est restée fidèle au vocalisme du latin tardif jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle.

Nous avons vu dans les sections (§ 3.4 et § 3.5) la durée est un des plus grands indicateurs de la préservation ou de la perte des distinctions vocaliques.<sup>1101</sup> Meillet (1933) pensait pouvoir mesurer une différence de durée entre les voyelles atones à l'initiale ou à l'intérieur du mot. Il écrit que :

*« les voyelles de syllabes intérieures sont, toutes choses égales d'ailleurs, prononcées plus brèves que les voyelles de syllabes initiales. De cette différence dont les conséquences ont été grandes, la métrique ne révèle rien parce que, au point de vue du vers, toutes les syllabes ont été réparties entre deux catégories seulement, celle des brèves et celle des longues ; mais à en juger par ce que l'on constate là où l'on peut mesurer avec précision la durée des voyelles, la réalité n'a pas pu avoir la simplicité brutale que laissent supposer les règles de la métrique »*

Meillet (1934, p. 134).

Si tel est le cas, une nouvelle question se présente à nous : combien de distinctions de longueurs doivent être représentées dans la phonologie ? Devons-nous ainsi distinguer la voyelle longue [e:] en syllabe tonique libre, du [e·] en syllabe tonique entravée ? Faut-il alors distinguer un [e] à l'initiale (et peut-être en finale) d'une voyelle hyper brève [ĕ] en syllabes atones intérieures ? Les conséquences de la diachronie gallo-romane suggèrent que oui, car chacun de ces objets a un sort distinct. Le [e:] a été rephonologisé en tant que diphtongue /eɪ/ en ancien français, le [e·] tonique entravé est resté /e/ ou s'est ouvert en /ɛ/ tandis que /e/ à l'initiale a éventuellement rejoint le /ə/. En revanche [ĕ] en atone intérieure tout comme en finale a disparu complètement, sauf sous quelques conditions, rejoignant le /ə/ avant de disparaître dans le français moderne. Il apparaît, dans tous les cas, que même si nous ne voulons pas postuler des catégories phonologiques contrastives entre disons \*/e·/ et \*/ĕ/ gallo-romans, il faudrait quand-même admettre que la phonologie agit directement en fonction des

<sup>1099</sup> L'idée d'un accent secondaire est même écartée dans certaines langues où cet accent semble être une certitude comme l'anglais, qui est habituellement analysé avec des accents secondaires et même tertiaires, par exemple Hirst et Di Cristo (1998). Pourtant sur le plan phonétique, Ladefoged et Johnstone (2015, p. 97) admettent qu'un accent secondaire n'est pas réellement visible, car on ne trouve pas l'augmentation de la pression pulmonaire typique des syllabes toniques. Ils admettent donc trois types de voyelles, *pleines et toniques*, *pleines et atones* et *atones et réduites*.

<sup>1100</sup> En effet, nombre de ses exemples concernent les langues avec un accent fixé à l'initiale.

<sup>1101</sup> Barnes (2006) relève aussi des patrons phonologiques liés à la force de la voyelle initiale, par exemple en turc. Les voyelles dans la syllabe initiale témoignent d'une plus longue durée que les voyelles dans la deuxième syllabe.

réalités phonétiques. La question est donc : *est-ce que ces réalités phonétiques résultent aussi dans de nouvelles réalités phonologiques et représentationnelles ?*

Au-dessus d'un certain seuil de durée relative le /e/ s'est diphtongué et sous un autre seuil il s'est réduit, peut-être via /ĩ/ → /ə/ avant de chuter complètement hors de l'initiale. Quelque-part entre ces deux extrémités, le /e/ est resté /e/ ou a subi des conséquences secondaires comme l'ouverture en /ɛ/. S'il est difficile de trancher entre ces différentes explications, l'initiale dans le latin mérovingien, et dans les langues romanes plus largement, témoigne en effet d'un statut particulier qui résiste mieux qu'ailleurs à la lénition. Cette résistance ne concerne pas que la réduction des contrastes, mais aussi la chute entière des segments.

### 8.4.3.1 La préservation de l'initiale contre l'aphérèse et la syncope

De façon générale, la voyelle initiale est préservée contre la syncope même dans le passage au protofrançais lorsque la syncope était très active. Cross (1934) remarque « qu'en considérant les conditions des langues romanes, le premier principe à étaler est le suivant : les voyelles atone en syllabe initiale persistent » (p. 996).<sup>1102</sup> Ce phénomène est aussi noté par Meyer-Lübke (1890b, §341, §349). En effet la syllabe initiale est la seule syllabe atone à résister de manière générale à la chute de la voyelle (avec quelques exceptions comme DĪRECTUM → <driectum> (Ile-Fr/751 T2921 1.5) → afr. *dreite* 'droit', mais remarquez la préservation de la voyelle dans l'esp. *derecho*.<sup>1103</sup> On trouve aussi la syncope de l'initiale dans le toponyme DURŌCASSES → *Dreux* (Eure-et-Loir) ou dans le verbe \*QUĪRĪTĀRE → fr. *crier*.<sup>1104</sup>

Pour Ségéral et Scheer (2020, p. 325), dans le cadre d'une phonologie latéale, la préservation de la

<sup>1102</sup> Cross (1934) : « In considering the conditions in the Romance languages, the first principle to lay down is this : Unaccented vowels in initial syllables remain » (p. 996).

<sup>1103</sup> La chute du <i> est étonnant et visiblement irrégulier. Scheer (2009a, p. 50) argumente que des règles de type  $\emptyset \rightarrow V / \#C\_CV$  ne sont pas attestées et pourtant nous avons ici un exemple de phénomène. L'intuition de Scheer (2009a) est tout de même préservée, car ce dernier voulait principalement souligner le fait qu'aucune langue est assez « masochiste » pour supprimer des voyelles dans les groupes consonantiques initiales et seulement dans les groupes initiales. Si nous trouvons des alternances  $V \sim \emptyset$  dans cette position, l'épenthèse sera habituellement une meilleure explication. Scheer (2009) prédit tout de même que la syncope dans 2a est impossible, car celle-ci créerait des séquences illicites de deux noyaux vides. Le changement attesté de DĪRECTUM → <driectum> (Ile-Fr/751 T2921 1.5) → afr. *dreite* 'droit' demande une modification à la position de Scheer (2009) : la suppression d'une voyelle initiale intervocalique est possible, si un nouveau gouvernement infrasegmental puisse s'établir entre les consonnes à gauche et à droite du noyau vocalique devenu vide. C'est le cas entre le /d/ et le /r/ : de \**driecto*.

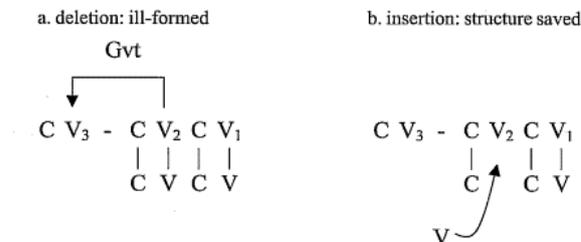
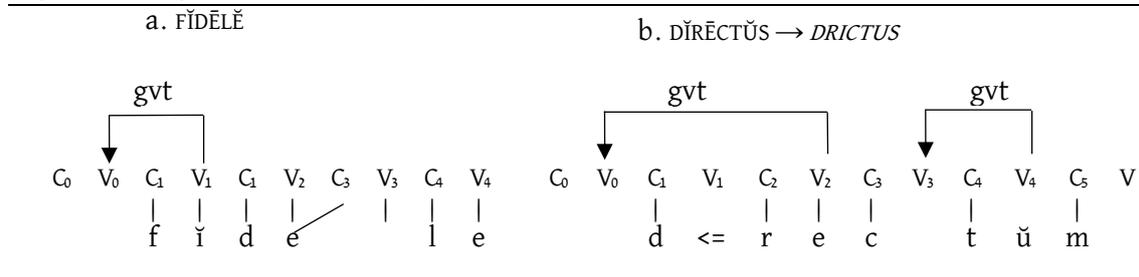


figure reprise de Scheer (2009, p. 51)

<sup>1104</sup> Pour les instances de la perte de l'initiale dans les langues romanes voir Cross (1934). Il conclut entre autres que la perte d'une voyelle en initiale absolue est rarement pour des raisons phonologiques, mais bien plus souvent pour des raisons morphologiques quand une voyelle initiale de la base est réanalysée en tant que préfixe, comme dans ECCLESIA 'église, assemblée' → it. *chiesa*, lad. *dlieja*, frioul. *glesie*, etc.

syllabe tonique découle de la nature de la frontière gauche du mot, qui consisterait en une unité CV vide et dont la position V demande à être gouvernée par une voyelle dans la syllabe suivante, voir figure 106a.

figure 106 : le gouvernement de la voyelle initiale



La seule exception à la non-syncope se trouve lorsqu'une attaque branchante peut-être formée par la syncope de la voyelle initiale. Dans ce cas V<sub>1</sub> peut chuter et c'est V<sub>2</sub> qui prend le relais pour gouverner V<sub>0</sub>, ex. DĪRĒCTŪM → <drīctŭm> (Ile-Fr/751 T2921 1.5) 'droit'. Comme pour les syncopes à l'interne, la formation d'une groupe TR semble encourager l'activation de la syncope, probablement dans une recherche d'économie.

#### 8.4.4 La fermeture conditionnée du /Ĕ/ post-tonique : l'identification d'une loi phonétique mérovingienne

L'un des problèmes de la diachronie romane est le passage, à priori sans motivation, de certains verbes comme TĒNĒO, TĒNĒRE 'tenir' de la troisième conjugaison latine en /-Ĕ-/ vers la deuxième en /-Ē-/ ou vers la quatrième en /-Ī-/. Ce changement de groupe verbale fit aussi en sorte que la voyelle post-tonique n'a pas chuté comme prévu, phénomène que nous avons documenté dans nos chartes dans la section 6.16.1. Bourciez (1967) écrit que « dès l'époque latine, il y avait eu des échanges entre les infinitifs en *-ĕre* et ceux en *-ĕre* » (p. 77), signalant aussi que « [d]ans la langue parlée en Gaule, la flexion *-ĭre* s'était aussi parfois substituée à *-ĕre* » (p. 77). Les raisons pour ces « substitutions » ne sont pas transparentes et la relation entre les formes héritées et les formes réimprunté au latin médiéval pousse Poutain (2010) à décrire l'assignation des emprunts latins à une groupe comme assez aléatoire.<sup>1105</sup> Poutain, comme Brandão de Carvalho (*communication personnelle*) y voit l'action de l'analogie et comme démontre Maiden (2010) à travers les langues romanes il y a des pressions de régularisation à l'intérieure des paradigmes verbaux. Nonobstant, nous pensons voir dans la réduction du /-Ĕ-/ post-tonique vers [Ī] une solution partielle pour expliquer la qualité de la voyelle de l'infinitif dans le gallo-roman.

Dans la position post-tonique un /Ĕ/ étymologique, comme les autres voyelles antérieures atones, pouvait se réduire à une simple identité élémentaire [I] réalisée [Ī]. Cette voyelle est particulièrement

<sup>1105</sup> Poutain (2010) : « The assignment of verbs to conjugation types is a good deal more random... with third conjugation verbs the results are variable: Lat. *opprimĕre* 'to oppress' yields Fr. *opprimer*, Sp., Pt. Cat. *oprimir* (Spanish and Portuguese have no rhizotonic stems) and Italian *opprimere* ». (p. 631).

présente dans l'infinifit des verbes de la 3<sup>e</sup> conjugaison. Cette voyelle réduite [ɨ] semble connaître trois conséquences possibles :

1. elle chute dans des verbes comme RÖMPĒRĒ → *rompre*, voilà le résultat habituel et attendu
2. elle est rephonologisée comme /e/ roman dans un verbe comme, SĀPĒRE → afr. *saveir* → *savoir* et évolue dorénavant comme le /e/ gallo-roman y compris avec un déplacement de l'accent
3. ou encore elle est rephonologisée comme /i/ roman dans un verbe comme INVADĒRE → afr. *envair* → fr. *envahir* et comporte aussi un déplacement de l'accent

Ces trois évolutions ont des explications simples si nous prenons comme point de départ la réduction de /Ē/ → [ɨ]. En sachant que la chute de la post-tonique /Ē/ est le résultat attendu, ces formes ne nécessitent que peu d'explications, mais l'on remarquera que la chute du /Ē/ est particulièrement fréquente après les groupes consonantiques NT, ex. PĒNDĒRE → <inpendire> (Nord/694 T4472 1.3) → afr. *pendre*, fr. *pendre*, ND, ex. RĒSPĒNDĒRE → *répondre*, et les groupes RT, ex. PĒRDĒRE → <perdere> (Bourg/677 T4492 1.11) → afr. *perdre* → fr. *perdre*. Par la chute du /Ē/ post-tonique, une nouvelle attaque *muta cum liquida* est formée à l'initiale de la nouvelle syllabe post-tonique. Comme les remplacements de /Ē/ par <i> démontrent (§ 6.14), ex. SUBSCRĪBĒRE → <subscribere> Nord/688 (T4459 1.5) 'souscrire', même le /Ē/ destiné à la syncope est passé par une forme réduite en tant que *schwi* [ɨ].

Si l'on veut admettre ma description habituelle du <c> latin en tant qu'occlusive vélaire (mais voir § 10.2.3), alors l'on doit reconnaître que la voyelle réduite [ɨ] *schwi* a eu un effet palatalisant sur la consonne précédente, de la même manière qu'un *yod* postconsonantique pouvait palataliser une consonne précédente, ex. SĒPIA → \*sɛpja → *sèche* (cf. GGHF § 20.1.2.6). L'effet palatalisant du /Ē/ post-tonique réduit en [ɨ] se voit dans la palatalisation du /k/ de FĀCĒRE 'faire' → <facire> (Ile-Fr/673 T4462 1.31) → \*fæçɪrɨ → \*fæjɪrɨ → afr. *faire*, de DŪCĒRE → <deducire> (Ile-Fr/692 T4468 1.13) → \*duçɪre → \*dyjɪrɨ → afr. *duire*, dans la palatalisation du /g/, ex. FRĀNGĒRE → <infrangire> (Ile-Fr/696 T4475 1.33) → \*frangɪre → \*frajndrɨ → afr. *fraindre*.<sup>1106</sup> Ces cas de palatalisation suggèrent que la voyelle faible [ɨ] était bien colorée par l'élément |I| plutôt que d'être l'implémentation phonétique d'une simple mélodie vide.

Lorsque la consonne qui précédait le [ɨ] ← /Ē/ était une dentale, elle aussi était palatalisée par le /Ē/ post-tonique réduit en [ɨ], mais dans ce cas la palatalité acquise par l'ancienne dentale a conditionné

<sup>1106</sup> La forme intermédiaire [fæjɪr] a donné naissance à différents résultats dialectaux. On trouve par exemple la forme *faïthe* au Jersey qui témoigne du remplacement du [j] par /ð/. Or, cette forme correspond au <c>, /p/ de l'esp. *hacer*. Morin (2003, p. 158, tableau 7d), en s'appuyant sur Meyer-Lübke (1934, p. 182), reconstruit aussi une étape intermédiaire [ˈfaðire].

la fermeture du [ɨ] vers [i] et sa phonologisation en tant que /i/ roman.<sup>1107</sup> Si l'on accepte que les dentales sont caractérisé par l'élément [I] tête, alors la dentale peut même être la source de la phonologisation d'un /i/ ← [ɨ] ← /Ē/. Cette évolution se voit dans TRĀDĒRE → <tradire> (Nord/693 T4471 l.20) → afr. *traïr* 'trahir', dans INVADĒRE → afr. *envaïr* → fr. *envahir*, CĀDĒRĒ 'tomber' → afr. *chāir*, *cheoir* etc. L'on notera que la fermeture de /Ē/ → /i/ est aussi la norme après une consonne palatale, ex. IĀCĒRE → \*[iatsri] → *gésir*. Par analogie avec les formes conjuguées comme TĒNĒO [tɛ.njo] 'je tiens', l'infinitif, TĒNĒRĒ 'tenir', semble aussi avoir été réformé en \**tĕnĭrĕ* d'où le fr. *tenir*.

La réduction du /Ē/ post-tonique en [ɨ] semble devoir avoir eu lieu avant la perte de la longueur contrastive, vers le IV<sup>e</sup> siècle si l'on veut admettre que c'est la règle de l'accentuation latine qui est responsable pour le transfert de l'accent vers la pénultième rephonologisé en /ĩ/ ou /Ē/. Autrement, si l'on veut admettre une date plus tardive pour la reconfiguration des verbes en -ĒRE, l'on peut argumenter que l'accent s'est déplacé par analogie avec les verbes en -ire et -are et -ere romans, étymologiquement issus de la conjugaison en -ĪRE, -ĀRE et -ĒRE. Une étude plus ciblée serait nécessaire pour déterminer laquelle de ces interprétations est la bonne.

Enfin, la réduction par une phase [ɨ] est visible dans les nombreux verbes en -ĒRE qui *semblent* être reformés en -ĒRE, ex. RĒCĪPĒRE → afr. *recevir* → *recevoir*, sapĕre → <savoir> (serm. l.7) → afr. *saver*.<sup>1108</sup> Ces formes sont assez simples à expliquer par la fusion générale de /ĩ/ [ɨ] et /Ē/ [e] dans les syllabes toniques et initiales. La prononciation partagée de /ĩ/ et /Ē/ a ouvert la possibilité que [ɨ] soit analysé comme une instanciation de /Ē/ tonique plutôt que de /Ē/ atone. Cette évolution était particulièrement propice en espagnol où PENDĒRE → esp. *pender*, PĒRDĒRE → esp. *perder*, FACĒRE → *hacer*, tous avec l'accent final après l'apocope de la finale (cf. Viguera, 1989, p. § 8.3).<sup>1109</sup> Bien que nous ne puissions pas exclure le passage direct de /Ē/ → /Ē/ dans le latin régional de l'Espagne où le contraste entre mi-ouvertes et mi-fermées était perdu, il est plus cohérent sur le plan pan-roman de postuler la réduction vers [ɨ] suivie de la rephonologisation comme /e/ ou comme /i/ dans un mot tel que FRANGĒRE → esp. *frangir*, *frañir* 'casser, fraindre' voilà aussi, conditionnée par la palato-vélaire à sa gauche.<sup>1110</sup>

<sup>1107</sup> Cela n'est pas très différent du *happy-tensing* de l'anglais, à la différence qu'ici c'est l'attaque dentale palatalisée plutôt que la force allongante de la finale absolue qui conditionne le passage de /ɪ/ → [i].

<sup>1108</sup> Des formes comme CRĒDĒRE → afr. *creire* → fr. *croire* posent des difficultés pour l'analyse, car en français <oi> peut autant provenir de la tonique /ē/ classique ou de la rephonologisation du /Ē/ → [ɨ] → /e/ ; la chute de la consonne dentale à l'intervocalique aurait causé une simplification des voyelles en hiatus. La survie en occitan de formes comme *créder* (Gascon) et *créser* (Béarn) suggère le maintien du /Ē/ post-tonique en tant que tel sans déplacement de l'accent. En revanche les formes occitanes comme *creir*, avec l'accent final suggère un renforcement en /i/ et le déplacement de l'accent. On trouve ce même déplacement de l'accent dans le lombard *credir* ou le cast. *créer* [kre'ɛr].

<sup>1109</sup> Le castillan connaît une forme ciblée de la finale issue des anciennes voyelles antérieures après une consonne dentale. Selon Viguera (1989, § 8.3) ce phénomène commence au VI<sup>e</sup> siècle (nous n'avons pas pu consulter les preuves philologiques) mais la voyelle se maintient régulièrement jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, la chute étant considéré comme péjorative et vulgaire. C'est une situation semblable que nous reconstruisons pour le gallo-roman.

<sup>1110</sup> La préservation du /f/ en initiale signale habituellement que le mot est semi-savant, car habituellement le /f/ → <h> castillan, mais pas devant une consonne liquide ou /w/, ex. FRIGIDO → esp. *frio*, FORTE → \*fwerte → esp. *fuerte* (cf. Tuten et al., 2016, § 22.2.2.3)

Cette dernière transformation est aussi visible dans l'évolution de SĀPĒRE → SĀPĒRĒ → afr. *saveir*, fr. *savoir*. Dans le cas de SĀPĒRE → SĀPĒRĒ, nous proposons une étape intermédiaire dans laquelle /Ē/ post-tonique était affaibli en [ɛ̃], comme pour les autres verbes de la troisième déclinaison. Sous l'effet du /ɪ/, le /p/ pouvait se palataliser vers /pʲ/ éventuellement, menant aux formes *saffjə* qu'on trouve dans les Basses Alpes et qui témoignent de la palatalisation du /p/ devant [ɪ]. On trouve ce même phénomène dans SĒPIA → *sèche* (cf. GGHF § 20.1.2.6).<sup>1111</sup>

Plutôt que de postuler directement le passage non-motivé de /Ē/ → /Ē̄/, nous proposons de voir l'évolution de SĀPĒRE → fr. *savoir*, le même renforcement de [ɛ̃] qui mena habituellement à /i/ gallo-roman après une dentale. En revanche après une labiale [ɪ] aboutit plutôt à /e/ roman et peut subir la diphtongaison française, tel que dans SĀPĒRE → \*sáβ̄ire → \*savère → \*savéire → afr. \*saveir. La labialité [U] du [β] semble avoir empêché la fermeture totale du *schwi* vers [i] résultant plutôt dans le /e/ roman tonique. En vue de ces formes, l'évolution du /Ē/ post-tonique vers [i] ou [e] roman, semble s'expliquer à l'intérieure des dialectes par des règles de type néogrammairiennes.

#### 8.4.5 Le double développement du /Ā/ atone, en interne et en finale

Si les voyelles se comportent de façon semblable dans leur neutralisation dans les syllabes pré-toniques, post-toniques et finales, nous avons raison de penser que la finale est moins réduite que les atones internes. Dans nos données, la moindre réduction se voit dans l'évolution du /Ā/, qui en position interne a rejoint les voyelles antérieures mais en finale absolue se comporte comme le /Ā/ long : les deux continuent de s'écrire <a>.

S'il est difficile de le vérifier, les données dialectologiques suggèrent que la qualité du /a/ roman en finale pouvait varier entre un [æ] antérieur comme dans la tonique à un [ɑ] postérieur, voire arrondi [ɔ], tel que le suggère l'évolution de /a/ → /ɔ/ dans de nombreuses zones de l'espace occitan. En français laurentien, on entend cette voyelle rallongée en finale dans l'adverbe *là* [la:] ← ĪLLĀC 'par-là'.

C'est ainsi sous l'effet renforçant de la finale que /Ā/ a pu acquérir suffisamment de durée pour être traité comme une instanciation de /Ā/ latin tardif. Or, si l'on se rappelle que la règle de la *brevis brevis* était responsable pour la réduction phonétique d'une longue finale qui suivait une voyelle brève, l'on sait que de nombreux exemples de /Ā/ étaient prononcés bref [a] déjà en latin classique, ex. RŌSĀ 'une rose.ABL.S' parfois aussi prononcée [rɔza] avec la finale brève. Dans ces circonstances, il

<sup>1111</sup> Schrijver (2013) propose une trajectoire /pj/ → \*/pfʲ/ → /pʲ/ → /tʃ/ ; son étape intermédiaire \*[pfʲ] sert à expliquer l'apparition des affriquées /pf/ dans le vha. Si à notre connaissance cette phase intermédiaire n'est pas discutée ailleurs dans la littérature sur la diachronie gallo-romane, la désocclusion partielle de l'occlusive nous paraît une proposition raisonnable, mais en gallo-roman une étape /pj/ → /pʲ/ nous paraît plus probable, car une affriquée palatale en résulte au contraire de l'affriquée labiale en allemand. Dans ce scénario, la palatalité [l.ɔ] du [ʲ] ou [ʳ] a dérobé le /p/ de son élément labial [U], ainsi /p/ → /c/. En allemand en revanche, ce serait l'occlusive qui a imposé sa labialité [U] sur la frication, résultant en /pf/ du vha. Étant donné que le [tʃ] ~ [ʃ] gallo-roman partage la fricativisation avec le [pf] ~ [f] vieux haut allemand, l'on veut peut-être reconstruire une étape [pʃʲ] ou [pʳ] dans le latin tardif de la Gaule. Voir aussi la section 10.2.

est facile de comprendre comment les formes du nominatif comme RÖSÄ ‘une rose.NOM;S;’, aussi prononcée [rɔza], auraient vu leur voyelle finale catégoriquement réassociée avec le futur /a/ roman.

Plus intéressant que le maintien du /Ǟ/ comme une voyelle centrale ouverte en finale est sa fermeture et son antériorisation dans les positions atones internes. Notre impression est que les conditions d’articulation rapide jumelées à la mise en proéminence de la tonique ont volé de la durée à la voyelle atone interne, la durée nécessaire à l’ouverture suffisante de la mandibule. Dans ces circonstances le /Ǟ/ était prononcé plus fermé, jusqu’à perdre de sa coloration en |A|, ce que nous pouvons démontrer par une étude de cas.

#### 8.4.5.1 Le cas de <MONĪSTERIUM> ‘le moutier’

Comme nous l’avons expliqué, la lénition du /Ǟ/ atone dans la transition du latin archaïque au latin classique a réduit la fréquence du /Ǟ/ pré-tonique dans le lexique roman. Les exemples de /Ǟ/ atones internes sont issus soit de nouvelles dérivations ayant eu lieu pendant ou après la période du latin classique, soit d’emprunts à d’autres langues. L’un de nos meilleurs témoignages du traitement du /Ǟ/ pré-tonique provient en effet du mot MONĪSTERIUM, latinisation de *μοναστήριον* (monastêrion) grec. Le <a> de la graphie classique représente le <α> grec, cependant les langues romanes attestent d’une fermeture de la voyelle dont l’évolution phonologique donne la forme *monestir* en catalan, *muristere* ou *moristene* en sarde, *monistier* en vénitien, témoignant d’une voyelle antérieure ; ou la forme *mostier* en ancien français, *moutier* en français, *mostero* en ancien italien, *mosteiro* en galicien et en portugais, témoignant de la syncope de la pré-tonique (cf. REW p.415). La forme *monastère* du français moderne est un emprunt savant (FEW 6.72-73). Toutes ces formes peuvent s’expliquer par le passage du /Ǟ/ → /ɪ/ dans l’atone intérieure.

Bourciez (1889) dans la première édition de sa *Phonétique historique* signale que MONASTERIUM était devenu *monistarium*, ce qui lui attira la critique de Gaston Paris (1889) qui écrit que « cela n’expliquerait pas *mostier*, car une voyelle entravée ne tombe pas : il faut ici comme pour *mestier* de *ministerium*, admettre en latin vulgaire *mosterium*, *misterium*, qui restent à expliquer » (p. 584). Visiblement Bourciez a prit cette critique à cœur, car les éditions suivantes contiennent plutôt l’explication suivante, que « [le mot *monasterium* s’était réduit dans le latin parlé à *\*mosteriu* d’où le fr. *moutier* » (p. 22). Quel dommage ! Si Paris avait raison dans la formulation de sa règle, qu’une entrave empêchait la syncope, il aurait fallu comprendre que le /s/ ne formait plus une entrave, /s/ était devenu la première partie d’une attaque complexe /s / : /mo.nɪ.sté.rjo/ et que dans cette configuration la voyelle prétonique, devenue le //ɪ// *schwɪ* réduit pouvait en effet chuter donnant /mon.sté.rjo/; l’effacement du /n/ en coda devant /s/ suit le patron de MĒNSEM → *\*mese* → afr. *meis* → fr. *mois*. La régularité de ce changement est confirmée par l’autre forme que cite Paris (1889) : MINISTERIUM → *métier*. Or les formes intermédiaires, avec syncope mais avant l’effacement du /n/ sont encore attestées dans les langues germaniques (cf. § 8.4.5.2).

Chez Morlet (1971, p. 488) on peut lire qu’une forme \*MONISTERIUM est attestée dans les inscriptions de la Gaule et que ce \*MONISTERIUM serait le précurseur des toponymes en *moutier* (TLFi) que l’on retrouve au Moyen Âge. Green (2000) explique aussi l’étymon \*MONISTERIUM

comme une forme gallo-romane, mais cette façon de présenter l'étymologie fait croire qu'il existait une alternance lexicale, qui quant à elle n'a pas d'explication. Green se trouve dans le même vide explicatif que Paris un siècle auparavant.

En fonction de l'analyse de nos chartes mérovingiennes et sous l'hypothèse d'une réduction à trois contrastes vocaliques dans la syllabe atone, nous constatons que l'alternance entre <monasterium> et <monisterium> est plutôt de nature phonologique. Comme pour nos autres voyelles pré-toniques, un certain nombre de formes graphiques témoignent de l'affaiblissement du /Ǻ/ pré-tonique vers /ɨ/ écrit <i> ou <e>.

(302) MŌNĀSTĒRIUM écrit avec une voyelle prétonique antérieure

- a. <monistirio> (Ile-Fr/691 T4494 l.11, l.26), <ad monist[i]rio> (l.14), <ad monisterio> (l.15)
- b. <monesthiriae> (Nord/697 T1766 l.10)
- c. <monisterio> (Ile-Fr/711 T4478 l.4)
- d. <monest[erio]> (Ile-Fr/711 T4478 l.2),
- e. <monestirio> (Ile-Fr/711 T4478 l.1.6, l.1.11)
- f. <monisterium> Ile-Fr/755 T2925 l.6) cette dernière forme, bien que d'époque carolingienne présente aussi la forme gallo-romane.

À l'encontre de ces indications de la réduction du /Ǻ/ en syllabe pré-tonique, on trouve, malgré tout, 60 attestations de <monast->. C'est-à-dire que la forme graphique classique est bien plus fréquente et que le taux de remplacement n'est que de 13 %. Soit la réduction du /Ǻ/ était moins avancée que celle de /ī/ et /ū/, soit le mot MŌNĀSTĒRIUM, relevant du vocabulaire ecclésiastique conservait mieux sa graphie traditionnelle. Le fait que les langues romanes attestent de la forme réduite suggère fortement que c'est la nature soutenue du vocabulaire qui contribue à la préservation de la graphie <a> en pré-tonique. Dans tous les cas, la juxtaposition du grand taux de conservation du <a>, 87 %, avec l'évolution assurée vers l'afr. *mostier* souligne que même le début d'une alternance phonologique suffit pour démontrer un processus en cours.

Ces graphies en <monis-> et <mones-> à partir de la fin du VII<sup>e</sup> siècle nous signalent la prononciation romane qui est à la base des formes vulgaires des langues romanes. Cette prononciation gallo-romane devait être courante au VII<sup>e</sup> siècle<sup>1112</sup>, car en Alsace il existe une *Abbaye de Munster* dont le dernier élément est issu de la forme \**monisterium*. Fondé vers les années 660, *Munster* est attesté comme <monasteriolo Confluentis> 'le petit monastère du confluent' dans notre charte Als/VIII<sup>e</sup> (T3869, l.6). Malgré la graphie moderne <Munster>, on prononce [mœnstɛʁ] en français, et *Menschter* [mɪnʃtɛʁ] en alsacien.<sup>1113</sup> Or, en alsacien, l'antériorité de la voyelle initiale peut seulement être issue de la métaphonie germanique. Cette métaphonie en i a seulement pu être provoquée si la voyelle /Ǻ/

<sup>1112</sup> Voilà un pléonisme ; la prononciation « gallo-romane » est synonyme de « populaire » en Gaule.

<sup>1113</sup> La prononciation des mots dialectaux varie évidemment entre les dialectes et le niveau de bilinguisme alsacien-français, alsacien-allemand. On trouve une transcription des noms des lieux en phonétique pseudo-A.P.I. sur le site web de Hug *Elsässichi Ortsnämme*. Notons qu'il utilise la cédille comme diacritique sur les voyelles brèves et [-atr]. Nous avons remplacé ces symboles avec ceux de l'A.P.I. Nous avons aussi consulté Schimpf et Muller (1998) *Parlons alsacien* pour une introduction au vocabulaire alsacien du quotidien.

pré-tonique se prononçait comme une voyelle antérieure, ex. [i], au moment de son emprunt au gallo-roman. Ce détail est important et justifie une analyse plus en profondeur.

#### 8.4.5.2 La métaphonie germanique et la prononciation du gallo-roman

En effet, dans l'ancêtre du dialecte alsacien une voyelle postérieure dans la syllabe tonique était antériorisée lorsque suivie d'une voyelle antérieure dans la syllabe post-tonique, ex.  $\bar{u} \rightarrow \bar{y}$ ,  $u \rightarrow y$ ,  $o \rightarrow \emptyset$ ,  $\circ \rightarrow \text{œ}$ ,  $a \rightarrow \text{æ}$ . C'est ce qu'on appelle la métaphonie-en-i (an. *i-umaut*).<sup>1114</sup> Éventuellement en alsacien, la voyelle ronde, fermée et non périphérique [u] a perdu sa labialité résultant dans une voyelle /ɪ/ telle que nous la voyons dans le toponyme *Menschter* [mɪnʃtɐ] moderne. Ici, c'est la voyelle brève fermée, labiale et relâchée, /ʊ/, qui a perdu sa labialité. Le même phénomène eu lieu dans l'ensemble du lexique d'où l'alsacien /gɪk/ 'chance' à côté de l'al. *Glück* /gɫy<sup>h</sup>k/ ← PG. \*ge-'lykkiz ou encore l'alsacien /hɪlfə/ 'peau' à côté de l'al. *Hülsche* issu du PG. \*hulsa.<sup>1115</sup>

Cela témoigne de deux phénomènes : 1. comme le résultat *Munster* peut seulement être issu de formes avec la réduction de la voyelle pré-tonique en [i] et 2. l'on prononçait déjà 'moutier' avec la réduction de la voyelle pré-tonique vers une voyelle antérieure au VII<sup>e</sup> siècle, bien que l'on continuait habituellement à écrire le mot avec sa graphie traditionnelle.<sup>1116</sup> Le conservatisme de la graphie est démontré par le fait que Munster avec le <a> classique est attesté <monasteriolo> dans Als/769 (T3874), et <monasterio quod nuncupantur confluentis> dans Als/826 (T3879) et Als/856 (T3881) de la période carolingienne. Dans Als/896 (T3384) on le trouve aussi à la forme du génitif singulier <monasterii> (l.7).

Cet emprunt germanique au gallo-roman nous sert de guide important sur la manière dont on prononçait les voyelles réduites gallo-romanes au VII<sup>e</sup> siècle. La métaphonie qui est visible dans la forme alsacienne ne pouvait être provoquée par autre chose que par les voyelles /i/, /ɪ/ et l'approximante /j/ ; la voyelle réduite ne pouvait donc pas avoir été phonologisée comme une voyelle moyenne /e/ ou /ɛ/, ni même comme un *cheva* central ou ouvert, car cela n'aurait pas provoqué la métaphonie. Or, si on veut expliquer le phénomène de la métaphonie, il faut admettre que la voyelle réduite était caractérisée par la présence de l'élément [i], ce qui nous permet d'écarter l'éventualité d'une mélodie neutre [ə] au moins pour le VII<sup>e</sup> siècle. On a donc raison de penser que le /ā/ pré-tonique écrit <i>, <e> ou <a> représentait une voyelle réduite mais phonologiquement antérieure ; probablement [i] ou [ɪ], car cette voyelle antérieure explique à la fois les graphies gallo-romanes et le phénomène métaphonique en germanique.

L'alsacien nous informe aussi sur la qualité de la première voyelle, qui était elle aussi réduite en gallo-roman. Bien que la voyelle étymologique dans la première syllabe du latin MŌNASTĒRIUM était /ō/,

<sup>1114</sup> La métaphonie-en-i eu lieu dans l'ensemble des langues germaniques, avec des résultats variables selon le dialecte. Voir Braune et Mitzka (1967), Marchand (1990), Kyes (1967), etc.

<sup>1115</sup> Ces formes alsaciennes sont repérées dans Schimpf et Muller (1998).

<sup>1116</sup> Si l'on veut maintenir la supposition d'une prononciation classique mō.na.stē.ri.o, il faudrait expliquer l'avenant des mêmes processus diachroniques séparément dans le gallo-roman et le germanique. Notons aussi que la forme gallo-romane revient aussi dans le nom de Marmoutier (Bas-Rhin) connu comme *Mäschmischer* en alsacien ou *Maursmünster* en allemand.

la forme alsacienne en /ɪ/ (tout comme le /Y/ en al. *Glück*), démontre que la voyelle était représentée par un /ʊ/ dans le germanique avant même la métaphonie.<sup>1117</sup> On a donc raison de croire que la voyelle /ō/ de l'étymon se prononçait déjà [u] en syllabe atone en gallo-roman ou était au moins assez fermée, labiale et postérieure centrale au moment de son emprunt pour être représenté par le /ʊ/ germanique.<sup>1118</sup> Cette forme suggère que le /ɔ/ initial gallo-roman ne s'est pas tenu comme distinct très tardivement, ou du moins qu'il était réduit vers /ʊ/ avant le IX<sup>e</sup> siècle.

Le nom de la ville allemande de *Münster* est aussi issu de MÖNĀSTĒRIUM sous sa forme gallo-romane MÖNĪSTĒRIUM tel que le démontre la chute du /Ā/ latin. Avant le VIII<sup>e</sup> siècle, *Münster* allemand portait le nom saxon de *Mimigernaford* 'le gué du Mimigern'<sup>1119</sup> et le nom latin de « Monasterium » ne lui a été attribué que lorsque le missionnaire Ludger y fonda un monastère en 793.<sup>1120</sup> Cela suggère que certaines voyelles réduites étaient encore phonologiquement présentes à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. En réalité, « Munisterium » était un sobriquet pour la ville autrefois connu comme *Mimigernaford*. Par un processus de métonymie l'on a commencé à dénoter la ville, non pas par le *fōrd* 'le gué' qui y était, mais plutôt par le monastère qui devait dominer la ville et le paysage autour.

Selon Green (2000) le monachisme est arrivé en Allemagne à partir du VII<sup>e</sup> siècle, ce qui implique que le vocabulaire religieux date de cette époque [...] *monasterium* étant un des mots clefs ... [car] dans la Gaule mérovingienne, le -a- latin pouvait être remplacé par -i- ou -e- (par exemples dans *monestirio* ou *monistirio*) » (p. 338).<sup>1121</sup> La survie du nom *Munisterium* sous la forme *Münster* implique donc que la prononciation gallo-romane était courante au moins jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle lorsque Münster a reçu son nom. Or, nous trouvons exactement le même parallèle de l'autre côté de la Manche où *\*munisterium* était emprunté comme le v.an. *mynster* [mynster] donnant l'an. *minster* 'une église monastique'. C'est la forme gallo-romane qui a été empruntée dans les territoires germaniques même de l'autre côté de la manche. On trouve la graphie <mynstres> 'du moutier' comme traduction en vieil anglais de *eiusdem monasterii* 'de tel monastère' chez Bède (*Ecc. Hist.* 1.33.90) (cf. *OED*) composé vers 731. La préservation du /n/ dans les formes germaniques suggère

<sup>1117</sup> Cette voyelle devait être /ʊ/ en gallo-roman, car lorsqu'un /ɔ/ roman comme dans OLEUM 'huile' était emprunté dans le germanique, cette voyelle donna [œ] par la métaphonie, ex. al. *Öl* < OLEU(M).

<sup>1118</sup> On pourrait en effet se demander si les prononciations germaniques ne nous informent que du système phonologique germanique du VII<sup>e</sup> siècle, en effet le remplacement des voyelles /ō/ et /ā/ du latin par /ʊ/ et /ɪ/ pourrait être uniquement intérieur au système phonologique germanique. Cet argument tiendrait si le germanique n'avait pas de voyelles de substitution appropriées. Or, le germanique avait deux a le /æ/ issue de \*/ē/ indo-européen et le /ɑ/ issue de \*/o/ et \*/eh₂/ indo-européen. Sans explication interne au gallo-roman, il est difficile de comprendre pourquoi /ā/ latin serait substitué par une voyelle antérieure.

<sup>1119</sup> Voir Gabriele (2002) et Prinz (1960).

<sup>1120</sup> *Mimigernaford* 'le gué de Mimigern' sur la rivière Aa (Pas-de-Calais) servait de lieu de réapprovisionnement commercial et militaire pour l'expansion des Carolingiens vers l'est. Autour de 792, un monastère avec sa grande église en pierre était fondé à *Mimigernaford*. L'habitation devait avoir une population et une infrastructure importante, car en 805 un nouvel évêché y fût fondé.

<sup>1121</sup> Green (2000) : « Monasticism reached Germany only from the beginning of the seventh century, so that the terms which concern us date from then... a key-term is of course the word *monasterium* ... [where] in Merovingian Latin, -a- could be replaced by -e- or -i- (*monestirio*, *monistirio*) » (p.338). Cette idée que « a- could be replaced by -e- or -i- » est d'une ambiguïté totale chez Green. Est-ce qu'il implique un changement morphologique, lexical ou autre ? Nous sommes clairement de l'avis que cela témoigne de l'affaiblissement du /Ā/ pré-tonique et qu'il s'agit donc d'une réalité phonologique.

une prononciation gallo-romane contemporaine du type [mʊ.nɪs.'te.rjo] en gallo-roman, ce qui donna ['mʏ.nɪs.ter] en germanique avec la métaphonie antérieure et le déplacement de l'accent vers la syllabe initiale.

On trouve le même phénomène avec l'étymon MÖNÄCHÖS 'des moines' qui donne son nom à la ville bavaroise de Munich, al. *Münich* attesté au X<sup>e</sup> siècle comme <forum apud Munichen> 'chez les moines' où *Munichen* est le datif pluriel du vieux haut allemand *munib* [mʏnɪç] (cf. Grimm et Grimm, 1854).<sup>1122</sup> En allemand standard, le nom de la ville se dit ['mʏnçŋ] avec la voyelle antérieure arrondie, tandis qu'en bavarois le nom se dit ['mɪŋ:ə] avec la même délabialisation de la voyelle que nous voyons dans MÖNÄSTĒRIUM. Dans les deux cas, comme pour *Münster* la voyelle initiale /y/ en allemand standard ou /ɪ/ en bavarois est issue de la métaphonie-en-i qui s'applique à une voyelle postérieure brève presque fermée. Notons bien que nous trouvons aussi le nom commun *munib* 'moine' en vha et qui apparaît aussi en vieux slave ecclésiastique comme *monixo*, et en slovène comme *mnih* (cf. Shevelov et al., 1965, p. 437) qui remonte visiblement tous à la forme avec /ǣ/ pré-tonique devenu [ɪ].

Green (2000, p. 338-339), sur la base des indices phonologiques, sémantiques et suivant Schäferdiek (1982, p. 243) sur les bases institutionnels, date l'emprunt de MÖNÄSTĒRIUM vers le germanique au VII<sup>e</sup> siècle, donc en plein cœur de la période mérovingienne. Si l'on accepte cette datation, l'on peut reformuler le changement de -a en -i, présenté par Green, en termes plus spécifiques ; le /ǣ/ latin était réduit en [ɪ] en syllabes pré-toniques dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> siècle. Il semble aussi que le /ō/ initial atone avait aussi pris la valeur [ʊ] et que le germanique a emprunté directement au gallo-roman parlé.

## 8.5 Résumé de la réduction vocalique dans le latin mérovingien et les conséquences pour la linguistique romane

À défaut de Mérovingiens vivants pour nous servir d'informateurs, ce sont les chartes des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles qui doivent nous servir de témoins de la qualité du langage de l'époque. Nous avons assez de témoignages directs dans les langues romanes modernes pour démontrer que la réduction des voyelles est un phénomène courant et visible hérité du roman commun. Nos chartes contemporaines des rois mérovingiens illustrent en grand nombre les « confusions graphiques » telles que l'inversion de <i> et <e>, <u> et <o> qui caractérisent la langue de l'époque mérovingienne, et plutôt que d'y voir une décadence totale de la latinité nous avons avancé un argument phonologique : que les inversions graphiques observées sont le reflet direct de la reconfiguration du système phonologique latin tardif. Comme nous l'avons démontré dans les données cartulaires au chapitre précédent, et sur le plan théorique ici, le latin tardif maintenait que trois contrastes vocaliques dans la syllabe finale atone, un pour chacun des éléments primitifs, c'est à dire [I] la palatalité, [U] la postériorité et [A] l'aperture.

<sup>1122</sup> Le manuscrit contenant ce document communément appelé le *Augsburger Schied* se trouve dans *Staatlichen Archive Bayerns* à Munich. Le document est édité dans la MGH, Sickel (1879) *Die Urkunden der deutschen Könige und Kaiser*, § 10.1, n° 218.

Certaines transformations semblent être fréquentes, par exemple le passage de /ō/ final à quelque chose reflété par la graphie <u>, probablement [u]. On trouve ce genre d'erreur dès la moitié du V<sup>e</sup> siècle et encore au milieu du VII<sup>e</sup>. Son existence dans les inscriptions provenant des autres régions de la Romania suggère que la neutralisation des contrastes en syllabe atone est un phénomène du latin tardif plus généralement.

---

... les inversions graphiques observées sont le reflet direct de la reconfiguration du système phonologique latin tardif ...

---

La réduction des voyelles telle qu'attestée dans nos chartes démontre assez clairement que les 10 contrastes du latin classiques étaient catégoriquement réduits vers 7 contrastes phonologiques en syllabes toniques. À cause de la réduction gradiente des syllabes atones, ces 7 contrastes phonologiques étaient progressivement réduits à 5 contrastes vocaliques dans toutes les syllabes atones et progressivement vers 3 contrastes dans les syllabes atones internes et finales ; ces derniers étaient peut-être même spécifiés allophoniquement par la phonologie où nous reconstruisons 3 voyelles réduites /ɪ/, /ʊ/, /ɘ/. Cette réduction est régulière et suit de près le mécanisme de réduction proposé par de la Chaussée (1982, § 6.1.1.2) que nous citons pleinement en traitant de l'apocope au chapitre 9. Pour paraphraser, de la Chaussée propose une centralisation importante des voyelles atones avant leur chute, ce qu'il indique grâce à une diacritique <◌◌>, ce qui n'est rien d'autre qu'une variante représentationnel du [ɪ] et [ʊ] et [ɘ] que nous utilisons dans cette thèse. Dans la présentation de La Chaussée, il n'est pas clair comment « -ɛ » ← /-a/ roman est différent du « son vocalique de timbre neutre » issue de [ɪ] et [ʊ] ; les deux semblent représenter le *cheva* centrale [ə] qui alterne avec ∅, ce que nous avons représenté par [ɪ] et [ʊ] respectivement. Dans les détails, l'explication de de La Chaussée présente plusieurs soucis et dans la modélisation et dans la chronologie absolue comme relative<sup>1123</sup>, mais la germe de notre hypothèse y est : comme l'anglais ou le russe, les voyelles finales se sont affaiblies vers des voyelles réduites, mais contrastives. Pour les voyelles antérieures et postérieures, ces réductions se font dans la direction attendue des voyelles périphériques /i/ et /u/, mais n'atteignent jamais ces cibles périphériques, contraintes par la faiblesse de la syllabe atone de rester dans l'espace central.

Les voyelles centrales ouvertes /ā/ et /ǎ/ ont la particularité de changer de comportement selon leur position en atone interne ou en atone finale. En position finale, ces deux phonèmes restent graphiquement <a>, se neutralisant dans un archiphonème probablement prononcé [ɘ] et qui est l'ancêtre d'un grand nombre des *e muets* du français moderne. En atone intérieure le /ā/ a aussi résulté dans le [ɘ] gallo-roman mais, en revanche, le /ǎ/ s'est affaibli comme les voyelles antérieures, d'où les mots comme MŌNĀCHŪS qui donne l'afr. *moigne* et le français *moine* via un étymon \*MŌNĪCHŪS

---

<sup>1123</sup> Par exemple, il doit proposer un traitement spécial de la finale des proparoxytons qui deviendraient *cheva* dès le III<sup>e</sup> siècle (p. 88) dans des exemples comme HOSPĪTE → \*ospitē → \*ostē 'hôte' ou ASĪNUM → \*azinē → \*aznē 'âne', hypothèse qui n'est appuyé par aucune donnée philologique et qui est donné *uniquement* pour expliquer la préservation tardive de ces voyelles « qui échapp[ent] plus tard à l'amuïssement des voyelles finales des paroxytons » (p. 88). Or ce modèle aurait mené à la décomposition du système casuel latin et n'est absolument pas appuyé par les données gallo-romanes, par exemple de l'évolution du latin ASĪNUM → frpr. [ano] (ANNEXE xvii). Nous ne pouvons simplement pas accepter une dialectisation du type médiéval en Gaule dès le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

témoignant de l'affaiblissement du /Ǟ/ → /ɛ/ en position atone interne.<sup>1124</sup> Nous synthétisons l'évolution des voyelles dans la figure 107.

**figure 107 : l'évolution des voyelles du latin classique au gallo-roman tardif selon la position dans le mot**

|                       | Ā | Ǟ | ī | ĭ | ē | OE | ě | AE | ū | ŭ | ō | ō | AU |
|-----------------------|---|---|---|---|---|----|---|----|---|---|---|---|----|
| <b>tonique</b>        | ā |   | ī |   | ē |    |   | ē  | ū |   | ō | ō | au |
| <b>initiale atone</b> | a |   | i |   |   | ɛ  |   | ɛ  | u |   | o |   | au |
| <b>finale atone</b>   | ɐ |   |   |   | e |    |   |    |   |   | o |   | -  |
| <b>pré-tonique</b>    | ɐ |   |   |   | ɪ |    |   |    |   |   | ø |   | -  |
| <b>post-tonique</b>   | ɐ |   |   |   | ɪ |    |   |    |   |   | ø |   | -  |

Les chartes mérovingiennes témoignent donc d'une division des voyelles ouvertes centrales qui étaient jusque-là négligées, car tandis que le /ā/ du latin reste graphiquement <a> et donne éventuellement /ə/ français (nous reconstruisons la valeur réduite [ɐ] pour l'époque mérovingienne), le /Ǟ/ latin fusionne avec les voyelles antérieures, d'où les fréquentes graphies <i> et <e> pour le /Ǟ/ atone intérieur, mais pas pour le /ā/. Ces données sont particulièrement intéressantes car elles vont à l'encontre d'une tradition qui voudrait que la quantité latine serait disparu sans laisser de traces.

Certes, la longueur vocalique était en train de se perdre ou, plus probablement, était déjà perdue dans la prononciation romane du VII<sup>e</sup> siècle, mais le contraste phonologique entre voyelle longue et brève ne semble pas avoir été perdu, rappelant la séparation des paliers phonétiques et phonologiques évoquée par Barnes (2006) notamment pour la langue ouïghoure.<sup>1125</sup> Le résultat de /Ǟ/ et /ā/ n'était pas une neutralisation uniforme vers /a/ roman, comme on peut si souvent le lire, par exemple chez Bourciez (1955, p. 2) mais plutôt une redistribution, avec /Ǟ/ rejoignant le /ā/ dans la tonique et dans les syllabes initiales et finales atones. Dans les atones intérieures, /ā/ reste distinct comme le /a/ roman tandis que /Ǟ/ s'est réduit d'avantage rejoignant les voyelles antérieures. Cette évolution répond au traitement différent de /Ǟ/ atone en initiale et finale versus la position post-ton que signalée par Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 18.5.1.3), et confirme leur intuition « que

<sup>1124</sup> Nous ne trouvons pas de <monichus> dans nos chartes, mais Diehl en trouve dans les inscriptions : <monichus> (D1657) et <monuchus> (D1655) aussi cité par Gaeng (1968, p. 104). La confusion de <a>, <i>, <u> suggère une réduction vers le *cheva* au moins sur le plan phonétique.

<sup>1125</sup> Barnes (2006) démontre deux cas de séparation entre réalités phonétiques et comportements phonologiques pour le Shimakonde, une langue Bantu parlée au Mozambique, et le Ouïghour (an. *Uyghur*). En Ouïghour la voyelle /a/ [æ] ou [ɑ] ferme vers [i] dans les syllabes médiales intérieure et atones, ex. *bala* 'enfant' mais *balilar* 'enfants' tandis que la « longue » ne subit pas de réduction. Cependant selon Hahn (1991, p. 55, 217), hors la position initiale ou la position finale la voyelle /ā/ longue par étymologie, et présumément longue dans sa forme phonologique abstraite n'a pas de durée phonétique particulière et en même dans les positions ciblées par la réduction (toutes les position internes atones) elle échappe à la réduction, ex. /hawa:-da/ 'l'air-loc' → [hawada] et non pas [hawida].

l'aboutissement Ø ne peut s'expliquer que par un passage ancien de *a* latin à *e* ou *o* dans cette position » (p. 328).

Autrement dit, bien que le /Ǟ/ et /Ā/ tonique étaient destinés à fusionner, en syllabe atone ces voyelles témoignent de comportement distincts : /Ǟ/ s'est fermé en [ɪ] dans les atones internes tel que dans MONĀSTERIUM → MONISTERIUM, ex. <monistirio> (Ile-Fr/691 T4494 l.11) tandis que /Ā/ n'est jamais écrit <i> dans notre corpus et est attesté <a> comme dans SĀCRĀMĒNTŪM, ex. <sacramenta> (Ile-Fr/682 T4464 l.11).<sup>1126</sup> Bien que ce dernier se réduise en *cheva* dans l'ancien français, c'est un phénomène post-mérovingien.<sup>1127</sup> La non-fusion de /Ǟ/ et /Ā/ aurait pu être décrite comme un changement en chaîne, ex. /Ǟ/ → /i/ et ensuite /Ā/ → /Ǟ/, mais les recherches de Barnes suggèrent que la phonologie n'a pas forcément accès à la réalité phonétique.<sup>1128</sup> Pour Barnes, comme pour Nevins (2007), qu'un /Ā/ (ou n'importe quelle voyelle sous-jacement longue) continue d'être traité différemment des voyelles sous-jacement brèves suggère l'application régulière de la phonologie sur le phonème, et non pas sur sa réalisation phonétique sauf évidemment en cas de réassignation, ce qui n'est pas automatique dès qu'il y a une neutralisation ou une presque neutralisation phonétique.<sup>1129</sup> C'est le problème de l'opacité phonologique où la forme phonologique sous-jacente n'est pas immédiatement récupérable de la forme de surface.<sup>1130</sup>

Dans cette même optique, sous le renforcement de la finale et la force de l'initiale, /Ǟ/ et /Ā/ ont systématiquement fusionné dans la direction de /Ā/, c'est-à-dire qu'ils ont résisté à l'affaiblissement des voyelles atones. Si dans le latin mérovingien on continue d'écrire <a>, les phénomènes de palatalisation gallo-romanes suggèrent que /Ǟ/ et /Ā/ étaient devenus antérieurs dans le gallo-roman, probablement /ǣ/ et /ǣ̃/ (cf. Ségéral et Scheer 2020, p. 212).<sup>1131</sup> L'affaiblissement de ces voyelles sous la lénition de la finale aurait probablement donné [ɐ], ce qui correspond au résultat du /Ā/ à l'interne. Or, la valeur intrinsèque des verbes en -ĀRE était déjà longue, ex. TŪ ĀMĀS → \*[tū ǣmās] →

<sup>1126</sup> Biville (1990, p. 16) considère que les exemples de <Monisterio>, <episcopus> et <monachis> sont un type d'« apophonie latine » qui remonte à la période littéraire. Comme nous le verrons, le type de réduction vocalique est *très semblable*, mais nous devons nous accorder avec Nishimura (2014, p. 173) que ces formes sont des créations de l'époque chrétienne.

<sup>1127</sup> La situation du latin mérovingien est parallèle à celle décrite par Hahn (1991) pour le ouïghour, langue à accentuation occitonique où /æ/ et /a/ atones internes sont réduites à [ɪ], ou à [i] si la finale est aussi [i], ex. /arqa-da-ki/ 'dos-LOC-REL' → [arqidɪqɪ]. Bien que la langue ne réalise pas de vrai contraste de longueur en syllabes toniques, « [showing] little or no clearly audible phonetic length distinction » (Hahn 1991, p. 55) lorsque la voyelle était étymologiquement longue (ce qui peut être établi par la méthode comparative), l'on est contraint de reconstruire une longueur vocalique dans la phonologie abstraite (à la SPE), car en position atone interne, ces voyelles échappent à la réduction et sont réalisées comme [a], ex. [hawada] d'une forme sous-jacente /hawāda/ et non pas \*\*[hawɪda] comme pour la voyelle brève.

<sup>1128</sup> Selon Nevins (2007) « considered jointly, the Shimakonde reduction of long vowels and the Uyghur non-reduction of phonetically short vowels indeed imply a degree of independence between duration in the physical world and the instruction to perform vowel reduction in the speaker's mind ». (p.468). Cet argument peut être compris comme étant en faveur de l'autonomie des modules linguistiques telle que proposée par la *Substance Free Phonology* avancée par Reiss (2007), Hale, Kissonck et Reiss (2007), Hale et Reiss (2008) ou plus récemment par Iosad (2017).

<sup>1129</sup> Nous nous posons la question de savoir si la non-réduction est un signal phonologique pour permettre aux enfants L1 en acquisition de langue de reconstruire une qualité longue pour ces voyelles autrement réalisées longues.

<sup>1130</sup> Voir par exemple McCarthy (1999) ou plus récemment pour l'opacité diachronique Gress-Wright (2011).

<sup>1131</sup> Mais voir la discussion dans les sections 9.2.3 et 9.2.4. Ces palatalisations n'ont pas une réponse visiblement plus évidente qu'une autre.

\*[t'áimɐːs] 'tu aimes'.<sup>1132</sup> Dans ce cas la phonologie, s'accrochant à la durée de la voyelle finale, et probablement par rapport aux [ĩ] et [ɐ̃] hyper brefs, a catégorisé ce [ɐː] final comme une instanciation de /Ā/ ; l'on sait que la longueur n'était plus contrastive en finale depuis que /-Ā/ final est devenu bref [a] par la règle de la *Brevis Breuians* (cf. Griffith, 1972; Jocelyn et Powell, 2015). Or, l'attachement paradigmatique du [A] comme élément de la première déclinaison féminine aurait aidé à pousser la lexicalisation vers /Ā/ en fin de mot.

Tandis que la majorité des grammaires traitent de l'évolution indépendante des phonèmes vocaliques, et dans le cas du français traitent de la chute totale des atones et parfois depuis le V<sup>e</sup> siècle, il y a une tradition qui remonte à Lausberg (1969, § 249-296) qui concerne la neutralisation des contrastes vocaliques. Lausberg (1969) écrit que « la prononciation [des voyelles atones] n'était pas réalisée avec autant d'affection que les toniques ... ce qui causa une réduction dans la Romania entière, par une prononciation grossière de la qualité, l'abandon de rôle syllabique et la chute totale » (p. 194).<sup>1133</sup> Une combinaison de facteurs dans le latin tardif, notamment l'avenant de l'allongement des toniques libres et le remplacement d'une voyelle finale atone longue par une brève, a assuré que les langues romanes héritent maximale de 5 contrastes vocaliques dans la syllabe finale atone, une situation préservée pas le sarde logoudorese où l'on trouve /i/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /u/ en final (cf. Loporcaro, 2011a, § 3.3).<sup>1134</sup> Loporcaro (2011b, p. 65-66), suivant Lausberg (1969, §272) démontre que, dans l'ensemble des langues romanes, le nombre de contrastes possibles en syllabes atones est réduit : 4 en toscan, 4 en roumain, 3 en espagnol. Dès qu'on arrive dans le catalan on trouve la perte systématique du /-e/ final, tout comme en occitan où l'on perd aussi le /-o/ final. Le sursilvan préserve un /-ɐ/ final issu du /Ā/ et du /Ǟ/ en final, et en ancien français il ne reste que le piètre /-ə/ issu du /Ā/ et du /Ǟ/ en final et des voyelles d'appui. Nous trouvons que la diversité des réductions dans les langues romanes s'intègre tout de même à un état de langue qui est partiellement visible dans nos chartes, notamment dans l'initiale atone qui s'approche d'un système avec 5 monophthongues contrastives /i, e, a, o, u/ + la diphtongue /au/.

Ségéral et Scheer, GGHF (2020, p. 321), suivant les données dialectales dans Lausberg (1969, § 272) et Loporcaro (2011b), sont arrivés à un modèle très semblable pour l'évolution des voyelles en syllabes atones. Ils proposent essentiellement une réduction des 10 voyelles latines à 5 monophthongues + /au/ en syllabe entravée et 3 monophthongues contrastives + /au/ en syllabes atones non entravées tel que résumé dans la figure 108 et la figure 109. Pour Ségéral et Scheer GGHF (2020, § 224, p. 216-217), il y a une distinction fondamentale entre les voyelles des syllabes entravées et les syllabes non-entravées. Dans les syllabes entravées, /ī/ et /ū/ latins sont restés distincts tel que démontré dans

<sup>1132</sup> Ce qui est exceptionnel, c'est plutôt la perte de la longueur à la troisième personne *ĀMĀT* 'il aime'.

<sup>1133</sup> Lausberg (1969): « [nichthaupttonigen Vokale] sind für den Wortkörper nicht so 'wichtig' wie die Haupttonvokale, sie werden darum bei der Aussprache auch nicht so 'liebvoll' behandelt wie diese. Sie neigen deshalb in der Gesamtromania zur Reduktion: einmal durch eine Qualitätsvergrößerung ... sodann durch eine Tendenz der Aufgabe der Silbenfunktion ... und eine Tendenz der Schwächung, die zum Schwunde führt » (p. 194).

<sup>1134</sup> Allen (1973, p. 182) date l'abrègement des voyelles finales, ex. le /ō/ de la première personne du singulier, *AMŌ* → *amō* 'j'aime' avant le IV<sup>e</sup> siècle.

des mots comme INDĪCTĀRE → afr. *enditier*, ou DŪRĀRE → fr. *durer*.<sup>1135</sup> En revanche, dans les syllabes non entravées, la réduction se poursuit plus intensément et /ī/ et /ū/ se neutralisent avec les autres voyelles antérieures et postérieures respectivement, voir la figure 109.

figure 108 : la réduction des voyelles en syllabes atones fermées du latin classique au latin tardif selon Ségéral et Scheer 2020 (§ 13.4.3.2)

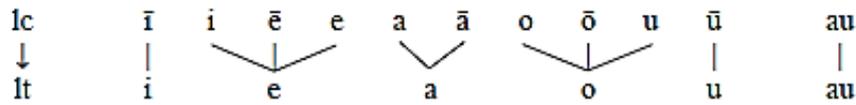
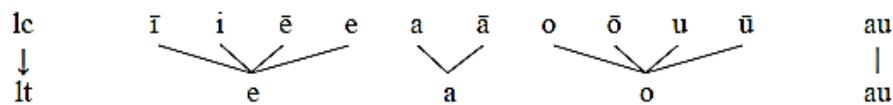


figure 109 : l'évolution du latin classique au latin tardif des voyelles atones en syllabe ouverte selon Ségéral et Scheer 2020 (§ 13.4.3.2)



Si le sort distinct de la syllabe entravée contre celui de la syllabe non entravée (libre) semble être plus important chez Ségéral et Scheer (2020), nous sommes de l'avis que cela est directement une conséquence de perspective, de regarder l'évolution du français sur le long terme. Dans notre période nous n'avions pas trouvé de différenciation notable entre la syllabe libre et entravée hormis les synopes impossibles à cause de la rencontre illicite de certaines consonnes, mais nous n'avons pas non plus pu étudier cette variable en profondeur et nous ne doutons pas que /ī/ ET /ū/ aient une plus faible variation graphique dans les atones entravées que dans les syllabes atones libres. Tandis que Ségéral et Scheer cherchent à expliquer les formes phonologiques de l'ancien français, nous nous concentrons essentiellement sur le gallo-roman « commun » et le protofrançais qui précèdent l'ancien français. Or la langue du VII<sup>e</sup> siècle n'avait pas encore subi les synopes et apocopes massives qui ont donné à l'ancien français sa forme idiosyncrasique. Le gallo-roman et le latin mérovingien comportent simplement moins de syllabes entravées à cause de la préservation des voyelles dans la forme phonologique, phénomène que nous adresserons dans le chapitre 9. Le système des contrastes /e/, /a/, /o/ en syllabes atones libres proposé par Ségéral et Scheer (2020) a une plus grande élégance en réduisant le nombre d'unités distinctes que l'on doit représenter et manipuler dans la grammaire dans une perspective diachronique.

Du point de vue du système synchronique du VII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons encore entre 7 et 5 monophongues dans la syllabe initiale : /Ē/ s'écrit parfois <i> en syllabe atone, et /Ō/ s'écrit parfois <u>, suggérant que ces voyelles pouvaient ressembler à /e/ et /o/ tonique, sans toutefois être neutralisées en entier. Si nos conclusions diffèrent de celles de la GGHF, c'est principalement que

<sup>1135</sup> Or c'est cette situation qu'on retrouve également à l'initiale, ex. CĪVĪTĀTEM → fr. *cité*. La préservation d'une voyelle labiale se trouve aussi dans le /ū/ prétonique de EXCOMMŪNICĀRE → afr. *escomungier* refait en *excommunier* dans le français classique. Notons l'existence d'une forme *escomengier* avec réduction supplémentaire du /ū/ en *cheva* en ancien français (cf. Ségéral et Scheer 2020, GGHF, p. 280). La préservation d'une voyelle labiale /ū/ se trouve aussi dans AUSCŪLTĀRE → \*iscŭltāre → afr. *esculter*, etc.

l'état de langue décrit dans cette thèse est ancestrale, précédant d'environ deux siècles le système décrit par Ségéral et Scheer. Ainsi on trouve encore le contraste entre voyelles médianes mi-fermées et mi-ouvertes en syllabes initiales, une distinction vouée à disparaître. Néanmoins, la réduction vocalique est bien visible dans les chartes mérovingiennes et les occasionnelles graphies <i> pour /ĕ/ initial ou <u> pour /ō/ prépare le terrain pour le système où ces voyelles avaient fusionné.

Ce qui est particulièrement parlant de notre analyse des voyelles atones, c'est le fait que nous arrivons par la méthode philologique, l'étude des documents mérovingiens originaux, à un résultat quasiment identique à celui de Lausberg (1969, § 272) et Loporcaro (2011b, p. 65-66) qui abordent clairement la question des voyelles « protoromanes » par la comparaison des langues et dialectes modernes. Ce résultat devrait nous assurer que les langues romanes sont bien issues du latin tardif et altimédiéval, et que la langue des chartes mérovingiennes est essentiellement le registre acrolectal écrit de la langue gallo-romane parlée en Gaule. Comme le souligne Gaeng (1968, p. 107), de nombreux chercheurs évitent de poser une date pour ces neutralisations phonologiques, suivant la « théorie établie de la réduction du système vocalique latin » (p. 107).<sup>1136</sup> Nos chartes mérovingiennes nous donnent un repère qui suggère fortement que la neutralisation vers trois voyelles dans les atones internes et finales était accomplie en Gaule avant le VII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1136</sup> Gaeng (1968) : « None of these Scholars, however make any pronouncement on the possible chronology of the merger of Latin /ĕ/ and /ē/ and Latin /ō/ and /ō/ in unstressed syllable[s] and merely follow the established theory of the reduction of the classical Latin vowel system to a five vowel pattern, as a result of the loss of vowel quantities which, according to one authority [Bourciez (1937, p. 42)], has occurred in the course of the third and fourth century » (p.107). Dans cette 4<sup>e</sup> édition des *Éléments de Linguistique Romane*, Bourciez fait remonter la date de la neutralisation par rapport à la deuxième édition [Bourciez ], où il datait la perte quantitative au II<sup>e</sup>- III<sup>e</sup> siècle.

figure 110 : chemins de la réduction du latin classique au gallo-roman

|                 |                      |     |          |       |    |     |                      |          |     |     |     |      |
|-----------------|----------------------|-----|----------|-------|----|-----|----------------------|----------|-----|-----|-----|------|
| latin classique | ī                    | ĩ   | ē        | ĕ     | AE | ă   | ā                    | ō        | ō   | ŭ   | ū   | AU   |
| latin tardif    |                      |     |          |       | ▶  |     |                      |          |     |     |     |      |
|                 | /i/                  | /i/ | /e/      | /ɛ/   |    | /ɐ/ | /a/                  | /ɔ/      | /o/ | /u/ | /u/ | /aʊ/ |
| atone initiale  |                      | ↙   |          |       |    |     |                      |          | ↘   |     |     |      |
|                 | /i/                  |     | /e/      | (/ɛ/) |    | /a/ | (/ɔ/)                | /o/      |     | /u/ |     | /aʊ/ |
|                 | <i>                  |     | <i>, <e> | <e>   |    | <a> | <o>                  | <o>      |     | <u> |     | <au> |
|                 | └──────────────────┘ |     |          |       |    |     | └──────────────────┘ |          |     |     |     |      |
| atone interne   |                      |     | /ɪ/      |       |    | /a/ |                      | /ɐ/      |     |     |     |      |
|                 |                      |     | [ɪ]      |       |    | [ɐ] |                      | [ɐ]      |     |     |     |      |
|                 |                      |     | <i>, <e> |       |    | <a> |                      | <u>, <o> |     |     |     |      |
| atone finale    |                      |     | /ɨ/      |       |    | a   |                      | /ɐ/      |     |     |     |      |
|                 |                      |     | [ɨ]      |       |    | [ɨ] |                      | [ɔ]      |     |     |     |      |
|                 |                      |     | <e>, <i> |       |    | <a> |                      | <o>, <u> |     |     |     |      |

Le système de réduction que nous proposons pour le gallo-roman est essentiellement celui du portugais brésilien moderne et, comme nous le discuterons, certains changements que l'on peut reconstruire entre le gallo-roman et le protofrançais semblent être en cours dans le portugais européen, notamment le dévoisement et la syncope des voyelles atones (cf. Cruz-Ferreira, 1999, p. 129).

Dans ce chapitre, nous avons abordé la question de la neutralisation des contrastes par la voie de l'hypoarticulation qui, comme nous l'avons vu au chapitre 3, est le plus souvent liée à une question de durée de la voyelle. Certes, nos graphies ne peuvent rien nous dire sur la durée de l'énonciation moyenne des gallo-romains, mais l'hypothèse de la breveté comme cause de la réduction peut être observée dans le gallo-roman moderne. La breveté de la voyelle finale a été décrite par Martinet (1956) dans le francoprovençal de la Savoie, langue sœur du français. Martinet admet qu'en francoprovençal le /-e/ final est « d'assez faible durée à la finale » (p. 72), ex. [lasɛ̃] 'lait' ← LĀCTEM et se réalise parfois même comme un /ɐ/ (p. 77) et le /-ɔ/ est « caractérisé comme bref, par opposition à ɔ [lire /ɔ/] qui serait [comparativement] long » (p. 75). Quant au /a/, quand-même bref, « la durée de ses réalisations varie selon la position dans le mot, mais dans des proportions moindres que dans le cas des [autres] voyelles ... » (p. 74), ex. ['ta.lă] 'toile' ← TĒLA.

En réalité, ces voyelles réduites finales sont d'une durée assez brève pour que dans son analyse du francoprovençal, Martinet (1956) les traite comme des phonèmes à part se trouvant aujourd'hui dans

les syllabes post-toniques et dans d'autres syllabes faibles. En effet, dans le parler de Hauteville, en Savoie, les voyelles finales atones étaient prononcées de manière très rapide. Si dans le latin mérovingien, ce sont des allophones rapides et moins saillants, différents changements phonologiques et de contraste dans la langue moderne poussent Martinet à les décrire comme des phonèmes du francoprovençal, nonobstant une distribution réduite à cause des circonstances historiques de leur apparition.<sup>1137</sup> Il nous semble que le système phonologique contemporain retient l'essentiel des contrastes vocaliques atones que nous estimons observer dans le latin mérovingien.

---

<sup>1137</sup> Le terme *super short vowels* est aussi utilisé pour certaines voyelles dites 'excréscentes' (cf. Burke et al., 2014) comme en Lamkang (langue du Manipur en Inde), qui désigne un type de voyelle non contrastive épenthétique avec une durée très courte et une certaine centralisation qui peut tout de même occuper le noyau syllabique.



# CHAPITRE 9

## L'ALTERNANCE VOCALIQUE : LA SYNCOPE ET L'APOCOPE

**D**ans le chapitre précédent, nous avons vu que dans les syllabes réduites, c'est-à-dire les atones intérieures et finales, les contrastes vocaliques étaient réduits à une simple opposition entre trois voyelles : une voyelle antérieure [I], une postérieure [U] et une centrale [A]. Cependant, dans la diachronie du français la plupart de ces voyelles ont aussi fini par s'amuir. Dans ce chapitre, nous abordons les deux mécanismes de la chute vocalique : la syncope et l'apocope.

### 9.1 État des lieux

L'amuïssement des voyelles atones, phénomène que Scheer (2015) définit comme « [l'e]ffacement d'un segment, typiquement de manière définitive et en diachronie » (p. 220) est sans doute parmi les plus importantes transformations séparant les langues romanes de leur ancêtre latin. Loporcaro (2011b) traite même ce développement de « révolution prosodique » (p. 58).

Comme nous l'avons vu dans la section 3.6.2.4, la syncope et l'apocope sont présentes dans la langue latine depuis au moins la période archaïque. C'est ainsi que Pensado Ruiz (1984, p. 234) signalait l'impropriété de traiter d'un « début » de la syncope romane. L'amuïssement des voyelles en diachronie correspond en réalité à l'extension et la généralisation d'un phénomène déjà présent dans la langue latine. En observant la diversité des langues romanes modernes, on remarque que la perte des voyelles atones était moins importante dans les langues romanes orientales et plus importante dans les langues romanes occidentales, trouvant son extension maximale dans la langue d'oïl, où la quasi-totalité des voyelles atones se sont perdues en diachronie.

Dans les grammaires historiques du latin au français, on a habituellement traité la perte des voyelles <u>, <o>, <i> et <e> latins comme une règle diachronique ponctuelle. On trouve dans les grammaires de Meyer-Lübke (1934, § 116), Pope (1952, § 256), Fouché (1958), Zink (2013, p. 43-45), etc. et dans les études de Richter (1934, § 159), Straka (1953, p. 286-288) et d'autres, l'idée très répandue que toutes les voyelles non-ouvertes se sont affaiblies à peu près de manière similaire, coalescent en un /ə/ avant de tomber et avant que le /-a/ ne s'affaiblisse en /-ə/ à son tour. Certains de ces auteurs

admettent tout de même une réduction vocalique plus ou moins rapide selon le contexte phonologique.

Dans ce chapitre, nous repassons sur les descriptions principales de l'amuïssement des voyelles dans la diachronie ; nous nous concentrerons dans cette première partie sur le sort de la voyelle finale. Dans un premier temps, nous survolerons les descriptions de la chute des voyelles telle que présentée dans les manuels romanistes habituels. Ensuite, nous présentons la description de l'amuïssement en deux phases décrites par Ségéral et Scheer (2020) dans la *Grande Grammaire Historique du Français*, qui est à notre avis, l'articulation la plus claire des tendances générales de l'affaiblissement et de la chute des voyelles atones. Enfin, nous présenterons le modèle de l'amuïssement dégradé défendu par Sampson (1980), selon lequel la datation de l'amuïssement de la voyelle était dépendante de sa qualité.

De façon générale, toutes les descriptions de l'amuïssement notent le rôle de l'accent qui sert à la fois à préserver la voyelle tonique et à affaiblir les voyelles atones. Bourciez (1955) écrit : « tandis que la voyelle accentuée persiste toujours en français, il n'en est pas de même des atones voisines, qui, dans certaines conditions, se sont effacées : il y a donc eu, dans le passage au français, *réduction syllabique du mot latin* » (p. 12).

Nous argumenterons que si ces descriptions sont suffisantes en diachronie, elles passent au-dessus d'une réalité synchronique, que l'amuïssement est le résultat de la lexicalisation d'une forme sans la voyelle après une période de variation avec ou sans la syncope et l'apocope. En observant les données du latin mérovingien, il est clair qu'une voyelle phonologiquement sous-jacente était encore présente dans la représentation lexicale des gallo-romanophones. Ces voyelles réduites pouvaient être ciblées par trois processus synchroniques : celui de la syncope, celui de l'apocope ou celui de la rephonologisation en tant que voyelle stable.

### 9.1.1 La perte de la finale selon la tradition romaniste

Comme le souligne Loporcaro (2011b), « De nombreux efforts ont été consacrés à l'établissement d'une chronologie précise de la syncope du français, par rapport aux nombreux autres changements qui ont transformé la forme sonore de cette langue dans une mesure inconnue ailleurs » (p. 61).<sup>1138</sup>

Il est à peu près admis qu'il existe, d'un côté, une part de syncopes relativement anciennes et dites « pan-romanes », par exemple dans l'évolution de VĒTŪLUS → it. *vecchio*, cast. *viejo*, fr. *vieux*. Flobert (1987) date ces syncopes « pan-romanes » du genre CĀLĪDAM → it. *calda*, srd. *kalda*, fr. *chaude* et VĪRĪDEM → it. *verde*, sard. *bilde*, fr. *vert*, etc. du V<sup>e</sup> siècle, présumément sur sa datation de l'Appendix Probi et par le fait que le V<sup>e</sup> siècle est le dernier moment d'unité politique pour la majorité des régions romanophones. En réalité, il existe des apocopes et des syncopes plus anciennes encore, qui ont contribué à donner au latin classique sa forme habituelle (cf. § 3.6.2.4).

<sup>1138</sup> Loporcaro (2011b) : « Much effort has been devoted to establishing a precise chronology of French syncope, relative to the many other changes which transformed the sound shape of this language to an extent unknown elsewhere ... » (p. 61).

D'un autre côté, les chercheurs reconnaissent une progression de la réduction et de la syncope selon une étendue et un rythme propre à chaque langue romane, mais c'est là que le consensus s'arrête. Traitant du latin vulgaire de la Gaule, Grandgent (1907, § 244), était de l'avis que les voyelles /ĩ/, /ī/, /Ē/ et /ē/ étaient devenues « obscures » au cours du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles en Gaule, pareil pour /ŭ/, /ū/, /ō/ et /ō/, et que ces voyelles, « mis à part *a* et *ī* qui ont généralement chuté dans toutes les territoires celtiques, aquitains et ligures autour du VIII<sup>e</sup> siècle » (p. 102).<sup>1139</sup> Pei (1932, p. 43) accepte la première de ces conclusions. Quant à la chute totale, il est plus difficile d'en tirer des conclusions. L'apocope ne semble pas être un phénomène du VII<sup>e</sup> ni du début du VIII<sup>e</sup> siècle. Or, nous avons démontré que « obscure » (§ 7.3.1.2) ne signifie pas la neutralisation en *cheva* mais plutôt l'apparition de trois voyelles réduites. Bourciez (1955, p. 15) reconnaît aussi une sensibilité de la voyelle atone finale jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, donc une présence acoustique de ladite voyelle. En revanche, Zink (1986, p. 43) place l'effacement de la voyelle finale au VII<sup>e</sup> siècle ; il y a donc une convergence d'avis jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, où la finale atone change de statut.

D'autres chercheurs encore, comme de La Chaussée (1974; § 9.2.1.1) par exemple, font passer les voyelles finales autre que /a/ en *cheva* dès le III<sup>e</sup> siècle dans la finale des mots proparoxytons, ex. AETÁTICUM → \*edádīgə → afr. *eage* → fr. *âge* ou encore CÚBITUM → \*kóvedə → afr. *coude*, etc. De La Chaussée (1974, § 6.1.1.2) adopte une chronologie très hâtive, plaçant la réduction des voyelles finales des pr paroxytons en *cheva* dès le III<sup>e</sup> siècle, ex. CŌMITE → \*comitə ; ce que nous devons d'emblée rejeter comme phénomène phonologique<sup>1140</sup>. Il place ensuite l'effacement des finales sauf /a/, d'abord devant /s/ et /t/ au cours du VII<sup>e</sup> siècle, et en finale absolue au cours du VIII<sup>e</sup>.<sup>1141</sup> De La Chaussée ne justifie pas ces datations et ne fournit aucun exemple réel ; il répète Straka (1953, p. 300) qui souligne que « la syncope s'est effectuée postérieurement à l'affaiblissement des voyelles finales des proparoxytons... » (p. 300). Straka (1953) basait cette datation et son hypothèse d'une réduction de la finale vers *cheva* sur le besoin d'expliquer la préservation d'une voyelle finale dans ces mots. Aucune donnée ne vient appuyer l'hypothèse de la création d'un *cheva* « stable » au III<sup>e</sup> siècle autre le fait que le français préserve éventuellement certaines voyelles en finales en tant que voyelles d'appui.<sup>1142</sup> Sur ce sujet Zink (1986), écrit que « [c]certains phonéticiens pensent que [la voyelle finale des proparoxytons] a déjà reçu, au III<sup>e</sup> siècle, un timbre ɛ, mais plus fortement articulé que

<sup>1139</sup> Grandgent (1907) : « The [final] vowels regularly remained through the Vulgar Latin period. Later, about the eighth century, they generally fell, except *a* and *ī*, in Celtic, Aquitanian, and Ligurian territory » (p. 102). Il ne donne pas de motivation claire pour la chute des voyelles au VIII<sup>e</sup> siècle. Grandgent (1907, § 244) tire ces exemples de sources secondaires : par ex. Neumann (1898, p. 7-8) pour les inversions de <a> et <e> en finale. L'observation de ces données démontre en effet la même réduction vers trois voyelles finales, bien qu'il ne l'ait pas interprété de cette manière.

<sup>1140</sup> Pour de La Chaussée, la réduction en *cheva* de la voyelle finale des proparoxytons est simplement une stratégie pour expliquer le non-effacement de cette voyelle qui date des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. De La Chaussée (1974) : « Ce ɛ, son indéterminé, encore étranger au système de la langue, a dû, de ce fait, échapper plus tard à l'amuisement des voyelles finales des paroxytons » (p. 88). Une centralisation gradiente vers /ə/, pourquoi pas, mais pas la réduction des finales en *cheva* qui aurait rendu incompréhensible le latin de la Gaule à l'ensemble des autres latinophones.

<sup>1141</sup> Bourciez (1955, § 13, 12) place la chute des voyelles finales atones autres que /a/ à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ou au début du VIII<sup>e</sup>, et la réduction de /a/ vers *cheva* vers la fin du VIII<sup>e</sup> ou au début du IX<sup>e</sup>.

<sup>1142</sup> Meyer-Lübke (1884) proposait plutôt un accent secondaire dans cette position, accent qui expliquerait le maintien des finales ; si cette solution est aussi sans appuis philologiques, elle correspond mieux au renforcement de la finale dont nous avons discuté dans la section 7.3.1.1.

celui du VII<sup>e</sup> » (p. 44), donnant l'exemple de CŌMĪTE → \*kōmete → \*kōmtə. Visiblement, dans ces dérivations, Zink (1986, par ex. ĀSINUM p. 45) préserve à son tour un contraste vocalique de la finale jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, mais accepte une réduction en *cheva* des atones intérieures dès le III<sup>e</sup> siècle.

Il y a aussi des problèmes méthodologiques concernant la chronologie relative de Straka (1953; 1956) dont la datation de certaines syncope est dépendante de la diphtongaison ou de la non-diphtongaison de certaines voyelles toniques, ou encore de la lénition des occlusives. En sachant que la chronologie de Straka est construite en partie sur des données erronées ou non-existantes (cf. § 2.2.2.2 ; § 4.5), en partie sur la préférence personnelle pour une théorie explicative au dépit d'une autre et, enfin, sur un absolutisme darwinien de la différenciation des langues qui ne prend pas adéquatement en compte la variation interne à une communauté linguistique, nous abordons ces chronologies avec un scepticisme approprié.<sup>1143</sup> Dans l'ensemble, l'aspect « relatif » de cette chronologie est toutefois utile, considérant que les choses sont moins catégoriques que ce que propose Straka. En revanche, nous n'acceptons pas ses datations absolues, que lui-même prend d'ailleurs avec des pincettes, son but étant de démontrer la méthode et non pas forcément les conséquences temporelles.

Quant aux syncope propres aux différentes langues romanes, les chercheurs sont en désaccord. Certains chercheurs comme Richter (1934, § 157, § 159) et Englebert (2015, § 6.2.5) admettent « l'amuïssement », voire l'apocope, des voyelles non-ouvertes, parfois aussi tôt qu'au VI<sup>e</sup> siècle,<sup>1144</sup> mais ces propositions se heurtent à des difficultés méthodologiques. Dans le cas de Richter (1934), sa datation du VI<sup>e</sup> repose sur des erreurs supposées dans les *Formules angevines* (cf. § 1.3.3), mais— elle ne cite pas une seule forme erronée et ne réfère le lecteur à aucune étude critique sur le sujet. Il faut aussi noter qu'aucun manuscrit contenant les formules ne précède le IX<sup>e</sup> siècle (cf. § 1.3.3) ; les datations antérieures sont donc spéculatives. À cette complexité s'ajoute celle que les formules étaient fréquemment recopiées. La datation est donc difficile, déjà au XIX<sup>e</sup> siècle. Une édition des formules était préparée par Charles Giraud et reproduite par Rozière (1859) ; c'est celle-ci qui est citée par Arbois de Jubainville (1872). Richter (1934) emploie l'édition améliorée de Zeumer (1886) dans la MGH - *Formulae merovingici et carolini aevi* 6, et cette édition critique mérite une étude comparative avec nos chartes. Ayant rapidement vérifié les quelques premiers paragraphes, les erreurs vocaliques sont du même genre que dans nos chartes et ne témoignent pas de la réduction de la finale en *cheva*, mais plutôt de la réduction ternaire des contrastes vocaliques. En effet, son traitement de la « Schwächung der nichtakzentuierten Öffner » (§ 10 ; § 66, etc.) c'est-à-dire 'l'affaiblissement des voyelles non-accentuées', suggère plutôt que les erreurs vocaliques sont du même type que celles que

<sup>1143</sup> Pour Straka (1956), la diphtongaison de /ě/ → /jɛ/ doit précéder la perte de la province de la Dacie en 271 ap. J.-C., car le roumain moderne témoigne de cette diphtongaison, tandis que la diphtongaison de /ǫ/ → /wɔ/ doit être postérieure à 271, car elle est absente en roumain et « ne pouvait plus atteindre cette région » (p. 253). Selon cette même logique, le fait que le sarde ne diphtongue ni le /ě/ ni le /ǫ/ signale selon lui « l'individualisation du sarde [...] au plus tard vers la fin du II<sup>e</sup> siècle » (p. 253-254), écrivant explicitement que « la Sardaigne ne faisait plus d'unité linguistique avec les autres pays de la Romanie » (p. 253). Ces erreurs de méthode sont exacerbées par le fait que sa datation des diphtongaisons repose sur des données fantômes, désormais amplement démontrées par Herman (1970b), Loporcaro (2015) et, j'espère, de manière définitive, par la démonstration dans cette thèse.

<sup>1144</sup> Richter (1934) date la neutralisation des voyelles finales en /ə/ du VI<sup>e</sup> siècle – VII<sup>e</sup> siècle, et sa chute, grossièrement, du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup>.

nous retrouvons 'ans nos chartes, c'est-à-dire la confusion de <i> ,<e>, <ae> et de <u> et <o>.<sup>1145</sup> Curieusement, Politzer et Politzer (1953) admettent aussi la chronologie de Richter (1934), bien que leurs données, tout comme celles de Richter, ne révèlent que peu d'exemples de syncope ou d'apocope, acceptant cependant la conclusion de Richter qui « [...] situe [...] l'affaiblissement extrême de la plupart des voyelles non accentuées en un son vocalique indéfini (reflété dans nos documents par l'incapacité croissante des scribes à distinguer les *e* ouverts et fermés non accentués, et surtout les *i* et *e* finaux) aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles ». <sup>1146</sup> Ce passage, obligatoire ou non, par une phase comme *cheva* avant l'amuissement de la voyelle est source de désaccord entre les chercheurs. Loporcaro (2011b, p. 67), suivant Richter (1934, p. 230-234) place la réduction de la finale en *cheva* au VI<sup>e</sup> siècle et l'effacement de la voyelle finale avant le début du VIII<sup>e</sup> siècle.

Si nous rejetons les datations de la réduction et de la syncope données par de La Chaussée (1974, § 6.1.1.2), nous trouvons son explication du mécanisme de la perte de la voyelle tout de même cohérente :

« les voyelles finales [...] ont commencé à s'affaiblir au VI<sup>e</sup> siècle : à se fermer et à s'abrégier, et, à se centraliser – mais progressivement. On peut supposer que, dans un premier temps, *-a* > *-a̠* (comme en portugais moderne) ; *-e*, *-i* > *-j̠*, *-o*, *-u* > *-y̠*. À l'étape suivante, *-a̠* > *-ə̠* et ne va pas plus loin, étant la voyelle la plus ouverte ; *-j̠*, *-y̠*, d'abord devant *-s* et *-t*, ensuite en finale absolue, ont dû se réduire à un même son vocalique de timbre neutre, peut-être pas perçu, mais dont la présence permettait à la consonne antécédente de se réaliser comme explosive, et le cas échéant comme sonore ; l'étape finale est la disparition pure et simple. Le processus a pu se développer au long des VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles »

(de La Chaussée 1974, p. 89).

Notons bien que de La Chaussée utilise le diacritique <̠> pour indiquer la centralisation des voyelles atones. Cette explication est la seule que nous connaissons à employer des processus bien documentés des langues modernes pour expliquer la réduction et l'effacement des voyelles finales. Sans le dire explicitement, l'explication de de La Chaussée contient le germe de la réduction des contrastes en finale. Malgré la grande clarté de cette partie de l'exposé, la réduction des finales vers trois voyelles centralisées mais contrastives n'est pas reprise par une majorité de romanistes.

Les chercheurs comme Vielliard (1927) et Pei (1932), qui ont étudié les documents mérovingiens, n'acceptent pas et ne peuvent pas accepter une datation reculée de la syncope et notamment de

<sup>1145</sup> Richter (1934) cherchait même à remonter la neutralisation en *cheva* au V<sup>e</sup> siècle, sous prétexte (décrit par Sampson (1980, p. 30)) qu'il est « impossible » que les *formules angevines* contiennent de nombreuses fautes dans la syllabe finale. Richter (1934, § 141B) écrit : « Die Belege, die in der ältesten Schicht der Formulae Andecavenses so reichlich vorhanden sind, beweisen, daß die Schwächung der nichtakzentuierten Öffner am Anfang des 6. Jahrh. schon sehr weit fortgeschritten war. Und da der Zusammenfall von *e*, *i*, *o*, *u* der Veränderung des nachakzentischen *a* notwendigerweise vorausgeht, muß man ihn ins 5. Jahrh. setzen », c'est-à-dire que 'Les preuves qui sont si abondantes dans la plus ancienne strate des *formules angevines*, prouvent que l'affaiblissement de l'ouverture était déjà très avancé au début du VI<sup>e</sup> siècle. Et puisque la coïncidence de *e*, *i*, *o*, *u* précède nécessairement le changement de l'*a* post-accentué, il faut le mettre au V<sup>e</sup> siècle.

<sup>1146</sup> Politzer et Politzer (1953) : « She puts ... the extreme weakening of most unaccented vowels into an indefinite vowel sound (reflected in our documents by the increasing inability of the scribes to distinguish unaccented open and closed *e*, and especially final *i* and *e*) in the 6th and 7th centuries » (p. 42).

l'apocope : il n'y a tout simplement pas assez de preuves pour en arriver à cette conclusion. Lemay (2017, § 2.1.4.4) adopte une position plus nuancée, distinguant les syncopes purement épigraphiques des syncopes phonologiques, et même des explications morphologiques.<sup>1147</sup> Elle souligne tout de même « qu'il y a peu d'instances » (p. 51) de la syncope, et l'attribue au conservatisme du lapidaire.

Nous présumons que la datation de ces phénomènes est nécessaire pour prendre en compte les apocopes et les apparentes neutralisations en *cheva* que nous trouvons dans les *Serments de Strasbourg*. Les auteurs qui datent la neutralisation en *cheva* et l'apocope d'une période encore plus lointaine semblent s'appuyer sur des données philologiques encore plus faibles ou non-existantes.

Certains chercheurs comme Englebert (2015, p. 75-77) restent sceptiques sur la première fusion des voyelles non ouvertes en *cheva*. D'autres débattent encore de la nature du *cheva* d'appui.<sup>1148</sup> Pope (1952, § 250-264) adopte une position modérée, admettant la réduction des atones autres que le /a/ vers *cheva* au cours de la période gallo-romane et reconnaissant leur amuïssement avant le IX<sup>e</sup> siècle. Elle cite quelques données du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle (cf. § 264). Dans tous ces modèles, y compris celui de Ségéral et Scheer (2020) que nous regarderons plus en détails, la syncope et l'apocope des voyelles non-ouvertes doit logiquement précéder la réduction de /a/ vers *cheva*, car celui-ci est préservé jusqu'en moyen français.



Deux choses sont donc à signaler :

1. Les arguments mis en avant par les romanistes du siècle passé en faveur d'une réduction des voyelles atones vers *cheva*, pointent en réalité non pas vers un *cheva* unitaire comme l'on peut habituellement le lire dans les grammaires, mais plutôt vers la réduction des voyelles vers trois contrastes en syllabes atones, probablement vers des voyelles réduites. Il suffit de regarder les données de Richter (1934), Politzer et Politzer (1953) et autres, pour tirer les mêmes conclusions.
2. Les données qui ont été employées pour dater les phénomènes de la réduction en termes absolus, emploient habituellement la première occurrence du phénomène pour la datation. Richter (1934, p. 16) est au moins honnête quant à ce choix méthodologique.<sup>1149</sup> C'est un choix méthodologique raisonnable, mais avec une conséquence importante : la forme traditionnelle continue de coexister avec la forme novatrice bien au-delà de la vie de l'individu responsable de cette erreur. Lemay (2017, p. 202, 203, 256\_259) démontre grâce à la *courbe en s* (an. *S-curve*) que l'on peut

<sup>1147</sup> Elle observe la forme <depostio> (D1467) pour DEPOSITIO rapporté par Gaeng (1968, p. 269),<sup>1147</sup> mais cette explication demande plusieurs accommodations. Étant donné que le /i/ est tonique, il faudrait accepter une accentuation analogique à celle de l'accusatif DEPOSITIÖNEM. Lemay (2017) semble préférer l'explication de Pirson (1901, p. 50), à savoir que ces deux formes seraient modelées sur le participe passé PÖSTUS de PÖNO.

<sup>1148</sup> Différentes analyses sont possibles, notamment celle où toute finale sauf /-a/ chute, mais qu'un /-ə/ est réinséré là où un groupe consonantique illicite serait formé, qui s'oppose au maintien de la voyelle étymologique qui se voit réduit en /ə/ à son tour.

<sup>1149</sup> Richter (1934) : « Die Zeiteilung erfolgt nach dem ersten Auftreten der Erscheinung » (p. 29) 'la division du temps se fait d'après la première attestation du phénomène'.

bien avoir une diffusion graduelle d'une innovation de type phonologique sur une période au-delà de trois siècles, avant qu'elle ne s'implémente de manière stable.

L'un des avantages de postuler une réduction de la finale en *cheva* dès une date ancienne est la possibilité offerte par cette hypothèse de balayer sous le tapis métaphorique toutes les variations orthographiques et casuelles du latin tardif et mérovingien, sans vraiment devoir les expliquer. On peut faire « disparaître le problème ». Cependant, les chercheurs qui ont postulé une réduction en *cheva* avant l'amuïssement des voyelles atones du latin tardif ne se sont que rarement intéressés à l'état linguistique intermédiaire entre le latin tardif et l'ancien français, l'objectif étant de décrire l'apparition du français.<sup>1150</sup> Et qui les blâmerait ? Les documents mérovingiens sont notables pour leur difficulté d'interprétation.

### 9.1.2 La perte de la finale selon Ségéral et Scheer (2020), GGHF

Dans leur chapitre sur la phonologie historique de la GGHF, Ségéral et Scheer, GGHF Partie 3 (2020, p. 323-235) reprennent un schéma assez traditionnel de la réduction des voyelles atones. Ils définissent trois étapes de la réduction des voyelles pleines en *cheva* :

1. Dans un premier temps, partant sur une base de trois contrastes possibles dans l'atone, dès le III<sup>e</sup> siècle, /e/ et /o/ commencent à se centraliser vers /ə/.
  - a. Cette centralisation devait suivre la palatalisation de /k/ devant /i, e/, ex. RŪMĪCE → *ronce*, car la palatalisation du /k/ semble être contingente par la présence d'un élément palatal |I| absent du *cheva* à proprement dit (voir cependant l'hypothèse de la palatalité inhérente § 9.2.3)
  - b. Cette réduction en schwa *suit* aussi l'élimination des consonnes labiales devant une autre labiale, ex. CLÁVU → *clou* et des vélaire devant une labiale, ex. GRÁECUM → afr. *grieu* (cf. Ségéral et Scheer, 2020 § 316). La réduction des voyelles labiales en *cheva* plus tôt aurait délesté l'environnement labial responsable de l'élimination de la consonne labiale ou vélaire.
2. Ensuite, au VII<sup>e</sup> siècle /ə/₁ issu de / , o, au/ aurait chuté en fin de mot et /a/ serait passé à /ə/₂.
  - a. La syncope de /ə/₁ interviendrait variablement avant ou après la lénition des consonnes intervocaliques, comme en témoignent les doublets *grange* et *granche* ← GRĀNĪCA attesté en afr.

<sup>1150</sup> Ces chronologies ont souvent pour objectif d'expliquer l'évolution du latin au français moderne, habituellement dans le but de préparer le Capes ou l'Agrégation, et c'est donc la chronologie qui importe, ainsi que la simplification pour s'assurer que les futurs professeurs de français ont une familiarité avec les bases de la diachronie du français. Dans cette optique, une grande partie des transformations phonologiques est projetée sur la période sombre des mérovingiens de manière à rapidement travailler avec une langue plus française que latine, celle-ci ayant l'avantage d'être plus familière aux étudiants de lettres modernes. Deux chercheurs qui ont bien étudié les documents mérovingiens, mais qui acceptent quand même la réduction de la finale en *cheva* au VI<sup>e</sup> siècle, sont essentiellement Walstra (1962) et Kerkhof (2018), car ils suivent la datation de Richter (1934). Cela leur permet de gagner quelques rimes parfaites dans la lecture des lettres rimées de Frodebert et d'Importun. Nous y revenons dans la section 12.1.1.1.

- b. L'apocope de /ə/₁ final aurait lieu entre le III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, mais serait inhibée par deux conditions :
- i. en finale (et en pré-tonique) après un groupe consonantique TR, ex. MĀTREM → afr. *mère*, \*QUADRIFURCUM → afr. *carrefour*
  - ii. en finale après certains groupes consonantiques hétérosyllabiques tardifs, ex. CŌMITĒ → afr. *comte*, mais PŌNTE → afr. *pont*.<sup>1151</sup>
- c. Ségéral et Scheer ne sont pas explicites sur le lien causal (an. *pull-shift*) ou simplement ordonné de l'effacement de /ə/₁, et l'apparition de /ə/₂ ← /a/ atone. Mais, ils sont contraints d'admettre que les processus de syncope et d'apocope qui avaient fait chuter /ə/₁ n'étaient plus actifs lorsque /ə/₂ apparaît.<sup>1152</sup>
- i. Au moment où /ə/₂ ← /a/ atone apparaît, les auteurs sont contraints d'accepter que la palatalisation des vélaires devant /a/ eût déjà eu lieu.
3. Enfin, présument au XI<sup>e</sup> siècle, /ə/₂ est rejoint par :
- a. La réduction de /e/ initial atone en /ə/₂
  - b. La réduction de /a/ initiale atone lorsque précédée par une consonne palatale, ex. CĀBALLUM → *cheval*
  - c. La réduction de /a/ initial lorsqu'en hiatus avec /ø/ ancien français issue de /ō/ latin
  - d. La réduction de /a/ initial en /ə/₂ lorsqu'en hiatus avec le /y/ ancien français issu du /ū/ latin, ex. MĀTŪRUM → \*[maðyru] → afr. *meur* 'mûr'
  - e. La réduction de /o/ initial en /ə/₂ suivi de /o/ dans la syllabe suivante, ex. \*CONŪCŪLA → afr. *quenoille* 'quenouille'

Globalement, l'explication de la réduction et de la chute des voyelles proposée par Ségéral et Scheer (2020) maintient les grandes lignes de la tradition romane en y instillant une logique phonologique. L'explication de Ségéral et Scheer (2020) a l'avantage de démontrer le mouvement vers ∅ par différentes étapes de réduction. Cependant, comme leur prise de vue est essentiellement phonologique, les conséquences morpho-syntaxiques de la *chevaïfication* de la finale ne sont pas abordées. Malgré tout, comme nous l'avons vu dans le chapitre 9 (§ 9.1.2), les grandes lignes de leur récit peuvent être retenues : ə₁ est séparé en [ɪ] et [ø] selon leurs origines et ceux-ci coexistent avec le [A]. Dans un deuxième temps, ə₂ apparaît avec la perte des distinctions de qualité, les trois voyelles atones réduites étant davantage réduites vers un seul *cheva* [ə] sans spécification.

### 9.1.3 La perte de la finale selon Sampson (1980)

En effet, si la plupart des grammaires de phonétique historique défendent que les voyelles non-ouvertes se sont affaiblies à peu près en même temps, « coalescent sous la forme d'un *cheva* qui était

<sup>1151</sup> La préservation du /m/ dans CŌMITĒ → *comte* suggère fortement que le /m/ état syllabique [ˈkɔ.m.tɛ] et que la préservation du /e/ finale découle du fait que /t/ seul n'était pas un noyau syllabique permissible.

<sup>1152</sup> Ségéral et Scheer (2020) : « Ce maintien de ə² suppose que les règles qui ont amené l'élimination de ə¹ (syncope et apocope) ont cessé d'être actives lorsque ə² apparaît » (p. 325). Ce passage laisse entendre que c'est la présence du /ə/₂ ← /a/ atone qui mit fin à la syncope et l'apocope, mais nous ne pensons pas que les auteurs avaient vraiment en tête cette causalité.

ensuite supprimé avant le passage de [-a] > [ə] » (p. 24), Sampson (1980) est l'un des rares phonologues à remettre en question cette position traditionnelle et à proposer une réduction échelonnée des voyelles pleines en *cheva* selon leurs qualités étymologiques. L'essentiel dans l'hypothèse de Sampson est la faiblesse particulière du /E/ qui s'est réduit vers [ə] avant de s'amuir. Quelques décennies auparavant, Vossler (1954, § 136) avait déjà noté la précarité de certains <e> dans les inscriptions. Sampson en profite pour présenter des arguments concernant l'évolution des séquences [tʲ] et /k/ + voyelle antérieure.<sup>1153</sup>

Dans l'hypothèse de Sampson, la chute des voyelles est d'abord calée : le /-E/ roman final (← /Ē/, /Ĕ/) chute en premier, suivi par /-i/, /-o/ et /-u/ roman et finalement par /a/. L'on résume ce processus dans la figure 111.

figure 111 : l'évolution des voyelles atones selon Sampson 1980, p. 25

| Phase 1 |   | Phase 2 |   | Phase 3 |   | Phase 4 |   | Phase 4 |
|---------|---|---------|---|---------|---|---------|---|---------|
| -i      | → | -i      | → | -i      | → | -ə      | → | ∅       |
| -e      | → | -e      | → | -ə      | → | ∅       | → | ∅       |
| -o      | → |         |   |         |   |         |   |         |
| -u      | → | -o      | → | -o      | → | -ə      | → | ∅       |

Son argument en faveur de cette réduction échelonnée est le sort différent de l'affriquée latine tardive \*/tʃ/ issue de /tj/ et /kē/, /kĕ/. Un mot comme PĀLĀTIO 'palais' donne *palais* [palajs] avec désaffrication en ancien français, tandis que NŪCEM donne *noiz* [nojtʃ] 'noix' avec une préservation de l'affriquée. Il se demande pourquoi le même phonème /tʃ/ donna une affriquée en *noiz* [nojtʃ], mais une fricative dans *palais* [palajs]. Son explication, raisonnée, est la suivante : si les deux sources étymologiques du /tʃ/ roman ont bien fusionné, la prononciation fricative de *palais* [palajs] s'explique, selon lui, par une désaffrication de /tʃ/ à l'intervocalique.

figure 112 : évolution de PALATIO et NUCEM selon Sampson

|         | /tj/, /kē/, /kĕ/ → /tʃ/ | lénition / V__V | Perte du /ĕ/ final | désaffrication à l'intervocalique | perte du /o/ final | Dévoisement final |
|---------|-------------------------|-----------------|--------------------|-----------------------------------|--------------------|-------------------|
| PALATIO | → [palajtʃjo]           | → [palajdzjo]   | → -                | → [palajzjo]                      | → [palajz]         | → [palajs]        |
| NŪCEM   | → [noʃe]                | → [nodze]       | → [nodz]           | → -                               | → -                | → [nos]           |

Il est important de souligner que Sampson (1980) ne fait pas de distinction formelle entre les mécanismes de la palatalisation. Dans des travaux plus récents, p. ex. Ségéral et Scheer (2020, chap. 14, chap. 20), la palatalisation par un /j/ (cf. §10.2.1) résulte en une affriquée longue ou positionnelle /tʃj/ tandis que la palatalisation par une voyelle antérieure (cf. § 10.2.2) résulte en une affriquée simple /tʃ/. L'affriquée longue /tʃj/ se réduit à [jz] en position intervocalique, mais reste [tʃ] et tardivement [s] en position forte (initiale ou appuyée par une consonne (cf. GGHF § 20.2.2.1). Tandis que Sampson (1980, p. 27) argumente que /tj/ et /ce/ se sont complètement neutralisés en

<sup>1153</sup> Vossler (1954) : « Dem Schwund ist am ersten -e verfallen: *biberʳ, haberʳ, auctumnaʳ* usw. in Inschriften » (§ 136).

/tʃ/, la majorité des romanistes y compris Pope (1952, § 308) et Fouché (1966, p. 623, 922) argumentent qu'ils sont restés distincts.

(303) Règles phonologiques qui expliquent l'apparence des phonèmes /tʃj/ et /tʃ/

- a. /tj/ → [tʃj] / \_\_V, ex. FACTIÓNE \*[façtjo:ni] → \*[façtʃjo:n] → afr. *façon*, mais vers [dʒ] entre voyelles, ex. RATIÓNEM \*[ratsjoni] → \*[radʒjo:n] → \*[rajzo:n] → afr. *raison*
- b. /k/ → [tʃ] / \_\_ /Ē/, /Ĕ/, /Ī/, /Ĭ/, ex. CÁELO \*[ce:lʊ] → [tʃje:lʊ] → afr. *ciel* ou CĒRA \*[ce:rɛ] → afr. *cire*

L'argumentation est compliquée par l'interaction de différents phénomènes de lénition : /tʃ/ est voisé en [dʒ] à l'intervocalique, mais est aussi désaffriqué vers [z] sous ses mêmes conditions. L'explication d'une lénition de [dʒ] → [z] à l'intervocalique est une évolution diachronique typique, faisant partie de la plus grande partie des lénitions affectant les consonnes à l'intervocalique (cf. § 10.7).<sup>1154</sup> On admet que l'interprétation de Sampson est essentiellement correcte, mais qu'elle dit davantage sur l'environnement phonologique de l'affriquée que sur la chronologie de la perte des voyelles.

L'argument de Sampson en faveur de la chute précoce du <e> est la suivante. Dans un mot comme NŪCE 'noix', la chute précoce du /-E/ final a délesté l'environnement de la lénition par désaffrication à l'intervocalique. Ainsi, les mots comme NŪCE 'noix' /notʃj/ → afr. *noiz*, IACES → afr. *giz* 'tu gètes', LŪCĒS → afr. *luiz* 'tu luis', NŌCĒS → afr. *noces* 'tu nuies', DŪCIS → afr. *duiz* 'tu duis', s'expliquent par une perte du /E/ final, <z> étant la graphie pour la préservation de l'affriquée. Cependant, l'afr. présente aussi un nombre important de contre-exemples : TĀCES → afr. *tais* 'tu tais', PLĀCES → afr. *plais* 'tu plais', CŌCIS → afr. *cuis* 'tu cuis', DŌCES → afr. *duis* 'tu duis'. Sampson (1980, p. 29) explique ces formes en <-s> par analogie avec la majorité des verbes de l'ancien français qui se terminaient en effet en <-s> à la deuxième personne du singulier, présent de l'indicatif.<sup>1155</sup> Ensuite, pour la préservation plus tardive des autres voyelles, Sampson démontre que lorsque suivie d'une autre voyelle, /tʃj/ s'est désaffriquée, s'écrivant alors <s> en ancien français. Dans un mot comme PĀLĀTIO 'palais' /palatʃjo/, la présence d'un /O/ en final a suffi pour causer la lénition de l'affriquée /tʃj/ vers /s/.

<sup>1154</sup> Cette explication permet aussi à Sampson d'évincer les explications ad-hoc. Pope (1952, §308) a dû constater que [tj] et [ke] avaient évolué selon des chemins similaires mais pas contemporains, tandis que Meyer-Lübke (1934, §158) constate aussi une différence de chronologie. Richter (1934) est de l'avis que [jts] est le résultat habituel de /tj/ et /kĕ/, /kĕ/, ce qui l'oblige à expliquer les mots avec fricatives au cas par cas, tandis que Fouché (1952, p. 623-625) doit aussi faire appel à une séparation phonologique pour expliquer l'évolution de /tj/ → [s] en fin de mot. Tous ces problèmes surviennent du constat que ces consonnes étaient en fin de mot dans le latin tardif de la Gaule.

<sup>1155</sup> Sampson (1980) reconnaît aussi l'avis partagé des spécialistes sur le résultat attendu de FĒCI 'je fis' → *fiz* selon Richter (1934, §168), mais *fis* dans la *Chanson de Roland* (1.2388). Il conclut que les formes en -s ont été refaites sur la majorité des verbes qui finissent bien en -s comme marque de la deuxième personne du singulier. On trouve une explication analogique semblable pour les formes DĒCEM → afr. *diz* ou *dīs* 'dix'.

Un autre argument utilisé par Sampson (1980, p. 24) pour suggérer l'apocope précoce des /Ĕ/ et /Ē/ finaux par rapport aux voyelles /ī/ et /ū/ sont les évolutions distinctes de la tonique /ī/ dans VĪGĪNTĪ → afr. *vint* 'vingt' et DŪM ĪNTĒRĪM → a.fr. *dementre* 'entretemps' où, dans le premier cas, /ī/ rejoint /i/ roman, tandis que dans l'autre, il rejoint le /e/ roman. Cette évolution est parfois expliquée grâce à une métaphonie fermante provoquée par le /r/ finale (cf. § 4.4.1.2 ; 4.4.1.3 ; 4.9.1, etc). Mais une autre solution que la métaphonie s'y offre. Étant donné qu'un /k/ et un /g/ en position faible donne systématiquement [j] dans le gallo-roman, l'on peut plutôt argumenter que la présence d'une consonne palato-vélaire a eu un effet palatalisant sur les voyelles précédentes tel que démontré dans les formes dans (304).

(304) Fermeture de la voyelle tonique sous l'effet d'un /g/ ou d'une consonne palatale comme /tj/ ou /kj/

- a. PRĒTIUM 'prix' : <precium> (Ile-Fr/691 T4467, l.6) → afr. *pris*, fr. *prix*
- b. DÉCEM 'dix' → afr. *dis*, fr. *dix*
- c. DÉCIMO 'dizième' ou 'la dîme' : <decimo> (Als/728 T3871, l.37) → afr. *dixme* 'la dîme'.
- d. FĒCIT 'fit' : <fecit> (Ile-Fr/696 T4475, l.31) → fr. *fit*
- e. SPĒCĪEM 'espèce' : <speciem> (Ile-Fr/654 T4511, l.8) → fr. *épice* celui-ci coexiste avec *espèce* aussi issue de SPĒCIEM, mais la forme *épice* est plus ancienne, attestée dès 1140.
- f. LĒGĒRE → fr. *lire*

Sampson (1980) ne donne pas de chronologie absolue pour sa reconstruction, estimant qu'aucun texte de nature vernaculaire ne nous est parvenu de l'époque mérovingienne. Il considère donc toute démarche de datation comme une « tentative ».<sup>1156</sup> Visiblement, Sampson (1980) travaillait dans l'ancien paradigme d'une séparation totale entre le « latin » d'un côté, et les langues vulgaires de l'autre. Comme nous l'avons écrit plus haut, l'absence des voyelles finales dans les *Serments de Strasbourg* et dans la *Séquence de sainte Eulalie* confirme que l'apocope a eu lieu avant le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, un sentiment reflété dans Nyrop (1904, § 248) et Fouché (1952, p. 501).<sup>1157</sup>

Si nous sommes en accord avec Sampson (1980) sur le fait que la qualité des voyelles a aussi affecté sa susceptibilité à la syncope et l'apocope (relation que nous étudierons en 9.4), son argument en faveur de la disparition précoce du /-E/ ne nous a pas convaincu. D'une part, le maintien plus tardif d'une voyelle après une séquence /tj/ peut très bien s'expliquer par une pression de maintenir la consonne complexe. D'autre part, il existe des arguments pour souligner en effet que <e> était la plus faible des voyelles atones, mais comme conséquence de toutes les formes que nous avons étudiées dans le chapitre 8 et dans les chapitres précédents, nous ne pouvons pas accepter qu'au moment des syncopes gallo-romanes, que le /-i/ et le /-e/ étaient encore distingués dans la finale ; nous avons

<sup>1156</sup> Sampson (1980) : « Turning now to the question of dating the postulated developments in the final vowels, we necessarily have to accept that no more than a very tentative guess can be made since we are of course operating in a period where no vernacular texts exist » (p. 30).

<sup>1157</sup> Nyrop (1904) : « [La chute de la finale [...] était accomplie avant le IX<sup>e</sup> siècle ; les Serments de Strasbourg offrent *amur, christian, commun, salvament, slavar, nul, part*, etc » (vol. 1, § 248).

ressorti trop de données qui soulignent clairement leur neutralisation. L'hypothèse de Sampson (1980) est donc incompatible avec celle des neutralisations que nous avons proposées ici. Nous sommes cependant en accord avec Sampson sur le fait que les voyelles finales continuaient de contraster dans une certaine période, que de nombreuses évolutions complexes (la diphthongaison, la lénition, la palatalisation, etc.) devaient précéder la syncope et l'apocope, et qu'une datation de l'apocope avant le VIII<sup>e</sup> siècle serait prématurée.<sup>1158</sup> Bien que Pope (1932, p.113) est de l'avis que ces voyelles finales étaient réduites à *cheva* (présumément au cours du VIII<sup>e</sup> siècle), nous partageons également son avis comme quoi ces voyelles, peu importe leur valeur, s'étaient effacées dans le proto-français avant l'écriture des *Serments de Strasbourg* au IX<sup>e</sup> siècle.<sup>1159</sup> On a donc une fenêtre assez restreinte pour l'apocope avant le deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle.

Sampson (1980) a quand même le mérite de souligner la faiblesse de la majorité des analyses de la syncope et l'apocope : celles-ci sont habituellement faites en comparant le latin classique ou « vulgaire » avec les formes en ancien français, plutôt qu'en observant la langue à l'époque au moment où ces processus avaient lieu.<sup>1160</sup> En effet, ces descriptions diachroniques sont totalement insuffisantes pour décrire les mécanismes du latin mérovingien en synchronie.

## 9.2 L'alternance des voyelles

La chute des voyelles est une forme de suppression d'un contenu phonétique du signal acoustique (an. *deletion* selon Harris (2011)). Lorsque cette syllabe se retrouve à l'intérieur du mot, on parle de *syncope*, et lorsqu'elle est en fin de mot, on parle plutôt d'*apocope*. Si la chute de la voyelle est provoquée par son adjacence à une autre voyelle, on parle plutôt d'*élision*. D'une part, ces phénomènes partagent des similarités, parce qu'un contenu phonétique disparaît dans des environnements propices, et de l'autre, selon notre approche théorique, ils demandent différentes explications phonologiques.

Les causes de la syncope et de l'apocope restent débattues. Une certaine tradition voudrait que l'augmentation de l'intensité de la tonique soit la cause des syncopes et de l'apocope, et que cette augmentation de la tonique ait eu lieu par influence germanique. C'est ce qu'argumentent Meyer-Lübke (1934, p. 7), Richter (1934, p. 7, 15), von Wartburg (1936, p. 65), Pope (1952, § 223), Politzer et Politzer (1953, p. 43, 49), Zink (1986, p. 37) et d'autres encore. Il est important de séparer les deux parties de ce propos : d'une part la description du changement, de l'autre l'hypothétique cause externe.

<sup>1158</sup> Sampson (1980) : « In view of the number of complex changes which had to predate this deletion, any date for it prior to the eight century would seem to be premature » (p. 30).

<sup>1159</sup> Pope (1952) : « final *ě, ĭ, ō, ŭ* [...] were reduced to *e* and effaced before the ninth century, unless required to facilitate the articulation of preceding [...] groups of consonants » (p. 113).

<sup>1160</sup> Sampson (1980) : « A further weakness is that in many, but not all, treatments the rules of non-low vowel maintenance as [ə] are constructed on the basis of comparing Classical or 'Vulgar' Latin forms on the one hand and Old French forms on the other without taking any account of the crucial stage in the early Middle Ages when the rules of maintenance or deletion were actually applying » (p. 31).

La première partie du propos implique que la nouvelle intensité de la syllabe tonique, ce que l'on peut réanalysé comme une durée supplémentaire qui a aussi engendré une réduction des atones, comme si une partie de leur durée était transférée vers la tonique. Pour de La Chaussée (1974, p. 88), l'augmentation de la tonique et l'affaiblissement des atones sont des corrélats exacts. Pour Bourciez (1955, p. 11-12), c'est l'accent d'intensité qui est élevé sur la voyelle accentuée « au détriment des autres syllabes du mot latin » (p. 12). Quant au germanique comme source de l'augmentation de l'accent, les avis varient. Selon Pope (1952), « le renforcement de l'accent tonique dans le nord de la Gaule semble varier selon l'intensité de la colonisation franque : plus fort dans le nord-est et l'est (en Belgique et en Lorraine) et moins fort dans le sud-ouest (en Anjou, dans la Maine, en Touraine) ». <sup>1161</sup> La thèse de l'influence germanique est encore assez influente, bien que Noske (2008) ait démontré que la réduction massive du mot ne faisait pas partie du germanique du VIII<sup>e</sup> siècle. Disons qu'en 2022, la source germanique de ces changements prosodique est remise en doute, et la plupart des linguistes se contentent d'observer les changements prosodiques sans chercher à les motiver. Dans le but de mieux caractériser la chute des voyelles, nous présentons les caractéristiques saillantes de la syncope et de l'apocope de manière synchronique.

### 9.2.1 Aspects phonétiques et péri-phonologiques de la chute des voyelles

D'un point de vue articulatoire, de La Chaussée (1974, p. 97), suivant les travaux de Straka des années 1950 et 1960 (rassemblés plus tard dans Straka (1979) *Les sons et les mots*), décrit la syncope comme l'arrêt des muscles abaisseurs. Ceux-ci cessent d'agir, empêchant l'ouverture de la mâchoire et causant ainsi l'amuissement de la voyelle. Selon lui, cet affaiblissement de l'atone est une conséquence de « l'effort très grand demandé par la syllabe tonique [qui] entraîne par contrecoup l'affaiblissement des syllabes immédiatement subséquentes et antécédentes. Il est donc clair que ce phénomène est une conséquence de l'accent d'intensité » (p. 88). Celui-ci rentre directement dans la théorie de la force et de la tension articulatoire de Straka, que nous avons résumé dans la section 3.2.

En étudiant la syncope dans l'histoire des langues romanes, on observe que certains environnements sont plus propices à la syncope. D'un côté, la syncope peut être bridée par certains environnements phonologiques (nous étudierons ce phénomène dans la section 9.5) ; mais d'un autre côté, la syncope peut être accélérée ou facilitée sous certaines conditions phonétiques. Il s'avère que les environnements avec un fort effet assourdissant (§ 9.2.1.1) et les environnements avec une forte résonance (§ 9.2.1.2) sont tous deux capables d'influer sur la réalisation et la perception de la voyelle, menant parfois à la chute de la voyelle.

---

<sup>1161</sup> Pope (1952) : « The Strengthening of the tonic stress in north Gaul appears to have varied somewhat with the intensity of the Frankish settlement, and was consequently strongest in the north-east (i.e. in Belgium and Lorraine), weakest in the south-west (i.e. in Anjou, Maine, Touraine). The differentiation of the tonic vowels, the reduction of the atonic, and the levelling of the diphthongs were all affected by this variation » (p. 103).

Dans l'introduction (§ 2.3.6 ; § 3.3), nous avons suggéré que la syncope est à la base un phénomène d'économie phonologique, car elle réduit le nombre de syllabes prononcées pour communiquer un même message.<sup>1162</sup> Nous doutons fort que la phonologie cherche activement à éliminer des voyelles de la langue ; celle-ci serait en violation de la contrainte universelle MAX-IO 'que chaque segment dans le *input* devrait avoir un segment correspondant dans le *output*', mais visible la maximisation des voyelles dans le *output* qui y sont dans le *input* peut être subordonné à d'autres contraintes.

Nous traitons ces conditions de « péri-phonologiques », car nous sommes de l'avis que la syncope de la voyelle, tout comme sa réduction antérieure, avait pour point de départ le phénomène de l'hypo-articulation, c'est-à-dire un sous-dépassement de la cible phonologique par le locuteur. Plus tard, ces mêmes conditions phonétiques peuvent être implémentées dans la phonologie comme *loci* possible ou impossible pour la syncope, et la syncope et l'apocope deviennent phonologiques à ce moment même où la grammaire module les alternances.

### 9.2.1.1 Les voyelles chuchotées

Un des *locus* propices à la syncope est l'environnement entre deux obstruantes sourdes. Dans un tel environnement, la voyelle peut se trouver partiellement ou entièrement dévoisée sur le plan articulatoire par un phénomène de coarticulation avec ses voisines sourdes. Les voyelles chuchotées sont des noyaux vocaliques dont la résonance inhérente à la position vocalique est supprimée sous l'influence de phonèmes adjacents. Le dévoisement de la voyelle est un phénomène de coarticulation par lequel la fermeté des cordes vocales est préservée à travers l'articulation de la voyelle, créant ainsi l'impression d'un hissement, une fricative sourde colorée tout de même par l'aperture de la mandibule et l'arrondissement des lèvres. Ces voyelles existent dans différentes langues : en japonais les voyelles /i/ et /u/ sont dévoisées entre consonnes sourdes.<sup>1163</sup> En anglais, l'aspiration est parfois entendue à la place qu'une voyelle entre deux consonnes sourdes, ex. *potato* /p<sup>h</sup>ot<sup>h</sup>eɪto/ → [p<sup>h</sup>t<sup>h</sup>eɪro]. Des phénomènes semblables existent aussi en russe, en grec, en portugais et dans d'autres langues plus largement.

Fonagy (1989) est l'un des premiers à souligner un phénomène en français moderne où certaines voyelles antérieures sont dévoisées en fin de mot. Fagyal et Moisset (1999) argumentent que c'est la combinaison d'une perte de l'énergie articulatoire initiale confrontée au maintien de la tension

<sup>1162</sup> Selon Chomsky (1995), le terme « économie » signifie une préférence pour des structures brèves et des dérivations simples. Cette vision de la syncope n'est pas universelle. Gouskova (2003) argumente au contraire que les effets d'économie sont des effets secondaires dans la théorie de l'optimalité de l'interaction de différentes contraintes linguistiques. L'économie se rattache donc à la notion de l'entropie informationnelle proposée par Claude Shannon et reprise depuis par différents chercheurs. Une mesure de la richesse d'une communication est la relation entre le symbole et la quantité d'informations contenue par ce symbole. Dans notre cas, le symbole peut correspondre au mot (signe linguistique ayant sens et forme) ou encore au phonème même. Il est avéré par Levitin et Reingold (1994, p. 712) qu'un encodage optimal peut réduire la redondance de certains signes dans le message, notamment lorsqu'il y a peu d'incertitude sur l'enchaînement des symboles.

<sup>1163</sup> Rei et Zimmerer (2013) ont démontré que ce dévoisement allophonique fait partie de la compétence d'implémentation phonétique des locuteurs du japonais, qui continuent d'appliquer ce dévoisement même dans l'apprentissage d'une langue seconde. En revanche, les locuteurs de l'allemand qui ont été testés dévoisent beaucoup moins dans ces environnements, même si l'allemand est considéré comme une langue qui contraste consonnes sourdes aspirées et consonnes neutres.

articulatoire qui mène au dévoisement de /i/, /y/, /u/ /e/, et la semi-voyelle /ɥ/ en fin de la phrase accentuelle dans le français moderne, qui donne ainsi l'impression que certains locuteurs produisent un [ç] en fin de mot, ex. *merci* /mɛʁ'si/ → [mɛʁ'si:] → [mɛʁ'siɥ], perçu comme [mɛʁ'siç]. C'est la combinaison du maintien de la tension avec une perte de l'énergie de voisement dans le contexte de l'allongement, qui résulte en un dévoisement de la finale. Ainsi, pour ces derniers auteurs, le phénomène est purement phonétique et mécanique. Ce type d'articulation est particulièrement audible dans le français de certains parisiens : /wi/ prononcé [wi:ç] avec un genre de *ich-laut* allemand en fin de syllabe. Candea et al. (2020) affirment qu'il s'agit plutôt d'un marqueur de style conscient des locuteurs qui l'emploient. Pour Léon (1994) et Paternostro (2008), ce serait un effet de style associé au féminin qui sert à indiquer une attitude, peut-être un snobisme et un statut social (cf. Candea 2020, p. 306). Fagyal (2010, surtout p. 168-170) a fini par revoir son hypothèse et reconnaître son rôle comme marqueur social. Peu importe le statut exact de ce [ç] final que Fagyal et Moisset (1999) finissent par qualifier d'*épithèse fricative*<sup>1164</sup>, Passy (1905, p. 121) notait déjà l'existence de voyelles dévoisées dites « chuchotées » dans des énoncés comme *c'est tout* /se tu/ → [se.tu] avec le dévoisement et la réduction (de durée?) de la voyelle finale. Smith (2002) a démontré que dans le français moderne ; le dévoisement de la finale a souvent lieu à la fin d'une phrase déclarative, que les femmes dévoiseraient plus que les hommes, et que les dévoisements étaient plus fréquents lorsque la voyelle avait une courte durée.

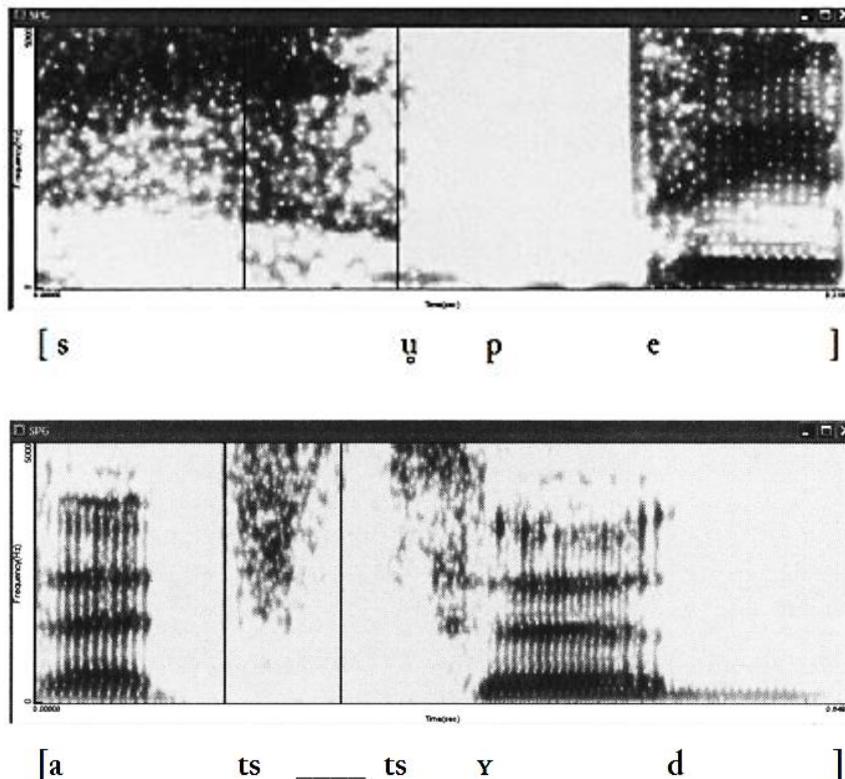
Dans les années 1950, Gendron (1959, 1966, p. 45-55) avait déjà souligné le phénomène de dévoisement des voyelles dans les dialectes du français laurentien où /i/, /y/ et /u/ étaient soumis à la désonorisation partielle ou totale. Lors de cette désonorisation, les voyelles préservent leur spectre acoustique, c'est-à-dire leur F2 et leur F3, bien que celles-ci soient moins bien distinguées. Elles préservent aussi leur statut syllabique et leur durée. Gendron en conclut que les deux facteurs gouvernant le degré de dévoisement sont, dans un premier temps, l'environnement phonologique (on se rappelle que les voyelles sont plus brèves devant une consonne sourde que devant une voisée, et devant une occlusive plutôt que devant d'autres types sons) et, dans un deuxième temps, de débit de la parole. L'autre remarque importante est que ce ne sont seulement les voyelles fermées /i/, /y/, /u/ qui sont soumises à ce dévoisement et dans cet ordre de fréquence (cf. Pierre Martin, 2004, p. 5), ce qui semble là encore renforcer la faiblesse relative du |I| vis-à-vis le |U| et la force du |A|, auquel nous reviendrons sous (§ 9.2.3).

Martin (2004) démontre qu'en français laurentien, la syncope existe comme un extrême d'un processus gradient de dévoisement lié directement à l'environnement phonologique. Dans les contextes atones et entre consonnes fortes (c'est-à-dire surtout entre obstruantes sourdes (§ 2.3.4), les voyelles fermées tendent à se dévoiser, ex. *hôpital* → [ɔ.pɪ.'tal] et *souper* → [sɥ.pe] ou [s\_pe] et sont parfois caractérisées « par une disparition complète de toute trace acoustique de la voyelles (périodicité, présence d'harmoniques, formants stables), remplacée par du bruit, très souvent au-delà

<sup>1164</sup> L'épithèse est le nom donné à une épenthèse en fin de mot. Cette épithèse fricative se juxtapose à l'épithèse vocalique que l'on peut entendre chez certains locuteurs dans des énoncés comme *bonjour*, devenu *bonjour-ə* ou encore *bonjour-ā* (cf. Candea et al., 2020, p. 292).

de 5000 Hz » (Pierre Martin, 2004, p. 10), par exemple, *hôpital* → [ɔ.pɪ.'tal], *souper* → [s\_pe] et *attitude* → [a.ʁ\_.ʁyd].

figure 113 : spectrogramme de *souper* avec dévoisement du /u/ (haut) et *attitude* avec dévoisement du /y/ (bas) repris de Martin 2004, p. 21



Dans son étude, Martin (2004) dégage trois degrés de dévoisement : le partiel, le complet et la syncope, cette dernière correspondant à la disparition du signal acoustique de la voyelle.<sup>1165</sup> Le terme de dévoisement nous rappelle le concept du *e muet* qui était un *e* « audible » jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Sur le plan synchronique, nous voyons que la syncope peut être l'achèvement d'un processus de dévoisement et de lénition plus générale des voyelles. Dans la diachronie du latin, la contribution de l'environnement sourd dans l'éventuelle chute de la voyelle se voit dans l'antiquité de l'apocope entre /s\_t/, ex. QUASĪTA → \*quasta → afr. *queste* 'quête' et PROPOSITO → probosto → afr. *provost*, ou encore entre /p\_t/, ex. REPUTĀRE → \*reptare → afr. *reter*, etc. (cf. Straka, 1953, p. 251-252, 271). Nous avons étudié le groupe /s\_t/ dans la section 6.15.7. Dans un mot comme NOSCITUR étudié sous le point (295), le /i/ post-tonique est représenté <e> 50 % du temps, pour la voyelle /i/ dans le suffixe -ĀTĪCO étudié dans la section 6.15.14.1. Le remplacement tourne autour du 40 %, mais pour

<sup>1165</sup> Martin (2004) : « Nous avons cru bon de distinguer entre trois types de dévoisements : la **syncope**, caractérisée par une disparition complète de toute trace acoustique de la voyelle (périodicité, présence d'harmoniques, formants stables), remplacée par du bruit, très souvent au-delà de 5 000 Hz ; le **dévoisement complet**, sans périodicité, mais avec une intensification du bruit dans des zones analogues à celles où se trouvent les formants des voyelles étudiées, ou plus simplement avec un affaiblissement du bruit au-delà de 5 000 Hz ; et enfin, le **dévoisement partiel**, caractérisé par une absence de périodicité en début de voyelle avec présence éventuelle de formants » (p. 9-10, les caractères gras sont dans l'original).

l'instant nous n'avons pas de données en quantité suffisante pour mesurer l'influence des consonnes sourdes dans le latin mérovingien.

Dans les langues slaves, nous trouvons aussi des effets de chuchotement de la voyelle. Shcherba (1912) dans sa description des voyelles russes, traitait de la *v'alost* 'la flaccidité' des organes articulatoires à la fin des mots où l'on trouve des baisses d'intensité, une baisse du ton et même un dévoisement des voyelles et des consonnes. Dauer (1980) avait également trouvé que les voyelles /i/ et /u/ du grec moderne subissaient un abrègement extrême accompagné d'un dévoisement et même d'une élision à l'intérieur des mots, notamment entre obstruantes sourdes, mais aussi à la fin des phrases ayant un ton descendant. La durée des voyelles semble jouer un rôle important dans leur préservation ou leur assourdissement ; en grec par exemple /i/ atone dure en moyenne entre 35 et 45 ms, tandis que /e/, /o/ et /a/ tournent plutôt autour de 55 à 60 ms, ce qui explique leur plus grande résistance au dévoisement et à l'amuissement. En syllabe finale, le dévoisement de la voyelle est aussi facilité par une consonne sourde en coda à sa gauche, ou par une consonne sourde en attaque (cf. Dauer, 1980, p. 25).<sup>1166</sup> En outre, cette réduction de la voix pourrait tout autant être d'une origine phonétique, comme le suggère l'environnement de proximité avec des consonnes sourdes, qui pourrait être sous le contrôle de la phonologie ou même de la variation sociale.

### 9.2.1.2 Les consonnes sonantes

Un autre environnement qui semble propice à la syncope est en proximité avec une consonne sonante, notamment quand la syncope résulterait dans un groupe *muta cum liquida* (groupe TR) par exemple *pr-*, *tr*, *kr*, *pl*, *kl*, etc. Sur le plan de la phonétique, Price (1980) a démontré que la syncope de la voyelle réduite dans des mots comme *parade* /p<sup>h</sup>ə'ɛid/ → [p<sup>h</sup>'ɛid] ou *polite* /p<sup>h</sup>ɔ'laɪt<sup>h</sup>/ → [p<sup>h</sup>'laɪt] laisse tout de même des traces phonétiques sur la durée des liquides (plus longue que dans les vrais groupes TR) et présente plus d'aspiration (VOT) ; laissant donc des indices phonétiques qui permettent à l'interlocuteur natif de distinguer ces formes syncopées des mots comme *prayed* /p<sup>h</sup>ɛid/ et *plight* /p<sup>h</sup>laɪt<sup>h</sup>/ avec une attaque *muta cum liquida* inhérente. Ces différences phonétiques, bien que mineures, nous signalent que les représentations phonologiques de ces deux formes sont en effet distinctes.

## 9.2.2 Aspects prosodiques de la chute des voyelles

Pour comprendre la syncope, l'apocope et l'amuissement des voyelles, il peut être enrichissant d'observer ce phénomène dans différentes langues modernes.

- ☛ Quels segments sont ciblés ?
- ☛ Dans quels contextes sont-ils ciblés ?

<sup>1166</sup> Dauer (1980) : « at the end of a sentence said with a falling intonation pattern, unstressed high vowels following or between voiceless consonants are very frequently devoiced by all speakers; following a voiced consonant (especially a nasal or lateral), they may be reduced. However, at the end of a sentence said with a rising intonation pattern, vowel reduction does not usually take place. There is a noticeable drop in intensity after the last stressed syllable in a phrase with a falling intonation pattern » (p. 25).

Nous reviendrons à la qualité des voyelles ciblées par la réduction dans la section 9.2.3, pour commenter brièvement les contextes qui sont ciblées. Il y a globalement un consensus sur le fait que les voyelles en position faible sont plus susceptibles de chuter. La position faible est habituellement la syllabe atone. Dans une théorie de métrique comme celle de Hayes (1995), c'est la partie faible d'un pied métrique (an. *offbeat*) qui est sensible à la réduction. Dans une grammaire dérivationnelle, l'on peut décrire la syncope par une simple règle qui supprime la voyelle ciblée sous certains contextes phonologiques, par exemple après l'accent tonique, cf. (305) :

(305) Règle dérivationnelle de la syncope

$$V \rightarrow \emptyset / \acute{V}C\_C = \text{'une voyelle après une voyelle tonique chute'}$$

ex.  $\acute{V}\acute{E}\acute{T}\acute{U}\acute{L}\acute{U}\acute{S} \rightarrow *V\acute{E}\acute{T}\acute{L}\acute{U}\acute{S}$

Dans une grammaire du type *OT*, le phénomène de la syncope intimement associé avec l'accent du mot, peut être modélisée comme contrepartie d'un paramètre *STRESS-TO-WEIGHT PRINCIPLE*, voire une préférence pour l'association de l'accent à la longueur vocalique. Dans le latin tardif, l'association de l'accent avec la longueur, contrôlé par le paramètre *STRESS-TO-WEIGHT* a visiblement été réinterprété comme son frère *WEIGHT-TO-STRESS* causant le rallongement de toute voyelle accentuée, notamment en syllabe non-entravée. En sachant que dans ce type de langue, une consonne en *coda* peut souvent contribuer au poids d'une syllabe, la syncope contribue à rendre lourde une syllabe auparavant légère, et contribue à l'économie en éliminant une syllabe entière.<sup>1167</sup> En revanche, c'est dans les syllabes ouvertes que commence la syncope, n'affectant que très rarement les syllabes fermées.<sup>1168</sup> Comme nous l'avons démontré dans Zuk (2019b), la syncope est un de phénomènes qui a contribué à donner une forme plus régulière au proparoxyton très ancien français. Vue ainsi, la syncope peut être comprise comme une technique pour assurer la non-violation de la contrainte de *WEIGHT-TO-STRESS*.

### 9.2.3 Les qualités des voyelles ciblées par l'alternance vocalique

Une question que nous devons nous poser est la nature structurelle et mélodique des voyelles ciblées par la syncope et l'apocope. En théorie, le linguiste peut écrire une règle dérivationnelle comme celle dans l'exemple (305) et par laquelle une voyelle peut être réduite à  $\emptyset$  sans égard pour sa qualité initiale, mais en pratique nous trouvons que les voyelles agissent de manière distincte selon leur spécificité mélodique et structurelle. Dans les phénomènes de réduction vocalique, les voyelles phonologiquement longues résistent mieux, ou ne sont même pas affectées par les phénomènes de

<sup>1167</sup> Dans certains modèles de *OT*, ex. Gouskova (2003), l'économie est partiellement représentée par une contrainte du genre *\*STRUC*( $\sigma$ ), ce qui veut dire que la langue cherche à éliminer des syllabes.

<sup>1168</sup> Martin (2004) démontre, grâce à des exemples du français, que le dévoisement et la syncope affectent bien plus les syllabes non entravées que les syllabes entravées à un taux de 10/1. Cette conclusion est en lien avec l'avis un peu plus catégorique de Scheer (2015, etc.) et de Paris (1889b), à savoir que la syncope n'affecte que les syllabes non-entravées. Les syncopes apparentes dans les syllabes entravées peuvent probablement s'expliquer autrement que par le gouvernement du *CVCV*, étayant ainsi la règle comme quoi les voyelles entravées sont protégées de la syncope.

syncope. Dans le cas du latin, toutes les voyelles ciblées avaient perdu de leur longueur avant la période de forte syncope et apocope, et sauf sous certaines conditions exceptionnelles que nous aborderons dans la section 9.5, les voyelles étymologiquement pré-toniques brèves comme longues finissent par disparaître de la représentation sous-jacente ; les longues passant en premier lieu par une convergence vers les brèves.

Dans une langue comme l'anglais, nous avons vu (§ 3.5.1) que les syllabes atones réduites contiennent une seule des voyelles suivantes [ɪ] |I|, [ʊ] |U|, [ə] |A| ou [ɨ] |@|. Dans un mot comme *every*, étymologiquement /'ɛvɛɪ/, la post-tonique était réduite vers |I| ou | | et est systématiquement supprimée dans la prononciation ['ɛvri] des locuteurs modernes. Dans un registre plus soutenu, on peut encore entendre ['ɛvɪɪ] ou ['ɛvəɪ], mais jamais une voyelle pleine, ce qui suggère que la syncope cible a priori des voyelles réduites au préalable.

En portugais moderne, les voyelles finales atones sont réduites vers un simple contraste entre voyelles antérieure /i/, postérieure /u/ et centrale /a/. Dans le portugais du Brésil, celles-ci sont souvent centralisées [ɪ], [ʊ] et [ɐ]. Dans le portugais européen, l'on trouve la préservation du [u] périphérique, ex. *porto* = ['portu] 'un port', /i/ est complètement centralisé vers [ɨ] ou [ɪ], ex. *come* 'il mange' = ['komɨ] et /a/ est fermé à [ɐ], ex. *lenda* ['lëndɐ]. De plus, ces voyelles peuvent être dévoisées [ɨ̥], [ʊ̥] et [ɐ̥] et peuvent même chuter. Comme le souligne Silva (1994), « les voyelles non accentuées situées à l'extrémité droite d'un mot phonologique sont susceptibles d'être supprimées, une situation qui est encore renforcée lorsqu'il n'y a pas de syllabe suivante [...]. De plus, il a été constaté que la qualité des voyelles joue un rôle dans l'analyse : les voyelles basses et les nasales sont très peu susceptibles de subir une suppression, tandis que les voyelles fermées et le *cheva* sont plus enclins à l'élosion » (p. 91)<sup>1169</sup>

Une question pertinente que nous nous posons est la suivante : *est-ce que les voyelles réduites propices à la syncope/apocope ont la même spécification mélodique que des voyelles de qualité semblable non propices à la syncope ?* Cette question est essentiellement phonologique mais, bien sûr, de là découle la question de savoir si les voyelles qui subissent la syncope ou l'apocope sont acoustiquement ou de manière représentationnelle distinctes des voyelles pleines. Si l'on peut admettre qu'une voyelle alternante est mélodiquement la même qu'une voyelle pleine, la phonologie autosegmentale nous offre le palier de l'association pour expliquer les différences de comportement entre la voyelle stable qui est associée et la voyelle alternante, ou la voyelle instable non-associée.

#### 9.2.4 L'exemple des yers slaves

Le terme *yer* (ou *jer*) est le nom collectif donné par les linguistiques slavistiques aux deux voyelles *jerĭ* <Ъ> voyelle antérieure fermée brève, et *jerŭ* <Ѣ> voyelle postérieure fermée et brève reconstruite pour le proto-slave ou le slave commun (SC). Tandis que le *jerĭ* <Ъ> est le réflexe hérité du \*/i/ indo-

<sup>1169</sup> Silva (1994) : « [...] unstressed vowels situated at the rightmost end of a phonological word are prone to deletion, a situation that is further enhanced when there is no following syllable [...] Moreover, it has been found that vowel quality plays a role in the analysis: low vowels and nasals are highly unlikely to undergo deletion, while high vowels and schwa are more prone to elision » (p. 91).

européen, *jerŭ* <ъ> est la continuation du \*/ǔ/ indo-européen. Ils partagent donc dans de nombreux cas la même distribution que le /i/ et le /ū/ latins.<sup>1170</sup> D'ailleurs, c'est précisément dans ces positions où nous proposons des voyelles réduites dans le latin mérovingien que les emprunts au latin (parfois via le germanique) font surface avec des *yers* dans le vieux slave ecclésiastique.

(306) Emprunts slaves au latin, témoignant de l'équivalence /i/ = /I/, /ū/ = /U/

- a. lat. CHRISTO 'le christ' >> vha. *Křist* >> vse *křistu* 'la croix' mais ukr. ХриСТОС [xre'stos], en revanche le russe a [xri'stos], le bulgare [xri'stos]
- b. lat. PĪCĒM >> vse *piclu*, sc *pàkao*
- c. lat. \*mĭssā 'la messe' >> vha. *mĭssa* >> vse *misa* → pol. *msza*
- d. lat. CAESAREM >> got. *k<sup>b</sup>aġsar* >> vse. *Cesari* → v.rus. *цисари*<sup>1171</sup>
- e. lat. \*CŌMMĀTĒR >> vse. *kumtra* → tch. *mmotra*
- f. lat. PĪPĒRĒM 'poivre' >> v.rus. *pipiri*, tch. *pepr*
- g. lat. CYDŌNEA 'quince' >> vse. \**gidunja* → v.rus. *gdunja*, bulg. *dúnja*
- h. lat. CŌMĪTĒM 'comte' >> v.rus. \**kumeti* 'guerrier', tch. *kmet* 'péon', slov. *kmèt* 'un senior'
- i. lat. RŌMĀNĀ >> tch. *rmen* 'camomille', slov. *rmân* 'myriophylle'
- j. lat. MŌLĪNŌ >> PG \**mulinu* >> vse *moinu* 'moulin' → ukr. млин (*mlyn*)<sup>1172</sup>

En réalité, la concomitance des *yers* slaves avec les voyelles atones réduites proposées pour le latin mérovingien vient à peu près confirmer notre hypothèse que les voyelles romanes réduites avaient aussi une valeur phonologique semblable au /i/ et au /ū/ hérité de l'indo-européen. Le terme *yer* donne peut-être plus de mystère à ces voyelles que ce qu'elles méritent. Il suffit de savoir que ces *yers* n'étaient rien d'autres que /i/ et /u/ en proto-slave avec les spécifications phonologiques attendues [I] et [U] respectivement.<sup>1173</sup>

<sup>1170</sup> Il faut quand même se rappeler qu'une partie des /i/ et des /ū/ du latin classique est issue de phénomènes de réduction vocalique dans le latin archaïque, et donc on trouve en latin des /i/ et des /ū/ latins qui continuent d'autres voyelles indo-européennes (§ 3.6).

<sup>1171</sup> Bien que Shevelov (1965, p.437) propose que le terme *tsar* soit arrivé dans le vieux slave ecclésiastique via une langue germanique, la présence d'un /i/ final dans le vse *цѣсарь* (*čĭsarĭ*) suggère plutôt un emprunt directement au latin tardif \**cesari* où une voyelle antérieure est préservée dans la finale.

<sup>1172</sup> L'étape intermédiaire du PG est questionnable, car PG. \**mulinu* → v.an. *mylen*, *myln* à comparer avec vha *muln̄*, l'al. *Mühle*. Le PG a visiblement maintenu l'accent sur la tonique latine avec une rétraction vers l'initiale dans une période plus tardive mais qui s'est produit indépendamment dans toutes les langues germaniques.

<sup>1173</sup> Rubach (1986) écrit « [h]istorically Slavic is known to have had a pair of high lax (short) vowels which have been named "yers". They are usually represented as /i̯ ŭ̯/, where the diacritic above means [-tense], the feature that distinguishes them from /i u/ » (p. 248-249). Voyles et Barrack (2009, p. 419) reconstruisent ces valeurs [-ATR], voire non-périphériques [i̯] et [u̯] pour les voyelles /i̯/ et /ū̯/ brèves du proto-slave. En réalité, une valeur [-ATR] est associée à l'ensemble des voyelles brèves y compris /ě/ qui vaut [ɛ] et /ǫ/ ← pré-slave /a/ qui est [ɔ]. Shevelov (1965, p. 460) ne semble pas partager cet avis, écrivant que « the vowels *ǫ* and *ĭ* were the only ones in which the quantitative opposition still appeared in its pure form » (p. 460) et suggérant qu'il ne voit pas de contraste de qualité. Tardivement, voire après 800 ap. J.-C., le slave commun semble avoir perdu sa longueur vocalique contrastive, mais dans cette perte la distinction périphérique vs.

Les *yers* portent différents noms selon les traditions : en russe on parle des *gluxié glásnje* ‘les voyelles sourdes’, dans la philologie polonaise, des *pólsamogloski* ‘semi-voyelles’ et dans la philologie tchèque des *neurčit vokály* ‘voyelles indéfinies’. Dans la tradition française, on trouve parfois le terme « voyelles ultra-brèves », par exemple chez Meillet (1937, p. 57). Ces différentes dénominations servent essentiellement à indiquer la faiblesse phonologique de ces voyelles.

Shevelov (1965, p. 434–435) réfute l’emploi du terme « voyelles réduites » pour la période du slave commun. Son argument repose sur l’idée que, phonologiquement, les voyelles /ɪ/ et /ʊ/ pouvaient se trouver dans la syllabe tonique tout autant que dans les atones. Leur seule particularité, et ce qui nécessite une attention particulière, est le fait que ces deux voyelles avaient tendance à chuter. Il préfère donc le terme de « voyelles réductibles ». En effet, les voyelles /ɪ/ et /ʊ/ semblent avoir gardé leurs valeurs de voyelles pleines jusqu’au VIII<sup>e</sup> siècle ; Shevelov (1965, p. 437–439) donne des exemples d’emprunts entre langues qui suggèrent autant. Cependant, l’invention de l’alphabet glagolitique au IX<sup>e</sup> siècle a mis en valeur l’apparition de deux nouvelles voyelles ѣ *yeri* et ъ *yeru* en positions faibles.

Sitchinava (2020) note qu’au XII<sup>e</sup> siècle les *yers* internes disparaissaient du dialecte de Novgorod—donc un peu plus tardivement que dans les dialectes de Kiev ou de Moscou—et qu’en revanche les voyelles étaient préservées dans les atones finales et renforcées dans les positions toniques.

Le renforcement de /ɪ/ et /ʊ/ s’est fait comme dans le roman commun, en s’ouvrant vers /e/ et /o/ respectivement, notamment dans la finale. Andrey Anatolievich Zaliznyak, dans une conférence sur l’histoire de la langue russe donnée en 2012, a bien souligné qu’aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, les écritures sur boulot d’écorce provenant de Novgorod pouvaient encore marquer le masculin singulier par un <-e> (issue de /ɪ/), dans 97 % des cas, par exemple dans *ckome* [skɔ'vʲe] ‘bétail’, ce qui contraste avec l’accusatif singulier en ъ, *ckomъ* [skɔ'vʲɨ]. Les *yers* /ɪ/ et /ʊ/ pouvaient aussi subir un conditionnement allophonique en position forte, par exemple devant un /j/ ou /ɪ/ est attesté <i> et dans /ʊ/ est attesté <y>. La version forte des voyelles /ɪ/ et /ʊ/ semble donc rester distincte en position forte. Dans l’est de l’espace slave et dans le nord de la Russie par exemple, les anciennes séquences /ij/ et /uj/ ne commencent à s’écrire *ej* et *oj* qu’à partir de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Dans les lettres du XV<sup>e</sup> siècle, Zaliznyak (2012) calcule à 50 % la forme *ckome* avec <e> final et à 50% les formes *ckomъ* avec <ъ> final, ce qui indique que lorsqu’un ancien /ɪ/ ne chutait pas, il était réalisé avec une qualité plus ouverte se rapprochant du [e]. En réalité, ce que nous observons est un double renforcement du /ɪ/ → /e/ même dans les positions atones (pareil pour les voyelles postérieures), ce qui mena à l’élimination des anciennes voyelles /ɪ/ et /ʊ/ du système vocalique. C’est finalement cette dernière forme avec <ъ> réduit avant le XIV<sup>e</sup> siècle qui est ancestrale aux dialectes de Moscou, mais aussi à la langue de Kiev, et qui aujourd’hui a chuté, donnant les alternances {/e/,

---

non-périphérique a été maintenue dans les contrastes entre /e/ issu d’un ancien /ē/ protoslave vs. /ɛ/ issu d’un ancien /ĕ/ proto-slave. Il est difficile de dater l’avenant de la distinction qualitative en plus de la quantitative. Nous-mêmes imaginons une période de redondance avec les deux marques distinctives. Finalement, le développement de qualités distinctives, la perte de la longueur vocalique contrastive et la disparition de /ĩ/ et /ũ/ suivent de près les mêmes chemins que ceux entre le latin classique et le latin tardif.

/o/} - Ø. Ces voyelles faibles ont duré encore moins longtemps dans les dialectes occidentaux ; comme l'écrit Shevelov (1965), « les *yers* n'ont pas survécu longtemps. En position faible, elles ont chuté et en position forte, elles ont fusionné avec d'autres voyelles ». <sup>1174</sup>

Nous démontrons cette chute vocalique dans le tableau suivant, en remplaçant les caractères <Ѣ> et <ѣ> par les graphies mieux connues <ǐ> = /ɨ/ et <ǔ> = /ʊ/, et en marquant la palatalité grâce à un <ʲ> superposé plutôt que par l'apostrophe <'> qu'emploie la convention slavistique. Les données comparatives suivantes sont prises de Shevelov (1965, p. 434-436). Nous voyons bien la perte du / ǐ/ et du / ǔ/ atone entre le vieux slave ecclésiastique et les langues slaves modernes :

figure 114 : la perte des *yers* entre le vieux slave ecclésiastique et les langues modernes

| I.E.                            | Vieux slave ecclésiastique       | Langues slaves modernes   | Autres langues indo-européennes  |
|---------------------------------|----------------------------------|---|--|
|                                 |                                  | */ǔ/  |  |
| *put-<br>'petit'                | <i>pŭtica</i> ꙗтица 'oiseau'     | rus. ꙗтица <i>ptica</i><br>slov. ꙗтица<br>ukr. ꙗтиця ( <i>ptycja</i> )                                    | lith. <i>putýtis</i> ,<br>let. <i>putns</i> ,<br>v.ir. <i>putrás</i> ,<br>lat. PŪTĪLLA |
| *teuk-<br>'tresser'             | <i>tŭkati</i> тѣкати 'il tresse' | pol. <i>tkać</i><br>rus. тѣкати <i>tkať</i><br>tch. <i>tkáti</i><br>ukr. тѣати ( <i>tkáty</i> )           | let. <i>tukstēt</i> ,<br>grec. <i>týkbos</i><br>v.ir. <i>toll</i>                      |
| ǵ <sup>hw</sup> l-<br>'tordre'  | <i>zŭlŭ</i> зѣлѣ 'mauvais'       | pol. <i>zły</i><br>ukr. злий ( <i>zlyj</i> )<br>rus. злой ( <i>zloy</i> )                                 | av. <i>zŭrab</i><br>lith. <i>atžúlas</i> ,<br>grec. <i>phēlos</i> 'malhonnête'         |
|                                 |                                  | */ǐ/  |  |
| *b <sup>h</sup> i-<br>'frapper' | <i>bŭčela</i> вѣчѣла 'abeille'   | pol. <i>pszczoła</i><br>rus. пчѣла ( <i>pčelá</i> )<br>tch. <i>včela</i><br>ukr. бджолá ( <i>bdžolá</i> ) | lith. <i>bìtė, tkáti</i><br>let. <i>bite</i> ,<br>vha <i>bía</i>                       |

En effet, les *yers* ont disparu dans trois environnements considérés comme phonologiquement faibles :

1. devant une syllabe contenant une voyelle lexicale stable, voire une voyelle autre que /ɨ/ ou /ʊ/, ex. SC \**mǐglá* → rus. *mglá* [mgɫa] 'brouillard' <sup>1175</sup>
2. devant une syllabe contenant un /ɨ/ ou /ʊ/ qui n'a pas chuté à son tour, ex. SC *žŭnĭcĭ* → rus. *žnec* [znʲet͡s̚] 'moissonneuse'
3. enfin, en finale absolue, ex. SC \**dŏmŭ* → rus. *dom* [dom] 'maison'

<sup>1174</sup> Shevelov (1965) : « In most of the Sl(avic) dialects the *yers* did not last long. In certain so-called weak positions they were soon lost, in other positions (strong) they merged with certain other vowels » (p. 433).

<sup>1175</sup> Ces formes sont d'un intérêt particulier, car en proto-balto-slave on reconstruit une forme \**mǐglā* avec l'accent sur le \*/ɨ/ initial et qui remonte à \**h<sub>3</sub>mígh<sub>1</sub>leh<sub>2</sub>* 'brume, nuage' indo-européen. Cependant, la syncope de cette voyelle en slave démontre le transfert de l'accent vers la finale, donnant le PS \**mǐglā*. Il faudra en conclure que la faiblesse inhérente du /ɨ/ a contribué à repousser l'accent héritier. Nous trouvons un parallèle étonnant dans les formes du frpr. où *lŭna* 'lune' finit par rejeter son accent sur la finale, donnant des formes comme [lna] (ALF n° 788 *lune*, pnt. 52).

En termes autosegmentaux, on peut en conclure que /ɪ/ et /ʊ/ ont chuté lorsqu'ils ne devaient pas directement priver la réalisation d'une autre mélodie flottante. Autrement dit, les locuteurs les ont évacués de la langue tant qu'ils n'étaient pas nécessaires pour respecter les contraintes de bonne formation, notamment celle comme quoi tous les noyaux vides devaient être gouvernés.

Une question demeure cependant : *pourquoi sont-ce les voyelles [i] et [u] qui alternaient avec ∅ ?* Meillet (1937, p. 57) estimait que celles-ci étaient « hyper brèves ». C'est aussi l'explication de Feinberg (2014), citant Jakobson et Halle (1962), qui voient dans les voyelles /i/ et /u/ une durée réduite par rapport à /e/ et /o/, et que /ɪ/ et /ʊ/, malgré leur plus grande aperture que [i] et [u], sont encore plus brèves. Selon Feinberg (2014, p. 86), ces voyelles très brèves de nature sont devenues encore plus brèves en position atone par rapport à la tonique. Shevelov (1965) est de l'avis qu'entre la distinction de voyelles brèves et de voyelle longues qui existait en proto-slave, « il n'y avait point de la place pour une triple distinction d'oppositions [de longueur] » (p. 436).<sup>1176</sup> Nous ne savons pas sur quelles bases empiriques repose cette estimation. Déjà dans l'API, nous avons les outils pour distinguer l'hyper brièveté [ǎ] de la durée « typique » [a], d'une durée un peu rallongée [aː] et d'une durée longue [aː]. Dans d'autres langues, on postule la possibilité de syllabes hyper lourdes par la combinaison d'une voyelle longue dans une syllabe entravée, CVVC ; tout cela pour dire qu'il n'y a pas d'emblée de raison d'exclure la possibilité que la phonologie puisse distinguer une voyelle longue d'une voyelle brève classique, d'une voyelle « hyper brève ».

Cyran (2010) propose trois représentations différentes pour le passage des voyelles [ʊ] et [ɪ] → ∅, mais sans deux de ces schémas les *yers* sont dépourvus de toute coloration. Il estime que leur différenciation se fait entièrement sur la consonne précédente, ce qui peut être compris par une transphonologisation des contrastes qui s'opérait avant sur la voyelle vers la consonne. Cependant, cette possibilité est un aboutissement diachronique et n'explique pas l'étape intermédiaire. L'une de ces propositions, est que les *yers* sont « schwa-like » (p. 8) avec des éléments colorants en tant qu'opérateurs, mais ce dernier ne poursuit pas davantage cette idée sous prétexte « que dans ce travail, nous partirons du principe que l'élément neutre n'existe pas » (p. 8). Comme nous l'avons argumenté pour l'emploi explicite d'un élément neutre dès le chapitre deux (§ 2.5) et dans le chapitre précédent, notre analyse s'écarte de celle de Cyran (2010).

Dans Zuk (2022a, 2022b), en employant la théorie des éléments, nous avons expliqué la faiblesse de /ɪ/ et /ʊ/ par l'absence d'une tête phonologique responsable de la clarté des voyelles périphériques.<sup>1177</sup> Tandis que les voyelles périphériques ont une tête phonologique et les voyelles médianes sont combinatoirement complexes, les voyelles /ɪ/ et /ʊ/ sont simples |I| et |U| de manière représentationnelle. Le passage des voyelles /ɪ/ et /ʊ/ vers des voyelles alternantes /ɪ̃/ et /ʊ̃/ s'explique

<sup>1176</sup> Shevelov (1965) : « Phonemically, there existed in Sl(avic) an opposition of long and short vowels. There was hardly a place for some ultra-long or ultra-short vowels, a situation with a “three-stories” set of oppositions » (p. 436).

<sup>1177</sup> Jakobson et Halle (1962) « There exist in language two alternative ways of quantitative reduction [...]; one leads from tenseness to laxness, [the other] from compactness to diffuseness. Ceteris paribus, a diffuse (closer) vowel is shorter than the corresponding compact (opener) vowel, for examples, /i/, /u/ versus /e/, /o/, whereas the lax vowel, notwithstanding its opener articulation, displays a shorter duration than the corresponding tense vowel...The ‘high-wide’ vowels are particularly short, because they are both lax and diffuse [...] » (p. 552).

selon cette théorie par la prise de l'élément neutre en tête. Nous proposons d'attribuer à ces voyelles réduites une spécification élémentaire distincte de celle des voyelles pleines ; nous avons suggéré, au chapitre 8, que les voyelles réduites sont caractérisées par la présence de la voyelle froide en tête, ex. |@.I|, |@.U|, ce qui, à notre sens, caractérise la tension entre la force centralisatrice de l'économie d'effort confrontée au désir de garder distinctes les trois qualités réduites. Le concept d'une voyelle réduite est utile car il nous permet de manière très transparente de voir comment cette sélection de voyelles peut devenir un *cheva* phonologique, c'est-à-dire une voyelle caractérisée par la seule présence de la voyelle froide. Admettre le passage d'une voyelle pleine via une voyelle réduite avant la neutralisation en *cheva* permet aussi d'expliquer comment des voyelles antérieures, postérieures et éventuellement ouvertes-centrales distinctes ont toutes fusionné en une seule voyelle neutre atone dans l'ancien français, ayant comme spécification mélodique la seule voyelle froide |@|.

Shevelov (1965, p. 436) préfère éviter le terme de « voyelles réduites » pour les langues slaves, reconnaissant qu'elles étaient faibles par leur position et non pas par leur condition, mais cela n'est qu'une partie de l'histoire. D'une part, les voyelles /ɪ/ et /ʊ/ ont perdu leur capacité d'accueillir l'accent tonique. Cela se voit dans les emprunts au germanique, où l'accent initial de l'étymon est déplacé d'une syllabe vers la droite dès que ces mots commençaient par un /ɪ/ ou un /ʊ/ en germanique :

(307) Emprunts témoignant de l'enjeu des voyelles réduites

- a. PG. \**k<sup>b</sup>uningaz* 'roi' >> SC \**k<sup>b</sup>unēgu* → vse. *ku'nēgu*.
- b. SC. *kon'ju* → slovaque *kôň*, slov. *kònj*, russe dialectal *kôn'*.
- c. Lat. 'PĚTRŪS - 'PĚTRĚM 'pierre' >> pol. nom.s. *Piotr* vs. loc.s. *Pietrze*
- d. Lat. CASTĚLLŪM >> vha. *kastel* >> v.tch. *kostel* >> pol. *kościół* 'église.nom' vs. *kościół* 'église.loc.s'

Le déplacement de l'accent, n'est pas toujours vers la droite ; dans les mots où l'accent était interne, la faiblesse d'un *yer* final pouvait provoquer le déplacement de l'accent vers la gauche tel que dans l'exemple SC. *kon'ju* → slovaque *kôň*. Shevelov (1965, p. 444) conclut que /ɪ/ et /ʊ/ ont perdu leur capacité d'accueillir l'accent, ce qui doit être concomitant avec leur *métrification*. Les seuls /ɪ/ et /ʊ/ à éviter la désaccentuation sont ceux qui avaient été rephonologisés comme /i/ et /y/ respectivement, sous l'influence d'un /j/ adjacent.<sup>1178</sup>

Un autre indice que le /ɪ/ et /ʊ/ étaient tardivement spécifiés comme des voyelles réduites dans leur mélodie provient de l'existence d'une redistribution allophonique. Le fait que ce phénomène s'observe

<sup>1178</sup> Quelques exemples du russe moderne, ex. rus. *móju* ← SC \**mōjō* donnent l'impression que le /ʊ/ a préservé l'accent. Cependant des attestations sans le /ʊ/, c'est-à-dire avec syncope, dans la vieille langue suggèrent que les rares cas d'un ancien /ɪ/ ou /ʊ/, aujourd'hui des /e/ et /o/ toniques, sont en réalité des formes restaurées par analogie (cf. Shevelov 1956, p. 444). Shevelov (1965) conclut que si /ɪ/ ou /ʊ/ accentués étaient précédés par une voyelle pleine, alors l'accent était déplacé d'une syllabe à gauche ; s'il n'y avait pas de telle voyelle, alors l'accent était déplacé d'une syllabe à sa droite, et enfin s'il y avait une séquence de plusieurs *yers* y compris à la finale, alors c'était la pénultième qui était accentuée. Dans les cas où un *yer* était exceptionnellement accentué, il a été traité comme les *yers* en position forte, s'ouvrant vers /e/ et /o/ (du moins pour le slave oriental).

dans des mots chrétiens comme PĚTRŮS - PĚTRĚM 'pierre' >> pol. nom.s. *Piotr* vs. loc.s. *Pietrze* suggère que le phénomène allophonique était encore actif à la fin du X<sup>e</sup> siècle lorsque le processus de christianisation a été enclenché par la conversion du roi Mieszko de Pologne et de sa cour, en 966 (cf. Kłoczowski, 2000).

Cette variation observée entre les formes du nominatif et du locatif semble directement liée à la qualité de la voyelle atone finale. Bräuer (1961 vol.1, p. 123), repris par Voyles et Barrack (2009, p. 419), identifie une tendance, visiblement de nature phonétique et gradiente par laquelle /ɪ/ → [ʊ] lorsque suivi d'une voyelle non-antérieure dans la syllabe suivante, et que /ʊ/ → [i] lorsque suivi d'une voyelle antérieure. Ils démontrent l'opération de cette règle dans le vocabulaire hérité grâce aux exemples : vse *sune* /sʊ'ne/ 'sommeil.loc.s.' → [sɪ'ne] ou encore le vse *сѣбѣрати* *subirati* /sʊbɪ'rati/ → [sʊbʊ'rati]'réunir en un lieu'.

Le dernier indice que le /ɪ/ et le /ʊ/ étaient mélodiquement distincts est le fait que les autres voyelles brèves, /ĕ/, /ǔ/ n'ont pas subi le même sort. Ici l'on pourrait argumenter que c'est la présence de l'élément |A| qui a contribué à leur résilience et non pas une question de la voyelle neutre |@|, mais il faut admettre que la mélodie joue un rôle dans la préservation contre certains phénomènes phonologiques. Or, comme nous l'avons vu (§ 2.3.4), les voyelles centrales sont plus sonnantes par leur apertures et par la présence de l'élément |A| que les voyelles fermées.<sup>1179</sup>

Cela nous amène directement au deuxième aspect qui nous intéresse chez les *yers* : dans aucune langue slave moderne le \*/ɪ/ ou le \*/ʊ/ du SC n'ont été préservés sous cette forme. Leur traitement varie selon le dialecte, mais nous pouvons retracer un schéma général qui nous permet tout de même de comprendre leur évolution. Si le /-ɪ/ était en fin de mot, il était ciblé par l'apocope, mais pas avant de transférer sa qualité palatale à la consonne à sa gauche. On peut ainsi dire que la consonne à sa gauche a accueilli la palatalité du /ɪ/ sous la forme d'un /j/ voir par la palatalisation de la consonne. Le /-ʊ/ en fin de mot semble avoir chuté sans plus de conséquences, bien que l'on puisse aussi le mettre en opposition avec le /ɪ/ → /j/ en soulignant que le /ʊ/ a donc laissé une consonne non-palatalisée à sa gauche.

Dans les langues slaves occidentales et méridionales, la perte d'un *yer* final a aussi causé un allongement compensatoire de la voyelle précédente. Cet allongement était variablement implémenté

<sup>1179</sup> Onuma (2015, p. 17), en présentant ses propres représentations des voyelles réduites de l'anglais, notamment du /ə/, remarque que « [...] the structure consisting of a sole |A| element, rather than an empty nucleus, must be the representation of ə since the only element which is shared by all non-high vowels is |A|. In vowel reduction, it appears that all elements except |A| in non-high vowels are deleted in unstressed nuclear positions, then the resulting structure containing only |A| is realised as ə » (p. 17). L'essentiel de sa remarque est que les éléments |I| et |U| sont plus facilement effacés tandis que |A| résiste. Dans cette optique, il aurait été possible de recatégoriser les voyelles /ɪ/ et /ʊ/, tant du latin tardif que du slave commun, par une combinaison de |I| et |U| respectivement avec un petit ajout de |A| ouvrant. Cette analyse obligerait une redistribution totale des combinaisons élémentaires attribuées au phonème vocalique, mais l'observation d'Onuma reste pertinente même en français où l'origine du /ə/ est le plus souvent un /a/ roman. Pour la caractérisation des *yers*, le passage de /ɪ/ → [e] et de /ʊ/ → [o] implique en effet l'ajout de l'élément |A|. On pourrait en conclure que la fortition d'un *cheva*, voire sa périphérisation, se fait par l'ajout d'un |A| étant donné que c'est cet élément qui ajoute de la sonorité dans la coloration antérieure ou postérieure.

dans les dialectes comme une phonologisation de la longueur vocalique, comme une distinction de qualité ou comme les deux à la fois (cf. Shevelov 1965, p. 446-448).

#### 9.2.4.1 Le maintien du *yers*

Lorsque les *yers* étaient responsable du maintien d'une voyelle (pleine ou réduite) dans la syllabe à gauche par une relation de licenciement, ces *yers* n'ont pas chuté et ont plutôt été réanalysés comme d'autres voyelles lexicales des dialectes slaves naissants. Bien que les dialectes présentent aujourd'hui une certaine diversité, l'orientation générale de l'évolution est vers l'ouverture, comme pour les langues romanes (§ 8.2), \*/i/ s'est ouvert vers /ε/ et \*/u/ s'est ouvert vers [ɔ] ; du moins c'est la distribution que nous trouvons encore dans le slave oriental, c'est-à-dire en russe, en biélorusse et en ukrainien. Dans d'autres langues slaves, par exemple le slovène, langue slave méridionale, le /i/ et le /u/ du slave commun se sont ouverts davantage vers /a/ ; en bulgare, ils se prononcent [ə]. Il y a d'autres langues comme le polonais et le tchèque, langues slaves occidentales, où les deux voyelles /i/ et /u/ se sont neutralisées en /ε/.

Différentes modélisations de l'ouverture des *yers* fortes sont possibles par une règle dérivationnelle ou grâce à une combinaison de contraintes en OT. Ce mécanisme ne nous concerne pas immédiatement, mais nous remarquons le parallèle avec les langues romanes où /ĩ/ et /ũ/ latin n'ont survécu dans aucune langue moderne, rejoignant systématiquement les voyelles lexicales /e/ et /o/ roman, respectivement. Pour le slave, comme pour le roman, l'important est que la langue a fini par éliminer /i/ et /u/ du système, soit par leur chute soit par leur fusion avec une autre voyelle plus robuste de la langue. Lorsque ces voyelles étaient maintenues, elles devaient se réaliser de manière plus ouverte, d'où les graphies <e> et <o> respectivement. Il nous semble que la règle de l'ouverture (an. *LOWER*, cf. Lightner (1965), Scheer (2011)) n'est pas qu'un détail superflu mais représente au contraire la fortition de ces voyelles faibles à un niveau représentationnel, c'est-à-dire ayant une spécification élémentaire d'un seul élément sans tête (cf. Zuk, 2022b).<sup>1180</sup>

En plus de l'ouverture générale de \*/i/ vers /ε/ et \*/u/ vers [ɔ], il y a quelques autres conditions d'assimilation phonologique qui semblent aussi avoir influencé le développement des *yers* /i/ et /u/ dans la plupart des langues slaves. Si /i/ était suivi par un /j/, alors le /i/ a fini par fusionner avec le /i/ pré-slave en tant que le /i/ du slave commun. De la même manière, un /i/ initial précédé par l'attaque /j/ n'a ni chuté, ni ne s'est ouvert vers [ε], et a plutôt rejoint le /i/ du slave commun, ex. \*jiskra 'étincelle' → rus. *iskrá* ou *ískra*, ukr. *іскра* (*iskra*) (cf. Shevelov 1965, p. 440).<sup>1181</sup> L'ensemble de ces phénomènes phonologiques suggère que le traitement des *yers* était bien dépendant de leur qualité mélodique.

<sup>1180</sup> Scheer (2011) semble ouvrir la possibilité que la faiblesse phonologique qui mène à la dissociation entre mélodie et structure est propre à chaque langue, en écrivant que « only Slavic languages have [-tense] yers, but all languages can have floating pieces of melody » (p. 2958).

<sup>1181</sup> Certaines langues et certains dialectes ont ensuite perdu le /j/ initial, menant à des formes avec ou sans le /j-/. Ces cas sont discutés par Shevelov (1965, p. 440-442) mais ne concernent pas notre discussion actuelle.

## 9.2.4.2 Modéliser le comportement des yers

Le double sort du |I| et |U|, /i/ et /u/ en finale peut s'expliquer par une contrainte globale qui bannit toute mélodie ne contenant pas le |A| en position finale. Une contrainte de fidélité semble tout de même assurer la présence de l'élément colorant de base |I|, |U| et peut-être même sa mise en tête.

figure 115 : contraintes pour prendre en compte l'ouverture des yers en position finale

- a. \* V # = une voyelle en fin de mot qui ne contient pas l'élément |A| est malformée  
 |  
 |V|
- b. DEP | | = un *output* qui ne contient pas la spécification mélodique de l'*input* est malformé
- c. DEP.STRUCT<sub>fort</sub> = un *output* ne contenant pas la même structure que l'*input* en position forte est malformé

Au vu de ces deux contraintes, on peut comprendre le passage des voyelles /i/ → /e/ et /u/ → /o/ comme une solution pour satisfaire les deux contraintes de la dépendance à la mélodie de l'*input*, dans ce cas le respect de la coloration |I| ou |U| sous-jacente et l'obligation que la finale contienne l'élément de l'aperture |A|. L'obligation que la finale contienne |A| est peut-être liée plus globalement au besoin d'une sonorité minimale pour le maintien de la syllabe. En sachant que |A| est l'élément le plus sonnant, l'ajout du |A| est la façon la plus simple d'augmenter la sonorité d'un segment sans modifier le palier structurel. L'on peut modéliser cette fortition comme dans la figure 116 ci-dessous.

figure 116 : renforcement des voyelles faibles : yers et atones romanes

|     |   |     |  |     |   |     |
|-----|---|-----|--|-----|---|-----|
| I   |   | I   |  | @   |   | @   |
|     |   |     |  |     |   |     |
| @   |   | @   |  | U   |   | U   |
|     |   |     |  |     |   |     |
| @   |   | A   |  | @   |   | A   |
| /i/ | → | /e/ |  | /u/ | → | /o/ |

En position faible, ces mêmes contraintes de bonne formation semblent être plus facilement satisfaites par la suppression totale de la voyelle, d'où les phénomènes de syncope et d'apocope. Ce qui est particulièrement intéressant est que le traitement de /i/ et /u/ du latin tardif demeure absolument identique dans le proto-roman, où ces voyelles finissent soit par chuter soit par s'ouvrir en [e] et [o] respectivement.

### 9.2.4.3 La diachronie de l'affaiblissement des *yers*

Les langues slaves posent un problème similaire aux langues romanes dans la reconstruction du cheminement des anciennes voyelles *ĩ* et *ũ* hérités de l'IE. C'est-à-dire, faut-il postuler que chaque instance de *ĩ* et de *ũ* étymologique, est-elle devenue une voyelle réduite [ɨ] *schwĩ* et [ɵ] *schwou* respectivement avant que celles en positions fortes soient renforcées en [e] et [o] et celles en positions faibles réduite d'avantage, ou suffit-il de postuler une réduction positionnelle directement sur les voyelles en position faible ? Shevelov (1965, p. 435-436), préfère la solution qui ne voit la réduction des *yers* qu'en position faible. Nous sommes du même avis, mais nous irons un pas plus loin, celui d'énoncer que l'étape de « l'apparition des *yers* » n'est même pas nécessaire, les réductions et renforcement pouvant s'appliquer directement sur les voyelles *ĩ* et *ũ*; la réduction vers [ɨ] et [ɵ] était au départ allophonique.

Quant à la datation absolue, notre propre inefficence à maîtriser la bibliographie en langues slaves, nous rend dépendant du grand classique de Shevelov (1965) *A Pre-History of Slavic*. Nous nous tâchons tout de même d'intégrer les grands renouvellements depuis les années 1960, notamment suite à la découverte d'écritures glagolitiques sur écorce trouvée lors de fouilles archéologiques depuis ... Pour ce qui est de la préhistoire des langues slaves, nos outils de reconstruction sont la méthode comparative, la diversité des dialectes modernes et le principe de l'uniformité, des outils que nous avons élaboré dans la section 2.1.2.

Pour la période pré-littéraire, la reconstruction des voyelles slaves s'appuie sur les emprunts anciens au germanique, y compris au gothique, ou plus tardivement au germanique westique continental, notamment le *vha* dans la transmission du vocabulaire culturelle et religieux. Les emprunts de cette période éloignée traduisent systématiquement les \*/u/ et les \*/i/ germaniques par des valeurs \*/ũ/ et \*/ĩ/ en slave commun. Ces valeurs de la voyelle slave commune ont même persisté assez de temps pour que du vocabulaire comme le vieil russe \*okono 'fenêtre' ou \*krusti soit emprunté vers le finnois comme *akkuna* et *risti* respectivement. C'est aussi le cas que le \*/u/ et le \*/i/ fennique, présents dans des toponymes de lieux capturés et occupés par des tribus slaves à cette époque sont représentés par le \*/ũ/ et \*/ĩ/ du slave commun, ex. fin. *Musta* 'noir' >> *Pomost'e*, est visible aujourd'hui dans le nom de la rivière *Msta* ou la syncope du *yeru* a eu lieu. L'ensemble des données présentées par Shevelov (1965) suggèrent que les voyelles \*/ũ/ et \*/ĩ/ du slave commun étaient préservées dans tous les dialectes, et en positions fortes et en faibles jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle et selon lui jusqu'à la fin de ce siècle. Dans que ces voyelles restent stables il n'y a pas à notre sens de raison structurelle des traites autrement que comme /ĩ/ et /ũ/.

Dans le sud du pays slave, le contact avec le monde romano-latin a aussi permis des emprunts au latin, ex. MŪSTUM 'jus de raisin' >> slavons d'église roumain \*mŭstŭ, PĪPĒREM 'poivre' >> vieux russe *pĭpĭrĭ*, CŌMĪTEM >> vieux russe *kŭmetĭ*. À cette même époque le daco-roman a aussi emprunté quelques mots aux slaves qui préservent les valeurs \*/ũ/ et \*/ĩ/ du slave commun respectivement, ex. roum. *sticlă* << SC \*stĭkla et roum. *sŭta* << SC \*sŭta. Des emprunts plus tardifs comme roum. *dobitoc*

<< SC *dobyťūtū* ou roum. *oțet* 'vinaigre' << vse. *оцѣмѣ* (*ocĭtū*) montre plutôt les voyelles /e/ et /o/ roman après la perte de /ĩ/ et /ũ/ latins en diachronie.

figure 117 : chronologie du développement des *yers* slaves

| Siècle            | Statut  |
|-------------------|---|
| VII <sup>e</sup>  | <i>ĩ</i> et <i>ũ</i> hérités du PS.   |
| XI <sup>e</sup>   | <i>ĩ</i> et <i>ũ</i> sont encore scandé dans la poésie  |
| X <sup>e</sup>    | Dans les dialectes du slavon méridional, <i>ĩ</i> et <i>ũ</i> sont réduites en positions faibles<br>Syncope/Apocope<br>Réduction de <i>ũ</i> → <i>ĩ</i> dans les dialectes occidentales et méridionales<br>Renforcement des <i>yers</i> en position forte |
| XI <sup>e</sup>   | Les texte de cette période reflète la reconfiguration des anciennes voyelles <i>ĩ</i> et <i>ũ</i> qui soit ont tombé soit se sont renforcé vers <i>e</i> et <i>o</i> respectivement.  |
| XII <sup>e</sup>  | Ces mêmes réductions s'étendent vers les dialectes de l'Ukraine   |
| XIII <sup>e</sup> | Ces mêmes réductions s'étendent vers les dialectes de Novgorod (Russie)   |

Le slave ne reçue son propre alphabet qu'à partir de 863 avec l'apparition de l'alphabet glagolitique qui emploie les signes  $\text{Ѣ}$  *yeri* et  $\text{Ѥ}$  *yeru* respectivement pour les voyelles /i/ et /ũ/ du slave commun. Cet alphabet apparaît en premier en Macédoine et est amené vers la Grande Moravie (royaumes slaves de l'Europe de l'Est, voisins à la Francie orientale) par les frères Cyril et Méthode où il est employé dans les écritures gouvernementales et religieuses, ce qui devient un point de conflit culturel pour Wiching l'évêque franc de Nitra dans la Slovaquie actuelle. Plus à l'est, l'adoption de l'alphabet glagolitique par Boris I<sup>er</sup> souverain de la Bulgarie servait aussi de mesure de distanciation politique et culturelle des peuples slaves de l'influence de l'église franco-romain à l'ouest et notamment de l'influence byzantin grec. Cet alphabet s'étend aussi vers la Croatie où il est employé très tardivement, mais s'étend aussi vers l'est et le nord, connu notamment par les fragments du *Missel de Kiev*, peut-être produit dans le sud de la Croatie au X<sup>e</sup> siècle, mais emporté vers l'Ukraine géographique. Ce manuscrit est très important car nous y trouvons, peut-être les plus anciennes attestations de la chute des *yers*, ex. PS; \* \**mĭnĕ* 'je.dat.s., voir moi' → vse.  $\text{МѢНѢ}$  (*mĭnĕ*) attesté < $\text{ѢѢѢѢ}$ > (*mne*) 'moi' qui correspond aux formes des langues slaves occidentales, ex. slov. *mne*, pol. *mnie*, tch. *mně*. Notons aussi, que le scribe du *Missel de Kiev* garde bien distinct les caractères < $\text{Ѣ}$ > /i/ et < $\text{Ѥ}$ > /ũ/, deux seuls hypercorrections, < $\text{Ѥ}$ > à la place de < $\text{Ѣ}$ > suggèrent que celles-ci commençaient à se confondre dans la langue contemporaine, dans un exemple similaire à  $\text{МѢНѢСѢ}$  attesté <*mensus*> (§ 7.3.2.1).

Shevelov (1965, p. 439) est de l'avis que dès l'apparition de l'alphabet glagolitique au IX<sup>e</sup> siècle, la forme graphique de  $\text{Ѣ}$  *yeri* et  $\text{Ѥ}$  *yeru* n'était « aucunement connectée » avec celle de < $\text{Ѣ}$ > *Iže* /i/ ou < $\text{Ѥ}$ > *Ižei* /i/ ou le < $\text{Ѣ}$ > *Ukĕ* /u/ et que cela signalerait que leur valeur phonétique étymologique « était tombée dans l'obsolescence » (p. 439).<sup>1182</sup> C'est une interprétation possible, mais qui n'est pas

<sup>1182</sup> Shevelov (1965) : « The invention of the first Slavic alphabet, in 863, which had special letters for the jers in no way associated with u and i shows that by that time the original phonetic value of *ũ* and *ĩ* had fallen into obsolescence » (p. 439).

forcément exigée par la logique. Nous concéderons tout de même que la ressemblance visuelle entre  $\text{ȝ}$  *yeri* et  $\text{ȝ}$  *yeru* et leur sort dans la diachronie suggère une similarité dans leur comportement dans la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle.

Shevelov (1965, p. 459), après avoir retracé la chute des *yers* dans les différents dialectes slaves, en premier dans les langues slaves du sud-ouest, notamment en slovène, et atteignant les dialectes orientaux seulement trois siècles plus tard, donne l'impression que le phénomène de réduction et de chute a commencé dans le sud-ouest de l'Europe pour atteindre la patrie proto-slave des siècles plus tard seulement, par diffusion. Il est à noter que la chronologie de la perte de /i/ et /u/ en slave est intéressante car elle correspond aussi au moment où une autre langue romane, le roumain, qui est voisine des langues slaves orientales et méridionales, a vu la chute des voyelles /ĩ/ et /ũ/ atones héritées du latin, ex. IŪRĀMĒNTŪM 'un serment' → roum. *jurămînt*, VĚTĚRĀNŪM → roum. *bătrîn* 'vieux', MĀGĪS → roum. *mai* [maɪ] 'plus', DŌMĪNĪ → roum. *domni* [domni] 'messieurs'. Les seuls cas où ces voyelles étaient retenues étaient après les séquences TR *muta cum liquida*, ex. SŌCĒRŪM → roum. *socru* 'beau-père', de manière peu différente du gallo-roman.<sup>1183</sup> Il nous semble que la conversion lexicale d'un nombre de locuteurs romanophones vers le slave dans les Balkans et les anciennes provinces de la Pannonie pourrait expliquer l'introduction de ce phénomène dans la langue slave, par une alternance des représentations phonologiques des voyelles /i/, /u/ : [I], [U] devenues [̡.I] et [̡.U] respectivement par substitution du phonème faible latin tardif au phonème slave natif.<sup>1184</sup> Coïncidence, pressions structurelles partagées ou effet de contact linguistique, on ne saurait trancher, mais Shevelov (1965, p. 458) avait aussi noté la ressemblance de ces deux langues coterritoriales.

Il faudrait enfin signaler, que le développement de /i/ et /ũ/ est compliqué par certaines conditions phonologiques tel la présence d'un /j/ à sa droite qui causait la réalisation de /i/ comme [i] ou de /ũ/ comme [y]. D'autres environnements conditionnants existent (cf. Shevelov 1965), mais il suffit d'indiquer que ces voyelles pouvaient subir la rephonologisation et provoquer des effets variés selon les dialectes, ce qui échappe largement aux parenthèses actuelles. Or, dans notre discussion sur la syncope et l'apocope romanes, nous nous intéressons aux alternances de manière plus globale. Dans l'objectif de capturer la distribution de la préservation et la chute des *yers*, différents chercheurs ont cherché des solutions par suppression de la voyelle ou par épenthèse de la voyelle, mais aucune ne présente une réponse simple, et cela est encore moins le cas dans les langues slaves orientales où deux voyelles [e] et [o] alternent encore avec  $\emptyset$ . Dans la section 9.2.4.4, nous regarderons donc plusieurs propositions qui ont été offertes pour l'analyse des *yers* slaves.

<sup>1183</sup> Les exemples de syncope/apocope de /ũ/ et /ĩ/ latin en roumain sont pris de Shevelov (1965, p. 458), qui remarque que le degré de réduction était plus important en roumain qu'en slave, ex. CĀLĪDŪM → roum. *calc* 'chaud' avec la perte des deux voyelles faibles. Shevelov date ces réductions d'avant le XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>1184</sup> Shevelov (1965, p. 462) présente un scénario tout aussi spéculatif que le nôtre, en remarquant que les langues ouraliennes du bassin de la Volga sont aussi marquées par le raccourcissement et la chute des voyelles fermées /i/ et /u/, ce qui provoque l'allongement compensatoire de la voyelle dans une syllabe précédente. Shevelov constate que si ces traits étaient déjà présents chez le proto-bulgares, provenant du bassin de la Volga et s'établissant dans les Balkans à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, c'est le contact entre les proto-bulgares et les langues slaves qui pourrait être à l'origine de la *yerisation*, mais il conclut que « [...] even if such influence did take place it did not determine the direction of the Sl(avic) sound changes. It could only have accelerated them » (p. 462).

#### 9.2.4.4 L'analyse des yers et des voyelles alternantes

Une question primordiale dans toute analyses de l'alternance vocalique est la suivante : *est-ce que l'alternance est un processus synchronique dérivable par la phonologie du locuteur, ou plutôt, est-ce que l'alternance est un phénomène morphologique et lexical issu d'une règle phonologique dans une période antérieure de la langue ?* Les réponses à cette question peuvent énormément varier selon la prise théorique du chercheur.

Pour Chomsky et Halle (1968), la phonologie de l'entièreté du lexique anglais semblait dérivable à partir de formes sous-jacentes hyper-opaques ; ils avaient par exemple postulé une règle de dérivation synchronique par laquelle un phonème /i/ nul part attesté à la surface était synchroniquement dérivé en [a], dans un mot comme *kite* 'cerf-volant' \*/k<sup>h</sup>it<sup>h</sup>ə/ → \*[k<sup>h</sup>aɪt<sup>h</sup>ə] → \*[k<sup>h</sup>aɪt<sup>h</sup>] → \*[k<sup>h</sup>aɪt]. Schane (1973) émet une hypothèse encore plus forte, à savoir que dans les langues romanes, dans le français en particulier « l'introduction du vocabulaire savant [...] les formes non savantes « concrètes » qui étaient en relation avec des formes savantes ont subi une restructuration dans leur représentation sous-jacente [...] c'est-à-dire que les représentations sous-jacentes de ces formes non savantes sont devenues plus abstraites » (p. 37). Le très haut degré d'abstraction permet à Schane de dériver en synchronie la voyelle [ɛ] de mer d'un /a/ « relâchée » sous-jacent, qui se réalise [ɛ] dans un mot hérité comme *mer* mais [a] dans un mot savant comme *maritime*. Or, ce /a/ relâché est distinct du /a/ « tendu » qui se réalise systématiquement comme [a] dans un mot comme *car*. Si nous admirons l'énergie créative employée pour établir de tels liens entre mots hérités et savants, nous doutons fortement que le francophone natif préserve sous une seule représentation phonologique la semi-voyelle /ɥ/ issue de /ō/ latin lorsque suivi d'une occlusive palato-vélaire comme ÖCTO → fr. *huit* et le /ɔ/ dans un mot savant comme *octobre* bien que ces deux racines partagent le même étymon et le même sens et sont donc « morphologiquement transparent[e]s ».

Une approche plus naturelle à la phonologie nous semble celle indirectement proposée par la *natural morphology* de Joan Bybee (1991, 2000, 2010). C'est par l'exposition aux formes comme *huit* et *octobre* et peut-être même à *octogone* du grec ὀκτώ, *oktô* 'huit' que l'apprenant remarque un lien entre le sens de ces mots et la forme phonologique. Peut-être même par une exposition à la phonétique historique et l'étymologie des mots apprendra-t-il que ces formes peuvent être mise en relation sans jamais atteindre une forme commune \**októw* que l'on reconstruit pour l'indo-européen, mais ces relations restent de nature lexicale. Il nous paraît absurde de dériver le fr. *huit* ← I.E. \**októw* en synchronie. Un exemple moins absurde est la relation entre la séquence [jɛ̃] dans *je viens, tu viens, il vient, ils viennent* et la voyelle [ɔ] dans *nous venons, vous venez* et dans l'infinitif *venir* ou encore la relation avec [Ø] lorsque le *cheva* n'est pas réalisé. Une approche qui nous semble plus naturelle est de reconnaître que l'enfant entend [vjɛ̃], entend [vnir], entend [vənɔ̃], remarque une ressemblance dans la consonance et surtout un sens général de 'se déplacer dans la direction de x' partagé par toutes les formes et construit à partir de là un paradigme, avec d'occasionnelles erreurs d'enfance, par exemple prononcé *vous vienez* [vu vjene], ce qui est vite corrigé par les parents, les pairs et par l'exposition à plus d'*input*. Ces représentations paradigmatiques sont aussi modifiées par l'acquisition d'une conscience orthographique, mais l'important est ce qui suit : si la fluctuation entre [ɛ] - [jɛ] -

[ə] et [∅] était phonologique dans la période proto-française (elle est déjà partiellement active dans la période mérovingienne), ces variations font partie du lexique du français moderne et non pas partie de sa computation phonologique—c'est du moins un avis raisonnable.

L'analyse des *yers* sont soumis à cette même distinction : la question est la suivante *existe-t-il ou non des voyelles alternantes dans les langues slaves modernes et si oui, qu'est ce qui alterne ?* Lightner (1965) propose une analyse simple : les *yers* font partie de la phonologie synchronique de la langue, mais ne sont réalisés comme /e/ et /o/, que si et seulement si la voyelle suivante est aussi un *yer* ; sinon ces *yers* sont supprimés. Cette solution est appliquée dans la tradition autosegmentale par Hyman (1985, p. 58-60) qui, suivant Pesetsky (1979), modélise les *yers* comme des voyelles fermées, sans poids, représentées *I* et *U* respectivement et qui sont soit ouvertes lorsque suivies d'un *yer* dans la syllabe suivante, soit sont supprimées.<sup>1185</sup> Hyman (1985, p. 59) représente la voyelle réduite (sans poids) par la dissociation de la mélodie et de la structure.

Rubach (1984) fait une analyse semblable à celle de Hyman. Lui aussi propose de représenter les *yers* comme des mélodies flottantes, mais à la différence de Hyman, Rubach (1986) ne considère plus que les voyelles sous-jacentes comme étant les voyelles /i/ et /u/ du slave commun, mais plutôt comme étant /e/ et /o/ dans une langue comme le russe, ou /e/ dans une langue comme le tchèque, dans les deux cas flottants. Nous sommes d'accord que ces représentations sont de manière représentationnelle plus adaptées aux langues modernes « émancipées de leur affiliations diachroniques »<sup>1186</sup>. Avec le palier de l'association qu'offre la phonologie autosegmentale, il n'est *plus nécessaire* (mais toujours *possible*) de distinguer mélodiquement des sons avec différents comportements.<sup>1187</sup> Cependant, si l'on postule de véritables voyelles médianes /e/ [I.A] et /o/ [U.A] qui alternent avec ∅, nous perdons la généralisation acquise plus tôt, comme quoi c'est la faiblesse représentationnelle de ces voyelles qui contribue à leur disparition.

Scheer (2011) a mis à jour l'analyse autosegmentale de Rubach (1986), dans la phonologie CVCV, retenant sa revendication principale qu'une voyelle qui alterne avec ∅ est une mélodie flottante qui ne s'associe à la structure que lorsque non-gouvernée par une voyelle associée à sa droite.<sup>1188</sup> Scheer (2011) suggère que la réalisation d'un *yer* en position forte, ex. pol. *pes* 'chien.nom.s' n'est pas uniquement conditionnée par l'absence d'un *yer* associé à sa droite, mais peut aussi s'expliquer par un véritable noyau vide à sa droite. Dans la théorie CV, un mot qui termine par une consonne contient

<sup>1185</sup> Hyman (1985) : « A case of vowel weightlessness can be made for the Russian yers, which I represent, following Pesetsky (1979), as I and U. These "fleeting vowels" are either realized with their vowel height lowered or they are "deleted". The major generalization is that these vowels will be realized (in their lowered form) if followed by a consonant followed by another yer. If followed by a consonant and a non-yer vowel, the yer will not be realized » (p. 58-59).

<sup>1186</sup> Selon Scheer (2011) : « [...] the autosegmentalization of Lower emancipates synchronic vowel-zero alternations from their diachronic affiliation, which also makes them a phenomenon that is not necessarily specific to Slavic languages... » (p. 2943).

<sup>1187</sup> Scheer (2011) dresse les avantages de l'option autosegmentale proposée par Rubach, notamment l'aspect de l'élégance dépourvue d'opacité, de traits redondants ou de diacritiques sur le plan mélodique.

<sup>1188</sup> Scheer (2011) : « [...] government acts as an association inhibitor: floating melodies associate by default except when their nucleus is governed. Or, in other words, melodies can only associate to ungoverned nuclei » (p. 2947).

de fait un noyau vocalique vide en final, permet par le paramètre du noyau final vide (an. *empty final nucleus*).

figure 118 : deux représentations de *pes*

|               |    |   |
|---------------|----|---|
| Rubach (1986) | vs | Scheer (2004, 2005, 2011) <sup>1189</sup> |
| x             | x  | C V <sub>1</sub> C V <sub>0</sub>         |
|               |    |   |
| p e s e       |    | p e s                                     |

L'avantage de la modélisation de Scheer (2011) est de catégoriser séparément la voyelle stable (non représentée ici) de la voyelle sous V<sub>1</sub> qui alterne entre /e/ et Ø et enfin la substance de V<sub>2</sub> qui est toujours réalisée Ø. Pour lui, ces voyelles alternantes seraient des voyelles à part. Il cherche ainsi à expliquer l'alternance de ces voyelles non pas par la composition de leur mélodie, mais par leur association ou non association à la structure ; cette position appuie notre choix de représenter les voyelles faibles et réductibles du latin mérovingien avec des symboles distincts /ɪ/, /ɘ/ et /ɚ//. L'analyse de Scheer (2011) a un avantage majeur, celui de ne pas postuler une entité théorique, qui n'est jamais attestée nulle part dans les langues slaves depuis l'apocope des *jers* entre le X<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., p. ex. un /e/ sous V<sub>0</sub> dans *pes*.



La conclusion de Scheer nous amène tout de même vers une question théorique : *quels segments ou quelles unités phonologiques peuvent alterner avec Ø dans la phonologie ?* Une réponse possible serait que toutes les unités phonologiques peuvent alterner avec Ø. Il suffit de couper l'association entre structure et mélodie, c'est-à-dire que l'aspect flottant serait uniquement une fonction de l'association et jamais un trait de la mélodie.

« Le nombre de voyelles alternantes, c'est-à-dire, de voyelles lexicalement non-associées, que possède une langue est un trait lexical imprévisible de l'inventaire vocalique »

Scheer (2011, p. 2943, notre traduction)<sup>1190</sup>

Nous sommes d'accord que le nombre de voyelles alternantes est un trait du lexique et une conséquence des conditions spécifiques de la phonologie historique d'une langue. Cependant, l'observation du proto-slave et de langues slaves modernes, du latin et du portugais européen, comme du gallo-roman, nous suggère que la chute des voyelles cible en particulier les voyelles à

<sup>1189</sup> Dans Scheer (2011), l'auteur emploie en réalité un formalisme plus traditionnel alternant entre O (an. *onsets*) 'attaques' et N (an. *nuclei*) 'noyaux'. Cela ne change rien à la contribution de ces arguments et ici nous préférons adopter le « vocabulaire » CVCV pour la clarté de l'exposé.

<sup>1190</sup> Scheer (2011) : « The number of alternating, i.e. lexically unassociated, vowels that a language possesses is thus a lexical and unpredictable property of the vocalic inventory: the reason why e and o, but not other vowels, are lexically floating in Russian, or why only e enjoys this status in Czech, is the same as the reason why Russian does not have, say, front rounded vowels » (p. 2943).

représentation faible [I] et [U]. Dans notre perspective, la variation entre /e/, /o/ et  $\emptyset$  nous semble plutôt être un trait du lexique propre à chaque langue slave. Les anciens *yers* toniques devenus acoustiquement identiques à /e/ et /o/ stables, nous semble être lexicalisés dans certaines formes du paradigme nominal, tandis que d'autres formes sont lexicalisées avec le noyau vide  $\emptyset$ . Sur l'ensemble du lexique, les apprenants observeraient des patrons morphologiques récurrents donnant l'impression que le phénomène est actif, quand en réalité il serait lexicalisé, c'est-à-dire emmagasiné dans le lexique plutôt que généré à partir d'une représentation commune.

La question que nous devrions nous poser est : *est-ce que ces voyelles alternantes se trouvent systématiquement dans des mots récemment empruntés ?* Si oui, alors ce sont des phonèmes productifs de la langue, sinon, ces voyelles donnent plus l'impression d'être la trace morphologique d'une alternance qui était active dans une période antérieure de la langue, où le résidu a finalement fusionné avec les réflexes de /e/ et /o/ proto-slave.

La réponse à cette question est finalement *oui* : les voyelles alternantes se retrouvent éparpillées dans les langues modernes même dans des emprunts comme l'an. *sweater* → pol. *sweter* /'sfɛ.tɛr/ 'un pull.nom.s' vs. *swetra* 'un pull.gén.s'.<sup>1191</sup> Il est clair que lors de l'apprentissage, les enfants découvrent les voyelles qui subissent la syncope en entendant les formes syncopées à cause d'une voyelle finale. Mais une étude récente de Bolek (2022) a démontré que dans la phonologie synchronique du polonais, il n'existe pas de patron clair d'alternance vocalique : les néologismes dans la langue peuvent présenter une alternance sur le modèle d'autres mots dans le lexique où ils peuvent ne pas présenter d'alternance. Il est donc difficile d'établir si l'alternance est de nature morphologique ou phonologique. Étant donné qu'elle n'est pas systématique dans les néologismes, nous sommes plutôt de l'avis qu'elles sont lexicales.

Si nous estimons que dans la langue moderne, le /i/ et /u/ en position forte du slave moderne ont aujourd'hui été lexicalisés comme d'autres phonèmes, /e/, /o/, /a/, /ɔ/, etc. selon la langue, et que les alternances modernes entre présence de la voyelle, ex. *pjes* 'chien.NOM.S' et l'absence, ex. *psa* 'chien.GÉN.PL', font partie des informations emmagasinées dans le lexique, nous sommes convaincus que les alternances telles que démontrées par Scheer (2011) correspondent aux préservations et aux chutes de /i/ et /u/ dans une certaine période historique de la langue ; c'est-à-dire qu'il y eut un moment dans le vieux slave d'église où les voyelles /i/ et /u/ ont acquis une faiblesse phonologique qui a mené à leur chute. Seulement, dans les positions fortes ou renforcées, ces voyelles ont pu s'ouvrir vers [e] et [o] respectivement pour résister à la syncope. En réalité, la préservation des phonèmes *yers* distinct du /e/ et du /o/ se voit précisément dans la confusion graphique dans la finale ou le *yer* antérieur est parfois représenté <b> en finale atone, parfois <e>, selon Zaliznyak (2012) à un taux de 50 % dans le dialecte de Novgorod au XV<sup>e</sup> siècle. Le fait que cette même inversion de <b> et <e> n'affecta pas le <e>, voir le /je/, /e/, /ɛ/ *ecmь* qui signale que le *jer* fort était resté phonologiquement distinct du /e/ stable, même en position tonique.

<sup>1191</sup> Je remercie mon collègue Piotr Płocharz de l'ENS de Lyon pour cet exemple.

Enfin, Scheer (2011) met en valeur la cohésion des analyses avancées indépendamment par la phonologie autosegmentale d'un côté, et les analyses génératives du slave de l'autre. On pourrait probablement même ajouter que les philologies slaves ont aperçu ces mêmes régularités sans forcément avoir les outils théoriques pour expliquer les faits avec l'élégance que permet la phonologie autosegmentale, notamment le CVCV (cf. Lowenstamm, 1996; Scheer, 2004; Scheer et Szigetvári, 2005).<sup>1192</sup> La phonologie du gouvernement (cf. § 1.2.3) nous donne les outils pour comprendre l'alternance entre voyelles pleines et *cheva* ou entre voyelles réduites et  $\emptyset$ , et Scheer (2011) reconnaît que des formes anciennement avec alternances peuvent finir comme ayant une voyelle stable, de même que des mots qui s'intègrent à la langue peuvent être lexicalisés avec ou sans la voyelle syncopée, probablement en partie selon la façon dont un mot ressemble ou non à d'autres mots alternants dans la langue.

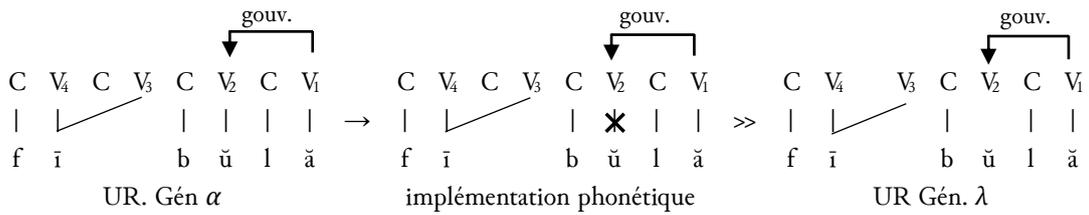
### 9.3 Les alternances V ~ $\emptyset$ dans la phonologie CV

Comme nous l'avons vu, la phonologie autosegmentale et CV offre différents outils transparents pour représenter l'alternance d'une voyelle pleine avec  $\emptyset$  : une mélodie qui perd son association au gabarit squelettique (la structure) cesse d'être prononcé, créant une syncope dans l'*output*. En théorie, cette non-association peut opérer directement sur le palier mélodique, supprimant toute coloration possible de la voyelle, peut opérer sur le groupe structurel CV, supprimant la structure et laissant en théorie du contenu mélodique sans lieu de s'associer, ou peut enfin opérer sur l'association entre ces deux paliers (cf. Lowenstamm, 1991).<sup>1193</sup> Grâce à la condition de l'association (an. *linkage condition*) de Goldsmith (1990), une mélodie ne peut être exprimée que si elle est associée à une position structurelle. Nous pouvons voir ce phénomène de « perte de l'association entre mélodie et structure dans l'exemple de FĪBŪLĀ 'fibule' devenu <fibla> (Ile-Fr/637 T4495 l.30) dans la charte d'Ermentrude. En termes simples, la non-réalisation du /Ū/ post-tonique est représentée par la dissociation en synchronie du /Ū/ de la position V<sub>2</sub>.

<sup>1192</sup> D'autres analyses autosegmentales des *jers* slaves sont décrites par Scheer (2011), notamment l'explication épenthétique de Gussmann et Kaye (1993). Malheureusement, ce modèle arrive mal à expliquer la variation entre un /e/ ou un /o/ épenthétique en russe.

<sup>1193</sup> Lowenstamm (1991, p. 959) traitait notamment de la perte des voyelles brèves entre l'arabe classique et l'arabe nord-africain moderne où les voyelles périphériques ont perdu leur capacité à s'associer à des noyaux non-branchants, ce qui explique pourquoi les voyelles brèves (non-branchantes) sont affectées tandis que les voyelles longues de l'arabe classique sont préservées (en tant que voyelles brèves).

figure 119 : la dissociation diachronique d'une voyelle interne = syncope



La littérature sur les alternances V - Ø est aujourd'hui très riche, mais les données gallo-romanes évoquent deux problématiques qui ne nous semblent pas suffisamment prises en compte dans la littérature actuelle.

1. Bien que les alternances V - Ø s'expliquent par une mélodie flottante, la distinction binaire entre alternances automatiques et optionnelles est loin d'être transparente. D'un côté, dans une langue comme le français où l'alternance est dite de type optionnel, on trouve quand même des catégories fréquentielles de syncope significatives. *Secret* [səkʁe] est le plus souvent réalisé sans syncope, bien que [skʁe], plus rare, soit aussi possible (cf. Scheer 2004, p. 74) ; en revanche *cheval* est plus souvent prononcé *ch'val* [ʃval] bien que l'on entende aussi [ʃəval], forme estimée comme « plus correcte ». Enfin l'alternance dans les articles *le* et *la* prononcés presque systématiquement avec voyelle [lə] et [la] devant un mot commençant par une consonne, mais sans voyelle [l] lorsque suivi d'une voyelle, ex. *la fille* mais *l'amie* donne l'impression d'une alternance quasi-obligatoire. Si une explication par variation paramétrique est exprimée par Scheer (2004, p. 81) sur l'ensemble du lexique, les conditions de ce paramétrage sont peu claires. D'un autre côté, une langue comme le tchèque avec des alternances obligatoires semble aussi démontrer des alternances optionnelles. Si des dérivations internes à la langue peuvent *peut-être* expliquer ces différences de comportement, nous allons proposer un raccourci notational, plus directement calqué sur les conditions de l'acquisition de langue afin de contraster l'alternance phonologique qui est de nature obligatoire (la mélodie flottante) avec l'alternance optionnelle contrôlée activement par le locuteur.<sup>1194</sup>
2. Bien que le CVCV peut expliquer la déstabilisation d'une voyelle par un processus dérivationnel de dissociation (an. *delinking*), celui-ci est de nature synchronique et décrit une dérivation d'implémentation phonétique interne à la grammaire

<sup>1194</sup> Traditionnellement, ces deux types d'alternances sont réglés par le paramétrage interne de la langue, mais des recherches récentes de Nilsson (2014) suggèrent que, même dans une langue comme le tchèque traditionnellement classifiée avec des alternances de nature obligatoire (cf. Scheer 2004, ), il y a en réalité des alternances qui varient en fréquence selon leur valeur stylistique.

d'un locuteur. La théorie CVCV standard est en revanche incapable d'expliquer le passage d'une voyelle stable à une voyelle flottante dans la forme phonologique, ni n'est équipée pour représenter une période de variation interne à la langue. Nous proposons la solution d'une ligne d'association sous-spécifiée, à la fois associée, à la fois flottante, dans la représentation phonologique voire une association dite *de Schrödinger*.

Il est à peu près reconnu dans les langues qui ne présentent qu'une seule voyelle alternante, que l'on peut autant analyser cette voyelle comme sous-jacente mais non associée, que l'analyser comme l'épenthèse d'une voyelle issue de l'association structurelle à une mélodie sans spécification, la qualité de cette voyelle épenthétique étant propre à chaque langue.<sup>1195</sup> Cependant, dans des langues comme le slovaque, le russe, ou encore le gallo-roman où deux voyelles ou plus apparaissent en alternance avec Ø—[ɛ] et [ɔ] respectivement (cf. Rubach, 1993, p. 42 n.), et où leurs valeurs sont intimement apparentées à leurs sources étymologiques, leur distribution et leur fidélité diachronique suggèrent que la voyelle fait encore partie de la représentation lexicale en tant que voyelles flottantes mélodiquement spécifiées. Si le français moderne fait partie de la première catégorie des langues avec une seule voyelle alternante avec Ø, le gallo-roman devait en faire partie de la deuxième catégorie. Afin de comprendre la panchronie de l'alternance entre une voyelle pleine, une voyelle réduite et l'absence phonologique de cette voyelle, nous présenterons dans un premier temps l'alternance telle qu'elle existe dans le français moderne : en diachronie, c'est notre objectif. Ensuite, nous discuterons de la dissociation des voyelles stables ; c'est l'étape manquante entre la stabilité générale des voyelles latines et leur absence en ancien français.

### 9.3.1 Le *cheva* du français moderne

Il fut en temps encore récent où le *cheva* du français était considéré comme une voyelle épenthétique ; c'est la représentation que lui donnait Martinet (1969). La difficulté de distinguer entre les mots avec *cheva* comme *pelage* [pələʒ]-[pləʒ] et ceux sans *cheva* comme *plage* [pləʒ] ont poussé le consensus scientifique plutôt vers une analyse de chute synchronique d'un *cheva* sous-jacent (cf. Y. C. Morin, 1978; Selkirk, 1978; S. R. Anderson, 1982; Oostendorp, 2003).<sup>1196</sup>

Dans la phonologie du français moderne, le *cheva* /ə/ est une voyelle lexicalement spécifiée, mais flottante, c'est-à-dire qu'elle est présente de manière latente (sous-jacente), mais ne s'exprime que sous certaines conditions phonologiques. Les chercheurs, depuis les années 70, offrent différentes

<sup>1195</sup> En tchèque et en polonais, la voyelle alternante surface comme [ɛ] (Gussmann et Kaye, 1993, p. 427), en serbo-croate comme [a] (Diklić, 1979, p. 56), en arabe marocain comme [i] (Kaye, 1987, p. 140) et bien sûr en français comme [ə] ou [œ] (Charette, 1990, p. 235). Or, pour le français, si on insiste sur les élisions dans les clitiques comme l'article *la*, l'on devra reconnaître que le français a aussi différentes voyelles alternantes.

<sup>1196</sup> En réalité, la phonologie autosegmentale et CVCV peuvent distinguer une mélodie neutre [ə] flottante, le *cheva* d'une mélodie, voire d'une position V proprement vide, ce qui complique l'analyse, notamment des *cheva* non-lexicaux, c'est-à-dire les épenthétiques qui semblent apparaître pour assurer la bonne formation d'une phrase phonologique. En soi, épenthèse et suppression peuvent coexister dans la langue et c'est ce que nous proposerons pour le gallo-roman.

représentations du *cheva* français ; ici nous adoptons la définition peu controversée dans la communauté CVCV du *cheva* comme mélodie flottante caractérisée par un palier mélodique vide ou, en termes élémentaires, caractérisée seulement par la présence de la voyelle neutre |@|, voire | |.<sup>1197</sup> Dans la figure 120, nous avons deux exemples du *cheva* flottant en français ; ceux-ci ne se réalisant pas en temps normaux : dans *venir* car le *cheva* sous V<sub>2</sub> est gouverné par la voyelle stable de V<sub>1</sub> à sa droite, dans la finale de *feutre* car le français tolère une position V<sub>0</sub> non associée dans la finale (et réellement partout dans le respect des conditions de bonnes formation).

figure 120 : le *cheva* interne et final en français

|             | gouv.        |                |   |                |   |                |               |                |   |                | FEN. |                |
|-------------|--------------|----------------|---|----------------|---|----------------|---------------|----------------|---|----------------|------|----------------|
| structure   | C            | V <sub>2</sub> | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>0</sub> | C             | V <sub>2</sub> | C | V <sub>1</sub> | C    | V <sub>0</sub> |
| association |              |                |   |                |   |                |               |                |   |                |      |                |
| mélodie     | v            | @              | n | i              | ʁ |                | f             | ø              | t | «              | χ    | @              |
|             | <i>venir</i> |                |   |                |   |                | <i>feutre</i> |                |   |                |      |                |

L'on dit du français que son alternance V-Ø est de type optionnel (cf. Scheer 2004), car la langue permet autant la prononciation [prononciation [ʃəvø] ou [ʃvø] de *cheveux* ou [pɑ̃dəsɥ] ou [pɑ̃dsɥ] de *pardessus* ; celui-ci s'applique aussi au niveau de la phrase phonologique. La non-réalisation du *cheva* s'explique par la force du gouvernement appliquée par un noyau associé à sa droite. Le gouvernement empêche l'expression du *cheva* flottant. Quant à la réalisation de cette voyelle flottante, celle-ci peut être comprise comme la réaction automatique lorsque le gouvernement n'est pas exercé sur la position contenant la mélodie flottante. Alternativement, l'on pourrait voir l'effet de l'autre relation latérale, le licenciement qui encourage l'expression du segment ciblé.

### 9.3.1.1 La loi des trois consonnes

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des descriptions de la prononciation et de la non-prononciation du *cheva*, dans un premier temps chez Mende (1880) dans une étude destinée aux étrangers. Avant la fin du siècle, Grammont (1894), dans une étude sur le patois franc-comtois, conçu la règle maintenant connue comme *la règle des trois consonnes* (paramétré comme L3C (*loi de trois consonnes*)) chez cf. Premat *en préparation*). Grammont signala la généralisation comme quoi le *cheva* « n'apparaît que lorsqu'il est nécessaire pour éviter la rencontre de trois consonnes comprises entre deux voyelles fermes », (p. 53), c'est-à-dire d'éviter la rencontre des trois consonnes prises entre deux voyelles stables. Cette « loi » représente en réalité une tendance ; des études de Hutin et

<sup>1197</sup> La phonologie de gouvernement standard, par exemple chez KLV (1990), Charrette (1990, 1991) pour le français, Kaye (1987) pour l'arabe marocain ou Nikiéma (1989) pour le tangale, était conçue pour expliquer des langues avec une seule voyelle alternante qui peut être prise en compte par une règle d'insertion voire d'épenthèse. Scheer (2004) argumente pour une seul mécanisme dans ces langues avec une seule voyelle alternante et celles avec plusieurs voyelles alternantes, écrivant « a theory of vowel-zero alternations which aims at being general enough to cover all cross-linguistic manifestations of this phenomenon cannot afford to rely on insertion in some cases, while favouring deletion in others. We must therefore assume that even in languages where only one vowel alternates with zero, and where all alternating vowels enjoy an unambiguous phonetic identification, their melody is present in the lexicon » (p. 89)

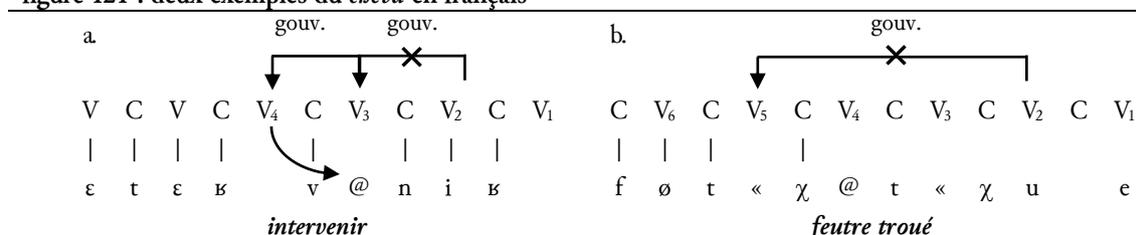
al. (2020, 2021) démontrent bien que des groupes de trois et même quatre consonnes sont permmissibles, même dans le français dit « standard ».

Dell, dans son analyse générative, donne un nombre d'environnements phonologiques où le *cheva* sous-jacent est supprimé de façon facultative ou obligatoire lors de la dérivation. Parmi les suppressions obligatoires, il note :

1. la position avant une pause, c'est-à-dire à la fin d'une phrase phonologique, ex. *elle est rouge* [ɛlɛruʒ\_].
2. la position d'élision, c'est-à-dire suivie d'une voyelle (bien que l'élision soit bloquée par une frontière morphologique forte, c'est-à-dire à l'exclusion des affixes et des clitiques), ex. *l'ami* → [l\_ami].
3. la fin d'un mot lorsque précédé d'une seule consonne, ex. *rose bonbon* → [roz\_bɔ̃bɔ̃].

En revanche, il y a des positions où la réalisation du *cheva* est obligatoire, notamment lorsque la suite des morphèmes causerait l'enchaînement de trois consonnes ou plus. Dans ce contexte, *cheva* (lexicale ou épenthétique selon l'analyse) se retrouve contraint de faire surface afin de ne pas violer la contrainte de l'accumulation de consonnes, et pour satisfaire les contraintes de bonne formation. Ainsi dans *venir*, le /ə/ n'est pas forcément réalisé : [v'nɪʁ], mais dans la dérivation *intervenir* la présence du premier /ʁ/ provoque l'association du /ə/ à sa position structurelle, et nous dirons [ɛ̃tɛvə'nɪʁ]. Il en est de même pour *feutre*, où l'on ne prononce pas habituellement le /ə/ final, mais dans la phrase nominale *feutre troué* un /ə/ sourd d'ailleurs [ə] fera surface [fœt χ ətχue].

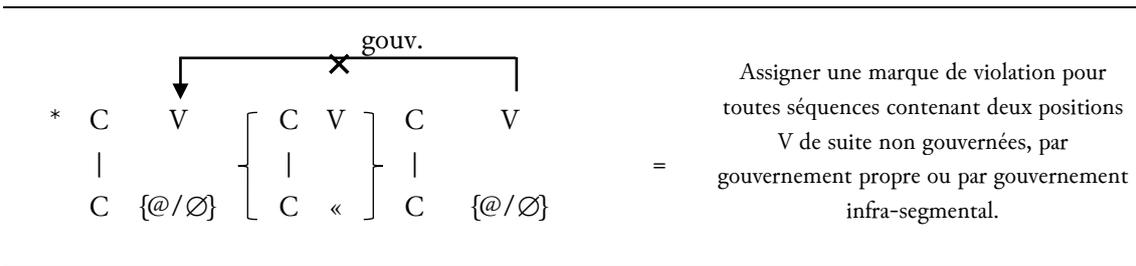
figure 121 : deux exemples du *cheva* en français



Dans la figure 121a, le /ə/ sous V<sub>3</sub> sous est obligatoirement associé à sa position V<sub>3</sub> car il a des devoirs de gouvernement sur la position V<sub>4</sub> à sa gauche. Pour citer Scheer (2015) : « [i] ne peut donc céder au gouvernement qu'il reçoit, normalement, de V<sub>[2]</sub>. On en conclut qu'une structure avec deux noyaux vides successifs est mal formée puisque le premier demeura orphelin, c'est à-dire non gouvernée » (p. 130).

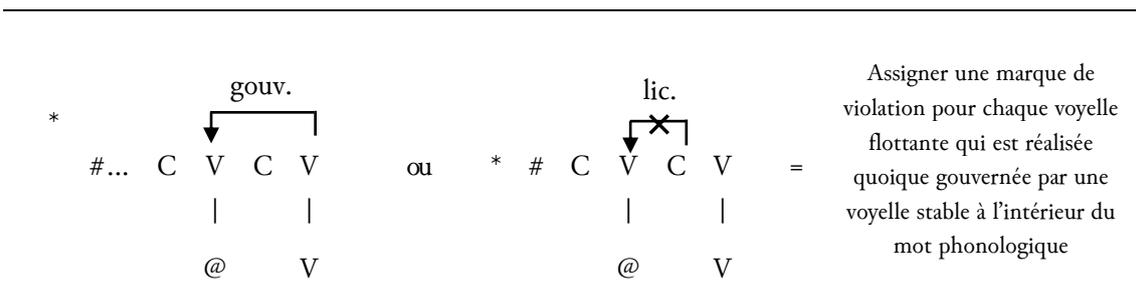
La phonologie CVCV offre plusieurs outils pour expliquer la réalisation des *cheva* obligatoires même dans un système dit optionnel. Comme nous venons de le voir, la réalisation d'un *cheva* lexical ou épenthétique est obligatoire pour empêcher la rencontre de trois consonnes. Cette réalité phonologique peut être capturée par une contrainte comme celle sous (308) :

(308) L3P ‘la loi des trois consonnes’



En revanche, si le locuteur peut généralement prononcer tous les *chevas* lexicaux de sa langue, aucune contrainte n’empêchant la réalisation des *chevas* optionnels, il existe deux contextes en français où le *cheva* est interdit. Le premier environnement où le *cheva* est interdit est dans le contexte de l’élision à l’intérieur d’un mot morphologique, par exemple dans *l’âne* il suffit de postuler une mélodie /ə/ flottant qui ne peut être réalisée lorsqu’il est gouverné par une voyelle stable. Cette description peut être formalisée grâce à une contrainte comme celle dans (309) qui dit qu’une voyelle gouvernée par une autre voyelle à sa droite ne doit pas être réalisée.

(309) L’élision



Enfin, pour permettre l’association d’un *cheva* lexical flottant ou bien l’épenthèse *cheva* non-lexical (à la finale par exemple), il faut interdire une séquence de deux violations au ECP (Empty Category Principle) qui dit qu’un noyau peut rester sans expression phonétique s’il est gouverné, s’il est sous l’influence d’un gouvernement infrasegmental, ou s’il est en fin de domaine soumis au FEN (principe du *Final Empty Nucleus*) (cf. Scheer 2003, p. 67). Celle-ci peut se faire avec une contrainte contre une séquence de deux noyaux.

Dans un premier temps, comme un locuteur peut prononcer tous les *chevas* de la langue, il n’y a pas de contrainte formelle contre l’association optionnelle des *chevas* flottants mis à part un éventuel conflit avec un principe d’économie. Par exemple, dans une phrase comme *je ne te le redemanderai pas*, le locuteur *peut* prononcer toutes et n’importe laquelle des 7 *chevas* dans l’énoncé, tant qu’il n’y a jamais une accumulation de trois consonnes adjacentes.<sup>1198</sup>

<sup>1198</sup> En français, plusieurs études y compris Wu et al. (2016, 2017), Milne (2014) démontrent que le registre ou bien l’effet de style influence la prononciation ou non du *cheva* français. Hutin et al. (2021) ont démontré que dans un corpus de

figure 122 : l'enchaînement de six *chevas* (exemple pris de Scheer 2015, p. 136-127)

|             |                                     |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |    |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
|-------------|-------------------------------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|----|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|
| structure   | V                                   | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>9</sub> | C | V <sub>8</sub> | C | V <sub>7</sub> | C | V <sub>6</sub> | C  | V <sub>5</sub> | C | V <sub>4</sub> | C | V <sub>3</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>1</sub> |
| association |                                     |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |    |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
| mélodie     | ɔ̃                                  | ə | n              | ə | t              | ə | l              | ə | r              | ə | d              | ə | m              | ɑ̃ | d              | ə | r              | e | p              | a | s              |   |                |
|             | <i>je ne te le redemanderai pas</i> |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |    |                |   |                |   |                |   |                |   |                |

Ce qui est variable, voire optionnel dans le français, n'est pas l'association en soi, mais l'extension du gouvernement ou non sur un *locus* potentiellement ciblé par une voyelle possédant la capacité de gouverner ; et il semble de toute évidence que c'est le choix du locuteur de décider quelles voyelles vont gouverner et lesquelles ne le feront pas ; du moins dans les cas de figure comme celui de la figure 122.

Quant à la vacuité habituelle de la finale dans un mot comme *feutre* ou *belle*, la phonologie CVCV peut prendre cette tendance en compte de deux manières. Comme nous l'avons suggéré dans la figure 121, le potentiel *cheva* peut-être représenté comme une voyelle lexicale flottante, voyelle héritée de l'ancien français hérité à son tour d'une voyelle réduite mais contrastive en latin mérovingien, issue à son tour d'une ancienne voyelle stable en latin. Grâce au *principe de la finale vide*, ECP (an. *empty category principle*), la vacuité de la finale est admise par le paramétrage de la finale vide (an. *final empty nucleus*), ce qui veut dire qu'une position V (mélodie flottante ou vide de nature) en fin de mot, *peut* rester vide.<sup>1199</sup> Ainsi une forme sous-jacente \*/ʁozə/ pour *rose* peut être réalisée [roz] sans enfreindre les conditions de bonne formation de la langue—celle-ci est probablement le cas hérité encore en moyen-français et actuellement dans le franco-provençal (où la finale peut subir une apocope en synchronie)—celle-ci est probablement aussi le cas du français du Midi, où pour bien parler français la finale est coupée, mais où les représentations lexicales héritées semblent venir de l'occitan. Cette hypothèse nous permet de conclure que toutes alternances vocaliques dans le français sont la réalisation d'un *cheva* non-associé sous-jacent.

L'autre hypothèse est celle d'une véritable position vide en fin de mot (à la différence des vides en intérieur du mot grâce au gouvernement infrasegmental). Cette explication prendrait en compte deux des trois « suppressions » obligatoires de Dell (1985), celle avant la pause (donc en fin de mot) et

français soigné, parfois lu, le /ə/ final était prononcé presque 10 % de plus que dans un corpus de français familier.<sup>1198</sup> Les auteurs ont démontré un important écart dans la réalisation du /ə/ final en fonction de l'environnement consonantique. Dans le cas où l'absence du *cheva* mettait deux consonnes en contact, l'on trouve une réalisation de 8.72 du *cheva* : celui-ci explose atteignant le 38.31 % si l'absence du *cheva* mettait en contact, trois consonnes ou plus, soit dans les structures C#CC comme *groupe spécialisé*, /gʁup.spesialize/ ou encore dans les groupes CC#C comme *divorce financé* /divɔʁs.finãse/. Le pourcentage s'accroît à 60.41 % dans les groupes de contact de quatre consonnes, ex. *quatre pneus* /katʁ.pnø/.<sup>1198</sup>

<sup>1199</sup> La source de ce comportement particulier de la syllabe finale est mal-comprise. Le paramètre de la FEN était inventé par Charette (1990) pour prendre en compte et pouvoir modéliser les données, mais elle n'est rien de mieux qu'une formalisation d'une observation que la syllabe finale et celle qui la précède peuvent se comporter différemment que les syllabes internes de la phrase. Scheer (2004, p. 67-71) reconnaît l'artifice de ce paramètre. Bien qu'utile, il semble faire partie des artifices théoriques dénoncés par Lass (1997).

celle après une seule consonne, aussi en fin de mot, et qui resteraient muets par l'absence d'une quelconque mélodie à y associer. Les études sur l'effet d'un <e> muet graphique sur la prononciation d'un *cheva* après une consonne simple démontrent des différences minuscules.<sup>1200</sup> Comme le souligne Premat (*en préparation*), « se passer des mélodies flottantes en position finale demande de recourir à l'épenthèse, processus qui, dans la synchronie du français, est inexistant en position interne, l'alternance @/Ø interne étant purement lexicale ». Cette deuxième hypothèse rendrait obligatoire l'introduction d'un jeu de contraintes capable de laisser possible l'épenthèse en fin de mot, par exemple dans le chant, où la finale peut souvent être allongée d'une [œ], tout en excluant cette possibilité des positions V internes.

La phonologie CVCV telle qu'elle est présentée par Scheer (2004 ; 2015, etc.) établit explicitement deux statuts d'association, c'est-à-dire associé et non-associé. Scheer (2004) écrit « [I]a différence entre les voyelles alternantes et non-alternantes s'exprime en termes d'association : les secondes sont attachées de manière sous-jacente, alors que les premières ne le sont pas. Le gouvernement agit comme un inhibiteur à l'association : un noyau gouverné ne peut pas recevoir de contenu segmental, alors que les mélodies flottantes s'attachent aux noyaux au cas où elles échapperaient au gouvernement » (p. 90).<sup>1201</sup> Scheer (2004) reconnaît donc trois types de noyaux : a. les mélodies associées des voyelles pleines, b. les mélodies flottantes des voyelles alternantes, et c. les noyaux vide, par exemple dans les groupes TR et TT avec gouvernement infra-segmental ou dans les groupes RT avec le gouvernement par une position V associée à la droite.

**figure 123 : les types de nucleus selon Scheer (2004, p.92)**

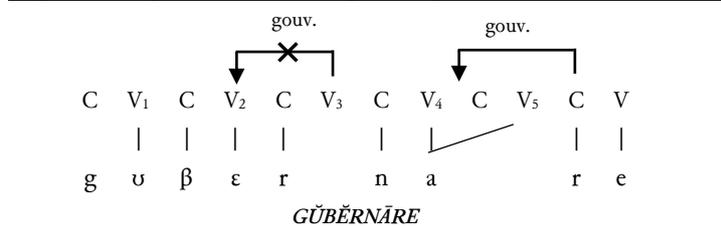
| a. Mélodie stable | b. Mélodie flottante. | c <sub>1</sub> Mélodie vide     | c <sub>2</sub> .                 |
|-------------------|-----------------------|---------------------------------|----------------------------------|
|                   |                       | gouvernement<br>infra-segmental | gouvernement inter-<br>segmental |
|                   |                       | lic.                            | gouv.                            |
| C V C V           | C V C V               | C V C V                         | C V C V                          |
|                   |                       |                                 |                                  |
| s o l             | d o m i n o           | p a t « r e                     | a r t e                          |
| 'soleil'          | 'don'                 | 'père'                          | 'art'                            |

<sup>1200</sup> Dans une étude, Durand et Eychenne (2004) ont noté que 15 % des <e> finaux étaient prononcés [ə], ce qui diffère peu de la finale consonantique où l'on trouvait tout de même un [ə] épenthétique et non étymologique 10 % du temps. Hutin, Jatteau et Wu (2021) ont également trouvé des chiffres, quoique légèrement différents, mais concordant, où 15 % des <e> graphiques étudiés étaient réalisés <ə> tandis que 9 % des finales consonantiques était prononcées avec un [ə] non-étymologique.

<sup>1201</sup> Scheer (2004) : « In CVCV, both melodic and syllabic structure is underlyingly present. The difference between alternating and non-alternating vowels is expressed in terms of association: the latter are underlyingly attached, while the former are not. Proper Government acts as an association inhibitor: a properly governed Nucleus cannot receive segmental content, whereas floating melodies attach to Nuclei in case they escape Proper Government » (p. 90).

La phonologie CVCV explique aussi pourquoi les voyelles entravées sont protégées de la syncope. Étant donné que le coda (l'entrave) est suivi d'un noyau vide, noyau qui est dans la position gouvernante, sa vacuité empêche l'activation du gouvernement de droite en gauche. La voyelle entravée est donc protégée des effets de la lénition causés par le gouvernement.

figure : 124 préservation de la prétonique dans GÜBĚRNĀRE



Cette représentation des mélodies flottantes s'applique aussi aux consonnes de liaison dans le français moderne (Charette, 1990; Encrevé, 1988; Scheer, 2015) mais peut aussi s'appliquer aux segments variablement réalisés dans d'autres langues comme le samoan (cf. Harris, 2011). Cette approche de mélodie flottante est particulièrement appropriée quand c'est la forme syncopée ou sans la voyelle qui revient le plus souvent dans la langue ; cependant en diachronie, celui-ci pose un problème, notamment si la chose qui alterne a plusieurs sources. La phonologie CVCV avec ses mélodies flottantes a un avantage sur des solutions par insertion, car elle permet de prendre en compte ces langues comme le *tchèque*, le *slovaque* ou le *gallo-roman* où différentes voyelles auparavant stables se sont mises à alterner avec  $\emptyset$ . Ainsi nous arrivons à la question diachronique essentielle : *comment est-ce qu'une voyelle stable s'est dissociée de sa structure ?*

### 9.3.2 Comment arrivons-nous à la dissociation d'une voyelle de la structure ?

La phonologie CVCV n'offre aucune réponse facile à cette question qui semble plus avoir préoccupé les phonéticiens que les phonologues. Dans tous les cas, avant qu'une voyelle puisse devenir réellement flottante, il nous semble qu'elle doit en premier passer par une phase de détachement possible, partiel, optionnel et variable selon l'individu, le contexte phonologique et le contexte communicatif. Dauer (1980), ayant étudié la syncope dans le grec moderne, avait trouvé que les voyelles /i/ et /u/ atones étaient sujettes à un raccourcissement, un dévoisement et même à l'élision dans certains environnements, notamment lors de la parole rapide. Elle distingue 5 phases dans la réduction vocalique :

- 1<sup>e</sup> La voyelle pleine, bien que d'une plus faible intensité et d'une moindre durée que les voyelles toniques, possède des qualités vocaliques ; celles-ci correspondent aux voyelles atones, mais non réduites (l'initiale dans le gallo-roman, ou ayant un accent secondaire dans une langue comme l'anglais). Lorsqu'une voyelle est précédée et suivie d'une consonne, ceci semble être son état naturel, ex. grec. /'erimos/ 'déserté' = ['erimos].

- 2<sup>e</sup>. Si la voyelle brève est précédée par un liquide ou une nasale, la voyelle peut devenir difficile à distinguer de la résonante qui la précède, ce qui, acoustiquement, peut ressembler à la création d'une consonne syllabique ou allongée, ex. grec. /'milisa/ 'je parlai' → ['miʎsa], /ta ple'vra mu/ 'mes côtes' → [ta ple'vra m].
- 3<sup>e</sup>. Entre une occlusive sourde et une occlusive voisée, ou encore entre une occlusive sourde et une fricative, la voyelle peut perdre de son intensité et se centraliser, apparaissant comme une voyelle réduite de courte durée ou même, à l'extrême, comme le relâchement d'une consonne voisée, ex. grec. /tis 'leo/ 'je lui dit' → [tɪz'leo] ou /'akusa/ 'j'entendis' → ['akɔsa].
- 4<sup>e</sup>. La voyelle perd de son voisement et sonne plutôt comme une courte friction de faible intensité et avec des modifications aux formants en fonction de la voyelle (cf. Jovičić, 1998). Ces voyelles correspondent aux voyelles chuchotées, comme un [i̥] ou un [y̥] bref et chuchotée. La glotte est étirée. Ce chuchotement est particulièrement fréquent entre consonnes sourdes, surtout après une fricative sourde, ex. grec. /'vreθike/ 'je me suis trouvé' → ['vreθi̥ke], /panepi'stimio/ → [panepi̥'stimio] 'université' ou : /to 'ðromo tus/ 'leur route' → [to 'ðromo tɯs]. Dans ce cas, la palatalité du /i/ est transférée sur la consonne précédente et contraste avec la non-palatalité devant /u/. Ce phénomène se trouve aussi en fin de phrase après une consonne sourde, non seulement en grec, mais aussi en japonais, en portugais, et en français, entre autres.
- 5<sup>e</sup>. La consonne (qui était en attaque) donne directement sur la consonne suivante ; aucune voyelle n'est entendue et sa présence dans la forme sous-jacente ne peut être rétablie que grâce à la palatalisation laissée sur une consonne précédente par le /i/. L'oreille moins accoutumée aux détails phonétiques, entendra probablement une syllabe de moins, ex. /me ta 'xिता/ 'avec vitesses' → [meta'çitta] ou /'ti na su 'po/ → ['tinas'pɔ].

En grec, Dauer (1980) n'a observé que la réduction des voyelles /i/ et /u/, mais leur comportement particulier semble être lié comme dans d'autres langues à leur durée moyenne (en grec. 3.5 à 4.5 centisecondes dans les syllabes atones) contre 5.5 à 6 centisecondes pour le /e/, /o/ et /a/. Bien qu'on traite souvent la durée d'une voyelle comme un simple phénomène phonétique, il y aurait peut-être un intérêt à voir dans sa composition même des nuances de longueur phonologiquement actives et plus détaillées que celles faites habituellement entre voyelles longues et voyelle brèves. Des approches phonologique comme la théorie des éléments (voir par exemple Zuk (2022a)) ou la Government Phonology 2.0 (cf. Pöchtrager, 2021) sont peut-être particulièrement adaptées pour distinguer la force comme corrélat de la durée inhérente à l'aperture d'une voyelle.

Dauer (1980) indique « qu'en grec les voyelles atones ont une durée moyenne d'un tiers de celles des voyelles accentuées et qu'elles sont le plus

---

*les différences individuelles de style et de registre étaient plus importantes que l'impact du débit : la parole soignée avait une plus grande occurrence de voyelles chuchotées que le langage familier où ces voyelles subissaient habituellement la syncope*

---

brèves dans la position post-tonique » (p. 26).<sup>1202</sup> Cela explique pourquoi Dauer (1980, p. 21-22) mesure un taux de réduction vocalique plu important dans la syllabe post-tonique. La durée de ces voyelles est aussi affectée par la présence de consonnes sourdes qui réduisent la durée de la voyelle (un phénomène aussi observé par Chen (1970) pour le russe et l'espagnol). Dans le contexte entre consonnes sourdes, les voyelles /i/ et /u/ peuvent même passer en dessous des 3 centisecondes de durée, et c'est précisément dans ce contexte que le voisement de la voyelle ne semble pas s'activer. Dauer (1980) s'interroge même sur une éventuelle limite physiologique et à la possibilité que « au fur et à mesure que la voyelle se raccourcit, les plis vocaux ont de moins en moins de temps pour accomplir leurs gestes d'activation et de désactivation entre les syllabes successives [...] [et]il n'y a plus de voisement pendant la voyelle » (p. 27) ; le taux de réduction de voyelles /i/ et /u/ est plus faible entre consonnes voisées.<sup>1203</sup>

Nous pensons que ce raisonnement est essentiellement correct, tout comme la remarque que si en grec, en japonais, en français, etc. la réduction vocalique semble affecter le voisement des voyelles, dans d'autres langues comme l'anglais, et le suédois, la réduction vocalique est plutôt accompagnée par une modification de la qualité vocalique, tandis que dans d'autres encore, l'on trouve la convergence des deux phénomènes, par exemple dans le portugais européen où un /e/ étymologique final est aujourd'hui prononcé central et sourd [ɛ̃]. Il est intéressant de noter que dans l'étude de Dauer (1980), le débit de la parole (bien que cela affecte la durée de la voyelle) n'était pas signifiant et que les différences individuelles de style et de registre étaient plus importantes que l'impact du débit : la parole soignée avait une plus grande occurrence de voyelles chuchotées que le langage familier où ces voyelles subissaient habituellement la syncope.

Comment phonologiser ces observations sur la parole ? Notamment pour revenir à notre question *comment se passe la dissociation (an. delinking) de la mélodie de sa position structurelle* ? Si la voyelle pleine nous semble un état stable et les étapes 2, 3 et 4 comme trois formes de réduction gradiente, il nous semble que l'étape 5, lorsque la voyelle est devenue presque invisible, est d'une importance particulière, d'où le fait qu'on commence à douter de son statut. L'étude de Dauer (1980) porte certes sur le grec moderne, mais il y a suffisamment de parallèles avec le gallo-roman, avec le slave commun, avec le portugais et avec l'anglais pour qu'on puisse se permettre d'émettre des hypothèses raisonnables sur la réduction et la chute des voyelles, et que l'on pense être en mesure de proposer le schéma suivant de la réduction : dans le phénomène de la réduction vocalique la *voyelle pleine* → *voyelle réduite* → *résonant syllabique* ou *voyelle chuchotée* → ??? → ∅. C'est dans la prochaine section que nous introduirons ce que nous estimons être la clef manquante entre la voyelle très réduite et la

<sup>1202</sup> Dauer (1980) : « In Greek, unstressed vowels are on an average shorter in duration (by two- thirds) than stressed vowels, and they are shortest in the post- stressed syllable » (p. 26).

<sup>1203</sup> Dauer (1980) : « For Greek, we might hypothesize a modified version of Lindblom's (1963) undershoot hypothesis : As the vowel becomes shorter, there is less and less time for the vocal folds to complete their on and off gestures between successive syllables. If the action of the vocal folds lags behind that of the articulators and at the same time there is an attempt to anticipate the following sound, with a very short interval in between, such as for /i/ or /u/, the voicing lag and voicing lead overlap. For /i, u/ between voiceless consonants this results in no voicing during the vowel » (p. 27).

voyelle absente, une voyelle dite « de *Schrödinger* » avec une identité sous-spécifiée, à la fois réduite mais stable et à la fois flottante.

### 9.3.3 L'association de *Schrödinger*

Comme nous l'avons vu dans la section précédente, la phonologie CVCV telle que décrite par Scheer (2004) présente trois catégories nettement démarquées entre une voyelle stable, une voyelle flottante et un noyau proprement vide. Dans tous les cas, l'association fait partie de la représentation lexicale du mot et l'association des mélodies flottantes est de nature morpho-syntaxique, directement implémentée par la phonologie. Une mélodie flottante reste non-associée si une voyelle lexicalement associée à sa droite exerce (obligatoirement ou optionnellement) sur la cible. Cette cible s'associe dans le cas où le noyau à sa droite est vide ou n'exerce pas de gouvernement. On se rappelle que la mélodie associée est prononcée tandis que la mélodie flottante mais non-associée reste silencieuse. Cette variation est strictement morpho-phonologique et fait partie de la grammaire synchronique de la langue.<sup>1204</sup>

En revanche, il n'existe aucun mécanisme pour expliquer le changement catégorique entre ces types de noyaux, et pourtant l'évolution du latin aux langues romanes démontre que ce type de changement a lieu en diachronie. À notre connaissance, personne n'a déjà émis l'hypothèse que les mélodies étaient déjà flottantes dans le latin classique. Il est communément admis que chaque voyelle de la graphie était réalisée comme un noyau syllabique autonome (cela est d'autant plus vrai pour le latin médiéval, mais attention, *pas* pour le latin mérovingien !) et donc que les mélodies étaient associées. Pourtant nous trouvons des alternances entre la voyelle pleine et  $\emptyset$  dans les langues romanes. Il faut donc reconnaître qu'en diachronie, **dans la transformation du latin vers le roman, un des changements structuraux majeurs est le passage des mélodies en positions faibles du statut « associé » vers le statut « flottant ».**

Dans les langues romanes, le statut de mélodie flottante semble être une conséquence d'une procédure antérieure de dissociation (an. *delinking*), bien que le mécanisme de celui-ci ne soit pas suffisamment étudié. Une solution simple, mais peu satisfaisante, serait d'admettre qu'un jour, entre générations *x* et *z*, les apprenants de la langue ont recatégorisé une voyelle pleine et associée comme mélodie flottante et alternante ; cette vision des choses ne laisse pas de place pour les réductions de nature gradiente qui sont bien documentées dans la littérature scientifique. Dans la prochaine section, nous espérons enrichir le modèle formel de l'alternance vocalique par l'introduction d'une représentation double de la voyelle (associée et non-associée), dite association de *Schrödinger*.

Comme nous l'avons démontré (§ 2.3.2), un des chemins vers la syncope est le dévoisement de la voyelle, surtout en contexte de non-voisement ; la voyelle ainsi atone et entourée de sons sourds perd son voisement et devient un son indistinct, presque silencieux. Ce dévoisement est corrélé à une courte durée de la voyelle, phénomène augmenté dans les langues-à-mot, où en termes relatifs une

<sup>1204</sup> C'est aussi le cas dans les analyses auto-segmentales de la liaison française où un /t/ ou un /z/ ou un /p/ de la mélodie flottante s'incruste sur la structure d'un mot commençant par une voyelle, voire par une position C vide.

plus grande durée est accordée aux voyelles des syllabes accentuées et puise dans la durée des voyelles atones. Gendron (1966) démontre que le dévoisement et la syncope sont statistiquement plus fréquents chez les locuteurs ayant une durée moyenne des voyelles plus basse que la moyenne.<sup>1205</sup> Si les langues à isochronie syllabique accordent une durée à peu près équivalente à chaque syllabe, tandis que les langues à mot, distribuent la durée de manière inégale entre syllabes fortes et faibles, l'on ne s'étonnera pas que la syncope est presque systématiquement réservée aux syllabes atones.

Nous avons aussi vu par l'exemple des *yers* slaves, par le cas de l'anglais moderne et par le cas du galicien-portugais que la syncope affecte essentiellement les voyelles réduites, voire au mieux des voyelles ayant une représentation interne simple, notamment |I| et |U| et dans une moindre mesure |A|. La faiblesse de |I| et |U| est une conséquence directe de leur durée et amplitude comparativement faible; ce fait est augmenté par l'absence d'une tête phonologique dans leur représentation, ce qui résulte dans une voyelle qui tend vers le centre non spécifié | | de l'espace vocalique. Ces mêmes critères expliquent aussi pourquoi des voyelles phonologiquement longues sont habituellement exclues de la syncope ; leur durée plus longue par leur spécification phonologique de longueur empêche que la réduction des atones enclenche leur effacement total.

Dans une grammaire computationnelle, le maintien ou la chute d'une voyelle semble être réglé par l'interaction, d'un côté, de contraintes transgressant la fidélité à l'*input* (MAX-IO), et de l'autre, par des tendances à l'économie. Dans tout ce que nous avons pu documenter dans les chapitres précédents, mais aussi voir l'Annexe 1, les violations du degré inhérent de l'aperture de la voyelle sont relativement banales. En revanche, les violations sur l'axe de la coloration |I| antérieure, |A| centrale, et |U| postérieure sont relativement importants et une violation des contraintes sur la coloration semble souvent mener à la désépécification totale de l'harmonie, voire sa neutralisation en *cheva* |@|. Ce qui est à peu près certain, c'est que la syncope s'attache à l'objectif de l'économie communicative. En perdant un noyau vocalique, le locuteur gagne en efficacité par l'élimination d'une syllabe entière.

Si dans une langue comme le français, Scheer (1999), explique la prononciation variable du *cheva* dans un mot comme *revenir* ou *degré* comme la « conséquence de l'optionnalité du [Gouvernement] en français », cela n'explique tout de même pas le remplacement d'une mélodie associée stable à une mélodie flottante. Revenons sur l'exemple de *cheval* que nous avons présenté au chapitre 3 (§ 2.4.2), où le /ə/ flottant est variablement réalisé ou non selon les mots dans l'entourage, voire le contexte phonologique. Nous avons vu que la réalisation et non réalisation de cette voyelle peuvent varier entre les dialectes et entre les locuteurs. Si la majorité de francophones peuvent autant prononcer ['fval] avec syncope que [fə'val] avec la voyelle, au-delà des alternances proprement morpho-phonologique, la réalisation ou non du *cheva* est aussi associée à un enjeu social, celui du prestige linguistique. Il existe des locuteurs qui ne prononcent jamais ['fval] et ne disent que [fə'val]; *celui-ci semble être un*

<sup>1205</sup> Les Québécois ont les durées vocaliques les plus brèves des locuteurs étudiés, en moyenne 58 ms, 67 ms et 70 ms pour les voyelles /i/, /y/, /u/ respectivement, tandis que les durées moyennes étaient de 63 ms, 68 ms, 70 ms pour le français, 65 ms, 71 ms, 76 ms pour les Suisses et de 65 ms, 68 ms et 75 ms pour les Belges (cf. Pierre Martin, 2004, p. 17). Il faut tout de même prendre ces chiffres avec du recul, car l'auteur n'a pas exclu les allophones relâchés [ɪ], [ʏ], [ʊ] en syllabes entravées dans les formes du français laurentien.

*choix stylistique des personnes aux tendances prescriptivistes* ; d'autres personnes disent [ʃə'val] en cours ou sur leur lieu de travail, mais ne prononcent que [ʃval] dans leur vie privée. En outre, dans une langue comme le français ayant des mélodies flottantes, l'on peut admettre que le locuteur favorise l'économie par le gouvernement, ou l'épanouissement de la voyelle par le licenciement. Visiblement, le locuteur a un certain contrôle sur la hiérarchisation d'un résultat ou de l'autre.

Cette approche se heurte tout de même à un certain obstacle quand on observe que si le /ə/ de *cheval* est optionnellement réalisé ou non, cela n'est pas vrai pour toutes les *cheva* de la langue ; par exemple dans l'expression *le cheval*, l'article *le* /lə/ est systématiquement réalisé avec le *cheva* dans le français standard. On dit [lə ʃəval] ou [lə ʃfal] mais pas [l ʃəval].<sup>1206</sup> En revanche, la prononciation du *cheva* est strictement interdite devant une voyelle et on dit *l'ami* [lami] et jamais *le ami* [lə.ami]. Cette double réalisation du *le* souligne que sa mélodie est bien flottante, l'association étant gouvernée par des contraintes de la phonologie, mais visiblement ces contraintes ne sont pas les mêmes que celles qui gouvernent la réalisation optionnelle du *cheva* de *cheval*. Comment devons-nous modéliser cette variation sociale, propre à l'individu, et qui se distingue de l'alternance obligatoire dans un mot comme l'article *le* ? Nos options se limitent essentiellement à une solution dans la grammaire ou une solution dans le lexique.

**1** Nos options dans la grammaire sont relativement limitées ; nous pourrions proposer que les grammèmes ou les mots fonctionnels ne sont pas soumis aux mêmes règles ou à la même hiérarchie de contraintes que des mots lexicaux comme *cheval*. Tout de même, si dans le cas d'une mélodie flottante qui se réalise optionnellement pour des raisons computationnelles, nous serions contraints de reconnaître une variabilité ponctuelle dans la hiérarchisation des contraintes. Cette solution revient à dire que le locuteur possède plusieurs grammaires d'une même langue. Mais si une telle solution est adoptée, nous nous attendons à ce que la syncope phonotactiquement conditionnée ou l'absence totale de syncope s'applique sur l'ensemble du lexique. Sans doute existe-il des locuteurs qui disent *cheval* comme *ch'val* mais jamais *v'nir* à la place de *venir*, une différence de comportement que l'on pourrait associer à des contraintes phonotactiques. L'enjeu de changer les règles de la grammaire entraîne des conséquences bien plus larges que de modifier une seule représentation, donc à défaut de preuves du contraire, il nous semble que la variation à l'intérieur d'un seul dialecte devrait se modéliser au niveau du lemme et non pas au niveau de la grammaire. C'est aussi ce que suggère l'hypothèse de la diffusion lexicale du changement phonologique.

**2** Une solution lexicale serait de proposer que /ʃəval/ et /ʃ(ə)val/ existent comme deux représentations distinctes et que les exemples de *cheval* sans la syncope, même dans les environnements où la syncope serait permise, sont des cas d'emploi du lexème avec le /ə/ lexicalement associé figure 125b à une position vocalique, par exemple dans le registre soutenu ; tandis que dans un discours moins soutenu, l'emploi de /ʃ(ə)val/ avec le *cheva* flottant figure 125a implique que sa réalisation ou non réalisation est complètement régie par les conditions phonologiques. Cette réponse implique donc deux représentations lexicales menant à différents résultats choisis selon l'impact social

<sup>1206</sup> Notons cependant que cette dernière forme est permise (et est même très fréquente) à côté de [l.ʃfal] dans le basilecte du français laurentien et dans les patois de la France.

désiré. Cette option n'est pas très souhaitable car elle postule deux items lexicaux, là où la version syncopée peut visiblement en être dérivée à partir de la forme avec maintien de la voyelle.

figure 125 : proposition : deux représentations de *ch(ə)val*

|             | a.              |                |   |                |   |                | b.            |                |   |                |   |                |
|-------------|-----------------|----------------|---|----------------|---|----------------|---------------|----------------|---|----------------|---|----------------|
| structure   | C               | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> | C             | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> |
| association |                 |                |   |                |   |                |               |                |   |                |   |                |
| mélodie     | f               | @              | v | a              | l |                | f             | @              | v | a              | l |                |
|             | <i>ch(e)val</i> |                |   |                |   |                | <i>cheval</i> |                |   |                |   |                |

3

Une autre solution lexicale est d'imaginer que chez une vaste majorité des locuteurs, les mélodies flottantes auraient la possibilité de s'associer ou non selon les conditions phonologiques, mais que chez d'autres locuteurs il n'y a pas de mélodies flottantes dans ces mots. Au premier regard, cela semble équivalent de dire que chez certains locuteurs la mélodie n'est pas flottante du tout, mais bien associée et stable. Cette situation mène quand même au problème où un locuteur avec le *cheva* stable serait quand même exposé à la variante avec *cheva* alternant, voire sans *cheva* du tout, et l'on se demande donc si ce locuteur serait obligé de former une deuxième représentation /f(ə)val/ 'cheval' comprise passivement, mais jamais employée, et dans un lien diasystémique avec le présumé /fəval/ de son lexique natif ?

Nous proposons plutôt d'introduire à nos représentations autosegmentales CVCV, un quatrième type d'association entre structure et mélodie : l'association pointillée dont l'activation n'est pas guidée uniquement par le paramétrage phonologique, mais aussi par les facteurs sociaux (choix de registre). Ce genre de lien entre mélodie et structure nous paraît essentiel dès qu'un locuteur rencontre dans son quotidien une combinaison de formes syncopées et non syncopées, variant sur le plan social plutôt que sur le plan strictement phonologique. Un exemple possible de l'association « sociale » se trouve dans les mots *forteresse* et *largement* dont le *cheva* « peut ne pas être prononcé, par certains locuteurs » (Scheer 2015, p.147) donnant des prononciations *fort'resse* et *larg'ment* « qu'on peut assez facilement entendre » (p. 147) chez certains locuteurs.<sup>1207</sup> Dans notre français (celui de l'auteur), la forme avec syncope heurte à l'oreille ; si l'on peut l'accepter, nous pensons l'éviter, peut-être pour des raisons phonologique, pour éviter une accumulation de trois consonnes, bien que nous prononçons *Chartres* /ʃɑʁtʁs/ sans soucis.<sup>1208</sup> L'explication computationnelle-phonologique de la raison pour laquelle *Chartres* est accepté sans hésitation tandis que *fort'resse* se heurte à une certaine méfiance (malgré le fait que le /ə/ soit proprement gouverné, etc.), n'est pas immédiatement visible.

<sup>1207</sup> Nous, l'auteur, n'avons jamais entendu ces formes, et elles semblent être exclues de notre idiolecte, mais nos collègues affirment que ces formes peuvent exister dans le français hexagonal, du moins dans le parler de Lyon et de Savoie. Dans tous les cas, nous reconnaissons que [fɔʁ.'tʁɛs] et [lar et [lar'ʒmɑ̃]] sont des formes passables et ne portent aucun danger de confusion avec un autre lemme.

<sup>1208</sup> La forme *Chartres* /ʃɑʁtʁs/ peut s'expliquer en CVCV grâce au paramétrage du FEN (Final Empty Nucleus) dont un de ses paramétrages permet à un noyau final vide de gouverner tout de même un noyau à sa gauche.

Admettant que [fɔ̃ʁ.tɔ̃ʁɛs] est une forme permmissible à côté du plus standard [fɔ̃ʁ.tɔ̃.ʁɛs] et que cette variation entre /ə/ et Ø n'est pas strictement une alternance morpho-phonologique, et dans tous les cas n'est pas une alternance obligatoire du même type que dans *le* /lə/, il nous paraît approprié de proposer un seul signe linguistique uni pour *fort(ə)resse*, et d'admettre une association entre mélodie et structure conditionnée par l'acte de communication, soit sur le plan mécanique soit sur le plan social.<sup>1209</sup>

**figure 126 : *fort(e)resse* avec syncope pré-tonique socialement conditionnée**

|   |                |   |                |   |                |   |                |   |                |
|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|
| C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> | C | V <sub>4</sub> | C | V <sub>5</sub> |
|   |                |   |                |   | ⋮              |   |                |   |                |
| f | ɔ̃             | ʁ |                | t | ə              | r | ɛ              | s |                |

Même dans le cas où certains lecteurs rejetteraient la place d'une « association sociale » dans les représentations phonologiques (cette position peut se comprendre dans la mesure où la phonologie est censée d'agir comme une machine prenant un *input* et livrant un *output* selon les mécanismes d'évaluation et de transformation propre à la théorie et au système), l'on ne peut pas échapper à la réalité que dans de tels cas de syncope variable, un locuteur de la langues sera éventuellement confronté aux deux formes du mot : la syncopée et la non syncopée.<sup>1210</sup> Même si la forme syncopée s'isole de la compréhension passive de l'interlocuteur, le simple fait d'entendre une forme syncopée, de reconnaître que la voyelle n'était pas prononcée et ensuite de s'en rappeler résulte dans la formation d'un nouvel exemplaire lexical. Cette hypothèse est au centre des théories du langage comme la *usage-based* de Bybee (2010), selon laquelle l'usage et l'exposition à la langue à un impact direct sur les représentations cognitives de cette langue. Bybee (2010) décrit les représentations exemplaires ainsi :<sup>1211</sup>

<sup>1209</sup> Labov a clairement démontré la nature gradiente de certains phénomènes sociaux ; l'on pense à la prononciation *ou non* du /r/ dans un mot anglais comme *guard*. Dans sa fameuse étude, Labov (1966) a bien démontré que la prononciation du /r/ était contingentées par le contexte de la production : lecture de potentielles paires minimales, la lecture d'un paragraphe entier, l'entretien enregistré dans un contexte formelle et enfin, dans le discours courant (an. *casual speech*) enregistré sans la conscience (ni la permission) du sujet. Labov a trouvé un éloignement progressif du « standard » dans ces différents contextes et pourtant nous ne pensons pas qu'il faut reconnaître quatre grammaires distinctes chez ce même locuteur.

<sup>1210</sup> Une autre solution serait de rejeter sur une contrainte de la fidélité l'association lexicale d'une mélodie à sa place structurelle, mais nous revenons au problème énoncé plus haut, qu'au moment où l'économie surclasse la fidélité en importance nous nous trouvons avec une forme optionnellement syncopée, sans mécanisme pour distinguer ce noyau flottant récent et peut-être rarissime en pratique, des noyaux flottants bien établis dans la langue.

<sup>1211</sup> Bybee (2010) : « Exemplar representations are rich memory representations; they contain, at least potentially, all the information a language user can perceive in a linguistic experience. This information consists of phonetic detail, including redundant and variable features, the lexical items and constructions used, the meaning, inferences made from this meaning and from the context, and properties of the social, physical and linguistic context » (p. 14).

*Les représentations exemplaires sont des représentations mémorielles riches ; elles contiennent, au moins potentiellement, toutes les informations qu'un utilisateur de la langue peut percevoir dans une expérience linguistique. Ces informations consistent en détails phonétiques, y compris les caractéristiques redondantes et variables, les éléments lexicaux et les constructions utilisés, le sens, les inférences faites à partir de ce sens et du contexte, et les propriétés du contexte social, physique et linguistique.*

Joan Bybee (2010), *Language, usage and cognition*, p.10

Le modèle des exemplaires que propose Bybee (2010) reconnaît dans sa propre identité une coupure avec les traditions structuralistes et générativistes qui avancent que les redondances phonétiques et autres sont filtrées de la représentation lexicale, notamment dans le but de proposer des représentations plus simples. Veut ou ne veut pas par sa conception, la phonologie CVCV par ses représentations riches sur plusieurs paliers va déjà dans le sens d'un enrichissement des représentations phonologiques. Or, comme les propositions récentes de Cavirani (2020, 2022) le démontrent, la simplicité de la phonologie CVCV permet d'intégrer des idées empruntées à d'autres parties de l'entreprise phonologique. Comme dans tous modèles, il existe un danger de rendre le modèle trop puissant par l'intégration de trop d'outils ou trop généraux ; ce sont des critiques prévisibles et appropriées dès qu'on cherche à enrichir un modèle.

Revenant au terme *fort(e)resse*, la représentation dans la figure 126 est censée capturer la variabilité inhérente du signe, notamment par rapport à la possibilité de syncope du V<sub>3</sub>. Pour une majorité de locuteurs, cette syncope n'a pas lieu, et entre la forme sous-jacente et la représentation phonétique dérivée (§ 2.3.3), l'association socialement variable devient une véritable association entre la mélodie et la position V<sub>3</sub> menant à la forme [fɔʁ.tə.'ʁɛs] habituelle. Il n'est pas immédiatement évident de savoir si ce lien implique une variabilité dans la représentation du signe même, ou plutôt s'il s'agit d'une schématisation utile pour représenter que dans le réseau neuronal du locuteur [fɔʁ.tə.'ʁɛs] et [fɔʁ.'tʁɛs] partagent le même signifié et une majorité du signifiant et donc s'activent mutuellement dans le lexique lorsqu'une forme ou l'autre est engagée passivement ou activement. La simple présence dans Scheer (2015) des formes *fort'resse* et *larg'ment* souligne le mécanisme même de variabilité sociale que nous tentons d'illustrer. La première fois que nous avons lu qu'« on peut assez facilement entendre *fort'resse* et *larg'ment* » (p. 147), notre premier réflexe fut un rejet total, une réaction également partagée par d'autres collègues. Cependant, à force de répéter ces formes à haute voix et de les imaginer dans la bouche d'untel ou d'UNETELLE, les formes syncopées deviennent progressivement moins mauvaises, voire plus acceptables, et l'on peut commencer à douter de ce que l'on dit vraiment.

Le fait d'avoir des exemplaires avec la voyelle, de même que des exemplaires sans la voyelle, nous pousse progressivement à tolérer les deux : non pas comme deux lemmes à part, mais comme deux prononciations possibles du mot et dont la variabilité n'est point de nature structurelle, mais de nature sociale—où l'on peut commencer à douter de la structure sous-jacente—ou même de ce qu'on

dit—d'où le terme *association de Schrödinger*.<sup>1212</sup> Comme le chat dont on ignore s'il est en vie ou mort, la coexistence de deux états incompatibles : mélodie stable, comme mélodie flottante voir absente, nous pousse à proposer une association paradoxale ; la mélodie est à la fois stable chez certains locuteurs et flottante chez d'autres. De plus et à la différence des alternances purement phonologiques, l'association ou non de cette voyelle semble liée à l'imprévisibilité du comportement humain dans un événement communicatif précis. Comme pour le chat, ce n'est que dans l'observation de l'acte communicatif que le paradoxe est résolu, la voyelle étant associée ou non.

## 9.4 Le problème de l'apocope

Nous dédions une section spéciale à l'apocope qui est la perte d'un phonème à la fin du mot. Dans un premier sens, celui qui nous utiliserons ici, l'apocope est la suppression d'un ou plusieurs phonèmes à la fin du mot. En termes formels, c'est l'adjacence de la frontière lexicale finale \_\_\_# qui nous permet de caractériser cette chute vocalique d'apocope. Dans une évolution comme BĒNĒ → afr. *bien*, la perte du /Ē/ final se présente comme l'apocope de la finale atone, habituellement par une explication purement phonologique. Parfois, l'apocope semble cibler la syllabe et ici l'on ne sait clairement si chaque segment est ciblé l'un après l'autre ou si c'est l'unité syllabique entière qui est ciblée pour suppression. On voit ce genre d'évolution dans un étymon comme ANGĒLŪM → l'afr. *ange*, pic. *anche*, roum. *înger*, etc. avec perte totale de la syllabe finale.<sup>1213</sup> On trouve aussi le terme apocope associé à la relation entre deux mots apparentés, par exemple en espagnol *grande* 'grand' et *gran* 'grand', qui est employé en contextes proclitiques, mais nous n'aborderons pas ce type de réduction. Le plus souvent l'apocope ne concerne que la chute de la voyelle finale atone.

L'autre sens qui est parfois attribué au terme *apocope* est celui de la réduction d'un mot par sa fin, ex. *restaurant* abrégé en *resto* dans le français moderne. Il nous semble préférable de réserver le terme de *troncation* pour ce dernier, car celui-ci est clairement un changement de type morphologique et stylistique plutôt qu'une question de phonologie.<sup>1214</sup> Nous utilisons donc le terme d'apocope uniquement pour la perte phonologique d'un segment en fin de mot, plus spécifiquement pour la perte d'une voyelle.

L'apocope est particulièrement bien attestée dans le gallo-roman, c'est-à-dire dans la langue d'oïl, en langue d'oc, mais aussi en franco-provençal. Le catalan partage aussi une apocope diachronique importante. On trouve aussi l'apocope des finales dans les langues rhéto-romanes, et dans un degré plus limité en espagnol, en italien et dans ses dialectes. L'on peut donc dire que l'apocope était un trait aréal du roman. Dans le gallo-roman, toutes les voyelles latines sauf /Ā/ et /Ă/ étaient affectées par l'apocope à moins d'être maintenues en tant que voyelle d'appui, c'est-à-dire en tant que voyelles

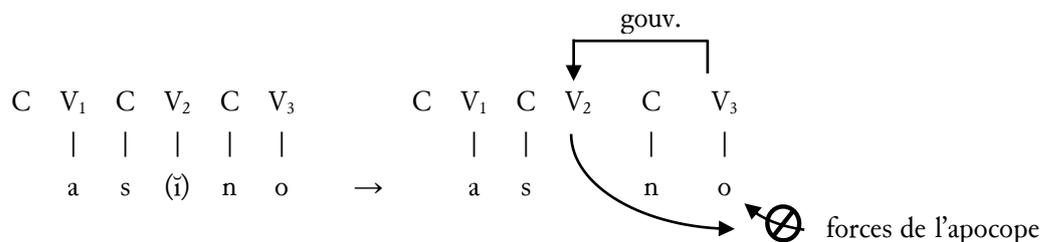
<sup>1212</sup> Une traduction anglaise de l'expérience intellectuelle de *Schrödinger* (1935) se trouve dans Trimmer (1980).

<sup>1213</sup> Notons que l'évolution en afr. est compliquée par plusieurs résultats qui coexistaient <angele>, <angle>, <angre> <ange>, <enge> dont certains comme *angre* démontrent clairement la syncope du /ĕ/ plutôt que l'apocope. La nature savante du mot semble être responsable pour partie de ces évolutions parallèles.

<sup>1214</sup> Campbell (2004) garde bien distincte l'apocope de nature phonologique de ce qu'il appelle « clipping » ou « shortening » (p. 278) pour la suppression de la fin du mot tel que dans l'an. *advertisement* devenu *ad*, ou *omnibus* 'pour tous' devenu *bus* en retenant que la dernière syllabe.

préservées afin d'agir comme noyau syllabique pour une consonne immédiatement à sa droite. L'interaction de ces deux processus est démontrée dans la figure 127 où les pressions favorables à l'apocope du V<sub>3</sub> sont neutralisées par la nécessité structurelle de préserver la voyelle finale qui gouverne le noyau vide, V<sub>2</sub>, à sa gauche.

figure 127 : préservation de la finale en tant que voyelle d'appui



Dans la phonologie CVCV, l'apocope pose un véritable problème théorique : si les relations latérales sont systématiquement de la droite vers la gauche, grâce à quelles forces une voyelle finale pourrait éventuellement se dissocier, devenir flottante et éventuellement disparaître de la représentation ?

#### 9.4.1 Les mécanismes de l'apocope

Comme nous l'avons vu dans la section 9.3, l'alternance vocalique d'une voyelle flottante  $\emptyset$  s'explique par le gouvernement qu'offrait une voyelle à sa droite. Mais cette même explication est *de facto* exclue pour l'apocope qui est la chute ciblée d'une voyelle à la fin d'un mot, donc par définition, car en fin de mot il n'y a pas d'autres voyelles à sa droite, du moins pas au niveau du mot lexical, pour la gouverner. Si le gouvernement classique n'affectait pas, par définition, les voyelles finales et que malgré cela elles chutent, *quelle force* serait éventuellement responsable de la dissociation entre la mélodie et la structure ?

Dans la phonologie de gouvernement (cf. KLV 1985, Kaye 1995, Charette 1991, etc.), la possibilité qu'un noyau vocalique vide soit laissé sans interprétation vocalique est contrôlée par paramétrage. Un des postulats de la phonologie de gouvernement, mais encore plus de CVCV, est que tous les mots finissent toujours par un noyau vocalique sur le palier structurel. Certaines langues auront toujours une voyelle lexicale associée à cette position V tandis que d'autres auront une règle d'épenthèse vocalique.<sup>1215</sup> D'autres langues encore, comme le français ou l'anglais moderne, permettent des mots qui se réalisent avec une consonne finale en position finale. En admettant que même les langues permettant une consonne finale possèdent une position structurelle vocalique en fin de mot, et que le gouvernement classique par une voyelle à la droite n'est pas possible dans cette position, différentes solutions ont été proposées, notamment le paramètre du noyau final vide (FEN, an. *final empty nucleus parametre*) qui, lorsque activé, permet l'existence d'un noyau final vide et, lorsque désactivé

<sup>1215</sup> Le japonais et le zulu sont deux langues, par exemple, où un noyau final vide sera toujours rempli par une voyelle épenthétique. Voir Harris (1994) pour l'épenthèse vocalique dans la morpho-phonologie de l'anglais.

oblige la grammaire à remplir ce vide ou à supprimer la syllabe malformée.<sup>1216</sup> Malheureusement, le paramètre du noyau vide final nous offre très peu de capacité explicative ; il nous permet de formaliser grâce à un paramètre, l'observation descriptive que certaines langues permettent des consonnes finales tandis que d'autres demandent la présence obligatoire d'une voyelle finale.<sup>1217</sup>

En termes plus simples, l'idée du principe de la catégorie vide est celle qu'une position initiale ou intérieure proprement gouvernée pouvait être vide, notamment si elle ne devait pas gouverner à son tour *et* que la finale suit une logique à part, pouvant être vide dans certaines langues, bien qu'elle ne soit pas gouvernée par une autre voyelle. Dans un mémoire de Maîtrise daté de 2019, Mateus souligne que « [...] l'apocope semble tout simplement impossible dans le modèle [CVCV] de Scheer qui assume qu'une voyelle doit obligatoirement être gouvernée pour disparaître... » (p. 60). Cet avis est à nuancer—car dans la modélisation de Scheer, le changement et par extension l'apocope ne font pas partie de la phonologie, dont les causes sont extérieures : « la phonologie ne fait que gérer les changements une fois qu'ils ont été phonologisés ». <sup>1218</sup>

Cette manière de concevoir du changement nous paraît problématique puisqu'il n'explique pas la régularité du changement, mais c'est une autre manière d'aborder la variation qui existe dans le monde de la parole et qui aboutit tout de même à de nouvelles configurations phonologiques. Nous sommes en accord sur le fait que la phonologie autosegmentale est assez mal outillée pour expliquer l'origine des phénomènes d'apocope. En l'absence d'une solution facile offerte par la grammaire autosegmentale, il faut peut-être regarder ailleurs pour trouver la cause de la faiblesse relative de la finale atone.<sup>1219</sup> Heureusement, nous avons déjà trouvé des explications pour la source de l'apocope :

- ☛ D'un part l'apocope n'affecte que les voyelles réduites, dans les langues romanes, l'apocope n'étant possible qu'après une période de réduction de contrastes et de simplification de la représentation phonologique (§ 9.2.4).
- ☛ L'apocope serait au moins partiellement un phénomène enclenché par le dévoisement de la voyelle dans les environnements dévoisants, notamment par le silence de la fin du mot.
- ☛ L'apocope serait une conséquence de l'élosion de la voyelle finale lorsque suivie par une autre voyelle

<sup>1216</sup> Kaye explique la « Empty Category Principle » ainsi : « a licensed empty nucleus has no phonetic realisation » et « an empty nucleus is licensed if 1) it is properly governed or 2) if it is domain final in languages with license domain-final empty nuclei » (J. Kaye, 1990, p. 314).

<sup>1217</sup> Scheer (2004) est explicite dans sa critique du paramètre du noyau final vide qui n'est « qu'un simple témoignage du fait que la position finale, suit une alchimie différente du reste du mot » (p. 296). Scheer (2004) : « The position that Government Phonology has taken in regard of the existence of these unrealised empty Nuclei is that "domain-final empty Nuclei are licensed". Of course, this statement is in no way explanatory: it simply records the fact that the word-final location obeys a different alchemy than other parts of the word » (p. 296).

<sup>1218</sup> Discussion personnelle, 11 juillet 2022.

<sup>1219</sup> Jacobs (2004) propose une explication d'accentuation métrique, par laquelle la syllabe finale considérée comme extra-métrique dans la majorité des analyses métriques (cf. Hayes, 1995) était abandonnée et que la dernière syllabe a fini par former un pied avec la pénultième. Analysée ainsi, l'apocope suit une logique semblable à la syncope, c'est-à-dire l'effacement de la syllabe faible d'un trochée dissyllabique.

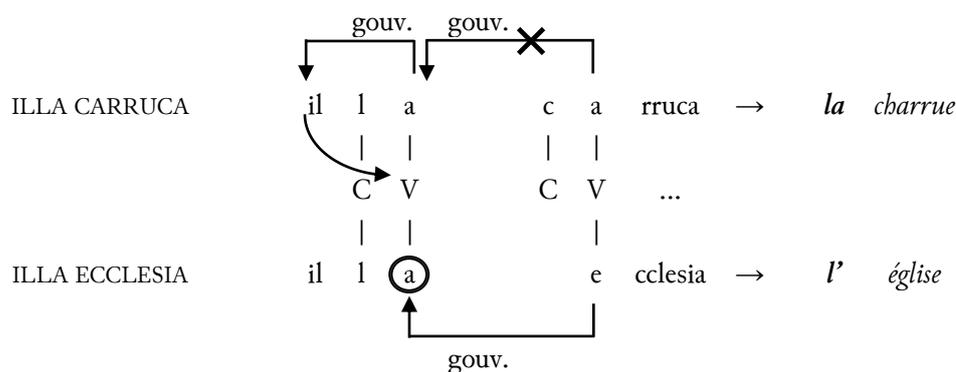
## 9.4.1.1 L'élision et la phonologie de la phrase

Nous ne pouvons pas exclure la possibilité que l'apocope avait commencé comme un phénomène de phonologie au niveau de la phrase phonologique. Étant donné que les mots ne sont que rarement prononcés isolément, il est approprié de considérer leurs interactions. Dans les langues romanes comme le français et l'italien, nous trouvons de nombreuses interactions entre la fin d'un mot et l'initiale du suivant. Lorsqu'une voyelle est supprimée par l'interaction des mots au niveau de la phrase, nous parlons habituellement d'**élision**, qui est plus spécifiquement la chute d'une voyelle qui est en contact (en hiatus) avec une autre voyelle (cf. Pescarini, 2016, § 45.3.2). Ce phénomène est encore omni-actif dans les langues romanes y compris le français où nous observons bien des phénomènes d'élision, notamment entre les articles et les noms qu'ils déterminent lorsque ces derniers commencent par une voyelle, cf. figure 128. L'une des causes de l'apocope serait donc son précédent phonologique au niveau de la phrase. Ce type d'élision semble déjà avoir lieu au IX<sup>e</sup> siècle dans la *Séquence de sainte Eulalie* ou \*ILLĀ INDE ADONAT ILLO SUUM ELEMENTUM 'elle dès lors adonne son élément' est transcrite <ellent adunat lo suon element> (*Eul.* 1.8) avec le /Ā/ élidé devant /ī/ devenu /e/ roman. Premat (*à venir*) y consacre un chapitre entier. L'élision est donc une première cause probable de l'apocope des voyelles finales. Le seul obstacle à cette hypothèse est le fait que les alternances V - Ø dans les paires tel que *la femme* mais *l'arche* est que l'on admet habituellement que l'apocope n'a lieu que lorsque les deux mots font partie du même mot phonologique, habituellement la base + les clitiques et cependant, l'apocope affecta l'ensemble du lexique roman. La figure 128 démontre l'élision de la voyelle finale devant un mot commençant par une voyelle ILLA ECCLĒSIA → *l'église* et un exemple du maintien de cette voyelle devant une consonne dans ILLA CARRŪCA → *la charrue*. Notons que les deux formes ont subi l'aphérèse, ce qui suggère que la voyelle finale est restée stable plus tardivement que l'initiale, lui imposant une force de gouvernement.

---

figure 128 : l'élision entre le latin et le français moderne

---



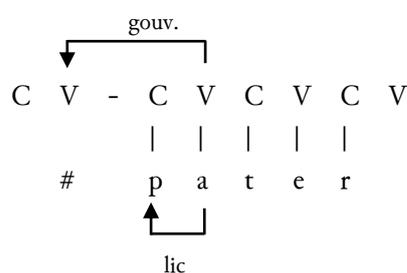
L'autre cas d'élision est au niveau du mot, notamment lorsque deux voyelles rentraient en contact, habituellement après la chute d'une consonne intervocalique (cf. § 9.7). Dans ce cas, la voyelle réduite s'assimile à la voyelle tonique et disparaît de la représentation phonologique. Cette forme d'élision a

eu lieu à différents moments dans l'histoire du français ; nous postulons un tel exemple pour la réduction de /-ĪBŪS/ → /-IS/. Pour prendre un exemple plus près de nous, le *e féminin* du français se prononçait jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, mais commença à disparaître dans les cas de contact avec une autre voyelle en hiatus, ex. afr. *prierai* → fr. *pirai*. La règle concernant l'élision (309) est tout aussi pertinente pour prendre en compte cette réduction tardive ; la question plus difficile, qui dépasse le cadre de cette thèse, est celle de savoir comment le *cheva* s'est maintenu aussi tardivement en hiatus.

#### 9.4.1.2 La finale sourde

L'autre condition structurelle contribuant à l'apocope des voyelles est implicite dans sa définition : d'être en fin de mot, ce que l'on marque habituellement par <#> ou emphatiquement <##> dans la phonologie générative. Dans la phonologie CVCV, l'on peut indiquer la fin du mot avec un groupe CV vide. Scheer (2009) argumente pour la force des consonnes initiales par leur adjacence à la droite d'un noyau vide ; la présence d'un groupe CV vide explique aussi l'interdiction contre des attaques initiales du type /rt/, /nm/, etc. car un gouvernement infrasegmental est impossible entre des consonnes à sonorité croissante le groupe CV à leur gauche causerait explicitement une structure malformée dans une langue comme le français, l'italien ou l'anglais.

**figure 129 : CV initial source de la position forte**



Dans une langue comme le latin ou le français, où l'initiale est systématiquement forte, l'on peut postuler la présence de ce CV-initial vide dans la forme phonologique. Cependant, l'insertion de CV-vides semblent être la solution préférée dans la communauté phonologique. Scheer (2009) écrit « que l'insertion d'unités CV dans la séquence linéaire au niveau de la frontière du morphème/du mot est la seule manière que la morphosyntaxe puisse peser sur la phonologie par un moyen représentationnel ». L'infrastructure de la grammaire CVCV n'est pas notre préoccupation ici, et si l'on ne veut pas que le CV fasse partie de la représentation lexicale, elle sera quand même présente dans les phases de computation phonologique, soit au niveau du mot (an. *word phase*) soit au niveau de la phrase phonologique (an. *phrase phase*). Comme l'explique Scheer (2009), « ces morceaux sont

des barrières critiques et récurrents dans pour les processus phonologiques à travers les langues » (p. 30).<sup>1220</sup>

La phonologie CVCV ne semble pas prendre de position claire sur la fin du mot ; dans les langues permettant des effets de Sandhi externe, il est clair qu'un CV vide ne doit pas intervenir, ce qui peut s'expliquer par l'absence de ce CV vide ou par une règle qui supprime le CV superflu dans la phonologie de la phrase. Nous ignorons quelle est la réponse correcte. En réalité, toute cette discussion peut être contournée si l'on accepte que le contenu phonique du mot s'arrête là où s'arrête la structure. Lorsqu'on songe à ce qu'est la fin d'un mot isolé, une réponse possible est le silence. La fin du mot correspond à la fin de toute articulation linguistique.

Un mot isolé, qu'il soit structurellement flanqué d'unités CV vides ou s'il soit présent dans le vide, est précédé et suivi par des moments de non-parole, voire de silence. Notre propos est donc le suivant : *le silence à la fin du mot peut-il aussi avoir un effet assimilatoire sur une voyelle en finale*. Comme nous l'avons vu pour le portugais brésilien, la réduction de la voyelle finale a aussi causé son dévoisement, ce qui semble un pas important vers l'amuïssement total de cette voyelle. Comme nous l'avons argumenté au chapitre 8, la réduction vocalique est un mouvement vers une position neutre.

## 9.5 Brider l'apocope et la syncope ?

Si l'amuïssement des voyelles atones est l'orientation générale de l'évolution des voyelles atones dans la diachronie du français, il y a de nombreux cas où la finale est préservée en tant que « voyelle d'appui » ; c'est-à-dire une voyelle servant à l'appui d'un groupe consonantique. Ces appuis sont essentiellement de deux types, 1. soit des voyelles post-toniques mais suivies de codas, p. ex. (310) a et b, 2. soit une voyelle après certains groupes consonantiques, p. ex. (310) c, d et e.

### (310) Exemples de voyelles d'appui

- a. DĒBENT → afr. *deivent*, fr. *doivent*
- b. VĪDENT → afr. *Veient*, fr. *voient*
- c. APIUM → \*[apjo] → \*[aptʃo] → [atʃə] → *ache* 'céleri'
- d. SIMIUM → \*[simjo] → \*[simdʒo] → [sindʒə] → *singe*
- e. FĒRĒTRUM → \*[fjɛretro] → \*[fjɛrtro] → \*[fjɛrtɾə] → *fiertré*

L'existence de ces voyelles d'appui reçoit souvent une explication phonétique, du genre que la voyelle était préservée « pour faciliter la prononciation »<sup>1221</sup> ou que la voyelle est préservée, car il aurait été trop difficile de prononcer telle ou telle séquence dans l'absence de la voyelle. Cependant, l'affrontement de l'universalité de l'appareil phonatoire de tous les humains à la diversité des

<sup>1220</sup> Scheer (2009) : « ... it is obvious that these two specific chunk sizes are critical and recurrent "barrier" for phonological processes across languages » (p. 30).

<sup>1221</sup> Pope (1952, p. 113) : « [the vowels] were reduced to e and effaced before the ninth century, unless required to facilitate the articulation of preceding or following groups of consonants » (p. 113).

prononciations et contextes soumis à la syncope ou l'apocope suggère que l'explication du maintien ou de la chute de la voyelle est plutôt d'ordre phonologique ou morphophonologique.

Launay (1985) prône une position d'apocope en tant que phénomène morphologique. C'est-à-dire que l'apocope, par exemple dans l'esp. *grande* → *gran* n'est pas due à la nature du /-e/ final, mais serait plutôt due au fait que /e/ comme morphème de marque de certains adjectifs singuliers est indifférent pour le genre et peut donc être apocopé sans la perte des contrastes sémantiques.<sup>1222</sup> Une fois que le /e/ aurait commencé à subir l'apocope, une généralisation plus importante aurait pu s'étendre. Encore selon Launay (1985), par analogie : « si l'on apocope un terme d'une série, la pression analogique [...] poussera à soumettre également à l'apocope tous les termes entretenant avec le premier des relations paronymiques au niveau désinentiel... » (p. 432). Lleó (2003) préconise aussi une explication morphologique de l'apocope écrivant que « l'apocope, est conditionnée par une contrainte morphologique qui interdit la suppression du matériel lexical. Selon cette contrainte, seul -e peut être supprimé en position finale, en raison de son statut de désinence sans signification ».<sup>1223</sup> Cette conclusion poserait des grands problèmes s'il l'admettait à l'époque latin tardif, mais Lleó (2003, § 1.1.4) défend cette apocope comme ayant lieu dans le vieil espagnol partir du X<sup>e</sup> siècle.

L'argument que l'apocope ne ciblait que des désinences finales dépourvues de sens est impensable pour le latin mérovingien et n'est pas attesté ; les finales contrastives témoignent encore de fonctions casuelles et des marques phonologiques de genre et de nombre. Dans les sections précédentes, nous avons plutôt argumenté pour une origine articulatoire ensuite phonologisée de l'apocope et de la syncope. L'on ne pourra pas entièrement exclure l'apocope comme phénomène partiellement morphologique, mais les conséquences extrêmes de la perte « masochiste » (pour reprendre une expression de Scheer 2009) de la finale suffisent pour établir le fait que l'apocope dans le gallo-roman et le proto-français était principalement d'origine phonétique avec des conséquences phonologiques.

L'on peut simplement et relativement décrire les environnements dans lesquels chutent les voyelles mis à part le /a/ roman. Dans les langues gallo-romanes, les voyelles finales mis à part /a/ chutent si elles sont :

1. précédées par une seule consonne, ex. MARE → afr. *mer*
2. précédées par une géminée, ex. BELLO → afr. *bel*<sup>1224</sup>
3. précédées par un groupe consonantique bien formé :
  - a. une nasale suivie d'une consonne homorganique, ex. LĒNTO → afr. *lent*

<sup>1222</sup> Pour appuyer ses arguments, Launay (1985) donne les exemples de l'esp. *ciento* → *cien*, *cualquiera* → *cualquier*, exposant l'apocope de ces deux formes précisément car /-o/ dans *ciento* n'est pas une forme masculine dans le sens qu'il ne s'oppose pas à un féminin \**cienta* inexistant, et que dans *cualquiera* le /-a/ n'est pas non plus une désinence féminine mais une trace étymologique du subjonctif et qu'il est autant utilisé avec des noms masculins que féminins.

<sup>1223</sup> Lleó (2003) : « apocope, is conditioned by a morphological constraint that bans deletion of lexical material. According to this constraint, only -e can be deleted in final position, because of its status as a desinence without meaning » (p. 249).

<sup>1224</sup> On s'étonne tout de même que la chute de la finale atone s'applique aussi après les consonnes géminées palatales, mais devenues dentales, ex. ĘCCE → af. *ez 'hé*, PLĀCEO → *plats*<sup>i</sup> → afr. *platz*, fr. *plais*, mais aussi \*MĀIO → \**majjo* → *mai*. Il y a visiblement un comportement distinct entre l'affriquée [ts] d'un côté et [tʃ] de l'autre. Tandis que le premier est léger, le second est lourd.

- b. un /l/ ou un /r/ suivi d'une consonne simple, ex. CĀL(Ī)DO → afr. *cald*
- c. ou encore un /s/ plus une consonne simple, ex. PRĀESTO → afr. *prest*.

Sampson (1980) a démontré que les cas d'élimination de la finale et les environnements de préservation de la finale sont en distribution complémentaire. L'on peut donc reformuler la généralisation de façon négative. Autrement dit, une finale autre que /a/ chute sauf dans les conditions suivantes : (cf. Ségéral et Scheer 2020, GGHF, p. 324) :

1. lorsque précédée d'une attaque branchante :
  - a. En finale, ex. PĀTREM → \*padre → afr. *pere* 'père', FRĀTREM → <fradra> (*Serm.* 1.10), <fradre> (*Serm.* 1.8, 1.28).
  - b. En finale y compris après une attaque branchante (romane) voire issue de la syncope, ex. FLĒBĪLĒ → afr. *feble* 'faible', ALTERE → <altre> ;
  - c. En pré-tonique \*QUADRIFURCO → afr. *carrefor*, fr. *carrefour*, NŪTRIMENTO → afr. *norrement*, etc.
2. lorsque la syncope a mis en contact certaines consonnes ne pouvant former un groupe consonantique homosyllabiques, ex. CŌMĪTEM → \*comte → afr. *conte*. Ces groupes sont notamment ceux qui n'étaient pas permis dans le latin classique et donc qui posaient des objections aux contraintes de bonne formation.<sup>1225</sup>
3. lorsque la consonne précédente était une consonne palatalisée ou l'affriquée qui en est issue tardivement, ex. ĀPIU → \*atʃjo → *ache* 'une hache', SĪMĪUM → \*simjo → \*sindʒo → *singe*, SENIOR → \*senʲr → <sendra> (*Serm.* 1. 29), car celles-ci étaient lourdes. C'est aussi le cas dans les emprunts au germanique, ex. afrq. \*rīk<sup>h</sup>i >> \*ritʃ → *riche*<sup>1226</sup> afrq. \*flak<sup>h</sup>a<sup>n</sup> >> \*flæʃ<sup>j</sup>e → *flaire* 'champ', ou 'une surface bâtie de la maison) cf. FEW 15.134b. Ici le voisement s'explique par la position intervocalique (§ 10.7.2).
4. lorsqu'une latérale était suivie par une nasale, ex. ALĪNA → \*alne → *aune*, ou PG. \*helmaz >> lat.tard. \*helmo → afr. *helme* 'heaume'.
5. lorsqu'une nasale suivait une nasale hétéro-organique, ex. DAMNO → <damno>. (*Serm.* 1.13).
6. lorsqu'une consonne résonante suivait une résonante hétéro-organique, ex. CAROLUM → <Karlo> (*Serm.* 1.8, 1.28), <Karle> (1.13)
7. lorsque la voyelle atone était suivie par une coda complexe tel que [-nt], par exemple dans DĒBĒNT → afr. *deivent* 'ils doivent', VIDENT → afr. *veient* 'ils voient'.

<sup>1225</sup> Suivant Holm, Ségéral et Scheer (2020) concluent que « [l']examen des faits conduit à penser que l'on est devant une rémanence des principes qui régissent les groupes consonantiques hétérosyllabiques du latin : de façon frappante, à quelques rares exceptions près de faible importance [...] les groupes C.C après lesquels la chute de ə<sub>1</sub> se constate sont les groupes qui existent en latin tandis que ceux après lesquels ə<sub>1</sub> se maintient sont absents en latin » (p. 336).

<sup>1226</sup> Cette forme est intéressante, car il semble que le /i/ finale ait été interprété uniquement comme palatalité, menant à l'épenthèse d'une voyelle finale, /e/ en occitan, ex. [rɪʃje] vers Marseille (ALF n° 1156 *riches*, pnt. 872), mais /u/ en francoprovençal, ex. [rœ:tsu] (pnt. 937) en Suisse.

8. lorsque la syncope a créé le contact de trois consonnes de suite, ex. hospite → afr. *oste*, fr. *hôte*, DĚČIMO → \*dejtsmo → arf. *disme*, fr. *fime*, CĀMBIO → \*cambjo → afr. *change*, etc.

Dans tous les cas, le /a/ étymologique est préservé, ex. ADIŪTA → <aiudha>, CATA UNA → <cadhuna> (Serm. 1.9), CĀUSA → <cosa>, CŌNTRA → <contra> (Ile-Fr/652 T4495 1.87).

### 9.5.1.1 Effets de contact

Lorsque [nn], [ln] ou [lj] est entré en contact avec un /s/ final, l'affriquée [ɲ] est apparue (GGHF p. 469), ex. ANNUS → *anz*, BALNEUS → *bainz*, FILIUS → *filz*. Visiblement, le <z> est le résultat d'une consonne apicale (dentale ou palatale) suivi du /s/. Wetzels (1985) considère l'insertion du [ɲ] colle un contour consonantique entre les deux consonnes (an. *intrusive stop*). Cette explication purement phonétique est probable au vu de mots comme MĀNUS 'les mains' écrit variablement <mainz> ou <mains> en ancien français.

Autre phénomène, lorsque par la syncope un /n/ est entré en contact avec une autre consonne à sa gauche, le /n/ est généralement passé en /r/, ex. PĀMPINUM → *pampr*, CŌPHINUM → *coffre*, LONDĪNIUM >> \*van. *Lúnden* >> gal.rom. *Lünd(ɳ)n+ɛ* → *Londres*<sup>1227</sup>, ORDINE → *ordre*. L'alternance entre /n/ est /r/ est un des arguments employé par Falc'hun (1972) pour défendre une qualité apicale du /r/ gallo-roman. Comme nous l'avons vu, ces voyelles finales /ĕ/, /ō/, /ā/ sont restées distinctes dans le franco-provençal, mais ont fusionné comme une seule voyelle /e/ ou /ɔ/ en langue d'oc, et /ə/ en langue d'oïl, avant de chuter complètement dans la langue d'oïl au début du XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>1228</sup>

Les descriptions des voyelles d'appui qui suggèrent une apocope générale des voyelles finales atones suivies par l'épenthèse d'un *cheva* ne sont pas équipées pour constater l'origine de l'apocope dans l'ensemble des langues gallo-romanes.<sup>1229</sup> En revanche, certains chercheurs comme de La Chaussée (1974, p. 192) admettent la survivance de différentes qualités de voyelles atones en finale jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1230</sup> Nos données mérovingiennes sont claires : le latin du début du VIII<sup>e</sup> siècle ne contient pas d'erreurs de qualité de la voyelle, ce qui démontre l'existence d'une voyelle sous-jacente dans la

<sup>1227</sup> L'évolution naturelle de \*LONDINIUM aurait donné *Londein* en ancien français, d'où la proposition qu'elle soit plutôt issue d'un intermédiaire du vieil anglais, chose possible grâce à la chronologie phonologique que nous proposons ici. Schrijver (2014, § 5.3.3) consacre une section importante à l'étymologie et l'évolution, concluant que la forme galloise *Llundain* remonte à un étymon \**lūndein* soit d'origine *britannique*, soit de type latin tardif du type gallo-roman.

<sup>1228</sup> Pope (1952, § 273) donne une bibliographie pertinente, notamment les commentaires des grammairiens du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle : Bèze (1584) qui décrit le <e> final comme « faible et à peine perceptible », Aueild dans Maupas et al. (1634) « comme *uh* en anglais » et Van der Aa en 1622 « comme s'il ne devait pas être écrit, ainsi *lir* pour *lire* », cité dans Pope (1910).

<sup>1229</sup> Ce courant d'analyse est caractérisé par les publications de Dell (1976, 1985) qui représente les mots français sans voyelle finale atone, mais qui admet un *cheva* épenthétique gouverné par des critères prosodique. Si son analyse fonctionne pour le français contemporain, l'on ne pourrait pas le remettre au VII<sup>e</sup> siècle où l'on trouve l'alternance de plusieurs voyelles contrastantes.

<sup>1230</sup> De La Chaussée (1974) : « à l'exception de celles qui étaient suivies d'un *s* ou d'un *t*, les voyelles finales des paroxytones (en finale absolue) avaient subsisté, le *a* sous la forme de *e*, les autres avec leur timbre propre. Ces dernières s'amuisent à leur tour » (p. 192). Cependant, cette explication avec une période où *cheva* est préservé, mais où les voyelles pleines /u/, /o/, etc. chutent, va à l'encontre de l'observation typologique que le /ə/ est plus « faible » qu'une voyelle pleine.

représentation phonologique. Dans la langue du VIII<sup>e</sup> siècle, nous n'avons donc pas encore atteint le stade bicasuel du proto-français ou du proto-occitan, qui distingue par ailleurs la présence vs. l'absence d'une voyelle finale, et non pas différentes qualités vocaliques dans l'atone finale. L'apocope du /ɪ/ et du /ʊ/ est à notre avis le plus important critère morpho-phonologique qui signale le passage d'un système typologiquement latin vers un système typologiquement roman du type gallo-roman.

Michel Launay (1985) avait décrit l'apocope comme « l'un des mécanismes les plus radicaux du changement linguistique ». Il écrit que « la mutilation du signifiant par syncope ou ablation de ses phonèmes terminaux est en effet à la base, dans l'histoire des langues romanes [...], de bouleversements aussi fondamentaux que l'abandon de la déclinaison nominale, l'invention de l'article, des possessifs antéposés, etc. » (p. 426). L'apocope est tout à fait le phénomène ayant le plus fortement affecté l'évolution du latin aux langues romanes, et pourtant elle est insuffisamment décrite dans la littérature romaniste et théorique.

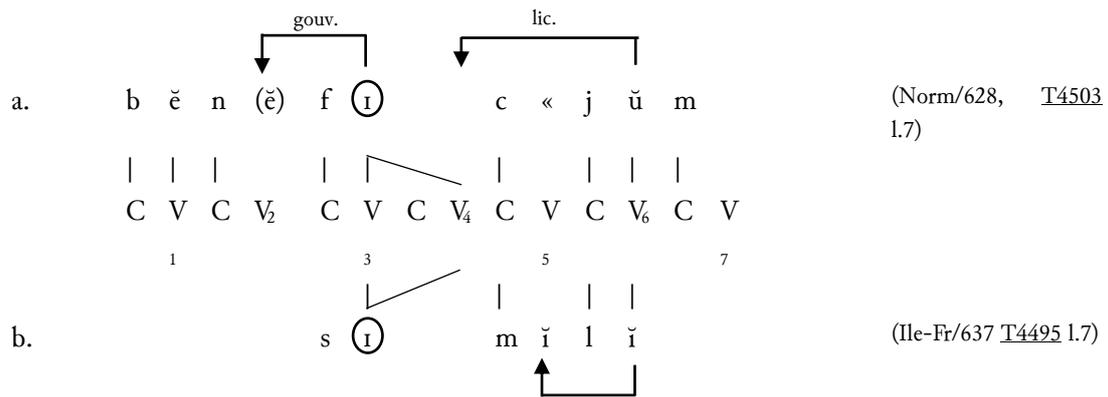
## 9.6 La syncope, l'apocope et l'amuïssement des voyelles dans le gallo-roman

Après un détour important dans la typologie de la chute des voyelles, nous revenons à la langue gallo-romane où nous observons que ce sont principalement les voyelles /i/ et /u/ qui chutent en position post-tonique. En admettant que les voyelles se sont réduites en position atone non-initiale à un simple contraste |I|, |U|, |A|, voire |@.I|, |@.U|, |@.A| en position faible, nous pouvons admettre que le gallo-roman et les langues slaves démontrent un patron identique : |@.I| et |@.U| se sont ouvertes vers /e/ et /o/ en position forte, voire dans la tonique, voire dans l'initiale, et se sont effacées ailleurs.

Les positions fortes sont les positions toniques, la position initiale et, dans une moindre mesure, la finale. Dans ces positions, le /i/ latin s'est ouvert en /e/ roman, et le /u/ s'est ouvert en /o/ ; or la voyelle /i/ est souvent transcrite <e> en finale tout comme le <u> est souvent transcrit <o>. Voir les sections 4.12, 5.12 et 7.2.1 pour les résultats des données cartulaires concernant ces trois positions. La figure 130 présente deux exemples où le /i/ tonique est devenu /e/ dans la langue tardive. SĪMĪLĪ → /sem.ble/ → *semble* comme dans fr. *ensemble* (certes, il y a aussi eu la nasalisation et l'ouverture de la voyelle). BĒNĒFĪCĪUM, de son côté, ne subsiste en français que sous la forme savante *bénéfice*, mais des traces de la forme gallo-romane \*[benfe:cjo] sont préservées dans les langues celtiques, par exemple dans le v.bret. *benhuc* [benfek] témoignant aussi de la syncope de la pré-tonique faible.<sup>1231</sup> Lorsque /i/ était en position forte, il a fusionné avec /ē/ dans la voyelle romane /e/, tout comme le /i/ du proto-slave a donné [e] dans le russe moderne.

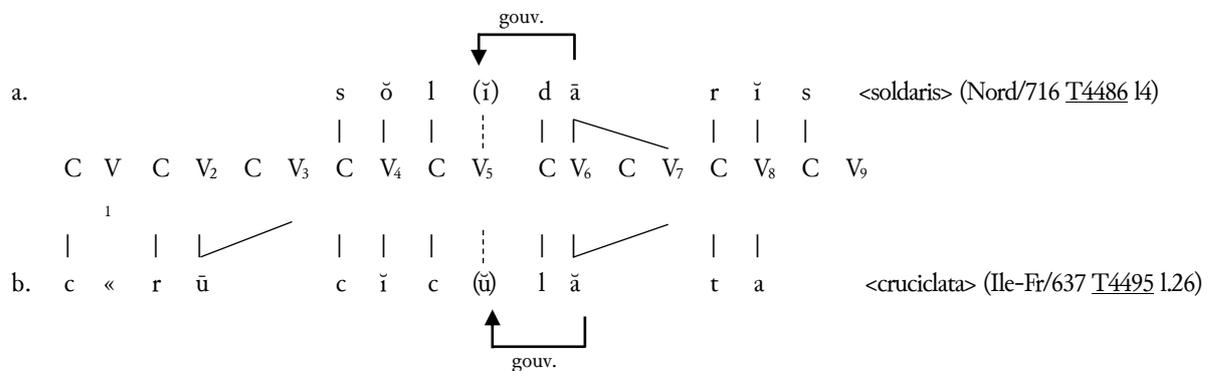
<sup>1231</sup> En gallo-roman le /i/, même s'il y a eu neutralisation avec le /ē/, s'est fermé en /i/ lorsque suivi d'un /j/ en coda, ici un /j/ issu de /c/.

figure 130 : le /ĩ/ en position forte, c'est-à-dire initiale ou tonique dans le latin tardif



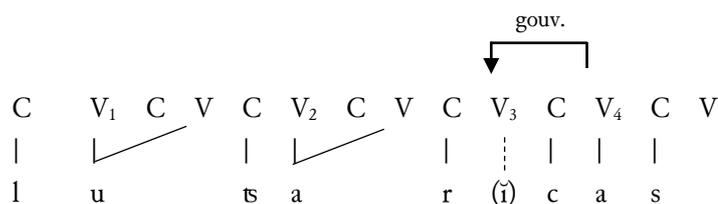
Ailleurs, c'est-à-dire dans les positions faibles, le /ĩ/ et le /ũ/ latins se sont perdus. Cela se voit en position pré-tonique où le /ĩ/ de SÖLĪDĀRĪS est gouverné par le /Ā/ tonique. Sous les pressions de l'accent et de l'environnement phonologique (par exemple après un résonant (cf. § 9.3.2, 2<sup>e</sup>) l'association est devenue sous-spécifiée, menant à la fois à des exemples avec une voyelle stable et des exemples avec syncope, avec une mélodie désormais flottante. Dissociée de la structure, la voyelle a pu chuter comme dans <soldaris> (Nord/716 T4486 14) ou <cruciclata> (Ile-Fr/637 T4495 1.26) pour CRŪCĪCŪLĀTĀ 'crucelée' où le /ũ/ pré-tonique est gouverné par le /Ā/ tonique.

figure 131 : la syncope pré-tonique de /ĩ/ et /ũ/ latins



Nous trouvons la même action dans la position post-tonique, par exemple dans \*LUCIĀRĪCAS → *Luzarches* attesté <Lusareca> (Ile-Fr/682 T4464 1.16, 1.14). L'étymologie du *Luzarches* est débattue, mais la forme attestée dans notre corpus <Lusareca> témoigne d'une voyelle antérieure dans la syllabe post-tonique.

figure 132 : syncope de la post-tonique

*Luzarches*

Dans la section (§ 9.2.2), nous avons suggéré que la propension des voyelles à chuter était directement liée à leur spécification phonologique ; les voyelles plus fermées étant plus propices à chuter que les plus voyelles ouvertes, et les voyelles centralisées plus propices que les voyelles périphériques. La dissociation entre la mélodie des voyelles /i/ et /u/ et la structure ne sont pas propres qu'aux langues romanes ; dans les langues slaves, la chute et la préservation de la voyelle suivent des règles très similaires.

En position pré-tonique, le latin permettait tout l'éventail des voyelles phonémiques, brèves /Ī, Ē, Ā, Ō, Ū/ et longues /ī, ē, ā, ō, ū/, mais l'on se rappellera que toutes les voyelles ont fini par chuter dans cette position, sauf /ā/ qui demeure tardivement <a> dans la graphie, et qui aboutit au /ə/ de l'ancien français. L'on doit dans un premier temps reconnaître la perte de la longueur contrastive de /ī, ē, ā, ō, ū/, car comme nous l'avons vu pour le latin archaïque, ce qui est aussi vrai plus largement, les voyelles longues sont habituellement immunisées contre la syncope, ou alors passent par une phase en tant que voyelles brèves avant d'être affectées.

Étant donné la chronologie assez tardive que nous attribuons à la syncope, il faut reconnaître que dans notre période, la syncope des pré-toniques agissait plutôt sur les sept voyelles phonologiques du protoroman sans contrastes de longueur : /i, e, ε, a, ɔ, o, u/. S'il est habituellement admis que le /ā/ et /ǣ/ roman avaient fusionné dans le protoroman, nous avons démontré, dans les chapitres 6 et 8, que ceux-ci ne se comportent pas de la même manière, ni entre eux, ni selon leur position en atone interne vs. initiale et finale. Il faut en conclure qu'ils étaient donc deux objets phonologiques distincts. La syncope du /ǣ/, mais non pas du /ā/, en position pré-tonique pose un vrai problème pour la phonologie diachronique, car soit l'on doit admettre que la distinction de longueur était encore intacte au moment de la syncope romane<sup>1232</sup>, soit on doit expliquer pourquoi, parmi toutes les voyelles, le /a/ roman issu de /ā/ (mais non pas celui issu de /ǣ/) a échappé à la syncope pré-tonique qui était à peu près universelle.<sup>1233</sup>

<sup>1232</sup> C'est sans doute la réponse donnée par les romanistes qui argumentent pour une syncope précoce.

<sup>1233</sup> Les cas de non-syncope sont directement liés aux règles de bonne formation, notamment pour éviter l'accumulation de trois consonnes ou la création de groupes consonantiques hyper-lourds. Ainsi nous avons démontré, ex. (131) que

La neutralisation des contrastes et la réduction des voyelles nous proposent une solution facile car, comme nous l'avons proposé au chapitre 8, et comme nous en avons fait démonstration par les très nombreuses confusions graphiques concernant l'aperture de la voyelle, il suffit de postuler la présence de deux voyelles réduites en syllabes atones, /ɪ/ et /ʊ/ voire /ɪ/ [ @.I ] et /ʊ/ [ @.U ] pour expliquer l'ensemble des syncope. C'est-à-dire que la neutralisation des voyelles permet à la phonologie de ne cibler que ces deux objets phonologiques pour la dissociation plutôt que 6 ou 9 ou un chiffre semblablement aléatoire. Dans cette configuration, c'est précisément la neutralisation de /Ā/ avec les voyelles antérieures (chose visible dans les graphies (cf. § 6.11, § 8.5) qui mène à sa disparition, situation distincte du /Ā/ devenu bref certes, mais toujours caractérisé sur le plan mélodique comme |A|.

Il nous semble pertinent de postuler que cette phase de réduction mélodique peut constituer un élément précurseur à la dissociation de la structure, car dans une optique synchronique, les langues qui semblent être touchées par une réduction vocalique en synchronie suggèrent que les voyelles réduites agissent différemment sur les phonèmes adjacents. Par exemple, devant une voyelle réduite, les consonnes sourdes de l'anglais perdent leur aspiration, et en anglais américain, la dentale devient un *tap* /ɾ/. L'on ne sait pas immédiatement quelle part des différences sont associées à l'accent (ni comment l'accent devrait être marqué dans la phonologie CV) et quelle part des différences est causée par la différence mélodique des voyelles réduites. Le fait qu'en anglais, les voyelles réduites sont beaucoup plus stables que la grande majorité qui restent associées à la structure, suggère aussi que la syncope (ou l'alternance d'une voyelle avec ∅) est une étape de plus dans la réduction des contrastes vers trois voyelles dites « réduites ».

Dans un mot comme PĀRĪCŪLUM → <pareclo> 'pareil' (Ile-Fr/637 T4495, 1.41) une phase de neutralisation de /Û/ et /Ō/ comme /ʊ/ [ @.U ] est signalée par le <o> des graphies un peu plus tardives de <paricolas> (Ile-Fr/692 T4468 1.7, 1.14, 1.19). Le changement de mélodie semble être un phénomène qui affecta l'ensemble des voyelles atones non initiales et pas seulement celles devant un noyau gouverné. Ayant leur mélodie réduite, ces voyelles ciblées par le gouvernement et qui ne devaient pas gouverner à leur tour se sont vu dissociées de la structure, dans un premier temps selon des critères de variation modale, de registre, de débit de parole, de fréquence d'usage et d'effet social.<sup>1234</sup> C'est ce que nous avons modélisé par la ligne pointillée dans la figure 133 à l'étape de la voyelle alternante.

l'étymon BALBĪNĪACO → *Bobigny* et non pas *Bobgny*, car la phase intermédiaire \*baʔbnjæ:yo était interdite par les règles phonotactiques qui ne permettaient pas l'accumulation de 4 consonnes.

<sup>1234</sup> Bybee (2000, p. 68) démontre que l'effet gradient de la réduction vocalique a un plus grand effet dans les mots d'une grande fréquence quand ils sont comparés avec des mots d'une petite fréquence. Elle compare ainsi *nursery* 'garderie' mot fréquent avec *cursor* 'hâtif' mot moins fréquent pour démontrer que la voyelle [ə] est plus brève dans ce dernier, ce qu'elle associe à la moindre fréquence d'usage de ce terme dans le discours des anglophones. Nous nous demandons si la nature arrondie du segment sous-jacent /ʊ/ [ @.U ] contre l'antérieure /ɪ/ [ @.I ], ne jouerait pas plutôt un rôle notamment car les voyelles antérieures semblent être généralement plus faibles que les postérieures.

figure 133 : les étapes de la réduction et la syncope de la voyelle

|             | gouv.          |          | gouv.           |            |    | gouv.              |             |    | gouv.      |         |   |   |
|-------------|----------------|----------|-----------------|------------|----|--------------------|-------------|----|------------|---------|---|---|
| structure   | C              | V        | C               | V          | CV | C                  | V           | CV | C          | V       | C | V |
| association |                |          |                 |            |    | ⋮                  |             |    |            |         |   |   |
| mélodie     | pari           | c  U  lo | ...             | c  @.U  lo |    | pari               | c  @.U  l o |    | pari       | c « l o |   |   |
|             |                | ũ        |                 | u          |    |                    | u/ø         |    |            |         |   |   |
| étape       | voyelle pleine |          | voyelle réduite |            |    | voyelle alternante |             |    | noyau vide |         |   |   |

Notre présentation de la syncope ici est formellement distincte de la représentation des voyelles alternantes présentée dans Scheer (2011) pour les langues Slaves ou par Faust, Lampitelli et Ulfsbjorninn (2018) pour les articles définis de l'italien. Dans les deux analyses citées, la présence d'une voyelle flottante semble être une description du maintien, de la modification ou de la disparition d'une voyelle étymologique sur l'ensemble du lexique. Il nous paraîtrait souvent plus simple d'admettre une lexicalisation des formes pleines et des formes ayant historiquement connu une syncope que d'en faire dériver phonologiquement ces derniers synchroniquement des formes pleines.<sup>1235</sup> Il n'est pas si évident que la présence de cette voyelle flottante soit démontrable sur l'ensemble des signes contemporains partageant une même base étymologique. Cependant, l'analyse que nous proposons ici se rapproche plus de l'analyse du *cheva* français que nous trouvons dans Scheer (2004). Cela consiste en une analyse de la syncope en synchronie, donc de la syncope allophoniquement contrainte par des critères structurels et sociaux, et motivée par des pressions d'économie et de style. Nous voyons dans la figure 134 que c'est avec le changement mélodique vers une voyelle réduite que la dissociation conditionnée est introduite dans la représentation en tant que variation possible, socialement conditionnée.

figure 134 : la dissociation d'un noyau post-tonique dans FĪBŪLA → *feble*

|                             | gouv. |   |       |   |     |   |   | gouv. |     |     |     |     |     |
|-----------------------------|-------|---|-------|---|-----|---|---|-------|-----|-----|-----|-----|-----|
| Palier structurel           | C     | V | C     | V | C   | V | → | C     | V   | C   | V   | C   | V   |
| Palier d'association        |       |   |       |   |     |   |   |       |     |     | ⋮   |     |     |
| Palier mélodique            | U.@.H | I | U.ʔ.L | U | I.N | A |   | id.   | id. | id. | U.@ | id. | id. |
| Interprétation phonologique | f     | ĩ | b     | ũ | l   | ă |   | f     | ĩ   | b   | ø   | l   | ă   |

Cette interprétation de la syncope comme phénomène synchronique du gallo-roman de la période mérovingienne respecte la rareté des syncopes dans le registre graphique, mais met en lumière les

<sup>1235</sup> En théorie, la différence entre un noyau réellement vide dans la représentation et un noyau vide de surface par la non-association de la mélodie à la structure peuvent se distinguer. Fougeron et Steriade (1999) ont démontré, par l'exemple synchronique, que lorsque la syncope cause des nouveaux groupes *muta cum liquida* par exemple par la chute du /ə/ dans *de rôle* → *d'rôle*, le contact linguo-palatal n'est pas le même que dans un lexème avec le groupe *muta cum liquida* natif, ex. fr. *drôle* et ils en concluent que certains traits phonétiques non-contrastifs font quand-même partie de la représentation lexicale.

inversions graphiques <i/e> et <u/o> qui sont systématiques dans nos données. La graphie fermée est priorisée dans les syllabes toniques, et la graphie médiane est priorisée dans les syllabes atones. Pris dans l'ensemble, ce phénomène témoigne d'une redistribution graphique représentant les allophones conditionnés, issus de la fusion des voyelles /ī/ et /ē/, /ū/ et /ō/ latin tardif.

Plus largement, les syncope contribuent aussi à régulariser la forme prosodique des mots gallo-romans, bien que Ségéral et Scheer (2020, p. 463) dans la GGHF remarquent que « [l]a syncope dans les mots du type *soliculum* > *soliclum* 'soleil' [...] semble contredire la systématique de l'accentuation latine en créant des formes de surface accentuées sur une pénultième légère » (p. 463). En effet, dans la forme phonologique latine, l'accentuation était anti-pénultième, mais par la syncope synchronique elle était réalisée avec l'accent sur la pénultième dérivée. En effet, si le latin préférait accentuer une syllabe lourde, soit par la longueur inhérente de la voyelle, soit par l'entrave, la syncope de la pénultième légère a permis à l'ancienne voyelle anti-pénultième de devenir pénultième à son tour. Mise en parallèle avec le déplacement de l'accent dans les formes comme *MULIĒREM* 'femme' → \**mo.'ljɛ.re* → apr. *molher*, la grammaire semble avoir conspiré pour assurer la régularité de l'accentuation pénultième. Nous en donnons d'autres exemples dans Zuk (2019b).

### 9.6.1 L'interaction entre la syncope et l'apocope dans les langues romanes

Presque tous les chercheurs sont d'accord pour situer l'apocope dans une période plus tardive que les syncope qui ont affecté la majorité des langues romanes. Donc, autant que dans un mot comme *VĒTŪLŪS* 'vieux', l'ensemble des langues romanes a connu la syncope du /ū/ post-tonique, ce qui est attesté comme <veclus> (cf. Väänänen, 1981, p. 200-205). Dans *l'Appendix Probi*, l'on donne en italien la forme *vecchio* avec rétention de la voyelle finale, *viejo* en espagnol avec rétention de la voyelle finale, *velho* en portugais avec rétention de la voyelle. La langue d'oïl, la langue d'oc, le francoprovençal et le catalan sont au contraire caractérisés par la perte de la finale, fr. *vieil*, occ. *vièlh*, cat. *vell*.

L'apocope dans les langues gallo-romanes a donc affecté toutes les voyelles finales, sauf /a/, devenu [ɐ] réduit, et ces voyelles qui devaient être maintenues comme appui là où des groupes consonantiques trop complexes seraient apparus par leur chute. La plupart des manuels situent l'apocope dans une période qui suit la syncope, notamment parce que la syncope est partagée par toutes les langues romanes ; tandis que l'apocope est restreinte aux langues gallo-romanes et devrait donc être logiquement datée à une période suivant la fragmentation de la Romania. Cette chronologie de la syncope repose donc sur la méthode comparative. Si les intuitions linguistiques offertes par la phonologie CVCV sont vraies, l'apocope doit aussi suivre la syncope pour des raisons théoriques, notamment le rôle de la voyelle dans l'activation de la syncope.

figure 135 : syncope de V<sub>3</sub> gouvernée par V<sub>4</sub> dans FĪBŪLA → \*feble

|                             |   |                |   |                |   |                |   |                |  |
|-----------------------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|---|----------------|--|
|                             |   |                |   |                |   |                |   |                |  |
|                             |   |                |   |                |   |                |   |                |  |
| palier structurel           | C | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> | C | V <sub>4</sub> |  |
| palier d'association        |   |                |   |                |   |                |   |                |  |
| palier mélodique            | f | ĩ              |   |                | b | [U@]           | l | ǎ              |  |
| interprétation phonologique | f | e              | : |                | b |                | l | v              |  |

Enfin, cette chronologie relative est aussi appuyée par les données philologiques qui attestent occasionnellement de la syncope (§ 6.19), tandis que l'apocope est à peu près non-existante. Bonnet (1890, p. 568-570) a mené une étude sur l'usage des toponymes présents dans les œuvres de Grégoire de Tours ; on se rappellera que les manuscrits ne sont pas du VI<sup>e</sup> siècle (§ 1.3.7.1). Malgré tout, Bonnet (1890) ne trouve pas d'apocope dans cette période, mais plutôt des formes morphologiquement ancestrales aux noms modernes.

Étant donné que les lieux reviennent souvent comme des destinations, ils sont marqués par le cas accusatif, ou comme la place *in situ* où se passe une chose, et sont donc marqués pas le cas ablatif. Nous ne nous étonnons pas que ces deux formes soient à l'origine des toponymes de la Gaule. Or la reconfiguration phonologique des cas (présentée sous § 11.3) a contribué à donner des formes fixes : TOLOSA-Toulouse, LUGDUNO-Lyon, BURGUNDIA-Bourgogne, etc. Cette généralisation du cas ablatif semble aussi avoir eu lieu comme l'indiquent les formes en -ĀCŌ attestées dans la section 9.6.3, repérées par Russo (2014b) au Moyen Âge classique, après l'apocope de la finale qui est variablement datée entre le VII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle par différents chercheurs. Selon Ségéral et Scheer (2020, GGHF) « toute voyelle sauve [a], était réduite à schwa avant la fin du 9<sup>e</sup> siècle et puis effacée, ce dont témoignent des formes comme, *amur* et *sagrament* dans les *Serments de Strasbourg* » (p. 463). En effet, dans les *Serments de Strasbourg*, nous trouvons que l'apocope a fini son travail d'élimination des voyelles post-toniques : AMORE est devenu <amur> (1.5), CHRISTANQ est devenu <christian> (1.5), SAPERE est devenu <savir> (1.7), HOMO est devenu <om> (1.9), etc. L'apocope semble donc bien achevée à la moitié du IX<sup>e</sup> siècle.<sup>1236</sup>

Visuellement, quelques exemples de la non-apocope de la finale semblent sauter aux yeux dans les *Serments de Strasbourg*, notamment la forme <tanit> ← TĒNĒAT 'qu'il tienne' à la ligne 14. Hall (1953, p. 321), suivant Tabachovitz, voyait dans la graphie <tanit> un trait du dialecte lorrain où le /n/, palatalisé par le /ĕ/ devenu *yod* en position prévoalique, aurait causé et la palatalisation de /n/ → /nj/ et la fermeture de /ǎ/ → <i>.<sup>1237</sup> Hall reconstruit tout de même un accent initial avec <i>

<sup>1236</sup> Selon la raison d'être des *Serments de Strasbourg*, en tant que guide de prononciation pour les germanophones, ou comme représentations des structures phonologiques des gallo-romans, l'absence des voyelles finales peut variablement être interprétée soit un phénomène allophonique et donc encore synchronique au IX<sup>e</sup> siècle soit comme la preuve du passage d'un système phonologiquement latin vers le roman.

<sup>1237</sup> Selon Tabachovitz (1932), « le dialecte de la version est celui qui se parlait au IX<sup>e</sup> siècle dans le domaine oriental de la France, correspondant à la province de Lorraine » (p. 114). Cela se positionne entre Paris (1886) qui y voyait un dialecte

dans la post-tonique /'tenjät/ → serm. \*/tanət/ (1953, p. 321), ce que nous acceptons avec difficulté.<sup>1238</sup> En regardant dans l'ALF (n°1298b *Quelle tienne*), nous trouvons d'assez nombreuses formes avec le maintien du /i/ final, habituellement accompagné du transfert de l'accent vers cette position finale, par exemple dans la Meuse [tə'ni:] (pnt. 144), [təni:] (pnt. 153), [təni:] (pnt. 143)<sup>1239</sup>, en Haute-Marne [tə'ni] (pnt. 132), etc.<sup>1240</sup> Le passage de /ĕ/ → /i/ s'explique par la règle phonologique identifiée dans (§ 6.16.1.2).

Dans tous les autres cas, la voyelle post-tonique du latin a chuté dans les *Serments de Strasbourg*, sauf lorsque celle-ci devait être maintenue pour servir de voyelle d'appui (cf. Pope 1934 : §258). Nous trouvons que cette apocope a autant lieu dans les syllabes finales libres que dans les syllabes finales entravées.

---

du nord-est, Koschwitz (1884) et Wallensköld (1921) qui y voyaient plutôt un dialecte du sud-ouest et Suchier (1902) qui proposait comme dialecte, celui de la région de Lyon.

<sup>1238</sup> Cornu avait proposé <tanit> plutôt comme forme provenant de TĒNĒBAT ce que Tabachovitz (1958, p. 60) estime comme « en contradiction avec les conditions des plus anciens monuments linguistiques (Eulalie, Jonas, Passion) » (p. 60) et il préfère voir une graphie pour le TĒNĒAT subjonctif latin.

<sup>1239</sup> Notez bien que nous trouvons aussi la préservation d'un /i/ post-tonique dans les formes comme ['te:ni] (pnt. 174)

<sup>1240</sup> Nous trouvons aussi des formes avec le /i/ tonique, mais suivi d'une fricative sourde dans la Meurthe-et-Moselle [tə'ne:ç] (pnt. 170), dans les Vosges [te'nœ:s] (pnt. 58), dans le Doubs [tɥe:s] (pnt. 42), en Suisse [təɲœ:] (pnt. 72, pt. 74), dans le Jura [tɥe:s] (pnt. 21). Mais attention, ces formes semblent plutôt remonter au plus-que-parfait du subjonctif latin TĒNŪSSĒS. Or ces formes sont plus fréquentes dans le Sud.

figure 136 : l'apocope dans les Serments de Strasbourg

| Préservation de la finale atone                                   |                   |   |                       |                         |
|---|-------------------|---|-----------------------|-------------------------|
| <b>La loi de 3 consonnes</b><br>= 1 = 2.8 %                       | CAROLUS           | → | <i>Karlus</i>         | (1.29)                  |
| <b>Évitement des groupes résonants hétérogènes</b><br>= 3 = 8.4 % | CAROLUM           | → | <i>Karlo ; Karle</i>  | (1.8, 1.28),<br>(1.13)  |
|   | DAMNUM            | → | <i>damno</i>          | (1.13)                  |
| <b>Groupes TR primaires</b><br>= 4 = 10.1 %                       | NOSTRUM           | → | <i>nostro</i>         | (1.5)                   |
|   | FRATREM           | → | <i>fradre, fradra</i> | (1.8, 1.28) ;<br>(1.10) |
| <b>Groupes TR secondaires</b><br>= 1 = 2.8 %                      | POPULUM           | → | <i>poblo</i>          | (1.5)                   |
| Apocope de la finale  |                   |   |                       |                         |
| <b>Ailleurs</b><br>= 27 = 75 %                                    | HLODOVECHUS       | → | <i>Lodhuuigs</i>      | (1.27)                  |
|   | HLODOVECHEM       | → | <i>Lodhuvig</i>       | (1.32)                  |
|   | AMOREM            | → | <i>amur</i>           | (1.5)                   |
|   | CHRISTIANUM       | → | <i>chistian</i>       | (1.5)                   |
|   | COMMUNEM          | → | <i>commun</i>         | (1.5)                   |
|   | SALVAMENTEM       | → | <i>salvament</i>      | (1.6)                   |
|   | ISTE              | → | <i>ist</i>            | (1.6)                   |
|   | DIE               | → | <i>di</i>             | (1.6)                   |
|   | AB ANTE           | → | <i>avant</i>          | (1.6)                   |
|   | QUANTUM           | → | <i>quant</i>          | (1.6)                   |
|   | SAPERE            | → | <i>savir</i>          | (1.7)                   |
|   | POTERE            | → | <i>podir</i>          | (1.7)                   |
|   | SALVARE HABEO     | → | <i>salvarai</i>       | (1.7)                   |
|   | ECCE ISTE         | → | <i>cist</i>           | (1.12)                  |
|   | HOMO              | → | <i>om</i>             | (1.9)                   |
|   | DERICTUM          | → | <i>dreit</i>          | (1.9)                   |
|   | ALTEREM           | → | <i>altre</i>          | (1.10)                  |
|   | AB LUDHARIO       | → | <i>ab Ludher</i>      | (1.11)                  |
|   | NOLI PLACITUM     | → | <i>nul plaid</i>      | (1.11)                  |
|   | PRAEHENDERE HABEO | → | <i>prindrai</i>       | (1.12)                  |
|   | VOLO              | → | <i>vol</i>            | (1.12)                  |
|   | SACRAMENTEM       | → | <i>sagrament</i>      | (1.28)                  |
|   | PARTE             | → | <i>part</i>           | (1.30)                  |
|   | RETORNARE         | → | <i>returnar</i>       | (1.30)                  |
|   | INDE              | → | <i>int</i>            | (1.32)                  |
|   | POSSU(M)          | → | <i>pois</i>           | (1.32)                  |
|   | IBI ?             | → | <i>iv er</i>          | (1.33)                  |

Nous revenons sur les conséquences de ces apocopes pour la communication verticale et horizontale dans la § 11.2.2.1, mais les *Serments de Strasbourg* démontrent que ce processus était bien accompli au IX<sup>e</sup> siècle. Nous trouvons CHLODOVECHUS → <Lodhuvigs> (Serm. 1.27) → \*ludwiys → *louis*, DEBET → deβet → <dift> (Serm. 1.10) ‘il doit’, etc. Pour les autres cas syntaxiques, notamment l’accusatif (appelé cas régime en ancien français), la voyelle finale est aussi éventuellement réduite en [ə] vers le IX<sup>e</sup> siècle, d’où l’indifférence graphique entre <Karlo> (l.8, l.28) et <Karlo> (l.13) dans les *Serments de Strasbourg* jadis mentionnés. D’ailleurs, là où un grand nombre des substantifs masculins est caractérisé par une finale en /o/ ailleurs dans la Romanie, le gallo-roman y compris le catalan sont dépourvus de ce marqueur.

Les données numismatiques témoignent aussi de l’apocope de la finale. Dans les cas du masculin singulier en -ŪS, lorsque la voyelle réduite était dominée par un noyau vide, la voyelle se supprimait entièrement menant à des structures syllabiques telles que *Alligi'sels* ← *Alli'gi:selus* (Angers; Prou no 528), *Cata'rei:ls* ← *Cata'relus* (Rennes; Prou no 491), *Doa'doalds* ← *Doa'doaldus* (Prou no 997), *Lemo'vix* ← *Lemo'vicus* (Depeyrot 4, 21) tous datés entre c. 585 et c. 620, ce qui pousse Chambon et Greub (2000) à dater ces apocopes à la fin du VI<sup>e</sup> siècle au plus tard. Cependant, les conclusions de Chambon et Greub (2000) sont en désaccord avec les données cartulaires où nous ne trouvons pas un seul exemple de l’apocope dans le nominatif singulier en -ŪS. Pour cette raison, nous devons accepter la mise en garde émise par Selig et Eufe (2012) et reconnaître que les apparentes apocopes sur les pièces mérovingiennes ne sont que graphique et sont directement la conséquence du support. La non-écriture de certaines voyelles sur les pièces est une forme d’abréviation graphique dans l’objectif de rentrer les mots longs sur la face d’une pièce.

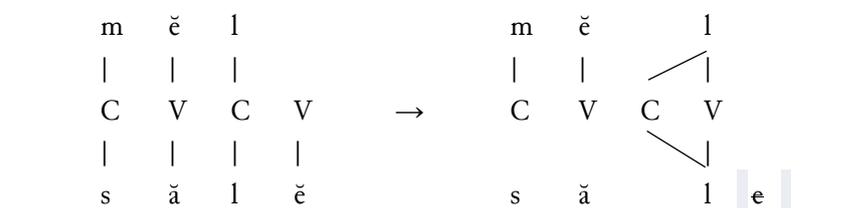
L’apocope a aussi eu lieu dans les langues hispano-romanes avoisinantes, comme nous l’a mentionné Lleó (2003), suivant Menéndez Pidal (1934), à partir du X<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les mots dont la syllabe finale commençait par une résonante /r/ ou /l/ ou encore un /n/ ou /m/ ont connu l’apocope, ex. SĀLEM → esp. *sal*, port. *sal*, MĀREM → esp. *mar*, port. *mar*, IUVENE → esp. *joven*, port. *jovem*. Notons bien que c’est la voyelle romane /e/ qui est affectée par l’apocope.<sup>1241</sup> Nous noterons bien que c’est le /e/ roman, voire le /ɨ/ réduit qui est ciblé par l’apocope en vieil espagnol, spécifiquement après une consonne dentale ou alvéolaire. Nous remarquons donc que la voyelle finale et la consonne de l’environnement provoquant l’apocope sont composées du même élément [I]. Il semble donc que c’est précisément dans le cas où il existait une harmonie entre la coloration de la consonne et celle de la voyelle que l’apocope était possible en hispano-roman. C’est dans ce contexte que la frontière entre la consonne et la voyelle était floutée, permettant à la consonne résonante d’occuper le noyau syllabique. Malgré tout, le maintien tardif du /e/ post dental ou alvéolaire poussa Viguera (1989), suivant un commentaire du Menéndez Pidal, « [que la apócope] tenía muy escasa cabida en la lengua

<sup>1241</sup> Viguera (1989, § 8.3) : ces apocopes entre le VI<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> siècle, après la lénition intervocalique et la syncope des atones internes autre que /a/. On trouve MAREM → esp. *mar*, PANEM → esp. *pan*, MENSEM → esp. *mes*, HOSPITALEM → \*ospitale → esp. *hostal*, mais aussi SĪTĪM → esp. *sed* et lucem → *luz* après la palatalisation romane (§ 9.2.2). Viguera (1989, § 8.3) remarque aussi que /e/ était la voyelle qui ne portait pas de connotation sémantique de genre, ce qui aurait aussi contribué à sa chute.

común » ‘que l’apocope avait très peu de place dans la langue courante’ et d’en conclure que « la perte de la voyelle finale devait avoir des connotations péjoratives et vulgaires » (p. 67).<sup>1242</sup>

Cette forme d’apocope concorde bien avec la particularité des diphtongaisons romanes en gallo-roman, qui ont quand même lieu dans les syllabes entravées par une résonante, ex. MĚL → fr. *miel*, ou encore de la diphtongaison française ex. PRŌ → \*pōr → afr. <pur>, <por> → fr. *pour*. Ces formes suggèrent que les structures CVCV comme dans SALĚM et CVCØ comme dans MĚL étaient traitées comme des syllabes non-entravées de la même manière, et nous proposons d’y voir une consonne syllabique. C’est-à-dire que la consonne /l/, /r/, /m/ ou /n/ en finale pouvait s’ancrer sur la position vocalique à sa gauche (cf. Scheer, 2015, § 57, 2004, § 240) et ainsi laisser non-entravée la syllabe tonique maintenant libre, cf. figure 137.

**figure 137 : représentation unifiée des formes avec résonant + V et résonant #**



Dans ces deux cas, la résonante finit par occuper les noyaux syllabiques. Dans le cas des mots de la forme CVCV, ex. SĀLĚ ‘sel’ → afr. *sel*, la consonne résonante finit par manger le /-e/ atone en le délogeant de sa position. Dans le cas des mots CVCØ, la consonne résonante finit par occuper le noyau vocalique vide, ce qui explique pourquoi la diphtongaison était possible dans cet environnement. Cela explique aussi pourquoi MĚL → afr. *miel* : la voyelle tonique était techniquement en syllabe non-entravée, voire était licenciée par la résonante syllabique à sa droite.

### 9.6.2 L’amuïssement vocalique

Comme nous l’avons vu, c’est par la dissociation partielle (voire sous-spécifiée) entre la mélodie et la structure, que la dissociation réelle et la non-réalisation de /ĩ/ et /ũ/ est devenue une option conforme à la langue et résulte éventuellement dans une nouvelle représentation phonologique où ces voyelles deviennent proprement flottantes, c’est-à-dire non-associées de base avec une réassociation possible sous certaines conditions phonologiques. Dans les langues avec des alternances vocaliques obligatoires, les mélodies flottantes restent non-associées à une position vocalique à *moins qu’elles ne doivent s’y associer* (cf. § 9.3.1).

Après une certaine période de variation, ces voyelles en position atone interne ont dû devenir flottantes et, tant qu’elles étaient suivies par une voyelle stable, n’étaient jamais réalisées. Sur le cours des quelques générations et en l’absence totale d’un *input* contenant le /ũ/ de FĪB(ũ)LĀ lors de l’acquisition de la langue, une nouvelle génération finira par éliminer le /ũ/ de la représentation sous-jacente telle que dans le vénitien *fibia* ‘fibule’. Attention, la représentation dans la figure 138

<sup>1242</sup> Viguera (1989) : « la pérdida debía tener connotaciones sociales peyorativas o vulgares » (p. 67)

prend aussi en compte la perte de la longueur vocalique contrastive. Nous voyons bien que la  $V_2$  fini par disparaître de la représentation, et qu'un gouvernement infrasegmental est établi entre le /b/ et le /l/, ce qui représente la lexicalisation d'une forme syncopée et la formation d'une attaque branchante. Dorénavant, la voyelle étymologique n'est plus reconstituée chez le locuteur ; elle est complètement absente de la forme sous-jacente.

**figure 138 : l'élimination de la voyelle étymologique de la représentation sous-jacente**

|             |                                   |                |   |                |   |                |         |                                   |                |   |                |   |                |
|-------------|-----------------------------------|----------------|---|----------------|---|----------------|---------|-----------------------------------|----------------|---|----------------|---|----------------|
|             | gouv.                             |                |   |                |   |                |         |                                   |                |   |                |   |                |
|             |                                   |                |   | ↓              |   |                |         |                                   |                |   |                |   |                |
| structure   | C                                 | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> |         | C                                 | V <sub>1</sub> | C | V <sub>2</sub> | C | V <sub>3</sub> |
| association |                                   |                |   |                |   |                | >>>     |                                   |                |   |                |   |                |
| mélodie     | f                                 | ĩ              | b | ũ              | l | ã              |         | f                                 | i              | b | «              | j | ã              |
|             | Représentation sous-jacente de la |                |   |                |   |                | ...x... | Représentation sous-jacente de la |                |   |                |   |                |
|             | Génération λ                      |                |   |                |   |                |         | Génération y                      |                |   |                |   |                |

Il est certain qu'au début du VII<sup>e</sup> siècle, le gallo-roman avait atteint une phase où la dissociation de la voyelle post-tonique était possible. En position pré-tonique, les graphies comme <cruciclata> (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.26) pour CRŪCĪCŪLĀTĀ 'cruciforme', <soldaris> (Nord/716 [T4486](#) 14) pour SOLĪDARĪS, <refrendariis> (Nord/693 [T4471](#) 1.7) pour RĒFĒRĒNDARIŪS, <Altro> (Champ/714 [T1767](#) 1.2) pour ĀLTĒRO, <Curbrius> (Ile-Fr/751 [T2921](#) 1.751) pour \*CŌRBŌRIUS 'Corbery, Saine-Maritime' selon Atsma et Vezin (1986, p. 12-13) dans les ChLA XV, et qui témoigne de la syncope dans cette période. On trouve le même phénomène pour la position post-tonique pour des cas comme <domnus> (Ile-Fr/654 [T4511](#) 1.4) pour DŌMĪNŪS, <pareclo> 'pareil' (Ile-Fr/637 [T4495](#), 1.41, 1.42) pour PARĪCULUM, <Lusarca> dans (Ile-Fr/691 [T4470](#) 1.2, 1.27) pour \*LUSARĪCA 'Luzarches', et le susmentionné <fibla> (Ile-Fr/637 [T4495](#) 1.30) pour FĪBŪLA 'fibule' démontrent que la dissociation entre la mélodie et la structure était aussi possible en position post-tonique.

Cependant, le faible nombre de syncopes sur l'ensemble de nos sources nous laisse penser que la voyelle était encore présente dans la représentation sous-jacente, car sinon on s'attendrait à trouver d'occasionnelles graphies erronées sur le plan antérieur, postérieur ou ouvert, ce qui n'a jamais lieu. Cela implique que les scribes mérovingiens avaient encore une image phonologique de la qualité de la voyelle sous-jacente pour la majorité du vocabulaire.

Autrement dit, pendant la période mérovingienne, la dissociation des atones internes était en cours, avec des voyelles atones devenant des voyelles réduites dans toutes les syllabes atones hormis l'initiale. Ainsi dotée de trois voyelles réduite [I], [U], [A], l'assimilation au non-voisement de l'environnement, et l'assimilation aux consonnes résonantes a causé un phénomène de syncope synchronique, initialement de nature phonétique et gradient. Cette régularité de la syncope dans certains environnements fragiles s'est ensuite propagé sur d'autres environnements plus robustes, jusqu'à ce que toutes les voyelles atones aient été éliminées de la syllabe post-tonique et de la pré-tonique dans les formes de surface. Ce processus est visiblement en cours dans le latin mérovingien où certains lemmes reviennent occasionnellement sous une forme syncopée (indiquant que c'était possible dans

la langue), mais bien plus souvent sous une forme entière, ce qui devait mieux correspondre au style de l'acrolecte écrit, un avis partagé par Lemay (2017, p.259).

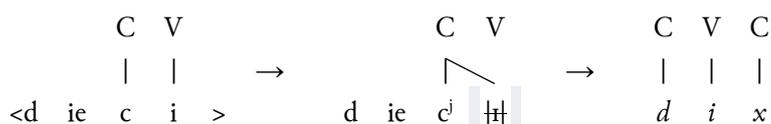
Quant à l'apocope, selon la chronologie relative, la perte de la finale doit suivre la perte des atones intérieures ; ces voyelles atones finales sont nécessaire pour gouverner les atones intérieures à leur droite. Comme pour les atones intérieures, la dissociation de la finale s'explique par le fait d'être atone (souvent aussi post-tonique) et donc réduite en durée. Influencée par la qualité des consonnes avoisinantes et par le silence de la fin du mot, la perte de la voix semble mener à l'éventuelle apocope en synchronie de cette voyelle, phénomène qui semble surtout affecter les voyelles réduites [ɪ] et [ʊ].

C'est la nature plutôt fermée des atones gallo-romanes, de même qu'une durée brève et qu'une représentation faible, qui expliquerait leur éventuelle apocope. Une fois qu'une nouvelle génération ne proposait plus de voyelle sous-jacente, l'on peut dire que l'amuïssement de la finale était aussi atteint, laissant dans de nombreux cas une trace de la qualité de la voyelle étymologique dans la forme d'une palatalisation des consonnes finales devant les voyelles antérieures.

---

**figure 139 : consonnification de la palatale**

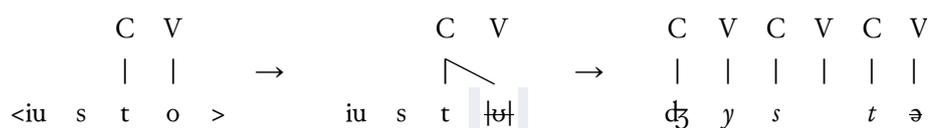
---




---

**figure 140 : consonnification de la vélaire**

---



Ainsi, sans égard à l'apocope, la qualité de la voyelle finale s'est tout de même intégrée à la consonne précédente. Celle-ci est particulière visible dans la palatalisation des dentales et des vélaire, ex. DĚCĚM → <dieci> (Ile-Fr/673 T4462 l.39) → apr. *diz*, afr. *dis* 'dix' (FEW 3.23b) qui contrastent avec un mot comme DISCUS 'un disque' qui donne l'afr. *deis*, *dois*, fr. *dais*, a.oc. *des*, sans palatalisation. En ce sens, le contenu sémantique de la finale n'était pas directement perdu, mais était partiellement transposé vers le segment à sa gauche.

Au chapitre 3, nous avons élaboré en détail les mécanismes par lesquels les langues modernes accentuent leurs syllabes fortes et réduisent leurs contrastes dans les syllabes atones, notamment par une réduction de la durée, et en conséquence de la proéminence de la voyelle atone. À notre avis, c'est Bourciez (1967, p. 34) qui s'approche le plus d'une description synchronique lorsqu'il décrit la perte de la voyelle ainsi :

« La voyelle finale des paroxytons semble avoir été sensible jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle : c'est à partir de cette époque qu'elle s'est peu à peu effacée par suite de l'intensité de l'accent expiratoire portant sur la syllabe précédente, et qu'on a commencé à dire *mur* en croyant toujours prononcer *muru*. Cet effacement, qui a eu lieu sur tout le territoire de l'ancienne Gaule, est un des traits qui distinguent le français (et le provençal) des autres langues romanes littéraires ».

Bourciez (1967) *Phonétique française*, p. 34

Si le terme « accent expiratoire » est aujourd'hui remis en question (cf. § 3.8.1.1), ce que décrit Bourciez n'est rien d'autre qu'une situation d'implémentation phonétique où une voyelle présente dans la forme phonologique est réalisée de façon de plus en plus faible jusqu'à ce qu'elle ne soit plus réalisée du tout en syllabe finale atone. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la réduction phonétique a mené à un nombre réduit de voyelles phonologisées dans les syllabes atones des mots romans.

Toutes les voyelles non ouvertes sont essentiellement ciblées par une réduction de proéminence, jusqu'à ce qu'elles cessent d'être prononcées. Même à ce stade, la voyelle non prononcée ne reflète pas forcément un changement « phonologique » à proprement dire, car ces suppressions restent un composant actif d'une grammaire synchronique qui peut parfois même être modulée selon le registre. On peut comparer l'apocope de la voyelle finale au phénomène synchronique de l'apocope de la résonante dans les mots comme *battre* /batʁ/, *table* /tabl/ ou *mettre* /mɛʁ/, qui sont

**figure 141: changement intergénérationnel de la représentation**

|                |                |    |   |    |   |   |    |   |
|----------------|----------------|----|---|----|---|---|----|---|
|                | représentation | V  | C | V  | c | V | C  | V |
| G <sub>x</sub> |                |    |   |    | — |   |    |   |
|                |                | /a | m | o: |   | r | e/ |   |
|                | computation    |    |   | ↓  |   |   |    |   |
|                | résultat       | [a | m | o: |   | r | ]  |   |
|                | alimente       |    |   | ↙  |   |   |    |   |
|                | représentation | V  | C | V  | c | V | C  | v |
| G <sub>y</sub> |                |    |   |    | — |   |    |   |
|                |                | /a | m | o: |   | r | /  |   |
|                | computation    |    |   | ↓  |   |   |    |   |
|                | output         | [a | m | o: |   | r | ]  |   |

régulièrement réalisés [bat], [tab] et [met], respectivement dans le langage courant, mais qui témoigne encore d'un /ʁ/ ou même /ʁə/ dans la forme sous-jacente, du moins dans la langue éduquée.<sup>1243</sup>

Pour donner un meilleur exemple, Martinet (1956), en traitant de la voyelle finale dans le franco-provençal de Hauteville, écrit explicitement que « [q]uelqu'un qui pour 'mōrsă « mousse »,

<sup>1243</sup> Cela est notamment le cas dans le français laurentien où la forme héritée (c'est-à-dire la forme amenée en Nouvelle-France qui était déjà lexicalisé /bat/, /tab/ et /met/ ; le retour de la résonante finale est associé à l'apprentissage scolaire et aux nouvelles normes langagière. Ce même phénomène est aussi courant en France, en Belgique, bien qu'en Belgique et en Suisse on trouve aussi des formes comme [to:] ou la lénition du /b/ accompagnée de l'arrondissement de la voyelle tonique a permis au // de survivre comme coda (cf. ALF n°1273 *Table*, ex. pnt. 187, etc.)

prononcerait 'mõrsǎ », donc avec déplacement de l'accent, ne « serait probablement pas compris, tandis que les Hautevillois identifieraient sans difficulté une prononciation *mõrs* sans voyelle finale comme l'équivalent du fr. *mousse*. » (p.87) En francoprovençal, l'apocope n'est pas une implémentation phonétique suffisamment perturbatrice pour compliquer la compréhension.

L'essentiel dans tout cela et que la rareté ou l'absence de ces voyelles dans la forme de surface, mena à l'éventuelle phonologisation des formes lexicales sans voyelles finales atones, comme démontré par la différence de représentations entre la génération *x* et *y* dans la figure 141. Autrement dit, dans l'évolution de ne pas prononcer la finale atone ou de ne la prononcer qu'à peine, cette voyelle s'est détachée de la représentation lexicale d'une génération, ou plus probablement sur quelques générations selon le territoire habité et la strate sociale du locuteur.

Il en résulte tout de même qu'aucun locuteur d'une langue d'oïl ne distingue les différentes voyelles latines en position post-tonique. Mis à part le *cheva* dans le français d'avant le XVII<sup>e</sup> siècle, l'accent était devenu oxytonique dans la langue d'oïl, ce qui contraste avec l'occitan qui a habituellement gardé deux voyelles post-tonique /e/ et /a/, ce premier variablement prononcé [e], [ɛ] ou [ə] et ce dernier [a] ou [ɔ] (cf. Annexe 1). Le francoprovençal, en revanche, continue de différencier les différentes valeurs post-toniques héritées du gallo-roman. L'interaction de ces systèmes synchroniques est abordé comme diasystème par Russo et Premat (2020).

Pour Russo (2014b, p. 9) « l'effacement des voyelles atones finales [...] se manifeste très tôt dans le latin de Gaule ». Si l'on compare le gallo-roman avec ses voisins romans, l'apocope dans le protofrançais, voire dans les *Serments de Strasbourg* était précoce, car en comparaison l'on date seulement l'apocope du /-e/ et de certains /-o/ finaux en ibéro-roman au XI<sup>e</sup> voire au XII<sup>e</sup> siècle (cf. Lapesa, 1975; Lief, 2006, p. 68). Ces apocopes en espagnol n'avaient eu lieu que lorsque le mot était procliticisé et donc atone, ex. TANTUM GRÁNDEM → *tan grande*, SÁNCTO MARTÍNO → *San Martín*, DOMINO PHILIHÍPPUS → *don Felipe*, MÚLTO BÉNE → *muy bien*.<sup>1244</sup> En gallo-roman, en revanche, ces apocopes étaient systématiques. Comme nous l'avons argumenté, le triple contraste |I|, |U|, |A| pour les voyelles finales atones était préservé dans le latin mérovingien, nous pensons jusqu'au IX<sup>e</sup>, lorsque l'apocope a éliminé les voyelles /ɪ/ et /ʊ/, hormis dans le contexte de l'appui aux groupes consonantiques. Plus tard, /-v/ encore signalé <a> dans les *Serments de Strasbourg* s'est réduit davantage vers [i] ou [ɔ] tel que dans RŌSA → afr. *rose* [ro.sə] et signalé par les graphies en <e> dans *la Séquence de sainte Eulalie* par exemple <une spede> (l.11) pour UNA SPATHA 'une épée' ou <kose> (l.12) pour CÁUSA 'chose'.

<sup>1244</sup> Dans les positions non procliticisées, nous trouvons les formes non apocopées *tanto*, *santo*, *dueño*, *mucho*, etc. Viguera (1989, § 8.2) souligne que les formes comme esp. *doble* de DUPLUM, *cobre* de CUPRUM, *golpe* de COLAPHUM, *rolde* de ROTULUM et *molde* de MŌDULUM « por tanto la evolución de la vocal final no corresponde a la fonética histórica del español » (p. 67) 'ne correspondent pas à phonétique historique de l'espagnol' et ils les traite d'emprunts au français. Corominas-Pascual (1974) les considère plutôt comme des emprunts au catalan; tandis que Catalán y voit un effet dissimilatoire après une voyelle « vélaire » tonique.

### 9.6.3 La toponymie au secours de la datation absolue de l'apocope

La Gaule semble être la région de la Romania ayant poussé ce phénomène le plus loin. Les formes apocopées dans les *Serments de Strasbourg* et la *Séquence de sainte Eulalie* sont d'assez bonnes preuves que l'apocope avait fait son travail d'élimination des syllabes finales ; mais même là, la datation la plus tardive des manuscrits et la *possibilité* que les deux documents transcrivent des formes phonétiques oralisantes plutôt que des représentations phonologiques laissent ouverte la possibilité que la lexicalisation d'une forme apocopée a dû encore attendre plusieurs générations. Celui-ci est d'autant plus possible si l'on admet qu'au IX<sup>e</sup> siècle, le triple contraste de la finale était désormais réduit vers un seul *cheva* voire associé et réalisé dans les conditions énoncées sous § 9.5 et non associé, donc invisible, dans l'absence d'un gouvernement. Nous ne prôtons pas forcément cette position, mais les romanistes devraient être conscients que ni la datation de leur composition ni l'état de langue précisément transcrite ne sont connus avec certitude.

Si l'on accepte des dates de composition de 842 et vers 880 respectivement pour les *Serments* et pour *Eulalie*, nous concorderons que les apocopes ont lieu tôt dans le gallo-roman par rapport au même phénomène dans d'autres langues romanes, mais visiblement tardivement par rapport aux chronologies qui voudraient faire remonter l'apocope au V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle. Dans tous les cas, on peut être certain que ces apocopes étaient accomplies avant le XII<sup>e</sup> siècle comme en témoignent les textes en ancien français, mais aussi la transcription de toponymes courants dans des chartes composées dans un latin médiéval.

Russo (2014b) et Russo et von der Hulst (2014) repèrent un nombre important de toponymes présentant une apocope de la voyelle /a/ finale, repérées dans l'édition numérisée des MGH et du corpus numérisé TELMA-ARTEM. Nous reproduisons ces formes sous (311), (312) et (313). Les chartes en question sont les documents n°4 et n°5 des MGH DD Merov que Kölzer (2001) décrit respectivement comme « interpoliert », c'est-à-dire retransmises avec modifications et « unecht », c'est-à-dire 'faux'. Ce dernier est un document forgé sous les carolingiens pour imiter une charte de Clovis I<sup>er</sup> datée de 508 apr. J.-C. Ni Russo (2014b) ni les éditeurs des MGH l'attribuent sous sa forme actuelle (copie postérieure) à Clovis I<sup>er</sup> ou à la période mérovingienne.

 Le document MHG DD Merov. n° 4 est préservé dans une copie du XIII<sup>e</sup> siècle que Prou (1894) avait décrit comme « une copie figurée du prétendu original » qui, continue-t-il, « ne nous est pas parvenu dans sa rédaction primitive [mais qui présente] les restes d'un diplôme authentique rajeuni et interpolé » (p. 3).<sup>1245</sup> Le rajeunissement se fait en outre par la modernisation des toponymes vers leurs formes du XIII<sup>e</sup> siècle, qui fait partie intégrale de

<sup>1245</sup> Prou (1894) assemble les faits codicologiques pour le document qui a subsisté, notant que la forgerie originale existait encore dans les archives de Saint-Pierre en 1620. On trouve comme indications de sa nature fautive des indices comme la formule initiale *In Christi nomine* là où les véritables chartes mérovingiennes commencent plutôt par un monogramme. Le fond historique de cette charte et sa création sont discutés en détail par Prou. Une version numérisée du manuscrit [Paris ms. lat. 11743](#) est disponible à la BNF.

l'interpolation d'un document afin de le rendre pertinent et accessible à un public contemporain.<sup>1246</sup>



Le document MHG DD Merov. n° 5 (Clermont-Ferrand, Ms 623, fol. 51r-61r) est un faux ; « unecht » selon Kölzer (2001, p. 18), et avait été écarté par Pardessus (1843) et Pertz (1872) dans leurs éditions des chartes. Le document imite un diplôme de Clovis I<sup>er</sup> et qui traite de la donation par Clovis I<sup>er</sup> de terres à sa fille Théodeleide pour la construction du monastère, Saint Pierre le Vif à Sens. Selon Gasnault (1975) « [c]ette pièce paraît avoir été transcrite dans le 10<sup>e</sup> siècle » (cité dans Kölzer 2001, p. 18). Brühl (1998) dans une étude plus récente place la rédaction plutôt au XII<sup>e</sup> siècle (voir aussi Kölzer 2011, p. 18-19).<sup>1247</sup>

Si ces documents sont donc intéressants dans une perspective historique et pour comprendre l'intégration et la latinisation des toponymes au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle, ils ne peuvent que peu nous éclairer sur la langue du VII<sup>e</sup> ou du VIII<sup>e</sup> siècle à part en posant un *terminus ante quam* pour des phénomènes d'apocope qui sont déjà visibles dans les *Serments de Strasbourg*. En revanche, Russo (2014b, p. 9) et Russo et van der Hulst (2014) trouvent aussi des formes fiables d'apocope tirées du Corpus ARTEM, qui datent de la fin du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle et qui démontrent que la chute de la finale a bien eu lieu dans la période post-mérovingienne. Cela est en lien avec l'avis de Pope (1952) et concorde avec nos attestations romanes comme les *Serments de Strasbourg* et la *Séquence de sainte Eulalie*. Les formes témoignant de l'apocope présentées sous (311, 312, 313), y compris les étymons sont tirés de Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014).

<sup>1246</sup> Selon Barnes (2014) : « It was certainly because of this perception of the past and present as part of a seamless Now that the scribes would make their single biggest change in the body of a charter, altering the spelling of place-names to correspond to the contemporary spelling » (p. 29).

<sup>1247</sup> Kölzer (2001, p. 18-19) est assez explicite sur le fait que les plus anciennes traces du manuscrit sont du XI<sup>e</sup> voire du XII<sup>e</sup> siècle.

## (311) Attestations datées de l'apocope du /-o/ final de la deuxième déclinaison

|    |                               |                                   |                    |                         |
|----|-------------------------------|-----------------------------------|--------------------|-------------------------|
|    | -o                            |                                   |                    |                         |
| a. | *SAGMARIĀCO <sup>1248</sup> : | <in villa Saumairac>              | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    | 'Soumeyrat' moderne           |                                   | p. 21, l.17        |                         |
| b. | *CUTICIACŌ :                  | <in villa Cuciac>                 | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               |                                   | p. 21, l.4         |                         |
| c. | *SETRIACŌ :                   | <In villa Sidrac> <sup>1249</sup> | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               |                                   | p. 21, l.6         |                         |
| d. | *RĒGALIĀCŌ                    | <in villa Rialiac>                | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               |                                   | p. 21, l.15        |                         |
| e. | *GALLINIACŌ :                 | <In villa Ialania>                | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               |                                   | p. 23, l.25        |                         |
| f. | *FLORIACŌ :                   | <in villa Floriac>                | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               |                                   | p. 23, l.24        |                         |
| g. | *FORMICOSŌ :                  | <in villa Formigos>               | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                               | <in loco Formigos>                | ARTEM 4280 l.4, de | daté de 1080            |
|    |                               |                                   | Marseille          |                         |

À ces exemples, peuvent s'ajouter de nombreux autres toponymes tirés des chartes dans le corpus ARTEM, qui sont issus du suffixe gallo-roman -ĪACO. On trouve <Chiniac> (Al/1000 T4738, l.18), <Seiciac> (Auv/1055 T3681, l.12), <Rufiac> (Prov/1058 T4199, l.45), <Guandaliac> (Auv/1073 T3717), <Vestiac> (Bourg/1075 T1698), <Cadaviac> (Aqui/1083 T3746)<sup>1250</sup>, <Moisiac> (Pyr/1100 T4614, l.2) 'Moissac', <Campaniac> (Lim/1100 T1938, l.21), <Lohoiac> (Loire/1111 T244, l.1, l.3), (Loire/1111 T245, l.2, l.4) 'Lohéac', etc.

Cependant, l'on remarque dans la toponymie altimédiévale comme moderne, qu'en Gaule, de nombreux toponymes prennent une terminaison <-s>. Plusieurs sources étymologiques sont possibles pour ce <-s> : à la deuxième déclinaison, le nominatif singulier -ŪS tardivement en /-os/, l'accusatif pluriel -ŌS en /-os/ ou encore de l'objet indirect pluriel -ĪS tardivement en /-es/.

Bonnet (1890, p. 570-571) démontre que lorsque le lieu prenait son nom d'après ses habitants, le toponyme se retrouve le plus souvent à l'accusatif pluriel et signifie donc 'chez tel ou tel'. Dans un toponyme comme celui de PARISIOS-Paris littéralement 'chez les Parisi', le toponyme apparaît habituellement au cas accusatif pluriel, mais avec la neutralisation phonologique du /-Ō/ et du /-Ū/

<sup>1248</sup> Russo (2014) a dépouillé ces toponymes dans le corpus TELMA-ARTEM et est à l'origine des étymons. Nous nous écartons de la préservation en représentant le suffixe -ĀCŪM par sa forme cas régime -ĀCO plutôt que par la forme accusative vulgaire -ĀCU dans l'original ; ces deux représentations étant également valables.

<sup>1249</sup> Étonnamment, on trouve cette même forme <Sidrac> comme anthroponyme dans une Charte de Paris (ARTEM 2047) datée de 914. <Sidrac> repérées par Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014). <Sidrac>, aussi écrit <Sydrac>, <Sidrach> ou encore <Sidrak> est un nom biblique du livre de Daniel et peut donc difficilement nous informer de la déclinaison latine. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le *Livre de Sydrac le Philosophe* était d'une immense popularité. Il est préservé dans quelque soixante manuscrits du Moyen Âge. Voir la notice bibliographique de l'ARLIMA '[le livre de Sidrac](#)' et l'édition critique de Steiner (1986).

<sup>1250</sup> Attention, cette charte est considérée comme douteuse par Jean-Baptiste Renault, voir ARTEM *Chartes originales antérieures à 1121 conservées en France*, n° 3746.

atone, nous trouvons plus souvent les formes <Parisius> (Ile-Fr/652 T4495 l.30, l.90;) <in Parisius> (Ile-Fr/691 T4494 l.2, l.11), <in ipsa civitate Parisius> (Nord/710 T4481 l.6), <ad Parisius> (Nord/710 T4481 l.19, l.21) ; la chute éventuelle de la voyelle a donné \*[pa'risijs] et par l'assimilation de la finale *Paris*. Selon Vielliard (1927, p. 195-196), le nom *Parisius* était en voie de devenir un nom indéclinable ; nous estimons que cette proposition est un peu trop forte du fait que les formes qui semblent indéclinable, peuvent être interprétées selon une logique du cas accusatif ou ablatif. Par exemple, les passages <Basilecae Sancti domni Dionisi Parisius, ubi ipse domnus requiescit> (Ile-Fr/652 T4493 l.31-32) peuvent être traduits comme 'à la basilique du saint, le don Denis, chez les Parisiens, où ce don repose'. Encore, <neque infra pago Parisiaco aut in ipsa civitate Parisius> (Nord/710 T4481 l.6) peut être traduit comme 'et ni dans le pays parisien ou dans cette cité chez les Parisiens' ; nous n'avons pas forcément de formes génitiales non-déclinées, simplement une autre tournure de phrase. Cela est d'autant plus vrai du fait que nous trouvons des formes véritablement déclinées telles que <oppedum Parisiorum> (Norm/628, T4503 l.4) 'la ville des Parisiens', <Sacrosancte ecclesiae civitatis Parisiorum> 'à l'église sacrosancte de la cité des Parisiens' (Ile-Fr/652 T4495 l.39), ou encore <comis Parisii> (Ile-Fr/753 T2924 l.9) 'comte des Parisiens' tardivement, mais dans le même document, à quelques lignes de la forme <Parisius comite> (Ile-Fr/753 T2924 l.8) 'comte chez les Parisiens'.

On trouve cette même structure de l'emploi de l'accusatif pluriel dans formes MOLĪNOS 'aux moulins' et POMARIOS 'aux vergers', visiblement de la deuxième déclinaison et attestés comme <Molins atque Pomers villas> (Auv/898 T3690), <Pomers> (Prov/1074 T3963) ou encore <apud Molins> (Lorr/1089 T115). Ces toponymes marqués par l'accusatif pluriel sont aussi vrais pour la troisième déclinaison en /-ĒS/. Les formes ci-dessous ayant subi l'apocope du /-e-/ et leurs étymons proviennent de Russo (2014b) et Russo et von der Hulst (2014) :

(312) Attestations datées de l'apocope du /-e/ final de la troisième déclinaison

|    |                          |                   |                    |                         |
|----|--------------------------|-------------------|--------------------|-------------------------|
|    | -es (acc.pl)             |                   |                    |                         |
| a. | *AMBILES <sup>1251</sup> | <in villa Ambils> | MGH DD Merov, n°5, | XII <sup>e</sup> siècle |
|    |                          |                   | p. 20, l.10        |                         |
| b. | *NOVALES                 | <ad Noals>        | ARTEM 3684, de     | 959                     |
|    |                          |                   | Clermont-Ferrand   |                         |

Concernant le /-a-/ final, nous savons que celui-ci ne chute pas en gallo-roman tel qu'attesté dans les formes de la liste (313) dont les étymons et les formes apocopées dans le corpus TELMA sont établis par Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014). Ces auteurs rattachent la forme <villa Vidrinas> (313)a à un étymon VĒTĒRĪNA. On peut donc y voir un lieu concernant les 'bêtes de somme' qui correspond aujourd'hui à *Védrines-Saint-Loup* dans le Cantal (Auvergne) aussi appelé *Vedrenas* en occitan. Dans notre charte et dans le nom moderne, nous avons une continuation claire

<sup>1251</sup> Ces étymons et formes apocopées dans le corpus TELMA sont établis par Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014). Nous avons donné les formes de l'accusatif pluriel, source fréquente des noms modernes au lieu de l'ablatif singulier dans l'original.

de l'accusatif pluriel en /-ĀS/ qui ne subit pas d'apocope.<sup>1252</sup> La forme de l'accusatif pluriel en /-ĀS/ est aussi visible dans le nom moderne *Augerolles* dans le Puy-de-Dôme en Auvergne, mais attesté sous la forme <Algerol> (voir (313)c (cf. Russo 2014b, Russo et van der Hulst 2014), pareil pour Fauré, *Faure* en occitan, aussi en Auvergne, attesté <Faug> (313)b et repérée par Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014), dont les formes modernes proviennent vraisemblablement du nominatif en /-a/. Étant donné que le /a/ roman perdure en occitan, ces attestations médiévales doivent être héritier d'un des cas oblique, par exemple du datif ou du génitif en <-ae>, tardivement /e/ où la chute vocalique du /ɪ/ finale atone est prévisible. *Villa Faurg* signifie donc 'ville de la forge'.

(313) Attestations datées de l'apocope dans les toponymes de la première déclinaison

|    |  |                     |                                   |                         |
|----|--|---------------------|-----------------------------------|-------------------------|
| a. | *VĒTĒRĪNAS <sup>1253</sup><br>'Vedrenas' moderne               | <in villa Uidrinās> | MGH DD Merov, n°5,<br>p. 20, l.6  | XII <sup>e</sup> siècle |
| b. | *FABRICA   | <in villa Faurg>    | MGH DD Merov, n°5,<br>p. 20, l.19 | XII <sup>e</sup> siècle |
| c. | *ALVEARĪOLA<br>'Augerolles' moderne<br>dans le Puy-de-<br>Dôme | <in villa Algerol>  | MGH DD Merov, n°5,<br>p. 24, l.21 | XII <sup>e</sup> siècle |

Un problème qui va de pair est celui de l'interaction entre les phonologies latines et gauloises. Bonnet (1890, p. 378) remarque un nombre de toponymes en Gaule, qui dans la latinisation usuelle font partie de la troisième déclinaison, mais qui dans le latin de Grégoire de Tours apparaissent bien avec une forme de l'accusatif pluriel en <-as>, ex. BITURIGES 'Bourges' attesté <Bituricas> (DLH 1.31), SUESSIONES 'Soissons' attesté <Sexonas> (DLH 2.27; 2.27; 2.27); <Sessionas> (DLH 9.32), <Sessionas> (DLH 4.19 et nombreux autres exemples), LINGONES 'Langres' attesté <Lingonas> (DLH (5.5, etc.)), SANCTONES 'Saints' attesté <Sanctonas> (DLH 5.13; 5.36), NAMNETES 'Nantes' attesté <Namnetas> (DLH 6.15; 8.43)<sup>1254</sup>, LIMOVICES 'Limoges' attesté <Limovicās> (DLH 5.13). Arbois de Jubainville (1872a, p. 119) y voit des déclinaisons gauloises. La vérité est que la neutralisation éventuelle de toutes les finales qui ont survécu dans des contextes d'appui rend très difficile l'induction de la cause de l'inversion de <e> et <a> dans ces toponymes.

<sup>1252</sup> Dauzat (1989) donnait un étymon \*vitr-ina 'un lieu de fabrication du verre', mais celui-ci est problématique car le groupe consonantique /tr/ aboutit normalement en /jr/, ex. PĒTRA → oc. *pèira*, et VĪTRĪNA aurait donné oc. \*\**veirina*. VETERINA 'le lieu d'un étable sur une route romaine' offre une meilleure explication ; la syncope de VETERINA → vederina → vedrina eut lieu assez tardivement pour empêcher l'affaiblissement de la dentale /t~/d/ en /j/ (cf. Fénéiet al., 2007, p. 145).

<sup>1253</sup> Ces étymons et formes apocopées sont déjà signalées dans les chartes mérovingiennes et carolingiennes sous examen par Russo 2014b et Russo et van der Hulst 2014.

<sup>1254</sup> Cette forme est aussi attestée chez Venance Fortunat, *Carmina*, 4 *Ad Felicem episcopum Namneticum*

## 9.7 Conclusions

Dans ce chapitre, nous avons adopté un modèle autosegmentale de la phonologie, dans lequel des primes mélodiques sont associées à des positions structurales. Nous avons démontré par l'étude de cas de plusieurs langues (le slave commun, le portugais, le grec et le français) que l'amuissement des voyelles progresse selon un chemin prévisible de lénition, menant de la voyelle pleine à la voyelle réduite à la mélodie flottante et éventuellement à la perte de la voyelle de la forme phonologique.

De ces études de cas, quatre conclusions sont à retenir :

- ☛ La syncope et l'apocope, comme la réduction vocalique, sont intimement liées à la question de la proéminence prosodique
- ☛ Ces deux types de réduction peuvent commencer comme un phénomène gradient avant de s'intégrer comme phénomène actif de la phonologie
- ☛ Cet affaiblissement affecte la durée, le voisement et la syllabité de la voyelle, trois corrélats de sa proéminence. Le statut de voyelle réduite est atteint par une dégradation d'un ou de plusieurs de ces corrélats acoustiques
- ☛ Dans toutes les langues que nous avons pu étudier, ce sont plutôt les voyelles faibles au niveau représentationnel [I], [U], et dans une moindre mesure [A], qui sont ciblées par les phénomènes de syncope et d'apocope

Les données du français moderne (cf. Gendron, 1959; Pierre Martin, 2004), tout comme les données historiques des langues romanes et slaves, suggèrent une fragilité des voyelles fermées et brèves, et une résistance des voyelles ouvertes et longues. Dauer (1980) explique ce phénomène pour le grec, mais l'argument est translinguistique par le fait que le dévoisement arrive lorsque la pression sous-glottique baisse trop pour faire vibrer les cordes vocales : étant donné que les voyelles ouvertes impliquent un plus grand passage d'air, elles résistent mieux.

Le fait que le dévoisement en finale est plus fréquent sur les voyelles fermées que sur les voyelles médianes (cf. Lehiste, 1970), et que nous trouvons ces apocopes en français, suggère tout à fait que, contrairement aux autres langues romanes où les voyelles /e/ et /o/ se sont préservées en finale, en gallo-roman la neutralisation des contrastes a plutôt donné des voyelles fermées [ɨ] et [ʊ] qui sont à leur tour devenues les voyelles sourdes [ɨ̥] et [ʊ̥], parfois même réduites en volume [ɨ̥̥] et [ʊ̥̥] avant de disparaître entièrement.<sup>1255</sup> Or, la valeur plus fermée de ces voyelles semble aussi être directement liée à leur durée plus courte que le /-o/ ou le /-e/ finaux des langues romanes comme l'italien et

<sup>1255</sup> Catford (1977) écrit : « From a strictly phonetic point of view, then, in sounds like [i̥ u̥] we have *oral approximant articulation* with voiceless phonation (voiceless vowels). In sounds like [ɛ̥ ḁ] we have *glottal fricative articulation*, with some, vowel-like oral modulation. This appears to be the most rigorous and consistent method of resolving the problem on purely phonetic grounds. The question whether it is expedient in relation to some particular language to describe any sounds, such as [i̥ u̥ e̥ ḁ], as 'glottal fricatives', 'oral approximants', or 'voiceless vowels', is a problem rather for phonology » (p. 250).

l'espagnol, ex. it. *voglio* 'je veux' ou it. *pane* 'pain'. Il semblerait que l'accentuation de la tonique aurait « avalé » ou « volé » la durée de la finale en gallo-roman, causant sa fermeture et son dévoisement. Une indication que cette interprétation est la bonne concernant le gallo-roman sont les témoignages du portugais européen où les trois voyelles qui apparaissent en finale /i/, /u/, /e/ sont respectivement réalisées sourdes [i̥, u̥, e̥], non seulement en finale, mais dans toutes les positions atones (cf. Mateus, 1975; Willis, 1971). Le portugais européen ne semble pas en voie d'atteindre le stade que l'on reconstruit pour le proto-français, bien que des pressions du diasystème horizontal comme vertical semblent aussi assurer le non-amuïssement des voyelles.

Enfin, pour le gallo-roman, bien que l'apocope semble être accomplie dans les *Serments de Strasbourg*, ce n'est pas encore le cas dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> ni du VIII<sup>e</sup> siècle. Les atones finales ne sont pas non plus réduites en *cheva*. Quant aux atones intérieures, l'on admet plus facilement leur chute synchronique, mais la préservation des graphies contenant une voyelle étymologique ou du moins colorées selon la qualité antérieure, postérieure ou centrale, suggère que là aussi la voyelle atone faisait toujours partie de la représentation phonologique. Dans le prochain chapitre, nous étudierons l'interaction de ces phénomènes avec les autres processus phonologiques actifs dans la diachronie du gallo-roman et du proto-français.





# CHAPITRE 10

## LE TÉMOIGNAGE MÉROVINGIEN DE LA DIACHRONIE GALLO-ROMANE

*Depuis que Fritz Neumann (1878; 1890) a proposé sa dite loi de Neumann, et peut-être avant, les romanistes cherchent à comprendre l'interaction des différents phénomènes phonologiques. Cette logique de la chronologie relative (§ 2.2.1) est apparente dans tous les manuels de « phonétique historique ». Mise au point dans les travaux de Georges Straka (1953, 1956), nous osons même dire qu'elle fait partie intégrante de l'invention de la phonologie générative gouvernée par des règles ordonnées. Cependant, dans la ferveur de la méthode « linguistique » les données ont parfois été reléguées au second plan, et au passage de quelques générations certaines explications théoriques sont devenues des doxas. Ce chapitre propose une investigation à la fois philologique et théorique du progrès des différents phénomènes phonologiques ayant affecté les mots du latin tardif dans leur transformation vers l'ancien français en mettant en valeur les données de l'époque mérovingienne.*

### 10.1 Introduction

C'est un fait bien reconnu que l'évolution du latin à l'ancien français est marquée par une réduction massive des mots latins. En plus de la syncope et de l'apocope étudiées au chapitre précédent (celui-ci menant à la perte définitive des terminaisons casuelles<sup>1256</sup>), des phénomènes de resyllabification, de lénition et d'assimilation sont responsables de la distance de l'ancien français par rapport à son ancêtre latin. Les réductions extrêmes parfois propres au français sont, pour citer Ségéral et Scheer (2020) « responsables de la forme « rabougrie » qu'ont les mots français aujourd'hui en comparaison des autres langues romanes » (p. 203).

<sup>1256</sup> Mais voir Herman (2010) qui argumente avec justesse que la reconfiguration des cas n'est pas qu'un phénomène de phonologie mais bien de la restructuration du système morphologique des langues romanes.

Dans les positions fortes, les segments se préservent ou sont même parfois renforcés. En positions faibles, les segments sont affaiblis.<sup>1257</sup> Ségéral et Scheer (2008a; 2001) décrivent les catégories positionnelles de *fortes* et *faibles* comme des contextes disjonctifs. Les consonnes en début de mot, comme celles en attaque qui suivent une coda interne, sont considérées fortes.<sup>1258</sup> **Attaque** est le terme traditionnel pour une consonne qui précède un noyau syllabique. En revanche les consonnes entre voyelles ou en coda sont faibles. **Coda** est le terme traditionnel pour une consonne qui suit un noyau syllabique et qui n'est pas à son tour l'attaque de la syllabe suivante. Dans les positions fortes, nous observons le maintien ou la fortition des consonnes tandis que dans les positions faibles, nous observons la lénition. Or, la coda joue un rôle important dans l'histoire de la langue, car sa présence crée une **syllabe entravée** généralement plus stable que la **syllabe libre** sans entrave par la coda. Comme nous le verrons dans les sections 10.4 et 10.5, la présence ou non de cette entrave contrôle la diphtongaison ou non des voyelles. Ces positions sont résumées dans la figure 142.

**figure 142 : distribution des positions fortes et faibles (adapté de Scheer 2015, p. 156)**

| position | nom habituel          |   |                       |                            |
|----------|-----------------------|---|-----------------------|----------------------------|
| ___CV    | <i>coda interne</i>   | } | <i>coda</i>           | } <i>positions faibles</i> |
| ___#     | <i>coda finale</i>    |   |                       |                            |
| V___V    | <i>intervocalique</i> | } | <i>interne</i>        |                            |
|          |                       |   |                       |                            |
| #___     | <i>initiale</i>       | } | <i>position forte</i> |                            |
| VC.---   | <i>post-coda</i>      |   |                       |                            |

Les cas de lénition dans la grammaire diachronique du français sont les plus fréquentes et parfois sont tellement extrêmes, qu'il ne subsiste en français moderne que la seule voyelle tonique. Tel est le cas dans l'évolution de AUGŪSTŪM → fr. *août* [u].<sup>1259</sup> Les changements majeurs entre le latin et le gallo-roman peuvent se décliner en trois grandes catégories (cf. Ségéral et Scheer 2020, GGHF, § 321) :

<sup>1257</sup> Ces deux tendances sont reconnues depuis Meyer-Lübke (1890a, p. 401) et se trouvent aussi chez Lausberg (1969, § 407), Zauner (1944, § 55.1), Pierret (1994, § 321) et plus récemment reconnues en termes théoriques par Ségéral et Scheer (2001, 2020).

<sup>1258</sup> Dans la formulation autosegmentale de Lowenstamm (1999) le comportement parallèle de la coda interne et de la coda initiale s'explique par le fait que le début du mot, traditionnellement marqué par la dièze <#>, serait en réalité une séquence CV vide. Ainsi, la coda interne et la consonne initiale partageraient le fait de suivre un noyau vocalique vide. Leur force proviendrait du fait de gouverner et ainsi de maintenir le noyau vide. En termes non théoriques, les deux positions sont caractérisées par l'absence d'une voyelle immédiatement à leur gauche. Ségéral et Scheer (2008a; 2001) appellent ces positions fortes la « coda miroir ».

<sup>1259</sup> Aussi préservé comme [a.'u] ou [ut] dans le français dialectal, notamment laurentien. Il suffit de consulter l'ALF carte n° 47 *août* pour observer que la forme /a.'u:/ avec hiatus était encore la plus répandue au début du XX<sup>e</sup> siècle.

1. **L'assimilation des consonnes sous l'effet d'un phonème adjacent, notamment les phonèmes palataux** (§ 9.2)
2. **L'affaiblissement des phonèmes en positions faibles**
  - a. les consonnes à l'intervocalique (§ 9.7)
  - b. les consonnes en coda (§ 9.8)
  - c. les voyelles en syllabes atones (chapitre 8 et § 9.8-9.9)
3. **La mise en contraste de la syllabe tonique avec les atones**
  - a. l'allongement de la voyelle tonique, qui devient toujours bimoraïque voire bi-positionnelle (§ 9.3-9.5)
  - b. la réduction de prééminence des voyelles atones, notamment par une réduction de durée et des contrastes possibles, qui mène éventuellement à :
    - i. la syncope des syllabes atones internes (§ 9.8)
    - ii. l'apocope des syllabes finales atones (§ 9.9)

Les changements de type assimilatoire peuvent être compris comme des lénitions à l'égard d'un segment ciblé perd une partie de son identité pour adopter celle d'un segment voisin. Les deux autres types de changement sont plutôt de nature structurelle : la lénition d'un côté, la fortition de l'autre correspondent respectivement à l'affaiblissement et au renforcement d'un segment. La force d'un segment est définie par Harris (2009) comme « l'étendue de la modification d'un signal porteur. Tout phénomène qui réduit l'étendue de la modification compte comme une lénition » (p. 10).<sup>1260</sup> Dans cette optique Harris démontre que le dévoisement final et le voisement intervocalique ne sont pas deux processus opposés, mais bien au contraire, « deux faces d'une même médaille, qui amène la consonne vers un état moins marqué [selon sa position dans le mot] ». <sup>1261</sup>

Dans cette même optique Harris démontre que la lénition est la perte de distinctivité d'un segment en position faible. Cette perte d'information distinctive s'accomplit par la perte de la spécification élémentaire. Pour prendre un exemple simple, la lénition d'un /p/ vers rien peut s'expliquer par la perte progressive de l'occlusion [ʔ], ensuite de la friction [H] et enfin par la perte de sa couleur labiale [U].<sup>1262</sup>

<sup>1260</sup> Harris (2009) : « The strength of a segment can be defined as the extent to which it modulates the carrier signal. Any process that reduces the extent of a modulation counts as weakening ».

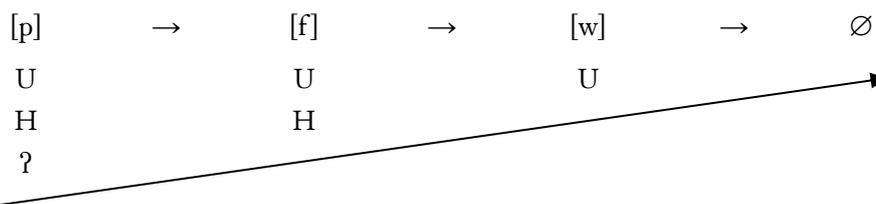
<sup>1261</sup> Harris (2009) : « two sides of the same coin : each moves an obstruent towards a phonetically inert or unmarked state » (p. 15).

<sup>1262</sup> Cette représentation de Harris (2009) prend mal en compte le voisement qui semble accompagner la lénition intervocalique dans les langues romanes. Il faudrait peut-être admettre que ce voisement est plutôt un effet d'assimilation mélodique de la consonne sourde au voisement des voyelles adjacentes. Selon Scheer (2015), l'effet positionnel « peut être ... augmenté d'un effet environnemental qui est spécifique à la mélodie des objets avoisinants » (p. 5). Ces changements secondaires de la mélodie sont « parasitiques ».

---

**figure 143 : trajectoire de la lénition dans la théorie des éléments (figure de Cyran 2010, p. 13)**


---



Tous ces phénomènes ont comme conséquence de condenser l'information sémantique dans le moindre nombre de phonèmes possibles ; il y a une suppression importante de la morphologie « poubelle », c'est-à-dire de la morphologie qui ne contribue pas directement à la reconnaissance lexicale. L'ensemble de ces changements a drastiquement contribué à donner au protofrançais une forme phonologique drastiquement différente de sa mère latine, mais aussi de ses langues sœurs romanes. Dans ce chapitre, nous aborderons donc ces différents processus et leur rôle dans la transformation des mots gallo-romans.

Ce chapitre est organisé de la façon suivante : dans un premier temps nous traitons des effets de coarticulation, notamment la palatalisation des consonnes en présence d'une voyelle antérieure. La palatalisation est peut-être le trait qui explique la majeure partie des différences entre le latin classique et le latin tardif. Ensuite, nous traiterons des phénomènes consonantiques influencés par la position qu'ils occupent dans le mot, c'est-à-dire la lénition, notamment en position intervocalique et en coda. Ensuite nous traiterons de la perte des voyelles : la syncope et l'apocope avant de discuter des autres changements structuraux ayant affecté le mot gallo-roman.

## 10.2 L'assimilation des consonnes sous l'effet d'une palatale adjacente

Honeybone (2002, p. 206) décrit l'assimilation comme le processus par lequel du matériel segmental, voire mélodique, est transféré entre segments adjacents ou en proximité.<sup>1263</sup> Scheer (2015) décrit l'assimilation comme le « [t]ransfert d'une propriété articulatoire d'un segment à un autre ... qui rend similaires deux objets qui l'étaient moins auparavant » (p. 223).<sup>1264</sup>

Dans la diachronie du latin et des langues romanes, l'assimilation a joué un rôle important dans la transformation de la langue ; c'est notamment le cas de la palatalisation régressive, qui est l'anticipation d'un élément palatal sur une consonne précédente.<sup>1265</sup> En termes simples, une partie des transformations dites « palatalisations » sont le transfert de l'élément [j] d'un *yod* ou d'une voyelle antérieure vers une consonne à sa gauche. Ce transfert a eu comme effet la création d'une série de

---

<sup>1263</sup> Honeybone (2002, p. 206) : « Assimilations are a straightforward set of processes which involve the spreading of segmental material from adjacent or nearly adjacent segments... » (p. 206).

<sup>1264</sup> Zsiga (2011) offre un survol à jour des processus d'assimilation locale.

<sup>1265</sup> Burger (1935) l'explique ainsi: « ... en roman commun, les groupes consonnes + yod ont été prononcées avec anticipation du relèvement de la langue et les résultats ont été tout à fait analogues [aux langues slaves]... » (p. 136).

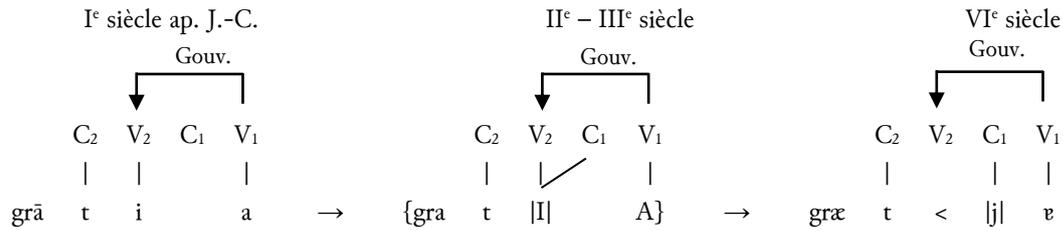
consonnes palatalisées ou palatales qui contrastaient avec des consonnes neutres, voire vélaires ou non-palatales.

La palatalisation a eu lieu lorsqu'un élément [I] a intégré par assimilation un phonème qui auparavant n'était pas palatal. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 14.1.1) distinguent trois types de palatalisations :

1. **la palatalisation pan-romane** de /k/ et /t/ devant *yod*, aussi dite « la palatalisation par *yod* » qui est habituellement datée au premier siècle ap. J.-C (cf. Ségéral et Scheer 2020, chap. 14 dans la GGHF). Cette palatalisation résulte en des consonnes lourdes.
2. **La palatalisation romane** des vélaires et des dentales devant une voyelle antérieure est datée du I<sup>e</sup> siècle pour la séquence /g/ + *voyelle antérieure* et du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> pour /k/ + *voyelle antérieure*. Celle-ci donne des consonnes légères. Si nous acceptons ces dates au cours de la période impériale, cela n'implique pas que l'affrication de ces consonnes palatales soit aussi ancienne.
3. **La palatalisation gallo-romane** de /k/ devant /a/ habituellement datée entre le IV<sup>e</sup> siècle et le VIII<sup>e</sup> siècle. Mais nous noterons qu'il n'y a pas une seule graphie dans nos chartes mérovingiennes pour appuyer cette datation que nous devons donc considérer comme plus tardives, et en tant qu'un développement propre à certains dialectes du centre de la Gaule et de la rhéto-romanie (GGHF, §105.2). Celle-ci donne des consonnes lourdes.

### 10.2.1 La palatalisation pan-romane des consonnes suivies de *yod*

Un phénomène qui est partagé par l'ensemble des langues romanes est la palatalisation d'une consonne qui se trouvait immédiatement devant un /j/. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, chap. 20) l'abordent en détails. On trouve même ces palatalisations en Sarde. Le /j/ est apparu par la consonnification d'un ancien /ī/, /ĕ/ ou /ē/ dans le contexte prévocanique, par exemple dans les suffixes dérivationnels -ĭA et -ĭOLŪS. Dans la phonologie CVCV, le déplacement de l'ancienne voyelle palatale vers la position consonantique s'explique par le gouvernement offert par la voyelle à sa droite (Brandao de Carvalho, 2002a; Scheer, 1998).

figure 144 : L'évolution de GRĀTĪA → *grâce*, démontrant la palatalisation par *yod*

Cette palatalisation était généralisée au plus tard au V<sup>e</sup> siècle et est visible par les graphies <ci> dans nos chartes.<sup>1266</sup> Étant donné que la consonne de base occupe une position consonantique et que /ĩ/, /ĕ/ et /ē/ se sont vu transformés en /j/ devant une autre voyelle, les consonnes palatales qui sont issues de cette palatalisation par *yod* sont toujours géminées, ex. FÓRTĪA → \*fōr̥t̥ja <fortia> (Nord/710 T4481 l.12), GRĀTĪA >> \*grat̥ja <gracia> (Bourg/677 T4463 l.6) → fr. *grâce*.<sup>1267</sup> Une question qui se pose est de savoir si dans la consonnification du |I|, nous trouvons une étape intermédiaire où le |i| était branchant, à la fois vers la position vocalique et vers la position consonantique \*[grat̥ja] comblant le hiatus avec une semi-voyelle avant d'effacer la voyelle post-tonique en entier. Ce qui est certain c'est que dans la période mérovingienne et post-mérovingienne nous avons affaire à une consonne bi-positionnelle (et selon notre théorie ambisyllabique) ; la consonne palatalisée n'est pas soumise au voisement intervocalique (cf. § 10.7) et semble former une entrave qui empêche l'antériorisation supplémentaire du /a/ tonique devenu [æ] protofrançais (cf. § 10.2.4).

### 10.2.1.1 La palatalisation pan-romane des vélaires devant *yod*

Selon Väänänen (1981, p. 55) et suivant Lausberg (1969, § 311-113) et Straka (1953), la palatalisation de /kj/, /gj/ est la plus ancienne, car même le sarde conservateur y participe. Il ne peut pas y avoir de doute que le phénomène de la palatalisation avait commencé à un niveau phonétique. Le /k/ et /g/ vélaires étaient prononcés avec une articulation palatale [c] et [j] devant la semi-voyelle /j/.<sup>1268</sup> Ce phénomène de coarticulation est presque banal du fait de sa fréquente occurrence et répétition dans les langues du monde. En fonction de la structure CV.V devenue CCV tel qu'annoncé dans le paragraphe précédent, /c̄j/ et /j̄j/ étaient en réalité des consonnes longues, ce qui se voit dans leur

<sup>1266</sup> On trouve différentes dates pour ces palatalisations. Meyer-Lübke (1920, § 144) date la palatalisation de /g/ devant /j/ au I<sup>e</sup> siècle. Il nous semble que cette alternance entre vélaire et palatale peut être rétroprojetée encore plus loin en arrière au moment exact de la neutralisation entre /c/, /k/ et /j/, /g/ indo-européens.

<sup>1267</sup> Bien que le mot <gracia> se présente à de très nombreuses reprises dans nos chartes et suggère donc que le mot est hérité du latin, la préservation du /ā/ comme /a/ et qui aurait dû passer à /æ/ dans la tonique non entravée suggère que la prononciation est savante, empruntée au latin ecclésiastique réformé de la période carolingienne. Le TLFi le traite d'emprunt attesté à la moitié du X<sup>e</sup> siècle dans la *Vie de Saint Léger* et signifiant 'faveur' ou 'bienveillance', cf. ALF 4.244b. Alternativement, l'on doit reconnaître qu'au moment de la diphtongaison, C+j formait une attaque « branchante » et que la syllabe précédente était donc non entravée.

<sup>1268</sup> On trouve une explication similaire de l'évolution des palatales chez Kortlandt (1994, p. 2), Steensland et Lubotsky (2001, p. 29).<sup>1268</sup> Quant à la voisée /g/, l'on trouve déjà sa palatalisation vers [j] et même sa lénition vers [j] dans une inscription pompéienne où l'on peut lire <frida> (Pomp. n° 1291) pour FRIGIDA (cf. Richter, 1934, § 46)

résistance à la lénition entre voyelles, ex. ŪRCĒŎLUS, cf. <urcio> (Ile-Fr/652 T4495, l.30) et afr. *orçuel*, oc. *orsol* avec préservation d'une consonne sourde.

Selon Ségéral et Scheer (2020, p. 227) le phonème issu de la palatalisation par /j/ était une géminée car l'affriquée qui en a résulté résiste à la lénition de voisement dans les mots GLĀCIA /'glak.ja/ → ['glac.c̥a] → ['glat.ɕa] → fr *glace* et non pas *glage*. Comme nous l'avons démontré dans la section (6.2.2) la nature « lourde » voire double positionnelle des consonnes palatalisées par le *yod* explique la non-syncope de certaines voyelles pré-toniques, ex. BALBĪNĪĀCO 'Bobigny' attesté <Balbiniac[o]> dans (Ile-Fr/637 T4495, l.7) avec préservation de la pré-tonique sous l'influence de la consonne palatalisée bi-positionnelle. Nous savons aussi que la palatale /cc̥j/ issue de /k + j/ devant une voyelle est ambisyllabique car elle entrave la syllabe tonique empêchant le /a/ tonique de GLĀCIA de se fermer en [æ] et éventuellement en /e/.<sup>1269</sup>

Nous avons jusque-là évité la question de l'affrication de ces occlusives palatalisées, mais nous avons des bonnes raisons de penser qu'au VII<sup>e</sup> siècle, la séquence /k+j/ était déjà prononcée [ɕɕ]. Dans son *De Barbarismis*, Consentius (Gramm. Lat. 5.286) écrit :

« In littera *t* aliquid ita pingue nescio quid sonant, ut cum dicunt *etiam* nihil de media syllaba infringant. Graeci contra, ubi non debent infringere, de sono eius infringunt, ut cum dicunt *optimum*, mediam syllabam ita sonent quasi, post *t*, z graecum ammisceant », c'est-à-dire que

Consentius, *De Barbarismis*, dans GL 5.286

'Certaines personnes ajoutent un petit son mince après le *t* lorsqu'ils disent *etiam*, ne sonnante rien pour la syllabe médiale, mais ajoutant un son du grec là où ils ne devraient pas, et dans *optimum*, bien qu'ils prononcent la syllabe du milieu, ils prononcent un *z* grec [ɕ] après le *t*'.

Nous avons ici une indication de la prononciation affriquée de la consonne palatalisée. Isidore de Séville au VI<sup>e</sup> (*Etymologies*, 50.1.26) écrivait au même sujet « cum *justitia* z litterae sonum exprimat, tamen quia latinum est per *t* scribendum est, sicut *militia*, *malitia*, *nequitia* et caetera similia » 'comme dans le mot *justitia*, le son de la lettre *z* est prononcé, il est aussi ainsi dans *militia*, *malitia*, *nequitia* et d'autres mots semblables'. Il n'est pas possible d'affirmer quel phonème était devenu autre chose que la palatale [c̥], mais visible aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, la prononciation [ɕɕ] de /k+j/ comme de /t + j/ a pris de l'ampleur, fusionnant habituellement dans une graphie <ci> au VII<sup>e</sup> siècle (cf. Joret, 1874, p. 68-69). Les exemples dans nos chartes sont très nombreux.

### 10.2.1.2 La palatalisation pan-romane des dentales devant *yod*

Les consonnes dentales /t/ et /d/, mais aussi /n/ et /l/ sont aussi palatalisées devant un /j/ qui est à son tour suivi d'une voyelle : TjV. Dans ces instances, ce qui commençait comme un enchaînement de deux mouvements, ex. [t] + [j] ([tj], [dj], [nj], [lj]) a provoqué le recul de la langue par une

<sup>1269</sup> La non-gémination de la palatale aurait permis la diphtongaison de la voyelle tonique donnant \*[glɛjtsə] en ancien français, cela n'est pas le cas.

coarticulation anticipatoire en s'appuyant sur le palais. Comme pour la vélaire, la palatalisation des dentales avait commencé comme un phénomène allophonique et résulte en une consonne longue.

figure 145 : résultat des dentales palatalisées par yod

| latin |     |   |      |   |      |   | français        | picard |             |   |    |                   |
|-------|-----|---|------|---|------|---|-----------------|--------|-------------|---|----|-------------------|
| T + J | + V | → | /tj/ | → | [cj] | → | cc <sup>i</sup> | →      | ct̥s / ct̥ʃ | → | ʧ  | ʧ <sup>1270</sup> |
| D + J | + V | → | /dj/ | → | [j]  | → | ʃj <sup>i</sup> | →      | jɟ̥         | → | ɟ̥ | ɟ̥                |
| N + J | + V | → | /nj/ | → | [ɲ]  | → | ɲɲ <sup>i</sup> | →      |             | → | ɲ  | ɲ                 |
| L + J | + V | → | /lj/ | → | [ʎ]  | → | ʎʎ <sup>i</sup> | →      |             | → | ɲ  | ɲ                 |

La palatalisation des dentales est visible dans les graphies, notamment <ci> pour l'ancienne séquence -Tj- et qui est visible dès les premiers documents de notre enquête. Nous donnons quelques exemples :

(314) La séquence étymologique /tj/ représentée <-ci->

- a. CONGREGATIONEM : <congreg[aci]onem> (Ile-Fr/620 T4984 1.3), <[con]g[r]egacio[nem]> (Ile-Fr/620 T4984 1.13)
- b. DONATIONEM : <donaciones> (Norm/625 T4505 1.3), <donacione> (Norm/625 T4505 1.7)
- c. NEGOTIANTEM : <neguciante> (Norm/628, T4503 1.3)
- d. ETIAM <eciam> : (Norm/628, T4503 1.4)
- e. DEVOTIO : <d[evo]cione> (Ile-Fr/633 T4504, 1.4)
- f. MANDATIONEM : <mandacione> (Ile-Fr/637 T4495 1.17)
- g. RECORDATIONEM : <recirdacionis> (Ile-Fr/637 T4495 1.34)
- h. CONDITIONEM : <condicione> (Ile-Fr/637 T4495 1.73)
- i. PETITIONEM `<peticionebus> (Ile-Fr/637 T4507 1.2)
- j. POSTULATIONEM : <postolacione> (Ile-Fr/637 T4507 1.8)
- k. LICENTIA : attesté <licenciam> (Bourg/677 T4492 1.12) aussi tardivement (Norm/VIIIe T4496, 1.13) mais aussi tardivement <licentia> (Lorr/727 T3870 1.10) et <licentiam> (Als/728 T3871 1.18).

En réalité les exemples sont excessivement nombreux. Vielliard (1927) explique que les « mots qui présentent *ti* en latin classique ... sont, dans les diplômes, toujours transcrits avec *ci*, sauf de très rares exemples qui se trouvent dans les documents les plus anciens » (p.62), ex. <preceptione> pour PRAECEPTIONEM (Norm/628, T4503 1.8), <quotiens> (Ile-Fr/637 T4507 1.2) pour QUOTIENS, <recordationis> (Ile-Fr/637 T4495 1.44), (Loire/673 T4461 1.3) pour RECORDATIONIS et <donationis> (Loire/673 T4461 1.3) pour DONATIONIS. Ces graphies suggèrent fortement que la

<sup>1270</sup> Nous noterons bien que le Picard semble connaître une évolution distincte de *l*, ex ; abantiāre → afr. *avancier* 'avancer', mais nous trouvons plutôt [avāʃe] dans la Somme (cf. ALF n° 77 *avancer*, pt. 255, etc.). On trouve aussi la forme via un ancien \*/tʃ/ en Italie, [avāʃe] (pnt. 985), en Suisse [avāʃe] (pnt. 60), mais la cause pour cette différenciation est mal comprise.

palatalisation de /tj/ en [tʃ] était accomplie au début du VII<sup>e</sup> siècle. En réalité, c'est probablement un phénomène bien plus ancien.<sup>1271</sup>

### 10.2.1.3 Dater ces palatalisations pan-romanes des dentales devant yod

Une question qui nous intéresse pour le VII<sup>e</sup> siècle concerne la qualité précise de l'ancienne occlusive palatalisée en Gaule. Dans l'ensemble des langues romanes les séquences /kj/ et /tj/, en passant par une phase /cj/, semblent avoir atteint la phase de l'affriquée [tʃ]<sup>1272</sup>, ex. TĒRTĪUM 'tiers' → it. *terzo* /'ter.tso/, esp. *tercio* /'terθjo/, port. *terço* /'tɛʁ.su/, lad. *Terz* ; mais de quand devons-nous dater l'affrication de [cj] → [ctʃ] → [tʃ] ? Si la palatalisation allophonique semble bien être un phénomène ancien, les indices des emprunts suggèrent que la phonologisation d'une affriquée /tʃ/ n'avait pas atteint le latin parlé en Grande Bretagne, où l'emprunt du latin RĀTĪO a donné *rhaid* /ʀajd/ gallois et DIURNĀTA 'le travail d'un jour' a donné *diurnod* /'diurnɔd/, les deux sans affrication.

Nos données montrent clairement que /kj/ et /tj/ avaient fusionné au VII<sup>e</sup> siècle, tout comme les voisées /gj/ et /dj/. On trouve aussi pour les palatales voisées une graphie <Remedius> (Ile-Fr/691 (T4491 l.21) pour REMĒGIUS accompagné de la forme <Remegio> (Champ/714 T1767 l.4, l.9).<sup>1273</sup> Ces inversions graphiques démontrent une prononciation partagée et peut-être une neutralisation phonologique totale. Dans la charte (Ile-Fr/673 T4462 l.3) le mot grec θησαυρίζω 'amasser de l'argent' est représenté sous la forme <tessauriciate> avec un <ci> comme translittération du <ζ> [tʃ] grec. Cette graphie seule démontre clairement la valeur [tʃ] de la graphie <ci> dans le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle.<sup>1274</sup> En conjonction avec le témoignage de Consentius (§ 9.2.1.2) l'on peut dire avec assez de certitude que la séquence /t + j/ devenue [tj] se prononçait [ctʃ] au VII<sup>e</sup> siècle.

### 10.2.1.4 La palatalisation des autres consonnes devant yod

En réalité, la totalité des autres consonnes a aussi été palatalisée par un yod suivi d'une autre voyelle. Ces consonnes ont systématiquement donné des géminées dans le gallo-roman, bien qu'en français moderne on trouve le plus souvent des consonnes palatales simples. La nature géminée se voit par exemple dans la nasalisation causée par un /n/ en coda SĪMIUM → \*sim.tjo → fr. *singe* [sɛ̃ʒ] ou par

<sup>1271</sup> Dans son étude sur les *defixiones*, les tables de sorts, Jeanneret (1918, p. 48) a pu retracer des exemples d'affrication jusqu'au II<sup>e</sup> siècle en Afrique, à Carthage.<sup>1271</sup> Par contre on doit se rappeler que la langue punique qui se parlait à Carthage, et ceci au moins jusqu'au V<sup>e</sup> siècle<sup>1271</sup>, avait un phonème *Tsade* qui représentait /tʃ/ ou /sʃ/, or on trouve aussi un /z/ Zēn (cf. Segert, 1976). Pour l'Espagne on trouve un exemple de <MUNDICIUS> pour MUNDITIUS, un nom, dans une inscription du début du III<sup>e</sup> siècle (CIL II.01620). En Italie on trouve <INCITAMENTO> pour INCITĀMENTO (CIL XIV 2165).<sup>1271</sup> Dans tous les cas, ces attestations peuvent difficilement nous informer sur la langue en Gaule.

<sup>1272</sup> En réalité ce nouveau /tʃ/ latin tardif connaît d'autres réalisations, par exemple [b] à Hauteville en Savoie (cf. Martinet, 1956) ou encore dans plusieurs lieux dans le centre-est de la Sardaigne, en Barbagia.

<sup>1273</sup> La forme <Sancto Remegio> fait référence à Saint Rémi de Reims né vers 437 et mort le 13 janvier 533. Il était responsable du baptême de Clovis I<sup>er</sup> et 3000 de ses hommes. <Remedius presbiter> (Ile-Fr/691 (T4491 l.21), en contraste, est le signataire d'une charte. Il porte clairement le nom du fameux saint Rémi, il n'est pas clair quelle forme étymologique préférer à REMĒDIUS 'remède' ou REMĪGIUS 'un rang de rames'.

<sup>1274</sup> Cet exemple est repéré par Vieliard (1927, p. 61) qui donne aussi les exemples de <Tucionevalle> (Ile-Fr/691 (T4491 l. 3) pour le même lieu attesté <Tusonevalle> dans (Ile-Fr/696 T4474 l.3) où la graphie <s> est étonnante. Comme /s/ n'est jamais transcrit <ci>, Vieliard refuse d'y voir la simplification de /tʃ/ → /s/ déjà au VII<sup>e</sup> siècle et nous sommes du même avis. Enfin, on trouve que la graphie <chi> est préférée pour le /k/ grec da παροιχία paroichia. Autrement dit, le son /ki/ n'était pas représenté par la graphie <ci> en Gaule.

la préservation de la surdité des consonnes intervocaliques et la non-diphthongaison telle que dans FÁCIAT → \*fat.sjat → fr. *fasse*.

figure 146 : résultat des consonnes palatalisées

|                     | latin |   | ancien français |  |
|---------------------|-------|---|-----------------|--|
| occlusives labiales | pj,   | → | tʃ              | SÁPIAT → <i>sâche</i>                            |
|                     | bj,   |   | ɟʒ              | RÚBEUS → <i>rouge</i> ; cf. afr.pr. <i>rogeo</i> |
|                     | vj,   |   | ɟʒ              | CÁVEA → afr. <i>chage</i> 'cage'                 |
|                     | mj    |   | ɲɟʒ             | SÍMIUM → <i>singe</i>                            |
| occlusives dentales | tj,   | → | ts              | NATIÓNE → <i>nation</i>                          |
|                     | dj,   |   | ɟʒ              | STÁDIUM → afr. <i>estage</i> <sup>1275</sup>     |
|                     | nj    |   | ɲɲ              | CÚNEUS → <i>coin</i> <sup>1276</sup>             |
| occlusives vélares  | kj,   | → | ts:             | FÁCIAT → <i>fasse</i> ,                          |
|                     | gj    |   | ɟʒ:             | REGIÓNEM → <i>région</i>                         |
| fricatives dentales | sj,   | → | js              |  |
|                     | zj    |   | j[z]            | BÁSIÁRE → <i>baiser</i>                          |
| résonantes          | rj,   | → | jr              | GLÓRIA → <i>gloire</i> , CÓRIUM → <i>cuir</i>    |
|                     | lj    |   | jl              | FÓLIA → afr. <i>fueil</i> fr. <i>feuille</i>     |

On trouve ainsi la palatalisation des consonnes labiales telle que dans SÁPIAT → sapjat 'qu'il sache'. Le contact d'une consonne labiale avec le *yod* palatal semble avoir causé l'apparition d'une occlusive dento-palatale [t], résultant éventuellement dans la phonologisation d'une consonne affriquée palatale /tʃ/, /ɟʒ/ en gallo-roman qui se voit dans l'occitan *sapcha* ou comme [ʃ] en français *sache*.<sup>1277</sup> En italien, on trouve les deux possibilités *sappia* ou *saccia* tandis qu'en espagnol *sepa*, avec sa sourde, démontre que la palatale était réinterprétée comme gémination \*p̄j → \*pp. En revanche, en portugais on trouve l'évolution du /a/ → /e/ sous l'influence de la palatale, ex. port. SÁPIAT → *saiba*.

Ces palatalisations ont aussi affecté le /n/ + *yod* devenu /nj/ devenu /ɲ/, /l/ + *yod* devenu /lj/ devenu /ʎ/ dans ces cas un *yod* était projeté vers la coda de la syllabe précédente, ce qui nous semble être la réinterprétation phonologique d'une consonne palatale gémignée. L'on remarque que cette entrave n'a pas empêché le passage de /ō/ → /wō/ → /wē/, ex. FÓLIA → afr. *fueil*; /lj/ semble former une attaque licite. Or le *yod* après une consonne a un comportement particulier en français; si la syllabe précédant la consonne palatalisée est non entravée, l'élément palatal s'intègre en coda à cette syllabe

<sup>1275</sup> Mais selon Ascoli (1886) GLADIUS donne le fr. *glaive* par confusion avec le celtique \*kladibo (cf. gal. *cleddyf*, ir. *claideb*, bret. *clezeff*) d'une forme gauloise *claideb*. Paris (1889a, p. 330) exprime un doute à ce sujet, le mot *glaive* n'apparaissant en afr. qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle et signifiant plutôt 'lance' ne reprenant le sens 'd'épée' que tardivement sous l'influence du latin. À notre sens, le transfert sémantique de la lame de l'épée à la lame d'une lance devrait être compris comme un indice que le mot est bien hérité avec un glissement sémantique plutôt qu'un véritable mot savant. Voir le FEW 4.145-146 pour d'autres références.

<sup>1276</sup> Les formes de la Wallonie démontrent que la nasale était bien palatale, ex. ALF n° 308b [ku:ɲ] (pnt. 183), [kwē<sup>a</sup>] (pnt. 176), [kuɲē] (pnt. 187), phénomène que nous trouvons aussi dans le Nord, dans le Pas de Calais, dans la Meuse, les Vosges, la Haute-Saône, en Suisse et dans le Jura.

<sup>1277</sup> Selon Burger (1935) « au moment de l'explosion du *p*, la langue était relevée au point de provoquer une occlusion dentale, qui a dû être d'abord furtive — *p'y* — mais qui s'est ensuite développée en un *t'*; le rétique *sapt'a* conserve encore ce stade de l'évolution » (p. 135).

précédant la consonne palatalisée, ex. MA(N)SIONE → \*ma.sjo.ne → \*maj.zon → afr. *maison*, OTIŌSUM → \*o.tjo:.so → \*oj.ɾo → afr. *oiso* (cf. Scheer et Ségéral, 2020). Si la syllabe précédente était déjà entravée, alors le *yod* flottant est simplement perdu, ex. CANCELLĀRIUS → <cancellarius> (Ile-Fr/766 T2929 1.32) → \*cant̥jilærjus → cant̥:ɪljærus → afr. *chancelier*.<sup>1278</sup> En l'absence d'une preuve du contraire, l'on continue de reconstruire des consonnes palatalisées dans le latin mérovingien. Cette reconstruction est aussi plus appropriée pour l'ensemble du diasystème. On trouve effectivement des dialectes dans l'ALF où la consonne palatalisée est préservée sans changements supplémentaires, ex. \*háp(p)ja(-tta) (FEW 16.144b) → [apjɛ:t] (pnt. 292) en Wallonie ou [hapjə] (pnt. 682) dans les Landes ou encore [apja] dans les Hautes-Alpes. Cela n'empêche en rien que chaque dialecte ait pu développer des spécificités de prononciation, par exemple l'affrication, qui lui sont propres.

### 10.2.2 La palatalisation romane des vélares devant une voyelle antérieure



Il est habituellement admis que le proto-indo-européen contrastait quatre lieux d'articulation : dental, palatal, vélaire et labiovélaire ; et que dans les langues dites de la branche *centum*, nommée selon l'évolution de l'occlusive palatale initiale du mot latin CENTUM 'cent' qui descend de l'I.E. \*k<sup>h</sup>mtóm, les occlusives palatales avaient fusionné avec les vélares.<sup>1279</sup> Cette fusion est le plus souvent lue comme si chaque instance de /c/ était devenue vélaire, prononcée [k] dans les langues *centum* anciennes. Mais une explication plus probable existe : la palatalisation de /k/ dans les environnements palataux et la dépalatalisation de /c/ dans les environnements non-palataux a mené à une redistribution allophonique des anciens phonèmes /c/ et /k/ de l'indo-européen.

figure 147 : évolution des occlusives palato-vélares, de l'indo-européen au latin tardif

| I.E.   |                   | proto-italique | phonème latin | réalisé | latin tardif        |
|--------|-------------------|----------------|---------------|---------|---------------------|
| * /c/  | <i>ailleurs</i> → | [k]            | →             | → [k]   | <i>ailleurs</i> →   |
|        | /__j →            | [c]            | →             | → [c]   | <i>devant [i]</i> → |
| * /k/  | /__j →            | [c]            | →             | /k/     | → [c̄j] /k/         |
|        | <i>ailleurs</i> → | [k]            | →             | → [k]   |                     |
| * /kw/ | →                 | [kw]           | →             | /kw/    | → [k]               |

La redistribution des palatales et des vélares dès le proto-italique n'est qu'une hypothèse, mais l'on peut en conclure que le phonème /k/ du latin était produit avec un allophone /c/ devant les voyelles antérieures. Vue ainsi la palatalisation romane devant voyelles antérieures peut être comprise comme

<sup>1278</sup> Cependant, selon Scheer et Ségéral (2020) si la consonne qui entrave la syllabe précédant la consonne palatale est un /s/, alors le déplacement du *yod* a tout de même lieu.

<sup>1279</sup> \*k̥ est la notation indo-européaniste pour l'occlusive palatale sourde dénotée par /c/ dans l'A.P.I. Les langues *centum* contrastent avec les langues dites *satam* d'après l'évolution vers une fricative palatale de cette même consonne /c/ dans l'avestan).

un phénomène très ancien et selon comment on définit cette transformation, elle peut même inclure le sarde qui est habituellement considéré comme idiosyncratique parmi les langues romanes.<sup>1280</sup>

Une autre transformation a affecté la majorité des langues romanes, à l'exclusion du sarde.<sup>1281</sup> La palatalisation dite romane a eu lieu lorsque les consonnes vélares /k/ et /g/ étaient suivies d'une voyelle antérieure /i/, /ī/, /ĕ/ ou /ē/. À la différence des consonnes palatalisées par un /j/, le résultat de cette palatalisation était une consonne simple qui était ainsi soumise à la lénition en position faible, notamment à l'intervocalique. Le français a la particularité d'avoir produit une asymétrie : /k + V[ant]/ résulte dans l'affriquée sifflante [tʃ] tandis que /g + V[ant]/ donne la chuintante [dʒ] (cf. Ségéral et Scheer, GGHF, 14.3.1). Selon Ségéral et Scheer, GGHF (2020) la séquence /k + V[ant]/ serait passée par la phase [tʃ] comme ailleurs dans la Romania, avant de se dépalataliser vers [tʃ] « pour une raison indéterminée » (p. 236).<sup>1282</sup> Nous considérons plus simple d'expliquer que l'affrication sur la palatalité est déjà phonétiquement présente [j] sur les occlusives qui précèdent une voyelle antérieure. En français le résultat varie aussi selon la position forte ou faible de la consonne dans le mot.

(315) Évolution des palato-vélares en positions fortes et faibles

|                            | position forte            | position faible                        |
|----------------------------|---------------------------|--|
| K + /ī/, /ī/, /ĕ/ ou /ē/ → | (c <sup>j</sup> →) tʃ + V | (j <sup>j</sup> →) <sup>j</sup> dz + V |
| G + /ī/, /ī/, /ĕ/ ou /ē/ → | (j <sup>j</sup> →) dʒ + V | (j →) j + V                            |

Dans ces cas, il y a un partage du trait palatal avec la consonne précédente, sans toutefois provoquer une gémination de l'occlusive vélaire. Cela se voit notamment par la lénition de voisement qui affecte les affriquées à l'intervocalique.

<sup>1280</sup> Sans faire remonter l'origine de cette variation jusqu'à l'indo-européen, Nève de Mévergnies (1976) avait suggéré de voir dans les « vélares » le même type de diversité allophonique rencontré dans les langues modernes comme le français. Il conclut « que la palatalisation des occlusives vélares devant voyelles d'avant, phénomène datant du latin « préhistorique », avait atteint la majorité de la population dès le début de l'Empire, et que cela explique la quasi-universalité des formes affriquées dans l'ensemble de la Romania » (p. 21)

<sup>1281</sup> Le végliote ne témoigne de cette palatalisation que devant le /i/ (cf. Ségéral et Scheer, GGHF, 14.3.1). Dans le propos que nous émettons ici, le sarde n'est pas particulier par la préservation des vélares (en réalité la qualité du <c> sarde varie entre [c] et [k], comme dans le français moderne d'ailleurs. Ce qui donne au sarde un statut particulier est la non affrication de ces palatales, ce qui au Moyen Âge peut en effet s'expliquer par un conservatisme particulier de cette langue, mais entraînant des conséquences drastiquement différentes pour le diasystème roman que ce qui est habituellement admis.

<sup>1282</sup> Lausberg (1967, § 392-395), tout comme nous, considère comme approprié de reconstruire une étape de l'occlusive palatale [c] et [j] sur l'ensemble de la Romania et même une zone de [tʃ], [dʒ] partagé. Il considère que le [p] du castillan, ex. FÁCERE → *hacer* [a'per] est un développement secondaire à partir du [ts].

figure 148 : la lénition de voisement des palato-vélaires intervocaliques

|          |   | k, g → c,<br>j | c, j → cʲ, jʲ | cʲ, jʲ → cʲʲ, jʲʲ | épenhèse de<br>la dentale | tʃ → ʦ   | Lénition<br>V__V |                |
|----------|---|----------------|---------------|-------------------|---------------------------|----------|------------------|----------------|
| PLACĒERE | → | placēre        | placʲēre      | placʲʲere         | plajʲʲere                 | plajʦēr  | plajdzir         | <i>plaisir</i> |
| ARGĒNTUM | → | arjĕntŭ        | arjʲĕntŭ      | arjʲʲento         | arjʲʲɛnto                 | ardʒento |                  | <i>argent</i>  |

Dans l'ensemble de la Romania, mis à part la Sardaigne centrale, le /k/ latin s'est palatalisé sous une forme ou une autre devant une voyelle antérieure, l'affriquée /tʃ/ étant le résultat le plus fréquent en Italie. On trouve aussi une forme désaffriquée /j/ en Picardie, dans la Basse-Normandie et en Dordogne.<sup>1283</sup> Cela n'est pas le cas pour le reste de la Gaule, où c'est plutôt un /ʦ/ qui en résulte en position forte et un /dz/ en position faible.

Ségéral et Scheer, GGHF Partie 3 (2020) admettent que la « dépalatalisation générale /tʃ/ > /ʦ/ est un changement spontané (absence de contexte déclencheur...) et par conséquent n'a pas de raison d'être identifiable » (p.237). Nous aimerions avancer l'hypothèse que [tʃ] → /ʦ/ est une substitution phonologique dans l'ancienne Romania celtophone. On reconstruit en effet un phonème /ʦ/ pour le gaulois et par extension pour le celtibère. Ce phonème celtique /ʦ/ semble s'être substitué à la séquence [cʲ] du latin tardif.<sup>1284</sup> La réalisation de la voisée /g/ + voyelle antérieure → [dʒ] voyelle antérieure sans dentalisation s'explique par ce même fait, car le gaulois n'avait pas de phonème /dz/ comme contrepartie du /ʦ/ sourd (cf. § 1.7.1.1) ; Lambert (1994)). En position faible la séquence /k/ + voyelle antérieure a abouti dans une séquence /jʦ/. Visiblement la séquence /ke/ → [cʲe] → [cʲʲe] → [jʲʲe] avec la réduction habituelle de la coda [c] en [j]. Lausberg (1967, § 312, 388-391) est de l'avis que les langues romanes affectées sont passées par une étape /cj/ → [tʃ] et que les écarts à cette norme sont des développements postérieurs et localisés

Il est difficile de spécifier à quel moment précis cette palatalisation a eu lieu, car la graphie ne change pas.<sup>1285</sup> CĒNTŌ 'cent.abl.sg.' continue de s'écrire <cento> (Ile-Fr/691 T4494 l.35), (Ile-Fr/691 T4469 l.3, l.17), (Ile-Fr/692 T4468 l.5), (Nord/694 T4472 l.7), (Nord/694 T4472 l.13), <docentus> 'deux cent' (Nord/694 T4472 l.6, l.13), <trecentus> (Nord/694 T4472 l.14), <sexcentus> (Nord/695 T4473

<sup>1283</sup> Selon Meyer-Lübke (1908, § 153) et Schwan et Behren (1913, §134), l'évolution de /kj/ et /gj/ en picard aurait suivi la même évolution vers [ts] et [dz] avec le reste du gallo-roman, car /kj/ à l'intervocalique donne bien [dz]. Le passage de [ts] → [tʃ] en initiale serait donc une forme de fortition tardive.

<sup>1284</sup> En Espagne, le passage de /ʦ/ → /p/ nous semble être un autre cas de substitution du /p/ gotique au /ʦ/ de l'ibéro-roman. L'étude de la dialectologie italienne démontre aussi une forte présence de l'évolution /ce/ → /tse/ → /s/ dans le nord de l'Italie, ce qu'on dénommait anciennement la Gallia Cisalpina. Ainsi pour l'étymon CĒNTŪM, on trouve à Trieste ['tʃɛntʰɔ] 'cent', tout comme dans la Vallée d'Aosta à Ayas, [tʃɛntʰi], à Trentino ['sɛnto], à Venise ['sɛnto], dans le Piedmont [sɛntɔ], ou à Cicagna en Ligurie ['sɛntɔ] (cf. [sounfcomparisons.com](http://sounfcomparisons.com), carte « centum »).

<sup>1285</sup> Pei (1932) « before e and i was assibilated in the greater part of the Latin-speaking area, although we have no means of ascertaining either the exact time or the exact development of the change ... In the earlier Merovingian documents -ci is frequently used to replace -ti, but the contrary is never true » (p. 78). On trouve cette même observation chez Vielliard (1927, p. 61).

l.6, l.7, l.8) ou tardivement <centum> (Als/762 T3872 l.8), celui-ci se prononce [ˈkento], [cʰento] ou déjà [ʁento]. Il en est de même pour un mot comme LŪCEM ‘lumière’ attesté <luce> (Ile-Fr/696 T4475 l.10) ou tardivement <luce> (Lorr/727 T3870 l.11) prononcé soit [luke], [luçʰe] ou déjà [luʁe]. Meyer-Lübke (1901, § 144) date la palatalisation du /g/ au premier siècle<sup>1286</sup> et celle de la sourde vers le II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup>, des dates qui sont aussi acceptées par Fouché (1952) et par Loporcaro (2011a, p. 147). D’autres chercheurs comme Schwan et Behrens (1913, § 27), Richter (1934, § 69), Bourciez (1930, § 57), Rheinfelder (1953, § 395), Straka (1956, p. 256) et de la Chaussée (1978) y voient un phénomène du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle.

Une minorité de chercheurs donne une date plus tardive. Gamillscheg (1968, p. 449) date la palatalisation de la sourde /k/ devant voyelle antérieure comme phénomène ayant eu lieu après la chute de l’Empire occidental au V<sup>e</sup> siècle, une date acceptée par Repetti (2016, p. 662). Deloche (1883), Nyrop (1899, § 401 - §404) et Regula (1955, p. 96) donnent une datation beaucoup plus tardive, jusqu’au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècles sur les bases d’une inscription <ofikina Laurenti> sur un vase mérovingien.<sup>1287</sup> Cette datation est exclue par Ségéral et Scheer (2020, GGHF; p. 229) à cause du caractère pan-roman de cette palatalisation et donc une datation présumément très ancienne, mais considérant que le résultat de la palatalisation varie entre les langues et considérant le diasystème roman tardif dans son ensemble, l’on peut admettre une phase de palatalisation intermédiaire ou [cʰ] et [gʰ] étaient des allophones de /k/ et /g/ à partir du III<sup>e</sup> siècle, et qui aurait seulement abouti plus tardivement aux différents réflexes phonologiques connus des langues modernes et médiévales. La diversité des avis nous semble la conséquence d’un manque de clarté sur ce qu’on est précisément en train de dater. Si c’est la présence d’un allophone palatal ou palatalisé devant un voyelle antérieure, alors les datations anciennes sont sans doute appropriées. Si en revanche on cherche à dater l’affrication de l’occlusive, peut-être bien que nous devrions attendre une période plus tardive. Comme pour la reconfiguration du système vocalique, les confusions théoriques émergent lorsqu’on cherche à combiner plusieurs processus discrets en un seul acte ponctuel.

<sup>1286</sup> La datation de la voisée se base sur une inscription pompéienne datée d’avant 79 ap. J.-C. où FRIGIDA est attesté <frīda>. Richter (1934, p. 46) traite de cette inscription. Nous trouvons plusieurs exemples de /igi/ → <i> et /egi/ → <ei>, ex. <vinti> pour VIGINTI et <trienta> pour TRIGENTA. Il n’est pas évident de comprendre pourquoi l’analyse de la palatalisation devrait primer sur celles de la syncope ou de la lénition du /g/ intervocalique. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 14.3.2.1) proposent une trajectoire g+i,e > j > j > jj que nous acceptons entièrement, bien que la datation au I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. nous semble précoce. Bien que Velius Longus au II<sup>e</sup> siècle, Terentianus Maurus à la fin du III<sup>e</sup> et Marius Victorinus au milieu du IV<sup>e</sup> disent que la prononciation de k+i,e et k+a est différente et qu’il ne convenait pas d’utiliser la même lettre, mais cette différence peut facilement renvoyer à la différence entre la vélaire /k/ devant /ā/, /ǣ/, /ō/ et /ō/, /ū/ et /ū/ et la palatale devant /ē/, /ē/, /ī/ et /ī/. Voir la figure 147 pour la redistribution des vélaïres et des palatales.

<sup>1287</sup> Cette interprétation est compliquée par le fait que la vase, en tant que mobilier destiné au transport des biens, pourrait provenir de l’extérieur de la Gaule et n’est donc pas un reflet certain du langage de la Gaule. Trouvé lors d’une fouille au Mont-de-Hermès à environ 15 km au sud-est de Beauvais, n <V> sur la vase a été interprété comme représentant Vienna-Vienne par le rapprochement avec un solidus d’or du règne de l’empereur Tibère où l’on trouve <+ VIENNA DE OFFICINA LAURENTI> (cf. Deloche, 1883)

### 10.2.3 La palatalisation gallo-romane (centrale)

La palatalisation gallo-romane est le nom que l'on attribue à une deuxième série de palatalisations responsables du passage de /k/ → /tʃ/ et /g/ → /dʒ/ dans les dialectes gallo-romans septentrionaux-centraux, voire dans la plupart des dialectes d'oïl et dans le francoprovençal. Cette palatalisation n'a pas eu lieu dans la plupart des dialectes d'oc (l'Auvergnat, le Limousin et le Dauphiné, voire le nord-occitan faisant exception et présentant une forme particulière<sup>1288</sup>) et les dialectes picard et normand le long de la côte font aussi exception. On trouve aussi le phénomène un peu éparpillé dans le rhéto-roman et l'italien septentrional. Le terme de *palatalisation gallo-romane* est donc imprécis, n'affectant pas tous les dialectes gallo-romans et pas que des dialectes de la Gaule.<sup>1289</sup> Étant donné la distribution actuelle de ce phénomène, nous nous accordons avec Dauzat (1928) que l'épicentre du phénomène devait se trouver autour de Lyon, la capitale de la Gaule.<sup>1290</sup> Cet avis est partagé par Hasselrot (1966, p. 265) qui pense que « les premières palatalisations ... [ont] eu leur berceau à Lyon ... » (p. 265).

Étant donné que la palatalisation romane a éliminé les occlusives vélares devant les voyelles antérieures en les transformant en affriquées [tʃ], [dʒ], et que la lénition à l'intervocalique hors contexte palatalisant avait entraîné la réduction de /k/ et /g/ → [ɣ], la palatalisation gallo-romane est parfois réduite « à tort » selon Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 237) à l'affrication de /k/, /g/ devant /a/ roman dans le vocabulaire hérité. En réalité, le phénomène de /k/ → /tʃ/ et /g/ → /dʒ/ a eu lieu ; certes devant le /a/ roman, ex. CARRUM → *char*, GAMBAS → *jambes*, mais aussi dans des mots récemment empruntés du germanique que le /a/ soit tonique, p. ex. PG. \*k<sup>h</sup>ast<sup>h</sup>ō >> \*kastonem → afr. *chaston* 'chaton, partie d'une bague dans laquelle une pierre précieuse est enchâssée' ou atone, PG. \*brek<sup>h</sup>ō >> \*brekka → afr. *brèche* 'brèche'. Cette palatalisation gallo-romane a aussi lieu devant les voyelles antérieures germaniques /i/, /ī/, /e/, /ē/ (ce dernier était prononcé [æ:] dans le francique) d'où les évolutions comme PG. \*k<sup>h</sup>īnanan 'ouvrir' >> lat. \*cīniāre → afr. *rechinier* 'montrer les dents' (cf. Guinet, 1982, p. 53), PG. \*k<sup>h</sup>ippjanan 'sortir de sa coquille' >> lat. \*esceppīre → afr. *eschepir*, PG. \*gerōn 'désire' → afr. *geron* 'giron, c'est-à-dire la surface sur le dessus des genoux entre la ceinture et les genoux'.<sup>1291</sup> Ces emprunts au germanique ont ramené dans la langue de nouveaux exemples de

<sup>1288</sup> Voir Wüest (1979) pour une description des isoglosses ; Cf. entre autres l'ALF n° 268 *cher*.

<sup>1289</sup> De plus les résultats de cette palatalisation sont assez variés. Bien qu'il donne [tʃ] en ancien français et [ʃ] en français moderne. Jauch (2018, p. 108), suivant Tuillon (2007, p. 8) repère [ts], [s], [st].

<sup>1290</sup> Le fait que la palatalisation n'ait que partiellement lieu dans les extrêmes nord et sud de la Gaule, suggère en effet une origine vers le centre innovateur. Ségéral et Scheer (2020) traitent d'une palatalisation qui a été « affectée mais ensuite [l'a] avortée pour restaurer la vélaire » dans le Nord-Est et d'une « implantation géographiquement lacunaire et variable dans l'aboutissement en Rhétie et en Italie du Nord » (p. 239).

<sup>1291</sup> Le chemin des emprunts et leur datation ne fait pas toujours l'unanimité. Pour l'exemple du PG. \*k<sup>h</sup>ippjanan 'sortir de sa coquille', Gamillscheg (1966, p. 344) l'emprunt était fait au francique, pour Wartburg (FEW 16.326b) c'est un emprunt daté de la période de la romanisation des francs. Le maintien du /p/ en français s'explique par la gémination du westique au cours du IV<sup>e</sup> siècle et par laquelle une séquence /Cj/ → /CCj/ donne une forme westique \*k<sup>h</sup>ippjan. L'emprunt doit être relativement tardif pour expliquer le maintien du /p/ en français.

/k/, /g/+ voyelle antérieure jusque-là « intouchés par la palatalisation romane » (Ségéral et Scheer, GGHF Partie 3, 2020 p. 237).<sup>1292</sup>

Ségéral et Scheer (2020) démontrent à juste titre que la palatalisation gallo-romane affecta aussi le /k/ et /g/ lorsque devant un /i/, /e/ ou /ε/ gallo-roman.<sup>1293</sup> Bien que les séquences de /k/ ou /g/ + voyelle antérieure ont été palatalisées en [tʃ] et [dʒ] dans le vocabulaire hérité du latin, de nouvelles séquences de /k/ ou /g/ + voyelle antérieure sont apparues dans le lexique grâce aux emprunts au latin ecclésiastique et médiéval. Ainsi un mot latin comme FRĀGĪLĪS s'est transformé en → \*[fræyle] → afr. *fraile* 'frêle' ce qui représente la forme héritée. Le même étymon a été réemprunté via le latin médiéval avec une prononciation [fra'dʒile] et est représenté en afr. comme *fragile*, sans distinctions de longueur vocalique, avec l'accent sur la pénultième latine et avec la palatalisation gallo-romane.<sup>1294</sup>

Une autre source de la palatalisation gallo-romane est la dérivation morphologique synchronique du protofrançais (c'est à dire de la langue parlée de la période post-mérovingienne). Ainsi dans des dérivations tardives, des occlusives vélaires en contact avec des voyelles antérieures ont subi la palatalisation gallo-romane, ex. afr. *duchesse* [dytʃessə] ← pfr. \**duc* /dyk/ + \*-esse /essə/ << lat. DŪC(EM) + -ĪTĪA.<sup>1295</sup> Étant donné que cette palatalisation n'a pas lieu que devant le /a/ roman, il nous semble préférable d'y voir non pas une palatalisation différente sans son mécanisme, mais plutôt une palatalisation différente dans sa datation. Elle a lieu plus tardivement que les palatalisations romanes et donc correspond à une différente configuration au sein de la grammaire.

Si /Ā/, /Ā/ n'étaient pas des agents palataux au III<sup>e</sup> siècle lors de la palatalisation romane, elles semblent l'être devenues au moment de la palatalisation gallo-romane. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 237-240), suivant Straka (1979, p. 321) datent cette palatalisation du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle sur la base qu'elle est aussi partagée par les langues Rhétoromanes. Cependant, aucune attestation graphique ne corrobore une palatalisation « gallo-romane » aussi précoce (nous abordons les données dans la § 10.2.3.1.) et le fait qu'on retrouve la même évolution dans deux espaces diatopiques voisins n'est plus suffisant pour postuler que l'évolution remonte à une période ancienne d'une seule communauté linguistique.

Selon Ségéral et Scheer, GGHF Partie 3 (2020), cette palatalisation était un « événement majeur de la langue » (p. 237), un avis que nous partageons. Étant donné que le résultat de cette palatalisation est /tʃ/ et non pas /tʃ/, c'est-à-dire qu'elle agit ici comme la palatalisation dans la plupart des langues

<sup>1292</sup> D'autres exemples sont le frq. \*kīnæn >> afr. *rechignier* → *rechignier*, frq. \*skʰinæ >> afr. *eschine* → *échine*, frq. gīldæⁿ >> afr. *gelde* → *gilde*, cf. l'an. *yield*, l'al. *Geld*.

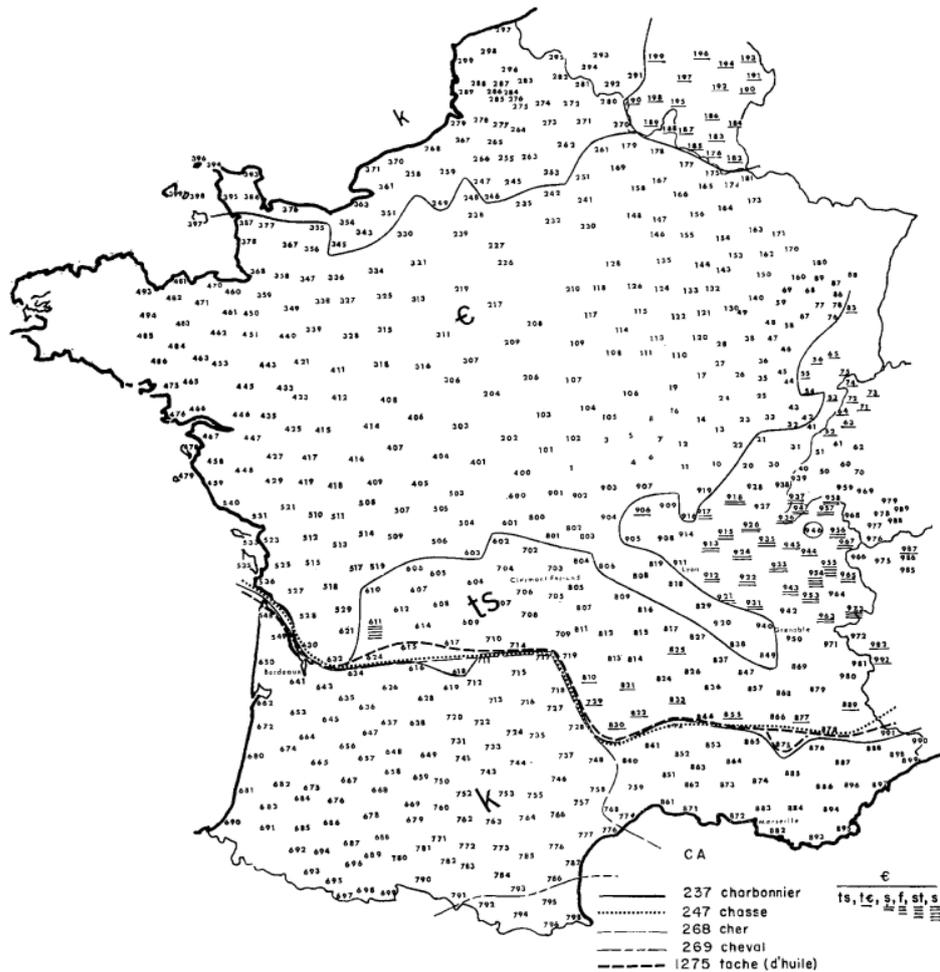
<sup>1293</sup> Aussi voir Buckley (2009) : « An important question, then, is why the Second Palatalisation, two centuries later in Gallo-Romance, was triggered not only by the expected front vowels but also by reflexes of /a/ » (p. 40).

<sup>1294</sup> Selon la thèse de Wright (1982), l'introduction d'une prononciation latine est une conséquence directe des réformes carolingiennes et ne peut donc pas précéder l'année 800 en Gaule ou 1080 en Espagne. Selon Wright (1982) : « this Latinate pronunciation norm, which gave each written letter a separate sound, was established in a Romance community for the first time by the Carolingian Reforms of c. 800 A.D. » (p. 5).

<sup>1295</sup> Le fait que le /k/ de DŪCEM et le /t/ de -ĪTĪA ne se sont pas voisés à l'intervocalique démontre que ces processus sont à dater à une période ultérieure la fin de ce processus. Selon Ségéral et Scheer (2020), ils seraient à dater à la même période que frq. \*brekʰæ >> afr. *breche*, fr. *brèche* sans voisement de l'intervocalique.

romanes, nous argumentons que cette palatalisation a eu lieu à un moment où le phonème gaulois /ts/ n'était plus disponible, c'est-à-dire que le phénomène postdate la disparition définitive du gaulois dans le centre-nord de la Gaule.<sup>1296</sup> Cependant, nous trouvons une grande région dans le centre-est où /k/ s'est bien palatalisé vers [ts]. Nous reproduisons ci-dessous la carte 5.16 de (Jachnowitz, 1973, p. 128) rassemblant plusieurs isoglosse de l'ALF.

figure 149 : résultats de la palatalisation gallo-romane (repris de Jachnowitz 1973, p. 128)



<sup>1296</sup> Ce [ts] gaulois est connu dans les sources historiques comme le *tau gallicum* 'le t gaulois' (Virgil, *Appendix Vergiliana*, *Catalepton 2*) dont la valeur phonologique /ts/ est reconstruite grâce aux alternances graphiques <ϑ>, <ss>, <s> et grâce à l'étymologie. On trouve ce phonème à l'initiale du théonyme <ϑIRONA> issu de l'I.E. \**h<sub>2</sub>ster-no-eh<sub>2</sub>* 'étoile-AUG-FEM'. L'affriquée gauloise est issue de la fusion du groupe consonantique I.E. \**st-* devenu [ts] avec différents exemples de \**d+s* ou \**t+s* en position interne, ex. \**neds-samo* → *neððamon* (cf. Irish *nesamh* "nearest", Welsh *nesaf* "next"). En Breton moderne *nes* et *nesañ* "next". La présence d'un phonème [ts] en basque ouvre la possibilité d'une influence du substrat pré-indo-européen sur le proto-celtique. On remarquera que les formes en [tʃ] sont encore fréquentes dans le Sud-Ouest dans l'ALF, ex. \**hapja* 'la hache' → [ha:pʃə] (pnt. 674), [a:pʃə] (ALF n° 680, pt. 650, 653, etc.), [a:tʃə] (pnt. 643), et l'on trouve aussi les formes en [ts] en Gironde, ex. [æ:ts<sup>o</sup>] (pnt. 548), en Charente [atsɔ] (pnt. 610), en Haute Vienne [a:tsɔ] (pnt. 607, pt. 608), [atsɔ] (pnt. 604), en Corrèze [a:tsɔ] (pnt. 706), [atsɔ] (pnt. 707), etc. Ce phénomène se trouve aussi dans le Cantal, l'Aveyron, la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme, la Creuse, mais aussi dans l'Est, en Suisse, dans les Vosges, le Doubs et en Belgique.

Nous proposons aussi que le remplacement de /a/ par /æ/ est une substitution du phonème de l'adstrat francique. La syllabe tonique, qui est le lieu habituellement admis pour l'antériorisation du /a/ par l'introduction, dans la théorie des éléments, d'un élément palatal |I| que l'on admet habituellement dans la syllabe tonique non-entravée, la palatalisation de /a/ → [æ] n'a pas seulement lieu dans la syllabe tonique, mais semble aussi être présente dans les syllabes atones (cf. (317)) et même dans les syllabes entravées où le /a/ reste [a]. La palatalisation gallo-romane s'applique donc non seulement dans la syllabe tonique (§ 9.2.4), mais aussi dans l'atone (§ 9.2.31)<sup>1297</sup> :

<sup>1297</sup> Cette observation semble aller à l'encontre de de la Chaussée (1974) « la palatalisation de  $k^2$ ,  $g^2$  ne se produit qu'en position forte, à l'initiale et à l'intérieur derrière consonne » (p. 69). Ségéral et Scheer (2020, p. 241) remarquent que les étymologies germaniques ayant une palatale issue de /k/ reconstruisent un étymon avec une gémignée /kk/, même lorsque la reconstruction interne au germanique n'appuie pas l'existence d'une gémignée. Par exemple le proto germanique \*brak<sup>h</sup>a<sup>n</sup> via l'afrq. \*bræk<sup>h</sup>æ 'une fracture' est la source du français brèche, mais nous postulons un étymon roman \*brakka avec une gémignée et pourtant il n'y a pas de gémignée dans l'étymon germanique, mais puisque le /k/ simple roman à l'intervocalique s'était affaibli à [j], toute instance de [k] intervocalique devait être comprise comme une réalisation d'un /-kk-/ sous-jacent ; et à cet égard de la Chaussée (1974) peut maintenir sa position que le /k/ → [tʃ] « à l'intérieur derrière consonne » (p. 69). Il n'est pas irraisonnable de penser que l'aspiration des consonnes sourdes germaniques était réellement interprétée comme une gémignée. En revanche le verbe afr. *broier* 'broyer' démontre l'intégration d'un /k/ simple intervocalique qui subit la lénition aboutissant à un /j/ intervocalique. Ségéral et Scheer (2020, chap. 14) estiment que la tentative de motiver la gémignée par la voyelle brève précédente est vouée à l'échec ... » (p. 241) ; là ils ont raison, mais, il semblerait que d'un côté les verbes (morphologiquement plus complexe) comme *broyer* ou *étayer* << afrq. stæk<sup>h</sup>æ ← PG stak<sup>h</sup>a, donc avec lénition à côté des noms (morphologiquement plus simple) comme *brèche* et *estache* 'pieu' de ce même afrq. stæk<sup>h</sup>æ, mais avec lénition témoignent d'un comportement double. Cela est d'autant plus le cas dans un mot comme l'afrq. \*k<sup>h</sup>rūk<sup>h</sup>æ qui donne à la fois le mot *cruche* et *cruie*, ce dernier apparaissant plutôt dans le provençal et le poitevin selon la FEW 16, p.412b. Si nous ne sommes pas en mesure d'énoncer une règle explicite, il nous semble que le degré de nativisation de l'emprunt au moment de la palatalisation ait joué un rôle dans sa représentation avec une occlusive simple ou gémignée.

## (316) Palatalisation devant le [æ] tonique

**/k/ sourde**

- a. CÁPĚRE → afr. *chavoir* ‘chevir’ attesté comme <capeat> (Ile-Fr/633 T4504, 1.6) ‘chavoir.prés.subj.3.s.’
- b. CĀNNA → aoc. *cana* ‘roseau’, le mot français canne est un emprunt, mais la palatalisation se voit dans l’afr. *chanel* ‘tibia’ ← CANNALUM (FEW 2.203a)
- c. CĀUCUM ‘un gobelet’<sup>1298</sup> → attesté <cauco> (Ile-Fr/637 T4495 1.6)
- d. CABĀLLUM → afr. *cheval* attesté <caballo> (Ile-Fr/637 T4495 1.35)
- e. PORCĀRIUS → afr. *porchier* ‘porcher’ attesté <porcario> (Ile-Fr/637 T4495 1.48)
- f. CĀLICHEM → afr. le *chalice* attesté <calices> (Ile-Fr/654 T4511 1.8) (N.I/660 T4460 1.3)
- g. CĀRTA → afr. *charte* attesté <carta> (N.I/660 T4460 1.3)
- h. CĀUSA → afr. *chose* attesté <causa> (N.I/660 T4460 1.8), etc.
- i. CĀMPUM → afr. *champ* attesté <campis> (Ile-Fr/673 T4462 1.20)
- j. CĀNTARE → afr. *chanter* attesté <canuntur> (Ile-Fr/673 T4462 1.9)
- k. CĀSA → afr. *chiese* ‘chez’ attesté tardivement <casa> (Norm/VIIIe T4496, 1.6)
- l. CĀRRA → attesté <carra> (Ile-Fr/688 T4465, 1.5, 1.7, 1.10), etc.
- m. CALAMUS → afr. *chaume* attesté (Nord/688 T4459 1.4)
- n. MERCATO → afr. *marché* attesté <marcado> (Nord/710 T4481 1.5, 1.6), <marcadus> (Nord/710 T4481 1.21, 1.21)
- o. MERCĀRĪ → afr, cf. vport. *mercar* attesté <mercure> (Nord/716 T4483 1.3)
- p. CĀPITE → afr. *chef* attesté tardivement <capite> (Ile-Fr/753 T2924 1.10)
- q. CĀRRUM → afr. *char*
- r. CĀRMEN → afr. *charme* attesté <carmena> (Ile-Fr/673 T4462 1.8)

**/g/ voisée**

- s. GĀUDIUM → afr. *joie* attesté <gaudia> (Ile-Fr/673 T4462 1.4) comme forme féminine singulier après la réinterprétation du neutre pluriel GAUDIA en tant que féminin singulier.
- t. GĀBATA → afr. *jatte* ‘une assiette en métal précieux’ attesté <gavata> (Ile-Fr/652 T4495, 1.31)

**/c/ ou /g/ intervocalique**

- u. ROGĀVIMUS → afr. *rouvames* attesté <rogavemus> (Ile-Fr/673 T4462 1.27), etc.

## (317) Palatalisation devant le [æ] atone

**/k/ sourde**

- a. CALŪMNIA → afr. *chalonge* attesté <calumnia> (Loire/673 T4461 1.9)
- b. CARTITĀTEM → afr. *cherté* attesté <caretate> (Norm/679 T4510 1.6)
- c. BASILICA → afr. *basoche* attesté <baselicis> (Ile-Fr/637 T4495 1.29)
- d. CARRŪCA → afr. *charrue* attesté <carruca> (Ile-Fr/652 T4495 1.35, 1.36)
- e. CAPPELLA → afr. *chapele* attesté <cappella> (Ile-Fr/682 T4464 1.11)
- f. CARRALE → attesté <carrale> (Ile-Fr/688 T4465, 1.10)
- g. CASTELLUM → afr. *chastel* ‘château’ attesté <castella> (Ile-Fr/688 T4465, 1.12)
- h. ARCA → *arche*, possiblement attesté dans <arce> (Nord/694 T4472 1.17)
- i. CARNOTENO → afr. *Chartres* attesté <Carnoteno> (Ile-Fr/696 T4475 1.7)
- j. LUSARCA → afr. *Luzarches* attesté <Lusarca> (Ile-Fr/691 T4470 1.2)

**/g/ voisée**

- k. PG \*harī + \*bergu ‘abris’ → *auberge* ; le germanique \*bergu est attesté dans les anthroponymes <Medibergane> (Ile-Fr/652 T4495 1.62), <Chioberga> (Ile-Fr/652 T4495 1.63), <Thrasteberga> (Ile-Fr/652 T4495 1.64)
- l. VĪRGA → *verge* (non attesté dans nos chartes)

**/k/ ou /g/ intervocalique**

- m. ANDECAVINO ‘Angevin’ attesté <Andegavino> (Ile-Fr/691 T4494 1.7, 1.18), donnée aussi citée par Russo (2014a) comme exemple de la lénition intervocalique (cf. § 10.7).
- n. gaul. *barros* ‘point’ + *-ica* → lat.vulg. \*BARICA → afr. *berge* (non attesté dans nos chartes)

Ces phénomènes de palatalisation sont autant visibles dans les emprunts au germanique comme PG. \*markhō ‘une marque’ >> MARCA → afr. *marche* ‘une marche, voire une région frontalière’. Voir Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 14.4) pour nombreux de ces exemples.

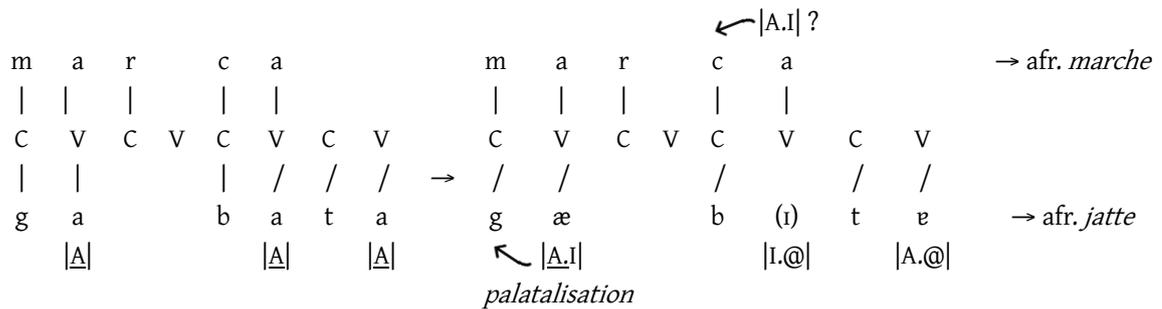
<sup>1298</sup> Emprunté à l'ancien grec καῦκος (kaũkos) ‘un gobelet’

## (318) Palatalisation devant le \*[æ] de source germanique

- a. PG. \*markhō >> MARCA → afr. *marche* attesté tardivement <marca> (Als/762 T3872 1.3)
- b. afrq. \*sk<sup>h</sup>ælk<sup>h</sup>æ 'coquille' >> afr. *escale* ou *eschale* → fr. *écale*
- c. afrq. \*k<sup>h</sup>æχvæ >> afr. *choe* 'choucas (un oiseau *coloeus monedula*)'
- d. afrq. gærden >> afr. *jardin*
- e. afrq. \*t<sup>h</sup>ærgæ >> afr. *targe* 'un type de bouclier'
- f. afrq. \*k<sup>h</sup>ædæ<sup>n</sup> >> afr. *chaon* 'lard grillé'

Si l'on admet l'hypothèse que la palatalisation du /k/ est induite par le /a/, voire [æ] qui le suit, l'on peut modéliser cette assimilation comme dans la figure 150.

figure 150 : partage de l'élément palatalisateur et syncope



Comme nos données dans (316) à (318) le démontrent, les indications d'une palatalisation gallo-romane sont absentes au VII<sup>e</sup> siècle. Dans son étude des documents du VIII<sup>e</sup>, Pei (1932) est aussi pessimiste citant un seul exemple « douteux », <Herchenradus> (Ile-Fr/775 T2946) potentiellement pour le nom germanique *Ercanradus*. Cependant, si le lemme francique \*rēda du PG. \*rēdaz 'conseil' est bien connu des germanistes et des romanistes également, <Herchen> ou <Ercan> beaucoup moins, pas assez pour démontrer une quelconque palatalisation de l'occlusive « vélaire ». <sup>1299</sup> Une forme telle que \*<Ercanradus> n'apparaît pas dans notre corpus.

 L'absence de la palatalisation dans la forme graphique ne veut pas forcément signaler son absence de la forme phonétique ; simplement la palatalisation de /k/ et /g/ n'aurait pas immédiatement créé une distinction phonologique pertinente. D'autant qu'il n'y a toujours pas de signe de la palatalisation ni dans les *Serments des Strasbourgs* ni dans la *Séquence de Sainte Eulalie*, nous n'avons aucune raison philologique de postuler la palatalisation gallo-romane dans la période mérovingienne. Il s'avère aussi que bien que la palatalité du /Ā/ soit souvent donnée comme explication pour la palatalisation de /k/ et /g/, celle-ci n'est qu'une solution parmi plusieurs possibles et n'est pas sans complications de sa part.

### 10.2.3.1 Le /Ā/ atone comme palatalisateur ?

La palatalisation gallo-romane pose une petite complication pour notre théorie de la réduction vocalique. Comme nous l'avons vu, si c'est bien l'élément |I| qui conditionne la palatalisation du /k/, chose facile à comprendre pour la syllabe tonique non-entravée, nous avons jusque-là maintenu que la réduction de /Ā/ menait à une voyelle [ɐ] dont la spécification élémentaire était uniquement pour l'aperture |A|. Comment expliquons-nous donc la palatalisation du /k/ devant un /Ā/ atone comme dans BASĪLICĀ → afr. *basoche* ou VĪRGA → *verge* ? Quelques types de solutions s'offrent à nous :

1. que la palatalisation s'explique par un conditionnement phonologique,
2. que la palatalisation soit d'origine phonétique coarticulatoire,

<sup>1299</sup> Le néerlandais présente une forme \**harha* 'colline' du PG \**hargu* 'une monticule sacrificiel' (cf. Kroonen 2013, p. 211).

3. que la palatalisation de /a/ atone ne date que du moment où cette voyelle est passée à un [ɪ]
4. que la palatalisation s'explique du moins devant les voyelles atones par une extension analogique devant le /a/ tonique non-entravé,
5. et enfin que la palatalisation du /k/ et /g/ ne soit pas directement un effet causé par les voyelles /i/, /e/, /ɛ/ et /a/ romanes.

**1** La première explication, suppose que dans les dialectes concernés par la palatalisation de /ka/ et /ga/, les consonnes /k/ et /g/ avaient commencé leur « mouillure », c'est-à-dire leur antériorisation vers le palais, avant la réduction de /Ā/, [æ:] vers [ɐ]. Cette solution présuppose une palatalisation phonétique relativement tôt du /Ā/ latin, car celle-ci doit précéder la réduction vocalique qui semble déjà en place dans la poésie de l'Antiquité tardive (§ 12.1.1.1). Dans l'introduction de cette thèse, nous avons établi que le latin avait subi des transformations importantes y compris la perte de la longueur phonologique contrastive au cours de la période impériale. Pour adresser les évolutions de la langue, les grammairiens de l'époque ont légué différents commentaires sur le latin et ses structures. Donat (né vers 315-†380) est l'une des sources de l'Antiquité tardive ayant de plus marqué le latin du Moyen Âge. Il nota les barbarismes de sa propre époque dans son *De barbarismo* et composa le *De octo partibus orationis* pour mieux expliquer les structures de la langue aux latinophones du IV<sup>e</sup> siècle. Il est aussi responsable d'un *Ars grammatica* repris en partie de ses contemporains Diomède et Charisius. L'on notera que l'*Ars maior commence* ainsi « Incipit ars Donati grammatici urbis Romae » '[ici] commence l'œuvre de Donat grammairien de la ville de Rome'. ; bien que l'on n'écrit pas explicitement qu'il traite de la lingua *Romana*, il est clair par ce passage que « latin » (la langue de composition et le sujet même du livre) est synonyme de romana *qui* signifie littéralement 'romaine' ou 'issue la ville de Rome'.

C'est aussi au IV<sup>e</sup> siècle que nous trouvons la composition et la traduction de la Bible sous la plume de Jérôme de Stridon (né vers 347-†420). Bien qu'elle porte le nom de la VULGATA depuis le XV<sup>e</sup> siècle, elle était à son époque une traduction critique qui devait à servir réviser les anciennes traductions et à éclairer les débats théologiques en occident. Il suffit de regarder cette bible pour comprendre que sa langue est latine (chrétienne et tardive) tout comme celle des peuples « romanisés » de l'Empire. L'on remarquera aussi qu'une partie très importante du vocabulaire de la Vulgate survit dans les langues romanes modernes. Jérôme écrivait pour ses concitoyens chrétiens et romanophones. Bien que rien de la main même de Jérôme n'ait survécu, quelques copies fragmentaires du Ve, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles ont été conservées y compris de la Gaule. Ce latin de la Vulgate semble correspondre à un registre formel mais simple du dernier siècle de l'Empire occidental.

Parmi les élites romanes, la culture littéraire semble avoir perduré au cours du Ve siècle comme en attestent les échanges de lettres entre Sidoine Apollinaire (né. 430 à Lyon - †486 à Clermont), Ruricius évêque de Limoge (né. 440 - † vers 510), Avitus évêque de Vienne (né vers 450 - † vers 518) et Ennode (né 473 à Arles, † 521) qui est devenu évêque de Pavie. Aussi né au Ve siècle, vers

469, un certain Césaire né à Chalon-sur-Saône de parents gallo-roman et burgonde représente bien le passage vers le monde mérovingien.

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, à la veille de la chute de Rome, il restait encore des peuples autochtones des anciennes provinces romanes qui ne parlaient pas le latin comme langue maternelle ; la continuité basque, mais aussi la possibilité d'une survivance gauloise et le sort des peuples germaniques confirme cela. La christianisation des campagnes semble vraisemblablement responsable de la latinisation totale de ces provinces. Ce processus est visible dans la carrière de Césaire évêque d'Arles dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

Dans un sermon de Césaire (469-†542), devenu évêque d'Arles, l'on voit la résolution entre les tensions du latin acrolectal de la classe aristocratique et les besoins communicatifs d'un latin plus humble. César d'Arles, s'exprimant au Ve siècle, écrit :

« Si nous voulions vous exposer l'Écriture dans l'ordre et dans le style des saints Pères, la nourriture spirituelle pourrait parvenir à quelques scolastici mais la grande masse resterait affamée. Je demande donc humblement que les oreilles des lettrés se contentent de supporter mes expressions rustiques sans se plaindre, afin que tout le troupeau du Seigneur puisse recevoir la nourriture céleste dans un langage simple et terre à terre. »

(Césaire d'Arles, sermo 96)

C'est l'adjectif rustique 'rustre' qui revient le plus souvent dans les commentaires des grammairiens de l'Antiquité tardive. Il y a une conscience que la langue était devenue morphologiquement plus simple, que l'on ne s'exprimait plus comme les anciens, et peut-être une notion d'influence des parlers (substratals) de la campagne, mais nous ne trouvons aucune notion de diglossie ou de bilinguisme latin-roman. Césaire fait visiblement une juxtaposition entre le latin cultivé des lettrés, et le latin relativement simple et sans ornements du peuple.

Le lien vertical et modal entre le texte écrit et la langue orale comprise du peuple est explicite dans un autre passage de César d'Arles où il exhorte les analphabètes à écouter les passages des évangiles qui leur sont lus à voix haute :

« Vos ergo fratres rogo et admoneo ut quicumque litteras nostis scripturam divinam frequentius relegatis, qui vero non nostis, quando alii legunt, intentis auribus audiatis »

(Césaire d'Arles, sermo 6.2)

'Ainsi frères, je vous demande et je vous exhorte de relire fréquemment les lettres et l'écriture divine, et en vérité qui ne sait pas lire, que vous écoutiez attentivement avec vos oreilles lorsque quiconque lit (ces textes)'

Cette fonction communicative de la langue latine au Ve, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> semble avoir échappé aux néogrammairiens et aux structuralistes du XIX<sup>e</sup> et des premiers trois quarts du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a une littérature croissante sur le rôle de l'écriture hagiographique dans la vie spirituelle du peuple à l'époque mérovingienne. Banniard (2010) démontre de manière convaincante les modulations

propres aux différents registres du latin mérovingien hagiographique. Les œuvres de Grégoire de Tours et Venance Fortunat n'étaient pas que des œuvres littéraires, mais avaient également une fonction de performance publique, notamment de la messe. Riché (1999) était même de l'avis que la transition vers un style plus simple et accessible (mais toutefois en latin) eut lieu à la fin du Ve siècle. Van Acker (2007) argumente par contre que la communication verticale, facile avant l'an 600, est restée efficace bien que laborieuse jusqu'en 750, pour enfin devenir brouillée avant la moitié du IXe siècle. Van Acker (2007) signale les conséquences dramatiques que ces conclusions portent sur les datations habituelles de la philologie traditionnelle.

En réalité, Herman avait déjà défendu que le latin écrit était encore parfaitement compris du peuple de la Provence au début du VIe siècle; en se basant sur un autre passage de Césaire d'Arles où il signalait que la langue des chansons païennes était la même que la langue nécessaire pour apprendre le *Nôtre Père* ou le *Credo* chrétiens—c'était dans les deux cas du latin ! Il cite plusieurs autres passages du VIIe siècle de l'Hispanie, de l'Italie et de la Gaule mérovingienne pour argumenter que la compréhension linguistique du latin écrit ne posait pas de problèmes dans les pays romanophones encore au VIIe siècle.

Il est cependant admis, que la latinophonie a laissé place à la romanophonie et qu'à l'intérieur de ce système roman, d'autres divisions sont apparues. Le sort de la voyelle finale atone, porteuse d'informations casuelles, a joué un rôle significatif dans cette dialectisation. Ainsi, afin d'inscrire le latin mérovingien dans une diachronie naturelle de l'évolution de la langue, nous avons suivi l'évolution de l'atone finale dans les chapitres 7 et 8. Dans ce dernier chapitre nous suivons l'évolution de cette réduction qui commence déjà dans la poésie de l'Antiquité tardive.

L'assonance dans la poésie. Cette solution est légèrement plus probable si nous considérons le passage de /a/ roman → [æ] comme un changement spontané non conditionné plutôt que comme un effet social du superstrat francique (cf. § 1.8.1.2; § 11.3). Mais même là, cette solution présuppose une antériorisation trop tôt par rapport aux attestations graphiques qui n'apparaissent avec quelque force que dans la *Séquence de Sainte Eulalie* vers 880, ex. CONSILLARIOS → <conseillers> (l.5), VIRGINITATEM → <virginitet> (l.17), etc., bien que le <k> de CAUSA → <kose> (l.12) pourrait être une tentative délibérée de distinguer le [k] du scribe du [tʃ] vulgaire.<sup>1300</sup> Néanmoins, cette solution d'une palatalisation hâtive du /ǣ/ et /ā/ en Gaule; suivie de près par la palatalisation de /k/, /g/ devant /a/ est la plus fréquemment adoptée par les manuels de phonétique historique.

2

La deuxième solution ressemble à la première, avec la différence que la palatalité du [æ] était purement phonétique, n'ayant pas de correspondant palatal dans la forme phonologique

<sup>1300</sup> Cela dit, cette date collerait avec celle de La Chaussée (1974, p. 108) selon qui l'antériorisation du /ǣ/ et /ā/ eu lieu « à la fin du IV<sup>e</sup> siècle *au plus tard* » et suivant Straka (1959, p. 300) la diphtongaison de [æ] → [æɛ], mais attention, cette datation repose uniquement sur la chronologie relative et il n'est même pas certain que cette diphtongaison ait eu lieu hors du contexte de la nasale, ex. PANEM → *pain*. La forme <arce>(Nord/694 T4472 l.17) est à exclure, car elle représente ĀRCĒM 'lieu fort' et non pas ĀRCĀ 'arche, boîte' comme l'ont parfois argumenté les chercheurs, ex. Vielliard (1927, p. 17) (§ 7.2.12).

sous-jacente sauf dans le cas de la tonique non-entravée. Cette explication permet en partie de justifier pourquoi le français a une voyelle centrale /a/ et non pas une antérieure /æ/, la palatalité aurait été un effet passager, peut-être un effet de mode, qui aurait provoqué la palatalisation de /k/ et /g/ sans jamais être ancré dans la représentation phonologique. Cette solution est gênante à l'égard qu'elle ne représente pas une solution phonologique, c'est-à-dire avec la computation d'un élément [I], mais laisse l'ensemble de la palatalisation dans la phonétique coarticulatoire.

Ces deux premières solutions nous obligent à considérer la relation entre une représentation phonologique et sa réalisation phonétique. La théorie des éléments est suffisamment libre dans l'expression phonétique pour permettre différentes spécifications élémentaires de la voyelle. Pour Backley (2012) l'expression élémentaire [U.A] peut autant représenter [o] ou [ɔ], [U.Ǟ], [ɔ] ou [ɒ] et [I.A], [e] ou [ɛ]. Nous avons trouvé cette modélisation inappropriée pour une langue comme l'ancien français ou l'anglais moderne, avec de très nombreux contrastes vocaliques, et avons ainsi adopté un modèle qui permet l'existence d'expressions sans tête phonologique : c'est ainsi que /ɔ/ [U.A] se distingue de /o/ [U.A] et de /ɒ/ [U.Ǟ].<sup>1301</sup> Dans tous les cas, les éléments représentent des catégorisations phonologiques, et il est tout à fait possible que le phonème /a/ [Ǟ] subisse une légère antériorisation phonétique sans que cela affecte son identité phonologique.

Dans la première solution, la palatalité du /Ǟ/ est de nature phonémique, car tous les instances de /Ǟ/ représenté [Ǟ] seraient devenues /ǣ/ avec une représentation palatale [Ǟ.I]. Dans ce cas, la palatalisation gallo-romane aurait commencé comme un phénomène phonologique par le transfert du trait palatal vers l'occlusive à la gauche du /ǣ/ ; c'est la solution élue par Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 14.4.1). Dans la deuxième solution, celle de Hall (1946), la palatalisation devant le /a/ atone, phonologiquement spécifié [A], mais phonétiquement prononcé avec palatalité [ǣ] serait un phénomène de coarticulation et d'implémentation phonétique (cf. § 2.3.3).

**3** Une troisième solution propose que le /a/ atone devenu /ɐ/ dans les syllabes atones finales et internes soit passé par une phase en tant que /ɪ/ avant de faire surface comme le *cheva* écrit <e> de l'ancien français. Cet état semble atteint à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans la *Séquence de Sainte Eulalie* (cf. § 12.2.3) où le /a/ final est attesté <e> tout comme la plupart des autres voyelles finales atones. Il est possible que le <e> atone du très ancien français continue d'avoir une identité phonologique [I], ce qui lui permettrait de transférer sa palatalité vers une voyelle à sa gauche. Dans ce scénario, /Ǟ/ et /Ǟ/ atones sont rephonologisés en tant que /a/ roman avant de se réduire vers /ɐ/ et dans une période plus tardive, après la syncope des voyelles réduites /ɪ/ et /ʊ/ (vers le début du IX<sup>e</sup> siècle comme signalé par les *Serments de Strasbourg* (cf. § 9.6) se serait réduit vers /ɪ/, comme

<sup>1301</sup> L'éventail des possibilités combinatoires des éléments est partiellement exposé par Backley (2012) qui démontre comment un même phone [t], par exemple, peut avoir différentes spécifications élémentaires dans différentes langues. Pour le Mandarin, Kaye (2000) spécifie les consonnes /t/, /s/, /l/ comme [Ǟ.H.ʔ], [A.H] et [Ǟ.ʔ] respectivement tandis que Kula (2005) donne ces « mêmes » phones avec les spécifications [Ǟ.H.A], [Ǟ.A], [A] pour le Bemba, langue de la famille bantoue parlée principalement en Zambie. On veut croire que la différence de spécification se rapporte à une différence de comportement.

l'ancien /Ǟ/ atone de l'époque gallo-romane, provoquant une vague de palatalisations relativement tardives.

4

Une quatrième solution est celle de l'extension du phénomène allophonique qui se décline sur deux voies. Dans une première, le maintien de la réduction des voyelles atones vers trois contrastes vocaliques [I], [U], [A] au début de la période mérovingienne peut être maintenu si nous admettons qu'au moment où /Ǟ/ et /Ā/ toniques ont commencé leur antériorisation vers [æ:], le [ɐ], étant après tout une réalisation allophonique de /Ǟ/ final et de /Ā/ atone, a aussi commencé son antériorisation vers [ɐ]. Cette solution est une extension des deux premières, car l'antériorisation présumée pouvait avoir comme origine une cause phonologique ou phonétique. C'est la position de Hall (1946) qui écrit que « l'éventuel *cheva* ... dans CABALLUM → *cheval* et VACCA → *vache* était encore membre de la catégorie du /a/ au moment pertinent de l'histoire, car il a provoqué la palatalisation » (p. 46 n.).<sup>1302</sup>

Une variante de cette logique est celle adoptée par Buckley (2009), dans laquelle l'extension analogique ne concerne pas la palatalité du /a/ mais plutôt le traitement de /k/ et /g/. Il considère que la palatalisation des occlusives devant un [a] non-antériorisé est due à l'extension analogique de la palatalisation des vélaires devant une voyelle antérieure.<sup>1303</sup> Ainsi, si /k/ et /g/ étaient palatalisés par coarticulation avec le [æ:] des syllabes toniques libres, c'est par la surgénéralisation de cette règle (perte des conditions) qu'une règle phonologique plus générale a été appliquée à chaque instance de /k/ et /g/ devant /a/, que le /a/ soit réalisé comme l'allophone [æ] ou qu'il soit resté [a]. Buckley (2009) ne le dit pas explicitement, mais ce genre de changement ressemble beaucoup à une hypercorrection, par laquelle un phénomène phonologique ou allophonique est détecté par un apprenant de la langue, mais dans laquelle les conditions nécessaires à l'application du changement sont mal analysées, menant à une hypercorrection.<sup>1304</sup> Ainsi la règle allophonique de la palatalisation de /k/, /g/ → [ç],[gç] s'est étendue vers un plus grand nombre d'environnements que ce qui était

<sup>1302</sup> Hall (1946) : « it is clear that the eventual schwa in words such as CABALLU > *cheval* and VACCA > *vache* was still part of the category /a/ at the relevant point in the history of Gallo-Romance, since it triggered palatalisation » (p. 46 n.).

<sup>1303</sup> Buckley (2009) : « First, palatalisation of /ki, ke, ke/ was always phonetically conditioned, but for /ka/ the necessary environment was found only in stressed open syllables, where the phoneme /a/ was realised phonetically as lengthened [æ:]. Second came phonologisation of the rule – the incorporation of a phonetic alternation into the grammar of a specific language as a potentially abstract rule (cf. Hyman, 1975, p. 171 n.; S. R. Anderson, 1981, p. 513). This abstraction of the rule led to its application before all tokens of the phoneme /a/, whether fronted or not. In other words, it is essentially overgeneralisation to [ka] from [kj æ] based on the identity of [a] with [æ] in the category /a/ » (p. 50).

<sup>1304</sup> Pour défendre son hypothèse, il présente l'étude de cas du /p/ germanique, qui déjà en PG. subissait un voisement allophonique en [ð] à l'intervocalique ou après une sonante. Les dialectes du vieux-haut allemand ont subi une transformation dite la *deuxième mutation consonantique* par laquelle, entre autres, /p/ et son allophone [ð] ont été remplacés par des occlusives. Cette transformation ne semble pas encore avoir lieu dans le germanique des *Serments de Strasbourg*. Ainsi nous trouvons *thaz* ← PG. \*þat<sup>th</sup> 'celui-ci', *baidhero* 'les deux.GÉN.PL.' ← PG. \*þaīpero, avec la fricative sourde à l'initiale et la voisée à l'intervocalique, mais *eid* ← PG. \*aiþa<sup>n</sup> 'serment.acc.sg' avec occlusion de la fricative en finale après l'apocope de la syllabe finale. Et tandis que le dialecte lombard préserve la distinction de voisement entre ces deux sons : PG. \*þeodōaz → lom. *teude* 'peuple' et \*aiþōz → lom. *aīdos* 'des serments', les dialectes franconiens semblent avoir connu une généralisation de l'allophone [ð] devenu /d/, même dans les contextes non voisants comme l'initiale, ex. PG. \*þeodōaz → franc. *diota* 'peuple' et \*aiþōz → franc. *eidōs*. Attention; le <t> de *diota* est le résultat d'une autre transformation qui changea /d/ → /t/, voire [d]; celui-ci n'est pas identique au \*t<sup>th</sup> proto-germanique qui s'est transformé en \*/ts/, <z> dans le proto-germanique.

prévu par la règle de départ. Nous trouvons l'extension des affriquées dans des contextes non palataux des mots comme CARRUCA → <carruca> (Ile-Fr/637 T4495 1.35) → fr. *charrue*, CARTA → <charte> (N.I/660 T4460 1.3) → fr. *charte*, GALLIARUM 'des gaules' → <galleorum> (Als/728 T3871 1.6) dont le radical GALLIA donne le fr. *jaille*.<sup>1305</sup>

5

Il existe une autre catégorie de solutions : celles où la palatalisation et affrication de /k/ et /g/ ne sont pas causées par la palatalité de la voyelle subséquente. Celle-ci peut sembler invraisemblable car le raisonnement classique veut que la palatalité du /a/ → [æ] soit la *cause* qui conditionne la palatalisation gallo-romane. C'est-à-dire que la majorité de romanistes établissent une relation d'ordre alimentaire (an. *feeding order*) à la Kiparsky (1968a) où la palatalisation de /a/ → [æ] alimente la palatalisation de /k/, /g/ → [c<sup>i</sup>], [g<sup>i</sup>] qui a lieu devant [æ], mais aussi [ε], [e] et [i] et

---

*Dit autrement : les phonèmes /k/ et /g/ se palatalisent systématiquement dans la langue d'oïl ... sauf devant une voyelle postérieure*

---

critiquement pas devant [ɔ], [o] et [u]. Mais nous pouvons reformuler le consensus général plus simplement : /k/ et /g/ se palatalisent devant toutes les voyelles non-postérieures ou encore se palatalisent *sauf* devant une voyelle postérieure.<sup>1306</sup> Par la reformulation de la description, nous posons une relation de délestage (an. *bleeding*, cf. Kiparsky 1968), par laquelle un phénomène, la palatalisation de /k/ /g/, est empêché dans un contexte de délestage précis, ici devant une voyelle vélaire. Cet ordre est aussi valable et précis que la description traditionnelle

du phénomène ; le seul bémol est la perte d'une relation causale entre la palatalité de la voyelle et la palatalisation de l'occlusive. Nous proposons donc deux explications pour la palatalisation gallo-romane indépendante de la voyelle subséquente.

La première solution touche à la relation entre l'aspiration des occlusives et la palatalisation.<sup>1307</sup> Si l'on compare les formes de *champ* ← CĀMPUM, *vache* ← VĀCCA, *chef* ← \*CĀPUM (Sound Comparison) nous trouvons que le /tʃ/ ancien français, voire le /ʃ/ du français moderne alterne le plus souvent dans le diasystème gallo-roman avec un [k<sup>h</sup>] aspiré. Ce dernier n'est jamais reconnu dans les manuels de phonétique historique, ni à notre connaissance dans les guides de prononciation du français pour locuteurs étrangers, car cette aspiration n'est pas contrastive et pourtant est phonétiquement bien plus présente dans les prononciations de l'actuelle France qu'en Espagne par exemple.<sup>1308</sup> On trouve aussi que l'aspiration est plus rare dans ces parties du midi ayant préservé la séquence /ka/. Nous pouvons postuler une phase intermédiaire dans le passage de /ka/ → /tʃ(a)/ où

<sup>1305</sup> *Jaille* est l'évolution héritée de Gallia 'la Gaule' et se trouve dans les toponymes comme *La Jaille-Yvon* (Maine-et-Loire). La *Gaule* est plutôt une forme romanisée du germanique \*ʊalhjō ou \*ʊalhōlanda<sup>n</sup>.

<sup>1306</sup> En réalité, cette explication ignore les groupes consonantiques /kl/ et /cr/. On pourrait aussi dire que /k/ et /g/ s'antériorisent partout *sauf* devant une voyelle postérieure ou dans les séquences TR.

<sup>1307</sup> Pour la relation entre l'aspiration et la palatalisation voir Schrijver (2013, § 4.2).

<sup>1308</sup> Pour par exemple les VOY moyen : 0 à 55 ms pour les consonnes sourdes de l'espagnol puerto-ricain (cf. Lisker et Abramson, 1965) vs 41 à 58 ms pour le français laurentien étudié par Ryalls et al. (1997).

l'aspiration phonétique est remplacée par de la palatalité /k<sup>h</sup>/ → [k<sup>ɛ</sup>] - [c<sup>j</sup>].<sup>1309</sup> À partir de ce point de départ, la palatalisation supplémentaire de la voyelle vers [æ] ou [ɛ] est gagnée, mais le recule en [a] ou [ɑ], [ɔ] est aussi facilement atteint car le statut phonologique du /a/ n'était jamais affecté. Cette théorie du remplacement de l'aspiration par la palatalité se heurte à un obstacle majeur : le /g/ devient [ɟʒ], mais le /g/, consonne voisée, est dépourvue d'aspiration et la constriction palatalisatrice est potentiellement absente. En acceptant cette explication, nous serions contraints d'accepter que la palatalisation des voisées serait un effet analogique de la palatalisation des occlusives sourdes, une explication à la Buckley (2009).



Heureusement, une autre solution nous paraît plus simple. Sachant que <c> latin était le résultat de la neutralisation du \*/k/ vélaire et du \*/c/ palatal (traditionnellement \*k̄) indo-européen et que cette neutralisation s'appliquait autant aux ancêtres italiques, celtiques et germaniques, il se peut que les consonnes écrites <c> et <g> étaient de base des consonnes palatales, ou du moins sous-spécifiées, c'est-à-dire non différenciées pour leur lieu vélaire ou palatal. D'après tout, dans une langue comme le vieil anglais, un \*/g/ proto-germanique à l'initiale est devenu /j/ devant toutes voyelles non-postérieures, ex. PG. \*garnan → v.an. *gearn* → an. *yarn* 'le fil', PG. \*gmōnan → v.an. *ginian* → an. *yawn* 'bailler' (cf. Joret, 1874, p. 48). Dans le gallo-roman, cette palatalité est explicitement appuyée par la réduction de /k/, /g/ → [j] à l'intervocalique, ex. PG. *bre<sup>k</sup>ana<sup>n</sup>* > \*/bre<sup>ca</sup>re/ → afr. *breier* ou encore au traitement de /k/, /g/ en coda interne ; ex. LACTEM → afr. *lait*. En observant l'évolution d'un mot tel que CATĒNA → 'chaîne' on voit que dans les dialectes du nord on trouve aussi souvent une occlusive palatale [c]<sup>1310</sup> qu'une véritable vélaire, cf. ALF. n° 221 *chaîne* : dans la Manche [cɛ̃n] (pnt. 387), dans le Calvados [cɛ:n] (pnt. 355), la Seine inférieure [cɛ̃n] (pnt. 370), [cɛ̃n] (pnt. 340), dans l'Oise [cɛ̃p] (pnt. 257), dans la Somme [cɛ̃p] (pnt. 266), dans le Nord [cɛ̃n] (pnt. 295), et en Belgique [cɛ̃p] (pnt. 294). La forme [cɛ̃n] (pnt. 295) dans le Nord est particulièrement éloquente car on trouve l'occlusive palatale devant la voyelle postérieure arrondie, démontrant qu'il ne s'agit pas d'un simple phénomène de coarticulation entre palatalisateur et palatalisé.

Sous l'interprétation des occlusives <c>, <g> comme des palatales de base, nous pouvons comprendre que celles-ci sont restées palatales, soit en tant qu'affriquées ou en tant qu'occlusives devant /i/, /e/, /ɛ/, /a/ romans et sont assimilées à la place vélaire uniquement devant les voyelles vélarisantes /u/, /o/, /ɔ/. Ceci rejoint une idée de Marchot (1901), que « [l']altération n'eut donc pas lieu dans deux cas seulement : devant *o* et devant *u* ... » (p. 81).<sup>1311</sup> Il y a d'autres indications que les phonèmes du gallo-roman écrits <c> et <g> étaient de qualité palatale, notamment les formes de l'Appendice Probi

<sup>1309</sup> De telles formes sont attestées dans le nord de l'Italie, ex. AIS n° 1416 *campo*, ex. [k<sup>h</sup>amp] (pnt. 310), [k<sup>h</sup>ɔmpaɲɛ] (pnt. 261). Voir Schrijver (2013).

<sup>1310</sup> Celle-ci est habituellement transcrite <k(y)> dans l'ALF, bien qu'on trouve aussi d'occasionnels <ty>.

<sup>1311</sup> Cette argumentation trouve aussi un appui dans le persan, cf. Nye 1954: 9, Majidi 2000: 19 cité dans Hall qui tente de démontrer une différence fondamentale entre l'effet palatalisant en /i/, /e/, /æ/ vs. l'effet non-palatalisant de /u/, /o/, /ɑ/, ex. [kɪf] 'sac', [kɪɾm] 'vers', [kɪɾm] 'un peu' vs. [kur], [kon], [kar]. Une donnée pertinente est la réalisation de la consonne en finale, donc sans voyelle conditionnante : [xakɪ] 'terre', [suskɪ] 'scarabée' qu'il décrit comme « not assimilatory, but can be attributed to the nature of the consonant release » (p. 44 n.). Il est quand même intéressant que dans la langue sœur kurde, langue ayant une seule voyelle ouverte centrale [a], la palatalisation n'a pas lieu.

comme *vetulus non veclus* où la dentale est indiquée par la graphie <c>. Ce mot vulgaire *veclus* donne l'afr. *viel*, mais aussi le frpr. *vieio*, l'occ. *vièlh*, le portugais *velho* et l'asturien *vieyu*. De nombreuses autres langues démontrent une palatale, ex. l'it. *vegljo*, frioul. *vecjo*, l'aram. *veclju*, etc. Toutes ces formes s'expliquent plus facilement si l'on admet une valeur au moins contextuellement palatale dans le latin tardif.

L'hypothèse d'une palatalité intrinsèque n'est pas nouvelle : Ascoli (1873) traitait déjà le /k/ et le /g/ de sons palataux et cette terminologie est suivie par Jochnowitz (1973, p. 19) entre autres. Fouché (1952) écrit explicitement qu'en français « les consonnes dites « vélares » ... devant *i*, *e* ... sont nettement articulées dans la région post-palatale et ne méritent pas par conséquent de porter ce nom » (p. 84) indiquant que même ces vélares devant *a* et *o* sont plus antérieures que dans d'autres langues. L'idée d'une « palato-vélaire » trouve aussi de l'appui chez de la Chaussée (1974) qui attribue la palatalisation devant /a/ « aux Francs, qui devaient accomplir un effort énergique pour prononcer une occlusive, qui sans être palatale, était en gallo-roman, plus antérieure que dans leur langue ; le résultat a dépassé le but visé : *k* > [c] > [t̪], *g* > [j], [d̪] » (p. 70).<sup>1312</sup> Il n'est pas nécessaire de douter de la palatalité de ces consonnes ; leur comportement témoigne d'une articulation plus antérieure que la vélaire. Le latin mérovingien suggère aussi cet état phonologique par le remplacement quasi systématique des séquences /ti/ ou /tj/ par des graphies <ci>, ex. <donaciones> (Norm/625 T4505 l.3) pour DONATIONES 'des dons.acc.pl' ou encore <neguciante> (Norm/628, T4503 l.3) 'négociant' pour NEGOTIANTES, ce qui démontre l'antériorité de la consonne graphiée <c>.

La délabialisation de /k<sup>w</sup>/ devenu /k/ français ou /g<sup>w</sup>/ secondaire devenu /g/ peut aussi être comprise comme une simplification vers la position vélaire phonologiquement libre, ex. QUĀLEM → afr. *quel* [kɛl], \**guerra* → afr. *guerre* [gɛr].<sup>1313</sup> Cette solution des palatales comme formes de base, ou au moins comme allophones réguliers du <c>, <g> latins, permet d'expliquer les formes comme (ex)vindicare → afr. *vengier*, *venchier* 'se venger' attesté <aevindegare> (Champ/714 T1767 l.16) ou IUDICARE → afr. *jugier* attesté <iudicantis> (Bourg/677 T4492 l.7) affectées par la loi de Bartsch-Mussafia.<sup>1314</sup> Selon la loi de Bartsch-Mussafia, un /j/ était introduit entre le /a/ tonique devenu [æ] et une consonne palatale ou palatalisée précédente. Ainsi LĀXĀRE → \*[laçsjære] → afr. *laisier* 'laisser',

<sup>1312</sup> De La Chaussée emploie les symboles <k̄>, <ḡ> pour les palatales et <t̄>, <d̄> pour les dentales postérieures. Nous avons préféré transcrire ces caractères avec les symboles appropriés de l'API.

<sup>1313</sup> Une fois /k<sup>w</sup>/ et /g<sup>w</sup>/ rephonologisés en /k/ et /g/.

<sup>1314</sup> C'est grâce à Neumann (1888, p. 48) que le nom de Karl Bartsch reste associé au développement de /ā/ tonique → <ie> en ancien français. Bartsch (1862, p. 179 sq.), dans une édition de Éric et Énée de Chrétien de Troyes, avait noté la présence d'un <i> « intercalé » dans les participes de certains verbes du premier groupe, ex. LIGĀTA → *liée* et CAMBIĀTUM → afr. *changié* mais il n'avait pas formulé de loi explicite faisant référence aux conditions phonologiques de ce changement. C'est l'année suivante que son collègue Adolf Mussafia (1863) identifia les conditions par lesquelles « die Enschiebung des *i* und folglich die Partic. Fem. auf *-ie* hauptsächlich nach *l, ñ, ch, g, ç* (manchmal auch nach *s, st*) vorkommen. Das *l*-Element nämlich, welches allen diesen Lauten innewohnt, kann sich so weit steigern, daß es selbst zu schriftmicheer Darstellung gemangt » (p. 52). En note de bas de page il clarifie que « Sie mommt auch beim Substantiven vor, denn dieser rein phonetisch Vorgang hat selbstverständlich mit der Beschaffenheit des Wortes nichts zu thun : wo der Vocal-nexus *iee* vorkommt, sucht die Sprache den selben zu *ie* zu veriefachen » (p. 52, n.). Ségéral et Scheer, GGHF (2020, p. 304-305) abordent l'origine de l'effet Bartsch et la contribution essentielle de Mussafia, adoptant ainsi le nom de l'effet Bartsch-Mussafia, une appellation justifiée que nous reprenons ici.

CĀRUM → fr. *chier* ‘cher’<sup>1315</sup>, CĀNEM → afr. *chien* ‘chien’. Notons que les formes modernes ne contiennent habituellement plus le /j/. Selon Buckley (2009, p. 41) le /j/ était absorbé par la consonne palatale sauf devant une voyelle nasale, ex. afr. *chien* qui reste *chien*.<sup>1316</sup> Cette explication rappelle aussi les formes latines comme <ienuarius> (CIL 6.1708) pour IĀNUĀRIUS ‘janvier’ et qui sont représentées par l’oc. *genièr*, l’it. *gennaio*, l’esp. *enero*, etc. Ici la palatalité semble être une conséquence du /Ā/ atone après une consonne palatale.

Il est habituellement admis que la palatalisation gallo-romane a eu lieu après les invasions germaniques du V<sup>e</sup> siècle, étant donné que les mots germaniques sont aussi affectés, mais comme le soulignent Ségéral et Scheer (2020, GGHF) » [c]e raisonnement est caduc : rien n’empêche la palatalisation gallo-romane d’avoir été en place avant l’entrée des mots germaniques, qui ont alors été palatalisés à leur arrivée » (p. 239). L’autre argument employé pour dater cette palatalisation est la présence d’un phénomène semblable dans les langues rhéto-romanes et dans certaines variétés de l’italien septentrional (cf. Repetti, 2016). Étant donné que la conquête alémanique du plateau Suisse est datée de la moitié du V<sup>e</sup> siècle, pour ces linguistes qui préfèrent voir une innovation partagée, la palatalisation « gallo-romane » a nécessairement eu lieu avant la séparation de la Rhétie et de la Gaule au V<sup>e</sup> siècle. Cependant, si l’on admet que le caractère palato-vélaire de base est un héritage commun de ces langues, la datation au V<sup>e</sup> siècle ne tient plus debout, car l’affrication aurait pu se produire à n’importe quel moment en réaction aux préconditions phonétiques qui étaient déjà en place. Mentionnons aussi que la germanisation du plateau suisse n’a pas causé la disparition immédiate des langues romanes. Kristol (2001; 2002) traite notamment des traces toponymiques d’un territoire « franco-provençal » submergé sur le plateau suisse.

On trouve en effet des formes affriquées dans certains dialectes du frioulien, des formes comme [ʔfantis] ‘tu chantes’ ← CĀNTAS, [ʔfá’val] ‘cheval’ ← CĀBĀLLUM, [ʔdʒambe] ‘jambe’ ← GĀMBA, [ʔdʒa’line] ‘géline’ ← GĀLLINAM (cf. Repetti, 2016, p. 664). L’AIS (*Sprach und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*) confirme l’usage de formes affriquées un peu éparpillées sur le nord de l’Italie et le sud de la Suisse, ex. AIS n° 1416 *campo* issu de CAMPUM ‘champ’ attesté [ʔāŋ] (pnt. 121), [ʔjēmp] (pnt. 205) ou encore pour *le chien*; AIS n° 1097 *cane* attesté [ʔsaŋ] (pnt. 121), [ʔseŋ] (pnt. 122), etc., ou encore GALLI ‘les coqs’ dans l’AIS n° 1121 [ʔal] (pnt. 316), [ʔa:w] (pnt. 140), etc. Dans tous les cas, l’occlusive palatale [c] est beaucoup plus fréquente que les affriquées, notamment dans le sud de la Suisse. Ainsi on trouve la prononciation [car] ou [cer] sur une grande partie du sud de la Suisse, ex. CARUM ‘cher’ dans l’AIS n° 842 [cɛ:r] (pnt. 41, pt. 25, pt. 35, pt. 27° pt. 121, etc.), [cer] (pnt. 305, pt. 10, etc.), ce qui correspond aussi aux formes attendues pour le frioulien central et septentrional avec [c] (cf. Francescato, 1966). Contrairement aux dires de Tuttle (1997) et Loporcaro (2011) l’affrication n’a rien à voir avec une ancienne étendue maintenant disparue sous l’influence

<sup>1315</sup> Notons bien la différence structurelle avec l’afr. *chier* ← CACĀRE ‘chier’ où le <i> est plutôt le *schwi* /ɨ/ issu du /ǣ/ atone et qui finit par être phonologisé comme un /i/. La forme sous-jacente est plutôt /ʃi.e/ en français moderne avec l’introduction possible d’une semi-voyelle [ʃi.je] mais sans l’absorption du <i> comme dans *cher* ← afr. *chier* ← CARUM.

<sup>1316</sup> Buckley (2009) : « The introduction of the onglide [j] in these forms is due to Bartsch’s Law, a subsequent change, probably in the sixth or seventh century ... In Middle French, the glide was ‘absorbed’ by the palatal (*chier* > *cher*); an exception is *chien*, perhaps attributable to vowel nasalisation » (p. 41).

standardisante de l'italien toscan, mais suggère plutôt que la palatalisation, parfois suivie de l'affrication, a eu lieu dans différentes communautés grâce à une précondition phonétique qui semble être présente sur l'ensemble du territoire entre la Vénétie et la Gaule.<sup>1317</sup> De plus, on ne peut pas exclure une diffusion plus tardive par les échanges dans les vals des Alpes.

Bourciez (1955, § 120) date cette palatalisation au VII<sup>e</sup> ou au début du VIII<sup>e</sup> siècle, datation qui nous paraît possible mais qui n'est pas attestée par nos chartes. Pope (1932, § 416) évoque la palatalisation de /a/ roman vers [ɛ] au VIII<sup>e</sup> siècle, citant Longnon (1923) qui écrit que « les formes Criscecus et Erchrecus, [étaient] substituées dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, par le pseudo-continuateur de Frédégaire, aux primitifs *Crisciachus et Ercuriacus*, aujourd'hui représenté par Crecé et Écry » (p. 84). Nous avons recherché ces formes dans l'édition numérique de la MGH, mais n'avons pas été capable de repérer ces formes citées par Longnon. Nous sommes donc de l'avis qu'il n'y a aucune attestation philologique nette du phénomène avant le IX<sup>e</sup> siècle, où nous trouvons enfin des indices de la palatalisation gallo-romane dans la *Séquence de Sainte Eulalie*, ex. PAGANOS → <pagiens> (l.6), CALET 'il chaut' → <chielt> (l.7), \*CAPUM 'tête' → <chieef< (l.11), ce qui suggère que le phénomène était bien avancé à la fin du IX<sup>e</sup> dans l'ensemble. L'application de la palatalisation dans des mots savants de la période carolingienne, ex. CAPITULUM >> afr. *chapitre*, CARITATEM → *charité* suggère que le phénomène était encore actif au moment de l'emprunt.<sup>1318</sup>

#### 10.2.4 Le /a/ roman devenu [æ] protofrançais

La question du /Ǟ/ et /Ǡ/, traditionnellement associée à la palatalisation des « vélares », mérite notre attention dans la mesure où le passage de /a/ roman à [e/ɛ] est un des changements les plus remarquables de la langue française. Bourciez le compte parmi les « faits capitaux de la phonétique française » (p. 46). Ségéral et Scheer (2020 GGHF) le traitent d'un « événement majeur pour la langue » (p. 237) donnant ainsi *père* à la place de l'it. *padre*, l'esp. *padre*, etc. ou *mer* à la place de l'it. *mare*, l'esp. *mar*, etc. ; au <a> roman correspond très souvent un <e> français. Si l'antériorisation du /a/ est surtout associée au français, le phénomène est en réalité plus répandu, attesté aussi en Italie. D'après l' AIS on trouve la fermeture de /Ǟ/ → /e/ dans l'infinitif des verbes en -ĀRE jusque dans les Abruzzes, par exemple à Castelli (AIS pt. 618) où nous trouvons PESCARĀRE → [paskɛ], PLANTĀRE → [plantɛ], CAPT(I)ĀRE → [kwajɛ], etc. Wartburg (1967) démontre l'étendue du phénomène sur sa carte n° 17.

<sup>1317</sup> Il est difficile de déterminer si cette précondition a été renforcée par le substrat celtique ou encore par un adstrat germanique ; en Italie la zone de palatalisation suit la frontière du royaume des Lombards. Notons que le passage de /a/ tonique libre en /e/ est aussi courant dans ces endroits mais pas seulement, ayant aussi une présence en Sicile par exemple ex. CANTĀRE 'chanter' → sic. [kantɛ] (cf. Wartburg, 1967, p. 120). Les cartes 7 et 8 chez Wartburg (1967) démontrent les attestations isolées de la palatalisation du /k/ devant /a/ dans les parlers alpins.

<sup>1318</sup> Suivant Wright (1982), ce genre d'emprunt était possible après 800 en Gaule et le vocabulaire provient visiblement du contexte ecclésiastique-littéraire. Dans nos chartes, nous devons présumer que ces mêmes mots ont été prononcés à la manière vulgaire, \*[tʃævel] (cf. v.gasc. *cabelh*, voc. *cabel*, FEW 2.265) et \*[tʃærtɛ]. Le fait que /k/ ne se palatalise pas devant un /y/ suggère que cette palatalisation allophonique avait cessé d'opérer avant l'antériorisation du /ū/ → /y/ qu'on peut difficilement dater. Selon Bourciez (1955, p. 107-108) /ū/ hérité, devenu /u/ roman se disait toujours [u] au VIII<sup>e</sup> siècle; le catalan notamment ne participe pas à l'antériorisation de la voyelle.

Pour plusieurs auteurs y compris Ségéral et Scheer (2020, GGHF, § 70, § 105), l'antériorisation non-conditionnée de /Ǟ/, /Ǟ/ → [æ(:)] est une condition nécessaire pour expliquer la palatalisation de /k/, /g/ (§ 10.2.2). Étant donné que de La Chaussée (1974, p. 108) et d'autres placent cette palatalisation au début du V<sup>e</sup> siècle, l'antériorisation du /Ǟ/, /Ǟ/ → [æ(:)] devait forcément précéder la palatalisation dans la chronologie relative, d'où la datation au IV<sup>e</sup> siècle dans la doxa chronologique. Comme nous venons de le voir, les arguments pour placer la palatalisation des vélaires devant /a/ à une date aussi reculée sont très faibles, et nous avons proposé plusieurs explications de cette palatalisation qui libère la palatalisation du /k/, lien d'alimentation hypothétique de l'antériorisation du /Ǟ/ et du /Ǟ/ imputée par la chronologie traditionnelle. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 240) invoquent le VI<sup>e</sup> siècle comme *terminus ante quem* pour la palatalisation étant donné que dans la chronologie doxique, les voyelles finales étaient déjà devenues *cheva* au VI<sup>e</sup> siècle (cf. Richter, 1934).<sup>1319</sup> Comme nous l'avons défendu au chapitre 8, le /a/ roman final était encore une voyelle phonologique distincte et contrastive au VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Comme l'a signalé Morin (2003) « [i]l suffit parfois de remettre une seule [hypothèse] en question pour faire s'écrouler un édifice fondé sur un consensus difficilement mis en place par des générations de romanistes. La reconstruction d'un nouveau système cohérent sur des bases radicalement nouvelles apparaît cependant comme une tâche titanesque » (p.163).

Deux phénomènes sur lesquels nous avons déjà commenté sont la curieuse différence entre l'effet palatalisant du /a/ dans toutes les positions du mot, mais son aboutissement à une voyelle phonologiquement antérieure : [æ:] ou tardivement [e:] uniquement dans la syllabe tonique non entravée. Nous trouvons plutôt [a] en tonique entravée, sauf si entravé par une nasale où nous trouvons la graphie <ai>, et [ɔ] dans les atones. Il n'est pas clair que le [æ(:)] ait atteint un stade phonologique. Selon la majorité des analyses de la palatalisation gallo-romane, la palatalité phonétique a joué un rôle actif dans le passage de /ka/ → [tʃæ] → /tʃV/ en syllabe tonique, ex. CARUM → *cher*<sup>1320</sup>, en initiale atone, ex. CABALLUM → *cheval*, et en finale atone, ex. MARCA → *marche*. Selon Buckley (2009) l'antériorisation du /a/ → [æ] était de nature allophonique dans les syllabes toniques libres. Sur les cartes dialectologiques, nous trouvons des traces un peu éparpillées de cette voyelle intermédiaire, ex. ALF n° 236 *Charbon*, [tʃæ:rbõ] (pnt. 189) en Belgique, [kærbõ] (pnt. 295) et [kærbõ] (pnt. 274) dans le Nord et dans l'Oise (pnt. 257, pt. 247), dans l'Orne [[ærbõ] (pnt. 334), dans les Côtes-du-Nord [ʃærbõ], ou dans le Maine-et-Loire [ʃæ:rbõ] (pnt. 435), etc. La palatalité du [æ] comme élément palatalisateur est difficile à maintenir face aux formes comme ['tʃjõbu] (pnt. 833), ['tʃõrbu] (pnt. 824), ['tʃõrbu] (pnt. 826) en Ardèche, ['tʃõrbũ] (pnt. 805), ['ʃõrbũ] (pnt. 806) dans le Puy-de-Dôme, ou encore [[õ:rbõ] (pnt. 89) en Meurthe-et-Moselle. Ces dernières formes ne réfutent pas non plus la palatalisation de ces /a/ toniques, car leur prononciations « modernes » dans l'ALF peuvent s'expliquer par des changements postérieurs comme la régression et la

<sup>1319</sup> Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 240) : « Les datations tardives au-delà du 6<sup>e</sup> siècle ... se heurtent au fait que le -a final qui déclenche systématiquement la palatalisation gallo-romane était en cette période déjà réduit à schwa » (p. 240).

<sup>1320</sup> Notez bien qu'on trouve cette antériorisation dans la syllabe tonique indépendamment de la question de la palatalisation de /k/ et /g/, ex. HONESTATEM → <honestet> (Eulalie I.9).

postériorisation. Nous avons aussi offert d'autres explications pour la palatalisation du /k/, indépendantes de la valeur de la voyelle dans la section précédente (§ 10.2.2).<sup>1321</sup>

D'autres linguistes ont préféré expliquer l'évolution de /Ā/ et /Ǻ/ toniques libres comme une évolution vers un \*/ē/ ou \*/ĕ/ long pour le distinguer du /Ē/ → [ē] ou du /Ĕ/ → /je/ avant la période ancienne française (§ 9.4, 9.5), mais cette explication est problématique pour la période gallo-romane où la longueur de la tonique est un phénomène allophonique et non pas une distinction phonologique (§ 9.2.4).<sup>1322</sup> Pour cette raison, mais aussi à cause des attestations philologiques et du comportement du /a/ roman dans les autres environnements, un bon nombre de linguistes accepte plutôt que la voyelle ouverte est devenue l'ouverte antérieure /æ/ et que la fusion avec /e-ε/ ne date que du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>1323</sup> Les études de Herslund (1976, p. 60), Walker (1981a, p. 26) et Klausenburger (1984, p. 10) démontrent qu'en ancien français, les anciens /Ā/ et /Ǻ/ toniques en syllabe libre n'assonnent ni avec le /e/ roman, ni avec les anciens /Ā/ et /Ǻ/ toniques en syllabes entravées. Cependant ce <a> [æ] gallo-roman dans la tonique libre continuait d'assonner avec le <a> libre avant la syncope de la post-tonique, ex. LAVAMUS → \*la'væ:mus → \*la'va<sup>w</sup>ms → \*la'vō afr. *Lavons*, ce qui suggère que l'antériorisation est plus ancienne que l'apocope. La présence de ce [æ] dans des syllabes libres comme entravées en ancien français lui attribue—dans une définition structuraliste—le statut de phonème.<sup>1324</sup>

Une autre tradition, surtout française, retrouvée par exemple chez Fouché (1958, p. 224), Zink (1986, p. 56-57), Joly (2003, p. 91) ou Englebert (2015, p. 38) veut que le /a/ roman tonique libre soit passé par une phase de diphtongaison comme /æ/ suivant un cheminement du genre /a/ → /ā/ → /æ/ → /ē/ (→ ē)<sup>1325</sup>. Comme le démontre Matte (1982, p. 104) une diphtongaison de cette voyelle n'est pas impossible, et c'est d'ailleurs ce qui en résulte systématiquement lorsque le /a/ précédait une nasale, ex. ĀMO → afr. *aime*, PĀNEM → afr. *pain*, mais cela n'empêche que le trait principal de l'évolution de /Ā/ et /Ǻ/ toniques libres est l'antériorisation. Labov (1994, p. 116) a démontré la tendance universelle des voyelles longues à se fermer et des voyelles postérieures à avancer dans la cavité buccale, ce qui nous permettrait de rattacher cette tendance au phénomène exposé par Rohlfs (1966) d'une antériorisation générale du système vocalique. Ségéral et Scheer (2020 HHGF, § 74-75) interprètent cette antériorisation comme l'insertion d'un élément |I| autant dans le passage de /Ā/ → /æ/ mais

<sup>1321</sup> Pour la relation entre l'aspiration et la palatalisation voir Schrijver (2013, § 4.2).

<sup>1322</sup> cf. Meyer\_Lübke (1890b, p. 212), Schwan et Behrens (1913, p. 48), Pope (1934, p. 106), Fouché (1958, p. 261), Bourciez (1967, p. 56), Einhorn (1974, p. 6) et Zink (1986, p. 56)

<sup>1323</sup> En plus de Ségéral et Scheer (2020) dans la GGHF, on peut ajouter à cette liste une tradition qui inclue Nyrop (1925, p. 201), Hall (1946b, p. 579), Price (1971, p. 66), Herslund (1976, p. 10), Walker (1981b), Buridant (2000, p. 42), etc.

<sup>1324</sup> LAVAMUS → \*la'væ:mōs → \*la'va<sup>w</sup>ms → \*la'vō afr. *lavons* et LAVANT → \*'læ:vent → afr. *levant* assonnent.

<sup>1325</sup> En réalité, cette tradition propose des étapes *āa* et *ēε* là où nous avons indiqué les voyelles longues. Bourciez (1955) écrit que « [c]ette évolution spontanée, due à un allongement de l'a... s'est sans doute opérée par dédoublement de la voyelle, et par une série *aa*, *aε*, *ε* dont il ne reste guère à vrai dire de traces sûres » (p. 47).

aussi de /ū/ → /y/, et /ō/ → /ø/,<sup>1326</sup> bien que Buckley (2009, p. 38-39) soit de l'avis que ces phénomènes ne sont pas liés.

Ce qui est le plus curieux par rapport au /a/ roman, c'est la présence de consonnes palatalisées devant des /a/ et des /ə/ français, phonotactiques qui suggèrent que le /a/ atone a aussi été palatalisé en [æ] comme la tonique libre. Le latin mérovingien présente des arguments internes à la langue qui suggèrent quand même le début de la palatalisation en Gaule, notamment le fait que /Ā/ atone intérieur est neutralisé avec les voyelles antérieures (§ 6.10, 6.1.8). Dans tous les cas, cette antériorisation est accomplie avant le IX<sup>e</sup> siècle tel qu'attesté par les graphies <e> et <ie>, <ae> dans la *Séquence de Sainte Eulalie* : AUSCULTAT → <eskoltat> (l.3), CONSILLIARIOS → <conselliers> (l.3), MANET → <maent> (l.3), etc.

Si dans le latin mérovingien, /Ǻ/ et /Ā/ toniques semblent encore s'attacher au même phonème qu'en position atone, il y a quelques rares indices graphiques que celui-ci était antériorisé, c'est-à-dire des rares exemples où le /a/ roman est graphié <ae>

### (319) Exemples du /a/ roman antériorisé

- a. CRISCIĀCUM → <Crisciaeco> (Nord/709 T4480 l.2, l.28) → Crécy(-en-Ponthieu)
- b. \*χilda-rik<sup>h</sup>-I-CAS (VILLAS) → <Childriciaecas> (Nord/709 T4480 l.4), <Childriciaegas> (Nord/709 T4480 l.11, l.16) vs. <Childriciagas> (Nord/709 T4480 l.8)<sup>1327</sup>

Le nom <Gaerechramnus> (Ile-Fr/654 T4511 l.12), ne nous aide pas forcément non plus, car le premier élément remonte à une diphtongue \*/ai/ du PG. \*gaizas 'une lance', aboutissant dans le v.an. *gār* /ga:r/ 'une lance' et le vha. *gēr* 'une lance'; c'est le même étymon que dans <Garimundus> ((Ile-Fr/637 T4495 l.13), <Amalgario> (Ile-Fr/682 T4464 l.3, l.9, l.13) et que dans <Leudegarii> (Lorr/727 T3870 l.5), (Als/732 T3872 l.6), <Theudegariovilla> (Ile-Fr/751 T2922 l.14), etc. Ici nous pouvons seulement en conclure que la /ai/ germanique était devenu une monophthongue en Gaule, ou était représenté par une monophthongue gallo-romane avant la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Quant aux noms <Gaerinus> (Ile-Fr/654 T4511 l.12), (Nord/697 T4476 l.22), <Gaerino> (Nord/697 T4476 l.8), ceux-ci contiennent l'étymon adjectival \*gernaz 'volontiers' dont la diphtongue <ae> est difficile à expliquer mise à part la neutralisation de /AE/ et /Ē/ latins, qui pouvaient tous les deux s'écrire <ae>. Mais on trouve aussi la graphie <ae> dans certaines atones :

<sup>1326</sup> Ségéral et Scheer (2020, GGHF) : « Le passage de u à y et l'apparition de cette série des voyelles antérieures arrondies supposent, dans le cadre de la Théorie des Éléments ..., la possibilité – nouvelle – de combiner les éléments ||| et ||| et donc le décompactage de la ligne autosegmentale ||| / ||| en deux lignes distinctes ||| et |||. » (p. 213).

<sup>1327</sup> Selon Arbois de Jubainville (1886) « Les *villae* dont le nom est masculin, et qui remontent à des *fundi* romains, doivent être séparées de celles qui datent de l'époque mérovingienne, et qui sont caractérisées par des adjectifs à désinence féminine, dérivés des noms germaniques comme la *villa Dacconaca*, ou *Daccugnaca* en 658 (Pertz n° 36, p. 34, l. 14-18), c'est-à-dire la *villa* de *Dacco*, *Dacconis* nom d'homme connu par l'*Historia Francorum*, V, 25 (Arndt, p. 220, l.11). Citons aussi la localité appelée *Berimariacas* en 656 (Pertz n° 20, p. 21, l.19), dont le nom dérive d'un nom d'homme \**Berimarius*, et suppose *villa* sous-entendue. Finissons par *Childriciaecas*, ou *Childriciagas*; sous-entendu *villas* en 709 (Pertz, n° 76, p.67, l.38, 43°), dérivé de *Childricus*, forme relativement récente de *Childericus*, plus anciennement *Childricus* » (p. 215).

## (320) Exemples du /a/ roman antérieur en position atone

- a. SUPRĀSCRIPTO → <supraescripho> (Nord/709 T4480 l.20)
- b. ADGAECENTIASQUE> (N.I/660 T4460 l.7) pour ADIĀCENTIAS atone qui indique une réduction vers voyelle antérieure

Lorsque nous regardons les données dialectales, nous voyons bien que le /Ǻ/ et /Ā/ toniques non entravés ont subi une antériorisation et une fermeture assez importante. Dans la tradition de Nyrop (1899 vol I, § 171), reprise par Schwan-Berens (1913); Pope (1952) et Hall (1946), nous sommes de l'avis que le /a/ roman est passé par une phase d'antériorisation [æ] dans de nombreux dialectes avant d'aboutir à une voyelle antérieure dans la période ancienne française proprement<sup>1328</sup>, ex. CĀRUM → afr. *chier* 'cher', cf. ALF n° 268 *c'est cher* : [fɛ:r] (pnt. 227, etc.), [jɪ:r] (pnt. 155), [tʃɪ:r] (pnt. 193), etc. Dans d'autres dialectes notamment d'oc, le /a/, s'il s'est antériorisé phonétiquement, n'a jamais atteint un stade phonologiquement antérieur et reste ou est revenu à une position centrale /a/, ex. CĀRUM → [kar] (pnt. 616) 'cher' comme en Dordogne.

Bien que nous trouvions la préservation de /Ǻ/ et /Ā/ comme [a] accompagnée tout de même par la palatalisation du /k/ ou du /g/ précédent, ex. [ja:r] (pnt. 508) dans la Vienne, dans l'Indre (pnt. 303) dans la Nièvre (pnt. 1), etc., ces formes sont habituellement considérées comme des régressions à une valeur non palatale du /a/ après une phase de palatalité de la voyelle qui aurait provoqué la palatalisation des occlusives précédentes. Pullum (1976) a donné le nom de *manœuvre du Duc de York* (an. *Duke of York Gambit*) à ces réputées transformations où A → B → A, ex. /a/ → /æ/ → /a/ sans conditionnement.

Nous-mêmes préférons éviter une solution Duc de York dans la mesure du possible, et contre une antériorisation générale de /a/ → /æ/ → /a/. Buckley (2009) cite l'absence de [æ] dans le français moderne et ses dialectes ailleurs que là où il aurait fusionné avec /ɛ/, la nature marquée d'un système vocalique qui aurait connu une seule voyelle ouverte et antérieure<sup>1329</sup>; et enfin le problème que \*[æ] écrit <e> n'assonne pas avec la voyelle qui continue de s'écrire <a> en ancien français, issue du /a/ tonique entravé (cf. Walker, 1981b, p. 55-56). Ainsi il présume l'hypothèse de la pertinacité : « que le réflexe [a] est resté fidèle à sa valeur proto-romane » (p. 49).

Nous avons offert plusieurs solutions à l'énigme du lien entre /a/ palatal ou central et la palatalisation de l'occlusive précédente, y compris qu'une part de la palatalité provenait directement de la consonne « palato-vélaire », ce qui nous permet de préserver intacte l'identité ouverte [A] du /ā/ latin, même dans sa forme réduite [ɐ] en syllabe atone. D'autre part, nous pouvons accepter la possibilité que le /a/ atone aurait été phonétiquement antériorisé en même temps que le /a/ tonique, ce qui concorde avec Marchot (1901, p. § 50) qui admet que la voyelle /a/ finale avait encore des vertus palatalisantes

<sup>1328</sup> Hall (1946b) : « phonetically [e] is far the most likely transitional sound between [a] and [e], the later outcome of Lat. d in free non-final syllables; and later developments, e. g. to [ei] in some dialects, were a result of later phonemic shifts. In any case, this phoneme was clearly distinct from both / a / and / e /, and the symbol / ae / will do as well as any other to represent it, no matter what phonetic value we ascribe to the symbol. » (p. 579 n.)

<sup>1329</sup> Voir Maddieson et Disner (2009) pour les patrons vocaliques réguliers.

au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1330</sup> Si l'on définit le *cheva* comme une voyelle sans traits élémentaux, mise à part la voyelle froide [ə], alors nous nous accorderons avec Buckley sur le fait « que la réduction en *cheva* est nécessairement postérieure à cette palatalisation, étant donné que le /a/ déclenche le changement de la vélaire... » (p. 41).<sup>1331</sup> Cependant selon le schéma des voyelles réduites (les *proto-schwas* : *shwi*, , *schwu*, *schwa* élaborés au chapitre 8), nous préférons exclure la présence d'un élément palatalisant phonologique dans la voyelle finale atone. Il en est de même pour les syllabes toniques entravées. Dans tous ces cas, le /a/ et ses allophones ont bien permis la palatalisation d'une vélaire précédente dans la plupart des dialectes du centre et du nord, et dans toutes les positions du mot.<sup>1332</sup>

En fin de compte, on peut appliquer ces deux types d'explications : celle de l'antériorisation suivie du retour à une position centrale, ou celle de l'extension par analogie à toutes les formes qui témoignent de la préservation d'un [a] tonique entravé et de l'affrication de l'occlusive vélaire, ex. CĀRBŌNEM → fr. *charbon*. Ces deux types d'explication peuvent aussi expliquer l'évolution des occlusives devant le /a/ atone. Nous avons aussi offert d'autres explications pour ces affrications, et nous ne saurons trancher en fonction de nos données. L'essentiel à retenir est que la datation de cette palatalisation n'est pas coulée dans le béton et elle se heurte à plusieurs obstacles, notamment la préservation du <a> dans les graphies du VII<sup>e</sup> siècle, l'orientation typologique de la réduction des voyelles qui suggèrent une valeur centrale et les interactions compliquées avec la palatalisation gallo-romane dont l'hypothèse traditionnelle requiert une grande quantité de régressions évitables du type *Duc de York* dans la diachronie du français, mais aussi dans les différents dialectes d'oïl et d'oc.

### 10.3 L'assimilation des voyelles aux consonnes adjacentes

Nous avons vu dans nos données que les voyelles toniques comme atones, peuvent être assimilées à la qualité d'une consonne adjacente, surtout de la consonne en coda. Scheer (2015) décrit l'assimilation comme le « transfert d'une propriété mélodique d'un segment à un autre » (p. 3). C'est notamment ce que nous observons dans les cas de la coarticulation.

<sup>1330</sup> Selon Marchot le *cheva* du VIII<sup>e</sup> siècle devait avoir une position intermédiaire entre /a/ et /i/. « il faut donc admettre le phénomène devant ə, lequel du reste, pour ce qui concerne la position de la langue, se trouve entre a et e, i » (p. 81). Cette position n'est pas entièrement à exclure dans le sens où le /ā/ atone témoigne clairement de l'antériorisation, mais nous devons exclure une confusion générale des voyelles antérieures et centrales ouvertes dans la finale aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles du fait que nous ne trouvons aucune erreur de ce genre. Un autre obstacle à postuler [i] ou [ɪ] comme valeur du *cheva* est que nous reconstruisons une valeur centrale [ə] pour l'ancien français, et [ə] est la valeur de la voyelle finale atone dans de nombreux dialectes. Voir par exemple l'ALF n° 1165 *rose* : dans le sud-ouest [rɔzə] (pnt. 650), [rɔ:zə] (pnt. 641, pt. 653, pt. 653, pt. 864, etc.), en Piedmont [rɔ:zə] (pnt. 972), dans l'Ain [rɔ:zə] (pnt. 915, pt. 913). Or la fermeture en /i/ du /a/ post-tonique après une consonne palatale ou palatalisée suggère effectivement que ce son avait une palatalité intrinsèque, ou du moins une sensibilité à la palatalisation. Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 240) sont critiques de cette datation, mais ils opèrent sous l'hypothèse de deux périodisations du *cheva*.

<sup>1331</sup> Buckley (2009) : « Reduction of unstressed open /a/ to schwa necessarily follows palatalisation, since the /a/ triggers the change in the preceding velar in words like CĀBĀLLU > *cheval* and VĀCCA > *vache* » (p. 41).

<sup>1332</sup> Nous disons bien *permis* et non *causé*, car la causalité possible, n'est pas sans problèmes, que nous avons déjà évoqués (cf. § 10.2.3 et suite).

## 10.3.1 L'assimilation aux vélares

Dans la section 4.3.1, nous avons émis l'hypothèse que la forte fréquence de BASÍLICA écrit avec un <e> dans la tonique, devait s'expliquer par l'influence du [h] vélaire qui le suivait. Il existe en français d'assez nombreux mots qui terminent en /-ɔʃ/ et sont graphiés <-oche>. Une partie comme *sacoches* sont supposés être des emprunts à l'it., ici *saccochia*, d'autres s'expliquent par des étymons germaniques, ex. fr. *croche* << afrq. \*k<sup>h</sup>rōk<sup>h</sup>az. Mais il existe aussi en français moderne un pseudo-suffixe dans des mots tels que *brioche*, *filoches*, voir le verbe *effiloche* : nous proposons de voir dans ces formes une racine suivie soit par un suffixe diminutivisant infrequent *-oche* remontant comme dans *basoches* à une terminaison \*-īlica.

(321) Mots contenant le suffixe gallo-roman proposé \*-īlica.

- a. *filoches* ← \*filīlica << filum 'fil' + \*-īlica = 'un petit fil'
- b. *brioche* << afrq. \*brek<sup>h</sup>ana<sup>n</sup> 'casser' + \*-īlica = 'une petite pâte cassée'
- c. *pioche* 'marteau à deux fers pointus' ← \*pīccus + \*-īlica attesté dès 1410 comme *pieuchon* 'petite pioche' (TLFi)
- d. *mioche* ← \*mīca 'la mie' + \*-īlica, attesté en 1611 avec le sens 'fragment d'un aliment', le sens 'enfant' est secondaire, 'un petit voleur de mie'
- e. *riocher* 'rire doucement' << \*rioches 'petite rire' ← ridere + \*-īlica 'un petit rire'

Dans le français populaire, *-oche* est souvent utilisé pour dériver des formes familières, ex. *téloche*, pour la télévision, *valoches* pour la valise (lui-même du lat. méd. VALISIA, avec une base gaul. \*val 'enfermer', *fastoches* pour *facile*, etc.

### 10.3.2 L'assimilation aux palatales

Un autre cas de figure est la palatalisation des voyelles qui sont suivies par une consonne palatale, palatalisée ou par une voyelle palatale. Il est cependant nécessaire de distinguer ces cas :

#### 10.3.2.1 Une métaphonie fermante

Pope (1952) postule un phénomène de métaphonie fermante pour expliquer la phonologisation d'une voyelle gallo-romane /i/ ou /u/ (/y/ en français) là où l'étymon latin contenait un /Ē/ ou un /Ō/. Pope (1952) écrit « qu'en gallo-roman, avant l'affaiblissement des voyelles atones finales, le *ɨ* exerçait une influence assimilatrice sur les voyelles précédentes *ɛ* et *ɔ* lorsque toniques, provoquant une fermeture précoce de la langue et fermant *ɛ* vers *ɨ* et *ɔ* vers *ü* [dans] un processus apparenté au "Umlaut" germanique » (p. 164)<sup>1333</sup> Pope (1952) emploie la métaphonie pour expliquer les formes suivantes :

(322) Formes considérées comme ayant une métaphonie fermante par Pope (1952, § 419)

- a. *il* ← ĪLLĪ
- b. *pris* ← PRĒNSĪ ?
- c. *dû* ← *düi* ← \**dēβwī* ← DĒBUĪ
- d. afr. *tüit* ← 'totalement.adv'. aussi 'tout.adj.nom.s.m' ← \**tōttī* << TŌTUS, TŌTŌ
- e. afr. *müi* ← MŌVĪ

D'autres exemples potentiels de métaphonie fermante sont donnés par Ségéral et Scheer (2020, p. 336) y compris *fīmārium* → *fermier* → *fumier* 'amender un terre', BĪBĒNTE → *bevant* → *buvant*, GEMĒLLUM → *gemeau* → *jumeau*, \**affibulāre* → afr. *afubler* → fr. *affubler*. Ici Ségéral et Scheer (2020, p. 336) suivant Bourciez et Bourciez (1967 : §17a-Rq3) postulent l'influence à gauche ou à droite d'une labiale. Selon cette logique, DĒBUĪ → AFR. *düi* et MŌVĪ → afr. *müi* peuvent aussi s'expliquer par la présence d'une labiale.

L'afr. *il* 'pronom, 3<sup>e</sup> pluriel, cas sujet' ← ĪLLĪ, « par analogie » celui-ci est aussi devenu le pronom du masculin singulier, cas sujet qui par dérivation normale aurait dû donner *el* /el/ ← ĪLLĒ comme en espagnol. En réalité, l'hypothèse d'une métaphonie fermante peut être préservée, sans faire appel à l'analogie en postulant que le /ĕ/ atone final s'est neutralisé en |I| comme les autres voyelles antérieures atones. Par l'effet palatalisant du |I|, l'initiale de ĪLLĒ s'est fermée vers /i/ donnant la forme *il* tandis que ĪLLĀ suivant l'évolution particulière du /Ā/ final a résulté dans la forme régulière *elle*. Tout particulièrement à la question de la métaphonie fermante en latin mérovingien et carolingien sont consacrés les études de Russo (2012b, 2014b), Russo et van der Hulst (2014), à partir des chartes éditées dans les MGH, ainsi que dans le corpus TELMA-ARTEM. Ces études

<sup>1333</sup> Pope (1952) : « In Early Gallo-Roman, before final atonic vowels were weakened, *j* final exercised an assimilative influence on preceding tonic *ɛ* and *ɔ*, inducing a premature lift of the tongue which raised *ɛ* to *ɨ*, *ɔ* to *ü*. This process [ ] is akin to that called 'Umlaut' in Germanic languages... » (p. 164).

visent à établir un effet fermant du yod /j/ de la atone syllabe suivante dans la synchronie méroviengienne, et circonscrivent l'action du /i/ long final à un nombre de cas réduits lexicalisés.

Notons que nous trouvons le même type de fermeture en italien; le latin *ILLĒ* représenté par *il* italien. Ne serait-il pas possible de voir dans la fermeture du /e/ → /i/ une conséquence directe de la latérale géminée /ll/ palatalisée sous l'effet de la voyelle finale antérieure ? Dans le cas de *ILLĪ*, selon Väänänen (1981, § 109), il est clair que depuis la période pré-littéraire, le /ll/ se comportait différemment devant un /i/, /ĩ/ ou /j/ que devant les autres voyelles.<sup>1334</sup>

Selon le grammairien Priscien, Pline l'ancien (né. 23 apr. J.-C., mort. 79 apr. J.-C.) identifiait trois prononciations du /l/ : *plēnus* en fin de syllabe ou comme deuxième élément d'une attaque, *exīlis* lorsque géminée et *medius* à l'initiale.<sup>1335</sup> Priscien donne même la forme *ILLĒ* comme exemple d'un mot contenant le *l exīlis*. Il est à peu près accepté par tous les latinistes que *plēnus* 'plein' aussi appelé *pinguis* 'gras' chez des auteurs plus tardifs représente un /l/ vélarisé [lʷ] ou [ɮ]. Quant aux termes *exīlis* et *medius*, il n'est pas infiniment sûr quel son de /l/ et /l̥/ est le plus mince et lequel est plus moyen. Baldi (2002, p. 292) traite explicitement le /l/ *exīlis* de palatal et on le trouve parfois transcrit /l̥/ ou [ɮ] tandis que le *medius* serait une voyelle non marquée, ni pour la palatalité ni pour la vélarité. Donc chez Pline, on semble avoir une distinction entre la vélaire [ɮ] dans *SĪLVA* [sɪlwa] 'forêt' et *FLĀVUS* [flawus] 'blond', la palatale [ɮ] dans *ILLĒ* [ilɛ] 'il' et la neutre [l] à l'initiale de *LĒCTO* [lɛkto] 'lit'. En réalité la situation devait être plus complexe dans le latin pré-classique, car la qualité de la voyelle semble avoir influencé la qualité d'une voyelle brève qui la précédait.<sup>1336</sup>

Mais les grammairiens du latin tardif décrivent la situation autrement. Diomède au IV<sup>e</sup> siècle souligne qu'il ne fallait pas prononcer le /l/ de *LŪCEM* 'lumière' ou de *ĀLMAM* 'nourricière' de manière trop pleine « *nimum plene* » (Keil, GL 1, p. 453)<sup>1337</sup>; ce que veut dire que certaines personnes prononçaient ces consonnes de manière trop pleine. Est-ce que cela veut dire qu'on vélarisait le /l/ initial \*[ɮʷcɛ] et que le /l/ de *ĀLMAM* subissait la lénition en [w] ? Servius, écrivant aussi au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle, remarque que certaines personnes prononçaient la géminée <ll> de manière trop grasse ou le <l> simple comme trop mince.<sup>1338</sup> Curieusement, les grammairiens plus tardifs comme Consentius au V<sup>e</sup> siècle, ne mentionnent plus le *l medius* et ne distinguent que deux variantes /l/ le

<sup>1334</sup> Ici il cite les formes fournies par Niedermann (1906, p. 100-101).

<sup>1335</sup> Priscien, *Institutionum grammaticarum*, 1.38 : « L triplicem, ut Plinio videtur, sonum habet : exilem, quando geminatur secundo loco posita, ut 'ille', 'metellus' ; plenum, quando finit nomina vel syllabas et quando aliquam habet ante se in eadem syllaba consonantem, ut 'sol', 'silva', 'flavus', 'clarus' ; medium in aliis, ut 'lectum', 'lectus'. Transit in x, ut 'paulum paucillum', 'mala maxilla', 'velum vexillum' ; in r, ut 'tabula taberna' (GL vol. 2, p. 29).

<sup>1336</sup> Comme nous l'avons vu dans la section 4.3.1 la qualité du /l/ avait un effet sur la qualité de la voyelle. On trouve *FAMILIA* \*[famɪlɪa] avec le *l exīlis* à côté de *FĀMULUS* [fāmʊlʊs] avec le *l pinguis*. L'effet colorant est même visible dans l'alternance dans le verbe *VĒLLE* 'vouloir' dont la voyelle est vélarisée à la première personne dans *VĒLO* \*[vɛlʊ] ← \*VĒLO [vɛlʊ].

<sup>1337</sup> Diomède (Ars Grammatica, 2) dans Keil (GL vol. 1, p. 453) : « labdacismi similiter, si lucem prima syllaba vel aliam nimum plene pronuntiemus » (p. 453, l.8-9).

<sup>1338</sup> Servius dans Keil, (GL vol. 4, p. 445) : « labdacismi fiunt, si aut unum / tenuius dicis [solocismum], ut Lucius, aut geminum pinguis, ut Metellus. myotacismus fit 'les labdacismes sont : si une personne prononce le / plus mincement : tu dis comme dans *Lucius*, ou si tu dis une géminée de manière trop grasse comme dans *Metellus*'.

*pinguis* en coda et l'*exilis* à l'initiale et dans les géminées. Il semble donc y avoir une neutralisation de l'ancien /i/ palatalisé et de l'ancien /l/ neutre chez certains locuteurs.

Allen (1978) est de l'avis qu'il existait deux prononciations du /l/ latin : essentiellement [l] *excilis* 'mince' en attaque, ex. VĒLĪM \* [vélim], mais [ɫ] *plenus* 'plein' ou *pinguis* 'gras' en coda, ex. SĪLVA \* [sɪwa], SOL [sól]. Entre voyelles, la situation est légèrement plus complexe; Weiss (2009, p. 117) le décrit le mieux : le /l/ est aussi *excilis* devant /i/ et /i/ ou quand elle est géminée, ailleurs elle est *pinguis*.<sup>1339</sup> et le *pinguis* de vélaire, ce que l'on peut transcrire comme /lʷ/. En gallo-roman, il y a aussi un troisième 'l', le palatalisé /lʲ/, éventuellement la palatale /ɫ/.

Si après les voyelles brèves, comme dans ĪLLĪ, il est tout à fait normal de garder la graphie géminée, après une voyelle longue la géminée est graphiquement préservée dans des mots comme MĪLLE, VĪLLA, STĒLLA, mais ĪLLĪ, mais est simplifiée lorsque suivie d'un <i>, ex. MĪLIA, VĪLICUS, STĒLIO. Comme l'évolution de CŌLLE → afr. col, PĒLLE → afr. *pel* démonte, le /Ē/ atone final n'est pas un palatalisateur, ni ne l'est le /Ī/ au nominatif COLLIS → afr. *cols*, PELLIS → afr. *pel*.

Catford (1977) décrivait la diphtongue comme « une séquence de deux voyelles différentes à la perception contenues dans une seule syllabe » (p. 215).<sup>1340</sup> Scheer (2015) la décrit comme « [d]eux articulations vocaliques adjacentes qui valent une seule voyelle phonologiquement » (p. 228). Le latin classique avait trois diphtongues <AE>, <OE> et <AU> prononcées /aɪ/, /oɪ/ et /au/ respectivement (cf. Maiden, 2016a, p. 647). Dans le latin tardif <AE> a rejoint la prononciation du /Ē/ et <OE> la prononciation de /Ē/ ; c'est ainsi que <ae> est devenu un allographe pour les voyelles antérieures, notamment dans les syllabes atones. Ces changements sont déjà accomplis à l'époque de notre corpus.

La dernière diphtongue héritée <AU> a été plus résiliente et est resté intacte comme /au/ dans le roumain, en Sicile, dans le Sud de l'Italie ; dans le romanche, le végliote et le gascon. En portugais <au> latin survit comme /o/ écrit <oi> ou <ou>, ex. ÁURUM → port. *ouro*, *oiro*. Ailleurs, le <au> était monophthongué, mais tardivement (cf. Lausberg, 1969, § 241-248). On trouve généralement /ɔ/ ou /o/ par exemple en français, en catalan, en espagnol, en italien, mais aussi /a/ en sarde.

Mais les langues romanes connaissent aussi un grand échantillon de nouvelles diphtongues dont certaines, les diphtongues romanes, semblent trouver leurs préconditions phonétiques dans le latin tardif.<sup>1341</sup> D'autres, notamment la diphtongaison dite « française », semblent être un développement localisé. Bien que les manuels de phonétique historique donnent l'impression que le mécanisme et la chronologie de ces diphtongues est bien compris, cela est loin d'être vrai ; l'impression tacite que les diphtongues romanes partagent une origine commune est compliquée par le fait que la distribution des diphtongues dans les langues modernes suit quatre typologies distinctes. Il y a :

<sup>1339</sup> La qualité de /l/ devant les voyelles /Ē/ et /Ē/ est problématique, car la forme VOLEBAM 'je voudrai' suggère un *l* *pinguis* vélaire.

<sup>1340</sup> Catford (1977) : « A diphthong may be defined as a sequence of two perceptually different vowel sounds within one in the same syllable » (p. 215).

<sup>1341</sup> Sánchez Miret (1998) propose une riche discussion sur les différentes interprétations du concept de la diphtongue.

1. Ces langues où la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ŏ/ semble avoir eu lieu dans les syllabes toniques non-entravées. Dans cette catégorie on trouve l'italien standard, le milanais, le génois archaïque, le français, l'occitan, etc., ex. PĔTRAM → it. *pietra*, fr. *Pierre*, NŌVUM → it. *nuovo*, fr. *neuf*.
2. Ces langues où la diphtongaison (ou la fermeture) de /Ĕ/ et /Ŏ/ semble être une conséquence métaphonique provoquée par une voyelle fermée dans la syllabe post-tonique. Ce type de diphtongaison est surtout visible dans l'Italie centrale et méridionale, mais se trouve aussi au Piedmont, en Lombardie et dans la Romagna, ex. \*VŌSTRUM → nap. [vwostə], mais \*VŌSTRAM → nap. [vɔstə], \*ĔSSUM → nap. [issə], \*ĔSSA → nap. [essə].<sup>1342</sup> Voir aussi Russo (2007), Russo et Sánchez-Miret (2009) pour une explication de cette diphtongaison par délaistage.
3. Il y a ces langues où la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ŏ/ a eu lieu dans toutes les syllabes toniques peu importe la structure syllabique. C'est le cas du castillan, du roumain et du végliote, ex. PĔTRAM → cast. *pedra*, SĔPTEM → *siete*, NŌVUM → it. *nuevo*, CŌRNUM → cast. *cuerno*.
4. Enfin, ces langues où la diphtongaison romane n'a pas eu lieu, notamment le portugais et le sarde, ex. PĔTRA → port. *pedra* [pe.ðɾɐ], FŌCO → port. *fogo* [fo.ɣu]. Notez en revanche que le portugais a connu un phénomène métaphonique par lequel la qualité de la post-tonique a quand même affecté l'aperture de la voyelle tonique.

## 10.4 La diphtongaison « romane »

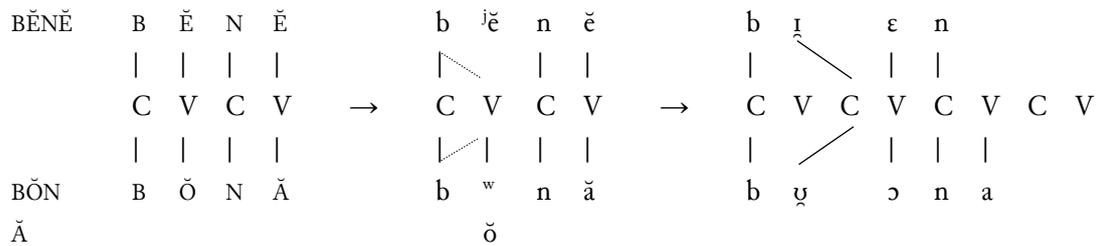
Il est habituellement admis que la diphtongaison de /Ĕ/ → /ɛ/ et de /Ŏ/ → /o/ est un phénomène du roman commun et est conditionnée essentiellement et indépendamment par le placement de l'accent tonique et l'absence d'une entrave (cf. G.-I. Ascoli, 1873, p. 293). En phonologie CVCV une voyelle est libre, voire non-entravée si elle est suivie par une seule séquence CV<sub>2</sub> associée à une mélodie. En revanche, si V<sub>1</sub> est suivi par une consonne qui n'est pas suivie d'une voyelle, alors V<sub>1</sub> est dite *entravée*. Les voyelles entravées restent le plus souvent intactes qu'elles soient toniques ou atones.

Burger (1935) avait remarqué l'une des conséquences structurelles de la palatalisation perverse des consonnes romanes devant *yod* (§ 9.2.1) ou devant une voyelle antérieure (§ 9.2.2), qui eut essentiellement pour effet de créer une distinction entre les consonnes palatales « mouillées » ou « molles » et les consonnes dites « dures », neutres ou vélarisées. Selon Burger, l'introduction du [j] devant le /Ĕ/ et de [w] devant le /Ŏ/ serait issu de la phonologisation : la transition entre une consonne en attaque et la voyelle mi-ouverte allongée du noyau.<sup>1343</sup>

<sup>1342</sup> Les données présentées par Maiden (2016a, p. 648) et tirées de Freund (1933) sont problématiques pour la diphtongaison de /Ĕ/ dans le sens où elles impliquent des étymons reconstruits, \*VŌSTRUM au lieu de \*VĔSTRUM classique et \*ĔSSUM comme étymon de [issə] 'il'.

<sup>1343</sup> Un phénomène semblable est relevé dans les dialectes dits « jékaviens » du tchèque où le /Ĕ/ se prononce [je] en contraste avec les dialectes « ékaviens » où cette diphtongaison est absente (cf. Antoine Meillet et Vaillant, 1952, p. 4; A. Burger, 1935, p. 138). Ce même phénomène a eu lieu en tchèque après une consonne « dure », où par exemple le /Ŏ/ de *vse dŏm* a connu l'insertion d'un /w/ toujours visible dans la graphie <dŏm> bien que celui-ci se prononce [du:m]

figure 151 : hypothèse de la diphtongaison romane par transfert de la palatalité / vélarité



Selon cette hypothèse, la présence d'une diphtongue issue de /Ě/ et /Ŏ/, mais non pas de /Ē/ et /Ō/, serait due à l'écart plus important entre la coloration consonantique [j] et [w] et la cible vocalique mi-ouverte [ɛ] et [ʊ] des voyelles brèves, contre la cible mi-fermée [e] et [o] des anciennes voyelles longues. C'est dans la transition entre l'articulation de la consonne et celle de la voyelle que la semi-voyelle était perceptible, et donc susceptible à la phonologisation notamment dans les conditions de durée phonétique causée par l'accentuation tonique en syllabe non-entravée. La diphtongaison devant /i/ et /u/ est exclue car [ji:] ou [wɥ:] s'entendraient comme [i:] et [u:] et restent phonologiquement /i/ et /u/ respectivement ; pareil pour [jɛ:] ou [wɔ:] qui restent phonologiquement /e/ et /o/ en gallo-roman.

L'explication de Burger a aussi l'avantage de répondre à la question « sur quelle partie de la diphtongue tombait l'accent » ? Pour Burger (1935, p. 143) l'accent aurait toujours été sur le second élément, car le premier n'était qu'un effet de coarticulation. Ceci-dit, un certain nombre de mots semble échapper au constat de la diphtongaison par phonologisation de la palatalité ou vélarité de transition, et c'est notamment le cas de certaines instances de /Ŏ/ tonique précédé par la palatale /j/. Dans ces cas, Burger (1935) propose que la « diphtongue *uo* après une consonne palatalisée ... s'agit sans doute ici d'une généralisation du *uo* à un cas où il n'est pas phonétique ; les langues en question ne connaissent plus guère que la prononciation labio-vélarisée du *o* ouvert tonique et l'auront étendue aux quelques mots où l'évolution phonétique ne l'avait pas introduite » (p 143). Ce ne serait rien de moins que la diffusion par analogie à travers le lexique.

Or, certains des mots qui semblent problématiques ont d'autres explications raisonnables. Par exemple dans l'évolution de IŮVĚNEM → it. *giovine*, afr. *juene*, fr. *jeune*, nous n'observons en italien aucune diphtongue, ce qui suggère que la palatale l'a en effet évitée. En français, la perte du /β/, <v> après un /ũ/ donne la ressemblance d'une diphtongue par la rencontre tardive de /ũ/ et /ĕ/. Dans CAPRĚŎLUS → it. *capriolo*, afr. *chevrue*, fr. *chevreuil* ; ici que /Ě/ et /Ŏ/ soient en hiatus ouvre la

aujourd'hui. Il semblerait que l'on entende aussi un [w] intrusif dans des mots russes comme *po* 'jusqu'à' [p<sup>w</sup>o] en position tonique, ce que Broch (1911), cité dans Burger (1935), décrit comme « un élément de transition plus ou moins net » (p. 138).

possibilité que /Ĕ/ ait chuté sans effet palatalisant, permettant l'évolution naturelle de /ō/ tonique vers [wɔ] ; cela est visible dans des formes comme le sarde <crabolu> ou l'occitan *cabròl*.<sup>1344</sup>

### 10.4.1 Dater la diphtongaison

#### 10.4.1.1 L'attestation philologique

Comme nous l'avons vu dans le chapitre deux (§ 2.2), la datation de la diphtongaison romane est controversée. Il y a essentiellement trois types de sources qui peuvent nous informer sur la datation de la diphtongaison romane. La première se compose des attestations philologiques de la diphtongaison : /Ĕ/ représenté <ie> et /ō/ représenté <uo>. Comme nous l'avons abordé dans la section 4.5.2, l'on ne trouve **qu'une seule** véritable graphie <ie> pour /Ĕ/ tonique de l'époque impériale, ce qui peut tout autant s'expliquer comme une erreur de gravure. On trouve les formes <dieci> (Ile-Fr/673 T4462 l.39) pour DÉCĒM, et <Miecio> (Bourg/677 T4463 l.4), potentiellement pour le cas ablatif de l'anthroponyme MÉTIO, ce qui suggère que la diphtongaison avait bien eu lieu avant le VII<sup>e</sup> siècle ou du moins que c'était un phénomène synchronique du VII<sup>e</sup> siècle. Mario Pei (1932) était aussi de l'avis que la diphtongaison romane n'est pas visible dans les chartes mérovingiennes, ce qui lui rapporta la critique de Delbouille (1933) qui cite les « vraisemblances nombreuses qui plaident par ex. pour le V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. comme date de la diphtongaison des voyelles ouvertes, accentuées et libres » (p. 1127) (nous ignorons de quelles données il parle), mais il admet tout autant que « la thèse de M[ario Pei] peut légitimement tirer profit du doute où nous laisse l'absence de témoignages décisifs » (p. 1127).

Peut-être trouvons-nous des exemples quasi-contemporains de la diphtongaison en Italie, par ex. CAUSA → \*[kɔ:za] représenté <quosa> (*Codice diplomatico longobardo dal DLXVIII-DCCLXXIV, n° 765, année 761*).<sup>1345</sup> Il est difficile de savoir si la graphie <quo> indique une diphtongaison du AU → [ɔ] → [wɔ] à partir du XI<sup>e</sup> siècle, ou si [qu] indique simplement le maintien d'une occlusive vélaire.<sup>1346</sup>

#### 10.4.1.2 Les commentaires des grammairiens

La deuxième source pour dater les diphtongaisons sont les commentaires des grammairiens. C'est notamment la lecture par Richter (1924 § 110, p. 138) du passage suivant de Servius (IV-V<sup>e</sup> siècle) qui a influencé la chronologie absolue admise par une partie des romanistes.

<sup>1344</sup> Burger (1935) donne aussi comme exception à ces règles l'évolution de FĪLĪŌLŪS 'petit fils' → it. *figliuolo*, afr. *filioi*, *fillol*, *filleul*, fr. *filleule*, aoc. *fillhol*, esp. *hijuelo* et de IOŒM 'jeu' → it. *giuoco*, afr. *giu*, fr. *jeu*, esp. *juego*. Dans les deux cas, la forme ancienne française ne démontre pas de diphtongaison, renforçant l'hypothèse que la diphtongaison de /ō/ était neutralisée derrière une consonne palatale. Les formes it. *giuoco* et *figliuolo* ont une apparence « savante » ou remodelée, notamment face aux formes compétitrices *gioco* et *figliolo* sans diphtongues.

<sup>1345</sup> Celui-ci est aussi cité par Castellani (1961, p. 88-89) et par Russo et Sanchez Miret (2009).

<sup>1346</sup> Voir Aebischer (1944) pour les plus anciennes formes diphtonguées en Italie y compris <buona> pour BONA et voir Castellani (1961, p. 90-92) pour une liste des formes diphtonguées en Italie au XI<sup>e</sup> siècle.



*vocales sunt quinque, a e i o u. ex his duae, e et o, aliter sonant productae, aliter correptae. namo productum quando est, ore sublato vox sonat, ut Roma; quando correptum, de labris vox exprimitur, ut rosa. iteme quando producit vicinum est ad sonum i litterae, ut meta; quando autem correptum, vicinum est ad sonum diphthongi, ut equus* (Servius *Comm. in donatum, De Littera* (GL 4 p.421, l.16-21)

« Il y a cinq voyelles <a>, <e>, <i>, <o>, <u>. Parmi celles-ci, <e> et <o> sonnent différentes si brèves ou si longues. Lorsque <o> est long, la voix résonne avec la bouche élevée (avec la mâchoire plus fermée)<sup>1347</sup> tel que dans RŌMA. Quand la voyelle est brève, la voix est émise des lèvres tel que dans RŌSA. Pareil, lorsque <e> est long il est produit comme voisin du son de la lettre <i> comme dans MĒTA, tandis que lorsqu'il est bref, il est voisin de la diphtongue comme dans ĒQUUS ».

Il y a plusieurs notions à distinguer ici. Dans un premier temps, Servius décrit bien la distinction en aperture entre /ō/ produit avec la bouche plus fermée, tandis que /ō̄/ est produit avec les lèvres. Ce qui est entendu par /ō̄/ « étant émis des lèvres comme dans RŌSA » n'est pas tout à fait clair. Nous sommes de l'avis que Servius décrit en effet la voyelle labiale [ɔ] moins fermée que le [o]. S'il aurait pu décrire la nature plus ouverte du /ō̄/ \*ore aperta vox sonat, il ne mentionne que ce lieu d'articulation labiale. Straka (1953, p. 267) interprète donc cette mention de labialité comme indication d'une diphtongue uò. Bien qu'il existe certaines prononciations dialectales de /ō̄/ comme [wɔ], ex. *ruosa* sur l'île croate de Krk où l'on parlait un dialecte roman, le végliote, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette diphtongaison est exceptionnelle comme en témoignent les formes du REW 7375. L'italien standard avec *rosa* /'rɔ.za/ et les autres langues romanes témoignent d'une monophtongue ; Straka (1953) n'adresse pas cette incongruence là où nous pouvons voire une simple distinction qualitative entre /ō̄/ = [o] et /ō̄/ = [ɔ].

Concernant les voyelles /ē/ et /ě/, Servius est absolument clair que le /ē/ se prononce de manière semblable aux voyelles palatales. Il est difficile de déterminer si « produit voisin de la lettre <i> » veut simplement dire qu'il est produit antérieur et plutôt fermé comme [e] ou s'il s'empieète sur l'espace du /ī/ ; les données mérovingiennes suggèrent bien un rapprochement du /ē/ et du /ī/. Le passage sur le /ě/ est plus compliqué et Straka (1953) l'écarte de sa discussion, le traitant de « sujet à précaution » (p. 267). Si Goidànich (1906, p. 41) et Wright (1982, p. 59-60) semblent accepter que ce passage réfère à l'évolution de /ě/ → [jɛ] tel que dans ĒQUA → afr. *ive, ieve*, esp. *yegua*, roum. *iapa*, on trouve autant des formes non diphtonguées dans l'oc. *ega*, le cat. *egua*, port. *egoa*, sard. *ebbu* (cf. REW § 2883, p. 221) ; (FEW 3.233a), de nombreux autres chercheurs y compris Battisti (1946, p. 64), Fouché (1958, p. 194), von Wartburg (1950, p. 81), Spore (1972, p. 269), Franceschi (1976, p. 263), Mancini (1994, p. 617), Filipponio (2006, p. 52) et Loporcaro (2015, p. 31) sont de l'avis que *diphthongi* ici ne réfère pas à une séquence phonologique de deux voyelles, mais plutôt à la séquence graphique <ae> qui avait été réduite à la monophtongue /ɛ:/ probablement déjà au cours du I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.. Cette interprétation trouve sa confirmation dans certains manuscrits où l'on trouve plutôt <equus> pour le latin ĀEQUUS 'égal, correcte' (cf. GL 4 p. 520, n.) ou dans notre corpus

<sup>1347</sup> Loporcaro (2015) traduit ce passage comme « with raised tongue » 'avec la langue levée' (p. 31) qui suit la traduction de Filipponio (2006, p. 25). Seelmann (1885) traduit ce passage autrement comme « in der weiten mund höhle » 'dans la cavité orale élargie' (p. 208).

<equalis> (Ile-Fr/682 T4464 l.17) pour AEQUÁLIS. Ce passage nous informe sur la différence qualitative entre les voyelles mi-fermées et mi-ouvertes issues des longues et des brèves respectivement, et pour citer Loporcaro (2015) « ce passage ne constitue aucune preuve d'un diphtongaison primitive » (p. 31).<sup>1348</sup> Si l'on accepte de l'utiliser pour dater les diphtongaisons romanes, l'on doit alors admettre que la datation repose sur des bases fragiles.

La dernière source pour la datation de la diphtongaison est donc la chronologie relative, mais celle-ci n'est pas non plus sans difficultés. Tandis que certains chercheurs placent la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ō/ après la sonorisation des occlusives intervocaliques, d'autres la placent avant. L'ordre de la diphtongaison qui prédate la syncope et le voisement, défendu par Straka (1952, p. 258 ; 1953, p. 247-307) et repris par de La Chaussée (1974, § 9.2.1.1), est essentiellement contingenté sur l'évolution des mots comme FRĚMĪTUM → afr. *friente* et \*FĚMĪTA → *fiente* 'excrément d'oiseau'. Ces derniers suggèrent que la diphtongaison et la syncope étaient achevées avant le voisement des occlusives intervocaliques (comme le suggère la préservation du /t/ de l'étymon).

### 10.4.1.3 La chronologie relative et l'explication de *Friente*, *fiente* et *comte*

\*FĚMĪTA 'fumier' est attesté en afr. comme *fiente*, prov. *fenda* ou *fenda*, cat. *fempta*, esp. *hienda*, en Suisse comme *fianta*. Ce mot a clairement une origine locale entre la Gaule et l'Hispanie. Étrangement, le catalan comme le français ne connaissent pas le voisement, ce qui suggère une syncope hâtive, tandis qu'en Provence et en C'est-à-dire on trouve l'occlusive voisée. Autre chose, la FEW 3.544a donne aussi l'étymon alternatif \*FĪMĪTA, ce qui laisse entendre qu'on ne devrait même pas mettre ce mot en relation avec la diphtongaison romane, qui ne concerne que le /Ĕ/ et le /Ō/ latins.

L'autre lemme, *friente* 'un grondement' du latin FRĚMĪTUM (FEW 3.774a), le participe passé de FRĚMŌ 'faire entendre un bruit sourd' existe dans les formes verbales de FRĚMĪTĀRE, ex. wal. *frinter* 'faire du bruit', afr. *frentir*, aussi dans le roumain comme *freamăt*.<sup>1349</sup>

Dans ces deux formes, la préservation du /t/ en tant que sourde suggère en effet la syncope de la voyelle précédente avant que le voisement allophonique de /t/ → [d] à l'intervocalique puisse être lexicalisé. La préservation du /t/ comme [t] était possible car la chute de la voyelle a permis au /t/ de former un groupe consonantique appuyé.<sup>1350</sup> Pour ces linguistes qui placent la syncope de la

<sup>1348</sup> Loporcaro (2015) : sonum diphthongi here does not mean a phonetic diphthong from short stressed ĕ in equus 'horse' ... but rather refers to [ɛ:], i.e. the sound of the monophthongized CL diphthong (/ai̯ > /ae̯ > /ɛ :/) still written <ae>, as in *aequus* 'right'. This passage does not therefore constitute evidence for early diphthongization, but rather (much like other similar ones: cf. (13) below) for a phonetic difference in tenseness between long and short vowels (p. 31).

<sup>1349</sup> Morin (2003, p. 115, n.) souligne que le nom *friente* est habituellement féminin en ancien français, sauf chez Marie de France et il présume donc un étymon \*FRĚMĪTĀM. Selon Wartburg, FEW 3.774a la féminisation du nom serait par analogie avec des mots comme *la crainte*.

<sup>1350</sup> On trouve ce même phénomène pour le /t/ en position finale où il aurait dû passer à [p], mais comme le démontre Pope (1952, § 356) le /t/ final était préservé si immédiatement précédé d'un /n/ comme dans les verbes, *sŭnt* → afr. *sont* et *vādŭnt* → afr. *vont*, ou encore lorsque la syncope de la post-tonique cause la création d'un groupe consonantique comme *tĕnĕt* → afr. *tient*.

post-tonique avant la diphtongaison dans la chronologie r latine ; la raison d'être de la diphtongue devient plus difficile à identifier. Nombreux sont les romanistes qui attribuent ces diphtongues à l'analogie de FRĚMĪTŪM avec FRĚMĚRE → afr. *friembre*, et FĚMĪTŪS avec FĚMŪS → afr. *fiens*.<sup>1351</sup> En revanche Straka (1953, p. 258) et Meyer-Lübke (1934, § 53, § 122) supposent que ces diphtongues ne sont pas de nature analogique. Ils considèrent ces diphtongues plutôt comme le résultat naturel de la diphtongaison romane qui aurait eu lieu avant la syncope entre /n/ et /t/.

L'ordre relatif de la diphtongaison et de la syncope devient un problème lorsqu'on regarde un mot avec une structure phonologique très semblable CŌMĪTĚM → afr. *comte*, avec la syncope et la préservation du /t/, mais notamment sans la diphtongaison de /ō/ → [wɔ]. Ici aussi, différentes solutions sont offertes. Meyer-Lübke (1890b, § 211, p. 185) admet une diphtongaison de CŌMĪTĚM → \*kwɔ.me.tem → *cuonte* avec également une régression de [wɔ] → [ɔ], du moins c'est ce que comprends Straka (1953, p. 255) pour qui l'explication par la régression reste insatisfaisante.<sup>1352</sup>

Ainsi Straka (1953, p. 256-257) adopte la solution proposée originalement par Krepinsky (1931), celle d'une diphtongaison décalée entre /ĕ/ et /ō/ tonique non entravé. Ainsi /ĕ/ se diphtongue en [je] auquel s'enchaîne la syncope entre /m\_\_t/, donnant \*FRĚMĪTŪM → \*frie.me.to → \*frietmo, mais CŌMĪTĚM → \*com.te, délaissant la syllabe libre nécessaire pour la diphtongaison et empêchant donc l'évolution de \*comte → \*cuonte. Ce serait seulement à la suite de la syncope entre /m\_\_t/ que serait activée la diphtongaison de /ō/ → [wɔ] comme dans MŌVĪTA → \*mwɔvita, à laquelle s'enchaîne la syncope entre /β\_\_t/ résultant en *muote*, l'afr. *muete*.

 Si en effet, comme le souligne Straka (1953), « rien ne nous empêche d'admettre que la diphtongaison de è a eu lieu avant celle de ò » (p. 257), Morin (2003) souligne avec justesse que « les bases empiriques sur lesquelles s'appuie cette chronologie sont très réduites » (p. 117) et qu'« il n'y a apparemment que deux formes pertinentes pour l'absence de diphtongaison du [ɔ] roman devant -mVtV : CŌMĪTĚM ... et DŌMĪTĀM → a fr. *donte*... » (p. 117). Or d'autres explications existent.<sup>1353</sup>

<sup>1351</sup> C'est l'avis de Marchot (1901, p. 29), Bauer (1903, p. 52), Schwan-Behrens (1913, § 47, § 58). Gierach (1910) est explicite dans son interprétation « ist ie in *friente*, *fiente* analogisch, nach fremo > *frien* usw., bzw. \*fĕmus > *fien* ... » (p. 98). Richter (1934) accepte aussi cette analyse, écrivant que « \*fremte und \*femta können nach Gierachs Erklärung ... durch Systemzwang aus *friembre* ... und *fien* bezogen haben ... » (p. 137).

<sup>1352</sup> Meyer-Lübke (1890b) : « Sodann lässt sich *uo* erschliessen aus dem Gegensatz zwischen frz. *comte*, *homme*, *moudre* einerseits und *friente*, *mieudre* andererseits: jene setzen die Reihe *comite*, \**cuomite*, \**cuôte*, *conte* ... diese dagegen *fremita*, *friemita*, *friēte* » (p. 185). Morin (2003) est de l'avis qu'« il n'y a rien d'improbable dans l'analyse de Meyer-Lübke, [que] la régression de la diphtongue [uɔ] > [o] est un changement historique possible, parfois proposé pour les parlers italiens... » (p. 116) et il suggère qu'« elle pourrait avoir été favorisée en français lorsque suit une consonne nasale dans la même syllabe » (p. 117). Morin rapproche à Straka d'écarter la solution de Meyer-Lübke en faveur de celle de Krepinsky sans réelles objections empiriques.

<sup>1353</sup> Morin (2003, p. 117) en présente une partie. Dans le cas de DŌMĪTĀM → afr. *donte*, Morin propose des formes refaites sur le féminin par analogie avec l'atone de l'infinitif DŌMĪTĀRĚ → afr. *donter*. Quant à CŌMĪTĚM van Wartburg recense aussi des formes avec diphtongaison dans la FEW 4.486a, ex. afr. *quente* (Abbeville 1270) là peut-être sous l'influence du nominatif *cuens* ← CŌMĚS. Morin (2003) souligne aussi que « [l']interprétation de ces données dépend aussi fondamentalement des hypothèses admises pour la diphtongaison du [ɔ] ouvert devant consonne nasale » (p. 117). **Étant donné que ces hypothèses ne sont que ça —des hypothèses— l'on devrait probablement modérer le poids qu'on attribue**

Nous nous alignons avec Morin (2003) qu'« on ne peut assurer la justesse de la chronologie relative de la diphtongaison de [ɛ] et de [ɔ] sur des bases empiriques aussi ténues » (p. 117). Nous ne cherchons pas à rejeter d'emblée la chronologie relative devenue pseudo doxa par son adoption dans les manuels de Fouché (1958), Bourciez (1955, § 141), de La Chaussée (1974, § 183), Pierret (1994, p. 147-149), Zink (1986), Joly (2003) et d'autres, mais nous cherchons à signaler que cette chronologie est très loin d'être « coulée dans le béton ». La phonologie historique des langues romanes aurait davantage à gagner par un rapprochement de ses sources et un retour, lorsque possible, sur les travaux des grands fondateurs de la discipline de l'étude des langues romanes, pour comprendre comment ils sont parvenus à leurs conclusions. À cet effet, nous proposons une autre solution à la diphtongaison asymétrique de /Ĕ/ et /Ō/ qui se base sur d'autres phénomènes déjà tenus pour acquis.

#### 10.4.1.4 Une explication alternative pour l'évolution de *friente*, *fiente* et *comte*

⊗ L'analogie de FRĚMĪTŪM avec FRĚMĚRE → afr. *friembre*, nous semble suffisante pour expliquer la diphtongue dans *friente*, d'autant plus que les formes verbales dérivées de FRĚMĪTĀRE témoignent d'une monophthongue, ex. a.wal. *frinter*, afr. *frintir*, mais a.pic *frienter*, etc. (cf. FEW 3.774a). Nous pensons voir une meilleure explication que celle du décalage de la diphtongaison entre /Ĕ/ et /Ō/ pour expliquer les différences de diphtongaison et non-diphtongaison dans \*FRĚMĪTUM → afr. *friente* mais CŌMĪTEM → *comte*.

On peut aussi lire chez Bourciez que l'« *ɛ* accentué libre suivi d'une nasale finale (ou devenue finale, soit directement, soit devant consonne) s'est combiné avec elle pour produire en français *yĕ* (écrit *ien*) » (p. 69) tel que dans RĚM → *rien*, BĚNE → *bien*, VĚNĪT → *vient*, TĚNĚT → *tient*. On trouve un phénomène parallèle dans l'évolution de l'adjectif possessif MĚŪM → *mien* avec une diphtongaison du /Ĕ/ entravée. Deux interprétations existent :

1. soit la nasale /m/ peut être syllabée comme noyau syllabique, ce qui cause la désentrave de la syllabe tonique,
2. soit on peut admettre que c'est sous le poids du trochée tonique que les monosyllabes se diphtonguent, et que ce pied est le même dans un monosyllabe comme RĚM que dans un mot comme FRĚMĪTŪM.

---

à la chronologie relative versus d'autres sources de données, notamment, comme le suggère Herman (1970b) dans les attestations écrites.

figure 152 : représentations moraïques de REM et FREMITUM

|   |       |         |    |       |         |       |   |       |         |       |   |    |   |   |
|---|-------|---------|----|-------|---------|-------|---|-------|---------|-------|---|----|---|---|
| ( | $\mu$ | $\mu$ ) | (  | $\mu$ | $\mu$ ) | $\mu$ | ( | $\mu$ | $\mu$ ) | $\mu$ |   |    |   |   |
| C | V     | C       | V  | V     | C       | V     | C | V     | C       | V     |   |    |   |   |
|   |       |         |    |       |         |       |   | /     |         |       |   |    |   |   |
| R | Ĕ     | M       | FR | Ĕ     | M       | (Ī)   | T | Ö     | FR      | JĔ    | M | () | T | Ö |

Ces explications sont d'autant plus probables car elles affectent uniquement la voyelle /Ĕ/ tonique. C'est-à-dire que /Ö/ est affecté par un *yod* dans la syllabe suivante, mais pas de la même manière.<sup>1354</sup> Quant à /Ö/ devant /m/, on peut lire chez Bourciez (1930) que « tout *o* a pris de bonne heure sur le territoire de l'ancienne Gaule un son fermé devant une nasale, il ne sera pas ici de distinction entre *o* et *ō* » (p. 97). Ce phénomène seule combiné à la syncope du /Ī/ est suffisant pour expliquer l'absence (ou au moins la rareté) de la diphtongaison dans CŌMĪTEM → afr. *comte* car /Ö/ serait devenu /ō/ avant la chute du /Ī/ et ainsi ne serait pas soumis à la diphtongaison romane de /ō/ → /wo/. Peut-être avons-nous raison d'accepter que certaines synopes aient eu lieu à la fois avant le voisement des intervocaliques et aussi avant la diphthongaison de /Ĕ/ et /Ö/, telle était déjà la conclusion de très nombreux romanistes (cf. n. 1351) dont Straka (1953) et Krepinsky (1931) faisaient figures d'exceptions.<sup>1355</sup> **Dans tous les cas, les deux règles phonétiques élucidées par Bourciez suffisent pour expliquer la différence dans l'évolution de CŌMĪTEM et FRĔMĪTŪM; nul besoin de se cadénasser à une chronologie relative arcane qui, de plus, n'est nullement appuyée par les attestations philologiques.**

### 10.4.2 Une hypothèse sur l'origine et la distribution des diphtongues romanes

Le lecteur devrait consulter Maiden (2016a) pour une présentation plus détaillée de la diphtongaison romane, mais nous tenterons brièvement d'offrir une explication aux divergences interrégionales. Il semble bien que les diphtongaisons appelées « romanes » aient comme source deux phénomènes phonologiques ayant eux-mêmes leur source dans le latin tardif.

Maiden (2016a) a démontré qu'un ancien processus métaphonique, par lequel une voyelle fermée dans une syllabe post-tonique a contribué à fermer une voyelle de la syllabe tonique. Pour Schürr (1918, p. 69-70) la métaphonie était une assimilation trans-vocalique.<sup>1356</sup> Plus tard, Schürr (1936, p.

<sup>1354</sup> Le /ō/ est affecté par un *yod* dans la syllabe suivante uniquement après un /l/ donc dans le groupe /li/ comme dans DŌLĪŪM → \*dwəljo → *deuil*, ŌCŪLŪM → oclo → \*wajlo → *œil*.

<sup>1355</sup> Le néogrammarien Max Krepinsky a été l'enseignant de Georges Straka à Prague dans les années 1930.

<sup>1356</sup> Les effets métaphoniques de l'implémentation phonétique sont constatés au moins depuis Rousselot (1901, p. 947) qui observa que dans une phrase française telle que *il a tourné*, la voyelle /a/ subit un arrondissement léger sous l'influence de la labiale /u/, <ou> suivante. La métaphonie aussi un processus très important dans la diachronie des langues germaniques, est décrite dans les grammaires historiques tel que Braune ([1936] 1967) mais a été reprise sur le plan théorique pour le germanique commun et pour les langues germaniques médiévales et modernes par de nombreux chercheurs (voir p. ex. Twaddell, 1957 [1937]; Cercignani, 1980; Penzl, 1983; Nübling, 2013, etc.). Voir Russo et Sanchez

279-280) qualifia la métaphonie comme une forme d'anticipation de la fermeture de la voyelle posttonique, mais ce mécanisme est critiqué depuis les années 1990.<sup>1357</sup> Les données du dialecte aretin (Arezzo, Toscane) suggèrent que cette métaphonie n'avait lieu initialement que dans les syllabes toniques non-entravées.<sup>1358</sup> En parallèle, il y a l'effet de l'allongement allophonique en syllabe ouverte mis en avant par Loporcaro (2015) ; déjà Schuchardt (1866a, II, p. 328) était clair que la durée de la voyelle tonique n'était qu'une précondition à la diphtongaison, et non pas sa cause.<sup>1359</sup>

Ces deux préconditions préparent le terrain pour deux types d'évolutions plus tardives : l'application de la métaphonie fermante dans toutes syllabes toniques, entravées ou non comme c'est le cas dans le sud de l'Italie. Cela s'est fait par le maintien de l'identité de la voyelle post-tonique, avec cependant un relâchement des contraintes sur la forme de la syllabe (cf. Maiden, 2016a, p. 651). D'un autre côté, les dialectes du Nord de l'Italie et notamment de la Gaule se sont rattachés à la structure syllabique non-entravée, laissant place à la diphtongaison en syllabe allongée peu importe la qualité de la voyelle post-tonique (cf. Maiden, 1987).

Russo (2014b) et Russo et van der Hulst (2014) ont signalé de potentiels cas de la fermeture métaphonique des voyelles toniques devant un *yod* dans la syllabe post-tonique dans le latin mérovingien (§ 4.4.1.2, § 4.6.2) ; ce qui laisse ouverte la possibilité qu'une forme de fermeture métaphonique à la Maiden (1988, 2016b) avait aussi eu lieu dans le latin mérovingien, mais pas de la même manière qu'en italien. En Gaule ce sont surtout les voyelles mi-fermées /Ē/ et /Ō/ qui se sont fermées davantage par un /j/ dans la syllabe subséquente.<sup>1360</sup> Dans nos données le remplacement

---

Miret (2009) pour un état de la question concernant les métaphonie romane. L'intérêt théorique de la métaphonie est visible par la journée d'étude *Metaphony: Theoretical, descriptive and typological issues* organisée pour l'édition 2023 de *Phonetics and Phonology in Europe*.

<sup>1357</sup> Russo (2007) propose plutôt une analyse morpho-phonologique de la métaphonie en italien napolitain. Selon elle, la voyelle ciblée par métaphonie est sous-spécifiée dans sa représentation lexicale, et sa forme de surface (et sa trajectoire diachronique) est conditionnée par la voyelle à sa droite. Dans le napolitain, un élément |A|, lexicalisé par exemple dans la terminaison /-a/ du féminin aurait bloqué la fermeture d'une voyelle tonique; qui dans l'absence d'un délestage par un morphème fusionnel contenant le |A| subit une fermeture spontanée.

<sup>1358</sup> L'hypothèse de la diphtongaison par métaphonie remonte au moins jusqu'à Meyer-Lübke (1890b) où l'on peut lire « Die Schicksale des e sind bedingt durch die folgenden Vokale: vor u, i wird e zu ie bzw. e, vor a, e, o dagege A note on Old High German umlaut. Joos (ed.) *Readings in Linguistics* bleibt es als e. Die Zahl der folgenden Konsonanten ist gleichgültig. Dies findet sich im Neapolitanischen, im Apulischen [...] » (§ 152). Cette question est aussi traitée dans la monographie de Russo (2007 avec une riche bibliographie sur le sujet), qui est consacré à la métaphonie dans les dialectes italiens. Elle démontre qu'en napolitain la diphtongaison est non métaphonique, elle est aussi soumise à une contrainte de blocage (devant un élément A final). D'après elle, cette diphtongaison s'apparente à une diphtongaison romane spontanée.

<sup>1359</sup> Schuchardt (1866) « ...ich noch nicht begegnet. Vor Allem muss berücksichtigt werden, dass es hierbei nicht auf die Quantität als das Wesentliche ankommt, è und ö konnten nur, nachdem sie gedehnt waren zu Diphtongen werden » (p. 131). Cette même précaution est émise par Burger (1935) « ... il faut renoncer à voir la cause de la diphtongaison dans l'allongement de la voyelle sous l'accent; tout au plus peut-on voir une circonstance favorable dans un certain allongement de la voyelle là où, comme dans la plupart des parlers français et italiens, la diphtongaison ne se produit guère qu'en syllabe ouverte ... » (p.133-134).

<sup>1360</sup> En réalité la métaphonie fermante s'appliquait assez largement dans le latin tardif de l'Italie. Selon Maiden (2016a) : « Metaphonic diphthongization is best represented today in central and southern Italy (Table 2), but it (or clear reflexes of it) recurs in Alpine Piedmontese and Lombard, and in Romagna. In most of Italy, metaphony affected both high and low mid stressed vowels (\*[e], \*[o] and \*[ɛ], \*[ɔ]), and more rarely also stressed \*[a] (cf. Maiden 1987). High mid stressed vowels, \*[e] and \*[o], were invariably raised under metaphony to [i] and [u], while stressed \*[a] generally yielded [ɛ] (and sometimes [je]), under metaphony. Low mid vowels \*[ɛ] and \*[ɔ] likewise underwent raising by metaphony to [e] and [o]

de /Ĕ/ par <i> est très rare : la forme <tinuit> (Nord/697 T1766 l.5) pour TĔNUIT ‘il tint’ est la seule forme qui témoigne réellement du /Ĕ/ devenu /i/ roman. Bien plus fréquente dans le gallo-roman est la fermeture de /Ĕ/ ou /Ē/ devant une palato-vélaire en coda, ex. LĔCTOR → <lictur> (Ile-Fr/691 (T4491 l.23) → afr. *litur* ‘lecteur’ (FEW 5.235a) ; phénomène que nous observons aussi dans nos chartes par les graphies <relict->, neuf fois contre une seule attestation de <relecta> (Nord/703 T4479 l.6). Maiden (2016a) présume que cette fermeture est passée par une étape diphtonguée parallèle à la présumée NĔPTIA → \*nĕptjĕ → \*njetsjĕ → afr. *niece* ‘nièce’, mais NĔPTIA ne démontre jamais la même fermeture graphique de /Ĕ/ → <i>, ex. <nepte m[ea] Mummolam> (Ile-Fr/673 T4462 l.11), <nepti meae Deorovare> (Ile-Fr/673 T4462 l.20, l.26), ce qui laisse supposer que la fermeture sous l’influence d’une palato-vélaire en coda ne demande pas forcément le passage par un stade diphtongué.<sup>1361</sup>

On trouve un effet similaire en castillan où un /i/ ou /j/ post-tonique fermait un /Ĕ/ ou /Ō/ latin vers /e/ et /o/ romans empêchant donc la diphtongaison de /ε/ et /ɔ/, ex. VĔNI → *veni* → esp. *ven* ! ‘vient’ (cf. Penny, 2002).<sup>1362</sup> Le fonctionnement de la métaphonie en castillan (cf. Maiden 2016, p. 226), comme le phénomène dans le latin mérovingien, suggère que la métaphonie fermante est plus ancienne que la diphtongaison en syllabe tonique libre. En parallèle des métaphonies, la diphtongaison en syllabe tonique non entravée a lieu dans la plupart des dialectes septentrionaux de l’Italie, y compris dans le standard toscan, et cette forme de diphtongaison affecta la majorité des dialectes gallo-romans.<sup>1363</sup> C’est peut-être avec la neutralisation des contrastes romans /i/ - /e/ - /ε/ et /u/ - /o/, /ɔ/ en finale que les effets fermants de la métaphonie ne pouvaient plus être compris des locuteurs du gallo-roman et qu’une nouvelle logique s’imposa, celle où la palatalité ou la labialité des voyelles /ε/ et /ɔ/ romanes étaient phonologisées dans l’espace entre l’attaque consonantique et le noyau vocalique.

L’absence de toute diphtongaison en sarde et en portugais, mais leur présence même en syllabe entravée en castillan, peuvent nous paraître étonnantes et nous permettent de poser une hypothèse : il n’y avait peut-être pas de diphtongaison romane native ni en sarde ni en ibéro-roman, *mais* le dialecte castillan sous l’influence du gallo-roman et du catalan, et peut-être assisté par la disparition de certains /ε/ devenus /e/, etc. et a surgénéralisé les diphtongues allophoniques, normalement réservées à la tonique libre, employant finalement la diphtongue chaque fois qu’il s’agissait d’un /ε/ ou /ɔ/ tonique, d’où la distribution actuelle. On trouve aussi cette diphtongaison en syllabes entravées

---

respectively, but their geographically most widespread outcome is diphthongization, in the form of opening diphthongs with an initial glide, usually [je] and [wo] » (p. 200-201).

<sup>1361</sup> Ces formes <nepti> qui semblent être masculines s’expliquent par la neutralisation de la diphtongue écrite <-ae> avec les autres voyelles antérieures dans les syllabes atones ; le féminin est contrasté avec les formes masculines comme <dulcissimo nepoti meo Berterico> (Ile-Fr/673 T4462 l.21-22). Il est étonnant aussi de remarquer qu’en castillan, c’est précisément lorsque la voyelle tonique est suivie par une consonne palatale ou palatalisée que la diphtongaison n’a pas lieu. Malkiel (1984) aborde cette question en détail.

<sup>1362</sup> La fermeture de certains /Ĕ/ → /Ē/ et /Ō/ → /ō/ a délesté des contextes où la diphtongaison romane aurait pu avoir lieu.

<sup>1363</sup> Il est débattu si le poitevin a aussi subi cette diphtongaison et ensuite un retour à la monophthongue ou si cette diphtongaison n’a simplement pas affecté ce dialecte de l’ouest, position plus raisonnée si nous considérons le littoral atlantique de la Gaule comme étant aussi une zone périphérique de la Romania. À ce sujet voir Castellani (1969).

comme en syllabes non entravées dans le roumain, le dalmate, le wallon, le frioulien (cf. Russo 2007, Russo et Sánchez Miret, 2009).<sup>1364</sup>

## 10.5 La diphtongaison « française »

La diachronie du français connaît aussi la diphtongaison des voyelles /Ē/ et /Ō/ qui aboutissent aux voyelles [wa] et {[ø], [œ]} dans la langue moderne, ex. MĒ → fr. *moi* [mwa] et ŌVUM → fr. *œuf* [œf] par un parcours compliqué. Zink (1986, p. 59) reconstruit au moins sept étapes dans la modification de ces voyelles, Englebort (2009) en propose douze. Bourciez (1967, p. 71-86) y consacre une quinzaine de pages et Pope (1952, §121, §225-§230, §518-525) plusieurs sections. De plus, dans la dialectologie d'oïl, l'évolution de ces voyelles est la source de plusieurs grands isoglosses. Tandis que l'aboutissement de /Ē/ → [wa] est caractéristique des dialectes du nord-est (wallon, dans le Nord, les Ardennes, la Meuse, etc.) et du français standard, dans l'ouest et le centre du domaine d'oïl on trouve plutôt une forme [wɛ] ou des formes encore plus conservatrices [ɛ] dans les Deux-Sèvres, en Charente-Inférieure, Charente, dans la Vienne et la Haute-Vienne, mais aussi dans l'Ain et en Suisse, ce qui démontre que ces diphtongaisons n'ont pas eu lieu de la même manière partout en Gaule. Les dialectes d'oc préservent généralement aussi un /ɛ/ ou /e/ tonique (cf. ALF n° 494 *étoile*), donc sans diphtongaison.

Quant au /Ō/ devenu /ø/ en syllabes ouvertes ou [œ] dans les syllabes aujourd'hui entravées dans la plupart des dialectes d'oïl, on trouve quand même des prononciations conservatrices, [u] dans le Morbihan, la Vienne et la Haute Vienne, dans la Creuse, mais aussi en Meurthe-et-Moselle, dans les Vosges, dans la Haute-Marne et dans le centre et l'est de la Suisse. La langue d'oc préserve généralement la valeur [u] (cf. ALF n° 223 *la chaleur*).<sup>1365</sup> Beaucoup de ces transformations sont postérieures à la période mérovingienne et tombent hors du cadre de cette étude. Comme nous l'avons évoqué dans la section 4.4 la transcription du /Ē/ tonique par <i> est constatée dans de nombreux textes du latin tardif, et les grammairiens anciens avaient remarqué le rapprochement du /Ē/ au son de /ī/. Comme le souligne Vielliard (1927, p. 5) « c'est en Gaule qu'il prit le maximum d'expansion ... peut-être [due] au caractère très fermé qu'avait en Gaule la prononciation de *ɛ* », la notation romaniste pour le phonème roman issu de /Ē/ et /ī/ latins. Déjà, Vielliard (1927, p. 5) notait que l'« *ē* est beaucoup plus fréquemment transcrit par *i* que par l'*e* de la graphie traditionnelle ».

Richter (1934, p. 206) rapporte trouver un exemple de /ī/, donc /e/ roman ayant passé à /ei/ dans les lettres rimées de Frodebert et Importun daté 666 ap. J.C. En effet nous trouvons la forme <fei> présumément de FĪDEM (lettre 4, l.4), mais nous accepterons la conclusion de Walstra (1962, p. 183) qui y voit plutôt un exemple de la lénition du /d/ : FĪDEM → \*fede → fee « le -d- intervocalique se serait amui » (p. 183). L'hypothèse de Richter est intenable à l'égard que ce serait notre seul exemple d'apocope datable du VII<sup>e</sup> siècle. Zeumer (1886, p. 224), suivant Rozière (1859) croyait voir <fei>

<sup>1364</sup> En roumain, seulement le /Ē/ est concerné par la diphtongaison; car /ō/ avait fusionné assez tôt avec le /ō/ pour délester les contextes permettant la diphtongaison du /ō/.

<sup>1365</sup> En syllabes entravées, les données dialectales nous présentent différentes valeurs proches [o], [ɔ], [u], cf. ALF n° 336 *courir*.

pour LÉGE FĪDEI 'la loi de la foi'. La forme est donc ambiguë et comme le souligne Kerkhof (2018) pourrait être une faute de copie du copiste du IX<sup>e</sup> siècle. Nos premiers exemples clairs de la diphtongaison « française » datent en effet de la séquence de Sainte Eulalie de la fin du IX<sup>e</sup> siècle.

Grandgent (1907) avait remarqué que l'écriture du <u> à la place du /ō/ tonique est fréquente en Gaule et « représente un son très fermé qui plus tard dans le Nord de la Gaule est devenu *ou* ou *u* : *cōrtem* > Old Fr. *court* » (p. 86).<sup>1366</sup> Pirson (1901) décrit ce phénomène comme « la permutation fréquente de l'ō et de l'ũ *toniques*, qui se produit dans des conditions tout à fait analogues à celles de l'ē et de l'ī (p. 13). On admet que la diphtongaison dite « française » est une diphtongaison distincte de la romane que nous venons d'observer, bien qu'en français, elle soit conditionnée par les mêmes critères syllabiques et prosodiques, c'est-à-dire dans les syllabes toniques non-entravées où /ē/ → /eɪ/ et /ō/ → /ou/.

Nos données ne témoignent pas d'une diphtongaison pour notre période et même dans les *Serments*, nous trouvons <i> à la place de /ē/ dans \*SAPĒRE → <savir> (l.7), \*POTĒRE → <podir> (l.7), DE ĪSTE → <dist> (l.6) et SĪT → <sit> (l.13), ce que Koschwitz (1884, p. 14) interprète comme [e<sup>i</sup>], c'est-à-dire le début de la diphtongaison. Ascoli (1881) était de l'avis que cette diphtongaison « française » était d'origine celtique. Nous pouvons seulement en conclure que dans la période mérovingienne les potentielles diphtongues n'étaient pas encore lexicalisées. Dans notre corpus nous trouvons un grand taux de remplacement de /ē/ par <i>, dépassant souvent le 70 %, qui révèle le caractère périphérique et fermé du /ē/ tonique et un taux de remplacement vers les 50 % pour le /ō/ écrit <u> (§ 4.6) indiquant un phénomène parallèle pour les voyelles postérieures.

## 10.6 Les consonnes en positions fortes

Comme nous avons décrit dans la figure 142, les positions fortes se résument à l'initiale du mot, et immédiatement après une autre consonne, comme dans les attaques branchantes ou en tant qu'attaque à la suite d'une coda interne. Dans la diachronie du français, il y a peu à dire sur l'évolution des consonnes en position forte; elles restent intactes préservant la valeur qu'elles avaient dans le latin classique. Dans le chapitre 10 (§ 10.3.1) nous résumons la valeur des consonnes en position forte. Le sort du /k/ en position est abordé entre autres dans la section 10.2.3. Le lecteur pourra aussi consulter Bourciez (1930, partie 2), Pope (1934, § 202) ou n'importe quel manuel classique. Pope (1934) est explicite que la consonne en position forte « avec l'exception des fricatives faibles *w* et *j*, restent normalement intouchée à moins d'être affectée par la palatalisation ou par des changements isolés » (p. 96). Nos données mérovingiennes n'ont que peu à contribuer sur ce sujet.<sup>1367</sup>

<sup>1366</sup> Grandgent (1907) : « represents a very close sound, which later, in northern Gaul, became *ou* ou *u* : *cōrtem* > Old Fr. *court* » (p. 86).

<sup>1367</sup> Bien que voir Falc'hun (1972) et Zuk (2019c) pour une différenciation du /r/ devenu fortis en initial. Voir Pope (1934, § 203) pour quelques fortitions spontanées de l'initiale.

## 10.7 La lénition des consonnes intervocaliques

Les langues romanes occidentales sont caractérisées par une lénition des consonnes à l'intervocalique. Sous le terme de lénition on peut regrouper trois processus distincts qui caractérisent les dialectes occidentaux du gallo roman : **la spirantisation, le voisement et la dégémiation**. Dans chaque cas, c'est l'environnement intervocalique qui provoqua la règle synchronique.<sup>1368</sup> Étant donné que ces affaiblissements des consonnes ont eu lieu dans le gallo-roman, l'ibéro-roman et dans l'italo-roman septentrional, et que nous trouvons des « mutations » similaires dans les langues celtiques, certains chercheurs comme Martinet (1952) proposaient déjà dans les années cinquante qu'on rapproche la lénition dans les langues romanes occidentales au processus semblable dans les langues celtiques et que ces affaiblissements eurent lieu sous la forme d'une *push-chain*. Le celticiste Thurneysen décrit la lénition ainsi :

*« ... une mutation de la consonne qui trouve normalement son origine dans une réduction de l'énergie employée dans leur articulation. Elle affecta non seulement les consonnes médiales, mais aussi les consonnes initiales qui étaient associées de près avec le mot précédent... Elle prédate la perte des voyelles finales ou en position interne..., car elle présuppose l'existence continue de ces voyelles »*<sup>1369</sup>

Thurneysen (1946, sect. 118, p. 74), *Grammar of Old Irish*

Dans les langues romanes, les cibles de la lénition sont plus restreintes qu'en celtique, n'ayant lieu qu'à l'intérieur des mots, notamment entre deux voyelles. Martinet (1952) dans un article classique *Celtic Lenition and Western Romance Consonants* a argumenté pour le rôle du substrat celtique dans la lénition intervocalique des consonnes romanes. Dans la catégorie des lénitions intervocaliques nous trouvons traditionnellement la spirantisation des obstruantes voisées, le voisement des sourdes, et la dégémiation des consonnes géminées. Pour la présence de ces phénomènes dans la scripte mérovingienne, notamment dans le corpus TELMA-ARTEM voir Russo (2014a, 2015, 2016a) et pour les descriptions philologiques classiques voir Viellard (1927, chap. 4) et Pei (1932, chap. 4).

### 10.7.1 La spirantisation

La spirantisation (ou fricatisation) est le processus par lequel une occlusive ou une affriquée perd de son occlusion et devient ainsi une consonne plus faible, habituellement une fricative ou une approximante. Dans le latin tardif, on peut décrire ce phénomène comme le passage des phonèmes /b/, /d/, /g/ à une articulation [β], [ð], [ɣ] à l'intervocalique. Ceux-ci étaient plus tardivement rejoints

<sup>1368</sup> Comme le remarque Lopocararo (2011a, p. 64) la syncope précède la lénition en français, tandis qu'en espagnol c'est la lénition qui précède la syncope. Cela pourrait nous aider à localiser l'origine de cette lénition, potentiellement en Espagne.

<sup>1369</sup> Thurneysen (1946) : « Lenition ... is the term used to describe a mutation of consonants which normally originated in a reduction of energy employed in their articulation. It affected not only medial, but also such initial consonants as were closely associated with the preceding word... It is earlier than the loss of vowels in final or interior position..., for it presupposes the continuous existence of these vowels » (p. 74).

par les phonèmes /p/, /t/, /k/ qui une fois voisés (cf. § 10.7.2) ont aussi subi la spirantisation qui semble donc avoir été une règle allophonique active de la grammaire gallo-romane.

Selon Martinet (1952, p. 121), la spirantisation des occlusives voisées est un phénomène très ancien. Il semble dans un premier temps être la conséquence d'une économie d'énergie car sur le plan articulaire, la fricative se caractérise par l'échec de la glotte à se fermer en entier entre deux voyelles. Étant donné qu'en latin il n'y avait pas de fricatives voisées à part le [z], cette lénition articulaire n'affecta pas les contrastes phonologiques de la langue :

(323) Lénition des occlusives voisées à l'intervocalique

- a. FÁBER → fr. *fèvre* 'ouvrier'
- b. ÉBRIUS → fr. *ivre*
- c. DEBĒRE → fr. *devoir*
- d. AUDĒRE → fr. *ouïr*

Cependant, une fois que la lénition des occlusives voisées a commencé, elle a permis toute une *chain-shift* des autres consonnes non-résonantes de la langue. Ces lénitions par spirantisations sont presque invisibles, le latin n'ayant aucune graphie adaptée pour signaler des réalisations fricatives des anciennes occlusives voisées. Dans nos chartes, /d/ intervocalique continue d'être écrit <d> avec quelques rares hypercorrections comme <alote> (Ile-Fr/691 [T4470](#) l.10) et (Nord/709 [T4480](#) l.20) pour le latin *ALODĪS* 'terre possédée par son exploitant' qui est lui un emprunt au PG. (*allaud-*). L'attestation du [ð] de l'ancien français n'est vraiment visible qu'à partir des *Serments de Strasbourg* avec ses formes comme <Ludher> (l.11) pour \**blud-hari* et <cadhuna> (l.9) pour *CĀTA ÚNA* signalées par Russo (2015).

Pour la spirantisation du /b/, les données philologiques sont un peu mieux, car la constriction du /w/ dès le Ier siècle tel qu'en attestent les inscriptions de Pompeï, ex. <Berus> (Pomp. 4380) pour *VERUS* ou <baliat> (Pomp. 4874) pour *VÁLEAT*. Le phonème /w/ prononcé [β], [β̥] ou [v] se représente par des inversions occasionnelles des graphies <v> et <b> (cf. Väänänen, 1981, § 89). Par ce même rapprochement, /b/ spirantisé vers [β] est occasionnellement représenté par <v> dans nos chartes (plusieurs exemples de ce type de lénition dans les chartes sont aussi fournis par Russo 2014a, 2016a).

(324) Spirantisation des occlusives voisées dans nos chartes

- a. GÁBATA : <gavata> (Ile-Fr/637 [T4495](#) l.31)
- b. MÓBILE : <mobilebus> (Ile-Fr/637 ([T4507](#) l.5), (Nord/709 [T4480](#) l.19) ; <inmobilebus> (Ile-Fr/637 ([T4507](#) l.5), (Nord/709 [T4480](#) l.19) ; <movile> (Nord/688 [T4459](#) l.8) ; <inmovil[e]> (Nord/688 [T4459](#) l.8) et plus tardivement <movilibus> (Ile-Fr/755 [T2925](#) l.7), <movilibus> (Ile-Fr/755 [T2925](#) l.7).

En revanche on trouve quatre attestations de <mobil-> entre (Norm/VIIIe ([T4496](#), l.8) et (Nord/703 [T4479](#) l.4) et d'autres exemples dans la période post-mérovingienne. Dans ce mot, la fréquence avec

laquelle /b/ est écrit <v> de 60 % dans la période étudiée, ce qui suggère que la phonologisation de /b/ → /β/ était accomplie à l'intervocalique. On trouve aussi des exemples de graphies inversées, par exemple CÖNNIVĒNDA 'dont le regard est à détourner' transcrit <conhiben[da]> (Ile-Fr/696 T4475 l.22).

Concernant la lénition du /g/, sa trajectoire d'affaiblissement dépend énormément de comment nous reconstruisons le phonème sous-jacent de base, c'est-à-dire comme une vélaire /g/, une palatale /j/ ou encore comme quelque chose de non spécifié entre ces deux consonnes (voir la discussion à la § 10.2.2). Si l'on reconstruit une vélaire proprement, alors la spirantisation de /g/ donnerait [ɣ], tandis que la spirantisation de /j/ donnerait [j]; cependant les formes romanes comme fr. *mais* ← MAGĪS, fr. *pays* ← PAGĪS attesté comme <paiaes> (Ile-Fr/711 T4478 l.12) de même que les graphies inversées comme <g> qui représente /j/ dans <aligenare> (Ile-Fr/673 T4462 l.25) pour ALIĒNĀRE nous pousse à favoriser la reconstruction palatale.<sup>1370</sup> Dans les deux hypothèses l'occlusive palato-vélaire fini par chuter entièrement.

L'affaiblissement du /g/ intervocalique se voit dans le verbe \*E(X)LĪTIGARE ← EX + LĪTĪGĀRE 'faire par litige' attesté avec son <g> étymologique dans <elidigatas> (Nord/709 T4480 l.23) et tardivement <elidegatas> (Ile-Fr/751 T2922 l.19, l.22), (Ile-Fr/751 T2923 l.19), (Ile-Fr/751 T2923 l.20), mais aussi sans le <g> dans <elidiatum> (Nord/693 T4471 l.32), (Nord/710 T4482 l.17), et <helitiatum> (Nord/697 T4476 l.24), <alidiatum> (Nord/703 l.12), pour un taux de préservation de 17 % pour la période entre 693 et 709.<sup>1371</sup> La chute occasionnelle du /g/ est donc visiblement marquée dans la graphie mérovingienne.

## 10.7.2 Le voisement des occlusives sourdes

Un autre type de lénition connu à l'intervocalique est le voisement des obstruantes sourdes. Si, dans un premier temps, ce sont les fricatives latines /f/ et /s/ qui étaient affectées par le voisement, les

<sup>1370</sup> On trouve ce même phénomène dans l'Appendice Probi : <calcostegis non calcosteis> (n° 12) du grec χαλκόστεγος et fait référence au palais 'au toit en bronze' qu'avait fait construire l'empereur Anastase I<sup>er</sup> empereur de l'Empire Byzantin d'orient de 491 à 518 ap. J.-C. Kerkhof (2018, p. 139), suivant la suggestion de Behrens (1922, p. 5) donne la traduction plus générale de 'bronze/copper roof beams' du grec χαλκός + στέγος. Kerkhof considère la forme de l'Appendix Probi comme preuve de la lénition intervocalique.

<sup>1371</sup> Ce verbe E(X)LĪTIGARE donnerait le verbe afr. *esligier* selon Tobler (1867) verbe qu'il décrit comme « unorganisches » (p. 342) voire 'non héritée'. Vieliard (1927, p. 50) remarque que la forme <elidigatas> (Nord/709 T4480 l.23), pourrait ne pas se rattacher à ce verbe \*E(X)LĪTĪGĀRE, soulignant la position de Körting (1907, p. 399) qui le fait plutôt remonter à une racine franque *ledig* 'frei, losmachen', (cf. l'al. *ledig* 'libre ou célibataire', suéd. *ledig*, néer. *leeg*, etc., ayant ce même sens). On reconstruirait aujourd'hui une forme protogermanique \**lþɣaz*, francique \**lþɣg*, sur la base d'une racine germanique \**lþɣz* 'un joint mobile', (cf. an. *lithe* cf. Kroonen, 2013, p. 34). C'est à cette base francique que Paris (1883, p. 382) attache le verbe afr. *elligier* 'payer, acheter', qu'il rapproche donc de l'afr. *lige*, *lege* 'liège' et dont au verbe il attribue le sens primitif de 'rendre quitte' ou 'dégager'. L'étymologie reste contentieuse. Si LĪTĪGĀRE a donné les formes héritées *lidar* en espagnol et *lidar* en portugais, von Wartburg est clair dans la FEW 5.376 qu'en français *litiger*, mfr. *littigier* est un emprunt, présumément au latin médiéval, une position qui est appuyée par la non-réduction en /ə/ du /i/ roman suivi d'un /i/ dans la syllabe suivante (cf. § 5.2). La TLL (7.2. 1508-1510) donne E(X)LĪTIGARE comme dérivation de LĪTIGARE. Dans tous les cas, comme le souligne Vieliard (1927) « Mais quelle que soit l'étymologie du verbe *elligare* (ou *elidigare*), cela ne change rien à la question de l'évolution phonétique du *g* dans ce mot » (p. 50).

occlusives étaient aussi affectées dans la période mérovingienne. Cette règle devait être synchroniquement active assez tardivement, car elle affecta aussi les affriquées simples issues de la palatalisation des consonnes devant une voyelle antérieure, ex. PLĀCĒRE → \*plac̄ere → \*plaj̄ere → \*plaj̄zir ‘plaisir’ (cf. § 10.2.1). Le progrès de la lénition des consonnes en position faible dans le latin mérovingien est documenté de manière inégale par Bonnet (1890, chap. 2, section 2) dans les écrits de Grégoire de Tours, par Pirson (1901) dans les inscriptions de la Gaule. Vielliard (1927, chap. 4) et Pei (1932, chap. 3 et 4) abordent les substitutions de des consonnes dans les chartes mérovingiennes, tandis que Russo (2014a, 2015) présente une sélection d'exemples tirés des chartes mérovingiennes et carolingiennes dans une logique grapho-phonologique.

Le voisement des occlusives et des fricatives sourdes à l'intervocalique peut se représenter selon le schéma suivant :

$$\begin{array}{l} p \ t \ k \ k^w \quad \rightarrow \quad *b \ *d \ *g \ *g^w \\ f \ s \quad \rightarrow \quad *v \ *z \\ \text{ex.} \quad \text{APĪCULA} \rightarrow \text{abeille, cf. it. } \textit{pecchia} \\ \text{DŪPLUS} \rightarrow \text{dubuls}^{1372} \rightarrow \text{double [dubl], cf. it. } \textit{duplo, doppio} \end{array}$$

Le voisement des consonnes sourdes à l'intervocalique est attesté de manière sporadique depuis le premier siècle, cf. (cf. Varvaro, 1968; Weinrich, 1958), ex. TRĪTICUM attesté <tridicum> (pomp. 5380, cf. Väänänen 1981, § 106) et devient très visible dans la Gaule du V<sup>e</sup> (selon Joly, 2003, p. 107) ou au VI<sup>e</sup> siècle y compris en Espagne (József Herman, 1998, p. 13, 68) et le nord de l'Italie (R. Politzer et Politzer, 1953, p. 13). Cravens (1991, 2002), à son tour, avait argumenté que le voisement passif entre voyelles était possible dans le roman commun, une variation sociale que Politzer (1951a, p. 530) considère comme ayant caractérisé le latin tardif. Cependant, ce n'est que dans les dialectes occidentaux que celui-ci était phonologisé et cela précisément au moment où les gémées se sont simplifiées en consonnes simples (cf. R. L. Politzer, 1951a, p. 530).

Chez Grégoire de Tours on trouve un certain <petrogoricus> correspondant aux *petrocorii* chez César (Caes. *de bello*), ce qui suggère l'affaiblissement des consonnes intervocaliques ; mais on peut difficilement trancher entre une origine celtique ou romane du phénomène. Dans les noms galates, on trouve souvent le caractère grec *zeta* ⟨ζ⟩ là où on écrit ⟨s⟩ en latin, poussant Martinet (1952) à voir en gaulois la même lénition celtique, ex. Γαιζατοριξ, *gæzatorix*, un nom celtique, en comparaison avec lat. *gaesum* écrit γαισάται en grec. On remarque que ces lénitions n'ont pas eu lieu en gascon, en béarnais et dans l'aragonèse (cf. Mott, 2007), ex., *a pleca* ‘partir’ ← PLĪCARE, *roatã*

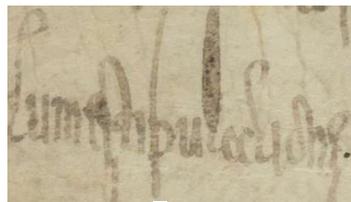
<sup>1372</sup> Écrit *douule* en ancien français (cf. Burguy 1953, p. 31).

'roue' ← RÓTAM . Ce sont des régions qui sont notamment connues pour ne pas avoir été habitées par des peuples celtes (cf. Pépin, 2012).<sup>1373</sup>

Dans les chartes mérovingiennes on trouve différentes instances du voisement à l'intervocalique.

(325) Le voisement du /p/, consonne sourde à l'intervocalique

- a. AD HEPISCÉNDI : <adebisci> (Ile-Fr/673 T4462 1.5)
- b. NUNCUPANTES : <noncobanti> (Ile-Fr/682 T4464 1.4), (Ile-Fr/691 T4467 1.3), (Nord/703 T4479 1.3)
- c. PRINCÍPIBUS : <princibebus> (Nord/688 T4459 1.9)
- d. ▲ SÓPITA : <subita> (Nord/693 T4471 1.35), (Nord/697 T4476 1.24), (Nord/703 T4479 1.13), (Nord/710 T4481 1.25), (Nord/710 T4482 1.18), (Nord/716 T4485 1.15), mais attention car ces formes représentent peut-être SÚBITA 'réussie, ayant eu lieu' de SÚBITUS (cf. n° xxxx.f).
- e. STIPULATÍONE : et plus tardivement <stibulacione> (Als/732 T3872 1.22) et <estibulacione> (Norm/VIIIe T4496, 1.18). Cette dernière forme est particulièrement intéressante car comme le souligne Vielliard (1927) « le scribe, hésitant entre la graphie *b* et *p*, a écrit ces deux lettres l'une sur l'autre » (p. 56) :



c u m e s t i **b** u l a c i o n e

- f. CONSCRÍBERE : <conscribere> (Norm/VIIIe T4496, 1.15) ; c'est la même charte que la précédente, mais ici le scribe, hésitant à plutôt écrit <pb> de manière linéaire, plutôt que de superposer une lettre sur l'autre. Il y a aussi ici l'influence du lexique avec les formes SCRÍBERE avec la voisée mais SCRÍPTUS avec la sourde.

Le voisement du /p/, consonne sourde à l'intervocalique est aussi observable dans les graphies inversées comme <opetum> (Ile-Fr/673 T4462, 1.18) pour OBITUM et <opidencia> (Bourg/677 T4492, 1.14) pour OBEDIÉNTIA.<sup>1374</sup>

<sup>1373</sup> D'ailleurs, l'impuissance des rois mérovingiens devant les *Uuascones* « dévalant de leurs montagnes, descendent dans la plaine, dévastant vignes et champs » (Trad. Latouche, 1995, p. 190) nous est parvenue par Grégoire de Tours (*DLH*) et Frédégaire (*Chron.*).

<sup>1374</sup> Attention, ici Vielliard (1927, p. 58) donne la forme <opidencia> et sans traduction latine.

## (326) Le voisement du /t/ à l'intervocalique

- a. POTÉRAT : <podibat> (Nord/688 [T4459](#) 1.4)
- b. GRATÁNTI : <gradanti> (Nord/688 [T4459](#) 1.7) ; <gradante> (Nord/716 [T4486](#) 1.7)
- c. ROTÁTICO : <roda[ti]co> (Nord/716 [T4484](#) 1.17)

## (327) Le voisement du /k/, consonne sourde à l'intervocalique (cf. Vielliard 1927, p. 44-46; Russo 2014a, 2016a)

- a. MATRICULÁRIUS 'une personne sur la liste des personnes pauvres': <matrigolarius> (Nord/688 [T4459](#) 1.3), <matrigolaria> (1.6)
- b. SÉCUNDO : <segundo> (Ile-Fr/682 [T4464](#) 1.24)
- c. VÍCO : <vigo> (Nord/710 [T4481](#) 1.21)
- d. PARISIÁCO : <Parisiago> (Ile-Fr/711 [T4478](#) 1.3), et tardivement <Parisiago> (Ile-Fr/753 [T2924](#) 1.17), <Parisiago> Ile-Fr/768 [T2932](#) 1.7)
- e. FESTÚCO : <fistugo> (Nord/693 [T4471](#) 1.22)
- f. PLACÁBILE : <plagabile> (Nord/716 [T4483](#) 1.2), forme non repérée par Vielliard (1927), mais bien corrigée dans une confirmation tardive Ile-Fr/769 ([T4488](#)).

Le voisement de la vélaire s'observe aussi dans les graphies inversées, ex. <iocalis> (N.I/660 [T4460](#) 1.3) pour IUGÁLIS 'joint', <congregacio> (Nord/694 [T4472](#) 1.12, 1.13, 1.15) pour CONGREGATIO 'congregation'. Il y a un autre lemme /riko/ -RICO- dans notre corpus qui est un emprunt au PG. *rīk<sup>h</sup>az* 'puissant' et qui se trouve souvent dans les anthroponymes germaniques. Ce lemme devait exister dans le latin tardif sous une forme \*RĪCCŪS telle qu'attestée par l'it. *ricco*, l'esp. *rico*, le port. *rico*, l'oc. *rico*. L'adjectif 'riche' en français provient plutôt de la forme adjectivale PG. \**rīk<sup>h</sup>ijaz* latinisée comme RĪCĪŪS et qui résulta dans l'afr. *rice* ([FEW 16.712b](#))

En se penchant sur le voisement du /k/ → /g/ à l'intervocalique, nous avons des témoignages intéressants de l'anthroponymie où \**rīk<sup>h</sup>az* apparaît comme <rigo>, trahissant le phénomène de voisement à l'intervocalique. Comme nous pouvons le voir dans (328), toutes nos attestations de \**rīk<sup>h</sup>az* comme <rīga> sont regroupées entre 683 et 710. Le dernier quart du VIII<sup>e</sup> siècle est donc le *terminus ante quam* de la lénition du /k/ à l'intervocalique. En revanche dans (329) on voit que la graphie prescrite <rico> continue d'être utilisée dans toutes les périodes.

On doit faire attention dans notre datation car selon Martinet (1952, p. 195) on trouve déjà des indices de la lénition par voisement chez Grégoire de Tours, donc dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, ex. <Petrogoricus> qui se rattache au PETROCORII de César.<sup>1375</sup>

<sup>1375</sup> Cependant, nous ne trouvons pas cette attestation. Un <Petrogoricus> est attesté dans la *Vita Aredii* datée du VIII<sup>e</sup> siècle. Voir l'édition de Krusch (1896) *MGH SS rer. Merov.* 3, p. 581-609. Encore au début du VI<sup>e</sup> siècle on trouve un <Petrocoricus> comme signataire du Concile d'Orléans de 511.

(328) Les formes en \*/rīk<sup>h</sup>ɑz/ germanique avec voisement du /k/ intervocalique

- a. (Ile-Fr/673 T4462) : Ermenrigo> (Ile-Fr/673 T4462 l.35), <Guntrigo> (Ile-Fr/673 T4462 l.38), <Echarirgo> (Ile-Fr/673 T4462 l.38), <guntrigo> (Ile-Fr/673 T4462 l.38), <Rigobertus> (Ile-Fr/673 T4462 l.39)
- b. (Ile-Fr/688 T4465) : <Rigulfos> (Ile-Fr/688 T4465, l.18)
- c. (Nord/710 T4481) : <Rigofredus> (Nord/710 T4481 l.17)
- d. (Nord/710 T4482) : <Rigofridus> (Nord/710 T4482 l.10, l.14) <Rigofrido> (Nord/710 T4482 l.11)
- e. Tardivement <Sigrigo> (Ile-Fr/766 T2929 l.30)

(329) Les formes en \*/rīk<sup>h</sup>ɑz/ sans voisement

- a. (Ile-Fr/633 T4504) : <Gaganrico> (Ile-Fr/633 T4504, l.1) <Gan[ ]berico> (Ile-Fr/633 T4504, l.2)
- b. (Ile-Fr/637 T4495) <Berterico> (Ile-Fr/637 T4495 l.22, l.29), <Goderico> (Ile-Fr/637 T4495 l.50), <Gunderico> (Ile-Fr/637 T4495 l.50), <Dagarico> (Ile-Fr/637 T4495 l.78), <Ermenrico> (Ile-Fr/654 T4511 l.12)
- c. (Ile-Fr/654 T4511) : <Landericus> (Ile-Fr/654 T4511 l.5, l.12)
- d. (Als/VIII<sup>e</sup> T3869) : <Childericus> (Als/VIII<sup>e</sup> T3869 l.1, l.13)
- e. (Bourg/677 T4492) : <Theudericus> (Bourg/677 T4492 l.1, l.21), <Chardericus> (Bourg/677 T4492 l.13)
- f. (Bourg/677 T4463) : <Theudericus> (Bourg/677 T4463 l.1, l.15)
- g. (Ile-Fr/682 T4464) : <Theudericus> (Ile-Fr/682 T4464 l.1)(Norm/VIII<sup>e</sup> (T4496) : <Theudericus> (Norm/VIII<sup>e</sup> T4496, l.19)
- h. (Ile-Fr/688 T4465) : <Theudercus> (Ile-Fr/688 T4465, l.1), <Chardericus> (Ile-Fr/688 T4465, l.4)
- i. (Nord/688 T4466) : <Theudericus> (Nord/688 T4466 l.1, l.16)
- j. (Ile-Fr/691 T4469) : <Chyldericus> (Ile-Fr/691 T4469 l.7), <Theudericus> (Ile-Fr/691 T4469 l.7-8)
- k. (Nord/693 T4471) : <Savarico> (Nord/693 T4471 l.3), <Chagnerico> (Nord/693 T4471 l.4), <Adalrico> (Nord/693 T4471 l.5), <Ermenrico> (Nord/693 T4471 l.7), <Landrico> (Nord/693 T4471 l.7), <Amalrico> (Nord/693 T4471 l.18), <Amalricus> (Ile-Fr/691 T4469 l.17, l.19-20, l.35)
- l. (Nord/695 T4473) : <Theudericus> (Nord/695 T4473 l.5), <Ermenricus> (Nord/695 T4473 l.16-17)
- m. (Ile-Fr/696 T4474) : <Theudericus> (Ile-Fr/696 T4474 l.5), <T[heu]derico> (Ile-Fr/696 T4474 l.10), <Chardericus> (Ile-Fr/696 T4474 l.3)
- n. (Ile-Fr/696 T4475) : <Soabericus> (Ile-Fr/696 T4475 l.37)

- o. (Nord/697 T4476) : <Savarico> (Nord/697 T4476 1.2), <Agnerico> (Nord/697 T4476 1.3), <Adalrico> (Nord/697 T4476 1.4), <Theuderico> (Nord/697 T4476 1.8), <Chardericus> (Nord/697 T4476 1.6)
- p. (Ile-Fr/697 T4477) : <Adalrico> (Ile-Fr/697 T4477 1.2, 1.5), <Adalricus> (Ile-Fr/697 T4477 1.9)
- q. (Nord/710 T4481) : <Childerico> (Nord/710 T4481 1.4), <Theudericus> (Nord/710 T4481 1.4)
- r. (Nord/716 T4483) : <Theodericus> (Nord/716 T4483 1.6), <Chilpricus> (Nord/716 T4483 1.16)
- s. (Nord/716 T4484) : <Childaericus>, <Theodericus> (Nord/716 T4484 1.6)
- t. (Nord/716 T4486) : <Childerico> (Nord/716 T4486 1.5), <Theoderico> (Nord/716 T4486 1.5), <Chilpricus> (Nord/716 T4484 1.12)
- u. (Nord/717 T4487) : <Chilpricus> (Nord/717 T4487 1.21)
- v. Tardivement (Lorr/727 T3870) : <Theodericus> (Lorr/727 T3870 1.1, 1.17)
- w. Tardivement (Als/728 T3871) : <Theoderico> (Als/728 T3871 1.37), <Hadalricus> (Als/728 T3871 1.39)
- x. Tardivement (Als/732 T3872) : <Theuderico> (Als/732 T3872 1.23)
- y. Tardivement (Ile-Fr/751 T2921) : <Chagnerico> (Ile-Fr/751 T2921 1.9), <Childerico> (Ile-Fr/751 T2921 1.18)
- z. Tardivement (Ile-Fr/753 T2924) : <Theuderico> (Ile-Fr/753 T2924 1.14), <Hilderico> (Ile-Fr/753 T2924 1.3), <Theudericus> (Ile-Fr/753 T2924 1.3)
- aa. Tardivement (Ile-Fr/766 T2929) : <Albrico> (Ile-Fr/766 T2929 1.30)
- bb. Tardivement (Norm/VIIIe (T4496)) : <Theuderico> (Norm/VIIIe T4496, 1.19)

Cette lénition a aussi lieu dans les séquences *muta cum liquida* /Tr/n témoignant du fait que la première consonne dans ces groupes consonantiques est effectivement en position faible.

(330) La lénition de voisement dans les groupes *muta cum liquida*

- a. APRÍLIS → fr. *avril* : <abrilis> (Ile-Fr/697 T4477 1.19), (Nord/697 T1766 1.19)
- b. SACRÁTA → : <sagrata> (Ile-Fr/691 T4470 1.7), (Nord/703 T4479 1.2). On trouve *sagrar* en apr. et en an.dauph., la forme *sacrer* de l'ancien français semble être un emprunt savant au latin médiéval (FEW 11.37b).

Visiblement, le voisement des sourdes est assez fréquent au VII<sup>e</sup> siècle mais une conscience de leur valeur étymologique semble endurer, ce qui nous permet de penser que phonologiquement les occlusives sourdes continuaient de contraster avec les voisées héritées. Avec la rupture croissante entre la langue rustique et le latin rectifié à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle on trouve ce qui pourrait représenter la phonologisation des valeurs voisées. Dans le document Ile-Fr/769 (T4488) on trouve le voisement presque systématique des occlusives en position faible :

## (331) Lénition des occlusives sourdes dans Ile-Fr/769 (T4488)

- a. <magnifigo> (l.1) pour MAGNÍFICO
- b. <probrio> (l.1) pour PRÓPRIO
- c. <accibimus> (l.3) pour ACCIPÍMUS
- d. <vigo publigo> (l.7) pour VÍCO PÚBLICO

## 10.7.3 La dégémiation comme forme de lénition

La dégémiation est distincte des deux autres types de lénition que nous avons vus, car elle n'implique pas un changement de mélodie, voire de manière ou de voix, mais affecte plutôt la longueur phonologique du segment ; c'est un changement du palier structural. La dégémiation semble être la dernière étape dans la lénition des consonnes intervocaliques, mais dans la période mérovingienne, elle n'a pas encore lieu de manière systématique ; les gémées étymologiques continuent d'entraver les syllabes, empêchant la diphtongaison, et les consonnes gémées résistent au voisement.

Si l'on trouve des simplifications graphiques, ex. <efudiet> (Ile-Fr/673 T4462 l.3) pour EFFÚDIET et <opidum> (Nord/703 T4479 l.5) pour ÓPIDUM de même que des dédoublements du phonème simple dans ÍGITUR 'alors' écrit <iggitur> (Ile-Fr/673 T4462 l.3), TESÁURE 'trésor' écrit <tessaure>, VELÍBAT écrit <vellibat> (Loire/673 T4461 l.6), IÚBEMUS écrit <iobemmus> (Ile-Fr/691 T4469 l.15). Vielliard (1927) est claire que « la graphie dépend de l'arbitraire du scribe [et] n'est pas l'expression de la prononciation populaire » (p. 79).

Vielliard (1927) admet que certains redoublement et simplifications pouvaient « correspondre à une évolution de la phonétique » (p. 83) ; nous pensons voir un tel exemple dans <tuttum> (Nord/709 T4480 l.20) pour TÓTUM 'tout'. D'autres exemples semblent être issus de l'analogie. Nous n'aborderons pas davantage la dégémiation, mais voir Vielliard (1927, p. 79) et Pei (1932, p.113-116) pour la dégémiation et la gémiation dans le latin mérovingien.<sup>1376</sup>

## 10.7.4 Dater la lénition des consonnes intervocaliques

L'établissement d'une chronologie de lénition à l'intervocalique est compliqué par le fait que les attestations anciennes sont éparpillées et rares. Aussi, la vitesse de la lénition semble varier entre les différents segments et entre les régions.

Schuchardt (1866a, 1.131, 3.66), Bourciez (1923, p. 48) et Brunot (1937, p. 70) datent la lénition de /b/ → [v] du II<sup>e</sup> siècle apr J.-C.. Selon ces derniers, c'est la confusion de -BĪ- du futur et -UĪ- du passé qui causa la perte du temps futur classique au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Cette erreur est visible dans <testemoniavit> (Nord/710 T4481 l.170) pour TESTIMONÍABIT. Grandgent (1907, p. 134) place

<sup>1376</sup> On consultera aussi Grandgent (1907, p. 69-70) et Meyer-Lübke (1934, p. 144-145) pour la simplification plus générale des gémées dans l'ensemble de la Romania.

ce changement au III<sup>e</sup> siècle pour l'Italie. Selon Pei (1932, p. 94), « l'hésitation entre *b* et *v* était encore importante au VIII<sup>e</sup> siècle, indiquant probablement la fusion de ces deux sons dans la prononciation ».<sup>1377</sup> On voit ces hésitations dans les graphies inversées comme <habuncoli> (Ile-Fr/691 T4469 1.7), <habuncolus> (Nord/697 T4476 1.6) et <abuncoli> (Nord/716 T4484 1.6) pour AVŪNCULUS - AVŪNCULI 'oncle'. Il semble cependant que cette neutralisation n'était que partielle et donc de nature gradiente.

Selon Grandgent (1907, p. 132) le voisement de /p/ → [b] date du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle. Bonnet (1890) le place au début du VI<sup>e</sup> siècle. Étant donné le faible nombre de lénitions de voisement dans les textes étudiés, Pei (1932, p. 94) est de l'avis que cette lénition était encore en progrès au cours du VIII<sup>e</sup> siècle. Quant au /k/ intervocalique, on le trouve voisé dans <Parisiago> (Ile-Fr/711 T4478 1.3) pour PARISIÁCO forme déjà signalé dans Russo (2014a ; 2016). Nos chartes nous laissent avec l'impression que la prononciation spirantisée des occlusives voisées était devenue courante au VII<sup>e</sup> siècle, avec une perte fréquente du /g/ → [ɣ] → [∅] (ce qui confirme l'analyse de Russo 2014a, 2016a sur les mêmes documents). Nous avons aussi suffisamment d'indices pour présumer que les consonnes sourdes se prononçaient comme des voisées à l'intervocalique, mais sans avoir perdu de leur statut de consonnes sourdes sur le plan phonologique. Enfin, les géminées continuent d'agir comme une série à part, même s'il y a confusion occasionnelle entre simple et géminée.

### 10.7.5 L'assimilation des groupes consonantiques intervocaliques

Les groupes consonantiques qui se trouvaient entre voyelles finissent par se simplifier avec un phonème s'assimilant à l'autre, habituellement de manière régressive. Ainsi dans un groupe tel que /nct/, ex. SANCTUM 'saint', le /k/ est assimilé au /t/ et est simplifié donnant [santo] (cf. Väänänen 1981, § 116). Cela se voit tardivement dans la charte Ile-Fr/759 T2928 où SÁNCŨTI est attesté <santi> (1.1). On voit le même phénomène dans ADCĪNCTUS 'équipé' attesté <accintus> (Nord/716 T4483 1.8). L'on trouve aussi l'assimilation régressive totale de /rs/ → /ss/, ex. dorsum → \*dossum → afr. *dos*.

Un /n/ en coda interne devant une dentale avait chuté causant l'allongement compensatoire de la voyelle à sa gauche, ex. MANSO 'étant resté' attesté <ipso maso> (Nord/650 T4458 1.4) 'cette maison' et qui représente l'oc. *mas*, fr. *mas* 'une maison de campagne' (cf. TLFi). Ce phénomène est déjà observé chez Quintilien. Nous avons vu que l'hypercorrection dans notre période est une source pour l'ajout de <n> graphiques servant à indiquer la longueur vocalique, ex. <Dioninsio> (Norm/628, T4503 1.4), cf. Vielliard (1927, p. 73-74).

Nous avons déjà vu que le /k/ en coda suivi d'une autre consonne s'affaiblit vers une palatale [j] et aboutit à *yod*. Le sort du /p/ dans cette position est moins clair, mais il semble s'affaiblir aussi vers [β] avant de chuter tout simplement, ex. SĒPTEM → \*seβte → fr. [set] 'sept'.

<sup>1377</sup> Pei (1932) : « hesitation entre *b* et *v* still prevailed in the Eighth Century, probably indicating the merging of the two sounds in pronunciation » (p.94).

## 10.8 L'affaiblissement des consonnes en coda

Les consonnes latines étaient affectées par la lénition positionnelle lorsqu'en coda, interne ou finale. Selon Bourciez (1923, § 55) « on avait cessé de bonne heure d'y faire entendre le *m* (dans *portam, murum, turrem*, etc., prononcés *porta, muru, turre*) » (p. 47). Cette chute est visible dans les élisions que font les poètes, ex. *NŌN ĒQUĪDEM ĪNVĪDĒO* → *no.ne.qui.din.v̄.djo*, mais aussi par l'absence occasionnelle de cette consonne finale dans les inscriptions pompéiennes, ex. *SALŪTEM* 'salutation' attesté <[sa]lute> (CIL IV n°10070). Quintilien (Inst. or. 9.4.40) est explicite que même si l'on devait écrire le /m/, on ne devait qu'à peine le prononcer : « *etiamsi scribitur, tamen parum exprimitur* ». Les monosyllabes comme *REM* 'chose' semblent avoir été préservées de l'effacement du /m/.

D'autres consonnes finales ont été affaiblies dans la Romania. Dans le latin archaïque le /-s/ final était affaibli (peut-être en /-h/) et était omis dans les inscriptions et la métrique ancienne permettait la suppression du /-s/ lorsque le mot suivant commençait par une consonne (cf. Väänänen 1981, § 129). Cependant, à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. cette tendance s'est inversée et le /-s/ était rétabli, son omission était considérée comme *subrusticum* (Cicéron, *Or.* 46.161). Le /-s/ final est systématique dans les inscriptions de Pompéi et donc dans la langue populaire qui s'était exportée vers la Gaule. Les hypothèses pour la division de la Romania dans une partie occidentale avec maintien du /-s/ versus l'orientale avec sa suppression sont assez variées. Väänänen (1981, § 129) suivant Rohlfs (1966) et Lausberg (1967, § 534-545) admet que c'est la partie orientale qui aurait innové. En revanche, Wartburg (1967, p. 26) est de l'avis que la préservation du /s/ dans l'occident roman s'explique par l'apprentissage du latin comme langue scolaire plutôt que langue maternelle.

Les dentales, /-t/ et /-d/ finales se sont affaiblies en finale et sont occasionnellement absentes des inscriptions anciennes, ex. *DĒDIT* 'il donna' attesté <dede> (CIL I<sup>2</sup> 47), mais Väänänen (1981) considère que « les consonnes finales étaient en Gaule plus stables » (p. 47) que dans d'autres parties de l'Empire, estimant que le /-t/ final d'un verbe tel que *CĀNTAT* 'il chante' a subsisté comme [p] devant une consonne sourde ou à la pause et comme [ð] devant une voyelle ou une consonne voisée (voir Russo (2011, 2013, 2014a) entre autre pour la bibliographie). Nous ne pouvons pas pousser la question de l'ensemble des phénomènes de sandhi, mais les données mérovingiennes étudiées par Russo (2011; 2014a) tout comme les données des inscriptions plus anciennes semblent témoigner de phénomènes phonologiques au niveau de la phrase pour les mots proclitique (comportement qu'elle distingue de l'opposition t/d dans les paradigmes verbaux). Vielliard (1927, p. 53) affirme aussi que dans les chartes mérovingiennes, l'affaiblissement du /t/ final est rare dans les verbes. Nous pouvons citer les formes suivantes qui, nous le noterons, sont toutes suivies par un mot commençant par un phonème vocalique ; le <h> de *HOC* étant bien sûr muet. Russo (2014a) estime que le voisement de la consonne finale des mots grammaticaux était despécifiée, prenant ainsi le trait de voisement de l'initial du mot suivant. Ainsi une forme comme *APUD SĒX* 'près de six, avec six' attestée <aput sex> (Ile-Fr/682 T4464 l.10) et cité comme exemple par Russo (2014a) démontrerait le début d'un effet de liaison, voire d'un effet assimilant au niveaux de la phrase. Cf. (332)), , ce qui contribue aussi à la perte des occlusives lorsque suivie d'une occlusive (cf. (333)).

## (332) Affaiblissement du /t/ final

- a. <dereliquid ut vivens> (Loire/673 T4506 l.5) pour DERELIQUID UT VIVENS
- b. <dereliquid hoc> (Nord/693 T4471 l.34) pour DERELIQUID HOC
- c. <dereliquid et> (Nord/694 T4472 l.9) pour DERELIQUID ET
- d. <dereliquid omne> (Nord/695 T4473 l.20) pour DERELIQUID OMNE

Nous trouvons aussi quelques rares exemples du /-t/ final qui a chuté :

## (333) L'absence du /t/ final

- a. <consteti decrevisse> (Loire/673 T4506 l.5) pour CONSTETIT DECREVISSE ; ce que Vielliard (1927, p. 53) explique comme une assimilation du /-t/ final à l'occlusive dentale /d/ de l'initiale du mot suivant.

Vielliard (1927, p. 53) cite aussi la forme <...nihil habebat quod dicere nec quod obponere...> (Nord/703 T4479 l.9-10) en suggérant que <dicere> représente DÍCERET ; cependant <quod dicere> semble être l'ancêtre directe du français 'quoi dire' et le verbe suivant <obponere> est à l'infinitif ce qui suggère que la structure syntaxique de cette phrase coordonne deux verbes à l'infinitif : <dum contra ipsa strumenta nihil habebat quod dicere nec quod obponere et per sua festuca se exinde in presenti dixit esse exitum> comme 'alors contre ces instruments [de preuve], personne n'avait de quoi dire ni à quoi s'opposer, et par cette fêtu ('bâton'), au présent il prononce cette chose étant accomplie'.

Les formulaires présentent aussi quelques rares exemples de l'omission du /-t/, mais ces données doivent être écartées pour les mêmes raisons de datation que celles que nous abordons dans la section 10.9.1. Enfin, l'on trouve des graphies inverses avec des <-t> ajoutés sans explications, ce que Vielliard (1927) explique par « la confusion qui existait dans l'esprit des scribes entre les formes du plus-que-parfait du subjonctif et celles de l'infinitif » (p. 54), une conclusion qu'elle partage avec Pirson (1909, p. 899). D'après Vielliard (1927) « Rien n'autorise donc à croire que *t* final n'était pas prononcé en Gaule à l'époque mérovingienne... » (p. 54).

## 10.9 Autres changements affectant les consonnes

### 10.9.1 La perte des labiovélares

Dans le gallo-roman, les labiovélares n'ont pas survécu à la période mérovingienne, /k<sup>w</sup>/ devenant indistinguable du /k/, et /g<sup>w</sup>/ devenant indistinguable du /g/ en ancien français. La disparition de ces phonèmes s'explique par trois phénomènes :

1. La perte de la labialité devant les voyelles palatales, d'où qui [kwi] → \*[ki] → fr. *qui* [ci]. Cependant, cette délabialisation devant les voyelles antérieures n'est pas attestée dans nos chartes. Selon Pirson (1901, p. 67-69) l'on trouve les formes <[R]EQIESCET> (Le Blant n° 73) pour *requiscet*, <QINTA> (Le Blant n° 570) pour *QUÍNTA* dans les inscriptions chrétiennes.

2. La préservation habituelle de /k<sup>w</sup>/ devant /a/ roman, ex. esp. *quatro*, it. *cuatro*. Bien qu'il se soit délabialisé dans la diachronie du français, le /k<sup>w</sup>/ est encore préservé dans le sud-ouest, ex. [k<sup>w</sup>ate] (ALf. n° 122 *quatre*, pnt. 678) dans le Gers, mais aussi dans l'est, ex. [kwæt] (pnt. 173) en Meurthe-et-Moselle, [kwɛ:t] (pnt. 59) dans les Vosges, ou [kwa:t] (pnt. 190) en Belgique, ce qui suggère que sa perte est tardive et varie de région en région.
3. L'assimilation de la labialité à celle d'une voyelle labiale suivie de : ex. *ÁLĪQUŌS* 'quelques-uns' attesté <alicus> (Bourg/677 T4463 1.3), <alicus> (Nord/716 T4485 1.2); *QUŌNDAM* 'à un certain moment' attesté <condam> (Ile-Fr/691 T4469 1.2, 1.8), (Nord/694 T4472 1.4), (Ile-Fr/696 T4475 1.2), (Nord/697 T4476 1.6, 1.8, 1.11), (Nord/703 T4479 1.4, 1.11); quoactus attesté tardivement <coactus> (Als/732 T3872 1.21), (Als/762 T3872 1.14), (Ile-Fr/766 T2929 1.23); *RĒLIQUUS* 'le restant' attesté tardivement <relicus> (Ile-Fr/751 T2921 1.10). Cependant la graphie <qu-> est présente dans la très grande majorité des cas. Notons, cependant que *l'Appendice Probii* témoigne de la confusion entre les séquences /kū/ + voyelle et /k<sup>w</sup>/ + voyelle, ex. <equ[u]s non ecus> (App. Prob. n° 37° ou <coqu[u]s non cocus> (éd. Väänänen 1981, p. 201). Vielliard (1927, p. 66) cite une forme <vacas> pour *VÁCUAS* dans Tardif, n° 19, 1.27, notre charte (Ile-Fr/673 T4462 1.28) notant que « l'u a été ajouté postérieurement en interligne » (p. 66). Nous avons vérifié le manuscrit et il semble plutôt que le <u> soit écrit en surpresc it :

---

 figure 153 : Paris, AN K2, n° 10, 1.28
 

---




---

 v a c<sup>u</sup> a s
 

---

Ce que l'on doit conclure pour la labiovélaire, c'est que dans la période mérovingienne, elle tendait à s'articuler de manière moins labialisée devant une voyelle antérieure et à préserver sa labialité devant une voyelle labiale; cela dit le phénomène de coarticulation rendait difficile la distinction entre la labiovélaire /k<sup>w</sup>/ suivi d'une voyelle labiale et une palato-vélaire /k/ ou /c/ suivie par une voyelle vélaire, ex. *CŌMĪTE* ['k<sup>w</sup>ɔmɪte] vs *QUŌMODO* ['k<sup>w</sup>o:mɔ u] : dans ce contexte les prononciations [k] et [k<sup>w</sup>] étaient probablement socialement conditionnées ou en variation libre d'où la variation entre <qu> et <c> depuis au moins le Ier siècle ap. J.C. comme en attestent les inscriptions de Pompéï, ex. <COMODO> (Pomp. n° 9251) pour *QUŌMODO* 'comment'. Certaines assimilations étaient même lexicalisées, ex. *CŌTTĪDIĒ* ← *QUOTTĪDIĒ* (cf. Väänänen, 1981, § 91; Vielliard, 1927, p. 65). Pei (1932, p. 75) est de l'avis que le [w] était devenu silencieux avant le VIII<sup>e</sup> siècle, tandis que Pirson (1901) est de l'avis que « l'élément labial ... en vertu des lois phonétiques du français n'a pu disparaître en Gaule avant le VIII<sup>e</sup> siècle » (p.68). Nous partageons l'avis de ce dernier, bien qu'il mérite d'être rendu plus

explic te : bien que des neutralisations phonétiques pouvaient mener à des inversions graphiques entre <qu>, <c>, le contraste phonologique entre la labiovélaire /k<sup>w</sup>/ et la palato-vélaire /c/ ou /k/ était encore phonologique au VIII<sup>e</sup> siècle comme le démontre le comportement distinct des séquences QUÉLLO \*/k<sup>w</sup>ellu/ → fr. *quel* [cel] et CÉLLA \*/c<sup>w</sup>ellu/ → [tʃellu] → fr. *celle* [sel]. Cette distinction phonologique entre palatales labiovélares et palato-vélares semble encore présente au IX<sup>e</sup> siècle où nous trouvons bien les formes <quant> (l.6), <numquam> (l.11), <qui> (l.12), <que> (l.28) dans les *Serments de Strasbourg*.

Quant à la labiovélaire voisée /g<sup>w</sup>/, Vielliard (1927, p.66) ne trouve aucun exemple de sa délabialisation; nous n'en avons pas repéré non plus. Vielliard cependant, cite deux formes données par Pirson (1909, p. 92) : <ungento> (BNF Lat. 2777, édité dans MGH form., p. 949, l.32) pour UNGÜENTO et <extingit> pour EXTĪNGUIT. Cependant, le manuscrit BNF Lat. 2777, date du XI<sup>e</sup> siècle et semble reproduire un texte du IX<sup>e</sup>.<sup>1378</sup> Ayant vérifié le manuscrit, nous lisons bien <ungento> (BNF. lat. 2777, fol. 43r, l.14), mais l'écriture est une caroline minuscule et dans aucun cas ne représente un original mérovingien. Quant à la forme <extingit> (Zeumer 1886, MGH form., p. 7, l.20) elle provient de la copie A1 (cod. Leyde n° 114) des Formules de Marculf copiée au IX<sup>e</sup>. Ici encore nous faisons face à une copie carolingienne et non pas à une originale mérovingienne.

## 10.10 Autres changements de la structure syllabique

Les phénomènes de la syncope et de l'apocope partagent le trait d'éliminer une syllabe faible précédée d'une syllabe forte. Nous avons vu au chapitre 2 (§ 2.2.4) que l'élimination d'une syllabe peut être comprise comme un phénomène d'économie phonologique permettant de communiquer le même message avec un moindre effort. Rainsford (2020), traitant de la structure syllabique dans le très ancien français, souligne deux faits de surface dans le très ancien français :

1. que l'accent tombe sur la dernière syllabe,
2. à moins que celle-ci contienne un *cheva*, cas dans lequel l'accent tombe sur la pénultième ; et ce patron est vrai jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle lorsque ce *cheva* final est effacé. Le très ancien français accentue donc toujours le dernier trochée à partir de la fin du mot.

Étant donné que le gallo-roman de la période mérovingienne n'a pas encore subi l'apocope, l'on peut faire une généralisation de surface encore plus importante : une fois la syncope interne affectée, l'accent gallo-romain tombe toujours sur la syllabe pénultième.

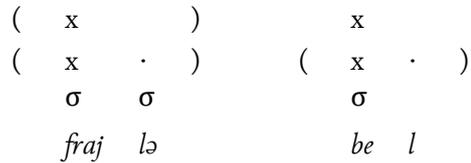
<sup>1378</sup> Zeumer (1886) MGH form. : « Codex Parisiensis Lat. 2777 .... in 4<sup>o</sup> compositus est ex duabus partibus, et scriptura et membranarum forma inter se diversis. Pars altera, una manu saec. IX exarata, exhibet exempla epistolarum et privilegiorum, quorum pleaque in formulas redacta sunt » (p. 494). Cependant les auteurs de Galliae christ. XIV « contendunt, codicem esse saec. XI » (p. 494).

---

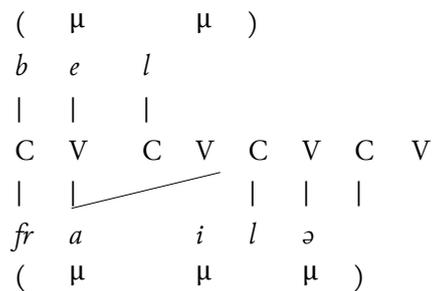
**figure 154 : structure métrique du mot gallo-roman**


---

## a. Représentation métrique



## b. Représentation CV métrique



Dans le très ancien français, le noyau final ne peut être qu'une voyelle tonique, un noyau vide ou un *cheva*, aucune autre voyelle n'est permise dans l'atone finale. Rainsford (2020), suivant Pope (1934), reconstruit un système où [ə] est en distribution complémentaire avec [ɛ] ; c'est-à-dire que [ə] se trouve en syllabes atones non entravées tandis que [ɛ] se trouve dans les atones et les toniques entravées, ex. CĒRĒBĒLLŪS → afr. *cervel* [ʧɛr.'vɛl], NŌVĒLLĀS → afr. *nuvels* [nu.'vɛ.ləs] 'nouveau.fém.pl', NĒPŌTĒM → afr. *nevod* [nə.'vov].<sup>1379</sup> On ne trouve jamais le [ɛ] en syllabe atone ouverte et jamais le [ə] en syllabe atone non entravée, mais Rainsford fait un commentaire très pertinent, étant donné que [ə] est la seule voyelle qui apparaît dans la syllabe finale atone elle est, par définition, en distribution avec tous les autres phonèmes vocaliques. Il semble que bien que si dans le latin mérovingien, l'on pouvait encore spécifier une finale atone pour son lieu d'articulation : antérieure, postérieure ou centrale ouverte, dans le proto-français, cette syllabe post-tonique s'est affaiblie à un tel point qu'elle ne pouvait plus accepter de spécification de couleur. Cette différence fondamentale nous paraît la critique essentielle qui distingue le gallo-roman latinisant de la période mérovingienne du très ancien français proprement. Nous explorons le système casuel intermédiaire au chapitre 10 et la transition entre ces deux états de langues au chapitre 11. Avant d'aborder le passage entre ces deux états de langues, nous concluons ce chapitre avec certains autres changements structurels, peut-être mineurs, qui annoncent tout de même le passage à une typologie plus romane.

---

<sup>1379</sup> En toniques non-entravées, ce /ɛ/ est devenu la diphtongue [jɛ] qui semble avoir été phonologisée par la syncope des post-toniques avant la mise à l'écrit du très ancien français.

### 10.10.1 Le changement interne

Un des changements les plus importants à avoir lieu dans le roman commun est la resyllabification des groupes consonantiques internes. En latin classique, les groupes consonantiques /sk/, /st/ et /sp/ étaient séparés en deux syllabes, ex. FĒS.TA 'fête', RES.PĪ.RO 'je respire'. En roman, cette contrainte semble aussi s'appliquer aux syllabes initiales ; normalement satisfaite par le sandhi entre les mots *illa schola* /i.las.ko.la/ une voyelle prothétique semble s'être insérée pour aider la prononciation en empêchant la création de nouveaux groupes consonantiques, ex. *in schola* /i.nis.ko.la/. Väänänen (1981, p. 49) repérait ce phénomène dans le latin tardif et on le trouve aussi dans le latin des chartes mérovingiennes : ex. Ile-Fr/688 (T4459) et Goth/902 (T2369) <istabilis> pour *stabilis*, Ile-Fr/695 (T4473) <estodiant> pour *studiant* et Ile-Fr/691 (T4494) <ispaldis> de *Spathulis*, etc. Ces formes sont déjà signalé par Russo (2015) dans l'édition électronique MGH des chartes mérovingiennes. Voir Russo (2015) pour nombreux autres exemples de la prothèse ainsi que pour les listes sous (334) et (335) et les références aux études classiques de Vielliard (1927, p. 102) et Pei (1932, p. 127-129).

### 10.10.2 La prothèse romane

La prothèse romane est l'insertion d'une voyelle antérieure au début d'un mot qui commençait par une séquence /s/ + occlusive, ex. /sp-/, /st-/, /sk-/ dans le latin classique, par exemple SPĀTHA → afr. *espee* 'épée.', STRĪCTUM → afr. *estroit* 'étroit', SCĀLA → afr. *eschiele* 'échelle'. On trouve aussi le nom de *s impura* 's impure' pour le /s/ contaminé par une voyelle prothétique. Bourciez décrivait cette prothèse comme une « exagération dans l'effort des organes, et à son point de départ dans un souffle très énergétique » (É. Bourciez, 1955, p. 207), mais comme nous l'éluciderons, l'apparition de la voyelle prothétique semble plutôt liée à la structure syllabique qu'à une exagération de l'énergie articulatoire. Il est intéressant de noter que la prothèse implique généralement la voyelle /i/ latine mais que dans certains cas, nous trouvons aussi /ū/ ou /ā/ qui correspondent à nos trois valeurs de voyelles réduites [I], [U], [A] respectivement (cf. Sampson, 2010, p. 36-41, 194-229, 146-171).

La voyelle prothétique est attestée dans les textes vulgaires depuis le I<sup>e</sup> siècle après J.-C. ; on trouve <Ismurna> (Väänänen 1959, inscriptions pompéiennes 7221) pour Zmyrina et au II<sup>e</sup> siècle <IN ISPATIUM> (Audollent, 1906, n° 244), <PER ISPIRITALLES> (Audollent, 1906, n° 253) de l'Afrique du Nord, <ISCOLASTICUS> (ILCV 732a)<sup>1380</sup>, <ISPUMOSUS> (CIL 2.5129) de Barcelone en Hispanie. Schuchardt (1866a, p. 338) donne aussi la forme <iscripta> provenant de Rome ; les inscriptions de Diehls révèlent aussi <ISCANTUS> (D 755 add.) et <CLODIA ISPES> ; d'autres formes de prothèse remontent encore un siècle en arrière.<sup>1381</sup> Ces formes apparaissent aussi dans l'Empire Tardif et semblent avoir été partiellement lexicalisées avant le VII<sup>e</sup> siècle quand Isidore de Séville (né.

<sup>1380</sup> Ce nom se retrouve aussi à Rome au IV<sup>e</sup> siècle dans une inscription <...inus iscolasticus> (ILCV 732b); cf. Jones, Martin, Martindale et Morris (1980, p. 1213)

<sup>1381</sup> Une inscription de Pompéi datée d'avant 79 ap. J.-C. donne <ISMURNA> (CIL 4.7221 ; Väänänen 1966, p. 48) pour la ville grecque de Smyrna. La séquence ; /sm-/ étant non existante dans le lexique hérité du latin, il semble que la prothèse était une tentative d'adapter à la phonologie native du gallo-roman une attaque qui serait autrement impossible (cf. R. Sampson, 2010, p. 56).

574-†636) donne les mots latins SCĀRUS ‘un poisson de mer’ et SCŪRRA ‘le fou’ comme *escarus* (étym. 12.6.30) et *iscurra* (étym. 10.152) respectivement rapprochant le premier du mot ÉSCA ‘un appât’.<sup>1382</sup>

En roman, la prothèse était une adaptation phonotactique appliquée pour éviter les attaques complexes /s/+ consonne. Väänänen (1981) le décrit comme « un procédé euphonique qui relève de la phonétique syntactique » (p. 47). Selon Jean-Marie Pierret (1994, p. 168) ces transformations avaient « pour but de rétablir une structure syllabique plus conforme au modèle courant ». Donc devant /s/ + consonne on voit apparaître une voyelle prothétique, ex. STĀBUĻA → afr. *estable* ‘étable’, SCŪTUM → afr.. *escu* ‘écu’. En italien toscan cette règle était active à l’égard de la phrase jusqu’à récemment où l’on pouvait contraster la *strada* ‘la rue’ avec *in istrada* ‘dans (la) rue’. En espagnol, cette règle est encore active au niveau du mot où un emprunt à l’anglais, ou une autre langue, aux groupes initiaux /sk-/ subit la prothèse, ex. an. *Star Wars* → [es.tar.was]. Dans le paléofrançais cette règle de prothèse est encore visible dans la *Vie de Saint Alexis* daté du XI<sup>e</sup> siècle (cf. Zink 1986, p. 67-68) où l’on trouve :

Or revendrai al pedra et a la medra et a la *spusa* qued il out *espusethe*

‘Or je reviendrai au père et à la mère et à l’épouse qu’il eut épousée’

(Vie de saint Alexis, stance XXI, l.2)

Si Bourciez (1955) décrit cette voyelle tardivement comme une forme de *cheva*, il admet aussi que « [c]ette voyelle [est] équivalente à *ĩ* [et] se montre sur les inscriptions à partir du II<sup>e</sup> siècle, notée tantôt *i* tantôt *e* » (p. 207).<sup>1383</sup> Pour les périodes les plus anciennes nous trouvons seulement la graphie <i> et selon Sampson (2010, p. 62) la graphie <e> apparaît à partir du V<sup>e</sup> siècle ; visiblement par la neutralisation des /ĩ/ et /ē/ latins (cf. § 8.2.2). Nous trouvons ces deux graphies dans notre corpus. En ancien français, cette voyelle prothétique aboutit en /e/, ex. *spatha* → afr.. *espede* ‘épée’, mais dans les documents mérovingiens elle est indiquée grâce à un mélange de <i> et <e>, ce qui laisse entendre qu’elle se prononçait comme /ĩ/ dans le latin tardif et qui correspondait à la voyelle la plus faible du système. Nous donnons ici les formes prothétiques attestées dans nos chartes ainsi que le contexte qui les précède. Une partie de ces exemples sont identifiés par Russo (2013, p. 28-30 ; 2014a).

<sup>1382</sup> Voir Sampson (2010, p. 59) l’étude de la prothèse dans les inscriptions de l’Antiquité et du haut Moyen Âge, Valázquez (2003, p. 39) pour des indices de la prothèse au VI<sup>e</sup> siècle. L’on consultera Prinz (1937, p. 106), Gaeng (1968, p. 263-266) et Omeltchenko (1977, p. 418-427) ; les résultats de ces études sont résumés par Sampson (2010, § 4.1.2) qui fait une remarque sur le « striking paradox. [in Gaul and Spain], where l-prosthesis later became fully established in Romance, there is minimal inscriptional evidence in Roman times, while in Rome and the surrounding area, where few if any traces now remain of the phenomenon in Romance, the epigraphic record for the Roman period is rich » (p. 60-61).

<sup>1383</sup> Bourciez (1955) : « Le s latin initial, suivi d’une consonne (notamment dans les groupes *sc*, *st*, *sp*), s’est effacé en français, mais après le développement d’un *e* prosthétique » (p. 206).

## (334) Exemples de la prothèse en &lt;i&gt;

- a. <fiant istabilis> (Nord/688 [T4459](#) l.2) pour STÁBILIS ‘stable’
- b. <pago Istanpinsi> (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.10)
- c. <cognomenantis Ispaldis> (Ile-Fr/691 [T4494](#) l.18)
- d. <summoque istudio> (Als/728 [T3871](#) l.2) pour STÚDIO
- e. <codicibus istrumenta> (Als/728 [T3871](#) l.12) et tardivement <ipsa istrumenta> (Ile-Fr/751 [T2921](#) l.6) pour STRUMENTA, aussi <eorum istrumentum> (Ile-Fr/751 [T2921](#) l.14) pour STRÚMENTUM
- f. <conservare istudeant> (Als/728 [T3871](#) l.29) pour STUDÉANT
- g. <rogavimus istipulatione> (Als/728 [T3871](#) l.36) pour STIPULATÍONE
- h. <Actum Istratburgo> (Als/728 [T3871](#) l.37) pour STRĀTĀBŪRGUM<sup>1384</sup>
- i. <suprascripta iscriptsi> (Als/728 [T3871](#) l.41) pour SCRĪPSI

## (335) Exemples de la prothèse en &lt;e&gt;

- a. <cum estipulacione> (Norm/VIIIe [T4496](#), l.18) pour STIPULATÍONE
- b. <per suo estrumentum> (Nord/695 [T4473](#) l.9, l.12, l.14), <ipsa estrumenta> (Nord/695 [T4473](#) l.15), <per suo estrumento> (Champ/714 [T1767](#) l.4), <quod estromentum> (Nord/716 [T4485](#) l.5), <eorum estromenta> (Nord/716 [T4485](#) l.13) pour STRUMENTO - STRUMENTA
- c. <eus estodiant> (Nord/695 [T4473](#) l.22) pour STÚDIANT
- d. <potuerat esperare> (Nord/716 [T4483](#) l.11) pour SPERĀRE ‘espérer’
- e. <pro estabilitate> (Nord/716 [T4483](#) l.14), <pro estabilitati> (Nord/716 [T4486](#) l.10) pour STABILITĀTE
- f. <estipendiis> (Nord/716 [T4483](#) l.13) pour STIPĒNDIIS
- g. <vel estante> (Nord/716 [T4485](#) l.13) pour STĀNTE
- h. <postmodum estabelis> (Nord/716 [T4486](#) l.2) pour ESTÁBILIS
- i. <firmitatis estodium> (Nord/716 [T4486](#) l.6) pour STÚDIUM

Parmi les 11 documents étudiés par Pei (1932) pour la période de 700 à 717, parmi 28 cas potentiels de prothèse ; il n'en repérait que 10 exemples, voire 36 % de prothèse. 18 cas préservaient leur graphie classique et le taux de conservation de la graphie classique est passé de 64 % pour la période de 700 à 717 à 79 % pour la période de 750 à 770. Ce faible taux des représentations de la prothèse est

<sup>1384</sup> Notez que la forme STRĀTĀBŪRGUM avec son /ā/ prétonique témoigne de la réduction de /ā/ → /ɛ/ → ∅. En revanche un /ā/ aurait été préservé en tant que /e/ → /ə/.

expliqué par Fouché (1961, p. 695, § 4.2.1), par la nature actuelle et synchronique de l'alternance en /i/ devenu /e/ ou /i/ roman et Ø, et ceci jusqu'au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle.<sup>1385</sup> La règle de la prothèse a peut-être continué de s'appliquer jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et après comme en témoignent les emprunts au moyen néerlandais, ex. mnéer. *stapel* >> afr. *estappe* 'étape', *splisser* >> afr. *espisser* 'épisser, voire réunir un bout de corde' à côté des plus anciens emprunts au francique (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup>), ex. \*stig-raip<sup>h</sup>az >> afr. *estreu* 'étrier' ou au norrois (X<sup>e</sup>) PG. \*skip<sup>h</sup>ōna<sup>n</sup> 'naviguer' → nor. *skipa* >> afr. *esquipper* 'équiper'.<sup>1386</sup>

Selon Schuchard (1867, p. 39), la raison pour l'épenthèse d'un /i/ plutôt que d'une autre voyelle serait la proximité phonétique du /s/ dental avec le /i/ palatal ; les deux sont colorés par l'élément [I] et cette idée était acceptée par Prinz (1938, p. 109).<sup>1387</sup> Richter (1934, § 52a) remarqua aussi que la haute fréquence du /s/ était semblable à celle d'un [i].<sup>1388</sup> La vocalisation de /s/ → /i-/ dans les langues comme l'italien, ex. NOS → it. *noi* 'nous' ou le roumain très → roum. *trei* 'trois', supporte aussi la proximité de ces sons, mais la ressemblance phonétique n'est pas l'ensemble de l'histoire.

Comme l'ont argumenté Shinohara (1997) et Steriade (2001), la sélection d'une voyelle épenthétique est basée sur le principe de la moindre saillance (an. *minimal saliency*) de façon à corriger la structure syllabique tout en s'écartant le moins possible de la représentation phonologique. Kenstowicz (2003, p. 103) estime que c'est cette minimisation de la saillance qui est aussi responsable de l'assimilation de la voyelle épenthétique à son environnement. Selon ce principe de la saillance minimale, une langue ayant un vrai /ə/ phonologique devrait l'employer dans l'épenthèse en tant que la voyelle non-saillante du système.

Selon Sampson (2010, p. 63), dans l'absence d'un *cheva*, c'est plutôt une voyelle fermée qui est attendue à cause de sa durée plus courte que celle d'une voyelle ouverte ; il considère aussi que le /i/ est moins marqué que le /u/ et qu'en vue de la ressemblance fréquentielle de /s/ et /i/, il est tout à fait naturel que /i/ soit la voyelle latino-tardive de la prothèse.<sup>1389</sup> Diachroniquement la présence d'un /e/ épenthétique en ancien français ou en ibéro-roman peut s'expliquer par la neutralisation du /i/

<sup>1385</sup> *La Vie de Saint Alexis*, composée dans la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle, est la dernière à témoigner d'alternances phono-syntaxiques de la voyelle prothétique. Notez bien que le plus ancien manuscrit date du début du XII<sup>e</sup> siècle; le Psalter d'Oxford daté de la moitié du XII<sup>e</sup> siècle ne contient que les formes prothétiques.

<sup>1386</sup> Selon Sampson (2010, p. 118-123), la prothèse avait arrêté de fonctionner comme règle phonologique très probablement au plus tard dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, du moins dans l'acrolecte parisien. Dans le Sud en revanche, la prothèse a continué de fonctionner comme règle active de la langue jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1387</sup> Clements et Hume (1995, p. 277) rattachent la ressemblance des deux sons /i/ et /s/ au partage d'un trait articulaire [+ coronal].

<sup>1388</sup> Richter (1934, § 52a) : « Das scharf zischende s mit seinen sehr hohen Teilschwingungen (bis zu 8000 Hertz) entwickelt anlautend vor stimmlosem Verschlusslaut einen eigenen Schallgipfel, der naturgemäß dem ungespannten i am nächsten steht. Dieser Anglitt erhält silbischen

<sup>1389</sup> Sampson (2010) : « In accordance with the principle of minimal saliency which governs the selection of quality in epenthetic vowels, we would expect [ə] to have been adopted ... However, in the absence of such a vowel quality in Late Latin, a closed vowel would be expected in view of its relatively brief duration and hence minimal saliency. The choice of [i] rather than [u] is evidently motivated, on the one hand, by the fact that phonologically [i] is less marked than [u] and; on the other hand, by the close phonetic link between [s] and [i] already identified by earlier scholars—both share some certain acoustic-perceptual characteristics and from an articulatory viewpoint both are unrounded speech-sounds and share a similar posture involving the elevation of the front part of the tongue » (p. 63-64).

lexical avec /ē/. Pris sur la longue durée, depuis le latin archaïque jusqu'aux langues romanes modernes, la voyelle antérieure fermée brève est la plus faible du système, présente dans l'épenthèse tout comme étant la plus propice à chuter.

### 10.10.3 Les épenthèses

Sans doute lié à ce phénomène, le wallon répare des syllabes mal formées plutôt par l'épenthèse, c'est-à-dire par l'insertion d'une voyelle après la consonne offensante pour ainsi créer une nouvelle syllabe, ex. *li spine* mais *one sipine*.

Dans l'est de la Gallo-romania, dans les futurs dialectes de la Wallonie, de la Lorraine et de l'Alsace, la prothèse comme nous venons de le voir a fini par opérer selon des règles distinctes : les groupes /sp-/, /st-/, /sk-/ ne semblent pas avoir posé de problèmes pour la phonologie tel que le démontrent les évolutions SPĪNA → wal. *spine*, SCHÖLA → wal. *scole*, etc. Cependant, dans ces dialectes, une forme de la règle des trois consonnes semble s'appliquer : si le mot précédant terminait par une consonne, alors un /i/ épenthétique est ajouté entre le /s/ et la consonne suivante, ex. DE ILLA SCHOLA → \*de[ɣ] skolə → wal. [döl sĭkōl] (ALF n° 441 *de l'école*, pt. 186), SCRĪBĒRE → wal. [skrɪ:r] (ALF n° 446 *écrire*, pt. 188)

C'est ce conditionnement phono-syntaxique qui est responsable pour l'alternance entre *li spine* 'l'épine' et *one sipine* 'une épine'. On trouve dans ces dialectes orientaux des voyelles épenthétiques ayant d'autres valeurs telles que [e], [ɛ], [œ], [y] et qui semblent être des évolutions postérieures issues tout de même de l'épenthèse d'un /i/ latin tardif. On notera qu'en wallon, /i/ est la voyelle « élidable » là où le français aurait /ə/, exemple wal. /piti/ 'petit' → [pti] (ALF n° 623b *Mon Petit Garçon*, pnt. 290, etc.).<sup>1390</sup>

#### 10.10.3.1 L'épenthèse dans la finale ?

Lorsque les syllabes post-toniques dans des mots comme *pĭper*, *fūlgur*, *marmor*, *antecessor*, *senior* ont été ciblées pour la syncope, le français résulte dans des formes afr. *peivre* 'poivre', afr. *fuildre* 'foudre', afr. *marbre*, afr. *ancestre* et <*sendra*> (*Serm.* 1.9). Ségéral et Scheer (2020, GGHF, p. 337-338) affirment que la syncope de la post-tonique aurait causé la création d'un groupe TR illicite en finale et que la grammaire a réagi par l'épenthèse d'un /ə/ après le groupe TR. Cette explication est suffisante pour l'ancien français classique où ne subsiste que le /ə/, mais est insuffisante pour le gallo-roman qui ne connaît que |I.@|, |U.@|, |A.@|. <sup>1391</sup> En observant les réflexes modernes des formes ayant connu une épenthèse de la finale, nous observons une épenthèse de |I.@| souvent sous la forme

<sup>1390</sup> On peut se poser la question de savoir si le processus épenthétique des dialectes de l'est se rapproche de la situation plus générale de la réparation de groupes consonantique interdits telle qu'on la retrouve dans les emprunts au germanique où existent des groupes comme /hn-/, /kn-/ et /wr-/, ex. frq. \**hnap* >> afr. *henap* 'hanap', \**knif* >> afr. *quenif* 'canif', al. Knödel >> *quenelle*, frq. \**w(a)randja* → \**gwarantia* >> *garance*, etc. (cf. Pierret, 1994, p. 168-169).

<sup>1391</sup> Nous avons pensé voir une métathèse de la syllabe ciblée par la syncope comme solution qui préserve une structure syllabique licite, mais l'étude des données démontre plutôt qu'il s'agit bien d'une épenthèse de l'une des voyelles faibles en fonction de la région.

/e/ dans le midi et une épenthèse de |U.@|, souvent /o/ ou /u/ dans l'espace francoprovençal. Dans l'espace d'oïl, la réduction de toutes les voyelles atones finales vers /ə/, nous empêche de tirer une conclusion nette, mais la faiblesse de |I.@| fait d'elle une bonne candidate.

figure 155 : voyelle de la finale

|          |                          | Paris          | Marseille     | Villefranche   | Grenoble        |
|----------|--------------------------|----------------|---------------|----------------|-----------------|
| PĪPER    |                          | <i>poivre</i>  | [pébre]       | [pá:vru]       | [pwé:vro]       |
| INTER    | FEW 4.747-748            | <i>entre</i>   |               | <i>entro</i>   |                 |
| FULGUR   | FEW 3.841b               | <i>foudre</i>  | <i>foldre</i> | <i>foudro</i>  | <i>foulzera</i> |
| MARMOR   | FEW 6/1/364              | <i>marbre</i>  | <i>marbre</i> | <i>mabro</i>   |                 |
| MINOR    | FEW 6/2.123              | <i>moindre</i> | <i>mendre</i> | <i>moindro</i> |                 |
| QUATTUOR | ALF n°1112 <i>Quatre</i> | <i>quatre</i>  | [katre]       | [katru]        | [katro]         |

Nous trouvons aussi dans cette catégorie, des mots comme MAIOR → *maire* et PEIOR → *pire*, SENIOR → *sire* où la chute de la post-tonique cause le contact du /r/ final avec le /j/ devenu géminé [jj] voire [j] créant donc un réel contact TR propice à l'épenthèse, p. ex. MÁIOR → \*maʝor → \*maʝr → *maire*.

#### 10.10.4 Les métathèses

Enfin, on trouve dans les dialectes gallo-romans de nombreux cas de métathèses, voire l'inversion du noyau et de l'attaque dans une syllabe, par exemple dans la syllabification des séquences de [c + r + V] → [c + V + r], ex. afrq. \*frumjan >> **fournir**, cf. FERMÉNTUM → <formentum> (épîtres rimées, I, l.6) → afr. *forment* → fr. *froment*, afr. *purnelle* → *prunelle*. Ces métathèses sont presque systématiquement provoquées par la présence d'un /r/.

La métathèse est assez fréquente dans les données dialectales de l'ALF et est encore synchroniquement présente dans le basilecte du français laurentien où c'est la situation de l'ancien français qui semble être préservée avec métathèse ou syllabification de la résonante, ex. RETÖRNÁRE → fr. *retourner* = fr.laur. [əʁ.tur.ne], REVENÍRE → fr. *revenir* = fr.laur. [əʁv.niʁ], fr. *creton* = fr.laur. [kœrtɔ̃], fr. *grenouille* = fr.laur. [gærnuj] (cf. Dumas, 1987), mais nous trouvons un effet similaire en wallon, ex. fr. *reculer* = wal. [rku'le:j] (ALF n° 1138 reculer, pt. 293), [rkyle] (pnt. 241) dans l'Aisne, [rkyle] (pnt. 110) en Côte-d'Or, [rkyla:] (pnt. 33) dans le Doubs, [rçjyla:] (pnt. 510) dans les Deux-Sèvres, [rçjyle] (pnt. 521), [rkyle] (pnt. 476) dans la Loire-Inférieure, [rkulo:] (pnt. 393) dans la Manche, etc. ce qui démontre que la création d'un noyau syllabique consonantique remonte à un état ancestral partagé.

#### 10.11 Chronologie et interaction des phénomènes

Dans ce chapitre nous avons fait le tour des principales évolutions phonologiques ayant affecté le latin mérovingien, cherchant à les encadrer dans le cadre de la phonologie CVCV. À la différence des grammaires historiques comme la GGHF, ce chapitre se limite aux évolutions phonologiques qui

sont visibles dans la documentation mérovingienne. Les conclusions concernant les voyelles s'inscrivent dans le paradigme du maintien d'un triple contraste vocalique dans les syllabes atones internes et finales. La datation tardive des diphtongaisons repose sur les attestations graphiques et implique une période de diphtongaison et de syncope-apocope en synchronie où la diphtongaison et la chute des voyelles étaient des phénomènes allophoniques de la langue vivante, reposant sur la présence des voyelles simples dans la représentation phonologique. Tandis que la syncope s'explique bien par des phénomènes de gouvernement inter-segmental, l'apocope nécessite plus l'attention des chercheurs travaillant en synchronie comme en diachronie. C'est la syncope synchronique, notamment dans l'environnement des résonantes qui est aussi responsable des phénomènes de métathèse. Concernant la prothèse d'une voyelle antérieure écrite, <i> ou <e>, celle-ci découle naturellement de la force relative des voyelles réduites, donc [I.@], /ɨ/ était la plus faible dans les périodes latines et romanes.

Sur le plan consonantique nous avons aussi abordé la lénition des obstruantes en position faible, notamment en coda et à l'intervocalique. Nous avons porté un regard particulier sur les palatalisations, notamment le rapport délicat entre phonologie et phonétique dans les instances de la palatalisation des séquences /ka/, proposant une prédisposition à la palatalisation inhérente au /k/ et au /g/ et comme conséquence directe de l'origine italique et indo-européenne de ces phonèmes « palato-vélaires ». Nous n'excluons pas l'existence d'autres phénomènes phonologiques ayant lieu dans la langue orale, mais les principales évolutions évoquées ici permettent au lecteur de constater les grandes divergences entre la prononciation du latin à l'époque classique et la prononciation dans la période mérovingienne. Ainsi équipés, nous proposerons une grille de lecture dans le chapitre suivant pour lire le latin à la manière mérovingienne.

L'autre objectif de ce chapitre était d'encadrer la diachronie historique du latin dans sa transformation à l'ancien français. Une partie importante de la discussion tourne autour de la chronologie relative des transformations. Morin (2003) dans son discours magistral au Congrès international de linguistique et de philologie romane, prononcé à Salamanque en septembre 2001, avait remis en questions les *doxa* de la linguistique diachronique française, citant l'avertissement de Roger Lass (1997) que « la mythologie vénérable et rationnelle [de l'histoire de la langue] fondée dans l'argumentation et l'extrapolation à partir de données putatives peut poser un problème majeur : plus qu'elle est ancienne, moins les générations succédant et les praticiens savent ou se rappellent ... de son origine ou de ses principes ... ; et dans de nombreux cas, nous transmettons des croyances précieuses et enracinées, des affirmations répliquées ... transformées en articles de foi » (p. 5-6).<sup>1392</sup>

<sup>1392</sup> Lass (1997) : « But a venerable rational mythology, apparently grounded in argument and extrapolation from putative evidence, can pose a major problem: the longer it exists, the less succeeding generations or practitioners tend to know or remember (if they ever knew) or even care about how it came into being, or what supports its main tenets [...] In many important cases we may be passing on, as precious and firmly held beliefs, replicas of assertions that someone somewhere once made, transformed into Articles of Faith » (p. 5-6).

Notre but ici n'a pas été de rejeter d'emblée la chronologie relative établie avec grande difficulté et dédicace par des générations de romanistes; bien au contraire, cette chronologie est souvent valide, mais pour la santé et l'avenir il faut distinguer les trois cas de figure suivants :

1. Lorsque l'affirmation de la relation diachronique relative est relativement fiable et sur le plan philologique et sur le plan théorique.
2. Lorsqu'une affirmation est invalidée ou remise en question, car la donnée employée est fausse, corrompue, non-existante ou mal-datée.
3. Lorsqu'une affirmation est en compétition avec d'autres explications également plausibles et ne peut donc pas être prise comme vérité absolue.

C'est la chronologie relative telle que présentée par Straka (1953, 1956) qui est la mieux connue des spécialistes, mais sur différents points comme la dégémination et la simplification des groupes consonantiques, comme le dit Morin (2003) « [l]à où Straka ne se prononce pas, le consensus disparaît » (p. 115). Or Straka, n'a pas toujours justifié pourquoi il avait préféré une solution à une autre. Mais les spécialistes sont relativement peu nombreux et une grande majorité de la population aura découvert la chronologie relative pas des manuels scolaires comme *l'Initiation à la phonétique historique de l'ancien français* de de La Chaussée (1974), *La phonétique historique du français* de Zink (1986) ou *La Phonétique historique et histoire de la langue* d'Englebert (2015).

De La Chaussée (1974) écrit explicitement que « [s]a matière en provient, pour l'essentiel, des publications de M. G. Straka » et bien qu'il nie « une allégeance de disciple à maître » il maintient que les « radiofilme[es] et les pmatogramme[s] de ce dernier], ne se contestent pas » (intro). Il a sans doute raison de se fier aux mouvements des articulatoires bien étudiés, mais cela n'a aucun enjeu sur la relation des phénomènes en diachronie relative. Zink (1986) à son tour est à la fois explicite qu'« un travail de cette nature impliquait des choix parmi les hypothèses ... [et qu'il est] allé au plus simple, au plus plausible, au plus directement utilisable » (p. 12). Cette méthode, bien que pédagogique, est d'une faible valeur scientifique; il ne cite pas les auteurs responsables d'une hypothèse ou d'une autre, et comme nous l'avons démontré dans Zuk (2022c), le rasoir d'Ockham n'est pas toujours l'outil le plus approprié. Au moins Zink est honnête dans son objectif pédagogique. Englebert (2015) à son tour, n'explique pas ces choix, citant rapidement le nom de Hugo Schuchardt; mais mettant en avant sa « démarche dialectique [qui] a parfois comme corolaire la simplification des certaines notions » (p. 5). Les éditeurs du GGHF (2020) déclare à leur tour que « [l]es avancées dans la documentation ... ont permis, non seulement d'enrichir nos données et nos descriptions, mais aussi d'affiner et de préciser la chronologie traditionnellement retenue » (p. 4). Cependant, Ségéral et Scheer (2020, § 23.3.1) dans la GGHF présentent essentiellement la chronologie traditionnelle : diphtongaisons romanes aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles, diphtongaisons françaises au VI<sup>e</sup>. Bien que les chapitres de Ségéral et Scheer (2020) soient très cohérents sur le plan théorique et explicatif, ils ne citent pas de sources de la période proto-française, s'appuyant essentiellement sur la chronologie relative. J'estime que nos travaux ne sont pas en opposition avec ces derniers, mais complémentaires dans leur approche et dans l'objectif de construire un dialogue.

### 10.11.1 La syncope

Comme le démontrent Richter (1934), Straka (1953, 1956), Morin (2003) et d'autres, la syncope a eu lieu à de multiples moments dans l'histoire du latin, affectant à des moments de plus en plus récents des mots comme LĀRĪDŪM → afr. *lard*, → afr. *ret*, FRĒMĪTŪM → afr. *friente*, CŌMĪTĒM → afr. *conte*, DĒBĪTĀ → afr. *dete*, CŪBĪTŪM → afr. *code*.

Plusieurs contextes semblent contribuer à la probabilité qu'une voyelle post-tonique soit syncopée. Le premier est le contact syllabique; la syncope à plus souvent lieu si le nouveau contact syllabique qui en est issu résulte dans une coda plus sonnante que l'attaque qui suit. Ainsi /r/ dans LĀRĪDŪM est une résonante bien plus sonnante que le /d/ qui suit, ce qui a permis la syncope à une date ancienne. Nous pouvons en dire autant pour FRĒMĪTŪM et CŌMĪTĒM.

Dans les cas où la syncope aurait mis en contact deux obstruantes, par exemple /b/, devenu [β] et /t/, on admet d'après Neumann (1890, p. 559-563) que le « poids phonétique » de la voyelle finale semble avoir contribué à la syncope, étant plus précoce devant un /-a/ (ex. DĒBĪTĀ → *dete*) que devant un /-o/, ex. CŪBĪTO → *code*.<sup>1393</sup> Neumann (1890, p. 559) était aussi responsable d'une généralisation qui veut que la syncope des post-toniques était plus ancienne que celle des pré-toniques, mais les contre-exemples aussi nombreux que les exemples en faveur de cette loi ont poussé les romanistes depuis Rheimfelder (1953, § 456) à conclure que l'affaiblissement de la post-tonique est contemporain de celui de la pré-tonique.<sup>1394</sup>

### 10.11.2 La diphtongaison

La datation de la syncope est importante, car la création d'entraves aurait empêché les diphtongaisons « romanes » et « françaises ». On postule notamment une syncope précoce lorsque des mots comme CŌMĪTĒM → l'afr. *conte* ou DŌMĪTĀM → afr. *donte* ne témoignent pas de la diphtongaison.<sup>1395</sup>

C'est à Krepinsky (1931) via Straka (1953) que nous devons l'hypothèse de la diphtongaison du /Ĕ/ avant celle du /Ō/, mais les exemples sont peu nombreux. Elle est tout de même reproduite par Fouché (1958), de la Chaussée (1974), Pierret (1994, p. 147-149), Zink (1986, p. 40) et Joly (2003). Meyer-Lübke (1934, § 211) donnait une autre explication qui n'implique pas de décalage temporel, insistant que la diphtongaison de /Ĕ/ est contemporaine de celle de /Ō/, mais que dans le cas de CŌMĪTĒM → \*[kwɔmitɛm] la forme *comte* sans diphtongue est le résultat d'une régression de [wɔ] → [ɔ], ce qui nous paraît raisonnable dans le contexte de la vélaire à gauche et de la labiale /m/ à

<sup>1393</sup> En termes phonologiques l'on peut plutôt aborder la force intrinsèque supérieure de l'élément [A], par rapport au [U] par rapport au [I], ce qui s'exprime dans GP 2.0 de Pöchträger (2006) par la structure interne supplémentaire du /a/.

<sup>1394</sup> Rheimfelder (1953) : « Da weder der Vokal der tonlosen Pänultima noch jener Zwischentonsilbe bei allen Wörtern zur gleichen Zeit verstummt ist, so läßt (sic) sich in solchen Fällen eine bestimmte Regel nicht aufstellen » (p. 187).

<sup>1395</sup> Selon Morin (2003) « ... les bases empiriques sur lesquelles s'appuie cette chronologie sont très réduites. Il n'y a apparemment que deux formes pertinentes pour l'absence de diphtongaison du [ɔ] roman devant -mVtV: COMITEM (FEW: 4.486) et DOMITAM > a. fr. *donte* (cf. FEW: 3.132b, qui analyse les masculins du type <*donte*> et <*dont*>, comme des formes refaites sur le féminin). Pour la dernière, l'absence de diphtongaison pourrait résulter d'une analogie avec la voyelle atone du verbe *donter* < DOMITARĒ. Quant à la première, le FEW note également des formes avec les diphtongues [uō] et [ūā] issues de [uō]: a. fr. *quente* (Abbeville 1270, Boca 93), *quante* BenSMAureH » (p. 117).

droite.<sup>1396</sup> Morin (2003, p. 116-117) souligne que ce type de régression est documenté, notamment dans les dialectes toscans, ce qui nous ressemble à l'inversion d'un phénomène allophonique avant que celui-ci ait été complètement phonologisé. Dans tous les cas, l'on doit admettre que différentes solutions existent pour le comportement distinct de certaines voyelles diphtonguées ou non diphtonguées et **qu'il n'y a pas de consensus sur la datation absolue de la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ō/!**

### 10.11.3 La lénition des consonnes intervocaliques

La lénition par sonorisation est un phénomène répandu dans le gallo-roman, l'ibéro-roman et dans les dialectes septentrionaux de l'Italie comme en démontre les exemples présentés par Russo (2014 ; 2016) et les exemples cités dans ce chapitre. Si la lénition semble avoir précédé la syncope, tel que dans dans CŪBĪTO → afr. *code* 'coude', la coexistence en afr. de formes comme *coute* a provoqué tout plein d'explications comme *coute* refaite sur le pluriel CŪBĪTA de CŪBĪTŪM (Meyer-Lübke 1890, § 336) ou selon Bourciez (1937, § 122) comme une réfaction. Les auteurs mettent cette forme en juxtaposition directe avec le non-voisement en DĒBĪTĀ → afr. *dete* qui s'oppose au voisement dans VĪNDĪCAT → afr. (*il*) *venge*, SĒRĪCAM → afr. *serge* au lieu de *\*\*serche*. L'introduction du rôle spécial du /-a/ final dans la syncope pose visiblement des problèmes ailleurs dans la chronologie relative, mais la syncope précoce devant /-a/ est tout de même reprise par Straka (1953, p. 280), de la Chaussée (1974, p. 107-108), Joly (2003) pour des mots comme PĒRDITA → afr. *perte*, CĀLIDA → *chaude*. Morin (2003) conclut que « [L]es données disponibles sont nettement insuffisantes pour choisir parmi les nombreuses hypothèses qui ont été évoquées ici. On ne peut tout simplement pas conclure sur la foi des données connues que la présence d'un *a* dans une syllabe finale ait favorisé la syncope de la pénultième atone. Ce qui semble relativement certain, cependant, c'est que l'exemple DĒBĪTĀ > a. fr. *dete* souvent opposé à CŪBĪTŪM > a. fr. *code* pour illustrer cette chronologie ... n'est pas pertinent » (p. 119).

Wüest (1979, p. 140) explique ces variations plutôt comme le résultat de la compétition entre deux changements contemporains, une explication acceptée par Zink (1986, p. 39-40, 182), mais il ne précise pas la nature de la variation. En OT, cette compétition peut s'expliquer par la priorité relative des contraintes. Ségéral et Scheer (2020), dans la GGHF et plus récemment Scheer (2021) qui écrit que « des générations d'analystes inspirés des néo-grammairiens ont cherché à marteler les exceptions dans la caisse néogrammairienne, et cela sans succès »<sup>1397</sup>

### 10.11.4 Conclusions

Aux vues de nos données, l'on peut essentiellement dire que la diphtongaison romane est un phénomène de type phonétique et gradient au VII<sup>e</sup> siècle; elle est faiblement attestée, <dieci>

<sup>1396</sup> Straka (1953, p. 255) écrit tout de même ne pas être satisfait de cette explication.

<sup>1397</sup> Scheer (2021) : « Generations of neogrammarian-inspired analysts have tried to hammer the exceptions into the neogrammarian box, to no avail. The full spectrum of neogrammarian tools when facing variation was put to use: analogy, learned vocabulary, loans, dialectal forms ».

(Ile-Fr/673 T4462 l.39) pour DÉCĒM étant notre seule attestation et celle-ci semble être influencée par les palatales dans l'environnement. Cependant, la perte des contrastes de longueur, des traces de longueur en syllabe tonique non entravée documentées par Lopocaro (2015) et l'envie de motiver les éventuelles diphtongaisons romanes et françaises nous poussent à conclure que la voyelle tonique était rallongée, notamment en syllabe non-entravée. Quant à la diphtongaison française, elle n'est pas visible dans nos chartes, bien que l'on voie peut-être son précurseur dans la transcription fréquente de /Ē/ tonique comme <i> et de /Ō/ tonique comme <u>, ce que nous avons interprété comme une périphérisation du /Ē/ et /Ō/ respectivement.

Quant à la lénition des consonnes intervocaliques par voisement et par spirantisation, celle-ci est attestée dans les inscriptions depuis le premier siècle et témoigne probablement d'une implémentation allophonique de longue durée dans certains dialectes romans y compris l'ibéro-roman et le gallo-roman. Nous trouvons d'assez nombreux exemples du voisement de /p/, /t/, k/ à l'intervocalique dans nos chartes de même que d'hypercorrections de /b/, /d/, /g/ transcrits avec les sourdes. Ces erreurs restent tout de même minoritaires, ce qui nous pousse à penser que le voisement est resté allophonique jusqu'au moment de l'amuïssement des voyelles atones, ce qui aurait volé l'environnement qui jusque-là conditionnait le voisement des obstruantes. À cet égard l'on peut argumenter que la phonologisation des formes ayant subi la lénition n'avait pas encore eu lieu au début du VII<sup>e</sup> siècle en Gaule. La dégémination des occlusives géminées ne semble pas encore avoir eu lieu.

Quant à l'affaiblissement des consonnes en coda interne, la lénition semble bien en cours, cependant en finale les consonnes /t/ et /s/ sont bien préservées. Nous admettons tout de même la perte du /m/ en-dehors des monosyllabes.

Nous avons déjà vu (§ 3.6.2.4) que la syncope est un phénomène présent dans la langue depuis au moins le latin classique, étant phonologisée à différents moments. Dans notre corpus des formes comme <cruciclata> (Ile-Fr/637 T4495 l.26) pour CRŪCĪCŪLĀTĀ 'cruciforme' signalent la présence du phénomène. Cependant, hormis des mots comme DŌMINUS devenu <domnus>, cette syncope ne semble pas encore être lexicalisée ; c'est-à-dire que la syncope synchronique était possible dans l'implémentation phonétique du mot gallo-roman, mais que la voyelle était encore présente dans la forme sous-jacente tel que le souligne nos graphies avec une voyelle fidèle à la coloration de l'étymon. La situation est semblable pour la voyelle finale où malgré des erreurs de cas, l'on ne trouve jamais des finales sans explications phonologiques. L'amuïssement de la finale semble être un phénomène encore plus tardif que la syncope des atones intérieures et l'on ne le datera que du IX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'esprit des chronologies relatives l'on peut donc postuler les étapes suivantes :

## Interaction des lois phonologiques du voisement, de la syncope et de la diphthongaison romane

|                          |                              | -r_d-       | -p_t-      | ... | -m_t-          | ...          | -b_t-       |             |
|--------------------------|------------------------------|-------------|------------|-----|----------------|--------------|-------------|-------------|
|                          |                              | LÁRĪDO      | RĒPŪTO     |     | FRĒMĪTO        |              | DĒBĪTA      |             |
|                          |                              |             |            |     | CŌMĪTĒM        |              | CŪBĪTO      |             |
| I <sup>e</sup> ap. J.-C. | Syncope latine               | lardo       | rĕpto      |     |                |              |             |             |
| II <sup>e</sup>          | Lénition                     |             |            |     | frĕmī[d]o      | cōmī[d]ĕm    | dĕ[β]ī[d]a  | cū[β]ī[d]o  |
| IV <sup>e</sup>          | V. → V..                     |             |            |     | frĕ:mī[d]o     | cō:mī[d]ĕm   | dĕ:[β]ī[d]a | cū:[β]ī[d]o |
| VI <sup>e</sup>          | Redistribution<br>vocalique  | lardø       | reptø      |     | frĕ:mī[d]ø     | cō:mī[d]ĭ    | dĕ:[β]ī[d]e | co:[β]ī[d]ø |
| VII <sup>e3</sup>        | Diphthongaison<br>romane     |             |            |     | frjĕm{d}ø      | cwōm{d}ĭ     |             |             |
| VIII <sup>e4</sup>       | Syncope<br>romane            |             |            |     | frjĕm{t}ø      | cwōm{t}ĭ     | dĕ{βd}e     | co{βd}ø     |
|                          |                              |             |            |     | frjĕm{d}ø      | cwōm{d}ĭ     | dĕ{pt}e     | co{pt}ø     |
| IX <sup>e</sup>          | (Lexicalisation)*            |             |            |     | frjĕmtĭ        | cōmtĭ        | dĕ{pt}e     | coβdø       |
| IX <sup>e2</sup>         | Diphthongaison<br>française  |             |            |     |                |              |             |             |
| IX <sup>e2</sup>         | Apocope**                    | lard        | rept       |     |                |              |             |             |
| IX <sup>e2</sup>         | Assimilation de<br>la coda   |             | rett       |     | frjĕntĭ        | cōntĭ        | dĕttĕ       | codø        |
| IX <sup>e2</sup>         | Réduction en<br><i>cheva</i> |             |            |     | frjĕntə        | cōntə        | dĕttə       | coddə       |
|                          | Dégémiation                  |             | ret        |     |                |              | dĕtə        | codə        |
| afr.                     |                              | <i>lard</i> | <i>ret</i> |     | <i>friente</i> | <i>conte</i> | <i>dete</i> | <i>code</i> |

## Note

\* la lexicalisation de la syncope peut avoir lieu à différents moments avec des résultats qui varient

\*\* l'apocope a lieu lorsqu'elle ne résulterait pas dans un groupe consonantique illicite



# CHAPITRE 11

## LIRE LE LATIN MÉROVINGIEN, LE REGISTRE ÉCRIT DU GALLO-ROMAN

---

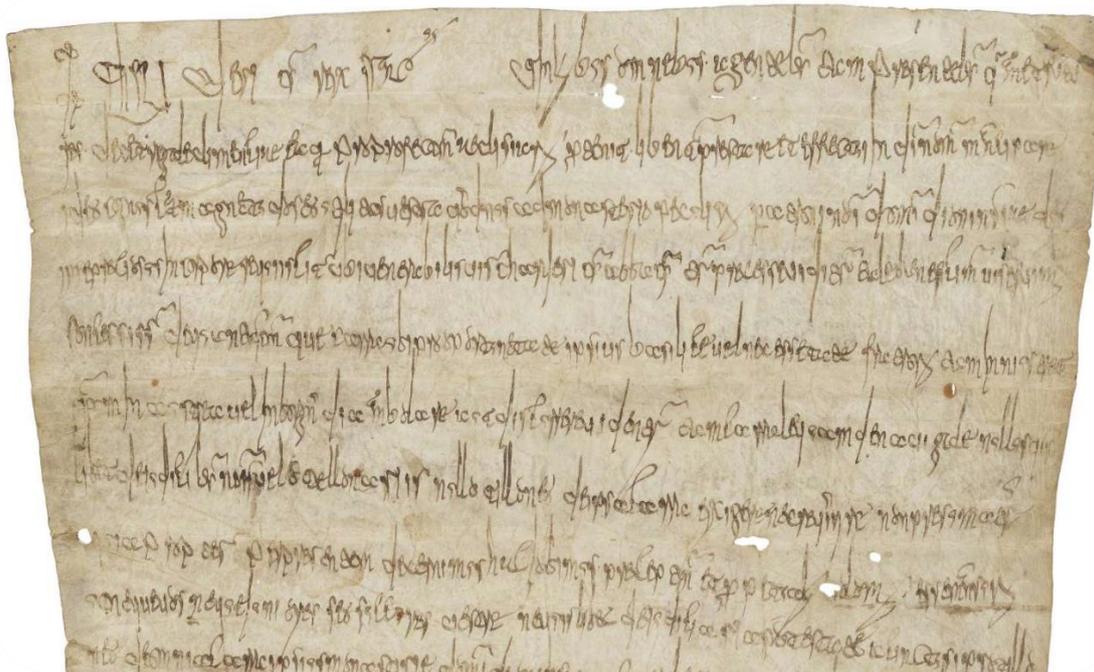
*Comment, en effet, la langue écrite ne subirait-elle pas des destinées semblables à celles de la langue parlée, puisque ce sont les mêmes hommes qui écrivent et qui parlent ...*

Max Bonnet (1890, p. 37)

---

**D**ans ce chapitre nous explicitons le lien entre le texte écrit du latin mérovingien et la langue gallo-romane. Nous proposons une clef pour permettre la lecture des textes mérovingiens avec la prononciation reconstruite de l'époque. Nous illustrons aussi comment la réduction des voyelles et la chute des consonnes ont modifié le système casuel du latin mérovingien. Contrairement aux chronologies qui annoncent la fin de la latinité, les documents mérovingiens démontrent l'intégrité d'un système casuel réduit qui fait le pont entre la typologie flexionnelle du latin classique et la typologie analytique des langues romanes modernes.

figure 156 : exemple d'une charte mérovingienne : (Ile-Fr/688 T4465)



## 11.1 L'écriture et la langue orale

Le développement de l'écriture dans le Proche-Orient à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.C. est sans équivoque parmi les plus impressionnantes innovations humaines, car elle a permis la transmission de signes linguistiques sous une forme visuelle et -semi permanente- permettant à la pensée et à l'énoncé de passer de l'éphémère au documentaire.<sup>1398</sup> Ces signes graphiques étaient soit de nature **logographique**, où le **signifié** est dénoté grâce à un symbole ou une aide visuelle, soit **phonographique**, où c'est plutôt le **signifiant**, c'est-à-dire l'image acoustique, qui est communiqué habituellement à l'aide de certain nombre de caractères : lettres, syllabes, grammèmes, etc. L'alphabet latin est de base phonographique, car cela permettait de transcrire les phonèmes du latin à l'aide de 18 caractères phonémiques + le ⟨x⟩ comme abréviation de /k/ + /s/ et le ⟨h⟩ étymologique, mais non contrastif.<sup>1399</sup> Avec ce simple système de caractères empruntés à leur tour aux Étrusques et aux Grecs, les Romains ont pu écrire leur langue en associant un phonème à chaque caractère (cf. Février, 1959), ce que Mattingly (1992, p. 14-15) décrit comme la transmission d'une représentation linguistique par une transcription orthographique.

figure 157 : Les caractères de l'alphabet latin classique

|    |    |    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |                |   |   |   |   |        |
|----|----|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----------------|---|---|---|---|--------|
| A  | B  | C  | D | E | F | G | H | I | L | M | N | O | P | QV             | R | S | T | V | X      |
| /ā | /b | /k | d | ē | f | g | ∅ | ī | l | m | n | ō | p | k <sup>w</sup> | r | s | t | ū | k + s/ |

Ainsi équipé d'une écriture phonographique, il était possible de composer une suite linéaire de phonèmes pour représenter le signifiant des mots latins. Quiconque connaissait la valeur phonologique des caractères pouvait ainsi former une image mentale du signe représenté, et si une partie des signes correspondait à certains signes dans le lexique du lecteur, alors celui-ci lisait le message écrit. Comme l'indiquent Mattingly (1992, p. 15) et Sproat (2022), les systèmes phonographiques représentent habituellement les contrastes phonologiques, plutôt que les détails phonétiques de bas niveau. Un contre-exemple est le serbo-croate; langue louée pour la transparence de son système graphique. Cependant un mot comme *vrabac* [vr̩̂:bat̩̂] 'moineau' au cas nominatif se dit *vrapca* [vr̩̂:p̩̂sa] au cas génitif avec un dévoisement assimilatoire du /b/ en contact avec l'affriquée sourde /t̩̂s/. Ce dévoisement fait partie de l'orthographe officielle : <vrabac> et <vrapca>, mais comme l'explique Pettersson (1975, p. p.149-150), les enfants serbes et croates écrivent intuitivement <vrabca> la forme phonologique; le dévoisement phonétique présent dans l'orthographe officielle <vrapca> doit être enseigné à l'école.<sup>1400</sup> Liberman (1992) explique même que

<sup>1398</sup> Pour l'exposé on simplifie les faits. Des chercheurs comme Gelb (1963) et DeFrancis (1989) reconnaissent au moins six traditions, voir six origines distinctes de l'écriture; le cunéiforme mésopotamien cité ci-haut étant la plus ancienne (c. 3100 av. J.-C) tandis que les écritures alphabétiques latines, grecques, germaniques et autres proviennent des évolutions propres à la tradition sémitique occidentale, voir phéonicienne.

<sup>1399</sup> Hall (1946a) nota « For Latin the traditional spelling is almost always wholly phonemic » (p. 84).

<sup>1400</sup> Ici nous adoptons, comme Pettersson (1975) la présumée forme phonologique avec un /b/ sous-jacent, bien que l'auteur est clair que d'autres analyses, comme celle avec un archiphonème /P/ Troubetskoïen, /vraP̩̂sa/ sont aussi possibles.

la nature grapho-phonémique plutôt que grapho-phonétique de l'écriture serait une nécessité de l'usage.<sup>1401</sup> Les variations de graphie peuvent certes nous indiquer certains détails phonétiques concernant le changement des représentations, mais la phonographie est avant tout une transcription des contrastes phonologiques du système plutôt qu'une reproduction fidèle des détails articulatoires et acoustiques.

Dans un système logographique, l'étape de la décomposition est évitée et le lecteur attribue plutôt la forme visuelle du mot à un signe dans son lexique, ce qui s'avère plus efficace pour le lecteur expérimenté, mais qui offre moins d'outils intrinsèques pour décoder le sens et les sons d'un nouveau logographe.<sup>1402</sup> Dans les deux cas, l'accès à la langue écrite est dépendant d'emblée d'une maîtrise de la langue orale, car la mise à l'écrit fait abstraction des formes et des règles de combinaison déjà présentes dans la langue orale et dans les **grammaires internes** des locuteurs.

*« Le caractère problématique du rapport oral/écrit est la grande difficulté que doivent affronter les romanistes qui s'occupent de l'émergence des langues romanes »*

(Marieke Van Acker (2008) dans  
l'introduction de son volume édité *Latin  
écrit – Roman parlé*, p. 5)

La grammaire interne est la configuration des paramètres linguistiques chez un individu. Bien que deux personnes partagent une langue, il y aura habituellement des différences mineures de paramétrage résultant des *entrées* distinctes qui sont la conséquence de différentes expériences de vie. Cette abstraction permet aussi à la langue écrite

de représenter une grande variété de grammaires internes et une certaine stabilité qui la rend plus conservatrice surtout lorsque sont imposées des **normes graphiques** ou une **standardisation** officielle. Bien que l'orthographe conservatrice obscurcisse la vraie diversité parlée, elle permet une communication horizontale plus large (cf. Wright 2002); elle reste cependant dépendante d'une grammaire interne. Autrement dit, on ne peut savoir lire (et comprendre) une langue vivante sans déjà connaître les structures de cette langue.<sup>1403</sup> La primauté de l'oral sur l'écrit est tellement un *opinio communis* qu'il est presque inutile de le répéter. Cependant la nature de la relation entre l'oral et l'écrit continue de stimuler l'intérêt des chercheurs.<sup>1404</sup>

<sup>1401</sup> Liberman (1992) ; « In any case, no extant script offers language at a narrow phonetic level. To be usable, scripts must, apparently, be pitched at the more abstract phonological and morphophonological levels » (p. 168).

<sup>1402</sup> Selon Mattingly (1992, p. 18) les systèmes d'écriture, même logographiques renvoient aux unités plus petit que le mot, ce qu'il appelle « graphemic units corresponding to linguistic units smaller than the word » (p.18) c'est-à-dire des phonèmes ou des syllabes. Le débat est ouvert sur la possibilité de représenter des morphèmes directement dans la graphie, Sampson (1985) estime que c'est le cas pour le chinois.

<sup>1403</sup> Je reviendrai sur ce thème ailleurs, mais l'écriture était avant tout une façon de se rappeler ce qu'on savait déjà, de le rendre permanent et matériel. Dans les cas des diplomes mérovingiens, le diplôme est la preuve d'une décision prise auparavant dans un acte public et prononcé oralement. Hall (1960) souligne que « The relation between speech and writing has often, indeed usually been misunderstood, especially in our folk-lore about language; which considers "written" language" as primary and "spoken language" only econdary in origin and importance » (p. 17).

<sup>1404</sup> Frost et Katz (1992) écrivent « ... it is well known that writing systems are designed primarily to represent spoken language and, therefore, it seems at least plausible that we should find the imprint of spoken language in the processes that lead from the recognition of the printed word to the comprehension of the phrase » (p. 1) Mattingly adopte une

Une langue *vivante* qui n'existe qu'à l'écrit est quasiment inconnue : de nos jours le latin est peut-être un tel exemple, mais même dans ce cas, son code écrit est le reflet d'un ancien emploi à l'oral. Banniard (2013) écrit explicitement « qu'aucune langue écrite naturelle n'a jamais existé, si ce n'est comme une émanation d'une langue parlée préexistante » (p. 62).<sup>1405</sup> Il est vrai que la langue écrite peut exercer une certaine influence sur la langue parlée qui dans sa forme acrolectale cherche souvent à imiter le code écrit formel. Bien qu'on n'ignore pas la force du mot écrit à sculpter les prononciations et les représentations phonologiques, la nature de l'acquisition d'une langue pendant l'enfance assure que pour toutes les langues vivantes, c'est l'oral qui précède et prime sur l'écrit. Comme Leonard Bloomfield (1933) l'avait décrit dans son livre influent *Language*, « writing is not language, but merely a way of recording language by means of visible marks » (p. 21). L'écriture est une représentation. Cette primauté de l'oral peut être observée de quelques façons :

1. Un illettré, quoique rare de nos jours en Occident, est bien locuteur de sa langue. Même en l'absence d'une éducation qui lui permet de manipuler les formes stylistiques soutenues, le locuteur natif ne commettra aucune erreur du genre morphologique ou de syntaxe, du moins pas dans son idiolecte qui aura une organisation interne logique, même si celle-ci est contraire aux normes d'une communauté linguistique.
2. Dans une langue comme le français ou l'anglais, l'écart entre la graphie et la prononciation peut être souvent assez important. Dans ces cas le natif saura tout de même bien prononcer un mot, même s'il ne saura pas bien l'écrire.
3. Cet écart se traduit souvent par un certain nombre des lettres silencieuses dans le code graphique, par l'existence de digraphes où un seul phonème doit être représenté par une combinaison de caractères ou encore par l'absence de représentations graphiques pour certains objets phonologiques, notamment les phénomènes allophoniques ou d'implémentation phonétique.
4. Dans certaines langues, comme l'arabe, on n'écrit pas les voyelles (au moins pas les voyelles brèves), mais le texte est tout de même compris par ses lecteurs, car ceux-ci ont déjà l'impression mentale des formes possibles, c'est-à-dire des lexèmes, que peuvent représenter ces graphies sans voyelles. Comme le laisse sous-entendre *l'architecture parallèle* de Ray Jackendoff (2015) et plus explicitement ses discours publics<sup>1406</sup>, la forme graphique est un module parallèle attaché au sens, à la catégorisation syntaxique, à la forme phonologique, etc. par des liens d'interface. Étant donné que l'arabe n'est pas 100 % phonographique, un étranger apprenant l'arabe lira avec beaucoup de difficulté jusqu'à ce qu'il acquière une maîtrise suffisante de la langue orale pour permettre la projection du lexique mental sur les formes écrites ambiguës.

---

position semblable. Liberman (1992) encadre cette discussion plutôt en termes de *naturalité* (an. *naturalness*) écrivant « Speech is universal. Every community of human beings has a fully developed spoken language. Reading and writing, on the other hand, are relatively rare » (p. 167).

<sup>1405</sup> Banniard (2013) : « The written language is no more than a cultural variant or extension of the spoken language, as can be demonstrated by a *reductio ad absurdum*: no natural written language has ever come into existence except as an emanation from a pre-existing spoken language » (p. 62).

<sup>1406</sup> Je pense notamment à sa présentation *Extending the Parallel Architecture*, faite à Potsdam le 17 octobre, 2018.

Lieberman (1992, p. 167-168) dresse une liste semblable de différentes manifestations de l'oral et de l'écriture, qui démontre la subordination de la seconde au premier, incluant aussi dans son argument des exemples d'apparition de ces manifestations dans l'histoire de notre espèce.

### 11.1.1 L'arabe comme exemple d'une langue écrite dans un vaste diasystème parlé.

L'arabe classique et les nombreux dialectes parlés représentent un point de départ pour comprendre la relation entre le latin écrit et les langues romanes au haut Moyen Âge. La configuration sociolinguistique de l'arabe est très complexe, car comme le latin, la langue « classique » figée et intemporelle retient une position culturelle et religieuse particulière. En parallèle, chaque région arabophone a son propre dialecte issu de l'arabisation historique de la région et enfin, un grand nombre de dialectophones parlent (ou comprennent) et écrivent aussi un koinè dit l'arabe standard moderne, issu de réformes linguistiques au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a résulté dans une langue écrite modernisée, notamment dans sa syntaxe et dans son lexique. C'est donc à cause de l'écart entre le dialecte parlé et les formes écrites standardisées que Ferguson (1959) emploie la communauté arabophone comme modèle de la diglossie verticale.

L'arabe sert aussi d'étude de cas du diasystème et de la diversification des dialectes. Les différentes théories qui concernent la genèse des dialectes arabes ressemblent beaucoup à celles que nous avançons pour la diversification du latin, par exemple la corruption de la langue classique pure par l'apprentissage de la langue par les peuples conquis,<sup>1407</sup> différentes vagues de migrations et la création de sociolectes typique d'une ethnie ou d'une communauté religieuse (cf. Holes, § 1.6, § 1.8). Si Ferguson (1976) voyait le développement d'un koinè dans les camps militaires, d'où le terme *sermo castrensis* 'la langue de camps militaires' dans le contexte latin, le développement d'un arabe standard suprarégional, bien que plus tardif et plutôt associé au milieu cultivé représente une tentative de compromis standardisé afin de faciliter la communications entre locuteurs provenant de différentes régions du diasystème arabe.

L'arabe écrit représente donc une belle comparaison pour le latin tardif, car à travers le monde arabophone un nombre limité de graphies arrive à représenter toute la diversité dialectale de l'arabe parlé et il faut croire que malgré l'usage du terme « arabe » pour tous ces dialectes, la variation est réelle, souvent au point d'entraver la compréhension mutuelle.<sup>1408</sup> Donc le premier grand point qui est à retenir est qu'une seule graphie peut représenter des sonorisations distinctes selon le lecteur

<sup>1407</sup> Thomason et Kaufman (1988) explique les dialectes de l'Afrique du nord comme « un apprentissage imparfait [de l'arabe] lors d'un processus de conversion linguistique » (p. 20). Voir aussi Holes (2018, § 1.3.1)

<sup>1408</sup> Clive Holes (2018) relate son expérience vécue, d'un déménagement professionnel de Kuwait (Iraq) vers Alger (Algérie) et l'incompréhensibilité dialectale dans les années 1970 : « when, in the mid-1970s, my employers transferred me from Kuwait to Algeria, a distance of several thousand miles, I had no difficulty, if I spoke in Gulf Arabic, in making myself understood to (and in understanding) ordinary Algerians in southern oasis towns such as Ourgla and Touggourt, even though most of them had never left Algeria in their lives: we were all speaking 'bedouin' dialects. But the Arabic of the city of Algiers, only a few hundred miles to the north, and where I was based, is of North African 'sedentary' type, and was so incomprehensible to me (as was my Gulf Arabic to the Algérois) that throughout my two-year residence there I found it easier to speak French » (p. 22).

tout en conservant le sens essentiel (le signe linguistique) partagé par les locuteurs mêmes de dialectes distincts.<sup>1409</sup>

Tel que le démontre la figure 158, l'on emploie une même graphie arabe pour indiquer différentes prononciations locales de l'arabe dialectal; cette variété diatopique est expliquée et décrite par Holes (2018, surtout p. xii-xv). Ainsi à Bagdad en Iraq on prononce «lune» [gumar] et à Fez au Maroc on dira [ʔəmr]. Dans les deux dialectes, nous pouvons représenter la réalité parlée par une seule forme écrite قمر. L'orthographe classique prend ainsi une nouvelle phonation dans chaque région et ceci sans modification de la forme graphique.<sup>1410</sup>

**figure 158 : prononciations régionales d'une forme graphique partagée en arabe marocain et en arabe iraquien**

| Bagdad c. 2022 |   | Graphie et représentation phonologique en arabe classique (c. 800) |   | Fez c. 2022 |
|----------------|---|--|---|-------------|
| [gumar]        | < | قمر<br>/qa'mar/<br>'la lune'                                       | > | [ʔəmr]      |
| [waket]        | < | وقت<br>/'waqt/<br>'le temps'                                       | > | [wəʔt]      |
| [dʒa:r]        | < | جار<br>/'jār/<br>'un voisin'                                       | > | [ʒa:r]      |

Bien que les locuteurs des dialectes arabes puissent avoir de la difficulté à comprendre le parler quotidien d'un locuteur d'une lointaine région ayant de nombreuses différences phonologiques; morpho-syntaxiques et lexicales, tous ces locuteurs pensent parler arabe, une notion culturelle d'une langue partagée. Le diasystème arabe représente un riche terrain pour tester les limites de la méthode

<sup>1409</sup> Bien évidemment, il faut exclure de cette généralisation les cas de glissement sémantique dans un des dialectes, un phénomène quand même commun.

<sup>1410</sup> Holes (2018): « For example, the grapheme ج (gīm), whatever its OA realization(s) may have been, corresponds regularly to several different modern dialectal sounds, depending on the dialect: ġ, ž, g, or y—so that written Arabic جار 'neighbour' can be pronounced in normal speech as ġār (e.g. in Baghdad), žār (Damascus), gār (Cairo), or yār (Gulf). The grapheme ق (qāf) may correspond to any of the dialectal sounds q, g, ʔ, k, gʰ, gʷ, or ġ, and here the determining factor is (in some cases) not only geography but the social profile of the speaker » (p. xii). Concernant la lettre ج 'jim', bien qu'elle soit prononcée [g] en Égypte, [dʒ] en Arabie saoudite, et [ʒ] en Afrique du Nord, on peut raisonnablement reconstruire une occlusive palatale voisée [j] pour l'arabe classique, comme c'est encore le cas dans le sud du Yemen moderne. Il est donc intéressant de noter que le <g> latin, que nous avons aussi reconstruit comme \*/j/ suit une évolution parallèle devenant généralement [dʒ] ou [ʒ] dans les langues romanes, ex. GĒLŪM → [dʒelo] → le gèl. La prononciation /g/ de l'égyptien moderne semble un simple substitut de /j/ par l'occlusive vélaire /g/.

comparative, car il suffit de démontrer une forme écrite aux locuteurs pour provoquer une prononciation dialectale.

Dans le cas des langues romanes; nous pouvons difficilement démontrer un étymon latin et en demander le réflexe dans les langues modernes, mais nous pouvons tout de même consulter les différents résultats dans les langues romanes modernes.<sup>1411</sup> Pour le haut Moyen Âge, nous pouvons rétablir les prononciations de l'époque grâce à la méthode comparative (§ 2.1.2.3), grâce aux attestations graphiques de l'époque et par un emploi judicieux des principes de l'uniformité, de la variation sociale et de la pertinacité. C'est une tâche tout à fait possible étant donné que nous connaissons notre point de départ, le latin classique ainsi que le point final, le français contemporain. Dans la Romania du haut Moyen Âge, le rapport de la langue orale à la langue écrite devait ressembler à celle entre l'arabe classique et les dialectes parlés. Déjà il y a plus d'un siècle, Bonnet (1890) avait reconnu que « Quand un Gaulois du VII<sup>e</sup> siècle lit *accidere* cela équivaut dans son esprit à *accedere*, puisqu'il le prononce de même. S'il écrit à son tour *accedere*, il écrit donc bien ce qu'il a lu, sinon par les yeux du moins par l'esprit » (p. 21).

On peut donc faire comparaison entre les graphies du latin altimédiéval et les prononciations régionales du latin tardif (cf. figure 159) et reconstruire grâce à l'opération des transformations phonologiques qui sont aujourd'hui bien connues des romanistes et que nous avons exposé dans les chapitres 8 et 9, pour reconstruire le lien graphophonique- du VII<sup>e</sup> siècle (cf. chapitre 11 ; App. C ; App. D).

**figure 159 : prononciations régionales du latin**

| Paris c. 650  |   | graphie latine           |   | Tarraco c. 650 |
|---------------|---|--------------------------|---|----------------|
| [cʰas.tɛl.lu] | ← | CASTELLUM<br>'château'   | → | [kas.tjel.lo]  |
| [maŋ.cʰɛ]     | ← | MANICA<br>'manche'       | → | [ˈmaŋ.ga]      |
| [ˈɔm.nɪ]      | ← | HOMINEM<br>'homme'       | → | [ˈɔm.re]       |
| [vi.ˈðɛ:.mus] | ← | VIDĒMUS<br>'nous voyons' | → | [βeˈðe:.mos]   |

Comme la **figure 159** le démontre, une même graphie classique, qui correspond habituellement de très près à la forme phonologique de l'étymon latin, avait développé différentes prononciations selon

<sup>1411</sup> Certains youtubeurs pratiquent ce genre d'expérience de compréhension inter-linguistique, prenant une langue ancienne ou un dialecte moderne et testant la compréhension orale de locuteurs d'autres langues et dialectes. Nous pensons notamment à *Ecolinguist* (Norbert Wierzbicki), et *polyMathy* (Luke Ranieri).

la région. Donc dans l'ensemble de la Romania, une seule graphie lue de toutes lectures, <HOMINEM> se prononçait [ˈɔm.nɪ], avec la perte de la voyelle post-tonique et l'affaiblissement de la finale en Gaule, tandis qu'en Espagne, la syncope de la post-tonique a provoqué l'épenthèse d'une consonne excroissante [b]. En sarde, on continuait de prononcer la post-tonique dans *òmine* [ˈɔmine], en vénitien aussi *òmene*, tout comme dans le dialecte émilien l'on pouvait prononcer [ɔmen] *òmen* avec l'apocope de la finale. C'est le rapport que chaque phonème de chaque langue entretient avec l'étymon et indirectement avec les autres langues sœurs qui constitue de diasystème, c'est-à-dire les correspondances phonologiques et phonétiques entre les différents systèmes locaux issus d'un même ancêtre et maintenant encore un lien de communication horizontale.

figure 160 : aperçu partiel du diasystème roman

| étymon       | H     | Ō       | M       | Ī | N | Ē |
|--------------|-------|---------|---------|---|---|---|
|              | ↓     | ↓       | ↓       | ↓ | ↓ | ↓ |
| sarde        | ∅ ~ ɔ | m ~ i   | n ~ ε   |   |   |   |
| vénitien     | ∅ ~ ɔ | m ~ e   | n ~ e   |   |   |   |
| an. français | ∅ ~ ɔ | m ~ i/∅ | n ~ ɪ   |   |   |   |
| v.espagnol   | ∅ ~ ɔ | m ~ i/∅ | n/r ~ ě |   |   |   |

Nous avons deux mille ans de documentation historique de l'évolution du latin aux langues romanes et nous bénéficions aussi de toutes les enquêtes dialectologiques qui peuvent nous aider avec la reconstruction interne de la langue. Pour suivre l'évolution du français, les autres langues romanes historiques et modernes nous fournissent aussi des indices pour aider avec la reconstruction. Ainsi il est tout à fait possible de faire des approximations de la prononciation de la langue orale à un moment donné de son histoire, y compris pour la langue de la période mérovingienne.

### 11.1.2 Le rapport entre la langue écrite et orale dans la Romania post-impériale

*Une seule graphie peut représenter des sonorisations distinctes selon le lecteur tout en conservant le sens essentiel partagé avec des locuteurs mêmes de dialectes distincts.*

Dans le paradigme du monolinguisme complexe et de la communication verticale présenté au chapitre 1 (§ 1.6-1.8), il est aujourd'hui admis que le latin écrit et lu à haute voix était encore compris par le peuple. En Italie par exemple, Grégoire le Grand a décrit dans ses dialogues qu'« un certain Servalus ne savait absolument pas lire, mais [qu']il s'était acheté des *codices* et [qu']en offrant son hospitalité à certains religieux, il leur

faisait lire devant lui ces textes. Il advint qu'il apprit à sa manière l'écriture sainte, bien que [comme

le dit Grégoire], « il ne sût absolument pas lire ». <sup>1412</sup> Banniard (1989 ; 137-140) conclut que les invités de Servulus aient pu lire le latin à voix haute de manière à ce que leur hôte en tire le meilleur profit et qu'ainsi il apprenne les textes sacrés et il en conclut qu'en Italie du VII<sup>e</sup> siècle la langue écrite était encore comprise à l'oral, même par les illettrés. Nous acceptons entièrement l'intuition de Banniard (1992) « que la communication verticale n'a pu fonctionner que parce qu'il n'y eut pas de divergences exagérées entre l'élocution des orateurs et des lecteurs et la prononciation spontanée des illettrés » (p. 520).

Servulus, illettré comme la plupart des gens du septième siècle, n'avait donc accès qu'à la langue orale, à sa langue maternelle. Celui qui *litteras nescire*, « ne savait pas les lettres » a quand même pu apprendre les textes sacrés grâce à l'intervention d'un lecteur. Comme le conclut Banniard, vers 600 en Italie le latin présentait encore une certaine transparence linguistique. La même chose est sans doute vraie aussi de l'Hispanie où malgré de nombreux changements d'ordre phonétique, les correspondances systématiques permettaient la préservation du système écrit (van Acker et al., 2008; Wright, 1982), quant à la Catalogne, sa subordination au monde carolingien fit en sorte qu'ils subirent les transformations de l'écrit (cf. Wright, 2013a).

Selon Banniard (1992), un quelconque auteur de la Gaule mérovingienne « a[urait] naturellement transcrit la prononciation vulgaire avec le système orthographique traditionnel » (p. 297). Van Acker (2007), démontre aussi que le latin des textes hagiographiques (§ 1.3.6.2) était compris des gallo-romans. Mais que dirait-on de la transparence linguistique en Gaule au huitième siècle éloigné dans le temps et la géographie du berceau de la *latinité*. Comme Chambon et Greub (2000) et d'autres l'ont démontré, le latin tardif de la Gaule avait déjà subi de nombreuses transformations sur le plan phonétique. On remarque la sonorisation et la frication des occlusives intervocaliques (§ 9.7), la réduction des voyelles finales inaccentuées devant /s/ et même la palatalisation de /k/ et de /g/ non seulement devant les voyelles antérieures, mais aussi devant /a/ (§ 9.2). Ces transformations phonétiques auraient donné au latin tardif de la Gaule un caractère nettement distinct de ses voisins italiens, ibériens et autre, un caractère qui à première vue s'éloigne de façon importante de la langue écrite.

Mais même avec ces écarts phonétiques, comme le démontre l'étude du diasystème arabe (§ 11.1.11) et comme le souligne bien Roger Wright (2003a, p. 12), l'apparition d'une *scripte* romane n'était pas assurée; le français émergent aurait bien pu continuer de s'écrire avec les normes du latin de qui il naquit, une situation qui aurait toléré un grand écart entre la langue écrite et la langue parlée, voir plus d'opacité phonographique. C'est précisément une telle situation que Roger Wright (2002a, chap. 1) propose pour l'Espagne du Moyen Âge, où selon lui l'écriture du latin était devenue logographique.

Et pourtant, les gallo-romans en ont fait autrement. Dès le latin mérovingien, on aperçoit le remplacement des normes antico-classiques par des nouveaux comportements scribes, donnant l'esthétique propre au latin mérovingien. Ensuite, avec la composition des Serments de Strasbourg et

<sup>1412</sup> Gregorius Magnus, Dialogues, 4, 15, 2-3 (PL. 76, c. 1133 C, 1134 B). Il y a une nouvelle édition dans les sources chrétiennes vol. 265.

de la Séquence d'Eulalie au IX<sup>e</sup> siècle, l'on trouve l'innovation d'une véritable scripte romane. Selon Wright, ce sont les réformes de la langue latine écrite effectuée sous Charlemagne et Alcuin à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (entre 782 et 813) qui ont créé le besoin d'une graphie romane. Alcuin, homme savant saxon, enseigna aux clercs de la cour de Charlemagne comment lire et prononcer la langue latine *lettre par lettre*, de manière qu'un clerc d'Aix-la-Chapelle pouvait autant communiquer avec un clerc de Barcino, Rome, ou de Paris. C'était une approche de type «langue étrangère» dont la phonétique était basée sur la *stæfcræft* c'est-à-dire 'l'art des lettres' des Anglo-saxons. C'est à Tours qu'Alcuin a écrit son *De orthographia* dans le but de promouvoir la bonne écriture et le bon parler. Ces réformes de la langue ont voulu créer une langue standardisée qui faciliterait la gestion de l'empire carolingien. Ce code écrit standardisé et sa soigneuse prononciation devint ce que nous appelons le **latin médiéval**.

Encore selon Wright, avant ces réformes linguistiques, un locuteur du latin aurait lu le mot écrit avec toutes les particularités de sa langue maternelle, tout en préservant la correspondance entre le signifiant et le signifié. Les réformes eurent la conséquence d'assigner au *logos* une nouvelle forme phonétique difficilement intelligible par les locuteurs du vernaculaire, de là l'émergence au début du IX<sup>e</sup> siècle d'une *scripta* nouvelle pour le latin parlé de la Gaule, c'est-à-dire du paléofrançais. Si nous acceptons la nature des réformes carolingiennes que présente Wright, notamment l'idée que chaque lettre devait, dans l'idéal, correspondre à un son dans la prononciation rénovée alcuinienne, il n'ensuit pas qu'il eût été nécessaire d'inventer une nouvelle scripte afin de transcrire la langue populaire; l'arabe dans sa variété diastratique et diatopique emploie encore une seule forme graphique pour l'ensemble des variantes.<sup>1413</sup> Il faut en conclure que si l'innovation d'une nouvelle scripte n'était pas proprement issue d'un enjeu linguistique, qu'il faut chercher sa source ailleurs, probablement comme le propose Cerquiglini (2018) dans la politique carolingienne du IX<sup>e</sup> siècle.

Malgré les réformes parmi le clergé, le peuple gallo-romain n'a en rien changé ses comportements linguistiques et le latin parlé de la Gaule (le gallo-roman) a continué son évolution naturelle. Celui-ci se voit bien dans le concile de Tours de 814, seulement une vingtaine d'années après l'implémentation des réformes du latin, lorsque qu'il a été décrété que la messe devrait être lue en «*rusticam Romanam linguam aut Theodisca, quo facilius cuncti possint intellegere quae dicuntur*». Si un tel décret n'apparaît qu'après l'instauration d'une politique de réforme linguistique, c'est qu'avant cette date tout le monde lisait le latin *à la façon du pays* ! Ainsi on était compris par les *illitterati*. Dans la prochaine section, nous reconstruisons la lecture du paléofrançais dans cette période pré-réforme, notamment par l'étude d'une charte datée de 751. Nous reviendrons sur le lien entre la langue d'oïl et le latin médiéval dans le chapitre 11, ce sera notre but de caractériser le latin avant les réformes d'Alcuin, c'est-à-dire le latin de la cour mérovingienne qui était une variante arolectale du latin parlé en Gaule.

<sup>1413</sup> Nous concédons que malgré l'apparente similitude graphique entre l'arabe classique, standard moderne ou dialectal, il existe sans doute des différences importantes sur les plans de l'écriture obligatoire des vocalismes, des diacritiques et l'usage des marques casuelles.

### 11.1.3 L'apprentissage de la lecture

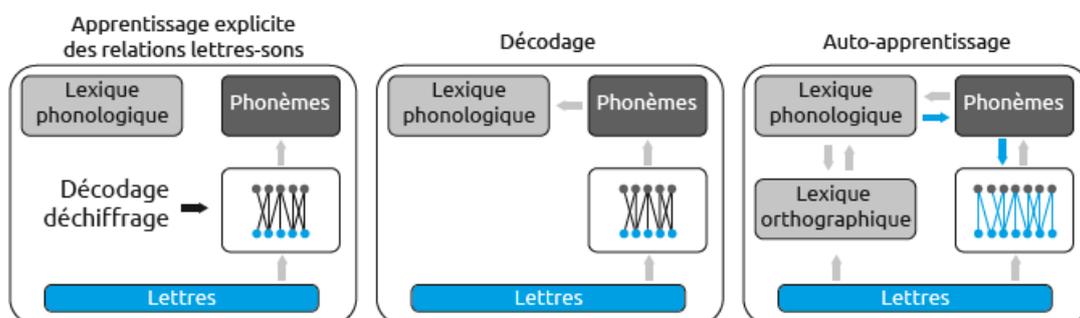
Les systèmes orthographiques peuvent être transparents comme en espagnol, en italien ou même en latin classique dans une certaine mesure, signalant une correspondance facile entre graphème et phonème, ou ils peuvent être opaques avec des liens moins directs et qui peuvent paraître arbitraires au lecteur. Depuis au moins les années 1970, les chercheurs ont tenté de modéliser les différentes voies de conversion du mot écrit à sa représentation sonore.<sup>1414</sup> Pour comprendre la lecture à l'époque mérovingienne, il est utile qu'on se penche sur les recherches actuelles et expérimentales de l'apprentissage de la lecture. Ziegler et al. (2014) décrivent bien la situation :

«[qu']avant l'apprentissage de la lecture, l'enfant possède un lexique phonologique, c'est-à-dire qu'il a mémorisé les formes sonores des mots qu'il connaît. Au moment d'apprendre à lire, il doit apprendre les associations entre les lettres et les sons, aussi appelées règles de correspondances graphèmes-/phonèmes. Chaque fois que l'enfant réussit à décoder un mot, c'est-à-dire chaque fois que le déchiffrement active la forme orale d'un mot déjà connu, le mécanisme du décodage est renforcé (flèches bleues), et une représentation orthographique du mot peut être créée dans le lexique orthographique» (p. 369)

Donc dans un premier temps, l'apprenant lecteur emploie une approche dite **phonographique**, car il déchiffre graphème après graphème les caractères afin de les attacher à une chaîne contiguë de phonèmes de la langue afin de reconstituer une représentation phonologique. Cette technique reste toujours accessible au lecteur expérimenté afin de décoder de nouveaux mots. Une fois la technique de la lecture acquise on bascule en mode d'autoapprentissage où le décodage d'un nouveau mot alimente aussi le lexique phonologique. Voilà ce qu'on peut appeler la lecture adulte ou expérimentée. On peut représenter cette progression entre la lecture naïve vers la lecture mature de la manière suivante :

figure 161 : Mécanisme de l'apprentissage de la lecture selon Ziegler, Perry et Zorzi (2014)

#### L'apprentissage de la lecture : du décodage à l'auto-apprentissage<sup>1</sup>



La figure 161 démontre comment la procédure de décodage est remplacée chez le lecteur mature par un lexique de représentations graphiques qui associe des mots entiers écrits avec des signes

<sup>1414</sup> Ces questions étaient adressées par LaBerge et Samuels (1977), mis à jour par Besnel et Huppreys (1991).

linguistiques du lexique. Un lecteur expérimenté ne déchiffre plus lettre après lettre. De la même façon qu'un lecteur francophone reconnaît la forme graphique <doigt> et prononce [dwa], un Gallo-romain lettré du VII<sup>e</sup> siècle voyait <homine> et lisait [ɔm.nɪ].<sup>1415</sup> Ces transformations ou plutôt correspondances entre graphèmes et phonèmes sont quasiment automatiques une fois que les correspondances graphies/phonèmes sont en place. Autrement dit, l'apprentissage de la lecture implique aussi la préservation en mémoire des formes graphiques associées à différentes unités lexicales et grammaticales.<sup>1416</sup>

L'acquisition d'un mot lexical semble comprendre une connaissance des lettres qui font partie de même que leur positionnement relatif. Or, une fois le mot graphique acquis, le lecteur saura le reconnaître même s'il y a des fautes d'orthographe ou une inversion quasi-totale des lettres. À ce niveau d'acquisition, la lecture passe du déchiffrement **phonographique** à la reconnaissance **logographique** permettant une lecture à voix haute de façon très naturelle, *même lorsqu'on y trouve des fautes importantes d'orthographe !*<sup>1417</sup> Comme le démontre la lecture du passage suivant, le cerveau humain permet la reconnaissance de mots, même mal graphiés.

EN EFEFT LA REHCRECH DMEONTRE Q'UL N'SET MEMÊ PAS ESSNETIEL DE MERTTE LES  
LESTRE DNAS LE BON ODRRE PUOR LRIE, TNÂT QUE LA PERMEEIR ET LA DRENEIR  
SNOT À LA BNONE PALCE. VIOCI UNE PEUVRE Q'UUN BON LCETUER RCOAINNET ET LIT  
LA FROEM ETNEIRE DES MTOS.<sup>1418</sup>

Il est important tout de même de reconnaître que cette reconnaissance du mot n'est pas purement logographique. Wright (2002c, etc.) insiste dans ses publications que l'apprentissage d'une langue comme l'anglais dans le monde anglo-saxon est essentiellement une approche logographique, mais nous pensons qu'il ne faudrait pas trop insister sur l'aspect logographique de l'anglais, car des principes d'association entre graphèmes et phonèmes subsistent malgré des complications étymologiques. Frost et al. (1987) ont démontré que les effets lexicaux tels que la fréquence ne jouaient qu'un rôle modéré dans la reconnaissance visuelle des mots en anglais, tandis que ces mêmes phénomènes jouaient un rôle plus important dans un système plus opaque comme celui de l'hébreu et un rôle réduit dans une langue plus transparente comme le serbo-croate. Même dans une langue comme le mandarin où l'écriture est fortement logographique, les caractères comportent une clef phonétique aidant à l'identification du lemme.

La recherche depuis les années 70 converge vers la reconnaissance d'un modèle de la lecture par deux voies d'accès (an. *dual route*), soit la voie logographique directe, soit la voie « phonologiquement médiée » (1992, p. 87) et il semblerait que ces deux voies opèrent en tandem. Perfetti et al. (1992)

<sup>1415</sup> Ces parallèles graphie-lecture sont tout à fait équivalents à ce que démontre (Wright 2012) pour le IPSE latin qui s'écrit encore « ipse » au X<sup>e</sup> siècle en galicien bien que celui-ci se prononce [ise] depuis des siècles.

<sup>1416</sup> Katz et Frost concluent que l'accès à l'image lexicale est même fréquent dans les systèmes transparents, ce qu'ils appellent *the weak orthographic depth hypothesis*.

<sup>1417</sup> Voir Grainger et Whitney (2004) et Rastle (2007)

<sup>1418</sup> Voir Powell (2009, p. 244) pour un exemple de l'anglais qui inspire la démonstration ici.

sont claires : si l'acquisition de représentations visuelles des mots peut réduire la dépendance sur la phonologie, elle ne l'élimine jamais en entier.<sup>1419</sup>

Ce fait semble déjà être reconnu par Isidore évêque de Séville au VI<sup>e</sup> siècle, qui parle à la fois des lettres qui indiquent des choses, et des mots qui peuvent être prononcés sans la voix, voire dans le langage moderne, dont les représentations phonologiques sont stimulées sans forcément articuler les mots.

*Litterae autem sunt indices rerum, signa verborum, quibus tanta vis est ut nobis dicta absentium sine voce loquantur. Verba enim per oculos non per aures introducunt.*

Isidore de Séville, *Étymologies*, 1.3.1

‘Les lettres sont des indices des choses, les signes des mots qui, par une telle puissance, même dans l'absence de ces choses, peuvent être prononcé sans la voix. Les lettres ainsi introduisent les mots par les yeux et non pas par les oreilles’

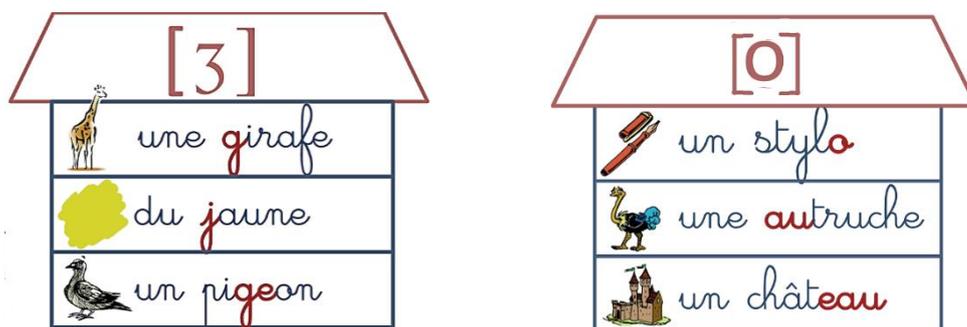
Tandis que cette première voie directe serait à la disposition des lecteurs gallo-romains expérimentés, rendant facile la lecture à voix haute, la technique que nous devons appliquer à posteriori s'apparente plus à l'apprentissage de la lecture chez les enfants. Comme lors de nos premières expériences en enfance lorsqu'on devait d'abord déchiffrer les caractères, deviner quelles lettres se prononçaient, ou aussi souvent *ne se prononçaient pas*, et qu'on rattachait ensuite la forme graphique à une forme phonologique de notre **lexique**. C'est une technique semblable que nous avons appliqué dans les chapitres 4 à 9, afin d'accéder au roman parlé, caché derrière le latin écrit et qui fait partie des outils habituels du linguiste diachronique (§ 2.1.4).

Ce lien entre la forme écrite et la forme phonologique est appris par un décodage de règles de correspondances graphophonologiques, dont la systématisme est apprise par la répétition, au début sous la tutelle d'un maître. On appelle *graphèmes* ces correspondances entre un phonème et une graphie.<sup>1420</sup> Une technique utilisée pour organiser ces liens graphophonologiques, est celle des **maisons de sons** employées par certain·e·s orthophonistes contemporain·e·s. et enseignant·e·s. À la base de cette technique, les graphies différentes pour un seul phonème sont rassemblées «sous un même toit» pour faciliter la construction d'une infrastructure liant un son aux symboles (figure 162).

<sup>1419</sup> Perfetti et al. (1992) : The acquisition of visually based spelling representations may (or may not) reduce the role phonology plays in recognizing words, but it does not entirely eliminate it » (p. 244).

<sup>1420</sup> Hall (1960) aborde la question des graphèmes soulignant que tandis que dans certaines langues correspondance entre graphie et phonème est régulière, d'autres langues (comme le français) emploient de nombreuses graphies pour un seul phonème, ex. <ê>, <è>, <e>, <ai>, <aî> pour ce qui est un même /ɛ/ chez nombreux locuteur, cf. p. 15. Hall note aussi les cas de représentation morphophonémiques où des graphèmes peuvent plutôt signaler des alternances morphologiques qui ne sont pas forcément exprimé par la phonologie.

figure 162 Exemple d'une maison de sons pour des phonèmes /z/ et /o/, exemple de Charivari École, <https://www.charivarialecole.fr/> sous licence Creative Commons



La recherche récente (cf. M. S. Seidenberg et McClelland, 1989; Ferrand, 2001), suggère que les associations entre sons et graphies sont systématisées selon leur fréquence relative et c'est cette généralité du système qui permet de «deviner» une prononciation plausible pour une nouvelle séquence de caractères. C'est aussi ce traitement visio-systémique qui permet au lecteur de reconnaître les caractères sans association phonologique, voire des consonnes muettes ou des voyelles syncopées ou encore les associations morphosyntaxiques comme les terminaisons casuelles désuètes. La recherche démontre aussi qu'une connaissance de l'écrit affecte la conceptualisation phonémique de mots par le lecteur. Selon Ehri (1985, p. 342) «findings indicate that the visual forms of words acquired from reading experiences serve to shape learner's conceptualizations of the phoneme segments in those words» (p. 342).<sup>1421</sup> C'est par cette voie que certains latinismes auraient pu se réintégrer à la langue orale, par la connaissance de l'orthographe par les lettrés. Clairement une partie des mots considérés comme savants ou semi-savants ont réintégré le français par le biais du latin médiéval (cf. Wright, 1982).

Dans le modèle dit *d'interaction/activation*, McClelland et Rumelhart (1981; 1982) expliquent la plus grande facilité des lecteurs à lire des vrais mots par rapport aux pseudo mots – des mots inventés (*nonce words*). Dans la lecture de « vrais » mots, il y a un écoulement d'informations bidirectionnelles entre les caractères écrits et le lexique. Plus récemment le *Dual Route Cascade Model* de Coltheart et al. (2001) a étendu ce modèle vers les représentations phonologiques. C'est précisément parce que le transfert d'informations du mot écrit vers la phonologie et vice-versa de la représentation phonologique vers le mot écrit est bidirectionnelle que nous trouvons un nombre massif de fautes orthographiques dans le latin mérovingien. Ces «fautes» sont la conséquence de fortes représentations phonologiques associées à un code écrit devenu souple par l'usage.

Michel Banniard (1992, p. 520) reconnaissait déjà «que la communication verticale n'a pu fonctionner que parce qu'il n'y eut pas de divergences exagérées entre l'élocution [...] des lecteurs et la prononciation spontanée des illettrés», cependant il arrêta avant de préciser comment pouvait être

<sup>1421</sup> Voir aussi Ehri (1984).

cette prononciation. C'est le problème vers lequel nous nous tournons maintenant. Ces pistes devraient permettre à un public contemporain de lire *alta voce* le latin des Mérovingiens, de façon, nous le croyons, à ce que si l'on devait remonter le temps, ce latin pourrait être compris des locuteurs du gallo-roman. Dans les chapitres précédents nous avons cherché à confronter l'état de l'art de la phonétique historique avec les attestations graphiques de nos chartes et d'autres sources. Au chapitre précédent nous avons tenté de démontrer que le latin mérovingien témoigne bien de certaines évolutions qui caractérisent le gallo-roman et son descendant ancien français, selon des trajectoires simples et systématiques. Il s'annonce aussi qu'il devra être possible de se rapprocher de près de la prononciation d'une langue ancienne, une pratique qui est courante d'ailleurs pour le latin comme le grec classique. Pour nous, non-natifs du gallo-roman altimédiéval, n'ayant pas acquis une compétence de lecture visio-probabliste du latin mérovingien, notre lecture du paléofrançais ne sera pas si différente de celle des enfants qui apprennent à lire les correspondances entre lettres et sons.

#### 11.1.4 L'apprentissage et l'emploi de l'écriture

Dans l'ensemble des chapitres précédents nous avons basé nos observations et nos analyses sur les graphies des scribes. Les mots sont soit « ortho » graphiés selon des normes standardisées et dans ce cas on estime comme bon le niveau de latinité et de l'éducation, soit ils sont « erronés », terme péjoratif pour un manque d'éducation de la part du scribe, phénomène que nous pouvons réencadrer comme de l'innovation dans le cas de l'étude de l'évolution des systèmes d'écriture.<sup>1422</sup> Les innovations de l'orthographe sont essentiellement de trois types :

1. L'emploi de nouveaux caractères pour mieux signaler les nouvelles structures phonologiques
2. L'emploi inapproprié de caractères à cause de confusions ailleurs dans le système ; c'est le cas des hypercorrections
3. Aussi dans la catégorie des hypercorrections, on trouve l'emploi de graphies révélant plus clairement les structures morphologiques sous-jacentes ou du moins les liens étymologiques, réels ou présumés, avec d'autres lexèmes

Au chapitres 8 et 9, nous avons présenté les principales évolutions qui distinguaient le gallo-roman des autres dialectes de la Romania. Dans cette thèse, nous avons voulu ancrer dans la mesure du possible l'ensemble des transformations dans ces « graphies fautives » voire « innovantes ». Les chartes étant des documents d'une grande valeur sociale et produites parmi un cercle d'élites témoignent tout de même de « fautes de grammaire », ce qui nous démontre l'apparition d'une nouvelle norme mérovingienne. Par « fautes » nous entendons évidemment les écarts entre phonèmes

<sup>1422</sup> Liberman (1992) argumente que les graphies sont établies par le consensus : « Thus, all who use an alphabet are parties to a compact that prescribes just which optical shapes are to be taken as symbols for which phonological units, the association of the one with the other having been determined arbitrarily. Indeed, this is what it means to say that writing systems are artifacts, and that the child's learning the linguistic significance of the characters of the script is a cognitive activity » (p. 171).

et graphèmes, des variations des morphèmes et des formes de la phrase par rapport aux normes traditionnelles et aux formes standardisées par les réformes pippiniennes.

Il sera évident après la lecture des chapitres précédents que les scribes mérovingiens étaient assez fantaisistes dans « l'invention de graphies », employant notamment des allographes assez variés parfois même à l'intérieur d'un même document, parfois même à l'intérieur d'un même syntagme, notamment dans le cas des accords entre noms et adjectifs.<sup>1423</sup> Comme nous l'avons démontré dans les chapitres 7 et 8, les scribes mérovingiens abandonnent des graphies morphologisantes dans les terminaisons casuelles, employant assez librement les terminaisons étant devenues homophones, ex. <-um>, <-o>, <-u> prononcés /o/ ; ou <-em>, <-im>, <-e>, <-i> prononcés /-e/. Rolffs (1980) écrit explicitement que « l'orthographe est vue avant tout comme un problème pédagogique et social plutôt que comme un problème linguistique » (p. 9) et cela se voit dans le latin mérovingien où aucune distinction linguistique n'est faite entre ces terminaisons et l'absence d'éducation standardisante, ce qui permit aux scribes d'écrire assez aléatoirement une terminaison ou une autre. Cependant, l'absence quasi-totale de l'entrecroisement des voyelles antérieures, postérieures-arrondies et centrales témoigne d'une conscience phonologique importante.<sup>1424</sup>

Il est probable que ces « tensions »<sup>1425</sup> entre graphies morphologiques et graphies phonologiques étaient déjà présent dans le latin tardif qui prédate la période mérovingienne, car c'est déjà l'orthographe et la morphologie par extension, qui occupait l'esprit d'Aelius Donatus, grammairien du IV<sup>e</sup> siècle dans son *Ars Grammatica* (cf. Holtz, 1981) d'où les longues listes de paradigmes nominaux et verbaux présentés dans son œuvre. Il n'y avait ni listes de vocabulaire ni guide de correction de la prononciation, car Donatus écrivait pour un public latinophone de naissance, un public qui avait juste besoin d'un coup de pouce pour réhausser la qualité de son écriture, encore selon des normes prescriptives afin de préserver les contrastes graphiques de la morphologie et de ne pas tomber dans les graphies phonologisantes.

Ces graphies phonologisantes sont en fort contraste avec un autre phénomène mérovingien, la forte présence de graphies étymologisantes.... ou pseudo étymologisantes. Parmi les graphies étymologisantes, l'on trouve régulièrement la restitution des consonnes étymologiques qui dans le latin classique démontrent déjà des preuves d'assimilation de la position articuloire; par exemple <abnecti> (Ile-Fr/652 T4495 l.61) pour ANNECTI, <adtendit> (Ile-Fr/652 T4495 l.7) pour ATTENDIT, <conlatum> (Ile-Fr/654 T4511 l.8, l.9) pour COLLATUM, <subcessoris> (Ile-Fr/711 T4478 l.6) pour SUCCESSOR. Vielliard (1927, p. 85-98) dresse une longue liste de ces formes « recomposées ». Il ne faut pas croire que l'on prononçait la consonne restituée dans la langue orale ; ces graphies sont plutôt un signe que le scribe connaissait les composants étymologiques de ces formes avec préfixe.

<sup>1423</sup> « Invented Spellings » est le nom donné par Read (1986) aux graphies ignorantes produites par des enfant dans le but de transcrire des mots dont ils ne connaissent pas la graphie standard. Celles-ci tendent à être plus phonétiques que la graphie habituelle.

<sup>1424</sup> Selon Bentin (1992) la conscience phonologique concerne la connaissance des structures phonologiques; la détection, l'isolation et la manipulation de morphèmes, de syllabes, de phonèmes et d'allophones.

<sup>1425</sup> Shankweiler et Lundquist (1992) explique que « Homophone spellings are instances in which the two modes of representation, the phonemic and the morphemic, are partially in conflict » (p. 182). Voir aussi DeFrancis (1989).

Ces phénomènes de recomposition existent déjà dans le latin de Grégoire de Tours au VI<sup>e</sup> siècle (cf. Bonnet, 1890, p. 486) et même dans le latin de l'Empire Tardif tel qu'en attestent les inscriptions (cf. Pirson, 1901, p. 106 sq).

On trouve un phénomène semblable dans la qualité de certaines voyelles, typiquement réduites dans le latin classique à cause du placement de l'accent (cf. § 3.6), mais restitué à sa valeur étymologique dans des formes comme <infrangere> (Ile-Fr/673 T4462 l.31) pour le classique INFRĪNGERE de la base FRĀNGERE. Comme remarque Vieliard (1927, p. 86, n. 2) on retrouve même des formes où la restitution vocalique reflète un véritable développement roman, par exemple <pertener[e]> (Norm/625 (T4505 l.2) pour la forme classique PERTĪNĒRE mais qui donne le fr. *appartenir* avec réduction du /Ē/ en *schwa*, ou encore <retenirit> (Nord/693 T4471 l.17) pour RETĪNUĒRIT classique d'une base TENĒRE. Dans ce dernier exemple la diphtongaison du /Ē/ tonique en [jɛ] dans le descendant français, au temps présent RĒTĪNET → \*[retɛnit] → fr. *il retient* démontre que la restitution du /Ē/ et le déplacement de l'accent étaient réels. Un avantage des graphies étymologisantes est ce que Chomsky et Halle (1968) appelaient l'invariance morphophonémique comme dans les mots anglais *heal* /hi:l/ 'guérir' et *health* /hɛlθ/ 'la santé' morphologiquement rattachés à une même base, mais dont les qualités vocaliques ont évolué différemment avec le temps. Si l'orthographe est plus opaque, plus « profonde » dans le vocabulaire de Katz et Frost (1992, p. 70), il permet aussi la mise en relation de la communauté des morphèmes.<sup>1426</sup>

## 11.2 Lire le latin mérovingien *alta voce* : l'accentuation

Dans le latin classique, il existait de simples règles de métrique qui gouvernaient le placement de l'accent dans le mot. Si la syllabe pénultième contenait une voyelle longue /ī/, /Ē/, /ā/, /ō/ ou /ū/ ou si la syllabe était entravée par une consonne en coda, alors l'accent y tombait. Dans tous les autres cas, l'accent tombait sur l'antépénultième. Cette règle est communément connue comme la règle de l'accentuation latine. Il y a différentes façons d'expliquer les transformations du système accentuel entre le latin et les langues romanes.

Dans les sections 6.19 et 9.9 nous avons exploré les attestations et la théorie de la syncope dans le latin mérovingien. Dans Zuk (2019b) nous avons proposé que la syncope synchronique avait comme effet de régulariser des formes à accentuation oxytonnes du moins en surface. Comme nous l'avons argumenté dans cette thèse, dans la plupart des mots gallo-romans, les voyelles étymologiquement pré- et post-toniques étaient encore présentes dans la forme sous-jacente. Cela dit, nos documents montrent une lexicalisation de certaines syncopes, par exemple dans DOMNUS 'don' (§ 6.15.6.1) et peut-être aussi de la prothèse, par exemple dans <pro stabilitate> (Nord/716 T4483 l.14).

Cela dit, ni la syncope ni les épenthèses ne présentent de problèmes majeurs pour un auditeur natif du gallo-roman qui comprenait aussi bien [ˈdɔː.mi.nɛ] et [ˈdɔːm.nɛ] comme deux instanciations du mot DOMINA 'dame' de la même manière que tous les francophones comprennent [ʃə.val], [ʃfal] (ou

<sup>1426</sup> La notion de la profondeur orthographique (an. *orthographic depth*) remonte à Liberman, Mattingly et Shankweiler (1980), notion qui est la mesure de l'opacité du lien phonologique-orthographique, ou vu autrement la fiabilité des correspondances entre le mot écrit et le mot parlé (cf. Schmalz et al., 2015).

[ʒval]) comme des instanciations de *cheval* et [e.ve.nə.mã] et [e.ven.mã] comme deux instanciations d'*événement*. Différentes réalisations s'attachent à une même représentation. Pour le latin mérovingien, nous avons expliqué les moteurs systémiques et sociaux de cette variation dans les sections § 9.9 et 9.10.

Pour le locuteur du gallo-roman, un aspect de la compétence native était de reconnaître le patron accentuel des mots : PATRÓNUS, LATRÓNES, VIRÓRUM, INTRODÚCTJO, MANSÓRUM, PRÁEDICTUS, CAUPÓNUM, FRANCÓRUM, ECCLÉSIA, ARBÓRIS, MONASTÉRJO, MOLÍNUM, ROMÁNA, AMÍCES, etc., c'est-à-dire avec un accent pénultième dans la majorité des mots et de savoir placer cet accent lors de la lecture. Cette compétence était innée chez les latinophones, car les locuteurs connaissaient l'emplacement de l'accent des mots de leur langue; ils les auront entendus de nombreuses fois à l'oral. Selon Colombo et Tabossi (1992) le placement de l'accent fait partie de la connaissance lexicale d'un mot. C'est précisément la stabilité de l'accent et l'importance des données linguistiques primaires qui ont <sup>1427</sup>assuré que l'accent des mots romans tombe, à très peu d'exceptions près, sur la même syllabe que dans l'étymon latin hérité.

### 11.2.1 Lire les voyelles toniques et initiales

Comme nous avons vu, la position initiale et la position tonique sont considérés comme fortes et sont caractérisées par la préservation d'un plus grand nombre de contrastes phonologiques. Malheureusement, le latin mérovingien avait les mêmes difficultés que le latin classique dans la représentation de son système vocalique, notamment il n'y avait pas assez de caractères pour représenter tous les contrastes du système vocalique. Le latin classique n'avait que six graphèmes <a>, <e>, <i>, <o>, <u> et <y> et chacun pouvait représenter soit une voyelle longue ou brève. Si cela pouvait paraître évident pour un Romain, tout néophyte du latin reconnaît la difficulté de déterminer la longueur vocalique face à un mot tel que <LIBER> qui en latin classique se lit soit ['li:.ber] «libre» soit ['li.ber] «livre» (cf. figure 163).

figure 163 : une seule forme morphographique, deux signifiés

| Graphie | Lexème représenté à l'acc. | Sens    | Notes   |
|---------|----------------------------|---------|---|
| <liber> | LĪBERUM                    | «libre» |   |
|         | LĪBRUM                     | «livre» | En français ce mot est influencé par le latin, car il devrait donner <i>lévre</i> en ancien français, cf. bret. <i>leur</i> |

<sup>1427</sup> Colombo et Tabossi (1992) : « When phonology is retrieved directly from the lexicon, information about stress is completely specified in the segmental properties of the word. In fact lexical knowledge is the only reliable source for stress assignment, for languages like Italian and English where stress is not predictable » (p. 322).

Dans la section § 8.2 nous avons traité de la transformation du système classique de 10 voyelles vers le système tardif de 7 voyelles romanes, notamment par la fusion /ĩ/ avec /Ē/, et du /ŭ/ avec /Ō/. Comme nous l'avons démontré (cf. chapitre 4), dans le latin tardif les graphies <o> et <u> et <e> et <i> tendent à se confondre, mais comme nous l'avons démontré, ces fusions ne sont pas aléatoires et reflètent le nouvel état de la langue que nous pourrions bel et bien reconstruire : en tonique /Ē/ et /Ō/ sont souvent écrits <i> et <o> signalant leur statut tonique, périphérique et allongé.

### 11.2.1.1 Les voyelles médianes

C'est dans le système des voyelles médianes, que la pauvreté des caractères alphabétiques se sent le plus, car si bien qu'on eut quatre phonèmes Ē, Ĕ, Ō, Ŏ qui devaient se distinguer par les seuls deux caractères <e> et <o>, cette situation s'est empirée dans le roman commun lorsque Ĩ et Ū sont aussi venus rejoindre les phonèmes dénotés par <e> et <o>, c'est notamment le cas dans les syllabes atones. Dans la Gaule le graphème <e> pouvait donc indiquer les phonèmes latin tardif /ɪ/, /e/ et /ɛ/ neutralisés en /ɪ/ dans les atones internes et finales. Quant au <o> il pouvait dénoter les phonèmes /ʊ/, /o/ et /ɔ/ du latin tardif et en atone pouvait aussi inclure le /u/ non entravé; tous neutralisés sous la forme /ɐ/.

En Gaule, nous reconstruisons un phonème /ɔ/ pour la fusion de /ʊ/ et /o/ latin tardifs et un phonème /ɛ/ résultant de la fusion de /ɪ/ et /e/. En syllabes toniques ceux-ci étaient particulièrement périphériques et allongés d'où les graphies fréquentes <u> et <i> que nous retrouvons dans les sources mérovingiennes. Vers la fin de notre période l'on admet que ces voyelles tendaient vers la diphtongaison [ou] et [ei] respectivement, mais la distinction de la diphtongue comme phonème distinct du /ɛ/ et /ɔ/ est un phénomène post-mérovingien.

Les textes les plus conservateurs maintiennent le <Ē> étymologique, mais c'est grâce à une inscription qui se lit *Bleiso* (Belfort # 6049) pour la ville de Blois (lat. BLĒSUM CASTRUM) que Chambon et Greub (2000, 170) datent la diphtongaison vers 585 à 620 plutôt qu'au VIII<sup>e</sup> comme le voulait Pfister (1992). Cette question est un peu illusoire, car essentiellement on a affaire à une voyelle rallongée en position tonique : [u:] et [ɪ:] qui pouvaient toutes les deux subir une diphtongaison, surtout à partir de la moitié du septième siècle.

Le <e>, représentait aussi le phonème /ɛ/ qui en syllabe non entravée s'est rallongé vers le IV<sup>e</sup> siècle et tendait vers la diphtongaison vers [jɛ], ex. <bene> = [bjɛnɪ̃], <theudericus> = [tjɛwðrɪχs], etc. Lorsque suivi d'une consonne en coda, ce <e> représente le son [ɛ] mi-ouvert ou [e] mi-fermé. On le voit en *Bellovacensi* [bɛl.lə.væ.tsɛn.sə], de même dans *Gellae* [dʒɛl.lə], *Bordonelles* [bɔr.ðu.nɛls] et *Britennevalle* [brɛt.nə.val.lɪ].<sup>1428</sup> Dans cette position la valeur phonétique exacte ne semble plus contraster ces deux phonèmes qui étaient en route pour former l'archiphonème /E/ de l'ancien français contrôlé par la loi de position. Comme lecteur, nous ne pouvons pas savoir avec certitude si le <e> entravé reflète [ɛ] ou [e] étymologique, bien que /e/ est souvent écrit <i>. Heureusement, les

<sup>1428</sup> Tel que discuté, dans la transition du paléo à l'ancien français classique nous voyons la chute des schwas finaux, ce qui causa une resyllabification, l'attaque de l'ancienne deuxième syllabe devint la coda de la syllabe précédente et dans le domaine d'œil le [ɛ] > [ɛ].

Gallo-Romains, compétents dans leur langue maternelle, n'avaient pas cette même difficulté et savaient distinguer entre [e] et [ɛ] sous-jacents, bien que cette distinction se perdait.

Quant à la graphie <o>, elle présente les mêmes problèmes que le <e>, notamment en syllabe tonique non entravée où ceci se lit [ɔ:], [ou], [ɔ:] ou [wɔ] tandis qu'en syllabe entravée on lit [o] ou [ɔ]. On trouve aussi la graphie occasionnelle <u> pour le /o/ latin tardif tonique, admettant la possibilité de la diphtongaison dès le milieu du VII<sup>e</sup> siècle. L'interprétation des graphies des voyelles moyennes est présentée dans la figure 164.

figure 164 : maisons de sons pour les graphies <o> et <e> toniques

|                 |  | valeurs phonétiques |      |              |              |      |       |
|-----------------|--|---------------------|------|--------------|--------------|------|-------|
| <i>étymon</i>   |  | 'Cō.                | 'Cō. | 'CōC<br>'CōC | 'CēC<br>'CēC | 'Cē. | 'Cē   |
| <i>sons</i>     |  | [ɔ:]                | [wɔ] | [o - ɔ]      | [e - ɛ]      | [jɛ] | [ɛ:]  |
| <i>graphies</i> |  | C<o>                | C<o> | C<o>+C       | C<e>C        | C<e> | C<e>  |
|                 |  | C<u>                |      |              |              |      | C<i>  |
|                 |  | C<ou>               |      |              |              |      | C<ei> |

On devra aussi porter attention aux métathèses dans les attaques complexes telles que *pro* et *bre* qui se réalisent comme *pour* et *ber* dans l'ancien français classique.

### 11.2.1.2 Les voyelles fermées <i> et <u>

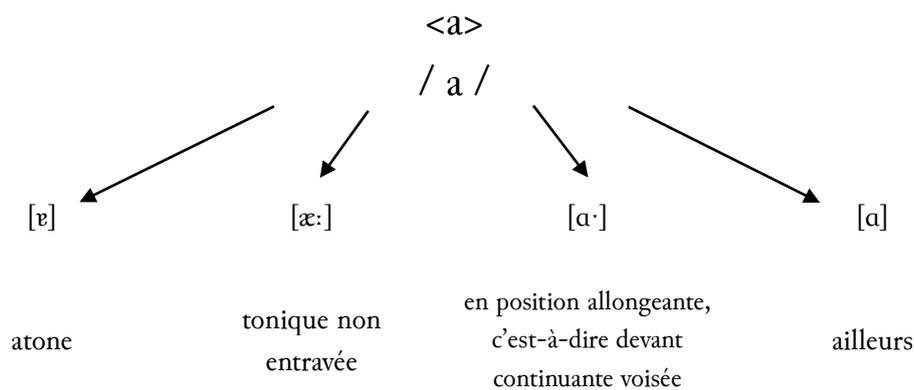
Bien que le caractère <i> ait aussi une valeur consonantique, lorsqu'il est le noyau d'une syllabe, le ⟨i⟩ représente une voyelle antérieure fermée [i] qui est continuée en français, ex. VITA → *vie*, LIBRUM → *libre*. Cependant, certains <i>, ceux qui étaient brefs en latin se sont joints au /e/ roman dont nous venons justement de discuter. C'est notamment le cas dans une de nos chartes tardives <loca qui dicitur Pisciaco> (IleFr-/751 T2922) où [peɪ.sts'ɪ̯yʊ] l'évolution de PĪSCIĀCUM → *Poissy* moderne démontre que le /ī/ de l'initiale a bien rejoint l'évolution du /ē/, aboutissant à la prononciation [wa] dans le français moderne. Pour la période mérovingienne, nous reconstruisons une voyelle antérieure allongée plutôt fermée [ɛ:] ou [ɪ:].

Le ⟨u⟩ pouvait aussi se confondre avec les voyelles médiales, c'est-à-dire avec le /ō/ tonique pour se prononcer [u:], [ɔ:] ou [ow], tels qu'en *Ebroaldocurte* [ɛbrwaldokʊ:rtī] (IleFr-/741 T2922) et *Beranecurte* [beranikʊ:rtī] (IleFr/751 2923; -IleFr-/775 (T2945). Mais le <u> représente le plus souvent le descendant du /ū/ latin. Nous pensons que c'est au cours de cette période que le /u/ roman s'est graduellement antériorisé vers [ʊ] et [y], mais cela était peut-être déjà le cas depuis l'époque des Gaulois ; les graphies nous en disent très peu. En tout cas, ce nouveau phonème antériorisé et tonique continua de s'écrire ⟨u⟩ tant dans le latin mérovingien que dans le français contemporain.

### 11.2.1.3 La voyelle ouverte

Le /a/ roman, graphié <a> garde sa pleine valeur. On estime que dans le gallo-roman le /a/ tonique, même secondaire, a développé un allophone antérieur [æ] ce qui lui a permis de se confondre éventuellement avec [ɛ] tel que dans *mer* ← MAREM, *liberté* ← LIBERTATEM (cf. Buckley, 2009). La graphie <a> représente donc le phonème /a/ et ses allophones [ɐ] en position atone [æ] en syllabe tonique non entravée et /a-ɑ/ ailleurs. Notre charte Ile-Fr/751 (T2922), etc. nous donne l'exemple <in pago Ambianensi> dans lequel le <a> médial représente la voyelle antérieure [æ], sa forme moderne *Amiénois* démontre bien l'ouverture du /a/ dans cette position.

figure 165 : lecture et l'évolution du /a/ roman



Tout comme les voyelles médianes, la voyelle ouverte souffre d'une ambiguïté d'interprétation, mais à son avantage, il n'est responsable d'aucun contraste phonologique, car malgré les diverses réalisations phonétiques, toutes s'attachent à un seul et même phonème /a/ jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle lorsque [æ:] s'est rattaché plutôt au phonème /ɛ/.

### 11.2.2 Lire les voyelles atones

Nous avons vu dans le chapitre 8 que le nombre de contrastes exprimés dans les syllabes atones était drastiquement en diminution dans les syllabes atones internes et finales et qu'on ne distinguait plus que trois grands contrastes entre une voyelle antérieure /i/, une voyelle postérieure /ɔ/ et une voyelle centrale ouverte /e/. Étant donné que ces voyelles se prononçaient brièvement et représentent des archiphonèmes issus de la neutralisation des contrastes, leur réalisation était assez variable. Nous pensons que la prononciation devait tendre vers un son plus fermé dans les positions les plus faibles notamment la post-tonique et la pré-tonique, peut-être [ɪ], [ʊ], [ə] respectivement et vers un son légèrement renforcé par l'aperture dans la finale absolue, peut être [e], [o], [ɐ].

#### 11.2.2.1 La syllabe immédiatement post-tonique

Nos chartes démontrent clairement que dans la position post-tonique les voyelles /i/ et /ɔ/ avaient acquis une articulation plus centralisée [ɪ] et [ʊ] d'où la systématisation respectivement des graphies

<e> et <o>. Nous pensons que ces voyelles devaient alterner librement avec [ə] dans la prononciation du quotidien. Dans la langue courante, les mots à l'accentuation antépénultième étaient transformés par des règles allophoniques synchroniques qui se chargeaient d'éliminer la syllabe posttonique de la forme sous-jacente (§ 9.6). Cette syncope était à but économique et pouvait être contrôlée selon des critères sociaux. Nous présumons que dans une étape intermédiaire entre la prononciation d'une voyelle pleine et d'une syncope, une voyelle centrale et sourde pouvait être entendue comme phénomène d'implémentation phonétique. Bien que nos chartes acrolectales préservent les voyelles post-toniques, l'élimination de ces voyelles dans la diachronie nous permet de postuler la syncope synchronique des voyelles post-toniques dans la période mérovingienne.

(336) Réduction et syncope de la post-tonique dans les mots accentués sur l'antépénultième classique

|             |   |                |   |              |
|-------------|---|----------------|---|--------------|
| a. ÁNĪMA    | → | *[anɪmɐ]       | → | *[an.mɛ̃]    |
| b. SPĒCŪLUM | → | *[spjɛ.kɛ̃lo]  | → | *[spjɛ.klɔ̃] |
| c. MÁSCŪLUS | → | *[mas.ɣɛ̃lɛ̃s] | → | *[mas.ɣls]   |
| d. DŌMĪNUS  | → | *[dōmɪ.nɛ̃s]   | → | *[dōm.ns]    |

Comme le démontrent les formes phonétiques de surface, la syncope de la syllabe pré-tonique cause l'ancien proparoxyton à devenir paroxyton, c'est-à-dire accentué sur la pénultième. C'est en effet une systématisation de la langue. En règle générale, on ne prononcera pas habituellement cette voyelle post tonique, même si elle est habituellement écrite. D'ailleurs, on trouve ce processus sur de nombreux autres anciens proparoxytons : FORMĀTĪCUM → \*[for'ma.cɪ.ɣo] → \*[for'matʃ̥.ɣo] → \*[for'matʃ̥.ɣo] 'fromage', FRĀGĪLIS → \*[fraɟ.lɪs] → afr. *fraille* 'frêle', etc. Straka (1953, 1956) propose des règles complexes pour le rythme de la syncope. La chute de la voyelle post-tonique caractérise le roman occidental et devait avoir lieu assez tôt, mais généralement après la lénition des intervocaliques, ce qui semble être un phénomène contemporain.

### 11.2.2.2 La syllabe immédiatement pré-tonique

Comme dans la syllabe post-tonique, dans la pré-tonique nous remarquons dans le gallo-roman une forte tendance de préférer un pied composé d'une seule syllabe lourde plutôt qu'un pied composé de deux syllabes. Pour cette raison lorsque la forme phonologique comportait un pied entier à la gauche de la syllabe tonique, et donc un accent secondaire sur la syllabe superproparoxytone, on trouve habituellement la syncope de la proparoxytone, ex. SĒPTĪMĀNA → \*[septɪmæ:nɐ] → \*[septmæ:nɐ]. On peut rattacher cette syncope au processus plus général de la réduction des voyelles atones selon le patron /ɪ/, /ɛ̃/, /ɐ/.

Les voyelles non ouvertes étaient réduites davantage, on pense vers le début du IX<sup>e</sup> siècle, puis progressivement effacées comme dans LIBERĀRE → \*[li'bræ:re] → *livrer* et HOSPITĀLEM →

\*[ɔspɪtæ:le] → \*[ɔsptæ:le] → *hôtel*, etc. (cf. G. Price, 1971, p. 58).<sup>1429</sup> Ceci, on se le rappellera, est comparable au rôle du *e* muet à l'intérieur des mots français, particulièrement dans les adverbes et noms construits avec le suffixe *-ment*, ex. *gravément*, *lentement*, *rapidement*, *démangement*, *changement*, etc.. Dans la prononciation populaire, l'<e> interne est muet bien qu'il puisse revenir à la surface dans une prononciation soignée. La syncope des voyelles atones internes semble avoir fonctionné selon une logique comparable.

Encore le /Ā/ du latin mérovingien agit de manière distincte ; si bien qu'on pense qu'il aura subi une réduction dans des mots tels que CABAL'LĀRIUM → cheva'lier, sa prononciation [a] dans le français moderne témoigne qu'il n'a pas subi la même réduction phonémique que le /Ā/ (ayant rejoint les voyelles antérieures comme /ɪ/) et notamment que sa prononciation ouverte était préservée dans les syllabes entravées.

### 11.2.2.3 Les voyelles atones finales

Bien que l'écriture reste conservatrice, sur le plan phonologique le gallo-roman se distingue des autres parlars romans par son trait singulier de réduire toute voyelle atone en synchronie et dans sa diachronie d'en éliminer la majorité entièrement. Cette réduction et l'élimination des voyelles internes avaient peu de conséquences sur le fonctionnement de la langue. Certes, la syncope pouvait altérer la forme des bases lexicales, rendant un peu moins transparente leur étymologie et leur lien avec d'autres lemmes de la même famille, mais le lien entre forme et sens était préservé à peu près totalement. Cette situation était tout à fait différente pour la voyelle finale qui était toujours porteuse de contenu sémantique concernant le cas, le nombre et le genre du mot.

Comme la syllabe finale était normalement le territoire des terminaisons casuelles, la neutralisation de /u/, /ʊ/, /o/ et /ɔ/ en /ə/ pouvant être prononcé [o] et de /ɛ/, /e/, /i/ et /ɪ/ en /ɪ/ Pouvant être prononcé [e] a mené à la réduction des contrastes morphologiques possibles dans la syllabe finale. Phonologiquement les contrastes permis en finale sont les mêmes que dans les syllabes atones internes, cependant le non-effacement de la finale suggère qu'elle était plus saillante que les atones internes, ce que nous attribuons à un allongement phonétique de la finale, d'où nos représentations phonétiques comme [o], [e], [ɛ] plutôt que [ɪ], [ʊ], [ɔ] ailleurs. Le modèle des trois voyelles réduites que nous avons introduit au chapitre 7 et que nous avons élaboré au chapitre 8 nous permet de prendre en compte la réduction des contrastes vocaliques sans larguer l'ensemble du système casuel latin; nous regarderons le résultat de ces réductions vocaliques sur le système casuel dans la section 10.5.

<sup>1429</sup> Straka (1979, p. 234) ; Zink (1989, p. 57) et Pierret (1994, p. 190) le datent au VIe siècle sans autres précisions. De la Chaussée (1974, p. 189) le place au début du VIe et Bourciez (1971, p. 72) vers la fin. Fouché (1952-1961, p. 222) avait suggéré qu'elle avait « commencé dans le Ve siècle pour se poursuivre dans le siècle suivant ». Je me fie à la datation de Depyrot (c. 585-675) pour quelques monnaies de la ville de Blois dont une (Belfort 6049) lit clairement *Bleiso*.

## 11.3 Lire les consonnes du gallo-roman

Les consonnes par leur nature même, c'est-à-dire une obstruction du passage d'air par le rapprochement des organes phonatoires : langue, lèvres, dents, palais, voile, etc. se caractérisent de façon plus précise que les voyelles. On peut croire que de ce fait découle aussi le plus faible niveau d'évolution articulatoire de ces dernières.

### 11.3.1 Le sort des occlusives

Les occlusives gardent la valeur phonémique qui leur est parvenue directement du latin en position forte, c'est-à-dire à l'initiale ou quand suivies d'une résonante. On a ici une assez bonne correspondance entre graphème et phonème, c'est-à-dire que ⟨t⟩ = /t/, ⟨d⟩ = /d/, ⟨p⟩ = /p/, ⟨b⟩ = /b/, ⟨c⟩ = /k/, ⟨g⟩ = /g/. C'est d'habitude le cas en début de mot, ou en attaque, ce qui signifie en position forte, ex. MERITO, C<sub>3</sub> = [t], DECERNUS, C<sub>1</sub> = [d], PARTIBUS, C<sub>1</sub> = [p], BENEFICIIS, C<sub>1</sub> = [b], CONCAMBIO, C<sub>1</sub> = [k], VIGOREM, C<sub>2</sub> = [g]. Cependant, deux contextes phonologiques avaient altéré la valeur phonétique du signe, suffisamment pour déranger la corrélation graphophonémique.

#### 11.3.1.1 Les occlusives à l'intervocalique

Lorsque précédées et suivies de voyelles, les occlusives gallo-romanes étaient voisées, spirantisées et vers le IX<sup>e</sup> siècle avaient même chuté dans la prononciation basilectale. Entre voyelles on lira donc de façon systématique <t>, <d> = [ð], <p>, <b> = {[β] ou [v]} et <c>, <g> = [ɣ], ex. FEDILIS = [fiðr:ls] 'fiel', HABLAT = [avjæt] 'ait !' et LOCA = [lu:ɣe] 'lieu'. Bien que le voisement représente une différence avec le latin classique, tant que ces consonnes restaient en place, le lien étymologique entre le mot oral gallo-roman et ses confrères dans les autres langues du diasystème roman était évident, d'autant plus que l'ibéroroman et les dialectes italiens septentrionaux participaient aussi à la lénition des consonnes intervocaliques.

On peut dire qu'il y avait donc neutralisation du /t/ et du /d/ entre voyelles, car les deux se réalisent avec l'allophone [ð], une neutralisation entre /p/ et /b/ réalisés [β], et une neutralisation entre /k/ et /g/ réalisés [ɣ]. Tardivement, [j] est devenu l'approximante [j] ou a disparu, pareil pour [β] qui disparaît ou devient [v]; enfin [ð] n'a survécu nulle part, disparaissant au cours de la période ancien-française. Nous trouvons aussi d'occasionnelles graphies <d> pour le /p/ germanique (aussi prononcé [ð] à l'intervocalique); celui-ci était probablement un phonème marginal chez certains locuteurs issus de la fusion du /p/ germanique avec [ð] ← /t/ et /d/ roman à l'intervocalique. Comme discuté dans la section § 9.7, [ð] était en variation diastratique avec ∅ dès très tôt, peut-être même dès le VI<sup>e</sup> siècle. Les Francs qui avaient un [ð] comme phonème de leur langue maternelle, n'auraient pas eu de difficulté à produire le /d/ intervocalique avec l'allophone [ð], ainsi laissant une trace de l'occlusive étymologique. Pour les Gallo-romains cependant le [ð] semblerait s'avérer plus difficile, car en fin de compte ce [ð], tout comme [j], a chuté. On trouve la graphie ⟨d⟩ dénotant ce [ð] dans IleFr-/751 (T2922) et IleFr-/751 (T2923) Theodegariovillare, Bodornello, Rodalcha, Fulradus, etc.

Des expériences menées par Ehri (1984, 1985) ont bien démontré que les lettres muettes (soit étymologique ou amuïes) et leur absence dans la forme phonétique, peuvent garder une relation, soit phonologique sous-jacente, soit, chez les lecteurs, graphique au mot. La prononciation de <t> et <d> et même <g> devait alors varier selon l'éducation du lecteur ainsi que de sa connaissance de la phonologie latine et germanique. Ce lien visuo-graphophonologique et plus largement tout le réseau de liens paradigmatiques que Jackendoff (2003, 2015, 2018) et Culicover et Jackendoff (2005) proposent dans leur modèle du *extended parallel architecture*, que tout aspect de la grammaire, formes phonologiques, graphiques et paradigmatiques sont liées dans un réseautage, ce qui explique davantage comment le lien entre le gallo-roman oral et l'écriture latine aurait pu se maintenir malgré les évolutions phonétiques massives dans le basilecte septentrional.

### 11.3.1.2 Les graphies palatales <ti>, <te>, <di>, <de>, <ci>, <ce>, <gi> et <ge>

Ces voyelles antérieures ont provoqué des changements sur le plan phonétique. Concrètement, la langue s'est attardée pour dégager le contact avec le palais ce qui provoque le changement de l'occlusive en affriquée. Ainsi, <ti> -et <te> dénotent dorénavant [tsj], ceci est également le cas du <ci> et <ce> qui passent aussi à [tsj] causant une neutralisation de /c/ et /t/ devant les voyelles antérieures. Ce qui a causé l'apparition d'un nouveau phonème /ts/ en ancien français dénoté alors par les graphies <ti>, <te>, <ci> et <ce>. Pour cette raison nous voyons 'la France' variablement écrit <Francia> (Merc/790 (T2958; IleFr/811 (T2002); FrancRip-/812 (T2965); IleFr-/833 (T2986), etc. ou <Frantia> (gloses de Raichenau), Wall/779 (T4497); FrancRip-/819 (T2007), etc. Dans les chartes mérovingiennes, c'est la graphie <ci> qui est favorisée. Comme nous l'avons démontré (§ 9.2.2), le voisement de /ts/ → [dz] permet aussi d'emprunter aux Grecques la graphie <ζ> écrite <z> dans la graphie romane, pour dénoter l'affriquée voisée [dz]. L'on doit présumer que l'emprunt du <ζ> grec est à l'origine de l'emploi de <z> en ancien français et en vieux haut allemand.

### 11.3.1.3 Les consonnes palatalisées secondairement

figure 166 : fusion phonémique de /k/, /g/ et /j/

| Graphie | Phonème |
|---------|---------|
| V<c>V → | /j/     |
| <gi> →  |         |
| <i> →   |         |

En position intervocalique, c'est-à-dire lorsque entourés par une voyelle de chaque côté, le <c>, le <g>, et le <i> ont la valeur de [j]. On observe une neutralisation de ces trois phonèmes et en conséquence des graphies non étymologiques. On trouve un exemple de ceci dans la Chronique de Frédégaire (Fred. Chron. 3.2.) où la ville de *Troia*, mot descendu de COLONIA TRAIANA est écrit <troigia>, avec un <g> non étymologique.<sup>1430</sup> Cependant,

<sup>1430</sup> Remarquons que nous avons potentiellement ici la même évolution que Chambon et Greub (2000) proposent pour l'évolution de la pré-tonique dans GRATIANOPOLIS → <Grac̄inopole> (Belfort n° 2003) → *Grenoble* et que Kristol (2002; 2004) propose pour le suffixe -ANUM dans une série de toponymes suisses (voir la discussion dans § 8.7.1.1). Si tel est le cas, nous serions contraints d'admettre l'expansion beaucoup plus large de phénomènes « francoprovençaux » ou peut-être plus correctement d'oïl de l'ouest ou encore d'admettre que ce changement n'est pas prototypiquement francoprovençal.

celui-ci est fidèle aux graphies possibles pour le phonème /j/ en Gaule du VII<sup>e</sup> siècle.<sup>1431</sup> Ces graphies non étymologiques avaient une certaine force, car on trouve encore en Loire/1070 (T3424) un certain <Guillelmus Iaius> et un <Constantine Iaius>, ce dernier représentant le Gaius du latin classique (souvent écrit <Caius> avant le IV<sup>e</sup> siècle). Ce phonème gallo-roman s'est généralement renforcé en position forte y compris initiale : [j] → [dʒ]. Voir le maintien et le renforcement des consonnes en position forte (§ 9.6).

#### 11.3.1.4 Les consonnes en coda

Nous avons peu exploré l'évolution des consonnes en coda ; cette question dépasse les limites de cette thèse. S'il est certain que la première consonne dans les groupes CC a souvent été soumise à la lénition, nous employons la chronologie relative pour placer la simplification de ces groupes consonantiques dans une période suivant la lénition des intervocaliques. Nous proposons une lecture conservatrice pour la période mérovingienne où les deux consonnes continuent de s'articuler indépendamment, tout en admettant la possibilité d'une assimilation régressive. Cependant, le cas de la palato-vélaire en coda fait figure d'exception, car ici une lénition du /k/ → /x/ est détectable depuis la période gauloise.

On doit aussi lire <c> et <g> en coda comme l'allophone palatal [ç], ex. <noctem> = [nwɔçte] → [nwɔjte], <auctoretas> = [auç.tɔ:.rɪ.tɛs] → [auj.tɔ:.rɪ.tɛs], etc. Le fait que les « vélaire » fassent surface en ancien français comme des approximantes palatales /j/ suggère une certaine palatalité intrinsèque de la consonne vélaire, phénomène que nous avons rattaché à sa double origine comme vélaire et comme palatale dans la langue mère : indoeuropéenne (§ 9.2.1.1). Cet affaiblissement, précédant sa disparition complète, concorde avec la simplification des groupes consonantiques.

#### 11.3.1.5 La palatalisation de /ka/ et /ga/

Comme nous avons discuté (§ 10.3.1.5) dans la langue d'oïl, la séquence /ka/ s'est palatalisée vers [cʰæ] et éventuellement vers [tʃa], [tʃɛ] ou [tʃjɛ] selon la structure syllabique. Ce changement est atypique des langues romanes et il nous pousse à constater une différence dans la représentation des phonèmes gallo-romans. La palatalisation et l'affrication de /k/ et /g/ devant /a/ est donc l'un des principaux traits phonétiques séparant le protofrançais des autres dialectes gallo-romans. Ce changement n'est cependant pas reflété dans nos documents du fait que le latin mérovingien représente encore un standard suprarégional et supra-dialectal. On note que dans les graphies, on continua d'écrire <ca>, car même dans les dialectes qui seront affectés, ce changement était uniquement de nature allophonique jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle lorsque [æ] s'est fusionné avec le /ɛ/ tonique entravé.<sup>1432</sup>

La COLONIA ULPIA TRAIANA qui correspond à Xanten moderne est située dans la Rhénanie-du-Nord-Westphalie à plus de 500 kilomètres de la zone du francoprovençal parlé.

<sup>1431</sup> « *Nec procul a Reno civitatem ad instar Trogiae nominis aedificare conati sunt, 'non loin du Rhin, où ils avaient essayé d'édifier une ville à « l'instar du nom de Troyes ».* Pour l'interprétation de *Troia* comme la COLONIA TRAIANA voir Staab (1997) et plus récemment Zuk (2017a) où cette identification est supportée par la phonétique diachronique.

<sup>1432</sup> Auparavant la tonique /ɛ/ libre s'est diphtonguée en [jɛ].

### 11.3.1.6 Le nouvel emploi des labiovélares en attaque

Étant donné que les séquences <ci> et <ce> se prononçaient [tsj] et la séquence <ca> [cʰæ] (tardivement [tʃe]) et étant donné que /kw/+ /ɔ/, /o/, /u/, /u/ s'était simplifié en /k/ donc rejoignant des séquences /ko/ et /ku/ encore écrit <co> au VIII<sup>e</sup> siècle, ex. *cognuscat*, la graphie <qu> n'avait plus de fonction contrastive interne à la langue gallo-romane, bien que l'on continue de l'écrire <qu> en graphie traditionnelle, ex. <qui>, <quibus>, etc.<sup>1433</sup>

Si la graphie <qu> était devenue redondante dans la langue gallo-romane, elle a trouvé un nouvel emploi dans la transcription de mots étrangers, car dans les langues avoisinantes germaniques [k<sup>h</sup>i], [k<sup>h</sup>ɪ], [k<sup>h</sup>e], [k<sup>h</sup>ɛ] et [k<sup>h</sup>æ] étaient des séquences phonétiques possibles. Les scribes romanophones ont donc redéployé les graphies <que> et <qui> pour indiquer [ke] et [ki] emprunté aux langues avoisinantes comme dans le *Pariser Gespräche* où l'on trouve <qw> à l'initiale de mots tels que <quesan ger> (n° 80) = al. *sabt ihr* ou plutôt *gesehen ihr* 'avez-vous vu?' ou dans <quesasti min erre ze metina> (n° 24) = al. *(ge)sabst du meinen Herrn beim Morgengebete?* 'as-tu vu mon seigneur aux prières matinales?'. Dans ces exemples la graphie <que> -représente le /gɔ-/ initial des formes parfaites germaniques (cf. Haubrichs et Pfister, 1989; Zuk, 2018d).<sup>1434</sup>

### 11.3.2 Les résonantes

Quant aux résonantes, la prononciation classique est habituellement préservée, <r> = [r], <l> = [l], <m> = [m], <n> = [n]. Celles-ci se prononçaient encore comme géminées lorsque redoublées, sauf le <rr> qui se prononçait [ʀ] et le <ll> qui se prononce [ʎ].<sup>1435</sup> De nouvelles consonnes géminées pouvaient apparaître lorsqu'une consonne résonante était suivie d'un /j/ causant ainsi /n<sup>i</sup>/ → [n:] et /l<sup>i</sup>/ → [ʎ:]. Dans notre période les groupes de consonne + *yod* agissent encore comme une séquence de deux consonnes et il est donc adéquat de les traiter phonémiquement comme la séquence /n+j/, l+j/, etc., bien que dans la prononciation de celles-ci se rapproche probablement de [n:] et [ʎ:] respectivement, ex. *INVENIUNTUR* [in.venjun.tʊr] et *SPECIALIUS* [spe.tsjæ.ljʊs], mais [spe.tsʰæ.ls] → [spe.tsʰæ.ʎs] tardivement lorsque l'apocope de la voyelle de la syllabe finale mit le /l/ directement en contact avec le /s/ dental final.

Ce phonème /l/ en coda devant une autre consonne, était articulé plus postérieurement, variant entre une alvéolaire [ʎ] et approximativement une labiovélaire [w] selon l'époque et la région (cf. Chambon et Grueb, 2000, p. 157). On n'est pas encore certain de la nature de cette variation probablement diastatique, car les premières attestations dans les légendes monétaires sont dans les noms de chefs germaniques : *Aribaudo* (Clermont-Ferrand ; Belfort n° 353, 355, 356), *Gundobaudus* (Issoire, Puy-de-Dôme- ; Prou n° 387) et *Franconaudus* (Indre-et-Loire- ou Allier ; Belfort n° 3965) sans doute

<sup>1433</sup> Concrètement la palatalisation des séquences /ki/, /ke/ > /tsj/ a dû avoir lieu avant la simplification de la labiovélaire [kw] en vélaire simple [k], car ces anciennes labiovélares ne subissent pas la palatalisation à leur tour.

<sup>1434</sup> On voit ici que la qualité neutre des consonnes tenues germaniques peut être représentée par la sourde latine.

<sup>1435</sup> L'origine du [ʀ] semble être un phénomène du contact entre langue romane et langues germaniques avec la séquence [χr] transposé à la place du /rr/ géminé latin et du /r/ en position forte (Zuk, 2019c).

lié à *Arivaldus/Aribaldus et Gundobaldus* bien attestés et un hypothétique *Francobaldus*<sup>1436</sup>. Ainsi ⟨baud⟩ représenterait une racine germanique \**balþaz* ‘brave’ ‘courageux’, cf. IE. \**b<sup>h</sup>el-* ‘gonfler’, v.an. *bald/beald*, v.néer. *bald*, vha, *bald*, nor. *ballr*, v.fr. *bald, balt, baud*.<sup>1437</sup>

Au contraire des monnaies, les chartes mérovingiennes préservent surtout l'ancienne graphie en ⟨l⟩, dans une proportion d'environ 2 : 1, ex. IleFr-/653 (T4982) *Baldomerus*, IleFr-/697 (T4477) *Baldoaldus*, Lorr/700 (T702) *Baldoni*, Als/708 (T708) *Erchonbaldi*, et dans de très nombreuses autres chartes, tandis que l'on trouve dans IleFr-/637 (T4495) *Baudomere*, *Baudulfus* et *Bauderunam* dans IleFr-/654 (T4511) *Baudomerus* et dans Prov/912 (T768) *Sancti Baudilii*, etc. Cependant, ce conservatisme graphique des chartes appuie tout autant notre hypothèse qu'il était possible de lire le paléofrançais derrière les graphies latines.

### 11.3.3 Les fricatives et la semi-voyelle /w/

Quant aux fricatives, /h/ ne se prononçait déjà plus dans la langue populaire de l'époque classique et était plutôt réalisé comme le hiatus. Ainsi un mot comme *MĪHĪ* pouvait être prononcé [mi.i] ou avec fusion de deux voyelles [mi:] donnant l'afr. *mi*, le cat. *mi*, l'it. *mi*, l'esp. *mi*, etc. Le /s/ écrit ⟨s⟩, préserve sa prononciation classique [s] avec un allophone [z] entre voyelles, ce qui était probablement déjà le cas dans le latin de César (cf. W. S. Allen, 1978; M. L. Weiss, 2009). La graphie ⟨f⟩ indique [f], celui-ci étant passé, selon De La Chaussée (1974, p. 53), de sa prononciation classique [ϕ] à la labiovélaire dès le IIIe siècle.

Quant à la graphie <u>, celle-ci est compliquée du fait d'aussi représenter des voyelles tout comme dans le latin classique. Cependant, elle ne devait pas poser de problème pour la lecture, car ⟨u> ne représentait une consonne que lorsqu'elle était en position d'attaque, c'est-à-dire, que lorsqu'elle précédait la voyelle dans une même syllabe. Pour un romanophone cette syllabation se fit naturellement (cf. Zuk, 2017d) et l'on lisait [w], [v] ou [β] selon le dialecte.

Au contraire du latin classique dont la prononciation consonantique de ⟨u> est reconstruite comme [w], en roman commun elle était une approximante se rapprochant de la fricative bilabiale [β], une prononciation qu'on entend encore dans certaines parties du Midi, ex. *VIDERE* ‘voir’ → \* [βe:re] (ALF 1408a, pt. 617, 710, 711) dans le Corrèze. En gascon le [β] a même rejoint le /b/ à l'initiale, ex. [bere] (pnt. 692). Dans quelques endroits on trouve la préservation du [w] latin, par exemple à Nendaz dans le sud de la Suisse, ex. *VADES* ‘tu vas’ → [tu wa] (ALF n° 24 où *vas-tu*, pt. 978) ou parfois avec une séquence [vw], ex. [ty vwa] (pnt. 16, ALF idem) en Côte d'Or. Ailleurs en Gaule le recul de l'articulation sur les dents causa la prononciation labiodentale [v], une prononciation qui

<sup>1436</sup> Chambon; Greub 2000, 158; ainsi que Belfort 18921, 5, 51; Förstemann 1900, 698, 765; Morlet 1971, 116, 124. Les monnaies sont probablement issues de l'Auvergne, mais il reste encore à se demander si le passage du l > w est un phénomène de l'auvergnat ou s'il est la conséquence de ce phénomène à une date plus ancienne dans la langue germanique.

<sup>1437</sup> Nous devons quand même faire attention avec ces attestations germaniques, car l'existence d'une racine germanique \**baust<sup>h</sup>a* n'est pas complètement à exclure. Un *FLAVIUS BAUTO*, un franc servant comme *MAGISTER MILITUM* est connu du IV<sup>e</sup> siècle, Ambroise (*Epistulae* 24) aborde sa carrière et il est attesté par une inscription ILS 1264 (Dessau). Voir aussi Jones et al. (1980) *Prosopography of the Later Roman Empire*, I, p. 159-160, s.v. Bauto.

continue jusqu'à nos jours dans le français moderne tel que le démontre l'attestation ⟨in pago Uilcasino⟩ dans IleFr-/751 (T2923) ce qui résulte en [v] dans le nom moderne Vexin.<sup>1438</sup>

En plus des graphies classiques, les chartes témoignent d'une nouvelle graphie ⟨UU⟩, entre autres pour représenter le « \*w germanique », phonème qui se trouve à l'initiale des mots empruntés tels que *guerre* ← PG \**uerru*/\**uerrō*, *gager* ← PG. \**uadjarna*<sup>n</sup>, *garçon* ← \**urakjō*<sup>n</sup>, *gardien* ← PG. \**wardjanaz*, etc. Nous n'explorons pas l'apparition du <UU> dans nos chartes mais l'on aura tendance à le lire comme [w] ou [ʷ], ex. Ile-Fr/633 (T4504) ⟨Uuandal⟩, Rhin/633 (T1765) ⟨Loneuuich⟩, Ile-Fr/637 (T4495) ⟨Uultoricino⟩, ⟨Uuassione⟩, etc.

#### 11.3.4 Grille de lecture du latin mérovingien

Il y a bien sûr d'autres transformations qui ont eu lieu et qui ont affecté la prononciation du latin mérovingien, notamment les effets assimilatoires entre consonnes et entre voyelles. Nous ne pouvons pas espérer d'être exhaustif ici. Cependant, les conseils de ce chapitre devraient pouvoir guider le lecteur, notamment avec l'aide du tableau synthétique qui donne la prononciation habituelle des différentes consonnes à la suite de la flexion latine tardive- après la neutralisation des finales

<sup>1438</sup> Plusieurs chercheurs ont constaté la préservation d'une articulation bilabiale [w] dans les dialectes au nord de la ligne Joret, ce qu'on appelle le Nord-Occidental. Selon Lepelley (2009) ceci serait dû à une forte présence romaine partant de Lugdunum et formant un « couloir romanique » de colonisation jusqu'à la Manche. Seraient inclus les départements de l'Ain, le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise, la Seine-Maritime, l'Eure, le Calvados, la Manche ainsi que la Belgique romane. Dans ces régions certains lexèmes préservent l'initiale en [w] là où le français standard a [v] ou [g]: *vespa*: guêpe vs [w]êpe, *vadum*: gué, [w]é, *viscum*: gui vs [w]i, *vastus*: afr. *gast*/[w]ast et *uervactum*: guéret/[w]aret (Lepelley 2009, 222). J'estime que l'interprétation est plus compliquée que ce qu'il présente, mais il suffit ici de noter que dans les dialectes nord-occidentaux le ⟨u⟩ continue à indiquer une bilabiale, au moins dans certains lexèmes.

figure 167 : prononciations gallo-romanes des consonnes selon les environnements

|          |           | __ i,e + V  | Devant i<br>ou e    | Entre<br>voyelles | __C.      | Ailleurs          | Notes   |
|----------|-----------|-------------|---------------------|-------------------|-----------|-------------------|---|
| Graphies | <b>qu</b> | [k]         | [k <sup>(w)</sup> ] | -                 | -         | [k]               |   |
|          | <b>c</b>  | [cj]-[tʃj:] | [cʰ]-[tʃ]           | [tʃ]-[<br>ɟʒ]     | [ç-ʃ]     | [k]               | Se prononce [cj] - [tʃ] devant <a> ou <i>, <e> roman  |
|          | <b>g</b>  | [jj]-[dʒ:]  | [jʰ]-[dʒ]           | [tʃ]-[ɟ]          | [ç-ʃ]     | [g]               | Se prononce [jj] - [dʒ] devant <a> ou <i>, <e> roman. Entre voyelles la séquence /gj/ est affaiblie vers [jj] |
|          | <b>t</b>  | [tj]-[tsj]  | [t]                 | [ð] - Ø           | [ð] - Ø   | [t]               |   |
|          | <b>d</b>  | [dj]-[dzj]  | [d]                 | [ð] - Ø           | [ð] - Ø   | [d]               | Entre voyelles la séquence /gj/ est affaiblie vers [jj]   |
|          | <b>p</b>  | [pj]-[tʃ]   | [p]                 | [β]-[v]           | [f-v]     | [p]               |   |
|          | <b>b</b>  | [bj]-[dʒ]   | [b]                 | [β]-[v]           | [f-v]     | [b]               |   |
|          | <b>r</b>  |             | [r]                 | [r]               | [r]       | [r]               |   |
|          | <b>rr</b> | -           | [χ]-[ʀ]             | [ʀ]               | [χ]-[ʀ]   | [ʀ]               |   |
|          | <b>l</b>  | [lj]-[ʎ]    | [ʎ]                 | [l]               | [h]- [w]  | [l]               |   |
|          | <b>ll</b> | -           | [ʎ:]                | [ʎ:]              | [l]       | [ʎ:]              |   |
|          | <b>m</b>  | [mj]        | [m]                 | [m]               | [mb]      | [m]               |   |
|          | <b>n</b>  | [nj]-[ɲ]    | [n]                 | [n]               | [nd]      | [n]               |   |
|          | <b>s</b>  | [js]        | [s]                 | [z]               | [s]       | [s]               |   |
|          | <b>z</b>  | [jz]        | [ts]                | [dz]              | -         | [ts]              |   |
|          | <b>f</b>  |             | [f]                 | [f]               | [f - v]   | [f]               |   |
|          | <b>u</b>  | [vj]-[ɲdʒ]  | [v]                 | [β]-[v]           | [w] - /u/ | [v]               |   |
|          | <b>uu</b> | -           | [ <sup>v</sup> w]   | [w]               | [w]       | [ <sup>v</sup> w] |   |
|          | <b>i</b>  | [j]         | [j]                 | [j]               | [j]       | [j]               | se prononce [j] devant <a>, <o> ou <u> ayant fusionné avec le /g/   |

## 11.4 La reconfiguration des déclinaisons dans le latin mérovingien

La reconfiguration du système casuel est avec la reconfiguration du système verbal, l'un des changements les plus importants dans le passage du latin aux langues romanes et elle suscite encore de l'intérêt. Le volume entier *Latin tardif, français ancien : continuités et ruptures* édité par Carlier et Guillot-Barbance (2018) est consacré à ces questions. Il y a un consensus pour dire que le nombre de cas était en diminution. Schøsler (2018, p. 128) propose une réduction vers deux ou trois cas entre le IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle avec une réduction supplémentaire vers deux ou un cas unique entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle. Herman (2010) expose une partie des données ayant contribué à cette chronologie mais signale tout de même que les confusions entre les accusatifs et les nominatifs sont rares, surtout dans la Gaule des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1439</sup> L'évolution du système casuel à l'échelle de l'Empire dépasse largement les ambitions de cette thèse, et nous pouvons consentir à la notion que les cas étaient épurés plus tôt et plus intensément dans la langue des paysans que dans l'acrolecte écrit de nos chartes. Ceci-dit, comme nous allons l'élucider, la phonologie du gallo-roman explique une grande partie de ce qui peut être perçu comme des erreurs. En réalité les mérovingiens rédigeaient selon une logique phonologique et étymologique qui était propre à leur culture.

Concernant la morphologie des déclinaisons dans le latin mérovingien, Arbois de Jubainville (1872a) a amené une première série de réponses, distinguant les erreurs de nature phonologique d'une part et les erreurs de nature morphologique de l'autre. Vielliard (1927) a aussi abordé ces questions avec force détails dans ses sections sur la morphologie nominale (p. 107-148) et sur la syntaxe y compris le nombre, les cas et l'usage des prépositions (p. 175-218). Pei (1932) aborde également ces questions dans ses sections sur la morphologie (p. 135-188) et la syntaxe (p. 189-250) d'un point de vue contrastif.<sup>1440</sup> Mais c'est l'étude de Sas (1937) *The Noun Declension System in Merovingian Latin* qui est la plus importante de son genre et les personnes intéressées par le fonctionnement des cas et la morphosyntaxe en général devraient plutôt consulter ses autres œuvres. Sas (1937) en étudiant dix groupes de textes étalés du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle est arrivé à la conclusion que « le système mérovingien, n'était pas désorganisé, mais plutôt organisé de manière différente du latin classique » (p. 479).<sup>1441</sup> Malgré l'étendue du travail de Sas, Pirie (1938) lui reproche, peut-être injustement, de ne toujours

<sup>1439</sup> On cite par exemple l'emploi de formes accusatives <filios et nepotes> dans une fonction nominative dans <D(IS) M(ANIBUS) S(ACRUM) | IULIA | CRECENSA | VIXSIT ANNIS PLU|S MINUS LXV ET RE|CESSIT IN PACE | DIE OCTABU KALEN|DAS FEBRUARIA|S CUI FILIOS | ET NEPOTES | OBITUM FECE|RUNT IN PA|CEM> (CIL 8, vol. 3, n° 21540) 'Dédié aux Dieux Manes. Julia Crescentia a vécu plus ou moins 65 ans et est mort en paix le huitième jour avant les Kalends de février [26 janvier] et pour qui ses fils et ses petits-enfants firent cette tombe'. La pierre provient d'Oran en Algérie et est marquée d'un chrisme signalant son appartenance à la période chrétienne, mais l'on a peu d'autres éléments contextuels pour en tirer des conclusions. Pour une étude plus exhaustive des inscriptions de l'Afrique chrétienne voir Gaeng (2010).

<sup>1440</sup> Pei (1932) pensait voir « very definite evidence of the formulation of the two-case system of Old French » (p. 360), position curieuse, car ces documents démontrent bien définitivement l'emploi régulier d'une plus grande variété de cas. Sas (1937, p. 479 n.) adresse la position de Pei avec une grande intelligence reconnaissant que le mouvement vers un système bicasuel est visible pour nous linguistes (qui prévoient activement une telle évolution), mais que cette période transitionnelle n'était pas apparente aux auteurs mérovingiens qui employaient simplement un registre écrit de leur période.

<sup>1441</sup> Sas (1937) : « ... the Merovingian system was not disorganized but rather differently organized. The case endings, old as well as new, recur with a regularity that cannot possibly be accidental or coincidental but must rather be taken to be the result of an unconscious re-organization of the written language into a freer pattern » (p. 479).

pas avoir élucidé la relation entre la langue écrite et la langue parlée et aussi de trop se reposer sur les taux d'erreurs, quand il est tout à fait possible que la morphologie employée dans les documents étudiés soit en réalité un choix expressif du scribe.<sup>1442</sup>

Nous sommes d'accord avec la conclusion de Sas (1937) que le fonctionnement morpho-syntaxique du latin mérovingien ne suggère pas une forme d'ancien français caché sous une couche esthétique de latinité; nous partageons aussi sa conclusion qu'il existait une certaine systématique d'emploi des cas, bien que nous admettions aussi que des formes archaïques et innovatives soient clairement en compétition. Nous-mêmes laisseront de futures analyses de la syntaxe aux latinistes de cette disposition, mais nous tâcherons ici de démontrer la part des alternances qui peut s'expliquer par l'état synchronique de la phonologie gallo-romane. Il s'avère que certaines erreurs qui pouvaient sembler inexplicables, par exemple des erreurs de genre ou de cas qui nous permettraient de questionner très fortement l'intelligence des scribes ou du moins leur connaissance de leur langue maternelle, sont en effet de fausses inquiétudes; d'apparentes erreurs n'étant en réalité que des graphies alternatives permises par la phonologie.

Nous avons vu que la réduction des voyelles finales a éliminé plusieurs contrastes de la langue latine ; les terminaisons en /-Ī/ du masculin nominatif pluriel se confondent avec les terminaisons en /-Ē/ du vocatif singulier ou en /-Ē/ des ablatifs de la troisième déclinaison, la terminaison du masculin nominatif singulier /-ŪS/ se confond avec le pluriel /-ŌS/, etc. Si l'on a longtemps pensé que la réduction des finales en *schwa* a mené à l'effondrement du système casuel et l'apparition du système analytique roman, nos chartes au contraire témoignent encore d'un système avec des fonctions casuelles actives et d'un très faible usage des prépositions.

Nous savons par l'ancien français qu'au moins deux cas ont survécu jusqu'au deuxième millénaire ; l'ancien français contraste un cas sujet issu du nominatif latin avec un cas régime issu des cas accusatifs (voir aussi des cas ablatif et datif latin). Comme nous le verrons, ce système est présent dans le latin mérovingien qui permet aussi le contraste entre un cas possessif (génitif) et un cas oblique distinct pour les objets indirects.<sup>1443</sup> Ce système n'est pas sans trous et sans homophonies entre les déclinaisons et dans ce sens nous rappelle le système casuel d'une langue comme l'allemand moderne où les terminaisons casuelles ressemblent presque plus à des reliques d'un état antérieur de la langue. Tout de même, ce système casuel fait partie de la compétence des germanophones comme celui du latin mérovingien faisait partie de la compétence linguistique des Gallo-romans.

<sup>1442</sup> Pirie (1938) : « In spite of much excellent work on the peculiarities of Merovingian Latin, it cannot yet be said that the basic problem of the relation of the written to the oral speech has definitely been solved. Many believe that already in the sixth century behind a facade of 'artificial' Latin there lies concealed an early form of French inaccessible save through the 'blunders' of scribes who, while attempting to write traditional Latin, employed unconsciously features of colloquialism. Others hold that, on the contrary, the Merovingian documents give a relatively faithful picture of the spoken tongue and that therefore the birth of French must be brought down to the eighth or ninth century. Between these two extremes there may be several intermediate shades of opinion. » (p. 183)

<sup>1443</sup> Pour le développement des formes DARE AD 'donner à' ou DICERE AD 'dire à' voir Adams et de Melo (2016)

## 11.4.1 Les déclinaisons qui survivent

Le système casuel du latin tardif, n'est pas aussi complexe que celui de la langue classique. Dans un premier temps la catégorie sémantique des noms neutres était en train d'être éliminée par les locuteurs qui ont reclassifié l'ensemble de ces noms soit en tant que noms masculins, soit en tant que féminins. De plus la réduction des contrastes vocaliques a mené à la neutralisation entre les noms de la première déclinaison en /-ŪS/ et ceux de la quatrième déclinaison en /-Ū/. Les noms de la cinquième déclinaison en /-Ē/ se sont aussi confondus avec les noms de la troisième déclinaison qui comprenait les noms avec un radical en /-Ī/.

### 11.4.1.1 La reconfiguration de la première déclinaison surtout féminine

Si l'on examine un mot comme CAUSA 'chose' à la première déclinaison, on constate qu'une voyelle /a/ continue de caractériser le nominatif singulier, de même que l'ablatif singulier. Une fois que le /-m/ final de l'accusatif était définitivement perdu, le nominatif, l'ablatif et l'accusatif du singulier étaient indifférenciés. Pei (1932) trouve que le /-Ā/ de l'ablatif singulier, est écrit 86 fois <-a> et 2 fois <-am> tandis que /-ĀM/ de l'accusatif est écrit 7 fois <-am> et 87 fois <-a>. Il conclut ainsi que ces deux cas étaient effectivement tombés ensemble sous une seule forme phonologique /-a/. La première déclinaison continue d'être marquée au singulier par une voyelle ouverte /a/, [A] dans le cas sujet et le cas objet direct ou indirect, ce que Gaeng (1983, p. 161) traite d'un « Universalkasus » 'un cas passe-partout'. Celui-ci n'est pas encore le cas du latin mérovingien où nous trouvons aussi une marque /-e/ pour les cas génitifs et datifs voué à représenter la possession. Pei (1932, p. 375) avait trouvé 22 cas du datif singulier écrit <-ae> ou <-e> pour notre période contre 1 exemple de la graphie <-a> pour un taux de conservation de 96 %, ce qui suggère que les cas génitifs et datifs étaient encore phonologiquement distincts.<sup>1444</sup>

En tout on possède 182 exemples des fonctions ablatives écrites <-a> ou <-am> avec 13 exemples du remplacement par <-ae> ou <-e> pour un taux de remplacement de 7 %. 11 de ces remplacements se trouvent dans le seul document (Ile-Fr/700 T4493). Ces remplacements pourraient signaler l'antériorisation du /a/ roman → [æ], mais le faible nombre de remplacements ne nous permet pas de classer le <-a> final comme autre chose que le /-a/ gallo-roman, probablement prononcé [-ɐ] en finale.

Au pluriel, le nominatif en /-AE/ est représenté 4 fois <-ae> pour la période de 700 à 717 versus 2 fois <-as>, ce que nous devons voir comme le début de la reconfiguration analogique du nominatif pluriel de la première déclinaison; on doit admettre une période où les deux terminaisons étaient permises.<sup>1445</sup> L'accusatif pluriel /-ĀS/ reste /-as/, une terminaison qui commence aussi à s'employer

<sup>1444</sup> À ce sujet Pei (1932) aussi conclut que 'le grand nombre de formes en génitif et en datif correctes suggèrent une forte vitalité de la terminaison au datif-génitif en -ae au huitième siècle' : « ... the large proportion of correct genitive and dative endings, would seem to point to a hardy vitality of the genitive-dative ending -ae in the Eighth Century » (p.136).

<sup>1445</sup> Cette situation n'a rien de gênant ; plusieurs structures partagent souvent une même fonction par exemple le génitif en anglais formé grâce au <-s> ou encore par la préposition *of* juxtaposée devant le nom possesseur. L'anglais, l'allemand et le néerlandais permettent aussi différents pluriels pour certains mots. Dans ces cas la forme archaïque devient de plus en

à la place du /-ĪS/ de l'ablatif et du datif pluriel. Tandis que /-ĪS/ est représenté 13 fois <-is> entre 700 et 717, il est remplacé par <-as> 30 fois pour un taux de remplacement de 70 %. Il est improbable que cela représente une fusion phonologique, mais serait plutôt un réalignement sur le radical en /-a/ du cas accusatif pluriel.<sup>1446</sup>

Le génitif pluriel en <-ĀRUM> est intact et représenté 4 fois, mais ses fonctions possessives sont aussi usurpées par /-ĀS/ ou /-ĪS/ pour les cas ablatifs et datif pluriel. Ceci suggère une généralisation croissante de l'accusatif au pluriel. L'évolution du système casuel du latin au gallo-roman est présentée dans la figure 168.

figure 168 : Évolution de la première déclinaison

|                |         |    |          |                      |
|----------------|---------|----|----------|----------------------|
| <b>nom.s.</b>  | RŌSĀ    | →  | rɔ:za    |                      |
| <b>acc.s.</b>  | RŌSĀM   | →  | rɔ:za    | sujet - objet        |
| <b>abl.s.</b>  | RŌSĀ    | →  | rɔ:za    |                      |
| <b>dat.s.</b>  | RŌSAE   | →  | rɔ:ze    |                      |
| <b>gén.s.</b>  | RŌSAE   | →  | rɔ:ze    | pos. - ind.          |
| <b>nom.pl.</b> | RŌSAE   | →  | rɔ:ze    | sujet                |
|                |         | >> | rɔ:zas   |                      |
| <b>acc.pl.</b> | RŌSĀS   | →  | rɔ:zas   | sujet - objet-direct |
| <b>abl.pl.</b> | RŌSĪS   | →  | rɔ:zes   |                      |
| <b>dat.pl.</b> | RŌSĪS   | >> | rɔ:zes   | objet indirect       |
| <b>gén.pl.</b> | RŌSĀRŪM | →  | rɔ:zæ:ro | pos.                 |

#### 11.4.1.2 La reconfiguration de la deuxième déclinaison masculine

À la deuxième déclinaison, dans un mot comme PŌPŪLŪS 'peuple.<sub>NOM.S.</sub>', la fusion de /Ū/ latin avec /Ō/ et la perte du /-m/ final fit en sorte que le nominatif, l'accusatif, l'ablatif et le datif du singulier partageaient une seule terminaison /o/. Donc dans le cas objet, issu de l'accusatif en /-ŪM/ et du datif et l'ablatif en /-Ō/ on trouve une seule terminaison /-o/ graphié variablement <-o> ou <-um> qui est aussi traité de « Universalkasus » par Gaeng (1983, p. 162).<sup>1447</sup> Au cas nominatif singulier la

plus rare devant les forces analogiques et génératives d'un nouveau pluriel considéré comme régulier. Selon Väänänen (2014), la terminaison /-ĀS/ du nominatif pluriel est un vulgarisme trouvant son origine dans le vieux latin, attesté déjà vers 100 av. J.-C et plus tardivement dans des inscriptions telles que <LIBERTI LIBERTASQUE PONANTUR> (CIL V.5078).

<sup>1446</sup> Étant donné que /-ĪS/ fini par chuter diachroniquement, mais que /-ĀS/ est préservé, nous ne pensons pas voir une réduction en *cheva* et la confusion des deux voyelles; d'où l'explication analogique.

<sup>1447</sup> À ce sujet Gaeng (1983) indique « it is futile to try to determine whether orthograp *-u* represent a classical accusative form with final *-m* omitted or an ablative, since with the disappearance of *-m*, forms like *votu* and *-voto* fell together in pronunciation as /voto/, bringing about a collapse of accusative/ablative distinction, even though a formal distinction may still have been observed in the orthographic level" (p. 162).

terminaison se distingue par la présence d'un /-s/ tandis que le génitif du singulier est marqué par une voyelle antérieure /-e/.

Au pluriel les cas directs, nominatifs et accusatifs étaient caractérisés par une terminaison /-ŌS/ devenu /-os/ roman et les cas obliques, datif et ablatif par la terminaison /-ĒS/ devenu /-es/ roman. Le génitif pluriel /-ŌRŪM/ est devenu /-oro/, attesté 22 fois <-orum>, 5 fois <-os> et 4 fois <-is> entre 700 et 717 (cf. Pei 1932, p.378). Son taux de remplacement est de 29%; et s'explique par une reconfiguration de la syntaxe, car le génitif était sur la voie d'être relégué à la grammaire formelle. Dans la langue du quotidien, ce génitif était plutôt exprimé par la préposition DĒ + l'ablatif, ex. *de populis* ou par DĒ + l'accusatif, ex. *de populos*. Les vestiges du cas génitif pluriel ont survécu en ancien français sous la forme semi-savante *-our* ou *-eur* comme dans *Francour* 'des francs', *diablour* 'des diables' et *Chandeleur* 'une fête catholique *des chandeleurs*' et se trouvent encore dans le pronom du génitif pluriel *leur* ← İLLŌRŪM. Comme nous pouvons le voir dans la figure 169, la deuxième déclinaison est encore bien intacte dans le latin mérovingien.

**figure 169 : Évolution de la deuxième déclinaison (masculin)**

|         |           |   |            |                |
|---------|-----------|---|------------|----------------|
| nom.s.  | PÖPŪLŪS   | → | pɔ:pələs   | sujet          |
| acc.s.  | PÖPŪLŪM   | → | pɔ:pəlo    | objet          |
| abl.s.  | PÖPŪLŌ    | → | pɔ:pəlo    |                |
| dat.s.  | PÖPŪLŌ    | → | pɔ:pəlo    |                |
| gén.s.  | PÖPŪLĪ    | → | pɔ:pəle    | pos.s.         |
| nom.pl. | PÖPŪLĪ    | → | pɔ:pəle    | sujet          |
| acc.pl. | PÖPŪLŌS   | → | pɔ:pələs   | objet direct   |
| abl.pl. | PÖPŪLĪS   | → | pɔ:pələs   | objet indirect |
| dat.pl. | PÖPŪLĪS   | → | pɔ:pələs   |                |
| gén.pl. | PÖPŪLŌRŪM | → | pɔ:pəlo:ro | pos.pl.        |

### 11.4.1.3 La reconfiguration de la troisième déclinaison

La troisième déclinaison latine est issue de la fusion des déclinaisons consonantiques de l'indo-européen ainsi que des racines terminant en \*/-i/ (cf. M. L. Weiss, 2009, chap. 25).<sup>1448</sup> Roy (1966) décrit « l'histoire morphologique de la troisième déclinaison latine comme parmi les plus obscurs chapitres de la linguistique romane » (p. 57).<sup>1449</sup> Comme nous le démontrons dans la section 11.5.2, la situation est en réalité assez claire pour la période mérovingienne.

<sup>1448</sup> Weiss (2009) : « The third declension is made up of a fusion of the Proto-Indo-European consonant stems, the endings of which we have already discussed ... and the *i-stems* » (p. 238).

<sup>1449</sup> Roy (1966) : « The morphological history of Latin third declension words in Gallo-Romance is one of the most obscure chapters in Romance linguistics... » (p. 57).

Dans un mot comme MĪLES - MĪLĪTĪS ‘soldat’ ou ARS - ARTĪS ‘l’art’ de la troisième déclinaison nous trouvons qu’au singulier le nominatif est habituellement marqué par un /-es/ ou un /-s/ tout court dans les mots imparisyllabes autant dans le latin classique que dans le latin mérovingien. Le génitif singulier issu de /-ĪS/ dans la langue classique est réalisé /-is/ dans la langue mérovingienne, donc potentiellement confondu avec le nominatif dans les mots parisyllabiques, mais gardé distinct ailleurs. Dans l’étude de Pei (1932) la terminaison /-ĪS/ est attestée 34 fois <-is> et une fois <-es> entre 700 et 717. La voyelle semble donc être plus fermée et brève dans les syllabes entravées. La fonction possessive du génitif est aussi représentée 30 fois par <-e> et 5 fois par <i>, ce qui représente l’emploi du cas l’ablatif/datif dans une fonction possessive. Pour les autres cas du singulier, la marque du cas objet est indiqué par un /-e/. Qu’il provienne de l’accusatif, /-ĒM/, de l’ablatif /-Ē/ ou du datif en /-Ī/ le cas objet singulier est variablement écrit <-e>, <-em> ou <-i>.

Au pluriel, seul le génitif continue de se distinguer par sa forme en /-jo-/ issue de /-ĪŪM/ classique. Les autres fonctions se sont toutes regroupées sous une seule forme du pluriel /-es/ issue des terminaisons nominatif et accusatif pluriel /-ĒS/ ou encore de la terminaison de l’ablatif/datif /-ĪBUS/. Il est difficile de trancher entre une simple substitution morphologique de /-ĪBUS/ pour /-es/ ou s’il faut proposer une solution phonologique. Étant donné que les deux voyelles /-Ī-/ et /-Ū-/ de -ĪBUS sont atones, on s’attend à la perte d’une de ces voyelles post tonique et nous pouvons reconstruire la réduction de la terminaison à la seule séquence \*[-is].<sup>1450</sup> Pei démontre que -ĪBUS est représenté 61 fois <-ibus>, 22 fois <-is> et 12 fois <es>, pour un taux de remplacement de 36 % entre 700 et 716, une certaine allographie semble avoir existé avec <-ibus> représentant la tradition graphique et <-is> correspondant mieux à l’évolution de la langue. L’équivalence phonologique entre <-ibus> et <-is> est signalée par la forme <de totas partis> ‘de toutes parts’ (Ile-Fr/697 T4477 l.11) soit une forme mixte de l’abl. DE TŌTĪS PĀRTĪBŪS et l’acc. TŌTĀS PĀRTĒS, soit une forme purement accusative avec l’effet phonologique que nous venons de citer. Ces noms de la troisième déclinaison, dont le genre variait de lexème en lexème, continuent d’être marqués par un /e/ au cas objet du singulier et sont la source des adjectifs invariables dans les langues romanes, ex. esp. *verde* ← VĪRĪDEM.

<sup>1450</sup> Selon Banniard (2013), « the ending -ibus (used freely in the plural for the accusative case as well as for the standard dative and ablative) had been realized unproblematically as [es]/[os]... » (p. 83).

figure 170 : Évolution de la troisième déclinaison (masculin ou féminin)

|         |         |    |                                  |             |
|---------|---------|----|----------------------------------|-------------|
| nom.    | ARS     | →  | ars                              | sujet       |
| acc.    | ARTEM   | →  | arte                             | objet       |
| abl.    | ARTE    | →  | arte                             |             |
| dat.    | ARTĪ    | →  | arte                             |             |
| gén.    | ARTĪS   | →  | artīs                            | pos         |
| <hr/>   |         |    |                                  |             |
| nom.pl. | ARTĒS   | →  | artīs                            | sujet-objet |
| acc.pl. | ARTĒS   | →  | artīs                            |             |
| abl.pl. | ARTĪBUS | →  | artivēs <sup>1451</sup> /artīs ? |             |
| dat.pl. |         | >> |                                  |             |
| gén.pl. | ARTĪUM  | →  | artjo                            | pos         |

## 11.4.2 Les déclinaisons absorbées

La formation des langues romanes est aussi passée par la perte de la quatrième et de la cinquième déclinaison. Voir aussi Vielliard (1927, 127-130) et Pei (1932, p.158-160).

### 11.4.2.1 La fusion de la quatrième déclinaison à la deuxième

La neutralisation des contrastes en syllabe finale atone s'est aussi faite ressentir dans la structuration des déclinaisons. Étant donné que le /Ū/ final atone a fusionné avec les autres voyelles postérieures arrondies, (§ 7.2.6) les noms de la 4<sup>e</sup> déclinaison ont fusionnés avec ceux de la 2<sup>e</sup> déclinaison, notamment car son nominatif singulier /-ŪS/ est devenu [-əs] dans le gallo-roman, son accusatif/-ablatif en /-ū/ est devenu [-o] et son accusatif pluriel en /-ūs/ est devenu [-əs], donc exactement les mêmes marques que celles de la deuxième déclinaison et en tant que flexions les plus fréquentes, elles ont contribué à effacer la 4<sup>e</sup> déclinaison comme déclinaison à part entière. C'est en effet parce qu'un nom comme TRĪBŪ 'tribu.<sub>ABL.S.</sub>', prononcé tardivement ['tri:bo] en gallo-roman, ne se distinguait plus de la déclinaison de PŌPŪLŌ 'peuple.<sub>ABL.S.</sub>', prononcé tardivement ['pɔ:blo], que la quatrième déclinaison a pu rejoindre la deuxième. La fusion de ces deux déclinaisons s'explique principalement par l'indifférenciation phonologique.

<sup>1451</sup> En réalité, cette forme serait sujette à une autre loi phonologique, celle de la perte des consonnes labiales et vélaires adjacentes à une voyelle labiale /ū/, /ū/, /o/ ou /ō/ phénomène traité par Ségéral et Scheer (2020, p. 410-413) : « l'action des voyelles labio-vélaires u, o amuit les labiales et vélaires adjacentes ».

figure 171 : Évolution de la quatrième déclinaison (masculin ou féminin)

|         |         |    |                |                     |
|---------|---------|----|----------------|---------------------|
| nom.    | MANŪS   | →  | manəs          | sujet.s.            |
| acc.    | MANŪM   | →  | mano           | objet-dir.s.        |
| abl.    | MANŪ    | →  | mano           |                     |
| dat.    | MANŪĪ   | →  | manwe          | objet-indir.s.      |
| gén.    | MANŪS   | →  | manəs          | pos.s.              |
| nom.pl. | MANŪS   | →  | manəs          | sujet-objet-dir.pl. |
| acc.pl. | MANŪS   | →  | manəs          |                     |
| abl.pl. | MANĪBŪS | →  | manɪvəs /manɪs | objet ind. pl       |
| dat.pl. |         | >> |                |                     |
| gén.pl. | MANUŪM  | →  | manwo          | pos.pl.             |

Cette fusion de la quatrième déclinaison avec la deuxième semble être un phénomène surtout de la langue orale, car il semblerait que les scribes aient tenté de retenir l'usage des déclinaisons classiques. Ainsi on trouve encore le génitif singulier en -ŪS dans <manus> (Ile-Fr/711 T4478 l.13) ou plus tôt dans <domus>, ex. (Ile-Fr/654 T4511 l.12) de nombreuses fois dans l'expression MAJOR DŌMŪS 'le maire du palais' ou encore dans <utriusque sexus> (Ile-Fr/755 T2925 l.6).<sup>1452</sup>

Dans le registre écrit, Pei et Vielliard s'accordent sur la préservation de la quatrième déclinaison à travers la période mérovingienne. Bourciez (1923, § 94) est de l'avis que l'assimilation de la quatrième déclinaison à la deuxième avait quand même lieu dans la langue orale dès l'époque impériale à cause de sa faible fréquence. La neutralisation des formes phonologiques a sans doute suffi à éliminer entièrement ces formes de la langue.

#### 11.4.2.2 La fusion de la cinquième déclinaison et de la première

Les mots de la cinquième déclinaison sont déjà rares dans le latin classique et sont nés par une innovation propre à la famille italique.<sup>1453</sup> Sur le plan phonologique, les mots les plus usités de la cinquième déclinaison comme RĒS - RĒREM 'affaire', DĪĒS - DĪĒM 'jour' et SPĒS - SPĒREM 'espoir' étaient des monosyllabes au nominatif singulier dans le latin tardif, donc la voyelle « finale » est souvent accentuée dans ces mots. Suivant le principe des autres déclinaisons, l'évolution des terminaisons casuelles de la cinquième déclinaison devait se faire ainsi :

<sup>1452</sup> Ces exemples sont aussi cités par Pei, bien que nous datons de 711 la charte T4478 contre c. 700.

<sup>1453</sup> Weiss explique l'apparition de cette déclinaison essentiellement par la création de nouvelles formes nominatives basées sur les accusatifs de DIEM 'jour' et REM 'affaire'.

figure 172 : Évolution de la cinquième déclinaison

|         |        |    |               |             |
|---------|--------|----|---------------|-------------|
| nom.    | DIĒS   | →  | djes          | sujet       |
| acc.    | DIEM   | →  | dje           | objet       |
| abl.    | DIĒ    | →  | die           |             |
| dat.    | DIĒĪ   | →  | djī           | dat-pos     |
| gén.    | DIĒĪ   | →  | dji           |             |
| nom.pl. | DIĒS   | →  | djes          | sujet-objet |
| acc.pl. | DIĒS   | →  | djes          |             |
| abl.pl. | DIĒBŪS | →  | djevōs / djes |             |
| dat.pl. |        | >> |               |             |
| gén.pl. | DIĒRŪM | →  | diērū         | pos         |

Dans les faits, la cinquième déclinaison n'a pas survécu jusqu'en ancien français et la plupart des mots ont été intégrés à la première déclinaison, probablement car ils étaient de genre féminin (cf. Grandgent, 1907, p. 148; Haag, 1898, p. 47). C'est le cas d'ACIĒS 'ligne de bataille', FACIĒS 'la face', GLACIĒS 'glace', FIDĒS 'la foi', ELUVIĒS 'une inondation', SERIĒS 'une série', SPECIĒS 'une épice'. Il n'y a qu'un seul nom, DIĒS 'jour-ABL.S.' qui était du genre masculin et qui est resté masculin dans les langues romanes, par exemple l'oc. *un dia*, esp. *un día*, fr. *un vendredi*.

La graphie <diae> revient dans nos chartes pour l'accusatif DIEM et l'ablatif DIĒ, ce qui s'explique par le fait que l'ancienne diphtongue /AE/ se prononçait déjà [e - ε] en syllabe atone et fusionnait avec les autres voyelles antérieures en syllabe atone. Les exemples suivants sont donc des cas d'hypercorrection, où le /-e/ final est représenté par la graphie <ae> pseudo-savante, ex. <cotidiae> (IleFr-/637 T4495 l.52), <ad diae> (IleFr-/673 T4462 l.14, l.31), <ad ipso diae> (IleFr-/692 T4468 l.11), <datum pridiae kalendas marcias> (Nord/693 T4471 l.39), <sub diae> (IleFr-/697 T4477 l.19), <diaes tres> (Nord/697 T1766 l.19), <a diae praesenti> (IleFr-/700 T4493 l.23), <a diae presente> (Nord/716 T4483 l.13), <sub diae pridiae> (Nord/716 T4483 l.18), <ad diae> (Nord/717 T4487 l.9) et <datum pridiae> (Nord/717 T4487 l.23).<sup>1454</sup> Étonnamment cette graphie, commune depuis Grégoire de Tours (cf. Schuchardt, 1866a, p. 250; Bonnet, 1890, p. 99, 333), ne se trouve plus dans les chartes carolingiennes où nous retrouvons la forme classique <die> qui refait son apparition, par exemple dans (Lorr/727 T3870 l.17) ce qui confirme en quelques sortes notre décision d'arrêter notre étude sur le latin pré-réforme avec nos chartes de 717 T4487, etc.).<sup>1455</sup>

De façon générale, les noms de la cinquième déclinaison sont excessivement rares dans nos chartes. Au-delà de nos exemples de DIĒS on trouve RĒS 'une chose, une affaire' au cas génitif singulier <pro rei ... firmitatis> (Ile-Fr/637 (T4507 l.8), <pro rei ... > (IleFr-/691 (T4491 l.11), <in rei compensacione> (IleFr-/697 T4477 l.9), <pro rei firmitatis> (Nord/716 T4483 l.5). On trouve aussi

<sup>1454</sup> On trouve le même phénomène à l'ablatif pluriel : <diaebus> (Bourg/677 T4492 l.14) pour DIĒBUS.

<sup>1455</sup> Cela n'est pas pour dire que <die> classique n'apparaît pas dans le corpus mérovingien. Au contraire on trouve <die> dans (Ile-Fr/637 T4495 l.90) et (Nord/716 T4483 l.9) et un autre 13 fois entre ces deux attestations. On peut simplement dire que les formes <die> et <diae> représentaient une seule et même forme sous-jacente /die/.

le nominatif 11 fois dans (Ile-Fr/637 [T4507](#) 1.9) ; l'ablatif pluriel *DIĒBUS* apparaît aussi comme <de omnis res> (IleFr-/673 [T4462](#) 1.24). L'accusatif pluriel apparaît aussi comme <res suas> (Bourg/677 [T4492](#) 1.10, 1.16, 1.18), (Nord/716 [T4483](#) 1.12), <illas res> (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.6), <alias res> (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.7), <ipsas res> (Norm/VIIIe [T4496](#), 1.9, 1.13). S'il est clair que la cinquième déclinaison a disparu de la langue française, elle nous semble déjà peu attestée dans les textes mérovingiens.<sup>1456</sup>

### 11.4.3 Le cas des noms neutres

Nous en dirons peu sur le genre neutre, car celui-ci était destiné à disparaître de la langue romane, mais il faut souligner qu'une certaine hésitation entre le neutre et le masculin existait déjà dans le latin classique où l'on trouvait des paires comme *AEVŪS* 'âge.NOM.S.M.' et *AEVŪM* 'âge.NOM.S.N.' (cf. Väänänen, 1981, p. 102). De façon générale, les noms neutres étaient assimilés aux noms masculins avec qui ils partageaient le cas régime en /-o/. Or, les terminaisons plurielles du neutre, <-a> et <-ia> semblent être devenues des terminaisons 'collectives' dans le latin tardif, bien que ce phénomène se trouvait déjà dans des paires comme *LŌCŪS* - *LŌCĀ* avec un pluriel collectif neutre signifiant 'une région, voire des places' contre *LŌCŪS* - *LŌCĪ* masculin avec le simple sens de 'plusieurs lieux' (cf. Väänänen, 1981, p. 102; Kamarov, 2016, p. 805).

Certains noms dont l'emploi était souvent au pluriel ont généralisé la forme du nominatif et accusatif pluriel en /-a/. Ces formes étaient habituellement reclassifiées comme des noms féminins de la première déclinaison avec leur singulier (nominatif, accusatif, datif, ablatif) en /-a/. Par exemple le mot *GĀUDIUM* avec son pluriel *GAUDIA* a donné l'afr. *joie* devenu le singulier de la déclinaison féminine. Un autre exemple est l'adjectif latin *FŌRTĪS* 'fort' au nominatif singulier masculin et féminin, *FORTĒS* au pluriel du masculin et singulier, mais *FŌRTĪĀ* au nominatif pluriel neutre. En sachant que le neutre était habituellement utilisé pour des collectifs abstraits, l'adjectif *fortis* au neutre pluriel a été substantivé comme nouvelle forme féminine \**fōrtĭa* donnant l'afr. *force* 'la force', l'it. *forza*, l'esp. *fuerza*, etc.

Selon Grandgent (1907, p. 146-147) la féminisation de ces neutres pluriels date de la période latine-tardive ou paléo-romane, donc précisément de la période mérovingienne. Brunot (1937, p. 78) est de l'avis que cette fusion était déjà complète au V<sup>e</sup> siècle. Comme le démontre Bonnet (1890, p. 345-349), il est certainement vrai que nous trouvons plein d'inversions du neutre et du masculin dans le latin de Grégoire de Tours.

Certains noms comme *LŌCĀ* 'lieu.nom/acc.pl' reviennent souvent dans notre corpus, <loca> 31 fois entre (Norm/628, [T4503](#) 1.4) et (Nord/717 [T4487](#) 1.2) et continuent d'être utilisés dans la période tardive. Nous ne discuterons pas davantage du neutre, sauf pour dire que les erreurs de forme sont attendues par le fait que le genre neutre était en voie d'élimination totale, fait probablement accompli

<sup>1456</sup> Vielliard (1927, p. 131) croyait lire <dius> dans les chartes (Nord/716 [T4484](#)), (Nord/716 [T4486](#)) et (Nord/716 [T4485](#)). L'édition d'ARTEM contient la forme <dies> Nord/716 [T4484](#) 1.22), (Nord/716 [T4486](#) 1.14) et (Nord/716 [T4485](#) 1.21) pour ces trois cas. Nous supposons que les formes <dius> citées par Vielliard ont la même explication que *MENSES* 'mois' qui avait été interprété faussement comme <mensus> (§ 7.3.2.1) à cause de l'abréviation de la voyelle.

dans la langue du quotidien et forme en voie de disparition de type savant dans le registre écrit qu'est le latin mérovingien. Pour une discussion plus complète de la présence du neutre dans les chartes mérovingiennes voir Vielliard (1927, p. 131-136) et Pei (1932, p. 161-166). En réalité la variabilité du genre de certains mots était souvent un phénomène morphologique avec une certaine variabilité expressive depuis le latin archaïque. Pour des différences de genre entre latin classique et latin vulgaire déjà à l'époque impériale voir Väänänen (1981, p. 101-108).

## 11.5 Situation morpho-syntaxique du latin mérovingien

De toutes ces neutralisations, il en résulte que la classe nominale de la déclinaison est encore transparente dans le latin mérovingien. Cela est important car c'est la voyelle du radical qui est indexée avec le genre, le nombre et le cas du mot. C'est-à-dire que la majorité des mots terminant par une voyelle postérieure au nominatif singulier et à l'accusatif singulier sont typiquement du genre masculin et les mots terminant avec une voyelle ouverte à ces cas sont typiquement de genre féminin. Il existe aussi des noms avec un radical terminant par une voyelle antérieure ou consonantique qui peuvent être d'un genre ou de l'autre, mais comme nos données le démontrent, les scribes mérovingiens ne se trompent pas entre ces différentes classes de mots, ce qui démontre que ces marques morphologiques étaient encore bien présentes dans les représentations morphophonologiques des locuteurs gallo-romans.

Mario Pei (1932, p. 158-166) a dédié une section de son étude classique à la « confusion des déclinaisons » et une autre à la « confusion des genres ». Tout comme Pei, nous avons démontré que la majorité des graphies « étranges » peuvent s'expliquer par la phonologie et la fusion de l'accusatif, du datif et de l'ablatif et ne nécessitent aucune explication *ad hoc* de changement de déclinaison. Comme l'ont suggéré Sornicola (2008), Herman (2010), et de Carvalho (1983), les apparentes irrégularités syntaxiques, que ce soient dans l'emploi des cas ou dans le système verbal peuvent tout autant correspondre à notre propre compréhension inadéquate des structures argumentaires des différentes formes du latin tardif dialectal comme des langues romanes du Moyen Âge.

### 11.5.1 Les contrastes du roman

Dans le latin classique, la préservation des contrastes de longueur et d'aperture permettait par exemple de faire la distinction entre les formes du nominatif singulier et du pluriel de la troisième déclinaison tel que *léger* LĒVĪS 'nom.s' vs. LĒVĒS 'nom.pl' ou encore le nominatif singulier de l'accusatif pluriel de la deuxième déclinaison, ex. *peuple* PŎPŪLŪS 'nom.sg' vs. PŎPŪLŌS 'acc.pl'. Après la fusion de /ŭ/ et /ō/, phénomène absolument incontesté, il n'aurait plus été possible de contraster le 'singulier' et le 'pluriel' du nominatif de ces déclinaisons par la terminaison seule.

Dans le mot SOLIDŌS, la fusion phonologique de /ŭ/ et /ō/ avait un effet immédiat sur le paradigme nominal. Aux oreilles de César, la prononciation mérovingienne de SOLIDŌS 'sous.ACC.PL.' ['sɔlidus] sonnerait comme le nominatif singulier SOLIDŪS 'sous.ACC.PL.' ['sɔlidus]. Dès le début de cette neutralisation des nouvelles stratégies syntactiques auraient été employées pour éviter l'ambiguïté de la phrase. On imagine un ordre des arguments plus rigide et l'insertion d'un déterminant dans la

langue orale pour distinguer entre les noms masculins au singulier et à l'accusatif. Dans la langue écrite où le nominatif singulier était habituellement marqué par <-us> et l'accusatif pluriel par <-os> on ne trouve aucun changement significatif, bien que nous ayons repéré plusieurs exemples du remplacement de /-Ūs/ par <os> et vice-versa- de /-Ōs/ par <-us> (cf. § 7.2.6, 7.2.9). Ces inversions sont uniquement de nature phonologique.

Certains linguistes comme Väänänen (1981, §45, p. 31) perçoivent la perte de la longueur vocalique en syllabe finale atone dès les inscriptions pompéiennes du I<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>1457</sup>, d'autres la date plutôt du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. lorsque le grammairien Sacerdos dénonce le barbarisme de la suppression de la durée longue en syllabe finale.<sup>1458</sup>

« Si nosmet nostrum officium fecerimus, corripientes syllabas breves, longas producentes, ut est 'causa laboro', sa producentes, et 'capsas admisero', sas producentes. In istis enim tantum modo syllabis, si correptae fuerint, erit barbarismus, non in tota compositione structurae, id est 'capsas admisero', quoniam barbarismus una parte orationis fit, pluribus numquam. Nam si hoc ita esset, non in tantum potuisset, ut ea post illum et multos ante alios nostris temporibus nosceretur ; quorum velim obscuram peritiam devitare illorum nobilissima negligentia decoratus »

Sacerdos, Grammatici Latini, v. VI. p. 494

Concernant la perte de longueur finale dès le I<sup>er</sup> siècle après J.-C, l'argument tient essentiellement aux graffitis pompéiens où la séquence classique /AE/ est représentée par <e> ce qui indique sa monophthongaison, ex. <Cesernine> pour CESERNĪNAE un cognomen au datif singulier féminin et où un /-ē/ final pouvait aussi être graphié <-i> (cf. Clackson et Horrocks, 2007, p. 273). Wallace (2005, p. xxvi) en contraste démontre non seulement que <ae> pouvait se trouver à la place de /ě/, ex. <laesaerit> pour LAESĒRIT 'il aurait endommagé', mais aussi par la forme <aegisse> pour ĒGĪSSĒ 'agir-<sub>INF.PARF.</sub>' que la graphie <ae> était aussi utilisée pour le /Ē/ long et tonique. Ces formes qui témoignent de la monophthongaison du /AE/ sont tout de même ambiguës quant à la longueur de cette voyelle au I<sup>e</sup> siècle.

Si la longueur vocalique était perdue au III<sup>e</sup> siècle en syllabe atone, cela n'implique pas forcément la perte du contraste phonologique, car avant la perte de la longueur, le latin avait déjà développé une distinction de qualité pour chaque paire de voyelles sauf peut-être pour le /Ā/-/Ā/.<sup>1459</sup> Cette

<sup>1457</sup> Personnellement, nous ne voyons pas comment son exemple <supstenet> (P4456) pour SŪBSTĪNET classique appuie cette hypothèse; nous voyons simplement une neutralisation du /ī/ et /Ē/ en syllabe post-tonique.

<sup>1458</sup> Cette datation pour la suppression de la longueur vocalique finale est largement acceptée par les romanistes. Chez Herman (2010) on peut lire « in the late third century, the grammarian Sacerdos mentions the tendency to shorten long vowels in the final syllable of words and calls it a barbarism of our time » (p. 28). Cette lecture est aussi acceptée par Serbat (1975, p. 30) et Väänänen (1981, p. 31). Adams (2007, surtout p. 264) a remis en doute la lecture classique de la citation de Sacerdos, croyant voir plutôt une distinction syntaxique entre clausules permissibles et impermissibles. Il s'agit d'une réinterprétation critiquée par Adamik (2014).

<sup>1459</sup> La différenciation qualitative comme précurseur de la perte de la quantité vocalique est nécessaire sur le plan théorique, car l'inversion des changements aurait mené à une fusion totale des brèves et des longues, ce qui n'est pas le cas, sauf en sarde et en sicilien où la perte de la durée a mené à la fusion de /i/ et /ī/, /ū/ et /ū/ (cf. Mensching et Remberger, 2016, p. 272).

différenciation de qualité nous permet de ne pas rétroprojeter la fusion du nominatif singulier et de l'accusatif pluriel jusqu'au III<sup>e</sup> siècle. On imagine plus une phase du latin tardif où *ŪNŪS SOLĪDŪS* 'un sous' au cas nominatif se disait [unus so:lidos] et *DUOS SOLĪDŌS* 'deux sous' au cas accusatif [dwo:s so:lidos] avec une distinction *qualitative* sur la marque casuelle en position finale, même si la longueur n'y persistait plus.

À mon sens, c'est cette forme reconstruite pour le III<sup>e</sup> siècle qui représente les bases du roman commun, même si on est encore dans la période de la latinité tardive. Car lorsqu'on arrive au VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> voire, IX<sup>e</sup> siècle, les latins régionaux ont déjà des distinctions dialectales assez importantes entre eux. Cependant, au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle et même au-delà ces différentes variétés diatopiques semblent coexister dans un diasystème d'intercompréhension mutuelle. L'on utilise aussi le sens de roman commun pour ce diasystème unissant les langues romanes du haut Moyen Âge. Les contrastes permis selon les périodes sont schématisés dans la figure 173.

**figure 173 : phonèmes vocaliques après la perte de la durée phonémique et la réduction des contrastes**

| latin classique |   | III <sup>e</sup> siècle |   | VI-VIII <sup>e</sup> |              |
|-----------------|---|-------------------------|---|----------------------|--------------|
|                 |   |                         |   | tonique              | finale atone |
| Ī               | → | i                       | → | i                    |              |
| Ī               | → | ɪ                       | → | ɛ̃                   | /ɪ/ [ɛ̃]     |
| Ē               | → | e                       | → | ɛ̃                   |              |
| Ē               | → | ɛ                       | → | ɛ                    |              |
| Ā               | → | a                       | → | æ                    | /ɐ/ [ã]      |
| Ā               | → | ɐ                       | → |                      |              |
| Ō               | → | ɔ                       | → | ɔ                    |              |
| Ō               | → | o                       | → | ɔ̃                   | /ɔ̃/ [õ]     |
| Ū               | → | u                       | → | u                    |              |
| Ū               | → | u                       | → | u                    |              |

La figure représente les contrastes vocaliques maximales des monophthongues jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle quand le nombre de contrastes en position finale semble avoir été réduite de 7 contrastes à 3 (voir chapitre 8). Cette réduction des contrastes est représentée dans la dernière colonne. Dans la prochaine section, nous allons voir les conséquences de ces neutralisations sur le plan casuel.

Comme le roman commun se caractérise par une réduction du nombre de contrastes vocaliques, le /ī/ et le /ē/ latins ont fusionné en /e/ gallo-roman, et que le /ū/ et le /ō/ latins ont fusionné en /o/ gallo-roman, et que ces sons se sont d'avantage fusionné avec /ĕ/ et /ī/, /ō/ et /ū/ respectivement dans la syllabe finale, il y avait nécessairement une compression du nombre de contrastes phonologiques possibles dans les déclinaisons casuelles. Nous avons vu cette réduction de contrastes dans la section (§ 8.3) mais nous récapitulons les formes et les distinguons ici.

figure 174 : récapitulation des marques casuelles dans le latin mérovingien

| déclinaison | 1 <sup>e</sup> |      | 2 <sup>e</sup> |      | 3 <sup>e</sup> |        |
|-------------|----------------|------|----------------|------|----------------|--------|
| cas         |                |      |                |      |                |        |
| NOM.        | suj./obj.      |      | suj.           | -os  | suj.           | -s     |
| ACC.        |                | -a   |                |      |                |        |
| ABL.        | gén/dat        |      | obj.           | -o   | obj.           | -e     |
| DAT.        |                | -e   |                |      |                |        |
| GÉN.        |                |      | gén.           | -e   | gén.           | -es    |
| NOM.        | suj/obj.dir.   |      | suj.           | -e   |                |        |
| ACC.        |                | -as  | obj.dir.       | -os  | suj./obj.      | -es    |
| ABL.        | obj.ind.       |      | obj.ind.       | -es  |                |        |
| DAT.        |                | -es  |                |      |                |        |
| GÉN.        | pos.           | -aro | pos.           | -oro | pos.           | -o/-jo |

De façon générale on voit que chaque déclinaison contraste entre 2 et 4 formes chacune dans le singulier et dans le pluriel. Si l'on voulait distinguer 4 fonctions, l'on pourrait traiter d'un cas sujet, un cas objet direct, un cas d'objet indirect et un cas de la possession. Or, c'est ce système à quatre cas qui est encore préservé aujourd'hui dans le système des pronoms personnelles et possessifs du français (cf. figure 175). Ce sont aussi les quatre cas qui existent encore dans l'allemand moderne, suggérant que les deux systèmes peuvent retracer une origine vers les royaumes mérovingiens et carolingiens des Francs.

figure 175 : démonstrations des cas fonctionnels par les pronoms du français

|                         |           | sujet         | objet directe | objet indirecte | possessif             |
|-------------------------|-----------|---------------|---------------|-----------------|-----------------------|
| 3 <sup>e</sup> personne | singulier | il/<br>elle   | le/<br>la     | lui             | le sien/<br>la sienne |
| 3 <sup>e</sup> personne | pluriel   | ils/<br>elles | les           | leur            | le leur               |

Ce système à 4 fonctions témoigne quand même d'une homophonie importante, c'est-à-dire différentes fonctions qui partagent la même forme. Celle-ci est visible en français où le singulier et le pluriel du pronom sujet se réalise en isolation de la même manière au singulier et au pluriel masc.sg. [il]- masc. pl. [il], fém.sg. [ɛl]- fém.pl. [ɛl]. Même en allemand, une langue moderne avec un système casuel fonctionnel dans le système nominal, on trouve quand même des cas d'homophonie, par exemple l'adjectif faible *neu* 'nouveau' en allemand est marqué au singulier par une terminaison /-ən/ qu'il soit accusatif *den neu-en Wagen*, génitif *des neu-en Wagen* ou datif *dem neu-en Wagen*, ne contrastant qu'avec le nominatif *der neue Wagen*. Nous trouvons un cas similaire avec un verbe comme *schreiben* 'écrire' où la première et la troisième personne du pluriel du présent sont identiques en forme à l'infinitif <schreiben>.

Comme l'on peut le voir dans figure 175 le génitif des noms de la première et deuxième déclinaison partagent un génitif en /-e/, ce qui les distingue des noms de la troisième déclinaison en /-es/. À la troisième déclinaison c'est plutôt le cas de l'objet direct au singulier qui est signalé par le /-e/, ex. ARTĒ 'art.OBJD.SG'. En pratique on trouve que les noms sont souvent accompagnés de spécificateurs comme des adjectifs ou des déterminants qui nous aide à déterminer la fonction précise du nom dans la phrase.

## 11.5.2 Le passage du système latin tardif au système des langues romanes

Nous ne pourrions pas adresser l'ensemble de la question de comment le système du latin mérovingien tel qu'observé dans nos chartes a abouti aux systèmes bicasuels de l'ancien français, l'ancien provençal et l'ancien francoprovençal. Cela dépasse l'étendue de cette thèse, bien qu'une partie de nos remarques soit présentée dans le chapitre 12 où nous suivons les pistes de la chute totale et permanente des voyelles finales. Suivant l'hypothèse traditionnelle que le cas nominatif latin a donné le cas sujet de l'ancien français et que le cas régime est issu de l'accusatif latin, deux grands changements sont à noter :

1. la restructuration du nominatif pluriel de la première déclinaison /-AE/ en /-AS/, l'afr. *-es*, apr. *-as* ; ce point a été abordé dans la section 11.4.1.1.
2. la disparition de certaines marques du nominatif pluriel /-īs/ ou /-ēs/ de la troisième déclinaison, c'est-à-dire des formes comme *chien*, *père* ou *grant* avec un usage pluriel dans l'ancien français. Ces formes ont poussé Mohl (1899, p. 208-209) à postuler des formes du nominatif pluriel \*CĀNĪ, PĀTRĪ, GRĀNDĪ dès la période classique. Grandgent (1907) est cependant explicite « qu'il n'y a pas d'indices que ce processus aurait commencé à une date aussi éloignée » (p. 154).<sup>1460</sup>

Sur ce deuxième point, Nyrop (1899, p. 208) avait affirmé que les formes <omni> et <pedi> existaient « dans les textes vulgaires », mais comme Harris (1966, p. 59) le soulève, la source secondaire qu'il cite, le travail de Sittl (1885) fait référence à des documents italiens du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles où ces changements sont tout à fait attendus : cependant ils ne peuvent pas nous informer directement sur le latin de la Gaule mérovingienne. En l'absence de données anciennes, Bourciez (1937, § 215) et Pope (1952, § 792) font remonter ces analogies à la période mérovingienne. Pope (1952, § 792) et Nyrop (1899, § 239) citent les formes <folli> (gloses de Reichenau) pour FÖLLĪS 'des bourses, lit. des fous', <sapienti> (gloses de Cassel) pour SAPIENTES 'des savants' et <pirpici> (gloses de Cassel) peut être pour VĒRVĒCĒS 'des brebis' du début du IX<sup>e</sup> siècle.<sup>1461</sup> Bourciez (1937, § 215) cite la forme <abbati> pour ABBĀTĒS 'des abbés' dans une charte qui daterait de 744. Mais non seulement ces

<sup>1460</sup> Grandgent (1907) : « In most of the Romance languages (but not Spanish), masculine nouns made over their nominative plural on the model of the second declension, which was regarded as the normal masculine type: *fili*, hence \**patri*; *lupi*, hence \**cani*; *anni*, hence \**me(n)si*. The process may have begun in the Vulgar Latin period, but there is virtually no evidence that it started so early... » (p. 154).

<sup>1461</sup> Pour l'édition des *gloses de Cassel* voir Braune (1897) et la discussion dans Brunner (2010, p. 51)

exemples sont peu nombreux, mais la datation de ces documents est incertaine. Sas (1937, p. 485), ayant observé l'absence de remplacement de <-ĪS> ou <-ĒS> par <-i> dans les documents mérovingiens conclut que l'apparition de ces pluriels en *-i* doit être un développement tardif, voire « post-mérovingien ». Väänänen (1949) arrive à cette même conclusion dans un article dédié à cette question et Harris (1996) est explicite qu'une « inspection du latin mérovingien démontre que le nominatif pluriel en *-es* avait encore une grande vitalité dans le latin écrit de la Gaule encore au VIII<sup>e</sup> siècle... » (p.63).<sup>1462</sup>

Harris (1996, p. 61-62) ne relève aucun exemple de ce remplacement ni dans les Serments de Strasbourg, ni dans la Séquence de Sainte Eulalie et en relève une quantité importante d'exemples en français comme en occitan qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle. Selon Harris (1966), c'est l'absence d'une distinction morphologique entre le nominatif singulier, le nominatif pluriel et l'accusatif pluriel dans un mot comme CANĪS 'chien' (kænis, kænīs, kænīs dans le latin mérovingien) qui aurait provoqué la reconfiguration morphologique entre la fin du VIII<sup>e</sup> et le début du X<sup>e</sup> siècle.

## 11.6 Exemples de la morpho-phonologie mérovingienne

Pour voir l'opération du système casuel du latin mérovingien, il nous a paru pertinent de prendre quelques exemples tirés de notre corpus. Nous pouvons prendre par exemple le syntagme nominal ŪRCĒUM ARGENTEUM VALENTEM SOLIDŌS DUODECEM 'une orce valant douze sous' et qui est représenté dans notre corpus comme <urcio argenteo, valente soledus duodece> (Ile-Fr/637 T4495, l.30). Si la phrase contient plusieurs écarts de graphie avec la norme classique, la phrase est tout de même parfaitement analysable.

(337) <urci-o     argenteo,     vale-nte     soled-us     duodec-e     dar-i     jube-o>  
 /ortʃj-ø     arɕɛntjø     vale-nt-ɪ     so:lɪd-ʊs     dwu:dʒɪdz-ɪ     dæ:r-ɪ     dʒo:dʒjø/  
 cruche-RÉG.S. argenté-RÉG.S. valoir-PARTPRÉS.SOUS-RÉG.PL. douze-RÉG. donner-INF ordonne-IS.P.  
 'j'ordonne de donner une cruche argentée valant douze sous'

Comme cette phrase, provenant de la charte privée d'Erminethrude en atteste, la syntaxe est complètement opérationnelle dans le paradigme des trois voyelles finales contrastives. Il y a certes, par rapport au latin classique, des formes n'ayant plus le même signal sonore : [dæ:rɪ] représente tout autant un infinitif actif, DARE 'donner' que l'infinitif passif DARI 'être donné', et [so:lɪd-ʊs] représente tout autant le nominatif au singulier SOLIDUS que l'accusatif pluriel SOLIDOS, mais dans les deux cas, le contexte et l'ordre des mots empêche toute ambiguïté. Visiblement, Erminethrude ordonne d'offrir une cruche ... valant douze sous. SOLIDUS singulier comme sujet n'aurait aucun sens en face du participe présent à la forme pluriel VALENTE.

<sup>1462</sup> Harris (1996) : « An examination of Merovingian Latin shows that the nominative plural *-es* continued to flourish in the written Latin of Gaul well into the eighth century, with competition only from *-is* » (p. 63).

L'on trouve les conséquences de la neutralisation des voyelles finales, aussi dans une phrase comme <vir Rigofredus, comis palate nostre testemoniavit> (Ile-Fr/710 T4481, 1.17) visible dans l'exemple (338) :

(338) <vir Rigofredus, comis palate nostre testemoniavit> (Ile-Fr/710 T4481, 1.17)

|                        |   |                   |              |               |               |                    |
|------------------------|---|-------------------|--------------|---------------|---------------|--------------------|
| (Nord/710 T4481, 1.17) | <i>vir</i>  | <i>Rigofredus</i> | <i>comis</i> | <i>palate</i> | <i>nostre</i> | <i>testemoviat</i> |
| bon latin              | VIR   | RIGOFREDUS        | COMES        | PALATII       | NOSTRI        | TESTIMONIAVIT      |
| traduction             | 'l'homme Rifroi, le compte de notre palais, témoigna ...' |                   |              |               |               |                    |

Malgré la nature formulaire de cet exemple, les fautes du scribe dans chacun des mots démontrent que les voyelles finales ne se contrastaient plus comme avant. Le <i> de <comis> représente le /ĕ/ de CŌMĒS, et le <e> de <palate> représente un /i/ roman, voire un /ī/ du latin classique dans PALATĪ tout comme le <e> de <nostre> représente le /ī/ de NOSTRĪ 'notre'. Graphiquement, l'on voit une régularité d'écrire les réflexes de /i/ comme <e> en syllabe non entravée et comme <i> dans les syllabes entravées. Nous trouvons cette même régularité dans une formule semblable <vir Bero comis palate nostre ... testemoniabit> (Nord/710 T4482, 1.13) :

(339) <vir Bero comis palate nostre ... testemoniabit>

|                        |   |             |              |               |               |                           |
|------------------------|---|-------------|--------------|---------------|---------------|---------------------------|
| (Nord/710 T4482, 1.13) | <i>vir</i>  | <i>Bero</i> | <i>comis</i> | <i>palate</i> | <i>nostre</i> | <i>.... testemoniabit</i> |
| bon latin              | VIR   | BERO        | COMES        | PALATI        | NOSTRI        | .... TESTIMONIAVIT        |
| traduction             | 'l'homme Bero, le compte de notre palais, témoigna' |             |              |               |               |                           |

Ici, de la même manière, les terminaisons casuelles ne suivent pas les normes graphiques du latin classique. Dans les deux exemples, <comis> représente une fonction nominative épitaphe du sujet VIR dont la forme désirée COMES doit être sous-entendue. Ensuite <palate> n'est pas une forme du nom PALĀTIUM ni de l'ablatif/datif qui serait PALĀTIO. Une explication morpho-syntaxique est impossible à moins d'admettre un changement de déclinaison, ce que nous ne trouvons pas non plus. Visiblement <palate> représente le génitif PALĀTĪ. Le même argument s'applique pour NOSTER, adjectif de la deuxième déclinaison. L'ablatif/datif serait NOSTRŌ et le génitif NOSTRĪ. La forme <nostre> ne peut pas s'expliquer par un changement de déclinaison, car nous ne trouvons pas d'indice pour ce changement, ailleurs que dans les autres langues romanes la terminaison /-o/ ou /-a/ est encore visible aujourd'hui. Pour ces raisons, une explication phonologique, <nostre> pour NOSTRĪ devenu [no:stɾɪ], arrive mieux à expliquer les variations graphiques rencontrées dans notre texte.

Si vraiment la voyelle finale atone était devenue *cheva*, en face de tous les autres types d'erreurs orthographiques présents dans les chartes mérovingiennes, on s'attendrait aussi à voir des erreurs concernant le lieu d'articulation antérieure, postérieure ou ouverte de la voyelle finale et cela n'est simplement pas le cas avant le VIII<sup>e</sup> siècle, lorsque nous observons un exemple solitaire de <comus>

pour COMES ‘le comte’ (Nord/709 T4480 l.15). La rareté, voir l’absence de ce genre de confusion ainsi que la logique interne de système casuel du latin mérovingien que nous venons d’exposer au long de ce chapitre devraient servir pour signaler que la voyelle finale était encore contrastive dans le gallo-roman du VII<sup>e</sup> et du début du VIII<sup>e</sup> siècle.

### 11.6.1 Des emplois syntaxiques non-classiques

L’une des difficultés dans la lecture du latin mérovingien est la fréquence des structures non syntaxiques non-classiques, notamment l’emploi de terminaisons casuelles de manière non-classique. L’interprétation de celle-ci est souvent aggravée par des graphies alternatives et des lacunes dans le manuscrit même. Dans la charte d’Erminethrude, nous trouvons l’emploi d’un génitif pluriel là où le latin classique aurait emprunté un ablatif de qualité.

(340) <et fibla aurea gemmata [a]dmanto dari constituo> (Ile-Fr/652 T4495 l.31)

|            |  |              |              |              |                |             |                  |
|------------|--|--------------|--------------|--------------|----------------|-------------|------------------|
|            | <i>et</i>  | <i>fibla</i> | <i>aurea</i> | <i>gemma</i> | <i>admanto</i> | <i>dari</i> | <i>constituo</i> |
|            | conj.  | nom.s.f.     | nom.s.f.     | -nom.s.      | gen.pl.        | inf.pass.   | 1.p.s.prés.ind   |
| bon latin  | ET   | FIBULA       | AUREA        | GEMMATA      | ADAMANTIBUS    | DARI        | CONSTITUO        |
| traduction | ‘et j’ordonne être donner [à l’église de donne Maria] la fibule en or, garnie de diamants’ |              |              |              |                |             |                  |

Dans l’exemple (340), l’interprétation du passage <et fibla aurea gemmata [a]dmanto dari constituo> a posé des soucis à l’interprétation; d’un part le texte est endommagé, d’autre part on a proposé plusieurs interprétations. Nous devons exclure la correction \*\*<ad mento> ‘au menton’ que proposent Atsma et Vezin (ChLA XIV p. 74) : ‘donner une fibule garnie au menton’, celle-ci n’a pas que peu de sens. Or comme nous avons démontré (§ 4.5), le /ĕ/ tonique n’est pas remplacé par <a>. Dans le contexte de la phrase qui traite visiblement de bijoux il faut voir le lemme ADAMĀS – ADAMĀNTĒM ‘diamand’ du grec ἄ- (a-, ‘nég.’) + δαμνάω (damnáō) ‘conquérir’.<sup>1463</sup> La fibule est garnie de diamants. Notons bien que ADAMĀNTĒM est la source étymologique de l’afr. *aimant* et du fr. *aimant* dans le sens de ‘ce qui attire’ tout comme du cat. *imant*, l’esp. *imán*, port. *imã*; l’ir. *admaint* semble aussi être un emprunt au latin tardif ou altimédiéval.

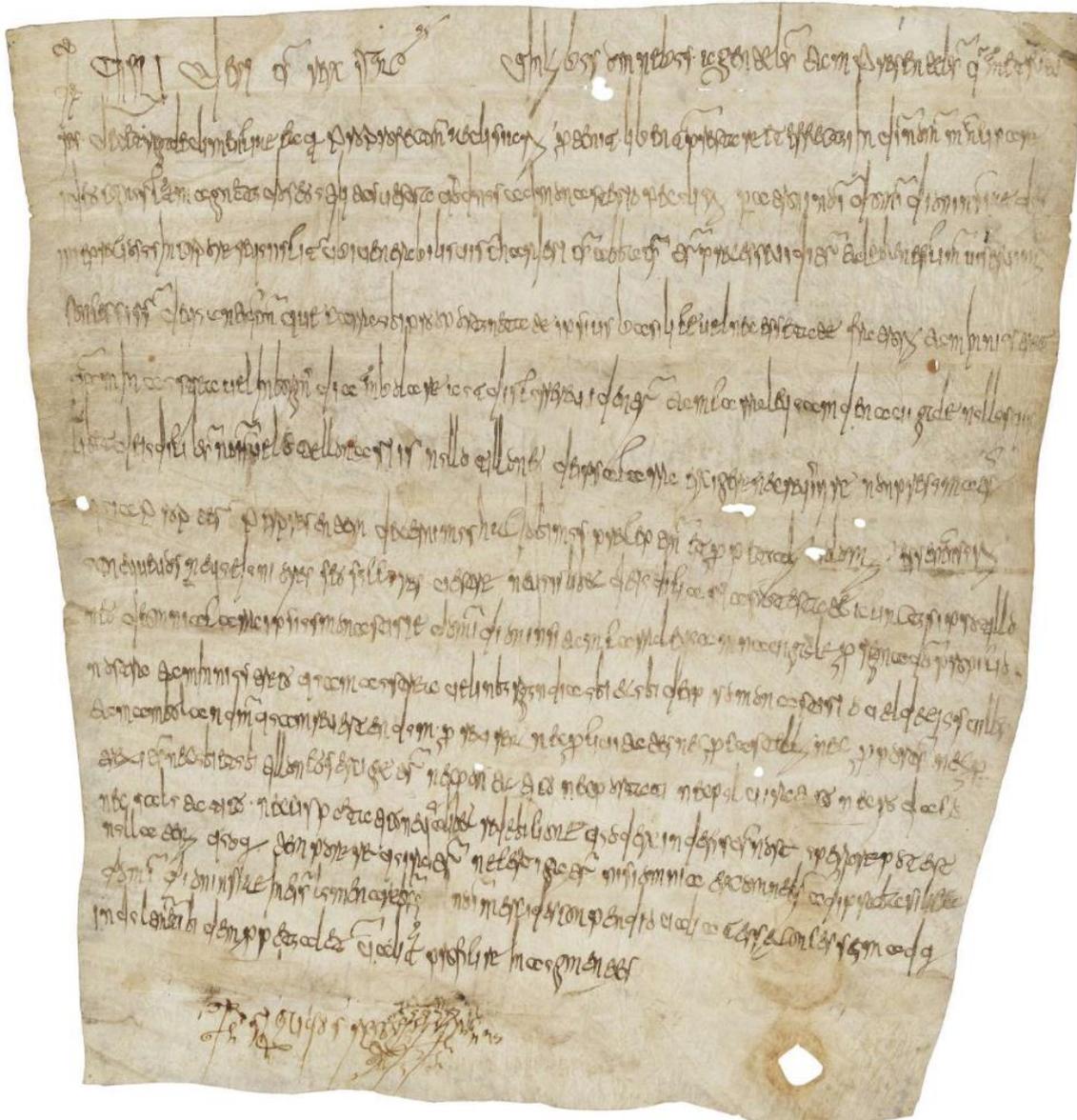
Cette forme <admanto> en plus de signaler la syncope du /ǣ/ pré-tonique, est remarquable pour le <o> final qui n’est pas une erreur de vocalisme pour l’ablatif singulier ADAMĀNTE ‘en diamant’ mais représente plutôt le génitif pluriel ADĀMĀNTUM ‘de diamants’. Cet usage n’est pas classique : on s’attendrait plutôt à un ablatif d’attribution. L’on voit visiblement que dans le latin mérovingien le vrai génitif et les différents usages partitifs et descriptifs de l’ablatif ont commencé à se neutraliser d’où l’emploi d’un génitif pluriel là où on s’attendrait à un ablatif. C’est le revers des ablatifs employés dans un rôle génitif. Notons bien que la forme <adāmāntium> est un néologisme forgé par Marvel

<sup>1463</sup> Nous remercions notre co-directeur Christian Raschle d’avoir reconnu le lemme ADAMĀS – ADAMĀNTĒM ; nous pensions avoir vu un participe présent datif singulier du verbe ADAMŏ ‘aimer emphatiquement’, mais le contexte révèle le sens. Grâce à nos discussions nous sommes aussi parvenu à décrypter la terminaison casuelle.

dans les années 60, formant un nominatif à partir de cette même racine ADĀMĀNT- + IUM. En latin ADĀMĀNTUM est bien la forme attestée du génitif pluriel. La syncope du /ă/ pré-tonique, la chute du <-m> final et la neutralisation de /ŭ/ et /ō/ atones expliquent la graphie <adamanto> (Ile-Fr/637 T4495 l.31) attestée démontrant encore une fois que les scribes mérovingiens écrivaient en partie selon une logique phonologique.

## 11.7 L'analyse morpho-phonologique d'une charte typique

Pour démontrer le fonctionnement de la morphosyntaxe du latin mérovingien, nous procéderons à la traduction et à l'analyse d'une charte originale, Paris, AN, K 2 n° 14, notre charte (Ile-Fr/688 T4465) qui est une confirmation de la part de THEUDERICUS-Thierry III roi de tous les France de 679 à 691. Cette charte confirme l'exemption de toute imposition des CARRA-chars transportant des biens produits par les dépendances de la basilique et lui étant destinés.





## AN, K 2 N° 14

(ILE-FR/688 T4465)

**Confirmation de Thierry III de l'exemption d'imposition accordée à la basilique Saint Denis.**

- 1.1 [chrisme] Theudericus, rex Francorum, viris inlustribus, omnebus agentibus, tam presentibus quam et  
futu-
- 1.2 -res. Decet regale clemencie ea quae pro profectum aeclesiarum pertinet libenter prestare, et effectui, in Dei nomine,  
mancipare
- 1.3 Ideo cognuscat magnetudo seo utilitas vestra, quod nus ad monasterio peculiaris patroni nostri domni  
Dioninsiae, ubi
- 1.4 ipse preciosus in corpore requiiscit, ubi venerabilis vir Chardericus, abba, custos precesse viditur, tale beneficium vise  
fuimus
- 1.5 concessisse de quantacumque carra, ubi pro oportunitate ipsius basilice vel necessitate fratrorum, tam in  
Niustreco
- 1.6 quam in Austrea vel in Borgundia, ambolare aut discurrere videntur, tam carrale quam de navigale, nullus  
quis-
- 1.7 -libet de iudicibus nostris, vel o telloneariis nullo tilloneo de ipsa carra exigere nec requirere non  
presumatur.
- 1.8 Quapropter per presentem decernimus hac jobimus preceptum et perpetualiter volomus esse mansurum,  
1.9 ut neque vos, neque juniores seo succures vestre, ne quislibet de judiciaria potestate acinctus, ipso tillo  
1.10 -neo de omnia carra ipsius monastirie domni Dioninsi, tam carrale quam navigale, per regna, Deo  
propicio,
- 1.11 nostra, tam in Niustreco quam Austrea vel in Burgundia, ubi et ubi, de ipso monastirio vel de ejus  
villas,
- 1.12 tam ambolandum quam revertendum, perrexirent, nec per civitates nec per castella nec per portus nec  
per
- 1.13 trexitus nec ubi et ubi tilloneos exigetur; nec pontatico nec portati nec pulviratico nec rodaco  
1.14 nec salutatico nec cispetatico ne qualibet redebicione, quod exinde fiscus noster uperare  
potest
- 1.15 nullatenus quoque tempore requiratur nec exigatur, nisi omnia ex omnebus ad ipsa basilica  
1.16 Domni Dioninsiae in ejus lumenarebus nostri mercedes compendio valiat esse concessem  
adque
- 1.17 indultum, et ibidem perpetualeter valiat proficire in augmentes.
- 1.18 [chrisme] [notes\_tironiennes]. Rigulfos recog[novit] [ruche\_notes\_tironiennes] [sceau].

### Traduction (de l'auteur)

Thierry le roi des Francs, (s'adresse) à tous ses hommes illustres et à tous ses agents tant que présents et à l'avenir.

Il appartient à la clémence royale de mettre tout à disposition ce qui sert au progrès de l'église, et de lui donner en possession par le nom de Dieu.

Pour cette raison, nous voulons que votre magnitude utilité prenne connaissance que nous fûmes pour tous d'accorder un tel bienfait (ce privilège) en ce qui concerne n'importe quel char à ce monastère de notre patron particulier; le Don (Saint) Denis, là où il repose orné en corps, là où l'homme vénérable Charderic est actuellement l'abbé et son gardien.

Autant que quelconque char se déplace dans notre royaume ou le traverse pour le bénéfice de la basoche ou le besoin des frères, tant en Neustrie qu'en Austrasie qu'en Bourgogne, tant par les voies terrestres que les voies navigables, ce privilège en effet, personne parmi nos juges (gouverneurs) ni parmi nos tolloniers (douaniers) ne présupposera exiger un quelconque taux (d'imposition) et réquisitionner un tarif de ce char.

Donc, par la charte précepte nous déclarons que nous ordonnons que ce précepte soit maintenu pour l'éternité de sorte que ni vous ni vos collègues juniors, ni vos successeurs, ni personne qui fut investi par le pouvoir judiciaire ne demanderait un tarif douanier de tous les chars dudit monastère du Don Denis, autant par voie terrestre que par voie navigable, à travers le royaume, la nôtre sous Dieu le bienveillant, tant en Neustrie qu'en Austrasie qu'en Bourgogne, partout où ces chars se mettent en marche pour faire la liaison entre ce monastère et ses villas (lieux exploitables), tant voyageant qu'en revenant, se dépêchant, (qu'on ne demande pas le tarif douanier) d'y rentrer au passage des cités, ni des châteaux, ni des ports, ni des traversées des rivières (les gués), ni nulle part où l'impôt est exigé, ni la taxe des ponts, ni du port, ni la taxe pour l'utilisation des chemins de terre (*pulveraticum*) pour financer la réparation pour la poussière soulevée, ni la taxe des paires de roues (*rotaticum*), ni la taxe de l'accueil (*salvaticum*), ni pour la consommation de l'herbe (*cispetatico*) ou n'importe quel autre tarif que notre fisc pourrait ainsi imposer.

À aucun moment pourrait-il être demandé ou être encaissé, même si tout ce qui a été accordé et dépensé à cette basoche du Don Denis comme somme de notre mérite pendant toutes ces années peut aussi y rapporter et y accroître à jamais la propriété.

Rigulfos reconnut

## 11.8 Conclusions

Comme l'avait suggéré Wright (2003), la naissance d'une graphie romane n'était pas inévitable. À l'époque mérovingienne on continue d'employer l'écriture latine non seulement pour le haut style, mais aussi pour représenter les formes locales appartenant au latin tardif de la Gaule, c'est-à-dire au gallo-roman ou au paléofrançais. En effet de façon inconsciente, les graphies antiques étaient déjà associées aux formes de la langue évoluées en diachronie. Lors d'une lecture *alta voce*, les sons de la langue orale étaient eux aussi exprimés par le système graphique traditionnel. La série de neutralisations vocaliques que nous avons identifiée au chapitre précédent intervient dans notre lecture du latin mérovingien pour expliquer pourquoi l'on trouve parfois <qui> à la place d'un féminin QUAE, <fémini> à la place de FEMINAE. Bien qu'il est encore possible de lire dans des publications récentes telles que Handley (2020) « qu'il y avait usage du masculin *qui* à la place du féminin *quae* » (p. 560)<sup>1464</sup>, cela n'est qu'une illusion de la graphie; <qui> était toujours un relatif féminin, bien qu'ici d'apparence masculin voire non marqué par le genre. À l'oral QUAE classique se disait [kwi] tout comme QUĪ, car atone.<sup>1465</sup> Cette neutralisation était avant tout phonologique et non pas morphologique.

S'il y a parfois eu indifférence dans l'emploi des termes *latin mérovingien* et *latin médiéval* chez certains romanistes (ex. Hilty 1978, p. 140), ces deux notions impliquent pourtant une relation très différente entre le texte écrit et la langue orale contemporaine. Wright (1994, p. 50-54) en traitant des textes rédigés dans la Galicie et le Leon du X<sup>e</sup> siècle était de l'avis que l'on ne devrait pas interpréter les graphies latines comme des reflets de la phonologie contemporaine; cela n'est que partiellement vrai : en effet l'on transcrivait des voyelles simples <e> ou <o> là où une diphtongue existait *probablement* déjà, ex. <terra> probablement prononcé [tjer:a] et <Domino> probablement prononcé [dwe.ɲo] au X<sup>e</sup> siècle (voire l'acte de vente de León, 11 mai 908 dans Wright 1982, p.66-67). Lazard (2008) démontre une situation semblable pour l'ancien italien du IX<sup>e</sup> siècle, transcrit grâce à un script latinisant qui emploie souvent des formes figées, mono-casuelles, un ordre des mots plutôt fixe et un usage abondant de prépositions, le tout avec l'apparence d'une graphie latine, mais une graphie qui existait tout de même dans un rapport phonologique avec la langue contemporaine. Or, ces documents témoins de la romanité sous-jacente coexistent avec d'autres documents dans un latin plus soigné, plus classique.

Si nous remontons trois siècles en arrière à la Gaule du VII<sup>e</sup> siècle, nous sommes contraints de constater que les « erreurs » orthographiques et la variété des graphies sont le véritable reflet de la phonologie contemporaine. Certaines erreurs, comme des graphies en <-ae> pour le génitif singulier

<sup>1464</sup> Handley (2020) : « The quality of the Latin would perhaps have been more recognizable to the graffiti scratchers of Pompeii than to Cicero. It is what classicists like to call “vulgar” Latin: the masculine *qui* instead of the feminine *quae*; *ovitt* for *obiit*; *fimini* for *feminae*; *ennias* for *iunias*; *titolum* for *titulum* and so on » (p. 560).

<sup>1465</sup> Notez bien que *que* relatif d'objet direct provient du latin QUOD, présumément par une étape \*[kwɔd] → \*[kʷɪd] → [kə], afr. *que*.

des noms masculins en /-ī/ ne peuvent s'expliquer qu'avec un raisonnement phonologique. À l'échelle du mot isolé, il existait déjà un système de graphies latines suffisant pour approximer le paléofrançais, et il n'est pas étonnant que ce système ait été largement réemployé lors de la rédaction des *Serments de Strasbourg*. On peut s'imaginer dans un prochain travail, étudier de façon systématique les écarts entre le système graphique des chartes mérovingiennes de 751 et celui des *Serments de Strasbourg* en 842. Cela nous offrira des indices sur la nature des réformes littéraires amenées par Charlemagne et Alcuin depuis la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, ce qui sera le sujet du dernier chapitre de cette thèse.

Avec la rédaction des *Serments de Strasbourg* apparaîtra une divergence visuographique qui distingua les sons et la forme du paléofrançais et du latin, bien que certaines de ces modifications étaient déjà apparentes dans le latin mérovingien. Il émergea donc au IX<sup>e</sup> siècle un nouveau système de graphie dite «romane» qui entre autres devait pouvoir transcrire non seulement les mots d'origine germanique, mais aussi les anthroponymes. Pour ce qui est des toponymes, l'association des transformations phonétiques témoignée dans les légendes monétaires aux graphies conservatrices des chartes nous permet de conclure que les noms classiques étaient déjà fortement évolués dans la direction de leur équivalent français. L'usage d'une nouvelle graphie romane était donc avant tout une nouvelle convention sociale, car sur le plan strictement linguistique, le latin avait déjà les outils nécessaires pour transcrire la prononciation des langues populaires.



# CHAPITRE 12

## LA PLACE DU LATIN MÉROVINGIEN DANS LA DIACHRONIE ROMANE

**D**ans ce dernier chapitre nous abordons le morcèlement du diasystème latin, dont le latin mérovingien et le gallo-roman font partie. Nous abordons donc la question de la communication verticale qui permettait un lien diaphasique entre la langue écrite « latine » et la langue parlée « romane ». Comme nous le démontrons, le gallo-roman est resté conceptuellement une forme rustique de la langue latine jusqu'à tardivement. Nous abordons également la question de la communication horizontale, c'est-à-dire de l'intercompréhension entre les futures langues romanes et la dialectisation de la Gaule.

Cette thèse a été explicitement conçue comme une analyse synchronique des documents originaux mérovingiens et c'est ainsi en prenant cet état de langue comme système complet en tant que langue jadis vivante que nous avons pu offrir des solutions aux difficultés posées par le latin de nos chartes. Dans ce dernier chapitre, nous espérons éclairer comment le gallo-roman de la période mérovingienne s'intègre plus généralement au diasystème latino-roman.

Varvaro (2013) a évoqué l'une des questions préliminaires et fondamentales de l'étude des origines des langues romanes, celle de l'interprétation des documents.<sup>1466</sup> Dans un manifeste pour la méthode comparative, Robert Hall, un des grands romanistes du siècle passé, estimait que le latin altimédiéval, plutôt qu'une aide à la reconstruction du roman, était un obstacle :

« Les écrits de l'époque du latin tardif sont si confus et si peu fiables qu'il serait irréaliste de les interpréter de manière littérale et de les considérer comme un reflet fidèle du discours populaire. Ces lacunes doivent être comblées par la reconstruction »

Hall (1950, p. 21), *The Reconstruction of Proto-Romance*.<sup>1467</sup>

---

<sup>1466</sup> Varvaro (2013) : « A preliminary and fundamental aspect of understanding the making of the Romance languages and one that we cannot ignore concerns the question of how the early documentation is to be interpreted. More specifically, how should our texts be read? » (p.45-46). Concernant la lecture logographique il écrit « Nonetheless, this claim is entirely without substantiation » (p. 46)

<sup>1467</sup> Hall (1950) : « Such writing as is available from the Late Latin period is so confused and untrustworthy that it would be unrealistic to interpret it literalistically and consider it a faithful reflection of popular speech. These gaps must be filled by reconstruction » (p. 21)

Depuis les publications de Wright (1982, 1994, 2002a, etc.), il y a un consensus parmi les historiens de la langue latine que les langues romanes trouvent leur origine dans le latin précarolingien; ce consensus n'est pas remis en question. Il est aujourd'hui à peu près *opinio communis* qu'une distinction conceptuelle entre le latin et le roman doit être datée après les réformes carolingiennes du code écrit et de sa lecture lorsqu'un nouveau lien grapho-phonémique *un son pour une lettre* s'est imposé, donnant au latin médiéval une prononciation étrangère aux romanophones et une graphie standardisée.<sup>1468</sup> Ces deux réformes distinguent le latin réformé (médiéval) du mérovingien qui était phonologisant et n'avait qu'un faible standard orthographique.

Pour expliquer le maintien de la communication verticale, Wright a émis une hypothèse plus controversée, celle de la lecture logographique ; essentiellement que les textes en latin réformé pouvaient continuer d'être lus à voix haute, car lorsqu'un lecteur romanophone voyait un mot latin il le prononçait dans sa prononciation locale. Nous avons établi des règles pour cette lecture partiellement logographique au chapitre 11, mais comme nous l'avons vu, tant que le latin se prononçait à la manière romane, les graphies continuaient en réalité à signaler les prononciations populaires. Même après les réformes, si l'on devait prononcer les mots à la manière alcuinienne, le romanophone pouvait quand même lire et traduire vers son lexique natif. Cette interprétation aussi reconnue par Banniard (1992) offre la solution de permettre aux mots latins d'être lus de manière vulgaire, voire de manière romane dans toutes les périodes.

Cependant, cette interprétation du lien entre l'écrit et l'oral n'est pas sans ses critiques. Russo et d'autres sont aussi sceptiques qu'une lecture purement logographique du latin tardif et altimédiéval serait adéquate pour expliquer le lien vertical entre langue écrite et langue orale.<sup>1469</sup> Notre thèse a donc amené une solution tout à fait différente au problème du lien entre l'écrit et l'oral, une idée qui n'est pas nouvelle, mais que nous exprimons de manière affirmative, proposant de voir dans les graphies du latin mérovingien une transcription relativement fidèle des représentations phonologiques et des catégories morphologiques des locuteurs gallo-romans.

Dans le chapitre 10, nous avons abordé les transformations majeures de la phonologie gallo-romane diachronique, juxtaposant les attestations mérovingiennes avec les explications issues des traditions néogrammatiques et structuralistes. Nous avons adopté le cadre autosegmental CVCV pour démontrer que ces transformations font partie des changements réguliers de la langue en ce qui concerne sa typologie. Ainsi le gallo-roman et éventuellement le proto-français, malgré sa nature innovante par rapport à ses langues consœurs romanes, n'a rien d'étrange en ce qui concerne sa typologie. Or certains des changements diachroniques qu'a subi le protofrançais se sont activés dans

<sup>1468</sup> Varvaro (2013) figure parmi les contestataires.

<sup>1469</sup> Communication personnelle. De notre côté nous sommes aussi sceptiques du côté plus extrême de l'hypothèse logographique par exemple du remplacement (ou de la traduction) des marques morphologiques latines datées par des formes romanes. Cette gymnastique mentale nous paraît une solution peu probable tant que le latin et les parlers romanes étaient encore une seule langue. Nous ne pensons pas avoir une situation à l'akkadienne avec des sumérogrammes, c'est à dire des idéogrammes ou logogrammes servant des fonctions morphologiques, bien qu'il nous paraît probable que le système des abréviations de la période mérovingienne et ensuite carolingienne devait en effet assister la communication verticale, en reléguant aux superscrites certaines terminaisons devenues peut-être désuètes dans la langue orale.

les siècles mieux documentés des langues médiévales et sont parfois reflétés par des changements en cours dans d'autres langues romanes. Le diasystème des langues gallo-portugais moderne démontre aussi un conservatisme dans le système vocalique du galicien, ce qui contraste avec la réduction régulière des voyelles en portugais brésilien, conservateur par rapport aux dévoisements et synopes encore plus innovants et habituels du portugais européen par exemple.

Les conclusions dans nos chapitres précédents seront d'un intérêt particulier pour les romanistes travaillant en diachronie. Nos conclusions prônent notamment une dialectisation tardive de la Romania, ce qui va à l'encontre d'une tradition qui prône une dialectisation de date ancienne (par exemple von Wartburg (1950) ou Bonfante (1968)). C'est ainsi, à la fois pour encadrer le latin mérovingien dans la plus grande diachronie des langues romanes et aussi dans le but de confirmer la place du gallo-roman dans la sociolinguistique historique latine que nous dédions ce dernier chapitre à la continuité et à la transformation de la langue latine en Gaule, de l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge central.<sup>1470</sup> À notre avis, c'est en identifiant la place du latin mérovingien dans la diachronie romane que l'état de langue présenté dans cette thèse sera enfin compris comme une charnière entre latinité et romanité. Comme nous le démontrerons dans ce chapitre, les phénomènes de réduction vocalique, présents de façon extraordinaire dans le latin mérovingien, trouvent déjà leurs origines dans le latin de l'Empire tardif. Bien que cette thèse ne traite pas proprement de la langue de la période carolingienne ou après, l'observation des documents post-mérovingiens démontre en réalité une continuité langagière qui se voit à la fois dans la langue du haut Moyen Âge et dans les divisions typologiques des dialectes gallo-romans modernes.

## 12.1 Du latin tardif à la langue d'oïl : dater la réduction des contrastes vocaliques

La datation de la réduction des contrastes vocaliques est évidemment une question prioritaire pour la phonologie historique du latin et des langues romanes. Aux chapitres 8 et 9 nous avons revisité les datations et les mécanismes par lesquels les voyelles pleines du latin ont fini par disparaître de l'ancien français et plus généralement du roman.

 Pour la majorité des romanistes, le *terminus ante quem* pour la réduction en *cheva* et l'apocope des voyelles se trouve dans les *Serments de Strasbourg* de 842. Ainsi l'on y trouve <fradre> et <fradra> pour FRATREM ou encore <sendra> pour SENIOR. Mais même dans ce texte la voyelle finale atone de POPULUM écrit <poblo> et CAUSA écrit <cosa> préserve sa valeur étymologique et l'on devrait se demander s'il ne s'agit que de graphies étymologisantes ou plutôt des dernières traces de contrastes phonologiques hérités. On devra aussi signaler que notre plus ancienne copie des *Serments* est préservée dans un manuscrit copié à la fin du X<sup>e</sup> voire au début du XI<sup>e</sup> siècle.<sup>1471</sup> Si l'on veut être

<sup>1470</sup> Dardel (2004) traite même du latin global ou latin total pour cette panchronie de la langue latine, comprenant toutes ces variations diachroniques et diastratiques.

<sup>1471</sup> Le plus ancien manuscrit BNF. lat. 9768, fol.13 *recto* est une copie datée vers l'an 1000 et provenant d'un monastère du Nord de la France ; soit l'abbaye de Saint Médard de Soissons soit de l'abbaye de Saint-Riquier. Une cope du XV<sup>e</sup> siècle existe aussi sous le cote BNF lat. 14663 (cf. De Poerck, 1956).

absolument transparent—et l'on n'est tout de même pas obligé de destituer le témoignage des *Serments*—mais l'on devrait plutôt les classer en tant que balise de l'état de la langue plutôt qu'en tant que monument.

Sur le plan analytique, nous l'avons vu, les dates données pour la réduction des voyelles atones varient énormément entre chercheurs. L'on en a vu déjà dans le latin républicain, mais le phénomène est habituellement dissocié de celui que l'on trouve dans le latin tardif et altimédiéval. À un extrême, de La Chaussée (1974), suivant Straka, admet l'apparition de certains *chevas* dès le III<sup>e</sup> siècle, et à l'autre extrême nous argumentons pour l'absence d'un *cheva* selon la définition d'une voyelle sans spécification de couleur avant le IX<sup>e</sup> siècle. La difficulté dans nos datations est directement liée à la faiblesse de la documentation pour la période du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. Donc, malgré le consensus chez un grand nombre de romanistes qui veut que l'apocope aurait eu lieu vers le VII<sup>e</sup> siècle, la question est loin d'être résolue. De plus, la chronologie en place s'est toujours appuyée sur des données philologiquement faibles, chose que nous avons démontré à maintes prises dans cette thèse (voir § 2.1.2.4 ; § 4.5. ; § 4.7 ; § 7.2.13, etc.). Nous ne prétendons tout de même pas être sans faille dans notre recueil et notre emploi des données, mais nous pensons aller dans le bon sens. Dans tous les cas, faire de la diachronie c'est oser des explications malgré des témoignages incomplets.

Dans ce chapitre, nous regroupons les différents témoignages éparpillés de la réduction au cours de l'Antiquité tardive, en passant par notre période mérovingienne et en étendant notre analyse jusqu'au Moyen Âge central afin de comprendre la trajectoire de la lénition vocalique en panchronie. Nous cherchons à tisser ensemble ces différents clichés temporels de l'évolution de la langue pour effectuer un pas vers une continuité dans la longue durée. En revanche, les données de la période carolingienne méritent l'attention de futures recherches. Concernant la véritable réduction en *cheva*, une datation trop tôt, au cours du VI<sup>e</sup> siècle, pose des problèmes incontournables pour la communication verticale et la communication avec le reste de la Romania. Or, les datations hâtives pour l'effondrement du système latin, si elles s'harmonisaient avec le paradigme d'un déclin désastreux de la civilisation, paradigme répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle par des historiens comme Gibbon (1776), et l'on doit comprendre que la philologie romane est née dans cette même énergie au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, cette vision de la langue est irréconciliable avec le paradigme de la continuité et de la communication verticale qui l'a remplacé depuis maintenant trois décennies—*chers phonologues, et diachroniciens, nous courrons après le temps !*

En réalité, si l'on cite souvent Richter (1934) comme référence pour une datation du *cheva* au VI<sup>e</sup> siècle, ses données argumentent plutôt, comme nous, pour un nombre limité de voyelles réduites et centralisées dans les positions atones. Étant donné qu'aucune rupture n'est détectable sur le plan linguistique, social ou historique entre la langue de la Gaule et celle des autres régions romanes, et étant donné que le contenu des textes hagiographiques semble bien avoir été compris par les illettrés de la Gaule, même tardivement, il serait prudent de suivre l'avertissement de Morin (2003) et de « s'interroger sur la validité d'une chronologie qui exige un développement radicalement différent du latin du nord des Gaules dès le II<sup>e</sup> siècle » (p.164). Il serait évidemment préférable d'admettre une

chronologie absolue sans ruptures brusques, conforme aux évolutions observées dans les langues modernes et sans affronts majeurs à l'histoire de la langue vue d'une perspective sociohistorique.

Sur le plan de l'histoire interne de la langue, nous ne pouvons simplement pas accepter l'effondrement du système latin en l'espace de trois générations au cours du VI<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons vu au cours des chapitres précédents, et nous invitons le lecteur à consulter l'Annexe 1 à ce sujet, plusieurs langues romanes modernes attestent de la même réduction vocalique qui trouve sa source commune dans un état du latin tardif, voire du roman commun. En réalité le cheminement des réductions vocaliques que nous observons dans le latin mérovingien trouve ses origines dans le latin tardif et est aussi visible dans les poèmes et dans les inscriptions funéraires de la Gaule, confirmant que la réduction des voyelles n'est pas un phénomène de nos chartes, mais bien un phénomène du roman vivant. Dans l'optique de construire une panchronie qui respecte les données philologiques, le principe de la pertinacité (§ 2.1.2.7), et qui correspond aux typologies observables dans les langues vivantes, nous procédons maintenant à la présentation de la réduction et de son évolution sur une période de plusieurs siècles.

### 12.1.1 Le latin de l'antiquité tardive

|                         |                      |                       |                 |                  |                   |                 |                |                 |                  |
|-------------------------|----------------------|-----------------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup><br>201 | IV <sup>e</sup><br>à | V <sup>e</sup><br>500 | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|-------------------------|----------------------|-----------------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

Dans l'introduction de cette thèse, nous avons établi que le latin avait subi des transformations importantes y compris la perte de la longueur phonologique contrastive au cours de la période impériale. Pour adresser les évolutions de la langue, les grammairiens de l'époque ont légué différents commentaires sur le latin et ses structures. Donat (né vers 315-†380) est l'une des sources de l'Antiquité tardive ayant de plus marqué le latin du Moyen Âge. Il nota les barbarismes de sa propre époque dans son *De barbarismo* et composa le *De octo partibus orationis* pour mieux expliquer les structures de la langue aux latinophones du IV<sup>e</sup> siècle. Il est aussi responsable d'un *Ars grammatica* repris en partie de ses contemporains Diomède et Charisius.<sup>1472</sup> L'on notera que l'*Ars maior* commence ainsi « Incipit ars Donati grammatici urbis Romae » '[ici] commence l'œuvre de Donat grammairien de la ville de Rome'. ; bien que l'on n'écrive pas explicitement qu'il traite de la *lingua Romana*, il est clair par ce passage que « latin » (la langue de composition et le sujet même du livre) est synonyme de *romana* qui signifie littéralement 'romaine' ou 'issue la ville de Rome'.

C'est aussi au IV<sup>e</sup> siècle que nous trouvons la composition et la traduction de la Bible sous la plume de Jérôme de Stridon (né vers 347-†420). Bien qu'elle porte le nom de la VULGATA depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, elle était à son époque une traduction critique qui devait à servir réviser les anciennes traductions et à éclairer les débats théologiques en occident. Il suffit de regarder cette bible pour comprendre que sa langue est latine (chrétienne et tardive) tout comme celle des peuples

<sup>1472</sup> Diomède était d'origine byzantin ; son *De Oratione et partibus oratoriss*, Flavius Charisius quant à lui était d'origine africaine. Les deux sont édités par Keil (1857), GL; vol. 1. Il existe une édition plus récente de Charisius par Barwick (1964) et une traduction espagnole par Uría (2009)

« romanisés » de l'Empire. L'on remarquera aussi qu'une partie très importante du vocabulaire de la Vulgate survit dans les langues romanes modernes.<sup>1473</sup> Jérôme écrivait pour ses concitoyens chrétiens et romanophones. Bien que rien de la main même de Jérôme n'ait survécu, quelques copies fragmentaires du V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles ont été conservées y compris de la Gaule. Ce latin de la Vulgate semble correspondre à un registre formel mais simple du dernier siècle de l'Empire occidental.

Parmi les élites romanes, la culture littéraire semble avoir perduré au cours du V<sup>e</sup> siècle comme en attestent les échanges de lettres entre Sidoine Apollinaire (né. 430 à Lyon - †486 à Clermont), Ruricius évêque de Limoge (né. 440 - † vers 510), Avitus évêque de Vienne (né vers 450 - † vers 518) et Ennode (né 473 à Arles, † 521) qui est devenu évêque de Pavie. Aussi né au V<sup>e</sup> siècle, vers 469, un certain Césaire né à Chalon-sur-Saône de parents gallo-roman et burgonde représente bien le passage vers le monde mérovingien.

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, à la veille de la chute de Rome, il restait encore des peuples autochtones des anciennes provinces romanes qui ne parlaient pas le latin comme langue maternelle ; la continuité basque, mais aussi la possibilité d'une survivance gauloise et le sort des peuples germaniques confirme cela. La christianisation des campagnes semble vraisemblablement responsable de la latinisation totale de ces provinces. Ce processus est visible dans la carrière de Césaire évêque d'Arles dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle.<sup>1474</sup>

Dans un sermon de Césaire (469-†542), devenu évêque d'Arles, l'on voit la résolution entre les tensions du latin acrolectal de la classe aristocratique et les besoins communicatifs d'un latin plus humble. César d'Arles, s'exprimant au V<sup>e</sup> siècle, écrit :

« Si nous voulions vous exposer l'Écriture dans l'ordre et dans le style des saints Pères, la nourriture spirituelle pourrait parvenir à quelques *scolastici* mais la grande masse resterait affamée. Je demande donc humblement que les oreilles des lettrés se contentent de supporter mes expressions rustiques sans se plaindre, afin que tout le troupeau du Seigneur puisse recevoir la nourriture céleste dans un langage simple et terre à terre. »

(Césaire d'Arles, *sermo* 96)

C'est l'adjectif *rustique* 'rustre' qui revient le plus souvent dans les commentaires des grammairiens de l'Antiquité tardive. Il y a une conscience que la langue était devenue morphologiquement plus simple, que l'on ne s'exprimait plus comme les anciens, et peut-être une notion d'influence des parlars (substratals) de la campagne, mais nous ne trouvons aucune notion de diglossie ou de bilinguisme latin-roman. Césaire fait visiblement une juxtaposition entre le latin cultivé des lettrés, et le latin relativement simple et sans ornements du peuple.

<sup>1473</sup> Selon Wanner (2011) la syntaxe de la Vulgate se base quand-même en grande partie sur l'ordre des mots du texte grec, qui pour sa part est influencé par la syntaxe sémitique de l'hébreu en ce qui concerne l'Ancien Testament.

<sup>1474</sup> Pour la christianisation de la Gaule au début de la période mérovingienne et le rôle de Césaire, voir Klingshirn (2004, 2004), et voir de Maeyer et Partoens (2018) pour son activité d'évangélisation.

Le lien vertical et modal entre le texte écrit et la langue orale comprise du peuple est explicite dans un autre passage de César d'Arles où il exhorte les analphabètes à écouter les passages des évangiles qui leur sont lus à voix haute :

« Vos ergo fratres rogo et admoneo ut quicumque litteras nostis scripturam divinam frequentius relegatis, qui vero non nostis, quando alii legunt, intentis auribus audiatis »

(Césaire d'Arles, *sermo* 6.2)

'Ainsi frères, je vous demande et je vous exhorte de relire fréquemment les lettres et l'écriture divine, et en vérité qui ne sait pas lire, que vous écoutiez attentivement avec vos oreilles lorsque quiconque lit (ces textes)'

Cette fonction communicative de la langue latine au V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> semble avoir échappé aux néogrammairiens et aux structuralistes du XIX<sup>e</sup> et des premiers trois quarts du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a une littérature croissante sur le rôle de l'écriture hagiographique dans la vie spirituelle du peuple à l'époque mérovingienne. Banniard (2010) démontre de manière convaincante les modulations propres aux différents registres du latin mérovingien hagiographique. Les œuvres de Grégoire de Tours et Venance Fortunat n'étaient pas que des œuvres littéraires, mais avaient également une fonction de performance publique, notamment de la messe.<sup>1475</sup> Riché (1999) était même de l'avis que la transition vers un style plus simple et accessible (mais toutefois en latin) eut lieu à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Van Acker (2007) argumente par contre que la communication verticale, facile avant l'an 600, est restée efficace bien que laborieuse jusqu'en 750, pour enfin devenir brouillée avant la moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Van Acker (2007) signale les conséquences dramatiques que ces conclusions portent sur les datations habituelles de la philologie traditionnelle.

En réalité, Herman avait déjà défendu que le latin écrit était encore parfaitement compris du peuple de la Provence au début du VI<sup>e</sup> siècle; en se basant sur un autre passage de Césaire d'Arles où il signalait que la langue des chansons païennes était la même que la langue nécessaire pour apprendre le *Nôtre Père* ou le *Credo* chrétiens—c'était dans les deux cas du latin ! Il cite plusieurs autres passages du VII<sup>e</sup> siècle de l'Hispanie, de l'Italie et de la Gaule mérovingienne pour argumenter que la compréhension linguistique du latin écrit ne posait pas de problèmes dans les pays romanophones encore au VII<sup>e</sup> siècle.

Il est cependant admis, que la latinophonie a laissé place à la romanophonie et qu'à l'intérieur de ce système roman, d'autres divisions sont apparues. Le sort de la voyelle finale atone, porteuse d'informations casuelles, a joué un rôle significatif dans cette dialectisation. Ainsi, afin d'inscrire le latin mérovingien dans une diachronie naturelle de l'évolution de la langue, nous avons suivi l'évolution de l'atone finale dans les chapitres et 8. Dans ce dernier chapitre nous suivons l'évolution de cette réduction qui commence déjà dans la poésie de l'Antiquité tardive.

<sup>1475</sup> Lavalesis (2020) : « Thus if we understand the pastoral function of the lives, then we must think of them not as purely literary works but as components of the larger, public performance of the mass » (p. 36). Voir Lavalesis (2020) pour la bibliographie moderne.

### 12.1.1.1 L'assonance dans la poésie

Le début des réductions vocaliques se trouve dès l'Antiquité tardive. Dans le latin classique, la notion de poésie était celle de la métrique : l'organisation des syllabes en unités rythmiques de poids lourds et légers dans le but de créer un rythme poétique. Mais, au IV<sup>e</sup> siècle, Ambroise évêque de Milan composa un corpus de textes musicaux appelés les « hymnes ambrosiens ». Si le nombre précis d'hymnes attribuables à l'évêque est débattu, on trouve l'apparition d'un nouveau style de poésie, dans lequel certains comme Cunningham (1955) continuent de voir une structure métrique tandis que d'autres comme Norberg (1954, 1988) y voient l'apparition d'une poésie rythmique caractérisée par l'assonance.<sup>1476</sup>

On peut définir l'**assonance** (du lat. ASSONĀRE 'faire écho') comme la ressemblance entre des syllabes à proximité, habituellement par la rime d'une ou plusieurs voyelles, notamment de la tonique, mais potentiellement aussi d'une ou plusieurs voyelles atones.<sup>1477</sup> Si en français, l'assonance porte habituellement sur la voyelle finale, c'est parce que la langue a perdu toutes ses voyelles post-toniques !

Déjà dans les hymnes ambrosiens on voit, volontiers ou non, l'emploi d'assonances en fin de ligne. Dans le poème *Deus aeterni luminis*, les vers, venant par paire de deux, témoignent de l'assonance dans la dernière syllabe, qui assone toujours en /Ĕ/-/Ī/ ou en /Ō/-/Ū/. Aux lignes 5 et 7 (voir figure 176) on voit l'assonance totale entre TĒNĒS et RĒGĪS ce qui souligne que l'assonance se faisait sur une opposition antérieure vs postérieure déjà au IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>1476</sup> Ces poèmes sont aussi extraordinaires du point de vue de la poésie classique à cause de leur structure, habituellement en huit strophes (cf. Cunningham, 1955).

<sup>1477</sup> Le terme *assonance* est parfois aussi utilisé pour la répétition de consonnes semblables, phénomènes qui sont fréquents dans la poésie germanique. Or le terme *allitération* est plus approprié pour la répétition des consonnes et des groupes consonantiques (cf. Larousse : *allitération*).

figure 176 : *Deus aeterni luminis* (Ambroise HL LI 9)<sup>1478</sup>

| Ligne | Texte                    | Assonance | Regroupement |
|-------|--------------------------|-----------|--------------|
| 1     | Deus, aeterni luminis    | e__e      | A            |
| 2     | candor inenarrabilis     | e__e      | A            |
| 3     | uenurus diei iudex       | V__e      | B            |
| 4     | qui mentis occulta vides | V__e      | B            |
| 5     | Tu regnum caelorum tenes | e__e      | A            |
| 6     | et totus in uerbo tu es  | u__e      | B            |
| 7     | per Filium cuncta regis  | e__e      | A            |
| 8     | Sancto Spiritui fons es  | o__e      | B            |

L'emploi de l'assonance en [I] en [U] ou en [A] semble émerger partout dans la Romania de l'Antiquité tardive. Si bien qu'Ambroise composait pour les Italiens, on trouve ce même phénomène chez Ennode évêque de Pavie, mais d'origine gallo-romaine : « 2-3. maestas inter aves ludere pisces | pisces in temulis ludere tectis ». On trouve des phénomènes semblables en Espagne (cf. Raby, 1947), plus tardivement chez Eugène III « le poète » évêque de Tolède de 649 à 657<sup>1479</sup> qui fit assoner *suspiriis* et *complacet, solacium* et *recogito*, etc. (cf. D. Norberg et al., 2004, p. 41).<sup>1480</sup>

Comme nous l'avons démontré aux chapitres 7 et 8, le latin tardif ne contrastait que trois qualités vocaliques dans la syllabe finale atone, une pour chacun des éléments primitifs, c'est à dire [I] la *palatalité*, [U] la *postériorité* et [A] l'*aperture*.

<sup>1478</sup> Le texte est extrait de l'édition de Sumner Walpole. Les notes sur le regroupement des vers et la nature de l'assonance sont les nôtres.

<sup>1479</sup> Celui-ci était précédemment évêque de Saragosse (625-649) et avait été archidiacre de Braulio de Saragosse. Voir aussi *The Prosopography of the Visigothic Period in Gaul and Iberia, c. 400-750*, à paraître chez Gracchi Books,

<sup>1480</sup> Nous citons deux versions distinctes de *l'Introduction à l'étude de la versification latine médiévale* de Dag Norberg. Publié pour la première fois en 1958, nous avons pu consulter la réimpression de 1965 pour les citations en langue française. En revanche pour des raisons de difficulté d'accès nous avons aussi consulté la traduction anglaise par Jan Ziolkowski (2004) qui est en réalité une modernisation sur plusieurs plans destinée à prolonger la longévité de l'œuvre originelle de Norberg.

figure 177 : la réduction vocalique dans la syllabe finale du gallo-roman

/ĩ, ī, ě, ē, ǣ / → [e]

/Û, Ū, Ö, Ō / → [o]

/Ā / → [a]

Cette situation retrouvée dans la poésie latine tardive était probablement partagée avec le roman commun, autrement dit de la langue orale, car déjà les poètes romans du V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle tels que Coelius Sedulius (†V<sup>e</sup>)<sup>1481</sup>, Eugène de Tolède (†657) en Espagne et Venance Fortunat (†609) en Gaule ne se gênaient pas pour faire assoner tout type de voyelles arrondies, qu'elles soient écrites <o> ou <u>, ainsi que toutes voyelles antérieures écrites <e> ou <i>. Selon Dag Norberg (1968), cette assonance, style poétique initié par Sedule au V<sup>e</sup> siècle, s'est vue maîtrisée sous la plume de Venance Fortunat dans son fameux poème *Vexilla regis prodeunt* où l'on trouve une assonance à la fin de chaque vers. Voir figure 178 :

figure 178 : l'assonance chez Venance Fortunat

| Vers | Paroles                    | Assonance | Traduction de l'auteur                       |
|------|----------------------------|-----------|--|
| 1    | Vexilla Regis prodeunt,    | [o]       | <i>Les bannières du roi avancent</i>         |
| 2    | Fulget Crucis mysterium :  | [o]       | <i>La croix brille de mystère</i>            |
| 3    | Quo carne carnis conditor, | [o]       | <i>Dans la chair le créateur de la chair</i> |
| 4    | Suspensus est patibulo.    | [o]       | <i>est suspendu sur le gibet</i>             |
|      | ...                        |           | ...  |
| 13   | Arbor decora, et fulgida   | [a]       | <i>Oh arbre embelli et brillant</i>          |
| 14   | Ornata Regis purpura,      | [a]       | <i>orné par le pourpre du roi</i>            |
| 15   | Electa digno stipite,      | [e]       | <i>choisi pour ce digne poutre</i>           |
| 16   | Tam sancta membra tangere. | [e]       | <i>tant qu'à toucher ces saints membres</i>  |

Selon Norberg, ce genre d'assonance n'existait pas chez les auteurs britanniques pour qui les sons du latin étaient basés sur les graphies traditionnelles qui ne produisaient pas ce genre de rime. Ceci démontre que pour les latinophones de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge, le nombre de contrastes phonologiques en position atone finale était réduit à 3 voyelles qui servaient encore des fonctions grammaticales et qui coloraient la langue de poésie grâce à leur assonance.<sup>1482</sup> Le trait pan-roman de l'affaiblissement de la voyelle finale est argumenté par Norberg (1968) qui écrit :

<sup>1481</sup> Les origines de Sedule sont peu connues, Lejay dans l'*Encyclopédie Catholique*, mentionne des notes biographiques des manuscrits qui indiquent qu'il a vécu en Italie.

<sup>1482</sup> J'utilise volontiers le terme latinophone ou romanophone pour souligner que pour le VII<sup>e</sup> siècle le concept est le même. Ce n'est qu'avec la scolarisation de la prononciation que nous pouvons introduire une distinction cognitive entre roman et latin. Voir les discussions entre Banniard et Wright à ce sujet ; le choix du terme romanophone ou latinophone est essentiellement un choix de perspective entre une latinophonie tardive ou une romanophonie antique.

« Quand les poètes ont commencé à orner leurs vers par des assonances monosyllabiques, ils ont suivi la prononciation de tous les jours et ils ont fait rimer i bref avec e, et u bref avec o. Ainsi Venance Fortunat fait toujours assonancer les dimètres iambiques dont il se sert dans les hymnes *Vexilla regis prodeunt* et *Agnoscat omne saeculum*. Il faut remarquer que, chez lui, les mots *concinīt* et *carmine*, *protulit* et *tempore*, *praesumeret* et *debuīt*, *ordinem* et *ambiīt*, *callido* et *invidum*, *redditum* et *prospero*, *cernitur* et *visio*, etc. forment des assonances parfaites » (p.45, n.b. l'emphase est la nôtre).

Norberg (1968), remarque des assonances semblables pour la période mérovingienne, citant par exemple des assonances dans la poésie de Théofride l'abbé de Corbie vers 657 (cf. figure 179).<sup>1483</sup> Théofride fait assoner FIDĒS avec CRUDELĪS, CHRISTĪ avec ESTĪS ou de ADIMPLERETŪR et DICTŪM préservée dans un codex de Saint-Gall daté du VIII<sup>e</sup> siècle où l'on trouve aussi des formes comme <patre gencium> pour GENTIUM PATRI indiquant non seulement la palatalisation du /t/ devant /i/, mais de façon plus importante encore, la neutralisation de /ī/ et /Ē/ en finale atone.<sup>1484</sup> L'assonance dans ces poèmes est un apport important à l'hypothèse des trois voyelles contrastives dans la finale atone.<sup>1485</sup> Car tant que la neutralisation de /ī/ et /Ē/ est assez banale, ayant lieu dans la tonique, la neutralisation dans la finale atone de /e/ ← /Ē/, /i/ ← /ī/ et /ε/ ← /Ĕ/ restés distincts dans la tonique du latin tardif démontre la neutralisation au-delà de tout doute. L'inversion de /ī/ avec <e> ici, mais aussi dans nos chartes démontre la neutralisation conditionnée par la position atone.<sup>1486</sup> En réalité Wilhelm Meyer (1905, vol. 3, p.297) avait déjà remarqué la rime des voyelles et Norbert (1954, p. 43

<sup>1483</sup> Ce Théofride était moine à Luxeuil avant d'être nommé le premier abbé de Corbie en 657. Il devint ensuite l'évêque d'Amiens et mourut après 683 (cf. D. L. Norberg, 1954, p. 45). Une liste des manuscrits produits et conservés à Corbie à partir de l'époque mérovingienne est présentée par Ganz (1990; 1981). Le manuscrit BNF lat. 12205 peut nous intéresser pour les gloses du VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>1484</sup> La forme classique est ainsi reconstruite par Strecker (1923)

<sup>1485</sup> Une autre source pour dater la lénition des voyelles sont les *vitae* des évêques tels que celle de Saint Médard évêque de Noyon entre 456 et 545. Si notre source principale pour les événements de sa vie est ladite *Vie de Médard* datée du VII<sup>e</sup> siècle, la paternité de l'œuvre est débattue. Norberg (1954, chap. 2) l'attribue au roi Chilpéric, mort en 584, tandis que d'autres chercheurs l'attribuent à son contemporain Venance Fortunat. Pour le texte édité voir Krusch (1885) MGH AA 4.2, p. 38-49). Pour l'attribution du texte voir Collins (1981) et Gomez (2017). Dans tous les cas le texte daterait de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, notre plus ancien manuscrit ne date que du X<sup>e</sup> siècle ; on y trouve des attestations de l'affaiblissement de la voyelle finale atone, par exemple <mulys> à la place de MŪLŪS. Pour le manuscrit de Saint-Gall maintenant à Zurich (Zürich Zentralbibliothek Ms. C 10, cf. Norberg 1954, p. 32 et Krusch 1885) daté du X<sup>e</sup> siècle, l'on ne peut pas exclure des erreurs provenant de la transmission. Il semble que le roi eut à sa disposition une copie de la *vie de saint Médard* au moment où il rédigea sa chanson pour Médard vers 575 par le roi Chilpéric (cf. Kindermann, 2002). Malheureusement ce manuscrit Zurich C 10 contient des erreurs du copiste « des fautes assez graves qui dépendent ... de l'inattention d'un copiste et non de l'activité d'un interpolateur » (D. L. Norberg, 1954, p. 34).

<sup>1486</sup> Cependant, dans les poèmes de l'antiquité tardive, je n'ai pas trouvé d'attestations de /i/ marque du nominatif pluriel ou du génitif singulier des noms de la deuxième déclinaison qui assone avec /ī/ ou /Ē/ ou /Ĕ/ ; c'est pareil pour /ū/ avec /ū/ et /ō/ et /ō/. Donc les distinctions phonologiques induites par la rime du IV<sup>e</sup> siècle laissent encore la place pour la division des langues romanes orientales comme l'italien avec son masculin pluriel en /-i/ des langues romanes occidentales où /i/ final atone a fini par chuter et où /ū/ s'est confondu avec /ō/. Cela suggère que pendant l'antiquité, on distinguait encore 5 voyelles atones versus 3 dans la période haut médiévale.

n.) écrit explicitement « que les voyelles *e* et *i*, *o* et *u* riment » (p. 43 n.).<sup>1487</sup> Chez Théofride on trouve la rime de la tonique et l'assonance de la post-tonique, par exemple dans la strophe 5, ci-dessous :

figure 179 : Théofride de Corbie, Histoire Universelle, Strophe 5

| Texte  | Assonance des deux dernières syllabes | Regroupement |
|--|---------------------------------------|--------------|
| <i>Cain occisus septies requiritur</i>               | rime en /e_o/                         | A            |
| <i>et mors illius in Lamec ostenditur</i>            | rime en /e_o/                         | A            |
| <i>qui ita dixit suis mulieribus</i> <sup>1488</sup> | rime en /e_o/                         | A            |
| <i>Occisi virum in livore pessimo</i>                | rime en /e_o/                         | A            |

On voit donc qu'il y a une tendance à faire rimer une ou plusieurs syllabes. Même si la graphie peut varier <u> ou <o> comme dans <mulieribus> et <pessimo>, c'est le rapprochement de ces deux sons, voire la neutralisation du contraste entre eux qui rend possible l'assonance dans ce contexte. On trouve ce même genre d'assonance dans la strophe 9 où l'on constate non seulement des rimes en [o] à la fin de chaque vers, mais aussi une rime plus complexe entre le mot immédiatement avant la césure et celui en fin de vers.

figure 180 : Théofrid de Corbie, Histoire Universelle, Strophe 9

|  |               |
|--|---------------|
| <i>Genus electum regale sacerdotium</i>    | rime en /e o/ |
| <i>patre gencium in Abraham ostenditur</i> | rime en /e_o/ |
| <i>qui cum Domino sub arbore loquitur</i>  | rime en /e_o/ |

La neutralisation des contrastes d'aperture semble clairement établie pour la période mérovingienne à la fois dans la langue du quotidien et dans la langue poétique. Les auteurs mérovingiens ont hérité de ces effets de style, ce qui nous permet de conclure que les mérovingiens n'écrivent pas forcément dans un « mauvais latin », mais plutôt que leur langage est fortement influencé par la phonologie de la langue orale. Chez les Mérovingiens on remarque aussi l'apparition de la rime interne, c'est-à-dire la rime de la syllabe tonique. Parmi les textes les plus ludiques du VI<sup>e</sup> siècle nous trouvons des lettres rimées échangées entre les évêques Importun l'évêque de Paris (664-†666) et Frodebert l'évêque de Tours (...673-†682)<sup>1489</sup> rédigées aux alentours de l'année 665 et que Bruno Krusch (1905) traita

<sup>1487</sup> Norberg (1954) écrit aussi que « *i* et *u* [riment] après une syllabe accentuée (par exemple *sedibus* et *versiculos* 2, *fillis* et *seculi* 7) » (p. 43, n. 4). Nous réfutons cette observation, car la syllabe post-tonique est précisément celle qui est affectée par la syncope totale de la voyelle, ex. *versiculos* se prononce [ver.'sɪ.clɔs] tandis que *sedibus* se dit [sɛjɛɰɔs]. *Fillis* se dit [fi.lɪs] et *seculi* ['se.clɪ].

<sup>1488</sup> Potentiellement aussi [disɪt] rime avec [mɔljɛrɔws]. Normalement le /b/ devrait s'assimiler au /ʊ/ suivant et le /i/ est éliidé, mais pour faire fonctionner la rime on peut imaginer la préservation du /i/ surtout que les autres membres du cas régime terminaient en [ɪ], ex. dat.s. MŪLĪĒRĪ, acc.s. MŪLĪĒRĒM.

<sup>1489</sup> Il apparait dans la charte (Bourg/677 T4463 l.4) en tant que <Chrodebercto> au cas régime.

comme « *das wahrste Denkmal der ganzen Merowingerzeit* » (p. 60) c'est-à-dire le 'plus authentique monument de la période mérovingienne entière'.

---

figure 181 : extrait des *épîtres rimées*

---

|            |  |
|------------|--|
| lat.mér.   | <i>Nec ad pretium nec ad donum // non cupimus tale annōnae</i>           |
| lat.class. | nec ad pretium nec ad donum, nōn cupimus tale annonae                    |
| trad.      | 'ni à quelconque prix ni en don, nous ne voulons pas d'une telle anonne' |

MGH.Form.Mer. 1.220-221

---

Peter Alexander Kerkhof, dans sa thèse de 2018, souligne très correctement la nature vernaculaire de la langue de ces lettres et la nature vernaculaire des sujets abordés. À la différence des latinistes comme Walstra (1962) et Shanzer (2010), Kerkhof appuie particulièrement le côté oralisant du texte et l'importance de la rime pour la reconstruction de la prononciation du latin mérovingien.<sup>1490</sup> Tous ces auteurs soulignent l'absence d'une structure métrique, l'enjolivure du texte par l'allitération et un vocabulaire vernaculaire qui subsiste en ancien français. Walstra (1962) et Kerkhof (2018) abordent aussi la rime. Nous ne porterons qu'une précision sur ce dernier point de la rime.

Certaines questions se posent concernant le texte, notamment quels cas latins sont représentés par la structure <non cupimus **tale annōnae**> (*lettres rimées* I, l.5) 'nous ne voulons pas d'une telle annone'. Selon Walstra (1962, p. 41) c'est le cas accusatif du latin TALEM ANNŌNĀM. Mais il suffit de regarder dans le Lewis et Short (1879) pour voir que le verbe CŪPĒRĒ 'désirer' s'emploie notamment avec le génitif lorsque ce sont des objets qui sont désirés.<sup>1491</sup> L'emploi d'un génitif, d'un datif ou d'un ablatif est déjà possible dans le latin classique et devient la norme pour de tels noms en français comme en atteste la traduction 'nous ne voulons pas d'une telle annone'. Or, dans la même lettre à la ligne 4, on trouve la forme accusative correcte <talem annonam uoluisiti largire> 'vous avez voulu léguer une telle annone', ce qui laisse croire qu'on a effectivement affaire à deux structures syntaxiques distinctes.<sup>1492</sup>

---

<sup>1490</sup> Élise Richter (1934, p. 206) notait déjà cette importance pour la reconstruction de la prononciation et Haadsma et al. (1963) soulèvent la position unique de ces lettres dans la latinité médiévale.

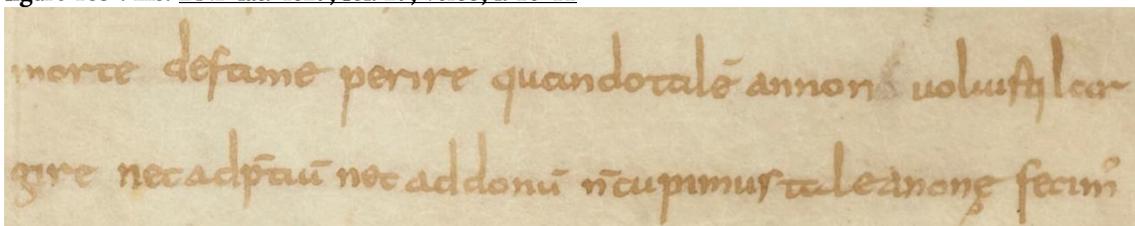
<sup>1491</sup> Le Gaffiot (Kamarov, 2016, p. 429) classe les formes avec le génitif d'archaïque, ex. DOMI CUIPO 'je désire la maison' ou mieux 'je suis désireux de rentrer chez moi'.

<sup>1492</sup> Dans nos chartes, nous trouvons aussi annōna à la forme accusative plurielle <annonas> (Nord/697 T4476 l.20).

figure 182 : *annon<?>* dans BNF lat. 4627, fol. 27v, gauche = l.10, droite = l.11

Ainsi, si l'on accepte une structure partitive ancestrale à la forme française, nous nous apercevons que la forme <tales *annonae*> est une représentation conforme au VII<sup>e</sup> siècle d'une forme au datif singulier *TALĪ ANNŌNAE* ou encore d'un ablatif *TALĪ ANNŌNĀ*. En réalité, les graphies de \*<annone[?]> (l.10) et <anone[?]> (l.11) manquent un peu de clarté (voir figure 182). À la ligne 10, la voyelle finale semble être un <a> superscrit d'un <e> ou un <e> surprescrit de quelque chose. Nous pensons voir *ANNŌNAE*. L'on peut aussi donc voir *TALĪ ANNŌNAE* avec une combinaison morphologique de l'ablatif et du datif. À la ligne 11 on trouve clairement un <e> souscrit avec un signe qui pourrait être un <a>. La phrase entière est reproduite dans la figure 183.

figure 183 : ms. BNF lat. 4627, fol. 27, verso, l. 10-11



Les transcriptions graphiques de /i/ par <e> et la présence de <ae> ou <e> pour le /ae/ classique sont complètement prévisibles, selon les règles graphiques établies dans les chapitres 7 et 11.<sup>1493</sup> Cela nous permet d'expliquer ce « phénomène curieux que de trouver une pareille faute dans la langue écrite », une « faute » qui avait laissé Walstra (1962, p. 41) perplexe.

Kerkhof (2018), qui accepte la chronologie établie par Richter (1934) d'une réduction de la finale en /ə/ au plus tard au cours du VI<sup>e</sup> siècle, traite alors *donum* et *annone* de « end-rhyme », c'est-à-dire de 'rime couée' ou de 'rime riche' où la dernière ou plusieurs syllabes à la fin du mot riment de ligne en ligne.<sup>1494</sup> Avec la réduction des finales en *cheva* il propose de lire [do.nə] et [a.no.nə] respectivement.

<sup>1493</sup> Une autre possibilité est de lire <tales> comme le cas accusatif *TALĒM* 'tel' ou 'tant' et <annonae> toujours comme un génitif ce qui se traduirait par 'tant d'une annone' ou 'un tel d'une annone'.

<sup>1494</sup> En fait, nous pourrions presque accepter cette chronologie, si au lieu de la réduction en /ə/ on parlait de la réduction des voyelles finales à partir du VI<sup>e</sup> siècle, voire le début de leur marche vers la disparition totale en passant par une phase de voyelles réduites comme nous en trouvons encore en savoyard de Hauteville où le /ɛ̃/ final peut se réduire en [ə] sans affecter la reconnaissance du mot. En consultant ladite section de Richter (1934), « Zusammenfall der nichtakzentuierten e o (i u) in einen unbestimmten Schallgipfel » (p.230-234), ce que l'on peut traduire comme 'la fusion des voyelles non-

Bien qu'il ait raison de vouloir y voir une rime, nous pensons qu'il aurait été plus prudent de souligner l'assonance des voyelles toniques dans *dōnum* [dó:no] et *anōne* [an.nó:.ne]; cela est incontestable. L'on peut définir l'assonance comme une rime élémentaire formée par « l'homophonie de la voyelle tonique sans tenir compte des consonnes qui la précèdent ou qui la suivent ». Sahiri (2013) note, suivant de Grève qu'« [a]u Moyen Âge, dans la poésie française, les poèmes les plus anciens n'avaient pas de rimes ..., mais seulement des assonances. L'assonance était même un élément essentiel de la versification. Tel est le cas de *La Chanson de Roland* qui n'avait pas de rime, mais plutôt des assonances » (Sahiri, 2013, p. 136).

Walstra (1962) reconnaît plusieurs types d'assonance, entre autres, « les groupes qui n'ont de commun que la voyelle accentuée » (p. 49), donnant comme exemples *dómus - uxóre* (2.5-6); *dómno - ópera* (3.8); *castráre - tális - iudicábit* (3.22), etc.<sup>1495</sup> Nous trouvons aussi la rime dite parfaite « dont plusieurs syllabes finales sont complètement identiques » (p. 47), les moins parfaites dont celles où la « pénultième [tonique] et les consonnes de liaison sont homophones » (p.47), ex. *sapiéntia - prudéntiae* (2.10); *pálato - odorátus* (1.7); *potestáte - largitátis* (1.9), etc. Certes, on préférerait que <donum> et <anonae> forment une rime parfaite, mais l'on ne peut pas forcer les données. Étant donné que ces rimes de la tonique avec une assonance imparfaite de la post-tonique sont déjà admises dans la poésie mérovingienne de ces deux évêques, il nous semble plus prudent de lire <donum> et <anone> au moins phonologiquement au pied de la lettre comme /dó.no/ et /a.nó.ne/ et d'admettre une assonance de la tonique plutôt que d'admettre une neutralisation de la finale en *cheva*, particulièrement face à toutes les formes correctes, notamment dans ces lettres, mais encore plus dans nos chartes et dans les inscriptions. Cela dit, nous avons invoqué dans la section 8.3.2.1 la possibilité que les voyelles lexicales |I.@| et |U.@| se soient neutralisées sur le plan acoustique par la perte de leur élément colorant, et donc nous pouvons accepter tout de même le propos de Kerkhof (2018) que <donum> et <anone> pouvaient être prononcés avec un [ə] final, cependant il est clair que leurs voyelles sous-jacentes contrastaient encore phonologiquement au VII<sup>e</sup> siècle.

En se basant sur la phonologie historique, l'on peut donc recomposer le vers de Frodebert de la manière suivante :

*Nec ad pretium nec ad donum // Non cupimus tale annonae*

[neɟ ɐ-pré:tsjo neɟ ɐ-dó:no      nɔ̃<sup>n</sup> koβí:məs tæl' anó:ne]

---

accentuées e o (i u) dans un noyau vocalique indéterminé, l'auteure donne en effet des formes reconstruites témoignant d'un /-ə/ final, mais **elle ne cite aucune forme graphique**, laissant donc l'impression que la datation au cours du VI<sup>e</sup> siècle a été choisie car cela fonctionne avec le reste de la chronologie relative proposée. Nous n'avons pas vu d'attestations philologiques pour appuyer cette datation.

<sup>1495</sup> Cette rime de la syllabe tonique est un trait de la poésie germanique, qui semble avoir influencé la rédaction de cette lettre, une lettre qui pourrait s'intégrer au style du germanique du *flyting*, c'est-à-dire "l'échange d'abus verbal" (cf. Kerkhof, 2018, p. 92; Clover, 1980; Allan et Burridge, 2006). Shanzer (2010) en revanche voit un style épistolaire propre à la Gaule.

Plutôt que de voir un écart important entre la langue des lettres de Frodebert et Importun et celle de la cour, nous proposons d’y voir la langue du VII<sup>e</sup> siècle dans un usage diastratiquement élevé (ce sont quand même des évêques qui s’écrivent) mais dans une forme diaphasiquement informelle. Ces lettres contribuent également à la conclusion que les terminaisons casuelles étaient encore employées dans la langue du VII<sup>e</sup> siècle, et que nous pouvons donc parler d’une latinité très tardive ou altimédiévale.

Comme nous l’avons vu, l’étude de la tradition poétique est un moyen efficace d’identifier des phénomènes phonologiques dans le latin tardif et dans le latin du Moyen Âge. Étant donné qu’une poésie rimée est apparue à la fin de l’Antiquité, l’étude de ce qui pouvait assoner nous donne une fenêtre sur la qualité des voyelles en fin de mot. Proto et Rainsford (2013) et plus récemment Premat (*à venir*) ont noté le rôle qu’avait encore l’assonance dans la *Séquence de Sainte Eulalie* au IX<sup>e</sup> siècle. Donc d’une part l’on trouve des rimes basées sur des graphies partagées, phénomène régulier dans les régions romanophones et de latinophonie secondaire comme l’Irlande, ou les royaumes anglo-saxons et allemands. D’autre part, dans les régions romanophones on faisait assoner toutes les voyelles antérieures d’une part et toutes les voyelles postérieures de l’autre et encore les voyelles centrales (cf. D. Norberg, 1968, p. 45).<sup>1496</sup>

### 12.1.2 L’épigraphie du sixième et du septième siècle

|                  |                 |                |                        |                           |                   |                 |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|------------------------|---------------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup><br>501 | VII <sup>e</sup><br>à 700 | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|------------------------|---------------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

La réduction des voyelles vers trois contrastes vocaliques est déjà visible au V<sup>e</sup> siècle et est perpétuée au VI<sup>e</sup> comme au VII<sup>e</sup> et on peut réellement traiter d’un phénomène clef de toute la période mérovingienne. Cette réduction affecta une région plus étendue que l’Île de France y compris le midi, l’Ouest-Atlantique et les régions de l’Est de la Gaule maintenant situées en Belgique et en Allemagne. Nonn (2010), et Welck et al. (1996) dirigent notre attention vers une pierre tombale provenant de l’église Saint Matthias de Trèves. La crypte contient les restes de plusieurs personnes renommées y compris les deux premiers évêques de Trèves, Eucharius et Valère de même que les reliques de saint Matthias offertes selon la légende par Hélène, la mère de l’empereur Constantin I<sup>er</sup> à la ville de TREVERIS-Trèves résidence impériale et capitale de la préfecture des Gaules. Cependant, c’est vers une inscription plus modeste que nous tournons notre attention. Datée du V<sup>e</sup> siècle et obtenue dans la collection de la *Reinishes Landmuseum*, elle témoigne de la neutralisation des contrastes d’aperture.

<sup>1496</sup> Concernant la poésie en Irlande, Norberg (1968) écrit que : « le traitement des terminaisons dans la poésie rimée [...] la technique des Irlandais diffère de celle des Latins ... [qui suivant] la prononciation de tous les jours ... [ont] fait rimer *i* bref avec *e*, et *u* bref avec *o* » (p.45). Si certains penseraient ne voir que la fusion de /*ē*/ et /*i*/, /*ō*/ et /*o*/ il faudrait se rappeler que certaines des formes citées par Norbert (1968, p.45) comme *praesumeret* qui assonne avec *debuīt* contenait un /*ě*/, ex. PRAESŪMĚRĚT. Or, on ne contrastait concrètement plus la longueur en syllabe finale.

figure 184 : inscription de l'église de Saint Matthias de Trèves (aujourd'hui au Rheinisches Landesmuseum), image reproduite de la couverture de Nonn (2010)

HIC QUI VIXIT MER|ABAUDIS IN PACE QUI VIXIT | ANNO ET ME(NSES) XI PATRIS |  
DULCISSIM[O F(ILIO).TITV]LV(M) PO[SUERUNT]<sup>1497</sup>

‘Ici Merabaude repose en paix, lui qui vit un an et onze mois. Ses parents posèrent cette inscription pour le plus doux des fils.’



L'inscription pose quelques problèmes. Dans un premier temps la base de l'inscription est reconstruite (même *mal* reconstruite) —le restaurateur a oublié de graver la patte sur ce qui devait être un <R> à la dernière ligne (quatrième lettre de la fin), donnant plutôt la forme d'un <P>. Sur le plan linguistique, Nonn (2010) souligne que <HIC QUI VIXIT> 'ici qui vit' remplace la forme voulu HIC REQUIESCIT 'ici repose' attendue ou HIC QUIESCIT 'ici dort' ; cette deuxième interprétation laisse imaginer une erreur de nature phonologique QUIESCIT prononcé \*[kwi'jesct] étant très proche de QUI VIXIT \*[kwi'βicsit] : QUIESCIT [kwi esct] aurait bien pu être compris comme une forme avec la lénition du [β] et la métathèse de [sk] → [ks]. Nous attirons cependant notre attention vers la forme <PATRIS> qui représente le nominatif pluriel PATRĒS 'parents'. On trouve exactement cette même erreur, <patris> pour PATRĒS dans une inscription de Cologne datée du IV<sup>e</sup> siècle (AE 1984, 0665) et dans de nombreuses autres inscriptions semblables.

Si nous traversons la Gaule entière, nous rencontrons ce même phénomène de réduction dans l'Ouest dans une inscription provenant de Nantes et datée de la période mérovingienne (sans date plus précise). Nous trouvons l'inscription suivante :

<sup>1497</sup> Édition de l'auteur d'après Gose (1958, 13, n° 40). Nonn (2010) donne une édition qui ne montre pas les dégâts subit par la pierre. Nous remercions C. Raschle pour son aide avec l'édition de la pierre.

---

 figure 185 : inscription provenant de Nantes
 

---

D · M | LUCELLIAE FENOCHÉ | AE MALLONI | PACI AET · | I · N · I |

‘Aux dieux manes de Lucellia Fenoche Mallone, éternellement en paix’

(cf. Le Blant 1856, I, p. 264).

---

Il paraît que l’expression PACI AETERNA se trouve ailleurs en Gaule, ce qui pourrait être compris comme un emploi du « datif » morphologique à la place de l’ablatif PACE. En réalité, il est plus simple de s’appuyer sur la neutralisation de /Ē/ et /Ī/ en finale atone : les deux peuvent s’écrire <i> ou <e>.

L’étude de Gaeng (1968) relève plusieurs phénomènes pertinents dans les inscriptions de la Gaule, par exemple que dans le Lyonnais /Ē/ final s’écrit parfois <i> (p. 27), de même pour le /Ē/ final dans le lyonnais, le narbonnais et même en Italie (p. 280). Une étude de datation plus précise pourra peut-être raffiner la chronologie de la neutralisation des voyelles finales de même que son étendue géographique. Gaeng (1968) note par exemple que « [d]ans la syllabe finale, plusieurs graphies *i* pour le /Ē/ latin contre aucune pour /Ē/ peuvent indiquer une différence qualitative entre les voyelles originellement brèves et longues dans le Narbonnais, aussi tard que le sixième siècle » (p. 281).<sup>1498</sup> Il nous semble tout à fait raisonnable de postuler que dans l’Antiquité tardive, l’on contrastait encore cinq voyelles dans la syllabe finale, qui restent distinctes dans les atones initiales du roman commun, et que ce contraste était davantage réduit vers trois au cours des siècles suivants. Ces questions demanderaient un détour trop important dans le contexte de cette thèse pour les résoudre de manière probante.

Toutefois, nous remarquons que les erreurs de la voyelle dans les inscriptions tardives correspondent essentiellement au même type d’erreurs que nous trouvons dans nos chartes, c’est-à-dire des neutralisations de l’aperture des voyelles antérieures et postérieures. On peut dater ces erreurs de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle jusqu’au VIII<sup>e</sup>. Il nous paraît donc raisonnable de postuler un état de langue « mérovingien » à partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle, voire le début du VI<sup>e</sup>.<sup>1499</sup> En réalité, ce type d’erreur semble aussi avoir lieu dans d’autres régions romanophones, mais nous laisserons ces détails à d’éventuelles études comparatives. Nous pouvons tout de même démontrer l’étendue du phénomène en Gaule grâce à un échantillon d’inscriptions tirées de la base épigraphique de Heidelberg. Nous les présentons ci-dessous, par ordre chronologique :

---

<sup>1498</sup> Gaeng (1968) : « In the *final* syllable, several *i* spellings for Latin /Ē/ as against none for /Ē/ may point to a qualitative difference between originally short and long vowels in the Narbonensis, as late as the sixth century » (p. 281).

<sup>1499</sup> Dans ce contexte, on ne devrait pas s’étonner que Grégoire de Tours, probablement l’un des hommes les plus instruits de son époque, manie un latin beaucoup plus classique que l’état de langue que nous observons sur les inscriptions lapidaires.

## (341) Exemples de l'affaiblissement dans la finale dans les inscriptions de la Gaule

|    |   |  |   |
|----|---|--|---|
| a. | c. 451-500<br><b>Trèves</b><br><u>HD076780</u><br>CIL 13,03899<br>ILCV 1374                     | HIC IN PACE FIDELIS QVI<br>ESCIT VALENTINA QVAE<br>VIXSIT ANNVS XXVIII ET NESIS V<br>[[GERMANIO VI]]RGINIVS<br>EIVS PRO CARITATEM<br>ET FI[ ]VM<br>P[ ]NT        | Notez <annus> (1.3) pour ANNŌS.<br><br>Gaeng (1968, p. 207) note « le trait marquant dans les inscriptions de la Gaule et de l'Italie, la graphie <-us> pour l'accusatif pluriel classique en /-ōs/. <sup>1500</sup> Nous considérons ces exemples comme des témoignages de la neutralisation phonologique de /ō/ et /ū/ en syllabe finale, mais voir la discussion dans Gaeng pour les explications analogiques et morphologiques. |
| b. | c. 471-530<br><b>Reillanne,<br/>Narbonaise</b><br><u>HD049612</u><br>AE 1997, 1036.             | HIC IN PACE REQVI<br>ESCIT BONAE MEMO<br>RIAE CRESCENTIA<br>QVI VIXIT ANNVS PL[ ]<br>MENVS X ET OBIIT PRI<br>[ ]IAE KAL NOVEMBRIS<br>[ ]CTIONAE S[ ]<br>[ ] c[ ] | Notez <annus> (1.4) pour ANNŌS.<br>Comme l'exemple précédent.   |
| c. | c. 501-600 Les-<br>Rues-des-Vignes,<br><b>Belgique</b><br><u>HD000671</u><br>AE 1983, 0704. (B) | HIC IN PACE RE<br>QVIISCIT SANCT<br>E BENE MEMORI[ ]<br>AVIVLFVS QV[ ]<br>VISIT ANNVS XX<br>ET MINSIS IIII E<br>AS   | Notez <annus> (1.5) pour ANNŌS.<br>Comme l'exemple précédent.   |
| d. | c. 501-600<br><b>Marseille</b><br><u>HD054505</u><br>AE 2005, 0993                              | HIC<br>REQVIRCT IN PA<br>CE BON MEMORIA<br>E ITFANVS Q ISET P<br>LVS MS AS XVII REIT<br>VII KLDS OCTBS IDSI<br>NONA  | Notez <[v]iset> (1.4) pour VIXĪT.<br><br>Gaeng (1968, p. 207) note que le /i/ final est remplacé par <e> dans jusqu'à 28.1 % des cas dans le Lyonnais versus 19.2 % dans le Narbonnais au cours des VI <sup>e</sup> et VII <sup>e</sup> siècles. <sup>1501</sup> Ce remplacement de /i/ par <e> n'est pas circonscrit aux terminaisons morphologiques ce qui nous permet d'écarter une explication morphologique. <sup>1502</sup>   |

<sup>1500</sup> Gaeng (1968, p. 207) : « A striking feature of Christian inscriptions from Gaul and the whole Italian area is the *us* spelling for Latin /ōs/ » (p. 207), ce qui vient *contra* Grandgent (1907) qui écrit que « the accusative plural in *us* was particularly common in *Gaul* » (p. 103).

<sup>1501</sup> Il est difficile de comparer ces chiffres avec des résultats pour les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, car les taux de remplacement pour cette période varient entre 2.4 et 20.6 %. Notre impression est que les chiffres sont relativement stables dans le Narbonnais (autour de 19.5 %) pour les deux périodes, et croissants dans le Lyonnais passant de 2.4 ou 9 % à 16.6. ou 28.1 % respectivement selon la terminaison précise (cf. Gaeng, 1968, p. 167). Ces taux sont encore plus importants en Italie, suggérant un phénomène de réduction en finale ayant eu lieu en Italie avec pour origine Rome.

<sup>1502</sup> Gaeng (1968) écrit : « It is of interest to note that in this area the spelling of *er* for *it* occurs in both the present and perfect endings in approximately the same ratio. On the other hand, the *e* spelling for latin /i/ in the final syllable is not

|    |  |  |  |
|----|--|--|--|
| e. | c. 501-600<br><b>Trèves</b><br><u>HD076587</u><br>RICG 01, 021                             | HIC QUIESCIT IN PACE<br>FEDOLA QVI VIXXIT AN<br>NVS LXXV SVB DIE IIII KAL<br>MACIAS CVIVS FLIVS ET<br>FLIA TETVLVM POSVEPV<br>NT   | Notez <quiescit> (1.1) pour QUIESCET<br>Comme l'exemple précédent.<br><br>Notez <fedola> (1.2) pour FĪDULA<br>Cet exemple témoigne non seulement de la neutralisation de /i/ et /Ē/ en initiale, mais aussi de la neutralisation de /ū/ et /ō/, /ō/ en position post-tonique (cf § 6.16-6.17).<br><br>Notez <annus> (1.2-3) pour ANNOS<br>Comme l'exemple précédent.   |
| f. | 544 ap. J.-C.<br><b>Fleury,</b><br><b>Narbonnaise</b><br><u>HD046122</u><br>AE 2002, 0971. | HIC REQUIESCIT<br>IN PACE BON M[ ]R[ ]<br>AE GENERINVS<br>SVBDIAS QVE VIXIT ANNIS PL M<br>XL QVINCEI ET<br>OBIIT SVB DI<br>E OCTAVV KL<br>MAIAS INDIC<br>[ ]ONE SEPTI<br>MA ANNO TERTIO DECIMO<br>REGNO<br>DOMINI NOSTRI TEVDIS<br>REGIS | Notez <quincei> (1.6) pour QUĪNQUĒ<br><br>Bien que cette inscription comporte plusieurs phénomènes, comme semblerait-il la perte de la labio-vélaire, ce qui nous intéresse dans ce cas-ci est la terminaison <ei> pour <Ē>.<br><br>Notez <octavu> (1.7) pour OCTAVŌ 'huitième.ABL.S.'<br>Ici nous trouvons aussi le remplacement du /ō/ par <u>. Gaeng (1968) souligne que dans son corpus, les fréquences de remplacement de /ō/ et /ō/ par <u> sont presque identiques ce qui signifie, en accord avec Pirson (1901, p. 41) et Löfstedt (1959), que /ō/ et /ō/ (tout comme /Ē/et /Ē/) ne se distinguaient plus en syllabes atones. <sup>1503</sup><br><br>Le cas de <annis> doit être compris comme l'ablatif pluriel ANNIS 'pendant x ans' et non pas comme une erreur de cas. |
| g. | c. 560-571<br><b>Vienne</b><br><u>HD046912</u><br>AE 2001, 1335.                           | IN HOC TV<br>MVLO REQI<br>ESCIT IN PACE<br>BONAE MEMO<br>RIAE CONSTAN<br>TIA QVAE VIXIT<br>PLVS MENVS AN   | Notez <annus> (1.7-8) pour ANNŌS.<br>Comme les exemples précédents.  |

limited to morphological endings ... and this fact must be kept in mind when passing judgement on the conclusions of scholars who see in the confusion of *it* and *et* spelling in verb endings, a phonological rather than a morphological phenomenon, at least for what concerns the area of *Gaul*... Indeed, the evidence offered by our material ... would seem to favour Grandgent's theory to the effect that the *e* spelling for final /i/ and, conversely, the *i* spelling for final /e/, merely reflect the *schwa* quality of the final vowel » (p.107). Voir Grandgent (1907, p. 103) pour l'expression de la réduction en *schwa* ; théorie dont nous n'acceptons pas la conclusion, mais on admet en effet une voyelle brève, peut-être [ɨ] ou [ɪ] ou [ɛ̃]. Comme l'asserte Gaeng (1968) dans une note de bas de page (p. 171) et suivant Pirson (1901, p. 36), la neutralisation des contrastes vocaliques aurait naturellement eu comme résultat la fusion morphologique des terminaisons de la troisième personne du singulier au présent des verbes de la deuxième, troisième et quatrième conjugaison.

<sup>1503</sup> On exclura de cette remarque la syllabe initiale qui semble avoir été plus résistante à la réduction, mais qui au cours du temps finit par suivre le même cheminement.

|    |   |  |  |
|----|---|--|--|
|    |   | NVS LX OBIIT IN<br>PACE [ ]<br>KAL [ ]<br>XX P C<br>BASILI V C C INDIC<br>[ ]  |  |
| h. | c. 596-597<br><b>Narbonne</b><br><u>HD046069</u><br>AE 2002, 0940   | HIC REQVI<br>ESCIT IN PA<br>CE BONE ME<br>MORIAE CLAR<br>A QVI VIX<br>IT ANVS P<br>LVS MEN<br>VS LXV OBIET SVB DIE<br>X KAL APRI<br>LES ANNO X REGNO GL DOMNI<br>N RE<br>CARREDI RE<br>GIS INDC XV,  | Notez <anus> (l.6) pour ANNOS,<br>Comme les exemples précédents.<br><br><Apriles> (l.9-10) pour APRILIS.<br>Comme les exemples précédents.   |
| i. | c. 501-700<br><b>Banon,</b><br><b>Narbonnaise</b><br><u>HD049625</u>  | HIC IN PACE RE<br>QVIESCET B M<br>PAVLINVS<br>QVI VIXIT ANNVS<br>PL M XXXV ET OBIIT<br>XII KAL APRILES IN<br>DICTIONE QVINTA<br><br>HIC IN PACE REQVIES<br>CIT BONE MEMORIAE<br>TECLA QVI VIXIT ANNVS<br>PLVS MINVS VV ET OBIIT<br>SVB DIE IIII KALENDAS<br>NOVEMB INDICTIONE VI | Notez <annus> (l.4) pour ANNOS<br>Comme les exemples précédents.<br><br><apriles> (l.6) pour APRILIS.<br>Comme les exemples précédents.  |
| j. | VI <sup>e</sup> ou VII <sup>e</sup> siècle<br>Église saint George,<br><b>Cologne</b><br>Dans Steuer (1980, p.<br>97)<br>AE 1997, 1051 | IN OH [ ]OLO<br>REQUIESCET<br>IN PACE BONE<br>MEMORIE<br>LEO VIXET AN<br>NUS XXXXXXII TR<br>ANSIET NO<br>NO ID[ ]S OHTUB<br>ERES   | Cette pierre démontre l'affaiblissement des occlusives<br>en coda <OH> (l.1) pour HOC, etc.<br><br>Notez <REQUIESCET> (l.2) pour REQUIESCIT et VIXET<br>(l.5) pour VIXIT.<br><br>Notez <ANNUS> (l.5-6) pour ANNOS. |

|    |   |   |  |
|----|---|---|--|
| k. | c. 678<br><b>Coutance,</b><br><b>Normandie</b><br><i>Carmina Latina</i><br><i>epigraphica</i> (Strecher<br>inscription n° 94) est<br>citée par Norberg<br>(1954, p. 36) | CONSTANTININSIS URBIS<br>RECTUR DOMNUS<br>FRODOMUNDUS PONTIFEX   IN<br>HONORE ALME MARIA<br>GENETRICIS DOMINI  <br>HOC TEMPLUM HOCQUAE<br>ALTARE CONSTRUXIT<br>FIDILITER  <br>ADQUAE DIGNE DEDICAVIT<br>MENSE AGUSTO MEDIO  <br>ET HIC FESTUS CELEBRATES<br>DIES SIT PER ANNU SINGOLUS  <br>ANNO SECTO IAM REGNANTE<br>THEODERICO REGE IN FRANCIA | Dans cette inscription de Coutance datée de l'an 678, on trouve une attestation de <rectur> pour RECTOR 'chef administratif'. On trouve aussi <per annu> pour PER ANNUM 'par an'. Ce cas est intéressant, car grammaticalement l'auteur semble encore distinguer la fonction de PER + l'accusatif « ANNUM » représenté <annu> du cas datif ANNŌ. |
| l. | c. 601-800<br><b>Peyrius,</b><br><b>Narbonaise</b><br>HD004221<br>AE 1983, 0665. (C)<br>CIL 12, 05755.  | HIC REI[ ]   BON MEM [ ]   XIT<br>ANVS P [ ]<br>SIGIVS CL [ ]<br>VOLVE[ ] ANATEMA [ ]<br>AMSI[ ]  | Notez <annus> pour ANNŌS.<br>Comme les exemples précédents.  |

L'étude des inscriptions de Gaeng (1968) a démontré que le /ĕ/ final atone était écrit <i> entre 33.3 et 50 % des cas (p. 144) ce qui signale sa neutralisation. Dans ce même corpus, /ōs/ et /ō/ sont aussi écrits avec <u>, tout comme l'est le /ō/ signalant également leur neutralisation (p.198). Quant aux voyelles /ī/ et /ū/ celles-ci sont restées distinctes en syllabes initiales, mais étaient réduites en position pré-tonique comme le démontrent les formes <inquēsita> (Nord/716 T4485 1.9) pour INQUĪSĪTA 'examinée' et <pecolaris> (Nord/694 T4472 1.5) pour PECŪLIARĪS 'privé'. En observant les inscriptions du V<sup>e</sup> et du début du VI<sup>e</sup> siècle, on observe que nombreuses sont celles qui suivent encore les normes classiques. Mais plusieurs divergences sautent aussi à l'œil, notamment le nombre de confusions graphiques des voyelles atones. Or ces confusions concernent, avec quelques exceptions de degré d'aperture de la voyelle, ce qui semble être la dimension exposée à la plus grande variabilité dans le latin tardif.

Déjà Pirson (1901) nota que « le latin vulgaire avait déjà, comme plus tard les langues romanes, la tendance à fusionner l'ĕ et l'ē atones en un même son fermé, qui pouvait s'exprimer au moyen du *i* (p. 30) » et que « l'ō et l'ō atones, parallèlement à l'ĕ et à l'ē, se sont unifiés dans un même son fermé représenté par *u* » (p. 41). Bengt Löfstedt (1961) est arrivé à une conclusion semblable dans ses

études des documents légaux du royaume lombard où la perte de la longueur contrastive a aussi causé la fusion de /Ē/ et /Ē̄/, /Ō/ et /Ō̄/ en syllabe atone.<sup>1504</sup>

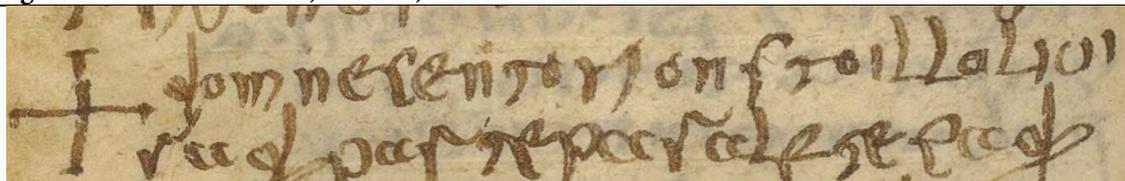
Comme nous l'avons démontré ici avec la poésie rimée de l'Antiquité tardive, puis dans notre corpus des chartes au cours des chapitres 4 à 7, et enfin dans une comparaison avec les inscriptions repérées par Gaeng (1968) et nous-mêmes indépendamment dans les chartes mérovingiennes, les voyelles latines ont subi une importante réduction phonétique dans les syllabes atones. Dans le latin de la Gaule, cela a aussi mené à une phonologisation des valeurs réduites. La reconstruction d'un état de langue qui contraste trois voyelles réduites dans l'atone n'est pas sans conséquences pour notre reconstruction du gallo-roman et plus largement du proto-roman.

### 12.1.3 Le huitième siècle

|                  |                 |                |                 |                  |                                |                 |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|--------------------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup><br>701 à 800 | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|--------------------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|

L'ouverture du VIII<sup>e</sup> siècle présente un latin essentiellement identique à celui des siècles précédents y compris dans des manuscrits contenant d'autres type de documentation. Le *Missel de Bobbio*, un manuscrit enluminé daté du premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, présente la continuation de formes typiquement mérovingiennes comme <domne>, nous trouvons même une potentielle apocope dans <centurions> (cf. figure 186).<sup>1505</sup> Mais la forme que nous tenons à signaler est l'expression <to illo livira> 'toi livre le' ; <livira> est la forme vulgaire directement issue de LĪBĒRA 'libère !' du verbe LĪBĒRĀRE. La graphie <TO> pour TU est étonnante, mais peut être juste une fermeture graphique du <u>. Une partie du manuscrit est reproduite ci-dessous.

figure 186 : *Missel de Bobbio*, fol. 253v, l.19-20



domne centurions to illo livi  
ra ...

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, notre corpus propre s'arrête en 717 ap. J.C. ; le document après cette date a une provenance de l'est du royaume franc, et à partir de 751 les documents témoignent d'importantes réformes au code écrit, ramenant une qualité classique au latin écrit, mais

<sup>1504</sup> Bengt Löfstedt (1961) « brauchen die Belege für *i* statt klat. *e* mit dem Lautwert  $\bar{e}$  and die für *i* statt klat. *e* mit dem Lautwert  $\check{e}$  nicht unterschieden zu werden... » (p. 37). Aussi, « die spätlat. Graphien *u* für klat. *o* mit dem Lautwert  $\bar{o}$  und *u* für klat. *o* mit dem Lautwert  $\check{o}$  in unbetonter Silbe in einem Zusammenhang zu behandeln... » (p. 83).

<sup>1505</sup> Si le manuscrit port le nom *de Bobbio*, c'est que Mabillon l'avait découvert à l'abbaye de Bobbio en Italie lors d'un séjour en 1686. L'étude de Hen et Meens (2004) argumente pour une origine du manuscrit dans la vallée du Rhône, probablement aux alentours de Vienne. En réalité les 300 pages du manuscrit sont copiées par plusieurs mains, mais nous voyons dans l'extrait ci-dessous que l'écriture est de type mérovingien.

qui obscurcit le lien entre la langue orale du quotidien et l'écrit. Nous avons quand même un texte important qui traite d'affaires mérovingiennes et dont la rédaction date d'avant la fin des rois mérovingiens et de leur latin.

### 12.1.3.1 Le Liber Historiae Francorum

Du VIII<sup>e</sup> siècle nous est parvenu le *Liber Historiae Francorum* (LHF) dont le consensus veut qu'il ait été écrit par un moine anonyme mais pro-neustrien dans la région de Soissons à la fin de la sixième année du règne de Thierry IV, voire en année 726 ou 727 (cf. G. Kurth, 1919; Taylor, 1924, p. 14; Gerberding, 1987b).<sup>1506</sup> Les plus anciens manuscrits contenant la LHF datent de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle vers 790 (cf. 1987a, p. 382) pour le Codex Bernensis (Burgersbibliothek) 599 qui forme le groupe « A » dans l'édition de Krusch (1888). Ce manuscrit est le seul que Taylor (1924) a consulté dans son étude de la latinité du LHF. Composé dans une écriture scripte caroline minuscule précoce et « disciplinée », les lettres sont larges et claires poussant Gerberding (1987a, p. 383) à conclure que le manuscrit proviendrait des centres où les réformes carolingiennes étaient en cours et avec le but de bien lire le texte à voix haute.<sup>1507</sup> Le LHF est aussi transmis dès une ancienne date dans le codex Vat. Pal. Lat. 966 que Gerberding (1987a, p. 838) date de 790 et dans le manuscrit de la BNF lat. 7906 fol. 59r-88v qui était inconnu de Krusch au moment de son édition, ce fragment ayant été erronément considéré comme une partie de *Dix livres d'histoire* de Grégoire de Tours. Il s'avère que ce fragment découvert tardivement et décrit par Gerberding (1987a) est contemporain au groupe A de Krusch, le codex Bernensis (Burgersbibliothek) n° 599, ou est plus ancien de peut-être une décennie comme le suggèrent les remarques paléographiques de David Ganz.<sup>1508</sup> Bischoff (1981) estime que le scripte est une forme archaïque de l'écriture de Lorsch, employée avant l'année 790.

Selon Gerberding (1987a, p. 384), ce fragment de la BNF commençant au premier chapitre du LHF avant de s'arrêter soudainement en mi-phrase au cours du chapitre dix-sept, n'ajoute rien à notre connaissance historique et est à peine exploitable sur le plan linguistique, car il contient une quantité très importante d'erreurs, notamment des erreurs de copie du scribe menant souvent à des non-sens.<sup>1509</sup> Ces erreurs pourraient être comprises comme de véritables difficultés à déchiffrer l'écriture de la rédaction mérovingienne originale. Gerberding (1987a, p. 384) atteste de la volonté du copiste d'éliminer une partie de la syntaxe mérovingienne et il note plusieurs remplacements des « accusatifs mérovingiens » *-o* et *-u* par la forme *<-um>* classique. Cette version du LHF démontre un emploi beaucoup plus normatif des terminaisons accusatives, datives et ablatives que l'édition de Krusch basée sur le *Codex Bernensis* (Burgersbibliothek) 599. Ce fragment est aussi d'intérêt car en plein

<sup>1506</sup> Le *Liber Historiae Francorum* est édité par Krusch (1888) dans la MGH SSRM 2., p.215-328.

<sup>1507</sup> Homburger (1962) a émis l'hypothèse que le manuscrit proviendrait du nord de la France. Bischoff (1981, p. 17) propose Fleury plus précisément.

<sup>1508</sup> Gerberding (1987) donne les remarques de son collègue Ganz. Il écrit « the *r* enters into ligature with *e*, the *œ* is used for the *et* ligature, there are two forms of *a* and *d*, and we have a flat-topped *g*, recalling insular scripts » (p. 383), c'est-à-dire : *<æ>*.

<sup>1509</sup> Voir notamment les notes de bas de page 21 à 25 dans Gerberding (1987).

milieu du chapitre douze il cesse de recopier le groupe A et recopie à la place le groupe B que Krusch (1888 MGH SSRM 2, p.219) estime être d'origine austrasienne.<sup>1510</sup>

Taylor (1924, p. 19), avait explicitement traité du groupe A, spécifiquement du texte du Codex Bernensis (Burgersbibliothek) 599 dans son *The Latinity of the Liber Historiae Francorum* et donc une étude comparative entre les résultats de Taylor et le fragment de la BNF lat. 7906 serait bienvenue à l'avenir. Le texte du Codex Bernensis (Burgersbibliothek) 599 témoigne déjà de réformes partielles : les graphies sont plutôt standardisées, ex. <gracia> apparaît habituellement pour GRATIA et on trouve rarement des effets de graphies inverses. On constate tout de même des graphies de type mérovingienne, par exemple /Ē/ tonique écrit <i>, ex. <acciperunt> pour ACCĒPĒRUNT 'saisir.<sub>3.PL.PARF.ACT.IND</sub>' (cf. Taylor, 1924, p.23) ou /ō/ tonique écrit <u>, ex. <spunsa> pour SPŌNSA 'épouse'. Dans la LHF la syncope devient plus visible dans les noms propres, ex. <Chilpricus> (MGH SSRM 2, p.254, l.3) pour CHILPERICUS.

Selon Taylor (1924), sa contribution la plus importante concerne l'émergence d'un seul cas régime (qu'elle appelle *oblique case* en anglais) utilisé dans les fonctions du génitif, de l'ablatif, du datif et de l'accusatif. Le scribe LHF dans le *Codex Bernensis* (Burgersbibliothek) n° 599 a remplacé la fonction accusative par les terminaisons <-a>, <-e>, <-o> presque 200 fois, tandis que l'hypercorrection avec une terminaison <-am>, <-um>, <-em> n'eut lieu que 15 fois, ce qu'elle interprète comme la preuve d'une tendance de la langue orale à employer un seul cas régime terminant par un /-a/, /-o/ ou /-e/.<sup>1511</sup>

### 12.1.3.2 Pépin III, Charlemagne, Alcuin et la *reformatio in melius*

À vrai dire, les réformes appelées *reformatio in melius* (cf. Michel Banniard, 2013, p. 83) sont plus anciennes que Charlemagne et Alcuin; nous trouvons déjà des réformes de la langue écrite dans les chartes datées du règne de Pépin III « le Bref » qui cherchait à rétablir une langue écrite se rapprochant de celle de l'Antiquité tardive. D'une part, ces améliorations au latin semblent s'attacher au fait que cette nouvelle dynastie n'était pas proprement d'expression romane. Allophones, leur langue maternelle était francique et le latin était donc une langue étrangère.

En Angleterre à cette même époque on trouve un phénomène semblable chez les anglo-saxons où l'étude du latin se concentrait essentiellement sur la langue écrite des pères de l'Église. Ce latin était appris dans les livres. Pour les habitants de la Romania du VIII<sup>e</sup> siècle, la référence au bon lieu latin

<sup>1510</sup> Selon Krusch, le groupe B devait être composé vers 736, mais la découverte du fragment dans BNF lat. 7906 fol. 59r-88v pousse Gerberding (1987a, p. 386) à réfuter cette conclusion : « This manuscript ... casts serious doubt on Krusch's conception of two neatly defined recensions, one Neustrian and the other Austrasian, each with its own publication date. ... Thanks to B.N. lat. 7906, the earliest date before which we can safely assume an entire B-recension existed is the date of our earliest complete B manuscript ... Vat. Pal. Lat. 966, probably in the 790s. » (p.386).

<sup>1511</sup> Taylor (1924) : « ...the scribe erred ... in one direction and consistently ; and such errors have become signs of a deep-seated tendency prevailing in the spoken tongue of the Franks of the eighth century. Indeed these 'errors' have become in the eighth century regular syntactic usages. In the year 727, date of the LIBER, one oblique case with a form ending in either -o, -e, or -a exists and functions alongside still flourishing Classic Latin oblique case-forms, a case which is eventually to supplant the Classic oblique cases, to come into the Old French language as the one oblique case and later to be substituted into the Old French language as one oblique case and later to be substituted for the nominative and for the single Romance case » (p. 13).

était celle de Donat, grammairien du IV<sup>e</sup> siècle (cf. Sot, 2001, p. 38). En réalité, la plupart de nos traditions latines remontent aux écritures de Donat.

PIPPINUS ou **Pépin** III dit le Bref, est le souverain qui a enfin saisi le pouvoir des Mérovingiens. Les linguistes qui ont observé les chartes du haut Moyen Âge, y compris Vielliard (1927, p. xi), Pei (1932, p. 6) mais aussi les historiens comme Lot ont tous noté que la dégradation de la latinité semble se ralentir et même s'inverser sous le maire du palais Pépin et ensuite sous son règne en tant que roi. Instruit à Saint Denis, c'est en reprenant la tradition des conciles ecclésiastiques du VI<sup>e</sup> siècle que Pépin put initier les réformes du latin. Pei (1932) a minutieusement suivi le progrès de ces réformes, dont il voit les phases initiales des réformes entre 750 et 770 ap. J.-C. Verdo (2010) a cependant démontré qu'en dépit d'une orthographe se rapprochant de celle de l'Antiquité tardive, le latin de la période carolingienne démontre une fluctuation importante dans le niveau de langage, témoignant souvent de formes romanes. La latinité médiévale des chartes ne s'impose de manière définitive que sous Louis le Pieu (couronnement 813-†840 ap. J.-C.), fils de Charlemagne et sous Charles le Chauve (couronnement 875-†877), son petit-fils.

Ces réformes de l'orthographe ont abouti à une scission entre la graphie et la prononciation à l'oral, et rendent difficile l'étude du roman sur cette période. Comme nous l'avons signalé dès l'introduction de cette thèse, la restitution des graphies plutôt classiques sous les rois carolingiens pose un véritable problème pour l'étude de la langue orale, laissant un vide relatif dans le corpus des témoignages écrits du latin vivant. Pei (1932) avait spécifiquement étudié les documents du VIII<sup>e</sup> siècle et il est clair dès son introduction que la langue écrite, malgré des tendances romanes dans la phonologie, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire, était indéniablement encore latine.<sup>1512</sup> Si la question des réformes péppiniennes et carolingiennes sont d'un grand intérêt, ici encore le sujet dépasse largement le cadre de cette thèse et nous orientons le lecteur à la thèse de Verdo (2010).

CAROLUS MAGNUS ou **Charlemagne** a hérité de son père un royaume uni qu'il ne partagea avec son frère Carloman que pendant trois ans, avant que ce dernier mourut dans des circonstances mystérieuses. Charlemagne mena des réformes de toutes sortes, mais parmi ses priorités était celle de la vie spirituelle qui se manifeste aussi dans la conversion brutale et forcée des Saxons du continent par l'épée.<sup>1513</sup> Le vaste territoire du royaume et le prestige du roi a aussi permis la rencontre des cultures : *franque, gauloise, irlandaise, anglo-saxonne, norroise, provençale, aquitaine, romane, lombarde, gothique, espagnole, arabe, byzantine, slave*, ce qui semble avoir stimulé la culture carolingienne d'autant plus.

Le 23 mars 789, Charlemagne adressa un capitulaire l'ADMONITIO GENERALIS de 82 articles à l'ensemble de ses sujets (d'où le nom 'à l'attention de tous') et qui s'inscrit plus généralement dans le plan administratif d'unifier les peuples de l'Empire carolingien sous une seule gouvernance

<sup>1512</sup> Pei (1932) : « These written records present, in great variety and abundance, evidence of a trend towards Romance in phonology, morphology, syntax, and vocabulary ; the language is unmistakably Latin—corrupt, incorrect, broken down, when judged by classical standards—but Latin nevertheless » (p. 1).

<sup>1513</sup> Voir Davis (2015) pour les pratiques impériales carolingiennes et Weexsteen (1996) plus particulièrement pour la christianisation des Saxons sous les carolingiens.

chrétienne.<sup>1514</sup> Pour mener à bien son projet, il ordonna la destruction des menhirs et des stèles, de tout ce qui pouvait rattacher le peuple à son histoire pré-chrétienne et afin de rapprocher son royaume de Rome, il ordonna le remplacement de la liturgie gauloise par la romane.<sup>1515</sup> Aussi, afin de mieux répandre la liturgie, il ordonna aux monastères et aux cathédrales d'établir des écoles pour l'enseignement de l'alphabétisation latine (cf. canon 72).<sup>1516</sup>

**Alcuin**, un savant northumbrien, éduqué à la cathédrale de York sous Ecgberht, successeur de Æthelberht, disciple de Bède le Vénérable et correspondant de Boniface l'apôtre des Germains est un des personnages clef dans la réforme du latin. C'est en 778 lors d'un voyage à Rome et de passage à Parme que le grammairien anglo-saxon rencontra Charlemagne, à ce moment *roi des Francs* et *roi des Lombards* qui l'invita à rejoindre sa cour. Dans les années 780 et 790, les intellectuels du royaume convenaient à l'école « palatine » de Aix-la-Chapelle où il devient l'enseignant de Charlemagne et de ses fils y compris le futur Louis dit le Pieux. Alcuin passa quand même une partie des années suivantes en Angleterre ; mais il prit une résidence permanente dans le royaume des francs à partir de 793.

Le grammairien est responsable de la publication de la *De Orthographia*, et aurait contribué au *De Litteris Colendis* sorti en 790 destiné à tous les monastères et les évêchés du royaume. Les deux textes revendiquant l'importance d'adopter une écriture et une prononciation standardisée et archaïsante des textes liturgiques. Roger Wright (2002b) a étudié cette question en profondeur. Pour Alcuin, ne pas parler comme les anciens, serait parler sans structure. Dans l'entête de son *De Orthographia* on peut lire :

« *Me legat antiquas vult qui proferre loquelas me qui non sequitur vult sine lege loqui* »

'qu'il me lit, celui qui veut proférer les paroles anciennes, et celui qui ne veut pas me suivre, parle sans loi'

Alcuin, *De Orthographie*, 101, PL p.901- 902

Selon Wright (1981, 1982, p. 109) l'objectif de la réforme était de lire les liturgies à voix haute dans la « bonne vieille prononciation » c'est-à-dire avec une prononciation pour chaque lettre. Pour ces médiévaux, la lettre était comme un phonème. Ainsi, Alcuin identifie la lettre comme la plus petite unité de la parole :

Littera est pars minima vocis articulatae

'la lettre est la part la moindre de la voix articulée'

<sup>1514</sup> Voir McKitterick (2008, surtout p. 237) et Mordek et al. (2013). Le texte de *l'admonitio generalis* est consultable dans Boretius (1883), MGH, *Leges 2, Capitularia regum Francorum* 1, p. 53-62 ou dans l'édition plus récente de Mordek et al. (2013) accompagnée de sa traduction allemande. Mordek et al. (2013) argumentent que *l'Admonitio* même était composée par Alcuin, amené de l'Angleterre pour aider avec les réformes liturgiques.

<sup>1515</sup> Si l'on admettait une survivance tardive du gaulois, les objectifs unificateurs carolingiens auraient signé le coup de grâce définitif pour la survivance d'un substrat gaulois distinct. *l'Admonitio Generalis* et les réformes carolingiennes font l'objet d'une longue bibliographie dont l'on ne mentionnera que quelques exemples, notamment McKitterick (2008) et Contreni (1995).

<sup>1516</sup> Le fonctionnement de ces écoles est décrit par Riché (1962).

Norberg (1968) détailla certaines conséquences de ces réformes, notamment la prononciation identique du /ĩ/ et /ī/ latins comme un seul son [i], du /ĕ/ et /ē/ comme un seul son [e], pareil pour les voyelles postérieures /ŭ/ et /ū/ comme [u] et /ō/ et /ō/ comme [o]. Rappelons-nous cependant que la différenciation entre les voyelles longues et périphériques et les voyelles brèves et centralisées faisait déjà partie du latin parlé au moins à partir du V<sup>e</sup> siècle, si ce n'est pas déjà du latin classique et archaïque.<sup>1517</sup> Selon Wright (1982, p. 106) les prononciations modernes de *habile* [abil] ← HABĪLĪS ou d'*étude* [etyd] ← STŪDIUM témoignent de l'efficacité de ces réformes et du transfert de formes savantes vers le vernaculaire. En effet, dans ces mots où nous prononçons une voyelle étymologiquement brève en tant que voyelle périphérique, nous faisons habituellement face à une prononciation savante issue des réformes alcuiniennes.

Ces réformes ont eu un impact particulièrement important à la messe depuis que l'*Admonition Generalis* a obligé l'emploi de cette prononciation standardisée ; le but était d'un côté d'empêcher l'invention de sermons non orthodoxes et de l'autre d'assurer que le message ne serait pas modifié par une prononciation vulgaire ou ainsi mal-comprise.<sup>1518</sup> McKitterick (1977, 1989a) a souligné comment cette transformation linguistique a aussi transformé la messe ; auparavant une célébration de vénération partagée, elle est devenue une forme de spectacle symbolique. Mais il ne faut pas trop pousser ce point, le rite latin exceptionnel existe encore en 2022 et bien qu'une partie importante des pratiquants ne comprennent pas la parole latine, grâce à la répétition et la traduction en langue moderne, les pratiquants participent tout de même à leurs actes de foi en latin. Alcuin mourra en 804 à Tours.

### 12.1.3.3 La langue vulgaire dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle

Les réformes de la langue ont donc créé une situation que l'on peut appeler diglossique à l'égard que la nouvelle prononciation du latin était réellement étrange par rapport à la langue maternelle des gallo-romans, mais dans le vécu des gallo-romans, ils devaient au mieux penser parler un « latin vulgaire », « populaire », mais l'opposition conceptuelle entre latin et roman (ou langue vulgaire) est selon Zumthor (1959) « une notion moderne, du moins elle ne semble s'être historiquement dégagée que de façon extrêmement lente, à la suite de la « Renaissance carolingienne » et comme une conséquence indirecte de celle-ci » (p. 217).

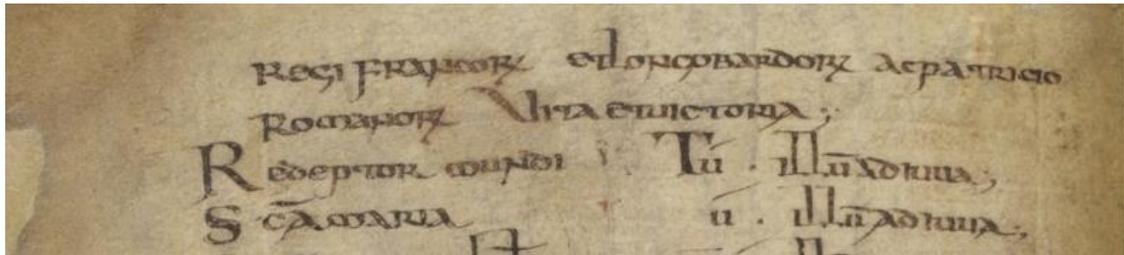
Le latin des liturgies et des manuscrits carolingiens était donc restandardisé sur le modèle de l'Antiquité tardive et les traces du gallo-roman deviennent donc très discrètes. Cantalusa (1990) a pu quand même recenser plusieurs exemples de la langue vulgaire, cachés parmi les écritures latines. L'on en trouve par exemple dans les *litanies carolines*, ou plus proprement les *laudes regiae* qui sont

<sup>1517</sup> La position classique qui veut que le sarde serait traditionnel dans le non-contraste des voyelles /ĩ/ et /ī/ est incertaine : la non-distinction de la qualité de ces voyelles peut tout autant s'expliquer par la perte ou la non-perception de ces contrastes dès la latinisation de la Sardaigne (cf. n. 1032, p. 625 et la discussion générale dans la section 8.2.2).

<sup>1518</sup> Alcuin était envoyé à l'abbaye de Saint-Martin de Tours en 797 afin d'assurer l'observation des services de manière conforme aux nouvelles attentes du roi. Parmi ces tâches il devait établir et assembler parmi les homélies celles qui étaient jugées comme appropriées (cf. Wright, 2002b, p. 140).

des invocations des noms des saints. Chantées à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle lorsque Charlemagne était encore roi des francs (donc du 9 octobre 768 au 25 décembre 800, date à laquelle il est couronné empereur), le peuple prie pour le bien-être du souverain et de ses fils en invoquant l'aide des saints.<sup>1519</sup> Si la plupart des manuscrits (ex. BNF lat. ms. 13159, fol. 163v) contiennent la phrase latine <Tu illū adiuva> (l.3, etc) une copie exceptionnelle, aujourd'hui à Montpellier et dont les feuilles proviennent de Soissons, contient des phrases gallo-romanes : *tu lo iuva* 'toi aide-le'.

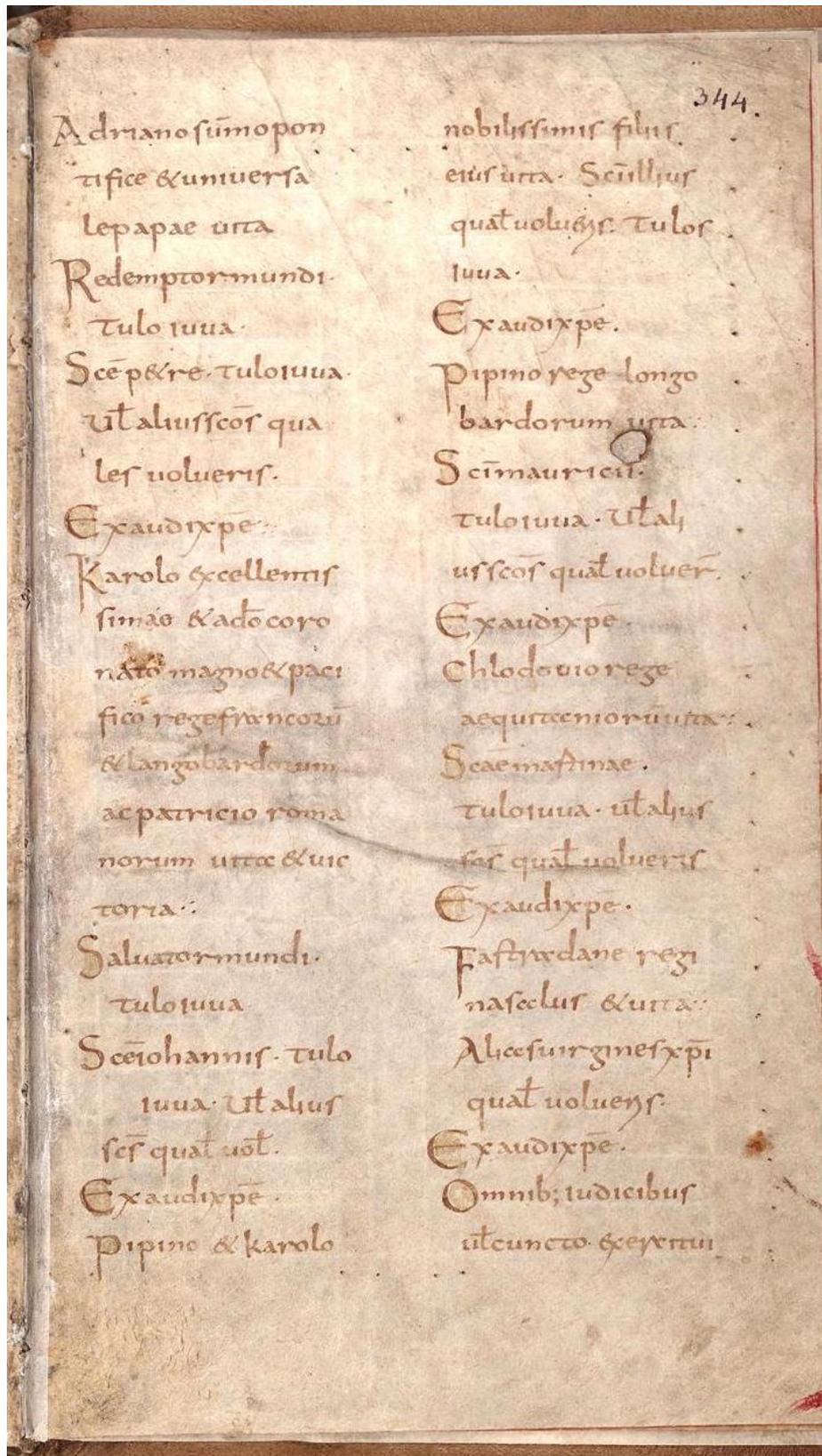
**figure 187** : <Tu illū adiuva> des *laudes regiae* (ex. BNF lat. ms. 13159, fol. 163v)



Tu illū adiuva

<sup>1519</sup> L'exclamation <tu los iuva> vient à la suite d'un passage latin « Pipino & Karolo nobilissimis filiis eius vita. Sancti illius, quales volueris—tu los iuva ». Ici Pépin, dit le Bossu, est visiblement le fils aîné de Charlemagne, né de sa première maîtresse Himiltrude. Le texte prédate définitivement la rébellion de Pépin le Bossu en 792, et date sans doute d'avant 777 lorsque son fils Carloman (renommé postérieurement Pippin) est né, étant donné que celui-ci n'est pas mentionné dans les *laudes*. Dans le cas où le <Pipino> des *laudes* serait Pépin, Carloman « roi des Lombards », le frère cadet Louis le Pieux est né l'année suivante, le 16 avril 778, et n'est définitivement pas mentionné ce qui donne un terminus ante quem de 778 pour les *laudes*.

figure 188 : &lt;tu los iuva&gt; dans les litanies carolines (Montpellier, ms. 409, fol. 344)



(342) Phrases gallo-romanes dans les *laudes regiae* de Soissons

1. <tu lo iuva> pour TU ILLO IUVA ‘toi, aide-le !’
2. <tu los iuva> pour TU ILLOS IUVA ‘toi, aide-les !’
3. <ora pro nos> pour ORA PRO NOBIS ‘prie pour nous !’

La forme <tu lo iuva> est comprise par Raynouard (1844) et par Zumthor (1959, p. 15) comme une forme gallo-romane correspondant à la phrase impérative latine TU ILLO IUVA ‘toi, aide-le’ ou TU ILLUM ADIUTA ‘Toi ; aide-le’.<sup>1520</sup> Cette exclamation apparaît notamment après les noms du roi Charlemagne et de ses fils, et représente vraisemblablement des prières du peuple pour leurs souverains. La phonologie historique confirme que ces formes sont du gallo-roman, témoignant notamment de la chute des voyelles faibles lorsque précédées par une autre voyelle et suivies par une voyelle gouvernante (cf. figure 189). Remarquons dans la forme 11b que le pluriel ILLOS donne <los>.

---

**figure 189 : tu lo iuva ‘toi aide-le !’**


---

|   |   |   |       |    |   |   |       |    |    |   |     |
|---|---|---|-------|----|---|---|-------|----|----|---|-----|
|   |   |   | gouv. |    |   |   | lic.  |    |    |   |     |
|   |   |   | └─┬─┘ |    |   |   | └─┬─┘ |    |    |   |     |
| C | V | C | V     | C  | V | C | V     | C  | V  | C | V   |
|   |   |   |       |    |   |   |       |    |    |   |     |
| t | u |   |       | il | l | o |       | i  | u  | v | a   |
| / | t | u |       | l  | ϕ |   |       | ɔ̃ | u: | v | e / |

---

Ce verbe IUVĀRE ‘aider’ ne semble pas s’être rendu jusqu’au français moderne, mais selon Zumthor (1959, p. 231) il serait représenté dans le verbe picard *juvir* et le normand *juir*.<sup>1521</sup> La *FEW* 5.92a donne aussi les formes *juva* dans la Suisse et dans le Jura, de même qu’en niçois *jouvá* qui sont peut-être tous des emprunts à l’italien *giovare* du même étymon tout comme *zovâ* frioulien. Dans le latin classique, les radicaux de ce verbe étaient (AD)IUVO, (AD)IUVARE, (AD)IŪVI, (AD)IUTUM. Dans le

<sup>1520</sup> Le texte édité apparaît dans Cantalusa (1990, p. 72). Le manuscrit portant le nom *Psalmi Davidis* et contenant les litanies carolines se trouve à Montpellier, Bibliothèque Universitaire H. 409.

<sup>1521</sup> Les évolutions de IUVĀRE → pic. *juvir*, norm. *juir* sont problématiques à l’égard que /ā/ → /i/ ne sont pas possibles hors du contexte palatalisant. Les formes modernes en /-ir/ pourraient dériver d’une forme IŪVĒRE ‘aider’ cf. De Vaan (2008, p. 318). Zumthor (1959, p. 231) cite Fouché (1967, § 108) pour les passages de /-ĀRE/ à /-er/ d’où à /-ir/ par exemple dans SPERĀRE → espérer → anglo-normand *esperir* ou donare → afr. *donner* → anglo-normand *donir*. Ayant parcouru l’ALF, nous ne trouvons aucune forme capable de confirmer le passage de /-āre/ → /-ir/ dans l’espace normand ou du nord.

français moderne, nous trouvons la forme *adjuvant* depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. C'est plutôt la forme fréquentative AD-IŪ-TARE qui a survécu dans le français sous la forme *aider*.<sup>1522</sup>

La forme <los> ← ĪLLOS est particulièrement importante car elle suggère la survie de /ʊ/ ← /o/ final au moins jusqu'en 772, date de la naissance de Charles « le Jeune » d'Ingelheim, deuxième fils de Charlemagne mentionné dans le document. Dans tous les cas, le /ʊ/ de ILLO devient le /ə/ de <le>, l'article défini masculin singulier du cas régime en ancien français, et ancêtre de notre propre article *le*. Sa réduction est probablement issue de la neutralisation de /ʊ/ → /ɪ/. Cependant, *lo* (prononcé [lu]) est encore un article défini du masculin dans l'oc. moderne. Nous avons l'impression distincte que sa procliticisation aux noms a empêché la réduction de /ʊ/ → /ɪ/ qui nous observons en fin de mot.<sup>1523</sup> Ce qui pousse Cantalauza (1990) à insister sur « la très grande ressemblance, pour ne pas dire l'identité de la langue vulgaire des gaules en 750 » écrivant « [qu']au huitième siècle, ni langue d'oc, ni langue d'oïl, mais une seule et même langue vulgaire [était] parlée » (p. 79).<sup>1524</sup>

L'autre phrase que nous voulons signaler <ora pro nos> apparaît aussi dans les *laudes regiae* et signifie 'prie pour nous'. Le verbe ORĀRE survie en afr. comme *orer*, en oc. comme *orar* et signifie 'prier' ou 'plaidoyer'. La forme est presque classique, sauf les pronoms <nos> là où le latin classique demande l'ablatif, donc ORA PRO NŌBIS (cf. Cantalauza, 1990, p. 77). Un remplacement morphologique est possible, l'ablatif à la place de l'accusatif, mais une explication phonologique est plus cohérente avec la survie du système casuel. Dans NŌBIS le /b/ devenu [β] s'assimile aux voyelles labiales, et dans le hiatus causé par sa chute le /ī/ est absorbé par le /ō/ donnant NŌBIS → \*nois → nos. La langue du VIII<sup>e</sup> siècle ressemble encore largement à celle des chartes mérovingiennes.

Malgré les réformes carolingiennes, l'héritage de la période mérovingienne n'était pas effacé dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Nous attirons ici l'attention sur une charte privée, Paris, AN, K 5 n° 12/2 datée de 769 et provenant de l'Île-de-France, produite au début du règne de Charlemagne et de Carloman; Pei (1932, p. 8) l'avait remarquée pour sa rusticité qu'il décrit comme « révélatrice du montant précis de changements linguistiques » ayant eu lieu entre 717 et 719.<sup>1525</sup> Cette charte est non seulement linguistiquement mérovingienne, mais les pratiques des scribes le sont également comme en atteste la numérisation. Nous pouvons aussi signaler une charte exceptionnelle, provenant des archives départementales de Meurthe-et-Moselle à Nancy, sous la cote G468, un précepte par lequel Charlemagne confirme un privilège d'immunité à l'abbaye de Salornnes.

<sup>1522</sup> Le /ō/ long de ADIŪTARE s'explique par la fusion du /w/ de la racine latine \*īŭ- avec le /ū/; la préfixation du /ad-/ signale porter de l'aide à quelqu'un. Le /-t-/ est le morphème fréquentatif, cf. CANĒRE 'chanter' vs. CANTĀRE 'chanter régulièrement, charmer'.

<sup>1523</sup> Nous trouvons aussi les formes /e en toulousain et en nord-occitan, ce qui dans ces cas suggère le progrès habituel de /ʊ/ → /ɪ/ dans les parlers occitans.

<sup>1524</sup> Celui-ci argumente en faveur de l'intercompréhension des langues d'oc et d'oïl jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, écrivant que « l'intercompréhension entre les Gaules du sud et les Gaules du nord devait être encore à peu près totale » (Cantalauza, 1990, p. 89)

<sup>1525</sup> Pei (1932, p. 8) : « ...[t]here is little doubt that [Tardif] no. 67 is an equally fit representative of 769, since it reveals exactly the amount of linguistic development that e should expect to find in the course of the intervening fifty-two years. The difference between [it and its neighbours] is enormous » (p. 8).

figure 190 : extrait de Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, G 468, ledit « Diplôme de Charlemagne en faveur de l'abbaye de Saint-Denis au sujet de Salone (6 décembre 777) ».



La charte même est rédigée dans une écriture mérovingienne tardive et contient de nombreuses formulations typiques du latin mérovingien.

(343) Mérovingianismes dans une charte carolingienne

- a. <genetore> (Rhin/777 T200, l.2) pour GENITORE 'généteur'
- b. <que circa genetore meo Pipinno rege> (Rhin/777 T200, l.2) pour QUI CIRCA GENITOREM MEUM PIPPINUM REGEM
- c. <ordinacionis> (Rhin/777 T200, l.5) pour ORDINATIONIS
- d. <sigellavimus> (Rhin/777 T200, l.11) pour SIGILLAVIMUS
- e. <in d(e)i nomen> (Rhin/777 T200, l.14) pour IN DEI NOMINE 'au nom de dieu'

Sur le verso, l'on trouve aussi une mention <confirmatio Carolo rege de privvile(gio) de Salona> écrite d'une main du VIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci est accompagnée d'une notice d'une main du IX<sup>e</sup> siècle, <confirmatio Karoli de privilegi ... de monasterio de Sal[ona]>, ce qui laisse voir une fluctuation importante des formes graphiques et morphologiques.

Mais le vrai intérêt de cette charte est le fait que ce texte original daté de 777 est accompagné d'une retranscription du même texte dans l'interligne au-dessus de chaque ligne. Atsma, Vezin et Marichal (1987) ChLA XIX, p.28) datent cette écriture en caroline minuscule de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Visiblement avant le XI<sup>e</sup> siècle, l'écriture mérovingienne était devenue difficile à lire et l'ensemble des formes classiques données dans (9.a-e) sont restaurées soulignant que les formes mérovingiennes n'étaient plus comprises ou devaient être corrigées selon la tendance lancée par les réformes alcuiniennes. Dans la figure 190 l'on voit la forme <genetore> mérovingien surmontée de <genitorē> carolingien.

Enfin, nous mentionnerons un dernier cas similaire. Pei (1932, p. 8) souligne le fait que la charte, Paris, AN, AE II 27 (= Nord/716 T4483), un privilège de la part du roi Chilpéric II au bénéfice de Saint Denis et de son abbé, fut reconfirmée sur demande en l'année 768, donc 52 ans plus tard sous le roi Pépin. Le scribe à l'époque de Pépin, Hitherius, a visiblement pris la charte Nord/716 (T4483), Paris, AN, AE II 27, effectuant une copie mot à mot qui survie en tant qu'Ile-Fr/768 (T2931). Dans sa copie il a mis à jour les dates et l'orthographe des noms propres, mais le trait distinctif de ce document est la rectification de l'orthographe selon les nouvelles normes. Selon Pei (1932, p. 8) ni la morphologie ni la syntaxe n'ont été altérées de manière significative, ce qui mène Pei (1932, p. 9)

à la conclusion que la préoccupation des réformes, au moins initialement, portait sur la forme des mots, l'orthographe et que dans la période carolingienne, la syntaxe continue d'évoluer vers des structures romanes. Ces conclusions sont confirmées par la thèse de Verdo (2010).

#### 12.1.4 Le neuvième siècle

|                  |                 |                |                 |                  |                   |                            |                |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|----------------------------|----------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup><br>801-900 | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|----------------------------|----------------|-----------------|------------------|

Le neuvième siècle est d'une grande importance pour l'histoire de la langue, car c'est au cours de ce siècle que l'on trouve la fameuse recommandation du concile de Tours de prêcher en langue romane vulgaire.<sup>1526</sup> C'est aussi au cours du IX<sup>e</sup> siècle qu'on date la composition du premier document en roman, les *Serments de Strasbourg* de même que la composition du premier texte littéraire en langue romane *la Séquence de Sainte Eulalie*. En admettant que le latin et le roman n'étaient encore qu'une seule entité conceptuelle au V<sup>e</sup> siècle, et en ayant démontré que cela continue d'être vrai sur le plan morphophonologique au cours du VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle, la question se pose tout de même : à partir de quand pouvons-nous parler du roman comme conceptuellement distinct du latin ? La réponse semble varier entre les régions. Nous ne nous occuperons que de la Gaule.

Malgré ces réformes, la Gaule avait une longue tradition mérovingienne accompagnée de sa prononciation romane locale et Alcuin, arrivé au monastère de Saint Martin à Tours, se plaignait dans une lettre pour la cour impériale de la *rusticité* de leur parler :

« Ego itaque licet parum proficiens cum Turonica cotidie pugno rusticitate »

Alcuin, *Epistola*, 172<sup>1527</sup>

‘Comme je me bats au quotidien contre la rusticité de la Touraine, c'est ainsi qu'un progrès si insuffisant est permis’

<sup>1526</sup> Pour l'importance du concile de 813, voir Lodge (2003). Bien qu'il démontre de façon assez convaincante que les structures de la variété haute et de la variété basse étaient assez différentes pour nécessiter une adaptation ; l'on ne peut pas conclure par ce passage des conciles que le gallo-roman et le germanique étaient tous les deux dans une relation exogène avec le latin médiéval.

<sup>1527</sup> « Ego itaque licet parum proficiens cum Turonica cotidie pugno rusticitate » (Alcuin, *Ep.* 172, éd. Dümmler (1994), MGH Ep. 4, p. 285). Voir aussi Wright (cf. 1982, p. 111).

## 12.1.4.1 813 après J.-C.

Même le passage du Concile de Tours en 813, celui qui prescrit l'usage de la *rusticam Romanam linguam* afin d'être mieux compris (cf. Wright, 1982, p. 121), n'est pas un indice décisif d'une rupture entre le langage populaire de la Gaule et celui du reste de la Romania, ni même avec le latin. Le passage souligne plutôt le fait qu'en 813 le peuple s'exprimait d'une façon bien différente de la langue artificielle imposée sur les administrations ; le latin scolaire et ecclésiastique issu des réformes alcuiniennes.

En réalité, le peuple n'a jamais appris la prononciation artificielle des réformes alcuiniennes qui était essentiellement un effort élitiste parmi la classe intellectuelle du clergé. Comme nous l'avons déjà évoqué, les réformes standardisantes de Charlemagne ont eu la conséquence d'exclure de la participation active tous ceux qui ne parlaient pas son latin restitué médiéval. Ainsi au Concile de Tours de 813, malgré l'influence alcuinienne de la décennie précédente, il a été décidé aussi bien que la messe serait faite en latin, mais que les prêcheurs devaient s'efforcer de dire les homélies dans le langage du peuple :

« ...ut easdem homilias quisque aperte transferre studeat in rusticam Romanam linguam aut Theodiscam, quo facilius cuncti possint intellegere quæ dicuntur »

'que chacun s'efforce de transposer ces dites homélies en langue romane rustique ou en langue tudesque, afin que tous puissent plus facilement comprendre ces choses qui sont dites'

## Concile de Tours, canon 17

Le concile de Tours est généralement vu comme l'événement qui a confirmé la séparation du « roman » et du « latin » notamment par ceux qui traduisent *transferre* comme 'traduire'.<sup>1528</sup> Mais il y a débat pour savoir si *transferre* veut littéralement dire traduire entre différentes langues ou plutôt transposer, voire adapter, à un langage courant. Pour le germanique (*theodiscam*) il s'agit clairement d'une traduction, mais dans le cas du roman (*rusticam romanam linguam*) l'emploi de l'adjectif *rusticam* continue de suggérer que le roman était une forme rustique du latin.<sup>1529</sup> Banniard continue de voir dans les termes LATINA et ROMANA une seule langue qualifiée selon sa variation diastratique et c'est un avis que nous partageons.

Si l'on ne dit pas « *rusticam Latinam linguam* » dans le Concile de Tours, nous pensons, que c'est parce que, comme depuis la période classique, les termes LATINE, LATINUS et LINGUA LATINA continuaient d'être associés aux formes acrolectales de la langue écrite (§ 1.6.2) et qu'une division conceptuelle entre « latin écrit » et « *Romanam rusticam* » s'est creusée davantage avec les réformes

<sup>1528</sup> C'est le cas de Hall (1974, p. 105) et comme l'argumente Banniard (2013, p. 82), le parallélisme avec le terme *theodiscam* (cf. Thomas, 1988, 1990) suggère que c'est une véritable traduction.

<sup>1529</sup> Wright argumente féroce­ment pour une lecture de <transferre> comme une transposition de style.

de la langue. Si la date de 813 est parfois acceptée comme un *terminus ante quem* pour la séparation conceptuelle du latin et du roman dans les royaumes francs, sur le terrain, cette division conceptuelle est compliquée pour des raisons autant linguistiques que sociales. Tout linguiste sait qu'il y a des langues modernes qui sont considérées comme conceptuellement distinctes, normalement pour des raisons géopolitiques, tout en partageant des structures grammaticales les rendant identiques ou très similaires sur le plan structurel. On pense notamment au serbo-croate, formellement une langue mais conceptuellement considéré comme quatre : le serbe, le croate, le bosnien, le monténégrin, avec une langue pour chaque pays.<sup>1530</sup> Selon des critères phonologiques le bas allemand, le néerlandais et le flamand pourraient se regrouper dans une seule langue de bas germanique continental, mais étant séparées sur le plan politique, et chacune ayant un standard national, on les divise entre langues bas franciques d'un côté et bas allemandes de l'autre. Les langues scandinaves sont un autre exemple, plus similaires entre elles que le sont les langues romanes. Étant donné que la linguistique comparative est née dans la ferveur nationaliste des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'on ne devrait pas s'étonner que les positions traditionnelles sur l'expansion et l'individuation des langues soient aussi teintées de ce nationalisme qui cherche à souligner la différence plutôt que les attributs rassembleurs.

Il y a au contraire, d'autres langues qui partagent une même étiquette en tant que « langue », mais qui en réalité démontrent des divergences énormes sur les plans phonétique et phonologique, syntaxique ou encore dans le lexique. Le « somali » par exemple se compose de trois grands groupes dialectaux, le somali du nord, le somali bénadirî du littoral et le maay dans le sud du pays, groupes dont les différences sont assez importantes pour empêcher l'intercompréhension ; selon Diriye Abdullahi (2001), le somali se composerait de langues couchitiques à part entière. Une situation similaire existe pour les langues sinitiques où cantonais et mandarin sont parfois regroupés sous une étiquette « langue chinoise », même si à l'intérieur du mandarin-même il existe une immense diversité linguistique.<sup>1531</sup> Même dans des grandes familles de langues comme l'anglais, des divergences importantes existent, notamment dans les voyelles, entre l'anglais parlé par exemple à Toronto, à Sydney ou encore à Manchester. Dans la sphère francophone, les avis varient à se demander si le *québécois*, voire le *français laurentien*, est une langue à part vue sa distance du « standard » sur les plans phonologiques, lexicaux et pragmatiques. Pour le québécois, il y a aussi un enjeu identitaire et de maintien de l'expression locale d'où l'existence d'institutions locales telles que l'Office québécois de la langue française, ayant entre autres la mission de définir et de promouvoir le français du Québec. Dans l'hexagone, nous évoquons des éléments semblables pour le français des communautés immigrantes de France, « la langue des cités » avec un lexique, une phonologie et des outils morphologiques distincts du standard qui servent aussi à projeter une identité sociale.

<sup>1530</sup> cf. Pereltsvaig (2021) : « ... a language that was known up to the beginning of the 1990s as Serbo-Croatian has since "divided" into not just two but four languages, each claiming distinctness from the others and trying as hard as they can to purge each other's influences... » (p. 6). Voir l'ensemble du chapitre 1 plus généralement pour un traitement de la distinction entre *langue* et *dialecte*.

<sup>1531</sup> Les dialectes chinois sont habituellement divisés selon des critères phonologiques, tels que la perte des codas (cf. Norman, 1988; Kurpaska, 2010, 2019). Quant au mandarin, Sanders (1987) distingue le mandarin idéalisé, un standard national basé sur le dialecte de Beijing au XX<sup>e</sup> siècle, des différents mandarins géographiques, les vernaculaires qui peuvent présenter des difficultés de compréhension entre eux (cf. Szeto et al., 2018)

Pour ces raisons, le témoignage historique ou social seul n'est pas le meilleur garant pour signaler la passation d'un état de langue à un autre. Nous devons chercher des critères internes à la langue qui indiquent le passage d'un système à un autre. Ramat et Ricca (2016) proposent différents critères grammaticaux qui distinguent les langues romanes de leur ancêtre latin. Sur le plan morphosyntaxique, on peut nommer plusieurs critères formels distinguant l'idéal latin de l'idéal roman ; certains de ces critères sont résumés dans la figure 191 :

**figure 191 : quelques critères typologiques du latin et du roman**

| Typologie latine classique          | Typologie romane                                    |
|-------------------------------------|---|
| absence d'articles                  | emploi d'articles pour distinguer la définitude     |
| faible emploi de préfixes           | fort emploi de préfixes                             |
| fort emploi de cas nominaux         | faible présence ou absence d'emploi de cas nominaux |
| verbes synthétiques                 | verbes périphrastiques                              |
| ordre des constituants assez souple | ordre des constituants SVO assez rigide             |

Sur le plan phonologique, nous pouvons contraster le latin classique qui est clairement une langue à isochronie syllabique, tandis que le gallo-roman et l'ancien français sont plutôt à isochronie accentuelle. Dans le latin classique, on contraste voyelles longues et brèves dans les syllabes toniques comme les atones, dans le gallo-roman on rallonge les voyelles toniques et on réduit et supprime les atones.<sup>1532</sup> Cependant, il y a un critère phonologique qui nous paraît primordial et qui sépare le protofrançais, comme la proto-langue d'oc et le proto-francoprovençal de la langue mère latine et des autres familles de langues romanes. Nous parlons évidemment de l'apocope de la finale. Depuis la nuit des temps indo-européens, les syllabes finales étaient porteuses de l'ensemble des informations syntaxiques pertinentes pour l'interprétation de la phrase. Le cas, le nombre et le genre étaient tous portés par cette voyelle ; son élimination a laissé le radical appauvri comme seul porteur de contenu sémantique et, de plus en plus, des prépositions et un ordre fixe des mots étaient employés pour remplacer la perte de la finale.

#### 12.1.4.2 Le roman n'est qu'un latin rustique

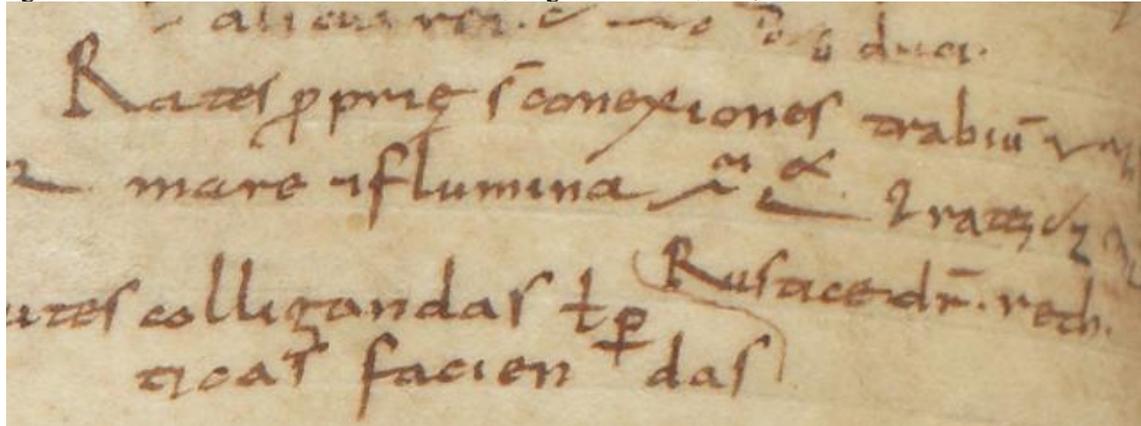
Comment était cette *lingua Romana rustica* parlée par le peuple de Tours ? Nous attirons votre attention sur une attestation exceptionnelle de la langue populaire écrite vers 840 ap. J.-C. Dans le [codex Bernensis \(Burgerbibliothek\) 165](#), un codex compilé dans le monastère bénédictin de Tours dans le deuxième quart du IX<sup>e</sup> siècle, on trouve quelques indices quant à la prononciation du proto-français.<sup>1533</sup> C'est un certain homme Berno, dont le nom germanique signifiait ours, qui

<sup>1532</sup> Voir Nübling et Schrambke (2004) pour les contrastes typologiques entre les langues à isochronie syllabique vs. les langues à isochronie accentuelle. Voir Noske (2020) pour l'application de ces concepts dans l'évolution du latin archaïque à l'ancien français.

<sup>1533</sup> L'ensemble des commentaires interlinéaires du manuscrit *Bernensis* 165 sont publiés dans Savage (1925).

présenta ce livre au monastère de Tours.<sup>1534</sup> Le codex contient certains œuvres de Virgil (notamment *Les Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*) et les interlignes sont marqués de commentaires et d'annotations de Servius et Donat afin de faciliter l'interprétation du texte. On trouve aussi des commentaires plus récents écrits par les scribes de Tours.<sup>1535</sup> Sur le verso du folio 32, dans un commentaire sur les *Géorgiques* (2.446), nous trouvons un passage par la main de Berno entrecoupé par des notes tironiennes. Dans ce passage, on peut lire dans une main carolingienne <Rates proprie sunt conexiones trabium (...) mare (et) flumina (...) rates (...) Rustice dicitur reth>.<sup>1536</sup>

figure 192 : extrait du fol. 32v cod. Bernensis (Burgersbibliothek) 165, colonne droite



La première partie ressemble à un passage du grammairien Pompeius :

<rates proprie dicimus conexiones trabium, per quas descendimus ad fluvium ; iste autem idem transtulit ad navem>

(Pompeius, *commentum de tropis* l.23-24, dans Keil (1868) GL 5, p. 305)

‘nous disons que les radeaux proprement sont les connections de travées par lesquelles nous descendons par le fleuve, ou pour se déplacer d’une île à un navire’.

Pendant ce qui suit < rates ... rustice dicitur reth> est un ajout de la main de Berno qu’on peut traduire comme ‘RATES rustiquement se dit reth’ ou, dit plus élégamment, que le mot latin RĀTIS ‘rafiot’ se dit reth dans le vernaculaire du IX<sup>e</sup> siècle. L’interrogation de Savage (1928, p. 405) sur la nature ancienne française ou latine vulgaire de cette langue rustique n’est clairement plus pertinente

<sup>1534</sup> On trouve dans le passage introduisant Berno l’emploi d’une structure romane, le futur *-ment*, esp. *-mente*, it. *-mente* adverbiale. « Hunc virgili codicem obtulit Berno Gregis Beati Martini Levita devota mente d(e)o et eidem Beato Martino Perpetualiter Habendum » (*Codex Bernensis* 165 f.1v).

<sup>1535</sup> Savage (1925) distingue au moins 6 mains distinctes qui ont contribués aux annotations. On appelle ces manuscrits annotés des *scholia*, c’est-à-dire un livre destiné à l’enseignement, aux écoles.

<sup>1536</sup> Van Uytfanghe (1991, p. 118) signale ce passage donnant ce qui semble être un latin normalisé avec le sujet au singulier « ratis rustice dicitur reth », mais nous avons bien vérifié le manuscrit et c’est la forme avec <e>, <rates> qui est présente. On trouve toute une « chaîne de commentaires », car Uytfanghe renvoie à une note dans *Speculum* de Savage (1928) « the word rustice is used by Berno, also of Tours (early ninth century) in a note in the same codex on rates (Geo. ii, 446): rates rustice dicitur reth » (p. 405) et qui renvoi à son tour à une publication de Funaioli (1915, p. 68) qui serait le premier à noter cette scholia. Förster (1877) a reconnu dans RĀTIS latin l’étymon de ré ‘bûcher’ français.

dans le paradigme du monolinguisme complexe.<sup>1537</sup> La langue rustique de l'époque correspond au gallo-roman voire au protofrançais dans la Touraine.

L'orthographe <reth> a un nombre limité de prononciations possibles en protofrançais : [ræþ], [reþ], [rɛþ] ou peut-être [rets], mais la plus évidente est [ræþ], témoignant de l'antériorisation du /a/ tonique libre, de la lénition du /t/ intervocalique, de l'apocope de la finale et du dévoisement de la finale. Ainsi, <reth> serait le cas régime au singulier du nom ancien français *ré* qui apparaît dans Godefroy (1880, vol. 6, p. 633) avec le sens de 'bûcher'. Il survit aussi dans le judéo-français comme *red* (aussi *reç* et *réyz* (cf. Darmesteter et Blondheim, 1929)) et notamment dans l'occitan comme *rat*. Ce <reth> nous est mieux connu dans le mot fr. *radeau*, un emprunt à l'oc. *radel* qui n'est rien d'autre que la racine *rad-* le diminutif avec le suffixe oc. *-el*, fr. *-eau* ← -ELLUS latin et qui signifie donc 'petit rafirot' (cf. FEW 10.118a).

L'important dans le cas de notre note interlinéaire <reth> est que la voyelle tonique est définitivement antériorisée, indiquée par la graphie <e>, que l'ancienne consonne /t/ intervocalique a subi la lénition, indiquée <-th> et la voyelle finale a subi l'apocope. L'emploi du <e> pour le /a/ tonique libre est étonnant, car les *Serments de Strasbourg* écrits dans cette même période (842 ap. J.-C.) préservent encore un <a> comme dans <fradre> et <returnar>. L'évolution de RATEM → <reth> suggère que l'antériorisation date d'avant l'apocope et que l'antériorité est restée la même quand l'environnement est devenu fermé. Dans tous les cas, l'on fait clairement face à du protofrançais qui est tout de même considéré comme une forme rustique de la langue latine.

Cet état des choses est aussi exprimé dans le *Codex Bernensis (Burgersbibliothek) 363* dont l'origine a longtemps été débattue. Chandler (2017), suivant Gavinelli (1983), y voit une production du troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle, c. 860 par un scribe irlandais au monastère de San Ambrogio, à Milan.<sup>1538</sup> Dans une note marginale au folio 43b, l'on trouve le passage <citrus, quod dicunt rustici cidra> qui peut se traduire 'le citrus que les rustiques appellent « cidre »'. Le mot « cidre » pose plusieurs problèmes; le TLFi et la FEW lui attribuent l'étymon SĪCĒRA 'boisson alcoolisée', et il s'agit un mot emprunté finalement à l'hébreu, צַרְסָר *tšēkār* 'boisson forte' via le grec σῆκερα (*síkera*) un nom du genre neutre. En latin tardif ce mot SĪCĒRA était de genre féminin selon le Gaffiot, et de genre neutre selon Lewis et Short—si l'usage fluctue on semble faire face à un cas classique d'un nom neutre SICERUM au singulier, SICERA au pluriel. Nous trouvons une continuation féminine dans les mots esp. *sidra* ou *cidra*, cat. *sidra*, le port. *sidra*. Mais cette étymologie n'est pas sans problèmes. Le /s/ initial reste normalement [s] dans le picard et pourtant on trouve la forme [tʃi:t] (ALF n° 284

<sup>1537</sup> Savage (1928) : « I shall leave it to Romanic philologists to determine whether *rustice* here means Old French or Vulgar Latin » (p. 405). Dans le paradigme moderne présenté au premier chapitre (§ 1.6-1.8), il est clair qu'ancien français et latin vulgaire sont essentiellement deux référents temporels d'une même continuité linguistique. Cependant, au IX<sup>e</sup> siècle ce proto-français *rustice* pouvait bien s'opposer au latin réformé que nous trouvons dans le corps principal et dans les gloses du texte.

<sup>1538</sup> Chandler (2017) : « A brief examination of some internal evidence illustrates the methodology employed in this study and supports the argument that Codex Bernensis 363 was written by an Irish scribe in Milan in the second half of the ninth century » (p. 4).

de cidre, pt. 288) dans le Pas-de-Calais<sup>1539</sup> et de manière éparpillée en Gaule. En Savoie, la FEW atteste d'une forme *citro*, forme qui pourrait remonter à la forme SICERUM ou MALUM CĪTREUM 'pomme du citrus' ; ce serait grâce au *yod* de la syllabe post-tonique que la séquence /-tr-/ est préservée, cf. ĀTRIUM → *âitre* 'cimetière autour d'une église', doublon du mot savant *atrium*.

En ancien français on trouve les formes *sizre* (psautier de Cambridge, XII<sup>e</sup> siècle), *cisdre* et *sidre*, *sire*, *cildre*, *citre*, *sidge* qui donnent les formes du moyen anglais ; *sidre*, *sider*, *cedyr*, *cidre*, *siper*, *cyther*, etc. le breton atteste aussi de l'affrication de l'initiale dans *chistr* forme de *sistr*. Le genre masculin du mot *cidre* en français s'explique le plus simplement par son origine dans un nom neutre SICERUM. Malgré les questions d'ordre étymologique, l'attestation est claire que ce fruit appelé *citrus* portait déjà le nom de *cidra* dans la Gaule du IX<sup>e</sup> siècle.

Dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, l'unité entre la langue parlée et la langue écrite est encore visible dans la *vita* de Adelard de Corbie, mort en 827.<sup>1540</sup> Chez son biographe, Paschase Radbert (né. 790-†c. 865) on voit que le gallo-roman (*vulgo*) qui se juxtapose avec le germanique, est encore considéré comme une forme populaire du latin, langue soutenue.

« vel quis sine mentis scrupulo poterit epistolarum eius nitorem eloquentiae recitare? Quem si vulgo audisses, dulcifluus emanebat? Si vero idem barbara, quam Teutiscam dicunt, lingua loqueretur, praeeminebat claritatis eloquio, quod si latine, iam ulterius prae aviditate dulcoris, non erat spiritus »

(Paschase Radbert, *Vita Adalhardi*, chap. 50, éd. Pertz (1829) MGH SS 2, p. 534)

' Qui pourrait réciter la splendeur des lettres éloquentes sans inquiétude de son esprit ? Tu comprends que dans la *voix du peuple*, il resterait doucement. En vrai, si ce même Adelard, parlerait dans la langue barbare qu'ils appellent le *teudesque*, langue dont il parlait et qu'il préférerait pour la clarté de l'élocution, si donc en latin elle n'aurait pas d'esprit au-delà du désir ardent du son agréable.

Pour Rossi (1986) « la différence entre *vulgo* et *latine* ... est une [différence] de degré et non pas d'essence » ce qui contraste avec son germanique « barbare » mais « charitable en expressivité » (p. 2).<sup>1541</sup> Encore au IX<sup>e</sup> siècle, et malgré les réformes du latin, il était compris que la langue romane

<sup>1539</sup> Le [s] initial est bien préservé dans [si:] mais [ʃ] est régulièrement issu de /ci/, tel que dans [ʃi:] (ALF n° 287 *ci* – *cils*, pt. 288) du latin CĪLIUM 'paupière'.

<sup>1540</sup> Il était petit-fils de Charles Martel et demi-frère de Pépin le Bref, instruit à l'école palatine de la cour carolingienne à Aix-la-Chapelle; à 20 ans il entra au monastère de Corbie (cf. Kasten, 1986).

<sup>1541</sup> Rossi (1986) « it is clear that the Germanic tongue is most clearly set apart; not only in its typical double definition [barbara, quam Teutiscam], but in the effort to valorize its quality or potential (caritatis eloquio). The difference between *vulgo* and *Latine*, on the other hand, seems to be of degree, not kind: "dulcifluus"/ "ulterius prae aviditate dulcoris" this further set off by the disclaimer that his desire to use Latin was not because of arrogance, but because of the greater possibilities afforded by *grammatica* for 'sweetness'. In this passage Romance is still viewed as a register of *Latinitas*, not unlike the other common denomination given it, that of *rustic elocutio* » (p. 3).

du quotidien était une forme populaire du latin écrit. Cette *lingua Romana* nous revient dans sa plus claire attestation 15 ans plus tard dans les fameux *Serments de Strasbourg*.

### 12.1.4.3 Les serments de Strasbourg

Malgré une bibliographie immense, les *Serments* continuent de poser autant de questions qu'ils offrent de réponses.<sup>1542</sup> *Les serments de Strasbourg*, datés de 842, et pris entre les frères Charles « le Chauve » duc d'Aquitaine et Louis « le Germanique » contre leur frère Lothaire, sont préservés dans une seule copie faite vers l'an 1000 qui retranscrit le *De dissensionibus filiorum Ludovici* de Nithard (né. 795 - † 844), probablement à l'Abbaye Saint-Médard de Soissons (cf. Cerquiglini, 2013, p. 92) et gardé aujourd'hui à la BNF sous la cote ms. lat. 9768.

Wright (1982) est de l'avis que les *Serments* étaient composés avant l'événement-même de la paix forgée entre les frères Charles et Louis, dans le but d'être lus à voix haute lors de la cérémonie et que la transcription romane devait surtout servir à Louis, qui ne connaissait pas les normes phonographiques mérovingiennes, pour ainsi lire le texte avec une prononciation adaptée à la langue maternelle des gallo-romans. Cette hypothèse ne fait pas unanimité. Cerquiglini (2018) voit surtout dans la rédaction romane et germanique, un acte politique de la séparation des royaumes. Or, il faudrait signaler que mise-à-part l'absence graphique de voyelles alternantes, la graphie des *Serments* est encore notablement mérovingien (cf. figure 193). La proximité du texte avec la langue orale du IX<sup>e</sup> siècle est aussi abordée par différents chercheurs avec Hilty (1978, p. 141) par exemple, proposant une valeur [ə] pour les voyelles finales atones écrites variablement <e>, <o> ou <a>.

Avec les *Serments de Strasbourg* on passe définitivement vers un état de langue romane archaïque. Les *Serments* sont généralement considérés comme du protofrançais, mais d'autres chercheurs ont voulu voir de l'occitan, par exemple à cause des graphies <i> et <u> pour les /Ē/ et /Ō/ toniques.<sup>1543</sup> Les différents phénomènes que nous avons datés de la période mérovingienne y sont tous représentés, et certains qui ne sont pas visibles dans le latin mérovingien mais qui sont accomplis dans l'ancien français sont bien présents dans les *Serments*. Notamment, l'ensemble des voyelles post-toniques issues des voyelles antérieures et postérieures ont disparu (cf. § 9.6.1, figure 134). Cependant, le /A/ final est parfaitement préservé comme <-a>. Le /a/ final atone est représenté <a> 12 fois comme prévu, il est difficile d'affirmer que celui-ci soit passé à un /ə/ phonologique distinct du /a/ initial ou qu'il continue de représenter l'archiphonème /v/ réduit. La forme <fradra> ← FRĀTREM suggère quand même que les voyelles /i/ et /ɛ/ avaient enfin rejoint le /v/, vraisemblablement devenu /ə/, mais beaucoup en dépend de s'il s'agit d'une graphie représentant les formes phonologiques ou les prononciations dérivées.

Le texte présente quand même quelques particularités. Le /a/ de SUAM représenté <o> dans <de suo part> 'de sa part' s'explique par l'effet labialisant du /w/ précédent. Ainsi /swa/ → /swɔ/ est un phénomène encore visible en Dordogne, en Corrèze, dans l'Aveyron, en Ardèche, dans le

<sup>1542</sup> Voir les références, entre autres chez Ewert (1935).

<sup>1543</sup> Cerquiglini (2013, p. 104-109) présente les différents arguments phonologiques et syntaxiques qui ont été utilisés pour argumenter en faveur d'un dialecte ou d'un autre.

Puy-de-Dôme, et partiellement dans le Jura (cf. l'ALF n° 842 à sa mère).<sup>1544</sup> Dans la forme <fazet> (*Serments* l.11) le /a/ post-tonique de FACIĀT est représenté <e> sous une combinaison de la réduction de /ǣ/ atone en |I| et du contexte palatalisant. Cerquiglini (2013) remarque que « l'a après une palatale a été réduit : *fazet* (du latin *faciat* ; ancien provençal *faza*) » (p. 106). Nous avons aussi pu expliquer le passage de TENIAT → <tenit> par la réduction de la post-tonique suivie d'une rephonologisation comme /ī/ et le déplacement de l'accent. Le protofrançais des *Serments* se présente donc comme une continuité naturelle du latin mérovingien, témoignant des phénomènes de réduction et de renforcement vocalique que nous avons pu étudier dans nos chartes. Si les normes graphiques des *Serments* sont typiquement mérovingiennes, Nithard recopiait ces textes à la fin du X<sup>e</sup> siècle ou au début du XI<sup>e</sup>. Le fait que Nithard traite le gallo-roman comme « romana lingua », sans l'adjectif *rustica* peut suggérer que vers le tournant du millénaire la division conceptuelle entre langue latine et langue romane était accomplie, annonçant ainsi les conditions linguistiques du Moyen Âge classique.<sup>1545</sup>

Nous débattons encore pendant des années de quel état de langue est présenté dans les *Serments de Strasbourg* si même il s'agit d'un futur dialecte. Premat (*en préparation*) fait le tour des hypothèses qui ont été suggérées par le passé, et peut-être bien qu'avec du recul nous arriverons à identifier son caractère dialectal. Dans tous les cas, la « nouvelle chronologie » que nous proposons ici devrait aider dans cette tâche. Ce que nous voulions souligner cependant est un avis émis par Cerquiglini (2018) du rôle central de Nithard dans « l'invention de la langue française ». Nithard était un petit-fils de Charlemagne, noble mais pas héritier car fils de Berthe, une des filles de Charlemagne et d'Angilbert qui était un de ses diplomates. Par extension il était cousin des fils de HLUDOVICUS-Clovis 'Louis « le Pieux », c'est-à-dire de HLOTAHARIUS-Clotaire plus communément appelé Lothair I<sup>er</sup>, de HLUDOVICUS ou Louis II dit « le germanique » et de CAROLUS-Charles dit « le chauve ». <sup>1546</sup> Il était donc membre de la famille carolingienne et intimement lié à l'histoire familiale. Une lecture plus approfondie du contexte qui entoure les *Serments* suggère en effet que Nithard rend hommage à la création d'une séparation durable entre les royaumes, une séparation qui passe aussi par les langues. Pour citer Cerquiglini (2018) :

« Si le protofrançais fût si précocement confié au parchemin, c'est qu'un esprit pénétrant en avait compris la potentialité et la valeur. La

<sup>1544</sup> Selon Cerquiglini il s'agirait plutôt d'une erreur de copie, mais il évoque aussi la possibilité que <o> comme <e> puissent indiquer le « e muet » (p. 93).

<sup>1545</sup> Rossi (1986, p. 57) a signalé cet usage du terme *romana lingua* sans les adjectifs *rustique* ou *vulgaire* pour indiquer son autonomie par rapport au latin, mais il va un peu plus loin en argumentant que le scribe des *Serments* est intentionnellement archaïsant, latinisant, mérovingisant; il écrit même « Romance ... imitating Latin by its adoption of a notarial register » (p. 57). Si tel est le cas, la conclusion logique serait que le scribe aurait composé les *Serments* (ou les aurait transposés d'une version latine) dans le but de raconter l'histoire de cet événement. En revanche, les conséquences philologiques et linguistiques sont très sévères si l'on accepte une composition au X<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, car le document n'aurait plus aucune valeur comme attestation du IX<sup>e</sup> siècle. Contre cette position, Cerquiglini (2013) propose que la rature d'une forme <en> corrigée <in> (l.10) serait la preuve que le copiste du X<sup>e</sup> siècle avait accidentellement écrit le <en> typique de la langue gallo-romane du X<sup>e</sup> et aurait par la suite corrigé vers <in> pour suivre son modèle.

<sup>1546</sup> Le lecteur perspicace aura bien compris que *Louis* et *Lothaire* sont la continuité des noms mérovingiens Chlodovechus et Chlotacharius présents dans nos chartes mérovingienne, l'historiographie ayant inventé un redémarrage des noms avec l'ascension « de la deuxième race » c'est-à-dire des carolingiens au trône.

langue vulgaire peut, face au latin, énoncer et symboliser la perspective nouvelle ; porteuse de diversité, elle est la figure de la confraternité jurée. Nithard ose tracer quelques lignes de protofrançais parce que les *Serments de Strasbourg* sont bilingues (roman/francique), doubles (princes/fidèles) et croisés (Louis/Charles). Il fallait pour cela étayer d'audace une intuition bienveillante des idiomes naturels, et en produire du sens »

Cerquiglini (2018) *L'invention de Nithard*, p.71

Vue sous cette loupe, l'invention du français et des langues romanes n'est pas un acte naturel ou linguistique proprement dit, mais un acte politique de séparation et d'identification des communautés.

#### 12.1.4.4 La séquence de Sainte Eulalie et le crépuscule du latin mérovingien

L'autre monument du IX<sup>e</sup> siècle, la *Séquence de Sainte Eulalie* est un *versus*, est un poème inséré à la messe en l'honneur de la sainte (cf. Cantalaura, 1990, p. 41). C'est le premier texte littéraire qui nous est connu en langue romane, composé en 29 vers assonants ; à cet égard la séquence est héritée des traditions de l'antiquité tardive. L'origine du texte est encore débattue ; Arco Silvio Avalle (1966) argumente pour une origine en Lorraine ou en Champagne, tandis que Schwarzchild (1952), Biedermann-Pasques (2001) et Hilty (2014) y voient des traits wallons.<sup>1547</sup> La composition de la *séquence de Sainte Eulalie* est habituellement datée vers 880 ap. J.-C., mais l'on doit reconnaître que cette datation tient à peu de choses. Le *terminus post quem* du manuscrit est le 23 octobre 878, car le document qui suit la *Séquence*, la *Chanson de Louis* traite de la bataille de Saucourt ayant eu lieu en août de 881. Visiblement la *Chanson de Louis* francique n'a pas pu être écrite avant la bataille même. En revanche, Louis est mort le 4 août de 882 et le document porte le titre de *Rithmus Teutonicus de pia memoriae Hludovico rege, filio Hludvivi* 'le rythme teutonique de la pieuse mémoire du roi Louis, fils de Louis'. Pour cette raison, l'on date la *Chanson de Louis* de « peu après » la mort de Louis (cf. G. Hilty, 1968, p. 6). Dans Zuk (2018b), nous avons suggéré que la composition de la *Séquence* au moment de la redécouverte des reliques de la Sainte à Barcelone en 878 et la promotion de la sainte s'inscrivent dans un projet d'impérialisme carolingien dans la marche espagnole.

L'un des traits surprenant de la *Séquence de sainte Eulalie* du point de vue mérovingien est la réduction de toutes les voyelles finales vers ce qui semble être un seul /ə/ issu de /-o/, ex. <diaule> (l.4) ← DIABOLUM, <seule> (l.24) ← SAECULUM, de /-e/, ex. <veintre> (l. 3) ← VINCĒRE, <sempre> (l.10) ← SEMPER et de /-a/, ex. <spede> (l. 22) ← SPATHA, <kose> (l. 23) ← CAUSA, y compris dans les contextes palatalisants, ex. <manatce> (l.8) ← MĪNĀCIA.

L'autre particularité notable de la séquence est l'emploi occasionnel d'un <-a> final dans les formes <buona> (l.1) ← BŌNA, <pulcella> ← \*pollicella, <Eulalia> (l.1), <anima> (l.2) ← ANIMA, <clementia> (l.29) ← CLEMENTIA. Berger et Brasseur (2004, p. 65, 88) tentent d'expliquer ces formes

<sup>1547</sup> Rossi (1986) donne aussi des arguments en faveur des différentes hypothèses : *wallon, francien, champenois, picard* concluant qu'il s'agit d'un *Schriftsprache*, « a very particular emanation from the hands of an individual scribe, who chose to piece together a particular *scripta* by drawing upon variants familiar to him » (p. 68).

au début et à la fin du poème comme des assonances avec un potentiel *alléluia* prononcé avant et après la récitation.<sup>1548</sup> Berger et Brasseur (2004) considèrent finalement que « le *a* est celui du latin » (p. 93). Étant donné le contexte de sa composition et l'origine espagnole de la sainte, il n'est pas non plus farfelu que ces formes soient des occitanismes correspondant à l'oc. *buona*<sup>1549</sup>, *pulcella*, *Eulalia*, *anma*, *clemencia*. Dans tous les cas, la forme <anima> avec la post-tonique intacte est une forme savante. Comme dans les *Serments de Strasbourg* les voyelles issues de /ɪ/ et /ɛ/ ont chuté à moins qu'elles soient dans une position de soutien, et de toute évidence /ɪ/, /ɛ/ et /e/ ne sont plus contrastifs dans la *Séquence*, donnant un caractère innovant à la langue.

Le changement de l'apparence du latin écrit à partir de 727 (nos chartes (Lorr/727 T3870), (Als/728 T3871), (Als/732 T3872), (Ile-Fr/751 T2922), etc. semble s'expliquer par le transfert du pouvoir de la Neustrie vers l'Austrasie. Comme Rice (1902) le remarqua, les graphies et prononciations gallo-romanes du latin en Gaule, si elles servaient parfaitement à la cour mérovingienne, étaient considérés comme barbares par les dignitaires étrangers et *allophones* de la cour carolingienne.<sup>1550</sup> Ainsi Rice (1902) et Lüdtke (1964) voient les différences entre les *Serments* et *Eulalie* comme des différences entre le scribe mérovingien et le scribe carolingien. Selon Rice, l'adoption des nouvelles pratiques d'écriture et de prononciation n'a pas pu se faire du jour au lendemain ; les scribes formés dans la tradition mérovingienne ont sans doute continué d'employer ces méthodes à côté de la nouvelle, peut-être aussi tard que jusqu'en 830 ap. J.-C.<sup>1551</sup> De façon générale, on trouve la continuité des pratiques mérovingiennes au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, notamment dans les documents produits hors de la chancellerie royale. Le manuscrit BNF lat. 13246 démontre la continuité de l'onzial mérovingien et le texte nommé « formules de conjuration » sur le folio 253v étudié par Boucherie (1874) témoigne clairement de la continuité des pratiques mérovingiennes : <e> pour /ī/ atone, <u> pour /ō/ tonique, etc.

Rice (1902) a souligné une différence importante entre les graphies de nos deux « monuments » les plus anciens de l'ancienne langue française, les *Serments de Strasbourg* et la *Séquence de Sainte Eulalie*. Écrits à une quarantaine d'années d'écart, Rice (1902, p. 11) estime que l'état de langue de ces deux textes devait être sensiblement le même. Paris (1875) va plus loin, estimant qu'ils sont même rédigés dans le même dialecte. Nous sommes plutôt de l'avis que la *séquence d'Eulalie* reflète en effet un état

<sup>1548</sup> Les auteurs reconnaissent l'incertitude de cette hypothèse et mentionnent les réserves émises par Crocker (1977)

<sup>1549</sup> La forme diphtonguée se trouve éparpillée dans le Midi; voir ALF n° 147 *bon – bonne*.

<sup>1550</sup> Rice (1902) : « Just so the spelling and pronunciation approved by the Merovingians were considered barbarous by the cultured foreigners whom Charlemagne called to his court about the year 782, and a new standard of writing was set up at once » (p. 4). Ici nous employons le terme *allophone* dans son sens sociolinguistique pour une personne qui n'est pas locuteur natif de l'une des langues nationales. Employé initialement pour décrire un résident du Canada ne parlant ni français ni anglais comme langue maternelle, l'on peut l'appliquer au contexte mérovingien pour un habitant de la Gaule ne parlant ni le gallo-roman ni le germanique comme langue maternelle. Nous pensons donc aux Bretons ou aux marchands syriens, etc.

<sup>1551</sup> Rice (1902, p. 5) suggère même l'emploi de graphies mérovingiennes aussi tardivement que 872 ou 873, citant le document n° 103 repéré dans le *De Re Diplomatica* Mabillon (1709). Ayant repéré ce document nous estimons que bien qu'il soit empreint de vulgarismes, ex. <kavallas> pour CABALLOS 'chevaux' et <Karule> pour CAROLE 'Charles<sub>AB.S</sub>', rien ne suggère un héritage particulièrement mérovingien en comparaison avec la prolongation d'une tradition locale. Rédigé à Caunes, dans le narbonnais, certains traits occitans se distinguent par exemple par l'emploi du /k/ devant /a/ pour indiquer la non-palatalisation du /c/ latin par rapport à la forme palatalisée émergeant dans le centre.

plus évolué de la langue, mais comme le souligne Rice (1902, p.11), la différence remarquable entre ces deux textes est leur choix de graphies.

figure 193 : comparaison des systèmes graphiques sur 10 siècles

|                               |                 | tonique libre |      |      |      |      | atone finale |          |     |
|-------------------------------|-----------------|---------------|------|------|------|------|--------------|----------|-----|
| latin (classique)             | I <sup>e</sup>  | /Ā/, /Ă/      | /Ē/  | /Ĕ/  | /Ō/  | /ō/  | /I/, /E/     | /U/, /O/ | /A/ |
| latin (mérovingien)           | VI <sup>e</sup> | <a>           | <i>  | <e>  | <o>  | <u>  | <i, e>       | <u, o>   | <a> |
| <i>Serments de Strasbourg</i> | 842             | <a>           | <i>  | <e>  | <o>  | <u>  | <e, a>       | <o, <a>  | <a> |
| <i>Séquence d'Eulalie</i>     | 881             | <e>           | <ei> | <ie> | <uo> | <ou> | <e>, <a>     |          |     |
| ancien français               | XI <sup>e</sup> | /æ/           | /ei/ | /je/ | /wɔ/ | /ow/ | /ə/          |          |     |

En allant au-delà de la question du système phonologique, nous voyons bien que le scribe des *Serments* employait un système de transcription qui ressemble de très près à celui utilisé dans la période mérovingienne. En abordant les graphies <i> et <u> pour /Ē/ et /ō/ toniques, là où Lükling (1877) cherchait des traces dialectales, Paris (1878) « n'y voit qu'un trait orthographique [...] habituel au latin mérovingien » (p. 121). Hilty (1978), reconnaissant entièrement l'ancienneté du scribe des *Serments*, avoue que « le point de départ doit être cherché à l'époque mérovingienne, où les liens entre le latin et le roman étaient beaucoup plus étroits qu'après la réforme carolingienne » (p. 137). Cet avis est partagé par Rice (1902, p. 11). En revanche, le scribe responsable de la *Séquence d'Eulalie* adopte un système tout autre, qui semble refléter de plus près la langue parlée du dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle.

S'il n'est pas évident de donner une raison pour le changement graphique entre les *Serments* et la *Séquence*, l'apparence d'une nouvelle graphie romane semble pouvoir se rattacher à deux phénomènes : 1. la généralisation dans l'Église des correspondances phonographiques du latin médiéval issues des réformes alcuiniennes et 2. l'élaboration ecclésiastique d'un système phonographique pour les langues germaniques, initialement pour assister l'évangélisation de ces peuples. Les gloses interlinéaires (ex. *l'Abrogans*) ou les *incantations de Merseburg*, le *Notre père alémanique* du VIII<sup>e</sup> siècle, ou encore la composition d'un long poème épique le *Chant de Hildebrand* vers 830, ont sans doute tous contribué à la notion de la transposition des langues populaires ; le roman comme le germanique devaient s'écrire avec un scripte qui leur était propre. Après tout l'écriture germanique était une pratique bien établie au IX<sup>e</sup> siècle et les pressions des réformes alcuiniennes poussaient dans la direction d'une nouvelle manière de transcrire le vernaculaire gallo-roman.<sup>1552</sup>

Wright (1982), suivant des remarques de Contini (1966) a proposé que la graphie d'*Eulalie* était telle qu'elle pouvait être lue sans ambiguïté par des moines germaniques et donc que les graphies romanes

<sup>1552</sup> Mckitterick (1977, chap. 6) argumente que le germanique était écrit pour être lu à voix haute dans les églises de l'Austrasie germanique.

sont d'origine germanique, et que les latinismes devraient être prononcés à la manière réformée.<sup>1553</sup> Cela nous paraît peu convaincant, le compositeur de la *Séquence* en se basant plutôt sur les correspondances *un caractère = un phonème* du latin médiéval, et sur les graphismes applicables aussi au germanique, a élaboré un système roman. Rice (1902, p. 11) en tire la conclusion que « la méthode carolingienne de lire le latin était établie dans les monastères aussi tôt que dans les années 830 et 850 », le temps que le rédacteur d'*Eulalie* apprenne à lire et à écrire.<sup>1554</sup> Cependant, selon l'âge du rédacteur de la *Séquence*, dont on ignore l'identité malgré quelques suppositions<sup>1555</sup>, il est tout aussi possible que ces réformes carolingiennes n'aient pris effet que dans les 10 ou 20 ans avant la rédaction d'*Eulalie*, donc vers 850 ou 860, peut-être même plus tardivement du fait qu'un adulte peut aussi apprendre des réformes de l'orthographe.

Wright (1982, p. 131) y voit surtout un objectif performatif plutôt qu'une transcription fidèle des représentations phonologiques de la langue. Dans tous les cas, l'apparition d'un scripte proprement roman démontre que la vieille tradition mérovingienne était essentiellement morte, remplacée fonctionnellement par le bilinguisme latino-roman du Moyen Âge classique dans lequel, d'un côté, le latin suivait ces normes, et de l'autre s'appliquait le gallo-roman, voire le protofrançais.

#### 12.1.4.5 La persévérance du diasystème roman

La communication horizontale concerne le lien communicatif diatopique, c'est-à-dire la capacité plus ou moins grande pour des locuteurs provenant de différentes communautés à se comprendre. Lass (1993, chap. 3) dédie un excellent chapitre à la dialectisation de la Gaule, tandis que von Wartburg (1967) et Wüest (1979) y consacrent des études entières. Ici nous n'allons pas réitérer les théories de substrat et de superstrat ni les raisons sociales pour la diversification des dialectes en langues, bien que le sujet mérite l'attention. Sur des bases empiriques, Gaeng (1968) apporte une part de réponses dans son étude des inscriptions chrétiennes tout comme Lemay (2017) grâce à une méthodologie renouvelée. Politzer et Politzer (1952) ont aussi démontré une partie de l'écart entre la langue écrite de la Gaule et de l'Italie pour notre période, et nous espérons mener des études comparatives à l'avenir. Dans cette section, nous allons simplement observer les conséquences du maintien de la voyelle finale pour la communication horizontale.

Il y a une idée courante dans les recherches sur la diachronie gallo-romane, impliquant que c'est la déposition de ROMULUS AUGUSTUS en 476 et la chute de l'Empire romain qui ont directement mené à la dialectisation des latins provinciaux, voire des langues romanes.<sup>1556</sup> C'est clairement la

<sup>1553</sup> Voir Rossi (1986, chap. 2) pour une discussion de l'apparition du scripte de la *Séquence d'Eulalie* et de l'influence germanique sur celle-ci.

<sup>1554</sup> Rice (1902) : « Since he must have acquired the art of reading somewhere near the middle of the ninth century, we thus establish an important date. On account of the spelling of this Old French monument alone, we may be sure that the Carolingian method of reading Latin was practiced in the Northeastern monasteries as early as 830 or 850 » (p. 11).

<sup>1555</sup> Berger et Brasseur (2004), malgré leur étude détaillée du manuscrit et du texte, ne sont pas en mesure d'offrir une hypothèse pour la paternité de la *Séquence*.

<sup>1556</sup> C'est la position de Gauthier (1975, p. 77), mais aussi de tous les linguistes qui prennent au sérieux les influences des substrats, des superstrats et des adstrats; Berschin et al. (1978) consacrent un chapitre entier à l'histoire externe de la langue.

position de von Wartburg (1967) qui maintient que les traits des langues romanes au Moyen Âge s'expliquent en grande partie par le contact linguistique avec différents peuples, *francs*, *burgondes*, *basques*, etc. La thèse du contact linguistique est souvent jumelée avec la notion d'un nouvel immobilisme des populations causé par la désintégration des infrastructures romaines et la décentralisation de la vie publique en générale. Étant donné que les peuples s'entremêlaient moins que pendant la période impériale, de nouvelles formes de communication ont pu se développer au niveau local.

L'une des passions des romanistes travaillant en diachronie est de chercher toute signe de la dialectisation ; nous en avons mentionné quelques exemples dans nos propres chartes (voir par exemple MERCEDEM, ex. (31), p. 290). Cette pratique est quand-même dangereuse, car dans son extrême elle nous pousse à reconnaître l'altérité plutôt que les traits bien plus nombreux qui réunissent les locuteurs d'une même communauté linguistique. Il suffit de regarder la diversité des accents en français, en anglais, en portugais, en espagnol, en allemand, etc. pour comprendre que l'on peut admettre une quantité importante de diversité avant d'être contraint d'accepter une réelle séparation linguistique. La notion chomskienne du locuteur idéal, bien qu'utile pour étudier un système clos, est illusoire ou du moins n'existe au mieux qu'en tant qu'idéal-type wébérien, défini selon les besoins de la démonstration.

Dans sa grammaire historique des parlers provençaux modernes, Ronjat (1930, § 2-4) avait souligné l'erreur méthodologique d'établir des traits de type *français* ou *occitan* et de vouloir ensuite faire rentrer à tout prix tous les dialectes dans la case d'une branche linguistique ou d'une autre. Il se pencha plutôt sur le critère de l'intelligibilité mutuelle. Ronjat est explicite qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré les différences de leur « langage naturel » (p. 6), un homme de Marseille comprenait un homme de Toulouse, comprenait un homme de Pau, mais non pas un d'Orléans, de Lyon, de Milan ou de Saragosse. Ronjat délimitait ainsi l'étendue de la compréhension mutuelle des langues occitanes au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais qu'en était-il au XII<sup>e</sup> siècle ? Et au IX<sup>e</sup> siècle ? Et au VIII<sup>e</sup> ? Il nous paraît presque invraisemblable d'imaginer qu'il y a plus de 1300 ans des langues aussi proches que le sont l'occitan et le français n'étaient pas parfaitement inter-compréhensibles, malgré des différences de lexique, de prononciation et de morphologie. Bien que nos chartes proviennent toutes du nord, elles ne signalent d'aucune façon une rupture de la communication à l'intérieur de la Gaule. Au contraire, nos chartes soulignent, en grande partie, un conservatisme ancestral à toutes les langues gallo-romanes voire même romanes.<sup>1557</sup>

En réalité nos chartes ne signalent pas non plus de rupture avec les autres pays romanophones voisins; il semble que la réduction vocalique a suivi un chemin similaire dans les autres régions de la Romania et, dans tous les cas, tant que le gallo-roman avait ses voyelles sous-jacentes, qu'aucun vrai écart n'existait dans les systèmes morpho-phonologiques de la Gaule et des autres régions romanes. Pour

<sup>1557</sup> On trouve par exemple l'emploi fréquent du démonstratif ipse, ipsa ipsum qui est l'étymon de l'it. *esso, essa*, du cat. *eixe eixa*, le cast. *ese, esa, eso*, du gal. *Ese, esa iso*, du port. *esse, essa, isso*, du sard. *ssu*, du roum. *îns, însă* et bien sûr de l'afr. *es, esse* devenu désuet dans le français moderne. L'exemple témoigne de la nature romane « à caractère gallo-français » des écritures mérovingiennes.

prendre un document légèrement plus tardif que notre étude, la *Devinette de Vérone* (it. *Indovinello veronese*) de la période carolingienne (fin du VIII<sup>e</sup> début du IX<sup>e</sup> siècle), l'on peut voir que le langage est à peine distinct de celui de nos chartes. Nous trouvons des ablatifs à la place de l'accusatif (l.2, l.4), des verbes en finale (l.3-l.4), un lexique hérité en grande partie par les langues romanes et globalement une forme latine. Par rapport au latin mérovingien, le seul écart qui mérite d'être mentionné est l'absence du <t> final qui a chuté dans PAREBAT (l.1), ARABAT (l.2), TENEBAT (l.3), et SEMINEBAT (l.4). En français en revanche le /t/ final a connu une longue vie, présente dans la conjugaison des verbes de la première conjugaison jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle (cf. Bazin-Tacchella, 2020, GGHF, p. 752). Ce /t/ final est devenu un /p/ final en ancien français, mais se maintient comme /t/ dans les positions appuyées par une consonne, par exemple lorsque précédé d'un /n/, ex. PORTANT → afr. *portent* [pɔrtant] 'ils portent' ou SUNT → afr. *sont*. Notez bien que la spirantisation du /t/ et du /d/ finaux postdate l'apocope, car dans un verbe comme TĒNĒT le /t/ était maintenu comme /t/ grâce à son appui tardif par le /n/, afr. *tient* 'il tient' ou MÖRĒT → afr. *muert* 'il meurt' (cf. Pope 1952, § 356).

figure 194 : la *Devinette de Vérone*

|     | texte                           | reconstruction en latin<br>mérovingien | traduction                               |
|-----|---------------------------------|--|--|
| l.1 | <i>Se pareba boves</i>          | *se parevat bovis                      | Il paraissait avec des bœufs             |
| l.2 | <i>alba pratalia araba</i>      | *alba pratalea arabat                  | Les pratelles blanches, il airait        |
| l.3 | <i>albo versorio teneba</i>     | *albo versorio tenebat                 | Avec la charrue blanche, qu'il<br>tenait |
| l.4 | <i>negro semen<br/>seminaba</i> | *negro semen semenabat                 | Une semence noire, il semait             |

La provenance de cette devinette est encore débattue. Découverte par Schiapparelli en 1924 dans de codex 89 de la Bibliothèque capitulaire de Vérone (fol. 3r), il croyait initialement y voir une forme d'italien archaïque (cf. Schiapparelli, 1924, p. 113), ce qui est appuyé par des préservations lexicales comme VERSORIO 'charrue' qui se dit encore *versorio* en véronais. Cependant, le parchemin sur lequel il est transcrit contient une oration mozarabe, ouvrant la possibilité que la devinette était écrite à Tolède. En réalité ce texte, par son caractère assez générique et latinisant pourrait être ancestral à presque toutes les langues romanes, ainsi Migliorini (2001, p. 65), Bruni (1984), Dionisotti et Grayson (1949), le considèrent tous comme une forme de latin vulgaire tardif. Ce qui ressort de cela, du moins sur le plan philologique, c'est que la communication horizontale semble se maintenir tardivement dans les pays d'expression romane.

Différentes études de cas suggèrent que la communication horizontale était encore possible dans la période post-mérovingienne. Van Uytvanghe (1976) relate dans la *Vie de Sainte Lioba* l'absence de barrières linguistiques entre les italiens et les catalans au IX<sup>e</sup> siècle.<sup>1558</sup> Et bien que les traits gallo-

<sup>1558</sup> Vita Liobae "Alter vero de Hispania ... quoniam linguae eius, eo quod esset Italu, notitiam habebat » 'l'autre était de l'Espagne en vrai ... il pouvait me comprendre à cause de sa langue à lui, moi qui est Italien' (chap. 23, dans MGH SS 15, p.130-131).

romans soient visibles dans nos sources du IX<sup>e</sup> siècle, un certain Claude évêque de Turin, un espagnol d'origine écrit quand même au début du IX<sup>e</sup> siècle de l'unité de la langue :

« Verbi gratia, cum una sit latina lingua, attamen gentes infra se continent multas ut sunt insignes et nobiles nostro tempore : Franci, Galli, Itali, qui et Romani, La[n]gobardi, et Hispani, Afri, Astures, atque Vascones »

'Par exemple, comme le latin est une seule langue, de nombreux peuples réputés et nobles de notre temps s'unissent sous elle : les Francs, les Gaulois, les Italiens Romains comme Lombards, les Espagnols, les Africains, les Asturiens et encore les Gascons.'

La Chronique de Claude de Turin, éd. Idomir Allen

Selon Smith (2005, p. 25) ce passage de la *Chronique de Claude de Turin* indique que la *lingua romana* était encore conceptuellement une seule et même langue dans sa diversité « nationale » mais aussi dans sa variation verticale. Si l'on avait voulu voir dans « latina lingua » le sens 'latin médiéval' ou 'latin ecclésiastique', par exemple la langue des communautés chrétiennes, l'absence des Irlandais, des Bavarois et d'autres peuples devenus chrétiens nous étonnerait. En effet, la liste des peuples regroupe ceux devenus romanophones au cours de l'Antiquité tardive : les francs en Gaule, les Lombards en Italie, les Basques devenus des Gascons par leur latinisation en Aquitaine et encore les Africains qui ont migré vers Valence et Mérida vers 570 ap. J.-C.<sup>1559</sup> Malgré les traits évidents de la dialectisation de la Romania, suffisamment de traits linguistiques sont encore partagés pour qu'il nous paraisse raisonnable d'accepter un diasystème roman encore au début du X<sup>e</sup> siècle.

Si l'on regarde un seul objet phonologique, la voyelle finale atone des langues romanes, la nature diasystémique des langues romanes est encore visible; elles contiennent presque tous une distinction entre la finale palatale, la finale vélaire et la finale centrale. Seulement les parlers gallo-romans (pris pour comprendre le catalan) neutralisent la distinction palatale et vélaire, et les langues d'oïl éliminent l'ensemble des contrastes dans la finale.

<sup>1559</sup> Voir Allen (2016, p. 306), surtout la n. 87 et les références qu'elle contient.

figure 195 : Distribution des voyelles finales atones héritées dans le diasystème roman moderne

| latin tardif | port.eu. | galicien | castillan | cat.  | occitan | français | fr-pr | it-Sept. | toscan | sarde |
|--------------|----------|----------|-----------|-------|---------|----------|-------|----------|--------|-------|
| /i/          | -i, ∅    | -i, ∅    | -e, ∅     | -e, ∅ | -e, ∅   | -ə, ∅    | -e, ∅ | -e, ∅    | -e     | -i    |
| /e/          |          |          |           |       |         |          |       |          |        |       |
| /o/          | u        | -u       | -o        |       |         |          | -o, ∅ | -o       | -o     | -u    |
| /u/          |          |          |           |       |         |          |       |          |        |       |
| /a/          | -e       | -e       | -a        | -a    | -ɔ      |          | -a    | -a       | -a     | -a    |

Avant les réformes carolingiennes, l'ensemble de cette variation pouvait être prise en compte par les graphies étymologisantes du latin classique et tardif (chose que nous avons vu au chapitre 10), ou comme dans la Gaule mérovingienne, grâce à des graphies souvent phonologisantes. La désintégration du diasystème latin par le détournement de son code écrit afin de transcrire un nouveau standard savant, mais artificiel du latin médiéval, a eu un corrélat diatopique. Dans ce monde post-monolinguisme latin, chaque parler roman devait trouver sa place dans un nouveau diasystème roman, celui-ci n'avait pas de norme classique partagée, ni de code écrit partagé. Les seuls facteurs unifiants sont les structures héritées en commun du latin tardif et altimédiéval d'un côté ainsi que les prédispositions phonologiques et de l'autre le réseau de communication à courte et à longue échelle.

### 12.1.5 Le dixième siècle

|                  |                 |                |                 |                  |                   |                 |                            |                 |                  |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------------------|-----------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup><br>901-1000 | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------------------|-----------------|------------------|

#### 12.1.5.1 Une nouvelle conscience linguistique

Comme nous l'avons démontré dans cette dernière partie, les langues romanes sont restées conceptuellement des formes rustiques et régionales du latin. D'un premier regard, la fin du X<sup>e</sup> siècle correspond à une montée importante de la division nationaliste entre la Francie occidentale et le Saint Empire Germanique. En 978 Lothaire mena une campagne contre l'empereur Otton II. Un acte de Marmoutier, le fameux monastère fondé par Saint Martin à côté de Tours décrit 978 comme l'année « du grand roi Lothaire, dans sa vingt-sixième année, celle où il attaqua le Saxon et mit en fuite l'empereur ». Un autre événement important pour l'histoire de la langue est la mort du roi Lothaire en 986 et la mort de son fils Louis V dit le fainéant l'année suivante en 987, arrière-petit-fils de l'arrière-arrière-petit-fils de Charlemagne et le dernier roi français de la lignée carolingienne. Avec

la fin du règne carolingien, celui qui avait uni la Germanie et la Gaule dans un seul REGNUM FRANCORUM, l'ascension de Hugues Capet et ensuite de son fils Robert II le pieux, semble être née une nouvelle identité locale.

Ici nous rejoignons la thèse de Wright (1999a) qui implique que c'est dans le contexte de passage d'une latinité centripète, tournée vers Rome, l'Église et éventuellement vers la cour carolingienne, vers une Europe centrifuge et la croissance du nationalisme médiéval qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle nous trouvons des scriptas régionales romanes ; compréhensibles d'un point de vue sociologique mais imprévisibles sur le plan linguistique.

À la fin du X<sup>e</sup> siècle on commence aussi à trouver une conscience linguistique plus importante. Ainsi sur l'épithaphe du Pape Grégoire V († 999) nous trouvons une référence aux trois langues que parlait ce Pape :

< USUS FRANCISCA, VULGARI ET VOCE LATINA /  
INSTITUIT POPULOS ELOQUIO TRIPLICI >

‘par l'us et coutume francique, en vulgaire et par la voix latine,  
il instruit les peuples avec sa triple élocution’

Inscription funéraire de Pape Grégoire V,  
MGH *Poetae Latini Medii Aevi*, vol. 2, p. 110 (L.11-12)

Wright (2013c, p. 119) pense voir dans le terme <usus francisca> la langue gallo-romane, voir *française*, dans le terme <vulgari> la langue italo-romane du peuple romain, et enfin dans la <voce latina> le latin médiéval parlé. Cependant, Grégoire était d'origine franconien, né dans l'actuelle Autriche, on lit plus tôt dans la même inscription <LINGUA TEUTONICUS, UUANGIA DOCTUS IN URBE> (L.5) ‘par sa langue un teuton, éduqué à la ville de Worms’. Les éléments contextuels nous manquent pour déterminer si cette langue qui le rend Teuton à la ligne cinq est bien le parler francique cité à la ligne onze, ce qui nous semble une conclusion très raisonnable, ou si nous devons accepter de voir dans la *francisca* une première référence à la langue française. Cette dernière hypothèse forcerait la question de *pourquoi est-ce qu'il n'aurait pas aussi instruit la foi avec l'élégance de sa langue teutonique ?*

Face à cette problématique, il nous semble plus raisonnable de reconnaître que ce Pape parlait une forme de germanique, *fränkisch*, voire le franconien appris comme langue maternelle à côté d'un dialecte roman, probablement l'italo-roman de Rome, mais peut-être aussi le gallo-roman, et qu'en plus il avait appris le latin médiéval, langue visiblement employée par l'Église. Cette position est appuyée par les lignes 2 et 3 de l'inscription <PAPA FUIT QUINTUS NOMINE GREGORIUS / ANTE TAMEN BRUNO FRANCORUM REGIA PROLES> ‘Le pape était le cinquième du nom de Grégoire / mais avant [il s'appelait] Bruno, descendant royal des Francs’.<sup>1560</sup>

<sup>1560</sup> En réalité ce Bruno, le Pape Grégoire V, était le petit-fils de Conrad le Roux (né 922 mort 955) et fils de Otto I duc de la Carinthie, et donc membre de la dynastie franconienne dite salienne. Bien implantés du côté germanique de la Lotharingie, il n'est pas certain qu'Otto I, ni sa femme Judith ni leur fils Bruno, parlaient gallo-roman. Ce qui est certain

Clackson et Horrocks (2007) reconnaissent que dans la période suivant la chute de Rome, les différentes variations parlées et écrites de la langue étaient envisagées comme des parties d'une seule et même langue (tout comme les dialectes nationaux de l'arabe sont considérés comme appartenant à une même langue, y compris la langue classique). Comme le démontre Smith (2005, p. 24), lorsqu'un abbé, un certain Jean de Gorze près de Mayence, était envoyé à la cour de Abd al-Rahman III, calife de Cordoue en 953, il écrit n'avoir eu aucune difficulté à discuter avec son interlocuteur mozarabe.<sup>1561</sup> Soit l'on doit présumer que le peuple de Cordoue parlait le latin médiéval, soit l'on doit accepter la conclusion de Clackson et Horrocks (2011, p. 271) qu'il était encore possible de moduler son roman local de manière à comprendre et être compris des romanophones des autres régions de la Romania, surtout pour ces personnes avec une certaine connaissance du latin médiéval.

Ceci dit, les tensions linguistiques sont visibles à la fin du siècle ; car comme le décrit Smith (2005, p. 27) lorsque l'Empereur Otton II (973-983) rencontra le duc Hugues, le futur Hugues Capet roi de France (987-996) en 981, Otton lui parla en latin médiéval, Hugues répondit dans sa langue maternelle gallo-romane, et un évêque de la cour a dû traduire pour les deux, car Hugues ne parlait ni le « latin » médiéval ni le germanique. Ce qui marque le X<sup>e</sup> siècle est donc une tradition latine restaurée : du latin médiéval d'un côté, que Smith (2005) décrit comme « la marque de l'élite, inséparablement associé à l'autorité des rois et du clergé » (p. 28), et de l'autre l'apparition sporadique de différents fragments en langue vulgaire romane.<sup>1562</sup>

#### 12.1.5.2 L'emploi du latin médiéval

Avec l'apparition de scriptes romanes dans les *Serments* et *Eulalie*, l'étude du roman devient de nouveau accessible via le texte, mais les textes romans sont encore rares et la plupart des productions écrites se font encore en latin, maintenant un latin médiéval. Des gloses originales témoignant du bilinguisme latin-francique nous sont parvenues dans deux manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle contenant des ajouts vulgaires vers le début du X<sup>e</sup> siècle.<sup>1563</sup> Dans leur étude *In Francia Fui* Haubrichs et Pfister (1989) présentent une édition et une analyse de ces gloses parfois appelées les « *Pariser Altdeutschen Gespräche* ». Le nom est inadapté, car notre document ne provient ni de Paris, ni n'est proprement en vieux allemand. Ce document est analysé dans Zuk (*à venir*) et démontre les conséquences très réelles des réformes carolingiennes sur la forme du latin en Gaule. Malgré la forme latine de mots tels que <oculi> (n° 4) pour OCCULI 'les yeux', <comitis> (n° 16) pour COMITIS 'comte', <loqui> (n°

---

c'est que son frère cadet Otto II (né en 955) ne parlait absolument pas le gallo-roman, nécessitant un traducteur pour parler avec son contemporain Hugues Capet (supra).

<sup>1561</sup> Voir l'édition de *La Vie de Jean, abbé de Gorze* dans Parisse (1999).

<sup>1562</sup> Smith (2005) : « Latin had become the mark of an elite, inseparably associated with the authority of kings and clergy alike throughout much—but not all—of the early medieval West » (p.28). Ces fragments linguistiques commencent à devenir plus communs dans les autres pays de la Romania. En Italie nous trouvons les *Placids de Cassino* (it. *Placiti Cassinesi*), des documents juridiques provenant de Monte Cassio dans le sud de l'Italie, datés de 960 à 963 et rédigés en langue vulgaire italo-romane. La numérisation et l'édition de Migliorini des *Placiti cassinesi* sont aussi disponibles sur la *Biblioteca Augustana* : [http://www.hs-augsburg.de/~harsch/italica/Cronologia/secolo10/Placiti/pla\\_cass.html](http://www.hs-augsburg.de/~harsch/italica/Cronologia/secolo10/Placiti/pla_cass.html).

<sup>1563</sup> Le document original a été divisé; une feuille se trouve dans la bibliothèque apostolique du Vatican, *codex reginensis latinus 566*, fol. 50r et trois feuilles se trouvent dans le Codex de la Bibliothèque nationale de France, *fonds latins 7741* sur les feuilles 1r, 2v et 3r représentent semblablement une période où le roman parlé pouvait de nouveau être représenté avec des graphies latines plutôt classiques.

43° pour LOQUI ‘parler.inf.pass’, ou encore <equū> pour EQUUM ‘cheval’, nous trouvons aussi une syntaxe souvent très romane, ex. (n° 30) <quid vis tu> ‘que veux-tu?’, (n° 45) <mitte sellā> ‘met la selle’, (n° 59) <ubi è(st) tua femin[a]> ‘où est ta femme?’, (n° 71) <ego volo bibere> ‘je veux boire’ de même qu’un lexique visiblement français, ex. (n° 5) <bucca> ‘bouche’, (n° 57) <cultellū> ‘couteau’, (n° 68) <bon̄ homo> ‘bonhomme, un bon homme’, (n° 103) <alterā villa> ‘une autre ville’ traduit par le afrq. <āndre durf> l’al. *andere Dorf*, etc.

Grâce à la philologie et à une attention particulière à la toponymie, Haubrichs (1972) a pu localiser la rédaction du manuscrit en Bourgogne, plus spécifiquement dans le pays autour de Sens (Yonne), donc une zone aujourd’hui de la langue d’oïl. Ce qui peut paraître étonnant dans ce document c’est l’emploi du scripte latin plutôt que du scripte roman pour donner les traductions du francique.<sup>1564</sup> Haubrichs et Pfister (1989) concluent que la nature des fautes et des graphies du côté germanique, par exemple (n° 8) <an> pour afrq. *hand* ‘la main’, démontre que le scribe et son destinataire n’étaient pas de langue maternelle germanique et qu’il s’agit plutôt de gloses qui devaient servir à la noblesse neustrienne dans leurs communications avec leurs voisins germanophones.<sup>1565</sup> Pour Ehrismann (1932, p. 125) le rédacteur des *Gespräche* était un Français qui composait en latin médiéval. Étant donné qu’un scripte roman semble exister depuis le IX<sup>e</sup> siècle, le choix du latin peut nous paraître étonnant.

Comme nous l’avons argumenté dans Zuk (2019a), les individus qui devaient employer ces gloses pouvaient visiblement lire le latin, le traduire en gallo-roman leur langue maternelle, et grâce aux gloses former des phrases simples en francique. Or, la graphie latine des gloses à un avantage supplémentaire : celui d’être accessible à tout locuteur d’une langue romane. Il s’avère aussi intéressant de noter que les graphies employées pour représenter le francique sont en revanche d’inspiration romane, basées peut-être même sur les graphies mérovingiennes. Par exemple, le /ʦ/ du francique \*[ʦi:d] ← PG. \*tīdz ‘le temps’, <cit> (n° 50) est représenté par la graphie <c> qui devant un <i> donne le [ʦ], comme dans <civitate> (Ile-Fr/654 T4511 1.9) ‘cité’. On trouve aussi la graphie <e> pour le /i/ germanique, ex. <es> (n° 59) pour le francique \*is ‘est’, une graphie à la fois fréquente pour le /ī/ hérité latin, ex. CARMĪNA ‘chansons’ attesté <carmena> (Ile-Fr/673 T4462 1.8) comme pour /i/ germanique dans un mot comme \*irmen ‘grand’ le premier composant de l’anthroponyme <Ermenrigo> (Ile-Fr/673 T4462 1.35). Sur d’autres plans, ces gloses révèlent des évolutions plus tardives telles que les graphies <gu> <qu> pour le /w/ et /hw/ germaniques, ex. <guar> (n° 59) ← PG. \*χuar ‘où’ encore <guille> (n° 71) pour le PG \*wilju ‘je voudrais’. Ce texte n’a pas encore révélé tout son apport à la linguistique gallo-romane.

### 12.1.5.3 L’influence entre langues romanes et langue latine au Moyen Âge

Si certains traits comme la syncope et l’apocope semblent particulièrement caractériser les langues romanes du Moyen Âge par rapport à leur ancêtre latin, l’on doit reconnaître que parmi les gens

<sup>1564</sup> Klein (2000) traite curieusement de la couche *romane* du texte, sans aborder le fait qu’il soit bien rédigé en latin.

<sup>1565</sup> Selon Klein (2000) : « ... wir in den ‘Pariser Gesprächen’ kein „normales“ Althochdeutsch, sondern Althochdeutsch als Zweitsprache vor uns haben... » (p. 39).

lettrés, la forme graphique des mots latins a longtemps contribué à maintenir l'intégrité diasystémique de la langue écrite et des différentes prononciations locales. Les recherches de Perfetti, Zhang et Berent (1992) présentent l'hypothèse que l'exposition au mot écrit, de manière interlinguistique, mène automatiquement à l'activation des représentations phonologiques.<sup>1566</sup> Malgré les variations proprement locales du latin mérovingien, l'écriture latine a continué d'unir l'Europe romane après la chute de l'Empire occidental et plus généralement le voyage, le pèlerinage, l'échange commercial et une religion unifiante ont assuré le contact continu de grandes parties de la Romania.

Il est de plus en plus clair que l'exposition à une forme telle que <homene>, qu'on l'ait prononcée [ómne], [wómne], [ómre], [ómne] ou autrement, a fait en sorte que le repère visuel du <e>, classiquement <i> dans la syllabe post-tonique, a continué à contribuer à l'image phonologique des personnes lettrées. Il est donc prévisible que le phonème vocalique de la post-tonique soit perdu en premier parmi les masses illettrées. Un taux plus important d'alphabétisme ou un rapport plus intime à la langue écrite dans l'Italie centrale pourrait avoir contribué à une meilleure préservation des structures latines.

Il existe aussi toute une série de mots dits savants ou semi-savants. Ce sont très souvent des mots du vocabulaire ecclésiastique, ex. cathédrale ← CATHEDRALE ou basilique ← BASILICA. L'on sait aujourd'hui que la forme écrite d'un mot peut influencer et même changer la prononciation d'un mot. Sproat (2022, p. 33), en citant les recherches de Householder (1971) et Cumming (1988, p. 22-24) a démontré comment en anglais américain le /l/ a été restitué en *palm*, anciennement /pām/ aujourd'hui /pālm/, comment le /h/ est restitué dans *forhead*, anciennement /fōrid/ aujourd'hui /forhəd/ ou encore la diphtongue finale /eɪ/ dans *Wednesday*, anciennement /wenzdij/, aujourd'hui /wenzdeɪ/. L'influence de l'écrit sur l'oral nous mènera trop loin de notre sujet, mais en vue du paradigme élaboré au cours de cette thèse, le rôle de la forme écrite latine dans la réintégration d'anciennes formes savantes et semi-savantes pourra probablement être davantage mise en valeur.<sup>1567</sup>

### 12.1.6 Le onzième siècle : existait-il un gallo-roman tardif ?

|                  |                 |                |                 |                  |                   |                 |                |                              |                  |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|------------------------------|------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup><br>1001-1100 | XII <sup>e</sup> |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|------------------------------|------------------|

Nous pensons avoir soumis au scrutin une quantité suffisante de données pour montrer que le lecteur accepte, contre la tradition héritée, l'existence de trois voyelles contrastives dans le gallo-roman, du

<sup>1566</sup> Perfetti, Zhang et Berent (1992) : « The central principle of our theory is that, across writing systems, encounters with most printed words (exceptions restricted to a short list of sign-like words) automatically lead to phonological activation, beginning with phoneme constituents of the word and including the word's pronunciation » (p.231).

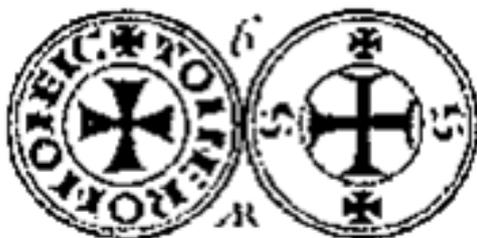
<sup>1567</sup> Le lecteur pourra consulter la GGHF, partie 4 *Graphies et ponctuation* pour une présentation à jour de nos connaissances. Jacobs, dans la GGHF (2020, § 24.3.1.4) aborde explicitement les emprunts de la période de l'ancien français. Le chapitre 24 de la GGHF (2020) propose des explications phonologiques considérables pour la période ancienne française qui s'enchaîne à l'époque carolingienne.

moins jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, mais nous demanderons maintenant un dernier sursis sur la datation de la réduction en *cheva*, du moins pour une partie de la Gaule.

Tous les manuels de phonétique historique présument la réduction en *cheva* de toutes les voyelles post-toniques qui survivent sur l'ensemble de l'espace d'oïl bien avant le X<sup>e</sup> siècle. C'est une conclusion naturelle tirée de l'étude des *Serments de Strasbourg* et de la *Séquence de Sainte Eulalie* au XI<sup>e</sup> siècle, mais aussi de l'observation des langues d'oïl aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Et pourtant, il y a des indices que cette réduction en *cheva* s'est faite plus lentement qu'on le présente habituellement, et que l'expansion de la neutralisation s'est faite de manière diatopique. Si la *Séquence de Sainte Eulalie* était composée dans le Nord, comme le suggère son existence à Saint Armand, alors on pourrait argumenter que la réduction des voyelles réduites vers *cheva* a aussi commencé dans le Nord ; mais c'est une hypothèse fragile : nous ne connaissons avec certitude ni le contexte de composition de nos premiers monuments, ni l'épicentre de la réduction des voyelles finales atones en *cheva*. L'on peut, cependant, identifier des endroits où cette réduction n'est arrivée que tardivement.

François Raynouard (1821, p. 15) pensait voir dans une pièce provenant de Tonnerre (Yonne), ville près d'Auxerre, frappée vers l'an 1000, la preuve que l'on parlait anciennement « roman » (c'est ainsi qu'il appelait l'occitan) dans le nord de la France.<sup>1568</sup> Cette pièce répertoriée par Blancard (1883, t.2, suppl., p.188) se lit à première vue comme ▲ <TOINERO MONEIC> 'monnaie de Tonnerre'<sup>1569</sup> Bien que nous ignorions l'emplacement ou l'état de la pièce aujourd'hui, elle est aussi cataloguée dans le *Bulletin de la Société des Science Historiques et Naturelles de l'Yonne* (1859) et par Édouard de Barthélemy (1861, p. 371, 527) dans la *Nouvelle revue de Numismatique*. Nous reproduisons sa représentation sur trois planches, ci-dessous.

figure 196 : pièce originale : <TOINERO MONEIA> c. 1000



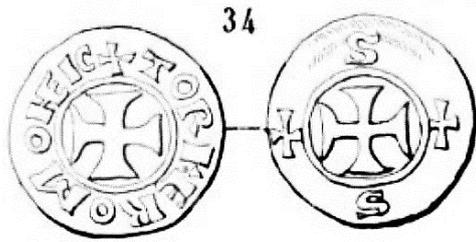
Duby (1790), vol. 1, planche, n° 6



de Barthélemy (1861) planche XVI, n° 4

<sup>1568</sup> La vision de Raynouard (1821) est problématique, car il pensait voir dans l'ancien occitan, l'ancêtre primitif de toutes les langues romanes écrivant « ... il a existé, il y plus de dix siècles, une langue qui, née du latin corrompu, a servi de type commun à ces langages » (p. ii).

<sup>1569</sup> Duby (1790) lisait « toinero moneic (monnaie de Tonnerre). Dans le champ une croix. Rs. Une croix seulement sans autre légende que deux s qui ne peuvent être le monogramme d'aucun comte de Tonnerre. Cette pièce, dont la fabrication est aussi grossière que son style est barbare, a vraisemblablement été frappée par un des anciens comtes de Tonnerre, qui ont existé depuis l'an 980 jusque vers l'an 1050. Elle est d'argent & dans mon cabinet » (p. 191). Plus tard Ampère (1841, p. 28) pense aussi lire <TONEIRO MONE IC> sur cette monnaie qu'il date de 980. L'œuvre d'Ampère est quand même fortement critiquée par Meyer et par Arbois de Jubainville (1870). Salmon cité dans le *bulletin de l'Yonne* pense voir dans le <ic> une abréviation pour *icta* : *Moneta icta Tornodori*.



Bulletin de la Société des sciences historiques et  
naturelles de l'Yonne (1859) v. 13, p. 191

Aux vues de ce que nous avons observé aux chapitres précédents, l'on peut écarter l'hypothèse d'un dialecte occitan qui se parlait à moins de 200 km de Paris (de toute manière l'ancien /o/ atone finale se neutralise vers une voyelle antérieure en occitan), mais la réflexion de Raynaudard n'est pas sans fond. L'attestation du <-o> final sur cette pièce datable et localisable suggère que vers le tournant du premier millénaire, il existait des parlers gallo-romans septentrionaux où la voyelle finale ne s'était pas encore réduite en *cheva*. De Gembloux (1841), étudiant cette même pièce, traite la forme <TOINERO MONEIC> de « patois », croyant aussi qu'il s'agissait de la « langue d'oc [qui] n'avait point encore abandonné les provinces du nord de la Loire, où elle avait été importée avant le VIII<sup>e</sup> siècle » (p. 80). À l'hypothèse de l'occitan qui remonte jusque dans le nord de la Bourgogne, nous pouvons suppléer l'hypothèse d'un gallo-roman conservateur, apparenté d'une part au francoprovençal par la préservation des contrastes en finale, et d'autre part par sa future évolution en protofrançais. **Il ne faut pas y voir de l'occitan ou du francoprovençal dans l'Yonne du XI<sup>e</sup> siècle, mais simplement un parler gallo-roman qui n'a pas encore neutralisé les contrastes de la syllabe finale.**

L'étymologie de ces formes est assez transparente, mais la phonétique historique n'est pas sans difficultés. Tonnerre portait anciennement le nom de TOR(O)NÓDORO 'la forteresse de Turon' et donne la forme <toinero> dans cette pièce et *Tonnerre* dans le français contemporain. L'aspect le plus compliqué est le passage du /o/ tonique à une voyelle antérieure. Une partie de la réponse peut se trouver dans les formes comme *Tornotrinsē Castrum* attesté en 814 où le <o> est atone. Mise à part la tonique gênante, l'évolution présumée est la suivante : TORNÓDÖRUM → \*tornédero → torpedro → \*torperro → <toinero> c'est-à-dire avec syncope de la post-tonique, l'assimilation régressive de /-rn-/ → /nn/ ou /ɲɲ/<sup>1570</sup> et l'assimilation de /dr/ → /r/ (cf. Bourciez 1930, § 144).<sup>1571</sup> Le maintien

<sup>1570</sup> Le <i> dans <Toinero> est ambigu ; s'agit-il d'une antériorisation de la voyelle initiale ou s'agit-il d'une marque de l'assimilation de /-rn-/ à la géminée /nn/ ? L'on sait qu'en français, le /r/ devant /l/ subissait l'assimilation ; ex. Charles → *Challes* (cf. É. Bourciez, 1955, § 180), serait-ce aussi le cas en Bourgogne devant /n/ ? Notre enquête sur les séquences /-rn-/ ne révèle pas de telle assimilation dans l'Yonne, mais dans les dialectes de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne et de la Haute-Saône si ! L'étymon CAVERNA 'une caverne' donne [kavan] (ALF n° 204 *une caverne*, pt. 27) dans la Haute-Marne, [gǔvǎn] (idem, pt. 17) dans la Côte-d'Or, [kabǎn] (idem, pt. 47) ou [kǎvǎ:n] dans la Haute-Saône. On trouve aussi des formes similaires dans le Doubs et dans l'Ain, suggérant qu'il s'agit quand même d'un phénomène dans les dialectes de l'est. Ce phénomène est aussi attesté dans l'ALF n° 210 *cedre* qui devient [sǎr] dans ces mêmes dialectes.

<sup>1571</sup> La lénition de /rn/ est aussi étonnant, n'étant pas un changement habituel du français. Cependant nous trouvons bien ce phénomène dans le département de la Côte-d'Or, voisin de l'Yonne. Le latin STERNŪTĀRE → afr. *esterner* est attesté dans l'ALF n° 492 avec une perte du /r/ et la palatalisation du /n/ → /ɲ/ dans les formes [eta:ɲwe] (pnt. 19, pnt. 17) mais

du <o> final s'explique par la présence d'un groupe consonantique *muta cum liquida* à sa gauche (§ 9.10.3). Le remplacement du <o> post-tonique par <e> dans le nom français s'explique précisément par la neutralisation éventuelle des contrastes |A.@|, |I@|, |U@| dans les langues d'oïl.

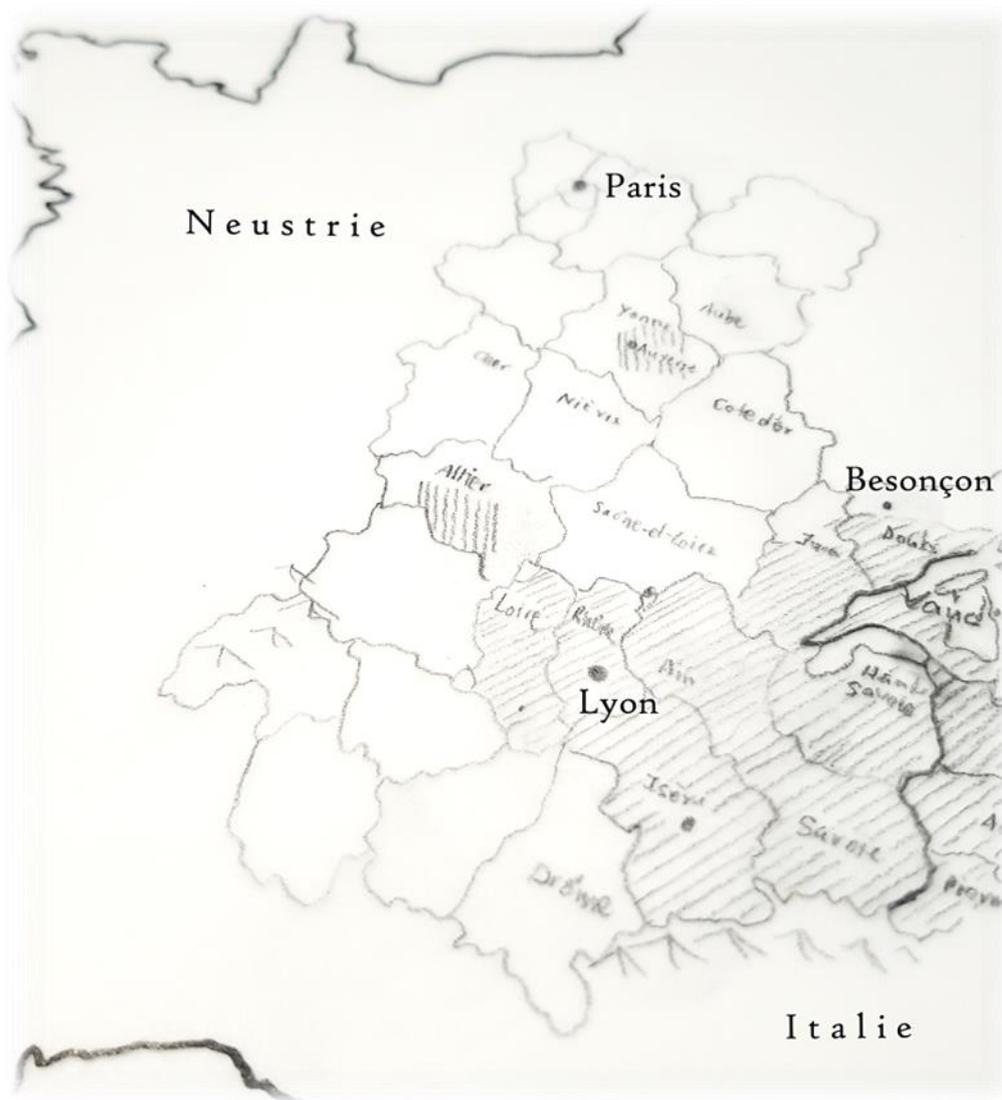
Quant à <MONEIC>, celui-ci provient de MONĒTA 'la monnaie, lieu où l'on frappe des pièces'; mais nous estimons que Blancard a mal interprété l'inscription. La graphie <C> n'est pas un <c>, mais un <ɑ> voir un <α> ouvert sur l'arrière : <C>, ou encore il s'agit d'un <A> ouvert <λ> sur son côté. Il faut simplement lire <MONEIA> qui témoigne aussi de la préservation de l'initiale, de la diphtongaison « française » de la tonique libre /Ē/ → /eɪ/, et de la chute totale de la consonne intervocalique /t/ → ∅. Cette forme est encore courante dans l'Yonne où l'on trouve [munɛːj] (ALF n° 873 *monnaie*, pt. 106); aujourd'hui avec la perte du /a/ final, via une réduction en *cheva* au cours de l'ancien français.

Aujourd'hui l'Yonne fait clairement partie de l'espace d'oïl, et dans l'ALF aucune voyelle d'appui ne survit dans le département, ce qui correspond bien à l'expansion des développements propres aux langues d'oïl et au français; l'on peut alors être étonné de trouver la préservation d'un <o> atone vers l'an 1000. À Chantelle (ALF pnt. 802) dans l'Allier, à 211 kilomètres de Tonnerre, nous trouvons la préservation du /o/ post-tonique dans les mots comme EGO PARTO → [i pa:rtu] 'je pars', EGO LĒVO → [i m 'ləvu] 'je me lève', EGO ME TĒNEO → [i m teno] ALF 1295b *moi je me tiens* 'je me tiens'. Bien que le dialecte de Chantelle soit classifié comme étant de l'occitan, l'on trouve la préservation nette du /-o/ atone final comme en franco-provençal, ce qui le distingue des dialectes occitan où /-o/ final s'est confondu avec /-e/ final, par exemple à Ennezat dans le Puy-de-Dôme, 47 km plus au sud où nous trouvons plutôt [mø mə tənɛ] (ALF 1295b *moi je me tiens*). 804) 'moi me tiens', ou avec la réduction en [ə], ex. [i m 'ləvə] (ALF n° 763 *je me lève*). La préservation du /-o/ atone final et dans l'Allier et dans l'Yonne suggère une ancienne extension du triple contraste /-i/, /-e/, /-v/ au-delà des frontières actuelles de l'espace francoprovençal. La présence du /-e/ final s'observe et dans l'Yonne (la Bourgogne), c'est-à-dire en territoire de langue d'oïl, et dans l'Allier (Auvergne) en territoire occitan, les deux vers le centre de la Gaule.

---

aussi dans la Haute-Marne [etaɲɥe] (pnt. 28, pnt. 27). On trouve aussi ce phénomène dans les Vosges, dans la Meurthe-et-Moselle, dans la Haute-Saône, dans le Doubs, dans le Jura et en Suisse.

carte 6 : étendue documentée du maintien du /-o/ final



Il y a une période de presque trois siècles entre la fin de notre étude dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et la version primitive de la *Vie de Saint Alexis*, vers 1040 selon Paris (1885) ou même plus tard vers 1080 selon Zufferey (2007, 2020). Entre ces deux points de repères, les *Serments de Strasbourg* et *La Séquence de Sainte Eulalie* sont de bonnes balises pour suivre l'évolution de la langue, mais l'on ne devrait pas trop se presser à cumuler l'ensemble des transformations menant du latin classique à l'ancien français sur une période de quelques siècles. Comme notre prochain document le démontre, la scission entre langue d'oïl et langue d'oc ne semble s'être accomplie ni aussi nettement, ni aussi tôt que certains chercheurs voudraient le penser.

#### 12.1.6.1 La passion de Clermont et la *Vie de Saint Léger*

*La passion de Clermont* est un « poème de 516 octosyllabes répartis en couplets de 4 vers » préservé dans le manuscrit de la Bibliothèque municipale de Clermont Ferrand n° 240 (anciennement 189), sa langue serait selon Pignon (1960) un mélange de traits d'oc et d'oïl. Dreyer (1902) le traitait comme le produit d'une marche linguistique (al. *Grenzgebiet*), bien qu'il l'attribuât aux copistes et non pas à l'évolution de la langue elle-même. Bien qu'une étude poussée serait nécessaire, les sections que nous

avons consultées dans l'édition d'Arco Silvio Avalle et Ricciardi (1962), publiées numériquement dans la BNF, l'édition de Cantalusa (1990, p. 48) ainsi que l'édition de Champollion-Figeac (1849), suggèrent un système où les noms de la première déclinaison continuent d'être distincts de ceux de la deuxième et de la troisième. Ainsi le /a/ final de ALTERA est préservé dans la forme <altra> (couplet 87) mais le /o/ de ALTERO est remplacé par un <e> dans la forme masculine <altre> (couplets 16, 73). Pareillement, le /o/ de HEBRAECO 'hébreu' est remplacé par <e> dans <Hebraice> (couplet 79) et el /-o/ de ASINO est représenté <e> dans <un asne> (couplet 5). Cette évolution concorde avec la nature plus marquée des voyelles postérieures arrondies, qui semblent ici avoir rejoint le /ɨ/ atone final ou le phonème roman qui en est issu dans la langue de la *Passion*. Dans le Puy-de-Dôme, autour de Clermont-Ferrand, le /o/ atone final dans un étymon comme ALTEROS 'les autres' est réalisé comme [ɔ:trɨ] (ALF n° 76 *Aux autres*, pt. 806, 807, 809) ou [ɔ:tre] (idem, pt. 706, 801), tandis que le /-a/ atone de CAPRA 'chèvre' est réalisé [ɔ] comme dans [tsa:brɔ] (ALF n° 272 *chèvre*, pt. 804, 705, 807). L'exploration d'autres mots tels que PATREM → [pwɛre] (ALF n° 1003 *père*, n° 806), ASINUM → [a:ne] (ALF n° 41, *Âne*, pt. 806) mais SCHOLA → [eko:lɔ] (ALF n° 441 *de l'école*, pt. 806), CUVA → [kubɔ] (ALF n° 375 *cuve*, pt. 804) confirme la préservation d'un contraste entre deux voyelles atones dans l'Auvergnat : un /-ɔ/ issu du /ɛ-/ gallo-roman et un /-e/ issu de /-i/ et /-ɨ/ neutralisés. Nous trouvons aussi la préservation de /Ā/ en pré-tonique en tant que <a> sacramentum → <saccrament> (couplet 24). Cette situation semble en effet déjà présente dans la passion datée de la fin du X<sup>e</sup> ou du début du XI<sup>e</sup> siècle.<sup>1572</sup>

Un phénomène encore plus impressionnant dans la *Passion* est le traitement du /a/ tonique qui, après une consonne palatale, ne donne ni le /a/ de l'occitan, ni le /jɛ/ du français, mais donne <e> (cf. Avalle, 1962, p. 49), ex. PECCĀTOS → afr. *pechiés*, mais <pechet> (couplet 14) dans la *Passion*, phénomène que l'on retrouve « entre Loire, Vienne et Gironde [et...] il serait d'une conséquence telle qu'il autoriserait à considérer le dialecte poitevin comme constituant, à côté de la langue d'oïl, de l'occitan et du franco-provençal, la quatrième langue de la Gaule » (citation dans Moignet, 1963, p. 185, cf. Avalle 1962, p. 49).<sup>1573</sup>

Pignon (1960, p. 193) est plutôt de l'avis que /k+a/ a donné /jɛ/ en poitevin comme dans les autres langues d'oïl avant de subir une monophthongaison à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. En réalité, l'antériorisation de cette voyelle est comparable à l'évolution de FACIAT → <fazet> des *Serments* (l.11), ce qui pousse Castellani à traiter les *Serments* de « franco-occitans ». La *Passion* présente la forme <paierent> (couplet 52) ← PACĀRENT 'ils paient', mais il est difficile de confirmer s'il y a diphtongaison ou si le <i> représente la lénition du <c>. Nous penchons plutôt pour cette dernière conclusion aux vues des formes <babtizar> (couplet 114) avec <a> ← BAPTIZARE 'baptiser', etc. Comme Bec, mais *contra* Pignon, nous trouvons plus prudent selon le principe de la pertinacité (§ 2.1.2.7) et afin d'éviter une situation *Duc de York* (voir n. 999, p. 592), de constater que <e> après la palatale est « un état primitif qui s'est maintenu » (Bec, 1965, p. 77). Or, Pignon (1960) démontre bien que les variations du type [me], [mwe], [mwa] ← MĒ 'moi' peuvent coexister chez un seul locuteur qui adapte son usage selon

<sup>1572</sup> Nous avons ici un casse-tête, sachant que *sacramentum* donne serment, nous sommes ici probablement face à un emprunt au latin médiéval, qui semble encore préserver le /a/ prétonique réemprunté du latin d'église et qui est toujours présent dans le français laurentien [sakramā] en contraste avec [sakrāmā] du français hexagonal.

<sup>1573</sup> Pour le débat sur le poitevin comme quatrième membre de la famille gallo-romane, voir Klingebiel (1985).

le registre, son interlocuteur et le débit de parole. Cela devait être autant le cas chez les locuteurs du vieux gallo-roman, et pour cette raison l'on devrait être conservateur en datant les changements proprement phonologiques des représentations sous-jacentes.

Dans le même manuscrit que la *Passion*, l'on trouve aussi un texte appelé la *Vie de Saint Léger* dont la composition est aussi datée autour de l'an 1000. Le texte est édité par D'Arco Silvio Avalle et publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la Base de français médiéval. Dans ce texte également, nous trouvons la préservation de deux voyelles atones, l'antérieure <e> dans <sempre> (l. 22, etc.) ← SEMPER, <fredre> (l.57) ← FRATREM, <omne> (l.78) ← HOMINE, etc. du /ɨ/ gallo-roman, de même que <regne> (l.132) ← REGNUM, du /ɘ/ qui contraste avec une voyelle <a> centrale ouverte dans <gratia> ← GRATIA (l.46), <cantat> (l.82) ← CANTAT, <hora> (l.149) ← HORA, <terra> (l.6, l.60, l.127, etc.) ← TERRA, <flamma> (l.133) ← FLAMMA, <mala> (l.114) ← MALA. Nous avons donc deux textes du début du XI<sup>e</sup> siècle qui démontrent la survivance d'au moins deux voyelles post-toniques dans le gallo-roman de la Gaule centrale.

C'est au XI<sup>e</sup> siècle que la littérature romane devient plus courante y compris le *Boecis* daté autour de 1010 dans un dialecte occitano-limousin, la *Chanson de Sainte Foy* datée entre 1060 et 1100 et la *Vie de Saint Alexis* daté entre 1040 et 1090. C'est aussi à la fin du XI<sup>e</sup> siècle que l'on trouve les premières références explicites à une identité occitane. Dans le contexte des croisades on trouve les termes *Provinciales*, *Proensals* ou *Porvensals* pour les locuteurs du midi et qui contraste avec le terme *Francinae* du nord (cf. Lodge 1993, p. 96).<sup>1574</sup>

---

<sup>1574</sup> Lodge (1993) : « A distinction appears for the first time on the occasion of the First Crusade (1095) when speakers from the south are designated as *Provinciales*, *Proensals*, *Provencals* and those from the north *Francinae* » (p. 96). Notons que nous n'avons tout de même pas de référence explicite à la différence entre le *français* et la *langue d'Oc*; celle-ci ne date que du XIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'en latin on emploie le terme *lingua gallica* pour le français tandis que les écrivains du midi traitent de *noster idioma* (cf. Brun, 1923, p. 15) de *romancium* (cf. Lusignan, 1987, p. 38). Les termes *oc* et *oïl* ne datent que de la fin du XIII<sup>e</sup>, attestés en 1291 (cf. Meyer 1889: 11).

## 12.1.7 Le douzième siècle

|                  |                 |                |                 |                  |                   |                 |                |                 |                               |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|-------------------------------|
| III <sup>e</sup> | IV <sup>e</sup> | V <sup>e</sup> | VI <sup>e</sup> | VII <sup>e</sup> | VIII <sup>e</sup> | IX <sup>e</sup> | X <sup>e</sup> | XI <sup>e</sup> | XII <sup>e</sup><br>1101-1200 |
|------------------|-----------------|----------------|-----------------|------------------|-------------------|-----------------|----------------|-----------------|-------------------------------|

Au douzième siècle, nous ne pouvons plus prétendre que le latin et le roman ne formaient qu'une seule langue ; l'écart entre les deux nous paraît trop grand, et c'est probablement au cours de ce siècle qu'une séparation conceptuelle définitive a eu lieu, car déjà au XIII<sup>e</sup> siècle les termes *partes linguae occitanae* 'les régions de langue occitane' et *gallicana* 'gauloise, voire française' étaient d'usage (cf. Lodge 1993, p. 96). C'est aussi au XIII<sup>e</sup> siècle que l'on trouve les premières écritures dans le dialecte lyonnais du francoprovençal, ce qui démontre aussi que les variétés régionales du roman s'étaient suffisamment diversifiées pour que nous devions parler, de préférence, de *lingues romanes* au pluriel.<sup>1575</sup>

Au XII<sup>e</sup> siècle, la production des cartulaires est importante et de façon générale le latin rencontré dans les chartes des trois siècles précédents, c'est-à-dire aux IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> siècles posait peu de problèmes pour les scribes. Si l'on pouvait encore moderniser certains noms propres qui se trouvaient sous leur forme carolingienne (cf. § 9.6.3), les conventions étaient bien connues des scribes et nécessitaient peu de modifications. Il y avait donc une continuité bien établie dans la tradition latine développée sous Pépin, Charlemagne et Alcuin, et une identité grammaticale propre au latin médiéval, ou simplement *latin* pour ceux qui l'employaient.

De l'autre côté, les anciennes écritures mérovingiennes étaient devenues exotiques selon Bouchard (2014), « les protocoles étaient étrangers, les graphies étranges, l'écriture et les abréviations typiques, difficile à interpréter » (p. 29).<sup>1576</sup> Le latin mérovingien des VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, ce code qui transcrivait le gallo-roman ancestral aux langues d'oïl, d'oc et francoprovençale, était aussi devenu une langue archaïque et mal comprise. On ne s'en étonnera pas : il y a quelques 400 ans, soit environ 20 générations entre le couronnement de Pépin I<sup>er</sup> en 751 ap. J.-C. et la moitié du douzième siècle, donc amplement le temps pour le développement de la langue d'oïl et ses variations régionales.

Bouchard (2014, p. 30) décrit l'écart entre ce latin médiéval et le latin mérovingien en observant l'interpellation (c'est-à-dire les modifications portées afin de moderniser) d'un privilège mérovingien (dont l'original est maintenant perdu) daté du VII<sup>e</sup> siècle et dans lequel l'évêque de CATALAUNUM-Châlons-en-Champagne attribue certains privilèges au monastère de Montier-en-Der.<sup>1577</sup> Tandis que

<sup>1575</sup> Ici nous référons aux manuscrits de Marguerite d'Oingt (1240-†1310).

<sup>1576</sup> Bouchard (2014) : « Documents from the ninth through eleventh centuries could be dealt with fairly easily by twelfth- and thirteenth-century scribes, requiring little more than a regularization of spelling. But Merovingian-era charters were different. The protocols were foreign, the spelling strange, the handwriting, even the customary abbreviations, difficult to interpret. Documents from the time of Charlemagne on were copied into cartularies essentially unchanged, but the same cannot be said of documents from before his time » (p. 29-30).

<sup>1577</sup> Montier-en-Der (Porte-du-Der depuis 2016) tire son nom du latin MONASTERIUM DERVENSE, *Dervo* préservant sous forme adjectivale le nom gaulois *dervos* 'le chêne' (cf. Xavier Delamarre, 2003, p. 141). L'évolution de MONASTERIUM → *Montier* témoigne de la réduction et de la syncope du /ā/ pré-tonique comme nous l'avons abordé à la section 6.11.2, mais en contraste avec les toponymes en *Moutier*, nous avons ici la préservation du /n/; pourtant à *Puellemoutier*, un

le scribe de Montier-en-Der a reconnu dans la forme mérovingienne <pociolus> une graphie mérovingienne transcrivant le nom de l'ancien pavillon de chasse près du monastère, ce qu'il modernisa comme <Putiolos>, Cantor Warin l'évêque de Châlons-en-Champagne retranscrit simplement <pociolus>.<sup>1578</sup> Selon Bouchard (2014, p. 30), l'évêque aurait été confus par cette graphie. Nous voyons bien l'enjeu, mais nous préférons admettre une possibilité que l'évêque a choisi de préserver l'ancienne graphie.



Dans tous les cas, cet exemple est probant et devrait signaler l'importance absolue pour les romanistes d'apprendre à distinguer systématiquement le **latin mérovingien** d'un côté et le **latin médiéval** de l'autre ; ce sont deux objets d'étude, deux langues différentes, mais qui continuent à être confondus dans la littérature.<sup>1579</sup>

Enfin, dans l'histoire interne de la langue, c'est à la fin du douzième siècle que Fouché (1958, p. 514) date le passage du /ə/ → [œ] (ou encore [ø] mi fermé et [ø] mi-ouvert chez Ségéral et Scheer (2020, p. 336), un passage originalement conditionné par la présence d'une consonne avant et après la voyelle, ex. \*fīmarīo → \*fēmjer → \*fœmjer *fumier* et que Fouché (1958, p. 519) date déjà du XI<sup>e</sup> siècle. Selon Fouché (1958, p. 519), les /ə/ souvent initiaux sont passés à [œ] au cours des siècles suivants lorsque suivis ou précédés par un /y/, ex. matūra → afr. *mëur* → fr. *mûr*, devant un /œ/ dans venditōre → afr. *vendëeur* → fr. *vendeur*, devant un /o/ dans BĒLLUM → *bëau*, etc. Enfin, il faut dire qu'au XII<sup>e</sup> siècle nous sommes solidement dans l'histoire de la langue française.

Ayant parcouru l'évolution de la voyelle finale depuis l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge classique, nous pensons avoir démontré comment le latin mérovingien trouve sa place dans l'histoire de la langue latine et des langues romanes. Il n'est plus nécessaire ni désirable de condenser l'entièreté des transformations responsables de l'apparition de la langue française dans une petite période à la fin de l'Antiquité Tardive. Dans les dernières sections de cette thèse, nous aborderons d'un côté la relation que le gallo-roman a pu tenir avec ses sœurs romanes et de l'autre côté la relation maintenue avec la langue écrite.

---

monastère pour femmes, à proximité, aussi dans la Haute-Marne, nous trouvons l'évolution plus typique de MONASTERIUM → *Moutier*. L'abbé Berchaire aurait fondé ce monastère, bien que la date soit débattue (cf. Bouchard, 2004, p. 52); l'on trouve un <inluster vir Bercharius> dans notre charte (Nord/697 [T4476](#) l.11).

<sup>1578</sup> Pour les formes écrites voir les Archives de la Haute-Marne, (7 H1, fol. 4r à 6v) et Archives de la Haute-Marne, (G 462, fol. 30r à 33r). L'étymon PUTEOLUS 'petit puit' se latinise comme <Putiolos> d'un côté, à l'époque carolingienne nous trouvons encore des graphies mérovingiennes comme <Puciolis> (Ile-Fr/768 [T2932](#) l.5) et <Pociollus> (Ile-Fr/769 [T4488](#)) qui sont la source des attestations plus tardives <Puisy> et <Puisé>, voire *Puisie* et ensuite *Bourg de Sainte Pierre du Der* (cf. *De père en fils...*, 2007).

<sup>1579</sup> Hilty (1978), par exemple, en traitant des graphies des *Serments de Strasbourg* écrit « Dans l'emploi de *i* et *u* pour *e* et *o* je préfère voir simplement (et sans y ajouter des hypothèses improuvables) l'influence de l'orthographe mérovingienne. Alors, sur ce point la graphie des *Serments* ne se différencierait précisément pas de la graphie du latin (médiéval) et d'après mes critères le cas ne serait pas utilisable sans réserve pour déterminer le caractère phonétique de la langue des *Serments* » (p. 140). La confusion du latin *merovingien* et *médiéval* est un problème immense car si la deuxième maintient un rapport bien plus distant sur le plan phonétique avec la langue orale, le premier est la forme écrite de la langue orale.

## 12.2 La dialectisation de la Gaule

Malgré d'occasionnelles tentatives de placer la dialectisation dans une période ancienne, parfois même aussi anciennement que le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec la colonisation de la PROVINCIA-Provence, les témoignages d'une véritable séparation des parlers de la Gaule sont rares. Lodge estime que les concepts de langue *française* et langue d'*oc* sont issus de contacts en gallo-romain septentrional et méridional par la conquête du Midi par les rois de France au XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1580</sup> Si le terme francoprovençal est absent à l'époque, nous estimons comme Lodge (2003) que ces dialectes étaient décrits comme du *bourguignon* en encore comme du *lyonnais*.

Dans le nord on reconnaît aussi l'existence de nombreux dialectes (et scriptes) des langues d'oïl. Le français, comme la langue d'oïl de l'Ile-de-France, serait né dans la rencontre de la diversité dialectale des régions voisines. Lodge (2008) propose une vision nuancée de l'apparition d'une langue française standardisée, entre *accommodation* et *koinésation*. Dans le cas de l'*accommodation*, des locuteurs adaptent leur parler natif à celui de leurs interlocuteurs, éliminant autant que possible ses traits les plus saillants ou qui feraient obstacle à la communication. Ce processus, pour être efficace, demande une certaine connaissance des parlers voisins. La vraie dialectisation, l'on pourrait dire, a plutôt lieu lorsque des normes distinctes sont sélectionnées par différentes communautés, sur un niveau assez local, et que des normes émergent par l'interaction concentrée, habituellement dans un lieu central, par exemple dans les marchés ou les administrations des villes importantes.

Il est aussi reconnu depuis longtemps que les grandes villes sont les sites d'intensification du changement linguistique ; il serait probablement plus précis de signaler que c'est dans les villes où la diversité est présente que de nouvelles normes sont sélectionnées comme forme de standard ou de koinè régional ou super-régional dans le cas des grands centres administratifs.<sup>1581</sup> Selon Lodge (2008), le développement d'un koinè *français* dans le nord de la Gaule correspond avec la croissance rapide de Paris au XII<sup>e</sup> siècle. La standardisation linguistique devait tout de même attendre la croissance de l'alphabétisme du XVI<sup>e</sup>.

<sup>1580</sup> Lodge (1993) : « It is very likely that the designations langue d'oc and langue d'oïl had been current a good while before that, for from 1271 the King's chancellery regularly refers to the domains of the Count of Toulouse as partes linguae occitaniae. The name Occitania appears to be a blend of oc + Aquitania. The widespread use of these terms to differentiate the two broad types of Gallo-Romance comes surprisingly late. We must suppose that such differentiation became necessary only when the northern conquest of the south in the thirteenth century brought speakers from distant ends of Gallo-Romance into regular contact with one another, in circumstances by all accounts of mutual unintelligibility (see Monfrin 1972: 756–7). What is absent from this bipartite division of Gallo-Romance is any term referring to Franco-Provençal: was this variety subsumed under the label lingua d'oc or was it felt to be part of langue d'oïl? One suspects that the term bourguignon is often used to refer to the speech of part of this area, but usage is far from clear. » (p. 96).

<sup>1581</sup> Lodge (2008) : « We must assume that speaker of Gallo-Romance had been moving about the area for all time, accommodating their dialectal speech to that of their interlocutors at every encounter. However, these countless individual acts of accommodation could not result in a stable koine until certain conditions had been met: above all, it required a period of regular and intense interaction, during which individual acts of accommodation all came to point in roughly the same direction. For koinésation to take place it is usually essential for a significant focussing of interactions to occur in some central place. The prime location of such intensified levels of interaction and rapid linguistic change is towns. [...] In the centuries following the fall of the Empire, the fragmented urban network of Roman times was entirely uncondusive to dialect focussing. It was only in the eleventh century that things began to change, with a remarkable upsurge of urbanisation. Paris emerged from nowhere at this time to become an urban giant... » (p. 78).

Cette thèse a mis en lumière la persévérance des trois voyelles contrastives dans les syllabes atones du latin mérovingien. Étant donné que notre corpus provient entièrement du nord-ouest de la Gaule ; essentiellement de l'Île-de-France et du département du Nord, nos conclusions portent principalement sur le futur dialecte « francien ». Cela dit, notre étude se veut volontairement typologique et panchronique, c'est-à-dire que nous avons cherché à comprendre comment ce latin mérovingien se positionne par rapport aux autres langues romanes et gallo-romanes dans l'espace et aussi dans le temps.

Comme nous l'avons vu pour la Romania (figure 195, p. 934), le gallo-roman témoigne d'un système de contrastes dans la finale similaire à ce que nous trouvons dans les langues italo et ibéro-romanes modernes. Il est possible que le gallo-roman soit arrivé plus tôt à ce simple contraste de trois voyelles, mais de futures études comparatives sont nécessaires pour tester cette hypothèse. En regardant dans les frontières de l'ancienne Gaule, nous trouvons que le français a beaucoup évolué depuis l'état linguistique visible dans nos chartes. C'est aussi le cas pour les langues occitanes et francoprovençales. Cette dernière cependant, occupe une position clef dans la compréhension de nos données, une position qui semble être complètement passée sous le radar des romanistes : cette langue contraste dans sa finale encore trois voyelles étymologiques héritées du gallo-roman.

### 12.2.1 L'évolution des voyelles finales en francoprovençal

Si nous traitons ici du francoprovençal, langue sœur des langues d'oïl et des langues d'oc, c'est dans un but comparatif et typologique. Certes, notre corpus de chartes provient essentiellement de la région Parisienne et du Nord Est de la France actuelle, très loin des limites géographiques de là où l'on parle francoprovençal aujourd'hui, mais il est important de se rappeler que *oïl* et *oc* sont des notions tardives, presque de la renaissance et que le terme *franco-provenzale* n'était employé pour la première fois que par Ascoli (1874) dans sa première description scientifique de ces parlers qui n'étaient ni français, ni provençaux, voire l'occitan de la Provence.<sup>1582</sup> Entre ces deux grands regroupements, il identifia un troisième regroupement dialectal ayant des traits communs avec ces deux autres langues gallo-romanes et il appela ainsi ce regroupement de dialectes le « francoprovençal ».<sup>1583</sup>

Ascoli était visiblement attaché au modèle de l'arbre généalogique classique lorsqu'il a proposé une « langue » francoprovençale. Presqu'aussi vite qu'Ascoli avait défini cette langue, elle était soumise

<sup>1582</sup> Depuis 1969, la forme *francoprovençal* est préférée pour souligner l'indépendance de ces parlers, contre l'idée d'une langue composite (cf. A. Kristol, 2015, p. 303)

<sup>1583</sup> En réalité, plusieurs isoglosses nous permettent de séparer le francoprovençal de l'occitan et idem du français, le trait principal qui distingue les deux est la préservation du /-a/ en finale sauf après une consonne palatale où l'on trouve plutôt l'évolution vers /-i/. Lobeck (1945) en revanche constate que c'est la préservation des voyelles post-toniques qui distingue le francoprovençal du français, annonçant donc les conclusions de notre propre étude, que le francoprovençal est du gallo-roman conservateur sur le plan vocalique. On trouve une description plus détaillée des limites septentrionales chez Tuillon (1967, 2007) et chez Hall (1949) notamment pour sa mise en lien avec les données de l'ALF. Hall (1949) n'accepte pas l'autonomie du francoprovençal comme zone autonome, écrivant « Franco-Provençal is simply the central eastern portion of the immense transitional area between Northern French and the rest of the Romance-speaking world; it is no more a major dialectal area than the similarly flaring and spreading area on the west » (p. 14). Les 22 traits distinctifs d'Ascoli sont repris dans Durham (1971).

aux critiques de ses contemporains Paul Meyer (1875) et Gaston Paris (1888), les deux trouvant plus pertinent de suivre l'étendue de différents traits linguistiques de la Gaule, de la Suisse et de l'Italie, plutôt que de définir des isoglosses pour séparer ces langues. L'étude de l'histoire des langues gallo-romanes est aussi compliquée par au moins deux phénomènes sociaux ; d'un côté les études diachroniques sérieuses se sont essentiellement portées sur la langue française standard (c'est le cas de Bourciez et de presque tous les manuels de phonétique historique), la dialectologie étant encore une discipline en formation au début du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>1584</sup> L'autre complication vient d'en-dessous, directement des locuteurs de ces langues minoritaires. Puisqu'il n'y a plus de locuteurs monolingues de l'occitan ou du francoprovençal (on pourrait dire la même chose pour le breton ou l'alsacien), ces langues sont réellement en danger. Or leur usage s'attache avant tout à une identité et une richesse culturelle plutôt qu'à un besoin communicatif et dans ce contexte, comme toutes les belles choses, elles sont menacées. Dans le but de préserver la langue, l'emploi de la langue peut (et nous n'y attachons aucun jugement de valeur) prendre un tournant militant. Celui-ci se voit par exemple dans l'actuelle guerre en Ukraine, ou même pour les Ukrainiens d'expression maternelle russe, parler ukrainien devient un acte de résistance à l'envahisseur poutinien et une affirmation de l'autonomie et de la « différence » de l'Ukraine et des ukrainiens par rapport à leurs « confrères slaves », terme qui est activement rejeté par une partie de la population depuis le début de l'invasion en février 2022.



Sur le plan linguistique, cette altérité augmentée sous les pressions de la survie culturelle a peut-être poussé certains narratifs de la différenciation des langues. D'après tout, si l'on peut démontrer que l'on parlait stéphanois, grenoblois, auvergnat, corse, ukrainien, russe, grec, turque, arabe, hébreu, allemand, français, etc. sur un territoire à une date ancienne, on légitimise l'existence de cette culture moderne et l'on enracine les droits de cette communauté dans un narratif bien plus long. Il me semble qu'il y a donc un intérêt direct chez certaines personnes de proposer des dates lointaines pour l'apparition d'une telle ou d'une telle langue.

L'on devrait se rappeler que ces trois langues gallo-romanes sont issues d'une source commune, le gallo-roman qui est à la fois une dénomination typologique des langues romanes de la Gaule, et qui représente aussi un état de langue commune et ancestrale aux trois grandes sous-branches d'*oïl*, d'*oc* et *francoprovençal* (§ 1.8.2). Dans son étude de documents mérovingiens, carolingiens et post-carolingiens, Russo (2015) identifie un certain nombre de traits graphiques reliant les scriptes « pré-littéraires » avec les dialectes du Moyen-Âge centrale, par exemple le choix de la graphie <uu> ou <gu> pour le /u/ germanique, les cas de lénition et de dégémination, et de prothèses vocaliques, etc., sans pour autant postuler une division dialectale pour la période mérovingienne. Si l'on peut commencer à identifier de légers traits régionaux, rien ne suggère toutefois que le latin écrit autour

<sup>1584</sup> Il existe certes des études sur les dialectes ; Pope (1952) aborde l'anglo-normand en détail, mais pas que, consacrant une section importante aux autres dialectes. Einhorn (1974) consacre aussi un chapitre aux dialectes. Dees (1980; 1987; 2019) a consacré le gros de sa carrière à mettre en valeur et typologiser les données régionales de l'ancien-français et ces données sont maintenant disponibles en ligne sur le portail *Atlas Dees Électronique 22* préparé par Scheer et al. (2022).

de Paris était distinct du latin écrit à Lyon ou même à Toulouse au VII<sup>e</sup> siècle.<sup>1585</sup> Notre lecture des chartes du VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle, ne nous laisse pas croire en une dialectisation très importante pour la période du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, et rien, en tout cas, qui ne pourrait pas s'intégrer à une compréhension interdialectale du diasystème gallo-roman dont le francoprovençal préserve certains archaïsmes, notamment de la voyelle finale.

### 12.2.1.1 L'origine du francoprovençal

L'étude du francoprovençal est compliquée à cause d'un faible héritage autochtone écrit en langue francoprovençale. Si nous avons certaines scriptes romanes qui apparaissent dans le dauphinois, le lyonnais et le forézien, notamment au XII<sup>e</sup> siècle, en Savoie en revanche l'on employait le latin médiéval jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces langues sont donc le mieux étudiées grâce à la dialectologie et à la sociolinguistique modernes.

Selon Pierre Gardette (1950), le francoprovençal est né de par sa position au carrefour entre l'Italie du Nord, la Provence et la Francie, s'installant le long des fleuves du Rhône et du Rhin, et était séparé des dialectes du rhéto-roman par l'expansion des Aléman entre le VIII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle (cf. Wartburg, 1967, p. 65, 133).<sup>1586</sup> La situation historique est plus complexe : les Burgondes se sont établis dans la SAPAUDIA-Savoie à partir du V<sup>e</sup> siècle et au VI<sup>e</sup> siècle les mérovingiens ont autorisé l'installation certains Aléman au sud du Rhin autour de Bâle et Constance (cf. Steiner, 2003; Haas, 2000). Ce n'est qu'à partir du VII<sup>e</sup> siècle que nous trouvons une ressemblance archéologique entre le nord de la Suisse et le sud de l'Allemagne (cf. Windler, 1997) ce qui signalerait une culture matérielle partagée.

Chambon et Greub (2000) et Kristol (2001; 2002; 2013) pensent avoir trouvé des indices de l'apparition du dialecte proprement francoprovençal à partir du VI<sup>e</sup> siècle, mais leurs conclusions méritent un peu de modération, car comme ailleurs, les données et la théorie sont problématiques.<sup>1587</sup>

<sup>1585</sup> Chez Russo (2015) on peut lire « A l'époque carolingienne, quand l'ancien gallo-roman fait son apparition, il n'y a pas une unité pré-dialectale, mais les dialectes du nord de la Gaule se configurent donc déjà dans leurs traits fondamentaux qui différencient l'unité gallo-romane de l'est et du nord-est, les dialectes occidentaux et les dialectes centraux (grosso modo l'Île-de-France, la Champagne occidentale), des dialectes du Sud. La Wallonie, la Picardie, les Flandres, la Lorraine, la Bourgogne, la Franche-Comté constituaient déjà une unité à cette époque, comme il sera confirmé après par la scripta administrative du Haut Moyen Âge. Les formes innovatrices avec lénition peuvent donc être accompagnées par la syncope, mais aussi par la prothèse vocalique, caractère dialectal innovateur dont les traces remontent déjà au VI<sup>e</sup> s. dans le latin mérovingien » (p. 7). Il sera important de revenir sur ces différents phénomènes qui, en effet, apparaissent bien avant le X<sup>e</sup> siècle.

<sup>1586</sup> Les Aléman (lat. *Alamani*) apparaissent pour la première fois chez Cassius Dion au début du III<sup>e</sup> siècle. Au cours du III<sup>e</sup> siècle, les empereurs se battent fréquemment contre cette confédération. En 406 ils font partie des peuples qui traversent le Rhin et ils s'installent en Alsace et sur le Plateau Suisse. En 496 les Aléman entre Strasbourg et Augsbourg sont subjugués par Clovis I<sup>er</sup> (cf. DLH 2.31) qui leur impose un duc franc. On emploie aujourd'hui le terme « alémanique » pour les variétés du germanique parlées sur le territoire anciennement peuplé par les Aléman. Peter Schrijver (2011) offre une explication sociolinguistique pour l'origine de la deuxième mutation consonantique qui caractérise les parlers alémaniques, en disant notamment que les transformations importantes dans le haut alémanique sont issues d'hyper-corrections dans une tentative d'imiter le germanique des élites du peuple franc.

<sup>1587</sup> Nous discutons des données de Chambon et Greub (2000) à la page 84, concluant que cette datation repose sur des données très fragiles, essentiellement la reconstruction d'un seul toponyme ayant le suffixe -IĀNO- latin : GRATIANOPOLIS qui donne *Grenoble*. Kristol (2002), s'attachant à cette donnée, pense trouver des exemples semblables dans la Suisse alémanique et écrit qu'« [à] l'instar des monnaies mérovingiennes étudiées par CHAMBON/GREUB 2000, elles attestent à

Dans tous les cas, l'apparition de traits dialectaux n'entrave pas l'hypothèse d'un diasystème gallo-roman qui semble bien intact au moins jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. On se rappellera que dans les modèles modernes des relations familiales entre langues, l'apparition de traits dialectaux ne mène pas directement à une séparation des futures langues ou à la capacité d'intercommunication. Dans notre période, le VII<sup>e</sup> siècle et le début du VIII<sup>e</sup>, rien ne suggère que le latin 'mérovingien', employé à la chancellerie royale et surtout préservé dans des chartes de Saint Denis et de Compiègne, ne représenterait pas aussi bien, dans ces grands traits, la langue de la future *Arpitanie* et même de la Provence. Dans les chartes avant le VIII<sup>e</sup> siècle, on fait face à une langue koïnè assez archaïque qui en soit serait comprise aussi bien par les habitants de Paris que par ceux de Lyon, de Bordeaux et de Marseille.

L'étendue géographique du francoprovençal est difficilement prise en compte par des explications sociolinguistiques ; selon Gaston Tuaillon (2003), la thèse d'une genèse par l'implantation des Burgondes est aussi à écarter.<sup>1588</sup> De plus le territoire où l'on trouve ces parlers n'est pas uniforme

---

leur manière la spécificité linguistique du francoprovençal depuis le VI<sup>e</sup> siècle » (p. 233-244). En français, le suffixe -IĀNUM lorsque tonique donne *-ien*, ex. CHRISTIANUM → fr. *chrétien*, mais dans certains parlers francoprovençaux du nord des Alpes, ce suffixe donne *-in* et il cite l'évolution du nom de 6 villes y compris une potentielle \**villa pontiana* attestée <de Bunzina> en 1259 et qui correspond à *Bünzen* actuel. Nul besoin de voir une dérivation en -IĀNUM, car PONTINA 'concernant les ponts' est déjà une structure latine possible. Le remplacement du /t/ latin par le /ts/ haut allemand est régulier, ex. TOLBIACUM → *Zülrich*. Kristol cite aussi l'exemple \**villa maliana* attesté <ad villam Melina> qui date de 794 et qui correspondrait à Möhlin moderne, etc. (cf. A. Kristol, 2004, p. 28). Le portail des recherches toponymiques en Suisse suggère plutôt un nom germanique \**malina*, construit sur une racine pré-germanique et pré-romaine \**mal* 'mont', donc il n'y a aucune certitude que l'on devrait reconstruire une forme \**maliana* qui est n'attestée nulle part. De plus cette donnée est douteuse ; personne ne mentionne sa source. Nous avons trouvé un passage <Actum in atrio S. Germani, ad villam Melina publice> (l.16-17) provenant du *Alsatia Diplomatica* de Schöpflin (1772, p. 58) qui indique de cette « Traditio Amalrichi ad abbatiam Maurobacensem » fait en 794 proviendrait d'un cartulaire de l'ancien abbé de Murbach. Nous avons reproduit la charte dans l'appendice B4. Les noms propres dans le cartulaire semblent être modernisés : *Murbach*, *Strentze*, *Melina* et d'autres noms sont en italiques indiquant une interprétation, et la modernisation des noms est visible en comparant avec des chartes originales carolingiennes ou nous trouvons plutôt <Maurobaccus> (Als/728 T3871, l.8), <Morbach> (Als/772 T3875, l.3), (Als/775 T3876, l.3), <Morbac> (Als/816 T3877, l.2), etc. L'édition de Schöpflin contient une orientation vers la source originale <Ex chartulario vet. abbatiae Murbacensis>. Enfin, après une recherche importante, nous sommes parvenus à retrouver le cartulaire concerné parmi les 12 cartulaires de Murbach, aujourd'hui archivés aux Archives départementales du Haut-Rhin à Colmar. Le document classifié comme [H Murbach, cartulaire 01](#) et aussi appelé Cartulaire de l'abbaye de Murbach date du XV<sup>e</sup> siècle. Nous avons reproduit les pages concernées, numérotation interne 116-117 dans l'appendice. **Le document date du XV<sup>e</sup> siècle non pas du VIII<sup>e</sup> : on ne devrait donc pas utiliser pour dater quelconque franco-provençalisme du VIII<sup>e</sup> siècle**; le document étant une copie pour la postériorité, il n'est pas possible de déterminer avec exactitude lequel de ces traits date de la composition originale.

La présence de la métaphonie-en-i germanique (cf. § 8.5.4.2) démontre bien qu'il y avait un /i/ ou un /j/ dans la tonique du toponyme gallo-roman au moment de son emprunt, mais on ne peut pas assurer que le nom avait bien été germanisé au VIII<sup>e</sup> siècle comme l'affirment les auteurs, bien que nous n'ayons pas de raison pour douter de cela. Nous devons probablement imaginer un bilinguisme sur une certaine période lors des règnes mérovingiens et carolingiens. Or, Kristol admet que ce n'est pas l'ensemble du domaine francoprovençal qui connaît le passage de IĀNUM → frpr. /-in/. Par ailleurs, la grande faiblesse de l'argumentation de Kristol (2002; 2004) est de ne pas montrer l'évolution de noms équivalents dans les régions parlant encore le francoprovençal aujourd'hui. Nous n'avons nul doute que le gallo-roman qui se parlait dans les régions suisses germanisées était de type apparenté au francoprovençal médiéval et moderne, mais les arguments pour postuler la séparation de cette région comme langue romane autonome dès le VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> ou même le VIII<sup>e</sup> siècle méritent plus d'approfondissement.

<sup>1588</sup> Cette thèse qui remonte notamment à Meyer-Lübke (1901, p. 22), qui remarqua la corrélation entre les dialectes francoprovençaux et l'ancien royaume des burgondes : « ... daß die fragliche Dialektgruppe sich ziemlich genau mit dem altburgundischen Reiche, wie es sich unter Boso I ausbildete, genauer, mit der Burgundia superior und der Burgundia

sur le plan géographique, n'a jamais constitué une seule entité géopolitique, et ne fait même pas partie d'un seul pays moderne ou médiéval. Or, selon Dondaine (1971; 1972) et Jud (1939), le territoire du francoprovençal était jadis plus grand, incluant la Franche-Comté moderne dans le nord et peut-être la vallée de l'Isère dans le sud, aujourd'hui de parler vivaro-alpin (cf. Tuailon, 1964). En Suisse, le gallo-roman protofrancoprovençal se parlait dans tout le territoire à l'ouest de la rivière Reuss et au sud du Rhin comprenant Bâle et le haut de la vallée du Rhône (cf. A. Kristol, 2016, p. 352) et l'on trouve des « îlots » romans entre le Rhin et l'Aar jusqu'au début du IX<sup>e</sup> siècle (cf. Andres M. Kristol, 2002, p. 223). Selon Kristol (2015, p. 303), les variétés, parlées en France, en Italie et en Suisse, tournent plutôt autour de micro-centres directeurs comme Lyon, Grenoble, Chambéry, Saint-Étienne, Genève, Fribourg, Sion, et Aoste, bien que ces villes soient aujourd'hui des communautés assimilées à la langue véhiculaire des pays.<sup>1589</sup>

Le francoprovençal est, selon Gaston Tuailon, « la langue romane ... qui représente le mieux le produit de la latinisation de la Gaule du nord, à partir de sa capitale, Lyon ». Schmitt (1977) adopte une position plus forte, en se basant sur le lexique que « Lyon seul a façonné cette aire linguistique » (p.103). Étala sur le lyonnais, le Jura, la Savoie et la Suisse, le francoprovençal nous semble sur plusieurs points être l'héritier du système gallo-roman reflété dans nos chartes mérovingiennes avant les bouleversements massifs ayant affecté le protofrançais, et qui auraient mis à plat tous ces contrastes phonologiques dans la syllabe atone.<sup>1590</sup> Pour Lobeck c'est la préservation même des voyelles atones héritées qui délimite la frontière septentrionale entre le francoprovençal et les langues d'oïl.

Martin, dans *l'Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord* (en citant Tuailon (1972b) traite même le francoprovençal comme du « proto-français resté à l'abri de certaines innovations septentrionales » (p. 33)<sup>1591</sup>. Cette notion se trouve aussi chez Favre (1996, p. 6). Cette interprétation des faits est en lien avec la thèse récente de Peter Alexander Kerkhof (2018) qui défend que les traits « germaniques » du français devraient être attribués à l'installation d'élites austrasiennes dans la période pippinide et carolingienne plutôt qu'au substrat de la période des migrations.<sup>1592</sup>

---

cisjurana des 9. Jahrhunderts deckt » (p. 22). Cela poussa Herzog (Herzog, 1906, p. ix) à employer le terme de *Burgundo-Französisch* pour les dialectes du sud-est. La théorie des burgondes était aussi acceptée par von Wartburg (1950). Jud (1937) en revanche fait le tour du vocabulaire germanique burgonde dans le francoprovençal. Cependant, bien que l'installation burgonde soit encore reconnue comme un événement historique important, une « origine burgonde » des francoprovençalismes n'est plus mise en valeur dans les publications récentes comme Jauch (2018).

<sup>1589</sup> Dans l'hypothèse d'un gallo-roman partagé qui se rétrécit face aux innovations venant du Nord, nous nous rapprochons de l'hypothèse de Taverdet (1992) qui propose que la langue d'oïl soit un degré de réduction supplémentaire à une phase partagée « gallo-romane septentrionale » encore visible dans la double terminaison du pluriel féminin francoprovençal.

<sup>1590</sup> Cela n'est pas pour dire que le francoprovençal est archaïque sur tous points. Nous trouvons notamment des déplacements d'accent et l'apparition d'adjectifs possessifs innovateurs comme *noutron* 'notre' et *voutron* 'vôtre' (cf. Stich, 1998, p. 31). Le francoprovençal partage aussi avec le français l'évolution de s'être créé des syllabes ouvertes.

<sup>1591</sup> Les cartes dans Tuailon (1972a) témoignent nettement de la coupure avec la langue d'oc et du partage plus ou moins répandu avec les parlers d'oïl et du croissant.

<sup>1592</sup> Kerkhof (2018) : « ... from the late seventh century onwards, the Romance dialect of northeastern Gaul became the new prestigious norm. This new Austrasian prestige norm spread over Francia, when the Pippinid rulers installed Austrasian noblemen in key positions of early Carolingian power structures. This would explain why from the post-Carolingian period onwards the border dialects remained impervious to innovations from the center, as there was little motivation for speakers of the erstwhile prestige norm, whose culture was oriented towards Germanic-speaking regions, to adopt new speech habits from Reims and Paris ... Germanic-like' features of Standard France, should

Cette interprétation est aussi en cohérence avec la germanisation du Rhin et l'apparition de la langue allemande tels que décrits par Peter Schrijver (2011, 2013) pour la période mérovingienne. La démarcation septentrionale du francoprovençal peut ainsi s'expliquer par : 1. la convergence d'archaïsmes partagés avec le gallo-roman y compris la préservation des contrastes dans la finale, 2. La présence d'évolutions propres au domaine, par exemple la fermeture de /a/ → [e], [ɪ], [i] après une palatale.

Quant à la question de la rétention des voyelles atones, le francoprovençal est plus conservateur que l'ancien français, ce qui nous donne l'impression que le système du proto-français peut s'expliquer par un certain nombre d'évolutions du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, qui l'on distancie d'un gallo-roman supradialectal reflété en grande partie par le corpus des chartes mérovingiennes. Pour mettre en valeur les parallèles entre le système gallo-roman et celui du francoprovençal, nous présentons l'évolution des voyelles dans ce dernier en omettant les différentes diphtongaisons ayant affecté les syllabes toniques non-entravées.

figure 197 : l'évolution des voyelles du latin classique au francoprovençal

| latin | tonique | initiale | atone finale             | atone après palatale<br>ou en syllabe<br>entravée par une<br>dentale | atone interne |   |
|-------|---------|----------|--------------------------|--|---------------|---|
| /Ā/ → | [a]/[ɛ] | [a]/[ɛ]  | [ɐ]                      | {[e], [i]}   | [ɐ]           |   |
| /Ă/ → |         |          |                          |  |               |   |
| /Ī/ → | /i/     | /i/      | {/ɛ/, ∅} <sup>1593</sup> |  | /ɛ/           | ∅ |
| /Ī/ → | /ɛ/     | /ɛ/      |                          |  |               |   |
| /Ē/ → | /ɛ/     | /ɛ/      |                          |  |               |   |
| /Ū/ → | /u/     | /u/      | {/o/, ∅}                 |  | /o/           | ∅ |
| /Ū/ → | /o/     | /o/      |                          |  |               |   |
| /Ō/ → | /ɔ/     | /ɔ/      |                          |  |               |   |
| /Ō/ → |         |          |                          |  |               |   |

not be attributed to a Frankish superstratum in the Merovingian period, but to the Pippinid installation of Austrasian elites in the greater Frankish realm » (p. 192).

<sup>1593</sup> La valeur ∅ représente la chute des voyelles sauf /ā/ et /ă/ en finale dans les cas où la structure phonologique ne demandait pas la préservation d'une voyelle d'appui. Ce phénomène est commun à toute la gallo-romania et trouve donc des équivalents dans la langue d'oïl et dans la langue d'oc.

### 12.2.1.2 L'évolution de /Ǻ/ et /Ā/ en francoprovençal

L'un des traits les plus marquants du francoprovençal est la double évolution de /Ǻ/ et /Ā/ latins, habituellement considérés comme provenant d'un seul phonème /a/ roman<sup>1594</sup> :

- ☛ En syllabe tonique ces deux voyelles aboutissent habituellement à /a/, comme en occitan, et sont habituellement prononcées [a] ou avec un arrondissement secondaire comme [ɔ], ex. PRĀTŪM 'pré' → fpr. ['prat], cf. oc. *prat* [prat]. Cette postériorisation du /a/ est aussi fréquente dans l'occitan, ce qui suggère un allophone assez important déjà dans le gallo-roman.<sup>1595</sup> La tonique témoigne donc d'un archaïsme qui était jadis partagé par l'ensemble des dialectes gallo-romans.
- ☛ Mais, lorsque /a/ tonique était précédée d'une consonne palatale : /tʃ/, /tʃ/, /dʒ/, /j/, /ʎ/ la voyelle était antériorisée, donnant une réalisation qui peut varier entre [i], [e] et [a] (mais pas [ɑ]), selon le dialecte ou le locuteur (cf. A. Kristol, 2016, p. 353). Cette même évolution palatalisante avait lieu dans les syllabes atones ouvertes ou entravées par une nasale. Chambon et Greub (2000) pensent détecter cette évolution sur des pièces mérovingiennes où GRATIĀNŌPŌLĒM 'la ville de Gratien, Grenoble' est attestée <GRACINOPOLE> (Belfort n° 2003), <GRACINOPELI> (Belfort n° 2006) et <GRACINOBLE> (Belfort n° 2002).<sup>1596</sup> Ces formes posent plusieurs questions sur le progrès de la syncope et de l'apocope (voir la discussion dans Chambon et Greub, 2000, p. 171), nous reconstruisons une forme intermédiaire \*grɛtsjɛnŏpuli, mais la question d'intérêt ici est le remplacement de la séquence /tja/ pré-tonique par <ci>, ce que Chambon explique comme la fermeture de /Ā/ → /i/ roman dans le contexte palatalisant.<sup>1597</sup>

Étant donné que /Ǻ/ pré-tonique est souvent écrit <i> dans nos chartes (§6.11) on aurait pu penser avoir une graphie mérovingienne ordinaire, mais la voyelle est longue /Ā/ dans GRATIĀNŌPOLIS et dans nos chartes de l'Île de France /Ā/ atone n'est jamais réduit à <i>. Chambon et Greub (2000) proposent donc d'expliquer la graphie <i> par une palatalisation conditionnée de /Ā/ → /i/ sous l'influence de la palatale. On trouve en effet le passage de /a/

<sup>1594</sup> Jochowitz (1973) présente les isoglosses principales : le développement de /a/ tonique, précédé d'une palatale, surtout /k/ ou /g/, le développement de /a/ précédé par une non-palatale et /a/ atone lorsque précédé d'une palatale.

<sup>1595</sup> Voir aussi Zuk (2017c) pour une discussion des indices en faveur d'un /a/ postérieur dans le gallo-roman.

<sup>1596</sup> Chambon et Greub (2000, p. 170) reconnaissent tout de même la présence de formes traditionnelles comme <GRACIANOPOLE> (Belfort n° 1996) ou <GRACIANOPOLE C> (Belfort n° 1999) témoignant clairement de la palatalisation de /tja/ → /cja/ → /tsja/ par la graphie <cia>. Chambon et Greub soulignent aussi les formes <Cracinopl> (Belfort n° 2001). Pour une présentation de Grenoble romane et préromane (Cularo) voir Rémy et Jospin (2006).

<sup>1597</sup> Nos données des chartes nous laissent croire que /Ā/ pré-tonique résiste à la syncope d'où l'interprétation en tant que changement de /Ā/ → /i/ sous l'influence de la palatale. Depeyrot (199 », vol. 3, p. 160-161) date ces pièces entre 620 et 675 ap. J.-C. Cette explication n'est pas sans problème étant donné que le suffixe -ĀNUS donne habituellement [-eno] en francoprovençal, mais ici en position pré-tonique et après une palatale peut-être s'est-il bien fermé en [-ino]. Nous avons peu d'éléments de comparaison.

roman à [i] ou [e] en finale après une palatale, voir l'évolution de MONTANIA dans la figure 221.

L'évolution du /Ā/ en position pré-tonique est moins bien connue pour le francoprovençal. En français il aboutit à [ə] en passant par la phase [ɐ] <a> telle qu'attestée dans nos chartes. En francoprovençal il semble effectivement aboutir à /i/ dans la position pré-tonique avant le XII<sup>e</sup> siècle : SACRĀMENTUM → <sariment> et <sayrimen> dans le v.dauph., les stéphanois *seirimen*, mais l'on trouve aussi des formes <surimant> en afr. et <seriment> dans le wallon du XIII<sup>e</sup> siècle (FEW 11.23b), ce qui suggère que ce n'est pas un phénomène propre au francoprovençal.<sup>1598</sup> L'on trouve aussi la disparition d'un /Ā/ pré-tonique dans <Medianovillare> (Nord/688 T4459 1.3) dans notre corpus et qui correspond à Moyvillers dans le département de l'Oise (cf. *Histoire du Village*, 2020) présumément par une évolution MEDIĀNOVILLARE → \*meðjɪnvillæ:re → \*meɟjiviler → \*mweɟvillers *Moyvillers*. En tout cas, pour montrer que le passage de /-tjān-/ → <in> → <n> est proprement francoprovençal, il faudrait démontrer qu'il n'apparaît pas plus largement dans la Gaule. En réalité l'évolution de -TIAN- → <in> a une explication simple si on admet la réduction de /Ā/ atone → /Ǟ/ lorsque suivi d'une nasale.<sup>1599</sup> Selon cette logique la fermeture de /Ā/ → /Ǟ/ → [ɪ] correspond exactement à l'évolution prévisible du /Ǟ/ telle que nous l'avons démontrée dans les sections 6.11 et 6.11.3. Nous trouvons d'autres remplacements occasionnels de /Ā/ par <i> en français par exemple dans MĪRĀBĪLĪA → \*[mɛɾɪβɛ:lɔ] → fr. *merveille* (cf. É. Bourciez, 1955, § 17).<sup>1600</sup>

Ainsi, d'un côté l'évolution de -TIAN- → <in> dans l'atone n'est pas un phénomène purement francoprovençalant. La forme française *Grenoble* [gʁə'nobl] a clairement perdu la pré-tonique aussi, mais nous ne pouvons pas exclure le passage via une forme \*[gratɟjinoble] avec un [i], après tout c'est ce que les formes comme MONASTERIUM → <monistirio> (Ile-Fr/691 T4494 1.11) suggèrent (cf. § 6.11.2). La graphie <GRACINOBLE> peut donc tout autant représenter une forme proto-francoprovençale qu'une forme proto-française. Malheureusement, des formes apparentées avec une consonne palatale suivie du suffixe -ĀNO pouvant servir de comparaisons sont presque inconnues.

De l'autre part la graphie <GRACINOPOLE> (Belfort n° 2003) peut ne pas représenter la fermeture de /a/ → /i/ ; certes cette interprétation est possible, mais d'autres causes sont aussi plausibles. L'absence du <a> pourrait s'expliquer comme un lapsus du monétaire. Cette

<sup>1598</sup> Chambon et Greub (2000), suivant Stimm et Hafner cités dans Hasselrot (1974, p. 270), citent cet effet fermant pour la séquence /-Cja/ finale. Ils donnent ensuite les formes <gagimenz>, <commenciment> et <sayrimen> tirées d'un document du XIV<sup>e</sup> siècle édité par Devaux (1912, § 22).

<sup>1599</sup> La diachronie des langues romanes suggère en effet un affaiblissement du /a/ lorsque suivi d'une nasale. En portugais par exemple le /a/ atone s'est refermé vers [ɐ] rejoignant la valeur [ɐ] du /a/ en position atone finale.

<sup>1600</sup> La forme francoprovençale moderne *Grenoblo* semble s'expliquer par une métathèse GRATĪĀNŌPŌLĒM → \*gretsɟeno:p(ɪ)lo. Durham (1975, p. 347) explique ce changement, tout comme celui de LĒPŌREM → *lepro* 'lièvre' et FĒBREM → *febro* 'fièvre' comme des recatégorisations avec les noms de la 2<sup>e</sup> déclinaison en -o.

explication est quand même improbable face aux formes comparables provenant des actes conciliaires mérovingiens, par exemple <civitate Gracinopoli> daté de 614 (dans Gaudemet et Basdevant (1989, p. 522) dont le manuscrit daterait du VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1601</sup> On trouve également <ecclesia Grecinopolitani> (p. 442), <ecclesiae Gracinopolitane> daté de 585 (Gaudemet et Basdevant-Gaudemet, 1989, p. 480) et <ecclesie Gracinopolitane> (p. 562) ce qui démontre que le /ā/ semble réellement avoir disparu de la forme.

Chambon et Greub (2000) admettent eux-mêmes une hypothèse alternative probable et l'impossibilité « [d']exclure que <ci> soit la notation de [dz], et [que] le descendant de GRATIĀNOPOLIS [soit] vraisemblablement passé ... par « \*Graysnóvol > Graynóvol » (p. 171). Cette explication est probable à l'égard que <ci> est la graphie mérovingienne habituelle pour la séquence /ti/ → [cj] ; par exemple dans PALATIO → <palacio> (Nord/709 T4480, 1.2) = \*[palé:ɽjo]. Le digraphe <ci> signalerait donc l'affriquée et la voyelle serait déjà syncopee. Étant donné que la forme française *Grenoble* doit aussi s'expliquer par la syncope de la prétonique, il est difficile d'évaluer si <Gracinopole> (Belfort n° 2003) ne serait pas aussi une forme protofrançaise, donc commune à ces deux branches. Tuailon (1972a, p. 334), Martin et Favre (1996) maintiennent une vision plus classique de l'individuation du francoprovençal et dans laquelle le francoprovençal se partage une même origine que le protofrançais, se distinguant de ce dernier notamment par le refus d'innovations provenant du nord, selon Tuailon (1972a) « à la fin de l'époque mérovingienne ou au début de l'époque carolingienne » (p. 335).

Nous ne cherchons pas à exclure une individuation régionale du lexique dans la région qui donnerait naissance au futur francoprovençal ; les études lexicologiques de Gardette (1962; 1983) et Schmitt (1977) démontrent plusieurs des spécificités lexicales du domaine. Cependant, les données philologiques offertes par les quelques pièces et notamment l'interprétation de la graphie <GRACINOPOLE> (Belfort n° 2003) ne sont pas suffisamment certaines pour admettre une individualisation du francoprovençal remontant au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle. La donnée philologique et son interprétation sont très fragiles, trop fragiles en tout cas pour admettre une « entité génétique à part entière » (Chambon et Greub, 2000, p. 174) dès le VI<sup>e</sup> siècle. Ici Chambon et Greub (2000) semblent avoir choisi l'analyse qui leur permet d'offrir une datation assez ancienne pour la prise d'autonomie du domaine. Étant donné que leurs *données nouvelles pour la linguistique gallo-romane* sont citées assez souvent, il serait très important de comprendre la fragilité de leur conclusion.

- ✎ Enfin ce même phénomène de /-Cja/ → C'i ou C'e a lieu dans les syllabes atones finales selon les mêmes conditions que dans la syllabe tonique. La voyelle reste [a] après une consonne non palatale, c'est-à-dire que le /-a./ est préservé. ex. PÖRTĀ → [pɔrta] 'la porte', mais le /a/ rejoint [I] après une consonne palatale, ex. FĪLĪĀM → [fili] ou ['fələ]. Ce phénomène

<sup>1601</sup> Nous sommes d'accord avec Chambon et Greub (2000, p. 174) pour dire que les conciles ne sont pas « suspects » bien qu'ils ne soient pas transmis comme des originaux. Voir la section 1.3 pour les soucis liés aux recopages.

avait aussi lieu dans l'absence d'une palatale si la syllabe à la gauche contenait un /i/, ex ; ira → frpr. *iri*, CĒRA → \*cē:ri → frpr. \**siri* 'la cire'.

- Le francoprovençal a aussi un affaiblissement du /a/ dans les syllabes atones entravées par un /s/ ; l'on peut catégoriser ce changement de la même manière que les autres fermeture du /ǎ/ atone. L'entrave semble avoir volé de la durée et de l'amplitude de la voyelle qui se réduit (comme dans les syllabes pré-toniques) à |I| qui est interprété comme la voyelle [e]. Comparez le singulier PORTA → frpr. *pôrta* avec |A| dans la finale absolue, vs. Le pluriel PORTAS → afr. *portes* avec la lénition de la finale provoquée par l'ancienne coda en /s/. Selon Kristol (2016) le féminin pluriel FĒMĪNĀS donne [fēŋ] tandis que le singulier FĒMĪNA donne [fēŋv]. Cette réduction a aussi eu lieu dans les verbes. Comparez CĀNTĀT → *chante*, donc avec réduction de la finale, avec l'impératif CĀNTĀ qui donne *canta* avec préservation du /v/ final (cf. Stich, 1998, p. 21).

Ce qui semble caractériser ces autres cas de réduction de /a/ → /e/, c'est la présence d'un /s/ ou d'un /t/ en coda, une coda qui dérobe la voyelle précédente de sa longueur. En l'absence d'une telle coda, le /a/ roman final reste assez long pour rester associé au /a/. Taverdet (1992) suggère même que cette double terminaison féminine aurait pu être actuelle dans l'ensemble des langues d'oïl dans la période pré-littéraire. Si tel était le cas, /-a/ final a fini par rejoindre /e/ ← /-es/ avant de se réduire tous les deux vers le *cheva* de l'ancien français. Présenté ainsi, on a une situation qui est exactement parallèle au latin mérovingien : [ǎ] est réduit davantage en [e] tandis que [Ā] (même secondaire, par exemple en fin de mot) est rephonologisé comme /a/ roman sauf en syllabe fermée où il devient [ǎ] et donc est réduit vers [e], ou à la suite d'une consonne palatale où il est également palatalisé. Or, la longueur phonologique du /Ā/ en syllabe finale ouverte pourrait expliquer le déplacement de l'accent dans des mots comme FĀRĪNĀ → \*fārīnā → [fār.'na], GĒNĀVĀ → \*gēnāvā → [ðɛŋ'va]. Cette analyse de l'évolution du /a/ est aussi appuyée par les pronoms, où dans un mot comme FĀRĪNĀ, la forme nominative ĪLLĀ FĀRĪNĀ donne *li farina* 'farine.NOM.S.F.' vs ĪLLĀ FĀRĪNĀ qui donne *la farina* 'farine.ACC.S.F.'.

En conclusion, nous voyons que le proto-francoprovençal devait avoir une situation semblable à celle reconstruite pour le proto-français, un phonème /a/ généralement prononcé avec une certaine antériorité [æ]. Tandis qu'en français ce [æ] est devenu /e/ en syllabe tonique non entravée, ex. MAREM → afr. *mer* ou /ə/ en position atone, ex. PORTA → afr. *portē*, PORTAS → afr. *portes*, MASSILIA → afr. *Marseille* en francoprovençal la rephonologisation en tant que voyelle antérieure avait lieu non seulement dans la syllabe tonique non-entravée, ex. MAREM → frpr. *mer*, mais aussi après une consonne palatale, ex. MASSILIA → frpr. *Marselye*, BŪTTĪCŪLA → \*bŭttīlīa → frpr. *Boteli*. Les formes palatalisées après une consonne palatale ne nécessitent aucune explication de plus. Elles se palatalisent par le transfert de l'élément |I| de la consonne palatalisatrice vers la voyelle, qu'elle soit tonique ou atone. L'on trouve aussi la réduction à [e] lorsque la voyelle était réduite en syllabe atone entravée, ex. le pluriel PORTAS → afr. *portes* mais singulier PORTA → frpr. *pôrta* avec le renforcement de la finale. C'est seulement dans ces syllabes atones finale, hors de l'influence d'une coda ou d'une

consonne palatalisatrice ou encore dans les syllabes toniques entravées (mais sans présence d'une consonne palatale) que le /a/ roman, même antériorisé en [æ], a été réassocié à sa valeur de base /a/.

### 12.2.1.3 Le sort des voyelles finales atones en francoprovençal

Si l'évolution du /a/ en francoprovençal est intéressante pour notre étude de la langue gallo-romane, le francoprovençal est encore plus intéressant pour sa préservation des voyelles finales atones. Tandis que l'ancien français et la langue d'oïl ne préservent qu'une seule voyelle atone, cheva /ə/, l'occitan a connu une reconfiguration assez importante des voyelles atones héritées (Û, Ō, Ö, Ī, Ē, Ĕ, Ī → /e/ en position d'appui et Ā, Ą → /a/, voire [ɔ]) et permet aujourd'hui 5 voyelles en position atone (cf. Olivieri et Sauzet, 2016).<sup>1602</sup>

Donc, dans la réduction des voyelles, le franco-provençal occupe une position intermédiaire entre la diversité des atones qu'on trouve dans l'italo-roman et l'absence d'une finale atone dans le français moderne. Or parmi les langues gallo-romane médiévales et modernes, c'est le francoprovençal qui permet le plus grand nombre de contrastes vocaliques dans la syllabe atone finale, avec trois contrastes semblablement hérités directement du gallo-roman, et deux autres contrastes apparus par la désunion du /a/ en contexte palatalisant ou non et par la nasalisation des voyelles devant une consonne nasale. En francoprovençal on contraste donc 3 voyelles atones finales héritées, et à celles-ci on peut souvent ajouter un /-i/ ou /-e/ issus de la palatalisation du /-a/ et un /-ɔ̃/ issu de la séquence /-u/ atone suivi d'une nasale (cf. Jauch, 2018, p. 107). Le fait que ce /-i/ secondaire reste distinct du /ī/ latin devenu /i/ dans l'atone finale, démontre que la palatalisation de /a/ → /i/ postdate la réduction des voyelles. Celle-ci se voit à l'intérieur du paradigme dans un verbe comme *chanter* (cf. Stich, 1998, p. 21).

**figure 198 : triple réflexe des voyelles finales en francoprovençal**

|     |                                      |          |
|-----|--------------------------------------|----------|
| /õ/ | <i>chanto</i> 'je chante'            | ← CĀNTŌ  |
| /ẽ/ | <i>chante</i> 'il chante'            | ← CĀNTĀT |
|     | <i>père</i> 'père'                   | ← PĀTRĒM |
| /ǎ/ | <i>chanta</i> 'chante !' l'impératif | ← CĀNTĀ  |

La voyelle /õ/ peut aussi être nasalisée lorsque suivie d'une consonne nasale, par exemple dans *crèyont* donnant ainsi [õ̃]. On trouve également la palatalisation d'un /a/ après une consonne palatalisante. Le /ǎ/ s'est palatalisé vers /ẽ/, prononcé [i], [ɪ] ou [e] après une consonne palatale /tʃ/, /cʃ/, /gʃ/, /nʃ/.

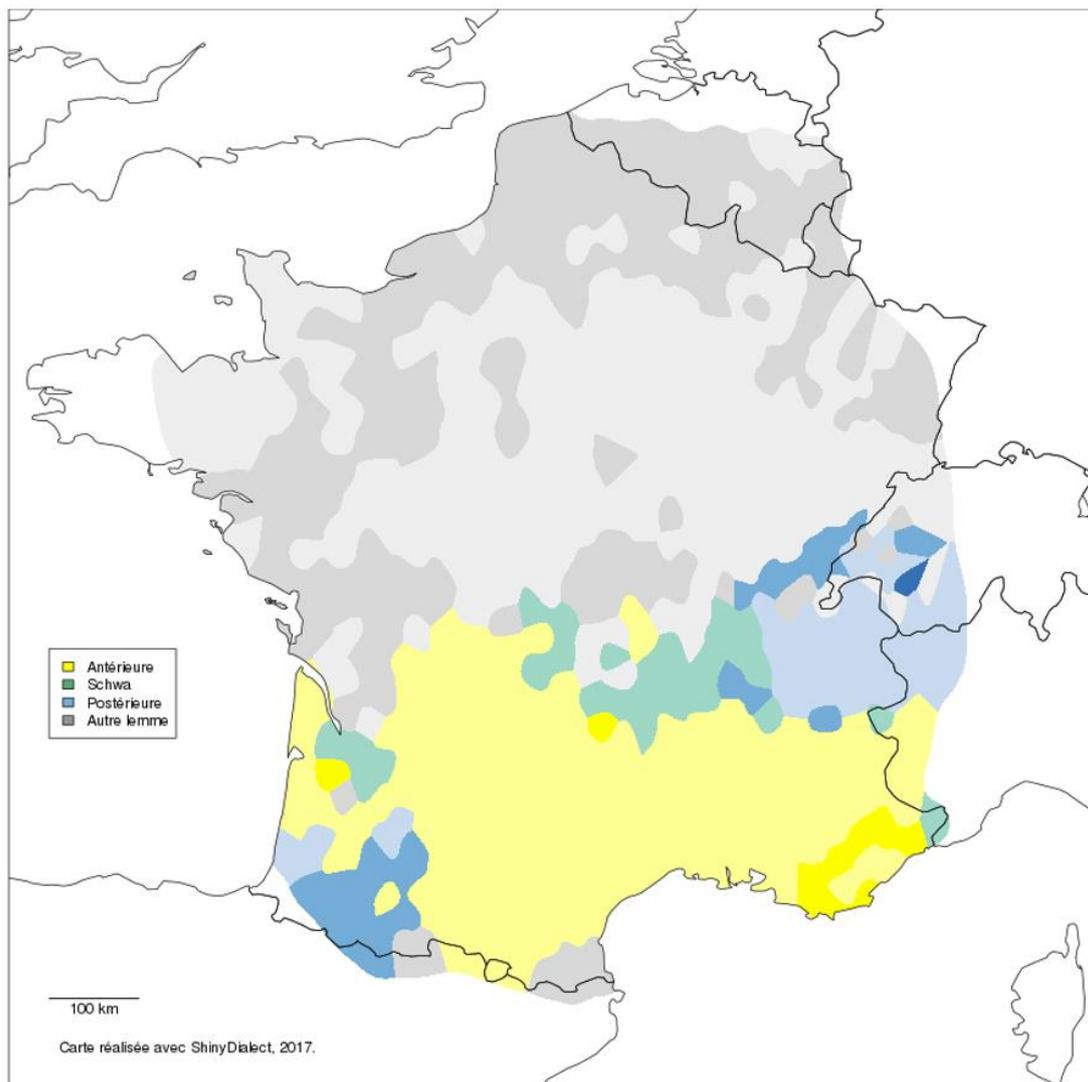
<sup>1602</sup> La distribution des voyelles finales en occitan n'est pas tout à fait la même qu'en italien, car l'occitan a quand même connu l'apocope des voyelles non ouvertes hors des conditions où elles étaient préservées pour la structure syllabique, sujet sur lequel nous revenons dans le chapitre (8). En occitan, malgré l'apocope des finales, une semi-voyelle précédente semble avoir été syllabée, préservant quand même des cas de /i/ et /y/ en syllabe atone. On trouve aussi des cas où c'est la pénultième post-tonique qui est préservée plutôt que la véritable voyelle finale étymologique.

Dans certains dialectes, la voyelle qui en résulte est exactement la même que le [ɛ] issu de la réduction des voyelles antérieures<sup>1603</sup> ; dans d'autres /e/, /a/, /o/, /ɔ/ atones sont prononcés [i], [a], [u], [ɛ] (cf. Stich, 1998, p. 22). Donc du point de vue structurel nous ne trouvons que 4 voyelles en syllabes atones.

Pour terminer cette section nous avons trouvé pertinent de démontrer l'évolution des étymons latins vers leur forme francoprovençale afin de souligner la préservation de ces 3 contrastes que nous trouvons dans l'atone finale du latin mérovingien, établissant ainsi un lien de continuité entre ces deux états de langue. Comme ces évolutions et les données dialectales qui les accompagnent le démontrent, le francoprovençal est seul parmi les dialectes de la Gaule à démontrer la préservation des contrastes vocaliques dans la syllabe finale atone. Ces contrastes ne sont pas des innovations propres au francoprovençal, mais reflètent l'héritage direct des contrastes vocaliques du latin tardif de la Gaule. C'est ce même latin « mérovingien » qui est reflété dans nos chartes.

---

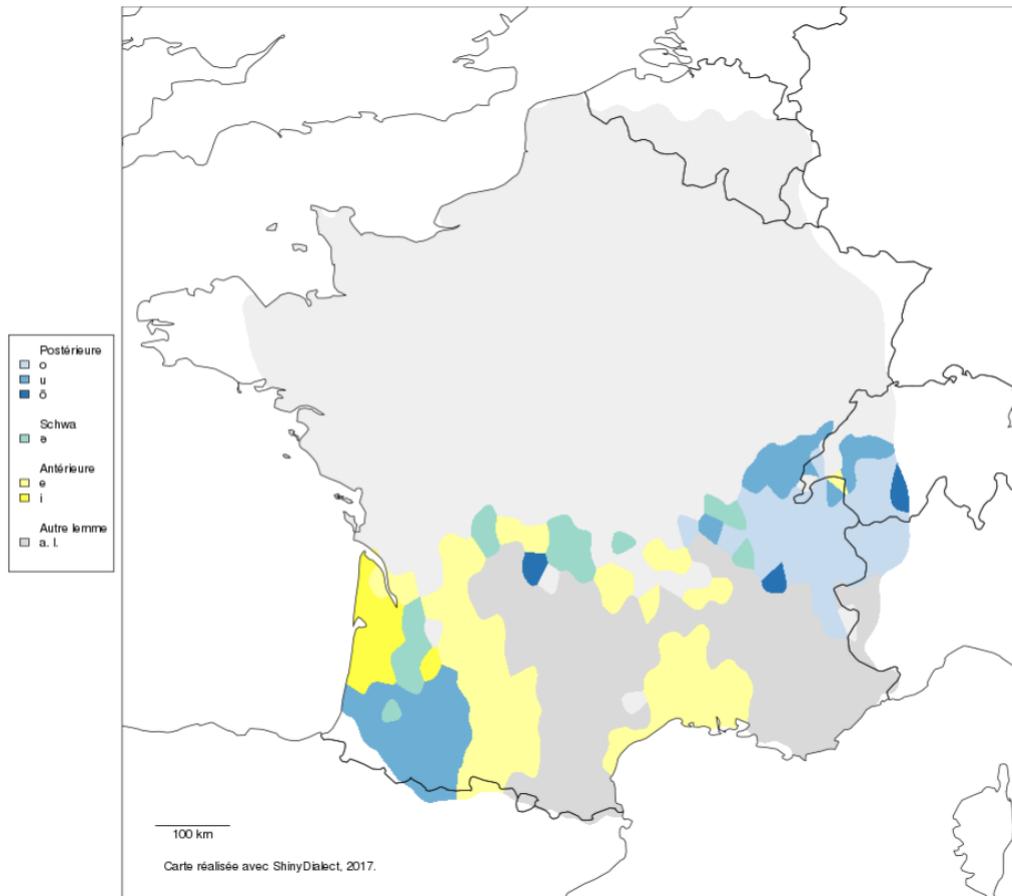
<sup>1603</sup> Ni dans l'ALF n° 570 *ma fille* ni sur SoundComparison (*fille*) je n'ai pu trouver les prononciations comme [fi.ʎi] pour FILIAM 'fille' rapportées par Kristol (2016). Sous l'influence du français, ces contrastes sont en train de se perdre selon Kristol (2016) qui écrit « Actually, many modern varieties tend to reduce the range of final atonic vowels to [ə], even deleting the final vowel altogether in many lexical items. The criterion for establishing the northern boundary of Francoprovençal with *oïl* is that a variety may be considered Francoprovençal so long as it maintains certain paroxytones » (p.354).

carte 7 : l'ALF n° 41 *Âne* démontrant l'évolution de l'atone finale de l'étymon ASINO 'âne'

La carte 7 démontre l'évolution de la voyelle finale atone de l'étymon ASINŌ 'âne'. Nous observons que dans les périphéries de l'espace gallo-roman, dans l'est de l'espace francoprovençal et dans le sud-ouest en Gascogne, le /ō/ final est préservé en tant que /o/ (bleu clair) ou /u/ bleu foncé représentant la forme la plus archaïque du mot. En jaune, dans l'espace occitan l'on trouve la transformation de /ō/ → /e/ (jaune pâle) ou /i/ (jaune saturé). Dans la bande verte au nord de la zone occitane on trouve la réduction de la finale vers /ə/ et dans le gris clair la disparition totale de la finale atone.<sup>1604</sup>

<sup>1604</sup> Le gris foncé indique l'emploi d'un lemme autre qu'ASINŌ 'âne' et donc son impertinence pour notre dossier.

carte 8 : l'évolution de la voyelle finale atone de CASSĀNO 'chêne'



La carte 8 démontre l'évolution de l'étymon CĀSSĀNOS signifiant 'chêne' et qui a remplacé le lexème QUERCUM du latin classique, CĀSSĀNOS étant un emprunt au gaulois *cassanos* dont l'étymon remonte selon Delamarre (2003, p. 109) à une racine PC \*kassōs signifiant 'tordu, tressé ou bouclé'. Dans toutes les formes attestées en Gaule, la voyelle médiale est syncopée créant un groupe consonantique \*/ssn/ qui s'est simplifié selon le dialecte en /s/, ex. [ka:sũ] (ALF n° 265 *chêne*, pnt. 682) par assimilation du /n/ au /s/ ou au /n/ avec la chute du /s/ et l'allongement compensatoire de la voyelle initiale, ex. [tsejnə] (ALF n° 265 *chêne*, pnt. 706). La carte 8 témoigne de la qualité de la voyelle finale. Dans la moitié septentrionale de la Gaule nous voyons la chute totale de la voyelle indiquée en gris clair, dans le midi une zone avec préservation de /e/ (jaune pâle) ou /i/ (jaune saturé). En Gascogne et dans l'est francoprovençal nous trouvons des zones conservatrices avec rétention d'une voyelle postérieure, /o/ (bleu clair), ou /u/ (bleu moyen).<sup>1605</sup> Le vert démontre une zone de réduction de la finale en [ə] tandis que le gris foncé indique la présence "un autre lemme que CĀSSĀNOS.

<sup>1605</sup> Quelques points témoignent aussi d'une voyelle finale nasalisée ; nous ignorons s'il s'agit de restructuration morphologique ou si un phénomène phonologique a causé la nasalisation de ces voyelles finales.

12.2.1.4 La réduction en *cheva*

Durham (1971; 1975) dans sa reconstruction du proto-francoprovençal reconstruit 4 voyelles post-toniques, mais il admet aussi l'existence d'un *cheva* [ə] historique dans la position post-tonique non finale, ex. PAUPERUM → \*[puəvəro].<sup>1606</sup> Nous ne sommes pas certains de devoir admettre ce *cheva* tant que les voyelles réduites offrent la possibilité d'alterner directement avec Ø. L'emploi du [ə] nous permet tout de même d'indiquer que la centralisation est la plus importante dans les syllabes les plus faibles. Ce que ces quelques données de l'ALF démontrent, c'est qu'un même étymon est parfois réalisé avec une voyelle réduite, ex. CĒRĀ réalisé [sire] à Bons-en-Chablais (Haute Savoie) tandis que FILIA 'fille' est réalisé ['fɔlə]. Nous trouvons ces mêmes variations dans d'autres communes et il serait impossible de donner un conditionnement phonologique pour expliquer la variation, ce qui nous mène à conclure que la variation entre *cheva* phonétique et une autre voyelle atone finale a moins à voir avec une diversité dialectale ou avec une distribution lexicale, et plus à voir avec la performance des informateurs. En produisant l'ALF, Edmont a transcrit fidèlement ce qu'il entendait dans ses entretiens, donc dans les conditions de transcription, une voyelle produite rapidement avec trop de centralisation; voire réalisée [ə] était notée ainsi.

Dans son étude sur le francoprovençal de Bagnes, Bjerrome (1957) avait décrit ces voyelles brèves comme étant « [d'un] timbre insolite, estompés, fuyants ... [dont] leur point d'articulation s'approche de la région centrale de la cavité buccale où s'articulent ces voyelles incolores et vagues que l'on appelle en anglais 'vocal murmur' » (p. 27). Bjerrome (1957) affirme malgré tout le contraste phonologique de ces voyelles quand il écrit que « les patoisants eux-mêmes, d'autre part, ne semblent jamais confondre [ces voyelles]<sup>1607</sup>, et s'il le faut, ils peuvent toujours en prononçant très lentement, renseigner l'enquêteur sur le caractère d'une voyelle 'douteuse' » (p. 29).<sup>1608</sup> Kasstan (2015) dans sa description du lyonnais de St. Martin-en-Haut décrit les voyelles finales comme d'une grande variabilité, tendant vers une qualité réduite ou même *cheva* dans le discours connecté.<sup>1609</sup> Dans le chapitre 9, nous avons argumenté en faveur d'une réduction supplémentaire des voyelles réduites vers *cheva* dans des conditions socialement adaptées par le locuteur ; la syncope aurait aussi lieu dans ces conditions socialement admises. Nous estimons que ces mêmes conditions devaient exister au VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1606</sup> Son modèle demande aussi l'insertion d'une voyelle épenthétique [-ə-] dans les mots comme DUPLUM → frp. \*[dʁəbəlɔ] et MACRUM → \*[mæjgəro].

<sup>1607</sup> Le patois de Bagnes a un dictionnaire accompagné d'un répertoire sonore depuis 2019, le *Dictionnaire du Patois de Bagnes*. Notons que nous trouvons la distinction entre /r/ simple et /ʁ/ « fortis » à l'intervocalique en bagnard.

<sup>1608</sup> Dans la citation originale, Bjerrome (1957) fait référence spécifiquement aux atones /i/ et /ɛ/ pré-toniques, contraste qui est davantage neutralisé en finale atone. Smith (1958) est critique des choix de transcriptions de Bjerrome qui portent à confusion.

<sup>1609</sup> Kasstan (2015) : « Francoprovençal preserves a number of unstressed final vowels... despite the variability in final vowels present in Francoprovençal, there is often a reduced vocalic quality in connected speech, and so schwa is also common in unstressed syllables. » (p. 352-353).

### 12.2.1.5 Conséquences pour la diachronie gallo-romane

En conclusion le francoprovençal, nom impropre qui suggère quand même une langue hybride du français et du provençal, peut et devrait être compris comme une forme archaïque du gallo-roman et sous certaines formes comme la langue gallo-romane qui ressemble le plus à son ancêtre gallo-roman encore attesté via le latin mérovingien. Nos conclusions rejoignent donc celles de Hasselrot (1966), qui dit que « le francoprovençal est un dialecte qui a trop bien réussi. Lyon fut la capitale des Gaules et c'est à peine une hypothèse que de dire que c'est de Lyon qu'ont rayonné les premières innovations préluant à la création du français » (p. 265).

Parmi les traits du français que Hasselrot (1966) voudrait rattacher à une origine francoprovençale, nous trouvons la palatalisation de /a/ → /ɛ/ → /jɛ/. Or, avec cette histoire de palatalisation des finales, un vrai travail serait nécessaire pour confirmer que les dialectes d'oïl de l'est et du centre de la Gaule n'auraient pas subi le même phénomène, caché aujourd'hui par la perte des voyelles /i/ ou /ɛ/ ou par leur réduction totale en *chevq* ou  $\emptyset$ , comme on le voit actuellement dans la diversité des parlers francoprovençaux. Ayant démontré que le francoprovençal moderne, du moins certains dialectes, préserve un système de contrastes de voyelles post-toniques équivalent à ce que nous observons dans nos données mérovingiennes, il y a raison de postuler qu'au VII<sup>e</sup> siècle les systèmes phonologiques de la future langue d'oïl et de la future langue francoprovençale étaient identiques, au moins en ce qui concerne les voyelles atones. Notre corpus de documents provient presque exclusivement de la région parisienne, pourtant les réflexes vocaliques sont presque identiques à ce que Martinet observa à Hauteville en Savoie 1300 ans plus tard. Vu ainsi, le francoprovençal préserve des contrastes qui ont depuis été perdus dans les langues d'oïl et d'oc. Comme nous l'avons observé, les *Serments de Strasbourg* réalisés le 14 février 842, avec des graphies comme <Karlo> et <Karle> pour *Charles*, sans différence fonctionnelle entre le <-o> et le <-e> final, suggèrent que la réduction des voyelles atones en *cheva* a eu lieu avant la moitié du IX<sup>e</sup> siècle.<sup>1610</sup> Il est toutefois possible que cette réduction en *cheva* était au stade phonétique comme en francoprovençal.

Dans cette section, nous avons démontré comment les phénomènes visibles dans le latin mérovingien sont en réalité la continuité des phénomènes plus généraux qui caractérisent le latin tardif depuis au moins le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., et qui annoncent la forme des langues romanes. À cet égard, le latin mérovingien incarne ce que Adams (2011) décrit comme « deux tendances complémentaires, que les voyelles brèves s'allongent sous l'accent et que les voyelles longues atones s'abrègent » (p. 275).<sup>1611</sup> C'est sur cette note que nous terminons notre examen du francoprovençal. D'autres données et démonstrations de la réduction sont disponibles dans l'Annexe 1. Nous nous tournons maintenant vers la réduction comme elle s'est accomplie en pays d'oc et en pays d'oïl.

<sup>1610</sup> Cependant, même cette datation est compliquée car le plus ancien manuscrit (BNF lat. 9768, fol. 13) contenant les *Serments* date d'autour de l'an mil, donc fin du X<sup>e</sup> début du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>1611</sup> Adams (2011) : « two complementary tendencies, for short vowels under the accent to be lengthened, and long vowels in unstressed syllables to be shortened » (p. 275).

### 12.2.2 Les voyelles finales de l'occitan

Si les langues d'oc sont phonologiquement caractérisées par un certain nombre de critères phonologiques, parmi les plus marquants sont la préservation de /ǣ/ et /ā/ latins en tant que /a/ dans la syllabe tonique et en tant que [a], [ɔ] ou [ɔ̃] dans la finale atone. Cette voyelle atone que l'on peut spécifier comme [A] sur le plan élémentaire et qui est présente dans des mots comme *porta* → [pɔrtɔ] contraste avec une finale faible [e], spécifié [I] dans des mots comme *maire* [maire] ← MATREM, *ase* [aze] de ASINO et *altres* [altres] autres ← ALTEROS, *pense* [pě̃se] ← PENSO. Visiblement l'occitan se caractérise par la perte du /ɛ̃/ atone qui semble s'être complètement confondu avec le /ɛ/. Ce phénomène est assez récurrent ; nous avons déjà vu qu'il y avait une certaine variabilité entre <u> et <i> déjà dans le latin archaïque et classique, ex. MAXUMUS vs MAXIMUS (cf. § 3.7.1). D'autre part nous trouvons que /ɛ̃/ tend à disparaître de certains dialectes de l'anglais moderne. Dans un mot comme *Monument* /'manjəmɪnt/, le /ɛ̃/ tend souvent à se réduire vers [ɛ], pareil dans un mot comme *anaphora* /v'ɛnæfərə/ avec le /ɛ̃/ convergeant vers [ɛ] qui est la prononciation habituelle du <a> atone.

Nous avons vu qu'au XI<sup>e</sup> siècle, nous avons déjà une démonstration de cette réduction dans la *Passion de Clermont* et dans la *Vie de Saint Léger* (§ 12.1.6.1). Dans ces deux textes, le /ɛ̃/ atone est déjà éliminé de la langue. Nous ne connaissons pas avec certitude l'origine géographique de cette innovation qui a réduit le nombre de contrastes dans la finale, mais le changement a affecté l'ensemble du pays d'oc et du pays d'oïl, mais comme nous l'avons vu (§ 12.1.6) nous avons encore quelques traces du maintien d'un /ɛ̃/ atone dans le centre est de la Gaule, en ce qui est aujourd'hui une terre de langue d'oïl. Peut-être que de futures recherches livreront d'autres données qui nous permettront de mieux comprendre la neutralisation diachronique de /ɛ̃/ et /ɛ/. Étant donné la distribution des formes avec la préservation de /ɛ̃/ et sa neutralisation avec /ɛ/ vers le XI<sup>e</sup> siècle, nous pouvons avancer l'hypothèse que cette neutralisation provient de l'ouest de la Gaule. Cependant, dans notre corpus, le premier indice d'une neutralisation de /ɛ̃/ et /ɛ/ provient de CRISCIACUM-Crécy-en-Ponthieu qui se trouve aujourd'hui dans le département du Nord. Ici l'on trouve un <inluster vir Ghyslemarus, comus palati noster> 'illustre homme Ghyslemar, nostre comte du palais'. Ici <comus> est une hypercorrection pour CŌMĒS 'le comte' au cas nominatif singulier. Le remplacement du /Ĕ/ par un <u> pourrait signaler la désépécification de notre voyelle antérieure [I] réduite, mais étant donné que la direction du mouvement est plutôt vers une voyelle réduite antérieure en langue d'oïl comme en langue d'oc, nous pensons plutôt y voire une hypercorrection. Nous avons quand même pu suggérer que l'erreur n'est pas due à la perte totale des contrastes finaux, mais à un effet assimilatoire du [I] à l'occlusive bilabiale nasale /m/ à sa gauche, donc /ɛ̃/ → [ɛ̃] / C[+lab]\_\_. La charte (Nord/709 T4480 l.15) provient de CRISCIACUM-Crécy-en-Ponthieu qui se trouve aujourd'hui dans le département du Nord, mais comme aucune voyelle atone finale ne subsiste aujourd'hui dans les dialectes du Nord, cette hypothèse est difficile à vérifier.

La neutralisation de [ɪ] et [ɛ̃] a visiblement affecté et la future langue d'oïl et la future langue d'oc. Nous pouvons donc traiter d'une division entre le centre-sud-est de la Gaule ou cette distinction

semble avoir survécu plus longtemps et le nord et l'ouest où la distinction était perdue. Cette innovation a séparé les dialectes innovateurs de la Gaule du reste du diasystème roman. Nous pouvons aussi postuler que c'est avec la perte d'un /ʊ/ phonologique que le /v/ atone [A] a pu acquérir une prononciation labialisée. Sans [U] atone dans le système, la labialisation de /v/ → [ɔ] ne menaçait aucune distinction entre une ancienne voyelle postérieure atone et la centrale, *altro* vs *alta* par exemple, temporairement devenu *altrɪ* vs *altrɔ*. Il est tout de même possible que l'apocope eût affecté ces positions apocopables dans le gallo-roman *avant* la neutralisation phonologique entre le /ɪ/ et le /ʊ/.

### 12.2.3 Les voyelles finales des langues d'oïl et du français

L'élimination par apocope de la majorité des voyelles finales a sans doute contribué à l'éventuelle réduction supplémentaire qui caractérise les langues d'oïl. Étant donné que l'adjectif masculin BELLO → afr. *bel* avec apocope tandis que le féminin est resté *bella* ← BELLA sans apocope. Ce qui distinguait ces formes n'était donc plus la qualité de la voyelle finale, mais la présence ou non de cette voyelle finale.

Si le français a bien suivi le parcours des autres langues romanes, alors pendant un temps l'on devait encore trouver des mots avec une vraie voyelle d'appui : MATREM → g.rom. [mædrɪ], ASĪNUM → g.rom. \*[aznɐ], DOMNA → [dɔmnɐ]. La charge fonctionnelle de ces voyelles finales devait être assez faible, surtout pour /-ʊ/ devenu très rare dans le lexique, ce qui a pu contribuer à sa neutralisation avec /-ɪ/ dans un premier temps. La distinction entre /-ɪ/ et /-v/ en finale ne semble pas non plus avoir été retenue (bien qu'elle le soit encore en occitan). D'un côté le /-ɪ/ ne marquait pas proprement un genre ; il était issu majoritairement du /-Ĕ/ final de la troisième déclinaison latine. Dans la période gallo-romane ce /-ɪ/ final servait bien à indiquer les génitifs des noms masculins singuliers (/ -Ī/ latin) et des noms féminins singulier (/ -AE/ latin). Le /-ɪ/ pouvait aussi marquer le /-i/ pluriel des noms masculins de la deuxième déclinaison. Si ce dernier a disparu à la fin des noms, il a été retenu dans l'article défini masculin pluriel afr. *li* ← ĪLLĪ, ce qui suggère que l'article était déjà cliticisé avant l'activation de l'apocope. En réalité l'article défini nominatif singulier ĪLLĔ donne aussi l'afr. *li*, ex. ILLĔ MONĀCHUS → \*[lɪ moɲɥɐs] → afr. *li moignes* 'le moine', ĪLLĪ MONĀCHĪ → \*[lɪ moɲɥɪ] → afr. *li moigne*. Notons aussi la préservation de ce /ɪ/ comme la voyelle d'appui de l'afr. *moigne*. Cette même voyelle est présente dans l'appui de MATREM → afr. *medre*, ou COMITE → afr. *conte*.

Cependant, la véritable transformation qui caractérise la langue d'oïl par rapport aux autres langues romanes et gallo-romanes est la réduction de l'ancienne marque <a> du féminin. Tandis que l'on reconstruit un /-v/ réduit mais distinct pour le gallo-roman et que le francoprovençal et l'occitan gardent encore cette voyelle distincte des autres atones finales ; le français est unique dans le fait d'avoir assimilé l'ensemble de ses voyelles atones vers un seul *cheva* prononcé [ə] ou [œ]. Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 9, les chercheurs ont souvent attribué cette réduction en *cheva* à un fort accent « d'intensité » sur la tonique ; la réduction de l'atone étant considérée comme une conséquence de cette exagération de l'accent. Avec l'apocope et la réduction massive des informations

portées par la finale; il semble que les obstacles pouvant empêcher la neutralisation totale de la finale ont été éliminés et qu'en fin de conte c'est la neutralisation phonologique qui a eu lieu.

Toute au long de la période mérovingienne ; jusqu'à la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle nous avons des indices forts de la préservation d'un triple contraste des voyelles dans la syllabe finale atone et ce n'est qu'avec les *Serments de Strasbourg*, du IX<sup>e</sup> siècle, qu'on trouve réellement un quelconque texte signalant d'une quelconque force la désépécification de la voyelle finale. Mais même dans ce texte, la majorité des voyelles atones préservent leur valeur étymologique et la question se pose donc de savoir si les *Serments de Strasbourg* préservent encore des contrastes dans l'atone finale, parfois obscurcis par la neutralisation synchronique vers *cheva* ou plutôt, les voyelles finales atones ont-elles toutes atteint le stade du *cheva*, la préservation de différentes graphies étymologiques ne devenant ainsi qu'une conséquence de l'orthographe latin de ces mots ? Répondre à cette question n'est pas si simple, d'autant plus que les *Serments* présentent de très nombreux problèmes d'interprétation

De façon générale le /a/ atone final est préservé. Au moins 6 cas de préservation sont certains : <aiudha> (l.8, l.32), <-una> (l.9), <cosa> (l.9), <>nulla> (l.32), <contra> (l.32). L'on trouve son élision dans la séquence CATA UNA → <cadhuna> (l.9), ce qui ne pose pas tant problème en sachant que le contexte de l'élision cible aussi un |A| flottant (§ 9.3.1). Dans les verbes <iurat> (l.29) et <conservat> (l.29) nous ne pouvons pas être certains s'il s'agit ici du /a/ tonique du temps présent IURAT 'il jure' et CONSERVAT 'il conserve' ou si suivant Rickard (2001, p. 22) il faut voir dans <iurat> la forme du prétérite IURAVIT l'équivalent du germanique <gesuor> 'il jura', cf. an. *he swore*. Dans les deux cas, le /a/ de ces verbes est tonique et doit donc être exclu de notre calcul. Certains changements comme le passage du deuxième <a> vers <e> dans FACIAT → <fazet> s'expliquent par le conditionnement par la palatale à sa gauche et ne doivent pas non plus être comptabilisés.

On trouve une forme curieuse <suo part> (l.30) présumément pour SUA PARTE 'sa part', mais comment expliquer la graphie <o> en sachant très pertinemment que le français moderne prononce *sa* [sa] ? Ici la graphie semble s'expliquer par l'effet assimilatoire du /u/ qui le précède, prononcé [u] ou [w] selon la datation que l'on veut donner à la formation d'une diphtongue à partir des voyelles en hiatus (Bourciez (1930, § 4) ne donne simplement pas de date). Dans tous les cas, selon l'importance que l'on veut accorder au conditionnement phonologique, nous avons un taux de conservation du /v/ atone entre 100 % (ce qui signale une préservation absolue), mais pouvant donner un taux aussi bas que 66.6 % selon nos choix méthodologiques.

La datation de la réorganisation syllabique est importante car elle détermine aussi s'il faut voir dans les formes <meon> (l.8), (l.12) ← MEUM, <meos> (l.29) ← MEUS, et <eo> (l.7), (l.31), <io> (l.30), (l.31) ← ÉGO (et potentiellement <iu> (l.33)<sup>1612</sup>) des formes accentuées sur l'initiale ['me.θ], ['me.θs], ['i.θ] ou des formes diphtonguées ['mɪθ], ['mɪθs], ['ɪθ]. Nous trouvons quand même la préservation intacte du /θ/ final, au moins graphiquement dans <Karlo> (l.8), (l.28), <damno> (l.13), <Karlus> (l.29). En revanche la forme <sendra> (l.29) ← SENIOR témoigne d'un <a> non

<sup>1612</sup> Hilty (1978, p. 139) voit plutôt dans ce <iu> la forme latine *ibi* qui est ancestrale au *i* occitan, au *ide* vieux portugais, au *vi* italien et qui signifie 'ici'.

étymologique, probablement un vrai *cheva* sous-spécifié. La forme <altre> (l.10) pose aussi des soucis ; il n'est pas clair s'il représente un nominatif ALTER ou un cas régime ALTERO là avec le passage de /ʊ/ → [ɪ] ou [ə]. La forme <Karle> (l.13), peut-être de CAROLO pose tout autant problème et représente peut-être bien aussi le passage vers une voyelle sous-spécifiée. Selon notre manière de comptabiliser on a au mieux un taux de conservation du /ʊ/ final de 100 % (si on explique les trois formes irrégulières autrement que par le passage de /ʊ/ à autre chose et en admettant le hiatus), mais aussi bas que 35 % (selon notre manière d'interpréter les graphies, par exemple en interprétant <Karle> et <Sendra> comme ayant un /-ʊ/ sous-jacent). Enfin le /ɪ/ final apparaît deux fois dans <fradre> (l.8), (l.12) mais une fois comme <fradra> (l.10) pour un taux de conservation de 66.6 %.

En sachant que les taux de remplacement sont extrêmement variables selon notre manière de calculer (et d'ailleurs, celle-ci devrait souligner l'importance de comprendre les choix méthodologiques derrière les calculs ; oui même le quantitatif doit être abordé avec l'esprit critique), il n'est pas immédiatement clair si nous devons conclure que la finale est réduite en *cheva* et que les graphies « correctes » ne sont qu'étymologisantes et archaïques tel l'avis de Hilty (1978, p. 141), de Ayres-Bennett (1996, p. 22), de Rickard (2001) et de Premat (*en préparation*), ou s'il faut plutôt reconnaître que les contrastes étaient encore lexicalement présents dans la finale avec des neutralisations et des transformations occasionnelles. L'avis de la communauté scientifique est présentement en faveur d'une neutralisation totale vers le *cheva*.

figure 199 : conservation et modification des valeurs étymologiques de la finale atone dans les *Serments*

| Voyelle finale      |                     |                     |         |            |                |               |
|---------------------|---------------------|---------------------|---------|------------|----------------|---------------|
| A                   | <b>Conservation</b> | ADIUTA              | →       | <aiudha>   | (1.8), (1.32)  |               |
|                     |                     | CATA (UNA)          | →       | <cadhuna>  | (1.9)          |               |
|                     |                     | CAUSA               | →       | <cosa>     | (1.9)          |               |
|                     |                     | NULLA               | →       | <>nulla>   | (1.32)         |               |
|                     |                     | CONTRA              | →       | <contra>   | (1.32)         |               |
|                     | <b>Modification</b> | SUA (PARTE)         | →       | <suo part> | (1.30)         |               |
|                     |                     | FACIAT              | →       | <fazet>    | (1.11)         |               |
|                     |                     | (CATA) UNA          | →       | <cadhuna>  | (1.9)          |               |
|                     | U                   | <b>Conservation</b> | POPULUM | →          | <poblo>        | (1.5)         |
|                     |                     |                     | NOSTRUM | →          | <nostro>       | (1.5)         |
| EGO                 |                     |                     | →       | <eo>       | (1.7), (1.31)  |               |
| MEUM                |                     |                     | →       | <meon>     | (1.8), (1.12)  |               |
| CAROLO              |                     |                     | →       | <Karlo>    | (1.8), (1.28)  |               |
| DAMNUM              |                     |                     | →       | <damno>    | (1.13)         |               |
| CAROLUS             |                     |                     | →       | <Karlus>   | (1.29)         |               |
| MEUS                |                     |                     | →       | <meos>     | (1.29)         |               |
| EGO                 |                     |                     | →       | <io>       | (1.30), (1.31) |               |
| EGO                 |                     |                     | →       | <iu> ?     | (1.33)         |               |
| <b>Modification</b> |                     | ALTERO              | →       | <altre>    | (1.10)         |               |
|                     |                     | CAROLO              | →       | <Karle>    | (1.13)         |               |
|                     |                     | SENIOR              | →       | <sendra>   | (1.29)         |               |
| I                   |                     | <b>Conservation</b> | FRATREM | →          | <fradre>       | (1.8), (1.12) |
|                     | <b>Modification</b> | FRATREM             | →       | <fradra>   | (1.10)         |               |

Dans les *Serments de Strasbourg* il se passe clairement quelque chose de phonologique dans la finale ; les graphies sont visiblement encore plus oralisantes que dans nos chartes. Hilty (1978) explique le rendement graphique variable des voyelles finales par « l'antagonisme entre la tradition graphique latine d'un côté et la réalité vivante d'un parler du IX<sup>e</sup> siècle de l'autre » (p. 141) et sur ce point nous sommes entièrement d'accord. En réalité, il faut attendre la fin du IX<sup>e</sup> siècle pour que cette tension se calme. C'est avec la *Séquence de Sainte Eulalie* que nous trouvons la réduction relativement claire des atones vers *cheva*.

figure 200 : conservation et modification des valeurs étymologiques de la finale atone dans *Eulalie*

| Voyelle finale |                     |             |   |              |                             |
|----------------|---------------------|-------------|---|--------------|-----------------------------|
| A              | <b>Conservation</b> | BONA        | → | <buona>      | (1.1)                       |
|                |                     | PŪLLĀCĒLLA  | → | <pulcella>   | (1.1)                       |
|                |                     | ANIMA       | → | <anima>      | (1.1)                       |
|                |                     | ĪLLAM       | → | <la>         | (1.2), (1.5), (1.5)         |
|                |                     | ĪLLA        | → | <la>         | (1.12)                      |
|                | <b>Modification</b> | ĪLLA        | → | <elle>       | (1.3), (1.3), (1.7) , (1.9) |
|                |                     | MĪNĀCIĀ     | → | <manatce>    | (1.4)                       |
|                |                     | NŪLLA       | → | <niule>      | (1.5)                       |
|                |                     | CAUSA       | → | <cose>       | (1.5)                       |
|                |                     | PŪLLA       | → | <polle>      | (1.5)                       |
|                |                     | PRAESENTATA | → | <presentede> | (1.6)                       |
|                |                     | MORTUA      | → | <morte>      | (1.9)                       |
|                |                     | ARĪDĀ       | → | <arde>       | (1.10)                      |
|                |                     | CŪLPĀS      | → | <colpes>     | (1.10)                      |
|                |                     | UNĀ/UNAM    | → | <une>        | (1.11)                      |
|                |                     | SPATHA      | → | <spede>      | (1.11)                      |
|                |                     | ECCE ILLA   | → | <celle>      | (1.12)                      |
|                |                     | CAUSAM      | → | <kose>       | (1.12)                      |
|                |                     | FIGURĀ      | → | <figure>     | (1.13)                      |
|                |                     | SUA         | → | <souue>      | (1.15)                      |
| U              | <b>Conservation</b> | ILLUM       | → | <lo>         | (1.7),                      |
|                |                     | FOCO        | → | <fou> ?      | (1.10)                      |
|                | <b>Modification</b> | DIĀBŌLŪM    | → | <diaule>     | (1.2)                       |
|                |                     | SAECULUM    | → | <seule>      | (1.12)                      |
|                |                     |             |   |              |                             |
| I              | <b>Conservation</b> | SEMPER      | → | <sempre>     | (1.5)                       |
|                |                     | SUPER       | → | <soure>      | (1.6)                       |
|                |                     | PĒRDIDĪSSET | → | <perdesse>   | (1.9)                       |
|                |                     | CONCRĒDERE  | → | <concreidre> | (1.11)                      |
|                | <b>Modification</b> | -           |   | -            | -                           |

*Eulalie* comme les *Serments* pose plusieurs problèmes d'interprétation; d'un côté, comme le démontre Premat (*en préparation*) la métrique du texte ne correspond pas facilement à un modèle connu et semble combiner à la fois des influences latines, germaniques et la coupe épique propre à l'oïl. De plus le système verbal pose des problèmes sur le plan accentuel, graphique et étymologique.

Il contient aussi trois verbes issus du plus-que-parfait latin là où l'ancien français emploie des structures analogiques avec *estre* ou *avoir*. L'absence de textes équivalents rend la comparaison difficile, mais nous sommes clairement face à une langue qui n'est pas elle non plus complètement du français du Moyen Âge classique.

Tous les chercheurs qui ont étudié la *Séquence de Sainte Eulalie* ont remarqué la préservation d'une graphie <a> occasionnelle pour certains mots ayant un <a> en latin, dans les cinq mots cités ci-haut. Berger et Brasseur (2004) estiment que ce sont des « noms latins terminés en *a*, placés au début et à la fin du poème » (p. 65). Ils sont de l'avis que ces formes latines en <a> servaient à assoner avec un *alléluia* chanté et avant et après le cantique. Cela est tout à fait possible, bien que sans attestations : comme nous l'avons vu, le roman rustique et le latin médiéval ont continué d'exister côte à côte à partir du IX<sup>e</sup> siècle, et les mots à caractère religieux auraient été appris par le peuple dans le contexte de la messe.

Cela se voit aussi dans la phonologie et dans le vocabulaire, un mot aussi simple que <arde> (l.10) échappe à l'analyse. Ce mot pose des problèmes pour l'interprétation. Apparaissant dans la phrase *enz enl fou lo getterent com arde tost* (*Eulalie*, l.10); Premat (*en préparation*) suggère qu'on pourrait voir un subjonctif présent de la 3<sup>e</sup> personne du singulier, *ÂRDĒAT*, mais cette forme serait bizarre par la non-préservation du /t/, présent ailleurs dans le texte. En admettant cette forme, Premat propose une traduction 'qu'elle brûle entièrement', tout en admettant que la construction *comme + subj*, si elle existe en ancien français, n'a pas le sens de 'pour que'. Il existe en normand un mot féminin, *arde* que von Wartburg définit comme 'un gros bâton que l'on place perpendiculaire sur le côté d'une charrette' d'origine inconnue (FEW 22.2, p.87a); ce même mot est attesté en mfr. *arde* 'barrière' (FEW 22.2, p.39a). Un mot similaire se trouve dans le centre *arde* qui signifie 'un râteau de charbonnier'. En Touraine, dans le Centre et en Bourgogne on trouve le sens de 'long bois mobile placé sur le côté d'une charrette pour retenir le chargement' (FEW 22.2, p.232b). Le terme apparaît parfois avec un <h> *harde* 'montant des ridelles d'une charrette'. Dans tous les cas on semble avoir affaire à une poutre de bois solide, peut-être ce qui brûle, peut être issu du croisement du latin *ÂRĪDA* 'sec' et du germanique \*hardaz 'dur' ? Serait-il trop grotesque de suggérer une survivance du nominatif pluriel neutre *ÂRĪDA*, *enz enl fou lo getterent com arde tost* 'ils la jetèrent rapidement dans le feu, comme des choses sèches', *mais colpes non auret por o no s coist* 'mais elle n'avait pas de péchés et pour ça elle ne se cuit pas'. Cette hypothèse est appuyée par l'article défini *lo* ← ILLUM de *enz enl fou lo getterent*; *Eulalie* étant une jeune fille, on s'attendrait au pronom *la* ← ILLAM. Traite-t-il plutôt du *corps* d'*Eulalie*, d'un nom neutre *CORPUS* 'son corps'. C'est ce que conclut Cernyak (1975).<sup>1613</sup> Ou pourquoi pas son *SPIRITUS* 'son esprit' ? La réponse grammaticale se trouve à la ligne 8, <suon element> 'son élément' qui peut être interprété de différentes manières, mais qui dans ce contexte semble signaler son entièreté : corps, esprit et selon Berger et Brasseur (2004), avant tout sa virginité.

<sup>1613</sup> Cernyak (1975) : « Ainsi arrivons-nous à la conclusion que le v. 15 de la « Séquence de sainte Eulalie » Ell'ent aduret lo suon element doit signifier « Elle, à cause de cela (les admonestations de Maximien) durcit son élément (sa chair, son « bel corps ») » (p. 159).

Cette phrase *enz enl fou lo getterent*, le mot <fou> attire aussi notre attention ; car au premier abord on aurait cru voir une diphtongaison française (§ 10.5) de /ō/ → [ou]. Le problème est que FÖCUM contient bien un /ō/ bref, voire /ɔ/ roman. Bourciez (1955, § 60 rem. 3) signale que dans les trois mots FÖCUM, IOCUM, LÖCUM l'occlusive après être passée par une phase comme fricative voisée s'est effacée « parce qu'un élément palatal ne pouvait pas se développer entre deux voyelles vélaires » (p. 95-96) ce qui résulta dans les formes avec /ɔ/ et /ʊ/ en hiatus : \*fɔ:ʊ, \*ɟɔ:ʊ, lɔ:ʊ respectivement. Encore selon Bourciez, la diphtongaison romane donna les formes \*fj̥ɔʊ, \*ɟj̥ɔʊ, lɔʊ.<sup>1614</sup> Peut-être sous l'influence des apicales, la semi-voyelle /j̥/ s'est palatalisée vers [ɟ], continuant son chemin vers [j] dans \*lj̥ɔʊ → \*lj̥ɔʊ → *lieu*, s'effaçant après l'attaque palatale de \*ɟj̥ɔʊ → afr. *gieu* → \*ɟj̥ɔʊ → *jeu* et se perdant dans la labiodentale de \*fj̥ɔʊ → *fj̥ɔʊ*. Les justifications pour ces étapes intermédiaires sont absentes de l'explication de Bourciez. Si on admet la « diphtongaison romane » dans les formes, il semble que la juxtaposition du /ʊ/ atone (devenu /ɛ/ à la voyelle /ɔ/ roman, même prononcé [wɔ]) dans la tonique a causé une neutralisation avec la voyelle /o/ romane devenu la diphtongue [ou]; celle-ci semble être le cas où <fou> (l.10) présente la même graphie pour la voyelle que \**bellātiōre* → <bellezour> (l.1) (cf. Berger et Brasseur, p. 140). Dans tous les cas ces deux séquences arrivent à la voyelle /ø/ en ancien français. Dans tous les cas <fou> semble propre au domaine d'oïl, *fou*, *fu*, *feu* ou francoprovençal *fu* l'occitan connaissant plutôt *foc*, *fuoc* ou *fuoc* avec préservation de l'occlusive palato-vélaire. La carte n° 558 sur le feu offre une variété fascinante de résultats de cette situation particulière.

Pour revenir sur l'observation principale que nous pouvons tirer de la *Séquence de Sainte Eulalie*, si nous trouvons encore des <a> finaux atones, supposément des représentations du latin ecclésiastique, et si nous trouvons encore d'occasionnels <-a> et <-o> dans les articles *la* et *lo* (présumément cliticisés au nom), la transformation majeure qui nous concerne est la convergence de l'ensemble des voyelles atones finales et pré-toniques vers une seule graphie <e>. Si l'on exclue les articles, les formes « latines » et le <u> de FOCO devenu <fou> (l.10) en tant que diphtongue, alors 100 % des atones finales sont représentées par ce <e>. Il est certes difficile d'identifier si ce <e> est encore spécifié par le |A| du /ɛ/ duquel il est majoritairement issu, ou s'il faut voir un mouvement vers le /ɛ/ qui était la plus faible des voyelles gallo-romanes et qui est encore présent en occitan et en francoprovençal. Du fait que cette voyelle ne contraste avec aucune autre voyelle finale atone, le plus simple est de supposer que nous sommes face à une voyelle complètement neutralisée, un vrai *cheva* comme dans le français moderne.

<sup>1614</sup> Ces formes avec la diphtongaison romane et la préservation du /ʊ/ final sont préservées dans l'asturien *fueu* vs *fuegu* et l'extremadure *hueu*.

## 12.4 L'apparition des scriptes romanes

Un conflit important entre romanistes persiste quant à la capacité des habitants de la Romania à parler « latin » entre les V<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. La notion de la communication verticale introduite par Banniard (1992) nous permet aujourd'hui de rejeter la notion d'une véritable diglossie entre latinophones et romanophones pour la période de l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge—il n'existait qu'une seule langue latine avec une grande variabilité sociale. Les résultats de cette thèse confirment cette hypothèse —que les évolutions phonologiques dans la langue orale ont influencé la manière d'écrire le latin en Gaule, même dans les documents formels et provenant des élites sociales telles que le sont nos chartes. Dans ce contexte d'un monolinguisme avoué, il est difficile d'accepter la conclusion de Varvaro (2013) qu'après 400 ap. J.-C. « le latin est resté une langue parlée par les clercs et les personnes éduquées ».<sup>1615</sup> Certes, sur le plan syntaxique et stylistique, le style des élites éduquées devait diverger de manière importante du plus bas des basilectes et même des variations sociales intermédiaires, mais les erreurs spécifiquement de type roman présentes dans les chartes mérovingiennes, ces erreurs qui ne peuvent s'expliquer que par le rôle actif de la phonologie synchronique des scribes, devraient nous signaler la fin définitive de l'ancien paradigme des deux normes linguistiques dans la période de l'empire romain tardif et de haut Moyen Âge. Verdo (2010) a même démontré que malgré la latinité externe des graphies de la période carolingienne, la séparation conceptuelle de latin et roman n'était pas accomplie ; même les chartes légales de la période carolingienne continuent de témoigner de traits syntaxiques et lexicaux romanisants.

Depuis la publication de Wright (1982), qui proposait de voir dans le latin précarolingien la source des langues romanes, et depuis les débats terminologiques des années 90 et la réintroduction de la notion du diasystème et de la communication verticale, les limites entre *latin* et *roman* ont été abordées par de nombreux côtés.<sup>1616</sup> Wright a clairement délimité la question « étant donné que les habitants de l'Empire romain parlaient latin et que le latin parlé est la source des langues romanes, et étant donné qu'au Moyen Âge tardif, le latin et les vernaculaires romans étaient employés de manière séparée et étaient conceptuellement distincts... que se passait-il dans l'entre-deux ? ... que se passait-il en réalité dans les communautés paléo romanes et que pensaient-ils qu'il se passait [?] » (p. 2).<sup>1617</sup> Même le rapport entre l'oral et l'écrit est récemment le domaine des historiens. Cela est

<sup>1615</sup> Varvaro (2013) : « ... from ad 400 [the Latin literary norm] too began to display regional variation. In the lower and spoken registers diatopic variation must have been quite considerable since the earliest times, and certainly the changing size of the speaker's world would have compounded this. This progressive diversification operated therefore both horizontally (between increasingly less similar linguistic varieties) and vertically, as much as Latin remained a spoken language in clerical and learned spheres and was now also differentiated according to education and usage » (p. 54).

<sup>1616</sup> Le recueil édité par Wright (1991) *Latin and the Romance languages in the Early Middle Ages* aborde cette question sous plusieurs angles.

<sup>1617</sup> Wright (1991) : « ... given that the inhabitants of the Roman Empire spoke Latin, that spoken Latin developed eventually into the Romance vernaculars, and that in the Late Middle Ages Latin and Romance languages were both used separately, and kept conceptually distinct – all of which is uncontroversial – what do we think was happening in the meantime ? ... We have to distinguish clearly between linguistic change and metalinguistic change ... or to put it in a slightly different perspective, between what was actually happening in the Early Romance-speaking communities and what they thought was happening ... » (p. 2).

récemment réaffirmé par la publication du volume collaboratif, éd. Gallagher et al. (2021) *The language of Early Medieval Charters*.

Les questions linguistiques du haut Moyen-Âge semblent avoir beaucoup plus intéressé les philologues et les historiens que les phonéticiens diachroniques, et pour cette raison le traitement de la phonologie du roman primitif a souvent été abordée en tant qu'obstacle à la syntaxe. Même Wright (1982) dont la thèse principale est phonologique, que la prononciation du latin médiéval est une invention carolingienne, n'aborde qu'en peu de détails la prononciation du roman avant ces réformes.<sup>1618</sup> Ici nous avons argumenté que si les graphies peuvent *paraître* confuses et arbitraires, elles sont en réalité des reflets parfaits du système phonologique du VII<sup>e</sup> siècle avec d'occasionnelles marques d'une conscience morphologique et étymologique.<sup>1619</sup>

Il se peut que nous nous trompions avec une partie de nos datations très tardives par rapport à la tradition. Il se peut que les graphies <i> et <o> pour /Ē/ et /Ō/ toniques soient de véritables représentations de la diphtongaison française et non pas juste des précurseurs. Il se peut que les voyelles /Ē/ et /Ō/ écrites <e> et <o> soient diphtonguées dans la tonique sans que cette diphtongaison soit notée. Et il est aussi possible que les voyelles écrites <e> et <o> dans la post-tonique soient syncopées ou mêmes amuïes dans le basilecte gallo-roman. Tout ceci est possible ; nous n'avons que des graphies avec lesquelles travailler et en effet « ces lacunes doivent être comblées par la reconstruction ». Cependant, nous pensons avoir démontré grâce à de nombreux exemples et analyses que le latin mérovingien, contrairement à ce que voudrait nous laisser croire Hall (1950), est une source d'une importance inestimable pour comprendre la phonologie et la morphosyntaxe de la langue ancestrale du français.

À la lumière de la recherche accomplie dans la sociolinguistique historique, dans la typologie linguistique, et face aux conclusions des derniers chapitres sur l'état de langue de la période mérovingienne, il nous paraît impossible de rester attachés au paradigme défaitiste d'une séparation dure entre latin et roman pour le haut Moyen Âge. Après avoir accueilli à bras ouverts le paradigme du monolinguisme mérovingien—que nous appelons un monolinguisme latin ou roman—et ayant présenté les mécanismes morphophonologiques de ce système linguistique, que l'on peut dater entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, la véritable question revient donc : *à partir de quel moment parlons-nous français ?* Ou mieux formulée, *à partir de quel moment pouvons-nous traiter d'une rupture communicationnelle entre le gallo-roman parlé, les autres proto-langues romanes et le latin écrit ?*

Si nous sommes d'accord avec Varvaro (2013, p. 54) pour dire que la chute de l'Empire, et la réduction de l'étendue du monde social des latinophones ont contribué à la normalisation de formes expressives

<sup>1618</sup> Son deuxième chapitre, *Pronunciation in Pre-Carolingian Romance communities : the textual evidence* ne contient pas une seule reconstruction phonologique du gallo-roman ou du latin mérovingien, ce qui démontre une adhérence au texte, mais aussi les limites des recherches sur la phonologie du latin tardif.

<sup>1619</sup> Politzer (1951b), un contemporain, critiquait ce commentaire de Hall soulignant d'un côté : 1. que les structuralistes s'étaient rarement intéressés aux documents du latin tardif, et 2. que ces personnes qui avaient analysé les documents du latin tardif, n'avaient pas réussi à mettre en valeur les conséquences théoriques de leurs données, « have often failed to make their findings convincing and meaningful for lack of a statement of the linguistic principles underlying their analysis » (p. 151).

régionalisées, il semble bien qu'il y avait une « distanciation » du latin en Gaule par rapport à la norme classique et probablement même par rapport à l'expression du CAPUT MUNDI : ROMA. Cependant, nos chartes ne témoignent non pas de la décomposition du latin, mais plutôt de sa préservation tardive sous une forme vivante bien que « rustique ».

Or, ces mêmes reconfigurations ont eu lieu en italien, en castillan, en roumain, des langues qui ont généralement mieux préservé la forme du mot latin. Si l'apocope semble s'être effectuée en Gaule avant la moitié du IX<sup>e</sup> siècle, l'absence des apocopes extrêmes dans les autres langues romanes confirme l'hypothèse de Herman (2010) : l'apocope ne peut pas être la cause des restructurations morpho-syntaxiques du latin. L'apocope, au mieux, était une raison de plus pour que les langues romanes acquièrent l'emploi massif de prépositions et un ordre des mots plus fixe et avec une certaine redondance des cas. La présence de certaines redondances est probablement la raison pour laquelle l'apocope en Gaule n'a pas été désastreuse sur le plan communicatif, malgré sa conséquence d'éliminer la majorité des marques de déclinaison.

Déjà au XIX<sup>e</sup> siècle, Ernest Renan (1858) soulignait que les langues romanes étaient issues « ... du latin mutilé, privé de ses riches flexions, réduit à des tronçons de mots écourtés, suppléant par des entassements de monosyllabes à la savante organisation de l'idiome ancien » (p. 162). On ne peut pas nier que sur le plan morphosyntaxique, une langue qui ne distingue plus le nombre ou le genre par la déclinaison n'est plus du « latin ». L'on ne peut pas nier que sur le plan prosodique, une langue devenue principalement oxytone n'est plus typologiquement latine. D'un point de vue extérieur, il y a eu à partir du règne des Carolingiens une intensification des changements typologiques internes à la langue, accélérée nous le pensons par la distance exagérée entre la langue parlée et la langue écrite due aux réformes de l'écriture et à la lecture du latin devenu « médiéval ».

Herman (1996) voyait bien que le problème pour la communication verticale était la perte des voyelles finales et dans une moindre mesure la syncope.<sup>1620</sup> Ce « changement dramatique ... a altéré la structure syllabique de la plupart des mots, transformant le gallo-roman en langue principalement oxytonne et dérangeant ce qui restait du système des terminaisons nominales et verbales [...] induisant indirectement une série de changements analogiques ... » (p. 376).<sup>1621</sup> À partir du moment

<sup>1620</sup> Herman (1996) : "There is a phonetic change in the protohistory of both French and Occitan, with a relatively well-established chronology, which separates Gallo-Romance from the other varieties of Romance. This concerns the fate of the vowels in final syllables. It is well known that except for -a, and for vowels in certain phonotactic positions, vowels in final syllables were generally lost in French and Occitan, so that we have in Old French, for instance, *corpus* > *cors*, *amo* > *aim*, but *filia* > *fille*. This was a very important and, by phonological standards, dramatic change, in that it altered the syllabic structure of most words, transformed the Gallo-Romance languages into predominantly oxytonic languages, disrupted what remained of the system of nominal and verbal endings, and where the evolving grammar necessitated the conservation of morphologically distinct categories (e.g., the personal forms of the verb) induced indirectly a series of analogical shifts. It seems certain that this loss of final vowels was the last of the systemic changes in the pre-French and pre-Occitan vowel systems. Clearly and unequivocally documented in the Strasbourg Oaths (842), it is known to be posterior to all other major changes, e.g., to all French diphthongizations. It is usually supposed that this loss of final vowels occurred in the late 7th and 8th centuries" (p. 376).

<sup>1621</sup> Herman (1996): "... around 750-770 ... [for] the average illiterate speakers, the texts read to them were now full of superfluous, even dysfunctional, syllables, rendering intuitive identification of many words difficult if not impossible. These changes, together with the inevitable syntactic and lexical differences between spoken and written language, created a definitive barrier to comprehension of written texts read aloud" (p. 377).

où le standard écrit et liturgique a été réformé, la langue formelle était soudainement remplie de syllabes superflues, de voyelles étymologiques sans corrélat dans le gallo-roman populaire et le lien logique entre forme orale et forme écrite était coupé.

Dans tous les cas, le passage du concile de Tours, s'il n'annonce pas une rupture conceptuelle totale du latin et du roman, démontre bien l'apparition d'une difficulté de communication verticale entre le latin liturgique réformé et la langue populaire. L'on trouve dans ce contexte précisément la motivation pour le développement de scriptes romanes capables de mieux refléter la langue courante de l'époque. Ce que fit semblablement Nithard.



## CONCLUSIONS GLOBALES

Dans leur introduction au volume dédié à la phonétique historique du gallo-roman dans la revue *Diachroniques*, Ségéral et Scheer (2016) traitent d'une « discipline sinistrée [qui] achè[er]v[e] de s'éteindre, lentement, sans bruit, au fil des départs à la retraite, des postes universitaires non renouvelés faute de candidats compétents » (p. 7-9); une cause qui fait écho à l'abandon du CURSUS PUBLICUS au cours de l'Empire tardif, l'abandon de l'administration romaine, le recul de l'éducation et l'oubli des règles du bon latin.

Mais il y a espoir, et ces auteurs soulignent qu'en « reconsidérant les données de la diachronie du français—recensées et traitées si complètement maintenant par les romanistes et les philologues, précisément —dans la perspective des avancées et des propositions nouvelles de la phonologie, [...] l'on pourra relancer la discipline de la phonétique historique... et qu'il existe une phonétique historique au-delà des concours, passionnante en soi et plus encore si elle est en prise avec les théories, ressources et techniques modernes » (Ségéral et Scheer 2016, p. 11-12). C'est ce que nous espérons avoir accompli ici à l'aide des outils et des méthodes esquissés aux chapitres 2 et 3 pour offrir des solutions qui s'inscrivent autant dans la philologie positiviste que dans la théorie contemporaine du langage. Si nous nous sommes autant intéressés aux questions de la réduction, la neutralisation et la chute des voyelles, c'est parce qu'elles restent essentielles à la phonologie diachronique romane. L'interaction de ces réductions avec d'autres phénomènes tels que les diphtongaisons romane et française, la lénition des consonnes intervocaliques et la palatalisation des consonnes, est la première responsable pour les différences phonologiques entre le mot latin et le mot roman et pour les différences entre les langues romanes.

Afin de garantir que la langue que nous étudions soit indubitablement celle du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècles, nous avons sélectionné un corpus de documents légaux édités, existant souvent en parallèle sous forme numérisée et qui ont été composés par des scribes mérovingiens entre le premier quart du VII<sup>e</sup> siècle et le premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle. Au pire, ces documents ne représentent que la langue légale écrite de la période mérovingienne, au mieux et c'est la position que nous prônons, les « erreurs » présentes dans ces chartes légales reflètent véritablement la compétence linguistique des personnes lettrées de l'époque mérovingienne. Nous convenons avec Verdo (2010, p. 8) et reprenant Vielliard (1927) que le latin des chartes « n'est pas tout à fait celui du *sermo cottidianus* » (p. vii), mais, du moins sur le plan phonologique, il n'est pas tellement loin, pas assez loin pour proposer un bilinguisme, une diglossie ou quelque autre relation que celles habituellement présentes dans la variation possible de quelque langue moderne. À cet égard, la sélection de quarante-huit documents du même genre et de la même époque nous assure une cohérence dans nos conclusions concernant l'évolution de la langue, du moins de l'acrolecte légal qui nous offre dans son temps des indices des évolutions ayant eu lieu dans les méso- et basilectes.

Dans cette thèse nous avons cherché à donner une analyse synchronique à la fois du code écrit qu'on appelle le latin mérovingien, et du code oral gallo-roman caché derrière nos sources latines. Dans la première partie de cette thèse, nous avons présenté le monde social des Mérovingiens et nous avons exposé les sources pour la langue des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, démontrant qu'elles s'inscrivent dans un paradigme de continuité absolue entre le latin classique et l'apparition des langues romanes. Nous nous sommes surtout intéressés à la réduction des contrastes entre le latin classique et le roman commun continental ainsi que la différenciation de ces voyelles entre les voyelles toniques et atones. Là où Straka (1979) a employé les notions de fermeté et d'élasticité articulatoire et Lindblom (1990) celles de l'hyper- et de l'hypoarticulation, nous avons tenté de modéliser ces changements comme la rephonologisation des contrastes devenus trop faibles sur le plan phonétique ou phonologique (§ 3.4.3 ). Cette première partie était nécessaire autant sur le plan historique que théorique afin d'éclairer deux champs en mouvement et pour établir un consensus sur l'état de l'art et un vocabulaire technique.

Dans la deuxième partie de cette thèse, nous avons exposé les données recueillies dans les chartes mérovingiennes originales, exposant les remplacements vocaliques ayant eu lieu dans la syllabe tonique (chap. 4) à l'initiale (chap. 5), à l'atone intérieure, post-tonique et pré-tonique (chap. 6) et enfin dans la syllabe atone finale (chap. 7), démontrant que la dynamique de réduction des contrastes est dépendante de la position dans le mot. Ces données philologiques accompagnées par leurs citations à la ligne même pourront servir d'exemples réellement attestés dans l'enseignement de la « phonétique historique ». Nos données, ou notre méthode de recueil des données pourront servir à l'avenir pour répondre à d'autres questions phonologiques (nous pensons aux comportements des voyelles libres contre entravées) et sur un plus grand nombre de lemmes étudiés. Nous avons aussi cherché à comprendre la diachronie de la réduction vocalique en français comme le résultat de différents états synchroniques de langue entre le latin classique et l'ancien français. Ainsi pour reconstruire le gallo-roman des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles nous nous sommes appuyés sur des comportements linguistiques avérés synchroniquement ailleurs dans la Romania. Toutes les chronologies qui voudraient dater la réduction des voyelles finales en *cheva* et leur éventuelle chute avant le deuxième quart du VIII<sup>e</sup> siècle devront dorénavant donner une explication pour l'absence totale d'erreurs graphiques, hormis celles ayant une explication dans les modifications phonologiques issues de la réduction des voyelles.

Enfin, dans la troisième partie de cette thèse, nous avons analysé les données mérovingiennes en employant la théorie du CV strict de la théorie des éléments, expliquant la réduction des contrastes vocaliques comme une reconfiguration des représentations structurelles et élémentaires qui a eu comme effet d'augmenter l'économie du locuteur et de mettre en valeur la tonique sans perdre trop de capacité expressive du point de vue de la morphosyntaxe. La réduction de dix voyelles à sept dans les syllabes toniques a eu comme effet d'éliminer les phonèmes les plus fragiles, rendant ainsi plus robuste le système phonologique. Dans les positions peut proéminentes, une réduction représentationnelle des phonèmes auparavant contrastifs a eu lieu, résultant dans la neutralisation des contrastes vocaliques, des dix voyelles du latin classique, à sept (préservées un temps dans l'initiale), à cinq contrastes et davantage à trois voyelles réduites.

Ces voyelles représentationnellement réduites correspondent à la notion de Harris (2006) de la réduction en tant que la perte de spécification phonologique. Nous avons aussi argumenté aux chapitres 8 et 9, que deux comportements synchroniques pouvaient cibler ces voyelles représentationnellement faibles : d'une part elles pouvaient être ciblées pour une fortition dans leur réalisation de surface, souvent par l'ajout d'une tête phonologique ou par l'insertion d'un élément sonnante [A], d'autre part elles pouvaient être ciblées pour l'élimination. Nous avons modélisé la syncope et l'apocope synchronique comme des phénomènes phonétiquement gradients, autorisés par la phonologie, et influencés par l'environnement consonantique. Employant la phonologie CVCV, nous identifions le statut alternant de certaines voyelles comme une caractéristique de leur représentation phonologique en synchronie. En diachronie, nous avons cherché à modéliser le passage du statut de voyelle stable celui de voyelle flottante en tant qu'une période de sous-spécification de l'association entre mélodie et structure, et cela variant à l'intérieure de la communauté linguistique sur des critères sociolinguistiques.

Si la syncope et l'apocope sont des phénomènes d'une importance monumentale dans la diachronie du français, ils sont très faiblement attestés dans nos chartes qui continuent de témoigner de la présence phonologique d'une voyelle *antérieure*, *postérieure* ou *centrale ouverte* tout au long des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Ici, nous avons trouvé que les voyelles « vouées à la syncope » sont presque systématiquement écrites avec une graphie médiane <e> ou <o>, ce que nous avons interprété comme une neutralisation des contrastes de l'aperture vocalique et un rapprochement du *cheva*. L'absence occasionnelle de voyelles dans la position atone interne suggère que les syncopes typiques des langues romanes faisaient partie de la langue naturelle parlée. En revanche, que le scribe respecte systématiquement la distinction entre voyelle antérieure, postérieure et centrale ouverte signale que malgré son absence possible dans la forme de surface, cette voyelle faisait encore partie de la représentation phonologique. Tant que les locuteurs du basilecte pouvaient entendre des prononciations acrolectales avec la voyelle prononcée, ou même sa prononciation par d'autres romanophones, il y avait la possibilité d'acquérir une représentation phonologique avec une voyelle sous-jacente. Ici, la perte véritable de la voyelle, c'est-à-dire la lexicalisation d'une forme sous-jacente sans voyelle a une cause extra-phonologique.

Lorsque l'acrolecte mérovingien, ce latin mérovingien vivant que nous avons étudié dans cette thèse, était socialement écarté en faveur d'un latin réformé, un latin alcuinien, un latin artificiel, un latin médiéval, le référent du latin acrolectal était supplanté par un code linguistique n'ayant plus de lien diastratique transparent avec le basilecte gallo-roman. Alors que le gallo-romain prononçait [ˈfɛː.mɪ.nɐ] ou plus souvent [ˈfɛm.nɐ] 'femme' hérité du FĒMĪNA classique, la prononciation acrolectale médiévale était [ˈfeː.mi.na] avec une post-tonique et une finale atone devenue impossible dans le gallo-roman basilectal. Pareil pour VĒTŪLŪS → devenu gal.rom. [vɛðʊlɐs] ou plus souvent [vɛclɐs] par rapport à l'acrolecte alcuinien [ˈvetulus], encore avec une post-tonique et une finale impermissible. Il nous semble que c'est l'abandon de l'acrolecte mérovingien en faveur d'un latin artificiel, langue étrangère, que le lien vertical entre formes populaires et formes formelles s'est désintégré, invitant l'adoption du latin médiéval comme langue savante d'un côté et l'emploi du gallo-

roman basilectal et mésolectal de l'autre. Ces variantes populaires sont à l'origine des langues d'oïl, d'oc et francoprovençales du Moyen Âge central.

Dans cette thèse nous avons présenté la préservation tardive d'un triple contraste des voyelles [I], [U], [A] dans le latin mérovingien et dans le gallo-roman, attribuant à la langue orale des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles les attributs partagés avec les autres langues romanes voisines, et appuyant donc l'hypothèse d'une langue romane commune parlée assez tardivement dans les royaumes mérovingiens et ensuite dans l'Empire carolingien. Cette hypothèse n'est pas nouvelle, Muller (1929) défendait que la vie culturelle du haut Moyen Âge, avec le mélange de peuples, grâce au commerce, aux pèlerinages, la migration des artisans et l'universalisme de l'église, suffisait pour qu'il existe une seule civilisation partageant un même moyen d'expression. Cantalaura (1990) sur la base documentaire du haut Moyen Âge défendait aussi « qu'une seule et même langue vulgaire, sous la livrée de dialectes divers, selon les régions et les pays, existait partout dans tout l'empire de Charlemagne, aussi bien dans les Gaules, qu'en Espagne ou en Italie, ou encore en Allemagne méridionale » (p. 69).<sup>1622</sup> Nous acceptons une version faible de cette hypothèse : c'est-à-dire que nous ne nierons pas l'apparition de dialectes régionaux, et malgré les mouvements, nous pensons que la majorité des habitants de la Romania était sédentaire ; le paysan gaulois moyen n'aura jamais vu Rome, ni même Mayence, mais tout comme les langues coloniales modernes, le français au Canada, l'espagnol et le portugais dans les Amériques, l'anglais dans le Commonwealth, des siècles de séparation de ces communautés n'ont pas suffi pour rompre le lien diasystémique avec les langues nationales de la France, de l'Espagne, du Portugal et de la Grande-Bretagne moderne. Cette position d'une continuité de communication dans la Romania post-romane et la thèse accompagnatrice du latin médiéval comme conséquence des réformes carolingiennes est courante chez les historiens depuis les années 1990, qui en effet ne repèrent aucune difficulté de communication dans les documents historiques du haut Moyen Âge. Cependant, ce paradigme n'était pas jusqu'à présent appuyé par la discipline de la phonétique historique, qui propose traditionnellement une modification dramatique de la langue des gaules au cours des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, selon le « dogma que la dialectisation a commencé avec la dissolution du gouvernement central romain sous les pressions des invasions » (Orr, 1930, p. 152)<sup>1623</sup>

C'est par souci d'unir ces deux disciplines, la phonétique diachronique et la sociolinguistique historique, que nous avons examiné le latin mérovingien à la lumière de ce nouveau paradigme, voyant dans le latin mérovingien un reflet proche de la phonologie gallo-romane des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. C'est aussi grâce aux outils que nous offrent la dialectologie et les recherches théoriques et typologiques sur les langues modernes que nous arrivons à proposer au chapitre 10, une modélisation diachronique des principales évolutions (la lénition, la syncope, l'apocope comme la fortition et l'assimilation) qui correspondent aux phénomènes observables plus largement dans les langues du

---

<sup>1622</sup> Voir Cantalaura (1990, p. 68-69) pour les passages textuels affirmant la compréhension interrégionale de la langue rustique.

<sup>1623</sup> En réalité, Orr (1930) est critique de la position de Muller, qu'il considère comme bien réfléchi, mais insuffisamment appuyé. Il écrit « in attempting to refute the accepted dogma that dialectalisation began with the break-up of the Roman centralised system under the stress of invasion Mr. Muller dwells upon the community of interests and activities which prevailed in Western Europe under the Merovingians... » (p. 1929).

monde. Cette étape est clairement d'une importance primordiale pour asseoir la linguistique historique, héritage des philologues comparatistes du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une même démarche scientifique que les linguistes du XXI<sup>e</sup>. Il y a de très nombreux aspects du latin mérovingien que nous n'avons pas pu explorer, notamment la syntaxe et la stylistique des chartes ; nous avons l'espoir que d'autres chercheurs équipés avec le bagage phonologique que nous avons évoqué ici seront disposés à tester l'hypothèse que le latin mérovingien opérait encore dans un système casuel actif bien compris du peuple.

Sur le plan systématique et documentaire, on peut reconstruire un contraste tridirectionnel /ɪ/ = [ɪ], /ʊ/ = [ʊ] et /a/ = [ɐ] pour les voyelles finales atones du latin mérovingien. C'est seulement à partir du IX<sup>e</sup> siècle, avec l'apocope des voyelles non-ouvertes, que la voyelle ouverte /a/ s'implanta dans la graphie comme le *e muet* du français dans des formes telles que ROSA → afr. *rose* [ro.sə], fr. *rose* [ros]. Nous proposons donc une évolution phonologique des voyelles appuyée par les chartes mérovingiennes et postulons un état de langue charnière entre le latin tardif et les langues romanes du Moyen Âge. Nous récapitulons cette évolution dans la figure 201.

figure 201 : l'évolution des voyelles du latin classique au gallo-roman

| latin | tonique | initiale | atone finale | atone interne |
|-------|---------|----------|--------------|---------------|
| /Ā/ → | /æ/     | /æ/      | [ǣ]          | [ɐ]           |
| /Ă/ → |         |          |              |               |
| /Ī/ → | /i/     | /i/      |              |               |
| /Ī/ → | /ɛ/     | /ɛ/      | /ĕ/-/ɪ/      | /ɛ/           |
| /Ē/ → |         |          |              |               |
| /Ĕ/ → | /ɛ/     | /ɛ/      |              |               |
| /Ū/ → | /u/     | /u/      |              |               |
| /Ū/ → |         |          |              |               |
| /Ō/ → | /ɔ/     | /ɔ/      | /ō/-/ʊ/      | /ɔ/           |
| /Ŏ/ → | /ɔ/     | /ɔ/      |              |               |

Le système que nous observons dans les chartes mérovingiennes et que nous avons reconstruit pour le gallo-roman du VII<sup>e</sup> siècle, semble être l'ancêtre des tous les dialectes gallo-romans. Jochnowitz (1973) résume les données de la voyelle atone ainsi :

« Dans le nord de la France, toutes voyelles finales sont perdues. Dans la Gascogne occidentale, bien que la voyelle finale soit préservée, la distinction entre -E ~ -O ~ -A est perdue, car toutes les voyelles deviennent [ə]. Dans la majorité de l'Occitanie, soit -O disparaît soit -E et -O fusionnent (habituellement vers [-e]) et sont distincts du -A qui est habituellement devenu [-ɔ]. Seulement dans l'Arpitanie est-ce qu'une triple distinction est préservée. -A reste [-a] et n'est jamais confondu avec le masculin [-o] »

Jochnowitz (1973, p. 93), p. 93.<sup>1624</sup>

Tous ces systèmes synchroniques sont dérivables du système que nous postulons pour le gallo-roman, d'autant plus que le caractère des contrastes /ɪ/, /ʊ/, /ɛ/, permet de prendre en compte les variations entre [e] et [i] que nous trouvons soit comme forme de maintien du /-ɪ/ final gallo-roman, soit comme forme de voyelle épenthétique.<sup>1625</sup> Nos conclusions se font dans le plus grand respect des langues littéraires d'oïl, d'oc et même du francoprovençal qui apparaissent avant le XII<sup>e</sup> siècle (cf. Jochnowitz, 1973, p. 105). Nos données de chartes et les pièces complémentaires présentées dans ce chapitre suggèrent plutôt que la différenciation des langues gallo-romanes s'est faite notamment par une innovation importante au nord de la Loire où nos voyelles /ɪ/, /ʊ/, /ɛ/ se sont réduites vers une seule voyelle transcrite <-e> en ancien français et dans une moindre mesure dans l'Occitanie où la distinction entre /ɪ/ et /ʊ/ s'est habituellement perdue. L'émergence des langues d'oïl et d'oc semble donc se faire par la sélection de différentes variantes diasystémiques lors de la koinéisation de différents régiolectes au cours du Moyen Âge classique. Brun (1936, 1946, p. 39) et von Wartburg (1936, p. 127, 1967, p. 73, 97) étaient tous les deux de l'avis qu'avant le X<sup>e</sup> siècle le domaine occitan s'étendait jusqu'à la Loire couvrant le Poitou, Saintonge, l'Angoumois, le Morvan, le Bourbonnais et même le sud du Berry ; ils notent « le caractère franchement provençal de l'idiome local à date ancienne » (Wartburg, 1967, p. 73), citant des formes tel que *donzer* [dɔ̃nʒɛr] ← DŌMĪTĀRE 'dompter' et *nouser* [nuʒɛr] ← NŌDĀRE 'nouer' avec une préservation de l'occlusive dentale comme un « stade intermédiaire entre le -d- provençal et l'amuïssement complet propre au français » (Wartburg, 1967, p. 73). Ils citent aussi des formes comme « *essuger* [← EXSŪCĀRE 'sécher'] pour *essuyer* [qui] s'étend du Poitou au Morvan » (idem. p. 73).<sup>1626</sup>

<sup>1624</sup> Jochnowitz (1973) : « To sum up, we see that in Northern France, all final unstressed vowels are lost. In Western Gascony, although final vowels are preserved, the -E ~ -O ~ -A distinction is lost because all final vowels become [ɛ̃]. In most of the Provençal area, either -O has disappeared or -E and -O have merged (usually to [-e]) and are distinct from -A which has usually become [-ò]. Only in the Franco-Provençal area is a three-way distinction preserved. -A remains [-a], never becoming confused with masculine [-o] » (p. 93)

<sup>1625</sup> Une grande partie du sud-est entre les Bouches-du-Rhône, les Alpes-Maritimes jusqu'à dans les Hautes-Alpes témoignent d'une valeur fermée pour cette voyelle, ex. ALF n° 130 *beurre* (← BŪTŪRUM), cf. ['buri] (pnt. 873), ['buri] (pnt. 990), ['bu:ri] (pnt. 980), etc.

<sup>1626</sup> Le caractère conservateur (« provençal » dans leur terminologie) était étudié par Görlich (1882, p. 2) et par Gamillscheg (1922) qui écrit « Durch eine ganze Reihe sprachlicher Eigentümlichkeiten ist das Poitevinische heute eine nordfrz. Mundart; so wird hier betontes freies a zu -e-, schwindet a im Auslaut. Es läßt sich aber erweisen, daß das Poitevinische sprachlich nicht immer zum Norden gehörte. Das zeigen uns zwar nicht die ältesten Texte in der

Ce que Brun, Wartburg, Gamillscheg, Görlich et autres voulaient exprimer par le terme « provençal », n'est pas réellement le caractère toulousain, marseillais ou landais des parlers du centre sous la Loire, mais plutôt l'archaïsme de ces dialectes médiévaux par rapport au français de cette période et encore par rapport au français moderne. Les provincialismes qu'ils citent : préservation partielle des consonnes intervocaliques, préservation du /-a/ atone final, ou encore l'absence de dévoisement de la consonne finale sont en réalité des archaïsmes qui remontent au gallo-roman commun. C'est-à-dire que les dialectes du centre ont aussi évolué dans un réseau diasystémique tout au long du haut Moyen Âge et ont été soumis seulement tardivement aux fortes influences emmenant du nord de manière suffisante à ce que le standard local adopte des changements caractéristiques du « français ». Finalement, c'est par l'étude du latin des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles en tant que langue vivante partagée par l'ensemble des latinophones de la Gaule que nous pouvons aborder la variation diatopique des dialectes du Moyen Âge et leurs transformations vers les patois de l'ALF et les français régionaux modernes, non pas la conséquence de l'imposition hégémonique d'une langue standard sur les pauvres patoisants, une idée aussi dépassée que l'essentialisme national au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais plutôt sous la loupe des notions modernes telles que l'accommodation linguistique, l'emploi de la langue comme vecteur identitaire, et la projection de cette identité dans la société.

Dans ces dernières pages, nous avons donné quelques pistes pour poursuivre l'étude du gallo-roman dans sa transformation aux langues du Moyen Âge, en reconnaissant toutefois les limitations de notre corpus. Il existe, bien sûr, d'autres sources que nous aurions pu étudier pour contraster nos résultats, les fragments provenant des reliquaires par exemple, datés du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle sont reproduits dans Atsma, Vezin et Marichal (1987) dans les ChLA XIX. Il se pourrait aussi que nous ayons manqué telle ou telle donnée qui pourrait nous contraindre à modifier la chronologie des changements que nous avons proposés ici ; tel est le destin d'un champ d'études en mouvement. Nous avons vérifié les grands manuels du latin mérovingien : de Jubainville, Vielliard, Pei, et nous avons mené nos propres fouilles qui justifient nos conclusions. Au risque d'avoir manqué une donnée, nous préférons offrir quelques pistes pour sortir la phonétique historique de son immobilisme du siècle dernier. D'autres études plus larges, peut-être assistées davantage par ordinateur ou en employant un corpus autre, pourront apporter des modifications chronologiques ou techniques aux grandes traces diachroniques évoquées dans cette thèse, mais celles-ci devront aussi confronter une masse de littérature et de recherche qui appuie l'intégrité du latin mérovingien dans la continuité latine et comme reflet de la langue populaire en Gaule. Il pourrait aussi s'avérer que certains traits que nous avons projetés sur le latin mérovingien, seraient les traits idiolectaux des scribes individuels. Un travail au niveau micro d'analyse de la langue des chartes individuelles avec davantage d'attention quant à l'identité du scribe et aux contextes de production de la charte pourra éventuellement apporter d'autres éclaircissements sur la variation que nous rencontrons dans nos documents.<sup>1627</sup>

---

Vulgärsprache, da diese erst im 13. Jahrh. einsetzen und schon vielfach in der Sprache der Ile de France abgefaßt sind ... Während in Nordfrankreich intervokalisches lat. *t* über *d* schwand und als *-d-* im Provenzalischen erhalten blieb, scheint es im Poitevinischen über *-d-* zu *-z-* geworden zu sein » (p. 51).

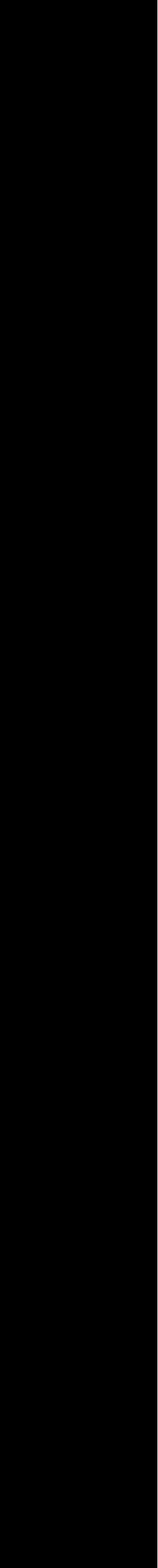
<sup>1627</sup> Nous pensons notamment au scribe de la charte Ile-Fr/673 [T4462](#) qui remplace la majorité des terminaisons classiques /-ā/ de l'ablatif féminin singulier de la première déclinaison par <-ae>.

Étant donné que notre étude s'arrête en 717 ap. J.-C., nous avons en partie repoussé la perte définitive des voyelles faibles, acte formateur du gallo-roman typologique, sur une période plus tardive, entre le milieu du VIII<sup>e</sup> et le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle donc vers la période carolingienne avec la composition de la *Séquence de Sainte Eulalie*.<sup>1628</sup> Comme l'avait souligné McKiterrick (1989b) « la quête pour le proto-roman est en train de se déplacer vers la période carolingienne et même post-carolingienne » (p. 9). *Dans tous les cas*, si vous nous le permettez, la phonologie semble autoriser cette conclusion. Ce sont quand même plus de 150 ans, voire 6 générations, à creuser. Notre propre impression est que la perte de ces voyelles était généralisée dans le parler populaire au début du IX<sup>e</sup> siècle, comme l'attestent nos fragments de cette période.

---

<sup>1628</sup> McKiterrick (1989b) : « The search for proto-Romance is moving to the Carolingian and even post-Carolingian eras » (p. 9).





## ÉPILOGUE...

Cette thèse est née d'une expérience marquante lors d'un séjour de recherche à Granada en 2015 lorsque j'étudiais l'impact social de la chute de Rome et l'établissement du royaume des Wisigoths en Espagne. Lors d'une réunion regroupant chercheurs espagnols et étrangers, je m'étais trouvé à discuter avec une chercheuse italienne ; je lui parlais en espagnol, elle me répondait en italien et nous discutons de cette manière, chacun dans une langue romane différente, pendant plus de vingt minutes. Si la compréhension diasystémique était assez bonne, elle était imparfaite lorsqu'au cours de la conversation, j'ai cru comprendre qu'elle était professeure à Paris : « *professora in [pari]* ». Avec plaisir et soulagement que j'ai vite préféré poursuivre la conversation en français—sauf qu'après un long monologue de ma part et un nouveau mutisme et un air d'incompréhension de la sienne, j'ai compris que cette enseignante n'habitait pas du tout *Paris—Parigi* ; elle enseignait à *Bari*, dans les Pouilles, le talon de l'Italie—*e non parlava francese !* Si la situation était certes gênante pour nous deux, ce jour-là l'orientation de ma recherche est née : *pourquoi parmi ces trois langues romanes issues du latin, le français en particulier posait-il un problème à la compréhension interlinguistique ?*

M'appuyant sur les thèses des invasions barbares et la dialectisation due aux conquêtes germaniques à la von Wartburg et l'influence de l'accent expiratoire germanique décrit par Pope, je pensais rédiger une thèse sur le déclin du latin dans la Gaule germanisée et j'avais prévu le titre très approprié : *Romanitas Perdita ? Une germanisation de la gaule post-romaine et la naissance du français*. À cette époque, pris par le rôle du contact linguistique entre locuteurs du latin, du celtique et des langues germaniques, j'avais commencé à préparer des fiches et des chapitres entiers sur l'anthroponymie germanique, sur la représentation du /h/ aspiré germanique, sur les fricatives interdentes et le traitement du \*/ʊ/ <w> germanique, etc., et là il y aurait du matériel pour nourrir une carrière, mais mon sujet s'est réorienté à force de me rendre compte qu'il n'y avait rien d'une romanité perdue. Plutôt, mon corpus me révélait tout le contraire : la naissance du protoroman dans les derniers battements du système latin encore vivant dans nos chartes et diplômes.

Je n'ai toujours pas de doute que le multilinguisme et le contact des peuples a joué un rôle primordial dans l'apparition de la langue d'oïl, c'est une ancienne thèse soutenue depuis longtemps et encore récemment par mon collègue Peter Alexander Kerkhof en 2018. Oui, comme l'écrivait Henriette Walter (1994) « la langue française ... c'est la plus germanique des langues romanes » (p. 225), mais peut-être pas de la manière ou par les chemins qu'on envisageait. Parmi toute cette variation locale, mes propres recherches m'amènent à une conclusion toute autre, qu'encore sous le règne des mérovingiens, et qui sait pour combien de générations après, le latin de la Gaule, voire le gallo-roman, était encore participant dans le plus grand diasystème latino-roman. Par la préservation des contrastes vocaliques, le système des cas et des conjugaisons était encore fonctionnel, permettant aux Gallo-romains francisés et aux Francs gallo-romanisés de maintenir un lien vertical avec le texte écrit et un lien horizontal avec les peuples romanophones des contrées voisines, l'Italie, la Catalogne, l'Espagne. À cet égard la romanité n'avait rien de perdue. En réalité, avec la standardisation d'un latin médiéval, l'on voit naître un bilinguisme roman-latin.



# Appendices



## APPENDICE A : DOCUMENTS CONTENUS DANS LE CORPUS MÉROVINGIEN

Dans le tableau suivant nous résumons les principales informations sur chacune de nos sources. Nous avons décidé de laisser de côté les éditions du XVII<sup>e</sup> (*Mabillon*), XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> (*Pardessus*) siècles, parce que ces éditions antiques sont prises en compte par les éditions diplomatiques modernes des *Chartae Latinae Antiquiores* (ChLA) et des *Monumenta Germaniae Historica* (MGH). Nous avons quand même inclus les numérotations de Tardif, car son édition était encore la référence pour les travaux sur le latin mérovingien du siècle dernier (Vielliard, Pei et même de Jubainville au XIX<sup>e</sup>). Pour les personnes intéressées par l'étude de l'édition de ces documents, les concordances plus détaillées sont données dans chaque volume des ChLA et sont aussi présentées dans les travaux des Vielliard (1927) et de Pei (1932). Vielliard (1927, p.xv) cite parmi ses sources une charte (sigle XVI dans son décompte, AN K2 n° 16, correspondant à Tardif 22) ; cette charte n'est pas répertoriée par les archives nationales (cf. Nielen 2018) et ne peut pas être prise en compte. En revanche notre corpus contient 5 documents (Ile-Fr/620 T4984 ; Als/VIII<sup>e</sup> T3869 ; Ile-Fr/682 T4464 ; Ile-Fr/691 T4470 ; Ile-Fr/692 T4468) qui ne sont pas pris en compte dans l'étude de Vielliard. De plus, ces documents sont accompagnés par une facsimile photographique dans les ChLA, par une lithographie dans l'édition de Samaran et Lauer (1908) du siècle dernier ou encore par une numérisation de haute définition dans les chartes conservées aux Archives Nationales de France. Pour la période « mérovingienne » nous comptons quarante-huit documents originaux, neuf chartes privées et trente-neuf diplômes royaux. Nous avons aussi inclus six documents jugés mérovingiens tardifs datés de 727 à 751 et neuf documents carolingiens à des fins comparatives. Dans le tableau AN correspond aux *Archives Nationales* à Paris, BNF à la *Bibliothèque nationale de France*.

### Mérovingiens

|   | Sigle  | Numéro d'inventaire           | Date        | Lieu      | Vielliard (1927) | ChLA           | MGH (Kölzer 2001) | Tardif (1866) | Samaran et Lauer (1908) |
|---|--|-------------------------------|-------------|-----------|------------------|----------------|-------------------|---------------|-------------------------|
|  | (Ile-Fr/620<br><u>T4984</u> )  | <u>AN K1 n° 3bis</u>          | 620         | -         | -                | XIII<br>n° 559 | -                 | -             | -                       |
|   | <i>Charte d'un expéditeur privé au temps de Clotaire II, tant abimée qu'elle ne peut que très peu nous servir</i>  |                               |             |           |                  |                |                   |               |                         |
|  | (Norm/625<br><u>T4505</u> )  | <u>AN K1 n° 7<sup>1</sup></u> | 625         | Étrépagny | I                | XIII n°<br>552 | n° 28             | n° 4          | n° 1                    |
|   | <i>Précepte, « Clotaire II confirme, à la demande de l'abbé de Saint-Denis Dodo, la donation faite à Saint-Denis par le vir inluster Daobercthus d'un terrain sis à l'intérieur de l'enceinte de Paris » (Nielen 2018, p. 7)</i> |                               |             |           |                  |                |                   |               |                         |
|  | (Norm/628,<br><u>T4503</u> )   | <u>AN K1 n° 4</u>             | 584-<br>628 | Étrépagny | II               | XIII n°<br>550 | n° 22             | n° 5          | n° 2                    |

*Précepte, « Clotaire II, à la prière de Dodo, abbé de Saint-Denis, confirme les donations faites dans son testament par un marchand nommé Jean, en faveur de Saint-Denis et d'autres églises des environs de Paris ainsi que de plusieurs membres de sa famille » (Nielen 2018, p.7)*

|   |   |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|---|---|--------------------|-------------|--------|-------|----------------|-------|-------|-------------------|
|    | (Ile-Fr/633<br>T4504)   | <u>AN K1 n° 5</u>  | 632-<br>633 | Clichy | III   | XIII<br>n° 551 | -     | n° 7  | n° 3 et<br>3bis ? |
|   | <i>« Dagobert Ier confirme à la basilique de Saint-Denis la possession de la villa d'Ursines qui avait appartenu auparavant aux frères Landericus et Gan[n]ericus » (Nielen 2018, p. 7)</i>   |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|    | (Ile-Fr./637<br>(T4507)   | <u>AN K1 n° 9</u>  | 629-<br>637 | -      | IV    | XIII<br>n° 554 | n° 32 | n° 6  | n° 4 et<br>4bis   |
|   | <i>Précepte, « Dagobert Ier confirme à son fidèle Ursinus et au frère de celui-ci, Beppolenus, le partage des biens sis à Ferrarias, à Leubaredovillare et Eudoneovilla provenant de l'héritage de leur père Chrodolenus et de leur oncle Chaimedes ainsi que celui des biens légués par leur mère dans le Rouergue » (Nielen 2018, p. 8)</i> |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|   | (Ile-Fr/642<br>T4509)   | <u>AN K2 n° 1</u>  | 639-<br>642 | -      | VII   | XIII n°<br>556 | n° 72 | n° 9  | n° 7              |
|   | <i>« Clovis II confirme à la basilique de Saint-Denis la possession des biens que lui avait donnés Dagobert Ier à Totiraco sur l'Oise, près de Crouy-en-Thelle » (Nielen 2018, p. 9)</i>  |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|  | (Ile-Fr/652<br>T4495)   | <u>AN K4 n° 1</u>  | 637-<br>700 |        | T. 40 | XIV<br>n° 592  | -     | n° 40 | -                 |
|   | <i>Document privé, le testament d'Erminethrude, « ... par lequel [elle] e fait différents legs en faveur de membres de sa famille et de plusieurs églises et monastères de Paris et de sa région » (Nielen 2018, p. 20)</i>   |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|  | (Ile-Fr/654<br>T4511)   | <u>AN K2 n° 3</u>  | 654         | Clichy | VI    | XIII<br>n° 558 | n° 85 | n° 11 | n° 6 et<br>6bis   |
|   | <i>Précepte, « Clovis II confirme le privilège accordé à sa demande à Saint-Denis par l'évêque de Paris Landri » (Nielen 2018, p. 10)</i>   |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|  | (Ile-Fr/650<br>T4508)   | <u>AN K1 n° 10</u> | 639-<br>657 | -      | V     | XIII n°<br>555 | -     | n° 27 | n° 5              |
|   | <i>« Clovis II accorde sa protection à la basilique de Saint-Denis » (Nielen 2018, p. 9)</i>  |                    |             |        |       |                |       |       |                   |
|  | (Nord/650<br>T4458)   | <u>AN K2 n° 4</u>  | 639-<br>657 | -      | VIII  | XIII n°<br>559 | n° 75 | n° 12 | n° 8              |
|   | <i>« Le roi Clovis II accorde à la dame Amanchildis, sur sa demande, une confirmation de ses biens » (Nielen 2018, p. 10)</i>   |                    |             |        |       |                |       |       |                   |

Cette charte pose des vrais soucis dans sa datation. Les ChLA XIV, p.72. donne le VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle. Pour la datation voir aussi Laporte (1986) qui propose une datation entre 590 et 630/645. Voir aussi Atsma (1999), Barbier (2003) et Lemay (2017)

|   |   |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |
|---|---|-------------------------------|-------------|--------------------|---|----------------|-------|-------|-------------------|
|    | (Ile-Fr/660<br>T4460)   | <u>AN K2 n° 6</u><br>660      | 659-<br>660 | -                  | IX  | XIII n°<br>561 | n° 93 | n° 14 | n° 9              |
|   | « Clotaire III confirme la sentence du comte Chadoloaldus condamnant la dame Ingober[ga] à restituer les biens qui avaient été légués à Saint-Denis par son mari défunt, Ermelenus » (Nielen 2018, p.11)  |                               |             |                    | Sans localisation explicite.                          |                |       |       |                   |
|    | (Ile-Fr/673<br>T4462)   | <u>AN K2 n° 10</u>            | 673         | Lamorlaye          | T. 19   | XIII<br>n° 564 |       | n° 19 | -                 |
|   | Document privé, « Clotilde installe sa nièce Mummola comme première abbesse dans le monastère qu'elle a fondé à Bruyères-le-Châtel et donne à cette abbaye des biens situés à Bruyères-le-Châtel, Le Plan et Fontenay-les-Briis » (Nielen 2018, p. 12)  |                               |             |                    | Traduction et étude du document dans Levillain (1944) |                |       |       |                   |
|    | (Loire/673<br>T4506)  | <u>AN K1 n° 7<sup>3</sup></u> | 660-<br>673 | -                  | X   | XIII<br>n° 553 | n° 94 | n° 16 | n° 10             |
|   | Jugement, « Clotaire III rend un jugement dans un procès entre la basilique Saint-Denis et Chagliberctus au sujet de biens légués par Ermelenus dans le Rennais et le Vimeu.s » (Nielen 2018, p. 8)   |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |
|   | (Loire/673<br>T4461)  | AN K2 n° 7                    | 659-<br>673 | -                  | XIII  | XIII n°<br>562 | -     | n° 15 | n° 13 et<br>13bis |
|   | Jugement, « Clotaire III condamne l'évêque du Mans Beracharius à restituer à Saint-Denis les biens provenant de l'héritage d'Ermelenus qu'il retenait injustement » (Nielen 2018, p. 11)  |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |
|  | (Bourg/677<br>T4492 l.  | <u>AN K2 n° 11</u>            | 677         | Malay-le-<br>Petit | XV  | XIII n°<br>565 | -     | n° 21 | n° 15             |
|   | Précepte, « Thierry III, en se référant aux conclusions d'une assemblée de grands laïcs et ecclésiastiques, ordonne la déposition de Chramlinus, qui s'était emparé de l'évêché d'Embrun sans titre et au mépris du droit canon. Il lui accorde la faveur de terminer sa vie comme moine à Saint-Denis, au lieu d'être exilé, en lui laissant la libre disposition de ses biens » (Nielen 2018, p.12) |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |
|  | (Bourg/677<br>T4463)  | <u>AN K2 n° 12</u>            | 677-<br>679 | Malay-le-<br>Petit | XIV   | XIII<br>n° 566 | -     | n° 20 | n° 14             |
|   | Précepte, « Thierry III concède au diacre Chaino des biens situés à Sancy, Montceaux et Aulnoy (?), ayant appartenu à la veuve de Chrodobert, Detta » (Nielen 2018, p. 12).   |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |
|  | (Norm/679<br>T4510)   | <u>AN K2 n° 2</u>             | 657-<br>679 | -                  | XI  | XIII<br>n° 557 | -     | n° 17 | n° 11             |
|   | Jugement, peut-être de Clotaire III « qu'une villa, donnée par le feu maire du palais Erchinoald et par son fils Leudesius, doit être partagée entre l'Église de Rouen et Saint-Denis » (Nielen 2018, p. 9)   |                               |             |                    |   |                |       |       |                   |

|   |  |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|---|--|---|-------------|-----------|----------------|----------------|--------|-------------|-------------------|
|    | (Ile-Fr/682<br><u>T4464</u> )  | (AN AE II 14)<br><i>anciennement</i><br>(AN K2 n° 13) | 682         | Luzarches | XIII n°<br>567 | N° 126         | n° 22  | n° 16       |                   |
|   | <p>Plaid, « <i>Thierry III, après un premier procès à Compiègne, rejette définitivement la plainte d'Acchildis concernant la villa de Bailleval sur laquelle il reconnaît qu'Amalgarius a prouvé son droit de propriété</i> » (Nielen 2018, p. 13)</p> <p>Cette charte est prise en compte par Tock, Courtois et Gasse-Grandjean (2001, vol. 1, p. 40-45) avec fac-similé, traduction et étude.</p>                              |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|    | (Ile-Fr/688<br><u>T4465</u> )  | <u>AN K2 n° 14</u>                                    | 680-<br>688 | -         | XVIII          | XIII<br>n° 568 | -      | n° 23       | n° 18             |
|   | <p>Précepte, « <i>Thierry III, sous l'abbatit de Chardéric, dispense tous les transports de marchandises, à l'aller et au retour, par eau et par voie de terre, entre Saint-Denis et ses possessions sises en Neustrie, Austrasie et Bourgogne, de droits de douane et d'autres redevances fiscales pour assurer le luminaire du monastère</i> » (Nielen 2018, p. 13)</p>  |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|    | (Nord/688<br><u>T4459</u> )  | <u>AN K2 n° 5</u>                                     | 657-<br>690 | -         | XII            | XIII<br>n° 560 | -      | n° 13       | n° 12 et<br>12bis |
|   | <p>Précepte, « <i>Le roi [Clotaire III ?] à la suite de son père Clovis II et de sa grand-mère Nantilde, confirme à la basilique de Saint-Denis la possession de plusieurs villae situées dans le Beauvaisis, qui lui avaient été données par Dagobert Ier</i> » (Nielen 2018, p. 10)</p>  |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|  | (Nord/688<br><u>T4466</u> )  | <u>AN K3 n° 2<sup>1</sup></u>                         | 688-<br>690 | Compiègne | XVII           | XIII n°<br>570 | n° 131 | n° 25       | n° 17             |
|   | <p>Précepte, « <i>Thierry III, à la demande de sa femme Chrodochilde et du maire du palais Bercharius, donne à Saint-Denis, avec le privilège d'immunité, la villa de Lagny, qui était retournée au fisc après avoir appartenu aux maires du palais Ebroïn, Waratton et Ghislemarus, avec toutes ses appartenances, à l'exception de la villa de Silly qui est accordée à l'évêque de Lyon, Godin</i> » (Nielen 2018, p. 14)</p> |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|  | (Ile-Fr/691<br>( <u>T4491</u> ))   | <u>AN K2 n° 9</u>                                     | 690-<br>691 | -         | T. 29          | XIII n°<br>563 | -      | n° 29       | -                 |
|   | <p>Document privé, « <i>Lambert, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois, et Magnoaldus, abbé de Tussonval, échangent les biens qu'ils possèdent à Francocurte et Rocquencourt</i> » (Nielen 2018, p.11)</p>   |   |             |           |                |                |        |             |                   |
|  | (Ile-Fr/691<br><u>T4494</u> )  | <u>AN K3 n° 2<sup>2</sup></u>                         | 690-<br>691 | Chambly   | T. 25b         | XIII<br>n° 571 | -      | n°<br>25bis | -                 |
|   | <p>Donation privée, « <i>Uuademir et son épouse Ercamberta disposent de leurs biens fonciers en faveur de plusieurs églises et monastères situés dans le Nord de la France</i> » (Nielen 2018, p. 14)</p>  |   |             |           |                |                |        |             |                   |

|   |  |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|---|--|---------------------|-------------|-----------------------|-------|---------------|--------|-------|-------|
|    | (Ile-Fr/691<br>T4467)  | <u>AN K3 n° 3</u>   | 691-<br>692 | Chatou ou<br>Châtenay | XIX   | XIV n°<br>572 | n° 135 | -     | -     |
|   | <i>Clovis III, avant de prononcer un jugement définitif, ordonne à Chuneberctbus de présenter dans un délai de quarante jours l'acte prouvant que le diacre Chrotcharius lui a vendu différents domaines dont ce dernier se prétend toujours propriétaire</i> (Nielen, 2018 p. 14)   |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|    | (Ile-Fr/691<br>T4469)  | <u>AN K3 n° 5</u>   | 691-<br>693 | Nogent-sur-<br>Marne  | XXII  | XIV n°<br>574 | n° 138 | n° 31 | n° 22 |
|   | <i>Privilege, « Clovis III confirme à la basilique de Saint-Denis, représentée par son abbé Chaino, une rente de cent sous sur les revenus de la civitas de Marseille, ainsi que l'exemption de péage pour des marchandises amenées de Marseille ou d'autres lieux à Saint-Denis, qui lui ont été attribuées pour la première fois par Dagobert Ier »</i> (Nielen 2018, p. 15) |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|    | (Ile-Fr/691<br>T4470)  | <u>AN K3 n° 6</u>   | 692-<br>693 | Luzarches             |       | XIV n°<br>575 | n° 136 | n° 32 | n° 20 |
|   | <i>« Clovis III adjuge définitivement à Saint-Denis le domaine de Noisy-sur-Oise que la dame Angantrude prétendait tenir en précaire »</i> (Nielen, 2018 p. 15)  |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|  | (Ile-Fr/692<br>T4468)  | <u>AN K3 n° 4</u>   | 692-<br>693 | Nogent-sur-<br>Marne  |       | XIV n°<br>573 | n° 137 | n° 30 | n° 21 |
|   | <i>Jugement, « Clovis III, après une tentative infructueuse du tribunal de l'évêque de Paris, Sigofredus, condamne l'abbé Ermenoald à payer une amende à Saint-Denis pour n'avoir ni utilisé ni restitué un gage »</i> (Nielen 2018, p. 15)  |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|  | (Nord/693<br>T4471 l.  | <u>AN K3, n° 7</u>  | 691-<br>694 | Valenciennes          | XXIII | XIV n°<br>576 | n° 141 | n° 32 | n° 20 |
|   | <i>Jugement, « Clovis III juge le procès déjà plusieurs fois traité entre le diacre Chrotcharius représentant Ingramno, orphelin de Chaldedramno, et Amalberctbo; ce dernier est condamné à restituer à Ingramno la localité de Bayencourt-sur-Matz et toutes ses dépendances qui avaient appartenu au père d'Ingramno »</i> (Nielen 2018, p. 16)                              |                     |             |                       |       |               |        |       |       |
|  | (Nord/694<br>T4472)  | <u>AN, K 3 n° 8</u> | 694         | Compiègne             | XXIV  | XIV n°<br>577 |        | n° 34 | n° 24 |
|   | <i>« Précepte par lequel Chilbert III donne à la basilique de Saint-Denis une villa située à Nassigny en Berry, à condition qu'elle renonce à une rente annuelle de deux cents solidi qui lui était versée par le fisc et à une autre rente de cent solidi provenant des douanes de Marseille »</i> (Nielen 2018, p. 16).  |                     |             |                       |       |               |        |       |       |

|   |   |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|---|---|---------------------------------|-------------|------------------|--|----------------|--------|-------|-------|
|    | (Nord/695<br>T4473)   | <u>AN K3 n° 9</u>               | 695         | Compiègne        | XXV  | XIV n°<br>578  | n° 143 | n° 35 | n° 25 |
|   | « Jugement par lequel Childebert III confirme à l'abbaye de Saint-Denis la possession d'une partie de la villa de Hosdinio en Beauvaisis ainsi que des églises construites sur ce terrain, jadis remises en gage à l'abbé Chaino par le défunt Ibbo à la suite du prêt d'une somme de six cents solidi » (Nielen 2018, p. 16)   |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|    | (Ile-Fr/696<br>T4474)   | <u>AN, K3 n° 10</u>             | 696         | Nogent-sur-Marne | XXVI   | XIV<br>n° 579  | n° 147 | n° 37 | n° 26 |
|   | Précepte, « Childebert III, à la demande de l'abbé Magnaoldus, confirme au monastère Saint-Marcel et Saint-Denis de Tussonval les droits d'immunité qui lui avaient été accordés par Thierry III » (p. 17)  |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|    | (Ile-Fr/696<br>T4475)   | <u>AN, K3 n° 11</u>             | 696         | Chartres         | T. 36  | XIV<br>n° 580  | -      | n° 36 | -     |
|   | Charte privée, « L'évêque de Chartres, Agerad, accorde au monastère de Notre-Dame, fondé sur les bords de la Loire par Sadreberctana et son fils Déodat, qui en confient l'organisation au diacre Chrotcharius, un privilège par lequel il précise ses liens avec le diocèse, sa condition juridique et économique, le mode d'élection des abbés, la discipline et les règles d'exercice de sa vie spirituelle » (Nielen 2018, p. 17) |                                 |             |                  | Cette charte est aussi éditée par Jusselin (1909), jugée une édition supérieure que celle de Tardif. |                |        |       |       |
|  | (Nord/697<br>T4476)   | <u>AN K3 n° 12<sup>1</sup></u>  | 697         | Compiègne        | XXVII  | XIV<br>n° 581  | n° 149 | n° 38 | n° 27 |
|   | Jugement, « Childebert III condamne le vir inluster Drogon, fils de Pépin, maire du palais, à restituer au monastère de Tussonval la villa de Noisy-sur-Oise qu'il détenait illégalement et à réparer les dommages causés dans ce domaine » (Nielen 2018, p. 17)  |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|  | (Ile-Fr/697<br>T4477)   | <u>AN, K3 n° 12<sup>2</sup></u> | 697         | Bougival         | T. 39  | XIV n°<br>582  | -      | n° 39 |       |
|   | Document privé, « L'abbé Uualdomarus et le vir inluster Adalricus échangent des domaines à Marly. Bougival, 25 avril 697 » (Nielen 2018, p. 17)   |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|  | (Nord/697<br>T1766)   | <u>BNF lat. 9007 n° 1</u>       | 697         | Compiègne        | XVIII  | XVII n°<br>654 | n° 150 | ?     | n° 28 |
|   | Donation de Childerbert III à l'abbaye Notre-Dame d'Argenteuil, cédant la forêt de Carnioletum, probablement la forêt de Carnelle   |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |
|  | (Ile-Fr/700<br>T4493)   | <u>AN K3 n° 1<sup>2</sup></u>   | 650-<br>700 | Arthies          | T. 26  | XIII n°<br>569 |        | n° 26 |       |
|   | Testament du fils d'Idda, « par lequel le fils d'Idda fait différents legs en faveur de membres   |                                 |             |                  |  |                |        |       |       |

de sa famille et de plusieurs églises et monastères  
de la région de Paris » (Nielen 2018, p.14)

|   |                                  |  |             |                       |               |                |        |   |      |
|---|----------------------------------|--|-------------|-----------------------|---------------|----------------|--------|---|------|
|    | (Als/VIII <sup>e</sup><br>T3869) | Colmar, Archives<br>départementales<br>du Haut-Rhin, H<br>Fonds de Munster<br>123, n° 1  | 675         |                       | XIX<br>n° 674 | n° 111         | -      | -   |      |
|   |                                  | <i>Copie du VIII<sup>e</sup> siècle d'une charte originale de Childéric II dans laquelle il cède ses droits sur des terres à Munzenheim et Obnenheim au monastère de Munster.</i>  |             |                       |               |                |        | Ce document est compliqué du fait qu'il nous arrive dans une copie du VIII <sup>e</sup> siècle Kölzer (2001) et selon Atsma et Vezin (ChLA, n° 674, p. 20-21) La composition original daterait de 683 ou 675 selon la date qu'on considère comme le début du règne de Childéric II (cf. Judic, 2001, p. 266; Weidemann, 1998) |      |
|    | (Nord/703<br>T4479)              | <u>AN K3 n° 13</u>   | 702-<br>703 | Quierzy               | XXIX          | XIV n°<br>584  | n° 153 | ?   |      |
|   |                                  | <i>Jugement, « Childebert III confirme la donation du monastère de Lemausus, faite par Adalgude et feu son mari, Gammo, au monastère de Saint-Vincent et Saint-Germain, depuis Saint-Germain-des-Prés » (Nielen 2018, p. 18)</i>   |             |                       |               |                |        |   |      |
|    | (Nord/709<br>T4480)              | <u>AN K3 n° 14</u>   | 709         | Crécy-en-<br>Ponthieu | XXX           | XIV n°<br>585  | n° 155 | n° 43   | n°30 |
|   |                                  | <i>Jugement, « Childebert III ordonne que Leodefridus cède définitivement au clerc Audoinus ses biens sis à Childriciaecas et Taxmedas dans le pagus Tellaus, biens dont il a déjà reçu le prix » (Nielen 2018, p.18)</i>  |             |                       |               |                |        |   |      |
|  | (Nord/710<br>T4481)              | <u>AN, K3 n° 15</u>  | 709-<br>710 | Montmacq              | XXXI          | XIV n°<br>586  | n° 156 |   |      |
|   |                                  | <i>Jugement, « Childebert III ordonne que l'abbaye de Saint-Denis reçoive tous les droits perçus sur les marchands qui participent à la foire de la Saint-Denis, à Saint-Denis même ou dans les environs de Paris, sans aucune retenue de la part du fisc » (Nielen 2018, p. 19)</i> |             |                       |               |                |        |   |      |
|  | (Nord/710<br>T4482)              | <u>AN, K3 n° 16</u>  | 709-<br>710 | Montmacq              | XXXII         | XIV n°<br>587  | n° 157 |   |      |
|   |                                  | <i>Jugement, « Childebert III confirme le jugement du maire du palais Grimoald décidant que le moulin, situé à Chaalis et dépendant de la villa de Latiniacus, doit appartenir à l'abbaye de Saint-Denis » (Nielen 2018, p. 19)</i>  |             |                       |               |                |        |   |      |
|  | (Ile-Fr/711<br>T4478)            | <u>AN, K3 n° 12<sup>3</sup></u>  | 694-<br>711 |                       | XXXIII        | XIV n°<br>583  | n° 144 | n° 39   | -    |
|   |                                  | <i>Jugement, « Childebert III, à la demande de l'abbé Uualdomarus, accorde le privilège d'immunité au monastère Saint-Pierre et Sainte-Marie, plus tard Saint-Maur-des-Fossés. » (Nielen 2018, p. 17)</i>  |             |                       |               |                |        |   |      |
|  | (Champ/714<br>T1767)             | BNF, lat. 11834 n°<br>1  | 714         | Reims                 | Ado           | XVII n°<br>656 |        |   | ?    |
|   |                                  | <i>Document privé, « L'abbé Ado donne à la basilique Saint-Remi de Reims des biens situés</i>  |             |                       |               |                |        |   |      |

notamment dans le pays de Voncq (Ardennes) »  
(Gasse, sur TELMA)

|   |                     |  |     |           |         |               |        |       |         |
|---|---------------------|--|-----|-----------|---------|---------------|--------|-------|---------|
|    | (Nord/716<br>T4483) | AN, AE II 27<br>(anciennement AN<br>K 3 n° 17)   | 716 | Compiègne | XXXIV   | XIV n°<br>588 | n° 166 | n° 46 | n° 34   |
|   |                     | <i>« Chilpéric II confirme tous les droits d'immunité accordés par ses prédécesseurs à l'abbaye de Saint-Denis » (Nielen 2018, p. 19)</i>  |     |           |         |               |        |       |         |
|    | (Nord/716<br>T4484) | AN, K 3 n° 18  | 716 | Compiègne | XXXV    | XIV n°<br>589 | n° 170 | n° 47 | n° 35   |
|   |                     | <i>Précepte, « Chilpéric II confirme un privilège, accordé par Dagobert Ier à Saint-Denis et renouvelé par plusieurs de ses successeurs, en vertu duquel l'abbaye bénéficiait d'une rente annuelle de 100 solidi sur les revenus du fisc Archives nationales (France) 19 de Marseille à laquelle était jointe une exonération de droits de péage » (Nielen 2018, p. 19-20)</i> |     |           |         |               |        |       |         |
|    | (Nord/716<br>T4485) | AN, K 3 n° 19  | 716 | Compiègne | XXXVI   | XIV n°<br>590 | n° 167 | n° 48 | n° 36   |
|   |                     | <i>Jugement, « Chilpéric II ordonne à Friulfus de céder à Saint-Denis, représenté par son prévôt Martin, la moitié d'un domaine situé à Bezula-Forêt (?), dont les deux parties se disputaient la propriété » (Nielen 2018, p. 20)</i>   |     |           |         |               |        |       |         |
|  | (Nord/716<br>T4486) | AN, K 3 n° 20  | 716 | Compiègne | XXXVII  | XIV n°<br>591 | n° 168 | n° 49 | n° 37   |
|   |                     | <i>Précepte, « Chilpéric II confirme à Saint-Denis le droit de prélever cent vaches chaque année sur le fisc, dans le Maine, droit accordé à l'abbaye par Dagobert Ier et renouvelé par ses successeurs » (Nielen 2018, p. 20)</i>   |     |           |         |               |        |       |         |
|  | (Nord/717<br>T4487) | AN, K 4 n° 3   | 717 | Compiègne | XXXVIII | XIV n°<br>593 | n° 173 | n° 28 | n° 19 ? |
|   |                     | <i>Précepte, « Chilpéric II concède à Saint-Denis la forêt de Rouvray et le forestier Lobycinus ainsi que le manse que celui-ci exploitait à Uetus Clippiacus » (Nielen 2018, p. 21)</i>   |     |           |         |               |        |       |         |

## Mérovingiens tardifs

|   |                     |                                      |     |             |  |               |        |  |  |
|---|---------------------|--------------------------------------|-----|-------------|--|---------------|--------|--|--|
|  | (Lorr/727<br>T3870) | Colmar, AD Haut-<br>Rhin, 9 G 3 n° 1 | 727 | Gondreville |  | -             | n° 188 |  |  |
|  | (Als/728<br>T3871)  | Colmar, AD Haut-<br>Rhin, 9 G 1 n° 3 | 728 | Strasbourg  |  | XIX n°<br>671 |        |  |  |
|  | (Als/732<br>T3872)  | Colmar, AD Haut-<br>Rhin, 9 G 1 n° 1 | 732 | -           |  | XIX n°<br>670 |        |  |  |

|   |   |                                 |     |         |       |              |        |
|---|---|---------------------------------|-----|---------|-------|--------------|--------|
|  | (Ile-Fr/751<br>T2922)   | <u>AN, K 4 n° 6<sup>1</sup></u> | 751 | -       | T. 54 | XV n°<br>595 | n° 54. |
|   | <i>Jugement, « Pépin le Bref, maire du palais, restitué à l'abbaye de Saint-Denis, à la demande de l'abbé Fulrad, de nombreuses propriétés qui avaient été usurpées » (Nielen 2018, p.22)</i>   |                                 |     |         |       |              |        |
|  | Ile-Fr/751<br>T2923)  | <u>AN, K 4 n° 6<sup>2</sup></u> | 751 | -       |       | XV n°<br>596 |        |
|   | <i>Copies contemporaines de AN, K 4 n° 6<sup>1</sup>, « Pépin le Bref, maire du palais, restitué à l'abbaye de Saint-Denis, à la demande de l'abbé Fulrad, de nombreuses propriétés qui avaient été usurpées » (Nielen 2018, p. 22)</i>   |                                 |     |         |       |              |        |
|   | Il s'agit d'une copie contemporaine de la charte précédente, (Ile-Fr/751 T2922). <u>Atsma et Vezin (1986, p. 8) préfèrent le dater du VIII<sup>e</sup> siècle plus largement, mais après 751.</u>   |                                 |     |         |       |              |        |
|  | (Ile-Fr/751<br>T2921)   | <u>AN, K 4 n° 7</u>             | 751 | Attigny | T. 53 | XV n°<br>597 | n° 53  |
|   | <i>Jugement, « Pépin le Bref, maire du palais, ordonne la restitution à l'abbaye de Saint-Denis de biens situés à Corbery, à la suite d'un procès intervenu entre ce monastère et son abbé Fulrad d'une part, et celui de Sept Meules et son abbesse Ragana de l'autre, et après vérification des titres » (Nielen 2018, p. 23)</i> |                                 |     |         |       |              |        |

---

## Carolingiens

---

|   |  |                                 |     |           |  |              |       |
|---|--|---------------------------------|-----|-----------|--|--------------|-------|
|  | (Ile-Fr/753<br>T2924)  | <u>AN, K 5 n° 2</u>             | 753 | -         |  | XV n°<br>598 | n° 55 |
|   | <i>Jugement, « Pépin le Bref, [devenu] roi des Francs, confirme à l'abbaye de Saint-Denis les privilèges accordés par ses prédécesseurs et l'abandon des droits prélevés par le fisc sur les marchands à la foire » (Nielen 2018, p. 23)</i> |                                 |     |           |  |              |       |
|  | (Ile-Fr/755<br>T2925)  | <u>AN, K 5 n° 4<sup>1</sup></u> | 755 | Compiègne |  | XV n°<br>599 | n° 56 |
|   | <i>« Pépin le Bref, roi des Francs, donne au monastère de Saint-Denis et à l'abbé Fulrad un domaine situé près de Saint-Mihiel, dans le pagus de Verdun » (Nielen 2018, p. 23)</i>   |                                 |     |           |  |              |       |
|  | (Ile-Fr/759<br>T2928)  | <u>AN, K 5 n° 4<sup>3</sup></u> | 759 | -         |  | XV n°<br>600 | n° 57 |
|   | <i>« Pépin le Bref, roi des Francs, décide que Gérard, comte de Paris, doit renoncer aux droits de douane sur le marché de Saint-Denis, qu'il avait usurpés » (Nielen 2018, p. 24)</i>   |                                 |     |           |  |              |       |

|   |  |  |                       |                     |                        |   |       |   |
|---|--|--|-----------------------|---------------------|------------------------|---|-------|---|
|    | (Als/762<br>T3872)   | Colmar, AD Haut-<br>Rhin, 1 H 128 n°<br>1                            | 762                   | Hergheim            | XIX n°<br>676          | - | -     | - |
|    | (Ile-Fr/766<br>T2929)  | <u>AN, K 5 n° 7</u>  | 766                   | Ansauvillers        | XV n°<br>601           | - | n° 59 |   |
|   | <i>Document prive d'Adalbard, qui « donne à l'abbé Fulrad et à l'abbaye de Saint-Denis des biens situés dans le Beauvaisis, l'Amiénois et le Vendelais » (Nielen 2018, p. 25)</i>  |  |                       |                     |                        |   |       |   |
|   | (Ile-Fr/768<br>T2930)  | <u>AN, K 5 n° 8</u>  |                       |                     | XV n°<br>602           |   |       |   |
|   | <i>« Pépin le Bref, roi des Francs, confirme à son chapelain et archiprêtre Fulrad, abbé de Saint-Denis, de nouveaux biens donnés par Vuido, situés en Alsace et dans l'Ortenau » (Nielen 2018, p. 25)</i>   |  |                       |                     |                        |   |       |   |
|    | (Ile-Fr/768<br>T2932)  | AN, AE II 33<br>(anciennement <u>K 5</u><br>n° 9)                    | 768                   | Saint-Denis         | XV n°<br>603           | - | n° 62 |   |
|   | <i>Une copie dans laquelle « Pépin le Bref, roi des Francs, donne au monastère de Saint-Denis, pour le repos de son âme, une partie de la forêt d'Yveline à l'exception de ce qui a été donné précédemment à Saint-Germain-des-Prés, Saint-Maurdes-Fossés, Saint-Benoît-sur-Loire, Notre-Dame de Chartres, Argenteuil et Saint-Pierre de Poitiers » (Nielen 2018, p. 25)</i> |  |                       |                     |                        |   |       |   |
|  | (Ile-Fr/769<br>T4488)  | <u>AN, K 5 n° 12/2</u>   | 769                   | -                   | XV n°<br>609           |   |       |   |
|   | <i>Document privé, « Aegfredus et Archesidana, son épouse, vendent à Nautlindo une partie de leur propriété située dans la villa Pociollus, en Pincerais » (Nielen 2018, p. 27)</i>  |  |                       |                     |                        |   |       |   |
|  | (Rhin/777 T200)  | Archives<br>départementales<br>de la Meurthe-<br>et-Moselle,<br>G468 | 777                   | Aix-la-<br>Chapelle | XIX n°<br>679          |   |       |   |
|  | (Norm/VIII°<br>T4496)<br>anciennement<br>(Norm/682<br>T4496)   | <u>AN K4 n° 5</u>  | 682-<br>IX°<br>siècle | Pressagny           | T. 24<br>XIV n°<br>594 |   |       |   |

*C'est une copie d'une charte privée de la part du « vir inluster Uuademarus et son épouse Ercamberta confirment au monastère de Saint-Vincent et Saint-Germain à Paris, depuis Saint-Germain-des-Prés, une donation de biens sis à Pressagny en Vexin, dans la villa de Nouisolio en Anjou et à Hièsmes dans le Dreugesin, biens qu'ils conserveront en précaire leur vie durant et pour l'usufruit desquels ils paieront un cens annuel de trente solidi » (Nielen 2018, p. 22)*

Selon Atsma et Vezin (1982, p. 83) ce document est une copie du VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle dont l'original remonte à un original perdu qui est à rapprocher ChLA n° 571, notre charte (Ile-Fr/691 T4494). Son statut comme copie est visible par le fait que toutes les signatures sont recopiées à la même main. Le corpus ARTEM lui attribue encore la date de 682, c'est aussi le cas de Nielen (2018 ; p. 22). L'on remarque que le latin est plus standard que dans nos autres documents mérovingiens, notamment par rapport à son vocalisme. En revanche nous trouvons des très populaire dans les voisements des consonnes, etc. Tenant sa nature exceptionnelle en compte et en vue du commentaire de Atsma et Vezin (1982, p. 83), l'on ne devrait pas l'utiliser pour dater des phénomènes du VII<sup>e</sup>



## APPENDICE B : CORPUS DES PIÈCES ASSOCIÉES

### BI : La charte d'Aegefredus et Archesidana de 769

Nous reproduisons ici une charte de la fin du roi Pippinus-Pépin, car malgré les débuts des réformes de la langue écrite accomplis sous son règne, cette charte témoigne encore de la tradition mérovingienne. Pei (1932, p. 8) l'avait soulignée pour le grand écart entre cette charte privée et les autres produites dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Ici nous reproduisons l'édition électronique de la base de données Telma ; qui suit l'édition d'Olten (1954) dans la ChLA, 15, p. 66-67).

| ligne | texte   |
|-------|---|
| 1.    | <i>[chrisme]</i> Domino magnifigo fratri Aegefredo et cojovis mea Archesidane, vintores. Constat nus at alliqua fimena nomine Nautlindo, vindemus tibi pecia de maso probrio jures meo, hoc est plus minus de medium  |
| 2.    | arpentum; abitat Sinallus; de uno latus terra sancti Petri, de uno fronte terra at ipsius imtoris, de allio latus terra sancti Flodoaldi, de quarto viro fronte vers[us] ce[.]bo via publica; et est ipsa pecia de maso   |
| 3.    | in villa Pociollus, i[n] pago Pinciacinse. Et accibimus de vus precium taxatum que nubis conplaguit et convinit, hoc sunt in argento solledi III tantum. Post hunc die ipsa pecia de [ma]-  |
| 4.    | -so abias, tenias vindere, donare, transmutare, quitquit exinde facire volluies, libera et firmesima in omnibus abiis potestatem at faciendi que volluies, et de meo juro potesta[te]   |
| 5.    | in tua trado at domenandum, ut post hunc die si ego ipsa ullus eredis meus seu extrania persone, qui contra vindicione ista at me facta venire aut econtra ipsa ad o[...?..]  |
| 6.    | se volluiret, inter te et socium fisco, auri libera una, argenti solledos LX conponat, et quod petit non vindicit; et vindicio ista omnique tempore firma permaniat, cum extiblacione subnexa. Actum est [...?..]   |
| 7.    | ...?.]do, vigo publigo, at ecclesia Sancti Martini, in minse junium, quot fecit diis quinque, anum primum regnate sub domno Carlo et Carloman[no] regis gloriosisimis, manibus nostris su[bter]   |
| 8.    | firmavimus, et ad bonis homineb[us] atfirmare rogavimus. <i>[chrisme]</i> Signum <i>[croix]</i> Erchesidan[.], qui hanc vindicione facire et atfirmare rogavit. Signum <i>[croix]</i> Aegenfredo [...?..]   |
| 9.    | suo consensit. Signum <i>[croix]</i> Agemberto. Signum <i>[croix]</i> Arugius, agentis. Signum <i>[croix]</i> Ermenteo. Signum <i>[croix]</i> Bertfredo. Signum <i>[croix]</i> Vilberto. Signum <i>[croix]</i> Arcanfredo. Signum <i>[croix]</i> Godouino. [Signum . Aldouino]. |
| 10.   | Signum <i>[croix]</i> Aldegario. Signum <i>[croix]</i> Atalrat. Signum <i>[croix]</i> Anteueno. Signum <i>[croix]</i> Trutferio. Signum <i>[croix]</i> Vualtat. Signum <i>[croix]</i> Aerberto. Signum <i>[croix]</i> Radouino. Signum <i>[croix]</i> [...?..].                 |
| 11.   | Signum <i>[croix]</i> Trutbaldo. Signum Guntardo. Signum <i>[croix]</i> Angalfredo conscripsi. Signum <i>[croix]</i> Eldegando conscripsi. Signum <i>[croix]</i> Angalardo. Si[gnum ...?..].  |
| 12.   | <i>[chrisme]</i> Ego Agliberthus, clericus, rogitus, escripsi et subscripsi <i>[ruche]</i> .  |



## B2 : Les serments de Strasbourg

Premier monument de la langue française, les Serments de Strasbourg font objet d'une grande bibliographie. Ici nous avons adopté l'édition établie par Lavrentiev, Rainsford et Guillot-Barbance (2014) pour la BNF qui est en tout basé sur l'édition de Wagner et Collet (1995) Nous avons aussi gardé leur numérotation des lignes qui commencent au 5, les lignes 1 à 4 étant en latin médiévale. Notez bien que si la composition du texte est réputée dater de 842, le manuscrit est une copie de c. l'année 1000, ce qui le rend inadapté pour une étude des pièces originales.

| ligne | texte   | traduction |
|-------|---|------------|
|       | ...   |            |
| 5     | Pro Deo amur et pro Christian poblo et<br>nostro commun |            |
| 6     | salvament, d'ist di in avant, in quant Deus             |            |
| 7     | savir et podir me dunat, si salvarai eo                 |            |
| 8     | cist meon fradre Karlo et in aiudha                     |            |
| 9     | et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son             |            |
| 10    | fradra salvar dift, in o quid il mi altresi             |            |
| 11    | fazet. Et ab Ludher nul plaid nunquam                   |            |
| 12    | prindrai qui meon vol cist meon fradre                  |            |
| 13    | Karle in damno sit.                                     |            |
| 27    | Si Lodhuvigs  |            |
| 28    | sagrament, que son fradre Karlo                         |            |
| 29    | jurat, conservat, et Karlus, meos sendra                |            |
| 30    | de suo part non los tanit, si jo returnar non           |            |
| 31    | l'int pois, ne jo ne neuls cui eo returnar              |            |
| 32    | int pois, in nulla aiudha contra Lodhuuig               |            |
| 33    | nun li {[iv] ju} er.                                    |            |



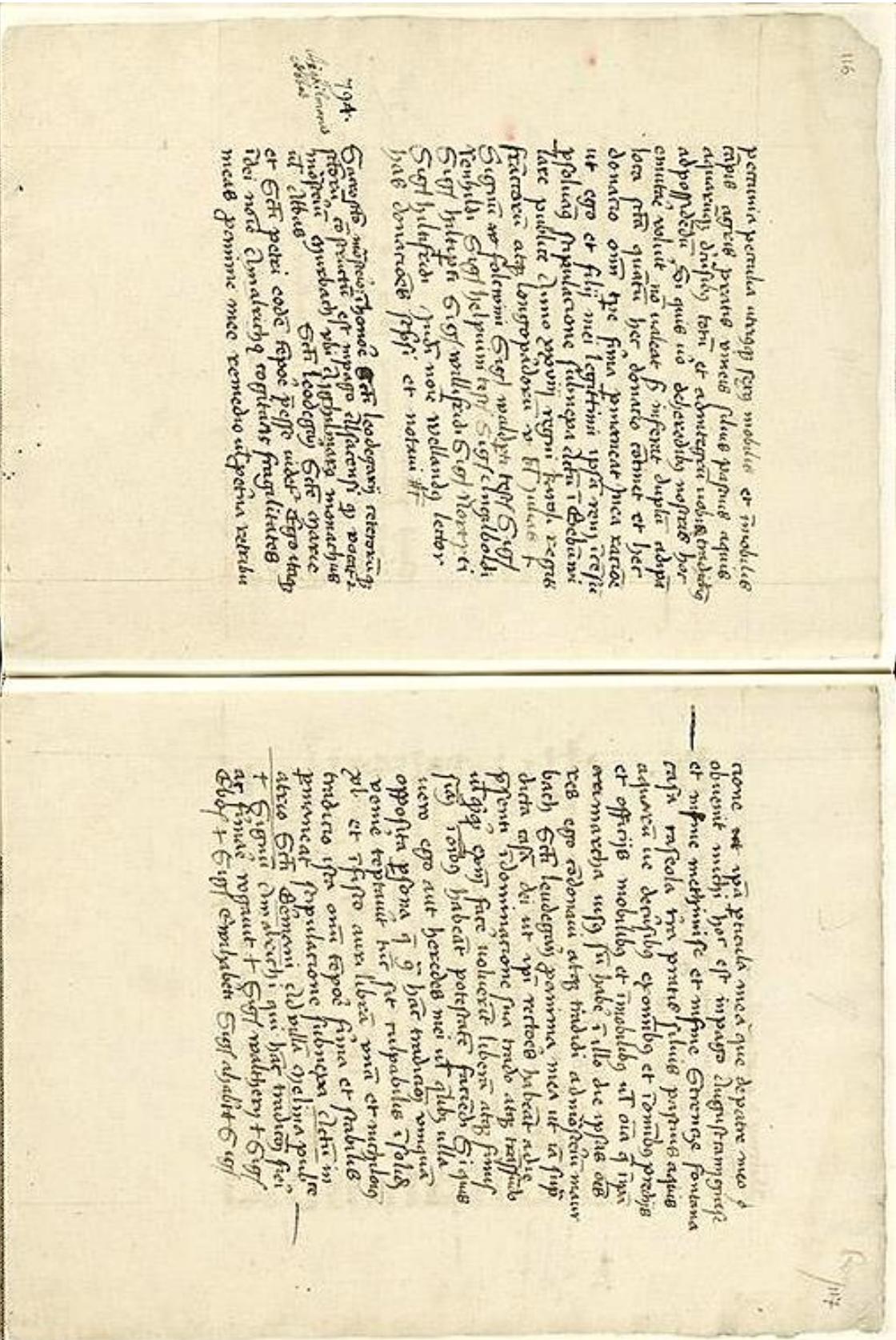
### B<sub>3</sub> : La séquence de Sainte Eulalie

La séquence de Sainte Eulalie est un poème préserve dans le manuscrit 150 de la bibliothèque municipale de Valenciennes, fol. 141, essentielle à l'étude du très ancien français. Composé pour le transfert des reliques d'Eulalie selon Zuk (2018c) ou composé peu après, l'on attribue une date de composition vers 880 ap. J.C. Ici nous reprenons l'édition de Berger et Brasseur (2004).

| ligne | texte   | traduction |
|-------|---|------------|
| 1     | Buona pulcella fut Eulalia<br>Bel auret corps, bellezour anima  |            |
| 2     | Voldrent la veintre li <i>Deo</i> inimi<br>Voldrent la faire diaule servir                                |            |
| 3     | Elle nont eskoltet les mals conselliers<br>Qu'elle <i>Deo</i> raneiet chi maent sus en ciel               |            |
| 4     | Ne por or ned argent ne paramenz,<br>Por menatce regiel ne preiement                                      |            |
| 5     | Niule cose non la pouret om <i>que</i> pleier<br>La polle sempre <i>non</i> amast lo <i>Deo</i> menestier |            |
| 6     | Et poro fut <i>presentede</i> Maximiiien<br>Chi rex eret a cels dis soure pagiens                         |            |
| 7     | Il li enortet, dont lei non <i>que</i> chiel<br>Qued elle fuiet lo nom <i>Christiiien</i>                 |            |
| 8     | Ellent adunet lo suon element :<br>Melz sostendreiet les empedementz                                      |            |
| 9     | Qu'elle <i>perdesse</i> sa virginitet;<br>Poros furet morte a grand honestet                              |            |
| 10    | Enz el fou lo getterent com arde tost:<br>Elle colpes <i>non</i> auret, poro nos coist                    |            |
| 11    | A czo nos voldret concreidre li rex pagiens<br>Ad une spede li roueret tolir lo chief                     |            |
| 12    | La domnizelle celle kose <i>non</i> contredist<br>Volt lo seule lassier, si ruouet Krist                  |            |
| 13    | In figure de colomb uolat a ciel<br>Tuit oram que por nos degnet preier                                   |            |
| 14    | Qued auuisset de nos <i>Christus</i> mercit<br>Post la mort <i>et</i> a Lui nos laist venir               |            |
| 15    | par souue clementia   |            |



B4 : Cartulaire de l'abbaye de Murbach (Stein 2629), fol. 116-117 (numérotation interne), p. 65 de la numérotation numérique



116

penuria pericula utiq; rem mobile et mobile  
 capis agris pennis vineis silis pennis agris  
 aquarum dimisio totu et aduocata uobis et  
 adposuere. Si quis uo deservit uosque hor  
 omne uoluit no uideat si uisere dupla adpa  
 loca fca quatu her donato caduc et her  
 donato omi que fua pueniat hca raris  
 ut ego et filij mei legitimi ipa reu regis  
 pfoluag supulatione subuqua adu et debam  
 late pudite Anno regni regni karoli regis  
 fiteren atq; longopaldou x et iudice f  
 Signu et solenni Sigf walpyn regf Sigf  
 Tenhili Sigf helpwin km Sigf singhelli  
 Sigf hiltipn Sigf willifca Sigf Nory et  
 Sigf hiltifca iudic noie uolandi letor  
 hae donatoe sigf et notum #

194.  
 Sane pnti mofuio honoe Est leobegay rctonay  
 pfora et pnti est impago illateny q; uoat  
 mofuon quuachy plu q; pnti mofuon  
 ut Albus Est leobegay Est mofuon  
 et Est petri eode fapoe pnti uobis Ego itaq;  
 dei notu amaluchy q; pnti fagultates  
 meae pnti meae rctonay ut pnti uobis

117

rone ut ipa pnti meae que depate meo  
 aduocant michi hor est impago Augufamgny  
 et mofuon mofuon et mofuon Erenge fontana  
 cafa rafeola tra pnti filius pnti agris  
 aquarum ue de quib; exomb; et rontib; pntis  
 et officis mobilib; et mobilib; ut oia q; ipa  
 rctonay usq; in hae t ille die ipa oia  
 res ego adonau atq; tradidi aduocant meum  
 bae Est leobegay pnti meae ut in fup  
 dicta cafa de ut ipa rctonay hae adie  
 pnti in domo rctonay fua meo atq; hiltipn  
 ut q; q; q; fac uoluerit libere atq; fup  
 fup rctonay habeat potestate fureas Si quis  
 uero ego aut heredes mei ut q; uis  
 oppofita pnti t q; hae tradidit omnia  
 pnti rctonay hae fup rctonay t folis  
 pl et rctonay aut libere pnti et mofuon  
 tradita ipa omi rctonay fua et fub hae  
 pnti rctonay supulatione subuqua adu in  
 atre Est domeni ad uilla melina pnti  
 t Signu domeni qui hae tradidit fca  
 at fua rctonay t Sigf walpyn t Sigf  
 hiltipn t Sigf emilaben Sigf aduocant

## B5 : Inscriptions lapidaires

figure 202 : extrait du CIL 8 (1881, p. 786)

### VIII. Ain-Bessem.

9151 litteris c. 5, praeter v. 9 ubi sunt c. 8 DELAPORTE in epistula. Ain-Bessem (ces ruines romaines sont à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'Aumale, un peu sur la droite de la route qui conduit de cette ville à Alger REVUE AFRICAINE 3 p. 230; 23 chiliometris ab Aumale BERBRUGGER époques militaires de la grande Kabylie p. 263).

DIEO SANCTO SA  
TVRNO SACRVM  
L GARGILIVS  
CRESCENS SAC  
: ERDOS VNA CVM  
LIBERIS SVIS  
VOTVM SOLVIT  
ET DEDICAVIT LIBENS  
ANIMO

Domergue in ephemeride *l'Alkhar* 27 Dec. 1868 q. n. v., unde repetit *rev. Afr.* 12 (1868) p. 481; iterum ex lapide idem *rec. Afr.* 12 p. 483; Delaporte et misit Wilmannio in epistula data Aumale 19 Octobr. 1877 et edidit ipse *rev. Afr.* 21 (1877) p. 308.

Domergui exemplum prius omisimus utpote ab auctore ipso reiectum. — I DIEO Delaporte in epistula, itaque in lapide esse adfirmat in altera epistula d. 8 Oct. 1878; DEEO Dom., DEO Delap. *rev. Afr.* — 3 I GARGILIVS Dom. — 4—8 aliter dividit Dom.

figure 203 : *Revue africaine* (1868, vol. 72, p. 483)

Après un nouveau grattage léger et fait avec beaucoup de soin, j'ai été convaincu que mon *ignarium* était une bévue et que l'inscription ne porte pas non plus votre *ignarium*, dont je ne conteste d'ailleurs ni la forme étymologique ni le sens. Quant à la restitution des mots *Liberis* et *Libens* que je vous avais envoyés sous la forme *Uberis* et *Ubeus*, vous l'avez faite de main de maître et rien n'est plus vrai que ce que je lis dans votre article au sujet de la juxtaposition de L et I en épigraphie antique et de la confusion qui en résulte.

Cela m'a aidé dans mes recherches et voici l'inscription telle qu'on doit la lire :

DEEO (sic) SANCTO SA  
TVRNO SACRVM  
IGARGILIVS  
CRESCENS SACER  
DOS VNA CVM LIBERIS  
SVIS VOTVM SOLVIT  
ET DEDICAVIT  
LIBENS ANIMO

figure 204 : *Revue africaine* (1868, vol. 72, p. 486)

Donc, après les rectifications successives, exposées ci-dessus, l'inscription à Saturne, découverte par M. Domergue, prend cette forme définitive :

DEEO (sic) SANCTO SA -  
TVRNO SACRVM  
I. GARGILIVS  
CRESCENS SACER -  
DOS VNA CVM LIBERIS  
SVIS VOTVM SOLVIT  
ET DEDICAVIT  
LIBENS ANIMO

M. Domergue ayant écrit en deux endroits de sa lettre le mot initial DEEO avec deux E, nous devons supposer que la responsabilité de cette forme insolite remonte jusqu'au graveur antique. Dans le nom propre Gargilius, le premier I a la forme d'un J, particularité graphique à noter et que le copiste a reproduite à diverses reprises.

figure 205 : inscription *CIL XV part 1. 1118b, p. 41*

1118 b 9 inter lateres rep. a. 1881—82 in parietinis inter Pantheum et thermas Agrippae sitis ('tratti in gran parte dalle ossature, dalle fodere, dagli archi' LANC.) [ibid. in repos.].

10 Palatium: in scalis antiquis ut videtur, quibus ascenditur ad piscinam domus q. d. Tiberianae (forma n. 46).

11 in Portu Augusti, ex parietinis xenodochii [Oxonii, Ashmolean mus., sign. n. 420].

b ☺ NIEPOS CN DOMIT TROPHIM sic paulo ante a. 120,  
cf. p. 275 [54]

nux pinea inter duos ramos palmae

*Niepos Cn. Domiti Trophimi (sc. servus)*

9 Descripsi. Lanciani in *Not. d. scavi* 1882 p. 356.

10 Descripsi fragmentum postremum tantum verbum exhibens.

11 Descripsi ex ectypo quod misit Waldstein. Parum accurate ed. Lanciani in *Bull. d. Inst.* 1870 p. 25 (inde Descemet *inscr. dol.* n. 136).

## APPENDICE C : ÉBAUCHE D'UNE CHRONOLOGIE RELATIVE ET ABSOLUE

Ici nous avons cherché à établir la chronologie relative et absolue et partielle des transformations du latin et du roman. Cette chronologie se veut absolue par sa dépendance aux attestations philologique. Ici nous nous sommes basés en large partie sur les observations de Väänänen, mais un contrôle des sources serait nécessaire de même qu'une évaluation critique des arguments employé pour l'attribution des dates. Cette chronologie se veut relative à l'égard qu'elle permet d'ordonner les règles de manière à dériver les formes romanes à partir du latin.

| Siècle            | Règle et exemples   |
|-------------------|---|
| -V <sup>e</sup>   | <p>Perte du h intervocalique<br/>Dans des mots comme <i>mibi</i> et <i>nichi</i> le h n'est pas étymologique, mais indique simplement la syllabification (Väänänen 1981, p. 55)</p> <p style="text-align: right;">h → ∅ / V__V<br/>nehomo → nēmō</p>  |
|                   | <p>*wV[+rond]<br/>*C[+rond]Vw<br/>Selon Väänänen (1981, p. 51), w → ∅, {__V[+rond], C[+labial]V__} dès la période du latin archaïque</p> <p style="text-align: right;">Voici deux contraintes qui sont resté actif tout au long du latin, d'où le lat. arch. <i>deivos</i> → lat. <i>deus</i>, ou tardivement <i>rivus non rius</i> (appendix Probi 174), <i>favilla non failla</i> (appendix Probi 73)</p>   |
| -III <sup>e</sup> | <p>La syncope des voyelles pré-toniques non-initiales (Väänänen 1981, p. 40), phénomène qui est aussi attesté au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. à Pompéi</p> <p style="text-align: right;">&lt;postridie&gt; pour POSTERIDIE (Plaute)</p>  |
|                   | <p>Chute du -m final (Väänänen 1981, p. 66)<br/>Selon Niederman (1906, § 54) cela causa une nasalisation qui permit à l'occlusive nasale d'être restitué en coda interne et en monosyllabes</p> <p style="text-align: right;">Absence du -m dans des inscriptions<br/><i>hominem</i> → <i>omne</i><br/>Quintilian (Inst. 9.4.40) écrit au I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dit que le -m de <i>multum ille</i> et <i>quantum erat</i> bien qu'écrit n'est plus prononcé</p> |
|                   | <p style="text-align: right;">kw → k / __V[+rond]      <i>sequondus</i> → SECUNDUS</p>  |
| -I <sup>e</sup>   | <p>Chute du -b (Pope, 1952, § 185)</p> <p style="text-align: right;">h → ∅</p>  |
|                   | <p>Gémiation des semi-voyelles à l'intervocalique (Väänänen 1981, p. 52)</p> <p style="text-align: right;">j → j: / V__V<br/><i>maius adorta nefu</i> (Virgil, <i>Aenead</i> 7, 386)</p>  |
|                   | <p>Assimilation du rhotique + s (Väänänen 1981, p. 62)</p> <p style="text-align: right;">rs → s / V: __<br/><i>sūrsum</i> → <i>sūsu</i> (Cato)</p>  |
|                   | <p>Bétacisation (Pope, 1952, § 186; Väänänen, 1981, p. 50)</p> <p style="text-align: right;">w → β, sauf après /k/<br/>&lt;Berus&gt; (Pompéi 4380) = VERUS</p>  |
|                   | <p>La chute occasionnelle du /t/ final<br/>En Gaule elle est préservée jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle (Väänänen, 1981, p. 67-70)</p> <p style="text-align: right;">t → ∅ / __#, dans le parler rustique</p>   |
| I <sup>e</sup>    | <p>Affrication des semi-voyelles</p> <p style="text-align: right;">j: → dj → dʒ / V__V<br/>&lt;aiutor&gt; pour <i>adiutor</i> (Pompei 7069)<br/>&lt;azutoribus&gt; = <i>adiutoribus</i> (CIL VIII 18224) à Carthage</p>   |

|                  |  |  |
|------------------|--|--|
|                  | Fusion phonologique de /b/, /w/ à l'intervocalique → /β/, /b/ reste /b/ en initial sauf en Ibéro-Roman et dans le Midi                   |  |
|                  | La syncope devient systématique comme réalisation phonétique.  | CALIDUS → <i>caldus</i> . Selon Quintilien ( <i>Inst.</i> 1.6.19), Auguste traitait la prononciation non-synopée de « pédante »  |
| II <sup>e</sup>  | Lénition-Frication (Pope, 1952 §336), (Väänänen 1981, p. 50) pourrait dater du premier siècle  | b → β / V_ <sub>{V,R}</sub><br><Vivia> = <i>vibia</i> (Pompéi 5924)<br><i>iubente</i> → <i>iuuente</i><br><i>cupidus</i> → <i>cupidus</i> (Fred)<br><i>pontificam</i> → <i>pontivecem</i> (Fred)   |
|                  | Affrication des occlusives sourdes<br>En Italien centrale et en rhaeto-Romance /tj/ et /kj/ évoluent différemment (Väänänen 1981, p. 51) | tj → tʃj<br><Vincentzus> = <i>Vincentius</i><br><ampitzatru> = <i>amphitheatrum</i> (Jeanneret, 1918, p. 48)   |
|                  | D'occasionnels débuts de la lénition de voisement intervocalique   | p, t, k → b, d, g / V_ <sub>V</sub><br><tridicum> (Pompéi 8830) = <i>triticum</i> , <Pagatus> = <i>pacatus</i>   |
|                  | Monophthongaison de /ae/   | /ae/ → /ɛ:/<br><advantu> = <i>advēntu</i> (Pompéi 2312)<br><saecundae> = <i>sēcundae</i> (Pompéi 1659)   |
|                  | Monophthongaison de /oe/   | /oe/ → /e:/<br><amenu> (Pompéi 8873) = <i>Amoenus</i><br><Phebus> (Pompéi 1890) = <i>Phoebus</i>   |
|                  | Une voyelle antérieure en hiatus devient la semi-voyelle /j/ (Väänänen 1981, p. 34-35)   | {i, i, e, ε} → /j/ / __V<br><i>filíolus</i> , <i>mulíerem</i> pour <i>FILÍOLOUS</i> , <i>MULÍEREM</i> chez <i>Commodius</i> et <i>Dracontius</i> au Ve siècle, mais ce phénomène est plus ancien comme démontre <paretes> (CIL VI 3714) pour <i>PARÍETES</i> .<br><iamus> (Pompéi 5092) = <i>eāmus</i> |
|                  | Une voyelle postérieure en hiatus devient la semi-voyelle /w/  | {u, u, o, o} → w / __V[-ront]<br><pasqua> = <i>PASCUA</i> (Pompéi)<br><quactiliari> = <i>COACTILIARI</i> 'fabricants de feutres'   |
|                  | Début de la prothèse   | sC → is.C<br><Ismurna> (Pompéi 7221) pour <i>SMYRNA</i>  |
|                  | Perte de la nasale en coda interne, c'était un trait vulgaire.   | VNC → VC<br><ligis> (Pompéi 8512) pour <i>LINGIS</i>   |
|                  | Affaiblissement de p en coda interne (Väänänen 1981, p. 64)  | pt, ps → tt, ss<br><issa> (Pompéi) = <i>IPSA</i>   |
|                  | Affaiblissement de k en coda interne (Väänänen 1981, p. 64-65)   | <otoge(ntos)>, <autione>, <fata> (Pompéi 4870) pour <i>octogentos</i> , <i>auctione</i> , <i>facta</i><br>Dans le roman oriental /tt/ en résulte<br>Dans le roman occidental k → χ   |
| III <sup>e</sup> | Palatalisation des dentales (Väänänen 1981, p. 54-55)  |  |
| III <sup>4</sup> | Perte de la quantité vocalique contrastive   | la perte de la quantité vocalique « est un barbarisme de notre époque » ( <i>Sacerdos</i> , <i>Grammaire</i> VI, 494)  |
| IV               | Vélarisation du /l/ en coda (Grandgent, 1907) (Väänänen 1981, p. 63)   | l → [ɮ] / __C<br><cauculator> (édit de Déoclitien, an 301)<br>l → [ɮ] / V[-ant]  |
|                  | Assimilation des nasales + vélares   | nkt → ŋt<br><santus> = <i>SANCTUS</i><br><cintus> = <i>CINCTUS</i><br><accintus> (Nord/716 T4483, l.8) = <i>ADCINCTUS</i> 'ceint'  |
|                  | Assimilation des nasales   | mn → nn<br><alonnus> (CIL III 2240) = <i>ALUMNUS</i><br><sollemmo> (CIL VI 28117) = <i>SOLEMNO</i>   |
|                  | Assimilation du rhotique + s (Väänänen 1981, p. 62)  | rs → s / __VCV<br><i>SURSUM</i> → <i>sūsu</i> (Cato)<br><i>PERSICA</i> → <i>pessica</i> (App. Probi 149)<br>mais <i>URSUS</i> → <i>ourse</i>   |

|                  |  |   |
|------------------|--|---|
| IV <sup>3</sup>  | Palatalisation des vélaïres<br>(Väänänen 1981, p. 54-55)   | ti, di → [tʃ], [dʒ]   |
|                  | Affrication de la vélaïre sourde devant une voyelle antérieure, mais ceci dans les couches populaires et seulement plus-tard dans la langue raffinée<br>(Väänänen 1981, p. 54-55)              | k → cj → tj / __V[+ant]<br>Il devient tʃ dans la Romania, sauf en Gaule où il devient ʃ. Dans le Nord il donne tʃ<br>Allitération chez Ausone, <orta salo, suscepta, solo patre edita caelo>  |
|                  | Fusion phonologique de <i>ū</i> et <i>ō</i> Lemay, 2017, p. 176-177)   |   |
|                  | Une labiale suivie d'une autre labiale se supprime (Väänänen 1981, p. 47)  | MORTUUS → mortus (Pompéi ..)<br>QUATTUOR → <quatttor> (Pompéi 7155)   |
| V <sup>e</sup>   |  |   |
|                  | Lénition-fricativisation (Väänänen 1981, p. 57)  | /b/ → [β] ou [v] / V__V<br>GABATA → <gavata> (Ile-Fr/637 T4495, l.31)<br><br>/g/ → [ɣ] / V__V<br>→ Ø / __V[+post]   |
|                  | Lénition-Voisement (Pope §336) Selon Väänänen (1981, p. 57) ce voisement ne peut pas précéder le V <sup>e</sup> siècle.  | /p/ → [b] / V__[V,R]<br><br>/t/ → [d] / V__[V,R]<br><br>/k/ → [g] / V__[V,R]<br>NECARI → <i>negari</i> (DLH)<br>OBITUM → <opetum> (Ile-Fr/673 T4462 l.18)   |
|                  | Lénition de <i>g</i> devant <i>m</i> (Väänänen 1981, p. 65)  | gm → wm<br><peuma> (App. Probi) = PEGMA<br><smaraldus> = SMARAGDUS 'émeraude'   |
|                  | *tl<br>(Väänänen 1981, p. 65)  | tl → cl<br><br><vetulus non veclus> (App. Probi)  |
| VI <sup>e</sup>  |  |   |
| VI <sup>4</sup>  | Affrication des occlusives vélaïres suivies de /j/, sauf en roumain, sarde et quelques dialecte rhaeto-roman<br>fusion phonologique de ɟʒ (←-j-), et ɟʒ (←-gj)                                 | gj → ɟʒ<br><Genuaius> = IANUARIUS (CIL. XII 934) en Gaule<br><Ienubam> = GENEVAM (Greg. Tur. DLH 4.31)<br>REMEGIUS → Remedius (Ile-Fr/691 (T4491, l.21)   |
|                  | Affaiblissement et neutralisation des voyelles finales vers des voyelles réduites / i/, / ø/, / e/. L'origine du phénomène est peut-être plus ancien vue les rimes dans la poésie ambrosienne. | VIII <sup>4</sup> a ; ε, e, i ; u, u o, o → ĩ ; ĩ ; ũ /σ[-ton.]#<br>*Metalis → <i>Metals</i> (Prou n° 1010, 1011)<br><i>Saturninus</i> → <i>Saturninus</i> (Prou n° 1916)   |
|                  | Lexicalisation de certaines formes syncopées   |   |
|                  | Au V <sup>e</sup> siècle on trouve encore <colapus> << grec. κόλαφος 'coup', mais au VI <sup>e</sup> on a les attestations de <domnus>.  |   |
| VII <sup>e</sup> | Antériorisation des voyelles toniques ?<br>Palatalisation de /a/ par la métaphonie en i, voire par une consonne palatale suivante ou précédente  | ī, ē → /i:/ / syllabe tonique non entravée<br>ū, ō → /u:/ / syllabe tonique non entravée<br>ā, a → /æ:/ / syllabe tonique entravée<br>*Hariberct- → <i>Chaireber-</i> (Champ/714 (T1767)<br>DATUR → detur (Ile-Fr/700 T4493 l.2).<br>PRAETATUR → <pristetur><br>CRISCIACO → <Crisciaeco> (Nord/709 T4480, l.2, l.28)<br><i>Dagoberctho</i> → <i>Daoberctho</i> (Norm/625 MGH-T4505, l.7)<br><i>Chlodovechus</i> → <i>Chlodoveus</i> (Ile-Fr/654 T4511), |
|                  | Chute des fricatives voisées<br>ɣ → [Ø]  |   |

|                         |   |  |
|-------------------------|---|--|
| <b>VII<sup>3</sup></b>  | Vocalisation du [h] (Kolovrat, 1923, p. 97; Straka, 1979, p. 412) | [h] → u<br><i>Altbisioderum</i> pour AUTESSIODURUM 'Auxerre',<br><i>Saocitbo</i> pour <i>Sal(i)cetum</i> (Champ/677 T4463) |
|                         | Diphthongaison romane du /ɛ/ en syllabe tonique                   | DĒCE → <dieci> 'dix' (Ile-Fr/673 T4462 l.39)   |
| <b>VII<sup>4</sup></b>  | Dentalisation du [β] (Pope §345)                                  | β → v<br>SAEPES → <seues> (Form. Andegauenses),<br>CAPANNA → <i>cauanna</i> (Reich)  |
| <b>VIII<sup>4</sup></b> | Chute des voyelles atones finales (Pope, 1952 § 256)              | -us, -is, → ∅ /σ[atone]#<br>PAGANUS → <i>pagiens</i> (Eulalie)   |
| <b>IX<sup>3</sup></b>   | Chute des occlusives lènes intervocaliques                        | D → ∅ /V_V<br>CORMIOLETUS → <i>Cormilias</i> Champ/862 (T3020)   |
| <b>Xe</b>               | Simplification des groupes N+C                                    | VndV → VnV<br>BURGUNDIA → <i>bourgogne</i>   |

## APPENDICE D : LA CHRONOLOGIE RELATIVE SELON STRAKA

Ici nous reproduisons la chronologie relative de Straka (1953; 1956) dans sa version définitive de 1974 issue de *Les sons et les mots* et interprété par Swiggers . Nous avons légèrement modernisé les conventions, remplaçant le <ê> par le *cheva* <ə>. Cette chronologie est problématique à plus égard. Mise à part la qualité inférieure et la quantité limitée des preuves (discuté dans le texte) elle demande un décalage arbitraire dans les dates de la diphtongaison de /ĕ/ et /ō/ et un retour de [wɔ] → [ɔ] ponctuellement.

| Chronologie relative | Effet  | Datation selon Straka                         |
|----------------------|--|---|
| 1.                   | allongement des voyelles accentuées en syllabe libre   |   |
| 2a.                  | diphtongaison de ĕ accentué (cf. *tĕpedu > *tjĕpedu )  |   |
| 2b.                  | affaiblissement des voyelles finales des proparoxytons<br>(ex. tjĕpedu > *tjĕpedə)   | milieu du III <sup>e</sup> s. <sup>1629</sup> |
| 3.                   | syncope de la voyelle posttonique entre <i>m</i> et <i>t</i><br>(ex. kó:metə > *wó:mtə)  |   |
| 4.                   | abrègement, devant l'entrave secondaire <i>mt</i> , des voyelles accentuées, antérieurement allongées<br>(ex. *kwómtə > *kǒmtə)  |   |
| 5.                   | diphtongaison de <i>ó</i> libre<br>(ex. *mó:la > *mwɔla contre *kǒmtə : diphtongaison bloquée)   | fin du III <sup>e</sup> s.                    |
| 6.                   | syncope de la voyelle posttonique entre <i>v</i> et <i>ta</i><br>(ex. debita > *debeta > *deveta > *devta)   |   |
| 7.                   | sonorisation des consonnes intervocaliques <i>t</i> , <i>p</i> ... (cf. kó:vetə > kó:vedə)   |   |
| 8.                   | affaiblissement de <i>b</i> intervocalique secondaire en <i>w</i> ; ensuite <i>w</i> > <i>v</i><br>(ex. *tjĕpedə > *tjĕbedə > *tjĕvedé)  |   |
| 9.                   | syncope de la voyelle posttonique entre <i>w</i> et <i>də</i> , et entre <i>n</i> et <i>və</i><br>(ex. *kwóvedə > *kwóvdə)   |   |
| 10.                  | abrègement, devant l'entrave secondaire <i>vd</i> et <i>nv</i> , des voyelles accentuées, antérieurement allongées. Notez l'effet <i>Duc de York</i> .<br>(ex. *kwóvdə > *kóvdə) |   |
| 11.                  | diphtongaison des voyelles fermées et de <i>a</i> en syllabe accentuée et libre  |   |
| a.                   | <i>ē</i> > <i>ej</i>   |   |
| b.                   | <i>ō</i> > <i>ow</i>   |   |
| c.                   | <i>ā</i> > <i>ae</i> > <i>aj</i> (+ développement <i>jaj</i> dans contexte de palatalisation)  |   |
| 12.                  | effacement des voyelles finales suivies d'une consonne   |   |

<sup>1629</sup> Étant donné que le roumain démontre la diphtongaison de /ĕ/ tonique → /jɛ/, Straka le date du milieu du III<sup>e</sup> siècle, voire avant l'évacuation de la Dacie en 271. C'est par la séparation de la Dacie et la date plus tardive de /ō/ tonique → /wɔ/ qu'il explique l'absence de cette deuxième diphtongaison en roumain. Cette hypothèse de la séparation régionale est problématique, car le sarde non plus ne participe ni à la diphtongaison de /ĕ/ tonique → /jɛ/ et de /ō/ tonique → /wɔ/ et pourtant la Sardaigne était partie centrale de l'Empire.



## APPENDICE E : LE SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU GALLO-ROMAN AU VII<sup>E</sup> SIÈCLE

### *Système vocalique*

|          |              | <i>Avancement linguale</i> |                  |          |                   |                |
|----------|--------------|----------------------------|------------------|----------|-------------------|----------------|
|          |              | antérieure                 | quasi antérieure | centrale | quasi-postérieure | postérieure    |
| Aperture | fermée       | i                          |                  |          |                   | u <sup>1</sup> |
|          | quasi fermée |                            | e̞               |          | o̞                |                |
|          | mi-fermée    |                            |                  |          |                   |                |
|          | mi-ouverte   |                            | ɛ                |          | ɔ                 |                |
|          | ouverte      |                            |                  | a [æ]    | ā                 |                |

Le système des voyelles toniques que nous proposons pour le gallo-roman correspond à notre compréhension aux fusions phonologiques ayant eu lieu dans le latin tardif II, voire dans le latin altimédiéval résultant dans les sept monophthongues phonémiques du roman et la diphtongue ā héritée du latin. Certains chercheurs comme Morin (2008) et Loporcaro (2015) proposent de reconstruire une distinction phonémique entre « les brèves dans les anciennes syllabes fermées et longues dans les anciennes syllabes ouvertes ... et la division des voyelles mi-ouvertes [ɛ, ɔ] et [[ī, ū] » (Y. Morin, 2008, p. 2010). Cependant, ce système présuppose une phonologisation causée par la syncope, l'apocope et la simplification des géménées et des groupes consonantiques internes. Comme ces syncopes ne sont que faiblement attesté dans la période gallo-romane nous estimons que l'allongement de la tonique (OSL) et l'éventuelle diphtongaison font partie de l'implémentation phonétique. Certaines voyelles sont reconstruites avec des prononciations plus détaillées. Ainsi le /a/ roman est représenté par une voyelle antérieure dans les futurs dialectes d'oïl d'où la transcription [æ], bien qu'il soit difficile d'identifier précisément à partir de quel moment ce [æ] a été rephonologisé comme /e/; les prononciations [a:] (pnt. 808 dans la Loire), [æ] (pnt. 611 en Dardogne) et [ɑ:] (pnt. 908 dans le Rhône) dans le midi (cf. ALF n° 1003 *père*) suggère que la voyelle n'était pas phonologiquement antériorisé dans la période du gallo-roman, bien que l'on ne puisse pas exclure une variation diasystémique. L'on peut aussi imaginer une certaine palatalisation du /u/.

Dans les atones initiale, nous trouvons plutôt des archiphonèmes //e// et //o// de même que les voyelles /i/, /u/, /a/. En revanche dans les atones intérieures et finales nous trouvons trois voyelles réduites, des archiphonèmes issus de la neutralisation des contrastes d'aperture //ɪ// pour la voyelle antérieure, //ʊ// pour les postérieures et //ɘ// pour la centrale.

|          |              | <i>Avancement linguale</i> |                  |                 |                   |                |
|----------|--------------|----------------------------|------------------|-----------------|-------------------|----------------|
|          |              | antérieure                 | quasi antérieure | centrale        | quasi-postérieure | postérieure    |
| Aperture | fermée       | i                          |                  |                 |                   | u <sup>1</sup> |
|          | quasi fermée |                            | //ɪ//            | <i>réduites</i> | //ʊ//             |                |
|          | mi-fermée    | //e//                      |                  | (ə)             | //o//             |                |
|          | mi-ouverte   |                            |                  | ɘ               |                   |                |
|          | ouverte      |                            |                  | a               |                   |                |

## Règles d'implémentation phonétique

### Allongement en syllabe tonique libre (OSL)

1.  $V \rightarrow V: / \sigma \_ \_ . [+tonique]$ 
  - a.  $/\epsilon/ \rightarrow [\text{r}\epsilon], /o/ \rightarrow [\text{r}o]$
  - b.  $/u/ \rightarrow [\text{r}\text{u}] \rightarrow [y:]$
  - c.  $/i/ \rightarrow [\text{r}\text{i}], /u/ \rightarrow [\text{r}o], /a/ \rightarrow [\text{r}\text{a}]$

### Réduction

2.  $V \rightarrow \check{V} / \sigma_1 \sigma_2 \_ \_ \#$ 
  1.  $/i/, /e/, /\epsilon/ \rightarrow [\text{i}], /u/, /o/, /o/ \rightarrow [\text{u}], /a/ \rightarrow [\text{e}]$
  2. Notez bien que  $/\text{a}/$  atone intérieure avait rejoint le  $[\text{i}]$
3.  $V \rightarrow \emptyset / 'V.C \_ \_ CV$

### Nasalisation

4.  $VN \rightarrow [\check{V}n]$

### Coalescence

5.  $V.V \rightarrow [V:]$

### Épenthèse

6.  $C.CR \rightarrow [CCR\text{ɔ}]$

### Palatalisation

7.  $/i/, /\epsilon/ \rightarrow [i:] / C[+palatal]$
8.  $/a/ \rightarrow [\text{e}] / C[+palatal]$

## Système consonantique

Nous présentons ci-dessous les phonèmes consonantiques du gallo-roman, voire de l'état de langue caché derrière nos chartes mérovingiennes. Le tableau ressemble de très près à celui reconstruit par Morin (2008, p. 2912) pour le « proto-français » avec des modifications plus spécifiques en fonction des données mérovingiennes. Notre reconstruction est conservatrice à l'égard que si nous admettons la palatalisation des consonnes suivies par le *yod*, nous n'admettons pas l'apparition de phonèmes affriqués.

|            | labiale | dentale    | palatalisée<br>palatale                      | palato-<br>vélaire | labio-vélaire  | laryngales |
|------------|---------|------------|--|--------------------|----------------|------------|
| occlusives | p       | t          | p <sup>j</sup> t <sup>j</sup> c <sup>j</sup> | c                  | k <sup>w</sup> |            |
|            | b       | d          | b <sup>j</sup> d <sup>j</sup> g <sup>j</sup> | g                  | g <sup>w</sup> |            |
| affriquées |         | ts         | ts <sup>j</sup> ~tʃ<br>dz <sup>j</sup> ~dʒ   |                    |                |            |
| fricatives | f       | s (β)      | s <sup>j</sup>                               |                    |                | h          |
|            | v (β)   | [z] (ð)    | z <sup>j</sup>                               |                    |                |            |
| nasales    | m       | n          | n <sup>j</sup>                               | (ŋ)                |                |            |
| liquides   |         | l, r, (χr) | r <sup>j</sup> , l <sup>j</sup>              |                    |                |            |
| glissantes |         |            | ɿ  | ʷ                  | ʱ              |            |

Le [ɕ] est issue d'une antériorisation supplémentaire du /c<sup>i</sup>/ qui se trouvait devant voyelles antérieures. Le phonème /c<sup>i</sup>/ pouvait aussi être issue d'un groupe consonantique /kt/ → [çt] → [çt<sup>i</sup>] → [çc<sup>i</sup>] → /j+c<sup>i</sup>/, c'est-à-dire par une lénition du /k/ devenu [ç] en coda et qui causa la palatalisation de /t/ → /c<sup>i</sup>/.

Il est largement admis qu'il avait en roman un contraste entre un /r/ *fortis* et un /r/ *lenis* dans le roman commun, ce qui se traduit comme [r] vibré et [r] battu dans l'espagnol moderne par exemple. Nous représentons la consonne forte avec la séquence /χr/. L'on trouve aussi des phonèmes marginaux comme /h/ et /ʁ/ notamment dans le lexique emprunté au germanique.

## APPENDICE F : SYNTHÈSE DES RÉDUCTIONS VOCALIQUES

|         | initiale atone | pré-tonique | tonique libre | tonique entravée | post-tonique | finale |
|---------|----------------|-------------|---------------|------------------|--------------|--------|
| voyelle |                |             |               |                  |              |        |
| Ö       | o              | <o> = ø / - | <o> = [wɔ]    | <o> = [ɔ]        | <o> = ø / -  | <o>    |
| Ō       | o              | <o> = ø / - | <u> = [ou]    | <o> = [o]        | -            | <o>    |
| Ŭ       | o              | <o> = ø / - | <u> = [ou]    | <u> = [o]        | <o> = ø / -  | <o>    |
| Ū       | u              | <o> = ø / - | <u> = [u:]    | <u> = [u]        | -            | <o>    |
| Ī       | i              | <e> = ĩ / - | <i> = [i:]    | <i> = [i]        | -            | <e>    |
| Ĭ       | e              | <e> = ĩ / - | <i> = [ei]    | <i> = [e]        | ĩ <e> / -    | <e>    |
| Ē       | e              | <e> = ĩ / - | <i> = [ei]    | <e> = [e]        | -            | <e>    |
| Ĕ       | e              | <e> = ĩ / - | <e> = [jɛ]    | <e> = [ɛ]        |              | <e>    |
| Ā       | a              | <e> = ĩ / - | <a> = [a:]    | <a> = [a]        | ĩ <e> / -    | <a>    |
| Ā       | a              | ɐ           | <a> = [a:]    | <a> = [a]        | -            | <a>    |

# Annexe



## ANNEXE I : LA RÉDUCTION DES CONTRASTES

*Afin d'asseoir le phénomène diachronique de la réduction vocalique dans les comportements réguliers, nous avons préparé un court catalogue de la réduction vocalique dans les langues romanes et quelques langues indo-européennes.*

### a. Les réductions vocaliques dans les langues romanes

La réduction vocalique dans les langues romanes s'exprime par trois voix différentes : 1. Une perte de certains des contrastes qui se faisaient encore dans le latin classique, 2. une distribution restreinte de certains phonèmes, et 3. dans certaines langues, une réduction synchronique des voyelles atones.

Aucune langue romane ne préserve les 10 contrastes vocaliques du latin classique. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 8, l'abrévement des voyelles longues atones associé au rallongement des voyelles toniques, notamment en syllabe non entravée, a mené à la perte de la longueur vocalique contrastive. Bien que certaines langues aient acquis un contraste secondaire de longueur, il n'y a pas une seule langue romane où les contrastes étymologiques de longueur sont préservés en tant que tels.

1. Dans le chapitre 8 nous avons vu que la réduction des 10 voyelles en tonique s'est faite par la réassociation des voyelles brèves /Ī/, /Ū/, /Ā/, avec d'autres voyelles du système : /Ī/ → /ī/, /Ū/ → /ū/ en sicilien et en sarde; /Ī/ → /ē/, /Ū/ → /ō/ dans la plupart des autres langues romanes. En tonique /Ā/ → /ā/ dans l'ensemble de ces langues.
2. Dans la plupart des langues romanes, nous trouvons un inventaire de voyelles plus riche en syllabe tonique qu'en syllabe atone. Ainsi, dans toutes les langues romanes, les diphtongues romanes /je/, /wo/ ou sa forme /we/ n'apparaissent qu'en syllabes toniques. Or, la distinction entre le /ĕ/ et le /ē/ est habituellement perdue en-dehors de la syllabe tonique. Dans la plupart des inventaires vocaliques exposés ici, l'ensemble des contrastes possibles en syllabe atone est une fraction de contrastes possibles en syllabe tonique.
3. Dans certaines langues romanes, un phénomène de réduction synchronique fait en sorte que les voyelles atones sont produites comme des voyelles réduites, plus courtes et plus centralisées que les voyelles pleines.

## i. L'italien standard

L'italien standard trouve ses origines dans le dialecte littéraire florentin du XIV<sup>e</sup> siècle et l'un des traits qui distingue la langue standard des dialectes est le grand nombre de voyelles atones qui sont préservées, ex. STÖMÄCHŪM → *stòmaco* vs. l'émilien [stəŋk] ou le napolitain ['stəmməkə] (cf. Ledgeway, 2016a, p. 206). L'on peut penser que ces voyelles, bien préservées dans la langue littéraire écrite, ont été retenues dans le parler florentin sous l'influence du registre écrit. En italien standard, il y a eu une réduction des 10 voyelles latines à sept 7 voyelles phonologiques en syllabes toniques. Dans les syllabes atones, ces 7 contrastes ont été réduits à 5 voyelles ; c'est la distinction entre voyelles mi-fermées et mi-ouvertes qui est perdue avec une convergence vers les phonèmes mi-fermés /e/ et /o/ respectivement. En syllabe atone finale, l'italien maintient trois contrastes étymologiques /e/, /o/, /a/ comme le gallo-roman, tel que le démontre l'évolution de DE UBĪ → it. *ove*, MANU → it. *mano*. ROSA → it. *rosa*. Cependant l'italien moderne a aussi /i/ et /u/ en syllabe atone ; /i/ par la vocalisation du /s/ final → /i/ (cf. Lampitelli, 2014) ou par la palatalisation de la finale sous l'influence du /s/, par exemple dans le pluriel, ex. CRŪCEM → it. *croce* 'une croix' contre CRŪCES → it. *croci* 'des croix', ou encore AMICŌS → *amici* 'amis', ou encore par la palatalisation d'une voyelle antérieure par une consonne palatale qui lui précède, DĒCEM → it. *dieci*. La voyelle /u/ apparaît aussi dans les emprunts modernes, ex. *guru* (cf. Vincent, 1988; Schmid, 2016, § 25.1.4). La distinction entre les voyelles des syllabes toniques et atones est catégorique, le résultat de fusions phonologiques dans une période précédente de la langue italienne.

figure 206 : les voyelles de l'Italien standard (Barnes 2006, 22)

| latin | tonique |   | atone                    | atone finale étymologique | ajouts postérieurs |
|-------|---------|---|--------------------------|---------------------------|--------------------|
| Ī     | /i/     | → | [i]                      |                           | + /i/              |
|       |         |   |                          | = /e/                     |                    |
| Ī, Ē  | /e/     | → | [e]                      |                           |                    |
| Ĕ     | /ɛ/     | → |                          |                           |                    |
| Ū     | /u/     | → |                          |                           |                    |
| Ū, Ō  | /o/     | → | [o]                      | = /o/                     | + /u/              |
| Ö     | /ɔ/     | → |                          |                           |                    |
| Ā, Ā  | /a/     | → | [a], [ɐ] <sup>1630</sup> | = /a/                     |                    |

L'italien standard, avec ses racines dans le dialecte toscan du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle est particulier parmi les langues romanes et même parmi les dialectes de l'Italie pour la préservation des voyelles atones.

<sup>1630</sup> Farnetani et Vayra (1991) démontrent que le /a/ italien est fermé en moyenne de 28 % de plus en syllabe atone passant d'une moyenne de 974 Hz à 700 Hz chez un de leur locuteur, et fermée de 18 % de 669 Hz à 548 Hz pour un autre. Ils ont aussi trouvé une corrélation entre F1 et la durée vocalique (cf. Barnes, 2006, p. 45)

Enfin, si l'italien est conservateur dans la préservation des voyelles, on trouve une tendance à ce que les voyelles finales soient chuchotées sans voix en fin de mot, ex. *dieci* 'dix' prononcé [ˈdjetʃi], un phénomène appelé *bisbigliato* (cf. Ledgeway, 2016a, p. 209). Entre la voyelle pleine et l'absence totale de la voyelle atone, la voyelle sourde, moins perceptible, est une étape évidente.

## ii. Le corse septentrional

Le corse septentrional est apparenté au dialecte toscan et connaît la même réduction des 10 voyelles toniques du latin vers les 7 voyelles toniques romanes. En revanche, dans le corse méridional, les voyelles latines brèves / Ĕ/ et / Ğ/ donnent des voyelles mi-fermées, tandis que les longues / Ē/ et / Ō/ donnent des mi-ouvertes.<sup>1631</sup> Il y a donc une inversion du résultat typique des langues romanes. Il y a un /u/ dans des emprunts.

figure 207 : l'Italien corse septentrional (Ledgeway 2016)

| latin | tonique entravée | tonique libre | atone                                     |
|-------|------------------|---------------|---|
| Ī, ē  | → /i/            | → /i/         | →   |
| Ī, ē  | → /ɛ/            | → /ɛ/         | [i] = /i/                                 |
| Ĕ     | → /e/            | → /e/         | →   |
| Ū     | → /u/            | → /u/         | →   |
| Ū, Ō  | → /ɔ/            | → /ɔ/         | [u] = /o/                                 |
| Ŏ     | → /ɔ/            | → /o/         | →   |
| Ā, Ā  | → /a/            | → /a/         | → [a], [ɐ] <sup>1632</sup> = /a/<br>+ /u/ |

<sup>1631</sup> Dalbera-Stefanaggi 1991, p. 548 et Barbato 2005, p. 21 explique cette situation par des diptongaisons suivies de monophtongaisons et de différentiation, : « [ɛ] > [jɛ] > [je] > [e] and \*[ɔ] > [wɔ] > [wo] > [o], in turn giving rise to the lowering of the original high-mid vowels (\*[e] > [ɛ] and \*[o] > [ɔ]) to maintain maximal differentiation between the two outcomes » (Ledgeway, 2016, p. 208).

<sup>1632</sup> Faretani et Vayra (1991) démontre que le /a/ italien est fermé en moyenne de 28 % de plus en syllabe atone passant d'une moyenne de 974 Hz à 700 Hz chez un de leur locuteur, et fermée de 18 % de 669 Hz à 548 Hz pour un autre. Ils ont aussi trouvé une corrélation entre F1 et la durée vocalique (cf. Barnes, 2006, p. 45)

### iii. Le corse méridional

Le corse méridional se rapproche du sarde dans son vocalisme. La perte de la quantité contrastive a mené à une neutralisation directe des paires de voyelles longues et brèves.

figure 208 : les voyelles de l'italien corse (Barnes 2006, 22)

| latin | tonique fermée |   | tonique ouverte |   | atone    |                |
|-------|----------------|---|-----------------|---|----------|----------------|
| ī, ĭ  | /i/            |   | /i/             | → | [i]      | = /i/          |
| ē, ĕ  | /ε/            | → | /e/             | → |          |                |
| ū, ŭ  | /u/            |   | /u/             | → | [u]      | = /o/          |
| ō, ȝ  | /ɔ/            | → | /o/             | → |          |                |
| ā, ȁ  | /a/            | → | /a/             | → | [a], [ɐ] | = /a/<br>+ /u/ |

### iv. Le sarde

Il est aujourd'hui accepté que le sarde est la langue autochtone de la Sardaigne issue du latin tel qu'introduit par les Romains au cours de la première guerre punique. La croyance que le sarde préservait des traits du « latin archaïque » (cf. Gröber et Baist, 1906) n'est plus d'actualité et les traits conservateurs comme la non palatalisation de /k/ et /g/ devant /i/ et /e/ étaient encore vrais du latin classique. C'est Lausberg (1939) qui est largement responsable de la mise en valeur de l'existence du système sarde où 5 voyelles contrastent en syllabe tonique par la fusion directe des paires de voyelles longues et brèves a latines. Ainsi /ī/ et /ĭ/ → /i/ tandis que /ū/ et /ŭ/ → /u/, /ō/ et /ȝ/ → /o/ et /ē/ et /ĕ/ ont donné /e/. Si les voyelles /ē/ et /ĕ/, /ō/ et /ȝ/ se sont neutralisées dans toutes les positions, ce sont les valeurs mi-ouvertes [ɛ] et [ɔ] qui apparaissent systématiquement dans les syllabes toniques, fermées en [e] et [o] causés par la présence d'une voyelle fermée latine /ī/, /ĭ/, /ū/, /ŭ/ dans la syllabe suivante. Le sarde partage donc un phénomène de métaphonie ancienne qui se trouve aussi dans le galicien. Il existe 4 grands dialectes en sarde, le *campidanese* dans la moitié sud de l'île, le *logudorese* dans le nord (mise à part la côte septentrionale), et une bande entre les deux composés de l'*arborese* dans l'ouest et le *nuorese* dans l'est. Sur les plan vocalique ces dialectes sont intéressants car ils conservent différentes étapes chronologiques de la réduction vocalique dans les systèmes synchroniques modernes. Tandis que le logudorese maintient encore 5 contrastes vocaliques dans la syllabe atone, le campidanese dans le sud a réduit ces contrastes à trois seules voyelles [i], [u], [a].

figure 209 :le sarde (Ledgeway, 2016b; Mensching et Remberger, 2016)

| latin | tonique fermée |   | tonique ouverte |   | atone en logudorese |   | atones en campidanese |       |
|-------|----------------|---|-----------------|---|---------------------|---|-----------------------|-------|
| Ī, Ī  | /i/            |   | /i/             | → | [i]                 | → | [i]                   | = /i/ |
| Ē, Ē  | /ε/            | → | /ε/             | → | [ε]                 |   |                       | =     |
| Ū, Ū  | /u/            |   | /u/             | → | [u]                 | → | [u]                   | = /o/ |
| Ō, Ō  | /ɔ/            | → | /ɔ/             | → | [ɔ]                 |   |                       |       |
| Ǻ, Ǻ  | /a/            | → | /a/             | → | [a]                 | → | [a]                   | = /a/ |

Il est intéressant de noter que le campidanese, bien qu'il ait perdu des contrastes vocaliques dans la finale atone, a aussi gagné des contrastes dans la syllabe tonique, distinguant les mi-fermées /e/ et /o/ des mi-ouvertes /ε/ et /ɔ/. Ces contrastes ne sont pas hérités de la distinction longue /Ē/, /Ō/ brève /Ĕ/, /Ŏ/ latine, mais sont issus de la phonologisation de la métaphonie fermante (cf. Mensching et Remberger, 2016, p. 274)

## v. Le sicilien

Le système sicilien est particulièrement intéressant car non seulement /ī/ et /ē/ se sont rejoints comme dans le gallo-roman, mais /ī/ s'est aussi confondu avec ces trois voyelles, résultant dans un phonème /i/ avec une prononciation variant entre [i] et [ɪ] (cf. Mazzola, 1976, p. 38). Du côté des voyelles postérieures /ō/ et /ū/ se sont confondues, mais /ū/ aussi résultant dans un phonème /u/ dont la prononciation varie aussi entre [u] et [ʊ] (cf. Mazzola, 1976, p. 39). Sinon, /ĕ/ est devenu /ε/, /ŏ/ est devenu /ɔ/ et /Ǻ/ et /ǻ/ ont donné /a/. On avait donc 5 voyelles contrastives en syllabes toniques. Selon Ledgeway (2016a), et Schmid (2016, p. 275) les voyelles fermées /i/ et /u/ sont régulièrement prononcées de manière plus relâchée/ouverte en position non-finale, ce qui suggère que même avec neutralisation phonologique en position finale, la réalisation phonétique d'une voyelle neutralisée peut-être davantage réduite par rapport à la cible phonologique.

Cependant, en syllabe atones les voyelles mi-ouvertes rejoignent les voyelles fermées et sont prononcées avec des

figure 210 : les voyelles du sicilien (Ledgeway, 2016b)

| latin | tonique |   | atone interne |   | atone finale |
|-------|---------|---|---------------|---|--------------|
| Ī, Ī  | /i/     | → |               | → | [i]          |
|       |         |   | /ɪ/           |   |              |
| Ē     |         | → |               | → |              |
| Ĕ     | /ε/     |   |               | → |              |
| Ū, Ū  | /u/     |   |               | → |              |
|       |         | → | /ʊ/           | → | [u]          |
| Ō,    |         |   |               | → |              |
| Ŏ     | /ɔ/     |   |               | → |              |
| Ǻ, Ǻ  | /a/     | → | /a/           | → | [a]          |

voyelles presque-fermées et relâchées en syllabes atones (cf. Hull, 1989). Dans l'atone finale les voyelles prennent une qualité périphérique. Dans le système des dialectes du sud (*upper southern Italians dialects*) toutes les voyelles atones peuvent se réaliser comme /ə/ ; les voyelles antérieures sont les plus propices à se réduire en *cheva*. Dans une zone au-dessus de la ligne Cetraro-Bisignano-Torre, toutes les voyelles finales atones tendent à se prononcer comme [ə], mais cette neutralisation est gradiente et le /a/ démontre plus de résilience .

## vi. L'italien *mediana* d'Ascrea

*Mediana* est un terme portant parfois confusion. Lopocaro et Paciaroni (2016), adoptant la description de Vignuzzi et Avolio (1994, p. 642) décrivent cette zone médiane comme couvrant la zone au sud-est du Tiber, donc au Sud-Est de Rome dans le Lazio et la partie Sud-est de l'Ombrie. Cette région était plus large au Moyen Âge descendant vers le Cassino dans le sud, couvrant aussi l'Abruzzo, la Molise et la province d'Ascoli. Dans le nord le dialecte rejoignait le Romagna. Le critère important de ces dialectes est la préservation des contrastes vocaliques en syllabe finale atone. Dans les dialectes conservateurs de l'*area mediana*, 5 contrastes vocaliques sont préservés dans la syllabe finale. Dans le dialecte de Spoleto (Perugia) le /ŭ/ est resté distinct du /ō/, ex. SENTŌ → ['sento] mais /ŭ/, ex. OCŬLŬM → ['ok:ju], fusionnant avec le /Ū/ de CORNŪ → ['kornu].

figure 211 : l'italien *mediana* (Loporcaro et Paciaroni, 2016)

| latin | tonique fermée |   | tonique ouverte |         | atone         |
|-------|----------------|---|-----------------|---------|---------------|
| Ī,    | /i/            |   | /i/             |         | [i]           |
| Ī     |                |   |                 | crescis | ['kri:f:i]    |
| Ē, Ĕ  | /ɛ/            | → | /e/             | grande  | ['gran:e] [e] |
| Ū,    | /u/            |   | /u/             | cornū   | ['kornu] [u]  |
| Ŭ     |                |   |                 | bellum  | ['bel:u]      |
| Ō, Ŏ  | /ɔ/            | → | /o/             | manduco | ['maj:ɔ] [o]  |
| Ă, Ā  | /a/            | → | /a/             | sola    | ['so:lɑ] [a]  |

## vii. Le frioulien

Le frioulien est une langue parlée dans le Nord-Est de l'Italie à la frontière avec l'Autriche, dans la région de Friuli-Venezia. La région originalement habitée par le peuple celte CARNI et plus tard par les VENETI a commencé à être romanisée avec la fondation de l'Aquilée en 181 av. J.-C. Du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> le territoire des Friules était sous la domination des évêques germaniques et selon un recensement de Picco (2001) encore plus de la moitié de la population de la région friulophone employait régulièrement la langue dans les années 1990. La langue est classifiée avec le ladin et le romanche dans la famille rhéto-romane (cf. G.-I. Ascoli, 1873). Éparpillées dans la vallée des Alpes, les langues rhéto-romanes préservent des traits associés à un état archaïque des langues de l'Italie septentrionale (cf. Benincà et Vanelli, 2016, p. 139).

figure 212 : le frioulien (Benincà et Vanelli, 2016; Heinemann et Melchior, 2015, § 4.2)

| latin |   | tonique<br>entravé    | tonique<br>libre                         |   | atone   | atone finale                               |
|-------|---|-----------------------|--|---|---|--|
| ī     | → | /i/                   | /i/<br>FĪLIO → <i>fil</i>                | → | /i/   | ∅  |
| ĩ     |   |                       | /ē/                                      | → |   |  |
| Ē     | → | /e/                   | [ei] ou [e:]<br>SĪTĪM → <i>sêt</i>       | → | /e/   | ∅  |
| Ě     | → | /je/                  | /ē/<br>[ei] ou [i:]                      | → |   |  |
| Ū     | → | /u/                   | /ū/<br>MŪRO → <i>mûr</i>                 | → | /u/   |  |
| Ů     |   |                       | /ō/                                      | → |   |  |
| Ō     | → | /o/                   | [ou] ou [o:]<br>PAUCO → <i>pôc</i>       | → | /o/ ou /u/ lorsque<br>suivi d'un suffixe avec<br>voyelle fermée | ∅  |
| Ö     | → | /we/                  | /ū/<br>[ou] ou [u:]<br>FOCO → <i>fûc</i> | → |   |  |
| Ä, Ā  | → | /a/<br>lacte →<br>lat | /ā/<br>VALET → <i>vâl</i>                | → | /a/ ou /i/ devant un<br>suffixe avec voyelle<br>fermée          | /e/  |
| ∅     |   |                       |  | → |   | /i/<br>voyelle d'appui non<br>étymologique |

Le frioulien est particulier pour la préservation d'une distinction de longueur vocalique, non pas issue directement de la distinction de longueur latine, mais plutôt de la longueur allophonique du roman commun. C'est-à-dire que les voyelles allongées par la OSL ont été phonologisées comme longues lorsque les syncopes et les apocopes ont causé l'entrave de la syllabe tonique. Les voyelles

latines /Ĕ/ et /Ŏ/ ont un comportement étonnant, devenant les diphtongues [ei], [ou] dans l'ouest et dans le Codoipo ou fermant encore plus vers [i:] en Carnie et dans les dialectes centraux dans les syllabes toniques libres, et devenant les diphtongues romanes attendues /jɛ/ et /wɔ/ dans les toniques entravées, *contra* la tendance romane générale.

En syllabes atones, le frioulien présente 5 contrastes vocaliques : /e/, /o/, /u/, /ɐ/ issues directement des voyelles latines ainsi que /i/ qui résulte d'un conditionnement originalement allophonique. Le /-i/ final est issu d'une voyelle antérieure ou centrale suivie d'une consonne palato-vélaire, ex. MĚDĚCO → \*mjedĭjo → \*mjedi, STŌMĀCHO → \*'stŏmĥio → \*'stŏmi. On trouve aussi ce /-i/ issu de certains /ĕ/ post-toniques dans les verbes de la troisième conjugaison latine, ex. pĕrdĕre → \*pĕrdĥrĭ → \*pĕrdĥjr → perdi. L'on trouve aussi le /-i/ final comme voyelle épenthétique en finale après les groupes *muta-cum-liquida*, ex. duplo → duplĥ → dupli ainsi que dans certaines conjugaisons verbales au présent, ex. *canti* ← lat. CANTO 'je chante', à l'imparfait, ex. *cantavi*, lat. CANTABAM 'je chantais', et au subjonctif, ex. *pierdi*, lat. PERDAM 'que je perde'.<sup>1633</sup> Maschi démontre que /-i/ s'est ajouté comme terminaison au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, car la première personne du singulier n'avait plus de terminaison héritée. Par analogie ce /-i/ a aussi atteint l'imparfait et le présent du subjonctif. Le /u/ final semble toujours être issu d'un vocabulaire plus récent ne remontant pas au /Ū/ ou /Ū/ latin.

Comme dans le gallo-roman et dans les dialectes italiens septentrionaux, les voyelles antérieures et postérieures atones en position finale sont perdues, ex. UNO → frioul. [uŋ], DECE → [di:s]. Or, le /a/ final roman résulte dans un /e/, ex. UNA → frioul. ['une]. Ici le traitement du /-ā/ atone latin éclaire le cheminement diachronique du gallo-roman, car si l'on trouve habituellement /-e/ pour cette voyelle en frioulien moderne, dans le frioulien ancien l'on trouve <-o> ← /-ā/, résultat qui est encore préservé dans le dialecte de Carnie et dans l'ouest de la région, tandis que /-a/ est préservé dans le sud. Cela suggère un développement synchronique où /-a/ finale atone s'affaiblit en /-o/ et s'affaiblit davantage en /-e/ et éventuellement /-ə/. À cet égard, le frioulien moderne semble donc préserver plusieurs des innovations que nous devons reconstruire pour le gallo-roman de la période mérovingienne.

### viii. Le romanche

Le romanche, parlé par quelques 60 000 personnes dans le canton des Grisons en Suisse est une langue indigène de la Suisse regroupée avec le frioulien et le ladin de l'Italie dans la famille rhéto-romane (cf. S. R. Anderson, 2016). Avant la romanisation de la région à partir de 15 av. J.C., l'on parlait des langues celtiques et rhétiques donc les traces sont encore visibles dans la toponymie locale. Une intensification de la romanisation de la région semble avoir eu lieu au cours du IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle avec le déplacement de grands nombres de celtes romanisés des régions plus septentrionales. Au VI<sup>e</sup> siècle, la région était sous la domination des ostrogoths et à partir de 537 sous l'administration des Francs avec un administrateur local à Coire ← lat. CURIA. Le romanche se situe donc entre les

<sup>1633</sup> Il est probable que *duplo* soit passé par une phase \*duplɐ avant que le [ɐ] se soit affaibli davantage vers [ɪ].

dialectes nord-italiens et les dialectes gallo-romanes.<sup>1634</sup> En pratique, le romanche est un ensemble de dialectes ; il existe cinq *scriptas* différentes : le Surselvan (dans l'Oberwald, au sud de Coire, le Sutselvan (en Nidwald, au sud de Coire), le Surmiran (en Surmeir, au sud-est de Coire, le Puter (an. 'upper' Ladin, dans la vallée d'Engadine valley) et le Vallader (an. 'lower' Ladin, dans la vallée Engadine).

Nous ne pouvons pas discuter de chaque système vocalique, mais nous trouvons essentiellement un contraste de 7 voyelles dans les syllabes toniques et qui contraste avec 3 voyelles dans les syllabes atones. Les voyelles toniques sont allongées en syllabe ouverte ou si suivies d'un /r/ ou d'un /l/ simple, mais sont brèves dans les syllabes entravées. Des voyelles brèves peuvent se trouver dans la tonique libre, indiquée graphiquement par la gémination de la consonne suivante.

Si nous prenons par exemple le dialecte romanche de Surmiran, il y a sept voyelles contrastives /i/, /e/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /o/, /u/<sup>1635</sup> ainsi que des diphtongues /aj/, /aw/, /ej/, /ej/, /oj/, ow/, /ɔw/, /iə/, /jo/, /ju/, /wa/ et les triphthongues /jej/, /joj/, /jow/. Dans les syllabes atones en revanche nous trouvons [ə] écrit <a> ou <e>, [ĩ] ou [ũ], ces deux dernières varient avec [ɛ] et [ɔ] qui semblent être les formes atones de /ē/ et /ō/ romanches. En revanche les syllabes atones contiennent principalement le /ə/ prononcé [ə] ou [v] écrit <e> ou <a>, le /ĩ/ et le /ũ/, bien que /ɛ/ et /ɔ/ s'y trouve aussi. Ces derniers semblent être conditionnés par la morphologie, car ils se trouvent dans des bases qui, lorsque toniques, contiennent une voyelle longue. On trouve aussi la réduction de 7 voyelles toniques à 5 voyelles dans les atones internes et à 3 voyelles dans l'atone finale dans le Romanche de Berguener

figure 213 : Romanche de Berguener (Barnes 2006, 22),

| tonique         | atone  | atone finale |
|-----------------|--|--------------|
| /i/, /e/        | → [i], ex. <i>pisser</i> [pi'se:r] 'tristesse' |              |
| /u/, /o/        | → [u], ex. <i>pussant</i> [pu'sant] 'puissant' | u            |
| /ɛ/, /ɔ/, /a/   | → [ə]  | ə            |
| /ē/, /aj/, /ej/ | → [ɛ]  | ɛ            |
| /ɔ/             | → [ɔ]  |              |

Dans certaines variétés le /a/ atone → [v], ex. *pitschna* ['pitʃnə] 'petite' et le /e/ atone → [ə], ex. *Vld. pitschen* ['pitʃən] 'petit' tandis que /o/ → [u], ex. *raschun* [rə'ʒun] 'raison'.

<sup>1634</sup> La constitution généalogique de la famille rhéto-romanes est exploré par Haiman et Benincà (1992) sous différentes angles historiques et structurelles. En plus de la vision majoritaire du rhéto-roman comme famille distincte, d'autres chercheurs comme Kramer (1976, 1977), Pellegrini (1972a, 1987a) les regroupent avec les dialectes de l'Italie du nord, tandis que Leonard (1964, p.32) les considère comme des variétés gallo-romanes ce qui témoigne de la nature transitionnelle de ces langues.

<sup>1635</sup> En Sursylvain le phonème /o/ est plutôt réalisé [ʊ] et le phonème /e/ comme [ɪ], ce qui imite le comportement de /ō/ et /ē/ toniques écrits <u> et <i> dans les chartes mérovingiennes.

## ix. Le ladin des dolomites (ladino dolomatico)

Le ladin des dolomites est une variété romane qui se parle dans les vals adjacents du val Pusteria et d'Isarco, d'où certains chercheurs, ex. Pfister (1982) affirment que la langue trouverait son origine. Nous n'avons aucun texte du Moyen Âge rédigé en ladin. Les voyelles du ladin remontent au système de 7 contrastes romanes avec un allongement des voyelles toniques non-entravées et témoignant de l'antériorisation de /Ā, Ā/ → [ɛ:], la diphtongaison de /Ē/ et /Ō/ → [eɪ] et [ou] ou [u]. Les voyelles /Ĕ/ et /Ŏ/ donnent [je] ou [iə] et [wɔ] ou [uə] respectivement. En syllabe tonique entravée les valeurs romanes /a/, /e/, /e/, /o/, /ɔ/ sont préservées. /ī/ et /ū/ sont préservées partout comme [i] et [u] long ou bref, sauf en gardenese où le /ū/ s'est antériorisé en [y].

Dans les syllabes atones nous trouvons une réduction des contrastes, les voyelles postérieures se réduisent en /u/, ex. *companiones* → [kum'pa:ɲs], *tocare* → /tu'ke/, les voyelles antérieures se réduisent à /e/ ou /ə/, ex. *vecina* → [ve'zina], *mesura* → [mə'zyra]. Le /a/ atone semble rester /a/. Notons aussi que dans les syllabes atones finales, toutes les voyelles sauf le /a/ roman ont chuté. Tous nos exemples sont tirés de Salvi (Salvi, 2016), mais de façon générale les données du ladin ne sont pas suffisamment étudiées pour tirer des conclusions sur la réduction vocalique.

## x. L'espagnol castillan

L'espagnol standard, le castillan contraste 5 voyelles en syllabes toniques comme en syllabes atones /i/, /e/, /a/, /o/, /u/ ; ce système est le résultat d'un état antérieur où /e/-/ɛ/ et /o/-/ɔ/ romans contrastaient, se neutralisant en syllabe atone et où /Ĕ/ → /je/ et /Ŏ/ → /we/ respectivement dans les syllabes toniques.

Bien qu'étant une langue à isochronie syllabique le castillan démontre d'une réduction du nombre de contrastes possibles dans les syllabes atones finales où la neutralisation de /e/-/i/ et de /o/-/u/ est régulière dans l'espagnol populaire, notamment dans la position pré-tonique cf. Penny 2000, p. 211) ; l'on entend aussi bien [se'ɲor] que [si'ɲor] pour *señor* 'sieur' et [poðrir] que [puðrir] pour *podrir* 'pourrir'. Historiquement l'ensemble des voyelles latines s'est réduit à trois seuls contrastes dans la syllabe atone finale : /e/, /o/, /a/ ; les mots avec un /i/ ou un /u/ final sont des emprunts et des mots savants plus récents, ex. *tribu* 'un tribu'. Historiquement l'espagnol a participé à l'apocope de la finale en /e/ si celle-ci suivait une consonne dentale voisée /n/, /m/, /ɾ/, /l/, /d/, ex. VERITATEM → verɪdɑtɪ → verdɑtɪ → *verdad* 'la vérité (cf. Tuten et al., 2016, p. 387; Schmid, 2016, § 25.1.4).<sup>1636</sup> La voyelle post-tonique a systématiquement été supprimée dans le castillan tout comme en français.

<sup>1636</sup> En aragonais, l'apocope du /e/ final était plus répandue, affectant aussi les contextes après une consonne dentale sourde, ex. *ponte* → ara. *puent* 'un pont', *tuto* → *tot* 'tout', mais aussi dans des formes comme *dicit* → *ditsɪ* → *diz* 'il dit', là où le castillan *dice* (cf. Tuten et al., 2016, p. 387).

Les voyelles atones espagnoles démontrent un certain relâchement et une centralisation, donc les voyelles fermées et moyennes sont produites légèrement plus ouvertes et la voyelle /a/ avec un peu d'antériorisation.<sup>1637</sup>

figure 214 : Le castillan (cf. Tuten et al., 2016, p. 387)

|      | tonique |   | atone interne |   | atone finale |
|------|---------|---|---------------|---|--------------|
| Ī    | /i/     | → | [i]           |   |              |
| ĩ    | /e/     | → | [e]-[i]       | → | [e]          |
| Ē    |         | → |               |   |              |
| ě    | /je/    | → |               |   |              |
| Ā, Ā | /a/     | → | [a]           | → | [a]          |
| Ū    | /u/     | → | [u]           | → |              |
| ũ    | /o/     | → | [o]-[u]       |   | [o]          |
| Ō    |         | → |               | → |              |
| ō    | /wɛ/    | → |               |   |              |

## xi. Le catalan central

Le catalan est une langue voisine de l'occitan au nord et de l'espagnol au sud et à l'ouest. Ayant comme berceau la région montagneuse le long de la côte dorée, elle a pu conquérir la côte méditerranéenne avec la Reconquista et jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle avec la conquête de Majorque et de Valence. Le catalan est attesté dès le IX<sup>e</sup> siècle dans des gloses et apparaît comme langue littéraire dès le XII<sup>e</sup> siècle. Le catalan partage avec l'occitan différents traits diachroniques. Aujourd'hui le dialecte du catalan central correspond essentiellement à la norme de Barcelone.

Le catalan, comme le gallo-roman et comme le castillan a vu la réduction des 10 voyelles latines vers 7 voyelles toniques. Le catalan est caractérisé par un traitement tout particulier des voyelles brèves et mi-ouvertes latines /Ē/ et /Ō/. Lorsque ces voyelles étaient toniques et suivies par une syllabe contenant un *yod*, une diphtongaison semble avoir eu lieu : /Ē/ → [je] et /Ō/ → [wo], mais les formes modernes suggèrent une fermeture importante sous l'influence du *yod* car /Ē/ résulte en /i/ et /Ō/ en /u/ lorsque suivis de *yod*, ex. MĒDIO → \*medjo → \*mjedj → \*mjidʒə → *mig* [mitʃ], CŌCTUM → \*cwojtə → \*cujtə → *cuit* [kuit] et dans cet aspect ressemble au français et à l'occitan (cf. Alsina, 2016). Selon Wheeler (2005, p. 53), comme en italien ou en portugais moderne, dans les syllabes atones les voyelles /Ē/ et /Ō/ cessent de contraster avec les longues /Ē/ et /Ō/ et sont neutralisées vers /e/ et /o/ romans.

Cependant, lorsque ces voyelles n'étaient pas suivies de *yod*, elles ont subi une transformation curieuse car /Ē/ latin est aujourd'hui représenté par /e/ dans tous les dialectes du catalan, tandis que /Ē/ latin se réalise comme /ɛ/ dans le catalan central, comme /e/ dans le catalan occidental et comme /ə/ dans les îles Baléares. Les raisons pour cette inversion des valeurs sont comprises ici ; Alsina (2016) offre

<sup>1637</sup> En aragonais cette antériorisation peut même mener à la neutralisation de /a/ et /e/ atones dans un mot comme *ansera* [ansera] ou [ensera] (cf. Tuten et al., 2016, p. 387)

une explication. L'autre trait pertinent du catalan est la perte, comme en gallo-roman, de toutes les voyelles post-toniques sauf /a/, ex. CABALLO → *cavall* 'cheval' et la préservation d'une voyelle d'appui après les groupes *muta cum liquida*, ex. LATRO → *lladre* ; la voyelle d'appui semble être /e/ ← /t/. Lorsque deux voyelles atones suivent la tonique, c'est habituellement la voyelle interne qui chute, ex. LEPORUM → *llebre* 'lièvre', mais lorsque l'atone interne est fermée par un /n/ en coda, c'est plutôt la finale qui chute, ex. HOMINEM → \*ɔmen → *home* 'homme', IUVENEM → \*[ɔven] → *jove* 'jeune' ou encore lat.tard. *essere* → *ésser* 'être'.

**figure 215 : le catalan central**

| latine |   | tonique |   | atone |
|--------|---|---------|---|-------|
| Ī      | → | /i/     | → | [i]   |
| ĩ      |   |         | → |       |
| Ē      | → | /ɛ/     | → |       |
| ě      |   |         | → | [ə]   |
| Ā, Ą   | → | /a/     | → |       |
| Ū      | → | /u/     | → |       |
| ũ      |   |         | → |       |
| Ō      | → | /o/     | → | [u]   |
| õ      |   |         | → |       |
| Ȯ      | → | /ɔ/     | → |       |

Les 5 contrastes phonologiques que Wheeler propose pour les atones du catalan, /i/, /ɛ/, /a/, /o/, /u/, sont particulièrement importants car on les trouve plus ou moins dans l'ensemble des langues romanes. Revenant au catalan, l'on doit aussi prendre ces 5 voyelles contrastives comme le point de départ à partir duquel des réductions supplémentaires ont lieu de manière synchronique et systématique dans la langue moderne.

Dans le catalan central, les voyelles toniques /e/, /ɛ/ et /a/ sont toutes réduites à [ə] dans les syllabes atones, ex. *can* ['kan] 'un chant' vs. *cantar* ['kən.ta] avec la réduction du /a/ → [ə] en syllabe atone. Herrick (2003, p. 168) a démontré qu'il n'y a pas de variation dans la qualité du [ə] en fonction de sa source étymologique, pour le catalan central, ce qui signale que cette réduction est catégorique dans le dialecte central. En revanche les voyelles toniques /o/ et /ɔ/ se réalisent [u] dans la syllabe atone, se joignant donc à la prononciation de /u/, ex. *os* ['os] 'ours' vs ; *osut* [u'set] 'petit ours' ou *plo* ['plɔ] 'un pleure' vs. *plorar* ['plu.ra] 'pleurer'. Ici aussi l'on ne trouve pas de différences qualitatives en fonction de l'origine de cette voyelle prononcée [u] atone, mais les deux sont moins périphériques (un plus petit F<sub>2</sub>) qu'en position tonique. La voyelle /i/ reste phonologiquement inchangée, mais une étude de Herrick (2003, p. 168) démontre tout de même une centralisation phonétique de cette voyelle ce qui mène donc à l'existence de 3 contrastes dans les syllabes atones du catalan central : /i/, /u/ et /ə/.

## xii. Le catalan occidental

Le catalan occidental est sur, le plan vocalique, le plus conservateur des dialectes, car l'on trouve encore 5 contrastes vocaliques dans la syllabe atone : /i/, /ɛ/, /a/, /o/, /u/. La réduction synchronique est moins avancée que dans le dialecte central, car si en catalan central /a/ et /ɛ/ se neutralisent partout, dans le dialecte occidental /a/ reste distinct de /ɛ/ dans les syllabes atones finales non entravées, ne neutralisant avec /ɛ/ que dans les syllabes atones intérieures ou les syllabes finales entravées.<sup>1638</sup> Ainsi les formes latines tardives populaires \*paupero 'pauvre.masc.s' et \*paupera

<sup>1638</sup> En réalité ce /a/ finale atone est soumis à beaucoup de variation ; Wheeler (2005, p. 53) démontre même une variation d'harmonie vocalique dans le catalan de Valence où le /-a/ final adopte la qualité de la voyelle tonique : ex., CAUSA → *cosa* → ['kɔzɔ] 'chose', mais TELA → *tela* ['tɛlɛ] 'toile'. Voir Jiménez (1998) et Herrero et Jiménez (2013) pour un traitement en O.T. de ce phénomène harmonique.

‘pauvre.fém.s.’ contrastent dans les formes catalanes *pobre* [ˈpɔβre] et *pobra* [ˈpɔβra] au singulier, mais la voyelle est neutralisée en [e] dans les formes du pluriel *pobres* et *pobras* prononcées toutes les deux comme [ˈpɔβres] avec la réduction de /a/ atone entravé vers [e] ; une production comme [ˈpɔβras] sans la réduction est jugée malformée, ce qui souligne le rôle de la phonologie dans ce processus (cf. Wheeler, 2005, p. 53).<sup>1639</sup> La neutralisation de /e/ et /a/ se réalise aussi par un changement allophonique dans lequel /e/ et /a/ dans une syllabe initiale atone entravée et sans attaque à la gauche se réalisent tous les deux comme [a], ainsi *angoixa* [aŋˈgoiʃa] ‘angoisse’ mais aussi INTENDO → *entenc* [anˈteŋk] ‘je comprends’. La fusion phonologique des voyelles atones entravées /a/ et antérieures /i/, /e/, /ɛ/ nous rappelle le traitement du /a/ final atone du francoprovençal qui passe à [e] dans cette position, mais qui reste distinct en position finale libre.

### xiii. Le catalan oriental (baléarique)

Le catalan des Baléares peut être exemplifié par le dialecte de Majorque où le système de sept voyelles toniques est rejoint par un /ə/ tonique et phonologique qui est issu du /Ē/ tonique latin. Celui-ci se retrouve à côté de /e/ tonique issu du /Ē/ latin ainsi que /ɛ/ aussi issu du /Ē/ dans des contextes que l’on peut traiter d’ouvrants. Le /ə/ tonique n’est pas proprement un *cheva* dans le sens phonologique d’être faible, mais occupe en effet l’espace central du trapèze vocalique.

**figure 216 : le catalan oriental baléarique**

| latin | toniques | atones |
|-------|----------|--------|
| Ī     | → /i/    | → /i/  |
| Ī     | → /ə/    | → /e/  |
| Ē     |          | →      |
| Ē     | → /e/    | →      |
| Ā, Ā  | → /a/    | → /ə/  |
| Ū     | → /u/    | → /u/  |
| Ū     | → /o/    | → /o/  |
| Ō     |          | →      |
| Ō     | → /ɔ/    | →      |

Traditionnellement l’on reconnaît, dans les syllabes atones du catalan baléarique, une réduction des 8 voyelles toniques vers 4 voyelles atones (cf. 2016; Wheeler, 2005), suivant un patron semblable au catalan central avec la préservation de /i/ comme /i/ et de /e/, /ɛ/, /a/ avec l’ajout de /ə/ qui se réduisent vers [ə], le dialecte se distingue par un conservatisme où /o/ et /ɔ/ atones donnent /o/ au lieu de fusionner avec le /u/ issu du /Ū/ latin. Cependant, une étude de Herrick (2003) a démontré que chez les locuteurs de La Palma de Majorque, la fusion de /a/ atone avec /e/, /ɛ/, /ə/ n’est pas totale. Bien que /a/ se réalise

systématiquement [ə], une majorité de ses informateurs prononçaient les /e/ et /ɛ/ atones comme [e] et parfois même le /ə/ atone comme [e], ce qui suggère que la neutralisation totale de ces phonèmes ne s’est jamais accomplie entièrement dans ce dialecte, étant possiblement gradiente jusqu’à nos jours. Cependant, l’on ne peut pas exclure l’influence de la langue écrite, qui potentiellement jouerait un rôle dans la restitution d’anciens contrastes encore présents dans l’orthographe.

Dans tous les cas la préservation de /u/ atone comme distinct de /o/ de même que le maintien à part du /a/ atone prononcé [ə] de /e/, /ɛ/ se rapprochant du /e/, (voire de [i] ?) semble préserver un

<sup>1639</sup> Cependant, dans le dialecte catalan occidental de Ribagorça dans le nord-est de l’Aragon, la préservation du /a/ final atone entravé est habituelle, donc *pobras* [ˈpɔβras] ‘les pauvres.fém.’ vs. *pobres* [ˈpɔβres] ‘les pauvres.masc.’ dans ce dialecte, ce qui souligne que la réduction de /a/ → /e/ en atone entravée était d’origine gradiente et qu’en Ribagorça, les locuteurs ont échappé à la phonologisation de cette réduction.

système bien plus archaïque avec le maintien de 5 contrastes vocaliques dans la syllabe atone. Nous estimons que cette neutralisation était originalement gradiente, mais a abouti par une rephonologisation des valeurs réduites comme dans le catalan central novateur.

#### xiv. Le galicien

Le galicien, tout comme le portugais et les dialectes des Asturies, Léon et Zamora, sont significatifs, car en contraste avec les autres langues ibéro-romanes, ces dialectes n'ont *jamais* connu la conquête musulmane de 711 qui a mis fin au royaume des visigoths. Cela veut aussi dire que les langues romanes qui précédaient la conquête ont été préservées et étaient même partiellement isolées du reste de la péninsule et des pays voisins (cf. Dubert et Galves, 2016, p. 411).<sup>1640</sup> Les dialectes du sud de la rivière *Minho* sont devenu le portugais, tandis que ceux au nord sont devenu le galicien. Ainsi, certains chercheurs tels que Dubert et Galves (2016) emploient le terme *gallego-portugais* pour la langue du Moyen Âge qui commence à s'écrire vers le XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, le galicien correspond en Galicie au dialecte de la classe ouvrière ; le castillan ayant gagné l'ascendant social et aujourd'hui tous les locuteurs du galicien parlent aussi castillan.

Dans le galicien, les 10 voyelles latines se sont réduites à sept voyelles romanes en syllabes toniques /i/, /e/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /o/ et /u/, mais le passage de /ō/ latin → /ɔ/ et de /ē/ → /e/ n'est pas toujours régulier. Dans le galicien occidental, dans les sud-ouest de la Galicie lorsqu'un mot terminait avec un /-ū/, ex. NŌVŪM, le /ō/ tonique était fermé vers /ō/ donnant /'no.βu/ plutôt que /'no.βu/ du galicien oriental. Le même phénomène s'applique au /ē/ qui se ferme en /e/. Un phénomène parallèle, est aussi présent dans le sud-ouest du domaine où un /-a/ final cause l'ouverture d'un /e/ → /ɛ/, ex. MĒNSAS → gal. *mesas* /mesas/. Ces métaphonies sont si sporadiques que l'on peut difficilement les accepter comme régulières dans la langue galicienne. Penny (2009, p. 123) suggère une origine ancienne dans les dialectes du sud de l'Italie où la métaphonie est fréquente aujourd'hui et propose que les dialectes non-métaphoniques de migrants subséquents auraient éliminé le processus métaphonique de la langue. Ce processus est visiblement insuffisamment compris pour le galicien. Et nous ne l'indiquons pas dans le tableau qui suit.

---

<sup>1640</sup> L'on n'exclura pas les relations de commerces par la baie de Biscaye et par la mer.

Dans les syllabes atones, les contrastes vocaliques du galicien se réduisent, comme en italien à cinq contrastes, mais avec une centralisation des voyelles non-fermées : /i/ reste /i/, /u/ reste /u/, mais /e/ et /ɛ/ sont réduits vers [ɪ] et /o/ et /ɔ/ vers [ʊ] : /a/ reste distinct en tant que /ɐ/. Comme en italien standard, c'est la distinction entre les voyelles mi-fermées et mi-ouvertes qui est perdue, mais à la différence de l'italien, il y a aussi une fermeture notable des voyelles non fermées /e/, /o/ et /a/ qui sont plutôt réalisées en tant que [ɪ], [ʊ], [ɐ] en syllabes atones (cf. Vidal Figueiroa, 1997; Regueira Fernández, 2007, 2010). Vidal (1997) décrit les voyelles comme ayant subi « une fermeture et une centralisation résultant dans des voyelles très brèves, de faible intensité et avec une sonorité diminuée ou même absente ».<sup>1641</sup> Regueira (2007) confirma cette fermeture et centralisation légère, *contra* García González (1985) résultant dans les réductions suivantes. En galicien, le dévoisement des voyelles atones finales est fréquent et dans tous les regards, le système synchroniquement présent dans le galicien semble préserver l'ancêtre roman commun. Nous sommes de l'avis que le gallo-roman aussi est passé par une période de 5 contrastes dans la syllabe finale avant que ces contrastes soient

figure 217 : le galicien (Regueira Fernández, 2007)

|      | tonique | atone |
|------|---------|-------|
| Ī    | → /i/   | → [i] |
| Ī    | → /e/   | → [ɪ] |
| Ē    | → /ɛ/   | → [ɪ] |
| Ā, Ā | → /a/   | → [ɐ] |
| Ū    | → /u/   | → [u] |
| Ū    | → /o/   | → [ʊ] |
| Ō    | → /ɔ/   | → [ʊ] |

d'avantage réduit à 3 contrastes. Le galicien, étant relativement isolé ne semble pas avoir participé à cette transformation.

Comme en castillan la perte de /e/ et /i/ étymologique est habituelle après les consonnes coronales /l/, /r/, /n/, /s/ et /z/, ex. FALLIT → *fal*, MILLE → *mil*, FACIT → *fáz*, etc. Le galicien témoigne donc d'un système vocalique très proche de ce que nous reconstruisons pour le roman commun : 7 voyelles toniques et 5 voyelles atones. La nature plus légèrement fermée des voyelles centrales, signale une convergence vers les voyelles faibles /i/ et /ũ/ du latin tardif.

## xv. Portugais brésilien

C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que les premiers colonisateurs portugais sont arrivés sur la côte du Brésil actuel, et bien d'autres langues de contact, notamment le *Lingua Geral* s'employait dans le contact entre européens et autochtones, le portugais a fini par s'imposer comme langue nationale, grâce notamment au nombre croissant d'immigrants portugais. La langue portugaise du Brésil préserve donc certains traits qui ont été éliminés du portugais européen depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le portugais brésilien correspond donc au diasystème des dialectes parlés au Brésil.

<sup>1641</sup> Vidal Figueiroa 1997 : « elevación e centralización » qu'il décrit en tant que « vocal moi breve, de baixa intensidade, e con voz ('somoridade') diminuída ou memo ausente ».

Comme dans l'ancêtre gallo-portugais, le portugais brésilien préserve 7 contrastes vocaliques dans la tonique et la métaphonie fermante en *u* qui affectait le /Ē/ et le /Ō/ toniques est plus systématique, ex. MORTUM → port.br. *morto* [mortu] vs MŌRTOS → *mortos* [mörtus]. Avec la neutralisation de /Ō/ et /Ū/ dans le latin altimédiéval la distinction du singulier et du pluriel semble s'être entièrement transféré sur la qualité de la voyelle tonique. Le portugais connaît aussi un phénomène de centralisation du /a/ tonique qui est devenu [ɐ] devant une consonne nasale hétérosyllabique (voire qui était l'attaque de la syllabe suivante), ex. *cama* → *cama* ['kɛ.mɐ] (cf. Dubert et Galves, 2016, p. 415). Une autre évolution caractéristique du portugais est l'apparition de voyelles nasales par : 1.) la perte d'un /n/ intervocalique, VINO → port.brés. ['βĩ.ɔ] 'le vin', 2.) l'assimilation anticipatoire de la nasale, ex. MEAM → ['βĩ.ɐ] 'mienne', l'assimilation à une nasale en coda, ex. ŪNDE → port.brés. ['õɲdi] 'où'.

**figure 218 : portugais brésilien (Barnes 2006, 22)**

| latin    | tonique |   | pré-tonique-atone |   | post-tonique (atone) |
|----------|---------|---|-------------------|---|----------------------|
| /i/      | /i/     | → | /i/               |   |                      |
| /ĩ/, /Ē/ | /e/     | → | /e/               | → | [i]                  |
| /Ē/      | /ɛ/     | → |                   |   |                      |
| /ū/      | /u/     | → | /u/               |   |                      |
| /ũ/, /ō/ | /o/     | → | /o/               | → | [u]                  |
| /ō/      | /ɔ/     | → |                   |   |                      |
| /ā/      | /a/     | → | /a/               | → | [ə]                  |

Les détails de la réduction vocalique en portugais brésilien sont décrits par Mayor (1981, 1985), Nobre et Ingemann (1983), Simoes (1987) et Wetzels (1992) et représente donc une étude de cas bien connue des phonologues. L'on trouve deux types de réductions vocaliques dans le portugais brésilien : dans un premier temps la neutralisation des voyelles mi-fermées et mi-ouvertes en syllabes atones toutes comprises ; cette neutralisation est catégorique : les phonèmes /ɛ/ et /ɔ/ cessent de contraster dans les syllabes atones internes et initiales et bien qu'ils puissent continuer d'être présent en variation libre, ce sont plutôt les réalisations fermées [e] et [o] que nous trouvons dans cette position (cf. Dubert et Galves, 2016).<sup>1642</sup>

Cependant, il existe un deuxième type de réduction vocalique où les voyelles moyennes sont fermées vers [i] ou [u], selon leur articulation antérieure ou postérieure en position finale atone lorsque le débit de la parole augmente. Cette évolution démontre une étape de neutralisation supplémentaire au galicien où /i/ ← /ĩ/ continuait de contraster avec /ɪ/ ← /ĩ/, /Ē/, /Ĕ/ et /u/ ← /ū/ avec /ʊ/ ← /ũ/, /ō/, /Ō/. Le /a/ final continue de s'écrire <a> mais se prononce [ɐ] ou [ə]. Autrement dit,

<sup>1642</sup> Dabs le nord du Brésil, l'on peut trouver la généralisation de [ɔ] et [ɛ] pré-tonique dans des mots comme COMĒDĒRE → *comer* 'manger' prononcé [ko.'mɛh] (cf. Dubert et Galves, 2016, p. 416).

l'augmentation du débit de la parole peut causer une réduction supplémentaire de la voyelle. Ce processus est gradient et phonétique ; lorsqu'un registre plus formel ou un débit plus lent est employé, cette réduction vocalique n'a pas lieu. Or, cette réduction est aussi un phénomène de dialecte et de sociolecte : dans le sud du pays [e] et [o] sont conservés comme distincts, tandis que pour d'autres locuteurs les réalisations [o] et [e] en finale ne sont jamais possibles en syllabe atone, même pas avec un débit réduit ou le renforcement de la finale. Pour ces locuteurs les plus innovatifs, les réalisations [i], [u] et [ɔ] sont aussi lexicalisées (cf. Barnes, 2006, p. 38; Major, 1985). Diachroniquement le portugais démontre une innovation de réduction supplémentaire par rapport au système gallo-portugais.

Les cas du galicien et du portugais brésilien sont intéressants car ils démontrent le démantèlement incrémentiel des contrastes vocaliques latins en syllabes atones. Le cas du portugais brésilien est d'autant plus intéressant, car dans la variabilité inter-individuelle on voit la transition entre un système contrastant 5 voyelles atones (le registre formel), la réduction gradiente des contrastes, et un autre système « populaire » où ces contrastes sont à leur tour rephonologisés dans trois voyelles contrastives. Il nous semble que le latin mérovingien se trouve dans une situation très semblable où les latinophones éduqués peuvent encore faire appel aux graphies étymologiques et aux contrastes phonologiques qui dans la langue courante ou populaire étaient en train de s'effacer ou étaient déjà effacés des systèmes phonologiques des locuteurs gallo-romans. Cette réduction des contrastes s'est cumulé avec la syncope des atones internes et l'apocope des voyelles atones faibles. En synchronie, ce même processus est annoncé par le portugais européen qui connaît une réduction encore plus importante des voyelles atones.

## xvi. Le portugais européen

Le portugais européen, comme le portugais brésilien, le galicien et leur ancêtre gallo-portugais, est issu de la romanisation de l'Ibérie à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le nord-est de la péninsule, au contraire du nord-ouest, était peuplé de peuples celtiques, ce qui peut expliquer une partie des évolutions partagés entre le gallo-roman et le lusitanoroman, mais qui n'ont pas eu lieu dans le castillan ou le catalan. La standardisation d'une orthographe portugaise sous l'influence de Gérald de Braga, un moine occitan, explique la ressemblance des scriptas de ces langues, ex. l'emploi des graphies <lh> et <nh> pour les consonnes palatales. La fondation du royaume de Portugal par Alfonso I<sup>er</sup> explique aussi son isolation de son ancêtre gallo-portugais et de ses voisins ibériques. Les régions romanes au sud de la rivière *Minho* ont donné le portugais; ce dialecte *portuguese* était porté vers le sud durant la *reconquista* éliminant les dialectes mozarabes autochtones de même que le berbère et l'arabe (cf. Teyssier, 2014; Castro, 2006; Azevedo, 2005).

La base du portugais repose sur les 7 contrastes vocaliques du roman commun. à la différence du gallo-roman ou de l'italoroman, les voyelles /ě/ et /ō/ ne se sont pas diphtonguées, d'où les formes comme PĚTRA → port. *pedra* et FŌCO → port. *fogo*. Comme dans le portugais brésilien on trouve la métaphonie en *u* qui eu comme effet la fermeture d'un degré des voyelles toniques mi-ouvertes. L'on trouve aussi la métaphonie ouvrante en *-a*, ex. FŌRMA → port. *forma* [fɔ̃mɐ]. Comme en portugais

brésilien, le /a/ tonique passe aussi à [ɐ] devant une nasale hétérosyllabique. Le /e/ roman est aussi devenu [ɐ] lorsque suivi par une consonne palatale, ex. \*dēsīdīo → \*dese:djo → port. *desejo* [d̪i.'zɐ(j).ʒu]. De très nombreuses autres altérations se trouvent aussi dans les dialectes portugais européen, y compris l'antériorisation de voyelles postérieures dans certains contextes.<sup>1643</sup>

figure 219 : les voyelles du portugais européen (Barnes 2006, 22), Dubert et Galvert (2016)

| latin    |   | tonique |   | pré-tonique-atone     |   | post-tonique (atone) |
|----------|---|---------|---|-----------------------|---|----------------------|
| /ī/      | → | /i/     | → | /i/                   |   |                      |
| /ī/, /ē/ | → | /e/     | → |                       | → | [i]                  |
| /ē/      | → | /ɛ/     | → | /i/                   |   |                      |
| /ū/      | → | /u/     | → | /u/, ex. <i>morar</i> |   | [u] <i>moro</i> o    |
| /ū/, /ō/ | → | /o/     | → | [mur'ar]              | → | [ˈmɔru]              |
| /ō/      | → | /ɔ/     | → | 'résider'             |   | 'reside.1sg'         |
| /ā/      | → | /a/     | → | /ɐ/                   | → | [ɐ]                  |

En portugais européen, la réduction vocalique est importante dans toutes les syllabes atones, plus avancée que dans le dialecte brésilien : /ī/ latin reste /i/, tandis que la réduction de /ī/, /ē/ et /ē/ latins donne une voyelle fermée et centrale [i] ; les voyelles postérieures /ū/, /ū/, /ō/ et /ō/ se réduisent vers [u] et la voyelle ouverte /a/ donne la voyelle centralisée [ɐ]. Il y a aussi des variantes nasalisées de toutes les voyelles pré-toniques et dans cette position /ō/ ← /-ōn-/ atone et /ū/ ← /-ūn-/ atone continuent de se distinguer. La réduction est encore plus importante en position finale atone où /i/ se neutralise avec /i/. En finale atone, un /ē/ ← /-īn-/ se dénasalise souvent vers [i]. De plus ces voyelles centralisées sont soumises à des pressions de dévoisement, de syncope et d'apocope. Ainsi un mot comme TEMPO → port. *tempo* /ˈtɛm.pu/ peut se réaliser avec dévoisement final [ˈtɛm.py] ou carrément avec apocope [ˈtɛm.p<sup>w</sup>], la voyelle survivante comme *offglide*. Pareil un verbe comme RECIPERE → *receber* /ʁisiˈbɛr/ 'recevoir' se réalise régulièrement comme [ʁzˈβɛr] avec syncope des deux [i] pré-toniques (Schmid, 2016, § 25.1.4). De plus un /i/ atone peut être réduit vers [i] lorsque suivi par un /i/ dans la syllabe suivante, ex. *militar* /militar/ réalisé [m̪ilitar] 'militaire'.

Cette situation est compliquée par le fait que certains mots savants ne réduisent pas leur voyelle et que l'initiale absolue et les syllabes entravées peuvent ralentir ou empêcher la réduction. Les exemples cités par Dubert et Galves (2016), AURICULA → [o.'rɛ(j).ɬɛ], [u.'rɛ(j).ɬɛ], [ɔ.'rɛ(j).ɬɛ] a 'oreille', SALTARE → *saltar* [saɫ.tar] 'sauter', ou VETULO → *velho* [vɛ(j).ɬu] 'vieux' semblent tous résister à la réduction fermante grâce à un /l/ ou un /r/ en coda.

Globalement le portugais européen témoigne d'un état de langue où la réduction vocalique est très avancée. L'on voit l'alternance de /i/ une voyelle centrale, non arrondie avec Ø. Elle semble dans

<sup>1643</sup> Voir Dubert et Galvert (2016, p. 415) pour une partie de ces changements dialectaux.

toutes les mesures être l'équivalent du /ɨ/ *schwɨ* que nous avons postulé pour le gallo-roman. Il reste à voir si le /u/ et le /ɐ/ atone du portugais se mettront aussi alterner avec  $\emptyset$ , suivant le chemin du gallo-roman dans son évolution vers l'ancien français. Il est, dans tous les cas, d'une grande richesse de pouvoir étudier la coexistence des trois systèmes *galicien*, *portugais brésilien* et *portugais européen*, dont chacun témoigne d'un degré plus avancé de réduction que le dernier. Ensemble, ces trois variantes démontrent bien le mécanisme par lequel une langue qui contraste 7 voyelles dans la syllabe tonique peut réduire ce nombre à 5 ou encore à 3 ou encore éliminer toutes les voyelles finales atones.

## xvii. Le francoprovençal

C'est en 1873 que Graziadio Isaia Ascoli a identifié un certain nombre de traits partagés par les dialectes de la suisse romande, du centre-est de la France et du Nord de l'Italie pour postuler l'existence d'une branche romane à part qu'il dénomma le francoprovençal.

Pierre Gardette (1950) voyait le francoprovençal comme une langue au carrefour entre les dialectes de l'Italie au sud, l'occitan vers le sud-ouest, les langues d'oïl vers le nord-ouest, les langues rhéto-romanes vers l'est et évidemment les langues germaniques au nord-est. Nous avons discuté au chapitre 12 des faibles indices philologiques qui indiqueraient l'apparition d'une langue francoprovençale si tôt que le VI<sup>e</sup> siècle (cf. Chambon et Grueb, 2000; Andres M. Kristol, 2002; 2004) et avons argumenté au contraire, que le franco-provençal, comme la langue d'oïl et la langue d'oc, partage un ancêtre commun, le gallo-roman de la période mérovingienne.

Les chercheurs comme Tuailon (1964), identifient le toponyme de *Génissieux* dans l'Isère comme étant de caractère francoprovençal et suggèrent que la zone francoprovençal s'étendait anciennement plus loin vers le sud. Pareil dans le nord, les chercheurs comme Dondaine (1971; 1972), Jud (1939), Burger (1971), sont de l'avis que la Franche-Comté actuelle était anciennement de langue francoprovençale avant d'être recouverte de traits de type burgondes.

Le francoprovençal contraste généralement 4 degrés d'aperture, comme en français, en occitan, en italien et dans le roman plus généralement, les 10 voyelles du latin ont connu une réduction vers 7 voyelles contrastives, par la perte de /ĩ/, /ũ/, /ã/ qui se sont neutralisées avec /ē/, /ō/, /ā/ respectivement (cf. § 8.2).

Odin dans sa description du patois francoprovençal de Vaud décrit l'évolution des voyelles de la manière suivante :

figure 220 : les voyelles du francoprovençal

| latin       | tonique         | ex.                 | palatalisation       | atones<br>finales | Atones<br>palatalisées |
|-------------|-----------------|---------------------|----------------------|-------------------|------------------------|
| /i/         | → /i/           | NĪDŪM → /ni/        |                      |                   |                        |
| /ī/,<br>/ē/ | → /e/-/ai/      | CRĒDO →<br>/krājo/  |                      | /ĕ/               | /ĕ/                    |
| /ĕ/         | → /ɛ/           | FĒMĪNA →<br>/fɛna/  |                      |                   |                        |
| /ū/         | → /ʊ/ ou /ɔ/    | LŪNA → /lɔna/       |                      |                   |                        |
| /ū/,<br>/ō/ | → /u/ ou<br>/ʊ/ | bŭccam →<br>/butse/ |                      | /ö/               | /ö/                    |
| /ō/         | → /o/-/au/      | HŌRA → /ora/        |                      |                   |                        |
| /ō/         | → /ɔ/           | FŌLIA → /fɔlje/     |                      |                   |                        |
| /ā/         | → /a/           | HĀBES → ā           | CĀSAM → tɛ           |                   |                        |
| /ā/         | → /a/           | AMĀRE → āmā         | CAMBIĀRE →<br>tɛndje | /ǎ/               | /ĕ/                    |

De façon générale, les voyelles toniques longues sont plus périphériques tandis que les toniques brèves et les atones sont plus centralisées. Martinet (1956) décrivait ces finales atones comme hyper brèves. Le traitement complet de l'évolution des voyelles francoprovençales est étonnement obscur et sans véritable standard, la variation dialectale est importante. Un traitement plus complet devra attendre, mais une partie de cette variation est visible dans la figure 221

figure 221 : Réflexes d'étymons latins dans différents villages francoprovençaux

| étymon          | carte           | Point 947<br>Bons-en-Chablais<br>(Haute Savoie) | Point 937<br>Gingins<br>(Canton de<br>Vaud) | Point 959<br>Vevey<br>(Canton de<br>Vaud) | Point 912<br>Sainy-Priest<br>(Rhône) | proto-francoprovençal  |
|-----------------|-----------------|---|---|---|--------------------------------------|------------------------|
| ROSĂ            | ALF n°<br>1165  | ru:za   | ru:za                                       | ru:za                                     | ru:ze                                |                        |
| FEMINĂ          | ALF n°<br>458b  | fɛn:a   | fɛn:a                                       | fɛna                                      | fɛnne                                | /ɛ/                    |
| PORTA           | ALF n°<br>1068b | pɔ:ta   | pɔ:rta                                      | pɔ:rta                                    | pɔ:rte                               |                        |
| CĚRĂ            | ALF n°<br>293   | sire  | sira  | sirə                                      | si:ri                                |                        |
| VACCĂ           | ALF<br>n°1349b  | va:ɸe   | va:ɸ  | va:se                                     | va:ɸi                                |                        |
| VACCĂS          | ALF<br>n°1349b  | va:ɸə   | va:ɸe                                       | va:sə                                     | va:ɸə                                |                        |
| CLOCCAS         | ALF n°<br>302   | kʎo:ɸə  | kʎo:ɸe                                      | kʎœ:ɸe                                    | kʎo:ɸə                               | /ɸ/ → [e, i] /C[pa]l__ |
| MONTANIA        | ALF n°<br>874   | mɔ̃tɛ:ɲe  | mɔ̃ta:ɲe                                    | mɔ̃tɛ:ɲe                                  | mɔ̃ta:ni                             |                        |
| FILIA           | ALF n°<br>570   | 'fɔ̃lə  | fɔ̃le                                       | 'fɔ̃lə                                    | fi:li                                |                        |
| FILIAS          | ALF n°<br>570   |   |   |   | fi:lə                                |                        |
| PATREM          | ALF n°<br>1003  | pɑ:re   | pɛ:re                                       | peru <sup>1644</sup>                      | pɔ:rə                                |                        |
| MATREM          | ALF n°<br>841   | mɑ:re   | mɛ:re                                       | mɑ:re                                     | mɔ:rə                                | /ɪ/                    |
| ALTEROS         | ALF n°<br>76    | ɑ:tro   | ɑ:tro                                       | o:tru                                     | o:tru                                |                        |
| VENIO           | ALF<br>n°1361   | zə vɔ̃ɲə  | də vɔ̃ɲə                                    | jə vi:ɲu                                  | də vɔ̃ɲə                             | /ʊ/                    |
| PARTO /<br>MODO | ALF n°<br>975   | zə 'mɔ:do                                       | də<br>'mɔ:do                                | jə<br>'mɔ:du                              | -                                    |                        |

<sup>1644</sup> Kassten (2015), en décrivant le francoprovençal du lyonnais, écrit « [a] number of Lyonnais varieties have preserved Latin masculine atonic U as /ɔ/, and, moreover, it is common for this to be generalized as a masculine marker in other nouns, ex. *avoglo* [a'vygjo] 'blind person' » (p. 352-353). On fait face ici à une généralisation de la marque du masculin.

|         |               |         |        |        |         |  |
|---------|---------------|---------|--------|--------|---------|--|
| PENSO   | ALF n°<br>996 | zə 'pēs | də pās | də pās | də pēsō |  |
| CASĀNUM | ALF n°<br>265 | ʃe: no  | ʦa: n  | ʦānu   | ʃo: no  |  |
| ASINUM  | ALF n°<br>41  | a: no   | a: n   | ānu    | o: nə   |  |

La situation classique du francoprovençal, avec la préservation de trois voyelles atones finales distinctes est visible dans le francoprovençal du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans *Speculum* 'le miroir' composé par Marguerite d'Oingt une mystique de l'Ordre des Chartreux, nous voyons bien la préservation du triple contraste des voyelles atones de même que la fermeture en /i/ d'un ancien /a/ après consonne palatale.

**Marguerite d'Oingt, *Speculum*, chap. 1, paragraphe 2-3. texte établi par Jean-Paul Desgoutte**

2. *Citi creatura, per la graci de Nostre Seignor, aveit escrit en son cor la seinti via que Deus Jhesu Criz menet en terra et ses bons exemplos et sa bona doctrina. E aveyt illi meis lo douz Jhesu Crit en son cor que oy li eret semblanz alcuna veis que il li fut presentz et que il tenit un livro clos en sa mayn per liey ensennier.*

'Cette créature, par la grâce de Notre Seigneur, a gravé en son cœur la sainte vie que Dieu, Jésus Christ, a menée sur terre, ses bons exemples et sa bonne doctrine. Et elle a si bien mis le doux Jésus en son cœur qu'il lui semble parfois qu'il est présent à ses côtés et tient en sa main un livre fermé pour l'instruire.'

3. *Ciz livros eret toz escriz per defor de letres blanches, neyres et vermeylles ; li fermel del livro erant escrit de letres d'or.*

La couverture de ce livre est rehaussée de lettres blanches, noires et vermeilles et les fermoirs de lettres d'or.

Plusieurs traits de la langue ancienne sont préservés. Concernant les voyelles atones nous trouvons le maintien du /a/ final roman dans les syllabes finales non-entravées, ex. CREATURA → a.lyon. *creatura*, VIA → a.lyon. *via*, TERRA → a.lyon. *terra*, BONAM DOCTRINAM → a.lyon. *bona doctrina*, ALĪQUAE ŪNA → lat.tard. *alicūna* → a.lyon. *alcuna*. En syllabes atones entravées, le /a/ a rejoint les voyelles antérieures, ex. LITTERAS BLANCAS → a.lyon. *letres blanches*, NĪGRAS → a.lyon. *neyres*, etc. Le trait distinguant du francoprovençal (et qui le distingue du gallo-roman commun) est la palatalisation du /a/ atone après une consonne palatale, donc nous trouvons GRATIA → a.lyon. *graci*, SANCTA → *sajta* → a.lyon. *santi*. Les voyelles antérieures atones sont préservées comme /e/, ex. noster → a.lyon. *nostre* (avec méthathèse), aussi nobile → a.lyon. *noble* (paragraphe 4). Enfin, les voyelles postérieures sont préservées comme /o/, ex. LIBRUM → a.lyon. *livro*, LIBEROS → *livros*, ILLO → a.lyon. *lo*,

EXEMPLOS → a.lyon. *exemplos*. Ailleurs, hors du contexte d'appui, l'ancien lyonnais démontre l'apocope des voyelles antérieures et postérieures, ex. CORDE → a.lyon *cœur* 'le cœur', MANUM → a.lyon. *mayn* 'la main'.

L'ancien lyonnais maintient aussi le contraste entre le cas sujet et le cas régime. Cela se voit dans le contraste entre le nominatif CHRĪSTŪS → a.lyon. *Criz* par apocope du /ū/ ; <z> étant une graphie pour la fusion du /t/ et du /s/ qui contraste avec CHRĪSTŪM → a.lyon *Crit* avec apocope de la finale tout court. Sur ces plans, nous voyons très bien que l'ancien lyonnais et le francoprovençal plus généralement préservent un état archaïque du vocalisme gallo-roman.

L'on peut aussi présenter les données autrement. Dans la figure 222, l'on décompose l'évolution de différents étymons sur le territoire du francoprovençal.

**figure 222 : exemples de l'évolution des voyelles finales atones en francoprovençal**

/ō/, /ö/, /ū/, /ū/

- a. ASINŪM 'âne' → /ānō/ (ALF n° 41) : la première voyelle est variablement antérieure ou postérieure, elle est presque toujours surmontée du macron qui indique la longueur. La syllabe médiale a syncopé à une date ancienne, mais post-mérovingienne et n'est préservée que dans le sud de la France où nous trouvons /āze/. **Enfin, la voyelle finale dans la zone francoprovençale est variablement [ū], [ỹ], [õ], [ō], [ɔ̃], ce qui indique une neutralisation de ces valeurs sur une arrondie postérieure.** Nos chartes témoignent seulement du gardien de l'âne, l'ASINĀRIUS : <asinarius> (Norm/VIIIe T4496 1.21), etc.
- b. AVUNCULO 'oncle' → /ʏçlō/ (ALF n° 941) : La voyelle initiale est systématiquement un /ʏ/ nasalisé tandis que l'occlusive latine /k/ varie entre [k], [c] et une fricative [ç] sous l'influence de la latérale palatalisée qui suit. Si le /l/ est parfois préservé dans les dialectes alentours, il est visiblement palatalisé (pnt. 51) on devine même un /j/ (pnt. 61). La voyelle finale atone varie entre [ū] (pnt. 959) et [ō] (pnt. 969) ou subit occasionnellement l'apocope comme dans [ʏkɔ] (pnt. 937). Notez les attestations dans nos chartes : <avuncolus> (Ile-Fr/696 T4474 1.3), (Nord/710 T4481 1.4), (Nord/716 T4483 1.6), (Ile-Fr/753 T2924 1.3); <avucolo> (Nord/716 T4486 1.5), (Ile-Fr/753 T2924 1.7), (Ile-Fr/753 T2924 1.22).
- c. ALTRŌS 'autres' → /ā.trō/ (ALF n° 76 *aux autres*) : La voyelle tonique est généralement longue et mi-fermée [ō], bien qu'elle est plus ouverte [ā] dans le sud de la zone (ex. pt. 968), le groupe consonantique /tr/ est intact et suivi par une voyelle qui varie entre [ū] (pnt. 959) et [ō] (pnt. 969). La voyelle subit parfois l'apocope, ex. ['ōtr] (pnt. 50). Notez les attestations <altero> (Lorr/727 T3870 1.10) et peut-être <fluviolo Altro> (Champ/714 T1767 1.2).

/ē/, /ĕ/, /ī/, /ī/, /ā+ C/

- d. MATRĚ ‘mère’ → /mērě/ (ALF n° 841 *mère*) : Il y a un peu de variation dans la première variante entre un [ā], la diphtongue [æ] ou la voyelle mi-fermée [e]. L’important est que dans la deuxième syllabe nous trouvons systématiquement un [e] mi-fermé et habituellement réduit en volume et en durée. L’ouverture de cette voyelle en [ɛ] est possible, mais rare. Notez la forme <matrem> (Als/728 T3871 1.3).

CLOCCĀS ‘cloches’ → /çlɔ:tsě/ (ALF n° 302 *les cloches*) : l’attaque est variablement une séquence /k/ ou /çl/, l’aspect fricatif semble être une conséquence du substrat celtique duquel ce mot semble avoir été emprunté. On trouve aussi la palatalisation du /l/ → /j/ dans certains endroits. La séquence /kk/ a donné l’affriquée /tʃ/ devant /a/ qui s’est fermé en /ě/ en finale fermée par une consonne ; ici le /s/ du pluriel.

/A/

- e. AUSCŪLTĀ ‘écoute !’ → /ākūtă/ (ALF n°444) : La syllabe initiale varie entre [a] et [e], et il y a parfois une palatalisation du /k/. Le /ū/ tonique reste assez stable, donnant parfois [ɔ] parfois [ū]. C’est la syllabe finale qui nous intéresse, soit [a].

- f. PÖRTĀ ‘porte’ → /pɔ:rtă/ (ALF n° 1062b *la porte – de la porte*) : La syllabe initiale se présente uniformément comme un [ɔ] ouvert, parfois bref, parfois long ; /r/ et /t/ sont bien conservés et la voyelle finale est une voyelle ouverte /a/, parfois réduite en intensité /ʰ/.

Le francoprovençal se caractérise aussi, dans un certain nombre de lieux, par le transfert de l’accent de la pénultième du latin vers la finale, habituellement post-tonique et finale atone, mais devenue tonique dans le francoprovençal de Laval (Isère, au nord de Grenoble). Mercadal (1977) traite ces mots de néo-oxytens et il en releva 80 exemples dans son étude y compris \*'rikjaz > \*'RICCA > ri'ʃɔ 'riche', RŪBEUM → rɔ'ʒɔ, DŪPLŪM → dɔ'blɔ 'double', CŪBĪTO → \*cubido → \*cubdo → kɔ'dɔ 'coude', CIRCULUM → sɔ'clɔ 'cercle', \*SOLIO → sɔ'jɔ, FĪNA → fi'na 'fine', RŪTA → rɔ'ta 'route'.

Mercadal (1977) explique ces transferts d’accents par deux phénomènes : 1. le renforcement de la finale par la prolongation qu’il provoque 2. l’affaiblissement de la tonique ; dans un certain nombre de mots, la durée similaire de la voyelle renforcée et de la tonique étymologique a permis la rephonologisation de cette voyelle finale atone en tant que tonique. Dans les mots témoignant d’un déplacement de l’accent, Mercadal (1977) souligne que la tonique étymologique contient toujours « des voyelles palatales, des voyelles au timbre fermé ou bien sourd » (p. 116) reconnaissant les corrélats de force que nous avons décrits au chapitre 3 que « plus une voyelle est fermée, plus elle est faible, contrairement aux consonnes » (p. 116).<sup>1645</sup> L’on peut en conclure que dans ce dialecte,

<sup>1645</sup> Mercadal (1977, p. 116) cherche à démontrer grâce à des statistiques la faiblesse inhérente des voyelles palatales par rapport aux vélaires et la faiblesse des voyelles fermées par rapport aux ouvertes, mais dans sa méthode de présenter les

lorsque la voyelle finale avait une aperture plus importante que la tonique étymologique, celle-ci encourageait l'affaiblissement de la tonique étymologique et le déplacement de l'accent vers la finale. Dans ces cas de transfert de l'accent, la finale atone et la finale néo-tonique ont le même « timbre », c'est-à-dire la même qualité, ex. frpr. de Laval, 'tábŭla → tabla vs. 'bóna → 'bɔna → bɔ'na: ou encore pálea → 'palje → pa'lje: vs. fília → 'filje → fi'lje: à la différence que la néo-tonique est phonétiquement rallongée.<sup>1646</sup>

## xviii. L'occitan

L'occitan est le nom générique donné aux parlers du gallo-roman méridional entre le Massif Central et la Méditerranée et entre l'atlantique et les Alpes. à partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'occitan apparaît comme langue littéraire et resta une grande langue de production culturelle jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle lorsque le français s'imposa dans les contextes officiels. C'est le système éducationnel en langue française qui a largement contribué au déclin de l'occitan comme langue de la majorité du sud de la France.

L'ancien occitan préservait les 7 voyelles toniques communes de **roman occidental commun** : /i/, /e/, /ɛ/ ; /a/, /u/, /o/, /ɔ/. Dans certains dialectes de la langue moderne, l'ancien /u/ est généralement devenu /y/ et l'ancien /o/ est généralement devenu /ʊ/ ou /o/. L'occitan ne témoigne pas de la diphtongaison romane de /Ĕ/ et /Ō/ et l'on trouve ainsi PĚDĚ → *pè* [pɛ] 'pied' et NŌVE → *nòu* [nɔw] 'neuf'. Cependant l'ensemble de l'occitan connaît une diphtongaison conditionnée de /ɛ/ et /ɔ/ lorsque suivies d'une consonne palatale, ex. LĚCTO → \*lɛjto → occ. *lèit* ['lɛjt], NŌCTEM → \*nɔjte → [nɔɛtʃ] 'nuit'. Nous trouvons aussi la diphtongaison de /a/ tonique libre en [aɪ], ex. PATRE → occ. *paire* [paɪrɛ] 'père' ou encore par coalescence, ex. dĕum → \*djɛu → *Dieu* [djɛw], simplifié souvent en [diw]. L'on trouve aussi des diphtongues issues de la vocalisation du /l/ en coda, ex. alba → occ. *aubā* 'l'aube'.

---

données, en regroupant les voyelles /i/ et /u/ de même que /e/ et /ə/, il devient impossible de déterminer quelle part de la faiblesse revient à chaque voyelle.

<sup>1646</sup> Le déplacement de l'accent n'est pas indiqué dans les communes à proximité dans l'ALF, ex. ALF n° 570 *ma fille*, ALF n° 147 *bon - bonne*

figure 223 : les voyelles de l'occitan selon Olivieri et Sauzet (2016)

|      | tonique libre              |   | pré-tonique | post-tonique d'appui | post-tonique ailleurs |
|------|----------------------------|---|-------------|----------------------|-----------------------|
| Ī    | → /i/                      | → | [i]         |                      |                       |
| ĩ    | → /e/                      | → | [e]         | [e]                  | ∅                     |
| Ē    |                            | → |             |                      |                       |
| ĕ    | → /ɛ/                      |   |             |                      |                       |
| Ă, Ā | → /a/                      | → | [a]         | [ɔ]                  | [ɔ]                   |
| Ū    | → /y/ (historiquement /u/) |   | [y]         |                      |                       |
| ũ    | → /u/ (historiquement /o/) | → | [u]         | *[õ] → [e]           | ∅                     |
| /ō   |                            | → |             |                      |                       |
| ö    | → /ɔ/                      | → |             |                      |                       |

i ← iō, ĕō  
u emprunts  
y

En syllabes atones internes l'occitan présente 5 contrastes vocaliques. La distinction entre voyelles périphériques et centrales /e/-/ɛ/ et /u/-/ɔ/ est éliminée, comme en italien ou en gallo-portugais. Notons bien que le changement en chaîne de /u/ → /y/ et de /o/ → /u/ fait en sorte que /ɔ/ atone se neutralise bien avec /u/. L'occitan moderne contraste donc habituellement les cinq voyelles /i/, /e/, /a/, /u/, /y/ en syllabe pré-tonique. Dans les dialectes du limousin et du nord du Languedoc, le /a/ pré-tonique est prononcé [ɔ] (cf. Olivieri et Sauzet, 2016, p. 234).

Dans la syllabe post-tonique, l'on trouve aussi 5 contrastes vocaliques, mais deux seulement sont hérités du latin tardif et du gallo-roman, les autres sont issus de changement subséquents. La voyelle post-tonique la plus fréquente et héritée du latin tardif est le [ɔ], parfois prononcé [o] ou [a] (Nice, Montpellier) issu du /-A/ latin final, ex. TERRA → occ. *tèrra* [tɛr:ɔ] 'la terre'. Les raisons pour la considérer encore comme une réalisation de /a/ incluent le fait qu'elle est dans une relation mutuellement exclusive avec [a] pré-tonique et [ɔ] post-tonique.<sup>1647</sup>

L'on trouve aussi /e/ en post-tonique finale dans des mots comme *òme* ← HÖMĪNEM et *jove* ← IUUVĒNEM. Sauzet la considère comme une voyelle paragogique après un groupe consonantique, ex. MOBILE → occ. *mòble* 'un meuble', NEGRO → occ. *negre* 'noir' ; explication plausible, mais qui doit

<sup>1647</sup> En réalité la production de cette voyelle peut varier beaucoup entre les dialectes. Dans le Limousin par exemple, la chute du /s/ du pluriel a causé un allongement donnant des contrastes comme *la taula* [lɔ 'tawɔ] 'la table' vs. *las taulas* [la: 'tawla:]. Parfois ce contraste est plus subtil : [ɑ] au singulier, [a] au pluriel. Dans le Médoc, l'on trouve l'arrondissement et la fermeture de /-a/ qui peut atteindre la valeur du [u]. Cette prononciation était aussi typique des juifs d'Avignon (Szajkowski 2010). L'on trouve aussi la valeur [ə] pour /a/ dans l'ouest de la Gascogne.

être juxtaposée à côté de la survie de /e/ dans cette position et du passage de /o/ → /ø/ → /ɨ/ → /e/, voire directement de /o/ d'appui à /e/ par le désarrondissement.

L'on trouve un /-i/ post-tonique, mais celui-ci est issu de terminaison -ĪUM et -ĒUM, ex. ŌLĒO → \*'ɔljə → \*'ɔlj → *òli* 'huile'. En gallo-roman ces mots terminaient encore par une voyelle étymologique. L'on trouve aussi un /u/ final par exemple dans les mots empruntés à l'espagnol ou à l'italien, ex. *carraco* [ka'r:aku] 'gitan' ou encore comme conditionnement d'une syllabe précédemment pénultième, ex. NŪBĪLŪM → \*nibɪlɐ → \*nivɐlɐ → \*nivɐɫ → \*nivol → occ. *nivol*. Enfin on trouve de très occasionnels /y/ finaux, par exemple dans le mot *patus*, aussi attesté *patis* ou *patis*. Sans étymologie claire, la présence du /y/ final est marginale, les autres étant passé à /o/ avant de chuter.

Comme toutes les langues gallo-romanes, l'occitan est connu pour la syncope et l'apocope des voyelles post-toniques, sauf lorsqu'elle est retenue comme voyelle d'appui. L'on trouve donc la chute systématique de la post-tonique dans NĀSUM → occ. *nas* [nas] 'le nez' et MĀRE → occ. *mar* [mar] 'la mer', mais la rétention du /a/ comme [ɔ] dans GŪLAM → occ. *gola* ['gula] 'la gueule'. Encore dans la langue moderne Oliviéri et Sauzet (2016, p. 327) signalent que la perte des voyelles finales atones est encore fréquente devant une autre voyelle.<sup>1648</sup> Nous retenons que le système de l'occitan est parfaitement dérivable du gallo-roman que nous avons proposé.

Pour conclure cette partie; il est utile de reprendre les traits propres de l'occitan qui le distinguent de ses voisins linguistiques.

### Phonologie

1. De façon générale, l'occitan ne connaît pas les voyelles fermées /o/ et /ø/, du moins pas comme contraste phonologique, ce qui le distingue du fr. et du frpr.
2. Les voyelles nasalisées préservent généralement le timbre de la voyelle orale correspondante ce qui contraste avec le fr. et le frpr. où la voyelle nasalisée tend à s'ouvrir.
3. L'occitan prononce [y], l'ancienne voyelle /Ū/ comme le fr. et le frpr., mais qui le distingue du cat.
4. L'occitan connaît la diphtongaison de /Ĕ/ et /Ŏ/, mais seulement lorsque suivi par une consonne palatale, ex. NŌCTE → *nuèch* [nɥɛʃ], ce qui est partagé partiellement avec le fr. et le fr.pr. et le cat., mais cela le distingue de l'espagnol où la diphtongaison est systématique.
5. Les voyelles latines /Ē/, /Ī/, /Ō/, /Ū/ n'ont pas subi la diphtongaison « française » ce qui la distingue du fr., du frpr., du romanche et de certaines variétés d'Italie septentrionale.
6. Les voyelles latines /Ō/ et /Ū/ se sont fermées en [u], mais cela est relativement récent et le trait est partagé par le fr. Cependant cette fermeture le distingue du cat. du cast. et du frpr.
7. Les voyelles latines /Ā/ et /Ą/ sont préservées comme /a/ à la différence du français, et ceci même après consonnes palatales, ce qui le distingue du frpr.

<sup>1648</sup> Oliviéri et Sauzet (2016) : « In Provençal ... syntactic phonetics mostly involves hiatus reduction. Loss of final stressless vowels before another vowel is common to all dialects where equivalents of the following sentence could be found: *lo brave òme arriba a quatre oras* [luβraβ ,ɔmar :iβ aka'truɔs] 'le bon homme arrive a quatre heure' (p. 327); ils notent que même les voyelles toniques peuvent chuter pour éviter un hiatus, ex. *aquò èra* 'ce qui était' prononcé [a'kɛrɔ] en langadocien.

8. L'occitan préserve la voyelle post-tonique et préserve même différentes qualités vocaliques dans la finale atone (essentiellement *a* vs *e*) ce qui le distingue du français, et dans une moindre mesure, du frpr.
9. Les voyelles pré-toniques de l'occ. [e] et [ə] sont plus stables, n'alternant pas avec [∅] comme c'est le cas en français.
10. La syncope des syllabes post-toniques est régulière comme en fr., en, frpr. en cat. et en cast. ce qui élimina les accentuations proparoxytons, sauf en niçois où cette voyelle a plus souvent survécu.

### Morphologie

1. Le système verbal, partagé avec le cat. se démontre assez différent du fr., du frpr. du cast. et de l'it.
2. La présence de contrastes de personnes sur le verbe permet le non-usage des pronoms comme en esp. ou en it., mais en contraste avec le fr. et le frpr.
3. La 3<sup>e</sup> personne du pluriel et le pronom réfléchi sont employés dans les expressions indéterminées, ce qui contraste avec le *on* ← HÖMO du français.
4. Le passé simple et l'imparfait du subjonctif continuent d'être employés en contraste avec le fr.
5. Le subjonctif est maintenu dans les prohibitions, ce qui contraste avec le fr., le frpr. et l'it.
6. L'occitan continue de permettre la formation de diminutifs, ce qui contraste avec le lexique plutôt fixe du français.
7. L'ordre de mots est plus libre qu'en fr. ou en frpr.

### Lexique

1. Le lexique des dialectes occitans est similaire, bien qu'évidemment la majorité du lexique est aussi partagé avec les langues romanes avoisinantes.

Ronjat (1930) emploie la liste pour démontrer la proximité de l'occitan avec le cat. et même sa distance limitée de l'italien par rapport au français, mais Ronjat ne mentionne qu'une partie des traits de la langue, ne discutant ni de la lénition des consonnes intervocaliques et en coda, ni des apocopes caractéristiques du gallo-roman.

L'occitan se découpe en plusieurs variétés, bien que nous n'élaborions pas sur ces dialectes, l'on peut reconnaître les traits dialectaux suivants :

#### Le gascon landais

Le landais connaît le passage de /e/ occitan à [œ], phénomène que nous trouvons aussi dans certains dialectes de l'Auvergne septentrionale ; cela nous rappelle le passage au /ə/ tonique du catalan béléorique avec l'ajout d'arrondissement labial. Dans ce dialecte la labialité a pris le rôle de l'ancien trait périphérique de /e/ et les anciennes voyelles mi-ouvertes /ɛ/ et /ɔ/ sont réalisées mi-ouvertes (relâchée [ɛ], [ɔ] en syllabe entravée et comme [e], [o] en syllabes toniques libres. L'on notera qu'en

Gascon, toutes les voyelles finales ont fusionné en *schwa* [ə], mais que cette voyelle ne chute pas (cf. Jochnowitz, 1973, p. 93).

### L'auvergnat

Comme en français l'auvergnat a développé un contraste de longueur compensatoire par la chute du /s/ en coda/.

### Le limousin

Comme en français le limousin a développé un contraste de longueur compensatoire par la chute du /s/ en coda, ex. CANTAS → lim. *chantas* [sã:'ta:] 'tu chantes', distinct de CANTAT → lim. *chanta* [sã:'tɔ] 'il/elle chante'. Le limousin est particulier parmi les langues occitanes pour le développement des voyelles nasales phonologiques et non pas juste allophoniquement nasalisées.

### L'arlésien

À Arles la voyelle /y/ de l'ancien /u/ ← /Ū/ latin est aujourd'hui remplacée par la voyelle [ø] en syllabe tonique libre, ou [œ] dans la tonique entravée. Ainsi un mot tel que MŪSCŪLO → *muscle* se prononce [mø:skle] et se trouve jusqu'à la frontière catalane.

## xix. La langue d'oïl, gallo-roman septentrional

Le terme *langue d'oïl* regroupe les dialectes romans du nord de la France et de la Belgique. Le terme s'emploie principalement pour les dialectes du Moyen âge, voire de l'ancien français, car c'est le dialecte prestigieux des rois de France et ensuite de la Bourgeoisie Parisienne qui depuis sont devenus la *lingua franca* de la nation entière, d'où l'appellation français et le remplacement des différentes « langues d'oïl » par des français régionaux. Lodge (1997) illustre bien comment le français de Paris est un compromis entre les traits dialectaux des régions adjacentes, du Nord, de la Champagne et de la vallée de la Loire.

La langue d'oïl se distingue traditionnellement de la langue d'oc, par le fait que ses locuteurs disent *oui* ← *oïl* ← \*ɔjɪl ← HOC ILLE 'c'est ça' pour répondre à l'affirmatif contre les pays d'oc, où *oc* ← HÖC 'ce'. Visiblement, la dénomination de cette division est de nature expressive et lexicale plutôt que de nature syntaxique ou phonologique. Certes, certains critères phonologiques accompagnent la langue d'oïl, notamment la réduction de toute voyelle finale en *cheva* et la chute des voyelles qui ne sont pas contraintes de rester en tant que voyelles d'appuis. L'on peut aussi trouver des critères tels que le degré de la lénition des consonnes intervocaliques, mais c'est grâce à Ronjat (1930) que l'on doit admettre qu'entre langue d'oc et langue d'oïl, la « muraille » est imaginaire et « qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord de ceux du Midi » (p. 3). Dans le cadre de notre enquête, le critère qui isole la langue d'oïl de sa consœur d'oc et plus généralement des autres langues romanes est la réduction des voyelles finales en *cheva* au cours du Moyen Âge et leur chute totale au début de la période moderne. Nous estimons que c'est cette réduction extrême de la voyelle atone finale qui est le critère qui regroupe les dialectes français.

Le *cheva* du français prend plusieurs qualités : /ə/, /œ/, /ø/, ce dernier étant systématiquement sa valeur lorsque le *cheva* est en fin de la phrase phonologique et donc, en français, tonique, par exemple dans *regarde-le* [ʁəgaʁdə'lø]. Tandis que dans le français standard, la prononciation du *cheva* est plutôt contrainte par la phonologie de la phrase et l'évitement de groupes de consonnes (cf. Scheer, 2015; Smith, 2016, § 18.4.1.3), dans le français du midi, le *cheva* étymologique est plus souvent prononcé, ce qui représente probablement un trait du substrat occitan où les voyelles post-toniques /a/ (prononcée [ɔ]) et /ə/) font encore partie du système phonologique.

Selon Hutin et al. (2021), il y a un consensus qu'en français moderne le *cheva* intérieur est une voyelle lexicale tandis qu'en finale absolue elle est épenthétique. C'est aussi l'avis de Tranel (1981) et Eychenne (2019). Cependant, d'autres modèles comme le CVCV mettent ces deux voyelles sur le même pied d'égalité en tant que noyaux flottants. Dans le chapitre 12, nous avons suggéré que la survie tardive de voyelles finales contrastives aurait pu encore caractériser certains dialectes d'oïl.

## b. Les réductions dans les langues indo-européennes, non-romanes

Dans le but de démontrer que la réduction des voyelles est un phénomène propre au langage et non pas une spécificité de la langue latine, il nous semble pertinent d'offrir quelques exemples de réduction provenant des langues non-romanes. Nous commencerons par l'anglais une langue de la famille germanique.

### i. l'anglais

L'anglais est une langue connue pour sa forte réduction des voyelles atones. Selon le dialecte et selon l'analyse la langue présente entre une et trois voyelles réduites qui portent toutes, et peut-être incorrectement le nom de *schwa*. Lorsque l'auteur était étudiant en Sciences du langage, on enseignait que toutes les voyelles atones de l'anglais étaient réduites à /ə/, dans une tradition remontant au moins jusqu'à Chomsky et Halle (1968), mais cette explication est *réductrice* (veuillez excuser le jeu de mot).

Traditionnellement, l'anglais est décrit comme ayant un contraste de trois voyelles en syllabes atones : /ə/, /ɪ/ et /ʊ/ (cf. Gimson, 1962; Roach, 2010) bien que les signes utilisés pour décrire ces phonèmes non périphériques peuvent varier. Selon Tasker (2018) la prononciation de la voyelle est fortement associée au caractère graphique de la voyelle où <e>, <a> = /ə/, <o> et <u> = /ʊ/ et <i> = /ɪ/. Cela nous rappelle la situation du latin mérovingien, où l'orthographe classique est généralement respectée (à l'intérieure des normes que nous avons exposé) malgré les évolutions internes à la langue.

En anglais, comme en français le terme *schwa* est habituellement réservé pour la voyelle centrale et médiane [ə], ce qui est descriptivement insuffisant pour les individus qui s'intéressent à la prononciation de l'anglais. Ainsi Messum (2002), coach d'articulation, a introduit les termes *schwi* pour la voyelle réduite antérieure regroupant les réalisations [i]-[ɪ]-[ɨ]-[ɘ] et *schwū* pour la voyelle réduite postérieure, regroupant les prononciations [u]-[ʊ]-[ʘ]-[ɵ]. Ici, nous adoptons les symboles ɪ *schwi*, ʘ *schwū* et ə *schwa*.

Szigetvári (2021) est de l'avis de Wells (2008) que les voyelles réduites [ɪ] et [ʊ] peuvent se réduire davantage vers [ə], ex. *rocket* ['rɑ.kɪt] ou ['rɑ.kæt], *record* [rɪ.kɔ:d] ou [rə.kɔ:d] en anglais britannique, *accurate* ['æ.kjʊ.rət] ou ['æ.kjə.rət], *speculate* [spɛ.kjʊ.leɪt] ou [spɛ.kjə.leɪt]. Cela nous rappelle la situation de l'italien de Bari, où un /u/ atone pouvait d'avantage se réduire vers [ə] à l'interne. Or les valeurs [ɪ] et [ʊ] sont préservées en finales sous l'influence de consonnes dentale/palatales et vélaires respectivement, ex. *ostrich* ['ɑs.trɪʃ] mais difficilement ??['ɑs.trəʃ] tout comme, *volume* ['vɑ.ljʊwm] mais difficilement ??['vɑ.ljəwm].<sup>1649</sup> La situation des voyelles finales est d'autant plus compliquée que certains locuteurs contrastent la finale entre *studded* ['stʊdɪd] (ou ['stʊdəd]) et *studied* ['stʊdɪd] de même que *taxes* ['tæ.ksɪs] vs *taxis* ['tæ.k.sɪs] 'des taxis'.<sup>1650</sup>

Dans une étude sur l'anglais du Derby, Tasker (2018) a bien trouvé que les F2s relatives étaient plus hautes pour les voyelles écrites <i>, moins haute pour les voyelles écrites <a> et intermédiaire pour celles écrites <e>, mais ce dernier, plutôt que d'agir de manière catégorique semblait exister sur une échelle gradiente entre [ɪ] et [ə]. Cela suggère, que ces anglophones continuent de colorer le [ə] basé sur son identité graphique. Étant donné que les graphies sont des représentations partielles du système phonologique, du moins d'un système phonologique ancestrale, nous trouvons plus pertinent de parler des phonèmes que des graphies dans ces cas-là.<sup>1651</sup>

Si trois contrastes /ə/, /ɪ/ et /ʊ/ semblent être possibles, il semble que fréquemment le /ʊ/ est réduit davantage vers une voyelle plus centrale et cesserait d'être distinct chez certains locuteurs. Le Oxford University Press a même conçu un symbole <ɸ> pour représenter la coexistence de prononciations [ʊ] et [ə] dans un mot comme *awful* /ˈɔ:fəl/ prononcé soit ['ɔ:fʊl] soit ['ɔ:fəl]. Cette voyelle labiale avec une prononciation parfois non-labiale, est probablement la même décrite par Bolinger (1986) comme réduite et arrondie [ə] dans *willow* 'le boulot' prononcé ['wɪl.əʊ] dans l'anglais britannique ou ['wɪləʊ] dans l'anglais américain, ou encore dans *omission* /ə'mɪʃən/ 'omission' prononcé [oʊ'mɪʃən] dans l'anglais américain, mais clairement plus [ʊ'mɪʃən] ou [əʊ'mɪʃən] dans l'anglais britannique. Cette voyelle semble témoigner d'énormément de variation.<sup>1652</sup> On trouve également

<sup>1649</sup> Cette analyse des atones comme *happy* ['hæpɪ] 'heureuse', *value* ['væ.ljʊw] est essentiel pour expliquer la distribution de ces voyelles, atones mais donnant l'impression des voyelles ATR /i/ et /u/ (cf. Szigetvári 2020, mais attention il utilise les symboles <i> pour [ɪ] et <u> pour [ʊ]).

<sup>1650</sup> Ce dernier peut aussi se prononcer ['tæ.ksɪs] dans le sens biologique 'ordre' du grec *τάξις* (táxis). Du latin médiéval *taxa* 'une taxe' via l'allemand *Taxameter*, il attesté *taxamètre* en 1901. Une forme compétitrice *taximètre* est attestée pas plus tard que 1907 et celle-ci se trouve déjà en anglais à partir de 1898 comme *Taximeter*. Selon le TLFi, c'est grâce à l'helléniste Théodore Reinach que la forme hellénisante a été retenu.

<sup>1651</sup> Tasker (2019) défend son approche à l'analyse des voyelles atones : « It is important to note though that vowel quality in unstressed syllables is partly related to their pre-reduced historical pronunciations. Although by no means a perfect relationship, there is a link here between the historical pronunciation of an unstressed vowel and its orthographic representation... Therefore, I take an alternative approach to examining unstressed vowel quality differences, by looking at differences between spellings. By taking this approach, we distance ourselves from the problem of how exactly to define schwa. Additionally, as well as simply investigating the extent of a distinction between /ɪ/ and /ə/, I also examine differences between groups of vowels that were historically different forms. » (p. 1545). Nous ne sommes pas certains que cette approche orthographique soit vraiment préférable, mais introduit la possibilité que l'orthographe puisse contribuer au maintien d'un lien allophonique entre la voyelle pleine écrite et la voyelle réduite prononcée. Or, nous partageons avec Tasker, l'avis que la nature gradiente de la réduction suggère que la neutralisation des valeurs historiquement distinctes n'est pas encore complète, ce qui correspond à la situation que nous proposons pour le latin mérovingien.

<sup>1652</sup> Toutes les prononciations discutées sont observables sur Youglish.com.

une voyelle [ʊ] dans des mots comme *influence* ['ɪnfluəns] ou ['ɪnfluwəns] qui contribuent à la « perception » d'un /ū/ dans la syllabe atone (cf. Jones et al. 2011).

Une étude plus récente, de Flemming et Johnson (2007) a démontré que certains dialectes américains contrastent au moins deux voyelles réduites [ə] et [ɪ] tel que exemplifié par les paires minimales *Rosa's* ['ɹoʊzəz] 'à Rose' et *roses* ['ɹoʊzɪz] 'des roses'<sup>1653</sup>. Si la notation de cette paire minimale remonte à Trager et Bloch (1941, p. 228) qui notent le [ɪ] grâce à un <ə̃>, la graphie <i> apparaît dans la publication de Trager et Bloch (1951).

Flemming et Johnson (2007) montrent par un nombre de presque-paires-minimales qu'il existe plusieurs schwas distinctifs en anglais, au moins en syllabes finales atones. On reproduit ces exemples dans la figure 224

**figure 224 : Le contraste de deux voyelles réduites en syllabe finale**

|        | [ɪ]        |          | [ə]        |
|--------|------------|----------|------------|
| roses  | ['ɹoʊzɪz]  | Rosa's   | ['ɹoʊzəz]  |
| leases | ['li:sɪz]  | Lisa's   | ['li:səz]  |
| rushes | ['ɹʊʃɪz]   | Russia's | ['rʌʃəz]   |
| ages   | ['eɪdʒɪz]  | Asia's   | ['eɪzəz]   |
| hinges | ['hɪndʒɪz] | ninja's  | ['nɪndʒəz] |
| mazes  | ['meɪzɪz]  | sofas    | ['soʊfəz]  |
| boxes  | ['bɒksɪz]  | vodkas   | ['vɒdkəz]  |
| judges | ['dʒʌdʒɪz] | sodas    | ['soʊdəz]  |
| bushes | ['bʌʃɪz]   | alphas   | ['alfəz]   |

L'étude de Flemming et Johnson (2007) a démontré que leurs interlocuteurs de l'Ouest américain (selon la définition de Labov, Ash et Boberg (2006)), faisaient tous une distinction catégorique entre [ə] issu de /a/ atone et [ɪ] issu des autres voyelles et dont le F1 était plus faible se situant autour de celui de [ɪ] et [ʊ] ; le [ɪ] avait aussi un F1 supérieur à [ə] témoignant de sa légère antériorité

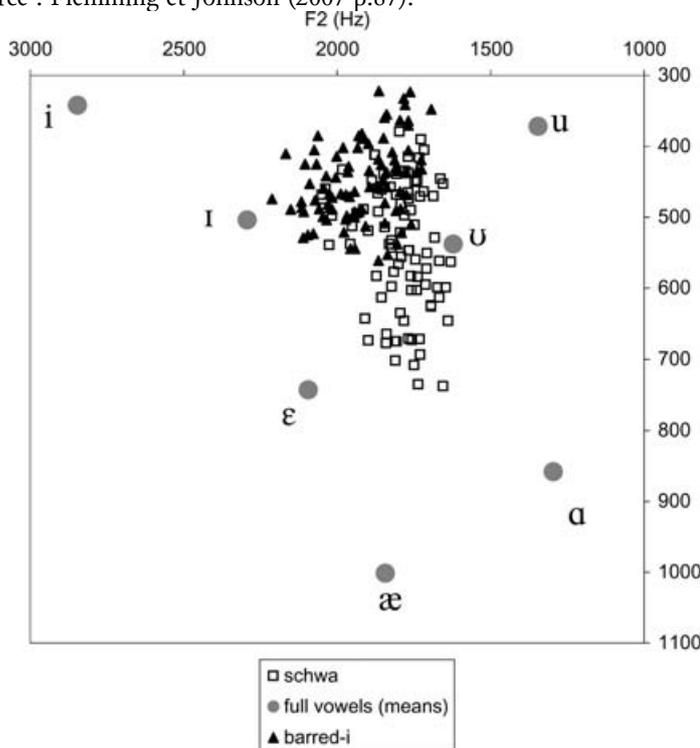
<sup>1653</sup> Pour la phonétique de l'anglais voir Ladefoged (2005) et Ladefoged et Johnson (2015) et Harris (1994). Kreidler (2004, p. 226, 246) admet une double réalisation de la voyelle réduite soit [ɪ] soit [ə] dans l'anglais, mais il considère que la variation dépend du contexte et du dialecte et représente une seule entité /ə/.

phonétique.<sup>1654</sup> Il est intéressant de noter que sur le plan phonologique, c'est le /ɪ/ qui est phonologiquement neutre, représenté par l'élément |@| dans certaines versions de la théorie des éléments (cf. J. Harris, 1994). La voyelle réduite /ə/ phonétiquement plus ouverte (il y a une différence d'environ 110 Hz selon Flemming et Johnson (2007, p. 89)), serait phonologiquement l'association de l'élément neutre |@| en tête associé à l'élément |A| d'aperture.

Selon Backley (2011, p. 37) la résonance de base (*an. baseline resonance*) de l'anglais serait [ɪ] et il le considère comme distinct de [ə] et de [ɪ]. Personnellement, dans notre dialecte, celui des prairies canadiennes, nous ne notons aucune différence entre la supposée voyelle épenthétique [ɪ] de *hinges* [hɪndʒ\_z] 'des charnières' et la voyelle /ɪ/ du verbe *she cringes* [kɪndʒ\_z] 'elle recroqueville'.

figure 225 : fréquences F1 et F2 des voyelles réduites en [ɪ] et en [ə] comparées aux voyelles pleines

(Source : Flemming et Johnson (2007 p.87).



Hayes (1995, p. 14 n.) révèle un phénomène essentiel pour comprendre la réduction des voyelles. En anglais, en position interne, toutes les voyelles réduites aboutissent en [ɪ] tandis qu'en fin de mot, il trouve quatre voyelles contrastives : /i/, /ə/, /oʊ/ et la voyelle rhotique /ə/. Mais, selon l'analyse, il arrive aussi qu'on trouve des voyelles atones pleines, ex. /ɛ/ dans *document* ['dɑ.kjʊ.mənt] 'documenter' ayant peut être un accent secondaire, vs. *document* ['dɑ.kjʊ.mənt] 'un document'. Idem, on trouve /æ/ dans l'initiale de *ambition* [æm.'bɪ.ʃʊn], /ʌ/ dans [ʌn.'noʊn], /aɪ/ dans *idea* et /ɔɪ/ dans *royale*. Il semblerait que la position initiale offrira une résistance plus importante à la réduction vocalique (§ 8.4.3.). En syllabe finales, en plus des voyelles réduites [ɪ] (ou [ɪ]), [ʊ] et [ə] on trouve

<sup>1654</sup> Les auteurs ont pu exclure la possibilité que /ə/ soit un effet morphophonologique, par exemple du possessif. Il s'avère que le pluriel *sofas* ['soʊfəz] 'des canapés' et le possessif *sofa's* [soʊfəz] 'du canapé' sont réalisés de la même manière.

aussi des voyelles pleines comme /ū/ dans *grandma* (parfois réduit à un [ə:] long), /ɔ/ dans *outlaw*, /ū/ dans *tofu*, /ī/ dans *manatee*, mais aussi les diphtongues /eɪ/ dans *Friday*, /ou/ ou /əʊ/ dans *piano*, /aʊ/ dans *recount*,

On ne peut pas rentrer dans le débat sur l'existence et le placement de l'accent secondaire ou même tertiaire en anglais et l'éventail exact des voyelles qui se trouvent en syllabes atones. D'un part ces voyelles varient entre les dialectes et même entre les locuteurs, car comme nous semblons devoir le conclure, la réduction en anglais est encore gradiente, témoignant semblablement de la lénition active des voyelles dans la langue. Pour terminer cette section, bien que le système accentuel d'une langue très étudiée comme l'anglais, reste imparfaitement compris, il nous offre aussi l'indice que plusieurs voyelles réduites peuvent co-exister dans un même système avec les voyelles pleines toniques, des voyelles pleines atones, des voyelles phonétiquement réduites ou encore un sous-ensemble de voyelles autorisées par la phonologie. L'anglais présente aussi des effets de syncope des voyelles atones.

**figure 226 : voyelles réduites en anglais britannique et américaine**

|  | British                                | American   | Other   |
|--|--|--|---|
| <i>laboratory</i>                      | /lə'bdɔɪət(ə)ɪ(j)/                     | /'læb(ə)ɪə,tɔɪ(j)/   | Can. /'læbɪə,tɔɪ/,<br>/'læbɪ,tɔɪ/,<br>/lə'bdɔɪ,tɔɪ/ |
| <i>armoury</i>                         | /'ɑ:.mər.ɪ(j)/                         | /'ɑ:r.mə.ɪ(j)/   |   |
| <i>treasury</i> ←<br><i>trésorerie</i> | /'treɪzəri.ɪ(j)/,<br>/'treɪz.əri.ɪ(j)/ | /'tri:zəri(j)/   |   |
| <i>inventory</i>                       | /ɪn'ven.tə.ɪ(j)/,<br>/'ɪn.vən.tɪ(j)/   | /'ɪn.vən.tə.ɪ(j)/, /'ɪn.vən.tɔ.ɪ(j)/,<br>/'ɪn.vɪn.tɔ.ɪ(j)/ |   |
| <i>collaboration</i>                   | /kə,læb.ə'reɪ.fən/                     | /'kə,læbə'reɪfən/  |   |
| <i>infantry</i>                        | /'ɪn.fən.trɪ(j)/                       | /'ɪn.fən.trɪ(j)/<br>/'ɪn.fɪn.trɪ(j)/                       |   |
| <i>factory</i>                         | /'fæk.təri(j)/                         | /'fæktəri(j)/<br>/'fæktɪ(j)/                               |   |
| <i>preference</i>                      | /'prɛf(ə)ərəns/                        | /'prɛf(ə)ərəns/, /'prɛfɪərəns/, /'prɛfɪərəns/              |   |
| <i>discriminate</i><br>(v.)            | /dɪ'skrɪm.i.,neɪt/                     | /dɪ'skrɪm.ə.,neɪt/, /dɪs'krɪmɪ.neɪt/                       |   |
| <i>discriminate</i><br>(adj.)          |  | /dɪs'krɪmɪnət/, /dɪs'krɪmɪnɪt/,                            |   |
| <i>discrimination</i>                  | /dɪ'skrɪm.i'neɪ.fən/                   | /dɪ'skrɪm.ə'neɪ.fən/,<br>/dɪ'skrɪmɪ'neɪ.fən/               |   |
| <i>every</i>                           | /'evri/, /'ev.(ə)ɪ(j)/                 | /'evri/, /'ev.(ə)ɪ(j)/                                     |   |
| <i>glossary</i>                        | /'glɒs.əri(j)/                         | /'glɒsəri(j)/  |   |
| <i>dentistry</i>                       | /'den.tɪ.stri(j)/                      | /'dɛn.tɪ.stri(j)/  |   |
| <i>dictionary</i>                      | /'dɪkʃənəri/,<br>/'dɪkʃnəri(j)/        | /'dɪkʃənəri(j)/  |   |
| <i>vocabulary</i>                      | /vəʊ'kæbjʊləɪ(j)/<br>/və'kæbjʊləɪ(j)/  | /vəʊ'kæb.jə.lɛ.ɪ(j)/, /və'kæbjələɪ<br>ɪ(j)/                |   |

Les variations entre voyelle pleine, voyelle réduite et Ø dans l'anglais nous amènent aux conclusions suivantes :

1. La voyelle réduite [ə] a une distribution assez réduite. C'est notamment le réflexe des voyelles postérieures rondes en syllabes atones. Cependant, nous trouvons parfois la forme non réduite /ou/ - /əu/ à l'initiale, ce qui indique aussi la force de cette position, ex, /vov'kæb.jə.lɛr.ɪ(j)/. Lorsque l'initiale est réduite, nous trouvons soit la voyelle /ə/ soit le /ɔ/. Cette [ə] s'entend comme voyelle réduite, intermédiaire entre la vraie diphtongue [ou] et la voyelle maximale réduite [ə], ex. *vocabulary* (cf. *youglish*). Cette [ə] est nettement discernable dans certains anglais britanniques dans des mots comme *aweful* /'ɔ:fʊl/ (cf. *youglish*) dont l'arrondissement est si présent qu'on peut presque entendre ['ɔ:fʊl] avec la voyelle fermée. Dans tous les cas, cette voyelle réduite [ə], prononcée en parlois [ʊ] est très souvent réduite à une prononciation [ə], mais notez bien que l'on n'entend jamais une prononciation [vɪ'kæb.jə.lɛr.ɪ(j)] ou ['ɔ:fɪl]. La voyelle [ɪ], le *schwi* n'est pas un remplacement possible du [ə] en anglais.
2. La voyelle [ɪ], *schwi*, se retrouve dans des contextes assez larges. Par exemple le /ɛ/ atone de *inventory* dans l'anglais américain peut bien se transformer en [ɪ]; ici on peut, limite, aussi prononcer [ə], nous pensons sous l'influence du /v/ en attaque.
3. Là où le /ɪ/ se rencontre le plus souvent, c'est dans les mots qui terminent par -y, ex. *happy* 'heureux', *petty* 'petit'. Traditionnellement les dictionnaires anglais transcrivent cette voyelle comme <i>, bien que les prononciations plus traditionnelles britanniques aient une prononciation [ɪ] de cette voyelle. La nature atone de la voyelle est démontrée par le *flapping* des occlusives dentales précédentes, ex. *petty* /'p<sup>h</sup>ɛ.t<sup>h</sup>ɪ/ → ['p<sup>h</sup>ɛ.ɪɪ]. Ce qui est perçu comme la périphérisation de cette voyelle (an. *happy tensing*) peut être compris par l'allongement final de la voyelle par l'insertion d'une semi-voyelle [j], [ɪ]. De façon générale, les voyelles atones écrites <i>, ex. *discrimination* sont toutes prononcées [ɪ], mais peuvent aussi se prononcer [ə]. Cette variabilité se trouve notamment dans la marque du pluriel <es> ou du génitif <'s> ou les deux prononciations sont entendues, ex. *houses* ['hauzɪz] ou ['hauzəz] pareil *house's* ['hauzɪz] ou ['hauzəz], l'on trouve aussi une valeur intermédiaire [ɪ], sans doute ce que Backley (2011) note [ɪ], mais nous ne pensons pas que ce soit une valeur phonologique à part. Pareil, [ə], n'est pas une prononciation possible pour cette voyelle. Enfin, même <a> comme dans *laboratory* peut se prononcer avec [ɪ], par exemple dans le dialecte canadien des prairies ['læbɪ.tɔɪɪ].
4. Enfin, on trouve la prononciation [ə] qui semble pouvoir se substituer aux deux autres voyelles réduites à peu près en tout temps. Si les voyelles graphiées <a> à l'interne semblaient pouvoir se prononcer [ɪ], un <a> final est obligatoirement prononcé [ə], ex. *sofa* ['sou.fə], *Rosa* ['rouzə]; la substitution de /ɪ/ ou /ə/ est

absolument proscrite dans cette position, donc pas de \*[sou.fi] ou \*[sou.fu] de \*[jouzi] ou \*[jouzu].

En résumé, les voyelles postérieures peuvent rester distinctes comme [ø], qui se neutralise avec [ə] dans de nombreux dialectes. Les autres voyelles non postérieures deviennent [ɪ] qui peut aussi alterner avec [ə], dans plusieurs positions, mais pas en finale. Enfin le <a> final, /ɑ/ ou /æ/ sous-jacents, se prononce toujours [ə] et n’alterne ni avec [ɪ] ni avec [u], ce qui nous permet de distinguer son statut à part. Pour être clair, l’on peut traiter de trois contrastes en syllabes atones :

- La voyelle postérieure, /ø/ qui alterne entre [u] et [ə]
- La voyelle antérieure qui regroupe toutes les autres voyelles non-postérieures et non-ouvertes, /ɪ/ qui alterne [ɪ] et [ə]
- La voyelle ouverte, /e/ qui se prononce toujours [ə].

## ii. Le bulgare

Le bulgare est une langue slave qui contraste 6 voyelles en syllabe tonique, mais seulement 3 en syllabes atones.

Selon Backley (2011, p. 34) la réduction des contrastes dont témoigne le bulgare est assez commune, car chacune des voyelles réduites est aussi l’une des voyelles pleines possibles. Selon, Backley, le critère qui caractérise l’inventaire des voyelles réduites en bulgare est une interdiction de l’élément |A| de l’aperture dans ces syllabes atones,

figure 227 : la réduction vocalique en bulgare (Backley, 2011)

| tonique |   | atone |
|---------|---|-------|
| /i/     | → | [i]   |
| /e/     |   |       |
| /u/     | → | [u]   |
| /o/     |   |       |
| /ə/     | → | [e-ə] |
| /a/     |   |       |

ainsi /e/ |IA| → |IA| → /i/ tandis que /o/, |UA| → |UA| → /u/. Il propose également que /a/, |A| → |A| et devient donc phonologiquement /ə/. Cependant, lorsqu’on regarde dans les données dialectales et phonétiques, on trouve que le /a/ atone est aussi souvent réalisé [e], surtout en position finale atone, ex. *остра* [ˈɔstr-ɐ] ‘aiguisé’, *крава* [ˈkrɑːvɐ] ‘vache’, *година* [gɔˈdɪnɐ] ‘l’année’ ([SoundComparison.com](http://SoundComparison.com)). En revanche, ce /a/ sous-jacent est bien réalisé [ə] dans les atones non-finales, ex. *замръзнало* [zəˈmrɔznɐlo] ‘il a gelé’ et [blɔgəˈslavɪm]. Alors, on pourrait postuler que [e] est simplement une variante de /ə/, mais le fait que [e] soit situé entre le *cheva* et la voyelle sous-jacente /a/ suggère soit que la réduction du /a/ est gradiente et non pas catégorique, soit que la réduction s’exprime par différents allophones [e] en finale et [ə] ailleurs. Dans tous les cas, il est clair que [e] et [ə] ne sont pas contrastifs en position atone.

### c. Résumé

La liste des langues qui pratiquent une réduction synchronique des atones est bien plus longue ; nous avons dû trancher parmi nos exemples. Après la présentation de ce petit catalogue, l'on peut quand-même voir que la réduction des voyelles atones est un phénomène inter-linguistique fréquent. Dans ces cas, nous l'avons bien vu, la réduction de la durée des voyelles menait directement à l'hypo-articulation des cibles, ce qui sur le long terme pouvait mener à une perte de contrastes.

En revanche nous n'avons étudié aucun système dans lequel les voyelles pleines contrastives alternent avec  $\emptyset$  sans passer par une phase de réduction. Équipés d'une théorie de la réduction des prééminences et d'une réduction du nombre de contrastes, nous pensons avoir offert dans cette thèse une explication probable pour les réductions qui semblent caractériser la langue de la période gallo-romane.



## Bibliographie

- Abbott, F. F. (1909). Vulgar Latin in the *Ars Consentii de Barbarismis*. *Classical Philology*, 4(3), 233-247.
- Achard, G. (dir.). (1989). *Rhétorique à Herennius*. Belles Lettres.
- Adamik, B. (2013). *The frequency of syncope in the Latin of the Empire: A statistical and dialectological study based on the analysis of inscriptions*.
- Adamik, B. (2014). Barbarismus nostri temporis: Interpretation einer Umstritten gewordenen Wendung in der Grammatik Des Sacerdos. *Graeco-Latina Brunensia*, (19), 12.
- Adamik, B. (2015). *The periodization of Latin: an old question revisited*. Latin linguistics in the early 21st century: acts of the 16th International Colloquium on Latin Linguistics, Uppsala, June 6th-11th, 2011 (p. 640-652). <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=6650278>
- Adamik, B. (2017). A study on the dialectology of Vulgar Latin vocalic mergers: the interaction between confusion of vowel quality, syncope and accent.
- Adams, J. et de Melo, W. (2016). Ad versus the dative: from early to late Latin. Dans J. N. Adams et N. Vincent (dir.), *Early and Late Latin: Continuity or Change?* (p. 87-131). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781316450826.006>
- Adams, J. N. (1995). The Language of the Vindolanda Writing Tablets: An Interim Report. *The Journal of Roman Studies*, 85, 86-134. <https://doi.org/10.2307/301059>
- Adams, J. N. (2003). The New Vindolanda Writing-Tablets. *The Classical Quarterly*, 53(2), 530-575.
- Adams, J. N. (2007). *The Regional Diversification of Latin 200 BC - AD 600*. Cambridge University Press.
- Adams, J. N. (2013). *Social Variation and the Latin Language*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511843433>
- Adams, James N. (2011). Late Latin. *A companion to the Latin language*, 82, 257.
- Adank, P., Van Hout, R. et Smits, R. (2004). An acoustic description of the vowels of Northern and Southern Standard Dutch. *The Journal of the Acoustical society of America*, 116(3), 1729-1738.
- Aebischer, P. (1944). Les plus anciens témoignages de la diphtongaison de E et O libres en Italie. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 64, 364-370.
- Alber, B. (2001). *Maximizing first positions*. G. Dubach, R. van de Vivjer et F. Caroline (dir.), Potsdam (vol. 5, p. 1-19).
- Alinei, M. (1996). *Origini delle lingue d'Europa* (vol. La teoria della continuità). Il Mulino.
- Allen, J. H. et Greenough, J. B. (1903). *Allen and Greenough's New Latin Grammar for Schools and Colleges: Founded on Comparative Grammar*. Ginn.
- Allen, M. I. (2016). 14. The Chronicle of Claudius of Turin. Dans 14. *The Chronicle of Claudius of Turin* (p. 288-319). University of Toronto Press. <https://doi.org/10.3138/9781442670693-019>
- Allen, W. S. (1973). *Accent and Rhythm: Prosodic Features of Latin and Greek: A Study in Theory and Reconstruction*. Cambridge University Press.
- Allen, W. S. (1978). *Vox Latina: A Guide to the Pronunciation of Classical Latin* (2<sup>e</sup> éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511620348>
- Allott, N., Lohndal, T. et Rey, G. (dir.). (2021). *A companion to Chomsky*. Wiley Blackwell.
- Allwood, J. (1978). On The Analysis Of Communicative Action. *Gothenburg Papers in Theoretical Linguistics*, 38.
- Alsina, A. (2016). Catalan. Dans A. Ledgeway et M. Maiden (dir.), *The Oxford Guide to the Romance Languages* (p. 363-381). Oxford University Press. <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199677108.001.0001/acprof-9780199677108-chapter-21>

- Alzira Nobre, M. et Ingemann, F. (1983). Oral Vowel Reduction in Brazilian Portuguese. *Oral Vowel Reduction in Brazilian Portuguese*, 8(1), 1-30.
- Ampère, J.-J. (1841). *Histoire de la littérature française au Moyen Age. Introduction. Histoire de la formation de la langue française*. Just Tessier.
- Andersen, H. (1972). Diphthongization. *Language*, 11-50.
- Anderson, J. et Jones, C. (1974). Three theses concerning phonological representations. *Journal of Linguistics*, 10(1), 1-26. <https://doi.org/10.1017/S0022226700003972>
- Anderson, John M. et Jones, C. (1977). *Phonological Structure and the History of English*. North-Holland.
- Anderson, John Mathieson et Durand, J. (1987). *Explorations in dependency phonology* (vol. 26). Foris Publications.
- Anderson, John Mathieson et Ewen, C. J. (1987). *Principles of Dependency Phonology*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511753442>
- Anderson, S. R. (1974). *The organization of phonology*. Academic Press.
- Anderson, S. R. (1981). Why phonology isn't « natural ». *Linguistic inquiry*, 12(4), 493-539.
- Anderson, S. R. (1982). The Analysis of French Shwa: Or, How to Get Something for Nothing. *Language*, 58(3), 534-573.
- Anderson, S. R. (2016). Romansh (Rumantsch). Dans A. Ledgeway et M. Maiden (dir.), *The Oxford Guide to the Romance Languages* (p. 169-184). Oxford University Press.
- Andreose, A. et Renzi, L. (2013). Geography and distribution of the Romance languages in Europe. Dans A. Ledgeway, J. C. Smith et M. Maiden (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages: Volume 2: Contexts* (vol. 2, p. 283-334). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHO9781139019996.009>
- Antonsen, E. H. (1962). Rasmus Rask and Jacob Grimm: Their Relationship in the Investigation of Germanic Vocalism. *Scandinavian Studies*, 34(3), 183-194.
- Antonsen, E. H. (1972). *The Proto-Germanic syllabics (vowels). Toward a grammar of Proto-Germanic* (p. 117-140). Niemeyer.
- Antonsen, E. H. (1975). *A concise grammar of the older Runic inscriptions*. Niemeyer.
- Anttila, A. et Cho, Y. Y. (1998). Variation and change in Optimality Theory. *Lingua*, 104(1-2), 31-56.
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1870). Étude sur la déclinaison des noms propres dans la langue franque à l'époque mérovingienne. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 31(1), 312-352. <https://doi.org/10.3406/bec.1870.446327>
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1872a). *La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne; étude sur les origines de la langue française*. Dumoulin.
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1872b). La phonétique latine de l'époque mérovingienne et la phonétique française du XIe siècle dans le Saint Alexis. *Romania*, 1(3), 318-327. <https://doi.org/10.3406/roma.1872.6586>
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1896). *Deux manières d'écrire l'histoire, critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges*. <https://data.bnf.fr/fr/temp-work/5ea285dfa3f75f9e4dd7c3f880824543/>
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1900). *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*. Paris : Bouillon. <http://archive.org/details/tudessurlalang00arbouoft>
- Arbois de Jubainville, H. d'. (1908). L'accent gaulois. *Comptes-rendus des séances de l'année - Académie des inscriptions et belles-lettres*, 52(4), 272-274. <https://doi.org/10.3406/crai.1908.72236>
- Arnauld, A. (1612-1694) A. du texte et Lancelot, C. (1615?-1695) A. du texte. (1660). *Grammaire générale et raisonnée : contenant les fondements de l'art de parler... ([Reprod.]) / [A. Arnauld et Cl. Lancelot]*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50416g>
- Ascoli, G. I. (1874). *Schizzi franco-provenzali*. Loescher.
- Ascoli, G. I. (1881). *Una lettera glottologica*. Loescher.

- Ascoli, G. I. (1886). Il tipo gallo-romano seuv = sebō e i franc., orteil e glaive. *Archivio Glottologico Italiano*, 10, 260-272.
- Ascoli, G.-I. (1873). *Archivio Glottologico italiano, diretto da G. J. Ascoli*. Cam. Loescher.
- Asperti, S. et Passalacqua, M. (dir.). (2014). *Appendix Probi (GL IV 193-204)*. SISMELE, Edizioni del Galluzzo.
- Atsma, H. et Vézin, J. (1999). Les faux sur papyrus de l'abbaye de Saint-Denis. Dans *Mélanges Jean Favier* (p. 674-699).
- Auberger, J. et Greatrex, G. (2022). *Les Guerres contre les Perses - Procope*. Les Belles Lettres.  
<https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251452661/les-guerres-contre-les-perses>
- Audollent, A. (1906). *Les « Tabellae defixionum » d'Afrique, par M. Aug. Audollent ... (Extrait du « Bulletin archéologique », 1905.)*. Impr. nationale.
- Auer, P. (1993). Is a rhythm-based typology possible. *A study of the role of prosody in phonological typology*.
- Auerbach, E. et Said, E. W. (2013). *Mimesis: The Representation of Reality in Western Literature - New and Expanded Edition*. Princeton University Press.
- Augereau, P.-L. (2004). *Les secrets des noms de communes et lieux-dits du Maine-et-Loire*. Editions Cheminements.
- Avalle, D. S. (1962). *Cultura e lingua francese delle origini nella "Passion" de Clermont-Ferrand"*. Riccardo Ricciardi.
- Avalle, D. S. (1966). *Alle origini della letteratura francese: I giuramenti di Strasburgo e la sequenza di Santa Eulalia. Appunti raccolti da Luciana Borghi ed integrati dall'autore*. Giappichelli.
- Avalle, D. S. (1968). *Bassa latinità: il latino tra l'età tardo-antica e l'alto Medioevo con particolare riguardo all'origine delle lingue romanze*. Giappichelli.
- Ayres-Bennett, W. (1996). *A History of the French Language Through Texts*. Routledge.
- Azevedo, M. M. (2005). *Portuguese: A Linguistic Introduction*. Cambridge University Press.
- Babut, E.-Ch. (1910). Gorthonicus et le celtique en gaule au début du Ve siècle. *Revue Historique*, 104(2), 287-292.
- Bach, E. et Harms, R. T. (1972). How do languages get crazy rules. *Linguistic change and generative theory*, 1, 21.
- Bachrach, B. (2013). *Charlemagne's Early Campaigns (768-777): A Diplomatic and Military Analysis*. Brill.
- Backley, Philip. (2012). Variation in element theory. *Linguistic Variation*, 12(1), 57-102.
- Backley, Phillip. (2011). *An Introduction to Element Theory*. Edinburgh University Press.
- Backley, Phillip et Nasukawa, K. (2009a). Headship as melodic strength. Dans *Headship as melodic strength* (p. 47-78). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110218596.1.47>
- Backley, Phillip et Nasukawa, K. (2009b). Representing labials and velars: a single 'dark' element. *Phonological Studies*, 12, 3-10.
- Baehrens, W. A. (1922). *Sprachlicher Kommentar zur vulgärlateinischen Appendix Probi*. Niemeyer.
- Baker, A., Archangeli, D. et Mielke, J. (2011). Variability in American English s-retraction suggests a solution to the actuation problem. *Language Variation and Change*, 23(3), 347-374.  
<https://doi.org/10.1017/S0954394511000135>
- Baldi, P. (2002). *The foundations of Latin*. De Gruyter Mouton.
- Balibar, R. (1985). *L'institution du français: Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*. Presses Universitaires de France-PUF.
- Bambeck, M. (1983). *Fischer und Bauern gegen Philosophen und sonstige Grosskopfen-ein christlicher'Topos' in Antike und Mittelalter*.
- Banniard, M. (1993). Latin tardif et français pré-littéraire: observations de méthode et de chronologie.  
<https://doi.org/10.2143/BSL.88.1.2013047>
- Banniard, Michel. (1989). Viva Voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin. *Vita Latina*, 115(1), 42-46.

- Banniard, Michel. (1992). *Viva voce: communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin*. Inst. des Études Augustiniennes.
- Banniard, Michel. (1994). Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle. Dans *Karl Martell in seiner Zeit* (p. 171-191).
- Banniard, Michel. (1995). Latin tardif et latin mérovingien: communication et modèles langagiers. *Revue des études latines*, 73, 213-230.
- Banniard, Michel. (1998). Diasystèmes et diachronie langagières du latin parlé tardif au protofrançais (IIIe-VIIIe siècles). Dans *La transizione dal latino alle lingue romanze* (p. 131-153).
- Banniard, Michel. (2001a). Causes et rythmes du changement langagier en Occident Latin (IIIe-VIIIe s.). *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 34, 85-99.
- Banniard, Michel. (2001b). Le Latin Mérovingien. État de la question. Dans M. Goullet et M. Parisse (dir.), *Les historiens et le latin médiéval* (p. 17-30). Éditions de la Sorbonne.  
<http://books.openedition.org/psorbonne/21052>
- Banniard, Michel. (2002). Sur la notion de fluctuation langagière en diachronie longue (IIIe+VIIIe s.) à la lumière des enquêtes dialectologiques contemporaines. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 80(3), 779-788. <https://doi.org/10.3406/rbph.2002.4640>
- Banniard, Michel. (2003). *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*. De Gruyter.
- Banniard, Michel. (2008). La latinophonie: caractères d'une dynamique vitale. Dans *FS Wolfgang Haubrichs* (p. 215-228).
- Banniard, Michel. (2010). Les textes mérovingiens hagiographiques et la lingua romana rustica. Dans *L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures* (p. 83-102).
- Banniard, Michel. (2013). The transition from Latin to the Romance languages. Dans A. Ledgeway, J. C. Smith et M. Maiden (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages: Volume 2: Contexts* (vol. 2, p. 57-106). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHO9781139019996.003>
- Banniard, Michel. (2020). *Viva voce : Comunicazione scritta e comunicazione orale nell'Occidente latino dal IV al IX secolo*. EUT Edizioni Università di Trieste.
- Barbier, J. (2003). Le testament d'Ermentrude, un acte de la fin du VIe siècle ? *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 2003(1), 130-144. <https://doi.org/10.3406/bsnaf.2009.10665>
- Barnes, J. (2006). *Strength and Weakness at the Interface: Positional Neutralization in Phonetics and Phonology*. Walter de Gruyter.
- Barnwell, P. S. (1997). *Kings, Courtiers and Imperium: The Barbarian West, AD 565-725*. Bloomsbury Academic.
- Bartholomaeis, V. de. (1935). *Storia de' Normanni di Amato di Montecassino volgarizzata in antico francese a cura di Vincenzo de Bartholomaeis ...* Tip. del Senato.
- Bartsch, K. (1862). Über Christian's von Troies & Hartmann's von Aue Erec & Enide. *Germania*, 7, 141-185.
- Bartsch, K. (1866). *Altfranzösische Chrestomathie: (VIII - XV. Jahrhundert) : Chrestomathie, Grammatik, Glossar. Par Karl Bartsch. Vogel*.
- Barwick, K. (dir.). (1964). *Charisius. Ars grammatica libri V*. De Gruyter.
- Batllori, M. et Hernanz, M. L. (2013). Emphatic polarity particles in Spanish and Catalan. *Lingua*, 128, 9-30. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2012.11.010>
- Battisti, C. (1946). *La crisi del latino. Lezioni universitarie sul latino volgare*. Firenze.
- Battisti, C. (1949). *Avviamento allo studio del latino volgare*. « Leonardo da Vinci » editrice.
- Bauer, A. (1903). *Der Fall der Pänultima und seine Beziehungen zur Erweichung der intervocalen Tenuis zur Media und zur Vocalveränderung in betonter freier Silbe. (Ein Beitrag zur Chronologie altfranzösischer Lautgesetze.) Inaugural-Dissertation ... von Andreas Bauer ...* C.J. Becker's Buchdruckerei.
- Baylon, C. et Fabre, P. (1982). *Les noms de lieux et de personnes*. Nathan.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4802560b>

- Bazin-Tacchella, S. (2020). « Catégories variables : le verbe. Dans C. Marchello-Nizia, C. Bernard, S. Prévost et T. Scheer (dir.), *Grande Grammaire Historique du Français* (p. 745-855). Mouton de Gruyter.
- Beauzée, N. et Marmontel, J.-F. (1785). *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature, dédiée et présentée à monsieur Le Camus de Néville, maître des requêtes, directeur général de la Librairie. Tome premier [-troisième]* (vol. 1-3).
- Bec, P. (1965). Jacques Pignon. — L'évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres). *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 8(29), 75-78.
- Bec, P. (1968). *Les Interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans: Essai d'aréologie systématique*. Presses universitaires de France.
- Bec, P. (1986). *Que Sais-je? La Langue Occitane*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Beck, F. et Chew, H. (1989). *Quand les Gaulois étaient romains*. Gallimard Réunion des musées nationaux.
- Beckman, J. N. (1997). Positional faithfulness, positional neutralisation and Shona vowel harmony. *Phonology*, 14(1), 1-46. <https://doi.org/10.1017/S0952675797003308>
- Beckman, M. E., De Jong, K., Jun, S.-A. et Lee, S.-H. (1992). The Interaction of Coarticulation and Prosody in Sound Change. *Language and Speech*, 35(1-2), 45-58. <https://doi.org/10.1177/002383099203500205>
- Beckman, M. E. et Edwards, J. (1990). Lengthenings and shortenings and the nature of prosodic constituency. Dans J. Kingston et M. E. Beckman (dir.), *Papers in Laboratory Phonology: Volume 1: Between the Grammar and Physics of Speech* (vol. 1, p. 152-178). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511627736.009>
- Beddor, P. S. (1983). *Phonological and Phonetic Effects of Nasalization on Vowel Height*. Indiana University Linguistics Club.
- Beddor, P. S. (2007). *Nasals and nasalization: The relation between segmental and coarticulatory timing* (p. 249-254).
- Beddor, P. S. (2009). A Coarticulatory Path to Sound Change. *Language*, 85(4), 785-821.
- Beddor, P. S., Krakow, R. A. et Goldstein, L. M. (1986). Perceptual constraints and phonological change: a study of nasal vowel height. *Phonology*, 3, 197-217.
- Beekes, R. S. P. (2011). *Comparative Indo-European Linguistics: An Introduction*. John Benjamins Publishing.
- Beguš, G. (2018). *Unnatural Phonology: A Synchrony-Diachrony Interface Approach*. Harvard.
- Beguš, G. (2019). Post-nasal devoicing and the blurring process. *Journal of Linguistics*, 55(4), 689-753.
- Beguš, G. (2021, juin). Distinguishing cognitive from historical influences in phonology. LingBuzz.
- Belfort, A. de. (1892). *Description générale des monnaies mérovingiennes par ordre alphabétique des ateliers*.
- Benediktsson, H. (1960). The vowel syncope in Oscan-Umbrian. *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 19, 157-297.
- Benincà, P. et Vanelli, L. (2016). *Friulian. The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://oxford.universitypressscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199677108.001.0001/acprof-9780199677108-chapter-10>
- Bennett, C. E. (1908). *A Latin Grammar*. Allyn and Bacon.
- Bentin, S. (1992). Phonological Awareness, Reading, and Reading Acquisition: A Survey and Appraisal of Current Knowledge. Dans R. Frost et L. Katz (dir.), *Advances in Psychology* (vol. 94, p. 193-210). North-Holland. [https://doi.org/10.1016/S0166-4115\(08\)62796-X](https://doi.org/10.1016/S0166-4115(08)62796-X)
- Benveniste, É. (1969). *Indo-European Language and Society*. University of Miami Press.
- Bercé, Y. M. et Contamine, P. (1994). *Histoires de France, historiens de la France: actes du colloque international, Reims, 14 et 15 mai 1993* (vol. 510). Droz.

- Bércecs, K. B. et Honeybone, P. (2020). Representation-based models in the current landscape of phonological theory. *Acta Linguistica Academica*, 67(1), 3-28.
- Berger, R. et Brasseur, A. (2004). *Buona pulcella fut Eulalia. Les séquences de sainte Eulalie*. Droz.
- Bergs, A. (2012). The uniformitarian principle and the risk of anachronisms in language and social history. *The handbook of historical sociolinguistics*, 83-101.
- Bermúdez-Otero, R. (2007). Diachronic phonology. *The Cambridge handbook of phonology*, 497, 517.
- Berschin, H., Felixberger, J. et Goebel, H. (1978). *Französische Sprachgeschichte: lateinische Basis, interne und externe Geschichte, sprachliche Gliederung Frankreichs : mit einer Einführung in die historische Sprachwissenschaft*. M. Hueber.
- Berschin, W. (2010). Die Eligiusvita—ein merowingisches Original? *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 118(JG), 1-7.
- Bertinetto, P. M. (1981). *Strutture prosodiche dell'italiano. Accento, quantità, sillaba, giuntura, fondamenti metrici*.
- Besner, D. et Humphreys, G. W. (1991). *Basic Processes in Reading: Visual Word Recognition*. Lawrence Erlbaum Associates.
- Besnard, L. (1910). *La langue des Formules de Sens*. H. Champion.
- Beumann, H. (1964). *Gregor von Tours und der sermo rusticus*. Aschendorff.
- Bèze, T. de (1519-1605) A. du texte. (1584). *De Francicae linguae recta pronuntiatione ([Reprod.] / Theodoro Beza auctore*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k504541>
- Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France*. (1723). Du Sauzet.
- Bickel, B. (2017). Areas and universals. Dans R. Hickey (dir.), *Cambridge Handbooks in Language and Linguistics* (p. 40-55). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781107279872>
- Bickel, B. et Nichols, J. (2006). *Oceania, the Pacific Rim, and the theory of linguistic areas* (vol. 32, p. 3-15).
- Biedermann-Pasques, L. (2001). *Approche du système graphique de la Séquence de sainte Eulalie* (p. 25-40).
- Billy, P.-H. (1998). *Toponymie française et dialectologie gauloise*. Toponymie française et dialectologie gauloise (p. 127-143). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00288143>
- Billy, P.-H. (2011). *Dictionnaire des noms de lieux de la France: DNLF*. Ed. Errance.
- Biraben, J.-N. (1988). L'hygiène, la maladie, la mort. Dans *Histoire de la population française 1* (p. 421-462).
- Bischoff, B. (1981). Panorama der Handschriftenüberlieferung aus der Zeit Karls des Großen. Dans *Bischoff, Mittelalterliche Studien* (vol. 3, p. 5-38).
- Bischoff, B., Atsma, H. et Vezin, J. (1993). *Paléographie de l'antiquité romaine et du moyen âge occidental*. Nouvelle Imprimerie Laballery.
- Biville, F. (1990). *Des faits « apophoniques » en latin vulgaire impérial? Lois phonétiques et règles phonologiques. Latin vulgaire - latin tardif II* (p. 9-22). De Gruyter Mouton. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783111520759-003/html>
- Bjerrrome, G. (1957). *Le patois de Bagnes (Valais)*. Almqvist & Wiksell.
- Bjornlie, M. Shane. (2012). *Politics and Tradition Between Rome, Ravenna and Constantinople: A Study of Cassiodorus and the Variae, 527-554*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781139236171>
- Bjornlie, Michael Shane. (2015). *Politics and tradition between Rome, Ravenna and Constantinople: a study of Cassiodorus and the Variae 527 - 554* (vol. 4, 89).
- Bjornlie, Michael Shane. (2019). *The variae: the complete translation*. University of California Press.
- Blancard, L. (1883). *Les monnaies des barons et prélats de France d'après l'ordonnance de 1315*. Cayer.
- Blanche-Benveniste, A. et Chervel, dré. (1969). *L'orthographe*. Maspero.
- Blau, J. (2010). *Phonology and morphology of Biblical Hebrew: an introduction*. Eisenbrauns.
- Blevins, J. (2004). *Evolutionary phonology: the emergence of sound patterns*. Cambridge University Press. <http://dx.doi.org/10.1017/CBO9780511486357>

- Bloch, M. (1927). Observations sur la conquête de la Gaule romaine par les rois francs. *Revue historique*, 154(Fasc. 2), 161-178.
- Blom, A. (2011). Endlicher's Glossary. *Études Celtiques*, 37(1), 159-181.  
<https://doi.org/10.3406/ecelt.2011.2332>
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. University of Chicago Press.
- Bogacki, B. K. et Giermak-Zielińska, T. (1999). *Introduction a la grammaire de l'ancien français*. s. n.
- Böhner, K. (1981). Childeric von Tournai. *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, 500, 441-460.
- Bolek, M. (2022, 8 juin). *Yer alternations and frequency effects*. 19e rencontres du réseau français de Phonologie, Porto. <https://doi.org/10.13140/RG.2.2.29453.20966>
- Bolinger, D. (1986). *Intonation and its parts: melody in spoken English*. Stanford University Press.
- Bolinger, D. L. (1958). A theory of pitch accent in English. *Word*, 14(2-3), 109-149.
- Bonami, O. et Boyé, G. (2003). Supplétion et classes flexionnelles dans la conjugaison du français. *Langages*, 152, 102-126.
- Bonamy, P. N. (1756). *Mémoire sur l'introduction de la langue Latines dans les Gaules, sous la domination des Romains*.
- Bonfante, G. (1968). Quando si è cominciato a parlare italiano? Dans *FS Walther von Wartburg (1968)* (p. 21-46).
- Bonnet, M. (1890). *Le latin de Grégoire de Tours*. Paris Hachette.
- Bopp, F. (1791-1867) A. du texte. (1885). *Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, par M. François Bopp. Traduite sur la deuxième édition et précédée d'une introduction par M. Michel Bréal,...* Tome Ier (-IV. - Tome V. *Registre détaillé, rédigé par M. Francis Meunier.*). Edition 3, Tome 1. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57740248>
- Bopp, F. (1816). *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache: nebst Episoden des Ramajan und Mahabbarat und einigen Abschnitten aus den Vedas*. Andreä.
- Bopp, F. (1841). *Über die Verwandtschaft der malayisch-polynesischen Sprachen: mit den indisch-europäischen*. F. Dümmler.
- Bordier, H. (1850). Deux chartes inédites du VIIIe siècle, relatives à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 11(1), 56-65. <https://doi.org/10.3406/bec.1850.452251>
- Bordier, H.-L. et Sicard, P. (2021). *Vie des Pères Gloire des confesseurs*. Éditions Paléo.
- Bouchard, C. B. (2004). *The Cartulary of Montier-en-Der, 666-1129* (vol. 108). University of Toronto Press.  
<https://doi.org/10.3138/9781442680647>
- Bouchard, C. B. (2014). *Rewriting Saints and Ancestors: Memory and Forgetting in France, 500-1200*. University of Pennsylvania Press.
- Boucherie, A. (1874). Formules de conjuration antérieures au IXe siècle. *Revue des langues romanes*, 5, 101-113.
- Bourciez, É. (1889). *Précis de phonétique française: ou, Exposé des lois qui régissent la transformation des mots latins en français*. Klincksieck.
- Bourciez, É. (1930). *Précis historique de phonétique française* (7<sup>e</sup> éd.). Klincksieck.
- Bourciez, E. (1946). *Éléments de linguistique romane*. Klincksieck.
- Bourciez, É. (1955). *Précis historique de phonétique française* (8<sup>e</sup> éd.). Klincksieck.
- Bourciez, É. (1967). *Phonétique française*. Klincksieck.
- Bourciez, É. E. J. (1923). *Éléments de linguistique romane ...* C. Klincksieck.
- Bourciez, Edouard. (1937). *Éléments de linguistique romane: 4e ed. rev. par l'auteur et par les soins de Jean Bourciez* (4<sup>e</sup> éd.). Klincksieck.
- Bourgain, P. et Hubert, M.-C. (2005). *Le latin médiéval*. Brepols.

- Bourgain, Pascale. (2016). The Works of Gregory of Tours: Manuscripts, Language, and Style. Dans *A companion to Gregory of Tours* (p. 141-189).
- Boyce, B. (1991). *The Language of the Freedmen in Petronius' Cena Trimalchionis*. University Microfilms.
- Boyd-Bowman, P. (1980). *From Latin to Romance in Sound Charts*. Georgetown University Press.
- Bradlow, A. R. (1995). A comparative acoustic study of English and Spanish vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 97(3), 1916-1924. <https://doi.org/10.1121/1.412064>
- Bräuer, H. (1961). *Slavische Sprachwissenschaft*. De Gruyter.
- Braune, W. (1897). *Althochdeutsches Lesebuch*. Halle. [http://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb11023184\\_00005.html](http://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb11023184_00005.html)
- Braune, W. et Mitzka, W. (1967). *Althochdeutsche Grammatik*. Mouton De Gruyter.
- Bredero, A. H. (1997). Les Francs (Saliens ou non-Saliens) aux IIIe et IVe siècles la rive droite du Rhin: Guerriers et paysans. Dans *Clovis, histoire et mémoire* (vol. 1, p. 43-58).
- Bresslau, H. (1887). Der Titel der Merovingerkönige. *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 12, 353-360.
- Bresslau, H. (1928). Noch einmal der Titel der Merovingerkönige. *Archiv für Urkundenforschung*, 10, 150-175.
- Bresslau, H. (1968). *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*. Walter de Gruyter.
- Breukelaar, A. (1994). *Historiography and episcopal authority in sixth-century Gaul: the histories of Gregory of Tours interpreted in their historical context*. Vandenhoeck u. Ruprecht.
- Brichler-Labaeye, C. (1970). *Les voyelles françaises: mouvements et positions articulatoires à la lumière de la radiocinématographie* (vol. 18). Klincksieck.
- Broch, O. (1911). *Slavische Phonetik.-Heidelberg, Carl Winter 1911* (vol. 2). C. Winter.
- Brogio, G. P., Gauthier, N. et Christie, N. (2000). *Towns and Their Territories Between Late Antiquity and the Early Middle Ages*. Brill.
- Broome, R. (2019). Vida Alice Tyrrell: Merovingian Letters and Letter Writers (compte rendu). *Sehepunkte*, 12.
- Browman, C. P. (1978). WPP, No. 42: Tip of the Tongue and Slip of the Ear: Implications for Language Processing. <https://escholarship.org/uc/item/5sv6m8v8>
- Browman, C. P. et Goldstein, L. (1992). Articulatory phonology: An overview. *Phonetica*, 49(3-4), 155-180.
- Brown, P. (1971). *The World of Late Antiquity* (reprint 1989). Norton.
- Brown, P. (1982). *The Cult of the Saints: Its Rise and Function in Latin Christianity*. University of Chicago Press.
- Brüch, J. (1913). *Der Einfluss der germanischen Sprachen auf das Vulgärlatein*. C. Winter.
- Brüch, J. (1931). Müller, H. F.: A chronology of Vulgar Latin. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 54, 360-382.
- Brüch, J. (1954). Recension de Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten, Band I: Lautlehre. *Romanische Forschungen*, 65(3/4), 436-458.
- Brüch, M. J. (1921). Vermischtes. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 41, 574-576.
- Bruckner, A. et Marichal, R. (1954). *Chartae latinae antiquiores: facsimile-ed. of the Latin charters prior to the ninth century*. Urs Graf-Verlag.
- Brugmann, K. et Delbrück, B. (1897). *Grundriss der vergleichenden grammatik der indogermanischen sprachen*. Strassburg, K. J. Trübner. <http://archive.org/details/grundrissderver02bruggoog>
- Brühl, C. et Kölzer, T. (1998). *Studien zu den merowingischen Königsurkunden*. Böhlau.
- Brun, A. (1923). *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*. Champion.
- Brun, A. (1936). *Linguistique et peuplement: Essai sur la limite entre les parlers d'Oil et les parlers d'Oc Brun, Auguste 1881-1961*. Droz.
- Brun, A. (1946). *Parlers régionaux: France dialectale et unité française* (vol. 4). Didier.
- Brunhölzl, F. (1975). *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*. W. Fink.

- Bruni, F. (1984). *L'italiano: Elementi di storia della lingua e della cultura. Testi e documenti*. UTET.
- Bruni, S. (1997). *De orthographia*. SISMEL Edizioni del Galluzzo.
- Brunner, Heinrich. (1887). *Deutsche Rechtsgeschichte*. Leipzig, Duncker & Humblot.  
<http://archive.org/details/deutscherechtsg00schwgoog>
- Brunner, Horst. (2010). *Geschichte der deutschen Literatur des Mittelalters und der Frühen Neuzeit im Überblick*. Reclam.
- Brunot, C. (1937). *Precise de Grammaire Historique de la Langue Francaise*. Masson et Cie.
- Bucci, J. (2013). Voyelles longues virtuelles et réduction vocalique en coratin. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 58(3), 397-414.
- Buckley, E. (2000). *On the naturalness of unnatural rules* (vol. 9, p. 1-14).
- Buckley, E. (2003). *Children's unnatural phonology* (vol. 29, p. 523-534).
- Buckley, E. (2009). Phonetics and phonology in Gallo-Romance palatalisation. *Transactions of the Philological Society*, 107(1), 31-65. <https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.2008.00212.x>
- Bührer-Thierry, G., Mériaux, C. et Biget, J.-L. (2010). *La France avant la France: 481-888*. Belin.
- Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. (1859). Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- Burger, A. (1935). Palatalisation et diphtongaison en roman et en slave. *Romania*, 61(242), 129-144.  
<https://doi.org/10.3406/roma.1935.3750>
- Burger, A. (1951). *Latin vulgaire et roman commun*. Actes du 1er Congrès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques, Paris (p. 220).
- Burger, M. (1971). *A propos de la limite nord du franco-provençal*.
- Burgess, R. W. (1993). *The Chronicle of Hydatius and the Consularia Constantinopolitana*. Clarendon Press.
- Buridant, C. (2000). *Grammaire nouvelle de l'ancien français*. Sedes.
- Burke, M., Chelliah, S. et Robinson, M. (2014). Excrescent vowels in Lamkang prefix sequences. *Journal of South Asian Languages and Linguistics*, 6(2), 185-213. <https://doi.org/10.1515/jsall-2019-2012>
- Bürki, A., Racine, I., Andreassen, H., Fougeron, C. et Frauenfelder<sup>1</sup>, U. H. (2008, juin). *Timbre du schwa en français et variation régionale : une étude comparative*. Avignon, France (p. 293-296).  
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02436296>
- Burzio, L. (2007). Phonology and phonetics of English stress and vowel reduction. *Language Sciences*, 29(2), 154-176. <https://doi.org/10.1016/j.langsci.2006.12.019>
- Butler, H. E. (1920). *The Institutio oratoria of Quintilian. 1: Books I -III* (Reprint). Heinemann.
- Bybee, J. (2000). The phonology of the lexicon: Evidence from lexical diffusion. *Usage-based models of language*, 65, 85.
- Bybee, J. (2007). *Frequency of Use and the Organization of Language*. Oxford University Press, USA.
- Bybee, J. (2010). *Language, usage and cognition*. Cambridge University Press.
- Bybee, J. L. (1985). *Morphology: a study of the relation between meaning and form*. Benjamins.
- Bybee, J. L. (1991). Natural morphology: the organization of paradigms and language acquisition. Dans T. Huebner et C. A. Ferguson (dir.), *Language Acquisition and Language Disorders* (vol. 2, p. 67). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/lald.2.08byb>
- Bybee, J. L. et Hopper, P. J. (2001). *Frequency and the emergence of linguistic structure* (vol. 45). John Benjamins Publishing.
- Byrd, D. (1994). Relations of sex and dialect to reduction. *Speech Communication*, 15(1), 39-54.  
[https://doi.org/10.1016/0167-6393\(94\)90039-6](https://doi.org/10.1016/0167-6393(94)90039-6)
- Callu, J.-P., Desbordes, O. et Gaden, A. (1992). *Histoire Auguste. Tome I, 1re partie : Introduction générale. Vies d'Hadrien, Aélius, Antonin*. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251013640/histoire-auguste-tome-i-1re-partie-introduction-generale-vies-d-hadrien-aelius-antonin>
- Campbell, L. (2004). *Historical Linguistics: An Introduction*. MIT Press.

- Candea, M., Wottawa, J., Adda-Decker, M. et Lamel, L. (2020). Merci×chh, entendu×chh : variation phonétique ancienne ou émergence d'une proto-particule en voie de stabilisation ? Dans F. Diémoz, G. Dostie, P. Habermann et F. Lefeuvre (dir.), *Le Français innovant* (vol. 130, p. 291-308). Peter Lang. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02505343>
- Cantalausa, J. de. (1990). *Aux racines de notre langue: les langues populaires des Gaules de 480 à 1080*. Culture d'Oc.
- Carbasse, J.-M. (2021). *Histoire du droit* (5e éd. corrigée). Que sais-je ?
- Carlier, A. et Guillot-Barbance, C. (2018). *Latin tardif, français ancien. Continuités et ruptures* (vol. 420).
- Carvalho, P. de. (1983). *Nom et déclinaison: recherches morpho-syntaxiques sur le mode de représentation du nom en latin* [thèse d'état]. Université Bordeaux Montaigne.
- Casali, R. F. (1997). Vowel elision in hiatus contexts: Which vowel goes? *Language*, 493-533.
- Cassard, J.-C. (1998). *Les Bretons et la mer au Moyen Âge. Les Bretons et la mer au Moyen Âge*. Presses universitaires de Rennes. <http://books.openedition.org/pur/21403>
- Castellani, A. (1969). *L'ancien poitevin et le problème linguistique des Serments de Strasbourg*. STEM (Società Tipografica Editrice Modenense).
- Castellani, A. (2000). *Grammatica storica della lingua italiana. Introduzione*. Il Mulino.
- Castro, I. (2006). *Introdução à história do português*. Edições Colibri.
- Catford, J. C. (1977). *Fundamental problems in phonetics*. Midland Books.
- Cavirani, E. (2020). Turbid Government. <https://www.semanticscholar.org/paper/Turbid-Government-Cavirani/85990c37a7f86f18dc7333f03573548b002d3c6c>
- Cavirani, Edoardo. (2022). *Turbid Strict CV*. 19e rencontres du réseau français de phonologie. <https://rfp2022.sciencesconf.org/396630/document>
- Cebrian, J., Gorba, C. et Gavalà, N. (2021). When the Easy Becomes Difficult: Factors Affecting the Acquisition of the English /i:/-/ɪ/ Contrast. *Frontiers in Communication*, 6. <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fcomm.2021.660917>
- Cercignani, F. (1980). Early « Umlaut » Phenomena in the Germanic Languages. *Language*, 56(1), 126-136. <https://doi.org/10.2307/412645>
- Cernyak, A. (1975). Pour l'interprétation du vers 15 de la « séquence de sainte Eulalie ». *Romania*, 96(382), 145-162. <https://doi.org/10.3406/roma.1975.2461>
- Cerquiglini, B. (2013). *La naissance du français* (4. éd. mise à jour). Presses Univ. de France.
- Cerquiglini, B. (2018). *L'invention de Nithard*. Les Éditions de Minuit.
- Cervera, T., Miralles, J. L. et Gonz, ález-À. J. (2001). Acoustical Analysis of Spanish Vowels Produced by Laryngectomized Subjects. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, 44(5), 988-996. [https://doi.org/10.1044/1092-4388\(2001/077\)](https://doi.org/10.1044/1092-4388(2001/077))
- Chabot, A. (2021, 15 décembre). *A representational account of fortition and lenition in Campidanese Sardinian*. Communication présentée au Identité linguistique de la Corse et de la Sardaigne : aires, strates, systèmes dans l'espace insulaire et roman / Linguistic identity of Corsica and Sardinia: areas, strata, systems in the insular and Romance space.
- Chambers, J. K. (1973). Canadian raising. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 18(2), 113-135.
- Chambers, J. K. (2006). Canadian Raising retrospect and prospect. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 51(2-3), 105-118.
- Chambers, J. k. (2013). Patterns of Variation including Change. Dans *The Handbook of Language Variation and Change* (p. 297-324). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781118335598.ch14>
- Chambon, J.-P. et Greub, Y. (2000). *Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes*. Bulletin de la Société de linguistique de Paris (p. 147-182). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004800>

- Chambon, J.-P. et Grueb, Y. (2000). Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris.*, 95(1), 147.
- Chandler, C. J. (2017). Codex Bernensis 363 and Carolingian-Era Cultural Activity in Northern Italy. *The Mediaeval Journal*, 7(1), 1-27. <https://doi.org/10.1484/J.TMJ.5.115345>
- Chapitre 24 Evolution depuis l'ancien français. (2020). Dans *Chapitre 24 Evolution depuis l'ancien français* (p. 450-490). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110348194-027>
- Charette, M. (1990). Licence to Govern. *Phonology*, 7(2), 233-253.
- Charette, M. (1991). *Conditions on phonological government*. Cambridge University Press.
- Chen, M. (1970). Vowel Length Variation as a Function of the Voicing of the Consonant Environment. *Phonetica*, 22(3), 129-159. <https://doi.org/10.1159/000259312>
- Chen, M. Y. et Wang, W. S. (1975). Sound Change: Actuation and Implementation. <https://doi.org/10.2307/412854>
- Cheyette, F. L. (2008). The disappearance of the ancient landscape and the climatic anomaly of the early Middle Ages: a question to be pursued: The climatic anomaly of the early Middle Ages. *Early Medieval Europe*, 16(2), 127-165. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0254.2008.00225.x>
- Chládková, K., Escudero, P. et Boersma, P. (2011). Context-specific acoustic differences between Peruvian and Iberian Spanish vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 130(1), 416-428. <https://doi.org/10.1121/1.3592242>
- Cho, T. (2001). Effects of Morpheme Boundaries on Intergestural Timing: Evidence from Korean. *Phonetica*, 58(3), 129-162. <https://doi.org/10.1159/000056196>
- Chocheris, H. (1874). *Dictionnaire des anciens noms des communes du département de Seine-et-Oise*. Bibliothèque Mazarine. <http://www.corpusetampois.com/cls-19-cocheris1874dictionnaire.html>
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic structures*. Mouton.
- Chomsky, N. (1981). *Lectures on Government and Binding*. Mouton De Gruyter.
- Chomsky, N. (1986). *Knowledge of Language: Its Nature, Origin, and Use*. Greenwood Publishing Group.
- Chomsky, N. (1995). *The Minimalist Program (Current Studies in Linguistics)*. MIT Press.
- Chomsky, N. et Halle, M. (1968). *The sound pattern of English*. Harper & Row.
- Christiansen, M. H. et Chater, N. (2008). Language as shaped by the brain. *The Behavioral and brain sciences*, 31(5), 489-508; discussion 509-58. <https://doi.org/10.1515/lity.2011.029>
- Clackson, J. (2010). Colloquial language in linguistic studies. Dans A. Chahoud et E. Dickey (dir.), *Colloquial and Literary Latin* (p. 7-11). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511763267.003>
- Clackson, J. et Horrocks, G. (2007). *The Blackwell History of the Latin Language*. Wiley.
- Clackson, J. et Horrocks, G. C. (2011). *The Blackwell history of the Latin language* (Paperback edition). Wiley-Blackwell.
- Clarke, H. B. et Brennan, M. (1981). *Columbanus and Merovingian monasticism* (vol. 113).
- Classen, P. (1955). Kaiserreskript und Königsurkunde: diplomatische Studien zum römisch-germanischen Kontinuitätsproblem. *Archiv für Diplomatik*, 1(JG), 1-87.
- Classen, P. (1977a). Fortleben und Wandel spätrömischen Urkundenwesens im frühen Mittelalter. *Vorträge und Forschungen*, 23, 13-54.
- Classen, P. (1977b). *Kaiserreskript und Königsurkunde: diplomatischer Studien zum Problem der Kontinuität zwischen Altertum und Mittelalter*. Κέντρον Βυζαντινών Ερευνών.
- Clements, G. N. (1980). *Vowel Harmony in Nonlinear Generative Phonology: An Autosegmental Model : 1976 Version*. Indiana University Linguistics Club.
- Clements, G. N. (1990). The role of the sonority cycle in core syllabification. *Papers in laboratory phonology*, 1, 283-333.
- Clements, G. N. et Hume, E. V. (1995). The internal organization of speech sounds. *The handbook of phonological theory*, 7, 245-317.

- Clements, G. N. et Keyser, S. J. (1983). *CV phonology: a generative theory of the syllable*. MIT Press.
- Cobb, M. (1997). *Conditions on nuclear expressions in phonology*. [phd, SOAS University of London].  
<https://eprints.soas.ac.uk/29754/>
- Cobb, M. (2003). *Government Phonology and the vowel harmonies of Natal Portuguese and Yoruba. Living on the Edge* (p. 223-242). De Gruyter.  
<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110890563.223/html>
- Cochet, J.-B.-D. (1812-1875) A. du texte. (1864). *La Seine-Inférieure historique et archéologique : époques gauloise, romaine et franque*. Librairie Historique et Archéologique de Derache.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k32141851>
- Coleman, A. (1999). The Nature of Vocoids Associated with Syllabic Consonants in Tashlhiyt Berber. *ICPhS 99 : Proceedings of the 14th International Congress of Phonetic Sciences, San Francisco, 1-7 August 1999*, 735-738.
- Coleman, R. (1962). Some Allophones of Latin /i/. *Transactions of the Philological Society*, 61(1), 80-104.  
<https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.1962.tb00994.x>
- Collart, J. et Nadjo, L. (1994). *La grammaire du latin*. Presses universitaires de France.
- Collins, B. et Mees, I. M. (2003). *The phonetics of English and Dutch* (5th rev. ed). Brill.
- Collins, R. (1981). Observations on the form, language and public of the prose biographies of Venantius Fortunatus in the hagiography of Merovingian Gaul. Dans *Columbanus and Merovingian monasticism* (p. 105-131).
- Collitz, H. (1897). Traces of Indo-European Accentuation in Latin. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 28, 92-110. <https://doi.org/10.2307/2935655>
- Colombo, L. et Tabossi, P. (1992). Strategies and stress assignment: Evidence from a shallow orthography. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 319-340). Elsevier.
- Colson, F. H. (1924). Marcus Fabius Quintilianus. *Institutionis oratoriae liber I*.
- Coltheart, M., Rastle, K., Perry, C., Langdon, R. et Ziegler, J. (2001). DRC: A dual route cascaded model of visual word recognition and reading aloud. *Psychological Review*, 108(1), 204-256.  
<https://doi.org/10.1037/0033-295X.108.1.204>
- Compton, R. et Drescher, B. E. (2011). Palatalization and “strong i” across Inuit dialects. *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne de Linguistique*, 56(2), 203-228.  
<https://doi.org/10.1017/S0008413100003145>
- Comte, A. (1830). *Cours de philosophie positive* (vol. 1-6). Rouen frères.
- Contini, G. (1966). La posizione di Eulalia. *La Posizione Di Eulalia*, 241-253.  
<https://doi.org/10.1400/275097>
- Contreni, J. (1995). The Carolingian renaissance: education and literary culture. Dans R. McKitterick (dir.), *The New Cambridge Medieval History: Volume 2: c.700-c.900* (vol. 2, p. 709-757). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHOL9780521362924.030>
- Cooley, A. (2018). Latin Inscriptions in the Ashmolean Museum, Oxford. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 205, 253-267.
- Coon, L. L. (1997). *Sacred Fictions: Holy Women and Hagiography in Late Antiquity*. University of Pennsylvania Press.
- Copeland, R. et Sluiter, I. (2012). Alcuin, Ars grammatica and Disputatio de rhetorica et de virtutibus, ca. 790-800. <https://doi.org/10.1093/acprof:osobl/9780199653782.003.0015>
- Cornulier (de), B. (2019, décembre). *Petit Dictionnaire de Métrique*. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02423455>
- Corominas, J. (1974). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*.
- Corsen, P. W. (1868). *Über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*. B. G. Teubner.
- Côté, M.-H. (2000). Consonant cluster phonotactics: a perceptual approach.  
<https://doi.org/10.7282/T3HD7TGR>

- Côté, M.-H. (2005). Le statut lexical des consonnes de liaison. *Langages*, (2), 66-78.
- Coulanges, F. de. (1866). *La cité antique : étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*. Hachette.
- Covacs, A. (1979). Bilinguisme officiel et double version des lois : un pis-aller : la traduction. Une solution d'avenir : la corédaction. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 24(1), 103-108. <https://doi.org/10.7202/002957ar>
- Cravens, T. (1991). Phonology, phonetics and orthography in Late Latin and Romance: the evidence for early intervocalic sonorization'. Dans *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (p. 52-69). Routledge.
- Cravens, T. (2002). *Comparative Historical Dialectology. Italo-Romance Clues to Ibero-Romance Sound Change*. Benjamins.
- Cristofani, M. (1991). *La fase "etrusca" di Pompei*. Banco de Napoli.
- Crocker, R. L. (1977). *The early medieval sequence*. University of California Press.
- Cross, E. (1930). *Syncope and Kindred Phenomena in Latin Inscriptions: From the Parts of the Roman World where Romance Speech Developed*. Institute of French Studies.
- Cross, E. (1934). The Latin Initial Syllable in the Romance Languages. *PMLA*, 49(4), 994-1004. <https://doi.org/10.2307/458121>
- Crosswhite, K. (2004). Vowel reduction. *Phonetically Based Phonology*, 191-231. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511486401.007>
- Crosswhite, K. et Jun, A. (2001). *Vowel Reduction in Optimality Theory*. Psychology Press.
- Cruz-Ferreira, M. (1999). European Portuguese. Dans *Handbook of the International Phonetic Association: A Guide to the Use of the International Phonetic Alphabet; Portuguese (European)*. International Phonetic Association. [http://archive.org/details/rosettaproject\\_por\\_phon-1](http://archive.org/details/rosettaproject_por_phon-1)
- Culicover, P. W. et Jackendoff, R. (2005). *Simpler Syntax*. Oxford University Press.
- Cunningham, M. P. (1955). The Place of the Hymns of St. Ambrose in the Latin Poetic Tradition. *Studies in Philology*, 52(4), 509-514.
- Curtius, E. (1880). Histoire grecque, traduction Bouché-Leclercq. *et*, 15, 14.
- Cyran, E. (1994). Vocalic elements in phonology. A study in Munster Irish. *Unpublished PhD dissertation, Lublin, Katolicki Uniwersytet Lubelski*.
- Cyran, E. (2010a). *Complexity Scales and Licensing in Phonology*. De Gruyter Mouton.
- Cyran, E. (2010b). *Complexity Scales and Licensing in Phonology. Complexity Scales and Licensing in Phonology*. De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110221503>
- D'Arco Silvio Avalle, M. et Ricciardi, M. (dir.). (1962). *Passion de Jésus-Christ ou Passion de Clermont*, ENS (Base de français fédiéval).
- Dardel, R. de. (2004). Le traitement du latin global : séparation et intégration des méthodes. *Romanistisches Jahrbuch*, 54(1), 57-76. <https://doi.org/10.1515/9783110179880.57>
- Daremberg, C. V. et Saglio, E. (1873). *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments*. Paris : Hachette. <http://archive.org/details/pt1dictionnaire03dare>
- Darmesteter, A. (1891). *Cours de grammaire historique de la langue française*. Delagrave.
- Darmesteter, A. et Blondheim, D. S. (1929). *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi: Texte des gloses*. H. Champion.
- Dauer, R. M. (1980). The reduction of unstressed high vowels in modern Greek. *Journal of the International Phonetic Association*, 10(1-2), 17-27. <https://doi.org/10.1017/S0025100300002073>
- Dauzat, A. (1928). *Le Rhône des Alpes à la mer ... Alpina*.
- Dauzat, A. (1939). *Tableau de la langue française: origines, évolution, structure actuelle*. Payot.
- Dauzat, A., Deslandes, G. et Rostaing, C. (1982). *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France* (Nouv. tir., revu et corr). Klincksieck.
- Dauzat, A. et Rostaing, C. (1989). *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*. Guénégaud.

- Davis, J. R. (2015). *Charlemagne's Practice of Empire*. Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/CBO9781139924726>
- Davis, S. (1989). Cross-vowel phonotactic constraints. *Computational Linguistics*, 15(2), 109-110.
- De Barthélemy, A. (1861). Monnaies des comtes de Tonnerre. *Revue Numismatique*, 6, 366-377.
- De Jong, K. (2004). Stress, lexical focus, and segmental focus in English: patterns of variation in vowel duration. *Journal of Phonetics*, 32(4), 493-516.
- De Jong, K. et Zawaydeh, B. (2002). Comparing stress, lexical focus, and segmental focus: Patterns of variation in Arabic vowel duration. *Journal of Phonetics*, 30(1), 53-75.
- De Lacy, P. V. (2002). *The formal expression of markedness* [phd thesis].
- De Lacy, P. V. (2006). *Markedness: reduction and preservation in phonology*. Cambridge University Press.
- De père en fils... (2007). <https://www.depereenfilis.com/index.php?2007/02/04/3-abbaye-de-montierender>
- De Poerck, G. (1956). Le ms. BN lat. 9768 et les Serments de Strasbourg. *Vox Romanica*, 15(2), 188.
- De Prisco, A. (2000). *Gregorio di Tours agiografo. Tra ricerca e didattica*.
- de Boer, B. (2003). *Conditions for Stable Vowel Systems in a Population*. W. Banzhaf, J. Ziegler, T. Christaller, P. Ditttrich et J. T. Kim (dir.), Berlin, Heidelberg (p. 415-424). [https://doi.org/10.1007/978-3-540-39432-7\\_44](https://doi.org/10.1007/978-3-540-39432-7_44)
- de Carvalho, J. B. (2002a). De la syllabation en termes de contours CV. *Habilitation à diriger des recherches thesis. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*.
- de Carvalho, J. B. (2002b). Formally-grounded phonology: From constraint-based theories to theory-based constraints. *Studia Linguistica*, 56(3), 227-263. <https://doi.org/10.1111/1467-9582.00093>
- de Carvalho, J. B. (2020). Entre phonologie et lexicque : l'alternance schwa/è en français. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02971895>
- de Coulanges, F. (1891). *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France: La Gaule romaine* (vol. 1). Librairie Hachette.
- Dees, A. (1980). *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13e siècle*. De Gruyter.
- Dees, A. (2019). La reconstruction de l'ancien français parlé. Dans *La reconstruction de l'ancien français parlé* (p. 125-134). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110883459-013>
- Dees, A., Dekker, M. et Huber, O. (1987). *Atlas Des Formes Linguistiques Des Textes Littéraires De L'ancien Français* (Reprint 2014 ed. édition). de Gruyter.
- Deforce, K., Bastiaens, J., Crombé, P., Deschepper, E., Haneca, K., Lalloo, P., Van Calster, H., Verbrugge, G. et De Clercq, W. (2020). Dark Ages woodland recovery and the expansion of beech: a study of land use changes and related woodland dynamics during the Roman to Medieval transition period in northern Belgium. *Netherlands Journal of Geosciences*, 99.
- DeFrancis, J. (1989). *Visible speech: The diverse oneness of writing systems*. University of Hawaii Press.
- de Jubainville, H. d'Arbois. (1886). Le suffixe « -iacus, -iaca. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 47, 633-636.
- de Jubainville, H. d'Arbois. (1900). Le fundus et la villa. *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 24, 212-216.
- Delamare, A. H. A. (1793-1861) A. du texte. (1850). *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845. , Exploration scientifique de l'Algérie. Archéologie / par Ad. H. Al. Delamare,...* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k664958>
- Delamarre, X. (2019). *Une généalogie des mots: de l'indo-européen au français, introduction à l'étymologie lointaine: 100 racines et 800 mots français*. Éditions Errance.
- Delamarre, Xavier. (2003). *Dictionnaire de la langue gauloise: une approche linguistique du vieux-celtique continental* (2<sup>e</sup> éd.). Errance.
- Delattre, P. (1964). Comparing the Vocalic Features of English, German, Spanish, and French. *IRAL*, 2(2), 71-97.

- Delbouille, M. (1933). Pei (Mario A). The Language of the Eight-Century Texts in Northern France. A Study of the original documents in the Collection of Tardif and other sources. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 12(4), 1126-1128.
- Delforge, A. (2008). Unstressed Vowel Reduction in Andean Spanish.
- Dell, F. (1973). *Les règles et les sons: introduction à la phonologie générative*. Hermann.
- Dell, F. (1976). Schwa précédé d'un groupe obstruante-liquide. *Recherches linguistiques Saint-Denis*, (4), 75-111.
- Dell, F. (1980). *Generative Phonology and French Phonology*. CUP Archive.
- Dell, F. (1985). *Les règles et les sons*. Hermann.
- Deloche, M. (1883). Renseignements archéologiques sur la transformation du C guttural du latin en une sifflante. *Mémoires de l'Institut de France*, 30(2), 359-377. <https://doi.org/10.3406/minf.1883.989>
- Demarteau, J. (1896). *Vie de saint Lambert*. Demarteau.
- de Melo, W. (2011). *Plautus, Wolfgang de Melo's Amphitryon. The Comedy of Asses. The Pot of Gold. The Two Bacchises. The Captives*. Loeb Classical Library.
- Demougeot, E. (1983). A propos des Solidi gallici du V e siècle apr. J.-C. *Revue Historique*, 270(1 (547)), 3-30.
- Desbordes, F. (1990). *Idées romaines sur l'écriture*. FeniXX.
- Desbrosses, L. (2018, 18 octobre). *Sidoine Apollinaire et la Gaule chrétienne au Ve siècle* [phdthesis, Université Bourgogne Franche-Comté]. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02178689>
- Descombes Françoise. (1985). *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures à la Renaissance carolingienne. 15. Viennoise du nord*. Éd. Centre national de la recherche scientifique.
- Desgrugillers, N. (2007). *Le livre de l'histoire des Francs: depuis leurs origines jusqu'à l'année 721*. Éd. Paléo.
- Desgrugillers, N. (2011). *Les compilations de Frédégaire: texte latin du Ms BnF, lat. 10910*. Éd. Paleo.
- de Vaan, M. A. C. (2008). *Etymological dictionary of Latin and the other Italic languages*. Brill.
- Devaux, A. et Ronjat, J. (1912). *Comptes consulaires de Grenoble en langue vulgaire:(1338-1340)*. Impr. génér. du Midi.
- Devillers, O. (1995). *Histoire des Goths* (5e éd.). Les Belles Lettres.
- Devillers, O. et Meyers, J. (dir.). (2001). *Frédégaire : Chronique des temps mérovingiens*. Brepols.
- Devine, D. (2005). How Long is a Generation. *Ancestry Magazine*, 23(Sep-Oct 4), 51-53.
- Dicanio, C. (2020, 26 juin). Buffalo linguist: What's universal in phonetics? *Buffalo linguist*. <http://christiandicanio.blogspot.com/2020/06/whats-universal-in-phonetics.html>
- Diefenbach, L. et Du Cange, C. D. F. (1857). *Glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis; e codicibus manuscriptis et libris impressis concinnavit Laurentius Diefenbach*. Francofurti ad Moenum, J. Baer. <http://archive.org/details/glossariumlatin00dief>
- Diehl, E. (1924). *Inscriptiones Latinae Christianae veteres (ILCV)* (vol. 1-3).
- Diehl, E. (1961). *Inscriptiones Latinae Christianae veteres*. Apud Weidmannos.
- Diem, A. (2020). Merovingian Monasticism: Voices of Dissent. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 320-345).
- Dietrich, A. (1852). Zur geschichte des accents im lateinischen. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, 1(6), 543-556.
- Diez, F. (1836). *Grammatik der romanischen sprachen*. E. Weber.
- Diez, F. C. (1836). *Grammatik der romanischen Sprachen*. Weber.
- Diklić, Z. (dir.). (1979). *Priručna gramatika hrvatskoga književnog jezika*. Školska knjiga.
- D'Imperio, M. et Rosenthal, S. (1999). Phonetics and phonology of main stress in Italian. *Phonology*, 16(1), 1-28.
- di Napoli, M. (2011). *Velii Longi De orthographia: Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Marta Di Napoli*. Weidmann.
- Dionisotti, C. et Grayson, C. (1949). *Early Italian Texts*. Blackwell.

- Diriye Abdullahi, M. (2001). *Le somali, dialectes et histoire*. Université de Montréal.
- Disner, S. F. (1983). WPP, No. 58: Vowel Quality: The relation between Universal and Language-specific Factors. <https://escholarship.org/uc/item/1wm9n05g>
- Dondaine, C. (1971). *Traits francoprovençaux dans les parlers comtois d'oil*.
- Dondaine, C. et Dondaine, L. (1972). *Atlas linguistique et ethnographique de la Franche-Comté*. Editions du Centre national de la recherche scientifique.
- Dory, A. (1935). Contribution à l'étude de la voyelle accentuée. *Revue des Langues Romanes*, 67, 373-445.
- Dottin, G. (1905). La langue des anciens Celtes. *Revue des études anciennes*, 7(1), 33-64.
- Dottin, G. (1920). *La langue gauloise : grammaire, textes et glossaire*. Paris : C. Klincksieck. <http://archive.org/details/lalanguegauloise00dottuoft>
- Dottin, G. (1924). La langue gauloise dans les graffites de la Graufesenque. *Revue des Études Anciennes*, 26(1), 73-77. <https://doi.org/10.3406/rea.1924.2298>
- Dresher, B. E. et Van Der Hulst, H. (2022). Introduction : Leading Ideas in Phonology. Dans *The Oxford History of Phonology* (p. 1-18). Oxford University Press.
- Dresher, E. et Hulst, H. V. D. (dir.). (2022). *The Oxford history of phonology*. Oxford University Press.
- Dressler, W. (dir.). (1985). Suppletion in word-formation. Dans *Historical semantics, historical word formation* (p. 97-112). Mouton de Gruyter.
- Drew, K. F. (1991). *The Laws of the Salian Franks*. University of Pennsylvania Press.
- Dreyer, P. (1902). Zur Clermonter Passion. *Romanische Forschungen*, 13(3. H), 785-860.
- Drinkwater, J. F. (2007). *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*. Oxford University Press.
- Drinkwater, John F. (1987). *The Gallic empire: separatism and continuity in the north-western provinces of the Roman Empire A.D. 260 - 274*. Steiner.
- Duarte, J. A. C. (2017). Caractérisation acoustique de la réduction vocale en l'espagnol de Bogotá (Colombie). *Estudios de fonética experimental*, (26), 63-91.
- Dubert, F. et Galves, C. (2016). Galician and Portuguese. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0023>
- Dubled, H. (1961). Étude sur la condition des personnes en Alsace du VIII<sup>e</sup> au Xe siècle. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 119(1), 21-49. <https://doi.org/10.3406/bec.1961.449615>
- Duby, P.-A. T. (1790). *Traité des monnaies des barons ou représentation et explication de toutes les monnoies d'or, d'argent, de billon & de cuivre, qu'ont fait frapper les possesseurs de grands fiefs, pairs, évêques, abbés, chapitres, villes & autres seigneurs de France ; pour servir de complément aux monuments historiques de la France en général, & de chacune de ses provinces en particulier*. L'imprimerie royale.
- Duchesne, L.-M.-O. (1910). *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* (vol. 1-2). Thorin et Fils.
- Dumézil, B. (2013). *Des Gaulois aux Carolingiens: du I<sup>er</sup> au IX<sup>e</sup> siècle* (1. éd). Presses universitaires de France.
- Dumézil, B. (2016). L'Antiquité tardive, discours et réalité des « Grandes Invasions ». Dans *Les barbares (2016)* (p. 43-66).
- Dümmeler, E. (dir.). (1994). *Monumenta Germaniae Historica: Epistolae Karolini aevi II*. Monumenta Germaniae Historica.
- Dupâquier, J., Biraben, J.-N., Etienne, R., Pietri, C., Pietri, L., Bautier, H., Dubois, H., Higounet-Nadal, A., Klapisch-Zuber, C., Sauvy, A. et Le Roy Ladurie, E. (1988). *Histoire de la population française : des origines à la Renaissance. 1 / dirigé par Jacques Dupâquier*. Presses universitaires de France. Paris. <https://mediatheques.dlva.fr/BENT/doc/SYRACUSE/15574/histoire-de-la-population-francaise-des-origines-a-la-renaissance-1-dirige-par-jacques-dupaquier>
- Durand, J. (2014). À la recherche du schwa : données, méthodes et théories. *SHS Web of Conferences*, 8, 23-43. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20140801396>
- Durand, J. et Eychenne, J. (2004). Le schwa en français: pourquoi des corpus. *Corpus*, 3, 311-356.

- Durand, J. et Lyche, C. (2001). Des règles aux contraintes en phonologie générative. *Revue québécoise de linguistique*, 30(1), 91-154. <https://doi.org/10.7202/000515ar>
- Durham, S. P. (1971). *The Computer in the Reconstruction of a Proto-Diasystem: Franco-Provençal. (Volumes I And II)* [doctorat]. University of Michigan.
- Durham, Stanton P. (1975). The Posttonic Vocalism of Proto-Franco-Provençal, 91(3-4), 339-364. <https://doi.org/10.1515/zrph.1975.91.3-4.339>
- Duval, F. (2018). La philologie française, pragmatique avant tout ? : L'édition des textes médiévaux français en France. Dans *Pratiques philologiques en Europe* (p. 115-150). Publications de l'École nationale des chartes. <http://books.openedition.org/enc/707>
- Eek, A. et Rimmel, M. (1974). Context, contacts and duration: two results concerning temporal organization. *Preprints Speech Commun. Semin*, 187-192.
- Effros, B. (2003). *Merovingian mortuary archaeology and the making of the early Middle Ages*. University of California Press.
- Effros, B. (2020). Two Centuries of Excavating Merovingian-Era Cemeteries in France. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 77-97).
- Egger, E. (1843). *Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae*. Verlag nicht ermittelbar.
- Ehri, L. C. (1984). How Orthography Alters Spoken Language Competencies in Children Learning to Read and Spell. Dans J. Downing et R. Valtin (dir.), *Language Awareness and Learning to Read* (p. 119-147). Springer New York. [https://doi.org/10.1007/978-1-4613-8248-5\\_7](https://doi.org/10.1007/978-1-4613-8248-5_7)
- Ehri, L. C. (1985). Effects of Printed Language Acquisition on Speech. Dans D. R. Olson, N. Torrance et A. Hildyard (dir.), *Literacy, language and learning: The nature and consequences of reading and writing* (p. 333-367). Cambridge University Press.
- Ehrismann, G. (1932). *Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters: Erster Teil: Die althochdeutsche Literatur*. CH Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Einhorn, E. (1974). *Old French: A Concise Handbook*. Cambridge University Press.
- Elcock, W. D. (1960). *The Romance Languages*. Faber & Faber.
- Ellis, A. J., Child, F. J., Salesbury, W., Schmeller, J. A. et Barclay, A. (1869). *On early English pronunciation, with special reference to Shakspeare and Chaucer, containing an investigation of the correspondence of writing with speech in England, from the Anglosaxon period to the present day, preceded by a systematic notation of all spoken sounds by means of the ordinary printing types*. London : Trübner. <http://archive.org/details/onearlyenglishpr01elli>
- Elramli, Y. M. (2012). *Assimilation in the phonology of a Libyan Arabic dialect :a constraint-based approach* [doctorat, Newcastle University]. <http://theses.ncl.ac.uk/jspui/handle/10443/1747>
- Encrevé, P. (1988). *La liaison avec et sans enchaînement: phonologie tridimensionnelle et usages du français*. Seuil.
- Englebert, A. (2009). *Introduction à la phonétique historique du français*. De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.engle.2009.01>
- Englebert, A. (2015). *Phonétique historique et histoire de la langue*. De Boeck supérieur.
- Enguehard, G. et Luo, X. (2020). A note on the strength of vowels. *Acta Linguistica Academica*, 67(1), 109-120.
- Ernout, A. (1953). *Morphologie historique du latin*. C. Klincksieck.
- Escudero, P., Boersma, P., Rauber, A. S. et Bion, R. A. H. (2009). A cross-dialect acoustic description of vowels: Brazilian and European Portuguese. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 126(3), 1379-1393. <https://doi.org/10.1121/1.3180321>
- Eska, J. F. (2017). *The dialectology of Celtic. Volume 2 Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics* (p. 1264-1274). De Gruyter Mouton. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110523874-027/html>

- Eufe, R. (2018, 25 septembre). *Le latin des chartes mérovingiennes*. Communication présentée au Rencontres du Master Recherche Linguistique et Dialectologie, Département de Linguistique, Université de Lyon. 978-2-37276-030-0
- Eufe, R. et Selig, M. (2014). Die Namen auf den Berliner Merowingermünzen und die sprachliche Situation im Merowingerreich. *Die Merowingischen Monetarmünzen als Quelle zum Verständnis des 7. Jahrhunderts in Gallien*, 93-154. [https://doi.org/10.30965/9783846755488\\_006](https://doi.org/10.30965/9783846755488_006)
- Evans, D Ellis. (1966). « "gurdonicus" » Sulp. Sev. « Dial ». 1.27.2. *Studia Celtica*, 1, 27.
- Evans, David Ellis. (1967). *Gaulish personal names*. Clarendon Press.
- Everett, D. et Everett, K. (1984). On the relevance of syllable onsets to stress placement. *Linguistic Inquiry*, 705-711.
- Everett, D. L. (2017). *How Language Began: The Story of Humanity's Greatest Invention* (1 edition). Liveright.
- Everett-Heath, J. (2019). Duisburg. Dans *The Concise Oxford Dictionary of World Place Names*. Oxford University Press. <https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780191882913.001.0001/acref-9780191882913-e-1936>
- Ewan, W. G. (1975). Explaining the intrinsic pitch of vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 58(S1), S40-S40. <https://doi.org/10.1121/1.2002115>
- Ewert, A. (1033). *The French Language*.
- Ewert, A. (1935). The Strasburg Oaths. *Transactions of the Philological Society*, 34(1), 16-35.
- Ewig, E. (1976). Volkstum und Volksbewusstsein im Frankenreich des 7. Jahrhunderts. Dans *Ewig, Spätantikes und fränkisches Gallien* (vol. 1, p. 231-273).
- Ewig, E. (1997). Le mythe troyen et l'histoire des Francs. Dans *Clovis, histoire et mémoire* (vol. 1, p. 817-847).
- Eychenne, J. (2019). On the deletion of word-final schwa in Southern French. *Phonology*, 36(3), 355-389. <https://doi.org/10.1017/S0952675719000198>
- Fagyal, Z. (2010). Accents de banlieue. *Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration, L'Harmattan*.
- Fagyal, Z. et Moisset, C. (1999). Sound Change and Articulatory Release: Where and Why are High Vowels Devoiced in Parisian French ? Dans *Proceedings of the 14th ICPhS 1999* (p. 4).
- Falc'hun, F. (1951). L'histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique. *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 58(1), 212-216.
- Falc'hun, F. (1962). *Les langues pré-bretonnes en armorique*. Congrès des Sociétés savantes de Bretagne, 4 septembre 1962, Lamballe (p. 5-17).
- Falc'hun, F. (1972). De l'"r" gaulois à l'"r" français. Dans A. Valdman (dir.), *Papers in Linguistics and Phonetics to the Memory of Pierre Delattre* (p. 105-115). Mouton De Gruyter.
- Fanciullo, F. (1992). Un capitolo della Romania submersa: il latino africano. Dans *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (vol. 1, p. 162-187).
- Fant, G., Kruckenberg, A. et Nord, L. (1991). Durational correlates of stress in Swedish, French and English. *Journal of phonetics*, 19(3-4), 351-365.
- Farnetani, E. et Kori, S. (1986). Effects of syllable and word structure on segmental durations in spoken Italian. *Speech Communication*, 5(1), 17-34. [https://doi.org/10.1016/0167-6393\(86\)90027-0](https://doi.org/10.1016/0167-6393(86)90027-0)
- Farnetani, E. et Vayra, M. (1991). *Word-and phrase-level aspects of vowel reduction in Italian* (vol. 2, p. 14-17).
- Faust, N. (2016). Weak radicals, weak suppletion, and phonological indices in Semitic. *Morphology*, 26(3), 379-397. <https://doi.org/10.1007/s11525-016-9278-3>
- Faust, N. (2019). The complex link between length and lowering. *Brill's Journal of Afroasiatic Languages and Linguistics*, 11(2), 283-315. <https://doi.org/10.1163/18776930-01102003>

- Faust, N. (2020). "You may emerge, but on my terms", said UG to the epenthetic vowel (in Modern Hebrew). Communication présentée au MABAR.
- Faust, N. et Smolensky, P. (2017). *Activity as an alternative to autosegmental association*.
- Faust, N. et Ulfsbjorninn, S. (2018). Arabic stress in strict CV, with no moras, no syllables, no feet and no extrametricality. *The Linguistic Review*, 35(4), 561-600. <https://doi.org/10.1515/tlr-2018-2001>
- Faust, N., Ulfsbjorninn, S. et Lampitelli, N. (2018). Articles of Italian unite! Explaining the shapes of Italian definite articles without allomorphy. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 63. <https://doi.org/10.1017/cnj.2018.8>
- Fava, E. et Magno Caldognetto, E. (1974). Studio sperimentale delle caratteristiche elettroacustiche dell'enfasi su sintagmi in italiano / E. Magno Caldognetto, E. Fava. sn.
- Favre, S. (1996). Histoire linguistique de la Vallée d'Aoste. Dans *Espace, temps, culture en Vallée d'Aoste* (p. 1-23).
- Feinberg, L. (2014). East Slavic "tense jers" and Krivič nominal morphology. Dans D. Birnbaum, M. S. Flier et C. M. Vakareliyska (dir.), *Philology Broad and Deep: In Memoriam Horace Gray Lunt* (p. 83-102). Philology Broad and Deep Additional Information Philology Broad and Deep: In Memoriam Horace Gray Lunt.
- Fénié, B., Fénié, J.-J. et Mérienne, P. (2007). *Toponymie des pays occitans*. Editions Sud Ouest.
- Ferguson, C. A. (1959). Diglossia. *WORD*, 15(2), 325-340. <https://doi.org/10.1080/00437956.1959.11659702>
- Ferguson, T. (1976). *A History of the Romance Vowel Systems through Paradigmatic Reconstruction*. *A History of the Romance Vowel Systems through Paradigmatic Reconstruction*. De Gruyter Mouton. <http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110806960/html>
- Fernández Martínez, C. (1989). Vowel length in Vulgar Latin: transphonologization of quantitative into qualitative distinctions. *Itaca: Quaderns Catalans de Cultura Clàssica*, (5), 101-113.
- Ferrand, L. (2001). Chapitre 3. Le codage visuel et orthographique. *Ouvertures psychologiques*, 45-137.
- Ferro, D. et Formigli, E. (2015). Risultati delle recenti indagini archeometriche sulla Fibula di Manios. *Bullettino di Paletnologia Italiana*, 99 (2011-2014), 43-72.
- Février, J. G. (1959). *Histoire de l'écriture*. Payot.
- Filipponio, L. (2006). Simpliciter sonat: a proposito di una didascalia di Pompeo Grammatico. Dans *Oniga, R. and Zennaro, L.(eds.), Atti della Giornata di Linguistica Latina, Venezia, 7 maggio 2004, Venezia: Libreria Editrice Cafoscarina, 2006, pp. 41-70*. Venezia, Libreria Editrice Cafoscarina.
- Finbow, T. (2008). Inter- and Intra-word Spacing Conventions in Early Medieval Iberian Texts - the Implications for Reading and Writing Strategies. Dans *Latin écrit - roman oral? de la dichotomisation à la continuité* (p. 159-186).
- Finco, F. (2009). Fonetiche e fonologije dal furlan centrâl. *Gjornâl Furlan des Sciencis*, 11, 53-85.
- Fischer, S. (2005). *Roman imperialism and runic literacy: the westernization of Northern Europe (150 - 800 AD)* (vol. 33).
- Fischer, S. et Lind, L. (2015). The Coins in the Grave of King Childeric. *Journal of Archaeology and Ancient History (JAAH)*, 14. [https://www.academia.edu/1171510/The\\_Coins\\_in\\_the\\_Grave\\_of\\_King\\_Childeric](https://www.academia.edu/1171510/The_Coins_in_the_Grave_of_King_Childeric)
- Fischer, S., Soulat, J., Châtelet, M. et Graf, M. (2014). An Inscribed Silver Spoon from Ichtratzheim (Bas-Rhin). *Journal of Archaeology and Ancient History, JAAH.*, 11, 2-25.
- Flemming, E. (1996). Evidence for constraints on contrast: The dispersion theory of contrast. *UCLA Working Papers in Phonology*, 1, 86-106.
- Flemming, E. (2001). Scalar and categorical phenomena in a unified model of phonetics and phonology. *Phonology*, 18(1), 7-44. <https://doi.org/10.1017/S0952675701004006>

- Flemming, E. (2004). Contrast and perceptual distinctiveness. Dans B. Hayes, D. Steriade et R. Kirchner (dir.), *Phonetically Based Phonology* (p. 232-276). Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/CBO9780511486401.008>
- Flemming, E. (2009). The phonetics of schwa vowels. *Phonological weakness in English*, 78-98.
- Flemming, E. et Johnson, S. (2007). Rosa's roses: reduced vowels in American English. *Journal of the International Phonetic Association*, 37(1), 83-96. <https://doi.org/10.1017/S0025100306002817>
- Flemming, E. S. (1995). *Auditory representations in phonology* [ph.d.].  
<https://www.proquest.com/docview/304169465/abstract/D8B0DC4E25F5422CPQ/1>
- Fleuriot, L. (1974). Sur quelques textes gaulois. *Études celtiques*, 14(1), 57-66.
- Fleuriot, L. (1978). Brittonique et gaulois durant les premiers siècles de notre ère. Dans *2trennes de septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune par un groupe de ses élèves*. (p. 75-83). Klincksieck.
- Flierman, R. (2015). Gens perfida or populus Christians? Saxon (in)fidelity in Frankish historical writing. Dans *The resources of the past in early medieval Europe* (p. 188-205).
- Flobert, P. (1987). La date de l'Appendix Probi. Dans *Filologia e forme litterarie: studi offerti a Francesco della Corte*. Università degli Studi di Urbino.
- Foerster, W. et Koschwitz, E. (1884). *Altfranzösisches Übungsbuch zum Gebrauch bei Vorlesungen und Seminarübungen*. Henninger.
- Fögen, T. (1997). Der Grammatiker Consentius. *Glotta*, 74(3/4), 164-192.
- Fónagy, I. (1989). Le français change de visage? *Revue Romane*.  
[https://tidsskrift.dk/revue\\_romane/article/view/29677](https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29677)
- Fontaine, J. (1992). *Ambroise de Milan : Hymnes*. Editions du Cerf.
- Fontaine, J. (1993). Sulpice Sévère témoin de la communication orale en latin à la fin du IVe siècle gallo-romain. *Médiévales*, 12(25), 17-32. <https://doi.org/10.3406/medi.1993.1281>
- Fontaine, J. (2006). *Gallus : Dialogues sur les « vertus » de saint Martin*. Les éditions du Cerf.
- Förster, W. (1877). Altfr. ré „Scheiterhaufen“. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 1, 561-562.
- Fouché, P. (1952). *Phonétique historique du français* (vol. 3. Les Consonnes et Index Général). C. Klincksieck.
- Fouché, P. (1956). *Traité de prononciation française*. C. Klincksieck.
- Fouché, P. (1958). *Phonétique historique du français , Volume II : Les voyelles*. Librairie C. Klincksieck.
- Fouché, P. (1961). *Phonétique historique du français: Les consonnes et index général*. Klincksieck.
- Fouché, P. (1966). *Phonétique historique du français: Les consonnes et index général. 2. éd. rev. et corr. 1966*. C. Klincksieck.
- Fouché, P. (1967). *Le verbe français: étude morphologique*. Klincksieck.
- Fougeron, C. (1999). Articulatory properties of initial segments in several prosodic. in *PhonetiCS*, 74.
- Fougeron, C. et Steriade, D. (1999). *Au delà de la syllabe : le rôle des informations articulatoires stockées dans le lexique pour l'analyse de la chute de schwa*. Nantes, France (p. 122-127). <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02437274>
- Fouracre, P. (1986). 'Placita' and the Settlement of Disputes in Later Merovingian Francia. *The Settlement of Disputes in Early Medieval Europe*, 23-43.
- Fouracre, P. (2016). *The Age of Charles Martel*. Routledge.
- Fouracre, P. (2020). From Gaul to Francia: The Impact of the Merovingians. Dans B. Effros et I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World* (p. 33-51). Oxford University Press.  
<https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190234188.013.19>
- Fouracre, P. et Gerberding, R. A. (1996). *Late Merovingian France: History and Hagiography, 640-720*. Manchester University Press.
- Fouracre, P. J. (2005). The long shadow of the Merovingians. Dans *Charlemagne. Empire and society* (p. 5-21).

- Fowler, C. A. (1992). Vowel duration and closure duration in voiced and unvoiced stops: there are no contrast effects here. *Journal of Phonetics*, 20(1), 143-165. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)30244-X](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)30244-X)
- Francard, M. (1980). *Le parler de Tenneville: introduction à l'étude linguistique des parlers wallo-lorrains* (vol. 19). Peeters Publishers.
- Francescato, G. (1966). *Dialettologia friulana*. Società filologica friulana, Centro di Studi Ladini.
- Franceschi, T. (1976). Sull'evoluzione del vocalismo dal latino reubblicano al neolatino. Dans *Scritti in onore di Giuliano Bonfante* (p. 259-279). Paideia.
- Francisque, M. (1876). *Le Livre des Psaumes : ancienne traduction française*. Imprimerie Nationale. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4538009>
- Freund, I. (1933). *Beiträge zur Mundart von Ischia: Diss., Tübingen* [phd thesis].
- Frings, T. et Wartburg, W. von. (1937). Französisch und Fränkisch. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 57, 193-210.
- Fritz Neumann. (1878). *Zur laut- und Flexionslehre, des altfranzösischen, hauptsächlich aus pikardischen Urkunden von ...* Verlag von gebr. Henninger. <http://archive.org/details/zurlautundflexi01neumgoog>
- Frost, R. et Katz, L. (dir.). (1992). *Orthography, phonology, morphology, and meaning*. North-Holland.
- Frost, R., Katz, L. et Bentin, S. (1987). Strategies for visual word recognition and orthographical depth: A multilingual comparison. *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, 13(1), 104-115. <https://doi.org/10.1037/0096-1523.13.1.104>
- Fry, D. B. (1955). Duration and intensity as physical correlates of linguistic stress. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 27(4), 765-768.
- Fry, D. B. (1958). Experiments in the perception of stress. *Language and speech*, 1(2), 126-152.
- Fuchs, A. (1849). *Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältnisse zu Lateinischen*. H.W. Schmidt.
- Fujisaki, H. et Kunisaki, O. (1978). Analysis, Recognition, and Perception of Voiceless Fricative Consonants in Japanese. *Acoustics, Speech and Signal Processing, IEEE Transactions on*, 26, 21-27. <https://doi.org/10.1109/TASSP.1978.1163038>
- Funaioli, G. (1915). Scolii Filargiriani. *Rheinisches Museum für Philologie*, 7, 56-106.
- Gaeng, P. A. (1968). *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin: As Reflected in the Vocalism of Christian Inscriptions*. The University of North Carolina Press.
- Gaeng, P. A. (1983). Is it really the accusative? *Illinois classical studies*, 8, 155-164.
- Gaeng, P. A. (2010). La morphologie nominale des inscriptions chrétiennes de l'Afrique. Dans *La morphologie nominale des inscriptions chrétiennes de l'Afrique* (p. 115-132). Max Niemeyer Verlag. <https://doi.org/10.1515/9783111608006.115>
- Gahl, S., Yao, Y. et Johnson, K. (2012). Why reduce? Phonological neighborhood density and phonetic reduction in spontaneous speech. *Journal of Memory and Language*, 66(4), 789-806. <https://doi.org/10.1016/j.jml.2011.11.006>
- Gallagher, R., Roberts, E. et Tinti, F. (dir.). (2021). *The languages of early medieval charters: Latin, Germanic vernaculars, and the written word*. Brill.
- Gamillscheg, E. (1968). Zur Geschichte der Assibilierung und der Palatalisierung. *Festschrift W. von*, 445-450.
- Gamillscheg, Ernst. (1922). *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs*. na.
- Gamillscheg, Ernst. (1936). *Romania Germanica III: Die Burgunder*. Berlin.
- Gamillscheg, Ernst. (1960). Substrat und Verkehrssprache. Dans *Studium Berolinense* (p. 525-544). De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110848083-037>
- Gamillscheg, Ernst. (1966). *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*. C. Winter.
- Gandilhon, A. (1877-1946) A. du texte. (1927). *Catalogue des actes des archevêques de Bourges antérieurs à l'an 1200 / par Alfred Gandilhon,...* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k334520f>

- Ganz, D. (1990). *Corbie in the Carolingian Renaissance* (Bilingual édition). Jan Thorbecke Verlag.
- Ganz, D. (2019). In the Circle of the Bishop of Bourges: Bern 611 and Late Merovingian Culture. Dans L. Sarti, S. Esders, Y. Fox et Y. Hen (dir.), *East and West in the Early Middle Ages: The Merovingian Kingdoms in Mediterranean Perspective* (p. 265-280). Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/9781316941072.018>
- Ganz, D. et Goffart, W. (1990). Charters Earlier than 800 from French Collections. *Speculum*, 65(4), 906-932. <https://doi.org/10.2307/2863567>
- Ganz, D. (Historiker). (1981). The Merovingian library of Corbie. Dans *Columbanus and Merovingian monasticism* (p. 153-172).
- Gao, J. Z. (1995). *Apocope in Old High German* [m.a.]. Simon Fraser University.
- García, C. (1985). *Temas de lingüística galega*. La Voz de Galicia.
- Garde, P. (1968). *L'accent*. Presses Universitaires de France.
- Garde, P. (2011). Spécificités de l'accentologie. *Baltistica, Supplement 7*.  
<https://doi.org/10.15388/Baltistica.7priedas.33>
- Gardette, P. (1950). Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais. Paris, CNRS, 5, 1950-1976.
- Gardette, P. (1962). *A l'origine du provençal et du francoprovençal: quelques mots du latin de Lugdunum*. Institut de linguistique romane.
- Gardette, P., Horiot, B., Simoni-Aurembou, M.-R. et Straka, G. (1983). *Études de géographie linguistique* (édité par Société de linguistique romane). Société de linguistique romane.
- Garrett, A. et Johnson, K. (2013). Phonetic bias in sound change. Dans A. C. L. Yu (dir.), *Origins of Sound Change* (p. 51-97). Oxford University Press.  
<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199573745.003.0003>
- Gasnault, P. (1970). Documents financiers de Saint-Martin de Tours de l'époque mérovingienne. *Journal des savants*, 2(1), 82-93. <https://doi.org/10.3406/jds.1970.1218>
- Gasnault, P. (1975). *Documents comptables du VIIe siècle provenant de Saint-Martin de Tours* (vol. 1-Pierre).
- Gasnault, P. (1995). *Deux nouveaux feuillets de la comptabilité domaniale de l'abbaye Saint-Martin de Tours à l'époque mérovingienne*. De Boccard. <https://data.bnf.fr/fr/temp-work/0e28975a89ce85c2ce5e0ea3b1fef83a/>
- Gaudemet, J. et Basdevant-Gaudemet, B. (1989). *Les canons des conciles mérovingiens (VIe-VIIe siècles): texte latin de l'édition C. de Clercq*. Editions du Cerf.
- Gauthier, N. (1975). *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures à la Renaissance carolingienne*. Centre national de la recherche scientifique.
- Gavinelli, S. (1983). *Per un'enciclopedia carolingia:(Codice Bernese 363)*. Antenore.
- Gay, T. (1978). Effect of speaking rate on vowel formant movements. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 63(1), 223-230. <https://doi.org/10.1121/1.381717>
- Gelb, I. J. (1963). *A study of writing*. University of Chicago Press.
- Gembloux, C. C. P. de. (1841). *Histoire littéraire, philosophique et bibliographique des patois*. Techner.
- Gendron, J.-D. (1959). Désonorisation des voyelles en franco canadien. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 5(2), 99-108.
- Gendron, J.-D. (1966). *Tendances phonétiques du français parlé au Canada* (édité par Centre de philologie et de littératures romanes). C. Klincksieck Les presses de l'université Laval.
- Gendron, S. (2003). *L'origine des noms des lieux en France: essai de toponymie*. Errance.
- Gendrot, C. et Adda-Decker, M. (2005, novembre). *Impact of duration on F1/F2 formant values of oral vowels: an automatic analysis of large broadcast news corpora in French and German*. Lisbon, Portugal (p. 2453-2456). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00188096>
- Gerberding, R. A. (1987a). Paris, Bibliothèque Nationale Latin 7906: An Unnoticed Very Early Fragment of the 'Liber Historiae Francorum'. *Traditio*, 43, 381-386.  
<https://doi.org/10.1017/S0362152900012617>

- Gerberding, R. A. (1987b). *The Rise of the Carolingians and the Liber Historiae Francorum*. Oxford Clarendon Press.
- Gerritsen-Geywitz, G. et Gerritsen, W. P. (2000). « Old is beautiful. » Het oudste handschrift van Gregorius' *Historiae* (Leiden, U.B., BPL 21). Dans *Rondom Gregorius van Tours* (p. 37-54).
- Gibbons, E. (1776). *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (vol. 1-6). Strahan & Cadell.
- Gick, B., Min Kang, A. et Whalen, D. H. (2002). MRI evidence for commonality in the post-oral articulations of English vowels and liquids. *Journal of Phonetics*, 30(3), 357-371.  
<https://doi.org/10.1006/jpho.2001.0161>
- Gierach, E. (1881-1943) A. du texte. (1910). *Synkope und Lautabstufung : ein Beitrag zur Lautgeschichte des vorliterarischen Französisch / von Erich Gierach*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k24825w>
- Gillett, A. (2020). Letters and Communication Networks in Merovingian Gaul. Dans B. Effros et I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World* (p. 530-555). Oxford University Press.  
<https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190234188.013.14>
- Gimson, A. C. (1962). *An Introduction to the Pronunciation of English*. E. Arnold.
- Glénisson, J. (1982). Jeanne Viellard (1894-1979). *Bibliothèque de l'École Des Chartes*, 140(2), 362-372.
- Godefroy, F. (1880). *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVIe siècle* (vol. 1-10). <https://micmap.org/dicfro/introduction/dictionnaire-godefroy>
- Goerlich, E. (1882). *Die Südwestlichen Dialecte der langue d'Oïl: Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois*. G. Henninger.
- Goffart, W. (1963). The Fredegar Problem Reconsidered. *Speculum*, 38(2), 206-241.  
<https://doi.org/10.2307/2852450>
- Goffart, W. (1989). From *Historiae* to *Historia Francorum* and Back Again: Aspects of the Textual History of Gregory of Tours. Dans *Goffart, Rome's Fall and After* (p. 255-274).
- Goidanich, P. G. (1906). Note di esegesi e critica di testi grammaticali latini. *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 34, 35.
- Golden, P. B. (2001). Some Notes on the « Comitatus » In Medieval Eurasia with Special Reference to the Khazars. *Russian History*, 28(1/4), 153-170.
- Goldsmith, J. A. (1990). *Autosegmental and metrical phonology* (vol. 1). Basil Blackwell.
- Gomez, C. (2017). L'attribution de la Vita sancti Medardi à Venance Fortunat : une approche narrative de la question. Dans *Nihil veritas erubescit* (vol. 1-0, vol. 74, p. 313-324). Brepols Publishers.  
<https://doi.org/10.1484/M.IPM-EB.5.114522>
- Gordon, M. K. (2016). *Phonological typology* (vol. 1). Oxford University Press.
- Gose, E. (1958). *Katalog der frühchristlichen Inschriften in Trier*. Gebr. Mann.
- Goukova, M. (2003). *Deriving Economy : Syncope in Optimality Theory* [doctorat]. University of Massachusetts Amherst.
- Graceffa, A. (2020). Writing the History of Merovingian Gaul: An Historiographical Survey. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 52-76).
- Grainger, J. et Whitney, C. (2004). Does the huamn mnid raed wrods as a wlohe? *Trends in Cognitive Sciences*, 8, 58-59. <https://doi.org/10.1016/j.tics.2003.11.006>
- Grammont, M. (1894). Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté) : IV, la loi des trois consonnes. *Mémoires de la Société de Linguistique*, 8, 53-90.
- Grammont, M. (1914). *Traité pratique de prononciation française*. Delagrave.
- Grandgent, C. H. (Charles H. (1907). *An introduction to vulgar Latin*. Boston, D.C. Heath & Co.  
<http://archive.org/details/introductiontovu01gran>
- Graßl, H. (2005). Eine littera Claudiana am Magdalensberg. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 153, 241-242.

- Grassmann, H. (1863). Über die Aspiraten und ihr gleichzeitiges Vorhandensein im An- und Auslaute der Wurzeln. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, 12(2. H), 81-110.
- Green, D. H. (2000). *Language and history in the early Germanic world*. Cambridge Univ. Press.
- Greenberg, J. (1963). Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements. <http://lear.unive.it/jspui/handle/11707/78>
- Greenberg, J. H. (1979). Rethinking Linguistics Diachronically. *Language*, 55(2), 275-290. <https://doi.org/10.2307/412585>
- Gress-Wright, J. (2011, 11 novembre). *Opacity and Transparency in Phonological Change* [University of PennsylvaniaUMI; ProQuest]. <http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=2012930713&lang=fr&site=eds-live&scope=site>
- Grierson, P. et Blackburn, M. A. (1986). *Medieval European Coinage: With a Catalogue of the Coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. The early Middle Ages, 5th-10th centuries. 1* (vol. 1). Cambridge University Press.
- Grierson, P., Blackburn, M. A. S. et Screen, E. (1986). *Medieval European coinage: with a catalogue of the coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge*. Cambridge University Press.
- Griffith, J. G. (1972). Brevis Brevians, in Extensio. *The Classical Review*, 22(1), 70-71. <https://doi.org/10.1017/S0009840X00231971>
- Grimm, J. (1822). *Deutsche Grammatik*. Dieterichsche Buchhandlung.
- Grimm, J. et Grimm, W. (1854). *Das Deutsche Wörterbuch*. <http://dwb.uni-trier.de/>
- Gröber, G. (1884). *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter*. Teubner.
- Gröber, G. et Baist, G. (1906). *Grundriss der romanischen Philologie: Band I* (vol. 1). KJ Trubner.
- Grzego, J. (2011). *Romania Gallica Cisalpina: Etymologisch-geolinguistische Studien zu den oberitalienisch-rätoromanischen Keltizismen*. Walter de Gruyter.
- Guérard, B. (1844). *Polyptyque de l'abbé Irminon ou Dénombrement des manses, des serfs et des revenus de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sous le règne de Charlemagne. Tome 1 / publié... avec des prolégomènes... par M. B. Guérard,...* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6375535b>
- Guillot, O. (1997). Clovis « Auguste », vecteur des conceptions romano-chrétiennes. Dans *Clovis, histoire et mémoire* (vol. 1, p. 706-737). Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Guinet, L. (1982). *Les emprunts gallo-romans au germanique: du Ier à la fin du Ve siècle*. Klincksieck.
- Guizot, F., Germain, Y. et Bussac, É. de. (2010). *Chroniques des derniers rois mérovingiens: VIIIe siècle* (Nouvelle éd). Éd. Paleo.
- Gussenhoven, C. et Broeders, T. (1997). *English pronunciation for student teachers*. Noordhoff Uitgevers.
- Gussmann, E. et Kaye, J. (1993). Polish notes from a Dubrovnik Cafe. Dans *SOAS Working Papers in Linguistics and Phonetics* (vol. 3, p. 427-262). SOAS, University of London.
- Gussmann, Edmund. (2002). The dental suffix in Modern Icelandic: Phonology, morpho(phono)logy, and the lexicon. <https://repozytorium.amu.edu.pl/handle/10593/18435>
- Gussmann, Edmund et Edmund, G. (2002). *Phonology: Analysis and Theory*. Cambridge University Press.
- Guy, G. R. (2007). Variation and phonological theory. Dans R. Bayley et C. Lucas (dir.), *Sociolinguistic Variation* (p. 5-23). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511619496.002>
- Guyonvarch, C.-J. (1994). *La razzia des vaches de Cooley*. Gallimard.
- Gvozdanovic, J. (2009). *Celtic and Slavic and the Great Migrations: reconstructing linguistic prehistory* (vol. 1).
- Gysseling, M. (1976). Siedlung, Sprache und Bevölkerungsstruktur im Frankenreich. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 54, 707-709.
- Haadsma, R. A. et Nuchelmans, J. (1963). *Précis de latin vulgaire: suivi d'une anthologie annotée*. J. B. Wolters.
- Haag, O. (1898). Die Latinität Fredegars. Dans *Romanische Forschungen* (vol. 10, p. 835-932).

- Haas, M. R. (1940). Ablaut and Its Function in Muskogee. *Language*, 16(2), 141-150.  
<https://doi.org/10.2307/408948>
- Haas, W. (2000). Sprachgeschichtliche Grundlagen. *Die viersprachige Schweiz*, 17-56.
- Haden, E. F. (1962). Accent expiratoire. *Studies in Linguistics*, 16(1), 23.
- Hahn, R. F. (1991). *Spoken Uyghur*. University of Washington Press.
- Haiman, J. et Benincà, P. (1992). *The Rhaeto-Romance Languages*. Routledge.
- Hajek, J. (2000). How Many Moras ? *Phonological theory and the dialects of Italy*, 212, 111.
- Hale, M. (2007). *Historical linguistics: theory and method*. Blackwell Pub.
- Hale, M., Kissock, M. et Reiss, C. (2007). Microvariation, variation, and the features of universal grammar. *Lingua*, 117(4), 645-665. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2006.03.009>
- Hale, M. et Reiss, C. (2000). « Substance Abuse » and « Dysfunctionalism »: Current Trends in Phonology. *Linguistic Inquiry*, 31(1), 157-169.
- Hale, M. et Reiss, C. (2008). *The Phonological Enterprise* (1 edition). Oxford University Press.
- Halfond, G. I. (2020). Corporate Solidarity and Its Limits within the Gallo-Frankish Episcopate. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 278-298).
- Hall, N. (2006). *Cross-linguistic patterns of vowel intrusion*. *Phonology*, 23(3), 387-429.  
<https://doi.org/10.1017/S0952675706000996>
- Hall, Robert A. (1946). Old French Phonemes and Orthography. *Studies in Philology*, 43(4), 575-585.
- Hall, Robert A. (1949). The Linguistic Position of Franco-Provençal. *Language*, 25(1), 1-14.  
<https://doi.org/10.2307/409904>
- Hall, Robert A. (1950). The reconstruction of proto-romance. *Language*, 26(1), 6-27.
- Hall, Robert A. (1953). The Oaths of Strassburg: Phonemics and Classification. *Language*, 29(3), 317-321.  
<https://doi.org/10.2307/410027>
- Hall, Robert A. (1960). A theory of graphemics. *Acta Linguistica*, 8(1), 13-20.  
<https://doi.org/10.1080/03740463.1960.10415405>
- Hall, Robert A. (1961). Italian [z] and the converse of the archiphoneme. *Lingua*, 9, 194-197.  
[https://doi.org/10.1016/0024-3841\(61\)90070-5](https://doi.org/10.1016/0024-3841(61)90070-5)
- Hall, Robert Anderson. (1974). *External history of the Romance languages* (vol. 1). New York: American Elsevier Publishing Company.
- Halle, M. (1962). Phonology in Generative Grammar. *WORD*, 18(1-3), 54-72.  
<https://doi.org/10.1080/00437956.1962.11659765>
- Halsall, G. (1995). *Settlement and social organization. The Merovingian region of Metz*.
- Halsall, G. (2001). Childeric's grave, Clovis' succession, and the origins of the Merovingian kingdom. Dans *Society and Culture in Late Antique Gaul* (p. 116-133). Routledge.
- Halsall, G. (2007). *Barbarian migrations and the Roman West, 376-568*. Cambridge University Press.
- Hammond, M. (1997). Optimality theory and prosody. *Optimality theory: An overview*, 33-58.
- Hamp, E. (1990). aestumo. *Glotta*, (68), 119.
- Han, M. S. (1964). *Duration of Korean vowels*. University of Southern California.
- Handley, M. A. (2020). Merovingian Epigraphy, Frankish Epigraphy, and the Epigraphy of the Merovingian World. Dans B. Effros et I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World* (p. 555-579). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190234188.013.16>
- Harrington, J., Fletcher, J. et Beckman, M. (2000). Manner and place conflicts in the articulation of accent in Australian English. Dans *Papers in laboratory phonology V* (p. 40-55). Cambridge University Press.
- Harrington, J., Fletcher, J. et Roberts, C. (1995). Coarticulation and the accented/unaccented distinction: evidence from jaw movement data. *Journal of Phonetics*, 23(3), 305-322.  
[https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(95\)80163-4](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(95)80163-4)

- Harrington, J., Kleber, F., Reubold, U., Schiel, F. et Stevens, M. (2019). The phonetic basis of the origin and spread of sound change. Dans *The Routledge Handbook of Phonetics*. Routledge.
- Harrington, J., Palethorpe, S. et Watson, C. (2000). Monophthongal vowel changes in Received Pronunciation: an acoustic analysis of the Queen's Christmas broadcasts. *Journal of the International Phonetic Association*, 30(1-2), 63-78.
- Harris, J. (1990a). *Reduction harmony*. GLOW 13, London.
- Harris, J. (1990b). Segmental Complexity and Phonological Government. *Phonology*, 7(2), 255-300.
- Harris, J. (1994). *English Sound Structure*. Wiley-Blackwell.
- Harris, J. (2006). Vowel Reduction as Information Loss. Dans P. Carr, J. Durand et C. J. Ewen (dir.), *Current Issues in Linguistic Theory* (vol. 259, p. 119-132). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.259.10har>
- Harris, J. (2009). Why final obstruent devoicing is weakening. *Strength Relations in Phonology*. <https://doi.org/10.1515/9783110218596.1.9>
- Harris, J. (2011). Deletion. *The Blackwell companion to phonology*, 1-25.
- Harris, J. et Lindsey, G. (1995). The elements of phonological representation. *Frontiers of Phonology: Atoms*.
- Harris, M. et Vincent, N. (2003). *The Romance Languages*. Routledge.
- Harris, R. (1966). Gallo-romance third declension plurals. *Revue de Linguistique Romane*, 30, 58-70.
- Harrison, P. (1997). The relative complexity of Catalan vowels and their perceptual correlates. *UCL Working Papers in Linguistics*, 9, 358-402.
- Hasselrot, B. (1966). Les limites du francoprovençal et l'aire de nostron. *Revue de linguistique romane*, 30, 257-267.
- Hasselrot, B. (1974). Adieu au francoprovençal. *Revue de linguistique romane*, 38, 265-275.
- Haubrichs, W. (1972). Zur Herkunft der « Altdeutschen (Pariser) Gespräche ». *Zeitschrift für deutsches Altertum und Literatur*, 101, 86-103.
- Haubrichs, W. (2009). Pariser Gespräche. Dans *Die althochdeutsche und altsächsische Glossographie. Ein Handbuch* (vol. 1, p. 927-937).
- Haubrichs, W. et Pfister, M. (1989). « In Francia fui »: Studien zu den romanisch-germanischen Interferenzen und zur Grundsprachen der althochdeutschen Pariser (Altdeutschen) Gespräche nebst einer Edition des Textes. *Akademie der Wissenschaften Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse*, 6, 1-98.
- Haubrichs, W. et Pitz, M. (2000). Le processus d'élaboration des frontières linguistiques : le cas des zones de contact romano-germaniques. *Nouvelle revue d'onomastique*, 35(1), 41-68. <https://doi.org/10.3406/onoma.2000.1367>
- Haudricourt, A. et Juilland, A. (1949). *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110870657>
- Haudricourt, A. et Juilland, A. (1971). *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français. Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110870657>
- Haugen, E. (1966). Dialect, Language, Nation. *American Anthropologist*, 68(4), 922-935.
- Havet, J. (1885). *Questions mérovingiennes*. H. Champion.
- Havet, J. P. E. (1896). *Questions Mérovingiennes* (vol. 1). E. Leroux.
- Havet, L. (1889). Gn, gm en latin. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 6, 34-38.
- Havet, Louis. (1885). *Mélanges latins : Sur la prononciation des syllabes initiales latines*. Imprimerie Nationale.
- Hawkins, J. A. (2004). *Efficiency and complexity in grammars*. <https://doi.org/10.1515/lity.2011.029>
- Hayes, B. (1995). *Metrical Stress Theory*. University of Chicago Press.
- Hayes, B. et Steriade, D. (2004). Introduction: The phonetic bases of phonological markedness.
- Heather, P. (2017). The Late Roman imperial centre and its northwest frontier. *Social Dynamics in the Northwest Frontiers of the Late Roman Empire*, 11-38.

- Hedeager, L. (2011). *Iron age myth and materiality: an archaeology of Scandinavia AD 400-1000*. Routledge.
- Heeren, S. (2017). From Germania Inferior to Germania Secunda and beyond. A case study of migration, transformation and decline. <https://research.vu.nl/en/publications/from-germania-inferior-to-germania-secunda-and-beyond-a-case-stud>
- Heinzelmann, M. (1983). *Gallische Prosopographie : 260 - 527*. Artemis Verlag.
- Heinzelmann, M. (1994). Grégoire de Tours « Père de l'histoire de France »? Dans *Histoires de France, historiens de la France* (p. 19-45).
- Heinzelmann, M. (2010). L'hagiographie mérovingienne: panorama des documents potentiels. Dans *L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures* (p. 27-82).
- Hélix, L. (2011). *Histoire de la langue française: L, M, Capes Lettres modernes*. Ellipses.
- Hen, Y. (2020). The Merovingian Polity: A Network of Courts and Courtiers. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 217-237).
- Hen, Y. et Meens, R. (dir.). (2004). *The Bobbio Missal: Liturgy and Religious Culture in Merovingian Gaul*. Cambridge University Press.
- Herman, Joseph. (1970a). *Le latin vulgaire*. Presses universitaires de France.
- Herman, Joseph. (1970b). Les particularités de l'évolution du latin provincial. Dans *Acte de celui de-al XII-lea congres international de linguistica si filologie romanica* (vol. 1, p. 125-131).
- Herman, József. (1990). L'évolution du latin dans les provinces de l'Empire. Problèmes et perspectives. Dans S. Kiss (dir.), *Du latin aux langues romanes. Études de linguistique historique* (vol. 1, p. 55-61). Tübingen.
- Herman, József. (1998). Differenze territoriali nel latino parlato dell'Italia tardoimperiale: un contributo preliminare. *J. Herman and A. Marinetti (szerk.), La preistoria dell'Italiano. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica, Università Ca'Foscari di Venezia*, 11-13.
- Herman, József et Rosén, H. (2003). *Petroniana: Gedenkschrift für Hubert Petersmann*. Winter.
- Herman, József. (1965). *Aspects de la différenciation territoriale du latin sous l'Empire*. Klincksieck.
- Herman, József. (1985). Témoignage des inscriptions latines et préhistoire des langues romanes: le cas de la Sardaigne. Dans *Deanović, M. (1985, éd.), Mélanges de linguistique dédiés à la mémoire de Petar Skok (1881-1956), Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, Zagreb* (p. 207-216). Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti.
- Herman, József. (1996). The End of the History of Latin. *Romance Philology*, 49(4), 364-382.
- Herman, József. (1998). *Les ardoises wisigothiques et le problème de la différenciation territoriale du latin tardif*. actes du 4e Colloque International sur le latin vulgaire et tardif, Caen, 2-5 septembre 1994 (p. 63-76). <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2256568>
- Herman, József. (2002). La disparition du passif synthétique latin: nouvel essai sur l'écrit et le parlé en latin mérovingien. *Estudis romànics*, 31-46.
- Herman, József. (2010). La disparition de-s et la morphologie dialectale du latin parlé. Dans *Latin vulgaire-latin tardif* (p. 97-108). Max Niemeyer Verlag.
- Herman, Jozsef. (2010). *Vulgar Latin*. Penn State Press.
- Herrero, R. et Jiménez, J. (2013). De la coarticulación a la armonía vocálica en valenciano. *Studies in phonetics, phonology and sound change in Romance*, 43-63.
- Herrick, D. (2003). Phonological Vowel Reduction in Four Catalan Varieties, 4.
- Herslund, M. (1976). *Structure phonologique de l'ancien français: morphologie et phonologie du francien classique* (vol. 8). Akademisk Forlag:[eksp., DBK].
- Herzog, E. (1906). *Neuf Französische Dialekttexte: mit grammatischer Einleitung und Wörterverzeichnis* (vol. 1). OR Reisland.
- Hetzler, K. (1906). *Die Reichenauer Glossen, textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen Französisch von der philosophischen Fakultät der Universität Bonn gekrönte Preisschrift*. Halle a. S. : Max Niemeyer. <http://archive.org/details/ReichenauerGlossenHetzler>

- Hewitt, S., Cleary, K. et Gibson, C. D. (2016). The Question of a Hamito-Semitic Substratum in Insular Celtic and Celtic from the West. Dans J. T. Koch et B. Cunliffe (dir.), *Celtic from the West 3* (p. 407-430). Oxford. <https://doi.org/10.2307/j.ctvh1dhg7.17>
- Hilty, G. (1968). La Séquence de Sainte Eulalie et les origines de la langue littéraire française. *Vox Romanica*, 27. <http://search.proquest.com/docview/1305022103?pq-origsite=gscholar>
- Hilty, Gerold. (1968). Fränkische Superstratinflüsse auf die galloromanische Syntax. Dans *K. Baldinger (ed.) Festschrift W. von Wartburg zum 80. Geburtstag 18. Mai 1968, 1: 493-517*. Max Niemeyer.
- Hilty, Gerold. (1978). Les Serments de Strasbourg et la Séquence de Sainte Eulalie. *Vox Romanica*, (37), 126-150.
- Hilty, Gerold. (2014). El nacimiento de la conciencia lingüística romance en el dominio francés. *Vox Romanica*, 73(1), 17-26.
- Hirst, D. et Di Cristo, A. (dir.). (1998). *Intonation systems: a survey of twenty languages*. Cambridge University Press.
- Histoire du Village*. (2020). Commune de Moyvillers. <https://www.moyvillers.fr/vie-histoire/historique-du-village/>
- Hjelmstev, L. (1935). La catégorie des cas, vols 1-2. *Aarhus: Universitetsforlaget*.
- Hogg, R. (1973). Determiner and number systems in contemporary English. *Preliminary version. Duplicated, University of Amsterdam and University of Lancaster*.
- Holes, C. (2018). *Arabic Historical Dialectology: Linguistic and Sociolinguistic Approaches*. Oxford University Press.
- Holt, D. E. (2012). *Optimality Theory and Language Change*. Springer Science & Business Media.
- Holtz, L. (1981). *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*. Centre national de la recherche scientifique.
- Homburger, O. (1962). *Die illustrierten Handschriften der Burgerbibliothek Bern: die vorkarolingischen und karolingischen Handschriften* (vol. 1). Selbstverlag der Burgerbibliothek Bern.
- Honeybone, P. (1999). I blame the government. *Language Sciences*, 21(2), 177-221.
- Honeybone, P. (2005). Diachronic evidence in segmental phonology: the case of obstruent laryngeal specifications. Dans M. van Oostendorp et J. van de Weijer (dir.), *The Internal Organization of Phonological Segments* (p. 319-354). Mouton de Gruyter.
- Honeybone, P. G. (2002). *Germanic obstruent lenition: some mutual implications of theoretical and historical phonology* [thesis, Newcastle University]. <http://theses.ncl.ac.uk/jspui/handle/10443/3121>
- Honeybone, P. et Salmons, J. (dir.). (2015). *The Oxford Handbook of Historical Phonology*. *The Oxford Handbook of Historical Phonology*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199232819.001.0001>
- Honti, L. (2007). Syntaktische Konstruktionen fremden Ursprungs. Eine skeptische Stellungnahme. *Syntaktische Konstruktionen Fremden Ursprungs. Eine Skeptische Stellungnahme, 1000-1022*. <https://doi.org/10.1400/77475>
- Hooper, J. B. et Bybee, J. L. (1976). *An Introduction to Natural Generative Phonology*. Academic Press.
- Horden, P. (2020). Public Health, Hospitals, and Charity. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 299-319).
- Horn, W. et Lehnert, M. (1954). *Laut und Leben: Englische Lautgeschichte der neueren Zeit*. Deutscher Verlag der Wissenschaften.
- Horning, A. (1887a). Besprechung - Die Mundart der französischen Ortschaften des Kantons Falkenberg, Constant This 1887. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 11, 259-.
- Horning, A. (1887b). *Grammaire de l'ancien français*. Maisonneuve & C. Leclerc.
- Hotta, R. (2015). A Phonological motivation behind the diatonic stress shift in Modern English. Dans D. T. T. Haug (dir.), *Current Issues in Linguistic Theory* (vol. 334, p. 3-18). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.334.01hot>

- House, A. S. et Fairbanks, G. (1953). The influence of consonant environment upon the secondary acoustical characteristics of vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 25(1), 105-113.
- Householder, F. (1971). The primacy of writing. *Linguistic speculations*, 244-64.
- Houston, A. C. (1985). *Continuity and change in English morphology: The variable (ING)*. University of Pennsylvania.
- Huang, H. J. (2018). The Nature of Pretonic Weak Vowels in Squliq Atayal. *Oceanic Linguistics*, 57(2), 265-288.
- Huber, D. et Bércecs, K. B. (2010). [voice] and/versus [spread glottis] in the modified Leiden model. *Acta Linguistica Hungarica*, 57(4), 444-457.
- Huber, O. et van Reenen-Stein, K. (1988). Corrélations et groupements dans l'Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13e siècle. Dans *Distributions spatiales et temporelles, constellations des manuscrits/Spatial and Temporal Distributions, Manuscript Constellations* (p. 93). John Benjamins.
- Hubschmied, J. (1938). Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen. *Vox Romanica*, (3), 48-155.
- Hull, G. (1989). *Polyglot Italy: Languages, Dialects, People*. CIS Educational.
- Hulst, H. van der et Weijer, J. van de. (2017). Dependency Phonology. Dans *The Routledge Handbook of Phonological Theory*. Routledge.
- Hultzén, L. S. (1943). Vowel quality in unstressed syllables in American English. *Quarterly Journal of Speech*, 29(4), 451-457. <https://doi.org/10.1080/00335634309380925>
- Hume, E. (2003). Language specific markedness: The case of place of articulation. <https://ir.canterbury.ac.nz/handle/10092/6994>
- Hurford, J. R. (1971). The state of phonology.
- Hutchinson, S. P. (1973). An objective index of the English-Spanish pronunciation dimension. *Unpublished Masters thesis, University of Texas, Austin, Texas*.
- Hutin, M., Jatteau, A., Vasilescu, I., Lamel, L. et Adda-Decker, M. (2020). *Le schwa final en français standard est-il un «lubrifiant phonétique»?* (p. id-09004).
- Hutin, M., Jatteau, A., Vasilescu, I., Lamel, L., Wu, Y. et Adda-Decker, M. (2021). A corpus-based study of the distribution of word-final schwa in Standard French and what it teaches us about its phonological status. *Isogloss. Open Journal of Romance Linguistics*, 7, 1-27. <https://doi.org/10.5565/rev/isogloss.152>
- Hutterer, C. J. (1975). *Die germanischen Sprachen. Ihre Geschichte in Grundzügen*. C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Hyman, L. M. (1975). *Phonology: Theory and Analysis*. Holt, Rinehart and Winston.
- Hyman, L. M. (1976). Phonologization. Dans A. Juillard (dir.), *Linguistic Studies Offered to Joseph Greenberg* (p. 407-418). Amma Libri.
- Hyman, L. M. (2001). The limits of phonetic determinism in phonology:\* NC revisited. *The role of speech perception in phonology*, 141-185.
- Hyman, L. M. (2013). Enlarging the scope of phonologization. *Origins of sound change: Approaches to phonologization*, 3-28.
- Iivonen, A. (1974). On the relationship between the main components in the control of speech. *Preprints Speech Commun. Semin*, 163-172.
- Iosad, P. (2017). *A substance-free framework for phonology: an analysis of the Breton dialect of Bothoa*. <http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=1584927>
- Ireland, R. I. (2002). *Notitia dignitatum*. Saur.
- Isac, D. et Reiss, C. (2008). *I-Language - Daniela Isac, Charles Reiss - Oxford University Press*. Oxford University Press.

- Isenberg, G. (2002). Münster. [https://doi.org/10.1515/gao\\_RGA\\_3813](https://doi.org/10.1515/gao_RGA_3813)
- Jackendoff, R. (2003). *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford University Press.
- Jackendoff, R. (2015). The Parallel Architecture and its Place in Cognitive Science. *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199677078.013.0023>
- Jackendoff, R. (2018, 17 octobre). *Extending the Parallel Architecture*. <https://www.uni-potsdam.de/en/sfb1287/nachrichten-veranstaltungen/events/details/event/show/2018-10-17-8th-sfb-colloquium.html>
- Jackson, K. H. (1967). *A historical phonology of Breton*. The Dublin Institute for Advanced Studies.
- Jacobs, H. (1992). The interaction between the evolution of syllable structure and foot structure in the historical phonology of French. Dans C. Laeufer et T. A. Morgan (dir.), *Theoretical Analyses in Romance Linguistics: elected papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XIX, Ohio State University, April 21 23, 1989* (p. 55-79). John Benjamins.
- Jacobs, H. (2004). Rhythmic vowel deletion in OT: Syncope in Latin. *Probus*, 16, 63-90.
- Jacobs, H. (2020). *Latin Iambic and Cretic Shortening Revisited*. Communication présentée au Going Romance.
- Jacobson, M. (2017). *De Musica. De Musica*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110471465>
- Jacobson, S. A. A. (1994). *Comparative Eskimo dictionary : with Aleut cognates*. Alaska Native Language Center, University of Alaska Fairbanks. Fairbanks, AK.
- Jakobson, R. (1931). *Die Betonung und ihre Rolle in der Wort-und Syntagmaphonologie*. De Gruyter Mouton.
- Jakobson, R., Fant, C. G. M. et Halle, M. (1972). *Preliminaries to speech analysis: the distinctive features and their correlates*. MIT Press.
- Jakobson, R., Fant, G. et Halle, M. (1951). *Preliminaries to Speech Analysis: distinctive*. MIT Press.
- Jakobson, R. et Halle, M. (1956). *Fundamentals of Language*. Mouton.
- Jakobson, R. et Halle, M. (1962). Tenseness and laxness. Dans *Selected writings* (p. 464-504). Mouton de Gruyter.
- James, E. (1988). *The Franks*. Blackwell.
- Janda, R. D. (1999). *Accounts of phonemic split have been greatly exaggerated—but not enough* (vol. 14, p. 329-332).
- Jankowsky, K. R. (1972). *The neogrammarians: a re-evaluation of their place in the development of linguistic science*.
- Janson, T. (1979). *Mechanisms of language change in Latin*. Almqvist & Wiksell International.
- Janson, T. (1991). Language change and metalinguistic change: Latin to Romance and other cases. Dans *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (p. 19-28).
- Jauch, H. (2018). 5. *Les frontières linguistiques extérieures du francoprovençal. Manuel des frontières linguistiques dans la Romania* (p. 93-113). De Gruyter. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110313390-006/html>
- Jeanneret, M. (1918). *La langue des tablettes d'exécration latines*. Attinger.
- Jensen, F. (1975). La diphtongaison romane, by Palle Spore (Études romanes de l'Université d'Odense, 3). Odense: Odense University Press, 1972. Pp. 378. *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne de Linguistique*, 20(2), 197-203. <https://doi.org/10.1017/S000841310000788X>
- Jensen, S. (1994). Is ? an element? Towards a non-segmental phonology.
- Jespersen, O. (1932). *Lehrbuch der Phonetik*. Teubner.
- Jiménez, J. (1998). L'harmonia vocàlica en valencià. *Bover i Font, August/Lloret, Maria-Rosa/Vidal-Tibitts, Mercè (ed.): Actes del Novè Col·loqui d'Estudis Catalans a Nord-Amèrica. (Selected Proceedings.) Barcelona*, 217-244.
- Jiménez Zamudio, R. (1980). Sobre algunos grupos de oclusiva+ oclusiva en las lenguas itálicas. *Studia Philologica Salmanticensia*, 4, 147-163.

- Jocelyn, H. D. et Powell, J. G. F. (2015). *brevis brevians*. *Oxford Research Encyclopedia of Classics*.  
<https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199381135.013.1167>
- Jochnowitz, G. (1973). *Dialect Boundaries and the Question of Franco-Provençal*. *Dialect Boundaries and the Question of Franco-Provençal*. De Gruyter Mouton.  
<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110889888/html>
- Johnson, K. et Martin, J. (2001). Acoustic Vowel Reduction in Creek: Effects of Distinctive Length and Position in the Word. *Phonetica*, 58, 81-102. <https://doi.org/10.1159/000028489>
- Joly, G. (2003). *Précis de phonétique historique du français* (Nouv. éd.). A. Colin.
- Jones, Arnold H. M. (1964). *The Later Roman Empire, 284-602: A social, Economic and Administrative Survey* (vol. 1-2). Blackwell.
- Jones, Arnold Hugh Martin, Martindale, J. R., Morris, J. et Morris, J. (1980). *The Prosopography of the Later Roman Empire: Volume 2, AD 395-527*. Cambridge University Press.
- Jones, D. (1919). The Phonetic Structure of the Sechuana Language. *Transactions of the Philological Society*, 28(1), 99-106. <https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.1919.tb00944.x>
- Jones, D. (1922). *An outline of English phonetics*. BG Teubner.
- Jones, D. (1944). Chronemes and tonemes. *Acta Linguistica*, 4(1), 11-10.  
<https://doi.org/10.1080/03740463.1944.10410902>
- Jones, D. (1957). The History and Meaning of the Term « Phoneme ». *Le Maître Phonétique*, 35 (72), 1-20.
- Jongman, A., Fourakis, M. et Sereno, J. A. (1989). The acoustic vowel space of Modern Greek and German. *Language and speech*, 32(3), 221-248.
- Joret, C. (1874). *Du C dans les langues romanes / par Charles Joret,...* A. Franck. Paris.  
<https://bmv.nice.fr/Default/doc/SYRACUSE/2636532/du-c-dans-les-langues-romanes-par-charles-joret>
- Jorio, M. (2002). *Dictionnaire historique de la Suisse*. Editions Gilles Attinger.
- Jovičić, S. T. (1998). Formant Feature Differences Between Whispered And Voiced Sustained Vowels. *Acta Acustica united with Acustica*, 84(4), 739-743.
- Jubainville, A. de et D', H. (1870). Histoire de la formation de la langue française, par J. J. Ampère, deuxième édition revue et annotée par Paul Meyer. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 31(1), 224-227.
- Jubainville, A. de et D', H. (1886). Le fundus et la villa en Gaule. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 30(2), 306-311. <https://doi.org/10.3406/crai.1886.69205>
- Jubainville, A. de et D', H. (1887). L'emploi du titre de vir inluster ou vir inlustris dans les documents officiels de l'époque mérovingienne. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 31(2), 167-168. <https://doi.org/10.3406/crai.1887.69305>
- Jud, J. (1937). Zum burgundischen Wortgut des Frankoprovenzalischen. *Vox Romanica*, 2, 1.
- Jud, J. (1939). *Observations sur le lexique de la Franche-Comté et du francoprovençal*. Manchester University Press.
- Judic, B. (2001). *Le culte de saint Grégoire le Grand et les origines de l'abbaye de Munster en Alsace*.
- Juret, A.-C. et Juret, É. A. (1913). *Dominance et résistance dans la phonétique latine*. C. Winter.
- Jusselin, M. (1909). Documents chartains du VIII<sup>e</sup> siècle. *Revue des archives historiques du diocèse de Chartres*, (Janvier), 5-8.
- Kager, R. (1999). *Optimality theory*. Cambridge university press.
- Kahane, H. (1990). « Les emprunts gallo-romans au germanique (du I<sup>er</sup> à la fin du Ve siècle) », by Louis Guinet (Book Review). *Romance Philology*, 44(2), 195-198.
- Kaiser, R. (2010). *Das römische Erbe und das Merowingerreich*. *Das römische Erbe und das Merowingerreich*. Oldenbourg Wissenschaftsverlag. <https://doi.org/10.1524/9783486701692>
- Kamarov, M. (dir.). (2016). *Le Gaffiot 2016*.

- Karakasis, E. (2005). *Terence and the Language of Roman Comedy*. Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/CBO9780511482267>
- Karakasis, E. (2019). The Language of Roman Comedy. Dans M. T. Dinter (dir.), *The Cambridge Companion to Roman Comedy* (p. 151-170). Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/9780511740466.011>
- Karmiloff-Smith, B. A. (1994). Beyond modularity: A developmental perspective on cognitive science. *European journal of disorders of communication*, 29(1), 95-105.
- Kasprzyk, M. et Monteil, M. (2017). Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule (iiiie-vie s. apr. J.-C.) : esquisse d'un bilan. *Gallia. Archéologie des Gaules*, 74(1), 1-12.  
<https://doi.org/10.4000/gallia.2328>
- Kasstan, J. R. (2015). Lyonnais (Francoprovençal). *Journal of the International Phonetic Association*, 45(3), 349-355. <https://doi.org/10.1017/S0025100315000250>
- Kasten, B. (1986). *Adalhard von Corbie: die Biographie eines karolingischen Politikers und Kloostervorstehers*. Droste.
- Kaster, R. A. (1988). *Guardians of language : the grammarian and society in late antiquity*. Berkeley : University of California Press. [http://archive.org/details/bub\\_gb\\_UMNIQ\\_iCBrkC](http://archive.org/details/bub_gb_UMNIQ_iCBrkC)
- Kaster, R. A. (1997). *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*. University of California Press.
- Katz, L. et Frost, R. (1992). The reading process is different for different orthographies: The orthographic depth hypothesis. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 67-84). Elsevier.
- Kaye, J. (1987). GOVERNMENT IN PHONOLOGY. The Case of Moroccan Arabic, 6(2), 131-160.  
<https://doi.org/10.1515/tlir.1987.6.2.131>
- Kaye, J. (1990). « Coda » Licensing. *Phonology*, 7(2), 301-330.
- Kaye, J. (2000). A users' guide to Government Phonology. Ms., *University of Ulster*.
- Kaye, J. (2001). Working with licensing constraints. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 134, 251-268.
- Kaye, J. D. (1993). Current issues in phonology. *Series of Lectures given at the University of London, SOAS*.
- Kaye, J. D. et Lowenstamm, J. (1981). *Syllable structure and markedness*.
- Kaye, J. et Harris, J. (1990). Segmental complexity and phonological government\*. *Phonology*, 7(1), 255-300.  
<https://doi.org/10.1017/S0952675700001202>
- Kaye, J., Jean Lowenstamm et Vergnaud, J.-R. (1985). The Internal Structure of Phonological Elements: A Theory of Charm and Government. *Phonology Yearbook*, 2, 305-328.
- Kaye, J., Lowenstamm, J. et Vergnaud, J.-R. (1990). Constituent structure and government in phonology\*. *Phonology*, 7(1), 193-231. <https://doi.org/10.1017/S0952675700001184>
- Kazanski, M. et Perin, P. (1988). Le mobilier funéraire de la tombe de Childéric 1er ; état de la question et perspectives. *Revue archéologique de Picardie*, 3(1), 13-38. <https://doi.org/10.3406/pica.1988.1528>
- Kean, M.-L. (1975). *The theory of markedness in generative grammar*. [phd thesis]. Massachusetts Institute of Technology.
- Keating, P. (1984). Universal phonetics and the organization of grammars. *UCLA Working Papers in Phonetics*, 59, 35-49.
- Keating, P. A. (1990). Phonetic representations in a generative grammar. *Journal of Phonetics*, 18(3), 321-334. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)30377-8](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)30377-8)
- Keenan, E. L. (2009). Linguistic theory and the historical creation of English reflexives. Dans *Historical Syntax and Linguistic Theory*. Oxford University Press.  
<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199560547.003.0002>
- Kehoe, M. et Stoel-Gammon, C. (1997). The Acquisition of Prosodic Structure: An Investigation of Current Accounts of Children's Prosodic Development. *Language*, 73(1), 113-144.  
<https://doi.org/10.2307/416597>

- Kempeneers, P. (1993). "Kumtichse plaatsnamen". *Naamkunde*, 25, 117-177.
- Kenstowicz, M. (1997). Quality-sensitive stress. *Rivista di linguistica*, 9, 157-188.
- Kenstowicz, M. (2003). Review article The role of perception in loanword phonology. *Studies in African linguistics*, 32(1), 96-99.
- Kenstowicz, M. J. (1994). *Phonology in generative grammar* (vol. 7). Blackwell Cambridge, MA.
- Kenstowicz, M. J. et Kisseberth, C. W. (1979). *Generative phonology: description and theory*.
- Kent, R. G. (1919). The Latin Language in the Fourth Century. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 50, 91-100. <https://doi.org/10.2307/282920>
- Kent, R. G. (1932). *The Sounds of Latin a Descriptive and Historical Phonology* (First Edition). Linguistic Society.
- Kenyon, J. S. (1943). *American pronunciation; a textbook of phonetics for students of English*. G. Wahr Pub. Co.
- Kerkhof, P. A. (2018). *Language, Law and Loanwords in Early Medieval Gaul*. Université de Leyde.
- Kern, H. (1880). *Lex Salica: The Ten Texts with the Glosses, and the Lex Emendata*. J. Murray.
- Kerneis, S. (2018). *Une histoire juridique de l'Occident. Le droit et la coutume*.
- Keyser, S. J. et Stevens, K. N. (2006). Enhancement and Overlap in the Speech Chain. *Language*, 82(1), 33-63.
- Kieckers, E. (1930). *Lautlehre*. Hueber.
- Kindermann, U. (2002). König Chilperich als lateinischer Dichter. *Sacris Erudiri*, 41, 247-272. <https://doi.org/10.1484/J.SE.2.300492>
- King, G. (2003). *Modern Welsh: a comprehensive grammar* (2nd ed). Routledge.
- King, R. D. (1969). *Historical linguistics and generative grammar*. Prentice-Hall.
- Kingston, J. (2007). The phonetics-phonology interface. *The Cambridge handbook of phonology*, 401-434.
- Kingston, J. et Diehl, R. L. (1994). Phonetic Knowledge. *Language*, 70(3), 419-454. <https://doi.org/10.2307/416481>
- Kiparsky, P. (1968a). *How abstract is phonology?* Indiana University Linguistics Club.
- Kiparsky, P. (1968b). Linguistic Universals and Linguistic Change. Dans E. Bach et R. Harms (dir.), *Universals in Linguistic Theory* (p. 170-202). Holt, Rinehart, and Winston.
- Kiparsky, P. (1971). *Historical linguistics*.
- Kiparsky, P. (1982). *Explanation in Phonology*. Walter De Gruyter Incorporated.
- Kiparsky, P. (1985). Some Consequences of Lexical Phonology. *Phonology Yearbook*, 2, 85-138.
- Kiparsky, P. (1995). The phonological basis of sound change. *The handbook of phonological theory*, 640, 670.
- Kiparsky, P. (2015). New perspectives in historical linguistics. *The Routledge handbook of historical linguistics*, 64-102.
- Kiparsky, P. (2016). Labov, sound change, and phonological theory. *Journal of Sociolinguistics*, 20(4), 464-488. <https://doi.org/10.1111/josl.12196>
- Kircher-Durand, C. (2002). *Grammaire fondamentale du latin: la formation des noms par dérivation suffixale*.
- Kirchner, R. (2004). Consonant lenition. *Phonetically Based Phonology*, 313-345. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511486401.010>
- Kirchner, R. M. (2001). *An effort based approach to consonant lenition*. Routledge.
- Kirchner, Robert. (2001). *Phonological contrast and articulatory effort*.
- Kirchner, Robert et Moore, R. K. (2012). Modeling exemplar-based phonologization. *The Oxford handbook of laboratory phonology*, 332-344.
- Klausenburger, J. (1975). Latin Vocalic Quantity to Quality: A pseudo-problem? Dans *Diachronic studies in Romance linguistics* (p. 107-118). De Gruyter Mouton.
- Klausenburger, J. (1984). *Reflections on Old French morpho (phono) logy* (p. 461).
- Klein, T. (2000). Zur Sprache der Pariser Gespräche. Dans *Theodisca Beiträge zur althochdeutschen und altniederdeutschen Sprache und Literatur in der Kultur des frühen Mittelalters. Eine internationale Fachtagung in Schönbühl bei Penzberg vom 13. bis zum 16. März 1997*. De Gruyter.

- Klein, W. et Perdue, C. (1997). The Basic Variety (or: Couldn't natural languages be much simpler?). *Second Language Research*, 13(4), 301-347. <https://doi.org/10.1191/026765897666879396>
- Klima, E. S. (1964). *Studies in Diachronic Transformational Syntax*. Harvard University.
- Klingebliel, K. (1985). A Century of Research in Franco-Provenç Al and Poitevin: Eastern Vs. Western Gallo-Romance. *Historiographia Linguistica*, 12(3), 389-407. <https://doi.org/10.1075/hl.12.3.05kli>
- Klingshirn, W. E. (2004). *Caesarius of Arles: the making of a Christian community in late antique Gaul*. Cambridge University Press.
- Kłoczowski, J. (2000). *A history of Polish Christianity*. Cambridge University Press.
- Koch, J. T. et Cunliffe, B. (dir.). (2016). *Celtic from the West 3: Atlantic Europe in the Metal Ages: Questions of Shared Language*. Oxbow Books.
- Koch, P. (2008). Le latin - une langue pas tout à fait comme les autres? Le problème de la diglossie en Gaule septentrionale. Dans *Latin écrit - roman oral? de la dichotomisation à la continuité* (p. 43-68).
- Koerner, E. F. K. (2008). Hermann Paul and general linguistic theory. *Language Sciences*, 30(1), 102-132. <https://doi.org/10.1016/j.langsci.2006.10.001>
- Kolovrat, G. de. (1923). *Étude sur la vocalisation de la consonne « L » dans les langues romanes*. Jouve. <https://catalog.hathitrust.org/Record/006728123>
- Kölzer, T. (dir.). (2001). *Die Urkunden der Merowinger*. (vol. 1-2). Hahnsche Buchhandlung.
- Kondo, Y. (1994). Targetless schwa: is that how we get the impression of stress-timing in English?
- Kooistra, L. I. (1996). *Borderland farming: possibilities and limitations of farming in the Roman period and early Middle Ages between the Rhine and Meuse*. Uitgeverij Van Gorcum.
- Koopmans-Van Beinum, F. J. (1980). *Vowel contrast reduction: An acoustic and perceptual study of Dutch vowels in various speech conditions* [phd thesis]. Universiteit van Amsterdam.
- Kortlandt, F. (1994). From Proto-Indo-European to Slavic. *Journal of Indo-European Studies*, 22(1-2), 91-112.
- Koschwitz, E. (1884). *Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern* (vol. 8). Gebr. Henninger.
- Kouneli, M. (2016). Acoustics of epenthetic vowels in Brazilian Portuguese. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 140(4), 3109-3109. <https://doi.org/10.1121/1.4969715>
- Krämer, K. H. (1974). *Die frühchristlichen Grabinschriften Triers: Untersuchungen zu Formular, Chronologie, Paläographie und Fundort, mit einem epigraphischen Nachtrag*. P. von Zabern.
- Kreidler, C. W. (2004). *The Pronunciation of English: A Course Book* (2nd edition). Wiley-Blackwell.
- Kreiner, J. (2020). Merovingian Hagiography. Dans B. Effros et I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World* (p. 507-530). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190234188.013.29>
- Krepinsky, M. (1913). De la grammaire historique romane, basée sur la chronologie [en tchèque]. *Casopis pro moderni filologii [Revue de philologie moderne]*, 3, 414-426.
- Krepinsky, M. (1931). Chronologie de la diphtongaison de è, ò, et é en français. Dans *Na počest sedesátých narozenin Prof. Dra Josefa Chlumského, vydano Klubem Moderních Filologu, za prispeni kolegu, prátel a záku jeho [Mélanges de phonétique, de linguistique et de littérature, offerts à Joseph Chlumsky par ses collègues, ses disciples et ses amis]* (p. 55-57). Klub Moderných Filologu.
- Kristol, A. (2001). *Traces toponymiques du francoprovençal submergé en Suisse alémanique occidentale*. Communication présentée au Congrès de la Société française d'onomastique. [http://www.periodicals.narr.de/index.php/vox\\_romantica/article/viewFile/1742/1721](http://www.periodicals.narr.de/index.php/vox_romantica/article/viewFile/1742/1721)
- Kristol, A. (2004). Sur les traces du francoprovençal pré littéraire: l'enseignement des toponymes d'origine francoprovençale dans la Romania submersa en Suisse occidentale. *Aux racines du francoprovençal*, 23-38.
- Kristol, A. (2013). Le francoprovençal, laboratoire des virtualités linguistiques de la Romania occidentale: le système bicasuel des parlers valaisans. Dans *Tome I* (p. 349-370). De Gruyter.

- Kristol, A. (2015). 16. Chrestomathies et corpus de documents sonores francoprovençaux. Dans *Manuel des anthologies, corpus et textes romans* (p. 303-322). De Gruyter.
- Kristol, A. (2016). Francoprovençal. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press.
- Kristol, Andres M. (2002). Traces toponymiques du francoprovençal submergé en Suisse alémanique occidentale. *Vox romanica*, 61, 222-244.
- Kristol, Andres Max. (2002). Motivation et remotivation des noms de lieux: réflexions sur la nature linguistique du nom propre. *Rives méditerranéennes*, (11), 105-120.  
<https://doi.org/10.4000/rives.121>
- Kroonen, G. (2011). *The Proto-Germanic n-stems.: A study in diachronic morphophonology*. Rodopi.
- Kroonen, G. (2013). *Etymological Dictionary of Proto-Germanic*. Brill.
- Krusch, B. (1882). Die Chronicae des sogenannten Fredegar. *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 7, 247-351, 421-516.
- Kuhoff, W. (2001). *Diokletian und die Epoche der Tetrarchie: Das römische Reich zwischen Krisenbewältigung und Neuaufbau*. Lang, Peter Frankfurt.
- Kukenheim, L. (1971). Rôle de la prosodie dans l'histoire de la langue française. Dans I. Cluzel et F. Pirot (dir.), *Mélanges de Philologie romane dédiés à Jean Boutière, vol 1* (p. 317-331). Soledis.
- Kula, N. C. (2005). On licensing constraints for consonants. *Nancy C. Kula & Jeroen van de Weijer*.
- Kulikowski, M. (2012). The Western Kingdoms. Dans *The Oxford Handbook of Late Antiquity* (p. 31-59).
- Kurpaska, M. (2010). *Chinese language (s)*. De Gruyter Mouton.
- Kurpaska, M. (2019). Varieties of Chinese: Dialects or Sinitic languages? Dans *The Routledge Handbook of Chinese Applied Linguistics* (p. 182-195). Routledge.
- Kurth, G. (1893). *Histoire poétique des Mérovingiens*. A. Picard.
- Kurth, G. (1907). La Légia. Étude toponymique. *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, 37, 123-149.
- Kurth, G. (1919). Etude critique sur le « Liber Historiae Francorum ». Dans *Kurth, Études franques* (vol. 1, p. 31-66).
- Kurth, G. J. F. (1901). *Clovis*. Paris : Retaux. <http://archive.org/details/cloviskurt02kurt>
- Kyes, R. L. (1964). *Old Low Franconian Phonology* [doctorat, University of Michigan].  
<http://hdl.handle.net/2027.42/127262>
- Kyes, R. L. (1967). The Evidence for i-Umlaut in Old Low Franconian. *Language*, 43(3), 666-673.  
<https://doi.org/10.2307/411809>
- Kyes, R. L. (1983). *Dictionary of the old low and central Franconian psalms and glosses*. Walter de Gruyter.
- La Chaussée, F. de. (1974). *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*. Klincksieck.
- La Chaussée, F. de. (1978). *Noms demi-savants (issus de proparoxytons) en ancien français*. Presses universitaires du Mirail.
- La Chaussée, F. de. (1982). *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français* (2<sup>e</sup> éd.). Klincksieck.
- La Chaussée, F. de. (1989). *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*. Klincksieck.
- LaBerge, D. et Samuels, S. J. (dir.). (1977). *Basic Processes in Reading: Perception and Comprehension*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315467610>
- Labov, W. (1966). *The social stratification of English in New York City*. Cambridge University Press.
- Labov, W. (1969). A Study of Non-Standard English. <https://eric.ed.gov/?id=ED024053>
- Labov, W. (1972). The Social Stratification of (r) in New York Department Stores. Dans *Sociolinguistic Patterns* (p. 43-54). University of Philadelphia Press.  
[http://www.danielezrajohnson.com/labov\\_1972\\_nyc\\_r.pdf](http://www.danielezrajohnson.com/labov_1972_nyc_r.pdf)
- Labov, W. (1981). Resolving the Neogrammarian Controversy. *Language*, 57(2), 267-308.  
<https://doi.org/10.2307/413692>
- Labov, W. (1989). The child as linguistic historian. *Language Variation and Change*, 1(1), 85-97.  
<https://doi.org/10.1017/S0954394500000120>

- Labov, W. (1991). *Sociolinguistic patterns*. University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1994). *Principles of linguistic change. Volume 1. Internal factors*. Blackwell.
- Labov, W. (2006). *Principles of linguistic change*. (vol. 2: Social factors). Blackwell.
- Labov, W. (2007). *Principles of linguistic change* (vol. 1: Internal factors). Blackwell.
- Labov, W. (2014). The regularity of regular sound change. *Language*, 96(1), 42-59.
- Labov, W., Ash, S. et Boberg, C. (2006). *The atlas of North American English: phonetics, phonology, and sound change: a multimedia reference tool*. Mouton de Gruyter.
- Lacheret-Dujour, A. et Beaugendre, F. (1999). *La prosodie du français*. CNRS éditions.
- Lachmann, K. L. F. (1800). *Ueber die Umschaffung vieler unzuweckmäßigen so genannten lateinischen Schulen in zweckmäßig eingerichtete Bürgerschulen, und über die Vereinigung der Militärschulen mit den Bürgerschulen: Eine, von der litterarischen Gesellschaft der Freunde der Humanität zu Berlin, gekrönte Preisschrift*. Voss.
- Lachmann, K. L. F. (1850). *T. Lucreti Cari De Rerum Natura Libri Sex*. Georg Reimer.
- Ladefoged, P. (2005). *Vowels and Consonants*. Wiley.
- Ladefoged, P. et Johnstone, K. (2015). *A Course in phonetics* (Seventh edition). Cengage Learning.
- Lafaurie, J. (1969). Monnaies d'argent mérovingiennes des VIIe et VIIIe siècles : les trésors de Saint-Pierre-les-Étieux (Cher), Plassac (Gironde) et Nohanent (Puy-de-Dôme). *Revue Numismatique*, 6(11), 98-219. <https://doi.org/10.3406/numi.1969.982>
- Lahrouchi, M. (2018). Syllable structure and vowel/zero alternations in Moroccan Arabic and Berber. Dans *The Routledge Handbook of African Linguistics* (p. 168-180). <https://doi.org/10.4324/9781315392981>
- Laks, B. et Durand, J. (2000). Relire les phonologues du français. Maurice Grammont et la loi des trois consonnes. *Langue française*, 126(1), 29-38. <https://doi.org/10.3406/lfr.2000.4670>
- Lamarcq, D. et Rogge, M. (1996). *De taalgrems: van de oude tot de nieuwe Belgen*. Davidsfonds.
- Lambert, P.-Y. (1994). *La Langue Gauloise: Description Linguistique, Commentaire D'Inscriptions Choies* (vol. 16). <https://doi.org/10.2307/29742671>
- Lambert, P.-Y. (2003). *La langue gauloise: description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies* (Éd. rev. et augmentée). Errance.
- Lampitelli, N. (2014). The Romance plural isogloss and linguistic change: A comparative study of Romance nouns. *Lingua*, 140, 158-179. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2013.12.011>
- Lapesa, R. (1975). De nuevo sobre la apócope vocálica en castellano medieval. *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 24(1), 13-23.
- Laporte, J.-P. (1986). Pour une nouvelle datation du testament d'Ermenthrude. *Francia*, 14, 574-577.
- Lass, R. (1984). *Phonology: An Introduction to Basic Concepts*. Cambridge University Press.
- Lass, R. (1997). *Historical Linguistics and Language Change*. Cambridge University Press.
- Latouche, R. (1995). *Histoire des Francs*. Les Belles Lettres.
- Lauer, P. et Samaran, C. (1908). *Les diplômes originaux des Mérovingiens: fac-similés phototypiques avec notices et transcriptions*. Leroux. <https://catalog.hathitrust.org/Record/102153450>
- Laufer, A. (2019). The origin of the IPA schwa. Dans *Proceedings of the International Congress of Phonetic Sciences, Melbourne, Australia 2019* (p. 1908-1911).
- Launay, M. (1985). Trois questions sur l'apocope. *Bulletin hispanique*, 87(3), 425-445. <https://doi.org/10.3406/hispa.1985.4571>
- Lausberg, H. (1939). *Die Mundarten Südlukaniens. Die Mundarten Südlukaniens*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783112324080>
- Lausberg, H. (1967). *Romanische Sprachwissenschaft. Band 2 Konsonantismus*. Zweite, durchgesehene Auflage. Berlin: Göschen.
- Lausberg, H. (1969). *Romanische Sprachwissenschaft. Einleitung und Vokalismus* (vol. 1 Einleit). De Gruyter.
- Lausberg, H., Pérez Riesco, J. et Pascual Rodríguez, E. (1985). *Lingüística románica. Tomo I., Tomo I., Gredos*.

- Lavisse, E. (1901). *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*. Hachette.
- Lazard, S. (2008). La scripta latine en Italie au Xe siècle: la recherche d'un compromis. Dans *Latin écrit - roman oral? de la dichotomisation à la continuité* (p. 87-104).
- Le Blant, E. (1818-1897) A. du texte. (1892). *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle / par Edmond Le Blant,...* Impr. nationale.  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2070412>
- Le Blant, E. (1856). *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*. L'Imprimerie Impériale.  
<http://archive.org/details/inscriptionschr01blangoog>
- Le Jan, R. (2015). *Histoire de la France : Origines et premier essor (408 - 1180)* (4e éd. revue et augmentée). Hachette supérieur.
- Lebecq, S. (1990). Les origines franques 5e-9e siècles. Paris.
- Lebecq, S. (1996). Vivent les Mérovingiens! *French Historical Studies*, 19(3), 765-777.  
<https://doi.org/10.2307/286645>
- Lebecq, S. (2006). The two faces of King Childeric: history, archaeology, historiography. Dans *From Roman provinces to Medieval kingdoms* (p. 327-344). Routledge.
- Leber, J. M. C. (1826). *Collection des meilleurs dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France, composée en grande partie de pièces rares, ou qui n'ont jamais été publiées séparément. Par MM. C. Leber, J. B. Salgues et J. Coben*.
- Lebeuf, J. (1687-1760) A. du texte. (1848). *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse. T. 1 / par l'abbé Lebeuf,...* ; continués jusqu'à nos jours avec addition de nouvelles preuves et annotations, par M. Challe, ... M. Quantin, ...  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k36416h>
- Lebeuf, J. (1738). *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissemens à l'histoire de France, et de supplément à la notice ...* chez Jacques Barois Fils.
- Ledgeway, A. (2016a). Italian, Tuscan, and Corsican. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages* (p. 206-227). Oxford Academic Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0014>
- Ledgeway, A. (2016b). *The dialects of southern Italy. The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press.  
<https://oxford.universitypressscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199677108.001.0001/acprof-9780199677108-chapter-16>
- Lehiste, I. (1970). *Suprasegmentals* (p. viii, 194). Massachusetts Inst. of Technology P.
- Lehiste, I. et Peterson, G. E. (1961). Some Basic Considerations in the Analysis of Intonation. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 33(4), 419-425. <https://doi.org/10.1121/1.1908681>
- Lehmann, W. P. (1961). A Definition of Proto-Germanic: a study in the chronological delimitation of languages. *Language*, 37, 67-74.
- Lehmann, W. P. et Hall, R. A. (1987). Bloomfield as an Indo-Europeanist. Dans *Leonard Bloomfield: Essays on his life and work* (p. 163-172). John Benjamins.
- Lejeune, M. (1970). Phonologie osque et graphie grecque. *Revue des Études Anciennes*, 72(3), 271-316.  
<https://doi.org/10.3406/rea.1970.3871>
- Lelong, C. (1963). *La vie quotidienne en gaule à l'époque mérovingienne*. Hachette.
- Lelong, C. (1986). *La Basilique Saint-Martin de Tours*. C.L.D.
- Lemay, E. (2017). *Studies in Merovingian Latin Epigraphy and Documents* [UCLA].  
<https://escholarship.org/uc/item/7nq9b68r>
- Léon Pierre, R. (1994). Phonétisme et Prononciations du français. Editions Fernand Nathan, Paris.
- Leonard, C. S. (1964). Proto-Rhaeto-Romance and French. *Language*, 40(1), 23-32.  
<https://doi.org/10.2307/411921>
- Leonard, C. S. (1966). The Poitevin Evidence in Comparative Gallo-Romance. *Romance Philology*, 19(3), 468-482.

- Leonard, S. P. (2012). *Language, society and identity in early Iceland*. Wiley-Blackwell.
- Leonhardt, J. (2015). *La Grande histoire du latin*. Cnrs.
- Leppänen, V. et Alho, T. (2018). On The Mergers Of Latin Close-Mid Vowels. *Transactions of the Philological Society*, 116(3), 460-483. <https://doi.org/10.1111/1467-968X.12130>
- Leroy, M. (1965). Josef Vachek, A Prague School Reader in Linguistics. *L'Antiquité Classique*, 34(1), 287-288.
- Leskien, A. (1876). *Die Declination im slavisch-litauischen und germanischen*. S. Hirzel.
- Leumann, M. 1889-1977. (1977). *Lateinische Laut- und Formenlehre* (Neuausg.). Beck.
- Levillain, L. (1912). La formule « Quod ficit mensis N... » et ses variantes du VIe au IXe siècle. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 73(1), 409-435. <https://doi.org/10.3406/bec.1912.448475>
- Levillain, L. (1929). Jeanne Vielliard. Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne. *Revue d'histoire de l'Église de France*, 15(68), 341-345.
- Levillain, L. (1944). Études mérovingiennes : la charte de Clotilde (10 mars 673). *Bibliothèque de l'École des chartes*, 105(1), 5-63. <https://doi.org/10.3406/bec.1944.449321>
- Levin, J. (1987). *Between epenthetic and excrescent vowels* (vol. 6, p. 187-202).
- Levitin, L. B. et Reingold, Z. (1994). Entropy of natural languages: Theory and experiment. *Chaos, Solitons & Fractals*, 4(5), 709-743. [https://doi.org/10.1016/0960-0779\(94\)90079-5](https://doi.org/10.1016/0960-0779(94)90079-5)
- Lewis, A. R. (1976). The Dukes in the Regnum Francorum, A.D. 550-751. *Speculum*, 51(3), 381-410. <https://doi.org/10.2307/2851704>
- Lewis, H. et Pedersen, H. (1937). *A concise comparative Celtic grammar*. Vandenhoeck & Ruprecht.
- Lewis, C. t. (1879). *A Latin Dictionary, by Charlton T. Lewis and Charles Short*. Oxford/ clarendon Press.
- Lieberman, A. (2017, 14 juin). *Mid-June etymology gleanings*. OUPblog. <https://blog.oup.com/2017/06/june-2017-etymology-gleanings/>
- Lieberman, A. M. (1992). The relation of speech to reading and writing. Dans *Orthography, phonology, morphology, and meaning* (p. 167-178). North-Holland. [https://doi.org/10.1016/S0166-4115\(08\)62794-6](https://doi.org/10.1016/S0166-4115(08)62794-6)
- Lieberman, I. Y., Lieberman, A. M., Mattingly, I. et Shankweiler, D. (1980). Orthography and the beginning reader. *Orthography, reading, and dyslexia*, 137-153.
- Liebermann, natoly. (2002). From the history of closed vowels in West Germanic. Dans *New Insights in Germanic Linguistics III* (p. 131-176). Peter Lang.
- Liebeschuetz, J. H. W. F. (2015). *East and West in Late Antiquity: Invasion, Settlement, Ethnogenesis and Conflicts of Religion*. BRILL.
- Lief, E. A. (2006). *Syncope in Spanish and Portuguese: The Diachrony of Hispano-Romance Phonotactic* [phd thesis].
- Lightfoot, D. (2000). How long was the nineteenth century? *DELTA: Documentação de Estudos em Lingüística Teórica e Aplicada*, 16, 81-98.
- Lightfoot, D. (2006). *How New Languages Emerge*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511616204>
- Lightfoot, D. (2013). Doing diachrony\*. Dans T. Lohndal (dir.), *In Search of Universal Grammar. From Old Norse to Zoque* . (p. 259-273). John Benjamins. [https://www.academia.edu/5416578/Doing\\_diachrony\\_](https://www.academia.edu/5416578/Doing_diachrony_)
- Lightfoot, D. W. (2002). Myths and the Prehistory of Grammars. *Journal of Linguistics*, 38(1), 113-136.
- Lightfoot, D. et Westergaard, M. (2007). Language Acquisition and Language Change: Inter-relationships. *Language and Linguistics Compass*, 1(5), 396-415.
- Lightner, T. M. (1965). *Segmental phonology of modern standard Russian*. [thesis, Massachusetts Institute of Technology]. <https://dspace.mit.edu/handle/1721.1/13007>
- Lindau, M. (1978). Vowel Features. *Language*, 54(3), 541-563. <https://doi.org/10.2307/412786>

- Lindblom, B. (1963). Spectrographic Study of Vowel Reduction. *Journal of the Acoustical Society of America*, 35, 1773-1781. <https://doi.org/10.1121/1.2142410>
- Lindblom, B., Hardcastle, W. et Marchal, A. (1990). *Explaining Phonetic Variation: A Sketch of the H&H Theory*. *Speech Production and Speech Modelling* (vol. 55). [https://doi.org/10.1007/978-94-009-2037-8\\_16](https://doi.org/10.1007/978-94-009-2037-8_16)
- Lindblom, B., Lyberg, B. et Holmgren, K. (1981). *Durational patterns of Swedish phonology: Do they reflect short-term motor memory processes?* (vol. 3). Indiana University Linguistics Club.
- Lindsay, W. M. (1894). *The Latin Language: an historical Account of Latin Sounds, Stems and Flexions*.
- Lindsay, Wallace Martin. (1894). *The Latin Language: An Historical Account of Latin Sounds, Stems and Flexions*. Clarendon Press.
- Lindsey, G. (2012, 21 juin). The fallac[ij]of schwee. *english speech services*. <https://www.englishspeechservices.com/blog/the-fallacijof-schwee/>
- Lisker, L. et Abramson, A. S. (1965). Stop Categorization and Voice Onset Time. *Phonetic Sciences*, 389-391. <https://doi.org/10.1159/000426987>
- Lleo, C. (2003). Some Interactions Between Word, Foot, and Syllable Structure in the History of Spanish (p. 249-283). [https://doi.org/10.1007/978-94-010-0195-3\\_10](https://doi.org/10.1007/978-94-010-0195-3_10)
- Lloyd, P. M. (1979). On the Definition of "Vulgar Latin": The Eternal Return. *Neuphilologische Mitteilungen*, 80(2), 110-122.
- Lloyd, P. M. (1991). On the names of languages (and other things). Dans *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (p. 9-18).
- Lobeck, K. (1945). *Die französisch-frankoprovenzalische Dialektgrenze zwischen Jura und Saône*. Droz.
- Lodge, R. A. (1993). *French: from dialect to standard* (Reprint). Routledge.
- Lodge, R. A. (1997). *Le français: histoire d'un dialecte devenu langue*. Fayard.
- Lodge, R. A. (2003). L'insuffisance des théories internes du changement phonétique : le cas de l'ancien français. *Médiévales. Langues, Textes, Histoire*, (45), 55-66. <https://doi.org/10.4000/medievales.982>
- Lodge, R. A. (2008). The Sources of Standardisation in French - Written or Spoken? Dans *Latin écrit - roman oral? de la dichotomisation à la continuité* (p. 69-86).
- Löfstedt, B. (1961). *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze: Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität*. Almqvist & Wiksell.
- Löfstedt, E. (1959). *Late Latin*. Aschehoug.
- Löfstedt, L. (1996). « Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin », by Michel Banniard (Book Review). *Romance Philology*, 49(4), 450.
- Lognon, A. (1873). *Examen géographique du tome Ier des Diplomata imperii*.
- Lombardi, L. (2003). *Markedness and the typology of epenthetic vowels*. na.
- Longnon, A. (1923). *Les noms de lieu de la France : leur origine, leur signification, leurs transformations*. Paul Marichal et Léon Mirot. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5712469z>
- Looijenga, T. (1999). The Bergakker Find and its Context. Dans *Pforzen und Bergakker. Neue Untersuchungen zu Runeninschriften* (p. 141-151).
- Looijenga, T. (2003a). *Texts & contexts of the oldest Runic inscriptions*. Brill.
- Looijenga, T. (2003b). Two runic finds from the Netherlands - both with a Frankish connection. Dans *Essays on the early Franks* (p. 231-240).
- Loporcaro, M. (2011a). Phonological Processes. Dans *Cambridge History of the Romance Languages* (vol. 1, p. 109-154). Cambridge University Press.
- Loporcaro, M. (2011b). Syllable, segment and prosody. Dans *The Cambridge History of the Romance Languages* (vol. 1, Structures). Cambridge University Press.
- Loporcaro, M. (2015). *Vowel length from Latin to Romance*. Oxford University Press.
- Loporcaro, M. et Paciaroni, T. (2016). The dialects of central Italy. Dans A. Ledgeway et M. Maiden (dir.), *Loporcaro, Michele; Paciaroni, Tania (2016). The dialects of central Italy. In: Ledgeway, Adam;*

- Maiden, Martin. *The Oxford Guide to the Romance languages*. Oxford: Oxford University Press, 228-245. (p. 228-245). Oxford University Press. <https://www.zora.uzh.ch/id/eprint/125803/>
- Lot, F. (1931). A quelle époque a-t-on cessé de parler Latin? *Archivum latinitatis medii aevi*, 6, 97-159.
- Loth, J. (1847-1934). (1883). L'émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère : thèse pour le doctorat. <http://bibnum.univ-rennes2.fr/items/show/16>
- Lowenstamm, J. (1986). À propos d'une hypothèse sur la forme primitive du type B en amharique. *Revue québécoise de linguistique*, 16(1), 157-179.
- Lowenstamm, J. (1991). Vocalic length and centralization in two branches of Semitic (Ethiopic and Arabic). *Semitic Studies in honor of Wolf Leslau on the occasion of his eighty-fifth birthday*, 949-965.
- Lowenstamm, J. (1996). CV as the only syllable type. Dans *Current trends in Phonology. Models and Methods. Sous la dir. de Jacques Durand et Bernard Laks*. Salford, Manchester (p. 419-442). Salford.
- Lowenstamm, J. (1999). The beginning of the word. *Rennison & Kühnhammer (eds.)*, 153-166.
- Loyen, A. (1961). *Tome I : Poèmes - Sidoine Apollinaire*.  
<https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251012476/tome-i-poemes>
- Lubotsky, A. (2001). Reflexes of Proto-Indo-European\* sk in Indo-Iranian. *Incontri linguistici*, 24(1), 25-57.
- Łubowicz, A. (2002). Derived environment effects in Optimality Theory. *Lingua*, 112(4), 243-280.
- Łubowicz, A. (2011). Chain Shifts. Dans *The Blackwell Companion to Phonology* (p. 1-19). American Cancer Society. <https://doi.org/10.1002/9781444335262.wbctp0073>
- Lücking, G. (1877). *Die ältesten französischen Mundarten: eine sprachgeschichtliche Untersuchung*. Weidmann.
- Lüdtke, H. (1964). Die Entstehung romanischer Schriftsprachen. <https://doi.org/10.5169/seals-20259>
- Lüdtke, H. (1968). *Geschichte des romanischen Wortschatzes*. Rombach.
- Lüdtke, J. (2007). *Romanische Wortbildung: inhaltlich - diachronisch - synchronisch* (Unveränd. Nachdr. der Erstaufl.). Stauffenburg-Verl.
- Lusignan, S. (1987). *Parler vulgairement: les intellectuels et la langue française aux XIIIe et XIVe siècles*. Librairie philosophique J. Vrin; Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Luther, A. (2008). Das gallische Sonderreich. Dans K.-P. Johne (dir.), *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)* (p. 325-341). Akademie Verlag.
- Maillon, J. (1709). *De re diplomatica libri VI: In quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum... pertinet, explicatur et illustratur* (vol. 1). Billaine.
- MacGeorge, P. (2002). *Late roman warlords*. OUP Oxford.
- MacKenzie, L. et Sankoff, G. (2010). A Quantitative Analysis of Diphthongization in Montreal French. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 15(2).  
<https://repository.upenn.edu/pwpl/vol15/iss2/11>
- Maddieson, I. (1985). Phonetic cues to syllabification (p. 203-221).
- Maddieson, I. et Disner, S. F. (2009). *Patterns of sounds*. Cambridge University Press.
- Maddieson, I., Hardcastle, W. J. et Laver, J. (1996). Phonetic universals. *UCLA Working Papers in Phonetics*, 160-178.
- Maeyer, N. D. et Partoens, G. (2018). *10 Preaching in Sixth-Century Arles. The Sermons of Bishop Caesarius* (p. 198-231). Brill. [https://doi.org/10.1163/9789004363564\\_012](https://doi.org/10.1163/9789004363564_012)
- Maiden, B. M. (1987). New Perspectives on the Genesis of Italian Metaphony. *Transactions of the Philological Society*, 85(1), 38-73. <https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.1987.tb00711.x>
- Maiden, M. (1988). On the dynamics of low mid vowel diphthongization in Tuscan and Gallo-Italian. *Canadian Journal of Italian Studies*, 36, 1-37.
- Maiden, M. (2010). Morphological Persistence. Dans A. Ledgeway, J. C. Smith et M. Maiden (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages: Volume 1: Structures* (vol. 1, p. 155-214). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHOL9780521800723.006>

- Maiden, M. (2016a). Diphthongization. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0038>
- Maiden, M. (2016b). Italo-Romance Metaphony and the Tuscan Diphthongs. *Transactions of the Philological Society*, 114(2), 198-232. <https://doi.org/10.1111/1467-968X.12072>
- Maiden, M. (2016c). *Romanian, Istro-Romanian, Megleno-Romanian, and Aromanian* (p. 8).
- Major, R. C. (1981). Stress-timing in Brazilian Portuguese. *Journal of Phonetics*, 9(3), 343-351. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)30977-5](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)30977-5)
- Major, R. C. (1985). Stress and Rhythm in Brazilian Portuguese. *Language*, 61(2), 259-282. <https://doi.org/10.2307/414145>
- Malaspina, E. (dir.). (2001). *Il Liber epistolarum della cancelleria austrasica (sec. V-VI)*. Herder.
- Malkiel, Y. (1984). Old Spanish Resistance to Diphthongization, or Previous Vowel Lengthening? *Language*, 60(1), 70-114. <https://doi.org/10.2307/414191>
- Malmberg, B. (1944). *Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff. Eine allgemeinsprachliche Studie*. Lunds Universit ats.
- Malmberg, B. (1991). *Histoire de la linguistique: de Sumer   Saussure* (1re  d). Presses universitaires de France.
- Maltby, R. (2012). The De Barbarismis et Metaplasms of Consentius as evidence for Late and Vulgar Latin. *Publications de La Maison de l'Orient et de La Méditerranée*, 49(1), 727-737.
- Mancini, M. (1994). *Un passo del grammatico Pompeo e la dittongazione protoromanza*. na.
- Mancini, M. (2001). Agostino, i grammatici e il vocalismo del latino d'Africa: 873. *Italian journal of linguistics*, 13(2), 309-338.
- Marchand, J. W. (1990). Germanic umlaut from a physiological and phonological point of view: Prolegomena to a theory of sound change. *Journal of Germanic Linguistics*, 2(2), 109-136. <https://doi.org/10.1017/S1040820700000445>
- Marchot, P. (1901). *Petite phonétique du française pr litt raire (VIe-Xe siècles)*. B. Veith.
- Marchot, P. (1922). Les noms de lieu gaulois en « -auos, -aua, -auon ». *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1(4), 641-648. <https://doi.org/10.3406/rbph.1922.6196>
- Mardirossian, A. (2018). Lex Christi. Réalités et diversité de la conversion chrétienne. Dans *Une histoire juridique de l'Occident. Le droit et la coutume* (p. 73-128).
- Mari, T. (dir.). (2021). *Consentius' De barbarismis et metaplasms: Critical Edition, Translation, and Commentary*. Oxford University Press.
- Marotta, G. (1985). *Modelli e misura ritmica. La durata vocalica in italiano*. Zanichelli.
- Martin, Philippe. (2018). *Intonation, structure prosodique et ondes cérébrales: introduction à l'analyse prosodique*. ISTE Group.
- Martin, Pierre. (2004). Dévoisement vocalique en français. *La linguistique*, Vol. 40(2), 3-22.
- Martinet, A. (1933). Remarques sur le système phonologique du français. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 34, 191-202.
- Martinet, A. (1945). *La prononciation du français contemporain: témoignages recueillis en 1941 dans un camp d'officiers prisonniers*. Librairie Droz.
- Martinet, A. (1952). Celtic Lenition and Western Romance Consonants. *Language*, 28(2), 192-217. <https://doi.org/10.2307/410513>
- Martinet, A. (1956). *La description phonologique: avec application au parler franco-provençal d'Hauteville (Savoie)*. Librairie Droz.
- Martinet, A. (1959). *L'évolution contemporaine du système phonologique français*.
- Martinet, A. (1969). Qu'est-ce que le "e muet"? Dans *Le français sans fard* (p. 195-207). PUF.
- Martinet, A. (1987). De la philologie à la linguistique. *La Linguistique*, 23(1), 3-12.
- Martzloff, V. (2012). Sur la polymorphie du préfixe latin con-/co. *Les évolutions du latin*, 67-103.
- Mateus, M. H. M. (1975). *Aspectos da fonologia portuguesa*. Centro de Estudos Filol gicos.

- Mathisen, R. W. (1984). The Family of Georgius Florentius Gregorius and the Bishops of Tours in Byzantine and Western Studies. *Medievalia et Humanistica Cleveland, Ohio*, (12), 83-95.
- Mathisen, R. W. (1999). *Ruricius of Limoges and Friends: A Collection of Letters from Visigothic Gaul ; Letters of Ruricius of Limoges, Caesarius of Arles, Euphrasius of Clermont, Faustus of Riez, Graecus of Marseilles, Paulinus of Bordeaux, Sedatus of Nîmes, Sidonius Apollinaris, Taurentius and Victorinus of Fréjus*. Liverpool University Press.
- Matte, E. J. (1982). *Histoire des modes phonétiques du français*. Droz.
- Matthews, R. J. (2003). Does linguistic competence require knowledge of language?
- Mattingly, I. G. (1992). Linguistic awareness and orthographic form. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 11-26). Elsevier.
- Maupas, C., Aufeild, W. et Glover, G. (1634). *A French grammar and syntaxe: contayning most exact and certaine rules, for the pronounciation, orthography, construction, and use of the French language. Written in French, by Ch. Maupas of Bloys. Translated into English, with many additions and explications, peculiarly usefull to us English. Together with a preface and an introduction, wherein are contained divers necessary instructions, for the better understanding of it. By W.A. Bernard Alsop et Thomas Fawcet*. [http://gateway.proquest.com/openurl?ctx\\_ver=Z39.88-2003&res\\_id=xri:eebo&rft\\_val\\_fmt=&rft\\_id=xri:eebo:image:12783](http://gateway.proquest.com/openurl?ctx_ver=Z39.88-2003&res_id=xri:eebo&rft_val_fmt=&rft_id=xri:eebo:image:12783)
- Maurer, T. H. (1959). *Gramática do latim vulgar*. Livraria acadêmica.
- Mazzola, M. L. (1976). *Proto-Romance and Sicilian*. John Benjamins Publishing.
- McCarthy, J. J. (1981). A prosodic theory of nonconcatenative morphology. *Linguistic Inquiry*, 12. [https://works.bepress.com/john\\_j\\_mccarthy/8/](https://works.bepress.com/john_j_mccarthy/8/)
- McCarthy, J. J. (1999). Sympathy and Phonological Opacity. *Phonology*, 16(3), 331-399.
- McCarthy, J. J. (2002). *A thematic guide to Optimality Theory*. Cambridge University Press.
- McCarthy, J. J. (2011). *Doing optimality theory: Applying theory to data*. John Wiley & Sons.
- McClelland, J. L. et Rumelhart, D. E. (1981). An interactive activation model of context effects in letter perception: I. An account of basic findings. *Psychological review*, 88(5), 375.
- McCone, K. (1996). *Towards a relative chronology of ancient and medieval Celtic sound change*. St. Patrick's College, The Department of Old Irish.
- McCullagh, M. (2012). The Sounds of Latin: Phonology (p. 81-91). <https://doi.org/10.1002/9781444343397.ch6>
- McKitterick, R. (1977). *The Frankish church and the Carolingian reforms, 789-895*. Royal Historical Soc.
- McKitterick, R. (1989a). *The Carolingians and the written word*. Cambridge University Press.
- McKitterick, R. (dir.). (1989b). The Spoken and the Written WordD. Dans *The Carolingians and the Written Word* (p. 1-22). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511583599.002>
- McKitterick, R. (1991). Latin and Romance: an historian's perspective. Dans *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (p. 130-145).
- McKitterick, R. (2008). *Charlemagne: the formation of a European identity*.
- Mees, B. (2002). The Bergakker inscription and the beginnings of Dutch. *Amsterdamer Beiträge Zur Älteren Germanistik*, 56(1), 23-26. <https://doi.org/10.1163/18756719-056-01-90000004>
- Meid, W. (1960). Die Vertretung der Lautgruppe sr im Britannischen. *Indogermanische Forschungen (1960)*, 65(1960), 35-45.
- Meillet, A. (1921). *Linguistique historique et linguistique générale*,. É. Champion.
- Meillet, A et Vendryes, J. (1979). *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Honoré Champion.
- Meillet, Antoine. (1916). Compte-rendu du Cours de linguistique générale de F. de Saussure. *BSL*, 20, 32-36.
- Meillet, Antoine. (1937). *Linguistique historique et générale* (vol. 1). Champion.

- Meillet, Antoine et Vaillant, A. (1952). Grammaire de la langue serbo-croate, Deuxième édition revue. Paris: Honoré Champion.
- Meillet, A. (1866-1936) A. du texte. (1933). *Esquisse d'une histoire de la langue latine (2e édition, révisée et augmentée) / A. Meillet*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k935298p>
- Meiser, G. (2015). *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. WBG (Wissenschaftliche Buchgesellschaft).
- Meissner, T. (2010). Das Hieronymuszeugnis und der Tod des Gallischen. *Zeitschrift für celtische Philologie*, 57(2010), 107-112.
- Mende, A. (1880). *Étude sur la prononciation de l'e muet à Paris*. Trubner.
- Menéndez Pidal, R. M. (1934). *Manual de gramática histórica española*. Hilarión Eslava.
- Mensching, G. (2004). Su sardu–limba arcàica o limba moderna. *Grimaldi & Mensching (2004)*, 27-53.
- Mensching, G. et Remberger, E.-M. (2016). *Sardinian*. Oxford University Press.
- Mercadal, R. (1977). Les néo-oxytons en francoprovençal : tentative d'explication. *Revue de Linguistique Romane*, 41, 114-119.
- Messum, P. (2002). Learning and teaching vowels. *Speak Out*, 9-27.
- Meunier, C. et Espesser, R. (2011). Vowel reduction in conversational speech in French: The role of lexical factors. *Journal of Phonetics*, 39(3), 271-278. <https://doi.org/10.1016/j.wocn.2010.11.008>
- Mey, J. (1968). A case of assimilation in Modern Dutch. *Acta Linguistica Hafniensia*, 11(2), 123-145.
- Meyer, P. (1875). III. — Archivio glottologico italiano diretto da G. I. Ascoli, T. III, n°1. *Romania*, 4(14), 293-296.
- Meyer, P. (1877). *Recueil d'anciens textes, bas-latins, provençaux et français: Accompagnés de deux glossaires*. F. Vieweg.
- Meyer, W. (1901). Das älteste keltische Sprachdenkmal. Dans *Fragmenta Burana, Festschrift der königliche Gesellschaft der Wissenschaften in Göttingen* (p. 161-163).
- Meyer, W. (1905). *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rhythmik*. Weidmannsche Buchhandlung.
- Meyer-Lübke, W. (1888). Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern. Dans G. Gröber (dir.), *Grundriss der Romanischen Philologie* (p. 351-382). Karl J. Trubner.
- Meyer-Lübke, W. (1890a). *Grammaire des langues romanes*; (traduit par A. Doutrepoint). Paris, Welter. <http://archive.org/details/grammairedeslang02meyeruoft>
- Meyer-Lübke, W. (1890b). *Grammatik der romanischen Sprachen. 1. Romanische Lautlehre*. Fues.
- Meyer-Lübke, W. (1908). *Historische grammatik der französischen sprache*. Heidelberg, C. Winter.
- Meyer-Lübke, W. (1920). *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (vol. 1). C. Winter.
- Meyer-Lübke, W. (1934). *Historische grammatik der französischen sprache*. C. Winter.
- Meyer-Lübke, W. (1935). *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Winter.
- Michael, I. (1988). Roger Wright, « Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France » (Book Review). *The Modern Language Review*, 83(4), 925.
- Michaelis, H. et Passy, P. (1914). *Dictionnaire phonétique de la langue française: Complément nécessaire de tout dictionnaire français*. C. Meyer.
- Migliorini, B. (2001). *Storia della lingua italiana*. Bompiani.
- Milne, P. (2014). *The Variable Pronunciations of Word-final Consonant Clusters in a Force Aligned Corpus of Spoken French* [thesis, Université d'Ottawa / University of Ottawa]. <http://ruor.uottawa.ca/handle/10393/31139>
- Milner. (2019). *Medieval treasure houses: an overview*. Communication présentée au Secret Spaces: Medieval Sacristies, Vestries, Treasure Rooms & their Contents, Society of Antiquaries of London, 25 February 2019. [https://www.youtube.com/watch?v=yi\\_kxqON\\_gE](https://www.youtube.com/watch?v=yi_kxqON_gE)
- Milroy, J. et Milroy, L. (1985). Linguistic change, social network and speaker innovation1. *Journal of linguistics*, 21(2), 339-384.
- Minis, C. (1952). *Die Konstruktion apo koinou*.

- Minkova, D. (2012). *The History of Final Vowels in English: The Sound of Muting*. Walter de Gruyter.
- Miret, F. S. (1998). Some reflections on the notion of diphthong. *Papers and studies in contrastive linguistics*, 34, 27-51.
- Mitterand, H. (1965). *Les Mots français*. Presses universitaires de France, 1965.
- Mohl, F. G. (1899). *Introduction à la chronologie du latin vulgaire: étude de philologie historique*. Georg Olms Verlag.
- Moignet, G. (1963). Silvio d'Arco A valle. — Cultura e lingua francese delle origini nella « Passion » di Clermont-Ferrand. *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 6(22), 185-186.
- Molinier, A. (1892). Les rois Mérovingiens ont-ils porté le titre de « vir inluster ? » Examen critique d'une nouvelle théorie. *Revue Historique*, 50(2), 273-281.
- Monjour, A. (1989). Filleul ou Fillol? Remarques sur l'évolution du suffixe-jolu en français. *Revue de Linguistique Romane*, 53, 369-396.
- Monteil, P. (1986). *Elements de phonétique et de morphologie du latin*. Nathan.
- Moon, S.-J. et Lindblom, B. (1994). Interaction between duration, context, and speaking style in English stressed vowels. *The Journal of the Acoustical society of America*, 96(1), 40-55.
- Mooshammer, C. et Geng, C. (2008). Acoustic and articulatory manifestations of vowel reduction in German. *Journal of the International Phonetic Association*, 38(2), 117-136.  
<https://doi.org/10.1017/S0025100308003435>
- Mordek, H., Zechiel-Eckes, K. et Glatthaar, M. (dir.). (2013). *Die Admonitio generalis Karls des Großen* (Unveränd. Nachdr. der Ausg. 2012). Harrassowitz.
- Morin, Y. (2008). Histoire interne du français: systèmes phonique et graphique (p. 2907-2926).
- Morin, Y. C. (2003). Syncope, apocope, diphtongaison et palatalisation en galloroman: problèmes de chronologie relative. *Discursos Inaugurales - Conferencias Plenarias - Sección 1: Fonética y Fonología - Sección 2: Morfología - Índices: Índice de Autores, Índice General*.
- Morin, Y.-C. (1978). The status of mute e. *Studies in French Linguistics Bloomington, Ind*, 1(2), 79-140.
- Morin, Yves-Charles. (1991). Old French Stress Patterns and Closed Syllable Adjustment. Dans D. Wanner et D. A. Kibbee (dir.), *Current Issues in Linguistic Theory* (vol. 69, p. 49). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.69.09mor>
- Morin, Yves-Charles. (2006). On the Phonetics of Rhymes in Classical and Pre-Classical French: A Sociolinguistic Perspective. Dans R. Gess et D. Arteaga (dir.), *Current Issues in Linguistic Theory* (vol. 274, p. 131). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.274.09mor>
- Morlet, M. T. (1971). Les noms de lieux en Touraine. Dans M. T. Morlet (dir.), *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1610) du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques - Année 1968 : Actes du 93e Congrès des sociétés savantes tenu à Tours* (p. 487-503). Bibliothèque Nationale.
- Morris Jones, J. (1913). *A Welsh Grammar: Historical and Comparative*. Clarendon.
- Morton, J. et Jassem, W. (1965). Acoustic correlates of stress. *Language and speech*, 8(3), 159-181.
- Most, T., Amir, O. et Tobin, Y. (2000). The Hebrew vowel system: Raw and normalized acoustic data. *Language and Speech*, 43(3), 295-308.
- Mott, B. (2007). Chistabino (Pyrenean Aragonese). *Journal of the International Phonetic Association*, 37(01), 103. <https://doi.org/10.1017/S0025100306002842>
- Mullen, A. et Ruiz Darasse, C. (2020). Gaulish. *Palaeohispanica*, 20, 749-783.
- Müller, B. (1982). Geostatistik der gallischen/keltischen Substratwörter in der Galloromania. Dans O. Winkelmann et M. Braisch (dir.), *Festschrift für Johannes Hubschmid zum 65. Geburtstag* (p. 603-620). Francke Verlag.  
[https://www.degruyter.com/database/rom/entry/rom.rom84\\_3466/html](https://www.degruyter.com/database/rom/entry/rom.rom84_3466/html)
- Muller, Henri F. (1924). The Passive Voice in Vulgar Latin. *Romanic review*, 15, 68.
- Muller, Henri François. (1929). *A Chronology of Vulgar Latin*. Niemeyer.
- Müller, R. (2001). *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*. C.H.Beck.

- Murray, Alexander C. (2015). *A Companion to Gregory of Tours*. Brill.
- Murray, Alexander Callander. (1986). The position of the grafio in the constitutional history of Merovingian Gaul. *Speculum*, 61(4), 787-805.
- Murray, Alexander Callander. (1988). From Roman to Frankish Gaul: 'Centenarii' and 'Centenae' in the administration of the Merovingian kingdom. *Traditio*, 44, 59-100.
- Murray, Alexander Callander. (2005a). *Gregory of Tours: The Merovingians* (vol. 10). University of Toronto Press.
- Murray, Alexander Callander. (2005b). Review Article: The New MGH Edition of the Charters of the Merovingian Kings. *The Journal of Medieval Latin*, 15, 246-278.
- Murray, Alexander Callander. (2016). The Merovingian State and Administration in the Times of Gregory of Tours. Dans *A companion to Gregory of Tours* (p. 191-231). Brill.
- Mussafia, A. (1863). Zum Französischen Erec. *Germania*, 8, 51-64.
- Myers, S. (2001). Expressing phonetic naturalness in phonology. Dans C. W. Kreidler (dir.), *Phonology: Critical Concepts in Linguistics* (vol. 4, p. 410-438). Taylor & Francis.
- Nadeu, M. (2014). Stress- and speech rate-induced vowel quality variation in Catalan and Spanish. *Journal of Phonetics*, 46, 1-22. <https://doi.org/10.1016/j.wocn.2014.05.003>
- Nakatani, L. H. et Aston, C. H. (1978). Perceiving the stress pattern of words in sentences. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 63(S1), S55-S55.
- Nakatani, L. H., O'Connor, K. D. et Aston, C. H. (1981). Prosodic aspects of American English speech rhythm. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 69(S1), S82-S82. <https://doi.org/10.1121/1.386084>
- National Archives of the United Kingdom. (2021). *The National Archives - Prepositions*. Latin. The National Archives. <https://www.nationalarchives.gov.uk/latin/stage-1-latin/resources/stage-1-latin-grammar-resource/prepositions/>
- Navalesi, K. (2020). *The Prose Lives of Venantius Fortunatus: Hagiography, Lay Piety And Pastoral Care In Sixth-Century Gaul* [ph.d.]. University of Illinois.
- Nègre, E. (1990). *Toponymie générale de la France* (vol. 1). Librairie Droz.
- Nègre, E. (1996). *Toponymie générale de la France* (vol. 2). Droz.
- Nelson, H. L. W. (1947). *Petronius en zijn « vulgair » Latijn: een stilist.-grammat. Studie over de zoogenaamde « vulgaire dictie » in de Cena Trimalchionis*. Haasbeek.
- Nelson, J. L. (1985). Queens as Jezebels: the careers of Brunhild and Balthild in Merovingian history. Dans J. L. Nelson (dir.), *Politics and ritual in early medieval Europe* (vol. History series, p. 1-48). Hambledon. <http://hdl.handle.net/2027/heb.01232>
- Neumann, Franz. (1898). *Verzeichnis der auf Aussprache und Rechtschreibung bezüglichen Eigenthümlichkeiten in den Inschriften aus Gallia Narbonensis...* [Language material, Electronic resource]. <http://catalog.hathitrust.org/Record/008903223>
- Neumann, Fritz. (1880). Révision de Eduard Schwan, Grammatik des Altfranzösischen (Laut und Formenlehre). Leipzig, Fues's Verlag (R. Reisland). 1888. VIII, 172. S. 80. *Zeitschrift für romanische Philologie*, (14), 543-586.
- Neumann, Fritz. (1888). *Karl Bartsch als Romanist*. Gerold.
- Neumann, Fritz. (1890). Besprechung von Eduard Schwan, Grammatik des Altfranzösischen. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 14, 543-586.
- Neumann, Fritz. (1896). Zu den vulgärlateinisch-romanischen Accentgesetzen. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 18(4), 519-522.
- Nevalainen, T. (2015). Descriptive adequacy of the S-curve model in diachronic studies of language change. *Studies in Variation, Contacts and Change in English*, 16. <http://www.helsinki.fi/varieng/series/volumes/16/abstracts.html#nevalainen>

- Nève De Mévergnies, F.-X. (1976). Note sur la chronologie des palatalisations « romanes ». *Vox Romanica*, 35, 13-21.
- Nevins, A. (2007). Jonathan Barnes (2006). Strength and weakness at the interface: positional neutralization in phonetics and phonology. (Phonology and Phonetics 10.) Berlin & New York: Mouton de Gruyter. Pp. ix+292. *Phonology*, 24(3), 461-469. <https://doi.org/10.1017/S0952675707001297>
- Niculescu, A. (1992). Le daco-roumain - Romania antiqua, Romania nova et la continuité mobile. Une synthèse. Dans *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (vol. 1, p. 109-114).
- Niedermann, M. (1906). *Précis de phonétique historique du Latin*. Paris : Klincksieck.
- Niedermann, M. (1916). *Marcelli De medicamentis liber*. Teubner.
- Nielen, M.-A. (2018). *Cartons des rois : Inventaire des actes produits entre la fin du VIe siècle et 986*. Archives nationales de France. [https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/pdfIR.action?irId=FRAN\\_IR\\_053826](https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/pdfIR.action?irId=FRAN_IR_053826)
- Nikiéma, E. (1989). Gouvernement propre et licenciement en phonologie: le cas du tangale. *Langues orientales anciennes: philologie et linguistique*, 2, 225-251.
- Nilsson, M. (2014). *Vowel-zero alternations in West Slavic prepositions a corpus based investigation of Polish, Slovak and Czech*. Department of Languages and Literatures, University of Gothenburg. <http://hdl.handle.net/2077/36304>
- Nisard, M. (1850). *Macrobe (Oeuvres complètes). Varron (De la Langue latine). Pomponius Méla (Oeuvres complètes). Avec la traduction en français*. Garnier. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61365478>
- Nishi, K., Strange, W., Akahane-Yamada, R., Kubo, R. et Trent-Brown, S. A. (2008). Acoustic and perceptual similarity of Japanese and American English vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 124(1), 576-588. <https://doi.org/10.1121/1.2931949>
- Nishimura, K. (2014). On accent in the Italic languages: nature, position, and history. *Studia Linguistica Universitatis Jagellonicae Cracoviensis*, 2014(Volume 131, Issue 2), 161-192. <https://doi.org/10.4467/20834624SL.14.009.2017>
- Niyogi, P. et Berwick, R. C. (1997). Evolutionary Consequences of Language Learning. *Linguistics and Philosophy*, 20(6), 697-719. <https://doi.org/10.1023/A:1005319718167>
- Nonn, U. (1972). Merowingische Testamente. Studien zum Fortleben einer römischen Urkundenform im Frankenreich. *Archiv für Diplomatik*, 18(JG), 1-129. <https://doi.org/10.7788/afd.1972.18.jg.1>
- Nonn, U. (2010). *Die Franken*. Kohlhammer Verlag.
- Nonn, U. 1942-. (1982). Erminethrud - eine vornehme neustrische Dame um 700. *Historisches Jahrbuch*, 102(1), 135.
- Norberg, D. (1966). A quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ? *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 21(2), 346-356. <https://doi.org/10.3406/ahess.1966.421374>
- Norberg, D. (1968). *Manuel pratique de latin médiéval*. Picard.
- Norberg, D. (1991). *L'accentuation des mots dans le vers latin du Moyen Âge* (vol. 32). Almqvist & Wiksell.
- Norberg, D. L. (1954). *La poésie latine rythmique du Haut Moyen Âge*. Almqvist & Wiksell.
- Norberg, D. L. (1988). *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Âge et leurs répliques rythmiques*. Almqvist & Wiksell International.
- Norberg, D., Roti, G. C. et de La Chapelle Skubly, J. (2004). *An Introduction to the Study of Medieval Latin Versification* (édité par J. Ziolkowski). Catholic University of America Press.
- Norberg, D. et Zuilkowski, J. (2004). *An Introduction to the Study of Medieval Latin Versification*. CUA Press.
- Nord, L. (1987). Vowel reduction in Swedish. *Papers from the Swedish Phonetics*.
- Nord, Lennart. (1974). *Vowel reduction-centralization or contextual assimilation* (p. 1-3).
- Norman, J. (1988). *Chinese*. Cambridge University Press.

- Noske, R. (2008). L'accent en proto-français : arguments factuels et typologiques contre l'influence du francique. *Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris, 2008*.
- Noske, R. (2020, décembre). *Linguistic Change and Prosodic Typology* [retirement lecture].  
<https://rnoske.home.xs4all.nl>
- Noske, R. (2022). *Conspiracies and typological drift*. Communication présentée au 19èmes Rencontres du Réseau Français de Phonologie.
- Nübling, D. (2013). Zwischen Konservierung, Eliminierung und Funktionalisierung: Der Umlaut in den germanischen Sprachen. Dans *Zwischen Konservierung, Eliminierung und Funktionalisierung: Der Umlaut in den germanischen Sprachen* (p. 15-42). De Gruyter.  
<https://doi.org/10.1515/9783110313468.15>
- Nübling, D. et Schrambke, R. (2004). *Silben-versus akzentsprachliche Züge in germanischen Sprachen und im Alemannischen*. na.
- Nussbaum, A. J. (1995). Studies in Latin noun formation and derivation : ī in Latin denominative derivation. Dans C. Watkins (dir.), *Indo-European Studies II* (p. 116-161). Department of Linguistics, Harvard University.
- Nyman, M. (1983). Reconstructing Compound Accentuation: On the Pre-Latin Initial Stress. *Arctos – Acta Philologica Fennica*, 17, 31-47-31-47.
- Nyrop, K. (1899). *Grammaire historique de la langue française*. Copenhagen E. Bojesen.
- Nyrop, K. (1904). *Grammaire historique de la langue française*. Copenhagen, Gyldendalske boghandel, Nordisk forlag; New York, G.E. Stechert [etc.,etc.].  
<http://archive.org/details/grammairehistor02nyrogoog>
- Nyrop, K. (1858-1931). (1925). *Grammaire historique de la langue française.... 5, Syntaxe : noms et pronoms* ([Reprod. en fac-sim.]) / Christopher Nyrop. [diffusion Champion].  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240021>
- Ó Sé, D. (1989). Contributions to the Study of Word Stress in Irish. *Ériu*, 40, 147-178.
- O'Brien, W. (2016). Language Shift and Political Context in Bronze Age Ireland: Some Implications for Hillfort Chronology. Dans K. Cleary, C. D. Gibson, J. T. Koch et B. Cunliffe (dir.), *Celtic from the West 3* (p. 219-246). Oxbow Books. <https://doi.org/10.2307/j.ctvh1dhg7.10>
- Odden, D. (2011). The Representation of Vowel Length. Dans *The Blackwell Companion to Phonology* (p. 1-26). American Cancer Society. <https://doi.org/10.1002/9781444335262.wbctp0020>
- Ohala, J. J. (1981). The listener as a source of sound change. *Chicago Linguistic Society*, 17.  
<https://doi.org/10.1075/cilt.323.05oha>
- Ohala, J. J. (1989). Sound change is drawn from a pool of synchronic variation. *Language change: Contributions to the study of its causes*, 173-198.
- Ohala, J. J. (1992). Alternatives to the Sonority Hierarchy for explaining Segmental Sequential Constraints. Dans *Papers from the Parasession on the Syllable* (p. 319-338). Chicago Linguistic Society.
- Ohala, J. J. (1993). The phonetics of sound change. *Historical linguistics: Problems and perspectives*, 237-278.
- Ohala, J. J. (2012). *An update: The listener as a source of sound change. The Initiation of Sound Change: Perception, production, and social factors* (p. 21-36; édité par M.-J. Solé et D. Recasens). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.323.05oha>
- Ohala, J. J. et Eukel, B. (1987). Explaining the Intrinsic Pitch of Vowels. Dans *Journal of The Acoustical Society of America - J ACOUST SOC AMER* (vol. 60, p. 207-215).  
<https://doi.org/10.1121/1.2003351>
- Okada, M. et Ogurisu, H. (2012). *Tableaux de conjugaison de l'ancien français (TCAF)*. Université de Wakayama.
- Olivieri, M. et Sauzet, P. (2016). Southern Gallo-Romance. Dans A. Ledgeway et M. Maiden (dir.), *The Oxford Guide to the Romance Languages* (p. 319-349). Oxford University Press.

- Ollagnier, A., Joly, D. et Jalmain, D. (1994). *Carte archéologique de la Gaule: 28. Eure-et-Loir*. Les Editions de la MSH.
- Olsen, C. L. (1972). *Rhythmical Patterns and Syllabic Features of the Spanish Sense-Group*. *Proceedings of the seventh International Congress of Phonetic Sciences / Actes du Septième Congrès international des sciences phonétiques* (p. 990-996). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110814750-135>
- Omeltchenko, S. W. (1977). *A quantitative and comparative study of the vocalism of the Latin inscriptions of North Africa, Britain, Dalmatia, and the Balkans*. U.N.C. Dept. of Romance Languages : [distributed by University of North Carolina Press].
- Onuma, H. (2015). *On the Status of Empty Nuclei in Phonology*. Tohoku Gakuin University.
- Oostendorp, M. van. (2003). Schwa in phonological theory. Dans *Schwa in phonological theory* (p. 431-462). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110890952.431>
- Orr, J. (1930). A Chronology of Vulgar Latin. By H. F. Muller. (*Zeitschrift für Romanische Philologie*, Beiheft 78). Pp. ix + 172. Halle : Niemeyer, 1929. Paper, M. 12.50. *The Classical Review*, 44(4), 152-153. <https://doi.org/10.1017/S0009840X00050800>
- Ortega-Llebaria, M. et Prieto, P. (2007). Disentangling stress from accent in Spanish: Production patterns of the stress contrast in deaccented syllables. Dans *Segmental and Prosodic Issues in Romance Phonology* (p. 155-176).
- Osgood, C. E. et Sebeok, T. A. (dir.). (1954). Psycholinguistics: a survey of theory and research problems. *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, 49(4, Pt.2), i-203. <https://doi.org/10.1037/h0063655>
- Osthoff, H. et Brugmann, K. (1878). *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* (vol. 3). S. Hirzel.
- Ostler, N. (2007). *Ad Infinitum: A Biography of Latin*. Walker.
- Ozawa, H. (2007). La nasalisation en occitan d'après « l'Atlas Linguistique de la France ». *Revue de linguistique romane*, (283), 393-410.
- Padgett, J. et Tabain, M. (2005a). Adaptive dispersion theory and phonological vowel reduction in Russian. *Phonetica*, 62(1), 14-54. <https://doi.org/10.1159/000087223>
- Padgett, J. et Tabain, M. (2005b). Adaptive dispersion theory and phonological vowel reduction in Russian. *Phonetica*, 62(1), 14-54. <https://doi.org/10.1159/000087223>
- Pagliuca, W. (1976). PRE-fixing. Ms. SUNY Buffalo.
- Palmer, L. R. (1988). *The Latin Language*. University of Oklahoma Press.
- Paradis, C. (1980). La règle de Canadian raising et l'analyse en structure syllabique. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 25(1), 35-45.
- Pardessus, J. M. (1843). *Diplomata chartae, epistolae, leges aliaque instrumenta ad res gallo-francicas spectantia*. ex Typographeo Regio : [puis].
- Paris, G. (1839-1903) A. du texte. (1875). *Les plus anciens monuments de la langue française (IX, Xe siècles)*. *Album / publiés avec un commentaire philologique, par Gaston Paris*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5772120b>
- Paris, G. (1878). Die seitesten französischen Mundarten. Eine sprachgeschichtliche Untersuchung von Gustav Lücking, 1877. *Romania*, 7(25), 111-140.
- Paris, G. (1881). Études sur les romans de la Table Ronde. *Romania*, 10(40), 465-496. <https://doi.org/10.3406/roma.1881.6175>
- Paris, G. (1883). Li hystore de Julius Cesar. Eine altfranzoesische Erzaehlung in Prosa von Jehan de Tuim, zum ersten Mal herausgegeben von Dr. F. Settegast. 1881. *Romania*, 12(46), 380-383.
- Paris, G. (1886). « Les Serments de Strasbourg (Introduction à un commentaire grammatical. Dans *Miscellanea di filologia e linguistica. In memoria di Napoleone Caix e Ugo Angelo Canello* (p. 77-89). Le Monnier. <https://archive.org/details/miscellaneadifil00caixuoft>
- Paris, G. (1888). *Les parlers de France*. Imprimerie Nationale.

- Paris, G. (1889a). III. — Archivio glottologico italiano. Volume Decimo. Puntata prima (1880). *Romania*, 18(70), 327-332.
- Paris, G. (1889b). Précis de phonétique française, ou Exposé des lois qui régissent la transformation des mots latins en français, par E. Bourciez, 1889. *Romania*, 18(72), 583-588.
- Paris, G. B. P. (1885). *La vie de Saint Alexis: poème du XIe siècle*. F. Vieweg.
- Paris, Gaston. (1888). *Discours*. Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris (p. 131-147).
- Parisse, M. (dir.). (1999). *La vie de Jean, abbé de Gorze*. Picard.
- Parker, S. (2012). *The Sonority Controversy*. Walter de Gruyter.
- Passion du N.S. Jésus-Christ et Passion de S. Léger: en langue romane et en vers*. (1849). Firmin Didot frères.
- Passy, P. (1905). X. Phonétique générale et comparée. *Annales de l'École pratique des hautes études*, 38(1), 77-78.
- Paternostro, R. (2008). Le devoisement des voyelles finales: étude perceptive. *Le devoisement des voyelles finales*, 1000-1030.
- Patlagean, E. (1980). Dans le miroir, à travers le miroir: un siècle de déclin du monde antique. *Les études classiques aux XIXe et XXe siècles: leur place dans l'histoire des idées*. Vandoeuvres-Geneve, Fondation Hardt.
- Paul, H. (1880). *Prinzipien der Sprachgeschichte* (vol. 1). Niemeyer.
- Paul, H. (1886). *Prinzipien der Sprachgeschichte* (2<sup>e</sup> éd.). Niemeyer.
- Paul, H. (2013). *Mittelhochdeutsche Grammatik* (25th Edition). De Gruyter.  
<https://www.degruyter.com/view/product/25959>
- Pei, M. (1932). *The Language of the Eight-century Texts in Northern France: A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and Other Sources*. Carranza.
- Pei, M. (1947). E. H. Sturtevant: An introduction to linguistic science (Book Review). *Symposium*, 1(3), 114.
- Penney, J. (2011). Archaic and old Latin. *A companion to the Latin language*, 220-235.
- Penny, R. (1986). *A Lexical Study of The Spanish of Castilopuche*. Liverpool University Press.
- Penny, R. (2002). *A history of the Spanish language*. Cambridge University Press.
- Penny, R. (2009). Vowel Harmony and Metaphony in Iberia: A Revised Analysis. *Estudios de Lingüística Galega*, 12.
- Pensado Ruiz, C. (1984). *Cronología relativa del castellano*.  
<https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=113062>
- Penzl, H. (1983). The Old High German i-Umlaut and the Models of Historical Sound-Change. *Monatshefte*, 75(2), 131-136.
- Pépin, G. (2012). Genèse et évolution du peuple gascon du haut Moyen âge au XVIIe siècle. *Modèles linguistiques*, XXXIII(66), 47-79. <https://doi.org/10.4000/ml.287>
- Pereltsvaig, A. (2021). *Languages of the world: an introduction* (Third edition). Cambridge University Press.  
<https://doi.org/10.1017/9781108783071>
- Perfetti, C. A., Zhang, S. et Berent, I. (1992). Reading in English and Chinese: Evidence for a “universal” phonological principle. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 227-248). Elsevier.
- Péricard, J. (2014). Les royautes barbares. L'exemple mérovingien. *Histoire des institutions jusqu'en 1789*.  
[https://cours.unjf.fr/repository/coursefilearea/file.php/155/Cours/02\\_item/indexI0.htm](https://cours.unjf.fr/repository/coursefilearea/file.php/155/Cours/02_item/indexI0.htm)
- Périn, P. et Feffer, L.-C. (1997). *Les Francs*. Armand Colin.
- Périn, P. et Riché, P. (1996). *Dictionnaire des Francs. Les Mérovingiens*.
- Pertz, G. H. (1829). *Scriptores rerum Sangallensium. Annales, chronica et historiae aevi Carolini*. Hahn.
- Pertz, K. (dir.). (1872). *Diplomatum* (vol. 1).
- Pescarini, D. (2016). Clitic pronominal systems: morphophonology. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0045>

- Pesetsky, D. (1979). Russian morphology and lexical theory. *Manuscript, MIT*.
- Petersmann, H. (1977). *Petrans urbane Prosa: Untersuchungen zu Sprache und Text (Syntax)*. Österreichische Akademie der Wissenschaften.
- Peterson, L. (2002). Lexikon över urnordiska personnamn. Presentation av ett forskningsprojekt. *Studia Anthroponymica Scandinavica, 20*, 125-129.
- Petri, F. (1973). *Siedlung, Sprache und Bevölkerungsstruktur im Frankenreich*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Pettersson, T. (1975). In favour of the archiphoneme. *Working Papers / Lund University, Department of Linguistics and Phonetics, 10*. <https://journals.lub.lu.se/LWPL/article/view/16720>
- Pettersson, T. et Wood, S. (1983). Vowel Reduction in Bulgarian. *Working Papers / Lund University, Department of Linguistics and Phonetics, 25*, 151-178.
- Pfister, M. (1992a). Sonorisierungerscheinungen in der galloromanischen und italo-romanischen Toponomastik vor dem Jahre 900. Dans *Philologie der ältesten Ortsnamenüberlieferung* (p. 311-331).
- Pfister, M. (1992b). Stellungnahme des Romanisten zu den sprachlichen Kontinuitätszeugnissen am Oberrhein und im Schwarzwald. Dans *Aspekte und Probleme der römisch-germanischen Kontinuität. Sprachkontinuität* (p. 66-70).
- Picard, J.-M. (2020). De gente Scottorum monachi: The Irish in Merovingian Settlement Strategy. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 389-406).
- Picard, M. (1991a). La loi des trois consonnes et la chute du cheva en québécois. *Revue québécoise de linguistique, 20(2)*, 35-48. <https://doi.org/10.7202/602703ar>
- Picard, M. (1991b). La loi des trois consonnes et la chute du cheva en québécois. *Revue québécoise de linguistique, 20(2)*, 35-48. <https://doi.org/10.7202/602703ar>
- Picco, L. (2001). *Ricerche su la condizion sociolinguistica dal furlan*. Forum.
- Picoche, J. et Marchello-Nizia, C. (1998). *Histoire de la langue française*. Nathan.
- Piel, J. M. et Kremer, D. (1976). *Hispano-gotisches Namenbuch: d. Niederschlag d. Westgot. in d. alten u. heutigen Personen- u. Ortsnamen d. Iber. Halbinsel*. Winter.
- Pierrehumbert, J. (1994). Knowledge of variation. *CLS, 30(2)*, 232-256.
- Pierret, J.-M. (1994). *Phonétique historique du français et notions de phonétique générale*. Peeters Publishers.
- Piètri, L. (1998). L'Église du Regnum Francorum. Dans *Histoire du christianisme* (vol. 3, Les Églises d'Orient et d'Occident (432-610), p. 745\_799). Desclée-Mame.
- Piètri, L. (2016). *La vie des pères*. Les Belles Lettres.
- Piètri, L. (2020). *La Gloire des martyrs - Grégoire de Tours*. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251447452/la-gloire-des-martyrs>
- Piggott, G. L. (2004). The phonotactics of a "Prince" language: A case study. Dans *Living on the Edge* (p. 401-426). De Gruyter Mouton.
- Pignon, J. (1960). *L'évolution phonétique des parlers du Poitou: (Vienne et Deux-Sèvres)*. Artrey.
- Pike, E. V. (1989). *Some environments which may condition vowel length. General and Amerindian Ethnolinguistics* (p. 331-336). De Gruyter Mouton. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110862799-029/html>
- Pimenta, H. (2020). *What's the matter with |I| |U| ? On element asymmetry in Portuguese (EP)* [conference presentation]. Conference presentation communication présentée au Going Romance 34.
- Pirenne, H. (1886). La formule N. Rex Francorum V. Inl. *Bulletin de la Commission royale d'Histoire, 55(13)*, 126-138. <https://doi.org/10.3406/bcrh.1886.2462>
- Pirenne, H. (1922). *Mahomet et Charlemagne*. R. Sand.
- Pirie, J. W. (1938). Noun Declensions in Merovingian Latin - Louis Furman Sas: The Noun Declension System in Merovingian Latin. Pp. xx + 531. Paris: printed by Pierre André, 1937. Paper, 50 fr. *The Classical Review, 52(5)*, 183-184. <https://doi.org/10.1017/S0009840X00074448>
- Pirson, J. (1901). *La langue des inscriptions latines de la Gaule*. Office de publicité.

- Pirson, J. (1909). Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes. *Romanische Forschungen*, 26, 837-944.
- Pirson, J. (1910). Pamphlets bas latins du VIIe siècle. Dans *Mélanges Maurice Wilmotte* (p. 485-522).
- Pirson, J. (1913). *Merowingische und karolingische Formulare* (vol. 5).
- Pisani, V. (1948). *Grammatica latina: storica e comparativa*. Rosenberg & Sellier.
- Pitz, M. (2004). Les toponymes en -court de la Lorraine romane. Vers une approche pluridisciplinaire de l'habitat à l'époque mérovingienne. *Actes des colloques de la Société française d'onomastique*, 11(1), 205-218.
- Pitz, M. et Stein, F. (2008). L'adoption d'anthroponymes germaniques par les populations autochtones de la Galloromania à la lumière des données archéologiques. L'exemple de la Lorraine romane. *Nouvelle revue d'onomastique*, 49(1), 83-114. <https://doi.org/10.3406/onoma.2008.1489>
- Plag, I., Kunter, G. et Schramm, M. (2011). Acoustic correlates of primary and secondary stress in North American English. *Journal of Phonetics*, 39(3), 362-374. <https://doi.org/10.1016/j.wocn.2011.03.004>
- Ploch, S. (1997). The nasal fallacy. *SOAS Working Papers in Linguistics and Phonetics*, 7, 221-273.
- Ploch, S. (1999). *Nasals on my mind: The phonetic and the cognitive approach to the phonology of nasality*. University of London, School of Oriental and African Studies (United Kingdom).
- Płocharz, P. (2020). Latinophonie altimédiévale en Italie méridionale Étude des démonstratifs dans les chartes. Le cas de IPSE. *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 59, 399-411. <https://doi.org/10.1556/068.2019.59.1-4.35>
- Płocharz, P. (2021). *Le démonstratif en latin tardif et altimédiéval : étude de la documentation notoriale privée rédigée en Gaule et en Italie (7e - 10e siècles)*. ENS Lyon.
- Pöchtrager, M. A. (2006). *The Structure of Length* [ph.d.]. universität Wien.
- Pöchtrager, M. A. (2020). Tense? (Re)lax!: A new formalisation for a controversial contrast. *Acta Linguistica Academica*, 67(1), 53-72.
- Pöchtrager, M. A. (2021). English vowel structure and stress in GP 2.0. Dans *English vowel structure and stress in GP 2.0* (p. 157-184). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110691948-006>
- Pointon, G. E. (1980). Is Spanish really syllable-timed? *Journal of Phonetics*, 8(3), 293-304. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)31479-2](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)31479-2)
- Politzer, F. N. et Politzer, R. L. (1953). *Romance Trends in 7th and 8th Century Latin Documents*. University of North Carolina Press. [http://www.jstor.org/stable/10.5149/9781469647210\\_politzer](http://www.jstor.org/stable/10.5149/9781469647210_politzer)
- Politzer, R. L. (1951a). On the Chronology of the Simplification of Geminates in Northern France. *Modern Language Notes*, 66(8), 527-531. <https://doi.org/10.2307/2908866>
- Politzer, R. L. (1951b). The Phonemic Interpretation of Late Latin Orthography. *Language*, 27(2), 151-154. <https://doi.org/10.2307/410428>
- Politzer, R. L. (1963). W. D. Elcock, « The Romance Languages » (Book Review). *Romantic Review*, 54(3), 213-216.
- Politzer, R. et Politzer, F. (1953). *Romance Trends in 7th and 8th Century Latin Documents*. University of North Carolina Press.
- Poly, J.-P. (2018). Leges barbarorum. La création des lois des nations. Dans *Une histoire juridique de l'Occident. Le droit et la coutume* (p. 187-248).
- Pope, M. K. (1910). The « Tractatus Orthographiae » of T. H., Parisii Studentis. *Modelangrevi The Modern Language Review*, 5(2), 185-193.
- Pope, M. K. (1934). *From Latin to modern French with especial consideration of Anglo-Norman; phonology and morphology*. Manchester University Press.
- Pope, M. K. (1952). *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman Phonology and Morphology*. Manchester University Press.
- Posner, R. (1996). *The Romance Languages*. Cambridge University Press.

- Pountain, C. (2010). Latin and the Structure of Written Romance. Dans A. Ledgeway, J. C. Smith et M. Maiden (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages: Volume 1: Structures* (vol. 1, p. 606-659). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHOL9780521800723.015>
- Poupardin, R. (1908). *Fragments du recueil perdu de formules franques dites « Formulae Pithoei »*. <https://data.bnf.fr/fr/temp-work/30f9df53aa280df03f2aee030d14a23f/>
- Poupardin, R. (1909). *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, des origines au début du XIIIe siècle. Tome I, 558-1182 / publié par René Poupardin...* (vol. 1). Champion. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k165334g>
- Powell, B. B. (2009). *Writing: theory and history of the technology of civilization*. Wiley-Blackwell.
- Prévost, S. et Dufresne, M. (2020). L'approche du changement linguistique dans la Grande Grammaire Historique du Français. Dans *Grande Grammaire Historique du Français (GGHF)* (p. 15-36). De Gruyter Mouton. <http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110348194-005/html>
- Prévot, F. (1947-) A. du texte. (1997). *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule, antérieures à la Renaissance carolingienne. [VIII], [Aquitaine première] / [par Françoise Prévot]*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3368355f>
- Price, G. (1971). *The French language: present and past*. Hodder Education.
- Price, P. J. (1980). Sonority and Syllabicity: Acoustic Correlates of Perception. *Phonetica*, 37(5-6), 327-343. <https://doi.org/10.1159/000260001>
- Prince, A. (1990). Quantitative Consequences of Rhythmic Organization. *CLS*, 26-1.
- Prince, A. et Smolensky, P. (dir.). (1993). *Optimality Theory*. Blackwell Publishing Ltd. <https://doi.org/10.1002/9780470759400>
- Prince, A. et Smolensky, P. (dir.). (2004). *Optimality Theory*. Blackwell Publishing Ltd. <https://doi.org/10.1002/9780470759400>
- Prinz, J. (1960). *Mimigernaford-Münster: die Entstehungsgeschichte einer Stadt*. Aschendorff.
- Prinz, O. (1937). Zur Entstehung der Prothese vor s-impurum im Lateinischen. *Glotta*, 26(1/2), 97-115.
- Probert, P. (2019). *Latin Grammarians on the Latin Accent: The Transformation of Greek Grammatical Thought*. Oxford University Press.
- Proto, T. et Rainsford, T. (2013). Dalla tradizione mediolatina a quella volgare: imitazione metrica nella Sequenza di Santa Eulalia e nel Canto di Ludovico, 22, 54-73.
- Prou, M. (1861-1930) A. du texte. (1892). *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale : les monnaies mérovingiennes / par M. Maurice Prou...* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3990533>
- Prou, M. A. du texte. (1894). *Etude sur les chartes de fondation de l'Abbaye de Saint-Pierre-le-Vif : le diplôme de Clovis et la charte de Théodechilde / par M. Maurice Prou*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k67498j>
- Pujol I Campeny, A. (2019). Le mot sí en catalan ancien : une particule de polarité positive. Zenodo. <https://doi.org/10.5281/ZENODO.3464460>
- Pulgram, E. (1950). Spoken and written Latin. *Language*, 26(4), 458-466.
- Pulgram, E. (2001). Review of Latine loqui: Trends and Directions in the Crystallization of Classical Latin. *Language*, 77(2), 353-356.
- Pullum, G. K. (1976). The Duke of York gambit1. *Journal of Linguistics*, 12(1), 83-102. <https://doi.org/10.1017/S0022226700004813>
- Putzu, I. (2012). La posizione linguistica del sardo nel contesto mediterraneo. *Neues aus der Bremer Linguistikwerkstatt. Bochum: Brochmeyer*, 175-205.
- Quak, A. (2006). Archaïsche Wörter in den Malbergischen Glossen der « Lex Salica ». <https://dare.uva.nl/search?identifier=5f2c28eb-e64e-469d-ac2e-72315f09d490>
- Questa, C. (2007). La metrica di Plauto e di Terenzio.
- Raby, F. J. E. (1947). On the Date and the Provenance of some Early Latin Hymns. *Medium Ævum*, 16, 1-5. <https://doi.org/10.2307/43626354>

- Rainsford, T. M. (2020). Syllable structure and prosodic words in Early Old French. *Papers in Historical Phonology*, 5, 63-89. <https://doi.org/10.2218/pihph.5.2020.4433>
- Ramat, P. et Ricca, D. (2016). Romance: A typological approach. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0005>
- Ramón, M. P. (1926). Orígenes del español. *Estado lingüístico de la*.
- Raschle, C. (2017, 15 mars). *Representative government in the fifth century: The provincial assemblies*. Communication présentée au Shifting Frontiers in Late Antiquity 12th Biennial Conference at Yale.
- Rask, R. K. (1818). *Undersøgelse om det gamle nordiske eller islandske Sprogs Oprindelse*. Popp.
- Rasmus Rask. (1838). *A Compendious Grammar of the Old Northern Or Icelandic Language* (traduit par G. P. Marsh). H. Johnson & Co. <http://archive.org/details/acompndiousgra01raskgoog>
- Raspanti, G. (dir.). (2006). *Commentarii in epistulam Pauli apostoli ad Galatas*. Brepols.
- Rastle, K. (2007). Visual word recognition. *The Oxford Handbook of Psycholinguistics*. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780198568971.013.0005>
- Raynouard, F.-J.-M. (1761-1836) A. du texte. (1821). *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rapports avec la langue des troubadours*, par M. Raynouard,... <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4331168>
- Raynouard, F. (1844). *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours, comparée avec les autres langues de l'Europe latine*. Silvestre.
- Read, C. (1986). *Children's Creative Spelling*. Routledge & Kegan Paul.
- Regueira Fernández, X. L. (2007). *Vocais finais en galego e en portugués: un estudio acústico*. Mulleres en Galicia. Galicia e os outros pobos da península: actas VII Congreso Internacional de Estudos Galegos. Barcelona, 28 ó 31 de maio de 2003 (p. 859-876). <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2944865>
- Regueira Fernández, X. L. (dir.). (2010). *Dicionario de pronuncia da lingua galega*. Real Academia Galega ; Instituto da Lingua Galega.
- Rei, Y. et Zimmerer, F. (2013, 25 août). *Devoicing of vowels in German, a comparison of Japanese and German speakers*. Proceedings of the Annual Conference of the International Speech Communication Association, INTERSPEECH. <https://doi.org/10.21437/Interspeech.2013-715>
- Reimitz, H. (2020). The History of Historiography in the Merovingian Period. Dans B. Effros et I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World* (p. 461-488). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780190234188.013.36>
- Reiss, C. (2007). Modularity in the "Sound" Domain: Implications for the Purview of Universal Grammar. Dans *The Oxford handbook of linguistic interfaces*.
- Reiss, C. et Volenec, V. (2021). Naturalism, Internalism, and Nativism: < What > The Legacy of The Sound Pattern of English < Should Be >. Dans *A Companion to Chomsky* (p. 96-108). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781119598732.ch6>
- Rémy, B. et Jospin, J.-P. (2006). *Cularo Gratianopolis Grenoble*. Presses Universitaires Lyon.
- Renan, E. (1823-1892) A. du texte. (1858). *De l'origine du langage (2e édition, revue et considérablement augmentée)* / par Ernest Renan,... <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50856t>
- Renard, É. (2009). Le « Pactus Legis Salicae », règlement militaire romain ou code de lois compilé sous Clovis ? *Bibliothèque de l'École des chartes*, 167(2), 321-352.
- Renard, É. (2014). Le sang de Mérovée. "Préhistoire" de la dynastie et du royaume mérovingiens. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 92(4), 999-1039. <https://doi.org/10.3406/rbph.2014.8602>
- Rennison, J. R. et Neubarth, F. (2011). An x-bar theory of Government Phonology. Dans *An x-bar theory of Government Phonology* (p. 95-130). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110890563.95>
- Repetti, L. (2016). Palatalization. *The Oxford Guide to the Romance Languages*, 658, 668.

- Rey, C. (2007, juin). "'E muet" et "Schwa" au XVIIIe siècle". Nantes, France (p. 9-14.). <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00434313>
- Reydellet, M. (1998). *Poèmes. Tome II : Livres V-VIII - Venance Fortunat*. Les Belles Lettres. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251014067/poemes-tome-ii-livres-v-viii>
- Reynolds, P. A. (2000, 1 janvier). *A comparative and statistical survey of the late antique and early medieval latin inscriptions of South eastern Gaul (c.300-750 AD) - Volume 1* [thesis, University of Leicester]. [https://leicester.figshare.com/articles/thesis/A\\_comparative\\_and\\_statistical\\_survey\\_of\\_the\\_late\\_antique\\_and\\_early\\_medieval\\_latin\\_inscriptions\\_of\\_South\\_eastern\\_Gaul\\_c\\_300-750\\_AD\\_-\\_Volume\\_1/10152836/1](https://leicester.figshare.com/articles/thesis/A_comparative_and_statistical_survey_of_the_late_antique_and_early_medieval_latin_inscriptions_of_South_eastern_Gaul_c_300-750_AD_-_Volume_1/10152836/1)
- Rheinfelder, H. (1953). *Altfranzösische Grammatik: T. Lautlebre*. M. Hueber.
- Rice, C. C. (1902). *The phonology of Gallic clerical Latin after the sixth century : an introductory historical study based chiefly on Merovingian and Carolingian spelling and on the forms of old French loan-words*. <http://archive.org/details/cu31924021624576>
- Riche, P. (1962). *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VIe - VIIe siècles*. Éditions du Seuil.
- Riché, P. (1999). *Ecoles et enseignement dans le haut moyen âge: fin du Ve siècle-milieu du XIe siècle*. Picard.
- Richter, E. (1934). *Beiträge zur Geschichte der Romanismen I Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*. Niemeyer.
- Rickard, P. (2001). *A history of the French language* (2. ed., reprinted). Routledge.
- Riesenweber, T. (2013). *Commenta in Ciceronis Rhetorica: Accedit incerti auctoris tractatus de attributis personae et negotio. Commenta in Ciceronis Rhetorica*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110313666>
- Rietveld, A. C. M. et Koopmans-van Beinum, F. J. (1987). Vowel reduction and stress. *Speech Communication*, 6(3), 217-229. [https://doi.org/10.1016/0167-6393\(87\)90027-6](https://doi.org/10.1016/0167-6393(87)90027-6)
- Ringe, D. (2008). *From Proto-Indo-European to Proto-Germanic* (vol. 1). Oxford University Press.
- Ringe, D. (2017). *From Proto-Indo-European to Proto-Germanic*. Oxford University Press. <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/oso/9780198792581.001.0001/oso-9780198792581>
- Rio, A. (2008). *The formularies of Angers and Marculf: two Merovingian legal handbooks*. Liverpool University Press.
- Rio, A. (2020). Merovingian Legal Cultures. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 489-507).
- Rio, A. M. E. (2015). « Half-free » categories in the early middle ages: fine status distinctions before professional lawyers. *Legalism: Rules and Categories*, 129-152. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198753810.003.0006>
- Ritschl, F. (1861). Vocalunterdrückung in der Schrift; Pränestinisches Latein. *Rheinisches Museum für Philologie*, 601-614.
- Ritschl, F. W. (1862). *Priscae latinitatis monumenta epigraphica: ad archetyporum fidem exemplis lithographis repraesentata*. G. Riemerum.
- Roach, P. (1982). On the distinction between 'stress-timed' and 'syllable-timed' languages. *Linguistic controversies*, 73, 79.
- Roach, P. (2010). *English phonetics and phonology: a practical course* (4. ed., reprinted). Cambridge Univ. Press.
- Robbins, F. E. (1961). Quioitepec Chinantec syllable patterning. *International journal of American linguistics*, 27(3), 237-250.
- Robert A. Hall, J. (1946). Classical Latin Noun Inflection. *Classical Philology*. <https://doi.org/10.1086/362930>
- Roberts, M. J. (2009). *The Humblest of Sparrow : The Poetry of Venantius Fortunatus*. University of Michigan Press.

- Robson, C. A. (1963). L'Appendix Probi et la philologie latine. *Le Moyen Age*, 69.
- Rodríguez-Molina, J. (2014). La gramática oculta de la polaridad positiva en español antiguo.
- Roger, M. (1905). *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin: Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes*. A. Picard.
- Rohlf, G. (1957). *Zur Methodologie der romanischen Substratforschung: Substratomanie und Substratophobie*. Niemeyer.
- Rohlf, G. (1966). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti: fonetica*. Einaudi.
- Roland, C. G. (1899). *Toponymie namuroise*. O. Schepens.
- Rolffs, E. (1980). *Die Orthographie als Gegenstand der modernen Sprachwissenschaft: mit besonderer Berücksichtigung der französischen Orthographie*.
- Ronjat, J. (1930). *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*. Société des langues romanes.
- Roques, M. (1903). Jules Pirson, La langue des inscriptions latines de la Gaule (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. XI), 1901 ; ; Alb. Carnoy. Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Étude phonétique et morphologique ; première partie : Vocalisme, 1902. *Romania*, 32(126), 307-311.
- Rosa, J. et Nunes, T. (2010). Can children's spelling of schwa vowels in stems be improved? *Educar em Revista*, (38), 113-127. <https://doi.org/10.1590/S0104-40602010000300008>
- Rosén, H. (1999). *Latine loqui: trends and directions in the crystallization of classical Latin*. W. Fink.
- Rosetti, A. (1986). *Istoria limbii române. Ediție definitivă*.
- Rossi, A. L. (1986). *Vernacular Authority in the Late Ninth Century: Bilingual Juxtaposition in Ms 150, Valenciennes (Eulalia, Ludwigslied, Gallo-Romance, Old High-German)* [phd]. Princeton University.
- Rostaing, C. (1945). *Les noms de lieux*. Presses universitaires de France.
- Rostaing, C. et Dauzat, A. (1984). *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France* (2e éd.). Libr. Guénégaud.
- Rothe, U. (2014). Ethnicity in the Roman Northwest. Dans *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean* (p. 497-513). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781118834312.ch33>
- Rouche, M. (1997). *Clovis, histoire et mémoire*.
- Roudet, L. (1910). *Éléments de phonétique générale*. Librairie Universitaire.
- Rousselot, J. (1892). *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellesrouin (Charente)*.
- Rousselot, P.-J. (1901). *Principes de phonétique expérimentale*. (3<sup>e</sup> éd.).
- Roymans, N. G. a. M. (2017). Gold, Germanic foederati and the end of imperial power in the Late Roman North. <https://research.vu.nl/en/publications/gold-germanic-foederati-and-the-end-of-imperial-power-in-the-late>
- Roymans, N. et Heeren, S. (2017). Introduction. New perspectives on the Late Roman Northwest. Dans N. Roymans, S. Heeren et W. De Clercq (dir.), *Social Dynamics in the Northwest Frontiers of the Late Roman Empire* (p. 1-10). Amsterdam University Press.
- Rozière. (1859). *Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle*. A. Durand [puis] Durand et Pedone-Lauriel.
- Rubach, J. (1984). *Cyclic and Lexical Phonology: The Structure of Polish*. Foris Publications.
- Rubach, J. (1986). Abstract Vowels in Three Dimensional Phonology: the Yers, 5(3), 247-280. <https://doi.org/10.1515/tlir.1986.5.3.247>
- Rubach, J. (1993). *The lexical phonology of Slovak*. Clarendon Press.
- Rumelhart, D. E. et McClelland, J. L. (1982). An interactive activation model of context effects in letter perception: II. The contextual enhancement effect and some tests and extensions of the model. *Psychological review*, 89(1), 60.

- Russo, M. (2007). *La metafonía napoletana: evolución e funcionamiento sincrónico (Introduzioni di Max Pfister e Patrick Sauzet)*. Peter Lang.
- Russo Michela (2011). Liaison, assimilation et redoublement syntaxique. Le sandhi consonantique du latin à l'italo-roman. Dans Overbeck, A., Schweickard, W. et Völker, H. (dir.) *Lexikon, Varietat, Philologie Romanistische Studien, Festschrift Gunter Holtus zum 65. Geburtstag*, 227-242, De Gruyter.
- Russo, M. (2012a). L'évolution des groupes consonantiques obstruantes + liquides du latin à l'ancien français: analyse phonologique et prosodie diachronique. Dans *Céline Guillot, Bernard Combettes, Alexei Lavrentiev, Evelyne Oppermann-Marsaux et Sophie Prévost (éd.) Le français en diachronie: Etudes de linguistique diachronique, Sciences pour la communication*, 299-319, Peter Lang.
- Russo, M. (2012b). *Traits régionaux du latin de Gaule. Les prononciations gallo-romanes de i et les rapports avec la neutralisation de la quantité vocalique*. Conférence présentée au Colloque International Diachro VI), resp. Anne Carlier (Université de Lille 3), Michèle Goyens (Katholieke Universiteit Leuven), Béatrice Lamiroy (Katholieke Universiteit Leuven), Leuven, 7-9 octobre, 2012. [https://www.academia.edu/41986536/Traits\\_r%C3%A9gionaux\\_du\\_latin\\_de\\_Gaule\\_Les\\_prononciations\\_gallo\\_romanes\\_de\\_i\\_et\\_les\\_rapports\\_avec\\_la\\_neutralisation\\_de\\_la\\_quantit%C3%A9\\_vocalique](https://www.academia.edu/41986536/Traits_r%C3%A9gionaux_du_latin_de_Gaule_Les_prononciations_gallo_romanes_de_i_et_les_rapports_avec_la_neutralisation_de_la_quantit%C3%A9_vocalique)
- Russo, M. (2013). Il reddoppiamento Sintattico dell'italiano. Tratti prosodici e struttura fonologica. Dans D. Recasens et F. Sanchez Miret (dir.), *Studies in Phonetics, Phonology and Sound Change in Romance*, p. 145-178, Lincom.
- Russo, M. (2014a). *Les origines de la liaison en proto-français: graphies et oralité*. Conférence présentée au Congrès de la SIDF (Société Internationale de Diachronie du Français), Cambridge University 6-8 janvier. [https://www.academia.edu/41963058/Les\\_origines\\_de\\_la\\_liaison\\_en\\_proto\\_fran%C3%A7ais\\_graphies\\_et\\_oralit%C3%A9](https://www.academia.edu/41963058/Les_origines_de_la_liaison_en_proto_fran%C3%A7ais_graphies_et_oralit%C3%A9)
- Russo, M. (2014b). *Un processus métaphonique en latin mérovingien*. Communication présentée au Congrès international Latin Vulgaire – Latin Tardif 11, Oviedo 2014, Espagne. [https://www.academia.edu/37478682/Un\\_processus\\_m%C3%A9taphonique\\_en\\_latin\\_m%C3%A9rovingien](https://www.academia.edu/37478682/Un_processus_m%C3%A9taphonique_en_latin_m%C3%A9rovingien)
- Russo, M. (2015). La dialectalisation de la Gaule au Moyen Âge : indices pré-littéraires ? Dans *Aux marges du discours : personnes, temps, lieux, objets, López Muñoz Juan Manuel (éd.) Limoges : Lambert-Lucas*, 307-317, Lambert-Lucas.
- Russo, M. (2016a). Scriptologie galloromane et phonologie : des Mérovingiens à la dialectisation de la Gaule. Conférence invitée mensuelle de la Société Linguistique de Paris, Paris. École Pratique des Hautes Études (EPHE), Univ. Paris IV-Sorbonne, Paris, 03/2016.
- Russo, M. (2016b). Locality and the nature of Lenition: evidence from old Tuscan dialects and XVI-XVII century « Florentine throat ». Italian Dialect Meeting 2015 and CIDSX. A citer désormais LINX 84, 22 Online (<https://journals.openedition.org/linx/8593>)
- Russo, M. et Premat, T. (2020). Voyelles finales et traits-phi à la rencontre des diasystèmes d'oïl, d'oc et du francoprovençal. *Verbum*, 62, 177-234.
- Russo, M. et Sánchez Miret, F. (2009). La diphtongaison romane et la métaphonie : le paradoxe du faible au fort. *Recherches linguistiques de Vincennes*, (38), 161-206. <https://doi.org/10.4000/rlv.1801>

- Russo, M. et van der Hulst, H. (2014). Proto-French Vowel Harmony: a raising metaphony in Merovingian documents? Conférence présentée au 12<sup>e</sup> rencontres internationales du Réseau Français de Phonologie RFP/French Network of Phonology, 30 juin au 2 juillet, 2014.
- Ryalls, J., Cliche, A., Fortier-blanc, J., Coulombe, I. et Prud'hommeaux, A. (1997). Voice-onset time in younger and older French-speaking Canadians. *Clinical Linguistics & Phonetics*, 11(3), 205-212. <https://doi.org/10.3109/02699209708985191>
- Ryckeboer, H. (2002). Dutch/Flemish in the North of France. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 23(1-2), 22-35. <https://doi.org/10.1080/01434630208666452>
- Rydberg, G. (1907). *Zur geschichte des Franzosischen*. Almqvist & Wiksells.
- Sabbah, G. et Fontaine, J. (1970). *Histoires. Tome II : Livres XVII-XIX - Ammien Marcellin*. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251010038/histoires-tome-ii-livres-xvii-xix>
- Sahiri, L. (2013). *Le Bon usage de la répétition dans l'expression écrite et orale*. Mon Petit Éditeur.
- Salmons, J. (1992). *Accental Change and Language Contact: A Comparative Survey and a Case Study of Northern Europe*. Routledge.
- Salomies, O. (2014). The Roman Republic. Dans C. Bruun et J. Edmondson (dir.), *The Oxford Handbook of Roman Epigraphy* (p. 0). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780195336467.013.009>
- Saltarelli, M. (1970). *A Phonology of Italian in a Generative Grammar*. Mouton.
- Salvi, G. (2016). Ladin. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0011>
- Sampson, G. (1985). Writing systems. *London, UK: H utchinson*.
- Sampson, R. (1980). On the History of Final Vowels from Latin to Old French. *Zeitschrift für romanische Philologie (ZrP)*, 96(1-2), 23-48.
- Sampson, R. (2010). *Vowel Prosthesis in Romance: A Diachronic Study*. OUP Oxford.
- Sampson, R. (2018). Why mâle ? A Problematic Sound Change in French. *Romance Philology*, 72(2), 185-214. <https://doi.org/10.1484/J.RPH.5.116504>
- Sanders, R. M. (1987). The Four Languages of 'Mandarin.'. *Sino-Platonic Papers*, 4, 1-14.
- Sankoff, G. et Blondeau, H. (2007). Language Change across the Lifespan: /r/ in Montreal French. *Language*, 83(3), 560-588.
- Santerre, L. (1974). Deux E et deux A phonologiques en français québécois: Étude phonologique, articulatoire et acoustique des oppositions de timbre et de durée. *Cahier de linguistique*, (4), 117. <https://doi.org/10.7202/800031ar>
- Santiago, F. et Mairano, P. (2018, 13 juin). *The role of lexical stress on vowel duration and vowel space in two varieties of Spanish*. <https://doi.org/10.21437/SpeechProsody.2018-92>
- Sapir, E. (1921). *Language: An Introduction to the Study of Speech*. Harcourt, Brace.
- Sarti, L. (2019, avril). *The Digression on Pope Martin I in the <span class='italic'>Life of Eligius of Noyon</span>*. East and West in the Early Middle Ages: The Merovingian Kingdoms in Mediterranean Perspective. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781316941072.011>
- Sarti, L. (2020). The Military and Its Role in Merovingian Society. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 255-277).
- Sas, L. F. (1937). *The noun declension system in Merovingian Latin ...* Imprimerie Pierre André.
- Saussure, F. de, Bally, C. et De Mauro, T. (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot.
- Savage, J. J. (1928). Lingua Romana. *Speculum*, 3(3), 405. <https://doi.org/10.2307/2847441>
- Savage, John Joseph. (1925). The Scholia in the Virgil of Tours, Bernensis 165. *Harvard Studies in Classical Philology*, 36, 91-164. <https://doi.org/10.2307/310648>
- Schäferdiek, K. (1982). Gab es eine gotisch-arianische Mission im süddeutschen Raum? *Zeitschrift für Bayerische Landesgeschichte*, 45, 239-258.

- Schane, Sanford A. (1971). The Phoneme Revisited. *Language*, 47(3), 503-521.  
<https://doi.org/10.2307/412375>
- Schane, Sanford A. (1973). *Generative phonology*. Prentice-Hall.
- Schane, Sanford A. (1979). Rhythm, Accent, and Stress in English Words. *Linguistic Inquiry*, 10(3), 483-502.
- Schane, Sanford A. (1984). The fundamentals of particle phonology. *Phonology*, 1, 129-155.
- Schane, Sanford A. et Cohen-Boulakia, G. (1973). Sur le degré d'abstraction de la phonologie du français. *Langages*, 8(32), 27-38. <https://doi.org/10.3406/lgge.1973.2242>
- Schane, Stanford A. (2005). The aperture particle |a|: its role and functions. *Headhood, elements, specification and contrastivity: Phonological papers in honour of John Anderson*, 313-338.
- Scheer, Tobias. (2016). *Intervocalic voicing is lenition (not spreading)*. Communication présentée au Manchester Phonology Meeting.  
<http://tscheer.free.fr/papers/Hdt%20Scheer%20Mfm%202016%20intervoc%20voicing.pdf>
- Scheer, Tobias et Ségéral, P. (2020, novembre). *French diachronics: what left-moving yod tells us about s+C*. Communication présentée au Going Romance 344.  
[https://www.sfl.cnrs.fr/sites/default/files/images/gr34\\_scheer-segeral\\_elastic\\_sc\\_24-11-20\\_-\\_short\\_version.pdf](https://www.sfl.cnrs.fr/sites/default/files/images/gr34_scheer-segeral_elastic_sc_24-11-20_-_short_version.pdf)
- Scheer, Tobias. (1998). A theory of consonantal interaction. *Folia linguistica*, 32, 201-238.
- Scheer, Tobias. (1999). Aspects de l'alternance schwa-zéro à la lumière de "CVCV". *Recherches linguistiques de Vincennes*, (28), 87-114. <https://doi.org/10.4000/rlv.1215>
- Scheer, Tobias. (2004). *A Lateral Theory of Phonology: Volume 1: What is CVCV and why should it be?* De Gruyter.
- Scheer, Tobias. (2008). The Coda Mirror, stress and positional parameters. Dans J. Brandão de Carvalho, T. Scheer et P. Ségéral (dir.), *Lenition and Fortition* (vol. 99, p. 483-518). Mouton de Gruyter.  
<https://doi.org/10.1515/9783110211443.3.483>
- Scheer, Tobias. (2009a). External sandhi: what the initial CV is initial of. *Linguistic Studies and Essays*, 43-82.
- Scheer, Tobias. (2009b). Who is afraid of crazy rules. *Going Romance, Nice*, 3-5.
- Scheer, Tobias. (2011). Slavic yers. Dans C. Ewen, M. van Oostendorp, K. Rice et B. Hume (eds.) (dir.), *The Companion to Phonology*. Blackwell. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01365173>
- Scheer, Tobias. (2012). At the right edge of words (again). Festschrift for Glyne Piggott. Dans *McGill Working Papers in Linguistics* (p. 1-29).
- Scheer, Tobias. (2014a). Spell-out, post-phonological. *Crossing phonetics-phonology lines*, 255-275.
- Scheer, Tobias. (2014b, 13 janvier). *The Mechanics of Phonological Change*. Communication présentée au Symposium of the Handbook of Historical Phonology, University of Edinburgh.
- Scheer, Tobias. (2015). *Précis de structure syllabique: accompagné d'un appareil critique* (édité par P. Encrevé). ENS Éditions.
- Scheer, Tobias. (2021). *Rule crossing in the variation period and the neogrammarian controversy*. Edinburgh Symposium on Historical Phonology 5, Edinburgh.
- Scheer, Tobias. (2022). Atlas Dees Electronique 22 – l'espace dialectal de l'ancien français à la portée de tous. <http://atlasdees.unice.fr/wordpress/>
- Scheer, Tobias et Kula, N. C. (2018). Government Phonology: Element Theory, conceptual issues and introduction. Dans *The Routledge Handbook of Phonological Theory*. Routledge.
- Scheer, Tobias et Segéral, P. (2001). La coda-miroir. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 96(1), 107-152. <https://doi.org/10.2143/BSL.96.1.503739>
- Scheer, Tobias et Ségéral, P. (2008a). Coda-Mirror completed. *Lenition and Fortition* (J. Brandao de Carvalho, T. Scheer and P. Segéral, eds.). Mouton de Gruyter, Berlin.

- Scheer, Tobias et Ségéral, P. (2008b). *Posotional factors in Lenition and Fortition. Lenition and Fortition* (p. 131-172). De Gruyter Mouton.  
<http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110211443.1.131/html>
- Scheer, Tobias et Ségéral, P. (2020). Elastic s+C and Left-moving Yod in the Evolution from Latin to French. *Probus*, 32(2), 183-208. <https://doi.org/10.1515/probus-2020-0003>
- Scheer, Tobias et Szigetvári, P. (2005). Unified Representations for Stress and the Syllable. *Phonology*, 22(1), 37-75.
- Scheid, C. L. (1750). *Origines Guelficae: Origines Guelficae quibus potentissimae gentis primordia, magnitudo, variaque fortuna ad Ottonem quem vulgo puerum dicunt ...* Orphanotropheum Moringense.
- Schiaparelli, L. (1924). Nota paleografica sulla data e provenienza del cod. lxxxix. della bibi, capitolare di Verona'. *Arch. stor. ital.*, lxxxii, 113.
- Schiaparelli, Luigi. (1929). *Codice diplomatico longobardo*. Tipografia del Senato.
- Schimpf, J.-P. et Muller, R. (1998). *Parlons alsacien*. L'Harmattan.
- Schlegel, A. W. von. (1818). *Observations sur la langue et la littérature provençales*. Paris, Librairie grecque-latine-allemande. <http://archive.org/details/observationsur00schlgoog>
- Schleicher, A. (1866). *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen : Kurzer Abriss einer Laut- und Formenlehre der indogerm. Ursprache...* Hermann Böhlau.
- Schmalz, X., Marinus, E., Coltheart, M. et Castles, A. (2015). Getting to the bottom of orthographic depth. *Psychonomic Bulletin & Review*, 22(6), 1614-1629. <https://doi.org/10.3758/s13423-015-0835-2>
- Schmeller, J. A. (1821). *Die Mundarten Bayerns grammatisch dargestellt: Beygegeben ist eine Sammlung von Mundart-Proben, d. i. kleinen Erzählungen, Gesprächen, Sing-Stücken ... in den verschiedenen Dialekten des Königreichs*. Thienemann.
- Schmid, S. (2016). *Segmental phonology*. Oxford University Press.  
<https://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199677108.001.0001/acprof-9780199677108-chapter-25>
- Schmidt, K. H. (1983). Grundlagen einer festlandkeltischen Grammatik. *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione*, 65-90.
- Schmidt, K. H. (1996). *Celtic: A Western Indo-European Language?* Inst. für Sprachwiss. d. Univ.
- Schmitt, C. (1977). A propos de la formation linguistique du domaine francoprovençal. *Revue de linguistique romane Revue de linguistique romane*, 41, 91-103.
- Schmitt, C. (1997). Keltisches im heutigen Französisch. *Zeitschrift für celtische Philologie (ZcP)*, 49-50(1), 814-829. <https://doi.org/10.1515/zcph.1997.49-50.1.814>
- Schoell, F. et Goetz, G. (1910). *M. Terenti Varronis de lingua Latina quae supersunt: recensuerunt Georgius Goetz et Fridericus Schoell. Accedunt grammaticorum Varronis Librorum fragmenta*. Hakkert.
- Schoepflin, J.-D. (1772). *Jo. Daniel. Schoepflini, ... Alsatia, ... Aevi merovingici carolingici Saxonici Salici Suevici diplomatica. Operis pars I. ; Periodi regum et imperatorum Habsburgicae Luzelburgicae Austraiacae, tandemque Gallicae diplomatica. Operis pars altera. Edidit recensuit digessit animadversiones indices et praefationem adiecit Andreas Lamey, ... ex typographia academica*.
- Schøsler, L. (2018). « How useful is case morphology? »: from Latin to French. Dans *Latin tardif, français ancien. Continuités et ruptures* (p. 127-170).
- Schrijver, P. (1995). *Studies in British Celtic Historical Phonology*. Rodopi.
- Schrijver, P. (2011). The High German Consonant Shift and Language Contact. *Studies in Slavic and General Linguistics*, 38, 217-249.
- Schrijver, P. (2013). *Language Contact and the Origins of the Germanic Languages*. Routledge.
- Schrijver, P. (2015). Pruners and trainers of the Celtic family tree: the rise and development of Celtic in the light of language contact.

- Schrijver, P., Cleary, K. et Gibson, C. D. (2016). Ancillary Study: Sound Change, the Italo-Celtic Linguistic Unity, and The Italian Homeland of Celtic. Dans J. T. Koch et B. Cunliffe (dir.), *Celtic from the West 3* (p. 489-502). Oxbow Books. <https://doi.org/10.2307/j.ctvh1dhg7.20>
- Schuchardt, H. (1866). *Der Vokalismus des Vulgarlateins*.
- Schuchardt, H. E. M. (1866). *Der Vokalismus des Vulgarlateins I*. Leipzig : <http://hdl.handle.net/2027/inu.30000134539323>
- Schürr, F. (1918). Romagnolische Dialektstudien (2 volumes). *Wien, Kais. akademie der wissenschaften*.
- Schürr, F. (1936). Umlaut und Diphthongierung in der Romania. *Romanische Forschungen*, 50(3. H), 275-316.
- Schürr, F. (1970). *La Diphtongaison romane*. G. Narr.
- Schwan, E. (1888). Zur Lehre von den französischen Satzdupelformen.
- Schwan, E. et Behrens, D. (1913). *Grammaire de l'ancien français. Traduction française par Oscar Bloch. 2. éd., d'après la 9. éd. allemande*. O.R. Reisland. <http://archive.org/details/grammairedelanci00schw>
- Schwarzschild, L. A. (1952). A Problem of Early Walloon Phonology: The form « reneiet » in the *Eulalia*. *French Studies*, VI(3), 235-242. <https://doi.org/10.1093/fs/VI.3.235>
- Seelmann, E. P. (1885). *Die aussprache des latein: nach physiologisch-historischen Grundsätzen*. Gebr. Henninger.
- Ségéral, P. et Scheer, T. (2015). De la communauté de destin des voyelles en syllabe fermée dans l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français. *Diachroniques*, 5, 105-151.
- Ségéral, P. et Scheer, T. (dir.). (2016). *La phonétique historique du gallo-roman: état des lieux et perspectives*. PUPS.
- Ségéral, P. et Scheer, T. (2020). Phonétique Historique. Dans *La Grande Grammaire Historique du Français*. De Gruyter Mouton.
- Segert, S. (1976). *A grammar of Phoenician and Punic*. Beck.
- Seidenberg, M. S. et McClelland, J. L. (1989). A distributed, developmental model of word recognition and naming. *Psychological Review*, 96(4), 523-568.
- Seidenberg, Mark S. (1992). Beyond orthographic depth in reading: Equitable division of labor. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 85-118). Elsevier.
- Selig, M. (1992). *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein: romanischer Sprachwandel und lateinische Schriftlichkeit*. Gunter Narr Verlag.
- Selig, M. (1993). Le passage à l'écrit des langues romanes - état de la question. Dans *Le passage à l'écrit des langues romanes* (p. 9-29).
- Selig, M. (2008). *La Naissance des langues romanes. La Naissance des langues romanes*. Éditions Universitaires d'Avignon. <http://books.openedition.org/eua/2298>
- Selig, M. et Eufé, R. (2012). Les monnaies mérovingiennes et leur analyse linguistique. *Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série philologique*, 49(1), 1027-1038.
- Selkirk, E. (1978). The French foot: on the status of mute e. *Studies in French Linguistics Bloomington, Ind*, 1(2), 141-150.
- Sen, R. (2012). Reconstructing phonological change: duration and syllable structure in Latin vowel reduction\*. *Phonology*, 29(3), 465-504. <https://doi.org/10.1017/S0952675712000231>
- Serbat, G. (1975). *Les structures du latin: le système de la langue classique : son évolution jusqu'aux langues romanes*. A. & J. Picard.
- Sers, O. (2001). *Satiricon - Pétrone*. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251799650/satiricon>
- Shankweiler, D. et Lundquist, E. (1992). On the relations between learning to spell and learning to read. Dans *Advances in psychology* (vol. 94, p. 179-192). Elsevier.
- Shanzer, D. (2010). The tale of Frodebert's tail. Dans E. Dickey et A. Chahoud (dir.), *Colloquial and Literary Latin* (p. 376-405). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511763267.024>

- Shcherba, L. V. (1912). Qualitative and quantitative description of russian vowels. *Peterburg*, 3-27.
- Shevelov, G. Y., Shevel'ov, I. et Sherekh, I. (1965). *A Prehistory of Slavic: The Historical Phonology of Common Slavic*. Columbia University Press.
- Shinohara, S. (1997). *Analyse phonologique de l'adaptation japonaise de mots étrangers*. Sorbonne Nouvelle; Paris III.
- Sickel, T. (1879). *Diplomata regum et imperatorum Germaniae (Die Urkunden der Deutschen Könige und Kaiser)*. Bd. 1. *Die Urkunden Konrad I., Heinrich I. und Otto I. (Conradi I., Heinrici I. et Ottonis I. Diplomata)*.
- Sidonius, G. S. A. et Anderson, W. B. (1965). *Sidonius. Letters III - IX*. Harvard Univ. Press.
- Sievers, E. (1876). *Grundzüge der Lautphysiologie zur Einführung in das Studium der lautlehre der indogermanischen Sprachen*. Breitkopf und Härtel.
- Sihler, A. L. (1995). *New comparative grammar of Greek and Latin*. Oxford University Press.
- Silva, D. J. (1994). The Variable Elision of Unstressed Vowels in European Portuguese: A Case Study, 16.
- Silverman, D. (2011). Schwa. Dans *The Blackwell Companion to Phonology* (p. 1-15). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781444335262.wbctp0026>
- Simmer, A. (2013). *Peuplement et langues dans l'espace mosellan de la fin de l'Antiquité à l'époque carolingienne*. Université de Lorraine. <http://www.theses.fr/2013LORR0305>
- Simoes, A. R. M. (1987). *Temporal organization of Brazilian Portuguese vowels in continuous speech: an acoustical study* [phd thesis]. The University of Texas at Austin.
- Siouffi, Gi. (2020a). Colinguismes et contacts de langues. Dans *GGHF* (p. 110-120). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110348194-011>
- Siouffi, Gi. (2020b). Les données historiques, géographiques et démographiques. Dans C. Marchello-Nizia, B. Combettes, S. Prévost et F. Zuk (dir.), *La Grande Grammaire Historique du français* (p. 91-109). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110348194-010>
- Sitchinava, D. (2020, 21 février). Old Novgorod Dialect. Dans *Encyclopedia of Slavic Languages and Linguistics Online*. Brill. [https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-slavic-languages-and-linguistics-online/\\*-COM\\_032029](https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-slavic-languages-and-linguistics-online/*-COM_032029)
- Sittl, K. (1885). Zur Beurteilung des sogenannten Mittellateins. *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik, II*, 550-580.
- Smith, C. L. (2002). Prosodic finality and sentence type in French. *Language and Speech*, 45(2), 141-178.
- Smith, H. L. (1958). Review of Le patois de Bagnes (Valais). *Language*, 34(2), 293-296. <https://doi.org/10.2307/410835>
- Smith, J. C. (2016). French and northern Gallo-Romance. Dans A. Ledgeway et M. Maiden (dir.), *The Oxford Guide to the Romance Languages* (p. 292-318). Oxford University Press. <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199677108.001.0001/acprof-9780199677108-chapter-18>
- Smith, J. L. (2004). *Phonological Augmentation in Prominent Positions*. Routledge.
- Smith, J. M. H. (2005). *Europe after Rome: a new cultural history 500-1000*. Oxford University Press.
- Smolensky, P. et Goldrick, M. (2016). Gradient symbolic representations in grammar: The case of French liaison. *Rutgers Optimality Archive*, 1552.
- Société des archives historiques du Maine. (1904). *La Province du Maine* (vol. 12). Société des archives historiques du Maine. <http://archive.org/details/LaProvinceDuMaine1904>
- Sofer, J. (1941). *Der Untergang der gallischen Landessprache und seine Nachwirkungen*.
- Solé, M.-J. (1992). Phonetic and phonological processes: The case of nasalization. *Language and speech*, 35(1-2), 29-43.
- Solé, M.-J. (1995). Spatio-temporal patterns of velopharyngeal action in phonetic and phonological nasalization. *Language and Speech*, 38(1), 1-23.

- Solé, M.-J. (2007). Controlled and mechanical properties in speech. *Experimental approaches to phonology*, 302-321.
- Solin, H. (1996). *Die stadtrömischen Sklavennamen: ein Namenbuch*.
- Söll, L. (1980). *Gesprochenes und geschriebenes Französisch* (édité par F. J. Hausmann). E. Schmidt.
- Sommer, F. (1902). *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre: eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Lateins*. Heidelberg : C. Winter.  
<http://archive.org/details/handbuchderlate00sommgoog>
- Sommer, F. et Pfister, R. (1977). *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre: eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Lateins*. Winter.
- Sornicola, R. (2008). Syntactic Conditioning of Case Marking Loss: A Long Term Factor between Latin and Romance? Dans *Latin écrit - roman oral? de la dichotomisation à la continuité* (p. 233-252).
- Sot, M. (2001). La première Renaissance carolingienne : échanges d'hommes, d'ouvrages et de savoirs. *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 32(1), 23-40.  
<https://doi.org/10.3406/shmes.2001.1805>
- Sot, M., Veyrard-Cosme, C. et Van Blancke, B. (2019). *Vie de Charlemagne - Éginhard*.  
<https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251450186/vie-de-charlemagne>
- Southern, P. (2015). *The Roman Empire from Severus to Constantine*. Routledge.
- Spence, N. C. W. (1965). Quantity and Quality in the Vowel-System of Vulgar Latin. *WORD*, 21(1), 1-18.  
<https://doi.org/10.1080/00437956.1965.11435415>
- Spence, N. C. W. (1974). A Further Note on the Monophthongization of Latin Ae. *Transactions of the Philological Society*, 73(1), 81-85. <https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.1974.tb01158.x>
- Spevak, O. (2020). *Etymologiae: Tome 1, La Grammaire* (Bilingual édition). Belles Lettres.
- Spore, P. (1972). *La diphtongaison romane*. Odense University Press.
- Springer, M. (1997). Gab es ein Volk der Salier? Dans *Nomen et gens. Zur historischen Aussagekraft frühmittelalterlicher Personennamen* (p. 58-83).
- Sproat, R. (2022). Writing Systems. Dans *The Oxford History of Phonology* (p. 19-37). Oxford University Press.
- Staab, F. (1997). Les royaumes francs au Ve siècle. Dans *Clovis, histoire et mémoire* (vol. 1, p. 539-566).
- Stearns, M. (1973). *Crimean Gothic: Analysis and Etymology of the Corpus*. University of California, Berkeley.
- Steinby, M. (1974). La cronologia delle figlinae doliari urbane dalla fine dell'età repubblicana fino all'inizio del III sec. *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 84, 7-132.
- Steiner, L. (2003). Burgondes et Francs en Suisse occidentale, 5e-7e siècles: une présence germanique précoce, mais discrète...
- Steiner, S.-M. (1986). *Le livre de Sidrach: un témoignage de la diffusion encyclopédique au XIIIe siècle*. Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl.
- Stemberger, J. P. (1985). CV phonology and French consonants: a concrete approach. *Journal of Linguistics*, 21(2), 453-457. <https://doi.org/10.1017/S0022226700010355>
- Steriade, D. (1994). Positional neutralization and the expression of contrast. *ms., UCLA*.
- Steriade, D. (2001). The phonology of perceptibility effects: the P-map and its consequences for constraint organization. *Ms., UCLA*.
- Steuer, H. (1980). *Die Franken in Köln*.
- Stevens, Kenneth N. (1968). *The Quantal Nature of Speech: Evidence from Articulatory-acoustic Data*.
- Stevens, Kenneth N. (1972). The quantal nature of speech: Evidence from articulatory-acoustic data. *Human communication: A unified view*.
- Stevens, Kenneth N. (1989). On the quantal nature of speech. *Journal of Phonetics*, 17(1), 3-45.  
[https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)31520-7](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)31520-7)
- Stevens, Kenneth Noble et Keyser, S. J. (2010). Quantal theory, enhancement and overlap. *Journal of Phonetics*, 38(1), 10-19. <https://doi.org/10.1016/j.wocn.2008.10.004>

- Stevens, M. (2012). *A Phonetic Investigation into «Raddoppiamento sintattico» in Sieneese Italian*.
- Stich, D. (1998). *Parlons francoprovençal: une langue méconnue*. L'Harmattan.
- Stimm, H. (1968). Fränkische Lehnprägungen im französischen Wortschatz'. Dans H. Stimm et J. Wilhelm (dir.), *Verba et Vocabula. Festschrift E. Gamillscheg zum 80. Geburtstag* (p. 593-617). Fink.
- Stockwell, R. P. (1973). Problems in the interpretation of the Great English vowel shift> In *Studies in Linguistics in Honor of George L. Trager (ME Smith, editor)*, 344-362.
- Stotz, P. (2004). *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters: Bibliographie, Quellenübersicht und Register*. C.H.Beck.
- Straka, G. (1953). Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire. *Revue des langues romanes*, 71, 247-307.
- Straka, G. (1956). La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques. *Revue de linguistique romane*, (20), 249-267.
- Straka, G. (1959). Durée et timbre vocaliques. *STUF - Language Typology and Universals*, 12(1-4), 276-300. <https://doi.org/10.1524/stuf.1959.12.14.276>
- Straka, G. (1963). *La Division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée ?*: C. Klincksieck.
- Straka, G. (1964). L'Évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires. Dans *Travaux de Linguistique et de Littérature de Strasbourg* (vol. 2, p. 17-98).
- Straka, G. (1979). *Les Sons et les Mots. Choix d'études de phonétique et de linguistique* (vol. 42). Klincksieck.
- Straka, G. (1993). Problemes de chronologie relative. Dans P. Swiggers (dir.), (p. 49-60).
- Strecker, K. (1923). *Rhythmi aevi Merovingici et Carolini*. Weidmann.
- Sturtevant, E. H. (1920). *The pronunciation of Greek and Latin, the sounds and accents*. Chicago, Ill., University of Chicago Press.
- Sturtevant, E. H. (Edgar H. (1940). *The pronunciation of Greek and Latin, the sounds and accents*. Chicago, Ill., University of Chicago Press. <http://archive.org/details/pronunciationgr00unkngoog>
- Suchier, H. (1893). *Altfranzösische Grammatik von Hermann Suchier. Theil I. Die Schriftsprache. Lieferung I. Die betonten Vocale*. M. Niemeyer.
- Suchier, H. (1902). Die Mundart der Strassburger Eide. Dans *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie. Festgabe für Wendelin Foerster zum 26. Oktober 1901*. (p. 199-204). Niemeyer. <https://archive.org/details/beitrgezurroma00foeruoft>
- Suchier, H. et Guerlin de Guer, C. (1906). *Les voyelles toniques du vieux Français: langue littéraire (Normandie et Ile-de-France)*. Honoré Champion.
- Svigetári, P. (2017). *Strengthening in unstressed position: We happy?* Budapest.
- Swadesh, M. (1934). The phonemic principle. *Language*, 10(2), 117-129.
- Swadesh, M. (1952). Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts: with special reference to North American Indians and Eskimos. *Proceedings of the American philosophical society*, 96(4), 452-463.
- Swadesh, M. (2006). *The Origin AND Diversification Of Language*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315133621>
- Swadesh, M., McQuown, N. A. et Wauchope, R. (1967). *Lexicostatistic classification*. University of Texas Press Austin.
- Swenson, K. (2021). *A Most Peculiar Book: The Inherent Strangeness of the Bible*. Oxford University Press.
- Swiggers, P. (2001). De Prague à Strasbourg :Phonétique et phonologie du français chez Georges Gougenheim et Georges Straka. *Modèles linguistiques*, XXII-1(43), 21-44. <https://doi.org/10.4000/ml.1459>

- Swiggers, P. (2014). La linguistique romane, de Friedrich Diez à l'aube du XXe siècle. Dans *Manuel des langues romanes* (p. 43-64). De Gruyter.  
<http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110302585.43/html>
- Szemerényi, O. (1978). *Latein in Europa*. P. Reclam.
- Szeredi, D. (2009). *Functional phonological analysis of the Hungarian vowel system* [phd thesis]. Master's thesis, Eötvös Loránd University, Theoretical Linguistics.
- Szeto, P. Y., Ansaldo, U. et Matthews, S. (2018). Typological variation across Mandarin dialects: An areal perspective with a quantitative approach. *Linguistic Typology*, 22(2), 233-275.
- Szigetvári, P. (2002). Syncope in English. *Even Yearb.*, 5, 139-149.
- Szigetvári, P. (2021). Unstressed vowels in English: Distributions and consequences. *Acta Linguistica Academica*, 69(1), 4-16. <https://doi.org/10.1556/2062.2021.00431>
- Szigetvári, P. (2022, 2 février). *Are there Diphthongs in English ?* Communication présentée au Atelier de Phonologie.
- Tabachovitz, A. (1932). *Étude sur la langue de la version française des Serments de Strasbourg*. Almqvist.
- Tabachovitz, Abraham. (1958). Les Serments de Strasbourg et le ms. BN lat. 9768. *Vox Romanica*, 17, 36.
- Tamponi, L. (2020). On Back and Front Vowels in Latin Inscriptions from Sardinia. *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 59(1-4), 71-83. <https://doi.org/10.1556/068.2019.59.1-4.9>
- Tanguy, B. (1973). *Recherches autour de la limite des noms gallo-romains en -AC en Haute Bretagne*.
- Tardif, J. (1899). Territorium penesciacense ou senesciacense. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 60, 491-720.
- Tardif, Jules. (1866). *Monuments historiques*. Paris : Claye.  
<http://archive.org/details/monumentshistori00tard>
- Tarnóczy, T. (1964). Acoustic analysis of Hungarian vowels. *Quarterly Progress and Status Report*, 1, 8-12.
- Tarrant, R. (2016). *Texts, Editors, and Readers: Methods and Problems in Latin Textual Criticism*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511805165>
- Tasker, S. (2018). *Unstressed /ɪ/ and /ə/ in Derby: A categorical or gradient difference?*
- Tasker, S. (2019). *Not just /ɪ/ and /ə/: Spelling predicts unstressed vowel quality in English*.
- Tatum, S. D. (2007). *Hagiography, Family and Columbanan Monasticism in Seventh-Century Francia*. The University of Manchester (United Kingdom).
- Taverdet, G. (1992). Un double féminin en protofrançais. Dans *Hommages à Jean-Pierre Collinet*.
- Taylor, P. (1924). *The Latinity of the Liber Historiae Francorum: A Phonological, Morphological and Syntactical Study*. Columbia University.
- Tellier, C. et Valois, D. (2018). *Constructions méconnues du français. Constructions méconnues du français*. Presses de l'Université de Montréal. <http://books.openedition.org/pum/10250>
- Ternes, E. et Vladimirova-Buhtz, T. (1999). *Bulgarian, w: Handbook of the International Phonetic Association*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tessier, G. (1939). Viris inlustribus ou viro inlustri ? *Bibliothèque de l'École des chartes*, 100(1), 225-227.
- Tessier, G. (1962). *Diplomatique royale française*. A. et J. Picard.
- Teyssier, P. (2014). *História da língua portuguesa*. Martins Fontes.
- The Institute of Historical Research et Royal Holloway. (2007). Storage of the Treasure. *Richard II's Treasure : the riches of a medieval king*.
- Thierry, A. (1866). *Récits des temps mérovingiens*. Furne, Jouvet et Ciè.
- Thomas, H. (1988). Der Ursprung des Wortes Theodiscus. *Historische Zeitschrift*, 247, 295-332.
- Thomas, H. (1990). *frenkisk: Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts* (p. 67-95).
- Thomason, S. G. et Kaufman, T. (1988). *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*. University of California Press.
- Thomson, R. M. (1986). British Library Royal 15 C.XI : A Manuscript of Plautus' Plays from Salisbury Cathedral (c. 1100). *Scriptorium*, 40(1), 82-87. <https://doi.org/10.3406/scrip.1986.1429>

- Thornton, A. M. (2011). Overabundance (multiple forms realizing the same cell): A non-canonical phenomenon in Italian verb morphology. *Morphological autonomy: Perspectives from Romance inflectional morphology*, 358-381.
- Thráinsson, H. (1994). Icelandic. Dans *The Germanic Languages* (p. 142-189). Routledge.
- Thurneysen, E. R. (1883). Zur irischen Accent- und Verslehre. *Revue Celtique*, 6, 309-347.
- Thurneysen, E. R. (1884). *Keltoromanisches*. Niemeyer.  
<http://archive.org/details/keltoromanische00thurgoog>
- Thurneysen, E. R. (1946). *A Grammar of Old Irish*. School of Celtic Studies, Dublin Institute for Advanced Studies.
- Thurot, C. (1881). *De la prononciation française depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle : d'après les témoignages des grammairiens*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4617p>
- Thylander, H. (1951). *Inscriptions du Port d'Ostie*. Gleerup.
- Tillemont, L. S. L. N. de. (1720). *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise, de leurs guerres contre les Juifs, des écrivains profanes, & des personnes les plus illustres de leurs temps. Justifiée par les citations des auteurs originaux. Avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'histoire*. l'Imprimeur du Roy.
- Tobler, A. (1867). Dits et cente de Bausoin de Condé et de Jean de Condé, publ. par A scheler. *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, 8, 331-352.
- Tock, B.-M., Courtois, M., Gasse-Grandjean, M.-J. et Demonty, P. (dir.). (2001). *La diplomatie française du Haut Moyen Age: Inventaire des chartes originales antérieures à 1121 conservées en France* (vol. 4). Brepols Publishers. <https://doi.org/10.1484/M.ARTEM-EB.5.105723>
- Togebly, K. (1960). Les explications phonologiques historiques sont-elles possibles ? *Romance Philology*, 13(4), 401-413.
- Tomasello, M. (2003). *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Harvard University Press.
- Torreira, F. et Ernestus, M. (2011). Realization of voiceless stops and vowels in conversational French and Spanish. *Laboratory Phonology*, 2(2), 331-353. <https://doi.org/10.1515/labphon.2011.012>
- Touratier, C. (2013). *La Fibule de Préneste*. Presses de L'Université de Provence.
- Trager, G. L. et Smith, H. L. (1951). *An Outline of English structure*. Battenburg Press.
- Trager, George L. (1939). Comment on Italian E's and O's. *Italica*, 16, 19-39.
- Trager, George L. et Bloch, B. (1941). The Syllabic Phonemes of English. *Language*, 17(3), 223-246.  
<https://doi.org/10.2307/409203>
- Tranel, B. (1981). *Concreteness in Generative Phonology: Evidence from French*. University of California Press.
- Trimmer, J. D. (1980). The Present Situation in Quantum Mechanics: A Translation of Schrödinger's « Cat Paradox » Paper. *Proceedings of the American Philosophical Society*, 124(5), 323-338.
- Troubetskoï, N. S. et Cantineau, J. (1964). *Principes de phonologie*. Éditions Klincksieck.
- Trubetzkoy, N. (1922). Essai Sur La Chronologie De Certains Faits Phonétiques Du Slave Commun. *Revue des études slaves*, 2(3/4), 217-234.
- Trousset, P. (1998). Fossatum. *Encyclopédie berbère*, (19), 2911-2918.  
<https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1959>
- Trubetzkoy, NIKOLAI S. (1931). Phonologie et géographie linguistique. *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 4, 228-234.
- Trubetzkoy, Nikolai S. (1939). Grundzüge der Phonologie (= Travaux du Cercle Linguistique de Prague VII). *Prague: Cercle Linguistique*.
- Trudgill, P. (2008). Colonial Dialect Contact in the History of European Languages: On the Irrelevance of Identity to New-Dialect Formation. *Language in Society*, 37(2), 241-254.
- Trudgill, P. (2011). *Sociolinguistic typology: Social determinants of linguistic complexity*. Oxford University Press.

- Tuaillon, G. (1967). Principes pour distinguer français et francoprovençal. <https://doi.org/10.5169/seals-399414>
- Tuaillon, Gaston. (1964). Limite nord du provençal à l'Est du Rhône. *Revue de linguistique romane*, 28, 127-142.
- Tuaillon, Gaston. (1972a). Frontière linguistique et cohésion de l'aire dialectale.
- Tuaillon, Gaston. (1972b). Palatalisation u > ü en francoprovençal. Dans *Les Dialectes de France au Moyen Âge et Aujourd'hui* (p. 205-235). Klincksieck.
- Tuaillon, Gaston. (2003). Le francoprovençal s'explique-t-il par les Burgondes ? *Nouvelles du Centre d'Études Francoprovençales René Willien*, 47, 104-113.
- Tuaillon, Gaston. (2007). *Le francoprovençal*. Musumeci.
- Tuten, D. N., Pato, E. et Schwarzwald, O. R. (2016). Spanish, Astur-Leonese, Navarro-Aragonese, Judaeo-Spanish. Dans *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199677108.003.0022>
- Tuttle, E., Maiden, M. et Parry, M. M. (1997). Palatalization. *The dialects of Italy*. London: Routledge, 26-31.
- Twaddell, W. (1957). A note on Old High German umlaut. *Readings in Linguistics*, 1, 85-8.
- Tyrrell, V. A. (2019). *Merovingian Letters and Letter Writers* (vol. 12). Brepols Publishers. <https://doi.org/10.1484/M.PJML-EB.5.116644>
- Ulfsbjorninn, S. (2014). *A Field Theory of Stress: The role of empty nuclei in stress systems*. University of London.
- Ulfsbjorninn, S. (2021a). Labiovelars and the labial-velar hypothesis: Phonological Headedness in Bare Element Geometry. *Glossa: A Journal of General Linguistics*, 6(1). <https://doi.org/10.16995/glossa.5718>
- Ulfsbjorninn, S. (2021b). Lenition and metathesis in Hawu: A quantity-sensitive language. *SOAS Working Papers in Linguistics*, 20, 1-25.
- Ulfsbjorninn, S. (2022). *A Diachronic Path for Non-Assimilatory Initial Nasalization in Lakes Plain*. Communication présentée au 29th Manchester Phonology Meeting.
- Ultan, R. (1970). Some sources of consonant gradation. *Working Papers on Language Universals*, 2, 1-30.
- Urbanczyk, S. C. (1996). Patterns of reduplication in Lushootseed. *Doctoral Dissertations Available from Proquest*, 1-317.
- Uriá, J. (2009). *Arte gramática*. Editorial Gredos. [https://data.bnf.fr/fr/13514383/flavius\\_sosipater\\_charisius\\_ars\\_grammatica/](https://data.bnf.fr/fr/13514383/flavius_sosipater_charisius_ars_grammatica/)
- Uytfanghe, M. V. (2002). L'hagiographie de l'Antiquité tardive : une littérature populaire ? *Antiquité Tardive*, 9, 201-218. <https://doi.org/10.1484/J.AT.2.300598>
- Uytfanghe, M. van. (1976). Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français. Etat de la question. *Romanica Gandensia*, 16, 5-90.
- Uytfanghe, M. van. (1991). The consciousness of a linguistic dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul: the contradictions of the sources and of their interpretation. Dans *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (p. 114-129).
- Uytfanghe, M. van. (2011). L'origine et les ingrédients du discours hagiographique. *Sacris erudiri*, 50, 35-70.
- Väänänen, V. (1937). *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*. la Société de littérature finnoise.
- Väänänen, V. (1949). A propos de l's final dans les langues romanes. Dans *Miscelánea de filologia, literatura e historia cultural à memoria de Francisco Adolfo Coelho* (vol. II, p. 33-40).
- Väänänen, V. (1976). Récension de Gauthier 1975. *Arctos – Acta Philologica Fennica*, 10, 146-147.
- Väänänen, V. (1981). *Introduction au latin vulgaire*. Klincksieck.
- Vaissière, J. (1996). From Latin to Modern French: on diachronic changes and synchronic Variations. *AIPUK, Arbetisberitche, Institut für Phonetik und digitale Sprachverarbeitung, Universität Kiel*, 31, 61-74.
- Vaissière, J. (1997). *Ivan Fonagy et la notation prosodique*.

- Van Acker, M. (2007). *Vt quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant: hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VIIe - VIIIe siècles)*. Brepols.
- Van Acker, M. (dir.). (2008). *Latin écrit - roman oral? De la dichotomisation à la continuité*. Brepols.
- Van Acker, M., Bauwens, H. et Van Uytfanghe, M. (2008). *Latin écrit – roman oral ? De la dichotomisation à la continuité*. Brepols.
- Van Bergem, D. R. (1994). A model of coarticulatory effects on the schwa. *Speech Communication*, 14(2), 143-162.
- Van Dam, R. (1993). *Saints and their Miracles in Late Antique Gaul*. Princeton University Press.
- Van Der Hulst, H. (1989). Atoms of segmental structure: components, gestures and dependency. *Phonology*, 6(2), 253-284.
- Van der Hulst, H. (1990). The segmental spine and the non-existence of [ʔ]. *Grammar in Progress: Glow Essays for Henk Van Riemsdijk*, 36, 247.
- van der Hulst, H. (2011). Dependency-based Phonologies. Dans *The Blackwell Handbook of Phonological Theory* (p. 533-70). Wiley-Blackwell.
- Van Durme, L. (1996). *Galloromaniae Neerlandicae submersae fragmenta* (vol. 1). Koninklijke academie voor Nederlandse taal-en letterkunde.
- Van Oostendorp, M. (1998). Schwa in phonological theory. *Glott international*, 3(5), 3-8.
- Van Thienen, V. (2016). *Abandoned, neglected and revived: aspects of Late Roman society in Northern Gaul* [phd thesis]. Ghent University.
- Van Thienen, V. (2017). The absence of late Roman archaeology: identification issues in the Flemish archaeological record. *Signa*, 6, 119-126.
- Van Thienen, V. (2020). Is archaeological practice obscuring our understanding of the Late Roman fifth century? *Theoretical Roman Archaeology Journal*, 3(1), 1-20.
- Van Uytfanghe, M. (1985). L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne in *Studia Patristica* vol. 16. *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur Berlin*, 129, 54-62.
- van Bergem, D. R. (1991). *The influence of sentence accent, word stress, and word class on the quality of vowels*.
- van Bergem, D. R. (1993). *On the perception of acoustic and lexical vowel reduction*.
- van Oostendorp, M. (2000). Phonological Projection. A Theory of Schwa in Optimality Theory.
- Varvaro, A. (1968). *Storia, problemi e metodi della linguistica romanza*. Liguori.
- Varvaro, A. (2013). Latin and the making of the Romance languages. Dans A. Ledgeway, J. C. Smith et M. Maiden (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages: Volume 2: Contexts* (vol. 2, p. 6-56). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CHO9781139019996.002>
- Velázquez Soriano, I. (2003). *Latine dicitur, vulgo vocant: aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*. Fundación San Millán de la Cogolla. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=690475>
- Venayre, S. (2019). *Les origines de la France - Quand les historiens racontaient la nation*. Média Diffusion.
- Vendryes, J. (1902). *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*. C. Klincksieck.
- Vendryes, J. (1925). Celtique et roman. *Revue de linguistique romane*, 1(3-4), 262-277.
- Vendryès, J. (1933). La mort des langues. *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*.
- Vennemann, T. (1986). *Neuere Entwicklungen in der Phonologie*.
- Vennemann, T. (1988). *Preference laws for syllable structure and the explanation of sound change: with special reference to German, Germanic, Italian, and Latin*. Mouton de Gruyter.
- Vennemann, T. (1993). Language change as language improvement. Dans C. Jones (dir.), *Historical Linguistics: Problems and Perspectives* (p. 319-344). Routledge.
- Vennemann, T., Cleary, K. et Gibson, C. D. (2016). Ancillary Study: Celtic as Vasconized Indo-European? Three Structural Arguments. Dans J. T. Koch et B. Cunliffe (dir.), *Celtic from the West* 3 (p. 503-532). Oxbow Books. <https://www.jstor.org/stable/j.ctvh1dhg7.21>

- Verdo, R. (2010). *La reconfiguration du latin mérovingien sous les Carolingiens : étude sociolinguistique des diplômes royaux et des réécritures hagiographiques (VIIe-IXe siècle)* [doctorat]. École des chartes.
- Verdon, J. (1989). *Grégoire de Tours: le père de l'histoire de France*. Horvath.
- Verluyten, S. P. (1988). Introduction, 1.
- Verner, K. (1877). Eine ausnahme der ersten lautverschiebung. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen*, 23(2), 97-130.
- Vernier, A. (1891). Le latin de Grégoire de Tours, par Max Bonnet, 1890. *Romania*, 20(79), 470-473.
- Vidal Figueiroa, T. (1997). Estructuras fonéticas de tres dialectos de Vigo. *Verba: Anuario galego de filoloxia*, (24), 313-332.
- Vieliard, J. (1927). *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*. Champion.
- Vignuzzi, U. et Avolio, F. (1994). Per un profilo di storia linguistica «interna» dei dialetti del Mezzogiorno d'Italia. *Storia del Mezzogiorno*, 9, 631-699.
- Viguera, M. A. (1989). *Manual de fonología histórica del español*. Editorial Síntesis.
- Vincent, N. (1988). Non-linear phonology in diachronic perspective; stress and word structure in Latin and Italian. *Certamen phonologicum*, 421-432.
- Vion, R. (1974). Les notions de neutralisation et d'archiphonème en phonologie. *La Linguistique*, 10(1), 33-52.
- Viré, A. (1919). Mention des monnaies de Luctérius. *Bulletin de la Société scientifique historique et archéologique de la Corrèze*, 519-521.
- Virgil. (1966). *Appendix Vergiliana* (Reprint edition; édité par W. V. Clausen, F. R. D. Goodyear, E. J. Kenney et J. A. Richmond). Clarendon Press.
- von Hase Salto, M.-A. (2011). Zur Echtheit der Praenestiner Maniosfibel und ihrer Inschrift: Neue naturwissenschaftliche Forschungsergebnisse. *Antike Welt*, (6), 82-85.
- Vossler, K. (1954). *Einführung ins Vulgärlatein*. M. Hueber.
- Voyles, J. B. et Barrack, C. M. (2009). *An introduction to proto-Indo-European and the early Indo-European languages*. Slavica Publishers.
- Waarden, J. A. van (dir.). (2013). *New approaches to Sidonius Apollinaris*. Peeters.
- Wachter, R. (1987). *Attleinische Inschriften: sprachliche und epigraphische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. Chr.* P. Lang.
- Wagner, R. L. et Collet, O. (1995). *Textes d'étude (ancien et moyen français)*. Droz.
- Waltz, G. (1843). *Über die Gründung des deutschen Reichs durch den Vertrag zu Verdun: zur tausendjährigen Gedächtnissfeier derselben, die auf der Christian-Albrechts-Universität zu Kiel am 10ten August 1843 begangen wird*. Mohr.
- Walker, Douglas C. (1981). Latin Free Stressed *q̄* in Old French. *Linguistica Atlantica*, 51-63.
- Walker, Douglas Charles. (1981). *An introduction to old French morphophonology*. Didier.
- Wallace, R. (2005). *An introduction to wall inscriptions from Pompeii and Herculaneum*. Bolchazy-Carducci Publishers.  
<http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=215984>
- Wallace-Hadrill, J. M. (1958). Fredegar and the history of France. *Bull. John Rylands Libr. Bulletin of the John Rylands Library.*, 40, 527-550.
- Wallace-Hadrill, J. M. (1983). *The Frankish Church*. Clarendon Press.
- Wallace-Hadrill, John Michael. (1960). *The fourth book of the Chronicle of Fredegar, with its continuations*.
- Wallensköld, A. (1921). *Strassburger-ederna: den älsta bevarade texten på franska språket*. Helsingfors Centraltryckeri.
- Walstra, G. J. J. (1962). *Les cinq épîtres rimées dans l'appendice des Formules de Sens: Codex Parisinus Latinus 4627, fol. 27v - 29r ; la querelle des évêques Frodebert et Importun (an 665/666)*. Brill.
- Walter, H. (1994). *L'aventure des langues en occident leur origine, leur histoire, leur géographie*. France Loisirs.

- Wang, W. S.-Y. (1968). Vowel Features, Paired Variables, and the English Vowel Shift. *Language*, 44(4), 695-708. <https://doi.org/10.2307/411892>
- Wanner, D. (2011). *The Development of Romance Clitic Pronouns: From Latin to Old Romance*. Walter de Gruyter.
- Wartburg, W. von. (1936). Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 56, 1-48.
- Wartburg, W. von. (1950). *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume, von Walther v. Wartburg ... A. Francke*.
- Wartburg, W. von. (1967). *La fragmentation linguistique de la Romania* (vol. 13). Klincksieck.
- Waterman, John T. (1963). The Germanic Consonant Shift and the Theories of J. Fourquet: A Critique. *The German Quarterly*, 36(2), 164-170. <https://doi.org/10.2307/403070>
- Waterman, John Thomas. (1991). *A History of the German language: with special reference to the cultural and social forces that shaped the standard literary language* (Revised ed., reissued). Waveland.
- Weexsteen, F. (1996). *La christianisation des Saxons de Pepin de Herstal à Charlemagne: approche du sujet à partir des principales sources écrites*.
- Weidemann, M. (1998). Zur Chronologie der Merowinger im 7. und 8. Jahrhundert. *Francia*, 25, 177-230.
- Weil, H., Benloew, L. et Bopp, F. (1855). *Théorie générale de l'accentuation latine: suivie de recherches sur les inscriptions accentuées, et d'un examen des vues de M. Bopp sur l'histoire de l'accent*. A. Durand.
- Weinreich, U. (1954). Is a Structural Dialectology Possible? *WORD*, 10(2-3), 388-400. <https://doi.org/10.1080/00437956.1954.11659535>
- Weinreich, U., Labov, W. et Herzog, M. (1968). *Empirical foundations for a theory of language change*. University of Texas Press.
- Weinrich, H. (1958). *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*. Aschendorff.
- Weisgerber, L., Knobloch, J. et Schützeichel, R. (1969). *Rhenania Germano-Celtica*. L. Röhrscheid.
- Weiss, M. (2011). *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin* (1ère édition révisée). Beech Stave Press Inc.
- Weiss, M. L. (2009). *Outline of the historical and comparative grammar of Latin*. Beech Stave Press.
- Weiss, M. L. (2020). *Outline of the historical and comparative grammar of Latin* (Second edition). Beech Stave Press.
- Wells Christopher. (1972). An orthographic approach to early frankish personal names. *Transactions of the Philological Society*, 71(1), 101-164. <https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.1972.tb01152.x>
- Wells, J. C. (2008). *Longman Pronunciation Dictionary* (3rd edition). Pearson Education ESL.
- Wenk, B. J. et Wioland, F. (1982). Is French really syllable-timed? *Journal of Phonetics*, 10(2), 193-216. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(19\)30957-X](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)30957-X)
- Werner, J. (2013). *Childerichs Pferde. Germanische Religionsgeschichte* (p. 145-161). De Gruyter. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110877144.145/html>
- Werner, K. (1980). *Missus–Marchio–Comes: Entre l'administration centrale et l'administration locale de l'Empire carolingien* (p. 191-239).
- Werner, K. F. (1984). *Histoire de France:(avant l'an mil). Les origines*. Fayard.
- Werner, K. F. (1996). La « conquête franque » de la Gaule: itinéraires historiographiques d'une erreur. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 154(1), 7-45.
- Werner, K. F. (2011). *Die „Franken”. Staat oder Volk? Die Franken und die Alemannen bis zur « Schlacht bei Zülpich » (496/97)* (p. 95-101). De Gruyter. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110804348.95/html>
- Werner, K.-F. (1988). De Childéric à Clovis : antécédents et conséquences de la bataille de Soissons en 486. *Revue archéologique de Picardie*, 3(1), 3-7. <https://doi.org/10.3406/pica.1988.1526>

- Wetzels, W. L. (1985). The Historical Phonology of Intrusive Stops: A Non-Linear Description. *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne de Linguistique*, 30(3), 285-333.  
<https://doi.org/10.1017/S0008413100011063>
- Wetzels, W. L. (1992). Mid vowel neutralization in Brazilian Portuguese. *Cadernos de Estudos Lingüísticos*, 23, 19-55.
- Whalen, D. H. et Levitt, A. G. (1995). The universality of intrinsic F0 of vowels. *Journal of Phonetics*, 23(3), 349-366. [https://doi.org/10.1016/S0095-4470\(95\)80165-0](https://doi.org/10.1016/S0095-4470(95)80165-0)
- Wharton, E. E. (1888). *On the Vocalic Laws of the Latin Language*. Philological Society.
- Wheeler, M. (2005). *The phonology of Catalan*. Oxford University Press.
- Wheeler, M. (2007). *Syncope and apocope in the history of Catalan: an Optimality Theory approach*.
- White, R. B. D. (1973). *Klamath Phonology*. University of Washington.
- Whiteside, S. P. (1996). Temporal-based acoustic-phonetic patterns in read speech: some evidence for speaker sex differences. *Journal of the International Phonetic Association*, 26(1), 23-40.  
<https://doi.org/10.1017/S0025100300005302>
- Whitney, W. D. (1867). *Language and the Study of Language*.
- Whitney, W. D. (1875). *La vie du langage* (vol. 14). Germer Baillière.
- Wiemer, H.-U. (2021). *Theoderich der Große und das gotische Königreich in Italien. Theoderich der Große und das gotische Königreich in Italien*. De Gruyter Oldenbourg. <https://doi.org/10.1515/9783110686692>
- Wiener, L. (1915). *Commentary to the Germanic Laws and Medieval Documents*. The Lawbook Exchange, Ltd.
- Wilde, A. S. (1903). Les écoles du palais à l'époque mérovingienne. *Revue des questions historiques*, 74, 553-555.
- Wilhelm Meyer-Lübke. (1901). *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*. C. Winter.
- Willis, R. C. (1971). *An Essential Course in Modern Portuguese*. Nelson.
- Windler, R. (1997). Franken und Alamannen in einem romanischen Land. *Die Alamannen. Ausstellungskatalog*, 261-268.
- Witte, H. N. (1891). *Deutsche und Keltoromanen in Lothringen nach der Völkerwanderung: Die Entstehung des deutschen Sprachgebietes ...* J.H.E. Heitz (Heitz & Mündel).
- Wolf, L. et Hupka, W. (1981). *Altfranzösisch, Entstehung und Charakteristik: eine Einführung*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Wölfflin, E. von. (1876). Aus St. Galler Handschriften. *Philologus*, 34, 178-179.
- Wolfram, W. (1974). Generative Phonology: A Basic Model for Reading. Dans *Linguistic Theory: what can it say about reading* (p. 32-57). International Reading Association.  
[https://www.academia.edu/20417619/Generative\\_Phonology\\_A\\_Basic\\_Model\\_for\\_Reading](https://www.academia.edu/20417619/Generative_Phonology_A_Basic_Model_for_Reading)
- Wood, I. N. (1983). *The Merovingian North Sea*. Viktoria Bokförlag.
- Wood, Ian N. (1986). Disputes in late fifth- and sixth-century Gaul: some problems. *The Settlement of disputes in early medieval Europe*, 7-22.
- Wood, Ian N. (1992). Continuity or calamity?: the constraints of literary models. Dans *Fifth-century Gaul. A crisis of identity?* (p. 9-18).
- Wood, Ian N. (1994). *The Merovingian kingdoms, 450-751*. Longman.
- Wood, Ian N. (1995). Pagan religions and superstitions east of the Rhine from the fifth to the ninth century. Dans G. Ausenda (dir.), *After Empire. Towards an Ethnology of Europe's Barbarians* (p. 253-279).
- Wood, Ian N. (2006). Administration, law, and culture in Merovingian Gaul. Dans *From Roman provinces to Medieval kingdoms* (p. 358-375).
- Wormald, C. P. (1977). Lex scripta and verbum regis: legislation and Germanic kingship, from Euric to Cnut. Dans *Early Medieval Kingship* (p. 105-138).

- Wright, R. (1976). Speaking, Reading and Writing Late Latin and Early Romance. *Neophilologus*, 60(2), 178-189.
- Wright, R. (1981). Wright: Late latin and early romance: Alcuin's De Orthographia and the Council of Tours (AD 813). *Papers of the Liverpool Latin Seminar*, 3, 343-361.
- Wright, R. (1982). *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*. F. Cairns.
- Wright, R. (1991). *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*.
- Wright, R. (1993). Review of Viva voce: Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en occident latin. *The Journal of Medieval Latin*, 3, 78-94.
- Wright, R. (1994). *Early Ibero Romance: Twenty One Studies*. Juan De LA Cuesta.
- Wright, R. (1998). L'ensemble latin-roman du septième siècle. Dans *Latin vulgaire - latin tardif* 4 (p. 103-112).
- Wright, R. (1999a). Comparative, Structural and Sociolinguistic Analyses of the History of the Romance Languages. *The Emergence of the Modern Language Sciences: Methodological perspectives and applications*, 2, 175.
- Wright, R. (1999b). Periodization and how to avoid it. *Essays in Hispanic linguistics dedicated to Paul M. Lloyd*, 25-41.
- Wright, R. (2002a). *A Sociophilological Study of Late Latin*. Brepols.
- Wright, R. (2002b). Alcuin's De Orthographia and the Council of Tours (a.d. 813). Dans *A Sociophilological Study of Late Latin* (vol. 10, p. 127-146). Brepols Publishers. <https://doi.org/10.1484/M.USML-EB.4.00190>
- Wright, R. (2002c). *Wright, A sociophilological study of late Latin* (vol. 10).
- Wright, R. (dir.). (2002d). Writing: Photo or Disguise? Dans *A Sociophilological Study of Late Latin* (p. 310-317). Brepols Publishers. <http://www.brepolonline.net/doi/10.1484/M.USML-EB.4.00203>
- Wright, R. (2003a). La période de transition du latin, de la lingua romana et du français. *Médiévales. Langues, Textes, Histoire*, (45), 11-24. <https://doi.org/10.4000/medievales.586>
- Wright, R. (2003b). Latin, Lingua Romana and French: The Transition Period. *Médiévales, No 45(2)*, 2-2.
- Wright, R. (2013a). How Scribes Wrote Ibero-Romance Before Written Romance Was Invented. Dans *Scribes As Agents Of Language Change* (vol. 10, p. 71-83). Mouton De Gruyter.
- Wright, R. (2013b). Passive morphology in Late Latin. *Poliphonia Romana. Hommage à Frédérique Biville*, 1, 81-90.
- Wright, R. (2013c). Periodization. *The Cambridge History of the Romance Languages*, 2, 107-124.
- Wu, Y., Adda-Decker, M. et Fougeron, C. (2016). *Rôle des contextes lexical et post-lexical dans la réalisation du schwa: apports du traitement automatique de grands corpus (Role of lexical and post-lexical contexts in French schwa realisations: benefits of automatic processing of large corpora)* (p. 633-641).
- Wu, Y., Adda-Decker, M., Fougeron, C. et Lamel, L. (2017). *Schwa Realization in French: Using Automatic Speech Processing to Study Phonological and Socio-Linguistic Factors in Large Corpora*. (p. 3782-3786).
- Wüest, J. T. (1979). *La dialectalisation de la Gallo-Romania: problèmes phonologiques*. Francke.
- Yang, C. (2015). *The Structural Basis of Lexical Diffusion*.
- Yu, A. C. L. (2013). *Origins of Sound Change: Approaches to Phonologization*. OUP Oxford.
- Yvinec, J.-H. et Barme, M. (2020). Livestock and the Early Medieval Diet in Northern Gaul. Dans *The Oxford handbook of the Merovingian world* (p. 738-763).
- Zadora-Rio, E. (2008). Habitat et territoires. *Supplément à la Revue archéologique du centre de la France*, 34(1), 69-119.
- Zago, A. (2017). *Pompeii Commentum in artis Donati partem tertiam*. Weidmann.
- Zaliznyak, A. A. (2012). « À propos de l'histoire de la langue russe » *Об истории русского языка • Библиотека. «Элементы»*. [https://elementy.ru/nauchno-populyarnaya\\_biblioteka/431649/Ob\\_istorii\\_russkogo\\_yazyka](https://elementy.ru/nauchno-populyarnaya_biblioteka/431649/Ob_istorii_russkogo_yazyka)

- Zauner, A. (1944). *Romanische Sprachwissenschaft: Lautlehre und Wortlehre I*. W. de Gruyter.
- Zec, D. (1995). Sonority Constraints on Syllable Structure. *Phonology*, 12(1), 85-129.
- Zeumer, K. (1886). *Formulae merovingici et karolini aevi: accedunt ordines iudiciorum Dei*. Impensis Bibliopolii Hahniani.
- Zeuss, J. C. (1853). *Grammatica Celtica*.
- Ziche, H. (2011). *Barbarian Raiders and Barbarian Peasants: Models of Ideological and Economic Integration*. na.
- Ziegler, J. C., Perry, C. et Zorzi, M. (2014). Modelling reading development through phonological decoding and self-teaching: implications for dyslexia. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B, Biological Sciences*, 369(1634), 20120397. <https://doi.org/10.1098/rstb.2012.0397>
- Ziegler, W. (2000). *Die « wahre strengthistorische Kritik »: Leben und Werk Carl Lachmanns und sein Beitrag zur neutestamentlichen Wissenschaft*. Kovac.
- Zimmermann, A. (1901). Lesefrüchte aus dem Bereiche der römischen Inschriften, den Romanisten zur Beurteilung vorgelegt. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 25, 735-736.
- Zink, G. (1986). *Phonétique historique du français: manuel pratique*. Presses universitaires de France.
- Zink, G. (2013). *Phonétique historique du français*. Presses universitaires de France.
- Zinsli, P. (1975). *Ortsnamen: Strukturen und Schichten in den Siedlungs- und Flurnamen der deutschen Schweiz* (vol. 7). Huber.
- Zöllner, E. (1970). *Geschichte der Franken bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts*.
- Zsiga, E. C. (2011). Local Assimilation. Dans *The Blackwell Companion to Phonology*, 1-26. American Cancer Society. <https://doi.org/10.1002/9781444335262.wbctp0081>
- Zufferey, F. (2007). La Tradition manuscrite du Saint Alexis primitif. *Romania*, 125(497), 1-45. <https://doi.org/10.3406/roma.2007.1387>
- Zufferey, F. (2020). *La chanson de saint Alexis: essai d'édition critique de la version primitive, avec apparat synoptique de tous les témoins*. Société des anciens textes français F. Paillart.
- Zuk, F. (2016). El aporte de la fonética diacrónica en la identificación de Troia ad Rhenum, 367-389, Conférence présentée au *Jornadas Predoctorales, Universidad de Salamanca*, Espagne.
- Zuk, F. (2017a). Finding Troy in the Rhineland: Phonology, Fredegar and the Frankish Founding Myth.: dans Cortés et al. (eds.) *Teoría y Metodología en la Historia*, Salamanca.
- Zuk, F. (2017b). *North Sea Identities : The Oldest Runic Evidence*. Leeds communication présentée au Leeds International Medieval Congress, 5-6 juillet, 2017.
- Zuk, F. (2017c). *Reprendre sa langue au chat: The Gaulish substrate resonates in Modern Gallo-Romance dialects*. Communication présentée au DLCE Workshop « Language shift and substratum interference in (pre)history ».
- Zuk, F. (2017d). *Metrical CVCV Phonology? Results from Old Romance*. Conférence présentée au MOT Phonology Workshop, Montréal, Canada.
- Zuk, F. (2018a). Ancient Modernities and Societal Decline. Dans Rabkin, Y. et Minakov, M. (eds.) *Demodernization: a future in the past*, 47-82, Editions Ibidem.
- Zuk, F. (2018b). Bilateral influences in figure de colomb: How a Spanish Virgin Held Together Early Mediaeval Christendom. Conférence présentée aux *III Jornadas Predoctorales en Estudios de la Antigüedad y la Edad Media*, Barcelone, Espagne.
- Zuk, F. (2018c). *She was a Spanish señorita: Eulalia and her sequence as a bridge between the Marca Hispanica and the Carolingian Heartlands*. N. Pacheco Catalán et I. Díaz Sierra (eds.), *Culturas en contacto: conflicto, asimilación e intercambio*, 97-106, Barcelone.
- Zuk, F. (2018d). *Guaz ist daz ? Phonologie et lexique du vieux bilinguisme franco-germanique*. Communication présentée au 9e Doctoriales en linguistique du Centre d'études linguistiques, décembre, Université Jean Lyon III.

- Zuk, F. (2019a). “*De qua Patria?*” and other useful phrases to survive as a ninth-century knight errant. Conférence présentée au The 12<sup>th</sup> Annual Atlantic Mediaval Association Conference, 18-20 October 2019, Saint John's, Terrebonne, Canada.
- Zuk, F. (2019b, juin). *L'accent roman en Gaule: acquisition et effets de contact*. Conférence présentée au Rencontres lyonnaises des jeunes chercheurs en linguistique historique, Université Jean Moulin Lyon III.
- Zuk, F. (2019c). *What arrre you ? L'origine du [R] français*. Communication présentée au R-Attics, ILPGA, Sorbonne-Nouvelles, Paris.
- Zuk, F. (2022a). *Representational Strength and the Internal Logic of Vowel Reduction*. Poster présenté au Manchester Phonology Meeting.
- Zuk, F. (2022b). *When Vowel Reduction is Fortition: constraints on weakness in Early Romance*. Poster présenté au Old World Conference on Phonology : Understanding Sound Change Workshop, San Sebastián, Espagne.
- Zuk, F. (2022c, 9 juin). *The Reduction and Fall of the Romance Vowels: a comparative and typological perspective*. Conférence présentée aux 19<sup>e</sup> rencontres du Réseau Français de Phonologie, Porto, Portugal.
- Zumthor, P. (1959). Une formule galloromane du VIII<sup>e</sup> siècle, 75(3-4), 211-233.  
<https://doi.org/10.1515/zrph.1959.75.3-4.211>



# Table des matières

|  |              |
|--|--------------|
| <b>THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON.....</b>  | <b>I</b>     |
| Résumé.....  | ii           |
| Abstract.....  | iii          |
| Avant-Propos .....   | v            |
| Notations phonétiques.....   | vi           |
| Abréviations des références.....   | viii         |
| Éditions des sources anciennes et médiévales .....   | x            |
| Abréviations conventionnelles, des noms de langues et notions linguistiques.....                     | xv           |
| Liste des figures .....  | xvi          |
| Liste des cartes .....   | xxii         |
| Liste des images .....   | xxii         |
| <br>   |              |
| <b>INTRODUCTION .....</b>  | <b>XXIII</b> |
| Plan de thèse .....  | xxv          |
| <br>   |              |
| <b>PREMIÈRE PARTIE ÉTAT DE L'ART, MÉTHODES ET CONTEXTES.....</b>                                     | <b>1</b>     |
| <br>   |              |
| <b>CHAPITRE 1 LES MÉROVINGIENS ET LEUR LATIN .....</b>   | <b>3</b>     |
| 1.1 Le latin mérovingien : une charnière linguistique.....   | 3            |
| 1.2 Le monde des Mérovingiens .....  | 6            |
| 1.2.1 Continuités et ruptures dans l'Antiquité tardive .....   | 9            |
| 1.2.1.1 Les gaulois et les gallo-romans .....  | 9            |
| 1.2.1.2 Les Francs .....   | 9            |
| 1.2.1.3 Les origines mérovingiennes.....   | 13           |
| 1.2.2 La Gaule au VI <sup>e</sup> siècle.....  | 20           |
| 1.2.2.1 L'organisation territoriale .....  | 20           |
| 1.2.2.2 Les survivances culturelles de l'Antiquité tardive .....                                     | 23           |
| 1.2.2.3 Le prestige des Mérovingiens.....  | 24           |
| 1.2.2.4 L'adoption d'une identité franque.....   | 25           |
| 1.2.3 La Gaule aux VII <sup>e</sup> et VIII <sup>e</sup> siècles .....                               | 26           |
| 1.2.3.1 Le christianisme, l'épiscopat et les monastères.....   | 26           |
| 1.2.3.2 La division dans les royaumes francs aux VII <sup>e</sup> et VIII <sup>e</sup> siècles ..... | 28           |
| 1.2.3.3 La gestion du royaume.....   | 32           |
| 1.3 Les sources du latin mérovingien.....  | 38           |
| 1.3.1 Les chartes royales aussi appelées diplômes.....   | 40           |
| 1.3.2 Les chartes privées.....   | 41           |
| 1.3.2.1 Le testament d'Erminethrude.....   | 41           |
| 1.3.2.2 Le testament du fils d'Idda .....  | 42           |
| 1.3.3 Les formules.....  | 42           |

|         |  |     |
|---------|--|-----|
| 1.3.4   | Les registres de comptabilité .....  | 43  |
| 1.3.5   | Les monnaies .....   | 43  |
| 1.3.6   | Les inscriptions .....   | 44  |
| 1.3.7   | Les écritures des auteurs de l'époque (Ve-VIII <sup>e</sup> siècle).....   | 46  |
| 1.3.7.1 | Les Dix livres d'histoire de Grégoire de Tours et ses autres œuvres .....  | 46  |
| 1.3.7.2 | Les vitae .....  | 48  |
| 1.3.7.3 | La chronique de Frédégaire .....   | 49  |
| 1.3.7.4 | La loi salique .....   | 49  |
| 1.3.7.5 | Les lettres.....   | 51  |
| 1.3.7.6 | Une note sur la communication verticale.....   | 52  |
| 1.4     | Préparation du Corpus.....   | 53  |
| 1.4.1   | L'identification des chartes.....  | 57  |
| 1.4.2   | L'origine des chartes.....   | 58  |
| 1.5     | Les études antérieures portant sur le latin mérovingien .....  | 60  |
| 1.5.1   | D'Arbois de Jubainville (1872). La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne ; étude sur les origines de la langue française .....                        | 60  |
| 1.5.2   | Bonnet (1890). Le latin de Grégoire de Tours.....  | 61  |
| 1.5.3   | Pirson (1901). La langue des inscriptions de Gaule.....  | 61  |
| 1.5.4   | Rice (1902). The Phonology of Gallic clerical Latin after the Sixth Century.....   | 62  |
| 1.5.5   | Pirson (1909). Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes .....  | 63  |
| 1.5.6   | Vieliard (1927). Le Latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne.....  | 65  |
| 1.5.7   | Pei (1932). <i>The Language of the Eight-century Texts in Northern France: A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and Other Sources</i> ..... | 65  |
| 1.5.8   | Politzer et Politzer (1953). Romance Trends in 7 <sup>th</sup> and 8 <sup>th</sup> Century Latin Documents .....   | 66  |
| 1.5.9   | Gaeng (1968). <i>An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin</i> .....  | 67  |
| 1.5.10  | Väänänen (1981). Introduction au latin vulgaire.....   | 69  |
| 1.5.11  | Lemay (2017.) Studies in Merovingian Latin Epigraphy and Documents .....   | 69  |
| 1.5.12  | Kerkhof (2018). Language, Law and Loanwords in Early Medieval Gaul .....   | 71  |
| 1.6     | La périodisation du latin.....   | 71  |
| 1.6.1   | Latin vulgaire ou (proto-)roman ?.....   | 77  |
| 1.6.2   | Vers une distribution fonctionnelle des termes « latin » et « roman » au haut Moyen Âge.....   | 83  |
| 1.6.2.1 | L'éducation, la norme écrite et sa relation avec la langue parlée .....  | 85  |
| 1.7     | La langue orale de la Gaule : le gallo-roman .....   | 89  |
| 1.7.1   | Les notions du substrat gaulois et du superstrat francique.....  | 93  |
| 1.7.1.1 | Le substrat gaulois.....   | 93  |
| 1.7.1.2 | L'adstrat francique .....  | 100 |
| 1.7.2   | Le gallo-roman comme objet d'étude .....   | 102 |

## CHAPITRE 2 L'APPROCHE DIACHRONIQUE FORMELLE ..... 105

|         |  |     |
|---------|--|-----|
| 2.1     | Faire de la diachronie au XXI <sup>e</sup> siècle : de l'étude de la langue à l'étude du langage ..... | 105 |
| 2.1.1   | Courants disciplinaires.....   | 106 |
| 2.1.1.1 | La philologie classique et comparative .....   | 106 |
| 2.1.1.2 | Le structuralisme.....   | 109 |
| 2.1.1.3 | La sociolinguistique américaine .....  | 110 |
| 2.1.1.4 | Le générativisme Chomskien et post-Chomskien.....  | 113 |

|         |   |     |
|---------|---|-----|
| 2.1.1.5 | La linguistique post-généraliste .....  | 115 |
| 2.1.2   | Outils pour faire de la diachronie contemporaine.....                           | 116 |
| 2.1.2.1 | Le principe de l'uniformité .....   | 116 |
| 2.1.2.2 | L'hypothèse néogrammaticienne .....   | 117 |
| 2.1.2.3 | La méthode comparative.....   | 118 |
| 2.1.2.4 | La chronologie absolue et la chronologie relative.....                          | 120 |
| 2.1.2.5 | La dialectologie.....   | 122 |
| 2.1.2.6 | La sociolinguistique historique .....   | 123 |
| 2.1.2.7 | Cadre théorique de la pertinacité .....   | 127 |
| 2.1.3   | La démarche du linguiste historique.....  | 129 |
| 2.1.4   | L'orthographe, la graphie et l'étude des erreurs graphiques .....               | 131 |
| 2.2     | Dater les phénomènes linguistiques : deux approches .....                       | 133 |
| 2.2.1   | L'approche théorique de la chronologie relative.....                            | 133 |
| 2.2.2   | L'approche philologique .....   | 139 |
| 2.2.2.1 | L'exemple des synopes.....  | 140 |
| 2.2.2.2 | L'exemple des diphtongues .....   | 143 |
| 2.2.3   | Débat de chronologie : la méthode philologique et la comparative .....          | 146 |
| 2.3     | Le changement linguistique .....  | 148 |
| 2.3.1   | La variation phonétique.....  | 152 |
| 2.3.2   | Le changement phonologique .....  | 153 |
| 2.3.3   | La représentation sous-jacente et l'interprétation de surface.....              | 155 |
| 2.3.4   | La lénition, la fortition et la hiérarchie de sonorité .....                    | 159 |
| 2.3.5   | L'initiation et la diffusion des changements.....                               | 161 |
| 2.3.6   | Les causes du changement linguistique .....                                     | 164 |
| 2.4     | La phonologie de gouvernement, autosegmentale et CVCV .....                     | 167 |
| 2.4.1   | Une représentation phonologique dans la phonologie CVCV .....                   | 168 |
| 2.4.2   | La mélodie, la structure et l'association .....                                 | 170 |
| 2.4.3   | Le poids syllabique dans la phonologie autosegmentale .....                     | 173 |
| 2.5     | La théorie des éléments .....   | 175 |
| 2.5.1   | Les éléments vocaliques.....  | 178 |
| 2.5.1.1 | La représentation des voyelles.....   | 182 |
| 2.5.2   | Les éléments consonantiques.....  | 185 |
| 2.5.2.1 | Les éléments consonantiques chez d'autres auteurs.....                          | 187 |
| 2.5.2.2 | La représentation des « vélaires » et des dentales.....                         | 188 |
| 2.5.2.3 | Récapitulatif des représentations élémentaires employées dans cette thèse ..... | 192 |
| 2.6     | Les phénomènes phonologiques dans la phonologie autosegmentale .....            | 193 |

## CHAPITRE 3 LA RÉDUCTION ET LE RENFORCEMENT DES VOYELLES

|       |   |     |
|-------|---|-----|
| ..... | 197   |     |
| 3.1   | La proéminence phonologique.....                        | 197 |
| 3.1.1 | La hauteur spectrale (la fréquence) .....               | 198 |
| 3.1.2 | La durée et la longueur vocalique .....                 | 200 |
| 3.1.3 | L'amplitude .....                                       | 203 |
| 3.1.4 | La périphéricité vocalique.....                         | 203 |
| 3.2   | La force et la tension articulatoire (Straka 1979)..... | 206 |

|         |   |     |
|---------|---|-----|
| 3.3     | La théorie de l'hypo- et de l'hyper- articulation (Lindblom 1990).....                      | 207 |
| 3.4     | Qu'est-ce que la réduction vocalique ? .....  | 208 |
| 3.4.1   | La phonétique universelle de la réduction vocalique .....                                   | 211 |
| 3.4.2   | La phonétique spécifique : la réduction des proéminences comme allophonie conditionnée..... | 215 |
| 3.4.3   | L'hypoarticulation et la rephonologisation.....   | 218 |
| 3.5     | La réduction des contrastes, la neutralisation et la distribution conditionnée .....        | 221 |
| 3.5.1   | Les voyelles réduites .....   | 226 |
| 3.5.1.1 | Le statut phonologique des voyelles réduites : allophones, archiphonèmes ou phonèmes<br>228 |     |
| 3.5.2   | Le <i>cheva</i> et la neutralisation totale .....   | 235 |
| 3.5.2.1 | L'histoire du <i>cheva</i> .....  | 235 |
| 3.5.2.2 | La description théorique du <i>cheva</i> .....  | 237 |
| 3.6     | La réduction vocalique dans le latin archaïque .....  | 241 |
| 3.6.1   | La réduction des voyelles brèves .....  | 243 |
| 3.6.2   | Les réductions conditionnées .....  | 244 |
| 3.6.2.1 | Devant /r/.....   | 244 |
| 3.6.2.2 | Devant une consonne labiale.....  | 245 |
| 3.6.2.3 | Devant le [ʃ] vélaire, variante contextuelle de /l/.....                                    | 246 |
| 3.6.2.4 | La réduction et la syncope des voyelles internes.....                                       | 246 |
| 3.6.3   | La réduction et l'apocope des voyelles finales.....   | 247 |
| 3.7     | Fluctuations vocaliques dans la période républicaine et impériale.....                      | 248 |
| 3.7.1   | Y avait-il un <i>cheva</i> dans le latin classique ?.....                                   | 250 |
| 3.8     | Le système vocalique pendant l'Antiquité tardive.....                                       | 254 |
| 3.8.1.1 | Un accent expiratoire francique ou un accent roman endogène ?.....                          | 258 |

## DEUXIÈME PARTIE : DONNÉES CARTULAIRES DU LATIN MÉROVINGIEN

.....263

### CHAPITRE 4 SYLLABE TONIQUE.....265

|         |  |     |
|---------|--|-----|
| 4.1     | La tonique .....   | 265 |
| 4.2     | /i/ tonique = <i> .....  | 267 |
| 4.2.1   | sī : l'exception qui confirme la règle de la tonique et l'atone..... | 269 |
| 4.3     | /ĩ/ tonique = <i> .....  | 273 |
| 4.3.1   | /ĩ/ → <e> par vélarisation .....                                     | 277 |
| 4.3.2   | L'ouverture sous l'effet d'une consonne nasale.....                  | 278 |
| 4.3.3   | Autres exemples de /ĩ/ écrit <e> .....                               | 279 |
| 4.4     | /Ē/ tonique → <i> .....  | 280 |
| 4.4.1   | Le /Ē/ sous l'effet assimilant d'une consonne palatale .....         | 282 |
| 4.4.1.1 | La palatalisation du /k/ et /g/ en coda .....                        | 282 |
| 4.4.1.2 | La voyelle suivie par une consonne palatalisée : V + CjA .....       | 285 |
| 4.4.1.3 | Encore une métaphonie fermante ?.....                                | 287 |
| 4.4.1.4 | La consonne palatale qui précède la voyelle.....                     | 290 |
| 4.4.1.5 | Le /Ē/ entravé par une nasale + occlusive .....                      | 291 |
| 4.4.1.6 | Le /Ē/ entravé par une nasale + s.....                               | 293 |

|   |  |            |
|---|--|------------|
| 4.4.1.7                                       | Le /Ē/ non-conditionné.....  | 294        |
| 4.4.2   | Note sur la diphtongue /OE/.....   | 297        |
| 4.5   | /Ĕ/ devenu /e/ roman = <e>.....  | 297        |
| 4.5.1   | La fermeture conditionnée du /Ĕ/.....  | 305        |
| 4.5.2   | De potentielles diphtongaisons du /Ĕ/ tonique.....   | 307        |
| 4.6   | /Ō/ tonique → <u>.....   | 308        |
| 4.6.1   | /Ō/ non-conditionné.....   | 308        |
| 4.6.2   | /Ō/ conditionné par un <i>yod</i> .....  | 310        |
| 4.7   | /Ŏ/ devenu /ɔ/ roman = <o>.....  | 311        |
| 4.7.1   | Les rares remplacements de /Ŏ/ par <u>.....  | 312        |
| 4.7.2   | La préservation du /Ŏ/ écrit <o>.....  | 312        |
| 4.7.3   | Les suffixes -Ī-ŎL-ŪS /-A/-UM.....   | 313        |
| 4.8   | /Ū/ tonique = <u>.....   | 314        |
| 4.8.1   | De faux exemples de /Ū/ tonique écrit <o>.....   | 316        |
| 4.9   | /Ŵ/ tonique = <u>.....   | 318        |
| 4.9.1   | Les attestations de /Ŵ/ sous l'influence du <i>yod</i> , voire d'une consonne palatalisée..... | 320        |
| 4.9.2   | Les attestations du germanique.....  | 321        |
| 4.10  | /Ā/ tonique = <a>.....   | 323        |
| 4.10.1  | /Ā/ dans les toponymes en -ĀCUM et -ĀCŪM.....  | 324        |
| 4.10.2  | Autres exemples de l'antériorisation du /Ā/.....   | 328        |
| 4.10.3  | La vélarisation du /Ā/ et /Ā/ → [ɔ].....   | 330        |
| 4.11  | /Ā/ tonique = <a>.....   | 331        |
| 4.11.1  | Confusion morphologique de QUĔM et QUĀM.....   | 332        |
| 4.12  | Interprétation.....  | 334        |
| <b>CHAPITRE 5 SYLLABE INITIALE ATONE.....</b> |  | <b>339</b> |
| 5.1   | La spécificité de l'initiale.....  | 339        |
| 5.2   | Le /ī/ à l'initiale.....   | 341        |
| 5.2.1   | La dissimilation de l'initiale.....  | 343        |
| 5.3   | Le /i/ à l'initiale.....   | 345        |
| 5.4   | Le /Ē/ à l'initiale.....   | 350        |
| 5.4.1   | La réduction des voyelles initiales.....   | 352        |
| 5.5   | Le /Ĕ/ à l'initiale.....   | 354        |
| 5.5.1   | Le /Ĕ/ qui est écrit <i>.....  | 355        |
| 5.5.2   | Le /Ĕ/ qui reste inchangé comme <e>.....   | 358        |
| 5.6   | Le /Ō/ à l'initiale.....   | 359        |
| 5.7   | Le /Ŏ/ à l'initiale.....   | 362        |
| 5.7.1   | Le cas de DĪŌNYSŌS → <i>Denis</i> : un /Ŏ/ qui n'est pas réellement à l'initiale.....          | 366        |
| 5.7.2   | Une note sur la diphtongue /AU/.....   | 367        |
| 5.7.2.1                                       | Une réduction de /AU/ → /a/ devant /u/.....  | 369        |
| 5.7.2.2                                       | La vélarisation du /l/ en coda.....  | 370        |
| 5.8   | Le /Ŵ/ à l'initiale.....   | 371        |
| 5.9   | Le /Ū/ à l'initiale.....   | 373        |
| 5.10  | Le /Ā/ à l'initiale.....   | 374        |
| 5.11  | Le /Ā/ à l'initiale.....   | 376        |

|        |  |     |
|--------|--|-----|
| 5.11.1 | Le /Ǻ/ entravé par une consonne palatale .....   | 379 |
| 5.11.2 | Le /Ǻ/ précédé d'une consonne palatale.....  | 380 |
| 5.11.3 | L'affaiblissement du /Ǻ/ dans le contexte du hiatus après la perte d'une consonne intervocalique ..... | 380 |
| 5.12   | Interprétation.....  | 381 |
| 5.12.1 | La spécificité de la voyelle initiale.....   | 384 |

## CHAPITRE 6 SYLLABES ATONES INTERNES ..... 389

|   |     |
|---|-----|
| Syllabes pré-toniques internes.....   | 389 |
| 6.1 La prétonique .....   | 389 |
| 6.2 Le cas du /ī/ pré-tonique,.....   | 392 |
| 6.2.1 Le /ī/ dans les contextes de conservation.....                        | 394 |
| 6.3 Le cas du /ī/ prétonique.....   | 395 |
| 6.3.1 Le remplacement de /ī/ par <e>.....                                   | 395 |
| 6.3.2 La préservation du /ī/ pré-tonique .....                              | 398 |
| 6.3.2.1 Le /ī/ dans la terminaison -ĪNĪĀCUM des toponymes gallo-romans..... | 399 |
| 6.3.3 Les conditions pour l'affaiblissement de la pré-tonique .....         | 401 |
| 6.4 Les cas du /ē/ pré-tonique.....   | 403 |
| 6.4.1 Le cas du mot <i>outil</i> .....                                      | 404 |
| 6.4.2 Une note sur l'ancienne diphtongue <oe> et <ae> .....                 | 405 |
| 6.5 Les cas du /ē/ pré-tonique.....   | 405 |
| 6.6 Les cas du /ō/ pré-tonique .....  | 408 |
| 6.6.1 Le cas de /ō/ sous l'influence du <i>yod</i> .....                    | 409 |
| 6.6.2 Le cas de /ō/ après TR__ .....  | 410 |
| 6.7 Les cas du /ō/ pré-tonique .....  | 410 |
| 6.7.1 /ō/ pré-tonique écrit <u> .....                                       | 411 |
| 6.8 Les cas du /ū/ pré-tonique .....  | 412 |
| 6.9 Le cas du /ū/ pré-tonique.....  | 413 |
| 6.9.1 INSTRŪMENTUM et la préservation de la pré-tonique.....                | 413 |
| 6.9.2 PĒCŪLIĀRIS et la préservation de la pré-tonique .....                 | 413 |
| 6.9.3 La perte de la pré-tonique .....                                      | 414 |
| 6.10 Le cas du /Ǻ/ pré-tonique.....   | 415 |
| 6.11 Le cas du /Ǻ/ pré-tonique .....  | 420 |
| 6.11.1 Le processus de réduction .....                                      | 421 |
| 6.11.2 Le <monisterium>, voire MONĀSTĒRIUM 'le moutier' .....               | 423 |
| 6.11.2.1 La métaphonie germanique et la prononciation du gallo-roman.....   | 424 |
| 6.11.3 La qualité du /Ǻ/ pré-tonique et sa perte .....                      | 426 |
| 6.12 La syncope des voyelles pré-toniques .....                             | 429 |
| 6.12.1 Syncope du /ī/.....  | 429 |
| 6.12.2 Syncope du /ē/ .....   | 431 |
| 6.12.3 Syncope du /ō/.....  | 431 |
| 6.12.4 Syncope du /ū/.....  | 433 |
| 6.12.5 Syncope du /Ǻ/ .....   | 433 |
| 6.13 Interprétation des données pour la voyelle pré-tonique.....            | 433 |
| 6.13.1 Synthèse des évolutions vocaliques dans la pré-tonique .....         | 435 |

|                              |   |     |
|------------------------------|---|-----|
| 6.13.2                       | La distinction qualitative des voyelles pré-toniques.....   | 439 |
| Syllabes post-toniques ..... |   | 441 |
| 6.14                         | La post-tonique.....  | 441 |
| 6.15                         | La voyelle /ī/ post-tonique.....  | 443 |
| 6.15.1                       | Le /ī/ suivi par une voyelle .....  | 443 |
| 6.15.2                       | Le /ī/ suivi par une consonne.....  | 443 |
| 6.15.3                       | Les mots en -n__T-.....   | 444 |
| 6.15.4                       | Les mots en -īBŪS, .....  | 446 |
| 6.15.5                       | Les mots en r__D ou r_T, entre une rhotique et une occlusive .....  | 447 |
| 6.15.6                       | Les mots en m__n .....  | 449 |
| 6.15.6.1                     | Le cas particulier de DŌM(Ī)NUS, DŌM(Ī)NĀ → <i>dōmnus, dōmnā</i> .....  | 453 |
| 6.15.7                       | Les mots en /s__t/ : S-ĪTŪS, S-ĪTA, S-ĪTŪM .....  | 457 |
| 6.15.8                       | Les mots en -ĪCŪS, -ĪCA, -ĪCUM.....   | 457 |
| 6.15.9                       | Les verbes conjugués à la première personne du pluriel en -ĪMUS .....   | 459 |
| 6.15.10                      | Les superlatifs en -ĪSSĪM-US/-UM/-A.....  | 460 |
| 6.15.11                      | Les verbes passifs, impersonnels et les déponents en -ĪTUR.....   | 461 |
| 6.15.12                      | IGITUR ‘ainsi, alors’.....  | 463 |
| 6.15.13                      | Les adjectifs en -B-ĪLĪS, -B-ĪLĪS, -B-ĪLE et en -BULUS .....  | 463 |
| 6.15.14                      | Les mots en TĪT, voire /i/ entre occlusives .....   | 465 |
| 6.15.14.1                    | Le cas d’une voyelle entre une occlusive dentale et une occlusive vélaire sourde.....   | 465 |
| 6.15.15                      | Les mots en -Ītus -Īta -Ītum .....  | 467 |
| 6.15.16                      | Les mots en (R)C__n .....   | 470 |
| 6.15.17                      | Les mots en n__m.....   | 470 |
| 6.15.18                      | Les mots en l_T, entre une sonante et une occlusive .....   | 471 |
| 6.15.18.1                    | Les radicales en /-l/ suivies de la terminaison adverbale -ĪTER .....   | 472 |
| 6.15.19                      | Les mots en -mĪT- .....   | 474 |
| 6.15.20                      | Les mots avec une groupe <i>muta cum liquida</i> __ + occlusive.....  | 475 |
| 6.15.21                      | Sommaire concernant le phonème /i/ post-tonique .....   | 476 |
| 6.16                         | La voyelle /Ē/ post-tonique.....  | 476 |
| 6.16.1                       | Verbes de la 3 <sup>e</sup> conjugaisons en /Ē/.....  | 479 |
| 6.16.1.1                     | Une réduction généralisée du /Ē/ post-tonique de la troisième conjugaison.....  | 481 |
| 6.16.1.2                     | Identification d’une loi phonologique mérovingienne .....   | 484 |
| 6.16.2                       | /Ē/ destiné à la chute.....   | 486 |
| 6.16.2.1                     | Dans la plupart des cas /Ē/ post-tonique était destiné à la chute. Ces chutes ont provoqué différentes interactions avec les phonèmes adjacents. .... | 486 |
| 6.16.2.2                     | La simple perte de la voyelle post-tonique .....  | 486 |
| 6.16.2.3                     | La palatalisation de la consonne précédente .....   | 487 |
| 6.16.2.4                     | Perte de la voyelle avec l’insertion d’une consonne épenthétique.....   | 488 |
| 6.16.3                       | /Ē/ en hiatus.....  | 489 |
| 6.17                         | La voyelle /Ō/ post-tonique .....   | 489 |
| 6.18                         | La voyelle /Ū/ post-tonique .....   | 492 |
| 6.19                         | La voyelle /Ā/ post-tonique .....   | 497 |
| 6.20                         | La syncope des voyelles post-toniques .....   | 500 |
| 6.20.1                       | La syncope lexicalisée dans DOMĪNUS → <i>domnŭs</i> .....   | 501 |
| 6.20.2                       | D’autres exemples de syncope post-tonique .....   | 502 |

|      |  |     |
|------|--|-----|
| 6.21 | La voyelle post-tonique des anthroponymes germaniques..... | 503 |
| 6.22 | Interprétation des données.....                            | 507 |

## CHAPITRE 7 LES SYLLABES FINALES ATONES .....511

|          |  |     |
|----------|--|-----|
| 7.1      | La finale atone entre le latin archaïque et les langues romanes.....   | 511 |
| 7.1.1    | Le problème de la finale et sa résolution.....   | 515 |
| 7.2      | Les « erreurs » de la finale repérées dans nos chartes.....  | 517 |
| 7.2.1    | Le /ī/ final.....  | 517 |
| 7.2.2    | Le /i/ final.....  | 519 |
| 7.2.2.1  | Le génitif singulier /-ī/ de la deuxième déclinaison.....  | 519 |
| 7.2.2.2  | Le datif singulier /-ī/ de la troisième déclinaison.....   | 522 |
| 7.2.2.3  | Le /-ī/ nominatif pluriel de la deuxième déclinaison.....  | 524 |
| 7.2.2.4  | La neutralisation de /ī/ et /ē/ en finale et ses conséquences pour les infinitifs.....   | 524 |
| 7.2.3    | Le /ē/ final.....  | 525 |
| 7.2.3.1  | Le /-ēs/ comme marque de certains noms de la 3 <sup>e</sup> déclinaison.....   | 525 |
| 7.2.3.2  | Le /-ēm/ comme marque de l'accusatif singulier de la 3 <sup>e</sup> déclinaison.....   | 526 |
| 7.2.3.3  | Le /-ē/ comme marque de l'ablatif singulier de la 3 <sup>e</sup> déclinaison.....  | 526 |
| 7.2.3.4  | Le /-ē-/ comme voyelle dans les conjugaisons verbales de la deuxième conjugaison, 3 <sup>e</sup> personne singulier (-ĒT) et pluriel (-ĒNT)..... | 528 |
| 7.2.4    | Le /ē/ final.....  | 529 |
| 7.2.4.1  | Le /-ēs/ comme marque du nominatif pluriel des noms de la troisième déclinaison ...  | 529 |
| 7.2.4.2  | Le /-ēs/ comme marque de l'accusatif pluriel des noms de la troisième déclinaison ....   | 530 |
| 7.2.4.3  | Le /-ēs/ comme marque de l'accusatif pluriel remplacé par l'ablatif pluriel en <-ibus>   | 531 |
| 7.2.5    | La conséquence pour la voyelle finale antérieure.....  | 532 |
| 7.2.6    | Le /ū/ final.....  | 532 |
| 7.2.6.1  | Le /-ū/ comme marque de l'ablatif et du datif singulier.....   | 532 |
| 7.2.7    | Le /-ūs/ comme marque du génitif singulier de la quatrième déclinaison.....  | 534 |
| 7.2.7.1  | Le /-ūs/ comme marque de l'accusatif pluriel de la quatrième déclinaison.....  | 536 |
| 7.2.8    | Le /ū/ final.....  | 536 |
| 7.2.8.1  | La terminaison du masculin accusatif singulier /-ūM/ et du neutre nominatif et accusatif singulier /-ūM/.....                                    | 536 |
| 7.2.8.2  | La terminaison /-ūs/ du nominatif singulier masculin de la deuxième déclinaison.....   | 537 |
| 7.2.8.3  | Le /-īBŪS/ atone final, marque de l'ablatif singulier des troisième et quatrième déclinaisons.....   | 538 |
| 7.2.9    | Le /ō/ final.....  | 541 |
| 7.2.9.1  | Le /ō/ atone en syllabe finale entravée.....   | 541 |
| 7.2.10   | Le /ō/ final.....  | 542 |
| 7.2.10.1 | La terminaison /-ōs/ de l'accusatif pluriel de la deuxième déclinaison.....  | 542 |
| 7.2.10.2 | Le cas de /-ōs/ de l'accusatif pluriel écrit <-is>.....  | 545 |
| 7.2.10.3 | La terminaison /-ō/ de l'ablatif singulier de la deuxième déclinaison.....   | 547 |
| 7.2.10.4 | La terminaison /-ō/ du datif singulier de la deuxième déclinaison.....   | 548 |
| 7.2.11   | Le /-ǎ/ final.....   | 549 |
| 7.2.11.1 | La terminaison /-ǎ/ du nominatif singulier.....  | 549 |
| 7.2.11.2 | Le /-ǎ/ comme marque du nominatif et accusatif pluriel neutre.....   | 549 |
| 7.2.11.3 | Le /-ǎ/ dans les terminaisons verbales /-ǎS/, /-ǎT/, /-ǎNT/.....   | 550 |

|          |   |     |
|----------|---|-----|
| 7.2.12   | Le /-ā/ final.....  | 551 |
| 7.2.12.1 | La terminaison /-ā/ de l'ablatif singulier.....                                   | 551 |
| 7.2.12.2 | La terminaison /-ās/ de l'accusatif pluriel.....                                  | 557 |
| 7.2.12.3 | La terminaison /-ās/ comme remplacement du nominatif pluriel classique en /-AE/.. | 558 |
| 7.2.13   | Cas légitimes d'erreurs dans la syllabe finale .....                              | 560 |
| 7.2.13.1 | Confusion de la voyelle dans la période mérovingienne (509-751).....              | 560 |
| 7.2.13.2 | Confusion de la voyelle dans la période post-mérovingienne.....                   | 566 |
| 7.2.13.3 | Le cas du MAIOR DOMUS 'le maire du palais' .....                                  | 571 |
| 7.2.13.4 | Les contrastes entre voyelles finales sont clairs.....                            | 576 |
| 7.3      | Synthèse des conséquences phonologiques pour la syllabe finale .....              | 576 |
| 7.3.1    | La neutralisation des contrastes d'aperture en syllabes atones .....              | 576 |
| 7.3.1.1  | La résilience de la voyelle finale atone.....                                     | 578 |
| 7.3.1.2  | La préservation de la finale et le rôle des chartes mérovingiennes .....          | 579 |
| 7.3.2    | Résumé .....  | 580 |

### TROISIÈME PARTIE : ANALYSES LINGUISTIQUES DU GALLO-ROMAN ET SON RAPPORT À LA LANGUE ÉCRITE À L'ÉPOQUE MÉROVINGIEN.....583

#### CHAPITRE 8 RÉDUCTIONS ET RENFORCEMENTS VOCALIQUES À L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.....585

|         |  |     |
|---------|--|-----|
| 8.1     | La mise en proéminence des voyelles toniques.....  | 585 |
| 8.1.1   | Notes préliminaires concernant la qualité vocalique.....   | 586 |
| 8.1.2   | L'allongement des syllabes toniques non entravées ( <i>Open syllable lengthening</i> ) .....   | 589 |
| 8.1.3   | Lier la longueur vocalique et la périphéricité .....   | 597 |
| 8.2     | La disparition des contrastes dans la tonique .....  | 602 |
| 8.2.1   | La perte de la longueur vocalique .....  | 602 |
| 8.2.2   | L'élimination des voyelles intrinsèquement faibles.....  | 605 |
| 8.3     | La réduction des atones dans le latin tardif et mérovingien.....   | 611 |
| 8.3.1   | La réduction de la voyelle comme perte d'éléments et de structure .....  | 615 |
| 8.3.2   | La représentation des voyelles réduites dans le gallo-roman. ....  | 622 |
| 8.3.2.1 | Les trois voyelles réduites, /ɪ/ <i>schwi</i> , /ɛ/ <i>schwou</i> , /ə/ <i>schwa</i> ... mais il y a-t-il une réduction en <i>cheva</i> ?..... | 625 |
| 8.4     | Conséquences des trois voyelles réduites pour la diachronie gallo-romane .....   | 634 |
| 8.4.1   | L'alternance des voyelles avec Ø et la force intrinsèque des éléments et leur alternance avec Ø<br>634   |     |
| 8.4.2   | La voyelle prosthétiqu.....  | 639 |
| 8.4.3   | La « force » de la syllabe initiale.....   | 641 |
| 8.4.3.1 | La préservation de l'initiale contre l'aphérèse et la syncope .....  | 644 |
| 8.4.4   | La fermeture conditionnée du /Ē/ post-tonique : l'identification d'une loi phonétique mérovingienne .....                                      | 645 |
| 8.4.5   | Le double développement du /Ǟ/ atone, en interne et en finale.....   | 648 |
| 8.4.5.1 | Le cas de <MONĪSTERIUM> 'le moutier'.....  | 649 |
| 8.4.5.2 | La métaphonie germanique et la prononciation du gallo-roman.....   | 651 |

|     |  |     |
|-----|--|-----|
| 8.5 | Résumé de la réduction vocalique dans le latin mérovingien et les conséquences pour la linguistique romane ..... | 653 |
|-----|--|-----|

## CHAPITRE 9 L'ALTERNANCE VOCALIQUE : LA SYNCOPE ET

|                        |  |     |
|------------------------|--|-----|
| <b>L'APOCOPE .....</b> | <b>663</b>   |     |
| 9.1                    | État des lieux .....   | 663 |
| 9.1.1                  | La perte de la finale selon la tradition romaniste .....                     | 664 |
| 9.1.2                  | La perte de la finale selon Ségéral et Scheer (2020), <i>GGHF</i> .....      | 669 |
| 9.1.3                  | La perte de la finale selon Sampson (1980) .....                             | 670 |
| 9.2                    | L'alternance des voyelles .....  | 674 |
| 9.2.1                  | Aspects phonétiques et péri-phonologiques de la chute des voyelles.....      | 675 |
| 9.2.1.1                | Les voyelles chuchotées .....  | 676 |
| 9.2.1.2                | Les consonnes sonantes .....   | 679 |
| 9.2.2                  | Aspects prosodiques de la chute des voyelles.....                            | 679 |
| 9.2.3                  | Les qualités des voyelles ciblées par l'alternance vocalique .....           | 680 |
| 9.2.4                  | L'exemple des <i>yers</i> slaves.....  | 681 |
| 9.2.4.1                | Le maintien du <i>yer</i> .....  | 688 |
| 9.2.4.2                | Modéliser le comportement des <i>yers</i> .....                              | 689 |
| 9.2.4.3                | La diachronie de l'affaiblissement des <i>yers</i> .....                     | 690 |
| 9.2.4.4                | L'analyse des <i>yers</i> et des voyelles alternantes.....                   | 693 |
| 9.3                    | Les alternances V - Ø dans la phonologie CV .....                            | 697 |
| 9.3.1                  | Le <i>cheva</i> du français moderne .....                                    | 699 |
| 9.3.1.1                | La loi des trois consonnes.....  | 700 |
| 9.3.2                  | Comment arrivons-nous à la dissociation d'une voyelle de la structure ?..... | 705 |
| 9.3.3                  | L'association de <i>Schrödinger</i> .....                                    | 708 |
| 9.4                    | Le problème de l'apocope .....   | 714 |
| 9.4.1                  | Les mécanismes de l'apocope.....   | 715 |
| 9.4.1.1                | L'élision et la phonologie de la phrase .....                                | 717 |
| 9.4.1.2                | La finale sourde .....   | 718 |
| 9.5                    | Briérer l'apocope et la syncope ?.....                                       | 719 |
| 9.5.1.1                | Effets de contact .....  | 722 |
| 9.6                    | La syncope, l'apocope et l'amuïssement des voyelles dans le gallo-roman..... | 723 |
| 9.6.1                  | L'interaction entre la syncope et l'apocope dans les langues romanes.....    | 728 |
| 9.6.2                  | L'amuïssement vocalique .....  | 733 |
| 9.6.3                  | La toponymie au secours de la datation absolue de l'apocope.....             | 738 |
| 9.7                    | Conclusions .....  | 743 |

## CHAPITRE 10 LE TÉMOIGNAGE MÉROVINGIEN DE LA DIACHRONIE

|                          |   |     |
|--------------------------|---|-----|
| <b>GALLO-ROMANE.....</b> | <b>747</b>  |     |
| 10.1                     | Introduction .....  | 747 |
| 10.2                     | L'assimilation des consonnes sous l'effet d'une palatale adjacente..... | 750 |
| 10.2.1                   | La palatalisation pan-romane des consonnes suivies de <i>yod</i> .....  | 751 |
| 10.2.1.1                 | La palatalisation pan-romane des vélaïres devant <i>yod</i> .....       | 752 |
| 10.2.1.2                 | La palatalisation pan-romane des dentales devant <i>yod</i> .....       | 753 |

|   |   |            |
|---|---|------------|
| 10.2.1.3  | Dater ces palatalisations pan-romanes des dentales devant <i>yod</i> .....            | 755        |
| 10.2.1.4  | La palatalisation des autres consonnes devant <i>yod</i> .....                        | 755        |
| 10.2.2  | La palatalisation romane des vélares devant une voyelle antérieure .....              | 757        |
| 10.2.3  | La palatalisation gallo-romane (centrale).....  | 761        |
| 10.2.3.1  | Le /Ā/ atone comme palatalisateur ? .....   | 768        |
| 10.2.4  | Le /a/ roman devenu [æ] protofrançais.....  | 778        |
| 10.3  | L'assimilation des voyelles aux consonnes adjacentes .....                            | 783        |
| 10.3.1  | L'assimilation aux vélares .....  | 784        |
| 10.3.2  | L'assimilation aux palatales.....   | 785        |
| 10.3.2.1  | Une métaphonie fermante .....   | 785        |
| 10.4  | La diphtongaison « romane » .....   | 788        |
| 10.4.1  | Dater la diphtongaison .....  | 790        |
| 10.4.1.1  | L'attestation philologique .....  | 790        |
| 10.4.1.2  | Les commentaires des grammairiens.....  | 790        |
| 10.4.1.3  | La chronologie relative et l'explication de <i>Friente, fiente et comte</i> .....     | 793        |
| 10.4.1.4  | Une explication alternative pour l'évolution de <i>friente, fiente et comte</i> ..... | 795        |
| 10.4.2  | Une hypothèse sur l'origine et la distribution des diphtongues romanes .....          | 796        |
| 10.5  | La diphtongaison « française » .....  | 799        |
| 10.6  | Les consonnes en positions fortes .....   | 800        |
| 10.7  | La lénition des consonnes intervocaliques.....  | 801        |
| 10.7.1  | La spirantisation .....   | 801        |
| 10.7.2  | Le voisement des occlusives sourdes.....  | 803        |
| 10.7.3  | La dégémination comme forme de lénition.....  | 809        |
| 10.7.4  | Dater la lénition des consonnes intervocaliques.....                                  | 809        |
| 10.7.5  | L'assimilation des groupes consonantiques intervocaliques.....                        | 810        |
| 10.8  | L'affaiblissement des consonnes en coda .....   | 811        |
| 10.9  | Autres changements affectant les consonnes .....                                      | 812        |
| 10.9.1  | La perte des labiovélares.....  | 812        |
| 10.10   | Autres changements de la structure syllabique.....                                    | 814        |
| 10.10.1   | Le changement interne .....   | 816        |
| 10.10.2   | La prothèse romane .....  | 816        |
| 10.10.3   | Les épenthèses .....  | 820        |
| 10.10.3.1   | L'épenthèse dans la finale ?.....   | 820        |
| 10.10.4   | Les métathèses.....   | 821        |
| 10.11   | Chronologie et interaction des phénomènes .....                                       | 821        |
| 10.11.1   | La syncope .....  | 824        |
| 10.11.2   | La diphtongaison .....  | 824        |
| 10.11.3   | La lénition des consonnes intervocaliques .....                                       | 825        |
| 10.11.4   | Conclusions.....  | 825        |
| .....   |   | <b>828</b> |
| <b>CHAPITRE 11 LIRE LE LATIN MÉROVINGIEN, LE REGISTRE ÉCRIT</b> |   |            |
| <b>DU GALLO-ROMAN .....</b>                                     |   | <b>829</b> |

|                                       |  |     |
|---------------------------------------|--|-----|
| 11.1                                  | L'écriture et la langue orale.....   | 830 |
| 11.1.1                                | L'arabe comme exemple d'une langue écrite dans un vaste diasystème parlé.....  | 833 |
| 11.1.2                                | Le rapport entre la langue écrite et orale dans la Romania post-impériale..... | 836 |
| 11.1.3                                | L'apprentissage de la lecture.....   | 839 |
| 11.1.4                                | L'apprentissage et l'emploi de l'écriture.....                                 | 843 |
| 11.2                                  | Lire le latin mérovingien <i>alta voce</i> : l'accentuation .....              | 845 |
| 11.2.1                                | Lire les voyelles toniques et initiales .....                                  | 846 |
| 11.2.1.1                              | Les voyelles médianes .....  | 847 |
| 11.2.1.2                              | Les voyelles fermées <i> et <u>.....   | 848 |
| 11.2.1.3                              | La voyelle ouverte .....   | 849 |
| 11.2.2                                | Lire les voyelles atones .....   | 849 |
| 11.2.2.1                              | La syllabe immédiatement post-tonique .....                                    | 849 |
| 11.2.2.2                              | La syllabe immédiatement pré-tonique.....                                      | 850 |
| 11.2.2.3                              | Les voyelles atones finales.....   | 851 |
| 11.3                                  | Lire les consonnes du gallo-roman .....  | 852 |
| 11.3.1                                | Le sort des occlusives .....   | 852 |
| 11.3.1.1                              | Les occlusives à l'intervocalique .....  | 852 |
| 11.3.1.2                              | Les graphies palatales <ti>, <te>, <di>, <de>, <ci>, <ce>, <gi> et <ge>.....   | 853 |
| 11.3.1.3                              | Les consonnes palatalisées secondairement .....                                | 853 |
| 11.3.1.4                              | Les consonnes en coda.....   | 854 |
| 11.3.1.5                              | La palatalisation de /ka/ et /ga/.....   | 854 |
| 11.3.1.6                              | Le nouvel emploi des labiovélares en attaque .....                             | 855 |
| 11.3.2                                | Les résonantes.....  | 855 |
| 11.3.3                                | Les fricatives et la semi-voyelle /w/ .....                                    | 856 |
| 11.3.4                                | Grille de lecture du latin mérovingien .....                                   | 857 |
| 11.4                                  | La reconfiguration des déclinaisons dans le latin mérovingien.....             | 859 |
| 11.4.1                                | Les déclinaisons qui survivent .....   | 861 |
| 11.4.1.1                              | La reconfiguration de la première déclinaison surtout féminine.....            | 861 |
| 11.4.1.2                              | La reconfiguration de la deuxième déclinaison masculine .....                  | 862 |
| 11.4.1.3                              | La reconfiguration de la troisième déclinaison .....                           | 863 |
| 11.4.2                                | Les déclinaisons absorbées.....  | 865 |
| 11.4.2.1                              | La fusion de la quatrième déclinaison à la deuxième .....                      | 865 |
| 11.4.2.2                              | La fusion de la cinquième déclinaison et de la première.....                   | 866 |
| 11.4.3                                | Le cas des noms neutres.....   | 868 |
| 11.5                                  | Situation morpho-syntaxique du latin mérovingien .....                         | 869 |
| 11.5.1                                | Les contrastes du roman .....  | 869 |
| 11.5.2                                | Le passage du système latin tardif au système des langues romanes .....        | 873 |
| 11.6                                  | Exemples de la morpho-phonologie mérovingienne.....                            | 874 |
| 11.6.1                                | Des emplois syntaxiques non-classiques .....                                   | 876 |
| 11.7                                  | L'analyse morpho-phonologique d'une charte typique .....                       | 878 |
| AN, K 2 n° 14 (Ile-Fr/688 T4465)..... |  | 880 |
| 11.8                                  | Conclusions .....  | 882 |

**CHAPITRE 12 LA PLACE DU LATIN MÉROVINGIEN DANS LA  
DIACHRONIE ROMANE.....885**

|                        |  |            |
|------------------------|--|------------|
| 12.1                   | Du latin tardif à la langue d'oïl : dater la réduction des contrastes vocaliques.....  | 887        |
| 12.1.1                 | Le latin de l'antiquité tardive .....  | 889        |
| 12.1.1.1               | L'assonance dans la poésie .....   | 892        |
| 12.1.2                 | L'épigraphe du sixième et du septième siècle .....   | 900        |
| 12.1.3                 | Le huitième siècle.....  | 907        |
| 12.1.3.1               | Le Liber Historiae Francorum.....  | 908        |
| 12.1.3.2               | Pépin III, Charlemagne, Alcuin et la <i>reformatio in melius</i> .....   | 909        |
| 12.1.3.3               | La langue vulgaire dans la deuxième moitié du VIII <sup>e</sup> siècle .....   | 912        |
| 12.1.4                 | Le neuvième siècle .....   | 918        |
| 12.1.4.1               | 813 après J.-C. ....   | 919        |
| 12.1.4.2               | Le roman n'est qu'un latin rustique .....  | 921        |
| 12.1.4.3               | Les serments de Strasbourg .....   | 925        |
| 12.1.4.4               | <i>La séquence de Sainte Eulalie</i> et le crépuscule du latin mérovingien .....   | 927        |
| 12.1.4.5               | La persévérance du diasystème roman.....   | 930        |
| 12.1.5                 | Le dixième siècle.....   | 934        |
| 12.1.5.1               | Une nouvelle conscience linguistique.....  | 934        |
| 12.1.5.2               | L'emploi du latin médiéval.....  | 936        |
| 12.1.5.3               | L'influence entre langues romanes et langue latine au Moyen Âge .....  | 937        |
| 12.1.6                 | Le onzième siècle : existait-il un gallo-roman tardif ? .....  | 938        |
| 12.1.6.1               | La passion de Clermont et la Vie de Saint Léger .....  | 942        |
| 12.1.7                 | Le douzième siècle .....   | 945        |
| 12.2                   | La dialectisation de la Gaule .....  | 947        |
| 12.2.1                 | L'évolution des voyelles finales en francoprovençal.....   | 948        |
| 12.2.1.1               | L'origine du francoprovençal.....  | 950        |
| 12.2.1.2               | L'évolution de /Ǻ/ et /Ā/ en francoprovençal .....   | 954        |
| 12.2.1.3               | Le sort des voyelles finales atones en francoprovençal .....   | 958        |
| 12.2.1.4               | La réduction en <i>cheva</i> .....   | 962        |
| 12.2.1.5               | Conséquences pour la diachronie gallo-romane .....   | 963        |
| 12.2.2                 | Les voyelles finales de l'occitan.....   | 964        |
| 12.2.3                 | Les voyelles finales des langues d'oïl et du français .....  | 965        |
| 12.4                   | L'apparition des scriptes romanes.....   | 972        |
|                        | Conclusions globales.....  | 977        |
|                        | Épilogue.....  | 987        |
| <b>APPENDICES.....</b> |  | <b>989</b> |
|                        | Appendice A : Documents contenus dans le corpus mérovingien .....  | 991        |
|                        | Appendice B : Corpus des pièces associées .....  | 1003       |
|                        | B1 : La charte d'Ægefredus et Archesidana de 769.....  | 1003       |
|                        | B2 : Les serments de Strasbourg.....   | 1005       |
|                        | B3 : La séquence de Sainte Eulalie.....  | 1007       |
|                        | B4 : Cartulaire de l'abbaye de Murbach (Stein 2629), fol. 116-117 (numérotation interne), p. 65 de la numérotation numérique ..... | 1009       |
|                        | B5 : Inscriptions lapidaires .....   | 1010       |
|                        | Appendice C : Ébauche d'une chronologie Relative et Absolue.....   | 1011       |
|                        | Appendice D : La chronologie relative selon Straka.....  | 1015       |

|  |      |
|--|------|
| Appendice E : Le système phonologique du gallo-roman au VII <sup>e</sup> siècle..... | 1017 |
| Appendice F : Synthèse des réductions vocaliques .....                               | 1020 |

**ANNEXE..... 1021**

|  |      |
|--|------|
| Annexe 1 : la réduction des contrastes .....                           | 1023 |
| a. Les réductions vocaliques dans les langues romanes .....            | 1023 |
| i. L'italien standard.....   | 1024 |
| ii. Le corse septentrional .....                                       | 1025 |
| iii. Le corse méridional.....  | 1026 |
| iv. Le sarde .....   | 1026 |
| v. Le sicilien.....  | 1027 |
| vi. L'italien mediana d'Ascrea.....                                    | 1028 |
| vii. Le frioulien.....   | 1029 |
| viii. Le romanche.....   | 1030 |
| ix. Le ladin des dolomites (ladino dolomatico).....                    | 1032 |
| x. L'espagnol castillan .....  | 1032 |
| xi. Le catalan central .....   | 1033 |
| xii. Le catalan occidental.....  | 1034 |
| xiii. Le catalan oriental (baléarique) .....                           | 1035 |
| xiv. Le galicien .....   | 1036 |
| xv. Portugais brésilien.....   | 1037 |
| xvi. Le portugais européen .....                                       | 1039 |
| xvii. Le francoprovençal.....  | 1041 |
| xviii. L'occitan .....   | 1047 |
| xix. La langue d'oïl, gallo-roman septentrional.....                   | 1051 |
| b. Les réductions dans les langues indo-européennes, non-romanes ..... | 1052 |
| i. l'anglais .....   | 1052 |
| ii. Le bulgare .....   | 1058 |
| c. Résumé .....  | 1059 |

**BIBLIOGRAPHIE..... 1061**

**TABLE DES MATIÈRES..... 1135**

